



ORATEURS SACRÉS.

Succursale au Petit-Montrouge de l'imprimerie de Sirou, rue des Noyers, 37, à Paris.

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, BOURDALOUE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, BOSSUET *, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, FÉNELON *, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, MASSILLON *, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET COLLECTION INTÉGRALE,

OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS DU TROISIÈME ORDRE.

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOEFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE DANS LES VOLUMES SUBSÉQUENTS.

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

PAR M. L'ABBÉ M****,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

DE 50 A 60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SEPTIÈME,

CONTENANT LA FIN DES ŒUVRES CHOISIES DE TEXIER ET LES ŒUVRES COMPLÈTES DE DE LA COLOMBIÈRE.

CHEZ L'EDITEUR,

A L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE DU PETIT-MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1844.



Sermons choisis.

SUITE.

SERMON XVI.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Le chrétien est un voyageur sur la terre.

Exivi a Patre et veni in mundum : iterum relinquo mundum : et vado ad Patrem.

Je suis sorti du sein de mon Père et je suis venu au monde; je quitte derechef le monde et je m'en vais à mon Père. (*S. Jean*, XVI.)

Le prophète Jérémie considérant le souverain et absolu domaine de Jésus-Christ sur toutes choses, lui demande pourquoi, au lieu de paraître dans l'éclat de sa grandeur royale, et dans la jouissance de toutes les créatures qui lui appartiennent, il a voulu tout au contraire se faire voir sur la terre en qualité d'étranger, et comme un voyageur qui passe, ne se servant des choses qu'autant que la nécessité le demande : *Expectatio Israel, et Salvator ejus, quare futurus es in terra quasi viator, declinans ad manendum.* O l'attente d'Israël, ô le désiré de tous les peuples, ô le Sauveur du monde, pourquoi voulez-vous paraître comme un pèlerin qui ne fait que passer, et qui se presse pour achever son voyage?

C'est en cette qualité de voyageur qu'il se décrit dans les paroles de mon texte, où il dit qu'il est sorti du Ciel pour venir sur la terre, mais qu'il ne s'y arrête point, et qu'il quitte la terre pour retourner au Ciel. Il a voulu naître dans un voyage, et hors de sa maison ; il a passé ses premières années dans l'Egypte, comme un exilé; il n'a point eu de maison propre ni arrêtée pendant les trois années de sa vie publique; il a été considéré et traité comme un étranger par ceux mêmes de son pays, ainsi que David l'avait prédit : *Extraneus factus sum fratribus meis, et peregrinus filiis matris meæ* (*Psal.* LXVIII, 9).

Il est facile de répondre à la demande de Jérémie, *quare futurus es quasi viator?* Cette même bonté qui l'a porté à se rendre la voie et le chemin des hommes, l'a aussi obligé de se faire voyageur, afin que nous apprenant par ses paroles qu'il n'est point de ce monde, il nous instruisît par ses exemples que nous ne devons point demeurer au monde, nous attacher au monde, mais dire comme lui, que nous quittons le monde pour retourner à Dieu, *Ego vado ad Patrem.*

C'est la raison qu'apporte le patriarche de Venise, Laurens Justinien : *Factus est viator ut nobis hic peregrinantibus de se exemplar proponeret.* Il s'est fait voyageur, afin d'être le modèle de tous les chrétiens qui se doivent considérer comme des étrangers; en un mot comme des gens qui ne sont point de ce monde.

Les chrétiens du siècle ne sont pas bien persuadés de cette vérité, puisque, lorsque nous leur proposons suivant notre évangile le détachement de cœur de toutes choses, et la mortification de toutes les passions, ils disent que pour vivre de la sorte, il faut être des gens de l'autre monde.

Il me semble que nous pourrions bien dire à cette sorte de chrétiens ce que disait Jésus-Christ sur un semblable sujet à un docteur de la synagogue : *Tu es magister in Israel, et hæc ignoras?* (*S. Joan.* III, 10.) Hé quoi! vous qui vous piquez d'esprit fort, et qui avez vieilli dans le christianisme, vous ignorez une vérité fondamentale de notre religion, qui est que tout chrétien est obligé de se considérer comme un homme de l'autre monde! Je le prouverai dans la première partie de ce discours par un argument négatif; il n'est point de ce monde visible et présent, il est donc du monde invisible et à venir. Saint Paul nous fournira trois raisons pour établir cette vérité : et dans la deuxième partie, saint Pierre nous apprendra quelles sont les conséquences que nous devons tirer de cette vérité. Mais avant toutes choses adressons-nous au Saint-Esprit par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave.*

I.—Quelques savants interprètes de la langue sainte, entre autres Théodotion et Aquila remarquent que le premier peuple qui fit profession publique d'adorer et de servir Dieu, s'appela Hébreu, qui signifie, disent-ils, *transitoires*, des gens qui passent et qui voyagent. C'est ainsi que les premiers patriarches nommaient tout le temps de cette vie présente, les jours de leur pèlerinage : *dies peregrinationis meæ pauci et mali* (*Genes.* XLVII, 9). David quitte volontiers la qualité de monarque pour prendre devant Dieu celle de pèlerin : *Advena ego sum apud te, et peregrinus sicut patres mei* (*Ps.* XXXVIII, 13).

Les apôtres en ceci, aussi bien qu'en tout le reste, s'accordent parfaitement avec les prophètes ; et surtout le grand saint Paul, nous ayant enseigné que tandis que nos âmes habitent dans ce corps mortel, nous sommes tous des pèlerins du Seigneur, *dum*

sumus in corpore, peregrinamur a Domino (II *Cor.*, V) ; il prouve cette vérité par trois raisons : il prend la première du dessein éternel de Dieu sur nous; la deuxième de l'état naturel auquel ce souverain Créateur nous a mis en ce monde, qui est un état mortel et périssable ; et la troisième de l'état surnaturel auquel il nous a élevés par sa grâce, et par les lumières de la foi.

Nous sommes, dit saint Paul, les voyageurs de Dieu, puisqu'il a résolu dans l'éternité de ses conseils, que nous serions tous voyageurs sur la terre, avant que d'être compréhenseurs dans le Ciel; il ne nous a créés, dit-il, que pour faire ce voyage : *In hoc ipsum efficit nos Deus* (*ibidem*), ou bien suivant le grec, *ad hoc ipsum creavit nos Deus.* Cet apôtre veut dire, que devant la naissance des temps nous étions tous en Dieu comme les effets sont dans le sein de leur cause : Nous vivions dans ses immortelles idées ; puisque, comme dit saint Jean, tout ce qui a été fait était vie en Dieu : *Quod factum est in ipso vita erat* (*S. Joan.*, I). Dieu nous a fait sortir hors de soi par la création, mais il veut que cette sortie ne soit rien qu'un voyage : d'autant que si, en qualité de premier principe, il nous fait sortir; comme dernière fin, il nous rappelle à soi. De sorte que comme tous les fleuves qui arrosant la terre sont des pèlerins de l'Océan, parce que aussitôt qu'ils sont sortis de la mer, ils se pressent, et poussent incessamment leurs flots pour y retourner : aussi nous sommes tous des pèlerins de Dieu, parce que nous devons dire avec Jésus-Christ qui marche à la tête des voyageurs : *Exivi a Patre, et veni in mundum : iterum relinquo mundum et vado ad Patrem;* je suis sorti du sein de Dieu, c'est-à-dire de sa toute-puissance; je suis né sur la terre ; mais je n'y demeure point, je n'y arrête point, je m'en retourne à Dieu, qui est mon Père et mon Créateur. Vouloir donc être citoyen du monde, et habitant de la terre, c'est-à-dire, s'attacher de cœur à la terre, et aimer le monde, et vouloir avec cela se sauver, c'est vouloir renverser les idées de Dieu, et troubler ses desseins, qui portent, dit saint Augustin, que nous ne posséderons les avantages du Ciel en qualité de compréhenseurs, qu'après avoir gémi et soupiré sur la terre en qualité de voyageurs : *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis.*

Le vénérable abbé Nilus disait sur ce sujet, que le Ciel, la terre, et tous les éléments, nous avertissaient incessamment de cette vérité : *Clamat cœlum, Peregrinus es dum te expecto ; clamat terra, Peregrinus es dum te detineo; clamat elementum, Peregrinus es dum te corrumpo.* Le ciel nous crie, Vous êtes des voyageurs, tandis que je vous attends; la terre crie, Vous êtes des voyageurs, tandis que je vous retiens ; tous les éléments crient : Vous êtes des voyageurs, pendant que nous vous corrompons.

C'est de cet état corruptible que saint Paul prend sa seconde raison : *Scimus quoniam si terrestris nostra domus hujus habitationis dissolvatur quod ædificationem a Deo habemus, domum non manufactam sed æternam in cœlis* (II *Cor.*, V). Nous savons que si cette maison terrestre, dans laquelle nous logeons maintenant se détruit, nous avons une autre maison dans le ciel, bâtie et préparée de la main de Dieu, pour nous y loger éternellement. Par cette maison terrestre dont parle saint Paul, nous pouvons entendre trois maisons où nous habitons présentement : 1° ce monde élémentaire, et sublunaire ; 2° nos maisons particulières où nous faisons notre demeure; 3° notre corps qui est la maison plus immédiate de notre âme. Or toutes ces trois maisons montrent que nous sommes des voyageurs.

Ce monde élémentaire est le théâtre des changements, des altérations et des corruptions. L'Ecriture nous apprend qu'il doit un jour périr : *Elementa vero calore solventur, terra autem et quæ in ipsa sunt opera exurentur* (II *S. Petr.*, III, 10). Et par conséquent, puisque notre âme qui est immortelle ne périra jamais, nous devons dire avec saint Paul : *Non habemus hic civitatem manentem, sed futuram inquirimus* (*Heb.*, XIII, 14) : Nous n'avons point dans ce monde périssable de cité permanente : il faut donc en chercher une dans le monde éternel, qui est le ciel.

Quant à ces maisons matérielles où nous logeons, nous sommes tous obligés, dit saint Augustin, quelque attache que nous y puissions avoir, de nous y considérer comme des hôtes et des locataires : *Unusquisque in domo sua hospes est,* chacun est étranger dans sa propre maison : s'il n'y est pas étranger, il y peut donc demeurer toujours, s'il n'y peut pas toujours demeurer, il ne fait donc qu'y passer, il est donc passager : *Si non est hospes, non inde transeat : si transiturus est, hospes est.* Ce saint docteur remarque, dans un autre endroit, que les meilleures raisons que nous avons coutume d'apporter pour prouver que nous sommes les propriétaires de nos maisons, montrent que nous n'en sommes que les locataires : *Hanc domum meam pater meus mihi dimisit :* Cette maison est bien à moi, puisque mon père et mes aïeux l'ont habitée et me l'ont laissée par testament. Nous vous entendons bien, dit saint Augustin, mais vous ne concevez pas vous-même ce que vous dites : Vous dites que vos ancêtres ont passé par cette maison, et par conséquent vous ne ferez aussi que passer comme ils ont fait; vous êtes un passager. *Hoc est, pater meus transivit per eam : sic tu transiturus es; ergo hospes es.*

Notre corps, pareillement considéré dans cet état de mortalité et de caducité où il est présentement, n'est autre chose, dit Job, qu'une maison de boue : *Qui habitant domus luteas* (*Job*, IV, 19). Maison si ruineuse, qu'elle commence aussitôt à tomber qu'on a achevé de la bâtir. *Si terrestris nostra domus dissolvatur.* D'où nous devons inférer que Dieu a préparé à notre âme quelque demeure proportionnée à sa noblesse et à sa durée, c'est-à-dire éternelle : or les choses

éternelles ne sont que dans le ciel ; c'est donc le ciel qui doit être le terme de notre voyage. Concluons donc avec saint Augustin : l'homme, par les principes de sa naissance corporelle, est nécessairement voyageur, puisqu'il est mis dans un lieu et dans un état d'où la mort le contraint de sortir : *Omnis homo fit peregrinus nascendo, quia compellitur migrare moriendo.*

Ce corps corruptible, poursuit saint Paul, n'est pas proprement la maison de notre âme, mais seulement son tabernacle, *Velox depositio tabernaculi mei* (II *S. Petr.*, I, 14) : tabernacle semblable à ces tentes et à ces pavillons qui servent de demeure à ceux qui voyagent dans les déserts : c'est pourquoi nos âmes gémissent et soupirent incessamment après cette demeure céleste et éternelle : *Qui sumus in tabernaculo, ingemiscimus gravati, habitationem nostram quæ de cœlo est superindui cupientes* (II *Cor.*, V, 2). Sur quoi vous remarquerez que puisque la souveraine sagesse du Créateur a assigné à toutes les créatures un lieu et un centre où elles trouvent leur paix et leur repos, et que nos âmes n'en trouvent point dans ce bas monde, où elles souffrent et gémissent, et où elles vivent dans de continuelles inquiétudes : *Ingemiscimus gravati*, il faut que leur véritable lieu et la demeure de leur repos soit dans le monde supérieur et invisible. En effet, tous ces désirs, ces dégoûts, ces saintes impatiences qui agitent les âmes les plus parfaites, montrent bien, comme dit ce grand Apôtre, que nous n'avons point ici de demeure stable et permanente, mais que nous en devons chercher une dans le temps à venir : *Sed futuram inquirimus.*

Saint Paul élève ensuite son raisonnement de l'état de la nature à celui de la grâce : *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino : dedit nobis pignus Spiritus.* Dieu nous a donné son Saint-Esprit qui est de l'autre monde, c'est-à-dire surnaturel, pour nous servir de gage et d'arrhes assurés des grands biens qu'il nous a préparés dans l'autre monde. Ainsi, en qualité de chrétiens, nous sommes de nouvelles créatures en Jésus-Christ, régénérées à une nouvelle vie qui est toute dégagée de la matière et élevée au-dessus de ce monde visible et sensible, et en cette qualité aussi nous n'avons point reçu, dit saint Paul, l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu : *Non accepimus spiritum hujus mundi, sed spiritum qui ex Deo est* (I *Cor.*, II, 12). Si donc, considérés dans notre être naturel, nous ne sommes pas de ce monde présent et visible, que nous devons nécessairement quitter, et dans lequel nous ne faisons que passer, *transitores ;* aussi considérés dans notre être naturel nous sommes véritablement de l'autre monde, et nous devons nous regarder, dit saint Paul, comme des citoyens du paradis et des domestiques de la maison de Dieu : *Fratres jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei* (*Eph.*, II, 19). L'esprit qui nous anime est de l'autre monde ; nos biens, nos grandes prétentions, nos espérances sont dans l'autre monde. C'est le discours de Tertullien dans son Apologétique : *Christianus habet in cœlis suos census, suos fastos ; cæterum genus, sedem, spem, charitatem, gratiam, dignitatem in cœlis.*

Enfin saint Paul achève son raisonnement par ces paroles, qui expliquent encore mieux sa pensée : *Peregrinamur a Domino, per fidem enim ambulamus* (II *Cor.*, V, 6, 7). Nous sommes des pèlerins du Seigneur, parce que nous marchons par la foi. Cette conséquence de l'Apôtre est infaillible, dit saint Augustin sur ce passage. La foi nous met en Jésus-Christ : Jésus-Christ est la voie : donc la foi nous rend voyageurs. *Et quo imus?* Et où est-ce que nous allons ? *Ad regionem veritatis imus :* Nous allons vers le pays de la vérité. Un chrétien éclairé par la foi reconnaît que ce monde présent est le pays des mensonges, qu'il ne s'y trouve que des apparences trompeuses, des beautés fardées, de fausses richesses, des honneurs imaginaires : *Omnia imaginaria in sæculo, et nihil veri.* Tout ce qui est de plus brillant et de plus éclatant dans le siècle, dit Tertullien, n'est qu'un pur effet d'une imagination trompée, et n'a rien de véritable ni de solide. Tournez le monde de quelque côté qu'il vous plaira, regardez-le dans sa substance et dans ses accidents : Vous trouverez, dit saint Augustin, après l'avoir bien étudié, que ce n'est qu'un mensonge : *Mundus totus quantus est, mendacium est.*

Le chrétien donc parfaitement instruit par la foi des mensonges du monde, lui tourne le dos, et d'abord il s'écrie : *Abrenuntio mundo*, je renonce au monde, je ne saurais plus me repaître des fables et des mensonges du monde : *Ad regionem veritatis imus*, je veux chercher la vérité. En même temps son esprit, porté sur les ailes de la foi, s'élève au-dessus de la matière, il pénètre jusque dans le sein de Dieu : là il voit une beauté souveraine et immortelle, en comparaison de laquelle toutes les beautés créées sont des laideurs et des déformités. Il y contemple une bonté infinie, des richesses et des trésors incompréhensibles, des sources inépuisables de joie. *Per fidem ambulamus :* il se promène dans les places de cette Jérusalem, où il reconnaît la paix, le repos et le bonheur infini de tous ses habitants, qui sont ses frères et qui lui tendent les mains, lui disant qu'ils l'attendent. A la vue donc de ce monde supérieur, cette âme fidèle charmée et ravie hors de soi, sent son cœur qui veut voyager aussi bien que son esprit ; il s'élance, il s'envole par ses désirs et ses affections : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! anima mea concupiscit et deficit* (*Psal.* LXXXIII, 2). Qu'on ne me parle plus des laideurs et des ordures de la terre, je ne les puis souffrir depuis que j'ai envisagé les beautés et les richesses du ciel : *Heu! quam mihi sordet tellus, dum cœlum aspicio.* Qu'on ne m'entretienne point des bagatelles et des rêveries du monde, je vous déclare que je ne suis plus de ce monde. Soyez d'ici-bas tant qu'il vous plaira, pour moi je veux être de

là-haut : *Vos estis de deorsum, et ego de supernis* (*S. Joan.*, VIII, 23). Voilà, dit saint Ambroise, comment les véritables chrétiens vivants encore dans un corps, voyagent néanmoins hors du corps : *In corpore positi peregrinantur a corpore;* de sorte que ceux qui sont déjà et d'esprit et de cœur au-dessus de ce monde ne sont point de ce monde : *De hoc mundo non sunt qui supra mundum sunt.*

Vous concevez donc l'admirable discours de saint Paul, qui prouve : 1° par les ordres de Dieu, 2° par la caducité et la corruption de ce monde visible, 3° par la mortalité de notre corps, 4° par l'immortalité de notre âme, 5° par notre être surnaturel de chrétien qui renferme les dons du Saint-Esprit, les lumières de la foi et toutes les habitudes infuses et divines; qui prouve, dis-je, que nous sommes des voyageurs sur la terre, et que par conséquent nous ne sommes point de ce monde terrestre et visible, mais que nous devons dire, avec notre Maître : *Exivi a Patre, et veni in mundum ; iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem.*

II. — Pour rendre ce sermon plus solide, après que saint Paul en a établi tous les principes, faisons que dans cette seconde partie saint Pierre en tire les conséquences. Mes frères, dit ce prince des apôtres, je vous conjure, puisque vous êtes des étrangers et des voyageurs, comportez-vous donc comme tels (I *S. Petr.*, II). La première instruction que je vous donne sur ce sujet, c'est que vous ayez soin de résister aux désirs de votre chair, parce qu'ils sont contraires et opposés aux désirs de votre âme : *Charissimi, obsecro vos, tanquam advenas et peregrinos abstinere vos a carnalibus desideriis quæ militant adversus animam.* Comme votre corps est de ce monde, il ne prend point plaisir à voyager vers l'autre monde : le perfide et trompeur qu'il est, il fera tous ses efforts pour détourner votre âme de son chemin, ou bien pour l'amuser, la retarder et l'embarrasser mal à propos. Résistez donc vigoureusement à ses désirs, et malgré cet ennemi domestique, acquittez-vous des trois devoirs d'un sage voyageur, qui sont : 1° de choisir le bon chemin, 2° d'y marcher avec ardeur, 3° d'être indifférent et sans attache pour tout ce que vous trouverez sur la route.

Ce n'est pas assez de marcher ni de courir : nous marchons tous vers l'autre monde, puisque nous courons incessamment vers la mort : *Omnes quidem currunt* (I *Cor.*, IX, 24). Les avares, les voluptueux, les ambitieux, en un mot tous les pécheurs courent après le mal : *Pedes eorum ad mala currunt; ambulaverunt post vanitatem* (*Isa.*, LIX). Il faut donc, dit saint Ambroise, choisir le bon chemin avant que de courir : *Elige viam antequam curras.*

Voici en peu de mots deux marques infaillibles pour connaître le bon chemin : 1° La voie des justes, dit le Saint-Esprit, est droite : *Justum deduxit Dominus per vias rectas* (*Sapien.*, X, 10). Elle va toujours aboutir au royaume de Dieu, *Et ostendit illi regnum Dei* (*Ibid.*). On ne travaille, on ne s'empresse dans ce chemin que pour l'éternité ; on n'a point d'autre intention, ni dans le général, ni dans le particulier de sa vie, que de plaire à Dieu et d'exécuter sa volonté. Le chemin des pécheurs est un cercle honteux dans lequel l'amour désordonné pour eux-mêmes les engage ; ils ne sortent d'eux-mêmes que pour revenir à eux-mêmes, et ils n'avancent jamais vers Dieu, puisqu'ils ne le cherchent point et qu'ils sont toujours concentrés en eux-mêmes : *Impii in circuitu ambulant* (*Ps.* XI, 9). 2° Le bon chemin est celui dans lequel marche Jésus-Christ à la tête de tous les sages voyageurs. Voyez donc si vous pouvez dire comme lui : *Ego relinquo mundum, et vado ad Patrem :* Je quitte le monde, je me détache tous les jours de plus en plus du monde ; je dégage mon cœur de la terre et je fais tous mes efforts pour me débarrasser des créatures, parce que voici ma véritable devise : *Vado ad Patrem,* je m'en vais à Dieu, je m'avance vers Dieu : comme il est mon principe, il est aussi ma dernière fin : *Adhærere mihi Deo bonum est.* C'est en lui seul que je puis trouver maintenant mon véritable repos et un jour mon éternelle félicité. Hélas ! je crains fort que plusieurs ne fassent le contraire. Plus ils vivent, plus ils s'engagent dans le siècle et s'attachent au monde : bien loin d'aller à Dieu ils s'avancent vers le démon : autant de péchés mortels qu'ils commettent, ce sont autant de démarches qu'ils font pour descendre plus profondément dans les enfers. Aveuglement étrange ! les mondains veulent bien être des gens de l'autre monde, mais non pas du monde sauvé, mais du monde damné : et dans la nécessité inévitable où nous sommes en cette vie de passer et de voyager, ils aiment mieux voyager vers l'enfer que vers le paradis : *Elige viam antequam curras.*

2° Après avoir choisi la bonne voie, il ne faut pas s'y arrêter, il faut marcher. Ce n'est pas assez de marcher, il faut courir : *Sic currite ut comprehendatis* (I *Cor.*, IX, 25). Il faut voler; toutes choses nous y obligent. Le temps est court, dit saint Paul : *Tempus breve est* (I *Cor.*, VII, 29), il passe vite; la nuit viendra bientôt dans laquelle on ne pourra plus travailler : *Usquequo piger dormies, paululum dormies, paululum dormitabis* (*Prov.*, VI, 10)? Les grandes choses que nous avons à faire dans un temps si court, comme de remédier aux désordres passés, de bien régler le présent, de nous enrichir pour l'avenir, nous obligent encore à nous presser. Ce qui est bien surprenant, c'est que Jésus-Christ même, qui est notre chemin, court lui-même. Si donc nous ne courons avec lui, nous serons bientôt hors du chemin : tous les saints courent, et dans ce continuel effort qu'ils font ils prient Dieu de les attirer : *Trahe nos post te, et curremus* (*Cant.*, I, 3). Il n'y a que Satan et les réprouvés qui parlent de s'asseoir : *Sedebo in monte Testamenti* (*Isa.*, XXIV, 13), et qui s'amusent à dormir : *Dormierunt somnum suum* (*Psal.*, LXXV, 6). Voyez ce que vous faites, et si vous avancez fort ; et n'oubliez jamais, pour

vous tenir éveillés, la parole de saint Bernard : N'avancer pas dans ce chemin, c'est reculer, *Non progredi, regredi est.*

Le troisième devoir des voyageurs du ciel, c'est l'indifférence pour tout ce qu'on trouve sur le chemin ; dont on peut se servir sagement suivant le besoin de son voyage, dit S. Augustin, mais sans s'y attacher : *Nos iis omnibus utimur secundum necessitatem peregrinationis nostræ.* Profitons de l'avis que nous donne sur cette matière un sage personnage, c'est Sénèque ; regardons les biens, les honneurs, les plaisirs et tout ce qui peut contenter nos sens, dans ce monde présent, de même œil que nous regardons l'ameublement et les commodités d'une hôtellerie où nous ne devons loger qu'une nuit : *Quidquid circa te jacet rerum, tamquam hospitalis loci sarcinas specta : transeundum est.* Ou bien, comme dit le grand pape saint Léon, considérons toutes les douceurs et tous les avantages de cette vie comme des aides et des secours que notre charitable Père nous donne pour nous servir de viatique dans le chemin, mais non pas comme des sujets d'attache qui nous amusent et nous retiennent : *Ut viaticum itineris, non ut illecebram mansionis considera.*

Un sage voyageur, dit saint Bernard, passant par un pays, voit tout ce qu'il y a de beau, mais il ne s'y arrête pas ; il considère les mœurs différentes des peuples, mais il ne les prend pas ; s'il rencontre des gens qui se querellent ou qui se battent, il ne s'y embarrasse pas ; s'il en trouve d'autres qui fassent des noces et des festins, il ne s'y amuse pas ; et s'y on l'invite, il répond civilement qu'il n'est pas du pays, que son voyage le presse : *Peregrinus est, ad eum non pertinet de talibus, ad patriam tendit.*

Puis donc, qu'en qualité de chrétiens nous sommes seulement voyageurs et passagers, eu égard à ce monde visible et, beaucoup plus, eu égard à ce monde vicieux et corrompu : qu'avons-nous à faire de suivre ses maximes et de vivre à sa mode ? Pourquoi nous engager dans ses intrigues ? Que les mondains passent les jours et les nuits à remuer des cartes et des dés, qu'ils fassent des bals et des comédies ; que toute leur vie s'écoule dans des emplois mauvais ou inutiles : si nous sommes chrétiens, nous n'avons rien à voir là dedans, et nous ne devons considérer tout cela que pour le condamner et nous en moquer. Si on nous presse de vivre de la sorte, et si on nous dit que c'est l'air du monde, la mode du monde, répondons avec Jésus-Christ : *Ego non sum ex hoc mundo, ego relinquo mundum, et vado ad Patrem ;* pour moi je ne suis point du monde, il y a trente ans que j'en fais profession : s'arrêtera au monde qui voudra, pour moi, ma grande affection est de quitter le monde et de m'en retourner à mon Père.

Si les filles de Babylone, c'est-à-dire les mondaines, disent à cette fille de Sion, c'est-à-dire à cette véritable chrétienne, que c'est la mode du monde d'avoir les bras nus et la gorge découverte, et de faire une dépense excessive dans le luxe des habits, elle répond : Je ne suis point du monde ; si j'étais fille du monde, c'est-à-dire fille du diable comme vous, je m'habillerais justement comme vous ; mais je vous déclare que je suis d'un autre monde. Disons donc avec saint Macaire (*Hom.* 5) : *Alius est mundus christianorum, alius intellectus christianorum, alia mensa, alia indumenta, alia fruitio christianorum.* Le ciel n'est pas plus éloigné de la terre que le monde chrétien est éloigné de ce monde gâté et corrompu : ils diffèrent en toutes choses, dans leur manière de juger, dans leur façon de vivre, dans leurs vêtements, leurs entretiens, leurs plaisirs, leurs satisfactions. Qu'ai-je à faire, disait saint Paulin, d'avoir commerce et alliance maintenant avec un monde de qui, au jour du jugement, je dois être séparé pour jamais : le monde sera à la gauche et moi à la droite : *Quid mihi horum cum societate commercium sit ; cum quorum sorte, discretio erit.*

Finissons. Les chrétiens font comme ces sages voyageurs qui, passant par un pays, emportent ou envoient devant eux tout ce qu'ils y trouvent de bon : sans retarder leur voyage, ils arrachent des mains du monde tout ce qu'ils peuvent pour l'envoyer dans leur patrie, qui est le ciel ; et cela en trois manières : ou en se privant de ces choses pour Dieu, ou en les donnant à Dieu en la personne des pauvres, ou en les employant à sa gloire, *Thesaurizate vobis thesauros in cœlis.* C'est ce que fit admirablement sainte Gorgonie, sœur de saint Grégoire de Nazianze. Elle ravit et enleva au monde tout ce qu'elle put pour l'envoyer devant elle dans le ciel, *Omnia mundo eripuit, nihil terræ præter corpus reliquit.*

La parabole de saint Jean Damascène est ravissante sur ce sujet. Il y avait, dit-il, un pays où l'on gardait inviolablement cette coutume. De dix en dix ans on choisissait un roi qu'on élevait sur le trône. Pendant ces dix ans il était maître absolu de tout ce qu'il y avait de beau dans l'Etat ; mais les dix ans expirés, son règne finissait, on lui ôtait le sceptre et la couronne, et on le reléguait dans une île déserte où il mourait de faim et de misère. Il y en eut un qui fut plus sage que les autres : aussitôt qu'on lui eut donné le gouvernement du royaume, au lieu de penser au royaume, il ne pensa qu'à l'île où on le devait envoyer ; il y fit bâtir un palais et cultiver des terres ; en un mot, il enleva tout ce qu'il y avait de bon en ce pays pour l'envoyer en son île.

Voilà ce que fait un sage chrétien, il pense au monde à venir, et il envoie tout ce qu'il y a de bon dans le monde présent.

Faites comme cela, dit Sophronius, *Ubicumque fueris, te peregrinum existima : ubicumque sederis, dic, Peregrinus sum.* Ce sera par ce moyen que vous étant bien acquittés des devoirs d'un sage voyageur, vous arriverez heureusement au repos et à la jouissance des biens éternels de votre céleste patrie, qui est le ciel.

SERMON XVII.

POUR LE DIMANCHE DE LA PENTECÔTE.

Nouvelle naissance du chrétien.

Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.

Seigneur, vous enverrez votre Esprit, lequel par une seconde création renouvellera la face de la terre (*Ps.* CIII.)

Les Pères et les interprètes remarquent deux choses considérables sur ces paroles de mon texte : 1° que la création de l'univers sensible et corporel n'est qu'une ébauche et un crayon grossier dans lequel Dieu, comme auteur de la nature, a voulu faire voir ce qu'il ferait un jour lorsqu'il agirait comme auteur de la grâce. 2° Ils disent que tout ce que dit David, en ce psaume, du monde naturel, se doit entendre et expliquer du monde surnaturel, c'est-à-dire de l'établissement de l'Eglise chrétienne, qui est le grand et principal effet de la descente du Saint-Esprit sur la terre, dont nous faisons la fête aujourd'hui.

Comme David dit en cet endroit, conformément à ce qui est raconté dans la Genèse, que Dieu ayant tiré du néant le globe de la terre, tout couvert du profond abîme des eaux qui lui servait, dit-il, de vêtement, *Abyssus sicut vestimentum ejus* (*Psal.* CIII, 6), il envoya son esprit pour débrouiller ce chaos, c'est-à-dire pour donner l'ordre, la beauté et la vertu à toutes choses, *Spiritus ferebatur super aquas* (*Gen.*, I, 2); ou bien, comme porte une autre version, *Spiritus incubabat aquis;* et alors cet esprit adorable, par son infinie vertu, fit sortir du chaos le firmament enrichi de toutes ses étoiles, en un mot, toutes les créatures corporelles douées des qualités qui leur sont propres,

Altrices animabat aquas dans semina rerum,

disait cet ancien poëte chrétien, Marius Victorinus. Aussi, dans la création du monde surnaturel et chrétien, Jésus-Christ ayant, par les travaux de sa prédication, mais surtout par les mérites de son sang et de sa mort, posé les commencements encore imparfaits de son Eglise, il envoie avec son Père, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit pour achever son ouvrage, et par la production des chrétiens, qui sont, comme parle saint Paul, de nouvelles créatures, *Nova creatura in Christo*, il renouvelle la face de la terre; en un mot, il fait un ciel, une terre et un monde tout nouveau, *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (*Galat.*, LXI, 5).

Je prendrais volontiers pour sujet de ce discours la comparaison de l'établissement de l'Eglise avec la création du monde, si je n'avais traité cette matière dans un sermon du carême. Agréez que je m'attache à cette nouvelle et divine naissance que le Saint-Esprit donne aux chrétiens, qui sont ses nouvelles créatures. Nous n'en saurions parler comme il faut, si nous ne sommes secourus par la grâce de ce divin Esprit, que nous obtiendrons par l'intercession de son Epouse. *Ave, Maria*, etc.

Cette seconde naissance que le Saint-Esprit donne à l'homme chrétien, par laquelle il le constitue enfant de Dieu, est un mystère difficile à comprendre. Ce n'est pas seulement le docteur de la loi, Nicodème, qui en a été surpris lorsque le Fils de Dieu lui fit cette proposition : *Oportet nasci denuo* (*S. Joan.*, III, 7), Il faut naître une seconde fois; ceux-là mêmes que Jésus-Christ a plus particulièrement instruits de cette seconde naissance ont reconnu la difficulté qu'il y avait de bien entendre la grâce que Dieu nous a voulu faire. C'est pour cette raison que saint Augustin, réfléchissant avec sa subtilité ordinaire sur le premier chapitre de l'Evangile de saint Jean, a observé que le bien-aimé disciple y traite de trois mystères qui s'éclairent et s'autorisent l'un l'autre. Le premier mystère est la génération éternelle du Verbe dans le sein de son Père, le second est la génération temporelle du Verbe dans le sein de sa mère, le troisième est la régénération spirituelle que les hommes reçoivent dans les eaux du baptême. Le premier mystère ne se prouve point. L'excellence du second se prouve par le premier, et le troisième se prouve par le second. Car saint Jean, prévoyant bien que l'on aurait de la peine à le croire, autorise la régénération de l'homme par une autre plus difficile : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (*S. Joan.*, I, 14), Et le Verbe a été fait chair, et il a demeuré parmi nous. Pourquoi vous étonnez-vous de ce que les hommes renaissent de Dieu? Considérez que Dieu reçoit une seconde naissance de l'homme : *Quid miraris quia homines a Deo nascuntur? attende ipsum Deum natum ex hominibus* (*S. Aug.*, *in S. Joan.*).

Mais cette vérité présuppose qu'effectivement Dieu honore l'homme chrétien de la qualité de son enfant adoptif. J'ai traité à fond cette matière dans le sermon du mystère de la Pentecôte, où j'ai apporté ce que dit la théologie touchant l'adoption ou filiation divine. Apprenons seulement aujourd'hui comment nous devons raisonner sur ce glorieux avantage; et puisque nous savons que les images sensibles nous facilitent l'intelligence des vérités spirituelles, figurez-vous un homme de basse naissance élevé dans un village, qui a le bonheur de plaire au premier ministre de l'Etat. Le ministre le présente au roi, le prince le trouve à son gré, et le choisit pour être son fils adoptif et le successeur de sa couronne. Il me semble que cet heureux adopté devrait faire trois réflexions importantes sur sa bonne fortune : la première sur son entrée dans la faveur, la seconde sur les avantages qu'il y trouve, la troisième sur l'obligation où l'engage cette faveur. La première pensée lui persuade que son bonheur ne lui vient que de la bonne volonté du prince, et cette persuasion le tient dans des sentiments d'humilité et de reconnaissance. La seconde considération des avantages qu'il possède fait qu'il s'estime

heureux de pouvoir traiter familièrement avec son prince; mais, en troisième lieu, il regarde cette condition si relevée comme un engagement indispensable à une vie toute noble et toute royale. Je dis, à proportion, que le chrétien qui se considère honoré de la filiation divine doit avoir trois sentiments : le premier est un aveu sincère et fidèle qu'il entre dans l'adoption divine par la pure charité de Dieu et de son Fils Jésus-Christ ; le second est une haute estime des avantages qu'il rencontre dans cette adoption ; le troisième une résolution généreuse de vivre conformément à l'excellence de son adoption. Trois pensées qui font le partage de mon discours.

I. — L'homme, enfant de Dieu, doit faire cette confession sincère, que ce grand bien ne lui vient que de la pure charité de Dieu ; et il ne saurait mieux l'exprimer que par cette saillie si affectueuse du bien-aimé disciple : *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* Voyez, mes frères, avec quel excès d'amour et de tendresse Dieu nous traite, de vouloir qu'on nous appelle et que nous soyons effectivement les enfants de Dieu. Vous ne doutez pas que cette grâce ne soit un effet de sa charité toujours pure, et que nous ne pouvions pas de nous-mêmes nous porter à cette haute condition, si vous jetez les yeux 1° sur l'état d'où Dieu retire celui qu'il adopte, 2° sur l'état où il l'élève, 3° sur le moyen qu'il prend pour le porter à cette élévation. L'état d'où il le retire est un abîme, mais un abîme si profond qu'il est au-dessus du néant; et quand le prophète dit : *Ad nihilum redactus sum, et nescivi,* c'est qu'il n'avait pas de terme plus bas que le néant pour exprimer sa pensée : car, étant ennemi de Dieu et l'objet de sa haine, il était infiniment plus méprisable que ce qui n'est pas, et ce qui ne peut être que l'objet de l'indifférence de Dieu ; mais étant pécheur indigne de toute grâce, qui ne méritait que l'enfer, il était conséquemment dans l'impossibilité d'attirer sur soi les complaisances et les bonnes volontés de Dieu. N'en disons pas davantage maintenant, il vaut mieux, dans un sujet aussi charmant que celui que nous traitons, considérer l'état où Dieu élève cet heureux adopté : état si grand et si majestueux, que saint Pierre ne peut trouver d'expression assez noble pour s'énoncer sur cette matière : *Maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut divinæ simus consortes naturæ.* Nous dirons bientôt pourquoi il nomme cette grâce excellente, des promesses ; remarquez seulement qu'elles sont très-grandes, parce que la filiation divine met l'homme au-dessus de toutes les créatures, même au-dessus des anges, considérés selon leur nature. Figurez-vous que Dieu élève un de vos laquais à la qualité de roi, qu'il place un moucheron dans l'ordre des chérubins, qu'il met un petit ver luisant dans le globe du soleil, tout cela n'est rien en comparaison : et la raison en est évidente, parce que la grâce de l'adoption met l'homme dans un ordre divin ; et c'est ce qui fait dire à l'Ange de l'école : *Justificatio terminatur ad bonum divinæ participationis, non naturæ mutabilis,* L'homme devient donc effectivement fils de Dieu, *Ut filii Dei nominemur et simus;* héritier de Dieu, qui a droit sur toutes les possessions de Dieu. La grandeur de ce bien le rend infiniment précieux, mais il l'est principalement parce que c'est la récompense des travaux, des mérites et des souffrances du Fils de Dieu, qui a épuisé tous ses trésors pour nous procurer ce grand bien.

C'est l'excellence du moyen que Dieu a pris pour nous communiquer cette grâce, qui a obligé saint Jean à dire : *Videte qualem charitatem dedit nobis Deus.*

Sur quoi vous remarquerez une judicieuse différence que l'Apôtre a mise entre le premier et le second Adam. *Factus est primus homo Adam in animam viventem, novissimus Adam in spiritum vivificantem* (I *Cor.*, XV, 45). Lorsque le premier Adam fut formé de la terre, l'Ecriture nous enseigne qu'il reçut une âme vivante, c'est-à-dire immortelle; mais quand le second Adam est venu au monde, il est venu non-seulement avec un esprit vivant pour lui seul, mais encore capable de donner la vie aux autres. Et voilà le ravissant commerce de chair et de l'esprit qui s'est fait en la personne de Jésus-Christ, dit saint Athanase. Le Fils unique de Dieu a voulu prendre de nous la chair, afin que nous reçussions son esprit ; il nous reçoit tous en lui, afin que nous l'ayons tous réciproquement en nous-mêmes.

Jésus-Christ a donc été établi pour servir de principe à la vie surnaturelle des hommes, qui, lui étant unis par la foi, par la charité et par les sacrements, comme les rameaux à leur tronc, comme les membres à leur chef, sont animés et vivifiés par l'esprit supérieur de Jésus Christ, qui est la Divinité. De sorte que les enfants adoptifs vivent du même esprit que Dieu et son Fils unique et naturel, quoiqu'il leur soit communiqué d'une manière bien différente. Cet esprit incréé, commun à toutes les trois Personnes divines par identité, il est dans le Père par une nécessité immédiate, comme dans la Divinité fontale; ainsi qu'on parle dans la théologie, après les Pères grecs ; il est communiqué au Fils par la voie de la génération, il est communiqué au Saint-Esprit par la spiration, il est communiqué à l'humanité de Jésus-Christ par l'union hypostatique, et il nous est donné par une certaine extension ; de sorte que par le moyen de la grâce justifiante et de la charité il commence d'être notre esprit, et de faire en nous toutes les fonctions de vie qui sont agréables à Dieu. Ainsi les Personnes divines vivent de cet esprit naturellement, parce que c'est leur être et leur vie naturelle et nécessaire ; l'humanité de Jésus-Christ en est vivante comme naturellement, à cause de l'union substantielle, mais nous en vivons tout à fait surnaturellement. De demander maintenant si cela se fait par un don purement créé ou par l'inhabitation et la possession particulière de cet Es-

prit divin, c'est une question d'école, dont l'éclaircissement n'est pas nécessaire en ce lieu. Quoi qu'il en soit, nous disons avec le bien-aimé disciple : *In hoc cognovimus quod in eo manemus, et ipse in nobis, quoniam de Spiritu suo dedit nobis,* Nous savons que nous demeurons en Dieu et lui en nous, parce qu'il nous a communiqué son esprit : nous disons avec saint Paul : La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné : mais nous le devons dire avec un sentiment d'humilité et de reconnaissance : *Magna benevolentia, unicus natus est, et noluit manere unus.* Voyez, mes frères, quelle marque de bienveillance nous a donnée Jésus-Christ : il est né Fils unique de Dieu, mais il n'a pas voulu être seul, il nous a choisis pour être ses frères, et par conséquent enfants d'un même Père ; il est Fils naturel, et nous sommes enfants adoptifs. Mais de ce premier sentiment nous devons nous élever à une haute estime des avantages de cette adoption : c'est ma seconde considération.

II. — Saint Paul qui explique les avantages de la filiation divine en divers endroits de ses lettres, les rapporte à deux, dont l'un regarde le temps présent, et l'autre s'étend dans l'éternité : Mes frères, dit-il, puisque nous sommes justifiés, nous sommes en paix ; et nous sommes obligés de cette grâce à Jésus-Christ, l'auteur de notre réconciliation : c'est lui qui nous a donné entrée auprès de son Père : *Per quem habemus accessum per fidem in gratiam istam in qua stamus* (*Rom.*, V, 2) : voilà l'avantage de la vie présente. Mais notre bonheur ne se termine pas là, nous allons plus avant, et nous attendons de lui une gloire incompréhensible, comme ceux qui ont l'honneur de porter le nom de ses enfants : *Et gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei* (*ibidem*) : voilà pour l'avenir.

Dans le temps présent, nous avons donc un accès familier auprès de Dieu : accès d'entretien, d'amitié et de tendresse, accès d'agrément en toutes nos actions ; l'Esprit-Saint qui nous anime, nous inspire d'appeler confidemment Dieu notre Père ; sur quoi saint Chrysostome (*Homil. 4, ad Rom.*) a fait une observation qui m'a surpris : il dit qu'il ne se trouve point dans l'Ecriture que les saints de l'Ancien Testament, en parlant à Dieu, lui aient adressé ces paroles : Notre Père; mais nous, après cette admirable renaissance que nous trouvons dans les eaux du baptême, nous avons ordre exprès, soit que nous soyons prêtres, soit que nous soyons laïques, soit que nous soyons ou riches ou pauvres, nous avons ordre de dire : Notre Père.

Outre cette sainte liberté, nous avons encore le moyen d'entretenir un commerce très-familier avec Dieu, par ces divines habitudes dont Dieu embellit notre âme en nous communiquant son esprit : *Propter hoc mundus non novit vos, quia non novit eum* (I *S. Joan.*, III, 1). Voyez la suite de sa pensée, nous sommes enfants de Dieu : mais le monde et ceux qui jugent des choses par les vues ordinaires du monde ne reconnaissent pas notre qualité, parce qu'elle a un rapport essentiel à Dieu ; et comme le monde ne connaît Dieu qu'imparfaitement, il n'est pas possible qu'il ait une connaissance parfaite de notre filiation divine. Et moi j'ajouterai, mes frères : Vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, parce que vous ne vous appliquez presque jamais à connaître Dieu. Car avez-vous bien conçu à quel honneur Dieu vous élève, en voulant que par la foi, l'espérance et la charité vous entriez en société de pensées, d'affections et de biens avec lui? Savez-vous bien qu'il se présente à votre foi comme la vérité infaillible; que vous pouvez par elle emprunter les lumières de son visage, comme dit le prophète : *Accedite ad eum et illuminamini;* régler vos jugements sur ses divins regards, *de vulto tuo judicium meum prodeat* (*Ps.* XVI, 2). Concevez-vous bien que cette foi vous découvre des objets qui sont incomparablement plus excellents que tout ce qui arrête et charme les yeux en cette vie? *Non contemplantibus nobis quæ videntur; quæ enim videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur æterna sunt* (II *Cor.*, IV, 18). Nous qui sommes fidèles, dit saint Paul, nous ne nous amusons pas à regarder ce qui se présente ici à nos sens. Faites-vous réflexion que votre espérance doit se porter à l'héritage et à la possession de Dieu ? pensez-vous quelquefois que la charité qu'il a répandue dans vos cœurs vous donne la liberté de vous unir intimement à Dieu? Sommes-nous chrétiens tout de bon, c'est-à-dire avec connaissance de notre christianisme? Nous le sommes, parce que nous sommes baptisés, parce que nous entrons dans l'église, nous assistons au sacrifice de l'autel, nous nous acquittons de certaines cérémonies du dehors : mais avons-nous un entendement chrétien, une volonté chrétienne? Pensons-nous? raisonnons-nous en chrétiens? aimons-nous en chrétiens? entrons-nous dans notre propre cœur? *Regnum Dei intra vos est.* Le royaume de Dieu est au dedans de vous ; la cour est partout où est le Roi : il est dans ce cœur baptisé, et ce cœur baptisé ne fait point la cour à son Roi, il ne profite point de l'avantage qu'il a de pouvoir traiter avec Dieu. *Per quem habemus accessum per fidem in gratiam istam in qua stamus.* Il ne pense point non plus que, outre cet accès d'entretien et de familiarité, il peut avoir encore un accès d'agrément particulier. Vous le savez, messieurs, les moindres actions faites par un enfant qui commence à avoir quelque pensée et quelque complaisance pour son père lui sont agréables : or Dieu nous traite avec la même indulgence; et voyant en nous son image, son esprit et sa grâce, il prend plaisir aux moindres choses que nous faisons par le mouvement de son esprit; il en a une estime si considérable, que quand cet enfant de Dieu donne un morceau de pain et un verre d'eau pour l'amour de Dieu, il mérite la vie éternelle. Ce qui faisait dire ingénieusement à saint Paulin : *Fragilem arenam ja-*

cimus et domum fundamus æternam, et de vilibus attingimus astra cæmentis. Ne voilà pas une manière bien aisée et bien commode de faire une illustre fortune : nous jetons les fondements d'une maison éternelle avec un grain de sable, et avec du foin et de la paille nous achetons des astres qui nous couronneront éternellement !

C'est donc dans l'espérance de cette éternité bienheureuse que nous trouvons le second avantage de notre renaissance *sed et gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei.* Car dit saint Jean, nous sommes bien maintenant enfants de Dieu, mais il ne paraît pas encore ce que nous devons être. C'est pourquoi saint Pierre dit que nous avons reçu des promesses précieuses : car quoique, selon la doctrine du concile de Trente, la grâce qui nous justifie et nous fait enfants de Dieu soit une habitude réelle et stable, néanmoins, dans un autre sens, c'est une promesse. Voici une comparaison bien propre pour expliquer cela : Un ami envoie des greffes d'arbres à son ami, ces greffes sont réelles, mais ce sont aussi des promesses des fruits qu'il espère. Ainsi le prince des apôtres nomme les dons qui nous rendent enfants de Dieu, des promesses, pour nous faire entendre que notre fortune n'est pas encore achevée : ainsi, dans les expressions différentes de l'Ecriture, toutes les grâces que nous possédons dans la vie présente, sont appelées des gages, des prémices, des ébauchements. Des gages : *Qui dedit nobis pignus Spiritus* (II *Cor.*, V, 5), des prémices : *Primitias Spiritus habentes* (*Rom.*, VIII, 23) ; des ébauchements : *Regeneravit nos verbo veritatis ut simus initium creaturæ ejus* (*S. Jacob.*, XVIII). Or, ces termes de promesses, de gages, de prémices, d'ébauchements ont ordre nécessairement à la donation, à la possession, à la moisson pleine, à l'achèvement et au couronnement. Parlons plus clairement et sans figure. Notre foi se doit changer en une claire vue de Dieu, l'espérance doit se terminer par la jouissance, et la charité de cette vie doit trouver sa dernière perfection dans l'amour béatifique du paradis. C'est pour cette raison que les véritables enfants de Dieu se reconnaissent et se distinguent des enfants des hommes, dit saint Paul, par ce désir ardent de l'autre vie : *Nos ipsi primitias Spiritus habentes, et ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri, spe enim salvi facti sumus* (*Rom.*, VIII). Nous qui avons reçu les prémices de l'Esprit, nous gémissons dans le fond de nos cœurs, parce que nous attendons l'adoption parfaite des enfants de Dieu, qui ne se consommera que dans la gloire. Mais après avoir vu les avantages de l'adoption divine, voyons à quoi elle nous engage : c'est la dernière pensée, qui sera la plus courte.

III. — Nous n'avons pas de peine à comprendre que cet heureux adopté que nous nous sommes imaginé au commencement de ce discours, pour arrêter notre pensée, serait puissamment sollicité à faire des actions dignes d'une couronne, par l'espérance qu'il aurait de l'obtenir. Et comment est-ce qu'un chrétien, qui a conçu l'honneur de la filiation divine et les avantages qu'il a ou qu'il espère, ne les considère pas comme un motif pressant et un engagement vertueux à faire une vie excellente et proportionnée à l'élévation de cet état ! Raisonnons, s'il vous plaît, du moins au plus, avec saint Augustin (*l.* III *de Civit. Dei*), qui remarque, après un auteur profane, que les grands hommes des siècles passés se glorifiaient d'être descendus des dieux, et que cette imagination, toute fausse qu'elle était, leur était avantageuse : *Ut humanus animus velut divinæ stirpis fiduciam gerens, res magnas aggrediendas præsumat audacius, agat vehementius, et ob hoc impleat ipsa securitate felicius.* Ils se flattaient de cette pensée, afin que leur âme, se tenant assurée d'une naissance divine, eût la hardiesse d'entreprendre de grandes choses, les exécutât avec plus de chaleur, et les accomplît avec d'autant plus de bonheur qu'ils en croyaient le succès infaillible. Cela est tout visible dans ces hommes illustres que l'antiquité a regardés comme des héros. En suite de cette persuasion qu'ils étaient les enfants des dieux, ils n'ont rien trouvé d'impossible à leur courage ; et les peuples, prévenus de cette idée, les ont considérés avec respect et avec tremblement, les ont suivis avec une ardeur aveugle dans les armées, les ont redoutés comme des invincibles dans les combats : leur seul nom a forcé des villes, gagné des batailles et subjugué des empires. Vanité, fantôme, illusion, je vous l'avoue ; mais si cette créance de dignité prétendue et visionnaire a fait tant d'impression dans l'esprit des sujets et des princes, quel sentiment n'inspirerait pas cette vérité de foi dans l'esprit d'un chrétien : Je suis homme de Dieu, je suis enfant de Dieu, je dois et je puis être un jour bienheureux comme Dieu ! C'est le motif dont se servaient les Pères, et particulièrement saint Cyprien, lorsqu'ils disaient à un homme qui venait de recevoir le baptême, et, par le baptême, l'adoption : Mon frère, souvenez-vous qu'en vertu de votre renaissance, vous êtes obligé à mener une vie bien différente des idolâtres à qui Dieu n'a pas fait cet honneur; que vos mœurs doivent être toutes pures, toutes saintes : *Ut in te divina nativitas luceat, ut ad Patrem Deum deifica disciplina respondeat, ut in honore et laude vivendi Deus in homine clarescat.* Le règlement de votre vie doit répondre à la sainteté de votre Père, et Dieu doit être glorifié en l'homme par l'honneur que votre vie vertueuse lui doit rendre. C'est par cette pensée que saint Paul animait les fidèles de son temps. Mes frères, la doctrine de l'Evangile nous apprend que nous sommes enfants de Dieu, que Dieu nous a préparé notre héritage, mais que la possession nous en est différée tandis que nous sommes pèlerins sur la terre : que cette créance nous donne du courage et nous oblige de travailler de toutes nos forces, pour nous rendre agréables aux yeux de celui qui nous doit

couronner, soit que nous traînions ce misérable corps, ou que nous le dépouillions : *Ideo contendimus sive absentes sive præsentes placere illi* (II *Cor.*, V, 9). Quand je lis, dans saint Paul, ces beaux sentiments, je me demande à moi-même : Où est ma foi? où est ma morale? Hélas! qui a ces sentiments dans le christianisme? qui a cette résolution généreuse, forte et constante, d'honorer, par sa ferveur, la filiation dont Dieu nous a favorisés? Que de lâcheté, d'indifférence et de mépris pour notre Père! Qu'il pourrait justement renouveler l'ancienne plainte qu'il faisait par son prophète Isaïe : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me :* Je leur ai donné mon esprit, je les ai nourris de mes sacrements, je les ai élevés et formés dans ma maison : mais à mesure qu'ils ont crû, ils n'ont eu pour moi que de la froideur et du mépris. Vous vous plaignez, Messieurs, tous les jours, de ce que l'amour descend et ne remonte point; vous dites : j'ai travaillé, j'ai épargné, je me suis épuisé pour mes enfants, et, pensant avoir quelque consolation sur la fin de mes jours, je n'ai trouvé que de l'amertume, parce que j'ai nourri des orgueilleux et des ingrats. Cela vous est donc sensible de vous voir maltraités par vos enfants? Et comment traitez-vous Dieu? quelle reconnaissance, quel respect, quelle tendresse, quel empressement avez-vous pour lui plaire? A quoi pourra-t-il connaître que vous êtes ses enfants? est-ce parce que vous lui dites quelquefois : Notre Père, qui êtes aux cieux? Méchant compliment que le cœur, attaché à la terre, rétracte et désavoue. Le croyez-vous bien qu'il soit votre Père, qu'il règne dans les cieux, qu'il vous y attende? *Filii alieni mentiti sunt mihi.* J'ai de la peine, dit Dieu, à les reconnaître? Comment, mon Dieu, sont-ils vos enfants, si ce sont des étrangers? *Filii propter retentam magnitudinem, alieni propter amissam rectitudinem.* Ils ont encore quelque chose de grand dans le fond du cœur, qui les avertit qu'ils sont de bonne maison : mais ayant perdu la rectitude de la grâce, ils vivent comme des étrangers. En vérité, nous ne faisons point réflexion sur l'honneur que Dieu nous fait. Quand je suis à l'autel et que je prononce les paroles que l'Eglise me met en bouche : *Præceptis salutaribus moniti et divina institutione formati audemus dicere*, je dis en moi-même : Qui sommes-nous, en effet, pour avoir cette hardiesse? Nous ne sommes que poussière, que cendre et que boue; appeler un Dieu éternel, immortel et immuable, notre Père. Peuple chrétien! aujourd'hui que tu célèbres la fête de ton adoption divine, appelle Dieu ton Père, mais de la manière qu'il faut : *Et saltem amodo voca me, Pater meus* (*Jerem.*, III, 4). Peut-être que cette parole amollira la dureté de ton cœur, peut-être qu'elle te donnera une salutaire confusion, peut-être que tu auras envie de retourner en la maison de ton Père, peut-être prendras-tu le dessein, comme l'enfant prodigue, de dire avec un cœur pénétré de douleur : *Pater, peccavi in cœlum et coram te.* Cet esprit de confusion et de pénitence sera suivi de ces nobles sentiments dont nous venons de parler, qui seront accompagnés des généreux efforts que doivent faire les véritables enfants de Dieu, pour obtenir la couronne qu'il leur garde dans le ciel.

SERMON XVIII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

L'amour charitable de Jésus pour les pécheurs.

Vadit ad illam quæ perierat donec inveniat eam.

Ce bon pasteur s'en va chercher sa brebis égarée et il ne se donne point de repos qu'il ne l'ait rencontrée.

(*S. Luc*, XV.)

Le Sauveur de nos âmes nous fait, dans cet évangile, deux peintures animées de son zèle miséricordieux, empressé et infatigable pour le salut des pécheurs. La première est d'un pasteur qui laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis dans son bercail, pour aller chercher la centième qui s'est égarée dans le désert. Il va, il vient, il court et le jour et la nuit, il élève sa voix, il l'appelle ; en un mot, il ne peut avoir de repos qu'il ne l'ait rencontrée : et lorsqu'il l'a trouvée, tout plein de joie, il la met sur ses épaules, il la porte dans son bercail, et faisant paraître sa satisfaction au dehors, il appelle ses amis et ses voisins, et il leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis que je croyais perdue.

Le second tableau qu'il nous fait de son zèle est exprimé dans le soin et l'empressement d'une dame qui, ayant dix pierres précieuses et en ayant égaré une, s'inquiète sur cette perte, et allume la chandelle pour la chercher de tous côtés : elle balaye la place, elle fouille partout, et, l'ayant enfin trouvée, elle s'en réjouit et prie ses amies et ses voisines de prendre part à sa joie, et de la féliciter sur son bonheur : *Congratulamini mihi, quia inveni drachmam quam perdideram.* Le Sauveur de nos âmes explique cette énigme, lorsqu'il dit que la joie de ce pasteur qui a trouvé sa brebis égarée, et celle de cette dame qui a trouvé son diamant, est une image, quoique grossière, de la joie qu'ont les anges dans le ciel, lorsqu'un pécheur se convertit sur la terre. *Ita dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente* (*S. Luc*, XV).

Jésus-Christ tint ce discours pour se justifier dans l'esprit des pharisiens qui murmuraient de ce qu'ils le voyaient environné d'un grand nombre de pécheurs et de publicains, qu'il recevait avec douceur et miséricorde. *Erant appropinquantes ad Jesum publicani et peccatores, ut audirent illum, et murmurabant pharisæi* (*ibidem*).

Au lieu de cet étonnement et de ces murmures des scribes et des pharisiens, admirons et bénissons l'amour infini et le zèle incompréhensible de Jésus pour les pécheurs, qui nous est représenté dans le soin chari-

table de ce pasteur pour sa brebis égarée.

Nous avons trois choses à considérer : 1° le motif qui a porté Jésus-Christ à chercher l'homme perdu par le péché ; 2° le travail qu'il a pris dans cette recherche; 3° la joie qu'il a eue et qu'il a témoignée lorsqu'il l'a trouvé.

Dans la première partie, nous prendrons cet amour et cette recherche en général ; dans la seconde, pour être plus sensiblement touchés, nous en ferons une application particulière à chaque pécheur. Pour ce sujet, nous avons besoin du secours du Saint-Esprit. *Ave.*

I. — C'est le sentiment des Pères, et spécialement de saint Grégoire le Grand (*Hom.* 34 *in Evangel.*), que ce pasteur qui laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le bercail pour aller chercher la centième, qui s'est égarée du troupeau, nous signifie Dieu qui, ne se contentant pas d'avoir dans le ciel les neuf chœurs des anges, a voulu venir, en la personne de son Fils sur la terre, afin de chercher et de sauver la nature humaine, qui s'était éloignée de Dieu, et égarée par le péché.

Pour reconnaître ce qui a pu obliger la majesté infinie de Dieu à entreprendre la recherche de cette pauvre brebis, c'est-à-dire le salut du genre humain, je vous prie de remarquer qu'il y a deux motifs qui peuvent porter quelqu'un à la recherche d'une chose perdue : le besoin ou l'amour, la nécessité ou l'affection. Nous cherchons ce qui nous manque, et nous cherchons ce que nous aimons ; le besoin cherche pour recevoir, et l'amour cherche pour donner. Les philosophes moraux disent sur ce sujet qu'il y a deux sortes d'amours, un amour de pauvreté et un amour d'abondance : par le premier, nous sortons hors de nous pour trouver ce qui nous manque, par le second, nous sortons hors de nous pour faire part des biens que nous possédons en abondance. C'est ainsi que le petit agneau cherche sa mère pour sucer le lait de ses mamelles, et la mère cherche l'agneau pour l'allaiter : la faim presse l'un et l'abondance presse l'autre; l'agneau crie parce qu'il est vide, et la mère parce qu'elle est pleine. Or il est évident que ce n'est pas le besoin qui a fait sortir Dieu hors de soi pour chercher cette brebis égarée, puisque la marque essentielle de sa divinité, dit David, c'est qu'il n'a pas besoin de nos biens. *Deus meus es tu, quia bonorum meorum non eges* (*Ps.* XV, 2), et que, comme il dit par Isaïe, il est plein de soi-même, *dicit Dominus, Plenus sum* (*Is.* I, 11). Non-seulement il n'a que faire de toutes ces victimes qu'on immole à sa gloire, mais toutes nos louanges et tout l'honneur que nous lui rendons par la sainteté de nos mœurs ne lui profite de rien, dit Eliphas parlant à Job, *Quid prodest Deo si justus fueris* (*Job.* XXII, 3) ? C'est pourquoi les Hébreux l'appelaient *Scadai*, qui signifie, dit saint Epiphane, *sufficiens sibi*, celui qui se suffit à soi-même, et qui, trouvant tout son honneur et toute sa gloire dans son fond, n'a point besoin de sortir hors de soi, *sufficiens sibi*.

Ce n'est donc pas la nécessité, mais sa pure et gratuite charité qui oblige le Fils de Dieu à sortir du ciel pour venir sur la terre. Comme ç'avait été par un pur mouvement de bonté qu'il était sorti hors de soi dans la création, pour répandre l'être, la vie, le mouvement et la beauté dans le sein des créatures : *Prima bonitas Creatoris quod noluerit latere*, dit Tertullien. Aussi, par un plus grand excès de charité, il fait une plus grande et plus noble saillie dans l'ouvrage de la rédemption, lorsque anéanti sous la forme d'un pasteur, il cherche l'homme égaré dans les routes et les sentiers du péché. C'est donc cet amour éternel de Dieu qui a été le motif qui l'a porté, comme dit Jérémie, à nous venir donner la main pour nous tirer du malheureux état où nous étions engagés, *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans* (*Jerem.*, XXXI). Et le prophète Zacharie dit pour ce sujet que la sortie de cet aimable pasteur, qui vient pour nous consoler et nous sauver par sa visite, procède des entrailles de sa miséricorde ; *Per viscera misericordiæ, in quibus visitavit nos oriens ex alto* (*S. Luc*, I).

Aussitôt que l'homme, dans le paradis terrestre, se fut égaré par le péché et par sa désobéissance, le bon Pasteur commença à le chercher et à le rappeler par un ange, qui lui cria : *Adam, ubi es ?* où êtes-vous, brebis égarée ? Pourquoi avez-vous quitté votre charitable pasteur pour vous exposer à la rage d'un loup ravissant? Pourquoi vous êtes-vous précipité de l'état de ma grâce en celui de la damnation éternelle ? Ensuite, durant tout le temps de la loi de nature, il a continué de le chercher par ses anges, qui ont ravi un Enoch de la terre, sauvé un Noé du déluge, appelé Abraham, donné la loi à Moïse. Dans la loi écrite, il a poursuivi sa recherche, courant après lui sous la figure de cette eau qui sortait de la pierre, que saint Paul appelle une pierre spirituelle, c'est-à-dire mystérieuse, qui signifiait Jésus-Christ, *Bibebant autem de spirituali consequente eos petra ; petra autem erat Christus* (1 *Cor.*, IV). Et depuis, de temps en temps, il a envoyé ses ambassadeurs et ses prophètes, pour crier et pour rappeler cette brebis perdue. Mais enfin il est descendu lui-même en personne, vêtu de notre chair humaine, du ciel en terre, du palais de sa gloire dans le désert où sa brebis s'était égarée : *Vadit ad illam quæ perierat.*

Le voyez-vous, dit David, qui pressé par l'amour et le désir qu'il a de trouver cette pauvre brebis, commence sa course à pas de géant; *Exultavit ut gigas, ad currendam viam suam* (*Cant.* II, 8). Le voyez-vous, dit l'Epouse, aux Cantiques, qui, comme un chevreuil, saute et bondit sur les collines et les montagnes, *Saliens in montibus, transiliens colles.* Dieu ! quelles démarches, quelles courses, quels sauts ! du sein de son Père dans le sein de sa Mère, du sein de sa mère dans une crèche, de la crèche au temple, du temple en Egypte, de l'Egypte à Nazareth,

de Nazareth au désert, du désert par toute la Judée : *Iter faciebat per civitates et castella, prædicans regnum Dei* (*S. Luc.*, VIII, 1). Des prédications il passe aux miracles, des miracles au Calvaire, du Calvaire à la croix, de la croix à la mort, de la mort au sépulcre, du sépulcre aux limbes ! O amour ! que tu es pressant ! ô zèle du bon pasteur, que tu lui fais faire de courses et de voyages! Tantôt l'Evangile nous le représente las et fatigué du chemin, *fatigatus ex itinere*, tantôt tout moite et tout trempé de sueur ; tantôt tout déchiré et ensanglanté, ayant passé à travers les halliers et les buissons, pour attraper cette brebis qui s'enfuyait. Ne voyez-vous pas ses mains sanglantes, ses pieds percés, son côté ouvert, sa tête ceinte d'une couronne d'épines? C'est que cherchant sa brebis, dit saint Augustin, il a passé dans un désert rempli de ronces, et hérissé de buissons épais qui l'ont mis en cet état : *Propter ovem perditam Pastor eam quærens judaicis vepribus laceratus est.*

Qui ne sera ravi d'étonnement à la vue de cette merveille ? Un Dieu qui cherche et poursuit le pécheur qui s'enfuit ! Il crie pour le rappeler, il court pour le ramener, il souffre pour le sauver, il donne son sang et sa vie pour le racheter : *Quid est homo quia innotuisti ei, aut filius hominis quia reputas eum ?* O Dieu, qu'est-ce que l'homme, que vous le cherchez avec tant d'ardeur pour vous manifester à lui ; qu'est-ce que le fils de l'homme, que vous l'ayez réputé digne d'une recherche si amoureuse et si laborieuse? Un Dieu chercher un ver de terre ! une majesté infinie courir après un fétu et un grain de poussière ! celui qui est tout vouloir être le prix de la rédemption de celui qui n'est rien ! Il faut l'amour d'un Dieu, pour faire ces miracles de bonté. N'était-ce pas assez, mon Dieu, pour déclarer votre amour, d'employer votre voix pour rappeler cette brebis égarée ? Vous êtes venu, en la personne de votre Fils, et vous avez pris cette nature humaine ; vous l'avez arrêtée, lorsqu'elle était sur le point de tomber dans la gueule du loup infernal, dit saint Chrysostome : *Aufugientem ab ipso naturam humanam insecutus apprehendit.* Mais de quelle manière l'a-t-il prise ? Saint Paul l'enseigne, écrivant aux Hébreux, lorsqu'il dit qu'il n'a point eu cet amour, ni cette miséricorde pour les anges : *Nusquam angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit.* Il l'a prise, en s'unissant à elle par une union personnelle et indissoluble.

Enfin, après tant de courses et tant de travaux, ayant trouvé et pris cette brebis perdue, il l'a mise sur ses épaules; *Et cum invenerit eam, imponit super humeros gaudens* (*S. Luc.*, XV). Quelque coupable que fût cette brebis, dit saint Ambroise, il ne lui fait aucun mauvais traitement : il ne la crie point, il ne la frappe point. Vous diriez qu'il est plus fâché de la lassitude que cette brebis a soufferte dans son éloignement, que de l'injure qu'elle lui a faite de le quitter : c'est pourquoi, pour la soulager dans son retour, il la met sur ses épaules : *Pastor legitur ovem lassam vexisse, non objecisse.* Comme ce bon pasteur est venu trouver sa brebis par le mystère de l'Incarnation ; comme il l'a cherchée par les fatigues, les courses et les travaux de sa vie mortelle : aussi, au temps de sa passion, il l'a chargée sur ses épaules, lorsque, comme dit saint Pierre, il a porté nos péchés sur son corps, en se chargeant de la croix : *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* (I *S. Petr.*, II, 24). Ou bien, ç'a été particulièrement, au jour de son ascension, qu'il a ramené cette brebis dans le bercail de la gloire éternelle, et qu'il a demandé les félicitations de toute la cour céleste : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem perditam* (*S. Luc.*, XV).

C'est de cette joie et de cette grande fête dont parle saint Paul aux Hébreux, lorsqu'il dit que ce bon pasteur ayant pris sa croix sur ses épaules, et sa brebis sur sa croix, il s'animait et se fortifiait au milieu de ses douleurs et de ses ignominies : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem confusione contempta* (*Heb.*, XII). En vérité, voilà qui est admirable, dit Théodoret, vous diriez que le salut de l'homme est toute la joie et tout le bonheur de Jésus-Christ, comme si l'homme était le Dieu de Jésus-Christ, au lieu que Jésus-Christ est le Dieu et le souverain bien de l'homme, *Gaudium Christi hominum salus est.*

Mais pourquoi est-ce que Jésus-Christ ayant voulu être le pasteur universel de tous les hommes, et étant venu pour être la rédemption des péchés de tout le monde, dit saint Jean, *pro peccatis totius mundi*, il ne fait mention, dans notre évangile, que d'une brebis ramenée au bercail, *Inveni ovem ?* Quelques interprètes disent que par cette unité il nous veut signifier le petit nombre de ceux qui arrivent à la gloire éternelle. Tous les hommes sont les brebis errantes, puisque tous ont péché, et Jésus-Christ les cherche tous, et, dans la disposition de son cœur, il veut procurer le salut à tous : *Omnes homines vult salvos fieri.* Il y en a néanmoins si peu qui se servent de cette bonne volonté de Jésus-Christ, que nous pouvons dire, avec saint Augustin, qu'encore bien que les prédestinés soient plusieurs, ils sont néanmoins si peu, en comparaison des réprouvés, qu'on ne les peut compter que par l'unité : *Multi sunt electi per seipsos considerati, sed pauci sunt in comparatione reproborum* (*L.* III *contra Cres.*). C'est pourquoi, dit ce saint Père, nous devons prendre le parti du petit nombre sur la terre, en marchant dans le chemin étroit, si nous voulons être du parti des bienheureux dans le ciel : *Vive ut pauci, ut cum paucis mereris inveniri in regno Dei.*

Quelques autres disent que l'unité de cette brebis signifie l'unité de l'Eglise catholique, laquelle, quoique composée de divers peuples, n'est néanmoins qu'une par une seule foi. *Una fides, unum baptismum multitudinis credentium, cor unum, et anima una. Ave una, aut nulla.* Ou bien, comme dit saint Augus-

tin, tous les élus ne sont qu'un, parce qu'ils n'aspirent qu'à une même fin, qui est la jouissance d'un seul Dieu : *Omnes electi unum sunt, quia unum quærunt.* Je ne m'arrête pas à ces explications, quoique fort bonnes ; mais pour suivre le dessein que je me suis proposé, je dis que l'unité de cette brebis nous signifie l'excessive miséricorde de Jésus-Christ, ce souverain Pasteur, qui fait pour chacun de nous en particulier, ce qu'il a fait en général pour toute la nature humaine. De sorte que chacun de nous, parlant de ce bon Pasteur, peut dire avec saint Paul : *Christus dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (*Gal.*, II). Il m'a aimé, et l'amour qu'il a eu pour moi l'a fait venir au monde pour me chercher et pour me tirer de la gueule du loup infernal. Oui, chacun peut dire encore avec ce même Apôtre : *Comprehensus sum a Christo Jesu;* lorsque ensuite de mes égarements j'étais sur le point de tomber dans l'abîme de la perte éternelle, mon charitable pasteur m'a pris et m'a arrêté : *Comprehensus sum a Christo Jesu* (*Phil.*, V).

II. — Pour rendre donc ce sermon plus profitable, considérons, dans cette seconde partie, que la bonté infinie de Jésus-Christ, afin d'appliquer à un chacun de nous le prix de son sang répandu pour tous, fait tous les jours pour chaque pécheur égaré dans les sentiers de l'iniquité, ce qu'il a fait pour le rappel et le salut de tout le genre humain. Pour bien comprendre ceci, il faut supposer deux vérités, qui sont toutes deux de l'Ecriture : 1° qu'encore bien que par le baptême nous soyons entrés dans les avantages de la rédemption générale et que nous nous soyons approchés de Jésus-Christ, néanmoins par le péché mortel nous nous sommes séparés de lui, ensuite de quoi nous avons part à cette proposition universelle d'Isaïe : *Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit.* Oui, le pécheur s'écarte de Dieu en tant qu'il se sépare de son amitié et qu'il se retire de son service : il fuit de devant sa face comme Caïn, et, à la façon du prodigue, il se perd dans une contrée éloignée : *Abiit in longinquam regionem* (*S. Luc.*, XIII, 13) ; ou bien pour demeurer dans les termes de notre parabole, comme une pauvre brebis égarée, n'étant plus sous la conduite de la houlette de son bon pasteur, il s'engage dans les détours des vanités et des convoitises du monde, et n'étant plus du nombre des ouailles, il se range parmi ces infortunées brebis qui doivent être, si elles ne changent pas, dit David, les tristes victimes de l'enfer : *Sicut oves in inferno positi sunt, mors depascet eos* (*Ps.* XLVIII).

La deuxième vérité qui est pareillement de foi, c'est qu'après que cette infortunée brebis s'est égarée, elle ne peut plus de soi-même revenir de son égarement, ni retourner à son pasteur ; c'est-à-dire qu'il n'est plus dans la volonté ni dans le pouvoir du pécheur, de se retirer du péché où il s'est engagé; il faut que ce soit absolument la grâce et la miséricorde de Dieu qu'il a quitté et offensé qui l'en retire : *Non est volentis, neque currentis, sed miserentis Dei* (*Rom.*, IX, 6). Sur quoi je vous prie de remarquer l'état déplorable du pécheur.

Toutes les choses naturelles retournent d'elles-mêmes, c'est-à-dire par le poids de leur inclination, et sans un secours étranger, à l'état qui est convenable à leur nature. Par exemple, la pierre élancée en haut par violence, retombe d'elle-même et par son mouvement naturel, à son centre : l'eau échauffée retourne d'elle-même à la froideur naturelle : mais l'âme qui s'est déréglée par le péché, et qui abandonnant l'état de la justice, est sortie de son ordre et de son rang, ne peut, par ses propres forces, retourner à l'état de la grâce, ni revenir à l'amitié de Dieu. Saint Thomas apporte les raisons de cette différence : c'est que les choses naturelles, qui par violence sont tirées hors de leur centre, ne perdent rien de leur vigueur ni de l'inclination qu'elles ont pour le lieu de leur repos. Mais l'âme déréglée et désordonnée par le péché perd beaucoup de sa force : *Dereliquit me virtus mea* (*Ps.* XXXVII, 11), et le mouvement qui l'inclinait et la portait à l'ordre de la raison et de la grâce, est tellement affaibli et débilité, qu'il a absolument besoin d'être fortifié par le secours de Dieu : *Sana me, Domine, quoniam infirmus sum* (*Ps.* VI, 3). 2° C'est que l'âme qui est déchue de l'état de la grâce ne peut plus y retourner, que par un mouvement surnaturel, d'autant que l'état de la grâce est évidemment au-dessus de la nature. Or toutes les forces naturelles ne peuvent pas suffire pour une action surnaturelle, si elles ne sont élevées et fortifiées par la grâce. Au sentiment de saint Paul, nous ne sommes pas capables, étant abandonnés à nous-mêmes, d'avoir seulement une bonne et véritable pensée de retourner à Dieu : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis, quasi ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est* (II *Cor.*, III, 5). Oui, quiconque s'est une fois, par sa malice, retiré et éloigné du Fils, ne peut plus, ainsi qu'il dit lui-même, retourner à lui, si son Père ne l'attire ; *Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum* (*S. Joan.*, VI, 44).

C'est cette nécessité qui faisait que David, après s'être perdu par son péché, s'écriait, *Erravi sicut ovis quæ periit, quære servum tuum* (*Ps.* CXVIII). Hélas ! Seigneur, j'ai bien eu ce malheureux pouvoir de m'égarer et de me perdre : mais je n'ai pas le pouvoir de retourner. Il faut, ô charitable pasteur, que ce soit vous qui ayez la bonté et le soin de me chercher, *quære servum tuum.*

Il nous cherche par sa grâce qui nous prévient, il nous charge sur ses épaules par sa grâce qui nous accompagne, et il nous ramène dans son bercail par sa grâce subséquente, c'est-à-dire qui nous suit et nous fait persévérer.

Hé ! qu'est-ce que cette grâce prévenante sans laquelle cette brebis ne reviendrait jamais de son égarement, jamais ce pécheur qui s'est éloigné de Dieu ne le chercherait :

Noverit anima se præventam, et prius quæsitam quam quærentem; nisi quæratur, non quæret; nisi præveniatur, non veniet (*S. Ber., serm.* 64, *in Cant.*); qu'est-ce donc que cette grâce prévenante? Saint Prosper, ce savant disciple de saint Augustin, nous l'enseigne lorsqu'il dit : *Gratiam prævenientem voco suasiones, monitiones, terrores, sanctam cogitationem, motum primum voluntatis quibus voluntas excitatur.* La grâce prévenante consiste dans de saintes persuasions, des avertissements, des terreurs; de saintes pensées dans l'entendement, de premiers mouvements en la volonté, que Dieu inspire dans l'âme des pécheurs pour les exciter à la contrition et au changement de vie. Cette grâce, dit saint Thomas (1-2, *q.* 112, *a.* 2), s'appelle prévenante, parce qu'elle prévient le mérite, la disposition et le consentement. Le mérite, puisqu'elle trouve l'homme ennemi de Dieu; la disposition, puisque c'est cette grâce qui prépare et qui dispose la volonté : *Præparatur voluntas a Domino*, dit l'Ecriture; le consentement, puisque c'est un bien que Dieu fait en l'homme sans l'homme, dit saint Augustin. Le concile d'Orange, canon 4, l'appelle une infusion et opération de Dieu en nous sans nous, c'est-à-dire avant que nous y ayons consenti.

Notre propre expérience nous fait assez connaître la vérité de ces paroles d'Isaïe : *Aures tuæ audient verbum, post tergum monentis, hæc est via, ambulate in ea* (*Isa.*, XXX). A peine cette folle brebis a-t-elle tourné le dos à son pasteur, qu'elle l'entend qui la rappelle, et qui, élevant sa voix, s'écrie et lui dit : *Revertere, revertere*, retourne, retourne. Il poursuit cette vagabonde dans le labyrinthe confus et embrouillé de ses cupidités déréglées, où elle fait mille tours et mille retours, allant de plaisir en plaisir, d'injustice en injustice, de péché en péché, sans en pouvoir sortir.

Eh! quoi, dit ce bon pasteur, veux-tu rendre ma rédemption inutile? Je t'ai trouvée avec soin et travail, et tu te perds pour un néant; je t'ai rachetée par mon sang, et tu te vends pour des ombres et des vanités passagères. Sera-ce donc en vain que je serai venu sur la terre, pour te chercher; sur la croix, pour te racheter; sur l'autel, pour te nourrir? Perdras-tu donc pour rien ta vie, ton prix et ta nourriture? *revertere, revertere.* C'est par ces remontrances amoureuses qu'il tâche de persuader à cette brebis égarée son retour, *suasiones*, *monitiones.* Les sollicitations de ce pasteur ne sont pas passagères ni pour un temps; mais elles sont constantes et persévérantes : *Quadraginta annis proximus fui generationi huic, et dixi semper : Hi errant corde : ipsi vero non cognoverunt vias meas, quibus juravi in ira mea, si introibunt in requiem meam.* Ce n'est pas seulement l'espace de quarante ans qu'il poursuit ce pécheur obstiné, comme il poursuivait les Israélites dans le désert, mais quelquefois les cinquante et les soixante ans, le pressant, le conjurant de se servir des lumières qu'il lui présente pour connaître son malheureux état et les égarements de son cœur : *Dixi semper, hi errant corde.* Il dit cent fois le jour : Malheureux, tu te perds et tu te damnes. Et lorsqu'il voit que ce pécheur n'est point touché de ses salutaires avis, ce pasteur s'irrite contre cette brebis opiniâtre; il use de menaces, il lui parle de la mort, du jugement et de l'enfer; il proteste, il jure que si elle abuse encore de sa patience, il la perdra : *Quibus juravi in ira mea, si introibunt in requiem meam.* En un mot, pour n'être point obligé de lui faire du mal, il tâche de lui faire peur, *terrores.* Ce bon pasteur jette quelquefois des pierres à cette brebis égarée, il envoie ses chiens après elle, c'est-à-dire qu'il lui suscite souvent des ennemis qui la persécutent; il lui envoie des afflictions, des maladies, des pertes d'enfants, pour l'obliger à retourner à lui.

Mais enfin, lorsque cette brebis appelée et cherchée, c'est-à-dire ce pécheur prévenu, consent que Jésus-Christ, son charitable pasteur, le trouve et le ramène, au lieu de le punir de ses fuites et de ses égarements opiniâtres, il le prend, il l'embrasse, et le met amoureusement sur ses épaules : *Imponit in humeros suos.*

C'est cette faveur signalée que Dieu nous promet par Isaïe : *Usque ad senectam ego feci, et usque ad canos ego portabo* (*Isai*, XLVI). Oui, tout Dieu que je suis, tout offensé et tout méprisé que j'ai été par ta malice et par ton ingratitude, je te promets néanmoins que je te porterai entre mes mains, je te chargerai sur mes épaules, jusques à ta vieillesse. Je connais ta faiblesse; ne t'en mets point en peine, laisse-moi faire : *Ego feci, ego feram, ego portabo.*

O paroles amoureuses et vraiment dignes de tendresse d'un Dieu qui est tout miséricordieux pour les pécheurs! O que ces scribes et ces pharisiens orgueilleux de notre Evangile avaient bien peu de connaissance de Dieu, puisqu'ils s'étonnaient de ce qu'il souffrait que les pécheurs s'approchassent de lui! Nous avons bien plus de sujet d'admirer que le saint des saints cherche les pécheurs, les prévient par sa grâce, et les veut prendre entre ses bras. Heureuse donc l'âme qui se laisse prendre à des mains si aimables et si douces, qui se laisse porter par des bras si forts et si puissants! Dieu la prend, Dieu la porte, Dieu la sauve et la glorifie; il est son chemin par où elle passe, il est le chariot qui la porte, il est le bercail qui la reçoit, il est sa couronne, sa joie et son repos, *ego portabo, ego salvabo.* Heureuse encore une fois cette âme, dit le dévot à Kempis, qui marche portée par la grâce de son Dieu, *Suaviter equitat quem gratia Dei portat* (*Gerson, l.* II, *c.* 9).

Cette grâce donc, qui était au commencement prévenante, devient concomitante et subséquente : *Gratia ejus subsequitur me*, disait David (*Psalm.* XXII). C'est une même grâce; mais elle prend divers noms, eu égard à ses effets, dit le saint concile de Trente (*Sess.* VI, *cap.* 16). Elle précède les bonnes œuvres des justes, elle les accompagne, elle les suit :

elle les précède par la vocation et l'inspiration, elle les accompagne par le concours et la direction, elle les suit par le secours et la protection : *Gratia, bona justorum opera antecedit et concomitatur, et subsequitur.*

C'est par le secours de cette grâce que les voies de la vertu sont aplanies, les difficultés adoucies, et que l'âme, fortifiée, se joue de tout ce qui lui faisait peur auparavant : c'est cette grâce qui fait que le pécheur converti tire son avantage de son péché, et que, par la ferveur et l'humilité qui accompagne sa pénitence, il donne à Dieu une nouvelle gloire, et aux anges une nouvelle joie, qui surpasse la satisfaction qu'ils reçoivent des vertus de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. *Ita dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente, quam supra nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia.*

N'en disons pas davantage, mais rappelons tout notre discours, afin, 1° d'imprimer dans notre esprit l'idée de cette bonté excessive d'un Dieu que nos péchés avaient rendu notre juge, et cependant il s'est fait notre pasteur; il s'est revêtu du sac de notre humanité, il a pris la houlette de sa croix, il est descendu dans ce désert, il nous a rappelés par sa voix et poursuivis par ses courses jusqu'à sa mort, il a donné son sang et sa vie pour nous trouver. Hé quoi ! pécheur obstiné, voudrais-tu par ton impénitence rendre son avénement inutile, ses voyages, ses sueurs et ses peines perdues, et son sang répandu pour néant ?

Souvenons-nous, en second lieu, que par un excès d'amour, il a renouvelé en notre endroit, tout ce qu'il avait fait pour le salut de tous : laissons le général, disons chacun en particulier : C'est moi qui suis la brebis égarée, c'est moi que ce charitable pasteur poursuit, c'est moi qu'il veut sauver. Hé Dieu ! par combien de lumières a-t-il frappé à la porte de mon cœur, pour me convier de lui ouvrir, et je l'ai toujours refusé : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Ne fermons plus l'oreille pour n'entendre pas sa voix : si nous ne voulons pas écouter les cris amoureux de sa miséricorde qui nous cherche et nous appelle, écoutons les cris de sa justice qui nous menace : *Quæretis me et non invenietis, et in peccatis vestris moriemini :* brebis ingrates qui fuyez votre pasteur, je vous rendrai bientôt la pareille : je vous cherche avec tant d'amour et vous me fuyez : vous me chercherez et je vous fuirai. Je cherche votre conversion et je ne trouve qu'endurcissement; vous chercherez ma miséricorde et vous ne trouverez en moi qu'indignation et que colère. Il n'est rien que je ne fasse maintenant pour vous procurer une vie éternelle, et tout ce que vous pourriez faire pour lors n'aboutira qu'à la mort éternelle : *In peccatis vestris moriemini.* Parole terrible, menace épouvantable, ne frapperas-tu point les cœurs impénitents? tonnerre effroyable qui sort de la bouche de l'éternelle vérité, ne pénétreras-tu point jusqu'au plus profond des cœurs les plus obstinés ?

Finissons par cette pensée de saint Ambroise expliquant ces paroles de David, *Erravi sicut ovis*, je me suis égaré comme une brebis. O Dieu ! mes frères, qu'il y a une grande différence entre l'égarement des brebis qui sont le symbole des prédestinés, et la fuite des loups qui sont la figure des réprouvés ! Une brebis, c'est-à-dire un prédestiné, peut s'écarter et s'éloigner de son pasteur, mais aussitôt qu'elle entend la voix de son pasteur, elle y répond, elle marque par ses bêlements le désir qu'elle a de retourner, et connaissant sa faiblesse elle crie comme David, *Quære servum tuum.* Mais au contraire, lorsque le loup, c'est-à-dire le réprouvé, entend la voix du pasteur, il s'enfuit plus loin, il s'enfonce davantage dans le bois.

Appréhendons que le délai de notre conversion ne soit une marque de réprobation : faisons voir par une prompte pénitence que nous sommes de ces heureuses brebis que Jésus-Christ doit trouver et porter dans la gloire.

SERMON XIX.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

La famille heureuse.

Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete.

Seigneur, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, néanmoins puisque vous le voulez, sur votre parole je jetterai mes filets (*S. Luc*, V).

Cet évangile nous représente saint Pierre en qualité de pêcheur en deux états bien différents. Au premier, après avoir travaillé toute la nuit à la pêche sans rien prendre, il est obligé de retourner sa barque vide et de prendre un second travail qui est de laver ses filets qui ne se sont remplis que de vase et de boue : *Piscatores descenderant et lavabant retia.* En cet état, il nous représente la condition malheureuse des pécheurs qui ont travaillé toute la nuit du péché sans rien gagner, et se sont rendus en enfer las et recrus de travail, *Lassati sumus in via iniquitatis* (*Sap.* V). Ils sont contraints de se plaindre que leur barque, c'est-à-dire leur cœur est vide de grâce et de mérite, *Nihil invenerunt in manibus suis* (*Ps.* LXXV, 6).

Au second état, nous voyons saint Pierre, lequel après avoir prêté sa barque à Jésus-Christ pour lui servir de chaire, afin que du haut de la poupe il prêchât à une grosse foule de peuple qui l'écoutait sur le rivage ; après avoir écouté le sermon comme les autres, après avoir, suivant les ordres de Jésus-Christ cinglé en pleine mer et jeté ses filets, *In verbo tuo laxabo rete*, prend une si grande quantité de poissons que les filets se rompent. En ce second état, saint Pierre est la figure des serviteurs de Dieu, qui, ayant travaillé pendant le beau jour de la grâce, peuvent dire à l'heure de la mort avec l'Ecclésiastique, *Ad modicum laboravi, et inveni*

multam requiem (*Eccl.* LI), nos travaux ont été forts petits en comparaison des grandes récompenses que nous en recevons. Ces deux pensées de l'inutilité du travail des pécheurs et du profit immense du travail des justes, pourraient être un raisonnable sujet de ce sermon; mais pour m'acquitter de ma parole, je propose une autre matière.

Je dis que cette barque vide de saint Pierre qui a travaillé pendant toute la nuit, est le symbole de ces maisons infortunées que Dieu ne bénit point ; et au contraire, cette barque pleine de poissons est la figure de ces familles remplies de biens par la vertu des bénédictions du ciel.

Je veux maintenant vous proposer ce qu'il faut faire à l'exemple de saint Pierre, pour rendre une famille heureuse selon Dieu. Je dis selon Dieu, c'est pourquoi nous ne concevrons pas bien cette vérité, si nous ne sommes assistés de son Esprit : demandons-le par l'intercession de la Vierge. *Ave Maria.*

L'expérience nous apprend, avec bien de la douleur, que dans ces derniers siècles de l'Eglise, il y a des chrétiens qui ont l'esprit aussi gâté et aussi corrompu, qu'avaient ces Juifs infidèles du temps du prophète Malachie, qui disaient qu'il n'y avait rien à gagner pour cette vie au service de Dieu ; que le partage de la vertu n'était autre que les larmes et les afflictions: *Vanus est qui servit Domino: et quod emolumentum quia custodivimus mandata ejus* (*Malac.*, III, 14)?

Oui, il y en a parmi nous qui vivent d'une telle manière, qu'ils renouvellent, par le langage de leurs œuvres, les sentiments de ces impies dont se plaint le prophète Sophonie, qui disaient dans leur cœur, ne l'osant pas dire de bouche, que la providence de Dieu ne se mêlait point de nos affaires temporelles, que pour notre établissement dans cette vie elle nous laissait faire, et que Dieu n'y faisait ni bien ni mal. *Visitabo super viros defixos in fæcibus suis qui dicunt, Non faciet bene Dominus, non faciet male* (*Sop.*, I, 12.)

Afin que je puisse discourir solidement et profitablement dans ce sermon, il faut avant toutes choses détester ces blasphèmes et condamner ces hérésies. Il faut connaître que Dieu est le maître de nos fortunes temporelles aussi bien que des éternelles : que c'est lui qui fait le riche aussi bien que le pauvre, comme disait Anne, la mère de Samuel, *Dominus pauperem facit, et ditat; humiliat, et sublevat.*

En voici deux raisons, disait cette savante théologienne: *Domini enim sunt cardines terræ; et super eos posuit orbem* (*Ibid.*). C'est Dieu qui a fait le monde, c'est aussi lui qui le gouverne. Il n'est pas de notre Dieu comme du dieu d'Epicure, qui demeurait oisif et fainéant sur la voûte des cieux, n'ayant point d'autre emploi que de se contenter soi-même Non, notre Dieu, dit Salvien (*lib. de Providentia*), sent tout par sa subtilité, il meut tout par sa force, il conduit tout par sa puissance, il s'applique à tout par sa bénignité : *Sentit per subtilitatem, movet per fortitudinem, regit per potestatem, custodit per benignitatem.*

D'où il s'ensuit, disait cette savante femme que nous venons de citer, que jamais un homme ne s'établira solidement, ni ne s'enrichira de la bonne manière par son industrie, ni par son seul travail, ***Non in fortitudine sua roboratur vir*** (I *Reg.*) : mais il faut nécessairement que le secours de Dieu intervienne, puisque c'est la seule bénédiction qui fait le véritable riche, et qui rend la famille véritablement heureuse, ***Benedictio Domini divitem facit.***

Ce fondement établi aussi fortement que la parole de Dieu est ferme et infaillible. Remarquez, je vous prie, trois choses que fait saint Pierre, pour rendre sa pêche heureuse et pour remplir sa barque de poisson. C'est ce qu'il faut faire pour acquérir à sa famille une prospérité innocente et solide.

1° Il ne travaille point durant la nuit; tandis qu'il a travaillé la nuit, il n'a rien pris, *Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Prenez garde pareillement à n'être point un ouvrier de ténèbres, travaillez durant le beau jour de la grâce. Voilà le premier fondement d'une famille heureuse, l'innocence de vie et l'intégrité des mœurs.

2° Saint Pierre ne vogue point en pleine mer que Jésus-Christ ne lui ait commandé et ne lui ait dit : *Duc in altum.* S'il jette ses filets, c'est après avoir fait une déclaration expresse qu'il ne se confie qu'en la vertu de sa parole : *In verbo tuo laxabo rete.* N'appuyez point la conduite de votre maison sur votre industrie, sur vos qualités naturelles, sur le crédit de vos amis, mais sur le secours de Dieu. Voilà le second fondement d'une prospérité innocente, la confiance en Dieu.

3° Saint Pierre ne va point à cette seconde pêche, qui lui fut si heureuse, qu'après avoir ouï le sermon de Jésus-Christ. Il consacre sa barque au Sauveur de nos âmes, la lui donnant pour prêcher avant que de l'employer à la pêche; pour nous apprendre qu'afin de bien réussir pour la terre, il faut premièrement chercher le ciel. Cette préférence du ciel à la terre, du spirituel au temporel, est le troisième fondement de la famille heureuse. Voilà tout mon sermon en petit; donnons un peu plus d'étendue à toutes ces vérités.

I. — Cette première proposition : Afin de rendre une famille heureuse pour le temps, il faut qu'elle soit innocente, et que les ouvriers ne travaillent point dans la nuit du péché, cette proposition, dis-je, est établie sur une des premières vérités de notre foi, qui est que, comme en Dieu il y a un amour pour les bons, il y a aussi une propre et véritable haine pour les méchants : *Altissimus odio habet peccatores, et impiis reddet vindictam* (*Eccli.*, XII, 7) : le Dieu très-haut a de la haine pour les pécheurs, et il punira les méchants. Cette haine, qui est fondée sur la sainteté de Dieu et sur toutes ses adorables perfections, est double, dit la théologie, haine d'aversion et haine d'inimitié ou de vengeance. Par la première, Dieu s'éloigne du pécheur, et, en s'en éloignant, il en éloigne la source de tout bien, qui est sa bénédiction ;

Væ eis cum recessero ab eis (*Osee*, IX, 12). Par la seconde haine, il s'approche du pécheur, il le poursuit, mais c'est pour lui faire du mal ; il le regarde, mais de mauvais œil : *Ponam oculos meos super eos in malum, et non in bonum* (*Amos*, IX, 4).

Cet éloignement de Dieu, qui est le premier et principal effet de cette première haine de Dieu, consiste dans la privation de cette providence paternelle que Dieu a pour les justes, qui sont en sa grâce, épousant leurs intérêts et ayant soin de tout ce qui les touche, et pour le temps et pour l'éternité. Il n'a point cette providence paternelle et amoureuse pour les pécheurs. Dieu, par Zacharie, nous fait comprendre cette vérité, se comparant à un pasteur qui se sert de deux différentes houlettes pour la conduite de ses troupeaux : il appelle la première la belle houlette par excellence : c'est pour ses bonnes brebis obéissantes à sa voix ; il en a une autre qu'il nomme un fouet de corde : c'est pour ses brebis opiniâtres dans leurs égarements : *Assumpsi mihi duas virgas : unam vocavi decorem, et alteram funiculum* (*Zachar.*, XI, 7). Lors, dit Jésus-Christ, que nous l'offensons, et que nous persévérons dans notre péché, il prend sa belle houlette, il la rompt, il la met en pièces, c'est-à-dire qu'il n'a point le soin amoureux qu'il avait pour nous lorsque nous étions en sa grâce : *Tuli virgam meam quæ vocabatur decus, et abcidi eam, ut irritum facerem fœdus meum* (*Ibid.*). Pesez ces dernières paroles, qui expliquent cette manière de parler métaphorique et figurée de Dieu : J'ai pris ma belle houlette, je l'ai rompue, c'est-à-dire que j'ai rompu l'alliance et le pacte que j'avais passés avec vous. Quelle est cette alliance, sinon celle dont il est parlé au Deutéronome ? *Si audieris vocem Domini Dei tui ut custodias mandata ejus, emittet benedictionem suam super cellaria et horrea tua*, etc. (*Deut.* XXVIII). Si vous écoutez la voix de Dieu, qui vous exhorte à garder ses saints commandements, il versera sa bénédiction sur vos champs, sur vos vignes et sur tout ce qui vous concerne ; mais, au contraire, si vous violez sa loi, vous serez maudit dans vos biens et dans tout ce qui vous appartient : *Si non audieris vocem ejus, venient super te omnes istæ maledictiones* (*Ibid.*).

De ce discours, il s'ensuit qu'une famille qui est souillée de péché mortel, et surtout par l'habitude, est hors de l'état où Dieu la veut et hors de la condition que Dieu demande pour la bénir d'une bénédiction même temporelle ; au contraire, il y a, dans cette maison, un objet qui irrite sa colère, et qui attire sa malédiction, dont il n'est rien qui la puisse mettre à couvert, que la pénitence et la conversion des mœurs.

C'est en vain qu'on se lève de bon matin, dans cette maison, pour y travailler durant la nuit, c'est-à-dire dans les ténèbres du péché : *Vanum est vobis ante lucem surgere.* Ne me dites pas qu'on prie Dieu dans cette maison, qu'on y fait dire des messes, qu'on y donne des aumônes : tout cela est bon : mais le principal y manque, qui est l'amitié de Dieu fondée sur la justice et sur l'observance de la loi de Dieu. Otez ce péché d'habitude, ce blasphème, cette impudicité, cette injustice. Je l'ai déjà dit, vous travaillerez en vain, si Dieu ne répand sur votre travail la lumière de sa bénédiction : *Vanum est*, etc. Voyez donc, pères de famille, si le péché n'est point caché en quelque part : ce maudit obstacle aux bénédictions du ciel, il suffit quelquefois qu'il se trouve dans un enfant, dans une fille, dans un valet ou une servante, pour perdre toute la maison.

Mon Dieu ! que je porte compassion à cette pauvre famille affligée depuis longtemps ! Il est vrai, le père est un homme d'équité et de conscience, la mère est une femme vertueuse, les filles sont modestes et dévotes, tout le monde y craint Dieu, à la réserve d'un enfant libertin, blasphémateur et prostitué à la débauche : c'est lui qui détourne les bénédictions du ciel, et qui irrite la colère de Dieu contre cette maison. Pères et mères, Dieu vous dédommagera dans l'éternité, il récompensera vos vertus dans le ciel ; cependant, à cause de cet enfant vicieux, Dieu vous affligera dans le temps, et il y a bien à craindre que la maison ne périsse.

Souvenons-nous, sur ce sujet, de l'histoire d'Achan, racontée au livre de Josué, et nous verrons comment la désobéissance d'un seul soldat suffit, non-seulement pour arrêter le cours des victoires du peuple d'Israël, mais encore pour attirer la malédiction de Dieu, en suite de quoi il permet que son peuple soit battu et mis en déroute par les Philistins ; et, ce qui est suprenant, il proteste qu'il ne demeurera jamais avec lui, c'est-à-dire qu'il ne lui sera jamais favorable, que ce criminel soit exterminé, et que tout le peuple ne l'ait accablé de coups de pierres : *Non ero ultra vobiscum, donec conteratis eum* (*Josue*, V).

O Dieu ! que ce triste monceau de pierres et de cendres de toute la famille d'Achan, brûlée et consumée, persuadera bien d'une manière plus forte et éloquente que moi ces deux vérités que je prêche : 1° que le péché qui se trouve dans une maison, arrête le cours des prospérités et des bénédictions temporelles ; 2° que le péché d'un seul suffit pour attirer la colère de Dieu. Que sera-ce donc, si toute la famille est souillée de vices, et si, comme parle Jérémie, les enfants amassent le bois et les pères y mettent le feu ? *Filii colligunt ligna, et patres succendunt ignem* (*Jerem.*, VII, 18). Le père quelquefois est un impie qui n'a point de religion, la mère est une joueuse et une prodigue, les enfants sont des libertins, les filles sont des coquettes et des mondaines, les serviteurs des ivrognes et des blasphémateurs. Après cela ne faut-il pas que la colère de Dieu tombe sur cette famille ?

Ecoute donc, ville de N.... remplie de crimes, la voix de ton Dieu, qui te crie par ma bouche : *Sanctificamini, hæc enim dicit Dominus Israel, Anathema in medio tui* (*Josue*, VII, 13) : Si tu veux que Dieu donne à tes

habitants des richesses, de la santé, et qu'il t'accorde, en un mot, les bénédictions temporelles, ôte ces anathèmes qui te rendent l'objet de sa haine ; ôte ces inimitiés, ces impudicités, ces médisances, cette vie molle et efféminée : *Auferte malum de medio vestri* (*Ibid.*).

Ne voyez-vous pas, dit Dieu par Jérémie, que de la corruption de vos mœurs et des ordures de votre conscience s'élèvent de noires et puantes vapeurs, qui forment un nuage épais, lequel empêche que vos prières, vos jeûnes et vos aumônes ne puissent arriver jusqu'à moi : *Opposuisti nubem tibi ne transeat oratio* (*Thren.*, III, 44).

Vous me direz que l'expérience fait voir que les méchants ordinairement sont les plus riches, et que ce sont les criminels qui prospèrent en ce monde. A cela je réponds deux choses : après avoir appelé de vos yeux à votre raison, ou pour mieux dire, de votre raison corrompue par vos sens, à votre raison élevée et fortifiée par la loi.

Je réponds, 1° avec le Saint-Esprit, qu'il y a des prospérités ruineuses, et que Dieu, dont la conduite est toujours admirable, prend plaisir bien souvent de perdre et de ruiner entièrement le pécheur par de légères et courtes prospérités. Il conduit Aman au gibet, le faisant passer par les faveurs et les libéralités du roi Assuérus ; il fait perdre à Achab son royaume, sa vie et toute sa postérité, lui permettant d'enlever la vigne de Naboth : *Prosperitas peccatorum perdet eos.* Seigneur, dit David, vous avez un merveilleux moyen d'abattre et d'ensevelir vos ennemis dans la pauvreté et dans l'infamie, c'est en souffrant qu'ils s'élèvent, qu'ils s'enrichissent, *Dejecisti eos dum allevarentur.* Oui, mes frères, dit saint Augustin (*In Ps.*) sur ce passage, nous ne le concevons pas sitôt, cependant cela est très-véritable, l'élévation et le bonheur apparent des pécheurs est leur propre ruine : *Elevatio ipsa ruina est.* Ne vous précipitez pas dans votre jugement : dans quinze ou vingt ans vous connaîtrez, par le renversement des familles de tous ces pécheurs, dont la prospérité vous éblouit, qu'il n'y avait point dans leurs familles de véritable bonheur : *Tu vis illum sepelire? expecta donec fodiatur peccatori fovea.*

C'est pourquoi je réponds en second lieu, encore avec le Saint-Esprit, qu'il y a des riches qui n'ont rien que l'apparence, et qui, au fond, sont toujours pauvres, puisqu'ils sont toujours méchants, toujours affamés, et dont les biens ne servent que pour les tourmenter : *Est quasi dives cum nihil habeat.* Sur quoi je vous prie de remarquer qu'il n'est pas des biens de fortune comme des biens intérieurs de la grâce et de la gloire : ceux-ci sont toujours biens et ne peuvent être des maux ; mais comme les biens extérieurs sont, de leur nature, indifférents, ils peuvent être et sont souvent des maux, et la source des véritables maux, c'est-à-dire des vices et des péchés. Le vin est bon en soi, mais il n'est pas bon à un malade qui a la fièvre, d'autant qu'il entretient et augmente son mal. Pour faire donc que ces biens de fortune soient des biens véritables, et qu'ils puissent rendre une famille heureuse, il faut nécessairement qu'ils soient accompagnés de la bénédiction de Dieu. C'est cette bénédiction qui est, pour ainsi dire, l'esprit et l'âme des biens temporels, c'est leur substance, leur solidité, leur vertu, sans laquelle l'or, l'argent, les charges, les offices, les bénéfices sont des biens creux, des biens vides, qui n'ont que l'écorce et l'apparence C'est pourquoi le Saint-Esprit dit que c'est la bénédiction du Seigneur qui fait le riche, et non pas tous ces biens extérieurs : *Benedictio Domini divitem facit ;* non-seulement parce que c'est par elle que nous nous enrichissons innocemment, mais encore parce que effectivement elle nous fait riches, puisque c'est elle qui fait que les biens contentent nos désirs et que nous nous en servons pour le temps et pour l'éternité.

Hé ! qu'est-ce encore que cette bénédiction du Seigneur ? La bénédiction du Seigneur dit deux choses : 1° un agrément et une complaisance que Dieu a que nous possédions ces biens ; 2° cet agrément est accompagné de grâces actuelles, qu'il nous donne, afin que ces biens extérieurs nous contentent, qu'il nous profitent, que nous en fassions un bon usage, et que nous nous en servions comme d'un instrument de vertu et d'un moyen pour acquérir notre dernière fin. Or il est évident que tous ceux qui s'enrichissent par des voies injustes, qui emploient leurs richesses à de mauvais usages, en un mot, tous les pécheurs qui sont ennemis de Dieu n'ont point cette bénédiction, et par conséquent ils n'ont pas ce qui, au jugement de Dieu, est seulement capable de faire le riche.

Ce n'est point assez, pour rendre une famille heureuse, de prendre du bien à toute main, d'en acquérir de toutes parts ; il faut que Dieu le donne, dit saint Jacques, *omne datum optimum* (*S. Jacob.*, I, 17). Remarquez cette parole, *datum :* vous le prenez, vous l'usurpez, mais Dieu ne le donne pas. Ce n'est point assez de travailler avec un succès apparent et extérieur, il faut qu'il soit solide, et que pour ce sujet il soit accompagné de bénédiction ; or, cela ne se peut faire si nous travaillons dans la nuit du péché, et si nous sommes dans un état qui provoque la haine et la colère de Dieu. Il faut donc absolument vivre dans une crainte amoureuse de Dieu, qui nous fasse éviter le mal : *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum* (*Ps.* CXVII, 4). Ne nous étonnons pas si nous voyons tant de malheurs, tant d'afflictions publiques et particulières, puisque l'innocence est si rare dans le monde chrétien.

II. — Venons à la seconde vérité. Je ne fais que la proposer, parce que je dois faire un sermon tout entier sur cette matière.

Saint Pierre remplit sa barque par une pêche heureuse, d'autant qu'il jette ses filets par les ordres de Jésus-Christ, et se confiant

dans son secours : *in verbo tuo laxabo rete.*

C'est par cette confiance que vous devez attirer et arrêter le bonheur dans vos familles. Ce n'est pas que Dieu vous défende de travailler, et de vous appliquer tout de bon à vos affaires temporelles, au contraire, il vous le commande, et il vous marque dans notre évangile qu'il veut que vous fassiez valoir votre métier, et que vous vous serviez de vos talents naturels, *duc in altum, laxate retia vestra in capturam:* travaillez, trafiquez, plaidez, allez, veillez pour faire réussir vos affaires temporelles ; Dieu le veut bien, il n'est point résolu d'assister ni d'enrichir des fainéants, *laxate retia vestra.* Mais premièrement faites cela comme saint Pierre, parce que Dieu le veut; occupez-vous dans vos emplois, non pas par un esprit d'avarice et d'ambition, mais pour obéir à Dieu qui veut qu'un chacun travaille à la vocation où sa providence l'a engagé, et qui demande qu'un père s'occupe pour établir ses enfants, et pour leur laisser justement du bien. Oui, Dieu le veut, et je ne crois pas qu'un père qui fréquente les sacrements et qui s'adonne à la prière, ait une dévotion solide, s'il ne s'applique à placer ses filles, et à établir ses enfants. Dites donc comme saint Pierre, *in verbo tuo :* c'est comme s'il disait : Seigneur, si je suis plus heureux maintenant que je n'ai été cette nuit, ce sera votre parole, et non pas mon industrie qui me rendra plus heureux. Appuyez-vous donc sur cette providence divine, et non pas sur votre travail.

Un saint Père disait autrefois que la prudence humaine nous amaigrissait, et nous desséchait. Il voulait dire que cette sagesse trompeuse du siècle et de la chair, qui fait que dans nos travaux et dans nos entreprises nous regardons la terre et non pas le ciel, la créature et non pas le créateur ; en un mot qui fait que nous nous appuyons sur nous-mêmes et non pas sur Dieu; cette prudence, dis-je, mondaine et charnelle est la cause du peu de succès dans nos affaires, ou plutôt la cause de nos misères et de nos pauvretés.

C'est pour cela que David disait qu'un peu de bien profitait plus à un homme juste qui s'appuie sur Dieu, que les grandes richesses des pécheurs, *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas* (*Ps.* XXXVI, 16). En voici la raison, dit ce prophète, *quoniam brachia peccatorum conterentur, confirmat autem justos Dominus :* c'est que Dieu s'est obligé par des serments solennels à rompre les bras et les jambes des pécheurs, c'est-à-dire à briser et à anéantir tous ces vains objets qui leur servent d'appui ; et au contraire il confirme, c'est-à-dire il soutient, et rend inébranlables tous ceux qui espérant en lui s'appuient sur lui.

III. — Finissons par la troisième vérité. Saint Pierre avant que de retourner en mer pour pêcher, assiste à la prédication de Jésus-Christ; il prête sa barque au Sauveur pour lui servir de chaire, avant que de s'en servir pour la pêche ; ce qui nous apprend que si nous voulons que Dieu bénisse nos affaires temporelles, il faut que nous prenions à cœur avant toutes choses nos affaires éternelles, et que notre salut obtienne nos premiers soins. Il n'est pas nécessaire de faire ici un long discours, puisque l'Evangile est exprès. Ce peu de mots sortis de la bouche de Jésus-Christ valent plus que tous les raisonnements imaginables : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

Je ne saurais mieux vous faire entendre la force de ces paroles, que par le beau discours que faisait sur ce sujet un grand prélat prêchant à son peuple, c'est Césarius, archevêque d'Arles.

Vous avez, dit-il, des desseins ; Dieu a pareillement les siens : vous avez des maisons, des fermes, des vignes, des héritages; Dieu a aussi sa maison, son héritage et sa vigne. Vos desseins sont, je le sais bien, de faire une bonne maison, d'agrandir votre famille, d'élever vos enfants aux premières charges : voilà qui est bon, Dieu vous le permet, car je suppose que vous le voulez par des voies justes et licites. Dieu a aussi un grand dessein qu'il a conçu, dit saint Paul, devant la création du monde, *ante constitutionem mundi;* c'est de vous faire homme de bien, un excellent chrétien, en un mot, un saint, *Elegit nos ut essemus sancti.* Voulez-vous donc que Dieu pense à vos desseins; pensez aux siens : désirez-vous qu'il bénisse vos entreprises, et qu'il leur donne le succès que vous souhaitez? coopérez avec sa grâce, et travaillez avec lui pour vous rendre tels qu'il souhaite : en un mot travaillez premièrement à vous faire homme de bien, et Dieu vous fera riche et puissant, si cela est utile pour votre salut.

Vous avez une maison, et Dieu a pareillement la sienne : *Habes tu villam tuam, et Deus habet suam; villa tua terra tua, villa Dei anima tua* (*Cesar. Arelat*). La maison de Dieu, la vigne de Dieu, c'est votre âme. Vous voulez que non-seulement Dieu conserve votre maison, mais qu'il l'agrandisse de jour en jour, qu'il bénisse vos terres et les rende fertiles, qu'il donne un heureux succès à votre commerce ; il le veut plus que vous, mais il demande que vous cultiviez sa vigne qui est votre âme, que vous orniez et enrichissiez sa maison qui est votre cœur. Vous n'en voulez rien faire, vous laissez sa vigne en friche, et sa maison à l'abandon ; pourquoi ne lui sera-t-il pas permis d'en faire autant de la vôtre.

Ah ! mon cher peuple, disait ce saint prélat, voilà la cause véritable de vos pauvretés, de vos ruines, et de la décadence de vos maisons. Prenez-y garde, je vous conjure. Dieu nous rend en quelque façon la pareille, il nous traite comme nous le traitons, qu'y a-t-il de plus juste? *Ideo tribulationes sustinemus quia Deus nobis vicem quodammodo reddit* (*Ibid.*). Nous ne voulons point aimer, enrichir et sauver notre âme que Dieu aime ardemment ; et Dieu pareillement ne veut point bénir nos fortunes temporelles, ni aug-

menter nos biens extérieurs que nous aimons, et il permet qu'ils périssent : *Nolumus nos amare animam nostram quam Deus amat, et ille dimittit villam nostram quam amamus, ut pereat* (*Idem*).

N'est-ce pas la plainte que Dieu faisait autrefois à son peuple, par le prophète Aggée? Eh bien ! vous vous plaignez, dit Dieu, que les temps sont mauvais, que le commerce ne va plus, qu'on ne fait plus d'affaires, qu'on ne voit que banqueroutes et que ruines de maisons, que les impôts et les misères croissent tous les jours; hé! quelle en est la cause, dit le Seigneur? *Quam ob causam, dicit Dominus* (*Agg.*, I, 9)? Faites-y un peu de réflexion, *Ponite corda vestra super vias vestras ;* voyez un peu de quelle manière vous vivez, rentrez dans le fond de votre conscience. Vous avez formé de grands et d'ambitieux desseins d'enrichir vos familles, d'élever vos enfants, et vous voilà plus pauvres que vous n'étiez auparavant : ce n'est pas manque d'industrie ni de travail. *Seminastis multum, et intuistis in domum vestram* (*Ibid.*) : vous avez beaucoup travaillé, beaucoup semé, peut-être même que vous en avez pris à toute main, vous avez mêlé le saint avec le profane; il n'y a usure, ni fourberie, ni tromperie dont vous ne vous soyez servis pour vous enrichir ; et cependant vous vous appauvrissez, et vous vous endettez tous les jours. C'est que je souffle là-dessus : *Et exsufflavi illud* (*Ibid.*), je vous en fais plus perdre dans un mois de maladie et un an de procès, que vous n'en pouvez gagner en dix. Hé! pourquoi tout cela : *Quam ob causam* (*Ibid.*) ? Le voici : *quia domus mea domus deserta, unusquisque festinat in domum suam : propter hoc prohibiti sunt cœli ne darent rorem suum ;* c'est que mes affaires ne vous sont point à cœur, et moi je n'ai point de soin des vôtres; c'est que vous vous opposez au dessein que j'ai de vous sanctifier, et moi je m'oppose au dessein que vous avez de vous enrichir. Vous voulez renverser la fin que ma Providence s'est proposée, dans la conduite et le gouvernement du monde, qui est de rapporter toutes les choses temporelles aux spirituelles et éternelles; c'est pourquoi cette Providence ne vous sera jamais favorable, et, d'autant que son secours vous manquera, vous ne profiterez jamais, et vos travaux seront maudits et inutiles.

Reprenons donc notre discours. S'il est vrai, pour le temps aussi bien que pour l'éternité, que ni celui qui plante, ni celui qui arrose, comme parle saint Paul, n'avance rien, si Dieu n'y donne l'accroissement; s'il est vrai, comme dit le Psalmiste, que ceux qui édifient la maison travaillent en vain si Dieu ne bâtit avec eux, ne s'ensuit-il pas, par une conséquence nécessaire, que les pécheurs qui travaillent dans la nuit du péché, qui s'appuient sur la créature, et non pas sur le Créateur, et qui, par un renversement étrange, préfèrent le temporel à l'éternel, ne doivent attendre que pauvreté, ruine et malédiction; et si en apparence leurs affaires réussissent, s'ils amassent du bien, ce n'est que pour un plus grand malheur, et jamais leur prospérité apparente ne sera solide, puisqu'elle ne sera jamais accompagnée de la bénédiction de Dieu.

Profitez de ces vérités, et, pour rendre vos familles heureuses, établissez leur bonheur sur ces trois fondements : l'innocence de vie, la confiance en Dieu, et la préférence des affaires de votre salut à la recherche des biens temporels. Par ce moyen Dieu vous accordera la grâce que demande l'Eglise pour ses enfants : *Sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna*, c'est-à-dire qu'il vous donnera une prospérité innocente dans le temps, qui sera suivie d'une félicité éternelle dans le ciel.

SERMON XX.

POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Du temps de la visite et du temps du délaissement.

Cum appropinquaret Jerusalem, videns civitatem, flevit super eam.

Etant proche de Jérusalem et voyant cette ville, il pleura. (*S. Luc*, XIX.)

Le Sauveur de nos âmes, s'approchant de Jérusalem, regarda cette ville ingrate à ses bienfaits et infidèle à sa parole, et, prévoyant les malheurs qui lui devaient arriver, et ce funeste siége dans lequel les Romains la devaient perdre et ruiner de fond en comble ; il pleura, disant ces paroles : Oh ! si tu connaissais encore en ce jour les choses qui se présentent pour te donner la paix ; mais elles te sont maintenant cachées. Il viendra un temps malheureux pour toi, que tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles : *Circumvallabunt te inimici tui vallo;* ils t'assiégeront et te presseront de toutes parts, *et coangustabunt te ;* ils détruiront tes bâtiments sans laisser pierre sur pierre, ils extermineront tes habitants; et tous ces malheurs t'arriveront, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite, *eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

C'est le sentiment des Pères de l'Eglise, qui moralisent sur cet évangile, que cette infortunée Jérusalem dont les désastres à venir touchent le cœur compatissant de Jésus, et arrachent les larmes de ses yeux, est la figure d'un pécheur qui, ayant abusé des grâces de Dieu, et poussé à bout sa patience, se trouve enfin dès cette vie abandonné à sa justice.

Ce n'est pas mon dessein de prendre cet abandonnement du pécheur pour sujet de mon sermon ; mais, m'arrêtant à l'Evangile, je veux faire voir le différent procédé de Dieu, au temps de la visite et au temps de l'abandon, afin que, profitant des avantages du premier, nous évitions les malheurs du second. Demandons le secours du Saint-Esprit, par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Ces théologiens sont trop sévères, qui enseignent que, comme Dieu dans l'ordre de ses divines presciences, a arrêté un certain comble d'iniquité, après lequel il visite les royaumes en sa fureur, il envoie la peste, la guerre, la famine, il désole les états, il renverse les monarchies, il se rend inexorable aux prières des peuples : *Operuisti in furore, idcirco tu es inexorabilis ;* qu'aussi, dans l'ordre de nos prédestinations éternelles, il arrête un certain nombre de péchés, une certaine mesure de grâces, après quoi il abandonne entièrement le pécheur, sans que jamais ce père des lumières le favorise d'un seul rayon de ses clartés, sans que ce Dieu de miséricorde lui tende la main pour le retirer de l'abîme de ses misères.

Le sentiment commun des docteurs est bien plus raisonnable, qui disent avec saint Cyprien que Dieu ne confond point en cette vie le terme avec la voie, qu'il n'anticipe point la damnation éternelle, et que, comme il n'est point de peuple si éloigné du soleil qui ne voie le jour, point de contrée si sèche où il ne se trouve quelque veine d'eau, point de terre si stérile qui n'ait quelque part aux rosées du ciel : il n'est point aussi d'âme si perdue, point de pécheur si abandonné qui ne soit favorisé de quelque grâce, et qui ne ressente quelquefois les effets de sa miséricorde : *Ut sponte sol irradiat, fons rigat, imber irrorat, ita se Spiritus cœlestis effundit.* (*Cypr. Ep. ad Donat.*)

Tertullien, dont le génie, comme vous savez, se portait toujours avec excès du côté de la sévérité, nous a donné néanmoins la juste idée que nous devons avoir de la miséricorde de Dieu, lorsqu'il l'a appelée une redondance de bonté et de clémence céleste pour les pécheurs : *Redundantia clementiæ cœlestis.* Il veut dire que la miséricorde de Dieu ne se peut concevoir, non plus que ses autres perfections, que par une surabondance. Par exemple, qu'est-ce que l'infinité de Dieu ? C'est une surabondance de perfections, c'est-à-dire que quelques perfections que vous puissiez concevoir, il y en a encore d'infinies au delà de celles que vous concevez. Qu'est-ce que son éternité ? C'est une surabondance de durée au delà de tous les temps imaginables. De même, qu'est-ce que la miséricorde de Dieu ? C'est une surabondance de bonté qui fait qu'après un million de péchés commis et pardonnés, si vous en commettez encore d'autres, il y a une bonté pour vous les pardonner, et une grâce pour vous disposer à ce pardon, si vous voulez vous en servir comme il faut : *Redundantia clementiæ cœlestis.*

Cela n'empêche pas néanmoins que ce ne soit une doctrine très-solide appuyée sur l'Ecriture et sur le sentiment des Pères, qu'il y a un temps de faveur destiné pour les visites amoureuses de Dieu, auquel il travaille, pour ainsi dire, avec plus d'empressement pour notre salut, et nous donne de plus grandes choses. Ce fut l'ignorance et l'abus de ce temps si précieux qui fut cause de la perte de l'infidèle Jérusalem : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* C'est ce temps opportun et extraordinairement favorable auquel les saints, c'est-à-dire les prédestinés, s'approcheront de Dieu pour le prier, dit David, *Orabit ad te omnis sanctus in tempore opportuno* (*Psal.* XLI, 60). Il y a aussi un temps de rigueur auquel on cherche Dieu et on ne le trouve point, dit Jésus-Christ, *Quæretis me, et non invenietis ;* un temps auquel Dieu délaisse le pécheur qui l'a délaissé, *Si dereliqueritis eum, derelinquet vos* (II *Paralip.* XV, 2). Ceci supposé, voyons dans la première partie de ce sermon ce que Dieu fait au temps de sa visite ; et dans la seconde, nous considérerons combien son procédé est différent dans le temps de la rigueur et du délaissement.

I. — Je ne saurais mieux exprimer ce que Dieu fait au temps de sa visite pour la conversion et le salut des pécheurs, que par ce que fait Jésus-Christ à l'endroit de la malheureuse Jérusalem.

Notre évangile remarque qu'il fait quatre choses considérables : 1° il s'approche de Jérusalem, *cum appropinquaret Jerusalem ;* 2° il la favorise de ses regards, *videns civitatem ;* 3° il pleure sur ses malheurs, *flevit super eam ;* 4° il emploie sa divine rhétorique, remplie de ses mouvements pathétiques, pour lui toucher et lui gagner le cœur, *si cognovisses et tu. Et venient dies in te*, etc. Voilà ce que fait Dieu pour convertir les pécheurs.

1° Il s'approche. Le pécheur s'est éloigné de Dieu par son péché, c'est ce prodigue qui s'est perdu dans cette région éloignée, *Abiit in longinquam regionem.* Le ciel n'est pas si éloigné de la terre que vos péchés m'ont éloigné de vous, dit Dieu dans l'Ecriture.

Or comme la source de tous les biens de l'homme est d'être et d'habiter avec Dieu, et de lui être uni par sa grâce, *Adhærere mihi Deo bonum est*, aussi son éloignement de Dieu est la source de tous ses maux. Mais l'extrémité de son désastre consiste en ce que s'étant une fois séparé de Dieu par le péché mortel, il ne peut plus de soi-même s'approcher ni retourner : il faut que ce Dieu de toute grandeur, cet être infiniment adorable, ce créateur tout-puissant qui a été si indignement méprisé, et si sensiblement offensé par une créature de néant, s'oubliant de son infinie majesté et de l'injure qu'il a reçue, s'abaisse le premier pour s'approcher, pour aller trouver cette âme pécheresse, et pour solliciter cet ennemi de faire la paix et d'accepter la grâce qu'il lui offre.

Oui, c'est ce charitable pasteur qui court, parmi les épines et les chaleurs, après cette brebis égarée qui ne peut point retourner d'elle-même : *Erravi sicut ovis, quære servum tuum.* C'est ce bon père par excellence, *Tam pater nemo*, dit Tertullien, qui ne se contente pas, comme celui de l'Evangile, d'attendre son prodigue et de lui faire un bon accueil lorsqu'il retourne, mais il le va chercher dans ses égarements. C'est, en un mot, cet époux, d'une bonté sans pareille, dont parle Jérémie : Vous savez, dit-il, ce

qu'a fait Israël, cette débauchée, cette infidèle, *Numquid vidisti quæ fecerit adversatrix Israel?* Elle m'a quitté avec un insigne mépris, elle s'est honteusement prostituée à toutes sortes d'abominations, elle a sacrifié à toutes les idoles de ses passions déréglées: *Tu fornicata es cum amatoribus multis: et dixi cum fecisses hæc omnia: Ad me revertere, et ego suscipiam te* (*Jerem.* III, 1). Tu as rompu la foi que tu m'avais promise, tu t'es souillée de toutes sortes d'ordures avec les créatures que tu m'as préférées: il n'importe, retourne néanmoins à moi et je te recevrai. O paroles charmantes! il n'attend pas même qu'elle retourne; il la prévient et il la cherche. O recherches amoureuses! ô approches admirables! *Cum appropinquaret.* Approches d'un Dieu saint, d'un Dieu tout-puissant vers un pécheur abominable, vers une créature de néant et digne de toutes sortes de mépris et de supplices.

Voilà ce grand mystère que nous veulent faire comprendre les prophètes, lorsqu'ils conjurent Dieu si souvent dans l'Ecriture de se convertir: *Convertere, Domine, usquequo;* et quand il nous assurent que nous ne saurions jamais ressusciter de la mort du péché à la vie de la grâce, que Dieu ne se soit converti: *tu conversus vivificabis nos*, ils veulent dire que lorsque par quelque offense mortelle nous avons tourné le dos à Dieu qui est le soleil de justice, étant abandonnés à nous-mêmes nous demeurons immobiles, nous ne sommes plus en état de nous tourner vers le soleil, il faut que ce soit ce divin soleil qui se tourne vers nous. En un mot, jamais nous ne nous convertirons si Dieu ne se convertit le premier, *Convertere et convertar:* jamais nous ne nous approcherons, il faut que ce soit Dieu qui s'approche.

2° Après s'être approché du pécheur, il le regarde d'un œil de miséricorde: *videns civitatem.* Ce sont ces favorables regards qui commencent le bonheur et le salut du pécheur, oui ce sont ces beaux yeux de Dieu et de Jésus-Christ qui font la conquête de nos cœurs. Témoin saint Pierre: *Conversus Dominus respexit Petrum. Egressus foras flevit amare* (*S. Luc.*, XXII, 61). Témoin saint Matthieu: *Vidit hominem sedentem in telonio* (*S. Math.*, IX, 9). Il n'est pas, dit un savant interprète, des yeux de Dieu et de Jésus-Christ comme des yeux des hommes. Ceux-ci n'envoient rien dans les objets qu'ils regardent, au contraire ils en reçoivent des espèces; mais ceux-là sont des astres qui envoient de bénignes influences dans les âmes des pécheurs. C'est de ces yeux de Dieu et de Jésus-Christ plus clairs que le soleil, que sortent des rayons qui dissipent nos ténèbres: *Illuminet vultum suum super nos et misereatur nostri, ut cognoscamus* (*Psal.* LXVI). C'est pour cela que David demande à Dieu avec tant d'ardeur, qu'il le favorise de ses regards, qui sont les premiers effets de sa miséricorde. *Respice in me, et miserere mei.*

3° Jésus-Christ pleure sur Jérusalem; *flevit super eam.* Il n'arrose pas seulement le pécheur de ses larmes, mais, comme dit saint Ambroise, il change tous les sacrés membres de son corps en autant d'yeux qui le baignent et l'arrosent d'une pluie de sang; *toto corpore lacrymatus est Jesus.* C'est par là qu'il tâche de ramollir la dureté de nos cœurs, *in aspersionem sanguinis Jesu Christi* (I *Pet.*, I, 2).

4° Mais, ce qui est le principal, il emploie la vertu de sa parole, et il se sert de sa divine éloquence pour convertir Jérusalem: *Si cognovisses et tu quæ ad pacem tibi.* Saint Bernard expliquant ce passage de Job, *Visitatio tua custodivit spiritum meum* (*Job*, X, 12), ç'a été votre favorable visite qui a conservé mon esprit, dit que Dieu au temps de sa visite travaille à notre salut en diverses manières: *exhibitione præcepti, asperitate flagelli, novitate prodigii, inspiratione subtili:* il nous fait connaître ou par sa parole intérieure, ou par celle qui nous est prêchée par ses prédicateurs, l'équité et la sainteté de sa loi: combien il est raisonnable que des créatures, que des chrétiens rendent l'obéissance qu'ils doivent à leur Créateur et à leur Rédempteur. Si nous résistons à la vérité connue, il nous visite en père, la baguette à la main, *asperitate flagelli;* et par ses châtiments il tâche de nous ramener à notre devoir. Quelquefois même, dit saint Bernard, il frappe nos sens par la vue de certains prodiges et de quelques événements extraordinaires, *novitate prodigii.* Mais surtout il travaille à notre conversion et à notre sanctification par des inspirations subtiles, déliées et néanmoins bien fortes, *inspiratione subtili.*

C'est par ses inspirations principalement qu'il tâche de gagner nos cœurs, employant tous les artifices de sa divine éloquence. Pour triompher de notre résistance, et pour rendre sa grâce victorieuse, il se sert d'un mélange admirable de ses mouvements les plus pathétiques; il éveille l'âme, 1° par ses reproches, *Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, quoties volui, et noluisti? Si cognovisses et tu.* O malheureuse race de pécheurs! vous êtes sans conseil et sans prudence. Oh! si vous aviez quelque peu de sagesse et de bon sens pour prévoir votre dernière fin! *Si cognovisses et tu.* O toi Jérusalem que j'ai si fort aimée, à qui j'ai accordé tant de faveurs! ô toi âme chrétienne, à qui j'ai révélé mes jugements et à qui j'ai fait connaître si souvent mes maximes: *Usquequo non vis subjici mihi* (*Exod.*, X, 3)! *Filii hominum usquequo gravi corde* (*Ps.* IV, 3)? *Usquequo patiar vos* (*S Matth.*, XVII, 16)?

2° Il adoucit ces reproches par des flatteries, par des paroles amoureuses: *Aperi mihi, soror mea, colomba mea* (*Cant.*, V, 8), ouvre-moi, ma sœur, ma colombe, la porte de ton cœur. *Babylon dilecta mea, posita est mihi in miraculum* (*Is.*, XXI, 4); ô Babylone qui es maintenant mon ennemie, si tu veux, tu seras ma bien-aimée, et je te rendrai un miracle de grâce.

3° Que si cela ne suffit pas il emploie les promesses: *Si scires domum Dei. Si cognovisses et tu quæ ad pacem tibi!* Oh! si tu voulais

connaître par ton expérience les avantages qui se rencontrent dans mon service et quelle est la douceur ineffable de cette paix que le chrétien goûte au fond de l'âme lorsqu'il me sert de la bonne manière !

4° Que si ses reproches, ses flatteries et ses promesses ne gagnent rien, il use de menaces; *Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo,* etc. Prends garde à toi, ma patience lassée se changera en fureur; la mort te surprendra un de ces jours; tu te verras bientôt investie et assiégée par tes ennemis; tu tomberas bientôt entre les mains de ma justice, puisque tu continues à outrager ma miséricorde. Dans le dessein qu'il a de nous sauver, il ne parle que de nous perdre : pour nous disposer au paradis, il ne nous entretient que de l'enfer. Saint Augustin dit qu'il a connu cette vérité par son expérience. *Instabas, tu Domine, in occultis severa misericordia, flagella ingeminans timoris et pudoris.*

Enfin il élève sa voix, il redouble ses cris, *Revertere, revertere Sunamitis. Convertimini, convertimini ad me : quare moriamini domus Israel?* Oh ! que cette voix forte et élevée, que ces cris redoublés marquent bien la passion de son cœur ! Comme il sait que l'éloquence est plus persuasive lorsqu'elle est accompagnée de gestes; il se représente par Isaïe, étendant les bras pour recevoir les pécheurs qu'il appelle, et demeurant tout le jour dans cette posture violente; *Expandi manus meas tota die ad populum contradicentem mihi* (Is., LXV, 2).

Il fait encore quelque chose de plus, comme nous avons déjà remarqué, pour nous ôter toutes les difficultés que nous pourrions avoir pour notre conversion. Il dit qu'il se convertira le premier pour nous faire miséricorde, c'est-à-dire pour nous faciliter toutes choses par la douceur et l'efficace de sa grâce : *Convertar et miserebor.* En vérité, dit saint Pierre Chrysologue, ces paroles de Dieu m'attendrissent si fort, que je ne sais où j'en suis, j'ai plus d'envie de pleurer que de parler. O Dieu ! qu'est ceci ? c'est un homme qui a péché et qui s'est perverti, et Dieu dit qu'il se convertira le premier : *Homo peccat et Deus convertitur* (quelle admirable conversion) ! *de irato in clementem, de judice in patrem;* d'un Dieu justement irrité en un Dieu plein de douceur et de clémence, d'un juge inexorable en un père charitable. Voilà à peu près les divines et amoureuses sollicitudes d'un Dieu passionné pour notre salut au temps de sa visite. Oh ! le grand et ravissant spectacle, s'écrie saint Augustin, de voir un Dieu occupé pour le salut de l'homme ! *Magnum spectaculum, videre Deum occupatum pro te!*

II. — Mais enfin ce temps de grâce passe, ces jours de salut s'écoulent, et le temps de rigueur succède, et alors le pécheur tombe dans l'abandon et le délaissement de Dieu. C'est ma seconde partie. Nous avons un emblème admirable de cette vérité dans la personne de l'Epouse au Cantique des Cantiques : le Saint-Esprit nous la représente, 1° assoupie et endormie, qui est éveillée par la voix de son époux qui frappe à sa porte. *Ego dormio. Vox dilecti mei pulsantis* (*Cant.*, V, 12). Qu'est-ce que ne dit pas et qu'est-ce que ne fait pas cet aimable époux pour obliger cette épouse à quitter son sommeil pour l'obliger à se lever afin de lui ouvrir sa porte? Il lui donne premièrement tous les noms les plus tendres et les plus affectueux que son amour peut inventer; il l'appelle sa sœur, sa bien-aimée et sa colombe; 2° il tâche même de lui donner de la compassion en lui disant l'état fâcheux où il se trouve; il est debout : *Ecce sto ad ostium et pulso* (*Cant.*, V, 3); il est exposé aux injures de l'air, et ses cheveux dégouttent de la rosée de la nuit: *Caput meum plenum est rore, et cincinni mei pleni sunt guttis noctium* (*ibidem*). Cette épouse fait la paresseuse, elle diffère de se lever, elle apporte de faux prétextes de son retardement. Cependant l'Époux, lassé des rebuts de cette ingrate, s'en va. Quelque temps après, l'Epouse reconnaissant sa faute, se lève pour ouvrir à son époux, mais il est trop tard : *At ille declinaverat, atque transierat* (*ibidem*), il s'en était déjà allé. Elle l'appelle à son tour, mais il ne lui répond point : *Quæsivi et non inveni eum; vocavi, et non respondit mihi* (*ibidem*). Dieu ! que de malheurs et de désastres arrivent ensuite à cette pauvre fille ! au lieu de trouver son époux, elle rencontre des soldats insolents qui l'outragèrent, qui la blessèrent et lui ôtèrent ce beau manteau que son époux lui avait donné : *Invenerunt me custodes, et percusserunt me, et vulneraverunt me, tulerunt pallium meum mihi* (*ibidem*). D'où viennent toutes ces disgrâces? C'est de n'avoir pas profité du temps de sa visite, et de n'avoir pas ouvert à son époux lorsqu'il l'en conjurait : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

Parlons sans énigme et sans parabole, et disons nettement avec l'Ecriture sainte que Dieu, tout patient qu'il est, méprise ceux qui l'ont trop longtemps méprisé : *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris* (*Isai.*, XXXIII); qu'il délaisse ceux qui l'ont délaissé. Ces âmes délaissées sont ces vignes qui, ayant longtemps trompé les soins et les espérances du père de famille, sont laissées en friche : *Et erit in direptionem* (*Isai.*, V, 5). Ce sont, dit Zacharie, des troupeaux abandonnés de leur pasteur : *Non pascam vos, quod moritur, moriatur* (*Zachar.*, XI, 9); ce sont des maisons désertes, dit Jésus-Christ : *Ecce relinquetur domus vestra deserta* (*Matth.*, XXIII, 36); ce sont des terres, dit saint Paul, qui, à cause de leur stérilité, sont maudites et réprouvées : *Terra reproba et maledictio proxima* (*Heb.*, VI, 8).

Oh ! que le procédé de Dieu dans ce temps de rigueur, est différent de celui du temps de la visite ! En celui-ci, comme nous avons vu, Dieu s'approche des pécheurs : *Cum appropinquaret Jerusalem;* en celui-là il s'en éloigne : Dieu fuit d'un côté et le pécheur de l'autre : *Væ cum recessero ab eis.* Dans le premier, Dieu regarde d'un œil de pitié les

âmes qui se perdent; dans le second il ferme les yeux, il détourne son visage pour ne les pas voir : c'est ce détour de visage que David appréhendait si fort : *Ne avertas faciem tuam a me* (*Ps.* XXVI, 9). Il jette ces pécheurs derrière lui comme une chose oubliée : *Pones eos retrorsum* (*Ps.* XX, 13).

Souvenez-vous, je vous prie, de ce que Dieu fit faire un jour au prophète Ezéchiel, pour nous rendre cette vérité sensible. Allez, dit-il, prophète, prenez une poêle de fer, mettez-la sur vos épaules : *Sume tibi fartaginem ferream* (*Ezec.*, IV); faites un tour de ville en cet état, promenez-vous dans les places publiques de Jérusalem. Eh! Seigneur, que dira-t-on, lorsqu'on verra un prophète une poêle à la main? on s'en ira, on s'en moquera. Assurez-vous, prophète, que s'ils ont du sens et du jugement, vous les ferez bientôt pleurer. Sortez de la ville, mettez cette pièce de fer entre vous et Jérusalem : *Et erit signum domui Israel,* ce sera une énigme à la maison d'Israël, mais bien aisée à expliquer, qui lui signifiera que, comme cette pièce de fer vous empêche de voir Jérusalem, ainsi l'énormité des crimes de ces grands pécheurs m'empêche de les voir; je ne les regarde plus, ou si je les regarde, c'est pour leur mal : *Ponam oculos meos super vos in malum, et non in bonum* (*Jerem.*, XXIX).

Au temps de la visite, Dieu faisait passer son fouet sur les épaules des pécheurs pour les remettre dans leur devoir : *Et erit transitus virgæ* (*Is.*, XXX), au temps de la rigueur il ne dit mot, ou s'il parle, c'est d'une voix si basse, qu'elle ne peut point être entendue parmi le bruit des passions. Il ne menace plus, il se tient, dit Isaïe, dans un profond silence : *Nonne silui et patiens fui* (*Isai.*, XLII, 14); il lâche la bride au pécheur et lui permet de courir après ses désirs : *Dimisi eos secundum desideria, donec ibunt in adinventionibus suis* (*Psal.* VIII). Dans le temps de faveur Dieu cherchait, dit-il dans l'Ecriture, de toutes parts quelqu'un qui entreprît, par ses prières, d'apaiser la colère qu'il avait conçue contre les pécheurs; il pressait ses saints, qui sont ses amis, de se rendre médiateurs pour les réconcilier avec lui; mais lorsque ce temps est passé, il ôte à ses saints la pensée de prier pour eux; il fait bien plus, il leur défend. Ecoutez, prophète, dit-il à Jérémie, je sais votre coutume, lorsque vous me voyez irrité contre mon peuple, vous venez à moi la cendre sur la tête, les larmes aux yeux, le cilice sur le dos, les soupirs dans le cœur; vous pressez ma bonté, vous désarmez ma colère, et vous m'obligez de lui faire miséricorde; je vous défends maintenant d'intercéder pour ce peuple, et quand vous le feriez, je vous déclare que je ne vous exaucerai pas, car le temps de rigueur est venu : *Tu vero noli orare pro populo, quia non exaudiam te* (*Jerem.*, VII, 17). Je vous assure que quand Moïse et Samuel se présenteraient devant moi pour fléchir mon courroux, ils ne gagneraient rien, mon cœur ne sera jamais favorable à ce peuple : *Si steterint Moyses et Samuel coram me, non est anima mea ad populum istum.*

Au temps de la visite, Dieu suscitait des prédicateurs zélés qui prêchaient aux pécheurs les grandes et fortes vérités qui ont fait dans l'Eglise tant de conversions miraculeuses : mais dans le temps de rigueur, il ôte, dit-il, au pain de sa parole toute sa force; il permet que des faux prédicateurs repaissent les peuples de fleurs et de fumées; il permet que les pécheurs rencontrent des confesseurs ignorants et complaisants qui les trompent et les flattent dans leurs vices. Au temps de la visite, Dieu éclaire l'esprit et ramollit le cœur : au temps de la rigueur il aveugle, il endurcit; c'est ainsi qu'il parle dans l'Ecriture. Disons tout en un mot; au temps de la visite, la conversion du pécheur et son salut lui sont à cœur : au temps de la rigueur, il ne s'en soucie plus, et il méprise le pécheur. O mépris de Dieu, que tu es épouvantable! tu porte ensuite une réprobation infaillible, puisque le Saint-Esprit assure qu'il est moralement impossible de corriger celui que Dieu a méprisé : *Considera opera Dei quod nemo possit corrigere eum quem ille despexerit.*

O l'extrémité de tous les maux! Un chrétien abandonné! De qui abandonné? méditez ces deux mots : abandonné de son Créateur, abandonné de son Rédempteur. A qui abandonné? à soi-même, étant devenu furieux et emporté par ses vices; abandonné à ses passions brutales, abandonné aux démons qui ont déjà pouvoir sur son âme?

Qui seront ceux qui appréhenderont ces terribles vérités? Ce seront ceux qui n'ont point sujet de les appréhender : quelques bonnes âmes qui étant éprouvées de Dieu, ou châtiées pour quelques légères infidélités, se trouvant dans l'obscurité, dans la sécheresse, s'imaginent que Dieu les a abandonnées : *Expecta Dominum, et viriliter age* (*Psal.* XXVI).

Qui sont ceux qui ne les appréhenderont point? deux sortes de personnes : 1° ceux qui sont déjà abandonnés : le démon leur a tellement perverti l'esprit, et obscurci la raison et la foi, qu'ils croient qu'il n'y a rien à craindre; ils seront plus tôt dans les enfers, qu'ils n'auront appréhendé d'y aller; 2° ceux qui ne sont pas encore abandonnés, mais qui s'approchent de cet abandonnement.

Je dis, en finissant, deux mots à ces deux sortes de personnes. Je dis aux premières ce que j'ai dit au commencement, qu'il n'est point de pécheur si abandonné qui n'ait quelque grâce éloignée, quelque grâce de ressource, comme sont l'oraison, le jeûne, l'aumône. Servez-vous des grâces éloignées, et Dieu vous accordera les prochaines.

Je dis aux secondes avec Dieu par Jérémie : *Erudire, Jerusalem, ne recedat anima mea a te :* O âme chrétienne! profite de cette instruction, de crainte que Dieu ne se retire tout à fait de toi; je te conjure par les intérêts de ton salut, considère attentivement ces trois choses : 1° le grand nombre de grâces que tu as déjà dissipées; 2° le long temps

qu'il y a que Dieu t'appelle et que tu résistes; 3° le malheur d'une âme abandonnée de Dieu. Appréhende donc vivement ces paroles de Jésus-Christ dans l'Evangile : *Adhuc modicum tempus vobiscum sum:* J'ai peu de temps à demeurer avec vous. J'espère que ces trois vérités bien conçues et bien méditées devant Dieu, auront leur effet, et t'obligeront à profiter du temps de la visite, et par ce moyen te disposant à recevoir la grâce, tu auras le bonheur de posséder un jour la gloire.

SERMON XXI.

POUR LE DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'orgueil humilie.

Omnis qui se exaltat, humiliabitur.
Tous ceux qui s'élèvent, seront abaissés (*S. Luc*, VIII).

L'évangile de ce jour nous propose trois grands mystères : 1° il nous fait voir l'autel qui est le trône de la miséricorde, changé en un tribunal de justice ; 2° la prière, dont on se sert ordinairement pour apaiser Dieu courroucé, laquelle provoque et allume sa colère ; 3° un Dieu de sainteté et d'équité qui condamne un grand faiseur de bonnes œuvres, et justifie un grand pécheur.

I. — A peine ce pharisien de l'Evangile a-t-il protesté au pied de l'autel qu'il n'est pas, comme le reste des hommes, coupable d'injustice, de violence, d'adultère, de larcin ; mais qu'au contraire, obéissant à la loi, il paye exactement les dîmes et jeûne deux fois la semaine; qu'au lieu de voir son innocence approuvée, ses bonnes œuvres récompensées, il est frappé de malédiction, et sort du temple, réprouvé. Au contraire un malheureux publicain n'a pas plutôt entretenu Dieu de ses crimes, et découvert aux yeux du ciel les ordures secrètes de son cœur, qu'il est justifié, et retourne dans sa maison rempli de grâces et de bénédiction : *Descendit hic justificatus in domum suam.*

Quoi donc! le Saint des saints se dément-il soi-même? quitte-t-il le parti de la vertu pour se rendre le protecteur du vice? Rien moins; il y a du mystère, qui nous est expliqué par les dernières paroles de l'évangile : *Omnis qui se exaltat humiliabitur;* Tous ceux qui s'élèvent seront humiliés : *et omnis qui se humiliat exaltabitur*, et celui qui s'humilie sera élevé. C'est un superbe qui s'approche de l'autel, c'est un superbe qui prie, c'est un superbe qui se vante de ses bonnes œuvres. Or, en quelque lieu et en quelque posture que puisse être un superbe; quelque bonne chose qu'il puisse dire, Dieu ne le peut souffrir ; il ne sera jamais innocent, tandis qu'il sera orgueilleux. Toutes les actions de vertu et toutes les bonnes œuvres qu'il offre à Dieu sont des viandes empoisonnées par le venin de l'orgueil, dit un saint Père : *totum virtutibus corpus veneno superbiæ inficitur.* Le pauvre publicain qui se tient à la porte du temple, qui se frappe la poitrine, est un grand pécheur, il est vrai; mais il est humble, mais il s'abaisse; c'est pourquoi Dieu se plaît à l'élever. Laissons ce pécheur converti dans la possession de son bonheur ; arrêtons-nous à cet orgueilleux, et voyons quelles sont les causes de son humiliation et de son abaissement. J'en trouve trois : la première, du côté du monde; la seconde, de la part de Dieu ; et la troisième, du côté même de l'orgueilleux. Pour bien expliquer et pour bien entendre ces vérités importantes, demandons la grâce du Saint-Esprit, par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

Ce n'est pas seulement l'Ecriture et les saints Pères, mais encore les mondains qui se plaignent tous les jours que le monde se plaît à détruire ses ouvrages ; et qu'en même temps qu'il fait monter ses favoris, il ruine les degrés pour leur faire trouver non pas une descente, mais un précipice.

Si les histoires de tous les peuples ne nous convainquaient de cette vérité, peut-être que les ambitieux nous en pourraient faire accroire; mais notre expérience suffit pour nous apprendre que ces places honorables sur lesquelles ils sont assis, sont encore toutes rouges du sang de ceux qui les ont occupées. Je ne veux point faire voir le gibet d'un Aman, ni un Absalon pendu par ses cheveux. Non, je ne veux point lasser vos esprits, et les obliger de remonter dans les siècles passés : souvenez-vous seulement de ce que vous avez vu. Considérez les chutes honteuses, les infâmes ruines et les tristes débris de fortune dont vous avez été témoins, et cela suffira pour vous faire dire avec saint Bernard : *Mundus transit cum concupiscentiis suis; sed priusquam transeat, te emittit.*

Le philosophe Boëce, dans la Consolation de la Philosophie, nous représente le monde sous la figure d'un vieux tyran autour duquel on ne voit que des trônes renversés, des sceptres rompus, des couronnes brisées, des enseignes de seigneurie et de juridiction déchirées : que des têtes de rois morts, des dépouilles de ceux qui vivent encore; on n'entend que des plaintes et des reproches que lui font ceux qu'il a trompés ; et à tout cela il repond que c'est son jeu et sa manière d'agir ; qu'il en a toujours usé de la sorte : *Hunc ludum ludimus; hanc rotam volubili orbe versamus. Ascende si lubet, sed ea lege ut cum ludicri ratio postulet, descendere injuriam non putes.*

Ce n'est donc pas seulement l'Evangile, mais tous les livres qui ont jamais été écrits; ce n'est pas seulement Jésus-Christ, mais c'est aussi le monde qui proteste que ceux qui s'élèveront seront abaissés : *Omnis qui se exaltat humiliabitur.*

Ce que Dieu fait par justice, le monde le fait par bizarrerie et par caprice, *hunc ludum ludimus.* Mais quand il ne le voudrait pas, il faut bien que cela soit, puisqu'il ne peut point donner de fondement assuré et solide à cette fausse gloire qu'il promet; sur quoi est-ce qu'il l'appuierait? Serait-ce sur

les richesses, les charges, les dignités et tous ces avantages de fortune? Et ne voyons-nous pas, dit saint Hildebert, archevêque de Tours, que tout cela s'écoule avec plus de rapidité que les vagues et les flots de la mer agitée : *Fluviatilium undarum imitantur cursum.* Ce sont des biens errants, des biens vagues et empruntés qui s'envolent lorsqu'on y pense le moins, disait le diacre Agapet, parlant à l'empereur Justinien : *Bona vaga, bona pennata sunt omnia.* Pourrait-on établir cette gloire sur la réputation des hommes et sur l'estime que le public conçoit de nos belles actions? 1° Il n'est point de cahiers immortels où l'on puisse écrire notre nom; l'encre du monde est de telle nature qu'un peu d'années suffit pour l'effacer. 2° Quoi de plus changeant et de plus inconstant que l'estime du monde? Comme il ne juge que par passion et par intérêt, et presque jamais par raison, il ne peut y avoir rien d'assuré. Ajoutez que le monde étant une assemblée d'orgueilleux, d'envieux et de jaloux, il faut nécessairement que suivant l'oracle du Saint-Esprit, ils vivent dans des querelles continuelles et des desseins mutuels de se perdre et de se détruire. *Inter superbos jurgia sunt.* (*Prov.*, XIII.)

II. — Mais quand bien les orgueilleux se pourraient accorder; quand bien le monde pourrait changer d'humeur et de naturel; quand bien, ce qui est impossible, il pourrait, dans l'instabilité et le changement nécessaire des choses humaines, trouver quelque fondement assuré, ce ne serait pas assez, puisque celui qui déracine les montagnes, qui secoue la terre par d'horribles tremblements; et qui fait, quand il lui plaît, tomber des cieux les astres les plus éclatants, a arrêté, dans l'immutabilité de ses conseils, que tous ceux qui s'élèveraient seraient abaissés : *Omnis qui se exaltat humiliabitur.* Le ciel et la terre passeront, mais cet astre est immuable. Il ne s'est pas contenté de parler sur ce sujet, mais il a voulu rendre sa parole, s'il se peut, plus assurée par la majesté de son serment : *Juravit Dominus in superbiam Jacob.* Le Seigneur, dit le prophète Amos, a juré contre l'orgueil de Jacob (*Amos*, VIII). *Quid juravit?* demande saint Jérôme sur ce passage. Il a juré qu'il s'opposerait de tout son cœur à l'élévation orgueilleuse de l'homme : *Merito jurat.* Dieu ne jure point légèrement et sans sujet, dit ce saint docteur, mais il prétend que ceux qui ne croiraient pas aux menaces d'un Dieu, croient au moins à sa parole confirmée par un jurement : *Ut qui non credunt minanti, credant saltem juranti. Væ coronæ superbiæ.* Malheur à l'assemblée des superbes, dit Isaïe; *et flori decidenti gloriæ, exultationis* (*Is.*, XXVIII, 1). Malheur à cette pauvre fleur qui prétend s'épanouir. Voici que le Seigneur, fort et terrible, venant comme un nuage rempli de grêle, et un tourbillon qui éclate en foudre et en éclairs, s'élève contre cette fleur : quelle résistance peut-elle faire? *Ecce validus et fortis Dominus, sicut impetus grandinis et turbo confringens : pedibus conculcabitur corona superbiæ, et erit flos decidens gloriæ exultationis ejus.*

Quelques philosophes dans Laertius, enseignent qu'une des principales occupations de Dieu dans le ciel, c'est d'élever les humbles et d'abaisser les orgueilleux : *Humilia elevat, excelsa deprimit.* Si vous voulez savoir quand il les abaisse, et de quelle manière il les abaisse, David vous le dira en peu de mots : *Dejecisti eos dum allevarentur* (*Psal.* LXXIII) : Seigneur, vous les avez renversés et précipités, lors même qu'ils s'élevaient. Remarquez, dit saint Augustin sur ce passage, que David ne dit pas que Dieu a humilié les orgueilleux, après avoir permis qu'ils se soient élevés. Non, il n'y a point dans la conduite de Dieu un temps destiné pour leur élévation, et un autre temps pour leur abaissement; *Non aliud est tempus elevationis, aliud dejectionis.* Leur propre élévation est leur propre ruine : *Elevatio ipsa ruina est.* Pourquoi? Il semble que nous voyons le contraire. Vous vous trompez, et voici la raison : c'est que notre Dieu fait paraître sa sagesse et sa toute-puissance en conduisant ses desseins à leur fin, par des moyens qui nous semblent contraires et opposés; c'est par là qu'il montre qu'il agit en Dieu, agissant indépendamment des moyens. Comme il sait donc faire en sorte que l'humilité soit la voie de la grandeur, aussi, par une secrète et admirable providence, il ruine l'orgueilleux, en permettant qu'il s'enfle et qu'il s'élève. Ces orgueilleux, ajoute David, périront et s'évanouiront comme de la fumée : *Deficientes quemadmodum fumus deficient* (*Psal.* XXXVI, 20). O Dieu, dit saint Grégoire le Grand, que la comparaison est bien prise! Voyez comment est-ce que la fumée se dissipe? c'est en s'élevant et en s'épaississant : *Ascendit, tumescit, evanescit.* Si vous l'empêchez de monter, vous l'empêcherez de se perdre. Ainsi en est-il de l'orgueilleux; par cela même que Dieu permet qu'il s'enfle au delà de sa condition, et qu'il paraisse élevé au-dessus des autres, par cela il le détruit : *Unde ostenditur ut altus sit, inde agitur ut non sit.* Lors donc que cet homme enivré de la gloire du siècle, abusera de son pouvoir, gourmandera les petits, tâchera d'opprimer ses égaux; en apparence, il se fortifiera, et s'établira dans cette fausse grandeur : mais en vérité ce sera pour lors, dit David, qu'il s'affaiblira, qu'il s'abaissera et qu'il tombera, *Inclinabit se, et cadet cum dominabitur pauperum* (*Psal.* X, 10). Voyez, mes frères, dit saint Augustin, comment ce qui s'appelle au langage des hommes trompés, élévation, agrandissement, gloire du monde, s'appelle au style de David, ou pour mieux dire de Dieu qui est la première vérité, une fosse et un abîme; *Donec fodiatur peccatori fovea.* Qu'est-ce donc que Dieu fait, quand il permet que cet ambitieux réussisse dans ses desseins, et qu'il prospère dans ses vices? Il lui permet de creuser sa fosse, et plus il lui donne de temps pour exécuter ses entreprises orgueilleuses, plus il lui laisse agrandir et approfondir l'abîme dans

lequel il veut l'ensevelir. Voilà un homme bien trompé : il pense s'élever, et néanmoins il s'abaisse il croit fixer ses charges, ses dignités, sa grandeur humaine, et Dieu dit qu'il ne fait autre chose en même temps, que se disposer à une chute plus honteuse, et à un précipice plus profond : *Hoc se ille putat sublimiter ire, et hoc Deus foveam vocat.*

Je vous conjure, mes frères, redoublez ici vos attentions, poursuit saint Augustin, car je vous avoue que voici un grand mystère : de dire que ce qu'on appelle agrandissement de fortune, élévation, gloire du monde, cela même soit une fosse et un abîme, et que de s'élever soit s'abaisser ; *Intendite, fratres, quia magna res est, ut felicitas fovea dicatur.* Pour comprendre ceci, faisons comme David, lequel vit un jour cette vaine idole de la gloire du siècle : elle lui parut d'abord couronnée de tant de faux rayons, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne fléchît le genou comme les autres pour l'adorer. Il vit cet orgueilleux élevé dans le vague de l'air de ses grandeurs imaginaires ; *Vidi impium superexaltatum* (*Psal.* XXXVI, 35). Pour n'être point trompé, et ne me laisser point éblouir, je passai, dit David, et aussitôt je vis que ce n'était qu'un mensonge et qu'une illusion : *Transivi, et ecce non erat.* Pour connaître que l'élévation de l'orgueilleux est tout le contraire de ce qu'elle paraît, il faut passer. Que veut dire cela, passer ? j'ai passé, dit saint Zénon de Vérone, c'est-à-dire, je suis sorti d'esprit et de pensée hors du temps, et m'appuyant sur un point de la grande éternité, j'ai envisagé tous les millions de siècles qui roulent à l'infini les uns sur les autres ; puis tournant la tête, et vers le temps et vers le monde, j'ai vu qu'il ne pouvait y avoir rien de grand dans un espace si petit, et que ces fortunes éclatantes de 50 ou 60 ans, comparées à l'éternité, n'étaient que des atomes et des fétus qui voltigeaient dans le vague de l'air. Voilà qui est bon, mais ce n'est pas encore ce que je cherche, *Transivi, id est profeci :* J'ai passé, dit saint Grégoire de Nysse, c'est-à-dire, j'ai profité ; *Perveni ad spiritualia*, j'ai quitté les pensées puériles du monde, je n'ai plus jugé selon les principes de la prudence de la chair, mais selon les maximes de la foi, et en homme spirituel ; et pour lors, j'ai vu clairement que de s'élever, ou pour mieux dire, de s'éloigner de Dieu, qui est le terme véritable de toute hauteur, c'était assurément de s'abaisser ; *Qui recedit a Deo, in profundum it.*

Plus clairement encore avec David : *Transivi donec intrem in sanctuarium Dei ;* j'ai passé, et je suis entré dans le sanctuaire de Dieu, dans le cabinet de ses conseils. C'est là que j'ai vu que tous ces heureux et injustes succès des ambitieux, tous ces progrès dans la voie de l'orgueil, n'étaient autre chose que de noires vapeurs qui s'élevaient, dont Dieu formait ses foudres et ses carreaux, pour les lancer sur la tête des orgueilleux, *In verticem ipsius iniquitas descendet* (*Psal.* VII, 17). C'est là que j'ai vu que Dieu se moquait de la vanité de leurs pensées, et de la faiblesse de leurs desseins ; et qu'il les conduisait comme Aman à la confusion du gibet, les faisant passer par les faveurs et les charges éclatantes de la cour d'Assuérus : que c'était en cela que Dieu voulait faire paraître les merveilles de sa conduite, faisant servir tous les travaux et tous les ouvrages des orgueilleux, pour les couvrir de honte et de confusion : *Cognoscetur Dominus judicia faciens, in operibus manuum suarum comprehensus est peccator* (*Psal.* IX, 17). C'est en un mot dans ce conseil de Dieu, que j'ai vu que l'humiliation et l'abaissement de l'orgueilleux est aussi infaillible et aussi nécessaire que la sagesse de Dieu est éclairée pour faire réussir ses desseins, et que son infinie vertu est puissante pour les exécuter : c'est assez que la résolution en soit prise dans le conseil de Dieu, *Dissipavit ossa eorum qui hominibus placent, quoniam Deus sprevit eos* (*Psal.* LII, 6). Dieu trompera, dit David, tous ces faux politiques, ces chrétiens idolâtres du siècle, et si jaloux de leur honneur ; ils refusent d'observer la loi de Dieu, de vivre selon les maximes de l'Evangile, de s'adonner à la piété, de fréquenter les sacrements, de crainte d'être moqués du monde : ils se glorifient de leurs débauches, ils se vantent du mal qu'ils n'ont pas fait, pour se mettre en crédit parmi les partisans du vice ; Dieu se moquera d'eux, il les méprisera, et ce mépris de Dieu, les couvrira de confusion et de honte parmi les hommes ; *Confusi sunt quoniam Deus sprevit eos.*

Eveillons donc notre foi sur ce sujet, et ne nous arrêtant plus à des apparences trompeuses, nous n'aurons point d'envie ni de jalousie pour l'élévation de l'orgueil, qui est accompagnée d'une chute si funeste, et d'un renversement si prompt et si honteux ; *Non zeles gloriam et opes peccatoris, non enim vides ea quæ sunt futura* (*Eccli.* IX, 16).

Pourquoi admirez-vous le faste et la magnificence de Pharaon ? que ne considérez-vous que l'orgueil le conduit dans les abîmes de la mer Rouge. Pourquoi vous laissez-vous encore éblouir par le faux éclat de Nabuchodonosor ? Vous devez vous souvenir que son orgueil l'a ravalé à la condition des bêtes.

III. — La troisième cause de l'abaissement de l'orgueilleux se prend de lui-même. Oui, c'est lui qui en est le principal auteur, et quand, ni l'infidélité du monde, ni l'équité de Dieu, n'entreprendraient pas de l'humilier, lui seul suffit pour prouver la vérité de ces paroles : *Omnis qui se exaltat humiliabitur.*

Il travaille par son orgueil à son abaissement en deux manières : 1° quittant une véritable gloire pour en poursuivre une fausse ; 2° prenant un chemin qui aboutit nécessairement à une chute irréparable et à une confusion extrême, qui est la réprobation éternelle de Dieu.

De toutes nos passions, il n'en est point qui soit plus honnête et plus légitime que le désir de la gloire. Toutes les autres sont honteuses, et n'osent s'exposer à la lumière du

jour : l'avarice s'ensevelit en terre, la volupté recherche les ténèbres, la haine et l'envie ne veulent point paraître à découvert; en un mot, elles sont presque toutes terrestres et animales. Mais celle-ci prend sa naissance dans l'esprit, et ne nous est commune qu'avec les anges. Personne n'ose se dire avare, voluptueux ou envieux; mais il n'y a personne qui ne fasse profession publique d'aimer l'honneur. Dieu même prend plaisir, dit saint Augustin, à faire naître cette belle passion dans nos cœurs. C'est pour cela qu'il nous promet les récompenses éternelles sous les noms augustes de diadème et de royaume, pour nous apprendre que nous devons avoir des sentiments aussi nobles, que ceux qui sont appelés au maniement des sceptres, et à la conduite des royaumes. Bien plus, dit ce saint Père, il nous appelle des dieux, *Ego dixi, Dii estis;* afin que nous ne nous contentions pas d'être des hommes, et que nous concevions des pensées, et formions des desseins élevés au-dessus de notre mortalité. *Nos Deos vocat, ne simus homines.*

L'orgueilleux s'abaisse donc nécessairement, lorsqu'il veut s'élever; parce qu'abusant de cette belle passion que Dieu lui a donnée, au lieu de chercher une gloire solide, intérieure et véritable, il poursuit les ombres et les fumées de la vanité, et s'attache à la recherche d'une gloire extérieure et trompeuse. Voici, dit saint Paul, la gloire qui doit être le juste objet de notre ambition: *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ.* C'est une gloire intérieure, qui ne se trouve point dans de vaines louanges que l'ignorance donne, que l'hypocrisie dérobe, que la flatterie vend, et que le vice usurpe : mais dans le témoignage de notre conscience. Et remarquez encore, dit saint Bernard, sur ce passage, que ce n'est pas la conscience même de l'homme qui donne ce témoignage, elle se pourrait tromper; mais c'est un témoignage qu'elle reçoit; *Testimonium conscientiæ non perhibentis, sed recipientis.* Quel est ce témoignage qui fait le fond de notre véritable honneur? Le voici, dit saint Paul, *Ipse enim spiritus testimonium perhibet spiritui nostro quod sumus filii Dei: si autem filii, et hæredes :* L'esprit de toute vérité rend témoignage à notre conscience, qu'accomplissant la volonté de Dieu, et remplissant la grâce de notre vocation à la foi, nous sommes enfants de Dieu, et à ce titre, légitimes héritiers de sa gloire. Donc le chrétien qui doit connaître la noblesse et les grandeurs surnaturelles où Dieu l'a élevé par la grâce, et où il le doit élever par la gloire, dégénère de sa condition, et se ravale infiniment, lorsque prenant le change, il s'arrête à la poursuite de la gloire mondaine, et à tout ce que les pécheurs estiment et recherchent, *Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum* (*S. Luc*, XVI, 16).

C'est pourquoi saint Grégoire de Nysse dit qu'encore bien que la parole du Psalmiste soit véritable, que l'orgueil des pécheurs qui sont ennemis de Dieu monte toujours, *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper* (*Ps.* LXXIII, 21) : il ne laisse pas néanmoins d'être très-vrai que l'orgueil est une descente vers des choses basses et indignes de l'homme chrétien : *Superbia est ad inferiora descensus.* Un homme qui pourrait se contenter, non pas comme disaient ces philosophes moraux, de l'approbation de sa conscience, mais de l'approbation de Dieu; chercher avec empressement l'approbation d'un monde imposteur, se rendre esclave de l'estime des hommes menteurs : *est ad inferiora descendus*, c'est assurément s'abaisser. Un chrétien qui possède par la grâce des qualités si grandes, et des titres si illustres, d'enfant de Dieu, de prince du sang divin, d'héritier nommé pour le ciel, se piquer des charges et des offices de la terre, *est ad inferiora descensus.* Un fidèle créé pour régner dans l'éternité avec Dieu, renferme toute sa gloire dans un point, dans un moment, *est ad inferiora descensus.* Un chrétien élevé à la société des anges, se glorifier de certains biens que les bêtes possèdent avec plus d'avantage que lui, *est ad inferiora descensus.*

Enfin son grand abaissement consiste en ce qu'il prend la route de l'enfer, et que par son élévation imaginaire il descend dans le fond des abîmes.

Saint Ambroise est admirable dans un dialogue qu'il fait avec Lucifer, le prince des orgueilleux. Il introduit ce superbe, qui dit dans Isaïe, *Ero similis Altissimo ;* Je me veux rendre semblable au Très-Haut. Voilà, dit saint Ambroise, un beau dessein, une pensée noble et relevée, digne d'une grande intellige comme vous. Mais dites-moi, s'il vous plaît, par quel moyen voulez-vous acquérir cette ressemblance? C'est, poursuit Lucifer, que je monterai, je m'élèverai, j'établirai mon trône sur les flancs de l'aquilon; je me complairai dans mes beautés, et je me ferai un petit dieu qui s'arrête en soi-même, qui est content de soi-même, et qui veut soumettre tous les autres à soi. Croyez-moi, réplique saint Ambroise : tout éclairé que vous êtes, vous vous trompez dans le chemin que vous prenez pour vous rendre semblable à Dieu : il faut descendre et non pas monter, il faut se proposer à imiter sa bonté et sa sainteté, et non pas sa puissance et son indépendance. Assurez-vous que vous élevant de la sorte, il vous précipitera jusqu'au fond des enfers : *Verumtamen in infernum detraheris, in profundum laci* (*Isai.*, XIV).

Voilà ce que fait l'orgueilleux, il s'engage dans la damnation éternelle par cette fausse élévation. Le germe véritable de la réprobation c'est l'orgueil; et tandis que nous connaissons notre cœur enflé d'orgueil, nous pouvons dire que nous avons la marque des réprouvés.

Hélas! que servira-t-il à tous ces ambitieux du monde, d'avoir rempli les histoires et les annales de leurs belles actions, si leur nom est effacé du livre de vie? Que leur servira-t-il d'avoir été le sujet des louanges de toute une province, ou de tout un royaume, si Dieu les méprise pour jamais? quelle satisfaction d'avoir vécu dans l'approbation de

tous les hommes, si on meurt dans la réprobation de Dieu; d'avoir été connu des grands et des princes de la terre, si à l'heure de la mort Dieu vous fait cet affront que de vous dire qu'il ne vous connaît point : *Nescio vos*, Je ne sais qui vous êtes. Quelle fatale gloire d'avoir possédé des charges honorables dans le temps, si dans l'éternité Dieu vous flétrit d'opprobre, et grave sur votre front un caractère ineffaçable d'ignominie, comme il dit par un prophète. *Dabo vos in opprobrium et ignominiam æternam, quæ numquam oblivione delebitur* (*Jerem.* XXIII, 40). Orgueilleux damnés, parlez pour l'instruction de nos auditeurs : *Quid vobis profuit superbia, aut divitiarum jactantia quid contulit vobis* (*Sap.*, V) ? Hé bien, quel soulagement recevez-vous en enfer, vous voyant rejetés pour jamais de devant la face de Dieu, de vous souvenir des charges illustres et de toute cette gloire trompeuse que vous avez possédée dans le monde? Ce vain et inutile souvenir ne sert qu'à augmenter votre supplice lorsque vous êtes contraints d'avouer que vous avez renoncé à la gloire solide et éternelle que Dieu vous proposait, pour une ombre funeste qui n'a fait que passer; *Transierunt omnia sicut umbra* (*ibidem*).

Profitons de leur malheur : ne nous trompons pas, comme ils se sont trompés dans l'estime de l'honneur; ne prenons pas pour arriver à la gloire les voies de l'ambition qui vont toujours aboutir au précipice. Cherchons une gloire qui soit approuvée de Dieu, et appuyée sur sa grâce, qui la rendra un jour permanente et éternelle.

SERMON XXII.

POUR LE SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'honneur mondain.

Dicebat ad invitatos parabolam intendens quomodo primos accubitus eligerent.

Il disait cette parabole aux invités, leur montrant comment ils choisiraient les premières places. (*S. Luc*, XIV.)

Le Sauveur de nos âmes remarquant que ceux que le pharisien avait invités à dîner affectaient les premières places à table, leur dit cette parabole. Lorsque vous serez invité à des noces, ne prenez pas la première place, de peur qu'un plus grand que vous n'y soit aussi prié, et que celui qui vous a invités tous deux, ne vous dise: Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous ne soyez obligé de prendre avec confusion la dernière place. Mais lorsque vous serez invité, prenez la dernière place, afin que celui qui vous a convié étant venu, vous dise, Mon ami, montez plus haut; et alors vous recevrez de l'honneur devant toute la compagnie. Car quiconque s'élève sera abaissé; et quiconque s'abaisse sera élevé.

Jésus-Christ par cette parabole de l'évangile de ce jour veut confondre l'orgueil des pharisiens, qui, comme il leur reproche dans un autre endroit, ne se proposaient point d'autre fin dans toutes leurs actions que cette vaine gloire du monde, *omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus*. Ils aimaient les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues, d'être salués dans la place publique et d'être appelés maîtres par les hommes.

Profitons de la leçon que fait aujourd'hui notre cher maître aux pharisiens, et apprenons de lui à étouffer dans notre cœur ce désir déréglé de l'honneur du monde, afin de nous établir dans l'amour de l'humilité, qui n'est pas dans ce temps-ci la vertu des chrétiens, mais qui a été, qui est, et qui sera toujours une vertu chrétienne par excellence, et un des principaux fondements de notre salut.

Ce n'est pas mon dessein de faire maintenant une satire contre l'honneur et la gloire en général : je sais que c'est le plus beau feu des grandes âmes, le motif des actions les plus généreuses, la récompense la plus pure et la plus raisonnable de la vertu, puisque, même la félicité que Dieu a préparée à ses amis, et qui est aussi solide qu'elle est éclatante, s'appelle dans les saintes lettres la gloire ; et que les prophètes disent que les saints ont été honorés jusque dans l'excès: *Nimis honorati sunt amici tui, Deus*. Je ne veux pas blâmer absolument un homme qui aime l'honneur; mais je trouve mauvais qu'un chrétien après tant de lumières se trompe dans le choix de l'honneur.

C'est de ce désir déréglé de la gloire mondaine que je veux parler maintenant, et de cet empressement d'un chrétien à chercher les premiers rangs et les dignités considérables du siècle, s'oubliant en même temps de chercher le royaume du ciel : *Intendens quomodo primos accubitus eligerent*. Je dis donc que ce désir : 1° est vain; 2° injuste, fatal et pernicieux pour le salut. Voilà l'ordre et le partage de ce discours. Demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria*.

I. — Le Docteur Angélique traitant la première vérité que je propose, dit que ce désir de l'honneur mondain est vain, en trois manières : 1° à raison de la matière sur laquelle il appuie l'honneur qu'il prétend, qui est basse, caduque et indigne d'un chrétien ; 2° vain dans le jugement des hommes, qui le trompent et qui se trompent eux-mêmes ; 3° vain surtout en ce qu'affectant l'honneur, il tombe dans le véritable déshonneur.

Qu'est-ce donc que cet honneur mondain considéré dans son fond et dans sa nature? Le cardinal Pierre Damien dit que le Saint-Esprit dans la Sagesse parcourt tout l'univers, et va prendre dans tous les éléments tout ce qu'il y a de plus vain, pour en faire un tableau de la vaine gloire du siècle. Il prend l'air de ce duvet, ces fétus et ces menus atomes dont le vent se joue dans l'air : *Tanquam lanugo quæ a vento tollitur* (*Sap.*, V). Il prend de l'eau ces ampoules et cette écume qui s'élève sur sa surface : *Tanquam spuma gracilis quæ a procella dispergitur*. Il prend du feu de cette fumée qui se dissipe

et disparaît à mesure qu'elle s'élève : *Tanquam fumus qui a vento discussus est.* Il prend de la terre le souvenir du séjour agréable qu'on a fait en passant par une hôtellerie : *Tanquam memoria hospitii unius diei prætereuntis.* Voilà, dit-il, justement quel est ce faux honneur, après lequel soupirent avec tant d'ardeur les orgueilleux du monde : voilà quel est l'objet de leurs plus grandes et plus hautes espérances. Toutes ces prétentions qui les flattent et qui charment leurs désirs ne sont après tout au jugement de Dieu, première et infaillible vérité, que des ombres, de la fumée, des songes et des illusions. C'est par là cependant qu'ils prétendent s'agrandir et s'élever : *Somnia extollunt imprudentes; sic et qui attendit ad visa mendacia* (*Eccli.*, XXXIV).

Ce n'est pas, au jugement de saint Ambroise, sans une providence particulière, que Dieu a si souvent représenté tout ce qui compose la gloire mondaine dans le sommeil. Joseph vit son élévation sur le trône de l'Egypte en dormant : Gédéon vit ses victoires dans le sommeil; et quatre plus célèbres et plus glorieuses monarchies de l'univers furent pareillement représentées dans un songe à Nabuchodonosor, au rapport de Daniel.

Qu'est-ce que Dieu a prétendu par là ? sinon, dit saint Ambroise, nous faire connaître que toute la puissance la plus étendue du siècle, toute sa gloire la plus éclatante n'est point assurément une vérité solide, mais un songe ou un mensonge : *Quia omnis potentia sæculi somnium est, non veritas.*

Il est vrai, ajoute saint Augustin, que tandis que vous dormez dans le sein de cette trompeuse prospérité, vous avez des rêves éclatants et agréables, vous vous nourrissez de songes ravissants qui occupent toute votre âme avec plaisir, vous tenez un rang illustre parmi les grands, vous êtes adoré des petits, vous avez mille complaisances dans l'honneur qu'on vous rend par tout où vous allez, vous êtes suivi d'une foule de flatteurs qui vous entretiennent de votre bonheur; mais aussitôt que la mort vous secoue et vous éveille, et qu'interrompant votre sommeil elle vous oblige d'ouvrir les yeux pour envisager l'éternité, tout cela disparaît : *Somnium est, evigilas, recessit.* N'est-ce donc pas avec raison que le prophète Isaïe, faisant un effort pour éveiller de bonne heure les faux heureux, élève sa voix et leur crie : Vous vous trompez, vous dormez, vous rêvez assurément : tout ce qui vous occupe, toutes ces grandeurs qui vous amusent ne sont rien autre chose qu'une pure rêverie, tout cela disparaîtra dans un moment : *Clamavit super hæc : Superbia tantum est; quiesce.* Une autre version porte : *Bulla tantum est.* Tout cela n'est qu'une ampoule et un peu d'écume qui se dissipera bientôt. Donnez-vous un peu le loisir de considérer où vont aboutir toutes ces imaginaires grandeurs, et quel profit vous recevrez de cette vaine gloire qui se brisera comme une pièce de verre : *Somnium est, evigilas, recessit.*

Ne nous amusons point à faire ici un grand lieu commun sur les vanités du monde : mais puisque nous parlons à des chrétiens, disons avec saint Cyprien, qu'un véritable fidèle qui sait les étroites et honorables alliances qu'il a contractées avec Dieu par sa grâce, regarde d'un œil de mépris au-dessous de soi tout ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime dans les choses humaines : *Deo jam proximus, quidquid in rebus humanis sublime et magnum videtur, infra suam conscientiam jacere gloriatur.* Il dit avec saint Paul : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ* (II *Cor.*, I, 12) : nous autres chrétiens nous ne cherchons point notre gloire au dehors, ni dans tous ces avantages extérieurs qui n'entrant point dans la constitution de notre être, ne nous rendent pas meilleurs ni plus louables, nous ne faisons point dépendre notre honneur de ces vaines louanges que l'ignorance donne, que la flatterie vend, que l'hypocrisie dérobe, que le vice usurpe, et que la crainte maintient. Mais nous trouvons notre gloire essentielle au-dedans de nous-mêmes et dans le fond de notre conscience : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ.* Saint Paul ne veut pas dire par ces paroles, dit saint Bernard sur ce passage, que les fidèles appuient leur gloire sur le jugement qu'ils forment d'eux-mêmes et sur le simple rapport de leur conscience : cela approcherait fort de l'orgueil que condamne cet apôtre lorsqu'il dit : *Non enim qui se ipsum commendat, ille probatus est, sed quem Deus commendat* (II *Cor.*, X, 18). Non, cet apôtre ne parle pas dans cet endroit du témoignage que la conscience donne, mais de celui qu'elle reçoit, dit saint Bernard : *Non testimonium conscientiæ perhibentis, sed percipientis.* De qui reçoit-elle ce témoignage? C'est de l'esprit de vérité, dit saint Paul, lequel nous assure que si nous vivons dans la crainte et dans l'amour de Dieu, nous devenons ses enfants par sa grâce sanctifiante : *Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei* (*Rom.*, VIII, 16). C'est donc ce seul témoignage qui fait le fond de notre gloire; c'est cette seule grâce qui nous élève au-dessus de notre nature, nous faisant renaître en Jésus-Christ. C'est dans ce beau et riche fonds que nous trouvons tout ce qui peut rendre un homme illustre et glorieux. Que souhaitez-vous pour cela ? une haute naissance? par cette grâce nous sommes nés de Dieu : *Qui ex Deo nati sunt* (*S. Joann.*, I, 13). Des alliances avantageuses? par cette grace nous sommes frères et cohéritiers de Jésus-Christ et véritablement princes de son sang. Oui, c'est ce sang, disait saint Paulin, qui fait la teinture de la pourpre que porte le chrétien dans la famille de Dieu : *Solus sanguis Christi tingit purpuram christiani.* Si vous mettez la gloire dans de grandes richesses, ou dans de magnifiques emplois, c'est encore dans cette grâce que nous trouvons ce précieux trésor que nous portons dans des vases de terre : *Habemus autem thesaurum Jesum in vasis*

fictilibus (II *Cor.*, IV, 7). Par cette grâce nos actions deviennent si nobles et si illustres qu'elles sont dignes de Dieu : *Ut ambuletis digne Deo.*

Il s'ensuit donc que ce désir dont nous parlons n'étant point fondé sur cette grâce, porte à faux ; et qu'il est vain dans son objet, puisqu'au lieu d'aspirer à la véritable gloire intérieure il s'arrête sur les biens extérieurs. N'est-il pas visible que ces ambitieux qui négligent les avantages de la divine alliance, qui se soucient peu de l'amitié de Dieu qu'ils méprisent en mille rencontres, et qui violent ses saintes lois pour se soumettre à celles du monde ; n'est-il pas visible qu'en souillant leurs âmes de mille péchés, ils se déshonorent, ils se dégradent, ils se rendent infâmes aux yeux de Dieu, et passent pour des gens de néant : *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus* (*Psal.* XIV, 4).

Je sais bien que le monde est de contraire sentiment, et qu'il dira de cet homme, qui, tout chrétien qu'il est, ne se pique que de passer dans le monde pour un homme d'honneur, que c'est un fort galant homme, que c'est l'homme le plus civil, le plus généreux et le plus obligeant qu'on puisse souhaiter. Mais quoi, l'opinion du monde ne peut pas prescrire contre le sentiment de Dieu : or ce que le monde considère comme une générosité dans cet homme, Dieu le regarde comme un orgueil secret : ce qui se nomme dans le style du siècle adresse et bienséance, s'appelle dans le langage de Dieu une perpétuelle fourberie : ce qui passe devant les hommes pour une intégrité, n'est dans la vue de Dieu qu'un voile trompeur qui cache un libertinage de conscience : *Non est apud illum gloria personæ* (*Eccli.*, XXXV, 15) Dieu ne s'arrête pas à l'apparence et au masque, il fouille les reins et les cœurs, dit l'Ecriture : *Scrutans corda et renes* (*Psal.* VII,10). Il pèse les esprits : *Spirituum ponderator Dominus* (*Prov.*, XVI, 2). Comme donc nous savons que Dieu est le juge de la véritable gloire et qu'il en juge tout autrement que le monde, qu'en un mot il juge de l'homme par son âme, de l'âme par la conscience, de la conscience par la vertu et par la grâce dont elle est embellie ; puisque nous sommes convaincus d'ailleurs que ces mondains qui s'arrêtent à ces désirs du vain honneur du siècle ne se soucient ni de grâce, ni de vertu, ni de conscience, et que leur âme est remplie d'iniquité et de péché ; ne sommes-nous pas obligés de dire avec Dieu, que dans tous ces désirs il n'y a que vanité, et que nous ne pouvons pas juger dignes d'une véritable gloire ceux qui par le péché déshonorent leurs âmes : *Quis honorificabit exhonorantem animam suam* (*Eccli.*, XII, 31)? Qui peut honorer un homme qui déshonore son âme? La version syriaque porte *Qui contemptibilem reddit animam suam,* qui rend méprisable son âme : une autre version : *qui dedecorat et deturpat animam suam,* qui salit et souille son âme.

N'est-ce donc pas une chose digne de grande compassion de voir les chrétiens, qui, après tant de lumières qui les convainquent que tout leur véritable honneur est d'être bien dans l'esprit de Dieu et de conserver les nobles alliances de sa grâce, mettent leur honneur et leur gloire à être dans l'approbation du monde, et que pour ce sujet ils se glorifient d'un habit, d'un collet, d'une perruque, d'un peu d'éloquence, d'une afféterie ; qu'ils se persuadent qu'ils porteront avec justice la qualité de gens d'honneur s'ils savent faire un conte agréablement, bien tourner une raillerie, faire une civilité de bonne grâce ; qu'ils s'imaginent que leurs richesses, leurs charges, leurs emplois les rendront considérables aux yeux de ceux qui n'ont pour eux que de la haine et de l'envie ; tandis que Dieu les regardera avec mépris ou pour mieux dire avec horreur. Oh ! malheureuse et aveuglée ambition ! s'écrie le dévot saint Bernard, qui ne sait pas chercher la solide grandeur, et qui voulant s'élever par des bagatelles, se dégrade de la véritable gloire : *Infelix ambitio! quæ ambire magna non novit ; sed de minimo crescere, et de maximo minus.*

II. — Nous avons vu jusqu'ici la vanité de ce désir de l'honneur mondain, voyons maintenant son injustice. Ce désir est injuste en deux manières : 1° d'autant qu'il souhaite un bien sur lequel il n'a aucun droit ; 2° un bien qui appartient à un autre, je veux dire qui appartient à Dieu privativement à tout autre. Soit donc que nous considérions l'homme, ou que nous ayons égard à Dieu, nous trouverons deux raisons bien fortes pour convaincre l'orgueilleux d'injustice dans le souhait et la poursuite de l'honneur. Pour bien comprendre ceci, je crois qu'il est à propos que nous donnions un coup d'œil sur l'humilité qui est la vertu contraire à l'orgueil.

Les philosophes moraux disent que l'humilité est une vertu qui, nous faisant connaître d'une part la grandeur et la majesté infinie de Dieu, et de l'autre notre bassesse et notre indignité, fondées sur notre néant et sur notre péché, réprime en nous le désir déréglé de l'honneur et l'amour de notre propre excellence, et fait que nous souhaitons ou à tout le moins nous acceptons le mépris qui nous est dû. Le Saint-Esprit nous enseigne que là où se trouve l'humilité, il s'y rencontre beaucoup de sagesse, *Ubi humilitas, ibi sapientia* (*Prov.*, XI), parce que c'est cette vertu qui délivrant l'homme de cette fausse opinion que les orgueilleux ont d'eux-mêmes, le retient dans la connaissance de son néant et dans la vue de ses défauts et de ses péchés, ce qui fait qu'au lieu de cette recherche ardente des louanges des hommes, il reçoit avec douceur leurs rebuts et leurs mépris. Il s'ensuit donc par la raison des contraires, que ce désir empressé de l'honneur mondain ne règne dans le cœur de l'ambitieux qu'à cause qu'il ne se connaît pas soi-même et qu'il a perdu Dieu de vue.

Le Saint-Esprit, dans l'Ecriture, dit que l'orgueil n'a pas été créé avec les hommes,

Non est creata hominibus superbia (*Eccli.*, X, 22). Ces paroles peuvent avoir divers sens : 1° le Saint-Esprit veut dire que tandis que l'homme s'est conservé dans l'état de la justice originelle, il avait trop de lumières et trop d'équité pour attenter sur les droits de son Créateur; et étant parfaitement persuadé de ce qu'il était, il voyait bien que tout son honneur consistait à n'en chercher point d'autre que celui qu'il trouverait dans sa dépendance, rapportant toute la gloire à Dieu.

Les interprètes disent encore que le Saint-Esprit par ces paroles, veut dire que l'orgueil n'est pas propre ni naturel aux hommes, comme il pourrait être propre aux anges, d'autant que les hommes ne voient rien en eux-mêmes qui les doivent porter à concevoir cette estime déréglée pour eux-mêmes et surtout dans cet état d'une nature corrompue par le péché. Ils voient leur entendement rempli d'ignorance, leur volonté toute pervertie, pleine de faiblesse et d'inconstance, un appétit désordonné et agité par des passions furieuses, un corps qui est un hôpital où toutes les maladies demeurent et qui est la dépouille des temps et la proie continuelle de la mort, une âme souillée de péchés, *humiliatio tua in medio tui* (*Mich.*, VI, 14). Nous trouvons bien dans notre fond une infinité de sujets de nous humilier et de nous confondre ; mais il faut chercher hors de nous, dit le prophète Michée, le sujet de nous glorifier. Je crois que c'est proprement ce que veut dire l'Ecclésiastique, *Non est creata hominibus superbia.* Les autres vices trouvent en l'homme les motifs qui les font naître, mais l'orgueil n'en trouve point. L'homme est de chair, c'est ce qui lui fait chercher les délices : il abonde en sang, c'est pourquoi il se laisse emporter à la colère : il est pauvre et engagé dans mille besoins, il ne faut pas s'étonner si une infinité de désirs le tourmentent et le portent à l'avarice. Mais je ne vois pas où il puisse trouver en soi de quoi s'enorgueillir : *Quid superbis, terra et cinis?* Il est certain que nous n'avons rien en nous qui ne nous humilie, soit que nous considérions notre être ou que nous regardions notre néant. Nous avons trois sortes de néant, le néant de notre être, puisqu'il est certain que de nous-mêmes nous ne sommes rien et que nous n'avons pas la puissance de nous créer nous-mêmes ; le néant du mérite, dont le commencement n'a pu venir de nous : autrement, dit saint Paul, la grâce ne serait plus grâce ; le néant du péché qui nous abaisse infiniment au-dessous du néant de la nature. A rien, on ne doit rien, si ce n'est du mépris.

Que si nous considérons notre être, il est vrai qu'il s'y peut rencontrer deux sortes de biens : biens naturels et biens moraux. Pour le bien naturel, nous n'y avons rien contribué, nous l'avons reçu entièrement de Dieu, et par conséquent comme le fonds n'est pas à nous, nous n'avons pas droit d'y moissonner. Pour le bien moral, qui comprend principalement la grâce et les vertus, il est certain que nous naissons tous pécheurs, enfants d'ire, enclins au mal ; il n'y a en nous aucune puissance tant intérieure qu'extérieure qui n'ait quelque défaut : de plus nous ne possédons aucun bien qui ne nous ait été donné. C'est de là surtout que saint Paul prend occasion de nous reprocher l'injustice de notre vaine gloire. Qu'avez-vous, dit-il, que vous n'ayez point reçu? que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu? *Quid gloriaris quasi non acceperis* (I *Cor.*, IV, 7)? Cet apôtre veut dire : Vous ne pouvez désirer justement d'être honoré que pour ce qui vous appartient et pour ce qui est à vous : or, est-il que tout le bien qui est en vous n'est pas à vous, puisque vous l'avez reçu de Dieu, et avec cette charge de lui en rendre toute la gloire. Vous n'avez rien de vous, et qui soit proprement vôtre, que le mal, dit saint Paul, *Scio quod non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum* (*Rom.*, VII, 18). Sur quoi le concile d'Orange dit que l'homme n'a rien qui soit de lui et à lui que le mensonge et le péché. Or, n'est-ce pas une grande injustice que de vouloir tirer sa gloire du péché, ou bien de vouloir usurper ce qui n'est pas à soi, c'est-à-dire prendre son honneur d'un bien qui étant tout de Dieu et tout à Dieu, ne peut mériter d'honneur qui ne soit dû à Dieu.

C'est pourquoi le grand apôtre déclare hautement que c'est à Dieu qu'est dû tout honneur : *Soli Deo honor et gloria* (I *Tim.*, I, 17) ; d'où vient donc que Dieu défend expressément, par Jérémie, au sage, de se glorifier dans sa sagesse, au fort de se glorifier dans sa force, au riche dans ses richesses ; mais il ordonne généralement à tout homme qui aime la gloire, de ne se glorifier que de la connaissance qu'il a du souverain domaine de Dieu sur lui : *Sed in hoc glorietur, qui gloriatur, scire et nosse me, quia ego sum Dominus* (*Jer.*, IX, 23). Lorsque Dieu parle de la sorte, il nous veut donner à entendre que quiconque met sa gloire en autre chose qu'à reconnaître Dieu pour son Dieu, qui, en qualité de souverain principe et de dernière fin, mérite tout l'honneur, commet une grande injustice, dérobant à Dieu la gloire qui lui est due, et l'offensant dans un point où il est le plus sensible, comme il le témoigne lui-même par ces paroles : *Gloriam meam alteri non dabo.* La gloire que Dieu ne peut ni ne veut partager avec personne, est la gloire de la préférence. Or, dès lors qu'un homme fait état d'être homme d'honneur à la façon du siècle, ne mettant plus le point essentiel de son honneur à servir Dieu préférablement à toutes choses, il dérobe à Dieu cette préférence, et, par conséquent, il commet une injustice manifeste. Agréez que j'explique ma pensée par le raisonnement que fait saint Paul contre les philosophes moraux de l'antiquité païenne. Ce qui les rend, dit l'Apôtre, inexcusables, c'est que, ayant connu Dieu, il ne l'ont pas glorifié comme Dieu, d'autant qu'ils ne lui ont pas conservé son premier rang et rendu un culte

souverain ; mais ils ont transporté la gloire incommunicable d'un Dieu incorruptible à l'image d'un homme corruptible et à des créatures encore plus basses : *Mutaverunt veritatem Dei in mendacium, et servierunt creaturæ, potius quam Creatori.* L'injustice donc de ces sages profanes, c'est qu'ayant cette connaissance, qu'il ne pouvait y avoir qu'un Dieu qui était uniquement adorable, ils ont transporté ce souverain culte à des hommes et à des bêtes. Je dis aussi, par un discours de proportion, que tout chrétien instruit des grandes vérités de la foi, qui n'établit pas son honneur à s'attacher aux intérêts de Dieu, et à lui rendre ses devoirs sur toutes choses, mais qui, poussé du désir qu'il a de passer dans le monde pour homme d'honneur, rend à ses amis toutes ses complaisances, tous ses services et toutes ses assiduités, commet une injustice, je ne dis pas égale, mais approchante à celle des sages idolâtres.

Ne parlons point en général, descendons dans le particulier. En quoi est-ce que cet homme d'honneur du siècle met sa gloire ? Le voici : c'est un homme qui n'a rien de cher pour ses amis ; tout le monde est bien venu en sa maison ; il tient bonne table, il fait belle dépense. Je ne veux point dire que cet homme est libéral du bien d'autrui et prodigue de ce qu'il a volé ; mais je demande seulement s'il est libéral et magnifique pour Dieu, est-il charitable pour les pauvres ? Les frères de Jésus-Christ sont-ils bien venus auprès de lui ? On dit que non. C'est un avare et un impitoyable pour Dieu ; il met cent pistoles pour un ameublement inutile, et il en refuse une pour un hôpital-général, ou bien pour la réparation d'une église ; ses chiens sont mieux traités que les pauvres. Dites donc que c'est un homme d'honneur pour le monde, pour la vanité, pour le luxe et pour la bonne chère, mais non pas pour Dieu, pour la charité et pour son salut. Monsieur est un homme d'honneur, il garde sa parole inviolablement, ce qu'il promet est immanquable, son ennemi pourrait se fier à lui ; voilà, dit-on, qui est généreux ; mais je demande s'il est aussi fidèle à garder la parole qu'il a donnée à Dieu, s'il ne viole point les serments de son baptême ? Il est, dites-vous, homme d'honneur, parce qu'il est souverainement exact pour ne faire tort à personne ; mais ne fait-il point tort à Dieu ? C'est un généreux ami : a-t-il cette générosité pour Dieu ? prend-il ses intérêts dans les occasions ? règle-t-il sa conduite ? Cet homme d'honneur ne ferait pas pour sa vie une fausse démarche ni une lâcheté ; mais il en fait mille chaque jour contre Dieu, et il le traite avec toutes les perfidies, les ingratitudes et les hostilités possibles. Il est donc évident qu'il n'est homme d'honneur que pour les hommes, et qu'il ne l'est pas à l'égard de Dieu. Cependant c'est un chrétien qui connaît Dieu, qui n'ignore pas le souverain domaine qu'il a sur lui, qui sait qu'il a tout reçu de Dieu, qu'il doit tout espérer de Dieu, tout craindre de Dieu. Dites donc que ce désir qu'il a de passer pour homme d'honneur, et toutes ces prétentions pour la gloire, sont accompagnées de toutes sortes d'injustices.

III. — Je dis en troisième lieu que si ce désir d'honneur est vain, s'il est injuste, il est fatal et pernicieux au salut éternel de ceux qui le conçoivent. C'est ma dernière considération.

Saint Hilaire nous donne une étrange idée de l'honneur du siècle, lorsqu'il dit : *Omnis sæculi honor, diaboli negotium est*, tout l'honneur du monde est l'affaire du diable ; ou bien, c'est le grand négoce ou commerce du diable, c'est par là qu'il avance plus efficacement ses affaires, et qu'il ruine celles de notre salut. Cette autorité se peut appuyer par trois raisons : 1° parce que ce désir ambitieux est l'empêchement le plus opposé à la grâce ; 2° le prétexte le plus spécieux du péché ; 3° l'occasion la plus dangereuse de notre réprobation.

C'est l'obstacle le plus opposé à la grâce, à ce que témoigne notre cher Maître, puisque faisant le procès aux scribes et aux pharisiens qui ne voulaient pas recevoir sa mission, ni ajouter foi à sa parole, quoiqu'il les eût convaincus par l'autorité des saintes lettres et par un grand nombre de miracles ; il leur dit que le principe de leur résistance opiniâtre à la vérité connue, était cet amour désordonné qu'ils avaient pour l'honneur du monde : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis* (*S. Joan.*, V, 44) ? Comment serait-il possible que vous eussiez de la foi pour mes paroles et pour mes miracles, vous qui vous flattez les uns les autres d'une vaine approbation de votre capacité et de votre intelligence ? Vous êtes trop amoureux de vos pensées, et trop attachés à l'estime du monde, qui dirait que vous vous abaisseriez trop si vous vouliez être de mes disciples. Comme vous ne voulez point renoncer à votre réputation pour glorifier Dieu par la soumission que demande nécessairement la foi, il vous est impossible de conserver cette fausse gloire et d'acquérir la foi : *Quomodo vos potestis credere ?* De là vient que Notre Seigneur dit : que Dieu révèle aux humbles ses mystères, et qu'il les cache aux sages et aux prudents du siècle : *Abscondisti hæc a sapientibus, à prudentibus, et revelasti ea parvulis* (*S. Luc.*, X, 21). C'est pourquoi saint Augustin assure que la foi n'est point pour les orgueilleux, mais pour les humbles : *Fides non est superborum, sed humilium.* Il veut dire, après l'avoir appris de notre Maître, que l'humilité est essentielle à la foi, qui est une vertu de soumission, de renoncement à ses propres lumières, et d'assujettissement de son esprit à l'esprit de Dieu. Or l'idolâtre de l'honneur mondain ne sait ce que c'est que de l'humilité et de l'assujettissement ; et par conséquent il n'est pas dans la disposition la plus nécessaire que demande la foi ; et par cette opposition à la foi, il détruit toutes les grâces jusque dans leur fondement. Et comme d'ailleurs il ne peut se détacher du péché que par la foi

et par la grâce, il s'ensuit que, par cette mauvaise disposition, il s'y établit et il s'y fortifie d'autant plus dangereusement que le prétexte est plus spécieux.

Il est certain que des trois prétextes qui entretiennent les pécheurs dans leur dérèglement, qui sont l'intérêt, le plaisir et l'honneur, celui de l'honneur est le plus spécieux. Ceux qui s'engagent dans le péché par les motifs de l'avarice ou de la volupté, se chargent en même temps de confusion ; mais quand l'honneur s'y mêle, il semble justifier et autoriser les choses les plus injustes et les plus criminelles. Et comme saint Cyprien dit de Brutus, qu'il fit un grand crime pour se rendre plus considérable : *Filios interficit Brutus, ut crescat de suffragio sceleris commendatio dignitatis ;* de même l'ambitieux du siècle prétend faire passer pour légitimes les actions les plus injustes et les plus défendues de Dieu, quand il peut dire que son honneur y est intéressé. Qu'est-ce que répond ce chrétien du monde, qui fait profession ouverte de ne pardonner jamais une injure contre le commandement exprès de Jésus-Christ, et contre le mouvement de sa conscience qui lui dit qu'il se damne par cette haine opiniâtre ? sinon qu'un homme d'honneur ne saurait souffrir impunément un affront. Qu'est-ce qu'opposent les duellistes à la loi de Dieu, et à la volonté expresse du prince ? sinon qu'ils seraient perdus d'honneur. Qu'allèguent ordinairement ces personnes qui sont engagées dans des occasions prochaines d'offenser Dieu, aux remords de leur conscience, et aux bons avis de leurs confesseurs désintéressés, qui les pressent de rompre ce mauvais commerce, et de ne voir plus cette personne ? On penserait et on dirait des paroles désavantageuses à mon honneur. Un homme qui s'est lié avec un autre par intrigues injustes qui vont à l'oppression des innocents et à la ruine des familles, ne répond-il pas à toutes les raisons qui l'obligent de rompre avec un homme qui se damne avec lui ? Je ne saurais m'y résoudre, je lui ai donné ma parole, je suis homme d'honneur.

Fatal honneur ! que tu es pernicieux au salut, puisque tu violes les lois, tu pervertis les consciences, tu autorises les crimes ; et, si nous en voulions croire le monde, tu sers de voile et de prétexte pour rendre tolérables tous les autres défauts. Il est vrai, Monsieur est un homme sans piété, sans religion, mais, au reste, c'est un galant homme, c'est un homme d'honneur : on croit qu'avec cela on pourra justifier son impiété et son athéïsme.

Disons encore que ce faux honneur n'est pas seulement l'ennemi de la foi et de la grâce, le prétexte et la couverture des vices les plus infâmes, mais aussi l'occasion la plus funeste de notre réprobation.

La réprobation, comme vous savez, a sa première cause dans le péché de l'homme, et sa seconde dans le mépris de Dieu qui le juge indigne de la vie éternelle qu'il lui avait préparée.

Or parmi tous les péchés qui fondent cette réprobation si terrible, la vaine gloire est un des plus dangereux, dit saint Thomas, non pas tant pour sa propre grièveté, que pour ce qu'il dispose à de plus grands péchés. C'est par cette passion de l'honneur du monde que l'homme devient présomptueux, et qu'il conçoit une certaine confiance en lui-même, qui le dépouille insensiblement de tous les biens intérieurs ; il n'a de vertu qu'autant que ce faux honneur lui en inspire ; il n'évite les vices qu'autant qu'ils lui paraissent contraires à son honneur imaginaire ; il n'a de vigueur ni de force pour le bien véritable, qu'autant qu'il s'accorde avec son honneur. Ce n'est plus Dieu qui domine ni dans l'esprit ni dans le cœur de cet homme : il n'a point d'autre Dieu que son honneur. Il faut que Dieu lui rende la pareille, et qu'il le traite comme il l'a traité, c'est-à-dire qu'il le méprise, et qu'ensuite de ce mépris, il lui retranche le secours de ses grâces, qui seules pouvaient lui faire connaître son malheureux état, et lui donner de l'horreur de ses péchés, qui le conduisent à la réprobation éternelle. *Vœ qui spernis, nonne et ipse sperneris* (Isaïe, XXXIII, 1) ?

Disons encore que ce désir de l'honneur mondain, et cette ambition pour les charges et les dignités honorables, jette l'homme ordinairement dans les deux plus grands empêchements pour son salut, qui sont l'ignorance de soi-même, et l'oubli de Dieu. Quelle apparence, je vous prie, que celui qui sait par la lumière de la raison, et encore mieux par la foi, que pour entreprendre d'exercer une charge et un office, il faut avoir toutes les qualités nécessaires pour cette fin ; je dis toutes, car il ne suffit pas d'en avoir quelques-unes, d'autant que le défaut d'une seule qualité nécessaire peut l'empêcher de s'acquitter bien de son devoir, et, par conséquent, l'exposer à sa réprobation éternelle, par les dommages qu'il causera au public et aux particuliers ; et que c'est une erreur de dire que les emplois font les hommes, lorsque ces emplois demandent des préparations préalables : *Viros approbatos non approbandos requirimus*, dit le dévot saint Bernard ; quelle apparence, dis-je, que celui qui est bien persuadé de cette vérité, et qui d'ailleurs n'a point ces qualités, puisse désirer les charges et les offices, sans s'aveugler soi-même, et se persuader, par une ignorance grossière, qu'il est ce qu'il n'est pas, et qu'il a ce qu'assurément il n'a pas ? Il montre aussi en même temps que son ambition l'a si fort aveuglé qu'il ne voit plus qu'il y a un Dieu qui doit sévèrement punir tous les présomptueux, qui entreprennent au delà de leurs forces, et qui, pour se satisfaire eux-mêmes, causent mille malheurs et mille désordres aux autres. C'est pour cela que tous les saints ont tremblé quand on leur a parlé d'être grands aux yeux des hommes ; c'est pour ce sujet qu'ils se sont cachés dans les solitudes et les cavernes ; c'est pour cela même qu'ils ont quelquefois contrefait les fous, sachant combien ces élévations et ces hauteurs sont dangereuses pour le salut.

Que si le seul désir d'être grand est si cri-

minel, ô que la recherche de la grandeur le doit bien être davantage! Quand une fois cette passion s'est emparée d'un esprit, qu'est-ce qu'elle ne lui fait pas faire? Il n'y a point de ressorts qu'elle ne remue, point de personnage qu'elle ne fasse : elle n'épargne pas même les choses les plus saintes de la religion. Vous le savez, c'est cette passion qui met le trouble et la dissension partout, qui fait naître les brigues, les factions, les cabales, les disputes, les querelles, les haines, les vengeances, en un mot, il n'y a point d'artifice dont on ne se serve, point d'impiété même qu'on ne commette, pourvu que l'on arrive où l'on prétend.

Saint Augustin fait une belle remarque sur ce sujet. Il demande pourquoi les apôtres, au temps de la cène, lorsque Jésus-Christ leur eut dit qu'il y en avait un d'entre eux qui le devait trahir, se mirent à disputer assez mal à propos et à contre temps, qui semblait être le plus grand parmi eux? *Quis eorum videretur esse major?* C'est, dit saint Augustin, qu'ils jugèrent comme les hommes ont accoutumé de juger, que le plus grand d'entre eux pourrait bien, pour contenter son ambition, former le dessein de faire mourir leur Maître, afin de mieux établir sa grandeur, et pour n'avoir plus personne qui ne lui fût inférieur: *Arbitrati sunt ut homines : quia ille qui major esset, ut dominari posset, Magistrum tradere procuraret.*

Le désir donc d'être grand, à la mode du monde, n'est point ordinairement sans péché. La recherche de cette grandeur est un tissu de crimes; et la jouissance de cette grandeur désirée et recherchée avec des passions si injustes, ne sert que pour rendre leurs péchés plus énormes, leur vie plus scandaleuse, leur injustice plus étendue, et leur conversion plus difficile; puisque dans l'exercice de ces charges et de ces emplois brigués et achetés seulement pour contenter leur ambition, ils n'y trouvent autre chose que la consommation de leur orgueil, l'obstination dans leurs péchés, l'oubli de toute la doctrine de Jésus-Christ, en un mot, comme nous avons dit, leur éternelle réprobation. Oui, il est moralement impossible qu'un homme, même un saint, s'empêche de tomber, je ne dis pas lorsqu'il est porté par une conduite de la Providence, mais lorsqu'il se porte soi-même par ambition sur cette hauteur du siècle.

C'est pourquoi S. Bernard parlant au pape Eugène qui, ayant été son religieux, avait acquis sous sa conduite dans le cloître une vertu qui n'était pas commune; il lui disait : *Considero gradum, et casum vereor*, je considère votre élévation, et j'appréhende votre chute : *Considero fastigium dignitatis, et intueor faciem abyssi jacentis; attendo celsitudinem, et e vicino periculum reformido;* je vois la hauteur de votre souveraine dignité, et je vois en même temps au-dessous la profondeur de l'abîme où vous êtes en danger de tomber.

S. Jérôme, dans la Vie de S. Hilarion, raconte que du temps de ce Saint, la mer, ensuite d'un tremblement de terre, sortit de son lit et menaça cette partie du monde d'un second déluge. Les habitants de la ville d'Epidaure, se voyant dans un danger d'être submergés, prirent S. Hilarion, le portèrent sur le bord de la mer, et l'exposèrent aux flots irrités. *Cum viderent Epidaurani frementes fluctus quasi ad prælium profecti posuerunt Hilarionem in littore.* Le Saint fit trois signes de croix sur le sable, et présenta ses mains vers l'océan pour l'arrêter. La mer s'éleva contre lui, et frémit de ce qu'il l'empêchait de s'avancer; mais tout d'un coup elle céda et retomba dans sa place ordinaire. S. Hilarion ensuite de ce miracle se voyant honoré par tout ce peuple, s'enfuit de nuit, et passa en Cypre. Voyez-vous, dit S. Jérôme, comment celui qui s'était présenté pour lutter avec les flots de la mer, tremble et s'enfuit lorsqu'il est question de résister à la gloire du monde, et aux louanges des hommes. O le dangereux et surprenant ennemi! hélas, s'il est si redoutable aux plus grands saints, et s'ils craignent si fort une gloire solide que Dieu même leur a donnée, que peuvent donc trouver les faibles pécheurs dans l'exercice de ces charges, et dans la possession de ces dignités qu'ils n'ont desirées que par un mouvement d'orgueil, qu'ils n'ont obtenues que par un grand nombre de péchés, sinon les effets d'une double haine de Dieu, haine d'aversion et d'abomination : *Abominatio Domini est omnis arrogans.* C'est ainsi que Jésus-Christ nous apprend dans l'Evangile que ce qui paraît élevé et éclatant aux yeux des hommes trompés, paraît abominable aux yeux de Dieu: *Quod altum est hominibus, abominatio est apud Deum.* C'est cette aversion qui fait que Dieu regarde les orgueilleux de loin, *alta a longe cognoscit*, c'est à dire qu'il les méprise et leur refuse ses grâces. Haine d'inimitié qui fait qu'il prend les armes contre eux, et qu'il s'engage par des serments solennels qu'il les perdra et les confondra pour le temps et pour l'éternité : *Juravit Dominus in superbiam Jacob.*

Voyez donc, si après tout ce que nous venons de dire, nous n'avons pas sujet d'étouffer dans nos cœurs ces malheureux désirs de l'honneur mondain rempli de tant de vanité, de tant d'injustice, et de tant de dangers pour notre salut. Fuyons, mes frères, disait le savant et pieux évêque Guillaume de Paris, cette vaine gloire et ces louanges flatteuses des hommes comme un venin mortel, et comme des flèches empoisonnées. Fuyons cette vaine gloire comme celle qui nous enlève le mérite de nos vertus et la récompense de nos bonnes œuvres : *Fuge laudes pefraudatrices æternæ mercedis.* Fuyons-la comme un vent, qui pour être agréable ne laisse pas de renverser le chretien du plus haut faîte de la sainteté. O que ce zéphire flatteur est bien plus dangereux que les plus terribles tempêtes de l'adversité! c'est ce vent dont parle Job, lorsqu'il dit : *Quasi super ventum ponens me allisisti* (*Job*, XXX), lorsque je croyais être porté sur l'aile des vents,

vous m'auez brisé contre terre. C'est encore ce vent brûlant dont parle le prophète Amos, lequel dans un moment rouille et noircit les plus belles moissons, c'est à dire l'éclat des plus éminentes vertus : *Percussi vos in vento urente* (*Amos*, III).

Suivons donc l'avertissement que nous donne notre cher Maître dans l'évangile de ce jour, lorsqu'il nous dit qu'au lieu d'ambitionner les premiers rangs, et de chercher les premières places, nous devons prendre les dernières : *Recumbe in novissimo loco.* Humilions-nous, reconnaissons ce que nous sommes, descendons dans notre néant, et Dieu qui aime les humbles comme il déteste les orgueilleux, nous dira : *Ascende superius;* il nous prendra par la main, et nous conduira de vertu en vertu, et nous faisant faire un continuel progrès dans sa grâce, il nous élevera dans le séjour de sa gloire.

SERMON XXIII.

POUR LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Du culte intérieur.

Interrogavit eum unus ex eis Legis doctor, tentans eum. *Un pharisien qui était docteur de la loi, demanda à Jésus-Christ en le tentant : Notre maître, quel est le grand commandement de la loi ? Jésus lui dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit : C'est le plus grand commandement : et le second lui est semblable. Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes dépendent de ces deux commandements.* (*S. Matth.*, XXII).

Nous avons dans un autre sermon expliqué le sens de cette loi de la charité, et montré son équité et sa justice. Je veux faire voir aujourd'hui que ce n'est pas assez de vivre dans ces belles et saintes dispositions dont nous parlions en ce sermon, qui demandent qu'un chrétien soit résolu de conserver l'amour final et l'amour de préférence dont il doit aimer Dieu de tout son cœur, aux dépens de toutes choses, et dire généreusement avec S. Paul : *Qui nos separabit a charitate Christi?* mais il faut qu'il agisse par charité et que ne se contentant pas de demeurer dans la charité et dans l'amour, *manete in dilectione mea* (*Joannes*, XV, 9); il fasse en sorte que la charité soit un principe qui influe dans toutes ses actions, faisant suivant l'avertissement de l'apôtre, tout ce qu'il fait en charité et par un motif de charité *omnia vestra in charitate fiant* (II *Cor.*, XVI, 14). Il faut qu'à l'imitation de Jésus-Christ, qui est son modèle, et qui suivait en toutes choses la volonté toute sainte de son Père, *Quæ placita sunt ei, facio semper* (*Joan.*, VIII, 29), il regarde aussi en toutes ses actions le bon plaisir de Dieu, les voulant faire pour lui et parce qu'il le veut : *Ita pater quoniam sic fuit placitum ante te* (*Matth.*, XI, 26). Voilà ce que S. Paul appelle marcher, c'est à dire d'une manière digne de Dieu : *Ut ambuletis digne Deo* (I *Thess.*, II, 12.)

C'est de cet esprit intérieur de charité, qui fait la noblesse et la perfection de la vie d'un chrétien, que je désire vous entretenir maintenant; après que nous aurons demandé le secours du Saint-Esprit qui en est le principe, par l'intercession de la bienheureuse vierge. *Ave, Maria.*

Il n'est rien de si secret ni de si public que les grandes choses : elles portent tout leur jour avec elles, mais elles semblent aussi s'envelopper de leurs propres lumières ; elles se dérobent à nos connaissances par cela même qui les découvre. C'est ainsi que le soleil nous empêche de le regarder fixement, par les mêmes rayons qui le rendent visible à tout le monde. Que si nous montons des créatures jusqu'à Dieu, nous rencontrerons une majesté dont l'essence est si pleine, si étendue, si lumineuse, qu'elle fait jour dans tous les entendements qui ne le peuvent tout à fait ignorer, mais ils ne peuvent aussi porter leur vue jusque dans le sein de son adorable Divinité. Ce qui fait dire à saint Grégoire le Grand : *Sic latet in sua specie, ut tamen cognoscatur in sua operatione : Sic cognoscitur in sua operatione, ut tamen comprehendi non valeat in cognoscentis æstimatione* (*Moral. lib.* XVI, *c.* 5). Dieu est tellement caché dans soi-même qu'il se fait reconnaître dans ses œuvres ; mais ses œuvres le découvrent de telle sorte que les esprits qui en jugent n'en peuvent comprendre les ressorts et l'économie. Il en est à proportion de la sorte, de l'humanité de Jésus-Christ. Saint Paul en parle quelquefois comme d'un mystère et d'un sacrement caché dans le sein de la Divinité ; et, dans un autre endroit, il dit que c'est un miroir éclatant et un manifeste de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Comme la sainteté chrétienne est tracée sur le modèle d'un Dieu incarné, elle est aussi secrète et publique : elle est si cachée qu'elle ne permet pas à sa main gauche de savoir les libéralités de la main droite; elle est avec cela si publique qu'elle doit briller comme un soleil : *Sic luceat lux vestra coram hominibus* (*S. Matth.*, III, 16). Elle a encore ce rapport avec le soleil, avec Dieu, avec Jésus-Christ ; que ce qui est secret et caché, est le meilleur; sa noblesse et sa perfection est dans son intérieur.

C'est de cet intérieur que j'ai dessein de vous parler : et je dis que le culte que nous devons rendre à Dieu, doit être intérieur, et que notre service doit être un service spirituel et qui vienne du cœur. La première se prend de la part de notre Dieu qui le veut, qui l'exige de nous, et qui rejette le dehors s'il n'emprunte son mérite et sa vertu du dedans. Je prends la seconde, de l'intérêt de l'homme, qui ne peut s'enrichir des trésors de la grâce, ni augmenter son mérite pour la vie éternelle, que par le bon usage qu'il fait de cet esprit intérieur de la charité.

I. — Le Sauveur de nos âmes, voulant faire connaître à la Samaritaine la différence de la loi nouvelle, et son excellence sur l'ancienne, laquelle s'accommodant à l'esprit grossier et charnel de ce peuple qui en faisait profession, était toute dans les cérémonies et dans l'extérieur ; disait : *Mulier crede mihi quia venit hora* (*S. Joan.*, IV) : Femme croyez-moi, le temps est venu que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne ni en Jérusalem : mais l'heure doit venir, et la

voici venue, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; c'est là la véritable façon avec laquelle Dieu veut être adoré et servi : *Nam Pater tales quærit qui adorent eum ;* et en voici la raison : c'est que Dieu est Esprit, c'est pourquoi il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité : *Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.*

Pour donner à cette raison toute sa force, il faut supposer que Dieu ayant composé l'homme d'âme et de corps, il mérite d'être servi des deux parties qui constituent son être naturel. Comme tout l'homme est son ouvrage, tout l'homme aussi lui doit l'hommage. C'est pour cela que David disait que son cœur et sa chair s'étaient réjouis en Dieu : il entendait par son cœur la meilleure partie qui est en son âme : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* 2. Il faut encore supposer que Dieu voulant aussi faire connaître qu'il était également souverain du corps et de l'âme, il a exigé des tributs et spirituels et sensibles. Ainsi dans l'ancienne loi il a voulu être reconnu par des sacrifices matériels : et lors qu'il a abrégé ces cérémonies onéreuses de l'Ancien Testament, il n'a pas voulu ôter aux fidèles du Nouveau des marques visibles de la religion, ni les exemples de ce culte extérieur qui leur est nécessaire pour se maintenir entre eux dans l'unité d'un même corps.

Mais il faut surtout remarquer en troisième lieu avec saint Augustin (*lib.* XVIII, *Civit. Dei*, c. 5), que tout le culte extérieur n'est ordonné de Dieu que pour rendre et public et sensible le culte intérieur de l'âme ; jusque-là même que tous les sacrifices de l'ancienne loi n'étaient prescrits à ce peuple, que pour lui servir de signe et comme de sacrement du sacrifice invisible des cœurs qu'il devait offrir à Dieu : *Sacrificium ergo visibile invisibilis sacrificii sacramentum, id est sacrum signum est.*

C'est pourquoi les prophètes qui avaient étudié les sentiments de Dieu, et entre autres David pénitent, lui disent avec confiance : Seigneur, je vous eusse très-volontiers offert des victimes en expiation de mes fautes, mais je sais bien que de toutes les offrandes vous n'en avez point de plus agréable que le sacrifice d'un esprit affligé : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.* Un cœur contrit et humilié, est un sacrifice que votre bonté ne méprisera jamais : *Cor contritum et humiliatum non despicies* (*Psal.*, L, 19). Voyez-vous, dit saint Augustin, comment au même endroit que David dit que Dieu ne veut point de sacrifice, il assure que Dieu en désire : *Ubi Deum dixit nolle sacrificium, ibi eum ostendit velle sacrificium* (*Prov.*, XVI, 6, 2). Il ne veut point le sacrifice d'une bête immolée ; mais il demande le sacrifice d'un cœur brisé par l'effort de la pénitence : *Non vult sacrificium trucidati pecoris, vult sacrificium contriti cordis.*

Ces trois vérités supposées, je dis derechef avec Jésus-Christ : *Deus Spiritus est, et qui adorant eum, oportet in spiritu et veritate adorare ;* Dieu est Esprit, il faut que ceux qui l'adorent et le servent, l'adorent et le servent en esprit et en vérité. Dieu est Esprit, et un Esprit perçant qui pénètre dans le fond des cœurs, et devant qui, dit le Sage, toutes les voies des hommes sont clairement exposées : *Omnes viæ viri patent oculis ejus.* Dieu est un Esprit, mais qui pèse les autres esprits : *Spirituum ponderator est Dominus.* Pour lui rendre donc des services qui lui plaisent, il faut qu'il soient conformes à l'éminence et à la spiritualité de sa nature, et que le culte dont on l'honore soit spirituel et intérieur. Dieu est un Esprit qui a fait les âmes et les corps, mais les corps pour les âmes, et les âmes pour lui. Il faut donc surtout que les âmes lui rendent leur premier devoir. De plus, Dieu est un pur Esprit, et par conséquent tout ce qui est matériel n'est pas assez pur pour lui rendre un honneur raisonnable et proportionné, s'il n'est accompagné, annobli et animé par un esprit qui s'immole à sa gloire.

Qu'est-ce donc que prétendent ces chrétiens qui se contentent de rendre à Dieu un service apparent, qui consiste dans des cérémonies extérieures : fléchir les genoux devant ses autels, prier du bout des lèvres, assister de corps à la messe, et laisser son esprit et son cœur dans les intrigues et dans l'embarras de ses affaires ; donner l'aumône par respect humain, ou pour se délivrer de l'importunité des pauvres ; faire en un mot des actions de chrétien, mais qui ne sont point accompagnées ni animées de l'esprit du christianisme. Ils se trompent assurément, s'ils croient honorer Dieu par ce dehors, dans lequel ne se trouvent point les deux conditions que Jésus-Christ demande, qui sont esprit et vérité : *In spiritu et veritate oportet adorare.* Nous l'avons déjà dit avec saint Augustin, le culte sensible et corporel doit être un signe du culte invisible et spirituel. Lors donc que ce culte spirituel ne l'accompagne pas, c'est un signe trompeur qui ne peut être agréable à Dieu. Par exemple, cette humble posture de genoux doit être un signe d'un esprit abattu et anéanti à la vue de la majesté infinie de Dieu : cette prière vocale doit être une marque d'une âme qui, connaissant son indigence et sa pauvreté, s'adresse avec confiance à Dieu comme à la source de tous les biens. Si donc ce chrétien à genoux, et marmottant quelque prière, ne pense point à Dieu, mais se laisse volontairement emporter à mille évagations d'esprit, il est évident que dans ce culte religieux à l'extérieur, il n'y a que fausseté et qu'hypocrisie qui déshonore et offense Dieu.

Le Saint-Esprit, dans l'Ecclésiastique, dit que ce que Dieu demande de ceux qui le craignent, c'est-à-dire qui l'aiment et l'honorent, et font état de le servir, c'est l'esprit ; et que ce n'est qu'en vue de cet esprit appliqué à l'honorer et à le servir qu'il répand ses bénédictions : *Spiritus timentium Deum quæritur, et in respectu illius benedicetur.* Si donc cet honneur extérieur rendu à Dieu n'est pas accompagné de cet esprit, il attire les malédictions de Dieu plutôt que les bénédictions. La raison de ceci se prend de ce

que nous avons dit dès le commencement, qui est, qu'il y a cette différence entre Dieu et les hommes qui ont quelque caractère de grandeur qui demande de l'honneur, comme les rois et les magistrats : que ceux-ci ne voient pas le fond de nos âmes, et ne pénètrent pas dans le fond de notre cœur ; c'est pourquoi ils se peuvent et ils se doivent contenter des marques extérieures de nos respects et de nos soumissions ; mais Dieu qui est un Esprit à qui le fond de l'âme est découvert, veut être honoré, non pas comme les hommes, mais en Dieu dont la vue perce dans l'intérieur et découvre le cœur.

Dieu demandait bien que son peuple reconnût son souverain domaine par l'offrande des prémices de ses fruits ; mais il l'avertissait en même temps, afin que cette offrande extérieure lui plût, il fallait qu'il l'honorât par le sacrifice de sa propre substance et par ce qu'il y avait en lui de meilleur, qui était son esprit : *Honora Dominum de tua substantia; et de primitiis omnium frugum tuarum da ei* (*Prov.*, III, 4).

L'estime singulière que Dieu fait de l'esprit et du cœur de l'homme, nous fait assez connaître que c'est principalement cet esprit et ce cœur qu'il souhaite : nous avons une preuve de cette vérité dans le procédé de Dieu dès le commencement du monde. Le Sage, dans l'Ecclésiastique, après nous avoir décrit la création de nos premiers parents, et comment Dieu avait répandu sur eux, et pour le corps et pour l'âme, les trésors de ses bienfaits, dit que l'objet sur lequel s'arrêtèrent avec complaisance les yeux de cet aimable et libéral Créateur, ne fut pas leur front orné de majesté, leur visage doué d'une charmante beauté, mais ce fut leur cœur : *Posuit oculum super corda illorum* (*Eccli.*, XVII, 7), pour nous faire entendre que c'est ce cœur qu'il regarde comme la maîtresse pièce de l'homme qui lui doit appartenir ; que c'est ce cœur qu'il se réserve. En même temps qu'il donne à nos premiers parents l'empire sur toutes les créatures : *Dedit illi potestatem eorum quæ sunt super terram*, et qu'il remplit leurs âmes des lumières d'une science infuse, *Creavit illis scientiam spiritus, sensu implevit cor illorum*, il regarde leur cœur, *posuit oculum super corda illorum* (*Ibidem*), pour témoigner par ce regard particulier que ses desseins, ses prétentions sont sur ce cœur ; que c'est lui qu'il demande avant toutes choses et sur toutes choses : d'autant que c'est ce cœur seul qui peut l'honorer comme il mérite, et qui seul peut rendre agréables les autres offrandes.

Que les princes de la terre se contentent de voir à leurs pieds leurs sujets dans des postures respectueuses ; que leur vanité soit satisfaite des vaines adorations de leurs courtisans ; que leurs yeux soient charmés de la pompe des superbes habits dont se parent ceux de leur suite, pour rendre leur cour plus éclatante. Le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu qui se laisse éblouir par la montre et par l'apparence : *Posuit oculum super corda illorum.* Il demande des respects et des adorations de cœur, et non pas des compliments. Quand ce seraient des têtes couronnées qui seraient abattues devant ses autels, s'ils n'y sont avec un esprit plus soumis, un cœur plus pur et plus ardent, Dieu ne les considérera pas plus que les derniers de leur suite. Si un pauvre déchiré dans un coin d'église élève son esprit à Dieu avec plus d'amour que ces monarques, il sera infiniment plus agréable qu'eux. Pourquoi ? Le Saint-Esprit nous l'a dit : *Posuit oculum super corda eorum.* Dieu ne regarde ni dignité, ni sceptre, ni pourpre, ni offrande précieuse, mais il veut et recherche des cœurs et des esprits : *In spiritu et veritate oportet adorare.*

Saint Augustin expliquant ces paroles du Psalmiste, *In me sunt, Deus, vota tua, quæ reddam laudationes tibi* (*Ps.* LV) ; ô Dieu, j'ai dans moi-même et dans mon cœur ce que je vous dois présenter, c'est-à-dire un fond capable de fournir au sacrifice de louange et de bénédiction que je vous dois. Pensez-vous, dit ce saint Père, que Dieu exige de vous des offrandes étrangères, d'animaux immolés, de sang répandu, d'encens brûlé ? Point du tout, vous avez en vous ce qu'il désire ; il attend que vous lui présentiez votre cœur : *In te est quod voveas et reddas : de cordis arca profer laudis incensum ; de cellario bonæ conscientiæ profer sacrificium fidei.* Si vous manquez à cette principale obligation que vous avez de faire entrer votre cœur dans toutes les offrandes que vous lui faites et dans toutes vos bonnes œuvres, n'espérez pas qu'elles lui soient agréables . au contraire, il les renverra et les rejettera comme le sacrifice de Caïn.

Il y eut à la vérité plusieurs défectuosités dans l'oblation de ce méchant homme ; mais celle qui est la plus remarquable dans l'Ecriture, est celle qui est exprimée par ces paroles : *Nonne, si recte offeras, non bene autem dividas, peccasti* (*Genes.*, IV, 7) ? Vous vous fâchez, impie, lui dit Dieu, de ce que je n'ai pas reçu avec agrément vos sacrifices, comme ceux de votre frère Abel. Je ne vous reproche point vos délais à me rendre cet hommage et ce tribut du bien que vous avez reçu de moi ; je ne me plains point de votre avarice, en ce que vous m'avez offert seulement des fruits de la terre, et non pas les premiers de vos troupeaux. Mais quand vos offrandes seraient légitimes, si vous n'en faites pas le partage comme vous devez, ne voyez-vous pas que vous péchez : *Non bene autem dividas, peccasti ?* Quel est ce mauvais partage, demande saint Augustin ? quelle est cette division ? *Quia hoc ipso male dividebat, dans Deo aliquid suum, sibi autem seipsum.* Caïn partageait mal, parce qu'il donnait à Dieu quelque chose du sien, mais il réservait soi-même à soi-même : son esprit n'accompagnait pas son offrande, son intérieur n'aimait pas l'action extérieure de religion qu'il faisait.

Voilà le défaut ordinaire de nos demi-chrétiens. Ils s'imaginent qu'ils ont hautement glorifié Dieu et satisfait aux devoirs de la religion, en venant les dimanches et les fêtes se présenter devant les autels, en récitant

quelques prières, en donnant quelque argent pour dire des messes ; et cependant ils donnent leurs pensées à la vanité, à la sensualité, à l'avarice, à leur amour-propre, *dans Deo aliquid suum, sibi autem seipsum.* Ce n'est pas que je blâme ni ces prières récitées, ni ces messes entendues, ni ces aumônes, ni ces assiduités dans tous ces exercices extérieurs de piété : cela est très-bon, mais je dis que si tout cela est dépourvu de l'esprit intérieur et du désir de plaire à Dieu, il est évident que vous donnez l'apparence et la mine à la vertu, et que vous vous réservez le cœur pour satisfaire au monde et à vos propres passions ; et par conséquent Dieu vous peut dire ce qu'il disait à Caïn : *Nonne si recte offeras, male autem dividas, peccasti?*

Je dis bien plus : quand non-seulement vous traiteriez favorablement les pauvres, mais que même vous feriez de votre maison un hôpital, quand vous emploieriez tous vos revenus à bâtir des églises, quand vous chargeriez de vos offrandes tous les autels d'une ville, quand vous ajouteriez à ces libéralités les pénitences et les austérités des anachorètes les plus sévères ; si l'esprit n'agit, si le cœur n'accompagne tout cela, je vous dirai de la part de Dieu ce qu'il disait aux Israélites par Isaïe : *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? dicit Dominus, etc. Quis quæsivit hæc de manibus vestris?* Pourquoi m'offrez-vous tant de victimes? Qui a exigé de vous toutes ces vaines offrandes ? Remarquez, dit saint Basile sur ce passage, que Dieu, par ce prophète, ne blâme pas absolument les sacrifices, mais les sacrifices offerts par des mains impures et avec un cœur attaché aux vices. Je dis pareillement à ces fidèles en apparence, que les actions qu'ils font sont capables d'être bonnes, mais qu'étant faites sans élévation d'esprit, sans dévotion de cœur, sans désir sincère de plaire à Dieu, elles sont vides de ce qui les peut rendre agréables. C'est pourquoi je conclus avec saint Paul, *Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem :* je vous prie donc et je vous conjure par la miséricorde de Dieu, que, dans le service que vous devez lui rendre, vous joigniez le culte intérieur de votre âme au culte extérieur et sensible ; et puisque vous servez un Dieu vivant, faites en sorte que votre hostie soit vivante, sainte et agréable à ses yeux. N'agissez point par coutume, par habitude, par boutade, mais par raison ; que ce ne soit pas par cérémonie et en apparence, mais du fond de l'âme et par le mouvement de votre esprit, poussé et animé de l'Esprit de Dieu : *Tales quærit qui adorent eum in spiritu et veritate.* Comme Dieu le veut, le demande et le mérite : c'est aussi notre intérêt et notre propre avantage, puisque toute l'excellence de nos bonnes œuvres ne procède que de l'intérieur et du cœur. C'est ma seconde considération.

II. — Pour établir ma seconde vérité, il suffirait de dire que c'est une suite nécessaire de la première, puisqu'il est certain que si nos œuvres ne peuvent pas être agréables à Dieu, si elles ne sont faites avec cet esprit intérieur, il est aussi évident qu'elles nous seront inutiles pour l'accroissement de la grâce, et pour mériter la vie éternelle.

Cette seconde vérité est fondée sur ce principe de théologie, que l'action extérieure n'a de bonté ou de malice qui mérite récompense ou châtiment, qu'autant qu'elle en emprunte de la volonté. Et la raison en est, parce que, comme la liberté est essentiellement dans la volonté, aussi toute la vertu, toute la sainteté et tout le mérite prend sa naissance de là, et réside dans cette faculté de l'âme. Si donc les actions extérieures sont bonnes, saintes et méritoires, elles n'obtiennent ce nom que par rapport, par ordre et avec dépendance du principe qui leur communique ce lustre et cet éclat. Comme dans l'ordre de la nature nous n'avons pas de peine à nous persuader que la perfection de l'homme ne consiste pas dans son corps, mais dans son âme, et que le corps n'a d'excellence, de beauté, de force et de mouvement que par la vertu et la vigueur de la forme qui l'annoblit et qui l'anime ; de même dans l'ordre de la grâce, nous devons tenir comme une maxime incontestable que la perfection surnaturelle de l'homme est toute ramassée dans son âme, et si le corps agit par son ordre, s'il l'aide aux fonctions de la vertu qui paraissent au dehors, toutes ces opérations reçoivent leur prix et leur valeur de l'âme qui les vivifie et les perfectionne par les saintes intentions de son cœur, sans lesquelles ce serait un corps mort, sans esprit et sans vie.

C'est ce qui a obligé saint Paul de nous faire connaître en divers endroits de ses lettres, mais surtout en celle qu'il écrit aux chrétiens d'Ephèse, la différence qu'il y a entre l'homme intérieur et l'homme extérieur ; et que c'est dans l'homme intérieur que réside le principe de la vertu qui anime l'homme extérieur. C'est là, c'est-à-dire dans le fond du cœur, dit-il, que Jésus-Christ habite par la foi ; c'est dans le cœur que nous sommes fondés et enracinés dans la charité : et comme c'est de la racine que provient toute la vertu de l'arbre, c'est aussi de cette divine charité, épanchée dans nos cœurs, que sort et découle tout le bien qui se peut rencontrer dans les opérations de l'homme extérieur. Je fléchis, dit-il, les genoux, devant le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le principe et le chef de cette grande famille qui est dans le ciel et sur la terre, afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie, dans l'homme intérieur, par son Saint-Esprit ; qu'il fasse que Jésus-Christ habite dans vos cœurs, et qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre ; et le reste.

C'est pour cette même raison que saint Pierre reconnaît en nous, outre l'homme du dehors qui paraît à nos yeux, un homme qu'il appelle l'homme de cœur. Vous avez, dit-il, au-dedans de vous un homme intérieur qui consiste dans l'incorruptibilité d'un

esprit tranquille et modéré qui règle ses passions, un esprit qui est riche devant Dieu. *Qui est absconditus cordis homo, in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus : qui est in conspectu Dei locuples.*

Remarquez, dit saint Ambroise, expliquant ces paroles, en quoi consiste l'excellence de l'homme. Il y a cette différence entre lui et les autres créatures sensibles, que celles-ci ont toute leur perfection au dehors; c'est pour cela que Dieu leur donna son approbation dès lors qu'elles furent produites : *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona*; mais de l'homme il ne dit rien après l'avoir produit, quoiqu'il fût le plus noble ouvrage de ses mains. En voici la raison, dit ce saint Père : *Aliorum gratia foris et in nativitate : hominis intus est et in corde, non in forensi pelle; sed in interiori homine*; toute la grâce et la beauté des autres choses paraît d'abord au dehors et dès leur naissance, mais la perfection de l'homme est au dedans et dans son cœur. Il ne faut pas l'examiner sur la peau, c'est-à-dire par l'apparence, mais il faut le sonder jusqu'au fond du cœur. Prenez garde encore, ajoute ce même docteur, qu'il n'y a que cet homme intérieur que saint Pierre appelle l'homme caché du cœur : *Absconditus cordis homo*, qui puisse, comme parle cet apôtre, paraître riche aux yeux de Dieu : *Qui est in conspectu Dei locuples.* Vous avez donc beau charger un homme de couronnes et de sceptres et l'environner de toutes les richesses du monde, quand bien même vous lui donneriez toutes les vertus morales et politiques; quand vous admireriez en lui toutes les austérités imaginables; quand il serait un homme d'aumônes et de prières, s'il n'est un homme intérieur, c'est-à-dire s'il n'agit par le principe de plaire à Dieu au fond de son âme, il ne sera jamais riche aux yeux de Dieu. *Solum illum Deum divitem novit qui sit dives æternitati, qui non opum sed virtutum fructus recondit.* Dieu reconnaissant celui-là seul pour riche, qui est riche pour l'éternité, et qui ramasse le fruit de ses vertus plutôt que de ses richesses.

Puis donc que dans le sentiment de saint Pierre et de saint Paul la vertu réside principalement dans l'intérieur comme dans la source : puisqu'elle consiste dans l'innocence et l'incorruptibilité de l'esprit; puisque cet homme secret du cœur, qui est riche aux yeux de Dieu, est le principe du mérite; agréez que je vous dise ce que disait saint Paul à son disciple Timothée : *Exerce teipsum ad pietatem; nam corporalis exercitatio ad modicum utilis est, pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ qun nunc est et futuræ.* Exercez-vous, adonnez-vous à la vraie et sincère piété qui regarde le culte intérieur que vous devez à Dieu, qui consiste dans la pratique de l'amour de Dieu, et de la charité du prochain : car toutes les autres actions purement corporelles, pour vertueuses qu'elles paraissent, sont fort peu utiles; mais la solide piété est utile à toutes choses. Saint Thomas réfléchissant sur ce passage, dit que saint Paul veut instruire son disciple Timothée, et toute l'Eglise en sa personne, de l'estime que nous devons faire des vertus. Il met d'un côté la piété, c'est-à-dire le culte intérieur que nous devons à Dieu, et la charité cordiale que nous devons avoir pour le prochain, et de l'autre il met l'abstinence et les autres actions vertueuses qui tiennent plus du corps que de l'esprit. Faisant donc comparaison de ces vertus intérieures et extérieures, il nous avertit sérieusement de donner notre soin principal à celle-là : *Exerce teipsum ad pietatem, pietas enim ad omnia utilis est.* Ce n'est pas que les autres, qu'il nomme exercice du corps ne soient utiles : elles sont même bien souvent nécessaires. Qui doute que les chrétiens délicats et indévots ne se damnent souvent faute de mortification, d'austérités, de prières et d'aumônes qui serviraient à arrêter les désordres de leur vie? Mais ce règlement intérieur, cette manière d'agir avec un esprit de plaire à Dieu dans l'exercice des aumônes, de la prière et de toutes les actions chrétiennes : est cette piété qui est utile à toutes choses, et qui a les assurances de la vie, de la grâce et de la gloire : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* Elle en a la promesse, parce qu'elle en est le mérite et la source, et les autres vertus n'en sont que les aides et les moyens. Celle-là est comme la santé, les autres, les médecines et les remèdes : celle-là est comme l'esprit de la religion, et les autres en sont comme le corps. Elle est comme le trésor, et les autres comme les clés qui l'ouvrent, elle est comme le fruit, et les autres comme les feuilles.

Il est vrai qu'en ceci il faut tenir le milieu, c'est-à-dire qu'il ne faut pas mépriser ces actions extérieures, comme font ces hérétiques qui, dans leur prétendue réforme, ont retranché les abstinences et les jeûnes de l'Eglise, et qui se moquent des austérités et des macérations du corps. Il ne faut pas aussi mettre tout dans l'extérieur, comme faisaient les pharisiens. Mais comme l'homme n'est pas le corps seul, mais un composé parfait de ces deux parties : ainsi l'âme solidement chrétienne ne se contente pas d'un culte purement intérieur, comme faisaient ces hérétiques illuminés, qui ne connaissaient point d'autre service de Dieu, que leurs longues oraisons et leurs contemplations chimériques; mais elle joint l'action à l'oraison, et elle produit au dehors le culte intérieur par l'exercice des bonnes œuvres extérieures.

Vous donc, dit saint Jean, qui faites profession de vertu, non-seulement par les obligations générales du christianisme, mais encore par les attraits particuliers du saint Esprit, qui vous sollicite à une vie si excellente et si avantageuse : *Videte vosmetipsos, ne perdatis quæ operati estis, sed ut mercedem plenam accipiatis* (II *Joan.*, I, 8). Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vous ne perdiez le fruit de vos bonnes œuvres; mais travaillez de telle sorte que vous receviez une récompense pleine. *Videte vosmetipsos*, faites réflexion sur vous, voyez en quelle disposition est votre cœur, où il vise, qu'est-ce

qu'il prétend, qu'est-ce qu'il recherche. *Ne attendas quid homo faciat, sed quid cum facit aspiciat* : Ne considérez pas tant, dit saint Augustin, ce que fait un homme, mais voyez ce qu'il regarde et ce qu'il prétend lorsqu'il agit. *Videte vosmetipsos;* si vous ne veillez soigneusement sur ce point, il y a grand danger que la vanité ne se glisse dans vos actions, et qu'elle ne consume, comme disent les Pères, tout le suc de la grâce et toute la vigueur de vos œuvres. *Videte vosmetipsos*, soyez attentifs aux motifs qui vous font agir; autrement l'intérêt, la coutume, le respect humain, étant le principe de vos œuvres, les priveront du mérite qu'elles auraient si vous les faisiez pour Dieu. En un mot, il y a grand danger qu'en agissant aux yeux des hommes vous ne vous relâchiez pour ce qui est du du dedans et du fonds de la vertu, et qu'une vaine approbation du monde ne serve peu à peu d'un manteau pour couvrir vos vices et vos défauts, et ne facilite un libertinage secret par une dévotion apparente. *Videte vosmetipsos.*

O Dieu, chrétienne compagnie, qu'une vertu sincère et cordiale est une chose rare! et que, dans ce grand jour qui fera la manifestation des cœurs et qui portera le flambeau dans tous les replis les plus secrets des consciences, il se trouvera peu d'âmes vraiment dévotes et saintes! Je tremble lorsque j'entends le grand Apôtre, lequel dit que son cœur ne lui reproche rien, mais que pour cela il ne se croyait pas juste. Hé Dieu! que doivent dire et penser des âmes communes qui commettent tant d'infidélités tous les jours, et qui sont si peu éclairées pour juger de leur intérieur? Ne jugez pas avant le temps, dit saint Paul; attendez que le Seigneur vienne, qui éclairera le secret des ténèbres et les desseins les plus cachés des cœurs. Alors Dieu prononcera une sentence d'approbation qui réformera bien le jugement que nous aurons fait des autres et quelquefois de nous-mêmes.

En quel état se trouvera une âme hypocrite au jour du jugement, lorsque Dieu découvrira ses fourbes secrètes? Il la produira à la face de l'univers toute telle qu'elle était devant ses yeux, vide de mérites, tandis que le monde trompé lui donnait la qualité de vertueuse et de dévote. Cette apparence de sainteté sera dissipée par les éclairs qui sortiront des yeux du Dieu vivant, comme la vaine illusion du songe d'un homme qui s'éveille, dit Job : *Velut somnium avolans non invenietur : transiet sicut visio nocturna* (*Job*, XX). Pensait-elle, par toutes ces cérémonies extérieures où elle renfermait toute sa dévotion, tromper le Dieu qui sonde les cœurs et qui pèse les esprits, comme elle en faisait accroire aux hommes? Si elle vient à être damnée après avoir fait le personnage de saint déguisée, que dira-t-elle? que dira le monde? que dira le ciel? que dira l'enfer? que dira-t-elle après avoir été si souvent devant les autels avec une modestie seulement de mine et de surface, de se voir ensuite reléguée dans un coin d'abîme? Que dira le monde qui connaîtra que toute sa vertu n'était qu'un fantôme? Que dira le paradis d'une âme qui, après avoir vécu en apparence comme les saints, sera enfin traitée comme les réprouvés? Que dira l'enfer et ses démons de voir entre leurs mains une personne qui logeait Dieu si souvent dans son cœur, mais qui, à la façon des Philistins, plaçait l'arche avec Dagon, c'est-à-dire logeait Jésus-Christ avec ses vices et ses passions secrètes.

Deux sortes de personnes doivent profiter de ce sermon. 1. Les mauvais chrétiens qui vivent presque toujours hors de la grâce de Dieu et croupissent dans le péché mortel. 2. Les lâches chrétiens qui ont la grâce mais qui ne la font pas valoir. Les premiers sont bien éloignés de cette vie intérieure qui fait, comme nous venons de voir, toute l'essence du véritable culte de Dieu, et tout le fonds du mérite et des légitimes espérances que doivent concevoir les fidèles pour l'autre vie. Ces grands pécheurs ne savent ce que c'est qu'intérieur, ils n'en ont point : ils sont imitateurs du premier des réprouvés qui est Caïn, lequel ne parlait que de sortir au dehors : *Egrediamur foras* (*Gen.*, IV, 8). Ce sont des gens de dehors, tout épanchés sur l'extérieur, et qui, n'ayant point d'autre guide pour la conduite de leur vie que celle de leurs sens, ne sont point capables d'entrer au dedans d'eux-mêmes ou de s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Comme ils sont toujours dans le péché et possédés par l'amour déréglé des créatures, ils ne sont pas capables de cette vie intérieure, puisqu'ils n'en ont pas le principe, qui est la divine charité. Je ne veux rien dire à cette sorte de chrétiens, sinon qu'ils ont reçu une âme en vain; comme parle David : *In vanum accepit animam suam :* puis que ne l'ayant reçue de Dieu que pour le glorifier, ils le déshonorent et l'offensent presque en toutes choses.

Quelques belles qualités naturelles qu'ils puissent posséder, et quoiqu'ils aient encore la foi et qu'ils professent le christianisme, nous devons dire d'eux ce que Jérémie disait des idoles des païens : *Mendax est conflatio eorum* (*Jerem.*, LI, 17), que toutes ces belles apparences sont trompeuses et que tout cet extérieur si éclatant n'est qu'un mensonge. En voici la raison, dit ce prophète : *Nec est spiritus in eis*, c'est que tout cela est destitué et privé de l'esprit intérieur, qui est l'esprit de charité, qui rapporte tout à la gloire du souverain créateur. J'ajoute encore, avec le même prophète, que quelques grands emplois que puissent avoir les mauvais chrétiens, tous leurs ouvrages sont remplis de vanité : *Vana sunt opera eorum*, puisqu'il est certain, dit saint Augustin, que l'homme, et surtout l'homme chrétien, vit inutilement, quelque empressé qu'il puisse être au dehors, si, par un esprit intérieur, il n'élève ses actions par le mouvement de la grâce, afin d'acquérir le mérite qui est nécessaire pour vivre éternellement : *Inutiliter in hoc tempore vivitur, nisi ad comparandum meritum qua in æternum vivatur.*

Pour ces lâches chrétiens qui, ayant la charité, ont un principe intérieur par lequel

ils pourraient continuellement augmenter en grâce et croître en mérite, et qui cependant, par un défaut de cette vie intérieure, perdent le fruit de leurs bonnes œuvres, agissant par coutume et sans réflexion, je les conjure de rentrer en eux-mêmes, où ils trouveront le royaume de Dieu : *Regnum Dei intra vos est*, c'est-à-dire cette divine charité qu'ils retiennent en injustice, ne s'en servant pas comme il faut pour sanctifier tout ce qu'ils font. Cette divine grâce est ce riche talent que Dieu nous donne pour entrer en commerce avec lui : *Negotiamini donec venio* (*S. Luc.*, XIX, 13). Après que nous l'avons reçue, il veut que, par les actes réitérés de cet amour et par l'exercice des vertus que cette charité met en pratique, nous multipliions ce talent et que nous augmentions ces richesses spirituelles. Une âme fervente, appliquée à cette vie intérieure, gagne plus en un jour que les âmes lâches pendant des années entières. N'est-ce pas par l'application continuelle de cet esprit intérieur que la glorieuse Vierge a acquis des trésors inconcevables de grâces, en faisant un bon usage de tout et coopérant fidèlement à tous les mouvements du Saint-Esprit? *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu vero supergressa es universas* (*Prov.*, XXXI, 29). Imitons cette sainte mère de Dieu, laissons, autant qu'il est possible, le dehors pour vaquer à notre intérieur; faisons valoir la grâce par une droite et sincère intention de plaire à Dieu en toutes choses, afin que nos jours soient des jours remplis : *Dies pleni invenietur in eis* (*Psal.* LXXII, 10), remplis de grâce en cette vie, qui nous acquerra la gloire dans l'autre.

OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

LE CORPS DU PECHE DETRUIT PAR LE CORPS DE JESUS-CHRIST.

SERMON PREMIER.

Le corps du péché en général détruit.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde. (*S. Jean*, I).

Pour peu qu'un chrétien soit instruit dans les mystères de sa religion, il conçoit facilement ce que saint Jean nous enseigne dans sa première Epître (I *S. Joan.*, III), que Jésus-Christ a paru sur la terre pour dissiper les ouvrages du diable, c'est-à-dire les péchés du monde : *In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli.* Dans le sentiment de la plus commune et de la plus saine théologie, qui enseigne, avec saint Thomas, après saint Augustin, que sans le péché le Verbe ne se fût point incarné, *Si homo non periisset, Filius Dei non venisset*, il est certain que Jésus-Christ est principalement venu pour ôter les péchés du monde. S'il a deux yeux, c'est pour pleurer nos offenses; s'il a un cœur, c'est pour soupirer pour nos fautes; s'il a du sang, c'est pour expier les taches de nos crimes; en un mot, pour parler avec saint Paul, s'il a un cops passible et mortel, c'est afin que dans cette chair innocente il condamne et détruise le péché, *Damnavit peccatum in carne* (*Rom.*, VIII, 3).

Il y a néanmoins quelque difficulté à concevoir comment Jésus-Christ se trouve encore sur la terre dans l'auguste sacrement de l'autel pour détruire le péché. Voici deux raisons d'en douter : premièrement, ce sacrement n'est pas du nombre de ceux que la théologie appelle sacrements des morts, qui sont principalement institués pour ôter le péché, comme sont le baptême et la pénitence. 2° Ce sacrement est institué en forme de nourriture; or la nourriture présuppose que l'homme soit vivant, et par conséquent que le péché, qui est la mort de l'âme, soit déjà détruit.

Cela n'empêche pas néanmoins que nous ne puissions dire, après les saints conciles et l'autorité de tous les Pères, que ce sacrement détruit le péché. Il détruit premièrement le péché véniel, *ex opere operato*, comme parle l'école, par l'infusion de la grâce sacramentale, pourvu que celui qui communie n'y ait point d'attache actuelle. 2° Il efface même les péchés mortels, lorsque, par un oubli innocent ou par une ignorance invincible, on ne s'en est pas reconnu coupable avant que de le recevoir. Mais ce n'est point de cette manière que je prétends prouver pendant cette octave que le sacrement de l'autel détruit le péché; je prends cette destruction dans le sens que le saint concile de Trente appelle ce mystère un antidote merveilleux, qui nous délivre des péchés véniels et qui nous préserve des mortels : *Liberat nos a venialibus, præservat a mortalibus* (*Concil. Trid.*, *sess.* XIII, *c.* 2).

Pour faire voir donc que le corps de Jésus-Christ, dans ce sacrement, détruit le corps du péché, je montrerai que Jésus-Christ applique la vertu de sa grâce et la force des exemples de toutes les vertus qu'il pratique dans ce mystère, pour nous affranchir, si nous voulons, de tous les vices capitaux : *Ut destruatur corpus peccati, et ultra non serviamus peccato* (*Rom.*, VI, 6).

Voilà mon dessein, que j'emprunte de Tertullien, au traité de la résurrection. Ce savant auteur nous représente la table eucharistique comme un champ de bataille où les vertus de Jésus-Christ combattent tous nos vices : *O mensa admiranda! quæ adversus hostes arma præbet; quæ adversus superbiam, humilitatem; adversus invidiam, charitatem; adversus avaritiam, eleemosynam; adversus libidinem, castitatem; adversus omnia vitia, virtutes administrat!* O Dieu! que la table où l'on reçoit ce sacrement est admirable! C'est là où nous voyons que l'humilité de Jésus-Christ veut détruire notre orgueil, sa charité y combat notre envie, sa chasteté notre impureté, sa libéralité notre avarice, en un mot, ses vertus y triomphent de tous nos vices.

Puis donc que Jésus-Christ dans ce mys-

tère veut élever dans nos cœurs, sur les ruines de tous les vices, l'étendard victorieux de la sainteté chrétienne, l'Eglise n'a-t-elle pas sujet de dire à tous ceux qui s'approchent de ce sacrement : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi?* Cet Agneau de Dieu résiste à la fureur des lions, à la cruauté des tigres, à la rage des loups, et à la violence de toutes ces bêtes féroces, qui sont les symboles de nos vices : il les dompte, il les terrasse, il en triomphe. Nous verrons ces combats et ces victoires dans les sermons de cette octave; mais afin que je puisse vous les représenter, et que vous soyez des spectateurs tels que Jésus-Christ souhaite, nous avons besoin du secours du Saint-Esprit, que nous obtiendrons par l'intercession de celle qui, donnant au Fils de Dieu sa chair, lui a fourni en même temps des armes pour remporter toutes ces victoires. Saluons-la donc avec l'Ange, en lui disant : *Ave, Maria.*

Si autrefois, du temps de Josué, l'arche du Seigneur, portée par les prêtres, parmi le bruit des tambours et le son des trompettes, renversa les murailles de Jéricho, n'avons-nous pas bien plus de sujet d'espérer que la véritable arche de Dieu, dont la première n'était que la figure, je veux dire le précieux corps de Jésus-Christ, dans l'auguste sacrement, porté par les prêtres pendant cette octave avec tant de solennité, produira le même effet sur les murs de la maudite Babylone, la cité du démon, opposée à la cité de Dieu; et que, tandis qu'à la vue de cette arche les prédicateurs dans les églises feront retentir le son de leurs trompettes évangéliques, le Seigneur des vertus triomphera de tous les vices? Si bien que, nous réjouissant de sa victoire, nous pourrons dire avec l'Eglise : *Ecce Agnus Dei*, etc.

Nous parcourons, dans les sermons de cette octave, les vices capitaux, qui sont les membres de ce corps monstrueux que Jésus-Christ doit vaincre et dont il doit triompher; mais aujourd'hui nous prendrons le péché en général, et nous ferons voir que Jésus-Christ, dans ce sacrement, le détruit en deux manières, qui feront les deux points de ce sermon. 1° Dans ses principes, qui sont la nature corrompue et la mauvaise habitude; 2° en tant qu'il fortifie les puissances de l'âme qui doivent y résister. Expliquons ceci.

I. — Il y a deux choses en nous qui nous portent au péché, la nature corrompue, et l'habitude vicieuse : *Duo sunt quæ ad peccandum nos sollicitant, natura et habitus,* dit saint Augustin (*L.* LXXXIII *Quæst., qu.* 66). La nature corrompue est un effet du péché originel, l'habitude vicieuse est un effet du péché actuel; nous contractons l'une en naissant dans le crime, nous acquérons l'autre en vivant dans le péché. Toutes deux ensemble fortifient la convoitise et établissent sa tyrannie, dit saint Augustin : *Quæ duo conjuncta faciunt robustissimam concupiscentiam.*

Voilà l'état funeste et déplorable de la plus grande partie des chrétiens. Or, je dis que c'est pour remédier à ce malheur que Jésus-Christ, dans cet auguste sacrement, veut appliquer sa vertu et sa grâce; il veut diminuer en nous les inclinations de la nature corrompue, c'est la première vérité; il veut rompre les forces de nos mauvaises habitudes, c'est la seconde. Je prouve la première vérité par l'autorité des Pères, par les lumières de la théologie, et enfin par l'expérience.

C'est le sentiment des docteurs de l'Eglise que la vertu de ce sacrement, reçu comme il faut, n'opère pas seulement sur l'âme du fidèle, mais aussi sur le corps, modérant cette inclination que l'appétit sensitif a pour des actes contraires à la raison et à la grâce. Saint Cyprien, ou cet ancien auteur du traité de la Cène du Seigneur, dit sur ce sujet que Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous laver dans son sang par le moyen du baptême, mais que, par un excès de sa bonté, il a voulu nous donner ce même sang à boire, *Christus pincerna hoc porrexit poculum* (*De cœna Domini*), afin que, comme une salutaire médecine, se mêlant avec notre sang, qui est un sang corrompu, il le purifiât, et que, pénétrant dans notre intérieur, il y guérît toutes les maladies que le péché y a causées. *Ut talis medicamenti penetrans virtus quidquid intus esset morbi effugaret sanaretque* (*Ibid.*).

Saint Grégoire de Nysse ajoute, que comme l'âme du fidèle doit être unie à Jésus-Christ par la foi, il faut aussi que son corps soit uni au corps du Sauveur par une autre manière. En voici la raison, dit ce saint docteur : comme le morceau funeste d'Adam a porté le venin et le poison dans notre corps, il faut aussi que le morceau sacré de Jésus-Christ porte le remède et l'antidote dans cette même chair : *Sicut exitiale, ita etiam salutare medicamentum admitti intra viscera hominis oportet* (*S. Gregor. Nyss. orat. Catech. c.* 7). Or cela, dit-il, ne se peut faire qu'en mangeant et en buvant, d'autant que c'est par cette seule voie que nous portons la vertu du remède jusqu'au fond de nos entrailles : *Sed fieri non potest ut sit aliquid intra corpus, nisi per esum et potionem misceatur visceribus* (*Ibid.*). C'est pourquoi notre salutaire médecin voulant mêler sa chair avec celle de ses fidèles, il la leur donne à manger, disant : Prenez, mangez. *Ideo se per carnem ingerit omnibus credentibus.*

Pour bien prendre la pensée de ce saint Père, remarquez, je vous prie, qu'en qualité d'enfants d'Adam, nous avons tous une chair si corrompue, et sujette à tant d'infirmités, que nous pouvons dire avec saint Paul, qu'il ne se trouve aucun bien, ni aucune santé en nous, c'est-à-dire en ce qui est proprement de nous à nous, qui est notre partie inférieure et charnelle : *Scio quod non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum* (*Rom.*, VII). De plus, comme dans notre être physique nous sommes presque tous sujets à certaines maladies particulières, aussi dans notre être moral nous avons tous certains vices prédominants, selon la différence de notre tempérament et la constitution de nos humeurs : c'est ce que saint Pierre appelle les convoitises qui nous sont propres : *Juxta proprias*

concupiscentias ambulantes (II. *S. Petr.* III, 3). Or Jésus-Christ, dit saint Grégoire de Nysse, veut dans ce sacrement appliquer la vertu de son corps pour corriger les mauvaises qualités de notre corps : c'est pourquoi ce Père nomme l'Eucharistie une médecine salutaire, qui corrige les mauvaises dispositions de notre chair : *Salutare medicamentum pravas nostri corporis affectiones corrigens* (*S. Greg. Nyss., orat. Catech. c.* 37).

Bénissons, mes frères, dit saint Ambroise, et aimons l'invention amoureuse de notre divin Réparateur, qui, voyant qu'une chair infectée par le péché tuait notre esprit, a voulu faire de sa chair adorable l'antidote de ce poison : *Antidotum facta est caro, quæ erat venenum peccati* (*Psal.* XXXVII). C'est de ce saint Docteur que le concile de Trente a pris ces belles paroles qu'il dit de ce Sacrement: *Antidotum contra naturæ nostræ venenum* (*Concil. Trid. sess.* XIII, *c.* 2).

Les docteurs scolastiques enseignent que cette guérison de notre nature malade, et cette diminution de notre convoitise se fait principalement en deux manières. 1° Indirectement, d'autant que le principal effet du Sacrement est d'augmenter la grâce, et fortifier la charité. Or, suivant la pensée de saint Augustin, l'accroissement de la grâce étant une diminution de la convoitise, *Augmentum charitatis est diminutio cupiditatis :* il s'ensuit que ce mystère fortifiant la charité, affaiblit indirectement, et par un contre-coup, cette loi des membres, dont saint Paul se plaint : c'est ainsi que parle saint Cyrille : *Sedat in nobis sævientem membrorum legem* (*S. Cyrill., l.* III, *in Joan.*) Ce sacrement agit encore directement sur le tempérament de notre corps, afin de le rendre tel qu'il faut pour opérer suivant les lumières de la raison et le mouvement de la grâce.

Saint Ambroise expliquant ces paroles de Jérémie, *in umbra tua vivemus in gentibus Jerem., Thren.* IV). Nous vivrons de la vie de votre grâce parmi les infidèles, qui mourront par le péché; mais ce sera à la faveur de votre ombre. Quelle est cette ombre, demande ce Père ? C'est, dit-il, la chair de Jésus-Christ, laquelle est l'ombre de la divinité: Or comme nous nous mettons à l'ombre pour éviter l'excès de la chaleur, aussi Jésus-Christ veut que nous nous servions de cette ombre salutaire, c'est-à-dire de sa chair, pour rafraîchir l'ardeur de nos convoitises : *Umbra tua caro fuit quæ nostrarum æstus refrigeravit cupiditatum, quæ restinxit ignes libidinum, quæ avaritiæ diversarumque passionum incendia temperavit.* C'est encore à cette sainte Table que Jésus-Christ a préparé pour ses élus cette pluie favorable de son sang, que David appelle une pluie volontaire, c'est-à-dire amoureuse, laquelle provient de sa pure miséricorde. Pourquoi cette pluie, sinon pour éteindre ou du moins pour rafraîchir le brasier de notre convoitise : *Pluviam voluntariam segregabis hæreditati tuæ, et infirmata est, tu vero perfecisti eam* (*Psalm.* LXVII).

Cette première vérité prouvée, comme vous voyez, par le sentiment des Pères, et par les lumières de la théologie, se rend sensible par l'expérience. Voyez cet homme, dit saint Augustin, qui était hier, c'est-à-dire, il n'y a pas longtemps, un homme de festins et de bonne chère, et qui est maintenant un illustre exemple de tempérance et de sobriété : *Vides hominem heri voraginem ebrietatis, hodie ornamentum sobrietatis* (*S. August. in psalm.* LXXXVIII). Voyez celui qui était un abandonné à toute sorte d'impuretés, qui vit maintenant dans une chasteté angélique : celui qui était tellement idolâtre d'une misérable créature, qu'il n'avait plus de liberté pour servir Dieu : le voilà maintenant délivré de ses chaînes, et qui sert fidèlement son créateur : *Vides hominem heri cœnum luxuriæ, hodie decus temperantiæ : olim servum creaturæ, nunc cultorem Creatoris.* Qui est-ce qui a fait ce prodigieux changement? Qui est-ce qui a guéri ces malades qui semblaient des désespérés? C'est, dit saint Augustin, cette main du Seigneur, l'ouvrier admirable de sa vertu, laquelle nous est appliquée d'une façon particulière dans ce divin Sacrement. Cette divine main ne nous touche pas seulement au dehors, comme autrefois elle touchait les malades qu'elle guérissait : mais elle pénètre jusqu'au dedans, elle touche les puissances intérieures de notre âme : elle forme, ou, pour mieux dire, elle réforme les membres de nos corps, et les rend si souples et si obéissants à l'Esprit, que si vous considérez ces véritables fidèles qui communient souvent comme il faut, il semble, dit saint Bernard, que leur chair n'est autre chose qu'un instrument propre pour pratiquer la vertu : *ipsius carnis sic sentiunt se vicisse omnes contrarietates, ut universa substantia corporis non sit eis nisi instrumentum boni operis.*

Après avoir prouvé solidement que Jésus-Christ dans ce mystère affaiblit le premier principe qui nous porte au péché, savoir est la nature corrompue : n'avons-nous pas raison de dire : *Ecce Agnus Dei*, etc. Voyons maintenant comment il détruit ou affaiblit le second principe, qui est la mauvaise habitude.

II. — Cette habitude mauvaise est un monstre effroyable, qui ajoute de nouveaux désordres au dérèglement de la nature, dont elle fortifie les méchantes inclinations : elle présuppose plusieurs péchés : elle en présage un plus grand nombre : c'est une seconde nature, laquelle nous engage presque dans une fatale nécessité de pécher : Or, bien que la participation de ce sacrement ne nous rende pas d'abord victorieux de cette mauvaise habitude : je dis néanmoins qu'une dévote fréquentation de ce mystère nous donne la force de la surmonter. Voici trois preuves de cette vérité.

1. C'est le sentiment des saints, que ces mauvaises habitudes ne peuvent être surmontées que par des grâces fortes et abondantes. Or, je vous demande, où trouverons-nous ces grâces fortes et abondantes, sinon dans ce mystère, qui n'est pas seulement la source des grâces, mais le canal le plus large, par lequel coule le sang de Jésus-Christ

versé en sa Passion, et la plus abondante application des fruits de la croix? Comme les aumônes que les rois font de leur propre main, sont ordinairement plus libérales que celles qu'ils font par les mains de leurs aumôniers, ainsi Jésus-Christ dans ce mystère, nous communiquant sa grâce, non par l'entremise des créatures, comme il fait dans les autres sacrements, mais immédiatement par lui-même, et par la communication substantielle de sa divinité jointe à son humanité, il nous la donne ordinairement parlant, plus grande et plus abondante : *Mens impletur gratia*, dit l'Eglise.

2. Je dis en second lieu avec les docteurs, que non-seulement nous recevons en communiant la grâce sanctifiante dans un degré plus excellent, mais nous recevons encore un droit à plusieurs grâces actuelles pour exciter en nous la dévotion, la ferveur, l'application sur nous-mêmes, la force et le courage, et toutes les autres vertus qui nous peuvent aider à combattre et à vaincre nos mauvaises habitudes.

3. Ajoutez que Dieu a une providence singulière pour éloigner de ceux qui communient bien et souvent les tentations périlleuses et les dangereuses occasions qui pourraient réveiller et provoquer leurs mauvaises habitudes. Nous avons plusieurs figures de cette vérité, prises dans l'Ecriture sainte.

Si la vue du sang de l'Agneau pascal, dont les portes des Israélites étaient teintes et rougies, mettait en fuite l'ange exterminateur de l'Egypte, nous avons bien plus sujet de croire, dit saint Chrysostome, que les démons n'oseront s'approcher d'une âme chrétienne qu'ils verront non-seulement arrosée, mais enivrée du sang de Jésus-Christ. *Hic sanguis arcet dæmones, et procul esse facit.* Voyez Daniel, lequel s'étant nourri de ce pain que le prophète Habacuc lui avait apporté, qui n'était que la figure du nôtre, demeure en assurance au milieu de la fosse aux lions, et voit ces bêtes carnassières, quoiqu'affamées, abattues à ses pieds, qui respectent sa vertu. C'est disent les Pères, une expression du chrétien, qui par la vertu de cette divine nourriture, se trouve assuré par une singulière providence de Dieu au milieu de toutes ses passions et de toutes ses habitudes vicieuses, dont Dieu suspend et arrête la violence. Voulez-vous encore une figure de cette merveille : considérez ces trois enfants qui méprisent les feux au milieu de cette horrible fournaise de Babylone. La présence d'un ange suspend l'activité des flammes, et ne permet pas à tout ce grand incendie de brûler un seul de leurs cheveux : mais au contraire, la Providence divine fait naître un zéphyre agréable, qui rafraîchit les serviteurs de Dieu : *Fecit medium fornacis quasi ventum roris flantem* (*Daniel*, III, 50). Ce n'est pas un ange, c'est Jésus-Christ le roi des anges, qui se trouve dans le cœur du chrétien après la communion, pour empêcher que le feu de sa convoitise ne le brûle, et que le poids de ses mauvaises habitudes ne l'emporte au péché. Je ne m'étonne pas donc, si les docteurs les plus éclairés en la conduite des âmes, ont toujours conseillé à ceux qui s'étant engagés dans de mauvaises habitudes, étaient touchés d'un désir de se convertir, de s'approcher souvent de cette sainte table, laquelle au témoignage de David Dieu a préparée pour nous fortifier contre les ennemis qui nous troublent : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me* (*Psalm.* XXII, 5).

Pour moi, disait le cardinal Pierre Damien, parlant à un jeune homme engagé dans une débauche infâme, je ne vois point d'autre moyen de dompter et de chasser de votre cœur cette mauvaise habitude, qui, comme une bête féroce, vous dévore et vous consume depuis si longtemps, que la fréquente communion : *Ut frementem belluam valeas ex agro tui cordis expellere, satage te quotidie Dominici corporis et sanguinis perceptione munire.* Le pape Innocent III, témoigne bien qu'il était du même avis, lorsque voulant convertir un homme qui avait longtemps vécu dans les désordres de la chair, il lui disait : Eh ! pour Dieu, ne dites pas comme vous avez accoutumé de dire, Je voudrais bien m'en corriger, si je pouvais : changez de langage et dites maintenant, Je pourrais bien, si je voulais : corrigez votre mauvaise volonté, et vous acquerrez la chasteté. Puisque vous vous reconnaissez si malade, que ne recourez-vous au médecin? *Si te profiteris infirmum, quare non curris ad medicum ?* Puisque vous ressentez en vous de grandes infirmités, que ne cherchez-vous la santé : *Si pateris infirmitatem, cur non amplecteris sanitatem?* Puis que vous êtes convaincu de votre impuissance, que ne recevez-vous le Tout-Puissant; *Si te conspicis impotentem ; quare non suscipis Omnipotentem?* (*Innocent* II, *serm.*, 3, *de Passione.*) O infortuné pécheur! conclut ce saint pape, considérez-vous vous-même, et vous méprisez : considérez Jésus-Christ, et recevez-le avec humilité afin qu'il vous donne la force et la santé, d'autant qu'il est dans ce mystère votre médecin, votre vertu et toutes choses. *O infelix! respice te ipsum, et despice : suspice Christum, et suscipe. Ipse enim Medicus, ipse salus, ipse virtus, ipse tibi totum erit, si ad te venerit.*

Il ne tient donc qu'à nous d'expérimenter l'effet de cette admirable promesse que Dieu nous a faite par Isaïe : *Faciet Dominus in monte hoc convivium pinguium et medullatorum, et præcipitabit in monte hoc faciam vinculi colligati* (*Isai.*, XXV). Dieu préparera sur la montagne de Sion, c'est-à-dire dans son Eglise, un banquet gras et moelleux, c'est-à-dire un sacrement rempli de grâces fortes et abondantes, et par ce moyen vous romprez ce lien qui a plusieurs chaînes, c'est-à-dire la mauvaise habitude.

N'aurais-je donc pas raison de renouveler maintenant les plaintes que Dieu fait par Jérémie : *Numquid resina non est in Galaad. aut medicus non est ibi : quare non est igitur obducta cicatrix filiæ populi mei* (*Jerem.*, VIII)? He quoi! dit Dieu, n'y a-t-il plus de

médecin dans mon Eglise? N'y a-t-il plus de remède salutaire? Mes sacrements, qui ont produit autrefois de si merveilleux effets, sont-ils maintenant sans vertu? D'où vient donc qu'il y a tant de malades parmi mon peuple, qui ne guérissent point et qui meurent d'une mort éternelle? *Quare moriemini domus Israel?* D'où vient que les plaies de l'avarice, de l'ambition et de la volupté ne se ferment point? Il ne tient pas au médedecin, il a toujours la même charité, il crie incessamment sur nos autels : *Venite ad me omnes qui laboratis, et ego reficiam vos* (*S. Matth.*, XI, 8). Il ne tient pas non plus à ses remèdes, ils ont toujours la même efficacité. Il tient donc assurément aux malades qui ne daignent pas s'approcher du médecin et qui méprisent ses remèdes. Il tient à ce dégoût malheureux qu'ils ont pour cette viande médecinale que Jésus-Christ leur présente. Voilà, dit David, ce qui les conduit aux portes de la mort, c'est-à-dire ce qui les réduit au désespoir de leur salut. *Omnem escam abominata est anima eorum, et appropinquaverunt usque ad portas mortis* (*Psal.* CVI, 18). Disons plus clairement; pour faire un bon usage de cette médecine salutaire, deux choses sont nécessaires : 1° Il la faut prendre par l'ordre d'un médecin, c'est-à-dire d'un savant et pieux directeur. 2° Il faut garder le régime de vivre, qu'il nous ordonne dans l'usage de ce remède. La plupart des chrétiens, et surtout ceux qui sont engagés dans de mauvaises habitudes, ne font rien de tout cela : ils ne prennent point de confesseurs arrêtés : Cela est bon, disent-ils, pour les femmes et pour les enfants. Bien pis, ils affectent de prendre des confesseurs ignorants, qui ne les connaissent pas, qui ne leur disent mot qui ne leur donnent point de pénitence salutaire. Il y en a bien peu qui observent la manière de vie ordonnée par les confesseurs, qui gardent la retraite et qui s'appliquent à la prière, au jeûne, aux aumônes : voilà cependant ce qu'il faut joindre à la fréquente communion.

2. — Le corps de Jésus-Christ dans le saint sacrement ne détruit pas seulement le corps du péché, en affaiblissant, comme nous avons vu, les deux principes qui nous portent au mal; mais, outre cela, il fortifie positivement les deux puissances de l'âme qui doivent résister au péché : qui sont l'entendement et la volonté. C'est mon second et dernier point.

Pour entendre ceci, remarquez que la force de l'âme dans cette guerre spirituelle, consiste dans la vigueur de l'entendement et de la volonté. Ces deux puissances de l'âme sont comme les deux bras et les deux mains dont elle se sert pour repousser et terrasser ses ennemis. Or cette vigueur de l'entendement et de la volonté vient des lumières qui éclairent celui-ci, et des affections qui échauffent celle-là. D'où vient, par exemple, que les mondains sont si puissants et si courageux, dit saint Grégoire le Grand, pour la recherche des biens terrestres? qu'ils sont toujours prêts à combattre pour défendre un morceau de terre, et qu'au contraire ils sont si lâches et si faibles pour acquérir et pour conserver les biens du ciel : *In rebus terrenis fortes, in cœlestibus debiles?* En voici la raison, dit saint Ambroise, c'est qu'ils ont un esprit extraordinairement éclairé et pénétrant pour concevoir les avantages des biens du siècle, et une volonté par conséquent fort attachée à ces biens : et tout au contraire, ils sont stupides et ignorants, et, par une suite nécessaire, fort refroidis pour les avantages de l'éternité : *Acuti ad vana, hebetes ad æterna.* Or, si la force de l'âme consiste dans les lumières et dans les affections, où est-ce, je vous prie, que nous trouverons avec plus d'abondance ces clartés célestes et ces touches intérieures, que dans la participation de ce pain que le Saint-Esprit appelle pain de vie et d'entendement? *Cibavit eum pane vitæ et intellectus* (*Eccli.*, XIII, 3). Si autrefois les yeux du prince Jonathas furent éclairés après qu'il eut mangé un peu de miel, dit l'Ecriture : *Illuminati sunt oculi ejus;* si les deux disciples qui s'en allaient en Emmaüs connurent Jésus-Christ dans la fraction du pain, tout cela n'était qu'une figure de ce qui devait arriver aux fidèles dans la communion : c'est là où nous mangeons, à la façon du prophète Ezéchiel, ce livre vivant dans lequel sont écrites toutes les vérités éternelles : *Comede volumen istud* (*Ezech.*, III, 1). Partout ailleurs nous sommes éclairés par les rayons de la Divinité, mais ici nous logeons dans nos cœurs le soleil même de la sagesse divine. C'est dans la communion que s'accomplit à la lettre la promesse de Dieu par Isaïe : Le Seigneur vous donnera un petit pain : *Dabit vobis Dominus panem arctum* (*c.* XXX), et en même temps vous recevrez un docteur que vous ne perdrez jamais de vue, et qui, résidant dans vos cœurs, vous enseignera toute vérité : *Et non faciet avolare a te ultra doctorem tuum.* S'il faut donc être éclairés pour être fortifiés, vous voyez que nous le sommes abondamment dans ce mystère.

Nos volontés pareillement faibles et inconstantes de leur nature, se trouvent appuyées et soutenues, non-seulement par les grâces abondantes qui nous y sont communiquées, mais encore par l'union étroite, intime et immédiate que nous contractons dans ce sacrement, avec celui qui est le bras de Dieu, la main du Tout-Puissant, et la parole de sa vertu.

C'est de la sainte hostie, que nous pouvons dire avec le prophète Habacuc, *ibi abscondita est fortitudo ejus*, c'est là qu'est cachée la force et la vertu d'un Dieu. Si autrefois le prophète David s'estimait assez fort pour résister au péché, parce qu'il avait caché dans son cœur quelques-unes des paroles de Dieu: *In corde meo abscondi eloquia, ut non peccem tibi* (*Psalm.* CXVIII, 11), que sera-ce des fidèles qui, recevant cet auguste sacrement, cachent dans le fond de leur poitrine la parole incréée de Dieu? Ce sont eux qui peuvent dire avec saint Paul, *omnia possum in*

eo qui me conformat. Si Christus pro nobis, quis contra nos (*Philip.*, IV, 13)?

Si saint Antoine au milieu des déserts et sainte Thérèse toute seule, n'ayant qu'une croix à la main, donnaient hardiment le défi à tout l'enfer et disaient : Venez démons, venez en foule tant qu'il vous plaira, nous sommes assez forts avec cette croix pour vous vaincre, quels peuvent être nos sentiments, lorsqu'après la communion, nous ne sommes pas seulement fortifiés par la croix, mais par la présence réelle d'un Dieu crucifié ? N'entendez-vous pas, âmes fidèles, au temps de vos communions, vos anges gardiens qui vous disent, *attollite portas, principes, vestras, et introibit rex gloriæ* (*Psalm.* XXIII, 7). Ouvrez les portes de vos cœurs, voici le Seigneur fort, voici le Dieu des vertus, le Tout-Puissant dans les combats, qui vient en personne pour fortifier votre faiblesse : *Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio.* Ou bien, n'entendez-vous pas la voix de Jésus-Christ qui, s'emparant de vos cœurs, vous crie, *nolite timere, ego sum : confidite, ego vici mundum, major in vobis est quam qui est in mundo* (*Joan.*, XVI, 33).

Après tout ce discours, nous sommes assez convaincus du dessein que Dieu a dans ce mystère, de détruire en nous le péché, en affaiblissant ses causes, en détruisant ses principes et en fortifiant nos puissances qui lui doivent résister.

Dieu, quelle invention de nous sanctifier ! Nous admirons la faveur que Dieu fit à Isaïe, lorsque, pour le purifier, il lui envoya un séraphin qui, prenant un charbon du sanctuaire, le lui appliqua sur les lèvres, lui disant : *Ecce tetigit hoc labia tua, et auferetur iniquitas tua, et peccatum mundabitur* (*Isaïe*, VI). Peuple chrétien, ce n'est pas un séraphin qui s'occupe à la purification de ton cœur, c'est Dieu même, c'est Jésus-Christ, il n'emploie pas un charbon du sanctuaire, mais tout ce qu'il y a de saint et de sanctifiant en sa divinité : *ecce tetigit hoc ;* ce que tient le prêtre en sa main : hé qu'est-ce que cela? *Hoc est corpus meum :* c'est le corps d'un Jésus-Christ qui ne touche pas seulement tes lèvres, mais qui s'unit et s'incorpore avec toi, c'est le saint des saints qui, s'insinuant dans le fond de ton âme, touche ta mémoire, ton entendement ; disons mieux, il unit sa mémoire à ta mémoire, son entendement à ton entendement, son cœur à ton cœur, ses yeux à tes yeux, sa langue à ta langue. Pouvait-il donc trouver un moyen plus efficace pour détruire en toi le péché, qu'en unissant sa sainteté à ton âme et à ton corps? *Auferetur a te iniquitas, et peccatum mundabitur.*

Si, dans l'ancien testament, on disait des victimes légales : *Quidquid tetigit carnes ejus sanctificabitur* (*Levit.*, VI, 27), que sera-ce de la chair toute sainte et sanctifiante de cet Agneau qui ôte les péchés du monde ? Cependant, chose étrange ! la mémoire de ce chrétien, touchée, consacrée et unie avec la mémoire de Jésus-Christ est encore dans l'oubli de Dieu et de l'éternité, elle est encore souillée de mille représentations infâmes ; cet entendement chrétien uni avec l'entendement de Jésus-Christ, est rempli de ténèbres et frappé d'aveuglement pour le ciel ; cette volonté, sanctifiée par tant de communions, est déréglée et captivée par toute sorte de vices ; cette langue, sur laquelle a reposé si souvent Jésus-Christ, est un couteau tranchant qui, par ses médisances et ses calomnies, déchire la réputation du prochain ; ces yeux, auxquels sont incorporés les yeux de Jésus-Christ, sont toujours remplis de mauvais regards. Enfin, après tant de communions, le péché règne absolument sur tous les membres de son corps et sur toutes les puissances de son âme.

Quelle excuse, dit saint Chrysostome, pouvons-nous alléguer, qui soit recevable devant Dieu, si, après avoir participé à un sacrement si saint et sanctifiant, nous faisons encore une vie toute souillée de crimes? si, mangeant le pain des anges, nous vivons comme des bêtes : si, nous unissant immédiatement à Jésus-Christ, qui nous sert de nourriture, nous avons les mœurs et les vices des idolâtres : *Quæ nobis erit excusatio, si talibus pasti, talia peccemus ?* Pesez ces deux paroles, *talibus*, *talia*, des sacrements si saints et une vie si criminelle : des moyens de leur nature si efficaces, et des péchés si énormes, *talibus pasti, talia peccemus.* Quelle excuse alléguerons-nous? Dirons-nous que notre nature est corrompue ? Cela est vrai, mais quoi ! on nous a donné pour remède l'innocence et la sainteté de Jésus-Christ. Alléguerons-nous nos méchantes coutumes et nos vieilles habitudes ? Mais ne nous a-t-on pas donné dans la communion, la force et la vertu de Dieu pour les vaincre? Nous excuserons-nous sur la violence des tentations et sur la malice des démons ? Hé, Dieu ! les premiers chrétiens fortifiés, dit saint Cyprien, de cette divine nourriture, *munimento Domini et saturati*, allaient braver les tyrans, montaient hardiment sur les échafauds, donnaient leur sang pour la gloire de celui qui leur avait donné le sien à boire, abandonnaient à toute sorte de supplices leur corps pour l'amour de celui qui leur avait donné le sien pour les nourrir ; et nous, après notre communion, quelle tentation, quel combat, quelle occasion avons-nous qui surpasse nos forces? Nous n'avons donc point d'excuse ; et si ce sacrement n'opère pas en nous son effet, c'est que nous ne voulons pas nous servir des grâces qui nous y sont communiquées : c'est qu'à la façon des sujets rebelles, nous trahissons Jésus-Christ et nous rendons inutile le secours qu'il vient nous offrir en personne.

Agréez que je finisse par une réflexion sur cette ancienne coutume des Perses, qui voulaient qu'on fît le procès aux criminels en la présence des images de leurs ancêtres, afin que la vertu de ces grands hommes leur fît honte, et les contraignît d'avouer leur malice, ou leur lâcheté.

Mauvais chrétien, colère, vindicatif, avare,

impudique, qui que tu sois, je te veux faire ton procès au commencement de mon octave, non pas à la vue de la croix d'un Dieu qui est mort pour te sanctifier, non pas en la présence des images des apôtres, des martyrs, de tous les saints, qui te confondent par leurs exemples, mais à la vue de trois ou quatre cents hosties, que tu as reçues pendant ta vie. Faut-il que par ta faute, après des remèdes merveilleux, ta nature soit toujours si corrompue? Faut-il que, tu te laisses surmonter par tes mauvaises habitudes? Faut-il que tu sois toujours dans ces états de faiblesse, le jouet des démons? Entrons, chers auditeurs, dans les desseins de Jésus-Christ, et puisqu'il fait de si grandes choses pour détruire en nous le péché, coopérons à sa grâce pour acquérir la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON II.

L'infidélité détruite.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.

L'abbé Rupert, sur le premier chapitre du Cantique des Cantiques, dit que le premier vice du monde a été l'infidélité du premier homme, lequel ajouta plus de foi aux promesses trompeuses du démon qui lui parlait par la bouche du serpent, qu'aux redoutables menaces de Dieu. Le Créateur lui disait : Si vous mangez de ce fruit, vous mourrez; le démon lui disait : *Nequaquam moriemini,* non, vous n'en mourrez point! *Plus serpenti, quam Deo credidit* (*Genes.*, III, 4); il eut plus de foi pour le démon que pour son Dieu, il crut que la participation de la Divinité était cachée sous ce fruit défendu que Satan lui présentait et à Eve, leur disant que s'ils en mangeaient, ils seraient comme des dieux : *Eritis sicut dii.* Pour expier et réparer le déréglement de cette insolente crédulité, Jésus-Christ, dit Rupert, nous a obligés à croire des vérités que nous ne voyons pas. Il a institué l'auguste sacrement de l'autel, où, sous les voiles d'une nourriture commune il cache son adorable Personne, voulant que nous croyions sur le témoignage de sa parole, que sous les apparences du pain, il nous donne véritablement son corps et sa divinité : *Justa ergo lege ut expietur iste reatus malæ credulitatis, exigitur a vobis, ut credatis quod non videtis.* Il est raisonnable que la juste foi des enfants qui croient ce que Jésus-Christ a dit : Prenez, mangez, ceci est mon corps, répare l'injuste crédulité qu'eurent nos premiers parents aux paroles du démon qui leur avait dit : Mangez, et vous serez comme des dieux.

C'est pourquoi l'auguste sacrement est appelé, par excellence, un mystère de foi, *Mysterium fidei;* c'est pour cela que saint Jean, dans son Apocalypse, dit qu'il vit un ange qui foulait aux pieds le soleil, et qui criait en même temps : *Venite et congregamini ad cœnam magni Dei; ut manducetis carnes regum,* venez, assemblez-vous au souper du Grand Dieu, pour manger une chair royale. Sur quoi vous remarquerez deux choses. 1° Que cet ange nous invite à un souper; pour nous apprendre, dit saint Grégoire le Grand, que comme le souper est un repas qui se fait ordinairement le soir, à la faveur d'une lumière empruntée : aussi cette adorable cène, à laquelle cet ange nous invite, se fait dans l'obscurité des sens, et à la faveur de la seule foi qui est une lumière surnaturelle et divine. 2° Cet ange tient le soleil sous ses pieds; pour faire connaître à tous ceux qu'il invite, qu'il ne faut point, en ce mystère de la foi, consulter la lumière des yeux, ni celle de la seule raison : mais qu'à cette sainte table on n'y doit porter que l'ouïe : *Audi, filia et vide,* écoute, âme fidèle, et ce sera par l'oreille, qui est l'organe de la foi, que tu verras, c'est-à-dire que tu connaîtras la vérité. La hauteur de ce mystère, dit saint Bernard, demande l'humilité de notre foi, et ne souffre point la curiosité du raisonnement humain : *Hæc mysteria fidem necessario exigunt, rationem omnino non admittunt. Expetunt simplicem creditorem, arguunt impium discussorem.* Puis donc que nous avons dessein de montrer pendant cette octave, que Jésus-Christ détruit tous les vices dans l'adorable sacrement de l'autel; que ce sacrement est particulièrement appelé un mystère de la foi; et que l'infidélité a été le premier vice de l'homme; il est juste que nous commencions par là la destruction du corps du péché, tâchant par ce discours, de faire naître la foi dans l'esprit des hérétiques, et de la rendre plus vive et plus forte dans l'âme des catholiques. Pour ce sujet je montrerai, dans ce sermon, que les enfants de l'Eglise romaine ont trois grands sujets de consolation et de joie dans ce mystère; et, qu'au contraire, les prétendus réformés ont trois grands sujets de confusion et de tristesse.

1. La créance des catholiques est fondée sur les textes exprès et solennels de Jésus-Christ et de ses apôtres; celle des prétendus réformés n'est établie que sur la parole des hommes, et sur la faiblesse du raisonnement humain.

2. Les catholiques parlent sur ce mystère de la même manière qu'ont parlé les Pères de l'Eglise des premiers siècles : les prétendus réformés ne sauraient trouver dans l'antiquité un seul docteur reconnu orthodoxe qui ait parlé de la manière qu'ils parlent de ce sacrement.

3. La créance de l'Eglise romaine, par l'aveu de ses propres ennemis, n'a rien de préjudiciable à la foi ni au salut; la créance des prétendus réformés, au sentiment de leurs amis et de leurs frères, est hérétique et damnable.

Voilà le partage de ce discours : demandons le secours du Saint-Esprit qui est l'auteur de la foi, par l'intercession de celle qui a été appelée Bienheureuse, pour avoir cru, *Beata quæ credidisti,* c'est la bienheu-

reuse vierge que nous saluerons en disant : *Ave, Maria.*

I. — Pour faire voir que notre créance, touchant le mystère adorable de l'eucharistie, est fondée sur l'Ecriture sainte, et que celle des hérétiques ne l'est pas, mais qu'elle n'est appuyée que sur des paroles et des raisonnements humains, il faut brièvement exposer ce que nous croyons et ce qu'ils croient sur ce sujet.

Notre créance se peut réduire à trois chefs : 1° Nous croyons que Jésus-Christ demeurant dans le ciel, acquiert, par un effet de la toute-puissance de Dieu, et par la vertu des paroles sacramentelles, une nouvelle présence sous les espèces du pain et du vin ; 2° nous croyons que dans la participation de ce sacrement nous recevons la véritable chair de Jésus-Christ, vivifiée de son esprit et unie hypostatiquement au Verbe : en un mot, que nous recevons le même Jésus-Christ qui est assis sur le trône de sa gloire à la droite de son Père ; 3° Nous croyons que notre communion se fait par la manducation orale, c'est-à-dire que nous recevons et mangeons par la bouche, le corps de Jésus-Christ contenu sous les espèces.

Les prétendus réformés croient trois choses de leur cène, ainsi que nous lisons dans leurs articles de foi : 1° Qu'au sacrement qui paraît à nos yeux, il n'y a que du pain et du vin, qui sont seulement la figure du corps et du sang de Jésus-Christ ; 2° ils croient qu'encore que dans ce sacrement il n'y ait que la figure, ils reçoivent néanmoins véritablement la substance du corps de Jésus-Christ, et que cette substance de Jésus-Christ qui demeure au ciel, est unie réellement à la substance de leur âme qui demeure sur la terre et dans son corps. C'est en cela qu'ils diffèrent des protestants Zuingliens, qui ne croient point recevoir la substance du corps de Jésus-Christ, mais seulement son esprit et sa grâce ; ils croient recevoir la substance du corps de Jésus-Christ, seulement par la bouche de la foi, comme ils parlent, et non par la bouche du corps.

Lisons maintenant les Ecritures et voyons qui trouvera sa créance établie et appuyée sur la parole de Dieu. Je rapporte toutes les preuves que l'Ecriture nous fournit pour prouver que Jésus-Christ est réellement et substantiellement dans ce sacrement, à trois chefs principaux qui sont : 1° Les promesses expresses que Jésus-Christ nous a faites de nous donner réellement sa chair à manger par la bouche du corps ; 2° les termes formels dont il s'est servi, lorsque s'acquittant de sa promesse, il a institué ce mystère, ajoutant des paroles si claires qu'elles ne souffrent point de doute, et n'ont pas besoin des interprétations des ministres ; 3° l'usage que la primitive Eglise a fait de ce sacrement, du temps de saint Paul, ainsi que cet apôtre nous l'enseigne. Parcourons ceci brièvement.

J'ai deux choses remarquables à dire touchant les promesses que Jésus-Christ nous fait de nous donner sa chair à manger : 1° Que jamais l'incarnation du Verbe, la rémission des péchés, la résurrection de nos corps ne nous ont été promises d'une manière plus claire, plus forte et plus authentique que Jésus-Christ ne nous a promis de nous donner sa chair réellement à manger Voici comme il parle : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus* (*S Joan.*, VI). Le pain que je donnerai est ma chair, qui sera livrée pour la vie du monde Ma chair est véritablement viande, etc. S'il est permis de laisser le sens littéral de cette promesse, pour lui donner un sens métaphorique et figuratif, on pourra faire de même de toutes les autres promesses et par ce moyen nous ne pourrons plus avoir d'espérance ferme et solide d'aucun bien que Dieu nous promette dans l'Ecriture. Je dis plus, si Jésus-Christ promettant ce mystère, nous avait dit qu'il nous donnerait à manger sa chair réelle, substantielle et non en figure, il est certain que les hérétiques n'auraient aucune occasion d'en douter. Or je soutiens qu'il le dit en termes équivalents, lorsqu'il nous assure que ce pain vif descendu du ciel, qu'il promettait de nous donner à manger, est la même chose que sa chair qui devait être livrée pour notre salut. Car cette chair qui a été livrée pour nous, est sa chair réelle, substantielle et non en figure. Il nous promet donc en termes équivalents de nous donner à manger sa chair réelle et substantielle. Jésus-Christ promet de nous donner, dans l'obscurité d'un mystère et sous les enveloppes d'un sacrement, ce qu'il devait livrer à la mort pour notre salut, en plein jour et sur la montagne du Calvaire. Or c'est la propre chair et non la figure qu'il a livrée à la mort. C'est donc sa propre chair, et non la seule figure qu'il promet de nous donner dans ce sacrement. C'est pourquoi il dit aussi que sa chair est viande en vérité, *Caro mea vere est cibus.* Les hérétiques ne peuvent pas dire que si Jésus-Christ promet sa vraie chair à manger, c'est seulement pour être mangée par la bouche de la foi ; car il faut donner un démenti à Jésus-Christ, ou il faut avouer qu'il promet à sa nouvelle Eglise quelque chose de meilleur et de plus noble que ce qu'il a donné à la synagogue des Juifs. Ces paroles, *Patres vestri manducaverunt manna, et mortui sunt*, montrent évidemment qu'il promet de se donner à manger à sa nouvelle Eglise d'une manière plus excellente qu'il ne s'est donné à manger aux Juifs. Or est-il qu'il s'est donné à manger aux Juifs par la bouche de la foi (servons-nous de cette manière de parler, puisque messieurs les protestants le veulent) ? Saint Paul nous l'enseigne dans la première aux Corinthiens, où il dit que les Juifs ont mangé la même viande que nous : *Omnes eamdem escam spiritualem manducaverunt* (I *Cor.*, X), et que cette viande était Jésus-Christ. Calvin, Bèze, Pierre, martyr, accordent aux Juifs cette manducation de Jésus-Christ par la foi. Il faut donc dire que Jésus-Christ nous trompe lorsqu'il promet de nous donner à manger quelque chose de meilleur que ce qu'il avait donné aux

Juifs, ou il faut nécessairement reconnaître avec Origène que les Juifs mangeaient Jésus-Christ par la foi seulement et en figure, mais que nous le mangeons réellement et d'une manière plus excellente : *Tunc in ænigmate manna erat cibus : nunc Christi caro vere est cibus.*

Je dis, en second lieu, que c'est le propre des imposteurs et des gens de mauvaise foi, lorsqu'ils promettent quelque chose, d'amplifier et de donner à entendre qu'ils donneront plus qu'ils n'ont dessein de donner. Au contraire, la bonne foi et la sincérité demandent qu'un honnête homme fasse ses promesses en termes clairs et qui diminuent plutôt son bienfait qu'ils ne l'élèvent et ne l'augmentent : surtout lorsqu'il voit que la personne à qui il promet espère ce qu'il n'a point envie de lui donner, et que de cette fausse persuasion il en arrivera de grands désordres. Par exemple, vous dites à un homme que vous lui donnerez un château, vous entendez le tableau que vous en avez fait faire ; cependant vous voyez que celui à qui vous faites cette promesse, se persuade que vous lui voulez donner effectivement le château ; et vous prévoyez même que de votre promesse mal entendue naîtront des différends et des procès ; qui doute que non-seulement la bonne foi, mais la justice même vous oblige de désabuser cet homme, et de lui dire qu'il le prend mal, et que ce n'est qu'un château en peinture que vous lui promettez ? Or Jésus-Christ promet sa chair à manger ; et non-seulement il le promet, mais il commande de la manger et proteste, avec un serment redoublé, que qui ne mangera point sa chair n'aura jamais la vie éternelle : *Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* (*S. Joan.*, VI). Il voit que non-seulement les Capharnaïtes, mais encore ses apôtres et ses disciples, prennent cela à la lettre et qu'ils s'en scandalisent : *Multi audientes ex discipulis ejus, dixerunt : Durus est hic sermo.* Je dis bien plus : Il prévoit que dans les siècles à venir, il y aura, à cause de cette créance, de grandes contestations et beaucoup de disputes : il connaît que l'Eglise romaine, l'Eglise grecque, l'Eglise éthiopienne prendront occasion de cette promesse, de croire qu'on doit manger réellement sa chair. Assurément la sagesse et la bonté de Jésus-Christ l'obligeaient à s'expliquer et à dire : Vous ne prenez pas bien ma pensée, je prétends seulement vous donner la figure de ma chair, afin que vous croyiez en moi en la mangeant. Or il ne l'a point fait, mais au contraire il a confirmé le miracle de cette manducation réelle, par le miracle de son ascension. Cela vous scandalise ? dit-il, *hoc vos scandalizat ?* que sera-ce donc quand vous verrez le Fils de l'homme monter au ciel ? comme s'il voulait dire : Vous avez de la peine à croire qu'étant présent sur la terre, je vous puisse donner ma chair à manger : que sera-ce donc quand je serai retourné au ciel ?

Messieurs les protestants disent que Jésus-Christ s'est expliqué lorsqu'il a dit : La chair ne profite de rien, c'est l'esprit qui vivifie : les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. A cela, j'ai trois choses à dire : 1° S'il s'est expliqué, assurément il s'est bien expliqué. Qu'est-ce que se bien expliquer ? C'est parler plus clairement la seconde fois que la première ; c'est ôter, par des paroles claires, la difficulté qui se trouvait dans les premières paroles, qui étaient obscures. Or, j'atteste le bon sens, si ces paroles : *La chair ne profite de rien*, etc., sont plus claires que celles-ci : *Ma chair est vraiment viande*, etc., *Le pain que je donnerai est ma chair*, etc. ; 2° s'il s'est bien expliqué, il s'est donné à entendre ; et, après ces paroles, ses auditeurs auront conçu qu'il parlait de donner à manger seulement sa chair en figure. Or, est-il qu'après ces paroles, ils ne l'ont point conçu de la sorte, puisque saint Jean témoigne qu'après cette explication prétendue, plusieurs même de ses disciples l'abandonnèrent : *Ex hoc multi discipulorum abierunt retro* (*S. Joan.*, VI, 67) ; 3° par ces paroles : *La chair ne profite de rien*, ou il parle de sa chair ou d'une autre chair. S'il parle d'une autre chair, il ne s'explique pas, comme prétendent les hérétiques. S'il parle de sa chair qu'il promet de donner, bien loin de s'expliquer, il se dédit, il se dément, et même il dit un blasphème. Il nous a dit que sa chair qu'il promettait était un pain vivant descendu du ciel, qui donnait la vie au monde, et que quiconque mangerait de ce pain, qui est sa chair, ne mourrait point. Il a juré, par deux fois, que la manducation de cette chair était si profitable et si nécessaire, que, sans elle, on n'aurait jamais la vie ; et qu'elle était si précieuse, qu'elle donnait un droit de ressusciter : *Qui manducat meam carnem*, etc., *ego resuscitabo eum in novissimo die.* Après tous ces éloges de la manducation de sa chair, on lui demande comment il la faut manger : *Quomodo ?* etc. Il répond : *La chair ne profite de rien.* S'il entend parler de cette même chair qu'il promet, il se dédit : c'est comme si un médecin, après avoir dit des merveilles de la vertu d'un remède, lorsqu'on lui demanderait comment il le faut prendre, répondait que le remède dont il a parlé ne profite de rien ; il ne s'expliquerait pas, mais il se démentirait. Mais, bien plus, s'il parle de sa chair, il prononce un blasphème : car il est assuré que sa chair, couronnée de l'hypostase du Verbe, sa chair, vivifiée par son esprit, a profité pour opérer notre salut, et que c'est dans cette chair, dit saint Paul, qu'il a détruit les inimitiés du ciel avec la terre : *Interficiens inimicitias in carne sua* (*Eph.*, II, 17). Remarquez aussi qu'il ne dit point : *Ma chair ne profite de rien*, mais *la chair*, c'est-à-dire la chair morte coupée par morceaux, comme l'entendaient les Capharnaïtes. Or, ce n'est pas là ma chair que je promets donner à manger, ce doit être une chair vivante et animée de mon esprit. Ou bien il faut dire, avec tous les Pères, et surtout avec saint Chrysostome : *Non de carne sua dicit, absit ; sed e carnali intelligentia*

(*Hom.* VI, *in S. Joan.*). Il ne parle pas là de sa chair, à Dieu ne plaise! mais de cette manière charnelle de prendre sa chair morte et inanimée, comme l'entendaient les Capharnaïtes. Quand Jésus-Christ dit que la chair ne profite de rien, il ne parle pas de sa chair vivante et animée, dans l'état qu'il promet de la donner : mais de la chair séparée de l'esprit. Cette chair, sans l'esprit, ne servirait de rien : c'est l'esprit qui vivifie, c'est sa chair animée qui donne la vie. Exemple de ceci : J'ai parlé du baptême, et j'ai dit, avec l'Evangile, que, par l'eau et le Saint-Esprit, nous sommes régénérés. Si j'ajoute ensuite : l'eau ne profite de rien, c'est l'esprit de Dieu qui nous régénère; c'est-à-dire que l'eau seule ne profite de rien. Ainsi, la chair seule de Jésus-Christ ne profiterait de rien, mais elle est nécessaire pour participer à l'esprit de Jésus-Christ. De plus, je dis, avec l'Evangile, le Verbe s'est fait chair, et j'ajoute : ces paroles sont esprit et vie; je ne veux pas dire par là que le Verbe ne se soit réellement fait chair. Ainsi, quand Jésus-Christ dit si souvent qu'il faut manger sa chair, quoiqu'il ajoute que ces paroles sont esprit et vie, il ne dit pas, par là, qu'il ne la faut pas manger réellement, mais bien que cette manducation, expliquée par ces paroles, nous donnera l'esprit et la vie. Mais pourquoi la chair, direz-vous, puisque le seul esprit de Jésus sanctifie? Et pourquoi l'eau dans le baptême? Demandez-le à Jésus-Christ qui a institué ces sacrements de la sorte, et qui veut, dans le baptême, par le moyen de l'eau, nous donner son esprit régénérant, et, par sa chair, dans le sacrement de l'autel, nous donner son esprit nourrissant.

Venons maintenant à l'institution. Comme Jésus-Christ voyait que ce mystère choquerait nos sens, et qu'il serait infiniment élevé au-dessus de notre raison, il a voulu dans l'accomplissement de ses promesses, se servir de termes si clairs, que, sans une témérité insolente, nous n'en puissions pas douter. 1° Par une providence singulière, il veut que trois des évangélistes, saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, et après eux saint Paul, instruit, dit-il lui-même, par la propre bouche du Seigneur, *Ego enim accepi a Domino;* se servent des mêmes termes, *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* Comment est-ce que quelqu'un n'a point expliqué les autres, disant, *Ceci est la figure, ceci signifie mon corps?* Assurément cet accord dans l'explication de ce mystère est bien considérable. 2° Il est évident que ces paroles doivent être prises dans leur propre et naturelle signification, et non point dans un sens métaphorique, pour trois raisons. 1° Jésus-Christ parlait alors à ses seuls apôtres, à qui il expliquait nettement ses mystères sans parabole, *Vobis datum est nosse mysteria, cæteris in parabolis.* 2° Il faisait son testament, ainsi qu'il le dit lui-même : or les jurisconsultes veulent que les termes du testament soient pris dans leur sens propre et naturel. 3° Il instituait le plus noble des sacrements : or les sacrements, qui sont les bases de l'Eglise, doivent être institués par des paroles claires et non métaphoriques. Nous pourrions dire encore qu'il donnait alors une loi à toute son Eglise, *hoc facite in mei commemorationem.* Or les législateurs expriment leurs volontés par des paroles claires et non ambiguës. Ajoutez que dans les autres endroits où Jésus-Christ a parlé métaphoriquement, il s'est bien expliqué. Par exemple, il a dit qu'il était une porte, et qu'il fallait passer par lui : mais en même temps il nous fait connaître que c'est par la foi que nous passons par lui; il dit qu'il est la vigne, et que nous sommes les sarments : mais au même lieu il s'explique, et il dit que nous lui sommes unis par la charité. Ici, tout au contraire, il ajoute des paroles qui ne peuvent point souffrir un sens métaphorique : *Prenez mon corps qui sera livré par vous : c'est le sang du Nouveau Testament qui sera répandu pour la rémission des péchés.* Il dit donc que ce qu'il donne à manger est ce qui sera livré sur la croix; que ce qu'il donne à boire est ce qui sera répandu. Or c'est son corps réel qui est livré, c'est son sang réel qui est répandu. Concluez donc avec saint Chrysostome qu'il s'est expliqué d'une manière bien étonnante, mais digne de notre foi, lorsqu'il a dit que ce qui était dans le calice qu'il présentait à boire, était le même sang qui a coulé de son côté : *terribiliter, sed valde fideliter dixit, id quod est in calice, est id quod fluxit de latere* (*Hom.* 24, *in I ad Cor.*).

Voyons l'usage de ce sacrement dans la primitive Eglise. Saint Paul nous apprend trois choses de l'usage de ce mystère dans son temps : 1° que le pain qu'on rompait et qu'on donnait aux communiants, était la participation du corps de Jésus-Christ : *Panis quem frangimus nonne participatio corporis Domini est?* et que la coupe qu'on bénissait était la communion de son sang, *Calix benedictionis cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Christi est?* (I *Corinth.*, X). 2° Dans l'usage de ce sacrement, du temps de saint Paul, il y en avait qui communiaient indignement, contre lesquels cet apôtre fait tonner son éloquence apostolique. Or si on ne communiait que par la bouche de la foi, on ne pourrait communier indignement. La raison en est claire : car ceux qui auraient la foi communieraient dignement, comme disent les prétendus réformés; et ceux qui n'auraient point la foi, ne communieraient point du tout, puisqu'ils n'auraient pas la bouche de la foi. 3° Ceux qui communiaient indignement du temps de saint Paul, étaient coupables, dit-il, du corps et du sang de Jésus-Christ, en ce qu'ils ne discernaient pas son corps. Or s'il n'y avait dans la cène que la figure du corps, ceux qui communieraient indignement ne pourraient pas être coupables du corps, mais de la seule figure.

Voilà donc notre créance touchant la présence réelle de Jésus-Christ et la manducation réelle de son propre corps prouvée par les promesses claires, par les termes évidents

de l'institution, et par l'usage de ce mystère. Messieurs les protestants, prouvez maintenant votre créance par l'Ecriture. Il n'y a, dites-vous, dans le sacrement de la cène que la seule figure ; donnez-nous un passage exprès qui porte le mot de *seule figure*. Vous dites que là le verbe *est* doit être pris pour *signifie*. Je vous demande, 1° êtes-vous assurés de foi qu'en cet endroit le verbe *est* se prend pour *signifie?* Vous ne le pouvez pas être, si l'Ecriture ne l'a dit : or, elle ne l'a jamais dit. 2° Si vous savez par la foi que le verbe *est* est pris là pour *signifie*, d'où vient que tous vos traducteurs n'ont jamais mis dans la traduction de vos bibles, *ceci signifie mon corps?* 3° Si le verbe *est* est pris pour *signifie*, par quel passage, s'il vous plaît, du Nouveau Testament prouverez-vous cet article 36 de votre foi, où vous dites qu'encore que Jésus-Christ soit au ciel, toutefois vous croyez que par la vertu secrète et incompréhensible de son esprit, il nous nourrit et vivifie de la substance de son corps et de son sang ; et dans l'article 37 vous dites que Dieu vous donne réellement et par effet dans ce sacrement ce qu'il y figure. Si le verbe *est* est pris pour *signifie*, Jésus-Christ en instituant la cène, ne vous donne que la figure de son corps : il ne vous dit point qu'il vous donne la substance de son corps. Vous ne pouvez donc pas croire, fondés sur l'Ecriture, que vous recevez dans la cène autre chose que la figure, et non pas la substance du corps. Je vous demande encore en quel lieu de l'Ancien ou du Nouveau Testament avez-vous trouvé ces paroles, que la foi eût une bouche, et qu'il fallait manger Jésus-Christ avec la bouche de la foi? Faites donc réflexion sur ce que vous dites si souvent : maudit celui qui ajoute à l'Ecriture. Avouez franchement que votre créance touchant ce mystère n'est appuyée que sur des raisons humaines, sur le *c'est-à-dire* des ministres, et sur les imaginations de votre esprit.

II. — Seconde consolation des catholiques, et seconde confusion des prétendus réformés, touchant la créance de ce mystère : c'est que nous croyons ce qu'ont cru les orthodoxes dans les premiers siècles de l'Eglise : nous parlons sur ce sujet de la manière qu'ont parlé ces premiers docteurs, à qui les hérétiques mêmes donnaient le nom de saints et de fidèles témoins de l'antiquité. Oui, nous pouvons dire avec le Saint-Esprit, Souvenez-vous des vieux temps, faites réflexion sur les générations qui ont succédé les unes après les autres : interrogez votre Père, et il vous instruira, et vos ancêtres, et ils vous répondront. Nous pouvons ajouter avec saint Augustin ce qu'il disait à l'hérétique Julien : Je tiens ce qu'ils tiennent, j'enseigne ce qu'ils enseignent, je prêche ce qu'ils prêchent (*Lib. II contra Julian.*). Faisons, je vous prie, la même réflexion que faisait ce saint docteur, lorsqu'il disait à cet hérésiarque : Ces savants docteurs n'ont eu ni pu avoir aucune intelligence, ni avec nous ni avec vous ; ils ont aussi été incapables d'avoir aucune aversion contre des gens qui n'étaient pas encore : *Nullas nobiscum aut vobiscum amicitias attenderunt, nullas inimicitias exercuerunt, neque nobis neque vobis irati sunt.* Nous n'étions point encore engagés dans la dispute que nous avons avec vous, et déjà les oracles de leur bouche nous donnaient gain de cause, et nous assuraient par avance de la victoire : *Nondum vobiscum certabamus, et eis pronuntiantibus vincebamus.* Ecoutons donc ce qu'ils disent.

Lorsque les théologiens se veulent servir de l'autorité des Pères sur ce mystère, ils divisent leurs preuves en trois ordres. En preuves négatives, en preuves positives et en preuves raisonnées. Je n'en rapporte que quelques-unes en passant. J'appelle preuves négatives, le silence égal, constant et uniforme de tous les Pères de l'Eglise touchant la seule figure du corps de Jésus-Christ dans la cène ; et néanmoins ce qui est remarquable, la nécessité les obligeait de s'expliquer nettement sur ce sujet, 1° pour empêcher les peuples qu'ils instruisaient, de tomber dans l'impiété et dans l'idolâtrie, en prenant et adorant du pain pour Jésus-Christ ; 2° pour défendre l'Eglise primitive et la justifier contre une calomnie atroce, suscitée contre elle par les Juifs, et crue comme une vérité par les idolâtres, qui était que les chrétiens dans leurs assemblées, massacraient avec une cruauté horrible un enfant, et qu'après avoir coupé sa chair en morceaux, ils couvraient de farine chaque partie, et la distribuaient pour être mangée. Il eût été bien aisé aux docteurs de détruire toutes ces accusations, en disant que les fidèles ne prenaient dans leurs mystères secrets qu'un morceau de pain, qui était la figure du corps de Jésus-Christ, et que dans leurs assemblées, ils le mangeaient par cérémonie, pour se souvenir de la mort de leur Maître. Mais ils n'ont point parlé de la sorte : quelques-uns se sont contentés de détruire la calomnie par la fausseté des circonstances du meurtre de l'enfant ; mais la plupart ont avoué et ont prouvé la manducation réelle de la chair de Jésus-Christ, comme nous allons voir dans le témoignage de saint Justin, dans l'apologie qu'il adressa à l'empereur Antonin. Dans les autres mystères, nous voyons que les Pères s'éclaircissent et modifient leurs propositions les uns les autres : mais sur ce point, ils parlent avec une conspiration de créance et de paroles si unanime et si constante, que jamais aucun docteur reconnu pour orthodoxe n'a dit que dans la cène il n'y eût que du pain, et que nous n'y recevions que la seule figure : mais ils ont tous parlé comme nous. En voici la preuve.

Dans le premier siècle, saint Ignace le martyr, parlant de certains hérétiques de son temps, c'étaient les saturniens et les simoniens : Ils ne reçoivent point, dit-il, les oblations et l'eucharistie, parce qu'ils ne croient pas que l'eucharistie soit la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, laquelle a souffert pour nos péchés, et que le Père a ressuscitée par sa bonté. Il y a douze cents

ans que Théodoret a cité ce passage contre les hérétiques eutychiens. Saint Irénée, saint Athanase et saint Jérôme, tiennent cette lettre indubitable. Nous voyons au même siècle saint Justin martyr, qui, adressant son discours à un empereur, comme nous avons dit, s'explique de la sorte: Nous ne prenons pas ces choses comme un pain commun ni comme un breuvage commun, mais en la même manière que Jésus-Christ, notre Sauveur, fait chair par le Verbe de Dieu, a eu chair et sang pour notre salut: et ainsi nous avons été enseignés que la viande de l'eucharistie est la chair et le sang du même Jésus fait chair. Remarquez la comparaison qu'il fait de ces deux propositions, le Verbe a été fait chair et ceci est mon corps.

Au second siècle, Tertullien nous apprend quelle était la créance de l'Eglise sur ce sujet: *Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de Deo saginetur* (*Lib. de Resurr. car. c.* 8). Notre chair est repue du corps et du sang de Jésus-Christ, afin que notre âme soit engraissée de Dieu; et ailleurs: *Acceptum panem corpus suum facit* (*Lib.* IV *cont.Marc.*), il prit du pain, et il en fit son corps.

Au troisième siècle, saint Cyprien, que Calvin et Pierre Martyr, reconnaissent pour auteur du traité de la cène du Seigneur, dit que ce pain, que le Seigneur présentait à ses disciples, fut changé, non en effigie, c'est-à-dire en apparence, mais en nature, et fut fait chair par la toute-puissance du Verbe: *Panis iste quem Dominus discipulis porrigebat, non effigie, sed natura mutatus, omnipotentia Verbi factus est caro.* Le concile de Nicée, parle de ce mystère comme nous en parlons. L'Agneau de Dieu, dit-il, qui ôte les péchés du monde, est posé sur cette sacrée table, et là il est sacrifié par les prêtres sans mactation, c'est-à-dire sans sacrifice sanglant. Nous pouvons donc bien dire avec saint Hilaire, que nous n'avons aucun sujet de douter touchant la vérité, c'est-à-dire la réalité du corps et du sang de Jésus-christ dans ce mystère : *De veritate carnis et sanguinis non relictus est ambigendi locus* (*S. Hilar., lib.* VIII *de Trin*). Disons un mot des preuves raisonnées.

1° Si ce sacrement ne contenait que du pain, et n était que la figure du corps de Jésus-Christ, les Pères de l'Eglise, et surtout saint Chrysostome, auraient-ils raison de dire que c'est dans la cène que l'amour de Jésus a surpassé tous les autres amours, et qu'il est allé au dernier excès. Quel pasteur, dit saint Chrysostome, a jamais nourri ses brebis de sa propre chair? Plusieurs mères donnent leurs enfants à nourrir à des nourrices, mais Jésus-Christ nous nourrit de son propre sang. Si Jésus-Christ ne nous donnait que sa figure, ces amplifications ne seraient-elles pas ridicules?

2° Accordez la créance des protestants avec celle de saint Chrysostome et de saint Cyrille, qui disent que Jésus-Christ, dans la cène, se communia le premier, et but le premier au calice, de crainte, disent ces Pères, que ses apôtres n'eussent horreur de manger son corps et de boire son sang! Pourquoi eussent-ils eu horreur de manger du pain et de boire du vin? Les Juifs avaient-ils horreur de manger l'agneau pascal?

3° Il est évident que les Pères ont toujours considéré l'eucharistie comme un des plus grands ouvrages de la toute-puissance de Dieu: et pour nous en faciliter la créance, ils apportent toutes les autres grandes merveilles que Dieu a faites. Saint Ambroise parcourt tous les miracles qui se firent dans l'Egypte, la baguette changée en serpent, les eaux converties en sang, etc.; puis, il ajoute : Si la parole d'Elie a pu faire descendre le feu du ciel, pourquoi la parole de Jésus-Christ n'aura-t-elle pas le pouvoir de changer les espèces des éléments? Il va enfin à la création : Il a dit, et toutes choses ont été faites. Pourquoi donc cette même parole de Dieu, qui de rien a fait quelque chose, ne pourra-t-elle pas changer le pain au corps? Enfin, il porte son discours à l'Incarnation: c'est une chose au-dessus des forces de la nature, que Jésus-Christ soit né d'une Vierge: ainsi c'est une chose au-dessus de la nature, que le pain soit changé au corps de Jésus-Christ. Hé Dieu! à quel propos ce saint docteur remue-t-il le ciel et la terre, apporte-t-il la création du monde, la transmutation des créatures, l'Incarnation, pour nous faciliter la créance d'une doctrine qui n'est pas difficile à comprendre, si le pain de la cène n'est que la figure du corps de Jésus-Christ, et si en buvant le vin, nous nous souvenons seulement qu'il a répandu son sang pour nous?

Les exclamations de saint Chrysostome (*Hom.* 24, *in* I *Cor.*) ne sont-elles pas aussi sans raison, s'il est dans la créance des prétendus réformés, lorsqu'il s'écrie : O miracle, ô bénignité de Dieu! celui qui est assis là haut avec son Père, est en même temps entre les mains de ceux qui le reçoivent. Lorsque saint Augustin explique ces paroles de l'Ecriture, suivant la version des Septante : *David ferebatur in manibus suis* (I *Reg.*, XXI, 13), il dit, *Quomodo fieri possit in homine? quis intelligat?* Comment cela se peut-il faire? Personne ne se peut porter dans ses mains, *nemo portatur manibus suis.* Cela ne se peut entendre à la lettre de David, mais il s'entend parfaitement de Jésus-Christ, lequel portait son corps entre ses mains, quand il disait : Prenez, mangez, etc. *Ferebatur enim Christus in manibus suis, quando commendans ipsum corpus suum, ait, hoc est corpus meum; ferebat enim illud corpus in manibus suis :* Cette explication ne fait-elle pas voir que saint Augustin croyait la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie? Est-il impossible qu'un homme porte sa figure? Il a donc cru avec nous que ce que Jésus-Christ donnait à ses apôtres, n'était pas sa seule figure, mais son véritable corps. Il est donc évident que les premiers Pères de l'Eglise ont eu la même créance sur ce mystère, et c'est ce qui nous console; mais c'est un grand sujet de confusion pour les protestants, de n'a-

voir pu jusqu'à présent répondre à la demande que leur a faite Luther au traité de la Cène, de trouver dans toute l'antiquité un auteur reconnu catholique, qui ait jamais parlé de la cène de la manière qu'ils en parlent, et qui ait dit qu'on n'y mangeait que du pain, et qu'on n'y recevait Jésus-Christ que par la bouche de la foi.

III. — Troisième sujet de consolation pour les catholiques : c'est qu'au sentiment même de nos ennemis, notre créance touchant la réalité, n'a rien de préjudiciable à la foi ni au salut. Messieurs les ministres de France, qui, dans leurs premiers emportements, soutenaient que cette créance était l'hérésie la plus exécrable qui eût jamais été : après l'avoir examinée plus sérieusement, ont jugé qu'elle n'avait rien qui pût exclure un homme de l'Eglise, ni par conséquent le mettre hors de la voie de salut. Pour ce sujet, dans le synode de Charenton, tenu l'an 1631, ils ont reçu dans leur Eglise et admis à leur communion les luthériens, qui croient la présence réelle et locale du corps de Jésus-Christ, et la manducation orale. Le sieur Daillé, ministre à Charenton, dans son apologie approuvée par ses trois collègues, Mestrezat, Aubertin et Drelincourt, dit en propres termes que cette opinion n'a aucun venin, et qu'elle n'a rien de contraire ou à la piété ou au bien des hommes : et dans la lettre écrite à M. de Monglas, il dit que cette créance n'est point si criminelle, et que si l'Eglise romaine n'eût eu que cette erreur, ils n'eussent point eu un suffisant sujet de la quitter. M. Drelincourt, dans la lettre qu'il écrivit à son fils, ministre de la Rochelle, dit que l'erreur touchant cette présence n'est point mortelle, ni ne choque point le salut, et n'est point essentielle contre la piété. Il est donc vrai, au sentiment de nos ennemis, qu'on peut croire la présence réelle, sans choquer la foi ni la piété. Oui, mais, diront les protestants, vous adorez Jésus-Christ dans la cène, et les luthériens ne l'adorent pas. Consultons encore vos savants et vos patriarches, pour savoir s'il y a du mal d'adorer Jésus-Christ dans la cène, dans la croyance qu'on a qu'il y est. Premièrement, Calvin dit : Nous avons toujours raisonné de la sorte, Si Jésus-Christ est au pain, il doit être adoré sous le pain. Secondement, Bèze, au livre de la Cène contre Westphale luthérien : J'admire, lui dit-il, que tu laisses cette adoration libre, puisque tu confesses que Christ est corporellement avec le pain, comme il est au ciel; car si je croyais qu'il fût ainsi, je croirais certainement que son adoration est non-seulement tolérable, mais encore nécessaire. Troisièmement, les ministres de Thuringe, dans leur apologie, contre la dernière confession de Luther, déclarent qu'ils adoreraient fidèlement ce sacrement, s'ils croyaient que le corps de Jésus-Christ y fût réellement présent. Quatrièmement, Daillé, dans son apologie, dit : Si le sacrement de l'eucharistie est en substance, non du pain comme nous le croyons, mais le corps de Christ, comme le tiennent les romains, il est évident qu'on le peut et qu'on le doit adorer, attendu que le corps de Christ est un sujet adorable. Vous voyez donc, messieurs les protestants, comment, au jugement de vos premiers réformateurs et de vos ministres les plus éclairés, nous ne sommes pas coupables pour adorer Jésus-Christ dans la cène : mais, au contraire, les luthériens ont tort, disent-ils, de ne l'adorer pas. Nous apprenons aussi par les Pères, que dans leurs siècles on adorait l'eucharistie : témoin saint Chrysostome, *Adora et communica.* Témoin saint Augustin, expliquant ces paroles du psaume XCVIII : *Adora scabellum pedum ejus.* Par cet escabeau des pieds de Dieu, saint Augustin entend la chair de Jésus-Christ, et il dit : *Nemo carnem illam manducavit, nisi prius adoraverit, et non solum non peccamus eam adorando, sed peccamus non adorando.*

Voilà donc notre créance justifiée, et pour la présence réelle et pour l'adoration du corps de Jésus-Christ dans la cène, par le sentiment même de nos adversaires. Messieurs les protestants n'ont pas cette satisfaction, puisque leur cène en peinture avec la manducation par la bouche de la foi sont condamnées non-seulement par toute l'Eglise romaine, mais encore par ceux à qui ils donnent la qualité de frères. Luther, en la thèse seconde contre les thèses de Louvain : Nous mettons, dit-il, sérieusement, au rang des hérétiques et de ceux qui sont hors de l'Eglise de Dieu, tous les sacramentaires, qui nient que la chair et le sang de Jésus soient pris par la bouche corporelle en la vénérable eucharistie. Tous les ministres qui ont composé l'histoire de la Confession d'Augsbourg, la finissent par ces paroles : Gloire à Dieu seul, et perpétuelle ignominie au diable et aux sacramentaires, zwingliens et calvinistes qui le suivent.

Raisonnez donc de la sorte, messieurs les protestants : Si je crois que Jésus-Christ est réellement présent en la cène et que je le reçois avec la bouche du corps, tous les catholiques romains, tous mes frères les luthériens, et tous les ministres les plus éclairés de mon parti, sont d'accord que je ne crois rien qui me puisse damner, et que cette créance n'est point contre la piété ni les bonnes mœurs; mais si je crois que Jésus-Christ n'est point réellement en la cène, toute l'Eglise romaine, tous les protestants d'Allemagne luthériens, que j'ai reçus dans ma communion, disent que je suis hérétique et en état de damnation. Je ne suis point résolu de risquer mon salut, j'aime mieux croire la réalité du corps de Jésus-Christ.

Servons-nous de cette comparaison : j'ai deux viandes qui me sont présentées : l'une est suspecte, mes amis et mes ennemis m'assurent qu'elle est empoisonnée; l'autre n'est point suspecte, et tout le monde est d'accord qu'elle ne peut me nuire. N'est-il pas vrai qu'à moins de pécher contre le sens commun et d'être ennemi de moi-même, je dois choisir la viande qui n'est point suspecte?

Faites l'application, la conséquence est aisée à tirer.

Il est donc vrai que Jésus-Christ détruit l'infidélité par la clarté de ses paroles dans la promesse et dans l'institution de cet auguste sacrement, et par les témoignages de son apôtre : qu'il la détruit par le consentement universel des Pères de la primitive Eglise, et qu'il la détruit enfin par l'avis même de ses propres ennemis. L'hérésie n'a plus d'autres armes pour se défendre que la malice et l'obstination : ce sont des aveugles volontaires qui résistent à la lumière ; mais n'y a-t-il point aussi d'infidèles parmi nous ? Hélas ! qu'il y en a à qui on peut bien faire le reproche que faisait saint Paul à quelques mauvais fidèles de son temps, qui confessaient de bouche nos vérités, mais qui vivaient d'une telle manière qu'ils les désavouaient par leurs actions : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (*Tit.*, I, 6). Il faut que je vous avoue, en finissant, que de tous les arguments dont les sacramentaires se servent pour combattre la créance que je viens d'établir, je n'en ai jamais trouvé qu'un seul qui m'ait jeté dans le trouble et auquel j'ai eu peine à répondre. Il me fut un jour proposé par une dame protestante; après une conférence assez longue sur le sujet que je viens de prêcher, elle me dit : Je vous avoue de bonne foi qu'il semble que l'Ecriture et les Pères soient pour vous, et je confesse que votre créance me paraît bien appuyée; mais quoi ! vos catholiques mêmes ne croient pas ce que vous venez de m'enseigner. O Dieu ! que si vos prêtres étaient bien persuadés de cet article de votre religion, ils vivraient bien plus saintement qu'ils ne font; et quand ils n'auraient jamais eu le bonheur qu'une fois de tenir Jésus-Christ entre leurs mains, ils seraient beaucoup plus dévots et plus exemplaires dans leurs mœurs. N'en voyons-nous pas qui disent la messe bien souvent, et qui avec cela font une vie fort scandaleuse? J'ai eu la curiosité quelquefois d'entrer dans vos églises, mais les irrévérences et l'indévotion de vos catholiques m'ont si fort choquée, que je n'ai pu me persuader qu'ils crussent non plus que moi la présence réelle de Jésus-Christ dans ce sacrement. Hé ! pensez-vous que si j'étais de votre religion, je puisse être vêtue d'or et d'argent comme sont vos dames catholiques, et savoir cependant que les églises où habite réellement mon Sauveur et les autels où repose son corps sont dans un état si déplorable ! Non, non, vous ne croyez pas vous-même ce mystère. En vérité, je ne pus répondre à cet argument que par la confusion qui parut sur mon visage et par mes soupirs. Hélas ! peuple catholique, jusqu'à quand serons-nous d'intelligence avec les démons et avec les ennemis de l'Eglise, pour combattre notre religion? Jusqu'à quand, par nos indévotions et par notre mauvaise vie, décrierons-nous la sainteté de nos mystères? N'entendez-vous pas le reproche que Dieu nous fait par ses prophètes? *Propter vos nomen meum blasphematur in gentibus.* Nous appelons à nous les hérétiques, d'une main, par la force de nos raisons appuyées sur l'Ecriture; et de l'autre, dit saint Grégoire le Grand, nous les chassons par nos mauvais exemples. Faisons réflexion que la lumière de la foi, toute obscure qu'elle est, étant appuyée sur la parole de Dieu, est aussi infaillible que la lumière de gloire, puisque les anges et les saints dans le ciel ne sont pas plus assurés que Jésus-Christ est sur son trône lorsqu'ils le voient, que nous sommes assurés par la foi qu'il est sur nos autels. Cela étant vrai, n'est-il pas juste que la foi produise en nous, autant qu'il est possible, les mêmes sentiments de respect et d'amour que la lumière de gloire opère dans les saints bienheureux?

Excitons donc notre foi sur la grandeur de ce mystère; apprenons comment nous devons nous servir, suivant le dessein de Jésus-Christ, de la vertu de son corps dans ce sacrement, pour détruire le corps du péché, *Ut destruatur corpus peccati;* faisons que notre vie soit conforme à la sainteté de notre créance, et qu'elle soit une puissante preuve pour en persuader la vérité aux hérétiques, et pour les attirer à nous ; afin qu'étant unis sur la terre par une vraie foi, nous soyons tous unis dans le ciel par la lumière de gloire. Ainsi soit-il.

SERMON III.

L'orgueil détruit.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.

Saint Thomas (2-2, *q.* 162, *a.* 6) prouve que l'orgueil est le plus grand de tous les vices, quant à ce qui regarde la première partie du péché, qui est l'aversion de Dieu : d'autant, dit-il, que dans tous les autres péchés l'homme se détourne de Dieu ou par quelque sorte d'ignorance, ou par infirmité, ou emporté par les charmes trompeurs de quelque bien qu'on lui présente; mais l'orgueilleux quitte Dieu, parce qu'il ne peut point se soumettre à son autorité ni s'humilier sous sa puissance.

C'est pourquoi le philosophe Boëce disait avec raison, que tous les autres vices fuient devant la face de Dieu, mais que l'orgueil a la témérité de marcher contre Dieu et de lui faire résistance : *Omnia vitia fugiunt a Deo, sola superbia se Deo opponit.* Témoin, ce prince des orgueilleux, qui entreprit d'abord d'élever son trône au-dessus du ciel, d'égaler le Tout-Puissant et de se rendre semblable au Très-Haut : *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo* (*Isa.*, XIV).

Puisque ce péché, entre tous les autres, est le plus hardi et le plus insolent, il est juste qu'après avoir vu triompher Jésus-Christ de l'infidélité des hérétiques qui s'opposent à la créance du mystère de foi que nous adorons, nous abattions l'orgueil des superbes aux pieds de ce Dieu caché dans l'auguste sacrement. Et puisque l'orgueil,

au jugement du Sage, est le commencement de tous les vices, *Initium omnis peccati est superbia* (*Eccl.*, I), il est raisonnable que nous voyions la défaite de ce monstre, avant que d'expliquer la destruction des autres membres du corps du péché, dont celui-là est comme la tête.

La nature et l'essence de l'orgueil, en tant que c'est un péché particulier et séparé des autres, consiste, dit saint Thomas, dans un amour déréglé de sa propre excellence et dans un désir désordonné de l'honneur. Or, Jésus-Christ, au sacrement de l'autel, détruit cet amour et ce désir par deux moyens très-efficaces, qui feront les deux points de ce discours.

1° Il détruit l'ambition de ce faux honneur et de cette gloire trompeuse que notre vanité se propose, en nous offrant dans ce mystère une parfaite gloire et un honneur solide et véritable.

2° Il détruit la passion que nous avons de paraître par les exemples de cette profonde humilité qu'il pratique dans ce sacrement, où il cache ses adorables grandeurs. Donnons un peu plus d'étendue à ces deux vérités, et pour réussir dans notre dessein, demandons l'assistance du Saint-Esprit qui résiste aux superbes et qui donne sa grâce aux humbles : il nous l'accordera, si nous l'en prions par l'intercession de la plus humble des créatures. *Ave, Maria,* etc.

I. — L'évêque Ennodius considérant les bontés infinies de Dieu envers les hommes, dit que c'est le propre de ce Dieu d'amour de faire ployer toutes choses sous les lois de sa puissance, et cependant de céder et de se laisser vaincre par la charité excessive qu'il a pour l'homme : *Tale est numinis ingenium, virtute cum omnia vincat, hominum amore vinci.* Dieu paraît particulièrement vaincu par son amour dans les mystères ineffables de son Incarnation et de l'eucharistie. L'homme, se méconnaissant lui-même, se laissa tellement aveugler par son orgueil, qu'il osa aspirer à la divinité, *Eritis quasi dii*, etc. (*Genes.* III). Après ce crime, Dieu pouvait, pour satisfaire aux justes désirs qu'il a de conserver sa gloire, confondre et anéantir ce superbe; mais au contraire, il a, ce semble, condescendu à son ambition, lui accordant par bonté ce qu'il n'avait pu souhaiter qu'avec témérité, puisque dans l'Incarnation, aux dépens de l'anéantissement de son Verbe, il élève l'homme sur son trône, il l'appelle à la participation de son sceptre et de sa couronne : et, par l'union hypostatique, il nous fait voir en Jésus-Christ cet inconcevable prodige, qui est un Dieu fait homme, et un homme fait Dieu; si bien que Dieu peut dire maintenant à la gloire de son amour, parlant du second Adam, ce qu'il disait autrefois, par une espèce de moquerie, à la confusion du premier : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est :* Voilà l'homme qui est devenu semblable à Dieu.

Il ne s'est pas contenté de faire part de sa divinité à un individu de notre nature; il a voulu, par la participation de l'auguste sacrement, que les saints et les premiers docteurs de l'Eglise appellent une extension de l'Incarnation, diviniser tous ceux qui s'en approchent dignement. C'est l'expression du grand saint Denys, qui emploie les trois premiers chapitres de sa Hiérarchie ecclésiastique pour prouver que ceux qui participent dignement à ce mystère entrent en société de divinité avec Jésus-Christ, et sont heureusement transformés en lui : *In deitatis consortium transeunt, et per vitæ sinceræ ac divinæ similitudinem Christo compaginantur.*

Or, comme l'élévation de la nature humaine en Jésus-Christ dans le mystère de l'Incarnation se fait en vertu de l'union personnelle, par le moyen de laquelle l'humanité du Sauveur entre en société de vie et de biens avec Dieu et participe à ses adorables attributs, aussi l'élévation merveilleuse du fidèle dans l'eucharistie se fait par le moyen de cette union admirable que nous contractons avec Jésus-Christ en communiant : union par laquelle, dit-il, le fidèle demeure en lui, et il demeure dans le fidèle : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo* (*S. Joan.*, VI).

Pour montrer que c'est de cette union que dépend la véritable gloire du chrétien qui communie, il est important de la bien expliquer. Consultons les Pères, la théologie et Jésus-Christ même, et nous apprendrons trois choses de cette union : 1° qu'elle est réelle, physique et corporelle; 2° qu'elle est la consommation de l'amour de Jésus-Christ dans cette vie ; 3° qu'elle va presque jusqu'à l'unité.

Il semble que saint Chrysostome avait prévu l'hérésie des protestants de France, lorsqu'en divers endroits, et surtout dans l'homélie 83, sur saint Matthieu, il dit que dans la participation de ce mystère nous ne sommes pas seulement unis à Jésus-Christ par la foi, mais réellement ; *Non fide tantum, verum et ipsa re.* Et dans l'homélie 45, sur saint Jean il ajoute que cette union n'est pas seulement une union d'affection et d'amour, comme celle des autres sacrements, mais une union réelle et corporelle, par laquelle nous sommes unis avec la chair de Jésus-Christ en la mangeant : *Non solum per dilectionem, sed etiam re ipsa in illam carnem convertimur : id per cibum efficitur* (*L.* X, *in S. Joan.*).

Nous savons bien, dit saint Cyrille d'Alexandrie, que dans l'eucharistie nous avons une union spirituelle avec Jésus-Christ par la foi et par la charité; mais nous disons que ce serait démentir l'Ecriture, si, outre cette union spirituelle, nous n'admettions une autre union substantielle qui se fait par sa chair. C'est ainsi que saint Hilaire dit que mangeant la viande du Seigneur, nous prenons le Verbe fait chair, et que par ce moyen la chair de Jésus-Christ est mêlée avec la nôtre : *Vero cibo dominico carnem sumimus, naturamque carnis suæ sub sacramento nobis admiscuit* (*L.* VIII *de Trin.*).

Voilà trois Pères des plus célèbres de l'Eglise et des cinq premiers siècles, qui assurent que l'union du chrétien avec Jésus-

Christ dans l'auguste sacrement est réelle et corporelle. Consultons maintenant les lumières de la théologie.

Saint Thomas (1-2, q. 28, *art.* 1), suivant ce que dit Aristote au livre second de ses Politiques, remarque que dans l'amour il y a trois sortes d'unité ou d'union : Union de ressemblance, qui est la cause et l'effet de l'amour; union d'affection qui est l'amour même; et union de substance, *unitatem substantiarum*, qui est comme l'accomplissement de l'amour. Or, dit saint Thomas, après saint Chrysostome, c'est le propre de ceux qui aiment ardemment d'aspirer à cette dernière union : *Ardenter quippe amantium hoc est.* Témoins ces deux amis de la fable, qui demandaient à Vulcain qu'il les jetât dans son fourneau, afin qu'en se fondant ils fussent convertis dans une même masse. Disons plus saintement, témoins ces serviteurs de Job, qui, pour lui témoigner leur amour excessif, eussent voulu se nourrir de sa chair : *Quis det de carnibus ejus ut saturemur* (*Job*, XXXI, 31). Or, comme dans ce sacrement Jésus-Christ porte son amour à son dernier effet, il contracte avec nous, par ce mystère, une union de substance, qui est la consommation de l'amour.

Cette union de substance ne consiste pas seulement en ce que son âme et son corps résidant en nous influent réellement dans notre âme et dans notre corps, car cette influence ne fait pas que la cause et le sujet soient un. Elle ne consiste pas aussi seulement dans une présence locale et dans un attouchement de sa chair adorable, puisque cette présence n'est pas une union, et qu'elle se voit dans les méchants, qui ne sont pas unis à Jésus-Christ.

Cette union substantielle consiste donc dans une donation et communication mutuelle de corps par voie d'amour, qui se fait entre Jésus-Christ et le fidèle; et, en vertu de cette donation, comme dans le mariage corporel les mariés sont deux dans une même chair, dit la Genèse (*ch.* II), ou, comme dit encore mieux Jésus-Christ dans l'Evangile, ils ne sont plus deux mais une même chair : *Jam non sunt duo, sed una caro* (*S. Math.*, XIX). Aussi dans la participation de l'eucharistie, laquelle, suivant l'interprétation du bienheureux martyr et évêque Méthodius, est ce grand sacrement de mariage que Jésus-Christ contracte avec son Eglise, dont parle saint Paul, lorsqu'il dit : *Sacramentum hoc magnum est in Christo, dico et in Ecclesia* (*Ephes.*, V), nos corps, par une consommation d'amour, sont si étroitement unis avec celui de Jésus-Christ, et celui de Jésus-Christ avec les nôtres, qu'ils ne sont plus qu'un corps. Saint Chrysostome nous l'enseigne expressément, lorsqu'il dit qu'en vertu de cette union corporelle, Jésus-Christ mêle tellement son corps avec le nôtre, que des deux il n'en fait qu'un : *Ita corpus suum in nos contemperavit, ut unum quid simus* (*Hom.* 61, *ad pop.*). Il est donc vrai, suivant la pensée de quelques théologiens, que la foi est comme les fiançailles du chrétien avec Jésus-Christ, la charité en est le mariage, et la sainte communion est la consommation de cette divine alliance, parce qu'elle produit cette union admirable de substance que nous venons d'expliquer.

Si nous consultons maintenant Jésus-Christ sur cette union, il élèvera nos pensées encore plus haut, puisqu'il porte nos esprits jusqu'à la contemplation de cette unité d'essence et de nature qui se trouve entre lui et son Père. C'est de là qu'il prend une comparaison pour expliquer l'union qu'il contracte avec le fidèle qui communie dignement : *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem : et qui manducat me, et ipse vivet propter me* (*S. Joan.*, VI). Comme je vis par mon Père qui me communique sa vie par sa génération divine, aussi celui qui me mange vivra par moi, d'autant que je me donne à lui. Souvenez-vous de cette chaîne précieuse que saint Cyrille emploie pour expliquer ce mystère, dont le premier chaînon, dit-il, est la résidence substantielle de la divinité du Père dans la personne du Fils par la voie de son éternelle génération; le second est la résidence substantielle de la divinité du Fils dans son humanité par le moyen de l'Incarnation; et le troisième est la résidence substantielle du corps de Jésus-Christ dans le nôtre par la communion. De sorte que par ces trois chaînons, dit saint Cyrille, nous sommes réunis à Dieu le Père par l'entremise du Fils. Voilà, au sentiment de saint Hilaire, cette admirable union qui était le sujet des complaisances de Jésus-Christ, lorsqu'ayant communié ses apôtres, il remerciait son Père, et lui disait : *Claritatem quam dedisti mihi, Pater, ego dedi eis* (*S. Joan.*, XVII, 22). Je vous rends grâces, mon Père, de ce que, pour contenter l'amour que je porte à mes fidèles, vous m'avez donné le moyen de leur faire part de cette clarté que j'ai reçue de vous. Quelle est cette clarté? demande saint Hilaire : *Quam claritatem?* Et il répond : C'est cette union avec la divinité, *unitatem cum divinitate*, laquelle il communique en quelque façon à ses membres par la participation du sacrement de son corps; *quam quodammodo per sacramentum corporis sui membris suis ipse communicat.*

Après avoir expliqué, le mieux qu'il nous est possible, cette ineffable union, voyons le raisonnement de saint Paul. *In ipso habitat*, dit cet apôtre, *plenitudo Divinitatis corporaliter* (*Colos.* II, 9). C'est en Jésus-Christ qu'habite corporellement, c'est-à-dire réellement et substantiellement, la plénitude de la Divinité, et lui étant unis, vous êtes remplis en lui et par lui de toute gloire et de tout honneur : *Et estis in illo repleti, qui est caput omnis principatus et potestatis.*

Tout ce qu'il y a de grand, d'auguste, de glorieux, de magnifique en Dieu, réside en Jésus-Christ, qui est le chef de toute puissance et de toute principauté. Or est-il que Jésus-Christ réside en vous, et il vous est donné pour être la plénitude de vos cœurs, *Et estis in illo repleti;* donc il ne vous reste

plus rien à souhaiter, et quelque désir que vous ayez pour la gloire, vous avez dans Jésus-Christ, au saint sacrement, de quoi le remplir, sans chercher ailleurs ce qui ne peut contenter votre ambition. Pouvez-vous souhaiter une fortune plus auguste, une gloire plus relevée, une vie plus illustre que celle que Jésus-Christ vous donne dans ce divin mystère?

Vous diriez que Dieu se comporte envers nous comme faisaient autrefois ces empereurs romains, qui, connaissant que leurs favoris, poussés par un excès d'ambition, traitaient avec les soldats pour s'élever à l'empire, afin d'arrêter ces injustes pratiques, ils leur faisaient part de leur couronne et les associaient au gouvernement de l'Etat, leur donnant le titre illustre de Césars. N'est-ce pas, en quelque façon, le procédé amoureux de notre Dieu, lequel, voyant que notre orgueil nous pousse à chercher dans le monde une gloire trompeuse et de fausses grandeurs, nous offre sa véritable gloire et nous fait part de ses honneurs divins? Qu'est-ce que nous peut offrir le monde de grand, puisqu'il est si petit? Quelle gloire solide nous peuvent donner les créatures qui ne sont toutes que vanité? Offices, bénéfices, louanges, estime, charges, gouvernements, qu'est-ce que tout cela, sinon des fables et des songes, en comparaison de la gloire que Dieu nous offre dans ce mystère? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* (*Ps.* CXVIII, 85).

Saint Augustin disait que Dieu nous appelait des dieux, afin que nous ne nous contentassions pas d'être des hommes: *Nos deos vocat, ne simus homines.* Il fait bien plus, il nous fait de petits dieux, afin que nous regardions avec mépris tout ce qui est purement humain: *In deitatis consortium transeunt* (*Dion.*, *c.* 3 *Hierar. eccles.*).

Jésus-Christ pouvait-il donc mieux contenter ce désir que nous avons de la gloire, et rendre nos ambitions, d'injustes et déréglées qu'elles étaient, très-justes et très-raisonnables, qu'en leur offrant dans ce mystère un objet si illustre, et une gloire si digne de leurs généreuses saillies? Si donc l'orgueil n'est pas détruit en nous par la communion, c'est que nous avons part aux reproches de Jésus-Christ: *Dilexerunt gloriam hominum magis quam gloriam Dei* (*S. Joan.*, XXI). Aveugles et insensés que nous sommes! nous aimons mieux poursuivre une gloire humaine qui s'enfuit, que de prendre la gloire d'un Dieu qu'il nous offre; nous aimons mieux travailler dans le monde à nous faire des idoles de vanité, qu'à exprimer sur nous l'image vivante de la Divinité!

Je pourrais bien dire à tous ces ambitieux du siècle, ce que disait saint Ambroise à Lucifer. *In cœlum conscendam:* Tu dis, prince des orgueilleux, que tu veux monter au-dessus du ciel! voilà un beau dessein, et une généreuse pensée, digne d'une grande intelligence. *Similis ero Altissimo:* Tu veux te rendre semblable au Très-Haut: ô la belle, ô la sainte résolution! Imiter Dieu, se conformer à Dieu, voilà qui est noble, et digne d'un grand cœur. Mais quelle voie veux-tu prendre pour arriver au ciel? Par quel moyen prétends-tu acquérir cette glorieuse ressemblance? J'élèverai, dit cet orgueilleux, mon trône sur les astres de Dieu, je m'assoirai sur les ailes de l'aquilon. O Lucifer! tu te trompes, dit saint Ambroise: assurément ce n'est pas là le chemin qu'il faut tenir: en suivant cette route tu trouveras, non pas des agrandissements, mais des humiliations profondes; non pas le ciel, mais l'enfer: *Verumtamen ad infernum detraheris.* Je dis pareillement à tous les esclaves du monde: Vous voulez être grands, et Dieu le veut aussi; vous soupirez après la gloire, Dieu ne vous a créés que pour cela: mais quelle route voulez-vous prendre? Vous vous enflez au-dessus de vous-mêmes: vous devez mourir comme des hommes, et néanmoins vous tranchez des petits dieux; vous cherchez de paraître ce que vous n'êtes pas, et de vous élever par la vanité et par le mensonge: croyez-moi, ou l'Ecriture est fausse, ou vous ne vous élèverez jamais solidement par cette voie. Que croyez-vous que soit l'orgueil? dit saint Grégoire de Nysse. C'est une descente vers les choses basses: *Superbia est descensus ad inferiora.* Je sais bien que le Psalmiste assure que la superbe des orgueilleux monte toujours: *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper:* mais son élévation n'est qu'imaginaire, et son abaissement et sa chute sont véritables, dit le même Psalmiste: *Dejecisti eos dum allevarentur* (*Ps.* LXX). La véritable gloire se trouve dans la participation de la Divinité, que Jésus-Christ nous communique dans l'adorable sacrement. Si ce motif ne vous touche pas assez, voyons l'humilité de Jésus-Christ dans ce mystère, qui combat et qui veut détruire notre orgueil. C'est la seconde partie.

II. — Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'employer les trente-trois ans de sa vie mortelle à confondre notre orgueil par les humiliations de sa divinité anéantie dans la chair: mais, tout glorieux qu'il est dans les cieux, il veut encore demeurer sur la terre dans un état continuel d'humilité, pour nous crier dans cet auguste sacrement: *Quid superbis, terra et cinis? discite a me quia mitis sum et humilis corde:* Pourquoi t'élèves-tu, ô terre et cendre? apprends de moi que je suis humble de cœur.

Si le premier acte de l'humilité consiste à reconnaître qu'on n'est rien, et que tout son être, son pouvoir, sa vertu dépend de Dieu; et dans cette reconnaissance, offrir à ce premier Principe tout ce qu'on est, l'employer et le consommer pour sa gloire: n'est-ce pas ce que Jésus-Christ pratique par excellence dans ce divin mystère, qui est non-seulement un sacrement, mais un sacrifice, par lequel il reconnaît continuellement le souverain domaine que Dieu a sur lui et sur toutes les créatures, et où, par la consomption de son être sacramentel, il déclare à tout moment le désir qu'il aurait d'être con-

sumé et anéanti pour la gloire de son Père, s'il était nécessaire?

Mais ce qui est de plus étonnant, c'est que sur nos autels Jésus-Christ est vraiment Dieu caché. Il est caché pendant l'éternité dans le sein de son Père, caché dans le temps dans le sein de sa Mère, caché dans l'étable, caché dans la boutique d'un charpentier, caché sous les faiblesses de notre mortalité, caché dans les ignominies de la croix, caché dans le sein du tombeau : mais comme si ces retraites, ces ombres, ces obscurités n'eussent pas été suffisantes pour guérir notre orgueil, il veut encore, tout glorieux qu'il est, se cacher sous les espèces du pain et du vin, où nos yeux ne le peuvent voir, ni aucun de nos sens le reconnaître.

Il cache dans ce sacrement trois vies admirables : sa vie divine, en tant que Verbe et Fils de Dieu; sa vie humaine, en tant qu'il est homme, et le plus accompli de tous les hommes; sa vie glorieuse, en tant que ressuscité, immortel et bienheureux. Ces trois vies qui sont éclatantes en elles-mêmes, et qui demanderaient de paraître avec pompe sur nos autels, sont néanmoins si cachées, que nous n'en voyons au dehors aucune marque : il tient ces trois flambeaux dans les ténèbres, et comme éteints entre les mains des prêtres, suivant la parole de Job : *In manibus abscondi lucem* (*Job.*, XXXVI, 32). C'est ici où, selon la parole d'Ezéchiel, il voile le soleil d'un épais nuage : *Solem nube tegam* (*Ezech.*, XXXII, 7).

En quelque état que nous considérions Jésus humilié, nous n'en voyons aucun où il paraisse à nos yeux, s'ils ne sont éclairés de la foi, plus vil et plus misérable que dans ce divin mystère, pour deux raisons.

1° Parce que c'est là où il descend le plus bas, en se couvrant des apparences des créatures inanimées. Dans l'Incarnation, je sais que S. Paul me dit qu'il anéantit sa divinité, en la cachant sous la forme de l'homme; mais, dans l'eucharistie, il anéantit encore son humanité, en la cachant sous les accidents du pain.

2° Dans l'Incarnation, cette humanité singulière, à laquelle le Verbe s'est uni, faisait éclater au dehors les qualités merveilleuses qui dérivaient sur elle de la divinité : la majesté de son front, la beauté de son visage, sa grâce, son esprit, son éloquence, ses actions miraculeuses, la profondeur de sa doctrine, la sainteté de sa vie, mettaient cet homme si haut au-dessus du commun, qu'on le regardait comme une personne toute extraordinaire et divine, *Vidimus gloriam ejus quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis* (*S. Joan.*, I, 14). Mais dans l'eucharistie, il n'y a rien de semblable, il y est apparemment dépouillé de toutes choses : on n'y voit, comme j'ai dit, ni divinité, ni humanité, ni puissance, ni beauté : *Vere tu es Deus absconditus.*

3° Dans ce sacrement, les humiliations de Jésus-Christ sont toutes pures, c'est-à-dire qu'elles ne sont point, comme ailleurs, mélangées de quelque éclat et de quelque honneur. A sa naissance, si le Verbe est mis sur la crèche, les anges parlent en sa faveur, les rois l'y viennent adorer. S'il s'abaisse aux pieds de saint Jean, pour être baptisé, le ciel s'ouvre, et le Saint-Esprit descend visiblement sur lui. Pendant que les médisances et les calomnies le veulent noircir, les malades guéris, les morts ressuscités soutiennent son innocence et sa puissance. A sa mort, le bouleversement de toute la nature publie sa divinité, et du plus haut de la croix, il jette de si vifs rayons de gloire, que ses ennemis sont contraints de s'écrier : *Vere Filius Dei erat* (*S. Matth.*, XXVII, 54). Mais dans l'eucharistie, il n'y a rien au dehors qui ne paraisse méprisable.

Concluons donc, avec Denys Alexandrin, que c'est là le véritable anéantissement du Verbe, puisqu'il s'y est fait si petit, que des vers de terre, c'est-dire des hommes mortels, le peuvent manger : *hæc est exinanitio Dei facta ad usum nostrum, ut possimus capere altissimum*. Comment pensez-vous, mes frères, demande saint Augustin, que Jésus-Christ nous veut rendre son corps particulièrement recommandable? C'est assurément pour son humilité : *Unde commendavit corpus suum? de humilitate*, puisque, s'il n'était pas si profondément humilié, nous ne pourrions le manger : *Nisi enim esset humilis, non manducaretur.*

Eh quoi! âme chrétienne, cette humilité profonde de Jésus-Christ n'est-elle pas assez puissante pour détruire ton ambition? O orgueil des hommes! que tu es incurable, si tu ne peux être guéri par l'anéantissement d'un Dieu! Peut-on trouver une médecine plus efficace pour abattre ce cœur enflé de superbe, que d'y appliquer une hostie qui contient un Dieu caché, ou plutôt anéanti! Il n'est donc pas nécessaire, pour confondre notre ambition et pour nous obliger à nous humilier, d'ouvrir les tombeaux pour nous y faire voir ces squelettes hideux et ces charognes épouvantables; il suffit d'ouvrir le ciboire, de prendre une hostie, et de dire à ce superbe : *Ecce Agnus Dei*, voilà l'Agneau de Dieu qui combat ton orgueil par son humilité. Non, il n'est pas besoin de faire tonner sur la tête des orgueilleux les menaces d'un Dieu qui jure leur perte, et qui proteste que leur élévation sera leur propre ruine : *Dejecisti eos dum allevarentur* (*Psal.* LXXII, 18). Il vaut bien mieux leur faire entendre la voix toute-puissante des exemples de Jésus anéanti, qui leur persuade l'humilité. O impudence insupportable! dit S. Bernard, si après avoir vu la majesté du Très-Haut anéanti, un ver de terre se veut encore enfler de vanité : *O intolerabilis impudentia, si ubi exinanivit se divina majestas, vermiculus infletur et intumescat.* Quoi donc! Jésus-Christ voile ses propres et véritables grandeurs, pour nous enseigner l'humilité, et nous aurons toujours des démangeaisons extravagantes de produire ce qui n'est pas à nous, et de faire paraître, quoi? des misères et des faiblesses, puisque nous n'avons rien autre chose. Jésus-Christ descendra à tout

moment sur nos autels, et nous dirons incessamment, avec le prince des orgueilleux : *Ascendam*, je monterai, je m'élèverai. Eh quoi ! femmes et filles chrétiennes, vous allez si souvent adorer Jésus-Christ sur les autels où il tient ses immortelles beautés cachées, et vous voulez faire paraître une vaine beauté, une beauté fardée, une beauté criminelle ! Jésus-Christ se réduit à un point dans ce sacrement, et vous ne travaillez qu'à vous agrandir dans le monde !

Finissons. Jésus-Christ ne se cache pas seulement dans ce sacrement pour nous apprendre l'humilité; mais il y veut souffrir mille outrages, mille injures de la part des hommes : nous en parlerons dans un autre sermon. Je dis maintenant que, dans ce mystère, il fait même trophée de ses ignominies, puisqu'en l'ordonnant comme un sacrifice, il veut rappeler dans nos mémoires le souvenir des ignominies de sa passion, *quotiescumque manducabitis panem hunc, mortem Domini annuntiabitis*. O Dieu ! que les sentiments de Jésus sont éloignés des nôtres ! Lorsque nous avons reçu quelque affront, nous voulons en abolir les marques; mais, au contraire, Jésus-Christ institue un sacrement, pour perpétuer le souvenir de ses outrages; il emploie son propre corps et son propre sang, pour faire une peinture de toutes les infamies de sa mort; il nous invite tous les jours dans les églises, afin qu'il nous y représente tout le déshonneur qu'il a souffert sur sa croix, et que, par ce moyen, il nous prêche l'humilité. N'est-il pas vrai que si nous méditions, comme il faut, ces grandes vérités, elles suffiraient pour nous ôter du cœur cette sensibilité et cette délicatesse excessive, qui fait que nous ne pouvons souffrir une parole ni un geste, que nous croyons choquer notre honneur ? Profitons donc de ce sermon, ne mettons point d'opposition au dessein qu'a cet Agneau de Dieu de détruire en nous notre orgueil. Si notre ambition nous porte à rechercher l'honneur et la gloire, nous avons, dans l'auguste sacrement, une union si étroite avec Jésus-Christ, qu'elle nous élève à la participation de sa divinité, qui est le plus illustre avantage et la plus excellente qualité que l'homme puisse posséder en ce monde. Si nous sommes de véritables chrétiens, nous devons imiter l'exemple de Jésus-Christ qui se cache dans ce sacrement, et qui nous enseigne, par son humilité, à mépriser le faux éclat des grandeurs mondaines. Approchons de cet adorable sacrement, et nous y trouverons une véritable gloire; humilions-nous, et nous serons grands aux yeux de Dieu : *Sola via est humilitatis quæ exaltat*, dit S. Bernard, *qui aliter vadit, cadit potius quam ascendit*. Faisons en sorte qu'à la fin de cette octave, la prophétie d'Abdias s'accomplisse en notre faveur, *bibent et absorbebunt, et erunt quasi non sint ;* ils boiront le sang de Jésus-Christ humilié, ils cacheront dans leur poitrine ce Dieu anéanti, et ils s'anéantiront eux-mêmes; et ce sera cet anéantissement qui leur servira de degré pour les élever à la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

L'avarice détruite.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.

Tous les Pères de l'Eglise nous disent des merveilles, lorsqu'ils entreprennent de nous décrire les richesses et les beautés charmantes du paradis terrestre qui fut la demeure du premier homme. Le ciel, dit saint Basile, y était toujours serein, sans que jamais le moindre nuage obscurcît la beauté du jour; les astres n'avaient pour cette contrée bienheureuse que de bénignes influences, et ne la regardaient qu'avec des aspects favorables; le soleil était à son égard dans une si juste élévation, qu'il y faisait un printemps perpétuel; et ses rayons innocents avaient une si douce lumière, et une chaleur si tempérée, qu'ils pouvaient récréer les sens, mais ne pouvaient jamais les offenser. La terre était, dit l'Ecriture, un paradis de volupté, c'est à dire, comme l'explique saint Jean Damascène, un séjour de délices où l'abondance des plaisirs surpassait beaucoup tout ce que maintenant l'imagination la plus délicate et la plus ingénieuse pourrait se figurer. Là, dit saint Chrysostome, le premier homme, en qualité de monarque de l'univers, couronné du diadème de la justice originelle, foulait aux pieds les œillets et les roses ; les fruits pendants des arbres lui naissaient pour ainsi dire entre les mains, et confondaient leurs odeurs avec celles des fleurs.

Mais surtout l'auteur de toutes ces merveilles avait fait naître au milieu de ce paradis un arbre incomparable que l'Ecriture appelle l'arbre de vie *lignum vitæ*, qui lui suffisait pour entretenir sa vie, et dont les fruits avaient cette rare vertu de conserver l'homme dans la vigueur d'une perpétuelle jeunesse, sans que jamais le grand nombre des années et la longueur des temps eussent pu altérer sa santé, affaiblir ses forces, ni troubler l'économie de son corps.

Ce paradis, disent les Pères, n'était qu'une figure des beautés et des richesses spirituelles de l'Eglise, qui a été faite pour le séjour du second Adam, qui est Jésus-Christ. L'arbre de vie n'était qu'une ombre imparfaite de l'auguste sacrement de l'autel, où nous trouvons ce pain de vie, qui, entre une infinité d'effets, a la vertu de rassasier nos âmes suivant la parole expresse de Jésus-Christ, *ego sum panis vitæ, qui venit ad me non esuriet* (*Joan.*, VI).

Or, puisque l'avarice n'est autre chose qu'une faim et une avidité des biens, Jésus-Christ se trouvant dans ce mystère pour nous rassasier et nous remplir des biens et des richesses de son amour, il est vrai de dire qu'il s'y trouve pour détruire l'avarice des choses de la terre, et pour contenter tous les désirs de nos cœurs. C'est ce que je dois faire

voir aujourd'hui, après avoir demandé, etc. *Ave, Maria.*

De toutes nos convoitises déréglées, c'est principalement l'avarice que saint Paul en divers lieux de ses Lettres appelle la servitude des idoles, *avaritia quod est idolorum servitus.* Tout avare, tout mauvais riche est convaincu de l'idolâtrie la plus honteuse et la plus injurieuse à Dieu qui puisse être, puisqu'il quitte le Dieu vivant et le souverain du ciel, pour élever sur son cœur une idole de boue. Je ne sais pas si les avares d'à présent avoueront cette vérité, mais je sais bien que ceux qui vivaient du temps du prophète Osée, la confessaient ingénument, témoin celui qui dit au chapitre douzième : *Dives effectus sum, idolum inveni mihi* (*Osée*, XII), je suis devenu riche des biens de la terre, et en même temps je me suis fait une idole. En effet, l'avare n'a plus de vrai Dieu qu'en apparence et par cérémonie ; il fait de son cœur un temple à l'idole de l'intérêt ; c'est là où est son tabernacle, son propitiatoire, son oracle, en un mot toutes les marques de sa religion. C'est contre cette idole de boue, ce dieu de terre et de sang, que Jésus-Christ veut combattre en personne dans l'auguste sacrement.

Il applique sa vertu dans ce mystère pour détruire l'avarice en trois manières, qui feront le partage de ce discours. 1° Il détruit l'avarice en sa nature ; 2° en sa cause ; 3° en son principal effet. La nature de l'avarice est une faim insatiable ; Jésus-Christ la détruit en nous rassasiant par l'abondance des biens renfermés dans l'eucharistie. La cause principale de l'avarice, est une malheureuse défiance de la providence de Dieu ; Jésus-Christ la détruit en ce mystère, nous témoignant le soin admirable qu'il a de nous donner toutes les choses nécessaires à la vie. Un des principaux effets de l'avarice est cette dureté de cœur qui ne veut point communiquer ses biens avec ceux qui en ont besoin. Jésus-Christ détruit cette humeur avare par les exemples qu'il nous donne de ses miséricordes et de ses libéralités amoureuses dans ce mystère. Voilà le dessein de ce sermon ; donnons plus d'étendue à ces vérités.

I.— Tous les sages, tant chrétiens que profanes, nous ont parlé de l'avarice sous la métaphore d'une faim canine, qui mange et dévore, et qui ne se rassasie jamais.

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

Il ne se peut rien dire de plus formel ni de de plus beau que ce que dit le Saint-Esprit de l'état déplorable des avares, *Convertentur ad vesperam, et famem patientur ut canes : circuibunt civitatem, ipsi dispergentur ad manducandum, si non fuerint saturati, et murmurabunt* (*Psal.* LVIII).

Ces paroles demandent quelque explication et méritent vos attentions. Le Saint-Esprit dit trois choses considérables : 1° quelle est cette faim ? 2° d'où elle vient ? 3° quel est son tourment et son supplice. Cette faim est une faim canine, ces avares sont affamés comme des chiens, *famem patientur ut canes.* Cette faim vient de ce qu'ayant besoin de manger, ils se sont tournés vers le soir et vers la nuit, *convertentur ad vesperam.* Pour entendre ceci, souvenez-vous de ce que dit saint Jacques, que tout bien véritable qui peut contenter notre cœur, doit venir d'en haut, du Père des lumières ; et non-seulement il doit venir de Dieu, mais il doit être donné de Dieu. Il n'y a donc que ce Père des lumières, c'est-à-dire Dieu, à qui nous devons nous adresser pour contenter ce désir pressant avec lequel nous sommes nés, de chercher le bien qui nous manque ; *omne donum perfectum et datum optimum desursum est, descendens a Patre luminum* (*S. Jac.*, I, 17). Or ces avares ne s'adressent pas à Dieu ; au contraire, ils lui tournent le dos pour se tourner vers le soir et les ombres des créatures, où ils ne sauraient trouver une solide nourriture ; c'est pourquoi ils demeurent toujours affamés. Voyez maintenant leur tourment, combien de tours et de retours dans les rues de Babylone ? *circuibunt civitatem :* ils vont, ils viennent, ils se tuent le corps pour acquérir du bien ; ils dévorent avec avidité tout ce que le monde leur présente ; et comme ils ne sont jamais rassasiés ni contents, ils murmurent, ils se plaignent de la Providence, ils accusent les temps et les saisons, ils se mangent et se ruinent en procès, ils s'égorgent bien souvent pour un morceau de terre.

Apprenons donc que ce n'est point à la table du monde que les avares peuvent trouver le soulagement ou l'assouvissement de leur faim, pour trois raisons.

1° Les viandes qu'on sert sur cette table ne sont pas propres à l'homme, ni convenables à sa nature : David l'avait bien reconnu par son expérience, lorsqu'il disait : *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* Mon cœur s'est flétri comme le foin qui est coupé dans les prés ; il s'est séché, parce que je me suis oublié de manger mon pain, c'est-à-dire la viande qui m'a été préparée. Cette boue, cette terre, ces richesses temporelles, ne sont pas la nourriture propre à une âme spirituelle et immortelle comme la nôtre. Chaque vie a un aliment qui lui est propre, et convenable à ses principes, dit Aristote : *Ex iisdem nutrimur ex quibus sumus.* 2° Tous les festins les plus splendides que fait le monde à ses esclaves, sont des festins semblables à ceux d'Héliogabale ; vous savez l'histoire ; c'est-à-dire des viandes peintes, des viandes creuses qui peuvent récréer la vue, mais non pas apaiser la faim. *In imagine pertransit homo,* belle apparence, magnifique dehors, réputation d'être riche ; mais au fond, pauvreté, trouble, inquiétude : *Inanitas est quam putatus ubertatem,* dit saint Ambroise. Ajoutez que le monde ne peut servir sur sa table que ce qu'il a. Or, est-il qu'au témoignage de saint Jean, il n'a rien que convoitise : *Omne quod est in mundo concupiscentia est.* Et qu'est-ce que convoitise? C'est un désir pressant, c'est la faim de l'âme ; donc, plus vous prenez des biens du monde, plus vous prenez de convoitise, c'est-

à-dire de désir et de faim, *concupiscitis et non habetis.*

3° Pour se rassasier, il faut attirer la nourriture au-dedans de nous-mêmes ; il faut unir l'aliment à notre substance ; c'est ce qu'on ne peut pas faire des biens du monde, puisqu'on est d'accord que ce sont des biens extérieurs : ils peuvent bien remplir les caves, les greniers, les coffres, mais ils ne peuvent remplir l'âme. Or, c'est l'âme qui est affamée, puisque c'est elle qui convoitise et qui désire ; il faudrait donc porter le bien dans l'âme, et le faire entrer dans cet intérieur qui est vide et affamé ; c'est ce qui ne se peut pas ; c'est pourquoi, au milieu de cette abondance extérieure, *patientur famem ut canes :* les avares souffrent une faim canine

Mais la providence paternelle de notre Créateur, qui connaît la pauvreté et la faim de l'homme, lui a préparé une table où il peut être rassasié, dit David : *parasti in dulcedine tua pauperi, Deus* (*Psal.* LXVIII). Disons encore avec notre Evangile : l'Homme-Dieu, qui a compassion de ses frères affamés, a fait dans son Eglise un grand festin, un grand souper : *Homo quidam fecit cœnam magnam.* Hé bien, qu'est-ce qu'il a préparé pour ce festin ? David ne le dit pas. *Parasti.* Pensez quelle est la sagesse, la puissance et la bonté de celui qui entreprend de traiter, et qui prend le soin de préparer, et jugez de l'excellence des mets. Vous demandez encore ce qu'il a préparé ? Notre Evangile vous le dira : *parata sunt omnia :* toute sorte de biens. Il a préparé une viande de qui est, dit l'Ecriture, toute viande en vertu, *omnem escam.* C'est une viande propre et convenable à l'âme qui est affamée ; c'est une viande solide et rassasiante ; c'est une viande que vous pouvez attirer au-dedans de vous-mêmes, pour vous nourrir ; en un mot, c'est Jésus-Christ qui, comme parle le concile de Trente, renferme et communique dans cet adorable mystère toutes les richesses de son divin amour. *Divitias divini sui erga homines amoris effudit*

Vous savez que Jésus-Christ nous apprend que l'homme ne se nourrit pas du seul pain, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu : *non in solo pane, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Or, c'est ici que nous recevons cette parole increée, ce Verbe éternel qui a été et qui sera la viande éternelle des anges, dit saint Augustin. *Ecce cibus sempiternus quem manducant angeli.* Cette viande nous est propre : notre âme vient du ciel, et ce pain aussi : *Ego sum panis qui de cœlo descendi.* Notre âme est spirituelle, et cette chair est une chair spiritualisée et vivifiée de l'esprit de Dieu-même, capable de nous vivifier : *Spiritus est qui vivificat.* Ce n'est point une viande creuse et apparente, qui ne soit que pour les yeux, c'est une viande solide, un pain supersubstantiel : *Panem nostrum supersubstantialem, quia substantiam fulcit et sustentat.* Ce n'est point une viande en figure, comme disent les hérétiques ; c'est une viande en vérité et en réalité : *Caro mea vere est cibus.* C'est une viande que nous prenons au-dedans de nous-mêmes : nous nous unissons à elle non-seulement d'une union d'esprit par la foi ; d'une union de cœur par l'amour ; d'une union de puissance, en ressentant l'effet de sa vertu, mais d'une union réelle et physique, *re ipsa.* Nous prenons par la bouche du corps, dit saint Léon, ce que nous croyons de cœur : *Quod corde credimus, ore sumimus.*

Mais peut-être que vous me direz avec saint Augustin : *Quis homo possit ad hunc cibum ? Unde cor tuum idoneum illi cibo ?* Quelle apparence qu'un homme, qui est si petit, soit capable de prendre une viande si grande et si divine, et que son cœur puisse renfermer le Verbe de Dieu ? Ne vous mettez pas en peine, c'est une viande préparée et disposée par la providence paternelle de Dieu. O invention admirable ! Pour préparer cette viande à ses enfants, *parasti in dulcedine tua,* il a mis son Verbe dans la chair, et par le moyen de l'Incarnation, cette viande qui, demeurant dans la divinité toute pure, eût été trop forte, a été changée en lait. *Necesse fuit ut mensa illa lactesceret, et ad parvulos deveniret.* Il a mis enfin ce Verbe fait chair en tel état, et il l'a si fort humilié, comme nous disions hier, que celui qui auparavant était le pain des anges, est maintenant le pain des hommes : *Panem angelorum manducavit homo.*

C'est ce seul pain, préparé de la sorte, qui peut ôter la faim : *Ego sum panis vitæ, qui venit ad me non esuriet.* Tous les véritables fidèles qui en ont fait l'expérience après la communion, ont chanté une hymne et un cantique semblable à celui que chantait David : *Confiteantur Domino misericordiæ, et mirabilia ejus filiis hominum, quia satiavit animam inanem, et animam esurientem satiavit bonis.* Bénie soit à jamais la miséricorde infinie de notre Dieu, que tous les anges et les hommes louent incessamment les merveilles de son amour, qui a trouvé le moyen de rassasier nos âmes faméliques, et de remplir nos cœurs par l'abondance de ses biens ! *animam esurientem satiavit bonis.*

Mais il y a ici une difficulté à expliquer, qui est que Jésus-Christ nous dit, qu'étant pris en qualité de viande, il ôte la faim : *Et non esuriet*, et néanmoins, dans un autre endroit de l'Ecriture, il dit que ceux qui le mangeront auront encore faim : *Qui edunt me, adhuc esurient.* La difficulté n'est pas grande, dit saint Ambroise. Représentez-vous un homme affamé, qui, dans sa nécessité, s'acharne sur une voirie, ou qui broute l'herbe pour se repaître ; vous vous approchez de lui, vous le retirez de là, et lui présentez une table chargée de bonnes viandes : n'est-il pas vrai que cet homme n'a plus de faim pour cette charogne ni pour cette herbe, mais il a beaucoup d'appétit pour les mets excellents que vous lui présentez ; de sorte qu'une faim chasse l'autre : la faim de la bonne viande chasse la faim de la mauvaise. Ainsi, ceux qui s'approchent de Jésus-Christ pour s'en nourrir, perdent cette faim pour la table en-

chantée et empoisonnée du monde, et ils n'ont de faim que pour la table de Dieu ; en un mot, ils meurent aux désirs empressés des biens du siècle, et ils ont des désirs véhéments pour les biens surnaturels et divins. Cette première faim de l'avarice était leur peine et leur tourment, et cette seconde faim de Jésus-Christ est pour eux une source de joie et de consolation

Voulez-vous voir un exemple de cette vérité, dit saint Cyprien, voyez ces pauvres d'esprit, c'est-à-dire ces âmes détachées du monde, qui après la communion, goûtant et possédant les richesses renfermées dans ce divin sacrement, se trouvent si satisfaites, qu'elles ne veulent plus autre chose : *Vident hoc sacramentum pauperes spiritu, et hoc uno contenti ferculo, possidentes Christum, hujus mundi supellectilem possidere dedignantur* (*De Cœna Domini*).

Après ce discours, n'ai-je pas sujet de dire, avec saint Augustin : *Avare, quid inhias terræ? Melior est qui fecit terram : ipsum habiturus es : aurum etsi volueris, forte non habebis, Deum cum volueris habebis* (*in Psal.* XXXII). Avare, pourquoi t'attaches-tu si fort à la terre ? Pourquoi te veux-tu nourrir de terre, comme le serpent. Crois-moi, cette terre t'occupera, te remplira, mais elle ne te nourrira pas. Crois-tu que Dieu, qui a fait la terre, ne soit pas meilleur qu'une pièce de terre ? Tâche donc de posséder Dieu et de posséder Jésus-Christ, qui se veut donner à toi. Désire, recherche, travaille, cours tant que tu voudras pour avoir des biens du monde, peut-être que tu n'en auras pas : du moins il est certain que tu n'auras pas ce que tu cherches, qui est l'assouvissement de ton cœur ; mais si tu veux t'approcher de la table de Jésus-Christ, tu y trouveras un Dieu, et tu le posséderas, et il sera ta nourriture et ton repos. O Dieu, que nous sommes malheureux, mes frères, dit saint Grégoire le Grand ! Nous ne voulons pas goûter par une vive foi cette douce et substantielle nourriture que Dieu nous a préparée, et cependant nous aimons, et nous poursuivons toujours au dehors une cruelle faim qui nous tourmente : *Quia gustare intus nolumus dulcedinem paratam, amamus miseri foris famem nostram.* Dans ce malheureux dégoût que nous avons pour la table et la nourriture de Jésus-Christ, nous demeurons affamés, et nous devenons secs et étiques, sans force et sans vertu pour le ciel : *Fastidio nostro tabescimus, et longa inediæ peste fatigamur* (*S. Greg.*, *homil.* 38, *in Evangel.*). Ne souffrons pas cette faim davantage. Allons recevoir dans l'auguste sacrement toutes les richesses d'un Dieu, qui seules sont capables de remplir notre âme, et de contenter tous les désirs de nos cœurs. C'est là où Jésus-Christ veut détruire notre avarice, non-seulement dans sa nature, mais aussi dans sa cause. C'est la seconde partie de ce discours.

II. — Les maîtres de la morale chrétienne ayant recherché les causes de notre avarice, disent que la principale est une malheureuse défiance que nous avons de la providence de Dieu

Lorsque les pauvres, d'un côté, se représentent qu'on ne peut rien faire en cette vie sans argent, et lorsque les riches, de l'autre, considèrent l'inconstance et le changement des choses du monde, et que bien souvent, par un revers de fortune, les plus riches familles tombent en décadence, les pauvres craignant de mourir de faim, et les riches, se voulant mettre à couvert des accidents qui les menacent, tâchent, par des soins et des travaux continuels, d'affermir leur fortune, qu'ils voient si chancelante et si ruineuse.

De là viennent les ardeurs des riches et des pauvres pour le bien ; de là leurs soins, leurs empressements, et cette foule innombrable de désirs déréglés, dont parle saint Paul : *Desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum* (I *Tim.*, VI, 9).

Or, le Fils de Dieu, dans l'auguste sacrement, tâche de couper cette racine de l'avarice, qui est cette maudite défiance, par le soin amoureux qu'il veut prendre de nous nourrir, n'épargnant pas même sa chair ni son sang. Théodoret demande, à ce propos, pourquoi c'est que Dieu voulut qu'on mît avec tant de cérémonie l'arche dans le tabernacle, devant lequel s'assemblait son peuple pour prier ? Et il répond que c'est qu'il y avait dans cette arche une cruche remplie de manne dont il avait nourri leurs pères dans le désert : il voulait que cette manne fût exposée à leurs yeux comme un monument sacré de sa paternelle providence, et du soin qu'il a d'entretenir son peuple. Ce n'est pas une arche de bois de Séthim, avec un peu de manne, que nous avons sur nos autels : c'est Jésus-Christ même qui demeure là pour être la viande et la nourriture de ses fidèles ; c'est là où il nous dit : *Ne solliciti sitis, quid manducetis* (*S. Matth.*, VI, 25), etc. Ne soyez point en peine pour les nécessités de la vie.

Saint Cyrille dit que les chrétiens de son temps allant à la communion, chantaient ce cantique de David : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit, in loco pascuæ ibi me collocavit* (*Psal.* XXII, 2), comme s'ils eussent voulu dire : Puisque Dieu, pour nourrir notre âme, n'épargne pas la chair et le sang de son Fils, ô ! qu'assurément il ne nous refusera pas ce qui nous est nécessaire pour sustenter le corps, et subvenir aux besoins de cette vie. *Fides non timet famem*, disait Tertullien. Un chrétien bien établi dans sa foi, et convaincu, comme il le doit être, de la providence de son Dieu, quelque révolution qui arrive dans le monde, quelque disgrâce ou mauvaise fortune qu'il souffre, ne craint point de manquer des choses nécessaires à la vie. *Fides non timet famem.*

Voilà donc comment Jésus-Christ dans ce mystère apaise la faim, et bannit de nos âmes les soins trop empressés et les craintes excessives pour les nécessités de cette vie.

III. — Je dis, en troisième lieu, qu'il détruit l'avarice dans l'un de ses principaux effets, qui est la dureté de cœur et cette humeur avare qui veut tout garder pour soi.

Quoique le riche et le pauvre soient contraires dans leurs conditions, ils s'accordent néanmoins parfaitement dans le dessein de Dieu, *Dives et pauper obviaverunt sibi :* Dieu les a faits l'un pour l'autre : il a fait le pauvre pour respecter le riche, pour le servir, pour prier pour lui ; disons tout, pour le sauver ; et il a fait le riche pour protéger le pauvre, pour le nourrir et le secourir dans ses besoins. Cette nécessité mutuelle qu'ils ont l'un de l'autre, les doit unir étroitement. Cependant à voir le procédé des avares à l'égard des pauvres, vous diriez qu'ils n'ont aucun rapport.

Quæ communicatio homini sancto ad canem, aut quæ pars diviti ad pauperem (*Eccles.*, XIII) ? Quelle communication y a-t-il entre un saint et un chien ? Que dites-vous là ? C'est un blasphème. Or, je vous dis, assure le Saint-Esprit, qu'il y en a encore moins entre le riche et le pauvre. Comme un affront et une injure est l'abomination du superbe, aussi le pauvre est l'exécration du mauvais riche : *Sicut abominatio est superbo humilitas, sic et execratio divitis pauper.* Au lieu donc d'avoir de la compassion et de la charité pour les pauvres, ils n'ont que du mépris et de la haine : ils les persécutent, ils les oppriment par leurs cruautés : *Viscera impiorum crudelia* (*Prov.*, XII, 10).

Qu'est-ce que n'a pas fait Jésus-Christ pour remédier à ce désordre ? Vous diriez que dans ses divines prédications, il n'avait point d'autre but que d'effrayer les mauvais riches : il est tout feu et tout zèle, quand il prêche contre ces avares, il n'a dans la bouche que des malédictions et des menaces.

Il ne s'est pas contenté de cela, il a institué l'auguste sacrement de l'autel, où il nous propose le miroir de ses libéralités et de ses magnificences. Là Jésus-Christ n'est riche que pour nous enrichir de ses biens. Si d'une main il reçoit tout de son Père, de l'autre il nous le donne, pour nous apprendre à distribuer ce que nous avons reçu, et à communiquer facilement et de bon cœur ce que nous avons avec abondance, suivant l'instruction de saint Paul : *Præcipe divitibus hujus seculi*, *facile tribuere et communicare* (I *Tim.*, VI, 18). C'est sur nos autels et dans ce mystère qu'il dit tous les jours : *Misereor super turbam.* Voyez comme il y exerce spirituellement toutes les œuvres de miséricorde corporelles : il donne à manger à ceux qui ont faim, en nous nourrissant de son corps ; il donne à boire à ceux qui ont soif, en nous abreuvant de son sang ; il loge les pèlerins, puisqu'il veut que nous habitions en lui : *In me manet*, etc. Il visite les malades, puisqu'il vient en propre personne pour guérir nos infirmités ; il donne la liberté aux prisonniers, puisqu'il vient pour rompre les chaînes de nos passions, il revêt enfin les nus quand il nous couvre des ornements de sa grâce.

Voyez, je vous conjure, riches du monde, ce que fait Jésus-Christ en instituant ce mystère, voilà votre véritable modèle. Il lève les yeux vers le ciel, il rend grâces à son Père ; il rompt le pain, il le distribue, et après cette distribution il entre dans une amoureuse complaisance de ce qu'il a fait part de ses biens à ses disciples. Faites de même, rendez grâces à Dieu, et soyez bien aises de ce qu'il vous a donné de quoi soulager vos frères : rompez le pain, *frange esurienti panem tuum* (*Isai.*, LVIII, 7), c'est-à-dire faites part des biens que Dieu vous a donnés, et au lieu de plaindre la dépense que vous faites pour secourir les pauvres, que ce soit le sujet de votre joie.

Ajoutez à ceci, qu'un chrétien qui sait par les lumières de l'Evangile que Jésus-Christ est caché dans la personne du pauvre : *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis, mihi fecistis* (*S. Matth.*, XXV, 40), et que par conséquent ce qu'il fait aux pauvres, il le fait à Jésus-Christ : ce chrétien se voit fortement engagé à être libéral envers les pauvres en suite de ses communions, puisqu'il ne peut pas être avare envers les pauvres, sans l'être à l'endroit de Jésus-Christ. Quoi ? doit-il dire, le Fils de Dieu pour me nourrir, me donne son corps et son sang ; et moi, pour nourrir Jésus-Christ, j'épargnerai un morceau de pain et une pièce d'argent ; il m'appelle à sa table, et il me remplit des richesses de sa grâce, et quelque temps après il se présente à ma porte, il me tend la main, et je ne lui donnerai rien ! c'est une ingratitude et une dureté trop cruelle.

Tirons trois fruits de ce discours : nous avons vu que la table du monde ne peut rassasier notre faim, et que celle de Jésus-Christ nous présente une viande solide et nourrissante, qui peut remplir tous les désirs de notre cœur ; faisons une ferme résolution d'approcher souvent et le plus dignement qu'il nous sera possible de cet auguste mystère, pour détruire l'avarice des biens du monde par la participation des trésors de Dieu même.

Nous avons encore admiré les illustres témoignages que Jésus-Christ nous donne de sa providence paternelle dans cet adorable sacrement, où nous donnant son corps et son sang, il ne peut plus nous rien refuser de ce qui nous est nécessaire : quittons cette défiance criminelle qui entretient notre avarice, et croyons que celui qui se donne lui-même pour nourrir nos âmes, ne nous abandonnera pas dans les nécessités du corps, si nous lui sommes fidèles.

Enfin Jésus-Christ nous a proposé dans l'eucharistie un prodigieux exemple de sa libéralité et de sa magnificence : imitons cet aimable Sauveur de nos âmes, si nous avons de la compassion et de la charité pour les pauvres qui sont plus particulièrement ses membres, il augmentera toujours ses bontés et ses miséricordes envers nous, jusqu'à ce qu'il nous comble de biens et de gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON V.

La luxure détruite.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.

Ce fut un merveilleux stratagème de guerre, que celui dont se servit le grand Dieu des armées pour perdre et confondre le faux dieu des Philistins, lorsqu'ayant permis que cette nation infidèle gagnât une sanglante bataille sur les Israélites, il voulut être fait lui-même prisonnier de guerre par la prise de son arche, cet auguste sanctuaire auquel il avait attaché sa présence par ses libéralités et par ses oracles.

Les Philistins, chargés de ces dépouilles divines, et enflés du succès de cette grande victoire par laquelle ils croyaient avoir imprimé la terreur de leur nom sur le front de Dieu même, portèrent cette arche dans la pompe d'un célèbre triomphe, jusqu'au milieu du temple de Dagon, et la placèrent, comme un trophée de guerre, devant l'autel de ce faux dieu, le félicitant de ce qu'enfin il avait désarmé le Dieu d'Israël. Mais l'événement montra bientôt que c'était, comme j'ai dit, un stratagème divin, et que le Dieu d'Israël ne s'était laissé prendre que pour détruire Dagon dans son temple et lui porter l'opprobre jusque sur ses autels. *Ecce*, dit l'Ecriture, *Dagon jacebat pronus in terra ante arcam Domini* (I *Reg.*, V, 3). Le matin, les prêtres des Philistins trouvèrent leur faible et infortuné Dagon renversé de dessus ses autels, et qui était la face prosternée contre terre, au pied de l'arche, comme un malheureux vaincu qui est contraint de plier sous le bras foudroyant de son victorieux.

Il me semble que je vois dans cette histoire une figure de ce que Jésus-Christ a fait par la vertu du saint sacrement de l'autel. Le Verbe éternel considérant les maux innombrables, les pertes et les ruines que causait la chair dans le monde, et que c'était cette maudite Dalila qui aveuglait et qui captivait la plus grande partie des hommes, s'est voulu servir d'un stratagème pareil à celui que je viens de décrire.

Il a voulu être pris par la chair, en se laissant attacher à notre humanité par les liens de la chair : *Verbum caro factum est.* Ensuite il a voulu paraître comme un prisonnier d'amour, renfermé dans la rondeur d'une hostie, tenu sous la clef dans nos tabernacles ; enfin il a permis qu'on le logeât dans le fond de nos poitrines et qu'on le plaçât au milieu de notre chair, afin que s'approchant et s'unissant à la chair, il détruisît le pouvoir et la force de la chair.

C'est la pensée de saint Augustin (*Tr.* 2, *in S. Joan.*), lorsqu'il dit que le Verbe de Dieu est venu dans la chair, afin que par sa chair innocente et victorieuse il étouffât les vices d'une chair criminelle : *Ad hoc Verbum venit in carnem, ut vita carnis extingueret.* C'est le dessein de ce sermon, où je veux faire voir Jésus-Christ qui, dans ce sacrement, applique sa vertu pour détruire le vice d'impureté. Demandons auparavant la grâce du Saint-Esprit, par l'intercession de sa très-chaste épouse, qui conçut le Verbe incarné sans perdre sa virginité, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

C'est la créance de l'Eglise catholique, appuyée sur la parole expresse de Jésus-Christ et confirmée par le commun sentiment des Pères, qui dans tous les siècles en ont été les fidèles interprètes, que l'adorable mystère dont nous parlons est en même temps sacrement et sacrifice : sacrement, en tant qu'il est destiné pour nos usages ; sacrifice, en tant qu'il est offert à la gloire de Dieu ; sacrement, en tant que Jésus-Christ nous y donne son corps pour la nourriture de nos âmes ; sacrifice, en tant que ce même corps est aussi donné, c'est-à-dire offert à Dieu pour nous : *Quod pro nobis datur.*

Or, je dis comme sacrement et comme sacrifice, il s'emploie pour détruire l'impureté : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit*, etc. Comme sacrement, il applique sa vertu pour remédier aux deux principaux malheurs que cause l'impureté : qui sont l'aveuglement de l'esprit et la captivité de la volonté. Comme sacrifice, il nous apprend, par son exemple, à sacrifier nos passions sensuelles et à donner la mort à la chair pour faire vivre l'esprit : *Occidam, et vivere faciam. Quid occides? Carnem utique, et vivificabo spiritum.*

Dans la première partie de ce discours, nous verrons comme Jésus-Christ, au sacrement de l'autel, chasse l'aveuglement de notre esprit, *illuminat cæcos;* c'est un soleil qui éclaire les aveugles. Dans la seconde, nous le considérerons comme un victorieux qui brise les chaînes de notre volonté, *solvit compeditos.* Et dans la troisième, l'exemple de son sacrifice nous enseignera comment nous devons sacrifier et immoler notre chair.

I. — L'homme se trouve dans les ténèbres du corps, ou parce que la puissance visive est blessée et gâtée, ou à cause du défaut de la lumière qui est absolument nécessaire pour voir. Ce sont aussi les deux causes de l'aveuglement de l'homme charnel : 1° L'impureté gâte et pervertit son esprit; 2° elle oblige Dieu à se retirer de lui et à le priver de ses lumières. Je prouve la première vérité par l'autorité, par la raison et par l'expérience.

Il n'est rien, disait le philosophe romain, de plus nuisible ni de plus mortel à l'esprit que l'impureté : *Nihil tam mortiferum ingeniis quam luxuria.* Les poëtes mêmes ont appelé ce feu qui brûle cette sorte de pécheurs, un feu aveugle et aveuglant : *Et cæco carpitur igne.*

Le patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, l'appelle un feu infernal, d'autant que, comme le feu d'enfer a des ardeurs extrêmes pour brûler, mais n'a point de lumière pour éclairer, aussi le feu de cette pas-

sion brûle, tourmente, fait sentir son ardeur jusque dans les moelles : *Est mollis flamma medullas;* mais avec tout cela il est accompagné de ténèbres épaisses. Si vous voulez savoir, dit ce saint docteur, quelle est la matière qui entretient ce feu : c'est la gourmandise et les excès de bouche : *Ignis infernalis luxuria est, cujus materies gula.* Les étincelles de ce feu sont les discours et les paroles déshonnêtes, les chansons lascives, les mauvais livres : *Cujus scintillæ prava colloquia.* La fumée de ce feu est l'infamie : *Cujus fumus infamia.* La cendre de ce feu c'est la pauvreté et la ruine d'une maison : *Cujus cinis inopia.* La fin de ce feu c'est le commencement de la géhenne éternelle : *Cujus finis gehenna æterna.* Voilà l'autorité, venons à la raison.

Saint Thomas (2-2, *q.* 6, *a.* 2) se fondant sur l'autorité de saint Grégoire, prouve l'aveuglement de ce vice par ce raisonnement. A mesure que les puissances inférieures de l'âme s'attachent fortement et avec déréglement à leur objet, les facultés supérieures demeurent affaiblies dans leurs opérations : or, est-il qu'il n'est point de vice qui donne plus de pouvoir à l'appétit, ni qui attache davantage les puissances inférieures à leur objet, que le vice dont nous parlons : c'est donc lui qui affaiblit le plus la raison, surtout quand il faut qu'elle s'élève au-dessus de ce qui est matériel.

C'est pour cela que Platon reconnaissait deux sortes d'extases : il appelait les premières, extases angéliques; et les secondes, extases brutales : par les premières, l'âme est élevée au-dessus de soi, et par les secondes elle est attirée au-dessous et tout ensevelie dans sa chair. Dans l'extase divine, l'âme est si fortement occupée, et elle épuise tellement ses forces dans ses hautes contemplations, qu'elle ne peut plus exercer les fonctions des sens : cet extasié a les yeux ouverts, et il ne voit point : mais au contraire, dans l'extase brutale, l'âme est si engagée dans la matière, toute sa raison et son intelligence est si plongée dans le sang et si appliquée à ses plaisirs sensuels, qu'elle n'est plus capable des opérations spirituelles : *Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt* (I *Cor.*, II, 14).

Voulez-vous voir un des plus grands génies et des plus forts esprits dans cette extase brutale? Voulez-vous voir un soleil dont toutes les lumières sont éclipsées dans la chair? Regardez Salomon, non plus assis entre les riches colonnes de son temple, rendant justice à ses sujets ; non plus élevé sur un trône d'ivoire; prononçant autant d'oracles que de paroles, mais voyez-le coiffé comme une femme, tenant un encensoir à la main, pour adorer une certaine déesse des Sidoniens, nommée Astergia. Qui est-ce qui a pu réduire Salomon dans cet état? L'Ecriture vous dira que c'est cette passion brutale qui a corrompu son esprit, *Depravatum est cor Salomonis per mulieres* (III *Reg.*, XI, 4) ; le Saint-Esprit vous apprendra, dans la Sagesse, que c'est le déréglement et l'inconstance de la convoitise qui lui a renversé le sens, et qui a fait éclipser toutes ces vives lumières dont autrefois il était éclairé, *Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum* (*Sap.*, IV, 12).

Hé Dieu! qu'il y a de chrétiens parmi nous en cet état! Qu'il y en a dont nous pouvons dire avec David : *Supercecidit ignis, et non viderunt solem* (*Psal.* IX, 57)! Il est tombé une étincelle de ce feu aveugle et aveuglant dans leurs yeux, leur puissance visive est offensée, ils ne voient plus le soleil, c'est-à-dire ce grand jour du christianisme ; ils ne découvrent plus la beauté de la vertu, l'horreur du vice; bien plus, ils s'établissent dans des consciences erronées; ils disent que ce péché n'est pas un grand péché, quoiqu'ils sachent que Dieu, par un déluge universel et par des pluies de soufre et de bitume, ait témoigné la haine particulière qu'il a pour ce vice, quoique saint Paul leur dise d'une voix forte et tonnante : *Nolite errare; neque fornicarii, neque adulteri, neque molles regnum Dei possidebunt* (I *Cor.*, VI, 10). Ils se déclarent contre ces vérités de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ils osent même assurer publiquement que ce péché n'est pas un grand péché, que Dieu ne damne point les hommes pour ce péché.

Il y a longtemps que cette sorte de pécheurs ont donné des marques de leur aveuglement, témoin ceux dont Dieu se plaint par Jérémie, qu'il appelle des étalons furieux, *Equos amatores et emissarios*, à qui il reproche qu'ils ont renié Dieu, et osé soutenir qu'il n'était pas tel qu'il se disait, *Negaverunt Deum, et dixerunt, non est ipse.* Et comment? Je vais vous le dire, dit ce prophète, *Dixerunt, Non veniet malum super nos, gladium et furorem ejus non videbimus* (*Jerem.* V, 12). Ils ont dit : Il n'y a pas beaucoup à craindre pour ce péché, c'est un péché d'infirmité ; Dieu ne nous châtiera pas pour cela. Il y aurait à craindre, si nous étions des usuriers, des homicides, des usurpateurs du bien des veuves et des orphelins : *Non veniet malum super nos, prophetæ fuerunt inventum locuti, et responsum non fuit in eis.* Il ne faut pas croire ce que disent les prophètes et les prédicateurs sur ce sujet, ce sont des gens qui veulent faire peur au monde. Parler de la sorte, dit Jérémie, c'est blasphémer, c'est nier Dieu et soutenir qu'il n'est pas tel que nous l'enseigne l'Ecriture, c'est-à-dire un Dieu qui a des haines implacables contre l'impureté, *Negaverunt Deum, et dixerunt, non est ipse.*

Il ne faut pas s'étonner de cet aveuglement : c'est que leurs voluptés sensuelles leur ont pourri les yeux de l'âme : ainsi, quoiqu'en qualité de chrétiens ils soient tous environnés de lumière, ils ne voient rien, *Non viderunt solem.* Mettez un aveugle dans le globe du soleil, il ne verra pas pour cela, dit saint Augustin. Ce n'est pas faute de lumière, puisqu'il en est tout pénétré, mais c'est que ses yeux sont gâtés ; il a le soleil présent, mais son indisposition le rend comme absent et éloigné du soleil : *Cæcus in sole*

præsentem habet solem, sed ipse absens est soli (*S. August., in Psal.*).

La seconde cause de l'aveuglement de ces sensuels, c'est que, comme ils ont fait cet affront à Dieu, ainsi qu'il se plaint par Ezéchiel, de le jeter derrière leurs corps, c'est-à-dire de l'estimer moins que les voluptés infâmes et illicites de leurs corps, *Projecisti me post corpus tuum :* Dieu, pour les châtier, leur ôte son esprit et les prive de ses lumières. Il en a souvent fait la menace dans l'Ecriture : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est. Spiritus sanctus disciplinæ auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu* (*Genes.*, VI, 3) ; la Glose porte *a cogitationibus carnalibus* (*Sap.*, I). Non-seulement Dieu menace d'ôter ses lumières à cette sorte de pécheurs, mais il proteste qu'il les frappera d'aveuglement, *Percutiet te Dominus amentia et cæcitate, et furore mentis, ut palpes sicut palpare solet cæcus in meridie* (*Deut.*, XXXII). Il ne les frappe pas d'aveuglement d'une manière positive, dit la théologie, mais négative et permissive, permettant à Asmodée, le démon qui préside à l'impureté, de s'insinuer dans leur mémoire, de souiller et de profaner cette puissance par des représentations infâmes, de brouiller et de confondre leur entendement, et de l'abandonner à un esprit d'erreur et de folie. C'est ce que dit saint Paul, *Eo quod charitatem veritatis non acceperunt, ideo mittet illis Deus operationem erroris* (II *Thess.*, II).

Voilà donc le mal, voilà les épaisses ténèbres dont l'impureté offusque ceux qui s'y abandonnent, voilà comme cette maudite Dalila crève les yeux à ces Samsons. Voyons maintenant le remède.

Ecce Agnus Dei, etc. Je dis : Jésus-Christ, qui est la lumière du monde, ne se contente pas d'être venu une fois visiblement et d'avoir demeuré trente-trois ans sur la terre, *Ut ocularet homines*, dit Tertullien, pour donner des yeux aux hommes; mais il veut encore descendre sur nos autels et venir d'une manière invisible dans le saint sacrement pour rendre la vue aux aveugles.

Comme j'ai montré que ce vice faisait deux choses : 1° qu'il gâtait la puissance de l'âme; 2° qu'il nous privait des lumières du ciel, Jésus-Christ fait le contraire dans ce sacrement : premièrement il guérit les facultés de notre âme; et en second lieu, il nous communique ses clartés.

Souvenez-vous de ce que je prouvais par l'autorité des Pères dans mon premier sermon, que l'eucharistie est une médecine admirable, qui n'agit pas seulement sur notre âme, mais encore sur notre corps, pour modérer nos passions; et que dans la pensée de saint Grégoire de Nysse, comme l'âme de Jésus-Christ influe sur notre âme, aussi il sort de son corps une vertu secrète qui agit sur le nôtre.

C'est pourquoi saint Augustin expliquant ces paroles du Psalmiste, *Accedite ad Deum et illuminamini*, dit : *Accedamus ut corpus et sanguinem ejus accipiamus; manducando Crucifixum, et bibendo, illuminamur :* Approchons-nous du saint autel; en mangeant le corps d'un Dieu crucifié et en buvant son sang, nous sommes éclairés. Comme pendant sa vie mortelle, il guérissait les aveugles en diverses manières, quelquefois en mettant ses mains adorables sur leurs yeux : *Tetigit oculos eorum; et confestim viderunt* (*S. Matt.*, II), quelquefois en crachant dans leurs yeux : *Expuens in oculos ejus* (*S. Marc*, VIII), une autre fois en mettant de la boue dans les yeux, qui était plus propre pour aveugler que pour éclairer, *et luto linivit oculos ejus*, il pratique tout cela dans l'auguste sacrement; il est la main toute-puissante du Père; cette main est appliquée par la communion, sur les yeux de notre âme. La salive de Jésus-Christ, disent les interprètes, est la figure de la sagesse; c'est cette douce salive, cette sagesse incomparable de Jésus-Christ qui est appliquée sur nous dans ce sacrement. Enfin il veut se servir de la chair qui nous a aveuglés pour nous éclairer, dit saint Augustin : *Caro te excæcavit, caro te illuminat.* C'est de sa chair adorable, poursuit ce saint Père, qu'il veut nous faire un collyre et nous le mettre sur les yeux : *Fecit tibi de carne sua collyrium.* Parlons plus clairement avec saint Thomas, et disons : Si notre raison est malade et affaiblie, elle ne peut pas mieux être guérie et fortifiée que par le Verbe, qui est la raison et la sagesse personnelle du Père, qui lui est appliquée par le moyen de cette chair adorable à laquelle elle est hypostatiquement unie.

Nous avons accoutumé de fortifier la vue de notre corps par le moyen d'un verre ou d'un cristal préparé : Jésus-Christ fait dans ce mystère quelque chose de semblable, suivant la parole de David, interprétée par un saint Père : *Mittit crystallum suam sicut buccellas* (*Ps.* CXLVII, 17). Une autre version porte : *Sicut frusta panis :* Il nous donne dans la communion le cristal de son Verbe, qui est la splendeur de sa divinité, préparé sous les apparences d'un morceau de pain. Voilà comme il guérit nos yeux et comme il les éclaire par la participation de ce pain d'entendement et de lumière, et par ce souper admirable que les Grecs appellent *cœnam lucis*, un souper de lumière. Tertullien nomme la sainte hostie le bouclier du soleil, *scutum solis*. C'est par ce bouclier que nous repoussons tous les traits ténébreux que décoche contre nous cet amour aveugle et aveuglant, suivant la pensée de saint Paul : *In quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere* (*Ephes.*, VI). Poursuivons :

II. — La chair n'aveugle pas seulement l'esprit, mais elle captive la volonté et l'embrase si fort, par le feu de ses passions, qu'elle la rend toute furieuse.

Le Saint-Esprit, dans l'Ecriture, ne parle jamais de cet amour charnel, qu'il n'y joigne les chaînes, les basses fosses et toutes les autres marques d'une cruelle tyrannie. Les mains de cette femme débauchée, qu'il nous décrit dans les Proverbes, sont des liens : *Vincula sunt manus ejus* (*Eccles.*, VII, 17); son cœur est un rets et un filet très-dange-

reux, *et sagenæ cor ejus;* ses paroles de cajolerie et de tendresse sont autant de chaînes qui sortent de sa bouche, qui, captivant ce malheureux, le conduisent à la mort éternelle : *Irretivit eum multis sermonibus.* Infortuné libertin, qui ne comprend pas que toutes ces fausses et trompeuses douceurs aboutissent à un cruel esclavage! *Ignorans quod ad vincula stultus trahatur* (*Prov.* VII, 21). Plût à Dieu que nous n'eussions point d'autre expérience de cette vérité que celle que nous fournit saint Augustin : *Suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed ferrea mea voluntate!*

Cette maudite passion ne captive pas seulement la volonté ; mais, comme j'ai déjà dit, elle la trouble et la jette dans de si grands déréglements, qu'elle s'emporte souvent à des desseins furieux qui ne se terminent qu'au massacre. C'est ce que nous voulaient apprendre ces anciens, lorsqu'ils disaient que les meurtres étaient les enfants des adultères, ou, pour mieux dire, c'est ce que nous enseigne le Saint-Esprit, lorsque parlant de cette débauchée dont le démon se sert pour nous engager dans ce vice, il dit que sa maison, c'est-à-dire sa conversation, penche, c'est-à-dire se termine à la mort : *Inclinata est ad mortem domus ejus* (*Prov.* II, 18). Rarement se rend-on coupable longtemps de ce péché sans la mort de quelque innocent. David ne sait comment cacher sa faute, si ce n'est dans le tombeau du pauvre Urie. Hérodias croit qu'elle ne saurait empêcher le monde de parler de ses amours incestueux avec Hérode qu'en étouffant la voix du Seigneur et faisant trancher la tête à saint Jean-Baptiste.

N'est-ce pas cet amour illicite et impur qui a inventé les poisons, qui a expérimenté la ciguë et l'aconit, qui apprend aux mères à peupler les limbes de leurs crimes, aux femmes à conjurer la mort de leurs maris, aux filles à avancer celle de leurs pères? C'est cette passion déréglée qui arme la jalousie, qui fait combattre l'envie, qui pousse les bras du désespoir, qui fait chercher des gibets et des précipices. Les théâtres ne rougissent pour l'ordinaire que du sang que cette passion a répandu, et les scènes ne retentissent que des plaintes et des gémissements de ceux qu'elle a trompés.

Croyez-moi, à des maux si dangereux, il faut appliquer de grands et d'extraordinaires remèdes. Or, c'est dans l'adorable sacrement que nous les trouvons : *Ibi abscondita est fortitudo ejus.* C'est dans cette sainte hostie que Jésus-Christ cache sa force, dont il nous veut faire part pour triompher d'un ennemi si puissant. Souvenez-vous de ce que nous avons dit, que c'est dans ce mystère où nous recevons les grâces efficaces, et les secours extraordinaires : c'est-là où Jésus-Christ paraît en personne au milieu de nous, pour nous secourir; et comme autrefois il calmait les flots de la mer irritée, ainsi par sa douce présence il apaise les vagues mutinées de nos passions les plus furieuses, et tous les soulèvements de la chair contre l'esprit, *sedat in nobis sævientem membrorum legem.*

Remarquez encore ce qui arriva autrefois à David, lorsque fuyant la persécution de Saül, il demanda au prêtre Achimélec, non-seulement du pain, mais encore des armes pour combattre. Qu'est-ce que prétend David? Croit-il que le temple de Dieu soit un arsenal, et que les prêtres fassent provision de piques et d'épées? Il ne se trompe pas, mais il y a du mystère que je vous prie de pénétrer; il nous veut apprendre que nous ne prenons pas seulement sur l'autel la véritable viande pour nous nourrir, mais encore des armes pour combattre.

Voilà, disait le prêtre Achimélec, parlant à David, voilà le glaive de Goliath que vous avez attaché à l'autel ; prenez-le, si vous voulez. Assurément, répond David, je n'en saurais avoir un meilleur, je vous conjure, donnez-le moi : *Non est alter huic similis, da mihi illum.* Je dis de même à tous les chrétiens qui sont engagés à combattre contre la chair.

Si autrefois la chair entre les mains du démon était une épée funeste pour tuer les âmes, maintenant la chair entre les mains de Jésus, ou pour mieux dire, cette chair de Jésus consacrée par le Verbe que nous trouvons à l'autel, est un glaive tranchant dont nous devons nous servir pour couper nos liens, pour terrasser les ennemis qui nous captivent, en un mot pour donner la mort au corps, et pour faire vivre l'esprit. C'est ce pain de Gédéon qui se changea en épée, comme vous savez, *non est hic aliud nisi gladius Gedeonis* (*Judic.*, VII, 14). Servons-nous donc, suivant le dessein de Jésus-Christ, de son corps, non-seulement pour nous nourrir, mais encore pour vaincre notre plus redoutable ennemi, qui est cet ennemi domestique duquel nous ne pouvons nous séparer.

C'est en vain que Jésus Christ, dans ce mystère, s'offre pour éclairer et pour fortifier les puissances de notre âme, si nous ne nous servons de ses grâces ; c'est en vain qu'il nous donne son corps, comme une épée, si nous ne l'employons à combattre contre nous-mêmes, et à donner le coup de la mort à notre corps, afin qu'il ne vive que de la vie de l'esprit, *corpus quidem mortuum est*, *spiritus vero vivit.*

C'est à quoi Jésus-Christ nous anime dans ce mystère, qui n'est pas seulement un sacrement, mais encore un sacrifice : et c'est la dernière partie de ce discours.

III. — Tout sacrifice dit quelque espèce de mort ou de destruction de la victime sacrifiée. Quoique Jésus-Christ ressuscité possède une immortalité glorieuse, *Christus resurgens jam non moritur*, je remarque avec la théologie trois espèces de mort, que Jésus-Christ veut souffrir dans ce sacrifice : mort mystique, mort morale, mort sacramentale. La mort mystique regarde le passé : la mort morale regarde le présent, et la mort sacramentale regarde l'avenir.

La mort mystique se fait lorsque, dans la consécration, le prêtre ne met que le corps

en vertu des paroles sous les espèces du pain, puisque les paroles ne mettent que ce qu'elles signifient, *Hoc est corpus meum :* et lorsqu'il ne met que le sang sous les espèces du vin, *Hic est sanguis meus :* de sorte que par la vertu des paroles, il se fait une séparation mystique du corps et du sang. Cette séparation n'est pas réelle, parce que le corps étant d'ailleurs un corps vivant, et le sang étant le sang d'un corps animé : par suite et par concomitance, le corps est toujours avec le sang, et le sang avec le corps : mais cette séparation mystique est instituée pour représenter la séparation réelle, qui s'est faite sur la croix, du corps et du sang de Jésus-Christ, quand il est mort pour notre salut.

La mort morale consiste en ce qu'il est sous les espèces du pain et du vin en état de mort, couvert des apparences de ces substances inanimées, sans mouvement, sans action, sans sentiment. Il est donc comme mort, et moralement mort : Il est mort, dit le cardinal de Lugo, eu égard à nous, en tant qu'il ne nous donne visiblement aucune marque de vie, et nous pouvons bien lui appliquer ces paroles de l'Apocalypse, *Vidi Agnum stantem tanquam occisum* (*Apoc.* V). Cet agneau est vivant dans cet adorable mystère, et néanmoins il est comme mort.

La mort sacramentale consiste, en ce que descendant en nos estomacs, il perd cette sorte d'être et de vie sacramentale qu'il a sous les espèces, lorsque les espèces sont consumées.

Voilà trois leçons admirables qu'il nous donne par son exemple dans ce mystère, pour détruire l'impureté. Par sa mort mystique, il enseigne à nous séparer et à nous éloigner de toutes les occasions dangereuses et de toutes les personnes qui nous peuvent engager dans ce péché. Par sa mort morale, il nous apprend à mortifier nos sens. Et par sa mort sacramentale, il nous marque le sacrifice entier que nous devons faire de notre chair, et la destruction de tout ce qui peut nous attacher à l'impureté.

Ça donc, chrétiens, détruisons ce monstre qui aveugle notre esprit, et qui captive notre volonté. Jésus-Christ nous présente dans ce sacrement, et des lumières pour nous éclairer, et des forces pour rompre nos chaînes. Imitons l'exemple d'un Dieu mortifié : faisons mourir notre chair pour faire vivre l'esprit. Si nous aimons notre corps, que ce soit parce qu'il est le temple de Jésus-Christ, et qu'il est consacré par cet auguste sacrement. Le Saint-Esprit, au premier livre des Machabées, dit que le peuple de Dieu voyant l'approche d'une armée d'idolâtres, comme s'il n'eût point appréhendé la ruine de son pays, ni les autres désordres de la guerre, ne témoigna de la crainte que pour les préconsacrés à Dieu ; *Quid faciemus istis, aut quo ducemus eos?* Imitez le zèle de ce peuple, mes chers auditeurs : vous êtes tous divinisés par vos communions : prenez garde à ne pas profaner votre corps, qui est consacré à Jésus-Christ. Ecoutez saint Augustin qui vous crie, *Parce in te Christo*, *suscipe in te Christum*, ayez du respect pour Jésus-Christ, pardonnez au saint des saints, et ne le profanez pas. Faites que cette pensée vous accompagne partout, au bal, à la comédie et dans les lieux les plus secrets : lorsque vous serez sur le point d'offenser Dieu, écoutez ce saint prédicateur qui vous criera, *Parce in te Christo*, Arrête, malheureux, pardonne à Jésus-Christ ; pourquoi le veux-tu jeter dans la boue ? Avant que de te prostituer, rends-lui deux ou trois cents hosties qui t'ont sanctifié ; ne souille point par des baisers impurs ces lèvres qui ont touché si souvent la chair du Fils de Dieu. *Suscipe in te Christum.* Considérez, ô chrétiens, que le corps de Jésus-Christ s'est uni au vôtre pour le purifier et pour détruire en vous tout ce qui s'oppose à la sainteté que vous devez avoir, afin de posséder sa grâce et de jouir de sa gloire dans l'éternité.

SERMON VI.

La colère détruite.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.
Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.

Nous devons aujourd'hui faire combattre un agneau contre un lion, c'est-à-dire faire triompher Jésus-Christ, qui est un prince de paix, des fougues et des saillies impétueuses de la colère.

De tous les sermons de cette octave, celui-ci semble être le plus profitable, parce qu'il traite des remèdes d'un vice qui est presque universel, et il y en a bien peu parmi nous qui n'en ressentent quelque atteinte.

L'avarice ne possède pas tous les hommes : il y en a qui n'ont point d'attache déréglée aux biens de la terre, et qui en font part libéralement aux pauvres ; l'ambition ne travaille pas tous les esprits : si les uns cherchent les honneurs, les autres les fuient ; si quelques-uns veulent paraître : il y en a qui sont bien aises de se cacher ; l'envie n'est pas un mal public : il y a de grands cœurs qui n'en sont point tachés ; mais la colère est une contagion qui se répand partout. C'est une flamme, dit Sénèque, qui embrase les villes et les peuples entiers : *Cætera vitia singulos homines corripiunt, hic unus affectus est qui publice concipitur.*

Ce qui rend ce mal si universel, c'est qu'il ne faut qu'une étincelle pour allumer ce feu : l'homme colère prend occasion de tout ; il est si facile à s'émouvoir, que souvent ce qui le devrait apaiser l'irrite. La négligence d'un valet le met en fougue, la liberté d'un ami le jette dans le dépit, la raillerie d'un ennemi l'engage dans le combat.

Si cette colère ne nous porte pas toujours à concevoir des haines, à entretenir des inimitiés, à ruiner notre prochain dans ses biens ou dans son honneur, elle nous fait souvent éclater dans des promptitudes et dans des emportements de paroles messéantes à

notre état et indignes de la patience d'un chrétien.

C'est donc pour ce vice si général que nous avons besoin d'un puissant remède. Cherchons avec respect dans l'adorable sacrement de l'autel, et nous trouverons une vertu merveilleuse pour le détruire dans sa nature, dans ses causes, et par l'exemple de la patience de Jésus-Christ.

1° L'eucharistie est un sacrement de paix et de réconciliation de l'homme avec Dieu et d'union entre les hommes; c'est pourquoi elle détruit la colère dans sa nature, qui est un désir de vengeance.

2° C'est un sacrement de force et de lumière par lequel nous pouvons arracher de nos cœurs les deux principales racines de la colère, qui sont la faiblesse du cœur et l'erreur de l'esprit.

3° C'est non-seulement un sacrifice qui nous représente les injures et les ignominies que Jésus-Christ a souffertes en sa passion, mais encore c'est un mystère où tous le jours il reçoit mille outrages, et dans lequel il nous enseigne, par son exemple, la patience, qui est une vertu opposée à la colère. Voilà le sujet et le partage de ce discours. Demandons les grâces du Saint-Esprit par l'intercession de celle qui est appelée mère de douceur et de miséricorde, et lui disons : *Ave, Maria.*

I. — La colère, disent les philosophes moraux, est un mouvement de l'appétit sensitif qui recherche la vengeance d'un outrage, ou une véritable vengeance de ce qui nous choque et nous irrite. Or, il n'y a rien de plus puissant pour étouffer ce désir de nous venger que l'expérience que nous faisons dans ce mystère des miséricordes ineffables que Jésus-Christ exerce envers nous après avoir été ses ennemis; il n'y a rien de plus efficace pour réprimer l'impétuosité de nos impatiences que la vue de la douceur que Jésus-Christ témoigne dans ce sacrement.

Je sais bien que ceux qui sont persuadés des principes de notre religion n'ignorent pas que tout chrétien qui, pour quelque prétexte que ce soit, conçoit des haines contre son frère, et qui, se ressouvenant des injures, couve dans son cœur un dessein de vengeance, détruit en soi l'essence du christianisme, et passe devant Dieu pour apostat, d'autant, dit Tertullien, qu'un chrétien, selon les lois de la religion qu'il professe, ne peut être ennemi de personne : *Christianus nullius est hostis;* et comme, dit saint Jérôme, ce n'est pas plus le propre de l'humanité d'aimer ses amis que c'est le propre du christianisme d'aimer ses ennemis : *Amare amicos humanitas est, amare inimicos christianitas.*

Nous ne pouvons pas ignorer non plus ce que nous apprend saint Pierre, que, puisque la grâce singulière de notre baptême et l'esprit particulier de notre vocation au christianisme consistent à souffrir avec douceur le tort qui nous est fait : *In hoc vocati estis, hæc est gratia, si propter conscientiam Dei sustinet quis tristitias patiens injuste* (I *Petr.*, VII, 19), nous ne pouvons pas nous abandonner à la colère, et chercher la vengeance du mal qu'on nous a fait, sans étouffer la grâce de notre baptême, et détruire l'esprit de notre vocation chrétienne.

1. Mais je dis qu'il n'est rien qui soit plus capable d'adoucir la pratique de cette doctrine qui paraît si rude à la nature, que de considérer attentivement les miséricordes ineffables et le procédé amoureux de Jésus-Christ dans ce mystère, qui est un sacrement de réconciliation du pécheur avec Dieu.

Après que, comme l'enfant prodigue, nous avons fait cet affront à ce bon Père, de l'abandonner pour suivre des étrangers, et de quitter sa table pour choisir celle du monde; après avoir dissipé les trésors de sa grâce, en nous prostituant à toutes sortes de vices, nous ne sommes pas plus tôt retournés à lui par la pénitence, qu'il oublie toutes les injures passées : il ne nous reproche pas nos égarements, mais il nous embrasse : il nous donne le baiser de paix, il nous revêt de la robe précieuse de sa grâce sanctifiante : *Cito profert stolam primam* (*S. Luc*, XV, 22); et sans avoir égard que nous sommes ces infâmes, qui avons si longtemps mangé avec les pourceaux en contentant nos convoitises, il nous fait asseoir à sa table : il ne tue pas le veau gras, mais il nous donne sa propre chair à manger, et son sang à boire.

Il me semble, dit l'abbé de Celles, que je vois dans ce mystère ce qui a été figuré par le banquet de Joseph, j'y vois cet aimable Sauveur qui reçoit ses frères à sa table après qu'ils ont conspiré contre sa vie. Il ne fait paraître sur son visage que des traits de douceur, il n'a que des pensées et des paroles d'amour, pour ceux qui l'ont vendu, il ne se souvient plus de l'injure qu'ils lui ont faite Voilà la bonté merveilleuse de Jésus-Christ dans ce sacrement.

Quel est donc le chrétien qui, expérimentant dans ce mystère les miséricordes ineffables de Dieu, et voyant qu'au lieu de le punir pour les outrages qu'il lui a faits, il le comble de ses faveurs? Qui est le chrétien qui ne veuille arrêter les mouvements injustes de la colère, qui le porte à se venger?

Quoi donc, Jésus-Christ qui est mon Dieu, me donne le baiser de paix, il m'embrasse, il me baise jusqu'au fond du cœur, il s'unit et s'incorpore avec moi, qui suis de terre! et moi je ne voudrai pas me réconcilier avec mon frère! je refuserai de le voir et et de me trouver en sa compagnie! Si j'agissais de la sorte, ne devrais-je pas craindre que Jésus-Christ ne me fît ce reproche de l'Evangile, *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi quoniam rogasti me, nonne oportuit et te misereri conservi tui* (*S. Matth.*, XVIII, 32)? N'appréhenderais-je pas justement d'être traité comme on traitera ce serviteur? *Iratus Dominus tradidit eum tortoribus. Sic et Pater vester cœlestis faciet vobis si non remiseritis de cordibus vestris.*

Disons encore que c'est sur l'autel que Jésus-Christ exerce tous les jours ce qu'il pratiqua sur la croix, lorsque pouvant faci-

lement se venger, il aima mieux être immolé et sacrifié pour ses ennemis : *cum posset ulcisci, maluit immolari*.

Le vénérable abbé de Celles dit que ces miséricordieuses paroles qu'il prononça sur la croix, *Pater, ignosce illis*, sont comme un rayon de miel, qui distille des lèvres de ce Dieu mourant, capable assurément d'adoucir toutes les amertumes de nos haines : *Favus ille distillans de labiis filii olei sanat omnes amaritudines :* et que la vue de ce sang, versé abondamment pour le salut de ceux qui le crucifient, est bien puissante pour éteindre toutes les flammes de nos vengeances : *Sanguis ille defluens de venis misericordiæ extinguit venena malitiæ.* Or dans l'auguste sacrement de l'autel, nous ne l'entendons pas seulement prier pour ses ennemis, mais nous le voyons qui les embrasse, et qui se donne tout à eux. Nous n'avons pas seulement la vue de ce sang, mais nous le buvons, nous le recevons au dedans de nous mêmes, afin qu'il puisse porter dans nos cœurs la miséricorde et la clémence de Jésus-Christ. Quelle apparence, dit saint Chrysostome, que mangeant la chair de l'Agneau, nous demeurions toujours comme des loups et des tigres envers nos frères ? *Quæ nobis erit excusatio si talibus pasti, talia peccemus : si lupi fiamus, Agnum comedentes?* Je ne veux donc point, pour arrêter les mouvements déréglés de cet homme colère qui cherche la vengeance, lui dire qu'il lève les yeux au ciel, et qu'il écoute la voix d'un Dieu qui lui crie : *Mihi vindicta et ego retribuam : qui vindicari vult, a Domino inveniet vindictam, et peccatum illius servans servabit* (*Eccl.*, XXVIII). Je ne lui dirai point qu'il envisage la gloire éternelle, qui doit être la récompense des miséricordieux, *Beati misericordes quoniam filii Dei vocabuntur*, etc. (*S. Matt.*, V, 9). Je ne lui dirai point qu'il abaisse la vue sous ses pieds, pour voir l'enfer ou le purgatoire qu'il a si souvent mérité, et dont la bonté de Dieu veut le délivrer par la souffrance de cette petite injure qu'on lui fait. Je ne lui dirai point qu'il regarde devant soi pour voir un saint Etienne, un saint Sabin et cette multitude innombrable de martyrs, qui ont fait parler autant de bouches qu'ils ont eu de plaies, pour obtenir le pardon de leurs ennemis.

Mais je lui dirai qu'il arrête sa vue et sa pensée sur l'autel pour y voir les glorieux monuments de la miséricorde de Dieu, qui se réconcilie si parfaitement avec l'homme en lui pardonnant. *Ecce Agnus Dei* : voilà l'Agneau, qui est incessamment sacrifié par un sacrifice non sanglant pour tous ceux qui l'ont offensé. Le voilà, cet agneau débonnaire reposant sur l'autel comme sur le trône de sa clémence, qui nous commande de traiter les autres ainsi qu'il nous y traite. A la vue de cet agneau, ce colère ne dira-t-il pas, *silete a facie Domini* : sentiments injustes de la colère, taisez-vous, vous êtes ici à la vue d'un Dieu plein de bonté.

Hé quoi! Jésus a autrefois foulé aux pieds les flots mutinés de la mer, et commandé aux tempêtes : pourquoi entrant dans mon cœur, n'apaisera-t-il pas les vagues irritées de ma colère, et n'arrêtera-t-il pas tous les soulèvements impétueux de cette passion ? Voilà les pensées et les sentiments que nous inspire cet auguste mystère, considéré comme un sacrement d'une parfaite réconciliation de Dieu avec le pécheur.

2. Ce mystère n'est pas seulement un sacrement de paix avec Dieu, mais de parfaite union avec notre prochain. Le saint concile de Trente l'appelle, *signum unitatis, concordiæ symbolum, vinculum charitatis*. Il est un signe d'union, non-seulement dans sa matière éloignée qui est le pain et le vin, mais dans sa matière prochaine, qui est le corps et le sang de Jésus-Christ, choisis et destinés pour nous unir. Nous parlerons demain de ce que Jésus-Christ a fait pour empêcher que la haine ne divisât nos cœurs, les unissant par une union consommée; *ut sint consummati in unum*.

Je me servirai seulement ici de deux belles pensées de saint Paul (*Ephes.*, II), qui prouvent fortement la vérité que je prêche. Mes frères, dit cet apôtre, si avant la communion l'amour-propre, l'amour du monde, l'amour déréglé de vos intérêts vous avait fait rompre l'union, et avait mis la division dans vos cœurs, sachez que depuis que vous avez reçu la communion, vous vous êtes approchés et réunis derechef dans le sang de Jésus-Christ. *Vos quis eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi, ipse enim est pax nostra.*

Voici une autre pensée du même apôtre, on ne peut pas bien faire la paix entre deux partis divisés, sans l'entremise du sang, *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* Saint Paul fait allusion à l'ancienne coutume de faire et renouveler les alliances par le sang des victimes. Or nous avons dans ce mystère, pour établir et renouveler nos alliances, non pas le sang des taureaux, mais celui de Jésus-Christ? *Communione calicis quo Deus ipse sumitur, non vitulorum sanguine, congregat nos Dominus*, dit l'Eglise.

Si cela ne suffit pas, disons encore quelque chose de plus fort, qui est que Jésus-Christ par ce sacrement met nos ennemis en tel état, qu'à moins d'être infidèles ou emportés par une passion furieuse, nous ne pouvons leur faire sentir les effets de notre colère. Il s'est uni plusieurs fois à cet ennemi par son adorable hostie, il s'est incorporé avec lui : je ne puis donc m'irriter contre lui ni l'outrager, que cet outrage ne se porte contre Jésus-Christ. Y a-t-il un sujet qui osât attaquer son ennemi, que le roi cacherait sous sa pourpre ? Y a-t-il un fils, qui, pour blesser son ennemi, voulût percer le corps de son père, qui le tient entre ses bras? Jésus-Christ s'est donné à cet homme, il le couvre de lui-même par ce sacrement, voudrions-nous outrager Jésus-Christ, pour offenser notre ennemi ?

Voilà comment cet auguste mystère, considéré comme un sacrement de réconciliation de Dieu avec l'homme et comme un sa-

crement d'union avec le prochain, nous fournit de puissants motifs acccompagnés de grâces, pour détruire la colère. Venons maintenant aux principes et aux causes de ce vice que Jésus-Christ détruit encore dans le saint sacrement.

II. — Je remarque deux causes principales de la colère, qui sont la faiblesse du cœur de l'homme qui, ne pouvant être maître de soi-même, se laisse emporter par cette passion, *Superbia mihi aufert Deum, ira me ipsum*, et l'erreur de l'esprit, c'est-à-dire la fausse persuasion, qu'il y va de l'honneur de contenter sa colère en se vengeant, et que la patience dans l'injure et dans le mal qu'on nous fait, est une vertu de bête. Voyons comme ces deux principes de la colère sont détruits par Jésus-Christ dans l'adorable sacrement de l'autel.

1. Il est certain que de tous nos mouvements déréglés, il n'en est point qui soit plus lâche que celui de la colère, qui marque que nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes et que la raison ne nous conduit plus, d'où vient qu'on appelle la colère une courte folie.

L'Ecriture sainte, qui connaît parfaitement l'origine de nos désordres, nous apprend que la colère des femmes est ordinairement plus violente que celle des hommes : *Non est ira super iram mulieris* (*Eccl.*, XXV), parce qu'elles sont plus faibles que les hommes, et qu'elles n'ont pas tant de force sur elles-mêmes pour la retenir. Pour montrer que la colère vient de faiblesse, Dieu dit par le prophète Osée, qu'il ne se laissera point aller à la fureur, quoiqu'elle soit très-raisonnable, et qu'il ne perdra pas Ephraïm, quoiqu'il l'ait bien mérité, *Non faciam furorem iræ meæ, non disperdam Epheraïm* (*Osee*, XI, 9). Pourquoi ? En voici la raison, *quia ego Deus, et non homo*. Il veut dire qu'il y a une grande différence entre le cœur de Dieu et le cœur de l'homme. Le cœur de l'homme est si petit, qu'il ne faut qu'une goutte de bile pour le noyer : il ne faut qu'une petite étincelle pour le mettre tout en feu ; une parole, un geste qui ne lui plaît pas, le fait emporter à des paroles extravagantes, et à des actions si ridicules, qu'étant revenu à soi, il en rougit ; en un mot, ce cœur est si faible, qu'il ne peut rien souffrir. Au contraire, le cœur de Dieu est grand, c'est un cœur fort, il ne peut être troublé par tous les crimes qui offensent sa majesté ; il demeure égal à la vue de l'idolâtrie, de l'athéisme et de tous les vices du monde. Il supporte, dit saint Paul, avec une patience invincible ces vieux réprouvés qui ne sont propres que pour la mort éternelle, *sustinuit multa patientia vasa iræ apta in interitum* (*Rom.*, IX, 22). Voilà ce qui fait paraître la force de Dieu.

La colère vient donc de faiblesse ; pour la détruire dans sa cause, il faut agrandir et fortifier le cœur de l'homme. C'est ce qui se fait d'une façon admirable dans ce mystère, où nous mangeons le pain des forts, *panem angelorum, panem fortium manducavit homo*. C'est à ce souper où un ange nous invite, que nous mangeons la chair des rois : *Venite ad cœnam magni Dei, ut manducetis carnes regum*, c'est-à-dire une chair, disent les interprètes, qui nous fait des petits rois, nous donnant le plus noble empire qui puisse être, qui est celui de nous-mêmes, et nous fortifiant afin que nous soyons les maîtres de nos passions. En un mot, puisque la communion nous fait participer à la divinité, comme dit saint Denis, *In Deitatis consortium transeunt* (*Hier. Eccl. c.* 3), il faut que nous quittions les faiblesses de l'homme, il faut quitter ce petit cœur, ce cœur faible qui plie si aisément et qui ne peut rien supporter, pour prendre un cœur qui imite le cœur de Dieu : il faut, dit saint Paul, que nous étant unis à Jésus-Christ d'une façon si admirable, nous nous revêtions des entrailles de sa miséricorde et de sa bénignité, de sa patience : *Induite vos ergo sicut electi Dei, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, patientiam* (*Coloss.*, III, 13). Or, en quoi est-ce que nous témoignerons que nous sommes revêtus de toutes ces qualités ? Le voici, dit cet apôtre, *supportantes invicem et donantes vobismetipsis, si quis adversus aliquem habet querelam* : c'est en vous supportant les uns les autres, en vous pardonnant les uns aux autres. Dans la communion vous vous êtes unis à Jésus-Christ et, pour ainsi dire, changés en Jésus-Christ ; or Jésus-Christ vous souffre, vous supporte et vous pardonne. Il faut donc que vous agissiez de la sorte envers votre prochain, *Sicut Dominus donavit vobis, ita et vos*.

Si donc après la communion nous sommes encore dans nos mêmes faiblesses, c'est-à-dire toujours colères et vindicatifs, c'est que par notre malice nous empêchons cette divine hostie de produire son effet, qui est de nous rendre semblables à Jésus-Christ par la participation de son esprit qui doit nous animer par la chair ; l'esprit de Jésus est plus doux que le miel, *Spiritus meus super mel dulcis* (*Eccl.*, XXIV, 27) ; et le nôtre, après tant de communions, est toujours aigre, toujours amer, *in felle amaritudinis tu es* (*Actor.* VIII, 23). La bouche du Sauveur ne présente que des lis et des roses à ses plus cruels ennemis, *labia ejus lilia distillantia* (*Cant.*, V, 13), et notre bouche est remplie d'épines, c'est-à-dire de paroles piquantes, et peut-être qu'elle porte une épée tranchante pour couper et mettre en pièces les personnes qui excitent notre colère. Les yeux de Jésus sont des yeux de colombe, bénins et débonnaires, *oculi ejus sicut columbæ* (*Cant.*, V, 12), et nos yeux sont des yeux de basilics et des comètes allumées qui ne versent que de malignes influences. D'où vient ce désordre, si ce n'est que nous nous opposons aux grâces que Jésus-Christ nous présente dans l'auguste sacrement.

La seconde clause de la colère est une fausse persuasion qu'il y va de notre honneur de nous venger et de repousser l'injure par l'injure. Cette opinion a toujours été condamnée même par les philosophes profanes, qui nous ont enseigné que la clémence

et le pardon des injures qu'on nous a faites, est une source inépuisable de gloire. Témoin ces anciens orateurs qui, faisant les panégyriques de leurs Césars, passaient légèrement sur les villes emportées d'assaut, sur les provinces conquises et sur les victoires gagnées, afin de faire triompher leur éloquence en parlant de la victoire qu'ils avaient remportée sur eux-mêmes, en réprimant leur colère, en pardonnant aux vaincus, et en faisant grâce à leurs ennemis; ils finissaient ordinairement leurs éloges par ces illustres epiphonèmes : *Hunc diis simillimum judico*, Cette action rend l'homme semblable à Dieu.

N'est-ce pas ce que nous enseigne infiniment mieux notre cher Maître dans l'Evangile, lorsqu'il nous engage sa parole, que, bien loin de recevoir aucun déchet dans notre honneur en pardonnant, au contraire ce sera par là que nous acquerrons l'illustre qualité d'enfants de Dieu, et que nous deviendrons les imitateurs de ses plus belles et de ses plus glorieuses actions. Aimez vos ennemis, faites du bien, etc. *ut sitis filii Patris vestri qui facit oriri solem suum super bonos et malos* (*S. Matth.*, V, 9). Après cela, si nous avons encore de la peine à quitter ces fausses impressions que le monde nous donne, qu'il y a du déshonneur à souffrir, Jésus-Christ entreprend dans ce mystère de nous persuader le contraire par la manière la plus forte, qui est l'exemple, puisque c'est là qu'il exerce une patience invincible et admirable, qui doit assurément détruire cette maudite sensibilité et cette délicatesse excessive qui est la cause de nos impatiences. C'est la dernière partie de ce discours.

III. — Si nous consultons les Pères de l'Eglise, ils nous diront que toutes les persécutions dont la vie de Jésus a été traversée, toutes les peines qu'il a souffertes en mourant, sont renouvelées tous les jours au saint sacrement de l'autel; de sorte que le Fils de Dieu n'a pas voulu seulement que ce sacrement fût une peinture vivante de toutes les ignominies de sa croix, et comme il le dit lui-même, un mémorial de sa passion, par lequel il veut perpétuer le souvenir des outrages qu'il a reçus; mais c'est encore un état dans lequel actuellement il exerce une patience admirable.

Jésus-Christ a été persécuté durant sa vie par trois sortes de personnes: 1° par les pharisiens, ses ennemis découverts et déclarés, *Collegerunt pharisæi consilium adversus Jesum.* (*Joan.*, XI, 47); 2° par ses proches parents mêmes, qui l'ayant vu travailler dans la boutique d'un charpentier, et ignorant le mystère de son incarnation, se scandalisaient de le voir prêcher, *scandalizabantur in eo* (*Matth.* XIII, 57), et regardaient son zèle comme une folie et une fureur, *in furorem versus est* (*Marc.* III, 21), de sorte qu'une fois ils se saisirent de lui et voulurent l'arrêter. 3° Il a été persécuté par des politiques et des sages, comme Hérode, qui se moquaient de lui et qui méprisaient sa doctrine.

Toutes ces persécutions sont renouvelées dans ce mystère. 1. Il a des ennemis ouverts, les hérétiques, les infidèles, les Juifs, les mécréans qui contredisent sa parole, qui méprisent les témoignages de son amour. Quelle patience ne lui a-t-il pas fallu pour voir renverser ses églises, détruire ses autels, égorger ses prêtres, profaner ses mystères, donner son hostie aux chiens, comme firent les donatistes, la fouler aux pieds et la jeter dans une écurie, comme firent les calvinistes, la poignarder comme les Juifs, la porter au sabbat comme les magiciens? et au lieu d'exterminer ces sacriléges, il les souffre avec patience; il s'est contenté quelquefois de verser du sang, pour faire connaître qu'il n'était pas insensible.

2. Il a des amis qui croient en lui et qui l'honorent dans ce mystère; mais ils se scandalisent quand il leur déclare sa doctrine et qu'ils les presse de la mettre en pratique, quand il veut les rendre plus doux et les porter à dompter leurs inclinations, *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* (*Matth.*, XI). Ils font en quelque façon comme les parents charnels de Jésus-Christ, ils le veulent lier et l'arrêter, de peur que la vertu de son sacrement ne fasse trop en eux : *Cum audissent sui, exierunt tenere eum.* Quel déplaisir à Jésus-Christ, s'il en était capable, de voir qu'il entre dans cette âme avec l'abondance de ses grâces, pour lui enseigner la douleur et la patience, et qu'une malheureuse attache à contenter sa passion, fait qu'elle ne profite pas de l'exemple d'un Dieu! *Exierunt tenere eum.*

Enfin il se trouve encore des Hérodes, des politiques, des libertins qui tiennent ses mystères comme des choses indifférentes, et qui ne s'en approchent que par cérémonie, qui ne vont à la messe que par manière d'acquit, et qui bien souvent n'entrent dans les églises que pour braver Jésus-Christ dans sa propre maison. A voir leur contenance déréglée, leur vue immodeste, leur babil, leurs cajoleries, vous diriez qu'ils croient être dans une salle de bal plutôt que dans un temple, et qu'ils n'assistent à la messe que pour contrecarrer Jésus-Christ et pour déshonorer son Père éternel par leurs impiétés, tandis qu'il l'honore par le sacrifice le plus haut qui puisse être.

Non-seulement on renouvelle dans ce sacrifice toutes les persécutions de la vie de Jésus-Christ, mais encore tous les supplices de sa mort, puisque, dans la pensée de saint Paul, quiconque communie indignement est coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, *Reus erit corporis et sanguinis Domini* (*I Cor.*, II, 26); c'est-à-dire, dit Théodoret, que Dieu le regarde comme un homicide de Jésus-Christ, *Mortis Domini pœnas dabit acsi Christum occiderit.*

Est-il donc possible qu'un chrétien puisse non-seulement considérer les exemples de la patience de son Dieu, mais loger même ce Dieu patient au milieu de son cœur, être

animé de son esprit et ne perdre pas cette délicatesse et cette sensibilité excessive dans les petites rencontres qui lui arrivent? Quoi donc! Jésus-Christ souffre tout, et le chrétien ne pourra rien souffrir! Jésus-Christ se voit attaqué dans ses biens, dans son honneur et dans sa vie, cependant il dissimule, il ne veut pas même témoigner qu'il le ressent, et un homme qui a communié si souvent, sera toujours si colère, que pour un verre rompu, pour la sottise d'un valet, il s'échappera, il jurera avec des emportements extraordinaires. Cette femme qui a ses communions réglées, sera si délicate, que pour la moindre parole elle témoignera son ressentiment des semaines entières, et on n'en pourra de longtemps avoir un seul bon mot. On mangera le miel de la Divinité, et on sera toujours rempli de fiel, toujours aigre et fâcheux.

Eh! pour Dieu, mon cher chrétien, à qui la colère a fait commettre tant de péchés, et qu'assurément elle damnera, si tu n'y mets ordre de bonne heure; avant que l'octave se passe, fais une bonne communion pour te corriger de ce vice : considère que ce mystère est un sacrement de paix et de réconciliation : que c'est un sacrement qui fortifie notre cœur et qui désabuse notre esprit de cette fausse persuasion qui le porte à la vengeance : et qu'enfin outre qu'il est une vive peinture de la patience de Jésus-Christ dans sa passion, il nous donne encore un admirable exemple de sa douceur et de sa bonté. Profite de cette parole de saint Augustin, avec laquelle je finis : *Usque ad participationem Spiritus manducemus*, Mangeons le corps de Jésus-Christ de la manière qu'il veut que nous le mangions, qui est en participant à son esprit. Après la communion, souvenons-nous de l'avertissement que nous donne le Saint-Esprit, *Noli esse sicut Leo in domo tua, evertens domesticos tuos, et opprimens subjectos tuos* (*Eccli.*, IV, 32) : Ne soyez plus dans votre famille comme un lion qui ne respire que feux et flammes, qui maltraite et frappe injustement ses domestiques : mais faites paraître dans votre conduite et dans votre entretien, qu'en recevant le corps de Jésus-Christ vous avez reçu son esprit, qui est un esprit de douceur et de bonté.

Et vous, mesdames, ayez soin de recueillir pour fruit de vos fréquentes communions, une profonde paix, une égalité d'esprit et une douceur qui ne se puisse altérer par l'embarras d'une famille, par la mauvaise humeur d'un mari, ni par les fautes des serviteurs : *Et in patientia vestra possidebitis animas vestras;* par cette patience, que vous devez acquérir dans vos communions, vous vous posséderez vous-mêmes en cette vie, et vous posséderez Dieu dans la vie éternelle. Ainsi-soit-il.

SERMON VII.

L'envie détruite.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.
Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.

Saint Grégoire de Nysse, dans la Vie qu'il a écrite de Moïse, dit que l'envie est le premier vice qui ait paru dans le monde : il l'appelle pour ce sujet la racine de tous les vices, la porte de la mort et le commencement de nos malheurs. Quoique ce soit un vice extrêmement bas et honteux, et que, suivant la fiction mystérieuse des poëtes, il habite dans une sombre et obscure caverne, ne pouvant souffrir le jour : il faut néanmoins avouer qu'il est né dans la région des lumières, puisqu'il a été conçu dans le ciel, et formé dans le cœur de la plus noble intelligence, qui est Lucifer, lorsque cet ange ambitieux conçut, disent les Pères, le téméraire dessein de se révolter contre Dieu, après avoir regardé d'un œil jaloux et envieux les hautes et adorables destinées de Jésus-Christ, ne pouvant se résoudre à voir qu'un homme lui fût préféré.

Après que l'envie eut transformé les anges en démons, elle perdit et désola la terre, lorsque ce premier esprit envieux, ne pouvant supporter la félicité du premier homme, se trouva blessé, dit saint Basile de Séleucie, par la vue de son bonheur, et prit en même temps résolution de le blesser et de l'infecter de son venin : *Ad invidiam excitatus est diabolus spectando, et eorum quæ viderat visione saucius ferientem referire connititur.*

Ce même vice a depuis attaqué presque tous les hommes : mais si nous voulons nous servir des grâces que Jésus-Christ nous donne dans le saint sacrement et profiter de son exemple, nous bannirons ce monstre de nos cœurs, et nous nous affranchirons des malheurs qu'il nous cause. C'est ce que je vous ferai voir après que nous aurons demandé l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

L'envie, que nous entreprenons aujourd'hui de détruire par la vertu de Jésus-Christ au saint sacrement, est un vice d'autant plus dangereux, qu'il frappe sans paraître : et comme les mines que l'on creuse sous terre, il se fait sentir sans se faire voir. C'est un péché secret et caché dans le fond des cœurs, que personne ne veut avouer : et ceux qui en sont les plus infectés sont ceux qui le connaissent le moins. Saint Chrysostome se plaignait de ce que ce vice étant une source féconde d'une infinité de maux d'où viennent les procès, les persécutions injustes, les meurtres, les guerres, la ruine des familles, des provinces et souvent même des royaumes entiers, les hommes le prenaient pour une chose indifférente : et quelques-uns même lui donnent le nom de vertu, le voulant faire passer pour zèle de justice ou pour l'effet d'une raisonnable charité; de sorte qu'il est fort à craindre qu'on ne se corrige point de

ce vice, parce qu'étant si commun qu'il n'y a guères de personnes qui en soient exemptes, néanmoins il demeure couvert sous le prétexte des plus belles vertus.

Ayons recours aux grâces que Jésus-Christ nous présente dans l'adorable sacrement, et voyons comme il y détruit l'envie en trois manières, qui feront les trois parties de ce sermon. 1° L'envie rompt les liens dont la nature et le christianisme ont uni les hommes, et Jésus-Christ s'oppose à ces injustes divisions par les étroites et les intimes unions qu'il établit parmi les fidèles. 2° Il détruit par sa grâce les mauvaises qualités du cœur qui sont les sources de ce vice. 3° Il nous apprend par son exemple dans ce mystère, à communiquer sans envie les biens que nous avons reçus de Dieu, et à regarder avec joie les avantages que Dieu a donnés à notre prochain, comme si c'étaient les nôtres.

I. — Saint Thomas (2-2, *q.* 36, *a.* 1) dit que l'envie est une tristesse conçue dans le cœur de l'envieux, à cause du bien de son prochain, en tant qu'il se persuade que le bonheur des autres diminue sa propre excellence: *Invidia est tristitia de bono proximi, in quantum propriæ excellentiæ est diminutivum.* Ceux qui sont souillés de ce vice s'appellent envieux, INVIDI *quasi* NON VIDENTES, parce qu'ils ne veulent point voir les bonnes qualités de leur prochain, ou s'ils les voient, c'est avec déplaisir et avec douleur. Ce vice naît d'un amour désordonné de soi-même, qui portant l'homme à désirer la prééminence sur tous les autres, lui fait concevoir de la tristesse à la vue des heureux succès de ceux qui semblent le devancer; il se persuade qu'il recule quand un autre s'avance; qu'il devient pauvre quand un autre s'enrichit; qu'il est méprisé quand un autre est honoré. De là vient, dit saint Augustin, que l'envieux a une malice si étendue, qu'il attaque les supérieurs, les égaux et les inférieurs : les supérieurs, parce qu'ils le devancent; les égaux, parce qu'ils l'accompagnent; les inférieurs, parce qu'ils le suivent: *Amanno quisque excellentiam suam, vel paribus invidet, quod eis coæquentur; vel superioribus, quod eis non coæquentur; vel inferioribus, ne sibi coæquentur.* C'est ainsi que dans l'Evangile ces vignerons se plaignent et murmurent contre le père de famille, concevant de l'envie contre ceux qui leur sont égaux dans dans le salaire, *invident quod eis coæquentur.* Ainsi Saul portait envie à David qui lui était inférieur, craignant qu'il ne l'égalât en puissance et en réputation, *invidet inferiori ne sibi coæquetur.* Ainsi les pharisiens enviaient la gloire de Notre-Seigneur, qui les surpassait infiniment en doctrine, en sagesse et en miracles, touchés de regret de ne le pas pouvoir égaler, *invident superioribus, quod eis non coæquentur.*

Quoique l'expérience nous fournisse une infinité d'exemples qui nous font voir que l'envie s'allume par le bonheur de ceux qui nous précèdent, qui nous égalent ou qui tâchent de nous ressembler, il est certain néanmoins qu'elle est plus commune parmi les égaux qui sont d'une même communauté, d'une même ville et d'une même profession. C'est pourquoi le Philosophe remarque dans sa Rhétorique, qu'on ne porte pas facilement envie aux égaux qui sont éloignés, ni à ceux qui sont beaucoup au-dessus ou au-dessous de nous. L'envie n'attaque point les morts ou ceux qui sont dans un autre royaume, ni ceux qu'une fortune beaucoup plus éminente ou beaucoup plus inférieure sépare de notre commerce. Cette peste s'attache particulièrement aux personnes que le rang et la qualité, la gloire et la richesse, ou l'industrie et la fortune rendent semblables. C'est ce que nous enseigne le Saint-Esprit par Salomon : *Zelus hominis ex socio ipsius*, L'envieux prend le sujet de sa jalousie dans la gloire et dans le bien de son confrère et de son compagnon. Voilà ce qui fait que cette peste se répand partout, qu'elle se glisse dans les cabanes des laboureurs, dans les boutiques des artisans, dans les maisons des riches, dans les palais des princes, dans les louvres des rois, dans les chapitres des chanoines, dans les assemblées des prélats, dans les cellules mêmes des religieux; et comme c'est un péché de l'esprit, elle attaque même les plus spirituels; et bien souvent ceux qui ont foulé aux pieds les richesses et renoncé aux plaisirs, succombent sous l'envie comme sous le dernier assaut que le diable livre à ceux qui sont échappés de ses autres combats.

Saint Basile explique en deux mots la nature de ce vice, quand il l'appelle *la confusion de la nature.* Il veut dire deux choses : 1° que l'envie renverse la nature des choses, 2° qu'elle viole les lois les plus fortes et les plus naturelles.

Elle renverse la nature des choses lorsqu'elle fait naître la haine d'où devrait naître l'amour. L'égalité et la conformité doivent naturellement engendrer l'amour et la bienveillance; néanmoins, comme nous venons de remarquer, le désordre et la malice de cette passion font que ces sources de l'amitié deviennent les causes de la haine; et quoiqu'il soit vrai que, par un instinct général, le semblable chérit et cherche son semblable, l'envie pervertissant l'ordre des choses, trouve dans cette ressemblance un sujet ou plutôt un prétexte d'aversion. Ajoutez que ce qui de sa nature est capable de donner de la joie, lui cause de la tristesse et du déplaisir. Qu'est-ce qui afflige l'envieux, d'où vient cette contenance morne, ce visage triste et abattu? La honte ne lui permet pas de le dire: c'est la prospérité de son voisin, de son ami, peut-être même de son frère. O pervertissement étrange de l'envieux! la bonne fortune des autres est son affliction, leurs ris sont ses larmes, leur gloire est sa torture, leur repos son tourment, leur dignité son supplice.

O mauvais cœur! que vous êtes éloigné du cœur de Dieu, qui aime le bien partout où il le voit, dans le fonds même de ses ennemis, dans la substance des démons et des pécheurs. Et vous, vous haïssez le bien dans vos proches, et souvent même dans ceux qui sont

bien aises d'être grands et d'être riches pour vous faire part de leur fortune. Quel désordre, dit saint Cyprien, de faire du bien d'autrui son propre mal, *in malum proprium bona convertere aliena*, et de prendre pour son supplice et son adversité la gloire et la prospérité de ses amis, *illustrium prosperitate torqueri, et alienam gloriam suam facere pœnam!*

Je dis en second lieu, avec saint Basile, que l'envie est une confusion de la nature, parce que c'est elle qui rompt tous les sacrés liens qui nous unissent; et c'est principalement sous cette considération que nous regardons maintenant ce péché pour le combattre.

1° L'envieux viole la loi naturelle, qui veut que nous traitions les autres comme nous souhaitons justement d'être traités : car il veut bien qu'on ait de la compassion pour ses maux, et de la joie pour ses biens; et cependant il se réjouit du mal des autres, et il s'attriste de leur bonheur. Il étouffe même par l'envie cet instinct naturel que Dieu a imprimé dans le fond des créatures les plus insensibles, qui les porte à s'unir ensemble pour concourir au bien commun, et à regarder l'avantage du tout comme celui de chaque partie; car il n'aime que sa propre personne, il ne vit que pour lui, il tâche de faire une île de soi-même, et une pièce détachée qui ne prenne aucune part avec les autres.

2° L'envieux viole la loi de grâce, qui nous oblige de nous considérer comme frères, comme des enfants qui vivons dans une même famille, sous la conduite d'un même père, et dans le sein d'une même mère. Il étouffe cet esprit unissant du christianisme, qui veut que nous ayons ensemble les mêmes attaches et les mêmes sympathies qu'ont entre eux les membres d'un même corps, comme parle saint Paul : *Si quid patitur unum membrum, cætera compatiuntur membra; si gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra* (I *Cor.*, II, 26). En un mot, il n'y a aucun lien ni de sang, ni d'amitié, ni de bienfaits, ni d'intérêt même que l'envie ne rompe : un esprit obscurci de ses noires ténèbres n'a point d'égard non-seulement à la qualité de frère ou d'ami, ni aux bienfaits reçus, mais même au bien et au profit qu'il peut espérer de celui pour lequel il conçoit de l'envie.

Disons encore avec Hugues de Saint-Victor, que comme l'orgueil nous ôte Dieu, nous empêchant de nous soumettre à lui, aussi l'envie nous ravit entièrement notre prochain, parce qu'elle ôte tout ce qui, nous unissant à lui, faisait qu'il nous était proche : *Superbia mihi aufert Deum, invidia proximum.*

Où est-ce que nous pourrons mieux trouver le remède à ces injustes divisions et à ces haines diaboliques que dans les unions sacrées et les effusions libérales du pur amour de Dieu dans ce mystère ! Le concile de Trente appelle ce sacrement *signum unitatis et concordiæ symbolum*; et dans un autre endroit, *vinculum charitatis*. Il est un signe d'unité dans sa matière éloignée, qui est le pain et le vin, qui sont composés de plusieurs grains et de plusieurs gouttes unis ensemble ; mais ce qui est bien plus, il est un signe d'unité dans sa matière prochaine, qui est le corps de Jésus-Christ. Il est aussi un lien de charité, d'autant que c'est lui qui consomme et achève l'union des fidèles.

I. — Jésus-Christ, nous appelant à son Eglise, nous a unis, dit saint Cyprien, comme les rayons sont unis dans le globe du soleil, les branches d'un arbre dans le même tronc, et les ruisseaux dans une même source. 2. Il nous a unis, dit le prince des apôtres, comme les pierres d'un grand bâtiment, qui sont appuyées sur un même fondement, et jointes par un même ciment pour ne faire qu'un édifice : *Tanquam lapides vivi superædificamini* (I *S. Petr.*, II, 5). Il nous a unis, dit saint Paul, comme les membres d'un même corps, qui ont une figure différente, des fonctions et des usages différents, mais qui ont ensemble des sympathies et des rapports merveilleux : *Multi unum corpus in Christo*. 4. Il nous a unis encore bien plus étroitement, dit saint Luc, en ne donnant à cette grande multitude de fidèles qu'un corps et qu'une âme : *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una* (*Act.*, IV, 32). Toutes ces unions ne contentent pas Jésus-Christ, il en invente encore une plus admirable. Où croyez-vous qu'il en va prendre l'idée et le modèle ? C'est dans l'adorable Trinité, dans cette unité d'essence qui se trouve entre les Personnes divines : *Ut sint consummati in unum, sicut et nos unum sumus* (*S. Joan.*, XVII, 32) Voilà l'union dont parle saint Paul : *Omnes unum estis in Christo* (*Galat.*, III).

Qu'est-ce qu'il ne fait pas pour établir cette union admirable parmi nous ? 1. Il emploie le mérite de ses prières, il élève les yeux au ciel, et poussant un soupir de son cœur, il dit : *Rogo, Pater, ut et ipsi in nobis unum sint* (*S. Joan.*, XVII, 20). 2. Il emploie l'efficacité de son sang pour ôter tout ce qui serait capable d'empêcher cette union admirable parmi nous. 3. Il obtient la descente et la communication du Saint-Esprit, afin, dit-il, que l'amour personnel, qui est le lien sacré du Père et du Fils, soit un lien et un nœud indissoluble de tous les fidèles, étant répandu dans leurs âmes : *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit* (*S. Joan.*, XVII, 26). Je demande, mon Père, que notre amour réciproque, par lequel nous aimons, soit en eux pour les unir.

Eh bien ! après cela, divin Sauveur, serez-vous content? Non : afin que cette union soit consommée, *ut sint consummati in unum*, je ne veux pas seulement être l'auteur et le médiateur de cette union, mais je veux encore, en ma propre personne, en être le lien : *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in ipsis.* Mais comment cela se pourra-t-il faire, puisque vous avez un corps qui n'est pas partout, comme votre esprit ? Je le multiplierai et je ferai autant de miracles qu'il en sera nécessaire pour le rendre propre à cette union. Je le donnerai à manger à mes fidèles, et cette viande, qui

est infiniment forte et agissante, au lieu de se changer en leur substance, comme les autres aliments, les changera tous en moi; c'est la doctrine de saint Paul : *Unus panis, unum corpus multi sumus omnes, qui de uno pane participamus* (I *Cor.*, X, 17). Suivant donc l'axiome de la philosophie : *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se,* puisque nous sommes tous incorporés dans un même pain vivant, qui est le corps de Jésus-Christ, nous sommes tous parfaitement un, et une même chose en Jésus-Christ : *Unum estis in Christo.*

Raisonnons maintenant. Pour détruire l'envie ou l'empêcher de régner dans nos cœurs, il ne faut qu'empêcher les funestes et injustes divisions qu'elle fait, en rompant les liens d'amitié que la nature et la grâce ont formés entre les hommes, et établir une union qui fasse que nous regardions les biens de notre prochain comme les nôtres. Or Jésus-Christ, dans ce sacrement appelé par excellence communion, empêche ces divisions et établit cette union parfaite; donc il y détruit et anéantit le péché de l'envie. S'il y a donc encore parmi nous des envieux, dit saint Augustin (*Sermon* 17), qui se réjouissent du mal d'autrui et s'affligent de son bien, qu'ils sachent que nous les tenons comme des membres morts et pourris, qui ne vivent plus de la vie de celui qui dit : Qui mange ma chair vit en moi et par moi; *Cognoscant omnes invidi qui de aliorum tribulationibus gaudent quoniam membra sunt putrefacta.* En voici la raison : tout membre sain et vivant a du sentiment; s'il a du sentiment, il doit avoir de la sympathie avec les autres membres du même corps; il s'intéresse dans le bien ou le mal des autres membres. Quel est ce sentiment qui donne cette sympathie aux chrétiens ? C'est cette charité unissante, qui est l'effet du saint sacrement: *Sensus noster et sanitas nostra, cordis charitas est*, si vous avez la charité, vous n'avez point d'envie, parce que vous n'êtes point divisés, et que vous regardez et ressentez le bien ou le mal des autres comme le vôtre.

II. — Je dis, en second lieu, que ce sacrement détruit l'envie par l'opposition qu'il a avec ses causes et ses principes. J'en trouve trois dans l'Ecriture, qui sont trois pernicieuses qualités d'un mauvais cœur : un cœur petit, un cœur amer, un cœur charnel; un cœur petit, puisque l'envie, dit le Saint-Esprit, tue les petits : *Parvulos occidit invidia.* Les âmes nobles et les grands cœurs ne sont point susceptibles de ce vice. Ce péché, dit saint Paul, ne se trouve que dans des entrailles rétrécies et qui sont si serrées et si étroites, qu'elles ne sont pas capables de faire place à leur prochain. L'envieux n'y veut et n'y peut recevoir que soi-même; *Angustiamini in visceribus vestris* (II *Cor.*, VI).

Or c'est le propre de la sainte communion d'agrandir et de dilater nos cœurs. Comme c'est le propre du froid de condenser et de resserrer, c'est aussi le propre de la chaleur de raréfier et de dilater. Dans ce sacrement Jésus-Christ met dans le cœur des faibles tout le feu de l'amour de Dieu. C'est pourquoi nous pouvons bien dire avec saint Paul, parlant à ceux qui ont communié : *Tanquam filiis dico, dilatamini et vos.* Que la charité dilate votre cœur, qu'elle soit, comme dit saint Hildebert, plus vaste et plus spacieuse que l'océan, qui embrasse les Chrétiens, les Barbares, l'ami et l'ennemi, et qu'elle vous rende présent et vous familiarise avec tous les hommes qui sont vos frères : *Charitas amplectitur quidquid Oceanus, neminem nobis patitur absentem, neminem non familiarem.*

La seconde cause de l'envie, c'est cette racine d'amertume dont parle saint Paul, qui ruine tous les desseins de Jésus-Christ et qui empêche les effets de sa grâce et de sa charité unissante : *ne qua radix amaritudinis sursum germinans impediat* (*Heb.*, XII). Saint Pierre en parlait aussi lorsqu'il disait à Simon le Magicien, qui regardait d'un œil jaloux l'avantage des apôtres, qui faisaient souvent descendre le Saint-Esprit, et même visiblement sur ceux qu'ils baptisaient, *In felle amaritudinis video te esse* (*Act.*, VIII, 23) : je vois bien que vous avez le cœur rempli de fiel et d'amertume, qui vous rend envieux à la vue de ce miracle. C'est sur ce sujet que saint Martial écrit aux premiers chrétiens de Bordeaux. Prenez bien garde, mes frères, que l'envie ne s'empare de votre cœur, parce qu'elle en chasserait le Saint-Esprit, *nulla sit in vobis invidia, propter hanc enim Spiritus Sanctus mentem derelinquit.* Aussitôt que le Saint-Esprit se retire, l'âme se sent privée de la douceur de la charité et remplie d'une amertume qui est inséparable de l'envie, *recedente autem Spiritu Sancto, evacuatur homo dulcedine, et impletur omni amaritudine : efficitur cubile draconum et habitatio immitium spirituum.*

Or, peut-il y avoir rien de plus propre pour ôter cette maudite amertume des cœurs que ce mystère dans lequel nous recevons toutes les douceurs ineffables de Jésus-Christ, et où il nous fait goûter ce sacré rayon de miel qui se trouve dans la charité consommée. C'est la pensée de saint Grégoire lorsqu'il dit qu'à mesure que la douceur intérieure de Jésus-Christ se sépare de notre cœur, l'amertume de l'envie se diminue et se détruit, *imminutio livoris est, affectus exurgens internæ dulcedinis* (*S. Grég.*, V *Mor.*, 34).

La troisième cause de l'envie est un cœur terrestre et charnel; c'est pourquoi saint Paul disait à ces premiers chrétiens qui se refroidissaient déjà dans la charité. Ah! mes frères, puisqu'il y a parmi vous de l'envie et un faux zèle accompagné de contestations et de querelles, il faut nécessairement que vos cœurs soient charnels et terrestres, *cum sit inter vos contentio et zelus, carnales estis, et secundum hominem ambuletis* (I *Cor.*, III, 3). Saint Thomas expliquant ce passage, dit que cet apôtre veut dire que si nous n'étions point attachés aux biens terrestres,

comme sont l'estime des hommes, les louanges, les richesses et les plaisirs des sens ; et si nous n'avions des désirs que pour les biens spirituels, assurément nous ne serions point envieux. En voici la raison. C'est que, comme les biens terrestres et charnels sont fort bornés et limités, et qu'ils ne suffisent pas pour plusieurs, ils font ordinairement des jaloux et des envieux : mais les biens spirituels qui sont sans borne et sans limite, et qui se communiquent sans diminution, peuvent être possédés sans envie. C'est pourquoi saint Paul, pour guérir ces envieux, disait : *æmulamini charismata meliora ;* recherchez les biens spirituels, dont l'excellence surpasse de beaucoup les biens de la terre.

Or, puisque c'est dans la sainte communion, comme nous vîmes dimanche dernier, que le fidèle est appelé à la participation de tous les biens spirituels de Jésus-Christ, *et estis in illo repleti*, il conçoit facilement du mépris pour tous les biens terrestres et charnels, et par ce moyen il se met hors des prises de l'envie. L'argument est convaincant dans les principes de saint Paul. Pour être envieux, il faut être charnel et attaché aux biens caduques et périssables de la terre : or la communion bien faite nous empêche d'être charnels, et nous faisant goûter les biens du ciel, elle nous donne du dégoût pour les biens de la terre : donc elle nous empêche d'être envieux.

Voyez, dit saint Cyprien, ces pauvres volontaires, ces âmes détachées du monde : quand elles ont communié, considérant et méditant les biens et les richesses inestimables qui sont renfermés dans ce divin sacrement, elles sont contentes de ce trésor, elles abandonnent de bon cœur aux mondains tous les avantages du siècle, tous les plaisirs du corps : et bien loin de leur envier ces biens, elles ont de la compassion pour eux, de ce qu'ils s'y amusent : *vident pauperes spiritu hoc sacramentum, et hoc uno contenti ferculo possidentes Christum, supellectilem hujus mundi possidere dedignantur.*

III.—Je dis, pour finir ce discours, que Jésus-Christ, dans ce mystère, détruit l'envie par l'exemple qu'il nous y donne. Nous pouvons bien appliquer sur ce sujet, à l'humanité toute sainte de Jésus, ces paroles de la sagesse (*Sap.*, VII), *venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, quæ sine invidia communico :* j'ai reçu de la bonté libérale de Dieu toute sorte de biens lorsque j'ai été élevé à l'union hypostatique du Verbe, et je fais part libéralement de tous ces biens à mes frères, je les partage et les distribue sans envie.

Rappelez, s'il vous plaît, dans vos pensées, le procédé amoureux de ce divin Sauveur dans l'institution de ce mystère, et vous verrez qu'il est bien capable de confondre les envieux qui veulent être seuls dans la possession de leurs biens, et qui ne peuvent souffrir que les autres y ayent part, sans sécher d'envie et mourir de déplaisir. 1. Jésus-Christ, sachant que l'heure de sa mort s'approchait, prend résolution, dit saint Paul, de donner à ses disciples, et en leur personne à son Eglise, les plus grands et les plus excessifs témoignages de son amour, et d'épuiser son infinie charité en leur endroit, *cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (*S. Joan.*, XIII). Dans ce dessein, reconnaissant que son Père éternel lui avait mis tous ses biens entre les mains, *sciens quia omnia dedit ei Pater in manus*, il veut leur en faire part. 2. Il témoigne qu'il y a longtemps qu'il a ce désir, et que son cœur soupire après cet heureux moment où il doit répandre dans leurs cœurs des libéralités excessives, *desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* 3. Il emploie sa toute-puissance pour instituer ce sacrement, dans lequel et par lequel il répand dans le sein des fidèles toutes les richesses de son amour, dit le saint concile de Trente : *divitias divini sui amoris veluti effudit :* et étendant le mystère de son incarnation sur tous les chrétiens qui communient, il les fait entrer en société et en partage de sa divinité, *in Deitatis consortium transeunt.* 4. Il se réjouit et se complaît dans la libérale communication qu'il a faite de ses biens, et il commence dès lors à faire ce qu'il fera pendant toute l'éternité. Comme son Père, voyant en lui sa divinité communiquée avec toutes ses adorables perfections, le regarde comme l'objet de ses divines complaisances, aussi Jésus-Christ se regardant en la personne de tous ses prédestinés à qui il s'est donné, il s'aime soi-même en eux, il se complaît et se glorifie en eux.

Voilà le modèle que Jésus-Christ nous propose dans ce mystère, pour nous apprendre à éviter toute sorte d'envie. 1° Regardons nos biens, et aimons-les comme des biens de Dieu, et par ce moyen nous les aimerons en tous et pour tous. 2° Comme ce sont des biens reçus de Dieu, communiquons-les sans envie, et de bon cœur. 3° Soyons bien aises de les voir multipliés, et prenons sujet, de cette multiplication, d'augmenter notre joie. Voilà le grand secret, dit saint Augustin, de nous rendre propre ce qui n'est pas à nous : voilà un moyen facile de devenir en peu de temps, savant, riche et vertueux. Réjouissez-vous, dit ce saint docteur, avec quelqu'un pour quelque grâce qu'il a reçue de Dieu, et aussitôt vous la possédez, et elle vous appartient : *congaude alicui, cui Deus gratiam aliquam donavit, tua est ; habet ille virginitatem, ama illam in illo, tua est*, etc. Il est donc certain, comme je l'ai prouvé, que si nous voulons profiter des grâces que Jésus-Christ nous présente dans ce divin sacrement, et si nous voulons imiter son exemple, nous vivrons dans une union chrétienne, qui détruit l'envie dans sa nature : nous n'aurons plus ce cœur faible, amer et terrestre, qui est la source de l'envie ; nous communiquerons enfin avec joie les biens que Dieu nous a donnés, en imitant la libéralité de Jésus-Christ dans le saint sacrement : nous regarderons notre prochain comme notre frère, nous aurons de la douceur et de la charité pour lui, et cette charité sera récompensée de la gloire éternelle !

SERMON VIII.

La paresse détruite.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.

Comme l'infidélité et l'orgueil, qui sont des vices insolents et qui attaquent directement Dieu, ont été les premiers qui se sont présentés sur le champ de bataille dans le combat que le corps de Jésus-Christ a livré pendant cette octave au corps du péché, *Ut destruatur corpus peccati*, il ne faut pas s'étonner si la paresse, qui de sa nature est un vice languissant et tardif, paraît aussi le dernier, et si nous finissons par sa destruction.

Le péché de paresse, dont nous devons parler aujourd'hui, est, dit la théologie, un certain dégoût ou tristesse désordonnée, qui met l'âme dans l'oisiveté à la vue des difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu, appréhendant ces difficultés comme des maux qu'elle ne peut supporter ni surmonter. C'est cette paresse qui nous rend lâches et timides lorsqu'il faut entreprendre quelque chose pour la gloire de Dieu et pour notre salut, et qui nous fait passer nos jours dans ce malheureux sommeil dont parle David : *Dormitavit anima mea præ tædio.*

Nous avons au troisième livre des Rois, en la personne du prophète Elie, une figure admirable des deux états différents où se trouve le fidèle : 1° lorsque la paresse s'est emparée de son cœur; 2° lorsque dans la communion il a pris des forces et du courage. Avant qu'Elie eût été nourri de ce pain mystérieux que l'ange lui apporta, il était accablé d'ennui et de dégoût, se voyant engagé dans un voyage difficile, et exposé aux dangereuses persécutions de la cruelle Jézabel. Au lieu d'appeler sa vertu à son secours, et d'animer son courage par sa confiance en Dieu, il faisait des souhaits inutiles de sa mort : *Petiit animæ suæ ut moreretur :* et au lieu de marcher, il se coucha sous un arbre et s'endormit : *Projecit se et obdormivit in umbra juniperi.* Mais aussitôt qu'étant éveillé par un ange envoyé de Dieu, il eût mangé le pain miraculeux que cet ange lui apporta, il sentit ses forces rétablies et son courage ranimé : en un mot, après ce repas, ce fut véritablement Elie, c'est-à-dire un homme tout de feu ; il traverse les rochers, il passe des chemins qui semblent inaccessibles, et il arrive heureusement sur le sommet de la montagne d'Oreb : *Ambulavit in fortitudine cibi illius, et pervenit usque ad montem Dei Oreb.* Si ce prophète, dans ce premier état de langueur, est la figure du chrétien paresseux pour le service de Dieu et pour l'affaire de son salut, aussi, dans le second état, il est l'image du chrétien qui, s'étant nourri de cette viande divine qu'il reçoit dans le saint sacrement, se sent animé par un amour fervent et infatigable.

C'est ce que j'entreprends de prouver aujourd'hui, en vous montrant qu'un des principaux effets de l'eucharistie est de détruire les langueurs et les faiblesses que nous ressentons dans le chemin de la vertu, et de nous communiquer un amour vif et agissant, qui doit être le fruit principal que nous devons recueillir de la célébrité de cette octave.

Je prouve cette vérité par deux raisonnements, qui feront la division de ce sermon ; je prends le premier de la nature de ce mystère, qui est tout feu, tout ardeur, tout amour ; et le second, de l'exemple que Jésus-Christ nous donne dans ce sacrement : et je raisonne de la sorte. 1° Le véritable amour détruit la paresse et produit la ferveur : or Jésus-Christ, dans ce sacrement, nous donne le véritable amour. 2° Nous voyons que Jésus-Christ, dans ce sacrement, fait des choses grandes et admirables pour l'amour de nous : donc son exemple nous doit porter à faire des choses difficiles pour son service.

Puisqu'il s'agit d'expliquer les plus grands effets de la divine charité, adressons-nous à l'Amour personnel, par l'intercession de la Mère du bel amour, que nous saluerons en disant : *Ave, Maria.*

I. — Tous ceux qui se sont appliqués à considérer l'amour, nous ont appris que, s'il est véritable, il est toujours accompagné d'ardeur, d'empressement et d'un courage infatigable pour agir. Les Hébreux se servaient du même mot pour signifier aimer et courir, comme pour nous apprendre que quiconque veut aimer, doit se disposer à courir, c'est-à-dire à travailler avec ferveur : *Si non vis fieri desidiosus, ama.* Si vous voulez, disait un profane, éviter la paresse, ayez de l'amour pour quelque chose. Si cela est vrai de tous les amours, il le doit être davantage de l'amour divin, puisqu'il procède d'un principe plus puissant, qui est le Saint-Esprit, et qu'il est attiré par des charmes incomparablement plus forts, qui sont la bonté souveraine et la beauté infinie de Dieu : *Nescit tarda molimina Spiritus Sancti gratia*, cette charité, ou cette grâce du Saint-Esprit répandue dans nos cœurs n'est point capable d'un mouvement languissant, dit saint Ambroise.

Voyez ces animaux mystérieux dont parle Ezéchiel, qui sont le symbole des âmes possédées et conduites par l'amour ! 1° Ils sont premièrement tout de feu, semblables à des flambeaux ardents et à de brillants éclairs. 2° Ils s'avancent avec une vitesse incroyable où l'impétuosité de l'esprit de Dieu les porte, et jamais ils ne retournent en arrière : *Ubi erat impetus spiritus, illuc progrediebantur, nec revertebantur, cum ambularent.* 3° Ce qui est le plus remarquable, ils ont des ailes en quatre parties de leurs corps, et sous ces ailes des mains, *et manus hominis sub pennis eorum in quatuor partibus :* pour nous apprendre que tous ceux qui sont remplis du Saint-Esprit, qui n'est autre chose que l'amour divin, doivent être tout mains pour travailler, tout pieds pour courir, et tout ailes pour voler.

Témoin David, qui, après avoir couru dans la voie des saints commandements de Dieu, tandis que l'amour étendait et dilatait son cœur: *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum*, ne se trouve point satisfait de sa course, mais souhaite encore les plumes d'une colombe pour faire des aîles, afin de voler et de trouver le repos de son cœur dans ce vol et dans cette agitation continuelle; *Volabo et requiescam*, je volerai et je me reposerai. Comment cela? C'est, dit le savant Idiot, sur ce passage, que le repos de l'amour est de n'en avoir point: *Requies amoris inquietudo est.*

N'en disons pas davantage : l'autorité, la raison, l'expérience nous apprennent assez que le véritable amour de Dieu est un feu qui brûle tout, un torrent qui emporte tout: et comme dit saint Denys, il est tellement dans l'action et dans le mouvement, qu'il ne s'arrête jamais : il n'est pas seulement fervent, son ardeur va jusqu'à l'excès. *Mobilis semper, incessabilis, semper fervidus.* Montrons maintenant que le saint sacrement est un sacrement d'amour.

L'adorable eucharistie est appelée par les Pères de la primitive église, du nom même de charité, *charitas :* et cela pour deux raisons; 1° parce que l'amour est le principe de ce mystère ; 2° parce qu'il en est la fin.

1. L'amour en est le principe dans son institution, parce que c'est lui qui donne à Jésus-Christ l'être sacramentel qu'il a dans cet adorable mystère : il y a cette différence entre sa génération dans le sein de son Père, et sa reproduction sur nos autels, que sa génération éternelle se fait par voie de connaissance, et s'accomplit dans les splendeurs des saints; mais cette reproduction se fait par voie d'amour et parmi les flammes et les ardeurs de la divine charité. Si nous pénétrons avec respect dans le cœur de Jésus, pour y trouver le principe et le motif qui l'anime, et qui le porte à se donner à nous dans ce sacrement, nous trouverons que c'est le seul amour. Pesez cette parole, seul amour. Je sais bien qu'il nous a donné sa vie sur la croix, par un mouvement d'amour, *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me :* mais ce n'est pas un effet de son amour seul, puisque saint Paul dit qu'il a souffert la mort aussi par son obéissance, voulant accomplir le commandement que son Père lui avait fait, de mourir pour les hommes sur la croix: *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (*Philip.*, IV). Mais nous ne trouvons point dans l'Ecriture ni dans les Pères, que Jésus-Christ eût reçu de commandement de nous donner son corps à manger : c'est une sainte invention de son amour, qui n'a pu se contenter qu'en se portant à ce dernier excès. *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.*

Il est vrai que son Père l'avait donné dans sa génération temporelle, par un effet de son amour: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret:* mais, à proprement parler, la donation du Verbe dans le mystère de l'incarnation n'a été faite immédiatement et réellement qu'à l'humanité du Sauveur: pour tous les autres hommes, c'est une donation morale, médiate et générale; morale, puisqu'elle nous applique seulement les mérites du Verbe fait chair; médiate, puisque nous ne recevons que les effets de son incarnation et de sa passion, et non pas les mystères dans leur propre nature; générale, puisque cette donation a été faite universellement pour tous les hommes, et non à chacun en particulier. Cette vérité me donne lieu de faire voir que l'amour n'est pas seulement le principe de ce sacrement dans son institution, mais aussi dans son usage, où il se donne entièrement et s'unit intimement à nous, qui sont les véritables effets de l'amour: Dieu se donne à nous dans le saint sacrement, et il n'en est pas de cette donation comme de celle de l'incarnation et de la passion: celle-ci est physique, immédiate et faite à chaque particulier. Je dis, faite d'une manière la plus parfaite qui puisse être, puisqu'elle se fait par voie de nourriture ; *Prenez et mangez.* Il ne se donne pas seulement afin que nous le puissions voir, ou afin que nous le puissions retenir avec nous pour nous en servir en nos besoins: mais il se donne afin que nous puissions en nourrir nos âmes: *Caro mea vere est cibus* (*S. Joan.*, VI). Or, il est certain, que rien n'est plus à nous que notre nourriture; 1° pour la possession; 2° pour l'usage; 3° pour la durée et la perpétuité.

1. Je ne veux point disputer avec quelques subtils théologiens si, dans les choses qu'on mange, la possession peut être quelque chose de distinct du domaine; mais je dis qu'aussitôt que nous sommes nourris de quelque chose, elle est entièrement à nous, parce qu'entrant dans la substance de notre corps, elle est autant à nous que notre corps. 2. Quant à l'usage, il est évident que la nourriture se répand dans les yeux pour faire des regards, sur la langue pour y former des paroles, dans le cœur pour contribuer à son mouvement et à sa respiration : elle est donc parfaitement à nous. 3. Elle l'est aussi pour la durée, car il n'est pas au pouvoir de qui que ce soit de nous ôter la viande dont nous nous sommes nourris. Il n'y a donc rien, comme vous voyez, qui soit mieux à nous que ce qui nous est donné en forme de viande. D'où il s'ensuit, que Jésus-Christ se donnant de cette manière dans la participation de ce sacrement, comme dit le saint concile de Trente, *Sumi autem voluit hoc sacramentum in formam cibi quo alentur*, etc., il s'ensuit, dis-je, que cette donation est la plus parfaite qui puisse être.

Cette donation a encore trois qualités fort remarquables : elle est véritable, elle est entière, elle est perpétuelle. Elle est véritable, puisqu'il est certain que Jésus-Christ, dans son être sacramentel, se laisse tout à la disposition de son Eglise, et nous pouvons dire de ce divin époux de nos âmes ce que saint Paul dit de l'épouse en suite du mariage : *Potestatem sui corporis non habet* (I *Cor.*, VII, 4.)

L'Eglise fait descendre ce corps adorable sur nos autels lorsqu'il lui plaît, elle le renferme dans ses tabernacles, elle l'en tire quand elle veut, elle le conduit en procession, elle le porte à ses malades, elle s'en sert pour tous ses besoins spirituels. Cette donation est entière; il n'y a point de partage, il ne nous exclut en rien de la société, il nous donne tous ses membres adorables, ses yeux plus clairs que le soleil, sa langue plus douce que le miel, ses mains ouvrières de tant de miracles, ses pieds qui ont foulé les tempêtes et écrasé la tête du dragon, son cœur le sanctuaire de la Divinité et le paradis du paradis; et, par une suite et une liaison nécessaire, il nous donne toute sa belle âme et toute sa divinité : si bien que nous pouvons dire, avec un saint docteur : *Dicere audeo, cum sit omnipotens, plus dare non potuit; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit; cum sit ditissimus, plus dare non habuit :* Etant tout-puissant, il n'a pu donner davantage ; étant très-sage, il n'a su trouver de don plus admirable; étant très-riche, il n'a pas eu de trésor plus précieux. Il a épuisé sa puissance, sa sagesse et toutes les richesses de sa bonté. Cette donation est encore perpétuelle et irrévocable quant à son dessein. C'est la pensée de Tertullien, expliquant ces paroles de l'Oraison dominicale, *panem nostrum quotidianum:* Par ces mots vous demandez la possession perpétuelle, inviolable et inséparable du corps de Jésus-Christ; *perpetuitatem in Christo postulas et individuitatem a corpore ejus.*

Ce que je viens de dire se peut appliquer à l'union, qui est la seconde chose remarquable dans l'usage de ce mystère; union la plus étroite, la plus noble et la plus accomplie qui puisse être, après l'union hypostatique. J'ai parlé de cette union dans un autre sermon; c'est pourquoi j'ajoute seulement que, comme dans la génération admirable du chrétien, qui le fait enfant de Dieu, il n'est pas élevé à cette filiation divine seulement par les dons créés et par la seule charité surnaturelle, mais encore par l'esprit incréé et personnel de Dieu, qui est répandu dans son cœur, *per Spiritum sanctum qui datus est nobis;* aussi, quand il s'agit de nourrir cette nouvelle créature de Jésus-Christ et de lui conserver cette vie divine par le saint sacrement, on ne lui donne pas seulement les lumières, les grâces, les dons surnaturels, mais la propre personne de Jésus-Christ, qui veut être par soi-même le sacré lien qui l'unit à Dieu. C'est pour cela que saint Chrysostome appelle ce sacrement, dans son usage, une extension de l'Incarnation, parce que le Verbe s'y unit à notre chair, et se communique, dans la participation de ce mystère, à tous les fidèles qui le reçoivent.

Si donc l'amour consiste dans la communication des biens et dans l'union des esprits et des cœurs, il est évident que ce sacrement, dans son principe et dans son usage, est la charité même, *charitas.*

Il est aussi tout amour dans sa fin, puisque Jésus-Christ ne se communique à nous et ne s'unit à nous d'une manière si admirable que pour nous donner de l'amour. C'est pour ce sujet qu'il veut que son hostie s'applique sur notre cœur, qui est la source de cette passion; *Pone me ut signaculum super cor tuum.* Et si autrefois le démon, par un morceau empoisonné, gâta nos cœurs et corrompit nos volontés, Jésus-Christ, par une invention de sa sagesse, veut qu'un autre morceau plein de bénédiction guérisse nos cœurs et sanctifie nos volontés; il veut nous donner à boire son sang, comme un filtre amoureux, afin de nous porter à l'aimer.

Le dévot saint Bernard disait un jour, tout extasié et hors de soi à la vue d'un Dieu crucifié : *Quis hæc omnia fecit? Amor.* Qui est-ce qui a préparé ces clous, ces fouets, ces épines, cette lance, cette croix? Quel est le secret ressort qui fait jouer toutes ces puissantes machines du Calvaire? C'est l'amour. O amour! que prétends-tu par des voies si étranges et par des moyens si surprenants? Rien autre chose que l'amour. N'en pouvons-nous pas dire autant au pied des autels, à la vue du saint sacrement? Qui est-ce qui rend la voix des prêtres assez puissante pour rendre un Jésus-Christ présent entre leurs mains? Qui est-ce qui voile, sous les espèces du pain, toutes les beautés immortelles d'un Jésus-Christ glorieux? C'est l'amour. O amour! que veux-tu des fidèles, à qui tu présentes un mystère si aimable? Rien autre chose que l'amour.

Puis donc que l'eucharistie n'est qu'amour et charité dans son motif, dans son usage et dans sa fin, et que l'amour divin est un feu qui nous embrase de ses saintes ardeurs, pouvons-nous, en participant à ce sacrement, conserver cette froideur et cette lâcheté qui rendent la plupart des chrétiens si paresseux pour le service de Dieu? Ne devons-nous pas dire, à la fin de cette octave, ce que disait saint Paul : *Charitas Christi urget nos, existimantes hoc.*

Ce n'est pas un ange envoyé de Dieu qui vient pour nous éveiller, comme il éveilla le prophète Elie; c'est le roi des anges, c'est Jésus-Christ même qui nous dit : *Surge, comede.* Chrétien paresseux, qui t'endors dans la nuit du péché, ou qui demeures assoupi dans le sommeil d'une malheureuse paresse, lève-toi, mange et prends des forces : *Surge qui dormis, veniet nox in qua nemo potest operari* (*Joan.*, IX, 4). C'est Jésus-Christ qui nous sollicite, qui nous presse de marcher et qui nous dit : *Grandis tibi restat via* (III *Reg.*, 19). Avance promptement, tu as encore bien du chemin à faire pour arriver à la perfection chrétienne, à laquelle tu es appelé et pour laquelle Dieu t'a mis dans son Eglise. C'est Jésus-Christ qui, prenant l'arc de son amour, *arcum suum tetendit* (*Psal.* VII, 13), décoche contre nos cœurs ces adorables hosties qui contiennent cette flèche de salut dont parle Elisée, *sagitta salutis Domini* (IV *Reg.*, XXXI), c'est-à-dire ce Fils unique que saint Bernard appelle *Jaculum formosum amoris Patris.* Quelle apparence qu'un cœur pressé par cet amour excessif de Jésus-Christ, ou

pour mieux dire, un cœur percé d'autant de traits qu'il a reçu d'hosties dans la communion, ne s'éveille, et qu'ensuite de cette amoureuse blessure il ne coure, comme la Madeleine, dans la voie de la parfaite charité, *currit amore saucia*. Hé quoi! un seul trait de l'amour profane, une étincelle de ce feu infernal, tombé sur le cœur d'un mondain, l'empêche de dormir; il court, le malheureux, dans les rues de Babylone; il ne saurait, dit-il, demeurer en repos. Que sera-ce donc lorsqu'un fidèle aura le cœur tout couvert des flèches de l'amour de Dieu, et quand il renfermera dans sa poitrine toutes les flammes de la charité divine?

Je vois bien que vous me direz que vous communiez, et que cependant vous ne ressentez point ces effets. En voici la cause : C'est que vous manquez à une condition nécessaire, marquée par les paroles de saint Paul : *Charitas Christi urget nos, æstimantes hoc :* il faut estimer, c'est-à-dire considérer cet amour infini de Jésus-Christ, qui l'a porté à nous témoigner cette excessive charité, *Manhu quid est hoc* (*Exod.*, XVI, 15)? *Hoc est corpus meum.* Pesez le prix et la valeur de cette hostie qui nous est donnée, méditez l'excellence de cette divine nourriture, pour lors vous vous éveillerez, et vous direz comme saint Paul : *Charitas Christi urget nos*, la charité nous presse et nous oblige de rompre nos attaches ; l'amour libéral de Jésus-Christ nous sollicite de ne rien réserver, de tout donner et de tout employer pour sa gloire. La foi vive et la méditation est donc nécessaire pour recueillir le fruit dont je parle, qui est cet amour fervent ; et c'est ce qui nous manque. Combien de prêtres qui disent la messe sans préparation! combien de chrétiens qui vont à la sainte table par coutume! combien peu qui, ayant communié, prennent du temps pour s'entretenir avec Jésus-Christ.

II. — Après avoir montré que, dans l'auguste sacrement, il y a, si nous voulons nous en servir, une vertu capable de chasser nos langueurs et de détruire notre paresse, ajoutons que c'est là où ce sacrement nous excite au travail et au combat, par l'exemple que Jésus-Christ nous y donne. Il n'y a rien de plus fort et de plus efficace, pour animer le cœur des soldats les plus lâches et les plus timides, que la présence d'un chef qui ne s'épargne point et qui combat vaillamment, *Urget præsentia Turni.* Disons donc mieux une seconde fois, *Charitas Christi urget nos.* L'amour de Jésus-Christ, dans le saint sacrement, nous presse de quitter cette paresse languissante, et de travailler avec ferveur pour la gloire de son Père, et pour notre salut; il nous encourage, par sa présence et par la vue que nous en donne la foi, en nous proposant les grandes choses qu'il fait dans ce mystère pour nous sauver et pour nous sanctifier.

Venez donc, âmes lâches, chrétiens sans cœur pour les intérêts de Dieu et pour ceux de l'éternité, venez à l'autel, et voyez, par la foi, Jésus-Christ occupé à faire l'abrégé de toutes ses merveilles, en produisant ce sacrement : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se;* c'est là où il renouvelle les miracles de la création, de la rédemption, de la justification, et, en un mot, de ses plus grands et plus signalés ouvrages.

Chose admirable! comme si Jésus-Christ n'avait pas assez d'un corps pour travailler pour nous, et pour l'offrir pour nous, il le multiplie à l'infini, il le reproduit dans une infinité d'endroits, afin d'employer un million de corps, un million de bras et de mains, pour notre bien et pour notre salut. Il fait, dans ce sacrement, des choses surprenantes hors de soi et en soi. Hors de soi, il change toutes les lois de la nature; 1° pour transsubstancier le pain en son corps, il détruit la substance du pain et du vin; 2° il détache les accidents de leurs sujets; 3° il fait subsister la quantité sans soutien naturel; 4° il élève les accidents à produire les effets de la substance, en leur donnant la vertu de nourrir et de fortifier. Qu'est-ce qu'il ne fait point en soi-même? Il se renferme et se réduit dans un point : il s'unit aux accidents du pain et du vin, il voile ses beautés immortelles sous des apparences et des dehors vils et méprisables; quoique, dans ce mystère, il ait un corps qui en soi est visible, palpable et sensible, il le rend invisible; et quoiqu'il ait une chair et véritable et physique, il n'y vit point de la vie de la chair, puisqu'il s'y prive de ses sens et de ses fonctions corporelles. En un mot, les théologiens comptent trente-six miracles que Jésus-Christ opère dans ce sacrement.

Quel est donc le chrétien qui, méditant et estimant toutes ces merveilles, *Æstimantes hoc*, ne s'écrie : *Charitas Christi urget nos.* L'amour de Jésus-Christ nous presse et nous convainc ici par un exemple auquel on ne peut résister. Puisque l'amour de Jésus-Christ, pour le salut et la sanctification des hommes, fait des choses si admirables et si surprenantes, dans ce mystère, il faut que l'amour du chrétien, qui y participe, fasse aussi, pour la gloire de Dieu et pour coopérer à ses desseins, des choses difficiles et extraordinaires. Jésus-Christ, par une puissance souveraine, agit surnaturellement; il faut donc que le chrétien qui communie, s'élève au-dessus de la nature, et qu'il ne consulte plus ni la chair ni le sang.

Tu trouves difficile, mon cher fidèle, ce que Dieu demande de toi pour te faire un saint, un vrai chrétien, en un mot pour te sauver; tu t'en plains, tu en murmures; crois-moi, tu n'as pas participé à cet adorable mystère, suivant le dessein de Jésus-Christ, puisque tu n'as pas reçu ce véritable amour qu'il te veut donner par la communion. L'amour, dit saint Augustin, a le cœur noble : il ne peut rien trouver de difficile pour un Dieu qui a tant fait pour lui : *Solus amor est qui difficultatis nomen erubescit.* S'il y a des plaintes dans ta bouche, lorsqu'il faut agir et souffrir pour Jésus-Christ, assurément, dit saint Ambroise, le

véritable amour n'est point dans ton cœur : *Ubi amor est, ibi labor non est, ibi non est querela.*

Me voici, à la fin de ce sermon, dans une perplexité bien fâcheuse. Dirai-je que nous sommes sans amour? Si cela est, nous sommes des prodiges surprenants, ou, pour mieux dire, des monstres exécrables. Comment pouvons-nous recevoir dans nos poitrines tous les feux de l'amour de Dieu, et être encore tout de glace? Quel moyen de se voir si aimé d'un Dieu qui se donne tout à nous sans réserve, et ne pas l'aimer après cela? Dirai-je aussi que nous avons de l'amour? Un pape (c'est saint Grégoire) me le défend, lorsqu'il dit que tout amour lâche n'est plus amour : *Si renuerit operari, amor non est.* Veux-tu, ô chrétien, que je dise quel sera ton plus horrible tourment dans l'enfer, si tu meurs dans cette froideur pour ton salut? Ce ne sera pas la vue des démons, ce ne sera pas l'ardeur des flammes de la vengeance divine; mais ce sera la triste image, que Dieu mettra éternellement devant tes yeux, d'un Dieu renfermé dans une hostie, que tu as méprisé, ne daignant pas le recevoir; ou que tu as outragé, le recevant indignement. Lâche chrétien, prêtre indévot, qui as communié si souvent, et qui n'as pas coopéré à la grâce de ce sacrement, ton grand supplice sera de te voir entouré, dans l'autre monde, des tristes espèces de quatre ou cinq cents hosties, qui t'environneront de toutes parts : *Arguam te, et statuam contra faciam tuam* (*Psalm.* XLIX, 21).

Animons-nous donc, par la vue de ces exemples d'un Dieu si occupé pour nous, à détruire notre paresse. Souvenons-nous de la parole de saint Paul : *Si quis non vult operari, non manducet* (II *Thess.*). Confesseurs, directeurs, faites bien comprendre cette instruction de saint Paul, à ces dévotes languissantes et paresseuses. Point de fréquentes communions, que pour les âmes qui veulent se servir des saintes ardeurs de ce mystère, pour chasser la froideur et la tépidité de leurs cœurs.

Persuadez-vous, mes chers auditeurs, qu'à la fin de cette octave, vous me voyez, non pas en chaire, mais à l'autel, le ciboire à la main, et que je vous dis : *Ecce Agnus Dei*, etc.; voilà l'Agneau de Dieu qui veut détruire le corps du péché par la sainteté de son corps. Il faut résolument accorder à l'amour de Jésus-Christ ce que vous lui avez refusé jusqu'à présent. Infidèle, libertin, il faut croire et adorer ce mystère, que tu as si souvent combattu par tes impiétés. Orgueilleux, il faut te soumettre à la vue d'un Dieu humilié. Avare, c'est ici où tu dois chercher des trésors infinis, et des richesses qui peuvent contenter tous tes désirs. Sensuels, voluptueux, je vous conjure par cette hostie, qui est la peinture animée de la mort de Jésus-Christ, de renoncer à vos plaisirs infâmes, et de sortir de cette habitude déréglée. Colère, vindicatif, regarde ce sacrement, qui est un mystère d'amour et d'union, et apprends de ton Dieu à oublier les injures que tu as reçues de ton ennemi. Envieux, c'est un Dieu qui répand ses biens dans l'âme de tous les fidèles, qui te demande la pratique de la charité chrétienne. Paresseux, enfin, qui n'ose rien entreprendre pour la gloire de Dieu, ni pour ton salut, considère ce que Jésus-Christ fait pour toi, dans cet adorable mystère. Et vous, mondaines aveuglées par l'amour du siècle, il faut que vous accordiez maintenant à ce Dieu, voilé et caché sous les espèces de cette hostie, le retranchement de ce luxe excessif et de cette nudité honteuse, qui scandalise les anges dans nos églises, et qui est, entre les mains des démons, l'instrument funeste de la perte des âmes. Rendons tous, chers auditeurs, à Jésus-Christ amour pour amour, chair pour chair, sang pour sang : c'est la pensée du vénérable abbé de Celles, avec laquelle je finis : *Reponamus Christo carnem pro carne, sanguinem pro sanguine, pellem pro pelle : pro carne casta, carnem castigatam et castificatam.* Sanctifions notre chair par l'attouchement de sa chair divine, et détruisons entièrement en nous le corps du péché, par le bon usage des grâces que son corps adorable nous présente dans ce saint sacrement. Ayons une foi vive, une humilité sincère, un généreux mépris des richesses de la terre, une chasteté inviolable, une douceur affable, une charité bienfaisante, et un zèle fervent pour notre salut. Ainsi, ayant vaincu tous les vices, nous triompherons avec Jésus-Christ dans le ciel, où nous verrons son corps glorieux pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.



OCTAVE DE LA CROIX,

OU ABRÉGÉ DE LA MORALE DE LA CROIX

CONTENUE EN CES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST :

SI QUELQU'UN VEUT VENIR APRÈS MOI, QU'IL RENONCE A SOI-MÊME ET QU'IL PORTE SA CROIX TOUS LES JOURS, ET QU'IL ME SUIVE.

SERMON PREMIER.

La croix est la marque des prédestinés.

Audite disciplinam. Qui me invenerit, inveniet vitam. et hauriet salutem a Domino.

Ecoutez la science qui doit régler vos mœurs. Celui qui me trouvera rencontrera la vie et il recevra le salut du Seigneur (*Proverbes*, VIII.)

Ces paroles, prises dans leur sens littéral, conviennent à la Sagesse, et je les applique à la croix, qui est la chaire de la Sagesse incarnée.

Nous voyons dans la solennité de la fête de l'Invention de la croix, que l'Eglise célèbre aujourd'hui, un merveilleux changement, digne de la droite du Tout-puissant, *Mutatio dexteræ Excelsi.*

Cette montagne du Calvaire, que nous avons vue autrefois couverte de soldats et de bourreaux acharnés sur la personne adorable de Jésus-Christ paraît dans cette fête, couronnée, pour ainsi dire, de la fleur et de l'élite de toute la noblesse de l'empire romain, qui accompagne l'impératrice Hélène, mère du grand Constantin, laquelle va chercher la croix du Fils de Dieu : de sorte que cette croix qui était auparavant le scandale des Juifs, opprobre des gentils, et la malédiction de toute la terre, est l'objet des vœux les plus ardents et des désirs les plus passionnés de la plus noble princesse du monde. C'est pour trouver ce trésor caché, je veux dire cette croix, qu'elle a entrepris un long voyage, et que s'étant rendue à Jérusalem, elle fait remuer tant de terre et creuser jusqu'au centre de cette montagne.

Cette croix qui a été l'instrument des douleurs et de la mort de Jésus-Christ, et à la vue de laquelle le ciel et la terre ont été couverts de ténèbres, paraît dans la fête de ce jour comme un principe de santé, de vie et de lumière, puisqu'elle se fait connaître et distinguer des deux autres croix par trois miracles, en guérissant par son attouchement une femme extrêmement malade, en rendant la vue à un aveugle, et en ressuscitant un mort.

Ce n'est pas mon dessein de faire le panégyrique de la croix matérielle de Jésus-Christ, mais je veux parler de la croix au sens qu'en parle ce divin Sauveur, lorsqu'il nous dit, *Tollat crucem suam :* c'est-à-dire, des souffrances et des afflictions : et je dis, pour entrer dans l'esprit de l'Eglise qui a institué cette fête : que nous devons, à l'imitation de sainte Hélène, chercher, c'est-à-dire, estimer, aimer et désirer la croix, et que nous devons nous réjouir lorsque nous l'avons trouvée. Nous le devons pour deux raisons, qui feront le partage de ce premier sermon qui servira de fondement à la morale de la croix qui sera le sujet de cette octave.

1° C'est dans la communication de la croix que Jésus-Christ nous montre qu'il nous aime de cet amour singulier dont il aime les prédestinés : d'où il s'ensuit que quiconque a trouvé la croix, l'ayant cherchée par estime, par amour et par désir, peut dire qu'il a trouvé la vie, et qu'il est dans l'état des prédestinés : *Qui me invenerit, inveniet vitam.*

2° C'est dans la participation de cette croix, que nous faisons voir que nous aimons Jésus-Christ de cet amour solide et véritable dont l'aiment les prédestinés : et par conséquent, en cette qualité, nous devons espérer le salut, qui est la récompense des prédestinés : *Hauries salutem a Domino.*

L'amour singulier de Jésus pour les prédestinés, marqué par le présent qu'il leur fait de sa croix, fera le sujet de la première partie. L'amour singulier des prédestinés pour Jésus, prouvé par l'amour de sa croix, fera celui de la seconde.

Comme ce n'est pas la chair ni le sang qui révèlent ces vérités, mais l'esprit de Dieu : adressons-nous à lui par l'intercession de celle qui a fourni au Verbe divin ce sang précieux, dont la croix a tiré tout son lustre et son mérite. *Ave, Maria.*

I. — S'il est permis à l'esprit humain fortifié des lumières de la foi, de pénétrer dans les secrets de Dieu, et de considérer l'ordre et la suite de ses pensées, nous trouverons que son premier dessein sur l'homme n'était pas de le conduire à la participation de son bonheur par la voie des croix et des souffrances. Non, dans ce premier dessein il n'y a point de croix, point de sueurs, point de larmes, point de pauvreté ni de misère ;

mais une joie et une félicité toute pure. C'est pourquoi le Saint-Esprit dans la Sagesse, dit que Dieu n'a point fait la mort, ni tous ces maux de peine qui sont les suites de notre mortalité et les effets de nos crimes : *Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum* (*Sap.*, I). Dans cette première pensée de Dieu sur nous, il n'a point ordonné la mort ni les travaux et les afflictions qui en sont les apanages ; au contraire, il voulait disposer l'homme dans le paradis de délices sur la terre, à jouir dans le ciel des douceurs de son éternelle félicité.

Mais Dieu, prévoyant dans l'éternité de ses conseils, que les premières inclinations de sa bonté seraient choquées par l'ingratitude et la malice du premier homme, qui prendrait occasion de ces innocentes délices pour l'offenser et se perdre : il forma un second dessein entièrement opposé au premier, qui fut de nous faire acheter le repos par le travail, de nous laisser gémir et soupirer sur la terre en qualité d'étrangers et de bannis, avant que de nous rappeler à notre céleste patrie : en un mot, il arrêta que la croix servirait de degré nécessaire pour nous élever sur le trône. C'est dans ce sens que Tertullien écrivant aux martyrs, appelle les afflictions, *Experimentum felicitatis, et ipsum divinæ sedis ascensum.* C'est encore ce que nous enseigne saint Paul, lorsqu'il dit que Dieu, dans ce second projet sur l'homme, a résolu de nous élever à la grâce et à la gloire, non-seulement par les mérites de Jésus-Christ, mais aussi par la conformité que nous aurions avec lui : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.*, VIII., 29). Or, ce n'est point Jésus immortel et glorieux, dans le sein de son Père, qui est le modèle et l'exemplaire des prédestinés : mais Jesus défiguré, ensanglanté et mourant sur une croix, dit saint Paul.

Mais admirons ici avec saint Augustin, l'invention incomparable de la bonté de Dieu en notre endroit. Dieu se voyant obligé, comme nous avons dit, de changer son premier dessein plein de caresses et de délices, dans une conduite de rigueur et de peine, et d'introduire pour ce sujet sur la terre la pauvreté, les larmes, les afflictions et la mort : il a trouvé le moyen de faire en sorte que les effets de son juste courroux devinssent des effets de sa miséricorde, et que tous ces maux de peine, qui ne sont maux qu'en apparence, fussent les sources fécondes de notre bonheur. C'est ce que la Vérité nous apprend dans l'Evangile, quand elle dit : Bienheureux sont les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution.

De sorte que comme le Sauveur s'unissant à la croix matérielle l'a rendue d'un instrument infâme et d'un signe de mort et de malédiction, un signe de gloire, de vie, de bénédiction et de salut; aussi Jésus-Christ s'unissant aux douleurs et aux peines par une chair souffrante et mortelle, les a comme divinisées ; et ce qui était un apanage du péché, est devenu la marque assurée de son amour, le sceau assuré de ses grandeurs, et le caractère véritable qui imprime sur nous une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ, *pœnam vestivit honore*, il a revêtu d'honneur la peine et l'affliction, et il a sanctifié en sa personne souffrante les supplices les plus honteux, disait cet ancien poëte chrétien, Sédulius :

Ipsaque sanctificans in se tormenta beavit.

C'est ce qu'admirait saint Augustin, lorsqu'il disait que cette colère apparente de de Dieu à l'endroit de ses élus, ne venait pas de la justice, mais de sa miséricorde ; et que cette conduite, qui paraît rigoureuse, n'est point, à proprement parler, un châtiment ni un supplice, puisqu'elle n'est ordonnée que pour nous préparer des couronnes : *Tanta est summi Patris pietas, ut etiam ira ejus ex misericordia sit ; et ideo castiget ut coronet.*

Pour donner plus de jour à cette pensée de saint Augustin, disons, s'il vous plaît, que la justice divine s'étant préparée dans toute sa fureur pour perdre le genre humain, l'amour de Dieu s'y opposa, demandant grâce et miséricorde pour les coupables. Voilà un différend, ce semble, entre la bonté et la justice de Dieu. Pour l'accorder, la Sagesse divine ordonna que le glaive serait ôté d'entre les mains trop pesantes de la justice pour être mis entre les mains plus douces de l'amour ; et que ce serait cet amour qui blesserait, qui frapperait et qui crucifierait les hommes.

Depuis cet arrêt, il a fallu que l'amour de Dieu parût armé de flèches, de glaives et de croix : oui, il a fallu que, réservant les caresses et les douceurs pour le ciel, il exerçât ses innocentes rigueurs sur ses favoris : et que, sachant que dans le dessein éternel de Dieu il faut être crucifié pour être prédestiné, il appelât et préparât tous ses élus à la croix : *Quos autem prædestinavit, hos et vocavit* (*Rom.*, VIII) ; ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés. Saint Paul ne dit pas à quoi il les a appelés : mais il ne s'agit point ici, dit saint Thomas sur ces paroles, de la vocation spéciale à la foi et aux vérités de l'Evangile, qui est une vocation commune aux prédestinés et aux réprouvés : *multi vocati, pauci vero electi* (*S. Matth.*, XX, 16). Il est question d'une vocation spéciale qui regarde les élus, et dont parle cet apôtre, lorsqu'il dit : *Vobis donatum est ut non solum in ipsum credatis, sed pro illo patiamini* (*Philip.*, I, 29). Dieu vous a choisis non-seulement pour vous donner la créance, mais, ce qui est plus avantageux, pour vous donner la croix d'un Dieu crucifié, par la participation de ses douleurs. C'est en cela principalement que paraît, dit saint Pierre, votre singulière vocation : *In hoc vocati estis, quia Christus passus est, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.*

Voilà ce grand et important mystère de la croix que saint André voulait apprendre au proconsul Agée : *O si scires mysterium crucis !* Voilà cette haute et incomparable sagesse de la croix que prêche saint Paul, et qui était, disait-il, cachée aux grands et aux

savants du siècle : *Loquimur sapientiam Dei in mysterio quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit* (I *Cor.*, II, 7). C'est l'intelligence de cette sublime théologie, c'est la vue de ce mystère, c'est-à-dire la pénétration de ce secret caché (qu'être prédestiné et être marqué du sceau de la croix, c'est une même chose ; et que toute la différence, dit l'abbé Rupert, qu'il y a dans les idées divines entre un prédestiné et un réprouvé, c'est que celui-là porte l'image du crucifix par l'exercice d'une généreuse patience, et celui-ci porte le caractère de la peste par une vie brutale et efféminée) : c'est, dis-je, la connaissance de ces vérités, qui a donné à tous les saints de l'estime, de l'amour et des désirs pour la croix. Ce sont ces rares et précieuses lumières, qui ont fait que les saints, bien loin de se troubler comme nous, à la vue de la croix, l'ont cherchée, à l'imitation de sainte Thérèse : ils l'ont désirée comme saint André : et l'ayant rencontrée, ils lui ont tendu les bras, *O crux tandiu desiderata !* Ils l'ont portée avec Jésus-Christ qui étant le premier et l'exemplaire des prédestinés, a dû souffrir pour entrer dans sa gloire : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam.* Cet aimable Sauveur était encore dans le sein immortel de son Père, où rien ne manquait à son éternelle et nécessaire félicité ; et cependant tout bienheureux qu'il était, il soupirait après le sein de la croix, parce qu'il la regardait comme le lieu où il devait trouver sa consommation, en qualité de Sauveur des hommes, dit saint Paul : *Decebat eum per passionem consummari* (*Hebr.*, II) ; il regardait cette croix comme le lieu de son exaltation, et de celle de tous ses prédestinés : *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum* (*S. Joan.*, XII, 32).

Aussitôt que Jésus fut descendu du sein de son Père dans le sein de sa Mère, il salua la croix. Depuis ce temps-là, il ne la perdit jamais de vue : il l'appela son baptême, c'est-à-dire, son rafraîchissement dans les ardeurs de son amour pour notre salut : *Baptismo habeo baptizari* (*S. Luc.*, I, 30), etc. Bien plus, il chérit et caressa déjà dans son esprit cette croix comme son épouse, et comme l'objet de ses amours les plus tendres, et de ses joies les plus sensibles : *In die desponsationis et lætitiæ cordis ejus* (*Cant.* III, 11).

C'est de ce beau cœur de Jésus, le roi et le maître de tous les cœurs, que cette estime, cet amour et ce désir de la croix s'est écoulé dans le cœur de tous les saints. Témoin un saint Laurent, qui ne désire pas seulement le martyre, mais il en est, dit-il, affamé ; et comme la soif est encore plus pressante que la faim, il dit aussi qu'il en est altéré : il appelle son gril une table couverte pour lui de mets délicieux : *Hanc mensam appeto, hanc sitio.*

Témoin saint Ignace, fondateur de notre compagnie, qui étant renfermé entre les quatre murailles d'une prison, persécuté et enchaîné pour la défense de la vertu, disait à ses amis qu'il n'y avait pas dans toute la ville de Salamanque assez de chaînes et de fers pour contenter le désir qu'il avait de souffrir pour Dieu.

Témoin ce bon religieux, dont parle saint Dorothée, qui se voyant délivré de ses tentations et de ses souffrances, était inconsolable ; et disait en soupirant : *Ergone indignus sum, Domine, ut patiar pro te?* Suis-je indigne, ô mon Dieu, de souffrir pour vous ? Témoin l'incomparable sainte Thérèse, qui, montrant sa croix, avait accoutumé de dire ce que disait ce brave soldat de Lacédémone, montrant son bouclier : *Aut cum hoc, aut sine hoc*, ou il faut vivre avec la croix, ou mourir sans la croix : *Aut mori, aut pati.*

Que dites-vous à cela, peuple chrétien? vous qui fuyez la croix, vous qui vous troublez à la vue de la croix, et qui vivez bien souvent comme ces ennemis jurés de la croix, qui tiraient les larmes des yeux de saint Paul : *Flens dico inimicos crucis Christi* (*Philip.*, III, 18). Ces principes de théologie qui ont servi de fondement à ce discours, sont-ils faux ? La Sagesse incréée et incarnée se trompe-t-elle dans l'estime des choses ? Tous les sages parfaits du christianisme sont-ils dans l'erreur ? Non en vérité, mais c'est nous qui nous trompons.

Je ne m'étonne pas que saint Pierre, comme rapporte saint Marc, entendant Jésus-Christ, qui parlait à ses apôtres de la nécessité amoureuse où notre salut le mettait de mourir sur la croix : *Quoniam oportet Filium hominis pati multa :* il l'embrassa et lui fit cette remontrance : Ah ! mon maître, que venez-vous de nous dire? à Dieu ne plaise que ceci vous arrive ! *Apprehendens eum Petrus, cœpit increpare eum : absit a te, Domine!* (*S. Marc.*, VIII, 32.) Mais Jésus-Christ le repoussant rudement, lui dit. Retirez-vous, apôtre inconsidéré, vous faites ici l'office de Satan, et vous ne goûtez pas ce qui est de Dieu : *Vade retro, Satana*, etc. Je ne m'étonne pas que saint Pierre ignorât le mystère de la croix : c'était une doctrine nouvelle et surprenante pour lors : mais les chrétiens ne le peuvent ignorer : c'est à eux néanmoins que Jésus-Christ adresse ces paroles : *Adhuc modicum lumen in vobis est :* quoique nous soyons des enfants de lumière, et que nous vivions dans le grand jour de l'Evangile ; quoiqu'un million de saints, comme autant d'astres qui brillent dans le firmament de l'Eglise, nous aient éclairés par leurs exemples : il faut avouer que nous sommes encore dans les ténèbres, puisque nous ne découvrons pas les trésors cachés dans la croix. Mondains et mondaines, idolâtres de vos plaisirs, et qui ne pensez qu'à contenter vos sens ; vous n'avez point encore bien compris cette première leçon de la morale de la croix, qui est, dit le vénérable abbé de Celles, que Jésus-Christ, crucifié pour le salut de ses prédestinés, a fait le parti de ses élus le meilleur, mais il ne l'a pas fait le plus doux pour cette vie ; parce qu'il a vu que les ordres immuables de son Père portaient que le parti doux et aisé selon la

chair, serait celui des réprouvés : *Partem suam Christus meliorem, non molliorem fecit.* Il sait que c'est un arrêt inviolable, dit Tertullien, de celui qui est l'auteur de la vertu chrétienne, qui seule doit espérer le paradis, qu'elle prendra sa naissance, son accroissement et sa perfection parmi les travaux et les difficultés ; et qu'au contraire elle trouvera sa perte dans la mollesse et la délicatesse de la vie: *Virtus duritia extruitur, mollitia vero destruitur.*

C'est à nous, dit l'abbé de Celles, à choisir où le parti le meilleur, qui est celui des prédestinés, mais le plus rude : où le parti le plus doux, mais le pire, qui est celui des réprouvés : *Optioni ergo nostræ relinquitur utrum accipiamus meliora sed duriora, an molliora sed deteriora.* Quelle est votre résolution ? Si vous aimez les plaisirs des sens et la douceur de la vie, dites que vous avez dessein de vous damner, puisque vous êtes si éloigné de la première disposition au salut. Pour ne nous point tromper donc en ce choix, faisons comme on fait lorsqu'on veut acheter des perles et des diamants ; consultons les experts.

Puisque la croix est une perle précieuse, dont nous ne connaissons pas la valeur : *Nescit homo pretium ejus* (*Job*, XXVIII, 13), interrogeons les savants, et ils nous diront que ce qui vient de Dieu, ce qui est envoyé de Dieu, ce qui conduit à Dieu, ce qui nous rend participants de Dieu, ce qui a été le partage de Jésus-Christ qui est Dieu, ne peut avoir tant de rapport et d'alliance avec le souverain bien, sans être nécessairement un grand bien : or, les croix sont ordonnées et envoyées de Dieu ; elles nous conduisent à Dieu ; elles sont non-seulement le partage de Jésus-Christ, mais elles sont encore des moyens assurés pour nous communiquer tout ce qu'il y a d'honneur et de gloire, c'est-à-dire de vertu, de vie et de salut en Jésus-Christ. Il est donc raisonnable de désirer, d'aimer et de chercher la croix, et de nous réjouir, comme fait cette illustre princesse, lorsque nous l'avons trouvée. C'est ce que nous ordonne le prince des apôtres : *Communicantes Christi passionibus gaudete, quia quod est honoris et gloriæ et virtutis Dei super vos requiescit* (I *S. Petr.*, IV, 13). Passons à la seconde partie de ce discours.

II. — Comme la croix est à désirer, parce que c'est par elle que Dieu nous aime de l'amour dont il chérit ses prédestinés, nous devons aussi la souhaiter, parce que c'est par elle seule que nous faisons voir la vérité, l'excellence et la perfection de l'amour que les prédestinés doivent avoir pour Dieu.

L'Ecriture sainte compare ordinairement la charité à l'or ; et la croix, c'est-à-dire les souffrances, à la fournaise : *Tanquam aurum in fornace probavit eos* (*Sap.*, III).

Comme l'or est éprouvé dans la fournaise, qu'il y est purifié et qu'il y reçoit son éclat, *probatur, purgatur, illustratur*, c'est aussi le feu de l'affliction qui distingue et discerne le véritable amour d'avec le faux. Plusieurs se présentent devant Dieu pour être traités en qualité de ses amis, mais il ne reçoit que ceux dont la charité a été mise à l'épreuve, dit le Saint-Esprit : *In igne probatur aurum, homines vero receptibiles in camino afflictionis* (*Eccli.*, II).

La raison fondamentale de cette vérité se prend de ce que, comme il y a de vrai or et de l'or faux, il y a aussi un véritable et un faux amour de Dieu, c'est-à-dire un amour efficace et un amour inefficace. Pour les distinguer, il faut examiner les actions. Mais quelles actions ? Il ne faut pas considérer celles qui sont agréables à la nature, et qui d'elles-mêmes sont capables d'attirer nos volontés, parce que dans l'exercice de ces actions, on ne saurait reconnaître si la volonté est déterminée par l'amour de Dieu, ou par la satisfaction que la nature trouve dans ce qui lui est agréable. Il faut donc nécessairement, pour faire cette épreuve, trouver un bien qui soit fâcheux à la nature et répugnant aux inclinations de l'amour-propre, tel qu'est le bien qui se trouve dans les afflictions, afin que si la volonté se porte à agir ou à souffrir dans cet état, n'étant point attirée par le mouvement de l'amour-propre, on puisse dire que c'est l'amour de Dieu qui la conduit et qui l'anime.

Ce fut là, comme vous savez, que Satan prit occasion de calomnier la vertu de Job, et de refuser de consentir aux justes louanges que Dieu lui donnait, avant qu'il eût passé par l'épreuve de la croix. *Numquid Job frustra timet Deum? Nonne vallasti eum ac domum ejus universamque substantiam per circuitum* (*Job*, I, 10) ? Comme s'il eût voulu dire, ainsi que l'explique saint Grégoire le Grand sur ce passage : Vraiment, vous avez bien sujet de vous glorifier de l'amitié de Job, il s'aime soi-même et non pas vous ; il sert à ses intérêts plutôt qu'à votre gloire. Grande merveille que Job soit innocent pour vivre à son aise, qu'il prie Dieu et qu'il offre des sacrifices, pour être dans l'abondance de toutes choses ! c'est cette prospérité qu'il aime, et non pas Dieu. Privez-le de tous ces avantages, et vous verrez qu'il se relâchera bientôt de ses dévotions : permettez-moi de lui ravir ses biens, et je m'assure qu'il ne se contentera pas de Dieu seul.

Quoique Dieu sût bien que ce discours provenait du démon plein d'envie et de malice, comme néanmoins il était appuyé sur un fondement apparent, Dieu engagea ce fidèle serviteur dans toutes les rudes épreuves que l'Ecriture nous décrit.

La vérité donc de l'amour de Job, dit saint Chrysostome, se fit connaître, non pas quand il ouvrait toutes les portes de son palais pour loger les pèlerins, mais lorsque voyant ses maisons renversées, son cœur demeura droit sans que sa bouche prononçât une seule parole d'impatience ; non pas quand il offrait avec tant de piété tous les jours des sacrifices pour ses enfants, mais lorsque avec un esprit résigné aux volontés de Dieu, il retirait les corps de ses enfants de dessous les débris et les ruines de ses maisons pour les ensevelir ; non pas quand il était l'asile des affligés,

le protecteur des innocents, le tuteur des veuves et le père des orphelins, l'œil des aveugles et le pied des boiteux, mais lorsque étant accablé de douleurs et tout couvert de plaies, il se vit, sans se plaindre, après la pratique de tant de vertus, réduit sur un fumier, ayant dans le cœur une conformité parfaite à la volonté de Dieu, et, dans la bouche, des bénédictions.

C'est pour lors que le démon, malgré toute sa malice et son obstination, fut contraint d'acquiescer aux louanges que Dieu donnait à Job, et avoua, par son silence, qu'il était convaincu de la vérité de l'amour que ce fidèle serviteur avait pour Dieu.

Ajoutez à ceci la pensée de saint Paul, qui dit que les fidèles amis de Dieu sont semblables à des arbres qui ont de profondes racines et à des maisons bien fondées : *In charitate radicati et fundati* (*Ephes.*, III). Or, nous ne pouvons connaître, dit saint Cyprien, si le chrétien est bien enraciné en Jésus-Christ, comme souhaite saint Paul, que lorsqu'il est secoué par le vent des afflictions et ébranlé par le tourbillon des adversités. Lorsqu'on voit que tous les efforts de l'enfer ne peuvent le faire plier, qu'il brave toutes les persécutions du monde, que plus on l'agite et on le tourmente sur la terre, plus il s'élève vers le ciel, s'attachant plus fortement à son Sauveur crucifié, par les désirs et les affections, qui sont les fibres et les racines de son cœur: oh! pour lors, la charité mérite de porter le nom que lui donne saint Paul, *in charitate radicati*. Il faut attendre aussi le temps des pluies et des torrents, qui ne signifient autre chose que les croix et les adversités de cette vie, pour juger si son cœur est ferme, et appuyé sur le fondement des prophètes et des apôtres, qui est Jésus-Christ.

Il est aisé de faire le brave et le vaillant, poursuit saint Cyprien, lorsqu'on n'est point à la vue du danger, mais la vérité de toutes ces généreuses paroles se fera connaître, lorsqu'il faudra lutter avec la mauvaise fortune, résister au démon, ou tourner la pointe du glaive de la mortification contre soi-même: *Delicata est jactatio cum periculum non est. Conflictatio in adversis probatio est virtutis.* Croyez-moi, chrétiens, avant cette épreuve faite par la croix, nous n'avons aucune marque assurée que nous ayons l'amour et la vertu que Dieu demande de ses prédestinés. C'est pour cela que le Saint-Esprit dit ces belles paroles : *Qui non est tentatus, quid scit* (*Eccles.*, XXXIV)? Qu'est-ce que peut savoir celui qui n'a point été tenté et éprouvé? Rien en vérité, répond saint Augustin, puisqu'il ne se connaît pas soi-même et qu'il ne sait pas ce qu'il a dans le cœur : *Nemo sibi innotescit, nisi tentatus.*

Vous pensez avoir de l'humilité, parce qu'à la vue de cette innombrable multitude de crimes que votre conscience vous reproche, vous dites, ce vous semble, avec beaucoup de ressentiment, que vous êtes un grand pécheur. N'y a-t-il que cela? Vous ne savez pas encore si vous êtes humble. Mais quand le monde vous méprisera et vous rebutera, lorsque les méchants vous calomnieront et que vous les souffrirez avec cette patience, qui est la première qualité de la charité, *charitas patiens est*, dit saint Paul; pour lors, on reconnaîtra votre humilité; sans cette épreuve, ni vous ni moi ne saurions en juger comme il faut : *Qui non est tentatus, quid scit?*

Vous êtes douces et débonnaires, mesdames, lorsqu'on vous loue et qu'on vous flatte, et quand on fait ce que vous voulez; mais le moindre geste et la moindre parole qui vous marque la mauvaise humeur d'un mari, fait que vous vous aigrissez aussitôt, et que vous vous emportez à des paroles piquantes ; ou si vous ne dites mot, vous demeurez les jours, peut-être les semaines entières avec un visage sombre et une mine renfrognée, qui montre l'amertume de votre cœur. Oh! ce n'est pas là cette douceur et cette bénignité qui est inséparable du véritable amour : *Charitas benigna est, omnia suffert, omnia sustinet.*

Vous croyez avoir de l'amour pour votre prochain, parce que vous faites des aumônes, et que vous visitez quelquefois les prisons. Hé! que savez-vous si vous ne faites point ces charités par un mouvement de compassion naturelle? Vous n'agissez peut-être que par un motif qui vous est commun avec les Turcs et les hérétiques. Mais si vous aimez ceux qui vous haïssent, si vous louez ceux qui vous blâment, si vous faites du bien à ceux qui vous persécutent; si pour le bien de la paix, pour ôter cette dissension scandaleuse entre des frères et des sœurs, pour étouffer ce procès qui vous met en danger de vous damner, vous relâchez de vos intérêts, oh! voilà la véritable épreuve : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si diligatis invicem.*

Je dis le même de l'amour envers Dieu : c'est un trésor caché, dit Tertullien, que vous ne sauriez montrer que par la patience : *Dilectio christiani nominis thesaurus est, nonnisi disciplina patientiæ eruitur.* Faites réflexion à cette parole, *disciplina;* la patience est la science du salut et de la vie chrétienne : *Audite disciplinam*, etc.

C'est pourquoi nous autres chrétiens, au sentiment de saint Paul (*Rom.*, V), nous ne nous contentons pas d'estimer, d'aimer et de chercher la croix ; mais lorsque nous l'avons trouvée, comme sainte Hélène, nous nous en glorifions ; et ce qui est bien plus considérable, nous ne nous glorifions proprement qu'en la croix. *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (*Gal.*, VI, 24). Pourquoi cela? La foi, l'espérance, la piété, la miséricorde, l'humilité ne sont-elles pas aussi des vertus dignes d'honneur et de gloire? Pourquoi se glorifier en la patience toute seule? Nous en avons apporté la raison, que saint Paul explique en cet endroit : c'est que pour mériter quelque honneur devant Dieu et devant les hommes par quelque vertu, il faut que cette vertu soit reconnue pour véritable; pour la connaître, il faut qu'elle soit éprouvée : or cela ne se fait que

par le bon usage de la croix, en la souffrant avec patience. Voici le raisonnement de saint Paul. La tribulation, dit cet apôtre, opère la patience ; la patience produit l'épreuve ; l'épreuve engendre l'espérance : *Scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia probationem, probatio vero spem* (*Rom.*, V). Or, l'espérance appuyée sur ces vertus qui ont été éprouvées par la patience, est ferme et inébranlable, et n'est jamais confondue, dit saint Paul : *spes non confundit*. Elle n'est point confondue, ajoute saint Bernard, parce qu'elle répand dans nos cœurs une certitude morale que nous aimons Dieu d'un amour de prédestiné ; c'est-à-dire que nous l'aimons comme les enfants doivent aimer leur père, agréant ses châtiments, et approuvant sa conduite paternelle sur nous, quoiqu'elle semble rude ; ou bien en qualité d'enfants, nous sommes bien aises de ressembler à Jésus-Christ crucifié, qui est notre Père, par la participation de ses douleurs. *Spes non confundit, quia certitudinem infundit*

Comme donc la croix, qui nous est destinée et ordonnée de Dieu, est le juste objet de notre estime et de notre désir, d'autant que nous savons que c'est le sceau et la marque de notre prédestination ; aussi cette croix heureusement trouvée et supportée avec patience, doit être le sujet de notre gloire et de notre joie, d'autant que c'est elle qui fait connaître que nous remplissons les desseins éternels de Dieu sur nous, par un amour véritable qui nous rend dignes en qualité d'enfants, de posséder l'héritage de notre Père : *Tentavit, et eos invenit dignos se tanquam aurum, in fornace probavit eos* (*Sap.*, III).

Finissons en achevant la comparaison que nous fournit le Saint-Esprit. L'or n'est pas seulement éprouvé dans le creuset, mais il y est aussi purifié, et il y reçoit son lustre et son éclat, *probatur, purgatur, illustratur.* C'est aussi dans le feu des tribulations que notre charité se purifie. La morale chrétienne le prouve évidemment, lorsqu'elle nous dit que la source de l'impureté de nos cœurs vient des affections déréglées pour les créatures : et ces affections viennent du bien délectable qui se trouve dans ces objets créés. Pour purifier donc nos cœurs, il faut ôter la matière de nos affections déréglées, c'est-à-dire cette fausse joie, ce faux plaisir : or, c'est ce que fait la tribulation, qui est appelée de ce nom, d'autant qu'elle trouble cette paix trompeuse et cette joie perfide que nous prenons dans les créatures : ou bien parce que c'est elle qui mêle des épines parmi les roses et les fleurs du monde, qui nous amusent et nous trompent, *tribulatio a tribulis.*

L'or de notre charité quittant tout ce qu'il a de terrestre et d'impur dans le feu des afflictions, y trouve en même temps son éclat, c'est-à-dire sa beauté. D'où vient que saint Jacques, dans son épître canonique, dit que c'est la patience dans les adversités qui met la dernière main à l'ouvrage de notre perfection, *patientia habet opus perfectum* (*S. Jacob.*, I, 4) ; parce que c'est elle qui nous procure l'union la plus pure et la plus solide avec Dieu ; de sorte que lorsqu'il semble que Dieu s'éloigne de nous, c'est pour lors qu'il s'en approche davantage, et qu'il s'unit à nous d'une manière plus étroite.

C'est ce mystère peu connu que nous enseigne l'épouse au Cantique des cantiques, lorsque d'un même cœur elle conçoit des vœux si différents, qu'ils semblent se contredire. Au cinquième chapitre elle convie son époux de retourner à elle avec la vitesse d'un jeune daim : *Revertere, dilecte mi, assimilare capræ, hinnuloque cervorum* (*Cant.*, V). Et au chapitre huitième, elle le presse de s'en retourner et de la quitter avec la même vitesse : *Fuge, dilecte mi, similis esto capræ hinnuloque cervorum* (*Cant.*, VIII). En vérité nous pouvons bien dire avec ce profane :

Votum amante novum cupimus quod amamus abesse.

Voici un souhait bien nouveau dans l'amour, de souhaiter l'éloignement et l'absence de l'objet qu'on chérit. C'est, dit le paraphraste chaldaïque, que l'épouse, c'est-à-dire l'âme fidèle, sait bien que cet éloignement apparent de Dieu par les adversités et par les privations des douceurs et des consolations, lui est avantageux ; d'autant que Dieu se rend alors présent à son cœur par une force intérieure, une vigueur mâle, et une patience héroïque qu'il lui inspire au milieu des afflictions.

Après ce discours, qui prouve évidemment que c'est dans la participation de la croix que l'amour se fait connaître, qu'il se purifie et qu'il se perfectionne : je ne m'étonne pas si les saints, qui n'ont d'ambition que pour paraître amis de Dieu, qui n'ont d'avarice que pour les richesses de la divine charité, qui n'ont de joie et de plaisir que dans les témoignages d'amour qu'ils reçoivent de Dieu, ou qu'ils lui donnent : je ne m'étonne pas si entrant dans les sentiments de l'Eglise, qui fait une fête de l'invention de la croix, ils se réjouissent de l'avoir trouvée se persuadant avec saint Jacques, qu'ils ont tous les sujets du monde d'être joyeux lorsqu'ils ont rencontré des occasions de souffrir : *Omne gaudium existimate, fratres, cum in varias tentationes incideritis* (*S. Jacob.*, I, 2).

Mais je m'étonne de ce que nous qui avons vieilli dans le christianisme, et qui avons ouï parler si souvent de la nécessité, du prix et de l'utilité des croix, nous ne les regardons néanmoins qu'avec horreur. Où sont parmi nous, je ne dis pas ces amours, ces désirs, ces recherches si passionnées pour la croix, dont nous avons parlé; mais où est la patience et la résignation nécessaires aux ordres de cette providence divine, lorsqu'elle nous envoie les châtiments que nous avons mérités ? Dieu ! que d'inquiétudes, et que de dépits, que de murmures, et peut-être même que d'imprécations et de blasphèmes !

Hé Dieu ! que ce véritable esprit du christianisme, qui consiste, comme nous verrons pendant cette octave, dans la haine de soi-même, dans le renoncement à toutes choses, dans la mortification des sens, est éteint et

étouffé parmi nous? N'est-il pas vrai que l'esprit du monde chrétien est un esprit de mollesse, une recherche de ses plaisirs, un abandonnement à ses passions déréglées? Ne pourrait-on pas dire que, comme autrefois les idolâtres, à ce que témoigne l'histoire ecclésiastique, avaient élevé sur le calvaire l'idole d'une Vénus, pour abolir la mémoire de la mort de Jésus-Christ, aussi nous élevons tous les jours sur nos cœurs, plus consacrés par le sang de Jésus-Christ que n'était le Calvaire, un amour désordonné pour nous-mêmes, une passion déréglée pour les plaisirs, une complaisance et une attache pour la prospérité criminelle du siècle?

Renonçons à cet esprit du monde que Jésus-Christ a condamné sur la croix. Croyons fermement que les souffrances sont la marque de l'amour de Dieu pour ses prédestinés, et la preuve de l'amour des prédestinés pour Dieu. Portons notre croix et suivons notre Sauveur qui a été le modèle et l'exemplaire des prédestinés, écoutons la science du salut, *Audite disciplinam.* Soyons les véritables disciples de Jésus crucifié, pour recevoir la vie éternelle qui sera la récompense de nos mortifications et de nos souffrances, et pour jouir dans le ciel de la gloire que Dieu a préparée à ses élus. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Il faut se haïr soi-même, pour se bien aimer.

Dicebat autem ad omnes : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Jésus-Christ disait à tout le monde : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive (*S. Luc.*, IX).

Depuis que les hommes ont fait quelque réflexion sur eux-mêmes, ils se sont appliqués à se faire une morale, c'est-à-dire, à trouver une science qui fût la règle de leurs mœurs. Les uns ont formé l'idée de l'homme de bien; les autres ont fait des livres de ses devoirs : tous les sages lui ont inspiré de nobles sentiments. Mais quoique l'on admire la philosophie de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Sénèque et d'Epictète, il faut néanmoins avouer que leur ignorance, ou leur orgueil et leur amour-propre, ont rendu leur morale imparfaite et défectueuse. Ils ont ignoré quelle était la dernière fin de l'homme; s'ils en ont eu quelque légère connaissance, ils ont été trop superbes pour s'assujettir aux moyens qu'ils devaient prendre pour y arriver : et leur amour-propre les a tellement occupés et charmés, qu'ils n'ont pu découvrir le secret de la véritable morale, qui est l'obligation de renoncer à soi-même pour devenir sage, juste et heureux.

Il a donc fallu que Jésus-Christ, qui s'est fait, dit saint Paul, notre sagesse et notre justice, vînt en personne pour nous donner une parfaite connaissance de notre dernière fin, qui est le principe de la conduite des mœurs, pour corriger notre orgueil par son humilité profonde, et pour nous apprendre à régler notre amour-propre en renonçant à nous-mêmes. Comme cette morale est difficile, et que nous n'avons rien en nous qui n'y résiste, ni rien hors de nous qui ne favorise cette résistance, Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous enseigner par les maximes de son Evangile, mais il a voulu, pour parler avec saint Jérôme, confirmer cette doctrine sur la croix par ses exemples : *Doctrinam suam patibulo roboravit.*

Persuadez-vous donc, s'il vous plaît, qu'au lieu que saint Luc, par ces paroles de mon texte, nous représente Jésus-Christ entouré d'une multitude innombrable de personnes de toutes sortes d'états et de conditions, à qui il adresse généralement ces paroles : *Si quis vult venire*, etc., persuadez-vous, dis-je, que c'est du plus haut de sa croix que ce divin prédicateur vous prêche cette morale chrétienne, qui contient trois points principaux à quoi se rapportent les sujets de tous les sermons de cette octave. Le premier est l'abnégation : *Abneget semetipsum ;* le second, la mortification, exprimée par cette croix dont parle Jésus-Christ : *Tollat crucem suam quotidie;* le troisième, l'imitation, marquée par cette suite qu'il demande de nous : *Et sequatur me.* C'est sur la croix où ce divin Sauveur prononce l'arrêt de condamnation contre le monde : *Nunc est judicium mundi* (*S. Joan.*, XII, 3) : c'est là qu'il accomplit ces paroles du prophète Isaïe, citées par saint Paul : *Perdam sapientiam sapientium, prudentiam prudentium reprobabo. Ubi sapiens? ubi Scriba? ubi conquisitor sæculi* (*I Cor.*, I, 19)? Je perdrai la sagesse des savants, je confondrai la fausse prudence des prudents du monde. Où sont ces éclairés, ces politiques du siècle?

Jésus-Christ a confondu la morale corrompue du siècle par l'établissement des principes qui lui sont contradictoirement opposés, qu'il nous prêche d'une manière éloquente et pathétique sur la croix : laquelle, dit saint Chrysostome, il a élevée sur la montagne du Calvaire, comme une lampe couronnée de lumière, pour dissiper les ténèbres qui couvraient tout le monde. En voici l'abrégé, qui fera la matière des sermons de cette octave.

1. Il faut se haïr soi-même, pour se bien aimer.
2. Il faut s'aveugler pour mieux voir.
3. Il faut renoncer à sa liberté, pour être libre.
4. Il faut quitter les richesses pour les posséder.
5. Il faut vouloir souffrir, pour ne point souffrir.
6. Il se faut faire toujours la guerre, pour vivre en paix.
7. Il faut graver en soi-même l'image de Jésus-Christ crucifié, pour y exprimer le caractère de Jésus glorifié.

Le savant prince Pic de la Mirande, disait que la philosophie cherchait la vérité, que la théologie la trouvait; mais qu'il n'y avait que la religion et la dévotion qui la possédaient : *Philosophia veritatem quærit, theologia invenit, religio possidet.* Il veut dire que ce n'est pas tant par les raisonnements humains que par les lumières du ciel, que nous dé-

couvrons parfaitement la vérité, principalement celle qui nous enseigne la conduite de nos mœurs. Préparons donc nos esprits et nos cœurs, et adressons-nous au Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

Je commence par le premier principe de la morale chrétienne, qui est l'abnégation, c'est-à-dire le renoncement à soi-même : *Abneget semetipsum.* Cette abnégation est proprement cette sainte haine de soi-même, que Jésus-Christ commande à tous ceux qui veulent être ses disciples : *Qui non odit animam suam, non potest meus esse discipulus* (*S. Joan.*, XII, 25).

Le Sauveur de nos âmes ne pouvait pas mieux commencer sa morale, que par le renoncement à soi-même, puisque c'est la voie la plus propre, la plus courte et la plus assurée pour la réformation de nos mœurs. En voici la raison, que je vous prie de bien prendre : c'est que la voie du renoncement et de la haine de soi-même est la plus opposée au principe de nos égarements, et à la source de tous nos vices. Saint Thomas (1, 2, *q.* 77, *a.* 4) enseigne que tout péché venant d'un désir déréglé de quelque chose qui nous plaît, et ce désir étant l'effet de l'amour désordonné de nous-mêmes, il s'ensuit que cet amour-propre est la cause de tous les péchés. C'est pourquoi, dit saint Augustin, suivant la remarque de saint Paul, tous nos péchés sont de méchantes copies du mauvais original qu'Adam nous a présenté en sa personne : *Peccaverunt in similitudinem prævaricationis Adæ* (*Rom.*, V). C'est-à-dire, nous péchons tous par le même principe qu'Adam a péché, qui est l'amour déréglé de nous-mêmes.

Voilà donc le premier principe de la morale de la croix : il faut renoncer à soi-même, se quitter soi-même, c'est-à-dire, comme l'explique Jésus-Christ, se haïr soi-même pour se bien aimer. Cette proposition renferme deux vérités : 1° il faut se haïr soi-même ; c'est le premier point dans lequel je prouverai la nécessité de cette haine par l'autorité de Jésus-Christ expliquée par les Pères, et par une puissante raison prise de la justice et de la sagesse de cette haine.

2° C'est dans l'exercice de cette haine évangélique que paraît le véritable et parfait amour pour nous-mêmes. Ce sera le second point.

I. — Il ne faut pas se persuader que cette haine soit seulement de conseil, et pour ceux qui aspirent à une haute perfection : elle est de nécessité pour tous les chrétiens, et il n'est pas plus impossible d'entrer dans le ciel sans aimer Dieu, que sans se bien haïr soi-même. C'est pourquoi Jésus-Christ prêchait cette haine non-seulement aux apôtres, mais généralement à cette multitude de peuple qui l'écoutait : *Dixit Jesus turbis, Si quis vult venire*, etc.

Voici ce que deux célèbres Pères de l'Eglise nous enseignent pour nous faire concevoir cette vérité : 1° Saint Augustin (*Tract.* 123, *in S. Joan.*), prouve la nécessité de cette haine par un principe incontestable qu'il explique en ces termes : *Qui non potest vivere de se, moritur utique amando se :* Quiconque ne peut pas vivre de soi-même meurt nécessairement si, par un amour déréglé, il demeure en soi-même. Ce saint docteur veut dire qu'il n'y a que le premier être, et ce principe, souverain de tous les autres, à qui on puisse dire avec David : *Apud te est fons vitæ* (*Psal.* XXXV, 10). C'est dans vous que se trouve la source de la vie : c'est pourquoi il n'y a que lui seul à qui il soit permis de s'arrêter en soi-même par un amour final. Comme toutes les créatures connaissent hors d'elles-mêmes un premier principe, elles y doivent aussi reconnaître une dernière fin. Toutes les créatures, dit ce Père, s'empoisonnent et se tuent lorsqu'elles veulent boire des eaux de leur propre source, c'est-à-dire de leur amour-propre ; *Moritur itaque amando se qui non est de se.* Voilà la cause de la perte de Lucifer, et ensuite de tous les anges apostats. Cette noble intelligence, à la vue de ses beautés, s'enivra de l'amour de soi-même, et par une complaisance criminelle, elle voulut demeurer en soi-même sans rechercher Dieu. C'est pourquoi le prophète Ezéchiel lui reproche qu'il a été si présomptueux que de vouloir égaler son cœur au cœur de Dieu, qui termine tous ses amours en soi-même, *Perdidisti te in decore tuo, elevatum est cor tuum, et dixisti : Ego sum Deus, dedisti cor tuum quasi cor Dei* (*Ezech.* XXVIII, 5). Il est donc vrai, par la même nécessité que nous sommes des créatures, il faut que nous sortions hors de nous-mêmes ; or nous ne le pouvons faire que par une voie opposée à celle par laquelle nous demeurons en nous-mêmes ; nous y demeurons par l'amour-propre et déréglé : nous en devons donc sortir par la haine évangélique. Plus nous nous haïssons, et plus nous nous éloignons de nous-mêmes, plus nous nous approchons de Dieu.

2° Saint Grégoire le Grand fortifie ce principe de saint Augustin, qui se prend, comme vous avez vu, du fond de notre être naturel, par un autre principe pris de notre être surnaturel, et de l'état de grâce où nous sommes élevés par le christianisme, qui est, que nous ne pouvons être chrétiens sans suivre Jésus-Christ, sans adhérer à Jésus-Christ, puisqu'il est notre chef et que nous sommes ses membres. Or nous ne saurions suivre Jésus-Christ sans nous quitter nous-mêmes. Ce n'est pas assez, dit ce saint pape, de quitter ce qui est à nous, il faut encore que nous nous quittions, *Non sufficit nostra relinquere, nisi relinquamus et nos.* Et où irons-nous en nous quittant? *Quo ibimus? Extra nos, et supra nos :* Nous irons hors de nous et au-dessus de nous, et ce sera là seulement où nous trouverons Jésus-Christ. Or nous ne pouvons sortir hors de nous que par cette haine évangélique : jamais donc, conclut ce saint docteur, nous n'arriverons à Jésus-Christ par amour, sinon en nous quittant par la haine : *Nisi quis a semetipso odiendo deficiat, ad eum qui supra se est amando non appropinquat.* Il ne faut donc

pas s'étonner si Jésus-Christ, dans les paroles de mon texte, demande à tous les chrétiens le renoncement à soi-même, comme une condition absolument nécessaire pour aller à lui et marcher après lui : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* Voilà l'autorité. Venons à la raison qui se prend de la justice et de la sagesse de cette haine.

Pour concevoir combien il est juste de se haïr soi-même, il faut auparavant se connaître soi-même ; or cela est très-difficile, pour deux raisons : 1° c'est que, comme dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 1, *Apol.*), l'homme entre tous les animaux est celui qui est le plus composé et le plus diversifié, *Animal omnium maxime varium, et multiplex*, parce que dans un seul homme il y a plusieurs hommes, *unus homo*, *multus homo :* l'homme intérieur, l'homme extérieur; le vieil Adam, l'homme nouveau. On voit une étrange confusion dans nous-mêmes : le ciel y paraît uni avec la terre, la lumière avec les ténèbres, la gloire avec l'ignominie; considérant les parties qui nous composent, nous sommes très-grands et très-petits, célestes et terrestres, temporels et éternels. Rien de plus aimable que cet homme intérieur, cet homme nouveau régénéré par Jésus-Christ : rien au contraire de plus haïssable que ce vieil homme, que saint Paul appelle terrestre, charnel et animal, qui a un corps de péché. *Unus homo*, *multus homo.* Il est bien difficile, dans cette variété, de ne se pas tromper et de ne confondre point l'un avec l'autre. 2° Notre amour-propre augmente encore cette difficulté, car il nous fait prendre ordinairement le change, et au lieu que nous devrions porter les yeux sur nous-mêmes, cet amour fait que nous nous amusons à considérer une certaine idole qu'il a forgée et qu'il substitue en la place de nous-mêmes, *Quem teipsum facis ?* Les hommes ne se contentent pas de l'être que Dieu leur a donné, ils veulent se rendre créateurs d'eux-mêmes, *quem teipsum facis?* Et comme ils s'aiment déréglément, ils se donnent toutes les qualités possibles ; ils se font sages, judicieux, équitables ; en un mot, dit saint Paul, ils croient être quelque chose, mais cette excellence imaginaire n'est qu'une idole qui les séduit: *Qui se existimat aliquid esse cum nihil sit, ipse se seducit* (*Galat.*, VI, 3). Or toute notre vie se passe à considérer, à caresser et à idolâtrer ce fantôme. Voilà ce qui nous empêche de nous connaître. Rappelons donc cette vue égarée, fixons-la sur nous-mêmes. Qu'est-ce que ce nous-mêmes? Est-ce notre âme? Non, nous devons aimer notre âme. Est-ce notre corps? Non, personne n'a en haine sa chair, dit saint Paul, *Nemo carnem suam odio habet* (*Ephes.*, V). Qu'est-ce donc? Cet apôtre dit que c'est notre vieil homme, *Vetus homo noster*, il l'appelle nôtre, et il l'est véritablement. Premièrement, il est de nous ; secondement, il est tout à nous. Il est de nous, c'est-à-dire c'est notre ouvrage, puisque nous nous sommes corrompus nous-mêmes par le péché ; il est tout à nous, c'est-à-dire il n'est point à Dieu, il ne cherche point Dieu, il ne cherche que ses propres intérêts : *Quærit quæ sua sunt.* Comme donc l'homme nouveau est l'ouvrage de Dieu, et qu'il a essentiellement un rapport à Dieu, aussi ce vieil homme est proprement à nous, et c'est ce que nous appelons nous-mêmes, *Vetus homo noster.*

Cette connaissance supposée, il est évident que ce qui est véritablement en nous-mêmes, est un fond malheureux, où il ne se trouve aucun bien, dit saint Paul : *Scio quia non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum* (*Rom.*, VII). Et non-seulement il ne s'y trouve aucun bien, mais encore c'est le principe de tout mal et la source de tous les vices. C'est pourquoi le concile d'Orange dit que de notre fond nous n'avons rien que le mensonge et le péché : *Nemo habet de suo, nisi mendacium et peccatum* (*Can.* 22), et si nous avons la vérité et la sainteté, elles viennent de cette source éternelle de tout bien, après laquelle nous devons toujours soupirer, et à laquelle nous devons aller en sortant de nous-mêmes, *Si quis habet veritatem et justitiam, ab illa fonte est quam sitire debemus in hac eremo.*

Puis donc que ce qui est proprement nous-mêmes n'est pas un bien, il n'est point aimable : et puisqu'il est un mal et la source de tous les maux, il est haïssable. N'est-ce pas dans ce vieil homme, que saint Paul appelle nôtre, que se trouve une opposition à tout bien et à toute vertu, à toute équité et à toute raison : puisqu'il s'y trouve une perpétuelle contrariété à la loi de Dieu et aux ordres de sa volonté toute sainte? N'est-ce pas en lui que se rencontre cette injuste loi que saint Paul appelle la loi des membres, qui répugne à la loi de l'esprit et qui nous captive sous la loi du péché, si la grâce de Jésus-Christ ne l'empêche : *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me sub lege peccati* (*Rom.*, VII, 25).

Descendons plus en particulier. Pourquoi n'aurions-nous pas une haine capitale pour nous-mêmes, puisque nous sommes nous-mêmes notre plus grand ennemi? En vérité, si nous nous regardons comme il faut, nous verrons qu'en quelque manière nous nous devons plus haïr que l'enfer, puisque tous les démons de l'enfer ne nous sont pas si nuisibles que nous-mêmes. L'expérience nous apprend qu'il n'est rien qui paraisse plus haïssable qu'un ami fourbe, qu'un domestique traître. Or, n'est-il pas vrai que tous les jours nous nous trompons et nous trahissons nous-mêmes; et que sous les apparences d'une feinte amitié, nous nous procurons notre plus grand mal, qui est la damnation éternelle?

Voici une comparaison qui fera bien concevoir ma pensée. Que diriez-vous, si, étant poursuivi par un grand nombre d'ennemis qui auraient conjuré votre perte, vous vous étiez retiré dans une forteresse imprenable, et mis sous la protection d'un de vos amis, qui, outre les liens du sang et de l'amitié,

vous serait attaché par une infinité de bienfaits ; quels seraient, dis-je, vos sentiments, si ce parent, cet ami, cet homme que vous auriez si fort obligé, ouvrait lui-même la porte de cette forteresse à vos ennemis ; si les ayant introduits, il marchait à la tête ; s'il était le premier à vous outrager? Quelle haine ne concevriez-vous pas pour un parent si dénaturé, pour un ami si infidèle et si ingrat? quelles plaintes ne feriez-vous pas de sa cruauté et de sa perfidie? Or n'est-il pas vrai, puisque le Saint-Esprit nous l'enseigne, que Dieu vous a mis entre vos mains? *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit eum in manu consilii sui* (*Eccles.*, XV, 14), il vous a fortifié par la sainteté de sa loi, il vous a donné sa grâce, qui vous rend invincible : et tandis que vous voudrez observer ses saints commandements, il n'est point d'ennemi qui vous puisse nuire, ils ne sauraient trouver des armes pour vous vaincre, si vous ne leur en fournissez : *Adjecit mandata et præcepta sua : si volueris mandata servare, conservabunt te.* Ils ne sauraient entrer dans votre cœur si vous ne leur en ouvrez la porte, en vous trahissant vous-même : c'est vous-même qui empêchez et qui refusez le secours que Dieu vous offre pour vous rendre victorieux, puisque c'est vous qui résistez à sa grâce ; c'est donc vous qui êtes votre premier et votre plus cruel ennemi. Il est donc vrai, premièrement, que vous ne pouvez vous flatter vous-même, sans flatter un traître ; vous ne pouvez vous fier à vous-même, sans vous fier à un trompeur ; vous ne pouvez être indulgent à vous-même, sans être indulgent à votre plus cruel et capital ennemi. Secondement, il est évident que jamais haine, jamais colère et vengeance ne peut être plus juste et plus raisonnable que celle que Jésus-Christ nous commande et que son Evangile nous inspire contre nous-mêmes.

O Dieu, que cette vérité fondamentale du christianisme et qui est comme la première démarche que nous devons faire pour aller à Dieu, est peu connue dans le monde chrétien ! Bien éloigné de nous quitter nous-mêmes par la haine, hélas ! nous sommes presque tous, par un amour désordonné, profondément ensevelis en nous-mêmes : et nous y sommes si attachés, que nous n'en sortons que pour y retourner. Dites-moi, ce maudit amour-propre n'est-il pas l'esprit et la vie de ce monde qui porte le nom de chrétien? N'est-ce pas lui qui rend tous ces mondains idolâtres d'eux-mêmes, comme il les rendrait les tyrans de tous les autres, si la fortune leur donnait les moyens? N'est-ce pas lui qui les tient si renfermés en eux-mêmes, qu'ils ne se reposent jamais hors d'eux-mêmes, et qu'ils ne s'arrêtent jamais sur des sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, afin d'en tirer ce qui leur est propre? C'est lui qui les tient dans ce cercle infâme, dont parle le Psalmiste : *Impii in circuitu ambulant.* S'ils sortent d'eux-mêmes, c'est pour retourner toujours en eux-mêmes, n'ayant rien en vue que leurs propres intérêts. *Unusquisque quærit quæ sua sunt.*

Voyez cette dame mondaine, si ensevelie dans ce corps dont elle est idolâtre, qu'elle ne cherche qu'à le contenter, qu'à conserver son embonpoint, qu'à lui procurer des plaisir par les collations, par les promenades, les romans ; elle fuit comme la mort tout ce qui l'incommode. C'est pourquoi Dieu lui reproche, par Ezéchiel, qu'elle l'a jeté derrière son corps, qu'elle l'a postposé à cette chair corrompue et qui pourrira bientôt : *Projecitis me post corpus tuum.* Voyez encore cet envieux et ce jaloux de la prospérité de son prochain, qui, par cet amour désordonné de soi-même, par cette attache vicieuse à ses propres intérêts, rompt et viole toutes les lois de la nature et de la grâce, qui l'unissent avec son prochain.

Pour bien connaître si vous avez cette haine évangélique, voyez si vous avez pour vous des sentiments semblables à ceux que vous avez pour vos ennemis. En voici quatre considérables : 1° Quand vous n'aimez pas quelqu'un, vous ne vous occupez point à considérer ses avantages et ses perfections ; au contraire vous avez de la peine quand on vous en veut parler, et vous diminuez les louanges qu'on lui donne. Bien loin d'agir de la sorte pour vous, vous ne pensez qu'à ce qui vous est avantageux ; vous vous vantez même souvent et vous glorifiez de ce qui n'est pas à vous ; vous cherchez qu'on vous loue et qu'on vous applaudisse. 2° Lorsqu'il arrive du mal à votre ennemi, au lieu de vous en affliger, vous vous en réjouissez, et vous dites que cela lui est bien dû. Faites-vous cela pour vous-même? Prenez-vous en bonne part les humiliations que Dieu vous envoie ? Vous réjouissez-vous de ce que la justice de Dieu maltraite en vous son ennemi et le vôtre. 3° Vous ne voulez pas avoir de commerce avec vos ennemis, et quand on vous demande quelque chose pour eux, vous dites que vous n'avez point à faire à eux, que vous ne les connaissez pas. Hé bien ! quand votre amour-propre vous demande quelque chose, dites-vous avec saint Paul : *Fratres, non debitores sumus carni, ut secundum carnem vivamus:* Je ne suis pas redevable à la chair, je ne la connais point. 4° Vous conservez le souvenir des injures que vous avez reçues de vos ennemis, et la résolution de vous en venger. Hé bien ! conservez-vous la mémoire des outrages que votre amour-propre vous a faits ? Vous n'êtes pas dans ces sentiments : il y a donc grande apparence que vous n'avez point cette haine que Jésus Christ vous commande d'avoir pour vous même.

II. — Il n'est pas besoin maintenant d'un grand discours pour prouver que c'est dans l'exercice de cette juste et sainte haine que se trouve le véritable et le parfait amour de nous-mêmes : et pourvu que nous ne consultions point la chair ni le sang, mais la foi et la raison, nous serons bientôt convaincus de cette vérité.

C'est l'expresse doctrine de Jésus-Christ,

Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam, c'est-à-dire, suivant l'interprétation de saint Augustin : Si vous vous aimez d'un mauvais amour, vous vous haïssez et vous vous perdrez pour toujours ; mais au contraire si vous vous haïssez d'une sage et sainte haine, vous vous aimez et vous vous conservez pour une éternité : *Si male amaveris, tunc odisti : si bene oderis, tunc amasti. Felices qui oderunt custodiendo, ne perderent amando.*

Pour bien concevoir cette vérité, il faut remarquer que celui qui veut connaître la véritable amitié, ne doit pas s'arrêter aux apparences, mais il doit en juger par les effets et par le bien qu'on procure à la personne aimée. C'est ce que le Saint-Esprit nous enseigne par ces paroles, *Meliora sunt vulnera diligentis, quam fraudulenta oscula odientis* (*Prov.*, II). Les blessures de celui qui aime sont meilleures que les trompeuses caresses de celui qui hait.

Venez aux expériences. N'est-il pas vrai que les pères sagement passionnés pour le bien de leurs enfants, usent envers eux d'une éducation sévère et rigoureuse, les formant à la vertu et aux charges honorables par de longues études, par de pénibles exercices et par des emplois laborieux, et que quand ils sont jeunes ils châtient toutes leurs fautes ? *Qui bene amat, bene castigat.* Mais pour en en juger encore mieux, comment est-ce que ce premier et véritable Père, dont Tertullien dit si bien, *tam pater nemo ;* comment témoigne-t-il son amour envers ses élus ? C'est en leur destinant des croix bien pesantes, *Vas electionis mihi est ille, ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati* (*Act.*, IX, 15), c'est en veillant sur eux et en les châtiant, *Flagellat omnem filium quem recipit*, dit saint Paul (*Hebr.*, XII, 6). Il s'ensuit donc que les sages chrétiens s'aiment d'un parfait amour, lorsqu'ils se haïssent eux-mêmes, c'est-à-dire lorsqu'ils se châtient et qu'ils tâchent de détruire cet homme charnel qui est en eux-mêmes. Voulez-vous encore vous convaincre plus sensiblement d'une vérité si importante et à laquelle vous donnez tous les jours un démenti dans la pratique ? Descendez d'esprit et de pensée en enfer, puis montez par la foi dans le paradis.

Vous connaîtrez à la vue de cette multitude innombrable de damnés qui brûlent et brûleront à jamais dans les feux inextinguibles de la justice de Dieu, l'accomplissement des paroles de saint Paul, *erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, parentibus non obedientes, ingrati, scelesti, incontinentes, immites, proditores*, etc. Tous ces malheureux que vous voyez dans cet état infortuné, ont eu un amour déréglé pour eux-mêmes, et c'est cet amour qui les a rendus, dit saint Paul, convoiteux, hautains, superbes, blasphémateurs, désobéissants, ingrats, médisants, calomniateurs, impudiques, avares. C'est cet amour-propre qui les a engagés dans ces vices, c'est lui aussi qui les a précipités en enfer. Malheureux donc mille fois ceux qui, en se cherchant eux-mêmes dans le temps, se sont perdus eux-mêmes en perdant Dieu pour toute l'éternité ! Représentez-vous quelle imprécation cette mondaine damnée donne à son amour-propre, combien elle maudit cette beauté qui l'a perdue !

Entrez maintenant dans le ciel et apprenez de la bouche des confesseurs, des martyrs, en un mot, de tous les bienheureux, que ç'a été en se quittant eux-mêmes qu'ils ont trouvé Dieu qui est leur souverain bien; et qu'en se haïssant pendant cette vie, ils se sont aimés d'un véritable amour, qui les a mis dans la possession éternelle de leur dernière fin. Un moment de réflexion sur leur bonheur, et je m'assure qu'étant pleinement convaincus de la vérité que je prêche, vous vous écrierez avec saint Augustin, *Felices qui oderunt custodiendo, ne perderent amando !* Heureux ceux qui se sont conservés en se haïssant, pour ne se pas perdre en s'aimant.

Quittons la vue de l'enfer, sortons même du paradis, contentons-nous de monter sur le Calvaire. C'est là où nous entendrons ce grand Maître de la morale de la croix, qui nous enseigne par les exemples à mourir à l'amour-propre pour vivre dans la pratique de la haine de nous-mêmes.

Christus sibi non placuit (*Rom.*, XV). Jésus-Christ, dit saint Paul, qui est le second Adam, n'a point eu de complaisance pour soi-même comme le premier Adam. L'Apôtre ne veut pas dire seulement que Jésus-Christ a été exempt de ce retour vicieux sur soi-même, dont Adam a été coupable, ce serait peu de chose pour le Fils de Dieu qui était impeccable, et par conséquent incapable d'aucun mouvement qui fût défectueux. Mais il veut dire que comme le premier Adam s'est déréglé lui-même et a jeté le désordre dans toute sa postérité par cet attachement qu'il a eu à lui-même, aimant mieux se plaire qu'à Dieu : au contraire, Jésus-Christ a commencé la sanctification et la réformation de tous les hommes par le détachement qu'il a eu le premier, et qu'ensuite il a ordonné à tous ceux qui veulent le suivre. C'est pourquoi saint Paul cite pour preuve du détachement de Jésus-Christ, ce que David lui fait dire : *Sicut scriptum est, improperia improperantium ceciderunt super me* (*Rom.*, XV, 3). C'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas : Mon père, je ne veux pas avoir égard au repos, à la satisfaction, aux intérêts et à la vie de ma nature humaine : je préfère à tout cela votre honneur et votre gloire, que je souhaite procurer par le salut des hommes.

Venez donc, chers chrétiens, venez, enfants bien-aimés de la croix, montez sur le Calvaire et méditez ces grandes paroles de saint Paul : *Christus sibi non placuit.* Il avait bien raison de se complaire à soi-même, puisqu'il ne voyait rien en lui qui ne fût très-parfait; point de complaisance néanmoins pour soi-même, puisqu'il s'est livré volontairement à la mort; point de complaisance pour sa gloire, puisqu'il s'est anéanti ; point de complaisance pour son souverain

domaine, puisqu'il s'est dépouillé de toutes choses. Suivez son exemple, renoncez à vous-mêmes, mourez à l'amour de celui qui vous fera vivre dans sa gloire pendant une éternité.

SERMON III.

Il faut s'aveugler pour mieux voir.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, etc.

Si quelqu'un veut venir après moi qu'il renonce à soi-même, etc. (*S. Luc*, IX.)

Le prophète Job disait avec grande raison qu'il n'y avait point de législateur semblable à Dieu : *Nullus est similis in legislatoribus.* Ce n'est pas seulement à cause de l'éminence de cette autorité suprême, qui le sépare infiniment de tous ceux qui ont donné des lois aux hommes ; mais principalement parce qu'il étend son pouvoir jusque sur l'esprit et sur le cœur, dont il suspend les pensées, dont il règle les mouvements comme il lui plaît.

Lorsque Jésus-Christ nous ordonne de renoncer à nous-mêmes, il ne faut pas s'imaginer que cette abnégation soit seulement un retranchement de ce qu'il y a de plus matériel en l'homme ; au contraire, la principale fonction de cette vertu sévère et de cette sainte haine de soi-même, dont nous parlions hier, consiste à assujettir et à réformer les puissances les plus spirituelles et les plus nobles de l'homme, qui sont l'entendement et la volonté. Je dis de plus, que cette abnégation se mêle avec toutes les principales vertus pour en purifier les actes ; la foi n'est vive dans notre esprit qu'à mesure que nous renonçons à nos propres lumières, parce que le chrétien, comme dit un saint Père, ne s'appelle pas raisonnable, mais fidèle : *Memento quod non voceris rationalis, sed fidelis.* C'est donc un principe de la morale de la croix qu'il faut renoncer à son propre esprit pour être véritablement chrétien, il faut s'aveugler pour mieux voir : c'est ce que je dois prouver aujourd'hui, faisant voir dans ce discours l'obligation que nous avons et l'avantage que nous recevons à renoncer à notre propre esprit dans la conduite de la foi. Prions le Saint-Esprit de nous favoriser de ses lumières, que nous obtiendrons par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

Il est assez difficile de savoir si l'homme fait plus connaître d'orgueil que de faiblesse dans la recherche de la vérité ; car, d'un côté, il se laisse doucement flatter de l'espérance de la trouver par le désir qu'il en a, et par la vivacité naturelle de son esprit, qui se vante d'être le père des sciences et qui, étant sollicité par l'admiration des objets qui le frappent, veut découvrir les causes dont il a remarqué les effets ; mais après tous ses soins et ses méditations, il est obligé d'avouer, avec le plus grand des philosophes, qu'il y a des mensonges plus éclatants que la vérité, et des vérités plus sombres et plus obscures que le mensonge ; qu'il se laisse tromper par l'espérance, parce qu'il ne peut pas pénétrer le dedans des choses, et que ce qu'il avait reçu comme des démonstrations, ne lui laisse ensuite que des conjonctures et de doutes. C'est pour cela que Sénèque se plaignait de ce que parmi ceux qui avaient fait profession de l'instruire, les uns n'avaient occupé sa curiosité que des sciences inutiles, les autres l'avaient jeté dans le désespoir de jamais rien apprendre de certain et d'évident, quelques-uns lui avaient promis la connaissance de la vérité, sans lui donner une méthode assurée de la trouver ; d'autres voulaient l'aveugler pour l'éclairer : *Alii oculos mihi effodiunt* (*Epist.* 33). Si je ne me trompe, Sénèque, ce sage superbe, lequel on croit avoir eu quelque habitude avec les premiers chrétiens, voulait par ces paroles se moquer de leur manière d'enseigner, qui est, selon l'expression de saint Paul, une profession d'ignorance et de folie apparente, une captivité de l'entendement, une destruction de tous les raisonnements humains, un renoncement perpétuel à ses propres lumières. Oui, mes frères, dit ce saint apôtre, nous avons ordre d'aller par toute la terre pour détruire tout ce qui s'élève dans l'esprit de l'homme contre la science de Dieu, et nous avons commission de réduire en servitude tous les esprits, pour les soumettre à l'obéissance de Jésus : *Consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi* (II *Cor.*, X, 4). Cette conduite de la foi qui nous paraît si impérieuse et si dominante, nous est infiniment avantageuse pour trois raisons.

1. Cette obéissance, cette servitude, ce renoncement que nous prescrit la conduite de la foi relève l'esprit en l'humiliant. 2. Elle le rend libre en le captivant. 3. Elle l'établit lorsqu'elle semble le détruire ; elle le relève, parce qu'elle lui découvre des vérités qui le passent infiniment ; elle le rend libre, parce qu'elle lui ôte les liens qui l'empêchent de se porter comme il faut à la vérité ; elle l'établit, parce qu'elle le fixe sur le fondement inébranlable de la vérité. Ainsi l'esprit devient aveugle pour mieux voir, puisque la foi lui découvre la vérité, puisqu'elle lui donne la liberté d'aller sûrement à la vérité et puisqu'elle l'établit fermement dans la vérité : ces trois pensées feront le partage de ce discours.

I. — La foi humilie l'homme, à cause de la manière dont elle veut que l'esprit de l'homme entre dans la connaissance des vérités qu'elle lui propose. L'inclination naturelle de l'homme le porte à ne rien croire que ce qui tombe sous ses sens, et qui lui est suffisamment démontré par quelque raison évidente : il veut examiner les objets, et les rejeter s'ils ne sont pas conformes à ses idées et à son raisonnement ; mais la foi l'oblige à recevoir les vérités divines, sans dispute, sans curiosité et sans résistance. Ainsi saint Paul n'a pas dit, suivant la remarque de saint Chrysostome, qu'il allait abaisser et humilier les simples et les ignorants, mais également tous les hommes, *omnem intellectum*, les savants, les subtils

et les philosophes : et c'est particulièrement sur ceux-là que paraît la majesté impérieuse de la foi. Ces savants du monde, par leur capacité et par la grandeur de leur esprit, dominaient, pour ainsi dire, les objets de leurs connaissances ; mais lorsque la foi parle, elle assujettit leur entendement à l'objet qu'elle leur propose : voilà l'humiliation de l'esprit de l'homme. L'obligation qu'il a de se soumettre avec humilité à la révélation de Dieu, est fondée sur trois principes souverainement raisonnables, qui sont l'éminence de l'Esprit de Dieu, la faiblesse de l'esprit de l'homme et le dessein de Dieu dans la conduite des hommes. Je dis donc : 1. que nous devons acquiescer avec respect à l'autorité divine, en vue de l'élévation de l'Esprit de Dieu. Comme il y a une subordination naturelle entre les esprits, dont les uns sont plus excellents que les autres, il y a aussi une certaine convenance de raison qui assujettit aux esprits les plus éclairés ceux qui ont moins de connaissances et de lumières : ainsi, dans la céleste hiérarchie, les anges d'un ordre supérieur illuminent les inférieurs : et, dans la politique d'Aristote, les plus grands esprits devraient être les rois et les conducteurs des autres. Quand donc nous ne regarderions pas Dieu comme le principe et le souverain de tous les esprits, la seule persuasion que nous avons de sa sagesse infinie, nous obligerait à dire avec la vertueuse mère de Samuël : *Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes* (II *Reg.*, II, 3). Le Seigneur est le Dieu des sciences et des connaissances ; il est donc juste que nous préparions nos esprits à recevoir, avec une docilité parfaitement soumise, toutes ses pensées et tous ses sentiments.

Cette raison se fortifie par la réflexion que nous devons faire sur la bassesse et la faiblesse de l'esprit de l'homme comparé à celui de Dieu; car de quelque vanité qu'on le flatte, quelque pénétration qu'on lui donne, c'est toujours un esprit engagé dans la matière, attaché à ses sens et aux fantômes qu'il se forme sur l'expérience des sens ; c'est un esprit que la corruption de la nature fait naître dans l'ignorance; c'est un esprit que le péché entretient dans les ténèbres, et par conséquent il est incapable de juger des pensées divines par son intelligence. C'est ce qui faisait dire avec quelque sorte d'indignation à saint Hilaire : Comment est-ce que des âmes appesanties par la masse du corps, et qui sont toutes plongées dans la boue, s'enflent jusque-là, c'est-à-dire sont si orgueilleuses que de vouloir examiner les choses que Dieu nous a révélées? *Quid limosi corporis graves animæ, et sordente peccatis conscientia fœtidæ cœnoque usque ad judicium divinæ de se professionis inflantur?* Il suffit, pour abattre cette insolence, de considérer l'éloignement infini qu'il y a entre les choses divines et les choses humaines.

La troisième raison est prise du dessein même de Dieu qui a voulu élever l'homme par la foi à la connaissance surnaturelle des objets qui sont infiniment au-dessus de notre esprit. Comment aurait-il pu concevoir les mystères incompréhensibles de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie, des grands desseins de Dieu sur les hommes qu'il appelle à la jouissance de sa propre béatitude, de l'éternité malheureuse des réprouvés? Tous ces objets surpassent tellement la capacité de l'esprit humain, qu'il n'en pouvait pas avoir seulement les moindres conjectures, puisque ce sont des choses ou cachées en Dieu, ou qui ne pouvaient être découvertes que par la déclaration de ce Fils unique qui demeure dans le sein de Dieu : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse vobis enarravit* (*S. Joan.*, I, 18). C'est donc avec grande raison que la foi exige de l'homme cette humble soumission, avant que de s'élever à ces hautes connaissances qu'elle lui communique ; elle l'exige à cause de l'éminence infinie de l'esprit de Dieu, elle l'exige à cause de l'incapacité de l'esprit humain, elle l'exige enfin à cause de l'excellence des vérités surnaturelles à la connaissance desquelles la foi nous élève.

Il faut donc que tout esprit fidèle se soumette et dise avec respect après le psalmiste : *Mirabilis facta est scientia tua ex me, et non potero ad eam* (*Ps.* CXXXVIII, 6). Il n'est pas possible d'atteindre jusqu'à vous connaître, si vous ne m'élevez à cette connaissance; mais j'ai de la joie de voir que vos mystères sont au-dessus de ma portée, et je fais avec soumission la confession de Job : *Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram* (*Job*, XXXVI, 26). C'est ainsi que sainte Thérèse disait que plus les mystères lui paraissaient incompréhensibles, plus elle avait de plaisir à les croire, parce qu'ils lui donnaient une plus haute idée de la grandeur de son époux : à mesure, disait-elle, qu'elle s'abaissait devant une majesté si haute, elle sentait que son esprit devenait plus grand et plus éclairé dans la connaissance de Dieu.

C'est de là que les saints Pères de l'Eglise prenaient sujet d'entrer dans une sainte indignation contre ceux qui se disaient fidèles, et qui néanmoins étaient si présomptueux que de s'ériger en juges et en arbitres de la religion, quoiqu'elle consiste dans le seul devoir de l'obéissance et de la soumission ; esprits insolents, disaient-ils, qui se mêlent de réformer les lois de Dieu! petits esprits qui ne veulent pas faire réflexion sur la faiblesse et la stupidité de leur raison, qui n'est pas capable de concevoir la petite économie d'une fourmi. Un homme qui ne sait pas ce qui se passe dans lui-même, comment ses yeux voient, comment ses poumons respirent, comment ses cheveux croissent; cet homme veut juger des pensées de Dieu, examiner sa providence, sonder l'abîme de ses conseils. Présomption intolérable! disait saint Hilaire, vous avouez sans honte votre ignorance dans les moindres choses qui sont les plus proches de vous, et vous voulez juger insolemment des choses de Dieu, qui sont infiniment au-dessus de vous : *Æquanimiter imperitus in tuis, insolenter in Dei re-*

bus ignarus. Il faut donc que la mauvaise conduite de ces esprits superbes soit l'objet de notre aversion et de notre instruction tout ensemble; lorsque nous parlons de Dieu et des choses qui le regardent, n'en parlons jamais selon nos opinions et nos vues humaines : gardons cette belle maxime de Sixte le Pythagoricien : « Ne disons rien de Dieu que nous ne l'ayons appris de Dieu, » ou de l'Eglise, qui est inspirée et conduite par son Esprit : *Nihil dicas de Deo, nisi didiceris a Deo.* En un mot, faisons profession d'une sainte folie pour avoir la véritable sagesse, non pas, dit saint Hilaire, par un sentiment d'imprudence, mais par un aveu sincère de notre faiblesse naturelle, *non imprudentiæ sensu, sed naturæ nostræ conscientia.*

Cette soumission que nous rendons à l'Esprit de Dieu en renonçant au nôtre, non-seulement nous élèvera à la connaissance de la vérité, mais encore en captivant notre raison, elle la mettra dans une heureuse liberté pour bien juger de la vérité : c'est ma seconde considération.

II. — Si la foi nous prive de la liberté de discourir selon nos propres lumières sur les objets qu'elle nous propose, c'est d'une manière avantageuse, puisque par ce moyen elle nous délivre de trois obstacles qui sont comme trois voiles qui nous cachent les vérités divines. Le premier est la préoccupation des sens; le second, la curiosité inquiète de notre esprit; le troisième, la présomption, que Dieu punit toujours d'aveuglement.

La préoccupation des sens est si grande dans la plupart de ceux qui ne suivent pas la conduite de la foi, qu'ils ne jugent des choses ordinairement que par leurs yeux, dit saint Augustin : *In quibus tota ratio judicandi est consuetudo cernendi.* Témoin ces libertins qui croient railler agréablement lorsqu'ils disent : Qui est venu de l'autre monde pour nous raconter ce qui s'y passe? Mais demandez-leur : Qui est venu du ciel pour vous dire qu'il y a un Dieu, dont cependant votre raison demeure convaincue? Qui vous a dit que vous avez une âme? l'avez-vous vue? et néanmoins vous n'en pouvez douter, à moins que d'être plus brutaux que les sauvages de l'Amérique. Vous ne voulez croire que vos yeux : ne savez-vous pas qu'ils vous trompent tous les jours? je ne dis pas dans les choses invisibles, puisqu'ils ne sont pas capables de les voir, mais dans celles mêmes qu'ils voient et qui sont les plus grossières : l'éloignement et la distance des lieux, la qualité de l'air, l'abstraction de l'esprit, la passion de la colère, et mille autres choses semblables sont autant d'obstacles qui suspendent leurs actions et qui vous font faire de faux jugements. Mais lorsque l'œil de notre âme est une fois éclairé par la lumière de la révélation divine, il juge bien plus sainement et avec plus d'assurance de la vérité des choses : pour lors notre esprit se rend indépendant du rapport infidèle des sens, il s'élève au-dessus des fantômes de l'imagination, qui déguise les objets qu'elle ne peut représenter, lorsqu'ils sont spirituels, que sous des formes corporelles et sensibles.

Je dis encore que la foi ôte à notre raison un second voile qui lui couvre la vérité, c'est la curiosité, laquelle élève mille nuages en cherchant la lumière, qu'elle ne rencontre jamais. C'est pour cela que Tertullien disait qu'après que Jésus-Christ avait parlé d'une manière si divine par la multitude innombrable de ses miracles, toute curiosité était inutile et blâmable ; et qu'après la déclaration de l'Evangile victorieux du paganisme, toute recherche scrupuleuse était criminelle: *Non est opus curiositate post Christum, nec inquisitione post Evangelium.* Saint Paul (I *Tim.*, VI, 4) fait admirablement bien le portrait de cette vaine curiosité, lorsqu'il dit que c'est une maladie qui enfle d'orgueil l'esprit de l'homme, dans la vaine espérance qu'il conçoit de trouver la vérité par sa vivacité naturelle ; mais qu'en effet elle le prive de toute connaissance certaine et assurée, et le laisse dans une langueur oiseuse qui l'amuse à des questions et à des chicanes de paroles : *Superbia est nihil sciens et languens circa quæstiones et pugnas verborum.* Faites, je vous prie, réflexion sur ces paroles dont saint Paul se sert pour faire le caractère de l'esprit curieux avec les traits les plus nets, les plus justes et les mieux suivis que l'on puisse s'imaginer. 1° Il déclare que tout fidèle qui fait difficulté de rendre l'hommage et la soumission de son esprit à la parole de Jésus-Christ est un superbe, *Superbus est.* 2° Il s'ensuit de là qu'il est un ignorant, *Nihil sciens.* La preuve en est facile. Il ne peut connaître avec certitude les vérités surnaturelles que par la révélation de la foi ; il demeure, par conséquent, ou dans l'erreur ou dans l'ignorance, puisqu'il ne reçoit pas les lumières de la foi, suivant cette parole d'Isaïe : *Nisi credideritis, non intelligetis.* Sur quoi saint Augustin dit fort à propos que l'intelligence est la récompense de la foi : *Si vis intelligere, crede: intellectus enim est merces fidei.* 3° L'esprit curieux n'a jamais aucune connaissance assurée, il ne fait que former des soupçons et des doutes, et perdre le temps en des questions inutiles. Notre langue ne nous fournit pas de termes qui répondent à la majesté et à la force de cette expression de saint Paul : *Languens circa quæstiones;* c'est un esprit malade et dégoûté, c'est un pauvre languissant qui se prend à tout, qui quitte tout, un esprit chagrin qui pointille et qui chicane sur les vérités les plus certaines. Voilà où la curiosité porte les esprits inquiets qui préfèrent les vues faibles et douteuses de leur raison à l'autorité de la parole de Dieu ; voilà comment cette malheureuse curiosité prend le change dans sa conduite, lorsqu'en voulant trop savoir elle s'engage dans l'ignorance et dans l'erreur; tandis qu'une âme humble et fidèle rencontre sans peine la vérité que les autres cherchent inutilement. Considérez, mes frères, disait saint Augustin, l'obligation que nous avons à l'auteur de notre foi, jetez la vue sur tous ces sages du paganisme qui ont été

de si beaux esprits et de grands génies : vous verrez, dans leurs livres, une opposition perpétuelle de sentiments touchant les biens les plus essentiels de l'homme. D'où pouvait provenir cette contrariété, sinon de cette curiosité inquiète qui ne convenait jamais d'aucuns principes certains, et qui les faisait raisonner selon leur humeur et leur caprice, ainsi que Tertullien leur reproche : *Prout Platonis honor, Aristotelis tenor, Epicuri stupor, Empedoclis furor persuaserat ?* Ces sages n'étaient pas seulement opposés entre eux dans leurs raisonnements, mais le même n'était pas d'accord avec lui-même. Remarquez comment ce sage philosophe romain, après avoir fait des efforts assez hardis pour découvrir la vérité, et pour trouver une morale digne de l'homme, et qui lui pût inspirer le mépris de cette vie ; ce même sage, qui paraissait si éclairé et si résolu, retombe dans ses perplexités et dans ses doutes, et il détruit tout ce qu'il avait avancé par un *si tamen ;* si toutefois, dit-il, l'âme est immortelle; si toutefois, il y a une autre vie; si toutefois l'opinion qui rejette la multiplicité des dieux est plus véritable que celle qui la reçoit et qui l'approuve. Vous diriez, dit saint Grégoire de Nazianze, que ces gens-là sont semblables à ceux qui marchent sur des montagnes de sable ; ils font en apparence de grands pas, et s'imaginent faire du chemin ; mais le sable leur manquant sous les pieds, quoique leur mouvement soit visible, ils n'avancent point : *Motus igitur fit, sed progressus nullus.* Voilà ce qui est arrivé à ces esprits curieux de l'antiquité, lesquels n'ont pas connu Dieu, parce qu'ils ne le cherchaient pas avec assez de soumission, ou parce que l'ayant connu, ils n'ont pas fondé sur cette première connaissance la recherche des autres qui étaient nécessaires à l'établissement de leur bonheur. Tant il est vrai, comme dit le Saint-Esprit, que la science des hommes n'est que vanité, quand ils ne sont point éclairés des lumières de la foi : *Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei* (*Sap.*, XII, 18). Ce sont les véritables fidèles, qui, connaissant Dieu par la révélation divine, découvrent, par cette connaissance, la cause souveraine de l'univers, la lumière qui manifeste la vérité, et la source où se puise la véritable béatitude, disait saint Augustin : *Isti, Deo cognito, reperuerunt ubi esset causa constituta universitatis et lux percipiendæ veritatis, et fons bibendæ felicitatis.* C'est ainsi que les plus simples deviennent savants. Oui, un paysan, avec la lumière de la foi, tout obscure qu'elle est, a des connaissances plus sublimes et plus assurées de Dieu que tous ces grands esprits de la Grèce curieuse et de l'Italie savante ; oui, cet enfant chrétien, qui n'a jamais étudié que son catéchisme, connaît plus certainement ce que Dieu est en lui-même, ce qu'il a fait pour l'homme, et à quelle fin il l'a destiné, que n'ont jamais pu savoir ni Platon ni Aristote, et il peut dire ce que disait Tertullien : Avec la simplicité de ma foi, je sais tout qui m'est nécessaire pour mon salut ; *Nos simplices omnia scimus.*

Enfin le renoncement à notre esprit nous ôte un troisième voile, qui est la présomption. Pour prouver que cette présomption est un grand obstacle pour découvrir la vérité, c'est assez d'entendre parler Jésus-Christ sur ce sujet : Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux simples et aux petits : oui, mon Père, je vous en rends grâces, parce qu'il vous a plu ainsi : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis ; ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (*S. Matth.*, XI, 25). Il ne faut pas penser, dit saint Chrysostome, que le charitable Sauveur de tous les hommes se réjouisse de la perte de ces sages du monde qui n'ont pas compris sa doctrine. Son cœur, qui était si attendri sur la perte de Jérusalem qu'il en versait des larmes, n'était pas capable de joie sur le malheur de ces grands génies ; mais il se réjouit de ce que les vérités qui étaient cachées aux sages orgueilleux, étaient révélées aux petits. D'ailleurs il parle de la sorte, pour relever le courage de ses disciples, en leur représentant que tous pécheurs, si grossiers qu'ils sont, ne laissent pas d'avoir reçu des lumières et des connaissances que les savants et les prudents du siècle n'ont point eues, à cause de leur présomption. C'est ce qui doit aussi consoler les fidèles, qui par la simplicité de leur foi et par le renoncement à leur esprit propre, détruisent en eux cet empêchement qui oblige Dieu à cacher aux savants ce qu'il lui plaît de communiquer aux ignorants qui ont de l'humilité.

Estimons donc, et demandons à Dieu cette heureuse disposition où nous met la foi, en captivant notre entendement, en liant notre raison, en un mot, en nous conservant dans l'humilité des enfants qui sont nourris du lait de sa divine doctrine : *Sicut modo geniti infantes rationabile sine dolo lac concupiscite, ut in eo crescatis in salutem.* (I *S. Petr.*, II, 2.) Estimons cette disposition, puisque non-seulement elle nous fait découvrir la vérité, mais encore elle nous établit sur le fondement inébranlable de cette vérité : c'est mon troisième point.

III. — Ce serait peu de connaître la vérité, si nous ne demeurions fermes dans cette connaissance. L'ange apostat l'a connue, mais il ne s'y est pas attaché : *In veritate non stetit.* C'est pour cela que les Pères le nomment le prince des hérétiques. C'est cette assurance fixe et immobile dans la connaissance de la vérité, que nous devons chercher pour l'établissement de notre salut : or il n'est pas possible de la trouver, si nous ne renonçons à notre propre esprit, pour nous soumettre uniquement à la révélation de l'Esprit de Dieu. C'est cela proprement qui fait la différence de ceux qui ont une assurance morale de persévérer dans la foi, et de

ceux qui s'en séparent par une désertion visible, ou en perdant l'esprit de la foi par une apostasie purement spirituelle.

Ce qui affermit les véritables chrétiens, et ce qui fait chanceler les autres, n'est pas que les uns soient plus savants dans l'Ecriture, et que les autres en aient peu de connaissance ; que ceux-là soient fort versés dans la science de la tradition, ou dans la lecture des Pères, et que ceux-ci ne s'y soient jamais fortement appliqués. Au contraire, on a vu dans tous les siècles de l'Eglise ce que saint Hilaire a remarqué il y a près de treize cents ans : Souvenez-vous, dit-il, qu'il n'y a point d'hérétique maintenant qui n'ose soutenir que les blasphèmes qu'il profère sont conformes à l'Ecriture sainte. Quoique les derniers hérétiques ne reçoivent point la tradition, ils l'ont néanmoins étudiée avec soin, pour tâcher d'y trouver de quoi autoriser leurs erreurs. Ils se vantent, quoique sans raison, que les Pères sont entièrement dans leurs sentiments ; ils ne laissent pas pour cela d'être hérétiques. Pourquoi? Parce qu'ils préfèrent leurs opinions particulières au sentiment de l'Eglise dans la déclaration de la foi. La méthode de la foi est un simple acquiescement de l'esprit. La manière de juger des hérétiques, ou déclarée ou cachée, est une recherche curieuse de la raison, qui examine la révélation divine. La conduite de la foi est une acceptation générale de tout ce que Dieu nous propose à croire, ou par l'Ecriture ou par la tradition, ou par son Eglise. La conduite des esprits chancelants est un discernement perpétuel des choses qui leur plaisent et des choses qu'ils rejettent. Pour moi, dit l'un, je crois l'enfer, mais je ne sais que penser du purgatoire. Je crois bien, dit un autre, que Jésus-Christ est mort pour les hommes ; mais j'ai de la peine à me persuader qu'il soit mort pour tous. Je crois bien qu'il y a des péchés mortels qui damnent les hommes ; mais que Dieu les damne pour certaines faiblesses, qui sont les suites de la corruption de la nature, c'est ce que je ne puis me mettre dans l'esprit. Tous ces gens-là, après avoir bien critiqué et bien raisonné, viennent à ne savoir ce qu'ils doivent croire, leur foi est douteuse et chancelante, parce-qu'elle n'est pas uniquement établie sur le fondement inébranlable de la révélation divine interprétée par l'Eglise.

Assurez-vous, disait saint Hilaire, qu'il y en a plusieurs, au milieu même de l'Eglise, qui, faisant en apparence profession de la foi, ne sont pas soumis à la foi, parce qu'ils se prescrivent la règle et la mesure de la foi, au lieu de la recevoir de l'Esprit de Dieu : *Multi sunt qui, simulantes fidem, non subditi sunt fidei, sibique fidem potius constituunt quam accipiunt.* Voilà l'effet de cet esprit particulier, auquel ils ne veulent pas renoncer ; c'est pourquoi ils perdent si aisément la plénitude et l'unité de la foi que saint Paul demande à tous les véritables fidèles. Premièrement il nous recommande cette plénitude de la foi : *Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei ;* en second lieu, il nous exhorte à l'unité par ces paroles : *Qui statis in uno spiritu unanimes collaborantes fidei Evangelii ;* et au chapitre second : *Unanimes, idipsum sentientes, nihil per contentionem* (*Phil.*, II, 3).

Pour bien entendre le sentiment de saint Paul, il faut savoir que la plénitude de la foi est lorsque notre croyance s'étend à tous les objets, c'est-à-dire à toutes les vérités que la foi nous propose ; et l'unité de la foi est lorsque nous croyons par le seul motif de la révélation divine. Cette plénitude et cette unité sont essentielles à la foi ; car il faut croire toutes les vérités, et les croire par le motif de la révélation : autrement ce n'est pas une foi divine. Il n'est pas possible de croire une vérité de la foi par la considération de la parole de Dieu, et n'en pas croire une autre qui est également révélée par cette même parole. La foi est une ou elle est nulle : *Aut una, aut nulla*, disent les saints Pères. Si le chrétien ne croit pas également ce qui est proposé par la foi, il ne croit rien du tout ; s'il ne croit pas que Jésus-Christ est mort pour tous, il ne croit pas de foi divine que Jésus-Christ soit mort, ni qu'il soit le rédempteur du genre humain ; s'il ne croit pas le purgatoire, il ne croit pas l'enfer. Si vous me dites qu'il croit assurément que Jésus-Christ est mort pour les hommes, et qu'il y a un enfer et un paradis, je vous réponds que ce n'est point la foi qui le fait croire, qu'il ne croit point ces vérités par le motif de la révélation divine, mais par d'autres motifs purement humains, comme de ne trouver pas tant de difficulté dans une vérité que dans une autre. Ainsi ces hérétiques, ou visibles ou cachés, s'engagent dans l'hérésie ou dans l'infidélité, lorsque, ne voulant pas renoncer à leurs fausses lumières, ils usent de séparation et de partage en matière de foi. Mais, au contraire, les véritables fidèles conservent la plénitude et l'unité de la foi, par laquelle ils s'établissent sur le fondement inébranlable de la vérité.

Je ne doute point, âmes fidèles, que vous ne soyez dans cette sainte disposition, étant persuadées par ce discours que ce renoncement que Jésus-Christ nous prescrit pour nous assujettir à la foi, nous est très-avantageux, puisqu'il nous élève à la vérité, puisqu'il ôte les obstacles qui nous pourraient cacher la vérité, et puisqu'il nous établit, d'une manière immuable, dans la possession de la vérité. Agréez donc que je vous félicite, avec saint Paul, de ce que vous demeurez fermes dans un même esprit, qui est celui de Dieu, en vous dépouillant du vôtre, *qui statis in uno Spiritu unanimes* (*Philip.*, I, 25) ; de ce que vous savez parfaitement avec quelle soumission il faut vivre dans la maison du Dieu vivant, qui est la colonne et la base de la vérité : *Tantum digne Evangelio Christi conversamini* (*Ibid.*). Souffrez qu'en finissant je vous dise ce mot de saint Grégoire de Nazianze : La pénétration de nos mystères est bonne ; mais la créance la

plus simple est la plus sûre. Professez hautement que vous croyez ce que l'Eglise vous propose à croire, ne vous avancez point au delà. Je souhaite, dit ce Père, que bien loin de parler hardiment, vous vous teniez dans une sainte timidité : *Celeritas tua usque ad professionem progrediatur, quando ea a te exacta fuerit, ultra eam te timidiorem esse velim.* Portez compassion à ces esprits curieux qui se troublent et qui souvent même troublent l'Eglise, et qui, comme dit ce saint docteur que nous venons de citer, se servent de leur science pour ignorer Dieu ; détestez leur orgueil, aimez l'abnégation chrétienne, qui doit être récompensée dans cette vie par la possession d'une véritable foi, et dans l'autre par la jouissance de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Il faut renoncer à sa liberté pour être véritablement libre.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. (*S. Luc*, IX).

Le premier fondement de la morale, au sentiment des philosophes, est de reconnaître que l'homme est libre d'une liberté d'indifférence, pour se porter à la pratique du vice ou de la vertu ; puisque autrement il ne faudrait point de morale, parce qu'il ne serait pas capable ni de loi ni de précepte, non plus qu'il ne serait digne ni de louange, ni de blâme, ni de récompense, ni de châtiment : *Ad ea quæ non sunt in nostra potestate nemo hortatur, præcipit et punit; de iis consulit, deliberat, eligit* (1 *Ethic.* I). Ce sont les paroles d'Aristote.

C'est aussi une vérité catholique, décidée par le concile de Trente contre les hérétiques modernes, et appuyée sur ces paroles de saint Paul, que l'homme n'est point engagé dans la nécessité où se trouvent les brutes et les créatures inanimées : *Non habens necessitatem, sed potestatem habens suæ voluntatis.* Dieu lui a laissé un plein pouvoir sur sa volonté, et, comme parle le Saint-Esprit, il l'a laissé dans la main de son conseil, c'est-à-dire dans le pouvoir de délibérer et de choisir ; il lui a présenté l'eau et le feu, la vie et la mort ; c'est-à-dire la vertu et le vice, son souverain bien et son souverain mal ; il portera la main où il voudra, c'est-à-dire, il choisira ce qui lui plaira : *Dereliquit eum in manu consilii sui; apposuit tibi aquam et ignem, ad quod volueris porrige manum tuam* (*Eccli.* XV). C'est par les avantages de cette liberté, dit Tertullien, que Dieu a traité l'homme d'une manière noble et glorieuse, le faisant sortir du sein de sa toute-puissance comme émancipé et maître de soi-même : *Adscripta est homini, quasi libripens emancipati a Deo boni et potestas arbitrii.* Voyez aussi comment Jésus-Christ respecte en quelque façon cette liberté de l'homme, en commençant sa morale de la croix par ces paroles : *Si quis vult venire post me,* etc. Si quelqu'un veut. Je sais que vous êtes libres ; je ne veux pas vous contraindre ; je ne prétends pas faire violence à votre liberté.

Afin que nous fassions un bon usage d'un don si précieux, j'établirai aujourd'hui un troisième principe de la morale de la croix, qui est que ce sera en sacrifiant notre liberté par la soumission de nos volontés aux volontés de Dieu, que nous la conserverons ; et que, sans cela, nous tomberons dans une honteuse et cruelle servitude. Il faut sacrifier et perdre sa liberté pour la conserver : c'est le premier point. Qui veut s'attacher à sa propre volonté et abuser de sa liberté, il la perd, et tombe dans la servitude : c'est le second point. Pour concevoir ce principe, adressons-nous au Saint-Esprit, qui est l'Esprit de liberté, par l'intercession de celle qui, prenant la qualité de servante, fut élevée à la haute dignité de mère de Dieu, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

I. — L'indépendance, dit la théologie, est un attribut si fortement attaché à la nature de Dieu, et si inséparable de son essence, et, au contraire, la dépendance est si propre à tout ce qui ne vit que d'une vie empruntée, et qui ne tient son être que de l'influence et de la vertu d'un autre, qu'il est plus impossible de voir une créature absolue qu'un ruisseau sans sa source, et un rayon sans son soleil. Quoique la main toute puissante de Dieu puisse tirer une créature du néant, et l'élever à un si haut point de grandeur, qu'elle verra son immensité partout où sera celle de Dieu, soit par une diffusion d'essence, si elle est spirituelle, soit par une reproduction, si elle est matérielle ; quoiqu'il lui puisse donner une capacité d'entendement si vaste, et l'éclairer de tant de lumières qu'elle aura la connaissance d'une infinité d'objets ; quoique la foi ne nous défende pas même de croire qu'il ne lui puisse communiquer le pouvoir de créer des mondes tout entiers, il est néanmoins très-certain, dans les principes de la foi, qu'il ne saurait faire une créature si grande, qu'elle ne doive s'humilier sous la main de son ouvrier, et que toutes ses perfections ne soient autant de titres de sa dépendance et de sa servitude. Tant il est vrai que l'indépendance est incommunicable, et que c'est un bien inaliénable de la couronne de Dieu.

C'est dans la conservation des droits de cette souveraineté absolue, et dans cette dépendance des créatures intelligentes, que Dieu trouve toute sa gloire accidentelle. Quoique cette gloire accidentelle ne soit pas nécessaire à la félicité de Dieu, il ne laisse pas néanmoins de la désirer et de la chercher comme l'unique fin qu'il prend dans ses opérations au dehors, comme dans la création de l'univers, dans l'incarnation du Verbe, et dans l'accomplissement de tous nos mystères. C'est pour elle qu'il a des passions si fortes, qu'il proteste qu'il ne la donnera à personne : *Gloriam meam alteri non dabo* (*Isai.*, XLII, 8).

Or cette gloire, dit saint Paul, consiste, *ut Deus sit omnia in omnibus*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostome, *ut om-*

nia pendeant ab ipso, que toutes choses demeurent dans la dépendance qu'elles doivent à Dieu, et que, surtout, les créatures intelligentes, connaissant le souverain domaine du Créateur, s'humilient et s'abattent devant sa face, et soient parfaitement soumises à ses ordres. Cette dépendance est, à proprement parler, le royaume de la gloire de Dieu : vo là tout l'honneur qu'il prétend. Bâtir des temples à la Divinité, lui élever des autels, lui présenter des prières, lui chanter des louanges, lui offrir même des sacrifices, tout cela n'est qu'une marque extérieure du culte souverain qu'on lui rend ; et s'il n'y a que ce dehors c'est un culte imparfait. C'est pourquoi Dieu proteste, dans l'Ecriture, qu'il ne veut point de sacrifices si l'obéissance ne s'y trouve pour immoler le cœur de l'homme, et pour sacrifier sa liberté par la soumission de sa volonté à celle de Dieu : *Nunquid vult Dominus holocausta et victimas? Et non potius ut obediatur voci Domini?* (I *Reg.*, XV, 22). C'est ainsi qu'il dit, par Isaïe, qu'il a du mépris et du dédain pour tous les sacrifices de son peuple désobéissant, parce qu'il trouve parmi le sang de leurs victimes et les cendres de leurs holocautes, quelque chose de vivant qui devait mourir le premier, qui est la propre volonté.

C'est donc ce seul sacrifice de notre liberté qui rend à Dieu tout l'honneur qu'il souhaite. En effet, c'est par ce sacrifice, c'est-à-dire ce renoncement à notre liberté, que nous rendons Dieu maître, non-seulement de ce qui est à nous, mais aussi de nous-mêmes ; nous lui présentons non-seulement ce que nous avons de plus précieux et de plus intime, mais encore ce qui fait que nous sommes maîtres de nous-mêmes : *Abnegare semetipsum, hoc est abnegare propriam arbitrii voluntatem* (*Tol., in* IX *Evangel. S. Luc.*). Ce n'est pas mon dessein de poursuivre maintenant cette pensée; mais je dis que Dieu, qui, par un excès de sa bonté, sait toujours joindre nos intérêts avec les siens, a fait en sorte que c'est aussi dans ce renoncement à notre propre volonté que nous trouvons la possession et l'usage de notre parfaite liberté.

Je le prouve par l'autorité et par la raison. Saint Augustin, dans la Genèse, remarque que Dieu, dans la création de l'univers, ne voulut pas prendre la qualité de Seigneur, que lorsqu'il introduisit le premier homme dans le paradis terrestre, pour lui donner l'empire sur toutes les créatures, comme s'il eût voulu nous faire connaître par là, dit ce saint docteur, que Dieu fait paraître son domaine d'une manière bien opposée à celle des seigneurs de la terre. Ceux-ci sont souverains en faisant des serviteurs et des esclaves, et Dieu paraît souverain en faisant des seigneurs et des maîtres, *In eo quod Dominus ipse constituat*. C'est une invention digne de sa sagesse, pour faire éclater la gloire de son royaume et la magnificence de sa cour, de n'être servi que par des rois et des personnes parfaitement libres.

Ce que dit saint Augustin de Dieu considère comme créateur, saint Ambroise le dit de Jésus-Christ considéré comme rédempteur. Jésus, dit-il, est un victorieux qui ne s'attache point à faire des captifs, comme les conquérants du monde ; son dessein est de s'attirer des personnes libres. En voici la raison, dit-il : c'est que ses conquêtes sont des conquêtes de grâce et d'amour, qui ne peuvent rien avoir de violent : *Christi victoria libertatis est, quæ omnes gratia vindicavit, nullum astrinxit injuria ; quos Christus alligat, liberat ; quos astringit, solvit* (*S. Joan.*, VIII, 36). Cette doctrine est de Jésus-Christ : *Si Filius Dei liberaverit vos, vere liberi eritis;* et de saint Paul : *Vos in libertatem vocati estis qua libertate Christus nos liberavit* (*Gal.*, IV).

Cette autorité se confirme par deux raisons : la première se prend de la nature de l'obéissance et du service rendu à Dieu; la seconde, de son principal effet.

Qu'est-ce que servir Dieu ? A proprement parler, c'est régner : *Servire Deo, regnare est.* Il semble d'abord qu'il y ait quelque contrariété en ces paroles, *servir* et *régner*, *obéir* et *commander :* cela est néanmoins très-véritable. En voici la raison : c'est que notre volonté ne peut agir d'une manière plus noble et plus parfaite, et, par conséquent, plus librement, que quand elle suit la volonté de Dieu. Comme ce n'est pas violenter le cours d'une rivière que de lui dresser son lit et de creuser son canal; et comme ces astres qui roulent sur nos têtes, s'ils étaient capables de raison, ne se plaindraient point de ces intelligences qui les gouvernent, lorsqu'ils connaîtraient la justesse de leur course et la perfection de leur mouvement, aussi l'homme ne saurait se plaindre justement que Dieu fasse aucune violence à sa liberté, lorsque, l'obligeant d'obéir à sa loi, il le fait agir de la manière la plus noble et la plus convenable à la nature de son âme, et d'une façon plus proportionnée à sa fin. C'est pour ce sujet que saint Paul assure que partout où se trouve l'impression et le mouvement de l'Esprit de Dieu, il s'y trouve une parfaite liberté : *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas* (II *Cor.*, III) ; et aux Galates, il ajoute ces paroles : Si vous êtes conduits par l'Esprit de Dieu, dans toutes vos actions, vous n'êtes point sous la loi : *Si Spiritu ducimini, non estis sub lege* (*Galat.*, V). Il ne dit pas : Vous n'avez pas de loi, vous n'observez pas la loi, mais : Vous n'êtes point sous la loi, c'est-à-dire, la loi de Dieu n'est point pour vous un joug sous lequel vous ayez raison de gémir ; ce n'est point un joug de contrainte, mais un joug doux et amoureux ; et si, dans cet état, dit saint Jacques, vous avez une loi, c'est une loi de parfaite liberté : *Qui perspexerit in legem perfectæ libertatis et permanserit in ea* (*S. Jacob.*, I, 25).

Cette vérité est si conforme au bon sens, que Sénèque, éclairé des seules lumières de la morale naturelle, après avoir dit que le grand et incomparable bien de l'homme est d'être à soi, c'est-à-dire maître de soi-même, et de se posséder soi-même, *Inæstimabile bo-*

num est suum esse, il ajoute que personne ne peut arriver à cet heureux état que par la parfaite soumission de sa volonté à celle de Dieu : *Nemo suus fieri potest, qui non prius sic Dei fiat ut omnia cum Deo aut velit aut nolit.* Cassiodore, plus éclairé que Sénèque, parlait aussi plus clairement, lorsque, s'adressant à Dieu, il lui disait : *Tunc ero meus cum fuero tuus*, je serai à moi lorsque je serai à vous, je serai parfaitement maître de moi-même lorsque je vous obéirai.

Voyons maintenant la seconde raison, prise de l'effet de cette obéissance rendue à Dieu, qui est une victoire illustre que nous remportons par le secours de la grâce sur tous les vices et toutes les passions : *Vir obediens loquetur victorias* (*Prov.*, XXI).

La première et la plus noble liberté de l'homme, dit saint Augustin, est quand, par la soumission aux lois de Dieu, il est exempt des crimes qui tyrannisent les autres, et qu'il est le maître de ces passions dominantes qui comptent presque autant d'esclaves qu'il y a d'hommes sur la terre, *Prima libertas est carere criminibus.* Lorsque le fidèle est venu là, il commence, dit ce saint docteur, à lever la tête et à marcher comme une personne libre : *Ubi cœperit christianus ea crimina non habere, tunc incipit caput erigere ad perfectam libertatem.* C'est ce que Jésus-Christ enseignait aux Juifs, lorsqu'il leur disait : Si vous gardez comme de véritables disciples, les principes de ma morale, vous serez libres, *veritas liberabit vos :* Et ce peuple lui ayant répondu : *Semen Abrahæ sumus, nemini servivimus;* Que dites-vous, nous serons libres? Nous ne sommes esclaves de personne, Jésus-Christ répliqua : *Qui facit peccatum servus est peccati : si ergo vos Filius liberaverit, vere liberi eritis* (*S. Joan.* VIII, 32) : Vous vous trompez, qui commet le péché, est esclave du péché.

Le grand avantage de cette liberté dont nous parlons, est qu'elle est constante et permanente; il n'y a rien qui la puisse ravir au chrétien parfaitement soumis à Dieu. La raison en est claire : c'est qu'elle n'est pas au dehors, mais dans le fond de son âme; elle consiste dans la possession de la grâce, qui ne lui peut être ravie, s'il veut la conserver.

Voulez-vous un exemple de cette vérité, dit saint Ambroise? Voyez le chaste Joseph : il est vrai qu'il fut vendu aux Egyptiens, par l'envie malicieuse de ses frères, pour être esclave, dit David, *in servum venundatus est Joseph;* mais il ne le fut pas pour cela : on chargea de fers le corps de cet innocent, mais on ne put point y engager son âme, dit saint Ambroise, *Humiliaverunt in compedibus pedes ejus, sed non animam ejus.* Considérez les martyrs, ajoute Tertullien, leur corps est enfermé dans l'obscurité des cachots, mais ils ont la liberté de leurs pensées, pour se transporter où il leur plaît, *Etsi corpus includatur, omnia spiritui patent :* leurs pieds sont enchaînés, mais leur esprit est libre : leurs mains sont dans les fers, mais leurs âmes sont dans le ciel, *Nihil crus sentit in nervo dum animus est in cœlo.*

Sur quoi je vous prie de faire cette réflexion. Si les chrétiens conservent leur liberté dans ces servitudes contraintes, forcées et violentes, ils la conservent encore bien mieux dans l'obéissance volontaire qu'ils rendent à ceux qui leur tiennent la place de Dieu. Jamais les sujets chrétiens ne s'estiment rien perdre de leur vraie liberté, lorsqu'ils rendent leurs respects et leurs obéissances à ceux que la divine Providence a élevés sur leurs têtes : ils savent, après l'avoir appris de saint Paul, que cet ordre qui nous fait voir des rois élevés sur des trônes, des juges assis sur des tribunaux, des magistrats revêtus des marques de leur autorité, n'est pas seulement un ordre politique, mais un ordre naturel et divin, *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit, non est enim potestas nisi a Deo : qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit* (*Rom.*, XXXI).

C'est dans l'obéissance paternelle que les enfants trouvent et conservent leur liberté : hors de là ce n'est plus liberté, c'est libertinage. Toute fille qui trouve rude la soumission qu'il faut rendre à un père et à une mère, a perdu cette foi vive qui lui doit faire voir l'autorité de Dieu en leurs personnes. C'est dans cette obéissance que les enfants trouvent tout leur bonheur; et ceux qui quittent cette conduite de Dieu s'exposent à toute sorte de malheurs. Les femmes chrétiennes doivent aussi être persuadées que jamais elles ne sont plus libres et plus indépendantes, que lorsqu'elles vivent dans le respect et dans l'obéissance qu'elles doivent à leurs maris, d'autant que par ce moyen elles obéissent à Dieu; elles dépendent de Jésus-Christ, dont les maris tiennent la place dans l'ordre du sacrement de mariage, comme elles ont l'honneur de représenter l'Eglise : c'est la doctrine de saint Paul (*Col.*, III) lorsqu'il dit : Soyez soumises et obéissantes à vos maris en vue du Seigneur, comme il le faut. Oui, il le faut; la loi de nature le veut, la loi écrite l'ordonne, la loi de grâce le commande, l'espérance du salut éternel ne peut compatir avec la transgression de toutes ces lois en matière importante.

Voilà un des points principaux de la morale de la croix, que Jésus-Christ nous prêche par son exemple. Il ne s'est pas contenté pour nous inspirer de l'amour pour ce renoncement à notre propre volonté, que son Incarnation fût promise à Abraham en vue de son obéissance, ainsi que parle l'Ecriture, *In semine tuo benedicentur omnes gentes, quia obedisti voci meæ* (*Genes.*, XXII, 18); que ce mystère s'accomplît lorsque sa mère pratiqua un acte d'obéissance, en disant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum;* il ne s'est pas contenté de naître obéissant aux ordres des puissances de la terre, et de passer depuis l'âge de douze jusqu'à trente ans, sans que l'Evangile nous dise autre chose de lui, sinon que celui qui de sa nature est indépendant de son père, avait voulu vivre dépendant et soumis à Marie et

à Joseph, *Et erat subditus illis;* je le dis encore une fois, il ne s'est pas contenté de nous dire dans l'Evangile qu'il n'était venu au monde, qu'il n'avait demeuré dans le monde, que pour obéir, *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (*S. Joan.* VI) : et que cette obéissance était toute sa nourriture, son repas et son repos, *Cibus meus est ut faciam voluntatem ejus* (*S. Joan.*, IV, 34); mais ça été en vue de cette obéissance et pour nous l'enseigner, ainsi qu'il dit lui-même, qu'il s'est livré entre les mains de ses ennemis, qu'il s'est soumis aux injustes arrêts des juges de la terre, qu'il a obéi aux bourreaux qui le tourmentaient. Afin, disait-il à ses apôtres, que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que j'accomplis le commandement qu'il m'a donné de mourir, allons, levez-vous, marchons devant nos ennemis : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi hoc facio, surgite, eamus* (*S. Joan.*, XIV, 31). Voyez-vous, mes frères, dit saint Bernard, comment Jésus-Christ a mieux aimé perdre la vie que l'obéissance, *Christus ne perderet obedientiam, perdidit vitam?*

Y a-t-il donc des sujets, des enfants ou des serviteurs, en un mot, des chrétiens, qui ne doivent trouver l'obéissance bien douce, s'ils méditent ces grandes paroles de saint Paul, parlant de Jésus-Christ : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (*Philip.*, II), Il a été fait obéissant jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix; et s'ils considèrent qui est celui qui obéit, à qui il obéit et en quoi il obéit?

Voyons maintenant que, comme le renoncement à notre propre volonté par l'obéissance nous fait trouver notre véritable liberté, la désobéissance au contraire nous fait tomber dans une cruelle servitude. C'est ce que je vais montrer dans la seconde partie de ce discours.

II. — J'ai dit, dès le commencement de ce discours, que l'indépendance était une perfection incommunicable : c'est donc en vain que les pécheurs, secouant le joug honorable et aimable de la volonté de Dieu, disent qu'ils ne serviront pas : *Excussisti jugum meum, et dixisti, Non serviam.* Quelque liberté que Dieu ait donnée à l'homme, il ne lui a pas donné le choix de servir ou de ne servir pas, mais seulement de servir le maître qu'il lui plaira.

Malheureux donc mille fois ces chrétiens qui, charmés par le libertinage du siècle, et sous prétexte de faire tout ce qu'ils veulent, couvrent la plus honteuse et la plus rude servitude d'un voile de malice, qu'ils appellent mal à propos du nom de liberté, dit saint Pierre : *Quasi liberi, et non quasi velamen habentes malitiæ libertatem* (*S. Petr.*, I, 2). Ils se promettent de vivre libres selon leur humeur et à leur fantaisie; ils veulent suivre leur caprice et ils ne voient pas qu'en cela ils deviennent esclaves de la corruption, c'est-à-dire d'une nature corrompue et tyrannisée par le démon : *Libertatem illis promittentes cum sint ipsi servi corruptionis,* dit saint Pierre, *a quo enim quis superatus est, hujus et servus est.*

C'est dans ce malheureux état que se rencontre tout ce qu'on peut s'imaginer pour faire une véritable servitude : on trouve des tyrans sans nombre, des cachots obscurs, des fers très-pesants, des supplices et de tourments très-douloureux. Je n'ai pas le loisir d'apporter les termes exprès que fournit l'Ecriture sainte sur ce sujet : je dis seulement que si cette servitude est véritable, elle est aussi permanente, pendant que le pécheur demeure dans son péché. Il n'en est pas de lui, comme des esclaves d'Alger et de Tunis, qui perdent souvent de vue leurs tyrans, et dont les chaînes ne sont qu'au dehors : *Intra se dominos habet, intra se servitutem patitur.* L'esclave de sa propre liberté porte ses tyrans, qui sont ses passions déréglées, dans son cœur, dit saint Ambroise : ses chaînes sont faites de la propre substance de sa volonté, dit saint Augustin, après en avoir fait l'expérience : *Velle meum tenebat inimicus, et inde feceral catenam.*

Je dis encore que cette servitude est très-cruelle, pour trois raisons contenues dans cette menace que Dieu fait au pécheur qui refuse d'ouïr sa voix, c'est-à-dire de lui obéir : *Si non audieris vocem Domini Dei tui, servies diis alienis, qui non dabunt tibi requiem, neque die neque nocte* (*Deut.*, XXVIII). 1° Le pécheur ne sert pas à un seul maître : il n'avait qu'un Dieu à aimer et à servir, mais l'ayant quitté, il servira à plusieurs maîtres, *diis.* Ces maîtres voudront régner tous ensemble, et commander tous à la fois, mais avec confusion, puisqu'ils ne s'accorderont qu'en une chose, qui est à le tourmenter et à le rendre misérable; 2° comme ces maîtres et ces dieux ne sont pas ses maîtres naturels et ses dieux véritables, mais des tyrans et de fausses divinités, ils seront sans pitié et sans compassion pour lui, *diis alienis;* 3° ce sont des maîtres furieux et insupportables, qui le tourmenteront incessamment, sans lui donner repos ni nuit ni jour, *qui non dabunt tibi requiem, neque die neque nocte.*

Il ne se peut dire de plus beau ni de plus éloquent sur ce sujet, que ce qu'en a dit Pierre le Vénérable, abbé de Celles : *Imperant ei vitia, non domini, sed tyranni : imperant, sed sine miseratione; mandant, sed sine discretione; conregnant super uno, sed cum dissensione; rixantur inter se frequenter illi tyranni.* Si ce pécheur libertin se défait d'une passion, ce n'est que pour tomber dans une autre : il change de maître, mais il ne sort pas de l'esclavage. Vous diriez, dit saint Grégoire le Grand, que ce malheureux est destiné pour servir de jouet aux démons, qui se le donnent, ou pour mieux dire, qui se le prêtent les uns aux autres, et le roulent de vice en vice, de passion en passion : *Ludus est dæmonum, cum vagas et instabiles animas rotant de vitio in vitium.*

Le prophète Isaïe nous représente cette cruelle servitude d'une façon admirable, lorsqu'il dit que les démons qui président aux passions vicieuses, s'élèvent tous à la fois

contre ces malheureux esclaves et leur disent d'un ton fier et cruel : *Incurvare, ut transeamus*, abaissez-vous et vous jetez par terre, afin que nous passions sur votre ventre et que nous vous foulions aux pieds. Le démon de l'impureté s'étant rendu maître de cette âme, l'oblige de se soumettre à toutes les infamies qui déshonorent notre nature, *incurvare* (*Isai.*, LI) : il la traîne par toutes les immondices d'une ville : il lui fait dissiper tous ses biens pour acheter ses satisfactions brutales. Mais bientôt le démon qui préside à l'avarice s'élève et veut régner à son tour, *incurvare*, il gourmande si fort ce pécheur sur la dépense qu'il a faite dans ses débauches, qu'il en est à demi désespéré : il le presse de s'abandonner à toute sorte d'injustice et à des bassesses honteuses, pour réparer ses pertes, *de vitio rotant in vitium*. Vous en jugerez comme il vous plaira, reprend l'abbé de Celles; pour moi, je vous avoue que j'aimerais mieux voir tous les membres de mon corps brisés sur une roue que de voir les puissances de mon âme assujetties à une si cruelle servitude : *Mallem non habere membra, quam tot suppliciorum pendere vectigalia*. Peut-on se figurer une exaction plus rude et un tribut plus cruel que celui-ci, où on demande toujours ce qu'on a mille fois payé, et où à mesure que l'on continue le paiement, on ne fait que continuer son supplice? *Inclementius nihil hac exactione, ubi solutum semper repetitur, innovata cum cruciatibus repetitione.*

Voilà, pécheurs, voilà, libertins du siècle, l'état funeste et déplorable dans lequel vous vous engagez, lorsque, refusant de sacrifier votre liberté à Dieu par une juste et sainte obéissance, vous la perdez en vous engageant sous la tyrannie des démons qui président aux vices. Que si votre aveuglement vous empêche de voir votre malheur, ouvrez, s'il est possible, les yeux de la foi, pour voir en enfer tous ces millions de damnés qui, en punition de l'abus qu'ils ont fait de leur liberté, pour n'avoir pas voulu se soumettre à l'empire de l'amour de Dieu et de la grâce de Jésus-Christ, sont privés pendant toute l'éternité de leur liberté intérieure et extérieure : *Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in tenebras exteriores* : leur esprit volage est lié par la forte et invariable pensée de leur malheur éternel : leur volonté libertine est attachée à jamais à détester leur perte. Voilà la captivité intérieure. Pour l'extérieure, ils sont non-seulement renfermés dans ces cachots affreux, mais encore fixés et arrêtés dans une même place : un petit espace de feu leur sert de palais, d'alcove, de promenade. Quelle épouvantable captivité!

Pour vous, mes frères, qui voulez vivre en véritables chrétiens, montez sur le Calvaire, et si vous êtes tels que vous faites profession, dites avec saint Paul, à la vue de Jésus-Christ : *Christo confixus sum cruci* (*Gal.*, XXI, 9) : Je suis crucifié avec mon Sauveur. Comme Jésus, sur la croix, a voulu être mis en tel état, qu'il n'a plus rien de libre que la tête pour faire signe à son Père qu'en qualité d'obéissant il approuve tous ses décrets et et tous ses ordres : aussi un vrai chrétien crucifié avec Jésus-Christ, n'a plus de volonté que pour la soumettre en toutes choses à celle de Dieu.

C'est, dit saint Ambroise, la différence qu'il y a entre ceux qui pratiquent la morale de la croix, et ceux qui suivent la morale relâchée et corrompue du siècle. Ces derniers tiennent l'homme nouveau chargé de chaînes et attaché à la croix de leurs vices, et le vieil homme a la liberté de faire le mal qu'il lui plaît. Au contraire, les premiers ont leur chair et leur propre volonté clouées à la croix de Jésus-Christ : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum concupiscentiis* (*Galat.*, III, 24) : ils se sont privés volontairement de la liberté de faire le mal; ils ont assujetti leur corps à l'esprit : ils savent que servir Dieu c'est régner, et que l'obéissance, qui nous soumet à ses ordres, nous rend victorieux de tous les vices et de toutes les passions, comme la désobéissance nous fait esclaves du démon et du péché. Ils vivent enfin dans cette noble et parfaite liberté des enfants de Dieu, qui sera suivie de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Il faut quitter de cœur les richesses, pour les posséder.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, etc.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même (*S. Luc*, IX).

Saint Jérôme s'étonne avec raison de ce que le chariot de feu qui vint prendre le prophète Elie pour l'enlever au ciel, descendit, contre la nature de cet élément, avec une légèreté et une rapidité extrême : et au contraire, il ne remonta que fort lentement, si bien qu'Elisée, disciple de ce prophète, eut le loisir de le voir monter. Ce saint docteur (*Lettre 34, à Julien*) dit que la cause de cette pesanteur et de ce retardement était que ce prophète montait avec son manteau : et en effet, aussitôt qu'il eut quitté son manteau et qu'il l'eut jeté à Elisée, le chariot l'emporta dans un moment, et le rendit invisible. *Elias*, dit saint Jérôme, *ad cœlorum regna festinans non potest ire cum pallio ; sed mundi in mundo vestimenta dimittit* : Elie allant au ciel, ne peut y aller avec son manteau ; c'est pourquoi il est contraint de rendre à la terre ce qu'il avait de la terre.

Ce manteau d'Elie, qui retarde son mouvement vers le ciel, est une figure de ce vieil homme terrestre et charnel dont saint Paul veut que nous nous dépouillions, comme d'un vêtement qui nous charge, qui nous importune dans la voie du ciel, et qui nous empêche de marcher à la suite de Jésus-Christ : *Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis*. Cet homme terrestre n'est autre chose que cet amour désordonné pour soi-même, dont nous avons parlé dan

les deux premiers sermons, et auquel nous devons incessamment renoncer, suivant les principes de la morale de la croix. Or, je vous prie de remarquer que saint Paul ne demande pas seulement que nous nous dépouillions du vieil homme, mais encore que nous renoncions à ses actes, *Cum actibus suis;* c'est-à-dire à ses mouvements, qui sont ses affections déréglées, par lesquelles cette nature corrompue s'attache aux richesses, à la gloire et aux plaisirs du monde. Ce sont ces affections désordonnées qui nous perdent, et non pas la possession des créatures : car 1° les créatures, par exemple l'argent, les charges, ne sont pas mauvaises; c'est l'amour et le désir déréglé que nous en avons qui est vicieux. 2° Les créatures sont hors de nous-mêmes, elles ne sont pas dans notre cœur pour le gâter; c'est la passion et l'amour excessif qui le corrompent.

Nous parlerons aujourd'hui de l'abnégation ou du renoncement aux richesses que Jésus-Christ nous commande, comme une chose nécessaire pour le suivre, par ces paroles : *Abneget semetipsum.*

Ce renoncement est nécessaire pour deux raisons, qui feront les deux points de ce discours : 1° il est nécessaire pour les biens éternels, parce que la volonté d'être riche et l'attache aux biens de la terre, est un grand empêchement au salut; 2° il est nécessaire pour les biens temporels, parce que pour posséder les richesses, il faut absolument s'en détacher. Je ne m'étendrai pas sur la première vérité, afin d'insister davantage sur la seconde, qui est le quatrième paradoxe ou principe de la morale de la croix. Demandons l'assistance du Saint-Esprit : *Ave, Maria.*

I. — Pour concevoir la première vérité que j'ai avancée, il ne faut qu'écouter le grand saint Paul, qui épuise en peu de paroles tout ce qu'on en peut dire de plus fort, pour faire voir combien cet amour désordonné pour les richesses est dangereux au salut, et par conséquent combien le détachement et le renoncement dont nous parlons, est nécessaire à tout chrétien.

Ce grand apôtre, après avoir dit que nous n'avons rien apporté en ce monde, et que nous considérant tels que nous sommes dans le dessein de Dieu, savoir est de voyageurs et de bannis, nous devons nous contenter de ce qui est absolument nécessaire pour notre voyage, c'est-à-dire pour notre subsistance : *Habentes alimenta, et quibus tegamur, his contenti simus* (I *Tim.*, VI, 8), il ajoute que ceux qui veulent être riches tombent dans la tentation, et qu'ils s'engagent dans le lacet du diable, et dans une foule de désirs inutiles et nuisibles qui submergent les hommes dans la mort et dans la perte éternelle : *Nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa nociva et inutilia, quæ mergunt hominem in interitum et perditionem.*

Si je puis faire le commentaire de ce passage et vous donner le vrai sens de ces paroles, vous serez parfaitement convaincus que le renoncement de cœur aux richesses, est absolument nécessaire à tout chrétien pour son salut éternel.

Remarquez premièrement, avec saint Augustin, que saint Paul ne dit pas, ceux qui sont riches, mais ceux qui veulent être riches; car il ne prétend pas blâmer les richesses, mais l'attache et la convoitise déréglée pour les richesses. L'avarice ne consiste pas dans la possession des biens, mais dans l'amour et le désir excessif des biens : *Cupiditates accusavit, non facultates ; avaritia enim est velle esse divitem, non autem esse divitem.*

Remarquez, en second lieu, que l'apôtre ne parle pas d'une volonté réglée, sage et soumise aux volontés de Dieu, mais il parle de ceux qui sont résolus d'avoir du bien à quelque prix que ce soit, qui ont le cœur possédé par une passion désordonnée pour le bien.

Remarquez, en troisième lieu, que l'Apôtre ne parle point de ce qui est ordinaire dans le monde, et dont il n'y a presque aucun riche qui en soit exempt, qui est l'abus des richesses, qu'on rend les instruments de tous les vices et dont on se sert pour se damner; mais il ne parle que de la volonté d'être riche, qui est commune à tous, et même plus ordinaire à ceux qui ont peu de biens qu'à ceux qui en ont beaucoup.

Il dit donc que cette volonté d'attache est suivie de trois grands maux : 1° d'une tentation contre le salut, *incidunt in tentationem;* 2° du lacet du diable, *in laqueum diaboli;* 3° d'une multitude innombrable de désirs inutiles, *et in desideria multa inutilia.*

Je dis, pour le premier, que dans la faiblesse où sont les hommes, toutes les tentations sont dangereuses; mais celle dont parle ici saint Paul, l'est extrêmement pour trois raisons : 1° parce que cette tentation prend l'homme du côté de son intérêt et de ce qui est utile à la subsistance et à l'entretien de sa vie; de sorte que ce n'est pas seulement la passion qui donne entrée à cette tentation, c'est, ce semble, la raison et la nécessité, c'est l'approbation de tout le monde, qui appelle ce désir et ce soin un ménagement et une prudente économie : il est donc très-difficile de se défendre d'une tentation, qui semble un mouvement naturel et raisonnable de cet amour légitime que nous avons pour nous-mêmes, pour notre conservation, pour l'établissement d'une famille, pour l'éducation des enfants.

2° Cette tentation qui paraît si réglée, si raisonnable, si soutenue par l'exemple et l'approbation des honnêtes gens, gagne le cœur, d'autant mieux qu'elle semble chasser les autres, et qu'elle flatte l'âme par la comparaison qu'elle fait de soi-même avec les autres tentations, qu'elle traite de ridicules, de basses, d'extravagantes, de honteuses. Elle fait regarder la galanterie comme un amusement des petits esprits et des faibles têtes qui se laissent prendre aux mouches et aux cheveux d'une femme : elle représente l'attache à la bonne chère et à tous les plaisirs sensuels, comme une passion animale et

brutale; elle donne à l'ambition et au désir de paraître les noms de vanité et de folie. Pour elle, comme nous avons dit, elle sait se couvrir de si beaux prétextes, qu'on ne la prend point pour tentation : d'où vient que saint Grégoire le Grand dit que personne ne se connaît pour avare : *Nemo se avarum intelligit, nemo se cupidum sentit.* On croit que cette volonté d'amasser du bien, quoique déréglée, est innocente; mais le Saint-Esprit en parle autrement, et les Pères et véritables interprètes de l'Ecriture ne sont pas de cet avis : ils nous assurent qu'il n'est rien au monde de si méchant ni si criminel que cet amour déréglé pour l'argent : *Avaro nihil scelestius, nihil iniquius quam amare pecuniam.* En voici la raison, *Hic enim animam suam venalem habet ;* c'est qu'il fait que l'homme est en disposition de vendre son âme pour de l'argent. Aussitôt que ce démon libéral et magnifique paraîtra avec ces douces paroles en bouche, *Hæc omnia tibi dabo*, il a tant à gagner, c'en est fait, le marché sera bientôt conclu; il vendra parents et amis, et son Dieu pour avoir de l'argent.

3° Cette tentation est dangereuse, parce que, dit saint Cyprien, *Tentatio est patrimonium grande nisi ad usus bonos census operetur*, c'est une grande tentation que d'avoir entre ses mains de quoi satisfaire ses passions. Si ce mauvais riche est homme sensuel, il a de quoi entretenir sa brutalité à grands frais; si c'est un homme de procès, il a des moyens pour corrompre la justice; s'il est dans les grandes intrigues, il a l'instrument et le ressort général pour établir sa fortune aux dépens des faibles et des pauvres; s'il est engagé dans les inimitiés, il a des armes pour satisfaire sa vengeance, *Est tentatio grande patrimonium.*

Saint Paul dit en second lieu que ceux qui veulent être riches, ayant succombé à la tentation dans laquelle cette volonté d'attache les engage, tombent ensuite dans le lacet du diable, *in laqueum diaboli.*

Les interprètes expliquent diversement ce lacet du diable ; quelques-uns entendent cette captivité honteuse à laquelle sont réduits les esclaves de l'avarice, qui sont tellement accablés sous le poids de leurs chaînes, qu'ils ne peuvent plus lever la tête pour regarder le ciel, jusqu'à ce qu'enfin, emportés par cette pesanteur, ils soient arrivés au centre de la terre, qui est l'enfer. C'est pour cela que les païens appelaient les richesses, les liens et les chaînes de Pluton, dieu des enfers, *opes Plutonis compedes.*

Saint Chrysostome, sur ce passage, entend par le lacet du diable cette infidélité dans laquelle l'amour de l'argent, dit saint Paul, précipite tous ceux qui s'y attachent, *Radix omnium malorum est cupiditas;* le grec porte: *Amor sive cupiditas pecuniæ : quam quidem appetentes erraverunt a fide ;* j'ai prouvé dans un des sermons du carême, que tout homme possédé par cette passion déréglée n'a plus d'autre Dieu que son intérêt, plus de religion que par cérémonie.

Saint Cyprien, et je suis volontiers de son avis, dit que ce rets et ce filet est du diable ; saint Paul n'entend autre chose que cette foule innombrable de désirs inutiles et nuisibles, dont il parle ensuite ; *in tentationem et desideria multa inutilia et nociva.* 1° *Multa*, la tentation avait commencé par un seul désir, qu'on prétendait être légitime, de subvenir à la nécessité; cependant elle a engagé l'âme dans une foule innombrable de désirs d'acquérir, de conserver, d'augmenter et d'employer les richesses ; cette multitude de désirs épuise une âme et l'embarrasse si fort, qu'elle n'a plus de désir ni de pensée pour son salut et pour son éternité.

2° De la multitude on passe à la superfluité et à l'inutilité, *desideria inutilia.* Quel besoin peut-on avoir de ce grand luxe dans ses habits? de cette magnificence si superbe dans son train, de cette somptuosité dans sa table, et de cette pompe extérieure qui est accompagnée nécessairement de la négligence et du mépris pour son intérieur? Le grec, au lieu de la Vulgate, porte fort bien *desideria stulta*, des désirs sots et insensés : quelle folie de se répandre tout au dehors, et de ne point penser au dedans, et de désirer que sa maison, que son carrosse soit bien entretenu, pendant que l'âme est en très-mauvais état!

3° Saint Paul ajoute *nociva*, désirs nuisibles pour l'éternité, et même pour le temps. Pour l'éternité, parce qu'étant des désirs injustes, ambitieux et criminels, ils plongent une âme dans un état de mort et de réprobation éternelle, *quæ mergunt homines in interitum.* Voilà la définition véritable de l'homme qui ne voulant pas renoncer au désir des biens, se livre tout entier à la convoitise; c'est un homme déjà noyé et submergé dans la mort, c'est-à-dire dans un état de réprobation et dans une impossibilité morale de faire son salut. C'est ce qui a fait si souvent gémir et soupirer Jésus-Christ, lorsqu'il disait qu'il était impossible qu'un homme riche de la sorte entrât en paradis : et ce qui fait que le Saint-Esprit assure que quiconque est attaché par un amour désordonné à l'or et à l'argent, ne sera jamais justifié, et par conséquent mourra dans son péché, *Qui aurum diligit, non justificabitur* (*Eccli.*, XXXI, 5). Si c'est un riche injuste qui a ravi le bien d'autrui, jamais son attache désordonnée ne souffrira qu'il restitue, *non justificabitur* : si c'est un riche prodigue et voluptueux, qui ne peut se convertir que par l'aumône, il ne la fera jamais ; il n'a pas assez de bien pour l'entretien de ses débauches, *non justificabitur ;* si ces désirs sont nuisibles pour l'éternité, ils le sont encore pour le temps, puisqu'ils nous empêchent d'être riches, et que c'est le renoncement aux richesses qui seul peut nous rendre riches ; c'est ce que je dois prouver dans la seconde partie.

II. — Il faut, s'il vous plaît, qu'avant que de commencer la preuve de cette seconde vérité, j'appelle de vos yeux à votre raison, ou, pour mieux dire, de votre raison cor-

rompue par vos sens à votre raison élevée et fortifiée par la foi. Il est facile d'imposer à nos yeux : le monde, qui est un vieux fourbe, nous peut aisément tromper. L'Esprit de vérité nous avertit de cette tromperie, lorsqu'il nous dit qu'il y a des gens qui paraissent riches, et qui au fond ne sont rien ; comme au contraire, il y en a qui paraissent pauvres, et qui sont véritablement riches : *Est quasi dives cum nihil habeat, et est quasi pauper cum in multis divitiis sit* (*Prov.*, XIII).

Qu'est-ce donc qu'un homme véritablement riche ? C'est celui qui possède de véritables biens ; il y a donc deux choses pour être riche : 1° il faut avoir des biens véritables, et qui ne soient pas seulement apparents ; 2° il faut posséder ces biens. Or je soutiens et prouve qu'à moins de renoncer de cœur aux richesses, et de rompre cette attache désordonnée qu'ont ordinairement les mondains pour les biens caducs et périssables, ils ne les sauraient posséder. Pour entendre cette première vérité,

Remarquez, je vous prie, qu'il n'en est pas des biens de la fortune comme des biens intérieurs de la grâce et de la gloire. Ceux-ci sont toujours biens, et ne peuvent jamais être des maux ; ils sont biens en eux-mêmes, et ils sont toujours biens pour ceux qui les possèdent. Mais les biens extérieurs de la fortune, étant de leur nature indifférents, ils peuvent être et sont souvent des maux, et la source des véritables maux, c'est-à-dire des vices et des péchés : et s'ils sont bons à eux-mêmes, ils ne sont pas bons, mais souvent très-nuisibles à ceux qui les possèdent. Le fruit de l'arbre défendu était bon en soi-même, mais il ne fut pas bon à nos premiers parents : le vin est bon en soi, mais il n'est pas bon à un malade qui a la fièvre, parce qu'il entretient et augmente son mal. Pour faire donc que ces biens de fortune soient des biens véritables, il faut qu'ils soient accompagnés de la bénédiction de Dieu : c'est cette bénédiction qui est, pour ainsi dire, l'esprit et l'âme des biens temporels ; c'est leur substance, leur solidité, leur vertu, sans laquelle l'or, l'argent, les charges, les offices, les bénéfices et tous les autres biens extérieurs sont des biens creux, des biens vides, et qui n'ont que l'écorce et l'apparence de biens.

C'est pourquoi le Saint-Esprit dit que ce ne sont pas tous ces biens extérieurs qui font un homme véritablement riche, mais c'est la bénédiction de Dieu qui les accompagne : *Benedictio Domini divites facit* (*Prov.*, X). Ce qui ne s'entend pas seulement, disent les interprètes, en ce sens que la bénédiction de Dieu nous fait réussir dans nos desseins et enrichir nos familles, mais encore en ce que cette bénédiction fait le riche, comme la beauté rend beau et la sagesse fait le sage. C'est cette bénédiction intérieure et invisible que Dieu a attachée aux biens extérieurs et visibles, qui nous rend effectivement riches, faisant que ces biens contentent nos désirs, et que nous en profitons pour le temps et pour l'éternité.

Mais qu'est-ce encore que cette bénédiction ? Elle dit deux choses de la part Dieu : 1° une volonté amoureuse qui le porte à nous donner ce bien : c'est pourquoi saint Jacques, dans son Epître canonique, fait une réflexion admirable, qui est qu'afin qu'un bien soit bien, ce n'est pas assez qu'il vienne de Dieu, mais il faut qu'il soit donné de Dieu : *Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est* (*S. Jac.*, I, 13). Faites réflexion sur ces paroles, *datum donum.* Vous pouvez prendre et usurper les biens de Dieu ; mais ils ne seront pas pour vous, si Dieu ne vous les donne. 2° La bénédiction de Dieu dit une communication de grâces et de secours actuels, dont il accompagne les biens extérieurs qu'il nous donne, afin que ces biens nous contentent, qu'ils nous profitent, et que nous en fassions un bon usage, nous en servant comme d'un instrument de vertu et d'un moyen pour acquérir notre dernière fin.

Or, il est évident que tous les riches qui ont un amour désordonné pour le bien, et qui sont attachés aux richesses ou par avarice, ou par la passion qu'ils ont pour la vanité et pour la volupté, à quoi ils font servir leurs richesses, comme les riches prodigues et les voluptueux ; il est, dis-je, évident que tous ces pécheurs n'ont pas la bénédiction de Dieu, puisque Dieu ne peut point agréer qu'ils aient des biens dont ils abusent, dont ils font leur idole, et dont ils se servent pour l'offenser. Ils ont les biens de Dieu, cela est vrai ; mais Dieu ne les leur a pas donnés ; il n'approuve point qu'ils aient ces charges et et ces offices ; au contraire, il les regarde comme des usupateurs de ces biens qu'ils ont acquis par le crime, ou qu'ils retiennent avec injustice. Ils n'ont donc que l'écorce et que l'apparence du bien, ils n'en ont pas l'esprit et la vertu ; puisque c'est la bénédiction de Dieu qui fait les riches, et qu'ils n'ont point cette bénédiction, et, par conséquent, ils ne sont point véritablement riches. Ils ont beau piller, voler, travailler jour et nuit, s'épuiser le corps et l'âme pour être riches, ils seront toujours misérables : comme lorsqu'il plaît à Dieu d'affliger son peuple par la famine, non-seulement il rend les blés et les aliments rares ; mais encore, ainsi que parle l'Ecriture, il ôte la force au pain : *Auferet omne robur panis* (*Isai.*, III, 1), ensuite de quoi s'accomplit cette malediction : *Comedes, et non saturaberis* (*Deut.* XXVIII), vous mangerez, et vous ne serez point rassasiés : aussi, retirant sa bénédiction de toutes les commodités temporelles, elles ne contentent plus ; et ceux qui les ont sont pauvres au milieu des richesses : *Divites dimisit inanes.*

J'ai donc raison de dire, dès le commencement de cette preuve, que j'en appelais à votre raison et à votre foi : *Inanitas est quod putatis ubertatem.* Hélas ! dit saint Ambroise, ce que vous pensez être une abondance de richesses, n'est qu'une véritable pauvreté.

J'ajoute, pour la seconde raison, que, pour être véritablement riche, ce n'est pas assez

d'avoir de véritables biens ; il faut les posséder et en être le maître. C'était par cette possession qu'Abraham était riche, dit la Genèse : *Abraham dives in possessione auri* (*Genes.*, III, 2). Sans cette possession, les biens de fortune, dit Sénèque, sont de lourdes masses qui nous accablent : *Terrena pondera :* ou bien, comme dit encore mieux saint Cyprien, ce ne sont plus des aides de la fortune, mais des supplices spécieux et éclatants : *speciosa supplicia.*

Or, c'est une vérité dont la morale des philosophes est d'accord avec la théologie des Pères, que pour posséder les biens il n'en faut pas être possédé, c'est-à-dire qu'il n'y faut pas engager et attacher son cœur par un amour désordonné. C'est pourquoi David nous avertit de n'appliquer point, c'est-à-dire de n'attacher point notre cœur aux richesses : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere* (*Psal.* VI). Comme vous ne verriez point un objet si vous le mettiez sur votre œil, parce qu'il faut le tenir dans un juste éloignement : aussi pour posséder les richesses, il ne faut pas qu'elles soient sur notre cœur par l'attache qu'il y peut avoir ; mais il en faut séparer notre cœur.

Voilà le renoncement que Jésus-Christ commande à tous ses disciples, afin qu'ils possèdent leurs biens : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (*S. Luc.*, XIV). Il y a une grande différence entre quitter toutes choses, et renoncer à toutes choses, dit le savant cardinal Tolet sur ce passage : *Relinquere perfectum est,* laisser et abandonner ses biens, n'en voulant plus le domaine ni la possession, c'est le propre des parfaits qui suivent les conseils évangéliques : *Sed renuntiare, omnibus convenit, qui licite mundanis utuntur ; sic tenent quæ mundi sunt, ut non teneantur a mundo :* renoncer de cœur aux biens du monde, s'en détacher de cœur, c'est le propre des véritables chrétiens, qui possèdent les biens du monde et n'en sont pas possédés ; ils prennent ce qu'ils trouvent dans le monde, mais ne se laissent pas prendre : *Tenent, sed non tenentur.* Jésus-Christ veut donc bien que les chrétiens possèdent ; mais il leur dit que, pour posséder, il faut se détacher.

Nous avons une belle figure de ceci, dit saint Eucher, dans les Israélites : pendant qu'ils servirent en Egypte, ils furent dans une extrême pauvreté ; lorsqu'ils eurent le courage de la quitter, ils se rendirent maîtres de ce qu'elle avait de plus précieux : *Dum incolitur, afflixit; dum relinquitur, locupletavit.* Il en est ainsi du monde : ceux qui en sont esclaves par une affection déréglée sont toujours pauvres, au milieu même de l'abondance ; au contraire, ceux qui s'en détachent, ou en effet, ou d'affection, s'enrichissent et se rendent véritables possesseurs de ses biens : *Sic est, magnam a sæculo rapit prædam, qui se abstrahere contendit a sæculo.* Sans ce détachement, disait Sénèque, vous avez des richesses de la même manière que vous avez la fièvre : *Sic divitias habere quomodo febrim ; habere illam dicimus, cum illa nos habeat.* C'est la fièvre qui vous tient et qui vous tourmente ; vous n'avez pas aussi ces biens, ce sont eux qui vous possèdent, ce sont des tyrans qui vous tourmentent et qui vous affligent : *Nec intelligit miser auro se teneri, et alligatum magis possideri quam possidere.* Remarquez, je vous prie, que ce détachement dont nous parlons, et que nous disons être nécessaire pour posséder les biens de fortune, ne se peut acquérir par les seules forces de la nature : la philosophie morale peut bien connaître le besoin qu'elle en a, mais elle ne le peut pas donner ; il n'y a que la grâce de Dieu qui nous le peut obtenir. La remarque de Tertullien est belle sur ce sujet, lorsqu'il dit que le patriarche Isaac, avant que de souhaiter à Jacob les biens temporels et les richesses de la terre, lui souhaita la rosée du ciel, qui signifie la grâce et la bénédiction de Dieu : *Det tibi Dominus de rore cœli, et de pinguedine terræ* (*Genes.*, XVII, 28). Remarquez, dit Tertullien, l'ordre de la bénédiction de ce sage et saint patriarche : *Advertenda est hic structura ipsius benedictionis.* Premièrement, la bénédiction du ciel, et ensuite la fertilité de la terre : *Prima promissio cœlestis est roris, secunda est terrenæ opimitatis* (*L.* III *in Marcionem*). Par ce mystère, ajoute ce savant docteur, le Saint-Esprit nous apprend que si, par le secours de la grâce, nous nous détachons de la terre pour nous élever au ciel, nous posséderons bientôt les richesses de la terre : *A sæculo avellimur, et illa postea terrena consecuturi.*

Reprenons notre raisonnement. Pour être riches en biens temporels, il faut les posséder ; pour les posséder, il faut s'en détacher ; pour s'en détacher, il faut la grâce et la bénédiction de Dieu : je viens de prouver toutes ces vérités. Or les riches passionnés pour leurs biens n'ont point, tandis qu'ils sont dans cet état, l'effet de la grâce ; donc ils ne se détachent point, donc ils ne posséderont pas, donc ils ne seront point véritablement riches. Mais cependant, me direz-vous, ils ont beaucoup ; mais de quoi ? Beaucoup d'avarice, beaucoup d'ambition, beaucoup de faim qui les tourmente, beaucoup de désirs qui vont croissant et se multipliant à l'infini : *Incidunt in desideria multa.* Voici la définition de ces riches trompés et qui nous trompent, dans ces paroles de saint Jacques : *Concupiscitis, et non habetis.* Riches du siècle, vous désirez toujours ; et comme la flamme s'élève d'autant plus haut qu'elle sort d'un plus grand embrasement, aussi, de toutes vos fortunes excessives naissent des convoitises plus déréglées ; vous désirez et vous n'avez pas, parce que vous désirez des biens que les autres ne sont pas résolus de vous laisser ; vous désirez et vous n'avez pas, parce que vos désirs sont infinis, et le monde n'a pas des biens infinis à vous donner ; vous désirez toujours, et vous n'avez pas, parce qu'à mesure que vous obtenez ce que vous désiriez, vous le méprisez et vous vous en dégoûtez ; vous prenez de là

sujet d'en desirer davantage : et par cette avarice insatiable, disait Sénèque, vous perdez tout ce que vous acquérez: *Avaritia multa concupiscendo omnia amittit. Avaro tam deest quod habet, quam quod non habet.* Vous n'êtes pas plus riches par les biens que vous avez que par ceux que vous n'avez point, puisque vous n'en êtes pas plus contents.

Il me semble que ce discours prouve bien solidement le quatrième principe de la morale de la croix, qui est que, pour être riche, il faut quitter les richesses, c'est-à-dire les abandonner de cœur. Pour vous convaincre par des expériences sensibles du malheur de ces faux riches, tant pour le temps que pour l'éternité, je ne veux pas seulement vous obliger d'abaisser les yeux de la foi vers l'enfer, pour vous faire voir une infinité de chrétiens qui, n'ayant pas voulu suivre le commandement que Jésus-Christ nous a fait de renoncer à cette volonté déréglée d'être riches, sont tombés dans la tentation de laquelle nous a parlé saint Paul, et se sont engagés dans les filets du diable, et qui, après avoir été agités de cette furieuse tempête de désirs déréglés, ont fait un malheureux naufrage pour le salut, et sont maintenant ensevelis pour jamais dans les flammes avec le mauvais riche.

Je me contente de vous conduire sur le Calvaire, et de vous y faire voir celui qui, comme parle l'Apôtre, s'est fait pauvre pour l'amour de vous : *Propter vos egenus factus est* (II *Cor.*, VIII, 9). Quoiqu'il possédât par toutes sortes de titres le souverain domaine sur toutes choses, il a voulu venir sur la terre dans une pauvreté extrême ; il a vécu pauvre, et il est mort nu sur une croix. Il est né, et il a vécu pauvre, pour dépendre absolument de la providence de son Père, et pour enseigner à renoncer à cette convoitise déréglée des biens du monde qui engendre dans nos cœurs des inquiétudes continuelles, et à mettre toutes nos espérances dans la conduite amoureuse de ce charitable Père, qui sait tous nos besoins, qui peut et qui veut y subvenir. Il a voulu mourir entre les bras de la pauvreté, afin de nous faire mépriser les richesses de la terre et pour nous dire, non pas tant par ses paroles que par son exemple : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlis*, amassez des trésors dans le ciel. Reconnaissez que le désir déréglé des biens du monde est un des plus grands obstacles à votre salut, et que ceux qui s'y attachent ne les possèdent pas, sont effectivement pauvres et misérables, quoiqu'ils paraissent riches et heureux aux yeux des hommes ; qu'au contraire, un cœur détaché des richesses, les possède en effet, parce que la bénédiction de Dieu les rend de véritables biens, dont il se peut servir pour acquérir les richesses de la gloire éternelle.

SERMON VI.

Il faut se faire toujours la guerre pour vivr en paix.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive (*S. Luc*, IX).

Nous avons jusqu'ici parlé de l'abnégation et du renoncement, qui est la première partie de la morale de la croix, *Abneget semetipsum.* Nous devons parler maintenant de la seconde, qui est de se crucifier soi-même, *Tollat crucem suam.* Tout ce que nous avons dit regarde la première partie de la morale marquée par cette parole d'Epictète, *abstine*, abstiens-toi ; qui consiste à modérer ses appétits, et arrêter les saillies de ses convoitises. Ce que nous devons dire est contenu dans cette parole du même Epictète, *sustine*, supporte et résiste.

Saint Basile, expliquant les paroles de mon texte, dit qu'il y a de la différence entre ces deux manières de parler, *tollere crucem*, *et ferre crucem*, prendre sa croix et porter sa croix. Prendre sa croix, c'est, dit-il, avoir le courage, étant assisté de la grâce de Dieu, de se crucifier soi-même par une mortification continuelle, en crucifiant ses passions, ou par une vie toujours pénitente, réparer les injures qu'on a faites à Dieu. Porter sa croix, c'est accepter de bon cœur les travaux et les afflictions qu'il plaît à Dieu de nous envoyer.

Je parlerai aujourd'hui de la mortification intérieure, qui n'est autre chose que cette guerre et cette violence que nous devons faire à nous-mêmes. J'établirai, au commencement de ce discours, la nécessité absolue de cette mortification intérieure. Je répondrai ensuite aux objections que font sur ce sujet les chrétiens du monde; et enfin je ferai voir que nous n'avons point d'autre moyen de trouver la paix, qu'en vivant dans cette guerre. Pour concevoir ces vérités, adressons-nous à l'Esprit de paix et d'amour, qui nous a mis le glaive évangélique à la main ; nous obtiendrons ses grâces par l'intercession de la Vierge, en lui disant : *Ave, Maria.*

Tous ceux qui, parmi les sages profanes, ont eu quelque véritable idée de la vertu, nous l'ont représentée sous la figure d'une généreuse amazone, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, l'épée nue à la main, comme une illustre combattante ; ou bien ils l'ont fait voir, sur un char de triomphe, couverte de poussière et de plaies glorieuses, couronnée de lauriers et les mains chargées de palmes immortelles, qu'elle avait moissonnées au milieu des combats.

Philon le Juif remarque que les Grecs appelaient la vertu du nom *Areté*, qu'ils faisaient dériver du mot *Ares*, qui signifie le dieu de la guerre, pour nous apprendre que la vertu est toujours guerrière et martiale. Il n'y a jamais eu que les lâches sectateurs d'Epicure qui, calomniant son courage, l'ont voulu faire passer pour une esclave de la

volupté, mais aussi, en punition de cette calomnie, ils ont été chassés honteusement de l'académie des sages et dégradés du titre illustre de philosophes : *Quid dissimilia, imo diversa conjungitis.* Pourquoi est-ce, leur reproche Sénèque, qu'aveuglant votre raison, vous confondez le ciel avec la terre, la lumière avec les ténèbres ; et vous voulez joindre deux natures contradictoirement opposées ? *Altum quiddam est virtus, excelsum, infatigabile.* La vertu est quelque chose de haut, de généreux, d'infatigable ; la volupté rampe toujours par terre, elle se cache dans les ténèbres ; sa posture efféminée et ses parfums montrent assez la faiblesse et la lâcheté de son cœur : *Voluptas humile, servile, imbecille.* Le travail et le combat sont si fort l'élément de la vertu, disait un autre sage chrétien, dans la Bibliothèque des Pères, qu'elle cesse d'être vertu lorsqu'elle se trouve dans l'oisiveté et dans les délices : *Jacet virtus sine palæstra ; ubi deest lucta, virtus videtur disjuncta ; suum habitum sumit in seipsam cum obvenerit aliquid quod evincendum sit.*

Pourquoi consulter plus longtemps les hommes, puisque la sagesse de Dieu s'est expliquée si clairement sur ce sujet ? Quelle idée nous a donnée Jésus-Christ de la véritable vertu, qui est la vertu évangélique, sinon d'une vertu mâle, généreuse, héroïque ? vertu qui prend des chemins élevés, étroits, parsemés d'épines et tout moites de sueurs, dit saint Clément Alexandrin : *Ante virtutem sudor est positus.* Cette vertu guerrière ayant pris de la main de l'amour de Jésus ce glaive qu'il a apporté au monde : *Non veni mittere pacem in terram, sed gladium ;* elle tourne la pointe de ce glaive contre soi-même, elle s'en sert pour combattre ses ennemis domestiques, et pour tuer tout ce qui la veut empêcher de vivre sous les lois de l'amour. C'est principalement dans l'exercice de cette guerre intérieure que le chrétien fait paraître sa véritable force, dit saint Augustin : *Revera fortis pugnat qui contra se pugnat.*

J'ai deux choses à dire sur ce sujet, qui feront le partage de ce discours : 1° Je prouverai que cette guerre ou croix continuelle est nécessaire au chrétien ; 2° je répondrai à ces lâches courages qui regardent cette guerre comme un mal insupportable, et je montrerai qu'elle est la véritable paix de l'âme.

I. — C'est le sentiment de tous les Pères qui ont sérieusement médité le christianisme, que pour vivre en chrétien, il faut faire état de suivre les lumières les plus épurées de la raison, d'observer les règles de la morale la plus exacte, d'embrasser la doctrine et les exemples de Jésus-Christ, et de suivre les mouvements du Saint-Esprit. Or il est absolument impossible d'agir de la sorte sans ce combat continuel contre soi-même, et sans ce crucifiement des passions et des inclinations les plus douces.

Pour mettre cette vérité dans son jour, il en faut supposer une autre que nous ne pouvons ignorer sans être dans l'ignorance de nous-mêmes ; qui est que nous sommes tous composés de deux parties différentes ; l'une inférieure et l'autre supérieure, qui sont la raison et l'appétit ; alliance admirable, par laquelle il semble que Dieu a pris plaisir de confondre le ciel avec la terre, la gloire avec l'ignominie, la lumière avec les ténèbres : *Unus homo multus homo.* Ces deux parties se déclarent la guerre aussitôt qu'elles sont unies ; leur amour et leur haine ont commencé en même temps ; elles ont de la peine à se quitter, et elles n'en ont guère moins à se souffrir.

La morale païenne a bien connu cette dissension intestine. Socrate, au rapport de Platon, disait que l'homme était un petit monstre composé de trois animaux qui ne sont point d'accord. Aristote enseignait que toute la difficulté qu'il y avait à être homme de bien consistait à réprimer les saillies de la partie inférieure. Et Epictète faisait sur ce sujet l'abrégé de tous les devoirs de la vertu dans ces deux petits mots *Abstine, sustine.* Ces sages idolâtres connaissaient donc bien cette division, mais ils en ignoraient la cause. C'est ce que la théologie chrétienne nous enseigne, lorsqu'elle nous apprend que Dieu est trop juste, trop sage et trop saint pour avoir fait sortir l'homme de ses mains en l'état où nous le voyons à présent. Il avait, par le moyen de la justice originelle, conjoint ces deux parties d'une manière, qu'elles étaient en parfaite intelligence, la chair étant soumise à l'esprit. Mais l'homme s'est perverti soi-même, c'est lui qui a rompu ce nœud ; et par une juste punition, dit saint Augustin, l'homme s'étant révolté contre son souverain, Dieu a permis qu'une partie de lui-même se soit révoltée contre l'autre. *Hæc est pœna inobedienti homini reddita in semetipsum, ut ei vicissim non obediatur, neque a semetipso.* Et dans un autre endroit : *Ipse sibi bellum est, qui noluit habere pacem cum Deo.*

Ce principe ainsi établi, il est aisé de former ce raisonnement. La contradiction de l'esprit et de la chair vient du péché originel ; nous y sommes tous engagés : donc en qualité d'hommes composés de corps et d'âme, et en qualité d'enfants d'Adam, nous sommes tous engagés dans cette guerre. Vous diriez, dit saint Bernard, que Dieu mettant nos âmes dans nos corps veut faire comme font ces généraux d'armée, qui, ayant passé quelque grosse rivière ou quelque bras de mer, rompent les ponts et brûlent leurs flottes, pour apprendre à leurs soldats qu'il ne faut plus penser à la retraite, mais affronter l'ennemi, vaincre ou périr : ainsi Dieu a mis cette âme hors de son pays, qui est le ciel, il lui a fait voir un ennemi qu'elle a toujours en face, et dont elle ne peut se reculer, il faut nécessairement le vaincre ou succomber : *Gravis lucta contra hostem domesticum pugnare, maxime cum nos peregrini simus et advenæ, caro autem suam inhabitet regionem.* Ou bien encore, pour mieux expliquer ma pensée, disons que l'esprit et le corps se trouvent au même état que seraient deux ennemis furieux qui, pour con-

tenter leur rage l'un contre l'autre, se renfermeraient dans un tonneau, s'étant armés de deux poignards, afin qu'ils ne puissent reculer. Ainsi l'esprit et la chair se trouvent attachés par des liens que la mort seule peut rompre, il faut qu'étant toujours contraires, et se trouvant toujours ensemble, ils soient toujours dans le combat.

Si cette guerre est nécessaire, elle est aussi bien dangereuse et bien violente : dangereuse, parce que l'ennemi est caché : c'est un traître qui agit par surprises et par artifices : violente, parce que les plus nobles courages s'en plaignent. Témoin Job, ce miroir de patience, qui, après avoir approuvé en toutes choses les ordres rigoureux de Dieu en son endroit, semble lui vouloir faire un amoureux reproche de ce qu'il l'a engagé dans cette sorte de combat : *Quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis* (*Job.*, XX)? Témoin David qui, ne craignant point d'attaquer les lions et les Goliath, se trouve importuné par les insultes et les attaques de cet homme charnel, dont il prie Dieu de le vouloir délivrer : *Miserere mei, Deus, quoniam conculcavit me homo tota die* (*Psal.* LV, 2). Témoin ce brave courage, cet invincible saint Paul, qui donnait hardiment le défi à tous ses ennemis : *Quis me separabit a charitate Christi* (*Rom.*, VIII, 35)? Cependant lorsqu'il se trouve engagé dans cette guerre dont nous parlons, il soupire, il s'appelle malheureux, et il semble vouloir quitter le champ de bataille en souhaitant la mort : *Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24)?

Il est donc constant, par la morale et par la théologie, que nous sommes tous engagés dans une guerre civile ; nous sommes tous au même état qu'était Rébecca, qui portait dans ses entrailles un Esaü et un Jacob, qui commençaient déjà à se battre : *Collidebantur in utero ejus parvuli* (*Genes.*, XXV). Nous avons la chair, qui est Esaü ; elle est l'aînée, puisqu'elle est formée la première : nous avons l'esprit, qui est Jacob : la chair résiste à l'esprit ; mais il faut, dans les ordres de Dieu, que l'aîné, c'est-à-dire le corps, serve au cadet : *Major serviet minori* (*Gen.*, XXV, 23). Disons encore plus clairement : nous sommes tous au même état que serait un royaume où il y aurait deux chefs de parti ; l'un prince légitime, mais désarmé ; l'autre usurpateur, mais très-puissant, et dont l'injustice est soutenue par les armes. Nous avons en nous l'esprit raisonnable qui, par le droit de sa naissance et par les ordres de Dieu, porte la couronne, et l'appétit lui doit être soumis ; voilà la loi salique et fondamentale de cet Etat : *Sub te erit appetitus tuus, et tu dominaberis illius* (*Genes.*, IV) : cependant la chair a pris les armes contre son roi, et tout ce menu peuple des passions se déclare pour elle. Ce roi et ce tyran sont toujours aux prises, et leurs armées se choquent continuellement dans notre cœur : nos membres mêmes, dit saint Jacques, sont le théâtre de cette guerre intestine ; *Unde bella et lites in vobis? Nonne sunt ex concupiscentiis vestris quæ militant in cordibus vestris* (*S. Jacob.*, IV, 1)?

Or, je dis maintenant que comme dans un Etat divisé il faut prendre parti, et le bon parti, que pour remettre le roi légitime sur le trône, il faut assujettir le tyran et ruiner ses troupes, ainsi pour soutenir les droits de la raison et la rendre maîtresse, il faut l'arrêter à l'appétit et combattre ses passions. Nous ne saurions donc faire, je ne dis pas une vie chrétienne, mais raisonnable, sans nous faire cette continuelle violence ; et nous ne pouvons conserver la qualité d'hommes sans nous appliquer à l'étude d'une continuelle mortification. Si nous nous endormons ou si nous faisons les lâches, nous verrons bientôt notre raison esclave de nos appétits, et nous nous trouverons engagés dans cette honteuse tyrannie dont nous avons parlé. Quand nous n'aurions jamais lu l'Evangile, nous serions obligés, pour maintenir les droits de la nature raisonnable, de prendre les armes contre nous-mêmes.

Ce n'est point aussi un chrétien, c'est le philosophe Sénèque qui dit, qu'il fait trop d'état de son âme pour l'assujettir à l'esclavage de son corps : *Ad majora natus sum, quam ut corporis mei mancipium sim.* Je veux avoir, dit-il, un soin raisonnable de mon corps, parce qu'il doit servir aux fonctions de mon esprit ; mais avec un tel détachement et une si grande indifférence, que si la raison l'ordonne, si la justice le veut, si la fidélité le demande, je suis prêt à l'exposer aux tourments et de le livrer aux flammes : *Agatur corporis cura, sed ea lege ut cum ratio, cum dignitas, cum fidelitas exiget, in ignem sit mittendum.*

S'il est donc vrai que pour suivre la raison et les lumières de la saine morale, il faut être dans la disposition de mourir à son corps et de renoncer à toutes les inclinations d'une nature corrompue, que sera-ce si nous voulons vivre conformément aux lumières surnaturelles de la foi? Il est certain que la vie d'un chrétien, si on consulte son auteur, qui est Jésus-Christ, si l'on fait réflexion sur la forme assistante de l'Eglise, qui est le Saint-Esprit, si l'on regarde le principe intérieur de cette vie, qui est la grâce, et ses règles extérieures, qui sont la loi de Dieu et les maximes évangéliques, cette vie chrétienne est une vie toute d'esprit. C'est pourquoi saint Paul parlant des chrétiens, dit qu'encore qu'ils soient comme les autres hommes, composés de corps et d'esprit, néanmoins, en qualité de fidèles régénérés par la grâce, ils ne sont point en chair, mais seulement en esprit : *Vos in carne non estis, sed in spiritu* (*Rom.*, IX, 8) ; et, généralement parlant, tous les chrétiens qui sont en chair, ne sauraient être agréables à Dieu : *Qui in carne sunt, Deo placere non possunt.* La chair n'entre point dans l'être d'un fidèle dont la régénération est toute spirituelle ; ou si elle y entre, il faut que ce soit une chair morte et ressuscitée, c'est-à-dire spiritualisée : *Corpus quidem mortuum est, spiritus vero vivit. Quod ex carne natum est, caro est; quod*

ex spiritu natum est, spiritus est (*Rom.*, VIII, 12).

De ce principe, saint Paul tire deux conséquences, qui prouvent la nécessité de cette violence et de cette guerre que nous devons faire nous-mêmes : la première, puisqu'en qualité de fidèles nous ne sommes point établis dans la chair et que nous ne devons rien à la chair, lorsque ce qu'elle demande est contraire à l'esprit, nous devons lui résister : *Fratres, non sumus debitores carni, ut secundum carnem vivamus. Non acquievi carni et sanguini* (*Rom.*, VIII, 2) ; la seconde, puisque notre être de chrétien est tout spirituel, et que d'ailleurs, suivant les principes de la philosophie, l'opération doit être conforme à l'être, *operari sequitur esse*, il faut donc que nos actions soient toutes spirituelles, et que si nous vivons en esprit et par esprit, nous marchions, c'est-à-dire nous agissions suivant le mouvement du Saint-Esprit : *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* (*Rom.*, XIII). Or cela ne peut se faire sans résister continuellement à la chair. C'est dans ce sens que saint Paul dit : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini; si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* Et c'est pourquoi Jésus-Christ demande, comme une condition absolument nécessaire pour le suivre, cette abnégation de soi-même et ce crucifiement intérieur continuel.

Poursuivons. Qu'est-ce qu'être chrétien? C'est être engagé par toutes sortes de devoirs à suivre Jésus-Christ. Jésus-Christ ne connaît point d'autre voie que cette voie étroite, il faut donc marcher toujours par cette même voie. Pourquoi étroite? *Quia cupiditates arctat et constringit*, Parce qu'elle contraint nos convoitises. La différence entre le vrai et le faux chrétien, le prédestiné et le réprouvé, est que le chrétien n'a point d'autre voie que celle de Jésus-Christ; les faux chrétiens ont des voies particulières, qui sont leurs passions : *Juxta proprias concupiscentias ambulantes* (II *S. Petr.*, III, 3). Vous pensez vous excuser, lorsque vous dites : C'est mon naturel, or je vous dis que si vous voulez être chrétien, il faut détruire ce naturel et être tout appliqué à cela. Naturellement vous aimez le jeu et la gloire, votre vie de chrétien et de fidèle est de détruire ce jeu et cette gloire. Qu'est-ce encore qu'être chrétien? C'est, dit saint Paul, être revêtu de Jésus-Christ : *Quotquot baptizati estis, Christum induistis.* Or nous ne pouvons pas, dit cet apôtre, nous revêtir de cet adorable vêtement sans nous dépouiller du vieil homme : *Expoliantes veterem hominem* (*Col.*, III). Ce vieil homme ne se peut pas quitter comme nous quittons notre manteau, c'est un vêtement semblable à celui des statues de marbre, de bronze, qui est de même matière, et fait une partie de leurs substances; aussi ce vieil Adam, dont nous devons nous dépouiller, est notre propre nature infectée et gâtée par le péché, il faut donc appliquer le ciseau de la mortification contre nous-mêmes. Ce sont nos membres qu'il faut mortifier : *Mortificate membra vestra* (*Col.*, III, 5), cela s'appelle, au style de Jésus-Christ, s'arracher les yeux et se couper les mains et les pieds : *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum* (*S. Matth.*, XVIII, 9). Enfin un chrétien est une nouvelle créature : *Nova creatura in Christo* (II *Cor.*, V, 17), c'est-à-dire une créature prodigieuse, extraordinaire et composée, ce semble, de contradictions; c'est un homme qui se rend fou pour être sage, *stultus fiat ut sit sapiens*, qui s'arrache les yeux pour mieux voir, qui se coupe les pieds pour bien marcher, qui se perd pour se trouver, qui meurt pour vivre. Or, qu'est-ce qui fait toutes ces merveilles, sinon cette mortification continuelle, cette croix qu'il faut prendre, dit Jésus-Christ, tous les jours? *Tollat crucem suam quotidie.* Remarquez cette parole, *crucem suam :* il ne s'agit pas ici de la croix dont les bourreaux et les tyrans nous chargent, c'est notre croix, c'est-à-dire celle que nous trouvons dans nous-mêmes; c'est cette violence que chacun se doit faire pour vivre chrétiennement et saintement dans son état : *Violenti rapiunt illud* (*S. Matth.*, XI, 12).

Voilà quel doit être la fin principale et le véritable fruit que vous devez tirer des prières et des aumônes que vous faites, des jeûnes et des pénitences que vous embrassez, des sermons que vous entendez, des bons livres que vous lisez ; tout se doit rapporter là, à vous vaincre, à vous mortifier et à détruire en vous tout ce qui s'oppose à la volonté de Dieu : voilà votre unique affaire et votre grand ouvrage : *Hoc opus, hic labor est.* Etes-vous prêtre? Voilà le premier sacrifice que vous devez faire sur l'autel de votre cœur, en immolant à la loi de Dieu tous les mouvements de votre amour-propre. Etes-vous noble? La vraie noblesse consiste dans la liberté de l'esprit; faites donc voir la noblesse de votre esprit, en combattant et domptant vos passions qui veulent vous gourmander. Etes-vous juge? Sachez que la première justice que vous devez rendre, c'est à vous-même. Dressez une tournelle dans votre intérieur, pour y faire le procès à tous ces appétits qui se révoltent contre la raison; condamnez à la mort toutes ces inclinations vicieuses, qui sont ennemies de votre Dieu. Etes-vous marchand? Sachez que votre sage et véritable négoce est de vous perdre vous-même par la mortification, afin de gagner votre salut. Un peu d'audience, mesdames, vous en avez bien entendu d'autres que moi, je le sais bien, et je ne vous dirai rien qu'on ne vous ait appris; mais cela ne vous excuse pas, au contraire, cela vous rend plus coupables et vous met plus en danger d'être damnées. Voulez-vous avoir part aux éloges que fait le Saint-Esprit de la femme forte, prenez garde qu'elle n'est pas forte comme Débora ni Judith, en marchant à la tête des armées et égorgeant les Holopherne : mais elle est forte en mortifiant ces inclinations, naturelles à votre sexe, que vous avez pour l'oisiveté, pour le plaisir, pour une vie douce, molle et aisée; elle s'applique au travail, à la conduite de sa famille et à l'éducation de ses enfants, laissant par une morti-

fication chrétienne le jeu, les divertissements et les visites inutiles : voilà ce qui fait mériter à cette dame la qualité de femme forte : *Apprehenderunt digiti illius fusum, quæsivit lanam et linum, de nocte surrexit, deditque domesticis suis prædam.* Enfin, sommes-nous chrétiens? On le connaîtra par le crucifiement intérieur, dont je parle : *Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum concupiscentiis suis* (*Galat.*, V, 24).

II. — Je crains fort qu'il y ait parmi nous des lâches et des efféminés qui diront : *Hic sermo durus est* (*Joan.*, VI). Dieu ! que ce prédicateur est de mauvaise humeur! qu'il nous fait la morale de la croix terrible! Il ne parle que de s'arracher les yeux, que de mourir continuellement; cela ne s'accorde pas avec ce qu'on nous a dit si souvent, que la loi chrétienne est la loi de grâce, que le joug de Jésus-Christ est doux. Eh! Dieu, quelle vie! il faut donc quitter le monde si on n'y peut pas vivre à la mode du monde, ni prendre les plaisirs et les satisfactions du monde.

J'ai trois choses à dire à ces gens-là : premièrement avec Isaïe : *Quis tu hic, aut quasi quis hic* (*Isai.*, XII, 16)? Qui êtes-vous qui parlez de la sorte? J'avoue que ces Canadiens, que ces Américains qui ont toujours vécu dans l'erreur du paganisme, seraient excusables s'ils parlaient ainsi; mais ces plaintes ne se peuvent souffrir dans la bouche des chrétiens, qui sont depuis si longtemps dévoués et consacrés à la croix, qui ont l'honneur d'être issus du sang des martyrs, et qui savent que, par leur baptême, ils se sont crucifiés avec Jésus-Christ. N'est-il pas juste que si le monde, la chair ou l'enfer les sollicitent de descendre de leurs croix, ils répondent avec saint Augustin : *Non est tempus evellendi clavos in hac vita* : ce n'est pas le temps en cette vie d'arracher les clous, il faut, puisque nous sommes chrétiens, vivre et mourir sur la croix, puisque dans le dessein de Dieu elle doit nous servir de marche pour nous élever sur le trône.

Je réponds, en second lieu, que je n'ai rien demandé pour la défense de la raison humaine et de la foi chrétienne, pour être un véritable chrétien et un prédestiné, que ce qu'on accorde au monde pour être un mondain, c'est-à-dire un réprouvé. Qu'ai-je demandé? Rien autre chose, sinon que le fidèle se mortifiât pour Dieu, pour éviter l'enfer et pour gagner le paradis : or je soutiens qu'il n'est point de mondain qui ne se mortifie. En voici une preuve convaincante : tout mondain a une passion dominante, puisque c'est la passion dominante qui fait le mondain. Or tout homme qui a une passion dominante tient les autres soumises et mortifiées.

Croyez-vous, par exemple, que cet avare ne serait pas bien aise de faire bonne chère aussi bien que le prodigue, et qu'il n'aimât pas les bons morceaux, s'ils ne lui coûtaient rien? Croyez-vous qu'il ne prendrait pas plaisir à paraître magnifique dans ses habits et à s'acquérir la réputation d'un honnête homme par une belle dépense? Oui, assurément, mais il faut qu'il mortifie l'ambition et la volupté, parce que l'avarice, qui tient l'ascendant dans son cœur, l'ordonne et le commande : *Sic placet dominæ meæ avaritiæ*, leur fait dire saint Bernard.

Voyez cet infâme voluptueux, ce lâche esclave de ses plaisirs, qui par ses excessives débauches, et par cette profusion d'argent qu'il fait pour entretenir cette perdue, ruine sa maison et sa santé, abrège sa vie, et vit d'une telle manière qu'il est la fable d'une ville et l'entretien des compagnies: pensez-vous qu'il n'ait pas naturellement de l'amour pour l'argent, pour la santé, pour la vie et pour l'honneur? Il n'en faut pas douter; mais l'amour de la volupté est plus grand, c'est pourquoi les autres passions lui cèdent. Si vous en voulez croire saint Augustin, le ciel n'a pas tant coûté aux martyrs qui ont donné leur sang pour l'avoir, que les plaisirs sensuels coûtent à ces voluptueux : *Plus torquetur libidinosus voluptatis amore, quam martyr christianus sanguinis effusione.*

Quelle idée plus parfaite pouvons-nous former d'un homme mortifié que celle que saint Paul nous donne dans la personne d'un ambitieux? *Ab omnibus se abstinet* (I *Cor.*, IX); il n'est rien dont il ne se prive et en quoi il ne se mortifie et de bon cœur. S'il croit pouvoir acquérir de la gloire par l'hypocrisie il jeûnera, il passera les jours entiers dans une église tout indévot qu'il est; s'il prétend s'élever par les armes, il s'exposera mille fois au danger de la mort; il ira à travers une forêt hérissée de piques, et sous une grêle de mousquetades, enfoncer un mur fait d'acier, et s'ensevelir sous les ruines d'une brèche; bien plus, tout ambitieux qu'il est, il n'est point de rebut, d'affront ni d'indignité qu'il ne souffre d'un grand prince qui peut avancer sa fortune et le porter à la dignité qu'il prétend : *Quot sordibus emitur, ut fulgeat?* dit saint Cyprien, parlant de la pourpre des sénateurs romains.

Enfin, il est certain, vous le voyez, tout le monde se mortifie dans le siècle et se fait violence : le courtisan auprès du prince; le soldat dans les tranchées; le marchand dans ses voyages; le plaideur à la porte de ses juges. Vous voyez même cette fille si délicate et toute idolâtre qu'elle est de soi-même, qui gêne sa taille, et qui se contraint dans ses habits. Et tout cela, pourquoi? Ah Dieu! c'est ici que j'ai envie de pleurer, et non pas de prêcher : Ah! que n'ai-je le zèle d'un saint Paul, pour dire avec lui : *Hi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (I *Cor.*, XIX, 25). O la honte de nôtre foi! ô l'opprobre de notre christianisme! Les mondains se mortifient pour une vanité, pour une poignée de poussière, pour un plaisir de bête; je dis bien plus, ils se mortifient pour avoir l'enfer; et cela sans murmurer : et nous, quand il est question d'acquérir l'éternité, la mortification nous semble insupportable. Pourquoi cela? En voici la raison, retenez-la, s'il vous plaît :

c'est que le désir du ciel, la juste ambition du paradis, en un mot l'amour de Dieu, ne sont point dans nos cœurs des passions dominantes; puisque si elles l'étaient, elles auraient en nous les mêmes effets qu'ont ces injustes et ces infâmes amours dans les cœurs des mondains. C'est que l'avare aime l'intérêt, l'ambitieux le vain honneur, le voluptueux ses plaisirs : mais nous n'aimons point Dieu, dit saint Ambroise, *Ubi amor est, querela non est : ubi est querela, amor non est.*

Je réponds, en troisième lieu, que c'est dans cette guerre continuelle dont nous parlons, que se trouve la paix de l'âme; et lorsque l'amour de Jésus-Christ nous met le glaive à la main pour combattre contre nous-mêmes, il nous appelle à la paix, *In pace vocavit nos Deus* (I *Cor.*, VII), ou comme porte le syriaque, *ad pacem.*

Vous vous trompez donc, mondains, lorsque vous faites passer les prédicateurs pour des critiques et pour des importuns, qui veulent vous empêcher de prendre vos plaisirs : vous vous trompez, nous souhaitons plus que vous-mêmes de vous rendre heureux et contents. Si nous vous exhortons à mortifier vos passions, c'est que la foi, la raison et l'expérience nous apprennent, que comme la santé du corps ne se trouve que dans le juste tempérament des humeurs, et qu'il est impossible qu'un os qui n'est pas dans sa place, ne cause toujours de la douleur; aussi la paix de l'âme ne se peut trouver que dans cet ordre nécessaire qui tient les passions soumises la raison, et la partie inférieure sujette et obéissante à la supérieure. Si donc vous n'avez pas le courage de gourmander vos passions, elles vous gourmanderont; et si vous êtes lâches lorsqu'il faut soumettre la chair à l'esprit, vous paierez, dit le Saint Esprit, des tributs bien fâcheux à cet esclave à qui vous permettez de commander: *Manus fortium dominabitur, quæ autem remissa est tributis serviet* (*Prov.*, XII).

Oui; mais, prédicateur, si suivant votre doctrine je me mortifie, et si je crucifie mes convoitises, il faudra que je renonce à cette satisfaction, que je quitte cette compagnie, que je me prive de ce plaisir; ô Dieu! ce serait me faire mourir. Vous vous trompez encore une fois, vous n'en mourrez point; ayez un peu de courage, venez à l'expérience : saint Augustin s'est trouvé autrefois dans la même erreur que vous; mais lorsque, suivant le mouvement de la grâce, il eut renoncé à toutes ces passions, il fut, dit-il, bientôt désabusé : *Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum et quas amittere metus fuerat amisisse gaudium!* Il eut une joie extraordinaire d'avoir quitté les plaisirs, qu'il craignait de perdre auparavant. Imitez sa générosité, combattez contre vous-même, puisque cette guerre est nécessaire pour conserver la qualité d'homme, et pour vivre en chrétien : résistez aux maximes corrompues du monde; croyez que cette guerre vous mettra dans une paix pleine de douceurs, et qu'après avoir vaincu et dompté vos passions sur la terre vous triompherez éternellement dans le Ciel. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Il faut vouloir souffrir, pour ne point souffrir.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il porte sa croix (*S. Luc*, IX).

Saint Basile expliquant ces paroles, *Tollat crucem suam*, dit qu'en cet endroit le mot *tollere* signifie prendre; comme lorsqu'il est dit dans l'Evangile *: Tolle quod tuum est* (*Matth.*, XX, 14), prenez ce qui est à vous; et il ajoute qu'il y a de la difference entre ces deux manières de parler, *tollere crucem*, *ferre crucem*, prendre sa croix, porter sa croix. Prendre sa croix, dit ce saint docteur, c'est avoir le courage de se crucifier soi-même, par cette continuelle violence qui nous est absolument nécessaire pour vivre en chrétien, comme je disais hier : porter sa croix, c'est accepter d'un cœur soumis toutes les afflictions qu'il plaît à Dieu de nous envoyer.

Il est certain, dans les principes de notre religion, que comme Jésus-Christ s'unissant à la croix matérielle, il en a fait d'un instrument infâme un signe de salut et de gloire : aussi, s'unissant aux douleurs, aux travaux et aux afflictions de cette vie, en prenant une chair mortelle et passible, il a fait, par un merveilleux changement, que ce qui était un apanage et une suite du péché est devenu le caractère glorieux qui nous doit rendre semblables à Dieu. De sorte que, comme dit cet ancien poëte chrétien, Sedulius, Jésus-Christ a revêtu d'honneur les souffrances de cette vie :

. . . . Pœnam vestivit honore;

et il a sanctifié, en sa personne, les tourments et les supplices,

Ipsaque sanctificans in se tormenta beavit.

Cela ne prouve pas néanmoins que tous les crucifiés soient des saints, et tous les affligés des bienheureux, ni que la croix prise séparément soit toujours une marque de salut et de prédestination. Nous voyons, dit saint Augustin, sur le Calvaire, deux crucifiés aux côtés de Jésus-Christ; c'est un mystère qui nous enseigne que les uns souffriront à la droite, c'est-à-dire avec patience et résignation: ce seront les élus; les autres souffriront à la gauche, c'est-à-dire dans l'impatience et le murmure: ce seront les réprouvés. Nous déclarons donc bienheureux, avec saint Jacques, non pas ceux qui reçoivent la croix, mais qui la reçoivent avec respect, et qui la portent avec patience : *Ecce nos beatificamus eos qui sustinuerunt* (*S. Jacob*, I).

C'est pour nous disposer à porter la croix comme il faut, je veux dire avec patience, que j'établis un autre principe de la morale de la croix, qui est que, pour ne point souffrir, il faut vouloir souffrir. Afin que nous concevions bien cette vérité, demandons le

secours du Saint-Esprit, par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Il y a quelque sujet de s'étonner de ce que la plus savante secte des philosophes de l'antiquité profane, qui a porté les esprits les plus éclairés, comme les Zénon, les Chrysippe, les Caton, les Sénèque et les Epictète, ait osé soutenir et entreprendre de prouver qu'il n'y avait point d'affliction ni de misère en cette vie, et que ceux qui croient le contraire étaient des visionnaires qui avaient l'imagination blessée. *Nihil puto viro miserum, nisi aliquid esse in rerum natura quod putet miserum :* Pour moi, disait Sénèque, je ne crois pas qu'un homme puisse être misérable, sinon dans la fausse créance qu'il a qu'il y ait quelque chose au monde qui le puisse rendre misérable. Ces stoïciens, qui ne voulaient pas qu'on fût sensible à aucune misère, ni propre ni étrangère, péchaient contre le bon sens ; et lorsqu'ils voulaient mettre l'insensibilité et la stupidité dans le cœur de l'homme, ils en faisaient plutôt un rocher et une souche qu'une créature raisonnable. Cette fausse créance venait de deux sources : 1° de leur orgueil, qui leur donnait des sentiments sur la force et le courage de l'homme bien éloignés de la vérité : ils étaient si présomptueux qu'ils voulaient égaler l'homme à Dieu ; 2° de leur ignorance : ils ne savaient pas que l'homme s'étant rendu coupable, Dieu l'avait condamné à être misérable ; et que cette vie devait être pour lui un exil. Job, qui avait étudié à une meilleure école que ces philosophes, disait que cette même expérience, qui nous fait voir que la vie de l'homme est très-courte, nous fait aussi sentir que ses misères sont bien longues et en grand nombre : *Homo brevi vivens tempore multis repletur miseriis* (*Job*, II). Je fais infiniment plus d'état de l'autorité de Salomon que de tous les sophismes des stoïciens. Ce sage proteste, dans l'Ecclésiaste, qu'il a parcouru d'esprit tout le monde, et qu'il a passé par tous les états et toutes les conditions, mais que partout il n'a trouvé que vanité et qu'affliction d'esprit : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* Le travail et la douleur sont inséparables de cette vie, qui ne nous est donnée que comme un supplice : *Omnis vita supplicium est.* Ce sont les paroles de Sénèque, qui se contredit en ce point aussi bien qu'en plusieurs autres. Et au sentiment de saint Augustin, vivre longtemps n'est autre chose que prolonger sa peine et son tourment : *Quid est diu vivere, nisi diu torqueri* (*S. August.*, *serm.* 27)?

Notre morale de la croix n'entreprend pas de prouver à ses disciples, comme faisait cette philosophie orgueilleuse des stoïciens, qu'il n'y a rien à souffrir; au contraire, elle les dispose à vouloir souffrir. Non, Jésus-Christ ne nous dit pas qu'il n'y a point de croix, mais il nous enseigne que nous la trouverons partout et en tous temps, et il nous prépare à la recevoir et à la porter comme il faut : *Tollat crucem suam.* Cette bonne disposition consiste à vouloir la croix, ou du moins à n'avoir point de répugnance pour la croix. Sur quoi j'avance trois vérités : 1° que c'est la répugnance qu'a notre volonté pour la croix, qui fait tout le grand mal de la croix ; 2° que cette répugnance est injuste et déraisonnable ; 3° que la conformité aux volontés de Dieu, opposée à cette répugnance, nous rend les souffrances agréables, en sorte que, voulant souffrir, nous ne souffrons point.

I. — Je ne veux point établir la première vérité sur les principes de Sénèque, que j'ai abandonnés dès le commencement de ce discours, ni dire avec lui que la volonté de l'homme est toujours plus forte que la mauvaise fortune : *Valentior fortuna quam voluntas est;* que c'est elle qui est cause de son bonheur ou de son malheur, que tout dépend de la manière avec laquelle elle reçoit les choses : *Ipsa res suas ducit, beatæ ac miseræ vitæ ipsa sibi causa est.* Sans vouloir trop donner à nos forces, comme a fait ce superbe philosophe, je dis, avec les Pères de l'Eglise, premièrement avec saint Augustin (*Lib. de lib. Arbit.*, *c.* 14), que la véritable misère des hommes et l'amertume de leur affliction, vient de leur volonté comme de sa propre source : *Dicimus voluntate homines esse miseros ;* ce n'est pas que les hommes, qui ont un amour excessif pour eux-mêmes, veuillent formellement et expressément le mal et la misère, puisque tous naturellement veulent être bienheureux : *Non quod miseri esse velint ;* mais ils mettent leur volonté dans un tel naturel, et dans une si mauvaise disposition, qu'il faut nécessairement, et malgré eux, qu'ils soient misérables : *Sed quod in ea voluntate sunt, ut, etiam eis invitis, miseria sequatur necesse est.* Cette mauvaise disposition de la volonté, qui attire nécessairement après soi la misère, est de trois sortes : c'est une volonté qui se laisse troubler et effrayer par son imagination, ou qui s'abandonne au déréglement de ses désirs, ou qui demeure inflexible et ne veut point plier sous les ordres de la volonté de Dieu.

Après saint Augustin, écoutons saint Chrysostome, qui emploie un traité tout entier pour prouver qu'il n'y a que nous-mêmes qui soyons les artisans de notre malheur, et que nous ne sommes offensés que par nous-mêmes : *Nemo læditur nisi a seipso.* Il montre par des raisons convaincantes que notre bonheur ou notre malheur dépend de notre bonne ou mauvaise volonté; mais il ne parle pas, comme Sénèque, de notre volonté seule; il parle de notre volonté soumise à Dieu, et fortifiée par sa grâce ; considérée en cet état, elle participe à la toute-puissance divine : *Omnia possum in eo qui me confortat* (*Philip.*, IV, 13). C'est pourquoi, sans témérité, elle peut donner le défi à tous ses ennemis de lui pouvoir nuire, ni lui causer un véritable mal, puisqu'ils ne peuvent pas lui ôter son véritable bien, qui est l'amour de Jésus-Christ : *Quis nos separabit a charitate Christi* (*Rom.* VIII, 35)? Personne ne me séparera malgré moi de mon

unique bien, qui est Dieu. C'était ce que disait ce saint abbé nommé Déicole, lorsqu'interrogé d'où venait que jamais il ne paraissait triste, mais au contraire toujours joyeux et satisfait, il répondait : C'est qu'il n'est rien qui soit capable de me nuire ni de me troubler, parce qu'il n'y a rien qui puisse m'ôter mon Dieu : *Deum a me tollere nemo potest.*

Saint Anselme avance une maxime certaine et incontestable, puisqu'elle se prouve par toute sorte d'expériences saintes et profanes, qui est que rien n'est fâcheux à l'homme, sinon ce qui est contre sa volonté : *Nihil est alicui pœna, nisi quod est contra voluntatem.* Quoi de plus pénible que la vie d'un soldat, qui couche sur la dure, qui souffre le chaud, le froid, la faim, la nudité, et qui vit presque toujours exposé aux dangers de la mort? Cependant il rit et passe le temps agréablement dans la tranchée, et il se moquerait de vous, si vous entrepreniez de lui prouver qu'il est malheureux : c'est que cette vie lui plaît; il l'a choisie. Lisez ce long et affreux dénombrement que fait saint Paul des souffrances qui ont été le partage des saints : *Lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt.* (*Hebr.* 11). Quelques-uns ont été abandonnés à la cruauté des bourreaux, ils ont été lapidés, sciés par le milieu du corps; ils ont souffert les roues, les rasoirs, les fournaises ardentes. Les autres se tourmentent eux-mêmes par de longues austérités et des pénitences effroyables; ils se sont ensevelis tout vivants dans les grottes; ils se sont revêtus de cilices, et ont passé leur vie dans des jeûnes, des veilles et des travaux continuels : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiarii, afflicti, in solitudinibus errantes, in montibus et speluncis et in cavernis terræ.* En voilà certainement assez pour rendre ces saints malheureux; cependant cette joie qui paraît sur leur visage, *Ibant gaudentes :* cette égalité d'esprit, ces louanges et ces cantiques qui sortent de leur bouche, témoignent qu'ils sont contents et satisfaits; et si vous déférez à leurs sentiments, ce sont les personnes les plus heureuses du monde. En voici la raison, dit Salvian, c'est que personne n'est malheureux par le sentiment des autres, mais par le sien propre : *Nemo aliorum sensu miser est, sed suo* (L. I, *de Provid.*). Ainsi, le faux jugement que vous pouvez porter de leur état, à la vue de leurs afflictions extérieures, ne peut pas rendre misérables ceux qui s'estiment et qui sont véritablement heureux par le témoignage de leur conscience : *Et ideo non possunt esse falso alienorum judicio miseri qui sunt vera conscientia sua beati.* Oui, mais on leur ravit leur bien et leur honneur, on les abaisse, on les méprise? C'est ce qu'ils veulent : *Inhonorati sunt; honorem respuunt; humiles sunt : hoc volunt.* Je soutiens que, quelque accident fâcheux qui leur arrive, ils sont toujours les plus heureux du monde. Comment cela? C'est, conclut Salvian, parce qu'ils sont toujours ce qu'ils veulent être : *Inter quælibet aspera nulli lætiores sunt quam qui sunt hoc quod volunt.*

O Dieu, quel avantage! Voilà ce qui fait la véritable différence des serviteurs de Dieu et des serviteurs du monde. Ceux-ci sont toujours ce qu'ils veulent être, et ceux-là ne le sont jamais : s'ils sont abbés, ils veulent être évêques; s'ils sont conseillers, ils veulent être présidents; s'ils ont mille livres de rente, ils en veulent dix mille. Les vrais serviteurs de Dieu, attachés invariablement à sa divine volonté, sont toujours ce qu'ils veulent être, parce qu'ils veulent être ce que Dieu veut qu'ils soient : *id sunt quod volunt.* C'est pourquoi le Saint-Esprit assure qu'il n'est point d'adversité, pour dure et terrible qu'elle paraisse, qui puisse causer une tristesse déréglée à l'homme juste : *Non contristabit justum quidquid ei contigerit* (*Prov.*, XII, 21). Pourquoi? Parce qu'il ne lui arrivera que ce que Dieu voudra; et si Dieu le veut, il le veut aussi de bon cœur : or, ce qu'on veut de bon cœur, on l'aime; et où il y a de l'amour, il n'y a plus de véritable douleur, plus de chagrin, plus de murmure, dit saint Ambroise : *Ubi amor est, ibi dolor non est, ibi non est querela.* Aussitôt donc qu'un véritable chrétien fait cette réflexion dans ses souffrances : *Dieu le veut*, et qu'il se donne le loisir de savourer ce *Dieu le veut*, il y trouve des douceurs inconcevables. Qu'est-ce que la volonté de Dieu? C'est son cœur; or, le cœur de Dieu est la source inépuisable de toutes les joies solides : lors donc qu'un chrétien amoureux de cette divine volonté la découvre et l'adore dans ses adversités, et que par sa soumission, il s'attache à cette volonté, il suce, pour ainsi parler, le cœur de Dieu. C'est par ce moyen que s'accomplit la promesse que Dieu fait à son peuple de faire en sorte qu'il sucera l'inondation de la mer, et qu'il la trouvera douce comme le lait : *Inundationem maris sicut lac sugent* (*Deut.*, XXXIII), c'est-à-dire, selon l'explication du vénérable abbé de Celles, que les tribulations, considérées dans le cœur de Dieu, je veux dire dans son amoureuse volonté, sont la nourriture délicieuse des prédestinés : *Inundatio maris est abundantia tribulationis, tribulatio est pabulum electorum.*

Nous apprenons de l'Histoire ecclésiastique, que dans la première croisade qu'entreprirent les chrétiens pour la délivrance de la Terre-Sainte, par un mouvement que Dieu inspira à tous ceux qui s'étaient assemblés au concile de Plaisance, et qui fut approuvé par l'autorité du pape Urbain, on prit pour devise de l'armée, ces paroles : *Dieu le veut.* et le pape ordonna qu'elles fussent écrites sur les drapeaux et sur les étendards, qu'elles fussent le cri des soldats et des chefs pour s'animer à bien combattre. C'était avec ces paroles que les croisés emportaient les villes d'assaut et gagnaient les victoires; c'était avec ces paroles qu'ils soutenaient les attaques des troupes innombrables des infidèles. O Dieu! que les chrétiens sont forts pour agir et pour souffrir, quand ils savent

se servir, comme il faut d'un *Dieu le veut*, et lorsqu'ils substituent cette divine volonté, toujours juste et toujours sainte, en la place de leur propre volonté, qui ne peut être propre sans être injuste et déraisonnable.

Des principes de saint Augustin, de saint Chrysostome et de saint Anselme, que je viens d'établir, ne dois-je pas inférer avec saint Bernard, que toutes les peines que nous souffrons, et toutes les amertumes que nous ressentons dans cette vie, proviennent de cette maudite démangeaison que nous avons de faire notre propre volonté avec opposition à la volonté de Dieu? *In ipso pruritu propriæ voluntatis omnes pœnas sustinemus.* Vous êtes véritablement malheureux, mon cher chrétien, et votre sort est à plaindre : non pas parce que vous êtes pauvre : combien y a-t-il de pauvres qui vivent contents, et qui, comme dit Salvian, se plaisent dans leur pauvreté! *Pauperes sunt, paupertate delectantur ;* mais parce que vous avez une passion furieuse d'être riche et que vous soupirez ardemment après les biens périssables du siècle, que Dieu ne veut pas vous donner. Vous êtes chagrine et mélancolique, madame, et vous n'en savez pas la cause : vous croyez que ce soit parce que vous n'avez pas d'argent : il y en a bien d'autres qui n'en ont pas et qui bénissent Dieu ; votre mélancolie vient de ce que vous avez un désir déréglé d'avoir de l'argent, non pas pour faire subsister votre famille, mais pour jouer et pour être brave comme les autres. Vous êtes en vérité à plaindre, ma chère fille, puisque vous vivez toujours dans le dépit et dans le murmure ; vous vous emportez cent fois le jour, et vous vous plaignez de votre condition ; mais la cause de votre inquiétude et de votre tourment n'est pas ce que vous pensez ; ce n'est pas ce père raisonnable, ni cette charitable mère qui veillent sur votre conduite, qui ne veulent point souffrir ces promenades, ces rendez-vous, ces conversations dangereuses et qui résistent à la dépense excessive que vous voudriez faire pour le luxe de vos habits : la cause de votre tourment est votre propre volonté, c'est cet amour désordonné que vous avez pour votre liberté qui pourrait bientôt dégénérer en libertinage : *In ipso pruritu propriæ voluntatis.*

Rendons cette vérité plus sensible par l'expérience, et faisons voir évidemment que le mal n'est point dans le dehors, c'est-à-dire dans nos croix extérieures : mais au dedans, je veux dire dans la répugnance que nous avons pour les croix. Représentez-vous la personne la plus affligée et la plus misérable qu'il vous plaira, qui souffre des persécutions injustes, qui voie son honneur attaqué par les médisances et les calomnies et qui, outre cela, se trouvant dans un dénument de tous biens, se voie encore accablée de maladies : hé bien! que ferons-nous pour la rendre de misérable bienheureuse? Il faut, me direz-vous, réprimer ses injustes persécuteurs : Je ne puis pas, ce sont des gens puissants. Il faut lui faire gagner son procès : Je n'ai point de pouvoir auprès des juges? Il faut lui donner de l'argent pour la tirer de pauvreté : Je n'en ai pas. Il faut soulager ses maladies : Je ne suis point médecin ? Laissez-moi faire, je sais une voie plus courte et plus assurée pour remédier à tous ses maux; si je puis lui ôter son mauvais cœur, ce cœur qui n'est point droit, parce qu'il n'est pas conforme à la volonté de Dieu, et lui donner le cœur de Job, ou celui de saint André, ou de quelque autre saint, je changerai cette personne tout d'un coup : au lieu de ce front resserré et de cette mine sombre, elle paraîtra avec un visage riant et gai ; au lieu de ces plaintes et de ces murmures, vous n'entendrez que des paroles de bénédiction. Parmi ses ignominies et ses opprobres, elle dira, avec David : *Bonum est mihi, quia humiliasti me* (*Psalm.* CXVIII). O Dieu! que je suis heureuse de souffrir cette humiliation et d'apprendre par là comment je dois mortifier mon orgueil! Dans la perte de ses biens, elle bénira Dieu, comme Job, et dira : *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.* Au milieu de ses plus cuisantes douleurs, elle entrera dans les pensées de saint Augustin, et dira qu'il est bien juste qu'une chair corrompue par les délices soit châtiée : et qu'on procure, par les douleurs d'un corps qui doit bientôt mourir la santé et la vie éternelle de l'âme : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.* En un mot, elle tressaillera de joie, elle triomphera au milieu de ses souffrances; elle dira, comme saint Paul : *Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo* (II *Cor.*, XII, 10). Voilà un admirable changement! Celui qui se croyait le plus malheureux homme du monde, qui était sur le bord du désespoir, paraît maintenant tranquille et satisfait de son état. Qu'avez-vous fait à cet homme? Vous l'avez vu ; je n'ai rien changé du dehors, je ne lui ai rien ôté que son mauvais cœur. O méchant cœur, c'est donc toi qui étais la cause de ses inquiétudes et de ses peines!

C'est dans ce sens que le patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, dit que celui qui, avec la grâce de Dieu, se défait de sa propre volonté, se décharge en même temps d'un fardeau insupportable : *Gravissimum onus a se rejicit qui suam repellit voluntatem:* C'est elle seule qui nous pèse, c'est elle qui envenime toutes nos croix. La pauvreté, la maladie, les disgrâces du siècle, en un mot tous nos maux extérieurs, contre lesquels nous nous emportons, et que nous croyons faire le sujet de nos peines et de nos troubles, pourraient bien dire à notre mauvais cœur, qui est opposé au cœur de Dieu, ce que disait le prophète Elie parlant à Achab : *Ego non turbavi Israel, sed tu* (III *Reg.*, XVIII, 18), Ce n'est pas moi qui vous trouble, c'est votre propre volonté qui fait votre peine ; sans elle vous seriez dans ce profond repos et cette paix inaltérable que possèdent les justes, qui sont incomparablement plus pauvres, plus

malades et plus persécutés que vous.

Je disais dans un autre sermon, avec saint Bernard, que c'est notre propre volonté qui a fait le grand enfer de l'autre monde; et je dis maintenant que c'est elle qui fait aussi le petit enfer de cette vie. Détruisez cette propre volonté et vous ôtez tous vos véritables maux dans leur cause; c'est pourquoi le Saint-Esprit, qui veut sincèrement notre bien, nous exhorte, dans l'Ecclésiastique, de nous éloigner de notre propre volonté : *Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere* (*Eccles.*, XVIII, 30). Et parce qu'il sait bien que nous avons besoin pour cela du secours et de la grâce de Dieu, il nous instruit par l'exemple du sage fils de Sirac d'avoir recours à la prière, et de dire à Dieu, comme lui : *Domine, Pater et Deus vitæ meæ, omne desiderium averte a me* : O mon charitable Père et le Dieu de ma vie, étouffez dans mon cœur tous mes vains et inutiles désirs, donnez la mort à ma propre volonté, afin que je ne sois vivant et animé que par la vôtre.

II. — Je renferme les deux dernières vérités dans ce second point : Je dis premièrement que cette répugnance que nous avons à souffrir ce que Dieu veut que nous souffrions est non-seulement la cause de tous nos véritables maux, comme nous l'avons montré, mais encore qu'elle est injuste et déraisonnable.

Elle est injuste pour trois raisons. 1° Parce qu'elle veut ôter à Dieu l'usage de ce souverain domaine qu'il a sur toutes ses créatures qui sont les ouvrages de ses mains, et dont il peut disposer comme il lui plaît, puisque le christianisme nous enseigne que la Fortune des païens est une chimère, et qu'il ne se fait rien par hasard à l'égard de Dieu, qui est le maître de l'univers, mais que toutes les choses qui arrivent par le moyen des causes secondes sont réglées et arrêtées de Dieu de toute éternité; de sorte que les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses, tout en un mot nous vient également de Dieu : *Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas, a Deo sunt* (*Eccli.*, XI, 14). Cette disposition de la Providence est si exacte et si universelle qu'elle descend même, dit Jésus-Christ, jusqu'à compter tous les cheveux de notre tête; et il ne s'en perdra pas un seul que par son ordre : *Capilli capitis vestri omnes numerati sunt* (*S. Luc.*, XII, 7); *capillus de capite vestro non peribit* (*Id.*, XXI, 18). C'est par une même volonté que se gouvernent les choses où il semble que le hasard ait plus de part : on tire au sort, dit le Sage, mais c'est le Seigneur qui le règle : *Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur* (*Prov.*, XVI, 33). N'est-il donc pas juste que, voyant paraître en tout ce qui nous arrive de fâcheux les ordres de cette souveraine et sainte volonté de Dieu, nous disions avec un esprit soumis ce que dit notre cher Maître : *Ita Pater, quia sic fuit placitum ante te* (*S. Math.*, XI, 26), et qu'à son exemple nous prenions avec respect de la main de notre Père le calice qu'il nous présente? *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam* (*S. Joan.*, XVIII, 12).

Cette répugnance est injuste en second lieu, parce qu'elle s'oppose aux équitables arrêts de cette souveraine justice qui se sert des pauvretés, des maladies, des persécutions, en un mot de tout ce qui nous afflige pour châtier nos offenses. C'est ainsi que Dieu, parlant du châtiment dont il avait résolu de punir les crimes de David, se dit lui-même l'auteur de tous les maux qui devaient arriver à ce roi par le moyen d'Absalon : *Ecce ego suscitabo super te malum de domo tua, et tollam uxores tuas in oculis tuis* (II *Reg.*, XII, 11). Il dit qu'il fera ce qu'il permettra de faire à ce fils rebelle et dénaturé pour punir ce père criminel; pour la même raison, ces rois impies qui exerçaient des cruautés atroces sur le peuple de Dieu sont appelés dans l'Ecriture les instruments de la justice divine : *Væ Assur, virga furoris mei* (*Isai.*, X, 5). Ce qui est encore plus surprenant, c'est que les démons mêmes, si endurcis dans leur malice, si ardents à notre perte, sont appelés dans l'Ecriture les ministres de cette divine providence : *Spiritus Domini malus arripiebat Saul* (I *Reg.*, XVI, 23); sur quoi saint Grégoire le Grand (*L.* XVIII *Moral.*, *c.* 3) remarque qu'un même esprit est appelé esprit du Seigneur et méchant esprit : méchant esprit, par le caractère de sa mauvaise volonté; esprit du Seigneur, pour montrer que c'était Dieu qui se servait de lui pour la punition de Saül.

Job, dit saint Augustin, était bien instruit de cette vérité, lorsqu'après la perte de ses biens causée par la malice des démons, il ne disait point : Le Seigneur m'avait donné du bien et le démon me l'a ôté : *Non dixit Job : Dominus dedit, diabolus abstulit* (*S. August.*, *in Psal.* XXXI); mais comme il savait bien que le démon ne peut faire aucun mal que celui que Dieu lui permet de faire, il rapportait tout également à Dieu : *Dominus dedit, Dominus abstulit*. N'est-ce donc pas une grande injustice à des chrétiens qui se disent et qui sont enfants de Dieu, de ne vouloir pas accepter les châtiments que l'amour paternel de Dieu ne leur envoie que pour leur bien?

Troisièmement, il y a bien de l'injustice dans cette répugnance, puisqu'elle est assez téméraire pour vouloir troubler et renverser les ordres que Dieu a établis de toute éternité pour notre prédestination, qui portent, comme nous l'avons prouvé dans notre premier sermon, que la croix nous servira de marche et de degré pour nous élever à la gloire, et qu'en qualité d'enfants adoptifs nous arriverons au ciel par la même voie que le Fils unique et naturel de Dieu y est arrivé, qui est celle des souffrances : *Numquid oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (*S. Luc.*, XXIV, 26)?

Comme cette répugnance pour la croix est injuste, elle est aussi déraisonnable, non-seulement parce qu'elle choque les lumières de Dieu et la conduite de Jésus-Christ, qui est sa sagesse personnelle, mais encore parce

que par un effet de l'aveuglement de l'amour-propre, voulant éloigner notre mal, elle le procure, comme nous avons dit, et nous prive de toute sorte de biens : du bien honnête, du bien utile et du bien délectable, qui se rencontrent par excellence dans la croix.

Je passe à la troisième vérité, qui est que, pour ne point souffrir, il faut vouloir souffrir. Puisque c'est notre injuste et déraisonnable répugnance aux ordres de Dieu sur nous qui aigrit et envenime nos plaies, qui fait que le mal du dehors pénètre au dedans, et qui cause les troubles et les amertumes du cœur : les raisons que je viens de toucher, appuyées sur l'autorité des Pères et rendues sensibles par l'expérience, donnent à cette vérité tout le jour qu'on peut souhaiter.

Quand donc Jésus-Christ, dans l'abrégé de la morale de la croix, nous enseigne à renoncer à notre propre volonté et à porter notre croix, *Tollat crucem suam*, il nous apprend non-seulement à éviter tout le véritable mal qui se peut trouver dans la croix, mais en même temps il nous découvre un secret pour porter la croix avec plaisir et avec douceur. Car c'est dans la conformité aux volontés de Dieu, opposée à cette répugnance dont nous avons parlé, que l'âme affligée rencontre trois choses : 1° la force pour supporter la croix; 2° la consolation pour adoucir son amertume; 3° le fruit que Dieu prétend nous faire cueillir de l'arbre de la croix.

Un chrétien qui se conforme au bon plaisir de Dieu par la patience unit et attache son cœur au cœur de Dieu, suivant l'avertissement que nous donne le Saint-Esprit dans l'Ecclésiastique : *Conjungere Deo, et sustine* (*Eccli.*, II, 3). Ce n'est donc pas lui seul qui porte la croix, Dieu même la porte avec lui; et il peut dire, avec le premier crucifié qui est Jésus-Christ : *Qui misit mecum est, et non reliquit me solum; quia ego quæ placita sunt ei facio semper* (*S. Joan.*, II, 29) : Celui qui m'a engagé dans cette voie si rude à la nature ne m'y a pas laissé seul, il est avec moi par sa grâce et par l'onction de son Esprit. C'est par ce moyen que le juste trouve une base et un soutien inébranlable, et qu'il ne plie jamais sous la pesanteur du fardeau : *Justus quasi fundamentum sempiternum* (*Prov.*, X, 25). Malheur à ce cœur qui est tombé, c'est-à-dire qui n'est plus appuyé sur le cœur de Dieu qui est l'appui et le fondement de tous les cœurs : *Væ dissolutis corde*, ou bien, suivant l'hébreu : *Væ collapso cordi*. Un poëte profane parlait, ce semble, en chrétien, lorsqu'il disait que les destins conduisaient doucement et comme par la main ceux qui les voulaient suivre, mais qu'ils traînaient et faisaient marcher par violence ceux qui leur résistaient; et, qu'en cet état de leur résistance, ils souffraient malgré eux, étant toujours méchants, ce qu'ils eussent pu souffrir doucement, étant gens de bien : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt, malusque patiar quod pati licuit homo*.

Dieu n'est pas seulement le support et l'appui de l'affligé qui se soumet à ses volontés, mais encore il se déclare son consolateur : *Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione*. Le Dieu de toute consolation, dit saint Paul, se rend présent dans toutes nos afflictions afin de nous consoler. Vous savez ce qui arriva autrefois à Paris, lorsque les bourreaux étaient sur le point de jeter saint Denys dans la fournaise, Il vit que Jésus-Christ s'y était déjà rendu pour l'y attendre; de sorte que ce saint, tout transporté de joie, s'écria : *Etiamne hic eris mecum, o bone Jesu?* O le tout aimable Jésus! ô l'objet de mon cœur! c'est donc vous que je vois au milieu de ces flammes. O douces flammes! ô heureuse fournaise! puisque c'est chez toi que je dois rencontrer mon Sauveur pour y jouir de ses aimables caresses! *Et eris hic mecum, o bone Jesu!* Le Sauveur de nos âmes ne se trouva pas seulement dans la fournaise de saint Denys pour l'empêcher d'y être brûlé, mais encore pour le combler de joie et de consolation. Et si autrefois la présence d'un ange fit de la fournaise de Babylone remplie d'une matière si ardente qu'elle semblait un enfer, un petit paradis pour les trois innocents que Nabuchodonosor y avait fait jeter; si cet ange fit naître au milieu de ce grand incendie un zéphyr rafraîchissant pour les réjouir et les consoler, dit Daniel, *Fecit medium fornacis quasi ventum roris flantem* (*Dan.*, III, 5), ô Dieu, quels zéphyrs embaumés du paradis, je veux dire quels souffles agréables et délicieux du Saint-Esprit ne se trouveront pas avec le roi des anges, Jésus-Christ, quand il voudra accompagner ses fidèles serviteurs dans le fort de leur affliction!

Apprenons donc de ce grand apôtre de notre France cette belle leçon, que Dieu nous a faite longtemps auparavant par le prophète Isaïe : *Noli timere, quia redemi te, et vocavi te nomine tuo : meus es tu; cum transieris per aquas, tecum ero, et flumina non operient te, et cum ambulaveris in igne, non combureris, et flamma non ardebit in te* : Ne craignez point, âmes fidèles, je suis votre rédempteur et vous êtes à moi par ma grâce, cela suffit, je vous promets que je serai avec vous au milieu des orages les plus furieux, et je me trouverai parmi les feux les plus ardents des persécutions de cette vie : les eaux des tribulations ne submergeront jamais votre âme, jamais l'ardeur des flammes ne pénètrera dans votre intérieur, le feu sera au dehors, mais le rafraîchissement des consolations sera au dedans, *flamma non ardebit in te*. Si donc nous regardons avec les yeux de saint Denys, c'est-à-dire avec les lumières d'une vive foi, cette perte de biens, cette maladie, ce rebut du monde, en un mot cette fournaise dans laquelle Dieu fait passer tous les prédestinés, avant que de les recevoir et de les reconnaître comme tels : *Quoniam in igne probatur aurum et argentum, homines vero receptibiles in camino afflictionis* (*Eccl.*, II, 5), nous ne croirons pas que ce soit une fournaise terrible et douloureuse, mais plutôt un lieu choisi de Dieu pour nous y faire ressentir sa protection et son amour;

nous trouverons par notre expérience, que c'est là où nous quitterons l'amour du monde, l'amour de nous-mêmes, l'attache aux créatures, en un mot tous les vices, pour entrer dans la pratique de toutes les solides vertus. Nous y trouverons enfin et nous y goûterons avec plaisir la présence sensible de Jésus-Christ, qui viendra pour nous consoler et pour nous sanctifier.

Profitons donc de ce discours, et pour ne point souffrir, mettons-nous, avec la grâce de Dieu, en disposition de tout souffrir: afin que la croix ne nous accable pas sous sa pesanteur, ne la traînons pas, comme l'on dit, mais portons-la de bon cœur: *Tollat crucem suam.* Au lieu de cette injuste et déraisonnable répugnance, ayons pour tous les ordres de Dieu, pour sévères et rigoureux qu'ils paraissent, cet acquiescement et cet agrément qu'un saint expérimenté, s'il en fut jamais, dans l'art de bien souffrir, c'est Job, nous souhaite: *Acquiesce Deo et habeto pacem, et per hæc habebis fructus optimos* (XXII, 21). Soumettons-nous aux volontés de Dieu, abandonnons-nous à la conduite de son amoureuse providence, et pour lors, au lieu de ces inutiles chagrins et de tous ces troubles qui ne servent qu'à nous rendre plus malheureux et plus coupables, nous posséderons la paix de l'âme, accompagnée des fruits d'une vertu véritablement chrétienne, et cette paix sera suivie d'une paix éternelle dans le ciel.

SERMON VIII.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive (*S. Luc.* IX).

Il faut graver sur soi-même l'image de Jésus crucifié, pour porter le caractère de Jésus glorifié.

Un ancien auteur dit qu'Aristote, étant sur le point de mourir, témoigna qu'il faisait grand état d'un bel endroit d'Homère, où il dit que ce n'était point une chose indigne, ni méséante aux dieux immortels, de descendre du ciel et de paraître visibles sur la terre, revêtus de nos corps, pour désabuser les hommes de leurs erreurs et leur apprendre la vérité. Toutes ces divinités des peuples gentils, qui n'étaient, dit David, que des démons, *Dii gentium dæmonia* (*Psal.* XCV, V), ne leur pouvaient apprendre que des mensonges, et par leurs pernicieux exemples, ils ne leur enseignaient que des vices, ainsi que Julius Firmicus reprochait aux idolâtres de son temps: *Hominibus peccare cupientibus facinorum viam de Deorum monstrastis exemplis.*

C'est le Dieu que nous adorons qui a voulu paraître visible sur la terre, en la personne de son Fils, pour nous enseigner la vérité, et nous apprendre toutes sortes de vertus, *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est* (*Baruch.*, III, 38). La théologie demande pourquoi des trois personnes divines c'est la seconde qui s'est faite homme. Elle en apporte deux raisons: 1° parce que la seconde personne est la Sagesse personnelle de Dieu; or il appartient principalement à la Sagesse de nous instruire; 2° parce que cette seconde personne est le modèle invisible et la première idée des hommes; or on ne pouvait pas mieux faire connaître les fautes des copies, qu'en leur montrant leur original. Jésus-Christ, la Sagesse adorable de Dieu, s'est donc fait visiblement notre sagesse pour nous instruire, *Factus est nobis sapientia a Deo* (I *Cor.*, I, 3). C'est principalement sur la croix qu'il nous enseigne d'une manière plus claire, plus forte et plus pathétique par ses exemples. Il ne faut qu'un regard sur le crucifix pour nous rendre savants en toute sorte de vertus, *Illum vidisse erudiri est.* C'est donc sur le Calvaire que nous le suivons, *et sequatur me.*

Après que ce divin Sauveur nous a parlé, 1° de l'abnégation, 2° de la croix perpétuelle, il finit par la suite et par l'imitation, *sequatur me*; sur quoi j'établis ce principe de la morale de la croix: il faut nécessairement graver et exprimer sur soi les traits de Jésus crucifié, pour porter éternellement le caractère de Jésus glorifié. J'ai trois choses à dire sur ce sujet, qui feront le partage de ce sermon.

1° Nous verrons sur quoi est établie l'obligation et la nécessité de copier le crucifix; 2° comment il faut s'y prendre; 3° que tout chrétien qui ne travaille pas à cet ouvrage est injurieux à Dieu et outrageux à soi-même: demandons les grâces du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

I. — C'est le sentiment de la théologie, fondé sur la sainte parole et sur la doctrine des Pères, que Jésus, dans la grandeur de sa propriété personnelle en tant que Dieu, est lui seul la très-parfaite image de son Père, et dans sa seconde subsistance, par l'hypostase du Verbe, il est le véritable exemplaire de tous les prédestinés. En tant que Fils unique du Père, il est son image en deux façons, dit la théologie: 1° il est son image naturelle, parce qu'il procède réellement de lui, dans une parfaite ressemblance de sa nature divine; 2° il est son image intentionnelle, comme parle l'Ecole, parce qu'il procède du Père comme Verbe et connaissance, exprimant les grandeurs et les perfections du Père.

Tous les êtres créés se ressentent trop du néant d'où ils sortent, le fond de leur nature est trop faible, leurs couleurs sont trop obscures pour exprimer au vif l'éclat et la gloire de la Divinité; elles ne peuvent être tout au plus que des vestiges et ombres de sa grandeur.

Il est vrai que l'homme a cette gloire d'être fait à l'image de Dieu, comme il est dit dans la Genèse, mais il n'est pas proprement son image; il n'est que l'image de l'image de Dieu, qui est Jésus-Christ, dit saint Athanase, et après lui Marius Victorinus, dans son

premier livre contre les Ariens : *Solus Jesus imago Dei est, homo autem non imago, sed secundum imaginem, hoc est imago imaginis* (*Lib.* I. *cont. Arian.*).

Le Saint Esprit même, disent les docteurs, quoiqu'il reçoive la nature du Père aussi bien que le Fils, n'est pas néanmoins proprement et parfaitement son image comme le Fils, parce que, dit saint Bonaventure, s'il a la même nature que le Père, il n'a pas la fécondité et la puissance de la communication, qui n'est donnée qu'au Fils; lequel est semblable à son Père, en ce qu'il est avec lui le principe divinement fécond du Saint-Esprit. Ou bien, comme dit saint Thomas, le Fils seul procède par voie d'entendement : or cette action tend d'elle-même au Verbe; lequel, comme Verbe, est semblable à la chose connue, et à celui qui connaît, parce que le Père en produisant son Verbe, est celui qui connaît et celui qui est connu : ce qui ne se peut dire du Saint-Esprit, qui procède par voie d'amour, laquelle est une action de la volonté qui ne tend point d'elle-même et immédiatement à la ressemblance, mais qui est seulement une inclination et un poids vers ce qui est aimé. Disons encore plus clairement que s'il est vrai, comme nous apprend saint Augustin (*L. des* 5 *Quest.*, *quest.* IV), que l'image parfaite est une ressemblance exprimée pour représenter quelqu'un, il est évident qu'il n'y a que la seconde personne qui puisse porter proprement la qualité d'image, puisqu'il n'y a qu'elle qui soit la ressemblance substantielle et vivante du Père, exprimée par voie d'entendement pour représenter au Père toutes ses adorables perfections, *totum in se ferens Patrem*, dit saint Jean Damascène. C'est pourquoi l'Ecriture n'a jamais appelé le Saint-Esprit, l'image de la divinité : c'est le sentiment de Jésus en tant que Dieu, dont parle saint Paul, lorsqu'il dit qu'il est l'image invisible de Dieu, et lorsqu'il l'appelle le caractère vivant de sa substance. C'est le miroir sans tâche, dont parle Salomon, *speculum sine macula*, où le Père, se contemplant soi-même, voit tout l'éclat et toute la majesté de sa gloire, et un parfait rejaillissement de ses lumières éternelles : *Candor lucis æternæ, splendor gloriæ, lumen de lumine.*

Or c'est dans la participation de cet adorable image du Père, que nous trouvons notre perfection, dans l'état de nature, dans l'état de la grâce et dans celui de la gloire. Dans l'état de nature, puisque, comme dit l'abbé Rupert, tous les êtres intelligents n'ont reçu la raison, que comme un écoulement de cette première et souveraine sagesse: *De cujus effectu nos et Angeli rationales sumus.* C'est le Verbe, qui est la face du Père, lequel a imprimé sur nous un rayon de sa lumière : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (*Ps.* IV, 7). Dans la gloire, notre souverain bonheur sera, dit saint Jean, cette ressemblance achevée et accomplie que nous aurons avec lui, *similes ei erimus* (*I S. Joan.*, III, 2). Mais il faut auparavant, qu'en l'état de la grâce, nous exprimions par nos vertus, et par l'innocence et par la sainteté de nos mœurs, les traits de cette divine image : *Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.* VIII, 29).

Pour nous convaincre de cette obligation, entrons avec respect dans le conseil du Très-Haut, étudions les ordres et les décrets qu'il a formés touchant nos prédestinations éternelles. Après que saint Paul nous a appris que, devant la naissance des temps et l'établissement du monde, Dieu nous a choisis en Jésus-Christ pour être ses saints : *Elegit nos in ipso ante constitutionem mundi, ut essemus sancti* (*Ephes.*, I), il s'explique et nous enseigne quelle est cette sainteté lorsqu'il dit que Dieu nous a prédestinés pour être ses enfants adoptifs par son fils Jésus-Christ, *Prædestinavit nos in adoptionem filiorum suorum per Jesum Christum :* il veut dire que cette adoption filiale et cette bienheureuse ressemblance que nous devons avoir avec son Fils naturel, est la fin à laquelle il nous a destinés sur la terre; afin que dans le ciel nous lui fussions semblables en sa gloire : *Quos præscivit, hos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.*, VIII). Ce grand apôtre, fouillant dans la profondeur de ce mystère, dit que Dieu a formé ces magnifiques desseins sur nous et conçu ces favorables pensées en vue de son Fils : *Gratificavit nos in dilecto Filio suo* (*Ephes.*, I). Voici, à mon avis, le sens de saint Paul. C'est ce Fils bien-aimé, cette adorable image, qui est le grand objet des complaisances du Père : et tout ainsi que nos yeux ne peuvent rien voir que ce qui est coloré et éclairé de quelque lumière, aussi il n'est rien qui agrée aux yeux du Père que ce Fils, ou ceux qui portent les traits et les linéaments de ce Fils. Il veut donc nous choisir et nous destiner à être ses enfants adoptifs, afin que notre filiation adoptive soit une image de la filiation naturelle, et qu'il voie dans la multiplication de ses élus, les beautés et les grandeurs de son Fils multipliées; et que, comme il se plaît à contempler ses propres grandeurs en la personne de son Fils, il se plaise pareillement en contemplant les grandeurs de son Fils dans la personne des prédestinés : *Gratificavit nos in dilecto Filio suo*, ou comme lit saint Chrysostome, *gratiosos nos fecit in dilecto.* Lorsque nous étions encore dans le néant, il nous a rendus agréables à ses yeux, parce qu'il ne nous a pas regardés en nous-mêmes, mais en son Fils, il nous a vus comme les images accidentelles de son image substantielle : ainsi, nous voyant dans ses divines idées revêtus des couleurs et des lumières de ce Fils, il nous a aimés et nous a destinés à sa gloire et à la participation de son éternelle félicité. Il s'ensuit donc, suivant ce discours, appuyé sur la théologie de saint Paul, que notre prédestination dépend du rapport et de la conformité que nous aurons avec Jésus-Christ, et que par conséquent nous devons avoir autant d'application à copier cette divine image, que notre salut, qui dépend de là, nous doit être cher. Voilà la première raison fondée, comme vous voyez, sur les

III. — Quelle injure a Dieu, que nos corps étant les temples vivants de sa divinité, et nos âmes les sanctuaires de Jésus-Christ, nous y élevions, non pas des crucifix comme nous devrions, mais les idoles honteuses de nos vices! Autrefois toute la synagogue des Juifs frémit, lorsque l'empereur Caius la voulut obliger de placer sa statue dans le temple; elle protesta par la bouche de son ambassadeur à Rome, qui était le grand Philon, qu'elle consentirait plutôt au massacre de tous ses citoyens, que de souffrir qu'on fît cet affront au Dieu vivant. L'Eglise chrétienne, quelques années après, versa des larmes de sang sur l'injure faite à Jésus-Christ, lorsque l'empereur Adrien éleva sur le sépulcre du Sauveur, les simulacres de Vénus et d'Adonis; elle crut que c'était cette abomination de désolation, qu'avait prédite le Fils de Dieu avant sa mort: *Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto.* Malheureux chrétien, impudique, avare, vindicatif; c'est toi qui renouvelles tous ces outrages faits à Dieu; c'est toi qui fais voir l'abomination dans le lieu saint, lorsque dans un cœur chrétien tu mets au lieu du tableau du crucifix, les idoles infâmes des passions déréglées. Dieu se plaignait autrefois, par un de ses prophètes, de ce que son peuple avait employé, pour faire des statues à Baal, l'or et l'argent que Salomon avait envoyé chercher au Pérou, pour l'ornement de son temple et de son tabernacle, *Aurum et argentum meum sacrificaverunt Baalim* (*Jerem.*, XIX, 3). Quel reproche ne doit-il pas faire à des chrétiens qui font d'une âme immortelle, marquée du sceau de Dieu par la lumière de la raison, d'une âme baptisée qui porte le caractère de son Fils; qui en font, dis-je, l'image d'une bête ou la figure d'un démon?

Quelle punition rigoureuse, ajoute sur ce sujet saint Grégoire de Nysse, ne prendrait-on pas d'un peintre, qui ayant entrepris de faire au vif et au naturel le portrait du roi, donnerait quelque figure monstrueuse et horrible? Ah! quel châtiment ne méritons-nous pas, si, nous étant obligés par les serments de notre baptême, à exprimer en nous l'image des vertus et de la sainteté de Jésus-Christ, nous exprimions tout ce qu'il y a de plus bas et de plus vicieux dans les brutes, et de plus malicieux dans les démons? *Christianus qui draconem furiis imbutus ira excandescit.* Un chrétien qui, dans sa maison, parmi ses domestiques, s'emporte cent fois le jour de colère, qui écume de venin et de rage, comme un dragon; un chrétien qui, par ses affections terrestres, rampe toujours à terre et se nourrit de terre comme un serpent, *instar serpentium humi repit;* un chrétien qui s'abandonne aux saillies de ses sales amours, et à l'impétuosité de ses convoitises déréglées, comme un étalon furieux: *Qui equinam rabiem apponens humanæ fœminarum amoribus insanit;* ce chrétien porte-t-il, comme il doit, l'image d'un Jésus-Christ, patient, débonnaire, humble, chaste, vierge? mais plutôt ne ramasse-t-il pas dans sa seule personne tous ces monstres et ces chimères dont nous parle la fable des minotaures, des hippocentaures, des hommes à pieds de serpents: *Hunc minautorum vel hippocentaurum, vel anguipedem esse dixerim.*

Hélas! qui me donnera les larmes de Jérémie, pour déplorer ici le malheur des femmes et des filles mondaines? *Cui assimalabo te, Jerusalem? cui comparebo te* (*Thren.*, II, 13)? A qui est-ce que je vous pourrai comparer? Ce n'est pas avec le crucifix, puisque dans l'état où vous êtes, vous n'y avez aucun rapport. Je ne puis vous comparer qu'avec Lucifer: vous l'avez jusqu'à ce présent copié en trois choses. 1° Il est le prince des orgueilleux, et vous n'avez rien en vous qui ne sente le faste et l'orgueil. 2° Il s'est perdu par l'amour désordoné de soi-même, en se rendant idolâtre de ses beautés, et vous êtes toujours occupées à vous mirer; vous êtes toutes pleines de complaisance pour vous-mêmes. 3° Lucifer, en se perdant, travaille à la perte des autres: et dans l'état où vous êtes, les Pères de l'Eglise assurent que vous êtes les plus cruelles ennemies du sang de Jésus-Christ, et que vous faites commettre une infinité de péchés par votre scandale.

Voilà donc, chrétiens, à quoi nous employons une âme spirituelle et immortelle, sanctifiée par la grâce, et ennoblie par le sang de Jésus-Christ, que Dieu nous avait donnée pour en faire son image!

Que si nous sommes injurieux à Dieu, nous sommes encore outrageux à nous-mêmes. Ne vous êtes-vous point quelquefois étonnés de la stupidité de ces Israélites qui, voyant que Moïse demeurait trop longtemps sur la montagne, et s'ennuyant de l'attendre, furent trouver son frère Aaron, et lui dirent que résolument ils voulaient qu'il leur fît un Dieu, non pas spirituel et invisible, comme était celui de Moïse: mais un Dieu qu'ils vissent de leurs yeux, comme étaient les dieux des gentils. Ils pressent, ils font violence à Aaron. Hé bien! leur dit-il, ayons une fonte, allumez du feu, faisons un Dieu, puisque vous en voulez un. Il jette dans cette fonte de l'or et de l'argent; ce peuple est si affectionné à cet ouvrage, que les femmes et les filles, qui sont si attachées à leurs ornements, donnent jusqu'à leurs bracelets et leurs pendants d'oreille. Aaron jette tout cela dans la fonte, mais quelle figure fera-t-il? sera-ce l'expression d'un Dieu qui crée l'univers, ou qui porte sur ses trois doigts la machine du monde, ou bien quelque idole d'un Jupiter qui lance le tonnerre? Rien de tout cela: *Fecit ex eis vitulum conflatilem* (*Exod.*, XXXII, 4), il leur fait un veau d'or, et ce peuple se contente de cette sorte et honteuse idole.

Nous nous moquons de la stupidité de ce peuple; mais, en vérité, nous avons bien sujet de pleurer sur notre aveuglement. Dieu a résolu de toute éternité que nous porterions dans le temps l'image de la sainteté de son Fils, afin que nous lui soyons éternellement semblables dans sa gloire: pour exécuter ce dessein, il a fait des profusions infinies de

grâces, sans même épargner le sang et la vie de son Fils. Ce dessein ne nous plaît pas, nous voulons faire une image à notre fantaisie; et bien quelle image ? L'image d'un singe, d'un lion, d'un animal infâme qui se vautre toujours dans la boue ; *Quid in te ipso circumfers numerosam et turbulentam belluarum imaginem ?* nous l'avons déjà dit, l'image d'une bête, ou d'un démon. Ce sera donc là où aboutiront les mystères de l'Incarnation, de la vie et de la mort de Jésus-Christ ! Ce sera donc là la fin de tant de confessions, de communions, de prédications, et de grâces reçues !

Hé! pour Dieu, dit Tertullien, ne nous faisons pas cet outrage ; considérons ce que nous sommes dans l'idée de Dieu, et jugeons de là ce que nous devons être : *Vide ut circumferas te tibi :* ou bien, comme dit saint Paul, mesurons-nous un peu nous-mêmes , *metientes nosmetipsos* (II *Cor.*, X, 12).

Nous mourrons un de ces jours, et la première parole que nous dira Jésus-Christ, lorsque nous paraîtrons devant son tribunal, sera cette parole de l'Evangile : *Cujus est imago hæc ?* Quand nous mourrons, on nous présentera le crucifix ; et alors nous nous souviendrons des paroles de Jésus-Christ , *Consummatum est*. Oh! quelle consolation pour nous, si nous avons bien copié cette image! oh ! quel déplaisir, si nous n'y avons pas travaillé ! Appliquez-vous donc à cette imitation : si le monde, si la chair, si les démons veulent interrompre votre ouvrage , renvoyez-les, et dites-leur ce que disait ce peintre fameux : *Pingo, quia æternitati pingo :* oh! laissez-moi, j'ai entre les mains un ouvrage important.

Pour peindre et pour graver sur vous-mêmes cette image de Jésus-Christ, étudiez souvent les principes de la morale que ce divin Sauveur nous enseigne, et qui ont servi de sujet à cette octave : aimez la croix, puisqu'elle est le degré qui doit servir pour monter dans le ciel : aveuglez-vous pour voir clair, en soumettant votre esprit aux lumières de la foi : captivez-vous pour être libres, en renonçant à votre volonté, pour obéir à Dieu : haïssez-vous dans cette vie, puisque par cette haine vous vous aimez pour l'éternité. Détachez votre cœur des richesses de la terre, puisque c'est l'unique moyen de les posséder et de mériter les trésors de la gloire : combattez généreusement vos passions et les inclinations de la chair, puisque cette guerre est la véritable paix de l'âme. Souffrez avec patience, et cette soumission aux ordres de Dieu vous comblera de joie dans vos afflictions : enfin portez sur la terre l'image de Jésus-Christ crucifié, et vous lui serez semblables dans la gloire du ciel, que je vous souhaite.

PANEGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE DE SAINT EUSTACHE.

Deus tentavit eos et invenit illos dignos se : tanquam aurum in fornace probavit illos.

Dieu les a éprouvés, et il les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise (*Sag.*, III.)

Il faut du temps, de la peine et de l'art pour mettre en œuvre l'or nouvellement tiré de la mine; mais après qu'un grand nombre d'ouvriers se sera lassé à s'y tourmenter, pour ainsi dire, que l'un l'aura jeté dans le feu, l'autre l'aura battu à coups de marteaux et qu'un autre l'aura tenu des années entières sous le burin et le ciseau, c'est une pièce digne d'un roi et qui mérite de faire le plus riche ornement de son cabinet. Il en est ainsi des saints, dit le vénérable Pierre, abbé de Celles : *Tabernacula sunt de auro purissimo quod igne clarescit, malleo proficit, passione dulcescit, et omni pretio pretiosius elucescit.* Après qu'ils ont passé les sévérités du ciel, les rigueurs de la terre, les épreuves de Dieu, les cruautés des hommes, les fureurs mêmes des démons, ce sont des vases dignes de l'estime et de l'approbation éternelle de Dieu : *Invenit illos dignos se.*

Ceci se peut dire de tous les justes affligés, encore plus des martyrs, mais d'une façon toute particulière de saint Eustache, patron de cette église, puisqu'au jugement de Nicéphore et de plusieurs autres docteurs, il a été le grand miroir de patience du Nouveau Testament, et l'idée parfaite d'une âme constante dans ses afflictions.

Je remarque que l'or précieux de la vertu a passé par trois fournaises, qui feront les trois considérations de ce discours : Dieu le jeta dans la première, qui fut celle de toutes ces grandes adversités qui lui arrivèrent aussitôt après sa conversion à la foi; la deuxième fut celle de sa prospérité, où le monde l'engagea dans le temps de ses heureux succès et de ses victoires; la troisième fut celle où le tyran lui fit souffrir son glorieux martyre. Dans la première, l'or de la charité fut purifié; dans la seconde, il fut éprouvé; dans la troisième, il reçut son lustre et son éclat. *Purgatur, probatur, illustratur*, dit saint Grégoire. Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria*, etc.

I. — Lorsque nous lisons dans l'Ancien Testament que Dieu parla de sa propre bouche à Abraham, et qu'il lui commanda de

sortir de son pays et de se rendre pèlerin sur la terre, nous ne nous en étonnons point, parce que nous apprenons en même temps que c'est ce grand homme que Dieu a choisi pour être le père des croyants et la souche de sa famille sur la terre, puisque c'est de sa race que doit naître le Messie.

Quand nous considérons la majesté d'un Dieu qui, du milieu des flammes d'un buisson qui brûle sans se consumer, parle à Moïse et lui donne ses ordres, nous disons qu'étant choisi pour un emploi si auguste que de conduire le peuple de Dieu et d'être le nouveau législateur, il ne faut pas trouver étrange si Dieu agit de la sorte envers lui.

Si dans la nouvelle loi nous voyons que Jésus-Christ paraît en personne pour convertir saint Paul, on nous fait entendre aussitôt que c'est un vase d'élection, un apôtre choisi entre tous pour être le docteur et le prédicateur des gentils.

Ce Dieu de bonté, qui a souvent employé des filles, comme sainte Marthe et quelques autres, pour convertir des nations entières; cet aimable Sauveur, qui se décharge sur douze apôtres de la conquête de l'univers et de la conversion de tous les peuples, lorsqu'il s'agit d'Eustache, il n'emploie ni disciples, ni apôtres, non pas même ses anges, mais il veut venir en personne et, par un nouvel avénement, paraître derechef visible sur la terre pour convertir Eustache, pour lui annoncer les vérités du salut, et lui dire, comme à saint Paul : Placide, pourquoi me persécutes-tu?

Vous en savez l'histoire; je vous prie seulement de remarquer deux différences entre la vocation de Placide et celle de saint Paul.

Jésus apparaît à Saul parmi les foudres et les éclairs; il fait gronder le tonnerre sur sa tête, il lui porte le feu devant les yeux, il le renverse sur la poussière, il le blesse, il l'aveugle, en un mot il le traite, ce semble, avec rigueur et comme un ennemi.

Mais il apparaît à Placide parmi les plaisirs et les divertissements de la chasse, dans l'état de ses plus grandes miséricordes et de ses excessives amours, il se montre sous la forme d'un crucifix couronné d'une agréable lumière, qui lui dit, non pas d'une voix de tonnerre, mais d'un accent plein de douceur : Placide, je suis Jésus, qui suis mort pour l'amour de toi, et qui désire maintenant te sauver. Ces paroles ne le renversent point, ni ne l'aveuglent point, mais remplissent son esprit des lumières du ciel et son cœur d'amour et de tendresse pour celui qui lui parle. Il met pied à terre, il fléchit les genoux par respect, il adore celui qu'il ne connaissait point auparavant, il se dévoue et se consacre à son service. Il y a donc autant de douceur dans la vocation d'Eustache, qu'il y a de sévérité et de rigueur dans celle de saint Paul.

2. Saul, tout tremblant de crainte, et rempli de frayeur, ayant demandé à Jésus ce qu'il désire de lui, et quelles sont ses volontés : *Quid me vis facere* (*Act.*, IX, 17)? Jésus lui répond, ce semble, rudement : qu'il se lève, qu'il entre dans la ville de Damas, et que là on lui dira ce qu'il doit faire : *Surge et ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere* (*Act.*, IX, 17). Ensuite Ananias lui est donné pour directeur et pour maître, et, ce qui est admirable, pour remplir de plénitude ce vase précieux : *Dominus misit me Jesus, qui apparuit tibi in via, ut videas, et implearis Spiritu Sancto* (*Act.*, IX, 18).

Le Fils de Dieu n'agit pas de la sorte envers Placide; il veut être lui-même son directeur, comme il a été son apôtre : c'est lui qui est venu exprès du ciel en terre pour commencer l'ouvrage de son salut, et il veut paraître une seconde fois pour le conduire. Va, lui dit-il, reçois le baptême des prêtres chrétiens, fais en sorte que ta femme et tes enfants soient baptisés : après cela reviens ici, et je t'apparaîtrai encore, pour t'instruire de tout ce que tu as à faire.

Dans la vocation de Saul, Jésus paraît une fois; il paraît deux fois dans celle de Placide. En celle-là c'est Jésus qui convertit, mais c'est Ananias qui instruit; en celle-ci Jésus fait l'un et l'autre.

La raison de cette différence se peut prendre, à mon avis, des différents états auxquels le Fils de Dieu trouve Saul et Placide. Le premier, comme vous savez, était un furieux qui ne respirait que feu et flamme, qui était tout rouge du sang des chrétiens qu'il persécutait : c'était un orgueilleux qui s'imaginait entendre la loi et les prophètes : il fallait donc abattre et terrasser ce rebelle, sanglant persécuteur, il fallait humilier ce présomptueux et le rendre disciple d'Ananias, lui qui faisait le maître et le docteur. Placide, au contraire, dit l'historien de sa vie, était à la vérité gentil et idolâtre, par le malheur de sa naissance : mais au reste, pour un guerrier, il était modeste, doux et charitable envers les pauvres, et il avait jusqu'alors vécu dans l'ignorance des merveilles du christianisme.

Ou bien disons, pour entrer en matière, que le Fils de Dieu voulait, par ces deux apparitions, signifier les différents effets qu'il devait opérer en Saul et Placide : il se fait voir à Saul en posture de guerrier, les armes à la main, parmi les foudres et les éclairs; pour dire qu'il veut faire de Saul un conquérant de l'univers, un général de ses armées, un homme qui foudroiera le paganisme, et qui renversera tout ce qui osera lui faire résistance.

Il paraît à Placide sous la forme d'un Crucifix, pour nous apprendre qu'il veut faire de cet homme de douleurs un miroir de patience, un second Job dans son Eglise.

Retournons, s'il vous plaît, avec Eustache, nouvellement baptisé, dans cette sombre et épaisse forêt, autrefois le lieu de sa chasse et de ses divertissements, et maintenant le sacré rendez-vous que lui a donné le Fils de Dieu, pour apprendre ses volontés; considérons cette grande vision, plus merveilleuse mille fois que n'était le buisson ardent de Moïse. Voyez-vous cet adorable Cru-

cifix, couronné de rayons éclatants, qui parle, et l'humble Eustache à genoux, les mains jointes, qui écoute attentivement la leçon que lui faisait son cher maître? Et de quoi pouvait parler un crucifix, sinon de la haute et incompréhensible sagesse de la croix? Que pouvait-il prêcher à Eustache, sinon le bonheur, l'avantage et les trésors de la croix?

Le Saint-Esprit parlant de la vocation de saint Paul, dit qu'en même temps qu'il fut converti, le Fils de Dieu instruisait Ananias, de ce qu'il devait faire souffrir à ce nouvel apôtre : *Ostendam illi quantum oporteat eum pro nomine meo pati* (*Act.* IX, 17). Remarquez, dit-il, parlant de Saul, qu'il lui fera voir un jour ce qu'il doit souffrir : *Ostendam illi.* Mais maintenant il cache ses combats et ses souffrances, il lui découvre les beautés de la gloire, et il l'élève jusqu'au troisième ciel. Pour gagner et affermir ce nouveau converti, on le caresse, on le console; mais pour Eustache, comme c'est un guerrier qui a l'âme forte, on ne lui cache rien : au lieu de caresses et de délices, Jésus le revêt de rudes combats : il lui révèle d'abord les souffrances et les martyres qui l'attendent ; il lui fait connaître les grands desseins qu'il a formés sur lui : qu'il l'a choisi pour occuper un des premiers rangs dans son royaume, mais que cela ne se pouvait faire que par une participation avantageuse de sa croix ; qu'il veut renouveler en lui, pour l'exemple de tous les fidèles, la patience de Job, et que s'il coopère fidèlement à ses grâces, il le marquera du caractère glorieux de sa croix ; mais que pour cela, il faut du courage et de la constance : *Ecce præcipio tibi, confortare, et esto robustus ; noli timere, quoniam tecum est Dominus Deus tuus.* Je vous laisse à penser quelle impression firent dans le cœur de ce fidèle disciple les leçons de ce Dieu crucifié; combien fortement demeurèrent imprimées toute sa vie, dans son esprit, les précieuses espèces de ce cher crucifix.

Voilà donc les avantageuses promesses qui furent faites à Eustache au commencement de sa conversion, pour l'exécution et pour l'accomplissement desquelles la providence de Dieu travailla bientôt d'une façon merveilleuse et surprenante.

Je sais bien ce que m'enseigne un prophète, qu'il n'est point de mal, c'est-à-dire de peine en toute la cité, que le Seigneur n'ait fait : *Non est malum in civitate quod non fecerit Deus* ; et que dans les principes de notre foi, c'est de ses ordres éternels qu'émanent les permissions et les pouvoirs que reçoivent tous ceux qui nous maltraitent. Mais je n'ignore pas aussi qu'il y a quelques afflictions qui procèdent plus immédiatement de sa conduite, et dont il a accoutumé de se servir pour allumer cette fournaise, dans laquelle il dérouille son argent, et purifie son or, ainsi que parle le prophète Malachie : *Et sedebit conflans et emundans argentum, et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum, et quasi argentum* (*Malac.*, III, 3).

Il est donc résolu de faire du cœur d'Eustache l'image du crucifix : il faut auparavant purger l'or de sa charité, en le dégageant de l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs du siècle, et de toutes les attaches de la chair et du sang : pour ce sujet, il le jette dans la fournaise des pauvretés, des déshonneurs, des pertes de femme, d'enfants, et de tout ce qu'il pouvait avoir de plus cher. A peine a-t-il reçu le baptême, et entendu les leçons du crucifix son divin maître, que Dieu envoie la peste dans sa maison, qui étouffe ses serviteurs et ses servantes ; la mortalité emporte tous ses troupeaux. Il fait d'Eustache, qui était un des grands et des riches seigneurs de l'empire romain, et qui autrefois, au jugement de Baronius, avait été connétable de la gendarmerie, sous Vespasien et sous Tite, dans la guerre qu'ils avaient contre les Juifs, il en fait un homme pauvre, inconnu et enseveli dans la misère. En un mot, le feu de la fournaise du Seigneur brûle et consume tout à Eustache, et ne lui laisse que Dieu seul.

La ruine de ses biens est suivie de la perte de son honneur, et de toute sa réputation parmi les hommes. Ses parents, qui avaient improuvé le changement qu'il avait fait de religion, bien loin d'être touchés de quelque compassion et de le secourir, l'abandonnent, et le fuient comme un homme haï des dieux, et un exemple évident de leurs vengeances.

Eustache se croit cependant enrichi de ses pertes : son cœur tressaille de joie au milieu de ses disgrâces ; jamais il ne fut plus content, ni plus satisfait qu'il est, dans la vue et dans l'amour de son crucifix, qui seul est bien capable, dit-il, d'être son trésor et toutes ses richesses. Une seule chose l'afflige, qui est que plusieurs, ignorant ses avantages, prennent occasion de ses misères et de ses afflictions, de blasphémer notre religion, et de se confirmer dans le culte des idoles.

Ce fut, à mon avis, ce qui l'obligea d'abandonner son pays, pour leur ôter l'occasion qu'ils prenaient mal à propos, de blasphème et de scandale. Il se résolut d'aller vivre inconnu en quelques contrées éloignées.

Considérez, je vous prie, un spectacle sur lequel tout le ciel arrête ses yeux. Voyez ce grand seigneur, ce connétable de la gendarmerie romaine, cet homme si fameux pour ses combats et ses victoires, dégradé, dépouillé, réduit à une extrême pauvreté ; qui, suivi de sa femme et de deux petits enfants, est contraint de mendier son pain de porte en porte. L'amitié, la constance, la vertu et mille autres belles qualités de Théopiste, sa femme, les attraits et les perfections de ses deux enfants, pouvaient encore occuper quelque partie de ce cœur, et engager cette belle âme, si élevée au-dessus de tout ce qui dépend de la fortune, dans quelque affection naturelle. C'est ce que l'amour de Dieu ne veut pas souffrir : il faut encore que le feu dévorant de cette fournaise ôte et consume tout cela.

Vous savez ce qui lui arriva : sa femme lui fut injustement ravie ; et ensuite il avait son aîné entre les griffes d'un lion ; et le se-

cond dans la gueule d'un loup, sans qu'il les pût secourir.

O profondeur, ô abîme des jugements de Dieu! ô conduite merveilleuse, ô procédé étrange et surprenant de Dieu envers ses saints! Si je n'avais vu le Saint des saints, ce Dieu fait homme, qui, après une vie remplie de toutes sortes de vertus, après avoir en toutes choses procuré la gloire de son Père, reconnaît que le ciel a donné mainlevée sur lui à toutes les puissances d'enfer, et lâché la bride à la fureur de tous ses ennemis : *Tunc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (*S. Luc.*, XXIII, 53). Si je n'étais instruit de ces mystères, j'aurais sujet de m'étonner de cette providence de Dieu, qui rend Eustache misérable, aussitôt qu'il cesse d'être coupable; qui le traite, selon les apparences, en ennemi, aussitôt qu'il a le bonheur d'être reçu au nombre de ses enfants. Quoi donc? Quitter les idoles, embrasser le culte du vrai Dieu, recevoir le baptême, est-ce un crime? Si ce n'en est pas un, pourquoi châtier un innocent?

O prudence de la chair, tu es aveugle; ô sagesse du monde, tu n'y entends rien; ce n'est pas un châtiment, c'est une épreuve. Si tu entendais les principes de la philosophie du ciel, tu raisonnerais tout autrement, et tu dirais d'Eustache ce que disait Raphaël à Tobie : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (*Tob.*, XII, 13) : parce qu'il était ami de Dieu, enfant de Dieu, il le fallait traiter ainsi; puisqu'il était un vase destiné à sa gloire, il le fallait jeter dans la fournaise.

Il ne faut donc pas s'étonner si Dieu a éprouvé le courage, la fidélité et la vertu d'Eustache : il agit de la sorte envers tous ses saints : *Deus tentavit illos : tanquam aurum in fornace*, etc. Il est vrai que la circonstance du temps auquel arrive cette épreuve est bien remarquable.

Je sais quelle a été la vertu, la constance et l'amour de Job; je ne veux rien diminuer de la gloire que mérite ce roi des patients : mais après tout, vous m'avouerez que Job était un ancien serviteur qui avait vieilli dans la maison de Dieu; on l'avait vu signaler son courage dans une infinité de rencontres, avant que de l'exposer à un si rude et si violent combat; mais de voir Eustache baptisé depuis huit jours, nouvellement enrôlé sous l'étendard de la croix, faire déjà des coups de maître, et sortir victorieux d'une tentation si furieuse, c'est un prodige beaucoup plus étonnant.

Job avait raison de dire, pour fortifier sa patience : *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiemus* (*Job*, II, 10)? Dieu nous a fait vivre plusieurs années dans la prospérité, et nous avons reçu une infinité de biens de sa bonté libérale; pourquoi ne recevrons-nous pas maintenant l'adversité et tous les maux qu'il nous envoie? Mais Eustache n'a jamais reçu, au service de Jésus-Christ, que des croix; les afflictions ont commencé avec son christianisme; c'est au service des démons qu'il a été heureux selon le monde; il paraît malheureux depuis qu'il a renoncé aux idoles.

Job a perdu ses enfants, il est vrai; mais encore a-t-il eu cette triste consolation de les arroser de ses larmes, avant que de leur rendre les derniers devoirs, et de les porter dans le tombeau de ses ancêtres. Mais Eustache avait les siens exposés à la rage des lions et des loups, sans qu'il les puisse secourir : il faut qu'il vive dans cette triste pensée, qu'ils sont ensevelis dans le ventre de ces bêtes féroces.

La tentation de Job est rude et son affliction extrême, je l'avoue; mais elle n'est pas de longue durée, suivant l'opinion de quelques interprètes. Mais Eustache demeure l'espace de quinze ans sans bien et sans honneur, plongé dans la pauvreté et dans la misère, et cependant toujours ferme, toujours inébranlable dans le désir de servir Dieu. Voyez ce grand homme qui gagne sa vie à la sueur de son front, faisant l'office de serviteur dans la maison d'un laboureur, et qui vit mille fois plus content dans l'état de ses bassesses où l'amour de son Maître l'a réduit, qu'il n'avait fait autrefois dans l'éclat et la gloire du monde. Il bêche la terre d'aussi bon cœur l'espace de quinze ans, puisque son Dieu le veut, que s'il était encore occupé à conduire des armées et à gagner des batailles.

Il me semble en vérité que, comme la loi de grâce l'emporte de beaucoup sur l'Ancien Testament, ainsi la patience du second Job a quelques avantages sur celle du premier. Aussi faut-il avouer que le premier Job n'avait vu que de loin et en esprit comme Abraham, l'idée parfaite des patients, Jésus-Christ crucifié; et Eustache, qui est le second, a eu le bonheur de les voir de près et d'entendre sa parole.

Ne passons pas plus avant, je vous prie, sans nous confondre à la vue des exemples de ce grand saint. Il n'était pas né dans le sein de l'Eglise comme nous; il n'avait pas sucé le christianisme avec le lait comme nous; il n'avait pas entendu mille sermons, fait mille communions comme nous; c'était un idolâtre qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans la licence et le libertinage de la guerre : et néanmoins d'abord il embrasse la croix, il n'a de passion que pour la croix; il sert Jésus-Christ à ses dépens et ne veut, pour récompense de ses services, que pâtir et souffrir pour son amour. O cœur vraiment chrétien! ô cœur fort, cœur généreux, cœur héroïque, vous nous jetez la confusion sur le front.

Où sont ces chrétiens mercenaires, ces âmes lâches qui ne veulent servir Dieu que pour être à leur aise et à qui Jésus-Christ pourrait faire le reproche qu'il faisait autrefois à ce peuple grossier, parmi les Juifs : qu'ils le suivaient non pas pour voir ses miracles et pour entendre sa doctrine, mais pour manger du pain qu'il leur donnait : *Quæritis me non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus et saturati estis* (*S. Joan.*, VI, 26)?

Cœurs déréglés qui, comme dit saint Augustin, n'ont d'estime et d'amour apparents pour Dieu que dans l'espérance d'obtenir de l'argent et de posséder la santé, les richesses et les prospérités du monde : *Non nummum propter Deum volunt, sed Deum propter nummum colunt.* Ils ne veulent pas la santé ni la prospérité pour servir Dieu ; mais s'ils ont quelque désir de servir Dieu, ce n'est que pour se porter bien et avoir tout à souhait : si cela manque, plus de service de Dieu, plus de pratiques de vertu. Ils font comme ces Israélites charnels dont Dieu se plaint dans l'Ecriture: Si on ne les soûle, ils murmurent : *Si non fuerint saturati, murmurabunt* (*Psal.* LVIII, 16). Servir Dieu de la sorte, dit saint Augustin, ce n'est pas être pieux, ni religieux envers Dieu, mais c'est être avare et rempli d'amour-propre. En un mot, ce n'est pas servir Dieu, mais servir à ses convoitises : *Talis servitus non pios facit, sed avaros.*

Dieu! que de rouille attachée à l'argent de toutes nos vertus! que de terre mêlée avec l'or de notre amour! Je veux dire, que de propre intérêt, que de satisfactions humaines, que d'attaches aux créatures, que de recherches de soi-même, que d'amour du monde parmi le peu de bien que nous faisons! Quel moyen de purger et de purifier tout cela, sinon en passant par la fournaise de Dieu, aussi bien que saint Eustache?

Si donc un vrai désir de servir Dieu vous anime, désirez, recherchez et demandez ces précieuses flammes, et dites avec David : *Proba me, Domine, et tenta me, ure renes meos* (*Ps.* XXV, 2).

Que si vous n'avez pas encore assez de force pour les désirer et pour les rechercher, soyez au moins dans la résolution de les souffrir avec patience : *Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe, et in dolore sustine: et in humilitate patientiam habe* (*Eccl.*, II). Quelque feu que ce soit, dit le Saint-Esprit, dont Dieu se serve pour purifier : je veux dire quelque affliction qu'il vous envoie, soit perte de biens, pour vous détacher de la terre; soit maladie, pour mortifier l'amour déréglé de votre corps; soit les disgrâces et les rebuts du monde, pour consumer votre orgueil; recevez tout cela avec joie. En voici la raison : *Quoniam in igne probatur aurum et argentum : homines vero receptibiles in camino afflictionis* (*Eccl.*, XXV).

Hé! mon cher frère, dit saint Augustin, *Si aurum es, quid times ignem qui tibi fæces tollit*, Si tu es de l'or, pourquoi crains-tu le feu, qui te purgera et te nettoiera de toutes tes ordures?

Poursuivons : vous aurez sans doute remarqué dans la Genèse comment le patriarche Jacob ayant, pendant toute une nuit, lutté d'une façon mystérieuse avec Dieu, il lui dit : *Si contra Deum fortis fuisti, quanto magis contra homines prævalebis!* (*Genes.*, XXXII, 28). Il n'y a plus rien à craindre pour toi : si tu as soutenu les attaques de Dieu, combien plus aisément résisteras-tu aux efforts de tous les hommes? Il me semble que nous pourrions dire de même de saint Eustache; puisque, l'espace de quinze ans, il a soutenu les épreuves de Dieu, puisqu'il s'est conservé tout entier dans cette fournaise des tribulations, que peut-il appréhender maintenant dans la fournaise du monde?

Je ne crains pas néanmoins de dire que cette seconde fournaise me paraît plus redoutable que la première.

II.— Voilà donc Eustache, qui, après avoir été diligemment cherché par les ordres de l'empereur Trajan, lequel avait été autrefois témoin de sa valeur et de son courage dans la guerre contre les Juifs, et qui jugeait que ce grand capitaine lui était absolument nécessaire pour la conservation de son empire, ébranlé par de très-puissants et très-dangereux ennemis; le voilà, dis-je, qui, ayant été cherché et trouvé, est contraint de sortir de sa retraite et de paraître encore sur le théâtre du grand monde. On lui donne les dépêches de l'empereur, et on le fait, de pauvre laboureur, général d'une puissante armée. Il sort, parce que Dieu le veut, de sa cabane, pour venir dans la cour des Césars. Il marche à la tête des troupes, il remporte une signalée victoire et il ramène à Rome, ses soldats chargés des dépouilles des ennemis. Il est reçu de l'empereur avec tous les témoignages d'honneur et toutes les marques de gloire qui étaient dues à son courage, et au mérite de ses belles actions. On le considère à Rome comme le favori du prince et celui qui, ayant rendu des services considérables à l'État, peut prétendre aux premières charges de l'empire. Pour comble de son bonheur, il trouve dans cette guerre, par des rencontres merveilleuses et surprenantes, sa femme et ses enfants, comme vous aurez lu dans l'histoire de sa vie, qui est assez connue.

Voilà donc Eustache au plus haut point de la bonne fortune; les honneurs, les richesses, les plaisirs, les satisfactions humaines se présentent en foule pour contenter son cœur : en un mot, voilà Eustache bien avant dans le monde. Or, qui ne sait que le monde n'est autre chose qu'une fournaise ardente remplie des flammes et des feux brûlants de ses convoitises? C'est ce que veut dire saint Jean, suivant l'interprétation de saint Thomas, quand il dit que le monde est tout établi dans un mauvais et très-dangereux feu : *Totus mundus in maligno positus est, id est in malo igne* (I *S. Joan.*, XIX). Ces charges illustres, ces dignités éclatantes, ces charmantes du siècle, ne sont autre chose que les charbons allumés de cette fournaise, que le Psalmiste appelle, charbons de désolation : *Sagittæ potentis acutæ cum carbonibus desolatoriis* (*Ps.* CXIX, 4). C'est au milieu de ces charbons et de ces flammes que les mondains se brûlent, et où ils se consument dans les ardeurs dévorantes de leurs convoitises : *Exarserunt in concupiscentiis suis* (*Daniel*, XIII 8). C'est la fournaise de Babylone qui n'offense point les vrais Israé-

lites, mais qui dévore et réduit en cendre les Babyloniens.

Si donc le feu des adversités, dans la fournaise de Dieu, a épuré et purifié l'or de la charité d'Eustache, celui des prospérités, dans la fournaise du monde, l'éprouve et fait voir sa perfection et sa solidité.

Quiconque verra ce grand homme, aussi pauvre et détaché de cœur dans l'abondance des biens du monde, aussi humble et aussi petit devant ses yeux parmi les grands succès et parmi les applaudissements qu'on donne à ses victoires ; aussi dégagé d'affection après avoir retrouvé sa femme et ses enfants, aussi amoureux du jeûne et de la pénitence parmi les délices de la cour romaine ; aussi zélé pour la prière dans le trouble et le tumulte de la guerre, qu'il était autrefois, après avoir perdu ses biens, sa femme, ses enfants, sa réputation, et lorsqu'il demeurait caché dans la cabane d'un laboureur; qui verra qu'Eustache ne fait pas plus d'état de sa pourpre que de sa bure, qu'il maniait aussi volontiers la bêche et la houe, quand Dieu le voulait, qu'il porte maintenant le bâton de général d'armée ; en un mot, que s'il s'est fait quelque changement en lui, ce n'est qu'au dehors, et qu'il est toujours le même, c'est-à-dire point au monde, mais tout à Dieu : assurément il avouera que c'est maintenant qu'on connaît ce qu'il est, et qu'il fait voir la force de son esprit, qui ne se laisse point éblouir, et la fidélité de son cœur, qui ne se laisse point corrompre par les fausses lumières et les apparences trompeuses du monde.

La tribulation, dit saint Ambroise, éprouve une seule vertu, qui est la patience: *Tribulatio probat unam patientiam :* mais la prospérité les éprouve toutes à la fois ; *Prosperitas vero omnes virtutes.* O Dieu ! l'étrange épreuve que celle-là ! ô qu'il y en a peu qui y résistent.

Assurez-vous, dit saint Grégoire, que ces bonaces parfaites perdent infiniment plus de vaisseaux sur la mer du monde, que les plus rudes et les plus violentes tempêtes : *Prosperitates animam solvunt, adversitates solidant.*

La raison? parce que les tentations qui viennent de la prospérité sont plus à craindre que celles qui naissent de l'adversité ; c'est que dans l'adversité on attaque nos âmes du côté le plus fort, qui est la partie irascible, où se trouvent des passions fortes et généreuses, comme sont le courage, la haine et la fuite du mal ; mais dans la prospérité, on nous prend par notre faible, qui est la partie concupiscible, où il ne se rencontre que des passions lâches et efféminées, telles que sont l'amour, le désir, la joie ; des passions déjà gagnées et corrompues, et qui ont de secrètes intelligences avec l'ennemi qui leur présente des plaisirs, des honneurs et des richesses ; de sorte que si l'on ne se tient sur ses gardes, elles lui ouvrent la porte aussitôt qu'il se présente.

L'expérience ne prouve que trop cette vérité : oh ! que Job se trouve bien plus assuré sur son fumier, pour conserver sa vertu, qu'Adam couché sur des fleurs et parmi les délices du paradis terrestre : *Job cautior est in stercore, quam Adam in paradiso.*

Si vous y prenez garde, disait Tertullien, vous trouverez beaucoup plus de chrétiens que la crainte de perdre leurs plaisirs fait lâchement renoncer à la foi, que non pas la crainte de mourir ; *Plures invenies quos magis amor voluptatis, quam vitæ avocet ab hac secta.*

Il est donc évident, par l'autorité des saints, par la raison et par l'expérience, que saint Eustache, dans sa modération au milieu de sa prospérité, ne fait pas moins voir de force et de vertu qu'auparavant dans cette haute et héroïque patience parmi ses afflictions.

Pour moi je n'admire pas moins ce grand homme, quand il reçoit toutes les grandeurs et tous les avantages du monde avec une telle indifférence, qu'aussitôt que la grâce de Dieu le demande, il est prêt à s'en dépouiller aussi volontiers que vous quitteriez une robe qui vous serait importune : il reçoit ses enfants que Dieu lui rend, mais avec si peu d'attache, qu'il est le premier à leur dire qu'il faut mourir, et qu'il n'est point leur père s'ils ne sont résolus à souffrir le martyre.

Croyez-moi, nous avons besoin de l'imiter aussi bien dans ce second état que dans le premier. Je vous estime heureux, si Dieu vous a accordé la grâce que demandait Salomon, qui était de n'avoir ni de grandes richesses, ni aussi une extrême pauvreté. Ce vous est un avantage pour le salut, si vous êtes dans une fortune médiocre, dans un état de vie ni trop heureux, ni aussi accompagné de disgrâces trop pressantes.

Je vous estime encore plus heureux, si Dieu vous faisant part de ses plus grandes croix, il vous donne la force de les porter ; si, vous engageant dans de grandes afflictions, il vous donne une patience héroïque : c'est de la sorte qu'il traite ses plus grands favoris, c'est le chemin par lequel il conduit les grands saints sur les trônes les plus relevés du paradis.

Mais en vérité je vous plains, je vous porte compassion ; pour dire mieux, je tremble pour vous, si vous êtes des heureux du siècle, si vous vivez dans cette fournaise éclatante, mais dévorante des prospérités du monde. Assurez-vous que si le monde vous rit, et si vous ne vous riez pas de ses caresses, il se moquera de vous : si vous ne mettez sous vos pieds ce qu'il vous donne, il vous chargera tellement, que vous succomberez sous le poids de ses faveurs.

Passez seulement par les biens temporels: mais que vos pensées et toutes vos affections soient attachées aux biens éternels. *Divitiæ si affluant nolite cor apponere.*

III. — Suivons enfin les exemples de ce grand saint, qui souffre à regret les caresses du monde.

Il se trouve hors de son centre, lorsqu'il

est dans la grandeur et la gloire du siècle ; mais il triomphe de joie, lorsque l'occasion se présente de les quitter et d'en faire un second sacrifice à la gloire de Dieu crucifié.

On l'avertit de la part de l'empereur Adrien qu'il faut sacrifier aux dieux, ou perdre tous ses titres illustres, ses charges et tous ses biens, même sa femme, ses enfants et sa vie : il répond constamment que son Dieu lui est plus cher que cela, en se disposant au martyre. Il fait triompher l'amour de Jésus crucifié sur tout amour naturel.

C'est aussi dans cette troisième fournaise de son martyre, que sa vertu purifiée et éprouvée trouva son dernier éclat, suivant la parole de saint Grégoire : *Purgatur, probatur, illustratur*. Voyez-vous ce taureau d'airain embrasé, qui est l'instrument horrible que la cruauté du tyran a inventé pour le tourmenter? C'est là que, après avoir été exposé aux lions, qui respectèrent sa vertu, et ne lui firent point de mal, il fut renfermé avec sa femme et ses enfants, et que, après avoir pendant un temps considérable chanté les louanges de Dieu et rendu grâces à Jésus-Christ de sa vocation miraculeuse à la foi, et de sa protection amoureuse parmi tant d'adversités et de combats, il finit heureusement son martyre ; et sa sainte âme laissant son corps tout entier, malgré l'ardeur et la violence du feu, qui devait l'avoir réduit en cendres, s'envola dans le ciel, pour y recevoir une gloire éternelle.

PANÉGYRIQUE DE SAINT POLYCARPE,

ARCHEVÊQUE, PRIMAT D'ASIE, ET MARTYR

Invenit eos dignos se et tanquam aurum in fornace probavit eos.

Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et il les a trouvés dignes de lui (*Sap*. VIII).

Il n'y a que Dieu seul qui connaisse parfaitement l'excellence et les mérites de ses saints : il n'y a aussi que lui seul qui soit capable de les louer comme il faut. Son éloquence n'est pas comme la nôtre, elle n'a pas besoin d'une multitude de pensées, d'une longue suite de paroles, ni d'une grande diversité de figures : dans un seul mot, mais emphatique, elle fait l'éloge achevé de ses saints.

Quand la rhétorique humaine aurait fait tous ses efforts et employé toutes les plumes des écrivains et toutes les langues des orateurs pour nous faire concevoir l'éclat et la gloire d'un saint qui, par sa patience invincible, a soutenu les épreuves de Dieu, et conservé sa fidélité dans les souffrances, jamais elle ne nous aurait donné cette haute idée que nous donne le Saint-Esprit par ces quatre paroles : *Invenit illos dignos se*. Celui qui ne se peut tromper dans l'estime des choses, a examiné et éprouvé saint Polycarpe, dont nous célébrons la fête ; il l'a fait passer par le feu comme l'or : *Tanquam aurum in fornace probavit eum*, et il l'a trouvé digne d'être son martyr; c'est-à-dire, le témoin illustre de sa divinité, le généreux défenseur des intérêts de sa gloire, et la victime immolée à son amour : *Quasi holocausti hostiam accepit illum*.

Celui qui trouve dans son fonds des beautés immortelles et des richesses infinies, capables d'occuper toute la vue de son esprit et tout l'amour de son cœur, a trouvé saint Polycarpe digne d'être le spectacle de ses yeux, l'objet de ses complaisances, et le sujet de ses louanges ; il l'a jugé digne de Dieu, c'est-à-dire, digne de posséder sa gloire, et de participer à son éternelle félicité : *Invenit illum dignum se*.

Puisque, suivant la pensée de saint Augustin (*Serm*. XLVII, *de Sanctis*), les fêtes des martyrs sont des exhortations au martyre : *Solemnitates martyrum exhortationes martyriorum sunt;* puisque la fin que se doit proposer l'orateur chrétien, en célébrant leurs combats, est d'animer le cœur de ses auditeurs à imiter leur courage et leur invincible patience : *Ut imitari non pigeat, quod celebrare delectat*, nous prendrons occasion du bûcher ardent sur lequel meurt saint Polycarpe, de faire voir, dans la première partie de ce sermon, qu'il faut que la vertu d'un chrétien passe par la fournaise des afflictions et des souffrances, pour y être purgée, éprouvée et perfectionnée, comme dit saint Grégoire-le-Grand, *Purgatur, probatur, illustratur;* et dans la seconde, nous apprendrons des exemples de ce saint, le moyen de vaincre l'ardeur des flammes de cette fournaise. Mais, avant toutes choses, adressons-nous au Saint-Esprit, qui a brûlé le cœur de ce martyr, du feu de son amour, et demandons ses grâces par l'intercession de la Vierge : *Ave, Maria*.

I. — Si tous les célèbres prédicateurs qui, depuis tant d'années, ont publié dans cette chaire les louanges de saint Polycarpe, dont cette église conserve si précieusement les reliques, ne vous avaient pas fait connaître les rares mérites et les grâces singulières de cet homme apostolique et de ce digne enfant et disciple de saint Jean l'évangéliste, afin de vous en donner une parfaite idée, je ne voudrais point feuilleter les actes de son martyre, ni me servir du témoignage de cette belle lettre, que l'Eglise de Smyrne, dont il était évêque, écrivit à tous les fidèles, et particulièrement à ceux de Philomélie, où, après avoir fait le catalogue de ses vertus, et raconté les circonstances de sa glorieuse mort, elle ajoute qu'il éteignit, par l'abondance de son sang, le feu de la persécution, que la malice des démons et la fureur des infidèles avaient allumé contre toute l'Eglise : *Persecutionis flammam contra Ecclesiam incensam sanguine suo copiose per martyrium effuso penitus restinxit*. Je vous prierais seulement de me suivre d'esprit et de pensée dans l'amphithéâtre de Smyrne, le lieu de ses derniers combats, et où sa vertu triomphe de tous les ennemis de Dieu ; là nous apprendrons, de la bouche même de ses plus grands ennemis, ses qualités illustres et ses titres glorieux; puisque, au rapport de l'historien de son martyre, aussitôt que le juge, l'ayant fait

prendre, l'eut produit aux yeux du peuple, les idolâtres, qui étaient là assemblés, élevèrent leurs voix et s'écrièrent : *Iste est Asiæ doctor, iste christianorum pater, iste deorum nostrorum eversor* : Voilà ce Polycarpe, le docteur et le maître de toute l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux, celui qui désole nos temples et qui abolit nos sacrifices.

Nous apprenons, comme vous voyez, par le témoignage de ses plus cruels ennemis, qu'étant rempli des lumières de son maître, saint Jean l'évangéliste, et le véritable successeur de son zèle, il soutenait et augmentait par sa doctrine toutes les églises de l'Asie, dont il était primat; que c'était lui qui confondait le judaïsme, qui brisait les idoles, qui renversait toutes les religions profanes, et qui enfantait à Jésus-Christ, par la parole de la vérité, une infinité de fidèles : *Iste est Asiæ doctor, et christianorum pater*, etc. Ses vertus achevées, son don de prophétie, ses grands et continuels miracles l'avaient rendu si fameux parmi les païens, et si célèbre parmi les fidèles, qu'un certain Nicétas, père du juge qui le condamna, avertit sérieusement son fils de ne point permettre, quelque chose qu'on lui pût dire, que le corps de Polycarpe fût enterré, parce que, disait-il, les chrétiens pourraient peut-être quitter le Crucifié pour adorer Polycarpe. Tant il est véritable qu'il était dans une haute et souveraine estime parmi tous les prélats et tous les saints qui florissaient alors dans l'Eglise de Dieu.

L'Asie ne fut pas le seul théâtre de sa vertu; son zèle s'étendit bien plus loin, puisque, au rapport de saint Irénée, qui avait eu le bonheur de le voir, il vint à Rome trouver le pape Anicet, afin de lui faire part de ses lumières pour décider les questions, et pour terminer les controverses qui troublaient l'Eglise, touchant le jour auquel il fallait célébrer la fête de Pâques. Ce fut là, dit saint Irénée, qu'il employa cette profonde doctrine qu'il avait apprise de la bouche du disciple bien-aimé, lequel l'avait auparavant puisée à la poitrine de son Maître, pour réfuter les erreurs de Valentin, de Marcion et de quelques autres hérésiarques qui, dès ces premiers siècles, troublaient la paix de l'Eglise, et déchiraient son unité. Il ramena à la foi un grand nombre de catholiques qui s'étaient laissé surprendre par les ruses malicieuses de ces hérétiques : *Complures ab errore hæreticorum avocavit, et ad veram religionem traduxit.* Il y prêcha hautement qu'il n'avait point appris de la bouche des apôtres, dont il avait été disciple, d'autre créance que celle qui était enseignée dans l'Eglise romaine; qu'il fallait éviter toutes les nouvelles doctrines comme des écueils dans la foi, et détester ceux qui les enseignaient, comme les suppôts du démon. Il y confirma cette doctrine par son exemple, dit saint Irénée, lorsque l'hérésiarque Marcion lui ayant demandé s'il ne le connaissait pas, il répondit qu'il le connaissait, mais en qualité de fils aîné du Diable : *Novi equidem primogenitum Satanæ.*

C'est donc ce maître de tant de peuples, ce père de tant de chrétiens, ce docteur de toute l'Eglise, ce destructeur de l'idolâtrie, ce fléau des hérétiques, cet homme qui pendant l'espace de plus de quatre-vingts ans a vécu dans de continuels travaux pour prêcher l'Evangile et pour augmenter le royaume de Dieu : c'est lui dont Dieu veut purifier et éprouver la vertu, et lui donner son dernier éclat par le feu de son martyre : *Tanquam aurum in fornace probavit eum.*

Considérez, d'une part, cette multitude innombrable d'infidèles qui, transportés de fureur, crient qu'il faut brûler tout vif Polycarpe, et, en même temps, courent en foule pour chercher le bois et les sarments des bains et des autres lieux publics, afin de dresser un bûcher.

Voyez, de l'autre, ce vénérable vieillard, transporté de joie, qui détache sa ceinture, et dépouille ses vêtements, et qui entre de soi-même dans le bûcher. Les bourreaux le veulent attacher à un pilier de bois; mais il leur dit : Laissez-moi, je vous prie; celui qui me donne la force de m'offrir à être brûlé, me la conservera bien dans les flammes, sans me mouvoir. On se contente de lui lier les mains derrière le dos : ainsi comme un innocent agneau, il s'offre à Dieu en sacrifice; et changeant ce bûcher en oratoire, il pousse du milieu de ses flammes cette belle prière :

Grand Dieu, Père de votre très-cher Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, par lequel nous avons eu la connaissance de votre souveraine majesté; Dieu des Anges et des Vertus célestes, et de toutes les créatures, mais particulièrement maître et seigneur de tous les justes qui vivent en votre présence; je vous bénis, mon Dieu, de ce que vous m'avez fait l'honneur de me rendre participant des peines des martyrs et de la passion de votre Fils, pour jouir, avec lui et avec eux, de la vie éternelle. Par la grâce de votre Saint-Esprit, je m'offre aujourd'hui à vous, Père éternel, en sacrifice, ainsi que vous l'avez ordonné de toute éternité.

Comme il eut fini sa prière, on aperçut, ô merveille de la vertu de Dieu! la flamme s'élever sur le martyr, ondoyant comme les voiles d'un navire enflées par le vent, *Ignis tanquam velum navigii ventorum flatibus turgescens corpus martyris undique obvallabat.* On vit sur le bûcher le corps du saint, non pas comme une chair brûlée, mais comme de l'or resplendissant et bien purifié dans son creuset. On sentit même une odeur merveilleuse, comme de l'encens ou d'un autre parfum très-odoriférant. Le tyran, voyant que les flammes respectaient ce saint, et que son corps ne se consumait point, commande aux bourreaux de s'avancer pour lui passer l'épée au travers du corps; ce qu'ayant exécuté, il sortit de cette plaie une si grande abondance de sang, que la flamme en fut éteinte.

Après avoir admiré la constance de cet illustre martyr, disons maintenant pour notre instruction, que le Saint-Esprit, dans l'E-

criture, compare ordinairement la charité à l'or, et les souffrances de cette vie à la fournaise. Comme c'est le feu qui éprouve l'or, et qui distingue le véritable d'avec le faux : c'est pareillement, dit le Saint-Esprit, le feu des afflictions qui fait connaître le véritable amour de Dieu : *In igne probatur aurum, homines vero receptibiles in camino afflictionis* (*Eccli.*, II)

Pesez un peu sur cette parole, *receptibiles.* Nous ne sommes recevables auprès de Dieu, en qualité de ses enfants, que par l'amour. Quand bien, dit saint Paul, nous aurions assez de foi pour transporter les montagnes, si nous n'avons point d'amour, nous ne sommes rien ; c'est de cet amour que nous recevons tout le prix et toute la valeur qui nous rend agréables aux yeux de Dieu. Ne nous trompons point, dit le Saint-Esprit, il y en a plusieurs qui prennent rang parmi les amis et les enfants de Dieu, plusieurs qui se présentent pour en recevoir la récompense ; mais tous ne sont pas reçus, il s'en faut bien. C'est que Dieu ne juge recevables que ceux qui ont passé par le feu des souffrances : *Homines vero receptibiles in camino afflictionis* (*Psal.* LXV). Tous les prédestinés doivent dire avec le Psalmiste : *Igne nos examinasti, sicut examinatur argentum : posuisti tribulationes in dorso nostro.*

Que ne fait-on point pour mettre l'or dans sa pureté, et pour en faire une pièce rare et de prix? Après l'avoir tiré de la mine, on le fond, on le bat, on le tire, on le passe par l'eau de départ et par la coupelle ; on le tenaille, on le cisèle, on le martèle, on le tourmente, pour ainsi dire, en cent façons. Il en est de même des prédestinés, dit le vénérable Pierre, abbé de Celles : *Tabernacula sunt de auro purissimo, quod igne clarescit, malleo proficit, passione dulcescit, et omni pretio pretiosus elucescit.* Après qu'ils ont passé par les sévérités du ciel, et par les persécutions de la terre, par les épreuves de Dieu, par les cruautés des hommes, et par la fureur même des démons, ce sont des vases de gloire, dignes de l'estime et de l'approbation éternelle de Dieu, *Invenit illos dignos se.*

Voilà l'autorité qui prouve qu'il faut que la vertu dans cette vie passe par le feu des souffrances : en voici la raison. Comme il y a de l'or faux et de l'or véritable, et que pour ce sujet on se sert de la coupelle, on emploie le creuset, ainsi il y a deux amours de Dieu : l'un qui n'a que les apparences, qui règne sur les lèvres et non pas sur le cœur, dit le Psalmiste : *Dilexerunt eum in ore suo, et lingua sua mentiti sunt ei*, etc. On fait quantité de belles protestations, qu'on veut être tout à Dieu, qu'on le reconnaît pour son souverain ; mais tout cela est superficiel et n'entre point dans le fond de l'âme. Il y a un autre amour solide et véritable, qui règne dans le cœur. Le faux amour est inefficace, le véritable est efficace ; l'un stérile et l'autre fécond. On ne peut donc les distinguer que par les œuvres ; mais par quelles œuvres? Ce n'est pas par celles qui sont agréables à la nature et qui plaisent à nos sens, parce que la douceur et la satisfaction que l'esprit naturel y trouve, étant capables de déterminer notre volonté et nos puissances à agir, nous ne pouvons pas distinguer si ces œuvres proviennent de la grâce ou de la nature, de l'amour de Dieu ou de l'amour de nous-mêmes. Il faut nécessairement, pour bien faire cette épreuve et ce discernement, chercher un bien qui soit rude à la nature, fâcheux aux sens, répugnant aux inclinations de l'amour-propre, tel qu'est le bien qui se trouve dans les afflictions et les mortifications, afin qu'on puisse dire que la volonté n'étant pas déterminée par le mouvement de l'amour-propre, il faut qu'elle le soit par le mouvement de l'amour de Dieu, qui paraît par ce moyen un amour efficace et agissant, et par conséquent un amour véritable, un amour digne de l'estime et des agréments de Dieu.

Lorsque le juste sert Dieu dans la prospérité, on ne sait si c'est Dieu qu'il aime ou la prospérité; c'est de là, comme vous savez, que Satan prit occasion de calomnier la vertu de Job : *Numquid Job frustra timet Deum? Nonne vallasti eum ac domum ejus* (*Job*, II, 9). Vous me dites de grandes merveilles de la vertu de votre serviteur Job; c'est, dites-vous, un saint achevé, disait Satan parlant à Dieu. Pour moi, je crois que sa vertu est intéressée; c'est son bien et l'avantage de sa famille qu'il regarde plutôt que votre gloire dans tous les sacrifices qu'il vous offre ; c'est un mercenaire qui vit dans votre crainte et à votre service parce que vous le récompensez bien : il s'aime soi-même, et non pas vous. Changez de conduite, et il changera de vie; étendez la main pour le frapper, et vous verrez que sa vertu n'est pas solide : *Extende manum tuam, et tange cuncta quæ possidet* (*Job*, I, 12). Quoique Dien sût bien que ce discours venait de l'envie et de la malice du démon, néanmoins, parce qu'il était appuyé sur un fondement raisonnable en apparence, il voulut engager ce fidèle serviteur dans toutes ces rudes et terribles épreuves que vous savez.

Si bien que l'humilité de Job dans la gloire, sa modération dans la prospérité, sa miséricorde envers les pauvres, sa piété envers Dieu et un grand nombre de vertus qui faisaient qu'au jugement de Dieu il n'avait pas son semblable sur la terre, *Quod non sit ei similis super terram ;* toutes ces grandes et rares qualités ne furent pas capables de faire connaître la force de son amour envers Dieu : il fallut nécessairement avoir recours au feu de la fournaise des afflictions et des souffrances.

La charité de Job, dit saint Chrysostome, parut dans son véritable jour, non pas lorsqu'il ouvrait toutes les portes de son palais pour loger les pèlerins et les pauvres, mais bien lorsque voyant toutes ses maisons tombées par terre, son cœur demeurait droit et toujours inébranlable ; non pas quand il offrait des sacrifices pour ses enfants, mais quand, avec un esprit résigné et une âme

tranquille, il retirait leurs corps de dessous les ruines de ses maisons pour les porter en terre; non pas quand il était l'œil des aveugles, le pied des boiteux, l'asile des affligés, le protecteur des innocents; mais lorsqu'au milieu de ses grandes douleurs, et tout couvert de plaies et couché sur son fumier, élevant les yeux vers le ciel, il disait : *Sit nomen Domini benedictum.* Ce fut pour lors que le démon, malgré toute sa malice, fut contraint d'approuver les louanges que Dieu donnait à ce fidèle serviteur. Tant il est vrai que c'est dans la fournaise des adversités que l'or de la charité se fait connaître, *Sicut aurum in fornace probavit eos.*

Ajoutez à cette raison la pensée de saint Paul, que la charité n'est point véritable ni digne de louange, si elle est superficielle ; il faut qu'elle soit profondément enracinée dans le cœur : *In charitate radicati* (*Ephes.*, III, 17). Cette métaphore se prend d'un arbre, que nous disons être bien enraciné, lorsque sa racine s'étend et se mêle bien avant dans la terre où il est planté; ainsi nous disons que l'amour du chrétien est bien enraciné, lorsque retirant ses pensées, ses soins, ses affections, qui sont comme les fibres et les racines de notre cœur, par lesquelles il s'attache aux objets, il les pousse et les jette vers Jésus-Christ crucifié, avec lequel il se lie et s'unit, tirant de cette racine tout son suc et toute sa vertu, *In charitate radicati.* Or, comme nous ne connaissons si un arbre est bien enraciné, que quand il est agité par les vents et secoué par les orages, aussi nous ne pouvons jamais bien faire voir que notre amour est enraciné dans le cœur du Sauveur crucifié, qu'au milieu des tentations et parmi les rudes et violentes secousses des tribulations, dit saint Cyprien, *Conflictatio in adversis, probatio est veritatis.*

Croyez-moi, avant cette épreuve vous n'avez point de marques assurées de la vérité et de la solidité de votre amour pour Dieu. C'est ce que nous enseigne le Saint-Esprit : *Qui non est tentatus, quid scit* (*Eccl.*, XXXIV.)? Qu'est-ce que sait celui qui n'a pas été éprouvé? Il ne sait rien, répond saint Augustin sur ce passage, d'autant qu'il ne sait pas ce qu'il est et qu'il ne se connaît pas soi-même : *Nemo sibi innotescit nisi tentatus.*

C'est pour ce sujet que nous autres chrétiens, dit saint Paul, nous ne nous glorifions proprement que dans la croix : *Absit mihi gloriari nisi in cruce* (*Rom.*, V). Voilà qui est merveilleux, la foi, l'espérance, la piété, la religion et toutes les autres vertus ne sont pas capables de fonder une véritable gloire, si elles ne sont éprouvées par les souffrances. Pourquoi cela? Je m'en vais vous le dire avec saint Paul : *Tribulatio patientiam operatur, patientia probationem, probatio vero spem, spes autem non confundit* (*Rom.*, V, 4). Cette espérance éprouvée de la sorte ne confond point, dit saint Bernard, parce qu'elle donne à l'âme une certitude morale que nous sommes enfants de Dieu, et par conséquent les légitimes héritiers de sa gloire et dignes de ses éternelles récompenses, *Spes non confundit, quia certitudinem infundit.* Sur quoi est établie cette certitude? Le Saint-Esprit nous l'enseigne par les paroles de notre texte : *Tentavit eos, et invenit eos dignos se.*

Comme c'est dans le feu des afflictions que l'amour se fait connaître, c'est là aussi qu'il se purifie et qu'il trouve sa dernière perfection. En voici encore la raison en peu de mots. La source de l'impureté de nos cœurs vient de nos affections déréglées pour les créatures, et ces affections déréglées naissent de ce faux bien délectable que nous y trouvons : lors donc qu'on ôte ce bien délectable, on ôte en même temps l'impureté de notre amour. Or, c'est ce que fait l'affliction qui trouble cette paix trompeuse, cette joie et ce plaisir déréglés que nous prenons dans les biens créés et qui est appelé tribulation, *a tribulis*, parce que c'est elle qui change en chardons et en épines toutes les roses du monde et les maudites fleurs sous lesquelles est caché le venin du péché qui nous tue. Ajoutez aussi que, comme c'est l'affliction qui nous détache et nous sépare des créatures, c'est elle aussi qui en même temps nous unit et nous attache au Créateur, c'est dans cette union intime et forte que la charité trouve sa perfection. C'est pourquoi saint Jacques, considérant que la patience produit cette union solide avec Dieu, assure que c'est elle qui donne la perfection à la vertu : *Patientia habet opus perfectum* (*S. Jacob.*, I, 4).

Eh ! Dieu ! que ces vérités si souvent rebattues dans nos chaires sont peu connues, ou pour mieux dire, peu goûtées par les chrétiens ! C'est le défaut de cette connaissance pratique qui fait que nous voyons tous les jours tant de pailles qui fument et se consument dans le même feu où l'or des prédestinés se purifie et trouve son dernier lustre, dit saint Augustin : *Sub eodem igne palea fumat et aurum rutilat.* Eh ! mon cher frère, dit ce même docteur, puisque tu veux être cet or précieux des prédestinés, pourquoi appréhendes-tu si fort ce feu qui, au jugement de Dieu, est nécessaire pour t'éprouver et pour te purifier? *Si aurum es, quid times ignem, qui tibi sordes tollet?*

Après nous être bien persuadés de cette nécessité, entrons avec saint Polycarpe dans le feu; mais afin d'en être victorieux comme lui, imitons-le en trois choses.

II. — La première chose que fait ce grand saint est de considérer son martyre avec toutes ses circonstances, comme ordonné et arrêté dans le conseil de Dieu, lequel, trois jours avant sa mort, l'avait voulu avertir de quel genre de supplice il devait mourir. Il lui fait voir, la nuit en dormant, le chevet de son lit qui se consumait par la flamme, ce qui fit que ce saint, à son réveil, dit à ceux qui étaient présents, que bientôt il serait brûlé pour la foi; et quelques jours après, sachant que les officiers de la justice étaient venus pour le prendre, il ne voulut point se retirer dans une autre maison comme

il l'eût pu, mais élevant les yeux vers le ciel, il dit : La volonté de Dieu soit faite.

C'est cette vue amoureuse de la volonté de Dieu, qui fit que sans rien perdre de la tranquillité de son âme, il fut avec un visage riant au-devant des soldats qui le cherchaient; les considérant non pas comme les ministres de la fureur du tyran, mais comme des envoyés de Dieu. Il les reçoit comme ses amis dans sa maison, il les traite comme ses hôtes, il les conjure de se mettre à table, leur faisant donner des viandes en abondance, et leur demandant pour toute reconnaissance une heure pour faire sa prière. C'est ce désir d'accomplir les ordres de Dieu, et de boire le calice de Jésus-Christ, qui lui avait été préparé, qui faisait que ce vénérable vieillard dans un âge si faible, marchait avec tant de vitesse pour aller à la mort, que les soldats, tout surpris et étonnés, avaient de la peine à le suivre.

Voilà la première et la plus importante instruction que nous a donnée notre cher maître par ses paroles et par ses exemples, afin de nous rendre victorieux de tous les maux qui nous attaquent; c'est de regarder comme lui, le calice qu'il nous faut boire, dans la main de notre Père qui nous le présente, comme un témoignage de son amour, *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam?* Fermons donc les yeux, pour ne point voir les causes secondes, qui ne sont que les instruments dont Dieu se sert ; ne regardons point l'injustice de ce juge corrompu, l'avarice insatiable de cet usurpateur, l'envie malicieuse de cet ancien ennemi de notre famille, la perfidie et la lâche trahison de ce faux ami, mais à l'imitation de saint Polycarpe, levons toujours les yeux vers le ciel ; disons avec respect et soumission, *Fiat voluntas Dei*. Par ce moyen, nous empêcherons que notre imagination ne s'effare, et que notre cœur ne se trouble avec excès ; à la vue de la fournaise que Dieu nous a préparée, nous conserverons la paix de l'esprit et la tranquillité de l'âme, comme ce saint martyr : nous ferons comme lui, un doux accueil aux ministres de la justice de Dieu, je veux dire aux pertes de biens, aux maladies, aux rebuts du monde, en un mot, à toutes les afflictions qui nous arrivent, les regardant et les recevant comme ordonnées et envoyées de Dieu.

La seconde chose que fait saint Polycarpe, pour sortir victorieux de son combat, c'est qu'il excite et anime dans son cœur cette vive foi, par laquelle les saints dans tous les âges, dit saint Paul, ont triomphé de toutes les puissances de la terre, ont fermé la gueule aux lions, et ont éteint même l'ardeur du feu le plus agissant, *Per fidem vicerunt regna, et obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis* (*Heb.*, X). Lorsque le tyran, pour intimider notre martyr, lui disait : Ne sais-tu pas que j'ai des bêtes toutes prêtes pour te dévorer, si tu ne changes d'opinion? et si ce tourment ne t'étonne point, sache que je te ferai consumer par le feu. Le saint, pour mépriser ce feu temporel, regardait des yeux de la foi, le feu éternel de l'enfer, disant aux juges : Vous me menacez d'un feu qui s'allume en une heure et qui s'éteint en peu de temps ; mais vous ne connaissez pas la force de ces feux éternels et de ces flammes dévorantes, auxquelles la justice de mon Dieu condamne tous les méchants.

Troisièmement, saint Polycarpe, pour rendre cette foi plus forte et victorieuse de tous les supplices qu'on lui proposait, rappelait dans son esprit les qualités aimables de Jésus-Christ, et les obligations immortelles qu'il avait à ce charitable Sauveur. Témoin les belles et amoureuses paroles qu'il répondit au tyran qui lui disait : Aie égard à ton âge, prends compassion de ta vieillesse, change d'avis, adore les dieux de César, et blasphème contre Jésus-Christ. Hélas ! dit ce saint, tout attendri d'amour et baigné de ses larmes, il y a quatre-vingt-six ans que je sers Jésus-Christ, sans que j'en aie jamais reçu aucun mal, comment pourrais-je blasphémer contre mon bienfaiteur, et abandonder mon roi et mon Seigneur, qui m'a donné et conservé la vie ?

C'est donc par cet amour mille fois plus fort que la mort, qu'il a surmonté la rage des tyrans, la cruauté des bourreaux et tout ce que la malice des démons a pu inventer contre lui. Nous pouvons dire du feu de son amour, ce que saint Léon a dit de la charité de saint Laurent : *Nihil obtines, nihil proficis, sæva crudelitas ; flammis tuis superari charitatis Christi flamma non potuit. Segnior fuit ignis qui foris ussit, quam qui intus accendit.* Le feu de l'amour divin qui embrase son cœur, est plus fort et plus violent que celui qui brûle son corps.

Puis donc, comme nous avons prouvé dans la première partie de ce discours, que c'est une nécessité de passer par la fournaise, c'est-à-dire par le feu des afflictions, qui doit examiner les œuvres de tous les fidèles, comme dit saint Paul : *Uniuscujusque opus quale sit probabit* (I *Cor.*, III, 13) ; afin que nous ne soyons point semblables à cette paille des réprouvés, qui se consume dans la flamme, mais plutôt l'or des prédestinés, qui s'y perfectionne, soutenons les épreuves de Dieu, et résistons courageusement au feu. Excitons, comme saint Polycarpe, notre foi, servons-nous comme lui, de deux sortes de feux, pour vaincre le feu des souffrances de cette vie: premièrement, du feu des vengeances de Dieu : souffrons patiemment les peines que méritent nos crimes, supportons l'ardeur de cette fournaise où Dieu nous purge, afin de n'être point jetés dans la fournaise de l'enfer : mais surtout, servons-nous du feu de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ crucifié ; ce sera cet amour qui rendra nos afflictions non-seulement supportables, mais encore douces et aimables ; et cette douceur que Dieu répandra dans nos cœurs, au milieu de nos souffrances, ne sera que l'avant-goût des plaisirs et des joies éternelles, dont Dieu les récompensera dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT MAURICE.

Contingent autem vobis in testimonium.

Ces persécutions injustes, et cette mort violente accompagnée de tant de supplices vous arriveront, afin que vous rendiez témoignage à la vérité de mon Evangile, dit Jésus-Christ, parlant à ses apôtres et à tous ceux qui doivent mourir pour son nom (*S. Luc.* XXI).

Le vénérable abbé Nilus, dont nous lisons les ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, avait raison de dire qu'il fallait que la main fût l'interprète de la langue, et que les bons exemples devaient donner du jour à tous les discours que nous faisons de la vertu, et aux préceptes que nous donnons pour bien vivre : *Verbo virtutem doceto, opere declara.* C'est le seul langage des bonnes actions, qui est si clair, qu'il n'a pas besoin de glose : toutes les nations du monde, quoique barbares et de différents idiomes, l'entendent sans truchement.

La primitive Eglise s'est toujours servie, dit Tertullien (*Apolog.*), de cette philosophie muette, mais éloquente et persuasive, pour éclairer l'obscurité des principes de notre foi, et pour recevoir une doctrine si relevée dans les vérités qu'elle nous enseigne, si étrange et si rude dans les vertus, qu'elle nous oblige de pratiquer : *Elingui philosophia nostra vita contenta est.* Tous les premiers chrétiens étaient en ce genre d'éloquence des prédicateurs efficaces : leurs yeux, leur front, leurs mains, leurs démarches, leurs habits, en un mot, tout ce qui était en eux, prêchait la divinité, la sainteté et les perfections d'un Jésus-Christ, et faisait en même temps une censure publique de tous les vices des idolâtres : *Habitus ipse sonat, de occursu meo vitia suffundo* (*Tertull.*, *de Pall.*).

Les bouches néanmoins les plus disertes et les plus éloquentes pour prêcher le christianisme ont été les plaies des martyrs; la voix la plus forte, et qui s'est fait entendre de plus loin pour annoncer l'Evangile, a été la voix de leur sang.

Saint Maurice, cet illustre général de la légion des Thébains, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, a été choisi de Dieu pour être un de ces témoins irréprochables dont parle Jésus-Christ dans mon texte : *Continget vobis in testimonium.* Il est du nombre de ces témoins que Dieu, dit Job, a préparés pour nous vaincre et nous confondre : *Instaurat testes tuos contra me* (*Job.*, X, 17).

Saint Maurice convainc 1° d'une injuste infidélité tous ceux qui souffrent des doutes volontaires dans une religion qu'il a signée de son sang en mourant, avec tant d'autres martyrs, pour sa défense : voilà le sujet du premier point, qui fera le corps de ce sermon. 2° Son courage confond notre lâcheté, et son zèle condamne l'insensibilité que nous avons pour les intérêts de notre religion. Cette considération fera notre morale.

Ce n'est donc pas tant un penégyrique que je fais qu'un combat que je livre, par l'exposition du martyre de saint Maurice, contre tous les ennemis de Dieu, de Jésus-Christ et de la vertu chrétienne; mais, pour que ce combat ait le succès que nous prétendons, implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria,* etc.

I. — Je ne saurais mieux commencer ce sermon que par les deux savantes remarques de saint Augustin, qui seront le fondement de ce que je dois dire en ce discours.

1° Ce saint docteur, au quatrième traité sur la première Epître de saint Jean, dit que les martyrs ont enduré la mort, parce que Dieu a voulu que les hommes lui servissent de témoins, afin que lui-même, en la présence de ses martyrs, fût témoin aux hommes des vérités qu'ils doivent croire : *Testes Dei passi sunt, Deus homines voluit habere testes, ut homines testem haberent Deum.* Dieu s'est rendu lui-même témoin de notre foi, faisant paraître en ses martyrs des effets si merveilleux, qu'on ne les peut attribuer qu'à sa toute-puissance.

2° Saint Augustin (*Serm.* 98 *de Tempore*) dit que comme Dieu a permis qu'il y eût des hérétiques, afin qu'on examinât avec plus de soin les mystères de notre foi, ainsi il a permis qu'il y eût de faux martyrs, afin que nous recherchassions soigneusement quels sont ceux qui sont les véritables. C'est pourquoi les théologiens, parlant du martyre des saints, comme d'un motif de créance pour les vérités de notre religion, enseignent que nous ne devons pas considérer simplement la mort de quelqu'un en particulier, parce qu'il peut arriver, et il est même arrivé quelquefois, que l'orgueil, l'obstination, la fureur, le désespoir ont porté quelque hérétique à souffrir les tourments et endurer la mort pour la défense de ses erreurs : mais il faut, disent-ils, considérer ce martyre revêtu de quatre principales circonstances qui ne se peuvent trouver que dans le martyre des véritables chrétiens, et qui prouvent hautement que c'est un Dieu qui les anime et qui les fortifie : 1° il faut considérer le grand nombre et la qualité de ceux qui souffrent; 2° la manière de laquelle ils souffrent; 3° les merveilleux prodiges qui accompagnent leur mort ; 4° les suites, le succès et les événements admirables de leur martyre.

1. Saint Maurice ne paraît pas aujourd'hui seul pour prêcher par ses plaies les vérités de notre foi, et pour attester par son sang la divinité de Jésus-Christ : il marche à la tête d'une légion tout entière, composée de six mille six cent soixante-six soldats de la ville de Thèbes, qui avaient été baptisés par l'évêque de Jérusalem, et confirmés en la foi par le pape Marcellin. Disons encore, pour rendre ce discours plus fort, que saint Maurice sort maintenant victorieux du ciel, et paraît en ce discours accompagné d'une foule innombrable de ces onze millions de martyrs de tout sexe, de tout âge, de toute condition, de tout climat, qui dans toutes les parties du monde, et dans tous les siècles depuis l'établissement de l'Eglise, ont soutenu les intérêts et défendu la cause de Jésus-Christ aux dépens de leur sang et de leur vie ; il sort

pour vaincre ces chrétiens douteux et chancelants dans leur foi; il se présente à nos pensées environné de cette nuée de témoins, pour me servir de la métaphore de saint Paul, *Et non tanquam habentes impositam nubem testium* (*Heb.*, XII); nuée qui venant à fondre sur l'infidélité du paganisme, comme un orage, est crevée en éclairs pour y allumer la lumière de la foi, et s'est répandue en pluie pour laver les infidèles dans les eaux salutaires du baptême; ou plutôt nuée prodigieuse qui, distillant en pluie de sang sur le champ de l'Eglise, y a fait naître des fleurs et des roses de sainteté en si grand nombre, que si l'Eglise voulait faire la fête de tous les martyrs en particulier, il s'en trouverait plus de trente mille pour chaque jour de l'année.

Parmi cette multitude innombrable, nous y voyons des enfants de quatre ans, de sept ans, tels qu'ont été le petit Meliton et ces jeunes Japonais qui s'allaient d'eux-mêmes présenter aux tyrans, qui pleuraient quand on les renfermait dans leur maison, qui se dérobaient à leur parents pour courir après les bourreaux, et pour se jeter dans les flammes. Nous y voyons des personnes adultes, des hommes d'âge, comme les Etienne, les Laurent, les Vincent, les Clément, les Agathange, qui ont épuisé toutes les inventions des persécuteurs, surmonté la malice de mille bourreaux, enduré plus de morts qu'ils n'ont eu de membres, plus de martyres qu'ils n'ont eu de jours en leur vie, qui ont été plus soigneux de mourir, que nous ne le sommes de vivre. Nous y voyons de vénérables vieillards de quatre-vingts ans et de cent ans, comme les Siméon, les Xyste, les Polycarpe, les Valère, qui, tout cassés de vieillesse, courent aux supplices et marchent d'un pas encore ferme sur le théâtre de leur mort, et qui ramassent toutes leurs forces pour faire un sacrifice honorable à Jésus-Christ du peu qui leur reste de sang et de vie. Nous y voyons des philosophes, des orateurs, des docteurs, qui ont autrefois fleuri et enseigné avec éclat dans les plus célèbres académies, comme les Denys, les Justin, les Cyprien et une infinité d'autres qui, à l'imitation de saint Paul, ont établi toute leur science dans la croix de Jésus-Christ. Nous y voyons des personnes relevées en dignité, des rois, des reines, des princes, des princesses, des consuls, des sénateurs romains, des généraux d'armée, des maréchaux de camp, qui méprisent tous les avantages de leur état; leur pourpre, leur sceptre, leur diadème, pour abandonner à de très-horribles tourments une vie très-précieuse, qu'ils pouvaient conserver dans la gloire du monde parmi les plaisirs et les délices. Nous y voyons enfin des milliers de jeunes et délicates demoiselles qui rougissaient auparavant à la vue d'un homme, qui tremblaient aux menaces d'un père ou d'une mère, et qui néanmoins, pour soutenir la foi, regardaient, sans pâlir, les visages affreux des bourreaux, bravaient les tyrans, et dans la faiblesse de leur sexe, triomphaient des tourments et de la mort.

Or, je dis qu'on ne peut attribuer ce courage invincible, cette constance au milieu des tourments, ce désir ardent de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ, qui a paru dans cette foule innombrable de martyrs, à quelque furieux désespoir ou à quelque folie enragée, mais à quelque mouvement intérieur, puissant et efficace, qui faisait regarder aux martyrs leurs tourments et leur mort, comme une chose honorable à Dieu, à Jésus-Christ et à son Eglise, et avantageuse pour eux-mêmes. On ne peut pas dire que cette constance soit un effet d'une furie aveugle et désespérée. Qui osera blâmer de folie et d'emportement les apôtres qui sont morts pour la foi, ces hommes incomparables, qui par leur doctrine, leur prédication, leur sainte vie et leurs miracles, ont fait changer de créance et de mœurs aux rois, aux empereurs, aux philosophes, aux orateurs, aux plus grands politiques, aux plus obstinés idolâtres et aux plus infâmes pécheurs? Qui osera faire passer pour des forcenés et des furieux, presque tous les papes des trois premiers siècles de l'Eglise, qui ont ajouté à leur tiare la couronne du martyre?

Je soutiens que tout esprit raisonnable qui se donnera le loisir de considérer cette sanglante et horrible boucherie qui a duré l'espace de quatre à cinq cents ans, et qui même a toujours continué en quelque partie du monde où la foi s'est établie de nouveau, quand il verra que ces onze millions de martyrs, ces enfants, ces filles, ces hommes, ces vieillards, ces savants, ces ignorants, ces rois, ces princes, qui ont été les objets de cette cruauté, et qu'on a fait passer par les chevalets, les roues, les gibets, les gueules des bêtes, les chaudières bouillantes, les fournaises allumées, faisaient profession d'adorer un premier principe, de reconnaître un souverain créateur de toutes choses, un sage modérateur de l'univers; qu'ils étaient sans contredit les plus vertueuses personnes du monde; ennemis jurés des démons et de tous les vices; irréprochables dans leurs mœurs, et à qui l'on ne pouvait rien objecter, ainsi qu'avouaient les juges qui les condamnaient, sinon qu'ils soutenaient la divinité de Jésus-Christ et embrassaient sa religion, qui porte à tout bien et éloigne de tout mal; je soutiens, dis-je, que tout esprit raisonnable qui considérera mûrement ces vérités, avouera sincèrement qu'il faut dire, ou qu'il n'y a point de Dieu, point de providence, que le vice et la vertu ne sont que des fantômes et des noms qui ne signifient rien, ou qu'il faut reconnaître que Jésus-Christ est Dieu, et que cette religion, qui seule est soutenue par cette foule de semblables témoins, est la seule religion véritable. La raison en est évidente: Dieu est infiniment sage, souverainement bon et juste, et appliqué à la conduite et au gouvernement des créatures qui sont les ouvrages de ses mains; or, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa providence, ne pourraient pas souffrir que

ceux qui sont les plus gens de bien du monde, qui ont les plus hautes pensées de sa grandeur, qui ne respirent que pour sa gloire, et qui n'ont de zèle que pour son service, vécussent et mourussent dans l'erreur, qu'ils souffrissent des supplices si atroces et des morts si cruelles, pour la défense d'une si mauvaise cause, et qu'ils sacrifiassent leur vie pour celui qui serait son plus grand ennemi. Quoi donc, ce Dieu de toute pureté ne doit-il pas aimer ces innocentes vierges qui préfèrent leur virginité à une infinité de richesses et de délices qu'on leur offre? Et s'il les aime, ne doit-il pas les éclairer et ne permettre point qu'elles souffrent en vain une mort qui serait si honteuse, si elle ne tirait sa gloire de la bonté et de la justice de sa cause?

Il n'y a jamais eu dans le monde que la seule religion chrétienne, qui ait pu alléguer une telle multitude de témoins irréprochables. Je sais bien que le diable, qui est le singe des œuvres de Dieu, a aussi voulu avoir des martyrs, et qu'il a poussé quelquefois des hommes à mourir pour l'ambition ou par la défense de quelque erreur; mais, outre qu'ils sont en fort petit nombre, et qu'ils n'ont pas entre eux cet accord et cette uniformité qui se trouvent entre les martyrs qui meurent tous pour une même foi, nous voyons que c'étaient, ou des hommes passionnés qui, par leur affection désordonnée, se sont rendus susceptibles des impressions du démon, qui leur a renversé le sens, ou des âmes basses et vulgaires qui, sans examiner la bonté et l'équité de la cause pour laquelle ils mouraient, se sont portés aveuglément à imiter les exemples des premiers martyrs qui, pour des considérations très-justes, avaient préféré une religion toute sainte et toute divine à leur vie. Nous lisons bien, dans Baronius, que l'hérésiarque Montanus et Maximilla, sa prophétesse, se pendirent par désespoir: voilà des martyrs du démon, des martyrs de Judas, des furieux et des désespérés. Encore que ce fût une maxime des montanistes, qu'il ne fallait jamais fuir dans la persécution, ni racheter sa vie, il n'y avait néanmoins que le vulgaire qui la gardât, et nous lisons dans Eusèbe (*Liv. V de son Histoire*, c. 17), qu'un des plus célèbres de cette secte, se trouvant entre les mains des tyrans, donna tout ce qu'il avait pour garantir sa vie. Si bien que ce point de leur religion n'était que pour les idiots et les fous; les personnes considérables et les hommes d'esprit en étaient dispensés.

Je dis de même des calvinistes, parmi lesquels on n'a vu que des gens de néant, faibles d'esprit et corrompus dans leurs mœurs, qui, par une obstination enragée, ont perdu la vie pour leur secte. Jugez de quel esprit étaient conduits à la mort ceux qui avaient encore les mains toutes rouges du sang des prêtres qu'ils avaient massacrés, le cœur tout bouillant de la chaleur qui leur avait fait prendre les armes, l'âme toute noircie du crime de leurs rébellions contre leur souverain, l'esprit envenimé de rage contre le pape et tous les catholiques.

Je dis que la même ardeur qui les avait animés à faire la guerre et à exposer leur vie dans des combats pleins d'injustice les a accompagnés sur le bûcher. Le démon avait déjà pris possession de leur esprit, et par des passions de haine et de rage contre nous, ils s'étaient rendus dociles à suivre ses mouvements furieux. Il est évident que Dieu ne pouvait pas les porter à donner leur vie pour une religion qui approuvait et pratiquait ouvertement les rébellions, les massacres, les profanations des temples, le violement des vierges et les autres excès que nous lisons dans l'histoire de ces derniers siècles, sans se contredire soi-même: puisque dans l'Ecriture sainte il nous recommande d'être sujets aux puissances souveraines, et nous exhorte à la douceur, à la patience, à souffrir pour la justice et à faire du bien même à ceux qui nous persécutent. C'est ce qu'ont pratiqué tous les martyrs catholiques, et il est aisé de voir que le martyre prétendu de tous ces hérétiques qui ont fait le contraire, n'a point eu d'autre auteur que le diable.

2. Je dis en second lieu qu'il ne faut que regarder les saints dans leurs souffrances et au milieu des tourments, pour reconnaître que c'est Dieu qui les anime, qui les remplit et les possède entièrement. Considérez cette égalité et cette présence d'esprit que saint Maurice témoigne lorsque, s'étant détaché, avec sa légion ou son bataillon, du corps de l'armée de l'empereur Maximien, pour ne point participer aux superstitions criminelles des idolâtres, et n'être pas obligé de jurer sur les autels des faux dieux, il se tient à part, résolu de ne point intéresser sa conscience. Considérez la sagesse et la fermeté avec laquelle il répond à celui qui lui porte les ordres de l'empereur, qui lui commande de retourner avec ses troupes pour assister aux sacrifices. Allez, dit-il, rapportez à l'empereur que notre légion est toute prête à donner bataille aux ennemis, mais non pas à commettre des impiétés et des sacriléges. Considérez encore cette magnanimité qui paraît sur son visage, cette généreuse ardeur qui brille dans ses yeux, cette liberté modeste avec laquelle il parle, lorsqu'une seconde fois on lui vient dire que s'il n'obéit, une armée de cinquante mille hommes va fondre, par ordre de l'empereur, sur sa légion pour la tailler en pièces. Nous sommes, dit-il, les soldats de l'empereur, mais, nous le disons sans crainte, nous sommes serviteurs de Dieu; nous devons à l'empereur le service de nos épées dans la guerre, mais nous devons à Dieu l'innocence et la fidélité de nos cœurs. *Milites sumus, Imperator, tui, sed libere fatemur, sumus servi Dei: tibi militiam debemus, illi innocentiam.* Il est vrai, empereur, que nous prenons de vous la solde, mais nous avons reçu de Dieu la vie: nous sommes obligés, par notre serment, de vous suivre, mais tout autant que vous n'exigerez pas de nous

une obéissance criminelle, qui viole les devoirs qui nous attachent à notre Créateur; nous avons des épées capables de défendre notre vie, mais nous sommes prêts à les donner sans résistance : nous posons les armes, nous plions nos enseignes, nous nous dégradons volontairement de toutes les marques de la milice : commandez donc, empereur, commandez qu'on fasse essai de notre constance par tous les supplices les plus effroyables : coupez, tranchez, tenaillez, brûlez, nous sommes chrétiens.

N'est-il pas vrai que ce discours fait bien voir que cet homme n'est point troublé, ni emporté par quelque passion déréglée, mais qu'il agit avec un sens rassis et un esprit qui se possède?

Les mouvements du démon sont toujours accompagnés de deux circonstances remarquables : la première est un désordre contre la bienséance, et l'autre, une certaine fougue qui court au mal sans considération de ce qu'on fait. Rien de semblable ne paraît dans les martyrs : ils sont tranquilles et en repos, tandis que les tyrans écument de rage et de fureur; suivant la promesse et l'exemple du roi des martyrs, ils possèdent leurs âmes dans la patience, *In patientia vestra possidebitis animas vestras.*

Mais ce qui marque davantage la présence et le mouvement de Dieu, c'est cette joie ineffable qu'ils témoignent à la rencontre des objets les plus horribles et les plus effroyables à la nature; ils se pâment de consolation à la vue de leurs supplices, ils embrassent leurs bourreaux, ils baisent les mains de ceux qui les meurtrissent, ils mettent sur leurs têtes des charbons qui les brûlent, et s'en font des couronnes; ils protestent sur leurs grils, tandis que leur corps se fond et se distille goutte à goutte, qu'ils n'ont jamais fait un banquet si délicieux. Voyez notre illustre martyr, qui tressaille de joie lorsqu'il apprend que, par le commandement de l'empereur, sa légion doit être décimée, c'est-à-dire que de dix on en doit tuer un. Considérez, ce que remarque saint Eucher, que, parmi ces soldats, il y a une sainte contestation à qui sera ce dixième qui aura le bonheur de mourir. Après que la décimation eut été faite, saint Maurice élève sa voix, exhorte ses soldats à imiter l'exemple de la générosité chrétienne de leurs compagnons; puis s'adressant à ceux qui avaient les ordres de l'empereur : Commandez qu'on achève ce qu'on a commencé; continuez à faire des martyrs; vous pouvez exercer librement votre puissance dans le sacrifice général de nos corps, mais nos âmes sont exemptes de votre tyrannie; enfin nous sommes chrétiens. En disant cela, ils présentent leurs estomacs et leurs têtes pour recevoir les flèches et les coups d'épée des soldats envoyés par l'empereur.

Il n'y a que Dieu seul qui puisse faire cette merveilleuse alliance que nous voyons dans les martyrs, de la douleur avec la douceur, d'une joie extrême avec des tourments si horribles : il n'y a que Dieu qui puisse faire trouver les délices et les avant-goûts du paradis au milieu des roues, des chevalets et des fournaises, qui sont de petites images de l'enfer.

3. Dieu ne s'est pas contenté de paraître dans les martyrs par les actions héroïques et surhumaines qu'ils ont faites en mourant, mais il s'est déclaré et manifesté ouvertement par une infinité de miracles, qui sont le langage ordinaire dont il se sert pour parler en faveur de quelqu'un, et pour attester les vérités qu'il annonce. Toutes les histoires nous apprennent qu'on a vu mille fois les roues et les machines se fracasser d'elles-mêmes, et assommer de leurs éclats les bourreaux, sans toucher les chrétiens; que les feux et les flammes, s'élevant en ondes sur les martyrs sans les brûler, leur faisaient un pavillon de lumière; que les tigres et les lions affamés, après avoir effrayé tout le peuple dans les amphithéâtres par des rugissements effroyables, venaient s'abattre aux pieds des saints, et leur lécher les mains par respect, faisant à tous les spectateurs une leçon d'humanité et de clémence. N'a-t-on pas vu souvent la mer porter comme en triomphe les corps des saints qu'on y précipitait avec des ancres, et, au lieu de les perdre dans les abîmes, les conduire respectueusement au port? Combien de fois la terre a-t-elle tremblé sous les pieds des bourreaux tandis qu'ils étaient acharnés sur les martyrs? Combien de fois la foudre est-elle tombée des nues pour les écraser? Les prisons de ces innocents n'étaient-elles pas un asile sacré où les aveugles trouvaient la vue, les sourds l'ouïe, les malades la santé, et souvent même les morts la vie? Sans qu'il soit besoin de sortir de notre sujet, voyez ce vénérable vieillard, saint Paschase, archevêque de Vienne, qui, inspiré de Dieu et conduit par une révélation particulière, s'en va accompagné de tout son clergé, pour recevoir le corps de saint Maurice et de ses compagnons, qui, après avoir été massacrés, avaient été jetés dans un fleuve, lequel les porta de bien loin et les conduisit heureusement au port, où ce saint prélat les reçut et les plaça dans une église qui avait été auparavant consacrée aux martyrs Machabées.

Mais surtout, l'histoire remarque un miracle très-considérable, qui fut qu'on vit la tête de S. Maurice flotter sur l'eau, portée sur son bouclier comme sur un vaisseau, triomphant ainsi, même après sa mort, de la rage et de la fureur de ses ennemis.

Il est donc constant, non seulement par les actes du martyre de ce saint, mais par une infinité d'histoires, et par l'aveu même de nos plus grands ennemis, tels qu'ont été les juges, les tyrans, les historiens idolâtres, que les martyrs, dans leurs tourments et à leur mort, ont fait des choses prodigieuses et qui surpassaient les forces de la nature : c'est pourquoi on les appelait des sorciers et des magiciens.

Or, je dis que les martyrs faisaient ces prodiges, ou par l'entremise des démons,

ou par la vertu infinie de Dieu. On ne peut pas dire que ce fût par l'entremise des démons, puisqu'ils étaient leurs ennemis jurés, qu'ils les chassaient des corps des possédés, qu'ils faisaient taire leurs oracles, qu'ils renversaient leurs idoles, que, par leur doctrine et leur mort, ils ruinaient le paganisme qui était le plus haut comble de leur gloire, qu'ils prêchaient la vertu et déclamaient contre les vices que les démons aiment et tâchent d'inspirer aux hommes. Ces œuvres donc, surnaturelles, n'ont pu être attribuées qu'à la force du Tout-Puissant. Ainsi les martyrs pouvaient dire, et tous les chrétiens peuvent dire après eux, ce que disait Richard de S. Victor, parlant à Dieu : *Si error est quem credimus, a te decepti sumus. Iis enim signis doctrina hæc confirmata est, quæ nisi a te fieri potuerunt.* Si nous avons vécu et si nous sommes morts dans l'erreur et pour la défense du mensonge, c'est vous qui nous avez trompés, puisque la créance pour laquelle nous sommes morts a été confirmée par des prodiges et des merveilles si grandes, qu'elles n'ont pu procéder que d'une puissance divine et infinie.

4. Ajoutez, pour quatrième circonstance, qu'il n'est rien qui fasse paraître avec plus d'éclat la présence et le pouvoir d'un Dieu agissant dans les martyrs, que les suites merveilleuses de leur martyre et les prodigieux succès de leur mort, contradictoirement opposés aux desseins de ceux qui les faisaient mourir.

Les tyrans prétendaient, par les tourments et par la mort des saints, ravir à Jésus-Christ la gloire de sa divinité, abolir sa créance, détruire son Eglise, déshonorer ses serviteurs, et les rendre infâmes dans le monde par la honte de leurs supplices. Mais, au contraire, la mort que les martyrs ont soufferte, a été le triomphe de Jésus-Christ ; c'est par leurs combats et leurs victoires qu'il a étendu son empire. Il a fait servir les orages et les tempêtes de toutes ces cruelles persécutions pour élever l'arche de son Eglise plus haut, et la porter plus loin. C'est par là qu'il a prouvé la vérité de sa religion, d'autant que c'est elle seule qui s'affermit parmi les plus rudes secousses qu'on lui donne, qui tire avantage de ses pertes, et qui se fait une couronne de gloire du sang et de la mort de ses enfants : *Sola Ecclesia persecutionibus stetit, martyris coronata est.*

C'est elle seule, dit Tertullien, dans son Apologétique, qui peut insulter aux tyrans, leur faisant voir que la cruauté qu'ils exercent sur les chrétiens sert comme d'appât et d'amorce pour attirer à elle les idolâtres, et que, comme cette vigne dont parle le Psalmiste, *Uxor tua sicut vitis abundans* (*Ps.* CXXVII, 3), elle croît, elle multiplie sous le fer qui la taille : *Crudelitas vestra illecebra est magis sectæ : plures efficimur, quoties metimur a vobis* (*Tertull.*, *Apolog.*). C'est, dit S. Augustin (*Serm.* 15, *de Diversis*), cette multitude innombrable de martyrs, dont toute la terre a été remplie, qui a servi de semence au christianisme : *Impleta est terra martyribus quasi semine.* C'est la chaleur de ce beau sang, sorti de leurs veines, qui a fait produire à l'Evangile une si riche et si glorieuse moisson. *Et fervore sanguinis eorum, fidelis seges surrexit prædicationis.*

Il n'en est pas ainsi des autres sectes ; elles s'arrêtent aussitôt qu'on leur fait une vigoureuse résistance. Le bonheur de notre expérience nous apprend que depuis que la main triomphante de Louis XIII, de glorieuse mémoire, a désarmé et terrassé le calvinisme, lui ôtant les moyens dont la prudence humaine se servait pour le faire valoir, il a demeuré sans faire aucun progrès, et si ces dragons ne meurent pas aussitôt qu'ils ont senti le feu et le fer, ils ne font plus néanmoins que traîner quelque temps un corps languissant et mourant. S'il s'est trouvé parmi les hérétiques quelques opiniâtres et furieux, qui soient morts pour soutenir leur erreur, cette mort, au lieu d'être un attrait comme celle des martyrs, a donné de la crainte et de la frayeur aux autres.

Comme Jésus-Christ a tiré son honneur et l'avantage de son Eglise du martyre des saints, aussi voyons-nous qu'il en a tiré leur propre gloire, puisque leur glorieux trépas est honoré par la célébrité de l'Eglise, comme le jour de leur naissance ; leurs précieuses reliques ont été élevées sur des autels ; les fouets et les pièces de leurs gibets teints de leur sang, sont devenus les objets de la dévotion des peuples, *in honorem triumphi*, dit saint Léon, *transierunt instrumenta supplicii.* Partout où le nom de Jésus-Christ sera prêché, on publiera les louanges de saint Maurice et de ses compagnons ; aussi longtemps que l'Eglise subsistera, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles, on bâtira des temples à leur gloire, et les peuples s'assembleront tous les ans pour honorer leur mémoire, et pour implorer leur secours. Oui, généreux Maurice, le ciel vous connaîtra éternellement pour un des premiers héros de l'empire de Jésus-Christ, mais la terre fera toujours un glorieux écho de vos louanges et de votre gloire. En effet, pourquoi est-ce que le roi Sigismond a élevé un si noble mausolée dans le champ de bataille où ce saint triompha en mourant ? Pourquoi est-ce que Charles Martel prit la lance et le casque de ce martyr, pour combattre les Sarrasins qui étaient sur le point de désoler toute la France, et montra dans leur défaite générale, que les nobles restes des combats de saint Maurice étaient encore victorieux en faveur de la foi ? Pourquoi les ducs de Savoie portent-ils l'anneau de ce saint martyr, pour marque de leur principauté ? si ce n'est afin que toutes ces marques publiques du respect que les peuples ont pour ce grand saint soient une déclaration authentique de la gloire qu'il a méritée en mourant pour Jésus-Christ.

Qui ne voit paraître dans ces suites et ces événements merveilleux la conduite toute sage et toute-puissante d'un Dieu qui se moque des pensées des hommes ; qui se joue de

leurs desseins, faisant servir, malgré eux, leurs téméraires efforts à l'exécution de ses entreprises ?

Si quelqu'un, après cela, était si stupide ou si furieux que de douter de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de notre foi, attaché par le sang et la mort de cette foule de témoins irréprochables, il faudrait qu'il fît le procès à la providence d'un Dieu; qu'il l'accusât d'aveuglement et d'injustice, de ce qu'elle permettrait que ceux qui auraient soutenu l'erreur et le mensonge, subsistent avec honneur dans l'esprit des hommes, que leur mémoire soit éternelle, et leur nom en bénédiction, et que ceux qui ont tenu une religion contraire, soient ensevelis dans l'oubli, ou ne soient connus que pour être l'objet de la haine et de la malédiction des peuples.

Si quelqu'un doute du christianisme, il faut que, renversant le sens commun, il estime, il loue, il canonise les juifs, les ariens, les sectateurs de Julien l'Apostat; qu'il fasse le panégyrique de Néron; qu'il dresse des statues aux Dioclétien et à tous les monstres de la nature qui ont rougi les rivières du sang des martyrs, et fait de si sanglants carnages; puisque si son doute, touchant notre religion, est bien fondé, tous ces hérétiques et ces idolâtres ont été de braves et d'illustres défenseurs de la religion, en s'opposant à l'établissement de l'erreur : au contraire, il faut qu'il renverse une partie de nos églises, et qu'il regarde comme des furieux et des impies, qui veulent ravir à Dieu la divinité pour la donner à un homme, tous ces martyrs et ces grands saints que tout le monde catholique a honorés et invoqués.

Reprenons encore tout ce discours, et disons que l'allégresse et la constance dans les supplices d'un si grand nombre de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, en divers lieux, en divers temps, parmi des peuples si différents, ne pouvant être raisonnablement rapportées, ni à une générale corruption de mœurs, ni à la seule force de la raison, ni au mouvement du démon. J'ai eu sujet de dire au commencement de ce discours que saint Maurice, accompagné non-seulement de sa légion tout entière, mais encore de tous les escadrons innombrables des martyrs, paraissait en qualité de témoin par son martyre, revêtu de quatre circonstances que nous avons considérées pour convaincre, ou d'une stupidité d'esprit, ou d'une infidélité malicieuse, tous ceux qui parmi nous chancellent dans leur foi, et souffrent volontairement quelques doutes dans leur religion. *Instauras testes tuos contra me.*

II. — Après que ce saint martyr nous a convaincus, il lui est encore bien plus aisé de nous confondre sur la corruption de nos mœurs, qui montre que si nous avons la foi, c'est une foi languissante, une foi morte, puisqu'elle est sans les œuvres. Oui, ce grand saint, qui prouve et confesse sa foi aux dépens de sa charge et de ses biens, de son sang et de sa vie, confond fortement la plus grande partie des chrétiens si idolâtres du siècle, si éperdument amoureux d'eux-mêmes, et attachés si déréglément aux créatures. Le courage invincible de ce martyr ne couvre-t-il pas de honte ces lâches chrétiens, qui sont, comme dit saint Grégoire le Grand, infatigables pour se damner, et qui ne veulent rien faire pour se sauver ?

Après avoir vu ce saint soutenir hardiment, en présence d'un empereur et à la vue d'une armée de cinquante mille idolâtres, les intérêts de la religion chrétienne et l'honneur de Jésus-Christ : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar* (*Ps.* CXVIII), n'avons-nous pas encore sujet de nous confondre du peu de zèle que nous avons pour la gloire de Dieu et pour la défense du parti de la vertu ? Nous qui craignons si fort le monde; qui pour un respect humain trahissons tous les sentiments que Dieu nous a donnés, et abandonnons Jésus-Christ, n'est-il pas juste que, profitant des exemples de ce saint, puisque nous devons dire avec Tertullien, que nous sommes les soldats de Dieu : *Nos milites Dei sumus, eo quidem majoris disciplinæ, quo et tanti imperatoris;* n'est-il pas juste, dis-je, que nous soutenions les intérêts de notre roi, et que nous nous fassions gloire de porter son nom, et de professer sa doctrine, malgré les oppositions et les contradictions des méchants et des impies ?

C'est à quoi je vous exhorte, finissant par ces belles paroles de saint Paul à Timothée : *Noli erubescere testimonium Domini nostri* (II *Tim.*, I) : Mon cher frère, ne rougis point de témoigner que tu es du parti de Notre-Seigneur; puisqu'il t'a fait l'honneur de te prendre pour son soldat, déclare-toi hardiment pour lui; n'aie point de honte de son Evangile; dis avec saint Augustin (*In Ps.* CXLI) dans toutes les rencontres : *Usque adeo de cruce non erubesco, ut non in occulto habeam crucem, sed in fronte portem.* Je suis si éloigné de rougir de la croix de mon Sauveur, que je la porte sur mon front, et que je fais gloire de me professer son disciple partout. Ce sera en imitant ainsi la constance et le zèle de saint Maurice sur la terre, que nous nous disposerons à le suivre dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINT JÉRÔME.

Elongavi, fugiens in solitudine

J'ai pris la fuite, je me suis éloigné pour demeurer en solitude (*Ps.* LIV).

Tandis que les fidèles célèbrent la fête de saint Jérôme, comme d'un grand docteur de l'Eglise, et qu'ils le considèrent aujourd'hui, ainsi que parle Laurent Justinien, comme la lumière du monde, le père commun de tous les catholiques, le prédicateur du royaume de Jésus-Christ, le vénérable interprète des oracles du ciel, le défenseur invincible des vérités chrétiennes, je me vois, obligé par la célébrité particulière de ce lieu, à le consi-

dérer comme pénitent et patron des pénitents, et au lieu de vous le faire voir à Rome, dans l'auguste conclave des papes, décidant les difficultés des plus hauts mystères de la religion, je le dois aller chercher au fond d'une vaste solitude, dans les déserts de la Syrie, ou bien caché dans la sacrée caverne de Bethléem. Dans une autre assemblée je le représenterai foulant aux pieds les Origène, les Jovinien, les Vigilance, les Pélage et tous ces monstres d'hérésie qu'il a foudroyés par son éloquence sacrée. Mais au lieu de décrire ses triomphes, je dois seulement, en ce discours, animer par ma voix cette peinture qui nous le représente, le corps à demi-nu, tout brûlé des ardeurs du soleil, les yeux baignés de larmes, la poitrine plombée et meurtrie de coups de cailloux, en un mot, un pénitent achevé : néanmoins, puisque c'est dans la solitude que Dieu a logé les rigueurs de la nature et les miracles de sa grâce, j'espère que nous trouverons dans le désert de saint Jérôme d'assez grandes merveilles pour nous entretenir, pourvu que cet Esprit saint, qui conduisit autrefois Jésus-Christ dans le désert, nous veuille servir de guide. Demandons-lui cette grâce par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

La qualité de pénitent ne répugne point à celle de docteur de l'Eglise, puisqu'il semble que Dieu n'a jamais choisi ses saints pour instruire et enseigner son peuple, qu'après les avoir vus dans l'exercice et la pratique de la pénitence. C'est pourquoi Julien, évêque de Tolède, dans la Bibliothèque des Pères, après avoir nommé le désert l'académie du Saint-Esprit et l'école où ce maître de toutes vérités fait ses leçons, appelle la pénitence et le jeûne : *Artem Dei*, voulant dire que c'est par là que les saints, pour ainsi dire, reçoivent leurs degrés de docteur dans la science du ciel.

Ce fut dans la solitude, parmi les jeûnes et les austérités de la pénitence, que Dieu forma Moïse pour être l'interprète de ses volontés, et qu'il lui communiqua les lumières nécessaires pour expliquer la loi et pour enseigner son peuple. Sur quoi saint Augustin remarque qu'à la première vision qu'il eut, Dieu lui défendit de s'approcher, et lui-même fut contraint de se couvrir le visage. Pourquoi cela ? sinon, parce qu'il n'avait pas encore jeûné. Mais aussitôt qu'il eut fait pénitence quarante jours, il traita familièrement avec Dieu, il apprit ses secrets et lui parla face à face : *Grande illud jejunium effecit, ut qui ante illud, nec Deum videre, nec ad eum accedere audebat, cum Deo facie ad faciem colloqueretur.* Ne fut-ce pas de l'horreur des déserts que Dieu fit sortir saint Jean-Baptiste, pour apprendre au peuple d'Israël le mystère le plus important de la religion, qui était la venue du Messie? Vous savez que cet incomparable prédicateur, plus grand que les prophètes et la voix du Seigneur, prêcha toujours en habit de pénitent. Dans la nouvelle loi, çà été par le jeûne et la pénitence que les apôtres ont vu le Saint-Esprit et qu'ils se sont rendus, par ses grâces, les maîtres de tous les peuples et les docteurs de l'univers. Témoin saint Paul, lequel, dès le commencement de sa conversion, pour se disposer à l'apostolat, demeura trois jours sans boire ni manger, et par ce jeûne si vigoureux reçut ces admirables extases, par le moyen desquelles il apprit les secrets les plus cachés du paradis et la plus éminente théologie du ciel. *Erat ibi tribus diebus non videns, et non manducavit neque bibit* (*Actor.*, IX, 9). Saint Pierre, avant sa pénitence, pécha, dit saint Maxime ; après sa pénitence il fut choisi pour chef visible de l'Eglise et docteur infaillible des vérités du ciel. *Ante lacrymas prævaricator extitit, post lacrymas pastor assumptus est. Antequam fleret, lapsus est, postquam flevit, electus est.*

Si j'avais le loisir de raisonner sur ce sujet, je donnerais des raisons pourquoi les saints docteurs sont formés dans la pénitence. 1° Parce que la pénitence réprimant et étouffant la chair, vivifie et élève l'esprit. *Jejunium mentem elevat*, dit l'Eglise ; ainsi elle le rend plus propre pour recevoir les connaissances des vérités éternelles et les lumières de Dieu. 2° Si la pénitence et la retraite sont telles que Dieu désire, elles sont accompagnées de l'oraison, et on ne va sur la montagne de la myrrhe que pour s'élever sur les collines de l'encens, comme parle l'Epouse : *Vado ad montem myrrhæ, et ad collem thuris* (*Cant.*, IV, 6). C'est ainsi que Daniel jeûnait et priait en la présence de Dieu : *Jejunabam et orabam ante faciem Dei cœli.* Or, qui ne sait que c'est dans l'oraison plutôt que dans les disputes des écoles et dans la lecture des livres, que les saints acquièrent cette haute doctrine qui les rend si admirables et si utiles à l'Eglise? Je n'en dis pas davantage; ce que je viens de dire suffit pour justifier mon dessein et faire voir que j'ai raison d'aller chercher ce grand docteur de l'Eglise dans le désert et dans l'exercice de la pénitence. Deux merveilles de sa solitude feront le partage de mon discours. La première consiste dans l'activité de son repos; la deuxième, dans la douceur qu'il rencontre parmi les rigueurs de sa pénitence.

I. — C'est une pensée sacrilége de l'impie Epicure, et conforme à la doctrine de ce voluptueux, de dire que Dieu demeure oisif, retiré dans les cieux, laissant la conduite de l'univers à quelques intelligences, comme à ses ministres d'état ou à ses économes, de crainte que le gouvernement des créatures ne trouble la douceur de son repos. La théologie, dit Salvien, nous donne bien d'autres pensées de Dieu quand elle nous enseigne qu'il sent tout par sa subtilité, qu'il meut tout par sa force, qu'il régit tout par sa puissance, qu'il garde et conserve tout par sa bonté : *Omnia sentit per subtilitatem, movet per fortitudinem, regit per potestatem, custodit per benignitatem.* Il est vrai néamoins qu'il produit cette multitude d'effets, demeurant toujours recueilli en soi-même, et qu'il est en même temps, et le Dieu du repos, et le Dieu agissant. Si son infinie bonté fait qu'il s'épanche hors de soi,

et qu'il se communique aux créatures, l'excellence souveraine de son être et l'unité de sa nature le rendent comme solitaire et infiniment éloigné de tout ce qui est créé. Il en a été ainsi en quelque façon de la solitude de saint Jérôme, jamais moins seul que quand il il a été seul; jamais plus occupé pour Dieu que quand il a cessé de s'occuper pour le monde.

Je ne doute pas que lorsqu'on vit ce grand homme, issu d'une des plus nobles et des plus riches maisons de la Dalmatie, qui possédait tout ce qu'il y avait de poli dans les belles lettres, et qui, par ses longues études dans la théologie, s'était rendu le plus savant qui fût alors au monde dans la sainte Ecriture, dans l'explication de nos mystères et dans tout ce qui concerne notre religion; quand on vit, dis-je, cet homme si accompli sortir de Rome, abandonner tous les grands et illustres emplois que sa naissance, sa doctrine et sa probité lui faisaient mériter, pour aller se cacher dans les déserts de la Syrie et s'ensevelir tout vivant dans la caverne de Bethléem, je ne doute point que tout le monde ne murmurât, et peut-être même que les plus sages blâmèrent sa retraite. Quoi donc, pouvaient-ils dire, fallait-il feuilleter tant de livres, parcourir tant de provinces, écouter tous les plus grands docteurs du monde, apprendre tant de langues, consommer tant de temps à l'étude pour vivre dans un désert et passer ses jours solitaire et retiré? Je ne doute point que, comme les peuples s'affligent et soupirent à la mort de ces grands hommes, qui sont comme les âmes des républiques et les formes assistantes de l'Etat, la plupart des fidèles ne s'affligent aussi de la retraite de saint Jérôme dont la doctrine semble si nécessaire à l'Eglise, et je crois que tous d'un commun consentement disaient que c'était une injustice de vouloir tenir sous le boisseau la lumière qui devait éclairer tout l'univers. Mais toutes ces plaintes étaient injustes et mal fondées; et on vit bientôt qu'il était de la retraite de ce saint comme de la mort des justes, qui ne meurent qu'au jugement des insensés, puisqu'ils commencent à vivre au sentiment de Dieu : *Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace* (*Sap.*, III, 2). Qu'ainsi saint Jérôme n'était mort au monde que pour mieux vivre à Jésus-Christ, et qu'il ne s'était retiré que pour être plus visible à l'Eglise; qu'en un mot il n'avait désiré le repos que pour mieux travailler. Je ne veux pas dire ce que dit saint Chrysostome des solitaires de son temps, que, dans la solitude, il représentait un Dieu occupé dans la création du monde sans rien perdre de son repos; que dans sa retraite, coopérant aux grâces du ciel, il produisait dans son âme un petit monde de vertus, et qu'il y était bien occupé, puisqu'il travaillait à faire un grand saint, qui est une pièce d'éternité et un ouvrage qui donnera de l'admiration à tous les siècles. Non, j'aime mieux dire de lui ce que dit saint Bernard de saint Malachie, que dans la retraite il était tout à lui et tout à tous : *Totus suus, et totus omnium erat; ut nec charitas a custodia sui, nec proprietas ab utilitate communi eum impediret.* Ce fut dans ce désert de la Syrie et dans cette grotte de Bethléem, qu'abandonnant entièrement la lecture des livres profanes et l'étude de la philosophie du siècle, il s'adonna à la science céleste, méditant jour et nuit la sainte Ecriture; il y traduit par deux fois le Vieux Testament, premièrement de grec en latin, suivant la version des Septante; puis de l'hébreu, selon la propriété de cette langue. Il corrigea le Nouveau Testament dans lequel, par la négligence des écrivains, il s'était glissé plusieurs fautes. Enfin, il donna au public cette version de toute l'Ecriture sainte qui est si pure et si parfaite, que l'Eglise catholique l'embrasse, quittant celle dont elle s'était servie jusqu'alors. Comme autrefois la parole personnelle de Dieu, cachée dans le sein du Père, se manifesta aux yeux des hommes en Bethléem, dans le sein de Marie, ainsi la parole révélée et écrite, inconnue dans sa langue originaire et enveloppée de ténèbres, fut connue et entendue de tous les peuples par les écrits de saint Jérôme. Et nous pouvons dire de lui ce que dit le Saint-Esprit de Simon, fils d'Onias, que de son temps les puits et les fontaines de la science du ciel ont versé et épanché abondamment leurs eaux sur la terre; *in diebus suis emanaverunt putei aquarum, et sicut mare adimpleti sunt* (*Eccl.*, L, 3). Et comme c'est dans les lieux les plus écartés de la nature et au milieu des montagnes que se trouvent presque toutes ces sources fécondes d'où naissent ces majestueuses rivières qui arrosent les provinces et qui portent l'abondance et la fertilité aux peuples, ainsi ce fut du milieu du désert de saint Jérôme que sortit ce beau fleuve de la parole de Dieu qui a depuis couvert toute la terre : *Posuit desertum in stagna aquarum.* Tous les écrivains et tous les prédicateurs, qui ont depuis travaillé pour le salut des âmes, ont puisé dans cette riche fontaine.

Ce grand saint n'était pas oisif dans sa retraite, puisqu'il y était consulté de toutes parts comme l'oracle du ciel et l'interprète assuré de tous les secrets de la religion. Il lui fallait interrompre ses profondes contemplations pour satisfaire à tous les évêques du monde chrétien, qui le consultaient dans leurs doutes. Non-seulement tout l'Orient, où il était, le tenait pour son maître : mais dans l'Occident, Pammache, Héliodore, Occam, Cromace, lui écrivaient souvent d'Italie; Saint Paulin, Exupère, Alexandre, Aglasie et plusieurs autres, des extrémités de la France; Frutelle de Sunie, d'Allemagne; Abigac, d'Espagne; Lucile, d'Andalousie; saint Augustin, d'Afrique. Ce grand docteur de l'Eglise dans la quinzième épître qu'il écrit à saint Jérôme, proteste que le plus grand de ses désirs serait de pouvoir demeurer auprès de lui pour se rendre son disciple, et qu'il lui envoie ses ouvrages pour subir sa censure. Le pape Damase l'interrogeait par ses lettres, non-seulement sur l'intelligence de l'Ecriture sainte, mais encore sur toutes les

questions, qu'en qualité de maître universel de tous les fidèles, il devait résoudre. Voilà comment ce docteur solitaire, sans sortir de sa retraite, était le directeur et le père spirituel des papes, des évêques, des moines, des seigneurs, des dames, des filles, des femmes et des veuves. Il écrivait à chacun selon son état, et il mesurait son style suivant la condition et le besoin de ceux à qui il écrivait. Sans sortir de sa solitude il soutient l'effort de tous les hérétiques, qui osèrent en ce temps-là armer contre l'Eglise ; et comme c'est dans le sein d'un obscur nuage, que se forment les foudres qui éclatent après avec tant de bruit, et qui frappent les plus hautes montagnes, ainsi ce fut dans son désert et dans sa grotte, que ce grand saint composa tous ces doctes livres, qui comme autant de foudres, écrasèrent la tête des Jovinien des Origène, des Pélage, des Rufin et de plusieurs autres monstres d'hérésie. C'était cette voix de Dieu qui tonnait fortement dans le désert contre les vices et l'impiété du siècle : *vox clamantis in deserto*. Si donc soutenir l'Eglise par sa doctrine, confondre l'erreur, condamner le vice par ses écrits, apprendre la vérité à tout le monde, et faire connaître les voies et les chemins du salut à tous les hommes, c'est travailler utilement pour l'Eglise, n'ai-je pas fait voir l'activité de ce saint dans son repos? et n'ai-je pas eu sujet de dire dès le commencement de ce discours, que comme l'esprit de Dieu témoigne dans toute l'étendue de ce vaste univers, sans troubler le repos de sa solitude, fait tomber les cieux, éclaire avec le soleil, remue les flots, excite les tempêtes, fait germer les semences, et fleurir les arbres, et donne la vertu à toutes les causes secondes ; ainsi ce saint solitaire recueilli en soi-même, ou plutôt en son Dieu, par une activité admirable, condamnait en même temps les libertins, confondait les Juifs, arrêtait le torrent des vices des mauvais chrétiens, étouffait les hérésies dans leur naissance, et semblait, par une espèce d'immensité, être partout où il s'agissait de la gloire de son Dieu.

Apprenons donc par l'exemple de ce saint, que le moyen d'être bien occupé, c'est de ne l'être pas tant que nous sommes. Apprenons qu'il faut mourir quelquefois à toutes les occupations de la vanité, si nous voulons être capables des emplois de l'éternité. Apprenons en un mot à aimer la solitude et à savoir prendre nos heures de repos pour y travailler pour le ciel. Imaginons-nous de temps en temps que Dieu nous crie, aussi bien qu'au grand Arsène : *Arseni, fuge, late, tace*, fuis, cache-toi, tais-toi. C'est dans cette retraite que nous trouverons l'innocence du cœur, que nous perdons parmi les compagnies où règne la médisance : *Solitudinem quærit, qui vult cum innocentibus vivere. Quoties inter homines fui, minor homine redii.* Je suis contraint de l'avouer, dit Sénèque, je n'ai presque jamais été parmi les hommes que je n'en sois retourné moins qu'homme, mes passions ayant prévalu sur ma raison. Nous trouverons dans cette retraite, la pureté de cœur ; nous y travaillerons utilement au principal de nos affaires, qui est le salut de notre âme. Et si nous voulons obéir aux commandements que nous fait Dieu par son prophète, nous trouverons, dit saint Bernard, trois occupations profitables : la première sera de ne vaquer pas au monde qui nous amuse et nous séduit : *Prima vacatio bona est, si mundo non vaces.* La seconde sera encore meilleure, qui sera de vaquer à nous-mêmes : *Secunda quidem melior, si tibi ipsi vaces, et cogites quomodo placeas Deo.* La troisième sera la plus parfaite, qui sera de vaquer à Dieu seul : *Tertia est et optima, si tui oblitus, soli Deo vaces.*

II. — C'est assez parler de la première merveille de la solitude de ce saint, venons à la seconde qui me semble plus considérable et plus convenable à l'auditoire. Je dis qu'il a trouvé la joie et la douceur dans l'austérité et dans les rigueurs de la pénitence. Un philosophe païen disait qu'il était de la joie comme des mines d'or, les plus riches sont celles qui sont plus profondément cachées et ensevelies sous terre : celles qui ne sont que sur la surface, sont bientôt épuisées : ainsi cette joie qui paraît à l'extérieur, et qui est seulement sur le bout des lèvres, est fausse : la véritable est celle qui se trouve dans le fond du cœur : et comme dit Isaïe, dans la moelle des os. Si vous vouliez juger par ce qui paraît au dehors, j'aurais bien de la peine à vous persuader que ce solitaire vit content, et qu'il vit bien heureux, puisque si vous entrez dans la solitude, vous n'y verrez rien qui ne soit capable de vous prouver le contraire. Vous y trouverez un homme d'une haute naissance, nourri dans l'abondance et les délices, qui au lieu du palais, habite dans des terres perdues, parmi des vastes solitudes, embrasées des ardeurs du soleil ; en un mot, dans un désert si affreux, qu'il est capable, ainsi qu'il témoigne lui-même, de donner de l'horreur aux plus sévères anachorètes : *Constitutus in vasta solitudine quæ adusta solis ardoribus, horridum monachis præstat habitaculum* (*S. Hieronymus, Epist.*).

Vous trouverez celui qui a passé ses premières années dans les plus florissantes académies de l'univers, qui a été reçu avec respect dans les conclaves des cardinaux, qui a traité familièrement avec les papes; maintenant tout seul, qui n'a point, dit-il, d'autres compagnies que les serpents, les scorpions et les bêtes sauvages : *Scorpionum tantum socius et ferarum.* Sa maison est le creux d'un rocher, entouré de précipices : son vêtement est un sac tout déchiré, qui ne vous empêchera pas de voir sa chair à demi-nue et toute hâlée et desséchée comme celle d'un Ethiopien : *horrebant sacco membra deformia, et squalida cutis situm Æthiopicæ carnis obduxerat.* Pour son vivre, vous pouvez juger quel il était, puisqu'il eût cru commettre un excès, dit-il, s'il eût mangé quelque chose de cuit. Il demeurait des semaines entières sans rien prendre : *repu-*

gnantem carnem hebdomadaria inedia subjugabam. Son visage exténué, ses yeux enfoncés, ce corps qui semblait plutôt un squelette que le corps d'un homme vivant, vous prêchent assez l'austérité de ses jeûnes. Que si vous voulez savoir ses divertissements et ses emplois, vous apprendrez de sa bouche qu'il pleure jour et nuit, et toutes ses occupations sont de prier, de soupirer et d'affliger sa chair. Si la nature est contrainte de succomber à la nécessité du sommeil, il jette ses os, qui à peine sont joints les uns aux autres, sur la terre froide : *Quotidie lacrymæ, quotidie gemitus, et si quando repugnantem somnus imminens oppressisset, nuda humo, vix ossa hærentia collidebam.* Eh bien! n'est-ce pas prêcher une grande merveille, que de dire que cet homme vivant, ou plutôt mourant tous les jours, est dans cet état un des plus heureux de la terre? N'est-il pas vrai que la joie véritable est bien cachée si elle ne se trouve parmi des peines et des austérités si cruelles? La pénitence, dit achiarius, est une image du martyre, *sub imagine martyrii veniam cœlestis misericordiæ expecta.*

C'est quelque chose davantage, dit Pacien, c'est une petite image de l'enfer, où le pénitent fait contre lui-même l'office de juge et de bourreau : *Vere excelsa mors est pœnitentia, dicerem qua præveniuntur ultricis gehennæ sæva tormenta; cum pœnitens ipse sibi tortor existit.* Cependant saint Jérôme après nous avoir décrit la pénitence, prend Dieu à témoin que son âme a trouvé dans ce martyre extérieur des joies et des consolations inexplicables, que l'eau de sa fontaine, son jeûne, sa grotte, son cilice lui ont fourni des plaisirs qui ne se trouvent point dans les palais des grands, ni parmi les fausses délices du siècle; que dans ce petit enfer en apparence, il y a rencontré sur la terre un véritable paradis; que parmi la myrrhe de ses mortifications, il a senti les agréables parfums du divin époux : *Ipse mihi testis est Dominus, post multas lacrymas, post cœlo inhærentes oculos, nonnunquam videbar mihi interesse agminibus angelorum, et lætus, gaudensque cantabam, Post te curremus in odorem unguentorum tuorum.*

Je ne m'étonne plus si saint Grégoire de Nysse compare la pénitence à la grenade, laquelle fait paraître au dehors une écorce dure et amère, mais renferme au dedans mille agréables rubis, et un suc plein de douceur. Je ne m'étonne pas si le vénérable abbé de Celles, dans la Bibliothèque des Pères, dit que les eaux de la pénitence procèdent d'une source pleine d'amertume, c'est-à-dire, d'un cœur brisé de douleur et de contrition; mais que cependant elles sont si douces, qu'aussitôt qu'elles ont arrosé une conscience, elles en font un petit paradis terrestre, où se trouve le fruit de vie, *Aqua pœnitentiæ aut facit aut invenit paradisum : cum lacrymis tota irrigatur conscientia, ligna producuntur fructum vitæ ferentia.* Je ne m'étonne pas si Césarius, archevêque d'Arles, appelle les anachorètes de l'île de Lérins, des hommes engraissés des délices de Jésus-Christ, *Christi deliciis saginatos.* Quand bien notre Dieu, par ses prophètes, ne nous aurait pas promis de faire ces merveilles, engageant sa parole par Isaïe, qu'il rendra le désert des pénitents délicieux, et qu'il fera de leur solitude un jardin du Seigneur, qui produira des fruits de joie et de paix, qui sont des fruits que les arbres du monde ne portent point, *Ponet desertum ejus quasi delicias, et solitudinem ejus quasi hortum Domini : gaudium et lætitia invenientur in ea* (*Isai.* LIII, 3); quand bien, dis-je, la parole de Dieu ne serait pas si expresse sur ce sujet, l'expérience de saint Jérôme suffirait pour nous convaincre que nous avons tort, si nous avons peur de la pénitence; et pour nous apprendre que nous trouverons dans nos retraites, dans nos jeûnes et dans nos larmes, la paix que nous cherchons vainement ailleurs. La raison en est claire, dit Isaac, prêtre d'Antioche; la paix naît de l'ordre, de la paix naît la lumière, de la lumière, la joie et la consolation, *Pax ex ordinatione fit; et lux ex pace nascitur in anima; et ex pace et luce suavitas.* Mais en quoi consiste cet ordre? Saint Augustin nous l'apprend, *Agnosce ordinem. Tu Deo, tibi caro : si non obtemperes Domino, torqueberis a servo.* L'ordre consiste en ce que l'esprit soit sujet à Dieu, et la chair à l'esprit. Or, qui est-ce qui met cet ordre, sinon la pénitence? c'est donc elle qui donne la paix. C'est encore parmi les douleurs et les austérités de la pénitence, dit saint Hildebert, c'est parmi les craintes et les frayeurs des jugements de Dieu, que nous concevons le Saint-Esprit qui est le Dieu de toute consolation : *Timere cœpisti, et concepisti fructum pœnitentiæ, Spiritum consolationis : delicatus profecto et suavis conceptus.* Que si les douceurs admirables qui se trouvent dans cette vertu, ne sont pas d'assez puissants attraits, qu'au moins la nécessité nous contraigne de nous rendre pénitents. Nous avons tous beaucoup plus de raison de faire pénitence que saint Jérôme. Deux principaux motifs, à ce qu'il témoigne lui-même, l'obligèrent à se retirer dans le désert et à s'enfermer dans une grotte 1° La crainte des jugements de Dieu. Il lui semblait qu'il entendait incessamment à ses oreilles le bruit de cette effroyable trompette, qui assemblera les âmes, pour la résurrection des morts : *Surgite, mortui, venite ad judicium.* Va, Jerôme, disait-il, enfonce-toi dans les déserts, condamne-toi à vivre parmi les bêtes. Il est bien juste que tu te prives de la compagnie des hommes, puisque tu as mérité par tes péchés, d'être privé de la compagnie des anges et de la vue de Dieu. Ensevelis-toi tout vivant dans ce rocher : ô que cette prison est douce, en comparaison de celle de l'enfer! *Oh gehennæ metum tali carcere me damnaverunt.* Ne vaut-il pas bien mieux vivre dans l'austérité des jeûnes les plus rigoureux, que de souffrir la faim éternelle des damnés? N'est-il pas raisonnable que ce corps qui devait servir de pâture aux flammes éternelles, souffre les ardeurs cuisantes de l'été et les glaces de l'hiver? Oh! qu'il vaut bien mieux

nous affliger nous-mêmes, que de tomber entre les mains terribles de la vengeance de Dieu!

2° La connaisance qu'il avait de la perfidie et de la malice de la chair, qu'il appelait le plus dangereux de tous nos ennemis, *Non sic avaritia quatit, inflat superbia, delectat ambitio : facile aliis caremus vitiis, hic hostis nobis inclusus est. Quocumque pergimus, portamus inimicum.*

Eh bien! ces motifs ne nous sont-ils pas communs avec ce grand saint? N'avons-nous pas les mêmes raisons d'embrasser la pénitence? Ne devons-nous pas comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ comme lui? Chose étrange, et que je ne puis concevoir : les amis de ce juge terrible tremblent de peur; David s'écrie, *Domine, ne intres in judicium cum servo tuo;* saint Paul châtie sa chair, de crainte, dit-il, qu'il ne soit réprouvé, en travaillant à sauver les prédestinés; les Arsène, les Hilarion et les Pacôme frémissent à la pensée du dernier jugement; et les chrétiens du siècle, qui sont tous chargés de crimes, vivent en assurance! Sommes-nous plus innocents que les saints? Avons-nous fait plus de pénitence que les saints? Sommes-nous plus assurés de la rémission de nos péchés que les saints? Non, assurément; et cependant saint Jérôme, et une infinité d'autres saints, dans la crainte qu'ils ont de ce dernier jugement, dans l'appréhension de l'enfer, quittent le monde, renoncent à toutes choses, s'enfoncent dans les déserts, s'ensevelissent tout vivants dans des grottes; et nous ne faisons rien qui marque une véritable pénitence! J'ai bien plus de sujet de dire maintenant, que n'avait autrefois saint Grégoire de Nysse : Nous promettons de bouche que nous voulons être pénitents, mais nos actions démentent nos paroles : *Nos pœnitentiam verbis pollicemur, factis vero nihil.* Nous passerons aussi joyeux, aussi contents après avoir offensé Dieu, que lorsque nous étions dans sa grâce. Quoiqu'il soit arrivé dans notre intérieur un si grand changement, qu'il a fait frémir les anges, et frappé de désolation les portes du ciel, comme dit Isaïe, *Obstupescite, cœli, super hoc,* notre extérieur est toujours le même, dit ce saint Père : *Eadem in vultu hilaritas, idem in cultu victuque splendor.* Nous n'avons rien changé du luxe de nos habits, de l'excès de nos tables, et de la dépense de notre jeu. En un mot, nous n'avons qu'un fantôme et un faux masque de pénitents, *Nomen inane duntaxat pœnitentiæ et nullis expressum factis retinemus.* Quoique notre conscience nous reproche un nombre presque infini de péchés mortels, nous n'avons peut-être jamais versé une larme pour les expier; quoique nous portions une chair gâtée et dissolue, qui a une infinité de fois mérité de brûler du feu d'enfer, nous serions néanmoins bien fâchés de l'avoir affligée et punie par l'austérité de quelques jeûnes. Nous avons été courageux jusqu'à l'insolence, lorsqu'il a été question de pécher, dit saint Grégoire pape, et nous sommes lâches, lorsqu'il faut satisfaire à nos offenses, *Ad peccandum fortes, ad pœnitendum debiles.* Animons-nous donc par les exemples de saint Jérôme : et puisque nous sommes coupables, rendons-nous de véritables pénitents, afin de recueillir avec lui dans le ciel, le fruit éternel d'une douleur passagère, qui est la joie des bienheureux.

PANÉGYRIQUE SUR LA BÉATIFICATION DU BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX

Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.

Je vis; non, je ne vis pas : c'est Jésus-Christ crucifié qui vit en moi (*Gal.*, II).

Il ne faut que lire la vie du Père Jean de la Croix, que l'Eglise a déclaré bienheureux, et dont nous commençons aujourd'hui à célébrer la fête, pour être aussitôt persuadé que ç'a été un homme tout extasié en Dieu, un perpétuel contemplatif, toujours saintement perdu dans cette nuit obscure et lumineuse de l'âme, qu'il nous exprime si bien dans ses écrits : nuit obscure du côté de la terre, lumineuse du côté du ciel; que ç'a été un homme qui vivait plus dans le ciel que sur la terre; enfin un homme choisi de Dieu pour être un second Elie, l'exemplaire et la règle vivante de cette nouvelle congrégation d'hommes contemplatifs, destinés pour rétablir la perfection de l'ancien Carmel. Je m'attache donc à son véritable caractère, lorsque je prends sa vie extatique pour sujet de ce discours.

Mais ne pensez pas que je veuille parler seulement des extases de son entendement, si souvent emporté par la foule et l'éclat des lumières extraordinaires dont Dieu remplissait son esprit, ou bien des extases de sa volonté, lorsque son cœur, ravi par les charmes et les attraits de son amour, s'élançait avec tant d'impétuosité vers cet aimable objet, son corps étant élevé de terre et suspendu en l'air. Non, ce n'est point mon dessein de vous le faire voir dans l'état où on le vit un jour, lorsque, s'étant retiré dans une chambre avec sainte Thérèse, pour parler de Dieu cœur à cœur, on les trouva tous deux élevés en l'air, environnés d'une éclatante lumière; mais avec cette différence, que la chaire sur laquelle le bienheureux était assis, avait été élevée avec lui; si bien que, dans ce ravissement, il paraissait assis en qualité de docteur et de directeur de cette grande sainte. Je ne veux pas parler seulement de ses extases d'admiration et de dévotion; mais principalement de l'extase de ses œuvres, qui lui donne lieu de dire avec saint Paul : *Vivo ego, sed non ego.*

Trois extases de sa vie feront le partage de son éloge : extase douloureuse, extase délicieuse, extase glorieuse. La première nous donnera sujet de parler de ses pénitences, de ses humiliations, de ses persécutions; la seconde nous apprendra quelque chose de ses douces et amoureuses communications avec Dieu; et expliquant la troisième, nous dirons quelque chose de ses mi-

racles et de ses prophéties. Ensuite nous apprendrons à nous extasier avec lui, comme nous devons, en qualité de chrétiens.

Mais pour parler dignement de cette vie extatique, il faudrait être tout extasié en Dieu ; et les dignes enfants de ce bienheureux Père, qui ont emprunté ma langue pour le louer, devraient me donner leur cœur, et m'inspirer cet esprit séraphique qu'ils ont reçu de leur mère, sainte Thérèse. Ce qui me console dans la difficulté où je suis, c'est que je dois parler à la louange d'un bienheureux extraordinairement aimé et chéri de la bienheureuse Vierge, puisque, par quatre fois, elle est apparue à lui tout éclatante de lumière, pour lui conserver la vie : deux fois, lorsqu'il était enfant, pour le tirer du fond d'un puits, et d'une mare où il était tombé ; une troisième fois, pour l'arracher du fond des eaux où il se noyait, en passant une rivière ; et la quatrième fois, en le conservant sain et entier sous son manteau, parmi les débris et les ruines d'une muraille qui avait accablé et enseveli sa cellule. Adressons-nous donc avec toute confiance à Marie, afin qu'elle nous obtienne le secours du Saint-Esprit, pour parler dignement de son favori. *Ave, Maria.*

Cette vie extatique qui doit faire le fond de l'éloge de notre bienheureux est, à proprement parler, une sortie et un transport qui se fait par la voie de l'amour ; elle vit dans Dieu en quelque manière, et en effet dans les saints, deux états et deux termes ; celui qu'on quitte, et celui qu'on reçoit ; celui qu'on quitte en mourant à soi-même, *vivo ego, jam non ego* ; et celui qu'on acquiert en recevant cette nouvelle vie, *vivit vero in me Christus.* Si bien que cet amour extasiant a des rigueurs et des douceurs tout ensemble. Rigueurs, puisqu'il contraint de mourir ; douceurs, puisqu'en même temps il anime et vivifie, *mortificat et vivificat* (I *Reg.*, II, 6).

Ce ne sont pas seulement les théologiens mystiques, qui nous apprennent que l'amour divin nous donne des coups mortels, et qu'il nous tue, quand il nous veut faire vivre, *occidam, et vivere faciam. Quid occides?* demande saint Augustin, *carnem utique, et vivificabo spiritum.* Un philosophe platonicien, c'est Ticinus, dans son Banquet de Platon, dit que quiconque fait état d'aimer, se doit disposer à mourir, puisque l'amour est une mort volontaire : *moritur quisquis amat, quia amor mors voluntaria est.*

N'est-ce pas ce que nous enseigne saint Paul, lorsque parlant à ces parfaits amants de Jésus-Christ, il leur dit qu'ils sont morts, et que leurs vies sont cachées, c'est-à-dire, écoulées en Jésus-Christ. Ils sont morts, d'autant que l'amour a fait en eux ce qu'opère la mort. La mort fait que l'âme ne vit plus en son corps ; ainsi l'amour fait que les saints ne vivent plus en eux-mêmes, puisqu'ils s'oublient d'eux-mêmes et ne vivent plus qu'en Jésus-Christ, qui est l'unique objet de leurs pensées, de leurs amours et de leurs désirs.

Considérons dans la première partie de ce discours, qui sera la principale, cet amour rigoureux détruisant et faisant mourir le bienheureux à tout ce qu'il y a d'humain et de créé, c'est la première extase. Et dans les deux autres parties, nous verrons cet amour délicieux et libéral qui le comble de ses caresses, et qui lui fait part de ses perfections ; ce sont les deux autres extases de ce bienheureux.

I. — Il me semble que nous devons rapporter les plus sensibles rigueurs de cet amour crucifiant envers ce bienheureux, à trois sortes de morts, par lesquelles le faisant sortir hors de toutes les créatures et de soi-même, il l'a établi dans cette vie extatique dont nous parlons, qui a fait en lui, et dans sa vie, et dans sa mort, un portrait achevé de Jésus crucifié. Il l'a fait mourir, 1° à tous les biens extérieurs, par son admirable pauvreté ; 2° à son corps, par cette cruelle, mais sainte haine qu'il avait pour cette partie de soi-même ; 3° à tout ce qu'il y a de plus vivant dans l'esprit humain, par une profonde humilité.

La pauvreté évangélique, disait Guillaume de Paris, est un grand vide de toutes choses et un véritable néant, sur lequel Jésus-Christ veut appuyer les fondements de l'édifice spirituel de toutes les vertus des chrétiens parfaits ; comme en qualité d'auteur de la nature, il a fondé tout ce monde visible sur le néant. *Illud nihilum et vacuum paupertatis fundamentum et firmamentum perfectorum.*

Il n'y avait ordinairement, dans la cellule du bienheureux Jean de la Croix, qu'une image de papier et une croix de roseau, et pour tout livre, une seule Bible. Je ne veux rien dire de sa pauvreté, sinon qu'il a parfaitement exprimé dans ses mœurs, ce qu'il a enseigné, sur ce sujet, dans un de ses livres ; c'est au chap. 2 du livre de la Montée du mont Carmel, où il dit que le véritable chemin pour aller bien à Dieu, consiste dans une seule chose, qui est de renoncer à soi-même, selon l'intérieur et l'extérieur, d'être dans une totale nudité et dans un vide de pauvreté, de tout ce qu'il y a au monde, pour l'amour de Jésus-Christ.

Pour ce qui touche ses pénitences, nous pouvons dire que depuis cet heureux jour, auquel la providence de Dieu le mit entre les mains de sainte Thérèse pour être la première pierre fondamentale de cette sainte réforme, jusqu'au dernier soupir de sa vie, il n'a jamais donné un seul moment de repos à son corps.

Il dormait si peu, que nous pouvons dire que ses veilles étaient continuelles. Ceux qui l'ont accompagné plusieurs années, assurent avec serment qu'il passait ordinairement les nuits à genoux devant le saint sacrement ; à peine donnait-il deux ou trois heures au sommeil. Son lit, dans les monastères était une botte de romarin ou de sarment tissu en forme de claies, et dans ses voyages il dormait sur des pierres. Quoique pour l'abstinence, son principe fût que les personnes vertueuses doivent soigneusement éviter toute sorte de singularité, qui peut

attirer de l'admiration et de l'applaudissement; ses jeûnes néanmoins étaient si rigoureux, qu'il surpassait tous les autres dans la pratique de cette vertu. Il porta toute sa vie un rude cilice et un caleçon tissu d'un certain jonc âpre, plein de nœuds; outre cela, il était ceint d'une chaîne de fer, laquelle avait des pointes aiguës à tous les chaînons qui entraient bien avant dans sa chair. Je ne dis rien de ses journalières et sanglantes disciplines : enfin il est vrai que pendant toute sa vie, il a tenu son corps attaché, par cette pénitence continuelle, à la croix de Jésus-Christ : *Christo confixus sum cruci* (*Galat.*, II, 19). Oui, cet esprit de pénitence s'empara si fort de son corps et de son âme, qu'il leur en fit goûter toutes les amertumes. Il lui ôta presque l'usage de tous les sens extérieurs; il flétrit et dessécha si fort son corps, qu'il ne semblait qu'un squelette vivant, tourmenté par de violentes maladies. En un mot, cet amour de la pénitence le détacha tellement de la matière, que nous pouvons bien dire de lui ce que saint Chrysostome disait de saint Paul : *Nuda erat anima*, qu'il avait une âme toute nue. Ou bien ce que Tertullien disait d'un chrétien de son temps, qu'il avait trouvé le secret de quitter son corps sans que la mort s'en mêlât : *Anima sine morte fugitiva*.

Mais pourquoi de si rudes châtiments pour notre bienheureux qui n'a jamais grièvement failli? Deux grands religieux recommandables pour leur doctrine et pour leur rare vertu, qui ouïrent la confession générale de toute sa vie pendant ses dernières années, attestent que jamais il n'avait perdu l'innocence de son baptême, et que non-seulement il n'avait jamais commis de péché mortel, mais que son âme était si pure, qu'elle paraissait plus angélique qu'humaine. Puis donc que la pénitence est la vertu des coupables, et que c'est elle, dit Tertullien, qui venge les injures de Dieu, et qui procure les affaires de la justice : *Divinæ justitiæ negotium procurans :* pourquoi ce bienheureux innocent embrasse-t-il donc toutes ces rigoureuses et cruelles austérités de la pénitence? Pourquoi déchirer et meurtrir un corps virginal, si souple et si soumis à l'esprit? Je réponds que cette règle commune souffre des exceptions, puisque nous voyons, dans l'Eglise de Dieu, des innocents pénitents : témoin Jean-Baptiste. Jésus-Christ lui-même, dit saint Jérôme, est le chef de ceux qui se sauvent par la pénitence : *Dux et princeps eorum qui salvantur per pœnitentiam, Christus est*. Ce bienheureux a voulu joindre en soi la pénitence avec l'innocence, principalement pour imiter Jésus-Christ crucifié. Le plus fort motif qui porta cet innocent à se rendre pénitent, fut le désir de se rendre conforme à son Sauveur. Il ne se contentait pas d'exprimer en son âme les vertus spirituelles de Jésus-Christ, et de se transformer en lui par la sublimité de sa contemplation; il voulut encore exprimer, dans son corps pénitent, l'état de ses douleurs et de sa mort : *Configuratus morti ejus* (*Phil.*, III, 10). La vue de Dieu mourant pour son amour lui inspirait un désir si ardent du martyre, que nous lisons dans sa vie que sa plus grande récréation avec ses frères était de représenter un martyr, ou bien de leur demander ce qu'ils feraient s'ils tombaient entre les mains des tyrans. Mais n'ayant pu mourir, suivant son désir, d'un martyre sanglant, il a voulu passer toute sa vie dans les rigueurs du martyre de la pénitence, lequel, dit saint Bernard, n'a pas en apparence tant d'horreur, mais est en effet plus fâcheux et plus ennuyeux à cause de sa durée : *Horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius*.

Après cela, ne pouvons-nous pas dire que notre bienheureux, blessé et attaché à la croix par les mains de l'amour, n'a plus rien de vivant pour les sens, et qu'il ne vit plus que de la vie de l'esprit : *Vos in corpore non estis, sed in spiritu*. Je dis de l'esprit de Jésus, et non pas de son propre esprit; puisque par une troisième mort causée par l'amour, il a cessé de vivre à tout ce qu'il y a de plus vivant dans l'esprit humain.

Il s'est trouvé des philosophes, éclairés des seules lumières de la morale, qui connaissant la dignité d'une âme céleste et immortelle, ont renoncé à tous le biens de la fortune, et ont vécu sous les lois d'une tempérance même farouche et excessive. Mais il il n'y a que les chrétiens qui soient passés plus avant, et qui aient fait un sacrifice de leur âme, qui meurt à tout ce qu'elle a de plus vivant, qui est l'amour de sa propre excellence, et le désir de la gloire.

C'est la seule humilité chrétienne, inconnue aux païens, qui sait détacher l'homme de soi-même et l'arracher du propre fond de sa substance. C'est celle qui par une merveilleuse eau de départ, le sépare de tous les dons, soit de nature, soit de grâce, pour ne vivre plus qu'à celui qui est le principe de tous ses biens. Oui, c'est cette parfaite humilité évangélique, qui vide l'homme de soi-même et qui fait écouler tout son être dans la première source, d'où il est dérivé, qui est Dieu.

Cette humilité dit deux choses : 1° le mépris de l'honneur; 2° l'amour de sa propre abjection. C'est par là que ce bienheureux a commencé, poursuivi et couronné sa sainteté.

Sainte Thérèse, inspirée de Dieu, l'ayant choisi pour être son fidèle coadjuteur dans l'exécution du dessein qu'elle avait formé touchant la nouvelle réforme, et pour être la pierre fondamentale de ce saint édifice; l'ayant, dis-je, choisi lorsqu'il n'était pas encore prêtre, eut bien de la peine à lui persuader de prendre l'ordre de prêtrise, parce qu'il s'en jugeait indigne.

Ce qui est plus remarquable, c'est qu'après même que Dieu l'eut élevé à une éminente sainteté, enrichi de toutes sortes de dons et de vertus, qui le rendaient l'admiration de son siècle, il demeura toujours caché et abîmé dans son néant.

Sur quoi je vous prie de faire cette ré-

flexion, que de toutes les grandeurs qui peuvent exciter l'orgueil et donner de la complaisance à l'amour-propre, il n'en est point de plus dangereuse que celle qui vient d'une sainteté extraordinaire, accompagnée de révélations, d'extases et de miracles. Quand un homme se voit élevé aux dignités du siècle, pour peu qu'il ait le jugement solide et la foi vive, il peut facilement combattre l'orgueil qui naît de cette élévation par la considération de la bassesse et de la vanité des choses humaines et terrestres; mais quand une âme se voit élevée à une sainteté éclatante en révélations, en prophéties et en prodiges, qui sont des choses grandes et admirables en elles-mêmes, oh! qu'il est dangereux que ce grand jour ne l'éblouisse! oh! que c'est une chose grande et merveilleuse, disait saint Bernard, que de paraître grand aux yeux des hommes, et de se croire toujours petit, de donner de l'admiration à tous et de n'avoir pour soi que du mépris! *Magna virtus est, ut licet magna opereris, magnum te esse nescias.*

Voilà le secret de notre bienheureux: il est tout environné de lumières, mais il n'en est point ébloui; il reconnaît toujours le néant et la pauvreté de la créature. Il cache, non-seulement aux yeux des autres, mais à ses propres yeux, ses dons et ses grâces extraordinaires, ne les regardant jamais d'un regard fixe et arrêté, mais par rapport à celui de qui il les reçoit. Le principe de l'humilité, selon la doctrine de saint Thomas, est ce profond respect que nous avons pour Dieu, respect qui naît de la connaissance de sa grandeur; si bien qu'à mesure que l'entendement est rempli de cette vue de la souveraineté et des perfections divines, la volonté est abattue et anéantie devant sa face. Ainsi ce profond contemplatif étant toujours plongé et abîmé dans la grandeur de Dieu, se tenait en même temps abîmé dans son néant.

Cet humble de cœur ne fuyait pas seulement l'estime des hommes, il en avait même de l'horreur. Oui, je dis de l'horreur, puisque l'on remarque dans sa vie que cet homme si modeste, si patient et toujours égal à soi-même, s'emportait en certaine manière, et paraissait avec un visage allumé du feu d'une sainte colère contre ceux qui lui donnaient quelque louange. Témoin ce qui arriva à Grenade, lorsqu'ayant appris qu'on avait appelé un peintre pour le tirer et le représenter dans cet état merveilleux où il paraissait extasié, il en conçut un si grand déplaisir et une telle tristesse, qu'il parut plusieurs jours inconsolable.

Je puis ajouter que comme le Saint-Esprit nous apprend que l'humilité, ou plutôt l'humiliation, est un objet d'abomination aux superbes, *abominatio est superbo humilitas* (*Eccli.*, XIII, 34), au contraire, les rebuts, les ignominies et les opprobres étaient l'objet des désirs les plus ardents de notre bienheureux, et le sujet de ses plus grandes joies.

Si des raisons bien considérables ne m'obligeaient de passer sur un des plus beaux endroits de sa vie, je le ferais voir qui triomphe de joie, tandis qu'on lui met la main sur le collet, qu'on l'enlève de nuit comme un voleur, qu'on le traite de désobéissant et de rebelle, qu'on lui fait le procès comme à un criminel, qu'on lui ôte l'habit de la réforme, qu'on l'ensevelit dans l'obscurité d'un cachot, qu'on le tourmente, qu'on le déchire à coups de disciplines; qu'en un mot, l'espace de huit ou neuf mois, on lui fait souffrir les châtiments les plus rudes, dont on se sert pour punir les plus mauvais religieux. Toutes ces ignominies, ces persécutions honteuses aux yeux des hommes, ne sont pas encore capables de contenter le désir qu'il a pour les humiliations.

Le voyez-vous à Ségovie, en Espagne, à genoux devant un tableau de Jésus-Christ qui porte sa croix? Tandis qu'il était fortement attaché à cet objet, il entend une voix sensible et distincte qui venait de cette image, qui lui dit ces paroles: *Joannes, quid vis pro laboribus?* Jean, mon fidèle serviteur, quelle récompense désirez-vous pour les travaux que vous avez soufferts pour mon service? *Domine, pati et contemni pro te*, Seigneur, je ne veux point d'autre récompense de mes peines, que de souffrir de nouveaux mépris pour votre gloire. O réponse admirable, qui fait voir combien cette belle âme était extasiée, c'est-à-dire toute détachée de soi-même et emportée par l'impétuosité de l'amour en Jésus crucifié.

Il fallut donc pour le contenter et pour achever cette extase rigoureuse, que la divine Providence, par une conduite sévère en apparence, lui donnât un peu avant sa mort une ressemblance parfaite avec Jésus crucifié. Voici comment.

C'est sur la croix que Jésus est appelé l'homme des douleurs, *vir dolorum* (*Isa.*, LIII, 3), parce qu'il souffre, dit Isaïe, dans toutes les parties de son corps; c'est sur la croix qu'il est, dit le même prophète, rassasié d'opprobres, *saturabitur opprobriis* (*Is.*, LIII, 11); c'est sur la croix, ce qui est plus surprenant, qu'il se plaint du délaissement de son Père; *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (*Matth.*, XXVII, 46)?

Voilà le riche et précieux partage réservé pour notre bienheureux à la fin de sa vie. Oui, les douleurs excessives du corps, les calomnies, les flétrissures dans l'honneur, les angoisses, les abandons intérieurs sont les derniers coups de pinceau dont on se sert pour achever cette riche copie du Crucifix; ou bien ce sont les derniers efforts que fait cet amour extasiant, afin qu'il puisse dire: *Vivit vero in me Christus.*

Les trois derniers mois de sa vie, il fut tout couvert d'ulcères, comme Job, et frappé d'une maladie si douloureuse, qu'on lui coupait la chair à gros morceaux; les chirurgiens mêmes avaient horreur de la manière avec laquelle ils étaient obligés de le traiter. Cependant il souffrait tout cela avec une patience si héroïque, que jamais il ne sortit de sa bouche une parole pour se plaindre. Pour dernière épreuve de sa patience, il était alors

sous la conduite d'un supérieur qui, troublé du démon, le souffrait à regret dans sa maison, lui plaignait la nourriture et les remèdes, et défendait à l'infirmier de le soulager ; il entrait même souvent dans sa chambre pour lui dire des paroles outrageuses, lui reprochant qu'il était un religieux imparfait et relâché, qu'il détruisait son ordre.

Dieu permit encore que sur la fin de ses jours on obscurcît l'éclat de ses vertus par des médisances et des calomnies, et qu'après qu'on eut fait information sur ses mœurs, et ouï juridiquement des témoins, comme s'il eût été criminel, on fit courir le bruit, dans toute l'Espagne, qu'on devait ôter l'habit au père Jean de la Croix. Ensuite de quoi il fut, au milieu de toutes ses persécutions, abandonné de ses amis, comme Jésus-Christ le fut de ses disciples au temps de sa passion. Le démon augmenta tellement la crainte qu'on avait de passer pour son disciple et son ami, que ceux mêmes qui avaient vécu familièrement avec lui, brûlaient les lettres qu'ils gardaient auparavant comme des reliques. On ne put cependant jamais obtenir de lui qu'il écrivît un mot de lettre à son général, pour se défendre et pour se plaindre de l'outrage qu'on lui faisait.

Enfin, le dernier jour de sa vie, toutes les puissances intérieures de son âme furent abîmées dans un océan d'amertumes : sa mémoire fut affligée par le souvenir de ses péchés qui, quoique très-légers en eux-mêmes, lui paraissaient encore ; son entendement, rempli d'obscurité et de ténèbres, sa volonté frappée de sécheresses, de dégoûts, de désolation, en un mot d'un si grand abandonnement de Dieu, que si son corps était comme cloué sur une croix, son esprit était tourmenté par une croix intérieure mille fois plus affligeante. Quoique pendant trois mois il eût toujours caché et dissimulé ses peines intérieures, elles furent alors si violentes, qu'il ne put s'empêcher de dire à son provincial, qui l'était venu voir : Mon père, pardonnez moi, si je ne vous parle point : je suis au dehors et au dedans tout consommé de douleurs. Un Père ayant voulu lui dire, pour le consoler, que le temps s'approchait qu'il recevrait dans le paradis la récompense de ses travaux, il se ferma avec les mains les oreilles, et s'écria : Oh ! ne me parlez point du paradis, mais parlez moi de mes péchés. Il demeura dans cet état terrible, je veux dire dans le délaissement de Dieu, jusqu'à deux heures avant sa mort.

O providence de mon Dieu, que votre conduite est admirable sur vos saints ! En vérité, si nous n'avions vu un Homme-Dieu agonisant, pâmé par terre, tout noyé d'une sueur sanglante, qui s'abandonne à la douleur et qui dit : *Tristis est anima mea usque ad mortem;* si, ayant l'âme sur les lèvres, et sur le point d'expirer sur la croix, il n'avait effrayé le ciel et la terre par ces tristes paroles : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* nous aurions sujet de nous étonner de la manière avec laquelle Dieu traite ce fidèle serviteur à l'heure de sa mort. Mais puisque l'amour a porté Jésus à vouloir mourir de la sorte, heureux mille fois le serviteur qui est traité comme son maître !

Oh ! qu'il fallait que cette âme fût forte, qu'il fallait que Dieu eût mis dans cette âme un grand fond de grâces, pour l'engager dans de si rudes épreuves, et pour imprimer sur elle les traits les plus achevés du Crucifix !

Que dites-vous à cela, peuple chrétien? vous qui fuyez la croix, et qui l'avez en horreur, vous qui vous troublez à la vue de la croix, vous, je le dis en pleurant, aussi bien que saint Paul, qui vivez comme si vous étiez les ennemis jurés de la croix : *Flens dico, inimicos crucis Christi* (*Phil.*, III).

Dieu se trompe-t-il dans la manière avec laquelle il témoigne son amour à ses saints? Et tous ces millions de sages achevés du christianisme sont-ils dans l'erreur, lorsque s'adressant à Jésus-Christ, ils lui disent comme notre bienheureux : *Domine, pro te pati atque contemni,* Seigneur, nous ne demandons rien que la participation glorieuse des souffrances et des ignominies de votre croix ?

Hélas! que nous sommes bien dignes de ce reproche que fait Jésus-Christ dans l'Evangile : *Adhuc modicum lumen in vobis est* (*S. Joan.*, XII, 25). Pesez cette parole, *adhuc ;* quoique nous vivions depuis tant d'années dans le grand jour de l'Evangile, quoiqu'un milion de saints, comme autant d'astres brillants dans le firmament de l'Eglise, nous aient éclairés par leurs exemples, il faut avouer que nous sommes encore bien pleins d'obscurité et de ténèbres, puisque nous ne concevons rien des trésors cachés dans la croix.

Chrétiens et chrétiennes du siècle, idolâtres de vos plaisirs, qui ne pensez à autre chose qu'à contenter vos sens, et qui témoignez partout que vous êtes les partisans de la vie molle et aisée, vous n'avez pas encore compris la première leçon de la morale du christianisme, qui est, dit le vénérable Pierre, abbé de Celles (*Tract. de Panibus*), que Jésus-Christ, le fondateur de notre religion, a fait le parti de ses disciples le meilleur, mais non pas le plus doux : *Partem suam Christus meliorem, sed non molliorem fecit.* C'est qu'il a connu que les décrets immuables de son Père portaient que le parti doux et aisé selon la chair serait celui des réprouvés, que le parti des prédestinés serait âpre et rude, selon les sens : *Plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit.* C'est donc à vous, dit ce saint abbé, de choisir maintenant ou le parti le meilleur, mais le plus rude, qui est celui des prédestinés, ou le parti le plus doux, mais le pire, qui est celui des réprouvés : *Optioni ergo relinquitur utrum accipiamus meliora, sed deteriora, aut molliora, deteriora* (*Idem, ib.*). Que vous dit le cœur sur ce sujet? Si vous aimez les plaisirs des sens et la douceur de la vie profane, dites : En vérité, je suis en grand danger de me damner, puisque je suis si éloigné de la première disposition au salut.

Je vois bien que, pour vous déterminer à faire un bon choix, il faut qu'après vous avoir parlé de ces rigueurs qui sont le partage des saints, je vous fasse voir qu'elles sont accompagnées de grandes et de solides douceurs. C'est ce que je ferai, vous disant quelque chose de l'extase délicieuse de notre bienheureux.

II. — Pour parler de cette extase délicieuse, il faut remarquer que notre bienheureux, parfait disciple de sainte Thérèse, est celui qui, avec cette sainte, a, dans ces derniers siècles, ouvert les sources de la plus haute contemplation, et expliqué plus clairement les secrets les plus relevés de la théologie mystique. Il faut en même temps supposer une autre vérité, qu'il n'a rien mis dans ses sublimes écrits qu'il n'ait ressenti en soi-même; c'est aussi la qualité qu'on lui donne : *Mysticæ theologiæ sublimis doctor et scriptor, divinorum patiens.* Jean de la Croix a été un des plus sublimes et des plus parfaits contemplatifs que l'Eglise ait produits dans ces derniers siècles.

Cela supposé, servons-nous du raisonnement de saint Denys, qui dit que, dans la perfection des choses, le plus haut du degré inférieur touche le plus bas du degré supérieur qui lui est joint, et qu'il participe, quoique imparfaitement, à ses qualités. Or, l'état d'union et de transformation de l'âme en Dieu où était arrivé ce sublime contemplatif, étant le plus haut degré de la perfection dans cette vie, s'approchait par sa sublimité, et touchait en quelque manière l'extrémité de l'état glorieux dont jouissent les bienheureux dans le ciel, et participait à ses qualités; et cette participation le rendait jouissant des douceurs et des délices de Dieu. C'est ainsi que saint Thomas dit que les parfaits contemplatifs commencent dès cette vie à jouir de la récompense de la béatitude.

La foi nous apprend que la béatitude, achevée dans le ciel, comprend trois grands avantages, la vision béatifique, l'amour béatifique et la joie béatifique. Notre bienheureux, par une anticipation glorieuse, s'approchait d'une façon admirable de ces trois états.

Cet homme extatique ne passait presque pas un jour qu'il ne fût ravi à l'autel, à l'oratoire, à la table, dans la conversation, en tout temps, en tout lieu, en toute occasion. Sainte Thérèse disait qu'aussitôt que l'on parlait de Dieu au père Jean de la Croix, il était transporté et ravi. Souvent il se sentait saisi de l'esprit de Dieu : son corps demeurait immobile, ses sens tombaient dans une interdiction générale. Comme si son âme eût été entièrement dégagée de la matière, elle était enlevée dans une profonde contemplation, éclairée par de brillantes et extraordinaires lumières, pour voir ce qu'il y a de plus intérieur et de plus caché en Dieu. Tantôt il contemplait l'unité de sa nature, tantôt la trinité des personnes, tantôt la simplicité de son être, tantôt la majesté de ses adorables attributs; il voyait tous ces objets, il les goûtait par des opérations intérieures, que Dieu faisait en lui d'une manière suréminente, *divinorum patiens.*

Je n'ai pas le loisir de m'étendre sur les particularités de ces prodigieux ravissements, à cause de leur multitude innombrable. C'est ici où je puis appliquer les paroles de Tertullien : *Abundantia in seipsam contumeliosa est.* L'abondance des extases fait tort à notre bienheureux, puisqu'elle nous empêche d'en pouvoir faire le récit en particulier. Le prophète Isaïe nous parle d'un célèbre ravissement qu'il eut, où il vit Dieu sur un trône entouré de ses anges : *Vidi Dominum* (*Isa.*, VI). Saint Paul ne nous parle que d'une seule extase, dans laquelle il fut ravi au troisième ciel, où il vit et entendit des mystères ineffables : *Audivi arcana verba*, etc. (II *Cor.*, XII, 4). Ah! combien de fois ce bienheureux a-t-il pu dire : *Vidi Dominum.* Il dit un jour à la mère Anne de Saint-Albert, compagne de sainte Thérèse, que Dieu lui communiquait des vues si hautes et si claires de la Trinité, que s'il ne fortifiait en même temps sa faiblesse par une spéciale influence du ciel, il lui serait impossible de vivre : *Vidi Dominum.*

Une autre fois, disant la messe dans une Eglise des carmélites, des religieuses virent des rayons qui sortaient de la sainte hostie, et qui, rejaillissant sur le visage du bienheureux, le rendaient brillant comme une étoile. Après la messe, il leur avoua que Jésus-Christ, caché sous les espèces, s'était manifesté et découvert à ses yeux : *Vidi Dominum.*

Vous n'avez pas de peine à concevoir que ces vues ravissantes du bienheureux, qui approchaient de celles des saints dans le ciel, étaient suivies d'un amour qui avait un merveilleux rapport avec l'amour béatifique. Il pouvait bien dire avec l'Epouse que, dans ses intimes et familières communications avec Dieu, il avait été introduit dans ce cellier mystérieux, où l'Epoux enivre les âmes saintes du vin de son pur amour : *Introduxit me Rex in cellaria sua : exultabimus et lætabimur in te : memores uberum super vinum* (*Cant.*, II, 4).

Je ne saurais trouver un meilleur interprète de ce passage, ni personne qui nous exprime mieux les amoureuses communications de Dieu, que notre bienheureux même, lequel en parle de la sorte dans son Cant. II : De même, dit-il, que la boisson se répand par tous les membres et dans toutes les veines du corps, ainsi cet amour divin s'écoule et se répand par toute l'âme; ou, pour mieux dire, par la force de cet amour unissant, l'âme se transforme en Dieu selon sa substance et selon ses puissances spirituelles, qui sont toutes abreuvées et enivrées, comme parle l'Ecriture, de ce vin mystérieux. *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ* (*Ps.* XXXV, 9). L'âme dans cette extase délicieuse, goûte dans son entendement la sagesse et la science de Dieu; dans sa volonté, les douceurs ineffables de sa bonté; et dans sa mémoire, un contentement inexplicable par le souvenir de la gloire.

Si j'avais le loisir, je parlerais de la cause et des effets de cet amour extasiant, je dirais que cet amour vient de ces blessures amoureuses, de ces divins attouchements, de ces transformations qu'il exprime d'une manière si haute dans ses écrits. Je dirais encore que la cause de cet amour était ces tendres et aimables caresses qu'il recevait de Jésus-Christ. Témoin celui qui arriva, lorsqu'il était en prison : l'obscurité de ce cachot fut dissipée par une vive lumière : il vit le Sauveur de nos âmes en forme d'un petit enfant, une fois reposant entre ses bras, une autre fois appuyé sur son épaule, qui le consolait et caressait avec une familiarité admirable.

Les docteurs de la théologie mystique nous enseignent quels sont les effets de cet amour, lorsqu'ils disent que les âmes élevées dans cette haute contemplation se fondent et s'écoulent en Dieu, *liquescunt in Deo ;* elles défaillent en Dieu, *deficiunt in Deo ;* elles se perdent en Dieu, *perdunt se in Deo*.

Voilà l'état de notre bienheureux, lorsque rempli de ces consolations, il lui semblait que son cœur se fondait et se répandait tout en Dieu, si bien qu'il pouvait dire avec David, *factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei* (*Ps.*, XXI, 15).

Il défaillait en Dieu, lorsque les attraits de l'amour divin et l'excès de ses joies surpassant de beaucoup ses forces et épuisant tous ses esprits, il tombait dans des langueurs et des pâmoisons amoureuses qui l'obligeaient de s'écrier avec l'épouse, *fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo* (*Cant.* II, 5).

Enfin il se perdait en Dieu, lorsque comme les fleuves se perdent dans la mer, ainsi étant plongé dans l'océan des joies de Dieu, il ne se sentait plus, il ne se possédait plus, disons mieux, il ne vivait plus, c'était Dieu qui le remplissait et qui vivait en lui, *vivo ego*, etc.

Il avouait lui-même, parlant à quelqu'un de ses amis, qu'il recevait tant de délices, et surtout à l'autel, que bien souvent il appréhendait de dire la messe ? parce que l'ayant commencée, il avait peur de ne la pas achever.

Combien de fois ayant passé plusieurs nuits dans l'oraison devant le saint sacrement, lorsque les religieux le priaient de prendre un peu de repos ; combien de fois leur a-t-il dit tout enivré des avant-goûts du paradis, ah ! mes frères, laissez-moi ; c'est ici que je trouve ma force, mon repos et ma joie. Mais principalement la dernière année de sa vie, étant déchargé de toute supériorité, il menait une vie plus céleste qu'humaine : il se perdait parmi les rochers et les précipices : et là, dans le fond de cette solitude, il passait presque tous les jours dans un ravissement continuel.

N'est-il pas vrai que les délices de cette seconde extase vous ont fait perdre agréablement le souvenir des rigueurs de la première ; disons quelque chose de l'extase glorieuse de notre bienheureux.

III. — Agréez que, pour expliquer cette troisième extase, je me serve des paroles dont se servait sainte Thérèse pour exprimer l'état où l'amour l'avait réduite. Il me semble, disait-elle, que depuis cette heureuse plaie d'amour, ce n'est plus moi qui parle, qui agis, qui travaille, qui vis : mais je sens quelqu'un qui me possède, qui me gouverne, qui me donne des forces, et qui m'emporte hors de moi.

Ce cher enfant, parfait imitateur de sa Mère, pouvait bien dire la même chose : comme par la pénitence, par l'humilité, et une fidèle coopération à tous les desseins de Dieu, il était entièrement sorti dehors de soi-même, Jésus-Christ l'avait pleinement possédé, *vivit vero in me Christus :* et comme il lui avait fait part des humiliations de sa croix, il lui communiqua aussi la gloire de ses plus éclatantes perfections, comme sont sa sagesse, et sa puissance.

Sa sagesse, puisque Dieu l'ayant mis dans son Eglise, aussi bien que sainte Thérèse, comme un maître public pour enseigner les voies d'une sainteté et d'une contemplation extraordinaire, il a voulu qu'il nous expliquât dans ses écrits les secrets les plus profonds de la théologie mystique.

Il lui a fait part encore des divines lumières de sa science, par le don de prophétie. Il lisait dans les cœurs, il connaissait ce qu'il y avait de plus caché dans la conscience de ses pénitents, et il leur découvrait les péchés même qu'ils avaient oubliés.

Il voyait par une lumière divine les choses mêmes absentes et éloignées. Etant dans sa cellule, il vit un religieux qui, à la faveur des ténèbres de la nuit, mettait une échelle pour s'enfuir du monastère.

Il pénétrait dans l'avenir, et prédisait ce qui devait arriver, comme lorsqu'une grande dame d'Espagne, sa pénitente, fâchée de ce qu'il s'en allait, lui demandant quand il retournerait, il lui répondit, qu'il ne retournerait point, mais qu'elle le ferait revenir. Cette parole fut une énigme pour cette dame ; mais elle en sut bientôt l'explication, lorsque le bienheureux étant mort, cette dame envoya quérir son corps : de sorte qu'elle connut que c'était par un esprit prophétique qu'il avait dit qu'il ne retournerait pas, mais qu'elle le ferait revenir.

Jésus-Christ l'a revêtu pareillement de son infinie vertu, lui faisant part de sa toute-puissance pendant sa vie et après sa mort.

Il eut une puissance admirable sur les éléments. Un grand incendie étant sur le point d'embraser un de ses monastères, comme on ne voyait aucun remède, plein de confiance en Dieu, il s'élança au-devant du feu, et en même temps les flammes, malgré le vent qui les poussait, s'élevèrent en l'air en forme de pavillon, puis rebroussèrent, et peu après s'éteignirent.

Puissance sur les tempêtes. Un furieux et terrible orage, menaçant la ville d'Ubède en Espagne, et tenant tous les habitants dans la dernière consternation, on vit notre bienheureux revêtu de son habit de carme dé-

chaussé, élevé dans les airs, qui dissipait les nuées et chassait la tempête.

Puissance sur les maladies. Pendant sa vie et après sa mort, les linges qui avaient servi pour essuyer ses plaies, donnaient la santé à toutes sortes de malades. Un jeune enfant de neuf mois étant tombé du haut d'une galerie, et s'étant écrasé la tête, fut guéri sur-le-champ par l'attouchement de ce linge, sans qu'il restât même aucune marque ni vestige des plaies. Un de ses doigts, après sa mort, mis sur une petite fille agonisante, la rétablit en un moment dans une si parfaite santé, qu'elle passa du lit où elle était mourante, à la table pour souper avec ses parents.

Puissance sur les démons qui possédaient les corps. Je n'en veux point d'autre preuve que celle que je prends d'une lettre que sainte Thérèse écrivait à la prieure de Médine, où il y avait une religieuse possédée : Ma fille, je vous envoie le père Jean de la Croix, à qui Dieu a donné le pouvoir de délivrer les possédés : il vient tout présentement de chasser ici d'une personne trois légions de démons.

Puissance encore plus admirable sur les démons qui possédaient les âmes · témoin une infinité de conversions miraculeuses qu'il a faites. Une seule réprimande qu'il fit un jour à une femme libertine, qui était le scandale de toute une ville, fut si efficace que, comme si elle eût été frappée d'un coup de foudre, elle tomba pâmée par terre, et revenant de sa pâmoison, elle demanda un confesseur, et sa confession générale fut suivie d'une rigoureuse et continuelle pénitence.

Disons encore que Jésus-Christ a voulu que le corps de notre bienheureux entrât dès à présent dans quelque participation de sa gloire en deux manières : 1° son corps, après être demeuré enseveli dans la terre pendant un an, fut trouvé aussi frais et aussi entier que s'il eût été nouvellement enterré ; et comme ensuite on le mit dans la chaux vive, après un an on le trouva dans sa même intégrité, répandant une odeur toute céleste.

Mais ce qui lui est particulier, et que nous ne lisons guère d'aucun autre saint, c'est qu'il est certain, par la déposition d'un grand nombre de témoins irréprochables, et par les informations faites devant plusieurs tribunaux ecclésiastiques, que sa chair précieuse et ses os ayant été distribués et enchâssés en divers reliquaires, on voyait dans ces parcelles de chair et d'os des apparitions miraculeuses, tantôt d'un *Ecce homo* avec une meurtrissure sanglante à la joue, tantôt d'un calvaire élevé sur un rocher, sur lequel paraissait une croix et la figure du père Jean de la Croix à genoux, tantôt l'expression d'un crucifix, Dieu ayant voulu que ces apparitions miraculeuses fussent comme des témoins surnaturels de la sainteté de notre bienheureux, et du grand amour qu'il avait porté à la croix.

Mais ce qui me paraît encore plus glorieux à notre bienheureux, c'est que ce saint patriarche a laissé après soi des reliques vivantes où nous voyons toutes ses vertus exprimées. Il a laissé dans la sainte réforme, dont après sainte Thérèse il est l'auteur, un grand nombre d'enfants revêtus et animés du double esprit d'Elie, leur premier père : esprit de zèle et de courage qui se produit au dehors, quand il est question de prêcher la foi, de défendre la cause de la religion, de soutenir les intérêts de l'Eglise ; esprit intérieur, esprit d'oraison et de retraite, qui fait des contemplatifs d'une sainteté consommée et des prédicateurs de bon exemple, tels que sainte Thérèse les souhaitait.

Le fruit que nous devons tirer de ce discours est de permettre à l'amour de Dieu et à la charité de Jésus-Christ de nous extasier, c'est-à-dire de nous détacher de notre amour-propre pour nous porter vers Dieu, de nous vider de l'esprit du monde et de l'amour des créatures pour nous remplir de Dieu · *Effunde ut implearis* (*S. August.*).

Platon enseigne qu'il y a deux sortes d'extases : extases angéliques et divines ; extases terrestres et brutales. Les premières élèvent l'âme et la divinisent, pour ainsi dire ; les secondes l'abaissent, la corrompent et la rendent matérielle.

Hélas ! le monde chrétien est rempli de ces extases terrestres et brutales. L'extase dit deux choses, un transport de l'âme et une interdiction de ses puissances. Tous ces pécheurs engagés dans les habitudes du péché sont des extasiés. Ils ont passé, dit David, dans les objets de leurs attaches criminelles : *Transierunt in affectum cordis* (*Sophon.*, I, 12). Voyez cet avare, il est tout plongé et enseveli dans la terre, dit Dieu par Sophonie : *Visitabo super viros defixos in fæcibus suis ;* ou bien, comme parle l'Apôtre, la multitude et la violence de ses désirs ont arraché son âme et l'ont plongée dans la mort : *Quæ mergant hominem in interitum.* Voyez ce voluptueux dont l'esprit est noyé dans le sang et enseveli dans la chair : *Animalis homo*, c'est un homme animal. Tous ces malheureux extasiés sont dans une interdiction générale des puissances de leur âme pour le ciel : *Oculos habent et non videbunt : aures habent, et non audient.* Ils ont des yeux, mais ils ne voient point la beauté de la vertu, ni les richesses de la gloire ; ils ont des oreilles, mais ils n'entendent point la voix de Dieu.

Détestons ces funestes et dangereuses extases, imitons celles de notre bienheureux, afin qu'étant morts à nous-mêmes pour vivre à Jésus sur la terre par sa grâce, nous vivions éternellement dans le ciel en lui par la gloire.

PANEGYRIQUE DE S. ALEXIS.

Certa bonum certamen fidei, apprehende vitam æternam.

Combattez le bon combat de la foi et attachez-vous fortement à la vie éternelle (*Timoth.*, I).

Il semble que ces paroles seraient plus propres pour faire le panégyrique d'un martyr qui aurait signalé son courage aux dé-

pens de son sang et de sa vie, triomphant de la cruauté des tyrans, ou bien de quelque homme apostolique, qui, revêtu du zèle et armé du glaive de la parole de Dieu, aurait remporté de glorieuses victoires sur les ennemis de l'Eglise et planté l'étendard de la foi sur les ruines des temples et les cendres des idoles, que non pas d'un saint Alexis qui a mené une vie privée, et qui a demeuré toujours caché et inconnu aux yeux du monde. Néanmoins puisque toute l'Église de Jésus-Christ sur la terre s'appelle militante, tous ses enfants peuvent porter la qualité de soldats; et comme Dieu est honoré tous les jours par un sacrifice non sanglant, aussi tous les justes lui témoignent leur fidélité en soutenant des combats très-rudes, quoiqu'ils soient sans effusion de sang. Ce sont ces combats que saint Paul appelle combats de la foi, c'est-à-dire où la foi chrétienne nous engage : *Certa bonum certamen fidei.*

Or, je ne pense pas qu'il y ait jamais eu saint qui ait remporté de plus signalées victoires sur le monde et sur la chair et le sang, que celui dont nous honorons ici les mérites; et si *martyr* veut dire *témoin*, je ne crois pas que les martyrs aient mieux témoigné la sainteté de notre foi, que saint Alexis n'a fait lorsqu'il a embrassé une manière de vie si admirable et si détachée de tous les sentiments de la nature.

Je veux donc le considérer en qualité de martyr, mais de martyr du saint amour; je veux décrire les combats où la fidélité pour Dieu l'a engagé : mais, comme ce sont des combats cachés et des victoires qui ne paraissent qu'aux yeux de Dieu, nous avons un besoin extraordinaire des lumières du Saint-Esprit. Demandons-les par l'intercession de la Vierge : *Ave Maria.*

Ce fut aussi un ravissant spectacle aux yeux de Dieu et de ses anges de voir ce vénérable vieillard, le saint abbé Paphnuce, lequel, au rapport de l'Histoire ecclésiastique, après avoir vieilli dans les rigueurs continuelles de la vie religieuse, étant tombé entre les mains d'un tyran qui lui voulait ravir la foi, regardait d'un œil de mépris les roues, les chevalets, les ongles de fer, les fournaises ardentes et tout ce terrible appareil de tourments et de supplices qu'on avait exposés à ses yeux pour l'effrayer. Hé quoi ! disait-il au tyran, n'y a-t-il que cela? Votre cruauté ne peut-elle point aller plus loin? Sachez que l'espace de soixante ans j'ai souffert un martyre plus rigoureux, et que les exercices de la vie religieuse renferment des tourments plus difficiles à supporter que tous les supplices que vous me proposez : *Scito nostras monasticas constitutiones plura in se tormenta continere.*

Ce saint abbé n'est pas le seul dans sa pensée, puisque c'est le sentiment commun des Pères, et surtout de saint Grégoire le Grand, qu'il y a deux sortes de martyres, l'un que l'on souffre par la main d'un bourreau, l'autre qui s'accomplit sous la conduite de l'amour divin, dans l'exercice de la sainte haine de soi-même si louée dans l'Evangile.

Dans le premier martyre nous gagnons, dit saint Jérôme une couronne tissue de roses, empourprée de notre sang; dans le second, une guirlande faite de lys, dont la blancheur représente la pureté et l'innocence de l'âme : *Illa corona de rosis texitur, ista de liliis.*

Les traits et les autres instruments du supplice qu'emploie l'amour divin ne sont pas si visibles ni si sensibles que ceux dont se sert la rage des tyrans; mais ils ne laissent pas d'être plus aigus et plus pénétrants, dit le cardinal Pierre Damien : *Acutiora sunt tela aurea amoris, quam ferrea tyranni.*

Vous ne trouverez donc point étrange si je prends, pour sujet de ce discours, les innocentes rigueurs et les aimables cruautés de l'amour divin envers saint Alexis; et si je fais voir que les tyrans n'ont presque rien fait, par un esprit de fureur contre les martyrs, que ce divin amour n'ait pratiqué à l'endroit de ce saint, pour la perfection et la consommation de ses vertus.

Nous pouvons rapporter à trois chefs principaux cette grande diversité de supplices qu'employaient les tyrans pour attaquer la foi des martyrs : 1° Ils les dépouillaient de leurs biens avec une injuste violence, comme parle saint Paul : *Rapinam bonorum victoriam cum gaudio suscepistis* (*S. Matth.*, XIX, 27); 2° ils les reléguaient et les bannissaient dans des contrées éloignées ou des terres perdues; 3° ils faisaient mourir leurs corps en diverses manières. Permettez-moi de rappeler dans votre souvenir la vie de ce saint, et vous verrez que l'amour divin a exercé tout cela envers lui. Commençons par le dépouillement de ses biens et par son exil, qui seront le premier point de ce discours, et nous verrons dans le second ce qu'il a souffert après son retour dans la maison de son père.

I. — Nous pouvons bien, sans faire tort à l'amour divin, lui faire part de ce nom mystérieux, que le prophète Isaïe, par les ordres du Père éternel, a donné à son Fils nouvellement né en Béthléem : *Voca nomen ejus, Festina prædare, accelera spolia detrahere* (*Isa.*, VIII). Nommez-le, Hâte-toi de piller et de te charger de butin; puisque c'est le voleur innocent qui a enlevé si souvent les couronnes aux rois, les tiares aux papes, la pourpre aux empereurs, les Carloman en France, les Bemba en Espagne, les Célestin en Italie; en un mot, tous ces monarques dépouillés vous diront que c'est l'amour de Dieu qui les a réduits en cet état.

C'est lui pareillement qui a fait un saint Alexis, d'un des plus riches héritiers de l'empire romain un des plus pauvres du monde. C'est lui qui le tire du superbe et magnifique palais de ses parents, pour l'ensevelir dans la poussière et les ordures d'un hôpital.

Voyez ce pauvre au milieu d'une troupe de mendiants, presque à demi nu, le visage hâlé du soleil, maigre et contraint de demanmander son pain de porte en porte, et qui n'a

pour son lit que la terre. Sachez qu'avant que l'amour de Dieu eût entrepris de le ruiner, c'était le Fils unique du plus riche seigneur de Rome, qui paraissait il n'y a pas longtemps dans les rues de cette grande ville, accompagné d'une troupe de pages, de laquais et de courtisans. Il goûtait toutes sortes de délices dans la maison de son père; et maintenant le voilà fugitif par le monde : il possédait une fortune digne de l'envie des plus grands princes ; et le voilà réduit à une honteuse mendicité, contraint d'aller de maison en maison représenter ses besoins, où il ne reçoit bien souvent que des refus.

Cet amour rigoureux, non content de lui avoir ravi ses biens, prononce dans le secret de son cœur contre lui, un arrêt semblable à celui qu'il prononça autrefois contre Abraham, quand il lui dit : *Egredere de terra tua, de cognatione tua, de domo patris tui* (*Gen.*, XVI).

L'Ecriture nous apprend que l'exil est un supplice plus rigoureux que la mort, puisque la justice divine refusa au fratricide Caïn de mourir, le condamnant à être errant et vagabond sur la terre pendant sa vie : *Eris vagus et profugus super terram* (*Gen.*, IV, 12). C'est, dit Philon le Juif, que la mort est la fin de nos misères, et l'exil en est le commencement; la mort nous ravit à la douleur, et l'exil nous y expose : *Mors est finis veterum malorum, exilium vero initium novorum* (*In Vita Mosis*).

C'est donc à ce rude supplice que l'amour divin condamne l'innocent Alexis ; encore veut-il que son exil soit incomparablement plus rude que celui d'Abraham, pour trois raisons : 1° Il permit à ce patriarche d'emporter avec lui tout son bien ; 2° Il lui permit d'adoucir les ennuis et les fatigues de ses voyages par la compagnie de sa femme et de son plus cher parent, qui était son neveu Loth : *Tulit Abraham Sarai uxorem suam, et Loth filium fratris sui* (*Gen.* II, 5); 3° Il lui déclara pour le consoler, que ce bannissement ne durerait pas toujours, et qu'il serait suivi de la possession d'une terre qui découlerait en lait et en miel.

Mais pour Alexis, il l'oblige de quitter tout, père et mère, femme, amis, biens, maisons, contentements, délices; afin qu'il le suive tout nu et dépouillé de toutes choses. C'est pourquoi l'Eglise dans l'évangile de sa fête, lui fait dire ces paroles de saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te* (*S. Matth.*, XIX, 27).

Je ne doute point qu'obéissant aux ordres de cette divine charité, il ne dit courageusement ce que disait saint Anselme : *Aufer a me, Domine, omnia si velis.* O amour de mon Dieu, il est juste que vous soyez le maître; si ce n'est pas assez de m'ôter mes biens de fortune et tout ce qui est l'objet de mes inclinations les plus fortes et les plus tendres, ôtez-moi les pieds, les mains, les yeux : pourvu que vous me laissiez un cœur pour vous aimer, je me crois assez riche, puisque c'est par ce seul cœur plein d'amour que je puis vous agréer : *Subtrahe manus, pedes, oculos, solum relinque cor, quo te diligam, hoc enim solo tibi placebo.*

Le temps encore, auquel l'amour de Dieu fit cette entière et douloureuse séparation, est bien considérable. Ce fut, comme vous le savez, lorsque ce jeune seigneur était sur le point d'entrer en jouissance des grands biens que son père lui donnait par contrat de mariage. Ce n'eût pas été assez qu'on l'eût arraché de la maison, et d'entre les bras de sa mère qui le chérissait uniquement; mais il faut encore l'arracher du sein de son épouse. Il ne faut pas se persuader qu'Alexis, prévenu des grâces du ciel, et choisi de Dieu pour être un des grands saints de son Eglise, se fût engagé dans l'état du mariage par des motifs humains et charnels, comme font les autres; assurément ce fut après avoir consulté Dieu bien longtemps; ce fut sans doute après une sérieuse et dévote délibération avec Dieu, que ce saint jeune homme épousa, en présence du peuple romain, une fille des plus accomplies qui fût au monde, non tant pour la noblesse de son rang, ses grandes richesses, sa rare beauté, que pour sa rare et éminente vertu. Les noces se passèrent avec la pompe qu'exigeait la naissance des mariés; toute la ville de Rome bénit une alliance si heureuse. L'empereur honora la cérémonie de sa présence. Alexis, qui avait plus de lumières que les autres, découvrait aussi en son épouse plus de vertu, et comme il avait plus de connaissance, il avait aussi plus d'estime et d'amour pour elle. O conduite admirable de la prudence divine sur ce saint! Je puis bien dire de la célébrité des noces d'Alexis, ce que disait saint Basile de Séleucie, parlant de la naissance d'Isaac : *In lucem infans prodiit exercendæ materies fidei; et studium apertum est amori* : Cet enfant, qu'on nomme Isaac, c'est-à-dire, enfant de ris et de joie, est venu au monde pour être un enfant de douleur à son père, et pour servir de matière à exercer sa foi et sa constance, *exercendæ materies fidei.* Au point de sa naissance, il s'ouvre un champ de bataille, dans lequel l'amour de Dieu doit livrer une cruelle guerre à Abraham qui se réjouit, ignorant ce secret : *Studium apertum est amori. Ignorabat Abraham infantem editum ad magna servari certamina.*

Il semble aussi que l'amour divin n'ait donné cette épouse si accomplie à Alexis, que pour éprouver sa fidélité et la générosité de son cœur. Il ne l'engage dans ses aimables chaînes, que pour l'obliger à les rompre ; il n'a allumé le feu de cette chaste affection, que pour lui commander de l'étouffer dès le point de sa naissance : *Exercendæ materies fidei; Certa bonum certamen fidei.* En un mot, cet amour qui lui a fait prendre cette fille pour épouse, lui ordonne de la quitter la nuit de ses noces, sans lui permettre même de lui dire un triste adieu. Tout ce qu'il lui permit, ce fut d'entrer en sa chambre, et de lui donner une bague et un collier de perles, la conjurant, par un discours entrecoupé de soupirs, de la garder comme un gage de

son amour, et de se préparer à faire la volonté de leur créateur.

Aussitôt Alexis, passant dans un cabinet, change d'habits, sort de sa maison, quitte Rome, et s'engage, sans ouvrir seulement la bouche pour se plaindre, dans un bannissement de quatorze ans, vivant caché et inconnu dans des provinces étrangères, et principalement dans la Mésopotamie.

Cet innocent exilé se réfugia entre les bras de la Mère du saint amour, la bienheureuse Vierge; faisant sa plus ordinaire demeure sous le portail d'une église délaissée, où il y avait une dévote image de Notre-Dame. C'était à cette Mère de toute consolation, qu'il ouvrait son cœur affligé par le triste souvenir de son père, de sa mère et de son épouse, qu'il savait être inconsolables pour son absence.

Ne passons pas, je vous prie, plus avant sans profiter des exemples de ce saint. Je sais bien que, comme nous n'avons pas une âme si forte, ni un cœur si généreux que saint Alexis, et que Dieu n'ayant pas conçu sur nous de si grands et glorieux desseins pour l'éternité, sa conduite aussi, dans le temps, ne doit pas être si rigoureuse envers nous. Il ne veut pas nous ôter, comme à saint Alexis, l'usage de nos biens, il ne demande pas que tous ceux qui sont ici se séparent de la conversation de leurs parents, il ne veut point que nous souffrions les peines et les rigueurs de l'exil.

Mais à moins que d'ignorer notre Evangile, nous ne pouvons pas douter que, pour combattre ce bon combat de la foi dont nous parle saint Paul, c'est-à-dire pour être véritables disciples de Jésus-Christ, nous devons avoir le cœur et l'esprit détachés de toute affection déréglée pour tous les biens que nous possédons : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (*S. Luc.*, XIV, 33). 2. Il veut que nous concevions une juste et sainte haine pour nos pères et nos mères, lorsqu'ils voudraient nous empêcher de suivre ses ordres et d'exécuter ses volontés : *Qui non odit patrem suum non est me dignus* (*S. Matth.*, XXXVII, 38). 3. Il veut que, en qualité de fidèles, nous nous considérions aussi bien qu'Alexis, comme des étrangers, des voyageurs sur la terre, qui n'y ont point de cité permanente, et que, à l'exemple des premiers chrétiens dont parle Tertullien, nous considérions le monde comme le lieu de notre exil : *Exules hujus vitæ. Ille perfectus est, cui totus mundus exilium est*, dit Hugues de Saint-Victor.

Sans ce renoncement d'esprit et ce détachement de cœur qui nous préserve de l'avarice et de toute cupidité déréglée, sans cette sainte haine qui nous sépare de la chair et du sang, et qui rend la charité maîtresse et victorieuse de tout ce qui lui est contraire, sans cette sainte disposition qui nous dégage de ce monde terrestre et visible, et nous fait soupirer après les biens invisibles de l'autre monde, nous succombons dans ce combat de la foi, ou, pour mieux dire, nous sommes des soldats lâches et timides, et, par conséquent, de faux fidèles qui n'en avons que le nom. Tandis que vous vous examinerez un peu sur ces trois qualités inséparables du vrai chrétien, je vais poursuivre les combats et les victoires de saint Alexis.

II. — Le temps que l'amour divin avait destiné pour le bannissement de notre saint étant achevé, il le ramène à Rome. C'est là où il veut continuer et consommer son martyre. Il choisit la maison de ses parents pour être comme le théâtre de ses supplices. C'est là qu'il lui veut faire trouver sa prison, son tribunal, son échafaud, son tyran et ses bourreaux.

Quelle invention surprenante de cet amour pour tourmenter ce saint! J'avais cru, jusqu'à présent, que l'éloignement était le supplice le plus douloureux de ceux qui s'aimaient; et en effet, la justice divine et la justice humaine se servent ordinairement de cette peine, pour punir les criminels qui ont violé la sainteté de leurs lois. Cependant l'amour divin juge que, pour bien tourmenter saint Alexis, il faut le rendre présent à son père, à sa mère et à son épouse, en un mot, à toutes les personnes qui lui sont chères.

Oui, c'est par ses ordres qu'il retourne en Italie; jamais autrement il n'eût été si téméraire que de s'exposer à des combats si violents et à des tentations si dangereuses; et s'il n'eût marché sous la conduite de cet amour, assurément il eût succombé.

Donc, fortifié de sa grâce, et dans le seul désir d'exécuter sa volonté, il retourne à Rome. Ayant rencontré son père dans la rue, qui n'avait garde de le connaître, dans l'état où l'excès de ses jeûnes, l'austérité de ses pénitences et les fatigues de ses voyages l'avaient réduit, il le salue et le convie, au nom de Jésus-Christ, de lui vouloir donner le couvert dans sa maison, lui promettant que cette action charitable ferait que Dieu assisterait, en même temps, ce qui lui était de plus cher, en quelque lieu qu'il pût être.

Les dernières paroles de ce pauvre, rappelant dans la mémoire d'Ephémien le souvenir de son Alexis, attendrirent son cœur déjà rempli de compassion pour les misérables; si bien qu'accordant la demande qu'il lui faisait, il commanda à un de ses serviteurs de le loger en sa maison, et de subvenir à ses nécessités. Ce serviteur le logea dans une chambre obscure, sous un degré qui subsiste encore, et que j'ai eu la consolation de voir dans la ville de Rome.

O amour de mon Dieu, que vous êtes admirable! Il faut avouer que vous faites, quand il vous plaît, des coups bien surprenants.

C'est vous qui aveuglez ce père, afin qu'il ne connaisse pas son fils. C'est vous qui faites que ce fils se résout à vivre inconnu, dans la maison d'un père si passionné pour le voir.

Voyez donc, je vous prie, cette chambre obscure ou, pour mieux dire, cette ouver-

ture sous ce degré, plus propre pour des chiens que pour un homme : c'est le cachot où cet amour plein de sévérité a logé notre innocent martyr; c'est là que, par la négligence ou plutôt par l'inhumanité de ce serviteur, à qui il avait été recommandé, il souffre la faim, la soif, le froid et toutes les rigueurs de la pauvreté.

C'est de saint Alexis, réduit à cet état et attaché invariablement aux conseils intérieurs que lui donne l'amour divin, que nous pouvons dire ce que disait saint Bernard, parlant des pauvres volontaires et évangéliques : C'est un martyre bien fâcheux, dit ce saint, que de souffrir la faim, ayant moyen de faire bonne chère si on voulait; d'être transi et pénétré de froid, lorsqu'on peut être commodément et magnifiquement vêtu : *Quod martyrium gravius quam inter epulas esurire, inter vestes molles et pretiosa algere?* en un mot, les dernières incommodités de la pauvreté, pouvant jouir innocemment des avantages et des consolations des richesses que la naissance nous a données : *Paupertate premi inter divitias, quas offert mundus, et desiderat appetitus.*

Hé quoi! dit saint Bernard, celui-là ne mérite-t-il pas la couronne de martyr, qui combat de la sorte contre soi-même? *Annon merito coronabitur qui sic certaverit?*

Voilà le véritable état où se trouve saint Alexis dans la maison de son père, dont il voit les richesses et l'abondance, sans vouloir s'en servir. Oh! qu'il pouvait bien dire, mais dans un autre sens et avec d'autres sentiments que le prodigue de l'Evangile : *Quanti sunt mercenarii in domo patris mei, qui abundant panibus, et ego hic fame pereo* (*S. Luc.*, XV, 17)! Combien y a-t-il de serviteurs dans la maison de mon père, qui sont magnifiquement logés, superbement vêtus, délicieusement nourris : et moi je suis presque tout nu et dans l'indigence de toutes choses! O le Dieu de mon cœur, que cette condition m'est douce, puisqu'elle vous est agréable. Oh! que je suis content de mon état, puisque c'est vous qui en disposez de la sorte! Oh! que je m'estime heureux, lorsque je me souviens que le Fils unique de Dieu et l'héritier de sa gloire n'a eu pour son partage que la pauvreté et les souffrances, et qu'il a vécu dans sa propre maison parmi les siens, sans qu'ils l'aient reconnu ni voulu recevoir : *In propria venit, et sui eum non receperunt* (*S. Joan.*, I).

L'amour divin ne se contente pas de faire souffrir à Alexis cette dure et fâcheuse nécessité au milieu de l'abondance; il se sert encore des serviteurs d'Euphémien, comme d'autant de bourreaux, pour le maltraiter. Les pages, les laquais, les plus petits valets le prennent pour l'objet de leurs risées et de leur mépris, et le traitent de fou. Quelques autres, plus insolents (ainsi que nous lisons dans sa Vie), lui donnent des coups de pied et des soufflets; d'autres lui arrachent les cheveux et lui crachent au visage. De sorte qu'il pouvait dire tous les jours ce que disait le miroir de patience, Job, au temps de ses disgrâces : Les serviteurs de ma maison, mes propres domestiques, non-seulement m'ont traité d'inconnu et d'étranger, mais ils m'ont pris comme l'objet de leurs aversions et de leurs haines : *Abominati me sunt quondam consiliarii mei; inquilini domus meæ, et ancillæ meæ sicut alienum habuerunt me, et quasi peregrinus fui oculis eorum* (*Job*, XIX, 19).

Ce ne fut pas néanmoins tout ce que nous venons de dire qui affligea davantage le cœur de notre Alexis. Qui le croira? Il ne fut jamais si sensiblement tourmenté que par son père, sa mère et son épouse. Ces trois personnes furent celles qui contribuèrent davantage à la rigueur et à la violence de son martyre.

Le visage d'un tyran forcené de colère n'eût pas fait sans doute de si sensibles et de si douloureuses impressions sur son cœur que le visage de ce vénérable vieillard, ce père affligé et tout noyé dans ses larmes. Oh! qu'il eût écouté avec beaucoup moins de peine et d'affliction d'esprit les menaces terribles et les cris de fureur des bourreaux, que les tristes plaintes entrecoupées de soupirs de sa mère et de son épouse! Dieu! quel violent combat dans le cœur de cet enfant, le mieux né et le plus obéissant qui fût jamais, quand il entendait si souvent cette mère qui criait : O Alexis! ô mon cher Alexis! eh! où êtes-vous? Qu'êtes-vous devenu? Qui vous a obligé de quitter une mère que vous savez bien ne pouvoir vivre sans vous? Faut-il donc que, vous ayant obtenu de Dieu par mes prières, mes jeûnes, mes larmes, mes aumônes, pour être le soutien de notre vieillesse, l'appui de notre maison et l'héritier de tous nos biens, vous soyez devenu le sujet de mes larmes et de mes continuelles douleurs? De quelle plaie profonde était navré incessamment ce pauvre cœur, quand les plaintes de la mère étaient suivies des gémissements de cette chaste tourterelle, je veux dire des lamentations de cette épouse infortunée, qui s'était vue aussitôt veuve que mariée!

Jugez donc de la grandeur du martyre de ce saint par la condition de ceux qui le tourmentent : ce sont les personnes les plus aimées et les plus aimantes qu'il ait au monde. Jugez-en par la qualité des armes dont ils se servent : ce sont leurs larmes, leurs soupirs, leurs amoureux reproches. Jugez-en encore par la durée des tourments : vivre ou, pour mieux dire, languir et mourir l'espace de dix-sept ans, ayant les oreilles toujours battues des plaintes d'une mère, l'âme déchirée par les soupirs d'un père, le cœur navré et blessé par les tristes lamentations d'une épouse.

Saint Zénon de Vérone, après avoir décrit le sacrifice d'Abraham, s'écrie, frappé d'étonnement : *Quid hoc est? Ecce immanitas transit in fidem, et scelus in sacramentum. Felix orbis fieret, si omnes sic fierent parricidæ.* O Dieu! qu'est ceci? Quoi donc! la cruauté sera-t-elle prise pour un acte de foi? Un parricide, le plus détestable de tous les

crimes, sera-t-il approuvé et ordonné par un Dieu plein de miséricorde? Oh! que nous serions heureux, si nous étions tous cruels et parricides de la sorte? *Felix orbis si*, etc.

Nous pouvons dire de même, sur le sujet dont nous parlons : Hé quoi! grand Alexis, qui avez eu le cœur si tendre à la vue des affligés, pouvez-vous souffrir l'affliction de vos parents sans leur donner quelque soulagement? Hélas! il ne faudrait qu'une de vos paroles pour tarir toutes ces larmes, et pour faire, d'une maison de deuil et de tristesse, la maison la plus heureuse et la plus parfaite du monde. Avez-vous bien le cœur d'entendre les plaintes et les regrets de ces trois pesonnes désolées, sans en être touché? non assurément. Il était à tout moment attendri de pitié et touché de compassion par la vue de ces objets si déplorables; il mêlait secrètement ses larmes avec celles de ses parents, il confondait ses soupirs avec les leurs, sans qu'ils y fissent réflexion; il passait les nuits à pleurer, à gémir dans la violence continuelle qu'il faisait au naturel le plus débonnaire et le plus doux qui fût jamais, mais cependant résolu de mourir mille fois plutôt que d'ôter le sujet de tant de larmes, en disant qui il est, parce que l'amour le lui défendait.

J'admire les Ignace qui ont provoqué les bêtes féroces et recherché la mort avec empressement; les Laurent qui, tandis que leur corps distillait goutte à goutte sur les brâsiers, faisaient des reproches aux juges; j'admire les Clément, qui ont lassé tous leurs bourreaux et fait servir les plus fameuses villes de l'univers de théâtre à leurs combats; mais j'admire encore davantage la force de la grâce de Jésus-Christ dans ce martyr caché, qui, après un bannissement de dix-sept ans, demeure constamment dix-sept autres années dans cet état si rude et si violent à la nature.

Vous savez que les démons et les tyrans n'ont point trouvé d'armes plus nuisibles à l'Eglise que les larmes qui coulaient des yeux des parents, des enfants et des femmes des martyrs. Jamais la nature ne plaide si éloquemment sa cause que quand elle mêle des larmes et des soupirs avec des raisons.

Nous avons vu souvent, dit saint Ambroise, plusieurs confesseurs qui avaient bravé leurs juges, qui s'étaient moqués de tout l'appareil horrible de leurs tourments, qui avaient souffert constamment les flammes ardentes, vu déchirer leur chair, et versé déjà une partie de leur sang, nous les avons vus vaincus et renoncer à la foi à la rencontre d'une femme et d'une troupe de petits enfants qui pleuraient abattus à leurs pieds : *Quem formidolosa carnificum pompa non terruit, nec divisi lateris sulcus infregit, nec candentes laminæ, eum inter sacra præmia constitutum uxor, teneræ sobolis oblatione et unius lacrymæ commiseratione decepit.* Tant est véritable qu'il est plus facile de résister à la douleur, armée même des plus cruels supplices, que non pas à cet amour naturel, cette fausse compassion qui appelle à son secours les larmes et les soupirs.

Or c'est de cette sorte que le cœur d'Alexis a été attaqué et combattu l'espace de dix-sept ans.

Ajoutez que les martyrs n'étaient pas tellement rendus constants par la charité au milieu de leurs peines, qu'ils ne fussent aussi retenus par la crainte des jugements de Dieu et de l'enfer : mais c'est le pur amour de Dieu qui retient Alexis dans cet état de violence. C'est pourquoi le cardinal Pierre Damien, dans un sermon qu'il a fait à sa louange, dit qu'il a beaucoup plus fait qu'il ne devait, et qu'il s'est prescrit des lois plus austères que celles de l'Evangile : *Qui evangelicam regulam in sui certaminis agone transcendit.*

Enfin si ce saint est admirable et incomparable dans sa vie, il l'est pareillement en sa mort, qui demanderait un sermon tout entier. Quelle merveille de voir cet enfant unique, ce fils désiré et recherché de ses parents, qui meurt dans leur maison, sans que jamais dans l'effort de son mal il demande aucun soulagement. Son unique consolation est d'imiter Jésus en sa mort, comme il l'a imité en sa vie, mourant dans un entier délaissement et un parfait abandon comme Jésus-Christ sur le calvaire.

Finissons ici, puisque tout notre temps est passé; recueillons de tout ce discours, en peu de mots, trois fruits principaux pour le règlement de nos mœurs :

Apprenons premièrement qu'il faut que Dieu soit le maître absolu de tous nos biens; laissons-lui la disposition de tout ce que nous avons reçu de ses mains; qu'il nous les ôte quand il voudra; et dans cet entier dépouillement, contentons-nous de dire avec Job : Le Seigneur nous les avait donnés, et le Seigneur nous les a ôtés (*Job*, I, 21).

Secondement, faisons en sorte qu'à l'exemple de saint Alexis, nous rendions l'amour divin, dans notre cœur, le maître le plus absolu de tous les amours humains, et qu'il les tienne toujours abattus à ses pieds et soumis à ses lois.

Troisièmement, persuadons-nous, à la fin de ce sermon, que nous entendons ici cette voix miraculeuse, qui fut entendue dans l'église de Rome, après la mort de saint Alexis: Vous tous qui êtes chargés et affligés, venez, et je vous consolerai. Quelle consolation ne pouvons-nous pas trouver dans les exemples de saint Alexis! Etes-vous pauvres? Alexis, par un choix qu'il a fait, l'était incomparablement plus que vous, et il a souffert sa pauvreté sans murmurer. Etes-vous persécutés par ceux-là mêmes qui devraient vous appuyer et vous consoler? Alexis a souffert une longue persécution dans la maison de son père et de sa mère; il a préféré les avantages de la patience à toutes les consolations qu'il eût pu recevoir. Etes-vous, en qualité de fidèles, engagé dans ce rude martyre dont la foi chrétienne, dit Tertullien, est redevable à Dieu? Apprenez, à l'exemple de saint Alexis, à vous bien acquitter de

ce devoir; combattez comme lui le bon combat de la foi, pour vaincre et pour triompher un jour comme lui dans le ciel.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA,

POUR LE JOUR DE SA CANONISATION.

Scitote quoniam Dominus mirificavit sanctum suum.
Sachez que Dieu a rendu son saint admirable (*Ps.* IV).

Si je voulais garder dans ce discours les règles de l'éloquence humaine, et suivre les routes des orateurs profanes, ayant à parler de l'incomparable François de Borgia, que l'Eglise a mis depuis peu au nombre des saints, je chercherais une partie de sa gloire dans les superbes tombeaux des ducs de Gandie, dont il a tiré sa naissance; je remuerais les cendres glorieuses des rois d'Aragon, qui ont été ses ancêtres: je dirais que si l'audience des familles illustres peut rendre une personne considérable, il est issu de la maison de Borgia, qui a l'honneur maintenant d'être alliée presque à toutes les couronnes de l'Europe.

Je parlerais des rares qualités de sa personne, des grands avantages de sa fortune; et je vous le représenterais comme un homme très-bien fait et un courtisan très-habile, comme un favori de Charles-Quint et un vice-roi de Catalogne. Mais je ne veux pas maintenant fonder son éloge sur ses perfections naturelles qu'il a méprisées, ni mettre sur sa tête, pour le couronner de gloire, toutes ces grandeurs humaines qu'il a mises sous ses pieds. Une vertu aussi solide et aussi parfaite que la sienne, trouve tout son éclat en elle-même, et ce serait l'obscurcir, ce serait la déshonorer en quelque sorte, selon la pensée de l'évêque Ennodius, que de la faire paraître avec un lustre emprunté: *Virtus emendicatis recusat obfuscari nitoribus, pudet eam alienis onerari magis quam ornari splendoribus.*

Je ne veux donc aujourd'hui considérer François de Borgia, que dans cette éminente qualité de saint que lui donne l'Eglise, mais d'un saint dans qui Dieu a fait éclater les merveilles de sa grâce: *Scitote quoniam Dominus mirificavit sanctum suum.*

Dieu avait fait prédire sa sainteté longtemps avant sa naissance, par des personnes douées d'un esprit de prophétie; il l'avait rendue éclatante dans les vertus héroïques de sa vie, et trente miracles vérifiés dans le procès de sa canonisation l'ont confirmée après sa mort. Mais c'est maintenant que nous pouvons dire hardiment: *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum*, puisque l'Eglise catholique s'est expliquée sur ce sujet, par la bouche du vicaire de Jésus-Christ et de l'oracle du Saint-Esprit, qui est le pape. Ces églises superbement parées en son honneur, son tableau couronné de rayons et élevé sur nos autels, ce concours de tout le peuple chrétien pour célébrer sa mémoire et pour implorer son secours auprès de Dieu, sont des preuves convaincantes de son bonheur dans le ciel, et de sa sainteté reconnue sur la terre: *Scitote quoniam Dominus mirificavit sanctum suum.* Comme c'est le Saint-Esprit qui l'a fait saint, et qui le déclare saint, il n'y a que lui seul qui puisse nous donner le moyen de vous faire remarquer, avec l'édification que je souhaite, les merveilles de sa sainteté. Demandons ce secours par l'intercession de la reine des saints, en lui disant les mêmes paroles qu'un ange lui dit, lorsqu'elle conçut le Saint des saints: *Ave, Maria.*

Le bienheureux évêque et martyr Méthodius avait quelque raison de s'étonner, de ce que Dieu ayant de si justes et de si fortes passions pour sa gloire, il a néanmoins si peu fait pour se glorifier en comparaison de ce qu'il pouvait faire. Si toute la force du printemps ne faisait épanouir qu'une fleur, si toutes les chaleurs de l'été ne mûrissaient qu'un épi, si toutes les richesses de l'automne ne se réduisaient qu'à un seul arbre chargé de fruits, n'estimerions-nous pas toutes ces saisons stériles. Il semble que nous pourrons aussi accuser la puissance de Dieu de stérilité, puisque pouvant produire une infinité de mondes plus étendus, plus peuplés et plus accomplis que celui-ci, il s'est contenté de créer, pour sa gloire, ce seul monde que nous voyons

Méthodius répond sagement lui-même au doute qu'il se propose, que Dieu ne cherche point, à proprement parler, sa véritable gloire dans les productions de la nature, mais bien dans les ouvrages de la grâce. C'est particulièrement en Jésus-Christ et par Jésus-Christ qu'il veut être honoré, c'est dans Jésus-Christ, et ensuite dans les saints qu'il se glorifie, en les produisant au monde comme d'illustres copies de ce divin exemplaire. Ce sont les saints, dit saint Augustin, qui sont des cieux mystiques, qui racontent et qui prêchent éloquemment la gloire de Dieu: *Cœli enarrant gloriam Dei, hoc est sancti a terra suspensi, Deum portantes, præceptis tonantes, sapientia coruscantes.* Si la gloire de Dieu consiste dans la manifestation de ses grandeurs, c'est dans les saints que Dieu fait éclater les merveilles de ses adorables perfections: *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

Saint Thomas, sur ces paroles, fait une belle remarque, qui est que la grâce, aussi bien que la nature, a ses prodiges. Leur production est semblable en ce qu'elle est toujours extraordinaire; mais elle est infiniment différente, en ce que la nature, dans ses effets surprenants est ordinairement défectueuse; de là vient que ses prodiges sont des monstres; au lieu que la grâce n'a rien que de fort juste et de fort parfait dans ses excès mêmes, et si elle passe ses bornes, c'est pour faire des miracles de vertu et de sainteté. De sorte que tous les saints peuvent dire avec David: *Prodigium factus sum multis;* ils paraissent comme des prodiges, à cause d'un certain mélange de choses contraires et opposées que Dieu fait en eux: *Mirificavit Dominus sanctum suum.*

Ne cherchons point les preuves de cette

vérité ailleurs que dans la vie de notre saint en qui la grâce de Jésus-Christ a fait quatre merveilles considérables, qui feront le fonds de son panégyrique et le sujet de vos attentions. 1° Elle a conservé en lui une parfaite innocence et une pureté angélique parmi les saillies des passions si ordinaires à la jeunesse. 2° Elle l'a établi dans une sainteté consommée au milieu de la corruption de la cour. 3° Elle lui a fait mépriser le monde parmi les faveurs des princes du monde. 4° Elle punit en lui l'esprit de la retraite et de la plus haute contemplation, avec les grands emplois d'une vie toujours agissante et répandue au dehors pour le salut du prochain.

Un jeune seigneur innocent, un courtisan saint, un favori qui abandonne le monde, un homme toujours uni à Dieu et toujours travaillant pour le prochain, feront le partage de ce discours, et me donneront le moyen de vous faire remarquer que Dieu a rassemblé en la personne de François de Borgia toutes sortes de vertus, et qu'il l'a fait passer par toutes sortes d'états, afin de la proposer au monde chrétien dans ces derniers siècles comme un modèle également rare et universel, sous lequel toutes sortes de personnes se pussent former. Passons légèrement sur les deux premières merveilles, qui feront la première partie de son éloge, pour nous arrêter davantage sur les deux autres qui en feront la seconde.

I. — Je sais bien que la restitution de l'homme pécheur dans l'état de la grâce par le moyen de la pénitence est un ouvrage admirable, et que c'est en cette occasion que Dieu montre les richesses de sa miséricorde et de sa bonté.

Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne soit véritable, que comme un médecin ferait plus paraître l'excellence de son art, en prévenant nos maux par des remèdes préservatifs, qu'en les guérissant par des médecines amères, Dieu ne fasse éclater sa gloire davantage, en conservant l'innocence qu'en la réparant, en prévenant le mal qu'en le guérissant, et que par conséquent nos saints qui ont été si fidèles à ces premières grâces, qu'ils n'ont jamais fait de lourdes chutes, n'aient beaucoup plus contribué à son honneur, que ces autres qui après être tombés dans le péché, ont fait pour s'en retirer, un bon usage des grâces que saint Augustin appelle médicinales.

C'est sur ce fondement qu'on peut dire que la grâce de Dieu a été admirable en saint François de Borgia, puisque sa vie a été toute pleine d'innocence; c'est un jour qui n'a point d'ombres; c'est un soleil sans nuage: une vie dont l'enfance même est sage et vertueuse, et dont la jeunesse peut instruire l'âge le plus mûr.

Il semble, dit un des historiens de sa vie, qu'il ne fut jamais enfant dans les choses qui regardent la piété: il commença à prier aussitôt qu'à parler; et il prononçait déjà distinctement les noms de Jésus et de Marie, quand il ne pouvait encore articuler les autres mots.

Quel spectacle de voir cet enfant, qui dès l'âge de cinq ans s'appliquait aux choses saintes avec une attention et un recueillement qui n'avait rien de l'enfance. Il se levait la nuit, et se mettait à genoux pour offrir son cœur à Dieu, et pour consacrer son corps par la prière.

Voyez-le à l'âge de dix ans, lorsque la duchesse sa mère était à l'extrémité: il se retire à l'écart dans une chambre, et après une ardente prière pour la santé de la malade, il mêle son sang avec ses larmes, en se donnant une rude discipline, qui fut le commencement des continuelles et effroyables austérités qu'il pratiqua toute sa vie.

Etant un peu plus avancé dans l'âge, parce qu'il était d'une complexion sanguine et qu'il avait toujours été nourri délicatement, comme le sont d'ordinaire les enfants de qualité, il sentit quelque révolte du corps contre l'esprit: ce fut pour lors que gravant la loi de Dieu dans son cœur, il prit pour lui ces paroles de David: J'ai résolu, Seigneur, et j'ai juré de garder toujours les jugements de votre justice: et suivant les avis de son confesseur et de son directeur, non-seulement il se fortifia par la fréquentation des sacrements et par l'exercice de l'oraison, mais encore il affligea sa chair par de rudes mortifications et par de cruelles pénitences. Ces saintes précautions ne lui furent pas inutiles, il eut le bonheur de conserver inviolablement la grâce de son baptême, et de garder jusqu'au temps de son mariage une pureté angélique.

Je ne m'étonne pas quand je lis dans l'Ecriture que David s'est dépouillé de sa pourpre royale, pour se revêtir d'un cilice, qu'il a jeûné, qu'il a pleuré, qu'il a arrosé son lit de ses larmes. Il était juste qu'il châtiât une chair adultère; et qu'ayant répandu le sang innocent, il versât des pleurs en abondance.

Je ne m'étonne pas non plus quand je vois les Madeleine, les Pélagie, les Marie égyptienne, s'ensevelir toutes vivantes dans des cavernes, et passer les nuits et les jours à soupirer, à sangloter aux pieds d'un crucifix: ce sont de grandes pécheresses, qui ont besoin de faire de grandes pénitences.

Mais quand je vois cet innocent jeune homme, cet ange revêtu de chair qui a embrassé et pratiqué la vertu, avant qu'il fût capable de reconnaître le vice, qui néanmoins exerce sur un corps chaste les saintes cruautés de la pénitence, c'est ce qui me paraît digne d'étonnement.

Hélas! grand saint, pourquoi déjà tant de larmes, tant de soupirs, tant de jeûnes et tant de rigueurs? N'est-ce pas une injustice d'ordonner aux innocents les mêmes peines que méritent les coupables?

Il nous répond deux choses que je vous prie de remarquer: 1° que nous nous trompons si nous croyons que les austérités et les macérations du corps ne soient que pour

punir les péchés passés; mais qu'il faut encore s'en servir, pour ne point pécher à l'avenir: il nous dit, avec saint Augustin, qu'il faut que cette sainte haine, que Jésus-Christ nous prêche dans l'Evangile, se joignant en nous à l'amour de Dieu, fasse mourir la chair pour vivifier l'esprit: *Occidam, et vivere faciam. Quid occides? Carnem utique et vivificabo spiritum.*

Il nous dit en second lieu, avec Ennodius, que c'est en affaiblissant le corps et en le détruisant, que nous fortifions et enrichissons l'âme par les grâces abondantes du ciel, *ad divitem Dei gratiam pervenitur jejuna et sterili paupertate membrorum.*

En un mot, il nous dit que ce ne lui est pas assez que sa chair ne fasse point d'outrage à Dieu, mais qu'il veut qu'elle serve d'instrument à sa gloire: ce ne lui est pas assez qu'elle ne soit point une retraite des démons, il veut encore que ce soit un temple consacré à Dieu par la chasteté.

Hé, plût à Dieu que cette jeunesse infidèle qui se révolte contre son Créateur, presque aussitôt que la raison, éclairée par la foi, lui donne le moyen de le connaître, et qui dissipe le précieux trésor de la grâce de son baptême dès qu'elle se trouve en état de le faire valoir; plût à Dieu, dis-je, que ces jeunes gens, qui font gloire de donner au démon la fleur de leur âge et les belles années de leur vie, ne réservant à Dieu qu'un corps usé et flétri, qu'une vieillesse inutile, en un mot, que les restes du monde; qui, par une multitude innombrable de péchés mortels dont ils souillent leur jeunesse, établissent un certain fonds de malédiction et de réprobation qui se répand après sur leurs emplois, sur leurs fortunes, sur leurs mariages, sur toutes les parties de leur vie, et bien souvent même jusque sur leur mort; plût à Dieu qu'ils voulussent considérer attentivement le procédé de ce saint. Ils apprendraient de ses exemples, que pour conserver son innocence dans la chaleur d'un âge où tout nous porte au péché, il faut non-seulement s'éloigner des mauvaises compagnies, mais encore se fortifier par la prière, par l'usage des sacrements, par la mortification du corps contre les attaques de l'ennemi et contre les révoltes de la chair; en un mot, faire une guerre continuelle à ses passions, et avoir toujours les armes à la main contre soi-même. Voilà la première merveille. Venons à la seconde.

Après que François de Borgia eut achevé ses études dans la maison de son oncle Don Ferdinand d'Aragon, archevêque de Sarragosse, et petit-fils du Roi Catholique, qui, s'étant chargé de son éducation, lui avait donné d'excellents maîtres pour le former dans les sciences et le perfectionner dans tous ses exercices, il fut envoyé à la cour de Charles-Quint, qui était alors le plus noble et le plus illustre théâtre qui fût dans l'Europe. Il s'y distingua bientôt par son mérite, encore plus que par sa naissance et par la magnificence de son train. Il faut avouer aussi qu'il avait tout ce qui est capable d'attirer les yeux du monde. Il était proche parent de l'empereur. Il avait un air grand et je ne sais quoi de noble en toute sa personne, une physionomie heureuse et la meilleure mine du monde. Les qualités de son âme répondaient parfaitement à des dehors si avantageux; il avait l'esprit vif, pénétrant, facile, le jugement solide, la mémoire heureuse, un goût exquis des bonnes choses, une manière d'agir douce et engageante, une maturité qui devançait beaucoup son âge, et avec cela beaucoup d'agrément et de gaieté dans la conversation.

Toutes ces qualités excellentes, qui étaient capables de le rendre un courtisan accompli, l'exposaient en même temps au danger de perdre cette pureté de mœurs qu'il avait conservée avec tant de soin. Ajoutez qu'il n'entendait parler de tous côtés que de parties, de jeux et de divertissements, que de galanteries, que d'intrigues, que d'engagements d'amour; tous les objets et toutes les maximes, tous les exemples de la cour, toutes ces passions criminelles dont l'aveuglement du monde a presque fait des vertus, étaient autant de piéges que le démon tendait à son innocence.

C'est ici où je dois m'écrier une seconde fois: *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum.* Reconnaissez les merveilles de la grâce de Dieu, qui a donné assez de force à François de Borgia pour résister au torrent du siècle, et pour se préserver de la corruption générale de la cour.

Je sais bien que si, comme Daniel, il vécut parmi les lions affamés sans en recevoir nulle atteinte, si, comme les trois enfants, il entra dans la fournaise sans se brûler; si, comme un autre Jonas, il descendit dans les abîmes sans y faire naufrage, ce fut un don de Dieu, et un effet de cette grâce qui voulut opérer en lui des merveilles; cela n'empêche pas, néanmoins, qu'il n'y ait contribué de sa part; voici comment:

1° Il se fit une loi, qu'il fit garder même à ses domestiques, de s'éloigner de tous les jeux de hasard, étant persuadé que l'on y perd ordinairement quatre choses: le temps, l'argent, la dévotion et la conscience.

2° Il fuyait avec un extrême soin tous ces attachements profanes et sensuels où les gens de la cour s'engagent avec plaisir. Il avait horreur de tout ce qui le pouvait mettre en danger de perdre la liberté du cœur et la pureté de l'âme. Pour cela il ne rendait visite qu'aux principales dames de la cour, et encore lorsqu'il ne s'en pouvait pas dispenser; mais pour n'être pas vaincu dans ces sortes de visites, il les faisait toujours armé d'un rude cilice.

3° Il se déclara ennemi de cette oisiveté qui est le vice ordinaire des courtisans et qui leur enseigne tous les autres: pour l'éviter il prit les divertissements les plus honnêtes, et qui exercent également et le corps et l'esprit, comme sont la musique, la chasse de l'oiseau, l'étude des mathématiques; et il se rendit si excellent en toutes ces choses, qu'il pouvait les apprendre aux autres.

Mais surtout il s'appliqua à la lecture des livres de piété, et principalement à celle du

Nouveau Testament; lorsqu'il sortait pour prendre l'air, les Epîtres de saint Paul, qu'il portait toujours avec un savant commentaire, faisaient tout son entretien et ses plus agréables délices.

Quoique ce sage courtisan ne manquât pas de rendre ses respects et ses civilités à l'empereur, il était néanmoins encore plus assidu auprès du Roi des rois par ses ferventes prières.

Oh ! combien de fois le ciel a-t-il regardé avec plaisir ce saint courtisan se lever de son lit, lorsque ses domestiques reposaient ! Alors, les genoux en terre, les mains jointes, les yeux baignés de larmes, il disait à Dieu, en soupirant, ces belles paroles de l'Ecclésiastique : *Domine, Pater et Deus vitæ meæ, ne derelinquas me in cogitatu illorum;* ô mon souverain Créateur et le Dieu de ma vie, puisque vous voulez que je vive à la cour, ah ! ne permettez pas que j'entre dans ses folles pensées, ni que je suive ses pernicieuses maximes ; préservez-moi de cet air corrompu qui infecte ceux qui le respirent ; et puisque votre providence m'a engagé dans le grand monde, ne souffrez point que j'agisse selon les manières profanes du monde: *Excellentiam oculorum ne dederis mihi.* Mon Dieu, vous m'avez fait grand, et vous voulez que je vive parmi les grands, mais ne permettez pas que je participe à ce faste orgueilleux et à cet esprit de superbe qui vous déplaît parmi les grands : *Animæ irreverenti et infrænatæ ne tradas me;* Seigneur, mille morts plutôt que de me voir livré en proie, comme tant d'autres, à des passions honteuses. *Omne desiderium averte a me,* étouffez, mon Dieu, dans mon cœur tous ces désirs inutiles d'agrandissement de fortune, et éclairez mon esprit, de sorte que je sois toujours persuadé que mille mondes ne sont rien en comparaison d'un Dieu.

Quoique la vie de ce saint courtisan fût une censure publique de tous les vices de la cour, on n'osait néanmoins en murmurer, d'autant que la piété dont il faisait profession ne l'empêchait pas d'avoir autant de grandeur, de courage qu'il en fallait pour donner du lustre à ses autres qualités.

Quoiqu'il menât une vie si opposée à celle des grands du monde, il ne rejetait pas encore, dans l'état où Dieu le voulait, les manières innocentes d'acquérir de la gloire.

Il n'y avait personne à la cour qui fût mieux à cheval que lui ; personne ne paraissait avec plus d'éclat dans les cérémonies publiques, ni ne signalait davantage son adresse dans tous les carrousels, où il emportait presque toujours le prix, et le disputait avec l'empereur.

Sa piété ne l'empêcha pas d'accompagner Charles-Quint à la guerre, et de faire paraître son courage dans cette campagne célèbre où cet empereur prit, en peu de temps, Tunis, la Goulette et plusieurs autres places, gagna des batailles rangées, et défit, comme disent ses historiens, toutes les forces de l'Asie et de l'Afrique jointes ensemble.

La providence divine qui, comme nous avons dit, avait choisi François de Borgia pour sanctifier tous les états et toutes les conditions du siècle, l'engagea dans le mariage. Ce saint courtisan, prenant pour marque de la volonté de Dieu celle de l'empereur son maître et celle du duc son père, épousa Eléonore de Castro, issue d'une des plus illustres familles de Portugal, laquelle, outre les grâces du corps et les rares qualités de l'esprit, possédait entièrement le cœur de l'impératrice Isabelle.

Cet état de mariage, qui sert d'ordinaire aux autres d'empêchement pour la sainteté, contribua beaucoup à le faire saint. Il régla davantage sa famille; et rejetant sur la prudence et sur la vigilance d'Eléonore le soin de ses affaires domestiques, il se trouva encore plus libre pour s'appliquer aux exercices de piété et à toutes les bonnes œuvres du christianisme.

Je devrais maintenant, pour faire paraître avec plus d'éclat la gloire de ce courtisan illustre, lui opposer la honte de tant de courtisans infâmes qui, sous de beaux titres d'honneur, cachent des vices abominables, qui commandent à quelques valets, mais qui sont esclaves de leurs convoitises, et qui ont autant de maîtres qu'ils ont de passions.

Apprenons, je vous prie, deux choses de cette seconde merveille que nous venons de considérer dans notre saint : d'abord, que si l'enfer est plein de courtisans, de gentilshommes, de mauvais riches ; si les mondains et les mondaines tombent par milliers dans les enfers, ce n'est pas leur état, leur condition, leur mariage, ni leurs richesses qui en sont cause. Non : François de Borgia était engagé dans la cour de Charles-Quint, il était courtisan, soldat, riche, marié ; et cependant il n'a rien fait qui fût capable de le damner ; mais, comme nous avons vu, il a pratiqué une haute vertu : *Nemo igitur se excuset publicis actibus. Cunctis officiis in sacris Litteris præscribitur forma bene vivendi.* Que personne, dit saint Ambroise, ne pense se pouvoir dispenser de la perfection chrétienne, alléguant son état et sa condition ; nous trouvons, dans les saintes Lettres, que Dieu a marqué le chemin de la vertu et du salut à toute sorte de conditions qui ne sont pas mauvaises de leur nature. N'imputez donc pas à vos offices, dit ce saint Père, ce qui ne se doit imputer qu'à votre lâcheté et à votre malice : *Quod ipsi gerunt, suis officiis adscribunt.*

Apprenons, en second lieu, que pour acquérir cette sainteté dans le monde, il faut, comme notre saint, s'élever par une foi vive au-dessus de la corruption du monde, vivre au monde sans être du monde : *Nihil refert ubi sitis, extra sæculum estis:* il n'importe, disait Tertullien, de savoir de quelle condition vous êtes, prêtre, marié, séculier, régulier: vous êtes chrétien, il faut que votre christianisme porte la sanctification partout. Oui, il le faut, vous le devez, et vous le pouvez ; l'exemple de ce saint courtisan montre

évidemment que vous pouvez vous sanctifier dans le monde.

II. — C'est ce monde tout à fait vaincu, ce monde méprisé et foulé aux pieds par un favori même du monde, que nous allons voir pour une troisième merveille en la personne de notre saint, *Scitote*, etc.

Quelque éclairé que fût Théodoric, roi d'Italie, il ne parlait pas à mon avis, fort juste, lorsqu'il disait par la plume de son secrétaire Cassiodore, que la plus grande marque du mérite d'un particulier, c'était d'avoir pu gagner les bonnes grâces de son prince : *Non est majus meritum, quam invenisse gratiam regnantium.* Les têtes couronnées ne sont pas toujours infaillibles dans le choix de leurs créatures, et Théodoric se devait souvenir de ce qu'il avait dit dans une autre de ses lettres, que les rois dans la distribution de leurs faveurs ne regardent pas toujours le mérite, mais qu'ils donnent bien souvent beaucoup à leurs inclinations : *Alio æstimatione subvenimus, alio gratia promovemus.*

Charles-Quint suivit ses inclinations, et fit en même temps justice à François de Borgia, lorsqu'après ce mariage, dont il avait été le principal auteur, il le fit grand écuyer de l'impératrice, ajoutant à cet honneur la qualité de marquis de Lombez. Pour lors toute la cour le regarda comme le favori de l'empereur, et comme celui qui était en passe de posséder les premières charges de l'Etat.

Voici le pas le plus glissant, et l'endroit le plus dangereux de la vie de notre saint, et où il eut plus de besoin du secours merveilleux de la grâce de Jésus-Christ ; et je ne doute point qu'éclairé du ciel comme il était, il ne dît souvent avec David : *Ab altitudine diei timebo* ; qu'il craignait beaucoup cette hauteur du jour du monde, ce midi éclatant de toutes les fausses lumières d'une prospérité temporelle.

Les Hébreux se servaient d'un même mot pour signifier prospérité et épreuve, pour nous apprendre que c'est elle qui essaie ce que peut la vertu : *Adversitas unam patientiam probat, prosperitas vero omnes virtutes*, dit saint Ambroise.

Oh ! la dangereuse épreuve que celle-là ! Croyez-moi, dit saint Bernard, il faut avoir l'esprit extraordinairement fort et une vertu bien solide, pour ne se laisser pas tromper à la fortune, quand elle nous fait voir un visage riant : *Magnus cui præsens felicitas si arrisit, non irrisit.*

La raison de ceci, dans la morale, se prend de ce que lorsqu'on nous attaque par les adversités, on nous prend du côté de l'irascible, qui est la partie la plus forte de l'âme, où se trouvent les passions les plus généreuses, comme sont la haine du mal, le courage, le désespoir ; mais quand on nous attaque par la prospérité, on nous prend du côté de la concupiscence, qui est la partie la plus faible de l'amour, où il ne se rencontre que des passions lâches et efféminées, le désir, l'amour, la joie ; ce sont même des passions qui ont de secrètes intelligences avec les ennemis flatteurs qui nous attaquent au dehors.

O Dieu, quelle merveille de la grâce de Jésus-Christ, de voir le favori d'un des premiers monarques du monde, qui espère tout ce qu'il y a de grand et d'avantageux dans le siècle, et qui par un généreux mépris quitte tout, et se détache du siècle !

Tout le monde chrétien a appris par la bouche de nos prédicateurs, qui l'ont si souvent prêché, de quels moyens Dieu se servit pour préserver ce favori des charmes dangereux de cette prospérité mondaine et pour opérer, ainsi qu'il disait lui-même, sa parfaite conversion.

L'impératrice Isabelle étant morte à Tolède, il reçut ordre de l'empereur, de l'aller faire inhumer à Grenade dans les sépulcres des rois catholiques.

Lorsqu'il fallut ouvrir le cercueil et jurer, selon les formes, que c'était le corps de l'impératrice, ce visage qui était, il n'y a pas longtemps, plein de beauté et de grâces, parut si hideux et si horrible, qu'il effraya tous ceux qui le virent : l'infection de ce cadavre fut si grande, que personne ne la pouvant souffrir, tout le monde se retira.

François de Borgia demeure seul ; et tenant sa vue fixement arrêtée sur cet effroyable spectacle, il entre dans une profonde méditation, et parmi le silence des morts, il se dit à lui-même plus de choses que n'eût pu faire la voix de mille prédicateurs.

Est-ce donc là, dit-il, cette Isabelle, ce miracle du monde, la plus belle femme de son siècle, celle dont les regards imprimaient tant de respect et tant d'amour dans les cœurs ? Où est cet éclat si vif qui brillait dans ses yeux ; où est cette majesté qui régnait sur son front ? Qui a noirci la blancheur de son visage ? Qui a flétri les roses de ses lèvres ? Qui a fait un monstre d'horreur d'un prodige de beauté ? Qu'est devenue la magnificence de ses habits, la pompe de sa cour, le faste et la gloire qui l'accompagnait partout ? Il ne reste donc rien de tout cela, qu'un cadavre affreux et puant.

Ah ! monde, ah ! monde, est-ce donc là le terme de toutes les grandeurs que tu adores ? Faut-il que toutes tes beautés se changent en pourriture ! Toutes tes délices doivent-elles aboutir à une puanteur que les sens ne peuvent souffrir ? Est-ce donc ainsi, imposteur, que tu nous trompes, ou pour mieux dire, que tu nous charmes ?

Cherchons, mon âme, cherchons un monde, une grandeur, des biens, sur qui la mort n'ait point de proie.

Avec ces sentiments il retourne à son logis, et s'étant enfermé tout seul dans sa chambre, il se prosterne devant Dieu. Pour lors ce ne furent que larmes, que sanglots, que regrets sur l'inutilité de ses actions, et sur la vanité de ses desseins. Parmi tous ces mouvements intérieurs, parmi les protestations qu'il faisait de changer de vie, il prononçait souvent ces paroles avec des élancements admirables et de cœur et de voix : Ja-

mais, Seigneur, jamais je ne servirai un maître qui puisse mourir.

Le lendemain il fut encore plus touché à l'oraison funèbre de l'impératrice, qui fut prononcée par le Père Jean d'Avila, ce saint et savant homme dont les sermons et les livres firent des fruits si merveilleux dans l'Espagne. Tous les traits enflammés de ce prédicateur apostolique, qui avaient tant de rapport aux dispositions intérieures du marquis de Lombez, mirent le dernier sceau à ses résolutions : si bien qu'ayant ouvert son cœur à ce saint ecclésiastique et que, pris avis de ce sage directeur, il fit vœu dès lors d'entrer en quelque ordre religieux, s'il arrivait qu'il survécût à la duchesse sa femme.

Ah ! plût à Dieu que nous voulussions nous servir, à l'exemple de ce saint, de la pensée efficace de la mort, pour détacher nos cœurs du monde, qui nous amuse et qui nous trompe. *Facile contemnit omnia, qui se brevi cogitat moriturum,* dit saint Jérôme.

Mais ce n'est pas le temps de parler de la mort, j'ai besoin de tout celui qui m'arrête, pour faire voir la quatrième et la plus importante merveille de la grâce de Jésus-Christ dans la personne de notre saint, c'est-à-dire, un esprit recueilli en lui-même, et uni continuellement à Dieu dans une contemplation sublime ; et néanmoins toujours répandu au dehors, toujours agissant pour la gloire de Dieu, et pour le salut de son prochain : *Scitote*, etc.

Je fais voir cette merveille en trois états de la vie du saint, qui nous restent à considérer. Ce mouvement extraordinaire de Dieu, dont nous venons de parler, produisit dans le cœur de François un grand amour pour la retraite, et un désir extrême de s'éloigner de la cour, pour passer le reste de ses jours solitaire dans sa maison. Il en demanda la permission à l'empereur dans la première audience qu'il eut après son retour de Grenade : mais l'empereur, bien loin de lui accorder ce congé, le nomma vice-roi, et capitaine général de Catalogne, et le fit quelques jours après chevalier et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques de l'Epée.

Voyez donc ce nouveau vice-roi qui, résolu de rompre avec le monde, malgré les résistances qu'il y trouve, foule aux pieds cette idole du vain honneur que le monde adore, et à laquelle les hommes sacrifient tous les jours leur conscience et leur salut. Il se met au-dessus des jugements et des discours des hommes, pour ne plus rougir de l'Evangile, jusque-là qu'il fait dessein de pratiquer les vertus religieuses, s'il ne peut encore embrasser l'état religieux.

Pour s'acquitter dignement de sa charge, il a recours à Dieu dans l'oraison : il puise les secours et les grâces du ciel dans les sacrements, qui en sont les sources. Pour bien commander aux peuples qui lui sont soumis, il mortifie ses sens et les assujettit à l'esprit par les pratiques les plus austères de la pénitence. Sept fois le jour il méditait la passion de Notre-Seigneur; et il était si touché des douleurs d'un Dieu souffrant, qu'il semblait insensible à tout le reste. Il fut ensuite élevé à la plus haute contemplation des perfections divines. Il me faudrait un discours tout entier, pour exprimer comme il se perdit dans cet océan infini de la Divinité, et de combien de lumières et de douceurs le Saint-Esprit remplissait toutes les puissances de son âme.

Il passait tous les matins quatre ou cinq heures à genoux dans une intime union avec Dieu. Ceux qui ont écrit sa vie disent qu'il était si pénétré de Dieu, que, lors même que sa charge l'obligeait d'assister aux festins, aux spectacles publics et de se trouver dans les cercles, il demeurait si recueilli et si attaché à Dieu, qu'il ne faisait presque point de réflexion à tout ce qui se disait ou se faisait dans les assemblées des hommes.

Suivant le conseil du Saint-Esprit, il joignait le jeûne à la prière; et quoique sa table fût toujours également magnifique et polie, comme le demandait sa dignité, il passa non-seulement des carêmes, mais des années tout entières, ne faisant qu'un repas avec un plat de légumes, du pain et de l'eau, sans parler des veilles, des disciplines, et des autres mortifications qu'il ajoutait à une si rude abstinence.

Cette vie intérieure et pénitente ne l'empêcha pas de s'acquitter parfaitement de sa qualité de vice-roi : vous savez qn'il exécuta si fidèlement l'ordre qu'on lui avait donné d'exterminer les bandits qui infectaient la Catalogne, que l'empereur lui écrivit de sa propre main pour lui témoigner le gré qu'il lui savait d'un service si important.

Il remédia ensuite à une autre sorte de brigandage, qui n'est guère moins préjudiciable au public, c'est qu'il bannit du palais ces lenteurs affectées, et ces longues formalités que l'avarice des officiers a inventées : il était toujours prêt à donner audience à ceux qui la lui demandaient.

Les pauvres et les petits trouvaient en lui un asile assuré contre l'oppression des grands.

Il fit ce que toute la sagesse et l'autorité de Charles-Quint n'avait pu faire : il mit une discipline si exacte et si régulière dans la milice, et réprima en si peu de temps cette licence si ancienne et si invétérée des soldats, que l'empereur même et toute la cour s'en étonnaient.

Il pourvut à la sûreté publique, faisant fortifier les places. Il remédia à la cherté des vivres; et au temps d'une grande famine, il fit apporter une si grande quantité de blés, que les Catalans se trouvèrent dans l'abondance, et purent en faire part aux royaumes d'Aragon et de Valence.

En un mot, il se comportait de telle sorte qu'on n'entendait partout que les louanges du vice-roi, et que les actions de grâces que les peuples rendaient à Dieu de leur avoir donné en sa personne un charitable père et d'avoir établi par son moyen un gouvernement de justice et de douceur.

Concevez-vous donc, par les exemples de ce saint, comment la piété est utile à toutes

choses, selon la parole de l'Apôtre, que l'exercice de l'oraison et l'usage des vertus chrétiennes se peuvent accorder avec une conduite prudente et une fine politique.

Hommes d'état qui exercez les grands emplois, s'il y en peut avoir de grands dans un monde et pour un monde si petit, permettez que je vous dise ce que disait saint Paulin, parlant à un grand du siècle : Lorsque nous vous conjurons de vous retirer quelquefois pour vous entretenir avec Dieu et lui demander dans la prière le secours de sa grâce, nous ne prétendons pas vous obliger à quitter vos charges, mais au contraire nous voulons vous disposer à vous en acquitter comme il faut; *Non hoc ideo dicimus, quo te retrahamus a tuis, imo id agimus, ut ibi discas et mediteris quomodo tuis præbere te debeas.*

Considérons maintenant notre saint dans le second état, où il parut affranchi des liens du mariage par le trépas de la duchesse sa femme, déchargé du pesant fardeau des grandeurs du monde, par la démission qu'il fit de ses Etats entre les mains de son fils aîné, délivré des soins de l'éducation de ses enfants, après les avoir tous pourvus; il se retira pendant quelques années dans sa maison de Gandie, pour se préparer par la solitude à la vie religieuse, il s'appliqua heureusement dans sa retraite à l'étude de la théologie, jusqu'à prendre même le degré de docteur. Enfin il obtint ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur et après quoi il avait soupiré si longtemps : il fut reçu par saint Ignace en la compagnie de Jésus, et après les épreuves ordinaires, il y fit ses derniers vœux.

Ce n'est donc plus ici ce grand d'Espagne, ce duc de Gandie, ce favori de Charles-Quint, ce vice-roi; c'est un pauvre religieux qui, ayant dit sa première messe à Loyola, se retire, avec quelques-uns de ses frères, dans un ermitage dedié à la Pénitence de la Madeleine, à deux lieues de la ville d'Oignare.

Là, son unique plaisir est de s'exercer dans les fonctions les plus basses et les plus humiliantes. Que s'il sort quelquefois de sa retraite, c'est ou pour demander l'aumône, la besace sur le dos; ou pour assembler avec une clochette les petits enfants afin de leur faire le catéchisme.

L'amour de cette vie humble et retirée, lui fit pour lors refuser constamment, comme il a fait depuis deux autres fois, le chapeau de cardinal, que le pape Jules III lui voulait donner.

Après s'être disposé dans l'obscurité de ce désert, par de longues oraisons et des austérités effroyables, aux travaux évangéliques, Dieu fit de ce solitaire un apôtre. L'odeur de sa sainteté se répandit par tous les royaumes d'Espagne, et la voix éclatante de sa vie exemplaire éveilla les grands du monde de cet assoupissement mortel où ils étaient pour leur salut. En peu de temps les gentilshommes, les courtisans, les prélats mêmes et les premières personnes du royaume le vinrent chercher dans sa solitude, pour apprendre de lui les voies du ciel.

Quelques autres personnes, illustres par leur naissance, par leurs emplois et par leur capacité, se joignirent à eux pour combattre le vice et l'erreur sous la conduite d'Ignace. Les plus considérables furent : Don Sanchez de Castille, don Petro de Navarre, don Antoine de Cordoue; ce dernier, gagné par l'exemple du saint, préféra la robe de jésuite à la pourpre de cardinal, dont on était sur le point de l'honorer.

François de Borgia recueillait avec joie ces fruits agréables de la solitude, lorsqu'il reçut ordre de saint Ignace de sortir de sa retraite, pour se communiquer à un grand nombre de personnes de qualité, qui désiraient d'apprendre de lui le moyen de servir Dieu.

J'aurais besoin de plus de temps pour raconter les grands fruits qu'il fit ensuite dans la Castille, dans l'Andalousie, dans le Portugal, soit auprès des grands à qui, par ses discours animés de la sainteté de sa vie, il inspira le mépris des grandeurs et l'humilité chrétienne, soit auprès des peuples, qu'il instruisait par ses catéchismes et par ses sermons, et qui avaient tant d'empressement pour l'entendre, que les plus grandes églises ne les pouvaient contenir, et qu'il fallait qu'il prêchât à la campagne ou dans les places publiques.

Il humilia, en passant par Valladolid où était la cour, le faste et l'orgueil du siècle, et inspira l'esprit de pénitence à un grand nombre de courtisans.

Poursuivant son voyage ou plutôt sa mission, il logea toujours à l'hôpital, de sorte que la comtesse de Levine, sa fille, ne put obtenir de lui qu'il prît une chambre dans son palais. Il entra dans l'Andalousie où son éloquence apostolique fit, dans toutes les villes de cette province où il prêcha, des fruits semblables à ceux qu'il avait faits dans la Castille; et un grand nombre de personnes de qualité, touchées par ses discours et par ses exembles, donnèrent des marques d'un admirable changement de vie.

Le grand nombre de ces conversions extraordinaires et éclatantes le rendirent, en peu de temps, plus fameux et plus célèbre qu'il n'avait été autrefois à la cour; ce qui fit que Jean III, roi de Portugal, et la reine Catherine l'obligèrent de les visiter.

Il passa donc en Portugal, et alluma un si grand feu de piété dans cette cour, que la reine Catherine, la princesse Jeanne, femme de l'infant de Portugal; Marie, sœur du roi, et Elisabeth de Bragance, femme d'Edouard, frère du roi, se mirent sous la direction du père, qui les communiait tous les huit jours, et leur faisait sur le point de la communion, tenant le saint sacrement à la main, des exhortations si pieuses et si touchantes, qu'elles fondaient toutes en larmes. L'exemple de ces princesses et les discours du père firent de telles impressions sur le cœur de toutes les dames, que tous les entretiens dans les cercles étaient si chrétiens et si dévots, qu'ils

semblaient des conférences des personnes religieuses.

Les princes ne profitèrent pas moins du séjour du saint à Lisbonne. Le roi ne perdit aucun de ses sermons, et il disait souvent à ses courtisans qu'il prenait grand plaisir d'entendre un prédicateur qui ne disait rien qu'il n'eût pratiqué le premier.

Mais surtout le prince, don Louis, frère du roi, fut si touché des entretiens du saint, qu'il prit résolution de l'imiter et écrivit des lettres fort pressantes à saint Ignace, afin qu'il le reçût en sa compagnie; mais saint Ignace et ce saint ayant jugé qu'il serait plus utile au service de Dieu, s'il demeurait au monde, il ne laissa pas de renoncer à tout le faste de sa condition, congédiant tous ses officiers, vendant ses pierreries et ses ameublements précieux, pour en donner l'argent aux pauvres. Il fallut, pour le contenter, lui permettre de faire vœu de pauvreté et de chasteté conformément à son état : en un mot, il vécut et il mourut comme un saint, et nous devons considérer sa sainteté comme un fruit de celle de saint François de Borgia.

Tandis qu'il était si utilement occupé dans la cour de Portugal, il fut rappelé dans celle d'Espagne, à Valladolid, par les ordres pressants du prince Philippe, qui était pour lors régent dans l'absence de son père, Charles-Quint.

Il alla d'abord se cacher dans l'hôpital de Saint-Antoine; mais bientôt l'hôpital fut aussi fréquenté que les palais des princes, ce fut un concours universel des gens de la première qualité qui venaient le consulter sur les affaires de leurs consciences. On ne parlait plus que des conversions extraordinaires qu'il faisait. Son éloquence apostolique se signala surtout dans le changement de vie que fit une jeune dame dont la beauté faisait le plus de bruit à la cour, et qui était alors les délices des compagnies et l'idole des courtisans.

Cette dame fut si touchée par la prédication du saint, que dès le même jour elle renonça à la galanterie et au luxe. Aussitôt qu'elle fut revenue en sa maison, elle se fit couper les cheveux, elle changea ses vêtements riches et superbes en un habit simple et modeste, et devint tout d'un coup un exemple de sagesse et de piété, comme elle en avait été un de légèreté et d'indévotion. Le reste de sa vie répondit à une conversion si généreuse, et elle finit ses jours dans une maison de religieuses, très-austères, qu'elle fonda après la mort de son mari.

Les pécheurs les plus obstinés, qui évitaient ses sermons ou qui résistaient à sa parole, étaient emportés par l'efficacité de ses prières.

Témoin ce commandeur illustre par sa naissance, mais encore plus fameux à la cour par le scandale public de sa vie, qu'il avait passée dans de continuels désordres. Cet homme voyant un jour qu'on faisait foule à la porte d'une église, pour ouïr le sermon du saint, se mit en colère et jura, dans son emportement, qu'il aimerait mieux entrer en enfer avec les diables, que d'entrer dans cette église pour entendre ce démon qui y prêchait; le saint, ayant appris qu'il parlait de lui de la sorte, entreprit sa conversion auprès de Dieu, et offrit pour ce sujet, pendant huit jours, toutes ses messes et ses prières. Ensuite il va trouver ce pécheur endurci, il se jette à ses pieds, il lui demande pardon des fautes par lesquelles il peut avoir attiré son aversion et sa haine. Toute la fureur du chevalier fut désarmée par une action si humble. Il se proterne devant le saint, et touché de Dieu, le conjure d'avoir pitié de lui et de faire sa paix avec le ciel.

Quelques jours après il fit une confession générale au père François, avec tous les sentiments d'une conversion sincère; après quoi il persévéra jusqu'à la mort dans la pénitence, réparant par une vie régulière et édifiante tous les mauvais exemples qu'il avait donnés et tous les maux qu'il avait faits par une vie déréglée et scandaleuse.

Témoin encore cet évêque de Plaisance, dans l'Espagne, étant entré fort jeune, et sans vocation, dans cette grande charge du royaume de Jésus-Christ, par la démission que lui en fit son oncle qui était cardinal, ne faisait presque aucune fonction de l'épiscopat, vivant plus en cavalier qu'en évêque, étant tout occupé à des affaires de la cour; et au lieu de nourrir les pauvres, entretenant un train magnifique et une table délicate pour contenter son ambition et sa sensualité.

Le père François, ayant été appelé pour faire la mission dans sa ville épiscopale, se résolut de demander à Dieu sa conversion : mais avec cette sainte opiniâtreté qui ne manque jamais d'être exaucée. Il met en prière pour ce sujet tous ses missionnaires, il redouble les siennes, qu'il accompagne de grandes austérités. Après avoir imploré huit ou neuf jours la miséricorde de Dieu pour ce pauvre pécheur, avec beaucoup de larmes et de gémissements : un jour, sortant de l'oraison avec un visage tout enflammé, il alla trouver ses compagnons et leur dit : Remercions Dieu, mes pères, de ce qu'il nous a accordé notre bon ami. Et, en effet, bientôt après ce prélat, touché de Dieu, fit les exercices spirituels sous la conduite du père, à qui il fit aussi une confession générale de toute sa vie. Ensuite de sa retraite, il envoya des missionnaires par tout son diocèse, et il donna à trois personnes de probité et de savoir de grosses sommes d'argent, pour satisfaire tous ceux à qui il pourrait avoir fait tort. Il réduisit sa maison, composée presque de tous gens d'épée, à six bons ecclésiastiques avec qui il vivait en communauté; au lieu de ces folles dépenses qu'il avait faites en chevaux et meutes de chiens, il employa ses revenus à soulager les misérables; il nourrissait trois cents pauvres, chaque jour, et même bien souvent mille. Il fonda, dans sa ville épiscopale, un collége où le public ressent encore aujourd'hui les effets de ce zèle ardent que notre saint lui inspira.

Faites valoir, messieurs, tant qu'il vous

plaira, pour confirmer la sainteté de François de Borgia, ce grand nombre de malades qui ont été guéris par son intercession : représentez-vous, si vous voulez, cette fille ressuscitée par l'application d'une de ses précieuses reliques. Pour moi, je n'admire rien tant que la guérison de ces deux malades, qui semblaient désespérés : de ces deux Lazares ressuscités et retirés du tombeau de leur mauvaises habitudes.

Il resterait maintenant, pour achever le dessein que je me suis proposé, de faire voir notre saint, toujours recueilli et toujours agissant, dans un troisième état, c'est-à-dire en qualité de commissaire de toutes nos maisons en Espagne et de général à Rome. Je montrerais que dans cet état aussi bien que dans les autres, il tire sa force de son recueillement, et que c'est dans la retraite qu'il agit avec plus d'ardeur pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain.

Etant obligé, par les ordres de saint Ignace, de demeurer à la cour suivant la demande de la princesse Jeanne, pour lors régente des Espagnes, afin de l'assister de ses conseils non-seulement pour la conduite de sa conscience, mais encore pour le gouvernement de l'état, il obtint permission de se bâtir une solitude à Simanque à deux lieues de Valladolid, semblable à celle d'Oignare, où il allait tout autant de fois qu'il pouvait s'échapper de la cour, pour y reprendre de nouvelles forces dans les exercices de la piété et dans les pratiques de la pénitence.

Il établit dans cette maison un noviciat, où l'odeur de sa sainteté attira dans une seule année trente-quatre des plus considérables de l'université d'Alcala, parmi lesquels fut le recteur même de l'université, et les plus célèbres professeurs de théologie et de philosophie, mais surtout le fameux Tolet, qui mérita par sa doctrine et par sa vertu le chapeau de cardinal. Il travailla ensuite avec tant de succès et de bénédiction pour l'établissement de la compagnie de Jésus, que nous pouvons dire qu'il en fut le véritable fondateur dans l'Espagne et dans le Portugal.

Pie IV, qui connaissait le mérite de notre saint, ayant été élevé au souverain pontificat, le fit venir à Rome pour l'avoir auprès de sa personne et s'en servir dans les besoins de l'Eglise. Il semble que la providence de Dieu, qui l'avait destiné à la première charge de la compagnie de Jésus, eût ménagé ce voyage pour accomplir ses desseins sur lui. Il fut fait général peu de temps après son arrivée.

Dans la multitude des affaires où cette nouvelle charge l'engageait, ce solitaire de cœur ne diminua rien de sa dévotion, au contraire sa ferveur augmenta à mesure que ses occupations croissaient.

Il employait tous les matins six heures à l'oraison, qui ne lui semblaient qu'un moment. Ces grâces intérieures se répandaient tellement au dehors qu'on le voyait quelquefois tout environné de lumières et souvent ravi dans de profondes extases.

L'historien de notre compagnie dit que saint Ignace la fonda, que Lainez, qui en fut le second général, lui donna la science, mais qu'elle est redevable en particulier à saint François de Borgia de son esprit intérieur.

Cette union étroite et intime qu'avait le chef avec Jésus-Christ attirait sur tout le corps toutes sortes de bénédictions. Ce fut ce saint général qui procura à sa compagnie dans l'Europe plus de quarante nouveaux établissements : et il fut le premier qui la fit passer dans l'Amérique, comme saint Ignace l'avait fait passer dans l'Asie. Ainsi les Canaries, la Floride, le Pérou, le Mexique et le Brésil doivent à ses soins les heureux commencements de leur conversion, puisque ce fut lui qui leur envoya plusieurs excellents missionnaires, dont la plupart couronnèrent la gloire de leur apostolat par celle du martyre.

L'amour de la retraite croissant tous les jours dans le cœur de notre saint, à mesure que sa vie finissait, il voulut se défaire du généralat; mais Dieu, qui, comme nous avons vu, ne l'appelait au dedans que pour le faire sortir au dehors avec plus de vertu et plus d'efficacité, l'engagea dans un grand voyage, qui fut le dernier de sa vie.

Il fut obligé, par les ordres de Pie V, d'accompagner le cardinal Alexandrin, neveu de Sa Sainteté, à cette importante légation vers les rois de France, d'Espagne et de Portugal. Ce saint, accablé de maladies, et avec un corps tout consumé de pénitences, entreprit ce pénible voyage, qui lui donna le moyen de recueillir, en Espagne et en Portugal, les fruits dont il avait jeté les semences, et qu'il avait fait naître dans les cœurs d'une infinité de personnes.

Passant par la France, il anima par la force de ses discours Charles IX à conserver la foi catholique contre les efforts malicieux des huguenots. Les historiens de sa vie disent que ce fut la vue de l'état funeste et déplorable où l'hérésie avait réduit la France, qui lui causa les premiers accidents de la maladie dont il mourut : surtout la vue d'une église profanée, démolie par les hérétiques, alluma dans son cœur un zèle brûlant, qui le dévora et le consuma peu à peu.

Il voulut dire la messe dans cette église, pour réparer les outrages que Jésus-Christ y avait reçus. Depuis cette messe, il ne put presque plus se soutenir, et pouvait dire avec David : *Dejectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.* Ce ne furent plus que langueurs, que pamoisons, que défaillances, et la fin de ce voyage fut la fin de sa vie, mourant à Rome entre les bras de ses frères, pour mieux dire, de ses enfants.

Le discours de la vie de ce saint doit faire trois impressions sur nos esprits et sur nos cœurs. Il nous doit : 1° convaincre; 2° il nous doit confondre; 3° il doit nous animer et nous encourager : nous convaincre sur nos faux principes, et sur nos illusions touchant la vertu. C'est une erreur bien dangereuse, en fait de salut, de croire qu'il faut donner quelque chose à l'âge, et qu'on n'est pas capable

d'une solide vertu dans la chaleur des passions, et lorsque le sang bout dans les veines : ce jeune seigneur innocent nous convainc du contraire. C'est une illusion encore qu'il est impossible dans le monde et parmi l'embarras des charges et des offices, de penser sérieusement à son salut : ce saint courtisan nous détrompe sur ce sujet. C'est un faux prétexte que nous prenons, lorsqu'engagés dans les emplois mêmes de la charité, nous dissipons notre esprit, et nous nous répandons tout au dehors. Ce solitaire de cœur, agissant avec tant d'efficacité, nous doit persuader du contraire.

Ce saint nous confond, joignant à une si grande innocence une si rigoureuse pénitence. Pour prévenir le péché, il mate sa chair, il crucifie son corps; et nous refusons de punir, par des peines si justes et si raisonnables, les crimes énormes et les désordres de nôtre vie passée.

Il nous confond, de ce qu'il vit dans tous les états les plus opposés à la vertu d'une manière si sainte : et nous nous perdons, et nous nous corrompons dans toutes les plus pressantes occasions que Dieu nous donne de nous sanctifier. Profitons donc de tous ces bons sentiments que nous inspire la vertu de ce saint, afin de participer à sa gloire. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX LOUIS DE GONZAGUE.

Aprehende vitam æternam in qua vocatus es.

Attachez-vous fortement à la vie éternelle, à laquelle Dieu vous appelle (I *Tim.*, VI).

Une des principales intentions de l'Eglise dans la célébration des fêtes des saints, est que rappelant leur vie dans notre souvenir, nous apprenions les principes et les règles dont ils se sont servis, pour arriver à une si haute sainteté; afin que nous puissions aussi nous en servir, et par ce moyen nous rendre imitateurs de leurs vertus, qui est la plus grande gloire qu'ils attendent de nous.

C'est à quoi je m'attache maintenant dans les discours que vous avez souhaités de moi à l'honneur du bienheureux Louis de Gonzague. Je ne prétends pas faire un panégyrique suivant les règles de la rhétorique, ni vous parler de la noblesse de son sang, de l'ancienneté de sa famille, des qualités naturelles de son corps et de son esprit; mais je veux m'entretenir avec vous, pour votre édification, sur le principe dont il s'est servi pour acquérir en peu de temps une sainteté si parfaite : *Consummatus in brevi explevit tempora multa* (*Sap.*, IV, 13) ; il a, en peu de temps, acquis une vertu consommée, le mérite d'une longue vie.

Ce prince, à ce que témoignent les historiens de sa vie, a été une vive et forte pensée de l'éternité. C'est pourquoi il se disait dans toutes les rencontres ces paroles : *Quid hoc ad vitam æternam?* Ce qui se peut prendre en trois sens, sur lesquels nous appuierons trois considérations, qui feront le partage de ce discours : 1. Qu'est-ce que cela, en comparaison de la vie éternelle? 2. A quoi sert cela pour la vie éternelle ? 3. Combien durera cela, en comparaison de la vie éternelle? *Quamdiu hæc erunt?* disait-il aussi en plusieurs rencontres.

Voilà le sujet de ce discours : demandons la grâce du Saint-Esprit, *Ave, Maria.*

I. — Ce jeune enfant, prévenu des bénédictions du ciel dès ses premières années, suivant l'avertissement de saint Paul, se saisit de bonne heure de la vie éternelle : *Apprehende vitam æternam in qua vocatus es*, c'est-à-dire qu'il entra par une forte pensée dans le dessein de Dieu sur lui, et envisagea cette bienheureuse éternité pour laquelle Dieu l'avait mis au monde et appelé à l'Eglise, *in qua vocatus es.* Comme sainte Thérèse, étant enfant, disait souvent : Etre éternellement bienheureuse ou éternellement malheureuse, choisis, Thérèse. Ainsi ce jeune seigneur, favorisé des lumières et des touches du Saint-Esprit, regardant d'un œil de mépris tous les avantages que la noblesse de son sang et les qualités illustres de ses parents lui pouvaient faire espérer dans le monde, s'écria : *Quid hoc ad vitam æternam?* Marquisats, principautés, grandeurs du siècle, hé ! qu'est-ce que cela en comparaison de la vie éternelle? *Ostendit illi regnum Dei, et de die illi sententiam sanctorum;* Dieu, l'éclairant par des lumières extraordinaires, lui fit connaître le royaume éternel, pour lequel il l'avait créé, et par cette vue il lui donna la science des saints. En quoi consiste cette science des saints, sinon à estimer les choses selon leur mérite et par rapport à la dernière fin ?

La science des saints consiste à concevoir et à pénétrer les grands desseins de Dieu sur nous, et à découvrir, comme parle un des premiers orateurs chrétiens, c'est Lactance Firmien, le mystère et le secret invisible de ce monde visible. Il faudrait bien être abruti pour ne pas connaître qu'il y a une providence divine, attentive au gouvernement de ce monde, où toutes les parties sont placées dans un ordre si merveilleux, où des cieux roulent sur nos têtes avec une régularité si juste, où les saisons ont des vicissitudes si réglées ; mais tout cela n'est que le dehors de la montre de cette providence. Les profanes et les hommes terrestres s'arrêtent là et ne passent pas plus avant; mais ceux qui ont reçu de Dieu la science des saints, voient bien qu'il y a un secret au delà de tous les voiles, un ressort caché qui fait jouer tous les autres. C'est le dessein de Dieu, qui est de faire connaître et aimer aux hommes en cette vie, afin de les conduire à la possession d'une vie éternelle : *Hæc summa rerum est, hoc arcanum Dei, hoc mysterium mundi.* Ce souverain créateur, qui a produit tout ce monde visible, nous apprend dans sa sainte parole, qui est la déclaration de ses grandes pensées, qu'il a créé des cieux nouveaux et une terre nouvelle : *Ego creo cœlos novos et terram novam* (*Is.*, LXV, 17), pour nous apprendre qu'au-dessus de ces cieux, qui sont suspendus sur nos têtes, e'

de cette terre sur laquelle nous marchons, il y a un autre pays et une autre région, dont il se nomme par excellence le créateur; et que cette région n'est point sujette aux vicissitudes des temps, ni aux altérations et corruptions qui se trouvent dans le monde ; mais que c'est là où nous devons posséder une joie immuable et éternelle, ajoute Isaïe au même endroit : *Sed gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* Ce sont ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre que tous les prédestinés espèrent et attendent, suivant les promesses de Dieu, dit saint Pierre : *Novos vero cœlos et terram novam, secundum promissa ipsius expectamus.*

Tous ceux donc qui, étant éclairés de ces principes de la science des saints, ont découvert et reconnu ces cieux nouveaux et cette nouvelle terre, perdent de vue et effacent de leur souvenir, ou pour mieux dire, ôtent de leur esprit et de leur cœur, toute l'estime et toute l'affection de ces cieux et de cette terre que nous voyons, c'est-à-dire de tout ce monde sensible, et disent, avec saint Jean : *Vidi cœlum, et terram novam, primum enim cœlum, et prima terra abiit:* J'ai vu, par la foi, ce séjour de l'immortalité, cette demeure remplie de toutes sortes de biens, que Dieu m'a préparée : c'est pourquoi je ne puis maintenant voir le reste qu'avec mépris.

Voilà le bonheur du bienheureux Louis de Gonzague : il fut rempli d'un si grand jour et d'une si haute connaissance pour les biens éternels, que tous les biens et avantages temporels s'éclipsèrent dans sa pensée ; son esprit et son cœur s'attachèrent si pleinement et si fortement à la vie éternelle, que dès l'âge de treize ans, il se résolut de quitter le monde. Quelques années après, le jour de l'Assomption de la Vierge, il entendit, dans le fond de son cœur, une voix qui lui disait distinctement d'entrer dans notre compagnie ; aussitôt il en forma le dessein, sans que jamais ni les promesses, ni les menaces d'un père, ni les caresses d'une mère, ni les larmes de tous ses sujets et de tous ses domestiques le pussent faire changer. Voyez le duc de Mantoue, son proche parent; voyez quelques évêques, plusieurs personnes savantes, des Pères mêmes de notre compagnie, qui tâchent, par leurs raisonnements, de lui faire voir qu'il peut, vivant chrétiennement dans le monde, faire son salut et posséder avec cela la qualité de prince du Saint Empire, et de jouir de toutes les grandeurs de sa maison. Il écoute tous ces discours sans s'émouvoir, et il répond dans son cœur à tous les avantages qu'on lui présente dans le siècle : *Quid hoc ad vitam æternam? Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* (*Psal.* CXIX, 85).

Cette vive et forte pensée de l'éternité ne lui inspire pas seulement le mépris et le détachement de tout ce qui est l'objet des vœux et des passions les plus ardentes des mondains, mais elle lui donne encore, dès ses premières années, une aversion ou plutôt une horreur pour ce qui est capable de nous faire perdre l'éternité, savoir le péché et les occasions du péché. Il se servait de cette pensée comme d'un bouclier, pour repousser tous les traits que les ennemis de son salut décochaient contre lui.

Le cardinal Bellarmin, cet homme si savant et si saint, qui avait souvent confessé ce bienheureux jeune homme, et traité familièrement avec lui, attestait avec serment qu'il croyait qu'il n'avait jamais offensé Dieu mortellement ; et ceux avec qui ce bienheureux conversait tous les jours, assuraient que jamais ils ne lui avaient vu faire aucune action où il parût y avoir du péché.

Ne passons pas plus avant sans faire réflexion sur nous. Imitons ce bienheureux dans cette vive et forte pensée de l'éternité ; attachons-nous, comme lui, à la vie éternelle, *Apprehende vitam æternam.*

Bénie soit à jamais cette Providence divine, mesdames, qui vous a retirées du milieu de ces jeunes filles mondaines qui, bien loin de penser à l'éternité, ne vivent et ne respirent que pour la vanité du monde ; bien loin de procurer le salut éternel de leurs âmes, elles se rendent idolâtres de leurs corps, et n'ont de soins, ni d'application qu'à conserver une vaine beauté qui les engage dans une multitude innombrable de péchés, lesquels établissent un malheureux fonds de malédiction de Dieu, qui se répand ensuite sur toutes les parties de leur vie, et souvent même sur leur mort.

Béni soit Dieu, qui, vous retirant dès vos premières années d'un état si dangereux, vous a appelées dans sa maison où vous n'avez plus d'emploi, si vous voulez, qui n'aboutisse à la vie éternelle. C'est par la grâce de cette vocation que vous avez acquis avec justice la qualité de vierges sages : *Hæc est virgo sapiens ;* puisque la sagesse, au sentiment même d'Aristote (I *Metaph.*), est la connaissance des premières causes, et des principes de toutes choses, et la science des choses éternelles : *Sapientia est cognitio primarum et altissimarum causarum, et scientia sempiternarum.* Enfin, comme le Saint-Esprit nous enseigne, le vrai sage est celui qui méprise les choses temporelles pour s'appliquer à la sanctification de son âme, qui est éternelle, *Est sapiens animæ suæ sapiens* (*Eccli.* XXXIV).

II.—Venons maintenant à la seconde considération de ces paroles du bienheureux Louis de Gonzague : *Quid hoc ad vitam æternam ?* à quoi peut servir cela pour la vie éternelle ? Comme au premier sens, ainsi que nous avons vu, il s'attachait fortement et uniquement à sa dernière fin, ne permettant jamais à son cœur de désirer et de rechercher autre chose que la vie éternelle; ainsi, au second sens, il faisait un bon usage des moyens pour y arriver, ne faisant état des choses qu'à mesure qu'elles pouvaient lui servir pour arriver à la bienheureuse éternité. Par l'usage et l'application de cette règle il préféra toujours la pauvreté aux richesses, la douleur au plaisir, l'humiliation

à la gloire; d'autant qu'il était convaincu que les richesses, le plaisir et l'honneur, étaient des empêchements pour le ciel, et que la pauvreté, la douleur et l'humiliation étaient des moyens propres et efficaces pour y arriver. Jamais avare n'a cherché avec tant d'empressement les biens du monde, que ce bienheureux a cherché la nudité et le dépouillement de toutes choses : jamais voluptueux n'a si fort goûté les délices des sens, que ce bienheureux a trouvé de joie dans les souffrances et les croix : jamais le cœur de l'ambitieux ne s'est plus satisfait dans la jouissance des vains honneurs du monde, que celui de ce saint s'est épanoui, lorsqu'il a rencontré le mépris et l'abjection pour son Dieu.

Disons encore que, dans cette étude et cette recherche continuelle qu'il faisait des moyens pour aller à Dieu et arriver à son salut, ayant reconnu qu'il n'en pouvait point trouver de plus propres ni de plus efficaces que l'oraison et la mortification, il s'y appliqua entièrement. Ce fut par l'oraison qu'il attira dans son âme un si grand trésor de grâces : et ce fut aussi par la mortification qu'il fit valoir ses grâces et qu'il s'en servit suivant le dessein de celui de qui il les avait reçues.

Je sais bien que notre bienheureux a eu cet avantage d'être formé à la méditation par le grand saint Charles Borromée, qui lui donna des instructions admirables sur ce saint exercice. Je puis dire néanmoins que c'est Dieu seul qui a été son maître pour la prière ; puisqu'à peine commença-t-il à marcher qu'il se retirait dans un coin de sa chambre pour prier Dieu ; et tout le temps que les autres enfants donnent aux divertissements conformes à leur âge, ce petit Louis l'employait à l'oraison. Dès son enfance, il était déjà si rempli de Dieu, qu'il passait plusieurs heures arrosant le lieu où il priait de l'abondance de ses larmes de dévotion. Combien de fois ses domestiques l'ont-ils considéré avec étonnement, tout seul pendant plusieurs heures à genoux, les bras étendus devant un crucifix, quelquefois suspendu et immobile, tout absorbé en Dieu? Vous aurez assurément remarqué, dans sa Vie, que par une grâce bien extraordinaire, il était tellement maître de son imagination, qu'il ne souffrait aucune distraction dans la prière ; et rendant compte un jour de sa conscience à son supérieur, il lui dit que toutes ses distractions pendant six mois ne pouvaient avoir duré plus d'un *Ave, Maria*.

C'est dans ces longues et ferventes oraisons que cet enfant de bénédiction recevait des lumières extraordinaires, qui firent que dès l'âge de sept ou huit ans il fit vœu de virginité, qu'il observa si exactement, qu'au rapport du cardinal Bellarmin, quoiqu'il fût d'une complexion sanguine, et obligé par sa condition à vivre dans la cour des princes, il ne sentit jamais dans son corps aucun mouvement sensuel, ni jamais son imagination ne fut troublée d'aucune représentation mauvaise. Ce qu'on doit considérer comme un miracle de la grâce.

Quoique cette conversation continuelle avec Dieu, cette pureté de corps et d'âme eussent fait du petit Louis un ange incarné, c'est ainsi que sa mère l'appelait ordinairement, il n'a pas laissé néanmoins d'accompagner son oraison d'un esprit de pénitence et de mortification.

Ce jeune seigneur élevé parmi les délices du monde, et engagé par sa naissance dans une vie qui lui donnait le moyen de contenter tous ses sens, a exercé sur soi-même les rigueurs des plus sévères solitaires, et pratiqué les pénitences dont les plus grands pécheurs se sont servis pour apaiser la colère de Dieu. Etant encore au monde il jeûnait trois fois la semaine : le mercredi et le vendredi au pain et à l'eau. Au commencement il se disciplinait jusqu'au sang trois jours de la semaine ; et par après tous les jours, enfin trois fois en vingt-quatre heures. Vous aurez remarqué, dans sa Vie, que lorsqu'il ne pouvait pas se revêtir d'un cilice, il mettait ses éperons entre sa peau et sa chemise.

Ainsi ce saint jeune homme joignait à la pureté d'un ange les rigueurs d'un pénitent ; et ne se contentant pas d'exprimer en son âme les vertus spirituelles du Sauveur, il voulut encore exprimer sensiblement sur son corps son état de douleurs et de souffrances.

Prenons de tout ceci trois sujets de confusion. Hé Dieu ! quel rapport du désir que nous avons de notre sanctification et de notre salut, avec le désir de ce saint ! Nous pouvons bien dire de la plupart de nos actions : *Quid hoc ad vitam æternam?* A quoi peut servir pour arriver à cette perfection, que demande notre état et où nous engagent nos vœux, à quoi peut servir pour la vie éternelle, une vie tiède, languissante et destituée de la pratique des solides vertus? Si on doit juger de la volonté qu'on a pour la fin, par l'usage qu'on fait des moyens absolument nécessaires pour y arriver, puisqu'au sentiment de tous les saints, l'oraison et la mortification sont les deux moyens absolument nécessaires pour nous sanctifier et nous sauver, ne sommes-nous pas obligés d'avouer que, négligeant ces deux moyens, nous n'avons pas un désir véritable d'acquérir la sainteté et le salut ?

Quelle comparaison pouvons-nous faire de l'oraison presque continuelle de ce bienheureux accompagnée de toutes ces saintes ardeurs, avec la nôtre interrompue par tant d'omissions, de négligences, de divagations et de dissipations d'esprit volontaires et criminelles ?

Quel sujet encore de nous confondre, lorsque nous voyons cet innocent, cet ange revêtu de chair, qui passe toute sa vie dans le martyre douloureux d'une pénitence continuelle ; et cependant nous refusons bien souvent de payer tout ce que nous devons pour nos péchés à la justice de Dieu, et nous flat-

tons un ennemi qui travaille, par ses rébellions, incessamment à notre perte.

Demandons à Dieu, par l'intercession et les mérites de ce bienheureux, l'esprit d'oraison, la fidélité et la ferveur dans nos exercices spirituels; mais apprenons de lui ou bien encore de l'instruction que nous donne l'épouse au Cantique des cantiques, lorsqu'elle dit qu'elle montera sur la montagne de la myrrhe et sur la colline de l'encens : *Vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris* (*Cant.*, IV, 6); apprenons, dis-je, que nous n'arriverons jamais à la colline de l'encens, si nous ne passons pas la montagne de la myrrhe, qui est le symbole de la pénitence, c'est-à-dire que vous ne serez jamais filles d'oraison, si vous n'êtes filles de mortification.

Mais surtout, âmes religieuses, concevons, à l'imitation de ce bienheureux, une vive et forte pensée de notre éternité et du peu de durée des choses du monde. Saint Paul nous avertit de nous mesurer nous-mêmes : *Nosmetipsos metientes, et comparantes nosmetipsos nobis.* Nous portons la tête, pour ainsi dire, dans des siècles infinis; nous subsisterons, par l'immortalité de notre âme, aussi long-temps que Dieu, et tout ce qui est renfermé dans cette vie présente et mortelle est fini et borné. Cela n'est donc pas de notre mesure. Tout cela ne peut couvrir que l'extrémité de nos pieds. Ne nous arrêtons donc point, dit saint Paul, à regarder et à chercher les choses visibles, puisqu'elles sont temporelles : *Contemplantibus nobis non ea quæ videntur, sed quæ non videntur : quæ enim videntur temporalia sunt, et quæ non videntur, æterna.*

Malheur donc à ceux qui, étant infinis dans leur durée, ne s'arrêtent qu'à des choses finies et périssables. *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat*, Un moment de plaisir, une éternité de supplices. Quand bien cette vie nous fournirait des joies toutes pures, est-il possible qu'un chrétien qui a la foi, ait la vue si courte, qu'il ne puisse pas voir au delà d'un instant cette affreuse et épouvantable éternité qui le suit?

En vérité, dit saint Jérôme, écrivant à Paulin, pour convaincre de folie tous ces faux sages de la terre, nous ne saurions trouver de raison plus puissante que celle que nous prenons de la brièveté de cette vie. *Humanæ vitæ brevitas damnatio delictorum.*

O Dieu! quel renversement d'esprit que de renoncer à des délices éternels, et de s'engager dans des supplices infinis, pour des plaisirs renfermés dans une vie d'un moment! *Heu quanta insania exiguis, et brevi tempore duraturis deliciis æternas amittere delicias, et cruciatus subire sempiternos!*

Si donc, âmes religieuses, à la vue de ce faux éclat de la gloire du siècle, et de ces malheureux mondains qui, comme parlent les prophètes, vont en enfer au son des violons, nous sentons notre cœur se troubler et s'affaiblir, élevons nos pensées au-dessus de ce moment qui termine toutes leurs joies, et disons avec notre bienheureux : *Quandiu hæc erunt? Quid hoc ad vitam æternam?* Combien durera cela, en comparaison de la vie éternelle?

Il s'est servi de cette pensée pour exciter dans son cœur ce grand courage et cette force invincible dont il a eu besoin pour demeurer toujours invariablement attaché à la poursuite de sa fin, et pour persévérer constamment dans l'usage des moyens dont nous avons parlé. La différence qui se trouve, dit le Saint-Esprit, entre le fou et le sage, c'est-à-dire entre le méchant et l'homme de bien, le réprouvé et le prédestiné, c'est que le pécheur est changeant comme la lune; mais le juste marche dans la voie de la vertu avec une égalité semblable à celle que garde le soleil dans son cours : *Homo sanctus in sapientia manet sicut sol, stultus sicut luna mutatur* (*Eccl.*, XXVII, 12).

Il faut une grande grâce du côté de Dieu, et une coopération bien fidèle du côté de la créature, pour tenir son cœur toute sa vie dans cette assiette de fermeté et dans cette stabilité pour la poursuite du souverain bien, comme saint Paul le demande de nous, lorsqu'il dit : *Stabiles estote, et immobiles, abundantes in opere Domini semper* (I *Cor.*, XV, 58). Si nous n'affermissons nos cœurs par quelque forte considération, ils seront ébranlés : 1° par les douceurs trompeuses du vice qui paraît agréable à nos sens; 2° par cette rigueur de la vertu chrétienne qui choque la nature et qui répugne à nos inclinations.

C'était contre ces deux dangereuses attaques que notre bienheureux se fortifiait par ce principe, *Quid hoc ad vitam æternam*, ou bien, *Quamdiu hæc erunt?* Combien pourraient durer ces plaisirs, ces satisfactions sensuelles et tout ce qui est agréable à la chair? Trente, quarante ans? Hé Dieu! qu'est-ce que cela pour quitter le parti de la vertu qui nous conduit à la vie éternelle : *Quid hoc ad vitam æternam?* Il est vrai, pour entrer dans la gloire avec Jésus-Christ, il faut porter sa croix, monter sur le Calvaire, boire courageusement le calice et faire état de mourir avec lui : mais combien dureront ces travaux, ces souffrances et ces croix? Elles finiront avec cette vie, qui est si courte, *Quamdiu hæc erunt?*

Par ces saintes et fortes considérations il affermissait son cœur : bien loin de reculer et de se relâcher dans sa ferveur, il allait toujours se fortifiant et prenant de nouveaux désirs de travailler et de souffrir davantage pour Dieu.

Il couronna cette belle vie, dont tous les moments ont été remplis de grâces et de vertus, par une mort précieuse, en s'exposant au service des pestiférés. Ce n'est pas assez à ce jeune prince d'avoir quitté un palais, pour passer ses jours dans la petite chambre d'un religieux : le voilà, dans Rome, après quelques années de religion, qui se loge dans un hôpital pour servir les pauvres malades

Après avoir vécu dans le martyre, que cette sainte haine de soi-même que Jésus-Christ nous commande dans l'Evangile lui a fait souffrir, le voilà qui consomme et sacrifie sa vie en qualité de victime de la charité du prochain. Représentez à notre bienheureux, un peu avant sa mort, tout ce qu'il a fait et souffert pour son Dieu, il vous dira qu'il est honteux de paraître les mains vides devant Dieu, et que tout ce qui nous paraît si grand et si admirable disparaît devant ses yeux et ne lui paraît rien en comparaison de cette bienheureuse éternité que Dieu lui doit donner : *Quid hoc ad vitam æternam?* Il a raison, en vérité : qu'est-ce que la qualité de marquis, de souverain, de prince du Saint-Empire et tous ces titres magnifiques dont la mort l'eût dépouillé, en comparaison de la qualité de bienheureux que l'Eglise lui donne, c'est-à-dire de monarque qui règne avec Jésus-Christ pour toute l'éternité? Qu'est-ce que d'avoir, l'espace de dix ou douze ans, porté la croix du Fils de Dieu, en comparaison de la gloire du paradis que Dieu lui a donnée pour récompense de ses vertus?

Imitons ce bienheureux pour participer à son courage et à sa ferveur, employons la pensée de l'éternité : cette vive pensée nous fera connaître d'une manière sensible la brièveté de cette vie, et en même temps elle nous convaincra qu'elle ne renferme point de plaisirs auxquels nous ne devions renoncer de bon cœur pour acquérir une joie éternelle, et qu'au contraire les peines et les souffrances qu'elle contient nous doivent paraître bien légères lorsqu'il s'agit d'éviter des supplices éternels et de se mettre en jouissance d'une bienheureuse éternité.

Quand nous ne consulterions que la raison, elle nous dira avec les Trismégiste et les Platon, que cette vie, comparée à l'éternité, n'est qu'un point et un moment : *Punctum est id omne quod vivimus.* Divisez ce point indivisible tant qu'il vous plaira, enfin c'est un point. C'est ce *modicum* de l'Evangile qui renferme les joies des méchants : *Gaudium hypocritæ ad instar puncti ;* et qui fait la durée des larmes et des misères des gens de bien, *Modicum et non videbitis me.* Que si nous consultons les prophètes, ils nous diront que la vie de l'homme la plus longue, qui est d'environ cent ans, comparée à la vie éternelle, est justement comme une goutte d'eau comparée à cette vaste étendue des flots que renferme l'Océan : *Numerus dierum hominum ut multum centum anni : quasi gutta aquæ maris deputati sunt* (*Eccli.*, XVIII, 8). Encore si cette goutte de vie était une goutte d'eau de fontaine, d'eau de rose, une goutte d'essence ou de quelque précieuse liqueur; mais c'est une goutte d'eau de la mer, c'est-à-dire salée et brûlante comme l'eau de la mer, battue et agitée de mille tempêtes et de mille orages comme l'eau de la mer. Si cette vie, qui est si courte! était au moins un jeu agréable, mais c'est une lutte et une guerre perpétuelles. Quand Job ne nous l'aurait pas dit, l'expérience nous l'apprend assez, que si cette vie est courte, ses misères nous paraissent bien longues : *Brevi vivens tempore, multis repletur miseriis.* En vérité, disait Pétrarque, nous devrions changer la définition ordinaire de l'homme et l'appeler un animal de courte vie et d'inquiétudes infinies : *Animalia œvi brevissimi, et sollicitudinis infinitæ.* N'avons-nous donc pas raison de dire, avec notre bienheureux : *Quid hoc ad vitam æternam?* Qu'est-ce donc que cette vie si courte et si misérable pour occuper nos soins et nos affections? N'est-il pas juste de la mépriser pour nous attacher uniquement à la vie éternelle, où Dieu nous prépare un bonheur qui ne finira jamais.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARTHE.

Diligebat Jesus Martham.
Jésus aimait Marthe (*S. Jean*, XI).

S'il est permis d'approcher avec respect du cœur adorable de Dieu, nous trouverons que l'aimable incendie qui le brûle sans le consumer, est composé de deux sortes de flammes, c'est-à-dire de deux sortes d'amours qui nous paraissent différents : amour nécessaire, amour libre; amour qui s'arrête au-dedans, amour qui se répand au-dehors. Il n'est pas possible que Dieu se connaisse si bon et si aimable, sans s'aimer d'un amour qui égale l'infinité de ses perfections. C'est de cet amour nécessaire et intérieur dont s'entr'aiment les personnes divines, dans lesquelles se rencontrent toutes les conditions d'une parfaite amitié, qui sont l'égalité des personnes, la communication des biens, et une union, ou plutôt une unité, la plus accomplie qui puisse être.

Il y a dans le cœur de Dieu un autre amour; ou, pour parler plus exactement, l'amour de Dieu peut être considéré d'une autre manière, en tant qu'il se répand et se termine sur ses créatures : de cette façon il est libre, parce que rien ne peut obliger Dieu à aimer une bonté inférieure à la sienne. Or, comme cet amour est libre, il est inégal dans ses effets; et Dieu étant le maître absolu de ses dons, il les distribue comme il lui plaît : *Dividens singulis prout vult* (*I Cor.*, XI).

Ce que je dis du cœur de Dieu se doit entendre du cœur de Jésus-Christ; il a des complaisances et de l'amour en général pour tout ce qui est sorti des mains de son Père; il veut le salut de tous les hommes; il offre son sang et sa vie pour tous. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne se trouve des favoris dans la cour de Jésus, aussi bien que dans la cour des princes de la terre. C'est ici le grand avantage de sainte Marthe, dont nous célébrons la fête; c'est le plus riche fonds de son éloge : elle était aimée de cet amour singulier; elle tenait rang de favorite de Jésus, aussi bien que sa sœur Madeleine, et son frère Lazare : *Diligebat Jesus Martham.* Avant que de la considérer en cette qualité, demandons la grâce du Saint-Esprit, par l'intercession de celle qui a été la plus aimée de

toutes les créatures, étant déjà pleine de grâce, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

Pour bien connaître tous les témoignages de cet amour singulier de Jésus pour sainte Marthe, nous considérerons trois priviléges dont Jésus-Christ a honoré cette sainte, tandis qu'elle vivait sur la terre; mais afin de rendre ce discours plus profitable, je montrerai en même temps que ceux qui exercent la charité et la miséricorde envers le prochain, participent à des faveurs semblables à celle dont Jésus-Christ a honoré sainte Marthe, et qu'ils peuvent par conséquent tenir rang parmi ses favoris. L'amour singulier de Jésus pour sainte Marthe, lui a donné trois qualités pendant sa vie : 1° d'amie intime, à qui il a révélé les secrets de sa sagesse ; 2° d'épouse bien-aimée, à qui il a communiqué la force de son cœur ; 3° de charitable hôtesse, voulant qu'elle eût l'honneur de le loger et de le nourrir. Expliquons tout ceci.

I.— Jésus-Christ, en saint Jean, parlant à ses apôtres leur disait qu'encore qu'il fût leur créateur et leur Dieu, il ne voulait point les traiter en serviteurs, mais comme ses chers amis : *Jam non dicam vos servos, sed amicos ;* et la preuve qu'il donnait de ceci, c'est, disait-il, que les serviteurs ne sont pas appelés ordinairement à la participation des secrets de leur maître, et il ne leur dit point ce qu'il veut faire : *Quia servus nescit quid faciat dominus ejus.* Or, vous voyez, ajoute cet aimable maître, que je vous parle à cœur ouvert, que je vous explique mes mystères les plus secrets, et que je vous donne la connaissance de tout ce que mon Père m'a révélé : *Vos autem dixi amicos, quum omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.* Si c'est donc une marque de l'amour singulier de Jésus, que de recevoir de lui de hautes connaissances, j'ai raison de dire qu'il a traité Marthe en favorite, lui donnant une foi extraordinairement éclairée, et une vue particulière sur les mystères les plus secrets et les plus profonds de notre religion.

Témoin ce qu'elle disait à Jésus-Christ, lorsque le Sauveur étant venu en Béthanie pour ressusciter le Lazare, elle protestait hautement qu'elle connaissait en lui une puissance infinie, cachée sous la faiblesse de de notre chair : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus* (*S. Joan.*, XI, 14) : Ah ! mon cher maître, si vous eussiez été ici, cette maison ne serait pas comme elle est, une maison de deuil et de tristesse : la maladie de mon frère, quoique mortelle de sa nature, eût assurément cédé à la vertu de votre adorable présence; et jamais la mort, toute fière qu'elle est, n'eût osé ôter la vie à une personne qui vous était si chère ! Mais je crois que notre mal, quelque extrême qu'il soit, n'est pas sans remède : je sais le pouvoir absolu que vous avez auprès de Dieu, et qu'il vous accorde tout ce que vous lui demandez : *Nunc scio, quia quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi.*

Rappelez sur ce sujet dans votre souvenir, cet entretien ravissant, cet amoureux dialogue de Jésus-Christ et de cette sainte, à l'occasion de la résurrection de son frère Lazare. Voyez comment ce divin docteur prend le soin de lui faire faire des actes de foi sur nos plus grands mystères, et comment ce divin soleil augmentant ses lumières dans cette belle âme, il lui parle plus clairement de son admirable qualité de Messie, qu'il n'avait encore fait à ses apôtres! Sachez, Marthe, lui dit-il, que je suis la résurrection et la vie, et que celui qui croit en moi, bien qu'il meure, il vivra, et la mort n'aura jamais de prise sur ceux qui sont animés et vivifiés par ma grâce. Croyez-vous cela, Marthe, *Credis hoc?* Oui, en vérité, Seigneur, je le crois! répond Marthe. Depuis que j'ai eu le bonheur d'entendre vos paroles et de voir vos merveilles, j'ai toujours cru que vous étiez le Messie promis à nos pères, le véritable réparateur des hommes, le Fils de Dieu vivant, qui êtes venu au monde pour sauver les hommes : *Utique, Domine, ego credidi, quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti* (*S. Joan.*, XI).

O confession de foi admirable! il n'y a que saint Pierre, le premier chef visible de l'Eglise, qui en ait fait une semblable. Voyez comment sainte Marthe, à la faveur des lumières de Jésus-Christ, s'élève au-dessus de tout ce qui est visible, au-dessus de ce qui a été pénétré par la subtilité des prophètes, au-dessus de la foi des patriarches, pour connaître par une foi vive les mystères les plus hauts et les plus profonds de notre religion ! Elle connaît la Trinité, puisqu'elle parle de la génération éternelle du Père; elle entre dans ce sein glorieux, où elle voit un Dieu vivant qui engendre et communique sa vie et sa substance à son Fils. Elle connaît la différence qu'il y a entre ce Fils unique et naturel, et les autres enfants adoptifs : ceux-ci sont enfants du Dieu mourant, et celui-là est engendré d'un Dieu vivant, comme principe fécond d'une vie divine. Elle témoigne, par ces paroles, qu'elle pénètre aussi le mystère de l'Incarnation, puisqu'elle appelle Jésus le Christ, c'est-à-dire l'oint du Seigneur, l'envoyé du Père pour le salut des hommes.

Je ne m'étonne donc pas si Jésus-Christ ayant rendu Marthe si savante et si profonde théologienne, il a voulu par un privilége particulier que, contre les lois ordinaires de l'Eglise, marquées par saint Paul, elle fît l'office des apôtres, et qu'elle prêchât, dit saint Antonin, l'Evangile aux peuples de Marseille et d'Aix.

Voilà la première faveur de Dieu envers les personnes charitables; il les éclaire et leur découvre ce qui est caché au commun des chrétiens. Cette vérité se prouve par l'autorité et par la raison.

Voulez-vous, dit Isaïe, dissiper ces épaisses ténèbres d'ignorance et d'erreur qui offusquent le monde? Voulez-vous que Dieu vous donne une foi vive et pénétrante ? En un mot, voulez-vous participer à la science des saints? *Dedit illis scientiam sanctorum* ;

rompez votre pain pour en faire part aux pauvres; *Frange esurienti panem tuum* (*Isai.*, LVIII) ; logez charitablement les étrangers, *Egenos vagosque induc in domum tuam* : revêtez ceux qui sont nus et laissez-vous toucher de compassion à la vue des misères de votre chair, c'est-à-dire de votre prochain, *Cum videris nudum, operi eum, et carnem tuam ne despexeris.* Je vous promets, dit ce prophète, qu'ensuite de cela Dieu remplira votre esprit de lumière, il vous fera paraître dans un jour si extraordinaire les beautés de la vertu, les avantages de la grâce, les richesses de la gloire, la douceur du service de Dieu, en un mot toutes les vérités éternelles, qu'elles effaceront de votre pensée tous les biens périssables du monde et les mensonges du siècle, avec la même facilité que le soleil, à son lever, dissipe les ombres et les fantômes de la nuit : *Tunc erumpet quasi mane lumen tuum, orietur in tenebris lux tua, et tenebræ erunt sicut meridies, et implebit Dominus splendoribus animam tuam.* Voilà l'autorité; et voici la raison :

Comme Jésus-Christ, au sentiment de saint Augustin (*Serm.* 26, *de Verbis Domini*), se crut obligé de nourrir par ses vives lumières l'esprit de sainte Marthe, laquelle charitablement nourrissait son corps : *Suscepit famula spiritu pascenda, in carne pascendum,* Dieu se croit pareillement obligé de rendre la pareille aux personnes charitables. Elles font part de leurs biens à Dieu, par les aumônes et par les services dont elles soulagent les pauvres et les malades, et Dieu leur fait part aussi de ses biens. Quels sont proprement les biens de Dieu? Ce ne sont pas les plaisirs, les honneurs, les richesses, qu'il laisse en proie à ses plus grands ennemis. Les biens de Dieu sont les hautes connaissances des vérités du salut ; ce sont ces fortes convictions, et ces persuasions vives qui emportent le cœur, et le détachent des biens temporels. O le beau et magnifique présent que Dieu fait à un homme, quand il lui fait part, comme parle saint Jean, de ce sens et de cette prudence divine, qui nous fait estimer les choses autant qu'elles méritent, et en juger de la manière qu'il en juge lui-même : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus.* Il faut que ce soit Dieu qui le donne ; ce n'est pas l'étude de la morale d'Aristote, ni les réflexions sur l'histoire, ni la connaissance de toute la politique qui nous donnera ce grand sens. C'est une lumière d'en haut et une révélation cachée aux prudents et aux sages du siècle, réservée pour les petits, c'est-à-dire pour les humbles : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus, et revelasti ea parvulis* (*S. Luc.*, X, 21).

Ce sera cette lumière, réservée pour les favoris, qui vous fera comprendre cette importante vérité, que la bonne Marthe, au commencement, n'avait pas bien comprise, qui est qu'il ne faut point avoir tant d'empressement, ni s'embarrasser si fort pour les biens de ce monde : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima ;* que ces vaines inquiétudes épuisent toute la force d'un cœur, que cette foule de désirs inutiles l'accablent et l'abîment dans la mort éternelle, et que, pour éviter ce malheur, il faut réunir ses pensées, rappeler ses désirs et employer tous les efforts de son cœur pour l'unique nécessaire, qui est notre heureuse éternité ! *Porro unum est necessarium.*

Voulez-vous, dit le vénérable Pierre, abbé de Celles, qu'il vous soit permis d'entrer dans le saint des saints, c'est-à-dire de pénétrer les mystères de Dieu, d'acquérir cette science savoureuse, qui goûte les objets de la foi, et dans laquelle consiste la véritable sagesse, dit saint Bernard : *Sapientia est sapida scientia?* Remarquez que la porte du sanctuaire est de bois d'olive, le symbole de la miséricorde, pour vous apprendre que si vous êtes charitable, Dieu ne vous en refusera point l'entrée : *Non negabitur ei sancti sanctorum ingressus, qui ab operibus misericordiæ non fuerit alienus.*

Mes chères sœurs, que la providence de Dieu a appelées dans la religion, pour y faire l'office de sainte Marthe, je sais bien que vous n'avez pas le loisir de demeurer longtemps à l'oratoire, et de vaquer à de profondes contemplations; je sais bien que vous ne pouvez pas, comme les autres, par la lecture des livres spirituels, acquérir de grandes connaissances dans la théologie mystique; oui, je sais que vos offices vous empêchent souvent de contenter les pieux désirs que vous auriez de vous adonner à la prière, et qu'il vous faut quitter Dieu pour Dieu. Mais que cette vérité que je prêche vous est un grand sujet de consolation! Pourvu que, dans vos offices de charité, vous regardiez avec une foi vive Jésus-Christ, que vous servez en la personne des malades, tous vos emplois vous rendront savantes dans la science des saints : ce ne seront pas les livres, ni les conférences avec les docteurs, mais ce sera, comme parle saint Jean, l'onction du Saint-Esprit qui vous instruira (I *S. Joann.*, II) : Ce Dieu de charité que vous servez vous fera trouver et recueillir dans l'action les lumières et les vues, en un mot, tout le fruit de la plus haute contemplation : *Non necesse habetis ut aliquis doceat vos, sed unctio ejus docet vos de omnibus.* Vous n'auriez presque point besoin, dit cet apôtre, de prédicateur, ni de directeur, puisque, en qualité de charitables, vous porterez dans le fond de votre âme un prédicateur qui vous prêchera, un directeur qui prendra le soin de vous faire exercer des actes de foi, et qui vous dira, sur ce sujet, ce que disait Jésus-Christ à Marthe : *Credis hoc?* Croyez-vous bien que c'est pour Jésus-Christ que vous faites toutes choses ?

II. — Nous avons trois manières d'acquérir les lumières du ciel et la science du salut : la première est de la chercher par la lecture et par la méditation : *Quærite et invenietis;* la seconde est de la demander par l'oraison et dans la communion : *Petite et accipietis ;* la troisième est de l'acheter par les aumônes et par les services rendus aux pauvres.

Le second témoignage de l'amour singulier de Jésus-Christ envers sainte Marthe, est que non-seulement il lui a révélé ses secrets, et donné, comme à son amie, une pénétration des mystères les plus profonds par une vive foi; mais encore il lui a communiqué, comme à son épouse, la force de son cœur par une éminente charité.

Elle a fait paraître cette fermeté de cœur en deux choses: premièrement, dans cette résolution qu'elle prit de suivre Jésus-Christ aussitôt qu'elle le connut. Elle n'était point de ces disciples cachés, qui n'osaient publiquement suivre Jésus-Christ, et qui ne le consultaient que de nuit, comme Nicodème. Elle n'avait point de part aux reproches que faisait le Fils de Dieu à ces âmes lâches, qui étouffaient tous les bons sentiments que ses prédications faisaient naître dans leur cœur, par un respect humain, ayant honte de professer sa doctrine devant les hommes; *Qui me erubuerit, et sermones meos, hunc et Filius hominis erubescet* (*S. Luc.*, IX, 26). Elle déclara publiquement qu'elle faisait gloire de marcher à la suite de cet homme qu'elle voyait méprisé par les grands, calomnié par les scribes et les pharisiens, excommunié par les prêtres, persécuté par le peuple. Quoique ses parents, qui tenaient les premiers rangs dans la Judée, et qui occupaient les premières charges dans Jérusalem, lui représentassent souvent qu'elle se faisait tort de se mettre parmi la populace, et de vivre avec des pécheurs et quelques autres gens de néant; elle protesta toujours hautement qu'elle n'avait de bien, ni d'honneur, ni de vie, qu'elle ne fît gloire d'employer pour Jésus, et qu'elle s'estimait infiniment honorée, lorsqu'elle le pouvait recevoir dans sa maison, et lui rendre ses services en qualité de servante.

2° La force de son amour parut au temps de cette cruelle persécution que les Juifs suscitèrent contre Jésus-Christ et son Eglise, après l'ascension du Sauveur, lorsqu'elle accepta de bon cœur la perte de tous ses biens, et la privation de ses riches maisons qu'elle possédait dans la Judée. Son courage parut invincible, lorsqu'elle exposa même sa vie pour le soutien de la foi. Considérez cette sainte avec toute sa famille, exposée sur la mer par la malice des Juifs, dans un vaisseau sans voile, sans pilote, sans provisions; lequel cependant brave les tempêtes, évite les bancs et les écueils, sous la conduite de l'amour divin, qui le fait surgir heureusement aux côtes de Provence.

Plût à Dieu que ces âmes faibles, qui n'ont le courage de professer l'Evangile que lorsqu'il s'accorde avec la sagesse du monde, ces demi-chrétiens, *semichristiani*, comme parle Tertullien, qui renient autant de fois Jésus-Christ que le respect humain et l'honneur imaginaire du siècle le demandent; qui, pour un malheureux que dira-t-on, ou pour les risées de quelques réprouvés, trahissent toutes les bonnes inclinations de leur volonté, étouffent toutes les lumières du ciel, violent toutes les saintes résolutions qu'ils avaient conçues au sermon, attristent en un mot le Saint-Esprit pour plaire au monde et à Satan; plût à Dieu, dis-je, que ces chrétiens voulussent apprendre de sainte Marthe que le vrai moyen d'acheter de Dieu cette fermeté nécessaire au salut est de faire des aumônes à cette intention, et d'obliger Dieu, par les œuvres de miséricorde, à leur donner cette vertu constante et persévérante parmi les épreuves et les tentations, qui est un des principaux fruits de la libéralité que nous exerçons envers notre prochain, dit David: *Dispersit, dedit pauperibus; justitia ejus manet in seculum seculi.*

Si, en qualité de chrétiens, nous sommes des athlètes engagés à lutter, dit saint Paul, non-seulement contre des ennemis visibles, mais invisibles, croyez-moi, pour nous rendre invincibles et remporter la victoire, nous devons nous oindre de l'huile de la miséricorde.

Ce sera par ce moyen que nous ferons tous les jours ce que fit une fois sainte Marthe, lorsque, au rapport des historiens de sa vie, étant arrivée en Provence, elle fit crever, par ses prières, un effroyable dragon, qui était l'horreur et la désolation de tout le pays. Je veux dire, avec le Saint-Esprit, que les grâces que nous recevrons par le moyen de nos aumônes et des services charitables que nous rendrons à notre prochain, nous rendront victorieux du plus horrible monstre qui soit dans la nature, qui est le péché, puisque Tobie nous apprend que l'aumône nous délivre de tout péché: *Eleemosyna ab omni peccato et mala morte liberat.* Il dit tout péché, pour nous apprendre que c'est un remède universel, et que la miséricorde envers les pauvres nous fournit des armes défensives contre toutes les attaques de l'enfer.

III. — La troisième marque de la bonté singulière de Jésus-Christ envers notre sainte, est qu'il l'a choisie pour être sa chère hôtesse. Comme amie, elle a reçu les secrets et les lumières de son esprit; comme épouse, elle a reçu la force et la constance de son cœur; et, en qualité d'hôtesse, elle a reçu, dit l'Evangile, sa propre personne: *Mulier quædam, Marthæ nomine, excepit illum in domum suam.* Il a voulu que sa maison fût honorée de son adorable présence, et que son corps fût le précieux objet de ses soins et de ses services. Elle ne le recevait pas seulement dans sa maison; mais bien que cette riche demoiselle eût un grand nombre de serviteurs et de servantes, elle voulait en personne rendre à Jésus-Christ ses bons offices: *Satagebat circa frequens ministerium;* suivant le grec, *Rumpebatur, distendebatur, dividebatur* (*S. Luc.*, X). Elle se mettait en mille pièces, ou, pour mieux dire, elle était, ce semble, tout à la fois en mille endroits; elle descendait à la cuisine, elle passait de là à la sommellerie, elle voyait si on mettait le couvert, *Rumpebatur, dividebatur.* Elle avait tant de désir de bien faire, et une affection si présente, que, craignant de ne pouvoir

pas suffire toute seule, elle souhaitait que sa sœur lui aidât : *Dic illi ut me adjuvet.*

Je vois bien, dit saint Augustin (*Serm.* 2, *de Verbis Domini*), que vous êtes touchés de quelques mouvements d'une sainte envie, lorsque vous voyez cette pieuse demoiselle, à qui on porte la nouvelle que Jésus, ce grand prophète, ce faiseur de miracles, cette divinité incarnée, doit venir manger chez elle ; lorsque vous la considérez qui va au-devant de lui, qui le reçoit à la porte de son château de Béthanie, qui le conduit dans une chambre pour y prendre du repos ; qui ayant fait mettre le couvert, l'invite à se mettre à table, et veut encore avoir cet avantage de le servir ; vous enviez sa gloire, et vous dites : oh ! si j'avais été si heureux que de vivre en ce temps là ! quelle joie aurais-je reçue, si une seule fois j'eusse pu loger Jésus-Christ et lui donner à manger dans ma maison ! Ne vous fâchez point, ne vous affligez point, dit saint Augustin. Dieu ne vous a pas privés de ce bonheur, puisqu'il vous assure, dans l'Evangile, qu'il tient fait à sa propre personne tout ce que vous faites à votre prochain : *Noli dolere, noli murmurare; non tibi abstulit Deus hanc dignationem : quod uni, inquit, ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.*

Il est de foi, que toutes les personnes charitables envers les pauvres participent à ce témoignage d'amour. Il choisit leurs maisons pour lui servir de retraite, lorsqu'elles logent les pèlerins. Elles ont le bonheur de traiter Jésus-Christ, et de lui donner à manger, quand elles nourrissent les pauvres. Ce sont les membres de Jésus qu'elles ont le bonheur de toucher, quand elles pensent les plaies des malades. Oui, mes chères sœurs, vous servez Jésus-Christ, vous le nourrissez, lorsque vous servez et nourrissez les pauvres : et nous pouvons dire de vous, ce que l'Evangile dit de Marthe : *Satagebat, rumpebatur, distendebatur*, on vous voit empressées tous les jours, qui courez, qui suez, et qui vous épuisez, pour servir la personne adorable de Jésus en celles des malades.

Bienheureux, dit David, est celui qui entend sur le pauvre : *Beatus vir qui intelligit super pauperem.* Croyez-moi, dit saint Pierre Chrysologue sur ce passage, il y a une théologie bien profonde à entendre sur le pauvre, dont les mystères secrets sont bien difficiles à concevoir : *Magnum sane ac difficile est intelligere quod is qui cœlum tegit, nudus est in paupere.* Oh ! que les Abraham, dans l'ancienne loi, concevaient bien ces mystères, lorsqu'ils couraient au-devant des pèlerins pour les attirer dans leurs maisons : *Concurrit in occursum eorum !* Oh ! que les Charlemagne, les Louis, les Edouard, étaient persuadés de cette vérité, puisqu'ils ne pouvaient pas vivre contents s'ils n'avaient des pauvres avec eux ! Oh ! que ceux-là sont bienheureux et vraiment favoris de Dieu, qui, éclairés de la foi, s'occupent dans l'exercice des œuvres de miséricorde ! Je ne saurais m'empêcher de m'écrier ici avec Jésus-Christ : *Qui potest capere capiat*, entende ceci qui pourra ; mais il est vrai que ces services rendus aux pauvres, ces secours donnés à Jésus-Christ en la personne de nos frères, seront la matière des éloges, et le sujet des panégyriques que Jésus-Christ récitera, au jour du jugement, à la gloire de ses prédestinés : *Esurivi, et dedistis mihi manducare.*

Voilà qui est surprenant, dit saint Pierre Chrysologue. L'Evangile ne dit point que Jésus-Christ, à la fin du monde, doive parler avantageusement d'Abel, de ce qu'il a tout le premier souffert injustement la mort; ni de Noé, de ce qu'il a sauvé dans son arche le reste du genre humain pendant le déluge; ni de la foi d'Abraham ; ni de l'obéissance d'Isaac ; ni de la douceur de Moïse; ni du crucifiement de saint Pierre ; ni du courage des martyrs ; mais il nous assure seulement qu'il publiera et prêchera hautement les bons offices rendus par charité à notre prochain : *Quod Abel passus sit, quod servavit mundum Noe, et hoc tacet Deus, hoc tantum clamat quod comedit pauper* (*Ser.* 14).

Imitons donc les vertus de sainte Marthe, afin que, renouvelant en nous les merveilles que la grâce et l'amour de Jésus-Christ ont faites en elle, nous puissions un jour avoir part aux éloges que Dieu fera des prédestinés, et être appelés à la possession de la gloire éternelle.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CÉCILE, MARTYRE.

Psallite Deo nostro, psallite : psallite regi nostro sapienter.

Chantez des psaumes à la louange de notre Dieu, chantez des psaumes : chantez des psaumes à la gloire de notre grand roi, mais chantez avec sagesse (*Ps.* XLVI).

Vous n'attendez pas de moi maintenant, mesdames, un panégyrique achevé de la glorieuse sainte Cécile, dont vous célébrez aujourd'hui la fête. Vous ne prétendez pas que, suivant les règles de l'art, j'aille chercher sa gloire dans le tombeau de ses ancêtres, qui étaient des plus illustres de l'empire romain, ni que je décrive ici les charmantes beautés de son corps, les rares perfections de son esprit. Vous ne voulez pas même que je la produise dans ce discours ni comme vierge, ni comme martyre ; mais vous désirez que je vous la propose comme une parfaite musicienne, une chantre achevée des louanges de Dieu, afin que vous la puissiez aussi imiter en cette qualité.

C'est une pensée bien commune de saint Bernard, que les vierges, et principalement les vierges voilées et consacrées à l'amour de Jésus, composent une même famille avec les anges : *Virgines de angelica familia deputantur.* Parmi plusieurs rapports qui se trouvent entre les vierges et les anges, celui qui se prend de leur office n'est pas des moins considérables. Les vierges du paradis, je veux dire ces pures intelligences, sont les chantres du ciel; et les anges de la terre, je veux dire les vierges religieuses, sont les chantres de la terre. Ceux-là considérant,

dans le grand jour de la gloire, les perfections adorables de Dieu, entretiennent là-haut une musique perpétuelle à sa louange : et celles-ci, attachées par une vive foi à la présence de leur Dieu, qu'elles ne perdent guère de vue, louent ici-bas incessamment celui qui leur paraît si grand, si bon et si aimable.

Cela est vrai de toutes les vierges religieuses, mais encore plus de celles dont le principal institut est le chant et la psalmodie.

Vous avez donc raison, mesdames, d'avoir une dévotion particulière pour sainte Cécile ; non-seulement, parce qu'elle a été vierge comme vous, mais aussi parce qu'elle a été musicienne et chantre comme vous. C'est en cette qualité que l'Eglise nous en parle aujourd'hui dans les antiennes de son office ; faisant mention de son chant et de ses orgues : *Cantantibus organis, Cecilia Domino decantabat.* Voyons donc, s'il vous plait, quelles ont été les qualités de son chant et de sa musique, afin de les imiter en chantant les louanges de Dieu. Mais invoquons auparavant l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de la reine des vierges. *Ave, Maria.*

L'excellence de la musique et de la symphonie consiste principalement dans l'accord de la diversité des voix, et dans le sage mélange de tous les sons de divers instruments. C'est dans cet accord que consiste cette douce mélodie, qui surprend agréablement l'esprit et qui réjouit l'oreille.

Or, je remarque trois accords qui ont rendu la musique et la symphonie de sainte Cécile parfaitement agréables à Dieu : et c'est en cela que vous devez tâcher de lui ressembler, pour être des chantres achevés, et pour imiter sur la terre les chantres du paradis.

Le premier accord de sainte Cécile a été avec Dieu ; le second, avec le prochain ; et le troisième, avec soi-même.

I. — Elle s'est accordée avec Dieu : 1° en demeurant toujours unie et attachée à lui par la grâce habituelle ; 2° en suivant dans toutes ses actions et dans la conduite de toute sa vie, le mouvement de la grâce actuelle.

L'Eglise nous marque dans une antienne ces deux dispositions, lorsqu'elle dit : *Cantantibus organis Cecilia virgo, in corde suo ; soli Deo decantabat ; fiat, Domine, cor meum et corpus meum immaculatum, ut non confundar*; tandis que la vierge Cécile jouait des orgues, elle chantait à Dieu seul dans son cœur, et elle disait : Seigneur, je vous demande sur toutes choses que mon cœur soit toujours pur, et que jamais mon corps ne soit souillé de péché, afin que chantant vos louanges, je ne souffre point de confusion : *Ut non confundar.* Cette prière qu'elle fait pour obtenir de Dieu la pureté du corps et de l'âme, et l'innocence de la vie, marque le soin qu'elle a d'être parfaitement d'accord avec Dieu, et toujours unie à lui par la grâce sanctifiante, comme au principe qui seul peut donner du mérite à ses actions, et rendre son chant et ses louanges agréables à Dieu : reconnaissant que sans cet accord, je veux dire sans cette grâce habituelle, elle ne trouverait auprès de Dieu que confusion et que reproche dans l'exercice même de sa musique : *Fiat cor meum et corpus meum immaculatum, ut non confundar.*

Qu'est-ce qu'elle n'a point fait pour conserver cet accord, je veux dire, pour maintenir cette pureté de corps et cette innocence d'âme ? C'est pour cela qu'elle a conservé la fleur de sa virginité par la fuite du monde, par l'éloignement des compagnies, par le jeûnes et les cilices : *Cilicio Cecilia membra domabat, Deum gemitibus exorabat*, dit l'Eglise ; Cécile mortifiait ses chastes membres par le cilice, et elle obtenait le secours surnaturel du Saint-Esprit pour conserver sa chasteté, par des soupirs et des gémissements devant Dieu. C'est pour conserver cette grâce et cette amitié de Dieu, qu'elle méprise l'amour passionné de l'illustre Valérien : elle le voit fondre en larmes à ses pieds, sans être touchée ; et elle lui proteste que son cœur et son corps sont consacrés à Dieu, qui l'a mise sous la protection d'un ange qui le ferait mourir, s'il était si téméraire que de lui faire violence.

C'est pour conserver cette grâce, qu'en qualité de martyre elle brave les tyrans, elle surmonte les bourreaux, elle triomphe des supplices, elle s'expose courageusement aux feux et aux flammes, elle présente hardiment la tête à l'épée de celui qui lui doit donner la mort. Elle vit et elle meurt avec cette belle devise de toutes les vierges et martyres : *Malo mori quam fœdari*, mille fois plutôt mourir que de me sali

Elle conservait en second lieu un accord inviolable avec son Dieu, suivant en toutes choses le mouvement de son esprit et l'impression de sa grâce. C'est pourquoi l'Eglise dit qu'elle ne chantait pas seulement les louanges de Dieu par l'élévation de sa voix, par le son harmonieux de ses orgues, mais par les actes intérieurs de son cœur, qui ne regardait que Dieu seul ; *Cecilia virgo in corde suo soli Deo decantabat.* Ces paroles nous marquent que cette sainte musicienne possédait, par excellence les trois dispositions que les docteurs demandent pour rendre nos prières vocales et notre psalmodie agréables à Dieu. C'était son cœur embrasé de l'amour de Dieu, qui conduisait ses doigts, lorsqu'elle jouait de l'orgue : c'était ce cœur qui accompagnait les divers tons de cet instrument, par une diversité admirable d'actes intérieurs de foi, d'espérance, de charité, d'adoration, de complaisance, de bienveillance pour son Dieu : *Virgo in corde suo ;* voilà son intention et sa dévotion, *Soli Deo decantabat*, voilà son intention : elle ne chantait point de vanité, afin qu'on louât sa voix ; elle ne chantait point pour se divertir ou pour récréer les autres, *soli Deo ;* elle ne chantait que pour Dieu, et ne cherchait dans sa musique autre chose que de lui plaire.

C'est ce premier accord avec Dieu que doivent avoir, aussi bien que sainte Cécile, toutes celles qui veulent être les musiciennes

et les chantres de Dieu. Puisque vous faites sur la terre l'office des anges, il faut imiter leur pureté; puisque le chœur où vous vous assemblez si souvent tous les jours, pour bénir et louer Dieu, est une image du ciel et du paradis, il y faut nécessairement porter la sainteté ; puisqu'en un mot vous n'élevez vos voix, vous ne jouez de l'orgue que pour plaire à Dieu, il faut nécessairement que vous possédiez cette grâce sanctifiante qui seule peut rendre vos âmes agréables à Dieu, et donner du mérite à vos actions.

Saint Chrysostome fait une belle remarque sur ce sujet. Il dit qu'un jour Dieu appela David, qu'il avait particulièrement choisi pour être le chantre de ses louanges, et qu'il lui commanda d'assembler toutes les créatures de l'univers pour en faire un chœur de musique qui pût bénir et louer son Créateur. Dieu ne voulut pas qu'il laissât aucune créature, pour petite et misérable qu'elle parût. Prenez garde, David, lui dit-il, de n'appeler pas seulement les anges et les saints pour me louer, et ne vous contentez pas de dire : *Benedicite angeli Domini Domino, benedicite cœli Domino*, faites venir même les abîmes, les serpents et les dragons; quoiqu'il vous semble qu'ils aient une voix bien enrouée et bien terrible, je ne laisserai pas de les écouter avec plaisir ; dites donc : *Laudate Dominum de terra, dracones et omnes abyssi*. Ne pensez pas seulement faire entrer dans ce concert le soleil, la lune et les étoiles; je vous déclare que la neige, les brouillards, la grêle, les glaçons et tous les frimas de l'hiver y seront les bienvenus : *Benedicite gelu et frigus, benedicite glacies et nives Domino*. Appelez la nuit et les ténèbres aussi bien que le jour et la lumière pour me louer, appelez les foudres et les tempêtes, aussi bien que le calme et le beau temps : *Benedicite lux et tenebræ Domino; benedicite fulgura et nubes Domino*.

Mais remarquez, dit saint Chrysostome, qu'il n'y a que le seul pécheur que David n'a point eu ordre d'appeler pour chanter ; et s'il se présente sans être appelé, on lui fermera la porte et on lui commandera de se taire : *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum* (*Psal*. XLIX) ? C'est que toutes les créatures qui nous paraissent les plus horribles, étant les ouvrages de Dieu, sont bonnes et par conséquent peuvent plaire et agréer à Dieu, puisque tout ce que sa main a fait est l'objet des complaisances de son cœur : *Diligis omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti*, mais il n'a point fait le pécheur comme pécheur, et non-seulement son péché est mauvais, mais il gâte et pervertit tout ce qu'il touche.

N'avez-vous point vu, poursuit saint Chrysostome, un excellent joueur de luth, qui ayant monté son luth, tourné ses chevilles et consulté son oreille plusieurs fois, trouvant une corde qui ne se veut point accorder avec les autres, et qui en gâte l'harmonie, se fâche, rompt la corde et la jette au feu ? Voilà ce que fait Dieu, il trouve que le pécheur n'est jamais d'accord avec lui par sa grâce; sa volonté, qui est mauvaise, est opposée à la sienne qui est toujours bonne : il voit bien que tandis qu'il sera en cet état, il fera une musique discordante, et que sa voix enrouée gâtera l'harmonie des voix de toutes les créatures; c'est pourquoi il le rejette, il le coupe comme une corde qui ne vaut rien : *E cythara bene modulante veluti chordam dissonam resecat, ne reliquarum vocum harmonia vitietur*.

Saint Bernard, parlant à un mauvais prêtre, qui, par son office doit monter à l'autel pour apaiser par son sacrifice et ses prières la colère de Dieu, lui dit : *Quomodo placas, si non places?* Ah ! mon cher frère, comment pensez-vous apaiser Dieu, vous qui ne lui plaisez pas; mais qui au contraire, dans l'état où vous êtes, provoquez et allumez davantage l'ire de Dieu par la profanation sacrilége de ses mystères? Et moi je dis dans un autre sens, parlant à ceux qui étant en état de péché mortel, et ayant rompu tout accord avec Dieu par la perte de la grâce, veulent chanter ses louanges ; *Quomodo places, si non placas?* Comment pouvez-vous plaire à Dieu par la douceur de votre voix, par le son mélodieux de vos instruments, si vous ne tâchez d'apaiser sa juste colère qu'il a conçue contre vous pour ce péché, dont vous ne vous êtes pas repenti, et dont vous n'avez pas fait pénitence? *Quomodo places, si non placas?* Dieu n'agrée les louanges que de ceux qui sont en paix et en bonne intelligence avec lui. Ce n'est pas qu'il ne faille prier Dieu et chanter l'office, lors même qu'on est en mauvais état ; il faut toujours s'acquitter de ce devoir, et par là se disposer à quelque chose de meilleur : mais pour faire que notre chant et notre musique plaise à Dieu, pour la vie éternelle, il faut que nous ayons ce premier accord par la grâce habituelle. Ce premier accord doit être suivi du second, par la grâce actuelle, en suivant les mouvements du Saint-Esprit, et en nous unissant avec lui par notre coopération aux secours surnaturels qu'il nous présente.

Comme l'esprit de Dieu, dit saint Paul, est répandu dans les cœurs de ceux qui prient, afin de prier en eux, ou de prier avec eux, et d'obtenir de Dieu ce qu'il demande par des soupirs et des gémissements inénarrables : *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram; nam, quid oremus sicut oportet, nescimus; sed ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (*Rom*., VIII, 26). Ce même esprit est pareillement répandu dans l'âme de toutes celles qui sont appelées par office à chanter les louanges de Dieu. Il faut donc que ces musiciennes soient d'accord avec le Saint-Esprit, et que coopérant à sa grâce elles chantent, non-seulement de la bouche, mais aussi du cœur, comme sainte Cécile. *Cecilia virgo corde cantabat*. Il faut qu'entrant dans le chœur pour faire leur office, elles disent avec saint Paul : *Psallam spiritu, psallam mente* (I *Cor*., XIV), je m'en vais chanter du cœur et de l'esprit : oui.

mon esprit sera d'accord avec celui de Dieu qui me donnera ces trois dispositions, attention, dévotion, intention ; attention, non-seulement sur la note, pour ne pas faire des faux tons ; présence d'esprit, non-seulement pour remuer les doigts sur le clavecin , suivant les règles de l'art ; mais attention sur la présence de mon Dieu, que je veux honorer ; attention sur le cœur de Jésus-Christ qui est le grand maître de tous nos cœurs, avec lequel je veux joindre et unir le mien ; attention sur mon bon ange, et sur celui de toutes mes sœurs qui composent un même chœur avec nous, et qui sont là pour renforcer notre musique et joindre leurs voix avec les nôtres, afin qu'elles arrivent jusqu'au ciel.

De cette attention naîtra la dévotion , comme l'effet suit la cause ; et cette dévotion n'est autre chose que l'exercice des actes de religion et la pratique intérieure des vertus, ou de celles qui, nous détachant de nous-mêmes, comme la douleur et la confusion de nos péchés, le mépris et la haine de nous-mêmes, nous élèvent vers Dieu, ou de celles qui nous unissent à Dieu, comme l'admiration amoureuse de ses grandeurs, la complaisance dans ses perfections infinies, le désir de le faire connaître, la conformité parfaite de notre volonté à la sienne.

Par cette attention et par cette dévotion, nous chanterons à Dieu seul et pour Dieu seul, comme sainte Cécile, *soli Deo decantabat :* je veux dire que pendant l'office divin nous aurons premièrement une attention véritable d'imiter dans notre chant ce que font les trois personnes adorables de la très-sainte Trinité qui, ayant une connaissance infinie de toutes les perfections et un amour infini, se donnent les unes aux autres des louanges et des bénédictions infinies. Oui, cette musicienne de la terre, par sa dévotion et par son intention s'élève et entre dans le sein de la Divinité, et va heureusement confondre sa voix et son chant avec les hymnes adorables que le Père, le Fils et le Saint-Esprit chantent incessamment pour se louer et se glorifier autant qu'ils le méritent. Secondement, nous aurons une intention de glorifier Dieu par notre chant, comme Jésus-Christ, la sainte Vierge, les anges et tous les saints bienheureux le glorifient : si bien que cette musicienne abattue en esprit devant le trône de Dieu et devant la face de l'Agneau, dira dans son cœur avec les anges et les vieillards de l'Apocalypse, *Benedictio, et claritas, et sapientia et gratiarum actio, honor, virtus et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum.* Troisièmement, nous aurons une intention de demander, par nos prières et par notre chant, tout ce que l'Eglise, inspirée et conduite par le Saint-Esprit, veut qu'on demande à Dieu. Ces intentions générales n'empêchent pas qu'on n'en puisse encore avoir de particulières. Voilà ce qui regarde le premier accord nécessaire pour cette musique spirituelle.

II. — Le second accord de sainte Cécile a été avec son prochain. La musique dit une multitude de voix qui s'unissent et qui s'accordent ; l'orgue est composé de plusieurs tuyaux qui font des jeux différents, mais néanmoins tous accordés. Notre sainte musicienne n'a pas voulu chanter toute seule les louanges de Dieu ; elle s'est unie, par une charité parfaite, avec son prochain. Elle priait et chantait au commencement avec son ange gardien, ainsi que son époux Valérien, s'étant converti, le reconnut et le vit visiblement : *Valerianus in cubiculo Ceciliam cum angelo orantem invenit.* Après, elle composa un nouveau chœur, chantant les louanges de Dieu avec Valérien et son cousin Tiburce, qu'elle avait heureusement converti à la foi. Ayant gagné à Dieu par ses prières, par ses exemples et par ses discours un grand nombre d'infidèles, elle les invitait dès la pointe du jour, dit l'Eglise, à s'éveiller, afin que tous ensemble ils pussent louer Dieu et bénir Jésus-Christ : *Dum aurora finem daret, Cecilia exclamavit dicens : Eia, militate, christiani, abjicite opera tenebrarum et induimini arma lucis.*

Il faut que vous imitiez, en qualité de musiciennes, sainte Cécile dans ce second accord, et que, pour chanter les louanges de Dieu de la manière qu'il souhaite, vos cœurs soient tous unis par une parfaite charité. Voici trois raisons bien solides pour nous convaincre de cette obligation.

1° La première se prend de l'intention qu'a eue l'Eglise, lorsqu'elle a ordonné qu'on chanterait publiquement l'office divin , et qu'elle a assigné des heures particulières pour ce sujet. Elle veut rendre un culte public à Dieu, et non contente de reconnaître tous les jours publiquement les grandeurs de son Dieu par le sacrifice non sanglant du corps de Jésus-Christ, qui est offert sur ses autels, elle veut encore que quelques-uns de ses enfants, représentant tous les chrétiens, s'assemblent dans ses églises pour chanter publiquement les louanges de Dieu. Or, il ne servirait de rien de s'assembler dans un même chœur, si on n'était uni par les liens de la charité chrétienne : ce culte public, rendu à Dieu de la part d'une seule église , demande que ceux qui le rendent, n'ayant qu'une même intention, n'aient aussi qu'un même cœur et une même âme, *Cor unum et anima una.*

2° Comme nous avons dit, le Saint-Esprit est le premier maître de ce sacré concert ; c'est lui qui anime les cœurs, qui excite et élève les voix de ceux qui chantent les louanges de Dieu ; c'est lui qui, par la diversité de ses grâces, donne les divers tons des vertus différentes qu'on pratique dans ce saint exercice. Or, cet esprit n'est qu'un, il est indivisible : il faut donc que tous les cœurs des musiciens soient unis et d'accord dans la possession de cet esprit unissant.

3° Ces musiciens et ces chantres s'assemblent, par l'ordre de l'Eglise, pour demander à Dieu son secours pour toutes les nécessités du peuple chrétien. Or, pour l'obtenir, il faut être assemblé au nom de Jésus-Christ, qui nous commande cet amour du prochain;

et la première préparation à la prière, dit le Sauveur, c'est d'ôter, par un pardon général, tous les ressentiments que nous pourrions avoir des injures qu'on nous a faites.

Celle donc qui n'aurait pas une âme bien unie avec ses sœurs, qui aurait une volonté divisée par des haines et des aversions, troublerait l'harmonie de la musique lorsqu'elle viendrait avec les autres chanter les louanges de Dieu.

Nous pouvons dire de cet esprit d'accord et d'union, ce que saint Paul dit de la charité : *Si linguis hominum loquar, et angelorum, charitatem autem non habeam, facta sum sicut æs sonans aut cymbalum tinniens* (I *Cor.*, XIX) : Quelque belle voix que vous puissiez avoir, votre chant déplaît à Dieu si votre cœur est troublé par l'aversion et la colère.

III. — Le troisième accord de notre sainte musicienne est avec soi-même. Son corps est parfaitement d'accord avec son âme pour louer Dieu. La voix la plus agréable aux oreilles de Dieu n'est pas celle qui sort de sa bouche, mais celle de son sang. Il n'y a rien en elle qui ne loue Dieu ; ses yeux le louent par leurs chastes regards, son visage par sa modestie, ses mains élevées au ciel, ses fervents soupirs et toutes ses passions , parfaitement soumises à la raison, ne troublent point le concert de ses louanges.

Il faut aussi, mesdames, que vous l'imitiez en ce point; sans ce troisième accord, il y a sujet de craindre que la musique ne soit désagréable aux oreilles de Dieu. Votre bouche loue Dieu, oui ; mais peut-être qu'en même temps votre cœur n'est pas d'accord, puisqu'il déshonore Dieu par ses actions ; vos pieds vous portent au chœur pour assister à l'office, mais votre volonté s'y oppose, puisque par les pas de vos affections, elle vous fait sortir hors de ce saint lieu ; vous chantez avec mesure et gardez parfaitement la note, mais que sert cela, si les mouvements de votre cœur ne sont pas réglés et mesurés ? Vous disposez, comme il vous plaît, des jeux différents de votre orgue, mais vous n'êtes pas maîtresses de vos passions.

Saint Jacques veut que nous chantions nos psaumes avec un esprit égal et pacifique : *Æquo animo est? Psallat* (*S. Jacob.*, V). Le chant de l'office, dit saint Basile, est institué de Dieu pour pacifier l'âme ; c'est pourquoi il a une vertu particulière d'arrêter cette foule de pensées importunes, et d'adoucir la colère : *Psalmus est animarum tranquillitas, pacis arbiter, turbas et fluctus cogitationum compescens, iracundiam mollit.*

Voilà ce que j'avais à dire pour vous proposer sainte Cécile, non pas en qualité de martyre, mais en qualité de musicienne ; voilà en quoi vous devez imiter ses merveilleux accords avec Dieu, avec le prochain et avec vous-mêmes ; par ce moyen, après avoir chanté comme elle les louanges de Dieu sur la terre, vous le bénirez éternellement avec elle dans le ciel.

VIE DE LA COLOMBIÈRE.

L'ébauche légère de la vie du père la Colombière, qui a été mise dans les autres éditions, doit également trouver place ici : moins cependant pour faire connaître ce célèbre prédicateur, déjà assez connu, que pour transmettre à la postérité des traits de vertu encore plus dignes de l'immortalité que les plus précieuses productions de l'esprit.

Le père la Colombière entra dans la compagnie de Jésus dès les premiers temps de sa jeunesse, et il y apporta les plus heureuses dispositions pour remplir tous les devoirs de sa vocation : une complexion assez robuste, un esprit vif et naturellement poli, un jugement solide, délicat et pénétrant, une grande âme, des inclinations nobles, des grâces même propres à donner de l'éclat et de l'agrément à ses divers talents. Un si riche fonds eut toute la culture dont il était susceptible, et l'on en a recueilli tous les fruits qu'on en pouvait attendre.

Un sujet doué de tant d'heureuses qualités était propre pour toutes les sciences : il y fut appliqué successivement, et il sut se rendre habile dans chacune. Il se distingua néanmoins surtout par sa manière de penser. Il saisissait les objets avec une justesse et une finesse qui lui étaient naturelles, et toujours les choses paraissaient relevées et perfectionnées par le tour qu'elles prenaient dans son esprit. Etudes abstraites, connaissances sérieuses et profondes, belles-lettres, tout était de son ressort, et tout ce qu'il maniait portait l'empreinte du goût le plus exquis ; il semblait ne pouvoir écrire ses pensées sans les exprimer avec élégance et sans leur donner cet arrangement que produit toujours un esprit maître de ses idées : jamais en parlant il ne lui échappait d'expression qui fût tant soit peu défectueuse, ou qui ne fût pas à sa place. On peut dire que, pour le temps où il a vécu, il était un des hommes du royaume qui entendait le mieux notre langue ; c'est ainsi qu'en ont jugé les savants avec qui il a eu des liaisons, et en particulier le célèbre M. Patru, qui, accoutumé lui-même à être admiré, applaudissait aux réflexions du père la Colombière sur l'élégance et les tours fins de la langue française. Cet excellent maître dans l'art d'écrire et de parler a entretenu durant plusieurs années un commerce de lettres avec lui, et cette liaison,

comme il paraissait par la manière dont il lui écrivait, était fondée sur une estime particulière.

Il est aisé de conjecturer quelles étaient les manières d'un homme qui avait ce caractère d'esprit : la politesse et la douceur étaient la règle de tous ses mouvements, et ces vertus avaient en lui quelque chose de si noble, qu'elles relevaient les moindres de ses actions On ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait de grands sentiments, lors même qu'il s'acquittait des devoirs ordinaires dans le commerce des hommes. Son maintien grave et modeste n'eut jamais rien de rebutant, et quand la bienséance lui permettait de montrer de l'agrément, il semblait être né pour plaire. Dans la conversation, si l'intérêt de la vérité l'obligeait à abandonner le sentiment des autres, il proposait sa pensée avec tant de circonspection et de respect, et tout à la fois avec tant de pénétration, de force et de raison, qu'il engageait ordinairement tout le monde dans son parti, sans que personne s'offensât d'être obligé d'y entrer. On eût dit qu'il songeait à apprendre quand il enseignait. Son silence, son entretien, sa contenance, son action, tout son extérieur, sans la moindre apparence de gêne, semblait s'assortir naturellement aux conjonctures, et en toute rencontre on remarquait en sa personne cet air de probité, de réserve et de décence religieuse, si propre à gagner l'estime et la confiance.

Il ne faut pas s'étonner qu'il se possédât toujours assez pour prévenir toutes les saillies qui surprennent quelquefois les plus modérés, et les dérobent en quelque sorte à eux-mêmes : c'était la piété et la vertu qui réglaient sa conduite et qui répandaient dans toutes ses manières ce charme qui ravissait et qui édifiait également tous ceux qui avaient quelque accès auprès de lui. Appliqué d'une manière particulière à l'étude de la perfection, il paraissait toujours rempli de quelque pensée forte et sainte, dont l'empreinte se montrait sur son visage. Pénétré de la grandeur de Dieu et du néant des créatures, il ne pouvait cacher l'esprit qui le gouvernait, et on ne pouvait le voir sans se sentir de l'attrait pour la vertu, ni l'entendre parler sans concevoir des pensées dignes de la sainteté et un désir ardent de l'acquérir : sa seule présence inspirait des sentiments relevés à l'égard de Dieu et du salut.

La prière et l'oraison semblaient attirer sans cesse son esprit ; il s'était fait une si forte habitude de rapporter toutes ses réflexions aux choses célestes, qu'il était incapable d'être touché d'un motif ou d'un intérêt humain ; comme il avait l'âme droite et éclairée, quelque affaire qu'il eût à traiter, il en jugeait avec une extrême justesse ; il ne fallait qu'avoir soi-même de la droiture, pour se laisser persuader par ses raisons : mais quand il avait donné son avis, on demeurait convaincu que l'affaire n'était à ses yeux d'aucun prix, si elle ne tendait pas à la gloire de Dieu ; et pour lui, on s'apercevait bien qu'aussitôt il était rappelé à la considération des vérités éternelles ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait pas interrompue en pensant à d'autres choses.

S'il s'agissait de faire ici un éloge suivi du père la Colombière, on entrerait dans quelque détail de ses actions ; et en le considérant dans les divers temps où il a enseigné, où il a prêché, où il a dirigé, et où il a exercé quelque autre emploi propre de sa profession, on ferait voir partout des marques frappantes d'un détachement singulier des choses humaines, et de vrais signes d'une sainteté consommée. Il avait une attention continuelle sur tous les mouvements de son cœur, et il s'était accoutumé à s'interdire avec une rigueur extrême, tout ce qui pouvait tant soit peu satisfaire l'amour-propre. Un seul trait fera juger jusqu'où il portait la mortification. Il aimait extrêmement la musique ; cette inclination si innocente ne put échapper à sa vigilance ; dès qu'il la connut, il s'obligea par un vœu à ne la jamais satisfaire. Mais on n'est pas dans le dessein de tracer plus au long les soins qu'il prit de se perfectionner dans la vertu, et l'usage qu'il fit de ses talents pour le service du prochain; il suffit de dire ici que le serviteur de Dieu avait sur la perfection chrétienne les idées les plus vastes et les plus justes, et qu'en travaillant sans cesse à y parvenir, il suivait et la justesse et l'étendue de ses lumières.

Le père la Colombière était à peu près tel qu'on vient de le représenter, lorsque ses supérieurs le mirent à ses dernières épreuves, et l'envoyèrent faire une troisième année de noviciat, indispensable chez les jésuites. C'est là qu'il fit une étude encore plus suivie de l'héroïsme de la vertu, c'est là qu'il forma ces résolutions, dont l'exécution lui fit faire des progrès si rapides dans le chemin de la sainteté, et l'y éleva bien plus que ne l'avaient encore fait les généreux efforts de sa première jeunesse.

Pour faire désormais connaître en peu de mots toute la sainteté de sa vie, je n'ai qu'à rapporter le vœu qu'il fit sous la conduite de son directeur. Il n'y a guère que les spirituels et les parfaits du christianisme, qui comprendront jusqu'à quel point de sainteté devait porter l'accomplissement de ce rigoureux engagement; ceux néanmoins qui ne sont pas initiés à la conduite secrète et intérieure du règne de Jésus-Christ, ne laisseront pas d'être édifiés; du moins, ils admireront les généreux efforts que font faire à une âme vertueuse la connaissance de Dieu et le désir de le servir d'une manière digne de sa grandeur.

Dans le point de vue de la perfection religieuse, à laquelle le père la Colombière s'était obligé de la manière la plus étroite, il y a bien des choses qui ont rapport aux règles et aux constitutions particulières des jésuites, et toutes sortes de personnes ne démêleront pas ces rapports : cependant, comme ces constitutions et ces règles ne sont, à proprement parler, que les conseils évangéliques, ou plutôt la substance de ces conseils réduite en forme de règlements, il

n'est point de chrétien instruit qui ne puisse admirer avec connaissance et imiter même, s'il en a le courage, le projet qui va lui être mis sous les yeux tel qu'il a été conçu, écrit et pratiqué.

Il y a cette différence entre les actions de la vie civile et politique, et les actions de la vie cachée en Jésus-Christ, que celles-ci sont un enchaînement de faits éclatants, d'où résultent visiblement le caractère et la gloire des hommes publics, et que celles-là, n'étant la plupart qu'un tissu de faits secrets et invisibles, ne font connaître toute la vertu d'une grande âme que par les principes et les motifs qui l'ont fait agir. Les voici, ces principes de la vertu du père la Colombière: on ne saurait représenter autrement cet ouvrage de la grâce, que de le transcrire dans la forme qu'il a été transmis, ou plutôt trouvé parmi les écrits du saint homme.

PROJET D'UN VOEU.

Intravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.

1re Règle.—Je me sens porté à vouer à Dieu l'observation de nos constitutions, de nos règles communes, de nos règles de modestie et des règles des prêtres, de la manière qui suit.

2e Règ. — 1° De travailler toute ma vie à ma perfection particulière par l'observation des règles, et à la sanctification du prochain, en profitant de toutes les occasions que l'obéissance et la providence me donneront, de produire mon zèle sans choquer les règles de la discrétion et de la prudence chrétienne.

3e Règ. — 2° D'aller indifféremment, sans réflexion, sans réplique, partout où l'obéissance m'enverra.

4e, 5e, 6e, 7e Règ. — 3° De conférer avec le supérieur des pénitences extérieures, et de ne point omettre sans nécessité celles qu'il aura trouvé bon que je fasse; de faire la confession générale tous les ans, l'examen de conscienee deux fois le jour; d'avoir un confesseur stable, de lui découvrir toute ma conscience.

8e Règ. — 4° De n'aimer mes parents qu'en Jésus-Christ. Il me semble que par la grâce de Notre-Seigneur, je suis déjà en cette disposition; ainsi, ce point ne me peut faire aucune peine.

9e et 10e Règ. — 5° De trouver bon qu'on me reprenne, qu'on avertisse mes supérieurs de mes défauts, et de les avertir de ceux de mes frères, dans le cas où je jugerai y être obligé par la règle.

11e Règ. — 6° De souhaiter d'être outragé, accablé de calomnies et d'injures; de passer pour un insensé, sans cependant y donner occasion, et si Dieu n'y était point offensé. Il me semble que pour cela, je n'ai qu'à demander à Dieu qu'il me conserve les sentiments qu'il m'a déjà donnés par sa miséricorde infinie.

12e Règ. — 7° Touchant la plus grande abnégation de soi-même et la mortification continuelle, il me semble qu'avec la grâce de Notre-Seigneur je puis vouer 1° de n'avoir jamais de volonté efficace à l'égard de la vie, de la santé, de la prospérité, de l'adversité, des emplois, des lieux, qu'autant que cette volonté sera conforme à la sienne; 2° de souhaiter autant qu'il sera en mon pouvoir tout ce qui sera le plus contraire à mes inclinations naturelles, si cela n'est point opposé à sa plus grande gloire; et il me semble que par sa bonté infinie, il m'a mis à peu près en cette disposition; 3° de ne rechercher jamais ce qui flatte les sens, comme les spectacles, les concerts, les odeurs, les choses agréables au goût, ni ce qui peut satisfaire la vanité, ne les rechercher, dis-je, ni en mes discours, ni en mes actions; pour les meubles et les habits, de me contenter de ce qu'on me donnera, à moins que l'obéissance ou la règle qui regarde le soin de la santé ne m'oblige d'en user autrement; 4° de n'éviter aucune mortification de celles qui se présenteront, à moins que je ne juge, selon Dieu, que je dois en user autrement pour quelque raison qui me paraîtra véritable; 5° de ne jamais goûter aucun plaisir; de ceux où la nécessité m'engage, comme de boire, de manger, de dormir, ni de ceux qu'on ne peut éviter dans la compagnie sans quelque affectation ou quelque singularité, comme les récréations, les mets extraordinaires, etc.; de ne les jamais prendre pour le plaisir que la nature y trouve, mais d'y renoncer en mon cœur, et de m'y mortifier en effet autant que Dieu me l'inspirera, et que je le pourrai sans me faire trop remarquer.

17e Règ. — 8° Les quatre règles suivantes sont renfermées dans toutes les autres; pour la dix-septième qui regarde la pureté de l'intention, je puis vous vouer, ce me semble, 1° de ne faire jamais rien, avec le secours de Notre-Seigneur, que pour la gloire de Dieu, du moins avec réflexion; 2° de ne jamais rien faire, ni rien omettre par respect humain: ce point me plaît fort, et il me semble qu'il m'établira dans une grande paix intérieure.

19e Règ. — 9° Ce dernier vœu renferme, si je ne me trompe, l'observation de la dix-neuvième.

21e Règ. — 10° Pour la vingt et unième, je puis vouer, 1° de ne manquer jamais de faire mon oraison et d'observer, soit dans la préparation, soit dans l'action, les additions de S. Ignace, à moins qu'une raison ou de nécessité ou de charité, ou quelque autre aussi bonne ne me portât à me dispenser de quelqu'un de ces points; 2° à l'égard de la messe et de l'office, de garder les règles des prêtres.

11e Pour la pauvreté, j'ai déjà fait vœu d'observer toutes les règles que nous en a données saint Ignace.

12° Pour la chasteté, de ne jamais regarder aucun objet qui puisse inspirer des pensees contraires à cette vertu, du moins de dessein formé ou sans nécessité indispensable; de ne rien lire ni entendre dire qui ne soit chaste, à moins que la charité ou la nécessité de mon emploi ne m'y engage; de garder les

règles des prêtres pour la confession ou la visite des femmes.

13° De manger toujours avec tempérance, modestie et bienséance, de dire la bénédiction de table et les grâces avec respect et dévotion.

14° Pour l'obéissance, j'ai déjà voué de la pratiquer selon nos règles.

15° D'observer ce qui regarde les lettres qu'on envoie ou qu'on reçoit, comme les supérieurs souhaiteront qu'il s'observe.

16° De rendre compte de conscience, selon la formule que nous en avons dans nos constitutions.

17° De n'avoir rien de caché pour mon confesseur, du moins de ce qu'il doit savoir pour me conduire.

18° Ce qui regarde l'union et la charité fraternelle, les affaires purement séculières, le soin de la santé, ne fait aucune difficulté pour moi, non plus que la manière d'agir qu'on doit observer quand on est malade.

Règles communes.

De faire tous les jours deux fois l'examen de conscience et l'examen particulier, et d'en marquer le profit, selon l'instruction de saint Ignace ; la lecture spirituelle, quand je le pourrai ; de ne m'absenter point du sermon sans permission, lorsque je serai dans la maison ; de ne me confesser qu'à mon confesseur ordinaire ; de garder l'abstinence du vendredi, selon l'usage de la compagnie, de ne point prêcher sans l'approbation des supérieurs. Les trois règles suivantes regardent la pauvreté, toutes les autres me paraissent sans difficulté : on peut vouer, ce me semble, de ne s'en dispenser jamais sans permission.

Il faudrait se souvenir, en arrivant dans une maison, de demander ces permissions aux supérieurs : 1° d'avoir des livres ; 2° de voir souvent les malades, si ce n'est pas l'usage de demander permission chaque fois qu'on les va voir ; 3° d'entrer pour un moment dans la chambre de certaines personnes en certaines occasions, comme pour prendre de la lumière, pour rendre un livre, etc. ; 4° de parler dans la maison avec les externes, et de les y appeler s'il était nécessaire ; 5° de faire les commissions de ceux du dehors dans la maison, et de ceux de la maison au dehors, quand on en est prié, et qu'on ne jugera pas qu'il y ait rien d'extraordinaire ; 6° d'écrire des lettres, bien entendu qu'on les montrera à qui il faut, si ce n'est pas l'usage de demander permission chaque fois qu'on veut écrire.

Les règles de modestie sont composées de telle sorte qu'elles ne peuvent faire aucune peine, non plus que les règles des prêtres. La règle qui recommande l'instruction des enfants n'impose pas, à mon avis, de plus grande obligation que celle qui est renfermée dans le vœu qu'en font les profès.

On pourrait s'engager par vœu à observer les règles des emplois particuliers, à mesure qu'on y serait appliqué.

Motifs de ce vœu.

1° Pour s'imposer une nécessité indispensable de remplir autant qu'il est possible les devoirs de notre état, et d'être fidèle à Dieu, même dans les plus petites choses.

2° Pour rompre tout d'un coup toutes les chaînes de l'amour-propre, et lui retrancher pour toujours l'espérance de se satisfaire en quelque rencontre, espérance qui me semble toujours vivre dans le cœur, en quelque état de mortification qu'on puisse être.

3° Pour acquérir tout d'un coup le mérite d'une très-longue vie, dans l'extrême incertitude où nous sommes de vivre seulement un jour, pour se mettre en état de ne pas craindre que la mort ne vienne nous ravir les moyens de glorifier Dieu de plus en plus ; car cette volonté qu'on a de le faire éternellement ne peut manquer d'être prise ponr l'effet, puisqu'on s'oblige si étroitement à l'accomplir.

4° Pour réparer les irrégularités passées par la nécessité où l'on se met d'être régulier autant de temps qu'il plaira à Dieu de nous prolonger la vie. Ce motif me touche beaucoup et me presse beaucoup plus que tous les autres.

5° Pour reconnaître en quelque sorte les miséricordes infinies que Dieu a exercées envers moi, en m'engageant indispensablement à exécuter ses moindres ordres.

6° Par respect pour la volonté divine, qui mérite bien d'être exécutée sous peine de damnation éternelle, quoique Dieu, par sa bonté infinie, ne nous y engage pas toujours sous de si grièves peines.

7° Pour faire de mon côté tout ce qui dépend de moi, afin d'être à Dieu sans réserve ; pour détacher mon cœur de toutes les créatures, et aimer le Seigneur de toutes mes forces, du moins d'un amour effectif.

Quelques considérations qui m'encouragent à faire ce vœu.

1° Je ne trouve pas plus de peine à observer tout ce que ce vœu renferme, qu'un homme porté naturellement au plaisir en doit avoir à garder la chasteté, qui l'engage à tant de combats et à tant de vigilance.

2° Dieu qui a inspiré nos règles à saint Ignace, a prétendu qu'elles fussent observées. Il n'est donc pas impossible de le faire, d'une impossibilité même morale. Or le vœu, loin d'en rendre l'observation plus difficile, la facilite au contraire, non-seulement parce qu'il éloigne les tentations par la crainte de commettre un péché grief, mais encore parce qu'il engage Dieu à donner de plus forts secours dans l'occasion.

3° Berchmans a passé cinq ans dans la compagnie sans que sa conscience lui reproche l'infraction d'aucune règle : pourquoi, avec la grâce de Dieu, ne le ferai-je pas dans un âge où l'on doit avoir plus de force, et où on est moins exposé aux respects humains, qui sont les plus dangereux ennemis qu'on ait à combattre.

4° Je ne crains pas que ce vœu m'ôte le

repos de l'âme, et devienne pour moi une pierre de scandale : *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum.* C'est un article de foi; et par conséquent plus on aime cette loi, plus on se trouve tranquille : *Ambulabo in latitudine, quia mandata tua exquisivi.* Le soin exact d'obéir aux plus menues observances met l'esprit en liberté, au lieu de lui causer de la contrainte.

5° Il me semble que depuis quelque temps je vis à peu près comme je serai obligé de vivre après ce vœu. C'est plutôt par le désir de m'engager à persévérer, que par l'envie de faire quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, que j'ai pris cette pensée.

6° Il me semble que la seule pensée de faire ce vœu me détache des choses du monde, à peu près comme si je sentais la mort s'approcher.

7° Je ne m'appuie ni sur ma résolution ni sur mes propres forces, mais sur la bonté de Dieu, qui est infinie, et sur sa grâce, qu'il ne manque jamais de communiquer abondamment, et d'autant plus, qu'on s'efforce de le servir sans réserve : *Non delinquens omnes qui sperant in eo.*

8° Il me semble que ce parti ne m'engage qu'à un peu plus de vigilance que je n'en ai, car, à cette heure même il me semble que je ne voudrais pas rompre aucune de ces règles avec une volonté délibérée.

9° Pour aller au devant des scrupules, je ne puis m'engager à rien dans le doute.

10° Je puis m'engager sous cette condition, que si après quelque temps je trouve que ce vœu me cause du trouble, l'engagement cessera ; sinon, qu'il ne finira qu'avec la vie.

11° Quand on a permission, on ne rompt point de règle, du moins lorsqu'il s'agit d'une règle extérieure ; car il faudrait être bien malheureux pour aimer mieux rompre une règle et déplaire à Dieu, quand même il n'y aurait pas d'obligation de péché mortel, que de dire un mot au supérieur.

12° Je ne prétends pas être obligé à rien en toutes les occasions où un autre pourrait se dispenser de la règle sans rien faire contre la perfection.

13° La pensée de cet engagement me réjouit, loin de m'effrayer ; il me semble qu'au lieu d'être esclave, je vais entrer dans le royaume de la liberté et de la paix. L'amour-propre n'osera plus me chicaner, lorsqu'il y aura un si grand péril à suivre ses mouvements. Il me semble que je touche à mon bonheur, et que j'ai enfin trouvé le trésor qu'il faut acheter si cher.

14° Ce n'est point une ferveur passagère, il y a longtemps que je médite ce projet ; mais je m'étais toujours réservé de l'examiner à fond en cette rencontre ; et plus le temps de l'exécuter s'approche, plus j'y découvre de facilité, et plus je me sens de force et de résolution.

15° Malgré tout cela, j'attendrai votre décision avant que de passer outre. C'est pourquoi je vous supplie d'examiner cet écrit, et de faire réflexion surtout à ces dernières considérations, dans lesquelles vous trouverez peut-être des marques de l'esprit de Dieu ; sinon, vous n'avez qu'à me dire que vous ne jugez pas à propos que j'exécute ce dessein, et j'aurai pour votre sentiment le même respect que je dois à la parole de Dieu.

Le directeur entre les mains de qui ce projet fut mis, était d'une extrême sagesse, d'une vie exemplaire, d'une grande droiture d'âme et d'une longue expérience dans la vie spirituelle ; persuadé que le père la Colombière pourrait monter avec la grâce de Jésus-Christ jusqu'à ce degré de perfection, il n'eut pas de peine à lui permettre de s'y engager par un vœu. Le serviteur de Dieu s'obligea donc à tout ce qu'il s'était proposé, et dans la suite il ne se sentit pas plus gêné qu'avant son engagement, et jamais il n'eut de scrupule sur l'observation des lois rigoureuses qu'il s'était faites : liberté consolante qu'on éprouve toujours dans le service de Dieu après une détermination forte et des mesures bien méditées. Ceux qui ont vécu avec le père la Colombière, et qui ont appris après sa mort ce à quoi il s'était engagé, ont aussi témoigné qu'ils ne l'ont jamais vu se démentir de sa promesse dans la moindre chose. Plus les obligations qu'on contracte avec le Seigneur sont étroites, moins on est tenté de les enfreindre.

De la maison du second noviciat, le père la Colombière fut transféré à Paroi, ville du duché de Bourgogne, pour y gouverner une maison de la compagnie. Il vécut en apôtre dans ce nouveau séjour, et les peuples l'honorèrent comme un saint : il n'épargna en effet ni ses forces ni sa vie même pour travailler à leur salut, et il profita si avantageusement de leur vénération pour sa personne et de leur confiance, que sa douceur lui avait gagnées, qu'il soumit à Dieu tous les esprits et tous les cœurs.

Tandis qu'il travaillait ainsi à la gloire de Dieu, on demanda un jésuite pour prêcher à la chapelle de son altesse royale madame la duchesse d'York, et le père de la Chaise, confesseur du roi, fut chargé de nommer ce prédicateur : comme il avait une grande idée des vertus et des talents du père la Colombière, il n'hésita point à le choisir. Le serviteur de Dieu partit d'abord pour l'Angleterre. Quoiqu'il ne fût pas éloigné de la maison paternelle, il ne voulut voir aucun de ses parents avant de partir, ni leur faire part du choix qu'on avait fait de lui ; il n'en écrivit même à personne ; son extrême détachement et le plaisir d'exécuter les ordres de la Providence furent tous les préparatifs de son voyage.

Il trouva à Londres de nouvelles occasions de pratiquer les vertus sublimes dont il s'était fait par son vœu une obligation indispensable ; et le désir qu'il conçut d'avoir quelque part aux maux qui menaçaient les catholiques d'Angleterre servit encore à ranimer sa ferveur dans le service de Dieu. Si jamais on écrit ses actions, il sera facile de soutenir cet ouvrage par de grands événe-

ments ; il ne faudra que faire mention des apostats qu'il a ramenés à l'Eglise, des catholiques qu'il a tirés du grand monde, des impies qu'il a touchés, qu'il a convertis par ses discours pleins de force et de sagesse : ses entreprises, ses succès, toute la suite de son ministère fournira une ample matière à son histoire. Sans entrer dans un si long détail, on recueillera seulement ici quelques actions peu considérables en apparence, mais que les personnes spirituelles sauront estimer, et sur lesquelles elles pourront se former quelque idée des traits plus remarquables qu'on ne leur met pas sous les yeux.

Le père la Colombière eut son logement à Londres, dans le palais du roi ; jamais néanmoins il n'entra que dans les endroits par où il fallait passer pour se rendre à l'appartement de madame la duchesse d'York. Sa chambre ouvrait sur la place qui était devant le palais, et jamais il n'approcha des fenêtres, jamais il ne jeta les yeux sur les objets divers qu'elle lui présentait. Il est sorti de Londres sans jamais s'y être trouvé à aucun des spectacles que les bienséances de son état lui permettaient, sans y avoir vu aucune des curiosités et des promenades qu'il offre. Il n'y visitait que des malades ou des personnes à qui il espérait d'être utile, il n'y conversait qu'avec ceux qui le consultaient pour les affaires de leur salut.

Tous les moments de la journée lui apportaient quelques nouvelles peines ; et, comme il cherchait lui-même à se mortifier sans cesse, il les recevait toutes avec joie. Quelque répugnance qu'il eût pour les mets dont usent les Anglais, et quoi qu'il eût à souffrir dans l'usage qu'il en faisait, il ne voulut jamais qu'on lui en servît d'autres. Son lit eût été pour tout autre moins propre à prendre du repos, qu'à causer de nouvelles fatigues ; il s'était même interdit les précautions les plus ordinaires contre la rigueur des saisons. Outre cette sévérité continuelle à ne se permettre aucun soulagement, il était dans l'usage de faire des pénitences corporelles, qui servaient à rendre encore plus vif le sentiment de toutes ses autres mortifications.

Ce qu'il était obligé de recevoir pour son entretien allait bien au delà de ses besoins, il l'employait presque tout à soulager les malheureux ; il s'était même astreint, par un vœu exprès, à n'en faire usage que pour des œuvres pieuses. Il eut l'honneur de s'entretenir trois ou quatre fois avec le roi d'Angleterre ; il était appelé assez souvent, chaque semaine, auprès de madame la duchesse d'York : il n'a jamais regardé en face ni l'un ni l'autre ; pour la princesse, il n'a pas même arrêté ses regards sur son visage lorsqu'elle assistait aux sermons qu'il a prêchés dans sa chapelle durant dix-huit mois. Il faut être bien maître de soi pour se défendre ainsi contre les saillies de la curiosité.

Un prédicateur tel que le père la Colombière ne pouvait pas toujours être à l'abri des applaudissements, mais il les recevait avec un froid qui faisait voir combien son humilité était supérieure aux jugements des hommes ; de peur qu'il ne lui échappât quelque parole qui fût l'occasion des louanges qu'il aurait à souffrir, il s'obligea, par un nouveau vœu, à ne jamais rien dire qui pût tourner à son avantage. On s'étonnera peut-être qu'il opposât avec tant de facilité la force des vœux aux foiblesses les plus ordinaires de la nature ; mais cette sorte de joug lui donnait, disait-il, plus de liberté pour suivre les impressions de la grâce. Il n'a cependant conseillé qu'à très-peu de personnes d'en user ainsi.

Sa vertu et son zèle se montraient avec trop de succès pour ne le pas exposer à la calomnie, dans ces temps lamentables où l'on forma, en Angleterre, le dessein de perdre tous les catholiques. Sans rappeler tout ce qui se passa à son égard durant ces troubles et la guerre fatale où les protestants parlementaires répandirent tant de sang, je rapporte seulement ce qu'en dit l'auteur de l'*Apologie pour les catholiques contre les faussetés et les calomnies d'un livre intitulé la Politique du Clergé de France*. Cet auteur, qu'on ne saurait accuser de vouloir favoriser les jésuites, cite un endroit d'un livre qui a pour titre *les Conspirations d'Angleterre*, etc. où il est parlé de ce Père, et où le protestant qui l'a composé s'explique en ces termes : *Le Père la Colombière, jésuite, aumônier de madame la duchesse d'York, fut accusé d'être de la conspiration*. Ce qui suit fut sans doute le motif de l'accusation : *Il était fort estimé et considéré de ceux de sa religion, passant pour un homme fort dévot, sage et zélé*, etc. Puisque l'apologiste n'a pas supprimé ces lignes qui contiennent l'éloge du père la Colombière, et qu'il s'est même un peu étendu pour faire sentir l'indigne procédé de l'accusateur, il faut croire qu'il était bien persuadé de l'innocence de ce Père : il paraît bien en effet que c'est la vérité seule qui lui arrache ce qu'il écrit pour justifier les jésuites, que, d'ailleurs, il n'épargne pas. Quoi qu'il en soit, le Père la Colombière, prédicateur de madame la duchesse d'York, fut accusé d'être complice de la chimérique conspiration qui fut le prétexte de tant d'injustices.

C'est l'apanage des hommes d'une vertu éminente, surtout lorsqu'ils travaillent au salut des âmes, de souffrir des accusations et d'être traduits devant les tribunaux : le Père la Colombière eut cet avantage, il fut cité devant le parlement d'Angleterre ; dans l'attente du moment où il devait être introduit, il commença, à la vue d'une foule de toutes sortes de personnes, à réciter l'office divin avec cette tranquillité que les hommes vertueux savent garder au milieu du tumulte comme dans leur solitude ; il se présenta ensuite avec cette modeste assurance qui fut toujours un préjugé sensible de l'innocence, il répondit à l'interrogatoire, durant lequel les seigneurs qui composaient la chambre montrèrent bien qu'ils ne le croyaient point coupable. Quelques-uns de ses commissaires le traitèrent assez civilement, et on n'allégua contre lui que les conversions auxquelles il

avait travaillé. Mais c'était une nécessité d'en user envers lui comme s'il eût été criminel, pour n'être pas forcé, si on le déclarait innocent, de perdre bien des scélérats; il fut mis dans les prisons publiques, où il demeura environ un mois, et, enfin, par un arrêt du parlement, il fut exilé pour toujours de l'Angleterre : cet exil fut sa couronne. Une vertu médiocre serait demeurée dans l'oubli, on n'eût pas daigné la mettre à l'épreuve; on attaquait principalement ceux dont la doctrine et les exemples étaient le plus ferme appui de la foi en Angleterre

Le Père la Colombière vécut dans un état de langueur depuis son retour en France, il éprouva, durant quatre mois, des crachements de sang continuels : il avait contracté cette maladie à Londres, dans l'exercice de son emploi, dans les incommodités de sa prison et les rigueurs de sa pénitence. Sa langueur ne lui permettait plus d'agir; et sa plus grande peine fut la nécessité de se ménager : mais, dans les soins qu'on l'obligea de se laisser rendre il ne se relâcha jamais dans l'étude et dans la pratique de la perfection; toujours égal à lui-même, il veillait sans cesse sur les plus légères impressions de ses sens, et sur les moindres mouvements de son âme. Du reste, la mort n'eut jamais pour lui que des attraits, il considérait, avec un plaisir singulier, jusqu'à quel point elle nous humilie, et il se nourrissait de l'espérance de donner à Dieu, en l'acceptant, une marque sincère de sa soumission.

La Providence a permis qu'après une longue absence, il retournât en Bourgogne dans la ville de Paroi, comme pour finir ses jours dans le lieu même où il avait fait les premiers essais de son zèle. La haute idée qu'on avait de sa vertu s'accrut et éclata à sa mort par des témoignages singuliers de respect. Le magistrat demanda son corps, dans le dessein de lui ériger un monument en l'église de la paroisse; mais les jésuites sollicitèrent si fortement qu'on ne les privât pas de ce trésor précieux, qu'on condescendît à leurs instances. Chacun s'empressa de lui rendre les honneurs qu'on ne rend qu'à la sainteté connue, et son tombeau parut être le dépositaire des vœux et de la piété des fidèles des cantons voisins.

Parmi les diverses personnes des plus qualifiées, des plus vertueuses et des plus spirituelles du royaume, qui s'étaient mises sous sa direction, et qui avaient entretenu un commerce de lettres avec lui, il y en a qui ont jugé que Dieu l'a honoré par des grâces extraordinaires, et qui ont assuré même qu'il s'est opéré des prodiges par son entremise. Quoi qu'il en soit, le serviteur de Dieu, qui s'était rigoureusement obligé à éviter les fautes les plus légères, qui ne s'est jamais démenti dans l'accomplissement de cette obligation étroite, et qui a soutenu avec une constance invincible les ignominies de la croix, ne saurait être regardé comme un homme d'une vertu commune, même par des yeux prévenus.

SERMONS

PRÊCHÉS DEVANT SON ALTESSE ROYALE LA DUCHESSE D'YORK.

Préface.

Cette nouvelle édition des sermons du Père la Colombière n'est pas une simple réimpression, ce n'est pas néanmoins une refonte entière de tout l'ouvrage, moins encore une augmentation de nouveaux discours ajoutés aux anciens. On reverra dans le même ordre le même nombre de sermons, de méditations et de réflexions chrétiennes qu'on a vu dans les éditions précédentes, et partout on reconnaîtra les mêmes plans, la même manière de penser, le même style qui a été conservé, autant qu'il a été possible, dans les corrections qui y ont été faites de quelques façons de parler qui ont paru surannées en plusieurs endroits.

Ce langage suranné a été le vrai et l'unique motif du zèle qui a engagé à retoucher toutes ces diverses productions. Presque personne, si on en excepte quelques savants ou quelques curieux, ne lit aujourd'hui les livres dès qu'ils commencent à prendre un air d'antiquité, et ce serait une perte dans le christianisme et parmi les personnes pieuses, qu'on n'y lût plus les ouvrages du Père la Colombière; ces ouvrages n'ont point été entièrement remplacés par les autres ouvrages dans le même genre qui les ont suivis.

Parmi ceux qui ont écrit dans ces derniers temps sur la morale chrétienne, on en voit qui excellent, les uns par la solidité du raison-

nement, d'autres par la vivacité de l'imagination, presque tous par l'élégance de la composition, presque aucun par l'onction des sentiments. La réunion de tous ces caractères ne s'aperçoit guère nulle part, du moins autant que dans le Père la Colombière. Profond quand il raisonne, plein de feu quand il peint, de douceur et de justesse quand il expose, toujours il mêle l'onction à la profondeur de ses raisonnements, à la vivacité de ses images, à la noble simplicité de ses détails, et c'est ce qui forme cette manière d'écrire touchante et pathétique qui le caractérise. Il a eu peu de temps pour composer ses sermons, et presque point pour les perfectionner, comme on l'a vu par les circonstances où il a été obligé de travailler ; ainsi l'on ne pourra attribuer la perfection qu'on remarquera dans son travail qu'à un génie heureux et supérieur aux obstacles que peuvent apporter les conjonctures gênantes et difficiles.

Le père la Colombière a prêché deux carêmes devant son altesse royale madame la duchesse d'York, et tous les dimanches et les fêtes durant dix huit mois ; il a aussi prêché les dominicales à Lyon, et fait d'autres discours dans diverses occasions particulières, sans que ce travail l'ait jamais empêché de chercher à s'employer aux autres ministères de sa profession. Le rang incertain qu'on a trouvé parmi ses sermons, prêchés en tant de conjonctures différentes, a fait qu'on ne les a point présentés sous les titres d'avent, de carême et de dominicale, qu'on donne communément à ces sortes d'ouvrages : on ne le fait pas non plus ici, et on laisse tous les discours dans l'ordre qu'ils ont dans les éditions qui ont précédé.

On a cherché, en redonnant cet ouvrage au public, à lui conserver, sous une forme plus moderne, la couleur de l'époque à laquelle il fut écrit ; chacun en pourra juger, et il ne paraît pas douteux que plus on le verra de près, et plus on se rapprochera de l'opinion énoncée par le traducteur.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

La sainteté renferme la vraie sagesse qui réside dans les saints et qui règne dans leur conduite.

Sapientiam sanctorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.

Que les peuples publient la sagesse des saints, et que l'Eglise annonce leur gloire (*Ecc.*, XLIV).

Jésus-Christ a réprouvé la sagesse de ces hommes qui jugent et qui vivent selon les maximes du monde : leur orgueilleuse sagesse est aveugle, et elle montre surtout son aveuglement, lorsqu'elle entreprend de faire regarder la piété des saints comme une folie, et les saints eux-mêmes comme des insensés. Selon les idées des prétendus sages du siècle, il n'y a qu'illusion et que faiblesse dans les sentiments et dans la conduite des personnes dévouées aux pratiques de la piété chrétienne, leur foi n'est qu'une crédule simplicité, leur crainte qu'une vaine frayeur, leur amour pour Dieu qu'une pure chimère, leur dévotion qu'un ridicule caprice, leur zèle qu'une indiscrétion importune, leur austérité qu'une ferveur mal réglée ; enfin c'est une humeur noire qui leur fait aimer la solitude ; et si elles en viennent jusqu'à renoncer aux biens, aux honneurs et aux plaisirs du monde, c'est que leur esprit est affaibli, et qu'elles ne sont plus capables de discernement. Je sais, messieurs, qu'on leur fera justice un jour aux yeux de tout l'univers ; je sais que les faux sages reconnaîtront alors leur aveuglement, et qu'ils s'accuseront eux-mêmes d'avoir jugé comme des enfants ; mais comme ces lumières ne leur viendront que trop tard, et dans un temps où elles ne pourront plus leur être utiles, je vais tâcher de les détromper aujourd'hui, et de leur mettre devant les yeux la sagesse incomparable, qui est renfermée dans la sainteté.

Dans les panégyriques qu'on fait durant le cours de l'année, on s'attache à certains caractères particuliers, qui distinguent chaque saint de tous les autres ; mais aujourd'hui que l'Eglise les réunit tous dans la même solennité, il convient de les peindre par quelque trait qui leur soit commun, et j'ai, dans ce dessein, choisi la sainteté même. C'est donc l'éloge de la sainteté que je vais faire à la gloire de tous les habitants de la Jérusalem céleste ; et pour vous la représenter sous le point de vue le plus frappant pour les mondains mêmes, je ferai voir que la sainteté est la seule véritable sagesse.

Divin Esprit, je sais que les saints ne peuvent être dignement loués que par d'autres saints, et que, pour bien parler de la sainteté, il faudrait y être déjà parvenu ; mais je vous conjure de suppléer par vos lumières à mon insuffisance. Toute l'Eglise triomphante s'intéresse à la prière que je vous en fais ; Marie surtout, comme je l'espère, l'appuiera par son intercession. C'est ce que nous allons lui demander par les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

Quoique la sagesse, selon la pensée des philosophes, et dans le sentiment même des Pères, consiste dans la connaissance des choses divines, il est vrai néanmoins que, dans le sens ordinaire, quand on parle d'un homme sage, on n'entend autre chose qu'un homme versé dans les sciences sacrées. Cette sagesse qu'on a tant vantée dans l'antiquité, et à qui l'on donne encore aujourd'hui de si grands éloges, est une vertu purement morale. Cependant l'idée que nous en avons ne s'accorde pas entièrement avec l'idée que les anciens en ont eue. Ils appelaient sagesse le discernement juste des choses qui méritent ou l'estime des hommes ou leur mépris. Aujourd'hui, on la confond presque avec la prudence, et l'on donne le nom de sage à quiconque sait faire le choix des moyens qui le conduisent le plus sûrement

à son but, qui sait profiter de ses avantages, et vaincre les obstacles qui s'opposent à ses desseins. Le sage, dans le sens des anciens, est encore en vénération chez tous ceux qui se piquent de philosophie, et qui savent estimer l'avantage que la raison nous donne sur les animaux. Le sage, dans l'idée de notre siècle, est pour ainsi dire l'idole et la divinité du monde : on ne s'est jamais tant étudié à le former et à le rendre parfait, et sans ce genre de sagesse, on ne reconnaîtrait aujourd'hui personne pour philosophe.

Or, messieurs, je tâcherai de faire voir que la sainteté est la souveraine sagesse, dans quelque sens qu'on prenne cette vertu; que la vraie philosophie est la philosophie des saints, et que leur prudence est autrement éclairée que la vaine habileté dont se flattent les sages du monde; sur quoi voilà quel sera le sujet et l'ordre de ce discours.

Les saints sont les véritables sages, parce qu'en premier lieu, la sagesse règle tous les sentiments et tous les mouvements de leur cœur; parce qu'en second lieu, elle règle toutes les actions de leur vie. En un mot, la sagesse réside dans les saints : ce sera le premier point; elle règne dans leur conduite, ce sera le second, et tout le plan de cet entretien.

PREMIERE PARTIE.

Rien ne me fait tant admirer l'homme que les sentiments des anciens philosophes : encore enveloppés dans les ténèbres du paganisme, ils ont, avec le seul secours des lumières de la raison, formé une idée de la sagesse, à quoi il semble d'abord que l'Evangile a eu peu de chose à ajouter. Ils ont pénétré si avant dans tout ce qui nous éblouit et nous enchante ici-bas, qu'ils ont reconnu qu'il y avait plus de grandeur à mépriser les biens terrestres qu'à les posséder; ils ont enseigné qu'il n'y avait pas de plus grand bonheur que celui de connaître Dieu, et que c'était une erreur grossière et honteuse, de chercher la félicité dans la possession des richesses et des plaisirs; ils ont découvert que l'homme était né pour la liberté, et en même temps qu'il n'est rien qui nous éloigne plus de la vraie liberté que le genre de servitude qui nous assujettit aux mouvements déréglés de notre cœur.

Selon leur sentiment, leur sage est un homme sans désir, sans crainte, en un mot, sans passion; il ne craint point la mort, il est insensible à la douleur, et tous les autres maux, au lieu de l'effrayer, lui présentent des endroits agréables, par où il les envisage. Il se persuade que la pauvreté le met au-dessus de la fortune, qu'elle le rend même semblable aux dieux immortels. Loin de porter envie aux riches, il les plaint d'avoir des besoins qu'il n'a pas. Tant que son esprit est en liberté, il se trouve sans gêne dans les plus étroites prisons; il n'y a point de bannissement pour lui, parce qu'il se croit non seulement citoyen, mais encore maître du monde; il se met peu en peine sur quelle mer il navigue, ou quelle terre il foule sous ses pieds, pourvu qu'il soit toujours sous le même ciel. Sortant de sa patrie, d'où il est chassé, il s'étonne de la simplicité de ceux qui croient le punir, et qui s imaginent qu'on ne peut être content hors de ses propres foyers. A peine son corps lui paraît être une partie de lui-même, tant il se sent l'âme élevée au-dessus de ce limon animé; les douleurs les plus vives et les plus aiguës ne sauraient lui arracher une plainte, et on l'enfermerait dans le bronze ardent, qu'il n'avouerait pas que c'est lui qui brûle, ou qu'il prend part à ce qu'on lui fait souffrir.

Voilà, messieurs, quel était le sage qu'on prétendait former dans les écoles d'Athènes, voilà quelle était cette philosophie fameuse qu'on y enseignait avec tant de faste, et qu'on y venait apprendre de toutes les parties du monde. Ceux qui en ont fait profession ont été appelés les restes du siècle d'or : les plus grands conquérants se sont détournés de leur route pour les visiter dans des cabanes : les empereurs ont fait gloire de leur amitié; ils les ont revêtus de la pourpre, ils les ont eux-mêmes conduits en triomphe : partout on les a regardés comme des hommes divins; les villes se sont disputé les unes aux autres l'honneur de leur avoir donné la naissance, et les peuples se sont volontairement soumis à leur conduite.

Or, messieurs, ce qu'on a appelé sagesse dans le paganisme, c'est ce que les chrétiens nomment sainteté; et, autant qu'il peut y avoir de rapport entre les choses sacrées et les choses purement humaines, nos saints répondent aux philosophes des païens. Toute la terre, dit Clément d'Alexandrie, est devenue une école de philosophie, où le Verbe incarné enseigne par ses paroles et par ses exemples une sagesse plus excellente que la sagesse dont les Grecs ont donné tant de préceptes : et cette sagesse chrétienne n'est autre chose que la sainteté. Etre saint, messieurs, c'est être chrétiennement philosophe, comme parle le grand saint Grégoire; c'est-à-dire, être détrompé des erreurs communes, délivré de toutes les passions qui peuvent troubler la tranquillité de l'âme, détaché des créatures et de soi-même, élevé au-dessus de l'univers; et tellement uni à Dieu par la connaissance et par l'amour, qu'on oublie tout ce qui n'est pas Dieu. On donne souvent à la sainteté le nom de justice, parce que, faisant un juste discernement du mérite de chaque chose, elle porte toute notre estime vers le souverain bien, et ne nous inspire que du mépris pour les biens temporels. On confond aussi quelquefois la sainteté avec la religion, parce qu'elle renferme un hommage et comme un sacrifice de tout être créé à l'Etre divin et immortel. Saint Thomas croit que l'effet de la sainteté, selon la signification de ce mot, est de nous rendre purs et inébranlables dans le bien; purs, en séparant l'âme de tout ce qui est corruptible de sa nature; inébranlables dans le bien, en ôtant en quelque sorte aux objets ce qui est capable d'émouvoir les passions.

Cela étant, que dites-vous de ceux qu'

traitent la sainteté de folie, et qui méprisent dans les chrétiens ce que tout l'univers a admiré dans les gentils? N'est-il pas étrange que la même sagesse, qui a été en vénération parmi les païens, soit condamnée par les disciples de l'Evangile, et que les adorateurs d'un Dieu crucifié, d'un Dieu pauvre, ne sentent pas le prix de cette fermeté d'âme dans les traverses, et de ce dépouillement généreux dont les seules lumières de la raison ont découvert les avantages à tant d'idolâtres?

Mais c'est faire tort à la sagesse chrétienne que de la tenir si longtemps en parallèle avec la sagesse des païens : il s'en faut bien que celle-là ait porté la perfection aussi loin que celle-ci, qu'il y ait eu autant de droiture dans ses sentiments, et autant de pureté dans ses maximes. Cette pitoyable philosophie, dit saint Jean Chrysostome en parlant de la philosophie païenne, comparée à la philosophie des saints, ne méritait pas ce nom glorieux, et ne valait pas l'argent qu'on la vendait dans les écoles.

La philosophie ancienne a enseigné le mépris des richesses temporelles, parce qu'on s'en pouvait passer ; le christianisme en inspire même la haine, parce qu'elles peuvent nous corrompre. Celle-là fournissait des consolations à ceux que la fortune avait réduits dans l'indigence, et celui-ci persuade la pauvreté volontaire à ceux qui jouissent des plus grands biens. Un philosophe souffrait sans se plaindre, dans la pensée que les maux du corps ne donnaient aucune atteinte à l'âme : un saint, qui connaît de plus qu'ils lui sont utiles, va au-devant de ces mêmes maux, et se fait un plaisir de les endurer. Un philosophe essuiera toutes sortes d'injures sans être ému, parce qu'il est convaincu que ceux qui l'outragent se nuisent à eux-mêmes en voulant lui nuire : un saint se réjouira d'être en butte à la persécution, s'il n'y va que de son intérêt propre; mais il sera touché du tort qu'on se fera en le persécutant. Celui-là méprise ses ennemis, celui-ci les aime et leur fait du bien. Le philosophe fait profession d'être peu attaché à la vie, et de ne point craindre la mort : pour un saint la vie est un tourment, et la mort un sujet de joie. *Patienter vivit*, dit saint Augustin, *et delectabiliter moritur.* Le philosophe se résout à mourir, parce qu'il a longtemps médité sur la nécessité de subir cette dure loi : un saint s'estime heureux de finir ses jours à la fleur même de l'âge, lorsqu'il pourrait les prolonger en modérant son zèle, ou en dissimulant sa croyance. Enfin la philosophie profane enseignait à vaincre les passions de désir, de crainte, de colère, de désespoir ; mais elle se laissait vaincre elle-même par la vanité et par l'orgueil : insensible aux injures des hommes, elle était insatiable de leurs louanges; elle faisait passer pour vertu la passion de la gloire, et la vertu d'humilité lui était inconnue ou odieuse. C'est pour cela que ceux qui faisaient profession de philosophie, après s'être dépouillés de tout, retenaient encore le manteau de philosophe, et le préféraient aux habits les plus superbes, parce qu'ils pensaient qu'il y avait plus d'honneur à le porter qu'à être revêtu de la pourpre.

O que la philosophie sainte donne à ses disciples des lumières bien plus parfaites, des sentiments bien plus relevés ! Elle leur fait apercevoir la vanité et la folie même de cette philosophie prétendue; elle leur fait voir que ces sages si vantés, qui pensaient s'être élevés par leur morale jusqu'à la condition des dieux, n'étaient en effet, comme parle Tertullien, que de vils esclaves de la gloire. Elle apprend à mépriser jusqu'au jugement des hommes, même jusqu'à ce genre de gloire dont le vain éclat portait les Socrate et les Caton à mépriser tout le reste. Elle fait des sages qui ne sont point enflés de leur sagesse, qui ne foulent point le faste par un autre faste; des sages qui se contentent d'être sages sans affecter de le paraître, qui se réjouissent même de passer pour insensés dans l'estime du monde, parce qu'ils le regardent lui-même comme un aveugle; des sages qui aiment mieux souffrir la confusion due aux scélérats, que de l'éviter en prenant part à leurs désordres ; en un mot des sages qui sont humbles dans la plus haute vertu, et qui se croient plus redevables à ceux qui par leurs injustices leur donnent lieu de l'exercer (cette vertu) qu'à ceux qui par leurs flatteries les exposent à la perdre.

Ce sont là, messieurs, les principes de la philosophie des saints. Si c'est être insensé que d'avoir ces sentiments, dites-moi, je vous prie, ce que c'est que la véritable sagesse; ou plutôt écoutez les académies de la Grèce et de l'Italie. Lorsque les apôtres commencèrent à débiter les saintes maximes du christianisme, quoique dépouillées de tout ornement spécieux et de toute subtilité étudiée, les Grecs et les Romains reconnurent d'abord la conformité qu'avaient ces maximes avec la lumière de la plus pure raison ; et bientôt ils avouèrent qu'elles surpassaient infiniment tout ce qu'il y avait de plus relevé dans la science des mœurs : ils se rendirent attentifs aux leçons de cette nouvelle doctrine, et n'eurent pas honte de prendre la qualité de disciples de l'école de Jésus-Christ.

Mais peut-être ce que l'on blâme dans les saints n'est pas l'élévation de leurs sentiments, mais seulement la témérité de leur entreprise. Il n'est rien de si noble, dira-t-on, rien de si divin que l'idée de la sainteté; mais c'est être téméraire que de vouloir former ses mœurs sur cette idée. La sagesse des philosophes, toute imparfaite qu'elle était, ne s'est jamais trouvée que dans leurs écrits ; on a toujours remarqué une opposition presque entière entre leurs discours et leur conduite; pour mettre en pratique leurs préceptes, il aurait fallu des hommes de marbre et de bronze : comment donc des créatures si faibles peuvent-elles prétendre à la sainteté, qui est une sagesse infiniment

sublime, et qui n'est, à proprement parler, que pour de purs esprits ?

Cette objection, messieurs, ne paraît que trop plausible à plusieurs. Sans parler de ceux qui accusent l'Eglise romaine d'imposer à ses enfants un joug peu proportionné à leurs forces, lorsqu'elle les oblige à la pratique des œuvres de la charité et de la pénitence, qui l'accusent, lorsqu'elle nous exhorte au célibat et à la pauvreté volontaire, de nous, porter à une sorte de vie dont la corruption de la nature nous rend incapables, on ne voit que trop de catholiques mêmes qui étouffent tous les désirs que Dieu leur donne d'une vie plus parfaite ; qui résistent à toutes les voix qui les appellent à la sainteté, sous prétexte que ce serait pour eux une entreprise frivole ; qu'il n'y a que Dieu seul qui soit saint ; qu'il n'y a pas d'apparence, vu notre fragilité, que nous puissions jamais soutenir une vie crucifiée, une vie spirituelle ; qu'il faudrait pour cela n'avoir pas de corps, ou ne l'avoir pas composé d'argile.

Si cela est vrai, mes frères, que devient l'Evangile; que deviennent tous les mystères de l'incarnation, de la vie et de la mort de Jésus-Christ ? Quoi ! un Dieu se sera revêtu de notre chair pour nous enseigner un chemin inaccessible, pour nous mettre devant les yeux une loi qu'on ne peut accomplir, pour nous donner des leçons et des exemples au-dessus de nos forces ! Le Verbe éternel sera descendu du ciel pour nous apprendre la science des saints; il aura demeuré parmi nous durant l'espace de trente-trois ans pour nous en découvrir tous les secrets; il en aura pratiqué lui-même à nos yeux toutes les maximes les plus sévères ; il les aura confirmées par des miracles ; il les aura scellées de son propre sang ; il aura envoyé son Esprit-Saint pour les graver dans nos cœurs en caractères de feu ; et toute cette science, toutes ces maximes ne pourront être d'aucun usage ! Ou Jésus-Christ, mes frères, n'aura pas connu notre impuissance, ou il nous aura trompés, en nous exhortant à un genre de vie qu'il savait n'être pas praticable.

Non, aimable Rédempteur, il m'est impossible de le croire ; on ne me persuadera jamais que lorsque vous m'invitez avec tant de douceur à m'assujettir à votre joug, et à me charger de la croix; lorsqu'avec tant de zèle vous m'exhortez à la pauvreté d'esprit, à l'amour des souffrances, à l'amour de ceux qui me font souffrir, à la haine du monde et de moi-même; lorsque vous m'ordonnez de vivre dans une sainte liberté, de ne craindre ni la mort, ni tout ce que la cruauté peut inventer de supplices, de me réjouir, de faire éclater ma joie au milieu des plus sanglantes persécutions; lorsque vous me conseillez, que vous me pressez de quitter tout pour aller à vous ; lorsque par tous les motifs de crainte, d'amour, d'espérance, vous tâchez de me porter à une vie chaste, à une vie pénitente, à une vie mortifiée ; non, je ne saurais penser que ce soient autant de conseils impossibles, et qu'il puisse y avoir de l'imprudence à les suivre.

Quand nous n'aurions pas une preuve si convaincante contre cette impossibilité prétendue, comment l'ose-t-on alléguer à la vue de la céleste patrie et de cette multitude innombrable d'esprits bienheureux qui y reçoivent la récompense de leur sainteté? Comment ce qui a été fait par tant de millions d'hommes et de femmes, dans chaque état, malgré la différence des complexions, nous peut-il paraître impossible? Osons-nous même dire qu'il y ait quelque difficulté dans la voie de la sainteté, après que tant de jeunes enfants, tant de jeunes vierges élevées dans le luxe et dans la mollesse des cours, ont marché dans la voie étroite si généreusement et si constamment? Combien de témoins le ciel produit-il aujourd'hui contre un sentiment si peu raisonnable, ou plutôt contre notre lâcheté? Treize millions de martyrs sont allés avec joie au dernier supplice. On rapporte que l'Angleterre a fourni dans une seule occasion onze mille vierges, qui aimèrent mieux mourir que de laisser donner atteinte à leur virginité. On a compté jusqu'à douze mille solitaires dans un seul désert. Il s'est trouvé dans le seul monastère du mont Cassin cinq mille cinq cents religieux dignes d'être honorés sur nos autels, et plus de cinquante mille dans le seul ordre de saint Benoît. Il n'est point d'esprit si vaste ni si borné, point de personne si savante ou si ignorante, point de caractère si doux ou si rude, point de tempérament si délicat ou si robuste, qui ne trouve dans la céleste Jérusalem des millions de saints qui lui ressemblent : et l'on dira que la sainteté est impossible aux hommes, et que c'est une folie d'y aspirer !

Pourrait-il se faire, messieurs, que sur un si faible prétexte vous renonçassiez à la gloire et à la récompense des amis de Dieu? Hélas ! on attaque tous les jours des villes qui jusqu'ici ont passé pour imprenables, et qui en effet n'ont jamais été ni emportées de force ni rendues ; on s'expose sur des mers inconnues, on pénètre dans des terres qui n'ont point été découvertes; les savants travaillent encore aujourd'hui à trouver des démonstrations qu'on cherche inutilement depuis près de trois mille ans : et cependant nous voulons croire qu'il nous est impossible de nous rendre saints, quoique nous solennisions tous les jours la mémoire de ceux qui se sont sanctifiés, que nous ayons en main des volumes entiers remplis de leurs vertus, et que nous soyons persuadés que nous ignorons encore plus de noms de saints qu'il n'en est venu à notre connaissance. Non, messieurs, la sainteté n'est impossible à personne, il n'est même personne pour qui elle soit difficile, à la réserve des riches, qui trouvent de grandes difficultés pour entrer dans cette voie sainte que l'Evangile appelle le royaume du ciel ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'assure : néanmoins, quelque difficile que soit pour eux la sainteté, elle ne leur est pas impossible; ils peu-

vent, à l'exemple de tant d'autres, briser leurs chaînes, abandonner tout pour l'amour de Jésus-Christ, et du plus grand obstacle qu'on puisse avoir à la perfection évangélique se faire une marche pour y monter. De plus, ils peuvent même être pauvres dans l'abondance, par le retranchement du luxe, par la fuite de ce même monde où leur prospérité leur donne entrée; et loin qu'on les puisse accuser de folie lorsqu'ils aspirent à ce degré de vertu, j'ose dire que c'est pour eux, encore plus que pour les autres, le comble de la sagesse. Pourquoi? Parce qu'étant vraisemblable qu'on se sauve rarement dans une grande fortune, à moins qu'on ne s'y rende tout à fait saint, c'est en eux l'effet d'une sagesse supérieure d'opposer les plus grandes sûretés à un grand péril.

Il est donc vrai, chrétiens auditeurs, que la sainteté renferme la souveraine sagesse, et que par conséquent les saints, qui s'appliquent à l'acquérir, ne peuvent être traités d'insensés, puisqu'ils aspirent à un état très-parfait et nullement impossible. Mais après vous avoir montré qu'il n'y a pas d'hommes plus sages dans leurs sentiments que les saints, il est temps de vous faire voir qu'il n'y en a pas de plus prudents dans leur conduite : c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les enfants du siècle, qui croient avoir la raison et l'habileté en partage, et qui, selon les paroles du Sauveur même, se conduisent avec plus de sagesse dans leurs affaires que les enfants de la lumière, les enfants du siècle ne conviennent pas que la prudence soit une vertu propre des saints; ils s'imaginent au contraire que l'indiscrétion les accompagne partout, qu'ils font profession de porter tout à l'extrémité, d'ignorer les sages tempéraments, de négliger toutes les règles, pour s'abandonner à un zèle inconsidéré et à une aveugle ferveur; qu'à la vérité, quand on considère leurs sentiments et les dispositions de leur âme, on se sent porté à les admirer; mais qu'à voir leurs actions et la conduite qu'ils tiennent dans le monde, on a bien de la peine à s'empêcher,ou d'en murmurer, ou d'en faire des plaisanteries. Pour détruire une opinion si fausse et si injurieuse à la sainteté, je vous prie, messieurs, de faire attention que la prudence, pour être parfaite, doit avoir deux conditions : il faut premièrement qu'elle ait en vue une fin parfaite, c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas, qu'elle tende à ce genre de bien auquel toute la vie se doit rapporter; en second lieu, il faut qu'elle fasse choix des moyens les plus propres pour parvenir à cette fin. Par le défaut de cette première condition on ne saurait donner le nom de prudence à l'industrie d'un fourbe qui prend tellement ses mesures, qu'il assure le succès de sa fraude, parce que cette industrie tend au mal. L'adresse d'un joueur, quelque habilement qu'il conduise son jeu, n'est pas non plus une prudence parfaite, parce qu'elle n'a qu'une fin indifférente et imparfaite. Le médecin, d'ailleurs le mieux intentionné et le plus infaillible dans le jugement qu'il porte des maladies, ne passera jamais que pour un imprudent, s'il néglige de chercher les remèdes nécessaires pour rendre la santé à un malade, ou s'il n'en sait pas faire le choix.

Cela supposé, voyons, s'il vous plaît, en quoi la prudence des saints est défectueuse. L'unique fin qu'ils se proposent dans toutes leurs actions, c'est de servir Dieu, qui les a créés pour lui, et de se procurer, en le servant, une félicité éternelle. Sur quoi, messieurs, je vous demande de faire avec moi quelques réflexions.

J'observe en premier lieu qu'on loue dans le monde le jugement d'un homme qui, dans la liberté de se choisir un maître, s'attache à un prince grand, sage, généreux, qui fait gloire de garder inviolablement sa parole, et de n'abandonner jamais ceux qu'il a une fois reçus à son service. Si cela est vrai, comme chacun le pense, est-il rien de plus judicieux que la conduite des saints, qui s'attachent au service d'un maître immortel, incapable de manquer à ses promesses, ni par infidélité ni par impuissance; d'un maître qui se déclare hautement pour ceux qui sont à lui, qui prend leur défense contre tout ce que l'univers a de plus redoutable, d'un maître enfin qui est le maître de tous les autres?

Je remarque secondement qu'on regarde dans le monde comme des gens sans conduite tous ceux qui ne songent qu'au présent, qui ne s'appliquent point à se préparer une heureuse vieillesse, et à faire des établissements dont leur postérité puisse jouir, quoique nul homme ne soit assuré de vieillir ni d'avoir de postérité qui lui survive. Par la raison des contraires, peut-il être une conduite plus sage que de porter ses vues jusque dans l'éternité, qui ne peut manquer de succéder à ce peu d'années que nous vivons sur la terre? Cette conduite est la conduite des saints.

La troisième réflexion, c'est que dans la politique même, où la prudence semble avoir son principal emploi, nous voyons que les plus éclairés ont pour maxime d'avoir toujours en vue l'objet le plus intéressant, d'abandonner les formalités aux esprits pointilleux et peu solides, de se relâcher sur des points de peu de conséquence, de sacrifier de menues prétentions pour sauver l'essentiel et pour avancer les desseins les plus importants. Mais que sont, messieurs, que sont les desseins des plus grands princes et de leurs ministres en comparaison de cette fin générale où tous les hommes doivent tendre, en comparaison de cette affaire où il s'agit de posséder ou de perdre un Dieu, et de le perdre sans ressource? Il est donc raisonnable de négliger pour l'intérêt du salut toutes les choses qui ne sont en aucune façon aussi nécessaires. Et les saints, qui par cette raison méprisent tout ce que le monde estime, les saints font aux politiques mêmes la plus belle leçon de prudence : leçon qui vaut plus elle seule que toutes leurs maximes.

La quatrième réflexion, c'est que ceux qui

se distinguent par leur habileté dans le monde, non-seulement préfèrent les grandes affaires aux affaires peu importantes, mais même ils ne font rien de si léger qu'ils ne le rapportent à leurs fins; de sorte qu'ils paraissent n'avoir qu'une affaire : leurs discours les plus indifférents, leurs actions les plus communes, leurs divertissements mêmes, leur oisiveté, tout en eux tend à une fin; et lorsqu'en effet on étudie toutes leurs démarches et tous leurs mouvements, on demeure persuadé qu'en tout ce qu'ils font il y a du mystère, on ne peut croire que des gens si sages fassent rien légèrement et sans songer à ce qui les doit occuper sans cesse. Les saints, de leur côté, ne se contentent pas de travailler pour leur dernière fin et de mépriser tout le reste, mais encore ils ne font rien que pour cette fin, toutes leurs actions, toutes leurs pensées s'y rapportent. Ils ne veulent pas qu'il y ait un moment de temps, pas une parole, pas un mouvement inutile; tout tend à Dieu, à l'éternité; ils dirigent tout à ce bonheur incomparable, et tout les y conduit.

Je suis sûr, messieurs, qu'après ces réflexions il n'est point d'homme, s'il écoute la raison, qui ne soit convaincu que les saints montrent une prudence supérieure à tout, dans le choix de la fin qu'ils se proposent: choix qui, selon le Docteur de l'école, est l'effet principal de la prudence. Je ne sais si tout le monde conviendra qu'ils sont aussi judicieux dans le choix qu'ils font des moyens pour parvenir à leur fin.

Mais pourquoi en disconviendrait-on? C'est par le mépris du monde et de ses maximes, c'est par la haine d'eux-mêmes, par un exercice continuel de la pénitence, que les saints se sont efforcés de gagner le ciel. Il y a des voies plus douces, plus humaines, plus conformes à la manière de vivre des autres hommes, plus proportionnées à notre faiblesse, il est vrai; mais y en a-t-il de plus courtes et de plus sûres? Or, parmi les moyens qui nous conduisent à une fin, la raison ne veut-elle pas qu'on préfère ceux qui y conduisent plus tôt et plus sûrement? Tels sont les moyens que les saints ont pris et que Jésus-Christ nous a surtout recommandés. Qui sait mieux que lui ce qui doit lui plaire, qui sait mieux ce qui doit nous être plus utile pour l'éternité?

On vous reproche, âmes saintes, de vous être tellement attachées à Dieu, qu'il ne vous est plus resté d'application pour tout le reste, d'avoir oublié jusqu'à vos pères, jusqu'à vos mères, de vous être trop déclarées contre la vie ordinaire des gens du monde, d'avoir rompu avec lui tout commerce, de n'avoir plus gardé de mesures, de vous être dispensées de tout, des lois mêmes les plus indispensables de la bienséance. Mais de quelle part viennent des reproches si odieux? Ne viennent-ils point de ceux-là mêmes qui croient agir avec sagesse en faisant pour le monde tout ce que vous avez fait pour le ciel? Combien de personnes se livrent si fort à ce qu'elles appellent grandes affaires, qu'il ne leur reste plus de temps pour leur salut! Combien de faux sages font céder tous les jours les intérêts de Dieu à ceux de l'Etat, témoignent un mépris visible pour les lois les plus sacrées, et se persuadent que la religion n'est elle-même qu'une partie de la politique, et qu'elle doit être ajustée au temps et à la nécessité des affaires temporelles! Eh quoi! Seigneur, y aura-t-il de l'imprudence à faire pour vous ce que le monde fait contre vous? Et le zèle ne sera-t-il raisonnable que quand il sera joint à l'impiété?

Enfin, pour justifier cette vie austère, cette vie pénitente, si odieuse aux réformateurs de l'Eglise et aux partisans du monde, je me contenterai de vous mettre un moment sous les yeux, d'une part, ces capitaines qui se voulant mettre en état de défendre une place importante, commencent par raser les faux-bourgs, par inonder les plaines voisines; d'autre part, ces princes qui craignant d'être défaits par un ennemi trop puissant, se retirent dans le cœur de leurs Etats en faisant le dégât partout où ils passent, pour ôter à un adversaire redoutable le moyen de les suivre. A voir ces grands hommes qui ravagent ainsi leurs propres pays, qui mettent partout le feu, qui désolent tout, l'on dira peut-être qu'ils se livrent aux noirs accès d'une fureur aveugle, et que de pareils traits de l'art militaire sont les effets d'une folie achevée: telle est, messieurs, l'injustice que nous faisons à la conduite des saints. Cette âme pure qui voit que ses ennemis trouvent dans son propre corps de quoi lui faire la guerre, lui fait la guerre à lui-même, et travaille à le détruire pour n'en être pas vaincue : pour sauver le corps de la place, elle en abandonne, elle en ruine même les dehors; elle aime mieux affaiblir cette chair corruptible, lui faire perdre ses agréments, la défigurer, que d'exposer l'esprit, qui est immortel, à perdre sa beauté ou sa force. C'est sur cela que le monde l'accuse, cette âme généreuse, de manquer de prudence et de discrétion. Mais hélas! messieurs, quelle serait la prudence des saints, s'ils voulaient écouter les discours du monde et s'arrêter à son jugement!

J'en dis trop, chrétiens auditeurs, dans un jour où l'Eglise nous ouvre, pour ainsi dire, les portes du ciel, pour nous y faire contempler la gloire des bienheureux. A la vue de cette gloire ineffable, à la vue de cette superbe cité dont l'éclat surpasse celui des plus précieux métaux, à la vue de ces riches trônes, de ces couronnes brillantes, à la vue de tant de beautés, de tant de plaisirs, de tant de lumières, qui dira que ceux qui en jouissent ont manqué de conduite, ont pris le mauvais parti en s'efforçant de les mériter, qu'ils ont mal fait ou qu'ils ont trop fait? *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore; ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* Heureux citoyens du ciel, qui vivez au milieu des honneurs et des délices au-dessus du soleil et du

firmament, que vous avez fait paraître de sagesse en renonçant aux vains honneurs et aux plaisirs passagers de cette vie!

Il est vrai que durant le peu d'années que vous êtes restés sur la terre, vous avez été privés des douceurs qu'on y goûte; on ne vous a point vus dans ces grandes assemblées où règne la vanité; vous vous êtes entretenus avec Dieu dans la solitude, tandis qu'on était aux théâtres; vous avez passé dans la lecture des saints livres ces nuits que le monde employait au jeu et aux autres divertissements profanes; les soins que les hommes de votre temps se donnaient pour nouer des intrigues, pour bâtir des palais, pour multiplier leurs revenus, pour gagner la faveur des grands, pour s'élever au-dessus des autres hommes; ces soins, vous les avez réservés pour votre âme, vous les avez consacrés à dompter vos passions, à réprimer vos désirs, à vous préparer une heureuse mort: mais que vous êtes bien dédommagés de vos peines! que vous posséderez longtemps le fruit d'une conduite si judicieuse! que vous devez vous savoir gré d'en avoir usé de la sorte! Dans quelle erreur auriez-vous donné, si vous vous étiez rendus les esclaves des respects humains, si vous aviez craint les mépris et la censure du monde! Ce monde, autrefois si injuste, révère aujourd'hui jusqu'à votre mémoire, jusqu'à vos cendres; on enchâsse dans l'or, dans les pierreries ces membres consumés par les jeûnes; ceux mêmes qui sont revêtus de la pourpre, comme parle saint Jean Chrysostome, viennent se prosterner devant vos tombeaux, et rechercher votre protection: au lieu que votre nom aurait péri dans l'oubli, votre corps aurait demeuré sans honneur dans un vil sépulcre, et votre âme peut-être dans l'horreur des supplices éternels.

Intelligite hæc qui obliviscimini Deum, et stulti aliquando sapite. Comprenez ceci, ô vous qui oubliez Dieu, qui vous oubliez vous-mêmes, qui semblez ignorer la brièveté de cette vie, et la fin pour laquelle vous avez été créés. Quelles ténèbres, ô mon Dieu, quel étrange aveuglement empêche les chrétiens de connaître la vanité de leurs desseins et de leur prudence terrestre! Hélas! faut-il être si éclairé pour s'apercevoir qu'on s'amuse à bâtir sur le sable, sur le bord d'un torrent impétueux qui détruit, qui entraîne et les édifices et ceux qui les ont élevés? Qui ne voit pas que les grandes affaires du monde, ainsi qu'on les appelle, ne sont que des jeux d'enfants qui n'aboutissent à rien; que cette paix, qu'on regardait comme le chef-d'œuvre de la politique, est rompue par un léger intérêt; que cette guerre, conduite avec tant de sagesse et de bonheur, qui avait coûté tant de millions, tant de sang, tant d'inquiétude, est terminée par un traité qui remet les choses à peu près comme elles étaient auparavant? Qui ne voit pas que le temps change tout, qu'il renverse les fortunes les mieux établies, qu'il efface jusqu'à la mémoire des hommes qui ont joué les plus grands rôles sur la scène du monde; que toute leur grandeur, toute leur gloire périt avec eux, et souvent même avant eux; qu'enfin le tombeau engloutit tout, qu'il égale tout, et que le jugement de Dieu mettra seul entre les grands et les petits, entre les prétendus sages et les vrais sages, une distinction qui ne finira jamais? Mon Dieu! que je déplore le sort de ces grands génies qui emploient toutes leurs lumières à tracer des plans magnifiques sur un avenir qu'ils ne verront jamais, qui se consument eux-mêmes pour faire réussir des entreprises peut-être funestes pour eux, qui commencent avec des efforts incroyables, avec des préparatifs immenses, une carrière de quelques pas! Que je suis touché de les voir porter jusque sur le bord de leur sépulcre leurs inutiles pensées, de les voir toujours absorbés par des bagatelles qui ne les regardent point, et qui n'ont aucun rapport avec l'éternité où ils vont entrer!

Soyons plus sages, chrétiens auditeurs, je vous en conjure: laissons la prudence humaine s'enfler d'orgueil, et s'évanouir dans ses desseins; laissons-la se vanter de tout pénétrer, de faire tout réussir; qu'elle se flatte de savoir l'art d'amuser, de servir, de nuire, de dissimuler, de surprendre et de prévenir la surprise: croyez-moi, la véritable prudence est de craindre Dieu et de s'étudier à lui plaire: *Initium sapientiæ, corona sapientiæ, timor Domini*, dit le plus sage des rois. Le commencement et le comble de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur. La sagesse même incarnée ne nous en a pas enseigné d'autre. Cette sagesse venue du ciel vous portera tous, comme je le souhaite, et comme je l'espère, à préférer l'âme au corps, l'éternité au temps, le ciel à la terre, Dieu aux hommes. Elle vous fera mépriser une vie courte, incertaine et malheureuse, pour vous rendre dignes d'une bienheureuse éternité. Ainsi soit-il!

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Le ciel est la cité sainte des bienheureux, où il n'y aura nul péché, nulle des peines qui sont dues au péché, nulles bornes aux récompenses qui sont promises à la vertu.

Vidi civitatem sanctam, Jerusalem novam descendentem de cœlo.

J'ai vu descendre du ciel la cité sainte, la nouvelle Jérusalem (*Apoc.*, XXI).

Dans la solennité de ce jour, les prédicateurs ayant coutume de parler de la demeure éternelle des bienheureux, je ne m'étonne pas que les chrétiens, dans l'attente d'un discours qui leur doit être agréable, s'assemblent en foule dans nos temples. Il est naturel que des exilés prennent plaisir qu'on les entretienne de leur patrie, qu'on leur fasse la peinture d'une région où ils espèrent de régner un jour; et que par le souvenir du bonheur qui les y attend, on adoucisse les maux qu'ils souffrent. Ce qui serait étonnant, messieurs, c'est qu'il se trouvât des personnes qui osassent vous parler de ce

bonheur incompréhensible. Quelle apparence de tracer le plan, de représenter les beautés et les richesses d'un lieu qu'on n'a jamais vu, et dont on n'a aucune connaissance? Cependant vous ne devez pas en être surpris, il serait encore plus difficile de parler des biens éternels à quiconque les aurait vus, à quiconque en aurait goûté toutes les délices : on peut dire que nous n'en parlons que parce que nous ne les connaissons pas : et saint Paul, dont les lumières ont éclairci les difficultés les plus obscures, dont l'éloquence pouvait embellir les sujets les plus stériles, saint Paul n'a été muet sur cette matière, que parce qu'il en avait des connaissances trop exactes.

Esprit-Saint, je ne vous demande donc pas que vous me découvriez aujourd'hui cette divine clarté qui environne les bienheureux ; elle ne servirait qu'à m'éblouir les yeux, et qu'à me lier la langue; je vous demande des lumières que je puisse communiquer à ceux qui m'écoutent ; je vous demande ces connaissances que les saints ont eues de la céleste patrie, lorsqu'ils étaient encore sur la terre, ces vues qui allumaient dans leurs cœurs un désir si ardent d'arriver à cet heureux terme, qui les faisaient gémir dans l'attente de la mort, qui leur inspiraient tant de mépris pour tout ce que nous estimons ici-bas, et qui les ont portés à faire et à souffrir de si grandes choses pour votre amour.

Que je serais heureux si ce que je dois dire aujourd'hui du bonheur des saints, si même tous les discours que je ferai cette année pouvaient produire seulement un saint! Car, s'il est vrai qu'un chrétien vraiment saint fait plus d'honneur à Dieu qu'un million de chrétiens lâches et imparfaits, quel plus grand bien pourrait-il m'arriver en la vie que d'avoir contribué à mettre une âme dans la voie de la véritable sainteté !

Je sais, madame, que lorsque votre Altesse Royale m'a commandé de monter dans cette chaire, elle n'a point eu d'autre vue que de procurer à tous ceux qui m'entendront un moyen de se sanctifier eux-mêmes ; et je proteste en présence de Jésus-Christ, qu'en obéissant à vos ordres, je n'aurai jamais d'autre dessein que de travailler à la sanctification de mes auditeurs. Mais quelque bonnes que soient les intentions de votre Altesse Royale, quelque soin que j'aie résolu de prendre pour les seconder, j'attendrais peu de fruit de tous mes travaux, si je ne savais qu'ils seront soutenus par vos exemples. Les mauvais chrétiens se défendront peut-être contre les raisons les plus propres à les convaincre de leur devoir; mais que pourront-ils opposer à l'exemple d'une princesse qui, à la fleur de son âge, dans un rang où la plupart des hommes s'imaginent que tout est permis, avec tous les avantages du corps et de l'esprit, qui ont coutume d'inspirer l'amour du monde, se déclare hautement pour la piété, et en pratique tous les exercices avec tant d'exactitude et de ferveur? D'ailleurs, madame, parlant devant une personne aussi irréprochable que vous l'êtes, je ne serai point obligé à tous les égards que la prudence veut qu'on ait pour les princes vicieux. Il n'est point de vice à qui je ne puisse faire une guerre ouverte, puisqu'il n'en est aucun que votre conduite elle-même ne condamne ; je pourrai dire tout ce que l'Esprit de Dieu daignera m'inspirer de plus fort contre tous les désordres de notre siècle, on ne croira jamais que mes reproches s'adressent à votre Altesse Royale ; et ainsi, madame, la parole de Dieu ne sera point captivée par votre présence, on ne dissimulera point devant vous les plaies du pécheur, on les fera même paraître plus honteuses par l'opposition de votre vertu. Outre ces avantages que me fournit la piété de votre Altesse Royale, vous voulez bien, madame, que je prenne encore la liberté de vous demander le secours de vos prières, pour obtenir du Saint-Esprit cette assistance nécessaire que nous allons implorer par l'intercession de tous les saints, et surtout par l'entremise de cette Vierge toute sainte qui est leur reine et notre appui auprès du Saint des saints. *Ave, Maria.*

De tous les éloges que le Saint-Esprit fait, dans l'Ecriture, de la demeure des saints, celui qui m'en donne le plus d'idées c'est le nom de cité sainte ou de cité des saints que je trouve au vingt-unième chapitre de l'Apocalypse. Saint Jean n'oublie rien dans ce même endroit pour nous faire une peinture magnifique de cette céleste Jérusalem ; il déploie tout ce que la nature a formé de plus précieux, tout ce que l'art, tout ce que l'imagination peut ajouter à la nature. Les fondements mêmes de cette vaste cité sont, dit-il, des pierres précieuses ; le cristal le plus pur y relève l'éclat de tous les édifices ; l'or y brille jusque sous les pieds des habitants, et y pare les places publiques; un canal d'eau vive y coule par divers endroits ; ce canal est bordé d'arbres, ou toujours fleuris, ou toujours chargés de fruits nouveaux ; enfin un astre infiniment plus beau que le soleil y répand partout une lumière également douce et brillante, qui, sans blesser les yeux, montre tout l'éclat de tant de richesses. Cet astre y produit un jour éternel, un jour toujours serein, un jour toujours calme, cet astre n'est lui-même jamais couvert de nuages, et il ne s'éloigne jamais pour faire place à la nuit : *Nox enim non erit illic;* car dans ce lieu de délices, il n'y aura point de nuit, point de ténèbres.

Voilà sans doute un admirable séjour, et je ne sais comment il nous reste encore quelque amour pour la terre, pour cette demeure sombre et ténébreuse, après avoir jeté les yeux sur une région si riche et si lumineuse. Cependant, messieurs, ce n'est pas ce qui me fait soupirer davantage pour le ciel : quelque beau qu'il me paraisse dans le tableau qu'en a fait saint Jean, j'en forme une idée infiniment plus consolante lorsque je fais réflexion que le ciel est la cité sainte des bienheureux; et voici sur quoi je me

fonde. Le ciel est une cité et comme une république toute composée de saints; donc que dans le ciel il n'y aura nul péché, nulle des peines qui sont dues au péché, nulles bornes aux récompenses qui sont promises à la vertu. Le péché est, par lui-même, le plus grand de tous les maux; c'est donc un bien infini que le péché ne se trouve point dans le ciel : je le montrerai dans le premier point. C'est le péché qui nous attire tous les autres maux; tous les autres maux seront donc bannis du ciel aussi bien que le péché : ce sera le second point. Le péché donne des bornes à la libéralité de Dieu, mais cet obstacle sera levé dans le ciel; donc la libéralité de Dieu y sera sans bornes : c'est ce que je ferai voir au troisième point. Voilà tout le plan de ce discours : nul péché, nulle des peines dues au péché, nulles bornes aux récompenses de la vertu.

PREMIER POINT.

Il n'est presque rien qui puisse mieux inspirer un grand désir de la félicité éternelle à une personne remplie de la crainte et de l'amour du Seigneur, que cette parfaite innocence, cet éloignement de toute faiblesse, de toute imperfection, où l'on vivra dans le ciel. Ces âmes véritablement chrétiennes, qui de tous les maux de la vie ne craignent que le péché, qui pleurent amèrement les fautes presque inévitables à notre fragilité, qui cherchent dans les plus affreuses solitudes un asile contre les tentations, qui regardent la mort comme un bien, parce qu'elle les doit tirer du péril d'offenser Dieu; ces âmes saintes voient-elles aucun avantage dans les biens célestes dont elles puissent être plus frappées que de l'assurance infaillible de ne plus pécher?

Mais, hélas! qu'il est peu d'hommes sur la terre capables de goûter cette pensée! qu'elle fera peu d'impression sur ces âmes sensuelles qui passent la vie dans des plaisirs criminels, et qui croient qu'on ne peut allier ensemble la félicité et la vertu! Cependant il faut avouer que quelque voluptueux que soit un pécheur, ce n'est pas précisément le péché qu'il aime dans le plaisir. Saint Augustin dit de lui-même, au second livre de ses Confessions, que dans le plus fort de ses débauches il a porté la fureur jusqu'à aimer ce qui était défendu, par la raison qu'il était défendu : mais il se récrie sur ce sentiment comme sur un excès inouï et qu'il ne peut comprendre : *O monstrum vitæ! o mortis profunditas! potuitne libere quod non licebat, non ob aliud nisi quia non licebat?* O vie monstrueuse! ô abîme de malice! comment s'est-il pu faire que je me sois plu dans des choses qui n'étaient pas permises, en les envisageant sous ce point de vue? Je suppose que je parle à des chrétiens qui croient un Dieu et une éternité; cette supposition faite, je dis qu'il n'est point d'homme qui ne trouvât encore plus de plaisir dans le plaisir même, s'il pouvait être séparé du crime. Tandis qu'il vous restera un rayon de foi, quelque soin que vous preniez d'étouffer les reproches de la conscience, vous n'empêcherez jamais que la pensée de Dieu, que le souvenir de la mort, que la crainte de l'enfer ne vous troublent quelquefois dans vos plaisirs : pour goûter une joie pure, il faudrait pouvoir allier les plus grands plaisirs avec la vertu la plus parfaite.

Or cette alliance se fait dans le ciel : les saints y sont comme enivrés de délices; mais cette vie délicieuse ne les déshonore point; elle est encore plus sainte que ne l'a été leur pénitence sur la terre, et par conséquent elle n'est sujette ni à la crainte qui accompagne les plaisirs de ce monde, ni au repentir qui est le supplice naturel des voluptés criminelles, ni à la confusion qui les suit.

Mais quand l'innocence ne serait pas, en nous-mêmes, un aussi grand bien qu'elle l'est en effet, on ne saurait disconvenir qu'il n'est rien de si aimable dans les autres. Il ne se trouve que trop de gens qui aiment le mal; mais on n'en voit guère qui ne haïssent les méchants : on les éloigne de soi; on voudrait, s'il était possible, ne lier de commerce qu'avec des personnes irréprochables et d'une vertu reconnue. Quelle douceur, en effet, de vivre parmi des hommes qui ne se permettent rien que ce que les lois les plus saintes autorisent! S'il y avait une ville, au monde, où tous les citoyens vécussent dans l'innocence, dans la simplicité, dans le désintéressement, avec la douceur et la modération que Jésus-Christ demande aux fidèles, une ville où il ne se connût aucun des désordres que l'Evangile condamne, où l'on s'entr'aimât d'aussi bonne foi et avec autant de tendresse que chacun s'aime soi-même, cette ville, chrétiens auditeurs, de tous les séjours de l'univers, ne serait-elle pas le plus charmant? Mais, hélas! loin d'y avoir des villes entières où règne cet ordre admirable, à peine trouve-t-on une famille où il soit parfaitement observé. Nous nous faisons souffrir les uns les autres, soit par l'opposition des caractères, soit par l'inégalité des humeurs, soit par la diversité des intérêts.

Voilà le funeste principe de vos chagrins et de vos peines : vous vivez parmi des hommes ou imparfaits, ou entièrement vicieux; vous ne sauriez éloigner de vous tous ceux qui peuvent troubler votre repos. Un enfant n'aura pas la docilité nécessaire, un parent vous déshonorera par sa conduite, un ami vous trahira, un mari sera le tourment d'une épouse, et l'épouse le tourment du mari, des domestiques mêmes vous tiendront dans une continuelle défiance sur leur fidélité.

Quand on ne trouverait pas chez soi toutes ces sources d'inquiétude, on ne peut pas y être toujours renfermé, on voudrait étendre plus loin le commerce de la vie; mais où trouver des sociétés où il y ait du plaisir sans danger? Où trouver des personnes qui sachent joindre la modestie au savoir, la douceur des sentiments à l'asservissement des passions, la discrétion à la piété, la solidité du jugement à la vivacité de l'esprit?

Outre cela, quelque heureux que vous soyez, par le soin que vous aurez pris d'éta

blir le calme de votre âme sur la ruine de vos passions, quelque circonspect que vous paraissiez, par votre attention à n'être incommode à personne, vous n'empêcherez pas qu'il ne se trouve, dans le monde, des gens insociables, ou par leur humeur, ou par leur caractère, ou par leurs manières, des emportés qui s'offenseront de tout, des envieux que l'aspect de la vertu irritera, des médisants qui s'efforceront de la noircir, des esprits malins qui seront toujours prêts à mal interpréter les intentions les plus droites : *Heu mihi !* s'écrie David dans cette vue, *heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est, habitavi cum habitantibus Cedar.* Hélas ! que je suis malheureux ! on a reculé le terme de mon exil; me voici encore parmi les habitants de Cédar, c'est-à-dire parmi des impies et des avares, parmi des orgueilleux et des inhumains; je suis forcé d'entendre leurs blasphèmes, d'être témoin de leurs sacriléges, d'essuyer leur humeur fière, d'éprouver tous les jours leur dureté : *Quia incolatus meus prolongatus est, habitavi cum habitantibus Cedar.*

Jérusalem sainte, bienheureux citoyens du ciel, on ne doit point entendre parmi vous de pareilles plaintes. Prenez, dit le prophète, vos habits les plus pompeux, et ne mettez plus de bornes à votre joie : le Seigneur ne permettra jamais que personne se mêle parmi vous pour y porter le déshonneur ou le trouble : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, civitas sancta, quia non adjiciet ultra ut pertranseat per te incircumcisus et immundus.* Vous n'aurez plus auprès de vous d'homme incirconcis, d'homme immonde; nulle part vous ne verrez, ni la malice du cœur humain, ni la fragilité même ou l'ignorance répandre le venin du péché; il n'y aura plus de téméraire, plus d'audacieux qui vous outrage, plus d'envieux qui vous calomnie, plus d'avare qui vous persécute, plus d'ambitieux qui vous trouble, plus de superbe qui vous méprise : *Nemo læditur*, dit le vénérable Bède, *irascitur nemo, nemo invidet, cupiditas nulla exardescit, nullum ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.* La Jérusalem céleste ne sera habitée que par des saints, que par des hommes guéris de toutes les passions et ornés de toutes les vertus, détrompés de toutes les erreurs, et remplis de lumière et de charité; les plus relevés en mérite seront les plus complaisants et les plus humbles; ceux dont la gloire sera inférieure à la nôtre feront de notre élévation une partie de leur bonheur, et rendront pour nous à Dieu d'éternelles actions de grâces; chacun sera content de son sort et du sort de ses frères. Ce sera pour lors que nous n'aurons véritablement qu'un cœur et qu'un esprit, mais un cœur pur et sincère, un esprit droit et éclairé; mêmes inclinations, mêmes sentiments, mais inclinations les mieux réglées, sentiments les plus épurés. Nous serons toujours contents de chacun, chacun sera toujours content de nous, et nous n'aurons nous-mêmes jamais de reproche à nous faire. Mon Dieu, que je me promets de plaisirs dans une assemblée si sainte ! si je trouve tant de charme aux entretiens d'un homme vertueux qui allie avec la délicatesse de l'esprit, et la maturité du jugement, la plus exacte probité, que sera-ce de n'avoir jamais à vivre qu'avec des personnes de ce caractère, et d'être assuré pour toujours de leur estime et de leur tendresse !

C'est donc un grand bien, mes frères, d'être dans la cité des saints, puisque le péché en est banni, puisque tous les plaisirs y sont innocents et tous les citoyens impeccables. Ce premier avantage en attire un second encore plus sensible pour nous; c'est que dans la sainte Jérusalem non-seulement il n'y aura nul déréglement, nul péché; mais encore on n'y souffrira nulle des peines qui sont dues au péché : c'est le second point.

SECOND POINT.

L'endroit par où je vas vous faire envisager la félicité des saints est le plus proportionné à notre intelligence. Nous n'avons rien ici-bas qui nous aide à concevoir les biens ineffables dont ils jouissent; mais pour les maux dont ils sont exempts, hélas ! nous ne les connaissons que trop par notre propre expérience. Et, comme pour se former quelque idée de Dieu, notre faiblesse n'a pas de ressource plus sûre que de le considérer comme un être exempt de tout défaut; de même pour comprendre en quelque sorte le bonheur de l'autre vie, la voie pour nous la moins sujette aux illusions, c'est de penser que ce bonheur ne sera troublé par aucun des maux que nous éprouvons. Les douleurs, les maladies, la mort, n'ont été introduites dans le monde que pour en punir les désordres; tous les maux nous sont venus avec le péché : or comme le péché n'entrera jamais dans le ciel, tous ces maux en seront bannis éternellement.

Nous voilà, mes frères, tout d'un coup déchargés d'un grand fardeau. Qui pourrait compter toutes les misères dont cette malheureuse vie est assiégée ? Tout ce qui altère le corps, tout ce qui afflige le cœur, tout ce qui cause de la honte, tout ce qui donne de l'inquiétude, rien de tout cela n'approchera du séjour des bienheureux. Combien de difformités dans les corps, combien d'inégalités dans les dons de l'esprit ! défauts qui sont comme autant de croix où nous naissons attachés et que nous ne saurions éloigner de nous : dans le ciel tous ces défauts seront réparés, la beauté y sera la même dans tous les corps, même régularité dans l'assortiment des membres, même force dans les tempéraments, même vivacité, même pénétration dans les esprits. Vous qu'une naissance obscure, jointe à l'indigence, rend comme les esclaves des riches, souffrez avec patience la rigueur de votre servitude, votre sort prendra bientôt une autre face. Dans la cité sainte votre naissance n'aura plus rien d'humiliant pour vous, vous y verrez même dans un rang inférieur au vôtre plusieurs des

grands qui vous dominent aujourd'hui. Du moins la faim, la soif, le travail, l'excès du froid, le poids de la chaleur, qui met le comble à vos peines, la pauvreté, qui en est la source inépuisable, tous ces maux seront inconnus dans le ciel. La saison la plus agréable, les jours sereins, l'air pur, y rendront sans cesse présents les objets les plus propres à réjouir la vue, y joindront à tout ce que les sons ont de plus flatteur, tout ce qu'il y a de plus doux dans les parfums; l'abondance y tiendra la place des besoins, le contentement du cœur la place des désirs, et la joie ne sera interrompue ni par le souvenir du passé, ni par la crainte de l'avenir. Bénissez votre Dieu, sainte cité de Sion, dit le prophète David, parce qu'il ne s'est pas contenté de fermer et de fortifier toutes vos portes, il a encore élevé sur vos frontières les plus reculées comme un rempart de paix, où vous vous rassasierez de la fleur du froment, c'est-à-dire des plus pures délices, sans être sujette aux alarmes : *Lauda Deum tuum, Sion, quoniam confortavit seras portarum tuarum, posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te.*

Dites-moi, messieurs, ce qui vous fait aujourd'hui le plus de peine, rappelez en votre esprit tous les sujets que vous croyez avoir de vous affliger; les maladies, les douleurs les plus vives vous investissent, vous manquez de bien, vous avez des procès à soutenir, on méconnaît votre mérite, ou bien on ne l'emploie pas comme vous le souhaitez. Je ne puis vous promettre la fin de vos maux dès cette vie, peut-être les souffrirez-vous jusqu'au tombeau; mais levez les yeux au ciel, c'est là que vous serez déchargés, là que les maladies n'auront plus d'accès auprès de vous, que vous trouverez des trésors, là que vous aurez de l'emploi selon votre gré, ou plutôt que vous jouirez d'un repos honorable et accompagné de mille plaisirs; les siècles y passeront comme des moments, et les plaisirs y auront tous les jours un nouveau goût. Mère de famille, vous avez perdu un fils, un mari, une amie qui était votre dernière ressource dans vos malheurs; vous retrouverez toutes ces personnes dans le ciel, elles vous y attendent pour partager avec vous leur bonheur; vous y verrez, vous y aimerez tous ceux avec qui vous aurez été unie par des liens légitimes. Enfin votre âge est sur le retour, la vie n'a plus de douceurs pour vous, et cependant la mort vous effraie. Dans la Jérusalem céleste vous jouirez d'une vie qui ne finira point, d'une vie glorieuse et immortelle : *Et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.*

Si même dès cette vie, c'est une réflexion de saint Jean Chrysostome, si dès cette vie, quelque misérable qu'elle soit, il se trouve des personnes qui jouissent d'une paix parfaite; si, malgré les douleurs et les autres adversités par lesquelles la divine Providence prend quelquefois plaisir d'éprouver les gens de bien, on en voit qui conservent au fond de leur cœur, et qui font même éclater au dehors une joie inaltérable; que sera-ce lorsque toutes les douleurs, toutes les épreuves auront cessé? De quel bonheur ne jouirez-vous point dans le ciel, âmes saintes? Vous supportez avec joie les plus pénibles travaux; tout ce qui est le plus contraire à la nature, les plus grandes austérités ont pour vous des attraits, parce que l'amour les tempère; que sera-ce lorsque cet amour sera monté à son comble, et que le temps de la pénitence sera passé? Que sera-ce lorsque vous aurez en vous-mêmes ce qui pourrait adoucir les plus grands maux, et que tous les maux ne seront plus?

Mais je vous prie, chrétiens auditeurs, de faire un moment réflexion sur ce que j'ai dit, que non-seulement tous les maux de cette vie, mais que la mort même n'aura jamais d'entrée dans le ciel : c'est un avantage qui mérite d'être considéré en particulier, surtout par les grands et par les riches du siècle. On sait qu'il est peu d'hommes, quelque misérables qu'ils soient, qui ne regrettent de mourir; mais pour ceux que leurs richesses et leurs qualités exemptent de la plupart des maux de la vie, qui peut dire combien la présence de la mort leur fait de peine? Quel serait votre bonheur, grands du monde, avec quel surcroît de plaisir ne goûteriez-vous pas ces honneurs, ces délices qui vous accompagnent partout, si tout cela ne devait jamais finir, s'il n'y avait point de tombeau pour vous, si vous ne saviez que la mort vous traitera un jour comme elle traite les plus vils esclaves; qu'elle vous dépouillera, qu'elle vous défigurera, qu'elle vous donnera en proie aux vers et à la pourriture comme les derniers de vos sujets! Le monde vous estime heureux; mais quel comble de félicité, si on pouvait affranchir vos plaisirs de cette amertume! Quand le ciel n'ajouterait à votre fortune présente que le privilége de cette glorieuse immortalité, ne croiriez-vous pas que la gloire du ciel serait digne de tous vos désirs? Etre roi, être prince, être les premiers d'un grand royaume, voilà, ce me semble, jusqu'où peut aller votre ambition.

Or, je dis que dans le ciel cette ambition sera entièrement satisfaite. Pardonnez-moi, Seigneur, si parlant de la gloire de vos saints, je la compare à la gloire des rois et des princes de la terre : nous n'avons point d'image plus éclatante pour représenter aux hommes la gloire incompréhensible que vous leur destinez. Je sais que les plus brillantes cours de l'univers ne sont rien en comparaison de la cour céleste; mais je dis que dans le ciel, avec tout ce qu'on peut imaginer de grandeurs et de plaisirs, on ne sera sujet ni à craindre, ni à voir la fin de son bonheur : je dis que le soleil qui éclaire la cité sainte n'est point un astre mobile qui s'éloigne ou qui se cache après quelque temps, et qui par ses révolutions marque le nombre des jours et des années; c'est une lumière constante qui ne fait qu'un seul jour, jour qui ne finit jamais; je dis que quelqu'avancé qu'on soit en âge, on y rajeunira, et que cette seconde jeunesse ne passera point; en un mot qu'on

y jouira d'une santé éternelle, qu'on n'y entendra jamais parler ni de vieillesse, ni de mort, *et mors ultra non erit*.

Voilà un article de notre foi, messieurs : mais n'est-il pas vrai que la plupart des gens, ou ne le croient pas, ou n'y songent guère ? Si on le croyait, si on y pensait, que ne feraient point pour aller au ciel ces personnes qui par tant de contraintes et d'artifices s'efforcent de retenir je ne sais quelle fleur de beauté que l'âge emporte malgré elles ? Que ne feraient point pour aller au ciel ceux qui craignent si fort de mourir, ceux qui pour vivre un peu plus longtemps se condamnent au régime le plus austère, renoncent presqu'à toutes les douceurs de la vie ? Mon Dieu, vous nous offrez une vie heureuse et éternelle ; et comme si nous nous défiions de vos promesses, comme si nous nous rendions nous-mêmes contraires à nos désirs les plus naturels, nous continuons de vivre comme s'il n'y avait point d'autre vie à espérer.

Passons, s'il vous plaît, au troisième point, qui est le troisième avantage de la cité sainte, avantage qui consiste en ce que n'y ayant nul péché, ni par conséquent nulle des peines dues au péché, il ne peut non plus y avoir de bornes aux récompenses qu'on y prépare à la vertu. C'est le dernier point.

TROISIÈME POINT.

Il est certain qu'il n'est rien de plus naturel à Dieu que la volonté de faire du bien : on peut dire que cette volonté égale au moins son pouvoir, et que si rien ne retenait sa bonté, comme rien ne peut arrêter sa puissance, il ne pourrait s'empêcher de nous faire part de ses trésors avec une profusion incroyable ; mais le péché s'oppose partout à cette inclination généreuse. Il y a des gens de bien dans le monde, cela est vrai, il y en a même beaucoup plus qu'on ne croit, mais ils sont partout mêlés avec les méchants ; et comme il ne faut qu'un saint pour empêcher que Dieu ne déploie contre les pécheurs toute la sévérité de sa justice, aussi un seul pécheur est capable de fermer les sources de sa libéralité envers ses amis les plus fidèles. La prière de Moïse liait le bras du Seigneur près de foudroyer les pécheurs dans sa colère ; mais combien de fois le péché d'un prince, et même d'un simple particulier, a-t-il suspendu les effets de sa protection sur son peuple bien-aimé ?

Non-seulement il y a toujours des méchants parmi les bons, mais dans la plupart même des bons, tandis qu'ils sont sur la terre, quelque tache souille toujours leur vertu, quelque imperfection en ternit l'éclat : de sorte que Dieu, ne trouvant pas en eux une pureté proportionnée à l'excellence de ses dons, est comme contraint de se modérer et de retenir dans des bornes étroites le penchant qui le porte à se communiquer à ses créatures. C'est pour cela que sainte Thérèse, cette sainte si judicieuse et si éclairée, disait en gémissant que, même entre les personnes les plus recommandables par leur piété, il s'en trouvait peu qui, en donnant beaucoup à Dieu, n'accordassent encore quelque chose à la nature ; qu'elles tenaient toutes à la terre, du moins par quelque lien, et que ce lien était en elles un obstacle aux bienfaits les plus précieux.

Or, messieurs, dans le ciel cet obstacle qui lie en quelque sorte la libéralité divine, ne subsistera plus ; la séparation des bons et des méchants aura été faite, toute l'ivraie aura été jetée au feu, la pénitence ou le purgatoire auront consumé dans les élus jusqu'aux moindres péchés : concevez donc, s'il est possible, avec quelle impétuosité, avec quelle abondance, telles qu'un torrent rapide, les largesses du Seigneur se répandront sur les saints. On s'étonne quelquefois de voir avec quelle sévérité Dieu exerce sa justice sur les réprouvés ; toutes sortes de tourments, tous les maux unis ensemble, nul mélange de bien, nulle consolation, nul rafraîchissement, pas une goutte d'eau, pas un moment de relâche, brûler toujours et pour toujours. Dieu d'amour et de bonté ! qui vous porte à une si grande rigueur, vous qui êtes le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ? Chrétiens auditeurs, c'est que dans l'enfer Dieu ne voit que des objets de haine et qu'il n'y voit que le seul péché ; sa colère n'y trouve aucun obstacle, pas une larme, pas un seul mouvement de repentir capable de la désarmer, au contraire, tout l'irrite et l'anime à la vengeance. Si notre Dieu, qui ne sévit qu'à regret, qui par lui-même n'a nul penchant pour la sévérité, qui n'est pas même juste de son fonds, comme parle saint Augustin, mais seulement par la nécessité de punir que lui impose notre malice ; si Dieu, qui est la clémence même, use de tant de rigueur lorsque rien n'arrête sa justice, combien sera-t-il magnifique, et avec quelle profusion répandra-t-il ses faveurs, lorsque rien ne s'opposera à sa libéralité, au désir naturel et infini qu'il a de faire du bien ?

J'ai dit que dans la gloire rien ne mettra des bornes aux largesses du Seigneur, j'ajoute que tout le portera à la magnificence, et que sa justice elle-même s'accordera en ce point avec sa bonté. C'est ici une considération qui me donne une grande idée de la récompense des saints, et il me semble qu'elle doit produire le même effet sur tout le monde.

Vous avez ouï parler mille fois de la grandeur de l'ancienne Rome : il est vrai qu'on n'a jamais rien vu qui ait égalé ni l'étendue de son empire, ni la majesté de son sénat, ni la magnificence de ses bâtiments, ni la splendeur de ses triomphes, ni le luxe de ses jeux et de ses fêtes publiques. Qui pourrait dire combien de provinces on avait dépouillées pour enrichir cette seule ville ? On y avait rassemblé tout ce que le reste du monde avait de plus rare et de plus précieux, ses citoyens étaient parvenus à un degré de puissance qui, dans leur idée, les mettait au-dessus des rois. Saint Augustin avoue qu'une des choses qu'il eût désirée avec plus

de passion, c'eût été de voir cette capitale de l'univers dans un état si florissant. Mais pourquoi tant de gloire, tant de richesses, tant de prospérités? Tout cela, messieurs, si nous en croyons le même saint, était pour récompenser je ne sais quelles vertus morales dont quelques-uns d'eux avaient donné des exemples. Je ne dis point que ces vertus étaient mêlées d'un nombre incroyable de vices horribles, que ces païens vertueux étaient superbes, avares, ambitieux; je dis que ces vertus n'étaient elles-mêmes que des vertus spécieuses; que n'étant point animées par la grâce, ce n'était tout au plus que des ombres et des fantômes de vertu : cependant le Seigneur ne les a pas laissées sans récompense, et vous voyez avec quelle profusion de biens temporels il a payé des actions si imparfaites et qui n'étaient point rapportées à sa gloire : que fera-t-il donc lorsqu'il voudra récompenser des vertus tout à la fois héroïques et surnaturelles?

Représentez-vous les tourments horribles que douze ou treize millions de martyrs ont soufferts pour l'amour de Jésus-Christ; rappelez-vous tous ces princes, tous ces grands du monde, qui ont sacrifié leur fortune, leurs espérances et leur vie même au désir de plaire à Dieu; combien de jeunes vierges ont préféré une mort cruelle et ignominieuse à tout ce que la passion, jointe au faux zèle des tyrans, pouvait leur offrir d'honneurs et de biens pour les séduire; combien de mères ont exhorté leurs propres enfants à se laisser déchirer et brûler tout vifs, et les ont présentés elles-mêmes aux bourreaux qui les cherchaient pour les égorger : jetez les yeux sus ces vastes solitudes où l'on a vu jusqu'à quatorze ou quinze mille solitaires vieillir sous la haire et sous le cilice, passer les soixante et quatre-vingts années dans une pénitence dont le récit seul nous effraie : repassez dans votre esprit ces prodiges de force et de constance dont les fastes de nos saints sont remplis, les héritages vendus et distribués aux pauvres, les couronnes, les empires abandonnés pour embrasser une vie obscure, la virginité conservée au milieu des cours les plus corrompues, conservée même jusque dans la couche nuptiale par des personnes du premier rang; tant de victoires signalées sur les plus violentes passions, tant de sacrifices pénibles à la nature, où le cœur partagé en quelque sorte entre Dieu et les objets les plus tendres, s'est comme laissé déchirer pour obéir à la loi. Rien de tout cela n'a été récompensé sur la terre : c'est dans la gloire que le Seigneur s'est réservé de couronner des vertus si parfaites et si coûteuses; c'est là qu'il doit combler les désirs de ces grandes âmes que les charmes de cette vie n'ont pu éblouir, que les plaisirs du monde n'ont pu corrompre, que l'éclat du diadème n'a pu séduire; c'est là qu'il doit reconnaître ces fidèles serviteurs qui l'ont aimé sans réserve et sans relâche, qui se sont consumés pour sa gloire, prêts à donner mille vies plutôt que de lui déplaire. Ce Dieu si riche, si bienfaisant, si libéral à payer les fausses vertus des infidèles, à faire du bien à ses plus mortels ennemis, que fera-t-il pour ses élus, pour ses saints, pour ses favoris? Ce qu'il fera, messieurs? J'ose dire qu'il ne gardera aucunes mesures dans la récompense qu'il leur donnera; non-seulement il partagera avec eux tous ses biens, mais encore il se livrera lui-même: Je serai votre récompense, nous dit-il par son prophète: *Ego ero merces tua magna nimis.* Cette communication que Dieu fera de soi-même aux saints, se fera par la connaissance; et elle sera telle, qu'elle produira en eux une parfaite ressemblance avec la Divinité: *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* Comme nous le verrons tel qu'il est, nous serons semblables à lui, impeccables comme lui, impassibles, immortels, libres, puissants comme lui; nous partagerons en tout et pour toujours avec lui son bonheur: *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* De plus, cette vue de Dieu fera naître dans l'âme des extases, des transports de joie et d'amour, dont toute l'éloquence humaine ne saurait exprimer ni la force ni la douceur. Ce que je vous en dirai ne vous en donnera qu'une légère conjecture.

Lorsqu'il plaît à Dieu de soulager ses serviteurs dans les travaux de cette vie, il rend sensibles à leur esprit certaines lumières qui leur découvrent ou quelque perfection divine, ou quelque vérité chrétienne. Ces lumières, quelque brillantes qu'elles puissent être, sont toujours mêlées de beaucoup d'obscurité; ce sont des grâces qui augmentent la foi, mais qui ne changent pas sa nature, qui est d'être sombre et ténébreuse. Néanmoins, ces divines illustrations procurent à l'âme des plaisirs si grands, que quand il n'y aurait pas ce bonheur éternel à espérer, tous ceux qui les ont éprouvées protestent qu'ils n'hésiteraient pas à les préférer à toutes les douceurs de cette vie. Un saint François de Borgia, qui avait quitté de si grands biens et de si grandes espérances, par un seul quart d'heure passé devant le Seigneur, se croyait payé avec usure de tout ce qu'il avait laissé au monde, et ne sortait de la prière qu'avec peine et qu'après plusieurs heures. Un saint Antoine au milieu de son désert, lorsque le soleil ramène la joie au reste des hommes, se plaint qu'il vient troubler la sienne en interrompant son entretien avec Dieu. Une sainte Thérèse, après avoir longtemps cherché des expressions pour faire entendre ce que les faveurs célestes opéraient dans son âme, a reconnu que ces faveurs, ainsi que leurs effets étaient ineffables: tout ce qu'elle en pouvait dire, c'est qu'elles lui faisaient perdre le goût de tous les autres plaisirs; que depuis qu'il avait plu à Jésus-Christ de lui faire voir quelques rayons de cette clarté dont il est environné dans le ciel, tous les astres et le soleil même, ne lui semblaient répandre que des ombres sur la terre; que tous les hommes ne paraissaient à ses yeux que comme de tristes fantômes; qu'il s'en fallait peu qu'elle ne mourût de douleur lorsque ces sortes de délices lui étaient sous-

sraites, et que quand elle y était replongée, elle était sur le point de mourir de joie.

Que sera-ce donc, ô mon Dieu, lorsque toutes les ténèbres étant dissipées et tous les voiles tirés, nous vous verrons tel que vous êtes, tel que vous vous voyez vous-même? Quel torrent de voluptés, lorsque vous déploierez tous vos trésors, lorsque toutes vos perfections paraîtront dans leur grand jour, lorsqu'on sera frappé en même temps de tout leur éclat! Quel plaisir de contempler cet Etre immense, éternel, incompréhensible; cet Etre qui est la source de tous les autres, qui les renferme tous et qui est infiniment élevé au-dessus de tous! de voir clairement en lui, et sans crainte d'illusion, toutes les vérités naturelles et surnaturelles, les causes de tous les effets, les raisons de tous les événements, tous les desseins, tous les ressorts de la Providence! Mais quelle douceur de pénétrer jusque dans le cœur de Dieu, d'y découvrir les pensées amoureuses, les tendres sentiments qu'il a daigné avoir pour nous durant toute l'éternité! Quelle douceur de se convaincre par ses propres yeux qu'on est aimé du Seigneur, et de lire dans son sein le décret immuable qu'il a formé de nous aimer éternellement!

Mon Dieu, d'où vient en nous tant de froideur, tant de lâcheté? De pareils avantages ne méritent-ils que des mépris? Quoi! cette innocence aimable et paisible, cette société si heureusement assortie entre les personnes les plus accomplies, cet éloignement de toutes sortes de maux, cette précieuse immortalité, le comble des biens, ces derniers efforts de la toute-puissance et de la libéralité divine, le séjour de la gloire, le chef-d'œuvre du Créateur, le palais digne de la grandeur et du pouvoir d'un Dieu à qui le ciel et les étoiles n'ont coûté qu'une parole, pour qui le retour assidu de l'aurore, le cours réglé du soleil, l'arrangement stable de la nature, n'a été qu'un jeu : tant de beautés, tant de richesses offertes par le Créateur, et tant d'indifférence de notre part pour ses offres, quel contraste humiliant pour nous! Saint Grégoire le Grand, le vénérable Bède, le cardinal Bellarmin et plusieurs autres docteurs, assurent que dans le purgatoire il y a un lieu particulier où l'on ne souffre point d'autre peine qu'un désir extrême de posséder Dieu, et que ce lieu est destiné pour les âmes qui, dans cette vie, n'ont pas assez désiré un si grand bien. S'il y a un purgatoire, mes frères, pour ceux qui n'ont souhaité que froidement la félicité éternelle, à quel supplice doivent s'attendre ceux qui ne daignent pas même y penser, qui ne font rien pour y parvenir, qui regardent comme une chimère ce qu'ils en entendent dire, ceux enfin qui préfèreraient le frivole avantage de vivre éternellement sur la terre à tous les biens de la céleste patrie? Car, il faut l'avouer, le monde est plein de gens qui renonceraient sans peine à tous les droits qu'ils ont sur le ciel, s'ils étaient assurés de n'aller point en enfer. Vous-mêmes examinez-vous sur ce point. Vous inquiéteriez-vous beaucoup de voir Dieu, si vous pouviez être éternellement ce que vous êtes? N'est-il pas vrai qu'en ce cas la demeure des saints n'aurait pas de grands attraits pour vous? Cela est étrange sans doute : mais voyez ce qui l'est encore plus. Non-seulement nous aimerions mieux vivre toujours sur la terre, que de vivre éternellement dans le ciel; mais ce peu de vie dont nous jouissons, toute fragile, toute bornée qu'elle est, nous la préférons à la félicité éternelle. Dans le choix que nous avons de posséder durant quelques jours je ne sais quel bonheur, ou d'entrer dans peu de jours dans un bonheur qui n'aura jamais de fin, nous nous déterminons de sang-froid pour cette félicité vaine et passagère, nous n'hésitons pas à perdre des biens que la mort ne pourra jamais altérer, nous choisissons de ne voir jamais la patrie céleste, seule digne de nos désirs : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* Ils ont compté pour rien la terre promise, la terre de bénédiction, l'héritage des enfants de Dieu, le prix de tant de travaux, l'objet de tant de vœux et de tant de larmes : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.*

Grands saints qui êtes déjà dans la gloire, que pensez-vous d'un aveuglement si déplorable? Vous voyez, vous possédez ce que nous devons espérer de posséder un jour avec vous, vous savez de plus ce qui nous lie à la terre. Oui, messieurs, les saints déplorent notre folie : Hélas! disent-ils, insensés que vous êtes! si vous saviez ce que vous pouvez acquérir dans le peu de temps que Dieu vous donne, et que vous laissez couler sans fruit; si vous connaissiez ce que vous pouvez acheter avec cet argent, qui se rouille dans vos coffres; si vous pensiez en quelle brillante cour vous donnerait entrée un peu de retraite et de solitude; si vous voyiez comme nous par quelles délices on récompense quelques jeûnes, par quels parfums, par quels concerts on paie quelques jours de pénitence; quels seraient vos efforts pour mériter une place dans la céleste Jérusalem! Vous nous appelez bienheureux, nous le sommes en effet plus que vous ne sauriez croire, plus que nous ne le saurions dire, plus que nous ne l'avions espéré. Mais vous, que vous êtes malheureux de renoncer pour le plus vil intérêt à un bonheur si grand! Il ne dépend que de vous d'être ce que nous sommes et plus encore que nous ne sommes : vous avez la clef du ciel entre les mains, vous pouvez vous en ouvrir les portes, vous y placer au rang que vous voudrez, vous y procurer une couronne aussi riche que vous l'ambitionnerez, et vous différez à profiter de votre avantage! Que ne ferions-nous point si nous étions encore ce que vous êtes, et vous-mêmes que ne feriez-vous pas si, avec le temps qui vous reste, vous aviez les connaissances que nous avons?

Prenez confiance dans le Seigneur, âmes saintes, dont la vie est un exercice continuel de pénitence et d'austérité, laissez le monde vous témoigner une vaine et une fausse compassion, ne vous lassez point de pleurer

et de souffrir : vous n'en sauriez assez faire pour arriver où nous sommes parvenus. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Vous qui êtes dans l'affliction, et que la Providence a comme donnés en proie aux persécutions, aux maladies, à l'indigence, gardez-vous de vous plaindre : le Seigneur ne pouvait mieux vous marquer qu'il vous aime. Nous voyons les triomphes qu'on prépare à votre persévérance ; que d'honneurs pour un travail passager, que de gloire pour une humiliation légère ! *Gaudete et exultate.* C'est peu de souffrir sans murmurer; quelque grands que soient vos maux, vous avez sujet de vous réjouir et de rendre publique votre joie, dans l'espérance du bonheur infini que ces mêmes maux vous procureront : *Quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* Grands apôtres, glorieux martyrs, invincibles confesseurs, vierges pures, illustres anachorètes, charitables protecteurs des hommes qui sont encore dans le péril, ce n'est pas assez de vos conseils ni de vos exemples, nous avons encore besoin de vos prières : vous connaissez notre faiblesse et les forces de nos ennemis : obtenez-nous les secours que vous savez nous être nécessaires, obtenez-nous la grâce d'avoir toujours devant les yeux, et ce que vous avez fait pour Dieu, et ce que Dieu fait maintenant pour vous ; afin que vos exemples nous apprennent comment nous devons vivre, et que l'espoir de votre récompense nous anime à vivre comme nous devons. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

La mort, quelque terrible qu'elle soit en elle-même, n'a rien d'effrayant pour le chrétien vertueux, soit parce que le cours de sa vie ne lui présente rien qui puisse l'alarmer, soit parce que le terme de ses jours lui découvre tout ce qui peut ranimer ses espérances.

Si quis sermonem meum servaverit, mortem non gustabit in æternum.

Celui qui obéira à ma parole ne sentira jamais les effets de la mort. (*S. Jean, ch.* VIII.)

Saint Augustin se fait une question assez curieuse au troisième livre de la Cité de Dieu, chapitre quatrième : il demande pourquoi Dieu nous ayant affranchis du péché par les mérites de sa mort, il ne nous a pas délivrés en même temps de la mort, qui n'avait été introduite dans le monde que pour être un châtiment du péché. Il se répond à lui-même que c'est pour éprouver davantage notre foi, et l'espérance que nous avons d'entrer par la résurrection dans une vie immortelle. On pourrait peut-être encore dire que le Seigneur, en nous exemptant de la crainte de mourir, aurait d'une part ôté aux âmes faibles un des plus puissants motifs de se détacher des biens terrestres et passagers, et d'autre part aux grandes âmes, la plus belle occasion de signaler leur amour. Si Jésus-Christ, en mourant pour nous, nous avait rendu le privilége de notre immortalité, il se serait privé lui-même de la gloire qu'il a reçue par la constance de tant de martyrs; et je ne sais si nous aurions vu les déserts peuplés de tant d'illustres solitaires, qui ont méprisé, à la seule vue du tombeau, tout ce qu'ils prevoyaient que la mort leur devait ravir.

Quoi qu'il en soit, la mort, cette peine de la désobéissance d'Adam, qui nous est restée après l'expiation de son crime, ne fait point de tort à la gloire du Rédempteur. Il est vrai qu'il n'a pas entièrement détruit la mort ; mais pour rendre complet le prix de la rédemption, c'était assez qu'il la vainquît, cette mort, qu'il la désarmât, et qu'il lui ôtât tout ce qu'elle avait d'amer ; c'était assez qu'à l'égard de l'homme qui doit s'unir à son Dieu expirant sur la croix, la mort n'eût plus rien de pénible ni de rebutant, et que loin d'être un supplice pour le juste, il y pût recevoir la première récompense de sa fidélité. Il me semble, chrétiens auditeurs, que la grâce de Jésus-Christ a produit cet effet, et qu'elle le produit encore tous les jours. C'est ce que Jésus-Christ lui-même nous veut faire entendre, si je ne me trompe, par les paroles de l'Evangile que j'ai proposées : *Si quis sermonem meum servaverit, mortem non gustabit in æternum.* Il ne dit pas précisément que celui qui obéira à sa parole ne mourra jamais, mais qu'il ne sentira jamais les tristes effets de la mort, et qu'il n'en goûtera point l'amertume. Il m'est aisé, messieurs, de justifier la vérité que je tire de ce texte. Je fis voir, il n'y a pas longtemps, le bonheur qui accompagne la vie des chrétiens vertueux ; j'entreprends de vous montrer aujourd'hui qu'ils meurent encore plus tranquillement qu'ils n'ont vécu, et que comme la grâce aplanit toutes les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la piété, de même la piété pratiquée avec persévérance adoucit tout ce qu'il y a de plus rude et de plus insupportable dans la mort. Ne m'abandonnez pas, divin Esprit, dans une occasion qui me paraît si avantageuse pour la sanctification de ceux qui m'écoutent; ayez égard aux prières de Marie, dont nous employons le crédit auprès de vous, et que nous allons saluer avec l'Eglise : *Ave, Maria.*

Il est difficile de persuader aux pécheurs que la vie des saints est une vie heureuse ; mais il me semble que tout le monde est assez persuadé qu'ils goûtent à la mort les douceurs d'une paix parfaite. C'est pour cela que les plus impies, qui ont tant d'horreur de vivre comme les fidèles serviteurs de Dieu, souhaitent néanmoins de mourir comme eux: *Mortem spiritualium optant sibi etiam carnales, quorum tamen vitam abhorrent*, dit saint Bernard. Et en effet, la chose est si claire et si visible, que pour peu qu'on y veuille faire réflexion, on ne peut manquer d'être convaincu de la vérité. Deux vues occupent entièrement l'esprit d'un homme qui sent approcher sa dernière heure. Comme il se trouve alors entre le temps et l'éternité, toutes ses pensées se partagent entre le temps qui va finir, et l'éternité qui va commencer pour lui. Il jette un regard sur ce qu'il a été

et un autre sur ce qu'il doit être ; et selon ce qu'il voit dans le passé et ce qu'il prévoit dans l'avenir, il se trouve plongé dans la douleur ou dans la joie. Cela supposé, je dis que la mort, quelque terrible qu'elle soit en elle-même, n'offre rien au chrétien fidèle qui puisse le troubler, parce que de quelque côté qu'il porte la vue, sur le temps passé et sur le temps à venir, il ne découvre rien qui soit capable de l'affliger, rien qui ne soit propre à le consoler. S'il envisage le passé, il n'a aucun sujet de craindre la mort : je vous le ferai voir dans le premier point de ce discours. S'il considère l'avenir, il a sujet de désirer la mort : je le prouverai dans le second point. Ce sera tout le fond de cet entretien.

PREMIER POINT

Il est certain que la perte de tout ce qu'on a aimé sur la terre et de tout ce qu'on a possédé avec attache, est ce qui rend si amère aux lâches chrétiens, non-seulement la présence, mais même la seule pensée de la mort. Si l'on n'estimait rien ici-bas, ou qu'on pût emporter avec soi ce qu'on estime, on aurait aussi peu de peine à sortir du monde, qu'on en a à quitter un édifice ruineux pour passer dans un asile assuré où l'on porterait avec soi tout ce qu'on a de plus précieux. Or, messieurs, les véritables chrétiens ont certainement ce double avantage : ils ne laissent rien en mourant que ce qu'ils ont toujours méprisé et toujours haï durant la vie, et ils partent chargés de tout ce qu'ils ont jugé digne de leur estime et de leur amour.

Ce que la mort présente d'abord de plus frappant, c'est la séparation de l'âme et du corps, c'est la rupture de ces liens si étroits et si anciens qui unissent la chair à l'esprit. Quelle douleur pour une personne mondaine de voir l'instrument chéri de ses plaisirs se dissoudre, et devenir la proie des vers et de la corruption ! L'homme de bien souffre sans peine cette disgrâce, il la regarde même comme un vrai bonheur. Vous savez que sa vie s'est passée dans une guerre continuelle avec son corps, qui ne lui a point donné de trêve ; et qu'à son tour il a combattu sans relâche, de peur d'être accablé par ses révoltes : par conséquent, loin d'appréhender que la mort le délivre d'un tel adversaire, il a lieu de le souhaiter et de se réjouir lorsqu'il succombe en effet. Quelle plus grande joie que de voir finir une guerre aussi rude et aussi périlleuse, et de la voir finir par la défaite entière de son ennemi ! Je sais qu'un pareil triomphe n'a rien de flatteur pour les hommes charnels, qui accordent tout à leurs passions, et qui tous les jours se laissent vaincre sans rendre même de combat ; mais aux yeux de ceux qui vivent selon l'esprit, la prochaine destruction de leur corps est un trophée agréable.

Pour les honneurs, les richesses et les autres dons de la fortune, les fidèles chrétiens en ont toujours eu un si grand mépris, qu'ils ne peuvent regarder comme un mal la perte qu'ils en doivent faire en mourant. Les uns s'en sont déjà défaits de leur plein gré, et ont cru, en les abandonnant, laisser au monde une dépouille funeste ; les autres ne s'en sont conservé l'usage que pour en faire part à leurs frères, que pour les distribuer à ceux qui étaient dans le besoin : toute leur étude a été d'en détacher leur affection ; toujours ils ont été disposés à les rendre à celui qui les leur avait donnés ; ils se sont plaints même d'être chargés de cette administration, qu'ils regardaient comme étrangère ; ils ont envié le bonheur des pauvres, ils ont même été pauvres d'esprit, c'est-à-dire par leur désir et par leur volonté. Vous savez, messieurs, que ces hommes qui semblent n'être nés que pour souffrir, et qui ne possèdent rien dans la vie de tout ce qui la peut rendre agréable, vous savez que ces malheureux ont peu de peine à mourir ; la mort est même extrêmement douce pour eux, dit saint Isidore, et ils l'attendent comme un temps de repos et de consolation : *O mors, quam dulcis es miseris, quam suavis amare viventibus, quam jucunda tristibus atque lugentibus !* Cependant comme les hommes les plus misérables, les plus dépourvus des biens temporels, ne sont pas toujours ceux qui en font le moins de cas, ils peuvent encore s'attacher à la terre par le désir et par l'espérance d'une meilleure fortune. Mais les saints, en renonçant aux richesses, ont quitté jusqu'au désir d'en acquérir ; de plus, ceux d'entre eux qui vivent dans l'abondance, se rendent la possession de leurs biens inutile, en se retranchant volontairement les délices et les commodités mêmes de la vie. Peut-on douter qu'ils ne sortent du monde avec encore moins de regret que ceux qui n'y ont eu pour partage qu'une pauvreté involontaire ?

C'est trop peu dire, mes frères, que d'assurer qu'ils n'ont aucun regret de perdre ce qu'ils ont toujours méprisé. Combien sentent-ils de satisfaction d'avoir toujours méprisé ce qu'il leur fallait perdre ! Tout le temps de cette vie malheureuse n'est, à proprement parler, qu'une nuit sombre. Quoique la foi nous présente tous les caractères de la vérité dans chaque mystère qu'elle nous enseigne, nous n'apercevons cette vérité mystérieuse qu'à travers bien des voiles obscurs et semblables aux ténèbres de la nuit. Dans cette obscurité, les justes et les pécheurs marchent par des voies tout opposées, mais ni les uns ni les autres ne voient encore le terme où ces routes doivent aboutir. Les méchants s'applaudissent d'avoir pris la voie la plus facile, et ils se flattent qu'ils n'auront pas lieu de s'en repentir. Les bons sont persuadés d'avoir choisi la voie la plus droite et la plus sûre ; mais quelque espérance qui les soutienne dans leur marche, ils n'entrevoient que fort obscurément le lieu où elle les doit conduire. Au dernier jour du voyage, lorsqu'on est sur le point d'arriver au terme, les choses commencent à s'éclaircir. La mort, que les saints Pères ont appelée l'aurore de l'éternité, découvre aux uns leurs erreurs, et fait voir aux autres que leur espérance

n'a pas été vaine; et que s'il fallait recommencer, ils devraient reprendre le même chemin. Quelle joie à ce moment, où toutes les illusions du monde, tous les vains enchantements de la volupté s'évanouissent, où la vanité des objets périssables se rend sensible, quelle joie de voir clairement qu'on a eu raison de se détacher de tout, et qu'une conduite contraire n'eût été qu'une grossière imprudence! Quelle joie de reconnaître que, entre deux partis dans l'affaire la plus importante, l'on a évité l'écueil d'un mauvais choix, l'on a heureusement franchi un pas si glissant et si dangereux; qu'enfin l'on ne s'est point laissé surprendre par les dehors de ce faux bonheur qui en a trompé tant d'autres! *Vere mendaces erant montes, et altitudines montium*, dit-on alors avec le prophète : Il est donc vrai, et je n'en puis plus douter maintenant, que ce grand monde, ces grandes richesses, ces emplois, ces dignités, ces hautes montagnes qui semblaient toucher au ciel, et où l'on croyait voir la source de la souveraine félicité, il est donc vrai que tout cela ne pouvait mener qu'à d'horribles précipices? Je l'avais bien toujours pensé qu'il n'y avait rien sur la terre qui méritât nos empressements; m'en voilà parfaitement convaincu : tout ce que j'ai abandonné ne méritait pas en effet d'être retenu; le monde nous trompait par ses promesses si avantageuses, et je ne me suis point trompé en les méprisant. Quelle joie, encore une fois, pour cette âme pieuse, de voir qu'elle s'est détachée volontairement, et que pour plaire à celui qui la doit juger, elle s'est détachée depuis longtemps de tout ce que la mort lui va ravir pour toujours; qu'elle s'est fait un mérite de la nécessité inévitable d'abandonner tôt ou tard ce qui peut attacher un cœur à la vie; qu'elle a en quelque sorte prévenu cette triste séparation qui fait le supplice des hommes mondains, lorsqu'elle a renoncé par avance, pour l'amour de son Dieu, à tout ce qu'on aime et qu'on estime le plus dans le monde! S'il est vrai qu'il n'est point de chrétien qui à l'heure de la mort ne voulût avoir vécu éloigné des plaisirs et des vains honneurs du siècle, quelle consolation d'avoir en effet pratiqué cette abnégation que tant d'autres désireront éternellement, mais en vain, d'avoir pratiquée!

Si la vue des plaisirs et des biens de la vie ne fait aucune peine au véritable chrétien, quand il les faut quitter à la mort; si même il les quitte avec joie, parce qu'il en a connu et méprisé la vanité, le souvenir des travaux où il s'est engagé pour Jésus-Christ, le souvenir d'une vie passée dans la pénitence, d'une vie qui n'a été qu'une suite de bonnes œuvres et d'exercices de piété, combien, dis-je, ce souvenir lui fournira-t-il de pensées consolantes! Il faut avouer, chrétiens auditeurs, qu'une vie sainte et mortifiée fait sur l'esprit des hommes des impressions bien différentes, selon le point de vue d'où on l'envisage. A la considérer du moment qu'elle commence, c'est quelque chose de bien affreux que trente ou quarante ans de solitude et de contrainte, trente ou quarante ans de combats contre tous les désirs et toutes les inclinations de la nature : combien d'âmes se sentent rebutées à cette vue, et perdent le courage si nécessaire pour avancer dans les voies du salut! Mais cette même vie regardée dès l'instant qu'elle finit, du lit de la mort, qu'on la trouve agréable, et qu'elle paraît digne d'envie aux yeux même des plus libertins!

C'est alors qu'on entend ces paroles si ordinaires aux personnes les plus mondaines, dans leurs derniers combats avec la mort : Mon Dieu, si je pouvais recommencer, si j'avais à prévoir ce que je vois aujourd'hui! Hélas! que vous m'auriez aimé, Seigneur, si dès ma première jeunesse vous m'aviez ôté les moyens de vivre dans le luxe et les délices! Ah! qu'il vaudrait bien mieux pour moi que j'eusse suivi la pensée qui me portait à chercher la solitude et à passer mes jours dans un éloignement entier de tous les plaisirs! Que je sentirais bien moins d'amertume à rendre le dernier soupir dans un désert et sous un cilice que sous ces riches lambris, que dans ce lit pompeusement paré!

Mais si cette même pénitence, qu'ont toujours dédaignée les âmes délicates et voluptueuses, leur paraît alors si digne d'envie, quelle joie pour ceux qui l'ont embrassée, qui l'ont soutenue jusqu'au bout avec tant de courage et tant de constance! Peut-on douter que leur joie ne soit pure et entière à proportion que les austérités ont été sensibles et continuelles, que la solitude a été écartée et inaccessible, que la mortification des sens, de toutes les passions, de tous les désirs a été longue et exacte? Ce grand nombre d'années composées de tant de jours, ces jours dont tous les moments ont été mis à profit et rendus précieux par la pratique de mille exercices de religion, de tant d'œuvres saintes, de tant de vertus sublimes, tout cela se présente à la mémoire comme un riche trésor, comme un amas inestimable de biens spirituels qu'on a acquis, qu'on fera infailliblement passer dans l'autre vie, pour y être le prix d'un royaume immense, où l'on régnera éternellement : *Ingredieris in abundantia sepulcrum.* Dieu soit loué à jamais, nous n'entrerons point au tombeau nus et dépouillés comme le commun des hommes, nous ne laisserons point à d'autres le fruit de nos travaux et de nos peines. Ce sont ici des biens qu'on doit emporter avec soi, qu'on ne peut pas même partager avec ceux qui nous survivent.

C'est à ce moment que, rappelant avec un plaisir ineffable les grandes promesses qui ont été faites aux vrais serviteurs de Dieu, une âme sainte aperçoit, dans le cours de sa vie, toutes les vertus auxquelles les plus grandes récompenses ont été destinées; elle y voit et cette humilité qui doit être exaltée, et ce détachement à qui le royaume du ciel appartient, et ces larmes qui doivent être changées en une consolation éternelle, et

cette pureté à qui la vue de Dieu est assurée, et cette abnégation qui recevra le centuple, et toutes ces œuvres de miséricorde pour qui le paradis a été préparé dès la naissance du monde. Quelle satisfaction plus sensible pour elle, quand elle considère que la gloire éternelle lui est due par tant de titres différents; qu'on la donne pour un verre d'eau, et qu'elle a tout donné pour s'en rendre digne ; qu'on y a droit pour avoir observé les commandements, et qu'elle a embrassé jusqu'aux conseils les plus difficiles ; que les derniers venus ne sont pas exclus du salaire, et qu'elle a porté le poids du jour et de la chaleur ! *Egredere*, disait à cette vue le grand Hilarion, *egredere, anima mea; quid times? Septuaginta annis servisti Deo, et adhuc times?* Courage, mon âme, nous n'avons rien à craindre, et nous avons lieu de tout espérer. Voilà soixante et dix ans de mortifications et de prières presque continuelles. Il y a soixante et dix ans que tu veilles, que tu jeûnes, que tu souffres, que tu vis dans le travail et dans le silence. Le démon ne peut t'accuser d'avoir attendu l'extrémité pour songer à ton salut. On ne te reprochera point de n'avoir réservé à Dieu que le rebut de tes derniers ans, puisque tu lui as consacré tous tes jours depuis l'enfance. Ce n'est pas un désir stérile de changer de vie ni un repentir d'un moment que tu vas offrir à ton redoutable juge, c'est toute ta vie, c'est près d'un siècle de service et d'une inviolable fidélité. Oui, durant l'espace de près d'un siècle tu as fait la guerre à tes passions, tu as tout refusé à tes appétits, tu as fui tout ce qui pouvait flatter tes sens, tu as persévéré, malgré toutes les contradictions de la nature, malgré tous les efforts de l'enfer, dans une entière abnégation de toi-même. *Egredere; quid times? Septuaginta annis servisti Deo, et adhuc times?* Sors, sors ; que crains-tu ? Après une pareille vie, toutes tes craintes ne sont que de vaines frayeurs, que des terreurs frivoles.

Il est impossible, mes frères, de bien concevoir la douceur que ces réflexions porteront dans l'âme fidèle. Mais considérons de plus qu'à ce dernier moment notre vie se présentera à nos yeux, et que sans doute elle excitera dans nos âmes des mouvements bien opposés. Je ne dis pas qu'à l'heure de la mort la plupart des objets vous paraîtront entièrement changés, que des fautes que vous regardez comme légères se montreront comme des fautes énormes ; que vous vous étonnerez d'avoir vu de la difficulté dans ce que vous trouvez aujourd'hui impraticable, que vous ne pourrez comprendre par quel enchantement ce que vous avez aimé dans les créatures vous a fait renoncer à l'amour de Dieu : je dis seulement que toute votre vie s'offrira à votre mémoire telle qu'elle aura été, et qu'elle se peindra à vos yeux avec tant d'énergie, que malgré vous toutes ses parties attireront tous vos regards. Mais enfin, qu'est-ce que représentera cette image, si ce n'est ce que nous avons fait jusqu'à présent, ce que nous faisons tous les jours, et ce que nous ferons jusqu'à la mort? Dans le temps déjà écoulé, nous verrons beaucoup de péchés, presque point de pénitence, quelques confessions, mais peu de douleur, point d'amendement, beaucoup de rechutes, un grand attachement au monde, un grand amour de nous-mêmes, une grande attention pour tout ce qui passe avec le temps, un oubli entier de l'éternité pour le présent. Croyez-vous que cette vie tiède, cette vie partagée et si inégalement partagée entre Dieu et le monde, ces longues journées consacrées à l'oisiveté et aux divertissements, ces prières si rares, si courtes, si froides, croyez-vous que tout cela s'offrant alors à votre esprit, forme un spectacle bien propre à vous réjouir ou à vous consoler ? Malheureux et insensés que nous sommes ! peut-être que notre plus grand soin, notre unique étude est d'éloigner de nous tout ce qui pourrait nous donner quelque satisfaction à la mort, c'est-à-dire d'éviter tout qui peut crucifier notre chair, et exprimer dans nos membres l'image d'un Dieu mourant.

Quoi ! mes frères, nous savons indubitablement quel effet doit produire notre vie envisagée dans le dernier moment qui la doit terminer; nous savons ce qui nous doit rendre ce terme agréable, ce que nous souhaiterions d'avoir fait ou de n'avoir pas fait; pourquoi donc ne prenons-nous pas des mesures afin qu'alors nous puissions être contents de tout, ou que du moins il ne se rencontre rien qui nous afflige? Comment ne pensons-nous point à faire quelque chose de grand, de généreux, d'héroïque, dont l'éclat puisse embellir le tableau qui nous doit être présenté au lit de la mort? Comment chaque jour n'y ajoutons-nous point quelque nouveau trait, quelque ornement qui l'enrichisse et qui en relève la beauté? Pourquoi au contraire nous faisons-nous un plaisir d'en déranger l'ordonnance, d'en ternir les couleurs, de le dégrader enfin, et de le mettre dans une situation qui nous donne de la honte, qui nous fasse horreur, qui nous désespère? En voilà assez, ce me semble, pour faire voir que si à l'heure de notre mort toutes nos réflexions s'arrêtaient sur le temps passé, les saints n'auraient pas sujet de la craindre. Mais ils ne peuvent s'empêcher de jeter encore les yeux sur l'avenir, où ils découvrent d'abord un redoutable jugement et une éternité encore plus redoutable. Il est bien difficile de demeurer tranquille dans l'attente de deux objets de si grande importance : je prétends néanmoins que loin que cette pensée alarme les fidèles serviteurs de Dieu, elle ranime leur espérance, et met le comble à leur joie. Ce sera le sujet du second point.

SECOND POINT.

S'il est vrai, comme l'assure saint Augustin au psaume cinquante-septième, s'il est vrai que le baptême est comme une conception spirituelle par laquelle nous entrons dans le sein de l'Eglise, pour y être formés par la doctrine de Jésus-Christ, on ne peut douter que la mort ne soit en quelque sorte la naissance de tous les chrétiens, puisque ce n'est qu'alors qu'ils passent du sein de

leur mère dans l'éternité. Selon cette même pensée, saint Grégoire de Nysse faisant présider la mort à ce mystérieux accouchement, expose comme quoi elle nous aide à sortir de la prison et des ténèbres où nous vivons sur la terre, pour entrer dans le grand jour que la nuit ne doit jamais obscurcir. Si cela est, d'où vient que la naissance naturelle passe pour un jour heureux dans l'esprit de tous les hommes, et que la mort, dans l'opinion même des chrétiens, est un jour triste et funeste? La raison est, si je ne me trompe, qu'à cette dernière naissance, encore plus qu'à la première, les couches ne sont pas toujours heureuses, et qu'il naît des avortons informes et dénués de vertus : mais les fervents chrétiens qui ont profité du séjour qu'ils ont fait dans le monde pour se rendre des hommes parfaits, des hommes nouveaux, pour se réformer enfin sur le modèle de Jésus-Christ; ces fervents chrétiens regardent la mort comme un passage à une meilleure vie, et on les voit se réjouir aux approches de leur dernière heure, comme feraient les enfants, s'ils avaient de la raison, quand ils sont sur le point de sortir du sein de leur mère.

Je sais, messieurs, que la crainte, qui est le commencement de la sagesse, en est aussi la consommation, selon cette parole du Sage : *Corona sapientiæ timor Domini.* Je n'ai pas oublié cet autre mot du même prophète : Bienheureux l'homme qui ne cesse jamais de craindre : *Beatus homo qui semper est pavidus.* De plus, je n'ignore pas que le Seigneur est terrible, mais je sais aussi qu'il n'est pas injuste dans ses jugements, et qu'autant qu'on doit redouter de lui déplaire, autant l'on doit espérer d'en être traité avec douceur quand on s'est appliqué à le servir. C'était ce sentiment qui rendait l'Apôtre si intrépide, que lorsqu'il voyait approcher son dernier jour, bien loin de trembler dans la pensée du jugement, il ne balançait pas de dire qu'il attendait de l'équité de son juge la couronne de gloire. C'est dans le même sentiment que tous les Pères disent que les gens de bien ne craignent point la mort, et que les saints la désirent; que ceux-ci meurent aussi bien que les pécheurs, mais qu'ils ne tremblent pas en mourant comme font les pécheurs; qu'il faut qu'ils subissent la loi commune, mais avec cette différence, que cette nécessité, si fâcheuse aux autres, est utile et même consolante pour eux. En effet, messieurs, par quel endroit le jugement de Dieu peut-il épouvanter une âme vraiment chrétienne? ou plutôt par combien d'endroits n'est-il pas propre à réveiller l'ardeur de ses désirs ? Au jour de ce jugement, il faudra rendre compte de toutes nos actions, de toutes les grâces que nous aurons reçues, de l'usage même des biens temporels. Voilà ce qui doit effrayer tous ceux qui auront vécu dans le désordre ou dans la tiédeur; mais pour un chrétien réglé et fervent, quoi de plus à souhaiter qu'un compte de cette nature? Un général d'armée qui, dans six mois de temps, a gagné des batailles, pris des villes, réduit des provinces, qui n'a épargné ni ses sueurs, ni son sang pour rendre les armes de son prince victorieuses, que désire-t-il davantage que de venir, sous les yeux de son roi, étaler les prises qu'il a faites sur l'ennemi, montrer les blessures qu'il a reçues au combat, et faire le détail le plus circonstancié d'une campagne glorieuse? C'est une chose terrible d'avoir à rendre compte de cette administration si étendue et si importante qui nous a été confiée, lorsqu'au lieu de remplir son devoir, l'on a négligé les intérêts de son maître. Mais est-il rien de plus flatteur que d'avoir à rendre ce compte, lorsqu'on n'a à produire que des gains, que des profits, que des augmentations? lorsqu'on peut dire avec ce fidèle serviteur : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi; ecce alia quinque superlucratus sum*, Seigneur, vous m'aviez donné cinq talents; j'avoue que j'aurais dû les multiplier plus que je n'ai fait, mais du moins ne les ai-je pas enfouis : je les ai fait valoir, et en voilà dix que je vous rapporte ; vous m'aviez donné des richesses, je ne m'en suis point servi pour entretenir le luxe et la vanité dans ma famille, j'en ai paré vos autels, j'en ai revêtu vos membres. Si vous m'avez accordé de longs jours, je n'ai pas cru que ce riche trésor m'ait été donné pour le dissiper; j'ai consacré ce précieux loisir à la prédication de vos divines paroles, à la contemplation de vos mystères, à l'instruction et à la sanctification des âmes que vous m'aviez confiées ou qui se sont comme trouvées sous ma main; j'ai employé des journées entières à visiter les malades; je me suis occupé à consoler les malheureux et à pacifier les différends qui naissent entre mes frères. Vous m'aviez donné des yeux, je les ai appliqués à la lecture des livres saints; des oreilles, elles n'ont été ouvertes qu'à votre parole; une langue, elle ne s'est déliée que pour vous parler ou pour parler de vous. Je n'ai rien oublié pour faire un bon usage de toutes vos inspirations, de toutes vos grâces; je me suis senti appelé à la solitude, et j'ai fui le grand monde; vous m'avez porté à la mortification de mes sens, et je me suis privé des plus innocents plaisirs; vous m'avez inspiré le désir de la prière, je me suis rendu à cet attrait, et depuis je ne l'ai jamais abandonnée, non pas même quand j'y ai éprouvé des dégoûts. Vous m'avez ordonné d'aimer mes frères, et vous savez, Seigneur, que je n'ai cessé de vous prier, même pour mes ennemis. Enfin vous m'avez envoyé des infirmités, je les ai souffertes sans murmurer; des pertes de biens, j'en ai béni votre saint nom; des humiliations, je les ai reçues avec action de grâces.

Lorsque les comptes sont en cet état, doit-on redouter plutôt que désirer d'être appelé pour les rendre? Que peut craindre à la mort un serviteur si fidèle, mais que ne doit-il pas espérer dans l'éternité? C'est ici, messieurs, le comble du bonheur des saints, et la source la plus abondante de la joie qu'ils goûtent à l'instant qu'ils rendent leur âme à

leur Créateur. C'est cependant de quoi je vous entretiendrai le plus brièvement, parce que je me sens entièrement accablé par la seule vue de cette éternité délicieuse, où ils se voient si près d'être admis.

Si un malade, après une longue infirmité, se réjouit du retour de sa santé ; si un esclave, après une servitude de plusieurs années, voit briser sa chaîne avec plaisir ; si un pilote, après une périlleuse navigation, ressent la joie la plus vive à la vue du port et de sa patrie; si l'on attend avec impatience un jour de fête et de divertissement, si toute la nature semble revivre lorsque les premiers traits de l'aurore commencent à peindre le ciel et à promettre un beau jour : qui pourra jamais exprimer l'allégresse et le transport d'une âme sainte, qui d'un côté se voit sur le point de finir une vie triste, laborieuse et exposée à mille périls, et de l'autre à la veille d'être comblée de biens, d'honneurs, de délices, pour toute une éternité? *Consummatum est*, peut-elle dire alors avec Jésus-Christ : C'en est fait, nous voilà au bout de la carrière ; la course a été longue et souvent traversée ; il m'a fallu faire de grands efforts, surmonter de grands obstacles, soutenir de rudes combats. Il m'en a coûté bien des sueurs, bien du sang ; mais le Seigneur en soit glorifié éternellement, la voilà enfin terminée cette carrière pénible ; mes services vont être couronnés ; le temps du travail ne reviendra jamais. Il n'y aura plus de maladies, plus d'adversités, plus de croix, plus de contrainte, plus de pénitence; nous n'aurons plus de désirs à réprimer, plus de passions à combattre. Nous voilà à la source d'un bonheur invariable ; je vais jouir d'une entière liberté ; je vais voir de mes yeux tout ce que j'ai cru, tout ce que je n'ai vu qu'à travers les lumières de la foi ; je vais posséder ce que j'ai attendu avec tant d'impatience ; je vais aimer et être aimé éternellement, sans plus rien craindre, ni de la colère de Dieu, ni de mon inconstance.

Et ne croyez point, chrétiens auditeurs, que ces sentiments soient inspirés par la présomption, et que ce soit là triompher avant la fin du combat. Je sais que tandis qu'il nous reste un souffle de vie, les plus forts peuvent tomber, comme les plus faibles peuvent se relever; cela est possible absolument, mais très-difficile ; cela n'est presque jamais arrivé, et n'arrivera que très-rarement. Oui, messieurs, ce serait une pusillanimité dans les saints, de craindre de se pervertir à la mort, comme ce serait une présomption dangereuse dans les pécheurs d'espérer de se convertir alors. Quoique la dernière heure de nos jours n'exclue pas la pénitence absolument, il n'est point de temps qui y soit moins propre : il fallait commencer plus tôt à pleurer ses crimes ; et quand on a vécu dans l'innocence, on doit alors commencer à goûter la joie. Sur quoi l'on peut observer dans la mort des saints, qu'ils se la sont presque tous entendu annoncer, non-seulement sans frémir, mais encore en se répandant en actions de grâces. Les uns, recueillant le reste de leurs forces, ont, par la vivacité de leurs transports encore plus que par leur voix, fait entendre des cantiques de louanges ; les autres, dans leur défaillance, les ont fait chanter par ceux qui les assistaient; ils ont consolé leurs amis, et ils se sont plaints de leurs larmes. Les plus humbles, les plus timides ont dit hardiment qu'ils allaient voir Dieu; ils ont promis leurs prières à ceux mêmes qui ne les leur demandaient pas. Si vous en êtes scandalisés, si vous leur reprochez l'excès de leur joie, si vous les avertissez de craindre l'orgueil et les jugements de Dieu, ils vous répondront, comme fit le grand saint François d'Assise à son confesseur, qu'il n'est pas en leur pouvoir de prendre des pensées tristes, sachant que dans un moment ils doivent être avec Dieu : *Non licere sibi aliter facere, cum sciret se brevi fore cum Deo.* Dieu leur inspire alors une si grande confiance, qu'ils croient déjà voir le ciel ouvert, et la place qui leur est marquée parmi les élus. En vain vous leur dites qu'il faut trembler jusqu'au bout, tandis que le Seigneur lui-même leur ordonne d'être tranquilles, et de porter sur leur front leur sécurité : *Respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra:* Laissez, laissez trembler les serviteurs lâches et infidèles, ils en ont encore plus sujet qu'ils ne pensent; mais pour vous, regardez le ciel, où vous êtes attendus, et où vous allez être si libéralement récompensés de tous vos services.

Saint Jérôme, dans l'éloge qu'il fait de Népotien, dit que ce saint homme étant sur le point de rendre le dernier soupir, en présence de tous ses amis, était le seul dont le visage parût gai et content, et que tandis que tout le monde fondait en larmes, il ressentait une joie dont il ne pouvait retenir les transports. On voyait bien, dit ce saint Père, qu'il ne mourait pas en effet, mais seulement qu'il changeait de demeure; qu'il ne quittait ses amis que pour en aller rejoindre d'autres, dont la compagnie lui devait être encore plus agréable : *Intelligeres illum non emori, sed migrare; mutare amicos, non relinquere.* Saint Grégoire le Grand raconte qu'un homme de bien, nommé Servule, sentant, une nuit, par le redoublement de ses douleurs, que sa dernière heure était venue, se mit à crier et fit lever les pauvres, qu'il avait toujours en grand nombre dans sa maison, non pas pour demander un prompt secours à son mal ou pour faire appeler des prêtres qui l'assistassent dans un accident si subit; mais rappelant ses esprits et entonnant lui-même un des psaumes de David, il pria ses chers hôtes de mêler leurs voix avec la sienne, pour rendre grâces au Seigneur de ce que sa mort était proche. J'ai vu moi-même un homme près d'expirer qui, entendant autour de lui les sanglots de quelques personnes qui ne pouvaient retenir leurs larmes, les envisagea d'une manière qui semblait leur reprocher leur faiblesse et leur peu de foi ; et refermant ensuite les yeux, avec un air serein et tranquille : Est-il possible, leur dit-il

qu'on m'aime si peu qu'on ne prenne aucune part à ma joie, et qu'on ne puisse se réjouir avec moi de mon bonheur? Pourquoi pleurer, ajouta-t-il, en montrant le ciel avec la main? c'est là-haut que nous allons. Combien en a-t-on vu, et combien en ai-je vu moi-même qui défendaient absolument qu'on demandât à Dieu de leur prolonger la vie, et qui jamais n'ont pu être déterminés à faire des vœux pour le recouvrement de leur santé? Combien d'autres qui avouaient qu'ils n'auraient jamais cru qu'il eût été si doux de mourir? J'en ai vu moi-même qui, revenant comme par miracle du sein de la mort, ne pouvaient se rendre maîtres de leurs larmes, ni se consoler de ce qu'un si grand bien leur était différé: *Ubi est, mors, victoria tua?* doit-on s'écrier, à la vue de ces exemples: *Ubi est, mors, stimulus tuus?* O mort redoutable, hideuse mort, que sont donc devenues ces armes victorieuses, cet air, cette présence affreuse qui fait pâlir les plus intrépides? Cet aiguillon, autrefois si perçant, s'est-il tellement émoussé, qu'on n'en sente plus les coups? Quel changement si grand s'est donc fait dans ce visage difforme et terrible, qu'on ne te craint plus, qu'on brave tes regards, je dis plus, qu'on t'aime, qu'on te désire? Quelle différence, messieurs, entre ces doux sentiments, ce calme, cette joie et les terreurs mortelles, les mouvements inquiets, le désespoir où l'on voit mourir les personnes qui ont aimé le monde et ses vains plaisirs! Que de précautions il faut prendre pour les avertir du péril où les met une maladie! Quelle tempête n'excite point dans leurs cœurs une nouvelle si triste! Dans quels troubles, dans quelles agitations ne se passent point ces dernières heures de la vie! Que d'amers, mais inutiles repentirs au sujet du temps qui leur échappe! Que de justes craintes à la vue d'un avenir qui les attend, qui les presse et qui peut-être leur ôte le loisir de réparer le temps qu'ils ont perdu! *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* Oui, certainement, la mort de l'homme juste est quelque chose de bien précieux; et quoi qu'on souffre, quoi qu'on donne pour l'acheter, on ne la saurait trop payer. Quel bonheur d'attendre sans émotion ce dernier moment, dont la pensée a coutume d'épouvanter presque tous les autres hommes! Quel privilége d'être en assurance de jouir d'un parfait repos d'esprit, de se sentir le cœur plein d'allégresse dans un temps où tout gémit, où tout soupire, où tout tremble; dans un temps où les grands du monde souffrent plus de douleurs qu'ils n'ont goûté de plaisirs durant toute leur vie: dans ce même temps se trouver sans effroi, sans souci, sans défiance; voir la mort venir à nous pour ainsi dire les armes baissées, ne recevoir que des caresses de ce lion rugissant, se jouer de ce monstre affreux et cruel! Est-il quelque genre de vie si austère qu'il ne fallût embrasser; est-il quelque action si difficile, si opposée à notre humeur, qu'il ne fallût entreprendre pour se procurer un avantage si inestimable?

Je ne m'étonne pas que les méchants mêmes souhaitent de finir ainsi leurs jours, et qu'ils disent avec l'impie Balaam: *Moriatur anima mea morte justorum.* Les impies souhaitent de mourir comme les justes, dit le savant Tostat, parce qu'ils n'ignorent pas que mourir de la sorte, c'est éprouver par avance le bonheur du ciel: *Volunt bonam mortem, quia felicitas est.* Mais ne sont-ils pas bien insensés de s'y attendre, s'il est vrai que ce qui fait à la mort le bonheur des justes, est la vue d'un temps qui a été saintement employé, et de l'avenir qui doit répondre infailliblement au temps passé? N'est-il pas aussi impossible qu'un mauvais chrétien meure comme les saints, qu'il est impossible qu'il n'ait pas été ce qu'en effet il a été? Vous êtes trop raisonnables, chrétiens auditeurs, pour vous flatter d'une espérance si vaine. Mais prenons garde que par notre attache aux frivoles amusements de la vie, que par notre négligence à penser à l'éternité, à méditer souvent sur la mort, sur cette terrible mort, nous ne soyons privés des douceurs qui accompagnent la mort des saints, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

L'impie, à l'heure la mort, n'aperçoit partout que des sujets de douleur et de désespoir: la vue du passé le désespère, parce qu'il y voit des biens qu'il a trop aimés et qu'il ne peut plus retenir; l'avenir met le comble à son désespoir, parce qu'il y voit des maux qu'il n'a pas assez craints et qu'il tremble de ne pouvoir plus éviter.

Venient dies in te et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te.

Il viendra un jour malheureux pour toi, où tes ennemis t'assiégeront, t'environneront de tranchées, te serreront de toutes parts et te renverseront (S. Luc, ch. XIX).

Cette prophétie de la destruction de Jérusalem est une figure de la mort funeste des méchants, selon la remarque du grand saint Grégoire, dans son homélie trente-neuvième. Ces circonvallations, ces attaques, ces ruines nous représentent les tentations, les alarmes, les frayeurs, le désespoir d'un pécheur mourant. Ces ennemis sont les démons qui l'assiégent, la conscience qui le presse, la justice de Dieu qui le menace, l'appareil des tourments qu'elle lui prépare. Mais quelque terrible que soit cette image, quoique toute l'histoire ancienne et moderne n'ait rien de si lamentable que la désolation de l'infortunée Jérusalem, j'ose dire que tout cela n'exprime que faiblement la situation où se trouve un mauvais chrétien lorsqu'il faut mourir.

Oh! si je pouvais aujourd'hui vous tracer une peinture fidèle de cet état déplorable; si je pouvais vous rendre sensible tout ce que le pécheur voit alors d'horrible, et devant lui, et autour de lui, et dans lui-même; quelles sont ses pensées, ses sentiments, ses peines et ses tortures secrètes: il n'en faudrait pas

davantage pour ébranler les cœurs les plus endurcis dans le mal, et pour rendre les chrétiens fervents en quelque sorte inébranlables dans le bien. Ce que je puis vous dire en deux mots, c'est que la mort, selon l'expression d'un Père, est comme l'horizon du temps et de l'éternité, c'est-à-dire le point qui les lie et qui les sépare tout à la fois, le milieu par où l'on passe de l'un à l'autre. Or comme le milieu tient aux deux extrémités qu'il unit, de même la mort tient quelque chose, et de la vie, dont elle est la fin, et de l'éternité, dont elle amène le commencement : de sorte que la mort des méchants est ordinairement mauvaise comme leur vie, et ordinairement malheureuse comme leur éternité. Je ne vous parlerai pas dans ce discours de l'impénitence finale du pécheur, qui met le comble à ses crimes par son obstination ; je vous parlerai seulement aujourd'hui de cette douleur amère et inutile, de cet enfer anticipé que le pécheur souffre à son dernier jour. La sainte Vierge, de qui nous espérons tous obtenir la grâce de mourir dans la paix du Seigneur, demandera pour moi le secours dont j'ai besoin pour parler avec fruit de la mort des réprouvés : faisons-lui dans ce dessein cette prière, qui lui est toujours agréable : *Ave, Maria.*

C'est un spectacle bien triste, messieurs, que de voir un malade aux derniers moments de sa vie, qui, presque destitué de tout secours, ne rend plus contre la mort qu'un faible et inutile combat. Vous voyez un corps étendu et immobile sur un lit, qui ne fait plus d'usage des sens extérieurs, qui n'a presque plus rien de vivant que son âme prête à lui échapper : ses yeux s'éteignent, se ferment à la lumière ; ses joues se flétrissent, ses lèvres s'ouvrent, ses dents se noircissent, sa bouche se remplit d'écume; tout son visage, pâle et défiguré, est noyé dans une sueur froide et mortelle ; sa poitrine s'élève par de violentes secousses, un râlement affreux accompagne ses respirations courtes et fréquentes, tous ses membres se glacent et se roidissent. Parmi ceux qui l'environnent, les uns l'exhortent à haute voix de mettre à profit les derniers moments, les autres éclatent en des cris que la douleur leur arrache : mais il ne voit ni ces vrais amis, ni ces parents désolés : il n'entend plus ni leurs avis, ni leurs plaintes. Voilà une fidèle image de la situation où nous nous trouverons un jour, les uns dans fort peu de temps, les autres un peu plus tard, mais tous certainement beaucoup plus tôt que nous ne croyons. Mon Dieu ! d'où vient que cette pensée ne nous désabuse point de tous les vains attachements que nous avons sur la terre? Comment pouvons-nous songer à nous y établir, à y acquérir de la réputation et des richesses, puisque les riches aussi bien que les pauvres, les grands aussi bien que les petits, les savants et les ignorants, seront tous enfin réduits à l'état affreux que je viens de vous peindre?

Dans une calamité si accablante, ne pensez pas, chrétiens auditeurs, que l'âme du pécheur n'ait à combattre que le mal qui la chasse de sa demeure mortelle ; dans l'impuissance où elle est d'y rester longtemps, elle tourne les yeux de toutes parts, pour chercher quelque adoucissement à sa misère : mais hélas ! de quelque côté qu'elle jette la vue, soit qu'elle l'arrête sur le passé, ou qu'elle la porte dans l'avenir, elle n'aperçoit partout que des sujets de douleur et de désespoir. Dans le passé elle trouve des plaisirs dont le souvenir est plus amer que les plus cruels supplices : dans l'avenir elle découvre des tourments qui ne sont déjà que trop présents pour elle. Le passé la désespère, parce qu'elle y voit des biens qu'elle a trop aimés, et qu'elle ne peut plus retenir ; l'avenir met le comble à son désespoir, parce qu'il lui présente des maux qu'elle n'a pas assez craints, et qu'elle redoute de ne pas éviter. En un mot, un bonheur qui ne subsiste plus que dans sa mémoire, un malheur qui est déjà dans son imagination, concourent à former cet enfer anticipé qu'elle souffre. Ce seront aussi les deux points de ce discours.

PREMIER POINT.

On dit que la mort est toujours semblable à la vie ; et cela est vrai dans le sens qu'on le dit : mais il n'est pas moins vrai, dans un autre sens, qu'il y a toujours une extrême opposition entre la vie et la mort, puisque quand la vie s'est passée dans les larmes et dans les souffrances, on meurt dans la paix et dans la joie ; et qu'au contraire une vie agréable et voluptueuse est toujours suivie d'une triste mort. C'est ce que le Sage a voulu nous enseigner par ce proverbe : Le deuil se trouve à la fin des plus grandes fêtes : *Extrema gaudii luctus occupat.*

Comme la pensée de la mort trouble les pécheurs dans leurs plaisirs, la pensée de leurs plaisirs les vient troubler à son tour au lit de mort. Car ou ils en considèrent la douceur, et ils ne voudraient pas les quitter si tôt ; ou ils en reconnaissent la vanité, et ils voudraient les avoir quittés plus tôt ; ou ils en voient le dérèglement, et ils voudraient ne les avoir jamais goûtés : trois désirs qui étant en eux plus violents que nous ne saurions le concevoir, et qui devant demeurer sans effet, leur causent nécessairement un tourment inexplicable.

O mort ! s'écrie l'auteur de l'Ecclésiastique, que ton souvenir est amer à quiconque a établi sa paix dans la jouissance de ses richesses ! *O mors ! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in divitiis suis !* Mais si le simple souvenir de la mort est rempli de tant d'amertumes, que doit-on penser de la présence même de la mort? Quelle peine pour cet homme qui s'était fait comme une idole de son argent ! pour cette femme qui ne s'est occupée qu'à nourrir ses penchants pour le plaisir, qu'à se procurer toutes les commodités, toutes les douceurs de la vie ; qui a encore mille projets dans l'esprit, mille attachements dans le cœur ! Quelle peine, dis-je, pour ces personnes de se voir contraintes de

renoncer tout à un coup à tous ces objets flatteurs, et lorsqu'elles s'y attendaient le moins! *Siccine separas, amara mors?* Quoi! à la place de ces appartements si commodes, de ces meubles si précieux, me voilà donc réduit à une bière, à un suaire; il faut que je passe dans une région inconnue, sans suite, sans guide, comme un misérable qu'on exposerait nu dans une île déserte, ou dans quelque terre inhabitée : on continuera de jouer dans le monde, et de s'y livrer à la joie, on y dissipera mon bien en folles dépenses, on s'y parera avec vanité de mes dépouilles, on logera dans les palais que j'ai bâtis, on consumera dans les plaisirs l'or et l'argent que j'ai amassés, tandis que je pourrirai dans un cercueil sous la terre, et que j'y serai mangé des vers!

De là vient, messieurs, qu'on n'ose dire à ces sortes de personnes le péril où elles se trouvent. Elles n'ont plus quelquefois qu'une heure de vie, qu'on délibère encore, qu'on se dispute, à qui leur fera l'annonce de la dernière scène de leur vie : et quand ce triste mot est enfin sorti de la bouche, et qu'on leur a fait entendre cette parole amère et cruelle, il faut mourir, on a grand soin de faire retirer tous ceux que le moribond a aimés, de peur que leur présence ne lui augmente encore le sentiment de la perte qu'il en va faire; on éloigne les compagnons de ses plaisirs, afin qu'il en perde plus tôt l'idée; on supprime tout discours d'enfants, de femmes, de biens temporels, afin qu'il quitte tout avec moins de peine. Vaines précautions, tout cela lui tient trop au cœur pour l'oublier si facilement. Il demande encore qu'on le soulage, il se plaint qu'on l'abandonne, qu'on lui épargne les remèdes, qu'on le laisse mourir sans secours; il offre la moitié de son bien à qui le retirera de ce péril. Il me semble voir un grand arbre qui a vieilli dans le champ où il est planté, et qui a étendu au loin ses racines : on a beau écarter la terre et creuser profondément à l'entour, il tient par trop de liens au sol qu'il ne peut ni quitter ni attirer après lui; il faut nécessairement employer le fer et la cognée : *Jam securis ad radicem arboris posita est.* La main de Dieu a frappé ce mauvais chrétien, il faut qu'il tombe; il résiste en vain à une puissance si absolue, tout ce qui l'attache au monde n'est pas capable de l'y retenir : et c'est cette nécessité indispensable, qui lui faisant faire réflexion sur la vanité des choses qu'il a aimées, et dans lesquelles il mettait sa confiance, lui cause un second regret encore plus amer que le premier, c'est de n'avoir pas plus tôt quitté ce qu'il devait quitter si tôt.

Nous voyons dans les conditions les plus élevées, comme dans les autres, mourir des personnes deux ans, un an, six mois quelquefois après être entrées dans le grand monde, après s'y être liées par le mariage, après y avoir commencé à vivre dans l'éclat et dans le luxe. A la vue de ces événements lugubres, je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même : Hélas! pour un an de temps, pour six mois. fallait-il prendre des engagements si étroits avec les créatures? Si ce jeune homme, si cette jeune femme avaient pris le parti de la retraite et de la croix, ils seraient déjà au bout de leurs peines, et ils seraient de grands saints; au lieu que, pour avoir mal choisi, les voilà malheureusement privés des biens de la terre, et peut-être de ceux du ciel. Quelle douleur pour ces personnes, qui comptaient sans doute sur une fort longue vie, qui avaient peut-être été détournées de se donner à Dieu par la vaine appréhension de cinquante ou soixante années d'austérités; quelle douleur de voir qu'il ne s'agissait que de quelques mois, et qu'elles ont perdu l'occasion de faire un sacrifice grand en apparence, et de mériter en effet, à peu de frais, une récompense sans bornes. Je ne sais, messieurs, si vous concevez bien tout ce que cette pensée doit avoir d'accablant; pour moi, j'avoue qu'elle me paraît insoutenable. Or, à quelque âge que nous soyons parvenus, si nous n'avons pas vécu chrétiennement, nous devons nous attendre aux mêmes regrets.

Car, mes frères, il est étonnant combien la plus longue vie paraît courte quand on est au terme : ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment. Alors, dit saint Pierre Damien, le pécheur regarde derrière soi, et il ne voit qu'une carrière d'un pas; il regarde devant soi, et il découvre les espaces infinis de l'éternité; il pleure d'avoir pu s'ouvrir par une voie si abrégée, et de ne s'être pas ouvert une source intarissable de délices. Il considère que si, au lieu des plaisirs qu'il a recherchés, il avait embrassé les travaux de la pénitence, ces travaux seraient passés, comme les vains plaisirs le sont, et, que de toutes ses peines, il ne lui resterait qu'un agréable souvenir : ce qui l'afflige d'autant plus, que les objets prenant alors une autre face à ses yeux, il ne verra rien de si facile que ce qui lui aura paru le plus impossible. Il verra clairement qu'il pouvait faire, ce que tant d'autres ont fait; il s'étonnera qu'il ait délibéré un seul moment s'il suivrait leur exemple. Les objets par lesquels il se sera laissé éblouir perdant insensiblement leur éclat, comme les couleurs lorsque le soleil se retire, se présenteront à son esprit dépouillés de tous les attraits qui l'ont autrefois séduit. Qui m'avait fasciné les sens, se dira-t-il à lui-même, jusqu'au point de me faire trouver des charmes à ce visage qui devait pourrir, à cet honneur qui devait s'évanouir, à cet or que je devais quitter, à cette vie qui devait durer si peu?

Toutes ces vérités seront pour lui si frappantes, il en sera si intimement persuadé, il verra d'une manière si palpable et si sensible qu'il a vécu comme un aveugle, comme un enfant, comme un insensé, qu'il mérite d'être la risée de tout ce qu'il y aura jamais d'hommes raisonnables; il sera, dis-je, persuadé et convaincu de sa folie autant ou plus que nous ne le sommes de ce que nous voyons de nos yeux, et de ce que nous touchons de nos mains. Or cette lumière si claire et si brillante allumera dans son cœur

un désir si vif de revenir sur ses pas, pour recommencer sa course, qu'il n'est point de penchant si violent, point d'instinct si fort, point de passion si ardente, qui puisse exprimer l'activité des mouvements qu'il éprouvera dans son âme. Quelle sera donc sa peine et son désespoir lorsqu'il se verra arrêté par un obstacle invincible, lorsque sa volonté, emportée par la conviction de l'esprit, comme par un poids immense, viendra heurter et briser contre le décret immuable de la suprême puissance qui a fixé la mort à ce moment : *Manere satagit, ire compellitur.*

Représentez-vous, chrétiens auditeurs, l'infortuné Pharaon qui, s'étant follement engagé à poursuivre les enfants d'Israël par la route que Dieu leur avait ouverte au milieu de la mer Rouge, et qui voyant que le ciel, favorable à ses ennemis, foudroie son armée de toutes parts, fait brusquement sonner la retraite et tourne visage pour gagner l'autre bord : quel est son désespoir, lorsqu'il aperçoit que les flots se sont réunis derrière lui, qu'ils opposent à sa fuite des abîmes impénétrables ; qu'il lui faut périr au milieu de ces abîmes, sans pouvoir faire un seul pas pour reculer ! Voilà l'image du pécheur mourant, qui reconnaît enfin les pernicieuses voies qu'il a tenues, et qui conçoit de violents, mais d'inutiles désirs, de revenir sur ses imprudentes démarches.

Il reconnaît donc encore une fois qu'il faut partir, et son terme approchant de plus en plus, ses plaisirs, dont il n'a encore envisagé que la douceur et la vanité, paraissent enfin dans toute l'horreur de leur dérèglement, et présentent le plus terrible et le plus affreux spectacle qu'on puisse imaginer.

Il est certain, chrétiens auditeurs, que tout le temps que le pécheur jouit de la vie, il ne voit ni le nombre, ni l'énormité de ses crimes. Pour le nombre, on dirait que ce sont des ennemis qui se cachent à lui de peur d'être découverts, jusqu'à ce que, l'ayant attiré dans une embuscade, et réduit au point de ne pouvoir échapper, ils se produisent tous à la fois et viennent fondre sur lui, pour l'accabler par leur multitude ; de sorte qu'il peut dire alors avec David : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem ; multiplicatæ sunt super capillos capitis mei.* Me voici tombé subitement entre les mains de mes propres crimes ; le nombre en est si grand, que je ne puis me résoudre à les regarder ; ils se montrent si multipliés, qu'ils me paraissent surpasser le nombre des cheveux de ma tête : *Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei.*

Oui, messieurs, à l'heure de la mort, le pécheur verra toutes les taches de sa vie ; au défaut de sa mémoire, qui ne lui sera dans cette occasion que trop fidèle, les démons lui en rappelleront le souvenir, Dieu même ouvrira sa conscience ulcérée, et d'une seule vue lui en fera connaître toutes les plaies. Oh ! Dieu quelle corruption ! quel hideux cahos ! et qui pourra, sans mourir, en soutenir l'horreur? Que de désordres qu'il n'avait jamais aperçus, que de péchés dans un seul péché ! que de péchés même dans ses bonnes œuvres ! Dans cette foule presque innombrable de pensées, de paroles, d'actions qui devaient toutes être rapportées à Dieu seul, à peine en trouve-t-il une seule qui n'ait été tournée contre Dieu. Ce n'est partout que haine, que colère, qu'envie, qu'orgueil, qu'amour déréglé, qu'ambition, qu'avarice.

En effet, il a toujours été dominé par quelqu'une de ces passions : et l'on sait assez que tandis qu'elles règnent dans un cœur, elles y tyrannisent, elles s'y rendent tellement maîtresses de tous les mouvements de l'âme, qu'elles y laissent à peine une place aux saines pensées. Quelle confusion pour ce pécheur infortuné, lorsque d'un côté pénétrant vivement qu'il n'était au monde que pour louer et pour servir son Créateur, il se ressouviendra qu'il a vécu dans une rébellion presque continuelle contre lui, qu'il l'a outragé en mille manières, qu'il a détaché d'autres hommes de son service, qu'il s'est servi de toutes ses créatures pour l'offenser. Croyez-vous qu'après ces vues il ose penser à l'héritage céleste? osera-t-il même se présenter devant Dieu? Il ne l'oserait pas sans doute, mais comme il ne peut pas s'en défendre, on ne saurait dire combien cette nécessité lui paraît cruelle. Pour le comprendre, outre le nombre de ses crimes, il faudrait pouvoir sentir l'horreur qu'ils impriment dans son âme. Il ne faut pas croire qu'on s'aveugle encore à ce moment, jusqu'à excuser les crimes les plus grossiers, comme étant les apanages de la faiblesse humaine, et jusqu'à donner le nom de vertu aux vices qui en ont les trompeuses apparences. On prend bien alors d'autres idées ; on commence enfin à connaître Dieu et à se connaître soi-même ; et cette double lumière fait découvrir tant de difformités dans les moindres déréglements, que je ne doute point qu'un simple péché véniel considéré dans ce grand jour ne nous portât dans le désespoir, si nous n'étions soutenus d'une grâce particulière.

Jugez du trouble de cet homme malheureux qui se voit contraint d'aller faire aux yeux du Seigneur le détail de toutes ses abominations ; sur le point de paraître devant le Dieu de la pureté, que de honte lui doivent causer ses crimes impurs ! qu'il doit trouver d'injustice dans ses cruautés, dans ses vengeances dont il faut qu'il aille répondre devant Dieu qui lui avait ordonné d'aimer ses ennemis mêmes et de leur faire du bien ! Que pense-t-il de ses scandales, lorsqu'il réfléchit qu'ils ont damné des âmes qui étaient si chères à celui qui va le juger? Quel effroi, quel accablement lorsqu'il rappelle ses impiétés et ses irrévérences dans les saints lieux envers cette majesté terrible qui en a été offensée, et qui l'attend sur son trône pour le lui reprocher en face ! *O si redivivum pœnitentiæ tempus mereri potuisset,* dit à ce sujet saint Pierre Damien, *quam duræ con-*

versationis iter arriperet! Oh! si avant d'être porté à ce redoutable tribunal on voulait bien lui donner le loisir d'expier ses fautes par la mortification, avec quelle ardeur en embrasserait-il les plus rudes exercices! Oh! s'il lui restait encore un peu de ce temps qu'il a si mal employé; mon Dieu, s'il pouvait recommencer, à quoi ne s'engagerait-il point pour obtenir une de ces années qu'il a passées dans la débauche! Jeûnes, cilices, continence, pauvreté qui lui faisiez peur autrefois, qu'il s'estimerait heureux s'il lui était permis d'éprouver toutes vos rigueurs! qu'il trouve que les Antoine, les Hilarion, les Siméon Stilite ont acheté le ciel à peu de frais! Qu'est-ce que soixante années de solitude, de maladie, ou même de tourments et de tortures, en comparaison de ce qu'il voudrait faire pour donner à son repentir toute l'activité dont il est susceptible? *Quam duræ conversationis iter arriperet! qualia et quanta promitteret, quantis se devotionum vinculis innodaret!*

Beaux désirs de pénitence; pieux, généreux même, si vous voulez, mais toujours inutiles sentiments; vaine et tardive ferveur; que ne veniez-vous un peu plus tôt! vous auriez fait un autre saint Augustin de ce scélerat impénitent : mais c'en est fait, vous ne pouvez plus qu'augmenter ses crimes et sa peine, et rendre son désespoir plus vif. Quel malheur, mes frères, de se sentir si fortement porté au bien, et n'être pas maître du temps pour se satisfaire! Mais ne sommes-nous pas encore plus malheureux, nous qui avons le temps et qui n'avons point ces désirs! Que nous sert-il de n'être pas encore réduits à cette cruelle extrémité si nous ne profitons pas de notre avantage, si nous n'avons pas encore la volonté d'accomplir ce que ces infortunés n'ont plus le temps d'exécuter? Ne prévoyons-nous point que nos délais nous conduisent insensiblement au piége où ils se sont laissés prendre? et que si nous continuons de renvoyer notre pénitence, nous périrons comme eux dans les vains sentiments d'un repentir inefficace? C'est aujourd'hui qu'il faut commencer, parce que peut-être il faudra finir demain.

C'est un triste spectacle, pour un chrétien qui meurt, qu'une vie toute passée dans les plaisirs et dans les fausses joies du monde, soit qu'il rappelle en son esprit la douceur de cette vie, soit qu'il en considère la vanité, soit qu'il en examine le désordre; ce n'est pourtant qu'une partie de l'enfer que l'homme impénitent souffre à la mort. Si la vue du passé le désespère, celle de l'avenir achève de l'accabler : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il faut l'avouer, messieurs, de quelque manière qu'on ait vécu, c'est une terrible conjoncture que celle où se trouve un homme qui n'a plus qu'un moment à vivre. Comme ce moment doit le rendre heureux ou malheureux éternellement, il est peu de personnes, si l'on en excepte quelques âmes extrêmement pures, que la grandeur et la présence du péril n'effraient, et qui ne frémissent dans l'attente d'un succès d'où dépend leur immuable destination; sans cette cruelle incertitude, la mort n'aurait rien de si funeste pour la plupart des chrétiens, il s'en trouverait même plusieurs qui la désireraient au lieu de la craindre. Mais, dès que tout homme éprouve les plus mortelles frayeurs à cause de l'incertitude où l'on est, si on passera de cette vie à une autre vie, ou si la mort ne sera qu'un passage à une autre mort; quel doit être le trouble et le désespoir de ceux qui n'ont plus de doute sur l'avenir, et qui sont assurés de leur éternelle damnation! Mettez-vous pour un moment devant les yeux l'horreur et l'émotion que sent un criminel condamné à perdre la vie, au moment qu'il entend ouvrir les portes de la prison d'où il doit être conduit au supplice. Ce n'est qu'une ombre de ce que souffre un pécheur qui sent que son âme commence à se détacher, et que l'heure de partir est enfin venue.

Une de ses grandes inquiétudes, durant la vie, a été de savoir s'il y avait un enfer, ou s'il n'y en avait pas; si ce qu'il entendait dire de l'éternité n'était qu'une fable. Mais qu'il est bien désormais affermi dans sa créance! Non, messieurs, il ne doute plus de la vérité, il n'en est que trop convaincu pour son malheur; tout ce qu'on lui a jamais dit de l'état des damnés et de leurs tourments éternels, tout cela se présente à sa mémoire, par des images si vives, qu'il croit déjà sentir tout ce qu'il voit; il lui semble être plongé dans ces brasiers sombres et ardents, enseveli dans ces brûlantes ténèbres et noyé dans ces étangs de soufre allumés. Quelquefois l'on en a entendu qui criaient dès lors comme le mauvais riche : *Crucior in hac flamma;* Je suis damné, je brûle dans ces flammes. L'éternité, cette épouvantable éternité, dont il n'est plus éloigné que d'un seul moment, tout immense et tout infinie qu'elle est, se rassemble en son esprit, et l'accable de son poids. Concevez, s'il est possible, les mouvements, les agitations d'une âme qui se voit sur le point d'être jetée dans une prison ardente d'où elle sait infailliblement qu'elle ne sortira jamais; qui n'oppose plus qu'une résistance défaillante à la force invincible qui la pousse dans un précipice affreux d'où personne n'est jamais revenu; en un mot qui n'a plus qu'un pas à faire pour tomber dans un goufre où sont réunis tous les maux, et où tous les maux sont éternels.

Faut-il s'étonner si, malgré les douleurs aiguës de la maladie, quoique désormais cette âme soit moins dans le corps pour vivre que pour souffrir, elle fait encore des efforts pour y rester? Faut-il s'étonner, qu'étant venue cent fois jusque sur les lèvres pour sortir, elle rentre autant de fois tout alarmée, et cherche encore une retraite dans cet asile ruineux? Comment se résoudre à commencer une carrière de maux infinis dont on désespère de voir le bout, parce qu'en effet

elle n'en a point? Mais c'est en vain qu'elle résiste; une troupe de démons viennent pour l'enlever, l'assiégent dans son faible retranchement, et se jettent sur elles comme des lions affamés sur leur proie; ils redoublent sa frayeur par leurs figures hideuses, ils l'attaquent par les tentations les plus horribles: l'un la porte à des mouvements de désespoir, l'autre lui inspire des pensées de blasphème, un autre lui propose encore les objets de ses brutales passions, tous la pressent de se rendre, et tâchent de la tirer de sa forteresse presque détruite : *Circumdederunt me vituli multi, tauri pingues obsederunt me, aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens.* Oui, sans doute, elle le peut dire, qu'elle est environnée de taureaux fougueux et robustes, plus cruels et plus furieux encore que des lions rugissants. Que fera-t-elle, étant seule, et destituée de tout secours, contre un si grand nombre d'ennemis? Elle gémit, elle éclate, elle implore l'aide et du ciel et de la terre, mais c'est trop tard, les hommes sont dans l'impuissance de la secourir, et les anges se sont déjà retirés, Dieu lui-même l'a livrée à Satan et à ses impitoyables ministres; ceux-ci la saisissent avec fureur, ils l'arrachent du corps, et triomphants de leurs succès, l'entraînent dans les enfers, et exercent sur elle tout ce que leur haine et leur rage leur peut inspirer de cruauté. Si la pensée du sépulcre et des vers qui s'y doivent nourrir de son corps, lui a fait opposer des efforts à cette triste séparation, comment ne reculerait-elle point à la vue de ces flammes où elle va être ensevelie, de ces serpents dont elle va devenir la proie, et de ce ver immortel surtout qui commence à la ronger, et à qui son cœur doit fournir un aliment éternel? Une personne qui meurt en grâce se console aisément de la perte d'une chair qu'elle doit recouvrer un jour, glorieuse et immortelle; si elle laisse une partie de ses amis sur la terre, elle va joindre l'autre qui l'a déjà précédée au séjour céleste; peut-elle enfin regretter les biens qu'elle quitte lorsqu'elle va à la source de tous les biens? Mais cette malheureuse âme, cette âme pécheresse et réprouvée voit la mort avec une horreur qui redouble à la pensée de la résurrection; il faut sortir du corps, et ce qui est encore plus affligeant, c'est qu'elle s'attend d'y rentrer pour lui faire part de sa peine et de son ignominie; elle se sépare de ses tendres amis, et c'est pour tomber entre les mains de ses ennemis les plus mortels. Enfin on la dépouille de toute sorte de biens, et sous ses yeux s'ouvre un abîme de malheurs qui n'a ni fond ni issue. Elle oppose un reste de forces épuisées à ce départ désespérant; elle combat, ou plutôt dans la nécessité de partir, elle saisit tout ce qui se rencontre sous sa main pour s'y attacher; de là cette sueur mortelle, de là ces mouvements inquiets, ces horribles convulsions, cette longue, cette cruelle agonie.

Juste Dieu, que vos pensées sont éloignées des nôtres! Vous êtes lent à punir, mais que vous savez bien compenser les délais par la pesanteur de vos coups! Cet homme, il est vrai, a vécu quelque temps dans l'abondance, les gens de bien ont eu de la peine à s'empêcher de murmurer de sa grande prospérité, peu s'en faut qu'ils ne la lui aient enviée; mais est-il quelqu'un, ou si misérable ou si dur, qui ne le plaigne aujourd'hui, et qui, loin de blâmer l'excès de votre indulgence, ne frémisse à la vue de vos jugements, qui lui paraissent aussi justes que redoutables?

Quelle différence, mes frères, entre cette mort et celle des saints, qui attendaient avec impatience leur dernière heure comme un moment fortuné, qui défendaient qu'on les pleurât, qui demandaient qu'on chantât des cantiques de louanges, qui les chantaient eux-mêmes jusqu'aux derniers soupirs, et qui expiraient à la vue du ciel ouvert à leurs yeux et entre les bras des anges commis à leur garde!

C'est à nous, messieurs, de choisir, entre ces deux manières de finir ses jours, celle qui sera le plus à notre gré; ce choix dépend de nous, et nous avons bien sujet de louer la miséricorde de Dieu, qui nous en laisse encore les maîtres. Hélas! si, malgré cette grâce, nous étions assez malheureux pour nous laisser surprendre, comme ceux dont nous déplorons le malheur! Oui, ce passé, qui fait leur tourment et qui attire les disgrâces de cet avenir si funeste, grâce à la bonté divine, ce passé est encore à venir ou présent pour nous. Ce que nous faisons aujourd'hui, ce que nous ferons demain, c'est ce qui rendra nos derniers jours ou ténébreux ou sereins. Notre vie est comme une perspective que nous envisageons tous de ce point fatal qui doit en fermer le cours; nous faisons chaque jour quelque partie de ce tableau. Travaillons-le avec soin, chrétiens auditeurs; effaçons avec nos larmes tout ce que notre négligence y a laissé glisser jusqu'ici de difforme et d'irrégulier; désormais n'y ajoutons pas un seul trait, c'est-à-dire aucune action, pas une seule couleur, c'est-à-dire aucune intention dont la vue ne nous puisse flatter en mourant et nous mériter les complaisances du Seigneur dès cette vie et ses récompenses dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON I

POUR LE JOUR DE NOEL.

Jésus-Christ naît pour nous servir de guide. Il sait toutes les voies par où l'on peut aller à Dieu, il les enseigne avec beaucoup de clarté, il les aplanit par ses exemples, il nous aide à y marcher par sa grâce.

Pax hominibus bonæ voluntatis.
La paix aux hommes de bonne volonté.

Il est vrai qu'à la naissance de Jésus-Christ tout l'univers jouissait d'une paix profonde sous le règne du grand Auguste; mais on peut dire que cette paix était semblable au calme et au silence de la nuit, assez com-

mode pour ceux qui ne cherchent que le repos ou la liberté de tout faire impunément, mais triste et affreuse pour ceux qui aiment à s'occuper utilement, ou qui sont obligés de marcher pour arriver au terme de leur carrière.

L'idolâtrie était alors si répandue, qu'à la réserve du peuple juif, tout l'univers y était plongé ; elle s'était multipliée à un point, que le nombre des dieux égalait presque celui des hommes. Il est vrai que quelques esprits plus éclairés en connaissaient la fausseté et la superstition ; mais elle était si établie, que ceux qui avaient encore ces lumières pures n'osaient plus ni les communiquer ni les suivre. Que dirai-je de la corruption des mœurs, toujours générale et sans bornes partout où la vérité n'est pas ? On n'oserait rapporter dans une assemblée comme celle-ci ce que saint Paul en a touché dans sa première Epître aux Romains, et ce que saint Jérôme en dit plus au long dans ses commentaires sur Isaïe. Il suffit de dire que le vice ne régnait pas seulement, qu'il se faisait même adorer, qu'il était comme la divinité commune qui réunissait toutes les sectes, et que chaque peuple avait ajoutée à ses dieux particuliers.

Au milieu de ces épaisses ténèbres, les pécheurs vivaient sans doute dans la paix, rien ne les réveillant du profond assoupissement où ils étaient, et leurs désordres étant de plus autorisés par la dépravation générale et par l'exemple même des dieux. Mais pour les âmes pures, pour ceux qui auraient eu plus de connaissance de la vertu et qui auraient désiré de la pratiquer, quelle peine, quelle douleur de n'en trouver aucune trace sur la terre ! de n'avoir ni lumières pour découvrir les routes qui y conduisent, ni maître pour les enseigner ! Dieu soit à jamais glorifié, qu'il soit loué et béni éternellement ! Voilà un grand jour qui commence à luire ; à la faveur de cette nouvelle clarté, nous allons sortir de l'état déplorable de notre ignorance : le Fils de Dieu vient au monde pour nous éclairer et pour apprendre les voies de la sainteté à ceux qui sont touchés du désir de leur propre sanctification : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* C'est ce que les anges ont fait entendre par leurs chants, à la naissance de ce prince pacifique. Que tous ceux à qui Dieu a donné une bonne volonté cessent de s'inquiéter et de craindre : Jésus-Christ va leur ouvrir le chemin du ciel et s'y faire lui-même leur guide. Souffrez, messieurs, que je vous explique cette vérité ; elle est bien consolante pour ceux qui souhaitent de vivre selon les lois du christianisme, et je ne doute point qu'aujourd'hui dans le sacrement de la pénitence nous n'ayons tous conçu ce pieux désir. Demandons à Dieu les lumières qui nous sont nécessaires pour tirer quelque fruit de ce discours : il ne peut rien nous refuser après nous avoir donné son Fils unique, surtout si nous employons le crédit de Marie, par qui il nous l'a donné. *Ave, Maria.*

Un homme de bonne volonté, dans le sens le plus naturel et le plus littéral, est celui dont la volonté est portée au bien, et qui désire suivre l'attrait de la vertu. Mais il est plusieurs sortes de désirs, et il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse ici des désirs les plus efficaces. Je ne saurais mieux vous représenter ce que j'ai souvent observé moi-même à l'égard de ces véritables désirs, qu'en vous mettant sous les yeux ces personnes altérées qui courent les montagnes et les vallons pour éteindre la soif qui les brûle ; qui se jettent avec avidité sur le premier ruisseau qu'elles rencontrent, sans considérer s'il est clair ou s'il est bourbeux, comme autrefois les Grecs infortunés qui, se sentant pressés en même temps et de la soif et des ennemis, oubliaient le péril où ils étaient de perdre la vie, et se disputaient à qui puiserait le premier d'une eau où la fange était mêlée avec leur propre sang.

Voilà, chrétiens auditeurs, l'image la plus naïve que je vous puisse donner de la bonne volonté. C'est la disposition d'un homme qui a faim et soif de la justice, comme parle Jésus-Christ, mais qui en est affamé, qui en est altéré à un point, qu'il n'est ni fatigue qu'il n'essuie, ni péril qu'il n'affronte pour se satisfaire ; qui embrasse avec ardeur tous les moyens qu'on lui offre de se sanctifier, sans examiner s'ils sont aisés ou pénibles, s'ils sont doux ou amers à la nature. Oh ! l'inestimable don, s'écrie saint Bernard, que cette volonté sainte et fervente ! Que ceux qui l'auront reçue du ciel se verront bientôt comblés de biens et de grâces surnaturelles ! qu'ils laisseront loin derrière eux ces âmes froides et timides, qui n'ont que des désirs languissants pour l'avantage le plus précieux, et qui mérite le plus d'être désiré ! *Grande donum, bona voluntas ! quia in animo omnium est origo bonorum, et omnium mater virtutum.* Mais cette bonne volonté, qui est à présent la source de tant de richesses spirituelles, que pouvait-elle produire avant la naissance de Jésus-Christ, que des troubles et des soucis inutiles ? Si les maîtres de la vie spirituelle ont observé qu'une âme fervente, aujourd'hui même, si elle n'est sagement conduite, se fatigue vainement, et fait beaucoup de pas sans faire de progrès ; que pouvait-on attendre de la plus grande ferveur avant l'incarnation du Verbe et la publication de l'Evangile ? L'ancienne loi, il est vrai, a donné des hommes vertueux ; mais enfin ils étaient sujets aux erreurs et aux faiblesses des autres hommes, et l'on aurait pu se tromper en les imitant. D'ailleurs ce n'étaient ni des exemples de toutes sortes de vertus, ni des vertus pour toutes sortes de personnes : ce n'était point assez pour satisfaire pleinement ceux qu'enflammait le désir de servir Dieu. Mais depuis que Jésus-Christ est né, vous avez un guide, âmes chrétiennes ; et sous sa conduite vous ne pouvez plus vous égarer : un guide qui appliquera aux vrais objets, qui réglera, qui satisfera vos pieux désirs. Ce guide premièrement sait toutes les voies par où l'on peut aller à Dieu, secondement il les enseigne

avec clarté, en troisième lieu il vous les aplanira par ses exemples; quatrièmement enfin, il vous engagera, il vous aidera à y marcher par sa grâce. Je n'ai qu'un mot à dire sur les quatre points qui feront le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est certain, mes frères, que lorsque l'âme de Jésus-Christ fut créée, Dieu assortit en elle tous les dons naturels et surnaturels qui pouvaient la rendre digne du Verbe à qui elle devait être unie personnellement, qu'il la combla de toutes les grâces infuses qui ont quelque rapport aux perfections divines, et qu'il prit soin que ces grâces fussent d'une excellence en quelque sorte infinie. Mais comme la sagesse est le caractère spécial de la seconde personne, il eut un soin tout particulier d'orner cette âme d'une sagesse supérieure, et dont la sagesse des plus grands rois et du plus sage de tous les hommes n'avait été qu'une figure imparfaite. Pour cette raison, messieurs, quand le Sauveur du monde n'aurait pas été uni à la Divinité, il mériterait d'être le conseil et le maître des nations; et ce serait dans le reste des hommes un effet de leur prudence de se conduire par ses maximes.

De plus, parmi les lumières que lui donnait cette admirable sagesse, la plus claire, la plus distincte, en un mot la plus parfaite, était sans doute la connaissance des voies du salut et de la perfection. La raison est qu'il était destiné pour nous servir de guide dans ces voies, et que Dieu est obligé de proportionner les talents de ses ministres aux desseins qu'il a sur eux. Moïse, à qui la conduite du peuple d'Israël avait été confiée, avait connu, par une faveur spéciale, les sentiers par où le Seigneur a coutume de ramener à lui ses créatures, selon ce mot de David : *Notas fecit vias suas Moysi.* Combien Jésus-Christ doit-il avoir été plus éclairé sur ces saintes voies, lui qui devait être le chef de tous les prédestinés?

Outre cette science infuse des voies du salut, il en a une autre qu'on appelle expérimentale, et qui ne le rend pas moins capable de nous servir de guide. Je veux dire qu'il a employé tous les moyens qui peuvent être mis en usage pour parvenir à la plus haute vertu : non-seulement il a acquis lui seul plus de sainteté que tous les autres saints ensemble, mais encore il a réuni en lui seul tous les caractères de la sainteté; il est allé à la perfection par tous les chemins qui y conduisent, par l'innocence, par la pénitence, par la joie, par la douleur, par l'honneur, par l'ignominie, par les grâces les plus signalées, par les plus rudes épreuves, par un zèle infatigable, par une continuelle contemplation. Dites-moi, mes frères, qui peut mieux nous enseigner le chemin du salut que celui qui en a parcouru tous les sentiers, et qui, dans chacun de ces sentiers, est allé plus loin que tous ceux qui y sont jamais entrés?

J'ajoute encore à cela que Jésus-Christ, quoique voyageur sur la terre, ne laissait pas d'être en même temps compréhenseur, comme parle l'école; c'est-à-dire que, quoiqu'il marchât dans les voies de la sainteté comme les autres saints qui sont sur la terre, il ne laissait pas de jouir de la vue de Dieu de la manière dont les saints en jouissent dans le ciel; il méritait tous les jours la récompense qu'il possédait déjà; habitant de la Jérusalem céleste, il l'était encore de ce lieu d'exil

Cela étant supposé, pouvait-il manquer de voir clairement dans Dieu tout ce qui est capable de plaire à Dieu? Ayant une connaissance si distincte du plus parfait de tous les êtres, qui pouvait savoir mieux que lui ce qu'il fallait faire pour lui ressembler? En un mot peut-il manquer de nous conduire sûrement, puisque dès le commencement du chemin, il voit le terme où nous aspirons, et qu'il ne le perd jamais de vue? C'est encore peu, chrétiens auditeurs : non-seulement Jésus-Christ est tout à la fois et dans la voie et au terme, mais il est lui-même et la voie et le terme où nous devons tendre. *Ego sum via*, dit-il dans l'Evangile, *veritas, et vita :* Je suis le chemin qui conduit à la vérité, je suis la vérité qui mène à la vie, je suis cette vie même où la vérité conduit. De sorte que quiconque voudra se soumettre à la direction de Jésus-Christ, et s'attacher à lui pour être conduit à Dieu, il est autant impossible qu'il s'égare en son chemin, qu'il est impossible que le chemin lui-même l'éloigne du terme où il se va rendre : non-seulement il trouvera ce qu'il cherche sous un si sage guide, mais il l'a déjà trouvé.

Quel sujet de joie pour ces âmes qui sont si généreuses, et néanmoins si timides! qui n'ont point de plus grande passion que de faire le bien, et qui craignent toujours de faire le mal! *Deus tuus ipse est ductor tuus* : Votre Dieu sera lui-même votre conducteur. Le voilà qui se rend visible à vos yeux dans votre chair, comme l'ange s'offrit à Tobie sous la figure d'un homme pour le mener à Gabelus. Il n'ignore pas ce que c'est que la sainteté. *Novi*, peut-il vous dire avec Raphaël, *et omnia itinera ejus frequenter ambulavi :* Je le sais, j'en ai parcouru toutes les voies, je suis moi-même le sentier qui y conduit, je suis moi-même cette sainteté après laquelle vous soupirez : attachez-vous à moi, et infailliblement vous parviendrez à cet heureux terme. Mais non-seulement Jésus-Christ sait tous les chemins qui peuvent conduire à Dieu, il les enseigne encore avec beaucoup de clarté.

SECOND POINT.

On ne peut pas douter, messieurs, que parmi les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi il n'y en ait eu qui aient connu la sainteté, puisque quelques-uns d'eux sont devenus de grands saints; mais l'on peut dire, ce me semble, qu'aucun ne l'a enseignée que d'une manière si mystérieuse et si obscure, que personne ne l'a conçue. La loi même de Moïse n'a prescrit les règles de la perfection qu'en figure et sous le voile des

observances extérieures. Loin d'élever les hommes au-dessus de leurs faiblesses naturelles, elle s'accommodait elle-même à la faiblesse des hommes : témoin la multiplicité des femmes qu'elle permettait, et le pouvoir de les répudier qu'elle donnait aux maris ; témoin l'usure avec les étrangers, dont elle n'avait jamais fait un crime au peuple juif : témoin encore la haine des ennemis, dont même elle lui avait fait un précepte.

Jésus-Christ n'a rien ignoré de tout ce qui peut former la piété la plus sublime, et il nous a, à ce sujet, communiqué toutes ses lumières. Il nous assure lui-même qu'il nous a révélé ses plus grands secrets ; qu'il a versé, pour ainsi dire, dans nos esprits tous les trésors de science et de sagesse dont son Père l'avait enrichi : *Omnia quæcumque didisci a Patre meo, nota feci vobis.* On ne saurait souhaiter une preuve ni plus convainquante ni plus utile de cette vérité que le détail de sa doctrine ; il n'est rien de plus clair que les leçons qu'il nous fait, rien de plus efficace que les moyens qu'il nous suggère pour notre sanctification. C'est lui qui, pour nous éloigner des actions criminelles, nous a fait entendre qu'il fallait éviter les pensées qui sont comme les semences de ces actions, et les regards mêmes qui font naître les pensées. C'est lui qui, pour aller au-devant de tous les maux que la soif de l'or et de l'argent ont coutume de faire dans le monde, nous a découvert ce secret admirable de la pauvreté de cœur, qui nous détache des biens mêmes que nous possédons ; c'est lui qui nous a fait connaître les conséquences des fautes légères qui conduisent infailliblement à de plus grandes ; c'est lui qui proscrit jusqu'aux paroles oiseuses, afin que notre attention à nous en préserver écarte loin de nous les tentations du mensonge et de la médisance ; c'est lui qui, pour prévenir les funestes effets de la colère et de la vengeance, est allé jusqu'au cœur sécher la source de ces passions, en nous ordonnant d'aimer nos ennemis et de faire du bien à ceux qui nous font du mal ; c'est lui qui, pour nous faciliter la vertu de la patience, si nécessaire dans les traverses de cette vie, nous enseigne à chercher les trésors qui sont cachés dans les adversités et dans les persécutions. Il nous fait comprendre qu'il y a des sujets de joie dans tout ce qui nous afflige, et que tout ce que le monde appelle malheur, infortune, calamité, est justement ce qui nous doit rendre heureux et dans cette vie et dans l'autre : *Beati qui lugent, beati qui persecutionem patiuntur.*

C'est ainsi que, pour nous conduire à la pureté des mœurs et à l'innocence de la vie, il nous ouvre des routes sûres et jusqu'alors inconnues. Mais ce n'est pas assez pour vous, chrétiens auditeurs, d'observer les commandements, de pratiquer les vertus nécessaires au salut, de pieux désirs vous portent à entrer dans les voies de la perfection, et vous souhaitez de voir s'ouvrir cette carrière sublime. Avant Jésus-Christ personne n'avait donné les règles de cette lice nouvelle ; ces grandes maximes de dépouillement, de mépris du monde, de haine de soi-même, de mort, de vie spirituelle : tout cela n'était point encore venu à la connaissance des hommes ; au contraire, les anciennes Ecritures étaient remplies de promesses qui semblaient presque faites pour nourrir dans les cœurs l'amour des honneurs et des prospérités temporelles. Le Sauveur du monde a été le premier qui nous a fait connaître la différence qu'il y a entre la vertu médiocre et la parfaite piété ; et il a parlé si clairement sur ce sujet, que je ne saurais concevoir comment un si grand nombre de personnes se trompent dans les idées qu'elles prennent de la dévotion, et y font de fausses démarches.

Qui vult venire post me, abneget semetipsum. N'a-t-il pas dit expressément et plus d'une fois : Que celui qui veut me suivre se renonce soi-même, qu'il ne songe plus ni à sa réputation, ni à ses intérêts ; qu'il n'écoute ni ses passions, ni ses inclinations naturelles ; qu'il déclare la guerre à ses appétits, à ses désirs, à sa propre chair et à sa propre volonté ; qu'il se regarde lui-même comme un étranger et comme son plus mortel ennemi. Celui qui ne hait son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, c'est-à-dire qui aimera mieux leur plaire qu'à moi, qui, de peur de leur déplaire, négligera ce qui regarde mon service ; qui ne sera pas disposé à leur passer sur le ventre, lorsqu'il ne pourra autrement accomplir ma volonté, celui-là ne peut être mon disciple : *Qui non bajulat crucem, et venit post me, non potest meus esse discipulus.* Comme s'il disait : Ne vous y trompez pas, mes disciples, si vous êtes dans le dessein de sanctifier vos âmes, il faut que vous embrassiez votre croix et que vous la portiez de bonne grâce : je dis votre croix, celle qui vous a été donnée par la Providence ; car en vain vous jeûneriez, vous exerceriez les plus grandes austérités, si vous murmurez contre cette pauvreté où votre Dieu vous a réduits, contre ces infirmités qu'il vous envoie, contre cet ennemi, contre cette disgrâce qu'il vous suscite ; si vous ne pouvez supporter, vous l'humeur de cet époux, vous l'humeur de ce maître, auxquels il vous a soumis, *Qui non bajulat crucem suam... Sinite mortuos sepelire mortuos suos.* Le monde doit être, dans l'esprit de ceux qui aspirent à la perfection, comme une région de morts avec qui les vivants ne doivent point avoir de commerce. Laissez-les s'empresser pour le succès de leurs affaires temporelles, laissez-les s'appliquer à l'observation de leurs lois profanes, de leurs bienséances prétendues ; ne vous rendez ni les admirateurs, ni les esclaves de ce monde réprouvé, pensez uniquement à plaire à celui qui doit être votre unique maître.

Enfin, s'il est quelqu'un pour qui ces conseils ne soient pas assez sublimes, il y en a de plus forts encore ; et je veux bien les publier en faveur de ces grandes âmes, qui ne donnent point de bornes à leur amour : *Si*

vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes, da pauperibus, et sequere me : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres, et dans cet entier dénûment soyez prêt à faire tout ce que j'exigerai de vous. Il y a des gens qui s'éloignent du mariage pour en éviter les peines, mais il y en a qui ne le fuient que pour s'éloigner de ses plaisirs · voyez si vous avez le courage de les imiter. Enfin le plus haut point où l'on puisse porter la perfection, c'est de donner sa propre vie, d'être toujours prêt à mourir, non-seulement pour sauver son âme, mais pour sauver même l'âme d'autrui : *Majorem charitatem nemo habet quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis.*

Voilà la voie de la sainteté, chrétiens auditeurs ; est-il rien de plus clair, rien de plus intelligible? On sera peut-être épouvanté de ces maximes si contraires à la nature ; mais du moins sera-t-on contraint d'avouer qu'on n'a pas ignoré ce qu'il fallait faire pour être saint. O mon Dieu! que n'exige point de nous la reconnaissance? Qui pourra jamais comprendre la grandeur de ce bienfait? Pour moi, je ne saurais mieux vous exprimer mes sentiments que par ces paroles de saint Paul : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus :* Notre Dieu, notre Rédempteur nous a fait voir sa miséricorde et sa bonté infinie. En quoi, grand apôtre? *Erudiens nos ut abnegantes impietatem, et sæcularia desideria, sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo.* Ce n'est pas précisément en ce qu'il s'est revêtu de notre chair, et qu'il a élevé notre nature jusque sur le trône du Tout-Puissant ; ce n'est point seulement en se chargeant de nos péchés, et des peines qui leur étaient dues ; ce n'est ni en répandant son sang, ni en désarmant la mort, ni en nous donnant l'espérance de la résurrection : *Apparuit gratia Dei erudiens nos.* Ce sont là de grandes preuves de son amour ; mais la plus grande de toutes, à mon sens, c'est que, par lui-même, il nous a instruits à contrarier en nous les inclinations de la nature, à mépriser le monde, à briser les liens qui nous y attachent, à nous affranchir de la servitude des vains désirs : c'est qu'il nous a montré les voies de la sainteté et de la justice : *Ut abnegantes impietatem, et sæcularia desideria, sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo.* Heureux mille fois ceux qui, sous un guide si fidèle, entreront dans ces voies pures! On les appelle étroites, parce que la nature s'y trouve d'abord gênée et contrainte ; mais à quelle paix, à quelle douce liberté ne conduisent-elles pas une âme qui s'y engage ? La seule pensée de cet heureux état me comble de joie ; et elle m'emporterait bien loin hors de mon sujet, si je ne me ressouvenais des bornes que je me suis prescrites. Revenons-donc à notre guide. Je vous ai fait voir qu'il nous découvre avec beaucoup de clarté et d'exactitude le chemin qui conduit à la sainteté, voyons maintenant comment il nous l'applanit par ses exemples.

TROISIEME POINT.

Le prophète Isaïe, parlant de l'incarnation du Verbe éternel, fait espérer au peuple choisi un maître qu'il pourra voir de ses yeux : *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum.* Il pouvait dire encore plus, chrétiens auditeurs, il pouvait leur promettre que ce maître visible leur donnerait même des leçons visibles ; qu'il ne se revêtirait pas seulement de leur chair, mais qu'il incarnerait encore, s'il m'est permis de parler ainsi, ses préceptes et ses maximes, en les représentant en lui-même, en exprimant, par des actions, tout ce qu'il avait fait entendre par ses paroles. Il fallait bien, Messieurs, que notre Rédempteur en usât de la sorte pour prévenir tous les doutes, pour aller au-devant de toutes les inquiétudes des hommes de bonne volonté. S'il s'était contenté de leur donner de bouche, ou dans de saints livres, des règles de perfection, quelque intelligibles qu'eussent été ces règles, elles auraient pu être obscurcies par les interprétations ; on leur aurait pu donner des sens différents, et, dans la crainte d'être trompé, on les aurait peut-être négligées. Mais Jesus-Christ pratiquant lui-même ce qu'il enseigne, marchant devant nous dans le chemin qu'il nous a montré, quel lieu peut-il rester au doute et à l'irrésolution? Quoique l'étoile qui apparut aux mages, en Orient, leur eût fait entendre, par sa situation, en quel pays ils devaient chercher le Messie, ainsi que saint Jean Chrysostome l'a observé, quoique les docteurs de Jérusalem leur eussent marqué précisément que Bethléem était le lieu de sa naissance, ils ne laissaient pas de marcher en quelque sorte dans les ténèbres, et d'éprouver des incertitudes ; mais dès que cette même étoile, qui les avait portés à se mettre en route, se remontra à eux sur leur chemin, et qu'elle commença à les devancer pas à pas, proportionnant son cours à leurs forces, ou plutôt à leur faiblesse, alors toutes leurs inquiétudes furent dissipées, et ils achevèrent leur voyage avec une joie que l'Ecriture semble ne pouvoir exprimer avec assez d'énergie : *Gavisi sunt gaudio magno valde.*

Voilà, chrétiens auditeurs, ce qui arrive aux saintes âmes qui cherchent Dieu dans la simplicité de leur cœur ; elles s'y sentent excitées par les paroles de Jésus-Christ et par les instructions qu'il leur a données ; les savants directeurs qu'elles trouvent en leur chemin servent à les redresser et à les rassurer dans les perplexités qui leur arrivent ; mais si Jésus-Christ, qui les a engagées dans cette voie, se présente lui-même et leur marque tous les pas par ses exemples, qu'est-ce qui sera capable de les troubler ou de les inquiéter?

Il l'a fait, chrétiens auditeurs, avec une bonté et une charité incroyables ; il nous a dit plusieurs fois qu'il fallait passer par les tribulations et les adversités pour aller à son Père ; que la pauvreté, le mépris du monde, la haine de soi-même, l'amour pour nos ennemis étaient les routes qui condui-

saient au parfait amour de Dieu ; mais ces routes, il ne s'est pas contenté de nous les montrer de loin et de nous dire comme on le disait aux Juifs : *Hæc est via, ambulate in ea, et non declinetis ad dexteram neque ad sinistram.* Voilà la voie, entrez-y, et ne vous détournez ni à droite ni à gauche. Jésus-Christ fait plus, partout il nous invite à le suivre : *Venite post me... veni et sequere me... qui mihi ministrat, me sequatur.* Venez après moi, je ne vous abandonne point à votre propre conduite, je veux vous marquer tous les pas; suivez-moi, vous ne sauriez vous égarer en marchant sur mes traces.

Il a en effet si bien exprimé dans sa conduite toutes les maximes de sa morale, que tout ce que les évangélistes ont eu soin d'en rapporter nous est devenu en quelque sorte inutile. Non, messieurs, nous n'avons pas besoin d'étudier les paroles du Sauveur du monde que nous ne comprendrions peut-être pas, ni de consulter les docteurs qui, dans leurs interprétations, ne s'accordent pas toujours avec le texte, ni entre eux, ni souvent avec eux-mêmes. Voulez-vous devenir saints? *Respice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est :* Jetez les yeux sur Jésus-Christ et sur les exemples qu'il vous donne, voyez ce Dieu humilié dans la pauvreté d'une étable, cette sagesse muette et réduite à la simplicité d'un enfant, cette majesté obscurcie et comme anéantie dans des langes. Vous cherchez des livres, vous consultez les Pères de la vie spirituelle pour apprendre à vous perfectionner dans la vertu, attendez-vous donc qu'ils vous montrent de nouvelles routes ? ou manquez-vous d'yeux pour suivre Jésus-Christ dans celles qu'il a tenues ? Ignorez-vous que de trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, il en a passé trente dans l'obscurité d'une maison pauvre, inconnu lui-même à tout l'univers : que, durant tout ce temps, il n'a point eu d'autre témoin de son admirable sainteté que les anges, point de volonté que celle de Joseph et de Marie, point de vertu qui se produisît au dehors que l'obéissance, la douceur et l'humilité ? Je ne parle point de sa vie publique, où la modestie et le désintéressement ont toujours fait le caractère de son zèle, où il a paru si réservé à juger, à condamner même les plus grands pécheurs; où son plaisir a été de faire du bien, et son étude d'en rejeter la gloire qui lui en revenait; où le jeûne, la prière, la solitude, ont trouvé leur place au milieu des plus grandes occupations. Il n'est pas encore temps de vous le représenter souffrant et mourant sur une croix, il suffit de dire que, quand tous les livres seraient perdus, toutes les lumières éteintes, tandis qu'il nous restera un crucifix, il ne nous manquera rien de tout ce qui nous est nécessaire pour acquérir la plus haute perfection. *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus*, dit saint Pierre : Ames chrétiennes, Jésus-Christ vous a laissé un exemple dans sa passion et dans sa mort; il vous y a laissé un modèle universel : qui que vous soyez, en quelque état que vous vous trouviez, par quelque route qu'il plaise à Dieu de vous appeler à son service, vous le trouverez au Calvaire, et sur cette route les vestiges du Fils de Dieu profondément imprimés et marqués de son propre sang.

En sorte qu'au lieu des épaisses ténèbres où l'on était avant la naissance du Messie, il me semble que nous voilà avec les pasteurs de Bethléem, tout environnés de clartés : *Et claritas Dei circumfulsit illos :* clartés qui portent la consolation dans l'âme fervente qui les désire avec ardeur, mais qui portent le trouble dans les âmes tièdes et lentes, qui ne pourront plus avoir d'excuse à l'aspect de cette lumière qui leur découvrira ce qu'elles ne voudraient pas voir. Si Jésus-Christ s'était contenté de nous transmettre sa doctrine dans les livres, outre que les sentiments se seraient partagés sur sa morale, comme ils se partagent sur les dogmes les plus clairs de l'Evangile, on se serait encore persuadé que tout ce que ce divin maître nous dit de la sainteté est moins un terme où l'homme puisse parvenir, qu'une idée brillante et propre à humilier son esprit dans l'impuissance où il est d'y atteindre ; mais quand on voit chaque point de cette sainte doctrine, chaque prétexte soutenu de mille exemples, et des exemples d'un Dieu ; quand on voit un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu obéissant, un Dieu mourant librement sur une croix ; *verborum veritas splendet effectibus confirmata* ; alors, dit le savant Théodoret, la vérité des paroles évangéliques confirmée par les actions se montre dans un si grand jour, qu'on ne peut plus se refuser à sa lumière; on est contraint d'avouer qu'on voit clairement ce qu'il faudrait faire, mais qu'on ne peut s'y résoudre.

Tout ce que j'ai déjà dit jusqu'ici du guide que le ciel nous a donné, en faisant voir qu'il sait les voies qui conduisent à Dieu, qu'il les enseigne avec beaucoup de clarté, et qu'il y marche devant nous; tout cela montre assez que notre ignorance n'a plus de prétexte plausible ; mais notre faiblesse ne pourrait-elle point nous rendre inutiles tous ces avantages? Les mêmes lumières qui nous découvrent le chemin, nous en font voir en même temps les difficultés. Cette vue n'est elle point capable d'abattre le courage dans ceux qui ont le plus d'ardeur pour le bien? Elle le serait, chrétiens auditeurs, si nous ne connaissions la puissance de celui qui nous conduit, et si nous n'étions assurés qu'il nous soutiendra autant par son secours qu'il nous éclairera par ses conseils. Ce devrait être ici le quatrième point ; mais pour éviter une excessive longueur, il suffit de vous faire remarquer que les maîtres ordinaires ne font que communiquer leurs lumières à l'esprit, mais que Jésus-Christ répand sa force dans les cœurs ; qu'il est la source, non-seulement de la vérité, mais encore de la grâce ; qu'il est, comme dit saint Jean, plein de l'une et de l'autre, et qu'il les présente toutes deux en même temps.

C'est pour cela que le prophète prévoyant

l'avénement du Fils de Dieu, après avoir dit que les sentiers tortueux seraient redressés, ajoute que les chemins raboteux deviendront unis; pour nous apprendre qu'il devait nous découvrir les voies du salut, et en même temps nous les faciliter : *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas.* Ce nouveau conducteur, chrétiens auditeurs, ne saurait être mieux comparé qu'à la colonne de feu qui conduisit le peuple d'Israël jusqu'à la terre promise. Il est vrai qu'elle le conduisit par des déserts affreux et stériles, par des pays barbares et inconnus, comme pour le donner en proie aux peuples qui les habitaient; mais en même temps cette nue céleste applanissait à ce peuple toutes les difficultés, elle s'étendait sur tout le camp durant le jour, pour le défendre des ardeurs du soleil; tous les matins elle versait la manne pour le nourrir, elle lançait des feux et des foudres contre ceux qui s'opposaient au passage de la nation chérie. Voilà, Messieurs, une figure parfaite du rédempteur. C'est une nue mystérieuse qui nous couvre la nuit et le jour; il ne dissipe pas seulement les ténèbres de notre ignorance, mais il nous soutient dans les travaux que nous rencontrons à sa suite, il nous nourrit de douceurs et de consolations célestes, il calme nos passions, il met les démons en fuite, et nous donne la victoire sans presque que nous rendions de combat. *Pax hominibus bonæ voluntatis*, chantent aujourd'hui les anges sur la montagne de Bethléem; ils adressent leurs cantiques aux hommes qui aspirent à la sainteté, et qui brûlent du désir de suivre leur nouveau roi. Ils ne les invitent point à se prémunir contre les difficultés qui se trouvent dans la pratique de la vertu, à prendre les armes contre leurs ennemis, au contraire, ils leur annoncent la paix, ils leur déclarent qu'on ne demande d'eux qu'une bonne volonté: comme s'ils disaient que Jésus-Christ fera tout le reste; que non seulement il se chargera du fardeau de nos crimes, mais qu'il nous portera lui même sur ses épaules; que lui seul il combattra, qu'il vaincra tous les obstacles, en un mot que nous n'aurons qu'à le suivre et à cueillir le fruit de sa victoire.

Que louée soit à jamais la bonté et la puissance de notre Dieu, qui nous procure une condition si avantageuse! Pour être saint il ne faudra donc plus que vouloir l'être; le plus grand de tous les biens, le plus grand bonheur, l'unique bonheur de cette vie ne nous coûtera que des désirs. Qu'en pensez-vous, âmes tièdes, vous qui languissez depuis tant d'années dans vos imperfections, et qui ne voulez pas faire un seul pas pour vous approcher de votre Dieu? De quel prétexte pourrez-vous colorer votre langueur? Alléguerez-vous, avec le paralytique de l'Evangile, que vous manquez d'un homme qui vous mène ou qui vous porte au terme où vous souhaiteriez d'atteindre? *Hominem non habeo.* Le voici, cet homme qui a des lumières infaillibles pour connaître la vérité, un zèle ardent pour l'enseigner, une charité inaltérable pour y conduire, une force invincible pour soutenir et pour aider à marcher dans les voies épineuses de la vertu; Dieu lui-même s'est fait homme pour vous procurer tous ces avantages. Vous ne pouvez plus ignorer ce que vous devez faire, l'Evangile parle trop clairement, et la vie de Jésus-Christ est un modèle trop visible. Vous ne pouvez plus prétexter votre faiblesse : la grâce de Jésus-Christ est un secours trop puissant pour nous laisser aucun lieu de nous plaindre de notre insuffisance. Ce ne sont pas des forces qu'on demande de nous; Dieu connaît trop bien les dons qu'il a faits à ses créatures, pour exiger d'elles plus qu'il ne leur a donné : on ne vous demande qu'une volonté sincère, les forces vous viendront d'ailleurs; et quand votre désir sera véritable, Dieu manquera plutôt de puissance que vous ne manquerez de secours.

Si nous différons encore, chrétiens auditeurs, à nous convertir, à nous sanctifier, certainement c'est que nous ne le voulons pas. Ah! je le veux, me dites-vous, et, pour le repos de ma vie, ce désir n'est que trop avant dans mon cœur : je vivrais en paix si j'étais saint, ou si je ne désirais pas de l'être. Et moi, je dis que si vous étiez saint, ou que vous eussiez la volonté de le devenir, vous jouiriez d'une paix parfaite : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Nous voulons être saints, cela est vrai; mais il est vrai aussi que nous ne le voulons pas. *Vult et non vult piger*, dit le sage : L'âme paresseuse veut et ne veut pas en même temps; et ce sont ces désirs contraires qui lui donnent la mort : *Desideria occidunt pigrum.* On voudrait être à Dieu et au monde, aller au ciel par des voies qui n'y peuvent conduire, être plus parfait que l'on ne l'est, sans pourtant cesser d'être en effet ce que l'on est; et au lieu qu'il faut changer de mœurs pour devenir saint, on voudrait que la sainteté changeât de nature, pour s'accommoder à nos inclinations : on voudrait se donner tout entier à la pratique de la vertu, si rien n'en détournait; mais cet obstacle qui arrête est si léger, qu'il ne paraît que trop qu'on veut être détourné. Un attachement puéril aux objets les plus frivoles sera quelquefois le lien qui nous retiendra. Tantôt le goût pour une parure que l'on croit propre à relever les agréments naturels, tantôt une lueur de gloire qu'on espère encore tirer de ses talents; ici une vaine crainte de rougir de ses péchés aux pieds d'un confesseur, ou de ses bonnes actions aux yeux du monde; là un reste de plaisir qui se mêle aux chagrins et aux ennuis dont la vie mondaine est accompagnée : voilà ce qui renverse et rend inutiles les saintes résolutions.

Oh! que cette disposition est éloignée de cette bonne volonté à qui les anges ont annoncé la paix! Cette volonté sincère, prête à franchir les difficultés, n'hésite qu'autant de temps qu'elle ignore la route qu'elle doit tenir. La carrière lui est-elle ouverte? il lui faut un frein pour modérer ses excès, et

pour la retenir dans les bornes de la prudence chrétienne. Quel plaisir de la voir tantôt se livrer à Dieu sans réserve, et lui dire, avec saint Paul : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, me voici prête à tout : que voulez-vous que je fasse ? Tantôt, comme le même apôtre, défier le ciel d'ébranler son courage, ou de ralentir son ardeur : *Quis nos separabit a charitate Christi?* Cette âme, passionnée en quelque sorte pour la sainteté, la cherche du moins avec autant d'empressement qu'un avare cherche le bien, qu'un ambitieux poursuit les honneurs ; c'est-à-dire que, pour satisfaire une si noble passion, elle est prête à sacrifier son repos, à exposer même mille fois sa vie : tout ce qu'elle voit de biens et de maux sur la terre, tout ce que la Providence peut permettre qu'il lui arrive d'avantageux ou de funeste, ne l'afflige, ni ne la réjouit qu'autant qu'il peut servir ou nuire à son dessein : toutes les voies lui sont bonnes pour aller à Dieu, et elle choisira la plus rude et la plus étroite, pourvu qu'elle soit la plus sûre et la plus courte.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce qui s'appelle avoir faim et soif de la justice, voilà quels sont ceux que Jésus-Christ a, dans son Évangile, déclarés bienheureux, et qu'il a promis de rassasier : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur !* Ils seront rassasiés, parce que Dieu lui-même satisfera un si saint désir ; ils seront rassasiés, parce que, dans ce désir unique, seront confondus tous leurs autres désirs ; enfin ils seront rassasiés dans le ciel, où ils jouiront éternellement de Dieu, selon l'étendue de leurs désirs. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Dans le choix que Jésus-Christ naissant fait des biens qu'il trouve sur la terre, il préfère la pauvreté aux richesses ; dans la distribution des biens qu'il apporte du ciel, il préfère les pauvres aux riches.

Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.

Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche (*S. Luc*, *ch.* II).

Depuis quatre mille ans, la pauvreté passait dans le monde pour une tache infamante, pour un fléau de Dieu, pour une malédiction qui ne pouvait tomber que sur les pécheurs. Salomon, qui avait si bien reconnu la vanité des richesses, paraît lui-même avoir ignoré le prix de la pauvreté ; le plus qu'il fasse en sa faveur, c'est de la mettre au même rang que l'abondance ; et la prière qu'il adresse au Seigneur, à ce sujet, nous marque qu'il regarde l'une et l'autre comme deux extrêmes également redoutables : *Inopiam atque divitias ne dederis mihi.* Mais enfin, voyez la sagesse increée, et le maître de tous les sages qui vient nous faire d'autres leçons. Vous, qui que vous soyez, vous qui vivez dans l'indigence, soit que la Providence vous y ait fait naître, soit que, d'une fortune plus commode, Dieu ait permis que vous y soyez tombés, je vous annonce à tous une grande joie. Il s'en faut bien que vous soyez aussi malheureux que vous l'avez cru jusqu'aujourd'hui. Jésus-Christ naissant préfère votre état à tous les états que vous enviez le plus ; et, par ce choix, non-seulement il en fait disparaître l'opprobre, mais encore il le rend vénérable, il le consacre en sa personne, et fait qu'il devient même nécessaire à tous les hommes. Je ne sais si cette nouvelle apportera autant de joie aux riches du monde. Les anges ne l'ont donnée qu'aux bergers, peut-être parce qu'ils prévoyaient que les autres ne daigneraient pas y prendre part. Cependant il importe que tout le monde en soit instruit ; et puisque la naissance du Sauveur doit être à l'avenir la règle de notre vie, nous avons tous intérêt d'apprendre de quelle manière il a voulu naître. *Transeamus usque Bethleem, et videamus verbum hoc quod factum est :* Allons tous ensemble jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui s'y passe. Que verrons-nous ? Nous verrons, messieurs, le triomphe de la pauvreté ; nous verrons un Dieu naissant, qui, dans le choix des biens qu'il trouve sur la terre, préfère la pauvreté aux richesses : ce sera le premier point. Nous verrons un Dieu pauvre, qui, dans la distribution des biens qu'il apporte du ciel, préfère les pauvres aux riches : ce sera le second point. Vierge sainte, nous avons toujours beaucoup espéré de votre crédit ; aujourd'hui surtout, à la vue de ce Dieu enfant, que peut vous refuser votre divin époux ? Nous lui demandons avec vous les lumières qui nous sont nécessaires pour estimer et pour adorer la pauvreté de Jésus-Christ. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y avait déjà neuf mois que Marie portait le Fils de Dieu dans son sein, lorsqu'il arriva un ordre de la cour d'Auguste, qui obligeait tous les sujets de l'empire de faire enregistrer leurs noms, et de renouveler leur serment de fidélité entre les mains des gouverneurs de province. Bethléem était la ville où tous ceux de la maison de David devaient s'assembler. Marie et Joseph, qui étaient de cette royale famille, partent pour s'y réunir dans le lieu qui avait été marqué. Si l'un et l'autre n'eussent pas eu des lumières extraordinaires, voyant que le Sauveur du monde allait naître à Bethléem, dans un temps où tous ceux de leur tribu y étaient mandés, auraient-ils balancé à croire que cette conjoncture était ménagée par la Providence, pour rendre la naissance de Jésus-Christ plus célèbre, pour procurer des adorateurs au divin enfant, pour rendre tous les descendants de David témoins de l'accomplissement des promesses faites à l'illustre auteur de leur race ?

Mais que vos pensées, ô mon Dieu, sont éloignées des pensées des hommes ! Que les routes que vous prenez pour exécuter vos

desseins sont opposees à celles que la prudence humaine a coutume de choisir! Ce dénombrement universel, cette convocation extraordinaire, cette assemblée de toute la famille royale, tout cela, dans les vues de Dieu, ne tend qu'à procurer à son Fils unique une naissance pauvre et obscure, dans l'éloignement de tous les secours, dans le concours des circonstances les plus incommodes.

En effet, Marie arrivée à Bethléem s'empresse d'autant plus à chercher une hôtellerie, qu'elle sent que son terme approche; mais elle s'empresse inutilement, partout elle est rebutée. Dans ce grand abord de gens qui arrivent à toute heure et de toutes parts, on réserve les riches logements pour les hôtes les plus opulents. Je me trompe, chrétiens auditeurs, Marie et Joseph étaient assez riches pour trouver une retraite dans Bethléem, mais Bethléem n'avait point de retraite assez pauvre pour Jésus-Christ; il lui fallait une cabane obscure; ils en trouvèrent une hors de la ville, bâtie au pied d'un roc escarpé, où les bergers du voisinage mettaient leurs troupeaux à couvert de la rigueur des saisons; il n'y avait dans cette cabane qu'une étable, qu'une crèche pour tout meuble, pour habitants, que deux animaux; la force de l'hiver se faisait sentir, la nuit était avancée, l'asile ruineux, solitaire, et ouvert aux injures du temps.

Père éternel, est-ce donc là le berceau que vous destinez à votre Fils? Est-il possible qu'on n'ait point préparé d'autre palais pour recevoir ce grand prince qu'on attend depuis tant de siècles? Quoi! Seigneur, vous ne voulûtes point tirer du néant le premier homme, que vous n'eussiez paré le ciel de flambeaux, et déployé sur la terre tous les ornements dont elle paraît enrichie en ses plus beaux jours; vous disposâtes tout de telle sorte, qu'il trouva d'abord, non-seulement la plus belle des saisons, mais encore une saison composée de tout ce que les autres ont d'agréable; le lieu destiné pour sa demeure fut un paradis terrestre, où vous aviez rassemblé des beautés encore plus rares; et pour le second Adam, pour celui qui doit vous rendre la gloire que le premier vous a ravie, vous prenez des soins tout opposés, et tous les ressorts de votre sagesse concourent à faire qu'il manque de tout.

Oui, messieurs, ce fut sous cette cabane et au pied de cette crèche, que Marie s'étant mise en prières avec Joseph, résolut d'attendre le moment fortuné de ses couches. Ce moment arriva; et au lieu des mortelles douleurs dont les autres mères sont assaillies, elle-même elle a révélé (*Revelat. de saint Brigitte*) que son âme fut saisie d'une joie céleste qui suspendit en elle l'usage de tous ses sens. Durant cette douce extase, le divin Enfant sortit de son sein. Adorons, mes frères, et appliquons-nous à recueillir jusqu'aux particularités les plus légères du plus mystérieux de tous les événements. Un grand docteur a cru que cet enfant céleste fut d'abord reçu entre les mains des anges, qui le remirent à sa mère. Vous me demanderez peut-être ce que fit alors cette sainte mère; mais que voulez-vous que je vous réponde? Qui peut dire quels furent les mouvements de son cœur, quelles furent les actions que ces mouvements produisirent? Elle adora ce divin enfant, elle le serra entre ses bras, elle lui prodigua les baisers les plus tendres, elle mêla ses larmes aux siennes, elle l'enveloppa de langes, elle le coucha dans la crèche, elle emprunta le souffle de deux animaux pour l'échauffer. Cependant l'amour, la joie, le respect, l'admiration se succédaient, ou plutôt se confondaient dans son âme; et son silence montrait assez jusqu'à quel point elle était occupée de ces divers sentiments.

Les historiens ecclésiastiques, et entre autres, le savant Orosius raconte mille prodiges arrivés au moment de cette naissance. Les anges apparurent aux bergers, les montagnes voisines furent éclairées d'une lumière plus brillante que celle du jour, une harmonie merveilleuse se fit entendre dans les airs, on vit une nouvelle étoile en Orient, trois soleils en Occident, une fontaine d'huile coula quelque temps auprès de Rome, les oracles devinrent muets tout à coup dans tout l'univers; mais que les païens, que les infidèles, pour qui se font tous ces prodiges, s'attachent à les contempler; pour moi, divin enfant, je n'aurai aujourd'hui d'attention que pour vous ou pour ce qui vous environne: votre étable, votre crèche, ces langes dans lesquels vous reposez, me frappent plus que tous les miracles que vous pouvez faire dans le ciel et sur la terre.

O s'il m'était permis, s'écrie saint Chrysostome, de voir cette crèche où mon Seigneur a été couché? Je sais qu'elle a été enlevée par les chrétiens et remplacée par une crèche d'argent; mais la première était incomparablement plus précieuse. L'or et l'argent sont pour les gentils, qui font tant de cas de ces métaux. La foi chrétienne méritait bien (remarquez s'il vous plaît cette expression), la foi chrétienne méritait bien ce bois et ces briques dont la crèche était construite. Ce n'est pas que je condamne, continue ce Père, ceux qui ont cru donner par là des marques de leur respect et de leur zèle; mais je me sens saisi d'admiration à la vue du Seigneur qui, ayant créé le monde, ne naît point dans un lit brillant d'or et d'argent, mais sur de l'argile. Mon Dieu, que vous me paraissez adorable dans cet état! que cette pauvreté sied bien, ce me semble, à votre majesté infinie! Je sais que les Juifs s'en scandalisent, mais pour moi rien ne me persuade mieux de l'excellence de votre Etre. Heureuse pauvreté qui avez été honorée jusqu'à être comme le berceau du Verbe incarné! pauvreté illustrée, dont Dieu même a voulu faire éclater la grandeur en cachant la sienne! pauvreté privilégiée, à qui il a consacré les premiers moments de sa vie, et par qui il a donné ses premiers exemples! que Jésus me paraît aimable dans votre sein, et que je vous trouve aimable vous-même dans la personne de Jésus!

Mais peut-être, n'est-ce qu'une pauvreté passagère et amenée par le hasard; peut-être qu'un contre-temps imprévu a jeté le Fils de Dieu dans l'extrémité où nous venons de le voir. Il est vrai, messieurs, que si dans le temps qu'il devait naître, la providence n'eût fait un devoir à sa mère de sortir de Nazareth, il serait né dans des circonstances moins incommodes, mais toujours au sein de la pauvreté. La maison de Joseph n'a rien qui ne ressente l'indigence, il n'est lui-même qu'un simple artisan, qui vit du travail de ses mains; et désormais il lui faudra trouver dans ce travail de quoi fournir aux besoins de Marie et de son fils; il faudra que ce divin enfant, dès que l'âge l'aura fortifié, prête lui-même à Joseph le secours de ses bras, et qu'à la sueur de son front il gagne un modique salaire. Je n'examine point ici si ce fut de son propre mouvement, ou par un ordre exprès du Père éternel, que Jésus-Christ embrassa une pauvreté si rigoureuse. Le sentiment de l'abbé Rupert a été qu'au moment de l'incarnation, Dieu lui proposa le choix de deux voies bien opposées pour sauver les hommes, de l'abondance des biens, de l'éclat et des charmes de la royauté d'une part; d'autre part, de la pauvreté obscure et des misères d'une condition abjecte: qu'il eut en effet à choisir entre ces deux voies, et qu'il se détermina pour celle qu'il a tenue depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Cette opinion ne manque ni de fondements dans l'Ecriture, ni de sectateurs dans l'école. Mais soit que le fils unique du Père éternel ait choisi la pauvreté, ou que le Père éternel ait fait ce choix pour son Fils unique, il est vrai que, dans l'estime d'un Dieu, la pauvreté l'a emporté sur les richesses; et soit amour pour l'indigence, ou soumission aux ordres de Dieu, le Créateur de l'univers manquera de tout, et sera réduit à pourvoir aux nécessités de la vie par les travaux d'une profession vile et pénible.

Que dites-vous, aveugles chrétiens, hommes ingrats et de peu de foi? Vous qui ne cessez de murmurer contre votre Père céleste, et de blâmer le partage qu'il a fait des richesses de la terre; comment osez-vous vous plaindre qu'il ne vous ait pas fait naître dans une fortune plus opulente que son Fils unique? Vous vous estimez malheureux, et vous l'êtes en effet, puisque vous ne connaissez pas votre bonheur, et que vous vous faites un supplice d'un état que votre Sauveur chérit. Les plus sages d'entre les riches se dépouillent volontairement, pour vivre et pour mourir pauvres avec leur divin maître, et vous soupirez pour les trésors qu'ils abandonnent. Comment feriez-vous votre salut dans l'abondance, puisque Dieu vous ayant ôté cet obstacle, qui est un des plus grands, vous demeurez néanmoins si imparfaits? Et ne dites pas qu'au contraire la pauvreté engage comme nécessairement à mille bassesses, à mille lâchetés, à mille crimes; vous vous tromperiez, c'est l'avarice des pauvres, c'est l'aversion qu'ils ont pour la pauvrete, qui causent en eux ces déréglements, et non pas la pauvreté même. Je sais qu'il y a des pauvres qui sont vicieux: il est vrai, lorsqu'ils ont perdu la crainte de Dieu, ils sont quelquefois encore plus débordés que les riches.

Mais on a tort d'attribuer ces désordres à leur état; au contraire, il exempte par lui-même de tout désordre. C'est un état d'innocence, de sainteté, de prédestination: la pauvreté met à couvert du luxe, de la vanité, de cet orgueil du siècle, si opposé au christianisme, et qui conduit à l'apostasie et à l'infidélité. Il est aisé aux pauvres d'être sobres par vertu, l'étant déjà par nécessité. Comment aimeraient-ils à faire des injustices, eux qui n'ont pas le pouvoir d'en commettre, et qui ne peuvent que les souffrir? La pauvreté conserve la pureté du corps, par l'éloignement des plaisirs, et celle du cœur, par la nécessité du travail où engagent les besoins de la vie: elle étouffe toutes les passions dès leur naissance, en leur ôtant l'espoir de se satisfaire. L'usage où elle met de se priver de ce qui est permis est un frein contre la licence qui porte à tout ce que la loi défend: ayant en partage la simplicité, la droiture, la sincérité, elle est bien plus exposée à être trompée, que portée à tromper. Elle est tendre et charitable envers le prochain; l'expérience de ses propres maux la rend sensible aux misères d'autrui. Elle porte à soupirer pour le ciel; au regard des biens d'ici-bas, elle borne ses désirs au nécessaire, et ne pouvant rien obtenir par elle-même, elle est heureusement contrainte d'attendre de Dieu seul l'accomplissement de ses désirs. La pauvreté dispose à souffrir les grands maux avec patience, et à recevoir les biens les plus légers avec reconnaissance: en un mot, la pauvreté est chérie de Jésus-Christ. Il ne l'aurait pas embrassée, si elle était un aussi grand mal qu'on le pense dans le monde, et si étant venu pour nous montrer le chemin du ciel, il ne l'eût regardée comme une voie sûre pour y parvenir. Cependant il y a des hommes qui se perdent par la pauvreté: cela peut être, car de quels biens ne peut-on pas abuser? Mais certainement il faut être bien malheureux, pour se damner par la même route que le Rédempteur a voulu prendre pour nous sauver, et par où il a en effet conduit les apôtres et la plupart des saints à un si haut degré de gloire.

Je vous ai jusqu'ici fait voir que le Fils de Dieu se faisant homme, dans le choix des biens divers que le monde lui présentait, a préféré la pauvreté aux richesses: et si cela ne suffit pas encore pour vous la faire estimer, je veux bien vous apprendre que, dans la distribution des biens qu'il apporte du ciel en naissant, il préfère les pauvres aux riches. Non-seulement il est né pauvre, mais il semble de plus qu'il n'est né que pour les pauvres. C'est mon second point.

SECOND POINT.

A peine Jésus-Christ est né à Bethléem, pauvre et inconnu, comme nous venons de le dire, que son Père commence à travail-

ler à sa gloire : soin qu'il n'abandonna jamais depuis, et qu'on lui vit redoubler dans toutes les occasions où ce Fils-bien aimé s'humilia davantage. Tous les anges eurent ordre de venir s'abaisser à ses pieds, et lui faire hommage comme à leur maître : *Dicit, et adorent eum omnes angeli.* Aucun d'eux ne fut dispensé de ce devoir ; et depuis l'instant où le commandement fut donné, l'étable où Jésus-Christ était né ne cessa pas d'être remplie de courtisans célestes. Mais comme il venait pour les hommes, et qu'il était dans l'impatience de leur procurer le plus grand de tous les biens, en se faisant connaître à eux, une troupe de ces esprits saints fut députée pour leur porter la nouvelle de sa naissance.

Si l'histoire de cette célèbre ambassade n'était pas aussi connue qu'elle l'est de tous les chrétiens, il est sûr que je vous étonnerais étrangement, en vous disant vers qui elle fut envoyée. L'héritier du royaume de David vient de naître : ce messie, ce libérateur annoncé par tant de prophéties, attendu depuis tant de siècles, est enfin venu au monde. Une compagnie d'anges part du lieu de sa naissance, pour en porter la nouvelle. A qui ? sans doute à tout le peuple d'Israël, puisqu'il avait été promis à tout ce peuple, et que tout Israël l'attendait : du moins à toute la ville de Jérusalem, au roi, à ses ministres, à ses courtisans, au grand-prêtre, aux docteurs de la loi, à ces enfants des patriarches et des prophètes. Tout ce monde, messieurs, est enseveli dans un profond sommeil. Des bergers veillent cependant sur la plus prochaine colline, pour défendre leurs troupeaux contre les périls de la nuit. C'est vers ces bergers que les anges sont députés, c'est à eux seuls que Jésus-Christ fait donner avis de son arrivée, il ne veut voir qu'eux dans son étable. *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* Oui, Seigneur, c'est ainsi qu'il vous plut d'en user alors ; vous dédaignâtes le faste de la sagesse et de la grandeur du siècle, pour révéler à des hommes simples et pauvres vos plus admirables mystères.

Voilà donc ces bergers environnés tout à coup d'une grande lumière, qui les remplit de terreur : mais un ange les rassure et fait succéder à cette vaine crainte, une joie qu'on ne saurait exprimer. *Nolite timere*, leur dit-il, *ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum ; quia natus est vobis Salvator :* Ne craignez rien, je vous apporte la joie : il vous est né un libérateur, et c'est auprès de Bethléem qu'il est né : vous y trouverez un enfant dans une crèche, enveloppé de langes. Cet enfant est votre Dieu, c'est le messie que je vous annonce. *Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* Après ces paroles, l'ange rejoint sa troupe, et reprenant tous ensemble leur route au milieu des airs, ils font retentir la montagne du concert de leurs voix, et répètent mille fois ce doux cantique : Gloire soit à Dieu dans le ciel, et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *Gloria in excelsis Deo, pax hominibus bonæ voluntatis.*

Allez, heureux bergers, hommes vraiment chéris de Dieu, allez voir le prince aimable qui vous est né, ce prince qui vous mande aussitôt qu'il est sur la terre, et qui semble n'y avoir été attiré que par le désir de se faire voir à vous. *Beati oculi qui vident, quæ vos videtis !* Heureux les yeux qui verront ce que vous allez voir ! Combien de rois et de princes vous envieront cet ineffable bonheur ! combien en verra-t-on venir des extrémités de l'occident, traînant après eux une multitude d'hommes armés et prêts à leur ouvrir un passage dans Bethléem, à travers mille périls ! Ce ne sera pas pour y voir le divin enfant qui vous appelle, mais seulement les ruines de l'étable et les restes presque démolis de la crèche où il repose.

Les bergers y vont, messieurs ; ils rencontrent tout ce qu'on leur a annoncé, ils trouvent encore Joseph, ils trouvent Marie, dont la modeste beauté, dès le temps de sa vie mortelle, était capable d'arrêter les yeux des anges mêmes. Mais Jésus attire d'abord tous les regards, et ces bergers dociles se prosternent aux pieds de la crèche ; ils l'adorent avec respect, ils y font des présents, de peu de valeur à la vérité, mais qui sont les marques d'une foi pure et d'un amour sincère.

Je l'avoue, chrétiens auditeurs, après avoir bien considéré la conduite des bergers, leur obéissance, leur départ prompt, pour ne pas dire précipité, à une heure qui semblait indue, par un chemin assez long, dans une saison incommode, dans un temps où leur présence pouvait être si nécessaire à leurs troupeaux ; quand je les vois enfin se jeter aux pieds de Jésus, sans douter, sans hésiter, sans se laisser rebuter, ni par sa pauvreté, ni par son enfance ; le reconnaître pour le Messie, pour leur Dieu, je ne m'étonne plus qu'ils aient été préférés, et aux grands du monde, et aux docteurs de la loi.

Si l'ange se fut adressé aux plus riches d'entre les Juifs, outre que durant le sommeil ils n'auraient peut être pas entendu sa voix, ils n'auraient du moins pu se résoudre à sortir si promptement de leurs palais, à quitter les lits où ils reposaient mollement ; ils auraient voulu attendre le jour ; peut-être que la rigueur de la saison les aurait entièrement arrêtés. D'ailleurs je ne sais s'ils auraient ajouté foi à cette nouvelle, et si de peur de passer pour des esprits faibles, ils n'auraient point refusé de se mettre en chemin sur une simple vision. Mais lorsqu'ils auraient vu la grotte de Bethléem, n'auraient-ils point craint d'avilir leurs personnes en entrant dans une étable, de ternir leurs vêtements superbes en passant sur la fange ? Si d'abord ils n'avaient pas été entièrement rebutés, en voyant dans un Dieu toutes les faiblesses de l'enfance, du moins avant que de croire, avant que de se résoudre à l'adorer, combien de discours, combien de questions n'auraient-ils pas voulu faire et à Joseph et à Marie ? Que de doutes, que de subtilités n'auraient-ils pas formés sur un mystère si profond et qui d'ailleurs condamnait leur orgueil et

leur avarice! Point de circonstance sur quoi ils n'eussent trouvé à pointiller, sur quoi ils n'eussent demandé des éclaircissements; ils auraient voulu consulter tous les prophètes, entendre des raisons, voir des miracles; ils auraient fait ce que font tous les jours à l'égard des vérités de la foi les mieux établies, non pas les sages et les savants, mais ceux qui ayant l'esprit corrompu par l'oisiveté et par les délices de la vie, se persuadent que les richesses donnent plus de lumières que les livres, et qu'on se donne à soi-même un surcroît d'agrément en joignant au faste mondain l'esprit d'irréligion. Cependant Jésus-Christ cherchait des adorateurs, il demandait des esprits simples et dociles, qui n'opposassent aucun obstacle à ses desseins, qui se hâtassent de recevoir les grâces qu'il s'empressait de communiquer.

De là qui pourrait dire quels furent les trésors que remportèrent les bergers? Saint Ambroise assure que l'entretien qu'ils eurent avec Marie servit à la fortifier elle-même dans la foi; jugez s'il fut inutile pour eux. Le soleil n'est jamais si fécond et si bienfaisant que lorsqu'il se lève : c'est dans l'Orient, dans ces terres qui reçoivent ses premiers rayons, qu'il produit les perles et les diamants, qu'il parfume les fruits et les arbres mêmes; et il ne faut pas douter qu'il n'y eût des grâces toutes singulières, des bénédictions choisies pour ceux qui eurent le bonheur de voir les premiers le Verbe incarné, et de l'adorer à sa naissance. Je ne parle point de la sainteté où parvinrent les bergers avant de mourir; les historiens ecclésiastiques rapportent que cette sainteté fut éminente; et le vénérable Bède, entre tous les autres, parle d'une église bâtie au même endroit où l'ange leur était apparu, et il dit que de son temps on y révérait encore leurs sépulcres. Sans aller chercher si loin les preuves de leurs vertus, à peine sont-ils sortis de l'étable qu'ils deviennent les apôtres du Messie. Ils ne se contentent pas de louer Dieu entre eux de toutes les merveilles dont ils ont été témoins : *Reversi sunt glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant et viderant.* Ils les publient hautement, ces merveilles, ils annoncent le Sauveur à tout le monde, ils en parlent avec tant de zèle et tant de connaissance, qu'ils frappent d'étonnement tous ceux qui les entendent : *Et omnes qui audierunt, mirati sunt in his, quæ dicta erant a pastoribus.* Cette multitude d'hommes distingués par leur naissance et par leur rang, qui était assemblée à Bethléem, apprit des bergers ce qui se passait dans leur voisinage : nous ne trouvons pas qu'elle ait profité de ces lumières pour venir adorer Jésus-Christ. Mais remarquez, s'il vous plaît, que Dieu envoie des anges aux pasteurs pour les instruire de la naissance de son Fils, et que pour le faire savoir aux grands et aux riches, il leur députe des bergers. Il fera un jour plus encore, il enverra son Fils qui vient de naître enseigner aux pauvres sa nouvelle loi : *Evangelizare pauperibus misit me.* Et pour annoncer cette même loi aux souverains, aux maîtres de la terre, il ne choisira que de pauvres pécheurs.

Apprenez à vous humilier, riches du monde, et souvenez-vous, lorsque vous vous comparez aux autres hommes, que vous ne devez compter pour rien cet or, ces possessions, tout cet appareil de grandeur qui vous environne et qui vous enfle. Le grand nombre des hommes se laisse éblouir par ces vains dehors, mais certainement le jugement du Seigneur n'est pas pour vous. Apprenez à considérer et à honorer les pauvres, que Dieu préfère aux riches en toutes rencontres, et qu'il honore lui-même d'une maniere si éclatante : mais surtout craignez et ne cessez de trembler de vous voir dans un état que Jésus-Christ semble avoir méprisé, avoir rejeté, avoir en quelque sorte réprouvé. *Videte vocationem vestram, fratres,* disait saint Paul écrivant à ceux de Corinthe : Voyez, mes frères, ceux que Jésus-Christ a choisis parmi vous pour être ses enfants et ses disciples, car c'est ainsi que saint Jean Chrysostome explique ces paroles de l'Apôtre; voyez ceux d'entre vous que Jésus-Christ a appelés à son service : vous en trouverez peu de riches, peu de nobles, peu de grands ou de sages selon le monde : il s'y en trouvera par la miséricorde de Dieu, mais ce sera le petit nombre : *Non multi sapientes secundum terram, non multi potentes, non multi nobiles.* La cause de ce malheur pour les riches, c'est que les richesses engendrent l'orgueil. La superbe est le ver des richesses, dit saint Augustin : *Vermis divitiarum superbia.* Or de tous les vices, l'orgueil est celui qui met le plus d'opposition au salut. De plus, les grands biens entraînent toujours, ou beaucoup d'oisiveté, ou beaucoup d'occupations : tantôt ils produisent trop d'épines et quelquefois trop de fleurs, c'est-à-dire trop de soucis ou trop de délices. Cependant le salut doit être notre soin unique, et la croix est l'unique voie qui conduit au ciel. De là des hérétiques ont prétendu que les richesses étaient mauvaises de leur nature, et qu'on ne les pouvait recevoir que de la main des démons. Delà les pélagiens ont enseigné que les riches n'entreraient jamais dans le séjour de la gloire, s'ils ne vendaient tous leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres. Ce sont deux erreurs dont l'une a été combattue par saint Epiphane, l'autre par saint Augustin; et toutes deux condamnées par l'Eglise. Mais c'est une vérité évangélique, que la pauvreté d'esprit est essentielle au christianisme et qu'il n'est point d'état qui en puisse dispenser.

Si vous voulez être sage, disait un ancien, il faut que vous soyez ou pauvre effectivement, ou entièrement semblable à un pauvre : *Aut pauper sis oportet, aut pauperi similis.* Je vous dis la même chose, messieurs : si vous voulez vous sauver, il faut, ou vous dépouiller de vos richesses, ou vivre au milieu de vos richesses, comme si vous n'en n'aviez point : *Aut pauper sis oportet aut pauperi similis.* C'est-à-dire qu'il faut être

aussi humble, aussi modeste, aussi attentif à mortifier vos passions, aussi réservé dans l'usage de vos propres biens, enfin aussi peu attaché à leur possession, que s'ils n'étaient pas à vous. *Qui utuntur hoc mundo, quasi non utantur.*

Ce détachement est bien difficile, me direz-vous, il est presque impossible ; peu de gens en voient toute la difficulté, pour moi je ne l'envisage jamais sans frémir et sans être touché de compassion pour tous ceux que je vois engagés dans de si effroyables périls. Oui, mes frères, il est difficile qu'un homme riche soit humble, charitable, aime la vie austère et n'aime pas ses richesses : il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille. Mais écoutez, s'il vous plaît, quel est sur ce point le sentiment du Fils de Dieu. Vous avez ouï parler de ce jeune homme qui s'adressa un jour au Sauveur du monde, dans le dessein de s'instruire des moyens qu'il avait à prendre pour se sanctifier. Seigneur, lui dit-il, que faut-il que je fasse pour mériter la vie éternelle? *Quid faciendo vitam æternam possidebo ?* Gardez les commandements, lui répondit Jésus-Christ : *Serva mandata.* Je les ai gardés, repartit le jeune homme, dès les premières années de ma jeunesse; mais je voudrais ajouter, à l'accomplissement de ce devoir, quelque pratique de surcroît, pour assurer davantage mon salut. Cette réponse, dit l'Evangile, plut à Jésus-Christ, il envisagea ce nouveau disciple avec complaisance, et l'honora de son amitié : *Jesus autem intuitus eum, dilexit eum.* Qu'en dites-vous, messieurs ? ne sont-ce pas là de belles dispositions pour une haute sainteté? Il est jeune, il est innocent, il souhaite de faire des progrès dans la vertu, il a déjà gagné le cœur de son maître, voilà un saint, voilà un apôtre, voilà un autre saint Jean. Oui, messieurs, il allait être tout cela, si pour son malheur il ne s'était trouvé riche. Il ne vous manque qu'une chose, lui dit alors le Sauveur : *Unum tibi deest : vade, quæcumque habes vende ; et habebis thesaurum in cœlo; et veni, sequere me* : Allez vendre votre bien, distribuez-en l'argent aux pauvres, vous aurez pour récompense un trésor dans le ciel, et dès ce moment je vous prends à ma suite, je vous mets au nombre de mes plus chers confidents. Il n'en fallut pas tant pour aucun des apôtres, quoique aucun d'eux n'eût, selon les apparences, toutes les aimables dispositions que ce jeune homme réunissait en sa personne ; ils n'avaient sur lui qu'un seul avantage, ils étaient pauvres ; celui-ci avait de grands biens : *Erat enim habens multas possessiones.* C'est pour cela que, frappé des paroles du Fils de Dieu, comme d'un coup de foudre, et accablé d'une tristesse mortelle, il se retira sans rien répliquer, et renonça à ses pieux projets.

Funestes richesses, quel est donc ce charme si puissant qui peut résister aux grâces de Jésus-Christ, qui peut résister à ses promesses, à ses invitations les plus douces et les plus tendres? Ce fut alors que le Fils de Dieu, saisi d'étonnement, d'abord suivant le jeune homme des yeux et les tournant ensuite sur ceux qui étaient autour de lui, s'écria : *Quam difficile qui pecunias habent introibunt in regnum Dei !* O que ceux qui ont des richesses entreront difficilement dans le royaume de Dieu ! Jésus-Christ ne pouvait se récrier vainement, ni sur des sujets frivoles, et cette façon de parler si emphatique toucha étrangement tous ses auditeurs. Ils attendaient en silence la suite d'un discours si surprenant lorsqu'il s'écria une seconde fois et d'une manière encore plus forte : *Filioli, quam difficile est confidentes in pecuniis in regnum Dei introire !* Mes chers enfants, qu'il est difficile qu'un homme qui aime l'argent et qui y met sa confiance, prenne jamais le chemin du ciel ! Je ne dis pas seulement qu'il y entre, mais même qu'il en prenne la route; car c'est ce que signifie ce royaume de Dieu, au sentiment de tous les Pères. Je vous dis en vérité qu'un chameau passera plus aisément par le trou d'une aiguille, qu'un homme riche n'entrera dans les voies du salut. *Facilius est*, oui, il est plus aisé, *facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum Dei.* Et vous aimez encore vos richesses, avares chrétiens, et vous pensez à remplir vos maisons de ces biens dangereux et empoisonnés, et vous ne pensez qu'à cela ! pères lâches, perfides pères, c'est tout ce que vous songez à laisser à vos enfants ! c'est l'unique chose dont vous craignez qu'ils n'aient pas assez ! Quelle conviction plus manifeste peut-on souhaiter de la difficulté qu'ont les riches de faire leur salut, qu'une insensibilité si prodigieuse? Qui pourra les détacher de l'amour de l'or et de l'argent, si de la part de Jésus-Christ, cet oracle frappant, ce coup de tonnerre n'est pas capable de les ébranler ?

Si c'est un article de foi, que les riches ne se sauvent qu'avec peine, et si d'ailleurs nous voyons qu'ils prennent si peu de peine pour se sauver; n'est-ce pas une conséquence infaillible qu'ils se perdent pour la plupart ? Je vous prie, messieurs, de donner encore un moment d'attention à ce raisonnement avec lequel je finis. *Difficile est divitem introire in regnum Dei*, il est extrêmement difficile qu'un homme riche entre dans le ciel ; et le Verbe incarné n'a point d'expression assez forte pour rendre sensible cette difficulté. *Difficile est.* C'est-à-dire, que sans quelque grand effort, sans une vigilance extraordinaire, sans une application toute particulière à servir Dieu, à faire de bonnes œuvres ; sans tout cela, on n'aura jamais de part à la gloire des saints. Si donc on remarque que les riches, pour l'ordinaire, sont ceux qui pensent le moins à leur salut ; si loin de faire de grands efforts, ils vivent dans une extrême tiédeur, ils ne se font aucune violence, ils se livrent au torrent du monde, n'est-il pas évident qu'ils n'entreront jamais dans le ciel ? Si cette vie molle et mondaine peut vous conduire à la vie bienheureuse, quelle raison a eue Jésus-Christ d'exagérer si fort la difficulté du salut parmi les richesses? Pourquoi cette double

exclamation et cette comparaison du chameau, si forte et si surprenante? Il est difficile, et très-difficile, que les riches se sauvent; donc il est absolument impossible qu'ils se sauvent, en menant une vie tiède, une vie douce et commode.

Aimable Jésus, rien ne vous est impossible, rien ne vous est difficile : *Omnia tibi possibilia sunt.* Hélas! que ne pouvez-vous point faire en notre faveur? Mais que n'avez-vous point déjà fait pour nous donner lieu d'espérer tout de votre amour? Vous vous êtes fait pauvre, pour nous faire part de vos richesses : faites-nous encore part de votre pauvreté même, de cette pauvreté d'esprit, qui détache le cœur de tout, qui l'attache à vous, mon Dieu, qui êtes seul capable de le remplir. Vous avez préféré des bergers aux princes d'Israël, mais vous n'avez pas néanmoins entièrement rejeté ceux-ci. Vous avez été envoyé pour instruire les pauvres, mais souvenez-vous que vous venez sauver tout le monde. Le salut que vous apportez doit s'étendre jusque sur les animaux, selon la parole du prophète : *Homines et jumenta salvabis, Domine.* Serait-il possible qu'il y eût quelque condition parmi les hommes qui en fût exclue? Les riches, aimable Sauveur, les riches et les enfants des riches sont ceux pour l'ordinaire qui sont le plus avantageusement partagés dans la distribution des dons naturels, sont ceux qui apportent en naissant, et plus d'agrément dans leurs personnes, et plus de vertus dans leur âme. Quel effet charmant ne produisent pas ces qualités rassemblées, surtout lorsqu'une culture heureuse a perfectionné ces présents de la nature? Serait-il possible que ces grâces aimables, qu'ils tiennent après tout de votre main, leur fussent inutiles, leur devinssent même pernicieuses? Quoi, le démon aurait pour son partage la fleur du monde, et tous ceux qui ont le plus d'avantages pour vous servir et pour faire honneur à leur maître!

Ah! plutôt, Seigneur, plutôt que ce malheur arrive, enlevez-leur ces funestes biens qui les corrompent, réduisez-les à cette pauvreté qu'ils craignent si fort, si vous ne pouvez autrement leur faire redouter les périls qui les menacent : traitez-les en père tendre, en médecin charitable; ôtez-leur les moyens de se perdre, si vous ne pouvez les porter à se servir de ces mêmes moyens pour se sauver; enfin, divin Jésus, sauvez-les, sauvez-nous par quelque voie que ce puisse être. Faites qu'après avoir, ou souffert la pauvreté avec patience, ou possédé les richesses sans attachement dans cette vie, nous ayons part aux trésors que vous nous préparez dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON I.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Le nom de Jésus est véritablement dû à Jésus-Christ, parce qu'il n'a rien laissé à faire de tout ce que ce nom peut signifier dans le sens le plus étendu, et parce que pour le remplir, il n'est point de travaux, point d'épreuves qu'il n'ait bravés.

Vocatum est nomen ejus Jesus.
On lui donna le nom de Jésus. (*S. Luc*, II.)

Lorsqu'il fallut donner un nom à saint Jean-Baptiste le huitième jour de sa naissance, l'Evangile nous apprend qu'on eut bien de la peine à s'accorder sur le nom. Toute la famille de Zacharie fut partagée, jusqu'à ce que lui-même, qui depuis neuf mois avait perdu l'usage de la parole, le recouvra subitement, pour déclarer quelle était sur ce point la volonté du Seigneur. Nous ne voyons pas qu'à la circoncision du fils de Marie il s'éleva de contestation pareille. Quand un ange n'aurait pas apporté du ciel le nom qui a été destiné à cet enfant avant tous les siècles, quand Joseph et Marie auraient ignoré qu'il était venu au monde pour sauver le monde, il était hors de doute que le fils unique de Dieu devait porter le plus grand, le plus noble de tous les noms; et le nom de Jésus a sur tous les autres un avantage presque infini.

Non, messieurs, ni le nom de sage et de pacifique, qui fut donné à Salomon; ni le nom d'auguste, qui a paru si propre aux Romains pour exprimer la majesté de leur empire; ni le nom de grand qui renferme tous les autres, et que les hommes ont coutume de donner à ceux dont ils ne peuvent représenter ni concevoir assez tout le mérite; tous ces noms n'offrent rien qui soit comparable au nom de Jésus, qui signifie rédempteur et sauveur des hommes : *Nomen quod est super omne nomen.*

Mais s'il est vrai que les plus grands noms ne sont rien s'ils ne sont ou la marque ou le prix d'un grand mérite, comment l'enfant qu'on nomme aujourd'hui Sauveur, n'étant encore qu'à son huitième jour, peut-il avoir mérité un nom supérieur à tous les autres noms? Ne croira-t-on point qu'il le doit uniquement, ou à sa naissance, ou à l'amour aveugle de ses parents, ou à la flatterie des hommes? Oui, messieurs, on le pourrait croire, si on ne savait pas d'ailleurs que ce nom est une prédiction de la mort de Jésus-Christ, et une récompense anticipée des grandes actions qu'il doit faire durant sa vie. *Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus dedit illi nomen, quod est super omne nomen :* Jésus a été obéissant jusqu'à la mort, et c'est pour récompenser cette obéissance, que dès le commencement de sa vie on lui a donné le nom de Jésus, nom au-dessus de tous les noms. Mais afin qu'il ne reste aucun doute sur ce point si important pour la gloire de notre maître, je vous ferai voir dans ce dis

cours, que jamais nom ne fut donné avec plus de justice. J'espère que pour le prouver le Saint-Esprit m'inspirera des raisons propres à convaincre et à édifier, des raisons qui seront glorieuses au Sauveur, et utiles pour notre salut. Demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Il me semble qu'un grand nom est dû avec d'autant plus de justice, et que par conséquent il honore d'autant plus ceux qui le portent, qu'ils l'ont mieux mérité et plus chèrement acheté. Comment s'est-il pu trouver des empereurs, ou assez insensés, ou assez vains, pour souffrir qu'on ajoutât à leur nom, le nom de certaines provinces dont ils avaient à peine conquis les frontières, ou qu'ils n'avaient subjuguées que par la valeur de leurs lieutenants? Ces noms glorieux n'étaient-ils pas plus justement dus aux braves généraux qui avaient réduit ces provinces, et qui ne les avaient emportées que par la force de leurs bras, et au péril de leur vie? C'est un grand nom que le nom de conquérant du monde; on l'a donné autrefois à des princes qui n'avaient pas vaincu la quatrième partie de l'une des quatre parties de la terre. Mais si un seul homme avait soumis en effet l'univers à sa puissance, et qu'au retour de cette immense conquête, il fît voir, non-seulement des trophées de sceptres et de couronnes, des troupes de rois captifs, mais de plus un corps usé de fatigues, percé de coups, épuisé de sang, pourrait-on lui refuser la qualité de vainqueur des nations? Non, sans doute, parce qu'il aurait rempli tout le sens d'un nom si pompeux, et qu'il l'aurait chèrement acheté.

Voilà des exemples, chrétiens auditeurs, qui vous font concevoir, dès l'entrée de ce discours, tout ce que j'aurai à prouver dans la suite. Je dis que le nom de Sauveur est véritablement dû à Jésus-Christ ; en premier lieu, parce qu'il n'a rien laissé à faire de tout ce que ce nom peut signifier dans le sens le plus étendu; parce que, en second lieu, pour le remplir, il n'est ni travaux, ni épreuves qu'il n'ait bravés : deux points que je vais tâcher d'établir dans les deux parties de ce discours. Jésus mérite bien le nom qu'on lui donne. Pourquoi ? Parce qu'il en a rempli la mesure. Ce sera le premier point. Parce qu'il en a payé le prix. Ce sera le second. C'est tout ce que j'ai à dire.

PREMIER POINT.

Saint Augustin enseigne, dans divers endroits de ses ouvrages, que quoique les hommes aient l'usage libre de leur volonté, Dieu néanmoins ne peut pas permettre qu'ils fassent aucun mal, que dans la vue d'un bien qu'il en pourra tirer : *Neque enim posset mala esse sinere, nisi ex malis nosset bona facere.* Bien plus, de savants théologiens soutiennent que si le bien que Dieu doit tirer du mal n'était pas plus considérable que le mal n'est grand, il serait obligé d'empêcher ce mal : autrement, disent-ils, il ne serait pas infiniment sage, et l'on pourrait imaginer quelque chose de mieux réglé que sa providence. Il est d'une sagesse infinie de ne rien faire et même de ne rien souffrir, s'il est possible, non-seulement qui soit contraire, mais encore inutile à la fin qu'elle se propose. Or, tous les maux qui arrivent par la permission divine seraient inutiles à cette fin, si Dieu ne faisait précisément que les réparer, s'il ne les réparait pas avec avantage.

Voilà un grand sujet de consolation pour vous, âmes zélées. Il est bien triste, il est bien déplorable que tant d'hérétiques périssent dans leurs ténèbres, que tant de chrétiens se damnent dans la véritable Eglise, et que, pour ainsi dire, ils aillent en enfer par le chemin qui conduit au ciel : mais enfin c'est un malheur que notre Dieu souffre, quoiqu'il le pût empêcher; et, par conséquent, nous sommes certains qu'il a des moyens infaillibles de s'en dédommager par quelque autre voie. Les péchés de ce libertin serviront peut-être à rendre un jour sa pénitence plus amère et plus éclatante. Si les Juifs quittent le service du Seigneur, leur infidélité va être l'occasion du salut de tous les Gentils, c'est-à-dire, que pour un seul peuple que Dieu perdra, il en recouvrera mille autres, et plus nombreux et plus fidèles que celui qu'il aura perdu. Peut-être qu'aujourd'hui il fait valoir au centuple, à l'extrémité des Indes, les grâces que nous méprisons ici. Il se servira de la lâcheté des mauvais chrétiens pour animer les autres à une plus grande ferveur; et il élèvera ainsi ce qui lui reste d'amis fidèles à une si haute sainteté, qu'un seul d'entre eux lui donnera plus de gloire qu'un million de pécheurs ne lui en saurait ravir. C'est sur ce principe que nous devons nous consoler de la chute du premier homme Si Dieu, après les pertes qu'elle nous a causées, n'avait pas eu en main de quoi nous rétablir dans un état plus avantageux que l'état même d'innocence, sa sagesse aurait détourné tous les maux que le péché a attirés dans le monde. Plutôt que de souffrir que le péché eût été commis, elle aurait laissé le monde dans le néant. Je sais ce que disent les Pères des dommages que nous a apportés la désobéissance d'Adam, et je me sens disposé à mêler mes larmes avec les leurs; je regrette avec eux cette douce tranquillité, cette heureuse immortalité, cette soumission de la chair à l'esprit, cet empire que la partie supérieure de l'âme aurait exercé sur les passions, cette force inaltérable qui nous aurait mis à couvert des traits de nos ennemis. Mais lorsque après ces tristes pensées, j'aperçois Jésus dans la crèche, lorsque je l'envisage sur la croix, lorsque je me ressouviens qu'il est au milieu de nous, et que je le reçois à l'autel; alors, messieurs, je l'avoue, toute ma douleur s'évanouit; j'oublie, et le paradis terrestre, et les priviléges de l'homme innocent, et je ne puis m'empêcher de joindre ma voix à la voix de l'Eglise : *O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!* Heureuse faute! crime heureux! mal infini! mais source d'un bien encore plus grand!

Il n'est pas nécessaire de prouver ici que notre Rédempteur est un Rédempteur universel, et qu'il a racheté tous les hommes; cette vérité me paraît si claire, que je ne saurais soupçonner personne d'en avoir jamais sincèrement douté. Elle était si établie dès le temps de saint Paul, qu'on aurait plutôt révoqué en doute la chute de tous les hommes dans la personne d'Adam, que leur rédemption par les mérites de Jésus-Christ. C'est pourquoi ce grand apôtre se sert de la première de ces deux vérités, comme d'un principe, ou plus sûr, ou plus connu, pour rendre la seconde sensible. *Si unus pro omnibus mortuus est; ergo omnes mortui sunt.* Un seul homme, dit-il, est mort pour tous, cela est hors de contestation; donc, en effet, tous les hommes étaient morts. On peut dire encore en retournant cette proposition : Tous sont morts par le péché d'un seul homme; donc un seul homme est aussi mort pour le péché de tous les autres : et personne n'ayant pu se défendre de la contagion, tous les hommes ont dû ressentir les effets d'un si grand remède. Quelle apparence qu'un Dieu se soit fait homme pour fermer dans l'homme coupable une plaie mortelle, et qu'un si puissant remède ne s'étende pas à tous les hommes? Quoi! le sang de Jésus-Christ aurait moins de vertu pour guérir le genre humain, que le péché d'un homme n'a eu de malignité pour l'infecter! Jésus-Christ, dit saint Prosper, s'est donné lui-même pour la rédemption de tous, il n'en a pas excepté un seul : *Christus dedit semetipsum redemptionem pro omnibus, nullo excepto.*

Oui, Messieurs, Jésus s'est donné, et pour les Juifs qui l'ont trahi, et pour les gentils, à qui il a été livré, il nous a rachetés. Nous qui avons été lavés dans son sang, nous serions bien malheureux si nous hésitions à le croire, après les grâces que nous avons reçues en vertu de ses mérites. Il est le rédempteur des infidèles, témoin les conversions qui se font tous les jours parmi les peuples les plus barbares. Il s'est immolé pour ceux qui se sauvent, et c'est pour cela qu'ils ne cessent dans le ciel de chanter, en son honneur, des cantiques d'actions de grâces. Ames réprouvées, il s'était encore livré pour vous, et c'est pour cela qu'il sera votre juge, qu'il vous fera voir sa croix et ses plaies au jour des vengeances, qu'il vous adressera des paroles telles que saint Augustin lui met par avance à la bouche dans son second livre du Symbole aux catéchumènes : *Videtis vulnera quæ infixistis, agnoscitis latus quod pupugistis : quoniam et per vos, et propter vos apertum est; nec tamen intrare voluistis :* Vous voyez les mains que vous avez percées, vous reconnaissez le flanc que vous avez ouvert : ces plaies ont été faites par vous; elles ont été faites pour vous, et cependant vous n'y avez pas voulu entrer : *Quoniam et per vos, et propter vos apertum est, nec tamen intrare voluistis.*

Non-seulement Jésus-Christ a délivré tous les hommes du péché originel, mais encore il les a tout d'un coup délivrés de toutes sortes de péchés. *Sanguis Jesu Christi filii ejus emundat nos ab omni peccato :* Le sang du Fils de Dieu nous lave de tous nos péchés. Quand nous n'aurions jamais eu d'autre plaie dans l'âme, que celle dont nous avions hérité de notre premier père, c'était assez pour être perdus; mais si le Sauveur n'eût guéri que cette plaie, ce n'était pas assez pour être sauvés. Le premier homme nous avait assujettis au démon, nous étions devenus ses esclaves : et outre ce premier titre d'infamie, par combien de nouveaux engagements avons-nous accru le poids de notre servitude? De combien d'autres chaines nous sommes-nous volontairement chargés? Or, Messieurs, Jésus-Christ a brisé toutes ces chaînes.

Ce n'est pas encore tout : Jésus-Christ ne se contente pas de nous avoir une fois entièrement affranchis; comme nous pouvons encore retomber dans la puissance du tyran, il veut être notre libérateur perpétuel, et il ne tiendra qu'à nous qu'il ne le soit autant de fois que nous aurons besoin d'être délivrés. *Salvare in perpetuum potest*, dit saint Paul, il nous peut sauver dans tous les temps. Ecoutez encore ce que dit saint Jean en donnant plus d'étendue à la même pensée : *Filioli, hæc scribo vobis, ut non peccetis; sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris :* Mes enfants bien-aimés, dit le saint apôtre au chapitre second de sa première Epître, je vous écris pour vous supplier de ne point offenser votre Dieu; si cependant quelqu'un d'entre vous a le malheur de tomber, nous avons un avocat auprès de notre Père céleste, c'est Jésus-Christ, qui n'a point péché, qui s'est offert, qui s'offre encore tous les jours et qui s'offrira jusqu'à la consommation des siècles pour nos péchés. Quel Sauveur! mes frères, quelle abondance de rédemption! Le Fils de Dieu ne s'est pas contenté d'acquitter les dettes que nous avions contractées, il a prévenu toutes celles que nous pourrions contracter à l'avenir, il en a avancé le payement; et avant qu'elles aient été faites, il a établi le trésor surabondant où nous devons recourir pour en être affranchis.

Mon Dieu, si les hommes comprenaient cet excès de miséricorde, se pourrait-il faire qu'ils n'en fussent pas extrêmement attendris, et qu'ils ne s'efforçassent pas de vous rendre amour pour amour? C'était une insigne faveur de sauver des malheureux, quoique seulement condamnés pour la faute de leur père; mais les arracher aux supplices qui leur sont dus pour leurs propres crimes, satisfaire, même par avance, pour ceux qu'ils pourraient jamais commettre, quoique ce rare bienfait, ce bienfait unique puisse diminuer dans quelques-uns la crainte d'offenser le Rédempteur, vous aimez mieux, mon Dieu, leur donner cette occasion innocente d'être ingrats, que de laisser un seul de leurs péchés sans rédemption. Si tant de bonté ne nous touche pas, ou nous avons

bien peu de foi, ou nos cœurs sont bien fermés à la reconnaissance.

Vous me direz peut-être qu'il ne suffit pas qu'on nous ait délivrés de toute sorte de maux, et que la rédemption ne peut être parfaite, si nous ne sommes remis en possession de tous les biens qui nous avaient été ravis. Il est vrai, chrétiens auditeurs; mais je prétends que de tous les biens que nous avions perdus, il n'en est pas un seul qui ne nous ait été rendu au centuple. Peut-être n'avons-nous pas recouvré les mêmes avantages qu'on avait dans l'état d'innocence; mais si ces avantages ont été remplacés par des faveurs infiniment plus précieuses, serions-nous assez ingrats pour nous plaindre? Imiterions-nous ces murmurateurs qui demandaient qu'on leur rendît les viandes d'Egypte, quoique à la place de ces viandes grossières on leur eût donné la manne du ciel?

Trois choses peuvent faire ici quelques sortes de difficultés. L'usage du fruit de vie qui fut interdit à Adam exclu du paradis, et qui ne nous a point été rendu : le privilége de l'immortalité que Dieu lui ôta, et dans lequel nous n'avons point été rétablis : enfin cette espèce d'impeccabilité que la révolte des passions lui enleva, et que nous regrettons encore. Je n'ai rien à vous dire sur l'usage du fruit de vie, parce que je ne pense pas que ni l'arbre de vie, ni l'arbre de la science, ni tous les autres fruits qui étaient dans le paradis terrestre puissent être comparés à notre eucharistie, à ce pain des anges, cette viande divine, ce Dieu incarné devenu la nourriture de nos âmes. Pour le privilége de l'immortalité, il est vrai, mes frères, que nous aurions été exempts de la mort, si Adam n'avait point péché; il est vrai encore que le sang du Rédempteur nous ayant lavés du péché, nous ne laissons point de mourir. La raison qu'en rend saint Augustin, en montrant que malgré ce désastre nous gagnons plus que si nous fussions redevenus immortels, est, dit ce Père, qu'alors nous aurions perdu la foi et l'espérance de la résurrection : deux vertus infiniment plus précieuses que l'immortalité même. Ne peut-on point ajouter qu'étant assurés de ressusciter, il est bien plus glorieux de sortir vivants du sein de la mort, et d'en triompher à l'exemple de Jésus-Christ, que de ne plus retomber en sa puissance? Ce doit être assez pour nous que, même dans le tombeau, elle ne puisse nous nuire, elle ne puisse nous rien faire perdre de ce qu'elle nous enlève pour un temps, elle ne nous ensevelisse enfin que pour être revêtus d'immortalité et de gloire.

Quand nous n'aurions point cet avantage, qu importe que Jésus-Christ n'ait pas banni la mort de dessus la terre, dès qu'il lui a ôté ce qu'elle avait de funeste et de lugubre; et qu'en la laissant au milieu de nous, il l'y a laissée sans armes? On n'a point égorgé ce lion qui remplissait toute la terre de meurtres et de carnages, mais on lui a enlevé tous les moyens de faire du mal, on l'a dompté, on l'a rendu traitable; et quelle facilité n'avons-nous pas de nous en faire un jeu et d'en tirer même des services? Est-il vrai en effet que le Rédempteur ait ôté à la mort tout ce qu'elle avait de triste et de terrible? Oui, Messieurs, j'en prends à témoin ce nombre presque infini de martyrs, qui loin de la redouter, l'ont désirée avec ardeur, l'ont recherchée avec empressement, l'ont soufferte avec joie; j'en prends à témoin tant de saints religieux qui l'on bravée, comme parle saint Bernard, et qui, comme le disent saint Chrysostome et saint Grégoire, sont sortis de ce monde avec autant de satisfaction qu'en ressentent des hommes qui se préparent à un triomphe où l'on n'oserait les accompagner sans mêler sa voix à l'allégresse publique. Je vous en prends à témoins vous-mêmes, si jamais vous vous êtes trouvés présents à la mort de quelque chrétien fidèle; car pour les autres qui n'ont du christianisme que le baptême, et qui semblent ignorer qu'il y ait un Rédempteur, il ne faut pas s'étonner qu'ils aient peu de part aux fruits de notre rédemption. J'en ai vu mourir, de ces véritables chrétiens, et si vous voulez bien recevoir mon témoignage, je puis l'attester sur la foi de plusieurs exemples; j'ai vu des personnes assurer à leur dernier moment qu'elles ne s'étaient jamais trouvées si heureuses que depuis qu'elles étaient arrivées à cet instant si triste en apparence. J'en ai vu qui attendaient la mort avec une douce, mais véritable impatience. J'en ai vu qui consolaient eux-mêmes ceux qui s'affligeaient de les voir toucher au terme de leur carrière. J'en ai vu qui condamnaient les larmes de leurs amis, et qui les leur reprochaient comme des marques de leur peu d'amitié, et du peu de part qu'ils prenaient à leur bonheur. J'en ai vu qui refusaient avec une sainte constance de faire des vœux pour le retour de leur santé, qui s'opposaient à ce qu'on en fît, et qui demandaient en grâce qu'on ne reculât pas la fin de leur exil. Enfin j'en ai vu qui étant comme arrachés des bras de la mort contre toute espérance, en demeuraient inconsolables; je les ai vus pleurer au souvenir du bonheur dont ils avaient été si proches, et qui leur était encore différé : *Ubi est, mors, stimulus tuus?* doit-on s'écrier à la vue de tant de constance : *Ubi est, mors, victoria tua?* O mort cruelle, mort terrible, où sont tes armes funestes? qu'est devenu cet air lugubre, cette présence si redoutable, qui faisait pâlir les plus intrépides?

Pour ce qui regarde la soumission de la chair à l'esprit, soumission qui rendait la raison maîtresse de tous les mouvements de l'appétit inférieur, c'était sans doute le plus beau privilége de la nature innocente. Le péché, il est vrai, nous en a dépouillés, mais il est certain que la grâce de Jésus-Christ compense cette perte avec un avantage incomparable. Non, Messieurs, ce privilége ne pouvait produire des effets aussi avantageux que le fait la grâce dans ceux qui se veulent rendre dociles à ses impressions,

Elle balance en nous la pente que nous avons tous vers le mal, et la volonté humaine rendue capable de délibérer, se trouve en état de faire un choix véritablement libre. Elle a de plus la force de faire pencher le cœur vers le bien, de le lui aplanir, de lui rendre le mal en quelque sorte impossible; témoin cette sainte qui disait en mourant, qu'elle sortait du monde sans jamais avoir pu comprendre comment un chrétien pouvait se résoudre à encourir la disgrâce de son Dieu par une offense mortelle.

Mais ne sont-ce point là, me direz-vous, de belles paroles? ne sont-ce point là de pures idées qu'ont eues les saints Pères et les théologiens? Car enfin on a beau nous vanter la grâce et sa vertu toute divine, tandis que nous nous sentirons portés et comme entraînés vers le mal, la violence de la tentation se rend maîtresse des cœurs, on ne se trouve point de force pour résister, le péché devient comme nécessaire, on ne peut se défendre de l'attrait qui y engage, et la grâce du Rédempteur est à notre égard coms'il n'y avait jamais eu de rédemption. Si cela est, mes frères, vous êtes bien malheureux d'avoir si peu de part à un bien qui se donne avec tant d'abondance et avec tant de profusion; mais si vous ne daignez pas seulement prendre la peine de demander cette grâce, si vous n'allez point aux sources où elle se puise, si vous ne lui ouvrez pas même votre cœur, lorsqu'elle se présente pour y entrer, faut-il s'étonner que vous n'en ressentiez pas la vertu?

Lorsque les Israélites se trouvèrent infestés de serpents dans le desert, Moïse eut ordre de faire un serpent de bronze qu'il exposa à la vue de tout le peuple : depuis ce temps-là, si quelqu'un se sentait atteint de morsures venimeuses, il n'avait qu'à jeter les yeux sur cette figure, et aussitôt le venin perdait sa force et ne faisait plus de progrès; au contraire, si on négligeait un remède si facile, une mort prompte devenait la peine de cette négligence. Vous savez que ce serpent exposé aux yeux d'Israël était une image de Jésus crucifié; c'est Jésus lui-même qui l'a dit dans l'Evangile : *Sicut exaltavit Moyses serpentem in deserto.* Or, dites-moi, quand est-ce que vous sentant assaillis par la tentation, vous avez jeté les yeux sur l'image de votre Dieu crucifié, comme pour lui demander du secours? Quand est-ce que dans la crainte de succomber, vous vous êtes prosternés par terre, vous avez prononcé dans votre cœur ces paroles, ou d'autres semblables : *Salva nos, perimus :* Seigneur, sans votre secours ma perte est assurée. La grâce, Messieurs, se puise dans les livres saints, dans la considération des souffrances du Sauveur : elle se puise surtout dans les sacrements. Quand est-ce que, pour étouffer un désir de vengeance ou un mouvement de colère, vous vous êtes fait lire l'histoire des douleurs et de la patience de Jésus, ou que vous vous l'êtes vous-même représenté immobile et muet au milieu des outrages les plus sanglants? Quand est-ce que vous étant aperçus qu'une nouvelle passion se formait dans votre cœur, qu'elle commençait à y dominer, que vous n'y résistiez plus que faiblement, vous avez eu recours à ce sacrifice adorable, où les mérites d'un Dieu mourant nous sont infailliblement appliqués? Combien de fois avez-vous offert ou fait offrir cette hostie de propitiation, pour obtenir la victoire sur cette passion naissante? Vous vous trouvez quelquefois comme accablés de faiblesse, il semble que votre volonté soit enchaînée, qu'on lui ait ôté toute liberté, tout pouvoir de se défendre : pour vous soutenir dans cet abattement extraordinaire, avez-vous eu recours à ce bain sacré qui lave nos souillures, à ce festin céleste qui répare nos forces?

Numquid non est resina in Galaad, aut medicus non est ibi? quare ergo non est obducta cicatrix populi mei? Est-ce qu'il n'y a ni baume, ni médecin, dans Galaad, dit le Seigneur? d'où vient donc que la plaie de mon peuple, cette vieille plaie, cette plaie originelle n'est pas encore fermée? d'où vient qu'elle saigne encore, et que la faiblesse qu'elle a causée à la nature la tient dans la langueur? *Numquid non est resina in Galaad, aut medicus non est ibi?* Non, sans doute, on ne manque ni de médecin ni de remède, mais c'est qu'on méprise et l'art et les remèdes du médecin, c'est qu'on néglige cette plaie invétérée, qu'on l'expose à l'air le plus corrompu, et qu'au lieu d'en prendre soin, on la rouvre sans cesse, on l'empoisonne. Demandez à cette personne qui tous les jours prie le Père céleste de lui accorder dans son état une chasteté parfaite, et qui l'en conjure par la mort et par les souffrances de Jésus-Christ, demandez-lui si sa prière n'est pas exaucée: demandez à cette autre, qui au lieu de se laisser distraire durant le redoutable sacrifice de nos autels, s'y occupe à faire des réflexions sur l'humilité, sur la douceur, sur la patience du Fils de Dieu, qui a même un temps particulier pour considérer les exemples qu'il nous a tracés durant sa vie, et à sa mort; demandez-lui si ses penchants vicieux ne se réforment pas peu à peu, et si tous les jours elle ne devient pas moins vaine et moins emportée. Informez-vous de cette autre, qui chaque semaine se lave dans le sang du Sauveur, et se nourrit chaque semaine de sa chair adorable, demandez-lui si les commandements de Dieu lui sont impossibles, si elle est seulement tentée de les violer.

Quelle excuse, Messieurs, opposerons-nous, lorsque Jésus-Christ nous reprochera nos crimes au jour du jugement universel, notre fragilité, la corruption de notre nature? Il faudra donc que Jésus-Christ lui-même tombe en confusion en présence de tout l'univers; il faudra donc qu'il reconnaisse que la rédemption, dont il prétend recueillir tant de gloire, n'a été qu'une vaine cérémonie, qui n'a rien produit de solide. Il aura donc en vain conservé ses cicatrices, en vain il les aura portées dans le ciel; elles serviront à y publier sa honte, et non à con-

fondre les réprouvés, et à leur fermer la bouche! Voyez en quelle embarrassante extrémité vous vous trouverez vous-mêmes : Il faudra, ou avouer que vous êtes inexcusables, ou attester que Jésus-Christ n'a pas rempli la fonction de rédempteur, et qu'il ne mérite pas d'en porter le nom.

Seigneur, vous serez sans doute pleinement justifié ; il n'y aura de honte et de confusion que pour nous. Que le pécheur profite du salut que vous apportez au monde, ou qu'il refuse d'y prendre part, il ne nuira en rien à la gloire de votre nom. Mais cette gloire ne serait-elle point plus complète, si en effet nous étions tous sauvés ? Je sais qu'il ne tient qu'à nous de l'être; je sais que si nous périssons, ce ne sera que parce que nous voudrons périr. Il est vrai, hélas ! que ce n'est qu'au regard des biens éternels que nous sommes faibles, aveugles, inconsidérés, que nous nous endurcissons, que nous craignons de nous convertir, que nous craignons d'ouvrir nos cœurs aux trésors qui nous sont promis. Tout cela est vrai, je n'en saurais disconvenir, nous ne sommes que trop dignes du malheur qui nous menace. Mais quoi, Seigneur, le plus grand nombre des chrétiens périra donc sans ressource ! vous les aurez rachetés, et un autre vous les ravira ! un Sauveur si puissant se sera livré pour eux, et ils ne seront pas sauvés ! Des âmes immortelles créées avec de si grands avantages, créées à l'image de Dieu, créées pour louer Dieu, pour l'aimer éternellement, seront éternellement séparées de Dieu! Elles ne serviront qu'à remplir l'enfer, et à y nourrir les feux dont elles seront brûlées ! Mon Dieu, le souffrirez-vous? Non, divin Jésus, vous ne le permettrez pas : vous êtes venu pour nous affranchir de tous nos maux; vous n'oublierez pas les plus grands de tous, qui sont notre aveuglement et notre insensibilité ; vous fléchirez cette volonté endurcie, vous la forcerez de consentir à son salut, vous nous sauverez malgré nos ennemis; et si nous sommes assez malheureux pour continuer de nous opposer à notre bonheur, le dirai-je ? vous nous sauverez malgré nous. Disons deux mots de la seconde partie, et faisons voir que Jésus-Christ a mérité le nom de Sauveur, non seulement parce qu'il en a rempli la mesure, mais encore parce qu'il l'a chèrement acheté : c'est ce qui me reste à vous prouver.

SECOND POINT.

Quoiqu'il n'y ait rien de si grand ni de si glorieux que de retirer un homme ou de la pauvreté, ou de la servitude, ou du péril de la mort ; quoique celui qui rend de pareils services s'élève soi-même au-dessus de sa propre condition, et s'approche en quelque sorte de la divinité, nous ne voyons pas néanmoins qu'on s'empresse extrêmement d'acquérir cette espèce de gloire. Non-seulement on ne se porte point à exposer sa propre personne pour sauver quelqu'un d'une perte prochaine ; les plus riches craignent même de toucher à leurs biens dans des occasions où ils pourraient s'en servir pour changer la fortune des malheureux, pour leur rendre la joie et la liberté, pour mettre à couvert, ou leur honneur, ou leur vie.

Que ne vous devons-nous point, divin Jésus, pour avoir tout sacrifié, pour vous être livré vous-même, lorsque nous avons eu besoin de votre secours ! Que nous serions ingrats si nous hésitions à vous appeler notre rédempteur, après ce que vous avez fait pour nous racheter ! Je remarque que ceux qui ont porté le nom de sauveur avant Jésus-Christ ont acquis à peu de frais ce glorieux titre. Joseph sauva l'Egypte, il ne lui en coûta que des conseils : conseils qui ne lui coûtaient rien, et dont néanmoins il fut abondamment payé, puisqu'au trône près, on lui donna pour récompense toutes les marques de la royauté et même l'autorité royale dans tous les états de Pharaon. Le nom de Jésus fut donné à Josué pour avoir établi le peuple d'Israël dans la terre de Chanaan. Il remporta à la vérité bien des victoires, mais le Dieu des armées combattait pour lui, il n'avait pour ainsi dire qu'à se couronner des lauriers qu'on lui jetait du ciel à pleines mains. Enfin Jésus fils de Sirac mérita ce nom pour s'être rendu recommandable dans la science de la médecine, quoique pour rendre la santé aux malades de son temps, nous ne lisons pas qu'il ait jamais hasardé la sienne.

Notre Rédempteur, chrétiens auditeurs, n'a pas eu le même nom pour le même prix ; il a souffert tous les maux dont il nous a délivrés. Pour nous tirer de la pauvreté, il s'est réduit lui-même à la dernière indigence. Si nous sommes libres, c'est qu'il s'est fait esclave à notre place, et il ne nous a guéris qu'en prenant sur soi toutes nos douleurs, toutes nos infirmités. *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* Mais parmi les figures de l'ancienne loi il n'en est aucune où le mystère de notre rédemption soit représenté avec plus de magnificence et avec plus d'exactitude que dans la sortie d'Egypte. Le peuple choisi y est affranchi d'une longue servitude, et il trouve son salut au millieu de la mer Rouge, où tous ses ennemis sont ensevelis. Enfin la baguette qui le délivre est une image de la croix.

Il y a sans doute de grands rapports entre ces deux manières de mettre en liberté, et cependant je trouve une extrême opposition entre les deux libérateurs. A peine Moïse est choisi pour être le sauveur d'Israël, que de simple berger il devient le chef de ce peuple et le dieu de Pharaon : *Constitui te deum Pharaonis.* Jésus au contraire a formé à peine le dessein de nous sauver, que quoiqu'il fût Dieu par nature, et roi par le droit de sa naissance, il se fait homme, et le dernier de tous les hommes. *Desideravimus eum despectum, et novissimum virorum.* C'est Moïse qui frappe les Egyptiens et qui les accable de fléaux, et c'est Jésus-Christ qui est frappé par les gentils, qui est cruellement flagellé. Moïse porte sa baguette à la main, comme une marque d'autorité et de juridiction ; Jésus-Christ est attaché à la croix

comme un esclave criminel. Moïse enfin se sauve avec son peuple au travers de la mer Rouge, et Jésus-Christ est noyé dans son propre sang.

Il est aisé à un grand roi de faire ouvrir les prisons au retour d'une glorieuse campagne, de faire publier une amnistie générale après avoir étouffé la rébellion. Mais s'il fallait qu'il tirât de son épargne de quoi payer toutes les dettes de ses sujets, s'il fallait qu'il souffrît lui-même le châtiment qu'il voudrait remettre aux rebelles, croyez-vous qu'il voulût à ce prix acheter la réputation de prince débonnaire et le surnom de libérateur des hommes? Non, chrétiens auditeurs, il n'y avait que Jésus-Christ capable de porter jusque-là son amour pour nous. Il a payé en effet de son propre fonds toutes les dettes que nous avions contractées; il s'est anéanti lui-même pour nous épargner les peines qui étaient dues à notre orgueil; et pour nous retirer des mains de la mort, où nous étions tombés par notre désobéissance, il a consenti à se faire obéissant jusqu'à la mort. Mais jusqu'à quelle mort? Ah! qui aurait jamais espéré une pareille rédemption?

Grands patriarches, et vous, prophètes d'Israël, s'il est vrai que vous ayez prévu les douleurs et les ignominies du Sauveur, s'il est vrai que vous ayez su avec quelle indignité il devait être méprisé, outragé, traité d'insensé, d'imposteur, de scélérat; s'il est vrai qu'à la faveur des lumières que Dieu vous communiquait, vous l'ayez vu tel qu'il était sur la croix, meurtri de coups, défiguré par ses plaies, couvert de son sang; comment osiez-vous le demander avec tant d'instances? comment osiez-vous le presser lui-même de venir parmi les hommes? comment désiriez-vous d'être délivrés par tant de souffrances? comment n'aimiez-vous pas mieux gémir dans une éternelle servitude?

Mais n'est-il pas encore plus étonnant que le Fils de Dieu lui-même ait voulu nous délivrer par cette voie, sans y être forcé que par sa charité immense, sans qu'il y eût même de nécessité pour nous? Il y aurait eu de l'injustice, dit l'éloquent Salvien, à juger que la mort d'un fils bien-aimé devînt la rançon d'un esclave vicieux; le Père éternel nous connaissait trop bien pour nous mettre à un si haut prix; de sorte que c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a appréciés, et qui de son plein gré a offert pour nous cette rançon excessive.

N'est-il pas vrai, messieurs, que, pour en user ainsi, il fallait qu'il eût un désir bien vif de nous sauver? N'est-il pas vrai qu'il fallait, ou qu'il nous aimât, ou qu'il nous estimât beaucoup, pour croire qu'il ne pouvait pas trop donner pour nous empêcher de périr? pour croire qu'il ne donnait point assez pour nous, s'il ne donnait son sang jusqu'à la dernière goutte?

Mon Dieu, est-il bien possible que vous ayez fait tant de cas de notre âme? Mais est-il possible que cette âme que vous avez tant estimée soit celle même dont nous faisons si peu d'état, que pour elle nous ne saurions nous résoudre à la moindre contrainte? J'espère, messieurs, que l'exemple de Jésus-Christ nous inspirera un peu plus de zèle pour notre salut; j'espère plus, j'espère qu'il nous en inspirera même pour le salut de nos frères. Quoique notre rédempteur ait déjà beaucoup fait pour eux, cependant il reste encore beaucoup à faire; et je crains bien qu'à leur égard tous ses travaux ne soient inutiles, s'il n'en recueille le fruit par nos mains. Vous me direz sans doute que cette réflexion regarde les prédicateurs, et que c'est à moi à qui je la dois appliquer. Mais non, elle est pour tous les fidèles, et vous y avez peut-être encore plus de part que ceux qui vous prêchent.

Prenez-y garde, les prédications ne sont que pour peu de gens, elles ne sont presque que pour les chrétiens qui sont déjà assez fidèles pour s'en pouvoir passer. Les pécheurs ne viennent guère nous entendre; ils ne font point assez de cas de la parole de Dieu. De plus, lorsque la curiosité, ou quelque autre motif les y amène, ils s'arment pour ainsi dire contre notre zèle, ils sont en garde contre tout ce qu'on leur peut dire pour les toucher. Mais vous, qui en sortant de cette église, allez vous mêler dans ce qu'on appelle le monde, qui allez vous répandre dans toute cette grande ville; vous qui allez traiter avec ceux qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui marchent sur le bord du précipice; vous dont on ne se défie point; vous qu'on aime, qu'on considère; vous dont on estime l'esprit et le jugement; si vous vouliez vous servir de ces avantages, quel bien ne feriez-vous pas parmi vos frères?

Ce n'est pas que je prétende vous engager à porter dans les compagnies ce zèle véhément des ministres de l'Évangile, beaucoup moins à vous y ériger en censeurs publics, et à vous déchaîner dans toutes les occasions contre le relâchement du siècle. Ces hommes, plus zélés qu'éclairés, qui veulent tout réformer, qui font tant de bruit, qui ne gardent point de mesure; ces dévots qui se récrient sur les moindres désordres, qui se scandalisent de tout, qui veulent à toute force mettre tout le monde sur le même pied; ces dévots ont les intentions les plus droites, je n'en doute pas; mais certainement ce n'est pas là le caractère du zèle chrétien, et l'on fait grand tort à la véritable piété, qui est si raisonnable et si sage, si on lui attribue les emportements et l'imprudence de ces hommes indiscrets. Le véritable zèle n'est ni turbulent ni impétueux; il est modéré, il est circonspect, il sait prendre son temps pour s'insinuer avec douceur, il est tendre et compatissant, il est patient, il est humble; ce n'est pas par de grands discours qu'il produit les plus grands effets; c'est souvent par des complaisances, par des services rendus à propos; c'est par le prudent usage qu'il fait de l'autorité que nous avons sur les autres, de la confiance que les autres ont en nous, de l'amitié qu'on nous porte, de la

reconnaissance qu'on nous doit ; c'est surtout par les bons exemples, c'est par les prières, qui attirent sur tous ces moyens les bénédictions du ciel.

Voilà, messieurs, quel est le zèle que je vous recommande aujourd'hui. Ce sera par là que cette épouse sanctifiera son mari, ses enfants, toute sa famille ; ce sera par ces moyens que cet homme convertira ceux que lui attachent le sang, l'amitié, l'intérêt ; que cette jeune personne fera des fruits incroyables auprès de celles qui lui sont intimement unies par les liaisons du premier âge. C'est par là que les grands, plus que tous les autres, feront, quand il leur plaira, des prodiges et des progrès qu'on attendrait en vain des plus fervents missionnaires ; car qui peut résister à leur autorité, à leur exemple, à leurs caresses, à leurs prières ? C'était pour cette raison que sainte Thérèse, qui était d'ailleurs si contente de sa pauvreté, enviait néanmoins la condition des rois ; c'est pour cela qu'elle demandait à Dieu qu'il ne lui laissât que les grâces dont elle avait besoin pour se sauver, et que ces grandes lumières, ces extases, ces ravissements, toutes ces faveurs qu'elle recevait tous les jours, et qu'elle ne pouvait expliquer, il les distribuât aux personnes qui tiennent le premier rang dans le monde, parce que, disait-elle, ces grâces ne manqueront pas d'allumer dans leur cœur un grand zèle, et que ce zèle aura bientôt fait changer de face et aux villes et aux provinces.

Craignez donc, chrétiens auditeurs, au nom de Jésus-Christ, craignez d'enfouir les talents que le Seigneur vous a donnés. Hélas ! le monde est rempli d'hommes et de femmes qui semblent n'y être que pour faire damner les autres. Le démon a partout ses émissaires et de zélés partisans, et il ne se trouvera personne qui s'oppose à eux, qui veuille aider Jésus-Christ à sauver les âmes qu'il a rachetées ! Quel regret pour moi, s'il y en avait une seule dans les enfers, que j'eusse pu sauver en quelque manière ! Au contraire, si j'étais assuré d'en avoir mis au moins une dans le séjour de la gloire, quel sujet et de joie et d'espérance ! quelle protection n'aurais-je pas dans le ciel ! Que ferait-elle dans le ciel, cette âme à qui j'en aurais ouvert l'entrée, qu'y ferait-elle autre chose, Seigneur, que vous aimer, que s'intéresser pour moi ? S'il est vrai que les saints ont tant de crédit auprès de Dieu, pourrait-elle souffrir, cette âme sainte, que je me damnasse, moi qu'elle regarderait comme son libérateur, sans qui elle eût été perdue elle-même ? Mais vous-même, aimable Jésus, si j'avais sauvé une seule de vos épouses, une de ces épouses qui vous sont si chères, pour qui vous avez voulu donner tout votre sang ; si après l'avoir arrachée à votre ennemi, je vous l'avais remise entre les mains, pourriez-vous bien vous résoudre à me livrer moi-même à cet ennemi ?

Hâtons-nous donc, hâtons-nous de travailler à notre salut et au salut de nos frères. N'oublions rien pour rendre complète la gloire de notre rédempteur ; faisons-lui valoir, autant que nous pourrons, le prix qu'il a donné pour nous racheter : en un mot, tâchons de porter tout le monde à craindre Dieu, afin d'obliger Dieu à aimer et à sauver tout le monde. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Les chrétiens ignorent le prix du temps qu'ils ont pour gagner le ciel, ou la manière d'en bien user. Ils ont néanmoins bien des motifs qui les portent à l'employer utilement, et bien des moyens pour s'en rendre l'emploi utile.

Ecce breves anni transeunt, et semitam, per quam non revertar, ambulo.

Mes rapides années s'écoulent et je marche par un sentier où je ne dois plus revenir sur mes pas (*Job.*, *ch.* XVI).

Quoique la circoncision du Sauveur du monde, dont nous solennisons la mémoire, soit un mystère qui nous offre une source abondante d'instructions salutaires et de pieux sentiments, cependant, messieurs, l'année que nous venons de finir, la nouvelle que nous commençons, m'emportent comme malgré moi dans d'autres pensées, semblable à ces hommes qui, se trouvant sur le bord d'un large torrent, s'attachent insensiblement à le regarder avec tant d'application, qu'on ne peut les retirer de l'espèce d'extase où les tient l'impétuosité des eaux ; lors, mes frères, que je considère cette révolution de temps qui se fait avec tant de régularité et tant de vitesse, je ne puis m'affranchir des pensées diverses que fait naître en mon esprit cette suite d'années composées de jours et de nuits, comme d'autant de flots qui se poussent les uns et les autres, et qui précipitent leur cours avec tant de rapidité, et ce ne serait qu'avec peine que je me laisserais engager à vous entretenir de tout autre sujet.

D'ailleurs, comme c'est une coutume établie partout, de se donner mutuellement aujourd'hui de nouvelles marques d'amitié, j'ai cru qu'on devait attendre d'un prédicateur évangélique quelque chose de plus qu'un vain compliment, et que vous auriez lieu de douter de l'affection avec laquelle je vous souhaite à tous une heureuse année, si en même temps je ne vous donnais quelques moyens pour la rendre telle que je la souhaite. C'est par cette raison que je me suis déterminé à vous parler aujourd'hui du temps et du bon usage qu'on en doit faire. Il est certain qu'on ne saurait traiter un sujet plus important, ni trop se hâter de le faire dès le commencement de l'année, afin que si Dieu veut bien se servir de moi pour vous porter à l'employer utilement, vous en perdiez le moins qu'il sera possible. Mais vous n'ignorez pas que je perdrai ma peine à vous exhorter à bien profiter du temps, si le Saint-Esprit ne m'éclaire et ne vous touche. Pour obtenir cette grâce, adressons-nous à

Marie, comme à une mère tendre : *Ave, Maria.*

Je ne vois rien de plus terrible dans tous les jugements de Dieu que cette prompte justice qu'il a exercée contre Lucifer et les autres complices de sa révolte. Il paraît étonnant que le Seigneur se soit si promptement déterminé à perdre les anges, ces ouvrages les plus beaux de sa toute-puissance, et à les perdre sans leur donner le temps de se repentir. Qu'il en use bien autrement envers les hommes! Non-seulement il ne les accable pas d'abord après leur chute, mais il attend qu'il leur plaise de se relever. Non-seulement il nous offre le secours de sa main, il souffre même longtemps le refus que nous en faisons. Ce serait de sa part un effet signalé de miséricorde quand, après une offense mortelle, il ne nous accorderait qu'autant de temps qu'il en faut pour la réparer, quand il ne nous ferait cette grâce qu'une seule fois dans toute notre vie. Que dirons-nous donc de sa bonté et des richesses de sa patience, lorsqu'il nous donne des années de délai pour une satisfaction que nous devrions et que nous pourrions faire sur l'heure? Il suspend sa colère, même après mille rechutes, il permet que nous nous endormions sur nos crimes multipliés, et que nous différions d'année en année notre pénitence. Voilà sans doute une destination bien singulière, voilà l'homme bien privilégié en comparaison des anges, de ces esprits condamnés sans ressource. Mais que nous sert cet avantage, si nous ne laissons pas de périr? Que nous sert-il d'avoir eu des années entières, et plusieurs années pour nous relever, si nous brûlons néanmoins éternellement avec ceux à qui la même grâce a été refusée? Si on avait accordé aux démons un seul moment pour expier leur rébellion, il n'y aurait pas un seul démon dans les enfers. Les chrétiens ont vingt et trente années pour effacer en eux les taches de leurs péchés, et l'enfer ne laisse pas d'être rempli de chrétiens. D'où peut venir un si grand malheur, mes frères? Il ne peut, ce me semble, avoir que deux sources : la première, c'est que nous ignorons le prix de ce temps qui nous est donné pour gagner le ciel; la seconde, c'est que nous ignorons la manière de faire valoir ce don précieux, ou nous ne daignons pas nous en servir, ou nous ne savons pas nous en servir. Et par là ce riche talent que nous recevons de Dieu, nous devient entièrement inutile; et quoique maîtres d'un si grand trésor, nous vivons, nous mourons dans une triste indigence. Je tâcherai de vous apprendre aujourd'hui, en premier lieu, à faire plus de cas du temps; en second lieu, à en faire un meilleur usage. Dans le premier point je produirai les motifs qui nous obligent à l'employer utilement, et dans le second, les moyens d'en rendre l'emploi utile. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il ne faut pas beaucoup raisonner pour faire voir que nous devons bien employer le temps que Dieu nous donne; il suffit de dire que nous avons peu de temps, que dans ce peu de temps nous avons à ménager les affaires les plus importantes, que de ce peu de temps, tout n'est pas également propre pour ménager ces affaires importantes. Suivons ces trois réflexions.

Je ne vous dis pas que jusqu'ici vous ayez eu peu de temps pour penser à votre salut : il y a peut-être plusieurs années que vous êtes sur la terre, il y a peut-être longtemps que Dieu vous presse de travailler pour le ciel. Si vous aviez voulu mettre à profit ce loisir et vous rendre dociles à de pressantes sollicitations, vous vous trouveriez chargés de mérites; mais si vous ne l'avez pas fait, ce temps est passé, et par conséquent perdu pour vous. Je ne vous dis pas non plus qu'il vous reste peu de temps à vivre : c'est Dieu qui a arrêté le jour où vous devez mourir, ce jour n'est connu que de lui seul; et s'il ne vous est révélé, il demeurera toujours incertain pour vous. Outre cette incertitude extrême, l'avenir n'est pas un fonds dont vous puissiez disposer; il n'est pas encore entre vos mains, il n'y sera peut-être jamais. Ainsi le seul temps qui soit à vous, c'est le temps présent, et ce temps est infiniment court, il est indivisible, déjà il passe, il n'est déjà plus.

Quand nous serions maîtres de l'avenir, ce que nous savons bien sûrement n'être pas, il est sûr, du moins pour la plupart de nous, que ce sera beaucoup s'il égale le passé, et si nous vivons autant de temps que nous avons déjà vécu. Or, messieurs, ce temps passé, comment s'est-il écoulé? comment s'est-il évanoui? Hélas! ce n'est qu'un instant, qu'un rien. L'avenir tout au plus sera semblable, il passera avec la même rapidité. Pour moi, lorsque j'y fais réflexion et que je considère que le temps qui me reste à vivre coule déjà, qu'une partie en a passé depuis que j'en parle, que jusqu'à la mort toutes les heures, tous les jours, toutes les années s'en iront avec la même vitesse, il me semble que je touche au dernier moment, et je me crois déjà au nombre des morts. Voilà la raison pour laquelle Dieu nous presse avec tant d'instance de nous hâter, de ne nous point arrêter à amasser de l'or et de l'argent, ni à bâtir des palais que nous n'aurons point le temps d'achever. *Numquid tempus vobis est, ut habitetis in domibus laqueatis*, nous dit-il par le prophète Aggée? Est-ce que vous avez assez de vie pour vous occuper à élever des maisons lambrissées? Pour le peu de séjour que vous avez à faire sur la terre, ne serait-ce pas assez d'avoir des tentes qui se dressent et qui s'enlèvent dans un moment? C'est pour cela que saint Paul nous crie sans cesse : *Tempus breve est :* Le temps est court, mes frères, le temps est court; et il ne vous en reste point pour vous occuper de vos biens, de vos familles, de vos prospérités, de vos disgrâces. Vous n'avez plus qu'un pas à faire, et vous voilà au bout de votre carrière. Il importe peu comment et avec qui vous

courez, si c'est par un chemin aisé ou pénible : gardez-vous seulement de vous égarer et de manquer le terme dont vous approchez en courant : *Reliquum est ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint; et qui flent, tanquam non flentes.*

C'est encore pour la même raison que saint Jean nous avertit que le démon vient à nous comme un lion, qu'il nous attaque avec chaleur, qu'il déploie contre nous toute sa colère et toutes ses forces : *Descendit diabolus ad vos habens iram magnam.* Pourquoi? Parce qu'il n'ignore pas qu'il a peu de temps pour nous perdre : *Sciens quod modicum tempus habet.* Nous serons donc les seuls qui croirons que rien ne nous presse, et qui nous tranquilliserons sur un loisir qui nous échappe. Le temps est court, nous n'avons qu'un moment à vivre, me direz-vous, mais aussi nous n'avons qu'une seule affaire qui demande nos soins : *Porro unum est necessarium.* Oracle salutaire dans la bouche de Jésus-Christ, mais damnable dans la vôtre, si vous pensiez qu'il dût inspirer la nonchalance et fournir un prétexte à l'oisiveté. Le fils de Dieu nous avertit, mes frères, qu'une seule affaire demande nos soins, parce que nous n'avons pas le temps de les donner à plusieurs affaires, parce que cette affaire unique doit occuper tout notre temps et toute l'application de notre esprit. Et, pour entrer dans ma seconde réflexion, je dis que cette affaire importante que nous avons à traiter et à conclure dans un temps si court est l'affaire de tous les temps, l'affaire de l'éternité. Il s'agit d'éviter un malheur qui ne doit jamais finir. Il s'agit de nous établir dans le ciel, non pas seulement pour quelques années, mais pour toujours. Il faut faire un fonds pour acheter un royaume que Jésus-Christ s'est efforcé d'acquérir par trente-trois ans de travaux, et qu'il a payé de son sang. Nous devons au Seigneur une satisfaction qui soit assez rigoureuse pour nous exempter des flammes éternelles dues à nos péchés : nous nous devons à nous-mêmes le soin de recueillir un trésor qui soit assez abondant pour devenir le prix d'un bonheur sans fin. Pour tout cela, chrétiens auditeurs, vous n'avez rien d'assuré que le moment où je vous parle, il est incertain si le reste du jour vous sera accordé.

Si vous étiez dans les embarras d'une affaire où il s'agît de tout votre bien, de votre vie-même; si l'on venait vous dire qu'avant la nuit elle court risque d'être jugée; et si alors vous n'aviez point encore instruit vos juges, ni pris les moyens de vous défendre, quel trouble ne vous causerait pas cette nouvelle? Serait-il des amusements assez flatteurs, des bienséances assez indispensables pour vous retenir? Si l'on vous commandait d'être prêts dans deux jours pour une navigation de plusieurs années, différeriez-vous d'intéresser tous vos parents, tous vos amis, à vous aider dans une occasion si pressante, à disposer de concert avec vous tout ce qui serait nécessaire pour un voyage si long et pour un départ si précipité? Si je disais à ce négociant qui a tout son bien dans ses magasins, que dans huit jours le prix de ses marchandises doit entièrement tomber, qu'il n'a que ces huit jours pour se garantir d'une ruine entière et irréparable, croyez-vous qu'il demeurât sans souci, et que, tranquille dans sa maison, il y partageât entre le jeu et le sommeil les heures de son loisir? Si cet artisan qui veille, qui se consume pour prévenir l'indigence dont il est menacé, se persuadait que par un ou deux mois d'un travail plus assidu, il peut, outre l'exemption de ses fatigues ordinaires, gagner de quoi se procurer toutes les douceurs d'une vie commode, pensez-vous qu'il épargnât ses bras et qu'il perdît un seul moment d'un temps si court et si précieux?

Stulte, hac nocte, hac nocte animam tuam repetent a te : Insensé que je suis! c'est aujourd'hui-même, ce sera peut-être cette nuit qu'on décidera l'affaire de mon bonheur ou de mon malheur éternel. Je ne sais, et vous ne le savez pas plus que moi, si avant le jour il ne vous faudra point sortir de ce monde; s'il vous reste encore vingt-quatre heures pour mériter une heureuse éternité, pour procurer à votre âme le repos et les richesses du ciel. Dans cette incertitude, vous ne pensez qu'à vos plaisirs, vous ne pensez pas plus à cette affaire importante que si c'était l'affaire la plus légère, ou que ce ne fût pas votre affaire. Mais quand je pourrais vous répondre de plusieurs années, serait-ce trop que de les employer toutes à travailler pour cette vie immortelle, où nous n'aurons de biens, d'honneurs, de plaisirs, que ceux dont nous nous serons assuré la possession durant le cours de cette misérable vie? Joseph n'ignorait pas que la famine dont l'Egypte était menacée ne devait durer que sept ans, il savait que pour la prévenir sept années lui étaient accordées : attendit-il la dernière année d'abondance pour faire des greniers dans l'Egypte, ou pour les remplir? Dès la première moisson, ses ordres furent donnés partout; les blés furent achetés, furent portés dans les villes destinées à les recevoir. Nous qui avons à craindre non pas sept ans ni sept siècles, mais une éternité tout entière de stérilité, et qui n'avons peut-être pas sept heures de temps où il nous soit libre de pourvoir à tout ce qui nous est nécessaire pour une si longue disette, nous différons à la dernière heure! bien plus, cette dernière heure est peut-être déjà venue, et nous ne commençons point encore! Je vous avoue, messieurs, que cet aveuglement m'effraie, et que plus j'y pense, moins je le comprends. Nous manquons de foi, de cette prudence surnaturelle qui fait les saints, je le sais; mais ne donnez-vous pas lieu de soupçonner dans vous quelque autre chose que ce manquement de foi? Eh quoi! dans une affaire de cette importance, avec les lumières de la raison, le moindre doute ne devrait-il pas suffire pour vous retirer de votre assoupissement? Il semble que notre esprit, nos sens soient fascinés, et qu'une espèce d'enchan-

tement nous ait rendus aveugles et immobiles.

Je vais plus loin, et je dis non-seulement que notre temps est court, que dans ce court espace de temps nous avons à ménager la plus importante affaire, mais encore que de ce court espace de temps, tout n'est pas propre à faire réussir cette importante affaire. *Omni negotio tempus est et opportunitas :* Il y a un temps, une occasion à prendre pour chaque affaire : si vous manquez le moment favorable, vous ne pourrez plus y revenir. Or, ce moment, à l'égard du salut, est inconnu à tous les hommes, aussi bien que le moment de leur mort; de sorte que s'ils en perdent un seul, quelque temps qui leur reste à vivre, il se peut faire qu'ils perdent tout sans ressource. Les saints Pères ont observé que le figuier qui fut maudit par le Fils de Dieu n'était point stérile, et que Jésus-Christ ne le fit point arracher sur l'heure : cependant il ne porta jamais de fruit, parce qu'il s'en trouva destitué au moment où le Sauveur y en était venu chercher. Ce qui est surprenant, c'est que ce n'était point encore la saison des fruits : *Non enim erat tempus ficorum.* C'est un avis pour ceux qui se persuadent qu'il y a un temps pour travailler à son salut, et que ce n'est pas un soin qui regarde la jeunesse. Le Seigneur, qui a fait tous les âges, prétend qu'il a droit sur tous également. Et il ne faut pas douter que ces vieillesses dissolues et endurcies, dont les déréglements nous font horreur, ne portent les effets de la malédiction divine : peine justement due à la résistance faite à Dieu aux premières années de la vie, qu'on croit n'être pas le temps des fruits : *Non enim erat tempus ficorum.*

Infortunée Jérusalem, disait autrefois Jésus-Christ, en pleurant sur cette ville criminelle, tes murailles subsisteront encore l'espace de trente-sept ans, tes citoyens erreront sur la terre jusqu'à la fin des siècles, ils verront les merveilles que mon nom opérera dans tout l'univers, ils seront témoins des triomphes de mon Eglise; mais ce terme que je te donne, ces grâces que je ferai à tes enfants, ne leur serviront de rien, parce qu'ils n'ont pas profité du temps où je suis venu à eux, et que j'avais marqué pour leur faire miséricorde. *Si cognovisses, et tu et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi :* Si tu étais rentré dans ton devoir au jour que je t'avais destiné, tu aurais évité les maux dont tu vas être accablée : ce jour est passé, pour ne revenir jamais; ton salut est désespéré, et ta perte inévitable.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il est parlé si souvent dans l'Ecriture du temps favorable, du temps d'acceptation, du jour de salut, du temps du plaisir et du bon plaisir de Dieu. C'est qu'il y a des temps et des jours qui ne nous sont pas avantageux, et où il ne plaît pas à Dieu de nous appeler à lui, ni de nous écouter si nous l'invoquons. Dans l'ignorance où nous sommes de ces moments, la prudence ne demanderait-elle pas que nous profitassions de tous les moments? Vous renvoyez néanmoins votre conversion à l'année prochaine, aux solennités de Pâques, comme si vous étiez assurés que ce n'est pas aujourd'hui le dernier jour que Dieu a résolu de vous attendre. Il ne cesse de dire que c'est aujourd'hui qu'il faut commencer. *Ecce nunc tempus acceptabile... Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra... donec hodie cognominatur. Hodie*, en ce jour; en ce moment, *nunc*. Nous au contraire nous avons sans cesse à la bouche ce funeste demain, *cras, cras*, ce terme incertain que notre Dieu ne nous donnera peut-être jamais.

Enfin, quand tous les moments de notre vie seraient également propres pour gagner le ciel, serait-ce une raison pour les laisser couler inutilement? Ne serait-ce pas au contraire un puissant motif pour nous de travailler sans relâche? Le Seigneur nous appelle, et il nous reçoit dans sa grâce quand il lui plaît; mais lorsqu'une fois nous sommes réconciliés avec lui, il ne tient qu'à nous de faire dans son service les plus rapides progrès, chaque instant peut nous mériter une couronne éternelle. Il ne faut qu'un instant pour la mériter, cette couronne immortelle, je le veux, mais croyez-vous que si vous donniez plus de temps à votre Dieu, il n'aurait pas de quoi payer tout votre zèle? *Annon putas, o homo,* dit saint Bernard, *biennii tantum, aut triennii opus ab Omnipotente posse recompensari?* Si vous espérez qu'il vous rendra éternellement heureux pour lui avoir réservé les deux ou trois dernières années de votre vie, que n'auriez-vous point à attendre de lui si vous lui consacriez toute votre vie? Quelle perte! Ah! qui pourra jamais assez la déplorer? Nous admirons les vertus des saints; leurs mérites et leur gloire nous paraissent dignes d'envie; nous savons que le rang qu'ils tiennent auprès de Dieu surpasse infiniment le degré de gloire qu'il destine aux vertus communes. Nous pourrions employer tout notre temps à les imiter, ces grands saints, à pratiquer les vertus sublimes dont ils reçoivent le prix; chaque moment pourrait augmenter nos mérites, et enrichir la couronne qu'on nous prépare : et nous aimons mieux perdre ces moments dans une languissante inaction, nous aimons mieux traîner sans fruit nos ennuis onéreux, les porter de maison en maison, en fatiguant les autres par de froides visites et par d'inutiles discours.

Vous le savez mieux que moi, le monde est plein de ces hommes qui paraissent embarrassés de leur loisir; qui cherchent à qui donner, ou plutôt avec qui perdre des heures entières, comme si c'était un bien qui ne pût être d'aucun usage; qui savent gré à quiconque leur fournit des moyens de varier au moins les dégoûts de leur vie désœuvrée, et qui à la fin de la journée, pourvu qu'elle leur ait paru courte, se consolent de l'avoir perdue dans le retour assidu de leurs amusements oiseux. Hé quoi! une journée qui nous avait été accordée par une faveur particulière de la miséricorde de Dieu, une journée où je pouvais recueillir une abondante

moisson, je l'ai regardée comme un bien inutile, j'en ai livré l'usage au hasard ; et de peur qu'elle ne me parût trop longue, j'en ai donné, j'en ai prodigué toutes les heures à quiconque s'est présenté; j'ai cherché à les perdre dans le plaisir, et je me suis fait un plaisir de les perdre! Que dites-vous de cet aveuglement, âmes malheureuses qui brûlez dans les flammes de l'enfer, et qui faute d'une heure de temps y brûlerez durant toute l'éternité? Quelle peine, quel surcroît de tourment pour vous de voir que l'on dissipe ainsi un trésor dont une légère partie suffirait pour vous enrichir à jamais! De quelle rage, de quel désespoir ne vous sentez-vous point saisies, voyant qu'on vous refuse un moment que vous emploieriez à louer Dieu, à expier vos crimes, à bénir sa miséricorde, à vous purifier, à vous sanctifier vous-mêmes, tandis qu'on accorde et des jours et des années à des personnes qui n'en tirent aucun avantage?

J'en dis trop pour vous, Messieurs, qui êtes persuadés de la vérité que j'explique, qui connaissez le prix du temps, et qui êtes dans l'impatience d'apprendre les moyens d'en faire un saint usage. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Tout ce que vous attendez de moi, chrétiens auditeurs, c'est sans doute que je vous enseigne à bien user du temps présent, l'unique que vous avez entre les mains : mais j'irai plus loin, avec le secours du ciel; je vous apprendrai à profiter du temps qui n'est déjà plus, et de celui qui n'est pas encore; je vous apprendrai à faire un bon usage, et de tout le temps passé, que vous avez malheureusement perdu, et de tout le temps présent, qui est partagé par tant d'occupations différentes, et de beaucoup plus de temps à venir que vous n'en aurez jamais en votre disposition.

Saint Bernard, au livre de la Considération, parlant du tourment que les damnés souffrent à la vue des choses passées, dit qu'elles sont passées pour eux, et qu'elles ne le sont pas. Elles sont passées de la main, dit ce saint Père, mais elles sont présentes à l'esprit : et c'est assez pour leur causer une peine qui ne passera jamais : *Transierunt, et non transierunt; transierunt a manu, sed non a mente.* Je dis à peu près la même chose des années de notre vie qui sont déjà écoulées; elles se sont pour ainsi dire évanouies de nos mains; mais elles peuvent subsister dans notre souvenir : et cela suffit pour nous en faire un sujet de mérite et d'une récompense éternelle. Quels fruits ne produit pas, dans une âme sincèrement convertie, la vue continuelle de ce temps perdu ou mal employé! Ils sont quelquefois si sensibles, qu'on trouve enfin que cette perte est devenue avantageuse, et qu'il y a lieu de douter si le repentir qu'elle cause ne vaut pas plus que l'innocence qu'on voudrait avoir conservée.

De cette vue naît, en premier lieu, une humilité profonde, cette vertu qui est la base et l'ornement de toutes les autres vertus, qui prépare l'âme aux dons les plus précieux, et qui les conserve en elle contre les artifices de ses ennemis. En second lieu, c'est la vue de ce passé, et de l'abus qu'on en a fait, qui met dans un si grand jour à nos yeux la patience, le zèle, la bonté de notre Dieu, qu'il n'est plus en notre pouvoir de ne pas l'aimer ou de ne l'aimer que froidement. De là vient encore cette facilité à souffrir avec patience les plus grands maux, parce qu'on sait qu'on les a mérités; cette ferveur à pratiquer le bien, pour remplacer celui qu'on a négligé de faire. C'est ainsi qu'il arrive souvent, comme l'a remarqué saint Grégoire, que notre vie est d'autant plus sainte qu'elle a été quelque temps plus déréglée. Ainsi les derniers venus passent souvent les premiers, selon le mot de l'Evangile; ainsi les femmes prostituées devancent, dans le royaume de Dieu, les plus réguliers d'entre les pharisiens; et saint Paul, après avoir persécuté les apôtres, s'étant enfin joint à eux, a plus travaillé et, par conséquent, plus mérité que tous les autres. C'est l'exemple qu'apporte saint Jérôme pour confirmer la vérité que je vous prêche : *Paulus apostolus de persecutore mutatus, novissimus in ordine, primus in meritis est, quia, extremus licet, plus omnibus laboravit.*

Afin que vous usiez bien du temps présent, ne pensez pas que je veuille vous exhorter à consacrer tout votre temps à la prière et à la pratique des bonnes œuvres. Non, cela n'est pas nécessaire; on ne peut s'empêcher d'en donner une partie aux besoins de la nature, et une autre aux affaires temporelles où nous engagent ces mêmes besoins. Il suffit que les bonnes œuvres et la prière ne soient point exclues; du reste, il est aisé de mettre à profit le temps même des occupations les plus indifférentes. Vous n'ignorez pas que les actions qu'exige de nous la nature pour sa propre conservation, celles qui sont attachées à l'état et aux emplois même civils d'un chacun, outre les fins particulières qui nous y engagent, sont encore ordonnées par la Providence, pour une fin générale et surnaturelle, qui est sa gloire et notre salut. La vue de cette fin surnaturelle, lorsque nous la prenons pour motif, fait changer de nature à tout ce que nous faisons, et l'élève à un ordre divin et surnaturel : de sorte que, pour sanctifier ce qu'il y a de plus indifférent dans notre vie, il ne faut que nous considérer en tout comme les sujets de la Providence, et qu'agir pour contribuer à l'exécution de ses admirables desseins.

Mais, pour le faire de bonne foi et avec constance, il est nécessaire, si je ne me trompe, que nous réglions notre temps, et que non-seulement nous en prenions pour chaque chose autant qu'il faut, mais encore que nous assignions à chaque chose le temps qui lui est le plus propre. Qu'arrive-t-il de là, chrétiens auditeurs? Il arrive que la journée étant une fois distribuée avec sagesse, on n'agit plus que pour obéir à la rè-

gle que l'on s'est prescrite en vue de Dieu et que l'on regarde comme un ordre de la volonté divine. Le temps, la manière de prendre ses repas, tout est soumis à cette règle; la décence accompagne les actions les plus minces, la pureté du motif les relève; si l'on se livre au sommeil, ce n'est plus pour céder à l'attrait de la nature, qui nous invite au repos; si l'on cherche à se délasser dans une honnête récréation, ce n'est pas simplement par le plaisir qu'on y trouve; si l'on vaque aux affaires de sa profession, ce n'est ni l'amour du bien, ni la tendresse pour des enfants qui fait aimer ce travail; tout cela se fait au temps convenable, et rien, dans tout cela, ne paraît irrégulier.

Au contraire, sans le secours d'une règle sage, non-seulement nous perdrons beaucoup de temps, mais même nous courrons risque de perdre tout notre temps. Notre volonté propre sera le motif de nos plus saints exercices, et ce motif est capable de tout corrompre. Nous irons à la prière lorsque nous y serons portés par je ne sais quelle ferveur qui la rend agréable; nous la quitterons par le dégoût qui nous y surviendra. Si nous sortons pour faire de bonnes œuvres, ce ne sera que lorsque nous serons ennuyés de la solitude; si nous retournons à la retraite, ce sera lorsqu'une humeur sombre et mélancolique nous y rappellera. On ira au sacrement de la réconciliation, parce qu'il s'en offrira une occasion favorable; on ira à la sainte table, parce qu'on verra que les autres y vont. Messieurs, une personne réglée n'agit jamais que par le motif de l'obéissance et de la soumission qu'elle doit à Dieu; comme elle fait constamment les mêmes choses, en quelque disposition qu'elle se trouve, on ne peut dire que ce soit le caprice ou l'amour-propre qui la conduit, elle n'a pas lieu elle-même de se défier de ses intentions, elle peut s'assurer que, dans tout ce qu'elle fait, elle a le bonheur de plaire au Seigneur et de le glorifier. Que des jours réglés de la sorte sont des jours fortunés! Qu'on trouve de douceurs au bout d'une année composée de pareils jours! Que de grâces, que de mérites n'y a-t-on pas recueillis! *Dies pleni invenientur in eis.* Ce sont là sans doute des jours pleins, puisqu'il n'y a pas un instant de vide, pas une action d'inutile.

Il reste à dire un mot de l'avenir, qu'on peut posséder en quelque sorte, qu'on peut même prolonger par divers moyens, quelque court qu'il doive être à notre égard. Par combien de voies, mes frères, les grands ne peuvent-ils pas faire passer dans l'avenir le plus reculé les effets de leur charité? Fondations d'hôpitaux et de monastères, saints établissements pour l'éducation de la jeunesse et pour l'instruction des peuples: ce seraient autant de monuments perpétuels des mérites des riches. Croyez-vous que les auteurs des pieux livres ne recevront pas la récompense de leur zèle autant de siècles que leurs livres subsisteront et qu'ils contribueront à la sanctification des fidèles? On tiendra compte à ce père et à cette mère, non-seulement de leurs propres années, mais encore des années qu'auront vécu des enfants qu'ils auront formés à la crainte et à l'amour du Seigneur. Outre ces moyens particuliers que chacun peut mettre en œuvre pour gagner en peu de temps le mérite d'une longue vie, il est des moyens communs: le premier, c'est de se donner à Dieu le plus tôt qu'on peut, afin de faire voir le désir qu'on a de le servir longtemps: différer de jour en jour de se dévouer à son service, c'est assez témoigner qu'on souhaiterait de ne se rendre qu'à l'extrémité. Un second moyen, c'est de n'être jamais content du bien qu'on a fait et de tendre sans cesse à une sainteté plus parfaite; parce qu'une vertu qui croît toujours fait voir qu'elle est incapable de se ralentir, et qu'elle serait éternelle si la vie ne finissait point. C'est pour cette raison, dit saint Bernard, que le sage assure que les saints vivent plusieurs siècles en très-peu d'années: *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* Le juste ne dit jamais, c'est assez; il est toujours affamé, toujours altéré de la justice: de sorte que s'il vivait toujours, il croîtrait toujours en vertu. *Justus nunquam dicit, satis est; sed semper esurit, sititque justititam: ita ut si semper viveret, semper, quantum in se est, justior esse contenderet.*

Enfin, messieurs, pour accomplir tout d'un coup ce qui ne pourrait être que le fruit d'une longue vie, il n'est rien de plus infaillible qu'un engagement éternel et irrévocable, tel qu'est celui qu'on s'impose dans le cloître par des vœux solennels. Les gens du monde peuvent en plusieurs manières imiter cette sainte générosité; mais surtout en se déclarant si hautement pour la vertu, qu'il ne soit plus en leur pouvoir de revenir aux plaisirs et aux vanités du monde. Cette femme encore engagée dans le siècle, qui depuis huit ou quinze jours s'offre à Dieu tous les matins pour le reste de la journée, et qui fait en secret bien des prières et des aumônes, recevrait, si elle mourait aujourd'hui, la récompense d'autant de jours qu'elle en a passé dans les exercices chrétiens. Mais cette autre qui, sans craindre les discours du monde, a renoncé tout d'un coup aux attaches qu'elle y avait, qui veut bien qu'on reconnaisse à la modestie de ses habits, à la frugalité de sa table, au retranchement de son train, en un mot, à sa vie exemplaire et retirée, le changement qui s'est fait en elle, qui par cette profession publique de piété se ferme tout retour à son ancienne façon de vivre; à cette personne, quand Dieu l'appellerait dès le commencement de cette nouvelle vie, on compterait autant d'années de retraite et de pénitence qu'elle aurait vécu si elle était parvenue jusqu'au plus grand âge, parce qu'elle s'est imposé une espèce de nécessité de vivre saintement jusqu'à la mort.

Voilà, messieurs, comment on peut se rendre utile et prolonger à son avantage le court espace de jours que Dieu nous a donnés pour gagner l'éternité. C'est à vous de prendre vos mesures sur ce que je viens de

vous dire, et de voir quel usage vous prétendez désormais faire de votre temps, de ce temps si précieux, mais si rapide, qui s'enfuit, qui s'envole et qui ne retourne plus. *Videte itaque, fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes, redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.* Agissez en ceci, je vous en conjure, non comme des enfants ou des insensés, qui ayant un grand trésor entre les mains, le donnent pour des bagatelles, cherchent à le dissiper à contre-temps, à le prodiguer, à le répandre. Imitez ces sages du siècle qui se voyant maîtres de beaucoup de bien, ne se contentent pas de le conserver avec soin, de s'en servir pour les besoins et pour les commodités de la vie, mais encore qui travaillent à l'accroître, à le multiplier par des voies sûres et légitimes.

Non, non, j'espère que nous prendrons des pensées plus chrétiennes et plus raisonnables : non-seulement nous profiterons de tous les moments de cette année, mais encore nous nous engagerons si étroitement à servir notre Dieu jusqu'à la mort, quelque éloignée qu'elle puisse être, que quand elle serait fort proche, nous ne laisserions pas d'avoir le mérite d'une longue vie. Oui, mon Dieu, je vous consacre aujourd'hui en présence du ciel et de la terre tous les jours que je vivrai. C'est peut-être vous offrir bien peu de chose, parce que je n'ai peut-être que fort peu de jours à vivre; mais enfin quel qu'en soit le nombre, je prétends donner à votre service tout le temps que je recevrai de vous. Seigneur, je reconnais que je suis indigne que mes jours soient encore prolongés, vu le mauvais usage que j'en ai fait jusqu'ici; néanmoins j'espère de votre miséricorde que vous ne me refuserez pas un temps que je vous destine tout entier, vous qui m'en avez tant accordé, lors même que je l'employais contre vous. Le monde ne m'a déjà que trop emporté de cette vie, que je ne tenais pas de lui, et que vous ne m'aviez pas donnée pour lui. Hélas! il y a bien de l'apparence qu'il en a eu la plus grande partie, et il est certain que c'était la partie la plus belle et la plus précieuse. Si vous daignez, ô Dieu infiniment bon, si vous daignez accepter ce qui m'en reste encore, je vous jure que le monde n'y aura plus de part, et que je vous rendrai un compte fidèle de tous les moments. Quand je serais assuré que le nombre de mes années égalerait celui que j'ai déjà passé sur la terre, ce que personne n'oserait se promettre, serait-ce trop, ô mon Créateur, de vous donner la moitié d'une vie qui vous appartenait sans réserve? Serait-ce commencer trop tôt à vous aimer, vous qui avez commencé à m'aimer avant tous les siècles, ou plutôt qui n'avez jamais cessé de m'aimer, et qui ne m'avez mis au monde que pour vous aimer?

Adieu désormais, vains entretiens, vaines pensées; adieu, frivoles occupations, cruels divertissements, qui m'avez ravi des heures si précieuses, je renonce pour toujours à vos charmes perfides; j'ai en horreur jusqu'à votre souvenir. Comment pourrais-je vous aimer après les pertes de temps que vous m'avez causées, et le péril où vous m'avez mis de perdre un bonheur éternel? Non, Seigneur, il n'y aura plus de si long espace de temps ni pour le sommeil, ni pour les repas, ni pour les visites inutiles; et il n'y en aura point du tout pour l'oisiveté. Le soin de conserver et d'orner ce corps mortel et terrestre ne m'emportera désormais de mon temps que ce que je ne pourrai lui refuser. Je vais partager chaque jour de telle sorte que la nature n'aura précisément que le nécessaire, le monde, que ce qui est d'un indispensable devoir; et cela même ne laissera pas d'être tout à vous, ô mon Dieu, à qui appartiennent tous les temps, et de qui nous attendons l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'EPIPHANIE.

Jésus-Christ en ce jour fait éclater à l'égard des souverains une autorité souveraine, en faisant plier devant lui les rois; il y fait paraître une puissance souveraine en se faisant craindre des rois; il y montre une majesté souveraine en se faisant respecter des mêmes rois.

Où est le roi qui est nouvellement né (*S. Matth.*, ch. II)? *Ubi est, qui natus est rex?*

Quelle opposition dans les idées que nous donnent du Sauveur le mystère de ce jour et le mystère de sa naissance! Vous avez encore présentes à l'esprit cette indigence, cette solitude où il se trouva en sortant du sein de Marie. On ne vit auprès de lui que quelques bergers, bien plus propres à mettre dans tout son jour son humiliation dans la crèche, qu'à l'honorer par leurs visites. Tout se passa dans l'obscurité et dans le silence, et nous nous étonnâmes de voir les hommes si peu empressés à recevoir ce Messie, qu'ils attendaient depuis tant de siècles. Mais si nous retournons aujourd'hui à Bethléem, quel changement n'y trouverons-nous pas! Toute la ville peut à peine contenir l'appareil pompeux des équipages, l'affluence des grands du monde qui viennent adorer Jésus. On ne voit qu'or, que pourpre, que parfums dans son étable; au lieu des bergers ce sont des rois qui se prosternent devant lui, et qui mettent leurs couronnes à ses pieds. Ces princes, qui viennent des extrémités de l'Orient, ont répandu sur toute leur route la nouvelle qui leur a fait entreprendre un si long voyage; ils l'ont publiée dans Jérusalem, ils l'ont portée jusqu'au palais d'Hérode; le tyran en est alarmé et tremble déjà sur son trône.

Voilà, chrétiens auditeurs, le mystère que l'Église célèbre aujourd'hui. Je ne sais quelles pensées votre piété vous aura suggérées en le méditant; pour moi, il me semble que c'est le mystère de la royauté de Jésus-Christ, comme sa naissance a été le mystère

de sa pauvreté. Je vous fis voir le jour de Noël qu'il était né pauvre, et qu'il semblait être seulement le Dieu des pauvres ; mais aujourd'hui je trouve qu'il est roi, et qu'il est même le roi des rois. Je produirai les raisons qui m'obligent à lui donner cette qualité, après que nous aurons salué la Reine des anges, et que nous lui aurons demandé humblement sa protection. *Ave, Maria.*

La royauté est une qualité composée de plusieurs autres, qui peuvent se réduire à trois principales. Elle renferme l'autorité qui fait qu'on lui obéit ; la puissance qui la fait redouter, et la majesté qui lui attire le respect et la vénération des hommes. L'autorité est comme la base et le fondement du trône ; la puissance lui sert d'appui, et la majesté en est l'ornement. Or, de tous les souverains qui ont jamais régné sur la terre, on ne peut pas douter que Jésus-Christ n'ait possédé plus parfaitement qu'aucun d'eux ces royales prérogatives. Son Père lui avait donné sur toutes les créatures l'autorité infinie qu'il a lui-même sur elles ; il lui avait communiqué sa toute-puissance en lui faisant part de sa nature ; et la divinité qui habitait en lui corporellement, comme parle saint Pierre, se produisait sur son visage par des traits si augustes et si parlants, qu'il n'avait qu'a se faire voir pour se faire respecter. Mais, quoiqu'il eût tous ces avantages ; quoique ce monde visible fût une partie de son royaume, il est vrai néanmoins que son règne n'a pas été de ce monde. Il n'a voulu régner sur la terre que par le mépris de toutes les grandeurs terrestres ; et, quoique dès lors il fût au-dessus de tous les rois par sa dignité, il s'était contenté de faire voir qu'il était au-dessus de la royauté même par sa vertu.

L'Epiphanie, le mystère de ce jour, a été l'unique où il ait paru ce qu'il était. Il a fait ce que le soleil fait quelquefois aux plus tristes jours de la saison où nous sommes ; avant que de s'ensevelir entièrement dans les nuages qui le doivent couvrir jusqu'à la nuit, il se fait voir un moment à son lever, comme pour avertir les hommes qu'il commence sa carrière, et que s'il n'est pas visible le reste du jour, il ne laissera pas d'être présent. Il est certain, mes frères, qu'aujourd'hui Jésus a montré dans tout leur éclat tous les rayons de sa gloire, pour donner une preuve incontestable qu'il est le roi de tous les hommes ; il a fait connaître qu'il était le roi des rois mêmes. Oui, messieurs, c'est à l'égard des souverains que Jésus met dans tout son jour toute la supériorité d'une autorité souveraine, d'une puissance souveraine, d'une majesté souveraine. Je vais vous le montrer dans les trois parties de ce discours, en vous faisant voir dans la première, comment il rend dociles à ses ordres les rois; dans la seconde, comment il se fait craindre des rois; dans la troisième, comment il se fait respecter des mêmes rois. Il se fait obéir au moindre signe de sa volonté; il fait craindre jusqu'à son nom ; il n'a qu'à se faire voir pour se faire respecter. Deux mots et quelques réflexions sur chaque point, voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

S'il est vrai, comme c'est l'opinion commune de tous les fidèles, appuyée de l'autorité de saint Augustin et de saint Léon, s'il est vrai que les mages arrivèrent à Bethléem treize jours après la naissance du Sauveur du monde, on ne peut pas douter qu'ils ne fussent partis de l'Arabie où ils régnaient, aussitôt qu'ils eurent découvert la nouvelle étoile : un si long voyage ne s'est pu faire, en si peu de jours, sans qu'ils aient usé d'une diligence extrême : aussi disent-ils eux-mêmes qu'ils n'ont pas différé d'un moment leur départ : *Ecce vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus :* Nous n'avons pas plutôt aperçu l'étoile que nous nous sommes mis en chemin; nous avons vu et nous avons obéi, il n'y a pas eu un seul instant de délai; à peine l'ordre était donné pour partir que nous l'avons exécuté : *Vidimus et venimus.*

En effet l'étoile elle-même, quoique portée par un ange au milieu de l'air, ne devança que de bien peu de temps leur marche : *Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos.* Peut-être l'auraient-ils devancée elle-même, sans le séjour qu'ils furent obligés de faire à Jérusalem, pour s'informer du lieu où Jésus-Christ était né. Je sais que cette étoile hâte ou retarde son mouvement au gré des mages qu'elle conduit : *Temperat gradum,* dit saint Augustin, *donec magos perducat ad puerum;* mais je sais aussi qu'elle était une figure de la grâce qui, comme dit saint Bernard, est ennemie du retardement et de la lenteur, en sorte que, si elle avait égard à leur faiblesse, elle n'aurait pas néanmoins favorisé leur négligence : d'où je conclus que leur obéissance ne peut avoir été plus prompte, puisqu'elle a suivi de si près l'obéissance de l'ange qui leur servait de guide, puisqu'elle a en effet répondu au désir qu'avait Jésus-Christ de recevoir leurs hommages.

Or, cela est d'autant plus admirable, que cet astre, après s'être fait voir aux mages dans leur pays, fut caché durant tout le chemin, jusqu'à ce qu'ils furent assez près de Bethléem. C'est la pensée de saint Jean Chrysostome, et l'Evangile ne permet pas, ce me semble, d'en douter. *Vidimus stellam ejus in Oriente :* Nous avons vu son étoile en Orient, disent-ils au roi Hérode; et un peu après l'évangéliste dit lui-même : *Et ecce stella, quam viderant in Oriente, antecedebat eos :* Ils revirent tout à coup l'étoile qui s'était montrée à eux en Orient, ce qui prouve qu'elle avait disparu depuis qu'ils en étaient sortis. C'est pour cette raison que la revoyant en quittant Jérusalem, ils conçurent une joie que saint Matthieu ne peut assez énergiquement exprimer : *Gavisi sunt gaudio magno valde :* Ils furent tout transportés de joie, ce qui ne serait pas arrivé si leur surprise n'eût été extrême, s'ils n'eussent revu cette étoile après de longues ténèbres, et

lorsqu'ils ne s'y attendaient plus. Il plut à Dieu d'en user ainsi pour mettre leur obéissance à une plus rude épreuve. S'ils n'avaient jamais perdu de vue cette lumière, si elle avait toujours marché devant eux, elle aurait dissipé tous les doutes dont il y a apparence qu'ils furent souvent combattus durant un si long voyage. Ce miracle continuel, en soutenant leur foi, en entretenant la ferveur qu'il leur avait d'abord inspirée, n'eût, pour ainsi dire, rien laissé faire aux mouvements généreux de leur cœur; mais le nouveau roi exigeait d'eux une soumission aveugle et pénible; il voulait, par la soustraction de ce secours extérieur, donner lieu au combat qui s'éleva sans doute dans leur esprit entre le désir d'obéir et la crainte de s'être trompés, entre les motifs et les difficultés de l'obéissance.

Mais dites-moi, je vous prie, comment ces rois ont appris la volonté de leur nouveau maître. Je sais ce que dit saint Augustin, que cette étoile était comme le langage du ciel qui annonçait, par son éclat extraordinaire, le miracle d'un enfant né d'une Vierge : *Mirifica lingua cœli, quæ inusitatum Virginis partum inusitato fulgore clamaret.* Mais après tout, c'était un langage muet : quelque brillante que fût cette étoile, elle était un signe assez obscur de la naissance du Sauveur, et plus obscur encore de la volonté de Dieu, qui les appelait à Bethléem. Il aurait bien pu leur envoyer, par un ange, un ordre exprès de se rendre au berceau du nouvel enfant, ce fut ainsi qu'il en usa avec les bergers. Le rang que les mages tiennent dans le monde, et d'ailleurs la difficulté du commandement, semblait exiger quelque chose de plus précis et de plus formel qu'un signe de cette nature; mais le Sauveur, qui s'est rendu semblable aux pauvres, veut traiter les bergers comme ses frères; et pour les rois, dont il est venu fouler aux pieds le faste et l'orgueil, il lui plaît d'agir en roi avec eux, et c'est assez pour eux qu'une nouvelle étoile leur indique le nouveau monarque qui leur est né. S'il est vrai, comme quelques auteurs l'ont cru, que cet astre avait une queue comme les comètes, et qu'il la tournait du côté de la Judée, il n'en fallait pas davantage pour leur faire entendre que le nouveau roi les attendait dans une ville de ce royaume, et que c'était de ce côté-là qu'ils se devaient hâter de prendre leur route. Du reste, il vaut mieux hasarder un voyage long et pénible, que de se mettre en danger de désobéir à son souverain. Peut-être ne demande-t-il pas d'eux une aussi forte preuve de leur soumission, mais peut-être la demande-t-il aussi : il ne faut pas que, dans le doute, un sujet fidèle hésite à prendre le parti qui ne peut que plaire à son maître, quelque difficulté qu'il y trouve.

N'admirez-vous pas ici, chrétiens auditeurs, la docilité de ces trois rois ? Si Jésus-Christ se comporte en maître à leur égard, ne s'acquittent-ils pas envers lui de leur devoir en sujets zélés ? On se contente d'un signe assez ambigu pour leur commander; ils n'attendent rien de plus formel pour obéir. Ils ne manquaient pas de prétextes pour colorer le refus qu'ils auraient fait de quitter leurs états et d'entrer dans un royaume étranger; mais loin de penser à se former de vaines difficultés, ils ne pensent qu'aux moyens de vaincre les obstacles les plus réels, les plus invincibles.

Allez, grands rois, princes vraiment dignes de commander à toute la terre, puisque vous savez si bien obéir, allez rendre vos hommages à l'enfant qui vous appelle : vous ne ferez rien d'indigne de votre rang en lui faisant offre de vos services, puisque c'est régner que de le servir. Allez, encore une fois; le seul plaisir de le voir vous récompensera avantageusement de vos peines, et cependant ce plaisir ne sera pas votre seule récompense. A quel comble de grandeur n'allez-vous pas être élevés pour avoir adoré les divins abaissements de Jésus? Tous les royaumes du monde lui appartiennent, et il suffit de dire qu'il vous fera asseoir sur son trône, qu'il vous associera à son empire : vous deviendrez un jour ses apôtres, et par conséquent les juges de l'univers; et la mort, qui renverse toutes les couronnes, ajoutera aux vôtres une couronne plus brillante, la couronne du martyre.

Avouons cependant que Jésus-Christ a peu de sujets aussi soumis que les Mages. Il est étrange que de tant de gentils qui ont vu la même étoile, ils aient été les seuls qui aient obéi; mais il est bien plus étrange que, de tant d'étoiles qui nous apparaissent tous les jours, aucune ne soit capable de nous porter à imiter leur obéissance. J'appelle étoile, avec les saints Pères, toute inspiration qui nous invite à craindre ou à aimer Dieu. Combien en avez-vous déjà eu de ces inspirations ? Sans parler des pieux mouvements que Dieu vous donne, soit dans la prospérité, soit dans les disgrâces qui vous arrivent, combien de prédicateurs inspirés de Dieu vous ont marqué précisément ce que vous devez faire pour répondre à ses vues ? Le ministre dans le sein de qui vous déposez les secrets de votre conscience ne vous le dit-il jamais ? Et quand il ne vous le dirait pas, pouvez-vous ne pas entendre la voix de Dieu même qui vous parle au fond de l'âme ? Pouvez-vous ne vous entendre pas vous-mêmes, car, comme l'assure saint Grégoire le Grand, Dieu se sert quelquefois de nous-mêmes pour nous appeler nous-mêmes à lui : *Vocat per apostolos, vocat per pastores, vocat etiam per nos.* En effet, vous vous êtes dit mille fois à vous-mêmes, de la part de Dieu, tout ce que Dieu demande de vous : non, sans doute, je ne vis point en véritable chrétien; on dirait que je suis au monde pour une éternité, ou que je n'y suis pas pour gagner l'éternité. Certainement je fais trop de dépenses inutiles, et je ne fais pas assez d'aumônes. Il serait temps que je me retirasse du monde pour m'occuper uniquement de mon salut : si je n'y prends garde, la mort me surprendra au milieu de mille amusements frivoles ou dans l'embarras de mille

affaires. On a beau me dire que je n'offense pas Dieu en donnant les jours entiers au jeu, aux vains discours, aux plaisirs de la table, aux divertissements du siècle; je sens bien que je lui plairais davantage si je voulais faire un meilleur usage de mon loisir. J'ai trop d'ardeur pour le gain, trop d'attache à la vanité. Je n'ai point de véritable amour pour mon prochain, et quoi que j'en puisse dire, ce que je sens contre ceux qui m'ont offensé ressemble beaucoup à une véritable haine. Que je suis éloigné de la perfection du christianisme! Puis-je dire que je marche dans cette voie étroite qui conduit au ciel, moi qui ne me refuse rien à moi-même, moi qui n'ai aucune attention à réprimer dans mon cœur les mouvements de la colère, à étouffer l'amour du plaisir et le désir des richesses? Cependant Dieu demande de moi ce soin; il y a longtemps qu'il me presse, et sa voix se rend sensible à mon âme: *Vocat etiam per nos*. Voilà ce que nous disons tous les jours.

Que dirons-nous donc, messieurs, lorsque Dieu nous reprochera notre désobéissance, qu'il nous prendra nous-mêmes à témoins contre nous-mêmes, qu'il nous produira nos propres pensées, dont il se sera servi pour nous intimer ses intentions? Le mépris que nous faisons de ces pensées pour nous livrer au torrent du monde qui nous entraîne, aux fougues des passions qui nous aveuglent; ce mépris semble aujourd'hui n'être rien, mais, croyez-moi, on en juge tout autrement à la mort. On a une extrême confusion d'aller paraître devant Jésus-Christ, après avoir fait si peu de cas de ses conseils, après lui avoir si opiniâtrément refusé des sacrifices qu'il nous a demandés avec tant de douceur et tant d'instance; il faudrait porter bien loin la hardiesse pour oser, après cela, lui demander à lui-même une place dans sa gloire.

Mais suivons nos mages à Jérusalem, et voyons les effets de la puissance du nouveau roi, dont le seul nom fait trembler, jusque sur le trône, un des plus grands monarques du monde. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Je ne sais si, dans ce que je vais dire, il y a lieu d'admirer davantage, ou ces princes étrangers, ou le roi Hérode, ou la résolution que ceux-là firent paraître en demandant au roi même de la Judée où était né le roi des Juifs, ou la crainte dont celui-ci fut saisi à une question si peu attendue. Les mages ne pouvaient pas ignorer quel était le caractère d'Hérode, il était connu par toute la terre, et par ses grandes actions, et par ses grands crimes. Il avait usurpé le trône sur lequel il était assis, et après s'en être ouvert le chemin par ses fourberies, il avait rempli de meurtres sa propre maison, de peur qu'on ne lui enlevât un jour ce qu'il avait lui-même ravi à d'autres. Déjà le père, la mère, le cousin de son épouse, princes à qui le royaume appartenait, étaient devenus les victimes de sa jalouse fureur. La naissance illustre de Mariamne, sa beauté incomparable, sa vertu supérieure à sa beauté, ne l'avaient pu sauver de la cruauté de ce mari ambitieux; il la fit mourir, quoique l'amour qu'il avait pour elle fût à un point, que les historiens assurent qu'on ne vit jamais d'exemple d'une passion si vive. Il n'avait pas plus épargné le sang des enfants qu'il avait eus de cette princesse vertueuse, de peur qu'ils n'aspirassent au trône en vertu du droit de leur mère. Voilà quel est le tyran à qui nos rois viennent demander des nouvelles du roi légitime de la Judée. Voilà quel est l'homme à qui ils viennent apprendre que le ciel s'est déclaré pour un autre prince. C'est dans la ville capitale d'Hérode, c'est dans son propre palais qu'ils osent publier la naissance de ce nouveau roi, et déclarer qu'ils sont venus exprès du fond de l'Orient pour lui rendre les honneurs qui lui sont dus. Cette intrépidité n'est-elle pas une preuve frappante du pouvoir de Jésus naissant; et par là ne conçoit-on pas qu'on ne hasarde rien en se déclarant pour lui, puisqu'il fait trouver une sûreté entière à ses sujets jusque dans la cour d'un si méchant prince?

Opposez maintenant à cette assurance la faiblesse d'Hérode, que ses gardes, que ses immenses richesses, que la réputation et les armes des Romains, qui le favorisent, ne peuvent rassurer contre la crainte qu'il a conçue: *Audiens autem Herodes rex, turbatus est;* il fut saisi de frayeur dès qu'il entendit nommer le roi des Juifs; et si l'on en doit juger par les effets, cette frayeur fut extrême; car, sans parler du trouble qu'elle causa à ce vieux serpent qui s'était sauvé des plus grands périls par ses ruses, voyez à quelles extrémités elle le porta. Hérode, mes frères, jure la mort du nouveau roi, et a recours à la perfidie pour le perdre, comme s'il désespérait de pouvoir l'accabler à force ouverte. Il assemble les docteurs de la loi, dit l'Evangile, il demande où l'on pourra trouver Jésus-Christ; et ayant appris que les prophètes avaient marqué le lieu de sa naissance à Bethléem, il y envoie les mages, il les charge de faire les plus exactes recherches, et de lui donner avis de leurs découvertes; il feint qu'il est lui-même dans le dessein d'aller à son tour rendre hommage au nouvel enfant. Mais d'où vient que sachant où il était né, sous prétexte d'aller l'adorer et d'accompagner ces trois princes, il ne va pas exécuter lui-même le projet barbare qu'il a formé? Pourquoi se fier à des inconnus, qui avaient pu remarquer son trouble, qui connaissaient son humeur ambitieuse et sanguinaire, et qui en effet le trompèrent? Pourquoi différer l'exécution d'un dessein qui était si important pour le repos de sa vie? Combien d'inquiétudes, combien de meurtres se serait-il épargnés, s'il avait embrassé ce parti? N'était-il pas le plus court et le plus sûr? Oui, messieurs, il l'était sans doute; mais Hérode, s'il va avec les mages, craint de trouver l'enfant dont la naissance l'a alarmé: il sent que cet enfant est son maître, son cœur le lui a dit aussitôt

qu'il l'a ouï nommer, et il ne se croit pas assez fort pour soutenir la présence d'un roi dont le seul nom l'a fait trembler.

Puisqu'il s'était informé avec tant de soin du temps que l'étoile avait commencé à paraître : *Clam vocatis magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ ;* et d'ailleurs ayant su, comme on le croit, le jour que Jésus avait été présenté au temple, il ne pouvait ignorer son âge. Pourquoi donc immoler à sa défiance tous les enfants qui avaient deux ans ou moins de deux ans ? C'est que la crainte, lorsqu'elle est à son comble, ne raisonne plus, ne croit jamais avoir assez pris de précautions, et se livre à la défiance où même il n'y a rien à craindre. Ce fut l'excès de cette crainte qui porta Hérode à ordonner le massacre d'un si grand nombre d'enfants, de peur que celui qui faisait le sujet de son inquiétude ne lui échappât. Car si la crainte lui eût laissé la réflexion, n'aurait-il pas pensé qu'un enfant dont le ciel avait annoncé la naissance par une étoile miraculeuse, dont tous les prophètes avaient prédit la grandeur, et qu'enfin un enfant qui avait été promis aux Juifs par ce même Dieu qui avait dompté Pharaon et toute l'Egypte, ne serait pas exposé aux atteintes de sa cruauté, et que lui-même, il devait plutôt penser à mériter ses bonnes grâces qu'à le persécuter dès son berceau ?

Quoi ! Hérode, vous vous armez contre le ciel, contre le Dieu des armées ! Vous prétendez renverser les desseins du Tout-Puissant, et rendre vaines toutes ses promesses ! Les prophètes auront dit vrai dans la prédiction qu'ils ont faite en la naissance du Messie, et vous ferez trouver faux tout ce qu'ils ont prédit de sa vie et de ses miracles ! Vous ferez échouer les projets du Très-Haut à sa confusion, et votre politique l'emportera sur sa providence ! Hérode eut fait toutes ces réflexions, s'il eût été à lui-même ; car, du reste, il n'y avait pas au monde de prince plus éclairé ; mais la crainte a troublé l'usage de ses sens, et on ne doit plus attendre de lui que des actions d'insensé. Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'un carnage si horrible n'a point encore calmé son esprit ; sa fureur voudrait porter dans tous les Etats la même désolation qu'elle a portée dans les siens, il croit voir l'objet de ses alarmes dans son propre fils ; et nous lisons dans un historien païen, qu'il sacrifia lui-même ce fils innocent aux soupçons qui lui en avaient fait égorger tant d'autres.

Quel prodige, qu'un enfant de six jours ait jusque-là jeté le trouble dans l'esprit d'un des plus habiles et des plus puissants monarques de l'Asie ! Encore si cet enfant était né dans la pourpre et au milieu d'une armée dévouée à son service ; mais il est né dans une crèche, et pas un courtisan ne s'empresse à servir sa personne royale. Il est vrai qu'il a un air de puissance sur le front et dans les yeux capable de porter la terreur dans l'âme du tyran ; mais Hérode ne l'a pas vu, il l'a seulement ouï nommer. C'est assez, tout sujet fidèle doit respecter jusqu'au nom de son maître, et tout sujet rebelle doit trembler à ce même nom. Dès l'instant que le Roi des rois est né, tous les princes ont un souverain, et tous les mauvais princes un juge ; et, par conséquent, tous les princes doivent commencer à s'humilier, et les mauvais princes à frémir.

Si Jésus au berceau fait trembler les plus grands monarques, combien paraîtra-t-il terrible à tout le monde, lorsqu'il sera sur le trône ? Cette réflexion est de saint Augustin, dans un sermon qu'il a fait sur ce mystère : *Quid erit tribunal judicantis, quando superbos reges cuna terrebat infantis ?* Jésus-Christ est peu aimé dans le monde ; je ne m'en étonne pas ; je vois que les hommes, pour la plupart, n'ont d'amour que pour eux-mêmes ; mais je m'étonne, qu'étant si susceptibles de toutes sortes de craintes, il n'y ait que Dieu seul qu'ils ne craignent pas. Cependant il est très-vrai que lui seul est redoutable : car en quoi peuvent me nuire toutes les puissances de l'univers, si je suis sous la protection du Seigneur ? et si le Seigneur me poursuit dans sa colère, quelle puissance peut me mettre à couvert de la sienne ? Les hommes peuvent-ils me faire quelque mal qui ne devienne, si je le veux, un bien pour moi ? quels biens peuvent-ils m'ôter qu'il ne me soit avantageux de perdre pour Dieu, et dont à ses yeux la privation ne m'enrichisse ? Quelque disgrâce qui m'arrive, si je sauve mon âme, rien n'est perdu. Or, mon âme n'est exposée ni à l'injustice, ni à la violence des hommes. Et au contraire, quelque succès que j'aie d'ailleurs, tout est perdu si l'âme est perdue, et cette perte dépend du pouvoir de Dieu.

Venez ici, hommes timides, vous dont l'âme est éternellement agitée de vaines défiances et de vaines craintes ; vous qui vous rendez volontairement esclaves de la fortune des autres hommes, de leurs passions, de leurs discours et même de leurs pensées : *Ostendam vobis quem timeatis*, je veux vous apprendre qui vous devez craindre. Craignez celui qui peut vous ôter la vie à chaque moment, et vous rendre ensuite malheureux pour l'éternité. Dites-moi quelle puissance, soit humaine, soit céleste, peut retirer du tombeau le corps de ce monarque, de ce prince que Dieu y a mis depuis peu de jours, et qu'il a donné en proie aux vers et à la pourriture ; quel roi, quel souverain peut arracher aux démons l'âme de cet homme que le Seigneur vient peut-être de précipiter dans les enfers. Voilà quel est celui que vous devez craindre. Oui, dit le Seigneur, je vous le répète, voilà celui que vous devez craindre : *Timete eum qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam. Ita dico vobis, hunc timete.*

Vous me direz qu'il est bien triste de vivre toujours dans la crainte. Distinguez avec moi, mes frères, deux espèces de crainte : la crainte d'un méchant homme ou, pour me servir de l'exemple rapporté par saint Augustin, la crainte d'une femme dont la conduite n'est pas régulière. Elle redoute

sans cesse d'être surprise, d'être poignardée ou empoisonnée par un mari jaloux : le revoit-elle après quelque temps d'absence? elle est saisie de frayeur, elle se croit découverte sur le moindre signe de chagrin ou d'inquiétude qu'il donne. Je l'avoue, rien n'est plus cruel que cette crainte. Mais la crainte d'une femme uniquement occupée de son devoir, et qu'une sage circonspection rend attentive à ne pas déplaire à un époux qu'elle aime et dont elle sait qu'elle est aimée; une pareille crainte n'est-elle pas aussi douce qu'elle est juste et raisonnable? Or, si nous ne sommes pas tout à fait désespérés, nous ne saurions nous empêcher de craindre Dieu de l'une ou de l'autre manière. Voyez à laquelle de ces deux craintes vous aimez mieux abandonner votre cœur. Si vous ne craignez pas d'offenser Dieu, vous devez craindre qu'il ne vous perde. Il le peut faire à toutes les heures, votre âme et votre corps sont entre ses mains, il n'y a qu'un pas entre vous et le tombeau : et si vous êtes ennemis de Dieu, mourir et être damnés, c'est pour vous la même chose.

Quoi donc, je verrai toujours cet horrible enfer ouvert sous mes pas! Il ne tonnera jamais que je n'aie sujet de penser que c'est contre moi que le ciel gronde! Je ne serai jamais seul, que mon imagination troublée ne me représente mille spectres, mille fantômes! A chaque faux pas que je ferai, il me semblera que la terre va s'ouvrir et que c'est la main de Dieu qui me pousse dans les abîmes! Toutes les fois que la nuit viendra, l'horreur de mon crime se représentera à mon esprit, et le moindre souffle, la moindre ombre me fera pâlir! Je ne pourrai me livrer au sommeil sans qu'il me vienne à l'esprit que c'est entre les bras du démon que je m'endors, et que de ce lit je serai peut-être porté sur des lits de feu et dans des étangs de soufre allumé? *Confige timore tuo carnes meas :* Ah! plutôt, Seigneur, gravez dans moi les traits les plus vifs de votre crainte, et que partout cette crainte accompagne mes pas : cette crainte que soutient l'amour et qui fait les plus doux plaisirs du cœur, comme parle David : *Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiam et gaudium in longitudinem dierum :* cette crainte qui, loin de nous troubler, rassure et calme l'esprit; cette crainte qui bannit toute autre crainte, qui rend intrépide dans les périls, qui fait mépriser la mort, qui la fait même désirer. Faites que je craigne de vous offenser, ô mon Dieu! que je ne craigne rien tant que ce malheur; que ce soit le seul que je craigne, puisqu'en effet il est le seul qui mérite d'être craint, puisque c'est au sujet d'un si grand malheur que la crainte est salutaire et qu'elle délivre des maux que l'on craint.

Nous avons vu, chrétiens auditeurs, des preuves bien convaincantes de l'autorité et de la puissance du nouveau Roi sur les autres rois : disons un mot de sa majesté royale, et voyons s'il est vrai qu'il n'a qu'à se faire voir pour se faire respecter. Messieurs, vous n'ignorez pas que lorsque le Verbe éternel s'unit à l'humanité sainte du Sauveur, il lui fit part de toutes ses perfections infinies; que dès lors l'homme fut puissant, immense, immortel, sage comme Dieu, parce qu'il ne fut plus qu'une même personne avec Dieu : mais outre ces divines perfections, le Créateur répandit dans l'âme de Jésus-Christ des qualités et naturelles et surnaturelles, proportionnées en quelque manière à la Divinité à laquelle il était uni : de sorte que, même à ne considérer en lui que ce qu'il y avait d'humain, il possédait une bonté, une sagesse, une sainteté, une science toute divine, et qu'en lui ces qualités étaient au-dessus de l'homme. Son corps même se ressentit de la Divinité qui y habitait : on peut dire en quelque sens que sa beauté, que sa majesté étaient divines; que Dieu ne s'était pas seulement uni à cette partie terrestre et sensible, mais qu'il s'était rendu comme corporel et sensible en elle. C'est le sens que quelques docteurs donnent à ces paroles de saint Pierre : *In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter.*

En effet, dit saint Jérôme écrivant à sainte Principia, il fallait bien que sur le visage et dans les yeux du Sauveur il y eût quelque chose de divin, car sans cela les apôtres se seraient-ils si fort hâtés de le suivre à la première invitation, eux qui étaient alors si grossiers, et qui ne pouvaient encore être touchés que par les sens? Quand on le chercha de la part des prêtres pour le livrer à Pilate, l'Evangile dit que ce fut durant la nuit et à la lumière des flambeaux : cela n'empêcha pas que les soldats ne fussent éblouis par l'éclat de son visage, et il y a des Pères qui assurent que c'est la surprise que causa cet éclat qui les renversa par terre. Mais le mystère de ce jour, ce qui se passe à Bethléem à l'arrivée des mages, encore mieux que ces exemples, nous donne une idée sensible de la beauté auguste et majestueuse de Jésus-Christ. Ces rois ne l'ont pas plutôt aperçu entre les bras de Marie, que, frappés de je ne sais quels rayons qui sortaient de sa personne, oubliant leur rang et leur propre majesté, ils se prosternent devant sa crèche et l'adorent avec toutes les marques du respect le plus profond : *Et procidentes adoraverunt eum.* Si la majesté de Jésus peut faire ce prodige dans un âge où cette qualité ne se produit encore que faiblement, que n'a-t-elle pas dû faire lorsque ses traits ont été plus formés, ont eu toute leur perfection? Mais combien faut-il qu'elle ait été frappante dès cet âge même, pour faire disparaître les faiblesses de cet âge tendre, pour faire naître des sentiments si opposés à ceux qu'inspire l'enfance? Combien faut-il qu'elle ait été frappante pour faire une impression si forte et si extraordinaire sur les mages malgré tant de circonstances désavantageuses qui devaient mettre en eux un obstacle à cet effet surprenant?

La majesté, chrétiens auditeurs, quoi qu'en dise la flatterie, n'est dans la plupart des plus grands rois qu'un faux avantage qu'ils doivent à la prévention de nos esprits

et à l'erreur de nos sens. Leurs palais, leurs gardes, le nombre, les titres de leurs officiers, l'appareil auguste et mystérieux avec lequel ils sont servis, le trône, la pourpre, la couronne, tout cela nous aide à nous tromper en leur faveur, et à nous persuader que nous voyons en eux quelque chose qui les distingue des autres hommes. On ne peut pas dire qu'une pareille illusion ait porté nos rois à s'humilier en présence de Jésus : l'étable et la crèche, la pauvreté de Joseph et de Marie ne sont guère capables d'imposer aux yeux des hommes, sont plus propres à étouffer qu'à faire naître l'idée d'une véritable majesté. Néanmoins la majesté de Jésus ne laisse pas de briller, de percer tous ces nuages qui la couvrent, de se faire sentir jusqu'au fond de l'âme et dès la première vue. Ce prodige est d'autant plus digne d'admiration, que les mages avaient vu le fils d'Hérode en passant par Jérusalem, et qu'ils lui avaient fait un accueil bien opposé à l'adoration. Ce prince cependant était né dans la pourpre, il habitait un superbe palais ; la magnificence de ses habits, l'empressement d'une nombreuse cour, tout ce qui l'environnait annonçait l'héritier d'un grand roi. Au milieu de cette pompe, nos mages ne se sentent point portés à plier le genou devant son berceau : saint Fulgence dit qu'ils ne daignèrent pas lui donner les plus légères marques d'attention, qu'ils le méprisèrent. Jésus au contraire, dans la situation la plus éloignée de cet appareil de grandeur, attire d'abord tous leurs respects : on le cherche au sein de la pauvreté, et la pompe qui environne les autres les laisse dans le mépris : *Ille natus in palatio contemnitur, iste natus in diversorio quæritur : ille a magis nullatenus nominatur, iste inventus suppliciter adoratur.*

Que ne devons-nous point à Dieu pour avoir amené ces grands hommes à la crèche de son Fils! Quelqu'édifiant qu'ait été pour nous le zèle empressé des bergers, le zèle des mages nous donne des leçons encore plus utiles : car outre que ce sont là les prémices des nations, et qu'ils nous ouvrent à tous un chemin qui jusqu'alors nous avait été fermé, n'est-il pas vrai que si, pour soutenir notre foi, nous n'avions eu que le témoignage des bergers, notre foi aurait toujours été faible et chancelante ? On aurait dit que ces hommes simples auraient pris un songe pour une apparition, et que prévenus de la pensée qu'un ange leur avait parlé, ils auraient trouvé dans cet enfant tout ce qu'il aurait plu à leur imagination de leur figurer de grand et d'auguste. Mais depuis que les mages ont été à l'étable de Bethléem, il ne reste plus de prétexte aux doutes ni aux défiances des incrédules. Ce ne sont ici ni des bergers, ni des hommes simples, ce sont des rois qui ne voudraient pas s'exposer à la risée de tout l'univers, en venant de si loin pour s'humilier devant le fils d'un artisan. Ils étaient donc persuadés que cet enfant était quelque chose de plus que ce qu'il paraissait être par sa naissance temporelle.

Les mages étaient savants, messieurs, et selon les apparences, les plus savants de leur nation ; ils étaient surtout versés dans l'astrologie : ils avaient vu une étoile, et ils étaient trois qui l'avaient vue ; ils ne l'avaient pas vue une seule fois, ou seulement un moment de temps. Elle leur a apparu dans leur pays, où ils ont eu tout le loisir de la considérer avant de se mettre en chemin, et la voilà encore qui les conduit à l'étable. Au reste ils sont si convaincus de ce qu'ils croient, qu'ils n'hésitent pas, qu'ils demandent hardiment dans Jérusalem où est né le roi des Juifs, et quoique personne n'en ait entendu parler dans cette capitale, ils ne craignent point de s'être trompés. Ils trouvent enfin ce roi dans l'indigence et entre les mains d'une mère pauvre, et sans autre lustre que celui de sa vertu, et ils n'en sont pas surpris, mais ils sont si frappés de la beauté et de la majesté qui brillent sur le front du céleste enfant, qu'ils tombent à ses pieds et se prosternent pour l'adorer : *Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum.*

Après cet exemple, chrétiens auditeurs, je ne crois pas qu'aucun de nous refuse d'aller reconnaître le Fils de Dieu entre les bras de Marie, dans la crèche où il est né. Mais avant que nous allions nous acquitter d'un devoir si juste, voulez-vous que je vous apprenne comment il veut être adoré? *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate; et Pater tales quærit, qui adorent eum.* Jésus cherche de véritables adorateurs, c'est-à-dire des hommes qui l'adorent en esprit. S'il se contentait des cérémonies extérieures ; s'il ne voulait qu'être encensé, que voir son étable inondée du sang des victimes, il n'aurait pas fait venir de si loin ces princes que vous voyez courbés devant sa crèche; les Juifs étaient la nation la plus propre pour lui rendre cette espèce de culte ; mais depuis que le Seigneur s'est rendu visible aux hommes, il demande un culte invisible, des sacrifices spirituels, dont le peuple juif ignore l'usage.

Prenons garde, messieurs, que toute notre religion, aussi bien que la religion de ce peuple, ne produise que des actions extérieures et sensibles. Assister aux divins mystères, entendre la parole de Dieu, jeûner, participer à la sainte table, réciter beaucoup de prières, ce sont autant d'exercices saints et chrétiens; ils honorent Dieu, nous n'en pouvons pas douter; et si Dieu ne demandait rien de plus, on peut dire qu'il trouverait de véritables adorateurs, et qu'il ne serait pas réduit à en chercher : mais il demande des hommes qui lui sacrifient leurs désirs, leurs inclinations, leurs répugnances; qui choisissent pour victime l'idole de leur cœur, ce qui fait son plaisir, ce qu'il aime, ce qu'il adore. Cette femme avare renonce sans peine au luxe dans les parures; cette femme vaine se rend charitable envers les pauvres : ce ne sont là que des sacrifices imparfaits ; le véritable sacrifice serait, si une femme portée à la vanité se réduisait à la simplicité con-

venable à son éta', une avare à donner l'aumône. Cet homme, qui est enclin à la colère et à la vengeance, se défend des passions tendres; cet autre, qui aime le plaisir, pardonne aisément les injures. Si le vindicatif s'appliquait à ne haïr que lui-même, et le voluptueux à n'aimer que Dieu, ils seraient l'un et l'autre de parfaits adorateurs. Ce sont là les adorateurs que Dieu cherche, chrétiens auditeurs : *Et Pater tales quærit, qui adorent eum.* Il en trouve peu, même parmi les personnes qui font profession de piété et qui passent pour être spécialement dévouées à son service : mais aussi, quand il en trouve, on ne saurait dire combien il les distingue de tous les autres, combien il les favorise, combien il les aime ; on ne saurait dire tout ce qu'il fait pour leur témoigner qu'il agrée leur sacrifice. Je n'oserais vous inviter tous à entrer dans un exercice qui va si directement à la destruction de l'amour-propre, quoique je souhaitasse de vous voir tous marcher dans cette carrière ; mais j'exhorte de tout mon cœur toutes les personnes qui se sentent appelées à la pratique de la piété, de ne prendre point d'autre voie que celle-ci : qu'elles s'étudient elles-mêmes, qu'elles tâchent de découvrir leurs passions et tous les mouvements de leur cœur, et qu'elles s'appliquent à les réprimer; qu'elles soient prêtes à donner au Seigneur ce que la nature voudrait se réserver pour elle-même. Croyez-moi, messieurs, toutes les autres routes sont non-seulement fort longues, mais elles sont encore dangereuses; au lieu que par celle-ci l'on marche avec sûreté, l'on fait en peu de temps les plus grands progrès. Elle est rude, elle est épineuse, il est vrai ; mais elle nous conduit bientôt à Jésus : et dès qu'on l'a trouvé, toutes les épines se changent en roses, toutes les peines en plaisirs; on commence à jouir, dès cette vie, d'une félicité parfaite, et l'on est assuré de jouir dans l'autre d'un bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Les riches et les grands du monde sont obligés de veiller et de travailler sans relâche à leur salut, et à cause des obstacles qu'ils trouvent dans leur condition, et à cause des secours qu'elle leur fournit pour s'élever à la plus haute vertu.

Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum.

Les mages entrant dans la maison, trouvèrent l'enfant avec Marie, et se prosternant, ils l'adorèrent (*S. Matth.*, II).

De tous les mystères que l'Eglise célèbre durant le cours de l'année, il n'en est aucun qui puisse me donner une consolation plus solide dans l'emploi où la Providence m'a engagé, que le mystère de ce jour. Je ne saurais dire quelle joie je ressens en voyant les rois mages entrer dans l'étable de Bethléem, se prosterner devant la crèche, mettre leurs couronnes et leurs trésors aux pieds de Jésus enfant, et y donner toutes les marques d'une foi et d'une piété héroïque. A voir le choix que le Sauveur du monde avait fait de parents obscurs ; à le voir naître dans une si grande indigence, et pour ainsi dire dans le sein même de la pauvreté ; à voir les bergers avertis par les anges de la naissance du Messie, et invités à lui venir faire leur cour, à l'exclusion de tout le reste du monde, il semblait qu'il n'était pas né pour tous les hommes, et que le salut ne devait être que pour les pauvres.

Mais que le Seigneur soit loué et béni éternellement, Jésus sera le Sauveur et des pauvres et des riches ; l'étoile qui paraît en Orient est un présage certain que son Evangile sera annoncé par tout l'univers, et l'obéissance que rendent les mages à ce premier signe de sa volonté, fait voir que ceux qui sont envoyés pour prêcher dans les cours mêmes des princes, n'y perdront pas le fruit de leurs travaux et de leur zèle. Dans cette ferme espérance, j'adresse aujourd'hui mon discours aux grands et aux riches du monde, pour les exhorter à donner tous leurs soins à l'affaire de leur salut éternel. Je ferai voir que leur condition ne leur doit point abattre le courage, encore moins les porter à la négligence; qu'ils ont plus de raisons que les autres hommes de servir le Seigneur avec zèle, et que tout les engage à une vigilance extraordinaire. Divin Esprit, qui avez promis aux apôtres une éloquence et une sagesse à laquelle ni les rois ni les princes ne pourraient résister, donnez à mes faibles paroles tant de force, que les grands et les riches qui m'écoutent soient comme forcés de se rendre : je vous demande cette grâce par les mérites de votre épouse, que nous allons saluer avec les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

Quand on considère ce que Dieu a déclaré au sujet des riches, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, il est difficile de n'être pas épouvanté des menaces qu'il leur fait, et des malédictions qu'il leur donne. Il leur dit dans les termes les plus clairs qu'ils sont réprouvés, qu'il les a destinés pour être les victimes de sa colère, qu'ils font leur paradis dans ce monde-ci; en un mot, qu'un chameau passera plus tôt par le trou d'une aiguille, qu'ils n'entreront dans le royaume des cieux : *Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum.* Paroles bien terribles, messieurs ; et quand on les entend, sans être du nombre des grands, il faudrait être bien insensible pour n'être point touché du malheur où leur état les expose. Je ne m'étonne point que ces foudroyants oracles aient porté tant de souverains, tant de personnes riches à embrasser une vie pauvre et obscure. Si le péril avait été également connu de tous les autres, je ne doute point qu'ils n'eussent tous pris le même parti, et que leur condition, si enviée par la plupart des hommes du siècle, ne fût devenue un objet d'horreur pour tous les chrétiens.

Cependant tous les Pères, tous les inter-

prêtes assurent, et c'est un article de foi, que ces comparaisons, ces expressions si fortes ne se doivent point entendre à la rigueur, que le Saint-Esprit n'a point prétendu qu'il fût impossible aux riches de se sauver, mais seulement qu'il leur est extrêmement difficile, et qu'ils ont sujet de craindre. En effet, on ne le saurait désavouer, la condition des riches du monde oppose au salut de grandes difficultés; et pour cette raison on a sujet de leur recommander la crainte et la vigilance. Il est vrai que d'autre part leur condition leur fournit de grands avantages pour gagner le ciel; mais loin que cette pensée doive les rassurer ou les endormir, je prétends au contraire qu'elle doit les rendre encore plus circonspects et plus vigilants. Oui, les riches et les grands du siècle doivent travailler à leur salut avec une application et un soin tout particulier. Premièrement, à cause des obstacles qu'ils trouvent dans leur condition; en second lieu, à cause des secours qu'elle leur fournit pour s'élever à une haute vertu. Voilà le sujet et le partage de ce discours. Ils sont obligés de veiller, de travailler sans relâche : pourquoi? Parce qu'ils ont de grands combats à soutenir : premier point. Parce qu'ils ont de grands comptes à rendre; c'est le second.

PREMIER POINT.

Tout le monde sait que l'ignorance et la faiblesse sont les deux plus mortelles plaies que nous ayons reçues par le péché. Depuis la chute d'Adam nous sommes aveugles, les yeux nous manquent pour découvrir la vérité; nous sommes faibles; lors même que nous l'avons aperçue, nous n'avons pas la force de la suivre. Mais remarquez, je vous prie, chrétiens auditeurs, qu'outre cet aveuglement qui est en nous et qui nous rend les objets comme invisibles, il y a encore quelquefois hors de nous des voiles qui nous les cachent : outre la faiblesse qui nous empêche de nous avancer vers le bien, il se trouve souvent sur la route des barrières qui nous arrêtent. La grâce, qui éclaire et qui fortifie notre âme, surmonterait aisément notre ignorance et notre infirmité naturelle; mais elle est elle-même souvent surmontée, ou du moins rendue inutile par les obstacles extérieurs. Or je dis que ces obstacles sont d'autant plus grands, plus invincibles, qu'on possède de plus grands biens et qu'on est dans un rang plus élevé.

Au regard des secours que nous peut fournir notre esprit, rien ne nous est plus nécessaire que de bien savoir ce que nous sommes, que de connaître et nos misères pour nous en humilier, et nos vices pour en concevoir de l'horreur. Cette connaissance est comme impossible aux grands du monde; leurs meubles précieux, leur cour nombreuse, la pompe qui les environne, les honneurs qu'on leur rend, le respect qu'on a pour eux, ne leur permettent pas de s'apercevoir qu'ils sont comme les autres mortels; qu'à ces dehors près, il y a des hommes à leur service qui leur ressemblent en tout, qu'il n'y a que les simples qui y trouvent de la différence, parce qu'ils se laissent éblouir par l'éclat de l'or et des pierreries, mais que les sages n'y en trouvent point; que la mort les confond avec les derniers des hommes, et que Dieu même, qui ne se peut tromper dans son jugement, ne les distingue pas du peuple, dans le soin qu'il prend de leur conduite : *Quoniam pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter est illi cura de omnibus.*

Cette lumière, si elle pouvait être dans les riches, les disposerait à l'humilité, à la charité chrétienne, les porterait à l'amour de la justice et de la clémence : mais qu'il est difficile de reconnaître pour ses égaux des hommes que la Providence a rendus comme nos esclaves, et qui nous révèrent eux-mêmes comme leurs dieux! A cette ignorance de ce que nous sommes par la nature, se joint encore l'ignorance de ce que nous devenons par le vice et par le péché. Le vice, dit saint Augustin, est un voile épais que nous nous mettons nous-mêmes sur les yeux. Lorsqu'on a les yeux bandés, non-seulement on ne voit pas les objets les plus visibles, mais on ne voit pas même le bandeau qui nous les cache : de même quand on a péché, qu'on a contracté quelque habitude vicieuse, on tombe dans un aveuglement qui nous cache jusqu'au vice où il a pris naissance.

A cet égard, il y a une grande différence entre les pauvres et les riches. Les pauvres, qu'on ne considère que pour leur vertu, qui n'ont d'autres biens que leurs âmes et leur réputation; les pauvres ne se sont pas plutôt abandonnés au désordre, qu'ils perdent l'estime et l'amitié des autres hommes, et tombent dans un mépris qui les fait apercevoir eux-mêmes de leur changement. Au lieu que les riches, en qui on ne révère que la naissance et la dignité, comme ils ne changent pas de fortune en changeant de vie, quelque vicieux qu'ils puissent être, ils ne perdent rien des honneurs qu'on leur rendait, ni des complaisances qu'on avait pour eux; ensorte qu'ils se persuadent aisément qu'on ne les en estime pas moins, et ensuite qu'ils n'en sont pas moins dignes d'estime. C'est ainsi que David, le plus saint d'ailleurs et le plus grand de tous les rois, après avoir commis des crimes qui criaient vengeance devant le Seigneur, fut longtemps sans se reconnaître et sans se réveiller sur le malheur de son état : je ne sais même s'il serait jamais revenu de son assoupissement, si Nathan n'était venu de la part de Dieu lui reprocher son injustice et sa cruauté.

Il serait à souhaiter, qu'il y eût des personnes assez généreuses pour rendre un pareil service aux riches qui ne vivent pas chrétiennement, aux grands qui ignorent ou qui oublient leurs obligations : mais c'est un avantage que leur grandeur leur dérobe encore. Dans une condition obscure, on est averti de ses fautes : les supérieurs, les amis ne font pas difficulté de nous représenter les devoirs de notre état; et l'on est accablé de reproches si l'on vient à s'en écarter. Vous

savez, messieurs, que les vérités dures, quelque utiles qu'elles puissent être, ne trouvent guère d'accès auprès des personnes distinguées par leur rang. La flatterie, qui les assiége sans cesse, leur inspire insensiblement tant de délicatesse, qu'il y aurait de l'imprudence dans la liberté qu'on prendrait de les corriger. Quand même il s'en trouverait qui auraient l'âme assez ferme pour souffrir une répréhension, où trouverait-on des hommes assez zélés pour leur dire sans déguisement ce qu'elles seraient capables d'entendre sans chagrin? Les riches trouveront de fidèles serviteurs, qui leur annonceront les périls dont leur vie ou leur fortune est menacée, qui auront pour eux une complaisance aveugle, qui manieront leurs affaires temporelles avec une inviolable fidélité. Mais des amis assez sincères pour leur vouloir donner des avis sur leur conduite, au hasard de perdre leurs bonnes grâces, c'est un désintéressement dont on n'a presque jamais vu d'exemple. On est sûr de plaire en dissimulant; le plus qu'on puisse espérer, en disant la vérité, c'est de ne déplaire pas : et qui est celui qui pourra surmonter la passion qu'on a naturellement de se rendre agréable à ceux qui peuvent nous rendre heureux? Les seules personnes de qui les riches peuvent attendre ce service important, sont les personnes que Dieu a chargées en quelque sorte de leur âme : celles-ci même, lorsque pressées par la voix de leur conscience, elles prennent la liberté de parler, croient faire beaucoup en disant précisément ce qu'elles sont obligées de dire. Au reste on n'oublie rien pour adoucir cette vérité amère, on se dispense de la proposer avec cette force qui la fait triompher des esprits les plus rebelles; on n'oserait la mettre dans son plus grand jour; on n'oserait montrer le vice par l'endroit qui le rend plus odieux et qui le fait plus connaître. J'avoue qu'il en faut user ainsi envers les grands pour mille raisons que le christianisme ne désapprouve pas : mais cette nécessité, quelque raisonnable qu'elle puisse être, ne laisse pas de tourner à leur désavantage, et de les priver d'un des plus grands secours que puisse avoir le pécheur pour se convertir.

Si c'est un malheur pour les riches de n'avoir personne qui les rappelle à leur devoir, qui leur démasque leurs propres défauts; que sera-ce d'avoir de faux amis, des flatteurs, qui les leur déguisent, qui les font passer pour des vertus, qui tâchent de faire de la pauvreté un objet de risée, de persuader qu'elle sied mal aux personnes qui ont des talents et de la naissance, et qu'elle est même impraticable pour eux? Qui ignore que les palais des princes, les cours sont remplis de ces pestes, de ces lâches empoisonneurs; qu'ils ne s'attachent qu'aux grandes fortunes, et qu'ils ont tant d'artifices pour s'insinuer, pour se rendre maîtres des esprits des grands, que ceux-ci ne peuvent presque pas s'en défendre?

Que veut dire tout cela, si ce n'est que plus on est élevé dans le monde, plus on a besoin de s'étudier, de s'examiner, devant Dieu pour acquérir cette connaissance de soi-même si nécessaire au salut? Dans les conditions obscures, l'on peut se reposer d'une partie de ce soin sur la vigilance et sur la charité d'autrui; mais il faut que les grands exercent envers eux-mêmes ce zèle, qu'ils soient leurs propres censeurs, et qu'à cet égard, ils se défient de tous ceux qui les approchent. Il faut qu'ils cherchent dans eux-mêmes ce que les autres y découvrent, ce qu'ils y blâment secrètement. Il faut qu'ils se comparent souvent avec le reste des hommes, qu'ils se comparent avec les personnes qui passent pour vertueuses, et avec les personnes dont la conduite est généralement condamnée comme peu chrétienne et peu régulière; qu'ils se mesurent aux vertus de celles-là et aux vices de celles-ci, qu'ils se persuadent que ce qu'ils trouvent de défectueux dans le dernier des hommes est encore plus blâmable en eux, et en effet plus blâmé : en un mot, faute d'amis qui leur montrent les taches qui les défigurent, ils sont obligés d'avoir toujours le miroir en main, de se représenter sans cesse la vie, les maximes de Jésus-Christ, les saints livres qui leur expliquent les devoirs de leur état. Lorsque par toutes ces voies, ils auront surmonté les obstacles qui leur dérobent la connaissance de la vérité, ils trouveront des difficultés à la suivre, qui ne se peuvent vaincre que par un grand courage et beaucoup d'application.

Il est certain que les biens et les honneurs, qui mettent une si grande différence entre les chrétiens considérés comme partie d'un même corps civil, ne leur assignent pas néanmoins des rangs divers, si on les regarde comme membres d'une même Eglise : à cet égard nous sommes tous frères; et comme nous avons tous pris les mêmes engagements au baptême, nous avons tous les mêmes obligations essentielles. De sorte que, de quelque condition que vous soyez, quelque rang que vous teniez, la douceur, le mépris du monde, le détachement des richesses, la mortification, l'amour de la croix, sont des vertus qu'il vous faut nécessairement acquérir; vous vous êtes engagés à les pratiquer toute votre vie, par le plus solennel de tous les serments.

Je n'ignore pas, messieurs, que le rang qu'occupent pour l'ordinaire les riches entraîne comme nécessairement la magnificence dans les habits, dans les meubles, dans les équipages, et que cette pompe inspire l'orgueil et la vanité; je sais que leurs tables doivent être somptueusement et délicatement servies, qu'ils doivent conserver de grands biens, se trouver dans les assemblées, souvent même dans les plaisirs et dans les divertissements du grand monde. Mais c'est en cela même que consiste la difficulté dont je parle; car ces obligations humaines ne les pouvant dispenser des devoirs chrétiens, il faut qu'ils soient humbles dans les honneurs, mortifiés dans les délices, pauvres dans la

possession des plus grands trésors, et détachés de tout au sein de l'abondance; il faut qu'ils aient horreur de ce monde où ils sont contraints de vivre, qu'ils soient morts pour ce monde, et que ce monde soit mort pour eux, qu'ils le regardent comme un cadavre auquel ils sont liés par force, qu'ils gémissent enfin sur l'obligation où ils sont de prendre part aux plaisirs de ce monde, comme sur la plus cruelle des servitudes. De là jugez s'il est aisé d'entretenir au milieu de la cour, au centre des plaisirs et des richesses, ces sentiments qu'un solitaire ne conserve qu'à peine dans son désert.

Ce serait peu que les riches trouvassent seulement des obstacles à la pratique des plus hautes vertus du christianisme, il leur est même difficile de ne tomber pas dans les vices les plus grossiers. Nous avons tous des ennemis, et dans nous-mêmes, et hors de nous-mêmes, qui nous portent au péché, et qui ne nous donnent point de trève. Mais à l'égard des pauvres, ce sont des ennemis affaiblis par les travaux, comme la chair, ou entièrement désarmés, comme le monde, ou rebutés par le peu d'avantage qu'ils tireraient de la victoire, comme le démon. Les riches au contraire ont à se défendre dans eux-mêmes d'une chair nourrie dans l'oisiveté et dans la mollesse, d'un feu intérieur entretenu par les aliments les plus propres à l'enflammer. Au dehors le monde ne montre pas seulement les objets aux yeux des grands, il les offre à leurs désirs, il les livre entre leurs mains dépouillés de toutes les difficultés qui rebutent les pauvres. Il est peu d'hommes, sans doute, qui ne sentent quelquefois les atteintes de l'amour profane, de l'avarice, de la vengeance; et ces passions aveuglent d'abord ceux qu'elles possèdent : mais avant qu'un homme qui a peu de pouvoir, peu de biens, ait trouvé le moyen de se satisfaire, le péril qu'il court, les soins qu'il faut prendre, le temps même lui ouvre les yeux; tandis qu'un riche ayant toujours en main de quoi contenter ses désirs, n'a pas plus tôt conçu un dessein criminel, qu'il l'accomplit : tout se trouve si prêt pour l'exécution, qu'il n'a point de temps pour délibérer; il n'a le loisir de voir dans le crime que ce qu'il y a de plus flatteur.

Ajoutez à cela que le démon s'attache d'autant plus à tenter les hommes, qu'ils ont plus d'autorité, que leur fortune les rend plus considérables; soit que, par orgueil, il se plaise à se voir servi par ce qu'il y a de plus grand dans le monde, soit que, par opposition à Dieu, il tâche de révolter contre lui ceux que plus de bienfaits obligent à lui être fidèles; soit que l'exemple des grands étant extrêmement pernicieux, il croie gagner plusieurs âmes dans la conquête d'une seule; soit enfin qu'ayant besoin de moyens humains pour étendre son empire, il s'attache aux hommes qui en ont le plus, à des hommes qui peuvent ébranler la constance des gens de bien par leurs menaces et par leur autorité, corrompre l'intégrité des hommes à force d'argent, vaincre la pudeur par de magnifiques présents et par des promesses encore plus magnifiques. Quoi qu'il en soit, on peut dire de lui à cette occasion ce que le prophète Habacuc en a dit dans un autre sens : *Cibus ejus electus :* c'est un monstre qui ne se nourrit que de mets exquis, et que de viandes choisies; qui veut avoir la fleur du troupeau et les plus précieux fruits de la terre : *Cibus ejus electus.*

Cela étant ainsi, faut-il s'étonner que le sage ait osé dire qu'il était comme impossible à un homme qui a du bien, de se conserver dans l'innocence? *Si fueris dives, non eris immunis a delicto.* Faut-il s'étonner que Jésus-Christ lui-même rapportant le supplice du mauvais riche, ne lui reproche point d'autre crime que ces mêmes richesses qu'il a possédées sur la terre; comme si c'était assez pour faire entendre qu'il s'est rendu coupable de mille crimes? *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.*

Hé quoi! faut-il donc que tous ceux qui vivent dans les honneurs et dans l'abondance désespèrent de leur salut? Non : mais il faut qu'ils y travaillent avec crainte et avec beaucoup d'application; il faut que leurs prières ferventes attirent du ciel les secours puissants dont ils ont besoin pour éviter les piéges qui les environnent, et que le fréquent usage des sacrements les fortifie contre leurs redoutables ennemis; il ne faut pas qu'ils se croient dispensés des exercices de la pénitence et de la mortification chrétienne. On a vu des reines et d'autres personnes du premier rang, qui ne pouvant s'exempter de paraître dans des assemblées où il y avait quelques périls, ne se contentaient pas de s'y préparer par de longues prières, mais encore y allaient armées d'une haire ou d'un cilice. Surtout il faut que les grands, dans la nécessité où ils sont d'être richement vêtus, superbement meublés, servis délicieusement, prennent garde de ne rien faire au delà de ce qu'exige la pure nécessité; afin qu'ils puissent dire avec vérité de tout cet éclat qui les importune, de tous ces plaisirs qui les suivent, ce que l'incomparable Esther disait à Dieu de sa couronne et de son manteau royal : *Domine, tu scis necessitatem meam, et quod abominer omne signum superbiæ et gloriæ quod est super caput meum in die ostentationis meæ :* Seigneur, vous savez par quel motif je me pare aux jours que je dois paraître en public, ou être présentée au roi mon époux; vous savez l'aversion que j'ai pour toutes ces marques de vanité et d'orgueil, et qu'elles ne se montrent sur ma tête que le plus rarement que je le puis, et seulement lorsque mon devoir ne me permet pas de m'en dispenser. Quand vous en userez de la sorte, vous pourrez dire que si vous courez quelque hasard de vous perdre, c'est la Providence elle-même qui vous y engage, et que c'est à elle à vous y soutenir.

Mais que dirons-nous de ces personnes mondaines qui, loin de se tenir dans ces bornes, loin de craindre et d'user de ces précautions, vivent au milieu du plus grand monde, et dans la plus délicieuse abondance,

avec aussi peu de souci que si elles étaient assurées de leur salut; qui, outre les dangers attachés à leur condition, s'exposent sans cesse aux occasions les plus dangereuses, ou ne montrent pas plus d'empressement pour gagner le ciel, que si elles n'avaient jamais entendu cet oracle sorti de la bouche du Verbe incarné : *Dives difficile intrabit in regnum cœlorum?* Il est difficile que les riches entrent dans le séjour de la gloire : c'est-à-dire que sans une vigilance extrême, sans de grands efforts, sans une application toute particulière à fuir le mal, et à faire tout le bien qu'ils peuvent, ils n'auront jamais d'accès au séjour de la gloire? Mais s'ils s'endorment sur l'affaire du salut, s'ils ne sont jamais en garde contre les tentations, s'ils vont chercher leur ennemi, et les piéges qu'il leur tend partout, qui peut douter que le salut ne leur soit non-seulement difficile, mais entièrement impossible? Ce qu'il y a de plus surprenant en ceci, c'est que quelque périlleuse que soit leur condition, elle ne leur fournira aucune excuse dont ils se puissent couvrir au jour des vengeances, c'est que les difficultés qui se rencontrent dans leur état y sont balancées par de grands avantages; de sorte que quoiqu'ils aient plus de combats à soutenir dans cette vie que le reste des chrétiens, ils ne laisseront pas dans l'autre d'avoir plus de comptes à rendre. C'est le second point.

SECOND POINT.

Saint Ambroise, au livre huitième sur saint Luc, avertit sagement les riches que le mal des richesses n'est pas dans les richesses mêmes, mais dans ceux qui en font un mauvais usage; et que, comme elles sont des obstacles à la vertu, à l'égard des impies, elles sont pour les chrétiens fidèles de puissants moyens de s'élever à la sainteté la plus sublime : *Discant non autem in facultatibus crimen habere, sed in iis qui uti nesciunt facultatibus; nam divitiæ, ut impedimenta in improbis, ita in bonis sunt adjumenta virtutis.* Je ne parle point de la facilité qu'ils ont d'effacer par leurs aumônes des péchés que les autres ne peuvent laver, pour ainsi dire, que dans leur sang, qu'il leur faut du moins expier par des jeûnes, par des austérités. Je dis qu'outre la salutaire ressource que peuvent procurer aux riches leurs libéralités, leur état par lui-même leur ouvre un chemin à la plus haute perfection. En premier lieu, il leur inspire comme naturellement le mépris du monde, qu'ils connaissent à fond, et dont, par conséquent, ils découvrent la vanité mieux que nous, qui n'en voyons que les dehors. Quand on ne possède qu'un peu de bien, on se persuade aisément qu'on serait heureux si on en possédait davantage, et c'est cette pensée qui réveille les désirs dont les pauvres sont tourmentés; mais quand on est élevé au plus haut point de la félicité humaine, le cœur alors ne se sentant ni moins vide, ni moins altéré, on reconnaît que rien de créé ne saurait le remplir, et on se porte comme naturellement à chercher le seul objet capable de nous satisfaire. Si Salomon est sauvé, il doit son salut à cette réflexion. Sa félicité, encore imparfaite, l'avait aveuglé; mais, sans doute, quand elle fut à son comble, il s'aperçut de son erreur, et à la soif ardente qu'il avait eue des plaisirs succéda un dégoût qui lui rendit ses lumières, et le fit parler encore une fois comme le plus sage de tous les hommes. C'est ainsi, messieurs, que les grandes richesses peuvent inspirer le désir de chercher Dieu.

Je dis, en second lieu, qu'elles donnent beaucoup de loisir pour faire cette recherche. Vous n'ignorez pas que ce ne soit la Providence qui a réglé le monde de la manière que nous le voyons, et qui l'a composé d'états et d'emplois différents. C'est elle qui a versé l'or et l'argent avec profusion dans le sein des grands, qui leur a soumis les pauvres, qui leur a assigné ce grand nombre d'officiers pour veiller à tous leurs besoins, pour les exempter des soucis et des travaux les plus légers de la vie. Mais pourquoi pensez-vous que Dieu en ait ainsi usé à leur égard? Croyez-vous qu'il l'ait fait, afin que, délivrés de tout soin, ils aient plus de temps à donner au jeu et aux plaisirs criminels? Pensez-vous que ce serait là une fin digne de la sagesse du Seigneur et du Créateur de toutes choses? Serait-ce là un motif pour l'obliger à faire une distribution si inégale des biens d'ici-bas, et à s'exposer aux murmures et aux blasphèmes des mécontents? On ne peut douter que son intention n'ait été d'avoir des serviteurs qui n'eussent à songer qu'à lui seul, tandis que toute la terre serait occupée à les servir. Il est certain qu'il n'eût pas pris tant de précautions pour leur ménager tout leur temps, s'il n'avait eu le dessein de leur en faire rendre un compte rigoureux.

On pourrait me dire que c'est en vain qu'ils ont le loisir de pratiquer toutes sortes de vertus, puisque leur éducation molle et sensuelle leur en a ôté les forces, et que la mortification chrétienne ne s'accorde guère avec leur délicatesse. Il est vrai, cette délicatesse est l'apanage ordinaire des riches; mais, à la place des forces que l'éducation leur a ôtées, la naissance leur a inspiré un courage qui les rend capables de tout entreprendre et de tout souffrir. Témoin nos guerriers, qui se font moins qu'ils ne paraissent faits par avance aux travaux militaires, et qui s'y montrent infatigables; témoin tant de princes et tant de princesses qui, ayant embrassé la croix de Jésus-Christ, ont porté les rigueurs de la mortification plus loin que ces anciens solitaires qui s'étaient, dès leurs premières années, endurcis dans le désert aux exercices de la pénitence. O l'heureux talent que ce courage! qu'il donne d'avantages aux grands pour s'élever à la plus sublime sainteté! et quelle perte ne font-ils pas en le consumant à poursuivre un vain honneur et une fumée de gloire! C'est ce courage qui me fait dire quelquefois, qu'à la vérité il est plus facile de convertir un pauvre qu'un riche, mais que l'un et l'autre

étant une fois retirés du vice, celui-ci parviendra plutôt à une éminente vertu. La perfection chrétienne ne se peut acquérir que par violence, et les lâches n'y doivent pas aspirer : il faut de la résolution pour déclarer au monde une guerre ouverte, pour se livrer à soi-même d'éternels combats, pour mépriser les discours des hommes, pour sacrifier tous les intérêts, tous les plaisirs qui peuvent s'opposer au dessein qu'on a de plaire à Dieu seul. Ce n'est pas là une entreprise pour une âme timide et irrésolue ; pour y réussir, il faut de ces courages qui ne redoutent pas les grands projets, qui trouvent même dans les difficultés, des motifs de s'attacher aux plus difficiles desseins.

Enfin, outre le loisir et le courage, les riches ont entre les mains des moyens sûrs et faciles de rendre à Dieu les services les plus importants, par leur autorité, par leurs biens, par leurs exemples. S'ils peuvent corrompre toute la terre, ils peuvent aussi la sanctifier. Tout ce que peut faire un apôtre par ses courses, par ses travaux, ils le peuvent faire sans efforts, et sans presque qu'il leur en coûte de soin. Il suffit pour cela qu'ils fassent profession de n'admettre à leur service, de n'honorer de leur amitié, que ceux qui font eux-mêmes profession de vertu ; qu'ils n'aient de faveurs, de bienfaits, de caresses que pour ceux qui s'en rendent dignes par leur piété ; et qu'enfin l'on soit persuadé que faire son devoir envers Dieu est une voie sûre pour gagner leurs bonnes grâces. Cet argent, dont on vante si fort le pouvoir, et qui vient à bout de tout, cet argent ne pourrait-il point devenir entre leurs mains un instrument de zèle, par lequel ils attireraient à Dieu tant de misérables, dont les âmes, quoique rachetées par le sang de Jésus-Christ, sont ordinairement si négligées ? On les portera d'abord par l'intérêt, et ensuite par des motifs plus purs, à la patience, à la soumission, à la prière, à l'usage fréquent des sacrements, à la fuite des vices les plus communs dans leur état : un charitable avis, accompagné d'un présent, entre jusqu'au fond de l'âme. Mais quand ils ne pourraient faire d'autre bien que celui qu'ils feront, même sans y songer, par l'éclat et par l'odeur de leur vie sainte, qui peut assez estimer le fruit qu'ils en recueilleront ? Je veux que les plus libertins ne s'y rendent pas, du moins il est certain que leur exemple soutiendra les faibles, qu'il donnera du cœur aux timides, qu'il rassurera ceux qui chancellent, qu'il réveillera les tièdes, qu'il enflammera les fervents, qu'il consolera les saints, et confondra les impies.

Voilà les avantages qu'apportent la grandeur et les richesses pour acquérir la vertu, et pour s'y perfectionner. Ils sont considérables, sans doute, ces avantages ; et c'est avec beaucoup de justice qu'on demandera à tous ceux qui occupent les premiers rangs dans le monde, un compte bien plus rigoureux, qu'à ceux qui vivent dans une condition obscure. *Audite, reges; discite, judices finium terræ; præbete aures, vos qui continetis multitudines, et placetis vobis in turbis nationum :* Ecoutez, grands de la terre, vous que Dieu a établis sur les autres hommes, vous qu'il a élevés au-dessus des nations, et qui avez tant de complaisance de vous voir sans cesse environnés d'un peuple entier d'esclaves et de courtisans. *Exiguo conceditur misericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur :* On fait grâce à ceux qui sont dans une condition médiocre ; mais pour vous, la considération de votre puissance fera qu'on ne vous épargnera pas, et que vous serez punis plus sévèrement. Si c'était un homme pauvre, ou quelque courtisan disgrâcié qui proférât ces paroles, on pourrait dire qu'il cherche à se consoler dans sa misère, ou à se venger du bonheur qu'il envie aux grands. Mais, outre que c'est le Saint-Esprit même qui parle, c'est par la bouche du plus riche et du plus heureux de tous les monarques, qui par conséquent ne peut avoir été porté à prononcer cet arrêt contre lui-même, que par la seule connaissance de la vérité. Ce seul oracle a fermé autrefois la bouche à Jovinien et à ses sectateurs, qui soutenaient que dans les enfers toutes les peines seraient égales. Oui, messieurs, les grands et les riches du monde doivent s'attendre à une plus grande rigueur que les hommes du commun : *Fortioribus autem fortior instat cruciatio.* Pourquoi ?

En premier lieu, à cause de leur ingratitude envers Dieu qui, les ayant comblés de biens, et n'ayant fait, ce semble, que pour eux le reste des créatures, n'a pas trouvé en eux la reconnaissance que méritaient de si grands bienfaits. D'ailleurs, ils souffriront plus que les pauvres, parce que ceux-ci auront déjà expié dans les incommodités de cette vie une partie de leurs péchés ; au lieu que les grands, qui auront toujours été dans les délices, n'ayant rien payé à la justice de Dieu, se trouveront redevables de tout. En troisième lieu, comme rien ne s'est opposé à leurs passions, qu'ils ont trouvé une extrême facilité à faire le mal, il ne se peut faire que la qualité et le nombre de leurs crimes ne surpassent de beaucoup ceux qui se commettent dans une médiocre fortune.

Ajoutez à cela, que ce ne sera pas seulement de leurs propres désordres qu'ils auront à rendre compte, mais encore de ceux d'autrui, soit qu'ils aient négligé de veiller sur les personnes qui leur sont soumises, soit que par leur exemple, qui a coutume d'être si contagieux, ils aient introduit ou autorisé le vice et la vanité ; mais surtout, parce que la Providence les avait particulièrement destinés à honorer Dieu, et à le faire honorer, et que pour cela, elle avait mis en leur pouvoir tout ce qu'il y a au monde de plus efficace pour avancer ce dessein.

Messieurs, si dans les enfers il y a pour les mauvais riches des tourments plus cruels et plus sensibles, qui peut dire de combien la gloire des hommes sanctifiés dans les richesses surpassera, au ciel, la récompense des saints ordinaires ? S'il y a des couronnes pour cette humilité obscure et méprisée, pour

ce détachement que la pauvreté elle-même a fait naître, pour une modération qui a toujours été jointe à l'impuissance de nuire et de se venger, pour une chasteté sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, toujours armée de haires et de cilices, toujours renfermée dans d'invincibles barrières, en un mot, pour une innocence comme forcée : quels trônes, quels triomphes ne prépare-t-on pas à ces vertus héroïques qui se seront soutenues, qui auront pris même des accroissements au milieu des cours les plus corrompues ?

Quels éloges ne recevra point cette humilité qui aura crû dans les honneurs, cet esprit de pauvreté qui se sera conservé au milieu des plus grands trésors; cet éloignement des plaisirs, dans des personnes que tous les plaisirs semblent rechercher; une pureté inviolable dans un air si infecté, dans un monde qui lui tend des piéges de toutes parts, qui la persécute, qui la décrie? *Beatus dives qui inventus est sine macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecuniæ thesauris!* Heureuse mille et mille fois cette personne riche et illustre, dont le cœur n'a point été souillé par la passion des trésors, qui a mené une vie innocente dans un monde si dépravé! *Quis est hic? et laudabimus eum: fecit enim mirabilia in vita sua.* Qu'elle vienne, s'écrieront les anges, à son trépas, qu'elle vienne, cette grande âme; il est juste que tout le ciel retentisse de ses louanges: on n'a pas besoin de miracles pour lui donner place parmi les saints, puisque toute sa vie a été un miracle continuel. *Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna :* Puisqu'elle a pu soutenir une si grande épreuve, que loin de se corrompre dans la prospérité, elle s'y est purifiée, elle mérite d'être élevée au plus haut point de la gloire. *Qui potuit transgredi, et non est transgressus; facere mala, et non fecit :* Quel miracle, quel prodige de fidélité et de constance, qu'ayant pu se donner une liberté entière de tout faire, elle se soit toujours tenue dans les bornes étroites de la loi de Dieu; qu'ayant pu faire le mal, elle ne l'ait pas fait; qu'au contraire elle ait fait le bien, elle y ait porté les autres !

Ideo stabilita sunt bona illius in Domino : C'est en récompense du bien qu'elle a fait, que ses richesses sont établies en Dieu, que la mort ne les lui ravira point, que sa grandeur l'accompagnera jusque sur le firmament, qu'elle n'y verra point sur sa tête ceux qui se sont longtemps estimés heureux d'être à ses pieds; en un mot, qu'elle y sera encore parmi les saints ce qu'elle a été sur la terre parmi les hommes, qu'elle y vivra dans l'abondance et dans les délices, qu'elle y régnera éternellement. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JOUR DE LA PASSION.

Les douleurs que Jésus-Christ souffre dans son corps et dans son âme sont telles qu'aucunes autres souffrances ne les égalent; il en lui les plus vives, ou les douleurs du est même difficile de juger quelles ont été corps, ou les douleurs de l'âme.

Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

Considérez et voyez s'il est une douleur égale à la mienne. (*Des Lament. de Jérémie, c.* I.)

Non, messieurs, il n'est rien qui égale la douleur dont je dois vous entretenir aujourd'hui; plus je m'applique à chercher des exemples auxquels je la puisse comparer, et plus je m'aperçois que je n'en puis faire une comparaison juste. Le Seigneur a voulu lui-même nous en donner une idée, dans la personne de ces grands hommes qui, au temps de l'ancienne loi, ont été les figures de Jésus souffrant. Mais hélas! mes frères, ce ne sont là que des figures; chacune, en particulier, ne représente qu'une partie de tout ce que notre Rédempteur a souffert, et toutes ensemble n'en tracent qu'une faible image. Qui oserait comparer l'envie de Caïn avec la jalousie des docteurs et des pontifes, le meurtre d'Abel avec le supplice de la croix; Isaac disposé à recevoir la mort de la main de son père Abraham, avec Jésus sacrifié, en effet, par le Père éternel à la haine de ses ennemis? Joseph persécuté, vendu par ses frères, calomnié par la femme de Putiphar, resserré dans une étroite prison; Joseph, sous ces traits, a quelque rapport avec le Sauveur trahi par ses disciples, accusé par la synagogue, et livré à des soldats; mais ce n'est là ni toute la passion, ni ce qu'il y a eu de plus sensible dans la passion. C'est un triste spectacle de voir David chassé de sa ville capitale par son propre fils, abandonné de ses sujets, réduit à prendre la fuite, à monter pieds nus, tête nue, la colline des oliviers, tandis que Séméï, armé de pierres, le poursuit, le charge d'injures et de malédictions; mais ce prince infortuné mérite-t-il plus de compassion que Jésus-Christ lié comme un criminel, couronné d'épines, succombant sous la pesanteur de la croix, et allant au Calvaire pour y souffrir une mort infâme? Job même étendu sur un fumier, couvert d'ulcères, affligé de tant d'autres maladies différentes, et en butte à tous les fléaux divers, qui, dans les mains de la Providence, servent d'épreuves aux hommes vertueux, et de châtiments aux pécheurs : Job, au milieu de tant de maux, souffre moins que le Fils de Dieu, souffre avec moins de patience.

Si, laissant là ces grands hommes, qui ont représenté les douleurs du Fils de Dieu, je passe à ceux qui l'ont imité dans sa passion, je trouve des douceurs mêlées aux peines des martyrs : leur mort n'a rien de honteux, même aux yeux des hommes, et leur supplice leur donne plus de joie que de tris

tesse. *Attendite et videte si est dolor sicut meus*. Non, Seigneur, aucunes souffrances n'égalent les vôtres, on ne vous peut comparer qu'avec vous-même, ni vos douleurs qu'avec vos propres douleurs; et dans cette comparaison, je ne puis déterminer quelles ont été les plus cruelles. Lorsque je m'attache à considérer les peines que vous avez éprouvées dans votre âme, il me semble qu'on ne peut rien imaginer de pareil; lorsque j'examine ensuite ce que vous avez souffert dans votre corps, je doute si ces peines extérieures ne surpassent point encore les peines de votre âme. Peut-être, messieurs, qu'il vous sera plus aisé qu'à moi de prendre parti, et que, sur les raisons qui me font pencher tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, vous saisirez la vérité avec plus de précision que moi. Voilà à quoi j'ai dessein d'employer tout ce discours. Je vous représenterai séparément les douleurs secrètes de Jésus-Christ, et ses douleurs extérieures; je les opposerai les unes aux autres, et je vous ferai remarquer en quoi elles se surpassent mutuellement.

Divine croix, à qui est-ce que nous nous adresserons aujourd'hui, si ce n'est à vous? Marie est plongée dans le deuil, Jésus expire entre vos bras; vous triomphez seule en ce triste jour, et vous tirez votre gloire du sein de l'humiliation que vous causez. Vous couvrez d'opprobres le Fils de Dieu, et il vous relève d'infamie; vous en faites un objet de malédiction, selon ce mot de l'Ecriture : *Maledictus qui pendet in ligno*, et il vous attire l'hommage profond que nous allons vous rendre avec toute l'Eglise catholique : *O crux, ave, spes unica!*

Il y a ce rapport entre les peines et les plaisirs de l'esprit, qu'il faut les sentir pour les comprendre; mais comme lorsqu'on a goûté les délices que Dieu a préparées à ceux qu'il aime, on ne fait plus de cas de la volupté sensuelle; de même ceux qui auront été éprouvés par des désolations intérieures, avoueront aisément qu'elles sont beaucoup plus difficiles à supporter que les douleurs qui s'arrêtent au corps. De plus, les afflictions du cœur sont beaucoup plus communes que les infirmités du corps; il y a des gens qui n'éprouvent qu'une fois dans la vie ces sortes d'infirmités, et il en est peu qui n'aient, presque tous les jours, quelque sujet d'affliction. Il est des conditions où le corps a peu à souffrir; mais ni les richesses, ni le trône même ne sauraient défendre l'âme de la tristesse, ni des autres passions qui la troublent et qui la plongent dans l'amertume. De sorte que s'il est vrai que Jésus-Christ ait voulu porter toutes nos douleurs, selon ces paroles du prophète : *Vere dolores nostros ipse portavit;* elles sont retombées en plus grand nombre sur son cœur que sur son corps; il a souffert dans son âme, et beaucoup plus de douleurs, et des douleurs plus amères.

D'ailleurs Jésus-Christ, dans sa passion, n'a pas seulement eu en vue de nous apprendre et de nous animer par son exemple à souffrir chrétiennement, il a encore souffert pour nous épargner les peines de l'autre vie, pour payer pour nous, à la justice de son Père, les dettes que nous avions contractées par nos péchés. Sur quoi il y a des docteurs qui ont osé avancer que ses douleurs ont égalé les tourments des enfers. Je n'oserais souscrire à cette pensée, mais il est bien certain qu'elles ont dû répondre, en quelque sorte, aux supplices des damnés, puisqu'elles nous doivent exempter de ces supplices. Or ne doutez pas que, dans les enfers, la peine où l'âme sera plongée ne surpasse de beaucoup la peine des sens. Ce feu, dont on nous fait tant redouter les éternelles ardeurs, ne sera qu'un tourment léger, en comparaison du regret d'avoir perdu Dieu, et du désespoir où l'on sera de le recouvrer; et par conséquent, on peut dire que Jésus, souffrant pour nous affranchir des peines de l'autre vie, a ressenti dans son âme des douleurs auxquelles les douleurs du corps ne peuvent être comparées.

Mais encore quelles ont été ces douleurs secrètes, et par quels objets ont-elles été causées? Pour répondre avec quelque ordre à cette question, permettez-moi, messieurs, de distinguer trois temps différents : le premier, c'est celui qui a précédé le supplice corporel et extérieur du Fils de Dieu; le second, celui qu'a duré ce supplice jusqu'aux dernières heures de sa vie; et le troisième, ces dernières heures qu'il a passées élevé sur la croix entre deux voleurs. Chaque temps a eu ses douleurs particulières, et chaque douleur diverses causes.

Jésus n'avait encore rien souffert en son corps, qu'il souffrait déjà dans son âme tout ce que son corps devait souffrir. Ce fut au jardin des oliviers que tous les tourments qu'on lui préparait, et surtout cette mort infâme et cruelle se présentant à son imagination de la manière la plus vive et la plus détaillée, son âme fut saisie d'une si grande horreur et d'une tristesse si accablante, qu'elle parut céder à la violence de ces passions, et plier sous la pesanteur du fardeau. La douleur de cette âme égala, dès ce premier temps, toutes les peines du corps, puisqu'en effet elle les ressentit toutes. J'ose même dire que dès lors elle souffrit plus que ne le fit le corps durant tout le cours de la passion, puisque toutes les cruautés qu'on n'exerça sur lui qu'en divers temps et successivement, elle les souffrit en même temps, et tout à la fois. Jésus est outragé par des soufflets chez Caïphe, il est flagellé le lendemain chez Pilate, la nuit suivante on le couronne d'épines, il porte sa croix, et il y est attaché le jour d'après. Il y a peu d'intervalle entre ces supplices; à peine lui donne-t-on le loisir de respirer : mais néanmoins il ne les souffre pas tous à la fois, au lieu qu'aujourd'hui ces maux viennent en foule assaillir son âme désolée, elle découvre d'une seule vue toute cette longue et tragique histoire. Je me ressouviens encore de l'infortuné Job, qui reçoit en même temps, quoique de divers endroits, les nouvelles de toutes ses dis-

grâces, qui se voit environné d'hommes qui se sont députés, l'un pour lui apprendre que ses nombreux troupeaux de bœufs et de chameaux lui ont été enlevés, et que ceux qui les gardaient ont été passés au fil de l'épée ; l'autre, que le tonnerre est tombé sur ses bergeries, et qu'il a consumé les bergers et les brebis; l'autre, que tous ses enfants ont été ensevelis sous les ruines d'une maison.

Tel qui pourrait résister en détail à tous ces malheurs, est accablé par la multitude. Job déchire ses habits, tombe par terre, se livre à sa faiblesse. Jésus à la vue de sa passion semble manquer de force et de courage, il s'abandonne à une tristesse mortelle, aux cris, aux pleurs, à une espèce de désespoir. Voulez-vous savoir, messieurs, quel est le temps où Jésus a le plus souffert; si c'est lorsqu'il a été dans les tourments, ou lorsqu'il les a prévus? vous n'avez qu'à comparer l'état où il se trouve au jardin, avec la situation où il est à la colonne et sur la croix même. Par ce silence, cette douceur, cette sérénité de visage, cette tranquillité d'esprit que n'altèrent ni les fouets, ni les clous, ni les épines, il fait bien voir qu'en tout cela il n'y a rien qui soit au-dessus de sa constance. Mais il semble qu'elle est ébranlée, cette constance, et qu'elle succombe à Gethsemani : il pâlit, il tremble, il sue, il tombe sur ses genoux, sur son visage, il se plaint, il éclate en de pitoyables gémissements, il combat dans lui-même contre lui-même, il ne se soutient qu'à peine, on dirait qu'il va céder ou mourir dans le combat.

O Jésus, l'appui des faibles et la force même des forts ! âme généreuse dont les nobles sentiments sont si élevés au-dessus de toutes les infirmités des hommes, vous qui avez une connaissance si parfaite des biens et des maux, qui ne pouvez ni aimer, ni craindre, ni vous affliger qu'autant que chaque objet le mérite, apprenez-nous, je vous en conjure, quelle peut être en vous la cause d'une douleur si excessive. Car je ne saurais croire que l'attente de ces ignominies, de cette mort que vous nous avez appris à mépriser, que vous nous ordonnez de braver, puisse faire naître en vous une affliction si profonde ; non, sans doute, cette affliction part d'une source plus féconde. C'est un spectacle terrible de voir Jésus-Christ triste, abattu, inquiet, désolé, inconsolable : mais quand je pense qu'il avait alors devant les yeux non-seulement toutes les rigueurs qu'on devait exercer sur lui, mais encore tous les péchés qui avaient été commis jusqu'alors contre Dieu, et tous ceux qui devaient être commis jusqu'à la fin du monde, je suis persuadé que ni cette mortelle frayeur, ni cette sueur de sang, ni cette agonie sans exemple, ni tout cela ensemble n'exprime qu'une très-légère partie de l'affliction de son cœur. O mon Dieu, si vous daigniez nous découvrir ici cet abîme d'amertume, quels mouvements de compassion n'exciteriez-vous pas dans cette assemblée, quelles larmes n'y feriez-vous pas verser !

Pour moi j'avoue que je ne trouve ni comparaison, ni figure, ni expression, ni terme qui puisse vous faire entendre ce que je pense de la situation douloureuse où est réduit le Fils de Dieu. La douleur de ce roi qui durant sa captivité voyait, des fenêtres de sa prison, ses favoris demander l'aumône, sa fille servir comme une vile esclave, et ses fils expirer dans le plus infamant supplice ; la douleur de cet autre prince que son propre frère obligea de manger la chair de ses enfants égorgés, et de boire leur sang dans leur crâne ; la douleur d'une jeune épouse, qui précisément au jour de son mariage, verrait percer de mille coups l'époux qu'elle aurait désiré avec des empressements incroyables ; toutes ces espèces de douleurs ne sont rien, je dis rien, comparées à la douleur qu'imprime dans l'âme de Jésus-Christ, dès l'entrée de sa passion, un seul des péchés que j'ai commis et qu'il doit expier par sa mort. Madeleine éprouve sans doute un cruel supplice en voyant expirer sur une croix l'objet de son amour : Marie, si nous en croyons les saints Pères, a le cœur percé des mêmes clous qui déchiraient les mains de son fils unique ; son martyre surpasse les tourments de tous les martyrs ensemble, sa douleur partagée entre tous les hommes suffirait pour les faire tous mourir de douleur : cependant, mon frère, cette douleur excessive n'approche pas des sentiments amers que versa dans le cœur du Fils de Dieu la première infidélité qui vous a ravi l'innocence du baptême.

Je vous disais, il y a quelque temps, qu'on a vu et des hommes et des femmes étouffés par l'excès d'un amoureux repentir à la vue de leurs désordres passés. Jésus a été plus touché d'un seul péché véniel commis contre Dieu, que ces pénitents célèbres n'ont été affligés de leurs plus grands crimes. Il a eu autant de contrition que chaque pécheur en devrait avoir pour ses fautes particulières ; plus pour chaque péché en particulier, que tous les hommes ensemble n'en peuvent avoir pour tous leurs péchés. Comprenez, messieurs, combien le Seigneur est bon, combien il est aimable en lui-même ; combien Jésus-Christ en tant qu'homme avait de raisons d'aimer ce Dieu qui l'avait choisi parmi toutes les créatures pour le faire Dieu égal à lui-même ; comprenez, s'il est possible, combien il avait de connaissance des perfections infinies de ce Dieu, et quel amour, quelle ardeur dans ses sentiments répondaient à de si grandes lumières ; et vous comprendrez de quelle douleur il a dû être pénétré, en voyant ce même Dieu méprisé, insulté, outragé presque par tous les hommes, dans tous les lieux de l'univers, et depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles. Si un seul péché mortel, ou même véniel, lui a causé assez de tristesse pour lui arracher l'âme du corps, ces péchés si énormes qui font honte à la nature, qui font horreur aux démons, cet amas immense d'iniquités, cette mer d'abomination qui a inondé la terre, quel accablement a-t-elle dû produire dans un âme si pure? De combien

de morts lui a-t-elle fait à chaque moment sentir le supplice?

Nous comparons les peines de l'âme de Jésus-Christ avec les peines de son corps : hélas ! je suis persuadé que ces souffrances extérieures, loin d'égaler les autres, étaient un remède ou du moins un soulagement pour son cœur brisé de douleur. Croyez-vous qu'il fût fort sensible à des plaies qui réparaient les outrages faits à son Père? Ou plutôt avec quelle joie pensez-vous qu'il vît le péché détruit par la destruction de sa chair, la gloire du Seigneur réparée par l'effusion de son sang, sa justice vengée, le monde purifié, réconcilié avec Dieu, remis en état de faire honneur à ce Dieu qui l'a créé? Remarquez, s'il vous plaît, comment, après trois heures de la plus excessive désolation qui fut jamais, il n'aperçoit pas plutôt les soldats, qu'au lieu d'éclater ou de se laisser abattre, comme il arrive ordinairement à la présence des maux qu'on a extrêmement craints, il se lève au contraire, il paraît tout à lui, il congédie les apôtres, il leur permet de s'abandonner au sommeil comme n'ayant plus besoin de consolation : plein de force et d'intrépidité, comme si sa prière avait été exaucée, il se présente aux satellites qui le cherchent, à ces lions affamés; il se livre à leur rage, il se montre jusqu'à la mort si peu ému, si calme, si supérieur aux plus cruels événements, qu'on ne peut douter que l'impression de ces nouveaux supplices n'ait un peu apaisé la douleur qui le pressait. O douleur inconcevable, ô incroyable amertume du cœur de Jésus, qui le rend comme insensible à des maux si violents, qui lui fait trouver même dans ces maux une espèce d'adoucissement ! Mais n'abandonnons pas notre aimable maître, suivons de près les barbares qui viennent de nous l'enlever, et continuons d'examiner la passion de son âme, qui souffre encore plus que son corps, lors même que celui-ci est livré aux plus rigoureux tourments.

Oui, messieurs, dans chaque tourment auquel on a condamné le Fils de Dieu, il y a toujours eu quelque chose de plus cruel mille fois pour son cœur que ce qui semblait se borner à son corps. Je ne parle plus de ces crimes qui, durant l'espace de trois jours, furent sans cesse commis contre Dieu, et qui furent les plus énormes qui soient jamais sortis de l'enfer, puisque le soleil en perdit la lumière, que la terre en frémit d'horreur, que toute la nature en parut épouvantée; l'âme de Jésus-Christ, mes frères, l'âme de Jésus-Christ y dut-elle être insensible? Mais je m'attache à des objets plus proportionnés à l'intelligence humaine et plus conformes à nos sentiments.

J'avoue qu'être déchiré à coups de verges et cloué à un gibet, c'est un tourment bien douloureux; cependant quand une âme qui a de la fermeté prend sa résolution, surtout si elle est possédée d'un grand amour et qu'elle espère, en souffrant, de faire connaître cet amour, elle est capable de se dévouer généreusement à ce genre de supplice; mais plus on a de sentiment, plus on a de générosité et de tendresse, plus on a de peine à supporter l'injustice et l'ingratitude. Se voir sacrifié à l'envie de ses ennemis et trahi par ceux de qui on avait lieu d'attendre du secours dans sa disgrâce, ce sont des revers que soutiennent à peine la constance la plus mâle et la patience la plus invincible.

Cela supposé, faites un peu de réflexion, chrétiens auditeurs, à ce qui se passe à l'égard de Jésus-Christ. On vient de se saisir de sa personne, on l'accuse, on le livre aux gentils, on lui prépare une croix, on l'y attache comme un scélérat, il y meurt. N'est-ce point une erreur? ne le prend-on point pour quelqu'autre qui a mérité ce supplice? Non, on ne se trompe point; on sait combien sa vie a toujours été sainte, exemplaire, irréprochable, et c'est pour cela même qu'on le persécute; on sait que la seule jalousie des prêtres leur fait désirer sa mort; on voit que quoique Pilate ait pénétré leurs sentiments, qu'il ait découvert leur malignité, il ne laisse pas de l'immoler à leur passion. Encore si le piége était tendu avec quelque adresse, si on donnait quelque couleur, quelque ombre de vérité aux crimes qu'on lui impute; mais les chefs d'accusation n'ont ni vérité ni vraisemblance; tout le monde en connaît la fausseté et l'imposture; n'importe, il ne se trouve personne qui veuille faire justice à Jésus-Christ; tous les tribunaux sont contre lui, le conseil de la synagogue, le gouverneur, le peuple même, tout le condamne à mourir, quoique son innocence paraisse plus claire que la lumière du jour aux yeux de ses accusateurs et de ses juges.

Que ne parle-t-il en sa faveur? que ne représente-t-il l'horrible excès de l'injustice qu'on lui fait? Mais qu'est-il nécessaire qu'il parle? Les docteurs et les pharisiens décèlent eux-mêmes le motif empoisonné de leur poursuite, par leur ardeur et par leur empressement. Les témoins n'attendent pas qu'on les réfute, ils justifient eux-mêmes l'accusé par leurs contradictions. Le juge en convient, il le déclare hautement par ses paroles, par ses actions; et néanmoins l'innocent meurt, non comme la victime d'une calomnie, dont on ne découvre pas la fausseté, non comme la victime d'une fureur populaire, qui prévient les formalités de la justice; non, c'est par l'autorité publique qu'il meurt; c'est en vertu d'un jugement donné dans les formes, par ceux à qui le dépôt des lois a été confié, et qu'un serment solennel oblige à protéger l'innocence contre l'oppression. Oh! messieurs, que ce jugement est injuste, et qu'on aurait de peine à en souffrir de pareils dans un pays où l'on n'aurait pas encore perdu toute liberté ! Qu'il faudrait peu de semblables injustices pour faire soulever tout un royaume contre les puissances les plus légitimes! Il n'est jamais arrivé et il n'arrivera jamais rien de si odieux, sous aucune domination. C'est contre vous, mon adorable Sauveur, qu'a été commise cette injustice; et vous n'avez pas témoigné l'indignation que vous causait un procédé si bar-

bare, si inouï! Vous avez pu vous taire dans cette rencontre!

Mais vous, peuple ingrat et insensible, qui avez entendu la doctrine de Jésus, qui en avez admiré la pureté et la sainteté, qui avez été si frappé de ses exemples, qui avez vu tant de prodiges, qui avez trouvé dans sa personne un médecin si charitable et si puissant; vous qui lui avez paru si attaché, qui avez abandonné vos maisons, vos enfants, qui vous êtes oublié vous-même pour le suivre dans le désert, qui, après qu'il vous y eut nourri d'un pain miraculeux, voulûtes le forcer à se porter pour votre roi; vous dont l'amour lui a servi jusqu'ici de rempart contre la haine de ses ennemis, qu'il ne s'est attirée que pour vous avoir fait trop de bien; ce prince, votre maître, est condamné injustement, vous est enlevé avec violence, et pas une larme, pas un mot ne marque vos regrets, tandis qu'il est immolé à l'envie et à l'hypocrisie des pharisiens? *Quid dicam, aut quid respondebit mihi cum ipse fecerit?*

Mais que me répondra cette multitude insensée, elle qui sollicite, elle qui déjà se mutine, si on ne le crucifie? Qui l'aurait jamais pu prévoir, que ce peuple si chéri, si favorisé en tout, ce peuple presque tout composé des aveugles auxquels il avait donné la vue, des sourds auxquels il avait rendu l'ouïe, des muets dont il avait délié la langue, des malades qu'il avait guéris, des possédés qu'il avait délivrés; ce peuple dont l'amour et le respect l'avaient rendu odieux et redoutable aux pharisiens; qui l'aurait jamais prévu que ce peuple dût être si altéré du sang de son bienfaiteur, et demander sa mort avec tant d'instance? Certainement ce n'était pas la pensée de Pilate, qui crut que pour sauver l'innocent, il n'y avait pas de voie plus sûre que de laisser ces mêmes Juifs maîtres du jugement qu'il n'osait porter, que de se remettre à eux du choix du prisonnier qu'il avait coutume d'élargir tous les ans à leur prière. Ce lâche juge ne douta pas que Jésus ne fût préféré, surtout n'ayant pour cette faveur d'autre concurrent qu'un scélérat décrié par ses meurtres et par ses séditions. Cependant qu'arriva-t-il? *Expectavit ut faceret judicium, et ecce iniquitas; et justitiam, et ecce clamor.* Le Sauveur du monde n'a pas une seule voix pour lui; il a la confusion de se voir rejeté plusieurs fois de la manière la plus outrageante. Pour tout jugement, on n'entend que des cris tumultueux; un bruit confus de voix séditieuses demande qu'on fasse grâce à Barrabas et que le roi des Juifs soit crucifié; on le demande avec instance, et on menace le gouverneur de la disgrâce de César: *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.*

Quel triomphe pour les pharisiens, qui jusqu'alors n'avaient rien tant redouté que l'affection et le respect qu'on avait partout pour Jésus-Christ! Quelle joie de voir un changement si peu attendu! Quelle douleur pour Jésus-Christ de se voir ainsi l'objet de l'aversion du peuple qu'il avait toujours chéri, qu'il avait comblé de tant de bienfaits! Peut-on douter qu'il n'ait été beaucoup plus sensible à cette haine qu'aux rigueurs de la mort, puisqu'il l'a déclaré lui-même si expressément par son prophète? *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique.* Hélas! s'il n'avait fallu être exposé qu'à l'injustice des juges, qu'à la cruauté des bourreaux, je n'avais garde de me plaindre, j'allais au supplice et à la mort sans murmurer, j'y allais même avec joie, pensant aux avantages que mon peuple en retirerait; mais quand je vois contre moi ce même peuple que j'ai aimé, à qui je n'ai fait que du bien et pour qui je me sacrifie; lorsque, plein de rage et de venin, il se joint à mes plus mortels ennemis pour me perdre, je sens que toute ma force est sur le point de m'abandonner, je n'ai plus assez de constance pour supporter une si noire perfidie. Vous l'avez supportée néanmoins avec une douceur inaltérable; une seule plainte n'est pas sortie de votre bouche; et avec la même fermeté que vous avez souffert tout le reste, vous avez bu cette partie si amère de votre calice. Mais, Seigneur, je vous entends: votre cœur s'explique par la voix du prophète; vous avez eu besoin, en cette occasion, de toute votre patience, et tout me dit que les tourments de votre corps n'égalent en rien l'amertume dont votre âme vient d'être abreuvée: *Si inimicus maledixisset mihi, sustinuissem utique.*

Vous voyez, chrétiens auditeurs, que l'âme de Jésus-Christ a eu part à tous les supplices, et qu'elle y a eu la plus grande part, parce qu'en effet elle a été plus touchée de l'injustice de ses ennemis, de l'ingratitude des Juifs, que son corps n'a été sensible à la cruauté des uns et des autres. Si vous ajoutez à cela les peines particulières qui ne se sont fait sentir qu'à son âme, quelle comparaison restera-t-il à faire entre ces peines différentes?

La première de ces peines, c'est l'infidélité des disciples et des apôtres de Jésus-Christ, dont l'un le vendit, l'autre le renia avec des serments exécrables, et tous les autres l'abandonnèrent: *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt.* Que va-t-on dire de vous, mon adorable Rédempteur? Quoi! de tant de personnes que vous aviez pris soin de cultiver, durant l'espace de trois années, qui ont été témoins de tant de merveilles, qui vous ont accompagné partout, qui ont étudié vos maximes, qui vous ont connu de la manière la plus intime; de tant de personnes il n'y en a pas une seule qui demeure auprès de vous, pas une seule qui ose se déclarer, ni se montrer en public, depuis que vous êtes entre les mains de vos ennemis? Est-ce que vous les aviez toutes ou mal connues, ou mal choisies, ou mal instruites, ou mal prévenues par votre doctrine et par vos actions? Que pensera-t-on d'une disgrâce si étrange? que dira-t-on d'un homme à qui il ne reste pas un seul ami dans son infortune? qui est trahi par les uns, désavoué par les autres, ou du moins abandonné? Quelle plaie pour le cœur tendre et fidèle de Jésus-

Christ! lui qui avait aimé ses disciples avec tant de constance, qui avait si fort craint qu'ils ne courussent quelque péril à son occasion, qui était allé au-devant des prêtres et des soldats, qui s'était livré à eux à discrétion, de peur que sa résistance ne les obligeât de maltraiter ceux qui l'avaient suivi au jardin, qui pour toute grâce avait demandé qu'on les épargnât; quelle plaie pour l'âme si compatissante de Jésus-Christ, de voir que, dans son malheur, non-seulement ses disciples évitent le danger, mais qu'ils fuient lâchement leur maître; qu'en effet ils sont refroidis, qu'ils commencent même à douter de sa bonne foi, à tenir pour suspecte la vérité de sa mission, et tous, sans qu'il lui en reste un seul à qui il puisse se plaindre de l'infidélité des autres! Qui peut exprimer la sensibilité des mouvements excités par un abandon si accablant? Et nous, chargés de vous entretenir aujourd'hui, ne sommes-nous pas à plaindre d'avoir à vous dire des choses si frappantes, d'en comprendre, d'en sentir en partie la force, de voir l'impression qu'elles seraient capables de faire si elles étaient comprises, sans cependant les pouvoir faire comprendre?

La seconde peine, qui fut toute pour l'âme désolée de Jésus-Christ, ce fut la perte entière de sa réputation. Il est étonnant que ceux qui étaient les plus prévenus en sa faveur, ceux qui étaient les plus désintéressés, ceux qui devaient être les plus éclairés, comme Hérode et toute sa cour, ne peuvent s'empêcher de croire que Jésus n'est qu'un insensé, un visionnaire, qui s'est imaginé qu'il était Dieu, et qui se repaît de cette extravagante pensée. Tous les Juifs qui se trouvent à Jérusalem croient qu'ils ont été séduits par de faux miracles, ils rougissent d'y avoir donné tant de créance, et le dépit qu'ils en conçoivent va si loin, qu'ils n'en peuvent être consolés que par sa mort. Les étrangers, qui étaient venus de toutes les parties du monde pour célébrer la fête de Pâques se retirent, persuadés que cet homme n'est qu'un hypocrite ou un scélérat reconnu; ils répandent ces sentiments dans les diverses provinces où ils retournent, et bientôt on raconte partout les actions de Jésus le Nazaréen, comme les aventures d'un fourbe insigne, qui a été puni comme il le méritait de toutes ses impostures. Il n'est pas nécessaire de vous dire quel coup c'est pour un cœur aussi noble que le sien, de ne pouvoir, en perdant toutes choses, sauver une réputation si bien acquise, si bien établie, si utile aux peuples, si glorieuse à son Père; quel coup c'est de se voir l'objet, ou de la risée, ou de l'exécration du genre humain.

Faut-il encore que je vous parle du mépris sacrilége qu'on fait de cet Homme-Dieu durant le temps de sa passion? Faut-il que je vous expose avec quelle indignité il est traîné de tribunal en tribunal, comment ses juges se le renvoient les uns aux autres, ou pour servir leurs intérêts particuliers, ou pour satisfaire leur ambition et leur vaine curiosité? Vous mettrai-je devant les yeux comment il devient le jouet d'un peuple furieux, comment chacun lui insulte, et paraît assuré de le faire impunément? comment ses misères, quelque grandes qu'elles soient, loin de lui attirer de la compassion, lui attirent des risées cruelles? On applaudit à ceux qui gardent le moins de mesures; on ne daigne pas même observer en sa faveur des lois que leur équité et le pouvoir immense des Romains rendaient inviolables par tout l'univers. Des diverses circonstances de la passion, je n'en trouve point qui ait été accomplie plus exactement que celle-ci, où le Sauveur lui-même s'explique par la bouche du prophète sur les mépris auxquels il doit être exposé : *Ego vermis et non homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis.* Je suis parmi les hommes comme un ver de terre, on m'y regarde comme l'opprobre du genre humain, et le rebut de la plus vile populace.

Messieurs, je me plaignais, il n'y a qu'un moment, de la condition des prédicateurs, mais il me semble qu'ici je parle avec bien de l'avantage, car enfin je parle à des personnes qui savent quelle impression fait naturellement sur un grand cœur une marque de mépris; la plupart des hommes conviennent qu'ils peuvent tout supporter hors de là; et rien, en effet, dans la vie n'est plus insupportable, surtout si on se sent du mérite, et si l'on en voit peu dans ceux qui nous méprisent. O Jésus, fils unique du Dieu vivant, qu'est-ce donc que les hommes peuvent mépriser en vous, devant qui tous les anges fléchissent le genou, et que le Créateur de l'univers juge digne de toutes ses complaisances? Que trouve-t-on de méprisable, ou dans votre naissance, qui est éternelle, ou dans votre sagesse, qui est divine, ou dans votre conduite, qui est irréprochable, ou dans votre personne, dont la beauté a ébloui, dont la majesté a renversé par terre vos plus mortels ennemis? O mon Dieu, quand je vous vois habillé en insensé, et conduit dans cet habillement ridicule par toutes les rues de Jérusalem; quand je vous considère dans la salle de Pilate, nu à demi, vêtu du reste en roi de théâtre, au milieu d'une troupe de soldats insolents, qui se font un jeu de vous outrager, de joindre à des soufflets très-insultants par eux-mêmes des dérisions encore plus sanglantes; à la vue de cette situation déplorable, je ne sais plus en quelle posture assez humble, en quel rang assez reculé je me dois mettre; serait-il d'humiliation dont j'osasse me plaindre? Pourrais-je encore désirer les honneurs? pourrais-je même les souffrir? Or, messieurs, c'est dans tous ces mépris que l'âme de Jésus-Christ a trouvé son supplice; et je suis sûr qu'il paraîtra à bien des gens que ç'a été le calice le plus amer de toute sa passion.

Montons, s'il vous plaît, sur le Calvaire, et voyons ce que Jésus-Christ a souffert intérieurement durant tout le temps qu'il a demeuré sur la croix. Il me semble que j'y trouve d'abord une preuve si sensible de

l'excès de ses peines secrètes, qu'elle rend toutes les autres preuves inutiles. Jésus couronné d'épines, couvert de plaies, attaché par trois ou quatre gros clous à un tronc d'arbre, s'écrie dans le fort de ses douleurs corporelles qu'il a soif, c'est-à-dire, comme l'expliquent les Pères, qu'il désire de souffrir dans sa chair encore de plus rudes tourments. Au contraire, accablé dans son âme, et ne soutenant qu'à peine le poids de sa tristesse, il se plaint à son Père de son excessive rigueur : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* N'attendez pas, chrétiens auditeurs, que je vous explique ici le mystère de ce délaissement spirituel. Ce fut sans doute dans Jésus-Christ une soustraction de toute consolation intérieure, une privation de toute douceur sensible, de toutes les vues qui pouvaient le fortifier ou le soutenir dans ses travaux ; ce fut comme une espèce d'éclipse dans la partie supérieure de l'âme; une nuit obscure durant laquelle les plus tristes passions, comme autant de bêtes farouches, se réveillèrent dans l'appétit inférieur, selon ces paroles de David : *Posuisti tenebras, et facta est nox : in ipsa pertransibunt omnes bestiœ silvœ.* Durant ce temps il ne se présenta rien à son esprit que de funeste, une mort honteuse et cruelle, un peuple ingrat, des disciples infidèles, un monde couvert de crimes, l'enfer rempli de criminels, son Père outragé, irrité, inexorable; en un mot ce fut une source de douleurs où il ne buvait pas seulement dans une coupe amère, mais où il était tellement plongé et noyé dans l'amertume, que toute son âme en était pénétrée.

Il n'y avait sans doute qu'une douleur extrêmement sensible qui pût obliger ce Fils si soumis, si obéissant, à former des plaintes contre son Père, et à les faire éclater en présence d'une si grande multitude. Croyez-vous en effet que ce soit par une impression légère que Jésus après avoir tant souffert sans rien dire, rompt enfin un si long silence lorsqu'il ne lui reste plus que quelques moments à souffrir, et demande à Dieu quelle raison il a eue de se rendre impitoyable? Théophylacte dit que dans cet instant la perte entière des Juifs, de sa nation chérie, lui vint en la pensée, et qu'il ne put retenir la douleur que ce souvenir lui causa. Origène prétend que c'était au peu de fruit que les hommes en général tireraient de la passion, et au grand nombre d'âmes qui devaient périr, que songeait alors le Fils de Dieu. Pour moi, Messieurs, je ne crois pas que le Sauveur ait attendu qu'il fût sur la croix pour faire cette réflexion, mais je ne doute pas qu'à ces derniers moments de sa vie elle n'ait excité dans son âme un sentiment de douleur extraordinaire.

Pour concevoir cette frappante vérité autant que nous en sommes capables, il faut se ressouvenir de ce zèle incompréhensible qui a fait descendre Jésus-Christ sur la terre, et qui l'a porté à faire et à souffrir de si grandes choses pour nous sauver. D'ailleurs remarquez, s'il vous plaît, qu'il était alors comme au comble de sa douleur, qu'il était accablé de peines extérieures et de peines intérieures; que son sang, sa force, sa vie étaient épuisés; et que pour tout fruit de tant de travaux il a le déplaisir de voir un malheureux se damner à ses côtés, tomber dans les enfers au moment qu'il meurt pour l'en garantir; de voir dans ce seul homme un nombre infini d'autres hommes qui souffriront autant durant toute l'éternité que si un Dieu n'était pas mort pour eux. *In vacuum laboravi, sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi.* J'ai donc travaillé inutilement, c'est donc en vain que j'ai consumé tout ce que j'avais de force ; l'enfer continuera de se remplir, le démon aura la plupart des âmes que je rachète si chèrement, et de cent mille à peine en pourrai-je retirer une seule. Le sang d'Abel a crié vengeance, et il a été écouté; le mien demande miséricorde, et il ne peut l'obtenir : je suis descendu du ciel, j'ai vécu sur la terre, j'y ai souffert trente-trois années ; je meurs accablé de souffrances et d'infamie, tout cela pour sauver les hommes, et je ne les sauve pas!

Il y a eu des hérésiarques qui ont dit que Jésus-Christ s'abandonna pour lors à un véritable désespoir. C'est un horrible blasphème ; mais il est certain que rien n'était plus capable de l'y porter que la vue de l'inutilité de son zèle. Il soutint cette vue avec constance, mais avec quel excès de douleur? c'est ce que nul homme, nul ange même ne saurait vous expliquer. Si ce n'est pas là ce qui avança sa mort, lorsque dans la pensée de Pilate, et selon toutes les apparences, il avait encore plusieurs heures à vivre, je suis persuadé que la violence de la douleur, et tout ce qu'il en ressentit, était capable de lui arracher mille vies. Je ne doute point que quand les mérites de sa passion auraient en effet sauvé tous les hommes qui périssent, à la réserve d'un seul, non, je ne doute pas que la perte de cette seule âme n'eût pu le faire mourir d'affliction. Jugez donc quelle a dû être cette affliction lorsqu'il a vu courir au-devant du précipice tout le peuple juif son cher peuple, la plus belle portion de son héritage, des royaumes, des mondes entiers d'infidèles, enfin la moitié des chrétiens séduits par l'hérésie, et presque l'autre moitié corrompus et perdus par le vice. *O vos qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus :* O hommes qui vous contentez de jeter en passant les yeux sur ce corps déchiré et percé de clous, entrez un peu dans mes plaies secrètes, et voyez s'il est une douleur pareille à la douleur que j'éprouve dans mon âme.

Non, Seigneur, rien ne peut être comparé à cette douleur. *Magna est velut mare contritio tua :* l'affliction de votre cœur est un océan d'affliction dont la seule vue m'effraie et m'accable de tristesse. Grossi de tous les péchés des hommes, de ces torrents d'iniquité qui inondent toute la terre, c'est une mer où toutes les peines, même de votre corps, se vont rassembler comme autant de

fleuves d'absinthe, qui y contractent encore une nouvelle amertume par l'injustice et l'ingratitude qui les empoisonnent. C'est un abîme de confusion creusé par la perfidie de vos amis, par les impostures que vos ennemis répandent dans tout l'univers, par les horribles mépris que vous essuyez et de la part des plus grands, et de la part des plus méprisables d'entre les hommes; c'est un gouffre aussi ténébreux et aussi profond que les enfers, où le plus léger adoucissement n'eut jamais d'accès, et où votre amour vous fait souffrir des peines en quelque sorte égales aux tourments des damnés. *Magna est velut mare contritio tua: quis medebitur tibi?* Je le vois bien, Seigneur, vos plus grands maux sont ceux qu'on connaît le moins, ceux qu'on plaint le moins. Mais de quel secours vous peut être la compassion de vos créatures dans de si grandes douleurs? *Quis medebitur tibi?* Oui, mon Dieu, c'est à cette passion intérieure, à ces peines secrètes, que je veux m'attacher par la méditation; c'est à ce cœur affligé que je veux donner toute ma tendresse; je veux désormais m'occuper à pleurer ses douloureuses blessures, je veux surtout déplorer avec lui tant de souffrances devenues inutiles, ce peu d'amour qu'il s'est attiré par un amour si excessif, le malheur de tant d'âmes si chèrement rachetées et néanmoins perdues pour toujours. O Jésus! qui pourrait guérir cette plaie, que toutes les autres seraient bientôt fermées! Quel soulagement pour vous, quelle douceur dans l'extrême désolation où je vous vois abîmé!

Si nous pouvions du moins arracher à votre ennemi quelques-unes de ces âmes qu'il s'efforce de vous enlever! Seigneur, nous en avons chacun une, qui n'a tiré jusqu'ici que très-peu de fruit de vos souffrances; nous allons travailler tous à la sauver, afin que vous n'ayez pas le déplaisir de la voir périr avec tant d'autres. Oh! que cette considération nous va rendre bien plus zélés, bien plus vigilants que n'a pu le faire, ou l'espérance du ciel, ou la crainte de l'enfer! Oui, mon aimable Jésus, nous allons nous appliquer à purifier et à sanctifier nos âmes, parce qu'elles sont le prix de votre sang, parce qu'elles vous appartiennent. Elles nous deviendront chères, parce que vous les aimez: nous n'oublierons rien pour vous épargner le mortel déplaisir que vous causerait leur perte. O le noble motif! qu'il est digne d'un grand cœur, d'un cœur tendre et reconnaissant! Qu'il y a de douceur, ce me semble, à donner dans cette vue tous ses soins à son salut et à sa sanctification! Prenons un moment pour nous entretenir dans cette douce pensée, si propre à vous délasser d'une attention trop longue peut-être: nous entrerons ensuite dans la seconde partie de ce discours, qui sera plus courte.

SECONDE PARTIE.

Quoique après tout ce que je viens de dire des douleurs intérieures de Jésus-Christ, j'aie paru persuadé qu'elles surpassaient de beaucoup les peines corporelles, et que je vous l'aie peut-être persuadé à vous-mêmes, je suis obligé d'avouer, qu'à l'instant que j'envisage le corps souffrant de notre divin Maître, je commence à craindre que je ne me sois trompé dans mon jugement, et que je ne vous aie imposé par mes paroles. Le pourrez-vous bien croire, qu'il reste quelque doute dans une question qui paraît si clairement et si justement décidée, et qu'on puisse soutenir avec quelque apparence de raison, le contraire de ce que j'ai établi dans le premier point de ce discours? Vous en jugerez vous-mêmes par le détail où je vais entrer.

Messieurs, il y a une liaison si étroite entre l'esprit et le corps, que, quoiqu'ils soient d'une nature extrêmement différente, ils s'entre-communiquent tous leurs divers sentiments, leurs joies, leurs peines. Le corps surtout, qui est comme l'esclave de l'esprit, souffre toujours des tristes situations de son maître, il ressent ses chagrins, et il est contraint ordinairement de porter le faix qui le fait gémir. Si cela est, voilà tout d'un coup les choses mises du moins dans l'égalité; ce poids immense de douleurs sous lequel plie l'âme de Jésus-Christ, tombe tout entier sur le corps qui est uni à cette âme. C'est comme si un géant, accablé par la chute d'une montagne, venait lui-même tomber sur un enfant, qui serait en même temps écrasé et enseveli sous la masse du géant et sous les ruines du rocher. Ne nous étonnons donc plus qu'au jardin de Gethsemani, où le Fils de Dieu souffrit en son cœur un supplice qui n'eut jamais d'égal, on vit son corps dans une faiblesse et dans un abattement sans exemple. Il s'en fallut peu que la mort ne suivît effectivement l'agonie mortelle où il se trouva: le sang coula de ses veines comme par autant de plaies que lui avait faites la douleur, et par où il s'ouvrait à son âme mille passages.

Ajoutez à cela que de deux parties qui souffrent les mêmes tourments, la plus faible est sans doute la plus à plaindre, parce qu'elle est la moins capable de résister. Or c'est une vérité connue et confirmée par l'oracle de Jésus-Christ même, que l'esprit est prompt, c'est-à-dire plein de force et de courage, au lieu que l'infirmité est l'apanage naturel de la chair: *Spiritus promptus est, caro autem infirma.* Cela est vrai dans tous les hommes, chrétiens auditeurs, mais il l'est encore plus à l'égard du Fils de Dieu qu'à l'égard d'aucun autre homme; car enfin il n'y eut jamais d'âme si grande, si magnanime, ni de corps si sensible et si délicat. Comme le Verbe ne s'incarnait que pour souffrir, le Saint-Esprit lui avait formé un corps tout propre pour ce dessein, c'est-à-dire le plus susceptible de douleur qu'il soit possible d'imaginer: *Corpus autem aptasti mihi.* Il avait choisi le plus pur sang de Marie pour le former, ce corps, et il avait donné à son tempérament et à ses facultés naturelles cette perfection que Dieu donne à tout ce qu'il fait immédiatement par lui-même; en sorte qu'il avait le sentiment si vif, que les mêmes tourments lui étaient beaucoup

plus douloureux qu'à tout autre. Cependant, messieurs, cette sensibilité n'excita point de pitié dans ses bourreaux, quoique sur la délicatesse de son corps découvert à leurs yeux, ils pussent aisément juger qu'elle était extrême ; ils frappèrent sur cette chair tendre et innocente avec plus d'acharnement qu'ils n'auraient pu faire sur un esclave endurci à la peine ; c'est en vain qu'aux premiers coups de fouets ils voient les bras du Sauveur, son sein, ses flancs, tout son corps se noircir, s'enfler, s'ouvrir de toutes parts, se couvrir du plus noble sang qui fut jamais ; leur fureur semble se ranimer à ce spectacle, capable d'attendrir des tigres.

Il est vrai que la même raison qui rendit au Fils de Dieu les tourments plus insupportables, devait aussi les rendre plus courts, parce que des douleurs extrêmement aiguës ne peuvent manquer de causer une mort prompte. Jésus ne profita point de cet avantage : la divinité qui, en quelque sorte, s'était soustraite à l'âme du Sauveur pour la laisser souffrir, soutint son corps à la colonne et ailleurs, pour le rendre capable d'un tourment aussi long qu'il était cruel. On peut dire qu'ici le Père éternel en usa avec le corps de son Fils avec à peu près la même rigueur qu'il en usera envers les corps des réprouvés, que sa toute-puissance conservera dans les flammes, afin qu'ils puissent brûler éternellement et n'être jamais réduits en cendre. Qui peut dire de combien de douleurs ce miracle fut la source dans la personne de Jésus-Christ? Ce miracle donna le loisir aux bourreaux d'exercer sur lui une barbarie qu'aucun criminel n'avait encore éprouvée; ils lui donnèrent de tels coups, que trente suffisaient pour arracher la vie à un homme, et ils lui en donnèrent jusqu'à cinq mille. Comptez combien de morts dans un seul tourment. Ils demandèrent de nouveaux fouets, après avoir usé les premières verges, et on eut la cruauté de leur en fournir. Les premiers bourreaux étant lassés, il s'en trouva qui voulurent prendre leur place, et qui purent se résoudre à frapper sur les plaies que les autres avaient faites. La terre est couverte de sang, des lambeaux de chair se détachent, les os paraissent découverts, et on frappe encore ; la situation où est Jésus est capable de faire horreur, et elle n'attire point encore de compassion. J'avoue, messieurs, que rien n'est plus surprenant, que jamais l'on n'a rien ouï dire de pareil, que jamais une telle barbarie n'a été exercée sur aucun autre homme. Mais il faut supposer que Pilate, ayant témoigné qu'il renverrait l'innocent absous après qu'il aurait été flagellé, les bourreaux s'étaient engagés aux prêtres de le faire expirer entre leurs mains; c'est pourquoi ils ne se bornent pas aux coups de fouets déterminés par la loi, ils s'obstinent à le frapper, pour s'acquitter de leurs promesses : de son côté, le Sauveur voulait vivre, pour accomplir les prophéties, et pour mourir dans un supplice encore plus cruel et plus honteux.

Oh! que votre patience est grande, mon adorable Sauveur! elle a été admirable dans toute votre passion, mais il faut avouer qu'elle est divine dans cette rencontre. C'est ici qu'elle combat contre la haine des prêtres et la cruauté des bourreaux ; que, contre plusieurs bras robustes et animés par une aveugle fureur, elle soutient un corps faible et délicat. Elle triomphe. Mais pourquoi parmi des épreuves si rigoureuses? Votre Père ne demande point ces excès, c'est trop pour de misérables créatures, c'est trop même pour expier toutes nos iniquités. Hélas! il le faut pourtant avouer, ce n'est pas assez pour amollir la dureté de nos cœurs. Vous savez ce que tout ceci produira sur nous : le dirai-je? rien du tout, tant nous sommes insensibles. Vous souffrez néanmoins, aimable Jésus, et vous souffrez pour nous épargner les peines que nous méritons. Pensez-y, chrétiens auditeurs, et profitez de cet excès d'amour.

Je remarque, en troisième lieu, que quelque excessives qu'avaient été dans Jésus-Christ les souffrances de l'âme, cette âme n'a souffert que de sa part et de la part de ses propres passions émues par les objets qui les réveillent naturellement; elle n'a été au pouvoir ni des hommes, ni des démons; Jésus en est toujours demeuré le maître; pour son corps, il a été en la puissance de ses ennemis, il a été livré à des soldats, à des gardes, à plusieurs bourreaux, à quiconque lui a voulu faire du mal ; il a essuyé toute la rage et des Juifs, et des Gentils, et par eux toute la fureur des démons dont ils étaient possédés. Si on le conduit chez Caïphe, c'est avec des épées et des bâtons, *cum gladiis et fustibus.* A peine y est-il arrivé, qu'on le remet entre les mains d'une garde insolente, qui abuse de sa patience en mille manières. Rappellerai-je ici ces soufflets outrageants tant d'autres tourments et plus aigus, et plus insultants encore? Chez Pilate, tout est permis aux bourreaux et aux soldats; loin d'être retenus par la crainte des lois, par l'autorité des juges, ils sont excités, ils sont applaudis, ils sont payés.

Non, mon aimable Jésus, non, je ne prétends pas diminuer en rien la compassion qu'on doit avoir pour votre cœur affligé : en exposant les peines de votre corps adorable, je ne veux que faire voir que tous vos maux sont extrêmes, qu'ils se cèdent, qu'ils se surpassent mutuellement les uns les autres ; et que tout ce qu'on en peut dire de plus certain, c'est qu'ils sont tous au-dessus de toute comparaison. Qu'il me soit donc permis d'ajouter encore à ce que j'ai déjà dit, que votre âme, quoique inconsolable dans ses peines secrètes, ne fut pourtant pas privée de toute consolation. Un ange la fortifia dans le jardin, elle se soutint elle-même par son amour durant tout le cours de ses souffrances. Pilate refusa quelque temps d'écouter les demandes injustes des Juifs, des femmes versèrent des larmes sur vous, un des voleurs crucifiés à vos côtés vous reconnut pour son Dieu : consolation bien légère,

à la vérité, en comparaison des pertes dont nous parlions il y a un moment; c'était comme une goutte d'eau pure dans un torrent de fiel et d'absinthe. Mais enfin je ne trouve pas qu'il y ait eu le moindre soulagement pour le corps : il souffrit durant l'espace d'environ trois jours, et pas un seul rafraîchissement, pas un verre d'eau ne lui fut présenté pour tempérer la soif extrême qu'ont coutume de causer les tourments; durant tout ce temps, nul intervalle, nulle nourriture, nul sommeil n'interrompent ses souffrances; que dis-je? il n'a pas même un instant pour respirer entre chaque supplice.

Après la flagellation dont nous avons parlé, les bourreaux, épuisés de force, eurent besoin de soulagement et ils se retirèrent pour en prendre. Jésus, qui a reçu tous les coups qui les ont lassés, n'a pas un moment de relâche; il n'est pas plutôt délié que les soldats l'assaillent, lui mettent et lui enfoncent sur la tête une couronne d'épines; et, pour faire durer ce supplice et l'augmenter sans cesse jusqu'à ce qu'on lui en prépare un autre, ils prennent un barbare plaisir à frapper sur ces épines avec le roseau que, par dérision, ils lui avaient mis entre les mains en guise de sceptre. Quand après cela on lui aurait accordé un peu de repos, on n'aurait pas néanmoins interrompu ses douleurs, puisqu'il ne quitta plus ce funeste diadème, qu'il le porta jusqu'à la mort; mais ce jeu inhumain durait encore lorsqu'il fut appelé devant Pilate, on n'eut pas le temps de lui ôter la ridicule pourpre dont il était revêtu. Pilate le condamne, on le charge d'une croix, on lui arrache ses habits qui s'étaient attachés à ses plaies, on le crucifie : on avait coutume de donner aux criminels un vin de myrrhe qui avait la vertu d'émousser le sentiment et de rendre moins insupportable le supplice de la croix; ce léger adoucissement n'est pas accordé à Jésus-Christ : la soif le brûle, il ne peut le dissimuler, une goutte d'eau lui est refusée.

O mon Dieu, que nos délicatesses vous coûtent cher! Que de rigueurs pour expier ces soins excessifs que nous prenons pour nous-mêmes, cette attention à ménager le temps de nos plaisirs, cet empressement à en jouir, à éviter les peines les plus légères, à chercher nos commodités jusque dans nos prières, jusque dans nos jeûnes! Il faut bien que cette vie molle et délicieuse vous déplaise, puisque vous avez tant souffert pour nous faire entendre que vous la réprouvez. Nous le comprenons, mon adorable Sauveur, car qui pourrait n'être pas docile à une leçon si frappante? Mais, hélas! que cette connaissance fait peu d'impression sur des âmes molles et faibles telles que les nôtres, sur des âmes qui ne se connaissent, qui ne s'estiment, qui ne s'aiment point elles-mêmes, qui ne font de cas que de leur corps, qui s'y attachent comme s'il était immortel, ou si elles devaient mourir avec lui!

Enfin, Messieurs, vous n'ignorez pas qu'il y avait deux parties dans l'âme de Jésus-Christ aussi bien que dans l'âme des autres hommes; et que dans sa passion il n'y eut à souffrir que pour la partie inférieure, l'autre étant comme une région hors d'atteinte où tout était calme dans le temps de la plus grande tempête; c'est-à-dire que les tourments, la mort, le péché même et la réprobation des hommes ne portèrent dans cette région supérieure de l'âme rien de fâcheux, rien d'affligeant. La volonté de Dieu y régnait uniquement, tout ce qui était ordonné par cette volonté souveraine était accepté non-seulement avec soumission, mais encore avec cette douceur d'impression qui n'altère point la joie. Il n'en est pas de même du corps adorable de mon Rédempteur, il a souffert dans tous ses membres, et presque dans chacun des tourments particuliers, et dans la plupart plusieurs tourments. *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas :* depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête tout est plaie, tout est douleur. Voilà pourquoi Isaïe le compare à un lépreux qui n'a rien de sain en sa personne, à un homme frappé de Dieu et humilié, c'est-à-dire tout couvert d'ulcères ou d'autres maux qui font horreur et qui l'obligent à fuir le commerce des autres hommes. Tout le visage de Jésus est défiguré par les coups qu'il a reçus, on ne le reconnaît plus; dans le plus beau des hommes on distingue à peine les traits d'un homme. Quelle partie de son corps a été épargnée durant la flagellation? Quelle de ses blessures n'a pas été renouvelée deux fois lorsqu'on le dépouilla de ses habits chez Pilate et sur le Calvaire? De combien d'épines sa tête fut-elle percée, et combien de coups de roseau sur ces épines? Enfin ce fut sur des plaies que fut appuyée la croix qu'il porta; sans parler de ses chutes fréquentes sous ce pesant fardeau, et de ses efforts pour se relever, quel tourment ne durent pas porter jusque dans ses entrailles la faim et la soif? Pour ses pieds et ses mains qui n'avaient reçu jusque-là que des atteintes légères, le plus cruel de tous les supplices leur était réservé.

Oh! qu'il est difficile d'imaginer ce que souffre un homme quand on lui perce les pieds et les mains, quelque instrument qu'on puisse employer pour le faire! Mais quand c'est avec des clous qu'on les lui perce, avec des clous longs, raboteux et émoussés, qu'on n'enfonce qu'à force de coups et jusqu'à ce qu'à travers les pieds et les mains ils soient entrés dans une poutre assez grosse pour soutenir tout le poids du corps, je laisse juger de l'excès de cette douleur ceux qui ont le plus exactement recherché combien d'os, de nerfs devaient être offensés, rompus, déchirés dans ce tourment; et qui savent dans quels symptômes, dans quelles convulsions on a coutume de tomber pour peu qu'on soit blessé dans des parties si sensibles.

Voilà, Messieurs, comme on a traité le plus innocent, le plus saint de tous les hommes, celui qui nous avait le plus aimés et qui méritait le plus d'être aimé. Si vous l'aviez vu dans l'état pitoyable où tant de tourments l'avaient réduit, dans l'état où il

parut aux yeux d'une multitude presque infinie de peuple, lorsqu'on éleva la croix où il avait été cloué, dans cet état qui fit pâlir le soleil et fendre les pierres : quels mouvements ce spectacle n'aurait-il pas excités dans des cœurs aussi bien faits et aussi tendres que les vôtres! En voilà une image, chrétiens auditeurs ; mais, hélas ! qu'elle est peu ressemblante, qu'elle est flattée, qu'elle représente faiblement les maux dont je vous ai entretenus !

Oh ! que ce visage était bien autrement défiguré! oh! que ce sein était déchiré d'une tout autre manière! que ces clous étaient bien plus affreux et ces ouvertures plus larges ! Quelle différence entre cette couleur naturelle et la couleur pâle, livide, sanglante de Jésus crucifié ! De toute l'idée que je me suis formée de mon Rédempteur souffrant, ce portrait ne me semble bien exprimer que son silence. Oui, Jésus au milieu de tant de maux, dans le temps qu'on exerçait sur lui les plus injustes et les plus excessives cruautés, dans ce temps-là Jésus a été aussi immobile, aussi muet que cette figure ; mais s'il s'est tu si constamment, c'est moins un effet de sa patience que de son amour, c'est qu'il n'a pas cru que notre salut devant être le prix de ses douleurs, il eût aucun sujet de se plaindre. Il est vrai que c'est là à peu près la posture où il a passé les trois dernières heures de sa vie. C'eût été une espèce de torture bien cruelle, quand il aurait été suspendu par les liens les plus doux, ayant ainsi les bras élevés et attirés en bas par le poids du corps ; il n'aurait pas laissé de souffrir un affreux martyre, étant surtout entièrement épuisé de force : mais quel surcroît de douleurs d'être ainsi soutenu par des clous, appuyé sur des plaies encore ouvertes, et qui s'augmentent, qui se renouvellent à chaque moment !

Je ne vous demande plus, chrétiens auditeurs, ce que vous pensez de la comparaison que j'ai eu dessein de faire entre les peines spirituelles et les peines sensibles de Jésus-Christ : elles ont été toutes excessives, toutes communes aux deux parties dont Jésus était composé ; passant sans cesse de l'une à l'autre, les peines du corps pénétraient jusqu'à l'âme, les peines de l'âme retombaient à leur tour sur ce corps affaibli. A la vue du Sauveur mourant je ne puis m'attacher qu'aux pensées qu'il avait lui-même : il ne songeait qu'à notre salut. Et si nous n'y pensons pas sérieusement, en le voyant mourir aujourd'hui pour nous, je ne vois pas ce qui pourra jamais être capable de nous y faire penser. Quel assemblage, quelle foule de motifs dans ce seul objet, pour nous obliger à vivre chrétiennement ! Vous y pouvez voir en abrégé toutes les vérités que je vous ai prêchées jusqu'ici ; mais toutes mises dans un si grand jour et exposées avec tant de force, que sans s'aveugler volontairement et sans s'endurcir, il est impossible d'y résister.

Voyez, âme chrétienne, ce que c'est que le péché, dont nous faisons si peu de cas ; il a fallu qu'un Dieu soit mort pour en expier un seul. Vous comptez pour rien les peines préparées aux serviteurs infidèles, voilà ce que la seule charité a fait souffrir à Jésus-Christ, pour épargner ces peines à ses plus cruels ennemis ; voilà jusqu'à quel point il a estimé notre âme, que nous négligeons toujours; voilà jusqu'à quel point il vous aime, jusqu'à quel point il aime vos frères, jusqu'à quel point il est comme altéré pour eux et pour vous d'opprobres amers, mais sources de votre salut. Voilà quels sont les jugements du monde, de ce monde impie pour qui vous avez tant de complaisance et tant d'estime : il a méprisé la sagesse éternelle et incarnée, il l'a fait passer pour une folie, il l'a jugée digne de mort, et il a effectivement fait mourir l'auteur de la vie. Si tout cela ne vous touche point, qui pourra espérer de le faire ? à quel artifice me faudra-t-il recourir ? Que ferons-nous si tous les efforts de Jésus-Christ se trouvent inutiles ? Mais que ne ferai-je point avant que de désespérer de votre entière conversion, ayant devant les yeux et entre les mains un si grand sujet de confiance ?

Père éternel, je m'adresserai à vous ; je vous présenterai votre Fils dans l'état où son amour l'a réduit, et j'espère que vous serez sensible à ce spectacle : tout m'apprend à ne pas craindre de trouver en vous cette même dureté que vous ne pouvez pardonner aux hommes. Que pouvez-vous me refuser, ô Dieu de toute bonté, Père de miséricorde, à la vue de cet Agneau qui s'est laissé égorger pour vous témoigner son obéissance? C'est par cette innocente victime, c'est par ses plaies et par sa mort que je vous prie aujourd'hui. Et qu'est-ce que je vous demande, ô mon Dieu? Rien autre chose, si ce n'est que vous ne méprisiez pas les douleurs de votre Fils unique, que vous ayiez quelque égard à ce qu'il souffre, et que vous ne laissiez pas de si grands mérites sans récompense. *Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem.* Oui, certainement il est digne, ce divin Agneau, d'être aimé, respecté, béni, glorifié de toute la terre; il mérite d'être le Roi et le Dieu même de tous ceux qu'il a rachetés. Faites donc, ô Dieu de justice, qu'il règne en effet sur tous les cœurs ; que tous les impies changent leurs blasphèmes en bénédictions; tous les pécheurs leur endurcissement obstiné en amour le plus tendre; toutes les âmes faibles et lâches leur tiédeur en ferveur, et leurs désirs en effets. Faites, je vous en conjure, que tous ceux sur qui, durant ces fêtes, ce précieux sang sera versé par le sacrement de la pénitence, soient véritablement purifiés; que par une amère douleur de leurs fautes, par le désir efficace d'un prompt changement, ils soient tous disposés à profiter d'un si grand bienfait : surtout, ô mon Dieu, ne permettez pas que ce sang serve à la condamnation d'aucune âme, puisqu'il n'est rien de si contraire à l'intention

de celui qui l'a répandu qu'un effet si terrible.

Je m'adresserai encore à vous, ô mon aimable Rédempteur : ah ! je vous en conjure par vous-même, par cette sanglante passion, par ce zèle infini que vous nous avez témoigné en mourant pour notre salut ; faites ressentir, du moins, à tous ceux qui m'entendent, les faveurs d'un amour si généreux, les richesses d'une rédemption si abondante. Quoi! Seigneur, vous aurez donné votre âme, vous aurez avancé un prix immense, et nous n'aurions que des grâces inefficaces ? Divin Sauveur, souvenez-vous qu'avant votre passion vous avez dit que vous attireriez à vous toutes choses, aussitôt qu'on vous aurait élevé sur la croix. Puisqu'enfin vous y voilà cloué, aimable Sauveur, souffrez que je vous fasse ressouvenir de votre promesse ; faites voir en l'accomplissant, cette promesse, que vous êtes véritablement notre Dieu. Oh! que j'en serai bien mieux convaincu par l'attrait puissant de vos grâces, que par les éclipses des astres, que par les tremblements de terre, que par la résurrection des morts ! Jetez un regard sur tous les chrétiens qui sont ici rassemblés ; vous trouverez en eux autant de cœurs qui ne demandent qu'à être attirés, et qui sont tout prêts à suivre les mouvements qu'il vous plaira exciter en eux par l'impression salutaire de vos dons : attirez-les donc, Seigneur, avec cette force supérieure qui rompt ce que l'obstination a de plus opiniâtre, avec cette douceur attrayante à laquelle l'endurcissement le plus inflexible ne résiste pas ; attachez-les à votre croix avec les liens que l'inconstance ne saurait briser; donnez-leur par vous-même toutes les bénédictions que vous leur avez méritées, et que je leur souhaite en votre nom, à la gloire du Père et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PASSION.

Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.
Considérez et voyez s'il y a une douleur pareille à la mienne (*Jérém.*, I).

Le sujet que je suis obligé de traiter aujourd'hui est le plus auguste, le plus riche, le plus touchant, le plus propre pour convertir les pécheurs, pour perfectionner les saints, le plus efficace pour consoler les affligés, le plus utile pour toutes sortes de personnes, mais le plus désavantageux qu'on puisse imaginer pour un prédicateur évangélique. Vous êtes venus ici, messieurs, dans l'espérance de goûter toutes les douceurs de la plus sensible piété ; vous y êtes venus disposés à verser des larmes sur votre divin Maître, et à livrer votre cœur à tous les mouvements qu'y peut exciter le récit de la passion ; et moi j'y viens dans l'impuissance de rien dire qui réponde à votre attente, d'expliquer même ce que je pense et ce que je sens.

Pour parler dignement de la passion et de la mort de Jésus-Christ, il faudrait, avant tout, pouvoir faire comprendre ce que c'est que Jésus-Christ ; quelle était son innocence, sa sainteté, son pouvoir sur toutes les créatures, sa bonté et sa sagesse infinie ; il faudrait pouvoir vous représenter sa beauté, sa douceur, son penchant à faire du bien, le bien qu'en effet il répandait sur tout le monde; il faudrait de plus vous entretenir de ses douleurs secrètes, qui surpassent les douleurs de son corps, autant que la peine du dam surpasse dans les enfers toutes les peines sensibles ; enfin il faudrait pouvoir dire avec quels sentiments intérieurs, et surtout avec quel amour pour les hommes il a souffert les plus horribles tourments ; or, ce sont, messieurs, autant de mystères ineffables, et pour la plupart même incompréhensibles.

Les tourments extérieurs qui nous auraient touchés si vivement, si nous en avions été témoins, ne peuvent guère nous émouvoir, quand nous les entendons raconter ; d'ailleurs, n'en pouvant rien dire qui n'aït déjà été répété mille fois, il est impossible que je fasse sur votre âme ces grandes impressions qui feraient des choses inouïes et inespérées.

Cela supposé, chrétiens auditeurs, quel art, quelle éloquence peuvent surmonter de pareilles difficultés ? Qui jamais aura le courage, pour ne pas dire la témérité, d'entreprendre de raconter cette mort, dont les circonstances sont toutes, ou trop connues, ou entièrement inconnues; ces douleurs, dont les unes sont le sujet ordinaire de tant de méditations, de tant de discours, et dont les autres sont au-dessus des expressions et de l'intelligence même des hommes? Je les raconterai néanmoins, messieurs, puisque je ne puis m'en dispenser, mais je le ferai sans art, sans étude ; je ne m'attacherai à rien de particulier, je dirai simplement ce que les evangélistes en ont écrit, et dans le même ordre qu'ils l'ont écrit. Il n'appartient qu'à vous, divin Esprit, d'exciter dans mes auditeurs les sentiments de compassion et de tendresse qu'ils croient peut-être que je leur dois inspirer. Daignez leur donner, lorsqu'ils se rappelleront dans la retraite ce que je vais dire, daignez leur donner deux fontaines de larmes, pour les mêler au sang du Sauveur. Dans ce moment je ne vous demande ni pour eux ni pour moi que les lumières dont nous avons besoin pour admirer les grands exemples que Jésus nous donne en souffrant, et pour comprendre l'obligation étroite que nous avons de les imiter. Adorable croix, vous nous tenez aujourd'hui lieu de tout ; nous nous adressons à vous comme nous avons coutume de nous adresser à Marie, et nous espérons d'obtenir par vous les mêmes secours qu'elle nous a toujours procurés : *O crux, ave, spes unica!*

Jésus sentant approcher l'heure que son Père lui avait marquée pour mourir, se hâta de donner à ses disciples les derniers témoignages de son amour; lui-même il leur lava les pieds, il leur donna son corps à manger et son sang à boire ; enfin il prit congé d'eux

par un discours rempli d'instructions salutaires et d'une tendresse incroyable. Il sort ensuite de la ville de Jérusalem, et se rend dans une solitude où il avait coutume de se retirer après les travaux du jour, et où il savait que ses ennemis le devaient venir chercher. Il était nuit, chrétiens auditeurs, lorsqu'il s'éloigna du cénacle; et je ne doute point que les puissances de l'enfer, qui étaient alors déchaînées, et qui travaillaient au plus grand crime qui ait jamais été commis, n'augmentassent l'horreur des ténèbres.

Ce fut alors que commença proprement la passion du Sauveur du monde, car une tristesse mortelle s'étant emparée de son cœur, il marche en silence jusqu'au lieu appelé Gethsemani, où, ne pouvant plus résister seul à l'abattement extrême qui l'accable, il est contraint de s'adresser à ses apôtres, comme pour leur demander du soulagement : *Tristis est anima mea usque ad mortem :* Je ne me soutiens plus, dit-il, je meurs, mon âme cède à la tristesse dont elle est saisie. Mais comme il ne reçoit d'eux aucune consolation, il se retire à l'écart, moins pour cacher son trouble et sa crainte que pour s'y abandonner tout entier. En effet, messieurs, voyez-le au fond de ce jardin; il pâlit, il tremble, il tombe sur ses genoux et bientôt après sur son visage. Voyez-le, ce visage tout mouillé de larmes; voyez cette sueur de sang qui coule par ruisseaux jusqu'à terre; il élève ses mains et sa voix au ciel; il revient à ses disciples jusqu'à deux fois, pour se plaindre à eux du peu de secours qu'il en reçoit; il retourne autant de fois à sa retraite : mais c'est partout le même trouble, rien n'est capable de calmer son âme. Il répète sans cesse cette prière : Mon Père, rien ne vous est impossible, détournez ce calice, ne m'obligez pas de me livrer à la fureur de mes ennemis : *Abba, Pater, omnia tibi possibilia sunt; transfer calicem hunc a me.*

Je ne sais, messieurs, quel est votre sentiment; pour moi, j'avoue que ce mystère m'étonne à un point que je ne puis exprimer. C'est un événement bien frappant qu'un Dieu humilié, un Dieu souffrant, un Dieu mort; n'importe, mon esprit, tout borné qu'il est, n'a pas trop de peine à démêler ces énigmes. Mais un Jésus troublé dans son âme, un Jésus saisi de crainte, un Jésus triste jusqu'à la mort : peu s'en faut que je ne me trouble moi-même et que je ne me perde dans cette pensée. Quoi! ce Messie que Dieu nous a envoyé pour nous servir de maître et de modèle, ce Jésus qui n'est venu sur la terre que pour souffrir, qui a témoigné tant d'impatience de verser son sang pour nous, maintenant que l'heure est venue, semble hésiter et manquer de résolution! Il nous a enseigné que nous n'avions rien à craindre de ceux qui ne peuvent faire périr que le corps; que c'est sauver sa vie que de la perdre pour la charité; qu'on doit se réjouir, qu'on doit faire éclater sa joie, quand on est accusé, condamné, maltraité par les hommes : et lui-même il tremble, il frémit, une sueur de sang manifeste sa frayeur aux approches de sa passion! On verra de tendres enfants, on verra de jeunes vierges aller au martyre en louant le Seigneur; on les verra, au milieu des feux, montrer une fermeté invincible, embrasser même leurs bourreaux et les instruments de leur supplice avec les transports d'une véritable joie, et la seule pensée des des tourments jette Jésus dans la plus profonde tristesse! Il paraît comme dans une espèce de désespoir; étendu sur la terre, noyé dans son sang, souffrant depuis trois heures une cruelle agonie, il ne cesse de redire ces paroles : *Transeat, transeat calix iste a me!* Ah! mon Père, éloignez de moi ce calice, dont la seule vue me donne la mort. Nous voilà donc, Seigneur, nous voilà perdus sans ressource : vous oubliez ceux que vous aimez, vous les abandonnez à leurs ennemis et à leur mauvais sort. Ce sera donc en vain que vous vous serez revêtu de notre chair et qu'on vous aura attendu durant tant de siècles; le démon demeurera le maître du monde et il remplira l'enfer de vos créatures?

Quelle injustice ne ferions-nous pas à Jésus-Christ, si nous pensions que la crainte de la mort eût pu suspendre un seul moment dans son cœur les mouvements de sa charité et de sa compassion! Hélas! loin de manquer de zèle pour notre salut, cette excessive tristesse est l'effet d'un zèle excessif, du désir ardent qu'il a de sauver tous les hommes, joint à la connaissance qu'il a d'autre part du grand nombre des hommes qui se perdront. Cette pensée est de tous les interprètes, elle est de tous les pères de la vie spirituelle.

Dans cette vue, messieurs, le trouble, l'agonie du Sauveur du monde ne m'étonnent plus; je comprends, ce me semble, combien celui qui nous aimait jusqu'à mourir pour nous retirer de l'enfer, devait être affligé de ne pouvoir nous en retirer, même en mourant. Nous-mêmes, quelque peu d'impression qu'ait coutume de faire sur nous la perte des âmes, nous ne laissons pas d'être quelquefois vivement touchés de voir cette multitude innombrable d'infidèles qui meurent dans l'aveuglement. Les personnes un peu zélées ne peuvent retenir leurs larmes quand elles font réflexion que la plupart même des chrétiens se damnent, qu'il y a si peu de véritables conversions, si peu de véritable piété, si peu de personnes qui connaissent Dieu, qui l'aiment sincèrement, si peu qui persévèrent dans son service jusqu'à la fin. Je vous avoue que depuis que la Providence m'a amené dans ce royaume, je ne pense jamais au grand nombre d'âmes qui y périssent, sans avoir le cœur percé de douleur; et quel cœur, fût-il de marbre ou de bronze, pourrait n'être pas attendri sur une désolation si funeste et si générale? Si nous sommes touchés du malheur de ces âmes infortunées, combien croyez-vous que Jésus-Christ y soit plus sensible, lui à qui ces âmes appartiennent, lui qui en connaît tout le prix, lui qui sait ce que c'est que d'être damné, ce que c'est que d'être éternellement séparé de son Créateur?

Cette douleur l'accompagna dans toute sa passion ; il eut sans cesse devant les yeux nos crimes, notre ingratitude, notre aveuglement; il vit son sang méprisé par les mauvais chrétiens, profané par les prêtres sacriléges, foulé aux pieds par les pénitents hypocrites, en un mot, devenu un sujet de condamnation à l'égard de ceux mêmes pour qui il était répandu : tout ce que le sel et les liqueurs les plus âcres ajouteraient de douleur à des plaies récentes, cette vue toujours présente l'ajouta aux autres souffrances de Jésus, et je ne sais comment elle ne le fit pas mourir mille fois dans ce même jardin où elle lui causa une si mortelle tristesse. Vous vous présentâtes alors à son esprit, âmes saintes, âmes vraiment pénitentes ; vous fûtes toute sa consolation dans une désolation si universelle ; il s'anima à souffrir par l'utilité qu'il prévit que vous tireriez de ses souffrances ; votre nombre lui parut bien inférieur à son zèle, mais ses douleurs ne lui parurent point trop multipliées pour ce petit nombre; il aurait voulu sauver tous les hommes, mais l'espérance de sauver une seule âme lui aurait fait surmonter toutes les répugnances qu'il avait de mourir sur la croix.

En effet, messieurs, quelque extrême que soit l'affliction où il se trouve, quelque peu nombreuse que doive être cette élite assez heureuse pour profiter de sa mort, il n'aperçoit pas plutôt les soldats qui viennent se saisir de sa personne, qu'oubliant sa douleur et ses craintes, il se lève, il s'avance sans délibérer, et se livre lui-même à ses ennemis. Judas, un de ses disciples, était à la tête de la troupe; plusieurs prêtres, plusieurs des anciens du peuple les accompagnaient; tout cela avait été ménagé pour rendre sa prise plus cruelle et plus ignominieuse. Etre trahi par son disciple, être pris à la vue de mille envieux, et par une compagnie entière de soldats, comme un séditieux, comme un voleur; vous comprenez assez, messieurs, ce qu'il y avait de mortifiant et de honteux dans ces circonstances. Jésus néanmoins n'en est pas troublé; il reçoit le baiser du traître avec cette douceur capable d'adoucir un tigre ; il se nomme, il se fait connaître, il guérit le serviteur du pontife qui avait été blessé par saint Pierre ; et sa seule présence ayant comme interdit et même renversé tous les satellites, il les rassure, il les relève, il les encourage à exécuter les ordres qu'ils ont reçus.

Il est étonnant que tant de douceur, qu'un procédé si généreux n'inspire point à ces soldats des sentiments plus humains ; au contraire, loin de les toucher et de les obliger d'en user avec Jésus un peu plus modérément qu'avec un autre homme, ils le traitent avec une barbarie, avec un excès inouï de cruauté. Ils n'avaient qu'à le prendre et à le conduire, il était disposé à les suivre, il les suivait sans résistance ; cependant ils s'élancent sur lui comme des bêtes féroces, ils le lient, ils usent de violence, ils l'entraînent ; et à l'appareil outrageant des armes que l'autorité ou leur fureur leur met entre les mains, ils joignent les traitements les plus cruels. Mais quoi ? me direz-vous, ce n'est point ainsi qu'on a coutume d'en agir avec les hommes les plus criminels, à moins qu'ils ne se révoltent. Il est vrai, et ce serait punir un homme avant qu'il ait été jugé coupable, injustice que les peuples les plus barbares ont en horreur ; mais il faut vous avertir, une fois pour toutes, que dans toute la passion de Jésus-Christ, vous ne devez vous attendre à aucunes formalités, à aucunes apparences de justice; il semble que pour lui on ait oublié toutes les règles de l'équité la plus naturelle, que chacun se soit dépouillé de tout sentiment d'humanité; c'est une conduite toute extraordinaire, un monstrueux renversement de toutes les lois. On dirait que ce n'est pas un homme qu'on maltraite, que c'est ce qu'il y a de plus vil, un ver de terre, qu'on peut fouler, qu'on peut écraser impunément.

Jésus-Christ est ainsi traîné au tribunal des pontifes ; il paraît dans la posture d'un criminel devant des hommes dont il était lui-même le juge. C'est une étrange humiliation pour un roi d'être obligé de rendre compte de sa conduite à ses propres sujets, et d'attendre de leurs suffrages la décision de son sort, surtout si, dans ce monarque, le mérite personnel, la vertu, l'innocence relèvent la dignité royale, et si ceux qui l'accusent ou qui président à un jugement si injuste, sont des scélérats qui méritent eux-mêmes toutes les rigueurs de la justice. Messieurs, le Fils unique de Dieu, qui est égal à son Père, est amené devant Anne et devant Caïphe, deux prêtres également indignes et de leur caractère et de l'office de juge qu'ils exerçaient. On lui reproche, en leur présence, mille crimes qui n'ont pas l'ombre de la vérité, qui se détruisent les uns les autres; on l'oblige de répondre à ces fausses accusations ; à la première parole qu'il profère, un soldat insolent lui donne un soufflet, et les juges laissent cet outrage impuni. Jésus demeure donc dans le silence, mais on n'est pas plus content de son silence que de ses paroles ; on veut qu'il parle pour avoir occasion de le surprendre dans ses réponses. Il obéit, quoiqu'il connaisse leur intentions, et sur ce qu'il dit qu'il est en effet le Fils de Dieu, le pontife se récrie comme s'il avait ouï un blasphème, il déchire ses habits, il demande justice à tout le conseil, et tout le conseil juge que Jésus-Christ mérite la mort, sans qu'il s'en trouve un seul qui soit d'un avis contraire : *Qui omnes condemnaverunt eum esse reum mortis.*

Voilà le sentiment de la synagogue, c'est-à-dire des pontifes, des prêtres, des docteurs de la loi, des anciens du peuple. Si l'on veut s'en tenir à ce qu'ils pensent, Jésus-Christ est un impie, il est digne du dernier supplice. O jugement des hommes, que vous me paraissez méprisable après cette inique sentence ! Qui pourra désormais ne pas rougir, ô mon aimable Sauveur, d'être loué, d'être

estime par un monde si injuste? Qui pourra ne pas faire gloire d'être condamné par ceux à qui vous avez paru digne de l'être?

Je ne m arrêterai point ici à rechercher pourquoi les Juifs ne firent pas eux-mêmes mourir Jésus, l'ayant déclaré coupable. Saint Thomas et plusieurs autres docteurs disent que les Romains leur en avaient ôté le pouvoir : saint Augustin et saint Cyrille croient que la défense qu'on leur avait faite à ce sujet regardait seulement le temps de Pâques : quelques autres, sur ce que les Juifs répondirent à Pilate qu'il ne leur était pas permis de mettre à mort personne : *Nobis non licet interficere quemquam*, pensent que cette réponse ne fut qu'un faux prétexte des pharisiens pour faire périr Jésus-Christ avec plus d'ignominie, et pour se décharger en même temps sur les Romains de la haine qu'ils craignaient de s'attirer par cette mort. Quoi qu'il en soit, voilà un homme dévoué au supplice, on n'attend plus que le lever du soleil pour le livrer aux gentils; dans cette attente, on le confie à des soldats pour être gardé.

Quand Jésus n'aurait eu à souffrir, durant toute cette nuit, que la douleur des coups qu'il avait reçus, que l'impression des liens qui le serraient et les approches d'une mort cruelle, il est certain qu'il ne pouvait passer ce temps que dans la plus sombre tristesse. Mais, de plus, ses gardes ne lui donnent pas le loisir ni de se plaindre des maux passés, ni de songer aux maux à venir; ils le reçoivent avec empressement comme un insensé propre à leur servir de jouet, ou comme un méchant homme indigne de toute compassion. Ils le conduisent dans une salle écartée avec ces railleries fades et outrageantes, avec ces dérisions brutales et cruelles dont vous savez que la vile populace a coutume d'user dans les joies les plus dissolues : le voilà au milieu de cette garde insolente, les bras, liés et un bandeau sur les yeux. Le jeu barbare qui occupa ces soldats toute la nuit, fut de l'aborder en silence, de lui cracher au visage, de lui donner des soufflets, de lui dire, par une insulte plus cruelle que leurs coups : Si tu peux, devines qui t'a frappé? Jésus demeura muet, chrétiens auditeurs, il demeura sourd et immobile parmi tant d'outrages.

Cependant on se dispute à qui lui donnera les plus rudes coups, à qui réussira le mieux à en faire un objet de risée : de tous ces traitements barbares, les plus insultants sont ceux qui sont surtout applaudis par toute la troupe. Cette scène sacrilége dura toute la nuit et bien avant dans le jour, jusqu'à ce qu'il plut au gouverneur de donner audience aux pharisiens. Ce doux Agneau ne donne pas une seule marque d'impatience; son silence n'est pas interrompu par une seule plainte, par un seul murmure; pas un seul mouvement d'indignation ne s'élève dans son cœur; la fureur effrénée de ces hommes aveugles excite sa compassion, et il se fait d'ailleurs un plaisir de montrer, par cette modération sans exemple, tout le respect qu'il a pour son Père et pour tous ceux qui exécutent ses volontés.

Quand nous avons lu, dans l'Ecriture, l'état pitoyable où les Philistins avaient réduit l'infortuné Samson, et surtout comment, après lui avoir crevé les yeux, ils le faisaient venir dans leurs assemblées, aux jours des plus grandes fêtes, pour lui insulter dans son malheur, nous apprenons ensuite, avec un plaisir extrême, de quelle manière il se vengea enfin de leurs outrages, en faisant tomber sur eux la maison où ils s'assemblaient, et en les ensevelissant sous les ruines de ce vaste édifice. On admire le pouvoir d'Elie, et on lui sait bon gré de s'en être servi pour faire descendre le feu du ciel sur deux capitaines et sur cent soldats armés, qui venaient pour le surprendre et pour le livrer à Ochosias. On admire le crédit du prophète Elisée, qui, se voyant poursuivi avec des huées par une troupe d'enfants que ceux de Béthel avaient envoyés pour l'outrager, fit sortir de la forêt voisine deux ours furieux qui dévorèrent quarante-deux de ces jeunes téméraires. Mais vous, mon divin Sauveur, vous qui êtes le roi du ciel et de la terre, combien plus dois-je vous admirer, lorsque tous les anges n'attendent qu'un signal pour fondre sur les barbares qui vous maltraitent; lorsque, par une de vos paroles, vous pourriez les aveugler, les rendre immobiles, les livrer à Lucifer, les engloutir au centre de la terre ouverte sous leurs pieds; lorsque, loin d'user d'un pouvoir si absolu, je vous vois garder un profond silence, souffrir comme le plus faible de tous les hommes, essuyer les insultes de ces gardes également vils et insolents, et jusqu'au bout leur servir de risée!

Enfin le jour parut, ce jour favorable à la jalousie des prêtres et à l'amour de Jésus-Christ, ce grand jour dont nous solennisons aujourd'hui la triste mémoire, ce jour qui fut le dernier de la vie la plus belle et la plus innocente qui fut jamais. On conduit le Sauveur du monde à Pilate. Tous les docteurs de la loi, toute la troupe des pharisiens se rend en foule au palais : les Juifs, attirés par la curiosité, accourent de toutes parts pour voir quel jugement l'on portera sur un homme qui a rempli toute la Judée du bruit de son éloquence et de ses miracles. C'est devant une assemblée si nombreuse et si tumultueuse que Jésus-Christ est chargé de mille crimes, tous confirmés par des témoins subornés. De nouveaux accusateurs se produisent à chaque moment, il en arrive sans cesse qui succèdent aux premiers, et qui font instance pour être ouïs dans leurs dépositions. Renversement étrange, que tant de personnes se trouvent disposées à calomnier un homme qui les a comblées de biens! que, dans une si grande multitude, pas un seul ne se présente pour réfuter ces calomnies et pour prendre le parti de l'innocence! Jésus-Christ, mes frères, avait eu douze apôtres et soixante et douze disciples qui avaient été témoins de ses bienfaits, et qui y avaient eu la plus grande part; combien de malades

guéris, combien de morts ressuscités, combien de muets à qui il avait rendu l'usage de la parole! Et cependant tous le laissent, aucun ne paraît pour le défendre. Quelle lâcheté, quelle ingratitude! Mais quelle confusion pour le Fils de Dieu, quel sujet de douleur de se voir ainsi abandonné dans une nécessité si pressante, de voir ses amis les plus intimes n'oser se déclarer pour lui, le renoncer même, et feindre de ne l'avoir jamais connu!

Que répond-il lui-même à ce nombre infini d'accusations importantes? Il ne répond rien, pas une seule parole. On lui permet de réfuter les crimes qu'on lui impute, on le presse, on lui demande s'il n'entend pas ce qu'on dit contre lui, ou s'il reconnaît qu'il est coupable; on le conjure d'ouvrir au moins une fois la bouche pour sa justification. A tout cela, Messieurs, nulle réponse. Pilate ne peut assez s'en étonner; il n'a jamais vu d'homme muet en sa propre cause; ce silence est une énigme qui l'embarrasse, et qu'il ne peut éclaircir : *Et non respondit ei verbum, ita ut miraretur præses vehementer.* Mon Dieu, quelle plus favorable occasion pouvait-il avoir de parler et de faire triompher son éloquence! quel sujet plus avantageux, pour le Verbe incarné, que l'innocence et la sainteté de ses mœurs, que la pureté de sa doctrine et l'hypocrisie des pharisiens! Avec quel silence ne se serait-il pas fait écouter! quels mouvements n'aurait-il pas excités dans tous les esprits! de quelle confusion n'aurait-il pas couvert les auteurs de tant d'impostures! avec quelle facilité ne les aurait-il pas chargés des mépris et de la haine de toute la terre! Et si, quittant la posture de criminel, il eût pris le ton d'accusateur, il eût, sous les yeux de cette assemblée nombreuse, peint au naturel le caractère des pharisiens et des prêtres; si, comme autrefois, pour fermer la bouche aux accusateurs de la femme adultère, il eût en sa faveur écrit sur le sable les crimes de ses propres accusateurs, de quelle gloire, chrétiens auditeurs, le comblait ce nouveau miracle! quelles acclamations! quel triomphe! Il pouvait faire encore plus, il pouvait prendre lui-même la qualité de juge, commander à Pilate de descendre du tribunal, y monter lui-même, y condamner tous ceux qui l'avaient noirci par leurs calomnies, les faire mourir sur l'heure, les punir par tel supplice qu'il lui aurait plu, et demeurer seul libre et pour ainsi dire maître de la place. Nous aurions tous applaudi à une action si éclatante, elle nous aurait paru digne d'un Dieu. Mais Jésus croit que rien n'est plus digne de lui que de souffrir et que de se taire : *Jesus autem tacebat.*

Que dirons-nous à cet exemple, nous qui nous montrons si sensibles dans tout ce qui attaque l'honneur, et qui croyons que pour le sauver tout est permis? Ma réputation n'est pas un bien que je sois maître de laisser périr, c'est un bien que je dois défendre; ce serait faire tort au public même, que de ne pas demander justice contre ceux qui ont mal parlé de nous, que ne pas détruire leurs calomnies? Sur ce principe nous nous autorisons à semer le monde de vaines apologies, à le fatiguer par nos justifications, à faire connaître à toute la terre nos accusateurs, à les décrier, pour les rendre incapables de nous nuire. *Jesus autem tacebat* : Jésus n'a pas eu tant de zèle pour lui, il ne s'est point cru obligé à de si grands soins, il n'a opposé aux plus atroces calomnies que le silence, il n'a pas prononcé une seule parole lorsqu'on le faisait passer pour un séditieux, pour un imposteur : *Et non respondit ei ad ullum verbum.* O adorable silence de Jésus-Christ, ô silence encore plus éloquent que ses admirables discours, que vous me dites de choses, si je veux vous entendre! Que vous me faites d'utiles et d'excellentes leçons! Que j'ai de plaisir, mon divin Maître, de vous voir accomplir si exactement ces paroles du prophète : Pour moi j'étais sourd à tous ces reproches, j'étais comme un muet qui n'ouvre pas seulement la bouche pour se défendre : *Ego autem tanquam surdus non audiebam, et quasi mutus non aperiens os suum* !

Jésus se comporta ainsi devant tous les tribunaux où il fut présenté. Pilate s'étonna de cette conduite. Mais le roi Hérode la prit pour un signe de folie et de faiblesse d'esprit; il insulte à la personne du Sauveur, et à la crédulité des Juifs, qui regardaient comme un grand prophète cet homme amené en son palais. Toute la cour du monarque, tous les officiers de son armée s'empressent à lui faire des questions, à le railler sur ces qualités prétendues de roi et de fils de Dieu, à se faire un divertissement malin de sa stupidité apparente. Il est enfin renvoyé, vêtu d'une robe blanche qu'on avait coutume alors de donner aux insensés, afin que partout ils fussent reconnus à cette marque. Je vous laisse à penser, messieurs, quel triomphe ce fut pour les pharisiens qu'un pareil événement; ils reconduisirent le Sauveur, ainsi vêtu, par toutes les rues de Jérusalem, pour faire savoir à tout le monde le jugement qu'Hérode avait fait de lui. Ils n'oublient pas de faire remarquer combien il était aisé d'imposer au peuple, toujours facile à être trompé, toujours disposé à croire les choses les plus incroyables, et à se laisser surprendre par les dehors d'une fausse piété; mais que la cour avait paru trop éclairée à ce prétendu Messie; qu'il n'avait eu garde d'y débiter ses visions, ni d'y étaler ses faux miracles; qu'il avait pris le parti de se taire, et de paraître imbécile, afin de persuader que les fausses qualités qu'il s'attribuait étaient moins l'effet de ses vues ambitieuses, que de son esprit affaibli.

Ces discours font impression sur les esprits. La faiblesse que le Sauveur fait paraître, l'avantage que ses ennemis ont sur lui, l'accord de la cour et de la synagogue dans le jugement qu'elles en portent, tout cela donne aux impostures des prêtres quelque apparence de vérité. On ne doute pas que Jésus ne soit lui-même l'imposteur le plus hardi qui fut jamais. On passe dans un mo-

ment de la vénération qu'on avait pour lui, au dépit qu'on a d'avoir été abusé, et au désir d'en tirer une prompte et cruelle vengeance.

En effet, Jésus ayant été reconduit au prétoire de Pilate, au lieu de quelques témoins apostés qui avaient parlé la première fois, c'est tout Jérusalem qui, d'une voix, dedemande la mort du faux prophète et qui est prête de se soulever si on ne le crucifie. Voilà l'excès de l'humiliation où est Jésus ; le voilà détruit dans l'esprit de tout le monde, le voilà anéanti. On ne voit plus que prestiges, qu'illusion dans les miracles qu'il a faits, que mensonge dans sa doctrine, qu'hypocrisie dans sa sainteté; le voilà l'objet de la haine et de l'exécration publique. Hâter son supplice par toutes sortes de voies, c'est faire un sacrifice agréable à Dieu. Pilate qui s'est aperçu de la jalousie et des intrigues des prêtres, qui est persuadé de l'innocence et de la sainteté de Jésus-Christ, et qui a de fortes raisons pour croire qu'il est en effet le Fils de Dieu, Pilate voudrait bien le sauver ; mais parler seulement de le renvoyer absous, c'est s'exposer à la fureur de cette populace mutinée, c'est se déclarer protecteur du crime, et ennemi des lois et de l'empereur. Le sang du dernier meurtre qu'a commis Barrabas fume encore ; mais, comparé à Jésus , Barrabas mérite le suffrage et la faveur de ce peuple. Si le juge craint de condamner Jésus injustement, il n'y a pas un Juif qui ne se charge volontiers de la peine de cette injustice, et qui ne prie le Seigneur de la faire retomber sur lui et sur tous ses enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Malheureux peuple, qui t'a donc ainsi fasciné les yeux ? qui t'a inspiré contre ton bienfaiteur, contre ton maître, des sentiments si opposés à ceux que tu avais de sa vertu et de son crédit auprès de Dieu? Nation ingrate, Juifs infortunés, n'est-ce pas ici ce même Messie que vous suiviez partout avec tant d'ardeur, pour vous donner le plaisir de le voir et de l'entendre ? N'est-ce pas ici ce même homme que vous aviez résolu de choisir pour votre roi, s'il eût voulu accepter ce titre, et si, pour l'éviter, il n'eût pris la fuite? Il n'y a que quelques jours que vos prêtres n'osaient se saisir de sa personne, de peur de vous irriter et de vous porter à une sédition ; vous étiez déclarés pour lui au point d'exposer vos vies pour sauver la sienne. Qu'a-t-il fait depuis ce temps-là? qu'a-t-il fait depuis la résurrection du Lazare, miracle qui vous ravit ces jours passés en admiration? Qu'a-t-il fait depuis quelques jours, que vous allâtes au-devant de lui portant en vos mains des rameaux d'olivier, couvrant les chemins de verdure et de vos propres vêtements ? N'est-ce pas lui que vous reçûtes dans votre ville comme en triomphe? Ne vous souvient-il plus de ces cris de joie dont vous fîtes alors retentir toutes les rues de Jérusalem? Salut et gloire au Fils de David, bénissons celui qui vient au nom du Seigneur ; *Hosanna Filio David, benedictus qui venit in nomine Domini.*

O hommes ! ô amour ! ô gloire des hommes ! malheur à celui qui mettra en vous sa confiance , et qui s'appuiera sur des roseaux si fragiles : *Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum.* Rien cependant, Messieurs, ne peut vous désabuser sur ce point. Nous voyons tous les jours les meilleurs maîtres trahis par ceux qui les servent, les serviteurs les plus fidèles méprisés et abandonnés par leurs maîtres ; nous voyons ceux que la fortune et la nature même a le plus étroitement liés , rompre et s'aliéner pour de légers intérêts : les maris se déclarent contre leurs propres femmes , les femmes prennent parti contre leurs maris , les enfants traduisent aux tribunaux leurs propres pères ; nos amis nous livrent à ceux qui nous persécutent, ceux pour qui nous avons le plus fait deviennent nos plus cruels ennemis, et l'expérience de cette instabilité ne peut nous détacher de ces faux appuis : nous les préférons à Dieu, qui est seul un ami sûr, un ami fidèle, qui ne manque jamais à personne, que l'adversité n'éloigne jamais, et qu'elle engage au contraire à s'approcher de ceux qui ont espéré en lui.

Revenons , chrétiens auditeurs. Que fera Pilate? La fureur de ce peuple ne l'aveugle point, mais elle le gêne étrangement. Il cherche un tempérament pour sauver sa conscience sans perdre l'amitié des Juifs. Tous les expédients que sa politique lui a fournis jusqu'ici n'ont point eu le succès qu'il en espérait ; il s'en présente un nouveau aussi injuste, mais beaucoup plus cruel que tous les autres. Il ne peut se résoudre à faire mourir un homme innocent ; mais pour ne pas refuser aux mutins la satisfaction qu'ils demandent, il condamne Jésus à l'ignominieux supplice de la flagellation. *Non invenio in eo causam; corripiam ergo illum, et dimittam :* Je ne le trouve point coupable , dit-il ; je vais donc le faire battre de verges et le renvoyer. Mais pourquoi ces verges, s'il n'est pas coupable? Quelle injuste et barbare sentence qui, tout à la fois, déclare l'innocence d'un homme et le condamne à la peine des criminels ! Est-ce que c'est un crime de n'en avoir point commis ? Ou n'y a-t-il point d'autre différence à faire entre un homme juste et un méchant homme, que d'ordonner contre eux des supplices différents ? O Jésus ! le plus chaste, le plus saint, le plus doux, le plus aimable des enfants des hommes, vous allez donc être publiquement dépouillé, et, comme un homme coupable, éprouver le supplice le plus humiliant ! Il est innocent : je vais donc le faire déchirer avec des fouets. Quelle tyrannie et quelle monstrueuse opposition dans cette conséquence tyrannique ! Il est innocent; le juge ne devait-il pas ainsi conclure : Je ferai donc connaître son innocence, j'obligerai ses ennemis à rétablir sa réputation , je punirai sévèrement ceux qui l'ont noirci, je condamnerai ses accusateurs au même genre de

mort qu'ils lui ont voulu procurer par leurs calomnies ! Vains raisonnements, Messieurs, réflexions perdues : tandis que nous parlons en faveur de l'innocent, on lui arrache ses habits, on l'attache à une colonne : le voilà environné de bourreaux prêts à frapper.

Je ne dis rien de la honte de ce supplice, c'était le supplice des esclaves. Rome, qui était alors la maîtresse de l'univers, avait ordonné que ses citoyens en seraient exempts par toute la terre, aussi bien que du supplice de la croix, de quelque crime qu'ils pussent être convaincus. Saint Paul eut recours à ce privilége pour se délivrer d'une pareille confusion, parce que quelque honneur qu'il se fît de souffrir pour Jésus-Christ, il appréhenda que ce genre de tourment ne le rendît infâme au point de ne pouvoir plus exercer avec le même fruit le ministère évangélique. Pour ce qui regarde ce que cette flagellation eut de cruel, je vous prie, Messieurs, si je dis quelque chose d'extraordinaire et d'incroyable, je vous prie de suspendre votre jugement jusqu'à ce que je sois entré dans le détail qui a dissipé les doutes que j'ai eus moi-même sur ce barbare événement.

Les bourreaux s'approchent de Jésus-Christ, ils commencent à frapper à force de bras. Dès les premiers coups, les verges s'impriment sur ce chaste corps, qui de de tous les corps a été le plus délicat et le plus sensible : il me paraît déjà tout meurtri, ce tendre corps; il s'enfle; sa blancheur, qui aurait effacé l'éclat du lys, n'a plus rien que de livide; cette chair se fend, s'ouvre en sillons : le sang coule, il rejaillit de toutes parts, la colonne en est rougie, les cruelles mains des bourreaux semblent y avoir été trempées, leurs vêtements en sont teints, et la terre même en est abreuvée. La loi qui condamnait les malfaiteurs à ce châtiment défendait qu'on leur donnât plus de trente coups : mais pour Jésus-Christ on ne daigne pas tenir de compte. Aux verges usées, on substitue d'autres fouets, soit que les bourreaux s'arment de tout ce qui se rencontre sous leurs mains, soit que ces seconds fouets leur soient fournis par les ennemis du Sauveur : quoi qu'il en soit, ces nouveaux instruments frappant sur des plaies, sur une chair déjà meurtrie, déjà déchirée et ne pouvant plus en tirer de sang, il est naturel qu'ils enlèvent cette chair même; elle tombe par terre en lambeaux, ou elle s'attache aux fouets qui l'arrachent. Enfin l'on frappe jusqu'à ce que les forces soient épuisées, jusqu'à ce que Jésus soit lui-même épuisé de sang, et que, selon la prophétie de David, on lui puisse compter les os : *Dinumeraverunt omnia ossa mea.* Prodige d'acharnement en quelque sorte plus étrange ! Il n'y a jamais eu de si méchant homme qui, étant dans les tourments, n'ait ému la compassion des cœurs les plus durs; on tâche d'adoucir la sentence en l'exécutant; il y a des coups de grâce pour les crimes les plus odieux; la pitié suggère des moyens de tromper les juges, si elle ne les peut fléchir; si le criminel souffre au delà de ce qui est précisément ordonné, les places retentissent de cris pitoyables, on murmure, on menace, et quelquefois la colère fournit des armes contre les exécuteurs de la justice. Jésus-Christ est le seul homme pour qui l'on n'a aucune compassion; on permet qu'on viole contre lui toutes les lois, qu'on le frappe sans justice et sans mesure; on souffre que pour trente coups on lui en donne cinq mille, et loin que cet excès barbare fasse naître des plaintes, des murmures, on applaudit à la cruauté des bourreaux, que la présence du salaire excite.

Mais vous, adorable Sauveur, que dites-vous, et quelles sont vos pensées dans un si sanglant supplice ? *Tanquam agnus coram tondente se :* Vous êtes muet comme un agneau à qui l'on ôte la toison; vous songez plus à mes plaies qu'aux vôtres, vous vous consolez de tant de douleurs par l'espérance qu'elles vous donnent de ma pénitence, vous vous réjouissez de voir croître ces ruisseaux de sang qui se forment autour de vous, afin que toutes mes iniquités y puissent être lavées : mes péchés, dont vous vous êtes chargé, sont si horribles à vos yeux; mon âme, pour qui vous souffrez, vous paraît si précieuse, vous est si chère, que vous trouvez encore toutes ces peines légères.

Cependant, messieurs, les bourreaux se lassent, ils se retirent épuisés, ils se jettent par terre tout hors d'haleine pour prendre un peu de repos après une si longue fatigue; mais, de peur que Jésus n'ait en même temps quelque relâche, les soldats s'approchent de lui, l'arrachent de la colonne où il est comme noyé dans son sang, et lui préparent un tourment nouveau. Ils avaient ouï dire qu'il s'attribuait la qualité de roi des Juifs : pour insulter à ce titre dans sa personne, ils jettent sur lui je ne sais quels haillons de pourpre pour lui tenir lieu de manteau royal; pour sceptre, ils lui mettent un roseau à la main; et pour couronne, ils entrelacent des épines, ils en composent une espèce de diadème, qu'ils lui enfoncent dans la tête. La patience de Jésus dans cette douloureuse et humiliante situation aurait dû toucher ces barbares; mais, au contraire, ils appellent leurs compagnons pour leur donner leur part du plaisir; ils se rassemblent tous, et successivement ils fléchissent le genou devant lui par dérision; ils lui crachent au visage, ils lui donnent des soufflets, ils prennent son roseau, et lui en donnent des coups sur la tête pour faire entrer les épines plus avant, et renouveler sans cesse la douleur qu'elles lui causent : *Et dabant ei alapas, et percutiebant caput ejus arundine, et conspuebant eum :* et tout cela, messieurs, sans raison, sans ordre, de leur propre autorité. Ce serait un crime qui mériterait châtiment, que d'en avoir ainsi usé envers tout autre homme; mais tout est permis contre Jésus-Christ, et chacun a droit de se faire un jeu inhumain d'accroître ses douleurs.

Si vous me demandez d'où vient que tout est ainsi déchaîné contre le Sauveur du

monde, et qu'il semble que pour lui on ait oublié toute justice, toute humanité, je vous dirai, messieurs, qu'il y eut plusieurs causes de ce prodige. La première, c'est que Jésus-Christ avait été comme abandonné par le Père éternel à la fureur du démon, à peu près comme Job avait autrefois été livré à Satan, pour être éprouvé par toutes sortes de disgrâces. De là vient que Jésus-Christ dit lui-même à ceux qui s'approchent pour le saisir : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Voici votre temps; voici l'heure où l'enfer a un pouvoir entier sur moi. Le démon s'était emparé en effet de tous les esprits, il avait de toutes parts porté la séduction, il avait transmis à tous les cœurs toute sa rage. De plus Pilate, qui était dans le dessein de sauver la vie à Jésus, trouvait son intérêt en ce qu'il fût mis dans un état qui pût satisfaire la haine du peuple, et attirer, s'il était possible, la compassion même des prêtres; dans cette vue, il croyait que c'était faire assez pour épargner l'innocence, que de ne pas la condamner, que de la livrer seulement à la fureur d'une populace envenimée. Enfin, les prêtres, qui voyaient que le gouverneur s'obstinait à renvoyer Jésus-Christ absous, gagnèrent les bourreaux et les soldats, les corrompirent par argent, leur promirent toute sorte d'impunité, pour les engager à traiter le Fils de Dieu le plus inhumainement qu'il serait possible, dans l'espérance qu'il mourrait sans avoir, en effet, été condamné. Tout le monde convient qu'il aurait expiré à la colonne, s'il ne se fût soutenu par un miracle; mais il voulut se conserver pour achever son sacrifice sur la croix, et pour y accomplir le reste des prophéties.

Après bien des outrages et des insultes, on le remène donc à Pilate, qui, l'ayant envisagé dans l'état pitoyable où il était, ne douta point que ses plus cruels ennemis n'en dussent être touchés ; il le prend par la main et s'avance avec lui jusqu'aux portes de son palais, pour le faire voir au peuple qui l'attendait : *Exivit ergo Jesus portans spineam coronam, et purpureum vestimentum; Et dicit illis : Ecce homo.* Jésus parut à la vue de tout ce peuple, revêtu de pourpre, portant sur la tête une couronne d'épines. Le gouverneur en le produisant ne dit autre chose que ces paroles : *Ecce homo.* Voilà l'homme. Il crut que ce mot suffisait, et qu'on n'avait qu'à le regarder pour entendre tout le reste. Il ne lui restait plus rien de cette beauté divine, de cet air doux et grand tout à la fois, qui lui gagnait tous les cœurs ; à peine il avait la figure d'un homme : *Non erat species, neque decor : vidimus eum, et non erat aspectus ; et reputavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo.* Et c'est peut-être pour cela que Pilate se crut obligé d'avertir que c'était l'homme dont il était question : *Ecce homo.*

Mais ce nouvel expédient n'eut pas plus de succès que les autres. Loin d'être attendri par un spectacle si touchant, il semble qu'on en devint plus altéré du sang du Sauveur. A peine paraît-il devant le peuple assemblé, qu'au lieu des larmes de compassion qu'on avait sujet d'attendre, il s'élève tout d'un coup dans toute la place, un horrible cri, pareil à ceux qu'on avait déjà entendus : *Tolle! tolle! crucifige eum!* Qu'il meure, qu'on le crucifie. Mais enfin quelle est la cause d'une haine si opiniâtre et si mortelle? *Quid enim mali fecit?* Je sais que jusqu'ici il a été l'objet de la jalousie des prêtres; mais dans l'état où il est, se peut-il qu'il excite d'autres mouvements que des mouvements de pitié? Pourquoi voulez-vous que j'achève de perdre un misérable dans qui je ne trouve pas l'ombre du crime, et qui a plus lieu désormais de haïr la vie, que vous n'avez d'intérêt à lui procurer la mort? Que peut-on faire de pis que de le laisser vivre pour prolonger et sa honte et ses souffrances? Laissez-le aller; dans l'état où il est réduit, il ne peut manquer de mourir bientôt, après ce qu'il a souffert ; et quand il pourrait survivre à de si grands maux, oserait-il jamais se présenter à vos yeux ? Il ira bien loin cacher son infamie. Pouvez-vous croire qu'il songe encore à la royauté, et que quelqu'un daigne le suivre, ou s'attacher à sa personne ? Tout cela, messieurs, n'apaise point cette multitude, elle s'est rendue sourde à la raison. Qu'il soit innocent ou coupable, ce serait un crime de lui pardonner; il faut qu'il soit cloué à une croix, et qu'il y meure : *Tolle, tolle, crucifige eum.* O Jésus, ô doux nom de Sauveur et d'Emmanuel! ô promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob ! ô désirs si ardents, et si longtemps sans effet! ô figures! ô prophéties! le ciel n'a-t-il donc enfin accordé ce libérateur, que pour le voir ainsi rejeté, ainsi haï de tout son peuple? Est-il possible qu'après plus de quatre mille ans de prières et de vœux on n'ait enfin reçu le Messie que pour le livrer aux gentils, que pour lui préférer un scélérat, que pour exercer sur lui toutes les cruautés, que pour demander sa mort avec autant d'opiniâtreté qu'on avait eu de constance à solliciter son avénement?

Si Pilate avait autant aimé la justice que les Juifs haïssaient l'éclat du mérite dans la personne de Jésus-Christ, il aurait résisté plus longtemps à leurs injustes désirs; mais le propre intérêt, les vaines craintes, les raisons humaines et politiques l'emportent sur toutes les lois. Ce juge faible monte sur son tribunal, et là, malgré toutes les lumières de son esprit, et tous les reproches de sa conscience, malgré les avis que son épouse lui avait donnés, malgré tous les témoignages qu'il avait lui-même rendus publiquement à l'innocence du Sauveur, il fait de l'autorité souveraine le plus sacrilége abus qui en ait jamais été fait, se sert du pouvoir qu'il tenait de Dieu contre Dieu même, déclare que Jésus mérite la mort, et le condamne en effet à mourir comme un scélérat. Il est certain, chrétiens auditeurs, que de tous les maux qui peuvent exercer la patience de l'homme, il n'en est aucun qu'on souffre avec plus de peine qu'une injustice; on ne la peut supporter, quelque étranger que soit celui qu'elle opprime; et j'ai remarqué plus

d'une fois que quelque mal qu'on souhaite à son ennemi, on ne se résout point à se réjouir de ses disgrâces, dès qu'il conste qu'on lui fait tort : mais quand l'injustice se fait contre nous-mêmes, a-t-on la force de se taire, et d'étouffer tous les murmures qui s'élèvent dans le cœur? Messieurs, il n'y eut jamais rien de mieux constaté que l'innocence et la sainteté de Jésus-Christ, et par conséquent rien de plus injuste que sa condamnation. Il pouvait en appeler à César, comme saint Paul fit depuis dans une conjoncture toute semblable ; il pouvait en appeler à Pilate même, et lui demander quel nouveau crime il avait commis depuis que lui-même avait hautement déclaré qu'il ne le trouvait coupable d'aucun : mais le Fils de Dieu, loin de réclamer contre cet arrêt inique, se fait un devoir de s'y soumettre, consent qu'il s'exécute, et n'a pas moins de respect pour le jugement de ce lâche magistrat, que s'il était sorti de la bouche du Père éternel.

Voilà donc les Juifs satisfaits. Pilate se retire le trouble dans l'âme par l'horreur du crime qu'il vient de commettre ; les prêtres et les pharisiens triomphent de leur victoire; les bourreaux se saisissent de Jésus-Christ, les soldats s'assemblent et commencent à marcher; la foule du peuple borde tous les chemins du Calvaire, la montagne en est déjà toute couverte ; on court de toutes parts pour voir mourir un homme qu'on avait cru Dieu jusqu'alors ; enfin on lui présente la croix, il s'en charge, il veut bien la porter lui-même jusqu'au lieu du supplice.

Que ne puis-je, aimable Jésus, que ne puis-je découvrir ici à ceux qui m'entendent quels furent les mouvements de votre cœur, lorsque vous vîtes cet objet de vos plus ardents désirs! Si nous sommes si touchés des transports de joie auxquels se livra saint André à la vue de la croix qu'on lui avait préparée, combien plus serions-nous frappés, si en voyant la vôtre, vous aviez bien voulu nous faire part de vos sentiments! Mais quel besoin avons-nous de paroles, où les actions parlent si fortement et d'une manière si intelligible? Cette croix, mes frères, était longue et pesante, et les tourments avaient tellement affaibli Jésus qu'il lui était absolument impossible de la porter; et néanmoins il l'embrasse sans hésiter; il aime mieux non-seulement plier et gémir, mais succomber même et expirer sous le faix, que de refuser d'obéir jusqu'à la mort. Quelle excuse n'eût-il pas pu donner à ses barbares conducteurs? Hélas! pouvait-il s'écrier, je voudrais être en état de faire ce que vous m'ordonnez ; je voudrais avoir autant de force pour exécuter vos ordres, que j'aurais de plaisir à le faire ; mais elles sont épuisées mes forces, et si vous me contraignez de porter ma croix, vous n'aurez pas la satisfaction de me voir mourir avec infamie ; à peine pourrai-je me traîner moi-même jusqu'au haut du Calvaire, mais je ne m'y rendrai jamais avec un pareil fardeau. Quand il aurait parlé de la sorte, chrétiens auditeurs, y aurait-il eu sujet d'en être scandalisé, et de l'accuser de peu de soumission? Non sans doute. Mais quel sujet n'avons-nous pas d'admirer son obéissance, voyant que sans avoir égard ni à sa faiblesse, ni à la longueur du chemin, sans considérer si ce qu'on lui commande est possible, ou s'il ne l'est pas, il ne songe qu'à exécuter le commandement qu'on lui fait! Il se courbe sous le poids humiliant de la croix ; déjà il plie, et presque à chaque pas il tombe sur ses genoux ; il est hors d'haleine et couvert de sueur, ses défaillances fréquentes interrompent sa marche; et il ne se rend point, il ne demande pas qu'on le soulage : on est contraint de le faire, de peur qu'il n'expire plus tôt qu'on ne le souhaite; mais il ne se détermine à abandonner ce bois infamant que par le même désir de se rendre obéissant qu'il avait eu en s'en chargeant.

On arrive enfin au lieu où il doit être crucifié ; et tandis qu'on prépare tout, que les uns percent la croix où on doit mettre les clous, que d'autres creusent la terre où la croix doit être plantée, Jésus-Christ est dépouillé pour la seconde fois, et tout le monde voit avec frayeur l'état horrible où la flagellation l'a mis. On lui commande de se mettre sur la croix, et il s'y couche ; il s'étend sur ce lit de douleur, levant les yeux au ciel pour offrir son sacrifice à son Père ; il livre volontiers ses pieds, il donne ses mains pour être clouées : action d'autant plus généreuse, et où il marque d'autant plus d'amour, qu'il n'ignore pas qu'il va souffrir une des plus vives douleurs qu'il soit possible de souffrir.

Tout le monde sait assez qu'il n'est point de plaies si douloureuses que les plaies des pieds et des mains, parce que ces parties sont composées d'un grand nombre d'os et de nerfs rassemblés qui les rendent infiniment plus sensibles que toutes les autres. Un seul nerf blessé dans des parties si délicates cause les plus étranges révolutions ; je vous laisse à penser ce que doivent produire des clous gros et émoussés qu'on n'enfonce qu'à force de coups, qui piquent moins qu'ils ne brisent, qu'ils ne déchirent et la chair et les nerfs. On lève la croix, on la laisse tomber dans sa fosse ; et cette chute donne au corps de Jésus une secousse qui renouvelle à la fois toutes ses douleurs : il passe dans cette multiplicité de supplices les trois heures qu'il conserve un reste de vie sur la croix. Durant ce temps ses mains étant déchirées par le poids de son corps qu'elles soutiennent suspendu, et ses pieds par le même poids qu'ils appuient, qui peut exprimer la rigueur de ce seul tourment? Il inspirait, ce tourment rigoureux, à ceux dont il terminait la vie, une fureur, une rage qui les faisait mourir en blasphémant. Mon Dieu, vous avez voulu endurer ce cruel martyre, pour condamner et pour expier en même temps toutes les délicatesses des hommes. On n'est jamais vêtu, jamais couché, assis même assez mollement ; on ne trouve point de voiture assez douce pour sortir de chez soi, point de posture assez commode lorsqu'on y rentre ; cette chair destinée à la pourriture

et qui causera peut-être la perte de notre âme, cette chair emporte tous nos soins : en la traitant avec moins d'indulgence, nous la sauverions elle-même : nous aimons mieux nous perdre avec elle.

A peine Jésus-Christ fut-il élevé à la vue d'une multitude presque infinie de Juifs, de Grecs, de Romains, qui étaient accourus à ce spectacle, qu'au lieu d'être plaint, et de recevoir quelque consolation dans des peines si cruelles, il fut assailli de toutes parts d'insultes et de malédictions, comme un homme rejeté de Dieu, comme l'anathème et l'horreur du genre humain. Va ! lui disent quelques-uns, toi qui rebâtis le temple en trois jours, descends de la croix si tu le peux, et sauve-toi! Les autres le faisant ressouvenir de ses miracles, qu'ils ne regardent plus que comme des prestiges et des œuvres du démon, l'invitent à en faire en sa faveur. Les princes des prêtres et les docteurs de la loi le raillent encore plus cruellement, et mêlent à leurs railleries mille blasphèmes. L'un des deux voleurs qui étaient crucifiés à ses côtés persiste à blasphémer, parce qu'il n'est pas délivré de la mort par ce Jésus qui s'est dit le fils du Tout-Puissant.

Au milieu d'une persécution si opiniâtre, et si insultante, voulez-vous, Messieurs, jeter les yeux sur ce Jésus crucifié? Non-seulement il ne donne aucune marque de chagrin ni d'impatience; mais encore, baissant la vue et la tête, il essuie tous ces outrages avec une constance modeste, et une humilité profonde. Ce n'est point cet air fier et intrépide des martyrs, ce visage riant et assuré qui semblait insulter aux tyrans et aux supplices : cette fermeté est digne d'admiration sans doute, mais elle est trop triomphante, elle a trop d'éclat pour Jésus anéanti. Ses sentiments sur la croix sont les sentiments d'un homme humilié, d'un pécheur qui fait pénitence, d'un homme que Dieu frappe, qu'il poursuit dans sa colère. Il n'irrite point la cruauté des bourreaux, mais il semble l'approuver par son silence ; il n'insulte point à ses ennemis, mais il souffre leurs insultes de telle sorte qu'on dirait qu'il les a méritées. Il me semble voir un criminel convaincu de l'énormité de ses crimes, et accablé par les reproches de sa conscience, un scélérat qui se reconnaît indigne de vivre, et qui a plus de confusion de ce qu'il a fait, que de l'ignominie qu'il souffre : *Et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum.*

Etonnante disposition, et qui doit bien confondre notre impatience et notre orgueil! Hélas ! nous avons coutume de nous enfler, de nous hérisser, pour ainsi dire, à la moindre injure que nous recevons des hommes ; nous n'avons jamais assez exagéré ni notre innocence, ni leur injustice. Lors même que nous croyons souffrir patiemment, nous voulons qu'on nous plaigne, qu'on admire notre patience, qu'on blâme le procédé de nos ennemis, qu'on en ait horreur, et que Dieu en prenne vengeance pour nous. *Ego autem sum vermis, et non homo ; opprobrium hominum, et abjectio plebis* : Pour moi, dit Jésus dans le secret de son cœur, hélas ! de quoi me plaindrais-je ? je ne suis qu'un esclave, qu'un ver de terre, la honte du genre humain, et le rebut de la plus vile populace.

Mais quoi ! mon Sauveur, serez-vous donc muet jusqu'à la mort? n'aurons-nous point la consolation de vous voir ouvrir encore une fois cette bouche qui a prononcé tant d'oracles, tant de paroles de vie? Il va parler, messieurs, mais ce ne sera ni pour lui, ni pour ceux qui désirent de l'entendre ; il va parler pour ses ennemis. *Pater*, s'écrie-t-il, mon Père, pardonnez-leur, *dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* O parole vraiment digne d'interrompre un silence si long et si saint ! ô prière vraiment digne de Jésus crucifié, de Jésus mourant ! qu'elle sied bien, ô mon divin Maître, à votre grandeur et à votre élévation infinie! Quelle héroïque douceur ! et qui aura jamais la force de l'imiter? On ne saurait dire combien ces paroles si peu attendues firent d'impression ; elles convertirent l'un des voleurs expirant à côté de Jésus, elles firent taire les prêtres et les soldats, elles étonnèrent et détrompèrent presque tout le monde en faveur du Fils de Dieu. Hélas ! ces sentiments leur viennent trop tard pour réparer les injures qu'on lui a faites. Jésus n'a plus qu'un moment de vie, il donne à sa mère et à son disciple le plus chéri les dernières marques de son amitié, en les recommandant l'un à l'autre ; se recommandant ensuite lui-même à son Père, il baisse la tête sur la poitrine et rend le dernier soupir.

Dans l'instant qu'il expire le voile du temple se déchire et se partage, la terre tremble, les pierres se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent et paraissent dans Jérusalem, le soleil perd sa lumière, et durant l'espace de trois heures toute la terre demeure ensevelie dans les ténèbres. Le centenier, frappé de ces événements lugubres, reconnaît dans Jésus l'auteur de tant de prodiges : *Vere filius Dei erat iste !* Il est vrai, s'écria-t-il, cet homme était Fils de Dieu. Tous ceux qui avaient vu mourir Jésus-Christ s'en retournèrent la componction dans le cœur et frappant leur poitrine : *Et omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur*, dit saint Luc.

J'espère, chrétiens auditeurs, que le récit de tous ces faits produira sur votre cœur le même effet qu'ils produisirent sur les Juifs qui en furent témoins. Mais pour aider votre foi par quelque objet sensible, ne pouvant vous faire voir Jésus en personne, je vous montrerai du moins la figure lugubre de ce Dieu crucifié. Regardez-le, mes frères, dans l'état pitoyable où nos péchés et son amour l'ont réduit : voilà l'abrégé de tout ce que je viens de vous dire, ou plutôt tout ce que je vous ai dit n'a été qu'un abrégé de ce que vous découvrez ici d'une seule vue : *Vere Filius Dei erat iste.* Quelque déplorable que

vous paraisse sa situation, dans cet abaissement profond, couvert de plaies, sans mouvement et sans vie, il ne laisse pas d'être votre Dieu : ce qui vous étonnera peut-être encore plus, c'est que tel qu'il est sur cette croix, il est le modèle des prédestinés. Voilà sur quoi nous devons tous nous réformer, si nous aspirons au ciel. Il avait déjà fait ce portrait dans l'Evangile ; et il aurait pu ne nous rien présenter de plus, mais il a voulu en le traçant dans sa personne, en l'y rendant visible, nous fournir un moyen plus facile d'en exprimer en nous les traits salutaires.

Si ce spectacle ne nous touche point, il en faut accuser notre peu de foi, notre ingratitude et la dureté de notre cœur ; car sans parler des choses inanimées qui parurent sensibles à la passion du Fils de Dieu, c'est à la vue de cette image que tant de rois ont quitté la pourpre et la couronne, que tant de personnes riches ont abandonné leurs biens, que tant de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe ont renoncé à toute la vanité, à tous les plaisirs du monde. C'est cette image qui rendit les souffrances si aimables aux premiers chrétiens, et qui fait que les persécutions manquent aujourd'hui aux véritables fidèles ; ils exercent sur eux-mêmes de saintes cruautés, et deviennent leurs propres persécuteurs, leurs propres tyrans.

O vous qui différez de vous convertir, qui hésitez peut-être encore en ce moment, quel moyen puis-je trouver plus efficace pour vous toucher que de vous présenter Jésus-Christ sur la croix ? Vous avez abusé de ses grâces ; voudriez-vous encore profaner son corps, et ajouter cet outrage à tous ceux qu'il a soufferts pour vous ? Prenez ce livre, hommes séduits, il vous apprendra ce que c'est que le péché, dont vous faites si peu de cas. Car enfin voilà votre ouvrage ; c'est pour vous que l'innocent a été attaché à ce bois infâme, et c'est par vous qu'il a été traité avec tant d'ignominie : ainsi dans ce même Dieu vous voyez et l'objet de votre espérance, et le sujet de votre condamnation. C'est à vous de choisir, ou d'être sauvés par sa mort, ou d'en être punis comme les véritables et les uniques auteurs. La voix de ce sang crie nécessairement, et il faut ou qu'elle demande au ciel grâce pour vous, ou vengeance contre vous ; si vous vous rendez sourds à cette voix lorsqu'elle vous sollicite de sortir de vos désordres, elle sera entendue du Père éternel lorsqu'elle vous accusera au trône de sa justice.

Mais ce n'est pas seulement pour les pécheurs que j'ai apporté ici l'image de mon Maître crucifié, c'est principalement pour vous, âmes pénitentes, c'est pour vous la mettre entre les mains, afin que vous l'ayez sans cesse devant les yeux. Il est mort pour tout le monde, il est vrai, mais il faut avouer que peu de personnes ont eu autant de part que vous aux mérites de sa mort. Il a souffert pour effacer tous les péchés, mais enfin il n'y a eu que les péchés suivis d'un repentir sincère qui aient été effacés par ses souffrances. Souvenez-vous que si vous vivez, si vous ne brûlez pas avec les méchants, si Dieu vous a attendus avec tant de patience, c'est uniquement à Jésus souffrant que vous en êtes redevables. Mais souvenez-vous surtout qu'il est sur cette croix le modèle de la vraie pénitence, et que la vôtre ne sera jamais parfaite qu'autant que vous serez crucifiés avec lui.

Je vous l'offre encore, âmes innocentes, âmes saintes, et je vous le donne pour votre époux ; vous trouverez dans ses plaies la source de ces brillantes lumières que vous recevez, de ces délices spirituelles que vous goûtez dans l'exercice de la vertu. Ces douceurs qui charment toutes vos peines, qui rendent vos jours si sereins et si tranquilles, ces douceurs sont le prix de bien des amertumes et de bien des travaux ; vous êtes trop généreuses pour refuser de partager avec lui ce qu'il a souffert pour vous. Jouissez à la bonne heure de ces chastes plaisirs qu'il vous a mérités par ses douleurs, mais n'oubliez pas que ses douleurs et sa croix doivent faire une partie de vos plaisirs. Je vous le laisse, âmes affligées, pour être votre consolation dans vos plus grands maux ; ils vous deviendront beaucoup plus supportables en sa présence, il vous aidera lui-même à les supporter, il les adoucira, il les rendra utiles et même agréables : opposez-les souvent, ces maux que vous endurez, avec ce qu'il souffre sur cette croix ; c'est lui-même qui vous invite à faire cette comparaison : *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus :* Regarde-moi, chrétien, et vois s'il est quelque douleur semblable à la mienne. A l'égard de ceux qui nous persécutent, il ne cessera, mes frères, de nous faire pour eux la même prière qu'il offrit à son Père : Pardonne-leur, je t'en conjure, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font : non, certainement, ils ne le savent pas ; ils croient te nuire, et ils ne font de tort qu'à eux-mêmes ; ils croient te rendre malheureux, et ils t'ouvrent, sans y penser, un chemin à la félicité éternelle ; ils croient exercer leur haine, ils ne font qu'exécuter les ordres de ma providence sur toi. Enfin, messieurs, n'oubliez pas que Jésus étant encore vivant a prédit que lorsqu'il serait crucifié, il attirerait tout à lui : *Omnia traham ad me ipsum.*

C'est à nous d'accomplir cette prophétie, en nous laissant attirer et en cessant enfin de résister à de si douces invitations. Ainsi, messieurs, après vous avoir à tous présenté Jésus, vous voulez bien que je vous présente tous à lui et que je lui expose vos sentiments par mes paroles. Je commence par moi, ô mon adorable Rédempteur et je me donne à vous sans réserve et de la manière la plus étendue qu'il m'est possible. Il y a déjà longtemps que je me suis comme cloué à votre croix par les vœux de ma profession ; je les renouvelle, ces vœux, je les ratifie en présence du ciel et de la terre ; je vous rends mille grâces de me les avoir inspirés ; je proteste que je ne me trouve point gêné par mes liens, au contraire je voudrais pouvoir les multiplier ou en serrer davantage

les nœuds. Que ne puis-je, ô mon divin Sauveur, que ne puis-je, par mille et mille chaînes, m'attacher à vous si étroitement, que non-seulement je ne me sépare jamais de vous, mais que je devienne une même chose avec vous! Je m'attache pour toujours! ô mon Dieu, à cette aimable croix, et je jure que jusqu'à la mort elle fera tout mon plaisir et toute ma gloire. *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo:* Loin de moi toute gloire, toute joie que je ne trouverais pas dans la croix de Jésus, dans Jésus lui-même crucifié; loin de moi tout autre trésor que sa pauvreté, toutes autres délices que ses souffrances, tout autre amour que lui-même. Non jamais, mon Dieu et mon tout, jamais je ne me détacherai de vous, et jamais je ne m'attacherai qu'à vous.

Tous ceux qui sont ici vous font le même serment, autant qu'ils le peuvent. Nous n'avons pas tous une même vocation, mais nous sommes tous obligés de vous servir, de vivre dans votre grâce, de fuir les occasions de vous déplaire: ils le feront désormais, je vous le promets en leur nom, et j'espère que je ne serai désavoué de personne. Ils se sont engagés par les vœux du baptême, par le nom de chrétien qu'ils font gloire de porter, ils se sont engagés à mépriser le monde et les fausses vanités du monde; ils reconnaissent cet engagement, ils le renouvellent en votre présence; et vous voyez, Seigneur, vous à qui les cœurs sont ouverts, vous voyez qu'ils sont dans la disposition sincère de s'acquitter des devoirs qu'un si grand nom leur impose, plus exactement qu'ils n'ont fait jusqu'ici. Comment ne haïraient-ils pas éternellement ce monde qui vous a haï si cruellement, ce monde qui vous a crucifié, ce monde qui les a portés eux-mêmes à vous haïr et à se rendre complices de votre mort? Comment pourraient-ils encore l'aimer ce monde, eux qui ont reconnu sa mauvaise foi, son inconstance, eux qui ont découvert les piéges qu'il leur a tendus, qui savent qu'ils ne peuvent l'aimer sans encourir votre haine, sans renoncer à votre amour?

Fortifiez, ô Jésus, les saintes résolutions que vous leur avez inspirées, rendez-les invincibles dans les tentations, faites qu'ils persévèrent jusqu'à la mort dans la grâce qu'ils recevront à ces solennités. Je vous en conjure par votre sang, par toutes vos plaies, par cet amour immense que vous leur avez témoigné en mourant pour eux; ne permettez pas qu'un si grand remède leur soit inutile. Etendez sur eux, ô mon Dieu, cette main qui a été percée pour s'ouvrir plus libéralement; versez dans leur âme quelques gouttes de ce sang, dont une seule suffirait pour sanctifier l'univers; donnez-leur une bénédiction qui leur attire toutes les autres, ou du moins rendez efficace la bénédiction que je leur donne de votre part, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Il n'est point de mystère dans notre religion qui soit mieux prouvé que la résurrection de Jésus-Christ, et il n'en est point qui prouve mieux la vérité de notre religion.

Surrexit, non est hic.

Il est ressuscité, il n'est plus ici.
(*S. Marc. ch.* XVI.)

Il faut l'avouer, messieurs, cet air de satisfaction que nous remarquons aujourd'hui sur le visage des fidèles, ne se produit jamais avec tant de raison qu'en cette solennité. Outre que le sacrement de la pénitence a mis le sceau à leur réconciliation avec Dieu, outre que le corps même de Jésus-Christ est devenu le gage de leur alliance avec cet Homme-Dieu, le simple souvenir de la résurrection du Sauveur doit être pour eux le sujet d'une éternelle joie. Oui, chrétiens, vous avez les plus solides raisons de vous livrer en ce jour à la joie la plus sensible: ce n'est pas seulement la plus grande de toutes les fêtes, c'est le commencement d'une fête qui qui ne doit jamais finir. Jésus-Christ ressuscité, dit le grand saint Athanase, a fait de la vie des hommes une fête continuelle; nulle douleur, nulle crainte ne doit plus troubler notre repos; notre espérance n'a plus rien de chancelant ni d'incertain: c'est pour revivre que nous devons mourir, puisque notre chef revit pour ne mourir plus; puisqu'il triomphe du péché et de l'enfer, nous ne pouvons plus revivre que pour être éternellement heureux.

Mais comment la résurrection du Fils de Dieu affermit-elle si fort l'espérance des chrétiens? Je vais tâcher, messieurs, de vous l'expliquer dans ce discours. C'est qu'autant que ce mystère est solidement établi, autant établit-il lui-même solidement la foi chrétienne. Je vous montrerai en premier lieu, qu'on ne peut pas douter de la vérité de cette résurrection; en second lieu, que par cette résurrection, on ne peut plus douter de la vérité de notre croyance. En un mot, point de mystère dans notre religion qui soit mieux prouvé que la résurrection: point de mystère qui prouve mieux à son tour la vérité de notre religion. Ce seront les deux parties de ce discours. Heureuse Vierge! car il me semble que ce n'est qu'aujourd'hui que vous êtes la plus heureuse des femmes. Avant ce jour, hélas! qui peut dire si votre joie fut un instant sans mélange de douleur, et si jamais vous goûtâtes en paix la gloire de votre maternité divine? Mais certainement rien ne peut désormais suspendre dans votre cœur le sentiment d'un si précieux avantage. En revoyant Jésus ressuscité, vous pouvez bien lui dire comme son Père: C'est en ce jour, mon Fils, que je vous ai véritablement enfanté, soit que je considère les douleurs que je viens de ressentir, ou que j'aie égard au comble de la joie qui succède à tant de douleurs: *Filius meus es tu: ego hodie genui te.* Souffrez, Vierge sainte, que nous vous témoignions la

part que nous prenons à votre bonheur, et que nous demandions par vous la grâce de comprendre le nôtre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'était une désolation bien triste et bien déplorable que l'état où se trouva l'Eglise de Jésus-Christ durant les trois jours qu'il demeura dans le sépulcre ; car outre la douleur que sa mort avait causée à ses disciples, outre la confusion qu'ils avaient d'avoir fait paraître tant de lâcheté durant la passion, ils n'osaient presque espérer de le voir jamais revivre, et ils ne savaient plus si en leur promettant un prompt retour, il les avait voulu tromper, ou s'il ne s'était point trompé lui-même. Le pasteur étant mort, les brebis s'étaient dispersées, et l'infidélité qui les avait détachées de leur chef les avait encore séparées les unes des autres. La foi se soutenait dans Marie, mais le souvenir des tourments de son Fils la rend peu capable de relever l'espérance des apôtres. Elle pleure dans sa solitude, et à chaque moment elle souffre dans son cœur tout ce que Jésus-Christ a souffert dans son corps durant l'espace de trois jours. Madeleine, Marie, mère de saint Jacques, et Salomé, avec aussi peu de foi que les autres, quoiqu'avec un peu plus d'amour, ne songent qu'à embaumer le corps pour le préserver de la corruption, tant elles étaient éloignées de penser qu'il dût ressusciter. En un mot la désolation est universelle, tout est ébranlé, tout chancelle tout est dans le désordre, on est prêt à se démentir. Seigneur, il est temps d'accomplir vos oracles, vos prophéties ; il est temps de sortir de ce tombeau et de venir au secours de vos brebis qui s'égarent de plus en plus, et que l'ennemi ne cesse de poursuivre, pour les perdre sans ressource : *Tu exsurgens misereberis Sion;* ou selon une autre version : *Misereare Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.* Je ne doute point, messieurs, que ce ne soit ce motif qui lui fit avancer le terme de sa résurrection ; le troisième jour commençait à peine à luire, lorsque son âme bienheureuse, quittant les limbes, accompagnée de tous les saints de l'Ancien Testament, se rend en un moment au sépulcre et rentre dans son corps, qu'elle fait sortir de ce lieu sombre, et qu'elle produit dans l'éclat d'une vie nouvelle et d'une lumière brillante.

La terre tremble en ce moment, comme au jour de la mort de Jésus-Christ : c'est pour réveiller les soldats qui le gardent, afin que tous soient témoins de son triomphe. Un ange alors, descendant du ciel, renverse à leurs yeux la pierre qu'on avait placée à l'entrée de la caverne. Par cette action qui marque une force plus qu'humaine, et par la beauté de son visage d'où part une lumière semblable à un éclair : *Erat aspectus ejus sicut fulgur*, l'ange effraie tellement les gardes qu'ils demeurent comme immobiles. Quelques femmes qui étaient venues, chargées de parfums, pour embaumer le corps de Jésus, sont d'abord saisies d'une frayeur pareille ; mais l'ange les rassure aussitôt : *Nolite timere, vos,* leur dit-il : *Jesum quæritis crucifixum : surrexit, non est hic :* Pour vous, femmes, ne craignez point : je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est plus ici.

Voilà, messieurs, la première preuve de la résurrection du Sauveur du monde : ce sont des anges qui descendent du ciel pour l'annoncer, comme ils en étaient descendus autrefois pour publier sa naissance. Ce témoignage ne peut être rejeté, puisque c'est de la part de Dieu qu'ils parlent, comme ses ambassadeurs auprès des hommes. La seconde preuve, c'est le témoignage, pour ainsi dire, du sépulcre même; car l'ange y faisant entrer les femmes qu'il rencontre, pour qu'elles s'y puissent convaincre de la vérité par leurs propres yeux, elles n'y trouvent autre chose que les linges où leur maître a été enseveli. Elles courent dans le transport de leur joie mêlée de frayeur, et portent aux disciples, dans Jérusalem, une nouvelle si consolante. Ce n'est pas sans raison que l'évangéliste remarque que la crainte et la joie étaient peintes sur le visage de ces femmes : leur crainte était un effet de la vision qu'elles avaient eue, et leur joie une preuve bien naturelle et bien convaincante qu'elles n'avaient, comme elles le disaient, rien trouvé dans le sépulcre. On n'ajoute pas foi néanmoins à leur témoignage, chaque disciple veut s'assurer par soi-même d'un événement si singulier : ils accourent donc au tombeau, et à leur retour ils confirment tout ce que les femmes avaient rapporté. Mais ce n'est pas assez que les anges, que le tombeau même, s'accordent pour attester la vérité de ce mystère; la Providence en a tiré une preuve bien plus authentique de la bouche de nos plus grands ennemis.

Vous savez, messieurs, combien la jalousie des prêtres avait pris de précautions pour ôter tout prétexte aux faux bruits qu'on pourrait répandre de la résurrection de Jésus : ces prêtres sacriléges ne se contentent pas de s'être rendus complices de sa mort, de savoir que son corps repose dans un sépulcre taillé dans le roc, qu'une pierre que plusieurs hommes ensemble pourraient à peine rouler en ferme l'entrée ; ils veulent encore qu'on mette le sceau sur cette pierre, et que des gardes veillent toute la nuit auprès du tombeau. Mais que la prudence humaine est faible, ô mon Dieu ! qu'elle est aveugle, lorsqu'elle prétend s'opposer à vos desseins ! Que produisent tous ces soins, chrétiens auditeurs? Ils apprennent dès lors à toute la terre l'accomplissement de la prédiction par laquelle Jésus-Christ avait déclaré qu'il ressusciterait le troisième jour, et qu'il préparerait au miracle de sa résurrection des preuves invincibles et des témoins irréprochables. En effet, les gardes, après s'être remis de leur première frayeur, viennent à la ville, et rapportent exactement ce qu'ils ont vu. Toute la synagogue se trouble au récit qu'ils font : on assemble le conseil, on les y appelle, on apprend d'eux à quelle heure et sous quelle forme l'ange s'est fait

voir, comment la terre a tremblé à son arrivée, comment il a sans effort écarté la pierre qui fermait le sépulcre, comment il y a introduit Madeleine et les autres femmes, ce qu'il leur a dit, ce qu'elles ont trouvé dans le sépulcre, ce qu'ils y ont aperçu eux-mêmes, après que, revenus de leur crainte, ils ont eu la liberté d'examiner toutes choses avec plus de soin.

Qui ne jugerait, chrétiens auditeurs, que ces obstinés vont se rendre à la vérité connue? Car enfin rien n'est plus sensible, plus visible, il n'y a plus lieu de douter ; et une clarté si frappante fait nécessairement ouvrir les yeux. Hélas! qu'il est bien vrai que le cœur conduit l'esprit, et qu'il est bien peu susceptible des lumières de la foi, lorsque quelque passion s'est rendue maîtresse de la volonté! Les libertins demandent des miracles pour s'affermir dans leur créance ; et toutes les autres preuves qui suffisent pour persuader les gens de bien, ne sont pour eux que des sophismes ou de faibles raisons : mais quand ils verraient des aveugles recouvrer la vue, et des morts sortir de leurs tombeaux, ils s'obstineraient dans leur incrédulité, tandis qu'ils persisteront dans leur désordre : *Neque, si mortui resurrexerint, credent.*

En voici un exemple bien sensible dans les Juifs dont nous parlons : au lieu de reconnaître le Messie à une marque si évidente, ils s'efforcent d'étouffer la vérité qui se découvre à eux malgré eux-mêmes, ils donnent aux soldats commis à la garde du sépulcre une somme d'argent pour les obliger à publier que, tandis qu'ils dormaient, les apôtres ont enlevé le corps de Jésus-Christ : ces sacriléges ministres du Dieu vivant, qui avaient déjà payé la perfidie de Judas de l'argent du sanctuaire, ne se font point une peine de prendre dans le même fonds de quoi acheter cette nouvelle calomnie. Mais peuvent-ils nous donner une preuve plus forte de la résurrection, que la nécessité où ils sont de recourir, pour la supprimer à un artifice si grossier? Cet enlèvement aurait eu quelque vraisemblance, s'ils l'avaient moins appréhendé : mais après toutes les précautions qu'ils ont prises pour le prévenir, le mensonge qu'ils osent publier peut-il être plus mal concerté?

Il faudrait, pour donner quelque couleur à cette vaine imposture, que ces timides disciples, qui ont si lâchement abandonné leur maître lorsqu'il vivait, fussent venus, après sa mort s'exposer à un péril évident de perdre la vie ; il faudrait que Pierre, que quelques paroles d'une servante avaient fait trembler, n'eût pas craint une compagnie entière de soldats armés. Je veux que toute la garde se soit trouvée endormie ; comment eût-on pu entrer dans le jardin, remuer une pierre d'un poids énorme, emporter le corps, fuir sans faire de bruit et sans réveiller personne? De plus l'on a trouvé dans le sépulcre le suaire et les linges dont le corps avait été enveloppé : quelle apparence que des voleurs, dans la crainte d'être surpris, dans le trouble de leur action, se fussent donné le temps de dépouiller ce corps de tous ces linges? Mais à quoi pensez-vous, dit saint Augustin, de nous produire des gens endormis pour témoins de l'enlèvement que vous imputez à ces disciples? Vous-mêmes vous paraissez livrés à l'assoupissement le plus profond : *Dormientes testes adhibes : vere et tu obdormisti.* Imposteurs que vous êtes, dit-il dans un autre endroit, en s'adressant aux soldats, ou vous veilliez lorsque les disciples sont venus faire cet enlèvement, ou il s'est fait durant le temps de votre sommeil. Si vous veilliez, comment ne les avez-vous pas repoussés? Si vous dormiez, comment pouvez-vous savoir qu'ils sont venus ? Il me semble qu'on peut encore ajouter : si vous veilliez, et si vous étiez d'intelligence avec les coupables, d'où vient que les prêtres ne font point punir votre trahison? Si vous dormiez, d'où vient qu'ils récompensent même votre négligence? Nous savons qu'à votre retour vous avez touché une somme considérable : *Pecuniam copiosam :* nous ferez-vous croire que c'est pour vous être mal acquittés de l'emploi qui vous a été confié, qu'on vous a donné cet abondant salaire? Et vous, prêtres perfides, s'il est vrai que les disciples de Jésus ont enlevé le corps de leur maître, voilà un crime horrible ; les sceaux publics ont été rompus, l'autorité du prince a été violée, aussi bien que la sainteté du sépulcre : comment ne réclamez-vous point la justice contre tant d'attentats ? Pour abolir entièrement la mémoire de cet homme, dont le nom vous est si odieux, peut-il être une occasion plus favorable que cette conjoncture, où vous pouvez perdre tous ceux qui ont eu quelque attachement pour sa personne? D'ailleurs où est le zèle qui vous faisait tant redouter les suites de ce larcin, tandis que vous avez cru pouvoir l'empêcher? D'où vient tant de froideur aujourd'hui que vous prétendez qu'il a été commis, et que vous en nommez même les auteurs? Peuple aveugle, est-il possible qu'on t'ait fait donner dans un piége si grossier? Est-il possible que dans toutes les circonstances de cette imposture tu n'aies pas aperçu la preuve infaillible de la résurrection de ton Rédempteur?

Mais ce n'est pas assez, messieurs, que le corps du Fils de Dieu ne se trouve plus dans le lieu où il a été enseveli : s'il est vrai que Jésus-Christ soit véritablement ressuscité, il faut le voir revivre, et converser comme auparavant avec les hommes. Pourquoi aller chercher le témoignage des anges, de quelques femmes et de ses ennemis, puisque lui-même il peut se montrer et dissiper tous nos doutes par sa présence? Il l'a fait, chrétiens auditeurs, et je vous prie de le suivre avec moi dans toutes ses apparitions, pour voir si après les preuves qu'il a données de sa nouvelle vie, la plus opiniâtre incrédulité en aurait pu désirer quelque autre pour se convaincre

Il se fait voir premièrement à Madeleine, sous la figure d'un jardinier, et presque en

même temps aux autres femmes qui étaient venues pour l'embaumer : mais parce que l'heureux penchant que ce sexe a pour la piété le rend quelquefois un peu crédule, et que par cette raison le témoignage de ces femmes aurait pu être suspect à plusieurs, il se montre à saint Pierre, aux disciples qui allaient à Emmaüs, à tous les apôtres en même temps, enfin à tous les disciples assemblés, au nombre de plus de cinq cents, qui vivaient encore la plupart, lorsque saint Paul écrivait sa première épître aux Corinthiens, c'est-à-dire environ vingt-quatre ans après l'ascension du Sauveur : *Deinde visus est plusquam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc.*

S'il ne s'était montré qu'une ou deux fois, on aurait pu soupçonner quelque erreur, et que des pécheurs qui étaient encore simples, ne se fussent laissé éblouir par quelques faux miracles. C'est pour cela, dit saint Augustin, qu'il voulut être avec eux, l'espace de quarante jours, de peur qu'une si grande merveille ne passât pour une fourberie, si on ne leur donnait pas le temps de l'examiner : *Ne tam magnum resurrectionis miraculum, si eorum oculis cito subtraheretur, ludificatio putaretur.*

Durant ces quarante jours, il se laissa voir, il se laissa toucher, il parla, il marcha, il mangea avec eux, il opéra des prodiges en leur faveur, il les fit ressouvenir de tout ce qu'il leur avait dit dans le temps qui avait précédé sa passion. Enfin, il leur donna tant de marques de sa résurrection, qu'il n'y en eut pas un seul qui ne restât persuadé de la vérité de ce mystère. C'est dire beaucoup, chrétiens auditeurs, car avant que le Saint-Esprit fût descendu sur les apôtres, ils étaient bien différents de ce qu'ils parurent après qu'ils eurent reçu la plénitude de ses dons : c'étaient, pour la plupart, des esprits faibles et défiants, qui ne croyaient que lorsqu'ils ne pouvaient plus douter. La raison, les prophéties, les miracles dont ils avaient été témoins, tout cela aurait fait impression sur des hommes moins grossiers : ceux-ci ne jugent que par les sens, ils ne se rendent qu'après avoir vu, et ne croient voir que ce qu'ils touchent. Il y en eut parmi eux qui poussèrent l'incrédulité au delà de toutes les bornes. Vous savez jusqu'où alla l'opiniâtre incrédulité que saint Thomas opposa à tout ce que lui purent dire les hommes et les femmes. Il les traita tous de visionnaires. Je n'en croirai rien, disait-il hautement, je n'en croirai rien que je ne l'aie vu de mes yeux. Ce n'est pas tout, il faut que je touche ce corps, pour voir s'il a de la chair et des os comme les autres, ou si ce n'est point un fantôme : de plus, ce pourrait être un autre homme que celui que nous avons vu attaché à la croix ; si c'est le même, il aura conservé les ouvertures que la lance et les clous lui avaient faites : vous dites, vous, que vous les avez vues ; mais moi, je les veux sonder : si je ne puis mettre le doigt dans les blessures que les clous ont faites à ses pieds et à ses mains, si je ne puis plonger toute ma main dans son côté, et aller jusqu'au cœur chercher la plaie par où il a répandu les dernières gouttes de son sang, si je ne puis jusque-là me satisfaire, je ne croirai point : *Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam.* Si cet incrédule peut être content, ne pensez-vous-pas que tout autre aura sujet de l'être ? Voyez-le donc, après qu'il a pris toutes les assurances qu'il désirait, voyez-le, se prosterner aux pieds du Sauveur du monde, et s'écrier, en l'adorant : Oui je le crois, Seigneur, vous êtes véritablement mon maître et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus !* O vraie chair, dit saint Augustin, chair vraiment ressuscitée, chair que l'on touche, que l'on presse, où la main s'imprime, et qui porte encore les marques des blessures qu'elle a reçues ! elle se livre, elle s'abandonne à l'examen le plus curieux : *Offert se examinandam, probandam, diligentius considerandam :* et parce que la vue se trompe aisément, elle s'offre au toucher, qui est moins susceptible d'illusion, afin qu'on s'assure de sa solidité, et qu'il ne reste plus de doute : *Accedit et curiosa manus, ut corpus contractaretur solidum, et omne tolleretur ambiguum.*

Heureux les yeux qui eurent l'avantage de voir si souvent notre maître ressuscité ! Heureuses, et mille fois heureuses, les mains à qui Jésus fit toucher ses membres ranimés, et qu'il daigna lui-même conduire dans l'ouverture de son cœur ! Je ne doute point, messieurs, que la considération d'une faveur si singulière ne vous touche. Pour moi, je l'admire aussi bien que vous ; mais c'est néanmoins sans l'envier que je l'admire : je m'estime même heureux de n'avoir pas vu ce que je crois : ce sentiment est fondé sur les paroles de Jésus-Christ-même : je me contente de croire ce que ses disciples ont vu. *Beati qui non viderunt, et crediderunt !* Que ces paroles, qui ont été dites pour nous, me paraissent consolantes ! Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui n'ont pas laissé de croire ! Heureux ceux qui ont ajouté foi à mes promesses, sans attendre des preuves plus sensibles ! Heureux ceux dont la créance n'est point établie sur le témoignage des sens, mais qui m'ont cru ressuscité, parce que les prophètes ont prédit que je ressusciterais, parce que je l'ai moi-même prédit ! *Beati qui non viderunt, et crediderunt !* Nous sommes de ce nombre, chrétiens, par la miséricorde de Dieu, et si notre foi est aussi ferme que la foi des apôtres, nous sommes plus heureux qu'eux.

Mais sur quel fondement pouvons-nous croire cette résurrection, nous qui n'avons ni entendu les prophéties du Fils de Dieu, ni vu son corps ressuscité? Sur quel fondement, chrétiens auditeurs ? Sur le rapport de plus de cinq cents personnes qui ont été témoins de ce miracle, et qui l'ont publié partout ; sur la parole de douze disciples, qui ayant longtemps refusé de le croire, s'en sont tellement convaincus, que, malgré leur pau-

vreté, leur ignorance, leur timidité même, ils ont osé l'aller annoncer à toutes les puissances de la terre, et se faire gloire de donner leur vie pour l'attester; sur l'exemple de tout l'univers qui s'est rendu à la force des preuves qu'apportaient ces nouveaux prédicateurs; sur le zèle invincible de onze millions de martyrs qui, frappés des mêmes preuves, ont bravé les supplices, pour rendre témoignage à la vérité de la résurrection, je dis de la résurrection, parce que, comme l'a remarqué saint Augustin, de tous les points de notre créance, les païens ne combattaient que celui-ci, tous les autres étant assez conformes, ou du moins, n'ayant pas tant d'opposition avec les connaissances naturelles qu'ils avaient déjà. Enfin tout le monde convient que Jésus-Christ lui-même a fait moins de miracles que la plupart des apôtres: or, tous leurs miracles, comme le livre de leurs Actes en fait foi, s'opéraient pour prouver la résurrection. Entre plusieurs textes de ce saint livre, je me borne à un seul : il dit expressément : Les apôtres faisaient un grand nombre de miracles, pour confirmer la vérité de la résurrection de Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Et virtute magna reddebant apostoli testimonium resurrectionis Domini nostri Jesu Christi.* Il est donc vrai, messieurs, que dans la religion chrétienne il n'est rien de mieux prouvé que le mystère de ce jour : on n'en pouvait pas souhaiter une preuve moins suspecte que le témoignage de ses propres ennemis, une preuve plus sensible, que la présence même du corps ressuscité, une preuve plus certaine, que la voix de Dieu qui se fait entendre par les miracles, et par l'accord unanime de tous les peuples. Voyons maintenant s'il est vrai que rien ne prouve mieux la religion chrétienne, que ce mystère. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoique la divinité de Jésus-Christ eût été suffisamment établie, soit par les œuvres surnaturelles qu'il avait faites durant l'espace de trois années, soit par les oracles des prophètes, qui se rapportaient tous si exactement aux diverses circonstances de sa vie et de sa mort, pour mettre néanmoins une vérité si importante à couvert de tous les traits de la calomnie, il était nécessaire qu'il ressuscitât. Premièrement il avait prédit cette résurrection, et sa prédiction s'était répandue parmi le peuple; elle était venue aux oreilles des prêtres et des docteurs de la loi, et ceux-ci en avaient donné connaissance aux étrangers et au gouverneur même de la Judée : il avait dit qu'il ne serait point sujet à la corruption, qu'il serait libre entre les morts, enfin que son tombeau serait la source et le théâtre de sa gloire. En second lieu, le miracle de la résurrection était un des points que l'Ecriture avait le plus expressément marqués dans l'histoire prophétique du Rédempteur; en sorte que, si ce mystère n'eût pas été accompli dans sa personne, ce manquement infirmait tous les autres événements qui devaient le faire reconnaître pour le Messie promis; mais aussi, par la vérification de cette dernière prophétie, tous les doutes sont éclaircis, tous les prétextes retranchés à l'incrédulité des hommes, et il faut que toute la terre s'écrie avec le centenier : Cet homme était vraiment le fils de Dieu! *Vere filius Dei erat iste!*

Quel autre, en effet, qu'un Dieu aurait pu se ressusciter, et se rendre à soi-même une vie qu'il n'avait plus? Comment, pour se tirer du tombeau, aurait-il pu agir sur lui-même, si la mort, qui détruit le principe de toute action dans les autres, n'avait été vaincue dans cet homme par un principe inaltérable, c'est-à-dire par la personne du Verbe, qui demeura unie à son corps, lors même que l'âme en fut séparée?

Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime : Ceignez-vous de votre épée, Seigneur tout-puissant. Les saints Pères, en expliquant ce verset du psaume quarante-quatrième, disent que le prophète, par cette prière, demande à la seconde personne de la très-sainte Trinité, qu'elle se hâte de se revêtir de notre chair, pour délivrer le genre humain de la servitude du démon. *Indue carnem, pugna contra diabolum, et libera genus humanum de inferno;* c'est l'explication que donne saint Jérôme des paroles de David : Montrez-vous dans notre chair, Fils unique du Seigneur, usez du glaive de la parole, et qu'en vous, notre chair, armée de ce glaive, fasse sentir à nos ennemis la force de notre pouvoir. Quelques théologiens, trouvant cette similitude propre à expliquer familièrement le mystère de ce jour, veulent que l'humanité que le Sauveur prit en s'incarnant, fût comme une épée dont il s'arma pour combattre nos ennemis. Elle sortit, pour ainsi dire, du fourreau sur la croix, cette épée mystérieuse, lorsque l'âme de l'Homme-Dieu se sépara de son corps; mais comme, dans ce combat, la divinité n'avait point abandonné ces deux parties désunies, il lui fut aisé de remettre à sa place l'épée victorieuse, c'est-à-dire de réunir l'âme au corps. Oui, mes frères, Jésus-Christ avait le pouvoir de quitter son âme et de la reprendre : *Habeo potestatem ponendi animam meam, et iterum sumendi eam.* Il n'en est pas de même de nous : la mort, qui sépare les deux parties qui nous composent, détruit entièrement la personne qui agissait par l'une et par l'autre de ces deux parties, et ne laisse rien en elles qui ait la force de les rassembler. Dieu même, qui, par sa vertu, peut ressusciter tous les morts, et qui, en effet, les ressuscitera tous un jour, Dieu même ne peut pas faire qu'un homme se ressuscite soi-même, parce que se ressusciter, c'est agir, et que l'action n'est jamais où il n'y a plus de vie.

De sorte, messieurs, que la résurrection du Sauveur prouve par elle-même sa divinité, et la prouve d'une manière invincible. Toutes les autres merveilles qu'il avait opérées durant sa vie pouvaient bien faire juger qu'il était envoyé de Dieu; mais celle-ci montre évidemment qu'il est Dieu lui-même.

C'est pourquoi les Pharisiens l'ayant plusieurs fois pressé de faire quelque miracle qui les tirât de doute, il les renvoya à sa résurrection. Cette race maudite me demande des miracles, je ne veux point lui en donner d'autre que celui de Jonas. Comme ce prophète qui fut trois jours dans le ventre de la baleine, en sortit vivant, de même le Fils de l'homme, qui sera renfermé dans le sein de la terre, ressuscitera le troisième jour. Voilà le miracle des miracles; c'est par là que je prétends me distinguer de tous les autres prophètes. Elie rendit la vie au fils de la veuve de Sarepta, Elisée à l'enfant de la Sunamite; mais jusqu'ici aucun homme ne s'est rendu la vie à soi-même.

Vous voulez un miracle, leur dit-il dans une autre occasion, pour preuve que je suis véritablement le Messie? Je pourrais vous dire qu'il n'est point de sorte de miracles que je n'aie faits, et que, pour peu que vous vouliez me suivre, vous me verrez rendre la vue aux aveugles, la santé aux malades et la vie aux morts. Mais non, vous ne voulez point vous rendre à de semblables miracles; vous dites que c'est au nom de Belzébuth que je fais tous ces prodiges. Voici ce qu'aucun homme ne peut faire, s'il n'est Dieu, et que Dieu lui-même ne saurait faire en l'homme, qu'en s'unissant à lui d'une manière ineffable : *Solvite templum hoc, et post triduum reædificabo illud :* Faites-moi mourir, et je me ressusciterai. Remarquez, messieurs, qu'il ne dit pas : Je mourrai; mais, pour ôter tout soupçon de supercherie : Faites-moi mourir vous-mêmes de la manière que vous l'entendrez; *solvite.* Détruisez cette chair abandonnée à votre fureur, mettez ce corps dans l'état qu'il vous plaira, ne cessez point d'exercer sur lui vos cruautés, que vous ne vous soyez bien assurés de lui avoir arraché la vie : *Solvite templum hoc.* Ne lui laissez pas une seule goutte de sang; qu'il éprouve, même après sa mort, les effets de votre rage, tout cela n'empêchera pas que je ne le ressuscite, et que je ne le rétablisse, après trois jours, au même état où vous le voyez : *Et post triduum reædificabo illud.*

Voilà, messieurs, voilà l'argument que Jésus-Christ oppose à tous ceux qui osent douter de sa divinité. En effet, les plus malins de ses adversaires ne l'ont jamais attaqué directement; il leur a paru si invincible, que, moins pour le réfuter que pour s'épargner la confusion d'un honteux silence, ils se sont réduits à nier, les uns qu'il fût jamais mort, les autres qu'il fût véritablement ressuscité; tous se trouvant d'accord en ce point, que si sa résurrection était prouvée, on ne pouvait se défendre de l'adorer comme Dieu. Les prêtres, entre tous les autres, avaient bien compris cette vérité, lorsque, demandant des gardes pour mettre au sépulcre, ils disaient à Pilate que rien n'était plus à craindre que si on l'enlevait pendant la nuit, et qu'alors on fît croire au peuple qu'il était ressuscité. Ce faux miracle, ajoutent-ils, fera plus d'impression sur les esprits que tous ceux qu'il a faits durant sa vie : *Erit novissimus error pejor priore.* En vain l'aura-t-on condamné comme un scélérat, ce bruit lui rendra toute sa gloire. Avant sa condamnation, il avait passé parmi le peuple pour un grand prophète; sur la fausse nouvelle de sa résurrection, on ne doutera plus qu'il soit en effet le fils de Dieu : *Et erit novissimus error pejor priore.*

J'ai quelquefois été étonné de ce que les évangélistes ont pris tant de soin de nous faire le détail le plus circonstancié de la passion du Sauveur, et qu'au lieu de passer légèrement sur ce dernier événement de sa vie, ils se sont tous quatre, comme de concert, appliqués à nous en tracer l'image la plus exacte; loin d'appréhender de nous le représenter dans le plus sombre ennui, dans la frayeur, dans la tristesse la plus mortelle, dans la sueur de sang que lui causa l'excès multiplié de ses douleurs, il semble qu'ils se soient fait un plaisir d'apprendre à toute la postérité qu'il a non-seulement été traité comme un homme ordinaire, mais comme le dernier des hommes; ici comme un esclave, là comme un insensé: ici c'est un malfaiteur insigne, là c'est un homme défiguré par les tourments, et enfin expirant sur la croix entre deux voleurs. Mais mon étonnement cesse, dès que je pense qu'ils savaient combien il était important que son trépas fût si authentiquement constaté, qu'on ne pût le révoquer en doute, et affaiblir par ce doute sur sa mort la vérité de sa résurrection. Non ils n'ignoraient pas, ces écrivains sacrés, qu'ils avaient en main de quoi effacer toute cette honte, de quoi la faire même servir à la gloire de Jésus-Christ. Quelque idée qu'on se forme de cet homme à la vue de cette image sanglante et défigurée, il est rescussité le troisième jour, ce seul trait répare tout. Et si vous avez eu sujet de douter qu'il ne fût rien de plus qu'un homme en le voyant sur la croix, pouvez-vous faire usage de votre raison, et ne pas demeurer persuadés qu'il est Dieu, en le voyant sortir du sépulcre?

Mais qu'est-il nécessaire d'accumuler tant de raisons, quand une seule peut nous tenir lieu de toutes les preuves les plus manifestes? Pour être convaincus que rien ne confirme mieux la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent la religion qu'il a établie, que le mystère de sa résurrection, il suffit de nous rappeler que c'est la preuve qui lui a assujetti l'univers, et presque l'unique qu'aient apportée les apôtres dans toutes leurs prédications. Dans tout le premier sermon par lequel saint Pierre convertit trois mille Juifs, dans tout ce sermon, il n'est parlé que de ce mystère. La mort et la résurrection de Jésus font encore tout le sujet du discours que le même apôtre prononça au temple après avoir guéri le boiteux : Ce Jésus, dit-il, que vous avez livré aux gentils, ce Jésus est ressuscité, nous en sommes témoins : *Hunc Jesum ressuscitavit Deus.* C'est pour cela que les prêtres des Juifs firent arrêter le saint apôtre avec ceux qui l'accompa-

gnaient. *Dolentes quod docerent populum, et annuntiarent in Jesu resurrectionem ex mortuis.* Ils ne pouvaient souffrir que saint Pierre publiât la résurrection des morts dans la personne de Jésus. Saint Paul prêche à Athènes, et entreprend de réformer cette ville plongée dans l'idolâtrie; il n'entretient les idolâtres que de la résurrection ; il en parle au peuple, il en parle aux sénateurs au milieu de l'Aréopage : *Et resurrectionem annuntiabat eis.* Toute l'occupation enfin des apôtres, tout leur emploi à la naissance de l'Eglise, était de publier la résurrection de leur maître : *Et reddebant apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi.* Bien plus, ils ne se qualifiaient point autrement que les témoins de la résurrection du Seigneur. *Oportet testem resurrectionis nobiscum fieri unum ex istis.* Mes frères, dit saint Pierre en demandant l'élection d'un apôtre à la place de Judas, il en faut choisir un parmi ceux-ci, qui puisse être avec nous témoin de la résurrection. Il semble qu'il n'y ait que ce mot à dire, que tout l'Evangile y est renfermé, que tout le ministère d'un apôtre consiste à prêcher que Jésus-Christ est ressuscité, et que toute la terre doit se rendre à cette marque de sa puissance infinie. En effet, messieurs, toute la terre s'est rendue à cette marque, c'est elle qui a fléchi l'esprit de nos pères, et à qui par conséquent nous devons la foi qu'ils nous ont transmise.

Quelle est donc votre obstination, Juifs perfides, nation maudite et réprouvée, de fermer les yeux à tant de lumières? Quelle difficulté vous retient encore, et vous empêche de reconnaître votre Rédempteur? Pouvez-vous douter de sa mort? vous en avez été les auteurs. Pouvez-vous douter de sa résurrection? vous en avez été les premiers témoins; et par le soin que vous avez pris de faire garder son sépulcre, vous nous l'avez rendue indubitable. *O stulti et tardi corde ad credendum !* O insensés ! ô âmes tardives et indociles ! qui est-ce qui sera capable de guérir votre infidélité et la dureté de votre cœur? Vous attendez un autre libérateur? mais quand il viendrait, à quoi prétendez-vous le reconnaître pour le véritable Messie? Espérez-vous quelque miracle plus frappant que celui de se ressusciter soi-même, et de sortir immortel du sein même de la mort? Et vous, chrétiens indignes, esprits libertins et audacieux, qui osez révoquer en doute la vérité de votre religion, et qui ne cessez de demander des éclaircissements sur des choses mille fois plus claires que la lumière du jour ! *O stulti et tardi corde ad credendum!* quoi, vous portez l'aveuglement jusqu'à vous croire plus sages que tout ce qu'il y a eu de sages dans le monde durant le cours de seize cents ans ! Donnez-moi un seul point dans toute l'histoire, ou moderne, ou ancienne, qui soit établi comme la résurrection du Sauveur. Ou si vous la croyez aujourd'hui, comme elle fut crue autrefois à Rome, à Athènes, à Jérusalem, du peuple, des philosophes et des empereurs, d'où vient que vous paraissez encore balancer? Est-ce que vous n'êtes pas satisfaits d'une preuve sur laquelle nul païen, nul idolâtre n'entra jamais en contestation avec les fidèles?

Mais laissons, chrétiens auditeurs, ces infortunés, ces aveugles, que la débauche ou l'orgueil entretient dans leur incrédulité ; et nous de notre côté goûtons dans la joie, dans la paix, le bonheur que nous avons de croire en Jésus-Christ, en cet homme dont la résurrection a été prouvée par des signes si évidents et dont la doctrine est elle-même si bien prouvée par sa résurrection. Réjouissons-nous de ce que nous avons l'avantage de marcher dans un si grand jour et d'être assurés de tenir la bonne voie : réjouissons-nous de ce que nous servons un maître vivant, glorieux, immortel, qui voit nos besoins, qui entend nos prières et qui peut récompenser tous nos services; un maître qui sait compatir à nos infirmités, puisqu'il les a toutes souffertes, et qui a le pouvoir de nous en affranchir, puisqu'il les a toutes surmontées; enfin un maître qui n'a vaincu la mort en sa personne que pour nous faire voir jusqu'où allait sa puissance et jusqu'où il avait dessein d'en étendre les effets en notre faveur.

Oui, mon Seigneur et mon Dieu, je crois que vous êtes ressuscité et j'espère qu'un jour vous me ressusciterez moi-même. Je crois que vous vous êtes montré dans la gloire d'une nouvelle vie à tous vos disciples; et j'espère que je vous verrai à mon tour de mes propres yeux et dans cette même chair que vous m'ordonnez de crucifier maintenant par la pénitence. *Credo quod Redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Deum salvatorem meum :* Oui, ô mon Rédempteur aimable et triomphant, nous croyons que vous vivez dans le ciel et nous espérons d'y vivre éternellement avec vous. Nous savons que ce corps dont le poids nous fait gémir sera bientôt détruit par la mort, mais nous savons aussi que vous le réformerez pour le rendre semblable au vôtre, glorieux comme le vôtre : *Reposita est hæc spes in sinu meo* : Cette espérance est profondément gravée dans nos cœurs; et plutôt que de l'abandonner, nous consentirons qu'on nous arrache la vie. C'est cette espérance qui nous soutient dans toutes nos adversités ; c'est elle qui adoucit toutes nos peines; c'est elle qui nous fait envisager la mort sans effroi, qui fait que nous l'attendons même avec quelque sorte d'impatience. C'est cette espérance, ô mon Sauveur, qui nous fortifie dans les combats qu'il nous faut rendre tous les jours contre le monde et contre nous-mêmes, pour marcher avec constance dans la voie de vos commandements; c'est-elle qui nous encourage à suivre vos divins exemples, à embrasser votre croix, à nous y attacher, à souhaiter d'y mourir comme vous et pour vous, afin de régner un jour et pour toujours avec vous. Ainsi soit-il.

SERMON.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

La gloire préparée à Jésus-Christ méritait d'être achetée par des souffrances extrêmes, et ce n'était qu'à ce prix qu'il la pouvait obtenir.

Oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam.

Il a fallu que Jésus-Christ souffrît et que par la voie des souffrances il entrât dans sa gloire (*S. Luc*, c. XXIV).

Je ne puis me ressouvenir de la joie que répandit la résurrection du Sauveur, parmi tous ceux qui avaient pleuré sa mort, sans goûter moi-même la plus douce satisfaction. Quelle devait être, hélas! la consternation de ces disciples infortunés qui s'étaient dépouillés de tout pour s'attacher à un homme qu'ils croyaient être le Fils de Dieu, lorsqu'ils le virent mort et rendu infâme par le supplice de la croix! Outre qu'ils ont perdu un maître plein de bonté pour eux, ils croient encore qu'avec lui sont ensevelies toutes leurs espérances; car quelque soin qu'il eût pris pour leur faire entendre qu'il devait ressusciter, saint Jean dit clairement que lorsqu'il se transporta au sépulcre avec saint Pierre, ce mystère leur était inconnu : *Nondum enim sciebant scripturam, quia oportebat eum a mortuis resurgere.* Quelle confusion pour eux après avoir renoncé, les uns à leurs parents et à leur profession, les autres même à de grands biens; après avoir passé trois ans à étudier la doctrine de ce prophète, après avoir ouvertement témoigné qu'ils avaient une foi entière en ses maximes et un attachement inviolable pour sa personne; quelle confusion de se voir enfin réduits à reprendre leur ancien état, à être les objets de la risée et de l'aversion même du peuple, à traîner leurs tristes jours dans une honteuse pauvreté, dans une humiliante obscurité!

Mais lorsque Madeleine avec ses compagnes, venant pour embaumer le corps du Sauveur, trouve le sépulcre ouvert, les gardes en fuite, les suaires épars, les anges qui annoncent que Jésus est vivant; lorsque aussitôt qu'elle fut venue porter cette nouvelle aux apôtres, Pierre et Jean courent au tombeau pour s'éclaircir de la vérité, et reviennent eux-mêmes confirmer le récit de Madeleine et des femmes qui l'accompagnaient; lorsque étant tous assemblés, ces mêmes femmes racontent comme il leur est apparu; que Pierre assure qu'il l'a vu de ses yeux; que les deux disciples qui reviennent d'Emaüs tout hors d'eux-mêmes, disent qu'ils on fait avec lui environ deux lieues de chemin; lorsqu'enfin les uns, triomphant et pleurant de joie, et que les autres surpris ne savent encore que croire de tant de merveilles, Jésus paraît lui-même au milieu d'eux tous; et lève tous leurs doutes par sa présence : qui peut exprimer quels furent les mouvements de leurs cœurs?

Quel comble de consolation, surtout lorsqu'à travers une beauté si éclatante, et au milieu de la gloire qui l'environne, ils aperçoivent cette même douceur qu'il leur avait toujours témoignée! Quand ils voient que, quoiqu'ils l'aient abandonné dans ses humiliations, il ne les oublie pas néanmoins dans son triomphe, qu'il les traite avec une bonté et une familiarité extraordinaires, qu'il leur permet de le toucher pour satisfaire leur curiosité, qu'il les souffre plonger leurs mains dans ses plaies pour fortifier leur foi, qu'il se met lui-même à table et mange avec eux pour les contenter; il est bien naturel, que durant cette apparition si sensible et si constante, toutes les défiances se dissipent, et que les esprits reviennent peu à peu d'une surprise si grande et si agréable. Je ne doute pas, qu'après un long silence, ayant toujours les yeux attachés sur leur divin maître, je ne doute pas, qu'oubliant le scandale de la croix, les premières paroles que tant de personnes assemblées se dirent les unes aux autres, dès qu'elles purent ouvrir la bouche, ne fussent les paroles mêmes que j'ai citées en commençant ce discours : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam :* Oui, certainement, puisque tous les événements qui avaient précédé, devaient être suivis d'un succès si éclatant, il était nécessaire que Jésus-Christ souffrît, et que parmi les horreurs de la mort, il s'ouvrît un chemin à une gloire si singulière. Cette vérité, messieurs, a été depuis confirmée par bien d'autres preuves. Souffrez que je les rassemble ici en peu de mots, après que nous nous serons réjouis avec Marie de la gloire de son Fils : elle y prend d'autant plus de part, qu'elle a plus vivement ressenti ses ignominies. Disons-lui, avec l'Eglise : *Ave, Maria.*

Il me semble, que pour faire voir que Jésus-Christ a dû souffrir pour entrer dans sa gloire, il faut prouver nécessairement deux vérités qui sont renfermées en quelque manière dans cette proposition; il faut montrer, en premier lieu, que cette gloire devait être bien sublime, et en second lieu, que la croix était l'unique voie par où il y pouvait parvenir. Car si la récompense ne devait être que médiocre, elle ne demandait pas qu'il s'exposât à des maux extrêmes; et s'il pouvait l'obtenir gratuitement, il est clair qu'il n'y avait pas de nécessité de mourir pour s'en rendre digne. Il fallait que Jésus-Christ expirât dans un supplice cruel et humiliant, pour entrer dans la gloire qui lui était préparée : c'est un oracle qu'il a prononcé lui-même, et que je suis obligé de croire sans l'examiner. Mais laissant à part, pour un temps, l'autorité souveraine de la foi, veut-on convaincre mon esprit par la force de la raison? Il faut qu'on me prouve, premièrement, que la gloire qu'on lui prépare mérite d'être mise à un si haut prix, et de plus, qu'il n'y saurait parvenir qu'à ce prix. Examinons ces deux points dans les deux parties de ce discours. Voyons dans la première partie, si en effet cette gloire méritait d'être achetée par des souffrances extrêmes; et dans la seconde, si la nécessité de la mériter,

afin de l'obtenir, était réelle. Voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai souvent recherché en moi-même pourquoi les saints auteurs de l'histoire évangélique, qui font profession d'être si courts dans leurs narrations, qui même ont passé sous silence un si grand nombre des actions du Fils de Dieu, pourquoi, enfin, se contentant de nous dire en deux mots ses faits les plus éclatants, se sont néanmoins tous quatre appliqués à nous faire un long récit de sa Passion, et à nous en rapporter jusqu'aux plus légères circonstances. Parmi les raisons qu'on peut rendre de cette conduite, en voici une qui s'est présentée à mon esprit, lorsque je méditais la matière de ce discours. Les évangélistes sont descendus dans le plus grand détail des douleurs de Jésus-Christ, afin qu'on pût comparer sa passion avec les récompenses qu'elle lui a méritées, et remarquer avec quelle exactitude il a plu à son père de payer tout ce qu'il a souffert pour son amour.

Il est vrai, chrétiens auditeurs, que la chose mérite bien d'être observée, et qu'elle tourne également à la gloire du Père éternel et à la gloire de son Fils. Jésus est mort, et Dieu l'a ressuscité; il lui a rendu cette vie si précieuse qu'il lui avait sacrifiée sur la croix; il a rendu à ce corps l'âme qui en avait été séparée par la violence des tourments; et parce qu'avant de souffrir la mort il avait été effrayé de ses approches, et que cette frayeur lui avait été plus cruelle que la mort même, il lui rend une vie immortelle qu'il ne peut plus perdre et qui l'affranchit pour toujours de pareilles craintes. Il avait perdu dans les supplices jusqu'à la figure humaine, mais il ressuscite plus brillant que le soleil; et, s'il lui reste encore quelques vestiges de ses plaies, ils embellissent son corps au lieu de le défigurer, ils en sont le plus riche et le plus glorieux ornement. Il fut chargé de liens par les soldats, et tenu prisonnier dans la maison d'Anne; mais il se trouve libre dans le sépulcre et même dans les enfers: *Inter mortuos liber*. Toute la terre s'oppose en vain à la liberté de son âme, lorsqu'il lui plaît de revenir des limbes; et la pierre qui ferme son tombeau, quoique d'un poids et d'une grosseur énorme, ne peut empêcher son corps d'en sortir. Depuis sa résurrection, il entre, il sort, les portes demeurant fermées; il ne peut être arrêté dans aucun lieu ni en être exclu. Je ne dis rien du don d'impassibilité: il a essuyé toutes les rigueurs des lois humaines, mais il est exempt pour toujours des lois mêmes de la nature; il reprend son empire absolu sur les misères auxquelles il s'était assujetti en se revêtant de notre chair; l'air, le feu et les autres éléments, qui n'épargnent ni l'innocence ni la condition, auront du respect pour lui, et ne pourront le blesser ni lui nuire. Enfin le tombeau l'avait dévoré, comme parle l'Ecriture, il a été forcé de le rendre à la vie, et avec lui un grand nombre de saints qui ressuscitent pour honorer son triomphe: *Et monumenta aperta sunt, et corpora multa sanctorum, qui dormierant, surrexerunt.*

Tout cela regarde les douleurs du corps: les douleurs de l'âme n'ont pas été réparées avec moins d'avantage. C'est dans ce jour que son Père, qui semblait l'avoir oublié, l'avoir persécuté dans sa passion, lui dit avec le prophète: *Filius meus es tu, ego hodie genui te;* vous êtes mon Fils, je vous ai donné aujourd'hui une nouvelle naissance; et, comme désormais je serai doublement votre Père, je redoublerai mes tendresses envers vous. Les soldats qui l'avaient si indignement méprisé, et qui avaient fait de si sanglantes railleries de sa divinité prétendue, qui l'avaient traité comme un roi de théâtre, un faux prophète, sont les premiers prédicateurs de sa résurrection; ils la publient dans Jérusalem, ils l'apprennent aux prêtres, qui en conçoivent un dépit mortel, sans qu'ils aient rien à répliquer contre des témoins si irréprochables. Pierre l'avait renié trois fois; il ne lave pas seulement ce crime dans ses larmes, mais il le répare par trois protestations les plus tendres qu'il fait à Jésus-Christ d'un amour sincère et ardent pour sa personne: *Redditur trinæ negationi trina confessio*, dit saint Augustin. Tous ses disciples s'étaient dispersés durant sa passion, comme il le leur avait prédit; mais sa résurrection les réunit de telle sorte, que saint Paul assure qu'il s'en trouva plus de cinq cents qui reçurent sa dernière bénédiction. Pour un pécheur endurci que l'enfer lui enlève à ses côtés, dans le temps même qu'il souffre pour les pécheurs, il dépeuple aujourd'hui les enfers et monte au ciel, suivi de plusieurs millions d'esclaves qu'il lui a ravis.

Voyez, je vous prie, comment au jour de la Pentecôte ce même peuple qui avait si insolemment sollicité la mort de Jésus se jette par terre, la componction dans le cœur et frappant sa poitrine, demande miséricorde à saint Pierre et s'offre de réparer sa perfidie par telle satisfaction qu'il voudra lui imposer: *Viri fratres, quid faciemus?* Je vous prie d'observer ici que cette pénitence publique se fit à la vue d'une multitude infinie composée de toutes les nations de l'univers, comme saint Luc l'a remarqué expressément: cette publicité était ménagée pour réparer la honte que Jésus avait soufferte, en mourant dans un temps où Jérusalem était remplie d'étrangers qui s'y étaient rendus pour la solennité de Pâques. De plus, comme on avait fait mettre au haut de la croix la sentence de sa condamnation en trois langues différentes, pour qu'elle fût entendue de tout le monde, de même les apôtres parlèrent toutes sortes de langues la première fois qu'ils prêchèrent sa divinité, afin que cette foule d'auditeurs de différentes nations fussent instruits de son innocence par leurs discours, et de sa divinité par le miracle qui se faisait en leur faveur.

Je ne sais si parmi les récompenses que

le Fils de Dieu a reçues de ses travaux j'oserai mettre les châtiments que son Père a fait souffrir à ses ennemis. Hélas! ces châtiments lui ont donné plus de gloire que de satisfaction : témoins les larmes qu'il versa sur l'infortunée Jérusalem à la vue des malheurs qu'elle allait s'attirer en le condamnant à la mort. Il ne faut néanmoins pas omettre que les prêtres, qui étaient jaloux de leur crédit et de leur autorité, perdirent et le temple et le sacerdoce ; et qu'eux-mêmes, après avoir livré Jésus aux Romains pour qu'ils le fissent mourir, furent livrés par la justice divine à ce même peuple, qui les punit de ce forfait par la destruction entière de la synagogue. Il y eut encore ce rapport particulier entre leur crime et la vengeance du Seigneur : vous savez que Pilate, lieutenant de l'empereur, avait déclaré hautement, avant de condamner Jésus-Christ, qu'il y était forcé par les instances des Juifs qui le persécutaient injustement : l'empereur Vespasien, comme pour insulter à la condescendance criminelle de ce juge inique, avant d'ordonner le saccagement de Jérusalem, prend à témoin le ciel et la terre que c'est malgré lui qu'il abandonne cette ville à la fureur du soldat, qu'il y est forcé par l'obstination de ce peuple, et qu'il n'a point à répondre de la mort de tant d'innocents qui périssent avec les coupables. Saint Augustin observe encore que leur malheur arriva précisément à la même fête qu'ils avaient choisie pour perdre Jésus, et que les mêmes Juifs étrangers qui avaient rendu l'ignominie de sa passion plus éclatante par leur présence ne furent pas seulement témoins de la vengeance que Dieu tira de la perfidie de leurs frères, mais qu'ils furent enveloppés dans les effets de cette vengeance. Que dirai-je des malheureux restes de cette nation ingrate et de la servitude honteuse où elle gémit encore aujourd'hui ? Le mépris, l'aversion qu'on a pour elle chez tous les peuples ; la liberté qu'on a presque partout de lui insulter impunément, qu'est-ce autre chose qu'un châtiment visible et subsistant de la cruauté barbare qu'ils exercèrent contre le Sauveur, en lui faisant souffrir le supplice des esclaves, en autorisant la plus vile populace à le traiter comme s'il n'eût été qu'un ver de terre, ou le plus méprisable de tous les hommes ?

Mais que fais-je, chrétiens auditeurs? ne dois-je point craindre de vous donner une idée indigne de la libéralité de Dieu envers Jésus-Christ, en m'arrêtant à vous faire voir comment il a proportionné ses récompenses à tout ce qu'il a souffert, comme si ces récompenses avaient précisément égalé les douleurs de sa passion? Non, non, le Seigneur ne s'est pas contenté de le récompenser en père équitable, il l'a fait avec une libéralité digne de sa puissance. Combien de temples, chrétiens auditeurs, pour un Calvaire! Combien d'autels pour une croix! et cette croix, sur combien d'autels a-t-elle été élevée elle-même! Cette croix, signe autrefois d'infamie, que personne ne voulait porter avec lui de peur de se déshonorer, de combien de couronnes fait-elle aujourd'hui le principal ornement! Sur combien de têtes royales avons-nous la satisfaction de la voir briller! Une ville ingrate l'a désavouée pour son roi, cent royaumes, cent peuples divers l'ont acceptée pour leur Dieu. Barabbas lui fut préféré, et lui a été préféré à tous les chefs de toutes les sectes, à tous les législateurs, à toutes les divinités de la terre. La crainte de la mort porta un de ses apôtres à le renoncer, et plus de quatorze millions de chrétiens, plutôt que de lui faire un pareil outrage, ont choisi la mort. Judas le vendit pour satisfaire son avarice; mais qui peut dire le nombre de ceux qui ont tout vendu pour le soulager dans ses membres, dans les pauvres, qui ont tout quitté pour le suivre dans sa pauvreté? Les prêtres ne donnèrent que trente deniers au traître qui le leur livra ; mais de quel prix les instruments de ses souffrances ont-ils paru, même aux yeux des infidèles? Les Perses enlevèrent autrefois sa croix, et crurent avoir en elle un trésor qui seul pourrait faire la rançon d'un souverain : elle leur valut encore plus qu'ils n'avaient pensé, puisque Héraclius la préféra à leurs vastes états, dont il aurait pu se rendre maître, après la défaite entière et la mort tragique de Chosroës.

Parcourez, s'il vous plaît, toutes les autres circonstances de sa Passion, vous verrez les moindres douleurs, les plus légères confusions retracées par des honneurs infinis. Quels respects n'a pas eu toute la terre pour ces pauvres pêcheurs qui furent persécutés à son sujet! Tous ses amis furent muets devant Pilate, et ils le laissèrent accabler par la calomnie, mais depuis ils ont fait entendre leur voix par toute la terre; les climats les plus reculés de l'univers ont retenti des éloges qu'ils ont donnés à son innocence et à la sainteté de sa doctrine : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum:* Combien de bouches éloquentes, combien de savantes plumes ont exalté son nom! Combien de livres écrits contre ceux qui ont osé combattre ou sa divinité ou la vérité de quelques unes de ses paroles! Combien de bibliothèques remplies d'ouvrages qui nous transmettent de siècle en siècle la grandeur et la gloire de Jésus crucifié! Je ne dirai point par combien d'hommages on a expié les insultes qu'il souffrit des gardes qui l'adorèrent par dérision. On ne s'est pas contenté de l'adorer caché et déguisé sous les espèces du pain, on a cru qu'on devait du respect à tout ce qui lui appartenait en quelque manière, à tout ce qui avait avec lui quelque rapport : pour quelle autre raison témoigne-t-on tant de vénération pour les saints qui l'ont servi, pour les pauvres qui sont ses membres, pour les images et pour les figures qui nous représentent sa personne ou ses mystères, pour les clous, enfin, pour les épines, pour tous les autres instruments de son supplice, que l'attouchement de son saint corps a consacrés!

Vous rappellerez-vous enfin le jugement qu'en porta Hérode lorsqu'il le traita comme un insensé, sans penser que c'est pour réparer cet outrage que Dieu a voulu que sa doctrine ait prévalu à la fausse sagesse des païens ? que la philosophie, toute orgueilleuse qu'elle est, ait soumis ses lumières à la simplicité de l'Evangile et à la mystérieuse folie de la croix? Toutes ses paroles ont été reçues comme des oracles; on a taxé d'erreur tout ce qui s'est tant soit peu éloigné de ses maximes; on a cru, sur son témoignage, des choses qui renversaient tous les principes des sciences, tous les préjugés de la raison humaine; on a cru qu'il n'y avait point de sagesse sur la terre qu'en se livrant aveuglément en tout à ses sentiments et à sa conduite.

Si dans tout ce que je viens de dire vous trouvez que le Fils de Dieu a été libéralement récompensé de sa patience, je vous prie de faire réflexion que ces effets de la libéralité de son Père ne sont jusqu'ici qu'une récompense temporelle, qu'une récompense qu'il reçoit sur la terre, où il n'est plus, où du moins il n'est qu'invisiblement. Je n'ai garde de m'engager à vous entretenir de la gloire qu'il possède dans le ciel et qu'il y possèdera éternellement. C'est là qu'assis à la droite de son Père, en dédommagement du refus qu'ont fait les Juifs de le reconnaître pour leur roi, il règne dans un royaume qui n'aura jamais de fin, et sur des sujets qui sont tous des rois eux-mêmes. C'est là qu'à la place des marques humiliantes des soufflets il brille sur son visage une lumière qui fait la joie des bienheureux, et que l'œil des plus hautes intelligences ne peut soutenir. C'est là qu'au lieu de ces voix confuses et séditieuses qui s'élevaient contre lui dans le prétoire de Pilate, tous les saints ne cessent de chanter à sa gloire le cantique de leur délivrance, dont ils reconnaissent lui être uniquement redevables. Enfin c'est là que, pour s'être soumis aux injustes jugements des hommes, il viendra au dernier jour dans l'éclat d'une majesté infinie exercer aux yeux de tout l'univers le pouvoir souverain que son Père lui a donné de juger les vivants et les morts. *Quia ipse est*, dit l'apôtre saint Pierre, *qui constitutus est judex vivorum et mortuorum.* Disons-le donc sans hésiter, messieurs : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam :* Il fallait que Jésus-Christ souffrît la mort; la gloire singulière qui lui était réservée méritait bien d'être achetée à ce prix. Il a beaucoup souffert, on n'en peut pas disconvenir; mais, grâces à la justice et à la libéralité du Père éternel, la récompense qu'il reçoit paie exactement et abondamment toutes ses souffrances.

Soyez glorifié, Père saint, source de bonté et de justice! que les hommes et les anges vous louent, qu'ils bénissent éternellement votre tendresse infinie, votre libéralité toute divine envers Jésus-Christ notre rédempteur! Que ne vous devons-nous point pour avoir si richement récompensé le zèle qu'il a eu pour notre salut! Quelle bonté en vous, d'avoir agréé jusqu'à ce point les travaux qu'il a entrepris pour nous associer à son héritage! Hélas, qu'il aurait été mal payé de son amour excessif, si vous aviez laissé notre reconnaissance seule chargée de ce devoir! Qu'aurions-nous fait, ou qu'aurions-nous pu faire qui eût répondu en quelque sorte à tant de générosité? Continuez, Seigneur, d'exalter, de glorifier votre fils unique; continuez de le faire connaître, de le faire craindre, adorer et aimer de toutes les créatures. Combien de villes, combien de nations entières ignorent encore les mystères de sa mort et de sa résurrection! Dissipez ces ténèbres pour la gloire du nom de Jésus. Vous lui avez donné un pouvoir absolu sur tous les royaumes du monde; hâtez-vous de le mettre en possession de ceux qui gémissent encore sous la tyrannie de l'enfer; avancez ce temps où il doit être l'unique pasteur, l'unique législateur. Faites cependant qu'il soit servi avec zèle de tous ceux qui font profession d'être à lui, qu'il soit aimé de tous ceux qui le connaissent et qui savent combien il les a aimés. Il a mérité tout cela par ses souffrances; mais est-il bien vrai qu'il n'ait pu le mériter qu'en souffrant? C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme toute la grandeur de Jésus consiste à être ce Messie promis depuis longtemps aux hommes et envoyé enfin au milieu des temps, il est évident que toute sa gloire dépend d'être reconnu et d'être reçu en cette qualité par toutes les nations de la terre. Or, pour cette manifestation de sa gloire il fallait nécessairement, chrétiens auditeurs, qu'il endurât tout ce qu'il a enduré, et qu'il mourût de la manière qu'il est mort : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* Les prophètes, qui avaient prédit son avénement, et qui l'avaient annoncé aux hommes, n'avaient presque point donné d'autres signes qui le pussent faire connaître que ses douleurs et sa patience; ils avaient marqué si expressément tout ce qu'il devait souffrir, qu'il semble que les évangélistes n'aient fait que les copier quand ils racontent sa passion. Une des raisons qui les a obligés à s'étendre si fort et à être si exacts en rapportant les derniers événements de sa vie, c'est l'exacte description qu'en avaient faite les prophètes : il fallait faire voir à toute la terre que Jésus avait accompli fidèlement tout ce qui avait été prédit du rédempteur. De sorte, messieurs, que, si Jésus-Christ s'était dispensé de souffrir, il lui aurait été impossible de persuader au monde qu'il était véritablement le fils de Dieu. Les miracles qu'il a faits pour établir la vérité de sa mission étaient sans doute de fortes preuves; mais ces preuves se trouvant opposées aux oracles de l'Ecriture, cette opposition aurait jeté les esprits dans une confusion étrange et dans des ténèbres que nulle lumière n'aurait jamais pu dissiper.

De plus, personne ne doute que rien n'a été plus glorieux à Jésus-Christ que sa ré-

surrection. S'arracher soi-même d'entre les bras de la mort, vaincre cette mort devant qui tout avait plié, c'était une victoire réservée à l'auteur même de la vie; aussi voyons-nous que toutes les fois qu'on avait pressé le Sauveur de donner quelques témoignages de sa divinité qui ne laissât plus lieu à aucuns doutes, il avait toujours offert de la prouver en ressuscitant. Ses disciples, surtout après que les premiers troubles que leur avait causés sa mort furent dissipés, s'attendaient si fort à cette dernière preuve, que ceux qui allaient en Emmaüs le jour qu'il devait ressusciter étaient déjà scandalisés de ce qu'ils ne l'avaient point encore vu, quoique ce jour ne fût pas fini. C'est pour cela même que dans la prédication de l'Evangile les apôtres n'ont rien tant fait valoir que la résurrection du Sauveur; ils ne prêchent que ce prodige aux Juifs, aux Gentils; ils ne font eux-mêmes de miracles que pour confirmer ce grand miracle. C'est pour cela qu'il a pris lui-même un si grand soin d'en établir la vérité, comme devant être le principal fondement de la créance qu'on aurait en lui. C'est pour cela qu'il permet qu'il y ait des gardes au sépulcre, afin de tirer de la bouche même de ses ennemis un témoignage qui ne puisse être suspect à personne. C'est pour cela qu'il a voulu conserver les vestiges de ses plaies; qu'il ne s'est pas contenté de se faire voir, qu'il s'est laissé considérer, toucher, manier, qu'il n'a rien refusé à l'incrédulité de ses disciples. Il leur apparaît en particulier, il prend le temps qu'ils sont assemblés pour se manifester à eux; il s'entretient, il marche, il mange avec eux; il leur donne quarante jours, afin qu'ils aient le loisir de revenir de la surprise que leur cause une si grande merveille, et qu'ils puissent l'examiner de sang-froid.

Cela était nécessaire pour établir dans le monde la croyance de la Divinité, mais il ne l'était pas moins pour y faire observer sa nouvelle loi. Ce n'était pas un ouvrage facile que de porter les hommes à se réformer sur le modèle que le Sauveur du monde leur avait tracé dans l'Evangile: le détachement des richesses, le retranchement des plaisirs, l'amour de la croix et des souffrances sont des points fort opposés à la pente de la nature; et je ne sais comment on y pourra fléchir les penchants naturels; je sais du moins qu'on n'y réussira jamais qu'en faisant espérer aux hommes une vie immortelle, affranchie de tous les maux, enrichie de tous les biens. Mais, comme nous sommes tous condamnés à mourir, comment passer à cette vie immortelle? Par la résurrection. Mais cette résurrection est elle-même un prodige inouï: les gentils, dit saint Augustin, disputaient de l'immortalité de l'âme, mais aucun d'eux n'avait parlé de la résurrection. Il est nécessaire que ce point de foi si important devienne croyable: comment le deviendra-t-il, si Jésus-Christ ne ressuscite? et comment ressuscitera-t-il s'il ne meurt? *Credere eum resurrexisse non possumus, nisi prius mortuum fuisse credamus*, dit le même saint: Autant que la résurrection a été nécessaire pour confirmer la divinité du Sauveur et pour établir sa morale, autant était-il nécessaire qu'il mourût, puisque l'un supposait l'autre nécessairement.

Mais pourquoi une mort si cruelle et si honteuse? Il fallait qu'elle fût cruelle, qu'il versât son sang jusqu'à la dernière goutte, et par autant de plaies qu'il y avait de parties dans son corps, de peur que, si son trépas eût été plus doux, on ne l'eût fait passer pour un sommeil ou pour une mort simulée: il fallait qu'elle fût honteuse, cette mort, et qu'étant soufferte sur un bois infâme en présence d'un grand nombre de témoins, elle ne pût être révoquée en doute. Je pourrais encore ajouter que c'est l'exemple de cette mort douloureuse et humiliante, cette marque d'un amour infini qu'il nous a donnée en mourant pour nous, qui a fait et les martyrs et tous les autres saints: les martyrs, qui par leur généreuse constance lui ont fait tant d'honneur sur la terre, et qui lui composent une si belle cour dans le ciel: tous les autres saints, qui sont ses véritables enfants, sa joie, sa couronne, son royaume, la plus noble portion de son héritage. C'est par ses souffrances qu'il leur a appris comment on pouvait se sanctifier en l'imitant, et qu'il leur a inspiré le désir de l'imiter par reconnaissance. Généreuses vertus, sainteté chrétienne, vous êtes l'heureux fruit des leçons sublimes qu'il nous a non-seulement données par ses paroles, mais qu'il nous a encore retracées dans sa personne. Si le grain de froment, disait-il, en parlant figurément de lui-même, si ce grain ne meurt dans la terre où il tombe, il ne multiplie point: *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si vero mortuum fuerit, multum fructum affert.*

Malgré toutes ces raisons, si quelqu'un veut encore soutenir que Jésus aurait pu entrer dans la gloire sans l'avoir méritée par sa passion, du moins ne saurait-il nier que cette gloire aurait été moins éclatante par là même qu'il ne l'aurait pas méritée. S'il est vrai que les dignités et les récompenses ne font d'honneur à ceux qui les reçoivent qu'à proportion de ce qu'ils ont fait pour s'en rendre dignes; s'il est vrai que les grandes actions rendent précieuses les couronnes qui en sont le prix, et qu'une branche de laurier qu'on met sur la tête d'un conquérant vaut mille fois plus que les perles et les diamants dont un lâche se pare le front, qui osera dire qu'il y ait quelque comparaison à faire entre la gloire dont les travaux de Jésus-Christ ont été payés, et cette même gloire, si elle eût été acquise dans une lâche oisiveté? Comment aurait-il pu l'appeler sa gloire, *gloriam suam*, si on la lui avait donnée gratuitement, s'il ne l'avait pas achetée? N'eût-ce pas été plutôt et uniquement la gloire de son père qui aurait signalé sa puissance et sa libéralité en l'élevant au dessus des hommes et des anges, sans y être

engagé par aucun motif de reconnaissance et de justice ?

N'ai-je donc pas, messieurs, eu raison de dire qu'il fallait que Jésus-Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? *Nonne oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam?* La récompense qui l'attendait ne répondait-elle pas bien à tout ce qu'il a souffert pour y parvenir, et pouvait-il y parvenir autrement que par les souffrances ? Mais nous, n'est-il pas étrange que nous nous flattions de pouvoir arriver par d'autres voies à la gloire que Dieu nous prépare ? ou, si nous ne sommes pas dans cette erreur, n'est-il pas encore plus étrange, que nous ne puissions être engagés à entrer dans ces mêmes voies, par les récompenses abondantes que nous promet un Dieu si riche et si libéral ? Hélas ! je le vois tous les jours; il n'est point d'artisan qui, trouvant des hommes qui paient son travail, je ne dis pas qui le paient libéralement, qui le paient promptement, mais seulement qui ne font jamais perdre un juste salaire; non il n'en est point qui, trouvant des hommes de ce caractère, n'aime à recevoir des ordres de leur part, ne quitte tout, ne s'empresse, ne veille, ne s'épuise pour les satisfaire. Trouve-t-on un prince libéral qui se connaisse en mérite, qui sache estimer la valeur, qui, sans avoir égard, ni à la naissance, ni à ses propres inclinations, préfère partout les plus braves à tous les autres ? On s'expose à tout pour le servir, on se précipite dans tous les hasards; il n'a qu'à témoigner son désir, il verra toute l'élite de son royaume affronter la mort. Et vous, ô mon Dieu, vous trouvez à peine des hommes qui veuillent faire pour vous quelque effort, pour vous dont les récompenses sont si assurées, pour vous qui avez une connaissance si parfaite du véritable mérite, et qui montrez tant de justice, tant de générosité, tant d'excès dans la distribution de vos dons !

On ne voit rien de si ordinaire dans la vie que des gens qui se plaignent de l'injustice et de l'ingratitude du monde, des gens qui, après avoir usé leurs forces, après avoir consumé tous leurs biens pour la gloire ou pour l'intérêt d'autrui, traînent en murmurant une vieillesse malheureuse dans le mépris et dans l'indigence. Et cependant, ce monde se voit assailli d'une foule d'esclaves qui s'empressent, qui se rendent importuns pour être admis à le servir. On achète à grand prix les charges qui demandent le plus d'assiduité, parce qu'on veut espérer, je ne sais sur quel fondement, qu'on sera plus heureux que tous les autres; et moi qui suis sûr de mon salaire et d'un riche salaire, si je veux m'attacher à Dieu; qui suis sûr même, dès cette vie du centuple, de tout ce que le monde me peut promettre, j'aime mieux, dans des conjonctures si heureuses, perdre mon temps et mes peines, que de les consacrer au plus libéral des maîtres ! Quel est notre aveuglement, chrétiens auditeurs ! Pourquoi entre le maître le plus fidèle et le maître le plus ingrat, différons-nous de prendre parti ? ou plutôt, d'où vient qu'au service de ce maître fidèle nous nous épargnons ou que nous demeurons oisifs ? d'où vient, avec un Dieu qui nous tient compte de tout, et avec qui tout devient pour nous une occasion de mérite, d'où vient de notre part tant de lâcheté ? d'où vient, qu'au lieu de lui rapporter tous nos travaux, de lui donner tous nos soins, nous cherchons à les partager ? Un négociant qui trouve un navire sûr et en état de voguer sans craindre de faire naufrage ou d'être pris, balance-t-il de lui confier ses richesses et ses espérances ? se met-il en peine, pour courir moins de risque, de les distribuer sur divers vaisseaux ? Et vous, mes frères, vous paraissez-vous défier des sûretés que vous donne le Seigneur ! Où trouve-t-on, ô mon Dieu, et plus d'assurances et plus de richesses qu'en vous ? Vous donnez abondamment, vous donnez à toutes sortes de personnes, vous donnez plus encore que vous n'avez promis; pour obtenir de vous tout ce qu'on désire, il suffit de le demander, il suffit même de l'espérer de votre miséricorde : et je croirai que ceux qui auront en quelque sorte engagé votre justice à leur faire du bien, que ceux qui auront espéré en vous jusqu'à mépriser tout autre appui, jusqu'à vous sacrifier leur temps, leurs biens, leurs plaisirs, toute leur vie, je croirai que vous pourrez les laisser sans récompense !

Pour moi, dit le grand saint Paul, je ne le crains pas. Je souffre beaucoup, il est vrai, pour m'acquitter de mon ministère; la profession que je fais m'attire bien des persécutions, toute ma vie n'est qu'une suite continuelle d'adversités et de travaux; mais je ne m'en plains pas, parce que je sais pour qui je travaille : *Scio cui credidi*. Je sais à qui je confie ce trésor de peines et de souffrances, je sais que tout doit m'être rendu avec usure : *Scio cui credidi*. Croyez-moi, messieurs, donnons-nous sans réserve à un maître si fidèle et ne travaillons que pour lui. Quel sujet plus juste de nos regrets que d'avoir perdu tant de temps à ne rien faire, ou tant de travaux au service d'un monde si ingrat et si impuissant, lorsqu'en faisant les mêmes choses pour Dieu, nous aurions pu nous enrichir ! Quand le monde aurait autant de bonne foi qu'il est infidèle, quand il s'épuiserait en notre faveur, il ne saurait payer le prix de la moindre de nos actions; l'éternité peut seule être un salaire digne d'elles. Servons donc celui qui peut les payer selon leur juste valeur, qui doit les payer infiniment au delà de leur juste valeur, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION

La sainteté de Jésus-Christ est au-dessus de tous nos éloges, soit que nous la considérions dans les grâces qui en ont été comme les semences, soit que nous l'envisagions dans ses actions vertueuses, qui en ont été comme les fruits.

Quis est iste rex gloriæ?
Quel est ce roi de la gloire (*Ps.*, XXIII.)

Il paraît étonnant que Jésus-Christ, après avoir rendu si publique l'ignominie de sa mort, cache aujourd'hui la vue de son ascension glorieuse à ses amis les plus intimes. Il avait vécu avec eux durant l'espace de quarante jours depuis sa résurrection; ce temps écoulé, il les mène sur la montagne des oliviers, il leur fait un adieu plein de tendresse, il étend les mains pour leur donner sa dernière bénédiction; se détachant ensuite insensiblement de la terre, à peine il est élevé de quelques coudées, qu'un nuage le dérobe à leurs yeux, et que deux anges les avertissent de se retirer. Voilà, chrétiens auditeurs, tout ce que nous savons du mystère que l'Eglise nous ordonne de solenniser aujourd'hui. Quand tout le reste se serait passé devant des témoins, il est bien vraisemblable qu'ils n'auraient point eu de paroles pour nous en faire le rapport; mais ce glorieux événement ayant été soustrait à la vue des hommes, je ne pense pas qu'on puisse exiger de moi que j'en fasse le sujet de ce discours.

Je crois que, dans cette conjoncture, le devoir d'un orateur chrétien est de célébrer le triomphe de Jésus-Christ par les louanges qui lui sont dues, et de faire connaître les vertus par où il a mérité les honneurs avec lesquels on l'accueille à son entrée dans le séjour de la gloire. Les anges surpris d'un si magnifique appareil, s'écrient avec le prophète : *Quis est iste Rex gloriæ?* Quel est cet homme qu'on reçoit dans le ciel comme s'il en était le roi? Les anges semblent nous inviter par cette demande à leur dire ce que nous savons du Sauveur du monde, et quelles sont les vertus que nous avons admirées dans sa personne. C'est pour les satisfaire que j'entreprends aujourd'hui le panégyrique le plus grand, mais le plus difficile qu'il soit possible d'imaginer. Avouons-le ingénûment, messieurs, c'est pour me satisfaire que je prends cette occasion de traiter un sujet sur lequel je désire depuis longtemps de vous entretenir; néanmoins pour m'y résoudre, il m'a fallu oublier pour un temps et la sublimité de la matière et ma propre faiblesse. Je n'ai, en effet, consulté que les sentiments de mon cœur, je me suis persuadé que tout était permis, que tout était possible à l'amour. De plus, j'ai pensé qu'il n'y aura pas de honte à succomber sous le poids d'une entreprise que je n'ai pas formée par présomption. N'ayant donc d'autre vue que de plaire à Jésus-Christ, d'autres espérances qu'en son secours, je ne crains pas de m'exposer à une confusion que je me serai innocemment attirée. Mais je me trompe, Seigneur, l'espérance qu'on a en vous n'est jamais suivie de confusion; nous pouvons tout avec votre grâce, et vous ne la refusez jamais, surtout à ceux qui vous la demandent au nom de Marie, comme nous l'allons faire par les paroles de l'Ange : *Ave, Maria.*

S'il est vrai, comme la plus grande partie des Pères grecs et latins l'ont enseigné, que presque tout le psaume vingt-troisième d'où j'ai tiré mon texte, n'est autre chose qu'une prophétie de l'ascension de Jésus-Christ, douterons-nous que ce qui fait aujourd'hui le sujet de l'admiration des anges, c'est de voir qu'il se trouve ici-bas un homme assez juste et assez pur pour passer de la terre au ciel; pour prendre une place dans ce lieu de sainteté, d'où les Abraham et les Moïse ont été exclus jusqu'aujourd'hui? *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? innocens manibus, et mundo corde.* Qui est-ce qui pourra monter sur la montagne du Seigneur, et faire sa demeure dans son saint lieu, si ce n'est l'homme dont les mains sont innocentes, dont le cœur est pur? Comment donc le monde, qui est plongé dans la corruption, peut-il nous envoyer quelqu'un qui mérite d'être admis dans un séjour dont l'accès n'est ouvert qu'à la pureté la plus parfaite? et quel est ce roi pour qui l'on nous ordonne d'ouvrir les portes du ciel, et même de les renverser? *Attollite portas principes vestras, et elevamini, portæ æternales, et introïbit rex gloriæ. Quis est iste rex gloriæ?*

Pour leur répondre selon leur pensée, il faut les entretenir des vertus de Jésus-Christ; c'est lui qui est ce Dieu de la gloire, ce Dieu des vertus; *Ipse est rex gloriæ, Dominus virtutum.* Il faut que l'éloge que nous en tracerons donne de sa sainteté l'idée la plus sublime. Deux voies me paraissent sûres et infaillibles pour en faire connaître toute la supériorité. C'est, premièrement, de considérer les principes qui l'ont produite, et en second lieu, les actions qu'elle a produites elle-même. En effet, si Jésus a réuni en soi tous les principes de la sainteté, et si sa vie a été ornée de toutes les vertus dont la sainteté est la source, peut-on douter qu'il ne soit parfaitement saint? Examinons, dans le premier point, les grâces qui ont été comme les semences de cette haute perfection, et considérons, dans le second, les actions vertueuses qui en ont été comme les fruits. Nous verrons d'abord ce qu'on doit penser de la sainteté du Sauveur, en l'envisageant dans ses causes, et ensuite ce qu'on en doit juger en la regardant dans ses effets. C'est tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Le docteur angélique parlant de la grâce sanctifiante dont saint Jean assure que l'âme de Jésus-Christ a été comblée, demande en quel sens ce comble doit être entendu; savoir : si l'on doit dire simplement qu'il a été

plein de grâce, ou bien qu'il a eu la plénitude de la grâce. Marie, saint Etienne, et plusieurs autres saints en ont été remplis; mais ni Marie ni les autres saints n'en ont eu la plénitude. Pour être rempli de grâce, il suffit d'en avoir autant qu'il en faut pour s'acquitter parfaitement des devoirs de son état, et des emplois auxquels on est destiné par la Providence; pour en avoir la plénitude, il faut posséder toute la grâce; il faut en être le dépositaire et la source. Les moindres rivières sont pleines d'eau, dès qu'elles en ont autant qu'en peut contenir l'espace du lit où elles coulent; mais pour avoir la plénitude des eaux, si je puis parler ainsi, il faut les rassembler et les renfermer toutes dans son sein, ce qui ne peut être attribué qu'à la mer, d'où tous les fleuves tirent leur origine, et où ils vont tous se rendre.

Or, il est certain que c'est de cette seconde sorte de plénitude que le Saint-Esprit a parlé, quand il a dit que le Sauveur était plein de grâce. C'est pour cela que l'Apôtre déclare que nous avons tous été enrichis de son abondance : *De plenitudine ejus non omnes accepimus.* C'est ainsi, selon l'opinion de quelques philosophes, que toute la nature emprunte du soleil la chaleur qui la soutient et qui l'anime, parce que cette qualité est toute réunie en lui, et que sans cesse elle y retourne comme à son centre. Sur ce principe, cet homme, qu'on a appelé Jésus, et à qui l'on ouvre aujourd'hui les portes du ciel, cet homme, considéré même comme homme, doit avoir été le plus saint de tous les hommes, doit avoir été plus saint que tous les hommes ensemble, aussi saint qu'il est possible à une créature de l'être. Oui, messieurs, toute la grâce ayant été versée dans l'âme de Jésus-Christ, non-seulement il a été souverainement saint, puisque avoir la grâce c'est être saint; mais l'action de cette grâce, ayant eu en lui toute son étendue, il doit avoir été, orné dans toutes les facultés de son âme et de son corps, de toutes les vertus, de tous les dons surnaturels dont ses facultés ont été susceptibles; et dans toutes les occasions il doit avoir pratiqué toutes ces vertus, mis en usage tous ces dons de la manière la plus noble et la plus parfaite.

Quoique toutes les vertus se trouvent dans chaque saint, on ne peut pas néanmoins dire qu'ils excellent également dans la pratique de chaque vertu. Nous voyons l'un estimer assez peu le monde pour se faire un plaisir plutôt qu'une peine de ses mépris; dans l'autre, nous admirons un si grand désir de souffrir, que la vie lui est insupportable, si elle n'est mêlée de souffrances; dans un autre, un amour de Dieu qui le rend incapable de toute affaire temporelle, de tout entretien humain, de toute pensée terrestre. On en a vu qui ont aimé leurs ennemis avec autant de tendresse et d'empressement qu'en ont pour des enfants bien nés les mères les plus tendres. Quelques-uns ont brûlé d'un zèle si vif, que pour travailler plus longtemps au salut des âmes, ils ont souhaité que la récompense éternelle de leurs travaux fût différée. Quelques autres se sont signalés par une patience si inaltérable, qu'ayant été observés durant cinquante ou soixante années dans mille conjonctures différentes, on n'a jamais remarqué sur leur visage aucun changement qui pût faire juger que leur cœur était ému. On a vu des saintes si modestes, que leur beauté même inspirait l'amour de la chasteté. Il y en a eu de si obéissantes, que tous les commandements leur étaient également faciles et agréables; de si humbles, qu'elles se croyaient véritablement dignes du mépris et de la haine du genre humain, et souffraient plus lorsqu'elles étaient louées, que ne souffrent les hommes les plus vains quand ils sont outragés.

C'est à la grâce de Jésus-Christ que nous devons tous ces rares exemples, c'est son esprit qui agissait si parfaitement dans ces âmes choisies : mais comme il a lui-même possédé la plénitude de cette grâce, il est certain que toutes les vertus se sont trouvées réunies en lui dans un degré d'excellence qui ne souffre point de comparaison, et que, dans toutes les rencontres, il les a toutes pratiquées d'une manière toute singulière et tout héroïque. Faites un peu de réflexion, mes frères, à l'heureux effet que devait produire dans cet homme incomparable l'union de tant de vertus parfaites. Si nous avons une si profonde vénération pour un saint dans qui nous en voyons briller une seule avec un éclat un peu extraordinaire, quel respect, quel amour ne devait pas imprimer dans tous les cœurs cet assemblage de vertus extraordinaires qui paraissait dans le Sauveur du monde! Une personne qui aurait réuni en soi l'amour vif de sainte Madeleine, le zèle ardent de saint Paul, l'empressement qu'eut saint André pour la croix, la foi de saint Grégoire Thaumaturge, la charité de saint Paulin, la constance de saint Alexis, la chasteté de saint Edouard, l'humanité de saint François d'Assise, la douceur de saint François de Salles, la ferveur de sainte Thérèse, combien une personne si accomplie ne donnerait-elle pas d'admiration! Pourrait-on s'empêcher de l'aimer? A qui même ne paraîtrait-elle pas adorable? Or, messieurs, cet assemblage de tant de vertus héroïques, et de toutes les autres dont le détail serait infini, cet assemblage admirable s'est trouvé dans l'Homme-Dieu : conséquemment à la grâce dont il était rempli, il faut nécessairement que dans toutes les actions de sa vie, dans toutes les circonstances, il ait montré toutes ces vertus dans tout l'éclat qu'elles étaient capables d'avoir; de sorte que quand les évangélistes ne nous auraient pas laissé l'histoire de sa vie, je ne laisserais pas de croire qu'elle a été la vie la plus belle, la plus sainte, la plus fertile en actions grandes et héroïques qu'on puisse imaginer.

Mais, messieurs, les hommes les plus saints n'ont été que des hommes, et de purs hommes; et par conséquent, parmi leurs plus éclatantes vertus il a paru des ombres et des imperfections. Je veux que ces imper-

fections involontaires, qui les ont accompagnés jusqu'à la mort, n'aient servi qu'à purifier leur amour et à les rendre encore plus saints; elles sont néanmoins les apanages de la faiblesse humaine, toujours aussi capables de nous humilier, que leur sainteté est propre à nous édifier. Oh! qui pourrait nous faire voir un homme parfait en tout et exempt de toute faiblesse? Jésus l'a été; et la vraie source d'une perfection si achevée, était son union particulière avec le Verbe éternel. Cette union ne l'a pas seulement rendu incapable de tout péché de quelque nature qu'il puisse être, mais encore incapable de tout défaut dans un sens qui ne peut convenir qu'à lui seul. Comme son humanité était unie à la personne du Verbe, à peu près, dit saint Anathase, de la manière dont le corps l'est à l'âme, et cette divine Personne étant conséquemment le principe propre et particulier de toutes les actions soit intérieures, soit extérieures, il fallait que toutes ces actions fussent exemptes, non seulement de toute imperfection positive, mais encore négative, comme parle l'école; c'est-à-dire, qu'elles ne devaient manquer d'aucune perfection dans leur espèce, qu'elles devaient être revêtues de toutes les circonstances qui pouvaient les rendre louables et dignes de Dieu.

Sur ce principe jugez quelle dut être la vie intérieure de Jésus. Dans son esprit il ne se forma jamais de pensée dont on ne pût dire que c'était la pensée d'un Dieu, jamais dans son cœur aucun sentiment, jamais aucun mouvement qui ne répondît à l'excellence de la divinité qui habitait en lui corporellement, selon l'expression de saint Paul. O mon Dieu! si on avait pu découvrir tout ce qui se passait dans cette grande âme, si on avait pu voir combien elle était équitable dans ses jugements, quelle ardeur, quelle modération, tout à la fois, tempéraient ses saints désirs; jusqu'où elle s'élevait au-dessus des choses créées, jusqu'où elle s'anéantissait en présence de son créateur; quelle était sa ferveur et son humilité dans les prières qu'elle lui adressait, sa soumission et son respect dans les occupations les plus viles et les plus basses, où elle descendait pour faire la volonté du Père éternel; la droiture, la pureté des motifs qui relevaient chacune de ses actions! Je l'avoue, un charme puissant m'attache à la seule idée que je me forme de ses admirables dispositions, quoique je n'ignore pas que tout ce que je puis penser à ce sujet n'approche en rien de la réalité.

De plus, comme le même Dieu qui agissait dans Jésus-Christ devait encore passer pour l'auteur des actions extérieures; comme il était nécessaire, lorsqu'il parlait ou qu'il faisait quelque autre chose, qu'on pût dire que Dieu parlait, que Dieu agissait, il s'ensuit que l'Homme-Dieu a été si irréprochable dans ses discours et dans toute sa conduite, que toutes ses paroles ont été proférées avec tant de sagesse, que toute sa vie a été réglée par les principes d'une morale si pure, qu'elle peut servir de modèle de toute sorte de sainteté à toute sorte de personnes, qu'elle peut, dans un sens, être imitée de tout le monde, et qu'elle est, dans un autre sens, entièrement inimitable.

Sur quoi, mes frères, je ne suis plus surpris quand je lis dans l'Evangile que les ennemis mêmes de Jésus avouaient que jamais homme n'avait parlé comme lui. Je ne m'étonne plus quand j'apprends que, dès qu'il commence à prêcher, il ferme la bouche à tous les docteurs, et qu'on ne parle, dans toute la Galilée, que des discours du nouveau prophète. Je comprends pourquoi, après l'avoir entendu dans les synagogues, on ne peut s'empêcher de le suivre dans les plus profonds déserts; pourquoi, en abandonnant ce qu'on a de plus cher, en s'oubliant soi-même, en oubliant en quelque sorte jusqu'au respect dû à sa personne: on l'environne, on le sert, on lui ferme tous les chemins. En vain, se jetant sur une barque, passe-t-il le lac de Génézareth pour se dérober à la multitude, on le suit dans sa retraite, plusieurs milliers de toutes sortes de personnes s'embarquent après lui: on veut, s'il est possible, ne pas perdre une seule de ses paroles.

Mais quel éclat la haine des ennemis du fils de Dieu ne donne-t-elle pas à ses vertus! Quel prodige que les Docteurs et les Pharisiens, après l'avoir recherché, l'avoir examiné avec tant de soin et de jalousie l'espace de trois années, n'aient pu rien produire contre lui qui eût l'ombre du crime! Quel prodige qu'après leurs accusations envenimées, un juge, intéressé à le trouver coupable, reconnaisse en lui une innocence, une sainteté que la calomnie ne peut flétrir! Pilate déclare hautement que Jésus n'a fait aucun mal, qu'il n'a aucune raison de le condamner; en un mot, qu'il est juste, c'est-à-dire saint: *Innocens ego sum a sanguine justi hujus.* Judas, au souvenir de l'innocence de Jésus, conçoit une si grande horreur de sa trahison, qu'il s'abandonne au désespoir. Les démons ne se contentent pas d'admirer sa sainteté, ils ne peuvent s'empêcher de la publier, et de dire en présence du peuple assemblé: *Scio quis sis; sanctus Dei es*: Nous savons que vous êtes saint, et que votre sainteté vous donne tout pouvoir. Mais quand tous ces faits ne seraient pas rapportés dans l'histoire sainte, je ne perdrais rien de l'idée que j'ai de la sainteté de Jésus-Christ, vu ce que la foi nous enseigne de l'union hypostatique. Un homme dans qui Dieu parle, dans qui Dieu agit, doit parler, doit agir en Dieu, doit être animé par une vie toute divine; et cette vie ne peut manquer de jeter l'admiration dans tous les esprits.

Cette admiration ne dut pas être le seul effet que la vie et la sainteté de Jésus produisirent dans ceux qui en furent les témoins. Comme il n'est rien de plus aimable que la vertu, et comme sa vertu fut parfaite, elle dut inspirer à tous ses disciples un amour extrême pour sa personne et un désir ardent de lui plaire en l'imitant. Ainsi je ne m'étonne point que saint Pierre pleure jusqu'à

la mort l'infidélité qu'il a faite à un maître si aimable en le renonçant. Je ne m'étonne point qu'après son départ Madeleine ne puisse aimer, ne puisse même souffrir la présence d'aucun autre objet; et que, pour ne s'occuper durant trente ans que du seul souvenir de son saint maître, elle s'ensevelisse toute vivante dans une grotte profonde. Je ne m'étonne point que tous les apôtres n'aient à la bouche et dans le cœur que le nom de Jésus, qu'ils ne s'appliquent jusqu'à la mort qu'à le faire connaître, qu'à le faire aimer dans tout l'univers; que, dans l'exécution de cette entreprise, ils s'estiment d'autant plus heureux qu'ils trouvent plus à souffrir. Je ne m'étonne point qu'ils adorent jusqu'à la croix, jusqu'aux autres instruments de son supplice; que le désir de lui ressembler leur fasse voir de vraies délices dans les tourments les plus cruels et les plus honteux, et que, pour lui témoigner leur amour, ils prodiguent tous leur vie. Je ne m'étonne point que tous ceux qui se sont rendus dociles aux leçons de ce divin maître, quelque ignorants, quelque grossiers qu'ils aient été, soient devenus recommandables par leur sagesse et par toute sorte de vertus; qu'ils se soient fait admirer de toutes les nations; qu'ils se soient montrés capables d'enseigner les peuples qui se croyaient les plus éclairés, capables de réformer ceux qui étaient en effet les plus corrompus; qu'ils aient enfin mérité l'estime et la vénération de tous les siècles.

Je m'étonne, au contraire, que le souvenir d'une sainteté si parfaite ne produise point encore aujourd'hui les mêmes effets; je m'étonne que les chrétiens puissent s'entretenir d'autre chose que des vertus de leur Rédempteur; qu'ils n'aient pas sans cesse à la bouche et son saint nom et ses divines paroles; je m'étonne de les voir si froids dans leur amour, si languissants dans le désir de lui ressembler. Que de saints, chrétiens auditeurs, que d'apôtres, que de vierges, que de confesseurs toujours prêts à souffrir et à mourir ne feraient pas, encore de nos jours, la gloire de l'Eglise, si l'admirable sainteté de Jésus était sérieusement méditée, si, à force de l'étudier, on parvenait à en goûter le charme! C'est ma pensée, messieurs; il me paraît impossible qu'une personne raisonnable considère souvent avec un peu d'attention la vie et les actions du Sauveur du monde, sans qu'elle soit charmée d'une vertu si parfaite, sans qu'elle en soit éprise, sans qu'elle conçoive un désir ardent de la retracer en soi-même, sans qu'elle s'estime heureuse d'être appelée à l'imiter. J'espère, messieurs, que la seconde partie de ce discours vous fera sentir cette vérité. Je dois vous y donner des preuves sensibles de la sainteté de Jésus-Christ, en vous rapportant les fruits de ces grandes vertus dont je viens de vous découvrir les sources. Jésus a dû être véritablement saint, puisqu'il a fait voir les vrais effets de la sainteté. C'est le second point.

SECOND POINT.

Les philosophes profanes et chrétiens ne pouvaient, ce me semble, nous donner une idée plus parfaite et plus juste de la vertu qu'en la faisant consister dans un certain milieu également éloigné de toutes les extrémités, c'est-à-dire dans une modération ennemie de tous les excès. Un homme parfaitement vertueux, c'est donc celui qui use modérément des biens et des maux, qui est modéré dans la prospérité, modéré dans l'adversité, modéré dans la pratique même des vertus dont il fait profession. Cela supposé, voyez, je vous prie, si l'on a pu porter la vertu plus loin que Jésus l'a portée.

Vous savez que dès le moment de son Incarnation il fut en quelque sorte sacré roi du ciel et de la terre; vous savez qu'il reçut avec la vie tous les talents de l'esprit et du corps qui pouvaient former le plus grand de tous les hommes; vous savez que Dieu versa dans son âme tous les trésors de sa sagesse et de sa science, qu'il lui donna un pouvoir absolu sur toute la nature, qu'il lui communiqua toutes les grâces que l'école appelle gratuites, telles que le pouvoir de guérir les malades, que le don des langues, que la connaissance des pensées les plus secrètes et de l'avenir même. Voilà sans doute des avantages bien singuliers, voici comme il en use: cette autorité souveraine qu'il a sur tous les hommes, le droit qu'elle lui donne sur tous les biens et sur tous les honneurs de la terre, à peine cette autorité, ce droit sont mis en usage une seule fois durant tout le cours de sa vie; il se fait passer pour le fils d'un artisan, et vit dans la pauvreté; il se rend obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort sur la croix.

Pour les talents de l'esprit, soit naturels, soit surnaturels, il les tient cachés durant l'espace de trente ans; durant tout ce temps un profond silence, une vie simple, obscure, inconnue le dérobe lui-même à la lumière; on le confond avec la plus vile populace. Mon Dieu, que de noblesse dans cette obscurité! que vous me paraissez admirable dans ces ténèbres! Qu'un discours entier serait bien employé à mettre au jour une humilité si parfaite, un mépris si héroïque de toute la gloire du monde! mais j'ai tant de choses à dire que je ne puis m'étendre sur aucune. Après trente ans il commence à se produire et à déployer les trésors que son Père lui a confiés. Il s'agit d'instruire et de réformer les hommes; il y aurait plus de gloire à le faire par la force de l'éloquence: il aime mieux faire parler d'abord ses exemples, moins éclatants, mais plus efficaces; il se retire dans le désert, il jeûne, il combat contre le démon, il ne s'associe pour disciples que des gens pauvres, il se rend attentif aux prédications de saint Jean, il s'humilie jusqu'à recevoir son baptême; loin d'entrer en jalousie sur l'ambassade que les Juifs envoient à ce précurseur, comme s'il était le véritable Messie, loin de les désabuser, comme il paraissait nécessaire pour son dessein, il n'oublie rien pour le confirmer dans l'estime qu'ils en ont conçue, il en parle en des termes qui donnent lieu de penser qu'on ne

se trompe point quand on le prend pour le libérateur promis aux hommes ; il semble se croire lui-même inférieur à saint Jean : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* Mais enfin il faut qu'il se fasse connaître pour le Fils du Tout-Puissant, et qu'il donne des preuves de sa mission qui ne puissent pas être contestées. Les plus évidentes de toutes sont les miracles ; il en remplit presque en un moment toute la Judée, et l'on ne parle plus que des morts qu'il a ressuscités et des aveugles qu'il a guéris. On lui amène des malades de toutes parts, les chemins par où il passe en sont bordés ; les guérisons sont aussi parfaites qu'elles sont promptes, les démons les plus orgueilleux s'humilient en sa présence, les plus opiniâtres sortent des corps au premier commandement qu il leur fait. Quelle supériorité de puissance ! quel éclat ! Toute la gloire des anciens prophètes disparaît ; à de tels miracles cèdent tous les prodiges qu'opéraient un Elie, un Elisée, un Moïse, libérateur du peuple de Dieu. Mais dans la nécessité où Jésus est de se montrer dans cet appareil frappant pour obéir à son Père, voyez jusqu'où va sa modération. Et d'abord, malgré le dessein où il est de se faire connaître, opère-t-il jamais de miracle sans y être engagé par le besoin de ceux en faveur de qui il déploie sa puissance ?

Les Juifs le pressent souvent de leur faire voir des prodiges dans le ciel, d'en faire descendre le feu, d'arrêter le soleil au milieu de sa course, de le couvrir de ténèbres, de le faire avancer ou retourner sur ses pas, de suspendre la pluie dans les nuages prêts à se décharger, d'étonner le monde par d'autres merveilles semblables : consent-il jamais à les satisfaire ? Il leur fait voir au contraire que la charité seule l'oblige à exercer le pouvoir qu'il a sur la nature. En effet ses disciples sont-ils menacés d'un prochain naufrage , il s'éveille et calme les flots ; tout un peuple est-il sur le point d'être affamé après trois jours de marche dans les déserts, il multiplie le peu de provisions qu'on a faites ; des aveugles implorent-ils son secours , il les exauce ; une femme lui fait-elle entendre avec opiniâtreté ses cris lamentables , il accorde tout à ses demandes importunes ; une veuve désolée pleure-t-elle la perte d'un fils unique , il la console en le lui rendant. Chaque action miraculeuse marque, dans chaque circonstance, combien il fuit la gloire et tout ce qui peut sentir l'ostentation ; bien différent de ces prophètes séducteurs qui ne cherchent qu'à éblouir le peuple pas des miracles supposés, inutiles, souvent pernicieux, ou en s'élevant eux-mêmes dans les airs, ou en y excitant des tempêtes.

C'est pour répandre ses bienfaits sans éclat, que jamais il n'invite le peuple de se trouver au temps ou au lieu qu'il doit opérer les plus surprenantes merveilles ; comme fit Elie dans le défi qu'il donna à des inventeurs de nouveaux prestiges. L'occasion semble seule faire naître entre ses mains les événements les plus singuliers, une simplicité adorable dans leur auteur fait en quelque sorte disparaître ce qu'ils ont de plus merveilleux. On manque de vin aux noces de Cana, il fait remplir les vases d'eau sans que les convives s'en aperçoivent et donne ordre qu'on continue de servir ; dix lépreux se trouvent à son passage, il les adresse aux prêtres, comme si c'était par eux qu'ils dussent être guéris : peut-être le croient-ils en effet ; du moins nous savons que de dix un seul vient lui rendre grâces de la santé qu'il a reçue. Il voit dans une autre occasion un homme aveugle dès sa naissance, il l'envoie se laver dans la piscine de Siloé, comme pour laisser douter si c'est par son pouvoir ou par la vertu de ces eaux que l'aveugle recouvre la vue. Nul appareil dans la plupart des miracles qu'il fait, nul air de mystère plus frappant quelquefois que l'appareil. Allant d'un lieu à un autre, il accorde des grâces qu'on n'attend d'aucun autre ; le peu de paroles dont il les accompagne contribue à les rendre secrètes. A voir sa conduite dans toutes ces rencontres, peut-on se dissimuler combien il fait peu de cas de tout ce que le monde estime le plus ?

Les saints Pères ont encore observé qu'il attribuait presque toujours à la foi des malades ce qui était un effet de sa puissance infinie ; voici comme il conclut la plupart des guérisons miraculeuses : Allez , votre foi vous a guéri, rien n'est impossible à celui qui croit ; allez, qu'il vous soit fait selon la confiance que vous avez, dit-il entre autres au père de cet enfant possédé d'un esprit muet. On dirait que, ne pouvant éviter la gloire qui suit ces actions surnaturelles, il veut persuader au peuple que les malades y ont autant de part que lui ; il veut même que le peuple les ignore. Quel soin pour empêcher qu'un miracle secret, ou fait devant peu de témoins, ne devienne public ! Il défend qu'on parle ; là dans la même vue il impose silence aux démons, lorsque sortant des corps ils veulent publier ce qu'ils savent de sa personne ; ici il ordonne aux apôtres de ne pas divulguer ce qui s'est passé à sa transfiguration ; il leur ordonne même, après la confession de saint Pierre, de ne pas détromper le peuple, qui ne connaissait point encore sa divinité, et qui ne le regardait que comme un prophète ordinaire. Souvent il se trouve en danger d'être lapidé, d'être précipité par les Juifs, avant le temps que son Père lui a marqué. Il peut sortir de ces périls d'une manière éclatante, en rendant ses ennemis immobiles, en les livrant au démon, en les faisant mourir. Il choisit pour échapper à leur fureur la voie la plus obscure, il fuit, il se rend invisible, il dérobe sa personne à la vue de ses persécuteurs, comme pour dérober leur crime aux yeux du reste des hommes. Que dirai-je de la connaissance qu'il avait des cœurs, et de tout ce qui se passait dans les consciences ? Combien de fois s'en est-il servi ? et quand, l'a-t-il fait pour faire essuyer une juste confusion ? S'il a parlé des vices des pharisiens, c'est toujours en général ; s'il a reproché à la Samaritaine les

six maris qu'elle avait eus, il a pris le temps que ses disciples s'étaient retirés. Si, comme on le croit, il écrivit sur le sable avec le doigt les péchés des prêtres, lorsqu'on lui amena la femme adultère, c'était en des caractères qui ne pouvaient être entendus que par eux: il leur épargna la honte qu'ils auraient eue s'il eût dévoilé leurs désordres aux yeux de cette femme.

Voyons-le assailli par les piéges qu'on lui tend pour lui faire avancer quelque parole qui puisse être prise dans un mauvais sens : avec quelle retenue fait-il tourner la fourbe à la honte de ses coupables auteurs ! Jamais d'éclat, jamais d'empressement : sans insulter à l'insuffisance des traîtres qui le veulent surprendre dans ses discours, il se contente d'éviter les embûches qu'ils lui dressent ; du reste il continue d'agir comme s'il ne s'en était point aperçu. Je suis obligé, messieurs, de passer tout d'un coup à sa résurrection glorieuse, qui est tout à la fois le temps de son principal triomphe et de sa plus grande modération. Je ne dis point que sortant du tombeau tout couvert de gloire et chargé des dépouilles de l'enfer, il ne dédaigne pas de se mêler avec ses disciples comme auparavant ; qu'il converse, qu'il vit avec eux, qu'ils n'entendent de sa part aucun reproche sur la lâcheté, sur le peu de foi, sur le peu d'amour qu'ils ont fait paraître durant sa passion. Mais qui n'admirera point la manière dont il en use envers les Juifs, ses accusateurs, et envers ses juges ? Ils ont prétendu lui ôter la réputation avec la vie, ils l'ont fait passer pour un faux prophète, ils ont publié que ses disciples avaient enlevé son corps du sépulcre, pour tromper le peuple : il peut dissiper en un moment les calomnies de ces imposteurs, il n'a qu'à paraître pour les couvrir de confusion. Quel triomphe pour Jésus-Christ, s'il avait voulu se montrer dans la synagogue et sur les places de Jérusalem ! Avec quelles acclamations n'aurait-il pas effacé toute l'ignominie de sa mort ! Il se refuse avec ce triomphe la satisfaction délicate de voir la honte de ses ennemis confondus servir à la manifestation de sa gloire. Il ne cherche qu'à se montrer à ses frères pour les confirmer dans la foi et pour leur rappeler ses plus importantes leçons. Quelle force ! quelle grandeur d'âme ! Sagesse éloignée du faste, vertu inconnue aux âmes faibles, vertu que n'aperçoivent point les yeux grossiers, mais qui ravit les âmes nobles dans leurs pensées, nobles dans leurs sentiments.

Je ne dirai rien de l'usage qu'il a fait des adversités, nous en avons fait durant le carême le sujet de nos méditations ; et on ne peut pas encore avoir oublié, ni le silence qu'il garda si constamment dans tous les tribunaux, ni sa patience invincible qui lassa, qui épuisa et la force et la rage de ses bourreaux, ni la douceur avec laquelle il reçut Judas et ceux que conduisait le traître pour le prendre, ni les prières qu'il fit pour ceux qui l'avaient crucifié. Je vois bien que j'ai embrassé un sujet trop vaste pour le renfermer dans un si court espace de temps ; mais je n'ai prétendu donner qu'une idée générale de la sainteté admirable de Jésus-Christ : qui oserait entreprendre de le suivre dans le détail de ses vertus et de ses actions ?

Que j'aurais de choses à dire sur sa discrétion dans le soin qu'il eut d'allier les vertus les plus opposées, et de tenir dans les plus justes bornes les vertus les plus susceptibles des extrémités vicieuses ! Il est impossible d'imaginer jusqu'où allait sa haine pour le péché, et néanmoins jamais homme ne l'a pardonné avec tant de facilité, n'a témoigné tant d'amour pour les pécheurs. Ce fut par un mouvement de zèle qu'Elie fit descendre le feu du ciel, qu'Elisée maudit une troupe d'enfants qui furent dévorés par des ours. Dans l'ardeur d'un zèle semblable saint Pierre fait mourir Ananie, saint Paul frappe Hélimas d'aveuglement. Mais combien de fois la douceur du zèle dans Jésus-Christ le porta-t-elle à faire du bien à des pécheurs pour les rappeler au devoir par la reconnaissance ? Témoin ce paralytique de trente huit ans. Allez, dit-il à cet homme comblé de ses bienfaits, allez, et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive un plus grand malheur. Tertullien observe que jamais il ne se servit de son pouvoir pour ôter la vie ou pour faire aucun mal à personne. Quelle aversion ne témoigne-t-il pas pour l'hypocrisie des pharisiens ? mais cette aversion l'empêche-t-elle jamais de porter le peuple à ne se pas départir de la croyance due en leur personne aux successeurs de Moïse ? Malgré son amour pour la pauvreté, malgré son éloignement pour les richesses, rebute-t-il les riches ? ou plutôt avec quelle bonté reçoit-il un saint Matthieu, un Zachée, une Madeleine et tant d'autres ? S'il refuse de se rendre dans la maison de ce roi dont le fils était mourant, après être allé chez le Centenier pour y guérir un domestique, il veut par cette conduite faire voir qu'il compte pour rien les qualités dont le monde fait tant de cas ; du reste il rend la santé au jeune prince, pour montrer qu'aucune condition n'est exclue de ses bienfaits. Il fait si peu d'état de la royauté, qu'il prend la fuite pour se soustraire à ce titre que le peuple lui défère après le miracle de la multiplication des pains. Manque-t-il néanmoins de recommander l'obéissance qu'on doit aux rois ? Lui-même il en donne l'exemple, il se rend leur tributaire, il fait même un miracle pour donner à ses disciples le moyen d'obéir à l'empereur. Dans le commerce qu'il entretient avec ses apôtres, il a des favoris, quelques-uns d'eux ont part à ses caresses privilégiées, selon leur mérite ; mais sa prudence règle tellement tout, que la faveur qu'il accorde aux uns n'excite jamais de jalousie dans les autres. Dans le cours de sa vie civile, il donne accès auprès de lui à l'un et à l'autre sexe, il montre même qu'il aime Madeleine, et il souffre qu'elle l'aime et qu'elle lui donne des marques singulières de son amour ; mais avec elle et les autres femmes quelle est sa réserve ? Telle, messieurs,

que ses plus grands ennemis ne lui ont jamais rien reproché à cet égard. Quelque ardent que soit son désir pour les souffrances, consent-il de prévenir d'un seul moment l'heure destinée à sa passion? Il paraît résolu de garder un silence invincible devant ses juges; mais dès que le pontife l'interroge au nom du Seigneur, le respect qu'il doit à son Père, l'obligation de rendre témoignage à la vérité, lui ouvre la bouche et l'engage à parler. Il est venu établir la nouvelle loi, et l'ancienne trouve en lui le plus religieux observateur. Enfin, messieurs, il montre dans toutes les rencontres tant de discrétion, tant de modération dans la pratique de toutes les vertus; il paraît sage avec tant de sobriété, pour parler avec l'Apôtre, qu'il ose défier tous ses ennemis de trouver ou dans sa doctrine, ou dans sa personne, ou dans ses paroles, ou dans aucune des actions de sa vie, la matière d'un reproche qu'on lui puisse faire avec l'apparence de quelque justice: *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous a remarqué en moi dans quelque conjoncture, ou le moindre défaut, ou le moindre excès? A-t-on rien aperçu dans mes discours, dans mes démarches qui parût ou criminel ou suspect? Pouvez-vous me convaincre d'avoir failli ou en faisant le mal, ou en laissant le bien imparfait, ou en le voulant perfectionner avec excès? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Si je vous dis la vérité, quel sujet avez-vous de vous défier de mes paroles? Certainement pour parler de la sorte, il faut être le Dieu des vertus.

Concluons, puisque c'est cette conclusion que Jésus-Christ tire lui-même de son innocence, et le fruit que nous pouvons recueillir aujourd'hui de sa sainteté incomparable. Si tous les hérésiarques qui se sont séparés de l'Eglise catholique sous prétexte de la réformer, si tous ces chefs d'une religion nouvelle osaient nous faire une demande telle que l'a faite Jésus-Christ, vous savez, messieurs, ce que nous aurions à leur répondre, et quels reproches nous aurions à leur faire sur leurs meurtres, leurs adultères, leurs révoltes contre les puissances légitimes, leur avarice, leur ambition, leur hypocrisie. Quand vos nouvelles opinions, pourrions-nous leur dire, seraient fondées sur la vérité, nous aurions droit de les regarder comme suspectes, de ne les pas recevoir par votre organe, de douter que Dieu eût voulu employer des hommes si vicieux pour arracher à l'erreur tous les autres, et pour leur porter une doctrine qui doit renfermer une sainteté parfaite. Mais que peuvent répondre à Jésus-Christ ou les Juifs, ou les libertins? Si je suis irrépréhensible dans mes mœurs, leur dit-il, si les yeux les plus malins, les plus pénétrants, vos yeux mêmes n'aperçoivent rien en moi qui soit contraire à l'idée que vous avez de la vertu la plus parfaite; quelle raison avez-vous de croire que je vous en impose, quand je prends la qualité de Fils de Dieu, et que par cette prétendue usurpation je suis et le plus ambitieux et le plus scélérat de tous les hommes? Comment pouvez-vous penser que je pousse l'imposture ou la folie, jusqu'à entreprendre de séduire tout l'univers et de l'engager dans l'idolâtrie? N'ayant jamais enseigné qu'en public, tant de personnes ayant été témoins de ma conduite, et jamais aucune d'elles n'ayant rien observé en moi qui pût donner le moindre soupçon de ma vertu et de ma sagesse; vous-mêmes enfin me connaissant comme vous me connaissez, quel prétexte peut vous autoriser à ne pas ajouter foi à mes paroles? *Quis ex vobis arguet me de peccato? Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?*

Il est étonnant, sans doute, qu'une sainteté si parfaite puisse être soupçonnée d'une imposture si noire, et que l'incrédulité des hommes soit assez opiniâtre pour résister à une si vive lumière. Grâce à la miséricorde de Dieu, nous ne sommes pas capables d'une obstination pareille. Mais je ne reviens point de mon étonnement ordinaire, je n'ai point encore compris comment, malgré la foi que nous avons aux paroles de Jésus-Christ, nous continuons de vivre comme si nous ne les croyions pas: *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Si vous m'avez cru lorsque je vous ai annoncé le mystère de la Trinité, le mystère de mon Incarnation; si vous avez jugé devoir captiver votre intelligence, plutôt que de douter de ces mystères si supérieurs à vos lumières; d'où vient que sur les témoignages que j'ai rendus à la vérité, vous ne croyez pas qu'il est impossible de servir Dieu et le monde en même temps; que l'on ne peut vivre sans un extrême péril dans les plaisirs et dans les richesses, qu'il ne sera pas temps à la mort de se convertir, que vous périrez tous si vous ne faites pénitence? Vous le croyez, dites-vous; mais votre vie dément votre foi. Jésus, qui montez aujourd'hui à la droite de votre Père pour y être notre entremetteur, envoyez-nous du ciel cet Esprit-Saint qui doit nous donner l'intelligence des vérités que vous nous avez enseignées, qui doit animer la foi que nous avons reçue par votre mort, qui doit enflammer les âmes que vous avez éclairées par votre doctrine et par vos exemples. Sans lui, Seigneur, nous pouvons croire assez pour n'être pas infidèles, mais jamais assez pour être sauvés.

Allons nous préparer à recevoir cet Esprit, qui doit être la vie de nos âmes, qui doit rendre notre foi vive et nos mœurs conformes à notre croyance; allons avec les apôtres lui ouvrir nos esprits et nos cœurs. Ces dix jours qui restent jusqu'à son avénement, passons-les, s'il est possible, dans la retraite, dans l'exercice de la mortification, dans la ferveur de la prière. N'oublions rien pour nous rendre dignes de la grâce qui nous est promise, de ce don qui renferme tous les dons, de ce don sans lequel la mort même de Jésus-Christ nous est inutile, de ce don avec lequel on peut croire sans peine les choses les plus obscures, entreprendre avec joie les plus difficiles, jouir dès à présent d'une vie

heureuse, et en mériter une éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Quelque avantage que dût nous procurer la présence de Jésus-Christ sur la terre, si nous l'aimons véritablement, nous devons nous réjouir de son ascension, premièrement parce qu'elle lui assure une plus prompte possession de toutes sortes de biens; secondement parce qu'elle nous assure une plus longue possession de sa personne.

Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem.

Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père (*S. Jean, ch.* XIV).

Tous les mystères que nous avons solennisés jusqu'ici ont fait sur nous une impression si subite et si forte, l'une de joie, l'autre de tristesse, qu'ils ne nous ont pas laissé la liberté de délibérer auquel de ces deux mouvements nous devions surtout ouvrir nos cœurs. A la mort du Sauveur du monde, lorsque nous perdions le plus aimable des maîtres et qu'il perdait lui-même la vie, pouvions-nous retenir nos larmes? A sa résurrection, lorsque nous l'avons vu sortir du sépulcre, auteur de sa nouvelle vie et de la gloire dont il parut couvert, comment ne pas céder aux transports de la joie la plus vive? Mais aujourd'hui qu'il remonte au ciel, il est, ce me semble, assez difficile de déterminer quels doivent être nos sentiments. Jésus nous quitte comme il nous avait quittés en mourant; mais s'il se sépare de nous, c'est pour retourner à son Père. Jésus triomphe comme il triompha en ressuscitant; mais ce second triomphe nous le ravit, au lieu que le premier nous l'avait rendu.

Que ferez-vous donc, disciples d'un maître si tendre, vous qu'une plus grande reconnaissance, qu'un plus grand amour pour le Sauveur doit rendre et plus zélés pour ses intérêts, et plus attachés à sa personne? Vous réjouirez-vous de sa gloire? vous affligerez-vous de son départ? ou votre âme demeurera-t-elle flottante entre des mouvements si contraires? Messieurs, le Fils de Dieu a levé cet embarras par les paroles que j'ai choisies pour mon texte *: Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem :* Si vous avez quelque amour pour moi, vous devez vous réjouir de ce que je m'en vais à mon Père. Oui, l'ascension de Jésus-Christ est un sujet de joie pour ceux qui l'aiment véritablement; je dis pour ceux qui l'aiment véritablement, car pour ceux qui ne l'aiment pas ou pour ceux qui le haïssent, il importe peu de savoir quels doivent être leurs sentiments. Je parle à des personnes en qui domine l'amour divin; c'est à ces personnes à qui j'annonce cette sainte joie dont le mystère de l'ascension doit être la source; à qui je vais expliquer les raisons qui justifient, qui autorisent cette joie, après que j'aurai imploré le secours du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*

L'amour divin donne presque toujours deux mouvements à notre âme : par le premier, il la porte vers le bien souverain qui l'attire; et par le second, il ramène pour ainsi dire à l'âme ce même bien. Le premier nous fait souhaiter toutes sortes d'avantages à l'Etre suprême, que nous aimons; le second nous fait désirer pour nous-mêmes la possession de cet Etre comme le plus grand de tous les biens. Quand notre amour n'a en vue que les avantages de son objet, il s'appelle bienveillance; quand il nous rend sensibles à un avantage personnel que nous trouvons dans ce même objet, ce n'est en quelque sorte qu'un amour-propre, qui ne nous fait sortir de nous-mêmes que pour y rapporter ce que nous aimons hors de nous.

Si l'on pouvait séparer dans l'amour divin ces deux impressions; si l'amour que nous avons pour Jésus-Christ était entièrement désintéressé, il serait aisé de comprendre pourquoi nous devons nous réjouir au jour de son ascension, puisqu'en remontant au ciel il entre dans la jouissance d'une gloire telle ou plus grande que nous ne pouvons la lui souhaiter; mais il est difficile que nous aimions le Sauveur sans quelque retour pour nous-mêmes; que nous l'aimions sans l'aimer pour nous-mêmes. Comment, par conséquent, trouver dans ce mystère le sujet d'une joie pure, d'une joie exempte de tout intérêt, vu que quelque grands que soient les biens que Jésus-Christ va recevoir, ils ne peuvent nous consoler de la perte d'un avantage tel qu'était pour nous sa présence? Quel est donc le sens de ces paroles : Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père? Le Fils de Dieu veut-il parler de cet amour pur, de cet amour généreux qui nous attache sans partage à ce que nous aimons? Veut-il parler de cet amour plus ordinaire, plus naturel, qui divise l'âme en quelque sorte entre l'objet qu'elle aime et la satisfaction propre qu'elle y trouve? Messieurs, il parle de l'un et de l'autre; je vais vous le montrer dans les deux parties de ce discours ; je vais vous faire voir que le mystère de l'ascension doit réjouir tous ceux qui aiment véritablement Jésus-Christ; premièrement, parce qu'il lui assure une possession plus prompte de toutes sortes de biens; secondement, parce qu'il nous assure une plus longue possession de sa personne. C'est tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est rapporté au seizième chapitre de l'Evangile de saint Jean que le Sauveur du monde ayant dit à ses disciples, quelque temps avant sa mort, qu'il les quitterait bientôt, ces paroles remplirent leur cœur de tristesse : *Quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vostrum.* Cette tristesse fut sans doute un effet de leur amour, mais en même temps elle fut une preuve bien sensible que cet amour était encore fort imparfait. Car sachant que Jésus-Christ était Dieu et que c'é-

tait pour eux qu'il s'était fait homme, s'ils l'avaient aimé véritablement, ils auraient eu de la peine de le voir si longtemps assujetti aux misères de cette vie et si longtemps privé de la gloire qu'il avait comme abandonnée pour venir retirer les hommes de l'abîme où ils étaient; mais lorsqu'il fut sorti du sépulcre, le mystère de notre rédemption étant accompli, tous les ordres du Père éternel exécutés, toutes les prophéties vérifiées, lorsqu'enfin rien ne l'arrêtant plus sur la terre, toute la cour céleste l'attendait avec un empressement incroyable, je ne sais comment on ne le pressait point de retourner au ciel prendre possession de son royaume, devenu le prix de tant de travaux.

Allez, Seigneur, allez recevoir au plus tôt cette couronne qui vous a coûté tant de sueurs, tant de sang. C'est trop longtemps vous prodiguer pour de faibles créatures qui ne peuvent rien faire qui réponde à votre charité infinie, c'est trop longtemps prolonger un exil qui vous tient si éloigné de votre patrie; il est temps que vous retourniez au lieu de votre naissance, et que vous alliez vous asseoir sur le trône qui vous est préparé à la droite de votre Père. Et vous, Père éternel, différerez-vous de rappeler ce Fils unique, dont vous avez éprouvé l'obéissance par de si rudes commandements? Jusqu'à quand reculerez-vous le triomphe qu'il a mérité par tant de victoires? Quand viendra ce jour où nous aurons la satisfaction de voir que ses travaux n'ont pas été infructueux, quoiqu'il ait travaillé pour nous qui sommes dans l'impuissance de reconnaître ses bienfaits? Il est venu ce jour, chrétiens auditeurs; déjà le Sauveur est sorti de Jérusalem suivi de ses disciples, au nombre de plus de cinq cents, pour se rendre avec eux au mont des Oliviers : c'est en ce même lieu qu'a commencé sa passion, c'est là qu'il a été comme noyé dans une sueur de sang, et qu'il a souffert dans son âme tout ce que son corps souffrit depuis. Cette circonstance, loin de troubler la joie d'une si grande fête, est au contraire toute propre à l'augmenter: rien n'est plus glorieux que d'être couronné sur le lieu même du combat; si c'est un plaisir de songer aux maux passés, combien doit-il être plus doux de les rappeler quand on est sur le point de recueillir le fruit de sa patience!

Le Fils de Dieu, arrivé au sommet de la montagne, fit à l'élite fidèle qui l'accompagnait l'adieu le plus tendre. Que ne puis-je, à la place de ce que j'ai à vous dire, répéter le discours qui dut rendre cette séparation si touchante! Qu'il serait doux pour vous, qu'il serait utile de l'entendre! Le temps marqué, leur dit-il, où je dois retourner à mon Père, ce temps qui met le comble à mes triomphes sur la terre, n'ôte rien à la douleur que je ressens en vous quittant : quelque gloire qui m'attende dans le ciel, si vos intérêts ne m'y attiraient encore plus fortement que les miens, je ne pourrais me résoudre à me séparer de vous. Je suis descendu sur la terre, lorsque j'ai cru que ma présence vous y était nécessaire; si je vous laisse, c'est parce que je sais que mon absence vous sera désormais plus utile. Au reste, vous ne serez pas longtemps sans consolateur, l'Esprit-Saint viendra bientôt prendre ma place. Aimez-vous cependant toujours, mes chers disciples, aimez-vous les uns les autres; souvenez-vous que vous me haïriez moi-même dans celui qu'attaquerait votre haine. Surtout n'oubliez pas que je vous ai mis entre les mains les dépôts les plus précieux : ma gloire et mon sang; ma gloire, vous la porterez jusqu'au bout de l'univers; mon sang, vous le verserez sur tous les hommes. Allez en mon nom, allez apprendre à toute la terre les vérités que je vous ai enseignées, allez détromper tant d'hommes séduits qui vivent dans l'ignorance et dans le vice. Faites tous vos efforts pour qu'il ne périsse aucune des âmes que j'ai rachetées. Ne craignez ni les lumières des savants, ni la puissance des grands; je vous donnerai de quoi confondre la présomption des uns, et l'orgueil des autres. Vous souffrirez, il est vrai; mais, outre les secours que vous devez attendre de moi dans les maux les plus pressants, votre amour pour moi adoucira vos souffrances. J'en juge par moi-même : à peine ai-je senti les horribles tourments auxquels m'a exposé mon amour pour vous; du moins ne les ai-je pas trouvés si cruels, que je ne fusse prêt encore de m'y livrer pour vous rendre heureux. Allez donc encore une fois, allez mériter les riches couronnes que je vais vous préparer; ne doutez pas que vous me suiviez bientôt dans le ciel, et que vous n'y occupiez auprès de moi une place distinguée.

Dirons-nous quelles furent les dernières marques de tendresse que se donnèrent, après ce discours, un tel Fils et sa sainte Mère? Quelles paroles, hélas! exprimeraient des mouvements si purs et si vifs? N'entreprenons pas même de tracer les sentiments des apôtres courbés à ses genoux et baisant, pour la dernière fois, les plaies de ses pieds et de ses mains. Ce que nous pouvons assurer, c'est qu'il ne leur avait point encore paru si aimable, soit que la pensée de son départ les obligeât de le considérer avec plus d'attention, soit qu'ils estimassent davantage un bien qu'ils étaient sur le point de perdre, soit enfin qu'à cette dernière entrevue Jésus leur déployât tous les charmes de sa beauté, et fortifiât leurs yeux trop faibles pour en soutenir l'éclat. Quoi qu'il en soit, ils ne goûtèrent pas longtemps ce plaisir, car le Sauveur, élevant les mains pour leur donner sa dernière bénédiction, commence à se détacher de la terre et à disparaître insensiblement dans les nues.

Sans mettre l'appareil de ce triomphe au nombre des avantages que Jésus-Christ retire de son ascension, souffrez que je vous fasse envisager le premier de ces avantages, et, par conséquent, le premier sujet de notre joie, dans la confirmation de sa divinité, dans la preuve invincible qu'il est véritablement le Rédempteur. Car enfin le ciel

était encore fermé, aucun des plus grands saints n'y avait été recevoir la récompense de ses vertus, ils avaient tous pris une route contraire, ils étaient passés de cette vie aux plus basses parties du monde, pour y attendre un libérateur. Si Jésus n'est pas le libérateur qu'ils attendaient, par quelle force, par quel privilége cet homme peut-il s'ouvrir, au séjour de la gloire, une voie si inconnue? Comment peut-il renverser ces portes de bronze qui, jusqu'à ce moment en avaient fermé l'entrée à Moïse et aux prophètes? *Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius Dei*. L'arrêt qui avait été porté contre Adam regardait tous les hommes ; tous, par cet arrêt, étaient bannis du ciel, et Jésus prétendrait en vain d'y monter, s'il n'en était pas descendu. Je dis plus : si cet homme n'était pas véritablement le Fils de Dieu, loin de mériter un tel privilége, il se serait rendu digne des plus grands supplices pour s'être attribué cette qualité, qui ne lui était pas due. Le Seigneur eût pour toujours fermé le ciel à un scélérat qui, par ses impostures, aurait voulu renverser sa loi et séduire son peuple. Si Jésus-Christ n'est pas le Messie, il est temps de détromper ceux que ses miracles ont éblouis; mais si, loin d'être confondu, il met le sceau à tous les événements de sa vie par le plus éclatant de tous les prodiges ; si, après être sorti du tombeau, il quitte encore la terre à la vue de ses disciples, pour aller, dit-il, placer son trône au-dessus du firmament, qui peut douter qu'il n'ait pris naissance au même lieu où vont se terminer toutes ses courses? Ainsi jugeons-nous de l'origine des fontaines jaillissantes par le point qu'elles vont toucher en sortant du sein de la terre : il est sûr qu'elles ne peuvent s'élancer plus haut que leur source: et si l'on en voit qui, en s'élevant, se perdent dans l'air, c'est qu'elles nous viennent de quelques-unes de ces montagnes dont la cime va se cacher dans les nues. *Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius Dei.* Voilà la raison pour laquelle loin d'être dans le deuil, les disciples retournent à Jérusalem avec une satisfaction entière : *Reversi sunt in Jerusalem cum gaudio magno*, dit saint Luc. C'est que l'ascension de leur maître a dissipé tous leurs doutes, a surmonté enfin cette incrédulité si opiniâtre que Jésus-Christ leur avait encore reprochée un moment avant son départ, et qui jusqu'alors avait toujours jeté quelque crainte, quelque défiance dans leur joie.

Ils n'avaient néanmoins vu qu'une légère partie de la gloire du Sauveur ; car, comme ils étaient occupés à le considérer, il entre dans un nuage qui le dérobe à leurs yeux, et qui les prive du plus beau spectacle qui fut jamais. C'est proprement alors que commence ce triomphe si magnifique, préparé avant la naissance des siècles au Fils unique du Père éternel. Le rideau étant, pour ainsi parler, tiré entre le ciel et la terre, le corps de Jésus-Christ répand de toutes parts une lumière supérieure ; la divinité à laquelle il est uni se produit avec tout son éclat. La nue qui porte ce corps divin, devient, dans un moment, mille fois plus lumineuse que le soleil. Tous les saints de l'ancienne loi, qui l'accompagnent, paraissent en même temps revêtus de gloire; les étoiles, loin d'être effacées par une si éclatante lumière, en reçoivent une augmentation de clarté, et contribuent à la pompe de cette fête. Aussitôt le firmament se sépare, on voit à découvert tout ce que le ciel renferme de richesses et de beautés, et surtout l'éclat de ce trône destiné au triomphateur. Dans un moment, cet espace immense qui est entre le ciel et la plus haute région de l'air est rempli de mille et mille légions d'anges, qui viennent au devant de leur nouveau maître, répétant mille fois en son honneur ce cantique de David : Le Seigneur est fort, il est puissant, il est invincible dans le combat : *Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio.* Mais ce qui touche le plus Jésus-Christ, c'est la vue de son Père qui l'attend à l'entrée du séjour de la gloire, pour l'y recevoir; c'est à cette vue que, transporté par des mouvements d'amour et de respect, il perce, avec une rapidité incroyable, tous les escadrons de l'armée céleste, et se va prosterner devant celui qui l'avait envoyé pour sanctifier le monde.

Quand Jésus n'aurait été qu'un homme ordinaire, chrétiens auditeurs, quand il n'aurait regardé son Père que comme son Dieu, ou même comme son juge, on ne peut pas douter qu'il ne se présentât à lui avec une entière sécurité, après avoir donné, dans toutes les rencontres, des marques d'une obéissance si parfaite, après avoir pratiqué des vertus si héroïques, après avoir étonné le monde par les exemples d'une vie si sainte ; chargé alors des dépouilles qu'il remportait sur les ennemis du Seigneur, et couvert des plaies qu'il avait reçues à son service, avec quelle confiance devait-il l'aborder? Il me semble voir un général d'armée, qui paraît à la cour au retour d'une longue expédition, où il a gagné des batailles, pris des places, et assujetti des peuples entiers. Avec quelle assurance, avec quelle joie ne se montre-t-il pas devant son prince ! Quel plaisir pour lui d'avoir à faire le récit de tant d'actions glorieuses ! Qu'il trouve de satisfaction dans la nécessité qu'on lui impose de rendre compte de sa conduite, puisque c'est l'obliger à faire lui-même son éloge !

Pater, ego te clarificavi super terram : Mon Père, pouvait dire le Sauveur, dans cette première entrevue, mon Père, je vous ai procuré sur la terre toute la gloire que vous aviez lieu d'attendre de moi; je n'ai épargné ni peines ni soins, je n'ai laissé passer aucun instant, pas une seule occasion, sans vous honorer ; j'ai, pour la gloire de votre nom, exposé mon propre honneur, j'ai prodigué ma vie : *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* Vous m'aviez confié une entreprise bien difficile et bien importante, je l'ai exécutée par votre secours ; votre justice est satisfaite, la mort est détruite, le démon est enchaîné, le péché est anéanti, et votre grâce triomphe.

Vous m'aviez donné bien des ordres, vous

m'aviez chargé de l'accomplissement de toutes les prophéties, ce grand ouvrage est consommé, j'en ai accompli jusqu'aux plus menues circonstances, j'ai observé à la lettre, jusqu'aux derniers points, toute votre loi. *Manifestavi nomen tuum hominibus :* J'ai fait connaître au monde votre nom qu'il ignorait. J'ai appris aux hommes quel culte ils doivent vous rendre; je leur ai appris comment ils doivent vivre et mourir pour vous; j'ai pratiqué moi-même à leurs yeux tout ce que je leur ai enseigné par mes paroles. Vous allez bientôt recueillir le fruit de mes peines; bientôt il n'y aura plus d'autre Dieu que vous dans l'univers, on n'offrira plus de sacrifice que dans vos temples, vous aurez des adorateurs dignes de vous, des sujets qui seront à vous sans réserve, qui sacrifieront tout, qui se sacrifieront eux-mêmes, à mon exemple, pour votre amour : *Manifestavi nomen tuum hominibus... opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* Jugez avec quelles démonstrations d'amour et de joie on reçut dans le ciel un homme qui venait de rendre des services si importants. Si un pécheur qui a passé ses jours dans les plus grands désordres, trouve en Dieu un père si tendre, lorsqu'il va se jeter entre ses bras; si l'on prépare une si grande fête à l'arrivée de ce prodigue, dont les honteuses voluptés ont absorbé le patrimoine; quelles caresses ne fera pas le Seigneur à son fils unique qui, pour lui plaire, s'est consumé dans les travaux d'une vie pauvre et souffrante; à ce fils si zélé qui, pour accroître la gloire de son père, s'est livré lui-même aux opprobres les plus cruels; à ce fils innocent qui a sauvé tant de pécheurs, et qui, par sa mort, a ouvert à tous les hommes le chemin de la céleste Jérusalem!

Ce fut alors que le Père éternel montrant le Sauveur à tous les ministres de sa cour, reconnut en leur présence qu'il l'avait engendré avant tous les siècles, et que tout homme qu'il était, il n'avait pas cessé d'être Dieu comme lui. Il leur déclara que désormais il serait leur roi, que tout plierait sous son autorité, que tout serait soumis à sa puissance, qu'il serait enfin le maître et du ciel qu'il avait ouvert, et de l'enfer qu'il avait fermé, et de la terre qu'il avait sanctifiée. Avec quels transports de joie mêlée de respect ces esprits saints firent-ils entendre cette réponse : Vous êtes juste, Seigneur, et nous nous soumettons à des ordres si équitables. *Dignus est agnus, qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem :* L'agneau qui a souffert la mort mérite de recevoir les honneurs divins; il mérite que la force, la sagesse, la puissance, fassent la gloire de son règne; il est juste qu'on lui rende les plus grands hommages, qu'un éclat supérieur rejaillisse autour de sa personne, et que tout le ciel retentisse éternellement de ses louanges. C'est au bruit de ces douces acclamations, de ces chants de triomphe, que le fils de l'homme est introduit dans le ciel, où avant lui nul homme n'avait été vu; la troupe sainte et nombreuse des saints qu'il a tirés des Limbes le suit dans cet éternel séjour, et y est reçue avec tout l'accueil qui est dû aux mérites de son libérateur et à ses propres mérites.

Je ne pense pas, messieurs, que vous attendiez de moi que je vous parle ici ni de cette riche couronne qu'on lui mit alors sur la tête, ni de ce manteau royal dont on le revêtit, ni de ce magnifique trône où il s'assit; notre langue manque d'expression, notre esprit de pénétration. Mais que dirons-nous de la grandeur et de la nouveauté de ce mystère? Nous avons eu raison d'admirer un Dieu abaissé jusqu'à la condition des hommes; mais est-ce un moindre prodige qu'un homme semblable à nous, composé de la même matière que nous, mortel de sa nature comme nous, qu'un homme tiré du néant, formé de terre et d'argile, soit élevé au-dessus de toutes les puissances de l'univers, qu'il voie tous les anges à ses pieds, qu'il soit placé à la droite de celui qui l'a créé, que ce limon soit révéré des séraphins, qu'il fasse trembler les démons, qu'il soit immortel, immuable et incompréhensible, qu'il éclaire par ses lumières, qu'il éblouisse même les plus hautes intelligences?

Eblouis nous-mêmes par tant de prodiges, faut-il nous faire observer les sujets que nous avons de nous réjouir? Notre Rédempteur recevant aujourd'hui des honneurs au-dessus de tout; si notre joie demeurait imparfaite, quel serait pour lui notre amour? Remarquons cependant, pour notre édification, que quelque extrêmes qu'aient été les maux que Jésus-Christ a soufferts pour plaire à son Père, il se trouve pleinement récompensé de sa patience. Je ne m'étonne point que l'espérance certaine d'un si grand bonheur l'ait fortifié, l'ait soutenu dans les supplices les plus cruels, qu'elle l'ait rendu capable d'essuyer les plus sanglants opprobres : *Proposito sibi gaudio*, dit saint Paul, *sustinuit crucem confusione contempta.* Je comprends comment il attendait avec quelque sorte d'inquiétude une mort qui devait l'élever à ce comble de la grandeur. Mais d'où peut venir que l'espoir d'une semblable récompense ne nous excite point à suivre les exemples du Fils de Dieu? C'est, si je ne me trompe, que cette récompense est encore éloignée; nous ne pouvons nous résoudre à quitter des biens qui sont entre nos mains, pour une félicité qui est encore dans l'avenir; nous voudrions dès cette vie recevoir le salaire de tous nos travaux, nous souffrons avec peine qu'on nous renvoie à un temps que nous croyons fort reculé, ou du moins dont nous ne voudrions pas nous voir si proches.

On nous dit assez que ceux qui se donnent à Dieu de tout leur cœur reçoivent sur la terre des gages de cette félicité, qu'ils la goûtent même par avance; mais en vain on nous le dit, nous ne le voulons pas croire, parce que nous n'avons pas l'expérience de ce précieux avantage. Comme la véritable piété bannit la plupart des plaisirs du corps, ou du moins qu'elle en détache le cœur,

nous traitons de visionnaires ceux qui nous veulent persuader qu'elle a de quoi remplacer tout ce qu'elle nous retranche, parce que nous ne connaissons d'autres plaisirs que ceux que l'on goûte par les sens.

Ceci me fait ressouvenir de cette Samaritaine qui refusa de l'eau au Sauveur du monde, et qui ne put regarder comme une offre sérieuse l'échange qu'il lui promettait d'une eau vive et propre à éteindre sa soif pour toujours. Comment cela se pourrait-il faire, disait-elle, vu que vous n'avez pas de vase, que ce puits est très-profond, et que Jacob et ses enfants n'ont trouvé nulle part ailleurs une eau plus salutaire? O femme! ô âme chrétienne, si vous connaissiez les dons de Dieu, si vous saviez qui est celui qui veut vous engager dans une vie plus réglée, qui vous demande le sacrifice de vos folles joies: *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi: Da mihi bibere :* si vous saviez combien de douceurs sont cachées dans cette solitude qui vous paraît si affreuse, sous les tristes dehors de cette vie mortifiée qui vous effraie! Mon Dieu, pourquoi cachez-vous à ceux qui craignent de s'attacher à vous les délices que vous réservez à ceux qui vous aiment? Et vous, âmes saintes, que ne désabusez-vous ceux qui frémissent à la vue de vos austérités? Que ne leur déclarez-vous ce qui se passe dans votre cœur? Après avoir été si heureusement détrompées, que ne détrompez-vous encore les autres? Est-ce que vous ne pouvez pas dire ce que vous sentez? ou ce que vous en pourriez dire est-il incroyable? N'est-ce point plutôt qu'on ne daigne pas même vous écouter?

Oui, chrétiens auditeurs, je crois que si les récompenses que Dieu distribue dès cette vie à ceux qui se donnent à lui sans réserve, que si ces récompenses pouvaient être connues avant qu'on eût renoncé à tout le reste, l'on verrait la plupart des hommes chercher Dieu avec encore plus d'empressement qu'ils ne cherchent les avantages du siècle. Je dis que la sensualité la plus raffinée mépriserait tout ce que les plaisirs des sens ont de plus délicat; on ferait par intérêt et par amour-propre tout ce qu'il y a dans l'Evangile de plus contraire à cet amour déréglé. Mais notre Dieu, qui veut que nous méritions ses faveurs, qui veut qu'on s'attache à lui par le motif d'un amour pur et sincère, notre Dieu a voulu dérober à la connaissance des mondains ce qu'il fait en faveur de ses bien-aimés. Il a semé d'épines les avenues de la piété, il a voulu qu'on y abordât par un chemin difficile et étroit. Cependant il est certain qu'il n'y a que les premiers pas qui coûtent; le sentier s'élargit bientôt, on y marche avec moins de peine, avec même plus de liberté que dans la voie large qui mène à la perdition. C'est dans ce sentiment né de sa propre expérience que David rendait grâces à Dieu de ce qu'il l'avait comme arraché d'une étroite prison pour le mettre dans un lieu spacieux, où rien ne pouvait désormais ni l'arrêter, ni le contraindre : *Posuisti in loco spatioso pedes meos :* Seigneur, je m'étais représenté votre loi comme une loi dure, comme un joug trop pesant pour notre faiblesse; j'avais cru que s'engager à une exacte observance de vos préceptes, c'était se charger soi-même d'une chaîne insupportable, et se condamner à une éternelle torture; cependant j'éprouve le contraire, j'éprouve que rien ne me gêne dans la voie de vos commandements, que tout s'y applanit devant moi.

Au témoignage de ce grand roi je pourrais joindre celui de saint Augustin qui, dans la fleur de l'âge ayant renoncé à des voluptés dont il avait toujours cru ne pouvoir se sevrer, avoue qu'il a trouvé dans la continence des délices qu'il est inconsolable de n'avoir pas plus tôt connues. Je pourrais ajouter le dégoût qu'on remarque dans les personnes vertueuses pour les mêmes objets dont le monde est si affamé; je pourrais ajouter leur ferveur, leur persévérance dans leurs pratiques austères, les excès qu'elles y commettent quelquefois, attirées par l'excès du plaisir qu'elles y goûtent. Si tout cela ne suffit pas pour vous persuader, je consens à m'en remettre à votre propre expérience. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Faites, je vous en conjure, faites l'expérience de cette vie dont on vous prêche les avantages, voyez si l'on vous trompe; et s'il est vrai que le bonheur des saints commence dès ce monde, que hasardez-vous à en faire l'essai, si ce n'est la perte de je ne sais quels plaisirs terrestres que vous dites vous-mêmes être fort courts, fort imparfaits? O délices ineffables, ô manne cachée, ô torrents qui inondez l'âme des justes, ô consolations, ô extases, ô doux charmes de l'amour divin! est-il possible que les chrétiens vous rejettent pour courir après des douceurs passagères et trompeuses, des douceurs mêlées de mille amertumes, des douceurs que la honte accompagne et que doit suivre un éternel repentir? Passons à la seconde partie, et, sans séparer des avantages que procure à Jésus-Christ son ascension les avantages qu'elle nous procure à nous-mêmes, faisons voir que ce mystère qui assure au Fils de Dieu une plus prompte possession de tous les biens nous assure encore une plus longue possession de sa personne. Je n'ai que deux mots à dire.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'Homme-Dieu nous ait apporté des biens infinis lorsqu'il est descendu sur la terre, j'ose dire qu'il ne nous en procure pas moins en remontant au ciel; car, en premier lieu, il nous en ouvre les portes, et s'il eût demeuré parmi les hommes après sa résurrection, ces portes seraient encore fermées; de sorte que, quelque saint qu'on pût être, la mort ne serait point un passage à une vie plus heureuse. Tant de glorieux martyrs, tant de saintes vierges, tant d'illustres confesseurs ne brilleraient point encore sur le firmament, et il nous faudrait attendre avec eux dans les limbes que le monde fût fini pour commencer à jouir de la récompense

de nos peines. En second lieu, si Jésus-Christ ne se fût point séparé de nous, le Saint-Esprit n'aurait pas été donné aux hommes : *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.* C'est-à-dire que tous les effets du mystère de l'Incarnation seraient demeurés comme suspendus, l'Evangile n'aurait point été prêché, et nous vivrions encore dans l'idolâtrie où nos ancêtres sont morts. Enfin Jésus-Christ lui-même nous aurait été moins utile sur la terre par sa présence, qu'il ne l'est par sa protection dans le ciel. Il est vrai, dit saint Léon, qu'il s'est éloigné, si vous avez égard à l'humanité, mais, par la divinité, il est plus près de nous qu'il ne l'était auparavant; c'est-à-dire qu'il nous envoie plus de secours qu'il ne nous en aurait donné par lui-même : *Sic cœpit esse divinitate propinquior, quia factus est humanitate longinquior.* C'est ainsi qu'un ambassadeur habile et zélé rend bien plus de services à l'Etat dans une cour étrangère, que s'il ne sortait jamais du royaume. Cette comparaison est de saint Jean, qui, écrivant aux chrétiens d'Asie, leur dit ces paroles capables d'inspirer la confiance aux âmes les plus criminelles et les plus timides : *Filioli, hæc scribo vobis, ut non peccetis; sed si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum :* Mes chers enfants, je vous écris ceci pour vous porter à vivre dans l'innocence; mais quand quelqu'un de vous aurait péché, nous avons un agent, un entremetteur auprès de notre Père céleste; c'est Jésus-Christ qui n'a point péché, et qui ne cesse de demander grâce pour les pécheurs.

Tous ces avantages, me direz-vous, ne sont pas capables de satisfaire un cœur qui aime le Fils de Dieu ; une âme qui aime n'a qu'un seul intérêt à ménager, c'est celui de son amour; il n'y a pour elle qu'un seul bien au monde, c'est la possession de ce qu'elle aime : comment donc ferai-je voir ce que j'ai surtout entrepris de prouver, comment ferai-je voir que l'ascension qui nous ravit notre Rédempteur nous en assure néanmoins une plus longue possession ? Le voici en deux mots : Si Jésus ressuscité fût demeuré sur la terre jusqu'au jour qu'il doit juger tous les hommes, s'il était encore parmi nous, je conviens, messieurs, que ce serait un grand plaisir pour ceux qui l'aiment de jouir d'un entretien aussi charmant que le sien, de contempler ce visage divin où la majesté et la douceur étaient peintes, et qui était comme l'image de la plus grande et de la plus belle âme qui fut jamais ; mais, en ce cas-là, de quelle durée serait notre bonheur ? Sommes-nous immortels, ou pouvons-nous même nous promettre une longue vie ? Faites-y réflexion, chrétiens auditeurs, nous n'avons perdu notre maître que pour le recouvrer bientôt ; au lieu que s'il n'était pas monté au ciel nous ne le posséderions que pour le perdre peut-être dans peu de jours. Pourquoi souhaiter qu'il demeure si longtemps sur la terre, où nous sommes pour si peu de temps ? n'est-il pas plus avantageux qu'il nous aille attendre au ciel, où nous le devons suivre de si près, et où nous serons durant toute l'éternité? Certainement, je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il est plus doux de vivre dans l'espérance d'obtenir bientôt et pour toujours ce que l'on n'a pas, que dans une crainte éternelle de perdre à chaque moment ce que l'on possède.

De plus, quand nous aurions pu vivre avec Jésus ressuscité jusqu'à la fin des siècles, il est certain que nous ne l'aurions possédé qu'imparfaitement. Tandis qu'il a été sur la terre, on n'a vu de lui que ce qu'il avait de terrestre ; les yeux des hommes ne découvraient ni sa divinité, ni son âme ; son corps, quelques charmes qu'il présentât, n'était qu'un nuage obscur, qui nous cachait ces deux astres dont la vue fait aujourd'hui la félicité des saints. Ainsi, désirer de vivre longtemps avec Jésus-Christ sur la terre, c'était en quelque sorte désirer, d'une part, d'être longtemps privé de sa possession, se contenter d'autre part, de ne le posséder qu'en partie. Il est donc vrai que l'amour que nous avons pour lui nous doit porter à nous réjouir de son départ, puisque sa présence sur la terre ne nous le laisserait posséder que pour peu de jours, que d'une manière imparfaite ; mais lorsqu'il nous précède dans notre patrie, nous avons lieu d'espérer de l'y voir bientôt pour ne le plus perdre ; non-seulement nous y verrons son humanité dans son plus grand éclat, mais encore par elle sa divinité, telle qu'elle est en elle-même, telle qu'elle est dans l'union incompréhensible et ineffable de ces deux natures : *Videbimus eum sicuti est.*

Je crains néanmoins, chrétiens auditeurs, oui, je crains que l'amour de la terre ne combatte en nos cœurs l'amour de Jésus-Christ. Il est constant que nous le posséderons plus parfaitement dans le ciel ; mais il faudra quitter la terre pour le posséder, et je m'aperçois que cette pensée refroidit en nous le désir ardent que nous avions de jouir de sa présence. Contradiction étrange ! Si Jésus-Christ était encore sur la terre, il est peu de chrétiens qui ne souhaitassent de le voir, et je suis assuré qu'il n'est point de navigation si périlleuse qu'on n'entreprît volontiers pour l'aller adorer, quand il serait aux extrémités du monde. Saint Jérôme dit que, durant la vie de saint Jacques le Mineur, on se rendait des pays les plus éloignés à Jérusalem pour y voir cet apôtre, seulement parce qu'on disait qu'il avait quelques traits du Fils de Dieu.

D'où vient donc qu'on désire si peu d'aller au ciel, quoique le Sauveur lui-même y ait fixé sa demeure, quoiqu'il y règne au sein de la gloire ? Est-ce le ciel qui nous rebute, ce séjour si riant, cette région où se rassemblent tous les biens, tous les charmes ; où se déploient sans cesse, sans altération, toutes les beautés d'un printemps éternel, d'une sérénité immuable, d'un jour que les ombres de la nuit n'interrompent pas ? Il n'est point d'exil si affreux qui ne soit agréa-

ble à un chrétien, dit saint Augustin, parce qu'il trouve partout Jésus-Christ; d'où vient donc que Jésus-Christ lui-même n'a plus d'attraits pour nous depuis qu'il est dans l'éternelle patrie, dans le lieu le plus délicieux? Est-il possible que la terre puisse nous aveugler jusqu'à ce point? la terre, ce séjour si sombre, si contagieux, ce séjour où se succèdent tous les maux, où, selon la vicissitude des saisons, tantôt une poussière sèche et importune nous offusque, tantôt de pluvieux orages nous plongent dans la fange; où des chaleurs extrêmes prennent la place des froids excessifs, le dégoût la place de la faim, les repentirs amers la place des désirs avides, la crainte qui nous trouble celle du désespoir qui nous accable: cette terre où l'épuisement suit le travail, l'ennui l'oisiveté; où la solitude est triste et la société incommode, les ennemis cruels, les amis intéressés; où la prospérité nous expose à l'envie, l'adversité aux mépris; où les richesses sont la source des soucis, la pauvreté la mère de tous les maux; cette terre enfin où je vois à peine un jour entièrement calme, où tout le monde souffre, tout le monde gémit; où notre vie n'est qu'un enchaînement, qu'une révolution de disgrâces et d'afflictions qui se multiplient, qui ne nous donnent point de relâche.

Soyez louée éternellement, aimable et divine Providence, d'avoir ainsi semé d'épines toutes nos voies, d'avoir rendu nos plaisirs si rares et si courts, de les avoir mêlés de tant d'amertume! Quel serait notre attachement pour ce monde périssable, s'il avait quelques douceurs pures et solides, puisque, tel qu'il est, il nous enchante et nous séduit? O monde impur! s'écrie à cette occasion saint Augustin: *Teneri vis periens; quid faceres si maneres? quid faceres dulcis, si amarus alimenta mentiris?* O monde décrié par tes désordres et par tes infidélités! on ne te quitte qu'à regret malgré la fragilité de tes biens, malgré le nombre infini de maux dont tu es rempli! Que serait-ce si tu étais ou moins rebutant, ou moins caduc? avec quelle avidité ne courrions-nous pas après tes biens, si tu en avais de véritables, quisqu'en ne nous présentant que de faux, que de frêles avantages, tu nous attires, tu nous surprends? *Quid faceres dulcis, si amarus alimenta mentiris?*

Reconnaissons aujourd'hui notre aveuglement, chrétiens auditeurs, commençons à nous détacher de ce que nous devons nécessairement quitter un jour; examinons devant Dieu par quel endroit notre cœur tient le plus fortement à la terre, ce qui nous fait le plus aimer la vie, ce qui nous fait le plus craindre la mort, ce qui nous empêche de la désirer. Rompons ce lien, nous le pouvons, rendons à notre cœur la liberté de soupirer pour le ciel, où règne notre Rédempteur; faisons en sorte que la volonté de Dieu soit l'unique chaîne qui nous retienne dans ce monde.

Disons-lui cent fois le jour: Oui, Seigneur, je suis prêt d'abandonner au premier commandement tout ce que j'aime, tout ce que je possède, tout ce que j'espère; je vous offre cette famille chérie, ces enfants pour qui vous m'avez donné tant de tendresse, ces honneurs que je tiens de vous, ces trésors, cette beauté, cette jeunesse, qui sont autant de bienfaits de votre main libérale; ma vie enfin, et tout ce que je puis perdre avec elle, lorsqu'il vous plaira de m'appeler à vous. Je ne veux pas que ma volonté résiste un moment à la vôtre, ni que, dans ce monde, elle s'attache à rien qui me la fasse regretter. Je veux vous rendre mon âme, ô mon aimable Sauveur! avec la même facilité que la vôtre sortit de son corps, que votre corps sortit du sépulcre, et que l'un et l'autre monta dans le ciel. Ce n'est pas assez, ce me semble, non, ce n'est pas assez pour un chrétien de faire une bonne mort, c'est-à-dire de mourir dans votre grâce; il faut qu'il meure avec douceur, qu'il meure avec joie; il faut qu'il fasse connaître par ses sentiments que tout ce qu'il aime est au ciel, où il s'en va, qu'il y a longtemps qu'il languit dans l'attente du bonheur dont la mort le va mettre en possession; qu'il fasse connaître que son aimable maître ne l'appelle pas seulement, mais qu'il l'attire fortement à lui; enfin qu'il meure moins par la défaillance de la nature que par la force de l'amour qu'il a pour son Dieu, que par le désir ardent de s'aller unir à celui dont il ne doit jamais se séparer. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Le Saint-Esprit met les derniers traits à la perfection de l'homme chrétien, parce que dans l'homme chrétien, au don de la foi il ajoute l'intelligence, au don de la charité le zèle, au don de la grâce la force.

Expedit vobis ut ego vadam, si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.

Il est de votre intérêt que je m'en aille, parce que si je ne m'en vas pas, le consolateur ne viendra point à vous. (*S. Jean, ch.* XVI.)

Il était difficile de donner de la vertu du Saint-Esprit une idée plus sublime que le font les paroles que je viens de rapporter: elles paraissent même pleines d'exagération et en quelque sorte incroyables. Car enfin quels biens la troisième personne de la très-sainte Trinité peut-elle apporter aux hommes qui surpassent ou qui égalent même les avantages que le Verbe éternel nous a procurés en se revêtant de notre chair? Le Saint-Esprit ne nous sera pas donné que Jésus n'ait quitté la terre: il faut donc que Jésus remonte au ciel. Quelque utilité que nous recevions de sa présence, il est de notre intérêt que nous le perdions; nous devons souhaiter qu'il parte pour faire place à l'Esprit consolateur. Pourrez-vous bien croire cette vérité, heureux disciples, vous pour qui son séjour sur la terre était la source de tant de douceurs et de tant de bienfaits?

Que le Saint-Esprit nous puisse consoler dans la douleur que cette absence nous causera, que nous puissions-même trouver en lui tout ce que nous perdons dans la personne du Fils de Dieu, cela n'est peut-être pas impossible ; mais qu'il nous apporte, ou plus de biens que nous n'en avons reçus, ou de nouveaux biens que nous n'avons pas encore reçus, c'est ce qui paraît contraire à ces paroles que le Saint-Esprit lui-même a mises à la bouche de saint Paul : Comment celui qui a livré son fils pour l'amour de nous, ne nous aurait-il pas tout donné dans la personne de ce fils ? *Qui etiam proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?*

Cependant, messieurs, il est vrai, non-seulement, que la descente du Saint-Esprit sur la terre est un nouveau bienfait de Dieu, que c'est le comble des bienfaits de Dieu, mais encore que sans cette dernière grâce, toutes les autres, la rédemption même, seraient pour nous sans fruit. Je ferai voir aujourd'hui en quoi consiste ce précieux don, et ce qu'il ajoute à tous ceux qui nous ont déjà été accordés. Nous apprendrons à connaître par des marques sensibles si nous y avons eu quelque part, nous apprendrons ce qu'il faut faire pour l'attirer dans nos cœurs, ou pour l'y conserver si nous le possédons. Daignez répandre, divin Esprit, votre onction dans nos âmes : comment, sans ce secours, pourrai-je parler à ces fidèles assemblés en votre nom des effets que vous produisez dans les hommes, si je ne sens au fond de l'âme ce que je dois dire ? Comment mes auditeurs pourront-ils comprendre mes paroles, s'ils ne sentent eux-mêmes ce qu'elles leur feront entendre ? Le Saint-Esprit ne peut être connu de nous s'il n'est en nous-mêmes, dit saint Augustin, mais comment y viendra-t-il, Vierge sainte, s'il n'est attiré par votre entremise ? nous vous la demandons par la prière que l'Eglise a coutume de vous adresser : *Ave, Maria.*

Parmi toutes les créatures, il n'en est point où Dieu paraisse s'être plus appliqué, il n'en est point qui semble lui avoir plus coûté que l'homme. Les trois personnes divines y ont travaillé longtemps et en divers temps : elles se sont comme efforcées de le perfectionner, d'en faire leur ouvrage le plus admirable, de se faire elles-mêmes admirer dans ce chef-d'œuvre. Le Père ébaucha l'homme pour ainsi dire en le créant, le Fils a avancé l'ouvrage durant l'espace de trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre : mais il faut avouer que c'est le Saint-Esprit qui l'a fini. Le Père en formant l'homme lui donna la raison pour connaître, l'appétit pour aimer, la liberté pour mériter en aimant, en agissant ; le Fils en réformant ce même homme lui a donné la foi pour conduire sa raison, la charité pour rectifier les mouvements de son cœur, la grâce pour fortifier sa liberté, et pour donner les derniers traits à cet ouvrage ; le Saint-Esprit ajoute l'intelligence à la foi, le zèle à la charité, la force et la magnanimité à la grâce. Le Père a donné la raison pour juger de tout ce qu'on voit, le Fils a joint la foi à la raison pour croire même ce qu'on ne voit pas, et le Saint-Esprit joint l'intelligence à la foi pour croire ce qu'on ne voit pas comme si en effet on le voyait. C'est du Père que nous tenons cette volonté qui nous porte au bien ; c'est le Fils qui donne à la volonté l'habitude de la charité, pour nous porter au souverain bien, et c'est le Saint-Esprit qui anime la charité par le zèle, afin que nous portions tout ce qui nous environne à ce bien souverain et éternel. Enfin le Père, pour que nous agissions conformément à la nature, nous a créés libres ; le Fils, pour nous rendre possibles les actions qui sont au-dessus de la nature, nous a départi la grâce ; et le Saint-Esprit, pour nous rendre non-seulement possible, mais encore facile, tout ce qui est le plus contraire à la nature, joint le don de force au don de la grâce : de sorte qu'on peut dire que le Père nous a faits hommes, que par le Fils nous sommes chrétiens, et que nous sommes sanctifiés par le Saint-Esprit. Voyons, messieurs, de quelle manière s'accomplit en nous ce grand mystère, et tâchons d'expliquer, dans les trois points de ce discours, trois opérations de l'Esprit-Saint dans nos âmes : en premier lieu, cette intelligence qui éclaire la foi ; en second lieu, ce zèle qui enflamme la charité ; en troisième lieu, cette force qui anime la grâce. Voilà le sujet de notre entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous savez, messieurs, que les disciples du Sauveur, après avoir perdu la présence de leur maître, se retirèrent à Jérusalem, se tinrent dans la solitude, s'y appliquèrent à la prière dans l'attente de l'Esprit consolateur qui leur avait été promis. Depuis dix jours ils priaient dans cette sainte retraite, lorsque tout à coup un tourbillon de vent qui venait du ciel investit la salle où ils étaient enfermés, y entre de toutes parts avec un bruit et une violence extrême : une exhalaison enflammée qui suit le mouvement de ce souffle impétueux les enveloppe, les remplit de frayeur sans leur donner aucune atteinte, et se divise en mille flammes qui s'arrêtent sur leur tête en forme de langues. Alors, chrétiens auditeurs, le Saint-Esprit descend sur les apôtres et ils en sont tous remplis. Ce feu, ce tourbillon, ce tonnerre, ne sont que des symboles de ce qui se passe invisiblement dans leur âme ; j'ose même dire que ce ne sont que des symboles imparfaits.

Un grand nombre de Juifs s'étaient ce jour là rendus à Jérusalem de toutes les parties du monde pour solenniser la fête de la Pentecôte. Ces Juifs étrangers se joignent à ceux de la ville, et accourent avec eux au bruit qu'ils entendent ; le cénacle est dans un instant comme assiégé par une multitude presque infinie. Les Apôtres sortent pour parler à ces hommes de toutes sortes de nations : quelle surprise de voir ces pêcheurs

se mêler dans cette foule, et se faire entendre non-seulement de ceux du pays, mais encore de ceux des Romains, des Grecs, des Africains, des Egyptiens, des Mèdes, des Persans, des Arabes ; de voir qu'ils parlent tant de langues différentes avec autant d'énergie, avec autant de facilité que s'ils les avaient apprises dès leur enfance! Ce n'est pas cependant ce que j'admire le plus. Saint Pierre s'aperçoit aussitôt de l'étonnement que cette merveille cause dans les esprits, il élève la voix pour être entendu de tout le monde, et commence à développer le mystère qui s'accomplit. Le livre des Actes des apôtres nous a transmis son discours : il y parle surtout de la divinité du Sauveur avec toute la force et toute la solidité possible, il dit tout ce qui est capable de la persuader aux plus incrédules, il en touche toutes les preuves, il l'établit par les témoignages des prophètes ; il trouve dans l'Ecriture sainte toute l'histoire évangélique, jusqu'à la descente du Saint-Esprit, il y trouve toutes les circonstances de ce mystère; il discute les textes qu'il rapporte, il en découvre le sens caché, il appuie son explication des raisonnements les plus forts et les plus justes : on dirait qu'il a vieilli dans l'étude des livres saints, et qu'il s'est formé par un long usage dans l'art de parler.

Voilà, messieurs, le premier effet que le Saint-Esprit produit dans l'âme qui le reçoit; il lui donne l'intelligence des choses surnaturelles, c'est-à-dire qu'il l'éclaire, qu'il la persuade de ce qu'elle croit, et qu'il la rend capable d'en persuader les autres. Le Fils de Dieu n'avait rien caché à ses disciples de tout ce qu'il avait appris lui-même de son Père: *Omnia quæcumque audivi a Patre, nota feci vobis :* et cependant combien étaient-ils encore grossiers lorsqu'il les quitta! Après trois ans d'une instruction presque continuelle, ils savaient à peine ce que Jésus-Christ était venu faire parmi les hommes, ils ne croyaient point que le monde eût été racheté par son sang ; ils s'attendaient encore qu'il affranchirait la Judée de la domination des Romains, et qu'il remonterait sur le trône de David : ils étaient dans cette erreur le jour de son ascension. Je ne parle point des vérités morales dont il leur avait fait tant de leçons; elles étaient plus faciles à comprendre que les autres : c'était néanmoins pour eux presqu'autant d'énigmes.

Combien de fois leur avait-il fait entendre qu'il établissait un ordre nouveau parmi ses sujets? qu'il fallait que le premier de tous se fît gloire d'être à la dernière place; que le principal usage de l'autorité dans celui qui était le maître des autres, devait être de servir ses frères; que le plus humble serait le plus grand; qu'on ne pouvait s'élever que par la voie de l'humiliation? Il leur avait cent fois répété ces grandes maximes, et cependant vous savez qu'à la dernière cène, en présence de leur maître, la veille de sa mort, ils entrèrent en contestation sur la préséance, chacun prétendant être au-dessus des autres. Il ne leur avait rien tant inspiré que le mépris de la mort, que l'amour des souffrances et des persécutions : Ne craignez point, leur avait-il dit, celui qui ne peut nuire qu'à votre corps; celui qui aime trop la vie la perdra : heureux ceux qui pleurent, qui souffrent, qui sont persécutés pour l'amour de moi! Tout cela n'avait fait sur eux que de légères impressions, ils n'en furent pas moins lâches durant la passion. Il fallait que le Saint-Esprit descendît sur eux pour leur rendre sensibles ces préceptes; voilà pourquoi le Sauveur leur avait promis que cet Esprit de vérité leur apprendrait toute vérité : Il vous enseignera, leur dit-il, tout ce que je vous ai enseigné; il ne vous dira rien de nouveau, mais il vous donnera l'intelligence de ce que je vous aurai dit : *Ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis.*

On peut dire que le Saint-Esprit donne à la science de la foi le même avantage que la lumière donne aux figures et aux couleurs. Lorsque le soleil est entré aujourd'hui dans ce palais, il n'a ni doré les alcoves, ni brodé les lits, ni ciselé l'argenterie, ni peint les tableaux dont les appartements sont enrichis; tout était fait avant qu'il parût, il n'y a pas mis un trait, pas une couleur; cependant on n'apercevait point ces meubles précieux, ils étaient à notre égard comme s'ils n'eussent point existé; c'est la lumière de cet astre brillant qui les a rendus visibles, c'est elle qui nous en fait admirer et la matière et l'ouvrage. Il en est de même en quelque sorte des vérités de la religion et de la morale chrétienne; nous en savons à peu près ce que nous en devons savoir; outre que nous en avons été instruits dès l'enfance, les prédicateurs et les livres ne nous laissent rien ignorer sur ce sujet; mais il arrive souvent que cette science est comme éteinte dans notre esprit, qu'elle y est comme si en effet elle n'y était pas; parmi tant de vérités qui ornent l'entendement, pas une ne touche la volonté : c'est parce qu'elles ne sont pas éclairées de ce rayon surnaturel qui nous les fait apercevoir, qui nous les rend sensibles, quand il entre dans notre esprit; elles sont peintes dans la mémoire sans que l'âme les y découvre. Voilà pourquoi, lorsque le Saint-Esprit vient en nous, on est surpris de voir tout d'un coup des choses qu'on ne voyait point auparavant, quoiqu'on les touchât pour ainsi dire, quoiqu'on les eût en quelque sorte devant les yeux; on s'étonne qu'ayant eu une connaissance si exacte de la vérité, cette connaissance soit demeurée comme endormie, n'ait fait naître aucun sentiment dans notre âme; il semble que jusqu'alors l'empreinte de la foi n'ait été qu'un songe, tant on trouve de différence entre le grand jour dont on est environné et les ténèbres d'où l'on sort.

Outre ce que j'ai dit des apôtres, nous avons un exemple en quelque manière plus frappant dans ceux qui ont entendu saint Pierre. A peine cet apôtre leur a dit que Jésus qu'ils ont crucifié était le Messie, dans l'instant

trois mille d'entre eux se jettent à ses pieds, la douleur dans le cœur et demandent à faire pénitence d'un si grand crime : *Viri fratres, quid facere debemus?* Disciples de Jésus, que nous ordonnez-vous ou que nous conseillez-vous de faire? Quel prodige que ces cœurs endurcis qui, durant l'espace de trois ans, avaient résisté à l'éloquence, à la sainteté, aux miracles, à la douceur, à tous les charmes du Sauveur, se rendent au premier discours d'un homme sans réputation, sans science, et qu'ils se rendent pour ainsi dire à discrétion! Jésus-Christ, durant toute sa vie, n'a attaché à sa personne que cinq cents disciples, encore faut-il avouer qu'il les a laissés la plupart bien imparfaits ; et, sur la parole de Pierre, trois mille hommes en un seul jour renoncent au judaïsme ; et, ce qui est plus surprenant, se dépouillent de leurs biens pour les mettre en commun et les distribuer aux pauvres.

Merveilleuses impressions de la vérité, lorsque le Saint-Esprit en donne l'intelligence! Je remarque parmi les hommes que ceux qui ne sont pas versés dans les lettres rejettent sur cette ignorance leur peu de foi; et que les savants l'attribuant à l'obscurité des mystères, demandent des miracles qui les convainquent. Ils se trompent les uns et les autres. La science humaine, destituée des lumières du Saint-Esprit, fera plus d'athées, plus d'hérétiques que de véritables fidèles, et les miracles ne serviront qu'à nous aveugler, qu'à nous endurcir de plus en plus. Mais le Saint-Esprit descend-il sur la terre? Douze pêcheurs deviennent les maîtres du monde ; et les hommes les plus opposés à la personne de Jésus-Christ et à l'éclat de ses miracles, les auteurs mêmes de sa mort croient en lui sur le seul témoignage de ses disciples.

Voulez-vous donc savoir si vous avez reçu le Saint-Esprit? consultez-vous vous-même, observez l'effet que font sur votre esprit la parole de Dieu et les vérités de notre foi. De deux chrétiens qui croient qu'il y a un enfer, que pour un péché mortel on perdra Dieu sans ressource, on sera malheureux durant toute l'éternité; celui qui n'a pas reçu le Saint-Esprit continuera de succomber à des tentations assez faibles, continuera de pécher; l'autre aura mille fois moins d'horreur de la mort que du moindre péché; il s'étonnera qu'il y ait des hommes capables de le commettre ; il ne pourra comprendre comment il l'a pu lui-même commettre et être tranquille après l'avoir commis. Une personne en qui est descendu le Saint-Esprit approche avec une foi vive du sacrement de nos autels ; que dis-je? sa foi, son goût, son sentiment y découvre Jésus-Christ caché; elle n'a pas moins de désir de le recevoir, elle ne se croit pas moins heureuse quand elle l'a reçu, elle n'est ni moins charmée de son empressement à se communiquer, ni moins dégoûtée des attraits des créatures que si elle voyait de ses yeux tout ce que notre religion nous enseigne de ce mystère.

Que feriez-vous, vous qui balancez peut-entre le ciel et la terre, vous que Dieu attire d'une part et que le monde retient de l'autre, vous qui sentez quelque désir de tendre à la sainteté mais qui n'avez pas assez de courage pour une si noble entreprise, que feriez-vous si ce soir, lorsque vous serez seul, Jésus-Christ vous apparaissait, comme il apparut à S. Paul, s'il vous conjurait de ne le plus persécuter dans votre cœur, où il a dessein de s'établir, où il veut régner et verser ses dons les plus précieux? Que feriez-vous si, lorsque vous serez à votre oratoire, la sainte Vierge vous apportait son Fils, si elle le mettait entre vos bras, si elle le confiait à vos soins, si elle vous priait de ne le pas refuser pour votre époux? Hésiteriez-vous plus longtemps à marcher dans la voie de la perfection chrétienne? Si cette nuit un ange vous conduisait jusqu'aux portes de l'enfer, s'il vous y montrait les divers tourments qu'on y souffre : ou si d'entre les morts quelqu'un de vos anciens amis venait vous arracher à votre sommeil, venait environné de flammes vous avertir de craindre le malheur où il tombé : quelles austérités, quelle pénitence ne vous verrait-on point embrasser? Une personne qui a reçu le Saint-Esprit sans avoir été excitée par ces objets frappants, sert Dieu avec autant de ferveur que si elle les avait vus. Elle n'a pas besoin de ces grâces éclatantes pour se confirmer dans la foi; elles ne les souhaite point, elle ne les envie point à ceux qui les ont reçues. Que m'apprendraient ces visions, se dit elle à elle-même, que je ne sache déjà? Quand on ne doute de rien, de quel secours sont les éclaircissements? Pourquoi ne vivrai-je pas aussi saintement que ceux à qui Dieu a fait ces faveurs singulières, puisque je crois tout ce qu'ils ont vu, comme si je l'avais vu moi-même? Ne suis-je pas aussi certain qu'une récompense éternelle nous est assurée au séjour de la gloire, que si j'avais été avec saint Paul ravi au troisième ciel? Le Seigneur me saura-t-il moins de gré de mes services que si une apparition ou quelque autre miracle, m'eût comme forcé à les lui rendre? Ne m'a-t-il point fait assez de bien pour que je me donne à lui sans réserve? Ne me parle-t-il point assez fortement? N'entends-je pas qu'il m'offre son amour, et qu'il me demande le mien?

Qu'il y a d'avantage de prêcher à ces sortes de personnes! Qu'il est facile de les persuader, que nos discours leur paraissent raisonnables, éloquents, vifs, pressants? Lorsque le Saint-Esprit se communique à une âme, une seule parole suffit quelquefois pour la faire passer du désordre à la pénitence, et d'une piété médiocre au désir de la vertu la plus sublime ; souvent elle découvre dans les paroles du prédicateur des mystères que lui-même n'y aperçoit pas; sans qu'il soit touché, sans presque qu'il ait le dessein de toucher, cette âme favorisée de la visite du Saint-Esprit se sent enflammée par les paroles de vie qu'elle entend : *Super omnes docentes me intellexi.* Elle peut dire avec David : *Ce que j'ai appris est au-dessus de ce que mes maîtres m'ont enseigné, au-dessus,*

peut-être, de ce qu'ils savent eux-mêmes. Tel est, chrétiens auditeurs, l'avantage de notre situation, quand outre la foi nous avons reçu du Saint-Esprit l'intelligence des vérités que nous sommes obligés de croire. Voyons de plus quel effet produit en nous le zèle que le même Esprit ajoute à la charité. C'est la seconde partie : elle sera courte, aussi bien que la troisième.

SECONDE PARTIE.

Je croirais aisément, messieurs, que de toutes les passions l'amour serait la plus agréable et la plus douce, s'il pouvait être séparé, et de la peine qu'on se fait à soi-même quand on ne se croit pas assez aimé et de la peine qu'on souffre des autres quand on est aimé avec excès. Mais comme il est difficile qu'il y ait beaucoup de tendresse sans jalousie, il arrive presque toujours qu'on est tourmenté ou par la tendresse qu'on a conçue, ou par la tendresse qu'on a fait naître. Si vous êtes aimé faiblement, l'amour que vous avez conçu vous inquiète; si l'amour qu'on a pour vous est excessif, il vous devient importun : de sorte qu'on peut dire que de toutes les passions, l'amour est la plus fatigante et la plus cruelle, puisqu'il vous tyrannise infailliblement, soit que vous aimiez, soit que vous soyez aimé. L'amour divin n'est pas sujet à ces misères et à ces faiblesses; il nourrit dans l'âme les plaisirs les plus purs et les plus tranquilles; loin de dégénérer en jalousie, à mesure qu'il croît, il produit le zèle, vertu en tout opposée à la jalousie. Aime-t-on fortement une personne? on veut être le seul qu'elle aime, on veut être le seul qui l'aime : mais lorsque nous aimons véritablement le Seigneur, notre plus grand désir est de faire que tous les hommes l'aiment et qu'il les aime tous.

Voilà pourquoi Jésus-Christ s'étant fait voir à saint Pierre après la résurrection sur le bord de la mer Tibériade, lui demanda trois fois s'il l'aimait. Cet apôtre répondant toujours : Oui, Seigneur, je vous aime; et vous-même, qui savez tout, savez que je vous aime. Paissez donc mes agneaux, paissez mes brebis, lui réplique le Sauveur; comme s'il eût dit : D'où vient qu'ayant tant d'amour pour moi, vous avez si peu de zèle? D'où vient que vous ne pensez pas à rassembler ce troupeau que j'ai acquis par mon sang, et qui est dispersé par toute la terre? Vous m'aimez et vous ne travaillez point à me faire aimer de vos frères! Vous m'aimez et vous souffrez que je sois l'objet de l'aversion des Juifs, et du mépris des infidèles! Il est surprenant que des paroles si pressantes, que des paroles si souvent réitérées ne soient pas capables de réveiller la charité de cet apôtre; il est étonnant que dès le jour de la résurrection tous les disciples ne sortent point de Jérusalem pour opposer à l'incrédulité des Juifs les preuves si visibles et si éclatantes qu'ils avaient de la divinité de leur maître. Ce n'est pas qu'ils n'aiment le Fils de Dieu, c'est que le Saint-Esprit n'est pas encore venu pour leur inspirer ce zèle, qui est l'effet de l'amour ardent. Mais ont-ils reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte? la charité qui est dans leur cœur, ce parfum précieux excité par la chaleur de ce feu divin, commence à répandre son odeur de toutes parts; c'est une liqueur douce et vive qui suit le mouvement du feu par lequel elle est animée, qui s'enfle peu à peu, et qui s'élève enfin au-dessus du vase, dont la capacité ne la peut plus contenir.

Voyez l'action de cette ardeur sacrée dans les apôtres que la crainte avait tenus renfermés jusque aujourd'hui. Ils ouvrent subitement toutes les portes du cénacle, et sortant tous en même temps comme des gens inspirés, ils font retentir toute la ville de Jérusalem du nom du Sauveur ressuscité; ils prêchent avec tant d'éloquence et tant de ferveur, que cette multitude de Juifs assemblés autour d'eux ne sachant que penser du transport qui les anime, se demandent les uns aux autres quelle en peut être la cause. Les plus malins disent qu'ils sont ivres, et que les fumées du vin produisent en eux l'espèce de fureur dont ils paraissent possédés : *Alii autem irridentes dicebant : Quia musto pleni sunt isti.* Mais l'impression que leurs paroles font sur le peuple, ferme à l'instant la bouche aux auteurs de la calomnie.

Je ne prétends pas rapporter ici tout ce que ce zèle fit depuis entreprendre aux mêmes apôtres, il suffit de dire qu'il n'eut point d'autres bornes que celles de l'univers; que partout ils allument le feu que le Fils de Dieu a apporté sur la terre; nulle force, nulle puissance, nul obstacle n'est capable de les arrêter; jusqu'au dernier soupir ils annoncent le royaume du ciel; leur sang même après leur mort continue de prêcher la foi dans le Sauveur; leurs cendres font des chrétiens, font des martyrs. A peine ces douze pêcheurs ont reçu le Saint-Esprit, qu'ils forment le dessein d'assujettir toute la terre à Jésus crucifié : projet aussi plein de périls, qu'il est vaste. Ils y travaillent néanmoins et ne l'abandonnent pas qu'ils ne l'aient exécuté. Non, il n'est point de climat, ni si inculte, ni si sauvage, où ils ne portent l'Evangile, point de peuples si stupides et si barbares qu'ils n'adoucissent, qu'ils ne civilisent, point de secte si établie qu'ils ne détruisent, point de religion si ancienne qu'ils n'abolissent, point de royaume si puissant qu'ils ne soumettent à l'empire de leur maître : et cela sans moyens, sans secours humains; leur zèle ardent et infatigable supplée à tout, surmonte tout, et leur tient lieu de science, de force, d'autorité, d'éloquence, de richesses.

Voici, chrétiens auditeurs, voici la marque à laquelle vous reconnaîtrez si le Saint-Esprit agit en vos âmes. Voyez si vous sentez brûler en vous, ce feu prompt à éclairer, à échauffer, à consumer tout. Etes-vous touchés du malheur de ceux qui se perdent? Versez-vous quelquefois des larmes sur l'aveuglement des mauvais chrétiens? Souffrez-vous avec peine que Dieu soit si peu connu des hommes, qu'il en soit si peu aimé? Que

faites-vous pour leur donner cette connaissance, pour leur inspirer cet amour? Je ne vous demande pas si ce ce que vous faites peut être comparé aux travaux d'un saint Paul ou d'un saint Thomas ; je vous demande si parmi vos amis, si du moins, dans votre famille, vous avez quelque soin d'insinuer, d'établir, de faire régner la piété. Il ne faut point nous flatter, ni sur notre état, ni sur nos emplois : quand le Saint-Esprit est entré dans l'âme d'une personne, on ne l'approche point sans sentir les effets de cet esprit sanctifiant ; il agit tantôt d'une manière, tantôt d'une autre ; il ouvre à la vertu mille moyens de se communiquer ; et d'un simple fidèle, dans un moment; il fait un apôtre. *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ.* Je répandrai mon Esprit, dit le Seigneur, sur toute chair, sur toutes sortes de personnes; et tous ceux qui le recevront, de quelque condition, de quelque âge, de quelque sexe même qu'ils soient, deviendront de zélés ministres du Très-Haut.

Tout chrétien, dit saint Jean-Chrysostome, doit être, dans le monde, comme le levain qui échauffe, qui dilate, qui donne une nouvelle forme à toute la masse où il est mêlé. Mais un chrétien qui a reçu le Saint-Esprit s'acquitte comme naturellement de ce devoir. Tous ses discours, tous ses entretiens sont édifiants; tout prêche en lui, son air, ses habits, son maintien, son silence. Il prêche par ses aumônes, par son assiduité et par sa modestie dans les églises ; il prêche par les ferventes prières qu'il offre à Dieu pour la conversion des pécheurs et pour la persévérance des justes ; et par là, non-seulement il fait quelquefois plus de fruit que tous les prédicateurs ensemble, mais c'est encore souvent à ses prières secrètes qu'est dû tout le fruit qu'on attribue aux plus célèbres prédicateurs.

Qui pourrait dire en combien de manières cette âme remplie du Saint-Esprit produit le zèle dont elle est animée, et combien d'occasions elle trouve de l'exercer? C'est par l'impression de ce zèle qu'elle a soin de couvrir, de tenir secret tout ce qui pourrait scandaliser les faibles; qu'elle se plaît à publier, à faire valoir tout ce qui peut donner de l'amour pour la vertu ; c'est par le même mouvement qu'elle estime, qu'elle loue les personnes vertueuses, qu'elle les honore aux yeux des autres hommes, qu'elle leur donne la préférence dans la distribution des grâces qu'elle peut faire. Loin de chercher à faire de la peine à ceux qui s'adonnent à la piété, loin de répandre des réflexions malignes sur leur réforme, loin d'affecter de les observer, de les traverser dans leurs saints désirs, elle semble aller au-devant, elle les favorise dans leurs pieux desseins, elle les aide par ses conseils, elle les fortifie autant qu'elle peut dans leurs résolutions. Ses libéralités, ses complaisances, les liaisons qu'elle fait, les bons offices qu'elle rend, tout a pour but la conversion ou la sanctification des âmes ; elle s'efforce de les attirer à soi pour les conduire plus facilement à Dieu. Les pauvres, les malades, tous les malheureux, de quelque disgrâce que le Seigneur les afflige, sont des sujets qu'il chérit et qu'il frappe, ou pour les arracher à leurs désordres, ou pour les attirer à la perfection chrétienne; une âme zélée s'applique à faire réussir ce dessein de Dieu ; elle recherche les affligés que la plupart des hommes fuit, elle tâche de les consoler, de les soutenir contre les atteintes de la douleur, contre la tentation du désespoir; elle leur apprend à connaître, à adorer l'auteur de leurs maux, à se faire des misères de la vie un sujet de mérite, à tourner leurs idées vers un bonheur stable et parfait. *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ.* Avec un secours si puissant, si abondant, les personnes qui travaillent au salut du prochain ne se dégoûtent jamais de ce travail pénible, parce que outre que la grâce de Jésus-Christ le leur adoucit, elles ont encore reçu le don de force que le Saint-Esprit ajoute à la grâce. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quoique le péché n'eût pas entièrement détruit en nous la liberté, il est certain qu'il l'avait tellement affaiblie, que la concupiscence nous aurait emportés comme nécessairement au mal, si nous n'avions recouvré dans la grâce de Jésus-Christ ce que nous avions perdu par le crime de notre premier père. Cette grâce nous a été donnée pour fortifier en nous l'empire de la raison contre les révoltes de l'appétit inférieur, pour balancer de telle sorte ces deux puissances, que la volonté ne pût pas être contrainte de prendre parti ; qu'elle eût au contraire autant de force pour accomplir la loi, qu'elle a de penchant à se soustraire à ses obligations. La force que le Saint-Esprit est venu communiquer aux hommes nous met dans une situation encore plus avantageuse. La grâce n'a fait que rendre la balance égale entre le mal et le bien, mais la force fait pencher la balance vers le bien ; la grâce réprime la cupidité, la force la détruit en quelque manière, et fait comme naître, de ses ruines, une sainte cupidité, qui fait trouver dans la vertu des charmes plus vifs que ceux qui nous entraînent au vice.

Cet effet de l'Esprit-Saint est si visible dans les apôtres, qu'en vain on en chercherait des preuves ailleurs. On ne vit jamais à tant de faiblesse succéder une si généreuse résolution, à une lâcheté si honteuse un mépris si magnanime de la mort, enfin à un éloignement si marqué des plus légères traverses , un désir si sincère et si ardent de souffrir : on dirait que cet Esprit qu'ils viennent de recevoir ne les a pas seulement réformés, mais qu'il les a transformés en d'autres hommes. Ce n'est pas dire assez qu'ils ne craignent rien; ils aiment tout ce qu'ils craignaient auparavant. La vue de quelques soldats qui ne les cherchaient point, les avait mis en fuite au jardin des Oliviers : aujour-

d'hui ils se présentent à tout un peuple qui les assiége, ils osent lui reprocher en face la plus horrible injustice, le crime le plus énorme qui ait jamais été commis. Saint Pierre, qui n'avait pas eu le courage de confesser Jésus-Christ devant une servante, le prêche aujourd'hui au milieu des places publiques et dans le temple même de Jérusalem. Les docteurs de la loi s'en scandalisent et font traîner devant les tribunaux ces nouveaux prédicateurs, pour y être condamnés comme des séditieux : ils y vont sans peine, et reviennent comblés de joie de ce qu'ils ont été jugés dignes d'être ignominieusement traités pour le nom de Jésus-Christ. Vous les menacez de la croix, elle est l'objet de tous leurs vœux : s'ils ne la trouvent pas dans leur pays, ils l'iront chercher jusqu'au bout de l'univers, et quand ils s'y verront enfin attachés, il s'en faudra peu qu'ils n'y meurent de joie avant que le tourment leur ôte la vie.

Tous ceux qui ont reçu le Saint-Esprit sont dans cette même disposition ; les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu ne les épouvantent plus ; ils se font des plaisirs de tous les travaux, de toutes les rigueurs de la pénitence. Essuyer un affront, pardonner une injure, mortifier un désir, renoncer à une vanité, se taire, céder, obéir, ce sont autant de victoires qui leur paraissaient autrefois au-dessus de leurs forces, et qu'aujourd'hui ils remportent presque sans combattre : ils triomphent en se jouant de toutes sortes d'ennemis, dit saint Basile : *Omne genus bellorum ipsis ridiculum existit.* Dans la supposition de ce changement, si l'on nous faisait aujourd'hui la même demande que saint Paul fit autrefois à ceux d'Ephèse : *Si Spiritum sanctum accepistis credentes :* Ames fidèles, avez-vous reçu le Saint-Esprit ? qu'aurions-nous à répondre ? Quel est notre courage, quelle est notre force, lorsqu'il se présente une occasion de faire ou de souffrir quelque chose de grand pour Jésus-Christ ? Hélas ! nous sommes pour la plupart encore si faibles, il faut tant de temps pour nous faire oublier une injure, on a tant de peine à nous arracher un pardon sincère. Combien de combats avant de vaincre un respect humain, avant de renoncer à un gain injuste, avant de retrancher une vanité dans les habits, une superfluité dans le luxe, où l'on s'autorise sur sa condition, sur son rang ! Quelquefois de pieux sentiments nous font passer jusqu'à des projets de conversion ; nous paraissons, durant quelques jours, dégoûtés du monde, et persuadés du bonheur qu'on trouve au service de Dieu, nous faisons même quelques démarches : jusqu'où iront-elles ? Un rien nous arrête, une tentation légère nous déconcerte, le dégoût d'une vie régulière se joint au découragement, on succombe, on se rengage dans cette vie mondaine dont on semblait avoir conçu tant d'aversion. On ne peut résister, à quoi ? à une prière, à un exemple, à un objet, à une pensée : *Si Spiritum sanctum accepistis credentes.* Non, certainement, nous ne l'avons pas reçu cet Esprit-Saint, peut-être même ne savons nous pas qu'il existe, cet Esprit qui se communique à l'âme des justes et qui y produit les effets dont nous avons parlé : *Neque si Spiritus sanctus est, audivimus.* Du moins je suis sûr que si nous ne l'avons pas reçu, nous ne l'avons pas même demandé, parce que, selon la parole expresse de Jésus-Christ, non-seulement il ne sera jamais refusé à nos prières, mais encore il nous sera accordé par le Père éternel avec la même facilité qu'un père tendre donne le pain à ses propres enfants qui le lui demandent dans leur besoin.

Demandons-le, cet Esprit de vérité, cet Esprit d'amour, cet Esprit de force, cet Esprit qui fait les saints, qui donne le goût de la piété, qui en rend la pratique facile et constante ; adressons-lui la prière que l'Eglise nous met à la bouche : *Veni, sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium*, Venez, Esprit-Saint, envoyez-nous du ciel un rayon de votre lumière, de cette lumière qui jette un si grand jour dans l'âme, qui la détrompe dans un moment des erreurs du siècle, qui lui fait connaître ce qu'elle doit aimer, qui lui fait sur toutes choses aimer ses devoirs : *Veni, pater pauperum ; veni, dator munerum.* Si vous êtes le père des pauvres, sur qui devez-vous plutôt répandre vos libéralités que sur nous ? Nous ne sommes pas seulement dénués de toutes vertus, de tous biens spirituels, mais encore nous vivons dans une région de ténèbres, où la piété est aussi peu pratiquée qu'elle est peu connue, où les instructions salutaires sont peu communes, les saints exemples encore plurs rares, où à peine on a la liberté de vous aimer, où pour toute autre chose la licence est si effrénée. *Veni, lumen cordium :* Venez, divine lumière des cœurs : toute autre lumière ne peut éclairer que nos esprits, ne peut produire qu'une science froide et stérile ; vous seule pouvez dissiper les nuages que forment les passions, et dans un calme paisible conduire les mouvements de nos cœurs à l'aimable terme, seul capable de les fixer. *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium ;* Consolateur incomparable, qui n'adoucissez pas seulement les maux, qui les rendez même utiles, qui nous les faites chérir, que nous serons heureux lorsque vous aurez établi au milieu de nous votre demeure, puisque partout où vous habitez, vous faites suivre l'heureuse tranquillité, puisque partout vous portez la confiance et la joie. *Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est saucium.* Il est vrai, nous sommes indignes de vous recevoir, nos souillures, nos sécheresses criminelles, nos blessures ne peuvent que vous éloigner de nous ; mais vous seul êtes capable de purifier des âmes que le monde a corrompues, de verser une onction sainte dans des cœurs que la dissipation a desséchés, de guérir des plaies que le péché a faites et qu'il a si souvent renouvelées. *Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium.* Quel autre que vous pourra vaincre notre obsti-

(*Vingt.*)

nation opiniâtre, faire succéder un feu divin à notre tiédeur invétérée, nous rappeler de nos égarements multipliés? *Da virtutis meritum, da salutis exitum, da perenne gaudium.* C'est à vous de nous engager par des attraits également doux et puissants à mériter vos récompenses par des vertus dignes de vous; c'est à vous à nous donner la persévérance, à couronner en nous vos propres dons, à joindre à cette couronne éternelle un bonheur, une joie qui ne finiront jamais, et que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Le Saint-Esprit ne se donne pas au monde, parce que le monde est charnel; et le monde, parce qu'il ne subsiste que par le mensonge, rejette le Saint-Esprit, qui est l'Esprit de vérité.

Ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis, Spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere.

Je prierai mon Père et il vous donnera un autre consolateur, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir. (*S. Jean, c.* XIV.)

Quelques malédictions, quelques anathèmes que l'Evangile prononce contre le monde, je ne sais si l'on y trouvera rien de plus terrible que ces paroles, par lesquelles le Fils de Dieu déclare ce monde incapable de recevoir le Saint-Esprit, *Quem mundus non potest accipere.* Cet Esprit est une lumière qui dissipe les plus épaisses ténèbres, une flamme qui purifie dans un moment les âmes les plus souillées, qui réveille les plus endormies, qui embrase les plus froides. C'est un Esprit de sagesse et de conseil, propre à tout réformer, à tout rétablir, à faire servir le désordre même et la confusion au rétablissement et à la conservation de l'ordre le plus constant et le plus inaltérable. C'est un Esprit de force à qui rien ne résiste, et par qui tout devient facile; il amollit, il plie à son gré les cœurs les plus durs; il adoucit, il rend agréable ce que la vertu a de plus amer. C'est un esprit de paix qui ne trouble rien, qui s'insinue sans tumulte, qui porte au contraire le calme et qui l'entretient partout, qui inspire une joie tranquille, qui bannit toute crainte, toute défiance; ou, ce qui est encore plus merveilleux, qui rassure par la défiance, et qui par la crainte fait entrer la joie dans le cœur: *Qui timet Dominum, nihil trepidabit, et timor Domini delectabit cor.*

Que vous êtes heureuses, âmes chrétiennes, vous à qui cet Esprit a été donné, et qui en avez été remplies! Vous seules pouvez comprendre l'excellence de ce don incomparable, vous seules pouvez déplorer assez le malheur du monde, qui n'y a point de part, qui n'est pas même capable d'y avoir part. Mais quel est ce riche présent que le ciel fait au monde, quoique le monde n'y puisse participer? Pourquoi l'envoyer avec tant d'éclat, s'il ne peut pas être reçu? Pourquoi ne peut-il pas être reçu, s'il est offert? Quel est ce monde à qui une grâce si précieuse est présentée? Quel est de sa part l'obstacle qui lui rend cette grâce inutile? Ce sont là des mystères qui ne sont pas impénétrables; il sera même facile de les éclaircir, s'il plaît à l'Esprit de vérité de nous favoriser d'un seul rayon de sa lumière, toujours pure. Demandons-lui cette grâce par la prière ordinaire: *Ave, Maria.*

Je ne saurais faire comprendre pourquoi le monde ne peut pas recevoir l'Esprit de Dieu, sans dire ce que c'est que recevoir cet Esprit, sans dire quel est ce monde qui ne peut pas le recevoir, et en quoi consiste cette impuissance. Recevoir le Saint-Esprit, c'est recevoir la grâce et la foi. C'est ainsi que les apôtres le reçurent avant l'ascension du Fils de Dieu, lorsqu'en soufflant sur eux, il prononça ces paroles: *Accipite Spiritum Sanctum:* Recevez le Saint-Esprit. Depuis ce temps, néanmoins, il ne cesse de le leur promettre; il prétend les consoler de son départ en leur faisant espérer ce consolateur, il leur déclare que s'il ne monte au ciel, il ne pourra pas le leur envoyer. Est-ce que à la Pentecôte ils reçurent un autre esprit que celui qui leur avait été donné? Non, messieurs, ce fut le même Esprit, mais il descendit sur eux d'une manière différente: ils l'avaient reçu auparavant, mais ils n'en avaient pas été remplis. Il vient aujourd'hui avec ses dons les plus choisis, il les verse tous dans l'âme des disciples assemblés, et il ajoute à leur foi une intelligence si parfaite, un courage si héroïque, une charité si fervente, qu'ils ne trouvent plus ni obscurité dans les mystères, ni difficulté dans les travaux; qu'ils trouvent même une douceur, un plaisir incroyable à souffrir, à mourir pour leur maître. Voilà les deux voies par où le Saint-Esprit entre dans nos âmes.

Vous me demanderez peut-être si cet Esprit-Saint se communique encore de nos jours de cette seconde manière, en un mot avec cette plénitude. Il n'en faut pas douter, chrétiens auditeurs; mais ce n'est pas au monde qu'il fait une grâce si signalée; c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que ce n'est pas aux personnes qui aiment le monde et ses vanités, qui s'y plaisent, qui s'y attachent, qui se rendent esclaves de ses sentiments; qui sont chrétiens à la vérité, mais qui règlent leur vie sur des principes tout opposés aux maximes de Jésus-Christ: ces personnes ne reçoivent point cette abondance de grâces surnaturelles; elles ne sont point pénétrées et embrasées de ce feu divin; il est même impossible qu'elles le soient. Voilà quel est le monde qui ne peut recevoir le Saint-Esprit. Remarquez cependant qu'en parlant d'impossibilité, je n'entends qu'une extrême difficulté. Oui, il est très-difficile que le monde reçoive cet Esprit de vérité, et parce qu'il est esprit, et parce qu'il est vérité. D'un côté, il n'est rien de si matériel que le monde, et de l'autre il n'est rien de si faux, de si chimérique; il se nourrit de chair et de sang; il se repaît d'illusions et de vains fantômes. Voilà en quoi

consiste l'opposition du monde à l'Esprit de Dieu ; voilà pourquoi le Saint-Esprit s'éloigne du monde, et le monde, de son côté ferme tout accès à l'Esprit de Dieu. L'Esprit de vérité se refuse au monde parce que le monde est tout charnel : c'est le premier point. Le monde, parce qu'il ne subsiste que par le mensonge, refuse l'Esprit de vérité : c'est le second point et tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Saint Augustin, en divers endroits de ses ouvrages, demande pourquoi Dieu, étant de sa nature un être tout spirituel, et par conséquent le nom d'Esprit convenant également aux trois personnes divines, est néanmoins attribué plus particulièrement à la troisième personne. Sans m'arrêter aux raisons subtiles que ce Père et les autres théologiens en ont rendues, on peut dire, si je ne me trompe, que le nom d'Esprit-Saint est spécialement donné à la troisième personne, pour marquer la sainteté de ses opérations et l'opposition particulière qu'elle semble avoir à la chair. En effet, le Père a créé cette chair, et il la conserve par sa puissance ; le Fils l'a élevée jusqu'à la divinité, en s'unissant à elle personnellement ; mais il semble que le Saint-Esprit ne veuille avoir aucun rapport avec elle : ce n'est qu à l'âme qu'il se communique ; c'est dans elle seule qu'il opère. Et non-seulement il n'a rien de commun avec la chair, mais le premier sentiment qu'il inspire à l'âme dont il s'est rendu le maître, c'est la haine de cette partie matérielle, qu'il ne cesse de poursuivre comme sa plus mortelle ennemie, jusqu'à ce qu'il l'ait domptée, qu'il l'ait réduite à une entière soumission, qu'il l'ait comme détruite, comme anéantie. Je me représente un conquérant, qui ne s'est pas plutôt emparé d'une citadelle, qu'il tourne contre la ville encore rebelle toute l'artillerie qu'il y rencontre ; il la foudroie jour et nuit jusqu'à ce qu'il l'ait ruinée ou entièrement assujettie.

S'il est vrai que le Saint-Esprit a tant d'opposition à la chair, s'il la persécute, s'il porte l'âme à lui faire une guerre continuelle, comment pourrait-il établir sa demeure dans un homme dont l'âme serait elle-même toute charnelle? J'appelle avec saint Bernard une âme charnelle, l'âme qui ne s'épanche jamais par les sens que pour se répandre sur les objets sensibles, et qui ne revient jamais à elle-même que chargée des images de ces mêmes objets dont elle est tout occupée : premier obstacle opposé à l'Esprit-Saint dans l'homme charnel, c'est une pesanteur d'esprit causée par les objets sensibles. J'appelle une âme charnelle, une âme qui donne son principal soin au corps, qui lui épargne les travaux de la vie, qui lui en procure les douceurs, qui n'est touchée que des biens terrestres, et qui ne peut s'élever au-dessus : second obstacle opposé à l'Esprit-Saint dans l'homme charnel, c'est une sorte d'abrutissement de cœur produit par l'attachement aux plaisirs sensuels.

L'esprit de l'homme se trouve gêné dans le corps auquel le Créateur l'a attaché, il est comme accablé de son poids, il n'y exerce ses fonctions qu'imparfaitement et avec peine, à cause du peu de proportion qu'il y a entre ses facultés spirituelles et les organes matériels par lesquels il est obligé d'agir. Comment donc l'Esprit de Dieu, qui est infiniment plus pur, plus éloigné de la matière, pourrait-il compatir avec une âme qui est toute corporelle et qui semble avoir renoncé à tous les avantages de sa nature? Un esprit, ainsi livré aux objets extérieurs, est devenu l'esclave des passions du corps ; cet esprit s'appesantit, chaque jour il perd quelque chose de sa délicatesse et de sa pénétration ; il est lent dans ses opérations, il n'a plus d'ouverture pour les sciences humaines, il ne conçoit plus, il ne pense plus, il ne raisonne plus, ni avec la même promptitude, ni avec la même finesse, même sur les objets naturels. La philosophie, au sentiment des païens, demandait des hommes éloignés de la volupté, indépendants des appétits sensuels, accoutumés à réprimer les désirs de la nature, et à ne se rendre qu'avec peine à ses plus pressantes nécessités ; et vous voudriez que des chrétiens tout terrestres, qui ne songent qu'à ce qui peut rendre la vie ou plus longue, ou plus agréable, fussent capables de cette sagesse surnaturelle, de ces divines lumières que le Saint-Esprit répand dans les âmes pures. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei ; stultitia enim est illi, et non potest intelligere :* L'homme animal, dit saint Paul, c'est-à-dire l'homme charnel, n'est point capable d'entrer dans les vérités qu'enseigne l'Esprit de Dieu ; elles ne sont à ses yeux que des folies : il ne les peut comprendre.

Il serait à souhaiter, Messieurs, que l'expérience ne nous eût point si clairement appris cette vérité ; nous n'en avons tous les jours que trop de preuves. Que voyons-nous dans les âmes mondaines, dans les âmes dissipées, qui les rende propres à la science du Saint-Esprit? Peuvent-elles seulement entendre les termes de cette science, divine? En vain on s'efforce de les initier à ces grandes vérités, qui ont coutume de faire les grandes conversions ; nul soin, nulle éloquence, qui puissent les leur rendre intelligibles. Combien de livres que l'Esprit de Dieu semble avoir dictés lui-même, livres que les personnes spirituelles n'ouvrent jamais sans qu'il en sorte une flamme qui les éclaire ! Un mondain lira ces mêmes livres, les parcourra sans en rien omettre, et une source si féconde sera stérile pour lui, il n'en tirera pas une seule pensée, un seul désir salutaire. Une personne du monde venant d'entendre un ministre des autels parler contre la détraction ou contre le luxe, continuera de porter dans les cercles tout ce que la médisance a publié, soit sur les gens vertueux, soit sur les libertins, comme si elle n'avait rien compris à tout ce qu'a dit le prédicateur ; continera froidement de donner des ordres pour de nouveaux meubles, de

nouveaux habits; continuera de sacrifier à la vanité ce que Dieu destinait à la subsistance des pauvres.

Tous les chrétiens voient dans l'Evangile les leçons et les exemples sur lesquels ils sont obligés de se former; ils croient tous que cet Evangile est la parole de Dieu, ils sont prêts à mourir pour toutes les vérités qu'il contient, ils les lisent tous les jours, il les ont sans cesse présentes à leur mémoire : et cependant un chrétien charnel, comme si le sens de ces vérités était impénétrable, non-seulement dément sa foi par ses œuvres, non-seulement se conduit d'une manière toute opposée aux règles que le Sauveur nous a données ; mais encore il ose s'élever contre ceux qui s'y conforment, il ose les blâmer, il ose les accuser de folie sur ce qu'ils vivent autrement que ne le fait le reste du monde : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei ; stultitia enim est illi.*

C'est ainsi que des hommes clairvoyants, à la vérité, mais qui n'ont ni connaissance ni goût en matière de peinture, parcourent toutes les figures, tous les plus rares tableaux d'une galerie, sans rien trouver qui les arrête un seul moment; peu s'en faut au contraire qu'ils n'insultent à l'étonnement, à la surprise d'un connaisseur qui découvre, qui admire dans les mêmes ouvrages des beautés ravissantes, qui est touché de tout ce qu'il voit, qui demeure immobile à la vue d'un marbre, qui ne peut assez exprimer le plaisir qu'il sent à considérer ces grands chef-d'œuvres. Un saint Père compare encore ces hommes charnels à des gens qui ont appris à lire dans une langue qu'ils n'entendent pas: ils peuvent juger, dit-il, de la beauté des caractères, et de la main de celui qui les a formés ; mais ils ne sauraient entrer dans le sens des paroles, ni dans la pensée de l'auteur. Telle est l'ignorance grossière d'une personne attachée au monde et à ce corps terrestre et mortel ; elle a des yeux pour voir dans les livres saints les paroles que l'Esprit de Dieu a dictées, elle a des oreilles pour entendre tout ce qu'en interprétant ces divines paroles, on peut dire de plus touchant; mais elle n'a pas cet œil invisible, comme parle saint Augustin, cet esprit qui découvre, qui approfondit tout, jusqu'aux mystères les plus cachés: *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei.*

Vous savez que Jésus-Christ déclara à ses apôtres qu'ils ne pouvaient pas recevoir le Saint-Esprit avant qu'il se séparât d'eux. La raison qu'en donnent les interprètes, c'est qu'il leur restait encore pour sa présence corporelle une attache qui avait quelque chose de charnel, et qui par là était opposée aux communications intimes de ce pur Esprit: *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.* Si l'amour qu'on avait pour le Sauveur, parce qu'il n'était pas entièrement spirituel, rendait ses disciples incapables de recevoir cette abondance de lumière et de dons célestes, qui leur fut donnée après son ascension, faut-il s'étonner que tant d'attaches grossières, tant de passions terrestres qui appesantissent notre âme, en ferment l'entrée à ces mêmes grâces, et y entretiennent une si triste, une si sombre obscurité ?

Doit-on, à plus forte raison, être surpris que de toutes les nations du monde où l'Evangile a été porté, aucune ne lui ait résisté plus fortement, ne l'ait plus promptement abandonné, que les peuples qui ont naturellement plus de pente à la mollesse et qui habitent les régions qui leur fournissent plus de délices? Comment surtout, dans les villes, plus particulièrement livrées aux plaisirs de la chair, ne verrait-on pas naître ces erreurs monstrueuses, ces folles opinions en matière de foi ? Comment la religion se conserverait-elle dans les cours où, à force de tout accorder à ses sens, on va jusqu'à cet excès de stupidité qu'on doute s'il y a un Dieu, malgré le témoignage de toutes les créatures, qui publient cette vérité chacune dans son langage? Tout langage, dit le grand saint Hilaire, est inconnu aux esprits charnels : *Omnis sermo carnalibus tenebræ sunt.* La connaissance des choses surnaturelles est un don de cet Esprit qui a une extrême opposition pour tout ce qui est impur et qui ne se communique point aux âmes qui se plaisent dans la fange. Loin que tous ces désordres deviennent pour moi une pierre de scandale, j'y trouve une preuve qui me rend inébranlable dans ma créance; non, rien ne m'y attache plus que de voir, dans les personnes qui s'en éloignent, des âmes impures et voluptueuses; que de voir, dans toutes les sectes contraires, des principes qui permettent aux sens tout ce que ma religion leur interdit; que de voir des hommes, dans l'emportement de leurs brutales passions, devenir de plus en plus aveugles, incrédules, hardis à combattre la foi dont je fais profession.

Non-seulement, messieurs, la pesanteur, la dépravation de l'esprit dans l'homme charnel est un obstacle aux lumières du Saint-Esprit, les divines flammes de cet Esprit-Saint trouvent encore une opposition dans le cœur de l'homme en quelque sorte abruti par les plaisirs sensuels. Les saintes ardeurs de l'Esprit divin ne peuvent s'ouvrir d'accès partout où ne peuvent pénétrer ses lumières. Le monde qui, selon saint Jean, n'est autre chose que concupiscence de la chair, qu'un désir des honneurs ou des richesses terrestres, ce monde ne peut espérer d'avoir part aux dons surnaturels de l'Esprit de Dieu; un feu si pur ne subsiste pas dans une région si basse et d'où sortent de si épaisses vapeurs. Ceci nous conduit, messieurs, à l'éclaircissement d'un point qui embarrasse bien des gens. Nous admirons le zèle et l'attention avec laquelle les saints ont coutume de prier, nous leur envions peut-être cette constante ferveur qui les porte à faire avec joie tout ce qui peut plaire à Dieu; nous nous reprochons sans cesse le peu de goût que nous avons pour les exercices de piété, la répugnance que nous sentons à faire notre devoir, la dureté de notre cœur à la vue de nos péchés, en un mot, nous nous plaignons

sans cesse de cette sécheresse qui nous accompagne partout, jusque dans les lieux les plus saints, jusque dans les jours les plus solennels, jusque dans les actions les plus pieuses; je vous avoue, messieurs, que je serais fort étonné que la plupart des hommes se trouvassent disposés autrement. Ce zèle, cette vigueur d'esprit, cette componction de cœur, cet amour pour la prière, enfin tout ce qu'on appelle œuvre de piété, tout cela ne se peut trouver que dans des âmes qui ont reçu la plénitude du Saint-Esprit, et je vous ai déjà dit que cette plénitude est une grâce à laquelle les âmes mondaines n'ont pas lieu de s'attendre. Sondez un peu votre cœur, mon cher frère, voyez quels sont les sentiments qui y règnent; voyez s'il est détaché de la terre, s'il est dépouillé des vains désirs de la chair, s'il est sans empressement pour tout ce que le monde aime le plus, s'il n'a que du dégoût pour tout ce qui flatte les sens, s'il a renoncé à toutes les attaches les plus naturelles et les plus fortes; soyez sûr, en ce cas, que l'insensibilité où il se trouve aujourd'hui, que les aridités qu'il souffre ne sont qu'une épreuve qui ne durera pas longtemps et qui sera abondamment récompensée par un surcroît de ferveur et de véritable amour de Dieu.

Si au contraire vous vous trouvez rempli de l'amour des choses créées, si, outre l'attache que vous avez à ce que vous possédez, vous désirez encore ce que vous ne possédez pas; si vous aimez tout ce qu'aiment les gens du monde, si vous ne prenez aucun soin de combattre, de mortifier les inclinations de la nature, comment vous plaignez-vous de manquer de foi, de contrition, de force, d'onction, de ferveur, d'esprit? Ce n'est pas dans de vieux muids, dit le Fils de Dieu, qu'on met ce vin nouveau qui enivre si doucement les âmes des justes; la chair et le sang ne posséderont pas le royaume du Saint-Esprit. C'est en vain que vous faites des efforts pour retenir cette imagination qui s'égare, pour allumer dans votre cœur quelque étincelle de l'amour divin, pour l'exciter à quelque mouvement ou de douleur, ou de joie surnaturelle. Il faut être rempli du Saint-Esprit pour ressentir ces mouvements, il faut être vide de tout pour qu'ils agissent en nous librement. Plût à Dieu que je pusse persuader ce point à ceux qui aspirent à la véritable piété! Oh! si toutes les âmes pieuses pouvaient désormais réduire toute leur piété à mépriser, à mortifier leur corps, à réprimer leurs passions, que nous les verrions bientôt faire d'autres progrès dans la vertu, que bientôt elles recevraient le comble des grâces qu'elles recherchent inutilement par leurs froides et embarrassantes pratiques! Qu'elles seraient éloignées de ces inconstances, de ces inégalités qui décrient la dévotion, et qui souvent font perdre, en peu de jours le fruit de plusieurs années de bonnes œuvres!

Croyez-moi, messieurs, toute dévotion qui ne réprime pas les penchants naturels, n'est qu'une dévotion chancelante, suspecte, sujette à mille illusions; ce n'est point une dévotion évangélique, elle n'est point un fruit du Saint-Esprit, et elle ne nous conduira jamais à une vie véritablement spirituelle. Cette vie, au sentiment de saint Paul, ne se peut acquérir que par la mort de la chair et par la mortification des sens : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* Ce n'est pas seulement le sentiment de ce grand apôtre; le monde, tout charnel qu'il est, le monde est scandalisé de voir des personnes faire profession de piété et conserver en même temps des passions, vivre en même temps dans la vanité et dans les plaisirs : vous savez mieux que moi quel est sur ce sujet son langage. Il s'accorde en ce point avec la raison, ce monde pervers; et il serait à souhaiter qu'il fût aussi raisonnable en tout : mais il est étrange qu'en jugeant si sainement des illusions des dévots, il ne veuille pas reconnaître ses propres erreurs, il se rende indocile à l'Esprit-Saint qui les lui découvre. J'ai fait voir que l'Esprit de vérité ne peut être reçu des hommes qui aiment le monde, parce que cet Esprit est ennemi de la chair. J'ajoute que les hommes du monde ne le veulent pas recevoir, parce qu'ils sont ennemis de la vérité. C'est le second point.

SECOND POINT.

Je remarque, messieurs, que toutes les fois que l'Evangile nous parle du Saint-Esprit, il nous fait entendre qu'on aura en lui un savant interprète, qui nous donnera l'intelligence de tout ce que Jésus nous a enseigné, une lumière qui nous éclaircira les points les plus obscurs de notre créance, un guide qui nous fera entrer dans les mystères les plus profonds, en un mot un maître qui nous apprendra toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem.* Comme les hommes sont naturellement curieux, il semble que ce caractère de l'Esprit-Saint devrait les porter à le désirer : mais d'ailleurs les hommes du monde sont extrêmement vains; et comme ils ne se repaissent que de mensonges, ils craignent étrangement la vérité qui les leur découvrirait. Croyez-vous que sans regret ils puissent voir que les deux objets sur lesquels ils fondent leur félicité, le charme du monde d'une part, et de l'autre l'opinion flatteuse qu'ils ont d'eux-mêmes, ne sont qu'un masque trompeur, qu'une fausse idée du bonheur? L'homme mondain craint de voir que le monde n'est qu'une figure frivole, et qu'à cette idole vaine, à cette chimère, à cette apparence de biens propre à le rendre malheureux dès cette vie, il a sacrifié son loisir, son âme, son éternité. Ce mondain peut-il découvrir une si triste vérité sans ressentir la même douleur que souffrirait un avare, qui croyant posséder plusieurs millions en perles et en diamants, apprendrait d'un connaisseur que ce ne sont que de fausses pierreries; et qui en quelque sorte passerait tout d'un coup de la plus grande richesse à la dernière pauvreté? Il est vrai, dit saint Augustin, que les hommes aiment naturellement la vérité : mais comme avec elle ils ai-

ment beaucoup d'autres choses, ils voudraient la rencontrer dans tout ce qu'ils aiment; et rien ne les mortifie plus, que d'apercevoir que ce qu'ils aiment n'est que mensonge et que vanité.

Quel sens, quelle vérité ces paroles du Sage, au commencement de l'Ecclésiastique, ne portent-elles point à l'esprit! Vanité des vanités, tout n'est ici bas que vanité. Saint Jean Chrysotome conseille à tous les grands de faire graver ces mots sur les portes et sur les murailles de leurs palais, de se les faire souvent répéter dans leurs repas et au milieu de la pompe qui les environne; il serait difficile en effet de leur donner un conseil plus salutaire : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* Oui, tout est faux, tout est chimérique dans les honneurs et dans les plaisirs de la terre : il n'est point d'esprit raisonnable, point de personne sensée qui puisse se défendre d'en convenir. Ce n'est qu'une vaine superficie, qui n'impose qu'à ceux qui consentent d'être trompés. Pour peu qu'on veuille pénétrer dans ce que le monde appelle grandeur, gloire, prospérité, on n'y trouve rien qui réponde à des noms si pompeux, on n'y trouve rien de réel, rien de solide, tout est vide, tout est vanité.

O enfants des hommes, de quoi vous repaissez-vous? Quoi! nulle honte ne vous empêche de témoigner tant d'empressement pour des riens? Comment perdez-vous un temps si précieux et si court à poursuivre des fantômes, à courir après une fumée qui vous fuit et qui se dissipe en fuyant? Vous ne le comprenez pas sans doute; l'expérience des autres, votre propre expérience ne suffit pas pour vous détromper; mais le Saint-Esprit ne manque jamais de rompre ce charme qui nous aveugle: dès qu'on a ouvert les yeux à sa lumière, on voit le fond de chaque chose, et on ne découvre en tout que néant et qu'illusion. On reconnaît clairement quelle est la brièveté des plaisirs, l'inconstance des honneurs, l'infidélité des hommes, et la triste fin où tout cela doit un jour aboutir. On reconnaît les périls qui accompagnent la volupté, les dégoûts qui la suivent, l'infamie à laquelle elle expose, les troubles qu'elle excite dans l'âme, les maux qu'elle produit dans le corps, et l'éternité des tourments qu'elle entraîne infailliblement après elle. Qu'est-ce que la beauté, la science, la faveur des grands? Que sont les grands eux-mêmes et toutes leurs grandeurs considérées dans ce nouveau jour? Des ombres, hélas! qui s'évanouissent, et tous ceux qui s'y attachent, des enfants, des insensés, qui excitent la compassion des hommes raisonnables. De plus le Saint-Esprit imprime dans l'âme qu'il détrompe une si haute idée de la majesté et de la puissance du Seigneur; elle lui donne une vue si claire et si présente de la mort, une pensée si forte de l'éternité, que toutes les idées des objets sensibles en sont, ou effacées, ou réduites presque à rien. Cette connaissance, si agréable et si utile aux hommes vertueux, combien croyez-vous qu'elle est amère pour une âme qui aime le monde et les biens du monde?

Loin de la désirer, cette lumière si propre à dissiper nos erreurs, loin de la demander avec instance, les mondains la refusent opiniâtrément, quand elle leur est présentée; ils évitent les personnes de qui ils pourraient recevoir des instructions; ils fuient la solitude, la lecture, la méditation; ils craignent presque la vue des objets édifiants; en un mot, ils s'éloignent de tout ce qui peut donner quelque entrée à la grâce et aux leçons de l'esprit de Dieu. *Recede a nobis,* lui disent-ils, *scientiam viarum tuarum nolumus.* Retirez-vous de nous: pourquoi nous apprendre ce que nous souhaitons d'ignorer? Laissez-nous dans des ténèbres qui nous cachent nos maux, ou à travers desquelles nous les voyons comme des biens. Votre science serait pour nous un poids intolérable, elle porterait avec elle un surcroît de douleur : *Qui addit scientiam, addit dolorem.* Elle n'a que des vérités importunes à nous mettre devant les yeux, cette science fatale; ne voulant pas devenir meilleurs, à quoi nous serviraient de nouvelles lumières, qu'à nous rendre plus malheureux?

La vaine félicité des gens du monde n'est pas, messieurs, seulement fondée sur la fausse idée qu'ils ont des biens terrestres, mais encore sur la fausse opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Le Saint-Esprit, qui les désabuse sur leur mérite prétendu, aussi bien que sur l'éclat extérieur qui les environne, leur présente une lumière d'autant plus odieuse, que s'aimant eux-mêmes encore plus que tout le reste, ils ne craignent rien davantage que de voir la honte de leur cœur. Jesus-Christ dit, en effet, que la première chose que le Saint-Esprit fera sur la terre, sera de reprendre le monde de ses péchés : *Et cum venerit ille, arguet mundum de peccato.* Voilà sa première opération dans l'homme qui le reçoit : il lui met sa propre conscience devant les yeux, il lui reproche ses défauts d'une manière si exacte et si pressante, que perdant tout à coup l'idée de la pureté dont il se flattait, il ne peut plus se souffrir, et demeure accablé sous le poids de ses imperfections. Mais quand ce rayon si vif, si pénétrant, entre dans une âme attachée au monde et souillée par mille affections basses et impures, qui peut exprimer l'excès de sa confusion, et l'horreur qu'elle a d'elle-même et de tout ce qu'elle voit en elle? Faut-il s'étonner si elle s'efforce de dérober ses yeux à cette vive clarté, si elle tâche d'étouffer cet esprit censeur, d'éteindre cette flamme qui la fait paraître si hideuse et si criminelle?

Saint Pierre Damien raconte qu'au quatrième siècle, temps où les évêques étaient encore élus visiblement par le Saint-Esprit, qui descendait sous la figure d'une colombe; ce saint, dis-je, raconte que le peuple de Ravenne s'étant assemblé pour assister à l'élection de son évêque, la colombe parut selon sa coutume, et s'alla reposer sur Sévère qui s'était caché derrière la porte de l'église; cet homme vraiment humble n'oublia rien

pour écarter de lui ce symbole miraculeux, il le repoussa plusieurs fois; et comme il sentit qu'il s'attachait à lui malgré ses précautions, on ne saurait dire les efforts qu'il fit pour le détacher et pour éviter la réputation que ce prodige allait donner à sa vertu, jusqu'alors inconnue. Ce que fit ce saint pour fuir l'éclat et l'estime qui était due à sa sainteté, une âme mondaine le fait pour s'épargner la confusion secrète que lui cause la vue de ses désordres. Elle chasse autant qu'il est en son pouvoir cet Esprit de vérité, dont la présence et les reproches continuels l'importunent; ne pouvant le fuir dans elle-même, elle en sort pour ainsi dire, en se répandant sur de vains objets ; il n'est rien qu'elle ne fasse pour éloigner la pensée de ses crimes, qui se présentent sous les formes les plus monstrueuses. Enfin, comme cet Esprit de vérité fait sentir aux gens de bien de la manière la plus intime qu'ils sont les enfants de Dieu : *Testimonium reddit spiritui nostro, quod simus filii Dei*, il fait aussi entendre aux mondains qu'ils sont du nombre de ses ennemis; il leur fait voir dans leur âme, il y rend même en quelque sorte sensible la marque de leur réprobation. Qui pourrait se plaire au milieu d'une clarté qui dévoile des vérités si désespérantes? qui pourrait ne pas s'efforcer de faire taire une voix qui annonce un malheur si funeste?

Non, messieurs, on ne saurait ouvrir son cœur à l'Esprit de Dieu avant d'être dépouillé de l'amour du monde, avant du moins d'être sincèrement résolu d'y renoncer. Dès qu'on a conçu le désir de le mépriser, de le haïr, on reçoit avec joie la lumière qui en découvre la vanité. On ne craint plus de connaître le désordre de son cœur, parce qu'on sait que cette connaissance est un moyen nécessaire pour le réformer. On se rend docile sans peine à l'impression de l'esprit qui agit dans l'âme, parce qu'il n'a plus rien à suggérer qui ne doive, ou plaire, ou être utile. Mais tandis que nous serons encore liés avec ce monde charnel, tandis que nous nous rendrons volontairement ses esclaves, que nous lui donnerons et nos soins et nos pensées, que nous voudrons avoir part à ses plaisirs, à cette vie conforme aux inclinations de la nature, à cette vie douce en apparence, mais réellement aussi inquiétante qu'elle est corrompue, l'Esprit-Saint alors aura horreur de nos mœurs impures, et nous redouterons sa divine lumière.

Eh quoi! chrétiens auditeurs, rien ne sera-t-il capable de nous faire rompre une attache si périlleuse? Aimerons-nous jusqu'à la mort ce monde que l'Esprit de Dieu a réprouvé et qui nous porte à rejeter l'Esprit de Dieu? Ce monde qui passe, qui disparaît, qui périt et qui nous traîne, avec lui, à une perte infaillible? Du moins s'il vous était fidèle, ce monde, s'il n'avait rien que d'aimable, rien que d'attrayant, vous auriez peut-être quelque excuse : mais, vous n'en pouvez disconvenir, et vous vous en plaignez vous-mêmes, on ne voit dans ce monde qu'injustice, que perfidie. Il est impie, lâche, intéressé, cruel, médisant, ingrat. Il a de l'aversion pour la vertu, et s'il aime le vice, il n'en hait pas moins les hommes vicieux; il hait jusqu'à ses adorateurs : il semble qu'il ne les attire que pour les faire souffrir. Il a des douceurs, je le veux croire, mais vous permet-il d'en jouir tranquillement? N'y vit-on pas, au contraire, dans un trouble, dans une défiance continuelle? Cesse-t-on jamais d'y être agité par quelque crainte ou par quelque désir; et, de plus, à ses prétendues douceurs, combien mêle-t-il d'amertume? combien d'épines d'autant plus aiguës qu'elles sont cachées? combien de chagrins mortels dont il n'est pas même permis de se plaindre? Etrange prodige! s'écrie saint Augustin, le monde est le séjour de la confusion et du désordre ; on connaît ses vices et ses abominations, on sent ses coups, on éprouve sa cruauté, on s'y attache néanmoins, et on ne peut se résoudre à s'en séparer. Que serait-ce s'il était tranquille et réglé, s'il n'avait rien de rebutant, si c'était une région où coule le miel, où les fleurs s'épanouissent? Vous ne voulez donc pas abandonner ce monde, ajoute ce Père? Sachez que ce monde vous abandonnera, que vous n'aurez pas longtemps le plaisir de le posséder, et que vous serez pour toujours privé de la gloire de l'avoir quitté : *Non vis relinquere mundum? Relinquet te mundus, etiamsi sequaris mundum.* Sans parler de la mort, qui nous ravira tout, de cette mort que nous portons peut-être déjà dans notre sein, qui peut dire en combien de manières nous échappent, dès cette vie, les avantages qui nous flattent le plus ; en combien de manières la beauté se ternit, la grandeur est humiliée? Manquons-nous d'exemples de l'inconstance des choses humaines? Est-il quelque bonheur si établi qui ne puisse être troublé par la malice des hommes, ou même renversé par la Providence? Le Seigneur sera-t-il obligé, pour nous sauver, de nous frapper de ses fléaux, et de nous arracher au monde par quelque tragique événement? Il le fera, sans doute, s'il nous chérit et si nous ne prévenons, par un sacrifice volontaire, la main qui est peut-être déjà levée pour nous frapper. Quel regret suivrait, accablerait notre âme, si, dans quelques jours, un triste revers, une maladie mortelle, un trépas imprévu interrompait le cours de notre vie mondaine, et nous forçait d'abandonner, à la fortune ou à la nature, ce que nous refusons avec tant d'opiniâtreté à la grâce du Saint-Esprit et à notre propre conscience?

Præterit figura hujus mundi : La figure de ce monde passe, c'est un changement de scène continuel, une perpétuelle révolution. Tel qui régnait il y a peu de temps, est aujourd'hui la proie des vers. Ce courtisan infortuné occupera peut-être bientôt la place du favori qui le méprise. Le jour présent se passe en fêtes, demain le deuil leur succédera. On ne pense qu'à la joie, et voici l'heure des larmes qui s'approche : *Præterit figura hujus mundi.* Croyez-moi, messieurs, attachons-nous à une félicité constante et solide,

faisons-nous un bonheur qui soit au-dessus des changements, un bonheur plus parfait que celui que le monde peut donner, plus stable que celui que le monde nous peut ravir; un bonheur qui, bien loin de finir dès ce monde et avec ce monde, puisse au contraire commencer au terme où ce monde finit pour nous, et puisse se perpétuer dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Il n'est rien de plus obscur à l'égard de la raison, que le mystere de la très-sainte Trinité; et à l'égard de la foi, il n'est rien de plus évident.

Mysterium quod absconditum fuit a sæculis et generationibus, nunc autem manifestatum est sanctis.

C'est ici le mystère qui a été caché dans tous les siècles précédents, et que Dieu révele aujourd'hui à ses élus. (*S. Paul, aux Colossiens, ch.* I.)

Quelque prédilection qu'ait marqué le Seigneur pour le peuple juif, quoiqu'il l'ait choisi entre toutes les nations de la terre, pour répandre sur lui ses grâces les plus précieuses, il faut avouer néanmoins pour notre consolation, que les chrétiens sont ses véritables favoris. Il est vrai, il s'était fait connaître aux Israélites, il leur avait appris son nom, qui pour lors était peu connu dans le monde; mais il ne s'était fait connaître à eux qu'imparfaitement, et l'on peut dire qu'excepté son nom, il ne leur avait appris que ce qu'ils ne pouvaient ignorer, sans s'aveugler eux-mêmes. Dieu leur avait révélé qu'il existait, qu'il était tout-puissant: il n'y avait pas une créature qui ne les pût instruire de cette vérité; outre qu'elle est gravée dans l'âme de tous les hommes, et qu'elle naît dans leur esprit, comme ces plantes qui se forment sans semence, qui croissent sans culture, qu'il n'est pas même possible de déraciner: *Quod notum est Dei, manifestum est illis.*

Le mystère que l'Eglise célèbre aujourd'hui, ce mystère si sublime, si impénétrable, ne leur a jamais été découvert; ils ont ignoré ce qu'il y avait de plus admirable en Dieu, la trinité des personnes dans une seule nature. C'est un secret réservé pour un peuple encore plus chéri, pour les enfants de la nouvelle alliance: *Mysterium quod absconditum fuit a sæculis et a generationibus, nunc autem manifestatum est Sanctis.* Je trouve en cela, messieurs, qu'il nous a d'autant plus témoigné d'amour, qu'il nous a révélé un mystère que nous ne pouvions découvrir par nous-mêmes, et qu'il nous l'a révélé d'une manière que nous n'en pouvons douter. Non, jamais nous ne serions parvenus à la connaissance de la Trinité, si Dieu n'avait lui-même ouvert la bouche pour nous l'apprendre, et jamais nous ne l'aurions pu croire, s'il ne s'en était pas si clairement expliqué.

Nous lui avons à ce sujet une double obligation, que je tâcherai de vous expliquer dans les deux parties de ce discours. Dans la première, je vous ferai voir que ce mystère est absolument incompréhensible, et dans la seconde, qu'il est néanmoins indubitable; qu'il n'est rien de plus obscur à l'égard de la raison, qu'il n'est rien de plus évident à l'égard de la foi; en un mot, qu'il faut fermer les yeux, captiver son esprit, pour croire ce mystère; qu'il faut s'être entièrement aveuglé, pour ne le pas croire. Quelque épineuse que paraisse cette matière, je ne dirai rien qui ne puisse être entendu des personnes les moins versées dans les sciences, et dont néanmoins celles qui ont le plus de connaissances ne puissent tirer quelque fruit, pourvu que le Saint-Esprit daigne éclairer les unes et les autres, comme nous l'en allons prier par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans la pensée que j'ai de vous montrer que le mystère de ce jour est en tout au-dessus de notre intelligence, j'ai l'avantage de ne pas craindre que le défaut de science soit un obstacle qui empêche qu'on n'entre dans mes preuves; au contraire, ceux qui ont le moins de lumières trouvant plus de peine à concevoir les choses, il est naturel qu'ils se laissent plus aisément persuader qu'elles sont inconcevables. De plus, dans la nécessité d'avouer que nous ne comprenons pas un mystère, nous aimons mieux en rejeter la cause sur son obscurité que sur notre insuffisance. Vous voyez par là que ce qu'on a coutume de craindre le plus dans le discours de la Trinité, le manquement de pénétration dans les auditeurs, ce manquement même, s'il était réel, pourrait être une disposition favorable pour mon dessein. Mais ce n'est pas seulement aux hommes peu instruits que ce mystère doit paraître impénétrable, on peut dire qu'à cet égard, les lumières sont également bornées dans chaque homme.

Il ne faut, pour en être convaincu, que se rappeler ce que la foi nous enseigne de la Trinité. D'une part, nous ne voyons rien dans ce mystère que nous concevions, rien d'autre part hors de lui qui nous aide à le concevoir.

Dans la manière dont existe la très-sainte Trinité, qui peut expliquer comment une même divinité se trouve en trois personnes distinctes, sans cependant en faire trois dieux? Comment le Fils n'est-il pas le Père, quoiqu'il soit une même chose avec le Père? Comment le Saint-Esprit n'est-il ni le Père, ni le Fils, quoiqu'ils ne soient tous trois qu'un même esprit simple et indivisible? Comment le Fils non-seulement est-il aussi puissant que le Père, et le Saint-Esprit aussi puissant, aussi sage que le Fils, mais encore comment n'ont-ils tous trois ni plus de puissance, ni plus de sagesse que n'en possède un seul? Comment un seul, par son immensité, occupe-t-il autant d'espace que la Trinité ensemble? Quelle énigme! et qui se peut vanter de l'avoir jamais pénétrée? Si nous passons à la manière d'opérer de la sainte

Trinité, la première personne produit la seconde, sans avoir pour cela sur elle aucun avantage, ni de rang, ni d'ancienneté; la troisième est produite par les deux autres, sans être moins ancienne qu'elles. Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, selon la parole de l'Evangile : Mais, dans Dieu, le Saint-Esprit reçoit tout et ne donne rien, sans être ni moins heureux, ni moins libéral que le Père, qui donne tout et ne reçoit rien. Que toute la philosophie médite et raisonne tant qu'il lui plaira, elle ne me fera jamais comprendre comment il se peut faire que n'y ayant en Dieu qu'un seul entendement, qu'une seule volonté, sans composition, sans distinction, ce même entendement soit fécond dans le Père, et stérile dans les deux autres Personnes; que cette volonté soit efficace dans le Père et dans le Fils, et qu'elle ne produise rien dans le Saint-Esprit. D'où vient d'ailleurs que le Verbe est le Fils du Père, et que le Saint-Esprit n'est pas le fils des deux Personnes qui le produisent? Sur tout ceci, les théologiens ont beau former des raisonnements, dit S. Athanase, il faut demander à Dieu qu'il révèle ce mystère à son Eglise, ou attendre qu'il nous le fasse voir dans le ciel; car jusqu'ici on n'a rien dit qui puisse nous satisfaire : *Petendum ut reveletur, aut exspectandum ut videatur.*

Venons aux diverses opérations des Personnes de la Trinité. C'est une perfection dans le Père d'engendrer, c'en est une dans le Fils de conspirer avec le Père à la production du Saint-Esprit. Ces deux perfections ne se trouvent point dans la troisième Personne, et cependant elle n'est pas moins parfaite que les deux autres. De plus, la paternité et la divinité ne sont qu'une même chose dans le Père, et cependant il communique la divinité à son Fils, et se réserve à lui seul la paternité. Enfin, pour être Dieu, il n'est pas nécessaire d'engendrer ni de rien produire, puisque le Saint-Esprit, qui est Dieu, ne produit rien dans la Divinité; et cependant si dans Dieu il n'y avait une génération et une production infinie, il n'y aurait point de Dieu. Voilà, messieurs, une partie de ce que la foi nous oblige à croire de l'adorable Trinité. Mais, en consultant la raison, quel secours notre esprit peut-il en attendre qui lui facilite la créance de ce mystère, et hors de ce mystère, que trouve-t-il qui lui aide à le concevoir?

Les autres perfections divines sont peintes dans les créatures, et, pour peu qu'on veuille étudier l'univers, il est aisé d'y découvrir la bonté, la sagesse et la puissance de celui qui l'a créé. Les saisons et les éléments, dit S. Prosper, sont comme des livres publiés, où, dès le commencement du monde, on a pu s'instruire de la grandeur de notre Dieu. Le ciel est comme l'image de cette nature immense qui renferme tout, qui ne peut être bornée par aucun lieu. La terre nous représente son être immuable; la mer, par ses abîmes profonds, les secrets de cette sagesse que nul esprit ne peut sonder. Il n'est point de fleur qui n'annonce la beauté, point d'atome qui ne publie la puissance du Créateur. Voilà pourquoi les saints ne voient rien ici-bas qui ne leur rappelle le souvenir de leur Dieu, qui ne les enflamme de son amour, parce que tout ce qui les environne leur apprend combien ce Dieu est bon, combien il est aimable : *Cœlum et terra clamant, Domine, ut amem te :* Seigneur, s'écriait S. Augustin, le ciel et la terre me disent que je dois vous aimer; sans cesse leur voix, ou plutôt mille voix me font entendre que Dieu est éternel, qu'il est la beauté même, qu'il est bienfaisant, que son amour pour nous est extrême; mais si nous leur demandons combien il y a de Personnes en Dieu, et s'il est vrai que leur multiplicité ne nuit point à l'unité de son essence, toutes ces voix sont ou muettes, ou trompeuses; elles peuvent nous faire tomber dans l'erreur, si nous les écoutons. C'est pourquoi le même saint, expliquant ce mystère dans une lettre qu'il écrit à Consentius, ajoute d'abord ces paroles remarquables : Quand vous lirez tout ceci, gardez-vous bien de chercher des images parmi les créatures sensibles; au contraire, détournez, écartez, désavouez, chassez, rejetez, fuyez tout ce qui se présentera de corporel à votre imagination : *Quidquid tibi, cum ista cogitas, corporeæ similitudinis occurrerit, abige, abnue, nega, respue, abjice, fuge.*

Mais d'où vient que toutes les autres perfections divines paraissent dans les créatures comme dans autant de miroirs, et qu'on n'y voit pas un seul trait de la Trinité, quoique les trois Personnes aient eu part à la création de tous les êtres? La raison qu'en rend saint Thomas, c'est que les Personnes divines n'agissent pas au dehors par les perfections qui les distinguent entre elles, mais seulement par celles qui leur sont communes. Le monde est à la vérité l'ouvrage du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mais il n'est ni l'effet de la paternité du Père, ni de la filiation du Verbe, ni de la spiration active ou passive du Saint-Esprit, comme parle l'école. Il est l'effet de la sagesse, de la puissance, de la bonté: attributs qui conviennent également aux trois Personnes. Dans les qualités d'une cause, nous n'en pouvons par les effets connaître d'autres que celles qui contribuent à la production de ces mêmes effets. L'image du soleil formée dans une eau claire et transparente, ne nous représente ni la fécondité, ni précisément la chaleur de cet astre, mais plutôt sa lumière, parce qu'il n'y a que cette lumière qui peigne cette figure. On peut connaître, en voyant une statue de marbre, si celui qui l'a taillée entend son art, s'il a du feu et de l'imagination; mais vous ne jugerez pas par son travail s'il est noble ou s'il ne l'est pas, s'il est lâche ou intrépide, parce que ni la naissance, ni le courage du sculpteur n'ont en rien contribué à la beauté de l'ouvrage, mais seulement la science et la main de l'ouvrier. C'est ainsi que les créatures peuvent vous apprendre que le Seigneur est sage et qu'il peut tout ce qu'il veut, parce que c'est sa sagesse et sa

puissance qui les ont créées : mais elles ne peuvent pas vous marquer la distinction qui se trouve entre le Père et le Fils, parce que les qualités qui distinguent ces adorables Personnes n'ont aucun rapport avec la création. Comment donc notre esprit pourrait-il parvenir à la connaissance de la sainte Trinité, si parmi toutes les créatures où il a plu à Dieu de se peindre, il n'y en a pas une qui nous trace le trait le plus léger de ce mystère?

Je sais que pour nous faire entendre ce que la foi nous enseigne sur cette vérité, les Pères ont cherché des figures dans les êtres, soit spirituels, soit sensibles. Considérez votre âme, dit saint Augustin au second livre de ses Confessions, vous trouverez l'être, la connaissance et la volonté. Il y a quelque distinction entre ces trois choses, et cependant elles ne font qu'une même essence, qu'une même âme. Dans le soleil, dit Tertullien, et après lui plusieurs autres Pères, on peut distinguer la lumière qui est comme la substance du soleil, l'éclat qui en est comme la beauté, et la chaleur qui en est comme la vertu. La lumière répond à la première Personne : le Fils, que l'Ecriture appelle la splendeur du Père, est assez naturellement exprimé par l'éclat; et l'ardeur semble pouvoir être le symbole du Saint-Esprit, qui est l'amour du Père et du Fils. Saint Basile trouve encore une image de ce mystère dans l'arc-en-ciel. C'est une nuée, dit ce Père, qu'un même rayon peint de trois couleurs différentes. Saint Denis d'Alexandrie le compare à l'eau d'une fontaine, qui d'abord forme un ruisseau, et produit enfin un fleuve : voilà une même eau qui a trois noms différents. Mais après avoir compris toutes ces similitudes, gardez-vous bien, dit saint Augustin, de penser que vous ayez conçu le mystère de la Trinité : *Sed cum invenerit in iis aliquid, non jam se putet invenisse illud quod supra ista est incommutabile.* En effet dans toutes ces trinités créées, s'il m'est permis de parler ainsi, ou la distinction n'est pas réelle, ou l'unité n'est qu'apparente : ce sont trois noms donnés à la même chose, ou trois choses qui n'ont qu'un seul nom. Mais dans Dieu la distinction et l'unité sont également réelles; il est vrai que le Fils n'est pas le Père, et il est vrai néanmoins qu'il est une même chose avec le Père. De sorte, messieurs, que les comparaisons qu'on apporte en cette matière peuvent bien nous aider à apprendre ce que la foi nous enseigne, mais non pas à comprendre ce que nous croyons.

Que suit-il de tout ce discours? L'obscurité de ce grand mystère doit-elle affaiblir notre foi? Devons-nous douter de ce que Dieu nous apprend, parce que nous ne pouvons pas le concevoir? Ce n'est pas le sentiment des saints Pères, qui soutiennent au contraire qu'il ne peut y avoir de foi sans ténèbres. Quelle vertu serait la foi, dit saint Léon, et comment saint Paul nous assurerait-il que c'est elle qui nous justifie, si elle ne consistait qu'à croire ce qui est évident à l'égard des sens ou de l'esprit? Quel sacrifice ferions-nous à Dieu en ne suivant son jugement que lorsqu'il s'accorderait avec le nôtre, en n'acquiesçant qu'aux vérités qu'on ne peut nier sans folie? Mais ne serait-ce pas agir avec le Seigneur de la manière la plus audacieuse et la plus indigne, si nous lui demandions raison de tout ce qu'il dit, si nous ne voulions rien croire sur sa parole, si nous nous défiions de son témoignage au point d'exiger des preuves sensibles de tout ce qu'il daigne nous révéler?

Quoi! l'esprit de l'homme, dont les vues sont si bornées, qu'il ignore jusqu'aux choses les plus communes, qu'il s'embarrasse, qu'il se trompe, qu'il se perd tous les jours dans la discussion des affaires les moins embrouillées, qu'il a besoin à chaque moment d'être redressé ; cet esprit osera examiner ce qu'on lui annonce de la part de son Créateur, osera délibérer s'il doit ajouter foi à de pareils oracles! Quelle témérité, quelle audace de prétendre soumettre au jugement de la raison l'auteur même de la raison ; de vouloir opposer ce faible rayon que nous tenons de lui à ces clartés sublimes qui portent le jour partout, et que le regard des plus hautes intelligences ne peut soutenir! Que le véritable chrétien montre bien plus de sagesse! Sachant que le Seigneur ne peut ni nous tromper, ni se tromper soi-même, il croit aveuglément tout ce qu'il lui ordonne de croire ; loin de se plaindre, il aime à trouver dans les vérités catholiques des points supérieurs à ses lumières, pour avoir lieu de donner à son Dieu des marques d'une soumission plus parfaite.

Parlez, Vérité éternelle et immuable! parlez au plus indigne de vos serviteurs! parlez, je crois sans hésiter tout ce qui sort de votre bouche! je le crois, quoique je ne le voie pas, quoique mes sens s'opposent à ma créance, quoique ma faible raison combatte ma foi, quoique je n'aie point d'autres preuves que votre parole! Vous avez révélé à votre Eglise le mystère adorable de la Trinité, vous commandez à tous les fidèles de confesser qu'il n'y a qu'un Dieu, quoiqu'il y ait trois Personnes divines : que le Père est distingué du Fils, que le Père et le Fils sont distingués du Saint-Esprit, quoiqu'ils aient tous trois la même nature, la même divinité : qu'ils sont tous trois sages, tous trois immenses, tous trois éternels, et qu'ils n'ont néanmoins qu'une sagesse, qu'une immensité, qu'une éternité : que non-seulement ils sont également puissants, également bons, mais même qu'ils n'ont qu'une même puissance et qu'une même bonté : que nous leur devons à tous trois une égale obéissance, et que cependant nous n'avons qu'un maître : que le Père n'a point de principe, que le Fils est engendré du Père; que le Père et le Fils n'engendrent que le Saint-Esprit, mais qu'ils le produisent : que malgré cet ordre de production, il n'y a ni primauté, ni prééminence entre ces divines Personnes; que l'une ne dépend point de l'autre, quoiqu'elle en procède.

J'avoue, ô mon Dieu, qu'en tout ceci, mon intelligence se trouve confondue, accablée. Si je consulte mes connaissances naturelles, tous ces mystères me paraissent non-seulement peu vraisemblables, mais encore impossibles, chimériques, contraires aux principes de toutes les sciences, aux principes mêmes de la nature: et cependant je les crois, je les adore; et je suis si persuadé que ce qu'ils m'enseignent est vrai, que je ne balance pas de fonder sur cette créance tout l'espoir de mon bonheur éternel. Si, au contraire, je voyais par mes yeux, si je touchais, pour ainsi dire, ces vérités extraordinaires, alors j'en douterais. Que dis-je, non-seulement j'en douterais, mais je les regarderais comme autant de faussetés. Non, je ne croirais pas à mes yeux, à mes sens les moins susceptibles d'illusion, et aucun témoignage ne me paraîtrait recevable en faveur de ces étonnantes vérités. Mais puisque vous avez parlé, Seigneur, c'est en vain que mes sens, et ma raison même se révoltent; mon sang est prêt à couler, prêt à sceller tout ce que vous me proposez de plus incompréhensible. Il faut que cette raison fière et orgueilleuse plie sous le joug que vous daignez lui imposer; et, pour l'y réduire, il ne faudra pas user de violence: elle-même m'apprend que vous êtes la souveraine raison, que c'est une folie de vouloir s'opposer à votre autorité sans bornes, qu'il n'est rien de plus raisonnable que de se soumettre à vous, ô mon Dieu, qui nous avez formés de rien, à vous qui n'ignorez rien, à vous qui nous aimez tendrement, et qui ne pourriez pas nous engager dans l'erreur quand vous nous haïriez.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce que nous devons croire de la Trinité, et comment nous le devons croire. Le mystère est incompréhensible, et il le faut adorer sans écouter la raison qui s'y oppose. Je vous ferai voir de plus qu'il n'est pas incroyable et qu'il faut, pour en douter, avoir éteint les lumières de la raison. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je sais qu'il y a des personnes qui pensent que la foi est entièrement aveugle, de sorte que nous croyons sans qu'aucune raison nous détermine à croire; mais c'est une erreur que les libertins tâchent d'introduire dans le monde, et qu'ils prétextent pour s'autoriser dans leur incrédulité. La foi a ses yeux, dit saint Augustin: *Habet fides oculos suos, quibus quodammodo videt verum esse, quod nondum videt.* Outre qu'à ses yeux les objets qu'elle ne découvre pas encore paraissent vrais, il y a divers motifs qui rendent plausibles les mystères les plus obscurs; et, en particulier, à l'égard de celui que nous honorons aujourd'hui, je prétends premièrement qu'il est croyable, même parce qu'il est obscur, secondement parce que, malgré cette obscurité, tout l'univers l'a cru.

L'Eglise nous oblige de croire qu'il y a trois Personnes dans un seul Dieu. C'est une vérité incompréhensible, j'en conviens, mais pour être incompréhensible, est-elle moins vraisemblable? N'est-il pas, au contraire, très-vraisemblable que l'Etre suprême, que Dieu n'existe pas de la même manière que les créatures, et que sa manière d'exister est infiniment au-dessus de notre intelligence? Vous êtes offensé de cette apparente contradiction qui se trouve entre l'unité de nature et la multiplicité des personnes: c'est que vous n'en comprenez pas le mystère. Si c'est cette incompréhensibilité même qui vous offense, qu'on vous propose comme un objet de foi divine tout autre mystère, bientôt vous serez réduit à ne rien croire de toutes les vérités catholiques, puisqu'il n'en est aucune que l'esprit humain puisse concevoir. Est-il quelque chose en Dieu qui ne soit au-dessus de votre pénétration? Pouvez-vous comprendre comment, tout indivisible qu'il est, il remplit tous les lieux, comment le temps à venir et le passé même lui sont présents, et comment de rien il a tout fait? Il est immobile, et néanmoins il donne le mouvement à tout. Il allie en soi une justice infinie avec une infinie miséricorde; il souffre mille désordres dans le monde qu'un seul acte de sa volonté pourrait arrêter, et cependant rien n'égale la sagesse qui gouverne ce monde.

Faut-il s'étonner si l'être de Dieu renferme des choses qui paraissent mutuellement se détruire, puisque ses jugements mêmes sont si profonds, que notre esprit, lorsqu'il les examine, y aperçoit des contrariétés? Avez-vous jamais compris pourquoi Dieu permet qu'un saint tombe, et qu'il se damne, au même temps qu'il relève un pécheur et qu'il le sauve? pourquoi, avant tous les siècles, il a résolu d'éclairer certains peuples, et d'en laisser d'autres dans les ténèbres, de prodiguer à quelques chrétiens toutes ses grâces, et de borner sa libéralité à l'égard de quelques autres aux grâces purement nécessaires? Quel savant, quel esprit fort ne s'est pas perdu dans ces profondeurs, s'il a été assez téméraire pour les vouloir sonder? A la vue de cette conduite mystérieuse du Seigneur, ne sommes-nous pas tous également contraints de fermer les yeux, de reconnaître la faiblesse de nos lumières, d'avouer notre ignorance, et de nous écrier avec saint Paul: *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles!

Cependant nous voulons concevoir l'être et les pensées de Dieu, nous pour qui le moindre de ses ouvrages est une énigme, nous qui ne nous comprenons pas nous-mêmes! Qui me dira par quels ressorts l'âme agit dans le corps qu'elle anime, et comment le corps communique à l'âme, qui est toute spirituelle, les passions dont il est troublé? Comment est-ce, Messieurs, que vous formez une pensée, que vous en conservez l'image dans votre mémoire, que tous les objets qui sont jamais entrés par vos sens, se sont peints dans votre imagination; que vous les y cherchez, que vous les y trouvez quand il vous

plaît; que vous les voyez, que vous en jugez, comme s'ils étaient présents ? Comment est-ce que durant le sommeil vous croyez agir, parler, entendre et faire tout ce que vous faites quand vous veillez ? J'ouvre les yeux, et dans l'instant s'y trace l'image de chaque personne qui est dans cette église, sans que dans cet espace indivisible, tous ces portraits se confondent et s'effacent les uns les autres. Je parle, et ma voix frappe d'abord toutes vos oreilles et porte ma pensée dans votre esprit : comprenez-vous ce que c'est que cette voix, comment elle se multiplie, comment elle se fait sentir, comment en touchant l'organe matériel de l'ouïe, elle vous instruit de mes plus secrets sentiments ?

Parcourez toute la nature : cette étude peut être aussi utile qu'elle est agréable : parcourez toute la nature; qu'y trouverez-vous qui ne vous cause de l'admiration, qui ne vous humilie, qui ne vous fasse connaître votre ignorance ? Quel prodige parmi les êtres les moins dignes d'attention en apparence, quel prodige qu'un vil moucheron renferme dans un si petit espace toutes les parties qui servent aux fonctions de la vie, tous les ressorts qui sont nécessaires pour voler, pour marcher et pour faire mille mouvements avec la tête, avec les pieds, avec les ailes, avec tout le corps ! Comment d'une légère semence qui se corrompt, se forme-t-il un arbre qui croît, qui se couvre de fleurs, qui se charge de fruits ? Comment d'une plante qu'on met dans la terre sort-il tous les ans une fleur parfumée, et peinte de mille couleurs brillantes ? comment un poussin naît-il d'un œuf ? et comment ce tendre animal croît-il insensiblement, produit-il de sa propre substance de quoi se couvrir, de quoi se défendre des injures de l'air ?

Quoi ! tous les ouvrages de Dieu sont incompréhensibles, ils sont formés, ils subsistent, ils se multiplient par des voies inconnues aux esprits les plus pénétrants : et nous prétendrions que dans le Créateur tout fût proportionné aux sombres lumières de notre esprit ! Les créatures sont les degrés par où nous pouvons monter jusqu'à Dieu : quelle présomption de vouloir atteindre au faîte, lorsqu'à peine on est au premier degré ! Exercez votre esprit sublime à découvrir les causes de tant de merveilles qui arrivent dans la nature, avant que de vous attacher à la contemplation de son auteur. Faites votre essai du moins sur une feuille d'arbre ou sur un insecte ; et avant d'avoir compris ce qu'il y a d'admirable dans les créatures du Seigneur, ne trouvez pas étrange qu'il y ait en lui quelque chose d'incompréhensible pour vous.

J'ose le dire, chrétiens auditeurs, je me défierais de notre religion, si elle ne m'obligeait d'adorer que ce que je puis comprendre. Quand je n'aurais jamais entendu parler de la Trinité, je croirais également que l'être de Dieu est un mystère qu'aucun entendement créé ne peut approfondir. De sorte que quand j'apprends qu'il subsiste en trois Personnes distinctes, ce dogme me paraît d'autant plus plausible, qu'il est plus opposé aux principes ordinaires; j'en doute d'autant moins que je le puis moins concevoir.

Mais ce n'est pas seulement par son obscurité que ce mystère me devient croyable. Voici un second motif qui, dans cette matière, me paraît aller jusqu'à la démonstration ; c'est que tout obscur, tout incompréhensible qu'est le mystère de la sainte Trinité, il a néanmoins été cru de tout l'univers. Ce ne sont pas seulement les apôtres qui en ont fait le principal article de leur créance, toutes les nations l'ont tenu pour indubitable ; et depuis plus de mille six cents ans, ç'a été la pensée de tout ce qu'il y a eu de savants dans l'univers.

Jugez si les Grecs furent d'abord offensés de cette proposition qui renversait toute leur philosophie ; ils demandèrent des preuves, des démonstrations : ou on leur en donna, ou on ne leur en donna point. Si on leur en donna, il y en a ; si on ne leur en donna pas, quel miracle ! Nous, qui d'une part, avons été élevés dans cette créance, nous avons de la peine à nous soumettre, notre esprit se révolte quelquefois ; d'autre part des savants qui jusqu'alors n'avaient rien avoué sans y être forcés par la raison, combien devaient-ils être éloignés de recevoir une doctrine si nouvelle et qui semblait se détruire elle-même? cependant ils l'ont embrassée ; non-seulement une secte, mais toutes les sectes se sont accordées pour l'admettre. Il faut nécessairement que Dieu ait agi, qu'il se soit fait entendre au fond des cœurs, qu'il ait fait des miracles pour persuader à tous les peuples ce qu'ils ne pouvaient pas concevoir.

Quelle serait notre incrédulité, chrétiens auditeurs, si des philosophes et des idolâtres, si tout l'univers ayant cru aveuglément le mystère de la Trinité, nous nous scandalisions des difficultés que notre esprit y rencontre ! Vous demandez des raisons : Athènes, Rome, Carthage n'en demandèrent point ; on leur ordonna de croire sans examiner, on ne leur donna point de raisons, et elles crurent.

Je sais que quelques théologiens ont prétendu que la Trinité pouvait être démontrée ; leurs preuves sont trop subtiles pour être rapportées hors de l'école ; je ne sais même si tout ce que j'ai dit sera entendu de tout le monde. Mais afin que personne ne sorte d'ici sans quelque fruit, ajoutons que ceux qui sont les moins versés dans les lettres peuvent aisément se consoler, sur ce qu'ils en savent toujours assez pour croire, et sur ce que la science n'est pas une chose si nécessaire pour la charité. En vain auriez-vous de votre Dieu les plus sublimes connaissances ; si vous ne l'aimez pas, ce Dieu, toutes vos connaissances seraient inutiles : *Etsi habuero omnem scientiam*, etc. Au contraire, si vous l'aimez de tout votre cœur, ce Dieu, il importe peu que vous ayez ces connaissances si relevées qui enflent plus souvent ceux qui les possèdent qu'elles ne les sanctifient. Or il est certain, chrétiens auditeurs, et ceci est

bien consolant pour le peuple, et même pour toutes sortes de personnes : il est certain que les plus ignorants ont un moyen particulier de parvenir à la perfection de la charité ; la foi qui est dans eux la racine de cette charité, cette foi sans science quels avantages n'a-t-elle pas? Indépendante des gênantes subtilités de l'école, inaccessible, en quelque sorte, aux motifs humains, elle en est plus libre, plus humble, plus simple ; la charité naissant sur une racine si pure, quels progrès ne doit-elle pas faire? Loin donc de demander à être éclairés sur les divins mystères, demandons, à l'égard de la foi en ces mystères divins, cette simplicité d'enfant qui, selon la parole de Jésus-Christ, nous ouvre le royaume des cieux ; aimons avec cette candeur un Dieu qui, en se cachant à notre esprit, se rend sensible à notre cœur. Nous ne comprenons point la supériorité de son être ; mais par là ne concevons-nous pas que cet être supérieur devenant la récompense de notre foi et de notre charité, cette récompense est au-dessus de tout ce que nous voyons, au-dessus même de tout ce que nous pouvons penser? Adorons, mes frères, adorons notre Dieu dans son incompréhensibilité, en captivant, à ses yeux, toutes les lumières de notre esprit. Aimons-le dans sa bonté infinie, en donnant à la charité toute son étendue. Aimons-le sur la terre, où il se dérobe à nos yeux, pour mériter de le voir, de l'aimer dans le ciel, tel qu'il est. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA FETE-DIEU.

Cum dilexisset suos, qui in mundo erant, in finem dilexit eos.

Comme Jésus avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin (*S. Jean, ch.* XIII).

Jésus-Christ témoigne dans l'institution de la sainte eucharistie, le désir extrême qu'il a de s'unir à nous, son amour le fait comme sortir de lui-même, pour ne plus vivre que dans nous; son amour fait qu'il s'oublie en quelque sorte lui-même, pour ne plus vivre que pour nous.

Parmi les arguments dont les hérétiques se sont servis pour combattre l'eucharistie, je n'en trouve point de moins plausibles que ceux qui attaquent le changement des substances, la multiplication et la réduction du corps du Sauveur. Si, au sujet de ce mystère, ma foi pouvait être ébranlée, ce ne serait pas le pouvoir infini que Dieu y fait voir, qui la rendrait chancelante, ce serait plutôt l'amour extrême qu'il nous y témoigne. Comment ce qui est pain devient-il chair, sans cesser de paraître pain? Comment le corps d'un homme se trouve-t-il en même temps dans plusieurs lieux? Comment peut-il être renfermé dans un espace presque indivisible? A tout cela je donne une réponse invincible : Dieu qui peut tout, peut opérer ces prodiges. Mais si l'on me demande comment il se peut faire que Dieu aime une créature aussi faible que l'homme, aussi imparfaite, aussi peu digne de son amour, et que néanmoins son amour pour cette faible créature aille jusqu'à une sorte de passion, de transport, d'empressement, tels qu'on n'en vit jamais entre les hommes, j'avoue, messieurs, que je n'ai point de réponse, et que je ne comprends pas même cette vérité. Dirais-je que cet amour est un effet de la bonté infinie du Seigneur? Mais la bonté et l'amour n'ont aucun rapport essentiel, et leurs objets sont tout différents. On peut être bon, et n'aimer pas ; et sans être bon, on peut aimer. Les faiblesses, les misères, les péchés même peuvent être l'objet de la bonté. Elle supporte les faibles, elle soulage les misérables, elle fait grâce aux pécheurs ; mais l'amour ne s'attache qu'au bien, c'est-à-dire qu'à ce qui paraît excellent et parfait. Voilà pourquoi l'on souhaite que tous les hommes trouvent en nous de la bonté, et qu'à l'égard de l'amour on se réserve le choix de ceux à qui on le veut accorder.

Cependant, supposé ce que la foi nous enseigne du sacrement de l'eucharistie, nous devons concevoir que si les autres mystères nous apprennent que le Seigneur a de la bonté pour nous, celui-ci ne nous permet pas de douter qu'il ne nous aime. *Sacramentum altaris est amor amorum*, dit Saint Bernard : Le sacrement de l'autel est l'amour des amours, c'est-à-dire, l'effet du plus grand de tous les amours. Plût à Dieu que je pusse vous donner l'intelligence de cette proposition aussi aisément qu'il me sera facile de la prouver ! Mais ce que vous ne pouvez pas attendre de moi, vous devez l'espérer du Saint-Esprit, et le demander par l'entremise de son épouse : *Ave, Maria.*

Tous ceux qui ont comparé l'amitié avec l'amour ont trouvé mille différences entre ces deux passions; mais il me semble qu'il n'y en a qu'une, ou qu'elles peuvent toutes se réduire à une seule. On peut dire que l'amitié est un amour plus doux, plus tranquille, plus modéré; et que l'amour est une amitié qui va jusqu'au transport, jusqu'à l'extase, qui ne connaît point de bornes, qui ne se nourrit que d'excès, selon l'expression de Richard de Saint-Victor : *Amor excessibus vivit.* L'Ecriture nous peint sous ces deux différentes idées les sentiments de Jésus-Christ pour les hommes. Tantôt c'est un ami prêt en tout temps à donner à son ami un libre accès : il recherche même sa présence, et il le revoit toujours avec une nouvelle joie. Tantôt c'est un amant qui semble ne pouvoir se séparer d'une âme qu'il aime : il languit si elle s'éloigne; est-elle présente? il en est tout occupé, il semble être hors de lui-même. Jésus, comme ami, se plaît à faire part de ses biens à celui à qui il a accordé son amitié; comme amant, il donne tout, il oublie ses intérêts, il s'oublie, il se consume lui-même pour son amour. De sorte qu'on peut dire que, plus vif encore que l'amour profane, l'amour qu'a pour nous le Fils de Dieu est dans lui comme une passion qui le fait vivre dans autrui, qui le fait vivre pour autrui : dans autrui, par le désir ar-

dent et continuel qu'il a de s'unir à l'âme qui est l'objet de son amour; pour autrui, par l'empressement qu'il montre, par les sacrifices qu'il fait pour cet objet.

C'est par cette définition que je prétends vous montrer que l'eucharistie est un mystère d'amour, et que les qualités d'amant que Jésus-Christ s'attribue s'y produisent de la manière la plus sensible. Je vous ferai voir dans le premier point le désir extrême qu'il témoigne dans ce mystère de s'unir à nous; dans le second, le zèle désintéressé avec lequel il s'y donne à nous. Son amour le fait comme sortir hors de lui-même, pour ne vivre plus que dans nous; son amour fait qu'il s'oublie soi-même en quelque sorte, pour ne vivre plus que pour nous: voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

De toutes les circonstances de ce mystère, il n'y en a pas une qui ne me fournisse une preuve pour la première proposition que j'ai avancée. Le désir que Jésus-Christ témoigne de s'unir à nous dans l'eucharistie, ce désir extrême se manifeste par les diverses conjonctures du temps où il vient à nous dans ce sacrement, par le genre des périls qu'il brave, par la nature des signes qu'il nous donne, enfin par l'énergie de ses paroles.

Dans quel temps, mes frères, Jésus-Christ vient-il à nous par le sacrement de l'eucharistie? lorsque tous les motifs qui l'avaient porté à se revêtir de notre chair ne subsistent plus, lorsqu'il a réparé tous nos malheurs, lorsque l'ouvrage de la rédemption est accompli, que nos chaînes sont brisées, nos ennemis vaincus, les portes de l'enfer fermées, les portes du ciel ouvertes. Jésus est remonté à la droite de son Père; pourquoi donc revient-il tous les jours invisiblement sur la terre, si ce n'est parce qu'il ne peut se séparer des hommes, et que ses délices sont d'être avec eux? Quel temps choisit-il encore? le temps où il est élevé au plus haut de la gloire: c'est du séjour éternel qu'il pense à se conserver une demeure auprès de nous, une demeure dans nos cœurs; comme s'il manquait quelque chose à son bonheur tandis qu'il est éloigné de nous. N'est-il pas vrai, messieurs, qu'il faut qu'un désir soit bien vif pour entretenir toute son activité jusque dans le ciel, où est le comble de tous les désirs? Quand je considère Jésus-Christ sur nos autels, dans l'état humble et obscur où il veut bien s'y trouver; quand d'ailleurs je fais réflexion à la gloire immense dont il jouit depuis son ascension, il me semble voir un grand prince qui, étant parvenu par son mérite et par sa valeur à la première couronne de l'univers, nourrit sur le trône des inclinations qu'il avait conçues dans sa première fortune, se dérobe tous les jours à la brillante et nombreuse cour qui l'environne, et sous des dehors qui cachent sa dignité, se rend sans bruit et sans appareil auprès de ceux qu'il aime.

Ce qui marque encore plus l'ardeur de son désir, c'est qu'il n'est point de temps qui ne lui paraisse propre pour cette entrevue; il est prêt à toutes les heures, à tous les moments; son amour, ennemi à cet égard de toute gêne, s'étend sans choix à tous les temps. Voilà pourquoi Jésus-Christ ayant voulu que les autres sacrements ne fussent conférés, ou qu'une seule fois, comme le baptême, la confirmation et l'ordre, ou du moins que très-rarement, comme le mariage et l'extrême-onction, il nous a laissé une liberté entière sur le sacrement de l'autel et sur le sacrement de la pénitence, qui y dispose. Nous pouvons recevoir Jésus-Christ dans l'eucharistie tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Et il ne faut pas dire qu'en cela il a moins pensé à contenter son amour qu'à soulager notre faiblesse, qui a besoin d'être souvent fortifiée par ses visites: car si ces visites tendaient principalement au soulagement des faibles, le Fils de Dieu ne les multiplierait pas, surtout auprès des personnes qui ont le plus de force et de constance, et il ne les rendrait pas si rarement aux âmes imparfaites. Nous voyons cependant que les plus généreuses sont invitées à s'approcher de lui, et qu'il inspire ce saint désir à celles qui ont le plus de sainteté.

Rien au reste n'arrête, ne refroidit l'ardeur qu'il a de s'unir à ces saintes âmes, il affronte tous les périls. Je ne mettrai point au rang de ces périls cette indécence des lieux où il s'engage d'entrer et de reposer: je ne dirai pas que si le plus souvent il attend son épouse sous des lambris dorés, dans des temples superbes, il la va aussi chercher dans les plus viles cabanes; que ni la fange, ni la pauvreté, ni les autres incommodités ne le rebutent. Mais considérez, je vous prie, à quoi l'expose le déguisement dans lequel il vient parmi les hommes; combien de mépris, combien d'insultes n'essuie-t-il pas tous les jours, et des mauvais chrétiens, et des infidèles, Combien de libertins, combien d'hérétiques le traitent sur nos autels comme une divinité, ou fausse, ou ridicule, accusent ses adorateurs, ou d'idolâtrie ou de faiblesse? abusent des dehors peu frappants où il se montre, pour renouveler les outrages qu'on lui fit, à sa passion, au sujet de la royauté qu'il s'attribuait. Je ne parle point des mauvais prêtres, qui lui font aujourd'hui une persécution sanglante, et telle qu'elle lui fut suscitée par les pontifes et par les docteurs de Jérusalem. Je ne dis point comment en cherchant une âme sainte, il tombe tous les jours entre les mains de ses ennemis, et y souffre une seconde passion plus cruelle qu'au Calvaire. Tout cela ne l'arrête point; et sa résolution me fait ressouvenir de ce héros si célèbre dans l'histoire ancienne, ce héros qui après être sorti de sa patrie désolée, à travers le fer et le feu, couvert de sang et de blessures, s'aperçut que sa chère épouse y était restée, et pour l'aller rejoindre, se détermina de se rengager dans tous les périls qu'il avait déjà essuyés.

O mon aimable maître, que venez-vous chercher dans cette terre maudite? Ne savez-

vous pas que vos ennemis y règnent, qu'ils conservent contre vous tout leur venin, qu'ils sont altérés de votre sang? Ne vous rappelez-vous plus les mauvais traitements que vous avez reçus parmi nous? N'y avez-vous pas été rassasié d'opprobres? Il est vrai que vous aurez le plaisir de vous unir étroitement avec vos élus : mais combien de fois serez-vous contraint d'avoir pour des rebelles, pour des réprouvés, les complaisances qui ne sont dues qu'aux âmes saintes? Le sein d'une personne chaste et fervente est pour vous un séjour agréable : mais combien en trouverez-vous, de ces âmes ferventes, parmi cette foule de chrétiens qui communieront aux fêtes les plus célèbres? Pourrez-vous supporter la froideur, le peu de foi, l'épouvantable corruption de ces hommes qui ne vous recevront que par contrainte? Pourrez-vous vous souffrir dans la bouche, sur la langue de ce médisant, de ce blasphémateur, dans le corps de cet impudique? Dieu d'amour et de pureté, vous qui nous assurez que rien de souillé n'entrera dans votre royaume, vous qui ne versez vos dons que dans les âmes pures et innocentes, vous-même vous vous livrerez à toutes ces horreurs!

Concevez, messieurs, concevez s'il est possible, quelle est la haine que Dieu a pour le péché : elle est infinie, cette haine, elle est irréconciliable; elle est moins forte cependant, en quelque manière, que le désir qu'il a de venir en nous. Plutôt que de renoncer aux délices qu'il goûte dans ses communications intimes avec nous, il ne balance pas de s'abandonner aux sacriléges embrassements des plus infâmes pécheurs.

Jugeons encore des empressements de ce divin amant par les signes qu'il nous donne, par les espèces sacrées où il se livre sans se montrer. S'il est vrai, comme la théologie nous l'enseigne, que la matière des sacrements est un signe visible et comme une voix muette, qui nous déclare le dessein que Dieu a eu dans leur institution; si cela est vrai, que veut nous faire entendre Jésus-Christ, quand il nous présente son corps sous les espèces du pain, si ce n'est que comme le pain doit servir de nourriture, il ne se met aussi lui-même sous les espèces mystérieuses de cet aliment, que pour nourrir nos âmes? Un aliment n'a pas d'autre fin que d'être uni à nos corps; il n'aurait point d'autre inclination, d'autre désir, s'il avait du sentiment, s'il était animé : Jésus sous la forme de cet aliment que désire-t-il, si ce n'est de s'unir à nous? Il le désire avec la même ardeur, avec le même empressement et, si je l'ose dire, avec la même violence que chaque être tend à sa fin et à sa félicité naturelle.

Voulez-vous savoir encore plus expressément ce que Jésus-Christ nous dit par ces espèces mystérieuses? Il nous répète sans cesse ce qu'il a dit à ses apôtres, lorsqu'il institua l'eucharistie, ce que le pain matériel nous dit lui-même par sa destination naturelle : *Accipite et manducate :* Prenez et mangez. Vous vous trompez sans doute, vous qui ne nous prêchez que le respect et la révérence pour ce pain quotidien : ce n'est pas à moi à examiner vos intentions, mais certainement votre langage ne s'accorde pas avec le langage de Jésus-Christ. Lorsque Dieu descend sur la montagne de Sinaï, revêtu de feux et d'éclairs, ne parlant que par le son terrible des trompettes, je comprends que son dessein est de remplir de terreur un peuple indocile et séditieux : *Ut enim probaret vos, venit Dominus, et ut terror illius esset in vobis.* Mais ici, ô mon aimable maître, si vous ne demandez de moi que des hommages, permettez-moi de vous le dire, vous nous expliquez assez mal vos intentions. Si vous voulez que je m'éloigne par respect de votre sainte table, que vois-je dans cette hostie qui me fasse connaître votre volonté? Ce pain m'avertit de soulager ma faim, mais je ne vois pas par où il peut me porter à des sentiments de crainte. Il est vrai qu'on vous dresse des trônes dans nos églises, et qu'à la lumière de mille flambeaux on y fait briller autour de vous ce qu'il y a de plus précieux dans la nature; mais tout cela est de l'invention des hommes, c'est leur voix et non pas la vôtre, que cet appareil me fait entendre; ce sont des hommes qui vous ont élevé sur des autels, mais c'est vous-même qui vous êtes caché sous la figure de ce pain : cette figure, ce pain serait mieux placé sur une table, que sur un trône; mieux dans la bouche des chrétiens, qu'exposé seulement à leurs adorations.

Mais qu'est-il nécessaire d'avoir recours aux signes, aux conjectures où les paroles de l'Évangile sont si expresses? En combien de manières le Fils de Dieu nous a-t-il fait connaître le désir qu'il a de s'unir à nous par ce sacrement? Il ne s'est pas contenté de nous le présenter comme une viande, afin que l'amour que nous avons pour la vie nous invite à le recevoir; mais pour exciter davantage notre faim, il a déclaré que tous les autres aliments, et la manne même, n'approchaient pas de celui-ci; que la manne n'avait pas empêché les Israélites de mourir, mais que ce pain rendrait immortels tous ceux qui en useraient : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* Ce n'est pas encore assez. L'espérance de devenir semblable à Dieu avait porté Adam à manger d'un fruit dont le Seigneur lui avait interdit l'usage : Jésus-Christ promet à tous ceux qui le recevront à l'autel, qu'ils seront élevés au même rang où le premier homme avait inutilement porté son ambition : *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem et qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

De plus, il conjure tous ses disciples de renouveler souvent cette cène mystérieuse; il leur fait entendre qu'en cela ils lui donneront des marques de leur souvenir et de leur amour. Il n'oublie pas le motif de la crainte, qui a tant de pouvoir sur la plupart des esprits; il nous menace de la mort, si nous refusons de nous nourrir de sa chair : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis.* Enfin il met tout en

usage pour nous inspirer les plus vifs désirs d'aller à lui, et pour nous mettre dans une sorte de nécessité de lever tous les obstacles qui, de notre part, s'opposent à l'ardeur qu'il a de venir en nous et de s'unir étroitement avec nous.

Cela étant ainsi, Messieurs, si, plus fort encore que dans le cœur humain, l'amour de Jésus-Christ pour les hommes le fait vivre comme hors de lui-même par le désir de s'unir à eux, n'ai-je pas raison d'assurer que le nom d'amant ne convient mieux à personne qu'au Sauveur du monde, et que jamais lui-même il n'a mieux rempli la mesure d'un nom si tendre que dans le sacrement de l'autel? Il est vrai que, par l'incarnation, Dieu s'est uni parfaitement à notre nature; néanmoins cette union hypostatique n'a pas été la fin de son incarnation, comme l'union sacramentelle a été la fin de l'eucharistie. Dieu s'est revêtu de notre chair, non pas précisément pour s'unir à nous, mais afin d'avoir un corps susceptible des douleurs qu'il voulait souffrir pour nous; il s'est fait homme pour sauver les hommes: ç'a été zèle, bienveillance, compassion, une espèce d'amour, si vous le voulez; mais certainement ce n'a été ni tendresse, ni complaisance, ni enfin cet amour qui lui a mérité le nom d'amant que lui donnent les saints livres.

Il est facile de reconnaître la différence qu'il y a entre ces deux passions, par la diversité de leurs objets. Le Fils de Dieu ne s'est incarné que pour les pécheurs: *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt.* Or les pécheurs ne peuvent être l'objet de sa complaisance, mais seulement de sa compassion: au lieu qu'il n'a institué ce sacrement que pour les justes: *Vere panis filiorum, non mittendus canibus*: et les justes ne peuvent être que l'objet de sa tendresse. Voilà pourquoi Jésus-Christ, visible dans sa chair, se plaisait avec les pécheurs, au lieu qu'il en a horreur sous les espèces sacramentelles. L'incarnation a été la délivrance des pécheurs; l'eucharistie est leur jugement et leur mort: *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* De plus, voyons-nous que le Fils de Dieu ait eu des désirs aussi ardents de s'incarner qu'il en fait paraître de se donner à nous par ce sacrement? Toute l'Ecriture est remplie des vœux des patriarches et des prophètes; ce ne sont partout que larmes, que soupirs pour fléchir le ciel et en faire descendre le rédempteur. Ce rédempteur est appelé l'attente du peuple d'Israël, le désiré des nations, le désir des collines éternelles. Mais de la part du Verbe, on ne voit point de pareilles impatiences. Le monde gémissait sous la tyrannie du démon depuis la chute d'Adam, et dès ce temps-là, le libérateur lui avait été promis; et depuis, on n'avait pas cessé de le demander et de l'attendre: cependant, loin de se hâter d'accomplir nos vœux, il renvoie son avénement jusqu'au milieu des temps, il laisse couler quatre mille ans d'une servitude dure et cruelle. Mais dans l'eucharistie, il en use d'une manière tout opposée: il s'est fait prier, il s'est fait solliciter de venir au monde pendant l'espace de quarante siècles; maintenant il prie les hommes, il les presse, il leur fait même violence pour les obliger à le recevoir. Forcez-les, dit-il dans l'Evangile, forcez-les de prendre part au festin que je leur ai préparé: *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.* Voilà le vrai caractère de l'amour, une impatience extrême. Les autres mouvements de l'âme n'agissent pas avec tant de violence; ils sont doux, ils sont lents, nous suivons leur impression sans transport, nous les réprimons presque sans effort: mais l'amour est ennemi des délais, rien ne l'arrête, il lève en un moment tous les obstacles, il surmonte toutes les difficultés, il n'est rien d'impossible, rien de difficile pour lui. Dans Jésus-Christ, il porte tout le cœur de ce divin époux vers l'objet qui l'attire, ou plutôt il ne vit plus que dans cet objet.

Après toutes ces réflexions, que pensez-vous du dégoût que montrent les chrétiens pour le corps de Jésus-Christ? Cet amant divin est dans une impatience incroyable de venir à nous, et il faut nous contraindre d'aller à lui; il faut nous menacer des anathèmes de l'Eglise pour nous obliger à lui ouvrir notre sein une fois l'an! Mon Dieu, d'où vient que nous avons des désirs si contraires aux vôtres? D'où vient que vous souhaitez de vous unir à des créatures si imparfaites, et que nous avons tant de peine à nous unir à vous, notre unique et notre souverain bien? Je sais, Messieurs, qu'on a coutume de s'excuser sur ce qu'on se sent indigne d'approcher du Saint des saints, et sur ce qu'on est retenu par son respect pour une si haute majesté; mais ce respect prétendu, qu'est-ce autre chose qu'un faux prétexte? Voici la véritable raison.

Ceux qui ne communient pas, lors même qu'ils y sont obligés sous peine de péché mortel, sont pour la plupart des libertins, qui n'ont pas de religion, ou du moins en qui la foi commence à languir et à s'éteindre. Ils s'éloignent de la sainte table, de peur, disent-ils, de la profaner, à cause des habitudes criminelles où ils sont encore; mais que ne les quittent-ils, ces habitudes criminelles, pour éviter en même temps et le sacrilége et la désobéissance; pour témoigner leur respect à l'Eglise, dont ils sont les membres, et au Sauveur, qui est leur chef? Quel respect, aimable Rédempteur, d'aimer mieux se priver de la participation des saints mystères, que de renoncer au crime pour s'approcher de vous avec la pureté convenable! Malheureux impudique, osez penser à l'objet que vous préférez au corps de votre divin maître, et en y pensant osez dire que vous avez du respect pour ce saint corps! Dites que vous avez une horrible attache à vos infâmes plaisirs, et que votre amour pour le péché va jusqu'à la fureur.

Ceux qui communient moins rarement, mais qui se défendent de le faire tous les huit jours, tous les quinze jours, quoiqu'ils n'aient, par la miséricorde de Dieu, aucune

attache au péché mortel; si ceux-là peuvent se couvrir du prétexte de l'humilité avec plus de vraisemblance, le peuvent-ils avec plus de vérité? L'humilité est une vertu : or, comme toutes les vertus sont liées les unes aux autres, de telle sorte qu'on ne peut les séparer, il paraît certain que quiconque, par un véritable sentiment d'humilité, par la seule considération de son indignité, s'éloignerait de l'autel, aurait infailliblement toutes les vertus qui peuvent rendre digne d'en approcher tous les jours. Quelle est donc, dans certaines personnes, la cause d'une si grande indifférence pour ce sacrement d'amour? Ce n'est pas précisément qu'elles se croient indignes d'y participer; c'est qu'elles craignent de faire ce qui pourrait les en rendre dignes, c'est peut-être qu'elles craignent même d'en devenir dignes en y participant plus souvent. Je m'explique.

On sent, si l'on multiplie les confessions et les communions, on sent qu'il faudra modérer le jeu, donner des bornes au luxe, retrancher du commerce qu'on avait avec le monde; on sent que l'usage fréquent des sacrements demande nécessairement cette réforme ; qu'il la produit même insensiblement comme malgré nous. On prévoit les combats qu'on aurait à soutenir contre Dieu, les reproches qu'il faudrait essuyer de la part de la conscience, si l'on prétendait allier une vie tiède et mondaine avec des communions si souvent réitérées ; on est persuadé que la présence de Jésus-Christ imprime à l'âme qui l'a reçu un respect intérieur, qui modère du moins pour un temps la vaine joie, et qui empêche qu'on ne se livre tout entier aux plaisirs ordinaires. D'ailleurs on n'ignore point que Jésus-Christ n'entre pas dans un cœur pour n'y rien faire; qu'il ne manque pas de l'inviter à renoncer à la vanité, à soi-même; qu'il l'en sollicite, qu'il l'en presse à chaque visite qu'il lui rend. Tout cela effraie une âme lâche et attachée aux créatures ; elle aime mieux se priver du pain des anges, que de se voir engagée à une vie plus chrétienne. Ce qui me persuade que je ne me trompe pas dans ce jugement, c'est qu'en effet on ne s'aperçoit point que l'humilité détourne de cette sainte pratique les personnes vraiment mortifiées et guéries de l'amour-propre ; elle fait, cette rare vertu, qu'elles prennent un soin extraordinaire de se purifier, et de préparer leur cœur, elle fait que, malgré toutes leurs préparations, tous leurs soins, elles vont à la sainte table avec une extrême confusion et une extrême crainte; mais cependant avec une sainte confiance, parce qu'elles se sentent une volonté sincère de plaire à Dieu, et une véritable horreur pour les défauts qui font le sujet de leur confusion et de leur crainte.

Si néanmoins il se trouvait quelqu'une de ces personnes vraiment humbles qui voulût abandonner la communion fréquente, intimidée par cette sentence terrible : Celui qui mange ma chair et boit mon sang indignement, boit et mange sa condamnation ; s'il s'en trouvait quelqu'une ici, je la conjure au nom du Seigneur de ne pas prendre pour elle ce qui ne la regarde pas. *Quid habes, Esther? Ego sum frater tuus : noli metuere, non morieris; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* Que craignez-vous? dit le roi Assuérus à la reine Esther, lorsqu'il la vit pâmée au pied de son trône. Je suis votre roi, mais je suis aussi votre époux et votre frère ; non, vous ne mourrez pas, ma parole fait votre sûreté. C'est un crime capital de venir ici sans être mandé ; mais ce n'est pas pour des personnes comme vous que cette loi a été portée.

Ame chrétienne, âme sainte, Jésus-Christ vous tient aujourd'hui le même langage sur cet autel : *Quid habes? Ego sum frater tuus* Que craignez-vous de votre frère et de votre époux? Pourquoi redouter une majesté que je ne tiens ici voilée que pour vous donner une liberté entière de venir à moi? J'ai dit qu'on se rendra coupable de mort en communiant indignement, mais je n'ai point prétendu vous envelopper dans cette menace. Quoique vous ne soyez pas digne de me recevoir, il n'est pas néanmoins indigne de moi d'être reçu en vous. Vous ne le méritez pas, si l'on a égard à vos imperfections ; mais sachez que le désir que vous avez de devenir plus parfaite, vous tient lieu d'un grand mérite auprès de moi. Bannissez cette vaine crainte qui s'oppose à mes souhaits les plus ardents. Puisque je vous invite à vous approcher de moi, vous devez craindre de me déplaire en me refusant, et de m'offenser par trop de respect. *Noli metuere, non morieris:* Ne craignez rien encore une fois de celui qui vous aime avec une tendresse extrême ; comment pourrais-je me résoudre à vous faire mourir, moi qui non-seulement ne vis que dans vous, mais qui ne vis même que pour vous? Je vous ai fait voir, messieurs, comment Jésus-Christ, au saint sacrement de nos autels, ne vit que dans l'âme chrétienne, par le désir qu'il a de s'unir à elle ; faisons voir encore qu'il n'y vit que pour cette âme bien-aimée. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Le Fils de Dieu ne pouvait nous marquer d'une manière plus sensible qu'il ne veut vivre que pour nous dans l'eucharistie, qu'en nous y sacrifiant en premier lieu sa vie, en second lieu sa gloire.

Il est difficile de décider si Jésus-Christ témoigna plus d'amour aux hommes, ou lorsqu'il prit une vie humaine au sein de Marie, ou lorsqu'il perdit cette même vie sur cette croix ; mais il n'est pas douteux que dans le sacrement de l'autel il fait pour nous quelque chose de plus qu'à sa conception et à sa mort, puisque dans ce sacrement il reçoit et la vie et la mort en même temps qu'il y est et produit et sacrifié pour notre amour. Oui, messieurs, Jésus-Christ vit sur nos autels, puisqu'il y est lui-même le prêtre du sacrifice qui y est offert; et il y meurt, puisqu'il est aussi la victime de ce sacrifice. Si l'eucharistie est une extension de l'incarnation, comme parle saint Jean Chrysostome, il est vrai en quelque

sens que Dieu se fait homme en ce mystère; et si elle est une figure réelle et effective de sa passion, comme la foi nous l'enseigne, on ne peut pas douter qu'il n'y soit encore crucifié. Les paroles de ses ministres lui donnent une nouvelle naissance, en le revêtant des espèces du pain et du vin; elles lui donnent une nouvelle mort, en séparant son corps de son sang. En un mot, il est vivant dans l'eucharistie, puisqu'il y est dans le même état qu'il est dans le ciel, c'est-à-dire immortel et glorieux; et il y est mort, puisqu'il y est sans sentiment, puisqu'il est comme enseveli dans les espèces, puisqu'enfin lorsqu'il nous sert d'aliment, on peut dire qu'il est la nourriture des vers.

Mais pour qui veut-il vivre, et pour qui veut-il mourir dans ce sacrement? On ne peut pas dire que c'est pour lui-même qu'il y vit et qu'il y meurt, puisqu'il n'y a aucun usage de la vie et qu'il n'y retire aucun avantage de sa mort. Lorsqu'il était sur la terre, il goûtait sans doute quelque plaisir à la vue du ciel et de la terre, dans ses entretiens avec sa sainte Mère et avec ses amis, et surtout dans les mouvements ineffables de son cœur et de son esprit, qui étaient sans cesse occupés, l'un à connaître et l'autre à aimer Dieu avec des sentiments digne de lui. Mais dans sa vie eucharistique il n'est susceptible d'aucun plaisir, parce que l'espace indivisible où tout son corps est réduit le rend incapable de toute opération; il y est, à son égard, comme si en effet il était mort: il n'y possède de vie qu'autant qu'il lui en faut pour nous en faire sans cesse un sacrifice.

Sa mort sur la croix fut le prix de notre rédemption, mais elle fut aussi la source de toute sa gloire. Il fallait qu'il mourût pour établir cet empire universel qui lui était destiné et qui devait être la récompense de ses humiliations; mais depuis qu'il est remonté au ciel, sa gloire étant entière et incapable d'accroissement, il ne peut tirer d'autre fruit de sa mort sacramentelle que le plaisir de s'immoler pour ceux qu'il aime.

J'avoue, en second lieu, que ce fut pour le Verbe éternel un déguisement étrange, que d'être revêtu du corps humain; mais outre que ce corps est ce que la nature présente de plus beau à nos yeux, le corps du Fils de Dieu eut sur tous les autres corps l'avantage d'être le plus parfait et le plus accompli: *Speciosus forma præ filiis hominum.* Ces charmes supérieurs servaient le dessein qu'il avait de se faire aimer des hommes, il savait combien cette beauté corporelle était capable de faire sur leurs cœurs de puissantes impressions. S'il fut défiguré par les mains de ses ennemis durant le temps de sa passion, ses plaies et ses meurtrissures lui attirèrent la compassion de ses juges et firent admirer sa patience plus qu'humaine: de sorte qu'on peut dire que s'il a cherché nos avantages dans le mystère de sa douleur, il y a encore trouvé les siens. Mais sur cet autel que fait-il pour ses intérêts? L'état où il est réduit ne lui peut attirer ni vénération, ni amour; rien de moins frappant, rien de plus commun que les espèces du pain et du vin, rien de plus propre, je l'ose dire, à nourrir l'incrédulité.

Ajoutez à ce que je viens de dire que les autres mystères du Sauveur, les plus douloureux et les plus humiliants, ont été accompagnés de circonstances si glorieuses, de miracles et de prodiges si éclatants, qu'il est aisé de voir qu'en prenant soin de nos intérêts, il ne négligeait pas entièrement sa gloire. Mais d'où vient que, renouvelant tous les jours sur nos autels les mystères de sa naissance et de sa mort, il n'y renouvelle point les merveilles qui arrivèrent au temps de l'une et de l'autre? D'où vient qu'en s'y abaissant à un état si humiliant, il ne fait rien pour en relever la bassesse? C'est parce que son amour pour nous l'y occupe tout entier, et le rend comme insensible à tout autre objet.

Je me trompe, messieurs, il ne s'est jamais fait de si grands miracles que ceux qui se font tous les jours dans l'eucharistie. Le pain et le vin y sont anéantis à la parole du prêtre; le même corps se trouve en même temps et au ciel et sur la terre; la chair y jouit des priviléges des esprits, puisqu'elle y est invisible, et qu'elle n'y occupe aucun espace; les accidents y sont séparés de la substance; Jésus-Christ se retire-t-il par la corruption des espèces? une matière aussitôt est créée de rien pour remplacer la matière que la consécration a détruite. Voilà sans doute de grands prodiges: créer, anéantir, multiplier, spiritualiser des corps; ce sont sans doute d'autres miracles que de fermer des plaies, que d'ouvrir même des sépulcres. Mais pour montrer que tout cela ne se fait que pour nous, il se fait avec l'appareil le plus simple, et sans que rien éclate au dehors. Tout se passe de telle sorte que la gloire du Sauveur n'en est point augmentée devant les hommes, ni notre foi même fortifiée. C'est assez pour cet amant désintéressé que de si grandes merveilles soient utiles à l'âme qu'il aime, dût-elle même ne les pas apercevoir.

Il est donc vrai que Jésus-Christ ne vit que pour nous dans ce sacrement, puisqu'il n'y vit qu'afin d'y mourir pour nous. Il fait plus encore, il nous y devient utile même après la mort, en nous donnant son corps à manger. J'ai dit, au commencement de ce discours, que le Sauveur se donnait à nous en forme de viande, pour s'unir plus parfaitement à nous; j'ajoute qu'il le fait encore dans le dessein de se consumer entièrement par amour pour nous. La mort ne détruit point l'homme de telle sorte que ses restes ne puissent servir ou d'aliment au feu, ou de nourriture aux vers; il semble aussi que Jésus-Christ ne nous croirait pas faire un sacrifice parfait de lui-même dans l'eucharistie, si, après y avoir reçu la mort, son corps n'y restait pas pour nous être présenté à la sainte table. C'est avec raison qu'on parle de l'amour des mères, comme de l'amour le plus vif et le plus tendre qu'on ait remarqué dans

la nature; Dieu même a daigné nous le proposer comme une image de l'amour qu'il a pour nous. Qu'il est faible cependant cet amour, qu'il est imparfait si on le compare à la tendresse que Jésus-Christ nous témoigne dans l'eucharistie! Il s'est trouvé des femmes qui, pour écarter la mort dont la faim les menaçait, ont inhumainement égorgé leurs propres enfants, les ont dévorés : voilà jusqu'où nous porte l'amour de la vie, de cette vie si courte, si malheureuse; mais a-t-on jamais vu des mères qui, pour conserver la vie à leurs enfants, leur aient livré leur propre chair?

Vous seul, aimable Sauveur, étiez capable de porter l'amour jusqu'à cet excès, capable de nous aimer jusqu'à vous consumer entièrement pour vos créatures. Vous avez voulu être tout à nous, nous tenir lieu de tous les biens, être tout à la fois notre Dieu, notre roi, notre maître, notre frère, notre trésor, notre caution, notre victime, en un mot notre ressource dans notre faim, dans notre soif; et cela pour nous persuader que vous aviez pour nous le zèle, l'empressement d'un véritable amant. O Jésus, le plus parfait, le plus tendre de tous les amants! O amour, divin amour! amour excessif! amour ineffable! amour incompréhensible! Pardonnez-nous, mon adorable Rédempteur, si nous hésitons quelquefois à croire le mystère de l'eucharistie : ce n'est point un défaut de soumission qui nous rend indociles à cette créance, notre peu de foi est une suite nécessaire de votre excessive bonté. Nous avons cru sur votre parole le mystère de la Trinité, quelque impénétrable que le trouvât notre raison ; nous l'avons cru, parce que rien ne s'y est présenté à nous qui ne nous parût digne de la supériorité de votre être, qui ne vous rendît encore plus adorable mais ici, Seigneur, on craint d'ajouter foi à des abaissements indignes de vous. Quoi? Un Dieu avoir de la tendresse, de la complaisance, de l'empressement pour un homme! Un Dieu désirer de s'unir à moi, et le désirer au point de s'anéantir tous les jours, de s'immoler tous les jours, de vouloir que je m'en nourrisse tous les jours! Mon Dieu, quelque infaillibles, quelque expresses que soient vos paroles, par quelques miracles qu'elles aient été autorisées dans tous les siècles, on ne saurait s'empêcher d'être surpris, d'être effayé, quand on entend des vérités si étonnantes.

Mais quelque incroyable que paraisse l'amour que le Fils de Dieu nous témoigne dans ce sacrement, une chose, mes frères, me surprend encore plus, c'est l'ingratitude dont nous payons un si grand amour. Il est étonnant qu'un Dieu consente à aimer un homme, mais il est plus étrange qu'un homme semble ne pouvoir aimer Dieu; et que nul motif, nul bienfait, nul excès d'amour ne lui puisse inspirer le moindre sentiment de reconnaissance. Dieu peut avoir quelque raison d'aimer les hommes; ils sont ses ouvrages, ses portraits; il aime en eux ses propres dons, il s'aime soi-même en les aimant : mais pouvons-nous avoir quelque raison de ne pas aimer Dieu? Parlez, homme ingrat, homme insensible; parlez, qu'est-ce qui vous rebute dans votre Dieu? Peut-être n'a-t-il pas encore fait assez pour mériter votre amour? Hélas! il a fait plus que nous n'aurions osé souhaiter, plus presque que nous n'osons croire, plus qu'il ne semblait convenir à sa majesté infinie : et nous délibérons encore si nous répondrons à de pareilles avances, ou si nous continuerons de les mépriser? Miracle, s'écrie Guillaume de Paris, mais miracle diabolique! l'homme est environné, l'homme est accablé des bienfaits de Dieu, Dieu allume tous les jours de nouveaux charbons autour de nos cœurs pour les enflammer, et ces cœurs demeurent froids au milieu d'un si grand feu : *Homo tot congestis carbonibus miraculo diabolico friget ad Deum.*

Que ferez-vous donc, Seigneur, pour vaincre une insensibilité si opiniâtre? Vous vous êtes épuisé dans ce mystère d'amour, vous êtes allé, disent les Pères, aussi loin que votre pouvoir a pu s'étendre : si les sacrés attouchements de votre corps ne peuvent détruire le charme infernal qui nous séduit, il ne faut pas espérer qu'un autre remède puisse avoir plus de vertu. Je ne vois dans un si grand mal qu'une seule ressource : il faut, ô mon Dieu, il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur sensible, un cœur qui ne soit ni de marbre ni de bronze; il nous faut donner un cœur tout semblable au vôtre, il nous faut donner votre cœur même. Venez, aimable cœur de Jésus, venez vous placer dans mon sein, venez y allumer un amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer mon Sauveur. Cœur adorable, aimez-le en moi, ce divin Sauveur, autant que vous m'avez aimé en lui; faites que je ne vive plus qu'en lui, que je ne vive plus que pour lui, afin qu'éternellement je puisse vivre avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON.

SUR LA SAINTE EUCHARISTIE.

L'eucharistie est un sacrement de foi et d'amour. Le peu de soin qu'on a de s'y préparer marque qu'on y va sans foi, et le peu de fruit qu'on en tire marque qu'on y est allé sans amour.

Probet autem se ipsum homo ; et sic de pane illo edat, et de calice bibat.

Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice (*S. Paul aux Corinth.*, c. XI.)

Saint Augustin ne pouvait, sans être saisi d'admiration, penser au précepte que le Seigneur nous fait de l'aimer. C'était déjà trop, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, que vous nous eussiez permis d'élever nos cœurs jusqu'à vous : quel excès de miséricorde d'avoir voulu en quelque sorte nous y contraindre, comme si vous aviez quelque intérêt à nous rendre

heureux dès cette vie ! Il me semble, chrétiens auditeurs, que l'Eglise dans ce saint temps nous donne une marque de son affection, qui répond assez à cette bonté infinie de notre Dieu. Elle ne se contente pas de nous présenter le corps adorable de Jésus-Christ, elle nous commande de le recevoir, comme si elle-même trouvait un avantage dans celui qu'elle procure à nos âmes de se nourrir de ce divin corps. Dans quelque situation que nous soyons, elle pourrait sans injustice nous interdire la sainte table comme à des hommes impurs : elle nous défend au contraire de nous en éloigner même par respect. C'est une mère tendre qui voyant dans quelques-uns de ses enfants un dégoût qui pourrait leur causer la mort, use de tout son pouvoir pour les forcer de prendre une nourriture salutaire. Elle n'a égard en cela qu'à nos besoins et à sa tendresse : et tandis que nos passions nous aveuglent et nous empêchent de voir de quelle nécessité il est pour nous de faire usage de cette viande mystérieuse, on dirait que le zèle de cette tendre mère l'aveugle elle-même, et lui cache les imperfections qui nous rendent indignes de participer à ce festin sacré. Je n'oserais croire, messieurs, qu'il se trouvât quelqu'un parmi vous dans la disposition de désobéir à un commandement si avantageux et si désintéressé.

Pouvez-vous ne pas voir que c'est l'amour qui parle ici plutôt que l'autorité ? Ce commandement, loin de nous imposer un fardeau insupportable, nous présente un bienfait signalé, et je ne doute pas que durant ces saints jours vous ne vous empressiez à ouvrir vos cœurs à un Dieu qui s'offre lui-même à vous. Mais, hélas ! qu'il est à craindre que tous n'aient pas les dispositions nécessaires pour le faire avec fruit ! J'ose dire qu'elles se trouvent pour l'ordinaire dans peu de chrétiens, ces saintes dispositions, et si vous me permettez de vous proposer les raisons que j'ai de faire ce jugement, vous verrez qu'il n'est que trop bien fondé.

J'espère que le soin que je prendrai de faire remarquer les défauts qu'il est important d'éviter dans une action si sainte, j'espère que ce soin ne sera pas inutile, surtout si l'esprit de Dieu, qui doit préparer dans votre sein une place au corps de Jésus, daigne disposer vos esprits à recevoir sa sainte parole. Demandons-lui cette grâce par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Tout nous prouve, messieurs, que l'eucharistie est un sacrement de foi et d'amour. Elle est par sa nature un sacrement de foi, puisqu'on peut dire qu'elle renferme tous les mystères qui exercent le plus notre créance ; elle est un sacrement d'amour, puisqu'elle renouvelle en notre faveur tout ce que dans tous les temps Dieu a fait de plus grand pour se faire aimer des hommes. Elle est, selon les saints livres, un mystère de foi, puisqu'en vertu des paroles de l'Apôtre écrivant à Thimothée, elle n'est pas seulement élevée au-dessus des sens, mais qu'elle leur est même contraire ; elle est un mystère d'amour, puisque c'est l'héritage de Jésus-Christ, et qu'il l'a donnée à ses enfants comme un gage assuré de sa tendresse paternelle. Enfin si nous consultons la pratique de l'Eglise, surtout dans les premiers siècles, l'eucharistie est un mystère de foi, puisqu'elle en a fait un secret, dont elle ne donnait la connaissance qu'aux véritables fidèles. C'est un mystère d'amour, puisqu'encore aujourd'hui elle n'en accorde la participation qu'aux amis de Dieu, qu'à ceux qui lui sont déjà unis.

Cette vérité une fois établie, que le sacrement de l'autel est un sacrement de foi et d'amour, il est facile de conclure que la foi et l'amour sont les deux dispositions essentielles pour le recevoir avec fruit. La foi, pour exciter en nous ce respect et cette faim surnaturelle, toujours nécessaires pour nous rendre utile le pain des anges ; l'amour, pour purifier l'âme de ses crimes, qui sont comme des humeurs malignes qui nous le rendraient pernicieux, ce pain sacré. Si donc je vous fais voir que la plupart des chrétiens s'approchent de la sainte table sans foi, qu'ils s'en approchent sans amour, j'aurai prouvé qu'ils s'en approchent sans les dispositions nécessaires. Mais sur quel fondement puis-je avancer deux propositions de cette nature ? J'avoue, messieurs, qu'il serait difficile d'en donner des preuves évidentes ; mais je m'appuie sur des conjectures si fortes et si convaincantes, qu'aucun esprit raisonnable n'y saurait résister. Je dis que peu de gens communient avec la foi et l'amour que demande ce sacrement. Pourquoi ? Parce que je vois que peu de gens se préparent à la communion et que peu de gens en profitent. J'ai lieu de croire qu'on manque de foi, puisqu'à peine on y pense un moment avant d'en approcher : ce sera le premier point ; qu'on manque de charité, puisqu'on n'y pense plus un moment après s'en être approché : ce sera le second point. Oui, chrétiens auditeurs, le peu de soin qu'on a de se préparer à la communion marque que la foi ne nous y conduit pas, le peu de fruit qu'on en retire prouve que la charité ne nous y a point accompagnés.

PREMIER POINT.

Je ne sais, messieurs, si vous avez jamais fait réflexion à ce qui s'est passé dans l'Eglise au sujet de la conception immaculée de Marie. Quelques docteurs, savants d'ailleurs et dévoués au service de la Mère de Dieu, avaient cru, sur je ne sais quel fondement, qu'elle avait eu part au péché du premier homme ; mais cette doctrine, qui leur parut plausible et qu'ils enseignèrent quelque temps, quel tumulte n'a-t-elle point excité ? Quel fidèle ne l'a pas proscrite, comme une opinion hardie, pour ne pas dire téméraire et scandaleuse ? De quel partie du monde ne s'est-on pas récrié contre elle ? Quel docteur, quelle académie, quelle ville, quel royaume ne s'est point armé pour la combattre ? Que de livres, que de sentences, que de décrets, que d'édits pour en abolir la mémoire ! Combien de vœux solennels, combien de fêtes publiques, combien d'autels, de monuments, de magnifiques

églises dédiées à la Vierge immaculée subsistent encore comme autant d'invincibles boulevards opposés au soupçon indigne que quelques personnes avaient formé contre sa conception! Quoi! Marie, disait-on, l'arche de la nouvelle alliance, le sanctuaire du Verbe incarné, la mère de Dieu, aura été souillée de la tache originelle! Jésus, le Saint des saints, la sainteté même, aura été porté dans les entrailles d'une pécheresse, d'une esclave du démon! Cette proposition par elle-même présente tant d'indécence, tant de contrariété, qu'on l'a toujours regardée comme fausse, comme n'ayant pas l'ombre de la vraisemblance, comme un objet d'horreur pour les vrais chrétiens.

Voilà, sans doute, des sentiments qui méritent de grands éloges; mais il me semble qu'on peut en tirer des conséquences bien fortes contre notre foi, à l'égard du sacrement de l'eucharistie; car comment accorder cet éclat, ce zèle des fidèles, avec leur négligence à purifier leur âme lorsqu'ils doivent communier? Quoi! le chrétien jugerait que la sainte Vierge serait indigne de porter dans son sein le Verbe éternel, si elle avait eu part au péché d'Adam; et ce même chrétien ne rougit pas de lui présenter un cœur souillé de mille crimes! Il s'alarme, il s'enflamme avec toute l'Eglise, il croit que c'est faire outrage à la sainteté de Dieu, si l'on dit qu'il est entré dans un corps dont l'âme ait, durant un seul moment, été flétrie par une tache involontaire: quel que soit d'ailleurs l'espace de temps, le nombre des années qui se soient écoulées depuis, quelque soin qu'on ait eu d'orner cette âme, de la remplir, de la combler de grâces et de vertus: et lui-même je le vois, ce chrétien, après avoir passé toute une année en péché mortel, le lendemain peut-être d'une rechute, à peine sorti du sacré tribunal où il a vomi dans l'oreille du prêtre tout ce que le péché a de plus impur et de plus honteux, je le vois s'approcher de la sainte table, recevoir l'hostie sainte dans cette même bouche qui vient de rejeter tant d'horreurs, dans cette bouche où reste peut-être encore l'odeur des chairs défendues dont il s'est rempli. Est-ce donc ici ce Dieu de majesté, ce Dieu de pureté, dont nous avons une idée si magnifique? Pour purifier le cœur de Marie d'un seul instant d'infection, quinze années de sainteté, et de la plus haute sainteté, n'auraient pu suffire: c'est un sentiment universel; et si quelqu'un ose avancer le contraire, il s'expose à devenir l'anathème du monde chrétien; et cet homme, cette femme, se croient assez disposés pour recevoir leur Dieu un moment après qu'ils sont sortis du péché mortel, d'un état dont ils pouvaient à peine soutenir la pensée!

Qui pourrait ne se pas croire infiniment au-dessous de cette pureté nécessaire, si l'on était intimement persuadé que la communion est une seconde incarnation du Verbe éternel, comme l'appelle saint Jean Chrysostome, et que celui à qui nous ouvrons notre sein est ce même Dieu qui n'a pu être conçu que par une mère vierge, et une vierge exempte de toute tache? Si on le croyait, je ne sais s'il se trouverait quelqu'un qui osât paraître à la sainte table; mais du moins, loin d'attendre au jour même qu'on veut en approcher, tout le temps destiné par l'Eglise à la pénitence, tout le saint temps du carême paraîtrait bien court pour penser à cette grande action. Avec quelle exactitude n'observerait-on pas le jeûne ecclésiastique? Se trouverait-il un seul homme qui, prévoyant la communion pascale, osât toucher à quelque viande illicite, avec la même langue qui devrait être consacrée par l'attouchement du corps du Sauveur? Par combien d'œuvres saintes, au contraire, ne s'efforcerait-on pas d'effacer jusqu'aux moindres traces des péchés passés? Croirait-on jamais avoir fait assez d'aumônes, assez versé de larmes, assez répandu de sang, pour parvenir à la pureté que demande ce mystère? Croirait-on qu'un moment d'intervalle pût dignement préparer au Sauveur une âme qui aurait été si longtemps la demeure de Lucifer?

Certainement, ni l'Eglise, ni les saints Pères ne l'ont jamais pensé. Ç'a été au contraire la coutume durant plusieurs siècles, qu'avant de donner la communion, le diacre se tournant vers le peuple, prononçât à haute voix ces paroles: *Sancta sanctis:* Mes frères, les choses saintes ne doivent être que pour les saints. Ce mot, dit saint Jean Chrysostome, est comme une main invisible qui en repousse quelques-uns de la sainte table. C'est comme si le ministre sacré eût dit: Si quelqu'un d'entre vous n'est pas saint, qu'il se retire. Remarquez, continue ce Père, qu'il ne dit pas simplement: Si quelqu'un n'est pas exempt de crime, mais s'il n'est pas saint. Car la sainteté, outre l'éloignement du péché, suppose l'abondance de la grâce et un grand nombre de bonnes œuvres. Ce n'est pas assez, dit-il, de n'être pas couvert de fange: je veux voir la blancheur des lis, et leur éclatante beauté.

Les paroles de saint Ambroise paraissent encore plus expressives. Ce Père, au cinquième livre, chapitre 4, du Traité des Sacrements, expliquant cette parole de l'oraison dominicale: Notre pain de tous les jours, prétend que la vie du chrétien doit être une préparation continuelle à la communion, et que quand il ne communierait qu'une fois l'an, il faut néanmoins qu'il passe chaque jour comme si ce jour-là il devait communier; qu'il est même indigne de le faire au bout de l'année, si, durant toute l'année, il n'a vécu de telle sorte qu'il ait été digne de le faire tous les jours. *Sic vive, ut quotidie merearis accipere. Qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere.*

Vous savez combien de jours, combien d'années même de pénitence et de préparation on exigeait autrefois d'un pécheur public, avant que de l'admettre à la participation des saints mystères. Tertullien se scandalisa, quoique injustement, de ce que le souverain pontife n'en interdisait pas l'usage pour toujours aux simples fornicateurs: il

ne croyait pas qu'aucune satisfaction, de quelque nature et de quelque durée qu'elle fût, les rendît jamais assez purs pour se rapprocher de ce sacrement. Quiconque est véritablement persuadé de la présence réelle du corps du Sauveur dans l'eucharistie, n'est point étonné de ces sentiments : il s'étonne au contraire que des personnes qui ont passé toute l'année dans le désordre, osent se présenter à l'autel sans avoir pris un seul jour de temps pour s'y disposer, sans y apporter d'autre préparation qn'une confession forcée, qu'une confession froide, qu'une confession qui souvent doit être la matière d'une autre confession, qu'une confession qui damnera peut-être et le pénitent et le confesseur.

Messieurs, si le Fils de Dieu devait entrer dans votre maison, s'y rendre visible, y prendre un repos, ou simplement vous honorer d'une visite, quel serait votre désespoir de n'en être averti que dans le moment! Vous mourriez de honte et de douleur, s'il rencontrait chez vous cette personne, l'occasion continuelle de vos chutes, s'il y voyait ce tableau lascif, cette statue scandaleuse, mille instruments de votre vanité placés au lieu le plus apparent, ces livres où vous avez sucé si souvent le poison de l'impureté, encore ouverts sur votre table. Voudriez-vous que, vous ayant surpris vous rassasiant des viandes proscrites durant ce saint temps, on emportât à ses yeux les restes d'un repas de calvinistes? Auriez-vous du plaisir de le recevoir avec des habits peu modestes, dans des appartements pleins de luxe et enrichis du bien des pauvres; où enfin, au lieu d'un crucifix et des images des saints, les murs ne paraîtraient ornés que de portraits indécents ou du moins profanes? N'est-il pas vrai que vous souhaiteriez extrêmement d'avoir quelques jours pour écarter tout ce qui pourrait blesser la vue d'un hôte si saint, de votre Dieu, et pour mettre à la place de mille ornements frivoles, des objets capables de lui plaire et de vous attirer des louanges de sa part?

D'où vient donc, chrétiens auditeurs, que devant le recevoir à ces fêtes, vous prenez si peu de temps et si peu de soin pour purifier et pour embellir votre âme, où vous avez résolu de lui offrir une retraite? D'où vient que vous ne prenez pas du moins quelques jours pour bannir entièrement de votre esprit cette personne qui y règne encore, et qui ne peut en être éloignée par un faible effort, par un signe de repentir qu'un instant produit, et que peut-être l'instant d'après détruit? Ne serait-il pas de la bienséance d'effacer par la lecture des saints livres, et par la méditation de nos mystères, ces images impures dont votre imagination est encore remplie; de mortifier ce corps qu'on peut véritablement appeler un corps de péché, *corpus peccati;* de le décharger par le jeûne de cette masse de chair formée du suc des viandes interdites par la loi de Dieu? Est-ce trop d'une ou de deux semaines pour restituer cet argent, pour réparer ces médisances, pour vous réconcilier avec vos frères, pour réformer vos excès, pour tracer le plan d'une vie toute nouvelle? Je veux que vous soyez dans une volonté sincère de satisfaire au plus tôt à toutes ces obligations, et qu'ainsi votre cœur n'en reste plus souillé : du moins Jésus-Christ ne trouvera en vous qu'une retraite sans ornement, sans aucun appareil qui puisse plaire à ses yeux : pas une vertu, pas une bonne habitude, pas une affection sainte, pas un désir surnaturel; nul vestige d'humilité, de mortification, ou de charité chrétienne.

Pensez un peu, chrétiens auditeurs, pensez à la manière dont vous passeriez cette sainte semaine, si vous étiez assurés de mourir dans huit jours : quelles aumônes, quelles prières, quelles austérités ne feriez-vous point, pour vous préparer à un passage si important? Je dis que vous vous hâteriez de vous sanctifier par les mêmes œuvres, si vous étiez dans la persuasion intime que le même Dieu qui doit vous juger à la mort, doit vous visiter le jour de Pâques. Ainsi je réduis, messieurs, à la seule foi toutes les pratiques de piété qu'on a jamais données pour servir de préparation à une action aussi sainte que la communion.

Ne vous plaignez pas, dit saint Augustin sur la première Epître de saint Jean, ne vous plaignez pas qu'on vous accable de préceptes; on ne vous en donne point d'autres que celui-ci : Aimez, et faites tout ce qu'il vous plaira; on vous abandonne à vous-même : *Breve præceptum tibi præcipitur : Dilige, et fac quod vis.* Je vous fais la même réponse, messieurs, si vous me demandez comment vous pourrez vous disposer à recevoir dignement votre Maître : je ne vous embarrasserai point d'un grand nombre de méthodes; je n'ai qu'un mot à vous dire : Croyez, et ne prenez conseil que de vous-même, suivez seulement les lumières de votre foi; je suis assuré que vous ne manquerez à rien : *Crede, et fac quod vis.* Croyez que c'est le Fils de Marie qui est caché sous les espèces visibles, comme il était dans la crèche enveloppé de langes : croyez que cet enfant si aimable que la Vierge sa mère, que saint Joseph ont si souvent et si tendrement serré entre leurs bras, que cet homme-Dieu dont la douceur, l'entretien, les charmes ravirent la femme de Samarie, cet homme dont la présence inspirait un amour si chaste et causait de si douces extases à Madeleine, cet homme dont le pouvoir se fit si souvent sentir aux démons, aux maladies, à la mort; croyez que c'est lui-même qui, transporté par son amour, vient vous visiter, vous consoler dans vos maux, vous fortifier contre les périls de la vie; vient se donner à vous et vous changer en lui-même, afin que vous ne soyez plus qu'une même chose avec lui : croyez tout cela, *crede*, et faites tout ce que vous suggérera cette créance, *et fac quod vis.* Croyez que le Créateur du ciel et de la terre, ce Dieu qu'on adore dans l'univers, devant qui se prosternent tant de pontifes, tant de rois, tant de nations, devant qui tant de milliers

d'anges tremblent de respect, ce Dieu dont la beauté enflamme et éblouit en même temps les séraphins; croyez que ce Dieu quitte ses autels, son trône, toute sa gloire, pour entrer dans votre cœur, pour le remplir de ses grâces, pour le combler de délices. *Crede*, croyez-le sans craindre de vous tromper, *et fac quod vis*, et je n'ai plus rien à vous dire; vos soins iront au delà de toutes nos instructions, et vous ne serez plus le maître de vos désirs. Enfin croyez que Jésus-Christ qui doit juger le monde, qui peut-être dans peu de jours vous jugera vous en particulier, et prononcera l'arrêt qui doit régler votre sort pour toute l'éternité, que ce juge si terrible doit, pour ainsi dire, se livrer à discrétion entre vos mains, vous offrir sa faveur, son amitié, se donner lui-même à vous pour gage infaillible du bonheur qu'il vous promet. *Crede*, croyez-le comme vous le devez croire, et faites ce que vous voudrez. Je me trompe. Si votre foi est vive et sincère, gardez-vous de suivre tous les mouvements de ferveur que cette foi vous inspirera; elle pourrait vous porter à des excès dangereux : conduisez-vous par les conseils d'un directeur vertueux et éclairé; vous aurez besoin de toutes ses lumières, de toute son autorité pour vous retenir dans les bornes de la discrétion et de la prudence chrétienne.

Jetez un coup d'œil sur la pieuse situation de ces hommes que le désir de voir la grotte de Bethléem, et la montagne où Jésus fut crucifié, expose à tant de périls : il n'est point nécessaire de les prêcher pour les disposer à visiter ces saints lieux; la persuasion où ils sont que Jésus-Christ les a consacrés par sa présence leur tient lieu de toutes les leçons qu'on pourrait leur faire. C'est cette foi qui les porte à régler leur conscience avant de s'embarquer pour un si saint voyage : ils n'attendent pas, pour se réconcilier avec Dieu, qu'ils soient aux portes de Jérusalem ou au pied du Calvaire; ils font le chemin en habits de pénitents, et tâchent de sanctifier leur marche par la pratique continuelle de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais quelle est leur impatience durant le cours d'une si longue navigation! quelle est leur joie lorsqu'encore éloignés ils commencent d'apercevoir la terre sainte! Attendent-ils, pour se mettre en prières, qu'ils soient sur le Thabor ou au jardin des Oliviers? De quelque distance qu'ils découvrent ces sacrées stations, ils se courbent pour les adorer : quelques-uns imitent l'humble situation où se mit Moïse aux approches du Seigneur, et sans chaussures à travers les sables brûlants, ils font retentir l'air de divers cantiques à l'honneur de Jésus-Christ. Lorsqu'ils sont enfin arrivés, faut-il les avertir de s'approcher avec révérence? faut-il leur suggérer des pensées qui réveillent leur piété? Ah! mes frères, à la simple vue du lieu saint, ils sont tous pénétrés d'une vive componction; ils se prosternent et, fondant en larmes, ils baisent mille fois les adorables vestiges que le Sauveur du monde imprima sur cette terre fortunée. Que serait-ce si Jésus-Christ lui-même se trouvait encore dans la Palestine, et si, au lieu de ces rochers qu'il arrosa de son sang et de ses pleurs, c'était lui-même qu'on allât voir pleurant dans la crèche, priant à Gethsemani, et expirant sur la croix? Aveugles que nous sommes! c'est lui-même, ce Dieu, que nous allons recevoir à ces solennités, et pas un sentiment sur ce bonheur ineffable ne nous porte à nous en rendre plus dignes! Nous verrons venir ces saints jours sans impatience! seront-ils venus? à peine daignerons-nous y penser! Quelle marque plus convaincante qu'on communie avec peu de foi? On n'y pense qu'un moment avant de le faire. Si, de plus, vous voulez une preuve du peu de charité qu'on apporte à cette sainte action, c'est qu'un moment après on n'y pense plus. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Ce n'est pas seulement l'ardeur passagère d'un pieux transport, qui a fait croire à une Madeleine de Pazzi qu'une seule communion était capable de porter une âme à la vertu la plus sublime; c'est la pensée de tous les théologiens et, en particulier, de saint Denis. Il assure, ce grand saint, que l'effet propre de l'eucharistie est de mettre le sceau à notre sanctification, d'achever ce que les autres sacrements ont commencé; et que celui-ci a été institué, non pas simplement pour nous communiquer la sainteté, mais le comble de la sainteté. Ce sentiment ne doit point vous surprendre, chrétiens auditeurs; car s'il est vrai que tous les mérites du Sauveur nous soient appliqués par ce mystère; s'il est vrai qu'il renferme toutes les grâces et que l'auteur même de la grâce y contracte avec nous l'union la plus entière, comme parle saint Thomas : *Datur ad omnimodam unionem*, faut-il s'étonner qu'il nous puisse élever au plus haut point de la pureté et de la sainteté chrétienne?

Ce qui doit nous surprendre, c'est que cela n'arrive pas en effet; et qu'après cent et cent communions, nous soyons, pour la plupart, non-seulement aussi imparfaits, mais même plus imparfaits, plus vicieux que ceux qui n'ont jamais fait usage de ce pain sacré. On peut voir sans étonnement que, d'une étincelle, il s'allume quelquefois un embrasement qui ravage, qui consume les villes entières; mais qu'au milieu d'une fournaise telle qu'était celle de Babylone, de jeunes hommes ne reçoivent pas les plus légères atteintes du feu, c'est un prodige qu'on ne saurait assez admirer : il faut que quelque cause secrète et puissante réprime l'ardeur des flammes et s'entremette pour en suspendre l'activité.

Savez-vous, chrétiens auditeurs, quel effet a produit dans le monde la passion de notre divin Rédempteur? Elle l'a éclairé, elle l'a affranchi de la tyrannie des démons, elle en a banni tous les vices, elle y a fait germer toutes les vertus, elle l'a fait changer de face; et en vain toutes les puissances de la terre et

de l'enfer se sont opposées à la vertu supérieure qui a opéré ce changement. Or, messieurs, le même effet que la passion de Jésus-Christ a produit dans le monde, le saint sacrement le doit produire dans l'homme, selon saint Thomas : *Effectum quem passio Christi fecit in mundo, hoc sacramentum facit in homine.* Combien cependant voyons-nous de chrétiens qui rapportent de la sainte table les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes faiblesses ! N'ai-je donc pas raison de conclure qu'un obstacle plus fort que tout ce que les créatures et l'enfer même peuvent opposer, arrête le fruit de leur communion ?

Mais quel peut être cet obstacle plus fort que l'enfer, si ce n'est le péché qui a fait l'enfer et pour qui l'enfer a été creusé? Vous vous êtes, dites-vous, purifiés par la confession avant de communier; mais après la communion vous êtes retombés dans votre péché avec la même facilité, la même froideur, la même habitude. Si vous avez porté aux pieds du prêtre un repentir véritable et une résolution sincère de persévérer; si vous avez tout accusé, et si tout vous a été remis; en un mot, si vous avez communié en état de grâce, quelle peut-être la cause de ces rechutes? Mes frères, disait autrefois saint Bernard prêchant à ses religieux, si quelqu'un de vous ne sent plus en soi des tentations de colère, d'envie, d'incontinence, ni si fortes, ni si fréquentes, qu'il rende grâce au corps du Seigneur, c'est à la vertu du sacrement qu'est due cette heureuse réforme : *Gratias agat corpori et sanguini Domini; quoniam virtus sacramenti operatur in eo.* S'il arrive au contraire que ces passions soient toujours aussi vives, aussi violentes dans quelqu'un de nous, n'est-il pas évident que la vertu du sacrement n'a rien fait dans son âme? Mais qui peut l'empêcher d'agir, cette vertu infinie, si ce n'est le péché, qui, de son côté, est en quelque sorte infini dans sa malice? Dites-moi, homme impudique, d'où vient qu'après votre communion, qu'à peine sorti de la sainte table, vous êtes assailli des mêmes pensées, combattu des mêmes tentations, chargé des mêmes crimes, malgré le remède infaillible que vous venez de recevoir?

Car enfin tous les docteurs sont d'accord que l'eucharistie fortifie l'âme et la préserve du péché mortel; que cet effet lui est propre, comme c'est l'effet propre du pain de nous nourrir. Direz-vous que la concupiscence est étrangement allumée dans vous? Quoi! elle l'est même après la communion? Que prétendent donc les saints Pères lorsqu'ils nous assurent que ce sacrement n'a pas moins de vertu pour modérer le feu de la concupiscence, que l'eau en a pour rafraîchir? C'est la comparaison dont se sert Albert le Grand : *Sicut aqua refrigerat, ita istud sacramentum ardorem concupiscentiæ mitigat.* C'est pour cela, dit saint Thomas, que la manne, qui était la figure de l'eucharistie, tombait en forme de rosée. Saint Cyprien, saint Ambroise, saint Laurent, patriarche de Venise, les deux saints Cyrille, saint Bernard tiennent tous le même langage. Savez-vous, de plus, que par la participation des saints mystères notre chair est changée en la chair de Jésus-Christ, c'est-à-dire en la chair la plus pure, la plus chaste, la plus soumise à l'esprit qui ait jamais été au monde? C'est saint Grégoire de Nysse, c'est saint Augustin, c'est saint Léon qui nous l'enseignent; et saint Chrysostome nous assure que ce changement n'est pas simplement un changement moral, tel qu'il se fait par l'amour, mais qu'il est réel en quelque sorte : *Ut non solum per dilectionem, sed reipsa in illam carnem convertamur, per hunc cibum efficitur.* D'où vient donc cette tyrannie si cruelle que votre chair continue d'exercer sur votre raison? Peut-être que vous en rejetterez la faute sur le démon, qui s'opiniâtre à votre perte et qui vous attaque sans cesse avec la même force. Mais c'est cela même que je ne saurais comprendre : car tout le monde convient que le démon n'a plus de pouvoir sur un chrétien qui s'est armé de l'hostie sainte. Elle est comme un bouclier, dit saint Ignace martyr, qui repousse tous les traits de notre adversaire; il est effrayé à la seule vue de ces lèvres qui ont été rougies du sang du Sauveur : *Terretur adversarius, cum christiani labra videt Christi cruore rubentia.* Ce sont les paroles de saint Pierre Damien.

Que les eaux du Jourdain opposent de la résistance au manteau d'Elie, que le bâton d'Elisée ne ressuscite pas l'enfant de la Sunamite, il n'y a pas lieu de s'étonner. Quand Elisée lui-même en se courbant et en appliquant son corps au corps de ce jeune homme ne lui rendrait pas la vie, je n'y trouverais rien de fort surprenant; mais que Jésus-Christ entre dans le corps d'un homme, qu'il le nourrisse de son corps et de son sang, qu'il fasse presqu'autant de miracles dans un moment qu'il en a fait dans toute sa vie, et qu'il les fasse pour sanctifier l'homme, pour le rendre plus chaste, plus sobre, plus patient, et que tous ces prodiges demeurent inutiles, je vous avoue, messieurs, que je suis saisi d'étonnement jusqu'à ce que je réfléchisse sur l'obstacle qui renverse tant d'effets.

Quelle eût été la frayeur et la confusion des apôtres, si le Lazare eût resté immobile au commandement que lui fit Jésus-Christ de sortir du sépulcre; si les démons eussent persisté de posséder les corps, lorsqu'il leur ordonnait de se retirer; si quelque lépreux fût demeuré couvert de lèpre, après avoir été touché de sa main toute-puissante! Et moi, messieurs, je serais encore plus effrayé de voir un homme aussi faible, aussi imparfait après qu'avant la communion, si je ne savais que le péché mortel la peut rendre inefficace. Quoi! l'ombre de saint Pierre guérit, sans qu'il y pense, toutes sortes de maladies; et le corps de Jésus-Christ uni à notre corps ne produira rien pour le salut de nos âmes, quoiqu'il ne se donne que dans cette vue, quoique ces sortes de guérisons spirituelles soient la fin de sa mission, la fin de son incarnation et de tous les autres miracles qu'il

a opérés! Vous m'avouerez, quelque fréquent que ce soit malheur, qu'il serait incompréhensible si l'Ecriture n'eût pris soin de nous en expliquer la cause. La voici, cette raison que nous donne saint Paul d'un événement si étrange : *Ideo multi inter vos infirmi et imbecilles, et dormiunt multi.* Voilà pourquoi, dit ce grand apôtre, plusieurs d'entre vous persévèrent dans la tiédeur et dans leurs faiblesses anciennes, plusieurs s'endorment dans le péché : c'est que vous recevez le corps du Seigneur sans avoir la pureté nécessaire, le dirai-je? avec aussi peu de préparation que vous recevez une viande matérielle. Sur quoi je vous prie, messieurs, de remarquer que l'Apôtre attribue à une même cause et la mort et les infirmités légères, c'est-à-dire et ces crimes qui nous privent entièrement de l'amitié de Dieu, et ces imperfections moins considérables qui ne font que le refroidir à notre égard.

En effet, il n'est pas moins étrange que la sainte communion ne nous guérisse pas d'une légère imperfection, qu'il est étonnant qu'elle ne rende pas la vie de l'âme à ceux qui l'ont malheureusement perdue. Au contraire, il faut, ce me semble, moins de vertu pour rétablir une santé qui n'est que légèrement altérée, qu'il n'en faut pour ressusciter un mort. Faisons un peu de réflexion sur ceci, âmes chrétiennes. Nous recevons tous les quinze jours notre Dieu, tous les huit jours; et nous sommes toujours les mêmes, toujours vains, toujours colères, toujours négligents dans la pratique du bien, toujours froids dans la prière, toujours esclaves de nos passions. Saint Chrysostome dit que tous ceux qui ne profitent pas des sacrements les décrient en quelque sorte, et ôtent à Jésus-Christ son honneur et sa réputation. Que peut-on penser en effet de la vertu de l'eucharistie, quand on voit une femme revenir tous les dimanches de l'église où elle a communié, quand on la voit, après avoir reçu le Dieu de paix, rapporter cette humeur incommode, cette même facilité à se livrer à la colère? Je suis sujet à des imperfections, mais elles sont pardonnables? Je le veux croire : comment donc arrive-t-il qu'un mal si peu considérable résiste à un remède si puissant? Quoi! ce pain des anges, ce pain de vie, cet abrégé des merveilles du Tout-Puissant, ce fruit de tant de douleurs, de tant de mérites, en un mot, le corps adorable de Jésus-Christ, si souvent déposé dans votre sein, n'y peut étouffer ces étincelles légères qu'y rallument sans cesse des désirs de vengeance, de jalousie, de vaine gloire! vous restez toujours également dissipé dans vos pensées, inconsidéré dans vos discours, attaché à vos biens, à vos commodités, disons-le, à des puérilités! Tant de communions vous laissent dans votre faiblesse, ne vous font point faire un pas vers la sainteté! Quel prodige, messieurs! et quelle déplorable indisposition peut arrêter l'effet d'un secours si efficace?

A Dieu ne plaise que je jette le trouble et le scrupule dans vos consciences! mais je ne sais que vous dire; car si vous communiez en état de grâce, à quelle étrange alternative me vois-je réduit? Hélas! il faut avouer, ou que le corps et le sang de Jésus-Christ manquent de force pour produire en nous les effets de la grâce les plus communs, ou que des obstacles très-légers rendent inutile l'action d'une force infinie. Prenez-y garde, les confessions se pourraient faire avec tant de négligence, on pourrait avoir si peu de soin d'exiter en soi une véritable douleur, une résolution sincère de se corriger, qu'étant d'ailleurs assez éloigné de pécher mortellement, on ne laisserait pas de faire des sacriléges.

De plus, quiconque mène une vie tiède est en danger de se faire une fausse conscience, une conscience qui dissimule tout, qui se pardonne des fautes griéves, des omissions essentielles qu'elle n'accuse point, et dont l'âme demeure toujours chargée. Mais le moindre péril que puisse craindre un chrétien qui ne tire aucun fruit de la communion, c'est d'être dans un état qui déplaît à Dieu, c'est d'être peu éloigné du péché mortel, s'il n'y est pas encore tombé. Il faut que des liens bien forts le rendent esclave des objets sensibles, il faut qu'il respecte bien peu le sacrement adorable, et qu'il s'en approche avec une langueur extrême; et par conséquent il ne peut manquer de s'attirer la malédiction prononcée contre ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment.

Ce jugement terrible dont parle saint Paul ne menace pas seulement ceux qui s'approchent des choses saintes avec un corps souillé et un cœur impur, dit saint Basile; quiconque mange cette chair et boit ce sang sans en retirer aucun fruit, boit et mange son jugement : *Judicium sibi manducat et bibit.* Et comment, dit ce Père, Dieu ne demanderait-il point compte d'une action si importante à ceux qui la font inutilement, lui qui doit punir jusqu'aux paroles inutiles?

Environnés de tant de périls ne vaudrait-il pas mieux nous abstenir de la sainte table? Ne serait-il point surtout à propos que ceux qui languissent dans des habitudes criminelles, qui s'en sont souvent accusés, qui se sont même nourris du pain des forts, sans avoir quitté leurs propres faiblesses, ne vaudrait-il pas mieux que ces sortes de personnes n'approchassent point de ce redoutable sacrement, puisqu'il y a tant d'apparence qu'ils commettent un sacrilége toutes les fois qu'ils communient? Je réponds que ce conseil pourrait avoir lieu dans quelqu'autre conjoncture; mais dans le temps où nous sommes, quel autre parti à prendre que de se réconcilier de bonne foi avec son Dieu? Les théologiens demandent dans quel temps nous sommes obligés de recourir à la pénitence, sous peine d'un nouveau péché mortel. Saint Bonaventure a cru que dès le premier moment qu'on s'aperçoit du mauvais état de sa conscience, on se rend coupable, pour peu qu'on diffère d'en sortir. Les autres docteurs ne suivent pas en cela son sentiment; mais il est hors de doute que cette

obligation est indispensable aux fêtes de Pâques, puisque c'est désobéir à l'Eglise que de ne pas communier dans ce temps, et que c'est un sacrilége que de communier en mauvais état. Quoi donc, un homme qui, ne se sentant pas disposé à changer de vie, s'éloignerait des saints mystères, par la crainte de les profaner, se rendrait-il coupable de quelque crime? Oui, mes frères, il commettrait un péché mortel. Il vaut donc mieux faire un sacrilége? Quelle conclusion! Non, non, chrétiens auditeurs, il faut se convertir sincèrement et renoncer à tous ses désordres : voilà ce qui suit nécessairement de ma réponse. Car qui ne voit que c'est par une inclination violente pour le péché, et non par respect pour le Seigneur, qu'on voudrait se dispenser du commandement ecclésiastique? N'y a-t-il point de milieu entre violer le précepte et faire outrage au corps de Jésus-Christ? N'éviterait-on pas l'un et l'autre par une véritable conversion? Combien néanmoins de chrétiens indignes de ce nom croient parer à ces deux extrêmes en disant qu'il vaut mieux ne pas communier à Pâques que communier indignement? Cela est vrai, mais ils tombent également dans une double abomination. C'est un grand crime de communier en mauvais état, mais je ne sais si c'est un moindre crime de ne pas se disposer pour le faire dignement à ces solennités : car, outre un mépris marqué de l'autorité souveraine de l'Eglise, il faut nécessairement qu'un pécheur conçoive alors une nouvelle résolution de persévérer dans le mal, et d'y persévérer longtemps ; une résolution forte, et qu'il prend avec une parfaite connaissance et une délibération entière ; une résolution opiniâtre et qu'il forme dans le temps même qu'il est averti de son devoir, qu'on le sollicite, qu'on le presse, qu'on le menace d'excommunication s'il n'obéit; dans un temps où l'exemple de ses frères l'invite à se reconnaître. Quelle plus noire malice! quelle plus diabolique obstination, d'aimer mieux se montrer rebelle à une mère tendre qui commande, s'exposer à être retranché du nombre de ses enfants; d'aimer mieux scandaliser toute la terre, se priver soi-même du bonheur de recevoir Jésus-Christ dans son sein, se priver de tous les biens dont cette visite serait suivie, que quitter ses déréglements, que devenir ami de Dieu!

Celui-là pèche mortellement qui par une simple négligence manque de communier à Pâques ; et celui qui omet la communion par un attachement opiniâtre à ses désordres ne fait-il rien contre la loi ecclésiastique? C'est comme si l'on disait qu'un seigneur que la paresse arrête à la cour, lorsque son prince l'appelle à l'armée, se rend coupable d'une désobéissance énorme ; mais que celui qui refuserait de partir, pour continuer de déshonorer par ses adultères la couche royale, ne ferait rien qu'on dût lui reprocher.

Non, chrétiens auditeurs, il n'y a plus moyen de différer; la fête prochaine vous impose une heureuse nécessité de changer de vie et de rentrer en grâce avec Dieu. Peut-être que c'est la dernière occasion que vous aurez de le faire, mais c'est sans doute la plus favorable que vous puissiez souhaiter. *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus :* Votre roi vient au-devant de vous, il vous invite à la pénitence; votre grâce est dans ses mains, il vous l'offre ; il est prêt d'oublier tous vos désordres et de vous combler de nouveaux bienfaits : *Venit tibi mansuetus.* Sa douceur ne l'annonce pas seulement à ces âmes saintes, à ces âmes qui n'ont jamais cessé de lui être fidèles ; c'est pour vous-même, pécheur, comme pour elles, qu'il prend cet air de clémence; *tibi*, pour vous qui l'avez si souvent outragé, pour vous qui l'avez si souvent trahi, si souvent crucifié. Ces jours sont des jours de bonté et de miséricorde, c'est le temps qu'il reçoit le perfide Judas au baiser de paix, qu'il donne une place dans le ciel au voleur qui expire à son côté, qu'il verse son sang pour ceux qui le font mourir, *Venit tibi mansuetus.* Loin de venir pour punir vos crimes, il vient pour s'en charger et pour attirer sur lui la peine qui leur est due. Ce n'est point ce lion de Juda dont les rugissements ont effrayé le prophète, c'est une innocente brebis qui se laisse conduire à l'autel, qui s'y laisse égorger pour votre salut : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Les charmes de cette douceur si aimable ne vous toucheront-ils point? Ils ont attendri le cœur de son juge, ils ont changé en respect et en amour l'insolence et la rage de ses bourreaux, ils ont amolli la dureté des pierres et des rochers; n'y aura-t-il que votre cœur qu'ils ne pourront fléchir? *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*

Hâtons-nous, messieurs, hâtons-nous d'aller au-devant d'un maître qui nous prévient avec tant de bonté. Que de tous ces saints jours il n'y en ait aucun qui ne soit employé pour nous préparer à le recevoir. Faisons la recherche la plus exacte de tout ce qui pourrait lui déplaire en nous; et à la vue de ses douleurs, que nos péchés ont causées, à la vue de cette croix où nous l'avons attaché, à la vue de cette mort qui a été nécessaire pour expier les déréglements de notre vie, concevons une si grande horreur de nos fautes, que nous n'épargnions rien pour les abolir, ni aumônes, ni jeûnes, ni aucune autre sorte de pénitence. *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus :* il vient à vous plein de bonté, plein d'amour, et de l'amour le plus ardent ; n'allons pas à lui avec froideur, avec indifférence, tâchons de faire naître en nous cette faim, ces désirs violents qui ont fait languir les âmes saintes dans l'attente de leur Sauveur. Il vient à nous, chargé de grâces et de trésors pour nous enrichir, n'allons pas à lui les mains vides : faisons chaque jour de cette sainte semaine quelque action extérieure qui mérite de lui être présentée, aujourd'hui une aumône, demain une lecture dans un saint livre, une visite dans les hôpitaux, une méditation, quelque austérité corporelle ; mais surtout qu'il ne se passe point de moment, s'il est possible, qui ne soit sanctifié par quelque acte intérieur, par un sentiment de

repentir sur nos fautes, de compassion sur les douleurs de Jésus-Christ, de fermeté sur l'avenir, dont nous voulons faire un plus saint usage, de désir, à la vue du pain des anges que nous recevrons le plus tôt et le plus dignement que nous pourrons. C'est ainsi, messieurs, que vous vous disposerez à communier saintement, et à mériter par cette communion d'être à jamais unis au Saint des saints. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA SAINTE EUCHARISTIE. (*Suite.*)

Plus on communie souvent, plus on honore le corps du Sauveur : plus on multiplie cette sainte action, plus on se la rend utile.

Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.

Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. (*S. Jean, ch.* VI.)

A quelque épreuve que mettent notre créance la plupart des vérités que nous enseigne notre sainte religion, elle ne nous propose rien, ce me semble, de plus incroyable que le mystère de ce jour, que l'amour excessif que Jésus-Christ nous y témoigne. Si avant l'incarnation du Verbe éternel, dans ces siècles de fer où le Seigneur se faisait appeler le Dieu des armées, le Dieu des vengeances, où il ne faisait entendre sa voix que par le bruit du tonnerre, et où il laissait gémir son peuple sous le joug d'une rigoureuse loi, si dans ces temps de ténèbres, les prophètes avaient prédit un peu plus clairement ce qui s'accomplit sur nos autels, s'ils avaient dit que ce Dieu si grand, si majestueux, si terrible, s'abaisserait jusqu'à nous aimer avec tendresse ; et que pour nous donner des marques de son amour, il se dépouillerait de sa majesté, il se donnerait tout entier à chacun de nous ; et que pour contracter avec nous une alliance plus étroite, il se ferait lui-même notre nourriture, il descendrait dans notre sein, il y ferait sa demeure, il y établirait son trône, il y fixerait le lieu de ses délices : un pareil oracle sorti de la bouche des prophètes, quelle créance, messieurs, pensez-vous qu'il eût trouvé parmi le peuple juif?

Mais s'ils avaient ajouté que les hommes, au lieu de recevoir avec empressement les preuves d'un amour si excessif, n'auraient que du dégoût pour le véritable pain des anges ; qu'on serait obligé d'user de menace et de contrainte pour les faire approcher de la sainte table une fois l'année ; que non-seulement le Dieu d'Israël serait méconnu des Juifs sous les dehors de l'homme, mais encore qu'étant connu des chrétiens sous les voiles du sacrement, il serait rebuté par ces mêmes chrétiens : avec quelle surprise aurait-on entendu ces prédictions ?

Cependant nous voyons aujourd'hui l'accomplissement de ces divers mystères. Il est vrai, d'une part, que Jésus se donne à nous d'une manière ineffable, et de l'autre, il n'est que trop vrai qu'on fait peu de cas de ce don divin. On pourrait le recevoir tous les jours, et on attend pour le faire qu'un commandement exprès y oblige sous de grièves peines. On prétend s'excuser sur ce qu'on ne vit pas assez saintement pour faire des communions fréquentes ; mais c'est ce qui m'étonne, que pouvant nous rendre assez saints, assez purs pour obliger notre Dieu à descendre tous les jours dans nous, et à y venir reposer réellement et corporellement, nous aimions mieux nous priver d'un si grand honneur, d'un si grand bien, que nous y disposer par la réformation de notre vie.

Je n'ai garde d'exhorter ici ceux qui vivent dans le désordre à s'approcher souvent de ce sacrement terrible, puisqu'ils n'y peuvent manger que leur jugement et leur condamnation. Je n'entreprendrai pas non plus de les porter à se convertir, pour se rendre dignes de recevoir Jésus plus souvent. Ce motif ferait peu d'impression sur des personnes qui ont aussi peu de foi qu'elles ont peu d'amour pour leur Dieu. Mais je m'adresserai aux âmes saintes, ou à ceux qui ont déjà conçu un vrai désir de vivre chrétiennement, et je les inviterai, de la manière la plus pressante qu'il me sera possible, à multiplier leurs communions, sans écouter désormais les fausses raisons dont on pourrait se servir pour les détourner d'une si sainte pratique. Jésus, mon Sauveur, que je crois présent, et que j'adore dans ce tabernacle sous les espèces du pain, s'il est vrai que le ciel n'a rien pour vous de plus délicieux que le cœur des âmes pures, inspirez-moi les motifs qui peuvent les animer à s'approcher de vous avec confiance. Outre l'intérêt que vous avez de m'accorder cette faveur, j'emploie encore le crédit de votre sainte mère, pour l'obtenir. *Ave, Maria.*

Je crois qu'aucun de vous n'ignore les contestations qui depuis quelques années se sont élevées dans l'Eglise même, au sujet de l'usage fréquent de l'eucharistie. Je n'accuserai pas ceux qui blâmaient ce fréquent usage d'avoir rendu leur foi suspecte dans les livres qu'ils en ont écrits, je prétends encore moins les combattre et les condamner ; je n'examine pas même s'ils ont eu dessein d'éloigner de la sainte table toute sorte de personnes, ni quel motif les aurait pu engager dans un pareil dessein. Mais comme les raisons dont ils se sont servis pour autoriser leur doctrine peuvent, contre leur intention, porter également tout le monde à s'abstenir de ce mystère d'amour, on ne trouvera pas mauvais que je fasse voir qu'elles n'ont point de force, ces raisons, du moins à l'égard des chrétiens vertueux ; et j'espère que le discours que j'entreprends sur cette matière ne paraîtra avoir et n'aura rien en effet que d'édifiant.

Les raisons qu'on nous apporte ordinairement pour nous éloigner de la communion fréquente peuvent se réduire à deux. La première est le mépris qu'on semble faire de ce mystère si redoutable, lorsqu'on ose s'en approcher avec tant de facilité ; la se-

conde est le péril où l'on s'expose d'en concevoir en effet du mépris, en s'accoutumant à cette action, en se la rendant trop familière. On devrait communier plus rarement, et pour témoigner plus de respect envers le corps de Jésus-Christ, et pour se disposer à recevoir une plus grande abondance de grâces lorsqu'on communiera. Voilà ce qu'on dit ordinairement de plus plausible contre la fréquente communion; et c'est cela même que je dis n'avoir aucune force à l'égard des vrais chrétiens : j'établis au contraire l'obligation qu'ils peuvent avoir d'embrasser cette sainte pratique sur les mêmes raisons qu'on allègue pour la décrier. Non-seulement on peut multiplier les communions sans manquer de respect au corps du Sauveur, et sans se rendre cette action inutile, mais je ferai voir de plus que de cette multiplicité il revient premièrement plus de gloire à Dieu; secondement, plus d'utilité aux hommes; que plus on communie, plus on honore le sacrement, et plus on en tire d'avantage; en un mot, que loin de s'en priver par des motifs de respect envers Dieu, et de zèle pour nos âmes, on doit s'approcher fréquemment de la sainte table par ces deux motifs, qui feront les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel avantage n'ai-je pas dans l'engagement que je prends de prouver que le Fils de Dieu est honoré par la communion fréquente? Outre la force de l'autorité, est-il rien de plus complet que la preuve que me fournit la nature même de cette action, soit dans le chrétien qui reçoit son Dieu, soit dans Dieu qui se donne au chrétien? Si je cherche d'abord à m'appuyer sur l'autorité, qui peut nier, messieurs, que Jésus-Christ, qui a institué le sacrement de l'Eucharistie, et qui est lui-même caché sous ce sacrement, ne nous ait invités souvent à le recevoir, et qu'il ne l'ait fait d'une manière fort pressante? Il a promis l'immortalité, la vie éternelle, une vie même divine à ceux qui communieraient; il a menacé de la mort, il a réprouvé ceux qui s'éloigneraient de sa sainte table; il veut que tout le monde y soit appelé; et à l'égard de ceux que le dégoût et la paresse en détournent, il ordonne qu'on les force. Il n'est personne qui ne sache que, pour obéir à ces conseils de l'Evangile, les premiers fidèles recevaient tous les jours le corps du Sauveur, comme il est rapporté au second chapitre des Actes des Apôtres; et que cette sainte coutume fut regardée bientôt après comme une espèce de loi ecclésiastique. L'ordonnance que firent à ce sujet les apôtres de séparer des autres tous ceux qui entreraient dans l'Eglise, et qui refuseraient de participer aux saints mystères, cette ordonnance fut confirmée par saint Anaclet, cinquième pape après saint Pierre; de sorte que durant longtemps quiconque s'était rendu par des actions scandaleuses indigne de communier, ceux mêmes qui, pour quelqu'autre raison que ce pût être, ne voulaient pas avoir part à ce bonheur étaient mis hors de l'église après l'Evangile. Tous ceux enfin qui entendaient la messe étaient obligés de recevoir le corps du Sauveur.

De là il me semble qu'on peut d'abord conclure que Dieu est extrêmement honoré par la fréquente communion; qu'il vaut mieux se présenter souvent à la sainte table par amour que s'en abstenir par humilité, à moins qu'on ne veuille dire que les premiers chrétiens, que les apôtres mêmes qui avaient reçu la plénitude de l'Esprit-Saint, ont ignoré un genre de culte plus excellent que celui qu'ils ont pratiqué, qu'ils ont établi, et dont ils ont peut-être fait un précepte aux fidèles de leur temps, comme saint Thomas et plusieurs autres théologiens, l'ont pensé.

De plus, ceux qui ont combattu avec le plus de chaleur la multiplication des communions, et qui ont pris le plus de soin de faire valoir la modestie de ceux qui étaient longtemps sans participer aux divins mystères, ceux-là même ont reconnu que tous les Pères de l'Eglise, sans en excepter un seul, exhortent les chrétiens à communier souvent; il est vrai qu'ils ont tous parlé avec beaucoup de force contre les communions sacriléges, mais jamais contre les communions fréquentes; il est vrai qu'ils nous invitent souvent à venir à l'autel avec beaucoup de respect, mais jamais à nous en retirer par respect, et j'ose dire qu'on n'en saurait citer un seul qui conseille cette espèce d'humilité. Nous trouvons dans les conciles, et surtout dans ceux de Bâle et de Trente, que l'Eglise ne souhaite rien tant que de voir ses enfants affamés de ce pain de vie, et disposés à le recevoir tous les jours. Ils font tous consister la révérence due à ce sacrement adorable dans le soin qu'on doit avoir de se purifier par une sincère pénitence, mais nulle part il n'est parlé de cette vénération qui nous porte à nous excommunier nous-mêmes, et qu'on nous représente néanmoins comme une insigne vertu.

Serait-il possible que Jésus-Christ nous eût témoigné dans tant de rencontres, et d'une manière si forte, le désir qu'il a de se donner à nous par l'eucharistie; que dans le premier âge de l'Eglise on eût introduit et pratiqué si longtemps la communion de tous les jours; que tous les saints Pères nous eussent exhortés au fréquent usage de ce sacrement; que les conciles eussent fait paraître un si grand désir de voir cet usage rétabli parmi les fidèles, si en effet il y avait plus de vertu, plus de mérite de notre part, plus d'honneur pour Dieu à nous éloigner qu'à nous rapprocher de la sainte table; s'il y avait quelque irrévérence à se présenter souvent à la communion, si on marquait d'autant plus de respect qu'on s'y présenterait plus rarement? Quelle est donc cette vertu que notre divin maître ne nous a point recommandée et dont nous ne voyons pas d'exemples dans les plus belles années du christianisme? Quelle est cette vertu que les plus grandes lumières de l'Eglise ne nous ont point encore découverte, et que l'Eglise

elle-même n'a pas daigné jusqu'ici enseigner à ses enfants?

Il est certain, avouera-t-on, car on n'en saurait disconvenir, il est certain que ni dans l'Ecriture, ni dans les canons, ni dans les ouvrages des saints Pères, ni dans l'histoire de l'Eglise, on ne voit nulle trace, nul exemple de ce respect qui nous doit écarter de la sainte table. Ce ne sont partout qu'exhortations, qu'invitations pressantes de nous en approcher souvent, et, s'il est possible, tous les jours. Mais ces invitations ne s'adressent pas à des pécheurs comme nous, elles ne sont que pour ces grandes âmes que l'Evangile compare à des aigles, et qu'il a prédit devoir s'assembler où reposera le corps du Sauveur, selon le sens que les Pères donnent à ces paroles : *Ubi erit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ.* Voilà les âmes qui sont invitées à la table du Sauveur, ces âmes généreuses qui se sont purifiées des plus légères imperfections, qui n'ont plus de désirs, plus de pensées que pour le ciel, qui ne vivent que du plus pur amour pour leur Dieu. A cela je réponds, messieurs, que s'il y avait une véritable humilité, une véritable vertu à s'abstenir du corps du Sauveur, les plus grands saints auraient été les premiers à nous en donner des exemples, comme ils nous en ont donné de toutes les autres vertus. On sait assez que ceux qui sont parvenus à la plus haute perfection ne sont pas ceux qui s'estiment les plus parfaits; au contraire, l'humilité est toujours d'autant plus profonde que la charité est plus ardente; et par conséquent si les saints étaient les seuls qui pussent faire honneur au festin céleste, on ne saurait douter que tout le monde serait obligé de s'en excuser, que les saints eux-mêmes n'oseraient se présenter à cette sainte table, puisqu'ils sont tous si éloignés de se croire saints, et qu'ils se regardent au contraire pour la plupart comme d'indignes pécheurs.

Cependant, messieurs, lisez la vie de tous les héros du christianisme, vous trouverez que non-seulement ceux du premier âge de l'Eglise, mais que tous ceux qui se sont signalés dans les derniers siècles, ont loué la fréquente communion, ont tâché d'en introduire l'usage, l'ont pratiquée eux-mêmes, n'ont pas cru déshonorer la chair du Sauveur en s'en nourrissant tous les jours comme sainte Thérèse, ou presque tous les jours comme sainte Catherine de Sienne, ou plusieurs fois la semaine comme saint Eléazar, et tous les autres sans exception. C'est un événement, messieurs, bien remarquable, que ceux qui ont pris soin de chercher dans l'histoire de quoi appuyer la doctrine qui condamne le fréquent usage de l'eucharistie, n'aient pu citer, parmi ce grand nombre de saints qui ont vécu depuis Jésus-Christ, que l'exemple de trois ou quatre qui, pour des fautes légères, se sont abstenus de dire la messe pour un jour seulement, ou tout au plus pour quelques jours, et cela une seule fois dans toute leur vie.

Mais s'il était vrai que la fréquente communion ne fût que pour les âmes exemptes de toute tache, comment dans la primitive Eglise aurait-on pu obliger tous les fidèles à communier tous les jours? Je sais que c'était alors comme le siècle d'or du christianisme; que le sang de Jésus-Christ qui venait d'être versé sur le Calvaire, que le feu du Saint-Esprit dont les apôtres avaient reçu la plénitude, remplissait les cœurs d'une admirable ferveur : mais enfin le nombre des chrétiens s'augmentant tous les jours de plus en plus, il n'y avait pas trop d'apparence qu'au second siècle, sous le pontificat du pape Anaclet, où la coutume de communier tous les jours fut renouvelée, il n'est, dis-je, guère probable qu'alors le christianisme étant déjà répandu dans tout l'univers, il y eût encore autant de saints qu'il y avait de chrétiens. Saint Basile et saint Epiphane, qui vivaient au quatrième siècle, témoignent qu'il y avait trois ou quatre jours de la semaine où il était ordonné à tous ceux de leur diocèse de recevoir la communion. Doit-on croire que les diocèses de ces saints prélats étaient tous composés d'âmes parfaites et ornées des plus excellentes vertus? Tous les fondateurs des ordres religieux ont prévu que les communautés seraient tout au plus mêlées de parfaits et d'imparfaits, de tièdes et de fervents, et qu'il ne se trouverait que trop de personnes qui conserveraient dans le cloître l'esprit et les inclinations du monde : ils n'ont pas laissé d'établir tous la fréquente communion et d'y engager tous ceux qui voudraient suivre leur règle.

Mais quoi? doit-on accorder l'usage fréquent de l'eucharistie, même aux tièdes et aux méchants? Non, messieurs, cette grâce n'est que pour les âmes vertueuses et pour celles qui désirent de le devenir. Je ne prétends point porter indifféremment toutes sortes de personnes à s'approcher souvent du Dieu de la pureté; mais je dis que dès qu'on a renoncé à l'habitude du péché mortel, dès qu'on ne l'aime plus, qu'on le craint au contraire, qu'on tâche d'éviter les occasions de le commettre, qu'on se sent un vrai désir de son salut, de vivre chrétiennement; je dis, messieurs, que dès lors on est disposé pour la communion fréquente et que loin de manquer de respect en suivant cette édifiante pratique, on ne peut rien faire qui honore plus Dieu. Je l'ai fait voir, ce me semble, jusqu'ici par toutes sortes d'exemples, toutes sortes d'autorités; mais à ces preuves j'ajoute une raison bien essentielle.

La communion est par elle-même une action sainte, une action de religion, si vous la considérez dans l'homme qui communie : il donne par là une marque de sa foi, un témoignage public de l'union qu'il a avec les fidèles, et dont le pain sacré a été de tous les temps le lien le plus précieux : enfin il achève, il consomme le sacrifice de l'autel, qui est de toutes les actions de religion la plus excellente et la plus parfaite. Cela supposé, sur quel principe peut-on avancer qu'en s'abstenant de la sainte table, on donne au Seigneur des marques d'un plus

grand respect, et d'une vénération plus profonde? Est-ce par l'omission ou la pratique des actions saintes, des actions qui sont destinées particulièrement à distinguer les enfants de l'Eglise de Jésus-Christ, et à honorer la majesté divine, que nous devons montrer et faire éclater le respect que nous lui portons? Si c'est procurer à Dieu la plus grande gloire qu'il puisse recevoir d'un simple fidèle, que recevoir l'eucharistie, comment peut-on dire que la recevoir souvent, c'est le déshonorer?

La prière glorifie le Seigneur, elle est un aveu de notre dépendance et de son pouvoir souverain, de notre indigence et de ses richesses, de sa bonté, de sa libéralité infinie. Mais s'approcher de Dieu, et se montrer en sa présence pour l'entretenir de nos misères, c'est prendre bien de la liberté. Quoi donc! quelqu'un s'est-il jamais avisé de dire que, pour marquer à Dieu plus de respect, il fallait le prier rarement et interrompre l'exercice de l'oraison? Sainte Thérèse le crut durant quelque temps, elle s'abstint de prier sous prétexte qu'elle était encore engagée dans des imperfections qui la rendaient indigne de parler à Dieu : mais elle se reproche ce sentiment en divers endroits de sa vie; elle dit que cette fausse humilité l'aurait perdue infailliblement, si elle n'eût été détrompée, et qu'enfin le démon ne pouvait lui tendre un piége plus dangereux. Or si c'est une fausse modestie, une véritable tentation, de quitter la prière parce qu'on n'est pas digne de parler à Dieu, ne sera-ce point aussi une illusion de se retirer de la communion sur un semblable prétexte, surtout si c'est souvent et pour longtemps qu'on s'en retire? Pourquoi d'une part Dieu est-il d'autant plus honoré, qu'on multiplie davantage toutes les œuvres saintes qu'on fait en son honneur? Pourquoi d'autre part sera-t-on accusé de lui manquer de respect en réitérant l'œuvre qui l'honore le plus?

Mais quand la communion ne serait pas l'action la plus sainte du christianisme, l'action qui fait le plus d'honneur à Dieu, si on la considère simplement comme l'action du chrétien qui reçoit le corps de Jésus-Christ; il est certain que si on la regarde comme l'action de Jésus-Christ lui-même, qui nous y donne son corps, il n'est rien, après le sacrifice de la messe qui honore plus Dieu, et que par conséquent il faille plus multiplier. Pourquoi pensez-vous que l'Eglise a si fort augmenté le nombre des prêtres, et pourquoi elle permet à tous les prêtres de célébrer tous les jours? Est-ce qu'elle les croit tous aussi saints que les apôtres? Ignore-t-elle que plusieurs d'entre eux ne sont pas plus purs que les laïques? Elle le sait, messieurs, mais l'honneur que reçoit Dieu par Jésus-Christ, qui s'immole lui-même à l'autel, cet honneur est si grand qu'elle a cru que nulle considération ne la devait empêcher de le lui faire offrir le plus souvent qu'il serait possible, et par autant de prêtres qu'elle en aurait consacrés. Pourquoi ne dirons-nous pas à peu près la même chose de la sainte communion, puisque non-seulement Jésus-Christ y achève le mystère qu'il a commencé par les mains du prêtre, qu'il y accomplit le dessein qu'a formé son amour de nourrir les fidèles de sa propre chair, puisqu'il y renouvelle, qu'il y étend, comme parle saint Jean Chrysostome, le bienfait de son incarnation, puisque même il s'y sacrifie encore une fois en perdant dans notre bouche, dans notre sein, cette vie sacramentelle qu'il avait reçue à la consécration? Vous n'êtes pas digne de communier souvent? Tous les prêtres sont-ils également dignes de dire souvent la messe? En est-il beaucoup qui méritent de la dire tous les jours? En est-il un seul qui mérite de la dire une seule fois?

C'est une erreur, chrétiens auditeurs, de penser que notre Dieu soit déshonoré par nos misères et par nos faiblesses. Si cela était, il ne se serait pas lié si étroitement à notre nature, et l'incarnation ne serait pas le plus grand, le plus glorieux de tous ses ouvrages. Il est d'autant plus glorifié par cette union ineffable que le terme en est plus vil et plus éloigné de sa grandeur. C'est pour cela qu'entre deux natures raisonnables, la nature de l'ange et la nature de l'homme, il a choisi la plus imparfaite, parce qu'il l'a trouvée plus propre pour faire éclater sa bonté et sa sagesse infinie : *Nusquam angelos apprehendit, semen Abrahæ apprehendit.* Il est vrai, messieurs, nous sommes tous indignes de communier souvent, mais si notre indignité est un obstacle à recevoir Jésus-Christ, non-seulement il faut le recevoir rarement, mais il ne le faut jamais recevoir, parce qu'il est impossible que nous en soyons jamais assez dignes. Si nous devons nous abstenir de la sainte table, parce que nous en sommes indignes, nous devons encore nous dispenser d'assister à la messe, d'entendre même la prédication : nous sommes indignes de l'un et de l'autre. Les anges n'assistent qu'en tremblant au sacrifice de l'autel, et un saint Père a avancé qu'il ne fallait pas moins de pureté pour entendre la sainte parole, que pour manger le corps du Sauveur, que pour boire son sang.

Je vois, messieurs, bien de la raison et bien de la bonne foi dans les sentiments de cette personne si sainte et si éclairée qui vivait il y a peu de temps. Se sentant un désir extrême de recevoir le corps du Sauveur, dans le même temps qu'elle se trouvait accablée de confusion à la vue de ses infidélités, cette âme sainte disait à Dieu : J'entends, Seigneur, j'entends le langage de votre amour, je comprends tout ce que signifient ces ardents désirs, je ne puis douter qu'ils ne viennent de vous. Vous voulez faire voir jusqu'où peut aller votre bonté excessive, en vous donnant à la plus indigne de toutes les créatures. Votre gloire vous intéresse à souhaiter de venir en moi, rien ne vous peut faire tant d'honneur qu'un si prodigieux abaissement. Je n'ai garde de m'éloigner de votre table par la considération de mes misères, car plus je suis misérable, plus les an-

ges et les saints béniront, glorifieront la miséricorde infinie qui vous fait descendre jusqu'à moi.

J'ai déjà dit que je ne parlais qu'aux âmes qui n'aimaient plus le péché et qui désiraient sincèrement de devenir vertueuses. Pour les autres, qui sont attachées au monde, qui sont déterminées à continuer de vivre selon ses maximes, je ne les blâme point de communier rarement, mais je ne suis pas assez crédule pour qu'elles me persuadent que c'est par humilité qu'elles s'éloignent de la communion. Comment peut-on croire qu'une personne qui n'aime que la vanité, qui paraît aussi sensible aux louanges qu'on lui refuse qu'elle est avide des louanges qu'elle cherche, et qui est tout occupée de la fausse gloire du monde, comment peut-on croire qu'elle soit en même temps remplie d'une véritable humilité? Comment peut-on croire que ceux qui n'ont que du mépris pour les saintes règles de l'Evangile, qui portent peut-être leur orgueil jusqu'à mépriser les commandements de l'Eglise et de Dieu même, aient tant de respect et de vénération pour l'eucharistie? Jésus-Christ est dans le saint sacrement, il est vrai, mais Dieu est partout; et je ne comprends pas comment ce même respect qui nous représente le Seigneur si redoutable à l'autel ne nous détourne point de l'offenser et de l'outrager partout ailleurs.

Comment croirons-nous que vous différez la communion à cause de votre indignité, tandis que nous verrons que vous continuez de vous en rendre tous les jours plus indignes par la multiplication des fautes qui vous obligent à la différer? Si vous aviez des sentiments d'une vénération si profonde pour le corps adorable de Jésus, ne penseriez-vous pas plutôt à vous rendre dignes de le recevoir souvent, qu'à vous en priver parce que vous vous en jugez indignes? Si vous êtes sincèrement résolu de vous réformer, vous méritez de communier dès demain; mais si vous êtes dans la disposition de vivre comme vous avez vécu jusqu'à présent, pouvez-vous douter que dans un an vous ne méritiez aussi peu qu'aujourd'hui de participer aux saints mystères? Ou commencez incessamment à purifier votre cœur pour communier la première fois avec plus de révérence, ou cessez de dire que le terme que vous prenez est un effet du respect intérieur que vous avez pour le corps de Jésus-Christ. Etrange idée, de vouloir faire passer pour vertu l'attachement que nous avons à nos habitudes vicieuses et l'amour d'une fausse liberté, qui se trouverait trop gênée par des communions fréquentes! On craint de rentrer si souvent dans une conscience impure; on craint de revenir si souvent à l'humiliant aveu de ses fautes; on craint que les plaisirs ne soient pas seulement interrompus pour un jour, mais encore troublés pour longtemps par les bonnes pensées qui ont coutume d'accompagner les actions saintes; en un mot, il faut se retirer ou du désordre ou de la table sacrée, et on aime mieux se priver du pain des anges que d'être obligé de vivre plus chrétiennement.

Voilà quelles sont les dispositions que l'on cache sous le prétexte spécieux de respect et de vénération pour l'eucharistie. Mais on leur donne encore une autre couleur également fausse, également trompeuse. Nous voulons faire croire que nous faisons par zèle de notre avancement spirituel ce qui n'est l'effet que trop visible de notre tiédeur et du peu de désir que nous avons de nous convertir. Il est dangereux, dit-on, qu'en communiant si souvent, on ne s'y accoutume de telle sorte qu'on n'en retire plus le fruit qu'on en devait espérer. Disons plutôt que nous redoutons qu'en communiant si souvent nous n'en retirions plus de fruit que nous ne souhaiterions; car il n'est rien de si vrai, que plus on multiplie les communions, plus les richesses spirituelles abondent dans notre âme. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand tous les chrétiens ne seraient pas instruits des effets admirables que produit l'eucharistie dans l'âme de ceux qui la reçoivent, il suffirait de vous rappeler qu'elle renferme ce corps adorable dont la présence, dont les attouchements sacrés, dont les vêtements, dont la seule ombre a chassé les démons et les maladies; ce corps qui a plus de pouvoir sur les cœurs pour les sanctifier, qu'il n'en a sur tout le reste de la nature. Qui pourrait rassembler dans un seul discours tout ce que la foi, les saints Pères nous apprennent, tout ce que la raison nous persuade, tout ce que l'expérience nous a enseigné de la vertu de ce sacrement?

Y a-t-il quelque moyen, chrétiens auditeurs, ou plus sûr, ou plus prompt, ou plus efficace, pour modérer les passions, pour déraciner les habitudes, pour fortifier l'âme contre les tentations, pour l'encourager dans les entreprises difficiles, pour la rendre ferme et inébranlable dans la pratique du bien? est-il rien enfin de plus propre pour enflammer en elle l'amour de Dieu, que ce saint mystère? C'est par lui que nous sommes unis d'une manière si spéciale au Roi des vertus, à l'auteur de la grâce, au Saint des saints, à la source de toute sainteté. Voilà le langage de la foi; voici le langage des Pères. La vertu de rafraîchir, dit Albert le Grand, n'est pas plus naturelle à l'eau, que le pouvoir de modérer les passions l'est au sacrement de l'autel. Le démon tremble, dit saint Pierre Damien, à la vue d'un chrétien qui a les lèvres teintes du sang du Sauveur. L'eucharistie est un puissant remède qui pénètre dans tous les replis de l'âme, dans toute l'étendue du corps, pour guérir tout, tout purifier, tout renouveler; c'est ainsi que parle saint Cyprien. Enfin il faut se résoudre à mourir, dit saint Jean Chrysostome, si l'on refuse de prendre cette nourriture sacrée; elle est la force de notre âme, le lien qui unit notre esprit à Dieu, le fondement de notre confiance, notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie.

Sur tout ceci, qui ne peut être contredit, si nous ne faisons usage de notre raison, pourrons-nous croire qu'un sacrement dont la vertu est si puissante pour tous ceux qui le

reçoivent, puisse devenir inutile à ceux qui le reçoivent souvent? Il peut arriver qu'un contre-poison, qu'un remède très-salutaire en soi-même, n'ait enfin aucun effet à l'égard de ceux qui en font un usage trop fréquent; mais une viande, quoiqu'elle devienne ordinaire, ne perd rien de sa vertu. Le pain surtout et le vin, sous les espèces desquels Jésus nous a donné son corps et son sang, sont d'autant plus salutaires que nos corps sont plus accoutumés à cette espèce de nourriture; jamais nous ne nous en dégoûtons, quand même, à ce sujet, un long usage produirait en nous quelque dégoût, le Saint-Esprit a depuis longtemps prédit le contraire de ce pain céleste : Ceux qui se nourrissent de mon corps sentiront croître leur faim : *Qui edunt me, adhuc esurient.*

Je sais qu'on peut recevoir l'eucharistie de telle sorte qu'on n'en retire aucun fruit; mais je soutiens que ce malheur ne peut venir de ce qu'on s'en approche trop fréquemment. Je dis que ceux qui communient tous les huit jours, sans pourtant devenir plus vertueux, perdraient ce qu'ils ont de vertu, s'ils communiaient plus rarement; je dis que nulle indisposition, à la réserve du péché mortel, ne peut empêcher l'effet du sacrement, qui est de sanctifier l'âme, de lui donner de la force pour faire le bien et pour résister au mal; je dis que comme à chaque fois qu'on communie, on reçoit une augmentation de mérite et de grâce habituelle, il faut nécessairement qu'une communion nous dispose à profiter d'une autre communion; et que par conséquent plus on fait de communions, plus on est disposé à profiter de celles qui doivent encore suivre.

Je conviens que c'est un mal auquel presque tous les hommes sont sujets, de faire peu de cas des choses devenues communes, de négliger enfin, et de faire sans réflexion les actions les plus importantes, lorsqu'elles sont trop ordinaires. Mais si la crainte de tomber dans une pareille faiblesse était une raison pour s'abstenir de la communion fréquente, elle devrait nous porter aussi à nous abstenir de prier fréquemment. Non, mes frères, Jésus-Christ nous commande de prier sans cesse; et comme en priant souvent on apprend à prier saintement, de même en recevant souvent Notre-Seigneur, on sent croître en soi cette ferveur et cette faim qui sont nécessaires pour le recevoir avec fruit. Si l'on néglige de se préparer à la communion, elle ne sera guère utile, quand même on ne la ferait qu'une fois l'an; si au contraire on y apporte beaucoup de soin, il est certain que plus on la multipliera, plus on se fortifiera dans l'habitude de la faire dignement. Il en est à cet égard du bien comme du mal; ce n'est pas en faisant souvent l'un ou l'autre, mais par l'attachement qu'on y prend, qu'on s'accoutume ou à bien faire, ou à mal faire.

Si, pour prouver l'utilité des fréquentes communions, ces raisons ne suffisent pas, j'en appellerai à l'expérience. Il n'y a jamais eu tant de ferveur, jamais la sainteté n'a été si universelle dans l'Eglise, que dans ces heureux temps où les fidèles communiaient tous les jours. On a observé qu'au siècle passé, lorsque la corruption des mœurs fit naître ce grand nombre d'hérésies qui inondèrent presque tout le monde chrétien, le fréquent usage de la pénitence et de la communion avait été entièrement aboli, et qu'aussitôt que par les soins de plusieurs saints, suscités dans ces temps ténébreux, cet usage commença à se rétablir, on vit partout refleurir la piété, et le cours de l'erreur s'arrêter dans les lieux où elle faisait le plus de ravage. Mais qu'est-il nécessaire de chercher si loin des exemples d'une vérité dont nous sommes si convaincus par notre propre expérience? Vous nous dites qu'il y a de l'illusion à communier tous les mois, tous les quinze jours, tous les huit jours; qu'on en tirerait plus de fruit, si on le faisait moins fréquemment : ce discours persuadera sans doute ceux qui ne communient que deux ou trois fois l'année; mais quelle impression pourrait-il faire sur des personnes qui savent, par elles-mêmes, quel avantage c'est pour elles de communier souvent? Comment pourrions-nous donner quelque créance à cette doctrine si combattue, nous qui ne nous sommes retirés de nos désordres que par cette voie, après avoir inutilement tenté toutes les autres? Tandis que nous avons négligé de communier souvent, nous avons senti croître notre lâcheté, notre tiédeur dans le service de Dieu; les tentations nous ont assaillis et nous avons résisté plus faiblement; l'idée de la piété chrétienne nous a effrayés, et nous en avons cru la pratique comme impossible : mais depuis que nous approchons plus fréquemment de la table eucharistique, nous trouvons que nos ennemis ne sont point invincibles, ni nos passions indomptables; la connaissance de la vertu s'étend dans notre esprit et sa pratique s'aplanit sous nos pas. Nous voyons que le conseil contraire trouve un accès facile auprès des chrétiens peu vertueux; sans attendre même qu'on les exhorte à communier rarement, ils s'éloignent le plus qu'ils peuvent des saints mystères : aussi voyons-nous que jamais un âme fervente ne se relâche, qu'elle ne perde le désir de communier souvent, qu'elle ne soit tentée de s'en abstenir qu'elle ne s'en abstienne en effet, si elle continue de se relâcher.

Je ne dirai pas que tous ceux qui communient fort souvent soient des saints, mais j'ose avancer que tous les saints communient fort souvent et qu'ils reconnaissent devoir à ce sacrement, et leur progrès, et leur persévérance dans la vertu. Si donc je vois qu'à mesure que je multiplierai mes communions, je devienne plus colère, plus vain, plus dur envers les pauvres, plus attaché au monde, plus enclin à satisfaire mes passions, plus impatient dans mes maux, plus altéré de plaisir et de faux honneurs; alors je croirai, non que je dois m'éloigner de la communion, car rien n'est capable de me persuader que je sois plus faible et plus imparfait, parce que je me suis trop appro-

ché de la source de la sainteté et de la grâce; mais je croirai que je m'en approche avec peu de foi, peu de confiance, peu de préparation; je chercherai dans moi-même la cause d'un si grand mal, je la retrancherai, cette cause funeste, et pour le faire avec succès, je penserai qu'il n'est rien qui puisse m'aider qu'une sainte habitude de recourir souvent au pain des forts. Mais tandis que je m'apercevrai de quelque progrès dans la vertu, tandis que je verrai mes passions s'affaiblir, que je me sentirai assez de force pour résister aux tentations, que je ne retomberai point dans mes anciens déréglements, que je craindrai le péché et les occasions du péché, je me garderai bien d'abandonner une pratique qui m'a apporté et qui conserve tous ces avantages.

Je finis, messieurs, en m'adressant à ceux qui jusqu'ici pourraient avoir cru de bonne foi qu'il y a plus de vertu et plus d'utilité à communier moins fréquemment, et je les conjure d'en faire l'épreuve, afin qu'ils en puissent juger avec plus de connaissance. Si leur volonté est sincère, comme je le suppose, je ne doute pas qu'ils ne soient désabusés, qu'ils ne se trouvent bientôt remplis de force, de courage, de lumière, d'onction et qu'ils n'entrent dans des dispositions bien plus avantageuses que celles où ils ont vécu jusqu'aujourd'hui. De plus, je m'adresse à ceux qui sont déjà dans la louable pratique de la communion fréquente, et je les prie, au nom de Jésus-Christ, qui leur témoigne un si grand amour en s'abaissant jusqu'à eux, en les nourrissant de sa chair, je les prie, par cet amour excessif que Jésus-Christ leur porte, d'avoir soin de régler tellement leur vie, que les faibles n'en soient pas scandalisés, et que personne ne prenne occasion d'attribuer au fréquent usage de l'eucharistie, des imperfections qui ne seraient qu'un effet du mauvais usage qu'ils feraient du remède le plus efficace : *Ut bene facientes, obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Faut-il, en effet, trouver étrange si le nom de Dieu est blasphémé, et si l'on se sent autorisé à se mettre peu en peine de se présenter souvent à la sainte table, lorsqu'on voit des hommes qui communient tous les mois, des femmes qui le font peut-être tous les huit jours; lorsqu'on voit ces personnes toujours aussi vaines, aussi colères, aussi médisantes, aussi légères dans leurs actions et dans leurs discours, que si le prêtre ne leur donnait qu'un pain matériel, que si elles étaient membres de ces nouvelles églises où l'on ne se nourrit que de l'ombre et de la figure de l'eucharistie? Quoi! ces défauts dont on se fait un sujet de scandale sont-ils si criminels? Non, mes frères, mais c'est de là même que naît le scandale des ignorants, lorsqu'ils croient que de pareilles faiblesses résistent à un remède si puissant, et que le corps de Jésus-Christ, qui a guéri tant de maladies mortelles, en touchant une seule fois ceux qui en étaient atteints, semble manquer de vertu pour vous délivrer de ces légères imperfections.

Enfin, je ne saurais assez exhorter ceux à qui Dieu donne un désir sincère de s'engager ou de persévérer dans les exercices d'une piété solide, je ne saurais assez les exhorter à recevoir souvent leur Rédempteur. Qu'ils aient toujours présentes à l'esprit ces paroles du concile de Bâle : Non-seulement il est utile et salutaire de recevoir souvent le sacrement de l'autel; mais cette pratique est entièrement nécessaire à celui qui ne veut pas reculer, à celui qui souhaite de s'avancer dans le service de Dieu, dans le chemin de la vertu et de la vie parfaite. Que ces personnes regardent donc la divine eucharistie comme leur bouclier, comme leur remède universel, comme leur asile dans tous les périls, comme leur ressource dans tous leurs besoins, comme l'appui qui les doit rendre inébranlables, comme le principe de leur vie spirituelle, et le gage de leur immortalité. Qu'elles aient recours à ce pain des anges dans leurs ténèbres, dans leurs perplexités, dans leurs craintes, dans leurs tentations; qu'elles l'opposent à leur fragilité, et qu'avec une constance invariable elles se maintiennent dans ce pieux usage. C'est une parole expressément donnée par Jésus-Christ, que quiconque se nourrira de cette viande ne mourra jamais. On ne peut pas dire que cette promesse soit pour tous ceux qui communient, même avec les dispositions nécessaires, puisque nous n'en voyons que trop mourir dans l'impénitence, après avoir vécu quelque temps dans la participation des mystères adorables : on ne peut pas dire non plus que ce soit une promesse vaine, une prédiction fausse, et qui ne nous donne aucune assurance de nous maintenir dans la crainte de Dieu et dans la ferveur. Il faut donc que cette promesse regarde ceux qui ne se contentent pas d'avoir communié une fois ou plusieurs fois, mais qui persévèrent jusqu'à la fin dans la communion fréquente. Oui, Jésus-Christ l'a promis, et j'ose en répondre, ceux qui ont une volonté sincère de vivre chrétiennement et qui se maintiendront dans l'usage de communier souvent, ceux-là ne mourront jamais dans le péché; ils ne mourront jamais par le péché, ils ne perdront point la vie de la grâce dans ce monde, et ils parviendront infailliblement à la gloire dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA TRANSFIGURATION

Les chrétiens doivent espérer de trouver dans l'exercice de la vertu les avantages qu'ils cherchent en s'attachant au vice. La vertu ne nuit point, comme ils se le persuadent, à leurs intérêts temporels, elle les favorise au contraire : la vertu n'est point ennemie des plaisirs, elle en est même la plus abondante source.

Domine, bonum est nos hic esse, si vis, faciamus hic tria tabernacula.

Seigneur, nous sommes bien ici : vous plaît-il que nous y dressions trois tentes? (*S. Marc*, XVII.)

Les anciennes écoles ont toujours été par-

tagées au sujet de la félicité de l'homme. L'histoire rapporte que pour examiner cette question, les Grecs ayant autrefois assemblé des philosophes de toutes les différentes sectes, il ne s'en trouva pas deux qui fussent du même sentiment : chacun établissait notre bonheur sur un principe auquel aucun autre n'avait pensé. Ce qui est encore plus surprenant, c'est que parmi tant d'opinions diverses, il ne s'en trouva pas une seule qui puisse être reconnue comme vraie. Les sectateurs d'Epicure tenaient pour les plaisirs des sens, et disaient, au rapport de saint Augustin : *Mihi frui carne bonum est.* Les disciples de Zénon prenaient parti en faveur des actions de l'esprit : *Mihi frui mea mente bonum est.* Cette diversité d'opinions dura jusqu'au temps où saint Paul, s'opposant seul à tous les autres, fit entendre au milieu d'Athènes cette nouvelle doctrine : *Mihi adhærere Deo bonum est :* Vous êtes tous dans l'erreur, pour moi je m'attache à Dieu comme à mon souverain bien. Il ne faut, pour être heureux, ni chercher à flatter les sens, ni à satisfaire l'esprit, mais à contenter celui qui a créé l'un et l'autre : *Non est in corpore, nec est in anima, sed in utriusque creatore.*

Je ne doute point, chrétiens auditeurs, que ce ne soit dans la même vue que saint Pierre s'écrie, sur le Thabor : *Domine, bonum est nos hic esse:* Seigneur, nous voici à la source du vrai bonheur, nous n'avons pas besoin de le chercher ailleurs. Vérité importante, vérité peu connue, que je tâcherai d'établir dans ce discours, non plus contre des philosophes, mais contre des chrétiens qui paraissent encore moins raisonnables. Ce n'est plus entre les plaisirs du corps et les plaisirs de l'esprit qu'on est partagé, il me semble que tout est terrestre, que tout est corporel dans la félicité que cherchent aujourd'hui les chrétiens : les uns se donnent entièrement à la volupté, et les autres n'ont en vue que l'intérêt. Aux uns et aux autres j'oppose la piété, la vie chrétienne, et je soutiens qu'il n'est point d'hommes plus heureux au monde que les véritables serviteurs de Dieu. J'espère en faire convenir et ceux qui sont les plus affamés des biens de la terre, et ceux qui courent avec le plus d'ardeur après les plaisirs sensibles. Saluons Marie. *Ave, Maria.*

En vain, pour détacher les hommes de l'amour du monde, on le leur représente comme un maître impuissant et infidèle, qui ne peut donner que de faux biens, que de faux plaisirs : mais ces biens, ces plaisirs sont sensibles ; c'est assez pour retenir des âmes qui ne jugent que par les sens, et que rien d'invisible ne peut toucher. Il n'est donc point de moyen plus sûr, pour attirer les hommes à la piété, que de leur faire espérer, dans l'exercice de la vertu, les avantages qu'ils croient trouver en s'attachant au vice. J'ose en promettre de plus grands encore, messieurs, et je prétends que ceux qui s'éloignent de Dieu par des raisons d'intérêt et de plaisir, s'en éloignent par les raisons qui les y devraient attacher. Sur quoi voici les deux vérités que j'ai dessein d'établir dans ce discours. Je veux faire voir que quiconque s'adonne à la piété possède plus de biens, même temporels, goûte dans les plaisirs, même sensibles, des douceurs plus pures et plus solides, que ces hommes qui ne s'appliquent qu'à satisfaire leur avarice et leur sensualité : que non-seulement la vertu ne nuit pas à ce que vous appelez vos intérêts, mais qu'elle les favorise au contraire : ce sera le premier point ; qu'elle n'est point ennemie des plaisirs, qu'elle en est même la source la plus abondante : ce sera le second point. Pardonnez-moi, Seigneur, si pour porter les hommes à vous servir, j'ai recours à des motifs si bas et si imparfaits. Je n'ignore pas les grandes raisons que nous avons de nous attacher à vous sans intérêt et pour l'amour de vous-même ; mais il faut faire entendre aux chrétiens, qu'ils n'ont aucune raison d'abandonner les exercices d'une vie sainte et chrétienne ; qu'en les abandonnant ils se rendent en tout inexcusables : ou plutôt, il faut les attirer avec douceur à la pratique de la vertu ; il faut les y attirer, comme vous faites, par des appâts conformes à leurs penchants, par l'amorce d'une félicité temporelle. Vous saurez, ô mon Dieu, purifier ensuite ces motifs intéressés, nous faire chérir, par amour pour vous, les chaînes qui nous lieront à votre service, achever enfin ce que nous n'aurons qu'ébauché.

PREMIERE PARTIE.

Vos interêts temporels sont d'une part les biens de la terre, d'autre part les honneurs du monde. Je dis que de part et d'autre, il n'est rien qui favorise davantage l'avancement de votre fortune, que vos progrès dans la vertu. Pourquoi ? Parce qu'à l'égard des biens de la terre, Dieu, qui en est l'unique maître souverain, les distribue préférablement à ses fidèles serviteurs ; parce qu'à l'égard des honneurs du monde, ceux qui en sont les dispensateurs aiment à les accorder aux hommes vertueux.

Que pensez-vous, messieurs, du fanatisme de Manès, qui, au troisième siècle de l'Eglise, osa avancer qu'il y avait dans le monde deux principes des êtres créés, et que Dieu n'était l'auteur que des êtres spirituels et invisibles ? Je crois cependant que ce serait une illusion plus grande encore de s'imaginer que celui qui est le créateur de tous les biens, même visibles et temporels, n'en est pas le maître absolu, n'en est pas le souverain distributeur ; qu'il est en notre pouvoir de les acquérir et de les conserver indépendamment de sa volonté. *Quis vestrum*, nous dit Jésus-Christ dans l'Evangile, *cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ?* Qui de vous, par ses recherches, par ses profondes méditations, pourra trouver le moyen d'ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée ? Est-il quelque homme qui ne soit persuadé qu'un pareil accroissement ne peut dépendre de son pouvoir ? Or sachez qu'il dépend encore moins de vous de faire

réussir les desseins de fortune que vous formez. *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis?* Si ce qui est beaucoup moins difficile est cependant supérieur à vos forces, êtes-vous sages de vouloir entreprendre de faire le reste?

Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens auditeurs, que, dans cet endroit de l'Evangile, le Sauveur compare tous les soins que nous pouvons prendre pour nous procurer un bonheur temporel, aux vains efforts que ferait un insensé pour croître tout d'un coup d'une coudée : non-seulement il traite de folie l'une et l'autre de ces entreprises, mais il nous fait entendre que la seconde, quelque extravagante qu'elle soit, est facile en comparaison de l'autre. Ce n'est rien de hausser sa taille, et de lui donner un avantage qu'elle n'avait pas ; mais quand vous auriez ce pouvoir, il ne s'ensuivrait pas que vous puissiez augmenter ou conserver vos biens temporels : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis?* Il est évident, messieurs, que nous ne pouvons rien à cet égard. Pour donner aux affaires temporelles le succès que nous souhaitons, ce n'est pas assez d'y apporter beaucoup de soins, beaucoup de discernement, beaucoup d'adresse ; il faudrait pour cela commander aux vents et aux flots, régler le cours des astres, se rendre maître de la volonté des hommes, disposer de cent choses dont Dieu s'est réservé à lui seul la disposition. Qu'il serait à souhaiter qu'on fût intimement persuadé que les richesses, les honneurs, la santé, les emplois, l'estime et l'amitié des hommes sont des biens qui appartiennent à Dieu, et que nous ne pouvons recevoir que de sa main, et qu'enfin il nous est aussi impossible d'acquérir sans son secours, qu'il est impossible à un aveugle de se donner la vue!

Cela une fois supposé, que Dieu seul est le maître de votre fortune, et que ce n'est que de sa main que vous pouvez recevoir les biens que vous croyez capables de vous rendre heureux, ne serait-ce pas une troisième erreur aussi ridicule que les précédentes, de penser que pour l'obliger à vous faire part de ses biens, un moyen sûr serait de négliger son service, ou même de l'irriter? Vous savez, messieurs, quels châtiments une pareille imagination attira à Jéroboam, roi d'Israël. Il craignit que ses sujets allant souvent à Jérusalem adorer Dieu, selon la loi, ne s'attachassent insensiblement au Roi de Juda ; pour aller au-devant de ce malheur, il fit bâtir un temple dans sa ville capitale, et tâcha d'y arrêter les Israélites par le culte des idoles. Cet artifice impie, inventé pour conserver sa couronne, fut puni par la perte qu'il en fit, et par l'extinction de toute sa race. Une politique aussi folle ruina également les Juifs avec toute la Judée. Ces insensés craignirent, s'ils suivaient Jésus-Christ, de s'attirer la colère et les armes des Romains : *Venient Romani, et tollent locum nostrum et gentem.* Sur cette fausse crainte ils le condamnèrent à mort ; et ce fut justement pour venger sa mort, que les Romains vinrent assiéger Jérusalem, qu'ils la rasèrent, qu'ils égorgèrent la plupart de ses citoyens, qu'ils réduisirent toute la nation à une honteuse servitude.

Est-il nécesssaire, messieurs, que je vous prouve par des raisons, que pour obliger Dieu à vous faire part des biens qu'il a créés, et dont il veut disposer seul, l'unique voie sûre pour vous est d'être dociles à sa loi, soumis à ses volontés, zélés pour ses intérêts et pour sa gloire? *Omnia hæc manus mea fecit, et facta sunt universa ista, dicit Dominus : ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos?* Tout ce que vous voyez, et au ciel et sur la terre, est l'ouvrage de mes mains, dit le Seigneur; j'en suis le créateur, et par conséquent c'est à moi de le distribuer selon ma volonté : mais à qui est-ce que j'aurai égard dans cette distribution, si ce n'est aux âmes humbles, touchées d'un repentir sincère à la vue de leurs fautes, qui observent avec crainte mes commandements? Dans la nouvelle loi Jésus-Christ promet tout ce qui peut servir à l'entretien et aux commodités de la vie, mais c'est à ceux qui se donneront aux exercices de la piété chrétienne qu'il fait cette promesse ; et il y engage sa parole d'une manière si précise et si forte, qu'il fait entendre à ses disciples que ce serait faire un outrage à son Père, et renoncer à toute religion, si l'on pensait devoir prendre quelque soin de se procurer les choses les plus nécessaires, si l'on doutait que le père commun les dût abondamment fournir. *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis :* Faites que le Seigneur règne dans vos cœurs, et il versera à pleines mains tous les biens dans vos maisons. Si vous êtes assez charitables pour donner une partie de vos richesses par amour pour moi, de relâcher quelque chose de vos intérêts en faveur de votre âme, je vous en rendrai cent fois autant dès cette vie, sans compter ce que je vous réserve pour l'autre.

D'où vient donc qu'on voit quelquefois des gens de bien dans l'affliction? Je réponds en premier lieu, que cela n'arrive guère à ceux qu'une vie, régulière en tout, rend irréprochables, à ceux qui usent de la prospérité de telle sorte qu'ils ne donnent aucune occasion à Dieu d'être mal satisfait de leur conduite. Il les afflige quelquefois, parce qu'ils ne sont pas toujours aussi reconnaissants qu'ils le doivent être, parce qu'insensiblement ils se laissent enfler par leur orgueil, parce qu'ils s'attachent aux biens temporels, et qu'ils y établissent leur confiance. En second lieu, il permet quelquefois qu'ils soient affligés pour un temps, afin d'avoir occasion de signaler son pouvoir en les relevant, et de faire voir à toute la terre qu'ils sont sous sa protection. C'est ainsi qu'il permit que Joseph fût vendu et emprisonné, pour le faire monter sur le trône d'Egypte ; que les Israélites fussent maltraités par Pharaon, pour les faire triompher de la tyrannie de ce prince de la manière la

plus glorieuse. David, Daniel, Suzanne souffrirent tous une cruelle persécution ; mais Dieu les en délivra avec tant d'éclat, qu'ils avaient lieu de le bénir de ce qu'il les avait mis à ces épreuves. Enfin le prophète-roi, qui a tant parlé des souffrances des justes, a déclaré que, quoiqu'il les ait vus souffrir, il ne les a jamais vus abandonnés dans leurs disgrâces, qu'il a toujours observé que Dieu les bénit, même dans leur postérité : *Nec vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem.*

Je ne m'arrête point à vous faire remarquer que le Seigneur, à l'égard des méchants, des impies, tient une conduite tout opposée : il permet que tout le monde s'éloigne d'eux, il les laisse dans le plus triste abandon, il confond leur fausse prudence, il renverse leurs desseins les mieux concertés ; il semble ne les élever que pour un peu de temps, qu'afin de les précipiter, qu'afin de rendre leur chute plus éclatante et plus honteuse ; il donne sa malédiction à leurs personnes, et souvent à toute leur race ; il abrége leurs jours, il les détruit dans un moment, il anéantit jusqu'à leur nom ; et ces victimes infortunées, gémissant sous le poids de sa juste colère, deviennent des exemples terribles qui jettent partout l'effroi. Il est certain qu'on en voit peu ou point du tout qui, du moins aux approches de leur mort, pour l'ordinaire ou subite, ou tragique, ou avancée, ne réparent, à la vue de tout l'univers, le scandale que leur fausse prospérité avait pu donner. *Suscipiens mansuetos Dominus, humilians autem peccatores.*

Mais je veux, chrétiens auditeurs, qu'après Dieu, les hommes puissent encore contribuer à votre fortune et à votre bonheur temporel; je dis que plus vous aurez de piété, plus vous puiserez de biens et d'honneur dans cette seconde source. Vous savez, messieurs, que les hommes les plus déréglés ne peuvent s'empêcher d'aimer la vertu ; il semble que plus ils sont esclaves du vice, plus ils admirent dans les autres cette magnanime réserve qui les rend inaccessibles aux attraits du vice; ils regardent comme une force supérieure à l'humanité ce courage qui rend facile à d'autres tout ce qui leur paraît le plus impossible. C'est par des traits semblables, ces traits qui fixent l'estime publique, que Joseph devint favori du roi d'Egypte, que Moïse fut redouté comme un Dieu par Pharaon, et qu'Hérode respecta, dans saint Jean-Baptiste, jusqu'à la liberté qu'il prenait de lui faire des reproches. N'est-ce pas déjà un avantage bien propre à contribuer à la douceur de la vie, que d'être aimé, estimé, et honoré de tout le monde? Les plus riches, ceux qui sont les plus considérables par le rang qu'ils tiennent, s'ils ne sont vertueux, ne peuvent se garantir de la haine, du mépris, et surtout de la médisance; si on les honore en public, le cœur désavoue toutes les marques de respect qu'on donne à leur condition ; on les loue à regret en leur présence ; est-on en liberté, on se dédommage de cette violence par le plaisir de les blâmer, de se déchaîner contre leurs déréglements. Une personne vertueuse au contraire est assurée ou que partout on parle bien d'elle, ou que personne ne croit le mal qu'on en dit.

C'est un langage assez ordinaire parmi les hommes, que les amis sont, de tous les biens de la fortune, le plus précieux et le plus utile, et que quiconque a un seul ennemi ne peut se flatter d'être parfaitement heureux. Or il est certain que personne n'a tant d'amis, ni moins d'ennemis, que les hommes qui craignent Dieu : on s'empresse pour avoir part à leur amitié, parce qu'on sait qu'elle sera sincère et constante, qu'on n'en peut attendre que des conseils désintéressés, qu'on peut sûrement répandre son cœur dans le leur, leur confier les secrets les plus importants, qu'il n'y a pas lieu de craindre d'en être trahi. On ne se fait des ennemis que par les injures qu'on fait aux autres, ou par la vengeance qu'on tire des injures qu'on a reçues. Les gens de bien ne font de mal à personne, ils dissimulent, ils pardonnent le mal qu'on leur fait ; et par cette conduite prudente et chrétienne ils vont au-devant de ces inimitiés éclatantes et immortelles, la ruine des pères, et souvent des enfants ; au-devant de ces dissensions, sources intarissables d'amertume, qui exposent tous les jours à de nouveaux chagrins, qui causent tant de préjudice à la réputation, tant de dérangement dans les affaires.

Outre le précieux avantage de l'estime et de l'amitié des hommes, il en est qui touchent de plus près encore l'intérêt et l'établissement de la fortune. A qui est-ce, messieurs, que l'on confie plus volontiers les charges et les emplois importants, qu'à ceux qu'on prévoit les devoir exercer avec justice et avec fidélité, devoir se faire une loi inviolable de chaque obligation, s'y appliquer sans relâche, n'en être jamais détournés, ni par l'oisiveté, ni par la débauche? Ces sortes de gens trouvent partout des cautions et des protecteurs; on croit rendre service aux personnes à qui on les présente, à qui on s'engage pour eux. Dépendez-vous de personnes qui craignent le Seigneur? elles préféreront toujours la vertu au libertinage. Attendez-vous votre fortune des libertins? ceux-là mêmes rebuteront ceux qui leur ressemblent, et favoriseront la vertu : on ne veut point avoir de rapport avec les hommes vicieux, si ce n'est pour le vice même. Un homme débauché s'attachera, pour assouvir plus aisément sa passion, à une personne passionnée comme lui ; mais pense-t-il à un établissement, ne doutez pas que la plus modeste, la plus retenue ne paraisse seule digne de son choix. Un ivrogne se lie volontiers avec ceux qui aiment ce genre de débauche; mais, s'il peut, il ne confiera ses intérêts, sa maison, sa personne, qu'à des gens sobres. Enfin un joueur sera sans cesse avec un autre joueur; mais ce ne sera pas à lui qu'il donnera l'héritière de ses biens. Voilà pourquoi, au défaut de la vertu, tant de gens en prennent les dehors : voilà pour-

quoi on voit dans le monde tant d'hypocrisie. Un hypocrite n'est autre chose qu'un homme intéressé, qu'un homme qui ne paraît vertueux que parce qu'il trouve son avantage à le paraître, et qui n'imagine point de voie, ni plus courte, ni plus sûre pour parvenir : c'est un homme qui ne prend que le masque de la piété, et qui au lieu d'envisager la récompense qu'il peut espérer au ciel, ne regarde que la gloire temporelle qui accompagne la vie régulière. Son motif, qui fait honneur à la vertu en même temps qu'il en abuse, c'est que pour réussir, pour s'avancer, il faut être vertueux, ou du moins feindre de l'être. Cependant, messieurs, comme il n'en coûte guère plus de l'être que de le feindre ; outre le péril d'être découvert, outre la contrainte qu'entraîne le soin de se contrefaire éternellement, de jouer sans cesse un rôle étranger, ne faut-il pas être bien malheureux pour préférer un masque, un fard incommode, quand, au même prix, on peut avoir les charmes purs de la beauté naturelle?

Je pourrais encore ajouter, chrétiens auditeurs, que la même piété qui ouvre les sources des biens temporels sert extrêmement à les conserver; et ce seul point pourrait être le sujet d'un long discours. Un ambitieux se ruine par ses propres intrigues; un avare, par le désir excessif d'accumuler, s'expose à tout perdre et perd tout en effet; le jeu, l'intempérance, la volupté épuisent les maisons les plus opulentes, bientôt on n'y trouve plus ni de quoi se soutenir selon sa condition, ni de quoi établir des enfants, ni de quoi payer ses dettes; on manque enfin des choses nécessaires à l'entretien de la vie, loin de pouvoir fournir aux mêmes plaisirs qui ont tout consumé dans si peu de temps. La vertu, au comble du bonheur, conserve et multiplie sans inquiétude ce qu'elle a acquis sans crime; elle jouit dans une longue et heureuse tranquillité et des biens légitimes que Dieu lui donne, et des plaisirs légitimes qu'il lui permet.

Il est donc vrai, chrétiens auditeurs, qu'à raison même de l'intérêt temporel, vous êtes obligés de vivre chrétiennement. Je ne veux point vous parler de cet intérêt supérieur à tout, de l'éternité que nous avons à ménager durant le peu de jours que nous vivons sur la terre, cet intérêt où il s'agit de notre âme, de cette âme immortelle que Dieu n'avait pas créée pour une félicité passagère, où il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur qui n'auront jamais de fin, où il s'agit de posséder ou de perdre un Dieu, et de le perdre sans ressource. Ames terrestres, tout cela ne vous touche point; un peu de fange que le soleil a colorée, je ne sais quelle fumée d'honneur qui s'évanouit, tout cela fait plus d'impression sur l'esprit des hommes qui se piquent de raison, qui veulent même passer pour sages. Mais, messieurs, quel malheur de mépriser cette éternelle félicité pour se rendre heureux sur la terre, et d'être encore frustrés de ce bonheur terrestre que nous avons préféré au ciel ! Quel aveuglement de se séparer de Dieu, pour courir après des biens que nous ne pouvons recevoir que de lui seul ! Quelle terrible disgrâce, après avoir sacrifié notre éternité à notre fortune, de les perdre toutes deux, lorsque nous les pourrions assurer l'une et l'autre ! quelle erreur ! et qui pourra jamais la déplorer assez? *Temporalia perdere timuerunt*, dit le grand saint Augustin parlant des Juifs, *æterna non cogitaverunt; ac sic utrumque perdiderunt :* Ils ont craint de perdre des biens temporels, ils n'ont point pensé aux biens éternels : et par cette imprudence criminelle ils ont tout perdu.

Oh ! qu'il est juste que cette âme téméraire qui a estimé quelque autre chose plus que vous, soit privée de vous, ô mon Dieu, et de tout ce qu'elle a eu l'audace de vous préférer ! Qu'il est juste que quiconque peut se résoudre à être éternellement malheureux, pour avoir cherché un bonheur peu durable sur la terre, trouve semée de disgrâces cette terre pour laquelle il a tant d'attachement ! Faites, ô le souverain bien de nos âmes, faites que tous les projets des hommes se brisent à cette règle souveraine; que tous ceux qui s'éloignent de vous ne trouvent jamais que misère, que confusion. *Confundantur, et pereant, et cognoscant quia nomen tibi Dominus, tu solus Altissimus in omni terra.* Qu'ils périssent, ces insensés, tandis que ceux qui vous servent, qui méprisent tout, intérêt, plaisir, par amour pour vous, jouiront non-seulement de plus de biens temporels que les avares, mais encore de plaisirs plus purs et plus solides que les idolâtres de la volupté. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les gens du monde sont dans une illusion étrange au sujet des pieux exercices de la vie chrétienne; les embrasser, c'est dans leur idée se plonger dans un abîme d'amertume, autant vaudrait-il s'ensevelir tout vif. Cependant, chrétiens auditeurs, si la vertu était une source de nouvelles peines, comment se pourrait-il faire que tant de personnes de toute condition, de tout âge, de tout sexe, s'attachassent si fort aux pratiques de cette vie vertueuse qui vous paraît si affreuse et hérissée de tant d'épines? Sachez qu'ils ne peuvent y être attirés que par les plaisirs qu'ils y goûtent, qu'ils ne peuvent y être arrêtés que parce qu'ils y goûtent des plaisirs plus constants et plus sensibles qu'ils n'en peuvent espérer ailleurs.

C'est le mot d'un païen, mais approuvé et comme consacré par saint Augustin : que chacun se laisse emporter par ce qui lui plaît : *Trahit sua quemque voluptas.* L'âme ne peut se passer de plaisir, dit saint Grégoire, et le motif de la joie, si nous en croyons saint Jean Chrysostome, est le ressort universel qui fait agir, qui met en mouvement tous les hommes. Il faut donc nécessairement qu'il y ait du plaisir à servir Dieu. Mais vous me demanderez en quoi consiste ce plaisir? Je dis, chrétiens auditeurs, qu'il consiste dans

l'amour du plus grand et du plus aimable des objets, dans l'amour de Dieu, dans une jouissance délicieuse et continuelle de ce Dieu qu'on aime, et dans l'espérance certaine d'en jouir éternellement. Je ne prétends pas vous parler aujourd'hui de ces trois sources fécondes de délices célestes et ineffables; outre que le plus long discours ne pourrait qu'imparfaitement embrasser une si riche matière, je sais qu'aucun discours ne la saurait rendre intelligible à qui n'a pas éprouvé ce que c'est que de posséder son Dieu ; mais voici ce qui peut être conçu de tout le monde, et qui suffira pour faire connaître que les plaisirs des gens de bien surpassent de beaucoup ceux des méchants.

Premièrement on quitte ceux-ci pour les autres. Et qui? Ceux mêmes qui ont fait l'expérience des uns et des autres. Il faut donc que dans la pratique du bien on trouve plus de douceur que dans toutes les douceurs de la terre ; car jamais personne n'a préféré à un plus grand bien un bien inférieur, avec connaissance. *Nemo dat fontem pro gutta*, dit saint Augustin : On n'abandonne point une source abondante, pour courir après une goutte d'eau qui aura rejailli de cette source.

En second lieu, nous voyons que ceux qui se livrent le plus aux plaisirs de la terre, sont sans cesse altérés et affamés de plaisirs; jamais ils n'en ont assez; il reste toujours un vide dans leur âme que rien ne saurait remplir; au lieu qu'un moment, oui, messieurs, un moment de consolation céleste apporte dans l'âme tant de douceurs qu'elle en est comme enivrée. *Superabundo*, s'écrie saint Paul, *superabundo gaudio in omnibus tribulationibus meis :* Me voilà au comble de la joie, elle surabonde dans mon cœur. Quand est-ce, messieurs, que la joie du monde a fait tenir ce langage? Ecoutez ce grand roi, ce prophète qui en a le plus goûté ; du milieu des plaisirs les plus recherchés, les plus constants, les plus variés, voici le témoignage que lui arrache son expérience : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi* : J'ai vu partout du vide et de la douleur, du vide dans la jouissance même, et un moment après la douleur et le repentir.

De plus, d'où peut venir, dans les plus voluptueux, cette inconstance incroyable qui les fait sans cesse passer d'une volupté à l'autre, d'un objet à un autre objet, avec tant de légèreté et d'inquiétude? Vous me direz peut-être que c'est un effet de la faiblesse de l'esprit de l'homme, qui est changeant de sa nature, et que nul bien ne peut arrêter. Cependant, messieurs, nous ne remarquons point que les gens de bien changent de la sorte; nous les voyons durant les quarante, les cinquante années revenir tous les jours à cette même prière, à ces mêmes exercices de mortification, à ces œuvres de charité, sans jamais s'en lasser, sans jamais s'en dégoûter. Ah! messieurs, entrons mieux dans leurs sentiments; ils trouvent chaque jour dans la vertu un goût nouveau, un plaisir plus vif. Plus on persévère, plus on se sent de désir de continuer, de multiplier les saints exercices de la piété : tel qui a commencé par un quart d'heure d'oraison, se contente à peine aujourd'hui de quatre, de cinq heures. Croyez-moi, messieurs, il faut de grands plaisirs pour vaincre cette pente presque infinie qui nous porte tous au changement, pour fixer ce cœur naturellement si inquiet et si volage. Non-seulement les hommes vicieux passent incessamment d'un plaisir à un autre, ils passent encore avec autant de facilité de la joie à la tristesse : il n'est rien d'aussi impatient qu'une âme voluptueuse.

Nous avons dit que toutes les délices de la terre ne peuvent remplir cette âme de satisfaction, et cependant la moindre disgrâce la jette dans le trouble, dans le plus noir chagrin. De quelle nature, ô âmes saintes, de quelle nature sont donc ces consolations célestes qui vous causent une joie que rien ne peut altérer, qui vous adoucissent les plus grands maux, qui vous y rendent si insensibles? Qu'est-ce que le plus grand sujet d'affliction, dit saint Jean Chrysostome, pour une personne qui jouit des consolations spirituelles? C'est une étincelle de feu qui tombe dans l'Océan, et qui s'y éteint dans l'instant. Si je disais que les adversités ont même des charmes pour les saints, qu'ils se font des plaisirs de ce qui tourmente le corps, de ce qui humilie l'esprit, peut-être aurait-on de la peine à le croire : ce sentiment est cependant commun dans les saints ; quel doit donc être l'excès des douceurs intérieures qui peuvent produire un effet si surprenant?

C'est au sujet de ce prodige qu'Isaïe parlant du peuple d'Israël, lui dit de la part de Dieu : *Utinam attendisses ad mandata mea! fuisset utique quasi flumen pax tua:* Ah! plût à Dieu que tu te fusses rendu attentif à mes préceptes! ta paix, ton bonheur aurait ressemblé à un fleuve qui est toujours rempli et que rien ne peut tarir. La joie des méchants est plus semblable à un torrent, non-seulement parce qu'elle est impétueuse et dissolue, injuste et malfaisante, qu'elle naît et qu'elle se nourrit presque toujours du malheur d'autrui, mais encore parce qu'elle est courte et passagère, parce que le cœur, qui en est maintenant comme inondé, se trouvera l'instant suivant vide et desséché, ou plutôt assailli d'un limon bourbeux, déchiré par des ronces importunes. On ne peut pas le nier, mes frères, trop souvent le visage en fait foi ; quelle variation étrange dans le même homme! il se montre aujourd'hui avec un enjouement qu'il communique à tout le monde ; demain un morne silence glace ceux qui l'approchent, et leur inspire la tristesse sombre dont ils sont témoins. Allez le voir dans ce moment, vous serez reçu avec tout l'empressement imaginable; à cet accueil gracieux succéderont mille manières obligeantes, mille discours agréables : une heure après, cet air de douceur a disparu, une noire mélancolie a pris sa place, une brutalité insupportable a suivi. *Utinam attendisses ad mandata mea! fuisset quasi flumen pax tua.* Quelle différence dans ceux qui craignent le

Seigneur et qui aiment son service! leur joie est constante, elle est égale, modeste à la vérité, et toujours réservée parce qu'elle est entière, parce qu'elle est continuelle; semblable à ces grands fleuves qui coulent avec d'autant plus de majesté qu'ils ont plus de profondeur, et que la continuité de leur cours les a, pour ainsi parler, plus accoutumés à l'enceinte du lit qui les renferme.

Enfin, messieurs, la joie des gens de bien est dans leur cœur : *Dedisti lætitiam in corde meo;* au centre de l'âme, où est proprement le véritable sentiment de la vraie joie. La joie des pécheurs n'est que dans leur corps, qu'elle ruine et qu'elle détruit par mille désordres, mille excès, que la nature corrige dans les animaux les plus brutaux, et que souvent la raison ne règle pas, ne modère pas dans les hommes pécheurs. Saint Augustin, après une triste expérience des folles joies du siècle, ayant goûté les charmes de la vertu, assure que les pécheurs n'ont point de plaisirs véritables : *Peccatores non proprie gaudent, sed gestiunt.* Il en est de la joie des méchants comme de la tristesse des hommes vertueux. La joie de ceux-ci n'est qu'une joie superficielle, et de là vient qu'ils craignent si fort de rentrer en eux-mêmes, parce qu'ils y trouvent une mer d'amertume où se noient dans un moment tous leurs plaisirs. En vain ils prennent un air gai, un visage riant, tous les dehors d'une âme contente; il n'est personne qui, à travers ces ris, ces épanouissements, ces fausses apparences de félicité, ne découvre mille sources d'inquiétudes. L'on sait ce qui tyrannise le cœur de tous les méchants, et, avec cette connaissance, loin de porter envie à cet extérieur de vaines satisfactions, on se sent ému de compassion sur leur état déplorable; qu'eux-mêmes, ces pécheurs, ne regardent que comme un vain déguisement cet air content, ce calme, ce repos que conservent les saints au milieu des plus accablantes afflictions, ils savent, ces saints, ce qu'ils sentent; ils goûtent les douceurs les plus délicieuses, tandis que, sur ce qui se passe dans leur cœur, les pécheurs, portant leurs jugements en aveugles et sans connaissance, sont réduits à se plaindre de leurs chagrins, ou, ce qui est pis encore, à les dissimuler.

Gustate et videte. Pécheurs, appelez de tout ce que je vous dis à l'expérience : mieux que toutes mes raisons, elle vous persuadera qu'il n'est point de véritable joie, point de solides plaisirs ailleurs qu'au service de Dieu. On dit que les pratiques de la piété imposent un joug insupportable. Qui le dit, messieurs? un libertin, un homme sans foi, sans loi, sans crédit. Quand même il aurait de l'autorité et de la probité, devriez-vous le croire, quand Jésus-Christ nous promet le contraire? *Non est pax impiis, jugum meum suave est.* En doutez-vous encore? Consultez tous les saints Pères, ils rendent à la miséricorde de Dieu ce glorieux témoignage. Le simple désir de servir ce maître souverain de tous les biens, ce désir seul, avant qu'on ait été plus loin, fait jouir d'un bonheur que certainement je ne changerais pas pour tout ce que le monde peut offrir de plus doux; que serait-ce si ce désir avait eu son effet? Jésus-Christ a promis le centuple, et moi je puis dire que je n'ai jamais rien fait que je n'aie reçu, non pas cent fois, mais mille fois plus que je n'avais abandonné. *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde!* O Israël! si tu savais combien ton Dieu est miséricordieux, combien il est libéral! Il l'est envers ses ennemis; mais à l'égard de ceux qui le servent, ce sont des profusions, des caresses, des douceurs qu'on ne saurait exprimer, qu'on ne saurait taire, et dont on est comme accablé.

Hélas! mon Dieu, que vous restera-t-il à récompenser dans l'autre monde? ou plutôt que ne nous donnerez-vous point dans le ciel? Quant à cette récompense incompréhensible, ne vous fiez à personne, faites l'essai des bontés de votre Dieu, la chose le mérite : que risquez-vous par cette épreuve? Ou je vous trompe, ou je ne vous trompe pas : si je vous trompe, si vous ne trouvez pas ce que je promets, vous aurez du moins assuré votre salut, votre éternité; tout au plus vous n'aurez pas mérité le ciel sans quelque peine; il vous arrivera ce qui arrive aux enfants à qui on présente un remède sous le nom emprunté des choses les plus propres à flatter le goût : trompés par cette amorce, ils avalent le remède, mais ils guérissent, et le recouvrement de la santé les dédommage de cette amertume légère. Si vous n'êtes pas trompés, si, dans la pratique de la vertu, vous rencontrez plus de biens, plus de plaisirs que vous n'en espériez, ne serez-vous pas trop heureux de jouir, dès cette vie, d'une espèce de paradis, et d'avoir trouvé, dans ce paradis terrestre, le chemin qui doit infailliblement vous conduire au ciel? Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA TRANSFIGURATION.

Le cœur de l'homme est troublé par le désir qui le porte à d'autres objets qu'à Dieu seul, et jamais il n'est calmé par la possession même de ces objets.

Domine, bonum est nos hic esse, si vis, faciamus hic tria tabernacula : tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.

Seigneur, nous sommes bien ici; dressons-y, s'il vous plaît trois tentes : une pour vous, une pour Moyse, et l'autre pour Elie (*S. Matth., ch.* XVII).

Messieurs, si parmi la multitude des désirs qui assaillent sans cesse le cœur de l'homme, il s'en trouve de raisonnables, il semble que c'est celui que saint Pierre conçoit aujourd'hui sur le Thabor. Jésus paraît sur cette montagne revêtu de gloire, son visage est brillant comme le soleil, ses vêtements plus blancs que la neige; faut-il s'étonner si cet apôtre, ravi d'un spectacle si frappant, oublie en ce moment le ciel et la terre, et ne pense plus qu'à s'assurer le bonheur dont il jouit? Que peut-il souhaiter de plus avantageux que de vivre éternellement auprès de son divin maître, pour y contempler la lumière céleste qui l'environne? Cependant, messieurs, non seu-

lement son désir n'est pas accompli, mais il n'est pas même approuvé. Saint Luc dit que saint Pierre n'était pas à lui-même, lorsqu'il proféra ces paroles : *Nesciens quid diceret ;* une soudaine prévention lui arrachait ce jugement précipité.

Mais, mon Dieu, si cette saillie est blâmable dans saint Pierre, quels seront les désirs légitimes qui nous porteront vers notre bonheur? Voulez-vous que je vous l'apprenne? Ah, mes frères, pour être heureux dans cette vie, il ne faut rien désirer, pas même d'y être heureux. Oui, messieurs, pour obtenir cette félicité que tout le monde recherche, et qui est l'objet de tant de désirs vains, ambitieux, inutiles, et souvent même contraires, pour l'obtenir cette félicité et la rendre réelle, il faut retrancher tous ces désirs. Ce sont eux qui nous font sortir hors de nous-mêmes, et qui par conséquent nous éloignent de la source de notre bonheur, que chacun de nous porte en soi : ce sont eux qui troublent notre repos en nous faisant agir pour le fixer, qui agitent incessamment notre cœur dans la recherche d'une paix dont il jouirait infailliblement, s'il demeurait immobile; ce sont ces désirs aveugles et inquiets que je veux combattre dans ce discours, et détruire, s'il est possible. Je sais que l'entreprise est difficile; je sais que loin de pouvoir étouffer la cupidité dans les hommes, ce serait beaucoup de pouvoir la modérer. Eh! comment réduire à ne plus rien désirer des cœurs que rien ne peut satisfaire?

Cependant la situation d'une âme détachée de tout a quelque chose de si doux, et de si utile tout à la fois; c'est une image si parfaite de la félicité éternelle, et un chemin si sûr pour y arriver, que je ne saurais m'empêcher de faire quelques efforts pour vous mettre dans cette heureuse disposition. Dans l'espérance même de réussir, je vous proposerai deux raisons, qui feront tout le sujet de cet entretien. La première, c'est que tous les désirs qui nous portent à quelque autre objet qu'à Dieu seul, sont des mouvements violents. La seconde, c'est que ce sont des mouvements inutiles. Ils fatiguent beaucoup, et ne conduisent jamais au terme. Ce sont des vents qui nous tourmentent, et qui ne nous mènent point au port; et s'ils nous y poussent enfin, ils y excitent encore plus de tempêtes qu'en pleine mer. Parlons plus clairement; nous nous rendons malheureux en désirant avec tant d'ardeur la possession des avantages temporels, parce que nous ne jouirons d'aucun repos, tandis que nous les désirerons, parce que nous ne serons pas tranquilles lors même que nous les posséderons. Le cœur est troublé par le désir des biens créés; ce sera le premier point; il n'est pas calmé par la possession de ces biens; ce sera le second. Demandons au Saint-Esprit ses lumières, qu'il ne refuse jamais à l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

En recherchant avec soin les causes du trouble que produisent en nous nos désirs, j'en ai trouvé plusieurs qui se peuvent toutes rapporter à deux : à la nature des désirs considérés en eux-mêmes, et aux obstacles qui nous traversent dans nos désirs. Saint Thomas et tous les philosophes, en matière de morale, disent que le désir est l'amour d'un bien absent; par conséquent la peine à laquelle l'amour donne occasion durant l'absence de l'objet qu'on aime, cette même peine est inséparable du désir, et fait une partie de sa nature. Dans la pensée de Philon le Juif, le désir est un mouvement de notre âme par lequel elle s'étend comme pour atteindre à une chose éloignée d'elle; c'est-à-dire qu'il la porte hors d'elle-même, qu'il la détache de son centre, qu'il lui donne une situation, et en quelque sorte une étendue qui ne lui est pas naturelle. Tout cela ne se fait point sans effort, sans une espèce de violence; et conséquemment il se fait avec douleur : de sorte, messieurs, que recevoir un désir dans votre cœur, c'est donner entrée à un ennemi qui vous applique à une cruelle torture; c'est ouvrir la porte à un traître, qui vous met hors de votre propre maison, et qui vous réduit à errer par des routes perdues, sans pouvoir trouver de retraite.

Il ne faut, pour comprendre ceci, que faire réflexion sur ce qui se passe tous les jours à vos yeux, et peut-être dans vous-mêmes. Voyez cet homme tout occupé des projets qu'il a formés pour acquérir ou du bien ou de l'honneur; à peine il a conçu ce désir, qu'il semble que son âme s'efforce de sortir de son corps, tant elle y est inquiète, ou plutôt on dirait que quelque démon y est entré pour le tourmenter. L'appétit, le sommeil l'abandonnent, il ne trouve plus dans sa famille les mêmes douceurs, son ennui le suit chez ses amis, sa patrie n'a plus de charmes qui puissent le retenir, la terre et la mer plus de danger où le désir qui le domine ne le contraigne de s'exposer tous les jours. Ce désir est un maître impérieux et barbare, qui lui retranche tout d'un coup toutes les douceurs de la vie : plus de jeux, plus de repas, plus d'entretiens agréables, ou du moins plus de liberté, plus de goût dans les plaisirs. Qu'il soit faible, ou plein de force, il faut qu'il veille, qu'il jeûne, qu'il coure, qu'il sue, qu'il se fatigue, qu'il s'assujettisse à mille bassesses, qu'il se rende esclave des esclaves mêmes.

Ce n'est pas tout : ce désir ne s'est pas plutôt emparé de l'âme, qu'il y introduit un nombre presqu'infini d'autres désirs : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia, nociva, quæ demergunt homines in interitum et perditionem.* Il s'est élevé dans votre cœur un désir d'amasser du bien (c'est l'exemple qu'apporte saint Paul): quel malheur pour vous, chrétiens auditeurs! il vaudrait mieux qu'un serpent ou qu'un scorpion se fût glissé dans votre sein : un venin plus vif part de ce désir, qui remplit votre vie d'amertume, et qui tend à vous perdre sans ressource. Quand ce désir serait paisible par lui-même, bientôt il se multipliera, et don-

nera naissance à mille autres désirs, source de peines, qui ne peut tarir. On ne devient pas riche tout d'un coup, ni sans faire jouer bien des ressorts : or, autant qu'il se présentera de moyens d'avancer votre dessein, autant se formera-t-il de nouveaux désirs. On veut avoir du crédit, des amis, des protecteurs ; l'envie vient de se faire des sociétés, de nouer des intrigues, d'établir des correspondances ; il faut pénétrer dans les affaires d'autrui ; il faut rendre, s'il est possible, ses propres affaires impénétrables ; on songe en même temps à épargner, à emprunter, à acheter, à vendre. *Incidunt in desideria multa.* C'est une foule de soucis qui occupent l'âme, qui la partagent, qui la déchirent. Ce premier désir est semblable à un créancier fâcheux et malin, qui non content d'exiger sa dette avec importunité, réveille en même temps, pour perdre le débiteur, une multitude d'autres créanciers dont le nombre l'accable et le force de céder à sa mauvaise fortune. Si, pour donner du jour à une affaire, pour sortir d'un mauvais pas, pour faire un gain considérable, il arrive qu'il faille recourir au mensonge, qu'il faille tromper, se parjurer, noircir la réputation du prochain, ou retenir son bien ; si vous ne pouvez autrement éviter une grande perte, s'il n'est point d'autre voie pour prévenir une ruine entière, quel trouble, quelle agitation, quelles mortelles inquiétudes ! mais quel piége, quelle effroyable tentation ! Vous dites que vous résisterez : le Saint-Esprit dit que non. *Demergunt homines in interitum et perditionem:* Ces désirs précipitent les hommes dans l'abîme de la mort et de la damnation. Mais ce n'est pas précisément de quoi il s'agit ici ; je dis que, n'entreprenant même rien d'injuste, vous serez du moins vivement tenté de le faire. Saint Paul l'a dit, c'est un article de foi, *incidunt in tentationem ;* et ainsi le moindre mal qui vous puisse arriver, ce sera de perdre la paix dont vous jouissiez, de vivre dans des alarmes continuelles.

Un désir produit donc mille désirs, comme il arrive souvent qu'un ennemi nous en suscite mille autres : il fait pis encore, il rallume toutes les passions les plus violentes et les plus noires. L'envie et la crainte ne l'abandonnent jamais, la tristesse et le désespoir le suivent presque toujours ; toutes les autres passions naissent et meurent cent fois le jour dans l'âme, centre de ce désir ; elles s'y succèdent, elles s'y combattent, elles s'y détruisent les unes les autres pour y renaître un moment après. Vous savez qu'il ne faut qu'une passion pour rendre misérable l'homme du monde qui pourrait d'ailleurs être le plus heureux. Quel sera donc le malheur de celui qui les ressentira toutes, qui souffrira en même temps, et la cruelle guerre qu'elles lui feront, et la guerre qu'elles se feront entre elles dans son cœur ! J'ai remarqué mille fois dans plusieurs personnes ces divers mouvements, ces combats de passions, ces changements subits par lesquels on passe, dans un moment, de la joie à la tristesse, de la tristesse à la joie, de l'espérance à la crainte, de la crainte à la colère, de la colère à la fureur et au désespoir.

O hommes infortunés! dis-je en moi-même, lorsque j'aperçois ces agitations : quel démon ennemi de votre repos a soufflé, a allumé dans vous cette ardeur pour ce domaine, cette charge, cet emploi, cet honneur, cette vaine gloire? Sans ce funeste désir vos jours se passeraient dans le calme ; et avec toute la sécurité qu'on goûte sur les bords d'un rivage fleuri et assuré, tranquille vous verriez les tempêtes dont les autres sont battus en pleine mer. Au lieu que je vois votre cœur, tantôt se livrer à l'enflure de l'orgueil sur une flatterie, tantôt s'abattre lâchement sur un vain soupçon ; je vois un faux avis vous glacer de crainte, un faux rapport vous enflammer de rage, une parole faire disparaître votre vertu, votre modération, renverser votre esprit : hier, votre empressement, votre trouble faisaient connaître à tout le monde l'embarras de vos affaires ; aujourd'hui votre noire mélancolie achève de nous en apprendre le mauvais succès : hier, l'on vous vit faire mille basses soumissions à cet homme ; aujourd'hui vous l'outragez : hier, vous vous vantiez du nombre de vos amis ; et je vous vois maintenant déchaîné contre leur froideur : c'est dans ce moment votre malheur que vous accusez, sur lui tombent vos invectives amères ; ce sera tantôt le bonheur d'un autre qui vous désespérera. Homme misérable ! je ne sais si je dois ou vous insulter ou vous plaindre.

Dans ces divertissements inhumains que prenaient les païens à l'amphithéâtre, on avait lieu de plaindre les malheureux que la cruauté des tyrans obligeait de lutter contre des tigres et des lions ; mais ceux qui, de leur propre mouvement, s'engageaient à ces périlleux combats, par le seul désir de signaler leur adresse, ceux-là, s'ils étaient déchirés, méritaient-ils d'être plaints ? Et n'est-ce pas là ce que vous faites, lorsque pour satisfaire de vains désirs, vous vous exposez à des passions mille fois plus cruelles que les bêtes les plus féroces ? Mais si c'est déjà un si grand supplice de désirer, que sera-ce d'être traversé dans ses désirs ? Il est difficile de rien souhaiter dans la vie, à quoi ou les hommes ou Dieu même n'opposent toujours quelque obstacle.

Les hommes s'opposent à nous par divers motifs, par haine, par envie, par une inclination maligne de nuire. C'est quelquefois un faux zèle de la justice, et quelquefois aussi une véritable charité ; mais l'intérêt propre est le plus souvent la raison qui les irrite contre vous. Un même avantage est désiré par plusieurs personnes ; vous n'êtes pas le seul qui aspirez à la faveur, ou qui briguez cette charge. Vous aimez l'honneur : combien d'autres sont possédés de la même passion ? Si c'est l'amour de l'argent qui anime vos poursuites, combien d'avares trouverez-vous sur votre route qui courent, comme vous, après les richesses de la terre? Or, comme le nombre de ces sortes de biens est resserré dans des bornes étroites, et qu'il ne

peut y en avoir assez pour tous, que d'efforts pour les emporter sur autrui! Dans ce conflit, combien chaque prétendant ne compte-t-il pas de concurrents? Il a à se défendre des piéges, des fourberies, des violences d'un peuple entier d'adversaires dont il devient l'ennemi dès qu'il se déclare leur rival. Par quels coups de fortune assez heureux peut-on parvenir seul à un terme où tant d'autres aspirent avec la même ardeur?

On peut comparer ce qu'on appelle les biens de la fortune à ces boules d'ivoire que les empereurs de Rome faisaient jeter au théâtre avec des billets qui assignaient une certaine récompense à celui qui mettrait la main sur une de ces boules, et qui en demeurerait maître. Chaque boule ne pouvait être que pour un seul, et cependant tous couraient, tous s'empressaient pour l'avoir. On ne saurait dire combien de désordres arrivaient dans ces occasions. Les plaintes, les cris, les disputes, les combats, la mort même de plusieurs qui étaient étouffés dans la foule, ou qui expiraient écrasés sous les pieds de la multitude, tous ces effets tumultueux de l'avidité irritée, voilà une image de ce qui se passe tous les jours dans le monde. La fortune présente à un million d'hommes un même lot; il n'en est aucun qui ne s'efforce de l'attirer à lui, de le ravir à tous les autres. De là, les envies, les médisances, les procès, les querelles, les trahisons, les vols, les empoisonnements, les assassinats, et tous ces autres monstres que l'avarice enfante lorsqu'elle est traversée dans ses desseins. Peut-être que quelqu'un obtiendra enfin ce qu'il prétend; mais tous les autres ne peuvent remporter que la douleur d'avoir échoué, que le noir dépit, que le mortel désespoir qui met le comble à leur disgrâce. De bonne foi, n'y aurait-il pas plus de sagesse à se retirer de la foule, à renoncer au prix de ces funestes contestations, à l'abandonner aux plus avides, à les laisser se heurter, se débattre, se déchirer pour l'obtenir?

De plus, quand vous seriez ou assez puissant, ou assez habile pour rompre tous les obstacles qui peuvent venir de la part des hommes, comment surmonterez-vous ceux que Dieu même vous opposera? Car, il n'en faut pas douter, Dieu s'oppose souvent à nos désirs pour en punir les dérèglements et la vanité, pour confondre notre prudence charnelle, pour apprendre aux autres, par notre exemple, à porter leurs désirs vers quelque objet plus solide et plus digne d'eux. Malgré tous vos soins et toutes vos précautions, il ne faut, pour ruiner vos plus beaux projets, qu'une mort, qu'une maladie, qu'un naufrage, qu'un mauvais temps: or, vous savez que Dieu est l'arbitre de la vie et de la mort, que les vents et les flots lui obéissent. Il est vrai que quelque exempt qu'on puisse être de tout désir, on ne laisse pas d'être sujet à ces mêmes accidents; mais il s'en faut bien qu'ils soient aussi fâcheux. Oui, messieurs, un renversement de fortune devient d'autant plus sensible, que les désirs ont été plus vifs: il ne faut pas avoir beaucoup d'expérience pour en être convaincu. Une légère indisposition qu'un peu de repos, qu'un plaisir modéré guérirait dans un autre: que cette indisposition s'attache à ce général affamé de gloire, justement la veille d'une bataille importante qu'il attendait depuis longtemps; qu'elle arrête ce jeune homme sur le point de commencer un voyage pour lequel il a un empressement extrême: qui peut dire combien cette indisposition, légère en soi, causera de douleur et d'inquiétude? Une tache peu considérable, presque imperceptible, un rien sur le visage d'une personne jalouse de sa beauté, combien lui donnera-t-il de chagrins plus mortels que n'en causerait une plaie profonde à une autre qui à peine conserverait encore quelque attachement à la vie? Ce vent doux, ce zéphir agréable qui vous rafraîchit ou qui vous endort, quelle tempête n'excitera-t-il point dans l'âme du négociant qui attend avec impatience entre l'espoir et la crainte le retour d'un vaisseau? Faites-y réflexion, chrétiens auditeurs, il n'est point de mal léger pour celui qui nourrit de grands désirs: une pluie qui rompt une partie de divertissement, un brouillard qui menace la moisson, une parole qui jette quelque embarras dans une affaire, un contre-temps qui en recule le succès, tout cela en soi est peu considérable; mais pour un homme possédé d'un désir ardent, tout cela est insupportable. Un désir est une plaie au cœur: or, à une partie déjà blessée, il ne faut pas donner des atteintes violentes pour faire de vives impressions: un rien qui la touche, un simple froissement en réveille la première douleur.

Je vais plus loin, et je dis que quand ni Dieu ni les hommes ne vous seraient point contraires, vos désirs, oui vos propres désirs se traverseront mutuellement et se nuiront les uns aux autres. C'est un désir naturel que le désir que nous avons de vivre: si l'amour de l'honneur se rencontre avec cette première inclination, voilà une source d'inquiétude, de guerres intestines; car enfin ces deux passions ne s'accordent point, il y a mille occasions où si vous ne risquez l'honneur, vous êtes en danger de perdre la vie: il faut fuir le péril pour vivre longtemps; il faut l'affronter, il faut courir pour passer pour brave et pour intrépide. Même guerre entre l'amour du bien et l'intérêt de la santé: on épuise ses forces pour amasser des richesses, et l'on est contraint de consumer les richesses pour entretenir ou pour réparer les forces usées. Guerre encore plus vive allumée par le désir de la volupté: il est contraire au soin de la réputation, ce désir impur; il faut renoncer à ce plaisir ou s'exposer à l'infamie. De quel calme, mes frères, le cœur peut-il jouir dans ces conjonctures, où il est partagé, déchiré par des impressions si opposées, par la crainte de n'obtenir pas ce qu'il poursuit, par la crainte de perdre ce qu'il hasarde? Vous me direz peut-être que vous ne désirez au monde qu'une seule chose, et qu'ainsi vous êtes à couvert de cette contrariété de désirs que je veux vous faire craindre. Vous

ne désirez qu une seule chose? cela est impossible. Mais j'entends votre langage, vous voulez dire qu'il y a une chose que vous désirez avec une ardeur extrême ; et en ce cas votre désir sera pour lui-même un obstacle plus dangereux encore que tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.

Nos désirs, chrétiens auditeurs, surtout lorsqu'ils sont violents, ont coutume de nous aveugler et de jeter de la confusion dans nos jugements ; on s'égare, on se précipite pour vouloir aller trop vite où l'on souhaite de parvenir. C'est ainsi que le trop grand désir de percer son ennemi ou d'échapper de ses mains, fait qu'on perd ce sang-froid si nécessaire dans les combats, qu'on se découvre, et qu'en croyant porter un coup mortel, on s'enferre soi-même. Les personnes qui désirent trop de plaire donnent ordinairement dans des affectations fades qui les rendent ridicules. Combien voit-on tous les jours de personnes saines et robustes qui ruinent leur tempérament par l'usage excessif des remèdes, c'est-à-dire par un trop grand désir de se conserver? Enfin n'est-ce pas le désir qu'on a d'augmenter ses revenus et d'étendre ses domaines, qui fait qu'on s'engage dans des procès qui consument avec les domaines le reste du bien qu'on possède?

Comment donc conserver la paix parmi tant de sujets d'inquiétude? Quel repos pouvez-vous espérer, si vous avez toujours dans vous-mêmes un désir cruel qui ouvre la porte à mille désirs, qui vous donne en proie à toutes vos passions, qui comme un bourreau domestique ne vous donne point de relâche ; si vous avez toujours à craindre, et du côté de Dieu, et du côté des hommes, et d'un si grand nombre d'hommes; si votre désir est en butte à tant d'autres désirs, si lui-même il se combat? Vous me répondez à tout ceci que vos désirs sont innocents, qu'ils ne vous portent à aucun mal, que vous avez horreur d'une fourberie, d'un larcin, d'un parjure, d'un mauvais coup, je le veux croire ; mais oseriez-vous en dire autant de tout ce que vous faites pour contenter vos désirs? Vous n'êtes pas sans doute impeccables, et vous ne sauriez nier que vos désirs ne soient la source de tous vos péchés ; que c'est de là que naissent vos distractions, vos mensonges, vos jalousies, vos haines, vos colères, vos médisances. Quand vos désirs ne vous feraient point d'autre mal que de vous faire consumer inutilement une vie qui vous a été donnée pour gagner le ciel, devriez-vous les appeler innocents? n'est-ce pas un grand mal d'avoir l'esprit tellement occupé de vains soucis et de vaines espérances, qu'il ne vous reste plus d'application pour votre salut, plus de temps pour songer à la mort qui s'avance et qui est peut-être si proche? Comment ne vous nuisent-ils point ces désirs, eux qui ferment l'entrée à tant de grâces précieuses, à mille faveurs que Dieu a coutume de faire à ceux qui ne désirent que lui? Daignez, Seigneur, nous éclairer d'un rayon de votre lumière. Nous savons que le désir le plus simple qui tend aux créatures, de quelque prétexte qu'on le couvre, est un obstacle invincible à la sainteté; nous le savons, et cependant ce désir nous paraît un mal léger. Vous comptez donc pour rien, chrétiens auditeurs, d'être privés de cette paix délicieuse que tout le monde ensemble ne peut vous donner, de cette paix qui est le prix de toutes les souffrances de Jésus-Christ et l'héritage des enfants de Dieu; de cette paix qui surpasse en douceur tous les plaisirs qu'on peut goûter par les sens, *quæ exsuperat omnem sensum ;* de cette paix où vous habitez, ô mon Dieu, et qu'on ne peut perdre sans vous perdre en même temps? Je sais qu'on espère de recouvrer dans la possession des biens terrestres le calme que le désir a ravi; mais on se trompe, et c'est une erreur que je veux encore combattre : non, chrétiens auditeurs, la possession des avantages temporels ne calmera point un cœur que ses désirs auront troublé. C'est le second point.

SECOND POINT.

Ce mot de saint Thomas est selon moi, plein d'un grand sens; il dit, cet ange de l'école, que l'homme désire Dieu naturellement. C'est-à-dire, chrétiens auditeurs, que nous naissons tous avec un désir secret de posséder Dieu, et que l'ardeur, dont on nous voit animés dans la poursuite des objets créés, est un effet de ce même instinct qui nous porte à chercher en tout le bien infini, à le chercher même où il n'est pas, et où, par conséquent, nous ne le saurions trouver. L'homme désire des richesses, parce qu'il croit ou que ces richesses sont Dieu même, ou que du moins il trouvera ce bien infini, c'est-à-dire Dieu dans ses richesses. Or, il ne sent jamais mieux qu'il se trompe, qu'en les possédant, parce que cette possession, loin de remplir la capacité de son cœur, irrite au contraire son avidité, parce qu'au lieu de satisfaire cette avidité irritée, elle en devient le juste supplice.

C'est sans doute parce que l'homme s'imagine trouver Dieu, l'objet de son bonheur, dans les biens terrestres, que saint Paul appelle l'avarice une espèce d'idolâtrie. Il n'est pas néanmoins étonnant que notre cœur tombe dans une erreur si grossière; il est aveugle, et il est trahi par les sens qui le conduisent; il est aveugle, mais, d'un autre côté, rien n'est en lui si délicat que le sentiment; il n'atteint pas plutôt ces sortes de biens terrestres, qu'il reconnaît la trahison de ses guides; il témoigne, par ses dégoûts, par de nouvelles inquiétudes, que ce n'est pas là ce qu'il souhaite, qu'on a mal interprété ses désirs : *Inanitas est quod putatis ubertatem.* On lui offre donc des voluptés, et on lui fait entendre qu'il y doit trouver ce qu'il n'a pas rencontré dans les richesses; il le croit, il y court sur cette fausse idée, il s'empresse, il travaille pour les obtenir, il se livre aux charmes de la volupté ; mais à peine les a-t-il goûtés, qu'il s'aperçoit qu'il est encore abusé, qu'il s'est consumé

dans des recherches inutiles : *Et animadvertit quod hoc quoque esset vanitas.*

C'était pour Rachel qu'on avait sacrifié sept années de service, et il se trouve que Lia est l'unique salaire d'un long et pénible sacrifice. Voilà pourquoi, loin de s'éteindre, le désir se rallume plus que jamais ; au lieu de songer au repos, on s'expose à de nouvelles fatigues pour avoir ce qu'on aime ; et ainsi le cœur passe d'un désir à un autre, d'un objet créé à un objet de même nature ; il perd le goût de tout ce qu'il a, il n'estime que ce qu'il n'a pas, parce qu'il sent combien tout ce qu'il possède est borné, parce qu'il ne voit pas que tout ce qu'il veut l'est également. Quelle différence entre le jugement du cœur et le jugement des yeux ! les objets qui nous paraissent les plus minces quand nous les voyons de loin, grossissent à mesure qu'ils se rapprochent de la vue : à à l'égard du cœur, c'est tout le contraire ; les mêmes biens que dans l'éloignement il croit considérables, ne sont plus rien dès qu'il en jouit. On dit ordinairement qu'on ne connaît le prix des choses que quand on ne les a pas : on se trompe, messieurs, on ne connaît véritablement ce qu'elles valent que quand on les possède, parce que quand on les possède on cesse de les estimer, et que c'est le jugement le plus équitable qu'on en puisse porter, vu que sur la terre tout n'est que vanité, qu'illusion. Il n'est donc rien de si vrai, que notre inquiétude n'est point apaisée par la possession des avantages qu'on a le plus désirés, parce que, remarque saint Basile, les hommes regardent toujours ceux qui sont plus riches qu'eux, et ne font aucune réflexion à ceux qui ont moins de bien.

Sur quoi je dis que cette possession, non-seulement ne calme point notre soif, mais qu'elle l'augmente en ranimant nos désirs ; les biens créés cessent alors, en quelque sorte, d'être ce néant qui n'éteint pas notre convoitise ; c'est un poison qui l'irrite, et qui la rend plus ardente. D'où vient, pensez-vous, que ce marchand, autrefois si satisfait de son trafic, quoiqu'au bout de l'an il ne comptât qu'un gain modique, ne peut aujourd'hui se contenter d'un gain beaucoup plus considérable ? C'est qu'autrefois il n'était pas riche ; ayant depuis passé de cet état de médiocrité dans l'opulence, il a eu des désirs plus vastes : semblable à une flamme à laquelle on fournit des aliments, et qui devient de plus en plus vive et ardente. On ne veut d'abord que ce qui est précisément nécessaire, c'est-à-dire peu de choses, et encore des plus communes, de celles qui se présentent comme d'elles-mêmes, et qui suffisent pour entretenir les forces, vêtir le corps, le mettre à couvert des intempéries de l'air. Ce désire est-il satisfait? on se porte insensiblement à tout ce qu'il y a de plus délicat dans les viandes, de plus précieux dans les étoffes, de plus superbe dans les palais. Enfin les désirs croissant toujours à proportion qu'on obtient ce qu'on souhaite, tel qu'on a vu trouver des délices dans les mets les plus vils, se contente à peine des plus exquis ; pour avoir des fruits qui flattent son goût, il faut forcer les saisons, il faut que les provinces les plus éloignées lui envoient le tribut de leurs vins, il faut qu'on lui cherche, jusqu'aux extrémités du monde, de quoi parer aux plus légères incommodités des hivers et des étés ; il se croirait mal défendu, dans son palais, contre les vents et contre les pluies, si les murailles n'étaient embellies, au dehors, des plus riches ornements de l'architecture, si au dedans l'or et le cristal ne brillaient de toutes parts.

C'est ce qui fait dire à saint Augustin que plus on est riche en apparence, plus on est pauvre en effet : *Divites plus egent, quando plus habent.* C'est-à-dire que plus on a de bien, plus on en voudrait avoir, parce que plus on en a, plus on sent combien il s'en faut qu'on en ait assez pour être heureux. Voilà, chrétiens auditeurs, ce qui vous arrivera quand vous obtiendrez tout ce que vous désirez ; vous n'en serez pas plus heureux, au contraire, vos désirs, et par conséquent, vos inquiétudes croîtront au lieu de se calmer : *Exspectavimus pacem, et non venit; quæsivimus bona, et ecce turbatio*, disait le prophète Jérémie : Nous attendions la paix, et elle n'est point venue ; nous pensions que ces biens, que nous poursuivions avec tant de chaleur, nous l'apporteraient infailliblement, et ils n'ont fait que nous troubler encore plus. Jamais les choses n'arrivent autrement, et j'oserais vous défier de me produire un seul exemple contraire ; mais combien de fois après avoir désiré une chose avec ardeur, après avoir fait des efforts incroyables pour l'obtenir, ne l'a-t-on enfin obtenue que pour son malheur ?

Prenez garde, chrétiens avares et ambitieux, vos vains désirs déplaisent à Dieu plus que vous ne pensez, il peut, pour vous punir, vous accorder enfin ce que vous souhaitez si fort. Vous l'aurez, cet argent dont vous êtes si avides et auprès duquel le ciel, votre âme, Dieu même ne sont rien ; mais craignez qu'il ne soit pour vous la source d'une étrange calamité. Combien en avez-vous vu vous-même à qui tout leur or n'a servi qu'à les conduire à une mort tragique ? Ne remarque-t-on pas que ces funestes accidents tombent ordinairement sur ceux qui ont été les plus ardents à accumuler, qui ont le plus sué, le plus travaillé , le plus épargné pour remplir leurs coffres ? Si je dis que le désir de devenir riche, que la jouissance même des plus grands trésors se change en supplice pour vous, n'attendez pas que vos autres désirs, ou même leur accomplissement, aient un sort plus heureux : tous vos désirs deviendront pour vous un tourment, et croîtront à mesure que vous tâcherez de les satisfaire. *Exspectavimus pacem.* Je le disais après Jérémie, et je le répète confirmé par la funeste expérience de tous ceux qui se livrent à l'insatiable avidité de leurs passions.

Mauvais père, qui ne pouvez consentir que ce fils vous quitte pour suivre la voix de Dieu qui l'appelle au service de l'Eglise, ou

à la solitude, continuez de mettre tout en usage pour le détourner d'une résolution si chrétienne, vous y réussirez : oui, cet enfant infortuné demeurera au milieu des périls, au milieu des piéges du monde : mais sachez qu'il vous punira lui-même un jour de l'y avoir retenu : il sera votre fléau, ce fils trop aimé, il vous couvrira d'infamie, il vous fera mourir de douleur, s'il ne périt lui-même malheureusement avant que vous ayez pu jouir des fruits de votre obstination sacrilége qui l'a enlevé au Seigneur. Mère tendre et cruelle tout à la fois, qui vous croyiez malheureuse avant d'avoir des enfants, vous vous plaignez aujourd'hui qu'ils sont votre croix et votre supplice ; affolée de cette aînée, quels ressorts ne faites-vous pas jouer pour que, dans cette autre, le désavantage d'une naissance plus reculée l'exclue d'un juste partage, la pousse dans le cloître, où Dieu ne la demande pas ? Vous-même, par ces ressorts impies, vous préparez votre malheur : vous craigniez d'avoir plus d'une héritière et vous n'en aurez aucune ; une maladie va enlever cette fille à votre amour mal réglé, et jusqu'à la mort vous aurez le regret d'avoir immolé de votre main celle qui aurait pu prendre sa place et vous consoler de sa perte. Jeune homme aveugle et téméraire, que n'avez-vous point fait pour obtenir enfin cette épouse ? Que de prières, que de larmes, que d'intrigues, que de sollicitations, que de violences même, que de crimes ! Eh quoi ! fallait-il tant d'empressement pour vous lier à une furie, à un démon incarné ? Il n'y a que six mois que vous êtes ensemble, il y en a déjà trois que vous ne vous voyez plus, que vous demandez mutuellement qu'on vous sépare pour toujours, que vous le demandez avec autant d'instance, autant d'ardeur que vous en aviez pour former le nœud indissoluble qui fait votre désespoir.

Voulez-vous vivre contents, chrétiens auditeurs ? modérez vos désirs, étouffez-les même, s'il est possible. Non, je me trompe ; pour être heureux, il vous faut concevoir des désirs plus vastes encore, il faut ne leur point donner de bornes. *Dilata os tuum, et implebo illud*, disait le Seigneur au peuple d'Israël : Elargissez votre bouche et je la remplirai. Quoiqu'un vase soit d'autant plus aisé à remplir qu'il est plus étroit, il n'en est pas ainsi du cœur de l'homme : à quelque point que vous le rétrécissiez, il sera toujours trop grand pour les créatures ; mais à quelque point que vous le dilatiez, il sera encore trop borné pour Dieu : il faut l'élargir, il faut l'étendre, pour le rendre capable de ce bien immense, le seul qui le puisse remplir.

Donnez donc à ce cœur une nouvelle étendue, chrétiens auditeurs, et ne souffrez pas qu'il se resserre par le désir des objets vains et passagers. Quel sujet de honte pour vous, qui ayant été créés pour une fin si noble, vous bornez néanmoins à des biens dont vous êtes vous-mêmes la fin ! Qu'est devenu cet orgueil si naturel à l'homme, qui dès le commencement du monde lui fit désirer d'être semblable à son Créateur? Ignorez-vous que vos désirs sont des hommages serviles que vous rendez à toutes les choses que vous désirez, comme si c'étaient des êtres supérieurs au vôtre? Ignorez-vous que vous vous faites autant d'idoles qu'il y a de créatures sur la terre dont vous recherchez la possession ? Quelle indignité de voir un homme présenter de l'encens à des serpents, à de vils insectes, lui à qui on a préparé un trône au-dessus du soleil et des étoiles! Je ne m'étonne pas que Dieu refuse d'exaucer les prières que vous lui faites, soit pour vous ou pour les autres ; vous ne lui demandez que l'accomplissement de vos désirs, et vous n'avez que des désirs bas et terrestres. Si vous ne rougissez pas de lui présenter des vœux indignes de vous, il ne peut se résoudre, ce Dieu, à vous accorder des choses indignes de lui. Quel présent qu'un vain honneur, que de l'or, que de l'argent, c'est-à-dire un peu d'argile, un peu de fumée ! quel présent pour être fait par un Dieu à ses enfants adoptifs, aux héritiers présomptifs de son royaume! *Dilata os tuum, et implebo illud :* Portez vos désirs à tout ce qu'il y a de plus grand, à ce qui est éternel et infini, et demandez ensuite avec confiance tout ce que vous aurez désiré.

Je ne saurais finir ce discours, chrétiens auditeurs, sans vous rappeler le souvenir de Salomon, cet exemple le plus illustre et le plus convaincant qu'on puisse produire pour établir la vérité que je prêche ; je voudrais vous pouvoir représenter tout son bonheur, et toutes les délices dont il a joui. Il était regardé, non-seulement dans ses Etats, mais encore dans toutes les cours étrangères, comme le plus éclairé et le plus sage monarque qui eût jamais porté la couronne. Les Egyptiens étaient alors la plus savante nation de l'univers : Salomon les surpassait tous en toutes sortes de sciences. Il était le conseil de tous les rois de son temps ; on venait à lui de toutes parts comme à l'oracle universel ; il s'était fait élever plusieurs édifices magnifiques, et entre autres un palais où près de deux cent mille ouvriers avaient travaillé durant treize ans ; les bois, les jardins, les eaux répondaient à la grandeur de ces somptueux bâtiments ; on n'a jamais rien vu de si splendide que sa maison ; c'était un nombre incroyable d'officiers et de domestiques, tous choisis, tous remarquables par leur air, par leurs superbes habits ; l'or le plus pur brillait dans tous ses meubles ; il avait rendu ce métal si commun dans son royaume, dit l'Ecriture, qu'on n'y faisait pas plus d'état de l'argent que des pierres. On ne saurait dire en si peu de mots quelle était la dépense de sa table. L'histoire sainte en fait le détail, et ce qu'elle en rapporte nous paraîtrait fabuleux, si nous pouvions douter de la vérité de cette histoire. Tout ce qui récrée le plus les sens, l'harmonie des sons, la musique, tous ces plaisirs divers ne cédaient en rien aux autres profusions. Que dirons-nous de ses amours ? Avec

quel excès, avec quel faste ne s'y livra-t-il pas ! Il ne s'était pas contenté des femmes de son pays, il en avait fait venir de toutes parts, et même de païennes et d'idolâtres ; les livres saints comptent trois cents concubines et sept cents reines. Enfin il jouissait de tous ces biens dans une profonde paix ; tous les peuples qui avaient inquiété ses prédécesseurs étaient devenus ou ses alliés ou ses tributaires.

Au milieu de tant de grandeur, de tant de pompe, de tant de délices, voulez-vous, messieurs, que nous jetions un regard sur Salomon composant le livre de l'Ecclésiaste? Nous ne le trouverons plus ni assis sur ce trône où sa sagesse recevait les hommages des souverains, ni environné de cette brillante cour que la reine de Saba ne pouvait assez admirer, ni dans ces riches édifices assez vastes pour donner des appartements à tant de reines, ni enfin sous ces superbes portiques, ou dans ces vergers délicieux; nous le trouverons dans une entière solitude accablé d'ennui et de tristesse, se plaignant de soi-même et de tout ce qui est autour de lui, se croyant pauvre au milieu de tant de biens, se faisant à lui-même le détail de tout ce qu'il possède, et s'écriant sur chaque chose en particulier, et sur toutes ensemble : Tout cela n'est qu'illusion, tout cela n'est que vide et que vanité : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* Qui peut donc prétendre d'être heureux, dit-il en lui-même, puisque je me trouve si misérable, et que je le suis en effet? Le Seigneur m'a accordé tous les biens et du corps et de l'esprit, et je me suis accordé à moi-même tous les plaisirs que mes sens ont désiré : *Omnia quæcumque desideraverunt oculi mei, non negavi eis.* Je ne me suis gêné en rien ; je n'ai donné aucunes bornes à mes passions : *Nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur. Quis ista devorabit, et affluet deliciis ut ego?* Qui vivra jamais plus délicieusement, plus voluptueusement que moi? Cependant, qui le croirait? dans tout cela je n'ai rien trouvé de solide; ce ne sont que faux dehors, qu'épines, que douleurs : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem.* Le pécheur se persuade qu'à force de multiplier ses biens, et d'ajouter plaisir sur plaisir, il pourra enfin se satisfaire : il se trompe, c'est en vain qu'il multiplie et qu'il ajoute : *Peccatori dedit Deus afflictionem et curam superfluam, ut addat et congreget.* Il ne remplira jamais son cœur; il ne fera qu'augmenter sa soif et sa faim, qui lui rendront et le vide de son cœur et sa misère plus sensibles.

Voilà, chrétiens auditeurs, voilà le discours non pas d'un solitaire, ou de quelque contemplatif, mais du plus grand, du plus heureux et du plus voluptueux prince qui fut jamais. Vous serez peut-être surpris de ces sentiments ; pour moi ils ne m'étonnent pas, parce que je sais que c'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme et qu'il ne l'a pas fait pour les créatures. *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te* : C'est pour vous, ô mon Dieu, que vous avez fait ce cœur, et c'est en vain qu'il cherche son repos et son bonheur hors de vous. Qu'il coure après les biens de la terre, qu'il effleure tout ce qu'il y a d'objets sensibles, il sera inquiet dans la poursuite de ces biens, et quand il les aura obtenus, il sentira que son inquiétude se sera augmentée : non, il n'aura jamais de repos qu'il ne se repose en vous : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Détruisez donc, Seigneur, tous ces vains désirs qui nous troublent et qui nous agitent inutilement, purgez-en notre cœur, substituez à leur place le désir de vous plaire, de vous connaître, de vous aimer : le désir d'être aimé de vous, de vous posséder et de ne vous perdre jamais. Ce désir ne troublera point notre repos, au contraire, plus il sera ardent et plus nous serons tranquilles. Une âme qui s'ouvre à un pareil désir est, comme les saints dans le ciel, toujours affamée et toujours rassasiée, toujours languissante et toujours satisfaite, toujours dans l'attente et jamais dans l'inquiétude. Ce désir ne saurait être inutile, puisque désirer Dieu véritablement, c'est le posséder, puisque le posséder c'est être à la source du plaisir et de la joie, c'est avoir trouvé la félicité parfaite, que je vous souhaite au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

S'il faut choisir un temps pour se donner à Dieu, la jeunesse doit être préférée à tous les autres, parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge, parce qu'on ne saurait le faire avec plus de bienséance qu'alors, parce qu'on ne le fait jamais avec plus de mérite.

Primitias tuas non tardabis reddere.

Vous ne différerez pas d'offrir vos prémices au Seigneur (*Exod., chap.* XXII).

Voici le plus noble sacrifice qui ait été fait au Seigneur depuis la naissance du monde. Marie s'offre elle-même à son Créateur dans le temple de Jérusalem : il n'y eut jamais de créature plus accomplie, jamais offrande ne se fit avec plus de religion, ni avec plus de générosité. Jugez à ces traits si elle doit plaire au Seigneur, qui connaît et le mérite de la personne et les dispositions intérieures qui accompagnent son action. Mais parmi les circonstances qui doivent rendre cette action agréable, j'en remarque une qui me touche plus que les autres, c'est l'âge de Marie, chrétiens auditeurs ; elle n'est encore qu'à sa troisième année, et je la vois au pied de l'autel qui engage solennellement sa liberté, et qui par sa ferveur et la sainte impatience qu'elle témoigne, semble se reprocher de n'avoir déjà que trop différé de s'acquitter de ce devoir.

Il y a longtemps que je suis persuadé qu'on ne saurait entrer trop tôt dans les voies d'une vie sainte et chrétienne ; mais aujourd'hui que je me vois soutenu dans ma pensée par

l'exemple de la plus pure des vierges, je ne puis m'empêcher de vous faire part, dans ce discours, d'un sentiment qui ne s'accorde pas trop avec la conduite ordinaire des gens du monde. Souffrez donc, messieurs, que je me satisfasse sur ce point : nous aurons assez d'autres occasions de louer Marie, contentons-nous aujourd'hui de nous animer à suivre le premier exemple qu'elle nous donne, et, pour y réussir, adressons-nous à elle, et disons-lui avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Madame, il est étrange que le vice ait tellement corrompu les esprits, ait tellement étouffé dans les hommes, avec les principes de la foi, les principes de la raison, que les prédicateurs soient réduits à prouver, comme une vérité peu connue, qu'on ne saurait trop tôt commencer à servir Dieu, c'est-à-dire qu'on ne saurait trop se hâter de chercher ses véritables intérêts, d'aimer ce qui nous peut rendre heureux, de tendre à notre dernière fin, en un mot, d'être raisonnables, d'être hommes, de faire ce que nous ferions comme par instinct et par la seule pente de la nature, quand Dieu ne nous aurait pas donné d'autres lumières pour nous conduire. Mon dessein n'est pas de combattre ici l'imprudence de ces pécheurs obstinés, qui renvoient leur conversion d'un jour à un autre, qui la renvoient même hardiment jusqu'à la mort : la seule vue du péril où ils s'exposent me fait frémir; mais une si triste pensée a trop peu de rapport avec la solennité de ce jour. Je parle aujourd'hui pour des personnes moins déraisonnables, pour des personnes déjà persuadées qu'à quelque prix que ce soit, il faut se sauver; que quand tout ce qu'on nous dit de l'autre vie serait incertain, ce serait une extrême folie de s'exposer à être éternellement malheureux; que, tout bien considéré, le parti que prennent les gens de bien de se préparer à la mort, est le parti le plus sage; mais elles ne conviennent pas, ces personnes, que toute la vie doive être employée à cette préparation; elles croient, au contraire, qu'il est des âges qui n'y sont pas propres, et qu'il faut attendre un âge avancé; que les années qui précèdent la vieillesse sont destinées aux affaires; mais que la jeunesse surtout a une opposition entière pour tout ce qu'on appelle exercices de piété, qu'elle est la saison des plaisirs, et que s'engager alors dans les pratiques de la vertu, ce serait mal choisir son temps.

Voilà ce que pensent et ce que disent même dans le monde des gens qui y passent pour sages et pour éclairés. Que répondrons-nous à cette fausse sagesse, chrétiens auditeurs ? Est-il vrai qu'il y ait un temps dans la vie qui ne doive pas être consacré à l'auteur et au souverain maître de la vie ? Est-il vrai que le premier, le plus bel âge de l'homme, est celui qu'il faut sacrifier au monde, à l'ennemi de notre Dieu, et qu'il est le moins propre pour vivre avec cette retenue que demande le christianisme?

Je ne sais, messieurs, quelle sera votre pensée. Pour moi, je suis dans un sentiment bien opposé; je crois, au contraire, que s'il faut choisir un temps pour se donner au Seigneur, la jeunesse doit être préférée à tous les autres. Voici trois raisons que j'ai de le croire, et que je toucherai en peu de mots dans les trois parties de ce discours : il faut se consacrer à Dieu, dès sa première jeunesse, premièrement parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge; secondement parce qu'on ne le saurait faire avec plus de bienséance qu'alors; troisièmement parce qu'on ne le fait jamais avec plus de mérite. Voilà tout le sujet de cet entretien. Je serai court, et j'espère que tout le monde profitera. Ce seront des motifs de ferveur pour les jeunes gens, et pour tous les autres des motifs d'un repentir amer.

PREMIÈRE PARTIE.

J'établis la nécessité de se donner à Dieu dès la première jeunesse, sur le besoin qu'a cet âge d'être prémuni contre les tentations auxquelles il est exposé, sur le danger qu'il court de conserver toujours les habitudes perverses dont il est si susceptible. Il ne faut, messieurs, qu'un coup d'œil sur la faiblesse, sur l'instabilité de la jeunesse abandonnée à elle-même, pour concevoir de quels puissants secours elle a besoin. Il me semble voir tantôt un vaisseau sans mât et sans gouvernail, qui, dans une nuit obscure, agité de vents furieux et contraires, donne ici dans un écueil, là dans un banc de sable, qui demeure maintenant suspendu sur un flot au milieu des nues, et tombe un moment après dans les profonds abîmes de la mer. Tantôt je me représente un homme infortuné dans une sombre prison, en butte aux bêtes les plus féroces, qui se disputent, qui s'arrachent leur proie et la déchirent cruellement. Je sais que c'est à cet âge que la raison, sortant comme des ténèbres de l'enfance, commence à luire dans l'esprit des hommes; mais hélas! cette lumière est si faible, et il s'élève en même temps dans le cœur des vapeurs si noires, c'est-à-dire des passions si fortes et si violentes, qu'elles produisent une nuit encore plus triste que la nuit même : on cesse enfin d'être enfant sans devenir plus raisonnable. On remarque ordinairement, messieurs, deux sortes de folies, les unes ridicules et réjouissantes, les autres sombres et furieuses; on peut dire aussi qu'il est deux sortes d'enfance, l'une innocente et même agréable; l'autre, au contraire, tend à la fureur. Cette seconde enfance, chrétiens auditeurs, c'est la jeunesse; elle se sert presque aussi peu de la raison que la première, elle ne s'en distingue qu'en ce qu'elle se joue avec le fer et le feu, et qu'en se jouant elle se blesse elle-même et blesse les autres.

C'est parmi les jeunes gens qu'on voit ordinairement une extrême présomption jointe à une ignorance également sensible, une faiblesse qui ne peut résister à rien, et une imprudence qui les expose aux plus grands périls, un amour-propre aveugle et grossier qui se découvre partout, qui partout fait remarquer qu'ils ne se connaissent pas eux-

mêmes. Objets, dirai-je dignes de la compassion? dirai-je dignes du courroux des sages? de voir de jeunes téméraires dire sans cesse ce qu'il faudrait taire, affecter tout ce qu'il faudrait éviter, se parer de leurs défauts, se faire gloire de leur honte, rougir de ce qui fait honneur. Quelquefois timides et embarrassés, quelquefois hardis jusqu'à l'impudence, vous les verrez changer de sentiment sans raison ou s'y obstiner contre toute raison, prendre presque toujours le mauvais parti, louer ce qu'il faudrait blâmer, condamner ce qui a l'approbation du reste des hommes. Quoi de plus emporté, soit dans l'amour, soit dans la haine, soit dans la douleur, soit dans le plaisir? Quoi de plus susceptible ou d'une aveugle colère, ou d'une terreur panique, ou d'une tristesse excessive, ou d'une folle joie? Avec ces dispositions, si une jeune personne se livre au mal, vers lequel elle a tant de pente, Dieu immortel! quelle corruption! quel libertinage! quelle fureur! quel mépris des lois divines et humaines! quelle insensibilité pour tout ce qui est capable de toucher le cœur et d'inspirer une crainte salutaire! Quelle profanation des choses sacrées! Quelle témérité à douter de toutes les maximes, de toutes les vérités les mieux établies, à traiter de chimères ce que dans tous les siècles les hommes les plus éclairés, les plus judicieux ont révéré! *O juvenes,* s'écrie saint Augustin à la vue de tous ces excès, *o juventus, flos œtatis, periculum mentis!* O jeunesse! vous êtes la fleur de la vie, mais vous en êtes aussi l'écueil le plus dangereux; on vous appelle l'âge des plaisirs; mais si l'on suit vos fougues, vous serez une source bien funeste de larmes et de douleurs pour tous les âges qui vous suivront.

Heureux qui peut éviter un si grand péril! Que ne faudrait-il pas faire pour s'épargner les regrets et la confusion que cause à un homme raisonnable le souvenir d'une jeunesse imprudente et libertine? Mais quel moyen d'y réussir, si ce n'est en nous donnant à Dieu dès nos premières années? Comment résister à tant de tentations, à cet attrait du péché si vif dans les jeunes gens? Comment, avec si peu de lumière, si peu d'expérience et tant de faiblesse, un jeune homme se tirera-t-il d'un nombre infini de piéges, de mille et mille occasions auxquelles son âge l'expose, si ce n'est par le secours d'une grande piété, par de ferventes prières, par le fréquent usage des sacrements, par la lecture des saints livres, par le commerce avec les gens de bien, en un mot, par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes? Par quelle voie, dit le prophète David, une jeune personne pourra-t-elle prévenir les égarements si communs dans la jeunesse? *In quo corrigit adolescentior viam suam?* Il se répond à lui-même: Seigneur, je ne vois point d'autre voie que de s'attacher à l'observation de votre sainte loi: *In custodiendo sermones tuos.*

En effet, messieurs, à quel âge peut-on dire que ce secours nous soit plus nécessaire qu'en la jeunesse? L'enfance, presque jusqu'à l'âge de vingt ans, est retenue par la crainte; on la confie à des personnes sages et discrètes qui veillent sur sa conduite, qui répondent de ses actions. A mesure que nous avançons en âge, les affaires, les emplois nous défendent l'oisiveté, on se modère par des raisons d'intérêt et de bienséance; la pensée de la mort, qui paraît moins éloignée, la sagesse acquise par l'expérience, les dispositions même naturelles, l'impuissance de faire le mal, tout cela s'oppose aux désordres que les passions pourraient causer dans la vieillesse; mais dans ce qu'on appelle le bel âge, on est destitué de tous ces secours. Saint Chrysostome observe que c'est à l'entrée de la jeunesse qu'on nous ôte les maîtres et les gouverneurs, justement, dit-il, dans le temps qu'ils commencent à être plus nécessaires: c'est un âge dont le monde n'attend encore rien de solide, pour qui il semble n'avoir fait aucune règle; on est sans expérience, et tout ce que les plus expérimentés peuvent dire pour nous instruire, nous le regardons alors comme un effet de leur envie ou de leur chagrin; on se croit impeccable et immortel, de sorte que si, dès ce temps-là, la crainte de Dieu ne nous fournit des armes salutaires, on court risque de succomber sans cesse aux divers assauts des passions.

Le monde vous les pardonnera, chrétiens auditeurs, toutes ces faiblesses, on se contentera de dire que vous êtes jeunes; mais croyez-vous que Dieu vous les doive pardonner avec la même facilité? Pensez-vous qu'il ne vous demandera aucun compte des plus belles années de votre vie, c'est-à-dire du plus riche talent qu'il ait mis entre vos mains? Croyez-vous qu'il ne vous ait donné ce temps si précieux que pour le perdre, que pour n'en user que comme un enfant, que comme un insensé, comme s'il n'y avait ni Dieu à servir, ni éternité à mériter? Ecoutez l'avis que vous donne Salomon aux proverbes: *Lætare, juvenis, in adolescentia tua, et in bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ, et ambula in viis cordis tui, et in intuitu oculorum tuorum, et scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium:* Jeune homme, jeune femme, profitez des jours de votre jeunesse, écoutez les désirs de votre cœur, tandis qu'il est en votre pouvoir de les satisfaire, ne vous réglez que par vos inclinations et par le jugement de vos sens; mais sachez que cette licencieuse jeunesse vous attirera la colère et les malédictions du Seigneur; sachez que Dieu n'en jugera pas comme le monde, et qu'il vous punira avec toute la rigueur de sa justice: *Scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Messieurs, nous voyons tous les jours ces menaces s'accomplir, tantôt par des mariages infortunés, tantôt par la dissipation des biens et par la ruine entière des maisons les plus florissantes, quelquefois par des infirmités qui ne finissent qu'avec la vie, et souvent par des morts avancées et imprévues.

Ce sont là les fruits d'une jeunesse oisive

et voluptueuse, mais ce ne sont pas les plus amers. Voici un malheur encore plus à craindre et qui vous fera mieux connaître combien il est nécessaire de se donner à Dieu dès le commencement de sa jeunesse : c'est que, pour l'ordinaire, cet âge est la règle de tous les autres. Quand on a si tôt commencé à mal vivre, qu'il en coûte pour devenir sage en devenant homme ! Car, en premier lieu, on fait durer cette jeunesse le plus qu'on peut ; il s'écoule bien du temps avant qu'on se persuade qu'elle est passée, on croit qu'on est jeune à quarante ans, et pour le faire croire à tout le monde, hélas ! que ne fait-on pas? Vous le savez mieux que moi. On sent bien que cette vie agréable où l'on s'est engagé n'est pas une vie selon l'Evangile, que ce n'est pas le chemin que les saints ont tenu pour aller au ciel : on songe quelquefois à se réformer, on médite une retraite, mais on ne croit jamais que le temps propre pour cette retraite soit venu, on se sent encore du feu et de la vigueur; la moindre affaire est un obstacle à ce projet, et il en survient toujours de nouvelles ; en un mot, on entend souvent parler de pareils projets après la mort de ceux qui les ont formés, on en entend parler dans les cercles, dans des discours funèbres : mais nulle part de l'exécution.

Vous serez plus raisonnable, me direz-vous ; je le veux croire, je veux croire que lorsque vous serez parvenu à la trentième ou à la quarantième année, vous vous apercevrez que vous ne serez plus jeune, qu'il sera temps de vivre en homme, de vivre en chrétien : mais croyez-vous que vous puissiez d'abord vous retirer du désordre ? Et moi je ne crois pas que vous le puissiez même à soixante, ni à soixante et dix ans ; je crois, et c'est sur le témoignage du Saint-Esprit, je crois que, sans un miracle, vous serez jusqu'à la mort ce que vous aurez été au commencement de la vie : *Adolescens juxta viam suam ambulans, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.*

Je ne m'étendrai pas ici sur la force des habitudes, chacun sait assez qu'elles imposent une espèce de nécessité, et vous n'ignorez pas que surtout les habitudes contractées dans la jeunesse sont d'autant plus fortes qu'elles se sont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire, avec saint Clément d'Alexandrie, que la jeunesse est en nous comme la mamelle et la nourrice de tous les âges : *Est in nobis uber ætatis ipsa juventus :* c'est-à-dire que comme les nourrices nous donnent avec le lait non-seulement les bonnes ou les mauvaises dispositions où elles se trouvent à l'égard du corps, mais encore à l'égard du caractère, de l'esprit, leur humeur, leurs inclinations naturelles ; ainsi la jeunesse communique à tous les âges suivants ou ses vertus, ou ses vices ; les habitudes qu'on prend à cet âge deviennent comme naturelles et nécessaires, on les conserve encore dans la dernière vieillesse.

Quel pitoyable spectacle de voir des personnes vénérables par leur âge se rendre méprisables par mille faiblesses, suivre l'attrait des passions dans une saison où ces passions sont non-seulement criminelles, mais encore ridicules ! A cet âge qui est l'âge de la sagesse, où tout devrait être calme, où la raison devrait régner dans une profonde paix, où l'âme presque dégagée du corps, devrait agir avec la même facilité et la même perfection que le ferait un pur esprit; à cet âge être encore jeune, encore l'esclave, le jouet de ses fougueux penchants, avoir encore à combattre contre une chair presque desséchée, presque glacée, ne pouvoir faire le bien sans rendre mille combats, se sentir entraîné comme par force à des actions que la raison condamne, dont la nature même a horreur; quelle honte, quelle misère, quelle suite funeste d'une jeunesse déréglée !

Heureux, dit le grand saint Ambroise, heureux celui qui dès le premier âge aura porté le joug du Seigneur ! il vivra sans inquiétude loin du bruit qu'excitent les passions révoltées, il jouira dans un doux silence du fruit de ses premiers soins, n'ayant plus de guerre avec le corps, ne rencontrant plus rien qui lui résiste ou qui le trouble : *Sedebit singulariter remotus a strepitu interpellantium passionum, et quietus sedebit, cui jam necesse non est jurgari cum corpore, decertare cum variis cupiditatibus.* Voilà, messieurs, ce qui me fait dire que plus on est jeune, plus est pressante la nécessité d'embrasser la vertu ; parce que plus on est jeune, plus d'une part on a besoin de secours contre les tentations; parce que d'autre part plus on est jeune, plus on est susceptible de ces mauvaises habitudes qu'on ne peut arracher qu'avec la vie ; de sorte que pour éviter une étrange dépravation dans le premier âge, pour l'éviter même dans les dernières années de la vie, il faut nécessairement se hâter de prendre le parti de la piété. J'ai dit que le temps de la jeunesse est le temps où il y a plus de nécessité de le faire, j'ai dit aussi que c'est le temps où on le fait avec plus de bienséance. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La bienséance pour toutes les personnes raisonnables est une raison qui n'est pas moins forte que la nécessité; on peut dire qu'elle est elle-même une espèce de nécessité contre laquelle les hommes qui ont du sentiment ne se défendent jamais. Cette bienséance, en matière de libéralité, ne consiste pas précisément à donner peu ou à donner beaucoup, elle consiste dans la proportion qui se trouve entre celui qui donne et le don qu'il fait, entre le don et la personne à qui il est présenté. Quelque peu que vous donniez à Dieu en vous donnant vous-mêmes, vous le ferez avec plus de bienséance si vous vous donnez dans l'état où vous pouvez être le plus décemment présenté, si vous vous donnez dans le temps que vous paraîtrez le faire avec plus de générosité; qu'au-

cune altération ne dégrade votre présent, il en sera plus décent et plus digne de vous qui l'offrez ; qu'aucune réserve ne le borne, il en sera plus noble et plus digne de Dieu à qui vous l'offrez.

Jugez d'abord, messieurs, par la raison des contraires, combien la bienséance relève le prix d'un présent. Un roi qui ne donnerait que des haillons ou de vile monnaie, ce prince pécherait contre les règles de la bienséance, parce qu'il ferait des présents indignes de lui ; au contraire, un sujet ne laisse pas d'honorer son prince par un don de peu de valeur, si ce peu de valeur n'est qu'un effet de sa pauvreté : il faut néanmoins que le présent soit dans un état de décence, et que dans son espèce, il mérite d'être mis dans des mains royales ; car si outre que la chose est vile et commune, elle est encore dégradée, quelle apparence de l'offrir à une personne de ce caractère ? Qu'un villageois ne présente que quelques fruits, il n'y a rien en cela qui choque les lois de la bienséance, c'est un présent conforme à sa profession, un présent de villageois ; mais s'il ne présentait à son roi que des fruits mal choisis ou déjà altérés, ce serait dans lui une indécence grossière, dans tout autre une insolence impardonnable.

Selon ces principes, je ne m'étonne pas, chrétiens auditeurs, que le malheureux Caïn n'ait offert au Seigneur que des agneaux et quelques épis de blé ; c'étaient là toutes les richesses des hommes dans ce premier âge du monde ; mais ne prendre pour ce devoir de religion que le rebut de son troupeau et de sa moisson, n'était-ce pas outrager Dieu ? n'était-ce pas mériter toutes les malédictions que lui attira son avarice?

Vous en convenez, sans doute ; mais prenez garde que vous ne vous condamniez en le condamnant. Lorsque les hommes veulent se donner à Dieu, c'est un effet de sa bonté infinie qu'il daigne les recevoir, lui qui sait ce que c'est qu'un homme, qui connaît toutes nos misères, toutes nos faiblesses : vous faites plus, ô mon Dieu : non-seulement vous nous recevez, lorsque nous nous donnons à vous, mais vous nous prévenez, vous nous demandez nous-mêmes à nous-mêmes, vous nous sollicitez, vous nous pressez comme si vous deviez être enrichi par l'acquisition de quelques misérables créatures. Il est donc vrai que c'est très-peu de chose qu'un homme ; cependant nous ne pouvons rien offrir à Dieu qui soit plus précieux, ni qui nous soit plus cher que nous-mêmes : ainsi on ne doit pas trouver étrange que nous osions nous présenter à lui. Ce qui me surprend, c'est que, n'ayant autre chose à lui donner, on attende pour le faire qu'on soit ou usé ou corrompu par les débauches ; je m'étonne qu'après avoir donné au monde, à l'ennemi de Jésus-Christ, la fleur de la vie et des années, un homme ait la hardiesse de s'offrir à son Créateur, dans un état où il n'oserait se présenter à un autre homme, dans une situation où il commence à être le rebut et souvent même la risée du monde. Encore si l'on ne se présentait dans cet état, que parce qu'on ne s'est pas avisé plus tôt de se présenter, peut-être qu'alors on mériterait quelque indulgence ; mais que par un dessein formé dès la première jeunesse, dans le temps qu'on a fait comme le partage de la vie, on ait destiné à Dieu le dernier âge, les restes de la vie prête à s'éteindre, et qu'on ait semblé croire que ce serait assez pour lui d'avoir le déclin de l'âge que le monde ne souffre plus : est-ce là entendre les règles de la bienséance ? est-ce reconnaître le Seigneur pour le premier, pour le plus excellent de tous les êtres ? est-ce là ce qu'on appelle religion ? peut-on outrager Dieu plus cruellement, qu'en prétendant l'honorer de la sorte?

De plus, les services que nous rendons au Seigneur, les légères offrandes que nous portons sur ses autels, ne sont pas seulement des actions de religion, mais encore des marques de reconnaissance : or, quand on veut témoigner de la gratitude à un bienfaiteur, pour le faire d'une manière convenable, il faut, ce me semble, que ce qu'on rend ait quelque rapport avec ce qu'on a reçu. Qu'avez-vous reçu de Dieu ? La vie tout entière est un trésor que vous tenez de sa libéralité ; et cependant vous ne lui en réservez que la dernière partie, que celle que vous estimez le moins? Il est mort pour vous dans la fleur de ses années, à l'âge de trente-trois ans ; et vous ne commencerez qu'à soixante à vivre pour lui ! Enfin il vous donne son corps, non-seulement vivant, mais encore immortel et glorieux, dans l'eucharistie ; et vous osez lui offrir un corps languissant et épuisé ! vous osez lui présenter un cadavre ! Mon Dieu, quelle dureté ! quelle ingratitude ! vous l'aviez prévue, Seigneur, cette horrible ingratitude, et elle n'a point fait tarir la source de vos bienfaits.

Voulez-vous savoir, enfin, chrétiens auditeurs, ce que la bienséance demanderait qu'on offrît à Dieu ? voyez le choix que Dieu fait lui-même de ce qu'il veut qu'on lui présente. Dans l'ancienne loi il demande les prémices de chaque chose. Ce serait profaner ses autels de les charger des fruits de l'arrière-saison ; je remarque que le démon, qui imite Dieu en tout, autant qu'il le peut, lorsqu'il s'est fait offrir des hommes en sacrifice, a toujours voulu que ce fussent de jeunes personnes, comme nous en avons tant d'exemples dans l'histoire grecque ; ou même des enfants, tels qu'on les immolait à l'idole des Ammonites. Dans la loi de grâce, lorsque Dieu destine quelqu'un à une grande sainteté, qu'il le veut mettre au nombre de ses favoris, il le prend ordinairement dans une grande jeunesse, comme saint Jean l'évangéliste ; il les prévient, ces âmes privilégiées, même dès l'enfance, par des grâces extraordinaires, comme on le voit dans la vie de la plupart des grands saints. Je sais que saint Augustin et sainte Madeleine, après avoir beaucoup aimé le monde, ont été néanmoins singulièrement chéris de Dieu ; mais ces exemples, outre qu'ils sont extrê-

mement rares, ne favorisent pas trop la négligence et les délais des serviteurs paresseux : saint Augustin n'avait que trente-et un ans, quand il commença à faire pénitence; et si les historiens ne se trompent pas dans leurs conjectures, Madeleine était encore plus jeune lorsqu'elle renonça à la vanité.

Ce n'est pas que je veuille dire que dans un âge plus avancé on ne puisse pas absolument se consacrer à Dieu ; mais je dis que cette consécration, fussions-nous assurés de la faire alors, se ferait avec beaucoup moins de bienséance, et par conséquent avec beaucoup de confusion pour nous. Je me représente ce prodigue de l'Evangile, qui a passé sa jeunesse dans les désordres, qui après avoir indignement quitté son père, ne revient à lui que par force, que par nécessité, que parce que personne ne le veut recevoir dans le pitoyable état où il est réduit. On le reçoit cependant dans la maison paternelle, on va au-devant de lui, on l'embrasse, on l'habille, on lui fait même des fêtes. Mais quelle est sa confusion de n'être retourné vers un père si tendre qu'à l'extrémité, que lorsqu'il ne voyait plus d'autre ressource ? Osera-t-il le nommer son père ? oserai-t-il lever les yeux pour le regarder ? Non, lui dit-il, je suis indigne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme le moindre de vos esclaves ; ce sera pour moi encore trop de faveur, trop de grâce : *Jam non sum dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Chrétiens auditeurs, vous espérez que vous ferez un jour ce que vous refusez de faire aujourd'hui : je le veux croire, je le veux espérer pour vous de la miséricorde infinie de Dieu; mais pourrez-vous supporter alors les justes reproches qu'on vous fera sur votre procédé intéressé et contraire à toute bienséance ?

Tu fornicata es cum amatoribus multis, vous dira Dieu en acceptant votre pénitence : Viens, âme ingrate, viens ; je vois que tu ne penses à ton Dieu que parce qu'on ne te souffre plus ailleurs ; tu t'es comme prostituée à une multitude d'amants, et aujourd'hui que tu te vois rejetée partout, tu t'adresses enfin à celui que tu as cent fois rebuté; ton cœur ne serait pas pour moi, s'il y avait encore quelqu'un pour qui tu ne fusses pas un objet d'horreur: mais que dis-je? ton cœur ; non, ce n'est point l'amour qui t'amène ici, il y a un enfer que tu crains ; après m'avoir si longtemps méprisé, tu voudrais avoir une place dans ma gloire ; sans cette espérance tu m'aurais méprisé jusqu'au bout. *Tamen revertere ad me, dicit Dominus :* Je sais comment tu mériterais que j'en usasse à mon tour; reviens néanmoins, je consens d'être ton dernier asile, et je te veux traiter tout autrement que je n'ai été traité par toi : *Tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te.* Je ne sais, messieurs, si vous comprenez assez toute la peine que ces pensées peuvent faire à une âme qui ne se rend à Dieu qu'après s'être rassasiée des délices du siècle; pour moi je vous avoue que rien ne me serait plus sensible, rien ne serait plus capable de me faire mourir de douleur et, si Dieu ne me soutenait, de désespoir.

Au contraire, qui peut exprimer la joie et la douce confiance d'une jeune personne qui se trouve dans l'heureuse situation de dire tous les jours en s'offrant à Dieu : Seigneur, je suis tout à vous, je vous consacre mon cœur, mon esprit, toute mon âme; présents peu dignes d'un si grand maître, mais enfin c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce que vous m'avez donné. O mon Dieu, vous savez du moins que ce n'est ni par dépit ni par désespoir; que je me jette entre vos bras; ce n'est point ici le rebut du monde que je vous présente. Hélas ! ce monde ne m'importune que trop, il ne m'offre que trop de vains avantages pour m'attirer : mais je suis à vous, Seigneur, et je n'aurai jamais d'autre amant que vous. Que je m'estime heureuse de pouvoir vous sacrifier, et ces passions vers lesquelles je sens que mon cœur a tant de pente, et ces plaisirs auxquels mon âme serait si sensible, et ce faux éclat, ce vain honneur où je pourrais prétendre ! Est-il possible qu'il y ait des hommes qui attendent, pour vous aimer, qu'ils n'aient plus qu'un jour à vivre ? Mon Dieu, qu'ils vous connaissent peu, ces hommes ! Que n'ai-je mille vies pour vous les offrir toutes ! Je n'en ai qu'une, mais j'espère qu'elle sera toute pour vous : je vous en offre déjà la plus belle partie, et mon cœur encore plus que ma bouche vous supplie de me faire mourir dès ce moment, si vous prévoyez que dans la suite je doive employer un seul jour à quelque autre chose qu'à vous servir.

N'est-il pas vrai, messieurs, que cette offrande se fait avec plus de plaisir, plus de confiance, qu'une offrande différée, parce qu'on sent bien que cette offrande prompte et plus dans la décence est en quelque sorte digne de Dieu ? Disons un mot de la dernière partie, et faisons voir qu'il y a non-seulement plus de nécessité, plus de bienséance de se donner à Dieu à la fleur de l'âge, que d'attendre le retour des années, mais encore qu'il y a plus de mérite.

TROISIÈME PARTIE.

Nous pouvons par trois endroits juger du mérite des sacrifices qu'on fait à Dieu ; premièrement, par le prix des choses qu'on lui sacrifie en se dévouant à son service ; secondement, par le mouvement qui nous porte à nous y dévouer entièrement ; enfin, par la durée du temps pour lequel on se dévoue. Qu'est-ce que l'on sacrifie à Dieu, quand dès sa jeunesse on se détermine à le servir ? N'est-ce pas ce même monde, ce monde perfide auquel on renoncerait dans un âge plus avancé ? Il est vrai, messieurs, c'est ce même monde, à le considérer en lui-même; mais, si on a égard à l'idée qu'une jeune personne en a conçue, c'est un monde tout différent. Pour peu qu'on soit raisonnable, on n'a pas de peine à mépriser, à haïr même le monde quand on l'a connu; mais quand on n'en a vu que les dehors, quand

on n'en a point éprouvé la perfidie, quand on le croit tel en effet qu'il paraît à ceux qui n'ont pas encore eu le loisir d'en découvrir la vanité, il faut avouer que ce n'est qu'avec une extrême violence qu'on se résout à l'abandonner. En un mot, le monde n'est rien pour quiconque le connaît ; et c'est justement ce rien que donnent à Dieu ceux qu'une longue expérience a détrompés. Mais quand on en juge par les apparences, le monde est un assemblage de toutes sortes de biens, de toutes sortes de plaisirs ; et c'est cet assemblage de biens et de plaisirs qu'on sacrifie au Seigneur, quand on se donne à lui dès les premières années, parce qu'on l'envisage sous cette image riante, parce qu'on n'a pas encore pu s'instruire de la vérité.

J'ajoute à cette première raison que celui qui se donne à Dieu dans un âge encore tendre, fait cette offrande avec plus d'amour, agit par le mouvement d'une charité plus parfaite, et par conséquent avec plus de mérite. C'est une vérité qui a passé en proverbe, que celui qui se hâte de donner, acquiert un double mérite, non-seulement parce qu'il épargne à celui qui demande, la peine de désirer longtemps, et la honte de demander plusieurs fois, mais encore parce que cette prompte facilité marque la force de l'amitié, qui surmonte dans un moment l'attache qu'on a aux biens dont on se prive, et qui ne permet pas que le cœur hésite entre le désir de faire du bien, et le désir de retenir ce qu'il donne.

A l'égard de la durée du temps qu'on destine à la vertu, j'avoue que tel qui commence dès la jeunesse n'a que très-peu d'années à vivre, et que tel autre qui aura attendu le retour de l'âge traînera dans la pénitence une très-longue vieillesse. Cependant, messieurs, ce jeune homme qui n'aura survécu à sa conversion que quelques jours ne laisse pas d'emporter tout le mérite d'une longue vie, telle qu'on l'espère ordinairement à cet âge ; au lieu que l'autre, qui a différé si longtemps fait assez voir qu'il ne se rend qu'à la crainte de la mort, dont les approches le réveillent ; en sorte qu'il ne pense pas lui-même faire un grand sacrifice au Seigneur. Voilà une pensée, chrétiens auditeurs, sur laquelle je voudrais bien que vous fissiez quelques moments de réflexion. Quelque jeune que vous soyez, vous n'avez peut-être pas un jour à vivre ; peut-être qu'en entrant dans les voies d'une vie sainte et chrétienne, c'est vous condamner seulement à vingt-quatre heures de contrainte et de mortification : s'il arrivait, comme il peut arriver, comme il arrive tous les jours, qu'après un si court espace de temps Dieu vous retirât du monde, quelle consolation pour vous d'avoir pris des mesures si justes, de vous être donné à Dieu dans une circonstance si heureuse, mais surtout d'avoir eu si peu de temps à souffrir, et d'avoir néanmoins devant Dieu le mérite d'autant d'années de souffrances que votre âge vous en semblait promettre !

Si au contraire cette sainte résolution, ce sacrifice que j'aurai fait à Dieu de moi-même et de tout ce que le monde a de plus attrayant, si ce sacrifice est suivi d'une longue vie, non-seulement vous aurez le mérite d'une action très-sainte et très-généreuse, mais encore ce mérite se multipliera à l'infini par une longue persévérance ; vous tirerez les plus riches avantages d'un bien qu'on ne recouvre jamais quand on l'a perdu, d'un bien qui est la source de tous les biens. Je parle du temps, de ce temps si court et si précieux, qui passe et qui ne revient jamais; de ce temps que Jésus-Christ ne nous a pas acheté par tant de sueurs, par tant de sang, pour nous donner le loisir de suivre les saillies d'une joie frivole et de goûter tous les jours de nouveaux plaisirs. Loin cependant de faire usage de tous les moments, je vois qu'on cherche à perdre les heures, les jours entiers, qu'on ne trouve point d'amusements plus agréables que les amusements oiseux où on les a perdus, ces jours dont la perte est irréparable. On dirait, à voir combien on trouve le temps long, combien on en a à perdre ; on dirait qu'on a tous les siècles à sa disposition, ou du moins que la vie n'est utile à rien, et qu'en parcourir les différents âges sans s'ennuyer, c'est en faire un assez heureux usage. Cependant, messieurs, votre vie va finir, et vous allez recevoir le digne salaire de votre indigence, au bout de cette vie dont un seul moment pouvait vous enrichir, pouvait vous valoir un poids immense de gloire et de richesses inépuisables.

Oui, messieurs, ce temps qu'on méprise, qu'on prodigue d'une manière si pitoyable, est quelque chose de si précieux, qu'excepté le séjour de la gloire éternelle, il n'est rien qui lui puisse être comparé ; tous les royaumes de l'univers ne valent pas un moment de votre loisir ; voyez tout ce que le ciel renferme de grandeurs et de délices : tout cela peut être le prix d'un moment de temps bien employé. Considérez ces grands serviteurs de Dieu, dont la sainteté a rendu la mémoire si vénérable et si glorieuse ; s'ils avaient perdu le peu de temps qu'ils avaient pour parvenir à l'héroïsme de la vertu, ils ne seraient pas aujourd'hui l'objet de votre admiration et de votre culte, ils ne verraient pas les puissances de la terre, les monarques prosternés devant leurs autels, ils ne régneraient pas dans le ciel comme ils y règnent, comme ils y régneront éternellement. Nous pouvons être ce qu'ils ont été autrefois et ce qu'ils sont aujourd'hui : il ne faut, pour obtenir cet avantage, que ménager notre temps, au lieu de le perdre.

Que vous êtes malheureux, ô vous qui que vous soyez, d'avoir vieilli dans le monde sans connaître le prix de ce temps, vous qui ne l'avez consumé que dans des amusements frivoles, que dans des occupations qui ne vous serviront de rien pour l'éternité ! Pleurez et mourez de douleur au souvenir d'une perte si importante qui ne saurait être réparée ; mais surtout pleurez cette jeunesse, dont la corruption a passé dans les âges sui-

vants; pleurez ces belles années où la pratique de la vertu vous aurait été si facile, où vous pouviez contracter sans peine de si saintes habitudes ; cet âge où vous pouviez faire à Dieu des sacrifices si purs et si agréables, pleurez-en la perte, et ne vous en consolez jamais. Vous l'avez donné au monde, ce bel âge, à ce monde ingrat, à ce monde trompeur et impuissant, à ce monde qui passe, qui s'évanouit! où trouverez-vous la récompense de tant d'heures, de tant de jours et de tant de nuits que vous lui avez consacrés? Qui payera tous vos soins et tous vos services? Ce monde vieillit avec vous, il se dissipe, il disparaît peu à peu; un nouveau monde a déjà succédé en partie à celui que vous avez vu, bientôt il n'en restera plus rien. Voilà donc trente, quarante ou cinquante années que nous avons perdues ; le maître que vous avez servi ne saurait vous en dédommager, et celui que vous avez méprisé vous attend pour vous en demander un compte rigoureux.

Mais quoi, faut-il se désespérer? n'y a-t-il point de remède à un si grand mal? Il n'y en a point, chrétiens auditeurs : tout ce qu'on peut faire, c'est d'empêcher qu'il ne devienne de plus en plus irréparable. Nous ne savons pas combien nous avons encore de temps à vivre; mais, quand nous en aurions beaucoup, voudrions-nous bien l'employer inutilement? Mon Dieu! n'en avons-nous pas déjà assez perdu? Hâtons-nous donc de profiter de ce qui nous reste; travaillons avec d'autant plus de ferveur que nous avons commencé plus tard, faisons dans un seul jour, s'il est possible, ce que nous aurions dû faire dans plusieurs années. Prions souvent le Seigneur, avec David, qu'il oublie les péchés de notre jeunesse et tous ceux que nous avons commis par ignorance : *Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris.* Mais, pour faire voir que dans tous ces péchés il y a eu plus d'ignorance et de jeunesse que de malice, commençons dès aujourd'hui à vivre comme nous voudrions avoir vécu dès les premières années de la vie, et comme nous avons dessein de vivre jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.

La conception immaculée n'est pas seulement un des plus grands priviléges qu'ait reçus Marie, mais ce privilége est encore en elle la source de tous les autres qui lui ont été accordés.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes la beauté même, ma bien-aimée, et il n'y point de tache en vous (*Cantiq.*, *chap.* IV).

Vous savez sans doute le bruit qu'ont fait dans l'Eglise les contestations arrivées au sujet de l'immaculée conception de la sainte Vierge. Quelques docteurs, éclairés d'ailleurs et très-catholiques, ayant cru que Marie ne pouvait avoir été préservée des malédictions que tous les enfants d'Adam avaient encourues, la révolte des esprits devint si générale contre cette opinion, que durant plusieurs années toutes les écoles, toutes les chaires retentirent des arguments qu'on inventa en faveur de la Vierge immaculée; toutes les universités d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne soutinrent hautement la doctrine favorable à l'honneur de Marie; on ferma les académies à quiconque refuserait de s'engager par serment d'enseigner qu'elle avait reçu le privilége unique d'être conçue sans péché ; les princes mêmes du siècle s'intéressèrent dans la cause de la reine du ciel, et employèrent leur autorité pour la défendre. Jamais on n'a ouï plus de discours, jamais plus de conférences, jamais plus de disputes, jamais on n'a écrit plus de livres sur aucune matière. Enfin le vicaire de Jésus-Christ a parlé et a fermé la bouche à tous ceux dont les sentiments n'étaient pas assez favorables à la sainteté de notre sainte mère. Tout l'univers a regardé ce jugement comme une victoire importante, comme un triomphe ; ceux du parti contraire se sont joints à nous, et aujourd'hui tout est calme, tout est réuni dans la même croyance. Avantage incomparable de reconnaître un souverain juge! les questions sont décidées, le repos des peuples n'est point troublé par les divers vents de doctrine; tous les esprits, tous les cœurs se réunissent, et nulle opinion contraire à l'honneur de Dieu ou de ses saints ne prend de stabilité dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais, dans le temps que le feu des disputes était le plus animé, combien de fois des politiques se sont-ils plaints que c'était trop contester sur un point qui paraissait si peu important! Tout le monde convient que Marie a été sanctifiée au sein de sa mère; si elle a été dans le péché, ce n'a été qu'au premier moment de sa vie: quelques-uns ne veulent pas qu'elle y ait été même un seul moment, un instant. Qu'y a-t-il en tout cela qui mérite que l'Eglise rallume son zèle, que l'univers perde sa tranquillité? Quelle fureur inquiète de pointiller ainsi sur un rien, de se livrer les assauts les plus vifs, de faire entendre de bruyantes querelles, de ne céder jamais! Ce n'est donc pas, messieurs, aux ennemis de la conception immaculée que je dois adresser ce discours, ils ont tous passé dans notre parti; je parlerai à ces hommes politiques qui blâment la chaleur avec laquelle on a défendu ce privilége. Il serait inutile de disputer aujourd'hui que tout est tranquille, mais il ne sera pas inutile de montrer qu'on a eu raison de le faire, et que ce n'est pas pour un rien que dans l'univers entier le sacré, le profane, tout a pris feu. Pour rendre ma preuve sensible, je n'ai qu'à faire voir combien il est avantageux à la sainte Vierge d'avoir été conçue sans péché ; je le ferai, et je vous montrerai, non-seulement que c'est un des plus grands priviléges qu'elle ait reçus, mais encore que ce privilége a été en elle la source des autres qui lui ont été accordés. Voilà pour les deux

parties de ce discours, que je consacre à l'honneur de Marie. Implorons son secours, elle écoutera nos prières qu'elle a quelqu'intérêt d'exaucer : disons-lui avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout le monde sait que le privilége est une loi particulière qui affranchit les personnes privilégiées d'une loi commune ; d'où il suit clairement qu'un privilége est d'autant plus considérable, que la loi dont il exempte est en même temps et plus dure et plus commune. Messieurs, vous voyez déjà ce que je veux dire. Marie, dans sa conception, a été soustraite à la loi qui assujettissait au péché, et qui y assujettissait tous les hommes. Il n'y eut jamais de loi ni plus funeste, ni plus générale : donc il n'y eut jamais de plus grand privilége que le privilége de la conception immaculée.

Je sais que, pour faire voir la rigueur de cette loi, il faudrait vous faire comprendre quel mal c'est que le péché. Si j'y pouvais réussir, je ferais quelque chose de plus que de mettre dans tout son jour la glorieuse prérogative accordée à Marie, car je vous inspirerais en même temps une horreur si vive d'une offense de Dieu, que nulle crainte, nulle espérance, nulle force, vînt-elle ou du ciel ou de l'enfer, ne serait jamais capable de vous porter à une pareille offense ; mais tout ce que je puis dire à ce sujet, c'est que, si l'on doit juger d'un mal par le bien dont il nous prive, le péché est sans doute le plus grand de tous les maux, puisqu'il nous éloigne du souverain bien, et que cet éloignement est infini. Voilà en deux mots plus de choses que tous les hommes du monde n'en pourraient développer, que tous les anges n'en sauraient comprendre. Le péché nous rend haïssables aux yeux de Dieu, il l'oblige d'avoir pour nous une haine infinie, une haine qui égale son pouvoir, une haine aussi forte qu'il est aimable en soi, aussi forte que l'amour qu'il a pour lui-même. Que peut-on, hélas ! imaginer de plus terrible ? quel mal plus grand qu'un mal qu'on ne saurait concevoir sans vous comprendre, vous, ô mon Dieu, qui êtes incompréhensible ! Dieu qui aime tout ce qu'il a créé, Dieu qui est la bonté, la miséricorde même, a pour le péché une haine si vive, qu'elle le force en quelque sorte d'accabler de maux le pécheur, de damner éternellement des âmes qu'il a aimées jusqu'à mourir pour elles sur une croix. Il est vrai, direz-vous, que Marie, sans le privilége de sa conception immaculée, aurait été l'esclave du démon et du péché, mais ce n'aurait été que pour un moment, car personne ne doute que le Seigneur ne l'ait sanctifiée aussitôt qu'il l'a pu faire.

Ce n'aurait été que pour un moment, dites-vous ? Et vous trouvez que ce n'est rien d'être un moment dans la disgrâce de Dieu, sous la puissance de l'enfer, digne de la mort et d'une peine éternelle ! Elle n'aurait été coupable que pour un moment ; mais c'était le premier moment de sa vie, et la moindre tache dans ce moment peut déshonorer la plus longue et la plus belle vie. Elle n'aurait pas été longtemps dans le crime, et ce crime même n'aurait pas été volontaire ; mais ne sait-on pas qu'une fille, si elle est corrompue une seule fois, demeure chargée de confusion le reste de ses jours, n'eût-elle été qu'un moment entre les bras de l'infâme corrupteur, n'eût-elle été que la triste victime d'une extrême violence ? Combien de vierges se sont précipitées pour éviter cet opprobre ! Que s'en fallut-il que la sœur d'Ammon n'expirât de douleur ? Combien d'autres n'ont pu survivre un moment à cette infamie ?

Elle n'aurait été qu'un moment l'objet de la haine de Dieu ! Je ne m'étonne pas que ce moment paraisse un rien aux yeux des personnes qui, de leur propre mouvement, se jettent dans le péché, s'y plaisent, s'y endorment, y vieillissent, s'exposent à y mourir ; mais ce n'était pas là le sentiment de saint Pierre, qui ne se put jamais consoler de sa faute, quoiqu'il y eût eu beaucoup de surprise, beaucoup de fragilité, et qu'il se fût relevé un moment après sa chute. Ce n'a pas été la pensée de ces illustres pénitents dont il est parlé dans les œuvres de saint Jean Climaque et dans la Vie des Pères du désert : pour avoir consenti à une simple pensée, ils s'étaient condamnés à une pénitence si rigoureuse, qu'on ne saurait la lire sans horreur. Pour Marie, elle était si éloignée de penser que c'était un mal léger d'être un moment dans la disgrâce de son Créateur, que les saints Pères et tous les docteurs assurent que, si on eût laissé à son choix ou d'être Mère de Dieu, ou d'être conçue sans péché, elle aurait préféré l'immaculée conception à tous les autres avantages, et même à la maternité divine. Pour moi, messieurs, je ne doute pas que, connaissant Dieu comme elle le connaissait, et que l'aimant au point qu'il est certain qu'elle l'a aimé, je ne doute pas que, si elle avait été un seul moment son ennemie, le souvenir de ce malheur n'eût été capable de la faire mourir de douleur.

Mais quelque grand mal que soit la haine de Dieu, ce n'est pas néanmoins le seul mal qu'apporte le péché originel : outre cette mortelle disgrâce, il porte dans l'âme plusieurs autres plaies qui la défigurent, qui l'affaiblissent et la rendent presque incapable d'aucun bien. Saint Thomas en compte quatre, après le vénérable Bède. Avant le péché, dit ce grand docteur, l'âme était parfaitement soumise à la raison, et toutes ses puissances étaient ornées des vertus qui l'assujettissaient à Dieu, la raison souveraine ; son entendement était éclairé des lumières de la sagesse ; sa volonté, conduite par la justice, agissait naturellement avec droiture ; la force soutenait les puissances de l'âme contre les difficultés qui s'opposent à la vertu ; la tempérance modérait les saillies de la cupidité et la retenait dans les bornes que prescrit la loi du Seigneur. Mais le pé-

ché eût-il une fois troublé cette heureuse paix dans le cœur de l'homme, au même instant son esprit devint ténébreux, sa volonté indocile, son courage s'affaiblit, ses désirs n'eurent plus de règle. Il n'est pas nécessaire d'exposer plus au long tous ces maux. Hélas ! ils ne vous sont que trop connus par l'expérience ; il suffit de dire que ce sont ces plaies qui nous amènent tant de tentations, tant de chutes, tant de rechutes ; c'est de cette source empoisonnée qu'est venue cette pesanteur qui nous rend la pratique du bien si difficile, ce poids qui nous entraîne vers le mal avec tant de violence. Depuis ce temps, la vertu n'a plus d'attraits pour nous, nous n'avons plus de pente vers elle ; nous ne saurions avancer d'un pas qu'à travers mille combats, et, pour peu que nous cédions et que nous nous relâchions, nous perdons dans un moment le fruit de plusieurs années de sueurs et de fatigues ; les bons exemples ne nous touchent plus, les mauvais nous séduisent ; les discours les plus pathétiques, les plus terribles menaces, les promesses les plus magnifiques n'excitent en nous que des désirs imparfaits, que des désirs qu'éteint le premier objet qui se présente. Sommes-nous engagés dans le mal, rien n'est capable de vaincre notre obstination ; le charme de la vertu s'est-il insinué dans notre cœur, nous ne pouvons nous répondre d'un seul moment de constance. Notre chair fait une guerre opiniâtre à notre esprit et semble avoir juré sa perte. Si je suis de corps à l'église, mon esprit s'en éloigne et s'égare dans les vaines pensées du siècle ; si j'élève mes pensées au ciel, mon corps m'entraîne et me rattache à la terre malgré moi. *Velimus, nolimus, habemus carnem quæ concupiscit adversus spiritum*, dit saint Augustin : qu'on veuille, ou qu'on ne veuille pas, la cupidité s'élève contre la raison, la chair nous flatte malgré nos résistances ; elle nous sollicite, elle nous importune, si elle ne domine pas.

En effet, les plus lâches, ceux qui tombent le plus souvent sont ceux qui s'aperçoivent le moins de leur faiblesse. Comment s'en apercevraient-ils ? Ne combattant jamais, comment sentiraient-ils la peine que coûte la victoire ? Mais demandez à ces héros du christianisme, à ces vénérables solitaires qui ont vieilli dans les exercices de la pénitence, à ces athlètes infatigables qui travaillent depuis tant d'années à se vaincre eux-mêmes et à dompter leurs passions, demandez-leur quelles blessures a faites dans nos âmes le péché du premier homme. Vous en trouverez qui vous diront qu'après une défense longue et vigoureusement soutenue ils n'ont pu obtenir de trêve de leur ennemi ; que, loin de l'avoir réduit à demander la paix, il leur faut toujours être en armes, toujours en garde contre la concupiscence ; qu'ils se voient à toute heure sur le point d'être surpris, d'être renversés ; qu'ils n'osent encore s'assurer de la victoire ; que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de n'en pas désespérer.

Quelle guerre est ceci, vous dira l'apôtre des nations ? [Je sens dans mes membres une loi impérieuse et inflexible qui s'oppose en tout à ma raison, et qui m'assujettit au péché malgré moi-même : je fais le mal que je hais, je fuis le bien que je souhaite ; je veux ce que je ne voudrais pas, je m'oppose moi-même à mes plus ardents désirs. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, et la cupidité ne laisse pas d'y vivre encore avec lui ; l'ange de Satan ose me venir attaquer jusque dans le ciel, où j'ai désormais fixé ma demeure. *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Malheureux que je suis ! qui rompra les liens qui m'attachent à ce corps mortel ? Si ces combats ne doivent finir qu'avec la vie, comment peut-on ne pas désirer la mort ? *Infelix ego homo !* Oui, c'est sans doute un malheur bien déplorable de porter sans cesse en nous-mêmes un ennemi si dangereux et si importun.

Mais que vous êtes heureuse, incomparable Marie, vous qui avez écrasé la tête de ce serpent infernal, vous qu'a affranchie de son venin votre conception immaculée, vous qui entrez dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec des lumières pures dans l'esprit, une droiture inaltérable dans la volonté, un courage invincible, des passions soumises et aussi raisonnables que la raison même. Mon Dieu ! de quels charmes va être accompagnée une vie soutenue par de si précieux avantages ! Qu'elle sera tranquille, qu'elle sera pure, cette vie ! Qu'elle sera semblable à la vie des esprits bienheureux, à la vie des anges !

En effet, messieurs, qui pourrait dire quelles richesses spirituelles lui a produites ce privilége ? Quel progrès ne devait pas faire dans la sainteté une âme qui avait plus de grâces que tous les séraphins, et qui ne ressentait aucune des imperfections de la nature corrompue ! A quel degré de contemplation n'a pas dû s'élever une vierge qui ne sentait point le poids de son corps, et dont l'esprit était orné de tant de lumières ! Quel a été l'excès de son amour pour Dieu, puisque cet amour, loin d'être ralenti par les autres passions, y trouvait un secours pour s'enflammer de plus en plus ! Voilà donc Marie exempte de la loi la plus rigoureuse, j'ajoute de la loi la plus générale, puisqu'elle n'excepte personne, et qu'à s'en tenir précisément aux termes dans lesquels la loi est conçue, Marie elle-même y doit être enveloppée.

Les théologiens font ici une question : savoir si Marie a été préservée non-seulement du péché originel, mais encore de l'obligation de le contracter. Sur ceci, messieurs, les sentiments sont partagés. Ceux qui disent que Marie était affranchie du péché et qu'elle n'a pas eu besoin de privilége pour en être délivrée, expliquent différemment leur pensée, selon les différentes opinions où ils sont à l'égard de l'incarnation du Verbe éternel. Les uns croient que l'incarnation avait été ordonnée avant la chute d'Adam, et que, quand l'homme n'aurait pas péché, le Fils

de Dieu se serait fait homme; ceux-là soutiennent que Marie avait aussi été formée dans l'idée de Dieu avant cette chute, et que par conséquent elle n'y pouvait avoir de part. D'autres pensent que Jésus-Christ n'aurait jamais été, si l'homme n'avait désobéi à son Créateur; et ceux-là prétendent que Marie n'aurait jamais existé, s'il n'y avait point eu de rédempteur; qu'elle n'était point dans l'idée de Dieu lorsqu'il conçut la volonté de créer le genre humain, qu'il n'a pensé à donner l'être à la mère de son Fils que lorsqu'il a pris le dessein de nous réformer, et qu'ainsi cette Vierge pure n'étant venue qu'après le malheur de la nature humaine, sa volonté n'a pu être renfermée dans la volonté du premier homme, ni être coupable de son crime.

Je révère, comme je le dois, la doctrine de ces savants hommes, et j'approuve surtout le zèle qu'ils font paraître pour l'honneur de la Mère de Dieu; mais je trouve plus de simplicité et même plus de probabilité dans la pensée de ceux qui avouent ingénument que Marie, étant fille d'Adam comme nous, aurait dû, comme nous, être sujette à la malédiction commune, mais que Dieu, par une grâce spéciale, a fait en sa faveur une exception à la loi, de peur, en l'y assujettissant, de blesser des lois plus anciennes, les lois de la bienséance et de sa sagesse infinie. Mais, de quelque manière que Dieu ait réglé les choses, soit que Marie ait été séparée de la masse du genre humain et mise dans un ordre particulier, soit qu'étant naturellement confondue avec le reste de hommes, elle en ait été distinguée par un privilége, il est difficile de décider lequel de ces avantages lui a été le plus honorable. Les premiers semblent vouloir que Dieu en ait usé avec elle à peu près comme il fit avec Loth, qu'il retira de Sodome, qu'il tint à l'écart sur une montagne, tandis que ses concitoyens étaient consumés par le feu du ciel; les autres aiment mieux qu'elle ait été traitée comme les trois enfants d'Israël, qui, quoique dans une fournaise ardente, environnés des flammes qui dévoraient les Babyloniens, ne reçurent néanmoins aucune atteinte.

Quoi qu'il en soit, chrétiens auditeurs, il est certain que la sainte Vierge a été la seule entre tous les hommes qui n'a point été frappée de la malédiction commune, qui n'a point péri dans un naufrage si universel. Nous pouvons nous la représenter comme cette arche merveilleuse qui surnageait sur les ondes au temps du déluge, qui fut sauvée en faveur de Noé, le premier réparateur du genre humain, qu'elle portait, et qui était la figure de Jésus-Christ notre rédempteur. Non, sans doute, il n'y eut jamais de privilége plus singulier que celui-ci. Moïse, dans le berceau, fut mis à l'abri de la persécution de Pharaon; mais, sous les ordres de la Providence, l'humanité industrieuse des accoucheuses d'Egypte rendit le même service à plusieurs autres enfants. Les Israélites passèrent la mer Rouge à travers les mêmes flots où leurs ennemis furent submergés, mais cette faveur fut accordée à tout un peuple. Saint Paul a été ravi au troisième ciel, où l'on croit qu'il a vu l'essence de Dieu; cette même essence se fit voir à Moïse sur le mont Sinaï, et sans doute elle s'est fait voir à bien d'autres saints dans plusieurs rencontres. Marie elle-même a été incorruptible dans le tombeau, mais elle n'a pas joui seule de cet avantage. Son corps fut porté dans le ciel par les anges; on croit que tous ceux qui ressuscitèrent à la mort de Jésus-Christ furent enlevés avec lui au jour de son ascension. Marie a enfanté sans cesser d'être vierge, mais il y a eu lieu de douter si c'est un privilége pour elle ou pour le corps de Jésus naissant, comme lorsqu'il sortit du tombeau sans l'ouvrir, ce privilége était pour le corps qui ressuscitait, et non pour le sépulcre qui demeurait encore fermé. Enfin, quoiqu'elle ait été l'unique entre toutes les femmes qui ait conçu par la seule opération du Saint-Esprit, on peut dire que la terre et la mer, dans les premiers jours du monde, ont eu part à cette admirable prérogative, puisque, sans autre semence que la parole de Dieu, celle-là se couvrit de fleurs et de fruits, et produisit en même temps des animaux de toute espèce; et que celle-ci, rendue féconde par le seul esprit de Dieu, qui était porté sur les eaux, comme parle l'Écriture, fut dans un instant remplie de tous les poissons dont nous admirons le nombre et la diversité presque infinie.

Mais voici un privilége qui n'a jamais été accordé qu'à Marie, et que nul autre n'obtiendra jamais. Le démon tient dans ses chaînes tout le genre humain; une seule fille lui échappe, elle conserve sa liberté, elle l'enchaîne lui-même. Un feu ravage tout; un seul arbre au millieu de cet embrasement n'est pas seulement flétri, il est chargé de feuilles et de fleurs, il porte un fruit incomparable qui doit lui seul repeupler les campagnes et les forêts. Un tyran se rend maître de l'univers; une seule ville lui résiste, une seule place refuse le joug, elle arrête les courses du conquérant, elle demeure libre et maîtresse du monde : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* Voilà de grands priviléges, Vierge sainte, qui vous obligent à une reconnaissance sans bornes. Pour nous, chrétiens auditeurs, quoique nous n'ayons pas reçu les mêmes bienfaits, quoique le Seigneur ne nous ait préservés ni du péché originel, ni de la faiblesse que ce péché a portée dans la nature, que ne lui devons-nous pas pour les secours qu'il nous a laissés dans cette double disgrâce! D'un côté le baptême nous affranchit du péché, de l'autre la grâce actuelle nous prémunit contre l'attrait du péché. Il est vrai que ces deux remèdes ne font pas le même effet à l'égard de ces deux maux : le baptême efface entièrement la tache originelle, au lieu que la grâce ne détruit pas la funeste amorce qui nous rend si susceptibles du mal, elle nous donne seulement des forces pour résister. Mais sans cette sage conduite de la Providence, qui eût connu le prix du bienfait et l'efficacité de la grâce? sans les ré-

voltes que nous éprouvons, qui ne se persuaderait pas que la vertu nous est comme naturelle? Nous sommes en quelque sorte comme ces gens à qui l'on donne du poison, non pour les faire mourir, mais pour faire voir la force d'un antidote qu'on a inventé, et dont on connaît la force : plus nous nous sentons redevables à la vertu du remède, plus nous reconnaissons que notre salut vient d'une force étrangère ; par là notre faiblesse est secourue, notre orgueil abattu, et notre vertu purifiée. Le Seigneur en use avec nous comme un sage médecin, qui au lieu de fermer entièrement une plaie, l'entretient pour donner le temps aux humeurs malignes de se décharger. L'infirmité qui nous reste donne occasion aux grandes âmes de s'exercer aux plus nobles vertus, de rendre leurs actions plus pures et plus parfaites. Il faut l'avouer, sans cet ennemi domestique, la plupart des saints n'auraient été que des chrétiens médiocres ; s'ils ont acquis tant de mérite, ce n'a été que par leur constance à résister à la perte de la nature affaiblie, et par les généreux efforts qu'ils ont faits dans le temps qu'ils étaient plus fortement entraînés. C'est un prodige de voir ces vierges dont l'imagination n'a jamais été ternie par aucune image impure, ni le corps altéré par aucune impression contraire à la loi.

Mais voulez-vous voir une vertu forte et plus digne encore d'admiration? c'est cette chasteté qui subsiste au milieu de tant de dangers, cette insensibilité, ce calme inaltérable dont surtout je suis frappé : ce que je ne puis assez admirer, c'est une chair brûlée des feux de la concupiscence, et qui loin d'en être consumée, d'en être noircie, se purifie comme l'or dans la fournaise : j'admire un cœur pareil au cœur de cet ancien qui demeura froid et entier au milieu des flammes qui réduisirent son corps en cendre. Aurions-nous vu un saint Benoît se rouler sur des épines, et un saint François d'Assise s'ensevelir nu dans la neige durant la saison la plus froide de l'année, s'ils n'avaient été attaqués que faiblement? Que serait-ce que la mortification, que l'amour des ennemis, et cette magnanime douceur que Jésus-Christ nous a si fort recommandée, si toutes ces grandes vertus ne se formaient par les obstacles que la nature blessée leur oppose? Pour achever de vous développer ma pensée sur ce point, soyez sûrs, messieurs, que la concupiscence nous nuirait peu, qu'elle nous deviendrait même avantageuse, si nous n'avions à nous défendre que de ses révoltes : ce qui la rend si funeste, ce sont les secours qui lui viennent du dehors, ce sont les avantages que nous lui laissons prendre, que nous lui donnons nous-mêmes ; nous nous jetons aveuglément dans les lieux où elle a contre nous des intelligences, où nous n'ignorons pas qu'elle nous dresse des embûches. *Concupiscentia cum conceperit, parit peccatum.* Il est vrai que la cupidité enfante le péché, mais ce n'est qu'après l'avoir conçu qu'elle l'enfante ; elle l'enfante seule, mais elle ne le conçoit pas seule ; et sans l'amorce des objets extérieurs, elle demeurerait éternellement stérile. Nous, messieurs, comment ne tomberions-nous pas, nous qui, sans égard à notre faiblesse, nous exposons à tout ce qui est le plus propre à précipiter nos chutes? Adam et Eve succombèrent dans la force de la nature, dans l'état d'innocence, pour avoir considéré le fruit dont on leur avait défendu l'usage, pour avoir écouté des discours qui les portaient à désobéir : serions-nous donc devenus plus forts depuis que la nature a été affaiblie?

Tenez-vous dans la solitude, âmes chrétiennes qui vous sentez importunées et accablées de votre misère. Croyez-moi, fuyez les conversations, les discours, les lectures, les divertissements où vous savez que vous serez attaquées, ou du moins que vous boirez un poison qui vous donnera des atteintes mortelles : ceux qui se sont fait un asile dans la retraite se plaignent bien quelquefois d'être tentés, mais jamais d'avoir fait des chutes. Quand vous serez ainsi sur vos gardes, s'il vous arrive d'être troublé, n'en ayez pas d'inquiétude, écoutez Jésus-Christ qui vous dit au fond du cœur : *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur.* Toutes ces tentations ne serviront qu'à donner du lustre à votre fidélité, elles vous feront pratiquer dans l'espace d'une heure plus d'actes intérieurs, plus de véritables et solides vertus que vous n'auriez peut-être fait dans des années entières de tranquillité ; vous seriez peut-être innocent avec plus de force, mais vous ne serez guère vertueux que dans la faiblesse : *Nam virtus in infirmitate perficitur.* Passons à la seconde partie, où je dois vous montrer que la conception immaculée est la source de tous les priviléges qui ont été accordés à la sainte Vierge.

SECONDE PARTIE.

Si Dieu a aimé Marie plus que toutes les autres créatures, si plus que toutes elle l'a aimé à son tour, et si préférablement à toutes, elle a été choisie pour être la mère de son Fils, elle doit à son immaculée conception ces trois avantages, sources eux-mêmes de mille autres priviléges. Messieurs, la première source de tous les biens que nous recevons de Dieu, c'est son amour pour nous, et l'objet de cet amour envers nous n'est autre chose que les biens que nous avons reçus de lui : *Fons omnium bonorum, quæ a Deo accepimus, ipsius amor ; objectum amoris ejus in nos, bona quæ in nos contulit.* Quand il nous récompense de nos services, ce sont ses bienfaits qu'il récompense ; comme lorsqu'il nous aime, ce sont ses ouvrages qu'il aime en nous. *Nihil odisti eorum quæ fecisti*, lui dit le prophète : vous ne haïssez rien de ce que vous avez créé ; comme s'il lui disait : Si vous haïssez quelque chose dans le monde, c'est sans doute ce que vous n'y avez pas mis. Rien n'est capable d'attirer votre aversion, ou de rebuter votre cœur, que ce qui n'a pas été conçu par votre sagesse, et formé

par votre puissance infinie : car tout ce qui est l'ouvrage de vos mains, étant l'image de votre beauté, devient naturellement l'objet de vos complaisances. Vous ne pouvez haïr en nous que ce qui ne vient pas de vous; et tout vient de vous, hors le péché: *Nihil odisti eorum quæ fecisti ;* de sorte qu'une âme où Dieu ne trouve point de péché n'a rien en elle qui s'oppose à l'amour de Dieu, il faut que Dieu l'aime comme nécessairement.

Sur ce principe, chrétiens auditeurs, je vous prie de faire réflexion que le Créateur du ciel et de la terre, contemplant en lui-même cette multitude d'hommes qu'il avait dessein de former, nul d'entre eux ne s'est présenté à ses yeux qui ne fût souillé de quelque tache, nul, excepté Marie, dans qui quelque trait de sa divine ressemblance ne fût altéré ou effacé. De là je conclus que Marie est la seule que Dieu peut aimer, pour ainsi dire, sans mesure ; et comme son amour est nécessairement excessif, et qu'en lui aimer et faire du bien, c'est la même chose, il s'ensuit que Marie est la seule à l'égard de qui la bonté divine ne doit point se prescrire de bornes. *Tota pulchra es, amica mea*, lui dit-il par la bouche de Salomon, *tota pulchra es, et macula non est in te :* Vous êtes la beauté même, ma bien-aimée, et il n'y a point en vous de défaut ; vous êtes donc tout aimable, et je ne dois à votre égard user d'aucune réserve. Si un cheveu de l'épouse a été capable de blesser mon cœur, comment ne serai-je pas transporté d'amour pour une beauté si parfaite ? Et ce transport peut-il ne pas produire un excès de libéralité envers la beauté qui le fait naître.

Voilà pourquoi, chrétiens auditeurs, le Tout-Puissant a fait de si grandes choses dans Marie. Comme il n'a pas de plus grand empressement que de répandre ses richesses sur ces créatures; ayant trouvé un vase si propre à recevoir ses trésors, il les y a versés sans mesure. C'est pour cela qu'il a donné à cette vierge si pure l'usage de la liberté et de la raison longtemps avant que les autres hommes puissent en jouir ; c'est pour cela qu'il lui a donné des connaissances si claires de toutes les choses naturelles et surnaturelles, qu'il lui a communiqué tous les dons, toutes les vertus, dans un souverain degré; qu'il lui a découvert ses secrets les plus profonds, qu'il s'est fait voir à elle tel qu'il est en lui-même, enfin qu'il l'a remplie de tant de grâces, que tous les saints et tous les anges ensemble en ont beaucoup moins reçu qu'elle.

La seconde source des bienfaits de Dieu, c'est l'amour que nous rendons au sien. Cet amour, qui est déjà en nous un de ses bienfaits, nous en attire néanmoins beaucoup d'autres. Or dans Marie ce retour d'amour a été si continuel, que nulle action humaine ne l'a jamais interrompu; si pur qu'il ne s'y est jamais mêlé ni crainte ni intérêt, ni la plus légère impression de l'amour-propre; si ardent qu'on ne le saurait exprimer. Il est certain qu'elle doit cette ardeur, cette excellence de son amour à sa conception immaculée, puisque c'est elle qui l'a sauvée de ces ténèbres qui nous dérobent la connaissance d'un Dieu qu'on ne peut connaître sans l'aimer, de cette pente au mal qui retarde les mouvements du divin amour, de cette faiblesse qui le rend si lâche et si languissant dans les autres hommes. C'est par une prérogative de cette conception immaculée que l'amour de Marie, n'étant ni ralenti ni arrêté par aucun obstacle, prit de tels accroissements, qu'elle ne vivait plus que de son amour, que par son amour, que pour son amour; qu'elle mérita de mourir par la force de son amour, et d'être la reine des séraphins, dont l'amour n'égala jamais cet amour en quelque sorte immense.

Vous me direz peut-être, conformément au commun sentiment des Pères et des docteurs, que toutes les grâces extraordinaires qui ont été faites à Marie, ont été comme des suites nécessaires de sa divine maternité. J'en conviens; mais je soutiens qu'elle doit cette maternité à sa conception immaculée, et voici comme je raisonne : Quand il a été question de montrer que la sainte Vierge avait été préservée du péché originel, la plus forte preuve qu'on ait apportée, c'est qu'elle devait concevoir le Rédempteur. On a trouvé une si grande opposition entre la qualité de pécheresse et la qualité de mère de Dieu, qu'on a cru qu'elles ne pouvaient subsister ensemble : cela une fois supposé, s'il a fallu être sans tache pour concevoir le Verbe éternel, il a fallu que cette Vierge, qui se trouvait seule exempte de corruption, fût préférée à toutes les autres à raison de ce privilége unique : il fallait que Jésus naquît d'une mère entièrement pure; il fallait donc que Marie, qui avait seule été préservée du péché originel, fût la mère de Jésus. Lorsque le soleil est dans son midi, il répand ses rayons de toutes parts avec une égale profusion, mais tous les corps ne les reçoivent pas avec une égale abondance ; il y en a qui n'en reçoivent qu'autant qu'il en faut pour être visibles; il donne à d'autres une couleur vive, et de l'éclat même à quelques autres; mais à proportion qu'ils sont plus transparents, c'est-à-dire d'une substance plus déliée et plus claire, ils sont et plus intimement pénétrés, et plus abondamment remplis de lumière. S'il s'en trouve qui soient parfaitement transparents, tels qu'une eau pure, qu'un cristal, qu'un diamant, c'est peu de les éclairer et de leur donner de la couleur, le soleil s'insinue dans toutes leurs parties, il entre tout entier, il s'enferme pour ainsi dire dans ces corps, quelque fragiles, quelque durs qu'ils puissent être; il semble que la lumière se soit rendue solide, que le soleil même se soit fixé et comme incorporé dans le cristal, dans le diamant. C'est à peu près, messieurs, ce qu'a fait le Seigneur : il s'est répandu dans tout l'univers, il s'y communique à tous les êtres selon leur capacité; plus ils ont de pureté, plus ils ont de part à ses divines effusions. C'est pour cela que les anges, qui sont tout spirituels, y participent beaucoup plus que les substan-

ces corporelles. Mais si cette lumière essentielle doit se renfermer, pour ainsi dire, tout entière dans une de ses créatures, si elle doit pénétrer jusque dans les entrailles d'une créature composée de terre et de limon, s'y incarner, devenir corporelle comme elle, et dans elle, il faut qu'il trouve un sujet d'une pureté plus qu'angélique; et au sujet où se rencontrera cette admirable pureté, il faudra comme nécessairement qu'il se communique. Elle ne s'est trouvée que dans Marie, cette pureté, et c'est pour cela qu'elle a eu l'avantage de recevoir dans son sein, et de revêtir de sa propre chair celui qui a fait le soleil, et qui a donné aux étoiles leur éclat. Il est donc vrai, messieurs, qu'on a eu raison de faire les plus grands efforts pour conserver à Marie la gloire de sa conception immaculée, puisque c'est une des plus grandes grâces qu'elle ait reçues, puisqu'elle est la source de toutes les grâces qui lui ont été accordées.

En terminant ce discours, je ne vous exhorterai point à conserver votre âme dans cette pureté entière et parfaite que nous admirons dans la mère de Dieu; nous l'avons perdue, cette pureté inestimable, et ce qui est plus triste encore, nous nous sommes souillés par mille fautes personnelles et volontaires: mais je ne puis m'empêcher de vous inviter à la pureté de cœur, à cette vertu si précieuse en elle-même, et qui est le principe de toutes les faveurs que nous pouvons attendre de Dieu.

On demande ordinairement comment certaines personnes sont parvenues à recevoir si abondamment les grâces du Ciel; on est curieux de savoir par quelle voie leur est venu ce bonheur. Les uns s'imaginent que le Seigneur les a prévenues dès leur enfance, avant qu'elles y pussent rien contribuer de leur part, ou que dans le cours de leur vie il leur a versé tout à coup dans le cœur un amour si vif, qu'elles ont été enlevées de la terre comme Elie sur un tourbillon de feu. Non, messieurs, ce ne sont point là les voies ordinaires; la vertu a coûté aux saints plus que vous ne pensez: c'est par la pureté de cœur qu'ils ont obtenu tous ces biens si dignes d'envie. Ils ont purifié leurs âmes de toutes les difformités qu'y avaient rassemblées les emportements impétueux d'une téméraire jeunesse; ils ont commencé ensuite à se défendre de tout péché, même véniel, commis délibérément; je dis commis avec délibération, ce qui est si éloigné d'être impossible, qu'il est même assez ordinaire et facile à quiconque a sincèrement embrassé le service de Dieu. Il est difficile de se garantir des fautes de pure fragilité et d'inconsidération; mais pour pécher de sang-froid, de dessein formé, il faut n'aimer Dieu que bien faiblement, il faut avoir un grand mépris pour cette majesté, pour cette bonté infinie, il faut agir avec elle comme on n'oserait le faire avec un homme sans être aveuglé par une haine brutale. Après les premiers pas dans les voies de la perfection chrétienne, comme on sent qu'on est dans la volonté de ne plus déplaire à Dieu, et incapable de le faire autrement que par surprise, on se met en garde contre ce dernier ennemi, on fuit les occasions, on se retire, on réfléchit souvent sur soi-même, on prévoit le péril, on étudie les moyens dont on pourra se servir pour se défendre, on veille sans cesse, on implore à tout moment le secours du Ciel; et tout cela sans gêne, sans contrainte, avec la même liberté, la même douceur qu'une épouse bien née tâche de plaire à un époux pour qui Dieu lui a donné du respect et de la tendresse, à un époux qui paie cette tendresse de mille complaisances. Avec ces soins on tombe rarement, on se relève promptement; et Dieu nous trouvant dans cette heureuse situation, ne peut s'empêcher de nous combler de ses grâces, d'entrer dans notre cœur, de le remplir; il nous éclaire, il nous fait part de ses secrets, il se fait voir lui-même d'une manière très-réelle, quoiqu'entièrement ineffable: *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Voilà le vrai moyen d'avoir part aux trésors du ciel. Il importe peu quel état de vie vous ayez choisi; soyez dans une famille ou dans un cloître, dans un palais ou dans un désert, soyez pauvre ou riche: dès que vous aurez le cœur pur, Dieu vous remplira de ses grâces; il ne demande pour cela que des âmes vides et sans souillure: vides, afin que ses dons y soient reçus; sans souillure, afin qu'ils ne s'y corrompent pas. Que nous sommes injustes de faire des plaintes sur ce que le Seigneur distribue ses grâces, ses faveurs inégalement, qu'il ne nous donne ni lumière, ni sentiment, ni goût intérieur pour les exercices de piété!

Nos plaintes seraient bien plus équitables sur ce que nous lui fermons toutes les entrées de notre âme, sur ce que nous lui lions les mains, pour ainsi parler, et que nous le forçons de retenir ses richesses. Comment voulez-vous qu'il entre dans cet esprit éternellement occupé à considérer la conduite des autres, à former des chimères de fortune et de réputation, à composer de vaines parures; dans cet esprit qui se remplit de mille frivoles idées par les yeux et par les oreilles, qui se dissipe dans les objets qui se présentent, dans les bruits divers qui courent, dans des contes romanesques? Vous voulez qu'il s'insinue dans ce cœur, qu'il l'enflamme de son amour, qu'il le remplisse de ses dons; purifiez-le donc des difformités où il est plongé: comment voulez-vous qu'il s'y établisse, tandis qu'il sera la retraite de toutes les passions? Quand lui avez-vous présenté ce cœur entièrement tranquille? Tantôt il est occupé d'une joie maligne, tantôt de la plus sombre tristesse; hier c'était un désir de vengeance qui le possédait, aujourd'hui c'est un mouvement d'amour sensuel; maintenant il est agité par le désir d'avoir des richesses, tantôt il le sera par la crainte de les perdre.

Faites-moi voir une personne qui ait fermé les yeux aux vains objets, les oreilles aux vains entretiens du siècle, qui ait interdit à sa langue tous les vains discours qui

peuvent souiller l'âme; une personne qui, pour rompre tout attachement à la vanité et au monde, se soit en effet sevrée de tout ce qui nourrit cette vanité, cet amour du monde; une personne dans cette situation, à qui Dieu ne se soit pas intimement communiqué: et pour lors je croirai que vos murmures sont raisonnables, et que vous avez lieu de vous plaindre. Mais jamais cela n'est arrivé et n'arrivera jamais. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt:* Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, parce qu'ils l'aimeront comme s'ils le voyaient, parce qu'ils seront remplis d'une espérance si ferme de le voir, que la possession même ne les rendrait pas plus tranquilles, parce qu'ils goûteront les mêmes délices que fait naître la vue de Dieu. Dans cette félicité anticipée, ils jouiront d'une paix au-dessus de tout ce que nous pouvons dire, ils ne désireront ni ne craindront la mort, parce que déjà ils posséderont ce qu'on leur prépare dans le ciel, parce que la mort ne sera point le terme de leur bonheur, qu'elle sera au contraire un passage à un bonheur accompli, éternel et tel que je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.

Dieu distingua la sainte Vierge du reste du genre humain au moment de sa conception, parce qu'il la préserva du péché; elle se distingua elle-même, parce qu'elle répondit d'abord à la grâce.

Dominus possedit me ab initio.

Le Seigneur m'a possédée dès le commencement (*Aux Proverb., chap.* VIII).

C'est une chose assez singulière que l'opinion de ces anciens peuples, qui célébrant chaque année le jour où ils étaient venus au monde, croyaient devoir mêler leurs larmes à cette cérémonie. Je n'examine point les raisons qu'ils avaient d'en user ainsi; peut-être qu'on est aujourd'hui plus raisonnable de solenniser ce même jour par des démonstrations de joie: mais il me semble que les chrétiens ne sauraient assez verser de pleurs sur le malheur de leur conception, eux qui savent combien ce premier jour de la vie est funeste à tous les hommes. Oui, messieurs, il est certain que nos âmes ne sont pas plutôt unies à nos corps, qu'elles sont séparées de Dieu par le péché, c'est-à-dire qu'elles entrent dans la vie victimes d'une mort plus déplorable que la mort même. Mon Dieu! ne serait-il pas plus avantageux de ne pas exister, de rester dans un oubli éternel, de ne voir jamais le jour? Pouvons-nous en effet déplorer assez la nécessité malheureuse qui nous fait tomber entre les mains de vos ennemis, dans l'instant que nous sortons des vôtres?

D'où vient cependant que toute la terre ressent la joie la plus vive à la conception de Marie? d'où vient qu'à ce glorieux moment les anges mêmes, comme l'assure saint Bernardin de Sienne, célébrèrent dans le ciel la fête que nous faisons aujourd'hui? si ce n'est parce qu'aucune souillure n'a flétri cette conception privilégiée, si ce n'est parce que Marie n'eut point de part au péché d'Adam, qu'elle triompha de l'ennemi sous qui tout avait plié jusqu'alors, et que dès ce moment le Seigneur en fut le possesseur paisible et unique: *Dominus possedit me ab initio.* C'est une vérité qui n'a plus besoin de preuves; l'unanimité de l'Eglise universelle l'a mise dans un si grand jour, qu'on n'en peut plus douter raisonnablement. C'est pourquoi, sans nous attacher à poursuivre avec chaleur des ennemis qui se retirent, ou plutôt qui ont passé dans notre parti, ne pensons qu'à célébrer la victoire de notre auguste reine. Si nous voulons encore produire quelques-unes des raisons qui ont persuadé tout l'univers, que ce ne soit plus que comme des victorieux qui, au jour du triomphe, se parent des armes avec lesquelles ils ont signalé leur valeur dans le combat. Vierge sainte, votre secours ne nous est pas moins nécessaire aujourd'hui qu'il s'agit de rappeler vos avantages sur des adversaires redoutables, que lorsqu'on était obligé de combattre pour votre gloire; nous vous le demandons humblement, ce secours, en vous adressant les paroles de l'ange: *Ave, Maria.*

Quoique la sanctification de Marie au moment où elle fut conçue soit ce qui a rendu sa conception si vénérable aux fidèles, ce n'est pas néanmoins tout ce qu'il y a de plus glorieux pour elle dans ce mystère. Nous en solennisons la mémoire pour rendre grâces à Dieu des faveurs dont il voulut la combler dès ce moment, nous le faisons encore pour rendre hommage aux mérites de cette Vierge incomparable, à ces mérites qui égalèrent dès lors les mérites des plus grands saints. Si dans ce premier moment le Créateur la distingua en la préservant du péché, elle se distingua aussi elle-même en répondant d'abord à la grâce. J'ai dessein de toucher ces deux vérités dans ce discours; elles sont toutes deux glorieuses à la mère de Dieu, elles se rapportent toutes deux à mon sujet, et Marie peut dire également à l'égard de l'une et de l'autre: *Dominus possedit me ab initio:* Le Seigneur m'a possédée au premier instant que j'ai été conçue, et parce qu'il m'a donné la grâce, et parce que je me suis moi-même donnée à lui. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

S'il est vrai que le Seigneur, avant de créer Adam, le père de tous les hommes, délibéra quelque temps, comme il semble que l'Ecriture nous le veuille faire entendre, je ne m'étonne pas que lorsqu'il s'est agi de donner l'être à la mère de son Fils, il ait pris ses mesures de loin, il en ait formé l'idée avant tous les siècles, et qu'à ce sujet saint Augustin appelle Marie le fruit d'une délibération éternelle, *æterni consilii opus.* Mais je ne sais comment on a jamais pu se persua-

der qu'une si longue méditation, une consultation si importante, n'ait enfin produit qu'une esclave de Lucifer, qu'une image défigurée. Il me semble, chrétiens auditeurs, entendre les personnes divines assemblées en leur adorable conseil, et se disposant à créer l'âme de Marie. *Faciamus hominem*, disent-elles, *ad imaginem et similitudinem nostram* : Faisons une âme qui soit une image de nous-mêmes, et la plus parfaite qui soit sortie de nos mains. Le corps que nous lui avons préparé est déjà le plus beau de tous les corps ; mais ce n'est là que la moindre partie de ce grand ouvrage ; la plus importante et la plus noble nous reste à faire. Faisons donc l'âme de l'incomparable Marie, de ce chef-d'œuvre, de cette fille qui doit être vierge et mère tout à la fois, de cette fille qui doit être le modèle de tous les prédestinés, la rédemptrice en quelque sorte de tous les hommes, la dépositaire de toutes les grâces, la reine de tout l'univers ; faisons un vaisseau proportionné à ce nombre infini de dons et d'habitudes surnaturelles que nous lui avons destinés, une âme capable de recevoir seule plus de grâces que tous les saints, que tous les anges n'en ont reçu ; en un mot, faisons une créature dont la perfection réponde à la qualité de mère de Dieu, dont nous avons dessein de l'honorer ; une créature, dit le Père éternel, que je puisse avouer pour fille aînée, et le Saint-Esprit pour épouse : *Faciamus hominem ad similitudinem nostram.*

Voilà quelles étaient les vues de la sainte Trinité, lorsqu'elle se disposait à former l'âme de la sainte Vierge. Jugez sur cela avec quel soin et quelle application les personnes divines travaillèrent à l'enrichir et quelle fut l'excellence de cette âme. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans l'esprit! que de docilité, que d'ardeur dans la volonté! que de sincérité, que de tendresse, que d'étendue dans le cœur! que de noblesse, mon Dieu, dans les passions que vous lui inspirez! quel ordre, quel accord entre ces passions! Où a-t-on jamais vu des inclinations plus raisonnables, plus équitables, plus conformes aux mouvements de la grâce? plus de douceur dans le caractère, plus de facilité à s'ouvrir aux impressions du Saint-Esprit? Et vous croyez que Dieu n'aura pas plutôt achevé ce bel ouvrage qu'il le laissera tomber dans la fange? Quoi! cette belle âme, l'abrégé de tant de merveilles, cette production de tant de siècles et de tous les siècles, le chef-d'œuvre du Tout-Puissant, sa plus belle, sa plus brillante image, n'aura pas plutôt reçu les derniers traits, qu'elle sera placée parmi des immondices, mise sous les pieds du démon et donnée en proie au péché, ce monstre le plus terrible et le plus cruel?

Vous me dites que c'est une loi établie pour tous les hommes de naître ennemis de Dieu : je ne le désavoue pas ; mais n'était-ce pas une loi imposée à toutes les femmes d'enfanter avec douleur? Comme Dieu avait dit à tous les hommes dans la personne d'Adam : Vous mourrez si vous touchez à l'arbre de la science : *Morte morieris*, n'avait-il pas dit à toutes les mères dans la personne de la première : *In dolore paries*: Vous enfanterez dans la douleur, parce que vous avez péché? Marie cependant a été dispensée de cette seconde loi ; et, quelque générale qu'eût été la malédiction prononcée contre les personnes de son sexe, elle n'y a point eu de part. La corruption du corps après la séparation de l'âme était encore une peine qui devait envelopper tout le genre humain : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* : Il y a néanmoins un privilége pour le corps de la mère de Dieu.

N'était-ce pas un ordre établi par l'auteur de la nature, et plus ancien même que la loi qui nous assujettit au démon, que les deux sexes concourraient à la génération de l'homme? D'où vient donc que Marie demeure vierge après la conception de Jésus-Christ? C'est, dit-on, qu'il n'était pas décent que la Mère de Dieu fût souillée par ce commerce impur que les autres femmes sont obligées de souffrir pour devenir mères. Cette réponse est sans réplique, il n'est point d'esprit raisonnable qui ne s'y rende : aussi est-elle de tous les docteurs et de tous les Pères? Mais la tache du péché avait-elle moins d'opposition avec la maternité divine que l'impureté de la couche nuptiale? Eh quoi! il aurait été malséant à la Mère de Dieu d'avoir eu commerce avec un homme, quelque légitime qu'eût été ce commerce, quelque saint qu'eût été l'homme auquel elle aurait été liée par le sacré nœud du mariage ; et l'on voudrait regarder comme une chose indifférente qu'elle eût été sous la puissance du démon, et l'objet de la haine de son Créateur? Est-il possible, messieurs, qu'on ne se soit point aperçu qu'en tâchant de soutenir cette opinion on se mettait en danger d'attribuer à Dieu des pensées peu raisonnables, opposées entre elles, ridicules même? Car quelle aurait été cette vaine, cette fausse délicatesse de faire des miracles pour sauver des bienséances, tandis qu'il aurait abandonné l'essentiel? Jésus-Christ se serait fait une honte de naître d'une femme si elle n'était pas vierge, quelque sainte qu'elle pût être d'ailleurs ; et il n'eût pas rougi de naître d'une femme maudite et pécheresse comme les autres? Il aurait horreur d'une impureté corporelle qui ne passe point jusqu'à l'âme et qui peut se rencontrer avec la sainteté la plus éminente ; et une tache spirituelle qui mérite toute son aversion ne le rebuterait point? Ne serait-ce point là donner dans les vains scrupules des pharisiens, et craindre comme eux d'avaler des moucherons, tandis qu'on avalerait des chameaux? Mais que dites-vous du soin que Dieu prendrait d'épargner à la Mère de son Fils les douleurs et les souillures de l'enfantement, de la préserver dans le tombeau des vers et de la pourriture, lorsqu'il souffrirait que son âme fût infectée par le péché? Il y a des décrets conçus de toute éternité pour l'exempter de ces misères communes, suites fâcheuses, innocentes, néanmoins, du péché : et ce péché, cette maladie honteuse et mor-

telle, ce poison qui donne la mort à l'âme, ce monstre qui la souille, qui la défigure, qui l'étouffe, tout cela n'était-il rien pour qu'on pensât à l'en garantir? Je ne sais, messieurs, si je me trompe, mais cette conduite ne me paraîtrait pas moins déraisonnable que le zèle d'un fils qui s'appliquerait à défendre sa mère ou des pluies, ou des vents, tandis qu'il la laisserait exposée au feu des canons : une attention si mal entendue de la part de ce fils me fait ressouvenir de cet empereur qui, lors même qu'il souffrait qu'on empoisonnât son jeune frère, avait égard que le breuvage mortel fût dans le juste tempérament qui exclut la froideur ou la chaleur excessive.

On peut joindre ici les raisons sur lesquelles des théologiens soutiennent que Marie a été conçue dans la grâce : c'est que le premier homme, c'est que la première femme, la figure de celle-ci, ont néanmoins l'un et l'autre été créés dans l'innocence. Ils appuient leur sentiment sur un passage de saint Bernard, que nous lisons dans cette fameuse lettre adressée à l'église de Lyon : ce Père dit que c'est une espèce de sacrilége de penser que des priviléges accordés à d'autres hommes aient été refusés à une vierge destinée à de si grandes choses : *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum, fas certe non est suspicari tantæ Virgini esse negatum.*

Je dis plus encore, messieurs, et je suis assuré que vous en conviendrez avec moi : je dis que non-seulement c'est un crime de disputer à Marie les grâces départies au reste du genre humain, mais qu'on ne peut, sans lui faire injure, la laisser dans le même rang, ne la pas mettre dans un rang supérieur. Si l'on se contente de dire qu'avant de naître elle a été lavée du péché originel; saint Jean, messieurs, fut sanctifié dans le sein d'Elisabeth : la Mère du Messie n'aura donc nul avantage sur le précurseur de ce divin Messie? Ce Dieu qui a honoré par des faveurs si privilégiées les premiers auteurs de sa race, qui a répandu des libéralités extraordinaires sur ses ancêtres les plus éloignés, qui a aimé plus que toutes les autres tribus la tribu de David dont il devait naître, qui a même favorisé tout le peuple juif de grâces inouïes, parce qu'il avait résolu de se choisir une mère parmi ce peuple; ce Dieu n'aurait-il rien fait de singulier pour sa Mère? n'aura-t-il versé sur elle que des grâces communes? Je ne vous dit point qu'une vierge qui devait être la reine des anges ne devait pas être moins pure, moins exempte de souillure que les anges mêmes. Saint Paul veut que tous ceux qu'on élève à l'épiscopat soient en tout irrépréhensibles, et que non-seulement dans le temps de leur élection ils puissent être à l'abri des plus légers soupçons, mais encore que depuis leur baptême on ne puisse leur rien reprocher. En effet, il faudrait, s'il était possible, que celui qui est élevé au-dessus des autres hommes eût plus de mérite que tous ceux qui lui doivent obéir. L'ignorance et la passion renversent tous les jours cet ordre, mais il n'en est pas moins conforme à la droite raison, qui règle les rangs selon les qualités et selon les talents, soit du corps, soit de l'esprit. Cette vérité supposée, quelle apparence que Dieu, ayant dessein de soumettre tous les anges à l'empire de Marie, l'ait soumise elle-même à la tyrannie du démon? Quoi! ces esprits saints que nulle tache n'a jamais souillés rendraient hommage à une créature qu'aurait infectée le péché mortel! tout le ciel serait obligé de reconnaître pour sa Souveraine une affranchie de Satan!

On demande comment il s'est pu faire que Marie ait été soustraite à la malédiction commune, vu qu'elle était fille de ce malheureux père dont toute la postérité était proscrite. On répond que, lorsque Dieu porta cette loi rigoureuse qui rendait coupables du péché d'Adam tous ceux qui devaient descendre de sa race, il ne prétendit point comprendre sa Mère dans une loi si générale, il excepta celle qu'il avait déjà choisie pour réparer ce désordre; bien plus, j'ose dire qu'elle en était exceptée comme naturellement, que même elle ne pouvait y être comprise. Sur quels fondements osé-je avancer cette proposition? Je n'en ai point d'autres, messieurs, que ceux que je viens de produire : c'est que le chef-d'œuvre du Créateur, l'ouvrage de tant de siècles ne devait pas être la proie de l'enfer, ne devait pas être traîné dans la fange au moment qu'il fut achevé; il ne fallait pas qu'une fille choisie entre toutes les créatures pour être l'épouse unique du Saint-Esprit eût été au pouvoir de l'esprit de mensonge avant de passer entre les mains de ce divin époux; elle aurait été indigne de concevoir le Verbe éternel, si son âme avait été flétrie par le péché originel, puisque l'impureté même du corps, quoique exempte de tout péché, aurait été un obstacle à cette divine conception. Comment Dieu ne l'aurait-il pas préservée d'un si grand mal, lui qui, pour la garantir de maux infiniment moins considérables, comme des douleurs de l'enfantement, de la corruption du tombeau, a renversé tant de fois tout l'ordre de la nature? La première de toutes les femmes a été créée dans l'innocence; si Marie avait été conçue dans le péché, comment aurait-elle été bénie entre toutes les femmes? La reine des anges ne devait d'ailleurs être en rien inférieure à ces esprits saints. Enfin je ne saurais comprendre que Jésus-Christ, qui a témoigné tant de zèle pour la sanctification de son précurseur, qui a eu tant d'amour pour ses ancêtres, pour sa tribu, pour sa nation, ait négligé sa propre Mère au point de la laisser tomber dans une infamie qui aurait rejailli sur lui; qu'enfin il ait permis qu'elle fût confondue dans la foule des esclaves de Lucifer, elle qui devait être la reine du ciel et de la terre.

Ce ne sont là que des raisons de bienséance, me direz-vous. Il est vrai; mais croyez-vous qu'elles en aient moins de force à l'égard de Dieu? Croyez-vous qu'il soit possible que le Seigneur les blesse, ces lois, et qu'il soit capable de rien faire d'indécent? Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les divers genres du possible et de l'impossible que l'é-

cole a coutume de distinguer; il suffit qu'il soit vrai de dire qu'à l'égard de Dieu tout ce qui n'est pas séant est absolument impossible, de quelque manière qu'on veuille entendre cette impossibilité.

Quelle joie pour tous les serviteurs de Marie de savoir qu'elle a écrasé la tête du vieux serpent, et que Dieu l'a possédée dans un temps où nous sommes encore tous sous la puissance du démon! Mais voulez-vous que j'achève de vous développer ma pensée, chrétiens auditeurs? Il est quelque chose dans Marie qui me touche encore plus que ce privilége et qui relève, ce me semble, infiniment l'éclat de cette première prérogative. Marie a reçu la grâce dès le premier moment de sa conception : c'est une faveur bien signalée; mais, ce qui me paraît encore plus admirable, elle a conservé cette grâce jusqu'au dernier moment de sa vie, aussi pure, aussi entière que lorsqu'elle l'a reçue, sans qu'aucun péché, même véniel, aucune imperfection, aucune fragilité, aucune surprise lui ait jamais donné la moindre atteinte. C'est un spectacle agréable de voir une eau vive sortir du sein de la terre aussi transparente et aussi claire que si elle nous venait du ciel; mais il est inouï que cette eau, après avoir arrosé les prairies et les campagnes, après s'être précipitée par la pente des rochers et avoir longtemps roulé ses flots dans une vallée profonde et bourbeuse, se soit enfin rendue à la mer aussi pure qu'elle avait paru à sa source. C'est néanmoins ce qu'a fait Marie: elle a vécu durant l'espace de soixante-trois ans dans cette vallée de larmes, au milieu des mêmes désordres, des mêmes occasions qui corrompent tous les jours les âmes les plus innocentes, sans que son cœur ait jamais rien perdu de sa pureté. Son humilité, sa chasteté, sa patience ont été mises à des épreuves uniques; elles y ont reçu un nouvel éclat. Elle s'est vue préférée par le Saint-Esprit à toutes les personnes de son sexe, sans s'enorgueillir de cet honneur; elle n'a pas même été tentée de renoncer à sa virginité par l'espérance certaine de devenir mère de Dieu et reine de tout le monde; elle a vu mourir son Fils unique accablé de douleur et d'infamie; elle l'a vu ressuscité, comblé de gloire, sans que ces situations opposées et extrêmes lui aient causé le moindre excès de tristesse ou de joie.

Voulez-vous que nous nous opposions maintenant nous-mêmes à Marie, cette Vierge sans tache? Elle a reçu la grâce avec la vie, et, ce que j'estime encore plus, elle l'a conservée jusqu'à la mort; et nous, hélas! nous sommes conçus, nous naissons même dans le crime; il se passe du temps avant que nous recevions cette grâce qui nous rend amis de Dieu; et ce qui achève de faire de notre misère un sujet éternel de larmes, c'est que nous perdons la grâce presqu'aussitôt que nous l'avons reçue, et que nous passons le reste de nos jours sans pouvoir être sûrs de l'avoir recouvrée. Car, il faut l'avouer à notre honte, nous ne vivons pour la plupart dans la grâce de la régénération qu'autant de temps que nous ignorons ce que c'est que le péché qui nous la ravit. Il semble qu'il y ait de la contrariété entre l'innocence et la raison, qu'elles soient comme deux astres qui s'effacent et qui s'obscurcissent l'un l'autre. Enfants encore innocents, si vous saviez de quel prix est cette innocence que vous possédez, quel est l'éclat de cette beauté que le sang de Jésus-Christ vous a donnée lorsque vous avez été baptisés en son nom; surtout si vous pouviez être intimement persuadés qu'on ne revient jamais à cet heureux état, quand on en est une fois déchu; que si vous avez le malheur de souiller cette innocence, toutes les larmes, toutes les austérités des pénitents, toutes les flammes du purgatoire ne sauraient la rétablir, et qu'il vous sera éternellement impossible d'être ce que vous avez été; si vous pénétriez cette terrible vérité, que ne feriez-vous pas pour vous défendre du péché mortel? Avec quel soin éviteriez-vous ces objets qui vous tentent, ces lectures qui vous empoisonnent, ces compagnies qui vous corrompent, ce monde qui vous perd et qui vous entraîne dans le plus grand des malheurs? Mon Dieu, que ne nous laissez-vous vivre et mourir dans les ténèbres de notre enfance, ou que ne faites-vous luire un plus grand jour à notre esprit, lorsqu'il vous plaît de nous tirer de ces ténèbres? Pourquoi nous donnez-vous de la raison, ou pourquoi nous en donnez-vous si peu?

Mais, puisque nous avons déjà pour la plupart fait cette perte irréparable, puisque non-seulement il n'a pas été en notre liberté d'être conçus dans la grâce, que même il n'est plus en notre pouvoir de faire que nous y ayons persévéré jusqu'ici, faisons en sorte, messieurs, que nous y vivions désormais, afin d'avoir l'avantage d'y mourir. Quel bonheur pour nous, si du moins nous commencions aujourd'hui à vivre dans l'éloignement du péché, si nous n'y retombions plus jusqu'à la mort! quelle paix, quel calme dans la conscience ne produirait pas à cette dernière heure le souvenir d'avoir passé le reste de notre vie sans commettre d'offense mortelle! Seigneur, dirais-je alors, ce me semble, avec confiance, si je suis né dans votre disgrâce, vous ne l'ignorez pas, j'eus peu de part à ce malheur, j'en fus accablé avant d'être en état de le prévenir. J'ai perdu l'innocence baptismale dans une saison où j'étais encore et bien aveugle et bien faible, et je ne doute point que ma première chute ne vous ait inspiré plus de pitié que de colère : mais après cette chute, avant que j'eusse tous les avantages que j'ai eus depuis pour me relever, je me trouvai engagé dans une habitude dont je n'étais presque plus maître, dans cette habitude qui, à la faveur des fumées qu'élèvent le feu et les passions de la jeunesse, avait en quelque sorte enchaîné ma liberté. Enfin j'ai eu le bonheur de vous mieux connaître, ô mon Dieu! j'ai commencé à me connaître moi-même, j'ai su ce que c'était qu'être aimé ou haï de vous; et depuis ce temps vous savez, Seigneur, que nul péché mortel n'a souillé mon âme, et que j'ai

écarté de moi tout ce qui m'y pouvait porter. Heureuse fête de l'immaculée Conception, qui me donna la pensée et le désir de ne retomber jamais dans la disgrâce de mon divin Maître! ma conscience ne me reproche rien depuis ce jour heureux; j'ai sujet d'espérer que la pénitence que je fis alors de tout ce qui avait précédé fut une véritable pénitence, puisque par la miséricorde de mon Dieu elle a été suivie d'une réforme entière. Voilà ce qui est encore en votre pouvoir : un jour viendra qu'il n'y sera plus, et ce jour s'approche à toute heure. Est-il rien qui soit plus digne de votre attention? Mais il est temps de passer à la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La sanctification de Marie ne fut pas le seul privilége dont Dieu l'honora au moment qu'elle fut conçue; pour qu'il ne manquât rien à son bonheur, il fallait la mettre en état de le connaître : c'est pour cela qu'elle reçut dès lors avec la grâce l'usage parfait de la raison, et que son esprit fut orné de toutes les lumières de la sagesse, de toutes les connaissances, soit naturelles, soit morales. Cette opinion, messieurs, a été enseignée par Albert le Grand, par saint Bernardin de Sienne, par l'illustre chancelier de l'Université de Paris; elle a été adoptée aux temps de nos pères par les plus savants théologiens, et toute l'école s'accorde aujourd'hui à la défendre. Théodoret dit plus encore, et les auteurs que j'ai cités soutiennent comme lui qu'au moment que Marie fut créée Dieu se découvrit à elle, et qu'elle le vit de la manière dont il se fait voir dans le ciel à ses saints. De ces trois vérités, savoir, que Marie au premier moment de sa conception a été raisonnable, a été libre, a même participé au bonheur des saints dans le ciel, il est aisé de faire voir que le Seigneur l'a possédée dès le commencement, non-seulement par la grâce qu'il lui a donnée, mais encore par l'usage qu'elle a fait elle-même de la grâce; usage qui a suivi l'instant où cette grâce a été donnée, usage qui a répondu à l'étendue de cette grâce, usage qui n'a point cessé de donner à cette grâce de nouveaux accroissements.

L'Ange de l'école a cru que tous les hommes sont obligés, sous peine de péché mortel, de faire un acte d'amour de Dieu dès qu'ils ont l'usage de la raison. Dans cette opinion, on ne peut douter que Marie ne se soit donnée à Dieu au moment qu'elle fut conçue, puisqu'elle y était obligée, puisqu'elle n'y pouvait manquer sans se rendre actuellement coupable d'une offense mortelle, où tout le monde convient qu'elle n'est jamais tombée, puisqu'enfin elle se serait trouvée au même instant, et dans le péché et dans la grâce : dans la grâce, par le privilége dont nous avons parlé; dans le péché, par l'inobservation du précepte.

Mais je veux que cette obligation d'aimer Dieu aussitôt qu'on en est capable ne soit pas si étroite que saint Thomas l'a pensé; du moins ne saurait-on disconvenir qu'il ne soit de la bienséance de consacrer les prémices de notre raison à celui qui est la raison primitive et essentielle, et que dans l'homme qui sort de l'enfance le premier usage de la volonté affranchie ne doive le porter à reconnaître son libérateur. Quelle tache dans Marie, si, étant éclairée comme elle l'était, favorisée au point que nous l'avons dit, elle avait différé de donner des marques de sa reconnaissance! De plus, elle était sollicitée de faire à Dieu une offrande entière de sa personne par une infinité de grâces actuelles; et tous les docteurs assurent qu'elle n'en eut jamais que d'efficaces. Enfin, si elle vit Dieu dans ce moment, il ne fut pas même en son pouvoir de ne l'aimer pas; elle y fut comme forcée par la même nécessité qui ravit, qui emporte si fortement et avec tant de douceur tous les esprits des bienheureux.

Oui, messieurs, Marie s'est consacrée à Dieu dès le premier instant de sa vie; le premier mouvement de son cœur a été pour celui qui l'avait formée, et sa reconnaissance a suivi de si près les grâces qu'elle avait reçues, qu'au même moment qu'elle a été comblée de bienfaits, elle s'est sentie enflammée d'amour pour son bienfaiteur. Mais de quel amour, ô Dieu! qui pourrait jamais en exprimer l'ardeur? Disons avec saint Vincent Ferrier que Marie, par la première prérogative qui la sanctifia, reçut la grâce avec plus de plénitude que tous les saints et tous les anges ensemble : *Virgo fuit sanctificata in utero super omnes sanctos et omnes angelos.* Disons que le premier transport de son amour qui la dévoua d'abord à son Dieu répondit à l'étendue de la grâce qui en était le principe. Tout cela signifie, chrétiens auditeurs, que les amis de Dieu les plus intimes se trouveront l'avoir peu aimé, si nous comparons leur amour à l'amour de la Vierge dans le moment qu'elle fut conçue; cela signifie que, quand tous les séraphins, ces esprits tout de feu, ces flammes intellectuelles, si je puis ainsi parler, rassembleraient toutes leurs ardeurs, il s'en faudrait encore beaucoup qu'elles égalassent l'activité, la force de l'amour que Marie éprouva dans ce premier moment. Voici, à mon sens, un prodige encore plus grand. Marie au premier moment de sa conception a donné à son amour plus de perfection, plus d'étendue que ne l'eût jamais pu faire aucune créature; mais elle l'a perfectionné encore, elle l'a fait croître, cet amour, à chaque moment de sa vie, sans que ni le travail du jour, ni le repos de la nuit l'ait jamais interrompu. C'est le sentiment du grand saint Ambroise au livre des Vierges, où il attribue à la Mère de Dieu ces paroles du sacré cantique : Je dors, mais mon cœur veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* Saint Bernardin de Sienne assure, conformément à cette pensée, que l'âme de cette Vierge incomparable était brûlée sans interruption par les ardeurs de la charité : *Mens Virginis in ardore dilectionis continuo tenebatur.*

Nous avons raison d'admirer ces grands navires, qu'on a si souvent appelés des villes

flottantes, lorsque poussés par un vent favorable, malgré leur extrême pesanteur, ils se détachent de nos ports et cinglent en haute mer avec une vitesse qui égale le vol des oiseaux, les plus légers. Quel serait notre étonnement si ces mêmes vaisseaux ne s'arrêtaient jamais dans leur course, si, loin d'être retardés durant le calme, les écueils mêmes et les bancs de sable ne pouvaient nuire en rien au mouvement rapide qui les emporte? Mais combien de fois les voit-on s'arrêter, s'écarter, reculer et retourner sur leur route au moindre vent qui souffle ou qui cesse de souffler? Il n'en est pas ainsi de l'arche de la nouvelle alliance, rien ne peut la retarder dans la course qu'elle commence aujourd'hui. Non, messieurs, Marie ne cessera pas de faire de nouveaux progrès ; l'activité de ses premiers pas se soutiendra jusqu'au bout de la carrière : que son corps conserve sa vigueur ou qu'il la perde, que ses sens soient libres ou liés par le sommeil, que la consolation inonde son âme ou que la tristesse la noie dans l'amertume, elle ne cessera jamais de tendre vers Dieu avec toutes les forces de son âme; ellerenouvellera à chaque instant, et avec une ardeur toujours renaissante, le sacrifice qu'elle vient de lui présenter.

Revenons à nous, chrétiens auditeurs, et comparons-nous encore une fois avec la reine des saints. Nous avons vu dans le premier point l'espèce de rapport que nous avons avec elle à l'égard de la grâce qui lui fut accordée au premier moment de sa vie; mais, hélas! cette grâce que nous avons reçue enfin, loin de la conserver comme elle jusqu'à la mort, nous la perdons presque aussitôt. Seconde différence entre elle et nous encore plus déplorable que la première. Marie a fait le plus prompt usage de la grâce, et elle ne l'a jamais laissée oisive! Combien de temps au contraire s'écoule-t-il avant que nous la fassions agir, cette grâce; et dans cet exercice, quelle est notre instabilité! Faites-y réflexion ; après avoir reçu le baptême à notre naissance, nous sommes plusieurs années dans un état où l'on peut dire que nous ne différons des bêtes que par l'espérance que nous avons de devenir hommes; lorsque nous sortons de l'enfance, nos premières affections sont pour les jeux ou pour des occupations aussi peu sérieuses ; à ces amusements succèdent de plus grandes passions qui nous occupent dans la fleur de l'âge, qui emportent toute notre jeunesse, et souvent même l'âge qui suit. Si Dieu jette un regard sur nous dans sa miséricorde, s'il nous fait entendre sa voix, combien perdons-nous de moments, d'heures, d'années, à résister, à délibérer, à combattre? Le démon cesse-t-il de nous attaquer à forces ouvertes? combien de temps sommes-nous les jouets de ses artifices, les jouets de notre amour-propre! Cette idole attire à soi l'encens et les sacrifices que nous pensons offrir à Dieu; nous croyons haïr le monde par amour pour Jésus-Christ, et cette haine ne nous est peut-être inspirée que par le dépit de n'être plus considérés dans le monde : notre humilité n'est souvent qu'un raffinement de l'orgueil qui cherche à se distinguer, soit en s'élevant, soit en s'abaissant : ce zèle bruyant n'est quelquefois que l'effet d'un caractère inquiet et remuant, c'est une humeur chagrine et impatiente qui s'évapore. Combien se passe-t-il de temps avant qu'on se soit connu, qu'on se soit détrompé de soi-même, avant que d'avoir purifié le cœur, réglé ses mouvements, rectifié ses désirs, avant que Jésus-Christ y vive, avant qu'il y règne seul! Je ne parle point de nos dégoûts, de nos légèretés, de nos inconstances journalières, lors même que nous nous sommes retirés du mal. C'est beaucoup si dans tout un jour il y a pour Dieu une heure entière; et de cette heure que de moments nous sont dérobés par les égarements de notre esprit, par les pensées inutiles!

Mon Dieu, quel malheur pour nous de le perdre, ce temps ! quel malheur d'employer à faire toute autre chose, ou à ne rien faire, un temps que nous pourrions employer à vous aimer! Quelle ingratitude dans nous de le consacrer à l'amour des créatures, ce temps si précieux! J'entends saint Augustin qui déplore sans cesse tout le temps qu'il ne vous a pas aimé, qui ne peut se consoler d'avoir commencé trop tard : *Sero te amavi, bonitas antiqua et nova, sero te amavi!* Quels doivent donc être mes gémissements, mes larmes? Grand saint, vous avez commencé trop tard, mais je n'ai pas même commencé! Quand donc, chrétiens auditeurs, quand commencerons-nous à aimer Dieu sincèrement? quand commencerons-nous, pour ne plus revenir à l'amour des créatures? Mon Dieu, si cet heureux jour pouvait être le jour qui nous éclaire !

Je souhaiterais, qu'après être sortis de cette église, vous voulussiez prendre une demi-heure pour méditer devant Dieu cette pensée qui a converti saint Ignace, et par laquelle ce saint en a converti tant d'autres : Je ne suis au monde que pour aimer, que pour servir Dieu : le Créateur qui a formé mon corps et mon âme ne les a formés que dans cette vue; il attend cela de moi, et il n'en attend que cela ; c'est pour cela seul, et non pour toute autre chose qu'il m'a donné de l'esprit, de la mémoire, des yeux, des oreilles, des forces, du bien, de l'honneur. N'ai-je rien fait jusqu'à aujourd'hui que pour une fin si noble ? que dis-je? hélas! ai-je du moins fait quelque chose pour cette fin? N'ai-je point eu d'autre désir, d'autre pensée, que d'aimer Dieu? mais ai-je seulement pensé à le faire? Que fais-je donc sur la terre et parmi les créatures, si je ne remplis pas l'unique devoir pour lequel Dieu m'a créé? Quel monstre suis-je dans l'univers, s'il n'est pas en moi un seul mouvement qui tende à ma fin, à mon centre, à mon bonheur? Quelle serait ma confusion s'il me fallait aller rendre compte de ma vie, avant d'avoir pensé pourquoi j'ai reçu la vie? Tâchez de bien pénétrer cette vérité.

O vous, Vierge immaculée, Vierge sainte,

obtenez-nous pour l'avenir la grâce de nous régler tous sur une pensée si solide. Nous croyons fermement, et nous publions avec plaisir que Dieu vous a possédée dès le commencement, nous croyons qu'il prit possession de votre âme par une grâce surabondante, et qu'aussitôt vous lui assurâtes cette possession par la plus ardente charité : nous croyons que non-seulement votre conception, mais encore toute votre vie, a été sans tache, que vous avez aimé Dieu dès le premier moment, que vous l'avez aimé sans nulle interruption jusqu'à la fin. Faites en sorte, Vierge sainte, je vous le demande par cette confiance que nous avons tous en vos bontés, faites que nous rentrions au plus tôt dans les bonnes grâces de votre Fils, pour ne les plus perdre désormais, que nous commencions dès aujourd'hui à l'aimer, pour continuer jusqu'à la mort et au-delà même de la mort, durant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

La sainte Vierge fait dans ce jour un double sacrifice au Seigneur; elle lui sacrifie ce qu'une mère a de plus cher, un Fils tendrement aimé; ce qu'une vierge a de plus précieux, l'honneur de sa virginité.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, on porta Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur (*S. Luc, chap.* II).

Depuis longtemps le Seigneur avait déclaré aux Juifs qu'il ne voulait plus voir ses autels souillés par le sang des animaux et noircis par la fumée des parfums. Déjà il leur avait fait entendre plusieurs fois qu'il se tenait plus honoré de leurs louanges et de leurs prières, que de leurs plus riches offrandes : *Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua.* Il avait même témoigné que ce sacrifice des lèvres (c'est ainsi qu'il appelle la prière) ne pouvait lui plaire seul, qu'il voulait que le cœur y eût part; et que sans cette condition, il serait sourd à nos vœux. Tous ces avertissements n'avaient point eu d'effet, ce peuple grossier n'en avait point pénétré le sens; s'il égorgeait des taureaux, il n'employait que les mains à cet appareil de religion; s'il priait, ce n'était que la bouche qui priait : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* Mais enfin Marie entre dans le temple; et le Seigneur y est honoré comme il le souhaite : Marie se présente à l'autel pour y adorer en esprit et en vérité celui qui n'est qu'esprit et qui est la vérité même; tout est intérieur, tout est caché dans son sacrifice, c'est dans le fond de son âme qu'il s'accomplit, c'est dans son propre cœur que la victime est immolée, et son cœur même est cette victime.

Mon Dieu, que n'avons-nous les yeux assez perçants pour pénétrer dans ce cœur et pour y découvrir tout ce que vous y découvrez vous-même! Nous voyons la plus sainte des vierges au pied de l'autel, dans la posture du monde la plus modeste et la plus humble; elle présente son fils au prêtre, et elle semble avouer une impureté dont elle n'a jamais été souillée : mais quel plaisir, et qu'il nous serait utile, ce plaisir, de voir tout le détail d'une action si héroïque, de démêler tous les mouvements de cette grande âme, d'être témoins des généreux efforts par lesquels elle s'élève au-dessus de la nature et au-dessus d'elle-même! Vierge sainte, ne nous enviez pas un spectacle si édifiant, donnez-nous la connaissance de ce mystère aujourd'hui que vous pouvez nous le révéler sans que votre humilité en souffre. C'est pour obtenir cette grâce que nous nous jetons à vos genoux, et que nous vous disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

Immoler son cœur à Dieu, c'est sacrifier ce qu'on aime le plus, c'est en quelque sorte ôter la vie, en présence du Seigneur, aux passions qui dominent davantage dans le cœur. Sur quoi il n'est pas difficile de trouver les victimes que Marie a dû préparer pour son sacrifice. Elle était mère, chrétiens auditeurs, et elle était vierge; c'est en dire assez pour faire comprendre que la tendresse et la pudeur partageaient tous ses sentiments : je vois, en effet, que ce sont les deux passions qu'elle combat et qu'elle surmonte dans le double mystère que nous solennisons aujourd'hui.

Vous savez, messieurs, que l'Eglise célèbre, dans ce même jour, et la présentation du Fils, et la purification de la Mère : dans ce même temps, Marie s'est acquittée de deux obligations imposées à toutes les femmes par deux différentes lois : l'une d'offrir à Dieu leur premier-né quarante jours après sa naissance; l'autre de se purifier elles-mêmes des souillures de l'enfantement par l'offrande d'un agneau, ou, si elles étaient pauvres, de deux tourterelles ou de deux colombes. Or, je dis que, dans le premier de ces deux mystères, Marie fait un sacrifice de son amour maternel, puisqu'elle y dévoue son Fils unique à la mort; et que, dans le second, elle fait un sacrifice de sa pudeur virginale, puisque sa réputation y étant comme en butte à des soupçons indignes, elle renonce à la gloire qui accompagne la virginité devant les hommes. Oui, messieurs, Marie, la plus heureuse des mères et la plus pure des vierges, va aujourd'hui au temple de Jérusalem pour y présenter Jésus à son Père, et pour s'y purifier elle-même, c'est-à-dire pour y faire un entier sacrifice de son grand cœur : car, par la présentation, elle sacrifie ce qu'une mère a de plus cher, un Fils tendrement aimé; ce sera le premier point : et, par la purification, elle immole ce qu'une vierge a de plus précieux, l'honneur de la virginité; ce sera le second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique rien ne pût être plus glorieux à la sainte Vierge que le choix qu'en fit Dieu pour être la mère du Rédempteur, j'ose dire qu'entre toutes les autres femmes, il ne s'en serait peut-être pas trouvé une seule qui eût voulu accepter ce même honneur aux conditions qu'il fut offert à Marie. Car quelle est la mère, chrétiens auditeurs, quelque désir qu'elle ait d'avoir un fils, qui ne perdît bientôt ce désir, si elle prévoyait infailliblement que ce fils dût finir ses jours par un supplice infâme et cruel? N'est-il pas vrai qu'il n'en est aucune qui ne préférât une stérilité éternelle à une fécondité qui serait la source d'une douleur si amère? Cependant Marie a accepté cette offre pour obéir à la volonté de Dieu et pour avancer la rédemption des hommes. Je dis plus, non-seulement elle a consenti d'être la mère d'un enfant qui devait mourir sur une croix, mais elle a même consenti à sa mort, elle l'a dévoué elle-même à cette infamie; et ce fut au jour de la présentation qu'elle commença ce grand sacrifice.

Pour vous faire entrer dans une vérité si touchante, je dois supposer d'abord ce que saint Jérôme et plusieurs autres Pères nous enseignent, que le cœur de Marie était enflammé d'un amour plus ardent que le cœur des séraphins, son esprit éclairé de lumières plus étendues que l'esprit de tous les prophètes; et qu'ainsi elle ne pouvait ignorer ce que tant de personnes avaient prédit du Sauveur du monde, ce que le saint vieillard Siméon avait prévu de la mort de cet enfant, en un mot ce que le nom de Jésus, qu'elle lui avait imposé elle-même, lui faisait connaître du motif qui avait attiré ce Dieu parmi les hommes. Non-seulement elle savait en général qu'il devait donner sa vie pour notre rédemption, mais elle voyait encore, comme l'assure l'abbé Rupert, jusqu'au détail des douleurs dont sa mort devait être accompagnée : les calomnies, les outrages, les cruelles dérisions, les fouets, les clous, les épines, rien ne lui était inconnu; les images les plus vives, les plus distinctes, représentaient sans cesse à son esprit tous ces genres de supplices : de sorte que, loin d'ignorer aucunes circonstances de la passion, elle ne pouvait même les perdre de vue pour un temps. Que ces lumières furent fatales au repos de votre vie, Vierge sainte, mère incomparable! que le ciel vous aurait épargné de larmes, s'il vous eût donné moins de connaissance! qu'un peu d'obscurité répandue sur ce funeste avenir eût donné de charmes aux jours que vous avez passés avec un Fils si aimable et si tendrement aimé!

Je suppose encore que Marie pouvait prévenir tous les maux qu'elle prévoyait, et qu'elle pouvait sauver à Jésus la vie qu'elle lui avait donnée : tous les Pères assurent que c'est par un mouvement libre de sa volonté qu'elle l'a offert; c'est pour cette raison qu'ils lui donnent le nom glorieux de réparatrice du genre humain, et qu'ils lui appliquent ces belles paroles dont saint Paul s'était servi pour exprimer l'excès de l'amour de Dieu envers les hommes : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret : sic Maria*, dit saint Bonaventure, *dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret :* Marie a aimé les hommes au point de donner son fils unique pour les racheter.

En effet si la qualité de mère donne un droit si particulier sur les enfants, comme l'enseigne saint Thomas, il est évident que Jésus, n'étant d'ailleurs coupable d'aucune faute, ne pouvait être destiné à la mort, ne pouvait être choisi pour être la victime publique sans le consentement de la sainte Vierge; elle seule en pouvait disposer, comme d'un bien qui lui appartenait par le droit de la naissance. La justice de Dieu ne pouvait être apaisée que par un sacrifice en tout volontaire : or, comment le sacrifice que fait Marie l'aurait-il été, si son sang qui coulait dans les veines de son Fils eût été versé contre sa volonté? outre qu'il n'est pas vraisemblable que le Père éternel, qui avait attendu le consentement de Marie pour lui donner ce cher Fils, eût employé la force pour le lui enlever.

Mais si ce sacrifice demandait le consentement de Marie, quels combats ne lui a-t-il pas fallu soutenir avant de le donner! Combien de fois son propre cœur s'est-il élevé contre la résolution héroïque qu'il avait formée! Combien de résistances d'elle-même à elle-même! Je ne prétends pas réduire au temps de la présentation toutes les peines intérieures qu'elle a souffertes à cette occasion; je sais que son martyre a commencé avant ce jour, et qu'il ne finira pas avec cette cérémonie. Les lumières qui lui découvrent l'avenir ne pouvant s'éteindre, elles entretiendront longtemps la douleur qu'elles lui causent : *Longum*, dit l'abbé Rupert, *in cogitationibus præscia futuræ passionis Filii sui pertulit martyrium.* Mais je dis, suivant la pensée des Pères, que c'est dans ce jour qu'elle fut obligée de se déclarer et de ratifier pour ainsi dire la condamnation de son Fils en le présentant au Père éternel. Ici, messieurs, comparons la situation de la mère avec la situation du Fils dans des temps différents. La vue de la mort ne fit jamais tant d'impression sur l'âme de Jésus que dans le jardin des Oliviers, quoiqu'il l'eût prévue dès le premier moment de sa vie, parce que ce fut dans ce jardin qu'il lui fallut donner un consentement plus exprès à tout ce que son Père avait ordonné. *Non mea voluntas, sed tua, fiat.* C'est aussi dans le temple de Jérusalem que Marie fut le plus vivement touchée des douleurs de son Fils, parce que c'est dans ce temple qu'elle fut obligée de l'abandonner solennellement à la justice de Dieu, et de consentir à tout ce qu'il souffrit depuis de la cruauté des hommes. Voilà pourquoi je dis que dès lors elle éprouva dans son âme un combat pareil à cette mortelle agonie qui fut comme le prélude de la passion de notre Sauveur; parce que le zèle dont elle brûlait pour notre salut, se rencontrant dans son

cœur avec cette tendresse extrême qu'elle avait pour ce Fils chéri, et ces deux passions se balançant, se combattant, se détruisant l'une et l'autre, elle ne pouvait ne se pas sentir déchirée par des mouvements si contraires, et on ne peut douter que sa douleur ne surpassât toutes les douleurs qui lui furent épargnées à l'enfantement.

Si ce cœur, emporté par l'instinct, et comme par la pente de la nature, se déclare pour le Fils, sa charité pour nous condamne cet amour, comme une faiblesse; elle lui reproche sa dureté envers tant de millions d'hommes qu'elle lui montre près de tomber dans les abîmes. Si, touchée des malheurs qui nous menacent, elle dévoue Jésus à la mort, l'amour maternel alarmé d'une résolution pareille, s'y oppose tout entier; cet amour, pour fléchir la mère, s'arme de l'innocence de ce cher Fils, de sa beauté, de ses larmes, il s'arme même de sa faiblesse, il le présente à ses yeux déjà meurtri et sanglant, les mains percées de clous, la tête hérissée d'épines, le corps déchiré par des fouets, expirant enfin dans la douleur et dans l'infamie. Spectacle d'autant plus capable de l'attendrir, que son esprit lui faisant voir ces tourments dans un homme de trente-trois ans, elle les applique dès lors, ces tourments, à la personne d'un enfant; elle voit de gros clous percer des mains à peine développées, un fardeau d'épines ensanglanter cette tête encore tendre, une pesante croix écraser ce corps encore trop faible pour se soutenir, enfin un enfant qui commence à vivre et qui meurt. Arrête, s'écrie cet amour, arrête, mère impitoyable, ne viens pas m'arracher au bout de quarante jours un bien désiré depuis quarante siècles! Ne lui donnais-tu du lait que pour avoir son sang? Que ne le laissais-tu couler, ce sang, lorsque le couteau lui avait ouvert un passage par la plaie de la circoncision? Les soins que tu pris alors pour lui conserver la vie ne tendaient-ils qu'à le réserver à une plus cruelle mort? O mère la plus heureuse, mais la plus insensible des mères! tant d'innocence, tant de charmes n'amollissent point ta dureté! Il mourra, cet enfant aimable, et ce sera Marie qui le livrera à la mort.

Messieurs, il faudrait pouvoir comprendre quelle était dans Marie la violence de cet amour, pour concevoir quelle atteinte il était capable de donner au dessein qu'elle méditait en notre faveur. Jugez-en par l'amour des autres mères : quoique souvent il dût être refroidi, ou par la difformité de leurs enfants, ou par leur ingratitude, ou par leur caractère violent et indocile, quoiqu'elles soient obligées de partager leur affection entre plusieurs enfants, et qu'elles s'aiment quelquefois elles-mêmes plus que tout le reste du monde, cette passion néanmoins est si forte, qu'elle leur ferme les yeux, non-seulement sur tous les défauts de ces enfants, mais encore sur toutes sortes de périls, lorsqu'il s'agit de les conserver; elle les porte à des actions si hardies et qui ont si peu de rapport avec la timidité et la faiblesse ordinaire de leur sexe, qu'on dirait qu'elles s'en dépouillent pour un temps, et qu'elles se transforment non-seulement en hommes, mais en lions. Et si, dans leurs transports, nous les voyons sortir des bornes de la raison, franchir les lois de la bienséance, nous croyons assez excuser leurs excès en les attribuant à leur amour, en disant qu'elles sont mères.

Cependant il est certain que leur tendresse ne remplit pas tout leur cœur ; il s'en faut de beaucoup qu'elles soient entièrement et uniquement occupées de l'amour de leurs enfants ; outre ce qu'elles réservent pour leurs confidentes, il reste encore assez de place dans ce cœur pour cent autres passions moins réglées; de sorte qu'au même temps qu'il est enflammé d'amour, il est souvent enflé par l'orgueil, troublé par l'ambition, agité par la colère, possédé par l'avarice, et déchiré par la jalousie. Si néanmoins cette foule de passions, cette multitude confuse de mouvements déréglés ne peuvent étouffer la nature, ni l'empêcher d'éclater aux moindres occasions, d'une manière si violente, quelle force ne doit pas avoir cette même nature dans un cœur aussi pur et aussi libre de toute autre passion que le cœur de Marie? Quel doit être pour son Fils l'amour de cette mère qui n'a que du mépris pour tous les objets créés, qui ne possède rien, qui ne désire rien, qui ne craint rien, dont l'âme est supérieure à tout amour-propre, à tout attachement, à tout intérêt; de cette mère, en un mot, qui a le cœur du monde le plus tendre, et qui n'a de tendresse que pour son Fils? Mais quel doit être son amour pour ce Fils qui est unique, et qu'une beauté parfaite, un âge encore tendre, une sagesse consommée, conspirent à rendre le plus aimable des hommes ; pour ce Fils qui est en même temps son père, son époux, son ami, son bienfaiteur? Elle n'est point obligée de donner des bornes à sa passion, par la crainte que devrait avoir une autre mère de donner dans des excès, et de se faire une idole de son Fils, puisque son Fils est véritablement son Dieu. S'il a des qualités naturelles et surnaturelles qui fixent l'amour de Marie, il en a de divines qui l'autorisent; et si la nature et la grâce, l'inclination et le devoir, Dieu et l'homme, le ciel et la terre s'accordent ainsi à augmenter et à fortifier cette passion, qui pourra jamais en comprendre toute l'étendue et toute la force?

Voilà, chrétiens auditeurs, voilà l'ennemi dont Marie avait aujourd'hui à se défendre ; voilà quel est l'amour qui s'oppose à son zèle; voilà quelle était la victime qu'il lui fallait immoler pour nous sauver. *Numquid poterit oblivisci mater filii uteri sui :* Une mère pourra-t-elle oublier son fils, et une telle mère un tel Fils, et l'oublier jusqu'à le dévouer à la mort, et à la plus cruelle, à la plus honteuse de toutes les morts? Nous qui avons tant de dureté, et qui de plus avions tant d'intérêt de désirer la rédemption, nous-mêmes, quand nous aurions été les maîtres de la vie de Jésus, aurions-nous jamais pu nous résoudre à la lui ravir? Sa beauté, ses

larmes, la douceur et l'innocence de ses regards, cette aimable majesté qui brillait sur son front, en un mot, sa qualité de Fils de Dieu nous aurait inspiré tant de respect et tant d'amour, que jamais nous ne nous serions déterminés à le sacrifier à nos intérêts; la seule vue des supplices qu'il devait souffrir pour nous racheter nous aurait fait oublier les maux que nous avions à craindre pour nous-mêmes. En suivant ce mouvement de compassion, nous n'aurions fait, messieurs, pour Jésus, pour le plus aimable des hommes, pour le Fils de Dieu et de Marie, que ce que la fille de Pharaon fit pour Moïse encore enfant : cette princesse ayant trouvé le tendre enfant sur le Nil, dans un berceau de jonc, fut si touchée de sa beauté et de sa misère, qu'elle le sauva du péril où il était; elle prit soin de son éducation, malgré les ordres de son père, qui voulait qu'on le fît mourir, malgré l'avis des plus éclairés d'entre les Egyptiens, qui, comme l'assure Josèphe, jugeaient tous que sa mort était de la dernière conséquence pour l'Egypte, et surtout pour la famille royale. Elle aima mieux s'exposer elle-même, avec tout l'Etat, aux malheurs dont elle était menacée, que de les détourner par une précaution si barbare.

Quelle est donc, Vierge sainte, votre force et votre courage d'offrir aujourd'hui votre Fils unique à une cruelle mort, de consentir qu'il soit cloué à une croix, de prendre une résolution dont les mères les plus indifférentes, les plus dures même et les plus intéressées, auraient horreur? Quoi! cette nature si forte et si constante dans ses sentiments, ces révoltes de votre cœur, ces assauts de l'amour maternel si violents et si souvent réitérés, ne peuvent vous ébranler? Non, messieurs, rien n'est capable de l'arrêter, elle va sans hésiter où elle sent que Dieu l'appelle, et où elle sait qu'elle peut être utile à notre salut, sans écouter désormais ces secrètes contradictions, sans avoir égard à tous les obstacles que la nature ou la raison humaine peuvent opposer à son zèle et à son obéissance. Elle marche du côté de Jérusalem, elle s'avance vers le lieu du sacrifice; la victime qu'elle porte entre ses bras l'attendrit, mais son cœur s'est déclaré pour nous : elle arrive enfin dans cette grande ville, elle se rend au temple, où elle est attendue et des anges et des hommes; et là, malgré la secrète horreur dont elle est saisie, malgré les émotions qu'elle sent à mesure qu'elle approche de l'autel, malgré les images affreuses et sanglantes de croix, de mort, de supplice, d'infamie, qui se présentent tout à la fois à son esprit, elle prononce avec une magnanimité et une constance qui étonne le ciel et la terre un arrêt irrévocable contre son propre Fils, et cet arrêt le condamne à souffrir tout ce qu'il faudra qu'il souffre pour nous sauver : *Pater*, dit-elle dans le fond de son âme, *non mea voluntas, sed tua fiat :* Père éternel, voici enfin cette victime innocente que vous attendez depuis tant de siècles; je ne m'oppose pas au sacrifice, je le commence au contraire en faisant plier sous vos ordres et mon amour et mes répugnances : *Fiat, fiat voluntas tua.* Oui, que l'on détruise ce que j'ai formé, puisqu'il le faut pour réparer tout ce que le péché a détruit; je consens que l'on défigure mon image dans mon Fils, puisque c'est avec son sang qu'on doit retracer la vôtre dans l'homme; ô mon Dieu, j'exécuterai moi-même cet arrêt, si vous l'ordonnez, et si l'on ne peut autrement achever l'ouvrage de la rédemption. O zèle! ô charité sans bornes et sans exemple! ô amour vraiment excessif! ô force! ô courage! ô victoire digne de l'admiration et des anges et des hommes!

Au reste, messieurs, ce ne sont point là des sentiments tels qu'en forme, pour le théâtre, une imagination échauffée; ce sont des sentiments produits par le cœur de Marie : il est certain qu'elle a consenti à la mort de son Fils, qu'elle a cédé le droit qu'elle avait sur sa personne et sur sa vie; et si quelqu'un doute qu'elle ait voulu, en effet, que Jésus souffrît tout ce qu'il a souffert, qu'il considère, cet incrédule, de quelle manière elle se comporta dans le temps qu'il souffrait. Si ce n'est pas un acte de sa volonté qui la résout à voir crucifier Jésus-Christ, si elle ne l'a pas elle-même condamné à la mort, demeurerait-elle dans la retraite et dans le silence, lorsqu'on l'accuse devant les juges et qu'on l'accable de calomnies? Quelque visible que soit l'innocence de Jésus, quoique ses accusateurs lui supposent des crimes dont ils ne peuvent produire de preuves; quoique Pilate reconnaisse la vérité, qu'il se déclare pour l'innocent, qu'il paraisse disposé à le renvoyer sur la première demande qu'on lui fera, et qu'il paraisse attendre cette demande; Marie se prévaut-elle d'une disposition si favorable? fait-elle quelque démarche? se présente-t-elle au prétoire pour prendre la défense de son Fils unique? l'entend-on parler en faveur de Jésus-Christ avec cette éloquence si naturelle aux femmes passionnées? invite-t-elle les apôtres à rendre témoignage de l'innocence de leur maître? fait-elle ressouvenir le peuple des miracles qu'il a vus? faut-il la retenir pour l'empêcher d'aller reprocher aux prêtres leur cruelle jalousie, et au gouverneur sa complaisance lâche et brutale? essaie-t-elle de le toucher par ses larmes? appelle-t-elle de sa sentence, s'en plaint-elle? prend-elle enfin le ciel et la terre à témoin de l'injustice qu'on commet? Je vous demande, messieurs, si l'on vit jamais un semblable procédé, une modération si constante, dans une mère tendre, sans qu'elle fût en quelque sorte d'intelligence avec les ennemis de son Fils, sans qu'elle fût comme complice de son malheur.

Mais parce qu'on pourrait croire que c'est, ou l'excès de sa douleur, ou la crainte de l'infamie qui l'empêche d'éclater et qui la retient dans sa solitude lorsque l'arrêt est donné, lorsqu'il n'y a plus d'espérance de sauver Jésus, elle sort pour l'accompagner au Calvaire, et pour être témoin de sa mort; elle ne se contente pas de le suivre

de loin, comme les autres femmes que rien ne peut consoler, elle monte jusqu'au lieu du supplice, elle voit clouer son fils sur la croix, elle le voit élever entre deux voleurs, avec une constance qu'on ne saurait assez admirer; loin de troubler par ses cris cette sanglante exécution, elle paraît consentir à tout par son silence, elle a la force de se tenir debout jusqu'à ce que le sacrifice soit entièrement consommé, pour faire voir qu'elle est comme le prêtre qui l'offre volontairement au Père éternel : *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.* Gerson dit même qu'elle l'offrait avec plaisir, et que la joie de son âme fut plus forte dans cette rencontre que la tristesse dont son cœur était pénétré : *Dans illum utique cum gaudio et exultatione, quæ magnam carnis angustiam superabat.*

Comment une mère si tendre se peut-elle soutenir avec tant de courage, et cela dans la perte du plus aimable de tous les fils ? C'est qu'elle s'est préparée depuis longtemps à cette perte, c'est que depuis le jour de la purification son âme s'y était disposée, et que depuis ce jour toute sa vie n'a été qu'un exercice continuel de soumission à la volonté de Dieu, qu'une méditation journalière des souffrances de son cher Fils. A peine elle a laissé passer un seul moment sans ouvrir son âme soumise à ce glaive de douleur, dont, suivant la prophétie de Siméon, elle devait être percée, sans renouveler le consentement qu'elle avait donné pour toutes les circonstances les plus cruelles de la passion.

Leçon excellente pour nous, chrétiens auditeurs, si nous en voulions profiter! Est-il rien de plus pitoyable que de voir le trouble et la désolation de la plupart des femmes chrétiennes à la mort de leurs enfants ou de leurs maris, et de la plupart des enfants à la perte de leurs pères ou de leurs mères ? Ne semble-t-il pas que ce sont des païens qui en pleurent d'autres, des infidèles qui ne croient pas qu'il y ait une autre vie, ni que dans le ciel il y ait un souverain maître à qui toute volonté créée doit se soumettre ? Qui ne dirait que jusqu'alors ils avaient ignoré que nos corps étaient corruptibles; que l'âme n'a pas été faite pour être éternellement enfermée dans cette sombre prison, et qu'il n'est point de liaison si étroite qui ne doive être rompue par la mort? Si, comme nous pouvons mourir tous les jours, nous tâchions d'offrir tous les jours à Dieu avec une véritable résignation et nos vies, et les vies de tous ceux que nous aimons le plus ; si nous prévenions ces tristes revers , si nous forcions notre cœur d'y consentir , si nous l'y accoutumions, pour ainsi dire, en pensant souvent qu'ils doivent enfin arriver, en acceptant par avance tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner à cet égard, en désavouant tous les sentiments naturels qui pourront s'élever alors contre les ordres de la Providence, en faisant, en un mot, un sacrifice volontaire et continuel de tout ce que la mort nous peut enlever; d'une part, de quel mérite ne serait pas devant Dieu un exercice si chrétien ! quel comble de grâces ne nous attirerait pas la pratique d'une soumission si sainte ! d'autre part, quelle serait notre constance, lorsqu'il plairait au Seigneur d'appeler à lui les personnes qui nous sont les plus chères ! Nous verrait-on éclater en plaintes scandaleuses, indignes d'une âme qui a la foi, d'une âme qui demande tous les jours que la volonté de Dieu s'accomplisse; d'une âme qui peut retrouver dans Jésus-Christ un père si tendre, un frère, un époux si aimable ; qui peut retrouver tout en lui seul? Nous verrait-on dans ces rencontres manquer aux devoirs les plus importants de la véritable amitié, oublier le soin de l'âme et du salut de nos proches, négliger ces dernières heures, ces derniers moments d'où dépend leur éternité, pour nous abandonner à une douleur inutile ? Oh ! que j'aime à voir un chrétien, une chrétienne, qui ne songe alors qu'à procurer une sainte mort à la personne qu'elle aime ! Que j'aime à voir une mère qui, à l'exemple de la mère des Machabées, exhorte ses propres enfants à quitter la vie sans regret, dans l'espérance d'entrer dans une vie plus heureuse ! une épouse qui console elle-même son mari au lit de la mort, qui s'applique à le faire profiter des maux qu'il souffre, du peu de temps qui lui reste; une épouse qui se réserve à pleurer lorsqu'elle ne pourra plus lui donner d'autres marques de son amour ! que j'aime à la voir, cette épouse, se prosterner devant un crucifix, dans le moment que son mari expire, adorer humblement et en silence l'auteur de cette disgrâce, baiser avec respect la main qui lui ôte son appui et sa couronne, ordonner à toute sa famille de l'imiter dans cette religieuse action, et ménager ainsi, pour gagner le cœur de Dieu, l'occasion la plus favorable qu'on puisse avoir dans la vie ! Quelle sagesse ! mais quelle preuve d'un amour bien réglé ! Au lieu d'attirer à soi tous les assistants par des cris et par des lamentations, au lieu d'occuper et les prêtres et les laïques à la consoler, que j'aime à voir cette femme forte les inviter à secourir une âme qui tombe en ce moment dans les feux du purgatoire, se retirer, s'enfermer elle-même pour la soulager promptement par de ferventes prières, n'oublier rien pour faire qu'un époux qu'elle a aimé lui soit redevable de sa délivrance, offrir sur l'heure pour sa rançon la chose qui peut apporter au mort le plus prompt secours, cette douleur qu'elle sent, et qu'elle tâche de retenir, par le respect qu'elle porte aux ordres de la Providence !

Ce que je dis de la mort des proches , on le peut étendre à toutes les autres disgrâces de la vie. Une âme préparée à tous les événements , par le soin qu'elle a eu d'entretenir sa volonté dans une entière soumission à toutes les volontés du Seigneur; une âme qui, de peur d'être surprise , se fait tous les jours à elle-même, le détail des maux qui lui peuvent arriver, et qui se résout à les accepter, comme s'ils étaient déjà présents;

cette âme ne sera point troublée par l'adversité, elle ne perdra rien de sa tranquillité dans les accidents les plus funestes, elle sera toujours en état d'en recueillir les plus salutaires fruits, et de donner aux incrédules une preuve de notre religion, plus forte à mon sens, et plus frappante que les miracles. Venons à la seconde partie du sacrifice. Je vous ai fait voir que dans la présentation, Marie, en qualité de mère, a sacrifié ce qu'elle avait de plus cher, un Fils tendrement aimé : il me reste à montrer que dans la purification elle a, en qualité de vierge, immolé ce qu'elle avait de plus précieux, la gloire de la virginité même.

SECOND POINT.

Après tout ce que j'ai dit de l'amour que les femmes ont pour leurs enfants, il ne me sera pas difficile de faire comprendre quel est le pouvoir de l'honneur sur leur esprit : il me suffit de dire qu'elles ont encore plus de pudeur que de tendresse ; témoin ces mères malheureuses qui, pour sauver leur réputation, se déterminent à étouffer leur fruit, et à souiller leurs mains dans leur propre sang. Cette violence de leur part prouve combien leur honneur leur est cher ; et elle le prouve d'autant plus, que lorsqu'elles en viennent à ces monstrueux excès, elles ont déjà perdu la plus grande partie de la honte qui leur est si naturelle ; car il ne se peut faire qu'une créature consente au péché qui la déshonore, qu'elle n'ait déjà en quelque sorte renoncé à toute pudeur. Si néanmoins ce reste d'honneur, cette passion à demi éteinte, demeure encore si vive, quelle doit être sa force, lorsqu'elle n'a point encore reçu de pareille atteinte ? De là, jugez combien une personne jeune et chaste doit être sensible à la confusion, puisque celles-là mêmes qui se sont abandonnées aux désordres les plus honteux, en redoutent encore si fort la honte.

Je ne veux point m'arrêter ici à vous expliquer tous les avantages que Marie peut avoir en ce point sur les personnes du monde les mieux nées ; pour vous donner quelque idée sur son incomparable pudeur, je veux seulement vous faire remarquer, avec saint Augustin, que lorsque le Saint-Esprit forma Jésus-Christ dans le sein de la Vierge, quoiqu'on ne pût rien soupçonner d'impur dans cette conception, la seule pensée qu'elle allait devenir mère lui fit une peine qu'elle ne put dissimuler et qui parut sur son visage par toutes les marques d'une véritable confusion. D'où ce saint Père prend occasion de louer en elle deux effets également surprenants, l'un de sa vertu, l'autre de la toute-puissance de Dieu ; de sa vertu, qui ne put la défendre d'une honte si chaste, lorsqu'elle conçut ; de la puissance de Dieu, qui lui épargna les douleurs de l'enfantement : *Nec in conceptu inventa es sine pudore, nec in partu inventa es cum dolore.*

Cela supposé, chrétiens auditeurs, quelle mortification pour Marie de paraître aujourd'hui dans le temple de Jérusalem, portant un enfant entre ses bras, et cherchant un remède qui n'a été ordonné que pour les femmes impures ! Une jeune vierge qui a vécu jusqu'ici dans une retraite inaccessible à toutes sortes de personnes, une fille qui a voué une éternelle virginité, qui n'a pu voir sans frémir un ange s'avancer vers elle, parce qu'il avait la figure d'homme, osera-t-elle se produire tout d'un coup dans un si grand jour, avec des signes si visibles d'une impureté dont elle a toujours eu plus d'horreur que de la mort ? Oui, messieurs, je croirais sa constance supérieure à cette épreuve, si elle avait quelque obligation de la subir ; quelque peine qu'elle sentît à s'acquitter de ce devoir, je sais que la crainte de déplaire à Dieu étoufferait dans son cœur jusqu'aux premiers mouvements de toute autre crainte : mais sa virginité la dispense d'obéir à cette loi, et elle ne profite pas de cette dispense ; même en obéissant, elle sauve son honneur, si elle se fait connaître, et elle ne le fait pas. Voilà ce qui met le comble à la générosité de son second sacrifice.

Saint Cyprien et saint Bernard observent que la loi s'explique elle-même en faveur de Marie, et qu'il est visible qu'elle l'exempte. Moïse n'a parlé que des femmes ordinaires, il n'a pu établir la purification pour une vierge plus pure que les anges. C'est pourquoi saint Augustin fait dire à Marie : J'ai conçu, j'ai même enfanté, sans que ma virginité ait été souillée ; que les autres mères se soumettent donc à la loi commune, mais il n'y a nulle apparence qu'on ait prétendu y assujettir les vierges : *Virgo concepi, et peperi ; ferant ergo legis onera mulieres, virgines vero ab his habeantur immunes.*

Vous me direz peut-être qu'une autre loi l'obligeait de se purifier, la loi de la charité, qui lie également tout le monde ; parce qu'en se dispensant d'une observance consacrée par l'usage de tant de siècles, elle aurait affaibli par cet exemple l'autorité de toutes les autres lois, et donné aux Juifs l'occasion d'un scandale presque inévitable : mais je réponds qu'il était aisé d'aller au-devant de ce péril, en faisant savoir à tout le monde ce que le Seigneur avait fait en elle ; elle n'avait qu'à déclarer qu'elle était cette vierge dont Isaïe avait parlé, cette vierge qui devait devenir féconde par l'opération du Saint-Esprit, sans perdre la fleur de sa pureté. Après cette déclaration, elle aurait pu, ou se dispenser de la purification sans donner du scandale, ou l'observer sans se faire tort à elle-même. Non, messieurs, Marie ne craint point les vains jugements des hommes, et elle craint trop les louanges que cet aveu lui attirerait ; ce grand secret n'est point encore sorti de son cœur, et il ne faut pas espérer qu'elle le publie, ni qu'elle en fasse confidence à personne ; il n'est point de confusion qu'elle n'essuie plutôt que de révéler un mystère qui ne peut être découvert sans qu'elle paraisse environnée d'une gloire supérieure à tout.

Je ne sais si vous avez jamais fait réflexion à ce silence de Marie ; il me semble qu'elle

n'a pu, sans une force héroïque, se taire si constamment dans les occasions où elle s'est vue en quelque sorte dans la dernière nécessité de parler. Vous savez quel plaisir l'on trouve à se décharger d'un secret de quelque importance : plus la cho e est considérable et inouïe, plus on se sent pressé d'en faire part à ses confidents ; mais si le secret nous est honorable, on ne peut le retenir, on se persuade par mille raisons qu'il est à propos de le communiquer à d'autres, on se figure des bienséances, des nécessités absolues. Marie a été choisie pour être la mère du Rédempteur, un ange lui vient annoncer l'honneur que Dieu lui fait de la préférer à toutes les autres femmes, elle a conçu le Messie, il vient de s'incarner dans son sein, on ne lui a point ordonné d'ensevelir dans les ténèbres ce grand mystère : comment ne sort-elle pas sur l'heure de sa solitude, comment ne court-elle pas, transportée de joie, donner à sa famille une nouvelle si surprenante? Comment n'invite-t-elle pas toute la Judée à louer le Seigneur qui a enfin exaucé les vœux de son peuple? Marie n'est pas seulement tentée de publier la grâce qu'elle a reçue, personne n'en est instruit, et, ce que je ne saurais assez admirer, elle n'en parle pas même à son mari, quelque saint, quelque discret qu'il fût, quelque droit qu'il eût, ce semble, à tous les secrets de son épouse, quoiqu'il parût si convenable et même si nécessaire de ne lui rien celer de tout ce qui se passait.

Cependant sa grossesse commence à se découvrir par les marques ordinaires : Joseph s'en aperçoit à ces marques ; il entre dans un trouble qu'il ne peut dissimuler. Marie, la chaste Marie, la plus sainte et la plus pure des vierges, lit dans l'esprit de son époux les soupçons horribles qu'il forme contre sa fidélité; elle voit qu'il délibère en lui-même s'il doit la déférer aux prêtres, pour la faire punir comme une adultère, ou s'il se doit contenter de la quitter secrètement, de peur de se déshonorer et de se souiller en demeurant avec elle. Quel prétexte plus spécieux, quelle raison plus forte peut-on avoir de se découvrir sans réserve? Ne sera-ce point encore assez pour faire parler Marie? Non, non : son humilité est invincible, nul péril, nulle confusion n'est capable de lui arracher cet important secret, et Joseph sera éternellement embarrassé dans les doutes qui l'inquiètent, si un ange ne descend du ciel pour les dissiper.

Jugez donc, chrétiens auditeurs, si, pour s'exempter de la purification, elle voudra faire connaître les grâces qu'elle a reçues, elle qui les a tenues cachées dans un temps où son silence l'exposait à être lapidée avec infamie, et donnait lieu à des pensées contre son honneur, pensées pour elle mille fois plus insupportables que la mort même. Pour en user ainsi, combien faut-il avoir l'âme élevée au-dessus des âmes communes, exempte de tout amour-propre, détrompée de la vanité! Il me semble que je la vois, cette grande âme entièrement détachée de la terre, dans une région où elle ne voit que Dieu, où elle ne s'occupe que de lui, où elle ne s'applique qu'à mériter son estime et son amour; où, loin de songer à ce que les hommes peuvent penser d'elle, elle ne songe pas même s'il y a des hommes au monde, et si elle est exposée à d'autres yeux qu'à ceux de l'époux qu'elle a dans le ciel.

Heureux mille fois celui qui peut être dans une semblable disposition! c'est-à-dire qui n'a que du mépris et pour tout le mal que l'on peut penser de lui, et pour tout le bien qu'on en peut dire, qui borne tous ses désirs à contenter son créateur, qui vit sur la terre comme s'il y était seul avec Dieu, qui oublie, qui compte pour rien tout le reste! Mon Dieu, qu'on est libre quand on est dans cette situation! qu'on est tranquille, qu'on a de facilité à marcher dans les voies de la sainteté! On peut dire, au contraire, que la disposition de ceux qui se rendent esclaves des jugements des hommes est le plus grand obstacle qu'on ait à la véritable piété. Tandis que vous aurez cette faiblesse, ou vous ne ferez pas le bien de peur d'être blâmé des méchants, ou vous ne le ferez que pour être loué des gens vertueux. Nous voyons tous les jours que la crainte d'une part d'être raillé par les ennemis des gens pieux et de la piété même étouffe la plupart des bonnes résolutions, que d'autre part le désir de passer pour sage et pour vertueux corrompt la plupart des bonnes œuvres ; mais surtout cette vaine appréhension de devenir le sujet des entretiens du monde, d'être examiné, d'être censuré dans un changement de vie, cette appréhension est ce qui ruine presque tous les desseins de Dieu, ce qui rend nos travaux inutiles. Hélas ! quel fruit ne ferions-nous pas, si nous pouvions détruire ce vain fantôme ? Car enfin, la vertu est toujours aimable, elle a des charmes pour la plupart des esprits, elle a je ne sais quoi qui enchante, qui ravit les hommes les plus vicieux.

On ne peut s'empêcher d'admirer les saints, et de cette admiration naît assez naturellement une envie secrète de les imiter. De plus, le Seigneur ne manque pas de nous presser, de nous attirer avec douceur et en même temps avec force. On voit tous les jours des personnes touchées du désir de se donner à lui sans réserve : si pour cela il ne fallait que régler le cœur, s'il ne fallait rien changer au dehors, en un mot, s'il ne fallait pas se déclarer, croyez-moi, messieurs, le nombre des saints et des saintes égalerait bientôt le nombre des étoiles. Mais si l'on se détermine à quitter le jeu, à retrancher les visites, à multiplier les communions ; si l'on prétend renoncer à la vanité des habits, s'éloigner des plaisirs, des divertissements et se tenir dans la solitude, que de discours, que de railleries, que de plaintes même, que de murmures ne va pas causer ce changement, surtout dans les pays où les exercices de la piété chrétienne sont peu connus, et où les chrétiens lâches et tièdes ne sont pas accoutumés à voir beaucoup de personnes dont la ferveur condamne leur lâcheté. Les grands

ont en ceci encore plus de difficultés à vaincre que les autres, parce qu'ils sont plus exposés à la vue du monde, et qu'ils ne peuvent rien réformer au dehors qu'aussitôt on ne s'en aperçoive; mais ils ont aussi cet avantage que le respect et la complaisance qu'on a pour eux empêchent qu'on ne les blâme : au contraire, on loue, on admire, ou du moins on feint d'admirer tout ce qu'ils font, leur exemple a le pouvoir de donner du crédit à la manière de vie qu'il leur plaît de choisir; quelque route qu'ils prennent, loin de les détourner, on fait gloire de les suivre.

Mais de quelque condition que nous soyons, nous sommes bien malheureux, si pour des discours et pour des paroles nous abandonnons d'aussi grands trésors que ceux qui sont renfermés dans la véritable vertu ; nous sommes bien malheureux, si nous préférons les jugements des hommes, toujours injustes et légers, des hommes qui ne pensent peut-être point à nous, qui du moins n'aiment et n'estiment qu'eux-mêmes; nous sommes bien aveugles si nous les préférons, ces vains jugements, au jugement d'un Dieu si équitable et si éclairé, d'un Dieu qui a toujours les yeux sur nous, qui s'intéresse à tout ce qui nous touche, et qui nous doit rendre éternellement heureux ou éternellement malheureux, selon qu'il nous jugera dignes de son estime ou de ses mépris. Hélas ! nous craignons que les libertins ne nous reprochent notre piété, et nous ne craignons pas les reproches que le Seigneur nous fera un jour sur notre vie toute mondaine, tout opposée à ses maximes et à ses exemples. Si c'est pour nous une si grande peine de paraître vertueux devant les méchants, quelle confusion n'aurons-nous pas de paraître impies en la présence de Dieu et de tous les saints ? Que nous servira pour lors que notre vie ait été approuvée ou condamnée par le monde ? le monde nous justifiera-t-il devant Dieu ? prendra-t-il notre parti contre notre juge ? Si nous n'avons autre chose à alléguer pour notre défense que la crainte que nous avons eue de déplaire à l'ennemi de Jésus-Christ, croyez-vous que ce soit là une défense bien légitime ? Pour moi, dit saint Paul, je ne me mets point en peine de ce que les hommes peuvent penser de moi, je ne les connais point pour mes juges : si je suis assez heureux pour plaire au Seigneur, je n'ai besoin d'aucune autre approbation : *Mihi autem pro minimo est, ut a vobis judicer, aut ab humano judice ; qui autem me judicat, Dominus est.*

Seigneur, daignez imprimer ces généreux sentiments dans le cœur de tous ceux qui m'entendent. Si vous ne les fortifiez contre les respects humains, si vous ne levez cet obstacle qui s'oppose à notre zèle, nous ne ferons jamais rien pour votre gloire : nous toucherons les cœurs, nous y ferons naître quelques saints désirs, nous leur inspirerons le dégoût du monde, l'amour de la solitude, de la prière, de la pénitence; mais tous ces pieux mouvements iront échouer contre cet écueil ; dès que pour votre service il faudra résister aux prières et aux sollicitations des amis, qu'il faudra rompre une partie, se retirer d'une société, témoigner qu'on craint de vous offenser, et le témoigner devant des personnes qui en font gloire, on ne se souviendra plus de ce qu'on vous aura promis, ou du moins on se trouvera sans force et sans courage pour agir. Nous avons besoin de votre grâce, ô mon Dieu ! et d'une grâce bien forte, pour soutenir notre faiblesse dans ces rencontres, pour persévérer dans les saintes résolutions que vous nous avez inspirées, et pour mériter la couronne qui n'est donnée qu'à la persévérance. Je vous souhaite, messieurs, et cette persévérance, et cette couronne immortelle. Ainsi soit-il.

SERMON.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

On a toujours estimé et loué la pureté de la sainte Vierge : ce qui la rend néanmoins encore plus recommandable que sa pureté même, c'est en premier lieu son amour tendre pour cette vertu, en second lieu son amour désintéressé.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, on porta Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur (*S. Luc, chap.* II).

Je ne sais si dans ce jour où l'Eglise célèbre le mystère de la purification de Marie, on approuvera le dessein que j'ai de faire l'éloge de sa pureté. Je me suis attaché à cette pensée par des raisons qui m'ont paru assez plausibles : vous vous y rendrez, messieurs, peut-être aussi bien que moi. La première, c'est qu'il me semble que de toutes les vertus de la Mère de Dieu, il n'en est aucune qui mérite mieux un panégyrique que sa pureté ; elle fait, pour ainsi dire, son caractère particulier, puisqu'on l'appelle la Vierge par excellence. En second lieu, Marie n'a pas seulement été la première qui ait mis en honneur la virginité, mais encore elle l'a portée si loin, qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait, qu'on ne peut même le bien concevoir que par les lumières de la foi. De plus, c'est par cette vertu qu'elle a eu le bonheur de plaire à Dieu, et de l'attirer dans son sein, selon saint Bernard : *Virginitate placuit.* La qualité de vierge lui a paru à elle-même si précieuse, qu'il n'est point de titre si glorieux, ni dans le ciel, ni sur la terre, qu'elle ait cru lui devoir préférer.

Si nous avons tant de raisons de louer la pureté de Marie, il n'est pas moins raisonnable de placer cet éloge au jour de sa purification, à ce jour où elle se confond avec le reste des mères, et semble par là renoncer à la gloire de sa pureté. Est-il d'objet plus digne du zèle de ses véritables serviteurs, que de révéler à toute la terre une vertu qui demeurerait non-seulement cachée, mais en-

core obscurcie et ternie en quelque sorte par ce mystère? N'est-ce pas pour nous un devoir de prendre parti pour la gloire de Marie contre son humilité, et de tâcher par nos discours de lui conserver un titre que semble détruire son silence et sa soumission à la loi? Esprit-Saint, c'est de votre épouse bien-aimée, c'est de ce que vous avez le plus chéri en elle que nous allons nous entretenir; ce ne sont plus nos intérêts, ce sont les siens que nous osons vous recommander: vous nous exaucerez avec bonté, surtout si en vous sollicitant pour elle, nous le faisons encore par son entremise: *Ave, Maria.*

Il ne faut pas croire que la chasteté soit simplement une qualité corporelle, comme la beauté et la force: et que pour être vraiment chaste, il suffise de vivre dans un grand éloignement de tout ce qui peut souiller ou déshonorer le corps: toutes les vertus sont spirituelles, elles ont toutes leurs siéges, ou dans l'entendement, comme la foi et la prudence, ou dans la volonté, comme la charité, la justice, la tempérance et presque toutes les autres vertus morales et surnaturelles. Pour être pur véritablement et saintement, ce n'est pas assez d'être exempt d'impureté; on peut avoir cet avantage par tempérament, par la faiblesse de l'âge, par un défaut de connaissance. Il faut être pur par choix, par estime, par affection pour la pureté; il faut l'estimer et l'aimer pour elle-même, sans nul intérêt temporel, sans avoir égard à la gloire et aux autres avantages qu'on peut espérer de cette vertu; c'est-à-dire en un mot que pour être vraiment chaste, il faut aimer la pureté, et l'aimer pour elle-même: plus cet amour est tendre, plus il est désintéressé; plus cette vertu est parfaite dans celui qui en fait profession: au contraire, par le défaut de ces deux conditions, la pureté cesse d'être une vertu, elle peut même être vicieuse.

Cela étant supposé, dans le dessein où je suis de parler de la chasteté de Marie, on voit aisément à quoi je prétends m'arrêter: je veux vous entretenir, en premier lieu, du zèle que Marie a eu pour la pureté; et, en second lieu, du désintéressement de ce même zèle. Je n'entreprends point de vous faire comprendre jusqu'à quel point elle a porté l'un et l'autre, mon entreprise serait téméraire; j'espère, néanmoins, vous en dire assez pour vous donner une grande idée de la gloire de Marie. Nous verrons dans le premier point combien elle a aimé la pureté; et dans le second, combien cet amour a été pur et désintéressé.

PREMIER POINT.

Je suppose avant tout, comme une vérité qui ne souffre aucune contestation, que Marie, dès ses premières années, s'engagea à vivre dane une pureté parfaite, et que jusqu'à la mort elle ne s'est en rien écartée de cet engagement. Il est vrai que la plupart des hérétiques se sont appliqués à diminuer l'éclat de ses vertus; tous ses priviléges ont été attaqués, sa virginité perpétuelle n'a pas même été épargnée. Cette guerre, messieurs, n'est pas encore éteinte: quoique Calvin, Calvin même ait dit que la virginité de Marie est un article dont on ne peut sérieusement douter, sans vouloir passer pour opiniâtre et pour rebelle à la lumière; malgré ce témoignage si peu suspect aux libertins, il en est qui veulent douter de tout, et particulièrement de ce qui a le plus d'opposition à leurs mœurs déréglées.

Ils disent que Marie n'a été toute pure que jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; qu'ensuite elle a eu des enfants de saint Joseph: ils le disent sur des fondements qui font pitié à quiconque les examine avec soin. Marie enfante, Jésus est appelé son premier-né, pour faire voir qu'elle n'avait pas eu d'enfant avant lui. Ces esprits forts prétendent que c'est pour nous apprendre que depuis elle en a eu d'autres. L'évangéliste, pour montrer que le Sauveur est né d'une vierge, déclare qu'avant les couches de Marie, saint Joseph n'avait eu aucun commerce avec elle, et ils concluent que depuis elle a vécu avec lui comme une femme ordinaire. Saint Jean et saint Jacques sont appelés les frères de Jésus-Christ, selon la coutume des Juifs, qui donnaient ce nom aux parents jusqu'à un certain degré: sur cela ils osent avancer que ces deux apôtres ont eu Marie pour mère.

Qu'en dites-vous, messieurs? Quel boulevard à opposer aux armes de tous les Pères grecs et latins, défenseurs de la gloire de la Vierge! c'est le nom qu'ils ne cessent de lui donner partout. Les discours contraires, ces discours audacieux, pour ne pas dire impies, ne sont-ils pas bien capables de détruire la croyance universelle de l'Eglise? Dès la naissance du christianisme n'a-t-elle pas condamné cette erreur dans Cérinthus, dans Ebion, et depuis encore dans Florinus, dans Helvidius, dans Jovinien et quelques autres, qu'ont réfutés saint Epiphane, saint Jérôme et saint Augustin? Que signifient ces paroles: *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* N'est-ce pas qu'elle s'est engagée par vœu à une perpétuelle virginité? Si elle n'avait pas un pareil engagement, quelle difficulté trouve-t-elle à la conception de Jésus-Christ? et si elle l'avait, cet engagement, comment l'a-t-elle violé après avoir mis au monde le Rédempteur? Ce n'était peut-être qu'une simple résolution: je le veux; mais une résolution si ferme qu'elle refuse de la rompre pour être mère du Saint des saints, pour donner naissance au Verbe incarné: est-il croyable qu'elle l'ait ensuite abandonnée pour mettre au monde des pécheurs, des enfants de malédiction, des esclaves de Lucifer? Quoi! cette virginité si chérie, ce trésor que Dieu lui avait conservé par tant de miracles, que le Fils de Dieu avait si fort ménagé, avait pour ainsi dire respecté en venant au monde; cette miraculeuse virginité sera sacrifiée au désir d'avoir un enfant d'Adam, un enfant de malédiction! Marie l'aurait méprisée après la naissance du Rédempteur, dans un temps où ses grâces s'étaient

multipliées à l'infini, dans un temps où elle avait donné le jour au Dieu de la pureté, à ce Dieu qui venait apprendre aux hommes cette admirable vertu, et par ses exemples, et par sa doctrine!

Il est étrange qu'il n'y ait pas de vérité à laquelle la présomption de l'esprit humain ne s'efforce de donner quelque atteinte, il est étrange que le désir de contredire, joint à l'aversion qu'on a pour toutes les vertus parfaites, nous porte à fermer les yeux aux lumières les plus naturelles. On me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort surprenant dans cette constante virginité de Marie, vu qu'elle ne lui coûtait aucun combat, parce que dans sa conception elle avait été exemptée de l'attrait qui nous incline vers le vice contraire. Il est vrai que la sainte Vierge n'a jamais senti de révolte en elle qui pût l'ébranler dans le désir qu'elle avait de vivre chaste. Vous dites que ce calme inaltérable dans ses passions était un privilége qui lui avait été accordé : j'en conviens; mais c'était encore un effet de l'amour héroïque qu'elle avait pour la pureté, amour si ardent, qu'il fermait toute entrée aux tentations, et la rendait insensible aux objets impurs. Mais ce qui est admirable, ce qui marque dans la sainte Vierge une tendresse extrême pour la virginité, c'est que quoique affranchie des rébellions de la chair, quoique inaccessible à tout ce qui eût pu troubler son esprit ou souiller son cœur, elle ne cesse pas de vivre dans la même retenue, de prendre toutes les précautions qu'on aurait pu prescrire à la plus faible des créatures.

Ces saintes filles qui se condamnent à une prison perpétuelle, témoignent combien elles craignent les périls dont la pureté est menacée dans le monde. Elles ont en effet bien des raisons de se défier de leur faiblesse et des artifices de leur ennemi, elles possèdent un trésor qu'elles peuvent perdre. Mais Marie qui a brisé, dans sa conception, la tête du vieux serpent, Marie qui jouit des priviléges de la nature innocente, qui a été confirmée en grâce, et comblée de grâces, pourrait s'exempter de tant de soins, et se donner plus de liberté. Cependant, dès l'âge de trois ans, elle se retire, elle s'enferme dans le temple, elle se dévoue pour toujours à la solitude et au silence. C'est là, dit saint Ambroise, qu'elle s'occupe au service de la maison de Dieu avec autant d'application que si elle avait à se défendre des périls de l'oisiveté; périls où la chasteté la plus parfaite court les mêmes hasards de se corrompre que les eaux les plus pures, lorsqu'elles croupissent. C'est là qu'elle n'a que Dieu pour témoin de ses pensées, qu'elle vit dans l'éloignement, disons dans l'heureuse ignorance de ces confidences, de ces amitiés particulières, où il est bien difficile qu'il ne se glisse pas, sinon quelque liberté, du moins quelque légèreté, soit dans les actions, soit dans les discours. Si la nécessité l'oblige à parler, c'est avec une rougeur qui fait voir la peine qu'elle sent de s'attirer les regards de ceux qui l'écoutent : *Intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita Deum, non hominem quærere.* Considérez-la, messieurs, dans le lieu étroit et solitaire où l'ange lui annonce le choix que Dieu a fait d'elle. Nul homme, dit saint Ambroise, ne pénétra jamais dans cette retraite; un ange seul a pu y avoir entrée, et il la trouva, ainsi qu'elle avait coutume d'être, sans compagne, comme si elle appréhendait que ses oreilles ne fussent souillées par quelque discours trop humain : *Sola in penetralibus, quam nemo virorum viderit, solus angelus reperit, sola sine comite, sola sine teste, ne quo de genere depravaretur affatu.*

Je ne parle point du trouble que lui causa la vue de l'ange qui lui apparaissait sous la figure d'un homme. Dans une autre fille, cette crainte serait une marque de pudeur et de modestie; mais dans la sainte Vierge, qui connaissait ses forces, et qui se sentait si éloignée de tout ce qui était contraire à son devoir, ce ne pouvait être que l'effet d'un amour pour la pureté qui allait, pour ainsi dire, jusqu'à l'excès, jusqu'à lui ôter la connaissance de sa fermeté. Ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que ce même amour pour la solitude, cette même modestie qu'elle fit paraître dans sa plus grande jeunesse, elle les conserva non-seulement dans l'état du mariage, mais encore dans le temps de sa viduité, et même après la mort de son fils, jusqu'à l'âge de soixante ans. A cet âge, elle aurait pu se produire, parler, converser, sans rien faire contre la bienséance la plus exacte; elle aurait pu se donner plus de liberté, sans choquer les règles de la plus sévère pudeur. Cependant depuis la mort de son fils, on ne la voit non plus, on n'entend non plus parler d'elle, que si elle était morte avec lui. Saint Denys eut l'avantage de la voir à Jérusalem, et il n'a pas manqué de le faire savoir à toute la terre. Au reste, il déclare qu'il n'a jamais rien vu de plus semblable à une divinité; qu'il l'aurait adorée, si, peu de temps auparavant, il n'avait été guéri des erreurs de l'idolâtrie. Je vous laisse à penser, messieurs, si, à l'âge d'environ soixante ans, où était alors Marie, ce saint avait été ébloui par l'éclat de sa beauté ou par l'éclat de sa modestie et de sa pudeur. Vous voyez assez quelle a été la constance et la délicatesse de son amour pour la chasteté; je vais vous donner des preuves de sa générosité et de sa force.

Dans quelque temps de l'année que vous considériez une rose, quand ce serait au plus beau jour du printemps, sa fraîcheur, son éclat, son odeur, l'arrangement, la couleur de ses feuilles, tout en elle vous donnera de l'admiration; vous ne pourrez vous empêcher de louer le Créateur, qui, d'un bois sec et épineux, d'une terre ni colorée, ni parfumée, peut faire naître une fleur si charmante et si capable de faire les délices de presque tous les sens; mais si c'est au fort de l'hiver, lorsque la terre, resserrée par la

gelée, ne saurait ni produire, ni entretenir aucune sorte de plantes, et que les arbres les plus hauts, dépouillés de feuilles, semblent desséchés jusqu'aux racines, cette même fleur vous paraîtra un prodige.

Messieurs, Marie a été vierge dans une saison peu propre à entretenir la virginité : si de son temps, cette vertu n'était pas persécutée, elle était du moins inconnue. Or, il faut que l'amour soit bien fort, lorsque, malgré l'obscurité, même à travers les disgrâces, il se porte vers son objet. Tel a été l'amour de Marie pour la pureté, dans un temps où c'était si peu une vertu dans l'idée des hommes, que la bienséance forçait de recevoir un époux et de renoncer, du moins en apparence, à la chasteté virginale. De plus, la virginité, ainsi obscurcie par le mariage, ne conservait le reste de ses avantages qu'à travers la honte de la stérilité, et vous savez, messieurs, tout ce que le peuple juif pensait de cette malédiction; car alors on ignorait encore le prix des adversités temporelles, elles étaient regardées comme des marques de la colère du Seigneur. Jésus-Christ n'avait point encore découvert le trésor incomparable qui était caché dans les souffrances; de sorte que les malheureux n'osaient paraître en public : ils passaient pour des scélérats et pour des gens haïs de Dieu. L'amour que Marie a pour la pureté est à l'épreuve de tous ces inconvénients; elle lui paraît remplie de charmes au milieu de tant de disgrâces, et rien ne l'empêchera de se lier étroitement avec elle, et de lui être fidèle jusqu'à la mort.

Mais savez-vous combien de tentations Marie a eues à surmonter pour embrasser et pour demeurer si constamment attachée à cette vertu? Je ne parle point du désir qu'on a naturellement de vivre dans sa postérité; outre ce désir, toutes les femmes juives espéraient d'être mères du Messie; et c'est la raison qui leur faisait regarder la stérilité comme une malédiction. Jamais prophète, jamais docteur de la loi n'a eu une connaissance plus distincte de l'Ecriture que Marie; elle savait que les semaines de Daniel qui marquaient si précisément le temps de l'incarnation allaient expirer, elle savait qu'elle était de la maison de David, et que de cette maison royale devait naître le Messie; son humilité ne lui pouvait pas cacher la sublimité des grâces où elle était élevée, nulle créature n'avait plus de raison de prétendre à l'honneur d'être la Mère de ce Prince qu'on attendait depuis tant de siècles. Marie, néanmoins, renonçant à de si grandes espérances, se résout à demeurer vierge, et elle s'y engage par un vœu irrévocable. Elle avait lu ces paroles : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium.* Sans doute elle les avait lues, mais il faut que, par une permission particulière de la Providence, elle ne les eût pas comprises, puisqu'elle témoigna à l'ange que ce vœu lui paraissait un obstacle invincible aux desseins de Dieu.

Si vous me dites que faire, à Marie, un si grand mérite d'un simple vœu de virginité, c'est donner dans un excès de raffinement, je réponds, messieurs, que si elle n'a pas eu les vues et les pensées que nous lui attribuons, elle eût, avec ces vues et ces pensées, agi comme elle a fait. Non, messieurs, je n'avance rien que de solide et qui ne soit appuyé de l'autorité même de l'Evangile. Vous savez que non-seulement elle a renoncé à l'espérance d'être mère du Sauveur, pour demeurer vierge, mais à cette maternité même, lorsqu'elle lui fut présentée par l'ange de la part du Seigneur. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle fut si peu éblouie par l'éclat d'une si grande élévation, que sur l'heure, sans avoir eu du temps pour réfléchir sur les engagements qu'elle avait, elle interrompt l'envoyé du ciel pour lui déclarer qu'elle était vierge, et que rien n'était capable de la faire renoncer à cette gloire. Quel zèle pour la pureté! C'est un ange qui parle, c'est de la part du Seigneur auquel elle est engagée, et qui est le maître de sa liberté; il s'agit d'être élevéee au-dessus des anges et des hommes; mais Marie possédée de l'amour de la pureté, troublée, alarmée au seul nom de mère, n'écoute point ces raisons, et ne s'attache qu'à ces paroles de conception et d'enfantement; elle en a horreur, elle se récrie, et son trouble, sa surprise s'expriment par ces paroles : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Si c'est un commandement, je suis prête à obéir; si l'offre est à mon choix, allez, portez à quelque autre la couronne que vous m'offrez. Je sais que Dieu peut tout, et qu'il peut me rendre féconde sans impureté; mais s'il faut s'en tenir aux voies communes et établies, je n'ai rien à vous répondre si ce n'est que je suis vierge, et que je le serai jusqu'à la mort.

O zèle vraiment parfait, ô amour incroyable de la pureté, ô aimable vertu, qu'il faut que vous soyez précieuse, puisque Marie, la plus éclairée de toutes les créatures, vous a estimée et aimée jusqu'à ce point! Que les hommes se trompent grossièrement, et qu'ils se font de tort à eux-mêmes en vous négligeant, en résistant à vos charmes! Ce n'est pas, chrétiens auditeurs, que je me plaigne ici des dérèglements de notre siècle et des outrages que reçoit tous les jours la chasteté; non, je ne souillerai point par la représentation de nos désordres un discours consacré à la virginité de Marie; je ne veux plaindre, aujourd'hui, que ces personnes qui font profession d'être chastes, mais qui ne me paraissent point aimer cette vertu avec assez de tendresse et avec assez d'empressement.

Voulez-vous une image d'un véritable amour pour la pureté? Représentez-vous une femme affolée pour ainsi dire de ses charmes et de sa beauté. Non-seulement elle voit avec complaisance que la nature l'a distinguée en ce point des autres personnes de son sexe, mais pour conserver les grâces qu'elle a reçues, elle se donne des soins qu'on ne saurait exprimer; que ne fait-elle point pour les défendre des injures de la chaleur et du froid?

que ne fait-elle point pour les nourrir, pour les entretenir, pour les rendre, s'il est possible, immortelles? Pour l'affliger de la manière la plus sensible, il n'est pas nécessaire que le fer ou le feu porte sur son visage quelque difformité marquée ; un seul cheveu hors de sa place, un peu plus de pâleur qu'à l'ordinaire, un peu moins d'éclat, une enflure, une tache légère, un rien en ce genre suffit pour la mettre au désespoir.

Telle est à peu près la délicatesse d'une personne vraiment chaste : ce n'est point assez pour elle d'éviter le crime et les derniers déréglements, elle ne se pardonnerait pas une parole, un regard tant soit peu libre. Les pensées les moins volontaires, les plus passagères, lui font horreur ; elle ne se contente pas d'être irréprochable dans les points les plus essentiels, tout dans cette matière lui paraît essentiel. Elle n'a ni yeux, ni oreilles pour tout ce qui pourrait porter la moindre souillure à son imagination. Toute médisance lui déplaît, parce que la charité y est blessée ; mais la médisance qui attaque la chasteté, mais ces récits d'intrigues amoureuses, d'histoires scandaleuses, qui font aujourd'hui le sujet le plus ordinaire des entretiens, seraient capables de la bannir pour toujours des cercles, quand elle n'aurait pas d'autre raison de se plaire dans sa solitude. Qui peut exprimer jusqu'où va sa délicatesse et sa vigilance? Elle fuit tout commerce avec les personnes vicieuses, elle se défie des plus réservées ; elle craint dans les hommes les plus vertueux la différence du sexe, dans les femmes la corruption des mœurs et des sentiments : enfin elle ne se croit en sûreté que lorsqu'elle est seule, encore se craint-elle elle-même, elle se comporte seule avec la même modestie que si elle était à la vue de tout le monde.

Quand on aime sincèrement la chasteté, chrétiens auditeurs, on craint de ternir cette vertu, même dans les autres ; et on peut dire que ceux qui n'aiment la pureté que dans eux-mêmes, s'aiment plutôt eux-mêmes qu'ils n'aiment la pureté. Une femme chaste craindra d'être vue, craindra qu'on ne loue sa beauté ; elle ne se produira que dans la nécessité, et elle le fera avec une extrême retenue ; elle observera son air, sa démarche, tous ses mouvements, de telle sorte qu'elle ne sera pour personne un sujet de chute et de scandale. Le courage de cette vierge romaine qui s'arracha les yeux, pour les envoyer à un jeune homme qui avait eu la témérité de se plaindre à elle de leur pouvoir ; la constance de cette autre vierge qui plongea la main dans la chaux vive jusqu'à ce qu'elle fût entièrement décharnée, pour lui faire expier le malheur qu'elle avait eu de s'attirer les regards et les louanges d'un homme : ces exemples tiennent du prodige ; et ne pouvant ne les pas admirer, vous vous croyez dispensés de les imiter. Mais toute femme qui aspire à la gloire d'une chasteté parfaite, prévient, autant qu'il est possible, en se voilant et en se cachant, les accidents qui portèrent à ces extrémités ces vierges trop généreuses. Qu'elle est éloignée cette personne éprise de l'amour de la chasteté, qu'elle est éloignée de la vanité de ces femmes, dont les parures ne semblent être faites que pour allumer des feux impurs, qui semblent elles-mêmes se faire un jeu d'insulter à la pudeur, de faire servir les dons de Dieu à corrompre ses créatures, et de porter partout ce funeste poison qui donne la mort! Qu'elle a de mépris et d'aversion pour ces modes scandaleuses, que le démon n'a introduites dans le monde que pour y entretenir l'impureté ! Que sa condition, la coutume, les discours du monde, sont de faibles raisons pour l'engager à renoncer à la modestie et à la simplicité dans ses habits !

Lorsque j'entre dans les appartements de cette personne, messieurs, je ne crains point de porter la vue partout indifféremment, je suis sûr que je n'y trouverai rien qui me fasse repentir de ma confiance ; les figures lascives, les nudités ne s'y rencontrent ni sur les meubles, ni dans les tableaux ; son propre portrait respire la chasteté, la fait reconnaître à sa modestie, autant qu'aux traits de son visage ; elle craindrait d'être vue même en peinture dans un état qui pût arrêter les yeux impudiques ou effrayer les plus chastes. Voilà ce que je pense de l'amour de la chasteté. Au reste il ne faut pas croire que cette vertu, telle que je viens de la peindre, ne soit que pour les seules vierges ; elle est pour les veuves, disent les saints Pères, elle est pour les femmes encore dans l'état du mariage. J'avoue qu'elle a un éclat particulier dans les personnes qui se sont consacrées à Dieu par le vœu d'une entière et d'une parfaite continence ; mais les autres ne laisseront pas d'avoir leurs couronnes ; et il n'est pas douteux qu'on ne puisse être si vertueux et si zélé pour la pudeur, même dans le mariage, qu'on surpasse en chasteté un grand nombre de vierges de l'un et de l'autre sexe.

Il ne faut pas d'autre part s'imaginer, qu'être parfaitement chaste, ce soit être entièrement exempt des tentations qui attaquent la pureté. J'admire le bonheur de ceux que Dieu protége de telle sorte qu'ils n'ont jamais de combat à rendre contre cette espèce d'ennemis ; mais j'estime encore plus la constance des autres, qui ont à se défendre tous les jours de mille assauts importuns, qui ne se lassent jamais de combattre, qui ne se rendent jamais. La pureté se purifie dans les tentations, loin d'y rien perdre de sa beauté : *Virtus enim in infirmitate perficitur*. Il ne faut pas aller chercher vos ennemis, il faut au contraire prendre tous les soins imaginables pour les éviter ; mais si malgré tous ces soins ils continuent de vous attaquer, résistez avec confiance, vous les surmonterez infailliblement ; souffrez patiemment l'importunité de leurs attaques, elles ne peuvent qu'augmenter vos mérites et l'éclat de votre vertu.

Ranimez votre courage, chrétiens auditeurs, formons aujourd'hui la résolution d'aimer et de pratiquer une si aimable vertu, que nul prétexte, nulle difficulté ne nous en éloignent, puisque nous sommes sûrs de

vaincre avec la grâce de Dieu, puisque les plus riches récompenses sont promises à cette victoire. J'ai dit que c'est à l'amour de cette vertu que Marie est redevable de la maternité divine, j'ajoute que sans cet amour vous n'aurez jamais de part aux dons privilégiés du Seigneur, que ce n'est que par cette voie qu'on entre dans sa faveur, mais que par cette voie on ne manque jamais d'y parvenir, surtout si on ne se contente pas d'aimer tendrement la pureté, si on l'aime encore avec désintéressement. C'est ma seconde partie en deux mots.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne point que d'un consentement presque universel les hommes aient attaché tant de gloire à la continence, je ne m'étonne point que tous les peuples l'aient révérée, que tous les sages lui aient donné des éloges, et qu'elle s'attire encore tous les jours, comme l'a remarqué Tertullien, la vénération de ses plus grands ennemis : *Venerabilis etiam hostibus suis, dum illam multo magis mirantur qui eam expugnare non possunt.* Lorsque les Pères en veulent parler, ils manquent d'expressions pour marquer ce qu'ils en pensent ; ce n'est pas assez d'avoir dit qu'une personne chaste s'élève au-dessus de la nature, que sa vie est un triomphe perpétuel, qu'elle jouit déjà des priviléges de la résurrection, des priviléges des saints dans le ciel ; ils la comparent aux anges, ils l'élèvent au-dessus d'eux, ils l'osent placer dans un même rang avec le Verbe incarné, ils osent dire qu'elle participe en quelque sorte à la nature de Dieu. Le Seigneur lui-même nous apprend par la bouche du Sage, que nul bien, nulle qualité de l'esprit ou du corps, nulle fortune, nul assemblage d'or et d'argent ne peut être égalé à la gloire d'une âme chaste : *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.* Ces sentiments ne doivent surprendre ni les chrétiens fervents, qui savent par expérience combien cette vertu demande de force ; ni les hommes vicieux, qui la regardent comme impossible : mais qu'il est à craindre que la chasteté étant accompagnée de tant de gloire, on ne l'aime pour cette gloire plutôt que pour elle-même ! Il est difficile du moins qu'on n'aime point avec elle cette récompense qui la suit partout, et qui est comme un rayon de lumière qui l'environne, qui la fait connaître et qui la distingue avec tant d'avantage. Marie a été la première qui ait aimé parfaitement la pureté, mais elle est la seule qui l'ait aimée avec un désintéressement parfait, parce qu'en premier lieu elle a aimé la pureté sans la gloire qui en est l'apanage ordinaire, parce qu'en second lieu elle l'a aimée dans la honte qui suit le vice contraire.

J'appelle une pureté sans gloire une pureté qui demeure dans l'obscurité, qui demeure couverte des voiles du mariage. L'éclat de la pureté dans Marie eût percé ces voiles s'il n'y eût eu rien de plus ; tout parlait en sa faveur ; sa vie retirée, sa retenue, la sainteté de son époux, mille autres raisons pouvaient faire croire que, quoique engagée dans les liens du mariage, elle vivait dans la continence : mais ce mariage étant suivi d'une fécondité miraculeuse, il ne pouvait plus laisser douter qu'elle ne dût être regardée comme une femme ordinaire. Une seule voie lui restait pour sauver sa gloire, et même pour la combler d'honneur : c'était de faire ressouvenir les Juifs de l'oracle d'Isaïe, c'était de publier ce qui s'était passé à la conception et à la naissance de son fils : mais, ô vertu, ô force, ô détachement admirable ! elle cache ce mystère à tout le monde, elle ne le révèle ni à Siméon, ni à Anne la prophétesse ; au contraire elle s'absente quarante jours du temple comme pour reconnaître qu'elle était, ainsi que les autres femmes, sujette à l'impureté légale ; en un mot elle prend si peu de soin de sa réputation, que voyant ce que toute la terre pensait d'elle, et prévoyant que dans tous les siècles à venir il y aurait des esprits qui révoqueraient en doute la gloire de sa constante virginité, elle n'a pas daigné dire une parole pour détromper ceux de son temps, ni pour prévenir les doutes de toute la postérité. Qu'il y a de générosité dans cette réserve ! que ce silence magnanime me donne une haute idée de la vertu de Marie ! quelle force pour se taire si constamment sur un mystère dont la révélation lui devait être si glorieuse !

J'ai dit que la Vierge a aimé la pureté, sans chercher la gloire qui lui est naturellement due, qu'elle a même fui cette gloire et qu'elle y a renoncé par choix : elle a fait plus encore, elle a aimé cette vertu accompagnée de la honte qui suit le vice contraire, elle s'est contentée d'avoir Dieu seul pour témoin de son intégrité virginale. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi sur la situation où se trouva saint Joseph, lorsqu'il aperçut que Marie était enceinte. Quel étrange embarras pour ce saint homme ! il sait de quelle manière il a vécu avec cette épouse, il voit des marques de sa fécondité. Croira-t-il que c'est un miracle? mais si cela était, quelle apparence qu'elle ne lui en eût rien dit ? C'est donc un effet visible d'incontinence : il faut livrer cette épouse infidèle pour être lapidée selon la loi, ou du moins il faut que l'époux se sépare d'elle et qu'il fuie secrètement pour s'exempter d'une obligation qui s'accommode si peu avec la douceur, avec la modération de son caractère. Marie voit toutes les pensées de saint Joseph et tous ses combats ; elle lit dans son air, sur son visage, les soupçons indignes qu'il a conçus de sa fidélité conjugale, elle pénètre jusque dans son cœur les divers mouvements que ces soupçons y font naître. Elle pourrait, en disant une seule parole à ce saint homme, dissiper tous ses chagrins avec tous ses doutes, elle pourrait s'épargner la confusion qu'elle en souffre, et le péril qu'elle court ; néanmoins pas un seul mot ne sort de sa bouche : tous ces inconvénients ne peuvent donner atteinte qu'à sa gloire, qu'au repos

de sa vie ; elle n'en est pas moins vierge : du reste, peu lui importe d'être en butte aux soupçons les plus injurieux, elle ne daigne pas songer à les calmer, quoiqu'elle le puisse aussi aisément qu'elle peut prononcer une parole.

Je ne saurais assez admirer la constance de Suzanne, lorsque se croyant dans la nécessité ou de perdre la chasteté sans perdre l'honneur, ou de la conserver par la perte de la vie et de l'honneur, cette généreuse vierge aime mieux mourir infâme, que conserver son honneur après une impureté secrète. Sans rien ôter à cette générosité, qui ne peut être assez admirée, je demande à quels yeux la vertu de Marie peut ne pas paraître supérieure à la vertu de cette Juive incomparable : car enfin ce qui était une nécessité dans Suzanne, était, dans la sainte Vierge, l'effet d'un choix libre ; en un mot, elle renonçait à la gloire de la virginité, quoiqu'elle eût pu conserver, avec la virginité, toute la gloire de cette vertu ; en sorte qu'elle a fait voir, non-seulement que rien ne lui était cher en comparaison de la pureté, mais encore qu'elle n'aimait autre chose que la pureté.

Si le temps me le permettait, je déplorerais ici, messieurs, un malheur qui est presqu'aussi commun dans le monde, que la véritable pureté, ou plutôt l'amour de la pureté y est rare : car, messieurs, on a tort de penser ou de dire qu'aujourd'hui il n'y a plus de pudeur parmi les filles, parmi les femmes du siècle. Ces discours ne peuvent être semés que par des gens fort déréglés eux-mêmes, et qui voudraient que tout le monde leur ressemblât : mais il est à craindre que, parmi les plus irréprochables, il n'y en ait plusieurs qui n'aiment point la pureté pour elle-même, qui ne l'aiment que par un vain honneur. Quelle illusion, quelle erreur, de faire au monde un sacrifice qu'il estime si peu, et qu'il a si peu mérité ! quelle folie de prendre tous les dehors de la chasteté, d'être jaloux d'en conserver la réputation, et de courir à grands pas vers le précipice, où le comble de la honte sera d'être confondu dans les enfers avec les femmes prostituées. Sur quoi je vous prie de faire attention à deux points qui sont bien dignes d'être remarqués : d'abord, c'est que ces personnes qui se contentent de l'extérieur de la pureté chrétienne, ont plus de peine que les autres qui chérissent cette vertu, et qui ne souffrent rien qui la puisse blesser : à celles-ci le témoignage de la conscience donne la joie la plus pure, et celles-là, ne travaillant pas pour le Seigneur, n'en reçoivent aucune consolation. En second lieu, ce qui est encore plus à observer, non-seulement elles n'ont point de droit aux récompenses du ciel, mais Dieu ne permet pas qu'elles jouissent sur la terre des avantages qu'elles prétendent. Le monde ne donne aucune attention à ces dehors de vertu dont vous vous parez, il ne croit rien de tout ce que vous vous efforcez de lui faire croire, il rit de vos soins inutiles, il cherche des raisons de se persuader que vous n'êtes pas ce que vous paraissez ; le moindre bruit, les apparences les plus légères et les plus fausses suffisent pour vous décrier dans l'esprit de ce monde toujours malin ; la médisance vous attaque comme un autre, ou plus que tout autre, et sur le mal qu'on dit de vous, il n'est point de rapports auxquels on ne se fasse un plaisir d'ajouter foi : on donnera même des interprétations désavantageuses à toutes vos démarches, on donnera de faux jours à vos actions les plus régulières, en un mot vous prendrez bien des soins, et vous n'en retirerez aucun fruit.

Daignez, ô mon Dieu, je vous en conjure, daignez prendre pitié de notre aveuglement. *Quis potest facere mundum ?* Nous sommes environnés d'ennemis, nous en avons au dedans de nous-mêmes qui nous inquiètent, ceux du dehors entrent dans notre cœur par autant de portes que nous avons de sens extérieurs : il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand feu. Les discours, les exemples, les conversations et tout l'embarras du monde, amis, parents, voisins ; qui peut espérer de surmonter tant d'obstacles, d'être pur au milieu de tout ce qui en détourne, et de l'être au point de parvenir à la perfection que demande cette vertu ? Si ayant déjà fait bien des progrès nous n'avons rien fait encore, si la vaine gloire, si l'intérêt temporel nous assiégent sans cesse et se présentent pour corrompre en nous la pureté même, qui pourra espérer de la sauver de tant de piéges, si vous ne la soutenez par un secours puissant, que nous attendons, ô mon Dieu, de votre bonté et de votre miséricorde ? Ce secours nous procurera l'avantage de posséder un jour les récompenses que vous promettez aux âmes pures dans l'heureuse éternité, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Parmi les hautes idées que la morale a produites sur la magnanimité, il n'en est point de si sublimes que ne surpassent, d'une part, le refus que Marie fait de la maternité divine, d'autre part l'acquiescement qu'elle donne pour cette maternité.

Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?

Comment s'accomplira ce mystère, vu que je ne connais point d'homme (*S. Luc, chap.* I) ?

La qualité de mère de Dieu présente tant d'élévation, tant de grandeur, qu'à la divinité près, il est impossible de rien imaginer de plus sublime. Or, comme c'est dans ce jour que la sainte Vierge a reçu cette qualité, je ne m'étonne pas que ses serviteurs et ses panégyristes en fassent aujourd'hui le sujet, les uns de leurs méditations, les autres de leurs discours. Cependant, messieurs, ce n'est pas de quoi je viens vous entretenir : je me tairai sur l'honneur que reçut Marie au mystère de l'Annonciation ; je ne vous parlerai que des vertus qu'elle y pratiqua ; et

voici les raisons qui m'ont porté à faire ce choix. J'avoue en premier lieu qu'ébloui par l'éclat de cette maternité terrible, comme l'appelle saint Epiphane, j'ai cru que je devais chercher un sujet plus proportionné à la faiblesse de mes lumières, un sujet sur lequel je pusse m'exprimer et me faire entendre. D'ailleurs, quelque grand que paraisse tout ce que Dieu fait pour Marie dans ce mystère, quelque admiration que dussent nous donner les effets de sa toute-puissance, il m'a semblé que tout ce que la sainte Vierge fait aujourd'hui pour le Seigneur, serait plus capable de rallumer notre ferveur. De plus, j'ai pensé qu'en vous entretenant des exemples admirables qu'elle nous donne en ce jour, je travaillerais à sa gloire, je ferais véritablement son éloge; au lieu qu'en parlant de l'excellence de sa maternité, je la louerais moins elle-même que je ne louerais la libéralité de Dieu envers elle.

Mais la plus forte raison que j'ai eue pour m'attacher aux vertus que Marie fait paraître en ce mystère, plutôt qu'à la dignité qu'elle reçoit, c'est que, quelque éminente que soit cette dignité où Dieu l'élève, elle s'élève elle-même par sa vertu au-dessus de cette dignité incompréhensible. C'est une vérité dont j'espère vous convaincre, si vous me favorisez de quelque attention, et si cette Vierge incomparable, qui me fournit un si riche sujet, daigne m'obtenir la grâce de le traiter comme je le souhaite, et comme elle le mérite. Demandons-lui cette faveur par les mêmes paroles dont l'Ange se sert aujourd'hui pour la saluer : *Ave, Maria.*

Lorsque je dis que dans le mystère de l'Annonciation, Marie s'élève, par la vertu qu'elle pratique, au-dessus même de l'honneur qu'elle reçoit, je ne doute point que vous ne portiez d'abord la vue sur sa profonde humilité, et que vous ne vous rappeliez cette réponse si modeste : Je suis la servante, je suis l'esclave du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* Il est vrai, messieurs, que cette humilité l'a rendue digne, en quelque sorte, d'être la mère de Dieu, parce que plus on s'abaisse, plus on mérite d'être honoré; mais on ne peut pas dire que cette vertu l'ait élevée encore plus haut, qu'elle l'ait mise au dessus d'une dignité qui est en quelque sorte infinie. Quelle est donc cette admirable vertu qui élève Marie au-dessus même de la maternité divine? C'est sa magnanimité, chrétiens auditeurs, c'est la force et la grandeur de son âme. Vertu d'autant plus admirable dans cette vierge encore jeune, qu'elle est supérieure à son âge et à son sexe; vertu que toute la philosophie païenne a révérée, quoiqu'elle n'en ait vu qu'une ombre légère dans ses héros et dans ses faux sages; vertu qui fait le véritable caractère du christianisme, quoiqu'elle ne se trouve que dans très-peu de chrétiens; vertu enfin qui a paru dans toute la vie de la sainte Vierge, mais qui au jour de l'annonciation éclate d'une manière si extraordinaire, qu'elle efface les plus hautes idées que la morale ait jamais données de la magnanimité.

Un ange présente à Marie, de la part de Dieu, la maternité de Dieu même. Je la vois d'abord étonnée et chancelante; mais bientôt après, elle se résout à rejeter cette offre, si elle ne peut s'accorder avec la virginité : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Elle l'accepte néanmoins dans la suite et elle se soumet à la volonté de Dieu : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* C'est d'abord, messieurs, dans ce refus de la maternité divine, en second lieu dans l'acceptation de cette même maternité, que je remarque une force plus qu'humaine. Il fallait une magnanimité supérieure pour refuser d'être la mère de Dieu; ce sera le sujet du premier point. Il fallait, dans cette vertu, une égale supériorité pour accepter d'être la mère de Jésus; ce sera le sujet du second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une opinion fondée sur l'Ecriture sainte, enseignée par saint Cyprien et suivie de toute l'école, que la grâce qui nous sanctifie et nous rend agréables aux yeux du Seigneur, est un bien préférable en soi à la qualité de Mère de Dieu. C'est cette raison qui fait dire à saint Augustin que la sainte Vierge a été plus heureuse pour avoir cru en Jésus-Christ que pour l'avoir conçu dans son sein : *Beatior Maria percipiendo fidem Christi, quam concipiendo carnem Christi.* Et vous savez, messieurs, qu'une femme s'étant un jour écriée, par un sentiment de piété : Qu'heureuses sont les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont donné du lait! vous savez quelle réponse fit Jésus : Dites plutôt que ceux-là sont heureux qui entendent la parole de Dieu et qui se sanctifient en la pratiquant : *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

Cette vérité une fois établie, on ne saurait m'accuser d'attribuer à la sainte Vierge un sentiment singulier et peu vraisemblable, lorsque j'avance qu'elle fut disposée à refuser d'être la Mère de Dieu, au cas que cette auguste prérogative n'eût pu s'allier avec la virginité. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard et plusieurs autres saints docteurs, disent positivement qu'elle appréhenda, comme un grand malheur, qne sa pureté ne fût blessée par la conception que l'Ange lui annonçait et que ce fut cette crainte qui lui arracha ces paroles de la bouche : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* On ne peut douter, dit saint Grégoire de Nysse, qu'elle ne préfère son intégrité aux offres qu'on lui fait de la part de Dieu, et que si elle ne peut être mère et vierge tout à la fois, elle souhaite qu'une autre reçoive l'honneur qu'on daigne lui présenter : *Angelus partum nuntiat; at illa virginitati inhæret; et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat.*

Voilà, chrétiens auditeurs, en quoi je découvre une magnanimité supérieure dans Marie. Peut-on imaginer dans une pure créature une plus grande force d'esprit, un plus

noble désintéressement, un plus invincible attachement au vrai bien ? Pour vous faire comprendre combien est héroïque cette force d'esprit, il faudrait vous expliquer l'excellence de cette maternité qu'elle refuse. Je vous ai déjà dit que l'entreprise est au-dessus de mes forces, et de plus, je ne trouve rien dans les livres des saints docteurs qui m'instruise et qui supplée à mon peu de lumières ; plus même je consulte les Pères sur cette matière, plus je me confirme dans la pensée où je suis que c'est un abîme immense qu'on ne peut sonder. Plût à Dieu, messieurs, que mon silence pût faire sur vos esprits le même effet que le silence de ces grands hommes a produit à mon égard ! Il a de beaucoup augmenté en moi l'idée que j'avais de la dignité de Mère de Dieu : il m'a encore mieux fait comprendre que cette dignité suprême est en quelque sorte infinie, qu'elle a un rapport si essentiel avec la Divinité, qu'on n'en saurait avoir une connaissance parfaite sans connaître Dieu, et sans le connaître parfaitement. Je conçois que, aussi bien que nous, les anges demeureraient sans parole sur cette matière, et qu'il ne faut pas s'étonner que Marie elle-même, quoiqu'elle eût plus de lumières que tous les anges, n'ait pu s'expliquer sur la grâce qu'elle a reçue qu'en des termes généraux, et qui marquent seulement la profonde admiration que produit en elle sa propre grandeur. Celui qui peut tout a fait en moi de grandes choses ; c'est tout ce qu'elle en peut découvir à sa parente Elisabeth: *Fecit mihi magna qui potens est.* Or, messieurs, c'est cette grandeur, c'est cette gloire infinie et ineffable, dont l'éclat, loin d'éblouir la sainte Vierge, loin d'exciter en elle des désirs ambitieux, l'a effrayée au contraire par l'opposition que semblait avoir une qualité si honorable avec un état de vie plus parfait, avec un détachement entier de toutes les créatures. C'est cette maternité qu'elle a moins estimée que la mortification, que l'éloignement de tous les plaisirs de la terre, qu'une virginité obscure, inconnue et cachée sous le voile du mariage, sous le voile même de la stérilité, regardée alors comme une ignominie.

Nous connaissons mille avantages dans une si haute élévation, mais ils ne sont dans la Mère de Dieu que des suites légères de cette élévation même que nous ne pénétrons pas. Mais à s'en tenir à ces avantages inférieurs, tels que le privilége d'être incorruptible dans le sépulcre, de ressusciter peu de jours après la mort, d'être portée par les anges dans le ciel, d'y être assise à la droite de Jésus-Christ, d'y commander à tous les esprits bienheureux, d'être la reine du monde, la dispensatrice des trésors de Dieu ; d'être aimée et révérée sur la terre de tout ce qu'il y a de véritables chrétiens ; d'y avoir des temples partout où le Seigneur a des autels: quoi de plus propre à ébranler un esprit qui aurait été susceptible d'ambition, qui aurait aimé la vertu par quelque motif étranger à la vertu, qui n'aurait pas eu du mépris pour tout ce qui n'est pas Dieu, quelque grand, quelque divin même que puisse être ce bien distinct de Dieu ? Quelle autre femme n'aurait pas acquiescé avec joie à la proposition de l'Ange, n'y eût-elle vu d'autre avantage que l'honneur de donner au monde le Messie, ce prince, ce libérateur attendu depuis tant de siècles, ce roi d'Israël, cet enfant de bénédiction que tous les Juifs souhaitaient si ardemment de voir naître de leur race, que sur cette espérance ils avaient tous autant d'empressement pour le mariage que d'horreur pour le célibat.

Dira-t-on que Marie ne fit pas d'abord toutes ces réflexions, qu'elle ne rejeta les offres qu'on lui faisait que parce qu'elle ne comprit pas où elles tendaient ? Mais, sans parler des connaissances qu'elle avait puisées dans la contemplation et dans la lecture des livres saints, l'ange Gabriel s'était assez clairement expliqué pour être entendu ; il n'avait rien oublié de ce qui était capable de la fléchir : Le Fils que vous concevrez, lui dit-il, sera grand : *Hic erit magnus.* C'est le Fils du Très-Haut, c'est le Fils de Dieu, il sera reconnu pour tel de toute la terre : *Et Filius Altissimi vocabitur.* Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que c'est lui qui doit sauver sa nation et affranchir tous les hommes de la tyrannie de l'enfer : *Et vocabis nomen ejus Jesum.* Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son père, afin qu'il règne sur toute la maison de Jacob : *Dabit illi Dominus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob.* Ce règne ne sera pas pour un jour ou pour quelques années seulement, comme le règne de ses prédécesseurs ; il sera éternel, il n'aura jamais de fin : *Et regni ejus non erit finis.* Après cette explication, qui osera dire, messieurs, que Marie ait ignoré les desseins de Dieu sur elle ? Voilà sans doute des motifs bien propres à fléchir son courage, à l'obliger de se rendre aux propositions que lui fait l'Ange. Tout cela cependant ne l'ébranle point ; loin de se laisser éblouir par des titres si magnifiques, ils ne présentent rien à ses yeux, ces brillants titres, qui puisse seulement la consoler de la perte qu'elle ferait de sa pureté virginale : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Que me dites-vous, ange du Seigneur ? ignorez-vous de quelle manière je vis dans le mariage, et dans quelle disposition je suis de vivre jusqu'à la mort ? S'il est possible qu'une femme soit mère et vierge tout ensemble, je consens à tout ; mais, s'il faut nécessairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces avantages, et si le Seigneur me laisse la liberté de choisir, allez, portez à quelque autre la couronne que vous m'offrez : je suis vierge, et je le serai toujours.

Je n'ignore pas, messieurs, quelle est la délicatesse de la plupart des jeunes filles sur ce point de la chasteté : quand l'horreur du péché ne les retiendrait pas dans le devoir, la seule crainte de l'infamie serait capable

de les soutenir dans les occasions les plus périlleuses, et il n'est que trop à craindre qu'elles ne fassent parade quelquefois de cette pudeur qui leur sied si bien, plutôt par attachement à leur réputation que par amour pour la vertu. Marie aimait la pureté dans un état où elle n'y était pas obligée, et dans un siècle où la pureté n'était pas même honorable; elle l'aimait dans le mariage où, loin de lui faire honneur, elle la faisait passer pour stérile, ce qui, de son temps, était une tache honteuse et une espèce de malédiction. Cependant, messieurs, comme la pureté est en soi une vertu également glorieuse et aimable, je ne m'étonnerais pas que la sainte Vierge l'eût aimée dans un temps où cette vertu n'était pas même connue; mais voici le prodige, c'est qu'elle l'ait aimée plus que la qualité de Mère de Dieu et de reine de l'univers. On ne saurait assez louer le courage de ces saintes filles qui vouent dans les cloîtres une perpétuelle chasteté, qui, avec des corps fragiles, s'engagent à vivre comme si elles étaient de purs esprits: mais comparez, je vous prie, leur magnanimité avec l'héroïsme de la Vierge. Celles-là renoncent au mariage pour mériter une place parmi les anges; celle-ci refuse d'être placée au-dessus des anges pour éviter l'impureté du mariage. Celles-là font plus de cas de la couronne qui les attend dans le ciel, que de tous les plaisirs que le monde leur présente; celle-ci préfère l'éloignement, la privation de tous les plaisirs à la plus riche couronne que Dieu même lui puisse offrir. En un mot, ces saintes filles consentent de demeurer vierges pour être les épouses de Jésus-Christ, et Marie refuse d'être mère de Jésus-Christ pour demeurer vierge. Voilà une grandeur d'âme, chrétiens auditeurs, dont la philosophie n'avait point encore eu de connaissance, je dis même la philosophie éclairée des lumières de la foi. De tout temps on a donné le nom de magnanime à quiconque n'estime que la vertu; mais au nombre des choses qu'un cœur magnanime doit mépriser, on n'avait point encore mis les biens célestes, éternels, divins même. Quel effort de discernement dans Marie, pour distinguer, entre les grâces du Seigneur, les grâces qui agrandissent et les grâces qui sanctifient! Quelle force d'esprit pour aimer mieux une vertu qui la tenait dans les ténèbres, qu'une dignité qui l'élevait au-dessus de toutes les créatures! Que ce détachement marque d'élévation dans l'âme, de pénétration dans les lumières, d'héroïsme dans les sentiments! Qu'il nous doit humilier, nous qui n'estimons que ce qui flatte notre ambition et notre orgueil; nous qui, pour les plus minces intérêts ou d'honneur, ou de fortune, oublions si souvent nos plus saintes résolutions! Mais puisque c'est en faveur de la pureté que Marie a refusé la qualité de mère de Dieu, puisqu'elle a tant d'horreur d'une incontinence, quoique sanctifiée par le mariage, quoique accompagnée de tant de grandeur et d'une fécondité si glorieuse, voulez-vous, messieurs, qu'à cette occasion je vous entretienne un moment d'une vertu si sublime?

Mon dessein n'est pas d'inviter ici personne ni à imiter dans le mariage la continence admirable de la sainte Vierge, ni même à s'éloigner du mariage pour vivre dans une chaste retraite: saint Paul parle de ce genre de vie avec une réserve qui nous fait assez comprendre qu'on ne doit point entreprendre d'en persuader la pratique comme un devoir. Au sujet de la virginité et du célibat, dit ce grand apôtre, je n'ai reçu aucun commandement qui oblige d'embrasser ces états de perfection. On ne vous défend pas d'entrer dans le mariage, et l'on ne vous le commande pas; mais si vous le faites, on vous le pardonne. Si vous me demandez ce qui vous serait le plus avantageux, je vous dirai que je souhaiterais que vous fussiez dans l'état où je suis moi-même: si vous n'êtes pas marié, le mieux pour vous serait de demeurer comme vous êtes. Je dis qu'il serait mieux, soit que vous ayez égard à la vie présente, soit que vous considériez l'autre vie. A l'égard de la vie présente, on ne saurait dire à combien de travaux, à combien de soins, à combien d'afflictions et de douleurs, à combien de maux et de misères on s'assujettit nécessairement quand on s'engage dans le mariage. A l'égard de l'autre vie, une personne qui n'est point mariée ne songe qu'à plaire à Dieu, rien ne l'empêche de s'appliquer tout entière à se sanctifier elle-même: l'esprit des autres, au contraire, est occupé de mille soucis, et leur cœur est partagé par des affections terrestres. Je vous dis ceci pour votre bien, ajoute cet homme incomparable, et non pour vous dresser un piége en vous faisant entendre que le mariage est un mal, et que vous avez quelque obligation de vivre dans la continence. Non, mes frères, je prétends seulement que la virginité pour les personnes qui n'ont point été liées par le mariage, et que le veuvage pour les personnes dont Dieu a rompu les liens, sont des états plus parfaits, et qu'on y a plus de facilité de s'attacher à Dieu sans partage.

Voilà, messieurs, quels sont les sentiments du grand saint Paul. Jésus-Christ s'est encore moins expliqué sur cette matière, quoiqu'en deux mots il ait dit tout ce qu'on en peut penser. Il venait de répondre aux pharisiens qu'il n'était pas permis à un homme de se séparer d'avec sa femme, quelque raison qu'il en pût avoir. Saint Pierre, étonné de cette réponse: Seigneur, dit-il, si cela est, il vaut mieux renoncer au mariage. Il est vrai, reprit Jésus-Christ, mais c'est une leçon que tout le monde ne comprend pas, elle n'est entendue que de ceux à qui Dieu, par une grâce particulière, en donne l'intelligence: *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.* Parmi les mortels, poursuit le Sauveur, il y a des eunuques qui le sont naturellement, il y en a que les hommes ont réduits à cet état, il y en a qui s'y réduisent volontairement eux-mêmes pour le royaume du ciel: comprenne qui

pourra la sublimité de ce point de morale : *Qui potest capere, capiat.*

C'est, messieurs, tout ce que le Fils de Dieu a jamais dit en faveur de la chasteté ; il n'en parle que par énigme; il semble qu'il craigne d'en dire trop et de se trop expliquer. C'est sur ces quatre mots que tant de millions d'hommes et de filles se sont consacrées à Dieu par le plus difficile de tous les vœux. Qui pourra comprendre cette mystérieuse moralité, la comprenne. L'église romaine l'a comprise, chrétiens auditeurs, puisqu'elle approuve, puisqu'elle autorise, puisqu'elle pratique le conseil de la chasteté. Si quelques autres croient que cette vertu est impossible, et qu'il n'est pas avantageux de s'éloigner du mariage, je ne m'en étonne pas ; c'est justement ce que nous dit le Sauveur, que c'est une vérité qui n'est pas entendue de tout le monde : *Non omnes capiunt verbum istud : qui potest capere, capiat.* Mais faites-vous réflexion, mes frères, comment Jésus-Christ refuse d'un côté de s'expliquer sur ce sujet, et comment, en le refusant, il loue la chasteté d'une manière capable d'exciter les plus lâches, et de leur inspirer l'amour de cette vertu ? Qui pourra comprendre les avantages d'une vie pure et chaste, les comprenne ; cette continence dont je vous parle est une énigme inconcevable à l'esprit humain, c'est le chef-d'œuvre de la grâce, c'est une voie, pour aller au ciel, infiniment plus sublime que les autres voies ; c'est un mystère qui ne doit être révélé qu'aux grandes âmes, qu'aux âmes qui veulent s'élever au-dessus de la nature, qu'aux âmes qui aspirent à la condition des anges. Ce serait en vain qu'on en donnerait la connaissance à toutes sortes de personnes, il en est peu qui aient assez de courage pour me donner cette marque de leur amour. C'est un trésor caché que peu de gens découvriront ; mais heureux mille fois celui qui le trouvera ! *Qui potest capere, capiat.*

Après ces paroles de notre divin Maître, je n'ai garde d'exhorter ouvertement tout le monde, ni de détourner personne d'une vertu si sublime. Mais, quelque parti que vous ayez déjà pris, ou que vous ayez dessein de prendre, je vous supplie, messieurs, de vous ressouvenir que le temps est court, que tout passe ici-bas, que tout s'évanouit presqu'en un moment : *Tempus breve est. Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint, et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.* A la vue de cette caducité, si vous êtes sages, vous tâcherez d'avoir dans le monde un cœur entièrement détaché du monde, vous y serez comme si vous n'y étiez pas, vous penserez, au milieu des plaisirs et des honneurs de la vie, que vous perdrez bientôt tous ces biens avec la vie ; vous penserez que ce monde n'est qu'un fantôme qui disparaît, que ceux qui l'embrassent trouveront dans peu de jours qu'ils n'ont embrassé qu'une ombre vaine, que, puisqu'il faut enfin mourir, on ne saurait suivre de conseil plus salutaire que de vivre à peu près comme si l'on était déjà mort : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.* Tous les états sont saints, c'est-à-dire que, quand Dieu nous y appelle par sa grâce, ou que nous nous y trouvons engagés par sa providence, il ne tient qu'à nous de nous y sanctifier. Les choses mêmes qui semblent être des obstacles pour le salut peuvent nous servir de moyens pour parvenir à une grande perfection : tout consiste à ne regarder pas ces choses comme notre fin, à en détacher notre affection, à n'avoir en vue dans l'usage qu'on en fait que cette dernière fin à laquelle tout le reste doit se rapporter : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.* Revenons à la générosité de Marie. Elle parut d'abord dans le refus qu'elle fit de la maternité divine, elle ne parut pas moins dans l'acquiescement qu'elle donna pour cette maternité. C'est le second point.

SECOND POINT.

Quelque glorieuse que dût être pour Marie la qualité de Mère de Dieu, puisqu'en concevant Jésus-Christ dans son sein elle devenait la reine et des anges et des hommes, il faut avouer que ce règne ne devait point être de ce monde. Cette maternité divine a été à l'égard de la sainte Vierge à peu près ce qu'a été à l'égard de Jésus-Christ l'union hypostatique. La qualité de mère n'a valu à Marie que des traverses, que des douleurs, elle a rempli sa vie d'amertume ; en un mot, presque tout ce qu'elle a acquis de dignité, elle l'a acheté par une longue patience. Détachée comme elle l'était de tous les objets terrestres, enflammée d'amour pour Dieu, élevée à la plus sublime contemplation, elle allait voir couler ses jours dans le calme le plus délicieux, sans le choix que Dieu fit d'elle pour être la mère du Rédempteur ; mais depuis qu'elle l'eût conçu, ce Rédempteur, sa vie ne fut plus qu'une suite, qu'un enchaînement des afflictions les plus amères.

D'abord, quel sujet d'afflictions pour Marie ! sa grossesse se découvre par les marques ordinaires : il lui faut essuyer la plus horrible confusion qui puisse arriver à une femme sensible à l'honneur, elle est soupçonnée d'adultère, que dis-je soupçonnée ? elle en est comme convaincue dans l'esprit de saint Joseph, puisqu'il la voit enceinte, et qu'il ignore le miracle que Dieu a fait en elle. Sans parler du déplaisir qu'elle eut de n'avoir qu'une crèche à donner à un Dieu naissant, quels maux ne lui fit pas souffrir la fureur d'Hérode ! quelle peine d'être obligée de fuir à la faveur de la nuit avec son fils, d'entreprendre de longs voyages, de passer dans un royaume étranger ! quelle mortification de se voir exilée durant sept ans parmi des païens et des idolâtres, de ne pouvoir rentrer dans son pays, d'errer de ville en ville et de province en province, de porter partout les incommodités de l'indi-

gence, les embarras d'une vie toujours agitée! Du moins, lorsque Jésus commence à se montrer et à remplir toute la Palestine du bruit de son éloquence et de ses miracles, il y aurait quelque gloire pour Marie de porter le nom de mère d'un si grand prophète; mais lui-même il ne daigne pas lui donner un nom si tendre, même en mourant, lorsque la douleur extrême qu'elle ressent semble exiger de lui cette dernière marque de tendresse : non-seulement il ne lui donne que le nom de femme, il paraît encore la rebuter, la désavouer même en présence d'une nombreuse assemblée où elle se produit pour lui parler. Enfin, depuis l'âge de douze ans jusqu'à la fin de sa vie, il en usa toujours avec elle, si j'ose ainsi parler, avec tant de froideur, que c'est de là en partie que les marcionites et les manichéens ont pris occasion de dire qu'il n'était pas véritablement son fils, et qu'il n'avait pris dans son sein qu'un corps apparent et fantastique.

Qui d'ailleurs, messieurs, pourrait exprimer ce qu'elle eut à souffrir à la vue des douleurs et de la mort de son fils? Saint Jean de Damas assure que le Sauveur lui fit subir en mourant toutes les peines qu'il lui avait épargnées à sa naissance. Saint Anselme prétend que tous les tourments des martyrs ont été légers en comparaison des souffrances de Marie. Son cœur, dit saint Laurent Justinien, était comme le miroir du corps souffrant de Jésus, c'est-à-dire qu'elle ressentait tous les coups qu'on lui donnait, qu'elle les ressentait dans la partie la plus sensible, dans le cœur. Saint Bernard pense que sa tendresse compatissante fut pour elle un supplice plus vif que la passion même du Fils de Dieu : il n'est pas difficile de le comprendre à qui connaît un peu la nature et les sentiments du cœur maternel. Il n'est pas nécessaire de prouver qu'il n'y eut jamais d'amour égal à l'amour que Marie eut pour Jésus : il était son fils unique, et comme il n'avait point de père sur la terre, il lui appartenait uniquement; d'ailleurs il n'y eut jamais d'enfant plus aimable. Jugez de là quel tourment c'était pour elle de le voir lier et battre de verges comme un esclave, de le voir traîner ignominieusement par des soldats, déchirer de coups, clouer à la croix, expirer sur ce bois infâme. Je vous avoue, messieurs, que mon esprit se confond toutes les fois que je veux me représenter la situation où cette sainte mère se trouva pour lors. Tâchez de l'imiter, pères et mères, vous que les maladies de vos enfants, que les mauvais traitements qu'on leur fait, que leur mort portent quelquefois à de si grandes extrémités.

Marie savait que toutes ces adversités devaient être les suites de son acquiescement à la proposition que lui faisait l'ange du Seigneur : il n'y a rien à craindre, il est vrai, pour sa pureté; mais il faut qu'elle sacrifie et sa réputation et le repos de sa vie, il faut qu'elle sacrifie le Fils de Dieu même dont elle va devenir la mère. On ne lui cache pas qu'il doit être le Sauveur de son peuple, et que son sang doit être le prix du salut de ce peuple : elle a lu dans les prophètes toute l'histoire de ce Fils chéri, et elle en a compris tout le sens, toutes les circonstances telles qu'après l'événement l'Evangile les rapporte. Qu'en pensez-vous, chrétiens auditeurs? Quelle réponse doit faire cette sainte fille? Quelle joie pour Sara, lorsqu'on lui annonça de la part du Seigneur que, toute âgée, toute stérile qu'elle était, elle aurait un fils qui rendrait immortel le nom de son père, un fils dont la postérité serait glorieuse! mais, si on l'eût avertie en même temps qu'elle aurait le déplaisir de voir ce fils sacrifié par son propre père, et que, loin de lui servir à elle-même d'appui dans ses derniers jours, et de lui fermer les yeux à la mort, ce serait elle qui bientôt l'ensevelirait de ses propres mains et qui pleurerait sur son sépulcre; croyez-vous qu'à ces conditions Sara eût voulu avoir un Isaac, quelques attraits, quelques charmes qu'eût pu avoir cet enfant miraculeux? Mais une femme qui prévoirait qu'elle ne pourrait avoir qu'un fils malheureux dont la vie serait courte et la mort infâme, qu'un fils qui lui ferait passer ses jours dans les pleurs et dans l'inquiétude; cette femme pourrait-elle se résoudre à devenir mère? et si elle avait déjà conçu cet enfant infortuné, le dirai-je? pourrait-elle s'abstenir de l'étouffer dans son sein avant qu'il pût voir le jour?

Cependant, messieurs, Marie consent d'être mère à des conditions si étranges, non par le désir d'avoir un fils : elle est si peu touchée de cette passion, qu'elle n'est entrée dans le mariage qu'à condition qu'elle y conservera sa virginité; elle consent d'être mère pour obéir et pour plaire à Dieu, qui souhaite qu'elle se charge de ce poids de disgrâce, et qu'elle le porte pour marque de son amour. Quelle résolution, quel courage de s'offrir pour être cette triste mère! Vous aurez, Vierge sainte, le plus aimable de tous les enfants, mais ces amabilités mêmes seront pour vous une source d'amertume. Quelle douceur pourrez-vous goûter en sa présence? Hélas! vous ne le verrez jamais sans que sa croix, sans que toute la honte et toute la cruauté de sa passion ne se présentent en même temps à votre esprit. Quel frémissement à cette seule pensée! que de pleurs sembleront solliciter le Seigneur de choisir une autre mère au divin enfant, et de vous laisser jouir en paix des douceurs de votre retraite!

On dira peut-être que Marie ne fit alors aucune réflexion à toutes ces adversités; mais je suis persuadé, au contraire, que, outre les connaissances qu'elle en avait déjà par l'Ecriture, Dieu lui révéla pour lors cet enchaînement de maux d'une manière encore plus claire et plus distincte, afin que le consentement qu'il attendait d'elle pour l'Incarnation fût non-seulement libre et donné avec une pleine connaissance, mais qu'il fût

encore l'action de la plus héroïque vertu qui eût jamais été pratiquée. C'est dans cette pensée que les saints Pères disent que ce consentement fut d'un prix en quelque sorte infini ; qu'elle mérita plus par cette seule action d'obéissance, que tous les anges et tous les hommes n'ont pu mériter par tout ce qu'ils ont jamais fait de plus difficile. Par ce consentement, dit saint Bernardin de Sienne, elle mérita l'empire du monde, la plénitude des grâces, toutes les vertus, tous les dons précieux, fruits ineffables du Saint-Esprit ; elle mérita toutes les grâces que l'école appelle gratuites, les dons de science et de prophétie, les dons des langues et des miracles ; elle mérita d'être la mère de son Créateur, d'allier en sa personne la qualité de vierge et de mère, d'être la porte du ciel, d'être notre espérance, notre étoile ; et plus que tout cela, elle mérita d'être appelée et d'être en effet la reine de miséricorde : *Et super hæc omnia, quod regina misericordiæ nuncupetur, et talis nominis consequatur effectum.*

C'est dans cette vue, sans doute, que dans la réponse qu'elle fait à l'Ange elle ne parle point comme une créature que le Seigneur honore d'une faveur signalée, mais comme une esclave qui se soumet humblement, qui se charge du fardeau qu'on lui impose : *Ecce ancilla Domini*, dit-elle, *fiat mihi secundum verbum tuum :* Voici la servante du Seigneur; il est le maître, il peut disposer de moi comme il lui plaira. Vous m'avouerez, messieurs, que ces paroles marquent bien mieux la disposition d'une âme qui reçoit un commandement dur et pénible, que les sentiments d'une personne qu'on comble d'honneur et qu'on élève au plus haut point de la gloire. Si dans la maternité qu'on lui présente elle n'envisageait que les avantages que cette dignité renferme, elle aurait répondu par des actions de grâces, par quelques termes qui eussent exprimé sa reconnaissance et la confusion qu'elle aurait eue de se voir préférée à toutes les personnes de son sexe ; mais au contraire : Voici l'esclave du Seigneur, que sa volonté s'accomplisse en moi : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Voilà comme parlait Jésus-Christ au jardin de Gethsémani, lorsqu'il acceptait le calice de sa passion. Voilà les paroles d'une personne qui se surmonte elle-même, qui croit faire un grand sacrifice en obéissant.

Si vous réfléchissez à toutes ces circonstances, chrétiens auditeurs, n'admirez-vous point la conduite de notre Dieu, qui, faisant à Marie la plus grande grâce qu'il pût faire à une créature, voulut que cette grâce fût accompagnée des peines les plus sensibles ? Nous ne pouvons comprendre que Jésus-Christ n'ait pu parvenir qu'en souffrant à la gloire de sa résurrection : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* Quel sujet cependant de s'en étonner ? Jésus-Christ était innocent, il est vrai, mais il était chargé de tous nos péchés ; et tant de péchés ne se pouvaient expier que par un cruel supplice. Mais Marie n'était coupable d'aucune faute, et elle n'était point la victime que Dieu demandait pour les fautes du genre humain ; cependant il faut qu'elle passe ses jours dans le deuil et dans la tristesse, qu'elle soit jusqu'à la mort noyée en quelque sorte dans l'amertume.

O vous que la Providence a livrés à l'adversité ! voilà un modèle de patience. Quand nous ne serions pas chargés de mille péchés que nous avons commis, de mille péchés que nous avons fait commettre, il faudrait même alors s'élever avec la grâce au-dessus des plus grands maux, et dire avec David : *Nonne Deo subjecta erit anima mea ?* De quoi te plains-tu, aveugle et téméraire nature ? qu'oses-tu opposer aux ordres du Créateur ? Eh quoi ! mon âme, nous révolterons-nous contre notre Dieu, murmurerons-nous contre sa conduite, sonderons-nous la profondeur de ses conseils, ne nous suffira-t-il point que c'est sa volonté qui s'accomplit sur nous, que c'est sa main qui nous frappe ? *Quis nos separabit a charitate Christi ?* Si je ne me sens coupable de rien, si je suis dans la grâce de Dieu, si je l'aime, et si par conséquent j'en suis aimé, quoi ! une maladie, une perte, une disgrâce, quelque grande qu'elle puisse être, me séparera de son amour, me fera rompre avec un ami si fidèle ! Voilà, messieurs, ce qu'il faudrait dire, quand nous serions aussi purs que la sainte Vierge. Mais à la vue de nos péchés, comment osons-nous nous récrier, parler même de nos souffrances ? Mon Dieu, que vous êtes bon ! que vous êtes compatissant ! que les coups qui partent de votre main ont de charmes ! quel aimable mélange de miséricorde dans votre justice ! Que serait-ce, hélas ! si vous me traitiez à la rigueur, si vous en usiez avec moi comme vous avez fait avec tant d'autres, que vous avez précipités, pour des fautes moins griéves, dans des supplices qui n'auront jamais de fin ?

Mais d'où vient que le Seigneur accable Marie d'afflictions ? d'où vient que, depuis qu'il l'a choisie pour sa mère, il ne lui a jamais permis de goûter les douceurs d'une paix tranquille ? Se serait-il fait comme un plaisir de faire renaître les ronces sous ses pas, si une voie semée de ronces eût dû lui être inutile, ou n'eût pas été pour elle un fonds fertile en richesses ; si, après l'avoir élevée presque jusqu'à la divinité, il avait cru pouvoir lui témoigner plus d'amour en versant sur elle les délices à pleines mains, qu'en l'abreuvant d'amertume ? Et vous, chrétiens auditeurs, croyez-vous que Dieu, qui est la bonté même, qui exerce sur vous une providence si paternelle, qui défend aux autres hommes de vous nuire, qui le leur défend sous des peines si rigoureuses, qui déclare que vous offenser par une parole, c'est le blesser à la prunelle de l'œil, qui jure qu'il se vengera de tout le mal qui vous aura été fait, soit en votre personne, soit en vos biens, soit en votre réputation ; croyez-vous que ce Dieu voulût troubler lui-même le repos de votre vie, et vous faire gémir sous de pesants fardeaux, s'il croyait qu'il vous fût inutile de souffrir, s'il ne savait que

les souffrances sont pour vous un précieux trésor? Savez-vous quelles peines vous seraient entièrement inutiles? Ce seraient les peines de l'autre vie : et voilà pourquoi il n'a rien oublié pour vous en préserver; il a consenti même à souffrir en sa personne tout ce que vos péchés avaient mérité. Faisons-y un peu de réflexion, messieurs, je vous en conjure : Jésus-Christ est mort pour nous délivrer des supplices éternels, et nous ne pouvons croire qu'il nous délivrerait de cette maladie, de ce chagrin, de cette calamité domestique, de ce trouble intérieur, de cette affliction d'esprit, s'il prévoyait que nous dussions trouver notre avantage dans une situation plus tranquille? Que faudra-t-il donc qu'il fasse encore pour nous persuader qu'il nous aime, et pour dissiper nos injustes défiances?

C'est assez, ô mon Dieu, pour une si vile créature; je n'en demande pas davantage, et je me soumets sans réserve à votre divine conduite. *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ :* Je suis votre esclave, Seigneur : vous m'avez tiré du néant, vous m'avez tiré de l'enfer; si je vis, ce n'est que par votre grâce, que par votre miséricorde : n'est-il pas juste que vous fassiez de moi l'usage que vous jugerez convenable? Frappez donc, ô mon Dieu! autant qu'il vous plaira, et aussi longtemps qu'il vous plaira : que n'ai-je point à souffrir avant que mes douleurs égalent les vôtres, avant qu'elles égalent les peines de votre sainte mère, avant qu'elles égalent le nombre de mes péchés? J'aurai du moins dans mes maux la consolation de marcher par un chemin que votre sang a tracé, que Marie a arrosé de ses larmes, que tous vos fidèles serviteurs ont suivi, et par où ils sont arrivés à l'immortalité glorieuse. Je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

La gloire de la sainte Vierge dans le ciel est entière et surabondante; elle n'y peut être exposée ni à l'amertume des regrets, ni à la violence des désirs, ni au trouble de l'envie.

Gloria Domini plenum est opus ejus.

Le Seigneur a rempli de sa gloire l'ouvrage, le chef-d'œuvre de ses mains (*Eccl.*, *chap.* XLVIII).

De tous les éloges qui ont été donnés à Marie, lorsqu'elle était encore sur la terre, le plus complet, sans doute, fut l'éloge qu'en fit Dieu lui-même par la bouche de l'ange Gabriel : vous possédez, lui dit-il en la saluant, la plénitude de la grâce : *Ave, gratia plena.* Mais aujourd'hui qu'elle est élevée au-dessus des anges, on doit ajouter à cet éloge quelques nouveaux traits; et, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire de plus grand en sa faveur, c'est que Dieu l'a comblée de gloire : *Gloria Domini plenum est opus ejus.* Je n'ignore pas qu'en un certain sens cette plénitude est commune à tous les saints. *Pleni sunt*, dit le dévot saint Bernard, *pleni sunt; prorsus ita est, dilectissimi : bonorum nostrorum Sancti non egent :* Ils sont remplis, mes chers frères, ils sont remplis de biens, et ils n'ont pas besoin des nôtres; mais qu'il s'en faut que la plénitude de leur félicité égale le faîte de la gloire dont jouit la sainte Vierge! Leurs richesses, comparées aux richesses de leur Reine, peuvent être regardées comme une vraie indigence, soit qu'en effet cette Vierge ait plus de capacité pour recevoir les dons du Seigneur, soit que les dons qu'il verse en elle soient plus excellents et plus précieux. Il est certain qu'elle est dans le ciel ce qu'elle a été sur la terre, la fille choisie, la fille bien-aimée du Très-Haut; il est certain qu'entre tous les saints elle a des priviléges uniques, un bonheur qui lui est propre.

Permettez, messieurs, que je prenne cette vérité pour sujet de notre entretien, et que je fasse voir qu'il ne manque rien dans le ciel à la gloire de Marie. Je sais qu'on a coutume dans cette fête de parler de la mort de la Vierge, de sa résurrection, de son assomption glorieuse : mais quoi! ne doit-on jamais rien dire du bonheur où cette mort, cette résurrection et cette assomption l'ont élevée? Après l'avoir si souvent considérée comme sur un char de triomphe, ne nous sera-t-il point permis de porter nos regards jusque sur son trône? Il est vrai que des yeux faibles comme les nôtres ne pourront qu'avec peine soutenir l'éclat dont ce trône est environné; mais, s'il en jaillit des lumières capables de nous éblouir, il en sort aussi qui sont propres à fortifier notre vue. Demandons quelques-uns de ces derniers rayons, et, pour les obtenir, ayons recours à Marie, en lui adressant la prière de l'Eglise : *Ave, Maria.*

Il est difficile de comprendre comment dans le ciel on peut goûter une félicité parfaite, malgré tout ce qui semble s'opposer à la perfection de cette félicité. Il est peu de saints qui jouissent d'autant de gloire qu'ils en ont pu acquérir avec les grâces qu'ils avaient reçues; et il semble que ce manquement de mérites que leur eût valus une fidélité plus exacte devrait être pour eux le sujet d'un éternel repentir. De plus, leur corps n'a point de part à la gloire de leur âme; comment le désir de le voir ressusciter, ce corps, n'excite-t-il aucun trouble en eux? Leurs amis, leurs parents; les enfants de ceux-ci, les pères, les mères de ceux-là, qui sont comme une partie d'eux-mêmes, ou sont en danger de perdre le ciel, ou l'ont même déjà perdu; ce qui les touche encore de plus près, ils voient des places au dessus d'eux, où ils savent qu'ils goûteraient une félicité supérieure au bonheur dont ils jouissent, et ils les voient, ces places, occupées par des personnes, non-seulement de même nature, mais encore de même sexe, de même âge, de même profession. Quel objet d'envie ne serait-ce point ici-bas? Et qu'il serait capable de rendre malheureux l'homme du monde qui aurait le plus de sujet d'être con-

tent! Cependant rien n'est plus vrai, il n'entre dans le ciel ni repentir, ni douleur : *Neque luctus, neque dolor erit ultra ;* il n'y entre aucun mouvement ni d'envie, ni de désir, ni d'aucune autre passion ; *nemo invidet,* dit le vénérable Bède, *cupiditas nulla exardescit, non ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.*

Vie mille fois heureuse, séjour délicieux d'où les larmes sont bannies pour toujours, où chacun est content de son sort et du sort de ses frères, où chacun trouve sa félicité autant dans le bonheur d'autrui que dans le sien propre! O charité parfaite! ô douce paix! ô joie véritablement accomplie et entière! Mais, quelque pleine qu'elle soit, cette joie, malgré l'espèce de vide que nous y avons remarqué; quoique ni les pertes qu'ont faites par leur faute les bienheureux, ni la supériorité de la gloire des autres n'empêchent pas qu'ils ne vivent sans regret, sans ambition, sans jalousie, peut-on nier néanmoins que celui d'entre eux qui n'aurait rien à regretter, rien à désirer, rien à envier à personne, peut-on nier que celui-là ne fût dans une situation plus avantageuse que les autres? Or, messieurs, la sainte Vierge a cet avantage dans le ciel ; et c'est pourquoi j'avance qu'elle est la bien-aimée, la bienheureuse entre tous les saints ; qu'elle possède le comble de la gloire et que cette gloire est surabondante. Les autres saints ne regrettent rien dans le ciel, n'y désirent rien, n'y envient rien à leurs frères ; mais il n'est rien que Marie puisse regretter, puisse désirer, puisse envier aux autres saints. Trois vérités que je vais tâcher de prouver dans les trois points de ce discours. Non-seulement Marie ne regrette rien dans la gloire, mais il n'est rien qu'elle y puisse regretter : ce sera le premier point. Non-seulement elle n'y désire rien, mais il n'est rien qu'elle y puisse désirer : ce sera le second point. Non-seulement elle n'y envie rien, mais il n'est rien qu'elle puisse envier à personne : ce sera le troisième point. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT.

Si Dieu n'arrêtait pas dans les bienheureux l'effet que devrait produire dans leur âme le souvenir des fautes passées, il ne serait point, je crois, d'enfer plus cruel que le ciel. La vue des biens qu'ils ont perdus en perdant une seule heure de temps, la connaissance de cette bonté infinie qu'ils ont si peu aimée, qu'ils ont même souvent offensée, cette connaissance produirait en eux une douleur égale à l'amour qui les transporte, à la joie qu'ils goûtent. Figurez-vous le désespoir d'une mère ou d'une amante passionnée qui revient d'un accès de frénésie, et qui s'aperçoit que dans sa fureur elle a égorgé, celle-là son propre fils, celle-ci le plus tendre des amants; ce désespoir n'est qu'une légère image de la situation où la première vue de Dieu jetterait les âmes saintes, si les péchés qu'elles ont commis contre lui pouvaient se représenter à leur mémoire. Non, non, chrétiens auditeurs, ils oublieront entièrement ces péchés, ou Dieu disposera les choses de telle sorte qu'il y aura même quelque douceur à les rappeler. Ces fautes, noyées dans les larmes de la pénitence et dans le sang du Sauveur, seront comme des fruits amers dont une douce liqueur aura corrigé l'amertume; elle ne se fera plus sentir, cette amertume, elle se perdra, pour ainsi parler, dans ces torrents de joie et de délices où leur cœur sera plongé.

Mais, quoique le souvenir d'une vie tiède et déréglée ne puisse pas altérer dans le ciel le bonheur des saints, combien la vue d'une vie pure et passée dans l'innocence ne les rend-elle pas plus heureux! Quoique dans le séjour éternel on ne regrette plus ni le temps qu'on a perdu, ni les grâces qu'on a négligées, combien de satisfaction n'y goûte-t-on pas d'avoir fait un saint usage du temps et d'avoir tiré avantage de toutes les grâces qu'on a reçues! Chacun y est content de la mesure du bonheur qu'il possède, mais combien ceux-là le sont-ils plus qui ne peuvent se reprocher que cette mesure ait été bornée par leur faute, qui se rendent témoignage qu'ils n'ont rien perdu de la gloire qui leur était destinée; que quand il leur serait libre de recommencer leur carrière, ils ne pourraient rien faire de plus que ce qu'ils ont fait! Or, messieurs, la sainte Vierge est la seule qui ait cette consolation dans le ciel. Si l'on avait pu rassembler tous les serviteurs de Dieu qui ont vécu en différents temps sur la terre, et si on leur eût demandé s'ils se croyaient exempts de tout crime, quelle pensez-vous qu'aurait été leur réponse, dit saint Augustin? Sans doute que, quelle qu'eût pu être leur sainteté, ils auraient tous répondu, avec l'apôtre saint Jean : Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. La sainte Vierge est la seule, ajoute ce Père, qu'il faut toujours excepter par le respect que nous devons au Seigneur, qu'elle a conçu : *Excepta sancta Virgine Maria, de qua propter honorem Domini, cum de peccatis agitur, nullam prorsus habere quæstionem volo.*

Je n'ignore pas, messieurs, que Calvin est dans une autre pensée; je sais que, dans son Harmonie et dans un autre ouvrage qu'il appelle l'Antidote du concile de Trente, il ose accuser Marie de vaine curiosité, de vaine gloire, d'ignorance criminelle, de peu de foi et même de désespoir. Comme les sectateurs de la religion prétendue réformée sont aujourd'hui plus modérés que ce premier auteur de leur réforme, et comme en bien des points ils se sont départis de ses sentiments, je doute qu'ils voulussent imputer tous ces désordres à la plus innocente des vierges, à la mère de leur Rédempteur, Quoi qu'il en soit, ils ne doivent pas se plaindre que, sur cette matière, nous suivions le sentiment de saint Cyprien, de saint Augustin, de saint Bernard, et surtout que

nous nous en tenions à la décision du concile.

Il est donc vrai, chrétiens auditeurs, et c'est un article de notre foi, que Marie n'a jamais commis de péché, même véniel : il est vrai qu'elle est sortie du monde aussi pure qu'elle y était entrée, qu'elle ne s'est jamais écartée des ordres de Dieu, qu'elle ne se peut reprocher ni faiblesse, ni lâcheté, ni inconsidération, ni surprise. Quel bonheur serait-ce pour nous, chrétiens auditeurs, quel bonheur, mon Dieu, de ne vous avoir jamais offensé! Ce n'est là néanmoins qu'une légère partie du bonheur de la sainte Vierge : non-seulement elle n'a jamais perdu la grâce, non-seulement elle ne l'a jamais ternie par aucune sorte de dérèglement, mais elle ne l'a jamais laissée oisive dans son âme; le Saint-Esprit a toujours été en elle, et toujours il a agi avec elle, depuis sa conception jusqu'à l'âge de soixante-douze ans qu'elle est morte; le commencement, le milieu, la fin, tous les jours mêmes de sa vie n'ont été qu'un enchaînement de mérites que rien n'a interrompu; son cœur, toujours embrasé par la charité, a été devant Dieu, dit saint Pierre Damien, comme un parfum qui, sur un feu ardent et éternel, ne cesse jamais d'exhaler ses vapeurs agréables : de sorte qu'on peut assurer qu'elle n'a fait aucune action qui ait été purement naturelle, ou qui n'ait pas été digne de récompense; pas une parole n'est sortie de sa bouche, pas une pensée ne s'est formée dans son esprit, qui n'ait été rapportée à la gloire du Seigneur; jamais un moment ne s'est écoulé sans qu'elle ait fait quelque progrès dans la vertu, sans qu'elle ait recueilli quelques nouvelles richesses pour le ciel. Mais quelles richesses, Dieu immortel! et qui pourra jamais en comprendre le prix? Il suffit de dire que le fonds de ces richesses doublait à chaque moment, qu'à chaque moment elle aimait Dieu de toutes ses forces, qu'elle agissait toujours selon toute l'étendue de la grâce qui était en elle, et que cette grâce, comme l'assure Denys le Chartreux, était en quelque sorte infinie; et qu'enfin, soutenue par cette grâce, elle agissait toujours avec toute la ferveur dont son âme était capable : et de quelle ferveur n'était pas capable une si grande âme?

Il est certain, chrétiens auditeurs, qu'une vie ainsi remplie de mérites, qu'une vie où il n'y a pas un seul instant de vide; il est certain qu'une gloire proportionnée a suivi une pareille vie, et qu'à ces jours pleins, comme parle David, le Seigneur a destiné une récompense également pleine : *Plenam mercedem.* Mais ce n'est pas encore tout ce que je veux dire: je considère ici cette récompense dans un sens plus propre, et je dis qu'elle est pleine, en ce qu'elle est aussi grande qu'elle l'a pu être, en ce que Marie n'a aucun lieu de porter ses regrets ni sur les années qu'elle a vécu, ni sur les moyens qu'elle a eus d'honorer son Créateur.

Non, pourra-t-elle dire éternellement, si ces plaies que je vois sur le corps du Sauveur du monde ont été faites pour moi, jamais elles n'ont été faites par moi. J'ai beaucoup contribué à lui donner une vie mortelle, mais je n'ai point eu de part à sa mort. Je sais bien que Dieu a fait en moi tout le bien dont on me loue, mais il sait aussi qu'il y a fait tout le bien qu'il a voulu; je n'ai apporté aucun obstacle à ses divines opérations : je ne puis me glorifier de rien; mais aussi n'ai-je rien à me reprocher. Je l'ai toujours pensé, ô mon Dieu, et je le vois aujourd'hui encore plus clairement, que je ne pouvais vous servir comme vous le méritez; mais soyez-en loué à jamais, je vous ai servi autant que je l'ai pu, j'ai consacré à votre gloire toutes mes forces : me voici enfin dans un état où je ne puis plus vous offenser, mais vous savez que, lorsque j'en ai eu le pouvoir, je ne m'en suis jamais servie. Heureuse mille fois la nécessité où je suis désormais de vous aimer, ô mon Dieu! mais je n'ai jamais cessé de vous aimer uniquement, lorsque j'avais la liberté d'aimer quelque autre objet que vous.

Messieurs, si les païens mêmes ont reconnu que, dès cette vie, le témoignage d'une bonne conscience est un charme si doux, qu'il est capable d'adoucir les douleurs les plus amères et d'entretenir le calme dans le cœur au milieu des plus sanglantes persécutions, que sera-ce dans le ciel de se ressouvenir qu'on a mené une vie irréprochable, dans le ciel où l'on connaît si parfaitement la beauté de la vertu, où l'on voit à découvert la bonté ineffable de Dieu, et les motifs sans nombre qu'on avait d'être tout à lui? Voulez-vous encore juger de la douceur de ce souvenir en l'opposant à ce repentir amer, ce supplice le plus cruel des réprouvés? Il est sûr que rien ne fait en eux un tourment plus vif que le regret d'avoir méprisé des grâces qui pouvaient les élever à une éminente sainteté. Voilà, dit saint Bernard, ce qui m'effraie dans les enfers, c'est ce ver dévorant, c'est cette mort vivante : *Horreo vermem mordacem, et mortem vivacem.* Or, messieurs, par la règle des contraires, un des plus sensibles plaisirs qu'on goûte dans le ciel, n'est-ce pas de se représenter le bien qu'on a fait sur la terre? et qui peut dire combien dans Marie ce plaisir est plein, combien il est parfait, puisqu'elle n'a jamais fait que du bien, et qu'elle a fait tout le bien qu'elle a pu faire?

Je ne vous demande pas, chrétiens auditeurs, si vous avez lieu d'espérer la même consolation; nous avons déjà perdu tout le temps de notre enfance, peut-être même le temps de notre jeunesse; et du reste, hélas! il n'est que trop vrai que nous n'en donnons que la moindre partie à notre salut. Je ne vous demande pas non plus si vous ne craignez point que dans le ciel il ne vous reste quelque regret d'avoir fait un si mauvais usage de la vie. J'ai dit que dans le ciel aucun souvenir amer ne pourrait donner atteinte au bonheur des saints; mais à l'heure de la mort, où tout est encore incertain, où vous commencerez à connaître Dieu, à connaître la vanité de tout ce que vous estimez

le plus, de quelle triste pensée ne serez-vous pas assailli? et Dieu veuille que vous n'en soyez pas accablé! C'en est fait, direz-vous, me voilà au bout de la carrière, voilà le temps du travail qui s'évanouit; que puis-je encore faire pour l'autre vie? Jusqu'ici quels avantages n'ai-je pas eus, quels moyens d'assurer mon salut? Mon Dieu, si j'avais fait tout ce que je pouvais faire, que je mourrais content aujourd'hui! Je pouvais donner aux pauvres tout ce qu'un luxe immodéré m'a arraché des mains, tout ce que j'ai dépensé en vaines parures, tout ce que m'a fait perdre un jeu passionné, tout ce que m'ont enlevé des débauches criminelles; je n'en aurais pas été moins riche, j'en aurais été plus estimé des hommes, et aux yeux du Seigneur je ne me trouverais pas les mains vides et dépourvues de mérites. Je pouvais employer à la prière et à la lecture des saints livres tout le temps que j'ai donné aux vains divertissements du monde; je pouvais sanctifier, en visitant les malades, les familles affligées, ces longues journées qui se sont toutes passées en discours, en visites frivoles; je pouvais faire fructifier hors du monde cette vie que j'ai rendue inutile dans le monde; je pouvais renoncer entièrement à la terre : des frères, des sœurs, des amis m'ont frayé cette voie, Dieu lui-même m'a souvent donné la pensée de les suivre dans leur retraite. Que n'ai-je su, hélas! profiter de mes avantages! Fortifié par la grâce, que ne pouvais-je pas faire et que ne voudrais-je pas avoir fait! Nous pouvons encore faire ce qui nous deviendra si difficile à l'heure de la mort; et, si nous voulions nous attacher à cette pensée, je suis sûr que sur l'heure on renoncerait à bien des choses dont on se rend esclave, on se hâterait de changer de vie, de faire toutes sortes de bonnes œuvres. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a représenté cette vérité; il en sera aujourd'hui comme ci-devant, du moins pour la plupart de nous. En vain on nous prêche sur cette matière, nous ne serons pas plus sages que tant d'autres à qui nous avons vu faire, en mourant, de si belles protestations pour un avenir qui ne devait jamais être réel à leur égard. Il ne nous servira de rien d'avoir survécu à ces imprudents et d'avoir été témoins de leur désespoir; nous continuerons de vivre comme nous avons toujours vécu, jusqu'à ce que la mort elle-même nous vienne inspirer de plus ardents, de plus sincères en apparence, mais en effet d'aussi inutiles désirs de conversion. Je passe à la seconde partie, où je dois vous faire voir que non-seulement Marie ne désire rien dans le ciel, mais qu'il n'est rien qu'elle y puisse désirer.

SECOND POINT.

Vous savez, messieurs, quelle est la source la plus ordinaire des désirs inquiets; vous savez que le temps où les désirs se multiplient, ainsi que les soucis et les peines, c'est lorsqu'on a des enfants. Qu'il s'en faut que l'ambition de quiconque n'est point en famille égale l'ambition d'une mère! Outre tout ce que celle-ci désire pour soi, elle souhaite encore pour ses enfants des honneurs et des richesses proportionnées à l'amour qu'elle leur porte; son bonheur semble dépendre en tout de l'accroissement de leur fortune; elle les regarde comme une partie d'elle-même, et souvent comme la partie la plus précieuse et la plus chère. Donc, pour assurer que Marie, mère de Jésus, est au faîte de la gloire, il faut qu'elle n'ait rien à souhaiter, ni pour elle ni pour son fils. Pour ce fils, que pourrait-elle souhaiter? On sait que Jésus est le roi de la gloire, comme parle l'Ecriture; il est assis, dans le ciel, sur le trône le plus élevé; toutes les créatures sont soumises à son empire. Mais je ne sais si vous avez jamais bien compris quelle félicité c'est pour Marie de voir un fils si chéri dans un si haut point d'élévation. Un prince soutenait autrefois qu'il y avait moins de gloire d'être roi que d'avoir un fils dans ce rang suprême : *Videri sibi quovis regno pulchrius regis esse patrem.* Vous n'avez pas oublié l'étrange résolution de cette fameuse Romaine, qui ne balança pas de présenter la gorge au fer de son propre fils, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il monterait sur le trône des empereurs. Sans aller chercher si loin des preuves de la force d'une passion si naturelle, pères et mères, je ne veux ici que votre seul témoignage. N'est-il pas vrai que vous vous estimez heureux lorsque vous voyez vos enfants s'élever au-dessus de leur condition, lorsque vous apprenez qu'ils sont chéris des grands, qu'ils se font de la réputation parmi leurs égaux, que dans le monde ils tiennent par leur mérite un rang que la naissance ne leur avait pas donné? Quels efforts ne faites-vous pas pour les tirer de l'obscurité où il a plu à Dieu de les faire naître! Quelles épargnes dans la dépense ordinaire de votre maison, dans la dépense même nécessaire, afin de leur procurer une fortune supérieure à la vôtre!

De là jugez quelle dut être la joie de Marie en faisant son entrée dans le ciel. Ce fils qu'elle avait enfanté dans une étable, qu'elle avait élevé dans les travaux d'une profession obscure, elle le vit placé sur la tête des séraphins, revêtu d'un éclat mille fois plus brillant que la lumière du soleil et couronné de la gloire de Dieu même. Pour me former quelque idée de cette joie incompréhensible, je me représente Jacob entrant dans l'Egypte, où non-seulement il retrouve Joseph, ce fils si chéri qu'il avait perdu depuis si longtemps, mais où il le voit régner sur tous les Egyptiens, où il le voit devenu, de simple berger, le maître et l'appui d'un Etat immense. Sur un événement si singulier, peu s'en fallut que l'excès d'une joie soudaine ne fît expirer le saint patriarche; il ne désira plus rien dans la vie, il ne désira pas même de vivre : *Jam lætus moriar, quia vidi faciem tuam, et superstitem te relinquo.* Voilà une légère image de la situation où se trouva l'âme de la sainte Vierge lorsqu'elle entra dans

le ciel, de la situation où elle est encore à présent et où elle sera durant l'éternité. Oui, éternellement elle aura le plaisir de voir la chair de son fils, cette chair qui a été formée dans son sein, qu'elle a nourrie de son lait; de voir cette sainte humanité assise sur le trône du Tout-Puissant, réglant le sort de l'univers, disposant à son gré de tous les biens de la nature, de tous les trésors de la grâce et de la gloire.

Parmi les transports d'une joie si pure, si délicieuse, si elle pouvait encore former des souhaits pour elle-même, ce serait sans doute d'être placée à la droite de son fils, de partager avec lui le gouvernement du vaste Etat où il règne, d'être la dépositaire de toutes ses richesses, de tout son pouvoir, de son autorité souveraine. Elle est revêtue de tous ces titres, chrétiens auditeurs, elle est dans le ciel la reine des saints, dit l'abbé Rupert, et sur la terre la reine des rois : *Hæc in cœlis regina sanctorum, et in terris regina regnorum est.* Non-seulement, après l'élévation de Jésus-Christ, il n'en est point d'égale à l'élévation de Marie, mais on peut dire que la gloire de Marie est égale en quelque sorte à la gloire de Jésus-Christ même. Et pourquoi ne le pas dire, puisque Arnoul de Chartres a osé avancer que c'est une même gloire qu'ils partagent ensemble? *Filii gloriam cum matre non tam communem judico, quam eamdem.*

Ce qui rend cette félicité parfaite dans tous les points, c'est que ce n'est pas seulement l'âme qui en jouit : le corps de la sainte Vierge y a part, il est dans un bonheur stable et fait même une partie du bonheur des autres saints. J'ai ouï, dit saint Jean dans l'Apocalypse, j'ai ouï la voix des martyrs qui criaient sous les autels où leurs reliques sont honorées, et qui demandaient à Dieu qu'il avançât le jour des vengeances. Ces cris, dit saint Grégoire, sont les désirs qu'ont ces âmes d'être réunies à leurs corps par la résurrection : *Magnus eorum clamor, magnum est desiderium tum resurrectionis, tum judicii.* Marie n'a rien à désirer sur ce point, non plus que sur tous les autres. Sa mort fut suivie de près d'une résurrection glorieuse, et son corps, préservé de toute corruption, fut d'abord porté au ciel, où il est environné d'un éclat ineffable et immortel. Ce serait une erreur, messieurs, de penser que cette gloire corporelle soit un bien léger, mais une erreur où peu de personnes sont capables de tomber. Nous aimons trop notre corps, nous sommes trop sensibles à ses douleurs et à ses plaisirs, pour croire que ce n'est pas un avantage précieux de le voir vivant et entouré de toutes sortes de délices.

Je sais que les saints ont déclaré à ce corps une guerre ouverte ; parce qu'ils se sont sentis comme accablés de son poids, ils ont souhaité de le voir détruit, de le voir réduit en cendres ; mais, outre que ce sentiment n'est pas naturel, les saints considèrent leur corps dans cette vie comme un obstacle à leur perfection, comme un ennemi domestique qui leur tend partout des piéges, comme un rebelle qui, en s'élevant contre l'esprit, se prépare à lui-même d'étranges supplices. Mais sont-ils en état de ne le plus craindre? ils commencent tous à l'aimer : que dis-je? lors même qu'ils déchirent leur chair, qu'ils la défigurent, ils témoignent qu'ils l'aiment véritablement; ce sont de sages laboureurs qui cultivent leur champ, qui le sillonnent, et qui en arrachent les ronces durant l'hiver, dans l'espérance de le voir, dans la belle saison, revêtu d'une riante verdure. Voilà pourquoi Job au milieu de ses disgrâces sentait la plus douce consolation ; il espérait qu'un jour ses membres ressuscités partageraient avec son âme le plaisir de voir le Seigneur : *Et in carne mea videbo Deum salvatorem meum.* Jésus-Christ a souffert la mort la plus ignominieuse, pour procurer à son corps une résurrection glorieuse; il a souffert le supplice de la croix dans la vue de la gloire dont il devait jouir. Il est sûr que ces paroles ne peuvent être entendues que de la gloire du corps : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem* : puisque son âme, dès qu'elle fut créée, ne cessa jamais de goûter les douceurs inaltérables du bonheur céleste.

Si donc il est vrai que nous aimons tous naturellement notre corps, Marie a d'autant plus de sujet de se réjouir à la vue de la gloire dont sa chair est revêtue, que jamais cette chair virginale n'a été ni rebelle ni incommode, qu'elle ne l'a jamais retardée dans le chemin de la vertu, qu'au contraire elle a été comme un trophée sur lequel elle a établi le comble de sa sainteté. Mais quel bonheur pour ce corps, quelle brillante distinction, d'être en spectacle dans le ciel à tous les saints, dont les corps pourrissent encore dans les sépulcres, sont réduits en poudre, sont le jouet des vents, sont confondus avec les cendres des réprouvés!

Ce privilége accordé au corps de Marie est le fruit de la mortification de cette vierge si pure, le fruit du mépris qu'elle a toujours fait de tous les attraits dont le Créateur l'avait pourvue. Tous les Pères conviennent qu'on n'a jamais vu plus de beauté, plus d'éclat dans aucune créature que dans la Mère de Dieu ; et cependant il est vrai qu'il n'y en eut jamais de plus chaste, de plus réglée, de plus attentive à éviter les regards des hommes. Que vous faites pitié, femmes chrétiennes, quand on vous voit employer à vous perdre et à perdre encore les autres ces agréments que Dieu ne vous avait pas donnés pour un si funeste usage! Mais quelle erreur vous abuse jusqu'à croire qu'à force de soins et d'étude vous pourrez rendre immortelle cette fleur de beauté qui se flétrit tous les jours! Quelque circonspection que vous ayez, le feu de ces yeux s'éteindra bientôt, ce teint va se ternir à l'instant, les maladies, l'âge, les rides vont défigurer ces traits et tracer sur ces visages autant de difformités qu'ils ont eu de charmes : et quand cette dégradation ne serait pas une suite nécessaire, ou des accidents, ou des années, qui

peut vous garantir de la mort et de l'horrible corruption du sépulcre? Il est vrai que nous ressusciterons tous; mais ne croyez pas qu'en ressuscitant nous devions tous reprendre ce que la vieillesse ou la mort nous auront ravi. *Omnes quidem resurgemus*, dit saint Paul, *sed non omnes immutabimur* : Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. La résurrection glorieuse réformera tous les défauts et de l'âge et du teint, et des traits et de la taille; elle rendra aux visages les plus flétris toute la fraîcheur, tout l'éclat de la plus belle jeunesse : mais ne pensez pas que cette beauté, qui ne passera jamais, soit pour ces visages fardés, pour ces personnes sensuelles et idolâtres d'elles-mêmes qui, durant le cours de la vie ne se seront occupées qu'à se parer, qu'à conserver à une chair ennemie un lustre dangereux. La gloire de la résurrection sera pour ces âmes généreuses qui se seront affranchies de la honteuse servitude de leur corps, qui l'auront lui-même traité comme un vil esclave, qui l'auront usé dans les exercices de la pénitence, qui, pour mettre hors d'atteinte leur chasteté et leur pudeur, auront sacrifié cette beauté pernicieuse. Hélas! messieurs, si nous l'aimions véritablement, ce corps, et si nous réfléchissions au tort que lui font notre luxe et notre délicatesse, que bientôt on nous verrait imiter ces saints et ces saintes qui l'ont traité avec tant de rigueur!

Vous le savez, messieurs, si une jeune personne doit paraître dans quelque assemblée, dans quelque spectacle mondain, vous savez qu'elle demeurera sans peine tout un jour enfermée, qu'elle passera ce temps dans le deshabillé le plus simple et souvent le plus désavantageux, qu'elle se donnera mille gênes, mille tortures, qu'elle souffrira tout ce qu'a d'incommode pour elle le travail d'une main étrangère, qu'elle souffrira l'empreinte du fer et du feu, et cela dans l'espérance de se montrer avec un peu plus d'avantage durant trois ou quatre heures. De quoi ne serait pas capable cette même personne, si elle pensait sérieusement que quelques années de retraite, de modestie, de pénitence peuvent donner à son visage une beauté éternelle, en corriger tous les défauts, l'affranchir pour toujours des injures de l'air et de la vieillesse : et cela pour être vue, non dans une assemblée de parents ou de quelques personnes considérables par leur rang, non durant le court espace d'un festin, d'une soirée, mais durant l'éternité, mais dans la compagnie la plus nombreuse et la plus choisie qu'il soit possible d'imaginer? Hélas! nous l'avons déjà remarqué, on écoute tout ce qu'on nous dit de l'éternité comme on écouterait un conte frivole; tous ceux qui travaillent à s'y établir, on les traite de visionnaires; tous nos désirs se bornent à cette vie, comme si au delà il n'y avait plus rien à désirer ni à craindre.

Seigneur, vous nous rendrez sensibles, quand il vous plaira, les vérités que vous nous avez révélées, et il n'y a que vous seul qui puissiez convaincre notre esprit de ce que vous avez caché à nos yeux : en vain je tâcherais de communiquer à mes auditeurs le peu de foi qu'il vous a plu de me donner. Je me suis efforcé, sous vos auspices, de leur persuader que Marie n'a rien à regretter dans le ciel : j'ai également besoin de votre secours pour leur faire comprendre qu'il n'est rien qu'elle y puisse envier à personne. Ce sera en peu de mots la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Quand je dis qu'il n'est rien que Marie puisse envier à personne dans le ciel, je ne prétends pas seulement faire entendre que sa gloire surpasse de beaucoup la gloire de chaque saint en particulier. Si nous en croyons saint Pierre Damien, il y a une différence infinie entre la mère et les serviteurs de Jésus-Christ : *Infinitum Dei servorum ac matris discrimen est*. S'il est vrai, comme un si grand nombre de Pères l'ont enseigné, que dans cette vie, et même dès le premier moment qu'elle fut sanctifiée, elle reçut une plus grande abondance de grâces que tous les saints et tous les anges ensemble, il n'est plus douteux que dans le séjour éternel tous les saints et tous les anges ensemble ont moins de gloire que Marie n'en possède seule : *Quantum enim gratiæ*, dit saint Bernard, *in terris adepta est, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis*. Mais je dis plus; et pour faire voir qu'il n'est point de gloire dans aucun saint qui puisse être un objet d'envie pour la sainte Vierge, je prétends qu'elle a rassemblé en elle tout l'éclat qui est comme partagé entre les autres saints, qu'elle réunit toutes ces riches couronnes dont l'admirable variété fait un des plus beaux ornements de la Jérusalem céleste.

Vous ne l'ignorez pas, messieurs, la grâce, qui est la sainteté essentielle, est la même dans les saints : Dieu cependant semble prendre plaisir à lui faire produire des effets tout différents, selon les sujets auxquels il la communique. Elle est dans quelques-uns le principe d'une admirable simplicité, dans les autres d'une prudence toute divine; celui-là se consume dans les rigueurs d'une vie austère, celui-ci dans les travaux de la vie apostolique; quelques-uns conservent leur innocence jusqu'au tombeau, quelques autres réparent par une longue pénitence les désordres d'une jeunesse déréglée; tel va chercher parmi les barbares une glorieuse mort, tel souffre sans gloire un martyre moins sanglant, mais plus long, dans le cloître; l'un se signale par son assiduité à la prière, l'autre par sa libéralité envers les pauvres; celui-ci enfin par sa patience dans les maladies. Dans la distribution des grâces que l'école appelle gratuites, de ces grâces qui sont comme les marques d'une amitié singulière accordée à des favoris, Dieu observe la même règle; il ne les donne pas à tous les hommes, toutes ces faveurs, ni les

mêmes faveurs aux mêmes hommes; il découvre aux uns les sens les plus cachés de l'Ecriture; il ouvre aux autres les secrets de l'avenir; l'un pénètre dans les cœurs, l'autre a la vertu de les toucher; il en est qui ont le don des langues, d'autres le don des guérisons; d'autres enfin ont le pouvoir de commander à la nature et de la rendre docile à leur voix. *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus.*

A cette diversité de grâces répond dans le ciel une diversité de gloire, qui met de la différence entre chaque saint. Les apôtres y sont distingués des prophètes, les martyrs des confesseurs, les vierges des veuves, ceux qui ont recouvré la grâce de ceux qui ne l'ont jamais perdue; chacun a ses traits particuliers de beauté, chacun a dans sa gloire des nuances, des couleurs qui le font reconnaître. Or, je dis, messieurs, que tous ces traits, toutes ces couleurs sont rassemblées dans la sainte Vierge. Rien n'est plus clair que la raison que j'en donne. Dans le temps que Marie vivait sur la terre elle avait réuni en soi tous les caractères des vertus, toutes les différentes espèces de sainteté. Les saints Pères lui donnent tous la qualité de martyre. Les uns disent que la douleur qu'elle souffrit au pied de la croix fut plus sensible que les tourments de tous les autres martyrs; les autres assurent que, si ses peines avaient été partagées entre tous les hommes, chacune était capable de leur porter la mort. Elle a été l'apôtre des apôtres mêmes; à une parfaite innocence elle a allié la pénitence la plus rigoureuse; elle a été élevée au plus haut point de la contemplation; elle a été le modèle des vierges, des veuves et des femmes encore engagées dans le mariage. Ce n'est pas encore assez : tous les priviléges dont Dieu a gratifié ses amis dans cette vie, la science infuse, la prophétie, les langues, les miracles, tous les autres dons, de quelque nature qu'ils puissent être, ont tous été réunis en elle, selon la pensée du savant Idiot : *Sanctorum omnium privilegia, o Virgo, omnia habes in te congesta.* D'où je conclus que dans la gloire elle jouit des récompenses dues à chaque vertu, et qu'on y peut voir en elle seule toutes les marques d'honneur qu'on admire dans tous les autres.

C'est sur une idée si noble que David, faisant la peinture de cette reine assise à la droite de son fils, dit que des draps d'or composent ses vêtements, et que son riche manteau est tissu de différentes couleurs : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate.* La Vierge n'a donc rien à envier à aucun des saints; eux-mêmes, au contraire, s'ils étaient susceptibles de quelque mouvement déréglé, devraient regarder sa gloire singulière comme un objet d'envie : mais non, des cœurs que remplissent l'amour et la joie du Seigneur ne peuvent être atteints de cette passion basse et cruelle.

Je ne voudrais pas, messieurs, vous l'inspirer, cette lâche passion; mais que je serais heureux si je pouvais faire naître dans votre cœur cette sainte, cette noble émulation qui porte les gens de bien à imiter les saints, pour avoir part à leurs récompenses! Vous me direz que Marie est un modèle trop au-dessus de vous : mais entrons dans le séjour de la gloire, chrétiens auditeurs, parcourons les divers rangs des saints et des saintes qui y règnent, jetez les yeux sur ces apôtres assis sur des trônes d'or, sur ces martyrs revêtus de pourpre, sur ces pénitents entourés de lumières, sur ces vierges mille fois plus blanches que les lis, sur ces veuves d'une beauté si auguste et si éclatante, sur toute cette multitude de personnes si parfaites, parées si richement et plus brillantes que des astres. Serait-il possible, qu'en considérant cet éclat multiplié, vous n'y trouvassiez rien de propre à réveiller votre ambition, rien de propre à vous animer, rien qui semblât vous convenir? Parmi tant d'ordres différents, n'en est-il aucun qui vous plaise, n'avez-vous aucun choix à faire?

Sortons de notre assoupissement, messieurs. Parmi les divers rangs qu'occupent les saints il n'en est presque aucun où vous ne puissiez prétendre; ceux qui les remplissent sont tous des hommes comme vous, des hommes de votre humeur, de votre condition, de votre âge; ils ont tous été ce que vous êtes; si vous êtes pécheurs, vous en trouverez qui ont peut-être été plus criminels que vous, et qui, néanmoins, se sont sanctifiés. Les mêmes difficultés qui vous effraient les ont fait balancer quelque temps; mais enfin une maladie, une disgrâce, une méditation, un sermon, une lecture leur fit embrasser la pénitence, ils commencèrent à aimer le service de Dieu; ils ont persévéré durant quelques années dans ces pieux sentiments, et aujourd'hui ils triomphent après leur victoire, et ils ne cessent de bénir le jour et l'heure où ils renoncèrent aux plaisirs et aux vanités du monde. A quoi tiendra-t-il donc, chrétiens auditeurs, que nous ne formions à ce moment le dessein de les imiter? Pourquoi ne prendrions-nous pas aujourd'hui la noble résolution que prit saint François de Sales, lorsqu'on canonisa saint François Xavier? Voilà, dit-il, voilà déjà trois saints de ce même nom, il faut que je fasse le quatrième, m'en dût-il coûter la vie. En effet, il se tint parole à lui-même, et toute l'Eglise a reconnu qu'il s'est rendu digne du rang où il avait porté son ambition. Pourquoi ne formerai-je pas aujourd'hui le même projet? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je fasse encore un saint de mon nom, un saint de ma profession et de mon état, un saint ecclésiastique, un saint père de famille, une vierge, une veuve sainte. Mon Dieu! est-il possible que l'exécution d'un si généreux projet dépende de moi, et que je languisse dans l'inaction? La mort me surprendra-t-elle avant que j'aie pourvu à ma félicité éternelle? Faudra-t-il que je porte dans l'autre vie le regret toujours renaissant d'avoir pu me procurer tant de gloire, tant

de biens, et d'avoir négligé les moyens de les acquérir ?

C'est à vous que nous voulons devoir cet avantage, Vierge toujours pure. Vos autels sont sans cesse assiégés d'une multitude de suppliants qui vous demandent la guérison de leurs maux, le gain de leurs procès, le succès de leurs voyages, d'heureuses moissons, d'heureuses couches, des enfants dociles et bien nés; et vous, reine toujours débonnaire, vous vous rendez attentive à tous ces vœux, vous les exaucez, vous ne rebutez les prières de personne. Mais nous voici à vos genoux pour des grâces bien plus dignes de votre libéralité: nous n'aspirons à rien moins qu'à la gloire des Antoine, des Athanase, des Bernard, des Madeleine, des Monique, des Thérèse; nous portons nos regards et nos désirs jusqu'à ces trônes d'où l'on voit de plus près votre immortelle beauté, et qui sont plus éclairés de vos lumières; en un mot, nous voulons être des saints. Faites ce miracle, Vierge puissante, il vous fera plus d'honneur que la guérison des aveugles, que la résurrection des morts; et dans cette vie et dans l'autre nous vous en rendrons de continuelles actions de grâces. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Pour juger jusqu'où s'étend l'élévation de Marie dans le ciel, il faut considérer, d'une part, combien sur la terre son humilité profonde lui a mérité de gloire; d'autre part, combien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée.

Maria optimam partem elegit.... Qui se humiliat exaltabitur.

Marie a fait un meilleur choix.... Celui qui s'humilie sera élevé (*S. Matth., chap.* XXIII).

Je ne sais pourquoi, dans la solennité de ce jour, l'Eglise applique à la sainte Vierge ces paroles que je viens de rapporter. Je ne doute point que Marie n'ait eu sur la terre des priviléges qui n'ont été communiqués à aucune créature; je sais que dans le ciel elle est au-dessus de tous les saints. Elle a été choisie entre tous les enfants d'Adam, pour être délivrée du péché originel; elle a été choisie entre toutes les femmes pour être la mère de Dieu, et entre tous les prédestinés pour avoir la plénitude de la grâce et le premier rang dans la gloire: mais on ne peut pas dire qu'elle doive aucune de ces prérogatives à son propre choix; elle a été choisie pour posséder ces avantages, plutôt qu'elle ne les a choisis. Ce n'est, à mon sens, que dans un seul point qu'elle me paraît avoir choisi, c'est en ce qu'elle a passé sa vie dans l'humilité et dans l'éloignement du monde; cette humilité, cette retraite si exacte ont été véritablement l'effet de son choix: pouvant se produire et se montrer avec tant d'avantage aux yeux des hommes, elle a préféré l'obscurité d'une vie cachée à l'éclat que lui devaient donner toutes les grâces dont Dieu l'avait enrichie; elle s'est mise à la dernière place, lorsqu'on lui a offert de régner sur toutes les créatures; elle s'est d'autant plus abaissée, que le Seigneur prenait plus de soin de l'élever. Oui, messieurs, on peut dire qu'en agissant ainsi Marie a choisi, et que rien n'est plus avantageux que son choix, non-seulement parce que tout est solide dans le genre de vie qu'elle a embrassé, et que c'est celui que Jésus-Christ lui-même s'est réservé, mais encore parce que l'humilité devant être la mesure de notre grandeur future, elle ne pouvait s'ouvrir à la plus haute élévation un chemin plus sûr.

Il me semble, messieurs, que je ne puis moi-même prendre une meilleure voie pour vous faire comprendre jusqu'où s'étend l'élévation dont Marie jouit depuis son assomption, qu'en vous faisant voir combien a été profonde l'humilité qu'elle a pratiquée. Ce serait dans moi un excès de témérité de vouloir porter les yeux sur le trône où elle est assise, sur la riche couronne qui brille sur son front, sur la gloire ineffable dont elle est environnée; tout ceci surpasse notre intelligence, on n'en peut parler que par des figures, et tout ce qu'on en peut dire est au-dessous de cette idée même confuse et imparfaite qu'on s'en forme communément. Mais, puisque c'est un article de foi que les saints sont d'autant plus élevés dans le ciel qu'ils se sont plus abaissés sur la terre, selon ces paroles: *Qui se humiliat exaltabitur*, si je pouvais vous faire voir combien Marie s'est humiliée, il est certain que je vous mettrais entre les mains une règle sûre pour mesurer l'étendue de son bonheur. Quoi qu'il en soit, j'espère que ce discours sera chrétien, et que, s'il est peu utile pour la gloire de Marie, il servira du moins à vous édifier. Adressons-nous à cette reine des anges, à cette dépositaire des grâces du Tout-Puissant; et pour la fléchir en notre faveur, faisons-lui ensemble la prière de l'ange: *Ave, Maria.*

Je conviens avec saint Bernard que la qualité de Mère de Dieu dont la sainte Vierge a été honorée sur la terre peut servir de règle pour mesurer le bonheur qu'elle possède dans le ciel; j'ose néanmoins dire qu'on en jugera plus exactement et plus infailliblement par l'humilité dont elle a fait profession. Oui, messieurs, c'est par sa vertu, et surtout par son humilité profonde, qu'elle a mérité la gloire qu'on aurait pu absolument refuser à son éminente qualité de mère du Rédempteur. Les théologiens disent qu'il n'était pas entièrement impossible que Marie, même après avoir conçu le Verbe éternel, se rendît indigne de l'immortelle félicité. C'est pour cela que saint Augustin assure qu'elle a été plus heureuse de croire en Jésus-Christ, que de lui donner sa propre chair; c'est pour cela que Jésus-Christ lui-même, lorsqu'une femme pieuse s'écria: Qu'heureux est le sein qui vous a conçu! lui fit cette réponse: Dites plutôt que ceux-là sont heureux qui entendent la parole de Dieu et qui y conforment leur vie. Mais voici par

où Marie a mérité la gloire qu'elle possède. Si elle a été humble, il faut nécessairement qu'on l'exalte; et si elle n'a pas joui sur la terre de cette élévation, il faut qu'elle lui soit réservée dans le ciel. C'est, chrétiens auditeurs, toute la preuve que je veux vous donner dans ce discours de la supériorité de la gloire où Marie parvint au jour de son assomption. *Qui se humiliat exaltabitur:* Quiconque est humble sera exalté; c'est un oracle sorti de la bouche même de la vérité incarnée. Or, Marie a été humble sur la terre, et elle n'y a pas reçu les honneurs dus à son humilité; elle y a vécu, au contraire, dans un abaissement extrême : donc elle est infiniment élevée dans le ciel. Pour savoir jusqu'où va cette élévation dans le ciel, nous n'avons qu'à considérer, dans le premier point, combien son humilité profonde lui a mérité de gloire; dans le second, combien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée. En deux mots, par les honneurs qui lui sont dus, et qu'elle n'a pas reçus, jugeons de ceux qui lui sont réservés pour le jour de son exaltation.

PREMIER POINT.

Marie a été si humble, que par son humilité elle a été élevée à la dignité de mère de Dieu; elle a été si humble, qu'une prodigieuse élévation n'a point altéré son humilité. Voilà le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette vertu incomparable. L'humilité ne pouvait recevoir une plus haute récompense que la maternité divine, ni être mise à une plus forte épreuve qu'en recevant un honneur si inouï; mais cette récompense ne s'est point trouvée trop grande, ni cette épreuve trop forte pour l'humilité de la sainte Vierge.

A l'égard de la première proposition, saint Bernard ne fait pas difficulté de dire que c'est l'humilité qui a comme engendré le Verbe divin dans le sein de la Vierge, que ce sont les charmes de cette vertu qui ont donné de l'amour au Roi de la gloire, et qui l'ont fait descendre du trône de son père, pour venir prendre ses délices dans le sein d'une vile créature. Le saint docteur se fonde sur ces paroles que Marie a elle-même prononcées : *Respexit humilitatem ancillæ suæ:* Il a eu égard à l'humilité de sa servante, et il s'est senti porté à en faire sa mère. Vous concevez, chrétiens auditeurs, qu'une humilité qui a pu produire un événement si incompréhensible, qui a comme mérité une faveur qui ne peut être méritée, vous concevez qu'une humilité pareille n'est pas une humilité commune. Ce n'est pas tout : je vous prie d'observer que cette humble Vierge avait été enrichie dès sa naissance, et même dès sa conception, de tous les dons, de toutes les vertus surnaturelles, et que toutes ces faveurs étaient en elle à un point qu'on ne leur peut comparer aucune des faveurs qu'ont reçues les autres saints; cependant entre toutes ces admirables vertus l'humilité a une prérogative toute singulière : elle attire les yeux de Dieu, elle touche son cœur; il faut donc que ce soit la vertu que Marie a cultivée avec plus de soin, la vertu qu'elle a portée à un plus haut point de perfection. Sur ce principe, combien cette humilité doit-elle avoir été profonde? C'est un miracle qu'elle ait pu subsister parmi des avantages si multipliés et si rares, c'est un miracle plus grand encore qu'elle se soit élevée au-dessus de ces avantages

Si je passe à la seconde proposition, je remarque d'abord avec le même saint Bernard que c'est un prodige bien rare qu'au milieu des plus grands honneurs l'humilité ne se démente pas : *Non mediocris humilitatis insigne, nec oblata tanta gloria oblivisci humilitatem.* Quel signe plus parlant d'une modestie inaltérable, que de se ressouvenir de son néant dans le temps que Dieu même rend à nos mérites le plus avantageux témoignage! Il est facile, dans une vie obscure et méprisée, de conserver de bas sentiments de soi-même; mais ce n'est qu'avec peine que les âmes les plus humbles se défendent des respects et des louanges des hommes. Combien devait-il donc être difficile à la sainte Vierge de se mettre en quelque sorte au-dessus des éloges que l'ange du Seigneur donna à sa vertu, au-dessus des marques réelles et éclatantes d'un amour, d'une estime si singulière qu'elle reçut du Seigneur? Cependant, chrétiens auditeurs, loin d'avoir été ébranlée dans une occasion si délicate, loin d'avoir donné entrée à quelque vaine complaisance ou à quelque sentiment d'orgueil, c'est dans cette épineuse circonstance qu'elle signala le plus son humilité.

Elle voit venir vers elle un ange du premier ordre, qui l'assure qu'elle est remplie de grâce et de sainteté, que le Seigneur est avec elle, c'est-à-dire, qu'il l'aime, qu'il la protége, qu'il la conduit, qu'il est uni à son cœur aussi étroitement que l'âme est unie au corps; qu'entre toutes les femmes il n'y en a jamais eu, et qu'il n'y en aura jamais sur qui le ciel verse des bénédictions aussi singulières, aussi abondantes que sur elle; qu'au reste, elle a eu le bonheur de plaire à Dieu sur toutes les créatures; qu'il l'a destinée pour être la mère de son Fils unique; que le Saint-Esprit l'a choisie pour son épouse, et que de cette alliance si glorieuse pour elle doit naître le Rédempteur du genre humain, le Roi du ciel et de la terre. Quelle impression pensez-vous, messieurs, que ces louanges aient faite sur l'esprit de cette humble vierge? Non-seulement elles ne l'enflent point d'orgueil, mais elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joie. Dirai-je qu'elle y a été aussi insensible que si l'on avait loué des vertus étrangères? Ce n'est pas encore assez : un trouble soudain se saisit d'elle; elle paraît interdite, elle ne comprend rien à ce mystère, elle se trouve dans un embarras qu'elle ne peut dissimuler et qu'elle ne peut exprimer. Je sais que

saint Ambroise dit que ce trouble fut occasionné par l'ange qui se montrait à elle sous la figure d'un homme; mais l'Evangile marque expressément que ce fut le discours de Gabriel, et non sa présence, qui la troubla : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Ayant toujours devant les yeux sa propre bassesse et son néant, son humilité la représentait à elle-même si peu ressemblante au portrait qu'en faisait l'ange; et si indigne du choix qu'il lui annonçait, que, sans douter de sa sincérité, elle ne savait que penser des paroles qu'il lui portait : *Cogitabat*, dit l'évangéliste, *qualis esset ista salutatio.* Elle rentre dans une profonde méditation, elle cherche à pénétrer le sens de l'éloge qu'elle a entendu, elle veut voir quelle conformité il peut y avoir entre les discours qu'on lui tient et les sentiments qu'elle a d'elle-même; mais, plus elle examine, plus elle sent croître son étonnement, plus elle se persuade que les paroles de l'ange sont des énigmes qu'elle ne peut démêler. Fut-il jamais d'humilité aussi profonde, aussi incorruptible? Non-seulement les paroles sont claires et sans ambiguïté, mais c'est un ange qui les porte, et qui les porte de la part du Seigneur, qui connaît mieux notre âme que nous-mêmes : et néanmoins Marie persévère à se croire indigne des éloges qu'on lui fait de sa sainteté.

Quand les hommes nous louent, chrétiens auditeurs, il nous est aisé, ce me semble, de nous défendre de la vanité : les hommes louent assez indifféremment le bien et le mal, selon que l'intérêt ou quelqu'autre passion les fait parler. Le monde ne connaît pas même les grandes vertus : il en donne souvent le nom aux plus grands vices. Il a encore moins de connaissance de notre cœur, et, si quelquefois il se trompe en notre faveur, pour un avantage si léger quel tort ne nous fait-il pas le plus souvent, en nous croyant plus vicieux que nous ne sommes! Contre tous les éloges et tous les applaudissements humains j'ai toujours en moi un préservatif infaillible, c'est la vue et le sentiment de ma misère. Elle est, cette misère, comme un mal secret que je sens dans les entrailles, comme un mal dont je ne peux pas douter, malgré le soin que prennent de me flatter des amis trompés par de fausses apparences. Mais comme la véritable vertu, la sainteté parfaite consiste uniquement à plaire au Seigneur, quand le Seigneur témoigne lui-même qu'il est content, quand il déclare qu'on a gagné ses bonnes grâces et qu'il le confirme par des faveurs inouïes : *Invenisti gratiam apud Deum; ecce concipies et paries Filium;* parmi ces éloges, parmi ces faveurs, à quoi l'humilité peut-elle avoir recours pour se soutenir? Quelles ténèbres peut-elle opposer à une si grande lumière?

Que fera Marie dans cette embarrassante conjoncture? Doutera-t-elle des paroles de Gabriel? hasardera-t-elle sa foi pour sauver son humilité. Non, messieurs, elle ne doutera point; mais le trouble et la confusion entreront dans son esprit soumis. Au milieu de ce trouble sa foi et son humilité prendront une nouvelle force, un nouveau lustre; elle croira ce qu'on dit d'elle, comme on croit les mystères les plus obscurs : voilà l'exercice généreux de sa foi. Mais l'éloge qu'on lui fait de sa vertu lui paraîtra moins compréhensible que l'incarnation du Verbe qu'on lui annonce : voilà le noble exercice de son humilité : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Cette même humilité, principe de son trouble et de sa surprise dans cette rencontre, a eu la force de conserver en elle un calme inaltérable dans des occasions plus capables de l'étonner. Elle fit remarquer à son fils, aux noces de Cana, la confusion ou le manque de vin allait jeter l'époux. Vous savez ce que lui répondit Jésus-Christ, réponse dure en apparence : *Quid tibi et mihi est, mulier?* Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, et de quoi vous mêlez-vous? Tel est, dans notre langue, le sens de ces paroles : Femme, d'où vous vient tant de hardiesse? Quelle liaison, quel rapport si intime entre nous, pour que vous osiez vous entremettre auprès de moi? Quel trouble, ou du moins quelle surprise une pareille réponse ne devait-elle pas produire dans l'âme de Marie! Ne devait-elle point s'étonner que le Sauveur ne répondît au doux nom de fils qu'elle venait de lui donner que par le nom de femme, nom toujours dur dans la bouche d'un fils? Ne semble-t-il pas qu'elle pouvait répliquer : Hé quoi! a-t-il oublié que je l'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai eu soin de son enfance, et que, depuis trente ans qu'il est au monde, je lui ai rendu tous les offices d'une mère tendre? Non, aucune de ces pensées ne se présenta à l'esprit de la sainte Vierge : elle ne parut pas plus étonnée du procédé de Jésus que si elle y eût été accoutumée, ou qu'elle s'y fût attendue; elle ne donne aucune marque d'embarras, ni de tristesse; elle continue de parler à ceux qui servaient au festin, et de prendre part à la joie des convives.

Jamais non plus elle ne se plaignit d'une autre espèce d'affront que sembla lui faire Jésus-Christ. Il était dans une maison particulière, des personnes s'y étaient assemblées : Marie demande à lui parler, il ne veut ni la faire entrer ni aller vers elle, il semble même la désavouer et s'offenser de ce qu'on l'avait appelée sa mère. Il est fondé en raison, dit-elle; il est vrai que j'ai eu l'avantage unique de le mettre au monde, mais c'est un honneur dont j'étais indigne; j'ai eu tort de le traiter de fils, ce nom en effet le déshonore; s'il me rebute, il me fait justice; il est étrange qu'une vile créature telle que je suis ait l'audace de lui parler; il ne peut y avoir de liaison entre la lumière et les ténèbres. Que vous dirai-je de ces paroles si modestes par où elle exprima le consentement qu'elle donna au mystère de l'Incarnation? *Ecce ancilla Domini :* Voici la servante du Seigneur. Pouvait-elle s'expli-

quer plus courtement et plus simplement? Je passe sous silence ce qu'en disent les Pères et ce que vous en avez entendu plusieurs fois; je remarque seulement qu'une autre se serait étendue sur son indignité, qu'elle aurait exagéré son peu de mérite, qu'elle aurait fait des instances pour détourner un pareil honneur; mais il ne vient pas seulement à l'esprit de la sainte Vierge que Dieu ait quelque dessein de l'honorer, ou qu'il trouve rien en elle qui l'engage à la choisir pour sa mère; elle regarde ce choix comme un effet de la volonté absolue de Dieu qui, voulant avoir une mère, prend entre toutes les femmes celle qui le mérite le moins, de même qu'ayant à s'unir à une nature créée, il choisit la moins noble, la plus misérable, la nature de l'homme et non la nature de l'ange : ainsi, loin de songer à des actions de grâce, comme une personne qui se sent distinguée, elle pense faire un vrai sacrifice en recevant un honneur qu'elle croit lui convenir si peu : *Ecce ancilla Domini :* Voici l'esclave du Seigneur, il fera de moi ce qui lui plaira.

Je me représente une femme avec toute la simplicité que donne la vie champêtre, et qu'un grand prince élève tout d'un coup jusqu'à la couche royale : elle est gênée par la crainte de manquer à son devoir, et elle ne sait si elle doit résister ou obéir à des ordres pareils; elle ne souffre qu'avec peine qu'on fasse disparaître ses haillons, et, plus l'or brille dans les nouveaux vêtements dont on la pare, plus elle a de honte de se voir vêtue d'une manière si peu proportionnée à sa naissance; loin de s'en enorgueillir, elle n'ose se montrer dans ce superbe appareil. C'est la comparaison dont se sert saint Bernardin pour expliquer quels furent alors les sentiments de Marie : *Quomodo pauperculam vilem si potens rex eligeret in conjugem.* Mais enfin, en sortant du hameau, on s'accoutume bientôt à la grandeur, on n'est pas longtemps sans oublier ce qu'on a été; et ceux que la Providence retire subitement de la fange sont ordinairement les plus fiers et les plus insupportables dans leur élévation. Non, messieurs, la maternité divine n'a pas apporté plus de changement dans l'humilité de Marie que dans son inviolable virginité : elle a été mère sans cesser d'être vierge; et, ce qui n'est peut-être pas un moindre prodige, elle a été mère de Dieu sans concevoir plus d'estime d'elle-même, sans se préférer à la dernière des femmes.

De plus, messieurs, lorsqu'elle vient d'être placée à ce haut rang d'où elle voit au-dessous d'elle et les hommes et les anges, voyez avec quel empressement elle se met en chemin pour aller rendre visite à Elizabeth et la servir dans sa grossesse : elle croit du moins devoir cette marque de déférence et de respect à l'âge que cette parente avait sur elle, comme si elle n'avait rien eu en soi qu'elle pût opposer à l'avantage des années. Voyez combien elle est prompte à rapporter à Dieu les louanges qu'elle reçoit à son arrivée dans une famille toute sainte : *Magnificat anima mea Dominum :* Il est vrai, dit-elle, que Dieu est grand et admirable dans ses œuvres, il a jeté les yeux sur ma bassesse, et toute sa puissance s'est signalée en m'élevant du néant à une dignité si sublime : c'est pourquoi toutes les nations auront lieu de publier, non pas que je suis sainte ni environnée de gloire, mais heureuse, et d'autant plus heureuse qu'on ne pouvait parvenir à une si haute élévation avec moins de mérite : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Vous aurez peut-être de la peine, chrétiens auditeurs, à croire que Marie ait été en effet dans ces sentiments, car enfin elle ne pouvait pas ignorer combien son âme était pure, sa vie innocente, ses actions saintes, sa contemplation élevée, que son amour pour Dieu était aussi ardent que l'amour des séraphins; elle savait qu'elle n'avait jamais péché, elle était même exempte de cet attrait que les plus grands saints ont au péché, de cet attrait funeste qui est pour eux un sujet continuel de confusion et d'humilité : *Unde ergo tibi humilitas, et tanta humilitas, o beata?* s'écrie un de ses fidèles serviteurs : Quel sujet avez-vous donc de vous humilier, heureuse Vierge, et de vous humilier si profondément? Le docte Taulère dit qu'elle avait autant ou plus de sujet de s'humilier que Madeleine pécheresse. Pourquoi? Parce que n'étant rien de soi, elle se voyait élevée à un rang plus disproportionné à son néant que ne l'était l'état de cette célèbre pénitente. Il n'est rien de plus humiliant que la pauvreté : or, pour être pauvre, il suffit de n'avoir rien de son fonds, et de tenir ce que l'on a de la libéralité d'autrui. Marie n'est pas dans le dépouillement, à la vérité; au contraire, elle est revêtue des plus précieux ornements de la grâce, mais ces riches ornements ne sont pas d'elle. Elle a reçu plus qu'une autre, et c'est cela même qui l'humilie, vu qu'elle ne l'a pas plus mérité qu'une autre. Ce qu'il y a de louable en elle, c'est que, sans songer jamais ni à ce qu'elle a fait pour Dieu, ni à ce que Dieu a fait pour elle, elle demeure inviolablement attachée à la considération de son néant, où elle se trouve confondue avec les plus viles créatures, sans rien découvrir qui la distingue même des réprouvés, ni qui puisse avoir porté Dieu à lui faire la moindre faveur. C'était par la vue continuelle de ce néant qu'elle nourrissait en son âme une si parfaite humilité; semblable à ce sage Romain qui, ayant passé de la charrue sur le trône, voulait toujours avoir sous les yeux les habits qu'il avait portés dans son hameau, afin que le souvenir de sa première fortune le portât à user modérément de son bonheur; semblable à cet autre monarque qui ne se servait jamais que de vaisselle de terre, afin que ce genre de vaisselle rendît sans cesse présent à sa mémoire le souvenir de l'ancienne profession qu'il avait exercée, afin d'avoir souvent la vue sur ce préservatif

si efficace contre l'orgueil qu'inspire le rang de souverain.

Voilà, chrétiens auditeurs, la véritable source de l'humilité de la sainte Vierge. C'est ce regard de son néant, que saint Bernardin assure avoir été aussi continuel que l'exercice de son amour : *aspectus nihilitatis ;* sans se laisser éblouir par ce qu'elle était, elle ne cessait jamais d'occuper ses réflexions de ce qu'elle avait été avant d'exister, de ce qu'elle aurait pu être encore s'il avait plu à Dieu de lui ôter ce qu'il pouvait lui redemander sans injustice; elle ne voyait rien de tout ce qui était en elle que sa bassesse, elle se ressouvenait que c'était tout ce que le Seigneur lui-même y avait vu, lorsqu'il avait jeté sur elle les yeux de sa miséricorde : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Messieurs, il me semble que quand on fait réflexion à ces humbles sentiments, on devient incapable de se laisser surprendre par l'orgueil : car enfin, quelque saints, quelque parfaits que vous soyez, il s'en faut bien que votre sainteté égale la sainteté de la mère de Jésus-Christ. Cependant il est certain que cette sainte mère ne s'est jamais préférée à aucune créature, qu'elle n'a pas cru qu'il y en eût une seule au-dessous d'elle, et ce qui n'est pas moins véritable, c'est qu'il n'y avait rien de faux dans ses pensées, et qu'elle s'y rendait justice. Et nous, nous cédons à la vaine gloire, nous nous élevons au-dessus des autres hommes ; nous qui sommes sujets à toutes sortes de vices, ou qui n'avons que des vertus imparfaites, nous qui, quelque soin que nous prenions de sauver les apparences, sentons intimement qu'au fond nous ne sommes que faiblesse, qu'ignorance ; que l'avarice, la paresse, l'amour du plaisir, les passions les plus basses et les plus folles nous possèdent tour à tour, et que ce n'est qu'à force de contrainte et de dissimulation que nous cachons tous ces défauts, que nous les empêchons d'éclater au yeux de tout l'univers, nous trouvons étrange qu'on manque d'égards pour nous, qu'on ose parler de nous en termes peu avantageux ; nous ne pouvons souffrir qu'on nous méprise, nous pensons qu'on ne le peut faire sans commettre la plus affreuse injustice. Mais, en vérité, oserions-nous faire ces plaintes à des gens qui nous connaîtraient comme nous nous connaissons nous-mêmes ? Nous nous étonnons de ce qu'on ne nous considère pas assez, de ce qu'on ne nous aime pas ; et moi je m'étonne comment on peut nous supporter, comment nous pouvons nous souffrir nous-mêmes.

Quelle excuse aurons-nous, chrétiens auditeurs, pour colorer notre orgueil, lorsqu'il nous sera reproché au jour des vengeances ? Car enfin, les autres vices trouvent en nous de quoi se nourrir ; les objets qui nous tentent sont séduisants, les ennemis qui nous attaquent sont puissants, et ils ont dans notre cœur de grandes intelligences ; mais qu'y a-t-il en nous qui puisse entretenir notre orgueil ? Tout ce qui nous entraîne dans les autres désordres, ces désordres-là mêmes, nous arment contre la vaine gloire. Vous n'êtes ni chastes, ni sobres, ni patients, vous ne voulez quitter ni le jeu, ni l'oisiveté, votre cœur n'a point de tendresse pour les pauvres, point de charité pour le prochain, vous l'avouez franchement, vous ne pouvez en disconvenir. Vous dites que vous ne pouvez faire autrement ; je le veux ; mais comment pouvez-vous avoir du mépris pour vos frères, et vous préférer à eux ? Comment prétendez-vous qu'on vous honore, qu'on vous respecte ? Quand vous auriez toutes les vertus, dit saint Bernard, cette présomption les corromprait toutes et vous rendrait haïssable aux yeux de Dieu. Mais combien vous doit-il haïr davantage si, vous trouvant dénué de toute vertu, il ne voit en vous qu'un pauvre également vicieux et orgueilleux ? Hélas ! si ce nombre infini d'imperfections que nous sommes obligés de reconnaître en nous était du moins capable de nous rendre humbles, cette humilité nous rendrait irréprochables.

L'humilité, disent les saints Pères, est une vertu qui répare tout, qui désarme Dieu dans sa plus grande colère, qui nous tient lieu d'innocence auprès de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité ! aimable vertu, source de paix et de sainteté, que je me trouve heureux de pouvoir, avec ton secours, abolir toutes mes fautes, rentrer dans l'amitié de mon créateur et m'ouvrir un chemin sûr et infaillible à la gloire. Oh ! que mon salut me devient aisé par cette voie ! qu'il m'est facile de voir que je ne suis rien ! D'ailleurs mes péchés s'élèvent sans cesse contre moi, malgré moi-même ; je suis né avec de pernicieuses inclinations qui me sollicitent au mal et me le rendent en quelque sorte nécessaire. Non-seulement mes passions me tourmentent, elles m'aveuglent encore et me rendent presque semblable aux bêtes farouches ; mais pour peu qu'elles me laissent de raison, c'en est assez, j'ai l'avantage de pouvoir m'humilier. Oui, tandis que je serai accablé de tant de misères, je ne cesserai de m'écrier : Heureuses misères, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu, et à m'abaisser devant les hommes ! Si vous m'êtes nécessaires pour me conserver dans la connaissance de mon néant et dans le juste mépris que je dois faire de moi-même, je ne voudrais pas vous changer pour le mérite et pour les vertus des autres; j'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble; je renonce à toutes les grâces qui pourraient me ravir cet avantage, il me tient lieu de tout, ce seul avantage, et pour ne pas le perdre, je consens à être privé du reste.

Mais pour juger de l'élévation de la sainte Vierge dans le ciel, il ne suffit pas de se rappeler combien elle s'est humiliée dans elle-même, il faut voir combien elle a été humiliée devant les hommes; car si au lieu d'avoir été humiliée sur la terre, elle y avait été exaltée, on pourrait dire qu'elle aurait reçu sa récompense et qu'elle n'aurait plus rien à demander en vertu de ces paroles :

Quiconque s'humilie sera exalté. Examinons donc dans le second point de ce discours si son humiliation sur la terre a été aussi profonde que l'a été son humilité.

SECOND POINT.

Marie s'appliqua toujours à cacher tout ce qui pouvait donner de l'éclat à sa vertu; et durant qu'elle vécut, Dieu même ne parut jamais suppléer à son silence : elle prit un soin singulier de se tenir dans l'humiliation; Dieu et les hommes semblèrent seconder ce dessein. Par combien d'endroits l'humiliation où voulut vivre Marie ne se rend-elle pas sensible? Lorsque je lis les vies des saints, et surtout ces ouvrages admirables où eux-mêmes nous ont laissé leurs propres pensées, les lumières extraordinaires qu'ils ont reçues de Dieu; lorsque j'entends parler de ces grâces singulières, de ces dons admirables de contemplation communiqués à une sainte Catherine de Sienne, à une sainte Thérèse; de ces divines ardeurs, de ces sentiments incompréhensibles qu'elles rapportaient de leurs ravissements et de leurs extases; mon Dieu, dis-je en moi-même, quel trésor d'instructions et de lumières, quels sujets d'admiration n'aurions-nous pas, si Marie avait voulu communiquer les secrets de son cœur, et publier les faveurs que Dieu lui avait faites dès son enfance! Marie dont la contemplation a surpassé les vues des premiers séraphins, Marie qui a reçu seule plus de grâce que tous les prédestinés ensemble, Marie qui a toujours été si fidèle à cette grâce, que sans cesse elle y a répondu de toute l'étendue de ses forces, Marie qui a porté le Sauveur durant neuf mois dans son sein, qui a vécu avec lui durant trente ans, qui l'a vu naître, mourir et ressusciter; durant ce temps, qui peut douter que Dieu, selon les diverses conjonctures, n'ait fait mille prodiges en elle, et qu'elle n'ait pratiqué les plus excellentes et les plus sublimes vertus? Cependant qu'en a-t-on su par elle-même? Elle a enseveli toutes ces grandes lumières, elle a comme enfoui de si riches trésors, elle n'a rien dit que ce qu'elle ne pouvait pas taire sans cacher le mystère de l'Incarnation; encore a-t-il fallu qu'un ange ait appris ce mystère à saint Joseph : les soupçons que ce saint homme pouvait former contre la chasteté de son épouse ne furent jamais capables d'arracher ce secret à cette humble épouse.

En perdant ce qu'elle nous pouvait apprendre, quelle perte n'avons-nous pas faite? Néanmoins, messieurs, quelque grande que soit cette perte, elle me paraît avantageusement réparée par l'exemple de son humble discrétion. Quelle réserve, quel prodige dans ce constant silence! quel mépris des honneurs! quel amour pour l'humiliation! car à quel autre motif peut-on attribuer ce silence, ce désir de demeurer dans l'obscurité? Si on nous voyait prendre un soin pareil, on pourrait dire que la crainte de tout perdre, par vanité, nous y obligerait; mais Marie n'était point exposée à ce péril, les traits de la vaine gloire ne pouvaient donner d'atteinte à son humilité : convenons donc qu'elle a recherché l'humiliation pour l'humiliation même, puisqu'elle a fui un honneur qui ne pouvait lui être nuisible.

On me demandera peut-être pourquoi les saints qui se sont enfin élevés au-dessus de la vaine gloire, évitent néanmoins si soigneusement de se produire et de faire parade de leurs vertus? Je vous dirai sur cela quelle est ma pensée. Les saints, ceux qui sont parvenus à la perfection du christianisme, déclareraient volontiers et leurs sentiments et toutes les grâces que Dieu ne cesse de leur faire; ils se sentent même quelquefois des désirs si ardents de les publier, ces faveurs du ciel, pour la gloire du Seigneur, que ce n'est qu'avec une violence extrême qu'ils les retiennent dans le secret de leur âme. Ils répriment néanmoins ces désirs vifs; et leur raison, c'est qu'au lieu de faire bénir l'auteur des biens qu'ils possèdent, par le récit qu'ils en feraient, ils voient que la plupart des hommes se contenteraient d'admirer ceux qui ont reçu ces biens, et leur porteraient un respect, une vénération qui ne leur est pas due. Si nous étions aussi fidèles à louer Dieu des dons qu'il répand dans l'âme de ses amis, qu'eux-mêmes le seraient à rapporter à Dieu toutes les louanges qu'ils recevraient pour ces dons, ils n'auraient pas de peine à nous en donner connaissance : mais ils savent quelle est notre ignorance et la faiblesse de notre esprit, qui s'arrête toujours à l'homme, quoique de soi il n'ait rien, cet homme, qui mérite l'admiration ou l'estime des autres hommes; ils craignent, ces favoris du ciel, d'être pour nous un sujet de scandale et de nous donner occasion de commettre, par ignorance, la même injustice que les orgueilleux commettent par amour-propre, lorsqu'ils s'attribuent la gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Mais quoi qu'ils fassent, ces saints, leur vertu les trahit; la sainteté n'est pas un bien qu'il soit facile de dissimuler, on rendrait plutôt invisible la lumière et le soleil même : plus on fuit la gloire, plus on s'en trouve investi; elle va chercher les anachorètes au fond des plus affreuses solitudes, la seule odeur de leur vertu y attire les rois et les empereurs, et rend les déserts semblables aux villes les plus peuplées. Saint Siméon Stylite, saint Antoine, saint Benoît, saint Bernard, ont été si respectés, si révérés dans le monde par le mépris qu'ils en ont fait, qu'ils semblaient être devenus comme les oracles des peuples et les arbitres de l'univers. C'est à l'égard des actions qu'ils se sont le plus efforcés de dérober à la connaissance des hommes, que Dieu semble se faire un plaisir de rendre inutiles leurs précautions. Il met au plus grand jour les vertus les plus secrètes de ses humbles adorateurs, tantôt par la voix d'un enfant, d'un ange, des morts mêmes, tantôt par d'autres prodiges.

Mais à l'égard de Marie, Dieu et les hommes semblent avoir en tout secondé son humilité; ils l'ont laissée dans l'obscurité ou

dans le mépris. Nous n'apprenons pas qu'elle ait fait un seul miracle dans toute sa vie : prérogative néanmoins si commune aux autres saints, qu'on n'en canonise jamais un seul sans qu'on ait des preuves de quelque action de sa part au-dessus des forces de la nature. Elle pria Jésus-Christ de changer l'eau en vin au festin de Cana : il est vrai qu'il fit ce qu'elle lui demanda, mais il le fit de telle sorte qu'on n'eut pas lieu de croire qu'il le faisait à sa prière. De plus, sa virginité fut entièrement ignorée, et sa maternité glorieuse ne fut jamais reconnue que de Jésus-Christ. Avouons cependant que la douleur qu'elle fit paraître à la passion de ce fils, ne permit pas de douter qu'elle fût sa mère: mais alors cette qualité, loin de lui faire honneur, ne lui pouvait causer que de la confusion ; elle parut mère de Jésus dans le temps qu'il passait pour un scélérat, et qu'il finissait ses jours dans l'infamie. Mais n'est-il pas étonnant que le Sauveur, qui a donné de si grands éloges à sainte Madeleine, à saint Jean, à la Chananéenne, au Centurion, n'ait pas dit un seul mot à la louange de Marie ? Ni l'Evangile, ni les Actes des apôtres ne font mention de ses vertus. Elle a survécu environ quinze ans à l'ascension de son fils, selon la commune opinion ; personne n'a su ce qu'elle a fait durant ce temps, ou du moins personne ne s'est mis en peine de nous le faire savoir. On est entré dans le détail le plus circonstancié des actions de saint Pierre et des autres apôtres ; nous n'entendons parler que des prodiges qui se faisaient par les mains de tous les disciples, du respect et de la vénération que les idolâtres et les démons mêmes avaient pour leur sainteté : la mère de Dieu demeure seule jusqu'à la mort dans un oubli si profond, dans une si grande obscurité, qu'on ne remarque rien en elle qui paraisse digne d'être transmis aux siècles suivants.

O vie pleine de mérites ! ô heureuse vie, heureuse, non seulement parce qu'il n'y en eut jamais de si sainte, mais encore parce qu'elle n'a été connue que de Dieu seul, à qui elle a été toute consacrée ; parce que la sainteté de cette vie a été un mystère, où tout s'est passé entre le Seigneur et sa sainte mère, où nul homme n'a pénétré, et dont les anges mêmes n'ont eu qu'une connaissance imparfaite. Mais si cette mère, si cette vierge a ainsi vécu dans l'obscurité et dans l'humiliation, si avant sa mort elle n'a reçu de la part des hommes aucun des honneurs qui étaient dus à sa vertu, si elle a été privée de la gloire que les grâces privilégiées du Seigneur lui devaient naturellement procurer, à quel point de grandeur ne doit-elle pas être élevée au jour de son assomption, puisque quiconque s'humilie est exalté, souvent même dès cette vie ?

Mais si toute la vie de la sainte Vierge s'est passée ainsi dans l'humiliation, et si elle n'a reçu aucun des honneurs qu'elle a mérités, il s'ensuit que ces honneurs lui sont réservés pour le ciel. Quel est donc le poids immense de gloire qu'elle y va recueillir ! quelles couronnes pour récompenser son humilité, et quel éclat dans ces couronnes ! On en peut juger par tout ce que Dieu a fait et par tout ce qu'il fait encore tous les jours pour la gloire de cette mère chérie, depuis qu'elle n'est plus sur la terre. Ceux qui ont vécu quelque temps hors de ce royaume, savent combien d'autels, combien de temples ont été bâtis, combien de fêtes instituées en son nom, et avec quel concours, avec quelle pompe on les solennise ; ils savent combien de monarques se font gloire d'être ses vassaux, s'empressent de lui consacrer leurs états, de les lui rendre tributaires. J'ose avancer que pour faire honorer Marie, pour fortifier la confiance que tous les fidèles ont en son crédit auprès de Dieu, le Seigneur a fait presque autant de miracles que pour l'établissement de son Eglise. Mais qu'est-il nécessaire de passer les mers pour apprendre cette vérité ? Les monuments de la piété des Anglais envers la reine des anges et des hommes, ces respectables monuments ne sont pas encore détruits ; il n'y a pas encore deux cents ans que son image brillait sur tous les ports et dans toutes les places des plus grandes villes ; partout on voyait des églises et des monastères qui portaient son nom; toute l'Angleterre était sous les auspices de Marie; c'était son héritage, c'était sa portion chérie.

J'ai accusé ailleurs les superbes d'aveuglement ; il me semble que c'est ici surtout le lieu de leur reprocher leur imprudence. Ils veulent être honorés, et ils ne veulent pas prendre les voies qui conduisent à l'honneur ; ils prétendent s'élever par les moyens qui, selon la parole de Dieu, les doivent conduire à l'humiliation. Les uns veulent acquérir de la gloire par l'impiété, les autres par la vanité, quelques-uns même par l'apparence de la vertu ; mais ils se trompent tous, on ne le peut faire que par l'humiliation : on le voit tous les jours ; tel qui prétend se rendre recommandable par ses richesses, ne recueille de son ostentation que la réputation d'homme ambitieux, d'homme frivole; affecte-t-on de faire briller son esprit? cette vanité devient un objet de risée ; une femme cherche-t-elle à se distinguer par ses parures ? ce soin puéril rend sa vertu suspecte. On traite d'hypocrites ceux qui veulent avoir la réputation de vertueux. Dieu permet qu'on découvre les péchés secrets de ceux qui, de peur de perdre l'estime des libertins, cachent leurs bonnes œuvres. Si l'on essaie enfin de surprendre le suffrage public par une fausse humilité, il n'est personne qui ne découvre un orgueil monstrueux à travers ces faux dehors de modestie : *Qui se exaltat humiliabitur.* Mais c'est surtout au jugement dernier que paraîtra la confusion de ces hommes qui, par de trompeuses apparences, cherchent à se faire de la réputation. Quelle honte quand cette passion ridicule de la vaine gloire sera dévoilée aux yeux de l'univers ! quand Dieu fera voir que nous avons été assez vains pour pratiquer la vertu, afin d'être vus ; assez lâches pour la négliger, de peur d'être vus; assez insen-

sés pour faire le mal sous les yeux de Dieu qui nous condamne, et pour le faire par le désir d'être approuvés des hommes ! dans ce jour des révélations, à quel prix ne désirerez-vous point de racheter une confusion si sensible, mais devenue irréparable ? Ce prix est encore aujourd'hui entre vos mains: soyez sincèrement humbles, nous avons tous de quoi l'être ; aimez l'humiliation, Dieu vous aidera à la supporter, et elle vous conduira à une gloire pure et sans mélange, à une gloire qui durera toujours. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Marie enfant fournit la matière du plus brillant éloge, soit qu'on s'attache à ce qu'elle a fait depuis sa conception, soit qu'on passe à ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie.

Fundamenta ejus in montibus sanctis.

Ses fondements ont été jetés sur la cime des saintes montagnes (*Psal.* LXXXVI)

Je révère, comme je le dois, le sentiment du docteur également pieux et éclairé, qui témoigne dans un de ses sermons que rien ne l'effraie davantage que d'avoir à parler de la sainte Vierge ; je vous avoue néanmoins, messieurs, que je n'ai jamais pu adopter sa pensée ; je trouve au contraire, la joie la plus sensible dans l'obligation où je suis de vous entretenir de cette Vierge incomparable. En effet, si je regarde dans Marie, ou Marie elle-même, ou le choix que Dieu a fait d'elle, ou les suites de ce choix, ces priviléges singuliers, ces grâces abondantes, ou enfin les effets de ces grâces, ces progrès si prompts dans la vertu, cet accroissement continuel de mérites et de gloire ; quel avantage d'avoir à traiter un sujet si riche, et si capable de soutenir par lui-même l'éloquence la plus faible et la plus stérile ! Si je considère dans Marie les rapports qu'elle a avec nous, elle est notre reine, notre appui, notre mère ; elle est notre unique espérance, dit saint Epiphane ; elle est, dit saint Augustin, notre caution auprès de Dieu ; saint Bernard l'appelle notre médiatrice auprès du Médiateur ; saint Bonaventure, le remède de tous nos maux ; saint Ephrem, notre paix, notre joie, notre consolation ; enfin elle est notre gloire et notre couronne, et plus encore que tout cela, notre âme, notre vie, comme parlent d'autres saints Pères.

Quel plaisir d'avoir à parler d'une mère en qui nous trouvons tout, d'une mère à qui il semble que nous tenions lieu de tout, d'une mère qui nous aime tous, et que sans doute nous aimons tous aussi tendrement que les raisons que nous avons de l'aimer sont pressantes ! De plus, s'il est vrai qu'un ministre de l'Evangile ne doit avoir rien tant à cœur que le salut de ses auditeurs, puis-je vous donner des marques plus sûres et plus sincères de mon zèle, que de vous inspirer une entière confiance au pouvoir et à la tendresse de la mère de Dieu ? Il n'est rien, messieurs, de plus capable de vous rendre heureux et saints, comme je le souhaite, que l'amour que vous aurez pour Marie jusqu'au dernier soupir. Une seule chose semblerait me faire de la peine dans cette rencontre, c'est qu'il faut que je vous entretienne de Marie encore enfant ; mais vous verrez que cette enfant, née à peine, ouvre déjà à l'éloquence chrétienne le plus vaste champ. Je tâcherai de vous le faire voir après que nous aurons sollicité auprès d'elle-même le secours dont nous avons besoin pour la louer dignement. *Ave, Maria.*

Il est vrai, messieurs, qu'il n'est point de discours qui donne tant de gêne à un orateur, que ceux qu'on a coutume de faire à la naissance des princes. Que dire d'un enfant qui vient de naître ? Soit qu'on envisage ce qu'il est dans ces premiers moments, soit qu'on examine ce qu'il peut être à l'avenir, soit qu'on considère ce qu'il a fait, ou qu'on conjecture ce qu'il doit faire, quelle matière d'éloges y peut-on découvrir ? Dans les premiers moments il est homme ; c'est tout ce qu'on en peut dire. Est-ce même un homme parfait ? n'est-ce pas plutôt une masse d'argile, qu'un souffle de vie fait à peine respirer ? n'est-ce pas un amas informe d'humeurs sans consistance ? un être à la vérité qui vient d'être animé, mais qui ne diffère de la bête qu'en ce qu'il doit un jour avoir l'usage de la raison ? Pour l'avenir, tout ce qu'on en peut prévoir, c'est qu'il ne peut manquer d'être sujet à bien des misères ; du reste on ne sait s'il sera homme de bien ou méchant, sage ou insensé, poli ou grossier, libéral ou avare, généreux ou lâche, s'il aimera la gloire, ou s'il passera ses jours dans une honteuse oisiveté ; en un mot, il n'a encore rien fait, et on ignore ce qu'il fera dans la suite.

On ne peut pas parler de Marie, de la même manière, chrétiens auditeurs ; quoiqu'elle ne fasse que de naître, il est certain qu'elle a déjà beaucoup fait, et nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir ; son histoire est détaillée depuis plusieurs siècles dans les livres saints, et jamais les évangélistes n'en écriront autant qu'en ont prédit les prophètes : Marie vient au monde comblée de mérites, et nous savons qu'elle comblera le monde de bonheur et de bénédictions. Quelle facilité n'ai-je donc pas à trouver la matière de son éloge ! Je la trouve dans ce qu'elle a fait depuis sa conception, et dans ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie. Avant de naître, Marie a plus fait pour Dieu que les plus grands saints : ce sera le sujet du premier point. Durant le cours de sa vie, Marie fera tout ce que peut promettre une vertu supérieure dès sa naissance à la vertu la plus consommée : ce sera le second point. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Marie en commençant d'exister fut une

créature parfaite, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce; et dès ce moment elle donna à ce fonds de perfection toute la fertilité qu'elle était capable de lui donner, et dont il était susceptible: telle fut l'étendue de ses mérites avant même qu'elle eût vu le jour. Oui, mes frères, il est certain qu'après l'âme de Jésus-Christ, la plus belle qui fut créée, c'est l'âme que Dieu mit dans le corps de la sainte Vierge au moment qu'elle fut conçue: non-seulement ce fut l'âme du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du Créateur, on peut dire que ce fut le plus excellent; et que pour trouver quelque chose dans la nature de plus grand, il faut aller jusqu'à l'auteur même de la nature: *Opus quod solus opifex supergreditur.* Ce sont les paroles de saint Pierre Damien. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans cet esprit! que de docilité dans cette volonté! que de feu, que de tendresse, que d'étendue dans ce cœur! que de douceur, que de charmes dans les passions dont ce cœur est le siége! quel ordre, quel accord entre ces mêmes passions! Où découvrit-on jamais des inclinations mieux réglées, des penchants plus raisonnables et plus conformes aux mouvements de la grâce, un caractère plus doux, plus susceptible des impressions du Saint-Esprit?

A cette âme si privilégiée le Seigneur avait uni un corps si parfait, que le grand saint Denys avoue qu'il ne pouvait l'envisager sans être ébloui, et qu'il aurait adoré Marie comme une déesse, si la foi ne lui eût appris qu'il n'y avait au monde qu'une seule divinité. Faites néanmoins attention, je vous prie, que jamais femme ne négligea plus sa beauté, et qu'ainsi l'impression étonnante qu'elle fit sur un grand saint ne pouvait être attribuée aux parures qui relèvent la beauté des femmes mondaines. De plus, Marie avait du moins cinquante ans avant que saint Denys eût reçu la foi de Jésus-Christ; qu'aurait-il dit s'il l'avait vue à la fleur de l'âge, et dans son plus brillant éclat? Et que diront vos enfants, Vierge sainte, lorsqu'en entrant dans le ciel ils apercevront cette beauté éclatante, qu'ils la verront dans un jour si avantageux, enrichie des accroissements infinis qu'elle a reçus, relevée par tout ce qu'il y a de plus brillant dans la gloire, adoucie par cet air tendre et plein de bonté avec lequel vous les accueillerez, vous les recevrez dans votre sein?

Dès le premier moment que cette âme créée avec tant d'avantages, fut unie à un corps digne d'elle, celle-là fut sanctifiée, et celui-ci prêta des organes déjà propres pour toutes les fonctions de la vie raisonnable. Ce n'est plus une simple opinion, que Marie fut conçue sans péché; c'est une croyance unanime, qu'elle reçut avec la grâce sanctifiante le parfait usage de la raison; que dès lors son esprit fut éclairé de toutes les lumières de la sagesse, et enrichi de toutes les connaissances morales et surnaturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grâce qu'elle reçut, et quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée? Cette grâce fut si abondante, que tous les théologiens assurent, après saint Vincent Ferrier, qu'elle fut au-dessus de la grâce accordée à tous les saints, à tous les esprits célestes: *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes sanctos et omnes angelos.* C'est-à-dire, que dans ce premier moment, Marie fut plus sainte, plus agréable aux yeux de son créateur, plus digne de son amour et de ses complaisances, que tous les prédestinés ensemble: de sorte que si, dans l'ordre de la conservation, le Seigneur avait été obligé de faire un choix, il aurait sans peine anéanti ce nombre infini d'anges, mille fois au-dessus de tout ce qu'il y a jamais eu, et de tout ce qu'il y aura jamais d'hommes; il aurait laissé dans le néant tant de millions de martyrs, de vierges et de saints confesseurs, plutôt que de ne pas conserver cette Vierge à peine formée, à peine sortie de ses mains: *Super omnes sanctos et omnes angelos.*

Voilà, messieurs, ce qu'a été Marie, je ne dis pas avant sa naissance, mais dès le premier instant qu'elle fut conçue. Si vous regardez les perfections naturelles, elle fut la plus accomplie des créatures; et ce n'est que dans Dieu seul qu'on peut trouver quelque chose de plus grand et de plus beau que son corps. Voulez-vous considérer en elle ces qualités qui dans les autres sont les fruits de l'expérience et de l'étude? Elle fut incomparablement plus sage, plus éclairée que tous ceux qui ont vieilli dans la lecture des livres, dans la méditation des plus sublimes vérités, et dans la conduite des affaires les plus importantes. Jetterons-nous les yeux sur les dons surnaturels? elle fut plus sainte, elle seule, que tous les saints et du ciel et de la terre. Je pourrais encore ajouter que, dès ce temps-là, elle goûta la félicité céleste, elle vit Dieu, et elle vit en lui ce que les plus hautes intelligences n'y verront jamais: c'est la pensée de Théodoret, suivie de plusieurs autres Pères, de plusieurs savants théologiens. Qu'en dites-vous, messieurs? N'est-ce pas là une assez riche matière pour faire un discours en l'honneur de Marie?

Mais à ce qu'elle a été dès le premier moment de sa vie, si l'on joint ce qu'elle a fait, on s'ouvrira une carrière bien plus vaste encore. Il suffit de dire qu'elle a fait dès ce moment tout ce qu'elle pouvait faire avec ce fonds immense de grâces, avec toutes ces dispositions si avantageuses dont nous venons de parler. Aucun de ses talents naturels, aucune de ses qualités infuses ne fut oisive en elle, tout travailla, tout porta des fruits; dès lors tout son esprit fut appliqué à connaître et à louer Dieu, tout son cœur, toute son âme occupée à l'aimer; toutes ses forces, soit naturelles, soit surnaturelles, produisirent et firent croître cet amour. Quel amour, ô Dieu! quelles flammes, quelles ardeurs allumées dans un instant et dans un cœur à peine créé! Car s'il est vrai que Marie aima dès lors selon toute l'étendue de la charité et de la grâce sanctifiante qui était

en elle, c'est une conséquence nécessaire que dès lors son amour fut plus ardent que l'amoûr de tous les séraphins, que l'amour de tous les saints et de toutes les saintes ensemble, puisque, comme nous l'avons dit, la grâce qu'elle avait reçue était plus abondante que la grâce qui ait jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables. Quand donc Marie, après cet heureux moment, eût demeuré le reste du temps endormie dans le sein de sa mère, elle serait encore digne des plus grands éloges, puisqu'elle apporterait au monde plus de mérites que les plus grands saints n'en ont emporté en quittant la vie : mais au contraire, quel accroissement de vertu s'offre à nos yeux! Marie, depuis le premier moment de sa conception, jusqu'au moment où sainte Anne lui a donné le jour, n'a pas perdu un seul instant, elle n'a pas cessé d'aimer Dieu, et de l'aimer autant qu'elle le pouvait aimer avec la grâce dont elle était toujours remplie. C'est la doctrine des plus savants théologiens; ils assurent qu'elle n'eut jamais de secours inefficaces, de secours dont elle ne fît usage sur l'heure, dont elle ne tirât tout le fruit qu'ils étaient capables de produire : de sorte que le saint usage des premiers secours en attirant sans cesse d'autres, elle a aimé sans relâche, sans interruption, comme le dit saint Bernardin de Sienne en termes formels : *Mens Virginis in ardore dilectionis continue tenebatur.* Si cela est vrai, chrétiens auditeurs, s'il est vrai que la sainte Vierge, depuis sa conception jusqu'au jour qu'elle est née, a produit autant d'actes d'amour pour son Dieu qu'il s'est écoulé de moments, elle qui dès le premier moment égala par ses mérites, surpassa même tous les mérites et des anges et des hommes, quel doit être le trésor qu'elle apporta du sein de sa mère, où elle a resté neuf mois entiers? Vous ne concevez encore qu'une idée imparfaite de ce trésor inestimable ; pour nous en former une juste idée, mettons cette vérité dans tout son jour.

Il faut d'abord supposer avec toute la théologie, que lorsque nous agissons pour Dieu, nous méritons que la charité, qui est le principe de notre action, croisse en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agissons. Avez-vous dans l'âme deux degrés de charité? si cette vertu agit en vous selon toute l'étendue de ces deux degrés, vous en acquérez deux autres, et vous devenez plus saint de moitié, plus agréable à Dieu que vous ne l'étiez avant le premier acte. Si vous faites un second acte aussi fervent que vous le pouvez depuis cette dernière augmentation, votre trésor double encore, et vous vous trouvez riche de huit degrés. Si vous continuez à faire ainsi valoir tout votre fonds, un troisième acte vous conduit jusqu'au seizième degré de sainteté, un quatrième jusqu'au trente-deuxième, un cinquième jusqu'au soixante-quatrième, et ainsi des autres, toujours avec la même proportion.

Il faut en second lieu supposer que cette sorte de multiplication, pour peu qu'on avance, fait bientôt un si grand nombre, qu'il n'est point d'homme qui soit capable de le compter. Les mathématiciens font cette supposition : Qu'un négociant, disent-ils, mette aujourd'hui un liard dans le commerce, qu'au second jour il en gagne deux, au troisième quatre, au quatrième huit, au cinquième seize, au sixième trente-deux, et que son argent double ainsi tous les jours jusqu'au soixante-quatrième jour, ils prétendent qu'alors, et ils le prouvent, de sorte qu'il est impossible d'en douter, ils prétendent que le soixante-quatrième jour, le négociant se trouverait riche de quatre cent quatre-vingt-seize millions de millions d'or. Ce n'est rien encore ; outre cette somme, il aurait autant de millions de millions d'or, qu'il y a d'écus dans neuf cent nonante-deux millions de millions d'or. C'est la démonstration d'un des plus savants hommes qui ait jamais été dans la science des nombres. Il ajoute que si cette multiplication que nous avons faite d'un seul liard se faisait d'un écu d'or, elle produirait un si grand nombre de pièces de même métal, qu'on en pourrait fabriquer plus de soixante globes massifs, aussi gros chacun que toute la terre.

Sur ce principe certain, comptez, si vous pouvez, les degrés de sainteté et de charité que Marie avait rassemblés, avant même qu'elle eût vu le jour. Quand des premières libéralités du Seigneur, elle n'aurait reçu qu'un degré de grâce, et que depuis elle n'aurait produit que soixante-quatre actes d'amour, elle aurait aujourd'hui autant de degrés de sainteté, qu'il se trouve de liards dans cet amas presque infini de millions d'or dont nous venons de parler. Mais si, au lieu d'un degré, elle a d'abord travaillé sur un fonds plus étendu que ne l'a été celui de tous les saints ensemble; si cette multiplication s'est faite, non pas soixante-quatre fois, mais soixante-quatre mille fois, et soixante-quatre millions de fois, autant de fois qu'il y a eu de moments dans l'espace de neuf mois ; encore une fois, qu'en pensez-vous? Marie n'est-elle encore qu'une enfant sans gloire et sans mérite? est-elle un sujet indigne de nos éloges et de notre admiration? n'a-t-elle rien fait jusqu'ici qui puisse servir de matière à un discours sur sa naissance? n'est-il plus à craindre au contraire que nous ne soyons accablés par le poids immense de sa gloire, par le nombre presque infini de ses mérites?

Après cela, messieurs, je n'ai plus de peine à comprendre ce que quelques théologiens ont enseigné, que si la sainte Vierge, un quart-d'heure après son immaculée conception, avait donné cinq cents degrés de grâce à chacun des hommes qui sont nés depuis Adam, et qui naîtront jusqu'à la consommation des siècles, il lui en serait encore resté un nombre assez prodigieux pour qu'on n'eût remarqué en elle aucune diminution. Je ne m'étonne plus que les saints Pères, parlant de la grâce dont Marie se trouve comblée après soixante-trois ans de vie, se servent de termes si forts et si énergiques. Oui certainement, saint Epiphane a eu raison de

dire que cette grâce est immense, saint Augustin, qu'elle est ineffable, Denis le Chartreux, qu'elle est infinie : *Mariæ sanctitas est infinita.* Saint Jean Chrysostome appelle Marie le trésor de toute grâce, saint Jérôme dit que la grâce a été toute versée en elle, saint Bernardin de Sienne, qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature . *Tanta gratia Virgini data est, quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est.* Tout cela est croyable, après ce que nous venons de dire. Puisqu'elle a été si prompte, si attentive, si constante à faire valoir un talent aussi fécond que celui qui lui avait été confié, puisqu'elle l'a doublé non-seulement chaque année , mais à chaque heure et à chaque moment du jour, il ne se peut faire que les fruits qu'elle a recueillis ne soient sans nombre, ne surpassent notre intelligence.

Faisons maintenant quelques réflexions sur nous-mêmes, chrétiens auditeurs. Je ne vous demande pas si vous avez commencé à aimer Dieu aussitôt que l'a fait la sainte Vierge; je sais que vous ne l'avez pu faire : mais ce que vous avez pu faire, après beaucoup de temps , après beaucoup d'années perdues, l'avez-vous enfin commencé? Je ne vous demande pas si, à l'exemple de Marie, vous vous êtes rendus dociles à toutes les inspirations, à tous les saints mouvements que vous avez reçus du ciel depuis que vous avez l'usage de la raison; je vous demande seulement si quelques grains de cette semence céleste ont germé dans votre cœur, et quels en ont été les fruits. Pour me resserrer dans des bornes encore plus étroites, permettrez-vous que je vous demande au moins compte des grâces que vous avez reçues cette année ? Il se peut faire que Dieu se soit servi de mes paroles, car de quoi ne se sert-il point? Peut-être s'en est-il en effet servi, pour vous donner de bonnes pensées , pour vous porter à la vertu, ou à une vertu plus parfaite. Dites-moi ingénument quel avantage vous en avez tiré. Etes-vous aujourd'hui plus vertueux que vous ne l'étiez l'année dernière ? Ce penchant à la colère n'est-il point toujours aussi violent? Cette aversion pour cet ennemi, cette envie de sa prospérité, toujours aussi vive? Cette soif de l'or et de l'argent aussi insatiable ? Cet attachement au monde et à la vanité toujours aussi fort? Vos prières se font-elles avec plus de respect, vos confessions avec plus de soin, vos communions avec plus de préparation et plus de ferveur ? Qu'avez-vous retranché de votre luxe et de vos délices par amour pour Jésus-Christ ? Qu'avez-vous ajouté aux aumônes que vous aviez coutume de faire ? Vous sentez-vous plus de soumission à la volonté divine, plus de patience dans les maux que le ciel vous envoie?

Vous pouvez me dire que les vérités éternelles ne vous ont été annoncées, ni avec assez de force, ni avec assez d'éloquence pour vous toucher ; mais que répondrez-vous à Dieu, qui, à travers la faiblesse et la grossièreté du discours se sera fait entendre à votre cœur, vous aura pressé de faire ce qu'il attend de vous depuis si long-temps ? Que je m'estimerais malheureux, et que je regretterais d'être monté dans cette chaire, si je n'avais parlé que pour donner occasion à des reproches dont vous ne pourriez vous défendre ! Prévenez-les, ces reproches, chrétiens auditeurs , je vous en conjure : *Nolite errare, dilectissimi ; Deus non irridetur ; quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Ce ne sont point des fables qu'on vous débite. C'est en vain que vous espérez de mourir saintement après une vie peu chrétienne : ce serait là semer et recueillir tout à la fois, ce qui n'arriva jamais ; on ne recueille qu'après avoir semé, et que selon qu'on aura semé : *Qui parce seminat, parce et metet.* Rappelez donc les pieux sentiments que vous avez eus jusqu'à présent, et dès aujourd'hui commencez à vous exercer aux vertus auxquelles ils vous portent. Voudriez-vous mourir dans ce vice, dans cette pernicieuse habitude, avec cette attache, avec cette imperfection ? Voudriez-vous paraître devant le Seigneur avant d'avoir obéi à sa voix qui vous appelle, avant de vous être donnés tout à lui ? Qu'attendez-vous pour lui faire ce sacrifice ? Il y a si long-temps qu'il vous le demande, et vous l'avez promis depuis si longtemps ; l'année dernière vous l'aviez remis à cette année : prenez garde qu'en le renvoyant encore plus loin, vous ne le renvoyiez au-delà du terme que Dieu vous a marqué. Combien parmi ceux qui m'entendent n'ont pas une année entière à vivre ! Ne différons donc plus, si nous voulons faire avant de mourir ce que Marie a fait avant même de naître. Voyons maintenant ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Si les peuples ont coutume de témoigner tant de joie lorsqu'il naît des enfants à leur souverain, parce que ce sont des rois et des maîtres qui leur naissent, je ne m'étonne pas que la naissance de Marie ait rempli de joie et le ciel et la terre, ainsi que le chante l'Eglise, parce que cette Vierge doit être la reine et des anges et des hommes. Mais cette joie universelle que produit la naissance de cette nouvelle reine est la joie la plus juste et la mieux fondée. Sur quel fondement au contraire est appuyée la joie qu'on fait éclater à la naissance des autres princes? On ignore si leur règne doit être heureux ou malheureux, s'il doit être doux ou tyrannique ; et il se peut faire que sans le savoir on s'applaudisse de la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un état, et qu'après les applaudissements les plus justes en apparence, on tombe en effet sous la puissance d'un roi vicieux et insensé.

Lorsque notre grand monarque vint au monde, si, comme on le voit aujourd'hui, l'on avait prévu qu'il serait dans son vaste royaume l'homme le plus remarquable par

sa sagesse, par ses lumières, par sa vigilance par sa valeur, par sa probité même; qu'il serait le plus juste, le plus magnifique, le plus absolu, le plus heureux, le plus redoutable, en un mot le plus grand roi du monde; n'est-il pas vrai que ces sentiments si extraordinaires de joie, et néanmoins si communs à tous les cœurs dans la France, auraient été encore plus sensibles, encore plus vifs? Or ce que nous ne pouvions pas encore faire savoir, ce que sans doute nous n'aurions pu croire du bonheur et de la gloire du règne présent, nous le savons, Messieurs, de la grandeur et de la félicité du règne futur de Marie, et nous le savons avec tant de certitude, que quelqu'incroyable que soit tout ce qu'on en prédit, il ne nous est pas permis d'en douter. Nous savons qu'elle doit régner par sa beauté sur tous les cœurs et sur le cœur de Dieu même; par ses lumières sur tous les esprits, et même sur les purs esprits; par son pouvoir infini sur toutes les puissances de l'univers: de plus nous avons des gages sûrs qu'avec elle régneront l'amour, la douceur, la libéralité, la miséricorde, toutes les vertus pacifiques et bienfaisantes; qu'elle-même sera la gloire de ses sujets, sera leur sûreté, leur salut, leur mère, leur tout.

Vous me demanderez sans doute par quelle voie on a pu avoir des connaissances si particulières et si sûres de cet heureux avenir? Je réponds qu'on les a puisées dans l'histoire des patriarches et des rois du peuple de Dieu; oui, messieurs, Marie doit hériter de leurs vertus héroïques, et elle en doit porter plus loin qu'eux l'héroïsme.

Quand je dis que Marie doit représenter les vertus de ses pères, ne croyez pas que ce soit là une conjecture mal établie, telle qu'en hasardent quelquefois les orateurs profanes, qui ont coutume d'augurer que les enfants réuniront en leurs personnes toutes les qualités des plus grands héros de leur race, comme s'il n'arrivait jamais que les descendants dégénérassent de leurs ancêtres. Marie ne peut manquer d'hériter de toute la gloire des siens, parce que, outre le sang qu'ils ont fait passer dans ses veines, ils ont encore été ses figures, et par là leurs vertus ont un rapport, une ressemblance essentielle avec les vertus qui doivent fleurir en elle; oui, dès qu'ils sont ses figures, il est aussi impossible qu'elle ne représente pas leurs vertus, qu'il est impossible qu'un tableau soit le véritable portrait d'une personne, et qu'elle ne lui ressemble pas.

C'est donc une vérité qui ne peut être contestée, que Marie n'aura ni moins de foi qu'Abraham, ni moins d'obéissance qu'Isaac, ni moins de douceur, ni moins de piété que Jacob. On ne peut pas douter que sa chasteté n'égale la chasteté de Joseph, son courage le courage de David, sa sagesse la sagesse du grand, du pacifique Salomon; il faut nécessairement que, comme Sara, on la nomme la mère des croyants. La beauté de Rachel, la fécondité de Lia, la conduite et la valeur de Débora, la sainteté, le zèle et l'intrépidité de Judith, la prudence et le bonheur d'Esther; toutes ces admirables qualités doivent se réunir dans notre auguste princesse, comme des lignes se réunissent au centre d'où elles partent.

J'ai dit que ces grands hommes et ces femmes si renommées dans l'ancienne loi ont été les figures de Marie; j'ajoute que ce n'étaient là que des figures; et par conséquent non-seulement toutes leurs vertus doivent briller dans ce céleste enfant, elles y doivent briller même avec un surcroît incroyable de perfection. La différence qu'il y a entre l'existence réelle d'un homme, et la peinture de ce même homme, entre le plan d'un palais, et le palais même bâti sur ce plan, entre une ombre et le corps qui la produit; cette même différence se doit trouver entre Marie, qui est la réalité, et tout ce qu'il y a eu d'illustres personnages sur la terre depuis la création du monde, dès-là que ces personnages illustres n'ont été que l'ombre et la figure de Marie.

Outre ces figures, qui, selon la pensée d'un Père, ont été comme des modèles vivants où Dieu a voulu pour ainsi dire s'essayer et se préparer à la production de son chef-d'œuvre, outre ces figures vivantes, il en a donné de temps en temps d'inanimées, qui ne servent pas moins à nous découvrir les merveilles qu'il a dessein de faire dans cette Vierge et par cette Vierge. Vous avez tous ouï parler mille fois de l'arche miraculeuse qui sauva la famille de Noé du déluge universel; c'était une image, mais une image bien imparfaite de Marie; je dis bien imparfaite, parce qu'au lieu de huit personnes qui évitèrent le naufrage à la faveur de cette arche, Marie appelle au ciel tout ce qu'il y a maintenant, et tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre: *Per illam*, dit saint Bernard, *octo tantum animæ salvantur, per istam omnes ad æternam vitam vocantur.* La verge mystérieuse qui fit tant de miracles entre les mains de Moïse, qui dompta elle seule toute l'Egypte, qui ouvrit un passage si facile au peuple d'Israël à travers la mer Rouge, qui défit en un moment toute l'armée de Pharaon, qui fit descendre la manne des nues, et sortir l'eau des rochers; ce bois stérile en apparence était encore une image de la Vierge. Elle doit, cette Vierge naissante, encore plus que ce bois miraculeux, être la terreur et le fléau de toutes les puissances des ténèbres, elle doit nous ouvrir, nous aplanir les voies du salut, nous affranchir de tous les périls, nous assister dans tous nos besoins, nous attirer sur la terre toutes les bénédictions du ciel. Représentez-vous encore cette colonne de nues qui accompagna les Israélites dans le désert, marchant tantôt devant eux pour leur servir de guide, tantôt après eux pour assurer leur retraite, s'étendant quelquefois sur tout leur camp pour le défendre des ardeurs du jour; c'était Marie en peinture et légèrement crayonnée. Les divers mouvements de ce nuage marquaient les différentes manières dont elle protégera les prédestinés. C'est la pensée de

Bernardin de Sienne : *Aliquando præcedebat, aliquando sequebatur, aliquando superferebatur, ut mystice multiplicia patrocinia indicentur erga populum electorum.*

L'arc-en-ciel, l'échelle de Jacob, le buisson ardent, la toison de Gédéon, l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le sceptre d'Assuérus, le temple et le trône de Salomon, sont encore des portraits mystérieux qui nous expriment, ou les perfections, ou les priviléges, ou les bienfaits de Marie. Vous pourrez, Messieurs, considérer à loisir les divers traits de ce tableau, et voir quel rapport ils ont avec l'original ; je ne m'y arrête pas ici pour éviter une excessive longueur. La même raison m'oblige également à passer sous silence les éloges que le Saint-Esprit a faits lui-même, par ses prophètes, de la Vierge, qu'il a choisie pour son épouse ; je me contente de vous rapporter ce texte d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel :* Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel. Ces paroles, messieurs, regardent Marie. Qui peut exprimer, qui peut comprendre combien elles présagent de grandeurs à cette Vierge? Elles sont seules capables, non-seulement d'épuiser l'éloquence des hommes, mais encore de confondre les lumières des plus hautes intelligences ; Dieu seul peut comprendre tout le sens de ces mots, et Dieu même, si je puis m'exprimer ainsi, ne peut pas concevoir une gloire plus singulière que la gloire qu'ils promettent à Marie. Elle concevra et elle ne cessera pas d'être vierge; elle enfantera, et le fruit de ses couches sera un Dieu. Il faut se taire, après cet oracle, puisqu'on ne saurait rien dire de plus grand, et qu'il est impossible d'atteindre à toute l'élévation qu'il renferme.

Je ne puis me taire néanmoins, chrétiens auditeurs, avant de vous avoir exhortés avec tout le zèle dont je suis capable, à vous attacher promptement et inviolablement au service d'une princesse si chérie du ciel. Vous comprenez assez, par le détail que je viens de faire, quel avantage ce sera pour vous d'être sous sa protection : pour moi, je ne crois pas vous pouvoir donner de conseil plus salutaire. Dirai-je que vous ne pouvez obtenir de grâces que par sa faveur? J'ose dire du moins qu'il n'est point de grâces que vous ne puissiez obtenir par cette voie. Quand elle n'aurait pas été choisie pour être la Mère du Tout-Puissant, quand son Fils ne lui aurait pas en quelque sorte remis tous ses trésors entre les mains, peut-on douter que les seuls mérites de sa vie ne rendissent son intercession toute-puissante, et qu'un mot de sa bouche ne fût plus efficace auprès de Dieu que les prières de tous les saints du ciel réunis pour le solliciter? Voilà pourquoi tous les catholiques pensent unanimement qu'avoir pour Marie un amour et un respect particulier, c'est avoir une marque de prédestination, un gage du bonheur éternel; et vu ce consentement universel de tous les fidèles sur ce point, je dirai sans peine que c'est comme une vérité de foi. En effet, Marie étant la bonté même envers tous les hommes, étant sans cesse attentive à demander grâce pour les plus insignes pécheurs, pourrait-elle oublier ceux qui l'honorent? Il ne faut souvent qu'une courte prière, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'une pratique de piété passagère, pour obtenir des miracles par son crédit : jugez de ce qu'elle fera pour une piété solide, pour des services assidus, pour un amour tendre et constant. On a remarqué que tous les saints se sont fait un devoir de la servir, et j'ose dire que tous ses véritables serviteurs ont été des saints. Je vous conjure donc, messieurs, par le désir que vous devez avoir de vous sauver et de vous sanctifier, je vous conjure de mettre en elle toute votre confiance. Quel sujet de consolation pour moi, si en me séparant d'avec vous j'étais assuré de laisser Marie dans votre cœur! Mon Dieu, qu'elle y ferait porter d'heureux fruits aux vérités que j'ai tâché d'y faire entrer! qu'elle aurait bientôt affranchi ce cœur de toutes ses passions, qu'elle y ferait bientôt régner Jésus-Christ sans partage! Nous parlions ces derniers jours de la mort des justes : eh! quel véritable enfant de Marie a-t-on jamais vu mourir comme les pécheurs? Je suis trop heureux, dit saint Grégoire de Nazianze, si je puis avoir à la bouche le nom de Marie au moment où je rendrai l'âme ; la porte du ciel ne peut manquer de m'être ouverte sans délai, comme l'arche le fut à la colombe qui s'y présenta avec le rameau d'olivier. Mais pour avoir ce nom de salut à la bouche lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eu dans le cœur pendant la vie. Aimez-la donc, cette Mère tendre, cette Mère tout aimable, aimez-la tendrement et constamment; ayez recours à elle dans tous vos besoins, et surtout dans vos besoins spirituels ; recommandez-lui vos enfants et toutes les personnes qui vous sont chères ; honorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec respect et avec zèle ; lisez souvent les livres qui traitent de ses vertus, de sa gloire ; imposez-vous, pour l'honorer, quelque exercice de piété que vous n'omettiez jamais ; enfin, priez-la souvent qu'elle vous inspire tous les sentiments que ses serviteurs les plus célèbres ont eus pour elle, et toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables, afin qu'aidés de sa faveur vous méritiez la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Nous avons trois choses à observer dans la naissance mystérieuse des fidèles, les soins qui précèdent cette naissance, les peines qui l'accompagnent, la joie qui la suit.

Quomodo potest homo nasci, cum sit senex ?

Comment un homme peut-il naître une seconde fois, lors qu'il est déjà avancé en âge (*S. Jean, ch.* XVI) ?

Ce qui m'engage à vous parler aujourd'hui de la naissance mystérieuse des fidèles,

ce n'est pas la crainte que la naissance de la sainte Vierge ne me puisse fournir une matière assez abondante, j'ai déjà fait voir combien c'était un riche sujet pour l'éloquence chrétienne; mais comme tout ce que je pourrais dire de ce mystère peut convenir à toutes les autres fêtes de Marie, je me suis déterminé à vous entretenir de la seconde naissance des chrétiens, naissance toute remplie de mystères, et dont je ne prévois pas vous pouvoir parler dans une occasion plus favorable. J'entends, messieurs, par cette naissance spirituelle, le commencement d'une vie pure et parfaite, où s'engage une âme touchée de Dieu, après quelques années de désordres ou de tiédeur; il se fait, à ce changement de vie, des opérations qui méritent bien d'être observées, et j'espère que le détail, où je vais entrer, ne sera pas sans utilité pour la plupart de ceux qui m'écoutent. Divin Esprit, si vous êtes le seul auteur des mystères que j'entreprends de développer, vous êtes également le seul qui me pouvez donner les lumières dont j'ai besoin pour en parler dignement; je vous les demande, ces lumières pures, par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Pour dire tout ce qui regarde la naissance spirituelle, c'est-à-dire la conversion d'une âme chrétienne, il me semble qu'il faut considérer trois temps, le temps qui précède cette conversion, le temps où elle s'accomplit, le temps qui la suit. Dans le temps qui la précède, c'est une action entre Dieu et l'homme; dans le temps où elle s'accomplit, ce sont des combats entre l'homme et l'homme même; dans le temps qui suit cette conversion, c'est une douce paix, fruit d'une généreuse victoire; paix inaltérable, qui fait oublier tout ce qu'elle a coûté : *Jam non meminit pressuræ, quia natus est homo in mundum.* Pour expliquer tout ceci plus au long, en suivant les divers temps où la naissance du chrétien se prépare, s'opère et se consomme, je ferai voir, dans le premier point, les soins qui la précèdent; dans le second, les combats qui l'accompagnent; dans le troisième, la joie qui la suit. Voilà tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT

Un des plus doux entretiens des âmes saintes, c'est de se rappeler la conduite que Dieu a tenue pour les attirer à lui; elles y remarquent tant d'amour et une bonté si paternelle, qu'elles ne peuvent assez l'admirer, et qu'elles s'écrient, comme faisait sainte Thérèse, toutes les fois qu'elles y pensent : *Misericordias Domini in æternum cantabo :* Seigneur, je ne veux point avoir d'autre occupation, durant toute l'éternité, que de chanter vos miséricordes. Or, quoique Dieu ait plus d'une voie pour nous attirer à lui, et qu'il ne suive pas toujours la même méthode; quoique, quelque méthode qu'il garde, son action et la coopération de l'âme soient extrêmement secrètes, et que, comme dit saint Augustin, nous voyions les hommes changer de vie, sans pouvoir découvrir les ressorts qui opèrent ce changement, voici néanmoins ce qu'on peut observer à ce sujet. En premier lieu, quels sont, du côté de Dieu, les soins qui préparent la conversion de l'homme; en second lieu, quels soins, de la part de l'homme, doivent répondre aux soins de Dieu.

Dieu commence presque toujours à agir dans nos âmes par quelques-unes de ces grâces que nous appelons extérieures, parce qu'elles entrent par les sens, et qu'elles ne peuvent rien faire dans l'âme par elles-mêmes pour la disposer à aimer Dieu. Sainte Madeleine entend prêcher Jésus-Christ, elle lui voit faire des miracles. On raconte à saint Augustin la vie de saint Antoine et la conversion de deux courtisans, qui, quoique déjà avancés à la cour, et près de contracter un mariage avantageux et heureusement assorti, s'engagent par vœu à une chasteté perpétuelle. Sainte Elizabeth de Hongrie jette, ce semble, par hasard les yeux sur un crucifix un jour qu'elle entrait dans l'église avec tout l'appareil des plus brillantes parures. Saint François de Borgia trouve le corps de l'impératrice morte, une des plus belles personnes qui eût été en Europe; il trouve trois jours après ce corps si corrompu, qu'il faisait horreur, si défiguré, qu'il n'osa jurer que c'était le corps de la princesse. Un trouble salutaire saisit l'un sur un livre de piété, ou sur un texte de l'Ecriture convenable à la disposition où il est actuellement; un autre a vu mourir un pécheur insigne; celui-ci entend un discours édifiant, ou voit un exemple d'une vertu héroïque : voilà la première faveur que la divine Providence a coutume de ménager à une âme prédestinée. Cette faveur, comme je l'ai déjà remarqué, ne fait rien par elle-même, elle est seulement le canal par où passe dans l'esprit une pensée pieuse, qui est comme la semence de notre sanctification. *Et quæ congregasti cujus erunt!* dit Dieu au cœur de ce riche qui assiste aux funérailles d'un autre riche : Pour qui sera ce que tu as recueilli? Que sert à cet homme de s'être élevé si haut, fait-il entendre à un ambitieux qui voit un grand emporté par un accident imprévu ? *Quid prodest homini ?* Un voluptueux qui entend parler de l'enfer se dit à lui-même : Voilà qui est éternel, et tous mes plaisirs ne seront que d'un moment : *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat.* Dans le temps que cette jeune mondaine enflée de sa beauté rencontre sans y penser le crâne décharné d'un mort, il lui vient à l'esprit que cette tête, tout affreuse qu'elle est, a peut-être été plus belle que la sienne, et qu'un jour la sienne ne sera pas moins hideuse.

Cette lumière du ciel, cette salutaire pensée est accompagnée d'un saint mouvement, d'un feu surnaturel qui enflamme le cœur et qui y fait naître un pieux désir de conversion. Tout cela se fait en nous, dit saint Augustin, quoiqu'il se fasse sans nous et souvent même malgré nous. Cette lumière est dans notre entendement, ce saint désir

est dans notre cœur: cependant nous y avons si peu de part, qu'il ne dépend de nous en aucune manière, ni de leur fermer l'entrée de notre âme, ni de les y attirer, quoique nous puissions, ou les étouffer, ou les entretenir, lorsqu'une fois l'un et l'autre nous ont été donnés. Sur quoi, messieurs, il faut désabuser ces personnes qui, quoique attachées au monde et à elles-mêmes, se croient néanmoins assez vertueuses, parce qu'elles ont beaucoup de bons sentiments, parce qu'elles sont souvent pressées du désir de servir Dieu. Elles devraient, au lieu de se faire un mérite de ces grâces, elles devraient souhaiter d'en être privées, si elles ne sont pas dans le dessein d'y répondre : ce sont des talents dont on leur doit demander un compte rigoureux ; loin de pouvoir faire aucun fond sur tout cela, c'est sur cela même qu'elles seront infailliblement condamnées. J'avoue que ce sont des marques de l'amour que Dieu a pour elles ; mais ignore-t-on que ce sera cet amour rebuté et méprisé qui se changera en haine, en mépris, et que cette haine, ce mépris animeront la justice et la colère de Dieu contre les pécheurs ?

Si nous étions aussi dociles et aussi zélés pour notre salut, que nous le devrions être, et que nous le pourrions, cette grâce, telle que je viens de la représenter, suffirait, dans quelque temps qu'elle fût donnée, pour nous engager à vivre saintement : mais comme nous avons beaucoup d'ennemis, et que nous sommes la faiblesse même, si le Seigneur n'a soin de prendre notre temps, et de nous appeler dans des conjonctures où nous soyons disposés à lui répondre, l'impression que fera sur nous sa voix, loin de nous sanctifier, nous rendra plus coupables. Aussi lorsque le Seigneur a dessein de se rendre maître d'un cœur, avec quelle aimable sagesse va-t-il au-devant de tout ce qui pourrait traverser son entreprise, dispose-t-il tout ce qui peut la favoriser !

Osons pour un moment entrer dans le conseil de sa miséricorde. Pour nous rendre sa présence sensible, le temps qu'il choisira sera le temps où l'esprit sera plus libre de tout autre soin, où il sera dans la disposition la plus conforme aux pensées qu'il veut inspirer; il se présentera en quelque sorte à nous sur le déclin d'une passion qui nous aura longtemps fatigués, et qui n'aura laissé dans notre cœur que de l'amertume ou du vide. Il nous viendra chercher dans la solitude, dans les ténèbres, dans l'affliction, sur un lit de douleurs où une maladie nous ôte le goût des joies du monde, où les approches de la mort nous font sentir la caducité des biens terrestres. Il attendra, il avancera même la mort de ce mari, afin que l'amour qu'avait pour lui une épouse trop tendre s'éteigne et fasse place à un amour plus spirituel. Il profitera de la disgrâce de cet homme, et il lui offrira son amitié dans le temps que l'adversité aura éloigné tous ses amis. Il permettra qu'un confident nous trahisse, qu'un emploi nous retire des occasions les plus dangereuses, que la nécessité ou le hasard en apparence nous lie avec des personnes d'une piété exemplaire. Il prendra le temps où les approches d'une solennité inviteront tout le monde à la pénitence, où les prédications fréquentes pourront fortifier la pensée que nous aurons de changer de vie ; il nous fera tomber entre les mains d'un confesseur zélé et capable de faire heureusement éclore cette sainte résolution, attentif à la soutenir dans sa naissance, et à la diriger dans ses progrès : *Tu exurgens misereberis Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.* Daignez, Seigneur, nous offrir votre grâce dans ces heureuses circonstances, parce qu'étant donnée dans un temps si favorable, elle sera infailliblement efficace, elle produira le fruit que vous en attendez.

Dans ces conjonctures, une pensée qui se sera mille fois présentée en vain à notre esprit, fera sur notre cœur une impression si forte, qu'il nous sera comme impossible d'y résister. C'est ainsi que Dieu en usa avec David ; il ne le troubla pas dans les premiers désordres de sa passion, il attendit que le temps en eût ralenti l'ardeur, il excita ensuite dans son esprit des mouvements d'indignation contre une injustice supposée, afin de le disposer à concevoir une juste haine contre lui-même, une sainte horreur contre la cruauté dont il s'était rendu coupable ; enfin il envoya un homme capable de le conseiller, capable de l'animer à la pénitence, et d'ouvrir la plaie salutaire que la grâce de la componction devait achever dans son cœur ; capable enfin de lui fournir les moyens d'apaiser le Seigneur. Aux fléaux par lesquels sa justice miséricordieuse avait résolu de punir David en cette vie, le saint roi présenta un cœur blessé, un cœur brisé par la douleur. Si Dieu eût frappé ce prince dans une autre circonstance, que seraient devenus ses soins et ses grâces ? Et si le roi-prophète eût manqué cette occasion, quelle autre occasion pouvait-il attendre ?

Je veux dire, chrétiens auditeurs, que comme il faut que Dieu prenne notre temps pour nous inspirer une sainte résolution, il nous faut, pour la former, prendre aussi le temps de Dieu. Il y a un moment où nous sommes plus disposés qu'à l'ordinaire à écouter Dieu ; mais il y a aussi un moment, et peut-être n'y en a-t-il qu'un pour chacun de nous, où Dieu est disposé à nous recevoir. C'est ce temps que David appelle le temps du bon plaisir : *Tempus beneplaciti.* Un autre prophète l'appelle le temps d'acception, le jour de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Si nous le laissons échapper, cet heureux moment, hélas ! reviendra-t-il jamais, et voudrons-nous efficacement demain ou un autre jour, une conversion que Dieu nous demande peut-être aujourd'hui ? L'épouse entendant frapper à sa porte, délibère quelque temps si elle se lèvera; elle s'y résout enfin lorsqu'il n'est plus temps, l'époux s'était déjà retiré; elle le cherche inutilement, elle l'appelle et elle n'a point de réponse : *Quæsivi illum, et non*

inveni ; vocavi, et non respondit mihi. Jamais retour ne parut plus sincère que le retour de Saül, d'Antiochus et de Balthazar : ils demandèrent le pardon de leurs fautes, ils le demandèrent avec larmes ; mais ils ne le demandèrent pas au temps convenable, et pour cela ils ne l'obtinrent pas.

Ame infortunée, que Dieu a peut-être autrefois recherchée avec bien de l'empressement, et que je vois aujourd'hui dans une tiédeur funeste, dans une sorte d'impuissance de rallumer les saints désirs que tu as si souvent ressentis, qui pourra réfléchir sur la perte que tu as faite sans verser des torrents de larmes, et sans dire avec Jésus-Christ : *Quoniam si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ! nunc autem abscondita sunt oculis tuis :* Ah ! si dans ce jour que je t'appellais, tu avais reconnu ce qui te pouvait rendre heureuse ! Mais aujourd'hui cette connaissance t'est cachée. *Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ :* Des jours funestes s'élèveront contre toi, tes ennemis t'assiégeront, parce que tu n'as pas voulu connaître le temps de ma visite, parce que tu m'as fermé ton cœur lorsque je suis venu à toi.

Je vous prie de faire avec moi cette remarque, chrétiens auditeurs : rien pour l'ordinaire n'étant ni plus frivole, ni plus indigne de notre estime, que ce qui nous empêche d'écouter la voix de Dieu irrité de se voir abandonné pour des avantages si méprisables, Dieu ne se contente pas de nous mépriser à son tour, souvent même il nous ôte ce que nous avons lâchement préféré à l'honneur de le servir. Il permet qu'une personne esclave du respect humain jusqu'à n'oser faire profession de piété, passe dans le monde pour une personne peu réglée, mais dissimulée, mais hypocrite. Ce courtisan qui n'a pu rompre l'attache qu'il avait à la cour, en est banni par une disgrâce; cette femme mondaine qui avait craint de ternir sa beauté par la pénitence, la verra défigurée par une maladie. Ces désastres particuliers nous sont figurés par la révolution arrivée au peuple juif : c'est la remarque de saint Augustin. *Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt ; ac sic utrumque perdiderunt :* Ils ont craint de perdre les biens temporels et passagers, et ils n'ont pas craint de perdre les éternels : par cette damnable disposition ils ont perdu les uns et les autres. Si donc aujourd'hui le Saint-Esprit vous donne la pensée de changer de vie, au nom du Seigneur recevez cette pensée avec respect, et prenez autant de soins pour la rendre efficace, que l'Esprit-Saint en a pris pour vous la donner dans une circonstance favorable; portez-la dans la solitude, de peur qu'elle ne soit effacée par d'autres objets; donnez-lui vos réflexions les plus sérieuses; par la lecture des bons livres donnez un aliment convenable à cette étincelle; communiquez-la à des personnes qui puissent, pour ainsi parler, vous aider à la souffler, vous aider à allumer un feu durable dans votre cœur : surtout ne cessez pas de demander à Dieu des lumières plus abondantes et un accroissement de forces pour accomplir sa volonté.

Ceux qui prennent ces sages mesures se trouvent bientôt si intimement persuadés de la nécessité et de l'avantage qu'il y a d'être tout à Dieu, qu'il ne leur reste plus qu'à en former efficacement la résolution. Ils la produisent enfin, cette résolution ; mais voyons les différents combats qu'elle leur coûte : ce sont là les douleurs qui précèdent cette naissance spirituelle. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Il ne le faut pas dissimuler, chrétiens auditeurs, la résolution de mener une vie sainte demande un grand courage, et les âmes faibles sont peu capables de former une pareille résolution. Avant que de remporter cette importante victoire, que de combats les plus grands cœurs n'ont-ils pas à soutenir contre la nature, contre le monde, contre le démon ! Trois ennemis toujours dangereux, toujours difficiles à vaincre.

L'esprit est-il parfaitement convaincu qu'il se faut renoncer soi-même? Aussitôt la nature alarmée du péril qui la menace, recueille toutes ses forces; une rébellion ouverte de toutes ses puissances s'oppose à leur propre destruction avec tant de violence, que si Dieu ne soutenait la volonté par son pouvoir infini, elle succomberait infailliblement dans ce premier combat. Il se fait alors une espèce de lutte entre la grâce et la volonté créée, ou plutôt entre deux volontés contraires qui se rencontrent en nous : cette lutte est semblable à celle qui au jardin des oliviers fit couler du corps de Jésus-Christ une sueur de sang. D'un côté la grâce représente que pour assurer son salut, il faut entièrement renoncer à la vanité, que Dieu mérite ce sacrifice, et qu'il est assez riche pour nous en récompenser. D'autre part, comment un homme peut-il s'oublier soi-même jusque-là? Comment peut-il étouffer toutes ses passions et changer, pour ainsi dire, de nature ? C'est faire beaucoup que de s'engager; mais qui peut espérer que sa faiblesse lui permettra de continuer à se faire violence? Et ne serait-il pas encore plus avantageux de ne pas commencer, si on ne peut se répondre de persévérer jusqu'à la fin? Comment, se disait à lui-même saint Cyprien prévoyant ces combats, comment pourrai-je affranchir mon âme de la servitude où elle gémit depuis si longtemps, si je ne l'arrache même du corps? Comment déraciner tout d'un coup et avec facilité ce que le temps et l'habitude ont rendu comme naturel? Comment un homme accoutumé à une table somptueuse et délicate se réduira-t-il à la frugalité et au jeûne même? Comment celui qui s'est fait un plaisir de voir briller sur lui l'or et la pourpre, pourra-t-il se souffrir sous des habits simples et modestes? Comment celui qui aime l'honneur et l'éclat, se résoudra-t-il à une vie obscure? Enfin ce-

lui qui est engagé dans les piéges attrayants des vices, comment s'en défendra-t-il? Comment se défendra-t-il de l'intempérance qui l'attire, de l'orgueil qui l'enfle, de la colère qui l'enflamme, de la cupidité qui le trouble, de l'ambition qui l'emporte, de la volupté qui l'entraîne? Voilà, dit ce saint homme, ce que je m'opposais à moi-même avant de m'être débarrassé des erreurs de ma première vie, lorsque je flottais encore sur la mer orageuse de ce monde, assailli sans cesse par ses vagues menaçantes.

Tant que dure ce conflit intestin, vainement vous peindrez aux yeux de l'homme qui l'éprouve les délices d'une vie sainte; vainement vous lui remontrerez que le joug de Jésus-Christ est léger, que ses commandements ont la douceur du miel, qu'une manne céleste est cachée dans ses conseils les plus difficiles; il ne voit que des épines dans la loi de Dieu, il n'y voit que des croix, il n'en sent pas l'onction : la force seule de la concupiscence se rend sensible, la force de la grâce qu'on n'a jamais éprouvée fait des impressions qu'on ne comprend pas. Il me semble voir l'embarrassante situation des Hébreux que Pharaon poursuivait l'épée à la main, et qui ne pouvaient échapper à sa poursuite qu'en se jetant dans la mer Rouge. Représentez-vous, Messieurs, quel était leur trouble à la vue de ces flots et des monstres dont cette mer était remplie. C'était, en effet, à travers ces flots et ces monstres qu'il fallait passer, mais ils ne savaient pas qu'à peine ils auraient mis le pied sur le rivage, que les eaux se devaient retirer, et leur ouvrir, en se séparant, un passage également sûr et agréable. Voilà ce qui arrive à une âme qui pense à se donner à Dieu sans réserve : la vie qu'elle veut embrasser est au-dessus des forces de la nature, et cette nature effrayée ne lui permet pas de croire que Dieu fasse un miracle pour lui aplanir une voie qui lui paraît impraticable. Vous ne me croirez peut-être pas si je vous dis que j'ai vu des personnes en pareilles circonstances perdre non-seulement l'appétit et le sommeil, mais tomber dans des fièvres violentes, dans des pâmoisons fréquentes, et s'abîmer pour un temps dans une tristesse profonde qui semblait les devoir conduire au tombeau. Toutes les fois que je fais réflexion à ces combats intérieurs, je me rappelle les plaintes amères que faisait Sara lorsqu'elle sentait Esaü et Jacob se faire la guerre dans son sein. *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere?* Seigneur, pourquoi tant de lumières et tant de saints mouvements, si sur le point de me rendre à vous je devais être arrêté par de si puissants ennemis? Ne m'avez-vous inspiré le désir de vous servir, que pour me faire sentir l'impuissance où je me trouve de le faire? Ne valait-il pas mieux me laisser dans mes ténèbres que de m'éclairer simplement, que de m'éclairer pour me faire voir ma misère, pour me faire voir que je n'en puis sortir? *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere?* Qui pourrait dire, messieurs, combien de pieux désirs et de saintes résolutions échouent à ces premières difficultés? Combien de personnes, après s'être presque engagées, perdent courage à la vue de ces obstacles et se rengagent dans leur première tiédeur, semblables à Jacob dans sa naissance, qui retira son pied déjà sorti du sein de sa mère !

Cependant ce n'est encore là qu'un ennemi; le monde et le démon se joignent à la nature et nous donnent quelquefois encore plus de peine. Quand on considère de près sur quoi sont fondées nos craintes, lorsque nous craignons les discours et les jugements du monde, on ne peut s'étonner assez que des personnes raisonnables et sages d'ailleurs se laissent effrayer par ce fantôme. Il est étrange qu'on se détermine à abandonner le dessein de servir Dieu et toutes les espérances de l'autre vie, simplement pour plaire à ceux qui pourraient désapprouver notre conduite; c'est-à-dire à des inconnus, à des libertins, à des gens que nous méprisons, de qui nous n'attendons rien, qui ne pensent point à nous et qui n'y penseront peut-être jamais, quelque genre de vie qu'il nous plaise d'embrasser. Cependant il est vrai, du moins à l'égard de quelques-uns, qu'il n'est point de plus dangereuse tentation, et que lorsqu'ils l'ont surmontée, ils ont une victoire pleine et entière. Je ne dis rien ici des mauvais parents, des faux amis qui travaillent quelquefois à détruire l'impression de la grâce, et qui, tout chrétiens qu'ils sont, tout bons chrétiens qu'ils croient être, s'opposent, par une fausse tendresse, à la sanctification des personnes qu'ils aiment par une amitié folle, aveugle et plus pernicieuse mille fois que la haine la plus mortelle. Quelquefois même, hélas ! ne se trouve-t-il pas des confesseurs, des directeurs qui, au lieu d'aider la grâce, de seconder les desseins de Dieu, font regarder comme une présomption, comme une folie, la ferveur d'une âme que Dieu appelle à la sainteté, l'obligent à ramper, à s'assujettir aux lois du monde, à se contenter d'une vie commune lorsqu'elle se sent fortement inspirée de mépriser tout et de suivre Jésus-Christ sur le Calvaire? Faux apôtres, plus malheureux dans leur lâche prévarication que ne l'étaient ces sages-femmes des Egyptiens qui, ayant eu ordre de faire avorter ou d'étouffer tous les enfants des Israélites dans leur naissance, continuèrent, malgré cet ordre barbare, de faire leurs fonctions avec fidélité et de rendre au peuple de Dieu tous les bons offices qu'on devait attendre d'elles

Enfin, le démon se mêle dans toutes ces différentes attaques, et met en œuvre et la force et l'artifice pour renverser les desseins de Dieu, Non, jamais cet ennemi ne s'endort; dans quelque situation que nous soyons, il ne cesse de nous tendre des piéges, pour nous engager de plus en plus dans le mal; mais lorsqu'il est sur le point de se voir enlever une âme, de la voir transporter dans ces voies de perfection où elle sera, en quelque sorte, à couvert de ses traits, et où elle donnera plus de gloire à Dieu qu'un peuple entier de chrétiens médiocres, alors quels

troubles, quelles tempêtes ne tâche-t-il point d'exciter autour d'elle, en elle-même ! Tantôt il grossit dans son imagination les difficultés qui l'épouvantent, tantôt il lui exagère la douceur des plaisirs qu'il lui faut quitter. Il s'efforce d'allumer dans le cœur le feu de l'impureté, d'éteindre dans l'esprit les lumières de la foi; il fait paraître la vie trop longue pour être passée dans une continuelle mortification, et l'éternité trop incertaine pour être préférée aux biens présents. Toujours prêt à changer de figure, souvent il imite ce démon sourd et muet de l'Evangile, qui, se voyant près d'être forcé à sortir du corps qu'il possédait, le jeta par terre, en poussant d'horribles cris, le tourmenta en mille manières, lui causa des convulsions plus étranges qu'il n'avait fait jusqu'alors. Je serai peut-être trop long, Messieurs, mais je ne saurais finir cette seconde partie sans dire un mot de saint Augustin qui, à sa conversion, eut à soutenir tous les combats dont je viens de parler.

Lorsque Dieu lui eut fait connaître ses erreurs et la honte de ses débauches, il le pressa extrêmement d'en sortir, et lui-même commença à se reprocher sa lenteur et son obstination. Déjà il ne trouve plus que de l'amertume dans le péché, déjà la chasteté a pour lui des charmes; il admire dans saint Ambroise une vertu sans tache, une âme dégagée de la terre, et avec un esprit solide et pénétrant, avec une doctrine profonde, avec une éloquence incomparable, un cœur plus grand que l'univers. Il conçoit de la vénération pour la vie des solitaires qui, sous la conduite de ce saint prélat, demeuraient hors des murs de Milan. Et moi, se disait-il à lui-même, misérable que je suis, resterai-je toujours attaché à la terre? continuerai-je de me vautrer dans la fange? Ah ! c'est trop différer; je veux enfin, oui, je veux renoncer à ces perfides délices. Mais non, je me trompe, je ne le veux pas; et quand je le voudrais, le pourrais-je exécuter? Il doute quelquefois s'il y a un Dieu qui l'oblige à se donner à lui sans réserve. Ce premier doute est-il dissipé, un autre succède; il ne sait si ce Dieu est assez puissant pour guérir ses criminelles habitudes. D'un côté il croit voir la chasteté lui proposer l'exemple d'un nombre infini de vierges qui ont trouvé facile cette vertu qui lui paraît impossible; d'autre part se présentent les plaisirs, et ils semblent ainsi le flatter : Quoi ! Augustin, tu nous quittes, et tu crois pouvoir, dans la fleur de ton âge, te sevrer de nous pour toujours? *Dimittisne nos, et a momento isto non erimus tecum ultra in æternum?* Ah ! Seigneur, ajoute ce grand saint, ne permettez pas que je me ressouvienne jamais des objets impurs qui s'offraient alors à mon esprit. J'avais recours à la prière, continue-t-il, et je craignais que ma prière ne fût trop tôt exaucée : *Timebam ne me cito exaudires et sanares a morbis concupiscentiæ, quam malebam expleri, quam extingui.* Mon Dieu, donnez-moi cette continence, cette vertu pour laquelle je soupire depuis si longtemps. Non, disais-je ensuite, ne vous hâtez pas de me la donner, différez à un autre jour; mais quand viendra-t-il, ce jour? Je le souhaite et je le crains; je l'attends, et j'aime à voir qu'il n'arrive pas encore. *Et tu, Domine, usquequo, quandiu, quandiu, cras et cras? quare non modo, quare non hac hora finis est turpitudinis meæ?* Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand m'attendrez-vous? Jusqu'à quand me laisserez-vous ainsi flotter entre les mouvements de votre grâce, et les révoltes de ma concupiscence? Combien de temps durera cette guerre intestine? Jusqu'à quand dirai-je demain, demain? Pourquoi pas aujourd'hui? Pourquoi pas à cette heure même? Pourquoi porter plus loin mes désordres et mes irrésolutions? Que ne dis-je point pour lors contre moi-même, continue ce grand homme! Quels reproches ne fis-je point à mon âme, de quels aiguillons ne me servis-je point pour l'animer à vous suivre, ô mon Dieu ! mais elle reculait toujours, elle s'excusait sur son impuissance; et lorsqu'après lui avoir fait sentir la faiblesse de ses excuses, elle n'avait plus rien à me répliquer, un tremblement soudain la saisissait, elle demeurait dans un morne silence, elle craignait plus que la mort de voir rompre le cours d'une habitude qui la conduisait à une corruption mortelle : *Remanserat muta trepidatio, et quasi mortem reformidabat restringi a fluxu consuetudinis, quo tabescebat in mortem.*

Voilà, Messieurs, ce qui se passe à la conversion de la plupart des chrétiens. C'est au milieu de toutes ces tentations, et malgré tant d'assauts redoublés, qu'une âme généreuse, soutenue par la grâce du Seigneur, forme une résolution constante d'être à Dieu, et lui fait un sacrifice entier de son cœur. Si vous êtes encore dans ces combats, plus ils sont violents, plus je vous conjure, au nom du Seigneur, de ne vous pas rebuter. Si l'enfer, en vous perdant, ne faisait qu'une perte légère, si Dieu ne vous destinait qu'à une sainteté ordinaire, s'il n'avait dessein que de vous porter à un bonheur médiocre, le démon ne lui disputerait pas si opiniâtrément cette conquête, il se la verrait ravir avec moins de regret. Je remarque, en effet, que dans le même temps, et au même lieu que saint Augustin se convertit, Alipius conçut aussi le désir d'une vie plus réglée; mais, comme celui-ci ne devait ni recevoir les mêmes grâces, ni rendre à l'Eglise les mêmes services que son ami, il ne trouva presque aucune résistance, ni dans lui-même, ni dans les ennemis de son salut : il passa sans peine et sans bruit au genre de vie où il était appelé. *Esto igitur fortis, et prœliare bella Domini* : Recueille donc toutes tes forces, âme choisie et bien-aimée; souviens-toi que c'est pour Dieu, pour toi-même, pour le ciel, pour l'éternité, que tu combats : dès l'instant que tu auras surmonté cet obstacle principal qui se présente, dès l'instant que ton parti sera pris, et que tu auras dit : je le veux, oui, c'en est fait, je suis tout à Dieu; dès cet heureux instant tu commenceras à goûter une paix, une joie ineffable. C'est de

cette joie qu'il me reste encore deux mots à vous dire en finissant ce discours.

TROISIÈME POINT,

S'il m'était permis, messieurs, de recourir ici à une image profane, je croirais ne pouvoir mieux vous représenter l'état d'une âme qui s'est enfin résolue à tout ce que Dieu demande d'elle qu'en vous mettant sous les yeux, pour un instant, le terme ordinaire des aventures des chevaliers fabuleux. Après qu'ils ont longtemps combattu dans des cavernes enchantées, contre mille monstres imaginaires, le charme se dissipe enfin, et tout d'un coup ils se trouvent, dans le jour le plus serein, au milieu d'une agréable solitude. Oui, chrétiens auditeurs, il est vrai qu'à ces ténèbres, à ces craintes, à ces situations gênantes dont je viens de parler, succèdent une joie si soudaine, si sensible, qu'elle ne s'exprime que par des larmes ; une liberté si entière et si parfaite, que les combats passés ne se montrent plus que comme des songes. Recherche-t-on alors les difficultés qui nous ont si fort effrayés ? Elles se trouvent évanouies.

Saint Bernard expliquant ces paroles de l'Évangile : Prenez mon joug, et vous trouverez le repos, dit que toutes les âmes qui se donnent à Dieu généreusement éprouvent ce qu'Abraham éprouva lui-même sur la montagne d'Oreb. Ce saint homme, qui avait ordre de sacrifier son fils unique, avait souffert durant trois jours tout ce que la tendresse paternelle peut jeter de douleur dans l'âme du meilleur des pères. Il ne doutait point, dans cette affligeante conjoncture, que son Isaac, c'est-à-dire toute sa joie, ne dût mourir de sa propre main; il était résolu d'obéir, et vous pouvez penser quelle violence il avait à se faire pour se soutenir dans cette résolution. Mais que penserez-vous de sa joie et des transports de son âme, lorsqu'au moment qu'il croyait immoler dans son fils bien-aimé, et ses délices, et ses espérances, il se sentit retenu par une main invisible, il apprit que loin de perdre Isaac, il s'était assuré, par son obéissance, une nombreuse postérité; qu'un bélier, que des ronces arrêtaient près du lieu destiné pour le sacrifice, était la seule victime qu'exigeait le Seigneur? Voilà une figure de ce qui arrive à tous ceux qui se déterminent de bonne foi à servir Dieu; ils trouvent que loin d'avoir renoncé à toute douceur, comme ils le craignaient, ils sont entrés au contraire dans un torrent de véritables délices ; qu'ils n'ont renoncé qu'aux troubles, qu'aux chagrins de cette vie; qu'ils ont acquis tout le mérite d'une obéissance pénible, et qu'ils n'ont fait, en obéissant, que s'affranchir de toutes sortes de peines.

On demande quelquefois à quoi l'on peut reconnaître qu'on a fait cette véritable résolution, vu que nous en faisons tous les jours qui nous paraissent si sincères. Je réponds, messieurs, que quand on l'a faite, on n'a pas besoin d'en chercher des marques. Quand on l'a faite, on sent qu'on est libre, que toutes les chaînes sont brisées, tous les ennemis vaincus; on trouve facile ce qui a paru jusqu'alors impossible; on s'étonne de la résistance opiniâtre qu'on a opposée aux inspirations du Seigneur; on ne sait comment ce miracle est arrivé, mais enfin on ne peut plus douter du miracle. *Nunc scio vere*, dit-on alors avec saint Pierre, au moment qu'il se vit hors des prisons de Jérusalem, *quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni exspectatione plebis Judæorum:* C'est là véritablement l'heure où je suis en liberté et hors des mains de mes ennemis. Non, je ne suis pas trompé par le sommeil, ce n'est plus une illusion, je sens que le Seigneur y a mis la main, et que c'est ici un coup de sa miséricorde et de sa puissance infinie : *Dixi : nunc cœpi, hæc mutatio dextræ Excelsi.* C'est alors qu'un père plein de tendresse reçoit un fils prodigue qui se jette à ses genoux, le reçoit avec des embrassements, avec des caresses incroyables ; ce n'est pas simplement un jour de pardon, un jour de réconciliation, c'est l'appareil d'une fête; la somptuosité des festins, le bruit des concerts portent au loin la joie de toute la famille.

Mais tout ce que je puis vous dire n'est pas comparable à ce que je trouve dans les Confessions de saint Augustin. Je ne puis m'empêcher d'en rapporter ici quelques traits, ils vous donneront peut-être le désir de lire vous-mêmes tout le reste. Ce grand saint raconte que dès qu'il eut formé dans son esprit le projet de quitter pour toujours tout ce qui l'attachait au monde, que dès qu'il se fut rendu aux sollicitations de la grâce, son âme, à ce moment, fut comme inondée d'un torrent de consolations divines. Il ajoute que pour goûter cette nouvelle douceur, s'étant retiré dans un lieu solitaire, il commença à y verser des larmes si délicieuses et si abondantes, qu'elles effacèrent jusqu'au souvenir et de ses plaisirs et de ses peines passées. Jusqu'alors il avait admiré la vie chaste et chrétienne de ces grands serviteurs de Dieu dont il avait ouï raconter les actions; mais à cette admiration succéda bientôt l'étonnement où il était de voir qu'ils eussent si peu d'imitateurs. Il se sentit touché d'une véritable compassion sur tant d'hommes aveugles qui portaient des jugements si faux de la véritable piété ; il souhaita que tous les compagnons de ses débauches fussent témoins des sentiments de son cœur. Car, poursuit-il, si ce que je disais alors dans l'abondance de votre consolation, ô mon Dieu! avait été entendu des manichéens, c'en était assez pour les convertir tous : *Quam subito suave factum est carere suavitatibus nugarum! et quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat!* Qu'il a fallu peu de temps pour amener ce désir que je sens de renoncer à toutes les douceurs de la terre! Qu'il a fallu peu de temps pour me rendre sensible le plaisir que j'ai de penser que désormais je mènerai une vie chaste, moi qui ci-devant redoutais comme la mort ce genre de vie ! Où était donc ensevelie depuis si longtemps cette liberté que je retrou-

vai pour lors? De quel abîme profond sortit-elle en un moment, pour me faire entrer avec tant de facilité dans tout ce qui m'avait toujours paru impossible?

Il ne fallait plus le presser pour l'obliger à quitter ses projets d'ambition. Il enseignait alors l'art de parler, avec de grands applaudissements; il avait d'autant plus d'attachement pour ce poste, qu'il lui paraissait plus avantageux pour sa gloire et pour sa fortune. Il résolut de l'abandonner pour toujours, dès que le temps le lui permettrait; il ne lui restait plus que neuf jours, et il dit que ce temps lui parut si long, que si Dieu ne lui eût donné la patience à la place des passions qui le soutenaient auparavant, il n'aurait pu attendre jusqu'à ce terme. Quelques atteintes d'un mal dans les poumons lui avaient causé les plus vifs chagrins; ce mal si contraire à l'emploi brillant qu'il exerçait devint pour lui la source d'une joie sensible, parce qu'il le jugea propre à favoriser la retraite qu'il méditait. Quoique peut-être il n'y eût jamais eu d'homme plus esclave du respect humain, il sentit cet ennemi redoutable si affaibli tout à coup dans son âme, qu'il n'était pas même en son pouvoir de déguiser ses sentiments. La plaie que vous m'aviez faite, dit-il encore en s'adressant à Dieu, était et trop profonde et trop large pour être dissimulée; le feu qui s'était allumé dans mon cœur était trop grand, trop vif pour être caché; et tous les discours des hommes, toutes leurs contradictions étaient bien moins capables d'en ralentir l'activité, que de l'enflammer de plus en plus. Ah! Seigneur, conclut ce grand saint, transporté d'amour et de reconnaissance à la vue d'une grâce si singulière, Seigneur, qu'il me soit permis de célébrer vos miséricordes; que les sentiments de mon cœur passent jusque dans mes os, et qu'ils deviennent capables d'exprimer ce qu'il sent: Seigneur, qui est semblable à vous? Vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges: *Domine, quis similis tibi? Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.*

Voilà sans doute un exemple bien remarquable. Si néanmoins il était permis de produire ceux dont on a été témoin, on pourrait peut-être en donner de plus récents, qui ne seraient pas moins admirables, quoique moins éclatants. Mais je vous en ai assez dit sur la naissance de l'homme chrétien; peut-être que Dieu nous donnera quelqu'autre occasion de parler du bonheur de sa vie et de sa mort. Cependant s'il est vrai qu'on trouve tant de douceur dès le premier pas qu'on fait dans le chemin de la piété, d'où vient que Jésus-Christ nous peint ce chemin comme une voie si rude, si etroite et si épineuse? D'où vient qu'il ne nous y parle que de sacrifices, que de croix, que de mortifications, que de mort?

Numquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto? Seigneur, me sera-t-il permis de le dire? ne paraissez-vous pas injuste en nous effrayant ainsi par de fausses difficultés, en nous représentant la voie du ciel comme une voie semée de ronces? Mais nous, messieurs, quelle légèreté montrons-nous en nous laissant intimider par les premières apparences! Ne sommes-nous pas bien incrédules de refuser d'ajouter foi au témoignage de tous les saints, qui nous assurent que c'est nous-mêmes qui nous trompons, et que cette croix, cette abnégation, ces épines ne sont point en effet ce qu'elles paraissent? Que sous ces noms effrayants, sous ces dehors terribles sont cachées des délices ineffables qu'ils ont goûtées eux-mêmes? S'ils avaient été trompés, persévéreraient-ils avec tant de constance? Pourquoi s'efforceraient-ils d'engager à les suivre ceux qu'ils aiment et qu'ils considèrent le plus? Mais en vain, Seigneur, nous essayerions de sonder vos secrets, c'est une loi portée par votre autorité absolue, que jamais personne ne comprendra, sans l'éprouver soi-même, ce que vous préparez à vos élus: Nous adorons vos ordres souverains; que votre volonté s'accomplisse en tout: seulement nous vous supplions d'avoir égard à notre faiblesse et de ne pas permettre que la tentation nous abatte. Oui, mon Dieu, que la nature se révolte contre votre grâce, que le monde s'oppose à vos pieux desseins, que l'enfer s'arme pour nous empêcher d'aller à vous; pourvu que vous nous tendiez les bras, que vous dissipiez enfin tous ces obstacles, nous nous croirons trop heureux de mériter par mille combats l'honneur d'une victoire complète et l'avantage d'être à vous sans réserve pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DU SCAPULAIRE DE LA SAINTE VIERGE.

La dévotion au scapulaire est une voie sûre pour mériter la protection de la sainte Vierge, parce qu'elle s'est étroitement engagée à protéger ceux qui porteront ce saint habit, parce qu'elle y est encore plus fortement engagée par leur zèle pour ce pieux exercice.

Induit me vestimentis salutis.

Il m'a revêtu des habits de salut (*Isa., chap.* LXI).

Les fidèles s'accordent si unanimement à penser que la dévotion envers la Mère de Dieu est une marque de prédestination, qu'indépendamment des raisons qui appuient cette opinion, je crois, sur un consentement si général, la devoir regarder comme une vérité catholique. Les saints Pères se sont expliqués à ce sujet en termes si forts et si favorables, qu'on pourrait croire qu'ils ont parlé avec plus de zèle que d'exactitude, s'ils avaient été moins éclairés qu'ils ne l'étaient, ou s'ils avaient eu d'autres lumières que les lumières du Saint-Esprit. L'Eglise elle-même oublie-t-elle rien pour autoriser cette croyance? Tout ce que les prophètes avaient dit du Verbe incréé pour nous porter à le révérer, elle l'applique à la sainte Vierge; elle lui met dans la bouche toutes les promesses que Dieu nous fait dans l'Ecriture

pour exciter notre confiance envers Jésus-Christ : ne semble-t-elle pas par là nous vouloir faire entendre que nous ne devons pas moins espérer de la faveur de la Mère, que des mérites du Fils ?

Voilà sans doute une abondante source de joie pour tous ceux qui sont attachés au culte de cette reine puissante ; on ne peut douter sans témérité qu'ils ne portent en quelque sorte gravé dans leurs cœurs le caractère de leur salut éternel. Mais parce que tout est sujet à dégénérer et qu'il peut y avoir un culte suspect, comme il y a de fausses vertus, parce que du moins tous nos services peuvent n'être pas également agréables à Marie, et par conséquent ne pas donner à notre salut le même degré de certitude, j'ai cru qu'aux avantages qu'on attribue en général à ses serviteurs, j'en pouvais ajouter de plus particuliers et de plus marqués en faveur des confrères du scapulaire. Non, chrétiens auditeurs, ce n'est pas assez de dire que l'habit de la sainte Vierge est une marque de prédestination, comme le sont toutes les autres pratiques de piété inventées pour l'honorer ; je prétends qu'il n'en est aucune qui rende notre prédestination plus certaine que celle-ci, aucune, par conséquent, à laquelle on doive s'attacher avec plus de zèle et plus de constance.

Vierge immaculée, divine Mère, qui avez tant fait de miracles pour confirmer la vérité que j'ai dessein d'établir, vous ne sauriez me refuser le secours qui m'est nécessaire. Quand la grâce que je vous demande se rapporterait toute à mes intérêts, je l'espérerais néanmoins de votre bonté, qui ne rebuta jamais personne ; mais, comme vous savez que je ne parle aujourd'hui que pour votre gloire, sans doute vous vous sentez obligée à me donner une protection particulière ; c'est pour l'obtenir, Vierge sainte, que je me jette à vos pieds et que je vous dis avec toute l'Eglise : *Ave, Maria.*

Si les chrétiens se flattent d'être du nombre des prédestinés dès lors qu'ils se sentent quelque tendresse pour la sainte Vierge, cette croyance, qui lui fait tant d'honneur, ne s'est pas établie sans fondement : elle est appuyée sur cette vérité infaillible, que Marie étant ornée de toutes les vertus, elle est sans doute sensible à la reconnaissance ; et qu'elle ne peut ne pas aimer ceux qui l'aiment, et ne pas protéger ceux qui se dévouent à son service.

Or quels moyens n'a-t-elle pas de répondre à notre confiance et d'exercer sa générosité ! Comme elle est également chérie de Dieu et redoutée de nos ennemis, quelle assurance n'avons-nous pas de notre salut, si nous pouvons nous promettre sa protection ! C'est assez, dit saint Bernard, qu'elle montre son chaste flanc à Jésus-Christ pour apaiser sa colère. C'est assez qu'elle fasse entendre son nom dans l'enfer pour dissiper ses légions et pour renverser ses desseins. Que peut-on craindre sous les ailes d'une reine qui désarme si facilement et la fureur des démons, et la justice de Dieu ; d'une reine qui commande à toutes les puissances des ténèbres, et à qui le Tout-Puissant même obéit ? Il ne s'agit donc que de s'assurer d'une protection si efficace. Mais que ferons-nous pour engager cette reine incomparable à veiller sur nous et à s'intéresser à notre défense ? Ce que vous ferez, chrétiens auditeurs ? Revêtez-vous de l'habit qu'elle vous présente, portez le scapulaire, et portez-le jusqu'à la mort. Malheur à moi, si je voulais détruire ou même affaiblir la confiance que peuvent inspirer les autres pratiques de piété : dès qu'elles sont approuvées de l'Eglise, elles sont toutes très-saintes, très-capables de toucher le cœur de la mère des miséricordes, et de nous attirer sa bienveillance : ce que je prétends aujourd'hui, c'est de vous faire voir que si Marie accorde sa faveur à ceux qui s'attachent aux autres moyens de l'honorer, elle ne saurait la refuser à ceux qui prennent ses livrées. Je n'ai que deux raisons pour prouver cette vérité, mais elles me paraissent solides, et j'espère qu'elles suffiront pour vous faire comprendre quelle part la dévotion au scapulaire nous donne à la protection de la Mère de Dieu. Elle s'est étroitement engagée elle-même à accorder sa protection à quiconque embrasse cette sainte pratique : première raison, premier point. Nous-mêmes, par cette sainte pratique, nous l'y engageons encore plus fortement : seconde raison, second point.

PREMIER POINT.

Je n'ignore pas, chrétiens auditeurs, que quelques marques que nous ayons en nous-mêmes de notre salut, ce ne sont, après tout, que des conjectures qui peuvent bien soutenir et fortifier notre espérance, mais non pas dissiper entièrement la juste crainte où Dieu veut que nous soyons dans la vue de ses jugements impénétrables. Personne, dit saint Grégoire, ne peut savoir ici-bas ce qui a été résolu dans le ciel au sujet de sa prédestination ou de sa réprobation éternelle : c'est la triste condition où nous vivons sur la terre ; nous sommes sûrs de quitter bientôt ce lieu de bannissement, sans néanmoins savoir si nous aurons une place dans la céleste patrie.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce que j'ai dû dire dès l'entrée de ce discours pour prévenir les erreurs où l'on pourrait tomber dans la suite. Cette précaution était nécessaire à l'égard de tous ceux qui portent le précieux habit de Marie, car enfin cette mère charitable n'a point mis de bornes à leur espérance, la promesse qu'elle leur a faite de les protéger ne renferme aucune condition, elle s'est engagée à ne pas permettre qu'ils soient jamais livrés à Satan, c'est-à-dire qu'elle leur donne, pour leur salut, toutes les assurances qu'on peut avoir dans cette vie, c'est-à-dire que s'ils persévèrent dans son service, ils persévéreront infailliblement dans la grâce. Mais avant de vous montrer qu'elle s'est engagée d'accomplir cette promesse, et qu'elle s'y est engagée, et par les paroles les plus expresses, et par les effets les plus mi-

raculeux, il est important de vous faire connaître en peu de mots quel fut le saint personnage à qui elle donna immédiatement le scapulaire, gage salutaire d'un engagement si solennel.

Messieurs, vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois de saint Simon Stoc, de cet illustre général de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel. Ce grand saint fut prévenu dès son enfance d'une grâce si extraordinaire que, se sentant attiré à la solitude à l'âge de douze ans, l'esprit de Dieu le transporta dès lors dans un désert. Il s'y livre d'abord à des austérités incroyables, il n'y vit que d'herbes et de racines, une fontaine lui fournit l'eau nécessaire pour soulager sa soif; pour lit, pour oratoire, pour cellule, il n'a qu'un vieux tronc d'arbre où il peut à peine se remuer, où il ne peut être que debout. Dans cet antre si étroit, la prière fait toute son occupation, et son âme, par ce saint exercice, acquiert une pureté si parfaite, qu'elle le rend égal aux anges, et que les esprits célestes ne l'abandonnent plus dans sa retraite: la Mère de Dieu, qu'il aime toujours avec tendresse, l'y visite presque tous les jours, et ses communications avec le Seigneur y sont si fréquentes, que son bonheur paraîtrait semblable à la félicité des saints, s'il n'avait sur eux l'avantage de souffrir. Il vivait de la sorte depuis trente ans, lorsque quelques religieux du mont Carmel furent amenés de l'Orient pour s'établir en Angleterre, et pour y signaler ce même zèle qui les avait rendus si célèbres dans toute la Palestine. Notre saint solitaire est averti de leur arrivée par une révélation particulière. La sainte Vierge lui fait connaître combien cet ordre lui est cher, et combien elle désire qu'il s'y consacre. Docile à cette inspiration salutaire, il sort de son désert, il se jette aux pieds de ces Pères pour obtenir d'être associé à leur zèle, il embrasse leur règle et il se soumet à leur conduite.

Je ne m'arrête point, mes révérends Pères, à considérer l'amour et l'estime que la Reine du ciel vous témoigne dans cette occasion; personne n'ignore quel trésor un saint porte dans quelque corps qu'il entre. Il semble que Marie n'ait pris soin de protéger celui-ci, et de le former aux plus nobles vertus, que pour vous faire un présent plus magnifique et plus digne de vous; elle crut ne pouvoir confier à des mains plus sûres la personne du monde qui lui était alors la plus chère; elle crut qu'en retirant cet enfant de bénédiction du commerce intime qu'il avait avec les anges dans la solitude, elle l'en dédommageait assez en lui procurant l'avantage de vivre parmi les religieux du mont Carmel.

A peine est-il devenu l'un des membres de ce saint ordre, qu'il souhaite de passer dans la terre sainte, pour y puiser comme dans sa source le double esprit dont le grand Elie fut animé. Les lieux que le Sauveur du monde a consacrés par sa divine présence, il les arrose de ses larmes et de ses sueurs, il les parcourt dans la posture la plus humble, il s'arrête enfin sur la montagne du Carmel, et la vie qu'il y mène durant six ans peut être regardée comme une extase continuelle; outre les délices qu'il goûte dans les entretiens qu'il a avec les esprits célestes, la sainte Vierge prend soin de lui fournir une nourriture préparée au ciel et semblable à la manne qui tombait autrefois dans le désert. De retour en Europe, où il apporte le feu de son illustre patriarche, il se montre à l'Angleterre, et cette grande île, embrasée de ce feu divin, n'admire pas moins les succès d'un zèle si ardent, que les miracles qui l'autorisent.

Voilà, chrétiens auditeurs, quel a été le saint homme qui reçut des mains de la mère de Dieu le scapulaire que vous portez. Ce digne enfant d'Elie, élevé par le consentement unanime de ses frères à la charge de supérieur général, n'oublie rien pour ranimer la dévotion envers Marie dans un ordre qui a l'honneur de porter son nom, et l'avantage d'avoir dressé le premier autel qui ait jamais été consacré à sa mémoire. Déjà je vois une nouvelle ferveur se rallumer dans ce grand ordre, je le vois brûler d'amour pour son incomparable protectrice. Simon Stoc ne doute pas qu'elle n'ait tout le retour que mérite un zèle si enflammé, il souhaite néanmoins d'en obtenir des marques sensibles. Que de prières, que d'austérités, que de larmes sollicitent cette faveur! Marie exauce son bien-aimé: au milieu d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux, elle se rend visible à ses yeux, portant à la main un scapulaire, et accompagnant de ces consolantes paroles le précieux gage de sa protection: *Dilectissime fili, recipe tui ordinis scapulare, meæ confraternitatis signum tibi et cunctis Carmelitis privilegium, in quo quis moriens æternum non patietur incendium. Ecce signum salutis, salus in periculis, fœdus pacis et pacti sempiterni:* Recevez, mon fils, le scapulaire dont je vous fais présent, à vous et à tout votre ordre; c'est à ce signe que je veux qu'on vous reconnaisse désormais pour mes alliés et pour mes frères; c'est là une marque de prédestination, un gage de paix, un gage d'une alliance éternelle. Quiconque aura le bonheur de mourir avec cette marque de mon amour, n'éprouvera point les feux éternels: *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Que pensez-vous, chrétiens auditeurs, d'une promesse si positive? Marie s'est-elle assez expliquée à votre gré? Vous reste-t-il encore quelque scrupule? Et quand, pour calmer les soucis que vous cause l'incertitude de votre salut, vous auriez vous-mêmes été chargés de dicter à la sainte Vierge les termes de son engagement, en auriez-vous pu choisir de plus formels? Je sais que les saints Pères nous ont parlé en général de la puissante protection de Marie d'une manière aussi expresse et aussi favorable. Saint Bonaventure ne donne point d'autres bornes à son pouvoir que la toute-puissance de Dieu même. Saint Antonin assure que non-seulement elle ne peut être rebutée par le Seigneur, mais encore qu'il ne lui fait point de

grâce en exauçant ses prières, qu'il ne fait que s'acquitter d'un devoir indispensable. Saint Pierre Damien veut qu'elle s'approche du trône du Rédempteur non pas en suppliante, mais en souveraine, non pas pour prier, mais pour commander : *Accedit ad aureum humanæ reconciliationis altare, non orans, sed imperans, domina, non ancilla.* Un homme, dit le même Père dans un autre endroit, un homme pour qui Marie aura daigné s'intéresser une seule fois ne saurait être éternellement malheureux : *Æternum væ non sentiet, pro quo vel semel oraverit Maria.* L'abbé Guerric ne se croit pas moins assuré, moins heureux dans le sein de Marie que s'il était au ciel dans le sein d'Abraham : *Nullatenus censendum est majoris esse felicitatis habitare in sinu Abrahæ quam in sinu Mariæ.* On sait quels sont à ce sujet les sentiments de saint Anselme : il pense qu'il est impossible de périr au service de cette princesse ; c'est à elle-même qu'il adresse ces paroles si mémorables et si souvent répétées : *Omnis ad te conversus et a te respectus impossibile est ut pereat.* Saint Germain de Constantinople ne s'exprime pas, ce me semble, avec moins d'énergie que tous les autres : il prétend que la protection de la Vierge est au-dessus de toutes nos conceptions, qu'on ne peut comprendre quelle est sa force, quelle est son étendue : *Patrocinium Virginis majus est quam ut possit intelligentia apprehendi.*

Rien de plus expressif, chrétiens auditeurs, rien de plus capable d'animer notre confiance envers la Mère de Dieu, que les paroles de ces grands hommes. Mais quelque savants, quelque saints qu'ils aient été, ce ne sont, après tout, que des hommes qui nous expriment leurs pensées, ce ne sont que les serviteurs de cette Reine puissante qui découvre elle-même toute la tendresse de son cœur à saint Simon Stoc, dans la révélation que j'ai rapportée. C'est Marie elle-même qui promet aux confrères du scapulaire cette protection dont les saints docteurs nous parlent en termes si énergiques. Jamais nous n'avons douté du pouvoir de la sainte Vierge, mais jamais nous n'avons été si assurés qu'elle l'emploierait en notre faveur, que depuis qu'elle s'y est engagée si expressément. Ils m'apprenaient, ces grands saints, que je n'avais rien à craindre si Marie était dans mes intérêts ; mais ce n'était pas encore assez pour apaiser mes inquiétudes, je voulais savoir de plus si en effet elle s'intéressait pour moi : elle m'en donne ici les marques les plus sensibles ; je n'ai qu'à ouvrir les yeux, elle a attaché sa protection à ce scapulaire : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Je ne m'étonne pas de ce qu'au premier bruit d'une promesse si singulière tous les chrétiens se remuèrent pour savoir quel était le signe de cette promesse, je ne m'étonne pas de ce qu'ils accoururent de toutes parts aux saints religieux que Marie avait faits dépositaires de ce trésor. Princes, monarques, peuple, tout se présenta pour avoir part à leur privilége, pour avoir une marque sensible de salut. L'authenticité manquait encore à ce signe salutaire ; pour la lui donner, Jean XXII est élevé au souverain pontificat; avant même son élection Marie s'entremet en quelque sorte auprès de lui, elle lui apparaît, elle lui promet qu'il sera placé sur le trône de l'Eglise, à condition qu'il autorisera la dévotion au scapulaire, qui jusqu'alors n'était appuyée que sur la foi d'une révélation particulière. Il l'a en effet autorisée, et il a lui-même inséré dans sa bulle l'histoire de cette apparition.

Sept papes différents l'ont approuvée depuis, et se sont efforcés de rallumer le zèle des chrétiens pour cette sainte association, en accordant, en divers temps, à ceux qui y entrent un nombre presqu'infini d'indulgences. Je vous demande, mes frères, si notre confiance peut être mieux fondée. C'est un grand saint, c'est un enfant de Marie, qui a sollicité, qui a obtenu le scapulaire ; elle l'a accordé en faveur d'un ordre qu'elle chérit, et qui a toujours fait une profession particulière de l'honorer ; le Saint-Esprit lui a donné, par la bouche des vicaires de Jésus-Christ, l'approbation la plus authentique; tous les fidèles l'ont accepté avec respect, et en le recevant des mains de Marie, ils ont cru recevoir un gage infaillible de leur salut éternel. Depuis plus de quatre cents ans cette dévotion subsiste dans l'Eglise catholique ; contre elle se sont brisés les efforts redoublés des esprits orgueilleux et libertins ; loin d'en recevoir la plus légère atteinte, elle n'a cessé, au milieu de leurs assauts, de se répandre, de s'affermir et de s'augmenter de plus en plus. Que reste-t-il donc, messieurs, pour rendre l'engagement de Marie plus solennel, si ce n'est que Dieu lui-même le ratifie, pour ainsi dire ? Je vais vous faire entendre cet Etre suprême s'expliquant par la voix des miracles en faveur du scapulaire.

Vous n'ignorez pas, chrétiens auditeurs, que Dieu seul peut être l'auteur d'un miracle, selon ces paroles de David : *Qui facit mirabilia solus.* Par conséquent, toutes les merveilles que nous voyons s'opérer en faveur de la croyance ou de la piété des fidèles, sont autant de voix, comme les appelle saint Augustin, par lesquelles Dieu même rend témoignage à la vérité de notre foi ou à la solidité des pieux exercices que nous avons embrassés. Ce témoignage, disent les théologiens, ne peut être employé pour autoriser le mensonge. Quand le don de chasser les démons et de guérir les malades aurait été communiqué au plus méchant de tous les hommes, Dieu serait obligé de lui en ôter l'usage dans les occasions où il voudrait s'en servir pour établir l'erreur, ou pour opprimer l'innocence. Les faux miracles mêmes des magiciens, il serait également tenu de les empêcher par sa puissance infinie, lorsqu'ils seraient capables de nous séduire, quelques précautions qu'on pourrait prendre d'ailleurs pour éviter d'être surpris. Non, mes frères, de toutes les

preuves qu'on peut apporter pour convaincre l'esprit humain, il n'en est point de si certaine qu'un effet qui passe les forces de la nature ; c'est infailliblement la vérité qui parle par ces sortes de prodiges, c'est un langage que l'erreur ne peut imiter, et qui conséquemment ne laisse aucun prétexte à notre incrédulité.

Ce principe une fois établi, chrétiens auditeurs, parmi toutes les pratiques de piété qui ont été inspirées aux fidèles pour honorer la Mère de Dieu, j'ose dire qu'il n'en est point de si sûre que la dévotion au scapulaire, dès qu'il n'en est aucune qui ait été confirmée par des miracles si surprenants et si authentiques. Combien par sa vertu toute divine ce signe sacré a-t-il éteint d'embrasements! combien de fois, sans recevoir la plus légère atteinte, s'est-il lui-même conservé au milieu des flammes ! combien de fois dans d'effroyables incendies ce sceau de la Providence a-t-il garanti les habits, les cheveux mêmes de ceux qui le portaient! On éprouve tous les jours de quel secours il est dans un naufrage ; les flots menacent-ils d'une perte inévitable? il suspend leur cours. Les flammes ardentes et subtiles du tonnerre répandent-elles l'effroi ? il arrête leur activité. Je ne vous parlerai point de la guérison des fièvres mortelles et contagieuses, des maladies les plus incurables et les plus cruelles; je ne finirais point si je parcourais tous les genres de mort dont il a préservé les enfants de Marie.

Mais au temps où nous sommes, je ne puis taire qu'il est impénétrable à toutes sortes de traits, et qu'il nous rend en quelque manière invulnérables. L'on sait l'événement mémorable arrivé, au dernier siége de Montpellier, en présence d'une de nos armées commandée par son roi. Dans un assaut, un soldat se trouve atteint d'un coup de feu sans être blessé ; le plomb qui perce ses habits, résiste à la force qui le pousse, et s'arrête à la rencontre du scapulaire. Témoin de ce miracle, on vit se couvrir de cette armure céleste, Louis XIII, ce prince si magnanime, ce digne imitateur de saint Louis, qu'on prétend être un des premiers qui ait donné en France l'exemple de cette dévotion. Arrêtons-nous, mes frères, à des modèles encore plus récents. Notre invincible monarque qui, dès les premières années de son règne, a surpassé toutes les espérances de ses sujets, toute la gloire de ses ancêtres, qui se surpasse aujourd'hui lui-même, et qui étonne l'univers par des prodiges de conduite et de valeur, ce grand monarque s'est mis depuis longtemps sous la protection de Marie en recevant son saint habit. Cette protection le fortifie au milieu de tant de fatigues, le conserve parmi des périls qui font frémir toute la France, lorsque elle-même, sous sa conduite, fait trembler toute l'Europe. Cette protection toute-puissante, qu'il implore si solennellement en commençant sa glorieuse entreprise, lui a ouvert presqu'en un moment des villes qui paraissaient imprenables, des passages qu'on jugeait inaccessibles, des provinces qui armaient pour leur défense tous les éléments. S'il compte dans cette guerre autant de victoires que de démarches, plus de conquêtes que de journées; si quelquefois il remporte dans un seul jour ce qui, selon les règles ordinaires, ne pouvait être le fruit que d'une longue campagne ; si en se rendant maître de la mer par un seul combat, il achève presque sans en venir aux mains la conquête d'un vaste Etat, il doit des prodiges si singuliers au secours de la Reine des rois de la terre.

Je sais, chrétiens auditeurs, que quelque mémorables, quelque authentiques que soient la plupart de ces miracles, ils ne nous obligent pas d'avoir pour l'histoire du bienheureux Stoc la même croyance que nous avons pour les vérités révélées à l'Eglise. Je sais qu'on peut dire que ces miracles ont été faits pour autoriser la piété des fidèles, plutôt que pour confirmer cette fameuse entrevue de la Vierge avec un des plus grands saints. J'ose dire néanmoins qu'ils mettent cette histoire dans un degré de certitude qui approche fort de la certitude de la foi, et qu'on n'en peut douter sans une espèce d'infidélité, où les personnes sages et pieuses doivent craindre de tomber. Quelle apparence que Dieu, qui est également sage et puissant, ait permis qu'on fondât sur un événement fabuleux une dévotion qu'il devait agréer au point qu'il le témoigne tous les jours, une dévotion qu'il avait dessein de rendre célèbre par un si grand nombre de prodiges?

Si vous ne voulez pas que tant de merveilles engagent la fidélité de Marie à procurer notre salut, peut-on nier du moins qu'elles n'y engagent toute sa gloire? Quoi, Seigneur, s'écriait autrefois Moïse, vous avez donc résolu d'exterminer ce peuple que vous avez tiré de la servitude d'une manière si éclatante, ce peuple que vos faveurs ont rendu formidable à toutes les nations, ce peuple au milieu duquel vous habitez, et dont vous avez voulu jusqu'aujourd'hui être le guide! Voulez-vous que les Egyptiens et les autres peuples de la terre disent que vous ne l'avez attiré dans le désert que pour l'y sacrifier à votre colère? que tant de miracles n'ont été que comme autant de piéges que vous avez tendus à notre crédulité, et qu'enfin vous n'avez pu nous introduire dans la terre que vous nous avez promise? *Ut audiant Egyptii, de quorum medio eduxisti populum istum, et habitatores terræ hujus, qui audierunt quod tu, Domine, in populo isto sis, et facie videaris ad faciem, et nubes tua protegat eos, et dicant : Non poterat introducere populum in terram pro qua juraverat, idcirco occidit eos in solitudine.*

Cette remontrance tout à la fois tendre et hardie toucha le cœur du Seigneur ; il jura par lui-même qu'il prendrait soin de sa gloire, et qu'il n'abandonnerait point Israël : *Dimisi*, ou, selon une autre version, *propitius ero juxta verbum tuum ; vivo ego, et implebitur gloria Domini universa terra.* Marie

ne s'exposerait-elle pas aux mêmes reproches qu'osa faire Moïse, si après avoir fait tant de miracles en faveur des confrères du scapulaire, elle permettait enfin qu'ils fussent éternellement malheureux? Quoi! Vierge sainte, ce peuple choisi, à qui vous avez accordé des faveurs si particulières, vous souffrirez qu'il devienne la proie de ses ennemis, et qu'il périsse sans ressource? Vous ne l'avez délivré de tant de périls que pour l'oublier dans ses plus pressants besoins? vous aurez paru alarmée sur des maux légers qui l'environnent, vous aurez tout renversé pour le secourir, et vous ne serez point sensible au malheur éternel qui le menace; et sans en être émue, vous le verrez tomber dans l'enfer? Quel triomphe préparé à ces hommes enhardis à tout blasphémer! Car enfin comment se persuader qu'une mère aussi tendre, disons aussi passionnée que vous l'avez voulu paraître, soit venue à ce point de dureté et d'indifférence pour ses enfants? Ne croira-t-on pas plutôt devoir attribuer à un défaut de pouvoir ce qui pourrait n'être qu'un effet de votre justice? Elle s'était engagée, dirait-on, d'ouvrir la porte du ciel à ses serviteurs, et de les introduire dans cette région de paix, dans cette terre délicieuse, elle l'avait promis solennellement, elle avait fait mille prodiges, gages incontestables de sa parole; mais enfin elle n'a pu exécuter sa promesse, et elle les a laissés se précipiter dans l'abîme: *Non poterat introducere populum istum in terram, pro qua juraverat, idcirco occidit eos in solitudine.* Non, non, ce scandale n'arrivera point, vous les protégerez jusqu'à la fin, et tout l'univers apprendra quelle est votre puissance, soit dans le ciel, soit sur la terre: *Propitia ero juxta verbum tuum; vivo ego, et implebitur gloria mea universa terra.* Mais quoi! me dira-t-on peut-être, la sainte Vierge me viendra-t-elle retirer de l'enfer, après que mes désordres m'y auront entraîné? Portera-t-elle dans le ciel une âme impure et souillée de crimes? Ou bien m'obtiendra-t-elle le privilége de revenir sur la terre, pour m'y purifier par la pénitence?

A ces objections frivoles je pourrais opposer des exemples très-authentiques, où vous verriez qu'en faveur du scapulaire, Marie a quelquefois arrêté des âmes impénitentes dans des corps épuisés de sang et percés de coups, pour leur ménager le temps de se réconcilier avec Dieu. Je pourrais vous raconter l'aventure mémorable de ce soldat dont un glaive fendit la tête, dont le corps fut couvert de blessures: Vous faites de vains efforts, continua-t-il de dire à ses ennemis qui ne cessaient de le percer, je suis enfant de Marie, et son habit que je porte est un gage infaillible pour moi que je ne périrai pas de vos mains, que je mourrai dans le sein d'un ministre de l'Eglise. Il survécut en effet à tant de blessures mortelles jusqu'à ce que, pour l'absoudre, un prêtre fût conduit par la Providence au lieu où son âme n'attendait plus que ce dernier secours.

Non, non, chrétiens auditeurs, vous savez assez combien ce serait être téméraire que de s'attendre à de pareils miracles. La Mère de Dieu a pour vous sauver des moyens qui sont pour ainsi dire plu, naturels, plus conformes à la conduite ordinaire de la Providence. Elle a entre ses mains toutes les grâces et toutes les miséricordes du Seigneur, dit saint Pierre Damien: *In manibus ejus sunt omnes miserationes Domini.* Dans ce trésor inépuisable elle vous choisira une grâce également douce et puissante, qui changera votre cœur, qui le remplira de componction, et qui, pour le sanctifier, l'arrachera à la volupté, à l'avarice, à l'impiété. Il ne faut point vous flatter, on ne passe d'une vie licencieuse et déréglée à la vie éternelle, que par la voie d'une sincère pénitence; mais ce repentir sincère, cet heureux moment, Marie, la plus tendre des mères, saura bien vous le ménager. Lorsque vous y penserez le moins, elle fera luire à votre âme un rayon de lumière surnaturelle, qui tout d'un coup vous détrompera, vous dégoûtera de la vanité du monde, vous en découvrira tous les piéges, vous fera voir le malheur extrême d'une âme qui est haïe de Dieu; d'une âme qui n'aime point Dieu, le seul maître qui mérite d'être aimé, le seul qui nous aime. Vos ennemis n'auront plus de pouvoir sur vous, Marie leur liera les mains. Surpris alors de ne trouver plus que de la douceur dans tout ce qui vous paraissait si pénible, de ne sentir plus que de l'aversion pour les objets dont vous ne pouviez vous détacher, vous éprouverez avec quelle facilité vous vous jouerez des démons, qui se font aujourd'hui un jeu si cruel de vous entraîner dans leurs embûches.

Si cependant, malgré toutes ces grâces, vous vous obstinez à ne point changer de vie, si vous fermez les yeux à tant de lumières, si de votre propre mouvement vous vous livrez à votre ennemi, en un mot, si vous voulez mourir dans votre péché, vous y mourrez, chrétiens auditeurs; Dieu même ne peut forcer une volonté déterminée à se perdre. Oui, vous mourrez dans l'impénitence, vous mourrez au milieu de vos débauches, vous mourrez dans votre péché; mais vous ne mourrez point sous le scapulaire. Si Marie ne peut vous retirer de vos désordres, elle trouvera le moyen de vous arracher sa livrée. Vous-mêmes, oui vous-mêmes, plutôt que de mourir en réprouvés sous ce saint habit, vous vous en dépouillerez: semblables à ce malheureux qui ayant tenté plusieurs fois inutilement de se noyer, et ne sachant à quoi attribuer un événement si prodigieux, s'aperçut qu'il portait un scapulaire, et demeura si persuadé que c'était l'obstacle qui s'opposait à son funeste dessein, qu'il se l'arracha; et se replongeant ensuite pour la quatrième ou la cinquième fois, les mêmes flots qui l'avaient épargné jusqu'alors l'étouffèrent dans un moment. Il mourut dans son péché, il mourut même en péchant et en commettant le plus grand de tous les crimes; mais il ne put mourir qu'après s'être dépouillé de cet habit de salut, sous lequel on ne peut expirer sans avoir l'avantage d'évi-

ter les feux éternels : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Vous voyez, chrétiens auditeurs, de quelle manière la sainte Vierge s'est engagée à procurer votre salut; elle s'y est engagée, et par des paroles très expresses, et par des effets encore plus admirables que ses paroles. Ç'a été le sujet de cette première partie. Mais savez-vous que, sans avoir égard à ces engagements volontaires de la part de Marie, la dévotion dont nous parlons est de telle nature qu'elle lui impose une espèce de nécessité d'empêcher notre damnation éternelle? Oui, messieurs, Marie s'est engagée à nous sauver en nous donnant le scapulaire; et nous-mêmes, en nous attachant à cet exercice de piété, nous l'y engageons encore plus fortement. C'est ma seconde partie : elle sera assez courte, pour ne pas vous ennuyer.

SECOND POINT.

Il est vrai, la religion chrétienne est un culte qui se porte vers Dieu en esprit et en vérité. C'est l'idée expresse que Jésus-Christ lui-même nous en donne dans l'Evangile : *Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* A l'égard néanmoins des actions extérieures par lesquelles nous reconnaissons la souveraineté du premier Etre en présence de ses créatures, il n'est pas moins certain que ces sortes d'actions sont non-seulement essentielles au christianisme, comme à toutes les autres religions, mais encore qu'elles sont seules capables de donner de la gloire à Dieu devant les hommes. Or comme cette gloire est un bien dont il est extrêmement jaloux, plus nous rendons publics les sentiments intérieurs que nous avons de son excellence, plus nous avons l'avantage de lui plaire, plus nous acquérons de mérite auprès de lui, plus nous l'engageons à nous reconnaître pour de vrais adorateurs. Ce que je dis de la religion à l'égard de Dieu, il est aisé de l'appliquer à la dévotion au scapulaire. Oui, mes frères, Marie est extrêmement sensible à cette dévotion, et parce que l'exercice en est public, et parce qu'il est perpétuel : deux motifs également propres à mettre la Vierge dans nos intérêts, et à la maintenir dans cette disposition si favorable pour nous.

N'en doutez pas, chrétiens auditeurs, la Mère de Dieu est honorée par les sentiments d'amour et de respect que vous conservez dans votre cœur pour ses vertus et pour sa personne. Cependant ne serait-ce pas une marque de faiblesse dans ces mêmes sentiments, de pouvoir demeurer renfermés dans l'âme? Si au contraire ils paraissent impatients de se manifester, n'augmentent-ils pas d'autant plus la gloire de la Reine du ciel que vous avez plus de témoins de votre ardeur pour son service? et comme rien n'égale sa reconnaissance, ne se sent-elle pas portée à l'étendre à proportion de votre zèle? Voilà le merveilleux avantage qu'ont les confrères du scapulaire sur les autres serviteurs de la Mère de Dieu; comme ils ne peuvent se déclarer plus ouvertement pour cette Reine bienfaisante qu'en portant sa livrée, ils l'obligent à se déclarer en leur faveur avec un zèle semblable. Cette règle s'observe même dans le monde, où l'on trouve si peu de justice; partout l'on distingue un ami déclaré d'un ami qui ne fait connaître ses bonnes intentions qu'en secret, soit que l'on pense que l'amitié est plus forte dès qu'elle ose se produire, soit qu'en effet elle nous soit alors et plus honorable et plus utile.

Mais ce n'est pas seulement par reconnaissance que Marie se trouve engagée à faire connaître qu'elle nous protège, c'est encore par l'intérêt de sa propre gloire. Nous sommes tous persuadés qu'elle est toute-puissante dans le ciel et qu'elle n'abandonne point ceux qui la servent. Depuis plus de seize cents ans qu'elle travaille à s'acquérir cette réputation, l'on peut dire que Dieu n'a pas fait moins de miracles pour la lui assurer, que pour établir la loi de la grâce. Elle ne perdrait rien de cette glorieuse réputation, si aujourd'hui elle manquait de secourir un de ses serviteurs cachés, qui bornent leur piété à des sentiments intérieurs : pourquoi ? Parce que leur dévotion nous étant inconnue, cet abandon ne nous ferait rien voir qui marquât que Marie a été faillible dans ses promesses, rien qui pût changer l'heureuse disposition où nous sommes d'attendre tout de sa bonté. Mais si elle refusait sa protection à un enfant du Carmel; si, portant sur soi un scapulaire, on le trouvait, ou étouffé sous les eaux, ou enseveli dans des ruines, ou surpris par quelqu'autre genre de mort, je sais à la vérité qu'alors il faudrait plutôt avoir toute autre pensée que de soupçonner Marie, ou de s'être montrée infidèle, ou d'avoir manqué de pouvoir : ce malheur néanmoins ferait sur la plupart des esprits des impressions désavantageuses, et serait capable de refroidir la ferveur et la dévotion des fidèles. Voilà pourquoi elle a quelquefois arraché à la vengeance divine des personnes qui l'avaient méritée par mille crimes. Quelque dangereux que soient ces exemples d'une miséricorde extraordinaire, quelque propres qu'ils soient à rendre les pécheurs présomptueux, et à faire murmurer les justes, Dieu dans ces rencontres se laisse fléchir par les prières de Marie, plutôt que de souffrir que la gloire de sa Mère reçoive la moindre atteinte ; il consent d'exposer en quelque sorte sa propre gloire en donnant occasion aux hommes, ou d'abuser, ou de se plaindre de son indulgence.

Pour revenir à l'exemple que j'ai déjà rapporté, c'est également par zèle pour sa gloire que la sainte Vierge ne permit point que cet infortuné qui se précipitait opiniâtrément dans les eaux, satisfît son désespoir tandis qu'il était revêtu du scapulaire. Sans doute il était indigne de cette protection ; il ne la demandait pas, au contraire il la rejetait comme un secours importun ; il déshonorait sa protectrice et son saint habit : elle ne lui prodigua donc ce secours que par le seul intérêt de son propre honneur. Elle voulut que la mort qu'il cherchait et qu'il méritait si

justement, elle voulut que les démons auxquels il se livrait de son propre mouvement, en un mot elle voulut que toute la nature respectât sur ce malheureux la livrée de sa souveraine : elle voulut que conservant encore une marque qui annonçait qu'il lui appartenait, lui-même il ne pût se nuire. Ainsi les grands mêmes du monde en usent-ils tous les jours à l'égard d'un domestique : quiconque se pare de leurs couleurs, quelque misérable d'ailleurs, quelque scélérat même qu'il soit, ils se font un point d'honneur de le soutenir, ils se rendent sensibles aux moindres outrages qu'on lui a faits, et pour le venger, souvent ils hasardent leur vie.

Achevons, mes frères. Outre que la dévotion du scapulaire est un exercice public de piété, elle a encore l'avantage d'être un exercice perpétuel. Parmi les marques que les théologiens demandent pour juger sainement que notre dévotion envers Marie est un signe de prédestination, la première et la principale est notre constance à la pratiquer. Chrétiens auditeurs, ce serait une erreur de s'imaginer que pour avoir jeûné une fois, ou que pour s'être approché de la sainte table à quelqu'une des fêtes de la sainte Vierge, ces œuvres, saintes en elles-mêmes, mais peu assidument pratiquées, vous dussent assurer ses bonnes grâces, et qu'il ne faudrait rien de plus pour vous ouvrir le ciel : non, mes frères, si vous voulez qu'elle vous regarde comme un de ses enfants, vous ne l'y engagerez que par votre persévérance à lui rendre les honneurs que vous lui avez voués : une assiduité inviolable à célébrer ses fêtes, par la réception des saints mystères ; le jour qui lui est spécialement consacré dans la semaine, par un jeûne ou quelqu'autre œuvre pénible ; chaque jour par quelqu'une des prières établies en son honneur : voilà, pour lui prouver votre fidélité, le tribut qu'il lui faut payer, quelques obstacles qui s'opposent à ce devoir. Cette exactitude constante est une marque de notre foi, une marque de notre estime, une marque de notre amour et de notre zèle pour son service. Et par là qui ne voit pas que de tous les exercices de la piété chrétienne, il n'en est point de plus continuel ? Tous les ans, vous donnez quelques témoignages d'affection à votre auguste protectrice, vous les renouvelez tous les mois, toutes les semaines, tous les jours : rien n'est plus louable que ce dévouement ainsi perpétué, et vous avez sans doute lieu d'espérer que votre invariable fidélité ne sera pas sans récompense ; dès à présent même le démon oserait-il rien attenter sur une personne qui invoque si souvent un nom toujours redoutable pour lui ? Mais quoi ! après s'être mis sous la protection de la sainte Vierge, n'est-il point de temps où il semble qu'on ne fasse rien pour l'honorer, point de jours, point d'heures où l'on ne saurait à quel signe reconnaître si nous sommes du nombre de ceux qui font profession de l'aimer ? Non, chrétiens auditeurs, un confrère du scapulaire n'est jamais sans les marques glorieuses de son association, il les porte dans tous les temps, dans tous les lieux : cet hommage qu'il rend à Marie le lui rend extrêmement cher, et lui sert sans cesse de défense contre toutes les ruses de ses ennemis ; de quelque artifice qu'ils puissent user pour le surprendre, toujours armé, toujours revêtu de la livrée de sa souveraine, il échappe à leurs piéges, il les met en fuite

Voilà, chrétiens auditeurs, les différentes raisons qui engagent Marie à s'intéresser au salut de ses enfants adoptifs. Si elles sont si fortes, ces raisons, à l'égard de tous ceux qui portent le scapulaire, combien serontelles encore plus capables de l'animer à vous protéger, vous, mes révérends Pères, qui vous êtes obligés de le porter jusqu'au tombeau, et qui, pour vous en revêtir, vous êtes dépouillés de tout ! Quelle tendresse, quelles faveurs ne réservera-t-elle point pour des personnes qui ont quitté jusqu'à leurs noms pour prendre le sien, pour ceux qui se sentent si honorés de la qualité de religieux consacrés à la Vierge, qu'ils ont obtenu des indulgences pour quiconque les reconnaîtra à ce sacré caractère ! Mais ce qui l'intéresse surtout à avoir éternellement les yeux ouverts sur vous, c'est qu'elle y voit toutes les vertus qu'elle chérit le plus, toutes ces vertus qui attirèrent sur elle-même les yeux de son Créateur. Vous avez imité, mes révérends Pères, la sage conduite d'Elisée, premier disciple de votre illustre patriarche. Ce saint homme ne se contenta pas du manteau qu'Elie lui laissait en le quittant, il voulut encore hériter de son esprit : *Fiat in me spiritus tuus duplex.* Ainsi avez-vous pris l'esprit de Marie en recevant son habit, ainsi avez-vous tracé dans vos cœurs les plus riches traits de son tableau, son humilité, son zèle, sa modestie, son amour pour la solitude et pour la prière. Ne craignons pas de le dire; quand on ne vous connaîtrait pas pour ses serviteurs à sa livrée, la ressemblance qu'on remarque entre vos vertus et les siennes, vous ferait aisément reconnaître pour ses enfants. Je ne parle point du soin que vous avez de faire refleurir partout le culte de cette auguste princesse : si le nombre des hommes associés à ce saint culte égale presque le nombre des adorateurs de Jésus-Christ, elle doit cet avantage à votre zèle; et pour payer un service si signalé, il faut toute sa puissance.

Mais que fera ce peuple nombreux, cette grande ville, à qui vous communiquez avec tant d'empressement l'inestimable privilége que vous avez reçu de la sainte Vierge? Lyon, ville encore plus fortunée par ce trésor céleste, que par les richesses que tu renfermes dans ton sein, pourras-tu jamais assez reconnaître cette libéralité sans bornes, ce zèle généreux qui t'associe à tous les mérites du Carmel, à toutes les prérogatives qui lui ont été accordées par les souverains pontifes ? Depuis que ce saint ordre t'a apporté le scapulaire, combien de calamités publiques, de calamités particulières ont été détournées de dessus tes citoyens ! combien jouissent du précieux avantage de la santé !

combien m'écoutent aujourd'hui qui auraient péri par les mains de leurs ennemis, qui auraient été emportés par des maladies, qui auraient été engloutis par les flots, consumés par les flammes, écrasés par la foudre, sans la protection de Marie! combien doivent à cette protection singulière un bien mille fois plus cher encore que la vie, le salut éternel de l'âme! A qui ceux-ci font-ils hommage dans le ciel du bonheur qu'ils goûtent? Après Dieu, après Marie, n'est-ce pas à ces hommes éternellement respectables, à ces saints habitants du Carmel, qui n'ont jamais cessé d'ouvrir aux différentes nations la voie par où ils marchaient eux-mêmes avec tant de sûreté vers la céleste Sion? Quel bonheur pour les peuples, quelle joie pour l'Eglise de vous voir, mes révérends Pères, continuer avec un zèle toujours égal a répandre par tout l'univers les grâces dont la sainte Vierge vous a faits les dépositaires! Loin de pouvoir reconnaître vos bienfaits, à peine en sentons-nous le prix; mais Dieu est le motif de votre charité, il en sera la récompense, et Marie ne cessera pas de verser mille biens dans ces mains dont elle se sert pour faire passer ses faveurs au reste des hommes.

Je reviens à vous, chrétiens auditeurs, à vous à qui l'on offre un moyen et si sûr et si facile d'assurer votre salut, et qui peut-être négligez de vous en servir. Est-ce donc sans raison qu'on vous reproche que le soin de votre âme est le dernier de vos soins? Quoi! Marie vous présente son scapulaire depuis si longtemps, elle s'engage à vous sauver si vous l'acceptez, et vous ne l'avez pas encore reçu, et vous balancez encore à le recevoir! Que ferions-nous, ô mère de miséricorde, si vous nous obligiez d'acheter votre protection au même prix qu'on achète les faveurs des hommes? que ferions-nous, si vous vous rendiez aussi difficile à nous recevoir entre vos bras que nous sommes indignes de vous approcher? Hélas! vous n'attendez pas qu'on vous prie, vous faites les premiers pas, vous montrez de l'empressement pour vous imposer à vous-même la nécessité de nous être secourable, et cet empressement attire à peine notre attention! le dirai-je, nous mettons un obstacle au secours que vous nous présentez!

Ah! mes frères! quand Marie, pour vous assurer les biens de l'autre vie, vous demanderait tous ceux que vous possédez; quand, pour s'obliger à répondre de votre persévérance, elle exigerait de vous tout ce que ses plus zélés serviteurs ont fait pour l'honorer: quand, au lieu d'un scapulaire, elle vous offrirait un cilice, faudrait-il hésiter? ne faudrait-il pas au contraire embrasser avec ardeur et baiser mille fois ce précieux gage de votre bonheur éternel? *Si rem grandem dixisset tibi, certe facere debuisses:* Si elle vous avait proposé quelque œuvre pénible, quelque sacrifice héroïque, *si rem grandem dixisset tibi,* devriez-vous balancer? ou plutôt que ne devriez-vous pas entreprendre pour mettre hors du péril de se perdre cette âme immortelle, cette âme qui ne se peut perdre sans se perdre pour toujours, pour l'éternité?

Mais jetez un regard sur cet habit sacré, il ne s'agit que de le prendre des mains de la sainte Vierge. Si vous vous en revêtez, la reine du ciel et de la terre, votre mère, la Mère de votre Dieu vous promet d'assurer votre salut: elle énonce sa promesse en des termes qui n'ont rien d'obscur, rien d'ambigu, elle l'a ratifiée, elle la ratifie encore tous les jours par des prodiges qui doivent rendre votre confiance inébranlable: quand elle ne serait pas engagée à vous protéger, vous l'y engagerez infailliblement par la profession publique et constante que vous ferez de lui appartenir. Vierge sainte, je rends peu de justice peut-être à la piété de ceux qui m'écoutent, la plupart se font déjà une gloire d'être vos enfants, et les autres ne sont ni assez aveugles, ni assez ennemis d'eux-mêmes pour ne pas aspirer au même bonheur. Oui, divine mère, vous allez voir aujourd'hui s'accroître votre famille d'autant d'enfants qu'il y a de fidèles dans cette assemblée qui ne sont point encore entrés dans cette association: j'ose vous répondre qu'ils ne la déshonoreront pas, qu'ils s'acquitteront fidèlement de tous les devoirs qu'elle impose, que même en mourant ils ne quitteront pas le scapulaire. Souvenez-vous, puissante reine, de tout ce que vous avez daigné leur promettre, souvenez-vous que vous êtes obligée de les couvrir de vos ailes, secourez-les dans tous leurs besoins, prenez leur défense contre tous leurs ennemis, défendez-les surtout à l'heure de la mort, garantissez-les des feux éternels, ne les abandonnez point que vous ne les ayez introduits dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT JOSEPH.

L'alliance de Joseph avec Marie a été le fruit de la sainteté où il était déjà parvenu, elle a été depuis la source des accroissements de sainteté qu'il a acquis.

Jacob genuit Joseph virum Mariæ.

Jacob fut le père de Joseph, et Joseph l'époux de Marie (*S. Matth., chap.* I).

Nous ne savons presque rien de la vie du saint que l'Eglise honore aujourd'hui. Un ancien auteur a même remarqué que parmi trois ou quatre de ses actions que rapporte l'Evangile, on ne trouve pas une seule de ses paroles. Peut-être que l'attention des évangélistes, tout occupée ou même surchargée des merveilles qu'ils avaient à dire du Sauveur du monde, n'a pu s'étendre au reste; peut-être que le Saint-Esprit a voulu que ce silence nous traçât en quelque sorte les principaux traits du caractère de saint Joseph, son humilité, son amour pour la solitude et pour la vie cachée. Quoi qu'il en soit, cette esquisse légère nous dédommage peu de ce que nous eût mis sous les yeux le détail de la vie de ce grand saint: que de touchants exemples perdus pour toujours,

que d'excellentes maximes ensevelies dans un éternel oubli! Mais quelque sujet qu'aient de regretter cette perte ceux surtout qui sont engagés dans le mariage, il me semble que ce n'est que pour leur intérêt qu'ils la doivent regretter, et non pour l'intérêt de saint Joseph. Quand les saints livres ne rapporteraient de lui qne ce seul mot, *virum Mariæ*, il fut l'époux de Marie, ils nous en auraient dit assez pour nous donner l'idée la plus avantageuse de sa sainteté, assez pour exercer l'éloquence des orateurs chrétiens.

Pour moi, messieurs, loin de me plaindre aujourd'hui de la stérilité de mon sujet, j'avoue que ces deux seules paroles me paraissent renfermer un sens si étendu, que je me trouve accablé et par le nombre et par l'excellence des choses qu'elles signifient. Si je pouvais la présenter à vos yeux, toute l'étendue de ce sens, je ne doute pas que je ne fisse l'éloge le plus complet de cet époux incomparable; mais dans la persuasion où je suis de ne pouvoir vous satisfaire qu'imparfaitement, qu'ai-je à faire autre chose que de m'adresser à la sainte Vierge? J'espère qu'elle s'intéressera à la gloire d'un saint que les liens les plus sacrés lui rendirent si cher; j'espère qu'elle vous obtiendra des lumières qui suppléeront à la faiblesse de mes paroles et de mes pensées. Nous lui pouvons demander cette grâce avec confiance, en lui faisant la prière ordinaire : *Ave, Maria.*

N'y eût-il pas de raison de publier les louanges de saint Joseph, on le devrait faire par le seul désir de plaire à Marie. On ne peut douter qu'elle ne prenne beaucoup de part aux honneurs qu'on rend à ce saint et qu'elle-même ne sente qu'ils rejaillissent sur elle. Outre qu'elle le reconnaît pour son véritable époux, et qu'en cette qualité elle a toujours eu pour lui tous les sentiments que doit conserver une femme vertueuse pour celui a qui le Seigneur l'a liée si étroitement, quelle reconnaissance ne lui ont pas dû inspirer l'usage que ce saint époux a fait de son autorité, le respect qu'il a eu pour sa pureté virginale! Cette reconnaissance a été égale à l'amour qu'elle avait pour cette vertu, et rien, par conséquent, ne peut être plus vif que son zèle pour la gloire de saint Joseph.

On devrait donc célébrer ses vertus, quand il n'aurait d'autre avantage que d'avoir été l'époux de Marie; j'ajoute qu'on le pourrait faire, n'y eût-il rien à dire de lui, si ce n'est qu'il a été l'époux de Marie. En suivant ce point de vue, entrons dans quelque détail de sa vie : elle se peut diviser en deux parties, l'une qui a précédé son mariage, l'autre qui l'a suivi. Sur la première, l'histoire sacrée ne nous apprend rien, et presque rien sur la seconde : je prétends néanmoins vous faire voir dans l'une et dans l'autre tout l'éclat de la plus sublime sainteté. La première a été sainte, puisqu'elle a été couronnée d'un si glorieux mariage; la seconde a été plus sainte encore, puisqu'elle a reçu de ce mariage même un accroissement de sainteté. Je veux dire que cette alliance singulière a été le fruit de la sainteté où Joseph était déjà parvenu, et qu'elle a été la source de la sainteté encore plus sublime où depuis il a été élevé. Nous verrons dans le premier point de ce discours quelle sainteté l'a dû préparer à ce mariage; dans le second, la sainteté qu'il doit y avoir acquise. C'est tout le sujet de votre attention.

PREMIER POINT.

L'Ecriture sainte, comme je l'ai déjà remarqué, ne nous ayant rien transmis des vertus de saint Joseph avant son mariage, sur quoi avancé-je que ce mariage a été le fruit de sa sainteté? Sur quoi, mes frères? Sur le choix privilégié que Dieu en a fait pour être l'époux de Marie, sur les faveurs singulières qui, en conséquence, lui devaient être communiquées, sur les épreuves délicates où devaient être mises sa foi et sa patience, enfin sur la retenue inviolable qu'il devait avoir avec une telle épouse.

Parler du choix que Dieu a fait de saint Joseph pour être l'époux de Marie, c'est d'un seul trait donner la plus haute idée de ce grand saint. Le Saint-Esprit, au vingtième chapitre de l'Ecclésiaste, nous dit qu'une femme vertueuse est un riche héritage et que, lorsque le Seigneur distribue les biens de cette vie, les femmes de ce caractère se trouvent dans le partage des hommes qui craignent Dieu, et qu'elles leur sont données pour récompenser leurs saintes actions : *Pars bona mulier bona, in parte timentium Deum, dabitur viro pro factis bonis.* En effet, messieurs, n'est-il pas juste, n'est-il pas raisonnable qu'une jeune vierge qui a de la douceur, de la discrétion, de la vertu, soit réservée pour un homme qui a lui-même ces aimables qualités? Ne serait-ce pas une double injustice qu'elle fût livrée à un homme vicieux? Injustice à l'égard de l'homme sage, à qui alors elle serait refusée; injustice à l'égard de cette vierge même, qui serait donnée à un homme déréglé. L'homme de bien mérite sans doute de rencontrer une femme qui le rende heureux, et la femme qui peut faire le bonheur d'un homme vertueux ne doit pas être pour un homme qui la rendrait elle-même malheureuse.

Cette vérité supposée, chrétiens auditeurs, on pense à donner un époux à Marie, et c'est le Seigneur lui-même qui en veut faire le choix. Il n'est pas nécessaire de vous rappeler quelle est cette vierge incomparable, vous savez que c'est la créature la plus parfaite et la plus sainte qui fut jamais. Le Saint-Esprit lui-même l'a déjà choisie entre toutes les personnes de son sexe pour en faire son épouse bien-aimée; il a versé sur elle toutes ses grâces, il l'a rendue digne des respects et de l'admiration des anges; enfin le Verbe éternel ne trouve point de femme sur la terre qui mérite mieux d'être sa mère. Si les hommes avaient eu à délibérer sur le mariage d'une vierge si accomplie, on eût vu les uns lui destiner pour mari le plus bel homme d'entre les Juifs, les autres le plus

riche, quelques-uns le plus grand de tous les princes du monde; mais c'est de la main de Dieu qu'elle doit recevoir son époux; et qui peut douter qu'il ne lui donne le plus saint de tous les hommes, soit parce que le plus saint est le plus digne d'elle, et qu'elle-même mérite d'avoir le plus saint?

Ne vous semble-t-il pas que cette seule pensée est capable de donner de la sainteté de Joseph l'idée la plus noble? Si une femme vertueuse est la récompense des vertus du mari à qui elle est destinée, à quel degré de perfection doivent être montées ces vertus, afin d'être dignes d'avoir Marie pour récompense, Marie dont le mérite est infini, et qui elle-même a été jugée digne d'être la Mère de Dieu! Mais sans vous parler plus longtemps de la dignité de cette épouse, passons aux desseins que Dieu a sur elle. Le temps fixé dans les décrets éternels pour la rédemption du monde, ce jour attendu depuis tant de siècles nous luit enfin, et le Rédempteur nous doit être donné par Marie. Pour voiler cet ineffable mystère, pour en dérober la connaissance aux hommes et aux démons, on cherche un époux à la fille incomparable qui doit devenir mère et demeurer vierge. Quel sera cet homme fortuné que le ciel choisira entre tous les autres? Je l'appelle fortuné; car quelles faveurs singulières ne doit-il pas recevoir, conséquemment à ce choix! Messieurs, il sera admis dans tous les secrets de l'incarnation du Verbe éternel, il entrera dans un commerce intime avec les personnes divines, il sera en quelque sorte associé à ce conseil céleste, tous les jours il recevra des ordres, ou de Dieu immédiatement, ou de sa part, par le ministère des anges. L'époux de Marie sera témoin de la naissance de Jésus; il l'adorera avec les bergers, il verra les mages prosternés au pied de la crèche, leurs présents seront déposés entre ses mains, il sera leur confident, eux-mêmes lui feront le détail mystérieux de leur voyage. A la circoncision, recueillant le sang qui coulera de cette plaie douloureuse, il donnera au Sauveur le nom que le ciel lui a destiné. Tant que durera l'enfance de Jésus, il aura occasion de lui témoigner chaque jour ses tendres sentiments. Pour lui sauver la vie, il le fera passer en Égypte : ce temps de disgrâce, d'exil, redoublera sa tendresse pour le divin enfant; il le gardera entre ses bras. Quels épanchements de l'amour paternel! quel retour de l'amour filial! Joseph sera regardé comme le père de Jésus, Jésus passera pour son fils, tous deux se rendront tous les offices qu'exigent l'un et l'autre titres. Le nouveau patriarche donnera sa maison à l'enfant Jésus, et pourvoira à tous ses besoins : tout dans le Dieu enfant répondra à ces soins paternels, amour, caresses, respects, obéissance, services même; il l'accompagnera, ce père nourricier, il le soulagera dans son travail, il se trouvera à sa mort, il recevra ses derniers soupirs, il lui fermera les yeux. Que de grâces, chrétiens auditeurs, que de consolations, que de charmes dans la vie, que de douceurs à la mort!

N'est-il pas vraisemblable que s'il y a sur la terre une âme pure, une âme qui aime le Seigneur, ce sera pour elle que seront réservées toutes ces faveurs, et qu'elle sera préférée à toutes les autres qui ne seront pas si parfaites? Je sais que les plus grands priviléges, toutes les grâces extérieures, ces grâces que l'école appelle gratuites, peuvent être accordées à des pécheurs; cependant le Seigneur les communique ordinairement à ses amis, et voilà pourquoi, dans les informations que fait l'Église pour la canonisation d'un saint, on a un égard particulier aux miracles, aux révélations, aux prophéties, lorsqu'elles sont solidement prouvées. Si nous nous rapprochons encore plus de notre sujet, l'Evangile ne nous apprend-il pas que le mystère de l'Incarnation n'a été révélé qu'aux personnes les plus saintes? Zacharie, Élizabeth, Anne, Siméon, saint Jean-Baptiste, connurent la divinité de Jésus-Christ, et l'avantage que cette connaissance leur donna sur les autres hommes, fut regardé comme un privilége signalé. Elisabeth reçoit comme une prérogative singulière la visite que lui rend Marie, qu'elle sait être enceinte du Sauveur du monde. Anne est si transportée par sa joie, dès qu'elle a vu le Messie promis à Israël, qu'elle en parle à tout le monde : *Loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israel.* Siméon déclare qu'il meurt dans la paix, dans la joie du Seigneur, dans le moment qu'il a l'avantage de tenir entre ses bras cet enfant de bénédiction. Mais qu'est-ce que cet avantage, si on le compare au bonheur qu'aura l'époux de la sainte Vierge? Jésus souffre que Siméon le porte entre ses bras; aux autres saints, il ne fait que se rendre visible, il ne fait que se laisser en quelque sorte présenter, comme à Zacharie et à son épouse. C'en est assez néanmoins pour nous persuader que ces personnes étaient particulièrement favorisées du Seigneur. Or, cette faveur accordée à ces saints personnages, combien de fois sera-t-elle prodiguée à saint Joseph! combien en recevra-t-il d'autres qu'aucun homme n'a jamais reçues, qu'aucun homme ne recevra jamais! Si donc elles pouvaient être méritées, ces faveurs si insignes, quelle raison n'avons-nous pas de croire qu'il s'en était rendu digne par la sainteté de sa vie et par la pratique des plus sublimes vertus?

Mais quelles vertus? n'en saurait-on donner quelque détail? Ah! mes frères, quelle humble simplicité ne devait pas animer sa foi! quelle force supérieure dans sa patience! car voici sur quoi je me fonde : Le Seigneur ne se communique qu'aux humbles, et saint Joseph devient le dépositaire des secrets du ciel; les mystères de la religion les moins difficiles à croire offensent souvent l'orgueil de l'esprit, et saint Joseph se rend docile aux mystères les plus impénétrables; notre foi s'ébranle à la vue des entreprises pénibles, et saint Joseph, sur la foi d'un songe, exécute les ordres du Seigneur, quelque im-

possibles qu'ils paraissent. Faites-y réflexion, chrétiens auditeurs, et, pour un moment, mettez-vous à la place de ce saint homme. A peine Marie l'aura épousé, qu'elle concevra. Sachant qu'il n'a aucune part à cette conception, au lieu d'adhérer aux soupçons qu'elle fera naître, il faudra qu'il croie que Marie est chaste, que même elle est encore vierge, et que c'est par un miracle, par une opération mystérieuse du Saint-Esprit, qu'elle a conçu; elle aura un fils dont il ne sera pas le père, et il faudra qu'il croie que cet enfant est son Dieu, que c'est pour lui le comble du bonheur d'être obligé de l'entretenir, de pourvoir à ses besoins, de le servir même avec respect.

Quels mystères et quelles épreuves pour la foi dans toutes sortes de personnes, et surtout dans un mari, qui prend naturellement un intérêt si vif à l'honneur de son épouse, à qui tout est si aisément rendu suspect en ce genre! Comment le nouvel époux pourra-t-il donner quelque croyance à ce miracle qui a si peu d'apparence, qui est sans exemple?

De plus, de quelle force n'aura pas besoin sa patience! C'est encore sur la foi d'un songe qu'il lui faudra abandonner son pays, fuir avec la mère et l'enfant, prévenir pour cette fuite le lever du jour. Il lui faudra passer dans l'Egypte, sans savoir par qui il y sera accueilli, sans savoir s'il y trouvera de quoi faire subsister sa famille, sans savoir dans quel temps il lui sera permis de revenir; il faudra qu'il demeure dans ce royaume étranger cinq, sept, peut-être neuf ans, selon quelques interprètes; il faudra qu'il y attende qu'un ange descende du ciel, et qu'il lui porte un ordre exprès de revenir en Israël. Si tous ces contre-temps, toutes ces traverses devaient arriver quelques années après son mariage, l'habitude de vivre avec Marie, de se former sur ses vertus, aurait peu à peu préparé son courage à de si grandes épreuves; mais il les lui faudra subir dès qu'il aura consenti aux liens sacrés qui le vont unir à son épouse: disons plutôt qu'il faut qu'il porte dans cette alliance une vertu déjà éprouvée, déjà consommée. Il faut bien le dire, mes frères, ou avouer que le Seigneur, qui a une connaissance si intime de ses créatures, et qui dispose de toutes avec tant de sagesse, a néanmoins donné à Marie un époux peu digne d'elle, s'est donné à lui-même un ministre de ses desseins peu propre à les exécuter.

Enfin, messieurs, rien ne me persuade mieux que Joseph, même avant son mariage, avait acquis une sainteté sublime que la disposition où il devait se trouver d'abord et où il se trouva en effet, de garder la continence avec son épouse. Marie avait voué pour toujours sa virginité au Seigneur, et cependant il faut que cette vierge vive dans l'état du mariage, soit pour cacher le mystère de l'Incarnation, comme nous l'avons déjà remarqué, soit pour prévenir le scandale que sa grossesse aurait pu donner. Afin d'accomplir les desseins du Seigneur, tous ceux de la tribu de David s'assemblent, on cherche un époux à la jeune vierge, le choix tombe sur Joseph: le mariage se conclut, la cérémonie s'achève. Mais quel sujet d'étonnement pour le saint homme d'apprendre aussitôt de la nouvelle épouse même le vœu qui la consacre au Seigneur, et le désir qu'elle a de l'accomplir! La vertu de Joseph se montre supérieure à cet incident, il ne balance pas, il approuve le dessein de Marie, il loue son courage et sa résolution magnanime, il s'engage de vivre avec elle dans la plus exacte continence, et il sent qu'un engagement pareil n'est point au-dessus de ses forces.

Chrétiens auditeurs, il n'est pas nécessaire que je fasse des efforts pour vous faire sentir tout l'héroïsme de cette action: il serait inutile de vous dire que dans ces premiers siècles, le célibat n'était point encore en honneur, qu'on n'en avait presque pas d'exemple. Je n'ai pas à craindre que ce prodige de chasteté paraisse peu admirable dans un temps où l'on regarde comme impossibles les règles les plus communes de cette vertu, dans un temps où la sainteté même du mariage ne peut retenir l'incontinence dans les bornes que le Seigneur a marquées, dans un temps où, en parlant de cette aimable vertu, en la louant même, on craint de lui donner atteinte. Je me contenterai de vous rappeler aux sentiments de vénération qu'ont sans doute jetés dans vos cœurs les exemples d'un saint Henri, empereur; d'un saint Edouard, roi d'Angleterre; d'un saint Elzear, comte d'Arian; d'un Boleslas, roi de Pologne; d'un Alphonse II, roi de Castille; et de quelques autres qui, dans le mariage même, ont conservé une chasteté aussi parfaite qu'elle le peut être dans les cloîtres et dans les déserts. N'est-il pas vrai, messieurs, que ces exemples vous paraissent héroïques et supérieurs aux forces de la nature? En effet, ce sont des miracles que Dieu opère quelquefois seulement, pour nous apprendre que rien n'est impossible à la grâce, et pour confondre la lâcheté de ceux qui, sous prétexte de faiblesse, se laissent vaincre à toutes les tentations et ne daignent pas même leur résister.

Or, messieurs, c'est de saint Joseph que ces grands saints ont appris à s'astreindre à une pureté si sublime. Saint Joseph reçoit une épouse de la main des prêtres; c'est une jeune personne de quinze à seize ans, la plus belle, la plus vertueuse, en un mot la plus accomplie qui fut jamais: quel usage fait-il du pouvoir que lui donnent les lois les plus sacrées? Il consent de vivre avec elle comme si elle n'était pas son épouse, ou plutôt il la regardera comme une véritable épouse, sans qu'elle cesse d'être pure. C'est un grand sujet d'éloge de mourir vierge après avoir vécu trente ans dans un pareil mariage. Mais croyez-vous qu'on soit capable de porter jusque-là l'amour de la pureté, avant de s'être longtemps exercé dans la pratique des plus nobles vertus? Est-ce là, mes frères, le fruit d'une piété encore faible, d'une piété naissante? Par combien de combats faut-il

qu'une âme se soit préparée, pour remporter un victoire si difficile !

Voilà, messieurs, avec quelle sainteté Joseph est entré dans le mariage. S'il n'avait pas été saint, le Seigneur ne lui aurait pas choisi la plus sainte de toutes les femmes, il n'aurait pas lui-même été choisi entre tous les hommes, pour être le dépositaire des secrets de Dieu, pour être le témoin de ses merveilles, pour tenir auprès du Fils de Dieu la place d'un père, la place d'un maître ; s'il n'avait pas été saint, il n'aurait pas été assez exercé pour les rigoureuses épreuves que sa foi et sa patience avaient à essuyer dès les premiers jours de son mariage ; enfin s'il n'avait pas été saint, comment aurait-il été capable de vivre avec une épouse légitime, comme un ange vivrait avec un autre ange ?

Jugez quel sera le bonheur de cette alliance, qui se fait avec des dispositions si saintes entre des personnes si vertueuses et si visiblement appelées par le Seigneur à l'état qu'elles embrassent. Car, n'en doutez pas, chrétiens auditeurs, s'il se trouve des mariages malheureux, ce n'est pour l'ordinaire que par le défaut de ces saintes dispositions ; ces mariages infortunés sont les fruits du déréglement de la jeunesse, ou les suites des intentions peu chrétiennes avec lesquelles on s'est engagé. Je l'ai dit dès le commencement de ce discours, la femme vertueuse est un don de Dieu ; et c'est de sa part un bienfait égal que le don d'un saint mari : il faut donc, du côté de l'un et de l'autre sexe, être ami de Dieu pour faire une rencontre heureuse. La femme vertueuse est une récompense de la vie régulière, selon le mot du Sage : donc après une vie peu réglée on ne doit pas plus s'attendre à cet heureux salaire que s'attendre d'être récompensé après une vie criminelle. Qu'en pensez-vous, chrétiens auditeurs ? Ce jeune homme dont les mœurs sont si corrompues, ce jeune homme qui ne semble ni craindre le Seigneur ni respecter la religion, quel bonheur croyez-vous qu'il puisse espérer dans le mariage ? Que dis-je, bonheur ? Ne pensez-vous pas plutôt que le ciel irrité lui prépare dans cet état un enfer anticipé, pour punir par avance tous ses désordres ? Sa propre femme sera le démon qui le tourmentera jusqu'à la mort. D'autre part, quel sera le sort de cette fille si vaine, si passionnée de plaire ? Mes frères, qu'elle payera chèrement, dans une longue et cruelle servitude, et les fautes qu'elle commet, et les fautes qu'elle fait commettre ! Elle se persuade que cet affollement pour les parures, que cette liberté à se produire, que cette envie démesurée de faire paraître les agréments de sa beauté et de son humeur, lui ouvrent une voie sûre à un prompt, à un heureux établissement. Erreur grossière ! ce sont là des moyens d'assembler autour d'elle une cour aussi frivole, pour ne rien dire de plus, que le sont les charmes qu'elle étale, et par là même des obstacles au prompt mariage qu'elle espère : du moins ne doit-elle pas compter sur un mariage heureux. Peut-être que par ces dehors séduisants, par vos lâches complaisances vous attirerez enfin cet homme dans les piéges que vous lui avez tendus ; mais savez-vous entre les mains de qui vous allez tomber ? Mille fois vous vous reprocherez les avances que vous avez faites pour votre malheur : votre situation vous paraîtra plus dure que l'esclavage. Cette vierge sage, au contraire, qui a craint l'air du monde, qui s'y est toujours montrée modeste dans ses habits, réservée dans ses discours, goûtera dans une profonde paix un bonheur durable et solide, jouira sans inquiétude des avantages d'un établissement stable qu'elle a attendu, du moins qu'elle a désiré sans empressement.

Une autre cause des malheurs qu'on éprouve dans le mariage, ce sont les intentions avec lesquelles on s'y engage. Ce point ne regarde pas seulement les personnes qui sont dans des circonstances à pouvoir penser à cette espèce d'établissement, il regarde encore les pères et les mères, et tous ceux qu'on emploie pour ces sortes d'affaires. On entre dans l'état du mariage par amour, par ambition, par avarice ; au caprice de la passion on se remet du choix d'un époux, d'une épouse : or, se marier par passion, chrétiens auditeurs, et se marier à l'aveugle et sans mesurer ses démarches, c'est la même chose. Se marier par passion, c'est prendre une femme au milieu des ténèbres, comme Jacob, et se mettre au hasard de trouver, après l'engagement solennel, une Lia au lieu d'une Rachel qu'on croyait épouser. Se marier par passion, c'est s'embarquer pour un long voyage justement dans le fort de la tempête, et sous un pilote ivre ou insensé. Il est vrai, la passion couvre toute sorte de défauts, la passion fait voir des charmes souvent dans ce qui déplaît le plus à quiconque voit sans passion ; mais comme les transports de la passion sont trop violents pour être durables, plus son feu a d'activité, plus tôt il se ralentit ; revenu à soi, on retrouve dans les objets tout ce qu'un faux jour n'avait pas d'abord permis d'y découvrir ; c'est une espèce d'enchantement qui, ayant tout d'un coup disparu, ne laisse plus voir que la fange où l'or semblait briller de toutes parts. Cet homme qu'a prévenu je ne sais quel éclat séducteur, et qui, sans examiner ni le caractère, ni l'éducation, ni les mœurs de la personne, veut à toute force l'épouser, contre l'avis même de ses amis, cet homme fait-il réflexion que cette beauté n'est pas immortelle, et que cependant il s'engage jusqu'à la mort ? Je veux qu'elle conserve ses charmes durant dix ans ; vous en avez peut-être quarante ou cinquante à vivre avec elle : de sorte que si elle n'a dans la bonté de son caractère de quoi vous attacher après la perte de ses attraits, vous aurez à souffrir durant l'espace de trente ou quarante ans ; ce sera un cadavre, pour ne rien dire de plus, qu'il vous faudra garder dans votre maison. J'en dis autant de l'ambition et de l'avarice, elles ne peuvent faire que des mariages infortunés. Jeune homme intéressé, vous aurez les biens de cette jeune personne ; et vous, fille vaine,

vous aurez part aux titres et à la grandeur de l'illustre maison où vous entrez; mais comme le désir des richesses et des honneurs croît à mesure qu'on parvient à ce qu'on désire, vous ne serez ni l'un ni l'autre satisfaits des biens et des honneurs que vous réunirez, encore moins de l'union de vos personnes.

Quelle différence entre cette triste situation et les douceurs qu'éprouveront ceux qui, n'ayant point d'autre vue, en s'engageant dans le mariage, que de travailler à leur salut dans une condition plus stable, plus conforme à leur faiblesse, consultent le Seigneur, leur famille, leurs amis les plus raisonnables, les plus désintéressés, et reçoivent, sur l'avis d'un conseil si sage, l'épouse ou l'époux avec qui doit se passer le reste de leur vie! Quelle louable prudence dans ceux qui, entre les différents partis qui se présentent, préfèrent le parti où les qualités solides prévalent aux avantages extérieurs, choisissent des personnes capables de les aider à supporter avec patience les soucis et les croix attachées à l'état du mariage, des personnes que leur probité puisse mettre au-dessus de ces fâcheux soupçons qui troublent si souvent les établissements d'ailleurs les mieux assortis, des personnes dont la piété puisse servir d'exemple aux enfants, aux domestiques, et attirer sur toute une famille mille bénédictions; des personnes, en un mot, qui, après avoir perdu tout ce qui leur donnait du lustre au dehors, conservent en elles-mêmes de quoi nourrir une douce et inviolable amitié dans le cœur d'un époux, de quoi faire leur propre bonheur en faisant le sien par une vertueuse complaisance, par une application constante à remplir les obligations de leur condition, par la fuite des vanités et de tout ce qui peut offenser des yeux qui désormais font la règle de leurs devoirs les plus essentiels! Semblables à ces fleurs qui ont encore plus de vertu que de beauté, qui ne perdent pas tout en perdant leur éclat et leur fraîcheur; qui, lors même qu'elles sont passées, qu'elles sont desséchées, se font estimer par leur bonne odeur et par les qualités secrètes que le Créateur leur a données. Ceux, chrétiens auditeurs, qui chercheront ainsi à s'établir avec des intentions pures jouiront dans le mariage de cette douceur de vie que tout le monde s'y promet, et que presque personne n'y trouve; ils seront exempts de ces dégoûts qui suivent de si près les empressements des plus ardentes recherches; loin de se ralentir, leur amour s'affermira, et, ce qui est encore plus estimable, ils sanctifieront leur état et s'y sanctifieront eux-mêmes. Nous avons fait voir quelle sainteté saint Joseph devait apporter à son mariage, voyons quelle sainteté il doit y avoir acquise. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Je n'entreprendrai pas, chrétiens auditeurs, de suivre en détail les progrès que saint Joseph a faits dans la sainteté durant l'espace de près de trente ans qu'il a vécu avec la plus sainte de toutes les femmes. Pour rendre complète cette énumération, il faudrait entrer dans bien des mystères qui surpassent la capacité de l'esprit humain; mais sans vous rien dire qui soit au-dessus des lumières communes, j'espère vous faire concevoir une haute idée des fruits de bénédiction qu'a produits à notre saint l'avantage d'avoir eu Marie pour épouse. Il me suffira de vous faire remarquer, en peu de mots, combien l'exemple d'une épouse si sainte, son zèle, son crédit auprès de Dieu devaient être propres à donner des accroissements aux vertus de son époux.

Ce discours deviendrait trop long si je voulais m'étendre sur la force du bon exemple, sur la vertu secrète qu'a la sainteté de s'insinuer dans les esprits, de passer même dans les mœurs de ceux qui fréquentent les saints. Il est sûr qu'on ne saurait être une heure de temps avec une personne remplie de l'esprit de Dieu, sans se trouver en quelque sorte changé, en quelque sorte parfumé de la bonne odeur de sa piété. Saint Jean Chrysostome dit que, de son temps, si un homme avait passé seulement un jour avec les saints qui vivaient dans la solitude, quoique la seule curiosité l'eût porté à les aller voir, c'en était assez pour qu'à son retour son épouse, ses domestiques, ses amis s'aperçussent qu'il revenait du désert, et qu'il avait conversé avec ces anges de la terre. Si leur commerce durant un seul jour produisait tant de fruits, quel fruit ne doit pas avoir retiré saint Joseph de ses entretiens intimes et continuels avec la sainte Vierge durant tant d'années! La seule présence d'une personne aussi modeste, aussi humble, aussi sainte, la seule vue d'un modèle si accompli pouvaient-elles manquer d'inspirer un amour ardent pour toutes sortes de vertus, et un désir efficace de les acquérir? Imaginez-vous, s'il est possible, de combien de grands exemples Joseph a été le seul témoin, et quelle impression ces exemples devaient faire sur son âme; quelle impression n'y devait pas faire le silence même de Marie! Oui, n'en doutez pas, c'était assez de la regarder, pour se sentir porté à aimer Dieu et à mépriser tout le reste. Mais quels devaient être les discours d'une personne où le Saint-Esprit habitait, où Dieu avait versé la plénitude de ses grâces, où l'amour divin était plus enflammé que dans tous les séraphins? Quel feu ne devait pas sortir de sa bouche, lorsqu'elle s'ouvrait pour exprimer les sentiments du cœur! Quelles froideurs, quelles glaces ce feu ne devait-il pas dissiper! Quel effet surtout ne devait-il pas produire sur saint Joseph, déjà si disposé à être embrasé! La seule idée qu'on se forme en soi-même des secrets entretiens qu'ils avaient si souvent ensemble sur les mystères qui s'accomplissaient à leurs yeux, et sur les grâces qu'ils recevaient tous les jours, cette idée seule inspire de pieux sentiments, et porte, ce me semble, au recueillement et à la ferveur;

mais qui peut imaginer jusqu'où allait le fruit de ces saints discours à l'égard de celui à qui Marie communiquait ses lumières?

Les saints inspirent la sainteté, même sans dessein : c'est un feu sacré dont la chaleur bénigne se communique sans qu'on y pense ; de sorte que Joseph, en vivant avec Marie, aurait fait des progrès immenses, quand elle ne se serait point appliquée à perfectionner en lui l'amour divin. Mais il est certain qu'elle a eu plus de zèle que tous les apôtres, et que si les ordres du ciel et la bienséance de son sexe lui eussent permis de quitter la solitude, et de parcourir l'univers, elle l'aurait seule converti. Or ce zèle sans bornes s'est exercé, durant tout le temps de son mariage, sur un époux chéri : l'ordre de la charité exigeait qu'il fût le premier objet de ce zèle, et il en a été l'objet unique durant tout ce temps. Ce grand feu, capable d'embraser toute la terre, n'a eu qu'à embraser, qu'à consumer le cœur de Joseph : croyez-vous qu'elle ait fait agir ce feu, qu'elle l'ait soufflé inutilement? Saint Grégoire de Nazianze, parlant du zèle de sainte Gorgone pour la conversion de son mari, nous apprend que ce zèle était d'autant plus vif en elle, qu'il lui semblait qu'il n'y avait que la moitié de son cœur qui aimât Dieu, tandis que son époux était encore dans les ténèbres du paganisme. Si Marie a eu la même pensée, si elle a regardé le cœur de saint Joseph comme une partie du sien, quel soin ne doit-elle pas avoir pris d'y faire croître l'amour de Dieu! Sans doute elle a souhaité de lui inspirer autant de cet amour qu'elle en sentait elle-même, sans doute elle a travaillé, dans ce dessein, sans relâche et avec toute l'ardeur qu'on pouvait attendre de la plus zélée de toutes les créatures.

Ne croyez pas néanmoins que dans l'exercice de son zèle elle ait oublié sa condition, elle ait oublié son devoir envers un époux, qu'elle reconnaissait pour son chef et pour son maître. Quelque liberté que lui donnât d'une part l'union parfaite qui était entre eux ; d'autre part, quoique saint Joseph, qui reconnaissait en elle la mère de son Dieu, eût tous les égards pour elle, toute la vénération que méritait cette auguste qualité, ne pensez pas qu'elle prît jamais aucun avantage de ses complaisances et de ses respects, ni qu'en lui faisant part des connaissances sublimes qu'elle avait, elle laissât jamais échapper aucun signe de cette enflure que donne quelquefois la supériorité des lumières. Ce grand zèle était accompagné en elle d'une simplicité et d'une modestie qui le rendaient aussi aimable qu'efficace ; elle instruisait en conversant, elle exhortait en agissant, elle persuadait en faisant connaître qu'elle était persuadée. Que fallait-il de plus pour une âme aussi bien disposée que l'âme de saint Joseph? Que fallait-il de plus pour cet époux déjà saint et qui désirait de faire sans cesse de nouveaux progrès dans la perfection, qui observait toutes les actions, qui recueillait toutes les paroles de Marie, qui ne cessait pas de l'étudier, qui n'oubliait rien pour découvrir les trésors qu'elle souhaitait elle-même de partager avec lui?

Mais le moyen le plus ordinaire, messieurs, qu'elle ait employé en faveur d'un époux si cher, c'est le crédit qu'elle avait auprès de Dieu, ce sont ses prières toutes-puissantes. Tout le monde sait quel est le pouvoir de Marie auprès de son Fils ; tout le monde sait qu'elle ne peut être refusée : est-il même de catholique assez malheureux pour n'avoir pas éprouvé l'efficace de son intercession? Mais ce pouvoir si absolu, quels motifs n'avait-elle pas de l'employer pour saint Joseph! outre qu'en qualité d'épouse elle était obligée de prier souvent pour son époux, la sincère amitié qu'elle lui portait la rendait encore plus assidue et plus fervente à s'acquitter de ce devoir. Sans ces motifs indispensables, n'aurait-elle pas dû faire par reconnaissance tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des vertus dans ce saint homme, à son élévation dans le ciel? car enfin Joseph lui avait sauvé l'honneur ; il avait sauvé la vie à son Fils, il l'avait accompagnée dans tous ses voyages ; il la faisait vivre par le travail de ses mains ; en un mot, que n'avait-il pas fait pour elle, et quel salaire en avait-il exigé? Croyez-vous que la sainte Vierge, dans qui le sentiment de toutes les vertus était si vif, pût n'être pas sensible à la reconnaissance, pût épargner son crédit, ne pouvant autrement témoigner un juste retour à son bienfaiteur? Quelles grâces n'a-t-elle point demandées pour lui? et à sa demande, quelles grâces Jésus-Christ n'a-t-il pas versées sur un homme envers qui il était porté de lui-même, et, si j'ose le dire, obligé de prodiguer ses bienfaits!

Je finis, messieurs, en vous faisant remarquer quelle attention mérite de la part de ceux qui sont engagés dans le mariage le modèle que je leur présente. Je sais qu'il n'y eut jamais de femme qui pût être comparée à Marie, et que tous les hommes ensemble ne sont pas aussi saints que saint Joseph ; j'avance néanmoins que, quelque imparfaite que soit une femme, que, quelque vicieux que soit un mari, on peut se sanctifier dans le mariage : ces imperfections mêmes, ces vices peuvent servir à cette fin. Si la personne que vous avez épousée est vicieuse, disait un ancien, il faut, ou que vous lui ôtiez ses défauts, ou que vous les supportiez : en les lui ôtant, vous la rendrez meilleure ; en les supportant, vous deviendrez meilleur vous-même : *Qui tollit, commodiorem conjugem præstat ; qui fert, se ipsum efficit meliorem.* Et moi je dis qu'en supportant ces défauts on tire à la fois ces deux avantages, on se rend soi-même plus parfait, et on contribue à la perfection de la personne avec qui on est lié.

Je ne saurais vous faire sentir, chrétiens auditeurs, ce que peut sur le cœur d'un mari la patience et la constante douceur d'une femme ; et de plus, quand ce mari serait le plus indocile, le plus dur, le plus intraitable de tous les hommes, que ne peuvent pas les prières d'une femme patiente sur le cœur de Dieu, qui est le maître de tous les cœurs!

Que les femmes, dit saint Pierre, soient soumises et complaisantes envers leurs époux, ceux d'entre eux qui résistent encore à la parole de Dieu seront par cette sage conduite gagnés à Jésus-Christ; elle fera plus sur eux que ne font tous nos discours, que ne font les miracles mêmes : *Mulieres subditæ sint viris suis, ut et sic qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant.* C'est ainsi que la célèbre sainte Monique adoucit insensiblement le caractère dur et impétueux de Patrice; non-seulement il devint un mari digne de Monique, mais encore un chrétien propre à servir d'exemple. Combien de faits pareils ne nous fournit pas l'histoire! J'ose dire qu'un des principaux effets de la bénédiction nuptiale pour ceux qui la reçoivent, se fait sentir dans le pouvoir qu'elle leur donne de se porter mutuellement à aimer Dieu et à faire leur salut. J'ose ajouter que pour parvenir à cette fin heureuse, le moyen le plus sûr, le plus efficace, et presque l'unique, c'est de taire, de dissimuler, de supporter avec charité, avec humilité, les imperfections les uns des autres. Est-il bien possible que lorsqu'entre deux personnes unies par les liens du mariage, un peu d'amour, un peu de tendresse mutuelle resserre de plus en plus ces liens sacrés, il s'en trouve une qui ne soit point touchée des péchés de l'autre, qui ne pense point à la retirer du précipice, qui ait assez peu de zèle pour se résoudre à consentir à la perte éternelle d'une âme avec qui elle est en quelque sorte confondue, pour se résoudre à être damnée, pour ainsi dire, dans la moitié de soi-même? Ou si l'on manque de cette amitié, de cette sympathie qui unit si étroitement et si doucement les cœurs, qui rend supportables les personnes même les plus imparfaites, est-il possible qu'on aime mieux vivre en tigres, en lions furieux; qu'on aime mieux s'entre-déchirer, se procurer réciproquement sa damnation, se faire un enfer de cette vie, que de faire un saint usage de sa croix, que de se sauver, que de se sanctifier en la portant?

Ce que je dis à ceux qui sont dans le mariage peut être utile presqu'à tout le monde, puisque nous vivons la plupart en société. Dieu nous a tous chargés du salut les uns des autres : notre soin principal devrait être de procurer le ciel, du moins à ceux avec qui la Providence nous fait vivre. Voilà ceux avec qui surtout nous devons éviter les vaines contestations et tout ce qui peut altérer la paix et la charité. Montrons au contraire une humble condescendance pour leurs sentiments, ayons de l'indulgence pour leurs faiblesses, pardonnons-leur les chagrins qu'ils nous causent par leur imprudence, craignons de leur donner l'occasion la plus légère de s'éloigner de Dieu, n'oublions rien pour les attirer avec douceur à l'amour et à la pratique de la piété. Il est certain que si on en use de la sorte, outre qu'on se fait aimer des hommes, outre qu'on mène une vie douce et tranquille, on gagne encore le cœur de Dieu, dont la possession vaut plus que toutes les richesses de ce monde, plus même que tout ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel. A ce riche trésor que je vous souhaite sur la terre, veuille le Seigneur joindre dans le ciel la couronne immortelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

La mortification fit le caractère de la vertu de saint François de Borgia; elle soumit son corps et le réduisit à tout souffrir sans résistance; elle affranchit son esprit et le rendit capable de s'élever sans peine vers le ciel.

Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu.

Il était mort selon la chair, mais il vivait selon l'esprit (*S. Pierre, en sa première Epit., chap.* III).

Toutes les fois, chrétiens auditeurs, que je lis la vie de saint François de Borgia, autrefois duc de Gandie, et depuis général de la compagnie de Jésus, il me semble que je comprends tout le sens de ce précepte qui nous commande en tant de manières différentes de faire de cette vie une espèce de mort. Tantôt il nous fait entendre que nous devons mourir au monde, mourir à nous-mêmes, vivre crucifiés en Jésus-Christ, nous ensevelir nous-mêmes avec lui. La mortification n'a-t-elle pas mis saint François de Borgia à peu près dans l'état où la mort a coutume de réduire tous les hommes? ne semble-t-elle pas lui avoir en quelque sorte arraché l'âme du corps, ou ne l'y avoir laissée que pour souffrir? Je sais, messieurs, que cette vertu austère et pénible n'est guères connue dans ce siècle : ceux mêmes qui veulent passer pour saints et pour réformés dans le monde, ne veulent point que la sainteté consiste à se haïr soi-même et à se traiter comme son plus mortel ennemi; ils se flattent la plupart de garder un tempérament qui ne blesse ni la grâce, ni la nature; ils s'imaginent avoir trouvé l'art d'allier avec l'amour de Dieu leur amour-propre, et de retracer dans une vie douce et commode la vie de Jésus crucifié.

Quelle opposition entre le caractère du saint dont j'entreprends l'éloge, et cette fausse idée de la perfection chrétienne? Vous verrez un homme qui a de l'horreur pour tout ce qu'il y a de plus conforme à la nature, un homme à qui les plus pesantes croix paraissent légères, délicieuses même; un homme qui loin d'être accablé par la douleur, n'en peut être rassasié; un homme qui combat sans cesse tous les désirs, toutes les inclinations du vieil homme, ou plutôt qui semble être né avec des inclinations toutes contraires aux penchants des autres hommes. En un mot c'est un homme mort dont je vais vous présenter l'image. Si cette image vous paraît peu agréable, vous n'ignorez pas combien elle peut être salutaire. Vous savez que c'est la vue d'un corps presque corrompu qui fit naître dans le cœur de ce grand saint le désir de mourir à tout : que je serais heureux si

la vue de ce même saint, dans l'état de mort où je vais le peindre, pouvait vous inspirer une semblable pensée! Divin Esprit, rien n'est impossible à votre grâce, vous pouvez faire d'aussi grands miracles avec un aussi faible instrument: ce sont là de ces sortes de biens que vous ne refusez jamais à une prière humble et fidèle, surtout lorsqu'elle est soutenue par l'entremise de votre épouse immaculée, à qui nous nous adressons : *Ave, Maria.*

La mort ne détruit ni l'âme, ni le corps de l'homme ; elle ne fait que les séparer : mais cette séparation produit dans ces deux parties qui nous composent deux effets bien opposés. Elle précipite le corps dans le tombeau, dans ce cachot éternel, comme l'appelle le prophète, où jamais le soleil ne fit entrer un seul rayon de sa lumière; au lieu qu'elle tire l'âme d'une prison incommode, ou plutôt d'un sépulcre affreux, où elle était comme ensevelie dans la terre : elle met le corps dans l'impuissance d'exercer aucune de ses fonctions; elle donne au contraire à l'âme le pouvoir d'agir conformément à sa nature : en un mot, la mort n'a pas plutôt fait cette cruelle division, que le corps perd et le sentiment de la douleur, et le goût de toutes sortes de plaisirs ; mais l'âme, libre alors, commence à être touchée des objets même spirituels, et à goûter les choses les plus éloignées de la matière.

Voilà, chrétiens auditeurs, l'idée la plus exacte que j'aie pu me former de saint François de Borgia. Voilà ce que la mortification, cette image de la mort, cette mort même volontaire et anticipée, voilà ce que cette espèce de mort fit dans ce grand homme : voilà ce qui m'a obligé de vous le représenter comme un homme mort, parce qu'en effet la mortification l'avait détaché de lui-même, parce qu'en séparant en quelque sorte son esprit d'avec sa chair, elle avait rendu celle-ci presqu'insensible à toutes les rigueurs de la pénitence, et celui-là capable de s'unir à Dieu, de s'élever à la sublime contemplation des objets surnaturels : *Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu.*

Ce seront là, messieurs, les deux points de ce discours. Dans le premier je vous montrerai que la mortification a réduit le corps de saint François de Borgia à tout souffrir sans résistance; dans le second, qu'elle a affranchi son esprit de l'esclavage du corps. D'abord vous verrez combien peu il est sensible à tout ce qui frappe les sens ; ensuite, combien il est susceptible de tout ce qui est au-dessus des sens. D'une part vous admirerez le plus prodigieux détachement des objets créés ; d'autre part, l'union la plus intime avec le Seigneur. En un mot, le premier point vous représentera dans François de Borgia un corps en quelque sorte sans sentiment ; le second, une âme en quelque façon séparée du corps. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

Ce fut sans doute un honneur pour le duc de Gandie, d'être chargé par l'empereur Charles V de faire porter le corps de l'impératrice Isabelle au tombeau de ses ancêtres ; mais Dieu a toujours les yeux ouverts sur ses élus; quelque éloignés que soient de ses desseins les vues humaines, il se plaît à les faire servir à l'exécution des décrets éternels de sa providence On vous a dit plus d'une fois que le corps de la princesse étant arrivé à Grenade, et que le cercueil ayant été ouvert pour reconnaître si en effet c'était son corps, il parut alors si défiguré, si peu semblable à lui-même, que François de Borgia craignit de commettre un parjure, s'il attestait que c'était le même corps qu'il était chargé de conduire. Un changement si prompt et si frappant fit dans son cœur une révolution également subite et surprenante : pénétré de l'horreur d'un spectacle si affreux, il conçoit un tel mépris pour tout ce que le monde a de grandeurs fausses et passagères, que dès-lors il se détermine à s'éloigner de la cour, à renoncer pour toujours à toutes les espérances que le temps, que la mort peut renverser. C'en est fait, s'écrie-t-il, c'en est fait, la cour n'aura désormais ni mon encens, ni mes services; jamais je ne servirai de maître qui puisse mourir. Voyons comment dès-lors, en effet, sa mortification incroyable, son détachement presque sans exemple commencèrent à le rendre insensible aux rigueurs de la pénitence, supérieur à l'éclat des honneurs, sourd enfin à la voix du sang.

Le premier effet que produisit dans l'âme de ce seigneur la vue du corps de l'impératrice, fut une haine irréconciliable contre son propre corps ; sans cesse il se le représenta dans le même état où il venait de voir le corps de cette princesse, peu de jours avant la plus belle personne de l'Europe : il ne se considéra plus que comme un cadavre que la difformité et l'infection devaient bientôt rendre insupportable à tout le monde. Dans cette vue, après s'être interdit l'usage de toute viande délicate, il se refuse les plus communes et souvent les plus nécessaires , afin de mériter le ciel en détruisant peu à peu une chair qu'il prévoyait devoir être rongée des vers s'il ne la consumait par la pénitence.

Pour nous faire entendre avec quel zèle il embrassa d'abord la mortification, ceux qui ont écrit sa vie remarquent un fait presque incroyable. A peine eut-il passé une année dans cette nouvelle vie, qu'il parut non-seulement un nouvel homme, mais tout un autre homme : il ne fut plus reconnaissable à ses propres domestiques, tant il avait perdu de sa grosseur excessive; ses peaux, qui n'avaient plus que des os et quelques nerfs à couvrir, ne s'étant pas rétrécies à mesure qu'il décroissait, lui-même assura plusieurs fois que de ce qui lui en restait il pouvait entourer presque tout son corps. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous marquer en détail toutes les rigueurs qui produisirent en si peu de temps un changement si singulier : ce fut un fruit des jeûnes, des veilles, des cilices, de mille austérités sanglantes.

Cruautés saintes, inventions salutaires de l'amour divin.

Il s'était condamné à un jeûne perpétuel ; souvent le pain et l'eau étaient les seuls aliments qui prolongeaient sa vie. Ce jeûne si rigoureux, il eut le courage de le continuer des années entières : il est vrai que de temps en temps quelques légumes sans assaisonnement, quelques herbes en tempéraient l'extrême rigueur. Ainsi vivait ce jeune seigneur élevé parmi les délices d'une brillante cour, accoutumé à une table délicate. Mais ce qui me paraît avoir rendu son abstinence encore plus héroïque, c'est qu'étant alors vice-roi de Catalogne, il était obligé d'avoir une table somptueusement servie pour toute la noblesse de cette province ; devant lui s'étalaient tous les jours les mets les plus propres à réveiller et à satisfaire le goût, et jamais ces mets n'étaient pour lui. Telle fut sa vie durant près de sept ans : dans tout cet espace de temps son état, sa qualité, ses emplois ne mirent jamais d'obstacle à cette abstinence, plus rigoureuse qu'elle ne l'est dans les monastères les mieux réglés, dans les déserts même les plus sauvages : nulle occasion, nulle affaire, nul exemple ne furent capables de l'ébranler ; il persévéra jusqu'à la fin, non-seulement dans la pratique de la piété chrétienne, mais encore dans les exercices de la plus sévère pénitence.

Il fut bientôt en situation de n'avoir plus rien de commun avec le monde, il s'en sépare dès que la mort de son épouse lui laisse la liberté de prendre de nouveaux engagements. Son amour pour la croix détermine le choix de l'ordre où il entre : la compagnie de Jésus, dévouée au service du prochain, cette compagnie encore naissante, par là même peu célèbre, et de plus en butte aux plus vives contradictions, lui paraît mériter la préférence ; il se hâte d'avoir part aux mauvais traitements qu'elle éprouve presque partout où elle est établie. N'eussions-nous tiré d'autre fruit des persécutions qui assaillirent cette compagnie dès sa naissance, que l'avantage d'avoir possédé un si grand saint, quelles actions de grâces n'aurions-nous point à rendre ! Ce n'est pas pour mourir à soi-même qu'il embrasse la vie religieuse, depuis longtemps Jésus-Christ seul vivait en lui ; c'est seulement pour s'ensevelir après une mort généreuse. Le monde ne pouvait être plus longtemps la demeure d'un homme qui n'avait plus ni vie ni sentiment pour le monde ; ce mort devait habiter parmi les morts, il ne demandait plus qu'un sépulcre.

Je frémis, chrétiens auditeurs, toutes les fois que je me représente l'extrême rigueur dont il usa envers lui-même depuis qu'il cessa en quelque sorte d'être à lui. Encore engagé dans le monde, il appliquait sur sa chair exténuée un rude cilice, qu'il ne quittait presque jamais ; il le prend pour ne le plus quitter, dès qu'il est hors du monde. Oui, messieurs, durant l'espace de vingt-quatre ans il porta et le jour et la nuit un cilice dont la seule vue était capable d'effrayer ; et jamais il ne put être forcé à le quitter, ni par les chaleurs excessives de l'été, ni par les fatigues de ses longs voyages, ni par ses infirmités presque continuelles, ni par les ulcères toujours renaissants sur son corps déchiré. Par quel sommeil répare-t-il ses forces ? Deux heures qu'il donne à la faiblesse de la nature lui paraissent trop longues : ce repos de deux heures, il le prend ou, pour mieux dire, il l'interrompt encore par les nouvelles incommodités qu'il s'y procure ; quelques ais étendus sur la terre, ou la terre nue, sont le seul lit qu'il connaisse.

Mais quelles sanglantes rigueurs se présentent à moi ? je crains de les détailler, et je n'ose rien en omettre. J'ai d'abord eu de la peine à croire ce qu'on en raconte ; j'ai pensé que l'historien de sa vie s'était mépris ou qu'il rapportait avec exagération ce qu'il n'avait peut-être appris que confusément : je n'ai pu me contenter du témoignage d'un seul auteur sur un point qui me paraissait si peu croyable, j'en ai lu deux, trois, jusqu'à quatre ; tous s'accordent à dire que ce saint homme, quoique affaibli par les maladies, quoique consumé par les veilles, les jeûnes et mille autres sortes d'austérités, châtiait tous les jours son corps avec tant de cruauté, qu'à peine avait-il donné quelques coups, que le sang coulait de toutes parts, ou des plaies qu'il se faisait, ou des plaies qu'il renouvelait ; il nageait dans son sang, et il continuait de frapper jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses forces, et en quelque sorte ses veines. Durant cette sanglante flagellation, on a eu la curiosité de compter les coups qu'il se donnait ; on en a compté jusqu'à huit ou neuf cents : quelles rigueurs tous les jours recommencées et si longtemps continuées ! Hélas ! chrétiens auditeurs, que faisons-nous pour mériter le ciel ? Que faisons-nous pour expier les crimes de notre vie, pour nous rendre semblables au modèle de tous les prédestinés, à Jésus près d'expirer sous les coups de fouets, à Jésus mourant sur une croix ?

Je ne m'étonne plus que saint François de Borgia ait hâté sa mort par l'austérité de sa vie ; déjà même son corps déchiré, ulcéré, ressemblait à un cadavre presque corrompu. Si des linges appliqués sur les blessures en arrêtaient le sang, les aidaient à se fermer, bientôt à la place de cet appareil succédaient des instruments de mortification, qui rouvraient des plaies mal fermées ; des disciplines armées de fer frappaient sur des ulcères encore sanglants. Arrêtez, jugements précipités ! nous, mes frères, admirons des excès que l'inspiration seule de l'Esprit-Saint peut autoriser. Craignant que ces pieux excès ne fussent au delà des bornes de la piété chrétienne, le fondateur de la compagnie de Jésus, lorsqu'il établit François de Borgia supérieur général de ses frères en Espagne, en Portugal et dans toutes les Indes orientales, jugea devoir le soumettre lui-même à la conduite d'un frère discret et judicieux, chargé de régler ses austérités, et de lui in-

terdire, sous peine de désobéissance, les excès qui seraient nuisibles à sa santé. Vaines précautions ; il trouva le moyen de ne rien retrancher de ses austérités, sans se départir de l'obéissance : il ne pouvait résister à l'homme commis à la conservation de ses jours ; mais qui eût pu résister aux prières, aux larmes du saint homme? On lui ordonnait de se modérer, on déterminait le temps de ses oraisons, de ses macérations ; mais un commandement si raisonnable lui paraissait si rigoureux, et il exprimait la douleur qu'il en ressentait par des paroles si animées et si touchantes, que la pitié accordait ce que la raison refusait, qu'on jugeait enfin qu'il y aurait plus de dureté à se rendre inflexible à ses prières, qu'à l'abandonner à sa ferveur.

J'ai dit que la mortification l'avait rendu comme insensible à la douleur, je me suis trompé ; vous voyez au contraire quelle était la vivacité de son sentiment, puisqu'il trouvait dans ses pénitences des douceurs que notre goût n'y découvre point, puisqu'il en était si avide. Voilà pourquoi on lui entendait dire que la vie lui aurait été insupportable, s'il avait passé un seul jour sans faire souffrir a son corps quelque douleur extraordinaire ; voilà pourquoi tous les jours il demandait à Dieu que tous les plaisirs, toutes les douceurs se changeassent pour lui en amertumes ; voilà pourquoi il avait résolu de se refuser tout jusqu'à ce qu'il eût obtenu cette grâce ; voilà pourquoi le temps de la maladie était pour lui un temps de paix et de bénédiction. Il trouvait, et dans les maux qu'elle lui faisait souffrir, et dans les remèdes qu'elle rendait nécessaires, de quoi apaiser cette soif surnaturelle que rien ne pouvait éteindre : ces remèdes les plus fades et les plus amers tout à la fois, ces remèdes dont la seule vue, la seule pensée fait horreur, il les prenait de manière à ne rien perdre de leur amertume, à n'en rien épargner à ses répugnances, ou plutôt à n'en rien dérober à son goût ; jamais en effet un mal ne lui parut assez violent, il portait envie à ceux qu'il voyait gémir sous des croix plus pesantes que les siennes, il s'en plaignait souvent à Jésus-Christ : Quel étrange partage! disait-il quelquefois en soupirant : les maux accablent ceux qui les fuient, et semblent fuir ceux qui les cherchent! Combien de fois ses vœux fatiguèrent-ils en quelque sorte le ciel pour en obtenir des disgrâces, comme si, pour le satisfaire en ce point, il y eût eu trop peu de malignité dans les créatures!

Souvent on l'a surpris seul fondant en larmes et priant avec une ardeur extraordinaire. Dans une de ces conjonctures un ami le supplie de lui obtenir de Dieu ce qu'il demandait pour lui-même, jugeant, à l'abondance des pleurs qu'il versait, et à la ferveur peinte sur son visage, qu'il sollicitait quelque faveur insigne. Pour la première fois la charité du saint se montre difficile, et elle ne cède qu'à des instances réitérées. Il demandait alors qu'il plût à Dieu de lui envoyer quelque cruelle maladie : en effet, cet ami se sent soudainement assailli d'un mal si violent, de douleurs si aiguës, qu'il prie le saint de l'assister comme un homme près de rendre le dernier soupir ; mais François de Borgia, loin de l'entretenir de cette dernière heure, lui commande de se lever. Cette guérison subite fait connaître que le mal était venu de la même source d'où venait un remède si prompt. Qui jamais aurait soupçonné qu'un homme eût demandé si instamment ce que les autres tâchent de détourner par toutes sortes de voies? Quelle apparence qu'on fasse des vœux pour exciter des orages et des tempêtes, et qu'on importune le ciel pour attirer sur soi les fléaux dont il nous châtie dans sa colère?

Que dites-vous, chrétiens auditeurs, d'une passion si extraordinaire pour les souffrances? Mais qu'en auraient dit ces faux sages de l'antiquité, qui s'imaginaient être plus que des hommes, pour avoir osé soutenir que la douleur n'était pas un mal? Qu'en dirait toute cette faible philosophie, qui affermit si peu un de ses sectateurs contre les attaques de la goutte, qu'il laissa paraître toute sa sensibilité en présence de ce fameux capitaine venu de si loin pour être témoin de la constance de ce philosophe? Qu'en dirait toute l'école des stoïciens, dont les plus belles maximes se trouvaient démenties par une fièvre légère, souvent par un mal encore moins incommode? Où en serait leur orgueil, s'ils voyaient un homme, dans la simplicité du christianisme, souhaiter avec ardeur, demander instamment et avec larmes tout ce qui altère, tout ce qui détruit la nature ; se faire un plaisir de ce qui était l'objet et souvent l'écueil de leur magnanimité ; inventer, exercer sur soi-même toutes sortes de rigueurs, envier aux autres les maux qu'ils souffraient, ne trouver point de plus grande peine que de n'avoir rien à souffrir? Sainte grâce de Jésus-Christ, puissante et divine grâce, digne prix du sang et de la vie d'un Dieu, que ne peut point notre faiblesse, lorsqu'elle est soutenue de votre force infinie! Mon Dieu, que vous réparez avantageusement les pertes de notre nature! Quelle trace de corruption reste-t-il dans une âme que vous avez purifiée? Mais quelle différence entre un homme que vous daignez fortifier de votre secours et un homme qui refuse de se servir de ce secours puissant! Voilà déjà, ce me semble, chrétiens auditeurs, beaucoup plus que je n'avais promis. La mortification a fait dans saint François de Borgia plus que la mort n'aurait pu faire : non-seulement elle l'a rendu insensible aux douleurs, mais encore elle lui en a inspiré un désir insatiable : elle a fait plus, elle lui a donné un empressement incroyable pour les mépris, une horreur extrême pour tout ce qui a coutume de flatter la vanité ou l'ambition des hommes.

Quoique la mort nous ôte tout sentiment de douleur et de plaisir, il semble néanmoins que jusque dans le tombeau le mépris et l'honneur peuvent encore faire impression sur nous ; du moins tous les peuples de la terre ne paraissent-ils pas s'être en quelque

sorte réunis dans cette croyance? D'où viennent en effet ces différentes manières d'honorer les morts, ces peines flétrissantes contre les criminels dont la mort a prévenu le supplice, si ce n'est de l'idée qu'on a que les marques d'honneur et les marques d'infamie se peuvent faire sentir après même qu'on a perdu tout sentiment pour le reste? Quoi qu'il en soit, il est vrai que souvent l'amour de la gloire et la crainte de l'abjection subsistent dans des cœurs qui ne sont presque plus sensibles ni à la douleur, ni au plaisir. Les personnes versées dans la vie spirituelle entendent ce que je dis, elles savent que c'est là un écueil qui arrête la plupart de ceux que Dieu appelle à la sainteté, que c'est un ennemi qu'il faut longtemps combattre après avoir défait tous les autres.

Saint François de Borgia, qui avait tous les avantages que donnent à une naissance illustre les emplois brillants, devait sans doute être exposé aux artifices de cet ennemi; mais voyez comme il s'en défend, comme il s'en joue: à peine le duc de Gandie se voit sous l'habit religieux, qu'il ne se considère plus que comme un homme dévoué au service d'autrui. Durant l'espace de deux ans, le collége d'Ognate le vit partager avec des manœuvres les travaux les plus pénibles et les plus abjects. Barcelone, qui n'avait vu son vice-roi que dans l'éclat, que dans la pompe qui a coutume d'environner un gouverneur de province, combien de fois le vit-elle depuis aller aux marchés publics, y conduire un vil animal et le ramener chargé de provisions de bouche? A Valladolid, dans ce courtisan autrefois plein de dignité, combien de fois la cour d'Espagne revit-elle un humble serviteur des pauvres leur porter lui-même les vivres qu'il leur mendiait, affronter dans l'exercice de ce ministère charitable les discours des libertins, les jugements des hommes du siècle? Dans une seule occasion, mais quelle occasion! et quel spectacle donne-t-il à cette même cour! le roi catholique sortait en cavalcade avec tout l'appareil de la majesté royale; les fils de François de Borgia se faisaient remarquer dans cette marche par le rang qu'ils y tenaient et par l'équipage superbe qui les y suivait; le saint prend son temps si juste qu'il rencontre, qu'il traverse cette troupe brillante, sous un habit pauvre et entièrement conforme à l'œuvre de charité qu'il allait exercer pour le soulagement de l'indigence.

Mais pour mettre dans tout son jour la disposition de son cœur, à l'égard de l'honneur et de l'humiliation, il faudrait que je pusse vous ouvrir ce même cœur, et vous faire voir la peine que souffre le saint homme, l'affliction véritable qu'il ressent sur les déférences qu'ont pour lui les personnes mêmes les plus méprisables; il faudrait vous faire comprendre quelle était sa délicatesse sur ce point, et combien il fallait d'attention, lorsqu'on traitait avec lui, pour ne pas blesser sa modestie, pour ne pas laisser échapper quelque parole, quelque signe qui marquât qu'on se ressouvenait de ce qu'il avait été dans le monde; il faudrait vous exprimer les soins qu'il prenait de se déguiser aux personnes dont il n'était pas connu, la joie que lui donnaient les mépris, les insultes que son air humble, que ses manières simples et éloignées de toute ostentation, ne manquaient pas de lui attirer quelquefois; enfin il faudrait pouvoir vous rendre sensible ce zèle, cet empressement, qui le portait au-devant des mortifications que Dieu lui envoyait, bien moins sans doute pour éprouver que pour satisfaire son humilité.

Combien d'autres exemples remarquables pourrais-je rapporter, combien d'autres faits également dignes de l'attention dont vous honorez les vertus de ce grand saint! Mais outre que le temps ne me permet pas de les détailler, tous ces faits, combien en est-il que je serais forcé de taire, par la seule crainte de blesser la délicatesse de notre siècle! Non, messieurs, je n'ose vous peindre ce qui se passa durant cette nuit où une inattention innocente, où la patience excessive du saint, disons mieux, où la Providence, qui ménage aux grandes âmes des victoires uniques, permit qu'étant couché sur la terre, selon sa coutume, il reçut, durant plusieurs heures, sur son visage les flegmes qu'une toux importune arrachait à ce frère qui l'accompagnait. Loin de s'en plaindre; au moins une fois, disait-il lui-même, j'ai été traité comme je le mérite, nul lieu n'était plus convenable pour de pareilles immondices. Votre patience souffre au récit de ce trait qui le combla de joie.

Passons à d'autres preuves qu'il donna de son amour pour l'abjection. Je n'en rapporterai qu'une, mais toute seule bien capable de confondre notre ambition, de nous donner du mépris et pour les grandeurs de la terre, et pour ceux qui en paraissent si avides. Vous savez, chrétiens auditeurs, avec quelle ardeur on a coutume de rechercher les dignités ecclésiastiques, quand une fois l'on s'est persuadé qu'il n'est pas impossible d'y parvenir; vous savez combien de ressorts on fait jouer, combien d'artifices on met en usage, à combien de bassesses on s'assujettit pour monter enfin à des honneurs dont cependant on ne peut se rendre digne qu'en les fuyant: il semblait que toute la terre eût conspiré pour y élever saint François de Borgia.

L'empereur Charles V, Philippe II, son fils, Paul III, Jules III, Paul IV, Pie IV, deux grands monarques et quatre souverains pontifes le portèrent à tout; jamais il ne consentit à rien. A peine il entend dire qu'on pense à l'élever, qu'il sort de Rome, qu'il va se cacher dans le fond de la Biscaye, jusqu'à ce que la tempête soit dissipée; toutes les fois que cet orage se renouvelle, on le voit fondre en larmes, paraître inconsolable, demander à Dieu qu'il lui envoie la mort. Exemple d'une constance inouïe! jusqu'à sept fois il refuse la pourpre romaine. Ce qui me paraît encore plus héroïque, c'est qu'un des papes que je viens de nommer lui mettant en main le chapeau, pour le donner à un de ses fils selon son choix, il n'accepte

point cette grâce, il est sourd à la voix du sang, insensible aux plus tendres mouvements de la nature, il oublie qu'il est père; son cœur, cette partie de l'homme qui survit à toutes les autres, est à l'épreuve de cette atteinte, la dernière qu'on surmonte; tant il est vrai qu'il n'avait plus de sentiment, qu'il ne vivait plus, qu'il était mort à tout.

Ce ne fut pas dans cette seule occasion qu'il parut aussi ferme contre les sentiments du sang et de la nature, qu'il était insensible à la douleur et à la vanité du monde. La duchesse sa femme se trouve à son dernier moment; Dieu fait connaître à François de Borgia, qu'il attend sa résolution, ou pour terminer, ou pour prolonger les jours de cette épouse chérie. Balance-t-il? son cœur paraît-il divisé entre le créateur et la créature? Mes frères, ce choix si facile, ce choix que le ciel permet, il l'abandonne à la Providence, il aime mieux perdre la personne du monde qu'il aime le plus, que de ne pas dépendre uniquement dans cette occasion, comme dans toutes les autres, de la seule volonté du Seigneur. Avec quelle fermeté apprend-il, depuis, les accidents les plus tragiques arrivés à ses enfants! Sur la nouvelle de la mort de la comtesse de Lerme, sa fille, qu'il reçoit allant au palais de la régente d'Espagne, laisse-t-il couler quelques larmes pour soulager sa douleur? l'émotion, le trouble de son cœur arrêtent-il ses pas? Que dis-je? il entre chez la reine, et pas un seul mot de ce qui le regarde n'est inséré dans l'entretien qu'il a avec elle: il la console même de ce malheur dont il devait être inconsolable. Quelle perte, en effet, pour lui aussi bien que pour la cour d'Espagne! Cette jeune comtesse faisait les délices de cette cour: encore plus que sa beauté et son esprit, ses vertus l'y faisaient admirer: elle avait été surprise par une mort soudaine, elle était enlevée à la fleur de son âge. Partout les regrets étaient unanimes, son père seul n'en témoigne pas. La fortune de ses fils semble également n'être pour lui qu'un intérêt étranger: dom Alvare de Borgia, son troisième fils, fait-il des avances pour épouser la marquise d'Alcanizze, la plus noble et la plus riche héritière qui fût alors dans le royaume d'Espagne, en vain le succès de l'affaire dépend de Pie IV, qui a une vénération et une tendresse extraordinaire pour notre saint; un mot de sa part peut suffire, il ne le dit pas; mais le pontife apprend d'ailleurs que dom Alvare est fils de François de Borgia; François alors emploie son crédit auprès du saint-père, il le sollicite, il en obtient..... quoi? mes frères: Qu'il laissera la conclusion du mariage à la disposition de la jeune marquise, et que plutôt que de se mettre au hasard de gêner son choix, il se départira de la volonté où il est de favoriser dom Alvare. Il fait plus encore auprès de l'empereur Charles-Quint, il s'intéresse, auprès de ce prince, en faveur de l'amirante de Castille contre le duc de Gandie, son héritier. Les droits de ce fils, quelque fondés qu'ils fussent, paraissaient litigieux. Il faut, dit-il, qu'il fasse grâce à sa partie, parce qu'elle a moins de bien que lui. O nature, est-ce ainsi que tu parles? ô sang, est-ce ainsi que tu décides? La charité, chrétiens auditeurs, qui embrasse toutes sortes de personnes, a pris, dans le cœur de Borgia, la place de toutes les affections terrestres et naturelles, elle y vit, elle y règne seule; elle l'a porté non-seulement à quitter son pays et sa famille, mais encore à les oublier, à les haïr même dans le sens de l'Evangile.

Voilà, chrétiens auditeurs, voilà l'état où la mortification avait réduit l'homme de Dieu à l'égard des objets terrestres. Lorsque, après l'avoir considéré avec quelque application, je jette un regard sur notre faiblesse, ou plutôt sur cette passion violente que nous avons pour le monde, je ne saurais vous exprimer quel est mon étonnement. Saint François de Borgia était homme comme nous, chrétiens auditeurs, et nous sommes chrétiens aussi bien que lui; il avait, comme nous, un corps faible et sujet à mille infirmités; nous avons, comme lui, une âme à sauver, une âme immortelle et capable de posséder ou de perdre Dieu; nous vivons tous dans la même religion, nous attendons les mêmes récompenses; le Dieu que nous servons est le même Dieu, et cependant quelle prodigieuse opposition entre sa conduite et la nôtre, entre ses désirs et nos passions, entre ses craintes et notre sécurité! D'où vient qu'il a eu pour la pauvreté des tendresses et des empressements incroyables, et que notre amour pour l'or et pour l'argent va jusqu'à l'idolâtrie? D'où vient qu'il faisait si peu de cas de l'éclat et de l'honneur du monde, et que nous sacrifions à ce faux éclat, à cet honneur imaginaire et nos biens, et nos vies, et nos âmes? Qui se trompe d'une manière si étrange au sujet des opprobres et des souffrances? Est-ce ce grand serviteur de Dieu, qui ne peut en être rassasié? Est-ce nous qui fuyons jusqu'à l'ombre de la douleur et de l'humiliation? Etait-ce le désespoir qui le forçait de faire des vœux pour obtenir des croix, des maladies? Nous reconnaissons, au contraire, que c'était l'effet d'une prudence supérieure. Quel est donc notre aveuglement de demander au ciel des miracles pour être délivrés des plus légères afflictions!

Si nous étions ennemis déclarés de l'Evangile qu'il a suivi, si on nous avait élevés dans une croyance toute contraire à la sienne, si nous étions infidèles, ou même sans religion, pourrions nous avoir des sentiments plus opposés à ceux que la foi lui avait inspirés? Une seule maxime de Jésus-Christ, une des vérités qu'il nous a prêchées fait concevoir à François de Borgia une haine irréconciliable contre lui-même. Nous les croyons toutes, ces vérités adorables, ces vérités éternelles, et nous les croyons jusqu'à être prêts, pour les soutenir, à verser tout notre sang: pourquoi donc ne peuvent-elles modérer en nous l'amour excessif que nous avons pour nous-mêmes? quel obstacle trou-

vent-elles dans notre cœur? Quelle terrible malédiction rend si faible à notre égard une doctrine qui a été si puissante sur l'esprit de notre saint? Car enfin comment exprimer cette étonnante contradiction qu'on remarque entre notre foi et notre vie? Nous croyons que les saints ont embrassé le parti qu'il fallait suivre, nous les estimons heureux d'être entrés dans les voies que la grâce leur a frayées, et dans cette idée, dans cette pensée, toujours contraires à nous-mêmes, nous courons dans des routes perdues, dans des routes décriées.

Au reste, chrétiens auditeurs, cette mortification dont on nous parle, en nous ouvrant une voie à la vie de l'esprit, cette mortification ne doit point nous effrayer; elle n'est point si affreuse qu'on l'imagine; il faut même qu'elle ait des charmes bien puissants, puisqu'elle peut adoucir, puisqu'elle peut rendre délicieuses toutes les rigueurs qu'elle nous fait embrasser: mais souvenez-vous de ce que j'ai dit en commençant ce discours, souvenez-vous qu'elle est semblable à la mort, c'est-à-dire qu'elle affranchit l'âme en lui assujettissant le corps, et qu'ainsi elle redonne à notre esprit avec usure tout ce qu'elle ravit à nos sens. Saint François de Borgia nous fournira des preuves de cette vérité dans la seconde partie de son éloge. La mortification l'avait tellement détaché des objets sensibles, qu'il paraissait n'avoir plus de sentiment: c'est ce que je vous ai montré jusqu'à présent. Mais elle lui a facilité de telle sorte l'exercice de la contemplation, qu'on croirait qu'il n'est plus qu'un pur esprit, qu'un esprit entièrement dégagé de la matière : c'est ce que je vais tâcher de vous faire voir, de façon, si je puis, à ne pas ennuyer.

SECOND POINT.

La liberté dont jouit une âme après la mort ne consiste pas seulement en ce qu'elle n'est plus dans cette étroite prison que Dieu lui avait bâtie de ses mains, et où il la tenait attachée par des liens invisibles; ce en quoi surtout elle consiste, c'est cet affranchissement absolu de toutes les choses créées : elle n'a plus besoin alors d'aucun secours pour s'élever à son Créateur, et rien n'est capable de l'empêcher de s'unir à Dieu que Dieu même. Elle consiste, cette sainte liberté, en ce que le penchant naturel qu'a l'âme de retourner à son principe, cessant d'être étouffé par la pesanteur de la chair, reprend toute son activité; alors ce penchant porte toute l'âme vers cet objet avec tant de force, que la violence qu'elle souffre quand elle est arrêtée par la justice divine, est le plus cruel supplice qu'elle éprouve dans les enfers. Il est vrai qu'elle ne quitte le corps qu'avec regret; le combat qu'on lui voit soutenir avec tant d'opiniâtreté au moment de sa délivrance fait assez voir qu'elle aime sa chaîne, ou parce qu'elle ne connaît pas la liberté, ou parce qu'elle est accoutumée à la servitude. C'est ainsi que les enfants d'Israël ne pouvaient se résoudre à sortir de l'Egypte, parce qu'ils y étaient nés, parce qu'ils n'avaient jamais vu la terre promise. C'est ainsi qu'on voit tous les jours des esclaves refuser après quelque temps d'abandonner une condition si malheureuse, tant ils sont endurcis aux misères inséparables de l'esclavage. Notre âme, au contraire, dès qu'elle se sent libre et qu'elle commence à goûter la douceur d'un état si conforme à sa nature, loin de soupirer pour le limon dont elle est délivrée, regarderait comme un supplice d'être contrainte de s'y rengager : pour la punir de ses désordres passés, ce serait le tourment le plus sensible et le plus proportionné au mauvais usage qu'elle aurait fait des créatures. Saint Thomas a cru que la seule vengeance qu'en tirerait le Seigneur, serait de la renfermer dans un autre corps, dont elle ne pourrait se dégager : peine si grande, dit cet ange de l'école, qu'en vain on tâche d'en exprimer la rigueur par l'image des feux et des flammes les plus vives.

Voilà, je crois, une peinture assez naïve de la disposition intérieure de saint François de Borgia; voilà à peu près l'heureux état où la pénitence a élevé son esprit en mortifiant sa chair : non-seulement il n'est plus susceptible des impressions d'aucun objet terrestre et matériel, mais encore son âme, affranchie de l'esclavage des sens, se porte vers Dieu sans peine, reçoit les lumières célestes sans obstacle, voit sa séparation prochaine sans regret.

Oui, chrétiens auditeurs, le fruit que François de Borgia tire de son détachement, c'est de s'élever vers Dieu par la prière, sans désormais se faire violence, sans que désormais rien arrête le doux mouvement qui l'unit au centre de son repos; au contraire, il ne peut s'en détacher qu'avec peine, c'est un tourment pour lui de se voir encore assujetti aux nécessités de la nature, d'être contraint de penser à autre chose qu'à son bien-aimé, de prendre quelque soin qui ne se rapporte pas uniquement à lui. Ne rappelons point ici le souvenir de nos misères, elles ne sont que trop présentes à notre esprit. Nous nous plaignons tous les jours de notre peu d'attention à la prière, de l'importunité d'un nombre infini de pensées, ou criminelles, ou frivoles, qui se succèdent les unes aux autres, sans presque nous donner de relâche : plaintes injustes, si nous ne les tournons pas contre notre négligence à purifier notre cœur des affections terrestres et sensuelles. Plaignons-nous de la licence de nos passions rebelles, du déréglement et de la multiplicité de nos désirs. Saint François de Borgia, qui n'avait plus d'attachement que pour Dieu, n'avait pas de peine à lui donner toutes ses pensées. Il ne pouvait même, sans une réflexion particulière, s'appliquer aux objets qui ne regardaient pas Dieu immédiatement : malgré tous les efforts qu'il faisait pour se rendre attentif à ces objets, son esprit s'en écartait souvent et semblait l'abandonner au milieu des conversations et des affaires, sans qu'il fût alors en son pouvoir de le fixer. Lève-t-il les yeux,

comme par hasard vers le ciel ? c'en est assez pour qu'il reste neuf heures entières dans la même situation ; comme si son âme se fût absentée pour tout ce temps, et l'eût laissé sans mouvement et sans vie.

On peut dire sans exagération que presque toute sa vie fut une oraison continuelle : nul objet, nulle occupation, nulle fatigue ne lui fit jamais oublier qu'il était en la présence de Dieu. Mais outre cette vue si constante du Créateur présent et agissant en tout, outre le temps qu'il prenait si souvent pour se demander compte de ses actions, et pour s'accuser de ses fautes deux fois chaque jour ; outre sept visites qu'il rendait tous les jours en divers temps à Jésus-Christ caché sur l'autel ; sans parler même de l'office divin, qu'il récitait avec tant de piété et tant de respect, sans parler de la célébration des mystères, où il employait jusqu'à trois heures, surtout lorsqu'il n'était pas en public ; tous les jours, dans tous les temps, il donnait à la méditation six heures de suite dans la posture la plus humble, la face contre la terre.

Si vous me demandez quelle était son attention durant une prière si longue, dirai-je qu'un jour l'appartement où il priait s'étant écroulé sur lui, qu'une des poutres lui ayant fait une large blessure, ni le fracas d'une ruine si inopinée, ni la douleur d'une plaie si dangereuse, ni le sang qui en sort ne sont pas capables de le distraire! Ajouterai-je que dans une autre occasion, priant dans un carrosse, tandis que des chevaux fougueux l'emportent avec furie au travers des halliers et des précipices, tandis que ceux qui se trouvent avec lui se jettent à terre pour sauver leur vie, lui seul ne s'aperçoit pas de ce danger ! Tranquille il continue sa prière, malgré les secousses dont l'équipage est agité, malgré les cris de ceux qui le voient dans un péril si évident. Quelque singulières que soient ces preuves de son union invincible avec son Dieu, ne croyez pas qu'elles aient à son égard rien d'extraordinaire. Tous les jours on entrait, on sortait du lieu où il faisait sa prière, on s'y entretenait même à haute voix avec autant de liberté que lorsqu'il était absent, tant on était persuadé qu'il ne pouvait être interrompu et qu'il perdait alors l'usage de tous les sens. Vous expliquerai-je maintenant ce qui se passait dans des entretiens si longs et si fervents ? Vous dirai-je les grâces extraordinaires qu'il y a puisées, les caresses signalées qu'il y a reçues ? Je ne crois pas que vous l'attendiez de moi, après ce que je vous ai dit de l'amour que ce saint avait pour l'humilité. Un homme qui souhaitait avec tant de passion d'être méprisé des autres hommes, comment aurait-il publié des faveurs qui lui auraient attiré la vénération de tout le monde? De toutes ces faveurs on n'a rien pu savoir que ce qu'il n'a pu cacher.

Les lumières dont il était tout pénétré dans le temps de ces conversations privilégiées, se répandaient souvent hors de lui-même et produisaient un si grand jour, que non-seulement les lieux les plus ténébreux en étaient entièrement éclairés, mais qu'on n'en pouvait même soutenir l'éclat. Il a été vu dans cet état plus d'une fois ; mais combien de fois a-t-il été environné de ces splendeurs célestes sans qu'on s'en soit aperçu ! Pourquoi en effet choisirait-il toujours le temps de la nuit, pourquoi se plairait-il si fort dans les lieux les plus écartés, pourquoi s'y renfermerait-il même si soigneusement, lui qui avait si peu de besoin de la solitude pour se recueillir, s'il ne voulait par toutes ces précautions empêcher qu'on ne le surprît dans de pareilles extases? Il disait lui-même qu'un quart d'heure de son oraison le dédommageait avantageusement de toutes les délices qu'il avait quittées pour l'amour de Jésus-Christ. Voilà pourquoi il paraissait étonné, il se plaignait même de son compagnon toutes les fois qu'il l'avertissait que les six heures étaient passées, s'imaginant toujours qu'il ne faisait que commencer ; voilà pourquoi, lorsqu'on avait oublié de l'avertir, il s'oubliait lui-même, il oubliait ses repas, il oubliait tout, de sorte qu'on le trouvait à l'entrée de la nuit au même lieu et dans la même posture où il s'était mis le matin pour faire sa prière.

Je ne parle point de la connaissance de l'avenir dont Dieu lui fit part en tant de rencontres. La Providence divine permit que, sans y penser, François de Borgia prouvât qu'il avait reçu le don de prophétie : l'histoire de sa vie nous rapporte en effet plusieurs de ses prédictions. Je ne parlerai point non plus des ces priviléges si singuliers, si propres des purs esprits, ces priviléges de pénétrer dans le fond des cœurs, de connaître ce qui se passe dans les lieux les plus éloignés, de voir les objets invisibles et spirituels. Lorsqu'il eut la vue si longtemps attachée au firmament, croyez-vous que durant tout ce temps son âme n'était occupée que de ce qui frappait ses yeux, et qu'elle ne voyait point, au delà des étoiles et de l'empyrée, des mystères dont il n'est pas permis à l'homme de discourir? Lorsqu'il se trouva dans une église où l'on croyait que le saint sacrement reposait, et qu'il déclara que Jésus-Christ n'était point sous les espèces qu'on y adorait, pensez-vous qu'il n'avait que des connaissances ordinaires? Ce n'est pas que dans les hosties, qui n'étaient pas en effet consacrées, il découvrît rien que ce que tous les autres y apercevaient, puisque dans la vérité il n'y avait rien que ce qui paraissait à tout le monde; il faut, au contraire, qu'il n'y vît pas ce qu'il avait coutume de voir dans toutes les autres, où sans doute le Sauveur lui rendait visible sa sainte humanité. Doutez-vous que ce ne fût pour jouir d'un spectacle si ravissant, qu'en offrant les saints mystères, il demeurait appliqué à considérer ce Dieu invisible, jusqu'à le tenir, avant de communier, deux heures entières entre ses mains?

Que faut-il de plus, chrétiens auditeurs, pour vous faire comprendre l'heureuse liberté dont jouissait cette sainte âme, depuis

que la mortification l'avait comme détachée de son corps? Il est inutile de vous représenter ici avec quelle facilité, avec quelle douceur, avec quelle joie elle quitta ce même corps, lorsqu'il plut à Dieu de l'en séparer entièrement. La mort peut bien avoir de l'amertume pour ces hommes charnels qui n'ont travaillé pendant toute leur vie qu'à s'établir sur la terre, qu'à s'y attacher toujours de plus en plus, qu'à multiplier leurs chaînes, qu'à fortifier leur prison; mais un saint qui ne possède rien dans le monde, qui n'aime rien dans le monde, dont l'âme ne tient plus au corps que par la seule volonté de Dieu qui lui défend de désunir ce qu'il a joint; un saint qui est dans cette disposition, que voit-il de plus agréable que les approches de la mort? Saint François de Borgia était sur la fin d'un long voyage qu'il avait entrepris par l'ordre exprès de Pie IV, lorsqu'il fut attaqué du mal qui l'emporta. Se trouvant alors assez près de Rome, il s'y fait porter, pour avoir la consolation d'expirer entre les bras de ses frères. Le souverain pontife, toute la cour, toute cette grande ville donne des marques d'une extrême douleur au premier bruit du péril qui le menace; lui seul verse des larmes de joie; il entre dans les sentiments qu'eut Siméon, lorsque dans le temple il vit de ses yeux, il reçut entre ses bras l'objet des désirs des nations, de l'espérance d'Israël : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace.* Enfin il veut terminer une vie si chrétienne par de solennelles actions de grâces qu'il rend à Dieu pour quelques bienfaits importants. Je ne trouve point de traits dans le caractère de notre saint qui me paraissent plus propres à finir utilement ce discours, qui se doit tout rapporter à l'édification de nos âmes. Mais de quels bienfaits veut-il témoigner à Dieu son retour?

Il avait reçu du ciel mille faveurs différentes qui pouvaient être le sujet de sa reconnaissance et de ses remercîments. Si l'on considère les talents naturels, il était né avec un esprit également pénétrant et solide, un esprit capable de réussir dans les sciences les plus épineuses, et de soutenir les travaux des plus grands emplois. Du côté de la noblesse, il était fils de Jeanne d'Aragon, petite-fille du roi Ferdinand; les alliances de sa famille s'étaient multipliées avec les maisons des rois d'Aragon, des rois de Naples, des rois de Navarre; et son sang était mêlé avec le sang de Charles V, de Philippe II. Si l'on a égard à l'illustration, aux richesses, il était frère de deux cardinaux, petit-neveu de deux papes; les biens et les honneurs qu'il avait possédés dans le monde avaient répondu à l'éclat de sa naissance. Si on le regarde comme père de famille, il avait eu du mariage le plus heureux les enfants les plus accomplis, qu'il laissait jouissant de la faveur d'un grand roi et des premiers emplois de l'Espagne. Si l'on réfléchit aux avantages de la réputation et des honneurs personnels, il y avait peu de princes chrétiens dans l'Europe dont il n'eût gagné l'estime, et tout récemment dans son dernier voyage, il venait de recevoir des faveurs extraordinaires de Charles IX, de Catherine de Médicis, du duc de Savoie, du duc de Ferrare, son neveu. Dans la religion, il avait passé par toutes les charges, et mourait enfin supérieur général de toute sa compagnie. Mais hélas! que tout cela paraît frivole aux yeux d'un homme qui meurt! Qu'à ces derniers moments on fait peu de cas de ces sortes de biens, dont on ne peut rien emporter dans l'autre monde! Non, messieurs, il ne pense point à rendre grâces à Dieu, ni de ses talents naturels, ni du lustre de sa famille, ni de ses richesses passées, ni de la faveur des grands de la terre, ni du rang qu'il a tenu dans son ordre; ce qui ranime sa reconnaissance, c'est le bonheur qu'il a eu de vivre dans la pauvreté, c'est le bonheur qu'il a de mourir pauvre. Il fait des remercîments, non des honneurs qu'il a possédés, mais de l'avantage qu'il a eu de fuir les honneurs, de la faveur insigne que lui a faite la Providence, en ne permettant pas qu'on le tirât de l'état d'humilité et de mortification où il termine enfin ses jours.

Il est vrai qu'on doit peu s'étonner de le voir à cette dernière heure dans des sentiments qu'il avait eus à la fleur de l'âge, de le voir à la mort rendre grâces pour des bienfaits qu'il avait toujours demandés durant sa vie; vous-mêmes, chrétiens auditeurs, lorsque vous serez à ce dernier moment, vous-mêmes n'aurez pas d'autres pensées. Peut-être qu'aujourd'hui vous ne demandez à Dieu que l'établissement et la conservation de votre fortune; peut-être que tous vos vœux, toutes vos prières tendent à faire réussir divers projets de vanité, d'ambition, d'avarice, tendent à écarter les maux que vous souffrez, à détourner les maux qui vous menacent, à attirer la prospérité dans votre maison. Je ne sais pas si Dieu vous exaucera, mais je sais bien qu'en mourant ce ne sera pas pour avoir obtenu de pareilles grâces que vous ferez éclater votre reconnaissance : au contraire, si l'aimable providence du Seigneur vous a retenus dans l'obscurité et dans la misère, si elle vous a ôté les moyens de vous perdre, en vous ôtant des biens dont vous auriez pu faire un mauvais usage, si elle vous a ouvert le chemin du ciel, en vous faisant entrer, quoique malgré vous, dans une voie semée de ronces, si elle vous a fait violence pour vous arracher à ce dont vous n'aurez pas voulu vous détacher; quel retour ne lui témoignerez-vous pas à ce dernier moment, où vous commencerez à connaître combien toutes ses rigueurs vous auront été favorables! *Lætati sumus*, direz-vous alors avec le prophète, *lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.*

Oui, mon Dieu, je commence à regarder comme les plus beaux jours de ma vie ces jours où vous avez daigné me visiter, ces jours où votre main paternelle m'a frappé; ce jour de honte et de confusion, où la perte entière de mon honneur me dégoûta de la vanité, et me fit penser à recouvrer votre

grâce : ce jour de désolation et de larmes, où en m'ôtant la personne du monde que j'aimais le plus, vous disposâtes mon cœur à n'avoir jamais de passion que pour vous plaire. Heureuses années que ces années stériles, et maudites en apparence, qui m'ont forcé de retrancher le luxe de ma maison, les délices de ma table, qui m'ont appris à ne plus mettre ma confiance dans un bras de chair! Heureuses années que ces années de maladie et de langueur, qui en effaçant les traits de je ne sais quelle beauté, m'ont affranchi tout d'un coup de mille piéges que l'enfer tendait à mon innocence! Heureuses années que ces années de deuil et de veuvage, qui m'ont banni des cercles et des assemblées, qui m'ont inspiré la componction et le désir de ne penser à l'avenir qu'à mon salut éternel! *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.*

Il est vrai, Seigneur, nous n'avons pas, comme le saint dont la solennité nous rassemble, assez de courage pour vous demander des croix et des maladies, le mépris et la pauvreté: mais vous savez mieux que nous ce qui nous est nécessaire; usez d'indulgence envers notre faiblesse et notre aveuglement. Ce sont des biens que nous vous demandons; donnez-nous-les, ces biens véritables, ces biens solides. Fermez plutôt l'oreille à nos prières, que de ne pas nous accorder des biens dont nous puissions être reconnaissants à l'heure de la mort, des biens dont nous puissions vous rendre d'éternelles actions de grâces dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT BONAVENTURE.

Saint Bonaventure sut allier à la sublimité de la science l'humilité la plus profonde, aux subtilités de l'école la piété la plus simple et la plus tendre.

Dedit illi Dominus scientiam sanctorum.

Le Seigneur lui a donné la science des saints. (*Sagess., chap.* X.)

Après avoir lu les ouvrages de saint Bonaventure, le célèbre chancelier de l'université de Paris souhaitait que tous ceux qui s'appliquaient à l'étude de la théologie n'eussent point d'autre maître que ce grand saint. Pour moi, chrétiens auditeurs, toutes les fois que j'ai jeté les yeux sur la vie du même saint, les souhaits que j'ai formés, c'est que tous ceux qui se distinguent du reste des hommes par leurs talents et par leur capacité, c'est que tous ceux que la Providence destine à enseigner les autres, prissent pour modèle, et de leur conduite, et de leurs mœurs, cet homme de Dieu, qui fut tout à la fois et si éclairé et si humble.

Il est vrai que les lettres n'ont jamais été plus florissantes qu'aujourd'hui; les docteurs se multiplient tous les jours et deviennent presqu'aussi communs qu'ils ont été rares dans les derniers siècles. Mais l'on peut dire aussi que la science des saints n'a jamais été plus négligée; le faste que portent la plupart des savants dans les chaires, dans les assemblées, le poison de l'envie qui les divise entre eux, les éclats où leur jalousie s'exhale avec scandale, tout cela ne prouve que trop le peu de soin qu'on prend d'acquérir la science des voies du Seigneur. Hélas! chrétiens auditeurs, quelque doctes que nous croyions être, que savons-nous, si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, si nous ignorons les routes qui conduisent à la sainteté, si, comme parle l'Apôtre, nous ne savons Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié?

Le saint docteur dont je vais commencer l'éloge, est un de ceux qui ont le mieux entendu cette divine science: *Dedit illi Dominus scientiam sanctorum.* On peut le dire avec vérité, Dieu lui a donné la science des saints, puisqu'il a été et si saint, et si savant tout à la fois, puisqu'il n'a jamais donné des preuves de la supériorité de ses connaissances, sans donner des exemples d'une vertu également supérieure, puisque ses écrits édifient même encore plus qu'ils n'instruisent. Grand saint, qui fûtes si peu sensible aux applaudissements du monde, qui employâtes tous vos talents, non à vous faire admirer des hommes, mais à faire aimer votre Dieu, ne permettez pas que votre sainteté, dont je vais faire le caractère, ne produise dans mes auditeurs qu'une admiration vaine et stérile. Votre vie sainte me fournit des modèles pour tout le monde; obtenez-nous du Saint-Esprit la grâce dont nous avons besoin pour recueillir ces fruits de sainteté, ne refusez pas d'appuyer de votre crédit la prière que nous allons faire à Marie. *Ave, Maria.*

On dit assez communément que la science est également fière et stérile, qu'elle enfle le cœur et qu'elle ne le nourrit pas, qu'elle éclaire à la vérité ceux qui la voient briller dans les autres, mais qu'elle éblouit les esprits de ceux qui la possèdent. Reproches injustes, chrétiens auditeurs, si on les fait tomber sur cette divine lumière sortie de la même source qui a produit le Verbe éternel, et communiquée aux hommes par le Seigneur afin qu'ils devinssent plus semblables à lui-même. Non, messieurs, aucun de ces désordres ne peut être imputé à la science; les savants peuvent être superbes, ils peuvent n'être pas saints; mais s'ils se connaissent peu eux-mêmes, s'ils aiment moins que les autres le Seigneur, dont cependant ils ont une connaissance plus parfaite, quelle injustice en eux d'accuser ce soleil bienfaisant, dont l'effet le plus naturel est de porter partout la lumière et le feu! Qu'ils s'accusent eux-mêmes; ce sont eux qui par la dissipation de leur esprit écartent ces rayons si lumineux; ce sont eux qui par la corruption de leur cœur éteignent ces flammes si pures; les ténèbres, la froideur dont ils se plaignent, sont les suites nécessaires de leur légèreté et de leur dépravation.

La science, chrétiens auditeurs, enfle les

esprits faibles et peu solides, elle sèche les cœurs impurs et terrestres; mais elle a des effets tout contraires partout où elle trouve d'autres dispositions; elle inspire aux saints le mépris d'eux-mêmes et l'amour de Jésus-Christ, elle les affermit dans leur humilité, elle ranime leur ferveur. Ce n'est pas que la science des gens du monde soit d'une autre nature que la science des saints, mais c'est que les saints ne dépravent point la nature de la science, et qu'ils savent faire un bon usage d'une lumière dont le monde abuse.

Nous verrons les preuves de cette vérité dans ce discours ; le seul exemple du saint docteur que nous honorons aujourd'hui suffit pour les rendre sensibles. Je vous montrerai dans les deux parties de son éloge, que la science ne lui a point enflé l'esprit, que l'école ne lui a point séché le cœur; c'est-à-dire que son humilité n'a point été étouffée par la multitude des plus belles, des plus sublimes connaissances, et que l'onction de la piété n'a point été altérée en lui par les études les plus épineuses et les plus sèches. En deux mots, je vous ferai voir que ce docteur également humble et pieux a su allier à la sublimité de la science l'humilité la plus profonde : ce sera le premier point; aux subtilités de l'école la piété la plus simple et la plus tendre : ce sera le second point. Voilà, messieurs, tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Tous les savants sont obligés d'avouer que notre saint a porté la science, et de l'Ecriture, et de l'école, au plus haut point qu'on l'ait encore vue; que de tous les maîtres qui ont enseigné avant lui, il y en a peu qui aient fait paraître un esprit aussi élevé et aussi pénétrant, mais qu'il n'en est aucun qui ait joint plus de solidité à tant d'élévation, plus de clarté, plus de méthode à tant de sublimité.

Ce qui le rend encore plus admirable à mes yeux, c'est qu'aux applaudissements, aux honneurs que lui attire la sublimité de sa science, il préfère les occupations les plus abjectes; c'est qu'au milieu des premières dignités qu'on défère à la supériorité de ses talents, il ne cesse pas d'être humble. Pour faire mieux connaître quelle était son humilité, mettons d'abord dans tout son jour l'estime que lui procurent ses lumières supérieures. Un des plus saints et des plus célèbres docteurs que la France, que l'Eglise même ait jamais produits, Gerson, après avoir blanchi dans l'étude des sciences spéculatives et morales, après les avoir longtemps enseignées avec éclat, après même avoir enrichi le public du fruit précieux de ses méditations et de ses veilles, Gerson se reproche d'avoir perdu tout le temps qu'il n'a pas employé à lire saint Bonaventure. J'ai rougi, dit il, du vain avantage de mon éloquence, lorsque sur mes vieux jours j'ai repris l'étude de ce saint Père : que cherchai-je ailleurs, me suis-je dit à moi-même? pourquoi user mes forces par un travail inutile ? cette doctrine ne me suffit-elle pas ? où est-ce que j'espère d'en trouver une pareille? pourquoi tant écrire, tant dicter ? Songeons à multiplier les exemplaires des livres que ce grand docteur nous a laissés, et ne pensons plus à en faire de nouveaux : *Sufficit tibi hæc doctrina : ut quid stulto labore consumeris? quid dictas? quid scribis ? Multiplicentur potius, et transcribantur opera doctoris istius.* Je ne sais, dit-il dans un autre endroit, si l'université de Paris a jamais donné au monde un docteur qui puisse être comparé avec saint Bonaventure : *Nescio si unquam talem doctorem, sicut Bonaventuram, habuerit studium Parisiense.* Ce grand homme, messieurs, lorsqu'il écrivait ces paroles, n'avait pas oublié l'heureuse fécondité de cette illustre Académie; il se ressouvenait du fameux Maître des sentences, d'Albert le Grand, d'Alexandre de Alès ; il avait devant les yeux, et le Docteur subtil, et le Docteur angélique : et afin qu'on ne croie pas que ces mots sont échappés à sa plume, il a osé dire ailleurs que de tous les docteurs (il n'en excepte pas un), que de tous les docteurs, saint Bonaventure est celui qu'il estime le plus : *Si quæratur a me quis inter cæteros doctores plus videatur idoneus, respondeo, sine præjudicio, quod sanctus Bonaventura.*

Voilà, messieurs, ce que ce grand homme a jugé de notre saint. Je ne sais si l'on aurait pu lui donner de plus beaux éloges; mais il est visible qu'il ne pouvait avoir de panégyriste plus recommandable, plus désintéressé, plus clairvoyant, et qui fût plus digne lui-même des louanges qu'il donne avec tant de libéralité.

Si vous voulez savoir ce que les souverains pontifes ont pensé du même saint; au jugement de Sixte V, le Saint-Esprit s'est exprimé par la plume de Bonaventure ; toute l'Eglise, qui lui a donné un rang parmi les saints, l'a mis en même temps au nombre des Pères ; c'est un des oracles qu'elle consulte, lorsqu'elle veut elle-même déclarer ses sentiments et prononcer ses oracles. C'est dire peu, que les papes ont autorisé sa doctrine par des bulles authentiques, eux-mêmes tâchent d'autoriser leurs décisions par cette même doctrine ; et après lui avoir marqué sa place parmi les docteurs, ils font gloire d'être ses disciples. Mais une doctrine si éminente, une réputation si brillante, des talents si supérieurs ne seront-ils point de redoutables ennemis pour l'humilité de notre saint? Lequel des deux devons-nous craindre le plus, ou que sa modestie, comme un nuage sombre et épais, ne nous dérobe une si grande lumière, ou que tant de lumière ne dissipe entièrement ce nuage? Non, messieurs, ni l'un ni l'autre ne doit nous alarmer : sa science ne servira qu'à donner du prix à sa modestie, et ses sentiments modestes s'efforçant en vain de détourner les louanges et les honneurs dus à une science si sublime, les partageront avec elle. Elle paraît en effet, cette lumière, avec l'éclat le plus frappant : mais quel miracle, que toute la terre en étant remplie, lui seul n'en soit pas ebloui ! Entre-t-il dans l'ordre de Saint-

François? D'abord on y reconnaît en lui tout à la fois et un génie capable des emplois les plus éclatants, et un cœur avide des plus humiliants et des plus obscurs. L'obéissance le porte à Paris, où l'on venait déjà de toutes parts, pour apprendre sous les premiers maîtres du monde, et les lettres humaines, et la science divine : à peine il a pris deux ou trois ans les leçons du célèbre Alexandre de Alès, qu'il paraît capable d'en faire aux autres. Tout l'ordre juge dès lors qu'il peut remplir la place de son maître, et qu'il est temps de le faire monter sur un théâtre, d'où l'on peut dire qu'il a à parler à toute l'Europe.

Le jour même qu'il se montre sur cette scène brillante, il a pour concurrent le célèbre saint Thomas. Saint Bonaventure, qui pour des raisons que l'histoire n'a point remarquées, doit être admis le premier, lui veut céder cet honneur, ravi de trouver une occasion de pratiquer l'humilité dans un jour qui ne semblait destiné que pour sa gloire. Bien plus, cette concurrence devient le nœud de l'union qui subsista depuis entre ces deux grands saints. O différence des hommes ! ô différence des temps! Je ne sais ce que vous pensez d'une action si humble; mais sans parler de l'inclination naturelle que chacun a de tenir son rang, et de profiter de ses avantages, sans parler des raisons ou des prétextes que la gloire, que l'intérêt de l'ordre auraient pu fournir à l'ambition de quelqu'autre, faites réflexion, je vous prie, que dans cette rencontre son humilité a à combattre l'humilité d'un autre saint. A l'humilité de saint Bonaventure s'opposent la règle et le droit; malgré cet obstacle, elle a l'avantage sur la vertu de saint Thomas, qui est également jaloux de céder, et qui n'est sensible, dans la préséance qu'on lui défère, qu'à la perte de la gloire solide et de la couronne immortelle qu'on arrache à son humilité.

Sur le riche trophée qu'a remporté sa modestie, saint Bonaventure commence à expliquer publiquement l'Ecriture et le Maître des sentences, avec tout le succès qu'on s'était promis de son esprit et de son application. La qualité de ses auditeurs, leur nombre et leurs applaudissements confirment le jugement que ses supérieurs avaient fait de ses talents. Son nom devient célèbre par toute l'Europe, il est porté au delà des Alpes, il est sur le point de lui attirer de la cour de Rome un honneur qu'il ne redoute guère moins que les foudres du Vatican. Clément IV lui fait présenter l'archevêché d'Yorck, l'une des plus riches et des plus grandes églises de l'Angleterre : non-seulement il refuse, mais son humilité le rend si éloquent, que Rome approuve son refus, soit que le pape en voie la justice dans les raisons qu'en donne le saint homme; soit, comme il est plus probable, qu'à travers les prétextes dont il se sert pour le colorer, il fasse paraître tant d'horreur pour tout ce qui a de l'éclat aux yeux des hommes, que le saint Père ne put se résoudre à lui faire violence.

Après avoir détourné ce coup, il continua d'enseigner durant l'espace de sept ans. Saint Thomas, l'ange et le soleil de l'école, fut un de ses auditeurs les plus assidus; il ne pouvait assez admirer les lumières de son esprit; il apprenait, disait-il, dans ses leçons quelque chose qu'il cherchait en vain dans tous les livres : son admiration alla si loin, qu'il crut que le saint docteur tirait de quelque veine secrète une doctrine si rare et si abondante. Voici un autre genre de conflit, dirai-je de science? dirai-je de vertu? entre ces deux grands saints : saint Thomas supplie saint Bonaventure de ne lui pas cacher plus longtemps les livres singuliers dont il se sert pour composer ses écrits : celui-ci présente d'abord quelques volumes qu'il lisait assez souvent; mais saint Thomas s'apercevant que c'étaient les mêmes qui étaient entre les mains de tout le monde : Non, dit-il ; que vous sert-il de me le dissimuler? non, ce ne sont point là les sources où vous puisez tant de richesses : j'ai lu ces auteurs, j'en ai même lu que je ne vois point ici ; et cependant je n'ai encore trouvé nulle part ce que vous possédez depuis si longtemps, ce dont vous persistez inutilement à me vouloir faire un mystère.

Messieurs, une déclaration si simple et si naïve, si éloignée de toute apparence d'affectation et de flatterie, faite par un homme d'un mérite si extraordinaire et si reconnu parmi les savants, n'est-elle pas pour notre saint l'éloge le plus complet? Résistera-t-il à une atteinte si imprévue? comment se défendra-t-il de ces louanges si flatteuses et si peu suspectes? Il s'en défend, chrétiens auditeurs, de la manière dont les saints ont coutume de se défendre contre les respects, contre la juste admiration que les hommes ont pour leur vertu ; il rapporte tout au vrai principe. Je l'avoue, répond-il, ce n'est là que la moindre partie de notre bibliothèque; voyez-la tout entière dans cette image de Jésus crucifié : voilà la source que vous m'accusez de tenir cachée ; c'est de là, et non de mon esprit stérile, qu'est sorti ce que vous avez trouvé de raisonnable dans ma doctrine : ces plaies sont toujours ouvertes et toujours inépuisables ; il est facile de paraître riche et libéral, quand on est maître d'un pareil fonds, quand on n'a qu'à recevoir et qu'à répandre; sans un secours si présent, depuis longtemps je serais épuisé, mais ce n'est pas la première fois que Dieu a fait des miracles, qu'il a délié la langue des muets, qu'il s'est servi de la bouche des enfants pour rendre les plus célèbres oracles.

Voilà, messieurs, quelles étaient les armes qu'il opposait aux traits de la vanité, voilà quels étaient ses véritables sentiments. C'étaient ces sentiments humbles et modestes qui faisaient dire au célèbre Alexandre de Alès, que le cœur de Bonaventure n'avait point été infecté par le péché du premier homme, c'est-à-dire qu'on n'y découvrait nulles traces de ce malheureux orgueil vers lequel une pente si naturelle entraîne tous les hommes, depuis qu'il porta leur père à se

révolter contre son Dieu. C'est peu dire, qu'on ne remarquait en lui aucun vestige de l'orgueil d'Adam ; l'humilité sainte de Jésus-Christ paraissait dans toutes ses actions, elle se produisait dans tous ses discours. On la voit encore aujourd'hui retracée dans tous ses livres : on ne saurait presque lire sans rougir ce qu'il dit lui-même de ses ouvrages; il y reconnaît de l'ignorance, des erreurs peut-être ; peu content de les soumettre à l'autorité de l'Eglise, il les abandonne sans peine à la censure de tous ses lecteurs, il les prie de corriger ses fautes, de se défier de ses sentiments et de sa doctrine. Son style même, autant que ses pensées, exprime son humilité et sa retenue ; il semble craindre de parler le langage des savants et des docteurs ; il ignore cette emphase, signe plus souvent de l'enflure du cœur, que de l'élévation de l'esprit : de là cette simplicité dans ses expressions, de là ce soin d'écarter les termes obscurs et mystérieux dont quelques doctes affectent de revêtir leurs idées les plus communes, pour s'attirer l'admiration du peuple.

Mais rien ne me ravit davantage dans ce grand saint, que l'amour tendre et sincère qu'il conserva toujours pour les humiliations. Tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent que c'est ici l'épreuve de la véritable vertu. L'humilité est suspecte, lorsqu'elle s'arrête aux sentiments intérieurs, et qu'elle ne va pas jusqu'à se plaire dans l'abjection et dans le mépris. Quel attrait n'a-t-elle pas pour saint Bonaventure, cette abjection ! Il est dans un état violent, tandis qu'il est hors des exercices de l'humilité; dès qu'il est maître de lui, il y retourne comme à son centre. Le croirez-vous, chrétiens auditeurs, destiné pour enseigner la première des sciences, il ne peut consentir qu'on le décharge du soin des malades, qu'on avait ci-devant accordé à ses instantes prières. Quelque rang que sa réputation, que son mérite lui donnent dans son ordre, jamais il ne pense qu'il soit indigne de lui de s'abaisser jusqu'à rendre au dernier de ses frères les services les plus rebutants et les plus abjects. Le croirez-vous? tout le temps qu'il demeure dans la capitale de ce royaume, au milieu de ses occupations qui se multiplient tous les jours, au milieu des travaux que demande le soin de préparer des leçons publiques, que demande l'obligation de répondre en particulier à ceux qui viennent à lui de toutes parts, comme à l'oracle, de se prêter aux désirs d'une multitude d'hommes recommandables ou par leur piété, ou par leur savoir, ou par leur naissance, qui l'assiégeaient éternellement; quoique, outre ce travail ordinaire, il ait toujours entre les mains quelques ouvrages importants, quoique tantôt ses supérieurs, tantôt les souverains pontifes se servent de sa plume pour réprimer les ennemis de l'Etat religieux et de l'Eglise catholique, quoique aux exercices de l'école il joigne l'exercice de la prédication, le croirez-vous? parmi tous ces soins divers, jamais il ne manque, durant l'espace de dix-sept ans, à donner près de la moitié du jour au service des malades et aux autres offices de la maison.

Quel spectacle, de voir ce grand homme, en descendant d'une chaire où il avait paru comme un soleil, passer dans un office domestique, y rendre une obéissance aveugle au dernier des officiers ! Quel spectacle, de voir ce docteur incomparable se dérober à la conversation des grands du monde et à l'étude des sciences les plus sublimes, pour s'aller acquitter auprès de ses frères des emplois les plus humiliants ! Ne vous semble-t-il pas le voir, chrétiens auditeurs, cet homme, l'objet de l'admiration publique, cet homme qui a rempli la capitale, toute la France, tout l'univers de l'éclat de sa science et de l'odeur de ses vertus, cet homme qui est la lumière de son ordre, la terreur des hérétiques et des libertins, le maître des contemplatifs, le bouclier des papes, la colonne de l'Eglise, cet homme qu'on vient entendre de l'extrémité du monde, que les premières églises de l'Europe demandent pour pasteur, à qui Rome prépare déjà la pourpre, à qui même elle offrira la tiare, ne vous semble-t-il pas le voir attaché par office au lit des malades, faire ses délices de cet emploi d'humilité, y consacrer son loisir le plus précieux? Jugez, par son assiduité, par sa constance, par le choix qu'il fait des malades les plus incommodes, des services les plus pénibles, de ces services dont la nature a le plus d'horreur, jugez du plaisir qu'il goûte dans l'abjection.

Il faut cependant qu'il renonce à ce plaisir, et que de ces humiliations qu'on peut appeler l'élément de l'humilité, il passe dans les plus grands honneurs, qui sont si contraires à cette vertu, et où elle a tant de peine à subsister. Pour faire connaître à tout le monde combien elle était solide dans notre saint, il fallait la mettre à cette épreuve : une humilité dans les honneurs, dit saint Bernard, est un prodige bien rare. Voyez, messieurs, de quelle trempe devait être l'humble modestie de saint Bonaventure, pour s'être maintenue dans les tentations où la Providence l'a exposée. A peine il avait atteint l'âge de trente-cinq ans, que, du consentement de tous ses frères, il prit la conduite d'une des plus florissantes religions qui ait jamais été dans l'Eglise. L'ordre de Saint-François était déjà répandu par toute la terre ; la sainteté dont il faisait profession y attirait tous les jours un grand nombre de personnes célèbres par leur érudition, illustres par leur naissance ; tout le monde regardait ce grand corps comme un des plus fermes appuis de la religion catholique, comme le restaurateur de la piété chrétienne. Depuis le jour où l'humble François en jeta les fondements, jusqu'à aujourd'hui, il n'a pas cessé de produire de grands hommes, des hommes également distingués par leur science et par leurs vertus ; mais on peut dire que le siècle de saint Bonaventure fut un des plus heureux et des plus fertiles. Ce n'est donc point la disette de personnes capables d'un emploi si impor-

tant, qui fait que les suffrages se réunissent sur un religieux que son âge semblait devoir éloigner pour longtemps des premières charges. Un ordre qui fournissait tous les jours des professeurs aux plus fameuses académies, des prédicateurs aux plus grandes villes, des archevêques, des cardinaux, des légats apostoliques, des papes même à l'Eglise, ne manquait pas de sujets propres à le gouverner; on n'en trouve pas néanmoins de plus digne de cet honneur que notre saint : il exerça cette charge durant l'espace de dix-huit ans. Je ne vous parlerai point des avantages qu'il procura durant tout ce temps à son saint ordre; sans entrer dans un plus long détail, il me suffit de vous dire que je ne sais si, à la naissance près, les religieux de Saint-François doivent moins à ce sage général qu'à leur glorieux patriarche.

Ce que je ne saurais taire, c'est que son règne fut le règne de la douceur, fille inséparable de la vraie humilité, dit saint Bernard. En effet, il n'y a que les personnes enflées de leur propre mérite qui aient le cœur dur et inaccessible à la pitié, et l'on peut dire que l'excessive sévérité est le fruit ordinaire de l'orgueil et de l'indiscrétion. Eclater contre les fautes que commettent les autres, punir avec rigueur ces sortes de fautes, c'est vouloir faire entendre combien on est soi-même éloigné d'y tomber. Un homme, au contraire, qui se croit le plus grand des pécheurs, loin de s'emporter avec aigreur contre les faiblesses des autres hommes, se regarde dans les coupables, et accorde sans peine un pardon dont il pense avoir besoin lui-même.

Voilà le principe de l'indulgence qu'avait notre saint pour toutes sortes de personnes. Toujours prêt à se laisser fléchir, dès qu'on ne se rendait pas inflexible dans ses résolutions perverses, il porta si loin cette facilité et cette tendresse de père, que quelques-uns des mieux intentionnés sans doute, mais non pas peut-être des plus discrets, crurent avoir lieu de l'accuser de relâchement et de faiblesse : leur zèle eût enfin éclaté en plaintes publiques et séditieuses, si les heureux fruits de la sage douceur, la réformation des mœurs, le rétablissement de la discipline, qui avait souffert quelque altération par le déréglement de quelques particuliers, si le renouvellement universel, si l'accroissement même de la ferveur n'eût fermé la bouche à la médisance, n'eût étouffé les murmures des mécontents.

Mais la charge de supérieur général ne fut ni le dernier, ni le plus grand des honneurs que lui attira la réputation de son éminente vertu. Quelle circonstance inouïe et propre à remplir d'étonnement! C'est peu que tout un ordre ait voulu choisir pour supérieur le savant et l'humble Bonaventure, il faut, ou que toute l'Eglise l'honore et le reconnaisse comme son chef, ou qu'il donne lui-même un chef à toute l'Eglise. Oui, messieurs, non-seulement on lui présente le souverain pontificat, mais, ce qui n'a point encore eu d'exemple, et ce qui sans doute n'en aura jamais, sur son refus, on se remet à lui seul du choix du vicaire de Jésus-Christ. Le saint-siége vaquait depuis trois ans par la mort de Clément IV, et le choix d'un successeur n'avait pu encore réunir le conclave; les choses y paraissaient même disposées de telle sorte, qu'elles ne laissaient entrevoir aucun fruit de ces longues délibérations. Cependant l'Eglise souffre, et un si long interrègne est capable de faire des plaies à l'épouse de Jésus-Christ, que plusieurs papes pourront à peine fermer. On a recours aux prières, on implore derechef le secours du ciel, jusqu'à ce que les cardinaux conviennent enfin d'un expédient qui ne pouvait venir que de l'esprit qui préside à leurs assemblées. Ils s'adressent au saint général, ils le conjurent, ou de se charger lui-même de la conduite de l'Eglise, ou de lui donner un guide de sa main. Désormais ils lui font entendre que la nécessité est extrême, qu'on n'a déjà que trop donné à la délibération, qu'on attend de son désintéressement et de son zèle une réponse prompte et précise, qu'ils souhaitent qu'il accepte pour lui-même un honneur dont ils le jugent si digne, mais qu'en cas de refus, ils sont prêts à fléchir le genou devant celui qu'il nommera. Qu'en pensez-vous? un homme mortel peut-il, messieurs, recevoir sur la terre un honneur plus grand et plus extraordinaire? Vous êtes dans l'impatience de savoir quelle sera la réponse du saint à une proposition si peu attendue. Il ne balance point à rejeter la dignité qu'on lui présente, mais il ne refuse pas de nommer un souverain pontife : maître doublement de la première couronne de l'univers, en ce qu'il la méprise et qu'il en dispose.

Au reste, s'il ne prend point parmi ses inférieurs celui qu'il élève sur la chaire de saint Pierre, ce n'est pas qu'il n'eût pu faire à son ordre un honneur qu'il avait déjà reçu, par l'exaltation de Nicolas, et qu'il reçut encore en la personne de Sixte IV, d'Alexandre V, de Sixte V. Il ne le choisit pas même dans le sacré collége, dont il tient le pouvoir de faire cette élection. Un saint personnage qui, depuis plusieurs années, mène une vie cachée et obscure dans la solitude de la terre sainte, voilà l'homme sur qui il jette les yeux; Thibaut, chanoine de l'église de Lyon, sous le nom de Grégoire X, monte sur le premier trône du monde. Souffrez que je remarque que de cette église où tant de princes, où tant de rois sont entrés, il en est encore sorti des saints et des souverains pontifes.

Pardonnez-moi, messieurs, si je vous ai dit d'abord qu'on ne pouvait rien imaginer de plus glorieux à notre saint, que ce que je viens de rapporter; je me suis laissé surprendre par la nouveauté d'un événement si rare, et je ne faisais pas réflexion à ce qui me restait à dire : voici quelque chose de plus singulier que tout ce que vous venez d'entendre. Dans cette ville célèbre, dans l'enceinte de ces murs, Grégoire X, ayant convoqué un concile général, pour tâcher d'attirer les Grecs à la croyance romaine sur

la procession du Saint-Esprit, le pontife fait entendre à notre saint que dans cette conjoncture il prétend lui remettre entre les mains les intérêts de la religion catholique, et que c'est de ses lumières et de son zèle qu'il attend le succès d'une entreprise si importante. Pour donner plus d'autorité à ces négociations, plus de poids à son éloquence, il l'oblige d'accepter le titre de cardinal, et de cardinal-évêque, c'est-à-dire que sans passer par les dignités inférieures du sacré collége, il prend d'abord dans l'Eglise un rang où personne avant lui, où depuis même personne n'est monté que par degrés.

Ce concile, messieurs, formait l'assemblée la plus nombreuse et la plus auguste qu'on ait jamais vue. Le pape y était en personne, on y vit en même temps un empereur d'Orient, un roi d'Aragon, les ambassadeurs de tous les souverains, soit catholiques, soit schismatiques ; on y comptait deux patriarches, vingt ou vingt-deux cardinaux, cinq cents évêques, soixante abbés, des prélats et des ecclésiastiques d'un rang inférieur, jusqu'à mille. Notre saint non-seulement est chargé de faire l'ouverture de ces états du monde chrétien, et d'y proposer les articles sur lesquels on doit délibérer, mais il y paraît comme le principal ressort et comme l'âme des disputes et des délibérations. C'est entre ses mains que les Grecs voulurent rendre les armes ; et tout le monde avoua que Rome devait à ses soins le plaisir qu'elle eut alors de voir tous ses enfants réunis dans le sein de leur véritable mère. Au reste, cette victoire fut bien moins l'ouvrage du savoir que de l'humilité de notre saint ; ce fut elle qui dès la première vue désarma les ennemis de la foi. Ils furent convaincus par la force des raisonnements ; mais les cœurs, qui résistent encore après la défaite des esprits, ne se rendirent qu'à la modestie de Bonaventure : elle leur parut si aimable dans un homme de cette réputation, de ce mérite, de ce rang, qu'ils ne purent se défendre de ses charmes. Il est vrai que ce ne fut pas la première conquête qu'il dut à cette aimable vertu : nous lisons dans une bulle de Sixte V, qu'il n'avait jamais été vu de personne, sans en être aimé, et que sa douceur inaltérable, c'est-à-dire son humilité solide et constante, avait opéré cette merveille. Mais l'amour qu'elle inspira aux princes et aux prélats de l'Orient fut d'autant plus admirable, qu'ils aimèrent ce saint, l'unique auteur de leur défaite et de la ruine entière de leur parti ; ils l'aimèrent si tendrement, qu'alors au faîte de la gloire, la mort l'ayant ravi, ils parurent inconsolables et donnèrent toutes les marques de la plus sensible douleur.

Qu'en dites-vous, chrétiens auditeurs ? où vîtes-vous jamais se réunir tant d'honneur, tant de gloire ? L'ambition, je dis même la plus excessive et la plus démesurée, pourrait-elle porter plus loin ses désirs ? Réunissons, s'il vous plaît, sous un point de vue tout ce que nous venons de dire. N'est-ce pas un prodige, qu'un homme qui enseigne la théologie dans la première école de l'univers, à un âge où les autres sont à peine capables d'étudier cette science, qui refuse l'épiscopat avant d'avoir pu être supérieur dans son ordre, qui y entre dans les charges par la première de toutes, qui contre la coutume inviolablement observée, contre toutes les règles de la cour de Rome, porte dès le premier jour dans le sacré collége le titre le plus distingué dans ce corps auguste ; qu'un homme à qui non-seulement on présente le souverain pontificat, mais qui, ce que jamais aucun pape n'a pu faire, en dispose ; qu'un homme qui s'est vu comme l'arbitre d'un concile général, qui dans une assemblée où l'on avait appelé les premières têtes du monde, paraît comme le maître de tous les autres ; qu'un homme qui a toujours été considéré des grands, honoré du peuple, estimé, chéri de tout le monde, de ses ennemis même ; n'est-ce pas un prodige qu'au milieu de cette tempête d'honneurs et de réputation, comme l'appelle saint Grégoire, il soit toujours demeuré ferme, toujours égal à lui-même, toujours modeste, toujours humble jusqu'à la mort ?

Elle vient, cette mort, elle enlève ce grand saint, qui méritait à la vérité de vivre toujours, mais que le monde ne méritait pas de posséder plus longtemps ; il meurt avant la conclusion de ce célèbre concile. Mais cette conjoncture, quel nouveau lustre ne donne-t-elle pas à la gloire de Bonaventure ! Tous les prélats, tous les cardinaux, tous les ambassadeurs, tous les princes, le souverain pontife même, versent des larmes sur son tombeau. Ces murs qui renferment votre ville, ces murs, messieurs, couverts de deuil retentirent de mille gémissements ; de toutes parts on entendait les voix lugubres aussi bien des Grecs que des Latins, qui exprimaient leur juste douleur par ces paroles que l'histoire a conservées : *Cecidit columna christianitatis :* La colonne, l'appui de la chrétienté est tombée par terre, la plus grande lumière de l'Eglise vient de s'éteindre ; Bonaventure, qui depuis si longtemps lui servait de bouclier, qui venait de fermer une de ses plaies les plus profondes, qui seul pouvait lui rendre l'éclat et la fleur de ses premières années, le grand, le sage, le docte, l'humble Bonaventure est mort ; cette ferme colonne est renversée, et sa chute est capable d'entraîner la ruine de la religion catholique : *Cecidit columna christianitatis.*

De tous les états, de toutes les villes du christianisme, Lyon, qui par cette mort précipitée te vis enrichi de la précieuse dépouille de ce saint ; Lyon, dans une calamité si générale, tu conserves seul de quoi te consoler. Je me trompe, chrétiens auditeurs, toute l'Eglise, dans la perte de ce savant homme, trouve des raisons de modérer sa douleur : il est vrai qu'à l'avenir elle sera privée des exemples de sa profonde humilité, mais jusqu'à la fin des siècles, elle conservera les plus tendres sentiments de son admirable piété. Ils sont répandus dans tous ses livres, et nous tâcherons de les recueillir dans la seconde partie de ce discours ; après vous

avoir entretenus d'un docteur humble, je vous représenterai un docteur rempli de la piété la plus tendre. Voyons donc, en peu de mots, comment les subtilités de l'école n'ont pu sécher ce cœur que tout l'éclat de la science n'a jamais enflé.

SECOND POINT.

Parmi les exercices les plus capables de dissiper l'esprit, savoir remplir d'une sainte onction des écrits particuliers, savoir la répandre dans des traités théologiques, et de la même source, d'où sort cette onction sainte, savoir puiser la science la plus aride par elle-même, c'est ce que j'appelle savoir allier aux subtilités de l'école le goût de la vraie piété. Ces ouvrages particuliers, où saint Bonaventure a renfermé les sentiments de son cœur et les mouvements les plus vifs de sa tendre piété, toutes les fois que je les lis, ces divins ouvrages, il me semble avoir entre les mains les méditations de quelque solitaire qui aurait passé sa vie dans la prière, qui n'aurait jamais eu de commerce qu'avec les anges, qui, loin d'avoir eu part aux affaires, aux emplois, aux honneurs du monde, n'en aurait jamais vu l'embarras, n'en aurait pas même entendu le bruit. Il est sans doute étonnant qu'un homme qui n'a vécu que cinquante-trois ans, qui n'en a passé que trente-deux dans la religion, qui, durant tout ce temps, n'a pas eu un seul moment de relâche, qui a toujours été occupé ou à enseigner une science épineuse et difficile, ou à gouverner un grand ordre, qu'un homme qui a composé tant de discours sur les mystères de notre foi et sur la morale de l'Evangile, tant de volumes sur les questions de l'école, tant de commentaires sur les livres de l'Ecriture sainte; il est étonnant qu'un homme, parmi des soins si divers, si multipliés, ait trouvé du loisir pour faire des livres de piété et pour en faire, comme on l'assure, jusqu'au nombre de trois cents. Mais ce qui m'étonne encore davantage, c'est que, dans la multitude de ses grandes occupations, il ait pu conserver cette dévotion tendre et sensible dont ses livres sont remplis, et qu'on a tant de peine à acquérir, même dans la solitude. Ouvrez-les, messieurs, ces livres incomparables, la piété qu'ils vous inspireront vous fera bientôt connaître le caractère de leur auteur: il semble que, dans la plupart de ces productions, l'amour divin s'exprime lui-même et qu'il s'applique à cacher, sous chaque parole, un de ses traits les plus pénétrants. Cependant ce n'est point de ces sortes d'ouvrages que je veux tirer aujourd'hui la principale preuve de ce que j'ai avancé: non, chrétiens, pour vous donner quelque idée de la tendre piété de ce grand saint, je ne vous renverrai point à ces belles méditations où nous trouvons encore les doux entretiens qu'il avait avec Jésus crucifié; je ne vous parlerai point de cet aiguillon d'amour, comme il l'appelle, qu'on ne saurait lire sans être touché, sans être embrasé du feu qu'il y a partout répandu; je passe sous silence ces livres d'or, que Gerson n'avait pas cessé d'étudier durant l'espace de trente ans, et dont il avait médité cent fois, comme il l'assure lui-même, jusqu'aux moindres paroles.

Je ne veux produire aujourd'hui que ses traités les plus épineux, les plus remplis des subtilités de l'école. Oui, tout ce qu'il a écrit sur la science divine, sur les questions les plus scolastiques, les plus subtiles, les plus sèches, tout cela se ressent de l'onction de sa piété. On voit briller au travers de ces épines le feu dont son cœur était consumé; il a trouvé le moyen de tirer l'huile et le miel de ces pierres, de ces rochers: *Mel de petra oleumque de saxo durissimo.* Vous savez, messieurs, que les écrivains, même les plus spirituels, font paraître plus ou moins d'onction dans leur manière d'écrire, selon que les sujets qu'ils ont à traiter en sont plus ou moins susceptibles; mais à l'égard de notre saint, il n'est point de terre ingrate, point de matière stérile; son cœur est comme une fournaise d'amour où s'échauffe, où se fond tout ce qui y entre, quelque dure, quelque inflexible qu'il puisse être; dès qu'un sujet a passé par ses mains, il y prend une teinture de dévotion qui semble lui être naturelle; la trempe de son esprit est comme ces mines qui communiquent leurs vertus et leurs qualités à l'eau qui les touche, ou qui en approche dans son cours. Voilà pourquoi le grand évêque de Genève dit un jour que quelque estime, quelque vénération qu'il eût pour le Docteur angélique, il préférerait toujours l'école de saint Bonaventure à l'école de saint Thomas, parce que, quoique saint Thomas lui parût avoir autant et peut-être plus de lumières, saint Bonaventure lui paraissait avoir plus d'ardeur: J'aimerais mieux, disait ce saint prélat, être séraphin qu'être ange, savoir moins et aimer un peu plus.

Il est vrai qu'il est difficile de devenir savant dans la doctrine de ce Père, sans devenir saint en même temps. Il tend partout des piéges salutaires à ceux qui le lisent; ses preuves, ses raisonnements, ses réponses sont toujours accompagnées de quelque pieuse réflexion, de quelque soupir d'amour que sa plume tire de l'abondance de son cœur. Il me rappelle le souvenir de ces braves qui, non contents d'armer leurs traits d'une pointe aiguë et tranchante, les enduisaient de poix, y mettaient le feu à mesure qu'ils les lançaient contre l'ennemi. Notre saint docteur semble user du même artifice; sa victoire ne lui paraîtrait pas complète, s'il ne portait le feu partout où il fait triompher la vérité et la raison. Ne soyez pas néanmoins surpris, chrétiens auditeurs, si partout il trouve, il saisit l'occasion de parler au cœur; la raison de ce penchant si vif se présente d'abord: c'est un plaisir, ce sont des délices de parler de ce qu'on aime, c'est même une espèce de nécessité d'en parler. Voyez comme un homme passionné parle partout le langage de sa passion; voyez comme, à chaque moment, il fait tomber le

discours sur l'objet qui l'occupe tout entier ; il n'est rien qui ne lui en réveille le souvenir, rien de si éloigné qui ne l'en rapproche, rien de si disproportionné qui ne lui semble s'y rapporter ; tout le rappelle sans cesse à ce qu'il sent. C'est ainsi que les souffrances du Sauveur, profondément gravées dans l'esprit de saint Bernard, rendaient partout présente à ses yeux quelque circonstance de la passion ; pour lui toutes les liqueurs étaient du fiel, tous les arbres étaient des croix, toutes les montagnes des calvaires. Notre saint dit de lui-même que depuis qu'il a eu le bonheur d'entrer dans les plaies de Jésus crucifié, ses yeux ont toujours été teints de sang, en sorte qu'à son égard il n'y a plus eu qu'une couleur : tout lui a paru sanglant. Il veut dire, et c'est justement ma pensée, qu'il est tellement rempli de l'amour de son divin Maître, qu'il s'imagine que tout lui parle de lui, qu'en tout il se présente à lui ; il veut dire que cet objet seul occupe toutes ses pensées, et qu'ainsi il est naturel qu'il ait quelque part à tous ses discours.

Mais comment pouvons-nous trouver étrange que la doctrine de ce Père soit une source de sentiments tendres, puisque du même principe d'où sortait sa piété sortait aussi cette doctrine ? Une science qui vient de Dieu peut-elle ne pas parler à Dieu, peut-elle ne prendre pas sa pente vers l'océan d'où elle a commencé à couler ? Saint Bonaventure, chrétiens auditeurs, acquérait la science en étudiant le livre des saints ; en un mot sa science et sa piété partaient de la même source. Nous l'avons déjà dit, un crucifix toujours présent à ses yeux lui tenait lieu de livres ; c'était là l'oracle qu'il consultait dans ses doutes, et dont il tirait ses plus savantes résolutions. Il entrait tous les jours dans toutes ses plaies, et, par le passage qu'elles lui ouvraient, il pénétrait jusque dans le cœur même de Jésus-Christ. C'est dans cette école que du même maître qui avait instruit saint Paul, il prenait des leçons qui n'étaient pas moins sublimes que les connaissances que cet apôtre avait apportées du troisième ciel. C'est dans cette même source du christianisme qu'il apprenait à parler de nos mystères, et à en parler d'une manière digne de notre religion. Quel bonheur, hélas ! ne serait-ce point pour nous, si tous les docteurs qui nous enseignent voulaient jeter quelquefois les yeux sur ce grand livre, sur ce livre ouvert à la vérité à tout le monde, mais si peu lu, si peu connu, du moins si peu entendu de la plupart des hommes. Mon Dieu ! qu'en peu de temps ils y puiseraient d'excellentes lumières, et qu'ensuite ils trouveraient de facilité à nous instruire, à nous changer, à nous convertir ! Toute leur érudition, toute leur science, ces raisonnements si justes et si solides qu'ils puisent ou chez les maîtres de l'école ou dans leur propre fonds, toutes ces productions de l'esprit humain seraient peut-être capables de nous convaincre, de fermer la bouche à l'impiété et à l'hérésie ; mais pour nous toucher, pour fléchir notre cœur, pour nous obliger à vivre conformément à notre foi, qui ne sait pas qu'il faut d'autres armes ? L'ignorance est aujourd'hui le moindre de nos défauts, peut-être même n'est-on que trop instruit au siècle où nous sommes. Il s'agit de combattre nos passions, et ce n'est que la science de la croix qui peut les vaincre. Enseignez-nous Jésus crucifié, mais enseignez-le par vos exemples autant que par vos paroles, et nous serons tous des saints. Amenez-moi tous les hérétiques, disait un savant prélat qui vivait avec saint François de Sales, amenez-moi tous les hérétiques que vous voudrez voir confondre ; mais si vous voulez qu'ils se convertissent, adressez-les à l'évêque de Genève : la science de l'école produira sans doute la conviction, mais une douce insinuation, une douce persuasion ne peut être que le fruit de la science des saints ; il faut l'avoir étudiée dans le livre des prédestinés. Saint Bonaventure ne se contentait pas de le lire et de le méditer, ce livre de salut, il n'écrivait jamais sans l'avoir devant les yeux, pour en copier les divers traits, pour les transmettre dans ses ouvrages. Saint Thomas fut saisi de la même vénération qu'on sent aux approches du sanctuaire, le jour qu'il surprit notre saint environné d'une lumière céleste, composant dans la posture la plus humble, et travaillant pour lors à la vie de son glorieux fondateur. Révérons, dit-il, pour exprimer son respect, révérons une étude où tout respire la sainteté, et laissons travailler un saint pour la gloire d'un autre saint : *Sinamus sanctum laborare pro sancto.*

De plus, qui pourrait exprimer les vives lumières qu'il a puisées dans l'eucharistie, dans cet abrégé des merveilles de la miséricorde et de la puissance divine ? Lui-même, il avoue qu'en servant à l'autel, qu'en participant aux sacrés mystères, il avait beaucoup plus appris que dans tous les livres des docteurs, que dans tous les écrits de ses maîtres. Le sacrement adorable de Jésus caché sous de faibles espèces était à ses yeux semblable à ce livre qui apparut à Ézéchiel, et que Dieu lui commanda de manger, pour devenir capable d'enseigner son peuple : *Comede volumen istud, et vadens loquere ad filios Israel.* Il crut que Jésus-Christ lui adressait tous les jours ces mêmes paroles, et qu'il l'invitait à se nourrir de ce riche volume où sont renfermés tous les trésors de la science des saints ; il s'en nourrit souvent, chrétiens auditeurs, il en pénétra les profonds mystères, il en tira cette doctrine remplie d'onction, assaisonnée de ce miel sacré qu'il communiquait par ses discours : *Comedi illud, et factum est in ore meo sicut mel dulce.* Voilà, chrétiens auditeurs, comment cet illustre docteur a été humble, voilà quelle a été la piété de ce théologien si profond et si subtil, en un mot, voilà comment il a accordé la science avec la sainteté.

Il n'y a que trop de personnes dans le monde qui loin de croire qu'il soit difficile d'allier une grande vertu avec une doctrine profonde, se persuadent au contraire qu'il n'y a que les grands docteurs qui puissent

être de grands saints. Pour opposer à cette erreur le sentiment de saint Bonaventure même, vous rapporterai-je la réponse que fit ce savant homme, également capable d'enseigner les maîtres et de s'abaisser jusqu'à répondre aux questions des plus ignorants ? S'étant rendu à Lyon pour y assister au concile, un des frères du monastere, avec la vertueuse simplicité que comporte son état, lui demande : Puis-je, malgré mon ignorance, aimer le Seigneur autant que vous, qui passez pour la plus grande lumière de l'Eglise ? Hélas ! mon frère, dit le saint, il n'est point d'ignorant, il n'est point de femme, si simple qu'elle soit, qui ne puisse aimer Dieu autant et plus que je ne l'aime. Sur cette réponse, le frère suivant toujours l'instinct de sa pieuse simplicité, court brusquement aux fenêtres de la maison, et ne pouvant retenir la joie qui le transporte, il crie à des femmes qu'il aperçoit occupées à un pénible travail : Consolez-vous, pauvres femmes, réjouissez-vous, nous pouvons, vous et moi, aimer autant le Seigneur que l'aime le savant Bonaventure. Messieurs, vous admirez sans doute l'ignorance et la simplicité de ce religieux dans la question qu'il propose à ce grand saint, et moi j'admire sa charité, son zèle dans la joie sainte qu'il fait éclater après une réponse si consolante.

En effet, chrétiens auditeurs, quel sujet de consolation pour une créature, pour un chrétien qui sait ce que c'est que Dieu, qui connaît combien il est utile, combien il est doux de l'aimer ! Je puis aimer Dieu et l'aimer autant que les plus grands saints l'ont aimé ; je puis aimer Dieu, et rien n'est capable de m'en empêcher, ni le caractère de mon esprit, ni la disposition de mon corps, ni la situation de mes affaires et de ma fortune. Je ne puis espérer d'acquérir ces lumières si vives et si pénétrantes qui ont brillé dans le saint dont je viens de faire l'éloge ; en vain prétendrais-je à cette réputation, à ces emplois, à ce faîte d'honneurs et de dignités où l'ont porté son mérite et sa vertu ; grand saint, je ne vous envie point tous ces avantages, peut-être me seraient-ils funestes, peut-être n'en ferais-je pas le même usage que vous ; mais sans avoir autant de science, autant de gloire sur la terre, autant de crédit parmi les hommes, je puis avoir pour mon Dieu autant d'amour que vous en avez eu ; je ne demande rien de plus, ce bien seul me tiendra lieu de tous ; et jamais, tandis qu'il me sera libre d'en jouir, il ne m'échappera de plaintes. Que la perfidie, que l'injustice des hommes me dépouille de tout ce que la Providence m'avait confié de richesses, de tout ce que je puis avoir acquis d'honneur et de bien par ma conduite et par mon travail ; que les forces, que la santé m'abandonnent à la fleur de l'âge, que les plus cruelles maladies me fassent ressentir chaque jour toutes les douleurs de la mort, dans cet état je puis encore aimer Dieu, je puis l'aimer autant, je puis même l'aimer plus que si je jouissais de tous les avantages de la santé, de toutes les faveurs de la fortune. De quoi me plaindrais-je, et quel est le mal que me peuvent faire toutes ces disgrâces, si elles ne peuvent m'empêcher d'aimer Dieu ?

Malheureuses, mais véritablement malheureuses les âmes que Dieu a déjà condamnées pour une éternité au feu de l'enfer ! Malheureuses dans les ténèbres où elles sont ensevelies, malheureuses dans ce qu'elles ont à souffrir de la part des démons qui les environnent, de la part des flammes qui les brûlent sans les consumer, mais infiniment plus malheureuses encore, parce qu'elles n'aiment point leur Créateur, parce qu'elles le haïssent, parce qu'elles le haïront éternellement, et qu'éternellement elles ne pourront pas ne le point haïr. Mais nous qui pouvons encore l'aimer, s'il y a pour nous quelque source d'inquiétude, n'est-ce pas que nous pouvons aussi ne pas l'aimer ? Dure et funeste liberté, quand est-ce que tu seras changée en une éternelle, en une indispensable nécessité d'aimer Dieu ? Que votre bonheur est grand, citoyens du ciel ! vous qui non-seulement pouvez aimer Dieu, mais qui l'aimez avec tant d'ardeur, qui l'aimerez éternellement, et qui éternellement ne pourrez pas ne le point aimer.

Grand saint, docteur incomparable de l'Eglise, qui avez donné les plus frappants exemples de l'humilité et de la piété chrétienne ; grand saint, qui tenez un rang si distingué parmi ces glorieux esclaves de l'amour divin, nous n'ignorons pas quel est votre crédit auprès du Seigneur, nous savons le pouvoir que vous avez sur les maladies et sur la mort même, nous vivons dans une ville qui l'a éprouvé plus d'une fois ; cependant ce n'est point pour obtenir ni une longue vie, ni une longue prospérité que nous vous adressons aujourd'hui nos vœux, nous ne demandons plus que de l'amour, obtenez que nous aimions celui qui nous aime avec tant de désintéressement, avec tant de constance, celui que vous avez aimé avec tant de tendresse, celui que nous espérons aimer avec vous durant l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR D'UNE VÊTURE.

L'époux que cherchent les vierges en se retirant dans la religion est le plus beau des hommes, mais il est défiguré par ses souffrances ; il est le plus noble des princes, mais il est pauvre dans sa noblesse ; il est le plus tendre des amants, mais il est jaloux dans son amour.

Qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos ?

Quel est donc ce bien-aimé que vous préférez à tous les autres, et qui vous oblige à nous faire de si ardentes prières ? (Cant. V.)

Ma chère sœur, quel heureux succès ne devons-nous pas espérer de la démarche que vous allez faire ! un augure favorable en marque chaque circonstance. C'est aujour-

d'hui l'anniversaire de votre naissance, pouviez-vous mieux célébrer le jour que vous êtes venue au monde qu'en renonçant au monde, qu'en prenant une nouvelle vie en Jésus-Christ? Rien de plus heureux que cette première naissance : elle vous a mise dans une famille où les honneurs et la vertu sont héréditaires ; les avantages naturels que vous avez apportés dans cette famille de bénédiction nous font penser que votre naissance spirituelle, cette seconde naissance arrivant au même jour, sera également avantageuse; de plus, vous embrassez la règle d'une sainte dont vous portez déjà le nom ; c'est sans doute parce que vous voulez lui ressembler en tout; cela même est une raison pour nous de juger que sainte Claire revivra en vous. Enfin, pour prendre l'habit de son ordre, vous avez choisi le jour qu'elle mourut, qu'elle fut reçue dans le ciel; de là ne pouvons-nous pas augurer que votre entrée dans la religion sera une mort parfaite au siècle et le commencement d'une vie semblable à la vie des bienheureux? Veuille le Seigneur vérifier de si heureux présages, et verser sur vous une grâce si abondante, que vous accomplissiez nos prédictions, que vous surpassiez même nos espérances !

Mais, quelque fortes que paraissent ces conjectures, ce qui me rend si plausible la pensée où je suis que vous serez une parfaite religieuse, c'est cette ardeur que vous témoignez pour entrer dans la religion : car d'où pourrait-elle être venue, cette ardeur, si ce n'est du désir sincère que vous avez de plaire à Dieu et de vous sanctifier? Sans parler des qualités particulières, vous appartenez à des personnes dont les biens, le mérite, la réputation, le rang qu'elles tiennent dans la province, dont l'estime, dont la tendresse incroyable qu'elles ont pour vous ne vous promettaient rien que de grand, rien que d'éclatant dans le monde. Ce n'est donc ni par désespoir, ni par dépit, moins encore par violence que vous avez choisi le parti que vous embrassez ; ce ne peut être que par vertu, que par un pur amour pour le Seigneur. Or, peut-on entrer dans un monastère avec ces intentions, et ne s'y pas acquitter de son devoir? Mais, ma chère sœur, puisqu'à l'égard d'une épouse de Jésus-Christ la vêture tient lieu de fiançailles, de même que sa profession peut être regardée comme la solennité de son engagement éternel, souffrez, avant de passer outre, que je vous fasse une question. Quel est ce bien-aimé que vous voulez avoir pour époux, et que vous demandez avec tant d'instances, même avec larmes? *Qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos?* Seriez-vous de ces vierges qui se laissent aveugler par leur passion, et qui trouvent ensuite tant de sujets de se repentir de leur choix précipité? Non, vous êtes trop sage pour donner dans cette imprudence. Mais, afin qu'on n'ait rien à nous reprocher, afin qu'on ne nous accuse pas de trop de facilité, et qu'on ne vous accuse pas vous-même d'avoir agi aveuglément, je dois vous peindre celui que vous aimez.

Je ne vous déguiserai rien dans ce tableau, en vous y représentant tout ce que votre époux a de plus capable d'attirer; je ne vous cacherai pas ce qui est capable en lui de rebuter un cœur, afin que vous puissiez délibérer et prendre parti avec plus de connaissance. Apprenez donc en peu de mots quel est cet époux que vous demandez. Il a de la beauté, on n'en peut pas disconvenir, mais cette beauté est cachée ; vous le posséderez longtemps sans le voir. De plus, il a de la naissance, mais que sert cet avantage quand on n'a pas de bien pour le soutenir? Il n'a pour tout bien, et il ne demande de vous pour toute dot, que la pauvreté. Enfin, vous pouvez attendre de sa part un amour très-vif; mais, il ne faut pas vous le dissimuler, sa jalousie égale sa tendresse. Voilà dans ces trois coups de pinceau le portrait fidèle de votre époux. Il est le plus beau des hommes, mais il est défiguré par ses souffrances : ce sera le premier point. Il est le plus noble des princes, mais il est pauvre dans sa noblesse: ce sera le second. Il est le plus tendre des amants, mais il est jaloux dans son amour: ce sera le troisième point. Voilà tout le sujet de cet entretien, que je commencerai après avoir salué la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Vous n'ignorez pas, ma chère sœur, que, lorsque le Verbe éternel s'unit à l'humanité sainte, il lui fit part de toutes ses perfections infinies ; l'homme dès ce moment fut puissant, sage, immense, immortel comme Dieu l'est lui-même, puisqu'il ne fut plus qu'une même personne avec Dieu. Mais vous ne savez peut-être pas que, outre ces divines perfections, le Créateur répandit dans l'âme de Jésus-Christ des qualités créées, des qualités surnaturelles, des qualités naturelles dignes de la divinité à laquelle il était uni ; de sorte qu'à ne considérer même que ce qu'il avait d'humain, il était par sa bonté, par sa sagesse, par sa sainteté, par sa science, infiniment au-dessus du reste des hommes.

Son corps même se ressentait de la présence de la divinité qui y habitait ; on peut dire que sa beauté était toute divine ; qu'en ce point il avait sur toutes les beautés créées un avantage infini ; que Dieu ne s'était pas seulement uni à cette partie terrestre et sensible, mais qu'il s'était rendu en quelque sorte corporel et sensible en elle ; c'est le sens que quelques docteurs donnent à ces paroles de saint Pierre : *In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter.* La plénitude de la divinité habite en lui. En effet, dit saint Jérôme, écrivant à une sainte fille nommée Principia, il fallait bien que sur ce visage il y eût des traits tout célestes, car sans ce charme divin eût-on vu les apôtres s'empresser de suivre Jésus-Christ; les apôtres, qui étaient encore si grossiers, et qui ne pouvaient être frappés que par les sens?

C'est cette même beauté, c'est l'attrait de son éloquence qui, selon saint Chrysostome, entraînait ces milliers de personnes attachées à sa suite par un pays désert et stérile ; si elles ne peuvent se séparer de lui, si elles oublient, pour le suivre, jusqu'aux besoins de la vie, c'est qu'elles se nourrissent du plaisir de le voir et de l'entendre. C'est cette beauté qui porta au cœur de Madeleine le premier coup; c'est cette beauté qui lui fit perdre le souvenir de ses autres attachements.

Quand on cherchait Jésus-Christ de la part des prêtres pour le livrer à Pilate, l'Evangile remarque qu'il était nuit et qu'on le cherchait au flambeau. Cette obscurité n'empêcha pas que tous les soldats ne fussent éblouis par l'éclat qui partait de son front ; et saint Jérôme, que j'ai déjà cité, assure que ce qui les renversa par terre fut la surprise que jeta parmi eux cet éclat immortel. Ses ennemis sans doute avaient craint cet effet de sa beauté, et dans cette crainte ils avaient choisi le temps de la nuit. Ne doutons pas même que le soin qu'ils prirent à sa passion de défigurer son visage avant qu'il fût présenté au peuple ne fût encore un artifice que leur haine leur suggéra, pour prévenir les mouvements de tendresse et de respect que la vue du plus beau des hommes aurait excités dans les cœurs.

Oui, ma chère sœur, vous devez regarder le portrait que fait l'épouse au livre des Cantiques comme le portrait de votre époux. Rien n'est plus brillant que ce tableau, et il mérite bien d'être considéré avec attention. Pour donner quelqu'idée de la beauté de son époux, elle entre dans le dernier détail et elle emploie tout ce que la nature a de plus riche et de plus précieux, l'or, le cèdre, l'ivoire, le lait, le palmier, toutes les couleurs, toutes les pierreries, toutes les fleurs, tous les parfums. Elle donne à son teint une blancheur, un éclat semblables tout à la fois aux lis et aux roses. La couleur, l'arrangement, la longueur de ses cheveux donnent un nouveau lustre à la beauté de sa tête. Rien n'est plus brillant que ses yeux, plus régulier que son visage, plus achevé que ses mains. Son souffle est un parfum, sa voix un charme attrayant. La douceur et la majesté de son front répondent aux traits les mieux assortis de sa haute taille. Rien en un mot dans toute sa personne qui ne soit rempli de mille agréments, qui ne soit propre à inspirer l'amour : *Totus desiderabilis.*

Tel était Jésus-Christ lorsqu'il vivait parmi les hommes. Depuis ce temps, loin que les années aient altéré ou terni l'éclat de sa beauté, elles lui ont donné un accroissement qui ne peut être exprimé par des paroles. Je vais exposer ce qu'une autre de ses épouses chéries en a écrit après l'avoir vu. Sainte Thérèse au vingt-huitième chapitre de sa vie rapporte que Jésus-Christ lui ayant un jour montré ses mains, une autre fois son visage, et enfin tout son corps revêtu de gloire, tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel, elle pensa quelque temps que cette vision n'était peut-être qu'un effet de son imagination ; mais, ajoute-t-elle, ma simplicité en ce point était extrême, vu que l'imagination la plus forte et la plus féconde ne peut rien se représenter de semblable à ce que j'avais vu de mes yeux. Quand je me serais efforcée des années entières d'imaginer une beauté aussi parfaite, jamais je n'aurais atteint à cette perfection, tant la blancheur seule et l'éclat extraordinaire que je vis surpassent tout ce qu'on peut se figurer : cette blancheur, cet éclat n'éblouissent point ; c'est une lumière, et si douce et si naturelle, qu'auprès d'elle la lumière des astres semble n'être qu'une lueur artificielle, qu'une lueur empruntée. Depuis que j'ai vu cette ravissante beauté, le soleil me paraît si pâle et si sombre, que je ne daignerais pas ouvrir les yeux pour le regarder. Il y a entre ces deux lumières la même différence qu'entre une eau vive et claire qui, de plus, frappée par les rayons du soleil, coulerait sur le cristal, et une eau trouble et bourbeuse qui serait couverte d'un nuage épais. Elle avait déjà dit auparavant que, lorsque Jésus lui découvrit son visage, elle en fut tellement ravie, qu'elle en perdit toute connaissance. Sainte Thérèse, ma chère sœur, n'était point une visionnaire, c'était une vierge d'un jugement sain, d'un discernement sûr : mais ce qui m'engage le plus à donner croyance au détail qu'elle fait, c'est qu'après avoir reçu la faveur dont elle parle, il n'y eut plus ni beauté ni agrément qui fût capable de la toucher. Personne n'était plus sensible qu'elle au mérite et à l'amitié, personne n'était plus susceptible d'une passion tendre et honnête ; et cependant, dès qu'elle eut vu le Sauveur du monde, les personnes les plus accomplies devinrent indifférentes pour elle ; nul mérite, nul avantage naturel ne fit plus d'impression ni sur son esprit, ni sur son cœur, elle fut libre dans un instant de tous ses attachements anciens, et pour l'avenir inaccessible à tout ce qui peut inspirer de l'amour.

Que ne vous montrez-vous à nous, ô le plus beau des enfants des hommes, pour faire disparaître tant de vaines beautés qui nous enchantent, pour enchaîner nos passions qui nous séduisent, pour nous affranchir de ce joug sous lequel les objets créés retiennent et captivent notre cœur ! Pourquoi tant de commandements et tant de promesses afin de nous porter à vous aimer, puisqu'il suffit de vous faire voir pour allumer cet amour ? Comment n'employez-vous point un moyen et si facile et si sûr, vous qui avez tenté les moyens les plus difficiles, vous qui vous êtes uni à une nature si abjecte, qui avez embrassé une condition si obscure, un genre de vie si pénible, qui avez souffert une mort si honteuse et si cruelle ?

Je ne m'étonne pas, messieurs, que cette grâce nous soit refusée, à nous qui vivons dans le commerce du monde. Nos yeux, qui se souillent tous les jours par la vue des objets sensibles, ne sont pas assez purs pour une si chaste beauté. Mais vous, ma chère sœur, qui allez renoncer au monde et

à ses plaisirs, vous qui vous allez renfermer pour toujours, vous qui, selon le conseil de Tertullien, allez élever un mur entre vous et les hommes, un mur qui arrêtera leurs regards de peur qu'ils ne viennent jusqu'à vous, et les vôtres de peur qu'ils n'aillent jusqu'à eux ; vous, enfin, qui serez l'épouse bien-aimée, vous n'aurez point l'avantage de voir votre époux ; non, vous ne devez point vous attendre à cette faveur : un jour viendra, et peut-être est-il déjà proche, ce jour, où vous le verrez au ciel dans cet éclat stable qui ravit les anges; mais tandis que vous serez sur la terre il faudra vous contenter de le voir par la foi. Mais pourquoi vous rien dissimuler? Jésus sera toujours avec vous, vous serez toujours avec lui, il vous fera entendre sa voix, il écoutera vos plaintes, il sera témoin de vos langueurs, il se rendra sensible à votre âme, il s'unira à vous dans vos méditations d'une manière ineffable ; mais sa présence sera pour vous un mystère : vous la sentirez, lui-même il vous entretiendra, il vous parlera et vous lui parlerez, mais sans le voir.

C'est toujours un grand avantage, me direz-vous, d'entendre la voix, de sentir la présence d'un époux aussi aimable; cette présence, quoique invisible, remplit une âme de la douceur la plus sensible. Oui, ma chère sœur ; mais que d'amertume sera mêlée à cette douceur ! La voix de Jésus-Christ sera toujours à votre égard la voix d'un époux ; mais combien de fois d'un époux de sang, d'un époux qui vous instruira à mépriser les charmes d'une beauté passagère ? Il se cache aux yeux de ses épouses fidèles, mais pour les autres il s'en écarte, il ne s'en fait pas même entendre. Nous marchons tous dans les ténèbres, mais quelle différence entre les gens du monde et nous ! Ceux-ci vivent dans les ténèbres les plus sombres et les plus épaisses, ce sont de pures ténèbres. Les ténèbres qui environnent les épouses de Jésus-Christ ressemblent à ces jours où le soleil, quoique obscurci par quelque nuage, ne laisse pas d'éclairer la terre : mais, outre que ce soleil est couvert de nuages, à quelles terribles éclipses n'est-il pas encore sujet? Je veux dire, ma chère sœur, que votre époux se retirera quelquefois, qu'il se cachera de telle sorte que, non-seulement vous ne le verrez pas, mais qu'il ne vous fera pas même sentir sa présence. Il sera sourd, il sera muet, perdu même et mort en quelque sorte pour vous. Vous êtes aujourd'hui dans la ferveur, et votre victoire sur le monde vous porte au comble de la joie; demain ce sera peut-être une désolation intérieure, une sécheresse de cœur, un dégoût des choses saintes, une tentation violente ; de plus, ce seront de la part de Jésus-Christ des rebuts, des froideurs telles qu'il les pourrait avoir pour une âme réprouvée. L'état de ceux qui commencent à se donner à Dieu, dit le chancelier de Paris, ce premier état est comme l'hiver de la vie spirituelle; il y a quelques moments de sérénité, mais ils sont rares, pour l'ordinaire on y est enseveli dans des nuages épais. Ceux qui font quelques progrès dans la vertu ont des jours semblables aux jours du printemps, tantôt sereins, tantôt couverts de nuées ; les parfaits sont comme dans l'été, où le ciel est pur et découvert, mais où néanmoins des jours tristes et sombres forment les tonnerres et les tempêtes.

Vous entrez dans ma pensée. Vous ne pouvez, dans la vie que vous allez embrasser, vous promettre un calme constant. Si vous répondez mal aux bontés de votre époux, il s'éloignera pour punir votre ingratitude ; si vous lui êtes fidèle, quelquefois, malgré votre fidélité, il vous rebutera pour éprouver votre constance. Il faut affronter bien des tentations avant qu'on ait acquis la vertu que demande la profession religieuse ; et pour la purifier, quand on l'a acquise, cette vertu, l'on a encore besoin d'être tenté, parce que c'est dans le sentiment, dans l'expérience de notre faiblesse qu'elle prend son dernier lustre : *Virtus enim in infirmitate perficitur.*

Le voulez-vous, ma chère sœur, le voulez-vous accepter, cet époux ? consentez-vous d'être livrée à toutes ses rigueurs, à toutes les épreuves où il a coutume de mettre ses épouses les plus chéries ? Vous sentez-vous assez de courage, assez d'amour pour dire avec les Catherine de Sienne, les Thérèse, les Magdeleine de Pazzi et les autres amantes de Jésus : Non, Seigneur, je ne vous demande ni vos dons, ni vos caresses ; je ne vous demande que vous-même : soyez invisible, soyez sévère, soyez impitoyable, soyez cruel; pourvu que vous soyez à moi, et que je sois à vous sans réserve, mon cœur est content. Ce n'est point votre beauté, ô Jésus, qui m'a charmée, c'est votre amour; ce n'est point sur votre trône que je vous ai choisi, c'est sur la croix, défiguré, couvert de plaies, baigné dans votre sang ; c'est un Dieu souffrant et crucifié que j'ai souhaité pour époux : en l'épousant, je prétends encore épouser sa croix, épouser ses souffrances et partager avec lui ses plaies, ses douleurs.

Si vous êtes dans ce sentiment, allez, ma sœur, vous trouverez infailliblement ce que vous cherchez, vous trouverez les croix extérieures, les croix intérieures pour lesquelles vous soupirez. Vous trouverez encore ce que vous ne cherchez pas : dans ces amertumes vous goûterez des douceurs que le monde ignore; et, ce qui est inconcevable pour quiconque ne l'a pas éprouvé, vous serez plus heureuse que ceux qui ne souffrent rien, vous serez tranquille au milieu de la tempête, vous demeurerez consolée dans la désolation. Mais, avant que vous me répondiez sur ce premier point, il faut que je passe à un autre, et que je vous fasse voir, dans la seconde partie de ce discours, que l'époux que vous désirez est le plus noble des princes, mais qu'il est pauvre dans sa noblesse.

SECOND POINT.

Quoique la noblesse soit une qualité ai-

mable, dans quelque sujet qu'elle se rencontre, nous voyons cependant que les femmes en sont naturellement plus touchées que les hommes. S'agit-il de faire un choix, elles font plus de cas de la noblesse dans un mari, qu'un mari n'en fait en elles. Cette délicatesse dans leur sexe n'est pas sans fondement. Une fille reçoit comme une seconde naissance en se mariant, elle change de condition, elle entre dans une autre famille, elle en prend jusqu'au nom; elle est anoblie par cette alliance, si la famille est illustre ; et, si elle est obscure, elle descend de son rang, elle se dégrade en s'y alliant. Or, comme il n'est personne qui n'eût voulu naître dans l'honneur, s'il eût été en son pouvoir de se choisir des parents et des ancêtres, il ne faut pas trouver étrange que dans cette naissance civile une fille tâche de réparer les défauts de sa première naissance, ou d'en accroître les avantages.

Ma chère sœur, si vous avez cette ambition, vous prenez un époux qui pourra vous satisfaire ; non-seulement il est descendu de tous les rois de Juda, il est encore le fils, l'héritier, le successeur de David et de Salomon. Mais, ce qui l'élève infiniment au-dessus de tous les princes de la terre, il est le fils de Dieu, le fils unique du Père éternel, l'image substantielle de toutes les grandeurs divines ; il est fils de Dieu, il est égal à Dieu, il est Dieu lui-même, et, par conséquent, le créateur de toutes choses, le juge, le maître et le roi des rois. Qu'au nom de Jésus, dit l'Apôtre, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ; ce nom est en effet vénérable aux anges et aux hommes, il est terrible aux démons ; ce nom est adoré par tout l'univers ; à ce nom, tout tremble, tout plie, tout se soumet. Or, ce nom, ma chère sœur, c'est le nom de votre époux. Rien n'est plus propre à flatter une femme qu'un parti qui la tire entièrement de pair, qui lui donne tout d'un coup le premier rang dans une ville, dans une province : quel plaisir pour elle de penser que partout on lui cèdera le pas, qu'elle ne sera obligée de faire la cour à personne, que tous les honneurs, toutes les complaisances seront pour elle !

C'est l'avantage qu'ont toutes les vraies épouses de Jésus-Christ. Cette alliance les anoblit, elle les élève au-dessus de tout l'univers ; il n'est pas jusqu'au monde qui n'oublie ce qu'elles ont été dans le monde. Oui, le monde, dit saint Jean Chrysostome, le monde honore, révère dans l'état religieux des personnes qui avant leur profession lui paraissaient méprisables par la bassesse de leur naissance ; elles sont considérées des grands, de qui elles n'auraient pas même été connues ; on leur donne pour compagnes des filles de la plus haute condition, qui ne se croient point déshonorées de devenir leurs sœurs, qui font même gloire de servir en elles des personnes qui peut-être dans le siècle les auraient servies.

Mais rien ne fait mieux comprendre le changement avantageux qui se fait dans la fortune d'une véritable religieuse, que cet oubli, que ce mépris des grandeurs de la terre, que cette admirable indépendance où je la vois, que cette liberté parfaite où les plus grandes reines ne parviennent pas. Il est vrai, ma sœur, que dans l'état que vous embrassez vous serez obligée d'obéir ; mais ce ne sera qu'à votre époux, c'est-à-dire, au plus noble, au plus raisonnable des hommes : vous aurez des supérieures, mais vous n'ignorez pas quelle sorte d'empire elles doivent exercer sur vous : ce sont des guides à qui Jésus-Christ vous a confié, des intendantes qui sont chargées de pourvoir à tous vos besoins, parce qu'il ne sied pas à une grande princesse de prendre ce soin ; ce sont des officiers qui veillent autour de vous, pour rendre votre repos plus calme ; ce sont des maîtresses, si vous voulez, ce sont des souveraines, mais enfin qui n'ont été établies que pour vous servir : *Qui præcessor est, sicut qui ministrat.*

Quelle élévation ! mais quelle douceur de ne dépendre plus de personne, de n'avoir à contenter que Jésus-Christ, de pouvoir impunément mépriser tout le reste, de n'avoir plus besoin ni de parents, ni d'amis ; de n'être plus obligée de ménager ni les petits, ni les grands, d'être en situation de se passer et des services des uns et de la faveur des autres ; de voir, pour ainsi dire, à ses pieds toute la terre, dont on n'espère rien, dont on ne craint rien !

Quand vous serez dans cet état, au nom de Dieu, ma chère sœur, souvenez-vous de profiter de votre avantage. Gardez-vous d'imiter la lâcheté de ces âmes serviles qui, jusque dans la religion, pour satisfaire je ne sais quelle passion, quelquefois pour contenter une indigne avarice, se rendent volontairement esclaves, recherchent par mille bassesses l'estime et l'amitié des hommes, se rabaissent jusqu'à les flatter, jusqu'à mendier quelque légère portion de leurs biens, jusqu'à se montrer, pour user d'une expression de l'Ecriture, jusqu'à se montrer affamées des miettes qui tombent sous les tables des grands du monde. Vous êtes trop bien née pour faire jamais cette confusion à votre époux ; vous vous ferez un devoir de soutenir le rang où il vous aura élevée, et tout le reste ne vous paraîtra mériter que du mépris. Mais ne le mépriserez-vous point lui-même, cet époux, lorsque vous saurez qu'il n'est pas riche, et qu'avec lui, loin de vivre dans le luxe, apanage ordinaire des grandes maisons, vous serez réduite au seul nécessaire ?

Je sais quelle est à cet égard la corruption de notre siècle. Quelque saint que soit le mariage, il est rare que la manière dont on le traite soit aussi sainte qu'il est saint en lui-même. La passion y a pour l'ordinaire plus de part que la raison, mais ce n'est pas toujours la même passion qui en corrompt la sainteté ; si quelquefois l'amour seul est le lien des mariages, l'avarice l'est encore plus souvent. De là tant de mariages mal assortis, parce qu'on n'a plus nul égard à la condition des personnes, nul égard à la sympathie, nul égard à la convenance des hu-

meurs. Il suffit que tout s'accorde dans un point, il suffit qu'on réunisse du bien, qu'on réunisse de l'argent. De là tant de personnes malheureuses dans le mariage, parce qu'en s'y engageant on a cru que, pour être heureux, c'était assez d'être riche. Si c'était là votre pensée, ma chère sœur, je ne vous conseillerais pas de prendre l'époux dont nous parlons, cet époux qui par la bouche du prophète déclare qu'il est pauvre, et que dès l'enfance il a été contraint de vivre du travail de ses mains : *Pauper sum*, *et in laboribus a juventute mea.* Il a même été réduit à la mendicité, n'ayant ni lit, ni retraite, il lui fallait recevoir par aumône ce qui lui était nécessaire pour soutenir sa vie : *Ego autem mendicus sum et pauper.* Il naquit dans une étable qui ne lui appartenait pas, il n'eut rien à sa mort dont il pût disposer en faveur de ses amis. Non-seulement il n'est pas riche, mais encore il ne faut pas espérer qu'il le soit jamais, parce qu'il croit que c'est être heureux que d'être pauvre : *Beati pauperes spiritu.* Loin donc de trouver auprès de lui de quoi entretenir la vanité, de quoi passer vos jours dans l'oisiveté et dans les délices, il ne veut pas même que vous y apportiez les grands biens auxquels vous pourriez prétendre dans votre famille; il veut qu'en l'épousant vous épousiez encore sa pauvreté : voilà pourquoi, à la place de ces habits magnifiques par où les autres filles s'efforcent de relever la solennité de leur mariage, il vous faut, si vous consentez à l'alliance qu'on vous propose, il vous faut dès aujourd'hui quitter ces riches parures, cet or, ces perles, et prendre un habit simple, un habit pauvre, un habit conforme à la pauvreté de votre époux.

Si vous voulez que non-seulement votre habit, mais encore vos sentiments soient conformes aux siens, vous n'embrasserez pas simplement la pauvreté, vous l'aimerez, vous vous en glorifierez, vous vous réjouirez d'en porter les marques, d'en ressentir les effets; vous regarderez comme un vrai malheur de posséder en particulier la chose la moins précieuse; vous aurez autant de plaisir de vous voir dépouillée de tout ce qui est superflu, de vous voir retrancher même le nécessaire, qu'en ont les avares de multiplier, d'accumuler leur argent; vous porterez envie à vos sœurs qu'un logement moins commode, qu'un habit moins propre vous semblera mettre au-dessus de vous; vous n'aurez jamais rien à donner, vous ne recevrez jamais rien de personne; en un mot, vous ne serez pas moins délicate sur la pauvreté que la personne la plus chaste l'est sur tout ce qui intéresse l'honneur; rien ne vous paraîtra léger en cette matière; vous condamnerez jusqu'à la pensée, jusqu'au désir d'avoir; vous ne serez jamais satisfaite que vous ne soyez aussi pauvre que Jésus-Christ l'a été dans la crèche et sur la croix.

Que vous serez heureuse, ma chère sœur, si vous pouvez parvenir à cet entier dénûment! Mon Dieu, quel repos! quelle liberté d'esprit! quelle facilité de s'unir à Dieu, et dans l'oraison, et même au milieu des occupations extérieures! Je ne sais si cette pauvreté extrême ne vous alarmera pas. Elle a pour moi, je l'avoue, des charmes ineffables : il me semble que c'est dans la pratique de cette pauvreté parfaite que consiste la véritable grandeur d'âme, que c'est là cet empire universel que tant d'hommes ambitieux ont vainement souhaité; il me semble que c'est être véritablement souverain à l'égard de tout ce qu'on n'a pas, ou, pour mieux dire, à l'égard de tout ce qu'on ne veut pas avoir; il me semble que savoir mépriser tout ce que les hommes possèdent, c'est être plus que maître du monde, parce qu'alors, comme dit saint Jean Chrysostome, on est au-dessus des craintes et des passions, dont les rois mêmes ne sont pas exempts. Faites, ma sœur, je vous en conjure, une sérieuse réflexion sur tous ces avantages. Mais, avant de prendre parti, il ne faut pas oublier le troisième point, où je dois vous montrer en peu de mots que votre amant est le plus tendre de tous les amants, mais qu'il est aussi le plus jaloux. C'est tout ce qu'il me reste à dire.

TROISIÈME POINT.

Saint Bernard parlant de l'épouse des cantiques dit qu'elle n'est ni aussi belle, ni d'une naissance aussi illustre que son bien-aimé : *Multum hæc sponsa sponso suo inferior specie, inferior genere.* Il pouvait ajouter qu'elle lui cède encore en amour, et qu'il s'en faut bien qu'elle soit aussi tendre pour lui qu'il l'est pour elle. Je le dis de vous, ma chère sœur, et je ne crains ni de vous offenser, ni de me tromper. Non, jamais votre amour n'égalera l'amour que votre époux a pour ses épouses : en effet, il les prévient toujours, il les aime avant que d'en être aimé, avant qu'elles soient capables d'aimer. Ne pensez donc pas que ce soit vous qui ayez songé la première à vous donner à Jésus-Christ, que ce soit vous qui l'ayez choisi pour votre époux : c'est lui au contraire qui vous a choisie; c'est lui qui a fait toutes les avances, qui vous a sollicitée, qui n'a rien oublié pour s'insinuer dans votre cœur, pour vous obtenir vous-même de vous-même : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Qui pourrait le suivre dans tout ce qu'il a fait pour venir à bout de son dessein; le suivre dans les mesures, dans les précautions qu'il a prises, dans les ressorts qu'il a préparés, qu'il a fait jouer en son temps, pour vous conduire au terme où vous êtes maintenant? J'espère qu'un jour lui-même il vous fera le détail de ses soins et de ses poursuites, qu'il vous découvrira les secrètes voies que sa providence vous a ouvertes pour aller à lui. Ce sera pour lors, qu'en quelque sorte absorbée dans la connaissance de vos misères, de votre néant, et charmée d'ailleurs de l'empressement incroyable que Jésus a eu pour vous, vous ne pourrez exprimer les transports de votre âme que par ces paroles de saint Bruno : *O bonitas! o bonitas!* O amour incompréhensible!

Si votre bien-aimé vous a chérie si tendre-

ment avant même que vous eussiez le bonheur de le connaître, quels seront ses sentiments lorsque vous aurez répondu à cet amour, lorsque vous lui aurez donné les plus fortes preuves qu'il puisse exiger de votre reconnaissance, en quittant tout pour le suivre! Car ne craignez pas de sa part ces retours de légèreté si communs dans les hommes du siècle, qui, après avoir remué le ciel et la terre pour obtenir les personnes qu'ils recherchaient, les ont à peine épousées qu'ils commencent à s'en dégoûter, à les haïr, à souhaiter de ne les avoir jamais vues. La raison de cette inconstance, c'est qu'ils trouvent en elles des défauts que l'amour leur avait cachés, c'est qu'ils avaient fait ce choix dans la passion, dans un temps où la raison est comme éteinte, où elle est ensevelie dans les ténèbres. C'est ainsi que Jacob se crut le plus heureux des hommes quand Lia lui fut donnée, parce que pour la lui donner on prit le temps de la nuit : mais il ne se crut heureux que jusqu'au retour de l'aurore, qui lui découvrit la difformité de son épouse. Encore une fois, ma chère sœur, ne craignez rien de semblable; il n'est point de nuit, point de ténèbres, point de passion qui aveuglent votre époux. Nous avons tous des défauts, mais il n'en découvrira point en vous qu'il n'ait aperçu dès le moment qu'il vous a choisie; il vous a aimée avec ces défauts, il vous a acceptée telle que vous êtes : comme vous vous rendrez tous les jours plus aimable à ses yeux, c'est-à-dire, plus pure, plus vertueuse, plus zélée pour son service, plus attentive à lui plaire, sa tendresse, loin de se ralentir, croîtra aussi tous les jours.

Plût à Dieu que je pusse vous faire comprendre jusqu'où ira cette tendresse, si vous voulez être une fidèle, une chaste épouse! Le sacré cantique vous en trace une image riante : mais quelle langue serait assez pure pour exprimer les douceurs que l'époux y dit à l'âme sainte, les caresses qu'il lui fait? Non-seulement il lui donne le nom d'épouse, de bien-aimée; ces expressions ne lui paraissent pas encore assez tendres, il y joint les doux noms d'amie, de sœur, de colombe; il lui fait à elle-même un portrait de sa beauté, où il emploie tout ce que l'amour le plus ingénieux, le plus vif peut suggérer à l'imagination. Tantôt il l'invite à la solitude et aux plaisirs de la campagne, tantôt il vient la surprendre chez elle, lorsqu'il est le moins attendu : s'il a feint de s'éloigner pour un temps, c'est pour qu'un prompt retour rapporte des charmes nouveaux. Il se tient debout devant elle pour la défendre du soleil; il souffre qu'elle s'appuie sur lui, qu'elle s'endorme sur son sein; il conjure ses compagnes de ne pas la troubler dans son sommeil. Ces transports, ces empressements divers sont des figures; il dépendra de vous d'en éprouver la vérité. En vain je m'efforcerais de vous les expliquer, il faut sentir cette présence intime de Jésus-Christ pour en savoir parler. Vous entrez dans une maison où sans doute il se trouvera plusieurs personnes qui pourront vous en entretenir: mais que vous diront-elles, ces vierges qui marchent à la suite de l'Agneau, que vous diront-elles, que ce qu'a dit la même épouse, qu'elles languissent d'amour, que leur âme s'attendrit, qu'elle se fond dès que leur bien-aimé commence à parler, qu'une de ses paroles leur fait goûter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner, qu'il se familiarise avec elles d'une manière ineffable, qu'il n'est point de tourments qu'elles ne soient prêtes d'affronter pour lui, lorsqu'elles ont été favorisées de quelqu'une de ses caresses; que la douceur dont il les comble est quelquefois si excessive, qu'elles en mourraient sans un miracle; qu'elles se plaignent souvent à lui de cet excès, qu'elles y résistent, qu'elles s'en défendent de tout leur pouvoir, mais qu'elles s'en défendent en vain? Une violence qu'elles combattent et qu'elles aiment les entraîne dans les chastes, dans les saintes délices que son amour leur a préparées. Pures énigmes pour la plupart des gens du monde, délices imaginaires et chimériques. Mais gardez-vous, ma chère sœur, d'entrer dans cette pensée des mondains. Si une fois vous vous donnez tout entière à Jésus-Christ, vous verrez bientôt qu'il n'est rien de plus réel que les espérances que je vous donne; vous verrez que les joies du monde, comparées aux joies de la vie religieuse, ne sont pas seulement de vaines joies, mais encore de véritables supplices : *Vanitas et afflictio.*

Il est vrai que pour ces marques de tendresse votre époux exige de ses épouses un grand détachement : il est tendre, mais sur la fidélité il est d'une délicatesse incroyable; sa jalousie, à l'indiscrétion, à l'injustice près, va encore plus loin que la jalousie du reste des hommes. Non, ma sœur, non, je n'attribuerai pas au Sauveur du monde cette folle passion, cette aveugle fureur qui trouble la paix des familles et qui porte souvent aux excès les plus funestes ceux qui en sont possédés. Jamais je ne penserai qu'il soit susceptible de cette humeur noire et maligne à qui les plus parfaites vertus deviennent suspectes, de cette humeur inquiète et soupçonneuse qui fait des crimes des plus innocentes actions, qui empoisonne tout, qui se défie de tout, qui croit voir tout ce qu'elle craint et qui ajoute foi à tout ce qu'il y a de plus incroyable, ainsi que saint Jean Chrysostome l'a remarqué. Non, ma sœur, votre époux sera l'époux le plus sage, le plus raisonnable; et vous ne devez pas craindre ses reproches, tandis que vous-même n'aurez rien à vous reprocher. Mais aussi il veut être aimé de bonne foi, il veut être aimé seul. Voilà pourquoi il dit à son épouse : Mettez-moi sur votre cœur comme un cachet : *Pone me ut signaculum super cor tuum :* c'est-à-dire, comme l'explique Théodoret, que mon amour ferme l'entrée de votre cœur à tout autre amour : et la raison qu'il en rend d'abord semble autoriser ce sens, car il ajoute : *Quia fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio.* Parce que l'amour est aussi fort que la mort et la jalousie aussi cruelle

que l'enfer ; comme s'il disait : L'amour que vous auriez pour quelque autre me causerait une douleur mortelle, il m'exposerait aux tourments de la jalousie, tourments aussi insupportables que les supplices des réprouvés.

Ce que je vais dire vous surprendra, cependant il n'est rien de plus vrai. La jalousie de votre époux s'étend à tout ce qui pourrait vous inspirer des sentiments d'amitié ou de tendresse. Craignez, ma chère sœur, de partager vos complaisances; renoncez à vos inclinations les plus naturelles; plus d'amitié, plus de confidence particulière; oubliez jusqu'à vos plus proches parents, souhaitez qu'ils vous oublient vous-même. Est-il une amitié plus louable, plus sainte en apparence que l'amitié que vous auriez pour un homme qui vous montrerait le chemin du ciel? Si néanmoins vous aviez trop d'attache pour lui, si ses entretiens, quelque saints qu'ils fussent, avaient pour vous trop d'appas, si vous les recherchiez avec trop d'empressement, si vous n'étiez toujours prête à les rompre au premier ordre, oui, trop d'attention même pour un directeur, c'en serait assez pour faire de la peine à votre époux. Bien plus, il sera jaloux de l'amitié même qu'il vous commande. Il vous ordonne d'aimer toutes les personnes avec qui vous vivrez, et de les aimer comme vous-même; mais si dans cet amour il entre quelque sentiment trop humain, si votre complaisance est plus grande pour les personnes ou dont l'esprit vous plaira plus, ou dont l'humeur conviendra mieux avec la vôtre, ou dont les bontés seront plus marquées à votre égard, en sorte qu'il y ait lieu de penser que ce n'est pas lui seul que vous aimez dans chacune de vos sœurs; si ce malheur arrivait, votre époux aurait sujet de se plaindre de vous, et vous ne seriez pas longtemps sans vous apercevoir de son mécontentement. Mais qui croirait que les créatures, qui n'ont ni raison, ni sentiment, fussent capables de donner de la jalousie? Elles en donnent à Jésus-Christ; il ne peut souffrir qu'un cœur qui est à lui conserve quelque sorte d'attache pour un emploi, un bijou, un meuble ou quelque chose de moins. C'est la seule raison pour laquelle il exige une pauvreté, un dénûment absolu. Sainte Thérèse, que j'ai déjà citée, dit dans un endroit de sa vie que, quand elle avait quelque chose de superflu, elle ne pouvait plus se recueillir; c'est-à-dire que son époux lui faisait des reproches, qu'il s'éloignait d'elle, et qu'elle ne pouvait plus tirer une parole de lui.

Que cette conduite paraît étrange à la plupart des hommes! Qu'elle est juste néanmoins, qu'elle est raisonnable! Qu'il est juste, mon aimable Sauveur, que des cœurs qui n'ont été faits que pour vous n'aiment que vous! Qu'il est raisonnable que, ne pouvant vous aimer autant que nous le voudrions, nous vous aimions du moins autant que nous le pouvons! Pourquoi user de réserve dans un amour qui est déjà si peu proportionné à l'amour que vous nous avez si souvent témoigné?

Voilà, ma chère sœur, tout ce que j'avais à vous dire de l'amant qui vous recherche. Si tel que je viens de vous le peindre, si, malgré tout ce que je vous en ai dit, il peut vous plaire, si vous l'aimez assez pour souhaiter de vous lier à lui par un nœud indissoluble, vous êtes heureuse, et l'on ne saurait assez estimer votre bonheur : car, outre que vous aurez le plaisir d'être aimée de votre époux autant que vous le souhaiterez, vous ne vivrez point, comme les autres épouses, dans la crainte de le perdre ou d'être séparée de lui par la mort. Non, ma sœur, la mort ne vous séparera point de votre époux; au contraire, elle vous unira à lui d'une manière et plus douce et plus étroite : ce sera la mort qui rompra le voile qui vous dérobe aujourd'hui la vue de cette beauté ineffable, c'est elle qui vous mettra en possession de ces trésors immenses dont il doit récompenser votre pauvreté; c'est elle enfin qui, imposant à votre cœur l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement, mettra fin à ses jalousies et à vos craintes.

Il s'est trouvé des épouses si passionnées, qu'en voyant leurs maris morts elles ont désiré de mourir avec eux. L'histoire fait mention d'un peuple d'Orient où ces exemples sont ordinaires, et où tous les jours on voit les femmes se jeter dans le bûcher qu'on allume sous le corps mort de leur époux. Si le désir de suivre un cadavre, de mêler ses cendres aux cendres d'un homme qu'on a aimé, si ce désir peut faire trouver quelques charmes dans la mort, pensez-vous, ma sœur, que vous deviez craindre une mort qui vous rendra votre époux dans une nouvelle vie, dans un nouvel éclat, couronné de gloire, comblé de richesses et incapable de changer à votre égard? loin de la craindre, cette mort, ne l'attendrez-vous pas au contraire avec une extrême impatience? Oui, ma sœur, à ce moment si sombre, si funeste pour tous ceux qui s'attachent à la terre, à ce moment qui met une fin si triste aux plus heureux mariages, qui force les couples les mieux assortis à une si amère séparation; à ce moment dont le souvenir seul est si terrible pour les gens du monde, on vous verra tranquille, au comble de la joie, rassurant même et consolant ceux que votre mort pourrait affliger; loin de demander au ciel qu'il prolonge vos jours, on vous entendra faire des prières à votre époux pour qu'il se hâte d'abréger votre exil : *Similis esto*, lui direz-vous avec cette autre épouse, *Similis esto, dilecte mi, capreæ hinnuloque cervorum.* Venez, mon bien aimé, mais venez à grands pas et ne me faites pas languir davantage : il est temps que je voie celui que j'ai aimé jusqu'aujourd'hui sans le voir; il est temps que je quitte cet exil, qui n'a été que trop long pour moi, et où je me trouve si solitaire, parce que je ne vous y trouve pas : *Similis esto capreæ hinnuloque cervorum.* Quelle douce mort, ma chère sœur! quelle différence entre cette mort et le trépas de ces

femmes mondaines, qui ont passé leur vie dans la vanité et dans les délices! quelle vous récompensera abondamment de ce que vous faites aujourd'hui pour Jésus-Christ! Elle ne sera pas néanmoins votre unique salaire, cette heureuse mort, mais seulement un doux passage à la récompense que votre époux vous a préparée dans le ciel, et que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE.

Une fille devient religieuse par sa profession, c'est-à-dire qu'elle s'oblige dès-lors à ne plus vivre dans le monde; elle devient une vraie religieuse, si le monde qu'elle quitte cesse de vivre en elle; elle devient une religieuse parfaite, si Jésus-Christ qu'elle suit vit seul en elle au lieu du monde.

Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus.

Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (*S. Paul aux Galat., cap.* II).

Ma chère sœur, quoique aux yeux de Dieu la démarche que vous faites tire surtout son prix de vos sentiments intérieurs, je ne vois néanmoins personne dans cette assemblée qui ne soit nécessaire pour rendre cette solennité complète. C'est un sacrifice qu'on prépare, et vous devez être la victime de ce sacrifice. Ces oints du Seigneur, ces prêtres vénérables feront l'office de sacrificateurs, cette troupe de vierges consacrées à Dieu vous conduira à l'autel, fera les cérémonies mystérieuses, chantera les sacrés cantiques. Vos parents sont venus pour faire au Seigneur une cession solennelle de tous les droits que la nature leur avait donnés sur vous. Enfin l'on admet ici toutes sortes de personnes, non-seulement pour en faire autant de témoins de votre courage, mais encore pour rendre publique cette action, qui sans cette publicité manquerait d'une circonstance essentielle.

Je suis le seul dont la fonction me paraît entièrement inutile dans cette occasion : car pourquoi un prédicateur dans cette conjoncture? Une fille ne saurait-elle faire des vœux, si on ne la prêche? n'a-t-elle pas déjà pris son parti, quand elle est aussi près du terme que vous l'êtes? J'ai donc cru, que n'étant pas nécessaire pour l'action qui nous rassemble, je ne pouvais y avoir été appelé que pour vous expliquer la nature, les devoirs et la perfection de l'état que vous embrassez. Je sais, ma chère sœur, qu'à ce sujet ces maîtresses si éclairées, qui depuis un an vous forment à la vie de l'esprit, vous ont déjà enseigné tout ce que je puis vous dire : indépendamment de ces leçons faites de vives voix, vous avez devant les yeux des modèles de vertu, qui peuvent vous tenir lieu de toutes les instructions; aussi ne prétends-je dans ce discours que rappeler à votre souvenir les salutaires préceptes qu'on vous a donnés, ou tout au plus vous faire part de quelques réflexions capables de vous faire tirer avantage des saints exemples que vous recevrez.

Je vais donc vous expliquer ce que c'est qu'une religieuse parfaite; mais parce que, pour bien entendre ce premier point, il faut savoir en quoi consiste la vie religieuse, en quoi consistent les devoirs de la vie religieuse, je tâcherai de vous éclaircir d'abord ces deux points. Sur quoi, voici l'ordre que je donnerai à ce discours : je vous ferai voir ce que c'est que l'état religieux, quels sont ses devoirs, quelle est sa perfection. Une religieuse ne vit plus dans le monde : voilà la nature de votre état, et la première partie de ce discours. Le monde ne vit plus dans une vraie religieuse : voilà les devoirs de votre état, et la seconde partie. Jésus-Christ vit seul dans une sainte religieuse : voilà la perfection de votre état, et la troisième partie. C'est tout le plan de cet entretien. Je commencerai après que j'aurai invoqué la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est pas difficile de faire voir qu'une religieuse est une personne qui ne vit plus à l'égard du monde : c'est le sentiment de la religion où elle s'engage, c'est le sentiment du monde même qu'elle abandonne. Ce testament irrévocable qu'elle est obligée de faire, ce drap mortuaire dont on la couvre dès qu'elle a prononcé son engagement, ces prières qu'on chante sur elle comme sur une morte, tout ce lugubre appareil nous marque assez l'état où l'a réduite sa profession. Voilà pourquoi dans ces conjonctures les parents ne peuvent retenir leurs larmes, voilà pourquoi ils pleurent également leurs enfants, soit qu'ils meurent ou qu'ils entrent dans des monastères. On ne peut pas dire que ce qui arrache à cette mère des marques d'une tendresse si peu équivoque soit seulement la peine qu'elle a de se séparer de l'une de ses filles; si elle n'avait que cette raison de s'affliger, elle ne devait pas ressentir moins de douleur que lorsque son aînée l'a quittée pour suivre un mari dans une maison, et peut-être même dans une province étrangèrre : cependant celle-ci a été conduite comme en triomphe chez son époux, au lieu que le départ de l'autre remplit toute la famille de deuil et de désolation : souvent elle ne s'éloigne que de quelques pas de la maison paternelle, il est vrai, mais elle en sort pour entrer dans une espèce de tombeau, pour s'ensevelir en quelque sorte. En effet, ma chère sœur, je trouve dans l'action que vous allez faire tout ce qu'il y a de plus amer, tout ce qu'il y a même de plus terrible dans la mort. Car, pourquoi pensez-vous qu'elle nous paraisse si redoutable? Ce n'est pas précisément parce qu'elle nous ôte la vie, c'est parce qu'avec la vie elle nous ravit tous les biens et tous les plaisirs de la vie. La profession religieuse fait encore plus : l'atteinte qu'elle nous donne dans nos biens, dans nos plaisirs, elle l'étend jusque dans notre âme.

Jusqu'où ne va point notre attachement pour nos biens? Quelque accablés que nous

nous sentions par le poids de notre corps, dès qu'il faut que notre âme s'en sépare, nous frémissons, parce que nous ne voulons pas être dépouillés, dit saint Paul : *Qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati, eo quod nolumus expoliari.* De là cet accroissement d'effroi, à proportion qu'on est plus opulent ; de là cette facilité qu'a un homme sans biens d'exposer sa vie, d'affronter les occasions les plus périlleuses, tandis qu'un homme riche, tremble au seul souvenir du sépulcre : c'est qu'il sait qu'il y doit entrer entièrement dépouillé : *Ingemiscimus gravati, eo quod nolumus expoliari.*

Or, ma chère sœur, est-il un dépouillement plus universel que l'état où se réduit une religieuse dans l'instant qu'elle fait sa profession ? Elle ne possède plus rien, elle ne peut plus rien posséder à l'avenir, elle renonce à tout ce que le monde lui avait donné, et, ce qui est plus encore, à tout ce que le monde lui promettait. N'eût-elle fait que les quitter, ces biens, la plupart des hommes préféreraient la mort à une pauvreté si extrême : néanmoins, après avoir perdu tout ce qu'on avait au monde, on peut n'y être pas sans espérance, et, dans le monde, cette espérance ne se perd qu'avec la vie ; mais une religieuse, en quittant tout, perd encore l'espérance d'avoir jamais rien. Voilà pourquoi saint Grégoire, au huitième livre de ses Morales, applique à ceux qui ont voué une éternelle pauvreté ces paroles de Job : *Desperavi, nequaquam ultra jam vivam :* c'en est fait, je ne vis plus, puisque je ne conserve pas même l'espérance de recouvrer mes richesses. Le même Père dit encore que c'est à ces pauvres évangéliques que parle saint Paul, écrivant aux Colossiens : Vous êtes morts, dit cet apôtre et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ : *Talibus namque per Paulum dicitur : mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.*

On me dira, peut-être, que tandis que l'âme est encore liée au corps, en quelque état qu'on se trouve, on ne peut pas dire qu'on ne vit plus. Quoi donc, cette liaison n'est-elle pas rompue en quelque sorte par le vœu de chasteté ? Car être chaste, dans le langage des Pères, et surtout de saint Jérôme, n'est-ce pas être sans corps, dans le corps même : *Et in corpore vivere sine corpore?* Pour dire que l'âme est séparée du corps, ne suffit-il pas qu'elle n'ait plus de part à ses mouvements, qu'elle cesse d'opérer avec lui ; n'est-ce pas assez qu'elle lui ait interdit pour toujours les plaisirs de la vie? Si ce n'est pas là mourir, ma chère sœur, c'est sans doute quelque chose de plus contraire à la nature que la mort même. Tout le monde avoue qu'on ne saurait vivre sans quelque plaisir; dès qu'on se voit dans l'impuissance d'en goûter, loin de craindre la mort, on commence à la désirer. Mais, que ne fait-on point pour éviter de tomber dans une situation si triste ? J'en prends à témoin tant de femmes mondaines, qui après avoir vieilli dans le commerce du monde, ne peuvent encore s'en retirer. On sait les vains, les ridicules efforts qu'elles font pour retenir cette beauté qui les abandonne, pour dissimuler cet âge qui les bannit des assemblées et des divertissements. Ne peuvent-elles plus s'y montrer avec bienséance, elles ont, pour opposer à cet inconvénient, de jeunes filles qu'il convient de produire : et jusqu'où n'étendent-elles pas ce prétexte ? Elles permettent à ces filles de se faire voir partout, afin de pouvoir les accompagner partout ; elles les donnent en spectacle au monde, afin d'y être encore avec elles. Si le monde a tant de charmes pour une personne qui n'en a plus pour le monde, pour une personne qu'il rebute, et qui, d'ailleurs, a eu le loisir d'en perdre le goût, de s'en détromper ; s'il n'y a que la mort qui soit capable de l'arracher à cette vie mondaine, combien doit-il être pénible pour une jeune personne de renoncer à tous ces plaisirs, dans l'âge même des plaisirs ? de fuir le monde lorsqu'elle pourrait en être adorée, lorsqu'il lui présente tout ce qu'il a de plus attrayant, avant qu'elle ait eu sujet de s'en plaindre, en un mot, avant de le connaître, et par conséquent étant peut-être encore persuadée qu'il est en effet aussi agréable qu'il le paraît?

Il est donc vrai que la profession religieuse renferme tout ce que la mort a de plus dur, puisqu'elle nous dépouille des biens qui seuls nous attachent à la vie, puisqu'elle nous enlève les plaisirs, sans lesquels la vie nous paraît insupportable. J'ai ajouté qu'elle était encore plus terrible que la mort, et voici ma preuve. La mort, qui réduit notre corps en poudre, ne donne aucune atteinte à l'âme ; au contraire, elle la met en liberté, elle la tire, pour ainsi parler, du sépulcre et de la fange. La religion n'épargne pas même cette partie spirituelle ; elle mortifie la chair par la pauvreté et par la chasteté ; et loin d'affranchir l'esprit, comme fait la mort, elle le soumet par le vœu d'obéissance, à une servitude aussi durable que la vie. Qu'en pensez-vous, messieurs? Peut-on vivre encore, lorsque l'esprit, qui donne la vie au corps, lorsque l'esprit lui-même n'agit plus, en un mot, ne vit plus? Est-il rien de plus semblable à la mort qu'une personne qui n'a plus qu'un mouvement étranger, plus de mouvement qui lui soit propre ; qu'une personne que l'on traite, que que l'on tourne comme on veut, sans qu'elle puisse ni résister, ni se plaindre? Tel est l'état où l'obéissance réduit dans la vie religieuse.

Je vous prie, chrétiens auditeurs, de remarquer à cette occasion, qu'il est difficile de rien imaginer de plus héroïque que cette vertu. Il est vrai, c'est promettre beaucoup, que promettre à Dieu une pauvreté et une chasteté éternelles ; mais vouer une éternelle obéissance, c'est s'engager à tout, sans savoir précisément à quoi on s'engage. On s'oblige de se faire une loi inviolable de toutes les volontés, disons plus, de tous les caprices, et souvent de toutes les passions d'une personne qui n'est ni infaillible dans ses jugements, ni impeccable dans sa conduite. Encore, si l'on ne se soumettait qu'à une

seule supérieure, ou si vous étiez assurée, ma chère sœur, que les supérieures qui vous gouverneront, peut-être l'espace de soixante années, seront aussi raisonnables, aussi éclairées, aussi vertueuses, aussi dignes de commander, que la personne à qui vous aurez le bonheur de rendre votre première obéissance, je vous avoue qu'on pourrait, sans beaucoup de peine, s'assujettir pour toujours à une conduite si douce et si sage, la servitude, en ce cas, ne serait guère moins agréable que la liberté : mais ce n'est pas seulement entre les mains d'une telle supérieure que vous vous livrez comme une victime; vous vous abandonnez avec la même indifférence à toutes les autres qui lui succéderont. Qu'elles soient fières ou complaisantes, d'un accès facile ou difficile; qu'elles soient prudentes ou indiscrètes, colères ou modérées; qu'elles vous aiment ou que naturellement elles aient pour vous de l'aversion et de l'antipathie; quelque commandement que leur aversion ou leur humeur leur suggère de vous faire, vous vous engagez à leur obéir jusqu'à la mort, et de cette obéissance dépend votre salut éternel.

A la vue de ce portrait de la vie religieuse faut-il s'étonner qu'une enfant encore tendre qui songe à faire un pas si difficile, soit quelquefois attaquée, soit longtemps combattue avant de pouvoir s'y résoudre? Il ne faut pas le dissimuler, cette mort pour l'ordinaire est précédée d'une agonie cruelle; j'en ai été témoin plusieurs fois, et je ne me souviens pas d'avoir rien vu de plus touchant. Quels efforts ne fait pas la nature dans ces circonstances, quels efforts ne fait pas la grâce contre la nature, quel conflit de sentiments dans l'âme où se font ces efforts opposés! D'une part le monde et la volupté se présentent avec les attraits les plus capables d'ébranler un jeune courage, d'autre part la religion n'offre rien à l'esprit que des images affreuses d'humiliation, d'abstinence, de solitude. Tout l'homme frémit à la vue de cinquante ou soixante années de contrainte, à la seule pensée d'une vie hérissée d'épines et éloignée de toutes sortes de plaisirs. Il faut faire ses adieux, et des adieux éternels à un père, à une mère qu'on aime et dont on est aimé, à des frères pleins de tendresse, aux confidentes les plus chéries, aux amies les plus intimes : quel sang peut être assez tranquille pour ne pas se révolter, pour ne pas s'opposer à une si rude séparation? Cependant on presse, on importune pour obtenir son congé, on s'avance même avec assez de résolution vers l'autel; mais que de troubles, que de combats intérieurs, que de soupirs étouffés, que de larmes secrètes, que de cruels saisissements, que de mortelles frayeurs! Ames prédestinées, soutenez votre courage, bientôt vous verrez la fin de vos peines; encore quelques moments de constance, une mort héroïque va vous conduire à une heureuse immortalité. Vous ne vivrez plus dans le monde, il est vrai, mais aussi vous ne pourrez plus mourir: car enfin nous ne mourons pas deux fois; et dire d'une personne religieuse qu'elle meurt, lorsqu'il plaît à Dieu de l'appeler à une meilleure vie, ce serait en parler peu exactement. Que voit-on en effet dans ce passage qui porte le triste caractère de la mort? On ne voit point de femme échevelée, dit saint Jean Chrysostome, dans la chambre d'un religieux agonisant, point d'enfants qui se désespèrent, point de serviteurs qui accroissent les alarmes par leurs cris et par leurs lamentations; il est environné de ses frères, qui loin de s'affliger lui envient son bonheur, qui loin de verser des larmes, font entendre des cantiques d'actions de grâces. A-t-il rendu le dernier soupir? On n'ose dire qu'il est mort, on n'ose regarder les devoirs qu'on lui rend comme des devoirs funèbres; c'est une fête, c'est un triomphe: *Eamque rem non elationem funeris, sed pompam et præmissionem vocant.*

Mais le mourant n'est-il point peut-être alors dans d'autres sentiments que ses frères, Pour répondre à cette question, je n'aurais qu'à produire les exemples qui ont été rapportés à ce sujet par saint Grégoire le Grand, par saint Bernard, et par tous les historiens des divers ordres : combien ne verriez-vous pas de saints religieux qui ont insulté à la mort, qui à ses approches ont paru être au comble de la joie? Mais sans recourir aux anciennes histoires, je ne dirai rien que je n'aie vu de mes yeux. Oui, mes frères, j'ai vu une personne religieuse qui dans les plus violents accès de son mal suppliait ses amis avec des instances incroyables de ne faire aucunes prières pour reculer sa dernière heure; comme si elle eût craint que Dieu ne les exauçât, et ne lui prolongeât la vie. J'en ai vu un autre qui voyant pleurer ceux qui l'assistaient à la mort, rassembla tout ce qui lui restait de forces pour leur reprocher leur peu de charité, et le peu de part qu'ils prenaient à son bonheur. J'en ai vu qui étant revenus d'un état où l'on avait désespéré de leur vie, m'ont avoué qu'ils étaient inconsolables du retour de leur santé; je les ai vus ne pouvoir retenir leurs larmes, lorsqu'ils se ressouvenaient qu'ayant été si près de mourir, une grâce si souhaitée leur était encore différée. *Ubi est, mors, victoria tua?* doit-on s'écrier à la vue de ces exemples; *ubi est, mors, stimulus tuus?* Mort redoutable, hideuse mort, où sont donc ces cruelles armes, où est cette présenee affreuse qui fait pâlir les plus intrépides?

Quel avantage, ma chère sœur, d'attendre ainsi dans le calme cette dernière heure dont le simple souvenir jette l'effroi dans le reste des hommes! Quel privilége, de pouvoir envisager avec satisfaction, avec plaisir, cette mort, dont la seule pensée répand tant d'amertumes sur tous les plaisirs! Quel bonheur de voir ce redoutable ennemi venir à nous, pour ainsi dire, les armes baissées, de ne recevoir que des caresses de ce lion rugissant, de pouvoir se jouer de ce monstre épouvantable! Cette victoire est une suite comme naturelle du sacrifice que vous faites aujourd'hui; après cette généreuse mort, à laquelle vous vous condamnez volontaire-

ment, vous ne devez plus craindre cette seconde mort, qui vous ouvrira le ciel : *Qui vicerit, non lœdetur a morte secunda.* Ce sont des paroles de l'Apocalypse que je crois pouvoir appliquer à mon sujet : Quiconque aura vaincu le monde, en le quittant, quiconque sera mort aux vanités du monde, ne sera point blessé, ne sera point troublé, ne sera point inquiété lorsqu'il faudra rendre son âme à son créateur ; les combats, les douleurs, les larmes auront eu leurs temps, et ce temps sera passé : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.* Une seule pensée pourrait en quelque sorte altérer un bonheur si pur, ce serait, ma chère sœur, si en quittant le monde, il arrivait que le monde ne vous quittât pas, mais qu'il vous suivît dans la religion; parce qu'en ce cas, vous seriez religieuse à la vérité, mais vous ne seriez pas une vraie religieuse. Une religieuse, c'est une fille qui ne vit plus dans le monde : je viens de vous le montrer. Une vrai religieuse, c'est une fille dans qui le monde ne vit plus : c'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Il est assez ordinaire aux personnes qui songent à se retirer du monde de s'imaginer que dès qu'elles auront tout quitté, elles seront parvenues à la plus haute perfection. La plupart de ceux qui vivent dans le siècle font le même jugement ; ils ne peuvent comprendre qu'un homme qui s'est fait pauvre, qui s'est interdit tout plaisir, qui s'est fait esclave pour l'amour de Jésus-Christ, ait encore une longue carrière à courir pour arriver à la sainteté, qu'il ne soit même qu'au premier pas : cependant, ma chère sœur, rien n'est plus vrai. Saint Paulin ayant renoncé à tous ses biens, et Sulpice Sévère, son ami, l'ayant loué, dans une lettre, d'une action si généreuse, il lui répond en ces termes : Avoir tout quitté, ce n'est pas avoir fourni la carrière, c'est seulement y être entré. Un athlète qui s'est dépouillé n'est pas encore victorieux, il est seulement en situation de se présenter plus libre au combat. Celui qui doit passer un fleuve à la nage quitte ses vêtements; mais pour s'être déshabillé, il n'est pas encore à l'autre rive; il faut qu'il se jette dans le fleuve, qu'il étende et qu'il fasse agir ses membres ; il faut qu'il s'élance, il faut que par des efforts réitérés il fende le cours des eaux, il rompe les vagues : *Nec tamen hoc tanto apparatu quod se dispoliaverit, transnatabit, nisi totius corporis nisu, et omnium scita mobilitate membrorum.... torrentis impetum scindat, et laborem natationis exhauriat.*

Souffrez, ma chère sœur, que je compare une personne qui sort du monde pour s'enfermer dans un cloître, à une fille qu'on tirerait du village pour la conduire à la cour. Il serait facile de lui faire changer d'habits et de la placer dans un appartement superbe, le prince pourrait même l'épouser à son arrivée dans ce nouveau séjour; mais tout cet appareil n'empêcherait pas qu'elle ne retînt encore son langage et ses manières rustiques; elle porterait au Louvre ses inclinations basses et villageoises, elle y porterait, si je puis parler ainsi, tout son village. Il en est à peu près de même d'une personne qui sort du monde; après avoir pris un nouvel habit, après même avoir épousé Jésus-Christ en faisant sa profession, elle pourrait encore conserver le langage, les manières et les inclinations du monde, habitudes qu'on ne change pas aussi facilement qu'on change de voile. Il pourrait se faire qu'après tous ses engagements, le monde vécût encore et dans son souvenir et dans son estime, et même dans son cœur. Il pourrait se faire qu'ayant quitté de grands biens, elle eût encore de grandes attaches à des bagatelles. Il pourrait se faire qu'elle conservât autant d'empressement à rechercher ses commodités, qu'on en a dans le siècle à se procurer toutes sortes de plaisirs ; et qu'enfin elle ne fût pas moins avide des honneurs, des titres en usage dans la religion, que les plus ambitieux sont altérés de la vaine gloire du monde. Bien plus, Cassien, dans sa quatrième conférence, se plaint de quelques religieux de son temps, qui étaient beaucoup plus attachés aux choses destinées à leur usage, quelque viles qu'elles fussent, qu'ils ne l'avaient été autrefois aux grandes richesses qu'ils possédaient : *Ut horum cura* (ce sont ses paroles) *pristinarum omnium facultatum superet passionem.*

Je vois avec douleur, dit saint Bernard, qu'après avoir méprisé la pompe du siècle, quelques-uns semblent prendre des leçons d'orgueil dans l'école de l'humilité; qu'ils deviennent plus insupportables, sous la discipline d'un maître doux et humble de cœur, qu'il ne le seraient dans le monde. Un renversement encore plus étrange, c'est qu'ils ne peuvent souffrir d'être méprisés dans la maison de Dieu, eux qui, dans leur propre maison, auraient peut-être paru méprisables; comme si, continue-t-il, n'ayant pu avoir de rang dans le lieu où règne l'ambition, ils étaient venus chercher des honneurs dans le lieu où on les méprise : *Ut quia videlicet ubi a pluribus honores appetuntur, ipsi locum habere non meruerunt, saltem ibi honorabiles videantur, ubi ab omnibus honores contemnuntur.*

Il est certain, ma chère sœur, qu'une religieuse qui serait dans cette disposition, une religieuse dont les sentiments seraient conformes aux sentiments des gens du monde, qui nourrirait dans son cœur tous leurs désirs et toutes leurs passions, quoique pour des objets différents, qui jugerait des choses à peu près comme ils en jugent, il est certain qu'une telle religieuse ne mériterait pas ce nom sacré, parce que l'état religieux est une profession d'humilité, de mortification, de dénûment, une profession de mépris pour le monde : vertus qui toutes doivent être dans le cœur, vertus qu'on ne peut se flatter d'avoir, disent les théologiens, de quelque manière qu'on soit vêtu, quelque règle qu'on suive au dehors, si l'intérieur ne répond pas aux observances extérieures.

Je dis plus : comment cette fille dans qui

le monde vivrait encore, serait-elle une religieuse fidèle? Elle ne serait pas même une vraie chrétienne. Oui, ma chère sœur, les personnes mêmes qui sont engagées dans le monde, si elles ne font tous leurs efforts pour détacher leur cœur des pompes du monde, renoncent à leur baptême; il ne leur est pas défendu d'y vivre, mais elles ne peuvent l'aimer sans commettre une espèce de parjure. La vocation au christianisme, dit saint Augustin, consiste à nous éloigner du siècle, ou en effet, ou du moins d'affection. C'est aussi ce que Tertullien veut faire entendre aux fidèles. Quelque part que vous soyez, leur dit-il, soit dans le désert, soit dans les villes, soit dans des maisons particulières ou dans vos propres maisons, vous n'êtes plus dans le monde : *Nihil refert ubi sitis, extra sæculum estis.* S'il est vrai que les personnes séculières doivent faire mourir le siècle dans leur âme, qui oserait dire que les religieux sont dispensés de cette obligation?

Que deviendraient ces éloges magnifiques que les saints Pères donnent à l'état que vous embrassez, si tout se réduisait à se revêtir d'un habit simple et à ne mettre entre le monde et vous d'autre barrière qu'un cloître? Quel sujet de se récrier aussi souvent qu'ils le font, que cette vie est non-seulement contraire à la nature, mais qu'elle est encore au-dessus des forces de la nature! *Contra naturam, imo ultra naturam est,* dit saint Jérôme, *non exercere quod nata sis.* Quand ils ont parlé avec cette énergie, ils ont eu en vue le véritable religieux, qui ne se contente pas de se séparer des objets terrestres, mais qui s'élève infiniment au dessus; qui n'a pas seulement un autre habit, une autre demeure que les hommes du siècle, mais encore un autre esprit, d'autres sentiments, et, pour ainsi dire, une autre nature. Ce n'est pas assez, pour une vraie religieuse, d'avoir renoncé à l'héritage de son père, elle regarde les biens mêmes de la religion, les meubles dont elle use, avec la même indifférence que les biens qu'elle a quittés pour toujours; elle n'a rien à son usage qui ne soit à l'usage de tout le monde. C'est peu pour elle d'avoir méprisé les honneurs de sa maison, elle souffre qu'on la méprise elle-même dans la maison du Seigneur. Elle a voué une éternelle solitude, et, autant qu'il est en son pouvoir, elle n'est jamais interrompue, cette solitude, par les visites et par les entretiens des hommes. Après avoir quitté ses parents, elle fait ce qu'elle peut pour les oublier; il lui semble que le Saint-Esprit lui dit sans cesse au fond du cœur ces paroles du prophète : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui; et concupiscet rex decorem tuum:* Ecoutez, ma fille, si vous prétendez que je vous choisisse pour mon épouse, oubliez votre famille et la maison de votre père. Il ne dit pas seulement qu'elle en sorte, ce serait assez pour un époux ordinaire; mais l'époux céleste veut qu'elle en perde même le souvenir. Ne vous scandalisez pas de ce précepte, heureuses familles qui avez offert au Seigneur de pareilles victimes, comme si les efforts qu'elles font pour vous oublier attaquaient les lois de la nature; comme si ces vierges, uniquement attentives à plaire a leur époux, ne pouvaient plus allier aux devoirs de ferventes religieuses les devoirs de filles reconnaissantes. Vous ne devez plus regarder comme des personnes qui vous appartiennent ces bien-aimées de Jésus-Christ; elles doivent être à votre égard comme si elles n'étaient plus. Pères et mères, Dieu aurait en horreur votre sacrifice si, dans l'offrande que vous lui faites de vos enfants, vous ne prétendiez ne lui en céder que le corps, en réserver pour vous le cœur, ou le partager avec lui. Il le veut tout entier ce cœur; et tout ce qu'il peut vous accorder à cet égard, c'est de souffrir qu'une vierge qui lui est consacrée, en demandant la grâce de ne plus se souvenir de vous, le prie de ne pas vous oublier.

Que pensez-vous, Messieurs, de ce caractère de vertu ? Quoique vous jouissiez de votre liberté et de toutes vos richesses, quoique vous viviez dans les occupations, dans les délices même peut-être de la vie séculière, quoique, loin de réprimer les désirs innocents de la nature, vous songiez à peine à dompter les fougues désordonnées de vos passions, s'il arrive que votre conscience ne vous reproche plus de grand crime, et qu'un sentiment de piété vous porte à la pratique de quelques bonnes œuvres, déjà vous vous imaginez être parvenus à la sainteté la plus sublime; mais savez-vous que cette religieuse que je viens de vous représenter, et dont la vertu vous effraye, savez-vous qu'elle se croit bien éloignée d'être sainte? En effet, si elle bornait là ses sentiments, qu'il s'en faudrait qu'elle eût atteint la perfection de la vie solitaire! Il y a moins de distance, Messieurs, de l'état où vous vivez à l'état où se trouve une fidèle religieuse, qu'il n'y en a des dispositions de cette religieuse aux dispositions d'une religieuse parfaite. Pour être religieuse, il faut seulement qu'une fille ne vive plus dans le monde; pour être vraie religieuse, c'est assez que le monde ne vive plus en elle; mais pour être une religieuse parfaite, il faut que Jésus-Christ vive en elle au lieu du monde. C'est ce qu'il me reste à vous expliquer.

TROISIEME POINT.

Saint Jean Chrysostome, dans une homélie qu'il a faite sur ces paroles : Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; dit que le Fils de Dieu vit en nous, lorsqu'il ne se contente pas d'y être simplement par sa grâce, mais qu'il y agit, qu'il y règne pour ainsi dire en souverain. Pour rendre cette pensée plus sensible, ce grand homme oppose la vie et l'empire du Sauveur dans nos âmes à la tyrannie qu'y exercent le monde et le péché, lorsqu'ils s'en sont rendus les maîtres. Il prétend qu'à l'égard des biens, des plaisirs, de l'indépendance, les mêmes mouvements qu'on remarque dans un homme du monde se trouvent dans les saints à l'égard de la pauvreté, de la continence, des souffrances et de la sou-

mission. Représentez-vous donc, Messieurs, tous les soins que prend un avare pour augmenter et pour conserver son trésor : voilà, en quelque sorte, votre modèle à l'égard de la pauvreté. Si vous voulez que Jesus-Christ vive dans votre cœur, si vous désirez de parvenir à la perfection de votre état, votre pauvreté doit être votre trésor; vous devez avoir pour cette vertu les mêmes empressements que cet avare a pour ses richesses. Il a, cet avare, les yeux toujours ouverts sur ce qu'il possède, afin d'en jouir; sur ce qu'il n'a pas, afin de l'acquérir. Une parfaite religieuse examine sans cesse, recherche avec une sorte d'inquiétude si elle n'a rien qu'elle puisse retrancher. Le même plaisir que ressent un négociant avide, lorsqu'il a doublé son argent, la religieuse parfaite le goûte, ce plaisir, lorsqu'elle s'est sevrée de quelque bijou, de quelque meuble qui lui paraissait trop précieux. Une personne affamée de biens n'est jamais contente de l'opulence où elle vit; et la religieuse qui veut plaire à son époux, non-seulement se contente de peu, elle n'est même jamais satisfaite qu'elle ne soit dépouillée de tout. Les richesses enflent ceux qui les possèdent, ils en font parade : la sainte religieuse se fait gloire de n'avoir rien, se fait un plaisir d'étaler sa pauvreté; les marques qu'elle en porte, soit sur sa personne, soit dans sa cellule, lui inspirent une sorte d'orgueil. Le monde me méprise parce que je n'ai rien, dit-elle avec saint Grégoire de Nazianze; mais le monde ne voit pas que c'est en cela même que je fais consister mes richesses. Je ne sais quel effet la pauvreté produit dans les autres, pour moi, elle me donne de la fierté, presque de l'arrogance : *At istæ sunt divitiæ meæ, hæ me non solum gloriantem, sed et arrogantem faciunt.* Enfin, les avares croient que l'or renferme seul tout ce qu'on peut désirer; et la véritable épouse de Jésus-Christ le considère, cet or, comme la source de tous les maux, et quiconque le possède lui paraît digne de pitié. Elle est, à cet égard, dans les sentiments de la mère de saint Alippe. Surius rapporte que cette femme forte chérissait tellement sa pauvreté, qu'elle eût regardé comme un malheur insigne de lui donner l'atteinte la plus légère, la moins digne en apparence d'attention : *Ut miserabile esse putaret vel duos asses possidere.*

Sages du siècle, je sais qu'un pareil détachement ne se montre à vos yeux que comme une folie; je sais quelles sont sur cela vos maximes. L'argent est, selon vous, comme un cinquième élément du monde; c'est l'unique ressort de toutes les affaires, l'unique bien solide; il faut le préférer à la beauté, à la noblesse, à l'amitié, à la vertu même : ce n'est donc pas à vous que j'adresse ce discours; ce n'est pas non plus à vous que Dieu a révélé le mystère dont nous parlons. Non, Seigneur, vous n'avez pas voulu découvrir à ces faux sages le prix inestimable de la pauvreté; jamais ils ne comprendront comment dans un dépouillement entier vous avez pu cacher l'assemblage de tous les biens; jamais ils ne comprendront quelle est la liberté, quelle est la paix, l'élévation, le triomphe d'une âme qui méprise tout, qui a rompu jusqu'au dernier lien capable de l'attacher à la terre : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Pour vous, ma chère sœur, que le Seigneur a appelée des ténèbres, comme parle saint Pierre, à sa lumière admirable : *in admirabile lumen suum*, je vous conjure, au nom du même Seigneur, de vous ressouvenir que la pauvreté est la dot de l'épouse de Jésus-Christ; que, pour être pauvre au point qu'il prétend que vous le soyez, ce n'est pas assez d'avoir peu, il faut n'avoir rien, ne rien même désirer, si ce n'est d'être encore plus pauvre, encore plus dépourvue de tout.

J'ai dit que la pauvreté est la dot de l'épouse de Jésus-Christ, et que si en effet il vit en elle, elle doit, pour se rendre entièrement pauvre, prendre les mêmes soins que prennent les avares pour accumuler des richesses. J'ajoute que la chasteté est la beauté de cette même épouse; pour plaire en tout à son divin époux, elle doit avoir pour cette vertu autant d'attention qu'en ont les personnes du monde les plus vaines pour la beauté de leur corps. Je ne ferai point ici, ma chère sœur, le long détail des soins que se donnent certaines femmes pour s'attirer les regards des hommes; outre que j'ignore la plupart de leurs artifices, et qu'elles en ont fait une science dont on ne peut parler exactement qu'après une longue étude, je rougirais de représenter ici un désordre qui fait honte à votre sexe et à notre religion; il suffit de remarquer qu'elles occupent tout leur esprit, qu'elles donnent tout leur temps à entretenir et à relever leur teint; que, pour en conserver l'éclat, elles souffrent volontairement plus qu'on ne souffre pour recouvrer la santé, pour s'arracher à la mort; la solitude, le jeûne, l'abstinence, mille et mille sortes de tortures, le fer, le feu, tout est doux pour elles dès qu'il s'agit de corriger sur leur visage la disgrâce la plus légère, ou de réduire leur taille au point de perfection qu'il leur plaît d'imaginer. Hélas ! que vos larmes étaient justes, grand évêque d'Alexandrie, lorsque, voyant cette courtisane en habit superbe, vous faisiez réflexion qu'elle prenait plus de soin pour perdre les autres, et pour se perdre elle-même, que nous n'en prenons pour sauver notre âme ! Ces excès, ma chère sœur, où la passion de plaire porte quelquefois les femmes du siècle, ces excès seront la mesure de votre zèle pour la chasteté, si Jésus-Christ vit en vous. Je ne dis pas seulement qu'une parfaite religieuse a toujours cent yeux ouverts, selon l'avis de saint Jérome, pour se défendre des surprises de ses ennemis, qu'elle se prive de tous les plaisirs criminels, qu'elle s'interdit même la plupart des plaisirs innocents; je dis qu'elle goûte une vraie satisfaction dans les austérités qui servent à la rendre plus pure; qu'elle trouve des délices dans les ronces qui qui lui font une barrière contre les tentations. Loin de souhaiter d'avoir avec les personnes du monde quelque commerce, sans

cesse elle baise les murs sacrés qui l'arrêtent dans sa solitude ; du reste, elle ne se permet rien, elle ne se pardonne rien ; elle n'a des yeux que pour regarder la terre, d'où elle a été tirée, et le ciel, où se portent toutes ses espérances. Qui pourrait dire jusqu'où va sa délicatesse ? Elle se défie de tout, elle craint jusqu'aux personnes les plus saintes, jusqu'aux personnes du même sexe : elle se trouve elle-même redoutable à elle-même.

Je n'ai rien dit encore, ma chère sœur. Une femme mondaine, une femme que la pudeur ne retient plus, veut aimer et être aimée ; elle met sa gloire à allumer le feu partout ; elle ne dit pas une parole, elle ne fait pas un geste, un mouvement, qu'elle ne rapporte à cette fin ; au contraire, la parfaite religieuse ne veut aimer que Dieu et n être aimée que de lui. Je n'ignore pas qu'il est des amitiés innocentes qui ne blessent pas absolument la chasteté; mais j'ose dire qu'il n'en est aucune qui ne soit opposée en quelque sorte à la chasteté parfaite. La charité chrétienne est l'unique amour qui ne soit pas suspect à l'âme sainte : de là vient qu'elle étouffe tous les mouvements de tendresse qu'elle ressent pour ses propres sœurs, lorsqu'elle aperçoit que cette tendresse est excitée par des qualités purement naturelles ; de là ces inquiétudes, ces frémissements, lorsqu'elle voit qu'on aime en elle quelqu'autre chose que l'image du Créateur; de là son insensibilité pour toutes ces caresses qui sont des marques d'une affection purement humaine. Une sainte religieuse craint toujours que quelque créature ne ravisse son cœur à son époux, ou qu'elle ne lui ravisse elle-même le cœur de quelqu'une de ses créatures.

Vous ne devez point vous arrêter, ma chère sœur, que vous ne soyez parvenue à ce point de pureté, et parce que, malgré votre attention, à cause même de votre attention, le démon ne cessera pas de vous tendre des piéges et de vous inspirer des sentiments terrestres et sensuels, sous prétexte de charité ou de reconnaissance ; je dois vous avertir que la véritable charité est toujours universelle, qu'elle n'est ni intéressée, ni jalouse, qu'elle ne cherche point à se produire par des présents inutiles, ni par de vaines démonstrations d'estime et d'amitié, qu'elle n'est ni émue par la présence de ce qu'elle aime, ni troublée par son absence, parce qu'en tout elle aime Dieu, qui ne s'éloigne jamais : la charité ainsi réglée, loin de nous distraire dans nos prières, nous unit toujours de plus en plus au Créateur. Toute affection qui produira d'autres effets, vous devez la combattre comme une passion impure, vous devez ne rien oublier pour l'arracher de votre cœur.

Je n'ai que deux mots à dire sur l'obéissance de la religieuse parfaite. Il n'est rien dans l'opinion commune de plus aveugle que la passion de dominer ; lorsqu'elle s'est rendue maîtresse d'un homme, il veut être obéi sans délai, sans réserve, sans réplique; il se persuade que tout ce qu'il veut est juste, ou que même les ordres les plus injustes, dès qu'il les donne, deviennent raisonnables; il ne considère point ni s'il a assez d'autorité pour commander, ni si l'on a assez de force pour obéir. Or, ma chère sœur, l'amour de l'obéissance jette la religieuse parfaite dans une espèce d'aveuglement, à la vérité bien différent, mais qui n'est pas moins réel. Le désir qu'elle a de soumettre sa volonté lui fait trouver juste tout ce qu'on exige d'elle ; elle n'examine point si l'on a droit de lui faire des commandements, ni si ces commandements sont possibles ou impossibles ; elle regarde toutes ses sœurs comme ses supérieures, et elle ne croit pas qu'il y ait rien d'impossible à l'obéissance; les mêmes peines que nous souffrons naturellement quand on nous gêne, et qu'on nous fait violence, elle les souffre quand on l'abandonne à sa conduite, et qu'on l'oblige de se déterminer sur ses propres lumières. Que vous êtes heureuse, ma chère sœur, si vous avez le courage de pratiquer cette sorte d'obéissance ! quels charmes dans les jours que vous allez passer avec Jésus-Christ ! que le joug de la religion, que les observances les plus rigoureuses vous montreront de douceurs ! que toutes vos démarches seront sûres ! quel calme régnera dans votre conscience, et quels trésors de mérites ne rassemblerez-vous pas dans peu de temps !

Avançons, ma chère sœur, vers cette perfection sublime où Jésus-Christ a daigné vous appeler. C'est beaucoup de faire les vœux que vous allez faire, ce n'est pas peu de les observer, comme vous avez commencé par avance de le faire; mais ce n'est pas encore assez : *Danda opera est ut post hæc initia ad incrementa quoque veniatur, et consummetur in vobis, quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis* : Il ne faudra point, disait saint Cyprien écrivant aux confesseurs, il ne faudra point s'arrêter après ces premiers pas, il faudra donner les derniers traits à cet ouvrage que vous n'aurez qu'ébauché. Vous allez mourir au monde par votre profession, mais il faudra de plus, vous efforcer de faire ensuite mourir le monde en vous et d'y faire vivre à sa place Jésus-Christ seul. Vous ne devez cesser de vous reprocher votre tiédeur, tandis que dans le monde il y aura un avare qui aimera plus son or que vous n'aimerez votre pauvreté; tandis qu'il y aura des créatures plus jalouses de plaire aux hommes par des charmes ou réels ou empruntés, que vous ne le serez de plaire à Dieu par la vertu de votre corps et de votre cœur; tandis que les plus impérieux trouveront plus de plaisir à commander, que vous n'en goûterez à obéir.

Mais nous, chrétiens auditeurs, durant le temps que ces saintes filles vont s'appliquer avec tant de ferveur à se purifier de toute affection terrestre, tandis qu'elles ne penseront le reste de leurs jours qu'à se rendre de plus en plus agréables à leur Créateur, que ferons-nous pour notre salut ? Vivrons-nous toujours dans cette effroyable négligence, dans cette horrible ingratitude envers Dieu dans cet oubli de la mort et des suites de la mort? Hélas ! est-il possible que nous ayons le même Maître, le même Rédempteur, la

même religion que ces chastes servantes de Jésus-Christ ? est-il possible que nous ayons comme elles une âme à sauver, un enfer à craindre, une éternité de biens à perdre, ou à mériter? Qui le croirait, à voir d'un côté leur crainte et leur vigilance, et de l'autre l'assurance et l'oisiveté où nous vivons? Cette jeune fille s'ensevelit dans un cloître, elle s'estime heureuse, si par une mort de plusieurs années, elle se peut enfin procurer une sainte mort; et cette autre cependant s'engage tous les jours de plus en plus dans le monde, et n'a peut-être jamais pensé sérieusement qu'elle doit mourir. Ce jeune homme se dépouille de tout comme s'il n'avait plus qu'un moment à vivre; cet autre ne songe qu'à bâtir, qu'à s'établir, qu'à multiplier ses biens, comme s'il devait vivre éternellement; les uns passent leur vie dans la mortification, les autres dans les délices; les uns se punissent eux-mêmes des péchés qu'ils n'ont pas commis, les autres ne cessent d'ajouter crime sur crime, et ne veulent pas même entendre parler de pénitence. Que penser, messieurs, d'une conduite si opposée? Est-ce qu'il y a deux routes pour aller au terme commun où nous tendons tous, l'une étroite, l'autre large? est-ce que le ciel ne coûte rien à quelques-uns, et que les autres ne le peuvent avoir qu'au prix de leur sang? Vous me direz que vous n'avez pas embrassé la profession religieuse: il est vrai, mais c'est cela même qui me surprend; car quelle obligation cette fille chrétienne a-t-elle de renoncer au monde? Quel intérêt, quelle raison a pu la porter à choisir une vie crucifiée, qui ne dût y porter toutes les autres? Ne vous y trompez pas, dit l'éloquent saint Basile, gens du monde, vous avez les mêmes obligations que les religieux: on ne cherche la solitude que pour se mieux acquitter des devoirs qui sont communs à tous les chrétiens. Quoi! dit ce grand saint, parce que vous êtes dans un poste plus exposé, que vous y êtes environné de plus d'ennemis, vous prétendriez qu'il vous fût libre de vous endormir?

Enfin, que faut-il faire, chrétiens auditeurs? Vous êtes la plupart déjà engagés, et il n'est plus temps de songer à un état plus parfait: que reste-t-il donc à faire? Saint Paul vous l'apprend: *Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint; et qui flent, tanquam non flentes; et qui gaudent tanquam non gaudentes; et qui emunt, tanquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur: prœterit enim figura hujus mundi*: Mes frères, vous dit l'apôtre des nations, quoique je vous conseille de vivre dans la virginité, je ne vous y oblige pas: ceux qui ont déjà quelque engagement dans le monde, l'unique parti qu'ils ont à prendre pour se sauver, c'est de se conduire dans leur état avec la même liberté d'esprit et de cœur, avec le même détachement, le même mépris des biens terrestres, que s'ils n'étaient pas dans le monde: *Prœterit figura hujus mundi.* Les honneurs, les richesses, tous les plaisirs de la vie ne sont qu'un enchantement, que des êtres frivoles, dont l'assemblage ne peut former qu'une image, qu'un fantôme de bonheur, mais une image passagère, un fantôme prêt à disparaître, et qui commence déjà à s'évanouir: *Prœterit, prœterit figura hujus mundi.* Quiconque s'attache à ces sortes de biens, périra infailliblement avec eux. Croyez-moi, mes frères, donnez votre loisir, donnez votre cœur à quelque chose de plus solide; songez à cette éternité qui vous attend; rassemblez des trésors pour cette vie qui ne doit jamais finir; usez des biens de la terre de manière que, loin d'être un obstacle à votre salut, ils deviennent entre vos mains des moyens d'acquérir les richesses de l'autre vie. Ainsi soit-il.

SERMON.

POUR LE JOUR DE SAINT ETIENNE, PREMIER MARTYR.

Saint Etienne a été et un exemple parfait de charité, et le premier exemple de la parfaite charité.

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

S. Etienne ayant achevé sa prière pour ses ennemis, s'endormit au Seigneur (Actes des Apôtres, chap. VI).

Voilà, messieurs, jusqu'où peut aller la charité la plus parfaite du christianisme: aimer entre les hommes jusqu'à ses propres ennemis, aimer Jéus-Christ jusqu'à lui sacrifier sa propre vie; l'amour ne saurait avoir ni plus d'étendue, ni plus de force. Si donc il est vrai, selon la remarque du vénérable Bède, que le nom d'Etienne n'est pas un mot grec, mais un mot hébreu, qui signifie modèle, on peut dans le nom même de ce grand saint trouver le sujet de son éloge, mais de l'éloge le plus véritable et le plus propre, puisqu'en effet il a été comme un modèle de la charité chrétienne.

Mais ce qui lui rend cet éloge encore plus particulier, c'est qu'il a été le premier de tous les chrétiens qui ait porté la pratique de la charité à ce haut point de perfection. Je sais que ceux qui font des panégyriques des saints ont coutume de nous les proposer comme les modèles des vertus qu'ils ont pratiquées, soit qu'ils en aient possédé quelques-unes dans un degré éminent, soit qu'ils en aient donné le premier exemple: mais aujourd'hui peut-on m'accuser de quelque exagération, lorsque je dis que saint Etienne a été le modèle de la charité? Peut-on rien disputer de ce glorieux avantage à ce héros chrétien, puisqu'il a appris à tous les fidèles jusqu'où pouvait s'étendre cette vertu, avant qu'il l'eût pu lui-même apprendre de personne?

Cette proposition renferme deux vérités que nous allons examiner dans les deux parties de ce discours: la première, que saint Etienne a été un parfait exemple de charité: la seconde, qu'il a été le premier exemple de la charité parfaite. J'entreprends cet éloge avec d'autant plus de plaisir que je travaille sur un fond solide et inébranlable. Je ne crains pas qu'on me reproche d'avoir puisé dans une source suspecte les couleurs que

je donnerai à ce tableau, ni d'avoir tracé une idée de la charité qui ne soit qu'une pure idée. Je ne dirai rien dont je n'aie pour garant le Saint Esprit même : c'est lui qui a inspiré les écrivains sacrés qui nous ont transmis les actions de saint Etienne : de sorte que, quelque incroyable que puisse paraître le détail où je vais entrer, il ne sera pas même permis d'en douter. Avant de commencer, adressons-nous à la sainte Vierge, en lui disant avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dès que le Saint-Esprit fut descendu sur les disciples du Sauveur, on ne saurait dire avec quel succès ils portèrent partout le feu dont ils avaient été remplis. Jamais on n'a vu des conversions qui fussent tout à la fois et si promptes et si parfaites; une seule prédication suffisait pour gagner quatre mille hommes à Jésus-Christ, et de tous ceux qui se soumettaient à l'Evangile, il n'y en avait pas un seul qui ne s'assujettît en même temps aux conseils les plus difficiles. A peine avaient-ils reçu le baptême, qu'ils vendaient tout ce qu'ils avaient de biens pour en remettre le prix entre les mains des apôtres et pour s'abandonner entièrement eux-mêmes à leur conduite. Toute l'Eglise semblait être alors une nombreuse et florissante famille, où régnaient l'amour et la paix, parce que la cupidité en était bannie, et que tous ceux qui la composaient avaient renoncé jusqu'au soin de leur propre subsistance. Il n'y avait point alors de pauvres parmi les chrétiens, parce qu'il n'y avait point de riches. Tous les biens étaient communs : ceux qui étaient nés dans une condition vile et abjecte n'avaient pas occasion de rougir de leur indigence, et les autres qui s'étaient dépouillés de tout, se faisaient une gloire de leur pauvreté. On ne songeait qu'à faire régner Jésus-Christ, tout le monde était appliqué à retracer en soi ses divins exemples; et le souvenir encore récent de sa vie et de sa mort donnait des pensées entièrement contraires aux sentiments que le monde a coutume d'inspirer : de sorte que la douleur, le mépris, l'ignominie, faisaient toutes les délices des chrétiens. Qu'êtes-vous devenus, heureux temps, jours glorieux qui faisiez la joie de notre Mère commune? Siècle de grâces et de bénédictions, hélas ! où trouverons-nous les successeurs de tant de saints que vous avez enfantés? D'où vient qu'on dégénère à mesure qu'on se multiplie? D'où vient que le service de Jésus-Christ est plus négligé depuis que le nombre de ses serviteurs est plus grand? D'où vient qu'on trouve à peine l'esprit du christianisme, aujourd'hui que presque tout le monde est chrétien?

Ce fut dans ces temps fortunés, chrétiens auditeurs, que le nombre des fidèles croissant tous les jours, les apôtres se trouvèrent accablés d'occupations, et résolurent de se décharger de l'administration des biens temporels, et de confier à d'autres mains le soin de pourvoir aux nécessités des veuves, alors l'une des portions les plus considérables et les plus saintes de l'Eglise. Voilà l'occasion où saint Etienne doit être regardé comme un exemple de la charité parfaite : premièrement, pour soulager les apôtres, pour servir les fidèles, il se charge de la pénible administration des biens communs de l'Eglise; secondement, il ne cesse de s'appliquer avec zèle, et au péril de sa vie, à détromper les Juifs et à leur faire connaître le Sauveur; troisièmement, il persévère jusqu'à mourir pour son maître, jusqu'à prier en mourant pour ses propres ennemis.

Quelque importante, quelque pénible que dût être l'administration des biens communs de l'Eglise, on ne manquait pas, surtout au temps où vivait saint Etienne, de sujets sages et vertueux, qui auraient pu s'acquitter dignement de cet emploi. Les septante-deux disciples ne s'étaient pas encore séparés, et parmi ceux qui avaient suivi les apôtres depuis l'ascension du Sauveur, combien s'en trouvait-il à qui l'âge et l'expérience donnaient un grand avantage sur les plus jeunes? Cependant les suffrages se réunissent sur un jeune homme; l'intendance de tout ce que possédaient les fidèles, la conduite de toutes les veuves chrétiennes fut donnée à un lévite âgé d'environ trente-trois ans, le plus accompli qui fût pour lors dans Jérusalem, et après le Sauveur du monde, si nous en croyons saint Augustin, le plus beau des hommes qu'on ait vu sur la terre, le plus capable de frapper, soit par les charmes de sa personne, soit par les grâces du discours.

Oui, messieurs, lorsque saint Etienne fut élevé le premier à l'ordre de diacre, il avait toutes les qualités qui semblaient devoir être autant d'obstacles à cette élection. *Stephano Martyri*, dit le Père que je viens de citer, *et pulchritudo erat corporis, et flos œtatis, et gratia sermocinantis.* Il était remarquable par sa beauté, par son éloquence, et il était jeune; néanmoins il montrait tant de lumières, tant de discrétion, sa vertu était si établie et si reconnue, qu'on n'hésite pas à le choisir, et ce choix se fait par un consentement universel, sur le témoignage et aux instances de toute l'Eglise : parmi cette multitude de fidèles dont il faut avoir l'approbation, personne ne le trouve trop jeune. La charge qu'on lui donne le va engager à traiter, à converser presque continuellement, non-seulement avec des femmes, mais avec des veuves; c'est-à-dire qu'en quelque sorte par leur état elles seraient sous sa puissance, et qu'elles dépendraient de lui pour tous les besoins de la vie : il n'est personne qui ne le juge capable de s'acquitter sans péril de cet emploi : on ne doute point que sa vertu ne le mette hors d'atteinte, ne le rende impénétrable aux traits de l'ennemi. La beauté, si propre par elle-même à causer bien des désordes sans qu'on y pense, la beauté lui servait de défense, ou plutôt la modestie, la retenue, qui la relevaient, cette beauté, firent penser qu'elle pouvait être exposée sans danger aux yeux de tant de personnes d'un sexe différent; on ne crut pas qu'elle pût jamais donner d'autres pensées que des pensées chastes. Je ne sais, mes-

sieurs, quel est votre sentiment; mais quand je n'aurais jamais rien su de ce saint que ce que j'en viens de rapporter, je le regarderais comme un saint du premier ordre. Il fallait que sa vie eût été bien pure, sa conduite bien irréprochable, afin que, malgré sa jeunesse on portât, et de sa prudence, et de son invincible pudeur, un jugement tout à la fois si unanime et si avantageux.

Mais tous ces traits ne vous peignent point encore sa charité, sur laquelle néanmoins je fonde cet éloge. Cette vertu, messieurs, déjà établie dans son cœur, commence à se produire par l'acceptation de l'emploi dont je viens de parler : emploi pénible, épineux, délicat. Combien de soins capables d'embarrasser les plus habiles ne traînait-il pas avec soi? Il fallait songer à l'entretien d'un peuple entier, composé de plusieurs milliers d'hommes et de femmes de diverses nations, de tous états, de tous âges. Voilà le fardeau dont il se charge, et par le désir de servir ses frères, et par le zèle qu'il a pour la gloire de Jésus-Christ. Oui, messieurs, à ce zèle, comme au service de ses frères, saint Etienne a sacrifié son repos, et toutes les douceurs qu'il pouvait goûter dans une vie moins occupée.

Les premiers fidèles, comme je viens de le remarquer, portant l'argent de leurs biens aux pieds des apôtres, les obligeaient par là de régler eux-mêmes l'usage de cet argent pour les besoins communs. Cette distribution les détournait nécessairement du ministère de la parole : désormais, ne pouvant donner leurs soins à ces deux emplois sans s'exposer à s'acquitter faiblement de l'un ou de l'autre, ils font entendre aux chrétiens qu'ils seront contraints d'abandonner la prédication de l'Evangile, si on ne les décharge de toute autre occupation. Voilà la raison pour laquelle ils demandent des diacres; car il n'est pas juste, disent-ils, que nous cessions de prêcher la parole de Dieu, pour pour prendre le soin des tables : *Non est æquum nos derelinquere verbum Dei, et ministrare mensis.* Saint Etienne pouvait-il donner une preuve plus solide de son amour envers Jésus-Christ, que de prendre sur soi ce pénible soin, afin que les apôtres fussent libres pour publier la résurrection et la divinité de leur maître? Si saint Paul lapida notre saint par les mains de tous les Juifs, parce qu'il garda les habits dont ces inhumains s'étaient dépouillés pour cette action, ne peut-on pas dire que saint Etienne prêcha Jésus-Christ par la bouche de tous les autres disciples, puisqu'en les déchargeant de la dispensation des biens temporels, il les délivrait d'un embarras capable d'arrêter leur zèle?

Ne croyez pas néanmoins que désormais sa charité se borne précisément à pourvoir les fidèles des choses nécessaires à la vie. Cette occupation seule demandait un homme tout entier; les apôtres n'avaient pas cru que s'ils en demeuraient chargés, il leur dût rester du loisir pour quelqu'autre travail : mais l'amour ne se rassasie point de travaux et de fatigues, il donne des forces, il s'étend à tout, il se multiplie partout, il suffit à tout. Oui, messieurs, le saint diacre, après s'être acquitté au gré de tout le monde des fonctions de sa charge, trouve encore des forces et du temps pour se livrer à un autre genre d'exercice; il défend les intérêts de son Dieu, il travaille au salut de ses frères, il s'insinue dans les assemblées, il se mêle parmi les Juifs, il ne cesse de les inviter à reconnaître leur libérateur, il ose défier les plus savants, et entrer seul en dispute avec tous les docteurs qui se rendaient à Jérusalem de toutes les synagogues du monde. Nous pouvons ajouter aux saints transports de ce zèle les miracles qu'il faisait pour autoriser sa doctrine : *Faciebat signa et prodigia multa in populo.* Quel succès n'auraient pas eu ses paroles contre ces maîtres de la loi, s'ils n'avaient opposé au feu de sa charité un orgueil invincible? il les combat par tant de raisons, il les presse avec tant d'ardeur, il leur répond avec une si grande supériorité de lumières, qu'il leur ferme la bouche, qu'il les couvre de confusion, qu'il les force enfin de se retirer.

Ils ne peuvent résister, dit saint Luc, à la sagesse et à l'esprit qui parle par la bouche d'Etienne : *Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur;* mais, hélas! ils ne résistent que trop à l'Esprit qui leur parle au cœur, et qui les porte à la pénitence. Que faut-il donc encore pour les convertir? Ils sont convaincus, réduits au silence, contraints de montrer leur faiblesse par leur retraite; ils sont enfin détrompés; mais comment obliger des orgueilleux à faire l'aveu de leur erreur, à s'avouer vaincus par les lumières de ceux qui leur font connaître la vérité? S'ils n'ont rien à opposer à la force de l'éloquence, à la profondeur de la science; loin de se rendre à la vérité connue, dans quel excès vont-ils donner? Ils forment le barbare dessein d'éteindre le flambeau qui les éclaire, d'attenter aux jours d'Etienne. Rien ne peut autoriser cette cruelle résolution, mais la calomnie la peut servir; ils subornent des accusateurs, des témoins, ils soulèvent le peuple; ils jettent la prévention dans l'esprit des anciens, et leur inspirent tout leur venin. Au premier bruit des terribles blasphèmes qu'on impute au saint lévite, de toutes parts on court sur lui, on le saisit, on l'entraîne devant les juges pour entendre l'arrêt de sa condamnation. Sa charité n'avait point encore paru si héroïque qu'alors. Il entre, messieurs, il entre dans le conseil, suivi d'une populace mutinée et de tout ce qu'il y avait de savants parmi les Juifs. La violence qu'on lui fait lui fournit l'occasion d'exercer son zèle; il oublie le péril qui le menace, et au lieu de songer à sa justification, il ne pense à profiter de l'attention qu'on lui donne, que pour prêcher Jésus-Christ crucifié. Nous avons dans les Actes des apôtres le discours qu'il prononça dans cette conjoncture. Loin de ménager ses farouches auditeurs pour les adoucir, il leur raconte l'histoire de leur perfidie et de l'in-

gratitude de leur nation; il rappelle à leur souvenir les promesses qui avaient été faites à leurs ancêtres, les faveurs qui leur avaient été accordées par le Seigneur, et les cruautés qu'ils avaient exercées contre ses plus fidèles serviteurs. Commence-t-il enfin à parler de Jésus-Christ? il élève la voix, et s'adressant à cette nombreuse assemblée : *Dura cervice, et incircumcisis cordibus et auribus, Spiritui sancto resistitis?* Ames dures, âmes païennes et indociles, jusqu'à quand résisterez-vous au Saint-Esprit? *Sicut patres vestri, ita et vos.* Vous êtes aussi pervers que vos pères. Ceux-ci ont persécuté tous les prophètes, ils ont souillé leurs mains du sang de ces hommes divins qui leur annonçaient le Messie; mais il était réservé à votre cruauté de tremper les vôtres dans le sang du Messie même, et de crucifier un Dieu : *Occiderunt eos qui prænuntiabant de adventu justi, cujus vos nunc proditores et homicidæ fuistis.* Néanmoins, c'est en vain que vous avez espéré, en le faisant mourir, de vous garantir des supplices dont il vous menace; il est ressuscité malgré toutes vos précautions, il est vivant, il règne et il régnera durant tous les siècles.

Levant ensuite les yeux au ciel : Je le vois, dit-il, cet Homme-Dieu, je le vois à la droite de son Père, revêtu de sa gloire et de sa toute-puissance : *Ecce video cœlos apertos, et Filium stantem a dextris virtutis Dei.* Quels mouvements étranges ne dut pas exciter ce discours dans l'esprit de tous ceux qui l'entendirent! Chaque parole leur perçait le cœur. L'historien sacré rapporte que, tandis qu'il les prononçait, le dépit, la fureur se peignaient sur le visage des Juifs, et que leur rage éclatait contre le saint par des frémissements, par des grincements de dents; c'étaient comme autant de bêtes féroces qu'Etienne essayait de dompter en les irritant, en les harcelant; c'étaient comme autant d'esclaves mutinés qu'il châtiait avec le fléau de son éloquence, et qu'il tenait enchaînés par le respect que leur imprimaient sa présence et son courage.

Voilà, messieurs, quelle est sa force et son intrépidité. Il est aisé de remarquer dans cette action la grandeur de son amour envers le Sauveur du monde, mais peut-être n'est-il pas si facile d'y découvrir sa charité pour ses frères. A en juger par les paroles dures et outrageantes dont il se sert, qui ne croirait, dit saint Augustin, qu'il est animé par la colère, et que la haine parle par sa bouche? *Quis non crederet iratum, quis non odiorum facibus inflammatum, quando clamabat dura cervice?* Mais cette colère était un effet du zèle ardent qu'il avait pour leur salut. Les plaintes, les reproches, les injures mêmes et les autres emportements de cette espèce sont communs à la haine et à l'amour, avec cette différence, que la haine ne les emploie que lorsqu'elle est faible et passagère, et que l'amour ne s'en sert que lorsqu'il est violent. Oui, dit ce Père, le fiel que son cœur répandait avec tant de véhémence coulait d'une source inépuisable de douceur; il s'échauffait beaucoup, parce qu'il aimait beaucoup; il en vint contre eux jusqu'à la cruauté, parce qu'il voulait mettre tout en usage pour les guérir : *Ferox cor, lene cor clamabat, et amabat, sæviebat, et salvos fieri volebat.*

Ce n'est pas là encore cependant cette charité parfaite que nous cherchons. Il faut mourir, chrétiens auditeurs, pour donner à l'amour ses derniers traits de perfection. C'est ce que va faire saint Etienne avec une constance inouïe. Représentez-vous cette multitude transportée de rage et ne pouvant plus longtemps soutenir les reproches de ce grand saint : elle l'interrompt soudainement par d'horribles cris, et avec furie elle fond sur lui, comme pour le mettre en pièces; on le traîne avec violence hors la ville, on s'arme de pierres; pour les lancer avec plus de force, on s'avance sans habits, on se précipite, on le lapide. Quel acharnement à porter les premiers coups, et quel nombre de coups! On en peut juger, et par la fureur, et par la multitude des bourreaux. Mais le croirez-vous? aucun de ces coups violents, de ces coups multipliés ne le porte par terre, il demeure inébranlable; meurtri, brisé, couvert de sang, il paraît presque sans vie, il semble expirer, et il n'est pas encore renversé; il se soutient, pour faire voir par cette fermeté que son amour est encore plus fort que la haine de ses ennemis, qu'il est plus fort, cet amour, que la mort même.

En effet, ce que la mort ne peut faire, l'amour l'entreprend et l'exécute. Oui, messieurs, l'amour seul l'oblige enfin de plier et de fléchir les genoux pour prier, pour obtenir par cette posture plus humble la grâce de ses barbares persécuteurs : *Positis autem genibus, clamabat voce magna, dicens: Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* Abattu par la force seule de sa charité, il s'écrie avec autant de véhémence que d'humilité : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, oubliez l'injustice qu'ils commettent, ne les en punissez pas; daignez au contraire leur tendre la main sur le bord du précipice qu'ils se creusent, daignez dissiper les ténèbres qui les offusquent, ne permettez pas qu'ils périssent : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* Quel changement, s'écrie un saint Père! est-ce là ce jeune homme intrépide qui vient de traiter et ses accusateurs et ses juges avec cette noble fierté, cet homme qui a osé braver et le sénat et la synagogue, qui s'est déchaîné contre les pères et contre les enfants avec tant de chaleur, pour ne pas dire avec tant d'aigreur et d'amertume? D'où vient qu'il paraît si différent de lui-même, qu'il supplie, qu'il demande grâce pour ceux qu'il a repris avec tant de sévérité? *Ubi est tuum illud dura cervice? Hoc est totum quod clamabas, hoc est totum quod sæviebas?* Que sont devenus ces termes si forts, si énergiques, dont vous vous serviez pour confondre vos adversaires? Quoi! tant d'éclats, ces transports de colère se réduisent enfin à solliciter la grâce de ces ennemis furieux? En voici la raison, mes frères : c'est que pour lors il considérait

les Juifs comme les ennemis de Jésus-Christ, et que maintenant il ne voit en eux que ses propres ennemis ; dans le conseil il s'agissait de la gloire de son Maître, et ici l'on n'attaque que sa propre vie.

Je souhaiterais, messieurs, que, pour comprendre ce qu'il y a de grand dans cette action, vous rappelassiez pour un moment à votre esprit ce qui se passe dans votre cœur lorsqu'on vous offense. Prier de sang-froid pour une personne qui ne nous aime pas, pour un homme qui nous méprise, qui nous transverse dans nos desseins, et qui nous envie notre bonheur, se ressouvenir devant le Seigneur de cet ennemi, et pour lui obtenir quelque grâce signalée faire auprès de ce Dieu, la bonté même, les plus vives instances ; mon Dieu, qu'une charité pareille est généreuse, qu'elle renferme de magnanimité, d'héroïsme, de christianisme ! Mais s'humilier devant le Seigneur pour un ennemi qui vous frappe, qui vous accable, qui vous arrache la vie ; et le faire dans le moment que vous en recevez un traitement si inhumain, dans ce temps où toute la nature a coutume de se troubler, où toutes les passions se soulèvent, où la raison n'est plus écoutée, où les lois mêmes se taisent et semblent nous pardonner les plus grands excès : pensez-vous que la charité puisse porter plus loin l'héroïsme ? Saint Etienne aperçoit mille bras tournés contre lui, il voit les pierres qu'ils lui lancent, il lit dans les yeux et sur le visage des Juifs la haine et la rage de leur cœur, il la sent encore mieux dans les coups qu'ils lui portent et qui l'atteignent de toutes parts sans relâche, sans intervalle. Quand je n'ajouterais rien, sinon qu'il est calme au milieu de cette tempête, qu'il expire dans ce supplice avec la même tranquillité que les autres hommes ont coutume de s'endormir, *Obdormivit in Domino*, qu'il s'endort en effet, et qu'il ne s'élève en son âme aucun désir de vengeance, aucun ressentiment, aucun trouble ; qui pourrait ne pas admirer son invincible constance? Mais je dis plus, chrétiens auditeurs, je dis que dans ce même temps son cœur est rempli d'un amour ardent et sincère, qu'il s'attendrit sur l'aveuglement de ceux qui le font mourir, qu'il prévoit avec douleur les malheurs qui les menacent, enfin qu'il se prosterne, qu'il s'humilie, qu'il élève sa voix avec une nouvelle force vers le Père des miséricordes, qu'il conjure de leur pardonner. Et si vous étiez capables de soupçonner que ce n'est là qu'une feinte ou qu'une prière froide, je vous dirais, sans parler des autres que nous ignorons, je vous dirais que saint Paul, le plus zélé de ses persécuteurs, le grand, l'incomparable saint Paul a été le fruit de cette prière. *Si sanctus Stephanus non orasset*, dit saint Augustin, *Ecclesia Paulum non haberet :* Jamais il n'y aurait eu de saint Paul dans l'Eglise, si saint Etienne n'eût prié.

Voilà, ce me semble, un exemple parfait de l'amour divin. Se consacrer à un emploi pénible pour en décharger les apôtres de Jésus-Christ et pour servir les fidèles, s'appliquer avec zèle et au péril même de sa vie à faire connaître le Sauveur et à détromper sa nation ; enfin mourir pour son maître, et en mourant prier pour ses propres ennemis ; n'est-il pas vrai, messieurs, qu'on ne peut porter plus loin les devoirs de la charité chrétienne ? Est-il nécessaire de montrer que c'est le premier exemple que le christianisme ait donné de cette sublime vertu ? Il ne me sera pas difficile de vous le faire comprendre dans la seconde partie de ce discours, que je terminerai en deux mots.

SECOND POINT.

La charité chrétienne, à ne considérer positivement que ce qu'elle a ajouté à l'ancienne loi, a deux parties essentielles, l'amour du Sauveur et l'amour des ennemis. Nous avons fait voir que saint Etienne a porté l'un et l'autre à la plus haute perfection : il nous reste à examiner s'il a été le premier qui se soit rendu parfait dans l'un et dans l'autre, c'est-à-dire, s'il a été le premier qui ait aimé son Dieu jusqu'à mourir pour sa gloire, le premier qui ait aimé ses ennemis jusqu'à demander grâce pour eux.

Sur la première proposition il ne peut y avoir de difficulté. Le martyre met le comble à la charité parfaite, et l'Eglise reconnaît saint Etienne pour le premier de tous ses martyrs. Mais je ne sais si nous avons jamais bien conçu combien cette qualité lui est glorieuse. Il est facile de mépriser la mort après que dix ou douze millions de chrétiens l'ont surmontée, et que par là ils nous ont instruits à braver la cruauté des tyrans. Non, messieurs, je ne m'étonne pas qu'on craigne peu les supplices, après qu'on a vu des vieillards, des femmes, de jeunes enfants souffrir avec constance et triompher même au milieu des feux : à la vue du courage des Agnès et des Catherine, quelle honte de reculer ! En un mot, l'expérience des autres apprend que les plus cruels tourments ne sont pas insupportables, et jusqu'à quel point cette expérience n'a-t-elle pas enhardi des millions de chrétiens ? Jusqu'à se faire un jeu des horreurs de la mort. On admire l'intrépidité de ce mortel qui osa le premier s'embarquer sur l'Océan, il fallait, dit-on, qu'il eût un cœur de bronze ou d'airain ; mais quelle pusillanimité serait-ce aujourd'hui de n'oser monter sur un navire ? Les voies n'étaient pas ainsi aplanies à l'égard de saint Etienne, il n'avait point d'exemple qui l'encourageât à donner sa vie pour Jésus-Christ; aucun apôtre, aucun disciple n'avait encore résisté jusqu'au sang ; on n'avait point encore vu ces prodiges dont Dieu a donné si souvent depuis les admirables spectacles, soit pour soutenir la foi de ceux qui souffraient pour son amour, soit pour adoucir la rigueur de leurs supplices, soit pour les y rendre entièrement insensibles. Les temples magnifiques qu'on a érigés, dans la suite, à l'honneur de tant de martyrs, les riches autels qu'on a consacrés à leur mémoire, la vénération où leurs cendres ont été dans tout l'univers ; tout cela, messieurs, a donné à la mort, si je puis parler ainsi, une face toute diffé-

rente, et sous ces nouveaux traits elle s'est montrée avec moins d'horreur que dans le temps où saint Etienne l'affronta.

Il est vrai que Jésus-Christ avait été crucifié ; mais s'exposer à être lapidé pour un homme crucifié et rendu en quelque sorte infâme par ce supplice, n'était-ce pas un surcroît de difficulté? n'y eût-il pas eu moins de peine à mourir pour lui lorsqu'il était encore vivant, et que par son éloquence et la réputation de sa vertu, il attirait après lui toute la Judée? Jésus-Christ était mort, il est vrai, mais le genre de sa mort, loin de porter quelqu'un à défendre sa divinité, avait scandalisé toute la terre : elle avait fait oublier ses plus grands miracles, elle avait dissipé, elle avait ébranlé, disons-le sans dissimuler, elle avait abattu le courage de tous ses disciples. Il fallait une grande foi pour se résoudre à mourir en faveur d'un Dieu mort, personne n'ayant encore osé le faire, et les plus zélés d'entre ses amis ayant refusé dans l'occasion de lui donner cette preuve de leur croyance.

A l'égard du pardon des injures, de la prière pour ses propres ennemis, je sais que ces divines leçons nous avaient été données par Jésus mourant, et je dis seulement que notre saint diacre a été le premier qui les ait mises en pratique. S'il a été prévenu, ce ne pouvait être que par un Dieu, et il a fait voir qu'il n'était pas impossible de le suivre: car, messieurs, l'exemple était bien au-dessus de l'homme, si saint Etienne ne nous eût pas appris qu'il n'était pas inimitable. L'aversion extrême que nous avons tous naturellement pour nos ennemis nous aurait fait considérer cette action du Sauveur comme une action purement divine ; on l'aurait mise au rang de ses plus grands miracles. N'est-ce pas en effet cette action qui persuada les plus obstinés d'entre les Juifs de la divinité du Sauveur? Ce peuple opiniâtre, que la guérison de tant de malades, que la résurrection même des morts n'avait pu toucher, se rendit à cette preuve ; il crut qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût pardonner si généreusement à de si cruels persécuteurs : *Vere Filius Dei erat iste.* Cet exemple était donc bien plus capable de donner de l'admiration que de porter les hommes à l'imiter. Une vertu qui n'avait jamais été pratiquée que par un Dieu était, à notre égard, comme si elle n'avait jamais été réduite en pratique ; et dans ce sens, on peut dire que saint Etienne nous en a donné le premier exemple, puisque, si je puis parler de la sorte, il a humanisé, dans sa personne, et rapproché de l'homme une vertu dont nous n'avions vu de modèle que dans le Verbe incarné.

Quelle gloire pour vous, grand saint, illustre martyr de Jésus-Christ, de nous avoir tracé, dans votre vie et dans votre mort, le premier et le plus parfait modèle de la plus sublime des vertus chrétiennes! Quelle gloire d'être allé si loin sans guide, et par des routes si difficiles ! Mais quelle honte pour nous, si nous hésitons d'entrer dans ces mêmes voies depuis qu'elles ont été si battues, et qu'elles sont encore si fréquentées ! Je ne parle pas du martyre, parce que, tandis que nous aurons des princes tels que la Providence nous en a donné, des princes aussi justes, aussi pacifiques, aussi ennemis du sang et de la cruauté, quelle apparence que nous ayons des occasions de mourir pour notre foi ? Mais quel prétexte pouvons-nous désormais alléguer contre l'amour des ennemis, après que tant de personnes de toutes les conditions nous ont fait voir ce que nous pouvons faire, dans les circonstances les plus difficiles, avec le secours de la grâce? Combien de généreux confesseurs ont chéri, ont embrassé les bourreaux qui les déchiraient! Combien de mères vertueuses ont protégé les meurtriers de leurs enfants ! Combien de généreux chrétiens, de vrais braves ont été les premiers à prévenir, à se jeter aux genoux des hommes qui les avaient le plus cruellement outragés ! Combien d'innocentes victimes de la calomnie ont chargé de bénédictions les bouches qui les avaient noircies ! Combien d'infortunés, réduits à la plus extrême indigence, sollicitent, tous les jours, auprès du Seigneur, des grâces spirituelles pour les injustes ravisseurs de leurs biens temporels ! Oui, mon Dieu, vous le savez, il y a encore aujourd'hui de ces grandes âmes, et vous ne permettrez pas que votre Eglise soit jamais dépourvue de ces exemples magnanimes. *Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen:* c'est pourquoi, mes frères, à la vue de ces saints modèles qui nous environnent de toutes parts, et qui, comme autant de témoins, nous reprocheront un jour notre dureté, courons, par la voie de la patience, dans la carrière qu'ils nous ont ouverte. Imitons leur facilité à pardonner; oublions les torts qu'on nous fait ; n'opposons à la haine de nos ennemis qu'un amour sincère, que des prières ferventes ; souvenons-nous que, de tous les moyens d'assurer notre salut, il n'en est point de plus infaillible que cette indulgence charitable. Dès que vous avez un ennemi, vous êtes l'arbitre de votre fortune et le maître absolu du cœur de Dieu. Le péché vous avait attiré toute la haine du Seigneur, et comme votre dépendance à son égard est la plus entière, vous aviez sujet de vous attendre à la plus terrible vengeance. Mais avez-vous reçu quelque injure, vous persécute-t-on injustement? bénissez mille et mille fois le Seigneur : l'outrage qu'on vous fait est, entre vos mains, comme un ôtage qui vous répond de la manière dont Dieu en agira avec vous. Non-seulement vous pouvez vous soustraire aux coups de la justice divine ; comme par échange, vous pouvez encore, selon que vous en userez avec ceux qui vous offensent, régler en quelque sorte, à votre égard, la mesure de ses miséricordes.

Comment désirez-vous que le Seigneur vous traite désormais? Voulez-vous qu'il oublie tous vos désordres? Voulez-vous qu'au lieu de punir votre ingratitude il vous com-

ble de nouveaux bienfaits? Trouvez-vous que c'est trop peu qu'il vous pardonne? Souhaitez-vous de plus qu'il change en amour toute la haine qu'il avait conçue? Cet avantage inestimable est entre vos mains; prenez ces mêmes sentiments pour la personne qui vous a déplu, qui vous a irrité; c'est un article de foi que Dieu fera pour vous ce que vous aurez fait pour elle : *Qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* Depuis cet affront, depuis cette calomnie, depuis cette violence qu'on vous a faite, Dieu vous a établi le juge de vos propres déréglements, dit saint Jean Chrysostome : *Te judicem fecit in condonatione tuorum criminum.* Oui, mes frères, c'est à vous à dresser la minute de votre arrêt, le Seigneur s'est obligé à la suivre de point en point; faites-lui voir dans la personne de votre ennemi la manière dont vous voulez qu'il agisse avec vous. *Si pauca dimittis, pauca dimittuntur; si plura, plura; si ex corde dimittis et sincere, eodem pacto tibi Deus dimittit; prœter veniam datam, etiam cum pro amico habeas, eodem modo erga te Deus afficietur :* Si vous pardonnez peu, on vous fera une remise proportionnée ; si vous pardonnez avec moins de réserve, vous recevrez un pardon plus étendu ; si votre réconciliation est véritable, si elle part du cœur, Dieu oubliera toutes vos infidélités, toutes vos perfidies; enfin, si de l'oubli des injures votre cœur va jusqu'à un amour sincère pour ceux qui ont voulu vous nuire, attendez-vous à l'amour le plus sincère du côté de Dieu, et ne doutez point que vous n'ayez gagné ses bonnes grâces, *Eodem modo erga te Deus afficietur.*

D'où vient donc que je m'afflige si fort quand on m'offense? Que veulent dire ces tristesses, ces inquiétudes, ces émotions, ces emportements, ce désespoir où me jette la moindre parole, le tort le plus léger que je reçois de mon prochain? D'où vient que, dans le trouble qui m'agite, rien n'est capable de me consoler qu'une vengeance prompte et cruelle? D'où vient que je ne puis souffrir qu'on me parle de pardonner? D'où vient que je regarde comme ennemi quiconque refuse de flatter ou même de servir ma passion ? *Quare contristatus incedo, dum affligit me inimicus?* Si j'avais pour moi-même un vrai amour, un vrai zèle pour mon salut, si je redoutais la colère de mon Dieu autant qu'elle est redoutable, quelle serait ma joie, quand on m'offense, de voir que je n'ai plus à craindre que mon propre ressentiment! Quelle serait ma joie de voir que, si j'en puis être le maître, je vais régler à mon gré ma destinée !

Hélas! Seigneur, jamais nous n'y avons fait d'assez sérieuses réflexions. Mais puisqu'il est vrai, puisque c'est une vérité dont on ne peut douter sans renoncer à la foi du christianisme, que vous serez tel envers nous que nous serons nous-mêmes envers ceux qui nous haïssent; puisque je suis certain que votre cœur doit à cet égard suivre tous le mouvements du mien, Seigneur, vous le voyez, ce cœur; vous en découvrez jusqu'aux plus sombres replis, vous m'êtes témoin qu'il n'y reste ni fiel ni aigreur contre personne. Pour obtenir le pardon de tant de crimes dont je suis coupable, pour l'obtenir sûrement, pour l'obtenir infailliblement, s'il ne faut que pardonner à mon ennemi, je lui pardonne, mon Dieu, mais de bonne foi, mais sans feinte, sans réserve. Vous me promettez de plus de m'aimer autant que je l'aimerai : quoi! mon divin Maître, tout misérable que je suis, tout indigne que je suis de votre amour! Ah! Seigneur, que ne puis-je donc l'aimer, cet ennemi, mille fois plus que moi-même! Oui, je l'aime, cet homme qui ne m'aime pas, cet homme qui me hait mortellement; peu s'en faut que je ne chérisse son aversion, qui me donne lieu de mériter votre amour. Quelle preuve vous plaît-il que je vous donne de ma tendresse pour lui? est-ce que je lui veuille du bien? Je lui souhaite tous les biens que je me souhaite à moi-même. Que je prie pour lui, à votre exemple? Daignez, Seigneur, daignez oublier le péché qu'il a commis contre vous en m'offensant, oubliez même tous les autres péchés dont il pourrait être coupable, faites-lui mille et mille biens pour tous les maux qu'il m'a voulu faire; je vous en conjure, ô mon Dieu, par les entrailles de votre miséricorde infinie, par le sang que vous avez versé pour lui sur la croix, par l'exemple que vous m'avez donné vous-même de ce genre de pardon, par la prière que vous fîtes, en mourant, pour les auteurs de votre mort : *Ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt.* Divines paroles, que j'ai bien raison d'appliquer à ceux qui me persécutent : Ils ne savent ce qu'ils font; ils croient me nuire, et ils se rendent les instruments de mon bonheur éternel. Seigneur, faites, s'il est possible, qu'en voulant me blesser ils ne se nuisent pas à eux-mêmes, qu'ils ne vous offensent pas, que les outrages qu'ils me feront deviennent pour eux, aussi bien que pour moi, un moyen de mériter votre amour, de mériter vos récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Saint Jean-Baptiste a été le plus innocent des hommes et le plus austère des pénitents; il a été le père des anachorètes et le premier des apôtres.

Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.

Vous marcherez devant le Seigneur, pour lui préparer ses voies (*S. Luc, chap.* I).

Jamais, messieurs, il n'y a eu de saint à qui le ciel et la terre aient donné tant d'éloges, et des éloges si complets, qu'à saint Jean-Baptiste. Le prophète Isaïe l'avait appelé l'ange du Seigneur : *Ecce ego mitto angelum meum, qui parabit viam tuam ante te.* En annonçant sa naissance, Gabriel assura qu'il serait grand, non-seulement dans l'estime des hommes, juges peu équitables du mérite, mais dans l'estime de Dieu, juge infaillible et source unique de la véritable

grandeur, *Erit magnus coram Domino*. Quelques jours après sa naissance, son père, éclairé par le Saint-Esprit, prédit qu'il serait le prophète du Très-Haut et le maître de son peuple dans la science du salut. Les Juifs, charmés de la sainteté de sa vie, ne doutèrent point qu'il ne fût le Rédempteur qui leur avait été promis, et ce sentiment presque universel fut autorisé par les prêtres et par les docteurs de la loi. Il déclara lui-même qu'il était la voix de celui qui crie, c'est-à-dire le héraut du Tout-Puissant. Jésus-Christ, la vérité éternelle, le mit au-dessus de tous les prophètes, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de personnes distinguées par leur science et par leur vertu, *Prophetam, et plus quam prophetam*. Bien plus, il dit qu'il n'était jamais né d'homme d'aucune femme qui eût plus de mérite et de véritable grandeur : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista*. Enfin les saints Pères ont remarqué que saint Jean avait réuni en sa personne toute la sainteté des deux lois, dont il a été en quelque sorte le nœud ; ils disent qu'il a eu la foi des patriarches, les lumières des prophètes, la pureté des vierges, l'austérité des solitaires, le zèle des apôtres et la constance des martyrs. Après tous ces traits, chrétiens auditeurs, que puis-je ajouter qui réponde à l'idée que vous devez vous être formée de ce grand saint? Mais quelle sera votre surprise, si j'abandonne ces titres glorieux pour m'attacher à sa qualité la plus simple et la plus commune, à sa qualité de précurseur de Jésus-Christ? Tel est en effet mon dessein, qu'ont fait naître ces paroles du cantique de Zacharie : *Præibis ante faciem Domini*, Mon fils, vous serez le précurseur du Messie, c'est-à-dire : Vous marcherez avant lui par les mêmes voies qu'il doit tenir, *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus*. Vous verrez néanmoins, messieurs, que cette idée que j'ai choisie ne déroge en rien à la gloire de saint Jean-Baptiste, que même elle renferme tous les éloges que j'ai déjà rapportés; que non-seulement elle distingue ce grand saint de tous les autres saints, mais qu'elle l'élève encore au-dessus de tous, et qu'il était difficile de rien dire en si peu de paroles qui lui fût plus glorieux. Vierge sainte, vous avez eu trop de part à sa sanctification pour n'en pas prendre à l'éloge que je vais faire de sa sainteté; je n'y saurais réussir sans votre secours, je vous le demande par cette même prière à laquelle vous avez tout accordé : *Ave, Maria*.

Personne ne doute que le Fils de Dieu ne soit venu sur la terre pour nous ouvrir par ses exemples, non-seulement le chemin du salut, mais encore les routes qui conduisent à la sainteté. Et parce que sa sagesse avait destiné plusieurs voies, soit pour arriver au ciel, soit pour parvenir à la vertu la plus parfaite, il a voulu lui-même nous frayer toutes ces voies extrêmement différentes et même, en quelque manière, opposées entre elles. N'est-ce pas là une raison pour nous de penser que saint Jean, envoyé pour être son précurseur, a dû, afin de s'acquitter dignement de ce ministère, marcher le premier par ces mêmes voies, et montrer, pour ainsi dire, à Jésus-Christ toutes les routes que Jésus-Christ devait enseigner aux autres hommes? Voilà, chrétiens auditeurs, quelle a été la fonction qu'il a remplie, voilà quelle a été la source de sa gloire. Toutes les voies du salut se peuvent réduire à deux : à l'innocence et à la pénitence. L'une et l'autre à été consacrée par les pas du Sauveur, puisqu'il est venu et qu'il a vécu sur la terre exempt de péché, incapable même de péché, et qu'il a néanmoins porté la peine de tous les péchés. Je vous ferai voir que la vie de saint Jean a été, à proportion, une vie innocente, une vie pénitente : et ce sera la première partie de ce discours. Toutes les voies de la sainteté se rapportent également à deux : à la contemplation, à l'action. Jésus-Christ a suivi ces deux voies, puisque sa vie a été toute partagée entre la prédication et la retraite. Je vous montrerai que la vie de saint Jean a aussi été partagée entre la retraite et la prédication : et ce sera la seconde partie de son éloge. *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus:* Vous marcherez devant le Seigneur, vous commencerez à découvrir et à reconnaître les divers chemins qu'il doit suivre. A un mépris extrême pour toutes les choses, même permises, vous joindrez l'éloignement le plus parfait de tout ce qui est défendu par la loi de Dieu : en second lieu, à un zèle le plus ardent, le plus vif, vous saurez allier le repos de la vie solitaire : en un mot, vous serez, entre tous les hommes, le plus innocent, le plus pur et néanmoins le plus austère des pénitents; vous serez le père des anachorètes et en même temps le premier de tous les apôtres. Voilà le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

La naissance de saint Jean-Baptiste ayant été annoncée à Zacharie par le même ange qui annonça peu de temps après à la sainte Vierge la naissance de Jésus-Christ, Elisabeth conçut cet admirable précurseur dans un âge où elle ne pouvait plus espérer de devenir mère, quand d'ailleurs la nature n'eût pas mis à cette conception des obstacles invincibles. Saint Augustin dit que Dieu ne se contenta pas de le faire naître d'une femme stérile, qu'il voulut encore lui choisir des parents dans un âge avancé, caduc même, afin qu'il parût que c'était un enfant de la foi et même de la chasteté. Souffrez, chrétiens auditeurs, que je commence ici à m'écrier, comme les Juifs qui assistèrent à la circoncision de notre saint : *Quis putas puer iste erit?* Quelle pensez-vous que sera l'innocence et la pureté des mœurs dans cet enfant, puisqu'il a fallu tant d'années pour purifier le sein où il devait être formé, puisque le Seigneur a voulu qu'il entrât dans la vie par une voie non-seulement miraculeuse, mais encore exempte des moindres souillures de l'incontinence?

Ce n'est pas là cependant le présage le plus assuré que nous ayons de la pureté de sa vie. Dieu, qui avait si longtemps différé sa

conception, prévint le temps de sa naissance pour lui communiquer sa grâce. Il ne la perdit jamais, cette grâce prématurée, il ne l'altéra pas, elle ne put même être attaquée : voilà les vraies preuves de son innocence. Vous savez que Marie étant allée voir Elisabeth durant sa grossesse, cette sainte femme, aux premières paroles de cette parente, sentit son fruit tressaillir de joie dans ses entrailles. Tous les Pères soutiennent que saint Jean fut sanctifié dans ce moment, et que ce fut alors que s'accomplit l'oracle rendu par Gabriel à Zacharie : Cet enfant sera rempli du Saint-Esprit avant même de voir le jour : *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* Pensez-vous, messieurs, que Dieu aurait ainsi changé l'ordre de ses décrets, qu'il se serait si fort hâté de purifier cette âme, s'il avait prévu qu'elle dût jamais être souillée par la moindre tache ? Peut-on désirer une marque plus certaine du soin qu'il prendra de la préserver de tout péché, que cet empressement à la délivrer du péché originel ? Mais si cette infusion de la grâce, avant le terme ordinaire, est un augure de la future sainteté de saint Jean, l'abondance de cette grâce, dont il reçut en même temps la plénitude, n'en est-elle pas une preuve infaillible? *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ;* c'est-à-dire : Il sera confirmé en grâce avant de naître, il entrera dans la vie déjà tout rempli, tout pénétré de l'esprit de Dieu, et, par conséquent, impénétrable aux traits du démon.

De là cette persuasion où l'on est que saint Jean a porté au tombeau l'innocence qu'il avait apportée du sein d'Elisabeth. Quand nous n'aurions pas d'autre raison de le croire, le peu de commerce qu'il a eu avec les hommes suffirait pour nous en convaincre. Où cet ange du Seigneur, comme l'appelle l'Ecriture, aurait-il pu se corrompre et perdre la pureté de son cœur, lui qui, dès la plus tendre enfance, avait vécu dans un désert, avait renoncé au monde avant d'avoir pu être infecté de son souffle, avant même d'avoir pu le connaître ou le craindre ? Je sais que nous n'avons tous que trop de pente au péché, qu'au défaut des ennemis étrangers, notre propre concupiscence nous tente et nous entraîne dans le désordre. Cependant l'expérience nous fait voir que ce tentateur domestique serait bien faible, sans les secours qu'il reçoit de dehors. Ce sont les mauvais discours, les mauvais livres, les mauvais exemples, qui ont ravi l'innocence à tous ceux qui se plaignent de l'avoir perdue. Nous vivrions tous comme des anges, si nous ne vivions que parmi des saints ou parmi des bêtes sauvages. Ames pures qui avez conservé jusqu'ici la précieuse grâce de votre baptême, le plus sûr moyen de la conserver jusqu'au bout, c'est la fuite. Fuyez le commerce des hommes, allez cacher votre trésor dans quelque lieu qui soit impénétrable à leurs yeux et, s'il se peut, inaccessible à leurs désirs. Ne fréquentez que les plus vertueux, craignez même de les trop fréquenter.

Mais ce n'est pas assez de dire que saint Jean n'a jamais perdu la grâce de Dieu, de savants docteurs prétendent qu'il ne l'a jamais altérée par aucun péché véniel. Pour moi, messieurs, quand je réfléchis sur les prodiges arrivés à sa naissance, quand je pense qu'elle est annoncée par un ange, que Zacharie, qui la révoque en doute, perd l'usage de la parole en punition de son incrédulité, que cet enfant de bénédiction est conçu par une femme doublement stérile, qu'il prophétise avant de naître, qu'en naissant il communique ce don à sa mère, qu'il délie la langue de son père, et qu'il la délie pour prononcer autant d'oracles que de paroles : quand à tous ces événements je joins l'admiration et la joie dont est saisie toute la Judée au moment qu'il vient au monde; de plus, quand je considère le long et magnifique éloge qu'en fait Gabriel au nom du Seigneur, quand j'entends le Seigneur lui-même qui le préfère à tous les saints de l'Ancien Testament, et qui, dans toutes les occasions, s'explique sur son compte en termes si énergiques, qu'ils paraîtraient pleins d'exagération de quelqu'autre bouche qu'ils sortissent; quand je me représente toutes ces merveilles, je me fais nécessairement de sa sainteté une idée qui en exclut jusqu'aux taches les plus légères.

Il fallait bien, mes frères, que lui-même il sentît que son innocence le mettait hors de toute atteinte, pour oser entreprendre de réformer toute la Judée, comme il l'entreprit sur les dernières années de sa vie, et surtout pour attaquer personnellement les pharisiens, c'est-à-dire, les réformés et les réformateurs de ces temps-là : il leur reproche en face, et de la manière la plus forte, les secrets déréglements de leur âme. Ce que j'admire le plus dans cette action hardie, et ce qui me paraît être une preuve encore plus plausible de la pureté de ses mœurs, c'est que ces hypocrites, piqués au vif par ses répréhensions amères, et jaloux de sa gloire, n'eurent rien à opposer à ses reproches. Au contraire, plus ils examinent ses discours et ses actions, plus ils l'étudient avec tout le soin qu'inspirent l'envie et la haine, plus ils reconnaissent qu'il est irréprochable, plus ils se sentent entraînés dans le sentiment du peuple qui le prenait pour le Messie : pour s'en éclaircir, ils vont à lui, tout disposés à l'en croire sur son témoignage, et à l'honorer comme le Fils du Très-Haut. Il est certain que ces docteurs, qui avaient une connaissance très-parfaite de l'Ecriture, n'auraient jamais formé un jugement si avantageux de ce grand saint, s'ils avaient découvert dans sa personne le moindre faible, et s'ils ne s'étaient convaincus qu'ils ne voyaient rien d'humain dans ses sentiments et dans sa conduite.

C'est sans doute sur ces fondements que quelques-uns ont cru que non-seulement il avait été exempt de tout péché actuel, mais qu'il avait même été préservé de tout ce qu'on appelle attrait du péché, c'est-à-dire de tout ce que la partie inférieure produit de désordonné. Si telle fut en effet la pureté de saint Jean, voilà, chrétiens auditeurs, voilà le plus

généreux pénitent qui fut jamais. Car pourquoi cette vie si austère, divin précurseur, dans un âge où les enfants d'Adam les plus infortunés n'éprouvent point encore la rébellion de la chair? Pourquoi tant de rigueurs contre cette chair qui dans un âge même plus avancé fut toujours si soumise à la raison? Pourquoi épargner si peu un corps qui n'avait jamais péché, un corps qui ne devait jamais pécher, un corps dont vous n'aviez à craindre ni la violence ni la surprise? Oui, messieurs, sourd à la voix de cette innocence, à la voix de ces priviléges, le saint Précurseur, à peine sorti du berceau, quitte toutes les douceurs de la maison de son père, se livre à la plus rigoureuse pénitence qui ait jamais été pratiquée, si nous en croyons quelques historiens ecclésiastiques. Une grotte obscure fut sa seule retraite durant l'espace d'environ trente ans; et saint Grégoire de Nazianze rapporte qu'il passa tout ce temps-là exposé aux injures des saisons, sans avoir d'autre toit que le ciel, d'autre lit que la terre :

Habuitque domum versatile cœlum,
Atque in humo dura corpus dabat ipse sopori.

Un tissu de poil, c'est-à-dire un long et rude cilice, voilà tous ses habits; car l'Evangile, qui remarque qu'il avait une ceinture de peau, assure positivement dans deux endroits, que sa robe était non pas de peau, mais de poil de chameau : *Habebat vestimentum de pilis camelorum,* dit saint Matthieu : *Vestiebatur pilis camelorum, et zona pellicea,* dit saint Luc. Habillement bien moins propre à écarter les incommodités inséparables de l'intempérie de l'air, qu'à y joindre un supplice nouveau. La mesure, la qualité de sa nourriture semblaient servir plutôt à prolonger sa pénitence, qu'à soutenir sa vie : c'était un peu de miel sauvage, c'était une espèce de sauterelle, que saint Jérôme regarde comme une viande assez ordinaire dans l'Orient, et que le livre du Lévitique met au rang des animaux purs, dont Dieu permet à son peuple de se nourrir. De l'eau jointe à ces mets simples et légers faisait toutes ses délices; ou plutôt, l'on peut dire que sa vie a été un jeûne perpétuel. Et pourquoi ne le pas dire, puisque Jésus-Christ dit lui-même qu'il ne mangeait ni ne buvait? *Venit Joannes non manducans neque bibens.*

Quelle étrange vie, chrétiens auditeurs! Je ne m'étonne pas que les Juifs aient d'abord pris ce grand saint pour un pur esprit, qui leur apparaissait sous la forme humaine. Mais qu'auraient-ils pensé, si dès l'âge de quatre à cinq ans, ils l'avaient vu se faire un plaisir de toutes ces austérités? Qu'auraient-ils pensé, si, reconnaissant enfin qu'il était homme comme eux, ils eussent su qu'il n'avait jamais perdu la grâce de Dieu, et qu'il n'avait pas besoin de ces pénibles précautions pour y persévérer jusqu'à la mort? Que ceux qui ont vécu dans le désordre se dépouillent de leurs biens, pour expier par une pauvreté volontaire le mauvais usage qu'ils ont fait de ces biens; qu'après avoir offensé mille fois le Seigneur, on se condamne au jeûne et à la retraite, qu'on exerce sur soi-même toutes sortes de rigueurs; cette conduite ne peut paraître étrange qu'à ceux qui n'ont jamais compris quel mal c'est que le péché, et quelles sont les peines qui lui sont préparées dans l'autre vie. Qu'une personne même innocente, mais fragile, mais exposée à toutes sortes de tentations et au danger continuel de tomber, s'arme de haires et de cilices pour écarter ses ennemis, pour conserver à son âme cette beauté qui charme les yeux et le cœur de Dieu; on ne trouve rien d'étonnant dans une défense si généreuse, quand on sait quels trésors renferme la grâce. Mais qu'un saint aussi pur qu'un ange, et presqu'aussi incorruptible, passe ses jours dans une mortification continuelle, que dès le berceau il s'ensevelisse dans une haire, qu'il s'enterre dans une grotte, qu'il y vive aussi innocemment que s'il n'avait point de corps, aussi durement que si son corps était immortel ou insensible; c'est, messieurs, ce qui s'appelle aimer véritablement les souffrances : amour aussi rare qu'il est héroïque. Oui, chrétiens, cet amour des souffrances est rare, depuis même que Jésus-Christ a été crucifié, et que la croix est devenue l'instrument de notre rédemption. Quelle gloire pour saint Jean-Baptiste de l'avoir aimé, ce symbole de douleur et de salut, avant que le Fils de Dieu l'eût consacré; avant qu'il eût découvert les trésors et les délices qui y sont cachés! Si les apôtres ont mérité tant d'éloges pour avoir suivi leur maître par une voie si épineuse, que doit-on dire de saint Jean qui l'a précédé dans cette voie sans le secours d'aucun guide, qui est allé plus loin que tous ceux qui ont marché sur les traces du Sauveur?

Pour nous, chrétiens auditeurs, c'est une route qu'il nous faut nécessairement tenir, si nous avons un désir sincère de nous sauver. La pénitence est un remède absolument indispensable pour les pécheurs, et pour les justes elle un préservatif nécessaire; il faut l'embrasser, ou pour sortir du désordre, ou pour n'y pas tomber : ainsi l'on peut dire qu'il n'est point de salut que par elle, puisque l'innocence même ne subsiste que par ce secours. De là concluons quel peut être le nombre des élus, même parmi les chrétiens, puisqu'il s'y trouve si peu de pénitents. Mais la pénitence étant presque entièrement bannie du monde, faut-il s'étonner que l'innocence y soit aujourd'hui si rare? Elle a été attaquée, cette innocence, elle a été quelquefois vaincue au milieu des solitudes les plus affreuses, dans des corps usés de vieillesse et consumés d'austérités; et vous voulez qu'elle subsiste dans le grand monde, au milieu des plus mortelles occasions, malgré le soin qu'on prend de nourrir, de fomenter la cupidité par la mollesse des habits et par la délicatesse des tables?

L'usage des austérités convient, dit-on, aux personnes qui vivent dans la solitude et dans les maisons religieuses. Il leur convient sans doute, il leur est même nécessaire; sans ce secours les cloîtres seraient de faibles remparts contre le vice, il ne man-

querait pas de s'y glisser et d'y faire bien du ravage. Mais si l'on en a besoin dans ces lieux de sûreté, dans ces citadelles spirituelles, comme les appelle saint Basile, comment cette ressource pourrait-elle n'être pas nécessaire pour vous qui habitez au milieu des piéges que le démon tend à tous les hommes, et qui avez devant les yeux les amorces de toutes sortes de péchés? Votre délicatesse, dites-vous, est extrême; vous êtes si accoutumés à l'abondance et aux délices, que loin de pouvoir vous résoudre à mortifier votre corps, vous ne pouvez plus vous sevrer des douceurs et des commodités de la vie : mais si vous ne pouvez pas vous y résoudre, comment pourrez-vous vous sauver? Lorsqu'une maladie vous arrêtera, aux douleurs du mal, souvent très-aiguës, vous ajouterez un jeûne exact et pénible; le médecin de vos corps l'ordonne ainsi; vous prendrez les breuvages les plus amers, vous souffrirez qu'on vous applique le fer et le feu. Est-ce donc qu'on a plus de force dans la maladie que dans la santé? ou plutôt n'est-ce point qu'on fait beaucoup de cas de la santé du corps, et qu'on ne se met guère en peine du salut? Si l'on faisait quelque cas de l'amitié de Dieu, si notre âme nous était à peu près aussi chère que notre corps, si nous craignions autant d'être damnés que nous craignons de mourir, que nous ferions d'efforts généreux contre nous-mêmes! que notre délicatesse, que nos infirmités seraient de faibles prétextes pour arrêter notre ferveur!

Nous avons un exemple frappant de cette générosité dans le jeune prince dont nous faisions la fête ces derniers jours dans cette église. C'est le bienheureux Louis de Gonzague, qui avant même d'entrer dans la religion, dès l'âge de quatorze à quinze ans, ne quittait jamais de linge où son sang ne portât un témoignage de ses austérités secrètes. Outre que trois fois chaque jour il châtiait son corps, outre qu'au lieu de cilice il portait appliquées sur sa chair des molettes d'éperon, outre que sous cette armure, invention singulière de l'esprit de pénitence, il passait devant le Seigneur cinq et six heures de suite dans la posture la plus humble et la plus gênante, son abstinence était de plus si rigoureuse, que, sans un secours particulier du ciel, il semblait ne pouvoir conserver ses jours : cependant personne n'avait été élevé plus mollement, et peu de tempéraments étaient aussi faibles que le sien. Ces austérités, en apparence si peu proportionnées à ses forces, étaient jointes à une innocence telle, qu'on ne croit pas qu'il lui soit échappé dans toute sa vie une seule faute vénielle. Enfin la chair était en lui si peu opposée à l'esprit, que jamais il n'y éprouva de combats contraires à l'angélique pureté qu'il avait vouée à la sainte Vierge. Dans tous les temps on a remarqué que les saints, de quelque qualité, de quelque âge, de quelque complexion même qu'ils aient été, se sont sentis portés à ces exercices de mortification, et qu'ils en sont devenus avides dans le moment que Dieu a commencé de les éclairer. Il semble que la grâce demande comme naturellement ce secours, pour se conserver et pour se fortifier; à peu près comme la nature cherche en tout ce qui lui paraît propre pour sa conservation. Mon Dieu, que nous sommes éloignés de cette sainte disposition! Si c'est là le chemin qu'il faut tenir pour aller au ciel, que nous courons de risque de n'y jamais parvenir? et si nous y obtenons une place malgré notre négligence et notre peu de courage, qu'il y aura de distance dans cet heureux séjour entre nous et ces généreux serviteurs de Jésus-Christ? Cependant, messieurs, ce ne sont là que les voies qui mènent précisément au salut; pour parvenir à la sainteté, il faut passer par des routes encore plus élevées. Le Sauveur du monde nous en a tracé deux bien différentes : le repos de la vie solitaire et les fatigues de la vie apostolique, la contemplation et l'action. Saint Jean a été son précurseur dans l'une et l'autre de ces voies. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Jean a été le père des anachorètes, saint Jérôme l'a ainsi pensé; mais saint Grégoire de Nazianze semble dire plus, lorsqu'il l'appelle l'enfant et le nourrisson de la solitude : *Solitudinis alumnum.* Je trouve la preuve de ce sentiment dans un ouvrage de saint Pierre d'Alexandrie approuvé par le sixième concile. Ce Père rapporte que le saint enfant, à cause des merveilles qu'on publiait de sa naissance, se trouva enveloppé dans l'édit de proscription commun aux autres enfants, et qu'afin de le soustraire à la fureur d'Hérode, Elisabeth, six mois après qu'il fut né, le porta dans un désert de la Judée. Cedrenus et Nicephore, deux des plus anciens historiographes ecclésiastiques, ajoutent que cette sainte femme étant morte environ le quarantième jour de sa fuite, le prophète encore enfant demeura dans ce désert sous la conduite d'un ange, qui prit soin de l'élever. Enfin l'Evangile nous apprend que depuis ce temps-là jusqu'au jour qu'il se produisit pour prêcher la pénitence, il n'abandonna jamais la solitude : *Et erat puer in desertis usque in diem ostensionis suæ.*

De plus, pendant tout cet espace qui dura environ trente ans, jamais, selon saint Chrysostome, il ne vit personne, et il ne fut vu de personne. Ce qui me paraît encore plus admirable dans cette conduite, c'est qu'il n'ignorait pas que Jésus-Christ vivait dans ce même temps : néanmoins, pour l'aller chercher, pour se procurer l'avantage de jouir de son entretien et de sa présence, il ne sortit point de sa retraite. Il me semble, messieurs, que demeurer ainsi attaché inviolablement aux ordres du ciel, c'est la preuve d'une vertu bien solide, d'une vertu, si je puis ainsi parler, incapable de prendre le change sous quelque prétexte que ce soit, d'une vertu qui aime mieux croire que voir, et qui préfère la croix et la mortification aux délices même les plus saintes et les plus spiri-

tuelles. En effet, lorsque le Sauveur vint au Jourdain pour recevoir le baptême, saint Jean déclara qu'il ne l'avait jamais vu, mais que Dieu lui avait donné une marque pour le reconnaître, et cette marque c'était le Saint-Esprit, qui descendait sur sa tête sous la forme d'une colombe : *Et ego nesciebam eum, sed qui misit me baptizare in aqua, ille mihi dixit : Super quem videris Spiritum descendentem, et manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu sancto.*

Mais quelle fut l'occupation de ce solitaire durant un si grand nombre d'années? Il fut appliqué à la prière, dit Origène, il s'entretint avec les anges. Du moins est-il certain qu'il eut de grandes communications avec le Seigneur, puisqu'étant entré dans le désert, encore enfant, et n'ayant pas même l'usage de la parole, il en sortit le plus éclairé de tous les prophètes, le plus éloquent des prédicateurs, et le maître des docteurs de la loi. D'où lui seraient venues toutes ces connaissances, si elles ne lui avaient été inspirées, s'il ne les avait puisées dans le sein de Dieu, si elles n'avaient été le fruit de la haute contemplation où il fut élevé? Mais le repos de cette vie contemplative ne doit pas durer toujours, il y faut enfin renoncer pour entrer dans une voie plus laborieuse ; il est temps pour notre saint de faire les fonctions d'apôtre, et de marcher devant le Fils de Dieu près de quitter sa retraite de Nazareth pour annoncer aux Juifs le royaume de son Père. Aussitôt que le saint précurseur reconnaît qu'il est appelé à cet emploi également pénible et glorieux, il sort du fond de sa solitude, il paraît tout d'un coup sur les rivages du Jourdain, il les fait retentir de ces paroles qui faisaient le sujet de tous ses discours : *Pœnitentiam agite ; appropinquavit enim regnum Dei.* Hâtez-vous de faire pénitence, car voici le temps que Dieu doit régner parmi les hommes. Quelle surprise pour tous ces peuples de voir ce prophète dont on n'avait jamais entendu parler, de le voir noirci par le hâle, exténué par les jeûnes, revêtu d'un cilice affreux, et prêchant à haute voix la pénitence, qu'il pratiquait lui-même avec tant de rigueur!

Au reste, jamais zèle ne se montra avec plus d'ardeur, avec plus de fermeté, avec plus d'efficacité, avec plus de désintéressement. Dans peu de temps le nouvel apôtre parcourt toutes les contrées qu'arrose le fleuve du Jourdain : dans un pays si vaste, il n'est personne qu'il n'instruise de ses devoirs, qu'il ne baptise de sa main. La force de son zèle paraît dans la manière intrépide avec laquelle il se présente devant les pharisiens et devant Hérode : dans ceux-ci il attaque, il confond une orgueilleuse fierté; à celui-là il fait les plus sanglants reproches sur son commerce incestueux avec la femme de son frère. Le succès répond tellement à l'ardeur et à la force invincible de sa charité, que non-seulement tous les habitants de Jérusalem, mais encore toute la Judée et plusieurs peuples d'alentour, frappés, changés par ses paroles, se courbent à ses pieds, y confessent les désordres de leur vie, y reçoivent son baptême : *Et baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.* Les soldats, les publicains, les pharisiens mêmes, tout s'ébranle, tout se rend à l'inébranlable constance de son zèle. Mais qu'il est pur, ce zèle, qu'il est sincère, qu'il est désintéressé! Ce n'est point pour se faire connaître, chrétiens auditeurs, que notre saint vient prêcher les Juifs, c'est pour faire connaître le Sauveur du monde. Commence-t-il lui-même à se faire voir, ce divin Sauveur? Jean-Baptiste déclare ingénument qu'il n'est que son précurseur, que c'est à Jésus de donner le Saint-Esprit, et d'effacer les péchés par un baptême infiniment supérieur au sien. De plus, il invite tous les disciples à écouter ce nouveau maître ; il les porte, il les engage à s'attacher à lui, comme à la source de toute science et de toute sainteté ; enfin il publie hautement que cet homme est véritablement le Fils de Dieu : *Testimonium perhibuit, quia hic est Filius Dei.* Saint Pierre lui rendit depuis un semblable témoignage, et vous savez qu'il en fut récompensé sur l'heure par la puissance souveraine qui lui fut donnée sur toute l'Eglise. Mais, outre que saint Jean l'avait prévenu, outre que la confession du précurseur avait été publique, et que l'autre ne se fit qu'en présence de quelques apôtres, saint Jean reconnut Jésus-Christ pour Fils de Dieu, lorsqu'on lui offrait de le reconnaître lui-même pour le Messie, lorsque tout le monde était persuadé qu'il l'était en effet, lorsqu'on le pressait de ne pas refuser ce glorieux titre. On peut dire que jamais homme ne fit tant d'honneur à Jésus-Christ que ne lui en fit saint Jean dans cette conjoncture; car ce saint ayant des qualités qui faisaient croire aux hommes qu'il était le libérateur, des qualités qui remplissaient toute l'idée qu'on avait conçue de l'Homme-Dieu ; de combien rehaussa-t-il cette idée, lorsqu'il fit entendre que, tout grand qu'il leur avait paru, il n'était cependant que la voix de celui qu'ils attendaient ; qu'il n'était pas même digne de délier la courroie de ses souliers? Voilà, chrétiens auditeurs, comment le saint précurseur travaille uniquement pour celui qui l'avait envoyé; voilà comment il fait servir sa propre gloire à la gloire de son Maître. Du reste, le fruit qu'il tire pour lui-même de ses travaux apostoliques, c'est la prison où Hérode l'enferme en haine de la vérité ; c'est la mort qu'il lui fait souffrir : heureuse mort, qui met le comble à la gloire de l'apostolat, seul avantage qui jusque-là avait manqué à saint Jean pour mériter toutes les couronnes, tous les titres d'honneur que l'Eglise peut donner aux divers saints qu'elle honore, titres glorieux de docteur, de vierge, d'anachorète, d'apôtre, de prophète, de martyr. Mais c'est par ce dernier sacrifice surtout qu'il achève de remplir sa fonction de précurseur : il meurt pour Jésus-Christ, et il meurt avant que Jésus-Christ ne meure pour nous.

Je finis, messieurs, par une réflexion telle

à peu près que je l'ai déjà faite dans la première partie de ce discours. J'ai dit qu'on pouvait être innocent sans être pénitent, quoique l'innocence ne puisse pas subsister longtemps sans le secours de la pénitence; je dis pareillement qu'on peut se sanctifier par la voie de la contemplation, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans l'action; mais j'ajoute qu'en agissant on court risque de ne pas se sauver, si l'on abandonne entièrement la retraite. Oui, chrétiens auditeurs, le zèle même devient pernicieux, il devient funeste à ceux qui s'y livrent tout entiers, et qui n'en interrompent pas quelquefois les pénibles exercices. Il est bon de faire des courses sur l'ennemi du genre humain, et de lui enlever le plus d'âmes qu'il est possible; mais il faut que ce soit, pour ainsi dire, à l'abri; il faut qu'on se ménage une retraite sûre sous les défenses d'une place où l'on puisse, de temps en temps, se retirer, se rafraîchir, où l'on puisse se mettre à couvert des traits du démon, lorsqu'il nous réduit à nous défendre.

Mais si l'air du monde est contagieux pour celui qui y est porté par l'esprit de Dieu, pour celui qui ne le voit que pour le combattre et le sanctifier, quelle sûreté espérez-vous d'y trouver, vous qui le fréquentez pour l'imiter, pour prendre part à ses plaisirs, pour étudier ses maximes et pour les suivre? Le commerce du monde est dangereux pour les hommes apostoliques : comment donc les hommes du monde pourront-ils s'y sauver? Quand je parle du monde, je ne prétends pas le réduire à ces personnes ou nobles ou opulentes, dont l'oisiveté ou le soin de changer de plaisirs fait la seule occupation, à ces personnes que le luxe, que l'orgueil annonce partout. Outre ce grand monde, qui n'est ouvert qu'à peu de personnes, il y a dans chaque condition un monde qu'il faut fuir : ce monde, dans les conditions inférieures, ce sont ceux qui ont le moins de piété, le moins de goût pour les biens spirituels, ceux qui aiment le plaisir, en un mot ceux qui, dans leur médiocrité, suivent à proportion les mêmes règles que suit le grand monde : semblables à ces états, qui, quoique resserrés, dans des bornes étroites, ne laissent pas de se gouverner par les mêmes lois qu'on observe dans les plus grandes monarchies. Or je dis, messieurs, que non-seulement il est difficile de fréquenter ce monde et de ne se corrompre pas; mais je dis que s'y plaire, c'est une marque infaillible qu'on est déjà corrompu : *Si delectat te mundus,* dit saint Augustin, *immundus es.* Retirez-vous donc, nous dit Dieu lui-même par la bouche d'Isaïe : *Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus :* Retirez-vous, hâtez-vous de vous éloigner d'un lieu si suspect, fuyez une si affreuse corruption, ne vous engagez point au milieu d'un peuple si souillé : *Pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.* Je sais qu'une retraite pareille fait peur à la plupart des hommes; mais je sais aussi que quand on en a une fois goûté les douceurs, on la quitte avec plus de peine qu'on ne l'avait embrassée; je sais que ceux qui jouissent du repos de la solitude, croient faire un sacrifice à Dieu, quand ils en sortent pour aller travailler à sa gloire. Saint Grégoire de Nazianze avoue que la douce expérience qu'il en faisait, lui avait seule donné cet éloignement, cette répugnance extrême qu'il témoigna en acceptant l'épiscopat. Saint Bernard, au milieu des plus florissantes cours de l'Europe, où il recevait plus d'honneurs qu'il n'en faudrait pour satisfaire la vanité de l'homme le plus ambitieux, ne cessait de soupirer pour les forêts de Clairvaux : combien de fois ses soupirs se manifestèrent-ils par ces paroles remarquables : O heureuse solitude! ô mon unique félicité! partout ailleurs je ne trouve que des ronces, que de l'amertume; vous seule me rendez supportable le séjour que je fais sur la terre : *O beata solitudo! o sola beatitudo!* Mais ne m'en croyez pas, n'en croyez pas même ces grands saints dont je vous produis les sentiments; daignez vous-même éclaircir cette importante vérité. Condamnez-vous pour quelque temps à ne sortir de votre maison que lorsque la nécessité des affaires ou les devoirs de la piété vous y contraindront; employez le loisir que vous donniez ci-devant au jeu et aux entretiens inutiles, employez ce loisir précieux à vous entretenir avec Dieu de vos affaires les plus importantes, à pleurer en sa présence les désordres de votre vie, à vous rappeler les dangers que vous avez courus, les grâces que vous avez reçues; examinez la solidité ou la vanité des biens que vous avez aimés, que vous avez recherchés, que vous avez possédés; appliquez-vous à la lecture des livres de piété, de ces livres qui sont remplis d'onction, qui parlent au cœur, tels que les Evangiles, que l'Imitation de Jésus-Christ, que les pieux sentiments de saint François de Sales; je ne dis pas seulement que bientôt vous remarquerez dans vos mœurs un changement entier, que vous verrez diminuer chaque jour le nombre et la grièveté de vos fautes, que vous commencerez à découvrir le chemin du ciel, et à reconnaître combien jusqu'ici vous en avez été éloignés; mais j'ose vous promettre que vous perdrez dans peu de temps le goût de toutes les douceurs temporelles, que vous regretterez de vous être privés si longtemps du plus grand plaisir de la vie; que vous ne craindrez rien tant à l'avenir que d'être obligés de rentrer dans le tumulte; que vous ne désirerez rien avec tant d'ardeur que de passer du repos de la solitude au repos de l'éternité, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

A l'occasion de l'abjuration du calvinisme par un seigneur de la première qualité.

L'établissement de l'Eglise est le plus grand de tous les miracles; il les renferme et il les surpasse tous. Ce projet ne pouvait s'exécuter naturellement, quelques moyens humains qu'on eût pu employer; son exé-

cution est donc un vrai miracle. On n'y a employé aucun moyen humain; le miracle en est donc encore plus surprenant. On y a employé des moyens qui, dans l'ordre naturel, y devaient apporter des obstacles invincibles; c'est donc là, si je puis ainsi parler, le comble du miracle.

Tu es qui venturus es, an alium expectamus?

Est-ce vous qui devez venir, ou nous en faut-il attendre un autre (*S. Matth., chap.* XI)?

Lorsque le Fils de Dieu commença à paraître dans la Judée et à y prêcher une loi nouvelle, il ne pouvait trouver étrange qu'on le suppliât de se faire connaître, et qu'avant de s'attacher à sa personne, on attendît qu'il eût donné des marques de sa mission. Aussi voyons-nous dans notre Evangile que, pour prendre des éclaircissements sur un point de cette importance, deux disciples de saint Jean s'étant adressés à ce Dieu-Homme, loin de les rebuter, il porta la condescendance jusqu'à faire des miracles à leurs yeux, jusqu'à ressusciter des morts. Mais depuis qu'il a donné des preuves si éclatantes de sa divinité, depuis que ces preuves ont été reçues de toutes les nations barbares et civilisées, quoi de plus étrange que de voir des personnes qui cherchent de nouvelles convictions, et qui osent demander à Jésus-Christ s'il est véritablement le fils de Dieu, si c'est par lui que nous devons être sauvés! *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?*

Oui, messieurs, il n'y a que trop d'incrédules dans le siècle où nous sommes, qui, pour croire en Jésus-Christ, osent demander qu'on leur fasse voir des miracles; il y a même des fidèles relâchés qui semblent en attendre pour changer de vie, et qui disent tous les jours qu'ils seraient des saints, s'ils avaient été témoins de quelque événement extraordinaire qui surpassât les forces de la nature : *Generatio prava et adultera signum quærit.* Tous ceux dans qui le vice a corrompu les mœurs, *generatio prava*, tous ceux dans qui la corruption des mœurs a éteint le flambeau de la religion, *et adultera*, tous ces hommes pervers voudraient des miracles; ils leur sont en effet plus nécessaires qu'ils ne pensent. Il faut un grand miracle pour les convaincre, il en faut un encore plus grand pour les convertir. Pour les convaincre, je tâcherai de les satisfaire et de leur présenter enfin un miracle, mais le miracle le plus visible de tous les miracles, le miracle que les plus opiniâtres ne sauraient nous contester, le miracle le plus frappant, le plus célèbre qui ait jamais été fait en faveur de la nouvelle loi : c'est l'établissement même de cette loi. Pour les convertir, il faut avouer que nous n'avons pas d'autres armes que la prière; mais quels prodiges cette prière n'est-elle pas capable d'opérer, surtout si elle est soutenue par le crédit de Marie, à laquelle nous avons coutume de nous adresser. Disons-lui donc avec l'ange : *Ave, Maria.*

Je ne m'étonne pas qu'à la naissance de l'Eglise il se soit fait un si grand nombre de miracles : combien n'en fallait-il pas pour obliger les hommes à croire des mystères aussi obscurs que les vérités que nous croyons, et avec une foi aussi ferme qu'on l'exige de tous les fidèles? Mais je ne suis pas dans le sentiment de ceux qui croient que ces effets extraordinaires de la puissance de Dieu ont entièrement cessé. Quand nous ne verrions plus de démons chassés des corps, plus de guérison surnaturelle, plus de prophétie; mes frères, il y aura des miracles dans l'Eglise autant de temps que l'Eglise subsistera; elle est elle-même un miracle permanent et immortel, qui nous confirme la vérité des premiers, qui les renferme tous, et qui les surpasse tous : miracle par lequel Jésus-Christ avait dessein de couronner les prodiges opérés par les apôtres, miracle qu'il a voulu rendre incontestable. Quelle merveille n'aurait-ce pas été que l'établissement du christianisme, quelque voie qu'on eût prise pour le fonder! Mais afin que l'entreprise ne parût en rien être l'ouvrage de l'homme, toutes les voies ordinaires, toutes les voies qui en auraient pu faciliter l'exécution ont été rejetées; afin que la main de Dieu s'y rendît plus sensible, l'entreprise a été consommée par des voies entièrement opposées, par les voies qui semblaient être les plus capables de la détruire. Voilà, messieurs, trois circonstances de l'établissement de l'Eglise : sur les preuves que je donnerai de chacune de ces circonstances, j'espère que vous conclurez que cet établissement est le plus grand de tous les miracles.

Premièrement, fonder l'Eglise c'était un projet qui ne pouvait s'exécuter naturellement, quelques moyens humains qu'on y eût pu employer : par conséquent, l'exécution de ce projet est un miracle sensible. En second lieu, on n'y a employé aucun moyen humain : par conséquent, le miracle est encore plus surprenant. Troisièmement, on y a employé des moyens tout contraires, des moyens qui, dans l'ordre naturel, y devaient apporter des obstacles invincibles : par conséquent, si je puis parler ainsi, c'est le comble du miracle, le miracle du miracle même. Ces trois vérités feront les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Représentez-vous, messieurs, la confusion extrême où l'on vivait à l'égard de la religion, lorsque le Fils de Dieu se fit homme. Combien vont s'offrir à vos yeux de temples érigés à presque chacune des créatures, soit les plus nobles, soit les plus viles! Là, c'est le soleil qu'on adore; ici, c'est la lune; ailleurs, c'est un homme, une femme, un enfant. Combien de contrées où l'on fait des sacrifices aux mêmes animaux qu'on immole aux autres dieux! Ce peuple élève des autels à des insectes, cet autre plie le genou devant un arbre; celui-ci ravale sa religion jusqu'à donner de l'encens à une herbe rampante; celui-là livrant son culte au hasard, se trouve prêt à révérer les fantômes que son imagination enfante dans le sommeil; quel-

ques nations reçoivent tous ces dieux à la fois, des sectes entières n'en reconnaissent aucun; dans les unes l'on s'arroge le pouvoir de se faire des dieux de tout ce qu'on aime; dans les autres, l'on a la liberté de dégrader les dieux anciens dès qu'on cesse d'en être content. Qui pourrait dire enfin jusqu'à quel point les erreurs s'étaient multipliées? C'étaient autant de divinités, autant de religions différentes, que de peuples, que de provinces, que de villes, presque de familles.

Les égarements de l'esprit humain étaient montés à cet excès de bizarrerie, lorsqu'il se présente un homme qui a formé le dessein de rassembler tous les hommes dans une Eglise, et de ne souffrir dans le monde qu'une seule religion. Quel projet, messieurs! il serait sans doute plus facile de faire parler un même langage à toutes les nations, et de les réduire toutes sous une même monarchie, puisque naturellement les peuples ont un tout autre attachement pour la religion de leurs pères, qu'ils n'en ont pour leur langue ou pour la forme du gouvernement politique. Mais par quelle voie cet homme extraordinaire se propose-t-il d'exécuter son projet? Peut-être qu'il composera sa nouvelle loi du débris de toutes les autres, peut-être qu'il cherchera un moyen de les accorder toutes; peut-être, comme un autre Mahomet, ne rejetant ni Jésus-Christ, ni Moïse, retiendra-t-il certains points, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle loi, dont il fera un assemblage confus. Non, messieurs, la religion que cet homme veut établir sape jusque dans leurs fondements toutes les autres religions; ce n'est point en accordant les opinions, c'est en les renversant toutes qu'il prétend réunir les esprits. Qui jamais entendit parler d'une entreprise plus chimérique en apparence? Du moins faut-il que cette doctrine qu'il veut faire passer dans tous les esprits soit extrêmement plausible. Nullement, il n'est rien qui paraisse plus opposé à la raison, rien qui soit en effet plus contraire aux sens; c'est une théologie au-dessus de toute intelligence, une morale qui semble surpasser toutes les forces de la nature.

A l'égard de la théologie ou de la croyance, d'abord le Dieu de la nouvelle religion est homme comme nous. Quel obstacle ne doit pas trouver une proposition si peu attendue! il la faut croire néanmoins, et la croire sans hésiter. De plus, c'est un homme qu'on ne connaît point, un homme qui a vécu et qui est mort dans la Judée, un homme dont la condition est obscure, et qui a fini ses jours par un supplice honteux. Un Dieu homme, un Dieu pauvre, un Dieu infâme, un Dieu mort; quel miracle s'il est reconnu pour le seul maître du ciel et de la terre! Il a été reconnu, chrétiens auditeurs, on a renversé toutes les statues de Jupiter et de Mars, pour mettre en leur place l'image de cet homme crucifié. Dira-t-on qu'on a dissimulé l'ignominie de sa mort? mais on l'a publiée hautement, c'est par là qu'on a commencé à le faire connaître aux gentils; de l'instrument de son supplice on a fait le principal mystère de la nouvelle croyance, et loin d'en être rebuté, on l'a reçu avec respect, cet instrument infâme, toute la terre a adoré la croix sur laquelle cet homme avait été attaché

Mais ce n'est encore là que le premier article. Un seul Dieu, et dans ce Dieu véritablement unique, trois personnes effectivement distinctes l'une de l'autre; toutes trois sont Dieu, et ce ne sont pas néanmoins trois dieux. Comment prouve-t-on cette vérité? On ne la prouve point, on ne saurait même la prouver. Comment donc la croire? Tout le monde l'a crue aveuglément, fermement, constamment; pour soutenir cette croyance, douze ou treize millions de personnes ont donné leur vie. De plus, deux natures unies dans Jésus-Christ à une même personne; une femme qui est mère et qui ne cesse pas d'être vierge; du pain changé en un corps vivant par la vertu d'une parole; des accidents sans soutien, un homme invisible, un homme réduit en un point, un même homme présent en dix mille endroits, et en même temps; enfin, des âmes spirituelles brûlées par un feu matériel, le retour de tous les morts à une nouvelle vie, leur immortalité, leur impassibilité, leur légèreté, leur subtilité après la résurrection. Voilà toute la philosophie confondue; les principes les mieux établis, les voilà entièrement renversés. Qui pourra se résoudre à souscrire à des dogmes si nouveaux, si peu vraisemblables? Qui, chrétiens auditeurs? tous les hommes, les plus grossiers et les plus spirituels, les plus simples et les plus éclairés, les cours les plus polies, les académies les plus célèbres, tout cela ajoutera foi à ces vérités si obscures, tout cela condamnera comme erreur tout sentiment qui n'y sera point conforme. Les Grecs, cette nation si savante et si orgueilleuse, les embrasseront, ces vérités; les Romains, les plus superstitieux de tous les peuples, quoiqu'ils croient devoir à leurs dieux l'empire de l'univers qu'ils possèdent, les Romains renonceront à la croyance de leurs aïeux, et croiront ce qu'ils ne concevront pas.

Nous qui avons été élevés dans cette religion, nous que tant de grands hommes ont précédés, et qui marchons sur leurs traces, nous qu'on a accoutumés dès l'enfance à soumettre notre esprit et notre raison; si, malgré tous ces avantages, nous avons tant de peine à croire, si notre raison se révolte, si notre esprit se trouble, s'il s'inquiète, s'il se défend si difficilement des doutes et de l'incrédulité; quelle pensez-vous que dût être sur des mystères si incroyables la répugnance de ces philosophes païens accoutumés à ne croire que ce qu'ils voyaient, accoutumés à examiner, à contredire, à pointiller sur tout, à se faire un honneur d'être inébranlables dans leurs sentiments, de ne se rendre qu'à des preuves évidentes et sensibles, de ne se rendre que quand ils ne pouvaient plus résister? Quelle difficulté pour eux d'avouer que toute leur théologie n'était qu'une fable, que jusqu'alors leur philosophie n'avait été

qu'un tissu d'erreurs, et de faire ces aveux sans y être forcés par aucun raisonnement naturel, sans rien voir qui les convainquît qu'ils s'étaient trompés ! Oui sans doute, messieurs, ils ont eu de la peine à croire ; d'abord ce nouveau maître n'a paru être à leurs yeux qu'un visionnaire, ils ont reçu ses disciples avec des risées ; ils se sont récriés, ils ont disputé, ils ont écrit : on ne leur a rien répondu, on s'est contenté de leur dire qu'il fallait croire, et ils ont cru sans contredire, sans examiner, ils se sont rendus à telles conditions qu'on a voulu leur prescrire.

Que tous les athées, tous les libertins, tous les hérétiques s'élèvent donc contre ma croyance, voilà un argument qui renverse tous leurs sophismes, qui les tourne même à notre avantage. Vous trouvez mille raisons qui combattent nos plus grands mystères : oui, mais malgré toutes ces raisons, ils ont été crus, ces mystères ; tout l'univers les a adorés. Donc il faut dire nécessairement, ou que tous les hommes ont été surpris, ce qui ne peut être, ou, ce qui est possible, qu'ils ont été éclairés par une raison plus qu'humaine, qu'ils ont été contraints par une vertu surnaturelle de soumettre leur esprit : de sorte que toutes les difficultés qui arrêtent les incrédules, toutes les absurdités qu'ils croient découvrir dans la doctrine de la foi, tout ce qu'ils y trouvent de contradictions apparentes, tout ce qui leur paraît nouveau, surprenant, contraire à la philosophie, au sens commun, inconcevable, impossible ; leurs plus forts arguments, leurs démonstrations prétendues ; tout cela, loin de m'ébranler dans ma croyance, m'y confirme et m'y rend inébranlable. Je trouverais plus d'obstacles à me soumettre, si j'avais moins de peine à résoudre ces difficultés ; tous les doutes sont pour moi de nouvelles raisons de croire. Toutes ces difficultés n'ont pas empêché le christianisme de s'établir, il a été reconnu de tous les peuples pour la véritable religion, il a été approuvé, il a été embrassé de ceux mêmes qui lui avaient opposé ces raisonnements si redoutables, qui en avaient le mieux pénétré toute la force, qui les avaient mis dans un plus grand jour. Ç'a été l'ouvrage de votre sagesse, de votre puissance, ô mon Dieu ! Il fallait un secours pareil pour soumettre l'esprit de l'homme indocile et présomptueux, pour réduire l'orgueil des savants à confesser des vérités qu'ils n'entendaient pas, qu'ils ne pouvaient concevoir, qui à leur égard avaient toutes les apparences de l'erreur, et d'une erreur qui n'a rien de plausible, qui n'a ni les dehors, ni les couleurs de la vérité.

Mais venons à la morale. On peut dire, messieurs, que c'est ici la pierre de touche. La plupart des hommes suivront aveuglément toutes sortes de doctrines, pourvu qu'on leur permette de suivre leurs penchants. La licence est une amorce qui ne manque jamais d'attirer des partisans à ceux qui forment de nouvelles sectes : qu'on fasse entrevoir aux passions l'espoir d'une entière liberté de se satisfaire, c'en est assez pour qu'elles séduisent bientôt la raison, pour qu'elles éteignent toutes les lumières de l'entendement : qu'on nous laisse vivre comme nous voudrons, nous croirons aisément tout ce qu'on voudra. C'est ainsi que les nations les plus éclairées et les plus spirituelles sont tombées dans les plus grossières erreurs ; elles ont adoré des dieux fourbes, des dieux adultères, parce qu'elles avaient la satisfaction de trouver jusque sur leurs autels de quoi justifier les vices vers lesquels les entraînait leur pente Voilà pourquoi depuis l'établissement du christianisme on a vu des hommes à la suite des hérésiarques : presque aucun d'eux, sous prétexte de réformer l'Eglise, n'a manqué d'en altérer l'ancienne sévérité. Mais si à des dogmes obscurs, incompréhensibles, impénétrables, vous ajoutez des commandements pénibles, une morale gênante, quel progrès espérez-vous de faire ? Si néanmoins par cette voie vous êtes assez heureux pour gagner un grand nombre de disciples, pouvez-vous vous dissimuler que ce ne soit un miracle ? Messieurs, Jésus-Christ s'est servi de cette voie, et il a été suivi de tout le monde. Qui jamais a enseigné une morale plus rigoureuse ? Est-il quelque vice qu'il épargne ? Est-il quelque passion qu'il ne combatte, qu'il n'aille chercher jusqu'au fond du cœur pour la détruire ?

Les hommes sont naturellement superbes : voici une religion qui humilie non-seulement l'esprit, en le réduisant à croire sans raisonner, mais encore le cœur, en nous obligeant de nous soumettre à toute puissance réglée, d'obéir aux maîtres les plus vicieux, les plus bizarres ; de fléchir le genou devant un homme qui, à la réserve de l'ordre sacré, n'a quelquefois rien que de méprisable, soit dans sa naissance, soit dans sa personne ; de nous accuser nous-mêmes de nos désordres, d'en souffrir la correction, d'en recevoir la pénitence ; de reconnaître les pauvres pour nos frères, d'honorer en eux la personne de notre Dieu, de les craindre même comme devant être nos juges. La colère est la plus universelle des passions, tout le monde y est sujet, et l'on trouve presque à chaque pas des occasions qui la réveillent : la nouvelle loi veut qu'on la réprime dans toutes ces occasions ; elle défend sous peine de l'enfer jusqu'aux paroles injurieuses. Avez-vous reçu le plus sanglant des affronts, un soufflet ; elle vous conseille de présenter l'autre joue. Si l'on vous enlève votre manteau, donnez encore l'habit, plutôt que d'en venir à des contestations capables d'altérer la paix de votre âme. Cette loi, loin d'autoriser la vengeance, condamne les plus légers ressentiments ; elle ordonne de pardonner, d'oublier jusqu'aux plus cruels outrages ; il faut souhaiter du bien à ses ennemis, leur en faire, leur en attirer par ses prières, il faut, après qu'ils nous ont offensés, non-seulement les recevoir, mais encore les prévenir, s'il est nécessaire, les inviter, les forcer en quelque sorte à une véritable réconciliation. Elle combat l'avarice par l'obligation qu'elle

impose de faire l'aumône, par le conseil de la pauvreté réelle, par le précepte de la pauvreté d'esprit ; elle attaque l'intempérance par l'abstinence et par le jeûne; elle resserre l'incontinence dans les bornes étroites du mariage, défendant d'ailleurs jusqu'aux regards, jusqu'aux désirs, jusqu'aux pensées impures et adultères ; enfin elle arrache du cœur l'amour de la vie, en exigeant que nous soyons toujours prêts à mourir plutôt que de renoncer à la religion, plutôt que de donner au dehors le moindre signe d'inconstance, quoique dans le fond de l'âme on conservât toute la fermeté de sa foi.

Voilà, messieurs, quelle est la morale de Jésus-Christ : c'est cette morale qui fait encore aujourd'hui tant de peine à nos incrédules. Ils diront ce qu'il leur plaira pour se défendre ; mais si l'on pouvait consentir à quelque tempérament, si on voulait leur abandonner les mœurs et la discipline, il est certain que bientôt nous n'aurions ni athées, ni apostats, ni hérétiques. Souffrez donc que je raisonne ici à peu près de la même manière que j'ai déjà fait en parlant de la croyance. Si ces règles font de la peine à ceux qui ont porté le joug dès leurs plus tendres années, comment croyez-vous qu'elles doivent être reçues par tant de peuples infidèles qui sont comme en possession, depuis plusieurs siècles, d'accorder tout à leurs sens, qui adorent des dieux vicieux, des dieux dont l'exemple, loin d'interdire la vengeance et la volupté, les autorise, les consacre? Quelle apparence d'introduire une si grande réforme dans un monde si dépravé? Plutôt que de porter les hommes à ce changement, ne leur fera-t-on pas changer de nature? Cependant ce changement s'est fait, et il s'est fait tout d'un coup. Le christianisme, avec toute la rigueur de ses lois, a été reçu par les peuples les plus voluptueux, les plus mous, les plus superbes, les plus indociles, les plus sauvages, les plus emportés, disons-le, les plus brutaux. Ces commandements, que nos réformateurs, que nos lâches chrétiens trouvent impossibles, ces commandements ont été acceptés par les Romains, par les Grecs, les Scythes, les Perses, les Indiens, les Egyptiens, les Africains, les Gaulois, les peuples du Mexique et du Canada; ils n'ont point été rebutés par la sévérité de cette morale, elle ne les a point empêchés d'embrasser la loi du Sauveur au péril de leurs biens et de leurs vies.

Après des preuves si visibles, quiconque, dit saint Augustin, demande encore des prodiges pour croire, c'est lui-même un prodige, un monstre d'incrédulité, de résister lorsque tout l'univers s'est rendu : *Quisquis adhuc prodigia, ut credat, inquirit; magnum ipse prodigium est, qui, mundo credente, non credit.* Sur un si grand miracle je ne fais point difficulté de dire ce que disait Richard de Saint-Victor, à la vue des autres merveilles qui furent faites à la naissance de l'Eglise : *Domine, si quod credimus, error est, a te decepti sumus; nam ea quæ credimus confirmata signis et prodigiis fuere, quæ non nisi per te facta sunt :* Seigneur, si je ne me trompe, je dirai que c'est vous qui m'avez trompé; car la conversion du monde, que ma religion a opérée en si peu de temps, ne peut être l'effet d'une fausse religion, ou bien vous-même vous avez prêté à l'erreur le secours de votre puissance infinie.

Mais voulez-vous, messieurs, que je m'ouvre avec vous sur ce qui rend surtout ma confiance inébranlable? Voulez-vous que je vous dise ce qui m'empêchera toujours, non-seulement d'hésiter au sujet de la religion chrétienne, mais même de balancer entre les sectes différentes qui la partagent aujourd'hui ? c'est cette même morale dont je viens de vous parler. Il me semble qu'à l'heure de la mort je pourrai hardiment dire au Seigneur : Mon Dieu, si j'ai pris le mauvais parti, vous êtes trop juste pour me faire un crime de mon erreur ; car enfin, ce n'est pas la loi la plus douce que j'ai embrassée : je trouvais bien moins de rigueur partout ailleurs, pourquoi me serais-je assujetti à une discipline si gênante, à tant d'observances pénibles, si je n'y avais été déterminé par le désir de vous plaire? Pouvais-je craindre les surprises de l'amour-propre dans le choix que je faisais, vu que ce même amour-propre, vu que toutes mes passions s'y opposaient avec force, vu que j'aurais pris une autre route si je les avais écoutées? Je trouvais des religions qui me rendaient le juge de ma croyance, et qui mettaient par là mon esprit en liberté. J'en trouvais qui dispensaient du jeûne, de la confession, des vœux les plus difficiles, qui m'exhortaient à rompre mes chaînes, à me livrer aux plaisirs, à m'ouvrir un chemin par où je me serais flatté d'aller au ciel, sans qu'il eût été nécessaire d'employer mes biens, d'user mes forces et ma vie dans la pratique des bonnes œuvres. Je trouvais des docteurs qui donnaient tout à la grâce, qui en me privant de l'usage de la liberté, me donnaient par là même une liberté entière de tout faire. J'ai redouté d'entrer dans ces voies, parce que je me sentais porté à les suivre par la pente de la nature; j'ai suivi la voie la plus étroite, la voie qui m'engageait à une plus grande vigilance, à une vie plus mortifiée, plus semblable à la vie des saints, plus semblable à la vôtre, ô mon divin Rédempteur! Serait-il possible que vous me damnassiez pour m'être rapproché de vous, pour avoir préféré ce qui était le plus pénible à la nature? *Domine, si quod credimus, error est, a te decepti sumus :* Oui, mon Dieu, si j'avais erré, je serais tombé dans un piége que vous-même m'aviez tendu. Vous aviez dit que le chemin étroit était le chemin qui menait au ciel; et je ne puis douter que c'est par ce sentier que j'ai marché. Passons à la seconde partie.

SECOND POINT.

La religion chrétienne s'est répandue dans tout l'univers, quelque incroyables que fussent ses mystères, quelque impossibles que parussent ses préceptes. Quand, pour assurer ces progrès si vastes, si rapides, on aurait réuni tous les moyens que peuvent fournir

d'une part la puissance, de l'autre la sagesse humaine, au travers de ces secours multipliés pourrait-on ne pas voir le miracle? Alexandre le Grand, durant dix ans de guerre, ne se rendit maître que d'une partie de l'Asie, et il mena à cette entreprise les meilleures troupes qui soient jamais sorties de la Grèce; on regarde néanmoins Alexandre comme un homme tout extraordinaire, et l'histoire de cette conquête a paru si surprenante à quelques-uns, qu'ils l'ont voulu faire passer pour une fable. Comment la terre promise fut-elle subjuguée par les Israélites? ne livrèrent-ils pas des batailles, ne donnèrent-ils pas des assauts, ne mirent-ils pas en usage et la force et l'artifice, leur armée n'était-elle pas composée de six cent mille combattants? Et cependant toute l'Ecriture crie au miracle; c'est le doigt de Dieu, c'est la main, c'est le bras du Tout-Puissant qui s'est signalé dans la réduction de cette riche province : *Dextera Domini fecit virtutem: dextera Domini confregit inimicos in manu potenti et in brachio excelso.* Quand donc, pour fonder le royaume de Jésus-Christ, un semblable appareil de guerre aurait commencé à jeter l'effroi dans les nations ennemies, ne serait-ce pas toujours un grand miracle qu'un seul homme eût soumis à sa loi toutes les monarchies du monde, qu'il fût parvenu à se faire honorer, à se faire craindre, même à se faire aimer dans tout l'univers? Si c'était là l'effet ou de la conduite, ou du courage, ou de l'éloquence, qui ne dirait pas que ce serait un prodige de la sagesse, de la valeur, de l'éloquence?

Mais que doit-on penser, que peut-on dire, lorsqu'on fait réflexion que ce dessein a été exécuté sans aucun de tous ces moyens? Oui, messieurs, Jésus-Christ a aboli les religions les plus anciennes, il en a substitué une nouvelle à leur place; il a imposé un joug pesant à toute la terre, il s'est fait adorer d'un pôle à l'autre; il a soumis tous les souverains à un pauvre pêcheur, qu'il lui a plu de choisir pour son lieutenant; de la capitale du monde il en a fait la capitale de son empire, et cette étonnante révolution a été commencée, conduite, achevée sans le secours des armes, sans la ressource des finances, de l'intrigue, de la ruse, de la politique, ni d'aucune autre science humaine. Pour consommer un dessein si vaste, douze hommes de la lie du peuple ont été choisis; ils n'ont ni biens, ni autorité, ni crédit, ni lettres, ni éducation, ni talents naturels : voilà toutes les forces de ce nouveau conquérant.

Voyez-les, mes frères, ces douze disciples, voyez-les sortir du cénacle, et se mettre en chemin pour soumettre toutes les nations à la croix. Quelles risées n'exciteraient-ils pas, s'ils publiaient le dessein qui les tire de leur solitude? Vous partez, vous allez détruire l'idolâtrie; quoi! dans Athènes, dans Alexandrie, à Syracuse, à Carthage, dans Rome même, aux yeux de ces redoutables maîtres du monde? Hommes simples, arrêtez! Où sont vos troupes? Douze tels que nous sommes, les voilà toutes. Vos armes? Celui qui nous envoie nous en a interdit l'usage. Vous voulez donc tout emporter à force d'argent? Nullement : nous sommes pauvres, nos provisions ne sont que pour ce jour, nous ignorons quels seront nos vivres les jours suivants. Etes-vous fort versés dans la science du discours? Nous parlons notre langue naturelle, comme le peuvent faire des gens de notre condition; mais la langue des pays où nous allons, nous n'en avons pas la plus légère connaissance. Quelle simplicité! quelle imprudence! Cependant, messieurs, ces hommes simples, ces imprudents partagent entre eux toute la terre, ils la parcourent d'une extrémité à l'autre; et la voilà toute chrétienne: ce n'est plus qu'une seule Eglise, ce n'est plus qu'une grande monarchie.

Souffrez que je vous demande, génies sublimes, vous qui vous piquez de rendre les véritables raisons de tous les événements, de découvrir tous les ressorts dont on se sert pour avancer les plus grandes et les plus secrètes entreprises; souffrez que je vous demande à quelle cause naturelle vous pouvez attribuer l'établissement de cette Eglise : *Super quo bases illius solidatæ sunt? aut quis demisit lapidem angularem ejus?* Qu'on cherche dans toutes les histoires, et profanes, et sacrées, qu'on fouille dans tous les monuments les plus curieux, pour trouver, s'il est possible, dans cet établissement quelque trace, ou de la prudence, ou des forces humaines. Parlez, politiques, vous qui prétendez tout réduire à vos règles, sur quelle base le trône de ces pêcheurs est-il appuyé? *Super quo bases illius solidatæ sunt?* Pour peu qu'on veuille rechercher la naissance des plus grands empires, on remonte aisément à la source de leur grandeur. On voit comment Mahomet a mis en vogue son Alcoran; il a eu affaire à des gens grossiers et sans lettres, il a prêché, les armes à la main, un évangile entièrement conforme aux désirs de la nature. Je ne parle point des hérésies qui ont attaqué le christianisme; on connaît leurs auteurs, on n'ignore pas les moyens qu'ils ont employés pour donner du crédit à leurs erreurs : je ne vois pas que jusqu'ici on ait lieu de faire passer leurs progrès pour des miracles. Mais dans la propagation de la foi de Jésus-Christ, encore une fois, quel secours a-t-on tiré ou de la puissance, ou de la sagesse du monde? Il a donc fallu qu'un pouvoir, qu'une main divine ait achevé un si grand ouvrage : *Dextera Domini fecit virtutem.* En effet, messieurs, cette main divine s'est rendue visible. Nos annales sont remplies de merveilles qui ont opéré la conversion des gentils; ce ne sont partout que guérisons soudaines, que résurrections de morts, que tempêtes, ou émues, ou calmées au gré des apôtres. Une même langue est entendue de cent peuples différents. Tous les oracles deviennent muets à l'arrivée d'un prédicateur évangélique, tous les démons sortent des corps au seul nom de Jésus-Christ. Les idoles et les temples tombent par terre à la prière d'un chrétien. Les lions affamés révèrent les martyrs qu'on

leur donne en proie. Le feu respecte les vierges, et consume les païens qui l'ont allumé. Un juge perd la parole en voulant prononcer une sentence, un autre devient aveugle, un autre est saisi par un démon, un autre tombe mort de dessus le trône. Voilà, messieurs, ce qui a forcé l'univers à croire ce que nous croyons : voilà les arguments dont on s'est servi pour convaincre ces infidèles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis.* Si vous me dites que c'est justement de la vérité de ces miracles que vous doutez, je consens que vous demeuriez dans votre doute, je veux même qu'il vous soit permis de croire que rien de tout cela ne s'est fait ; le grand miracle que je prêche devient encore plus plausible par votre incrédulité : car ne serait-il pas encore plus surprenant, dit saint Augustin, si on avait pu porter tous les hommes à croire des mystères si obscurs, à suivre des lois si sévères, à espérer de si riches récompenses, sans le secours d'aucun miracle ? *Esset autem omnibus signis mirabilius, si ad credendum tam ardua, ad operandum tam difficilia, et ad sperandum tam alta, mundus absque mirabilibus signis inductus fuisset.* Il me suffit qu'on reconnaisse ce dont personne ne saurait disconvenir, qu'aucun moyen humain n'a été mis en usage pour l'établissement du christianisme. Ce n'est pas encore assez, je vais faire voir qu'il s'est établi par tout ce qui semblait le plus propre à le détruire : c'est la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Ceux qui ont lu l'histoire ecclésiastique avec quelque soin, ont pu observer dans la plupart des hérésies qui se sont élevées contre l'Eglise, deux choses assez remarquables : la première, que leurs auteurs étaient des hommes éloquents, et qu'ils tâchaient d'avoir des disciples experts dans l'art de parler ; la seconde, qu'ils ont presque tous décrié le célibat, et qu'ils étaient les ennemis déclarés, ou du moins secrets de la chasteté. Parmi les raisons qu'on peut rendre de cette conduite, on peut dire que c'étaient là les deux moyens les plus sûrs pour augmenter le nombre de leurs sectateurs : l'éloquence, parce qu'elle gagne les hommes ; l'incontinence, parce qu'elle les multiplie.

Voyez, au contraire, chrétiens auditeurs, combien les voies de Dieu sont éloignées des voies des hommes, et de là, apprenez à discerner les religions par leurs véritables caractères. Jésus-Christ, pour arriver au même but, prend des routes tout opposées : la simplicité et la chasteté. A l'égard de la première, il veut que ses apôtres aillent annoncer l'Evangile aux nations du monde les plus savantes ; qu'ils l'aillent prêcher dans les cours les plus polies ; et, comme si ce n'était pas assez qu'ils fussent ignorants, il leur défend encore d'user de préparation, de prévoir ce qu'ils auront à dire. L'Evangile même, qui contient toute la morale, toutes les maximes du Sauveur, quel style présente-t-il ? Y voit-on rien qui ressemble à cette élégance des livres des orateurs et des philosophes ? Quand, à dessein, on voudrait se négliger, quand on s'appliquerait à rejeter tous les ornements du discours, pourrait-on jamais imiter cette ingénue simplicité qui fait le caractère de ce saint livre ? Ne semble-t-il pas être l'ouvrage de la simplicité même? Quel sujet d'admiration, que le Verbe éternel, la parole substantielle de Dieu, ayant à se faire entendre aux hommes, ait choisi un style si éloigné du faste et de l'artifice des orateurs, si éloigné même de la grandeur et de la sublimité du style de ses prophètes ! Cependant, messieurs, ce livre a enseveli et Platon et Aristote ; il a triomphé de l'art, de l'éloquence de tous les sophistes grecs et latins, il s'est rendu maître de tous les esprits et de tous les cœurs.

A l'égard de la continence, non-seulement Jésus-Christ a été plus pur que les anges, non-seulement tous les apôtres ont, depuis leur vocation, pratiqué la chasteté ; mais il a encore lui-même conseillé cette vertu à tous les fidèles. Si, de temps en temps, il envoie des colonies de chrétiens pour peupler les solitudes, ce sont des colonies de vierges qui gardent une inviolable chasteté jusqu'à la mort ; et cette exacte continence, qui semble être un obstacle à leur multiplication, n'a pas empêché qu'une fois, dans le seul désert de la Thébaïde, on ait compté jusqu'à douze mille solitaires, tous enfants d'un même père qui les avait engendrés en Jésus-Christ. Quelle sainte, quelle nombreuse postérité n'a pas laissé après soi chaque fondateur d'ordre ! Quelle merveille que les seuls enfants du grand saint Benoît aient eu en même temps jusqu'à cinquante-deux mille monastères, et dans quelques-uns de ces monastères, plus de deux mille solitaires, sans compter quinze mille maisons de filles engagées à la même règle !

Le célibat ne fut jamais un moyen propre pour multiplier les hommes ; mais la mort est un moyen infaillible pour en diminuer le nombre ; elle produit cependant un effet tout contraire à l'égard de Jésus-Christ : elle devient féconde, et l'on peut dire qu'elle a été la mère et la nourrice du christianisme. Vous le savez, messieurs, un chef dans les entreprises en est toujours l'âme ; leur succès, leur ruine, tout dépend de là ; quelques préparatifs qu'on ait faits, quelques mesures qu'on ait prises pour l'exécution, l'auteur du projet vient-il à manquer? tout est perdu, tout se confond, tout se dissipe. Dans la fondation de la monarchie chrétienne, c'est tout le contraire : si le chef ne meurt, et s'il ne meurt dans l'infamie, rien ne s'exécutera ; c'est en se livrant soi-même à ses ennemis, c'est en se laissant crucifier, qu'il prétend couronner ses succès : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* Ne vous troublez pas, dit-il à ses disciples, du peu de fruit que j'ai fait jusqu'ici par mes prédications et par mes miracles ; mes progrès ne seront pas toujours si lents ; encore quelques moments de patience, il me reste un moyen sûr de me faire suivre de tous les

hommes. Quel est-il ce moyen? Ma mort! Oui, dès que je serai élevé sur la croix, j'entraînerai tout vers moi : *Cùm exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* En effet, jusqu'à la mort du Fils de Dieu, les prêtres et les pharisiens ne s'étaient-ils pas opposés avec succès aux progrès de la nouvelle doctrine? Mais le maître est-il crucifié, c'est un torrent qui s'enfle tout d'un coup, qui emporte toutes les digues, qui se répand avec impétuosité, et qui inonde toute la terre. Il est donc vrai que la mort a donné naissance à la religion chrétienne. Voulez-vous voir comment elle lui a donné l'accroissement?

Cette religion n'a pas plutôt paru dans le monde, que le monde entier s'est élevé pour la détruire. On s'est récrié de toutes parts, on a craint un embrasement général, on a fait couler partout des fleuves de sang, pour éteindre le feu sorti des cendres de Jésus-Christ, ce feu a néanmoins continué de s'allumer sur la surface de la terre. Saint Augustin compte jusqu'à quatorze grandes persécutions dans les deux premiers siècles de l'Eglise : elle en a souffert une de la part des Juifs, dix sous les empereurs de Rome, une sous Julien l'apostat, une autre sous Valens, et la dernière, dans la Perse, sous Sapor; c'est-à-dire que, durant plus de deux cents ans, quiconque voulait embrasser la croix de Jésus-Christ, devait se résoudre à perdre les biens, les emplois, les honneurs, la liberté, la vie. Tous les apôtres, la plupart des disciples du Sauveur, furent d'abord emportés par cette tempête; tous moururent dans diverses parties du monde : la religion, dont ils étaient comme les colonnes, devait, selon toutes les apparences, expirer avec eux. La tyrannie néanmoins n'est pas encore satisfaite. Après avoir immolé les pasteurs, on se jette avec furie sur le troupeau, on n'a égard ni à la qualité des personnes, ni à leur sexe, ni à leur âge; les gouverneurs des provinces, les juges particuliers de toutes les villes, ont des ordres exprès, des ordres pressants, ils n'osent épargner ni leurs enfants, ni leurs épouses; toutes les prisons sont pleines de nouveaux chrétiens, les places publiques d'échafauds; des centaines, des milliers d'hommes tombent sous le couteau du persécuteur, la terre est comme noyée dans leur sang : on en voit expirer jusqu'à treize millions pour la même cause. Quel effet produit un si grand carnage? *Quo plus sanguinis effusum est, hoc magis ac magis effloruit multitudo fidelium.* Plus la persécution est violente, plus l'Eglise s'étend et se multiplie. Loin de fuir la mort, on y court; les enfants se dérobent du sein de leurs mères, les mères y portent elles-mêmes leurs enfants : on dirait que les supplices, inventés pour pervertir les fidèles, sont pour les idolâtres un attrait au christianisme; on veut être chrétien, pour être déchiré, pour être brûlé, pour mourir avec les chrétiens. Ce n'est ni par la vertu de la parole divine, ni par l'éclat des miracles, que la religion se répand; c'est par la mort de ceux qui l'embrassent. La seule vue d'un martyr souffrant convertit plus de païens que ne le ferait la prédication d'un apôtre, confirmée par la résurrection d'un mort.

Messieurs, cette noble, cette sainte émulation alla si loin, et nos propres ennemis en furent si frappés, que pour arrêter les conversions innombrables qui se faisaient, les tyrans furent souvent contraints de donner des bornes à leur cruauté, d'abréger les supplices et même d'en soustraire la vue au peuple. Ces précautions ne pouvant encore empêcher que le nombre des adorateurs de Jésus-Christ ne s'accrût à mesure qu'on le diminuait, ils se déterminent enfin, ces hommes sanguinaires, à céder le champ de bataille et à mettre fin à leurs cruelles persécutions. Que faisons-nous, se disent-ils eux-mêmes, au rapport de saint Augustin, que faisons-nous? Prétendons-nous dépeupler l'univers? Ne voyons-nous pas qu'il faudra détruire tout le genre humain, si nous voulons abolir le nom de Jésus-Christ? Ne voyons-nous pas que plus nous sacrifions de ses sectateurs, plus il en renaît de leurs cendres? *Nos occisuri sumus genus humanum, tot millia hominum qui credunt in hoc nomine si occiderimus, nullus pene in terra remanebit.*

Quel miracle, chrétiens auditeurs! un seul grain, un grain presque imperceptible qu'on vient de semer n'a pas plutôt germé, que ce germe est assailli par les vents, par la grêle, par les gelées; il croît néanmoins, il forme un tronc et des branches, il se couvre de feuilles, il se charge de fruits. A peine commence-t-il à s'étendre, ce nouvel arbre, qu'on met la cognée à la racine, qu'on le taille, qu'on le coupe de toutes parts; on y applique le feu, on allume alentour un bûcher capable de consumer les plus vastes forêts : il subsiste encore, cet arbre; que dis-je? il subsiste, il se fortifie sous les coups qu'on lui porte, il se nourrit des feux qu'on allume, il croît au milieu de cet incendie, et il y croît tellement que déjà il couvre la terre de son ombre, et qu'il offre une retraite à tous les oiseaux du ciel. Une mort malheureuse a tranché les jours des tyrans, les empereurs ont disparu, des empires mêmes sont tombés; nul soin, nulle force ne les a pu garantir de cette chute, et l'Eglise, qu'ils ont si cruellement persécutée, l'Eglise qu'ils se sont efforcer de ruiner, l'Eglise fleurit au milieu de tant de ruines, elle triomphe et elle triomphera éternellement.

Quel motif pour nous, chrétiens auditeurs, de ranimer notre ferveur! Nous n'en pouvons pas douter, nous sommes dans la bonne voie : marchons-y avec confiance, faisons généreusement tout ce que l'on nous ordonne, ne craignons point de perdre le fruit de nos peines : le Dieu que nous servons est le véritable Dieu, il saura bien nous récompenser. Notre religion commande des prières, commande des jeûnes; œuvres plus pénibles encore, elle commande de confesser ses péchés, de pardonner à ses ennemis, de dompter la chair par la pénitence,

de garder la chasteté jusque dans le cœur, jusque dans la pensée ; mais quelle consolation de savoir que nous servons le plus puissant des maîtres, le plus libéral, le plus magnifique, un maître qui n'oublie rien, qui donne le centuple de tout ce qu'on abandonne pour l'amour de lui : *Beatus populus cujus est Dominus Deus ejus!* Heureuse la nation qui a pour Dieu le Seigneur universel de tout ce qui existe.

Quel est votre malheur, hommes infidèles, qui que vous soyez, qui n'êtes pas encore dans la bergerie du Pasteur souverain ! En vain vous multipliez vos jeûnes et vos aumônes, quelque réglée, quelque austère même que soit votre vie, quelque violence que vous vous fassiez, soit pour éviter le mal, soit pour faire le bien, ce sont autant de peines perdues pour vous ; tout sarment retranché du cep ne saurait vous donner de bon fruit, il n'est propre qu'à être brûlé. Que ne vous devons-nous pas, ô mon Dieu ! Quel avantage pour nous d'être nés ou d'avoir été réunis à votre Eglise ! Non, sans doute, nous n'en témoignons pas notre reconnaissance assez souvent, ni avec assez de tendresse. Une ingratitude encore plus monstrueuse, c'est d'être infidèle au milieu du christianisme : pour être fidèle, il ne suffit pas de croire, il faut que notre foi soit ferme, qu'elle soit pour ainsi dire universelle, qu'elle embrasse tout ce qu'il nous est ordonné de croire. Combien, parmi les chrétiens mêmes, s'en trouve-t-il qui chancellent dans leur foi, qui ne croient qu'à demi, qui doutent, qui se font gloire de douter, qui osent publier et soutenir les vaines raisons sur lesquelles ils fondent leur incrédulité ! Gens pour la plupart peu versés dans les sciences, gens ordinairement fort corrompus, et qu'il est par conséquent difficile de convertir, soit parce qu'ils n'ont pas assez de lumières pour apercevoir leurs erreurs, soit parce que leur vie déréglée les intéresse trop à prendre ces erreurs pour des vérités. Mais quelle serait la foi : serait-elle même digne de ce nom dans quiconque serait capable d'être ébranlé ou par les sentiments, ou par les discours de ces sortes de gens ?

Quel est en effet mon aveuglement, quelle est ma faiblesse, si le témoignage d'un tel homme, d'un homme aussi peu versé dans la science divine qu'il est peu réglé dans ses mœurs, balance dans mon esprit l'autorité des Athanase, des Cyprien, des Chrysostome, des Basile, des Jérôme, des Augustin, des Ambroise, des Grégoire, des Cyrille, des Epiphane ; si l'incrédulité d'un débauché fait sur moi plus d'impressions que la foi de tant de martyrs, de tant de docteurs, de tant de peuples et de tant de siècles ! Combien d'autres chrétiens dont la foi est ferme à la vérité, mais stérile, qui vivent en païens au milieu de l'Eglise, qui se damnent avec des lumières qui suffiraient pour sauver un peuple entier d'idolâtres ! *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est*, dit saint Jean : Celui qui dit qu'il connaît, qu'il adore le vrai Dieu, et qui ne garde pas ses commandements, ou il vous trompe, ou il se trompe lui-même. Que vous servira votre foi, chrétiens auditeurs, que vous servira-t-elle au jour des vengeances, si ce n'est à vous condamner ? Qu'aurez-vous à répondre à votre juge, quand d'un côté il vous fera voir ce que vous avez cru, et de l'autre comment vous avez vécu ? Vous espérez peut-être que la fermeté de votre foi couvrira les désordres de votre vie ; mais le contraire arrivera, les déréglements de votre vie découvriront la faiblesse de votre foi. Vous avez cru qu'il y avait un enfer, cependant vous n'avez pas daigné faire pénitence de vos péchés. Les infidèles, s'ils avaient eu la même croyance, se seraient couverts de cendres, se seraient revêtus de cilices : *In cinere et cilicio pœnitentiam egissent.* Vous avez cru que Jésus-Christ était votre Dieu, et vous l'avez crucifié dans vos frères que vous avez haïs, que vous avez affligés, que vous avez dépouillés, que vous avez déshonorés ; vous l'avez crucifié dans vous-mêmes par vos sacriléges, par vos impuretés, par la profanation de son corps, par la prostitution du vôtre. Si les Juifs avaient eu la même idée du Sauveur du monde, ils ne l'auraient jamais crucifié : *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* Aussi auront-ils quelque excuse au jour du jugement, au lieu que vous n'en aurez aucune, et que vous serez condamnés par ces mêmes hommes qui ont condamné le Fils de Dieu.

Enfin il est des chrétiens dont la foi est comme bornée ; ils ne croient pas également toutes les vérités que l'Evangile nous enseigne. Ce désordre est encore plus universel que les deux précédents, et il est certain qu'il ne peut subsister sans détruire la vraie foi catholique, qui demande une égale soumission d'esprit pour tous les points qu'elle propose. Savez-vous bien, chrétiens auditeurs, que Jésus-Christ est dans les pauvres, que les honorer, c'est l'honorer, qu'on le soulage en les soulageant ; en un mot, qu'il se regarde comme le terme de tout le bien et de tout le mal que vous leur ferez ? Cela est aussi vrai qu'il est vrai que le corps de Jésus-Christ est au saint sacrement de l'autel. Mais vous ne le croyez pas également. Il est aisé de vous en convaincre. Vous croyez que Jésus-Christ est dans nos saints mystères, j'en suis témoin : cette assiduité à lui venir faire votre cour, cette posture humble, cette contenance modeste, ce respect, cette ferveur avec laquelle je vous vois approcher de la sainte table, ne me permettent pas de douter de votre foi. Si vous croyiez qu'il est dans les pauvres, vous en useriez à peu près de la même manière à leur égard, vous les honoreriez, vous respecteriez leurs personnes, leur pauvreté même, du moins vous ne les mépriseriez pas, vous auriez de l'empressement à les éviter et à les servir. De plus, le Sauveur a dit qu'être persécuté, que vivre dans l'affliction et dans les larmes, c'est être heureux ; que ceux qui jouissent des biens

et des plaisirs de la vie, quoi qu'ils en pensent, sont en effet malheureux et dignes de compassion. Cet oracle est aussi vrai qu'il est vrai que Marie est mère de Dieu, et qu'il y a un Dieu en trois personnes.

Mais hélas! qu'il s'en faut que vous en soyez également persuadés! Si vous le croyiez on ne vous verrait pas si abattus dans l'affliction, si désolés dans la pauvreté: vos discours, vos actions, votre empressement pour les biens de la terre, votre passion pour les plaisirs, pour tout ce qui flatte la nature, tous ces mouvements de votre âme ne font que trop voir que vous êtes persuadés du contraire, et que sur cette fausse idée vous établissez votre bonheur contre un article exprès de votre foi. Seigneur, daignez l'augmenter en nous, cette foi: *Domine, adauge nobis fidem;* fortifiez-la contre la faiblesse de notre esprit, fortifiez-la contre les fausses raisons des incrédules; fortifiez-la, Seigneur, contre l'orgueil et la présomption des libertins; ne permettez pas que nous hésitions jamais à croire tout ce que vous avez révélé à votre Eglise puisque le moindre doute sur un seul point nous confond avec les infidèles, avec les hérétiques. *Adauge nobis fidem:* vivifiez cette foi, et rendez-la capable de produire des fruits dignes d'elle. Que me sert-il de croire que la foi est morte sans les œuvres, si cette croyance ne m'anime pas à faire les œuvres qu'inspire une foi vive? *Adauge nobis fidem.* Etendez cette foi, afin qu'elle embrasse avec ardeur non-seulement les mystères qui humilient l'esprit, mais encore les vérités qui combattent les passions, qui touchent le cœur, qui le purifient, qui le détachent des biens, des honneurs et des plaisirs de la terre. Enfin, Seigneur donnez-nous une foi parfaite, afin qu'elle allume en nous cette charité parfaite qui fait le caractère du vrai chrétien, afin qu'ayant cru parfaitement en vous durant cette vie, nous vous voyions, nous vous aimions éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

(*A l'occasion de l'abjuration du calvinisme par une personne de qualité avec toute sa famille.*)

Dieu attend une haute perfection de ceux qui portent le nom de chrétien; ils doivent s'attendre à leur tour aux plus rigoureux châtiments, si ce nom est stérile en eux.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem ut interrogarent eum: Tu quis es?

Les Juifs envoyèrent des prêtres et des lévites à saint Jean, pour lui faire cette demande: Qui êtes-vous (*S. Jean, chap.* I).

Dans l'évangile qu'on lut à la sainte messe dimanche dernier, nous remarquâmes que saint Jean-Baptiste envoyait ses disciples à Jésus-Christ, pour savoir de lui-même qui il était, et s'il voulait être reconnu pour le Messie. Dans l'évangile de ce jour je trouve qu'on vient à saint Jean de la part de la synagogue, pour le prier de se déclarer lui-même. Le Sauveur du monde répondit à la demande qu'on lui fit par des actions si extraordinaires et si divines, qu'il ne pouvait rester aucun doute dans l'esprit de ceux qui l'interrogeaient: Allez, dit-il à ces deux disciples, retournez à votre maître, et pour toute réponse, faites-lui le récit des événements dont vous avez été témoins; les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, les pauvres sont instruits: *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, mortui resurgunt pauperes evangelizantur.* Saint Jean, au contraire pour satisfaire au désir des prêtres, dit qu'il n'est qu'une voix qui crie dans le désert: *Ego vox clamantis in deserto.* Pour entrer dans l'esprit de la cérémonie qui nous avait attirés dans ce lieu saint, nous répondîmes la dernière fois de la part de Jésus-Christ aux doutes que les chrétiens de ce siècle pourraient avoir sur sa divinité; et si vous vous le rappelez, messieurs, ce fut par les œuvres que nous répondîmes, ce fut par le chef-d'œuvre du Fils de Dieu. Si aujourd'hui l'on s'adresse à nous, si l'on nous oblige de nous définir nous-mêmes, de dire qui nous sommes: *Tu quis es?* quelle sorte de réponse aurons-nous à faire? Si le nom de chrétien n'est qu'un nom, qu'une parole qui n'exprime rien de réel, je puis dire que je suis chrétien; mais si l'on me demande des œuvres, et si en effet la qualité que je m'attribue en exige de moi; si être chrétien c'est suivre les exemples de Jésus-Christ, si c'est vivre selon les maximes de l'Evangile, je ne suis qu'une ombre, qu'un fantôme de chrétien, je ne suis qu'un chrétien de nom. Serait-il possible, messieurs, que le nom de chrétien, ce nom si auguste, si vénérable autrefois aux ennemis mêmes du christianisme, si terrible aux démons et à leurs impies adorateurs, serait-il possible qu'un nom si saint ne fût qu'un nom vide, qu'un vain titre, qui n'imposât aucune obligation à ceux qui le portent? c'est un point que j'ai dessein d'examiner dans cette occasion. Après avoir montré que le christianisme est la véritable religion, il est, ce me semble, assez à propos de voir quel est le véritable christianisme. Demandons au Saint-Esprit qu'il nous daigne inspirer des pensées dignes d'un si grand sujet, et pour les obtenir, employons l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

Messieurs, l'on a osé dire que quelque déréglées que fussent les mœurs, il suffisait d'être chrétien pour être sauvé; c'est une erreur qui s'éleva dans l'Eglise dès la naissance de l'Eglise même. Les nicolaïtes et les disciples de Simon le magicien furent les premiers qui se déclarèrent pour ce dogme impie. Soit que depuis ce temps-là il eût toujours eu des partisans jusqu'au siècle de saint Augustin, soit qu'alors il fût remis au jour par de nouveaux hérétiques, ce Père le réfuta par un livre qu'il composa exprès, et que nous conservons parmi ses autres ouvrages:

c'est son livre de la foi et des bonnes œuvres.

Je ne sais, messieurs, s'il parut jamais d'hérésie moins plausible ; car quelle apparence que le Fils du Père éternel fût venu parmi les hommes pour nourrir en eux l'amour de l'oisiveté, et pour y entretenir le désordre par l'espérance de l'impunité ? Loin donc d'imposer de nouvelles obligations, la nouvelle loi dispenserait des obligations les plus anciennes, les plus naturelles ? il suffirait d'une part de ne rien faire pour être chrétien ; de l'autre il suffirait même d'être chrétien pour avoir la liberté de tout oser ? On est trop éclairé dans ce siècle pour se laisser éblouir par une doctrine qui autorise si visiblement le libertinage. Mais, mon Dieu, la manière dont nous vivons ne l'autorise-t-elle point en quelque sorte, cette pernicieuse doctrine ? Nos sentiments sont conformes à la vérité ; que le Seigneur en soit loué éternellement ; mais ne pourrait-on point tirer de notre conduite des conséquences tout opposées à nos sentiments ? Je vais vous montrer, chrétiens auditeurs, qu'un homme qui fait profession du christianisme, loin de pouvoir ou se dispenser de faire le bien, ou prétendre de faire le mal impunément, se trouve au contraire engagé par sa religion à une très-haute sainteté, se trouve exposé par sa négligence à des châtiments très-sévères. Dans le premier point, je vous montrerai ce que Dieu attend de ceux qui portent le nom de chrétien ; dans le second, ce que doivent attendre de Dieu ceux dans qui ce nom est stérile. Ce sera tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

On fait cette question dans l'école, savoir si le Verbe éternel se serait fait homme, quand même Adam n'aurait pas péché ? Bien des docteurs tiennent l'affirmative, des saints Pères mêmes ont embrassé ce sentiment. J'avoue que je me sens extrêmement porté en faveur de cette opinion, car enfin je ne saurais me persuader que le Seigneur eût voulu priver l'homme innocent de la plus grande de toutes les grâces, ni se priver lui-même de la plus grande gloire qu'il pouvait avoir hors de lui-même. Quoi qu'il en soit, il est certain que la rédemption des pécheurs n'a pas été le seul motif de l'incarnation du Verbe : il s'est fait homme pour apporter sur la terre toutes les richesses de la grâce, il s'est fait homme pour tracer aux hommes le chemin de la sainteté, il s'est fait homme pour rendre visible dans lui-même la règle de toute vertu. Voilà sur quoi je ferai voir qu'il a droit d'attendre de nous la perfection la plus sublime ; premièrement, à raison des avances qu'il a faites ; secondement, à raison de la loi qu'il nous a donnée ; troisièmement, à raison du nom qu'il nous a transmis.

Saint Paul dit que le Fils de Dieu s'est revêtu de notre chair, pour se former de véritables adorateurs, pour se faire une Eglise qui lui fît plus d'honneur que la synagogue, une Eglise qui fût exempte de toute tache, et à qui on ne pût reprocher le défaut le plus léger : *Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, neque rugam.* Son intention a été de se choisir un peuple qui le consolât de l'ingratitude du peuple juif, un peuple qui fît profession de toutes les vertus, un peuple dont il pût être aimé sans réserve. C'est encore saint Paul qui nous en assure : *Ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* Or ce nouveau peuple, ce peuple qui doit être l'objet des complaisances de Dieu, qui doit être sa gloire, sa couronne, sa joie, c'est le peuple chrétien. Non-seulement il s'est fait homme en partie pour former ce peuple, mais encore tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert étant homme, il l'a fait, il l'a souffert uniquement dans cette vue. C'est pour faire un peuple chrétien qu'il est né pauvre et dans une étable, qu'il a mené une vie retirée, qu'il l'a passée tout entière dans les veilles, dans les jeûnes, dans la prière. C'est dans ce dessein qu'il a prêché, qu'il a fait un million de miracles, qu'il s'est exposé aux persécutions, qu'il a souffert des perfidies, des outrages, d'horribles confusions, de cruels supplices, une mort ignominieuse. Rien de tout cela n'était nécessaire pour effacer le péché originel ; un soupir, une larme, c'en était assez. Mais croirez-vous qu'après toutes ces épreuves, le chrétien que Jésus-Christ méditait n'était encore qu'ébauché ? Pour lui donner toute sa perfection, il a fallu non-seulement qu'il soit ressuscité, mais que remontant au ciel, il ait laissé sur la terre des bains de son propre sang pour laver cet homme, qu'il y soit demeuré lui-même, pour le nourrir de sa propre chair, qu'il ait envoyé son Saint-Esprit pour s'unir à lui, pour lui servir d'âme en quelque sorte, pour rendre toutes ses actions surnaturelles, pour faire de lui-même un homme tout divin : *Ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.*

Lorsqu'après ces réflexions je jette les yeux sur la plupart des personnes qui composent aujourd'hui le christianisme, hélas ! dis-je en moi-même, est-ce bien là cette nation choisie, la gloire du Verbe incarné, son chef-d'œuvre, le prix de ses souffrances, l'objet de tant de soins, et de tant d'empressements ? Quoi, pour faire un chrétien, un Dieu est descendu du ciel, il s'est humilié, il s'est anéanti, il a souffert, il est mort ; et ce chrétien n'est qu'un avare, qu'un joueur, qu'un emporté, qu'un homme de plaisir et de bonne chère, qui de temps en temps porte à l'église son oisiveté, ses ennuis, y porte le scandale peut-être ! D'un homme ordinaire pour en faire un chrétien, il faut que Jésus-Christ lui donne une nouvelle naissance au baptême, qu'il l'adopte pour son frère, qu'il le lave dans son sang, qu'il lui souffle, non plus un souffle de vie, comme à la création, mais son Esprit saint et vivifiant ; il faut que, pour conserver ce chrétien, il laisse dans son Eglise des trésors inépuisables de mérites ; des sources éternelles de grâces, un sacrifice immortel, des sacrements ; il faut qu'il établisse des pontifes, des docteurs, des prê-

tres, des cérémonies, des prières continuelles : et tout le devoir du chrétien se réduira à se faire connaître par le signe de la croix, par quelques autres symboles extérieurs et vides d'actions! Pour tout le reste il n'y aura aucune différence entre un chrétien et un juif, entre un chrétien et un idolâtre; il n'y aura dans l'un et dans l'autre, ni plus de modestie dans les habits, ni plus de frugalité dans les repas, ni plus de réserve dans les paroles, ni plus d'amour pour Dieu, ni moins d'attache pour les biens, pour les plaisirs de la vie! N'est-il pas vrai, messieurs, que ce serait une production monstrueuse, une production indigne de la grandeur de notre Dieu, si un chrétien de cette espèce était le fruit de tant de travaux, tandis qu'il n'a dit qu'une parole pour créer le ciel et la terre, l'homme et les anges?

Qu'a-t-il donc prétendu faire en faisant des chrétiens? Il est aisé de le voir par la loi chrétienne qu'il leur a donnée : sans doute il attend d'eux l'observation de cette loi, puisqu'on ne peut être chrétien sans faire profession de l'observer. Cette loi, messieurs, est une loi sainte : *Lex Domini immaculata, convertens animas.* David le disait de la loi écrite ; n'avons-nous pas encore plus de raison de le dire de la loi de grâce, quand nous voyons que celle-ci a retranché tout ce que l'indulgence de Moïse avait accordé à la faiblesse et à la dureté des Juifs? Saint Augustin dit que rien ne l'a aussi vivement touché dans la religion chrétienne que la pureté de sa morale ; que son esprit n'a pu à la vérité résister aux miracles de Jésus-Christ, mais que son cœur ne s'est rendu qu'à la sainteté du christianisme. Toute la terre, et même nos plus grands ennemis ont reconnu cette sainteté, ils l'ont admirée, ils en ont rendu des témoignages publics ; ils ont avoué que si la plus sainte religion est la véritable, la religion chrétienne doit être préférée à toutes les autres.

Sur ce principe incontestable, que la loi chrétienne est une loi sainte, si nous ne sommes pas saints, pouvons-nous nous flatter d'être chrétiens? Qu'est-ce qu'une loi sainte? n'est-ce pas une loi qui commande de vivre saintement? Qu'est-ce qu'être chrétien? n'est-ce pas observer la loi chrétienne? Dire donc qu'on veut faire profession du christianisme, et vivre néanmoins selon le monde, se contenter de ne faire pas de grands péchés, et ne faire aucun effort pour acquérir de grandes vertus, n'est-ce pas démentir tout l'univers, qui a jugé qu'il ne se pouvait imaginer de loi plus parfaite que la loi chrétienne, c'est-à-dire qui obligeât ses sectateurs à une plus grande perfection?

Quel est l'excès de notre aveuglement, chrétiens auditeurs! Nous nous faisons gloire
'excellence de notre religion, nous re-
hons tous les jours à nos hérétiques de
tre séparés de nous qu'afin de suivre
plus douce, une loi plus conforme à
uption de la nature : pourquoi donc
ns-nous si peu persuadés que nous
ous réformer, que nous devons aspirer à une sublime vertu, que nous devons nous faire violence pour résister aux inclinations de cette nature corrompue? Certainement je ne sais si je me trompe, mais encore une fois il me semble qu'une loi qui n'oblige à rien n'est pas une loi, qu'une loi sainte est une loi qui oblige à être saint, de même qu'une règle austère est une règle qui engage ceux qui la suivent à mener une vie austère.

Pour éclaircir entièrement cette matière, faisons, messieurs, un troisième pas. Il est certain que Dieu attend de grandes vertus de tous ceux qui portent le nom de chrétien ; il est certain que ce qu'il demande d'eux, c'est qu'ils aspirent à une vie sainte, à une vie parfaite. Mais à quelle sainteté, à quelle perfection faut-il qu'ils aspirent? Je dis, messieurs, que c'est à la sainteté de Jésus-Christ même. Pour prouver cette vérité, il suffirait d'expliquer le mot de chrétien : il signifie non-seulement disciple, non-seulement imitateur de Jésus-Christ; il signifie encore le caractère qu'il nous a imprimé.

Saint Paul, écrivant aux romains, parle sur ce sujet d'une manière à ne nous laisser aucun doute sur la nature et sur l'étendue de la sainteté que Jésus-Christ attend de nous. Il nous apprend, cet apôtre, que tous ceux qui sont appelés au christianisme ont été destinés à être les images du Fils de Dieu ; et dans son épître aux Galates : tous ceux, dit-il, d'entre vous qui ont reçu le baptême, se sont revêtus de Jésus-Christ: *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis:* expression qui mérite d'être remarquée.

Vous savez, messieurs, que les mêmes actions ne conviennent pas sous toutes sortes d'habits : le monde, tout corrompu, tout dépravé qu'il est, s'offenserait de voir dans les bals, aux jeux de théâtre, un religieux avec l'habit de son ordre : un prêtre est toujours obligé à une grande modestie; mais quand il est revêtu des habits sacrés, le moindre regard, le moindre geste qui n'est pas réglé nous scandalise, nous fait horreur : un magistrat, un prince en habit de cérémonie est plus réservé que quand il est vêtu en homme privé : dans le deuil même n'a-t-on pas certaines règles un peu plus sévères à observer? Or, messieurs, dès que nous sommes entrés dans l'Eglise de Jésus-Christ, l'habit dont nous nous sommes revêtus, c'est Jésus-Christ même. Jusqu'où ne doit point aller la retenue, la modestie que demande de nous un habit si auguste et si vénérable? *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* Saint Paul ne pouvait, ce semble, exprimer d'une manière plus sensible l'obligation que nous avons tous de nous régler sur les exemples de Jésus-Christ. Un chartreux, en prenant l'habit de saint Bruno, s'est engagé à vivre à peu près comme ce saint a vécu : une fille qui porte l'habit de sainte Thérèse, ne peut se dispenser de marcher sur les traces de sa sainte mère. Si le Sauveur du monde s'était habillé d'une manière extraordinaire, qui-

conque aurait été assez heureux pour porter ce même habit, aurait contracté un engagement inviolable de vivre saintement. Or, saint Paul nous avertit que le nom de chrétien nous y engage encore plus. Ce n'est pas de l'habit de Jésus-Christ, c'est de Jésus-Christ même que nous nous sommes revêtus : c'est-à-dire qu'à raison du caractère divin empreint sur nous, toutes nos actions, toute notre conduite doit représenter la conduite et les actions de cet Homme-Dieu : c'est-à-dire que nous ne pouvons rien faire de tout ce que Jésus-Christ n'aurait pu faire avec bienséance ; en un mot, qu'il faut que notre vie soit si conforme à la vie de Jésus-Christ, qu'on puisse dire que c'est Jésus-Christ lui-même qui vit en nous.

Vous me direz peut-être que c'est là l'idée d'un homme spécialement consacré au Seigneur, plutôt que l'idée d'un chrétien ordinaire. Mais non, messieurs, le Fils de Dieu est un modèle pour toutes sortes de personnes : aussi n'a-t-il rien voulu avoir de particulier au dehors, aussi a-t-il toujours vécu d'une manière commune, afin qu'il ne parût rien en lui qui ne pût être imité dans dans toutes les conditions. Il ne s'est point retiré dans le désert dès l'enfance, comme saint Jean ; il a passé ses trente premières années dans la maison de saint Joseph, il y a pratiqué l'humilité et l'obéissance, il y a travaillé, pour nous porter à fuir l'oisiveté; il y a donné de jour en jour des marques visibles d'une vertu qui croissait avec son âge, pour nous apprendre que nous ne devons jamais être contents de nous-mêmes, mais toujours aspirer à une plus grande sainteté : quand il a commencé à se produire, il ne s'est point habillé de peaux, comme son précurseur, il ne s'est couvert ni d'un sac, ni d'un cilice; il a paru sous un habit modeste à la vérité, mais du reste semblable en tout à ceux qu'on portait ordinairement. Il ne s'est montré ni comme un contemplatif, ni comme un homme desséché par les jeûnes, défiguré par les austérités; il a loué saint Jean d'avoir pris cette route si épineuse, mais il ne l'a pas choisie; il a voulu prendre un chemin par où personne ne pût s'excuser de le suivre; pour cette raison, il s'est borné à donner dans toutes les occasions des exemples d'une humilité, d'une douceur inaltérable, d'une charité universelle, d'une attention singulière pour les pauvres, d'une compassion tendre pour les malheureux, d'une inclination extrême à faire du bien : il a voulu qu'on remarquât en lui un grand amour pour la prière, une soumission profonde à la volonté de Dieu, un détachement sincère des biens et des plaisirs de la vie, une patience invincible dans les plus grands maux, surtout une innocence si parfaite, un éloignement si marqué de toutes sortes de péchés, qu'il défie tous ses ennemis de pouvoir lui en reprocher un seul : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous peut me convaincre d'avoir péché ?

Voilà votre règle, messieurs; en vain voudriez-vous vous en défendre, elle a été faite exprès pour vous. Un chartreux est obligé de suivre son fondateur dans la solitude, un enfant de saint François d'embrasser le dénûment parfait de ce père séraphique ; mais tout chrétien sur les pas de son divin maître, dont il a l'honneur de porter le nom, doit fuir le vice et la vanité, haïr le monde et ses délices, mépriser les richesses, aimer les pauvres, aimer ses plus mortels ennemis, se nourrir, pour ainsi dire, de la prière, louer Dieu dans l'affliction, être enfin si irréprochable dans ses mœurs, que la pureté de sa vie soit une preuve de la sainteté de sa religion, et ferme la bouche à quiconque oserait calomnier le christianisme.

Si vous persistez à me dire que l'exemple d'un Dieu est trop supérieur aux forces de l'homme, je consens à ne vous donner que des chrétiens pour modèles d'une vie vraiment chrétienne; ces chrétiens, ce sont les premiers fidèles qui avaient été élevés dans le christianisme par les disciples mêmes de Jésus-Christ, et qui par conséquent n'ignoraient pas les devoirs d'une si sainte profession.

Je ne vous dirai point que les premiers qui reçurent le baptême dans Jérusalem se dépouillèrent d'abord de leurs biens, pour les apporter aux pieds des apôtres; que quelque grand que fût leur nombre, quoiqu'il fût composé de personnes de nations différentes, ils vivaient dans une union si étroite, qu'on aurait dit qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. C'étaient les premiers fruits de la croix, c'étaient les premiers jours de l'Eglise; il ne se pouvait faire que tout ne fût encore dans la ferveur; mais lorsque les apôtres eurent annoncé Jésus-Christ et dans l'Europe, et dans l'Afrique, et qu'il y eut des chrétiens dans toutes les villes de la Grèce, dans toutes les provinces qui dépendaient des Romains, savez-vous, messieurs, comment ces chrétiens dispersés vécurent durant l'espace de deux cents ans? Jamais on ne vit d'hommes d'une vie plus innocente, plus irréprochable. Hors du temps des persécutions, quiconque était accusé devant les juges infidèles, c'était assez pour écarter tout soupçon de crime, qu'il déclarât qu'il était chrétien : *Cernimus*, dit Lucifer, évêque de Sardaigne, *cernimus hac una religiosa voce, Christianus sum, omne crimen excludi.* Une femme se trouvait-elle sollicitée par un idolâtre, il lui suffisait de dire qu'elle était chrétienne, pour faire perdre au tentateur impur toute espérance de rien obtenir ni par prières, ni par menaces. Quelle autre réponse fit sainte Blandine à ceux qui la pressaient de se montrer plus complaisante pour le tyran? *Christiana sum, nihil apud nos admittitur sceleris :* Vos instances sont vaines, dit-elle, on ne sait point parmi nous condescendre au crime.

Sur cette persuasion, Minucius Félix, dans son dialogue contre la vanité des idoles, ose défier tous les gentils de son temps de trouver dans les prisons un seul chrétien condamnable autrement que par sa religion. Il leur reproche leurs adultères, et ne fait pas

de difficulté de dire que les femmes chrétiennes ne jettent pas même la vue sur les hommes qu'il ne leur est pas permis d'aimer. Aux festins des infidèles, où régnait l'intempérance, le luxe, l'impureté, il oppose la modestie et la frugalité des repas des chrétiens, dont la joie même était grave et édifiante : *Convivia non tantum pudica colimus, sed et sobria; neque enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed hilaritatem gravitate temperamus.* Ces premiers chrétiens s'assemblaient quelquefois pour se donner des marques mutuelles de charité, mais c'étaient des assemblées où tout respirait le christianisme, d'où l'on sortait toujours plus humain, plus chaste, plus réservé, plus disposé à s'acquitter de tous les devoirs de sa religion : *In quibus,* dit le grand Arnobe, *aliud auditur nihil, nisi quod humanos faciat, nisi quod mites, verecundos, castos, pudicos.* Il y avait dès ce temps-là des théâtres, des jeux publics ; on y faisait des fêtes, on y donnait des spectacles où l'on voyait éclater toute la grandeur et toute la magnificence des Romains, qui étaient encore les maîtres du monde; mais aucun chrétien n'était de ces fêtes, on ne les voyait jamais ni au théâtre ni au cirque. Tertullien, dans son Apologétique dit qu'ils n'osaient pas même parler entre eux de ces profanes divertissements, qu'ils ne souffraient pas même qu'on leur en parlât : *Nihil est nobis visu, dictu, auditu cum insania circi, cum impudicitia theatri, atrocitate arenarum, xysti vanitate.*

Quelques recherches que leurs ennemis eussent faites de leur vie, ils n'ont jamais rien eu à leur reprocher, si ce n'est qu'ils ne mettaient pas des fleurs sur leurs têtes, que pour leurs habits ils n'étaient jamais de pourpre, qu'ils faisaient cas de la pauvreté, qu'ils étaient sauvages, qu'ils étaient ennemis des charges et des honneurs. Voilà de quoi ces hommes aveugles leur faisaient des crimes ; et nous avons encore les savantes apologies qu'on écrivait alors, pour répondre à de si glorieuses accusations. Ils étaient si intimement persuadés qu'on ne pouvait être à Jésus-Christ, sans être crucifié avec lui, qu'ils avaient horreur de cette vie molle et délicieuse que l'on mène dans le monde. C'était un si grand éloignement de toutes sortes de plaisirs, que les païens, n'en pouvant comprendre la cause, s'avisèrent de dire que c'était une politique de la nouvelle religion ; que, parce que les chrétiens étaient sans cesse exposés à la persécution et à la mort, on tâchait de leur rendre la vie ennuyeuse, en leur retranchant tout ce qui la pouvait faire aimer ; que de là venait le mépris qu'ils en faisaient, et cette insensibilité qu'ils montraient dans les supplices : *Sunt qui existiment christianum expeditum morti genus, ad hanc obstinationem abdicatione voluptatum erudiri, qua facilius vitam contemnant, amputatis quasi retinaculis ejus, ne desiderent quam jam supervacuam sibi fecerint.* Aussi le même Père ajoute que leur vertu les avait mis dans une si haute estime parmi les infidèles, qu'on n'osait rien faire d'indécent en leur présence, qu'on les reconnaissait sans peine entre tous les autres par leur modestie, par la simplicité de leurs habits, et que partout où ils paraissaient, les plus dissolus se retenaient par respect, et se sentaient forcés de s'astreindre aux règles les plus sévères de la bienséance.

Voilà, messieurs, quels ont été durant les deux premiers siècles de l'Eglise ceux qui avaient embrassé la religion que nous professons. Que dis-je ? se peut-il faire que ce soit la même religion ? se peut-il faire que nous ayions la même foi, que nous attendions les mêmes récompenses que ces dignes enfants des apôtres? Dites-moi, de tous ces grands éloges que les Pères ont donnés aux fidèles de leur temps, en est-il un seul que nous puissions nous attribuer ? Au contraire, de tous les reproches que ces mêmes Pères faisaient aux païens, en est-il un seul qu'on ne nous puisse faire avec justice ? Pourrions-nous aujourd'hui opposer nos divertissements aux divertissements des Turcs et des Indiens ? et après leur avoir reproché les excès de leur table, et l'immodestie de leurs danses, oserions-nous leur proposer pour modèles nos bals, nos festins, nos spectacles ? Croyez-vous, s'ils revenaient au monde, ces premiers fidèles, qu'ils voudraient nous avouer pour leurs frères ? ne s'éloigneraient-ils pas de nos assemblées, de nos divertissements, avec autant de soin qu'ils fuyaient les jeux et les danses de leur temps ? Croyez-vous que les païens mêmes qui avaient pour eux tant de respect, voulussent nous reconnaître pour les héritiers d'une si sainte religion ? Ne trouveraient-ils pas qu'il y a presque autant de différence entre les chrétiens qu'ils ont vus et ceux d'aujourd'hui, qu'il y en avait entre les premiers chrétiens et les infidèles ? et nous espérons que Jésus-Christ nous regardera comme ses disciples! Oui, sans doute, il nous reconnaîtra au saint nom de chrétien que nous portons ; mais voyez ce que nous devons attendre de lui pour avoir négligé de faire ce qu'il attend de ceux qui portent ce nom. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Les châtiments dont Dieu menace le chrétien prévaricateur, regardent, les uns cette vie, les autres l'éternité. A l'égard du temps présent, je ne saurais mieux vous faire comprendre ce que les mauvais chrétiens ont à craindre de la colère du Seigneur, qu'en vous rappelant ce qu'en ont éprouvé les Juifs. Il est vrai qu'après avoir été chéris au point qu'ils l'ont été durant tant de siècles, il est étrange qu'ils aient pu devenir les tristes objets d'une aversion aussi marquée et aussi constante. Vous savez que Dieu les avait préférés à toutes les nations de la terre; qu'il en avait fait son peuple; qu'il semblait négliger le reste du monde pour s'appliquer tout entier à les instruire, à les protéger, à leur donner des marques de tendresse. Il ne se contente pas de les avoir tirés de la servitude, de les avoir enrichis des dépouilles des Egyptiens, de les avoir vengés de leurs en-

nemis par les plus terribles fléaux : pour leur séjour il choisit dans toute l'Asie le climat le plus doux, le plus agréable, une terre où coulent le lait et le miel; il les y conduit par mille prodiges, il en chasse les habitants naturels; il sacrifie tout ce qui s'oppose à l'établissement de ses favoris; lui-même il fixe sa demeure parmi eux, il leur parle, il les conseille, il les défend dans toutes les rencontres; une faveur supérieure à tout ce que je viens de dire, c'est qu'ayant à se faire homme, il veut que sa mère, ses ancêtres, toute sa race soit de cette nation; après avoir été longtemps comme leur Dieu particulier, il veut enfin être leur frère. Mais se sont-ils rendus indignes de ces grâces par les perfidies, par le mépris qu'ils ont fait de leurs lois et de la justice? cet amour s'est changé en haine implacable, et la rigueur des châtiments qui l'ont suivie a presque égalé la grandeur et le nombre des bienfaits dont ils avaient été prévenus.

Je ne parle point de la cité sainte, de l'horrible carnage de ses citoyens, de l'embrasement du temple, de la royauté abattue, de la synagogue dissipée, du sacerdoce aboli. Toute la terre a été lavée dans le sang de Jésus-Christ, la lumière de l'Evangile a pénétré dans les parties du monde les plus reculées et les plus barbares, sans qu'un seul rayon ait encore éclairé cette nation ingrate. La voilà sans pays, sans prince, sans pontife, sans prophètes, sans temple, sans sacrifice; la voilà depuis plus de seize siècles méprisée, traitée partout en esclave; rien ne la touche, rien n'est capable de la réveiller. On dirait que ce Dieu qui semblait autrefois n'être que pour elle, refuse aujourd'hui d'être son Dieu, l'a abandonnée, l'a effacée de son souvenir, ne la souffre plus qu'afin qu'elle serve d'exemple à tous ces gentils qui ont profité de sa disgrâce; et que c'est dans cette vue qu'il l'a dispersée par toute la terre, comme on ferait à l'égard d'un scélérat dont on aurait mis le corps en pièces afin d'exposer sur divers chemins ses membres déchirés, et de retenir le reste des hommes dans le devoir par la crainte d'un pareil supplice.

En effet, Messieurs, quelle crainte ne doit pas inspirer à tous les fidèles cette sévérité du Seigneur contre le peuple Juif! S'il égale ainsi les peines de l'ingratitude aux bienfaits qu'il a départis, à quel terrible châtiment ne doivent pas s'attendre les enfants de la loi de grâce! Car enfin, quelque privilégiés qu'aient été les Juifs, tous les bienfaits qu'ils ont reçus n'étaient que les figures des faveurs qu'on nous a faites. Qu'était-ce que la servitude sous Pharaon en comparaison du joug de l'idolâtrie, sous lequel le démon nous faisait gémir? Dieu avait donné aux Israélites une colonne de nues pour les conduire, mais lui-même il est venu nous servir de guide : il ouvrit les rochers pour apaiser l'ardeur de leur soif; mais il a fait couler de son propre flanc les eaux sacrées qui nous servent et de bain et de breuvage : il les a nourris dans le désert d'un pain préparé par les anges; il nous fait une nourriture de sa propre chair : enfin il habitait parmi eux; mais n'est-il pas sur nos autels d'une manière encore plus spéciale, encore plus amoureuse qu'il n'était dans leur sanctuaire? Non-seulement il est avec nous, mais il vient même dans nous. Je ne finirais pas si je voulais remarquer tous les avantages que nous avons sur ce peuple bien-aimé; mais si nous sommes assez malheureux pour faire un mauvais usage de tant de biens, si nous croyons que ce soit assez de porter le nom de fidèles pour répondre à une bonté si excessive, pouvons-nous manquer d'être rejetés, et de tomber dans une dureté de cœur encore plus grande que l'endurcissement des Juifs?

Infortunée Angleterre, ne serais-tu point peut-être un triste exemple de cette vérité terrible? Car sur quel royaume le ciel a-t-il autrefois versé plus de bénédictions? Quel peuple a jamais donné des preuves d'un plus grand zèle pour la foi, et d'une plus grande soumission à l'Eglise? Parmi tant de grands rois qui t'ont gouvernée, combien en reconnais-tu qui ont renoncé à leur couronne pour l'amour de Jésus-Christ? Pourrais-tu compter les princes et les princesses qui t'ont donné l'exemple de la pauvreté et de la chasteté évangélique? J'en trouve qui ont été vierges jusque dans le mariage. Toutes tes villes ont donné des martyrs au Sauveur du monde, toutes tes Eglises ont formé des pontifes d'une vie sainte et apostolique. Le nombre de tes religieux a presqu'égalé la multitude de tes autres habitants; tu n'étais presque plus qu'un grand monastère, tant la plupart de tes sujets montraient d'empressement, les uns à donner leurs biens pour fonder des maisons religieuses, les autres à tout quitter pour s'y renfermer. Je ne parlerai point des honneurs que la Mère de Dieu a reçus des anciens Anglais, je ne te rappellerai point qu'ils étaient si dévoués à cette reine des anges, qu'à cette occasion on t'appelait la dot et le partage de Marie. On sait que tu fus la première qui leva l'étendard pour la défense de la conception immaculée, que c'est à toi que la sainte Vierge fit présent de ce scapulaire miraculeux, si révéré dans tout le christianisme, toujours regardé par ceux qui ont l'avantage de le porter comme un bouclier impénétrable : il suffit de dire que ta foi n'a pu se contenir dans les bornes que l'océan semblait lui prescrire, elle s'est répandue au delà des mers; des royaumes entiers que le zèle fécond de tes enfants a engendrés à l'Eglise catholique, des royaumes entiers te reconnaissent pour leur Mère en Jésus-Christ.

Je conviens, Messieurs, que le ralentissement d'une si grande ferveur est venu d'abord de la fragilité et de l'inconstance des hommes, qu'insensiblement on s'est laissé corrompre par l'abondance, que le commerce, avec l'or et l'argent des pays voisins, a apporté l'avarice et la volupté. Mais ce relâchement, cette vie molle et voluptueuse a-t-elle pu ne pas irriter le Seigneur? Et peut-

on méconnaître les terribles effets de sa colère dans ces ténèbres épaisses qui nous environnent, dans ce chaos effroyable de croyances différentes, dans cette diversité presqu'égale de maximes, de sentiments, de préceptes, qui partagent non-seulement les villes et les provinces, mais jusqu'aux familles des particuliers? En un mot, dans cette multitude de sectes, où chacun méconnaît presque la sienne, où l'on se défie, où l'on n'ose se fixer, où la plupart ont peu de religion, plusieurs n'en ont aucune? Je n'attaque ici personne : mais s'il est vrai qu'il n'y a qu'une voie pour aller au ciel, lorsque chacun s'ouvrira à soi-même un chemin différent, n'est-il pas clair que la plupart s'égareront et se perdront sans ressource? Mon Dieu, quand votre justice sera-t-elle satisfaite? quand daignerez-vous arrêter un fléau si terrible? Se peut-il faire que vous voyiez périr tant d'âmes sans en être ému? Par quelle voie pourrons-nous enfin vous fléchir, et vous engager à nous réunir tous dans une même bergerie, comme nous l'avons été durant l'espace de treize ou quatorze siècles?

Mais si Dieu exerce une si grande rigueur sur des nations entières, quoique ces sortes de châtiments enveloppent toujours beaucoup d'innocents avec les coupables, faut-il douter, messieurs, que très-souvent il n'en use aussi sévèrement à l'égard des particuliers? Plût à Dieu que le monde, je dis le monde même le plus chrétien, le plus catholique, ne fût pas rempli de ces personnes que le Seigneur a comme délaissées, a comme endurcies, pour les punir de leur tiédeur. Hélas! on en trouve tous les jours, et il est assez facile de les reconnaître. Vous voyez des gens qui n'ont ni goût ni sentiment pour les saints exercices de la religion, pour tout ce qui regarde le salut. On leur met devant les yeux les vérités éternelles, on leur parle et de la mort et de l'autre vie; il semble qu'ils n'y comprennent rien, que c'est un langage qu'ils n'entendent pas. Dans leur peu d'application à vous écouter, dans le peu d'intérêt qu'ils prennent à ce que vous leur dites, dans leur indifférence à vous répondre, on voit aisément que la main de Dieu s'est appesantie sur eux.

Toutes les marques que nous avons pour juger qu'un homme a l'esprit bouché, qu'il n'a aucune ouverture pour une science, qu'il n'y est pas propre, qu'il s'y applique inutilement, toutes ces marques se trouvent dans ces personnes à l'égard de la piété. Pour achever de vous convaincre que la plupart de ceux qui ne vivent pas en vrais chrétiens sont déjà dans ce délaissement funeste, il ne faut que vous faire apercevoir combien peu changent de vie, combien peu profitent de la parole de Dieu. Un missionnaire qui vit parmi les Chinois et les Indiens, compte par cent et par mille les idolâtres qu'il convertit à la foi, tandis qu'un prédicateur, qui prêche en Europe à des catholiques relâchés, s'estime heureux si, dans toute une année, il en porte un seul à une véritable pénitence. Je me rappelle, à cette occasion, la pensée de saint Augustin qui applique, aux mauvais chrétiens, une comparaison que le prophète Ezéchiel n'avait faite que pour les Juifs. Les gentils, dit ce Père, sont comme le bois des arbres stériles; lorsque ce bois est coupé, il peut être poli, être mis en œuvre, et servir à mille usages; mais un chrétien qui s'est séparé de Jésus-Christ pour se livrer aux vaines douceurs de la vie mondaine, est semblable au bois de la vigne qui, étant retranché du cep, perd tout son prix, et n'est plus propre qu'à être brûlé.

Voilà comme le Seigneur punit, dès cette vie, ceux qui se contentent de porter le nom de chrétien, sans se mettre en peine de remplir les obligations qu'il impose; il leur ôte le talent qu'ils ne veulent pas faire valoir, il les rend insensibles à tout, il les aveugle, il les abandonne en quelque sorte, et de la même manière il devient lui-même insensible à leur malheur. Si ces infortunés faisaient réflexion à cet état d'insensibilité où ils se trouvent, quelle serait ou leur frayeur, ou même leur désespoir! Mais ils ne seraient pas aveugles, s'il étaient capables de ces attentions; leur malheur est d'être comme abandonnés de Dieu, et de ne pas s'apercevoir de cet abandonnement.

Faut-il demander si des hommes, qui dès ce monde ont été punis de la sorte, seront encore punis éternellement dans l'autre vie? Non, messieurs, cette première peine conduit naturellement à la seconde. Quoique chrétiens, quoique marqués par le sang de l'Agneau et par le caractère de ses enfants, ils seront condamnés à l'enfer. Mais quelle place, Dieu éternel, leur est réservée dans cette horrible demeure! Les idolâtres, les Juifs, ceux qui sont séparés de la véritable Eglise, toute cette multitude souffrira dans l'enfer; mais quelle différence entre son supplice et le supplice d'un chrétien! Tous ces infidèles ont failli ou sans sacrement, ou sans grâce, ou sans connaissance, telles du moins que nous les avons; au lieu qu'un chrétien ne saurait pécher qu'il ne fasse outrage à l'esprit même de la grâce qui est en lui, qu'il ne profane le sacrement de son adoption divine, qu'il ne méprise, qu'il ne crucifie celui dont il connaît, dont il confesse, dont il publie la divinité. Le serviteur qui aura su la volonté de son maître, et qui l'aura négligée sera rudement châtié : *Vapulabit multis*, dit Jésus-Christ. Mais qui l'a mieux connue que nous, cette divine volonté, que nous qui ne faisons jamais de faute que notre conscience ne nous la reproche, que nous ne nous en accusions nous-mêmes.

De plus, le Sauveur dit, dans l'Evangile, qu'il proportionnera les châtiments aux faveurs qu'on aura reçues de lui. Et j'ai déjà observé que les avantages qu'un chrétien a sur le reste des hommes, sont en quelque sorte infinis; par conséquent il est impossible de concevoir jusqu'à quel point la peine, qu'on lui prépare, surpassera les tourments des autres damnés : *Cui plus datum est, plus repetetur ab eo :* Plus on aura

donné, plus on redemandera, plus on punira. C'est-à-dire, chrétiens auditeurs, que dans le jugement qu'on fera de nous, on mettra d'un côté de la balance, non-seulement nos péchés, mais encore toutes les lumières, tous les pieux sentiments, toutes les instructions que nous aurons eues; on y mettra tous les mérites, tout le sang de Jésus-Christ, son corps, son âme, sa divinité; car tous ces dons nous ont été mis entre les mains, pour que nous en fissions un saint usage, et il faudra que la peine qui nous sera imposée pour nos prévarications, réponde à ces dons immenses, qu'elle balance, pour ainsi dire, tous ces bienfaits. J'avoue, Seigneur, que ce jugement est juste; mais si vous nous voulez traiter dans la rigueur de votre justice, où trouverez-vous des peines proportionnées à notre ingratitude? car il est vrai que votre bonté s'est épuisée en notre faveur, et que votre libéralité a passé toutes les bornes. C'est-à-dire, chrétiens auditeurs, que comme son amour a été extrême, sa vengeance le sera également, et que sa colère se répandra tout entière, se débordera en quelque sorte sur nous; c'est-à-dire que comme le chrétien a été sur la terre son bien-aimé et son favori, il sera aussi dans les enfers le principal objet de sa haine; c'est-à-dire que comme il n'a rien épargné pour nous rendre heureux, il n'oubliera rien de tout ce qui sera capable d'augmenter notre supplice, c'est-à-dire que sa justice punira les autres; mais que ce sera sa fureur qui exécutera l'arrêt de notre condamnation; c'est-à-dire enfin que les douleurs des autres seront infinies, et qu'elles seront légères néanmoins, si on les compare à ce que nous aurons à souffrir.

Il me semble que je le vois, ce chrétien condamné à brûler dans les enfers, il me semble que je le vois dans ces prisons affreuses, porter pour sa confusion éternelle le même caractère qui devait être la source de sa gloire; ce caractère, qui ne se peut effacer, est comme un signal donné à toutes les flammes pour qu'elles se lancent contre lui; aux supplices, pour qu'ils s'accumulent sur lui; à tous les damnés, pour qu'ils insultent à sa misère; à tous les démons, pour qu'ils l'accablent d'outrages, qu'ils le couvrent d'opprobres. Quelle joie pour Lucifer de voir entre ses mains cet esclave qui lui avait été arraché, qui était devenu son maître, qui pouvait le mépriser, le chasser comme un vil animal, le forcer d'obéir au moindre signe, le terrasser, l'enchaîner! Mais pour le chrétien quelle honte, quel dépit de se voir rabaissé jusqu'à servir de jouet à ces monstres hideux et infâmes! lui que les anges respectaient, qu'ils honoraient comme le temple du Saint-Esprit, comme le frère du Rédempteur, comme un enfant de Dieu, comme l'héritier présomptif de son royaume. Quelle douleur de nous voir plus malheureux que les Turcs, que tous les autres dont nous avons si souvent déploré le malheur et l'aveuglement! Quel désespoir, quelle rage, lorsque nous comparerons l'état où nous serons avec la gloire qui nous était destinée!

Je serais trop long, chrétiens auditeurs, si je vous disais tout ce que je pense d'un tourment si épouvantable; mais je vous prie au nom du Seigneur de suppléer à mon défaut par vos méditations, et de vous fixer un temps où seul vous considériez attentivement un chrétien dans les enfers, un de vos frères damnés. Voyez quelles doivent être ses pensées, lorsque d'un côté il envisage tous les biens qu'il a reçus, et de l'autre tous les biens qu'il a perdus; lorsqu'il se rappelle combien il a été aimé, et qu'il sent combien il est haï; lorsqu'il pense combien il lui était facile d'éviter de si grands maux, et qu'il voit combien il lui sera éternellement impossible de s'en délivrer.

O vous, aimable Rédempteur, daignez leur prêter un rayon de votre divine lumière dans le temps qu'ils s'occuperont à cette considération. Faites que ces vérités entrent si avant dans leurs cœurs, qu'elles leurs deviennent utiles pour l'éternité; faites qu'ils se rendent dignes du nom qu'ils ont reçu au baptême; faites qu'ils se distinguent par leur vie régulière de tous ceux qui déshonorent le même nom; si le nombre des véritables adorateurs est borné, qu'ils vous adorent du moins en vérité, qu'ils fassent renaître en nos jours la piété des premiers siècles, et qu'ils vous donnent, s'il est possible, autant de joie par leur ferveur que vous en recevriez d'une église plus nombreuse; enfin versez sur eux une si grande abondance de grâces, qu'ils puissent accomplir exactement tout ce que vous attendez de véritables chrétiens, et mériter tout ce que de véritables chrétiens peuvent attendre de vous. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON.

POUR LES DERNIERS JOURS DE CARNAVAL

Un chrétien doit renoncer à tous les plaisirs du monde, parce que l'obligation où il est de travailler sans cesse ne lui permet pas d'en jouir : un chrétien doit se borner aux plaisirs les plus innocents, parce que ce sont les seuls que lui permettent les raisons qu'il a de s'affliger.

Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis!

Malheur à vous qui êtes maintenant dans la joie, parce que vous serez enfin réduits aux gémissements et aux larmes! (*S. Luc, chap.* VI.)

Quelques efforts qu'on fasse, chrétiens auditeurs, on ne persuadera jamais aux hommes que des jours passés dans la joie soient des jours malheureux : Jésus-Christ l'a dit, mais jamais le monde ne l'a pu croire. On n'ose pas, il est vrai, dans le christianisme, combattre ouvertement les paroles de la Sagesse incarnée, qui énoncent si expressément cette vérité; mais comme toutes les maximes de l'Evangile sont enveloppées de ténèbres à l'égard des esprits charnels, la plupart des chrétiens regardent les paroles que j'ai rapportées comme une énigme incom-

préhensible, et vivent cependant comme s'ils les entendaient dans un sens tout contraire au sens de leur auteur. Ce n'est pas seulement durant certains jours de l'année qu'on ne pense qu'à se réjouir, on ne voit que trop de gens dans le monde qui n'ont point d'autre occupation que le jeu et la débauche; et ceux que la nécessité de pourvoir à leur subsistance force d'interrompre ces sortes de plaisirs, ceux-là croient s'être fait un plan de vie assez réglé, si par une révolution continuelle ils font succéder les affaires aux divertissements, les divertissements aux affaires.

Ce que je trouve de plus déplorable dans un abus si dangereux, c'est qu'on ne sait par où y porter un remède efficace. La parole de Dieu ne se fait point entendre dans les assemblées du monde, dans les académies de jeu; la grâce n'a point d'accès dans des esprits dissipés, dans des cœurs pleins d'une vaine joie : d'ailleurs on ne peut vivre sans quelque plaisir; et ceux qu'on goûte sur la croix, les saintes délices de la pénitence, ne sont aux yeux des mondains que des plaisirs chimériques.

Aussi, messieurs, vous avouerai-je qu'en formant le dessein de parler contre les divertissements du monde, je n'ai point eu en vue les personnes qui s'y livrent sans mesure; je n'ai pensé qu'à vous, chrétiens auditeurs; j'ai cru que vous étant séparés de la foule des mauvais chrétiens, ce discours pourrait être utile pour vous animer à opposer de saints exemples aux pernicieuses coutumes qui semblent renouveler tout ce que le christianisme avait aboli; j'ai cru qu'en vous portant à pleurer sur cette espèce de désordre, je disposerais vos cœurs à ressentir une sainte joie de n'avoir point eu part aux profanes plaisirs des chrétiens déréglés.

Divin esprit, jetez les yeux sur cette assemblée de véritables chrétiens. C'est vous qui les avez conduits dans ce saint lieu pour les armer de votre parole toute-puissante contre les enchantements de cette fausse joie que tant d'autres suivent aveuglément. Ne permettez pas que cette élite fidèle entende sans fruit un discours qu'elle a préféré aux vains entretiens du monde. Dites-lui par ma bouche ce que vous avez coutume de dire vous-même au cœur de vos bien-aimés : je vous demande cette grâce par l'entremise de votre divine épouse : *Ave, Maria.*

Si dans le dessein que j'ai de combattre les divertissements du monde, je ne les considérais que dans l'état où la corruption de nos mœurs les a portés, il me serait aisé de faire voir que leur usage est illégitime, et qu'un chrétien doit s'en éloigner. Vu la manière dont on use des divertissements au siècle où nous sommes, peut-on les attaquer, ces divertissements, sans déclarer la guerre à tous les vices ? Vous le savez mieux que moi, chrétiens auditeurs, l'impiété, la médisance, l'amour profane, l'amour déréglé, fournissent aujourd'hui dans le monde la matière à la plupart des entretiens et des hommes et des femmes ; il y a du luxe et de la dissolution presque dans tous les repas ; on s'endort sur le jeu, si d'un côté la profusion, et de l'autre l'avarice ne s'accordent pour l'animer; en un mot, on ne trouve plus de goût aux plaisirs s'ils ne vont jusqu'aux derniers excès

Mais je vais plus loin, et sans parler ici ni des assemblées publiques où l'innocence est exposée à tant de périls, ni des conversations secrètes qui sont encore plus dangereuses, ni des festins où règnent la vanité et l'intempérance, je dis qu'un chrétien doit renoncer à tous les divertissements du monde, c'est-à-dire à tous les divertissements ou profanes ou superflus; je dis qu'il doit se contenter précisément des plaisirs ou nécessaires à la nature, ou utiles pour le salut. Je n'ai que deux raisons pour le prouver, et ces deux raisons feront les deux parties de notre entretien.

Un véritable chrétien doit s'éloigner, autant qu'il peut, des vains divertissements du monde : pourquoi ? premièrement parce qu'il n'a pas le loisir de s'y arrêter, secondement parce qu'il n'a pas sujet de s'y plaire. Les divertissements font un contre-temps dans des jours destinés au travail, ils deviennent importuns dans des jours de larmes et d'affliction. Or, je prétends vous faire voir que tous les jours de la vie sont des jours de travail pour les chrétiens : ce sera le premier point; que tous les jours sont pour eux des jours d'affliction et de larmes : ce sera le second point. Voilà, messieurs, toute la matière de ce discours.

PREMIER POINT.

A juger de l'affaire du salut par la manière dont les chrétiens ordinaires ont coutume de s'y employer, on dirait que ce n'est pas une affaire, et qu'après avoir reçu le caractère d'enfant de Dieu dans les eaux sacrées du baptême, du reste, quoi qu'on fasse, ou qu'on ne pense pas même à rien faire, c'en est assez pour être sauvé. Mais s'il faut s'en tenir à la règle infaillible de l'Evangile, qu'il s'en faut que l'affaire du salut soit aussi aisée qu'on se l'imagine! Dans la pensée de Jésus-Christ, parmi toutes les affaires, le salut est non-seulement la plus importante, mais encore la plus incertaine, la plus délicate, la plus difficile à conduire; il n'est point d'affaire qui demande plus d'application, plus de vigilance, plus de fatigue. Pour en assurer le succès, il faut se réduire à une attention continuelle sur soi : après avoir travaillé durant tout le jour, il faut encore veiller et prier durant la nuit et à toutes les heures de la nuit : un seul moment de repos peut rendre inutiles les sueurs de plusieurs années; et, ce qu'il est très-important de remarquer, c'est que, s'appliquer à toute autre affaire, c'est ruiner cette affaire principale. Il n'est rien de si souvent répété dans le Nouveau Testament, rien sur quoi le Sauveur se soit plus clairement expliqué. Vous n'avez tous qu'une seule affaire, nous dit-il; il vous faut oublier toutes les autres, ou du moins les rapporter toutes au salut. Il n'en excepte pas une seule. Le soin de

pourvoir à sa subsistance, ce soin, quelque nécessaire qu'il paraisse, n'est pas privilégié, s'il peut retarder, que dis-je retarder? s'il ne sert même à avancer l'affaire du salut. S'embarrasser des soins temporels, c'est abandonner son âme, c'est mépriser son Dieu, c'est vivre en païen : *Hæc enim omnia gentes inquirunt.*

Voilà pourquoi les affaires du monde et les soucis qui les accompagnent sont comparés, dans l'Evangile, aux épines qui étouffent la semence aussitôt qu'elle commence à lever; telles furent les affaires importantes qu'alléguèrent les conviés en refusant l'honneur qu'on leur voulait faire, une emplette de conséquence, une nouvelle acquisition, un mariage. Qui ne croirait d'abord que ces excuses sont légitimes? Cependant elles irritent la colère du père de famille, il déclare toutes ces personnes indignes d'être admises à sa table, il jure qu'il ne les y souffrira jamais : *Dico autem vobis quod nemo virorum illorum, qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.*

Or, s'il est vrai que les soucis et les occupations des gens du monde sont un grand obstacle au salut, que doit-on dire de leurs amusements et de leurs jeux? Quoi! un chrétien n'aura pas un moment de temps pour songer à sa fortune, à ses biens, et il lui en restera pour l'oisiveté? Les soins de la vie lui ravissent des heures dont il a besoin pour se sauver, et il n'aurait pas lieu de regretter les jours et les années qu'il donne à ses divertissements? S'il se perd, s'il hasarde sa grande affaire, son unique affaire, lorsque quelque autre occupation que le service de Dieu l'entraîne, comment, sans se faire tort, peut-il demeurer dans l'inaction?

Mais d'où peut venir, dans le christianisme, cette obligation si étroite de travailler sans cesse? Je vais vous le dire, messieurs, c'est une vérité que vous n'avez peut-être jamais bien conçue. Pour la comprendre il faut, en premier lieu, supposer avec les Pères et les docteurs, que le christianisme est un état de perfection; qu'être chrétien, c'est avoir voué solennellement de tendre sans relâche à une vertu consommée, de marcher sur les pas de Jésus-Christ, et d'imiter, autant qu'il est possible, la sainteté de Dieu même : *Estote perfecti sicut pater vester cœlestis perfectus est.*

Il faut supposer, en second lieu, que l'obligation que nous avons tous de nous acquitter des devoirs attachés à notre état est une obligation indispensable : *Quicumque profitetur statum aliquem*, dit le Docteur angélique, *tenetur ad ea quæ illi statui conveniunt.* C'est sur le même principe que le saint docteur établit la nécessité absolue qu'on s'impose, en entrant dans un ordre religieux, d'aspirer sans cesse au genre de perfection qui est particulier à la règle, quand même cette règle n'obligerait pas sous peine de péché mortel. Selon cette doctrine, chrétiens auditeurs, vous êtes obligés, en vertu du nom que vous portez, d'aspirer à la sainteté; quand vous ne l'auriez pas promis à la face de l'Eglise, quand vous n'y seriez pas engagés par le plus solennel de tous les serments, par les vœux de votre baptême, il suffit de faire profession du christianisme pour contracter cette obligation : *Quicumque profitetur aliquem statum, tenetur ad ea quæ illi statui conveniunt.*

Mais quelle est la nature de cette sainteté, et qu'est-ce qu'aspirer à la sainteté? Etre saint comme on doit l'entendre ici, c'est être exempt de tous les vices, c'est avoir acquis toutes les vertus. Aspirer à la sainteté dans le sens le plus étendu, le plus favorable à l'amour-propre, c'est prendre, pour devenir des saints, tous les moyens que nous présente notre condition. Mais quoi! me dira-t-on, ne vous apercevez-vous pas que cette doctrine impose aux gens du siècle un joug étrangement rigoureux? Voudriez-vous les obliger, en effet, de faire tout ce qu'ils peuvent faire pour parvenir à la sainteté? Il faut donc qu'ils soient toujours en prières, qu'ils se mortifient sans cesse, et qu'ils n'omettent aucune des bonnes œuvres qu'il ne leur est pas impossible de pratiquer. Oui, messieurs, il le faut, c'est une suite des principes incontestables que j'ai avancés, et saint Thomas a déclaré lui-même qu'il était dans ce sentiment. Je vois bien qu'elle ne s'accorde pas, cette doctrine, avec cette vie agréable dont vous vous êtes tracé le plan dans votre esprit, sans consulter les devoirs de votre religion ni vos véritables intérêts; mais enfin les hommes du siècle, comme ceux qui se renferment dans les cloîtres, sont, dit saint Thomas, obligés de faire tout le bien qu'ils peuvent faire : *Omnes, tam religiosi, quam seculares, tenentur facere quidquid boni possunt,* parce que ce précepte de l'Ecclésiaste : Hâtez-vous de faire tout le bien que vous pouvez, ce précepte est également adressé à tout le monde : *Omnibus enim dictum est : Quidcumque potest facere manus tua instanter operare.*

Il est vrai, ajoute cette grande lumière de l'école, qu'on peut borner ce commandement aux œuvres que demande la perfection de l'état présent d'un chacun. Pour achever de mettre ce point de morale dans tout son jour, je dis qu'un homme engagé dans le monde pourrait jeûner toute l'année, donner tous ses biens aux pauvres; et, néanmoins, il ne pèche pas lorsqu'il ne se réduit ni à ces longues austérités, ni à ce dépouillement universel : c'est assez qu'il révère, dans les plus fervents, la généreuse vertu qui les porte à des actions si héroïques. Mais s'il néglige de s'instruire et de s'acquitter avec soin des devoirs de sa charge, de sa profession, s'il néglige de s'examiner pour prendre de soi-même une entière connaissance, s'il néglige de prier souvent, selon ses besoins, de s'approcher des sacrements, de pratiquer les œuvres de miséricorde, de veiller sur ses passions, d'en prévenir les désordres par la mortification des sens, par une vie plus austère que la vie des païens, par la méditation fréquente des vérités de la foi et des exemples de Jésus-Christ; il ne saurait se dissi-

muler qu'il manque aux obligations les plus essentielles du christianisme, et qu'il n'est pas dans la voie du salut. Voilà, messieurs, quelle est la pensée de saint Thomas, de cet homme si sage et si éclairé, qui a traité la morale avec tant de circonspection, et qui n'a jamais passé pour donner dans une excessive sévérité.

Dites-moi, je vous prie, chrétiens auditeurs, ce soin de déraciner tous les vices de votre cœur, de faire germer à leur place toutes les vertus, de tendre toujours à une sainteté plus parfaite, plus excellente et plus semblable à la sainteté de Dieu même, cette obligation de faire tout le bien que vous pouvez, tous ces principes peuvent-ils bien s'allier avec cette vie oisive et inutile que tant d'hommes, et beaucoup plus de femmes encore, passent dans les divertissements? Vous dites que vous n'avez rien à faire, et qu'il vaut mieux employer le temps à se divertir, que de le perdre dans une triste et dangereuse oisiveté. Quoi! êtes-vous déjà parvenus au comble de la perfection et de la sainteté chrétienne? Quels sont donc les vices que vous avez détruits, quels sont ceux que vous avez combattus ou que l'étude que vous avez faite de vous-même vous a découverts? Vous n'avez rien à faire, et jusqu'aujourd'hui vous n'avez rien fait pour votre sanctification.

Rentrez un moment en vous-mêmes, et considérez le déplorable état de votre âme. Je ne vous demande point de combien de crimes elle est noircie, combien de péchés vous avez commis autrefois, et que vous n'avez jamais expiés. Je vous demande s'il est quelque passion dont votre cœur n'éprouve point la tyrannie, si la prospérité d'autrui ne l'afflige point, s'il n'aime point ce qu'il ne lui est pas permis d'aimer, ou plus qu'il ne lui est permis de l'aimer? N'est-il pas vrai qu'il n'est point de gains, point de profits qui puissent satisfaire votre avarice; que votre ambition ne saurait se contenter du rang que la Providence vous a marqué; que vous ne pouvez vous résoudre à oublier une injure? Combien de fois chaque jour vous emportez-vous sans raison, et presque toujours au delà des bornes de la raison? Où trouve-t-on ailleurs plus d'orgueil, et peut-être moins de mérite? Allez, travaillez, et travaillez avec force, travaillez sans relâche; il se passera bien du temps avant que vous ayez acquis la douceur de Jésus-Christ, l'humilité de Jésus-Christ, la charité, la patience, le désintéressement: cependant si une seule de ces vertus vous manque, vous êtes perdu sans ressource.

Vous croyez, dit saint Jean-Chrysostome, en expliquant la parabole des vierges, vous croyez qu'on ne ferme l'entrée du royaume qu'à ceux qui n'apportent aucune vertu; vous vous trompez, on rejette également ceux qui n'ont pas toutes les vertus. Vous avez été chaste, mais vous n'avez pas fait l'aumône; vous avez conservé mon talent, mais vous ne l'avez pas fait croître; vous avez aimé la vertu, mais vous avez aimé la gloire; votre justice n'a pas été plus abondante que la justice des pharisiens; n'espérez pas qu'on vous reconnaisse pour un serviteur fidèle, attendez-vous à être jeté dans les ténèbres extérieures. D'ailleurs, messieurs, quand vous auriez moins d'occupation dans vous-mêmes, il y a des malades autour de vous, dans votre voisinage, ils ont besoin de secours et de consolation; Jésus-Christ vous attend dans ces asiles de l'indigence, pour y recevoir, dans la personne des pauvres, des marques de votre foi et de votre amour. Vous n'ignorez pas qu'on vous jugera sur l'omission de ces œuvres de charité, et que la sentence est même déjà portée contre les chrétiens qui n'auront pas donné à manger à ceux qui ont faim, qui n'auront pas vêtu ceux qui, outre la faim, éprouvent les misères de la nudité, qui auront refusé une retraite aux étrangers, qui n'auront pas instruit les ignorants, visité ceux qui sont dans les fers.

Si cet arrêt est déjà porté, dira quelqu'un, qui donc sera sauvé? car enfin on voit peu de personnes s'appliquer sérieusement à se sanctifier, se livrer tout entières à l'exercice de ces œuvres de miséricorde. Qui sera sauvé, chrétiens auditeurs? Peu de chrétiens sans doute, un entre mille, peut-être moins encore. Ce vertueux solitaire sera sauvé, lui qui, depuis trente ou quarante ans, ne s'occupe qu'à considérer les exemples du Sauveur du monde, pour les retracer en sa personne; lui qui, tous les jours et presqu'à toutes les heures, se rend à soi-même un compte exact de l'usage qu'il fait du temps et du progrès qu'il a fait dans la vertu. Cette femme pieuse sera sauvée, elle qui partage sa vie entre la prière et la lecture des livres saints; elle qui, tandis que vous vous abandonnez aux plaisirs, va chercher aux extrémités d'une ville des malheureux que la honte retient, que la faim consume.

Il faut l'avouer, nous avons une idée bien basse du christianisme. Eh quoi! messieurs, un Dieu se sera anéanti, un Dieu aura versé tout son sang et sera mort sur une croix; il aura institué tant de sacrements, il aura fait tant de miracles pour établir une religion, et toute cette religion, ce fruit de tant de travaux, de tant de prodiges, se réduira à recevoir quelques gouttes d'eau à notre naissance, et après les avoir reçues, on sera libre, si l'on veut, de donner son temps ou aux hasards des dés, ou aux soupirs d'un fol amour? Vous me demandez qui sera sauvé, si, pour se sauver, il faut renoncer aux divertissements du monde et embrasser le travail et la pratique des bonnes œuvres; et moi je vous demande, si ces œuvres ne sont pas nécessaires, qui est-ce qui ne sera pas sauvé? Sur quel fondement l'Evangile a-t-il si fort exagéré le petit nombre des élus, si les vains amusements et les folles joies conduisent au ciel? Faites un moment réflexion sur la manière dont vivent les gens du monde, et jugez s'il en coûte tant pour mériter la couronne immortelle, au cas qu'on la mérite en vivant comme l'on vit? Prendre

dans chaque saison tous les plaisirs qu'elle présente aux diverses passions, faire succéder les promenades du printemps au repos et aux assemblées de l'hiver, faire chaque jour une nouvelle partie pour le lendemain, passer éternellement de la conversation au jeu, du jeu aux festins, aux bals, aux spectacles, est-ce là une route fort difficile à tenir? Cependant le Sauveur nous crie que la porte est étroite, que la voie est épineuse, que le nombre des prédestinés est à peu près égal au nombre des épis qui échappent à la main de l'avide moissonneur. Voyez donc, mes frères, si votre conduite peut s'accorder avec la vérité incarnée; car, pour moi, si vous n'êtes pas dans l'erreur, je ne puis comprendre comment Jésus-Christ ne s'est pas trompé lui-même.

Mais enfin vous ne prétendez pas nous interdire l'usage modéré des plaisirs honnêtes, des plaisirs légitimes : après avoir travaillé toute la semaine à cent affaires différentes, n'est-il pas juste que le jour du Seigneur soit pour nous un jour de joie? Je réponds d'abord, chrétiens auditeurs, qu'après avoir pensé toute la semaine à toutes vos autres affaires, il serait raisonnable de prendre du temps pour penser à l'affaire de votre salut : mais si travaillant tous les autres jours pour le monde, vous donnez aux divertissements les jours de fêtes, dans quel temps travaillerez-vous pour le ciel? Vous avez sacrifié la plus grande partie de votre temps aux vues intéressées du monde, et ce qui vous en reste vous voulez encore le consacrer aux plaisirs profanes du monde? Quel partage d'une vie où le monde ne devrait avoir aucune part, d'une vie qui devrait être toute consumée au service de Jésus-Christ!

Je réponds, en second lieu, que cet éloignement universel de toutes sortes de divertissements qui vous paraît si étrange, a été pratiqué par les chrétiens dans les plus heureux jours de l'Eglise; jusque-là que les païens s'étant aperçus de l'horreur qu'en avaient ces premiers fidèles, ils disaient au temps de Tertullien que c'était une politique de la nouvelle religion, que pour détacher les hommes de la vie, elle leur défendait l'usage de tout ce qui la peut rendre agréable, et les disposait ainsi à cette insensibilité qu'ils faisaient paraître lorsqu'on les conduisait à la mort : *Sunt qui existiment* (ce sont les paroles de ce Père au livre qu'il a fait contre les spectacles), *sunt qui existiment christianum, expeditum morti genus, ad hanc obstinationem abdicatione voluptatum erudiri, quo facilius vitam contemnant, amputatis quasi retinaculis, ne desiderent quam jam supervacuam sibi fecerint*

Mais non, messieurs, je ne condamne point toutes sortes de divertissements : il y en a de louables, il y en a même de chrétiens, qui, loin de mettre des obstacles à la sainteté, peuvent être utiles à ceux qui désirent de l'acquérir. Les gens de lettres, à qui la vie paraît déjà trop courte pour le dessein qu'ils ont d'accroître leurs connaissances, savent se faire un divertissement de certaines lectures qui ne laissent pas de les instruire; ils se délassent dans des conversations savantes, dans des jeux d'esprit plus utiles pour eux quelquefois que les études les plus sérieuses. Un guerrier qui prétend s'avancer par la voie des armes, ne se distrait, ne se divertit point inutilement : la chasse, les tournois, les courses de bagues, les jeux de l'arc, ce sont autant de jeux inventés, non-seulement pour le plaisir, mais encore pour endurcir le corps, et, par là, le former aux travaux de la guerre.

Les enfants du siècle seront-ils toujours plus sages, dans leur conduite, que les enfants de la lumière? Un savant ne se divertit point en guerrier; un homme d'épée a ses jeux particuliers et tout différents des jeux d'un homme d'étude; l'un et l'autre veulent tirer quelque utilité de ces divertissements. Pourquoi les chrétiens n'auront-ils pas le même zèle? Pourquoi croiront-ils ne pas couler leurs jours avec agrément, s'ils ne les perdent? Ce roman vous divertit, femme du monde; mais, outre que cet amusement est dangereux, est-ce un divertissement chrétien? Pouvez-vous en tirer quelque avantage pour votre sanctification? Les vies des saints vous édifieraient, elles vous inspireraient de l'amour pour la vertu, et vous délasseraient en même temps l'esprit par la diversité des événements merveilleux et des actions héroïques dont elles sont remplies. Vous aimez à vous montrer dans les assemblées du monde : je ne voudrais pas vous condamner à une éternelle solitude; mais n'ayez de commerce qu'avec des personnes saintes, et que vos entretiens avec elles servent à réveiller en vous le désir de votre perfection. Les miracles de la puissance et de la miséricorde de Dieu, les mystères de sa vie et de sa mort, le mépris des biens terrestres, les solides plaisirs d'une conscience innocente, les délices immortelles dont un moment de douleur doit être récompensé, ces objets si dignes de notre religion, si nobles en eux-mêmes, n'ont-ils rien qui puisse rendre des entretiens agréables? Pensez-vous qu'il y ait moins de plaisir à en parler qu'à revenir sans cesse à vos vaines parures, à ces modes bizarres, à mille autres riens qui font les sujets de vos conversations les plus innocentes? Mon Dieu, qu'elles paraissent froides, ces sortes de conversations, à quiconque est accoutumé de s'entretenir en soi-même dans des pensées plus sérieuses et plus solides! Disons mieux, quel ennui, quel supplice pour des personnes véritablement chrétiennes, de se trouver engagées dans des entretiens de cette nature! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua:* Seigneur, les gens du monde m'ont entretenu de leurs bagatelles, ils m'ont fait leurs contes frivoles, il m'a fallu essuyer leurs discours profanes, leurs discours puérils; mais que je goûte un plaisir bien plus pur à entendre parler de votre loi et des prodiges qu'elle a opérés dans tous les siècles! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes sed non ut lex tua.*

Pensez donc, messieurs, aux mesures que vous devez prendre pour l'avenir. Si le travail et les divertissements sont incompatibles, jugez lequel est préférable, ou de se relâcher dans un travail utile et nécessaire, ou d'abandonner des divertissements également inutiles et dangereux. Souvenez-vous que le temps que vous perdez dans de vains amusements, que ce temps est infiniment précieux, et parce qu'il a coûté un prix infini, et parce qu'un bonheur infini doit être le prix du saint usage que vous en ferez. Souvenez-vous que ce temps doit peu durer, qu'il va s'évanouir; mais souvenez-vous surtout que cette vie ne vous a été donnée que pour en mériter une autre, et par conséquent que chaque moment doit se rapporter à l'éternité. Elle est courte, cette vie, et vous avez une longue carrière à fournir. Votre sanctification n'est pas une entreprise dont le succès dépende de quelques pas; quel temps avez-vous donc à perdre, si vous voulez parvenir au terme où votre vocation vous oblige d'aspirer? La sainteté du christianisme exclut tous les vices, elle embrasse toutes les vertus; la profession du christianisme vous oblige de tendre à cette sainteté par toutes les voies qui sont ouvertes aux personnes de votre état : que d'obligations de travailler sans relâche! Venons maintenant aux raisons que nous avons de pleurer incessamment; c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il est difficile d'imaginer une conjoncture plus terrible que la situation où se trouve un guerrier déjà blessé au milieu d'une sanglante mêlée : le sang qui coule de ses plaies, la mort qui l'assiége de toutes parts, et qui, pour venir à lui, moissonne tout ce qui se rencontre, tout ce qui s'oppose à son passage; est-il d'objets plus capables d'inspirer de la terreur à quiconque les envisage de sang-froid, de quelque intrépidité qu'il se flatte? Mais dans le feu du combat, tandis que la colère, la vengeance, le désespoir animent ou soutiennent les forces dans le soldat, quelques coups qu'il ait reçus, quelques périls qui l'environnent, quoiqu'il ne marche plus qu'à travers des corps étendus sur la poussière, il n'est touché ni de la mort de tant d'hommes, ni des hasards qu'il court lui-même; à peine sent-il ses propres blessures.

Chrétiens, nous sommes à peu près dans des circonstances pareilles. Notre vie est un combat continuel, dit l'Ecriture; il est peu d'âmes qui dans le combat n'aient reçu des plaies mortelles, il n'en est aucune qui ne soit exposée à en recevoir de nouvelles à toutes les heures, et nous voyons en effet périr à nos yeux la plupart de nos amis et de nos frères. Quelle douleur, quelle crainte ce point de vue n'exciterait-il pas en nous si les passions y laissaient encore quelque rayon de prudence, quelque sentiment d'humanité? Quel plaisir peut-on goûter si on se rappelle qu'on a offensé le Seigneur, si on pense qu'on est dans le danger continuel de l'offenser, si on réfléchit sur les offenses qui se commettent sur toute la terre?

Je ne parle point ici des crimes particuliers pour lesquels votre cœur pourrait encore conserver quelque attache : je dis en général que si vous êtes dans la disgrâce de votre Dieu, je m'étonne également et de vous voir penser aux plaisirs, et de ne pas vous voir mourir de frayeur. Pour être obligé de pleurer toujours, il suffit d'avoir commis dans toute la vie un seul péché mortel : et qui sont ceux, ô mon Dieu, qui ne sont tombés qu'une fois dans cet épouvantable malheur? En commettant ce péché, vous avez fait deux pertes en même temps, que vous devez nécessairement pleurer jusqu'à la mort. D'abord ce péché vous a ravi l'innocence; et cette perte ne pouvant être réparée, ne doit-elle pas vous rendre inconsolable? En second lieu, ce péché vous a dépouillé de la grâce; cette perte ne peut être réparée que par vos pleurs, par conséquent il faut vous résoudre à pleurer : quelques larmes que vous répandiez, vous ne saurez jamais si vous avez réparé cette perte; par conséquent il faut pleurer sans relâche, il ne faut jamais cesser de pleurer.

De plus, quand Dieu vous révèlerait aujourd'hui qu'il a perdu le souvenir de votre infidélité, et que vous êtes en état de grâce (ce serait sans doute pour votre âme une satisfaction ineffable), vous ne seriez pas cependant encore dispensé de pleurer et de gémir. Il faut pleurer, chrétiens auditeurs, pour apaiser Dieu; mais après avoir fléchi sa colère par nos larmes, il faut encore pleurer pour satisfaire à sa justice. Il faut, pour détruire le péché, détester la joie criminelle qu'on a goûtée dans l'usage illicite des biens créés; mais pour l'expier, ce péché, il faut encore renoncer à la joie innocente que pourraient vous procurer ces mêmes objets : ce point de doctrine est commun. Saint Grégoire dit expressément qu'on doit se retrancher même ce qui est permis par la loi de Dieu, lorsqu'on a osé se permettre ce qu'elle défend : *Si quis in fornicationis culpam, vel certe quod est gravius, in adulterium lapsus est, tanto a se licita debet abscindere quanto se meminit et illicita perpetrasse.* Saint Thomas va plus loin encore, il dit qu'un pénitent, c'est-à-dire quiconque a péché, et qui veut réparer sa faute, doit s'éloigner de toutes sortes de jeux, de toutes sortes de spectacles, quelque licites, quelque utiles, il ajoute même quelque nécessaires qu'ils puissent être pour l'entretien de la vie. Il est des jeux honnêtes, dit-il en ce même endroit, comme sont la plupart des jeux inventés pour exercer le corps, et dont l'usage pourrait être louable dans une personne innocente; mais a-t-on péché, il faut s'en abstenir.

Je ne sais, messieurs, si cette morale ne vous paraîtra point trop sévère, mais les saints pénitents ont suivi des règles encore plus rigoureuses. La pénitence étant un abrégé des feux éternels, comme l'appelle Tertullien, *Compendium ignium æternorum*,

ils ont cru qu'elle ne pouvait être parfaite si elle n'embrassait toutes les rigueurs qui peuvent représenter en cette vie les peines dont Dieu punit les crimes dans l'autre. On ne saurait lire sans frémir ce que saint Jean Climaque rapporte des pénitents. Les cachots destinés pour les malfaiteurs de son siècle, les cellules des solitaires, les antres mêmes des tigres et des lions étaient pour eux des demeures trop spacieuses et trop commodes; ils cherchaient dans les sépulcres des morts des retraites plus conformes à l'état où le péché les avait réduits. Les uns se chargeaient de chaînes de fer dont le poids les accablait et les rendait immobiles ; les autres s'arrachaient les cheveux et se déchiraient à coups de fouet; quelques-uns, couverts d'ulcères, étendus dans la fange, voyaient leurs membres se dissoudre et servir d'aliment aux vers qui s'y formaient. Les uns et les autres n'avaient presque point d'autre nourriture que leurs larmes ; et après avoir ainsi traîné leur vie durant trente ou quarante ans, on ne pouvait encore les rassurer contre la terreur de la justice divine ; ils tremblaient aux approches d'une mort qu'ils avaient hâtée par leurs austérités excessives, d'une mort qui était en eux l'effet de la pénitence, plutôt que la peine du péché.

On est bien éloigné, chrétiens auditeurs, d'exiger de vous des rigueurs de cette nature: quand on voudrait vous y assujettir, quels prétextes n'aurait point votre lâcheté pour s'en défendre ? Vous auriez recours à votre âge, à vos infirmités, à vos emplois, à vos engagements dans le monde, à toutes ces raisons spécieuses qu'on a coutume d'opposer à la juste sévérite d'un confesseur, aux préceptes mêmes de l'Eglise. Je ne sais si Dieu recevra toutes ces excuses, je doute même si vous oserez les alléguer devant son tribunal redoutable. Mais si ces rigueurs extrêmes vous effraient, sera-ce trop de vous arracher à vos divertissements ? Si c'est une nécessité de punir en vous les dérèglements de votre vie, n'est-il pas visible qu'on ne peut pas moins faire que de vous retrancher les délices et les plaisirs ? Et si votre juge veut se contenter d'une peine si légère, comment pouvez-vous refuser de vous y soumettre? Vous ne pouvez supporter le jeûne du carême, mais ne sauriez-vous vous abstenir des excès qui le précèdent ? A la rigueur, vous seriez obligés d'aller passer le reste de vos jours dans quelque affreux désert, ou du moins de vous renfermer dans un cloître. Vous ne le pouvez pas, dites-vous, mais qui vous empêche de vous retirer du grand monde, et de vous tenir dans votre maison? On n'oserait vous parler d'un sac, d'un cilice, tant la mollesse des hommes leur a perverti l'esprit, tant elle a étouffé dans leurs cœurs les véritables sentiments du christianisme ! mais ces perles et ces diamants, ces étoffes si éclatantes, ces colliers d'un si grand prix, ces masques indécents, ces habits de théâtre, quelle nécessité avez-vous de les porter? Il ne s'agit plus ici ni de haires, ni de solitude ; vous ne direz plus qu'on veut donner atteinte à votre santé, à votre vie. Cette raison de santé qui vous dispense du jeûne vous condamne à vivre plus sobrement, à vous contenter des mets les plus simples, à les prendre avec mesure, à n'y pas suivre les avides caprices d'un goût sensuel : d'ailleurs vous ne me persuaderez pas que votre santé coure moins de risques dans ces nuits passées au jeu, au bal, qu'elle n'en courrait dans de saintes veilles. Vos affaires, votre ménage ne vous permettent pas d'employer toute la journée à faire de bonnes œuvres ; mais quand vous donnerez moins de temps aux plaisirs, votre ménage, vos affaires n'en seront sans doute que mieux réglées. Ainsi, tout ce qui peut colorer, justifier même votre aversion pour la pénitence que les saints ont pratiquée, toutes ces raisons vous engagent au genre de pénitence que je vous prêche. En un mot, il est temps de prendre votre parti, il faut renoncer ou aux divertissements de cette vie, ou aux délices de l'autre.

Mais quoi ! chrétien, vous pensez à vous procurer des plaisirs? Que je vous trouve intrépide ! disons mieux, que vous me paraissez aveugle et insensible ! Quoi ! banni du ciel comme vous l'êtes, dans cette vallée de larmes, dans cette région de ténèbres et de malediction ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?* Comment pourrons-nous chanter, disaient les Israélites en Babylone, comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère ? Ne pouvons-nous pas le dire dans un sens encore plus vrai, tandis que nous sommes sur la terre ? *Quomodo cantabimus?* Comment goûter un moment de joie dans un exil si long et si rigoureux, dans un exil qui nous éloigne de notre Dieu, où même nous pouvons le perdre sans ressource, dans un exil que je dois quitter un jour, que je dois quitter pour toujours, sans savoir si ce sera pour me rendre dans ma patrie ? Quelle peine de connaître Dieu, de l'aimer et de ne savoir pas s'il nous aime ou s'il nous hait, de n'avoir que du dégoût pour tout le reste, et dans ce dégoût, douter si nous avons l'avantage de plaire au Seigneur ! Quelle peine de languir dans l'attente de sa possession, et d'ignorer s'il n'a point résolu de nous priver éternellement de sa présence !

Quoi ! je puis mourir et me damner autant de fois que je respire ; il ne faut qu'un regard, qu'une pensée pour corrompre, pour anéantir cinquante et soixante années de travaux et de mérites ! Quoi ! toujours des passions à dompter, toujours des démons à combattre, toujours des tentations à vaincre, jamais de trêve ni de repos, pas un seul moment de sûreté, partout des dangers, des périls, partout des piéges, des embûches ! Moi-même je suis en guerre contre moi-même, j'ai à me défendre de tout ce qui m'est le plus cher ; tout ce qui me flatte est capable de me dépraver, tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu, tous mes sens cherchent à surprendre ma

raison ! Je sens au fond de mon cœur une loi opposée à la loi de Dieu, et comme une seconde volonté dont je ne suis pas le maître ; elle veut tout ce que je ne veux pas, elle aime ce que je hais, elle désire ce que j'ai en horreur, elle m'emporte vers ce que je fuis ! Quelle vie, quel supplice, quel enfer !

Si de plus les maux dont nous sommes accablés nous laissent encore quelque sentiment pour le malheur des autres, sortons pour un moment de ce tumulte, de cet embarras du grand monde, et montons sur cette haute montagne d'où saint Cyprien voulait que son ami Donat considérât les désordres de son temps. Sans parler des infidèles et des hérétiques, c'est-à-dire, des trois parties du monde qui périssent toutes sans exception, que verrez-vous parmi vos frères, et dans le cœur même du christianisme, qui n'excite votre compassion, qui ne fasse couler vos larmes? Le siècle fut-il jamais plus dépravé qu'il l'est aujourd'hui? Vit-on jamais plus de luxe et plus de mollesse, jamais moins de ferveur et de piété? Parmi tant de personnes qui croient en Jésus-Christ, en est-il quelqu'une qui vive selon les véritables maximes de l'Evangile? Où sont ces hommes qui font plus de cas de leur âme que de leur argent, qui font leur principale affaire de leur salut, qui mettent même leur salut au rang de leurs affaires?

Jetez les yeux sur cette multitude innombrable de gens qui marchent, qui courent, qui travaillent, qui parlent, qui souvent se divertissent ; combien pensez-vous qu'il y en ait qui soient dans la grâce de Dieu? Pas un, peut-être, et cependant nul ne se hâte de sortir d'un état si déplorable, nul n'est épouvanté du péril qui le menace. La plupart sont inquiets et chagrins, mais ce n'est rien moins que leur conscience qui les inquiète et qui les chagrine; il est facile de voir que chacun a quelque dessein, quelque pensée qui l'occupe. L'un songe à un procès qu'un ennemi lui a suscité, l'autre à une intrigue qu'il a nouée, l'autre à une passion qui l'occupe tout entier ; celui-ci trame une fourberie, celui-là médite une vengeance, cet autre s'afflige d'un mauvais succès ; l'espérance du gain fait courir ce jeune négociant, la crainte d'une perte cause l'empressement de ce vieillard, cet homme de condition vient de consumer au jeu tout son revenu, cette femme mondaine est tout occupée des nouveaux atours qu'elle prépare pour la saison prochaine.

Mais qui pense à la mort qui le suit partout? qui pense au compte qu'il doit bientôt rendre à Dieu? qui pense au ciel qui devrait être l'unique objet de ses pensées? quel état, quel sexe, quel âge est exempt de la corruption universelle? L'innocence ne se trouve plus avec la raison, les enfants sont à peine capables de faire le bien, qu'ils connaissent qu'ils font déjà mal ; la vieillesse n'étouffe certaines passions que pour faire place à cent autres ; les hommes font gloire de leurs impudicités, les femmes n'en rougissent presque plus ; les petits sont sans conscience, les grands n'ont pas même de religion ; les ignorants rejettent l'instruction dont ils ont besoin, l'orgueil des savants va jusqu'à vouloir réformer les décisions de l'Eglise ; quelques uns ont honte de paraître vertueux, les autres ne retiennent les dehors de la vertu, que pour mieux couvrir les vices qu'ils nourrissent dans leurs cœurs : on a enfin trouvé l'art de faire des vols insignes impunément; et à voir le peu de restitutions qu'on fait aujourd'hui, on dirait qu'on a encore trouvé le secret d'entrer au ciel avec les dépouilles d'autrui. Y a-t-il quelqu'un dans cette assemblée, qui mille fois n'ait entendu médire de son prochain? Y a-t-il quelqu'un qui ait été témoin d'une seule rétractation? De quelque côté que je tourne les yeux, je vois du déréglement, des crimes, et je ne vois point de pénitence.

Cependant les chrétiens descendent en foule dans le tombeau; la plupart meurent dans leurs habitudes perverses, quelques-uns même au milieu de leurs débauches ; tous sortent de la vie les mains vides, sans avoir rien acquitté de tout ce qu'ils doivent à la justice divine, sans avoir rien fait pour l'éternité. Ce qui me paraît encore plus étrange, c'est que ceux qui n'ont point de part à leurs désordres, ne sont point touchés de leur malheur : la plupart du monde se perd, presque tous nos frères périssent, et sur leurs ruine s'étale l'appareil de nos jeux. Quelle cruauté, dans le temps d'une calamité publique, lorsqu'une ville est sur le point d'être prise, d'être livrée à l'avarice et à la licence du soldat, lorsque la peste et la famine remplissent toutes les maisons ou de morts, ou de mourants, quelle brutale cruauté serait-ce de donner alors des festins, des bals, des spectacles! Mais quelle guerre, hélas ! quel fléau de Dieu peut causer une calamité plus funeste ou plus générale que la désolation que je viens de vous décrire? Cependant on se livre à une folle joie, et ce qui nous surprendrait étrangement si la charité n'était pas entièrement refroidie, c'est qu'on croit qu'on le peut faire dans ce temps plus que dans aucun autre, parce que c'est un temps que la licence consacre aux plaisirs, c'est-à-dire parce que l'ennemi fait partout de plus grands ravages, et que la peste est plus allumée que jamais. Quand sera-t-il donc temps de se réjouir, si on ne le peut faire quand la joie commune nous y invite? Quand sera-t-il temps, chrétiens auditeurs ? Jamais, dit saint Basile, tandis que nous serons sur la terre. Jésus-Christ n'a borné sa malédiction à aucun temps, lorsqu'il a dit : Malheur à vous qui vous réjouissez maintenant ; ainsi c'est un oracle de la vérité même, qu'aucune saison n'est pour un chrétien la saison des plaisirs, dès qu'il n'y a aucun jour où ils ne doive pleurer un nombre presque infini de personnes qui meurent dans le péché.

Malheur donc, malheur à vous qui consumez dans les divertissements des années toutes destinées aux larmes et au travail !

Malheur à vous que le sort fatal de vos frères ne touche pas, à vous qui ne pleurez pas même vos propres maux! Malheur à vous qui vous flattez d'un bonheur imaginaire, tandis que la sagesse éternelle vous déclare malheureux! Malheur à vous qui riez : *væ vobis qui ridetis!* mais malheur, et doublement malheur à vous qui riez maintenant : *væ vobis qui ridetis nunc*, qui riez dans ces malheureux jours où tout l'enfer est déchaîné, où le prince de ce monde semble avoir recouvré son ancien empire, où les péchés se multiplient à l'infini, où l'on ne distingue plus les fidèles des idolâtres! *nunc*, aujourd'hui que les anges de paix gémissent, que Jésus-Christ souffre, que Dieu est en colère contre son peuple! Malheur à vous qui vous mêlez avec les ennemis de Dieu, qui célébrez leurs fêtes profanes et scandaleuses, qui autorisez par votre exemple cette coutume, l'opprobre de votre religion! malheur à vous qui n'avez point d'autre prétexte pour justifier un usage si peu chrétien, que la conduite des mauvais chrétiens!

Que vous êtes heureux, ô vous, sages et fidèles serviteurs de Jésus-Christ, vous qui passez votre vie dans une sainte et salutaire componction, vous qui pleurez tous les jours et vos péchés et les nôtres, mais qui redoublez vos gémissements tandis que les autres se répandent en des ris immodérés, et qu'ils font éclater leur joie avec scandale! *Beati qui nunc fletis!* Que vous êtes heureux, vous qui choisissez surtout ces jours funestes pour vous recueillir dans la solitude, vous qui vous faites un plaisir secret, un plaisir si chrétien de vous priver de toutes sortes de plaisirs, vous qui craignez d'augmenter le nombre de ceux qui affligent votre divin maître, qui tâchez, au contraire, de le consoler de la perfidie de ses autres serviteurs, qui lui demandez grâce pour des outrages qu'il n'a pas reçus de vous, qui vous chargez en sa présence de tous les crimes de vos frères, qui punissez en vous leurs désordres et leur endurcissement! *Beati qui nunc fletis!* Que vous êtes heureux, et que vous prenez un temps propre pour faire votre cour à Jésus-Christ, que la conjoncture est favorable pour mériter toute sa faveur! Que n'obtiendrez-vous point de sa libéralité, aujourd'hui qu'elle ne trouve personne sur qui elle puisse se répandre!

Allez, chrétiens auditeurs, allez, si vous voulez, en sortant de cette église, vous mêler dans les cercles et dans les assemblées de ces déserteurs, allez vous asseoir à leurs tables splendides et délicieuses. Pour moi, mon adorable Sauveur, on m'arrachera plutôt la vie que de me tirer de votre présence. Que le monde suive ses plaisirs profanes, durant ce temps je mêlerai mes larmes avec les vôtres, et mon sang, s'il est nécessaire, avec votre sang. Je n'envie point à vos ennemis les fades douceurs dont ils se repaissent, je ne trouverai que trop de charmes auprès de vous, je sens déjà que mon cœur nage dans une joie que toutes les créatures ne sauraient ni me donner ni me ravir. Mais ce n'est point ce que je cherche, je désire seulement vous offrir les sentiments sincères de mon cœur; toute la félicité que j'ambitionne sur la terre, c'est de pleurer avec vous, de souffrir avec vous, de mourir avec vous pour régner enfin avec vous. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LES DERNIERS JOURS DU CARNAVAL.

L'affaire du salut est l'unique affaire du chrétien, unique, parce qu'elle mérite seule son application, parce qu'elle seule demande toute son application, parce que c'est la seule qui dépende de son application.

Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus.

Seigneur, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris (*S. Luc, chap.* XV).

Il est difficile de ne pas concevoir un extrême mépris pour la prudence des enfants du siècle, quand une fois on a réfléchi sur l'inutilité de leurs soins et sur la vanité de leurs entreprises. Pour moi, lorsque je considère ces génies sublimes que nous regardons comme les intelligences du monde politique et comme les âmes des Etats confiés à leur conduite, lorsque je considère ces hommes extraordinaires, ces premières têtes qui semblent porter le sort du monde, qui ne s'occupent qu'à fonder ou à détruire des monarchies, qu'à troubler ou à pacifier l'univers, je m'imagine, dit saint Jean Chrysostome, voir de jeunes enfants qui s'empressent sur le rivage de la mer à rassembler des coquilles ou à élever des châteaux de sable, que le moindre vent peut renverser, et que le premier flot ne manque pas d'emporter.

Lorsque le soleil commence à paraître, si les hommes de richesses, comme les appelle l'Ecriture, se trouvent les mains vides : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis*, ils ne sont pas réduits à cette indigence pour avoir aimé le repos avec excès : ils ont travaillé même durant leur sommeil, qui ne fut jamais exempt de trouble et d'inquiétude, et c'est de là que vient leur malheur : ils ont embrassé trop d'affaires inutiles, ils ont beaucoup travaillé où il n'y avait rien à faire, en un mot ils ont préféré un commerce pénible et infructueux à un gain sûr et facile. Nous avons beaucoup travaillé, disent-ils eux-mêmes en soupirant, mais pour avoir mal appliqué notre travail, il ne nous reste aucun fruit de nos sueurs : *Tota nocte laborantes nihil cepimus.*

Que je m'estimerais heureux, chrétiens auditeurs, si je pouvais vous faire comprendre quelles sont vos véritables affaires, quelle est la nature des affaires qui doivent vous occuper pour que vos travaux ne soient pas inutiles! Esprit Saint! c'est à vous de leur ouvrir l'esprit pour recevoir les vérités qu'il vous plaira de mettre dans ma bouche. C'est de vous que nous attendons et les lumières pour connaître ce qui mérite notre application, et les forces pour nous y appliquer avec constance, et l'onction de la grâce pour nous y appliquer avec succès : nous

vous demandons toutes ces grâces par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Dieu ne fut point injuste lorsqu'il mit entre les mains du premier homme le salut de toute sa postérité, lorsqu'il voulut faire dépendre d'une volonté aveugle et fragile la volonté de tout ce qui devait naître sur la terre de créatures libres et raisonnables. Comme il était le maître absolu de tous ses biens, comme nous n'avions aucun droit au délicieux séjour du paradis, il pouvait se déterminer à nous y admettre ou à nous en exclure par des raisons où nous eussions eu encore moins de part qu'à la fidélité ou à la rébellion de nos pères. C'était donc une grâce de nous promettre la félicité au cas qu'Adam ne s'en rendît pas indigne par sa désobéissance, et puisque sans nous faire tort il pouvait ne s'engager à rien, avons-nous sujet de nous plaindre de ce qu'il a lié son engagement avec cette condition?

Il est vrai qu'il aurait pu rendre chaque homme en particulier l'arbitre de sa propre destinée; mais sans examiner si cette indulgence eût été plus ou moins sage que la conduite qu'il lui a plu de tenir, nous pouvons juger par ce que nous voyons tous les jours, qu'à l'égard de la plupart même des chrétiens cette conduite n'aurait guère été plus favorable.

Car enfin, chrétiens auditeurs, la grâce du Rédempteur nous met aujourd'hui dans les mêmes termes où nous voudrions avoir été avant la chute de notre père, notre bonheur éternel ne dépend plus que de nous; que nos parents soient vertueux ou qu'ils soient vicieux, il ne tient qu'à nous de n'avoir aucune part à leurs désordres, et pourvu que notre vie soit réglée, on ne nous demande aucun compte de leurs déréglements. N'est-il pas vrai cependant, du moins à l'égard de plusieurs, que nos intérêts seraient aussi bien entre toutes autres mains qu'entre les nôtres? Quel est l'homme assez peu zélé, si notre salut dépendait de lui comme il dépend uniquement de nous, quel est l'homme assez peu zélé, assez peu charitable pour négliger une affaire si importante plus que nous ne la négligeons nous-mêmes? A quoi nous arrêtons-nous? Dites-moi, je vous prie, quel usage vous faites de cette raison si éclairée, de cette intelligence si sublime, de ces belles lumières, de cette sagesse, de ces forces, de ces talents, de cette vie que Dieu ne vous a pas donnée pour courir après des fantômes, pour ne saisir dans votre course que de vaines ombres, qu'une vaine fumée. Peut-être n'avez-vous jamais sérieusement pensé que l'affaire de votre salut éternel est entièrement entre vos mains, que la vie ne vous a été donnée que pour y travailler sans relâche, en un mot que c'est là votre importante affaire, votre unique affaire; oui, mes frères, c'est là votre unique affaire; unique, parce que c'est la seule qui mérite votre application; unique, parce qu'elle seule demande toute votre application; unique enfin, parce que c'est la seule qui dépende de votre application. Voilà trois grandes vérités, chrétiens auditeurs: si une fois vous les approfondissez, si le Saint-Esprit daigne vous en donner l'intelligence, je ne doute plus que toutes les affaires du monde ne paraissent à vos yeux telles qu'elles sont en effet, c'est-à-dire des amusements, des jeux puérils et indignes de vous, ou plutôt de véritables piéges que l'ennemi vous tend partout, pour vous surprendre et pour vous perdre sans ressource.

Ce seront ces trois vérités qui feront les trois parties de ce discours. L'affaire de notre salut doit nous occuper tout entiers, parce que cette seule affaire mérite tous nos soins; ce sera le premier point: parce que cette seule affaire demande absolument tous nos soins, ce sera le second: parce que c'est l'affaire seule qui dépende de nos soins; ce sera le troisième point. Il est raisonnable de s'appliquer sérieusement à cette affaire, il est nécessaire de s'y appliquer uniquement, il est inutile de s'appliquer à tout le reste: voilà tout le plan de cet entretien.

PREMIER POINT.

Pourquoi avancé-je d'abord que l'affaire du salut mérite seule votre application? C'est que dans l'idée de Dieu cette affaire est la seule nécessaire, est la seule à laquelle il a toujours voulu et il voudra toujours que le reste se rapporte; c'est que dans sa nature cette affaire est la seule où il s'agisse d'acquérir ou de perdre le souverain bien, de l'acquérir ou de le perdre pour l'éternité: Entrons dans le détail de ces preuves.

S'il ne s'agissait ici que de convaincre votre raison, que de vous faire seulement avouer que votre salut est l'unique affaire qui mérite vos soins, je ne douterais pas du succès de mon entreprise: car Dieu l'a dit; et cette seule autorité dissipe tous les doutes, résout toutes les contestations. Vous verrez dans la suite de ce discours qu'il n'est point de vérité dans l'Ecriture qu'il ait déclarée si expressément, qu'il n'en est aucune qu'il ait établie par tant de preuves, aucune dont il ait eu plus à cœur de nous recommander la pratique. De quels motifs ne s'est-il point servi pour nous y engager! Combien de leçons, combien d'exemples, combien de miracles rapportés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament pour nous faire comprendre le sens de cette divine parole: *Unum est necessarium!* Vous n'avez tous qu'une seule chose à faire dans la vie, une seule affaire doit emporter tous vos soins, vous ne devez prendre aucun intérêt à tout le reste; et si l'empressement qu'on fait paraître à me servir, dit le Sauveur, ne se rapporte pas à cette affaire importante, cet empressement, quelque raisonnable, quelque saint même qu'il paraisse, doit passer pour l'effet d'un zèle aveugle et mal réglé: *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium.*

Mais, outre que par ces paroles ce même Dieu nous apprend l'estime que nous devons faire de notre salut, sachez, mes frères, que ce Dieu lui-même n'a pas jugé cette affaire indigne de toutes ses pensées et de toute son

application. Je ne dis pas seulement que de toute éternité il a pensé à cette grande, à cette importante affaire ; que dans l'ordre de ses décrets libres et éternels, la volonté d'être servi par des créatures éternellement heureuses a été la première qu'il a conçue ; qu'ensuite il a agi pour exécuter dans le temps ce dessein qu'il avait formé avant tous les siècles : mais je dis que ce dessein est dans un sens l'unique dessein de Dieu, et qu'il a fait pour l'accomplir tout ce qu'il a opéré hors de lui-même.

Cette vérité est incontestable : comme Dieu n'a qu'une fin nécessaire, qui est sa gloire, aussi n'a-t-il qu'une fin libre, c'est de travailler à sa gloire en se faisant connaître, en se faisant aimer de ses créatures, c'est-à-dire en les rendant heureuses. D'ailleurs, puisqu'il est vrai que cette providence, qui consiste dans le rapport qu'ont tous les êtres à cette dernière fin, puisqu'il est vrai que cette providence embrasse tous ces êtres et toutes leurs opérations, il est également vrai que Dieu n'a jamais rien fait dans le monde, qu'il ne s'y est même jamais rien fait par sa permission ou par ses ordres, qui ne se rapporte à notre salut, rien qui à sa manière ne conspire à nous rendre éternellement heureux.

De sorte que la création de l'univers et de toutes les parties qui le composent, l'ordre et la liaison de ces parties, tous les embellissements qu'il a plu au créateur d'ajouter à son ouvrage, le soin continuel qu'il prend de le conserver et de coopérer à la production de tous les effets des causes particulières ; de plus, tous ces grands événements qui dans le monde civil étonnent et confondent la politique et la vaine prudence des hommes ; toutes ces aventures si différentes, si bizarres, qui causent des mouvements si contraires dans nos esprits, ces coups imprévus qu'on attribue au caprice de la fortune, ces élévations si subites, ces chutes si précipités, l'établisement et la ruine des états, leurs accroissements, leur décadence, ce sont autant d'ouvrages de la main de Dieu, mais d'un Dieu qui travaille au salut des hommes, qui tente toutes sortes de voies pour parvenir à cette fin, qui n'épargne rien, qui sacrifie tout pour avancer un dessein si important. Mais dans l'état de la grâce, qu'a-t-il fait ou que peut-il faire qui ne parte de cette vue, puisque la grâce elle-même a un rapport si essentiel à notre salut ? Toute la loi de nature ne se rapporte-t-elle pas à la loi écrite, toute la loi écrite, qu'est-ce autre chose qu'une longue préparation à la loi de grâce ? et celle-ci n'est-elle pas une loi de salut et de bénédiction, où Dieu ne s'est pas contenté de travailler pour une fin si importante, mais où il a voulu devenir lui-même un moyen infaillible pour nous y conduire ? Oseriez-vous le dire, chrétiens auditeurs, qu'une affaire qui occupe Dieu, qui l'occupe uniquement depuis tant de siècles, qu'une affaire pour laquelle il a fait et il fait tout, n'est pas une affaire digne de tous vos soins ? Dieu s'arrête-il à des amusements, ou se laisse-t-il tromper ? Aurait-il prodigué, perdu tant de travaux pour ménager une affaire de néant, une affaire indigne du loisir et de l'application même d'un mortel ?

Mais enfin de quoi s'agit-il dans cette affaire importante ? Je vais vous le dire. N'attendez pas néanmoins que je puisse jamais vous le faire comprendre, si le Père des miséricordes, si l'Esprit de science et de lumière ne descend dans votre esprit pour l'ouvrir à la vérité que j'y porterai par mes paroles. Il s'agit, chrétiens auditeurs, il s'agit d'acquérir ou de perdre un souverain bien, un Dieu, et de l'acquérir ou de le perdre pour une éternité.

Esprits saints, heureux citoyens de la Jérusalem céleste, vous qui voyez ce Dieu à découvert et qui vivez dans les douces extases que vous cause une beauté si parfaite, si cet amour incompréhensible, si ces flammes délicieuses laissaient encore quelque place dans votre cœur pour les autres passions dont nous sommes si susceptibles, de quelle crainte, de quelle horreur ne seriez-vous point saisis en entendant ces paroles : Perdre Dieu et le perdre sans ressource, et le perdre pour une éternité ! Et vous, malheureuses victimes de la haine et de la vengeance du Seigneur, âmes condamnées à brûler éternellement dans les feux de l'enfer, apprenez-nous si, dans ces prisons enflammées où tous les maux sont rassemblés pour vous punir, apprenez-nous s'il est un tourment plus terrible pour vous que cette pensée qui vous occupe éternellement : Un Dieu perdu, un Dieu perdu sans ressource, perdu pour une éternité.

Dispensez-moi, chrétiens auditeurs, dispensez-moi de vous dire quel mal c'est de perdre Dieu, quel mal c'est de le perdre pour ne le recouvrer jamais. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette perte renferme en soi toutes les autres, et que faire cette perte c'est perdre tout. On perd tout en perdant Dieu, non-seulement parce qu'en l'offensant, le mauvais usage que nous faisons des créatures est puni par la privation de toutes les créatures, mais encore parce que, hors de Dieu, il ne peut y avoir de bien ; lui seul fait tout le bien, ou pour mieux dire, est tout le bien qui se rencontre dans chaque être utile et agréable : et dans ce sens aussi véritablement qu'en aucun autre, on peut dire que Dieu est la bonté de tout ce qui a quelque sorte de bonté : *Deus est bonum omnis boni.*

Il est à l'égard de tous les biens ce que le soleil, dans la pensée des philosophes, est à l'égard de toutes sortes de couleurs. Non-seulement c'est la lumière de cet astre qui nous rend visibles tous les objets, mais c'est cette lumière elle-même que nous voyons dans tous les objets visibles. Dans les temps même les plus sombres, quelque épais que puisse être le nuage qui nous dérobe le soleil, il ne cesse pas de répandre une infinité d'imperceptibles rayons, qui reviennent à nos yeux de tous les corps capables de les réfléchir : c'est de la verdure, ce sont des fleurs, c'est de l'or et de l'azur que vous croyez voir sur cette campagne et dans ce superbe palais ;

mais dans la réalité ce n'est que de la lumière répandue sur ces différents objets, qui frappe votre vue, qui la surprend, qui la réjouit. C'est ainsi que tout ce qui nous paraît aimable dans chaque créature, non-seulement est l'ouvrage de Dieu, mais encore Dieu même. Cette source éternelle de lumière se fait voir dans tout ce que la nature a de visible, se fait sentir dans tout ce qu'elle a de sensible. La beauté de cette personne, son esprit, ce je ne sais quoi qui vous charme et qui vous enchante, vous n'y pensez pas, c'est Dieu qui se présente à vous, et que vous ne voulez pas reconnaître : *In mundo erat, et mundus eum non cognovit.* Non, ce n'est pas Dieu, non, ce n'est pas lui que vous aimez dans cet enfant si bien né, dans cet ami si fidèle et si complaisant, dans ce palais si magnifique, dans ces mets si délicieux ; vous n'y aimez que votre plaisir et votre intérêt, vous n'y aimez que vous-mêmes. Cependant Dieu seul fait, Dieu seul est même ce qui vous y plaît, c'est Dieu qui excite et qui contente vos désirs dans tous ces objets : s'il pouvait en être séparé, ils perdraient aussitôt tous leurs agréments, toute leur beauté, ils ne pourraient plus servir qu'à nous tourmenter et qu'à nous nuire. De même à peu près arrive-t-il que le soleil ne s'est pas plus tôt éloigné de nous, que toutes les couleurs disparaissent, que les plus grandes beautés perdent leur éclat, que même tout ce qui attirait nos regards nous effraie et nous épouvante.

C'est pour cela que dans les enfers, où l'on ne possède point Dieu, tout ce qui s'y trouve s'y trouve comme un pur mal, comme un mal sans aucun mélange de bien. C'est pour cela que les flammes y sont sans lumière, que la nuit n'y produit ni le repos, ni le silence, que les ténèbres n'y effacent point les objets hideux et terribles, que le feu, tout ardent qu'il est, ne défend point du froid des glaçons, que la glace n'y tempère point l'ardeur des fournaises allumées. C'est pour cela que cette personne qui fait ici toutes vos délices, y fera votre plus cruel supplice, et que vous-même, qui vous aimez aujourd'hui avec tant d'excès, avec si peu de règle, que vous-même serez insupportable à vous-même.

Si cela est vrai, comme on n'en saurait douter, s'il est vrai que ce que les hommes aiment dans les créatures n'est autre chose que Dieu même, parlez ; s'il ne fallait, pour toucher votre cœur, que convaincre votre esprit, qu'auriez-vous à répondre ? Eh quoi ! une seule créature, c'est-à-dire une légère partie de Dieu, s'il m'est permis de parler ainsi, une légère partie de Dieu mérite qu'on s'empresse, qu'on sue, qu'on se consume de fatigues et de soucis ; et Dieu tout entier ne mérite pas qu'on s'applique sérieusement à le rechercher ? Accordez-vous, s'il vous plaît, avec vous-même ; Dieu caché ou, du moins ne se montrant qu'à travers quelques voiles fort sombres ; Dieu borné, si l'on peut s'exprimer de la sorte, Dieu fini, ou pour parler plus exactement, Dieu possédé en partie et d'une manière si limitée, si imparfaite, Dieu dans cet état attire tous vos regards, réveille tous vos désirs, allume toutes vos passions, est digne de tous vos soins ; et Dieu découvert, Dieu dévoilé, Dieu environné de mille rayons célestes, Dieu infini, Dieu possédé en lui-même, Dieu se donnant, non plus par parcelle, mais tout entier, mais inondant l'âme de la plénitude de son être, Dieu est un bien peu capable de vous toucher, un bien qui ne mérite pas qu'on se mette en peine de l'acquérir ?

Que vous en jugerez, hélas ! bien autrement, lorsque vous aurez réellement fait cette perte ! Comme vous aurez tout perdu, votre douleur surpassera la douleur de tous les malheureux qui ont passé leur vie dans les maux les plus accablants, ou qui l'ont finie par les accidents les plus tragiques. Rassemblez, s'il est possible, dans votre esprit, tous les chagrins, toutes les afflictions, tous les désespoirs qui ont été ou qui peuvent être causés par toutes les pertes imaginables de biens, d'honneur, d'amis, d'enfants, de vie, en un mot, de tout ce qu'on peut posséder avec quelque sorte d'attachement ou de plaisir ; en perdant Dieu, vous ferez en effet toutes ces pertes, puisque tous ces biens, tout ce qu'on craint de perdre en perdant ces biens, c'est Dieu même ; et par conséquent la douleur qui suivra cette perte égalera du moins les regrets d'un homme qui, jouissant des biens de tout l'univers, de toutes les douceurs de la vie, se verrait tout d'un coup assailli de toutes sortes de maux, et réduit à la dernière indigence.

Quel serait votre désespoir, chrétiens auditeurs, si ce fils unique que Dieu vous a donné pour faire toute la joie et tout le bonheur de vos jours, si ce fils qui est né avec des inclinations si aimables, avec des passions si raisonnables, avec de si grands talents pour le monde, des ouvertures si marquées pour les affaires et pour les sciences, avec de si heureuses dispositions pour la vertu ; si par une mort funeste, à la fleur de l'âge, cet enfant vous était enlevé ? Cet enfant, ou du moins ce que vous regrettez dans la mort de cet enfant, je vous l'ai déjà dit, c'est Dieu même, qui cesserait de se donner à vous, de se faire sentir à vous dans cette créature, quoique imparfaitement, quoique presque insensiblement ; vous avouez cependant que cette perte serait capable de vous renverser l'esprit et de vous faire mourir de douleur : que sera-ce donc, ô Dieu d'amour, lorsqu'en entrant dans l'autre vie, nous nous verrons privés de toutes sortes de biens et de la source de tous les biens ? Si vous perdez un ami, une épouse, un procès, un peu d'or, c'est-à-dire une goutte de cet océan infini, toute votre joie, toute votre constance, toute votre raison vous abandonne, votre âme devient la proie des plus violentes passions, des plus funestes douleurs ; et vous croyez pouvoir souffrir de sang-froid la privation entière de Dieu, de cette mer inépuisable de bonté ! *Ibi erit fletus et stridor dentium :* Oui, sans doute, alors les larmes cou-

leront en abondance, et d'horribles grincements de dents se feront entendre : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* Ces cruels signes de désespoir ne me surprennent pas : rien à la vérité n'est plus inutile que les plaintes, que le repentir d'une âme qui a tout perdu en perdant Dieu ; mais rien n'est plus juste. S'il est vrai qu'une âme qui aura perdu Dieu doit s'en affliger au point que l'Ecriture nous le marque, n'est-il pas vrai qu'un homme qui peut perdre Dieu sera un homme insensé, ou plutôt ne sera plus homme, si, pour éviter cette perte, il n'emploie tous ses soins ? Car enfin un bien qui ne mérite pas d'être recherché, quand on peut le posséder, ne mérite pas d'être regretté, quand on l'a perdu : par conséquent, un bien qui mérite d'être infiniment regretté, et dont la perte doit causer des douleurs extrêmes, ce bien sans doute mérite qu'on le cherche avec les derniers empressements.

A cette perte si considérable, à ces regrets si cuisants, si vous ajoutez que cela est sans ressource, et que ceux-ci seront éternels, que ne doit-on pas faire pour éviter de si grands maux? Si les hommes du monde s'excitent eux-mêmes à travailler durant leurs plus belles années, par l'espérance de jouir de leurs travaux dans les derniers jours de leur vie ; si le désir de se préparer une vieillesse douce et tranquille les porte à passer la plus grande partie de leur âge dans des fatigues continuelles, les porte à se priver, non-seulement des plaisirs les plus innocents, mais encore du sommeil et des autres soulagements nécessaires à la nature, à quoi ne devrait pas nous engager l'assurance que nous avons de jouir durant toute l'éternité du fruit de nos travaux et de nos veilles? Quoi ! la pensée d'une vieillesse si éloignée, si incertaine, du moins si peu durable, porte les hommes à prendre de si loin des mesures si pénibles, et la vue d'une éternité si assurée, si proche peut-être, ne sera pas capable de nous réveiller et de nous animer au travail ! Il faut, dit-on tous les jours, il faut travailler tandis que les forces de l'esprit et du corps ne sont point encore usées, il faut amasser du bien pour cette saison froide et stérile, il faut acquérir du mérite et de la réputation pour ces dernières années, où pour l'ordinaire nous devenons le rebut du monde, si la faiblesse où tombent alors et les sens et la raison n'est soutenue par l'éclat de nos actions passées ; enfin il faut se préparer une retraite commode et honorable, où l'on soit à l'abri des misères dont cet âge est menacé, où l'on puisse attendre la mort sans être obligé de la désirer. Votre précaution est raisonnable, messieurs, et l'on ne peut avec justice blâmer une conduite si judicieuse : mais ne pensez-vous point que peut-être avant que cette vieillesse arrive, que du moins bientôt après vous entrerez dans une autre vie qui n'aura jamais de fin, que vous passerez dans un état où vous ne pourrez plus agir, où vous ne subsisterez que par le fruit de vos travaux passés, où vous deviendrez l'objet éternel du mépris et de la haine de Dieu, de la haine de toutes les créatures, si vous êtes dénués des avantages que la vertu seule aura pu vous procurer ? Si quelques années de misères et de pauvreté vous font tant de peur, ne pensez-vous point combien il sera dur pour vous de vous voir en butte à tous les maux pour une éternité?

Il est donc vrai, chrétiens auditeurs, que l'affaire de notre salut mérite à juste titre toute notre application. Cette affaire, selon la parole de Jésus-Christ, est la seule nécessaire; cette affaire a occupé Dieu durant toute l'éternité, et l'occupera jusqu'à la fin des siècles; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il permet dans le monde se rapporte uniquement au salut et à la prédestination des hommes : *Omnia propter electos.* Cette affaire perdue, tout est perdu, puisque Dieu même est perdu, Dieu qui renferme tous les biens et hors duquel il ne peut y avoir de bien, puisque ce Dieu même est perdu pour toujours et sans ressource. Cette affaire perdue, l'âme sera déchirée par des regrets que n'exprimera jamais assez, et qu'exprimera toujours inutilement le plus funeste désespoir. Enfin cette affaire est l'affaire de l'éternité. Dieu se serait-il trompé, en disant que tout le reste n'est rien ? Dieu, en rapportant tout à ce seul objet, aurait-il mal employé ses soins et sa providence? Dieu, qui contient tous les biens, qui est lui-même tous les biens, est-il un être qu'il nous soit indifférent de perdre? Pourquoi tant de larmes, pourquoi tant de regrets dans les enfers, si le bien qu'ont perdu les réprouvés méritait si peu d'être recherché? Pourquoi frémir à la seule pensée de l'éternité, si un malheur éternel peut être un mal léger ?

Je m'aperçois, chrétiens auditeurs, que vous êtes persuadés de l'importance de l'affaire du salut, et que, si vous n'êtes pas encore décidés à lui donner désormais toute votre application, ce n'est pas que vous ne soyez convaincus qu'elle la mérite; vous ne croyez peut-être pas qu'elle la demande tout entière : c'est ce que je vais vous montrer dans cette seconde partie.

SECOND POINT.

L'erreur que j'entreprends de combattre est assez commune parmi les chrétiens. On s'imagine qu'on peut partager son esprit entre plusieurs occupations, qu'il y a un temps pour tout, et que les affaires du monde ne sont point incompatibles avec l'affaire de notre salut : mais on se trompe ; ces affaires ne sont point d'une nature à être traitées en même temps et par une même personne ; d'ailleurs l'esprit de l'homme est trop borné, sa vie est trop courte pour ménager avec succès plus d'une affaire.

Je sais qu'il n'est pas impossible de prendre la conduite d'une maison, de s'engager dans le commerce, d'exercer un emploi considérable, de travailler pour faire subsister une famille et en même temps de gagner le ciel ; je sais que toutes ces occupations sont souvent des moyens que la Providence nous a marqués pour parvenir à cette heureuse fin:

mais je dis qu'embrasser ces occupations avec trop d'empressement, avec des intentions et des vues purement humaines, je dis que porter éternellement dans son esprit et dans son cœur l'élévation de sa maison, la fortune de ses enfants, un procès, une charge qu'on poursuit; que s'appliquer à vendre, à acheter, à travailler, à écrire sur un bureau, sans rapporter tout à Dieu et à l'éternité, en un mot, faire son affaire de quelques uns de ces objets, et regarder tous ces soins comme de véritables affaires, comme des affaires importantes, je dis que c'est mettre un obstacle invincible à son salut; et voici comment je le prouve.

Si, parmi les travaux qui peuvent occuper un homme du monde, il y en avait quelqu'un de privilégié, quelqu'un qui ne fût pas incompatible avec le soin du salut, ce serait sans doute l'attention qu'on aurait de pourvoir aux besoins de la vie : cependant cette attention-là même nous a été interdite par le Sauveur de nos âmes. Dans la doctrine de l'Evangile, il est aussi impossible de donner en même temps ses pensées au salut de l'âme et à l'entretien du corps, qu'il est impossible d'être à deux maîtres, d'être à Dieu et au démon des richesses. *Nemo potest servire Deo et mammonæ*, dit Jésus-Christ, *ideo dico vobis, ne solliciti sitis animæ vestræ, quid manducetis aut quid bibatis* : Personne ne peut servir Dieu et l'idole de l'argent; et c'est pour cela (remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence), c'est à cause de cette impossibilité que je vous ordonne de ne vous mettre point en peine de tout ce qui est nécessaire à l'entretien de votre vie; car ce serait là abandonner le service de votre maître légitime, pour vous livrer à son ennemi : *Ideo dico vobis, ne solliciti sitis animæ vestræ, quid manducetis... Anima*, dit-il dans un autre endroit, *plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum.* Pourquoi tant de sollicitude pour les aliments, pour les vêtements du corps? votre âme n'est-elle pas plus précieuse que tous ces avantages? *Nonne anima plus est quam esca?* Mais si l'on peut en même temps sauver son âme et prendre des soins pour nourrir le corps, que devient ce raisonnement de la sagesse incarnée? Si l'empressement d'un homme qui tâche de pourvoir à sa subsistance n'est pas contraire à l'attention qu'il doit donner à son salut, pourquoi cette comparaison de l'âme avec la nourriture du corps? et que prétend Jésus-Christ en nous faisant avouer que celle-là est infiniment plus noble que celle-ci? Ne croyez pas, dit saint Jean Chrysostome, que l'Evangile parle ici d'une nourriture superflue, ni de ces raffinements dans les mets, inventés autant pour satisfaire l'intempérance que la délicatesse du goût; non, plus le besoin où vous êtes, plus ce besoin est extrême, plus votre inquiétude est criminelle. La nécessité de boire et de manger, loin d'excuser votre empressement, condamne votre défiance; vous ne pouvez vous mettre à l'abri de ces nécessités, c'est pour cela même que vous ne devez pas vous en mettre en peine, parce que ce père tendre qui a pourvu à vos délices ne peut avoir négligé vos besoins : *Scit enim pater vester quia his omnibus indigetis.*

Il va plus loin encore, ce me semble, ce Père charitable, lorsqu'il dit que ces vains soucis sentent l'esprit du paganisme et ne peuvent être pardonnés qu'à des gentils : *Hæc enim omnia gentes inquirunt.* Sur quoi saint Chrysostome forme ce raisonnement : Jésus-Christ, dit-il, nous a déclaré que les chrétiens, dont la sainteté n'aura pas surpassé la justice des scribes et des pharisiens, n'ont rien à prétendre au bonheur éternel : si donc nous n'avons pas même le courage de nous élever au-dessus des païens, comment pouvons-nous espérer d'y avoir place? Ainsi, continue ce grand saint, lorsqu'on nous exhorte à ne chercher que le royaume du ciel, ce n'est pas un simple conseil qu'on nous donne, c'est un commandement absolu et qui porte la même obligation que le commandement d'aimer nos ennemis. Ce n'est pas assez, nous dit-il ailleurs, ce n'est pas assez pour vous d'aimer vos amis, puisque les gentils mêmes aiment ceux dont ils sont aimés : ne soyez donc point en peine sur ce qui doit servir aux besoins de votre corps, laissez prendre aux gentils de pareils soins : *Hæc enim gentes inquirunt.* Il s'est servi du même motif dans ces deux occasions différentes, pour nous faire entendre que dans l'une et dans l'autre il nous imposait une loi égale. Quelle apparence, en effet, que nous ayant obligés à ne nous pas contenter des vertus des idolâtres, il nous laissât libres d'imiter leur lâcheté et leur défiance?

Mais s'il est impossible d'allier le soin du salut avec des soucis qui paraissent si justes et si indispensables, si c'est entreprendre de plaire à deux maîtres, dont les intérêts sont tout opposés; en un mot, si rechercher avec trop d'empressement les choses nécessaires à la vie, c'est préférer le corps à l'âme, c'est vivre en païen, que devons-nous dire de ce nombre presque infini d'affaires, d'entreprises, de projets, de désirs inutiles et inquiétants qui remplissent notre esprit, qui agitent notre cœur, qui nous occupent, qui nous accablent? Il faut se défaire de toute autre pensée, quelque innocente, quelque nécessaire qu'elle paraisse, quand on veut penser sérieusement à son salut; et vous espérez que, formant tous les jours mille desseins pour vous enrichir, qu'embrassant toutes les affaires qui flattent, ou votre ambition, ou votre avarice, vous pouvez encore faire tout ce qu'il faut pour vous sauver? Vous ne vous contentez pas de faire subsister votre famille, et de conserver l'héritage de vos pères, vous pensez jour et nuit aux moyens de l'augmenter. Jamais on n'a assez de charges, assez de maisons, assez de terres, assez de revenus; il faut encore entrer dans ce parti, s'embarquer dans ce commerce, poursuivre ce procès, acquérir ce champ, encore percevoir un nouvel intérêt de cet intérêt déjà perçu; il faut se faire des amis, ménager cette alliance, s'appuyer du crédit de ce ma-

gistrat, gagner la faveur de ce prince, de ce grand; il faut toujours croître, toujours monter, toujours s'élever au-dessus de soi-même: et vous prétendez qu'il reste encore assez de loisir, assez d'application, assez de calme et de repos dans l'esprit pour donner une attention convenable à cette affaire unique, à cette affaire importante, où il s'agit de votre âme, où il s'agit d'une éternité, où il s'agit de Dieu! Les idolâtres mêmes ont eu des pensées toutes contraires. Les philosophes anciens, dit l'éloquent évêque de Nole, loin de croire que le soin des biens temporels pût subsister avec la sagesse, n'ont pas cru même qu'il pût s'accorder avec l'étude de la sagesse. Ils ont été si persuadés de cette incompatibilité, que quelques-uns d'eux ont jeté dans la mer tout ce qu'ils avaient de bien pour se mettre en état de s'appliquer à une étude si importante : *Quæ veritas in tantum valet, ut nonnulli philosophorum inquirendæ tantum, nedum sequendæ sapientiæ vacari non posse senserint, nisi pecuniarum onera... in mare projicerent.*

Vous-mêmes, chrétiens auditeurs, vous-mêmes ne le dites-vous pas tous les jours, et ne peut-on pas vous convaincre par votre propre témoignage? Pour faire son salut, il faut y penser, puisque la plupart des gens périssent parce qu'ils n'y pensent pas : *Desolatione desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde.* Pour faire son salut, il faut s'instruire des moyens de se sauver, il faut vaquer à la prière, sans laquelle il n'y a peut-être point de grâce pour vous, et par conséquent point de salut. Pour se sauver, il faut fréquenter les sacrements, il faut faire de bonnes œuvres et mériter d'entendre ces paroles que le Sauveur, au jour du jugement, adressera à tous les prédestinés : Venez, les bénis de mon Père, vous qui m'avez donné à manger lorsque j'ai eu faim, qui m'avez visité lorsque j'ai été malade. Mais quand on vous parle de donner tous les jours quelques moments à la considération de la mort et de votre dernière fin, de faire chaque jour un peu de réflexion sur votre vie passée, sur les désordres où vous entraîne encore aujourd'hui le commerce du monde, sur les obligations de votre état, sur ce que vous vous voudriez avoir fait lorsqu'il vous faudra rendre compte à Dieu de tout ce que vous aurez fait; quand on vous exhorte d'employer un quart d'heure de temps à la lecture d'un saint livre, quand on vous avertit de prier, et de prier souvent, comme le faisaient les premiers chrétiens, comme les apôtres le conseillaient, comme Jésus-Christ même le commande; quand on vous presse de vous présenter tous les quinze jours, ou du moins tous les mois au sacrement de pénitence; quand on veut vous engager à visiter les pauvres et les malades, à donner des leçons de christianisme à vos enfants, à vos domestiques, qu'avez-vous coutume de répondre? Ne vous excusez-vous pas pour l'ordinaire de ces pieux exercices sur l'embarras et sur la multiplicité de vos autres occupations? Ne prétendez-vous pas qu'il est impossible d'allier ces soins avec les soins que demandent les emplois et les affaires du monde? Combien de fois avez-vous dit qu'il n'y avait que les religieux et les prêtres qui eussent le loisir de vaquer à la méditation, à la prière, à la lecture, à l'usage fréquent de l'eucharistie, à l'instruction du prochain? Si cela est vrai, comme vous le dites, et si cependant toutes ces saintes pratiques sont absolument nécessaires pour se sauver, comme elles le sont en effet, du moins à l'égard de plusieurs, n'avouez-vous pas qu'il n'est pas possible de s'appliquer en même temps à l'affaire du salut et aux affaires temporelles? Dire qu'il n'y a que ceux qui vivent dans les cloîtres ou qui sont entièrement dévoués au service des autels qui puissent s'exercer dans les œuvres de la piété chrétienne, n'est-ce pas assez faire entendre que le salut est impossible à quiconque n'y consacre pas tous ses soins?

Eh quoi! faut-il donc tout abandonner, faut-il renoncer à tout, se dépouiller de tout? Faut-il que tout le monde embrasse la pauvreté et se retire dans la solitude? Non, messieurs, je ne vous le dis pas; mais, après l'Apôtre des nations, je dis que tous les hommes qui vivent dans le monde y doivent vivre comme s'ils étaient hors du monde; je dis que ceux qui par leur état se trouvent engagés dans d'autres affaires que dans les affaires de leur salut, doivent travailler à leur salut, comme s'ils n'avaient que cette seule affaire; je dis qu'au milieu de tous vos biens, de toutes vos richesses, vous devez conserver cette pauvreté d'esprit qui nous est si fort recommandée dans l'Evangile : *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur, quasi nihil habentes, et omnia possidentes.* Oui, vous pouvez vous sauver au milieu de vos trésors, pourvu que votre cœur n'y ait nulle attache, pourvu que vous n'en aimiez la possession, que vous n'en aimiez l'usage qu'autant qu'ils peuvent contribuer à votre salut; pourvu enfin que vous gardiez la règle de saint Paul, c'est-à-dire pourvu que le désir de les conserver ne vous inquiète pas plus que si vous ne possédiez rien : *Quasi nihil habentes;* pourvu que vous ne soyez pas plus troublés par la passion d'accroître vos biens, que si vous jouissiez de tous les biens : *Et omnia possidentes.*

Mais comment posséder de grands trésors et n'y pas attacher son cœur? Comment posséder de grands trésors et n'avoir pas de grands soucis? Oh! qu'il est difficile d'être riche et de ne pas désirer avec ardeur de l'être encore davantage; d'être riche et de ne pas craindre de devenir pauvre! Il est vrai, chrétiens, cela est difficile. Aussi Jésus-Christ a-t-il dit qu'il était plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire entrer un riche dans le ciel. Quelque énergique que soit cette expression, elle ne marque pas une impossibilité absolue. Mais si vous vous sentez trop faible pour conserver au milieu des biens un détachement entier de tous les biens, allez, vous dit le Sauveur du monde : *Vade, vende omnia quæ ha-*

bes, et da pauperibus; et habebis thesaurum in cœlo, allez, vendez tout ce que vous possédez, distribuez-en le prix aux pauvres, et assurez par-là votre salut; faites ce que tant de personnes plus jeunes, peut-être aussi plus âgées que vous, ce que tant de personnes plus riches, attachées au monde par des liens plus forts que vous ne l'êtes, faites ce qu'elles ont eu le courage de faire et ce qu'elles font encore tous les jours pour se sauver. Si vos engagements vous empêchent de prendre un parti si favorable, si avantageux et si sûr, il vous faut nécessairement revenir au précepte de l'Apôtre : *Superest ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur;* il faut donner des bornes à cette avarice, à cette ambition déréglée; il faut modérer ces craintes vaines et puériles; il faut réprimer ces désirs si vifs, si violents; il faut se débarrasser de tant d'affaires superflues, pour ne penser désormais qu'à l'affaire uniquement nécessaire.

Il le faut faire, et au plus tôt; il ne vous reste plus assez de temps pour tant de desseins. Si Dieu vous révélait aujourd'hui que vous n'avez plus qu'un mois à vivre, n'est-il pas vrai, s'il vous reste encore un peu de foi, que dès ce moment vous ne songeriez plus qu'à mourir; que ce temps même vous paraîtrait trop court pour vous disposer à ce passage décisif? Et si vous ne le donniez pas tout entier au salut de votre âme, ne passeriez-vous pas pour un insensé? *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te.* Imprudent! téméraire! je vous le dis de la part de Dieu, cette nuit même, et peut-être même avant la nuit, on vous redemandera votre âme; peut-être n'avez-vous pas vingt-quatre heures de vie, et vous ne pensez point encore à l'affaire de votre salut! Où en est-elle, cette affaire si importante? Quelles mesures avez-vous prises qui puissent vous tranquilliser sur son succès? Qu'avez-vous fait pour espérer qu'elle se terminera à votre avantage? Qu'avez-vous fait pour gagner le ciel? Examinons sur quoi vous prétendez y être reçu? Où sont ces bonnes œuvres qui doivent en ouvrir la porte à tous les prédestinés? Quelles pénitences avez-vous faites? Quelles restitutions et du bien et de l'honneur de votre prochain? Quelles réparations des scandales et des mauvais exemples que vous lui avez donnés? Cette confession est-elle prête, cette confession où peut-être il faut revenir sur toute votre vie? Cinq ou six heures de temps vous suffisent-elles pour faire tout ce que vous voudrez avoir fait, tout ce qu'il faut avoir fait à l'heure de la mort? Peut-être ne vous en reste-t-il que trois ou quatre, et au lieu de les employer à une affaire si pressante, vous vous arrêtez à tracer le plan d'une maison, dont les fondements ne seront pas encore creusés qu'on ouvrira peut-être votre tombeau? Vous songez à commencer un procès dont vos petits-fils verront à peine la fin? Vous ne pensez qu'à multiplier cet argent, qui peut-être sera bientôt le partage d'un prodigue ou la proie d'un ennemi? *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te; quæ parasti cujus erunt?*

Mais quand vous auriez encore plusieurs années à vivre, ce nombre d'années ne vous donnerait pas plus de loisir pour travailler à votre salut, si vous ne sortez de cet embarras qui vous empêche d'y penser. Les affaires se multiplient à proportion qu'on s'en occupe; tous les jours cette multiplicité demande une plus grande application; par conséquent, vos affaires deviennent tous les jours plus incompatibles avec le soin que vous devez prendre de votre âme; de sorte que si vous n'étouffez tous ces vains soucis, si vous n'arrachez toutes ces ronces, quand le jour de votre mort ne serait marqué que la centième année de votre âge, vous courez risque d'être surpris et d'être cité devant le tribunal de la justice divine avant d'avoir sérieusement pensé à Dieu.

En voilà assez, chrétiens auditeurs, pour vous persuader combien il est important de donner une attention sérieuse et constante à l'affaire de votre salut; combien il est nécessaire de s'y appliquer uniquement. Je n'ai plus qu'à vous montrer combien il est inutile de s'appliquer à tout le reste, pour vous faire avouer que cette affaire est absolument votre unique affaire, dans quelque sens qu'on veuille prendre cette proposition.

TROISIÈME POINT.

Oui, chrétiens, l'affaire du salut est la seule affaire qui dépende de nos soins. Faites tout ce qu'il vous plaira, dit le Sauveur de nos âmes, jamais vous ne pourrez ajouter une seule coudée à la grandeur de votre corps : *Quis autem vestrum cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum?* Sachez qu'il dépend encore moins de vous de faire réussir les desseins que vous formez pour l'entretien, pour la gloire, pour les délices de votre vie : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis?*

Remarquez, je vous prie, que dans cet endroit de l'Evangile, le Sauveur compare les vains efforts que ferait un homme pour croître tout d'un coup d'une coudée, avec les soins que nous nous donnons pour multiplier ou pour conserver les biens que nous tenons de la Providence; remarquez que non-seulement il traite également de présomption et de folie l'une et l'autre de ces entreprises, mais que la première, quelque vaine, quelque téméraire qu'elle paraisse, il la regarde comme facile en comparaison de la seconde : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis?*

En effet, prétendre que le succès de vos affaires temporelles, que l'établissement ou la conservation de votre fortune dépende de votre assiduité ou de votre vigilance, n'est-ce pas prétendre gouverner la nature, prétendre disposer de tout ce que Dieu n'a pas voulu faire dépendre de vous? Quelques mesures que vous preniez pour conduire heureusement cette entreprise, de quelques précautions que vous usiez pour prévenir tous les accidents qui la peuvent traverser, si le ciel et les astres n'obéissent à votre voix, si

les vents et les orages n'écoutent vos ordres, si vous n'êtes l'arbitre des saisons, si vous n'avez entre les mains tous les cœurs des hommes et le pouvoir de Dieu même, de quoi pouvez-vous vous assurer? Vous pouvez labourer, façonner la terre, vous pouvez y semer vos grains; mais quelle autre puissance que la puissance de Dieu peut vous répondre que ces grains lèveront, qu'ils croîtront, qu'il s'y formera des épis, que vous verrez mûrir la moisson, et que les semences que vous aurez tirées de vos greniers y rentreront avec usure? Il dépend de vous de placer cet argent et d'embarquer ces marchandises; mais avant que cet argent revienne dans vos coffres, avec l'intérêt que vous en avez espéré, avant que ces marchandises aient passé dans un autre monde, qu'elles y aient été débitées, que le prix en soit remis entre vos mains, que de tempêtes, que d'écueils, que de périls, contre lesquels la prudence humaine n'a point de précautions, qu'on ne saurait même prévoir!

Vous, chrétien, qui avez la réputation d'un homme sage et entendu dans les affaires du monde, quels soins n'avez-vous pas pris pour ménager un établissement heureux à cette fille que vous aimez avec tendresse? Cependant vous savez de quelle manière elle vit avec son mari; elle est un objet de pitié; elle est la plus malheureuse femme du monde. Sachant quels étaient les fonds de ce négociant, quel était son crédit, son industrie, son application, son expérience, qui n'aurait jugé que ce nouveau trafic l'allait enrichir? Il l'a ruiné cependant, et avec lui il a ruiné cent familles qui ne s'attendaient à rien moins, et qui même se savaient gré de lui avoir confié leurs biens. Messieurs, vous le savez mieux que moi, comme il arrive souvent, par une secrète conduite de Dieu, que des misérables, qui vivent dans l'oisiveté et dans la débauche, deviennent riches tout d'un coup, sans qu'ils se soient même donné la peine de le désirer; aussi arrive-t-il tous les jours que ni le mérite des personnes, ni leur frugalité, ni leurs fatigues, ni leurs veilles ne peuvent les défendre de certains coups imprévus qui les accablent, contre toute sorte d'apparence, et lorsqu'ils avaient moins sujet de s'en défier.

Ces coups, chrétiens auditeurs, sont des coups que Dieu est souvent forcé de nous porter, et par l'intérêt de sa gloire, et par notre propre intérêt. Cet empressement que vous avez pour les biens temporels, je dis même pour les biens absolument nécessaires, cet empressement déshonore Dieu, il fait outrage à sa providence. S'il vous a assujettis à mille besoins, c'est pour avoir occasion de faire louer sa bonté et sa sagesse dans le soin qu'il veut prendre de pourvoir à vos besoins. Si vous entreprenez de lui ravir cette gloire, en prenant sur vous un soin qu'il s'est réservé, en pensant acquérir par votre industrie ce qu'il vous ordonnait d'attendre de sa libéralité, il faut qu'il retrouve dans votre châtiment la gloire que votre défiance lui aura ravie, il faut qu'au lieu de sa providence et de son amour, il fasse éclater sur vous sa puissance et sa justice, ou plutôt il faut que cette même sagesse, qu'il aurait fait paraître en vous prodiguant tous les biens, lors même que vous ne vous seriez mis en peine de rien; il faut que cette sagesse se signale en rompant toutes vos mesures, en déconcertant tous vos desseins, en vous réduisant à une indigence extrême, lors même que vous aurez fait tous vos efforts pour vivre dans l'abondance.

D'ailleurs, si Dieu a encore quelque amour pour vous, s'il n'a pas encore résolu votre perte et votre réprobation, il faut bien qu'il en use ainsi à votre égard, et qu'il arrache avec violence ce qui serait la cause infaillible de votre malheur éternel. Oui, chrétiens auditeurs, par cet attachement extrême que vous avez aux biens de cette vie, par ce soin excessif que vous en prenez, au préjudice de votre salut, vous mettez Dieu dans la nécessité, ou de vous dépouiller de tout, ou de vous perdre pour toujours, ou de s'opposer à toutes vos entreprises, ou de consentir à votre damnation. Le moins qui puisse vous arriver, c'est de voir tous vos desseins anéantis, toute votre fortune renversée: voilà ce que Dieu fera, s'il vous aime. Vous êtes devenus semblables à un malade qui, pour avoir négligé une blessure légère, se verrait enfin réduit à mourir ou a perdre un de ses membres. Que gagnez-vous donc en donnant tout votre loisir, toute votre application à des objets qui ne les méritent pas? Je disais qu'à la réserve du salut, toutes les autres affaires ne dépendaient pas de vos soins, mais vous voyez de plus que vos soins peuvent nuire à toutes vos autres affaires.

Quelle différence, mes frères, à l'égard de l'affaire du salut! Dans l'état où Dieu l'a mise, par sa miséricorde infinie, elle dépend uniquement de vos soins. Ne vous y trompez pas, le ciel ne vous sera point donné si vous ne faites des efforts pour l'acquérir: *Qui fecit te sine te*, dit saint Augustin, *non salvabit te sine te*: Dieu ne vous sauvera pas sans vous. Mais lorsque vous travaillez pour votre salut, ne craignez pas de travailler inutilement: tout ce que vous faites pour une fin si noble ne peut manquer de vous y conduire; pas une seule démarche, pas une seule parole ne sera perdue, on vous tiendra même compte de vos desseins et de tous les mouvements de votre cœur. Bien plus, cette application que vous donnerez à votre véritable affaire, est l'unique voie assurée de faire réussir toutes les autres: les moyens humains, comme nous venons de le dire, sont des moyens peu sûrs, sont même souvent des obstacles pour parvenir à ce que nous prétendons.

Voulez-vous donc des moyens qui soient infaillibles, des moyens que Dieu même vous garantisse, lui qui dispose des événements, et qui seul peut vous répondre de l'avenir? *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis*: Cherchez d'abord, cherchez principalement le royaume de Dieu, et tout le reste, tous ces biens dont vous êtes si

avides, vous seront donnés comme un surcroît. *Inquirentes Dominum*, disait David, *non minuentur omni bono* : Ne vous imaginez pas que vous puissiez rien perdre en cherchant Dieu, qui est le maître absolu de tout. Pauvres artisans, qui tous les jours dérobez une demi-heure de temps à votre travail, pour assister au saint sacrifice de nos autels, gradez-vous de dire que c'est un temps perdu pour vous; que c'est un gain que vous sacrifiez à Dieu et à votre conscience; au contraire, c'est un dépôt que vous mettez entre les mains de votre divin maître, et qu'il vous rendra bientôt avec usure. Peut-être vous croyez avoir négligé vos intérêts temporels, en résistant à la tentation de travailler aujourd'hui que le travail vous est interdit par l'Eglise, et moi je vous dis que vous avez beaucoup fait pour ces mêmes intérêts, puisque vous avez engagé Dieu à pourvoir à tous vos besoins, et à vous faire trouver, par des ressources inconnues à l'avarice et à la fausse prudence de la chair, à vous faire trouver le centuple de ce que vous auriez acquis par ce travail défendu.

Après toutes ces considérations, souffrez, messieurs, que je vous demande quelle peut être la source de cette effroyable indifférence que vous avez pour votre salut éternel : car il faut l'avouer de bonne foi, de toutes les affaires que vous avez entre les mains, l'affaire de l'éternité est l'affaire que vous négligez le plus et que vous avez le moins à cœur. Dieu vous avait donné toute la vie pour y penser, et il avait jugé qu'il n'en fallait pas moins pour y réussir; peut-être êtes-vous à la veille de votre mort : quelle partie de votre âge avez-vous consacrée à cette affaire importante? Combien lui avez-vous donné d'années, combien de jours, combien d'heures dans toute la vie? Car sans doute vous n'oseriez compter ces moments que vous avez passés dans nos églises, tandis qu'on y célèbre nos plus adorables mystères; vous savez bien que vous n'y pensez à rien moins qu'à votre salut, que vous ne vous y entretenez que d'affaires profanes, que votre trafic, vos divertissements, vos querelles, vos débauches mêmes et vos crimes vous y accompagnent la plupart du temps. Quelle raison pouvez-vous rendre d'une conduite si peu raisonnable, si ce n'est que vous ne croyez rien de tout ce que nous venons de dire? Car si vous croyiez en effet qu'il s'agit ici d'un Dieu, d'une éternité, d'un bonheur infini, d'un malheur qui renferme et qui surpasse tous les maux; si vous croyiez qu'on ne peut en même temps songer au ciel et à la terre, que le temps est court et que la mort vous presse, que chaque moment peut être le dernier moment; si vous croyiez que c'est à vous, et à vous seul de penser à votre salut, que ce n'est pas à vous à penser à tout le reste, qu'en négligeant votre âme, vous perdez tout, jusqu'aux biens temporels, qu'en ne vous appliquant qu'à votre âme, vous ne perdez rien, non pas même les biens du monde; si vous croyiez toutes ces vérités, dites-moi, je vous prie, comment vous pourriez avoir d'autres soins que le soin de votre salut.

On les croit, dites-vous ces vérités, mais on n'y pense pas, et c'est pour cela que je dis qu'infailliblement on ne les croit pas. Eh quoi! si vous avez un procès, vous y pensez jour et nuit, sans cesse vous en parlez; incapable de tenir ou d'écouter d'autres discours, vous devenez importun souvent à vous-même, toujours à vos amis; et dans cette affaire où il s'agit de votre vie, de votre âme, de tout ce que vous pouvez, ou espérer de plus avantageux, ou craindre de plus terrible, si vous croyiez qu'on l'examine maintenant, qu'elle est entre les mains de votre juge, qu'elle sera peut-être décidée avant la nuit, vous pourriez n'y penser pas, vous pourriez penser à quelque autre chose? Les biens sensibles vous attirent et vous enchantent, je le vois bien; mais un peu de foi pour les vérités que je vous ai expliquées aurait bientôt dissipé cet enchantement. Un marchant qui se voit dans la nécessité de périr ou de jeter dans la mer tout ce qu'il a de plus précieux, ne délibère point sur le parti qu'il doit prendre. C'est tout le fruit de ses longues courses, de ses pénibles travaux, c'est toute l'espérance de sa famille, il se voit par là réduit à la dernière misère, il est vrai; mais toutes ces vues le touchent peu; il croit qu'il perdra la vie, s'il ne se résout à la perte de ses biens; dans cette croyance, il les abandonne sans peine, ou du moins sans hésiter. Mais s'ils ont pour vous tant de charmes, ces biens sensibles, d'où vient que par votre conduite vous obligez Dieu à vous les ôter, d'où vient que vous ne prenez pas les voies sûres et infaillibles pour les conserver et pour les accroître, si ce n'est parce que vous n'avez aucune foi en ces paroles de Jésus-Christ : *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis;* si ce n'est parce que cette vérité évangélique passe dans votre esprit, comme toutes les autres, pour une promesse frivole? Cependant toutes ces vérités sont des vérités éternelles : vous ne les croyez pas, mais votre incrédulité n'est pas capable de leur donner atteinte. Le ciel et la terre passeront, Dieu même cesserait d'être ce qu'il est avant qu'elles pussent être démenties par aucun événement.

Et vous, mes frères, que deviendrez-vous, si ces vérités subsistent, comme elles subsisteront jusqu'à la fin des siècles? Vous persévérerez jusqu'à la mort dans cet aveuglement, dans cette malheureuse indifférence. Souvenez-vous qu'il s'agit ici de votre âme : partout ailleurs ce n'est rien moins que vos propres affaires qui vous occupent, ce sont les affaires de vos enfants, de vos amis, de vos frères, d'un inconnu peut-être qui recueillera, qui dissipera votre héritage; mais ici, c'est l'affaire de votre âme, de cette âme unique, de cette âme immortelle, qui n'a pas été faite pour jouir d'une félicité passagère, moins encore pour souffrir d'éternels supplices dans les enfers. *Miserere, miserere animæ tuæ placens Deo:* Ayez pitié de votre âme, qui

est l'image de Dieu, et qui a été créée pour l'aimer et pour le posséder éternellemet. Ayez pitié de cette âme qui a attiré la pitié de Jésus-Christ, qui attire la pitié de tous ceux qui savent à quels périls l'expose votre négligence. *Miserere animæ tuæ* : Encore une fois ayez pitié de cette âme qui ne peut être qu'excessivement malheureuse, qui ne peut être malheureuse qu'elle ne le soit pour toujours. C'est Dieu même, dit l'éloquent Salvien, qui vous fait cette prière pour elle, lui qui en connaît tout le prix, lui qui sait ce que vous perdez en la perdant : il vous la demande cette âme qu'il a formée, cette âme qui lui a coûté la vie, qu'il a lavée dans son sang, cette âme qu'il aime avec une tendresse, avec des transports incroyables. Je sais que vous en faites peu de cas, mais c'est pour cela même que vous ne la devez pas refuser à son rédempteur. Plutôt que de la lui conserver, aimerez-vous mieux périr ? *O miserrime homo ! cum Deus sic tecum agat, non acquiescis?* Est-il possible, ô homme infortuné, que vous ne vous rendiez pas aux prières de votre Dieu? Il vous prie d'avoir compassion de vous même, et il vous trouve insensible ? Il plaide votre propre cause auprès de vous, et vous êtes inexorable. Comment donc espérez-vous qu'il daive vous exaucer au jour du jugement, après que vous vous êtes montré sourd à sa voix lors même qu'il vous parlait en votre faveur? *Quomodo te postea supplicantem in judicio suo audiet, cum tu hic eum pro te rogantem audire ipse nolueris?* Si tout cela ne fait point d'impression sur nos esprits, prions, chrétiens auditeurs, prions Jésus-Christ qu'il daigne nous ouvrir les yeux pour nous faire voir nos maux qui le touchent et que nous ne sentons pas ; pour nous faire comprendre les dangers que nous connaissons assez pour les pouvoir craindre, mais que nous ne craignons pas assez pour les vouloir éviter. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON

POUR LES DERNIERS JOURS DU CARNAVAL.

Quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le peu de foi peut cependant être regardé comme un vice de la volonté, soit parce que, comme elle le pourrait, elle ne l'oblige pas de s'instruire, soit parce qu'elle le porte même à se révolter contre la vérité connue.

Respice, fides tua te salvum fecit.

Voyez, dit Jésus, votre foi vous a sauvé. (S. Luc, chap. XVIII).

Rien, Messieurs, n'est plus déplorable que le malheur de ces infidèles qui sont nés dans l'idolâtrie, et qui, sans une espèce de miracle, ne peuvent manquer d'y mourir. Quelle âme peut être assez dure pour n'être pas touchée de leur triste situation? Il me semble néanmoins que, sans sortir du christianisme, je trouve un malheur qui mérite en quelque sorte d'être encore plus déploré. Ces chrétiens malheureux ne sont pas des aveugles que la nature ou un accident imprévu ait privés de l'usage de la lumière, ce sont des gens dont les yeux faibles et infirmes se sentent blessés par le jour qui fait la joie du reste des hommes; ce ne sont pas des infidèles, ce sont des chrétiens qui ont peu de foi, des chrétiens qui savent à peine leur religion, des chrétiens qui doutent eux-mêmes s'ils sont chrétiens. Que sert-il d'être environné de lumière, de marcher dans le plus grand jour, si nous portons avec nous notre nuit et nos ténèbres ? Que sert-il de croire des vérités si sublimes, si nous les croyons si faiblement? Que sert-il de croire tout ce qu'il faut croire pour être fidèle, et de ne le croire pas assez pour être sauvé ? Car enfin, on ne le peut pas dissimuler, il y a très-peu de foi dans le monde; notre vie en est une conviction si manifeste, que nous sommes contraints de l'avouer nous-mêmes. Je sais que quelques-uns en rejettent la cause sur cette volonté souveraine, qui répand ses faveurs sur qui il lui plaît, et qui nous distingue par ses grâces avant que nous ayons pu nous distinguer nous-mêmes par nos mérites ; oui, je sais que quelques uns regardent cette foi vive comme un don purement gratuit, et qu'ils prétendent même justifier tous les déréglements de leur vie par le manquement de cette vertu, tant ils paraissent persuadés que ce manquement est involontaire ; mais ils se trompent ; nous sommes tous coupables de notre incrédulité, et nous ne la devons attribuer qu'à nous-mêmes. Vous ne croyez pas, messieurs, parce que vous ne le voulez pas. Il est vrai que la foi est une vertu de l'entendement, mais j'espère vous faire voir aujourd'hui que le peu de foi est un vice de la volonté, un vice qu'il dépend de nous de corriger. *Vos me amastis et credidistis*, dit le Fils de Dieu à ses disciples : Vous m'avez aimé et de là vient votre facilité à croire : comme pour leur faire entendre que l'obstination des incrédules était plutôt un effet de leur volonté perverse que de leur peu de lumières. Ce discours nous sera utile, si nous obtenons du Saint-Esprit le secours dont nous avons besoin ; pour l'obtenir, employons l'entremise de la sainte Vierge, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

Dans tous les états où l'homme se peut trouver sur la terre, je ne connais point de situation plus misérable que la situation d'un chrétien qui ne croit que faiblement. Un athée, s'il peut y en avoir dans le monde, jouit en paix de tous les plaisirs de la vie ; un véritable fidèle trouve des douceurs dans la mort même ; mais pour un chrétien de peu de foi, il semble qu'il n'y a ni repos, ni délices sur la terre ; partout Dieu le persécute, partout il le traverse. Il est importuné par la présence du Seigneur lorsqu'il pèche, il est accablé du joug de ses commandements lorsqu'il veut les observer, il est trop éclairé pour manquer impunément à son devoir, il ne l'est pas assez pour s'en acquitter avec joie. C'est un malade désespéré en qui la nature manque de force pour

se rétablir, mais qui n'en a encore que trop pour sentir sa propre faiblesse et les mortelles atteintes de la douleur.

Au contraire, peut-on imaginer un calme plus parfait, un bonheur plus accompli que la félicité d'un chrétien qui est persuadé intimement de tout ce qu'il est obligé de croire? La loi de Jésus-Christ, qui paraît insupportable aux hommes de peu de foi, est pour ce chrétien un fardeau qui soulage. Peut-être qu'il est des commandements qui vous paraissent impossibles ; un homme qui croit ne se plaint que de ce qu'ils sont trop faciles : *Latum mandatum tuum nimis.* C'est dans cette vue qu'il se fait un plaisir de multiplier ses liens par des vœux, qu'il s'impose tous les jours de nouvelles obligations, et que, par des engagements volontaires et éternels, il s'interdit les plaisirs et les biens dont l'usage lui est permis par la loi de Dieu. Bien des gens ne peuvent croire qu'on puisse passer la vie sans offenser Dieu mortellement ; le juste au contraire ne peut comprendre comment de plein gré on se précipite dans le crime, comment on peut un seul moment survivre à cette chute. Peut-on passer la vie sans quelque plaisir, dit un chrétien ordinaire ? Mais, dit le juste qui vit de la foi, est-il sur la terre d'autre plaisir que le bonheur d'être attaché à la croix de son divin maître? Si nous n'avons pas cette foi vivifiante qui fait tout ce bonheur, sommes-nous coupables de nous trouver dans des dispositions toutes contraires? Oui, chrétiens, nous sommes coupables. Déjà je vous ai dit que quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le peu de foi ne laisse pas d'être un vice de la volonté. On peut donner deux raisons de cette proposition ; je vous les expliquerai dans ce discours, dont elles feront les deux parties : la première raison, c'est parce que la volonté néglige d'engager l'entendement à prendre les connaissances qu'il n'a pas : la seconde, c'est parce qu'elle lui rend inutiles les connaissances qu'il a. Elle pourrait l'obliger de s'instruire de la vérité, elle pourrait l'obliger de se soumettre à la vérité ; mais loin de l'obliger de s'instruire, elle aime mieux le laisser dans l'ignorance : vous le verrez dans le premier point; loin de l'obliger à se soumettre, elle le porte à se révolter : vous le verrez dans le second point.

PREMIER POINT.

Il est plus d'une voie d'acquérir les lumières dont nous avons besoin pour perfectionner notre foi ; on peut se les procurer par l'étude, on peut les obtenir par la prière, on peut les mériter par les bonnes œuvres. L'étude nous dispose à les recevoir, la prière dispose Dieu à nous les donner, et les bonnes œuvres l'y obligent en quelque sorte. Heureuse, mille fois heureuse l'âme qui a pu s'élever à un état qu'on peut appeler divin, à un état où elle se fait un plaisir de son devoir, et une passion, si je l'ose dire, de la vertu; à un état où non-seulement le péché lui paraît horrible en soi, mais où elle a horreur des douceurs mêmes et des attraits du péché ; à un état où elle ne se sent presque plus de pente vers le mal, où elle a perdu en quelque sorte la liberté de faillir ! Je ne doute point, chrétiens auditeurs, qu'un état si heureux n'attire tous vos désirs.

Je commence par le premier et par le plus naturel des trois moyens propres à acquérir les connaissances nécessaires pour donner à notre foi toute sa perfection. S'il est vrai que la foi est une science, comme la nomme saint Bernard, *fides est scientia Dei*, il est visible que l'étude est non-seulement d'un grand secours pour entrer dans les profondeurs de cette science divine, mais encore qu'elle est nécessaire pour en prendre même une légère teinture. Comme nous ne recevons pas en naissant les connaissances humaines, mais seulement une faculté par laquelle nous y pouvons parvenir ; aussi, disent les théologiens, nous ne recevons pas en renaissant par le baptême la connaissance des vérités surnaturelles, mais seulement une habitude et comme une faculté qui nous rend capables d'acquérir une science si sublime. Je sais qu'on donne le nom de foi à cette divine habitude; mais, pour parler exactement, elle n'est que le principe de la foi, de même que la raison n'est pas la science, quoiqu'elle soit le principe général et le siége de toutes les sciences acquises et naturelles. On peut avoir l'habitude de la foi, sans avoir la science de la foi, sans savoir même les éléments de cette science ; on peut avoir cette sainte habitude sans croire, sans avoir jamais cru, sans être même en état de croire, puisque les enfants la reçoivent avec la grâce en sortant du sein de leur mère. Or, comme pour savoir il faut appliquer son esprit; comme pour savoir beaucoup il faut joindre beaucoup d'application aux talents qu'on peut avoir pour les lettres ; ainsi, pour croire il faut, outre les dons que nous recevons du ciel, il faut s'instruire avec soin des vérités qui doivent être l'objet de notre croyance, et des raisons qui en peuvent être les motifs. Voilà pourquoi Salomon nous avertit que le commencement de la sagesse est de s'appliquer à l'étude de la sagesse : *Initium sapientiæ, disce sapientiam.* Voilà pourquoi saint Paul dit qu'il est nécessaire qu'il y ait des docteurs dans l'Eglise, afin que par l'ouïe la parole de Dieu porte la foi dans nos âmes : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.*

Faut-il donc s'étonner que la foi soit faible en nous, lorsque l'ignorance y est extrême? Comment croirons-nous, si nous ignorons jusqu'aux principes de notre foi, si nous savons à peine ce qu'il faut croire? Nous ne croyons en Dieu que faiblement, parce que nous n'avons de Dieu qu'une connaissance imparfaite : jamais nous n'avons réfléchi sur les secrets de sa providence, jamais compris les miracles de son amour, jamais sondé les abîmes de sa sagesse infinie. Il habite au milieu de nous, cet être incompréhensible ; il s'y fait entendre, il s'y fait sentir en mille manières : mais qui sont ceux qui se connaissent à fond eux-mêmes? Qui sont ceux

qui ont appris à démêler dans leur propre cœur les mouvements de la nature et les impressions de la grâce, à distinguer Dieu de l'homme? Savons-nous du moins en quoi consiste notre religion et quels avantages elle a sur toutes les autres? Savons-nous comment elle s'est établie, et par quels moyens elle subsiste depuis tant de siècles? Etes-vous fort versés dans l'histoire des saints qu'elle a formés, des héros qu'elle a produits dans tous les temps, des victoires qu'elle a remportées sur toutes les puissances des ténèbres? Comment notre foi pourrait-elle n'être pas faible, n'être pas languissante? Nous sommes dans l'Eglise, et nous ignorons peut-être ce que c'est qu'être membres d'un corps si saint; nous célébrons ses fêtes sans savoir ses intentions, nous obéissons à ses lois sans faire attention à la providence toute divine qui les lui a inspirées; nous sommes témoins de ses augustes cérémonies sans en pénétrer les mystères; bien plus, nous recevons ses sacrements sans en connaître les admirables effets, sans savoir presque ce que c'est que sacrement.

Je ne dis pas que la connaissance exacte et parfaite de tous ces points soit absolument nécessaire pour avoir la foi, mais je dis qu'elle est nécessaire pour donner plus de force à notre foi. Si cette étendue de connaissances n'est pas le fondement qui soutient notre croyance, c'est du moins l'appui qui la rend inébranlable; en un mot, si ce n'est pas ce qui nous fait croire, c'est ce qui nous empêche de douter. Nous croyons, parce que Dieu a parlé; mais nous croyons avec plus de fermeté, lorsque nous sommes mieux convaincus qu'il y a un Dieu, lorsque nous connaissons plus parfaitement ce que c'est que Dieu, lorsque nous entrons plus avant dans le sens de ses divines paroles, lorsque nous voyons plus clairement qu'en effet il a parlé.

Or, si nous sommes si peu instruits dans ce qui concerne le salut et la religion, s'il est vrai qu'il n'est point d'homme qui pût en conscience, où qui osât même professer un art dans le monde, s'il n'en savait mieux les règles que nous ne savons quelquefois les principes du christianisme, dont cependant nous sommes obligés de faire une profession ouverte, dites-moi, je vous prie, à qui il tient que nous n'ayons plus de lumières? *Numquid non est hic prophetes Domini?* disait autrefois le roi Josaphat au roi d'Israël: Est-ce qu'on manque ici de docteur et de prophète? Les prédicateurs ont-ils jamais été plus multipliés? jamais les prédications ont-elles été plus fréquentes? Quand je me rappelle que, dans l'espace de dix ans, saint François Xavier a pu instruire la plus grande partie de l'Orient, et l'a pu instruire si parfaitement, que plusieurs années après sa mort on a trouvé des îles entières qui, quoique destituées de prêtres, n'avaient ni moins de foi, ni moins de ferveur que les chrétiens des premiers siècles; d'où vient, dis-je en moi-même, que cent prédicateurs ne peuvent faire aujourd'hui dans une ville ce qu'un seul homme a fait en si peu de temps dans tout un monde? Ne serait-ce point, ô mon Dieu, la faute de ceux à qui vous confiez le sacré ministère de votre parole? Ne s'arrêtent-ils point trop à nous étaler une doctrine vaine et obscure, à s'élever outre mesure, au lieu de descendre jusqu'à nous? Les chrétiens auraient besoin, quelques-uns même souhaiteraient avec ardeur qu'on leur enseignât ce qu'ils ignorent; ils seraient charmés qu'on leur annonçât le Rédempteur, qu'on leur développât les mystères, qu'on leur éclaircît les points les plus importants de leur croyance; en un mot, qu'on leur donnât du pain à manger, selon l'expression de l'Ecriture, qu'on leur servît des viandes solides : *Parvuli petierunt panem, et non fuit qui frangeret eis.* Peut-être qu'à la place de ce pain salutaire on ne leur offre qu'une vaine fumée, peut-être qu'on ne leur présente que des mets légers et frivoles, que des mets qui ne peuvent servir qu'à les tromper, qu'à repaître leurs yeux. Non, non, chrétiens auditeurs, n'accusons que nous-mêmes de notre malheur. Il y a des hommes apostoliques dans l'Eglise de Jésus-Christ, il y a de véritables prophètes; mais on recherche peu, dans le siècle où nous sommes, les vrais apôtres, on aime mieux consulter les faux prophètes. Nous avons des hommes vertueux qui, dans la conversation, nous communiquent insensiblement leurs lumières et leur foi; mais leur seule vue nous effraie, il nous faut des gens d'un meilleur commerce. Nous avons des bibliothèques entières de livres saints, la lecture d'un seul de ces livres pourrait dissiper toutes nos ténèbres : et quand nous serions privés de ce secours, ne pouvons-nous pas approcher à toute heure de notre Dieu, pour y être éclairés des rayons mêmes de sa face? Qui nous empêche de donner une heure tous les jours à cet admirable Maître, nous qui employons si mal la plupart de notre temps, qui l'abandonnons même souvent à l'ennui que nous causent des hommes peu sociables, peu discrets?

Accedite ad eum et illuminamini : Approchez-vous du Seigneur, et sa lumière se répandra sur vous; prêtez l'oreille à sa voix, et il se fera bientôt entendre à votre cœur. Quand on désire ardemment de se perfectionner dans quelque science, quelque légère qu'elle puisse être; quand on s'est mis dans l'esprit d'exceller dans le chant, dans le jeu d'un instrument, dans une langue, dans un art, dans quelque faculté que ce puisse être, n'est-il pas vrai qu'on y donne volontiers une partie de son loisir, qu'on cherche avec empressement les auteurs qui en ont le mieux traité; qu'on ne rebute point le maître, quelque peu d'agrément qu'il ait d'ailleurs, pourvu qu'il soit habile? N'est-il pas vrai qu'on ne songe qu'à son étude et qu'on ne peut parler d'autre chose? Pourquoi? Parce qu'on veut apprendre, et qu'on le veut, quoi qu'il en doive coûter. Si donc les prédicateurs, loin d'allumer en vous un zèle pareil, n'y font aucune impression, vous endorment même; si dans leurs discours vous ne goûtez que ce

que Dieu peut-être y réprouve, si vous ne lisez jamais de livre saint pour y puiser une nourriture salutaire à votre âme; si vous fuyez le commerce des hommes de Dieu, si vous n'en voulez pas avoir avec Dieu même, ne faites-vous pas voir que vous n'avez aucun goût pour la science de Dieu, que vous ne vous mettez point en peine de donner à votre foi un accroissement, une perfection néanmoins nécessaire?

Ce qui montre encore mieux que nous sommes dans cette mauvaise disposition, c'est que, pouvant facilement obtenir le don de sagesse et d'intelligence par une humble prière, nous ne daignons pas demander ce don précieux. Vous savez ce que c'est que le don d'intelligence : c'est une lumière surnaturelle qui résout en un moment tous nos doutes, qui fixe toutes les agitations de notre esprit, qui dissipe toutes les ténèbres ; ce rayon céleste nous fait voir ce qu'il y a de plus caché dans la conduite de Dieu, et de plus profond dans ses jugements; c'est lui qui nous découvre les raisons des choses qui sont les plus élevées au-dessus de la raison, c'est lui qui fait que l'esprit se soumet sans peine, qu'il s'aveugle avec plaisir, et qu'il n'est pas moins persuadé de ce qu'il sait par la foi, que de ce qu'il connaît par les sens.

Or, ce don qui communique tant de force et de vigueur à la foi, c'est une grâce que Dieu peut accorder à qui bon lui semble, mais qu'il n'accorde presque jamais qu'à la prière, que du moins il ne lui refuse jamais. Vous attendez que Dieu vous le donne, cet esprit d'intelligence; et pour vous le donner, il attend que vous le lui demandiez. Quand vous ne seriez pas coupable pour vous être trouvé dans les ténèbres, la source de la lumière vous étant ouverte, ce serait une faute grièvc de n'y pas avoir recours. Lorsque le Sauveur du monde expliquait aux Juifs les plus hauts mystères de la loi de grâce, outre l'obscurité qu'ils ont par eux-mêmes à notre égard, il les enveloppait encore à dessein dans des figures et des paraboles : on ne pouvait faire un crime à ce peuple de ne les pas entendre, puisque les apôtres mêmes n'y comprenaient rien ; ce qui le rendait inexcusable, c'est de n'en demander pas l'intelligence, comme faisaient les apôtres : *Interrogabant autem eum discipuli ejus quæ esset ista parabola.* Si quelqu'un manque de sagesse, c'est-à-dire de discernement et de pénétration pour entrer dans les mystères de la foi, qu'il la demande à Dieu, cette sagesse, dit saint Jacques, à Dieu, qui donne libéralement à tous, et qui ne reproche point ce qu'il donne, et Dieu la lui accordera : *Si quis indiget sapientia, postulet a Deo qui dat omnibus affluenter, et dabitur ei.*

Comment croyez-vous que les docteurs et les Pères aient acquis cette science si sublime, qui les a toujours fait regarder comme les oracles de l'Eglise? Comment, dis-je, pensez-vous qu'ils se soient procuré cette science autrement que par la prière? Il y a dans notre religion des mystères incompréhensibles pour vous, dit saint Augustin écrivant à l'hérétique Faustus, vous ne pouvez accorder certains endroits de l'Ecriture, qui semblent se combattre et se détruire mutuellement ; mais croyez-vous avoir seul aperçu ces contradictions apparentes ? Tant de docteurs, tant de saints prélats qui ont avant vous étudié les saints livres, n'ont-ils point vu ce qui fait votre peine? Ils l'ont vu sans doute; car à quels yeux pouvaient échapper de pareilles difficultés? D'où vient donc qu'ils n'ont pas laissé de croire qu'ils n'ont point été blessés de ce qui vous scandalise? C'est qu'ils ont jugé que ces paroles mystérieuses cachaient quelque vérité dont il fallait attendre l'intelligence du Saint-Esprit; ils ont eu recours à la prière, et ils ont été éclairés d'en haut. Ils ont demandé, dit ce saint Père, ils ont cherché, ils ont frappé avec confiance, ils ont obtenu, ils ont reçu, ils ont trouvé : *Petierunt, quæsierunt, pulsaverunt, acceperunt, invenerunt.*

De plus, quand le Seigneur ne pourrait être engagé par nos prières à nous accorder une foi vive, j'ai dit qu'il peut y être comme forcé par nos mérites. L'habitude de la foi peut recevoir des accroissements et des forces nouvelles par les mêmes voies que la grâce sanctifiante a coutume d'être augmentée. Quand cela ne serait pas, les dons de sagesse et d'intelligence, dont nous venons de parler, accompagnent toujours la charité et ne sont peut-être que la charité même : et ainsi tout ce qui fait croître en nous cette vertu y perfectionne nécessairement l'intelligence, tout ce qui nous rend plus agréables à Dieu nous rend Dieu en quelque manière plus visible : de sorte que si la foi est le principe des actions saintes et vertueuses, on peut dire que le fruit de ces actions c'est la foi parfaite. C'est par la pratique continuelle de toutes les autres vertus, dit saint Bernard, que la foi croît, qu'elle devient plus clairvoyante, qu'elle devient plus étendue, qu'elle devient inébranlable : *Continua operatione virtutum fides eruditur, et erudiendo illuminatur, et illuminando augetur, et augendo perficitur, et perficiendo stabilitur.* David avait éprouvé combien cette voie est infaillible; quelque épaisses qu'aient été les ténèbres qui lui avaient dérobé la vue de Dieu, il assure qu'il ne s'est jamais trompé en le cherchant avec ses mains, c'est-à-dire par des œuvres saintes : *Exquisivi Deum manibus meis nocte contra eum, et non sum deceptus.* On ne se trompe que trop souvent lorsqu'on le cherche par l'étude des sciences humaines, ou même par la considération des mystères divins : les savants tombent dans l'erreur, et les contemplatifs dans l'illusion. Mais j'ose dire que l'on n'a jamais vu d'homme qui se soit appliqué à rendre à son prochain des offices de charité, à s'humilier, à se mortifier soi-même, sans qu'il ait été fortifié dans la foi. On enseigne mieux, dit-on ordinairement, par les actions que par les paroles; mais il n'est pas moins vrai, du moins en matière de foi, qu'on apprend beaucoup plus en agissant qu'en écoutant, et qu'un des plus sûrs moyens pour savoir bientôt ce qu'on

ignore, c'est de s'exercer dans ce que l'on sait.

Cette vérité ainsi prouvée, à qui tient-il que nous n'ayons tous autant de foi que les prophètes et que les martyrs? Vous êtes riches, chrétiens, faites couler ces biens dans les mains des pauvres, et les richesses, qui aveuglent la plupart des hommes, seront pour vous une source de lumières. Vous êtes pauvres, il vous est donc facile de jeûner, d'être frugals; et quels avantages ne peuvent pas vous procurer ces vertueux exercices? Mettre un frein à l'intempérance, c'est donner de la nourriture à la foi. *Quisquis ergo vult audita intelligere*, dit saint Grégoire, *festinet ea quæ jam audire potuit opere implere; ecce Dominus non est cognitus dum loqueretur, et dignatus est cognosci dum pasceretur.* Voulez-vous sincèrement, messieurs, connaître Jésus-Christ? allez dans les hôpitaux, où il souffre; dans les prisons, où il gémit; courez au tribunal de la pénitence, où il vous attend; au sacrement de l'autel, à ce festin de lumières, comme l'appelle l'Eglise grecque, où il vous invite avec tant d'amour. Si vous refusez des moyens si faciles et si sûrs, peut-on nier que votre incrédulité soit entièrement volontaire? Lorsque Dieu vous reprochera les déréglements de votre vie, vous vous retrancherez peut-être sur votre aveuglement et sur votre peu de foi; mais ce peu de foi par où vous prétendez couvrir vos autres désordres, lorsque votre juge le regardera comme un crime et comme la source de vos autres crimes, comment pourrez-vous le justifier?

Que diront ces esprits forts qui font gloire d'être détrompés de ce qui épouvante le vulgaire, qui font gloire de paraître douter de tout, de paraître penser que tout finit avec la vie, que leur âme n'est pas plus immortelle que leur corps? Comment, disent-ils, se persuader ce qu'on veut nous faire croire? Comment? Ne vous ai-je pas proposé plusieurs moyens que vous n'avez jamais employés, et dont le moins efficace vous aurait tirés de l'état où vous êtes, de cet état si funeste, selon le sentiment de tous les gens de bien, et, selon vous-mêmes, si risqueux? Quand Dieu vous aurait fait naître dans le sein de l'idolâtrie, au milieu de ces ténèbres affreuses où l'on ignore peut-être qu'il y ait au monde un christianisme, vous seriez sans doute dignes de compassion, cependant vous ne seriez pas inexcusables. Ces malheureux, dit le docteur de la grâce, quoiqu'ils marchent dans la nuit, quoiqu'ils soient destitués de guides, pourraient faire certaines démarches pour s'approcher en quelque sorte de la lumière : la raison n'est pas absolument éteinte en eux, le péché, qui a corrompu la nature, ne l'a pas entièrement détruite; en un mot, ils sont raisonnables, ils sont hommes : c'en est assez pour les rendre coupables de leur infidélité et pour les damner éternellement, sans qu'ils aient lieu de se plaindre. Et vous, à qui toutes les voies du salut ont été ouvertes, vous qui êtes environnés de maîtres et de docteurs, vous à qui l'on présente mille moyens infaillibles de vous instruire, vous prétendez vous sauver sur votre ignorance? Je vous l'ai déjà dit, on n'a jamais vu personne qui, ayant cherché la vérité de bonne foi, ne l'ait pas trouvée; et j'ose encore vous défier de me faire connaître un seul homme qui ait consulté Dieu, qui l'ait prié, qui ait tâché de le fléchir par ses jeûnes, par ses aumônes, et qui se plaigne d'y avoir perdu son temps et ses soins.

Mais quand tous ces moyens ne serviraient qu'à calmer les inquiétudes de votre cœur, qui ne peut être en repos quoi qu'il fasse, tandis que votre esprit est agité par des doutes sur des points si importants, est-il quelque voie que vous ne deviez tenter, si vous êtes sages, quand ce ne serait que pour n'avoir rien à vous reprocher dans une affaire de cette conséquence? Si, après les soins que vous aurez pris, le ciel ne s'ouvre point pour vous, s'il vous laisse dans l'obscurité, si vous restiez même dans l'erreur, du moins n'y aurait-il plus lieu de vous faire un crime de vos ténèbres. N'est-ce donc pas une négligence monstrueuse d'aimer mieux exposer son âme, son salut, sa félicité éternelle, que de hasarder quelques moments de réflexion, quelques heures de prières, quelques pièces d'or ou d'argent, pour s'assurer pleinement contre un péril si effroyable? Je me trompe, chrétiens auditeurs : en vain ces incrédules chercheraient d'autres convictions que celles qu'ils ont, puisqu'ils sont déterminés à ne se rendre à aucune conviction. Non-seulement ils ne veulent pas savoir ce qu'il faut croire, ils ne veulent pas même croire ce qu'ils savent. Je veux dire que leur volonté se rend coupable en deux manières de l'infidélité de l'esprit : elle néglige de l'engager à s'instruire, je viens de le faire voir; elle le porte à résister à la vérité connue, c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une doctrine catholique, que la foi est une vertu où le cœur n'a pas moins de part que l'esprit. Il est vrai que lorsque la vérité paraît dans tout son jour, loin d'avoir besoin de secours pour aller à elle, l'entendement ne peut ni s'en défendre lui-même, ni être arrêté par aucun obstacle. Mais comme dans la foi cette vérité est enveloppée de ténèbres, non-seulement elle ne force pas l'esprit à la suivre, elle l'attire même si faiblement, qu'il demeurerait immobile, si la volonté ne le portait à l'embrasser. Voilà sur quoi les théologiens disent que la foi est composée de deux habitudes, dont l'une sert à fortifier en nous la partie de notre âme qui connaît, et l'autre à plier la partie qui aime. Voilà sur quoi saint Augustin appelle la foi l'œil du cœur : *Fides est oculus cordis.* Voilà sur quoi saint Paul assure que c'est par le cœur que nous croyons : *Corde creditur ad justitiam.* Voilà sur quoi est fondé le mérite de la foi, parce que le cœur agit toujours librement et sans contrainte. Voilà sur quoi est établie la justice des peines, contre ceux qui ne croient pas, parce que la vo-

lonté peut commander à l'esprit, partout où la vérité n'est pas assez évidente pour le contraindre.

Or s'il nous est entièrement libre de croire, d'où vient qu'on ne croit pas? Il est clair, que c'est qu'on ne veut pas croire. Mais comment se peut-il faire qu'on se prive volontairement d'une vertu dont on connaît les avantages, d'une vertu qui, loin d'être pénible dans la pratique, nous peut adoucir l'exercice de toutes les autres vertus? J'avoue, messieurs, que cette conduite paraît d'abord incroyable, il est facile néanmoins, d'en pénétrer le mystère. Ce mystère, c'est que comme l'entendement attend l'impression de la volonté, lorsqu'il manque de lumières pour se conduire lui-même, aussi la volonté se laisse séduire par la passion, surtout lorsque l'entendement ne lui représente qu'avec obscurité l'objet qu'elle devrait suivre. Notre esprit, il est vrai, suit aveuglément le cœur qui le guide : mais comme celui-ci ne suit lui-même que ses désirs; dès que ses désirs sont déréglés, il faut nécessairement qu'il s'égare lui-même, et que par conséquent il engage dans le même égarement l'esprit, qui s'était abandonné à sa conduite. De sorte qu'y ayant peu d'hommes exempts de toute passion, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve peu de foi parmi les hommes.

Pour ranimer notre foi, il faudrait étouffer tous nos désirs, ou du moins faire en sorte que l'objet de nos désirs ne fût que l'objet de notre foi. *Charitas omnia credit*, dit saint Paul : Un homme qui aime Dieu, croit aveuglément tout ce que Dieu lui révèle de lui-même; son esprit se porte sans peine où son cœur va avec plaisir. Ainsi, quoiqu'il soit vrai qu'il faut croire pour aimer, il n'est pas moins vrai qu'il faut aimer afin de croire : *Non intratur in veritatem nisi per charitatem*, dit saint Augustin. Le saint concile de Trente appelle la foi la base et la racine de la charité; mais la charité, dans le langage de saint Thomas, ne laisse pas d'être l'âme de la foi. Comme l'arbre naît de la semence, et la semence de l'arbre, comme l'un et l'autre, par cette reproduction mutuelle, multiplie à l'infini, de même les premières connaissances que la foi chrétienne donne d'abord, excitent l'amour, cet amour produit une nouvelle lumière : sur quoi saint Paul dit, dans la seconde Epître aux Colossiens, que l'antechrist séduira ceux qui périssent, *Eo quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierint*. Il ne dit pas *veritatem*, mais *charitatem veritatis*, pour aller à la source du mal.

La plupart des hérésiarques n'ont que trop bien connu cette vérité; c'est pourquoi, dans le dessein de se faire auteurs de nouvelles sectes, ils ont pensé que le moyen le plus sûr, pour donner croyance à leurs erreurs, c'était de les rendre conformes aux inclinations de la nature corrompue. Voici sans doute, comment ils ont raisonné : Les chrétiens ne manquant de foi pour les vérités qu'on leur propose, que parce qu'ils n'aiment pas ces vérités, on ne peut donc manquer de les entraîner, si on ne les oblige à croire que ce qu'ils aiment : les passions et les vices sont les seuls obstacles qu'ait la doctrine catholique dans l'esprit des hommes; inventons une doctrine qui autorise les vices, qui flatte les passions, et où l'amour-propre trouve à se satisfaire. En effet, messieurs, dès que ces séducteurs ont commencé à publier leurs dogmes impies, ils ont ébranlé des villes et des provinces entières : mais on a toujours observé que les temps et les lieux où ils ont fait plus de ravages, ce sont ces temps, ces lieux où le déréglement des mœurs avait préparé les esprits à recevoir leurs fausses opinions; ils n'ont perverti, pour l'ordinaire, que les peuples dont la volonté était déjà corrompue.

Aujourd'hui que les piéges du démon sont entièrement decouverts, et qu'il n'est point de chrétien assez simple pour se laisser éblouir par le prétexte de réforme, dont les disciples de Calvin colorent leur abominable schisme, on voit, il est vrai, de temps en temps des catholiques qui perdent la foi, et qui abandonnent leur mère; mais avez-vous jamais vu un seul de ces déserteurs qui, avant son apostasie, eût vécu régulièrement, n'eût pas déshonoré l'Eglise par des actions scandaleuses, n'eût pas mérité d'en être retranché avec infamie, s'il ne s'en était séparé volontairement lui-même? Au contraire, dans le grand nombre d'hérétiques qui rentrent tous les jours dans le bercail, à peine en trouverez-vous un seul qui ne fût la gloire de son parti par l'innocence de ses mœurs, et qui, à la religion près, ne fût éloigné des désordres que l'Evangile condamne. C'est ainsi que la chaste et l'innocente colombe s'étant aperçue qu'il n'y avait pas de sûreté pour elle hors de l'arche, revint bientôt à l'asile qu'elle avait quitté, tandis que le corbeau ayant trouvé dans les cadavres qui flottaient sur les eaux du déluge de quoi assouvir son avidité, s'acharna à cette proie et ne retourna plus. Voici sans doute un argument invincible contre l'Eglise prétendue réformée : L'Eglise romaine se décharge de ses immondices dans les égouts de Genève, tandis que ce qu'il y a de plus sain dans leur corps se vient réunir au corps des fidèles. Mais c'est aussi une forte preuve que la foi ne défaille guère par l'esprit, et que lorsque le cœur est sans passion, l'entendement ne demeure pas longtemps dans les ténèbres.

Vous vous plaignez, messieurs, de ce que votre religion est si élevée au-dessus de la raison : elle l'est, il est vrai; mais pour vous faire voir que ce n'est pas là ce qui fait votre peine, la religion des mahométans, qui est en tout si contraire à la raison, a-t-elle cessé, malgré cette opposition, de trouver des sectateurs dans le monde? L'Eglise nous parle d'un Dieu fait homme, d'un Dieu pauvre, d'un Dieu souffrant par amour pour les hommes : le démon proposait aux païens des dieux changés en bêtes, et faisant des actions dont les bêtes mêmes auraient horreur, cependant on n'était point rebuté par ces fables ridicules et infâmes, et presque

toute la terre suivait cette monstrueuse croyance. Non, non, dit saint Augustin, la pauvreté de Jésus-Christ ne révolte que les avares ; la virginité de sa sainte mère n'est incompréhensible qu'aux impudiques; il n'y a que les orgueilleux qui ne puissent allier le pouvoir infini de son fils avec sa patience dans les outrages; ses douleurs ne paraissent incroyables qu'aux hommes excessivement délicats, et sa mort ne fait douter de sa divinité que ceux qui sont trop attachés à la vie. Je sais, continue ce Père, qu'ils donnent d'autres raisons de leur incrédulité, mais ce sont de fausses raisons ; ils n'oseraient alléguer les véritables, de peur de faire voir qu'ils ne combattent la religion que pour justifier leurs désordres : *Ut non vitia sua videantur defendere, unum hoc dicunt, hoc sibi displicere in Filio Dei.*

Ne pas douter de la vérité de l'Evangile, et vivre néanmoins comme si on ne doutait pas de sa fausseté, n'est-ce pas être entièrement insensé, dit l'illustre Pic de la Mirande? Il est vrai qu'on ne peut imaginer une plus haute folie; mais j'ose dire que cet excès n'est pas si commun que l'on pense. Faites-y réflexion, chrétiens auditeurs, on trouve pour l'ordinaire une assez grande conformité entre la vie des hommes et leur croyance. Un chrétien vit-il dans la tiédeur et dans le relâchement? vous reconnaîtrez que sa foi est languissante, qu'elle est comme morte : cet homme ne refuse-t-il rien à ses passions, se plonge-t-il dans tous les plaisirs du corps? il doutera si son âme est immortelle; cet autre s'abandonne-t-il à toutes sortes de crimes? il n'aura point de religion. Pourquoi? Parce que dès que la volonté est corrompue, elle corrompt insensiblement l'esprit, elle tâche de détruire la foi, qui détruirait ses passions si elle subsistait encore; elle fait plus, dit saint Bernard, cette volonté perverse, elle fait tous ses efforts pour anéantir Dieu même, ce Dieu qui condamne ses désirs, et qui menace de venger ses crimes. C'est ainsi que se sont formés les athées, selon la remarque d'un des plus sages et des plus savants hommes du siècle passé; car jamais l'homme n'a osé nier la Divinité, que lorsque ses désordres l'ont intéressé à vouloir qu'il n'y eût point en effet de Dieu vengeur.

Si le mal était dans l'entendement, il ne faudrait que le convaincre pour le guérir ; mais nous voyons tous les jours que toutes les démonstrations, tous les miracles mêmes sont inutiles, lorsque la volonté est préoccupée, lorsqu'elle ne se rend pas la première. D'où vient que cet hérétique qu'on a forcé dans ses derniers retranchements ne met pas les armes bas? D'où vient qu'il se retire au contraire plus envenimé qu'il ne l'était contre la véritable religion? S'il s'obstine à ne rien croire, ce n'est point parce qu'il n'a pas été convaincu, c'est souvent parce qu'il l'a été; c'est parce qu'on a irrité sa passion en dissipant ses ténèbres; c'est parce qu'en le convaincant on l'a confondu, on a insulté à sa défaite ; il fallait adoucir son orgueil en lui faisant voir son ignorance; il fallait, s'il était possible, le rendre humble avant de l'humilier. Qu'on oppose à ce même homme un adversaire qui le ménage dans sa faiblesse, qui la lui fasse connaître sans le faire rougir ; un adversaire qui gagne son cœur par un procédé plein de bienveillance, plein de charité; en un mot, donnez-lui un saint François de Sales, qui en lui dévoilant la vérité, la lui rende aimable par sa douceur ; il n'attendra pas, pour rendre les armes, qu'il se voie hors de combat ; il se fera un plaisir de faire honneur à la modestie de ce grand saint par une conversion prompte et parfaite.

Combien de miracles avaient vus les Juifs, qui firent crucifier le Fils de Dieu? Ne reconnaissent-ils pas eux-mêmes qu'il s'en fait un grand nombre tous les jours? *Quia hic homo multa signa facit.* Cet homme, disaient-ils, fait plusieurs miracles, c'est-à-dire nous donne plusieurs marques infaillibles de sa divinité ; cependant, par une volonté toute opposée à leurs lumières, loin de plier devant ses prodiges, c'est sur ces preuves incontestables qu'ils se déterminent à le faire mourir comme un séducteur : *Quia hic homo multa signa facit.*

Ce pécheur qui a vieilli dans ses habitudes criminelles, ne voit que faiblement que son âme est immortelle; il cherche partout une preuve qui le convainque : ce pécheur cherche une conviction qu'il ne trouvera jamais. Mille raisons établissent l'immortalité de nos âmes ; mais un homme passionné est-il capable de les entendre, ces raisons ? Loin d'apercevoir les objets invisibles et spirituels, la passion ne lui dérobe-t-elle pas la vue des objets extérieurs ? du moins ne trouble-t-elle pas ses sens; ne rend-elle pas tout à la fois sourds, aveugles et insensibles la plupart de ceux qu'elle possède? Mais d'où vient que cet homme ne doute presque pas que son âme ne doive mourir avec le corps, et qu'il a tant de peine à se persuader que le corps même doit cesser de vivre? D'où vient qu'accablé d'années, qu'usé de débauches, il fait tous les jours des projets dont l'exécution demanderait des siècles entiers et de vie et de santé? D'où vient qu'il croit la mort encore si éloignée, quoique tout lui annonce qu'elle est proche, quoiqu'elle se présente elle-même, quoiqu'il la porte déjà dans le sein? Qu'attend-il pour croire enfin qu'il lui faut quitter la vie? Son âge, ses infirmités, ses proches, ses amis, rien n'est capable de l'en convaincre; il espère toujours d'aller plus loin; il donne encore des ordres pour le lendemain, et meurt enfin sans croire qu'il doive mourir. Et il ose dire, cet homme, qu'un argument lui ferait avouer qu'il y a une autre vie, lui que l'amour de la vie présente aveugle à ce point que la mort même ne peut lui persuader qu'il est mortel? Qu'il règle ses désirs et ses passions, cet avare, ce voluptueux, qu'il détache sa volonté des objets qui la révoltent contre la foi, et il verra que toutes les créatures lui prêchent que son âme ne peut mourir, mais qu'elle doit crain-

dre une vie pour elle mille fois plus terrible que la mort.

S'il est vrai que, malgré les connaissances de l'esprit les plus parfaites, la volonté peut détruire entièrement notre foi, pouvez-vous douter qu'elle ne soit capable de l'affaiblir? Les passions l'étouffent dans les hérétiques et dans les athées : faut-il s'étonner qu'elles la captivent, qu'elles l'assoupissent dans les mauvais chrétiens? Vous ne l'apercevez pas, messieurs, ce défaut secret qui rend votre foi si languissante? Faut-il en être surpris? Quand on a les yeux bandés, dit saint Augustin, non-seulement on ne voit pas les objets qui sont éloignés, on ne voit pas même le bandeau qui nous les cache : *Si tegatur oculus carnis, nec aliud vides, nec id unde tegitur, vides.* Voulez-vous que je vous le dise? cet aveuglement est dans votre cœur, c'est cette soif de l'or et de l'argent, c'est ce désir trop ardent d'accumuler des richesses, quoique par des moyens légitimes; oui, c'est là ce qui vous empêche de comprendre la plupart des vérités éternelles; c'est ce qui vous fait douter de la Providence, douter des biens de l'autre vie; c'est ce qui vous fait méconnaître Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Tandis que vous conserverez ce ressentiment des injures qu'on vous a faites, quand même il n'éclaterait pas au dehors, quand il ne passerait point jusqu'à une vengeance réelle, il rendra néanmoins votre foi chancelante et ténébreuse, vous n'entrerez jamais dans le cœur de Jésus-Christ pour y découvrir les merveilles de sa charité, vous ignorerez éternellement ce qu'il y a de plus aimable et de plus tendre dans les mystères de sa vie et de sa mort. Pour vous qui ne soupirez que pour la gloire, et qui vous êtes fait une idole de cette passion à laquelle vous sacrifiez tout le reste, devez-vous trouver étrange que vous ne croyiez que faiblement? Comment pourriez-vous croire, dit Jésus-Christ, vous qui recherchez cette gloire que vous vous donnez les uns aux autres? *Quomodo potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis* ? Voulez-vous savoir, femme chrétienne, d'où vient que la foi est presque éteinte en vous? C'est parce que l'amour de vous-même y vit toujours : témoins ces parures que vous ne pouvez quitter, quoiqu'elles soient contraires à l'Evangile, et qu'à votre âge, selon même le monde, elles commencent à n'être plus dans les règles de la bienséance. Le bandeau qui vous aveugle, c'est ce jeu presque continuel, où vous perdez un temps que Jésus-Christ ne vous avait pas acheté par tant de douleurs pour être ainsi misérablement consumé ; c'est cette mollesse si peu chrétienne, cet éloignement de toutes sortes de mortifications, ce soin presque unique de procurer au corps tout ce qui le flatte; c'est cet orgueil que vous nourrissez dans votre cœur, cette fausse persuasion de la supériorité de votre mérite, ce désir secret de l'emporter sur toute autre, tantôt par l'éclat de la beauté, tantôt par la vivacité de l'esprit, ou enfin, lorsque tout le reste vous abandonne, par une piété pleine de faste.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce qui rend nos volontés rebelles aux lumières de la foi. De là vient que la parole de Dieu, cette parole qui a fondu tant de glaces, qui a amolli tant de rochers, cette parole toute brûlante, comme parle David, ne fait pas sur nous plus d'impression que la parole d'un homme. De là vient qu'on lit l'Evangile avec la même froideur qu'on lirait un livre profane, et que le corps même de Jésus-Christ n'a pas pour nous un autre goût que le pain matériel.

Que faites-vous donc, ministres du Seigneur, avec vos preuves et vos raisonnements théologiques? Quel sera le fruit de tant de motifs de foi, de tant d'invincibles raisons dont vous accablez l'incrédulité des mauvais Chrétiens? Vous travaillez aussi vainement que si vous prétendiez faire voir un aveugle, à force d'allumer des flambeaux autour de lui. C'est ce cœur qu'il faut attaquer, qu'il faut détacher, s'il est possible, de l'amour des créatures. Donnez-moi un homme sans passions, disait un grand saint ; eût-il vieilli dans toutes les superstitions du paganisme, je le convertirai en lui récitant le symbole de notre croyance, et les commandements de Dieu. Quelle perfection n'acquerra donc pas dans peu de temps la foi d'un chrétien innocent et mortifié? avec quelle promptitude, avec quelle fermeté ne croira-t-il point? Aura-t-il besoin qu'on lui choisisse ou les prédicateurs ou les livres? ou plutôt, au défaut des uns et des autres, le ciel, les astres, tous les éléments, les plus simples fleurs, les plus viles créatures, tout ce qui tombe sous ses sens ne lui donnera-t-il pas les plus sublimes leçons? Le moindre rayon produira le plus grand jour dans son esprit, il ne faudra qu'un mot pour lui découvrir plusieurs mystères à la foi. C'est d'une âme ainsi disposée qu'on peut dire qu'elle apprend beaucoup plus qu'on ne lui enseigne, que même ses maîtres lui enseignent souvent plus qu'ils ne savent : *Super omnes docentes me intellexi, quia mandata tua quæsivi.*

Oui, Seigneur, disait David, parce que je me suis attaché à vos commandements, j'ai eu plus de lumières que tous les docteurs, j'ai compris dans leurs discours des mystères qu'ils n'y entendaient pas eux-mêmes. Tout ce qui exerce la foi des autres chrétiens, tout ce qui les rebute, tout ce qui les scandalise raffermit dans sa croyance le chrétien fervent. La réprobation des gentils, qui paraît si dure aux esprits faibles; la prospérité des méchants, qui avait presque ébranlé le roi-prophète; le relâchement et les scandales qui servent de prétextes aux hérétiques pour se séparer de l'Église, tout cela est pour le vrai chrétien une occasion d'admirer, de louer ou la justice, ou la clémence, ou la sagesse divine; tout ce que voit son œil est pur, tout ce qu'entend son oreille est chaste, tout ce qui arrive dans la vie est pour lui une nouvelle raison de croire. Vous me demandez si je crois qu'il y a un Dieu? Et peut-on en douter, sans avoir perdu la raison et l'usage même des sens? Oui, je le crois, si cependant on peut ne faire que croire ce que l'on sait,

ce que l'on voit, ce que l'on sent dans le fond du cœur, ce dont on se rend à soi-même un témoignage qui ne peut être démenti.

Eh! comment douterais-je de la Providence, moi qui la trouve partout où je me trouve moi-même? Elle me prévient, elle me suit, elle m'accompagne, elle m'environne de toutes parts; on dirait qu'elle ne pense qu'à ma conduite particulière, tant elle est soigneuse de pourvoir à tous mes besoins, de régler en ma faveur les plus légers incidents, de lier mes avantages aux diverses conjonctures. Vous ne pouvez résoudre vos doutes sur la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie? Eh quoi! vous ne la sentez donc pas, sa divine présence, lorsqu'il vient sur vos lèvres, lorsqu'il descend dans votre sein? Vous ne le reconnaissez pas à cette lumière qu'il répand dans l'âme, à cette joie dont il la remplit, à ce feu dont il l'embrase? *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt!* Heureux mille fois ceux qui ont purifié leur cœur des désirs qui le souillent et qui l'offusquent! C'est à vous que je m'adresse, âmes heureuses, car je ne doute point qu'il n'y en ait plusieurs dans cette assemblée; je ne saurais vous exprimer combien cette pensée me soutient et me console dans mon ministère, qui d'ailleurs entraîne bien des soucis, bien des périls.

Dès le commencement et dans la suite de tout ce discours j'ai été persuadé que je parlais à des personnes vertueuses, à des personnes qui ne viennent entendre la parole de Dieu que par le désir de se sanctifier: j'ai pour le croire mille raisons que je passe sous silence, afin de ne penser qu'au fruit que ce discours fera dans vos âmes, et à la gloire que je me promets de rendre au Seigneur. Dans de pareilles occasions, le prédicateur le moins éloquent, le discours le moins préparé, l'action la moins étudiée, les paroles les plus simples, tout entre, tout germe, tout croît, tout rapporte dans ces sortes de champs, et toujours jusqu'au centuple. *Vobis datum est nosse mysterium Dei:* C'est à vous, élite chérie, troupe bénie, qu'il est accordé de pénétrer dans les secrets du royaume de Dieu; c'est à vous qu'est réservée l'intelligence des plus hauts mystères; c'est à vous proprement que Dieu parle par notre bouche, et qu'il adresse ce qu'il y a de plus touchant dans les livres saints: *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei; cœteris autem*, pour tous les autres, pour ces hommes charnels et mondains, pour ces âmes impures et attachées à la terre, *in parabolis*, ils ne trouvent partout qu'énigmes et que ténèbres; ils écoutent sans entendre, ils entendent sans concevoir, ils conçoivent même sans commencer à croire encore: *Cœteris autem in parabolis, ut videntes non videant, et intelligentes non intelligant.*

Qu'ils fuient donc la lumière, ces réprouvés, puisqu'ils sont déterminés à lui résister, puisque la lumière les fuit eux-mêmes en quelque sorte; qu'ils aient horreur de la parole de Dieu, qu'ils ne comprendront jamais et qui néanmoins les condamnera. Mais vous, chrétiens auditeurs, qui êtes occupés à dompter vos passions, qui menez une vie pure, une vie pénitente, courez sans cesse après la voix de votre époux, ne vous lassez jamais de l'entendre, et que vos entretiens avec lui soient continuels. Demandez hardiment et cherchez avec constance, puisqu'on ne vous peut rien refuser, puisque votre bien-aimé vous cherche de son côté pour vous montrer son visage divin; mais surtout purifiez-vous tous les jours de plus en plus, et ne vous contentez jamais de la sainteté que vous aurez une fois acquise: *Qui justus est, justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc.* Que votre cœur devienne, s'il est possible, plus pur que le cristal, afin qu'il puisse être pénétré des lumières de la foi, jusqu'à ce que nous entrions dans le grand jour de la gloire, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LES DERNIERS JOURS DU CARNAVAL.

Un chrétien doit toujours vivre chrétiennement, parce qu'il sert le plus grand de tous les maîtres, parce qu'il le sert dans le plus saint de tous les états, parce qu'il le sert contre le plus redoutable des ennemis.

Time Dominum Deum tuum omni tempore.

Craignez le Seigneur votre Dieu dans tous les temps.

Quelle différence entre les plaisirs tumultueux que présentent à nos yeux ces jours de licence, et l'édifiant spectacle que nous offraient les jours qui les ont précédés! Quelle consolation pour tous les véritables catholiques, lorsqu'à la naissance du Rédempteur le ciel versant ses plus douces influences, ils ont vu les prêtres accablés par la foule des pénitents, les temples sacrés trop peu étendus pour contenir le nombre des véritables adorateurs, les jours trop courts pour donner à leur infatigable piété le loisir de se satisfaire! Qui de nous, messieurs, ne s'est point senti fortifié dans les pieux sentiments de sa religion, fortifié dans sa foi, en voyant ce peuple religieux aborder en foule dans nos églises, et y passer une partie de la nuit dans l'attente de l'heureux moment où naquit le Sauveur du monde? Cette joie modeste et chrétienne qui se produisait sur tous les visages, ces sacrés cantiques qu'on entendait de toutes parts, mille sons qui, se mêlant dans les airs, y formaient une harmonie propre également à nourrir la joie et la piété: tout cet appareil si conforme aux espérances que donnait l'avénement du Prince de la paix, du Fils du Très-Haut, combien de fois ce pieux appareil ne vous a-t-il pas fait sentir une douce et secrète satisfaction de vous voir parmi les membres d'un corps si saint? Combien de fois vous a-t-il portés à rendre grâces au Seigneur de vous avoir fait naître dans une religion qui avait des marques si sensibles de la vérité de sa croyance?

Mais, hélas! quand je vois de si saintes fêtes suivies de si près par ces jours que la

corruption de nos mœurs a rendus si scandaleux, quand je vois le carnaval commencer au jour de la manifestation du Seigneur; quand je vois ce saint jour, le jour même de l'Epiphanie, dégénérer en fêtes profanes, quand je vois la débauche remplacer la piété, la dissolution cette allégresse sainte qu'a coutume de produire dans nos cœurs le souvenir de nos adorables mystères; quand je vois de mauvais chrétiens se répandre dans les places publiques, y déshonorer le christianisme par la bizarrerie de leurs divertissements, y exposer aux yeux des hérétiques la honte de notre religion; en un mot, quand je vois les fidèles faire retentir toute une ville de leurs ris immodérés, du bruit de leurs festins et de leurs danses lascives; quand je les vois passer les jours et les nuits dans des excès qu'on ne pardonne pas à des païens, dans des assemblées où le démon préside, où l'idole du monde est seule adorée, comment, me dis-je à moi-même, comment dans si peu de temps un si infâme paganisme s'est-il élevé sur les ruines d'un christianisme si florissant? N'est-ce point un songe et une illusion que tout ceci? Par quel enchantement me vois-je porté tout d'un coup du milieu de la chrétienté dans un pays d'infidèles et d'idolâtres? Une même religion peut-elle accorder, peut-elle souffrir des fêtes si opposées? Le démon a-t-il donc son temps et ses sacrifices au milieu du royaume de Jésus-Christ? Quoi! les combats de tant de martyrs, ces fleuves de sang qui ont consacré la terre que nous foulons sous nos pieds, n'ont-ils pas éteint jusqu'aux moindres étincelles de l'idolâtrie? Comment aujourd'hui peut-elle se ranimer, peut-elle sortir de ses cendres pour faire partout de si funestes ravages?

Permettez-moi, messieurs, de combattre dans ce discours un déréglement si honteux; souffrez que j'emploie tout ce que j'ai de force pour lever, s'il est possible, cette pierre de scandale, qui est la cause de tant de chutes, et qui couvre de confusion l'épouse de Jésus-Christ, la Mère de tous les fidèles.

Esprit-Saint, ce n'est ici ni l'ouvrage, ni l'entreprise d'un homme, il n'appartient qu'à vous d'ôter cet opprobre du christianisme; c'est à l'Esprit qui soutient et qui vivifie l'Eglise de lui rendre cet éclat et cette beauté florissante qu'elle a fait paraître dans ses premières années; c'est de vous que nous attendons un renouvellement si avantageux, c'est à vous que nous le demandons, par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Je ne sais sur quel fondement la plupart des gens se persuadent que tout est permis dans le temps où nous sommes, et qu'une coutume que le prince des ténèbres a introduite parmi les chrétiens, peut autoriser des actions qui choquent toutes les lois du christianisme. Pour détruire une erreur si pernicieuse, et néanmoins si établie, mon dessein n'est pas de faire ici l'éloge des larmes, ni de rassembler tout ce que les saints livres disent en faveur de la componction du cœur. Je ne retracerai point à vos yeux les anathèmes que le Sauveur a prononcés contre les divertissements du monde, ni cette épouvantable malédiction dont le souvenir est capable de troubler toute la joie que nous pouvons goûter dans les créatures : *Væ vobis qui ridetis, quia flebitis :* Malheur à vous qui riez, parce que vous pleurerez un jour. Je ne prétends pas non plus condamner en vous, comme un grand désordre, cet enjouement, cette gaîté d'humeur qui porte la joie dans les assemblées du monde, et qui vous y attire des applaudissements. Je sais que si c'est être heureux que de pleurer toujours, on peut rire néanmoins quelquefois sans se rendre coupable; je sais qu'il peut y avoir des plaisirs innocents, et qu'il y a en effet des temps pour délasser l'esprit de la contention et du travail; mais je soutiens, chrétiens auditeurs, qu'il n'est point de temps où le péché soit permis, qu'il n'en est pas même où il soit permis de s'exposer à le commettre. Nous sommes dans un temps de plaisirs : c'est tout ce qu'on répond à ceux qui trouvent étrange qu'on fasse tant d'actions qui blessent la modestie et la piété chrétienne : c'est le temps où tout invite à la joie. Et moi, je vous dis qu'un chrétien est en tout temps obligé de vivre en chrétien. Voilà, messieurs, l'unique vérité que j'entreprends de vous montrer aujourd'hui : pour vous en convaincre, je n'ai que trois raisons à vous proposer. Un chrétien doit toujours vivre en chrétien, parce qu'il sert le plus grand de tous les maîtres, parce qu'il le sert dans le plus saint de tous les états, parce qu'il le sert contre le plus redoutable des ennemis. La grandeur infinie de Dieu, la sainteté du christianisme, la malice et les artifices du démon, ne nous permettent pas de nous relâcher un seul moment. Cette persuasion que nous avons, qu'on peut prendre part aux plaisirs du temps, qu'on peut consacrer quelques jours au monde et à ses vains divertissements, cette fausse persuasion ne peut subsister que dans un esprit qui a peu d'idée de notre Dieu : je vous le ferai voir dans le premier point; que dans un esprit qui n'a nulle idée de notre religion : je vous le ferai voir dans le second point; que dans un esprit qui a une fausse idée des forces et de la conduite de nos adversaires : ce sera le troisième point. Voilà, messieurs, le sujet et l'ordre de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme le Seigneur avait marqué à son peuple certains jours de l'année qu'il voulait être sanctifiés par une piété plus exemplaire, et par des sacrifices plus solennels, je ne m'étonne pas que le démon, qui a toujours affecté d'imiter la conduite du Seigneur, tâche d'avoir un temps où tous ceux qui lui sont dévoués donnent des marques extraordinaires et publiques de leur attachement à son service. Mais je ne saurais comprendre comment il se peut faire que des chrétiens oublient leur Dieu, s'oublient eux-mêmes

jusqu'au point d'accorder à cet infâme usurpateur un tribut de cette importance, jusqu'à lui consacrer des jours où ils lui font des offrandes bien plus précieuses que tout l'encens et toutes les victimes des idolâtres. Comment traitons-nous notre Dieu, chrétiens auditeurs? Ignorons-nous qu'il est le maître de tous les temps, qu'il en est le dispensateur et l'arbitre, que tous nos jours sont entre ses mains, que c'est par lui que nous subsistons, et que nous n'avons pas un moment de vie qui ne soit un présent de sa bonté et un effet de sa puissance infinie?

Non-seulement nous adorons le véritable Dieu, nous nous flattons encore d'être ses véritables adorateurs; par conséquent nous lui devons rendre un culte qui soit en quelque sorte proportionné à sa grandeur, et qui exprime, autant qu'il est possible, l'excellence et la souveraineté de son domaine; sans cela toute la religion, qui n'est qu'un aveu public de l'indépendance du Créateur, et de ses perfections infinies, sans cela toute la religion n'est plus qu'une abomination, qu'un sacrilége; elle déshonore, elle outrage Dieu, loin de le glorifier. C'est pour cela qu'il a toujours eu en horreur la réserve dans les sacrifices, parce qu'elle est peu propre à donner l'idée du plus parfait de tous les êtres. C'est pour cela qu'il donna sa malédiction aux offrandes de Caïn, parce qu'il ne lui présentait pas ses plus beaux fruits, parce qu'à juger, par ses présents, de l'excellence de Dieu, on avait lieu de croire qu'il y avait dans la nature un être au-dessus de lui. C'est pour cela que, dans l'Ancien Testament, il veut que de chaque chose on lui fasse des sacrifices, et que ce soient les prémices de chacune qu'on lui sacrifie; il veut que quiconque en usera autrement soit puni avec la même sévérité que s'il lui avait préféré quelque créature, que s'il avait borné l'étendue de son domaine. Notre Dieu est l'auteur et le maître de tout ce qui est créé, il mérite donc qu'on lui sacrifie tout ce qu'il y a de créatures et dans le ciel et sur la terre; il est immense, il doit donc être honoré dans tous les lieux de l'univers; mais il est encore éternel, et par conséquent il est juste que tous les temps soient employés à le servir. Quels que soient nos services, s'ils sont limités par une seule de ces circonstances, ils ne sauraient répondre aux divers attributs d'un Dieu infini. Pour reconnaître que tout lui est dû, il lui faut tout donner; il faut tout donner au Créateur, et ne rien réserver pour les créatures, si nous avouons en effet que, comme il y a une distance infinie entre le tout et le rien, il n'y a aussi aucune proportion entre Dieu et tout le reste du monde.

Il est impossible, dit le Sauveur, de servir Dieu et l'idole des richesses : *Nemo potest Deo servire et Mammonæ.* Voulez-vous savoir la véritable cause de cette impossibilité? C'est que tout est dû au véritable Dieu, et qu'après lui avoir donné ce qu'exige de nous sa majesté infinie, il n'est plus possible qu'il reste rien pour une autre divinité. Il serait difficile d'accorder le service de deux maîtres, dont le mérite ne serait pas infini; cet accord cependant n'est pas absolument impossible, et l'on pourrait enfin rendre à l'un et à l'autre ce qu'ils auraient droit de prétendre; mais supposé que l'un des deux soit infiniment adorable, tout ce qu'on portera de respect et de déférence au second, sera une rapine ou plutôt un mépris formel de l'autorité du premier : *Uni adhærebit, et alterum contemnet.* En donnant tout à Dieu, vous ne cesserez pas d'être un serviteur inutile; mais par la réserve la plus légère vous devenez un serviteur infidèle, un serviteur digne de sa haine et de toute la rigueur de sa justice.

Sur le même principe, quelque croyance que vous donniez aux vérités que Dieu nous a révélées, si vous doutez d'une seule de ses paroles, vous ne croyez rien, non pas même les points dont vous ne doutez pas. Non, quand vous seriez prêt à verser votre sang pour tous les articles de la foi, si vous n'êtes pas dans la même disposition à l'égard d'un seul, vous n'avez point de foi, parce que la foi que nous devons à Dieu doit s'étendre à tout; elle ne peut recevoir de bornes sans cesser d'être divine, de même qu'on ne peut limiter Dieu sans le détruire. Vous êtes prêt à obéir au Seigneur en tout ce qu'il lui plaira de vous ordonner, vous en exceptez un seul précepte, vous manquez à une seule circonstance du commandement; vous n'êtes pas obéissant, vous êtes rebelle en quelque sorte à tous les commandements : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* Pour obéir véritablement à Dieu, il faut lui obéir sans réserve; toute autre obéissance est une fausse obéissance, une vraie rébellion.

Or cette vérité une fois reconnue, n'ai-je pas raison de dire que pour être véritablement chrétien, il faut toujours vivre en chrétien? Si ne pas croire tout ce qui est appuyé par le témoignage de Dieu, c'est donner des bornes à son autorité, lui refuser une partie de notre temps, n'est-ce pas limiter en quelque sorte son éternité? Il ne veut point de votre cœur s'il ne le possède tout, s'il ne le possède toujours; et vous croyez qu'il agréera des années que le monde partage avec lui? Il vous déclare que tous vos services l'irritent, le déshonorent, pour peu de part qu'y ait un autre maître; et vous osez prétendre qu'il s'estime honoré par une vie dont les plus beaux jours sont destinés au démon? Vous vous trompez, chrétiens, il n'est pas possible qu'un seul homme contente ces deux maîtres, même dans des temps différents. Ce Dieu qui mérite tous vos services, ne les mérite pas moins dans le temps présent, que dans le temps qui a précédé, que dans le temps qui suivra; il les exige dans toutes les saisons, et il ne peut souffrir que le monde lui en dérobe un seul moment. Si vous trouvez que c'est trop d'une année entière, et de toute votre vie, pour un Dieu qui vous a tiré du néant et de l'enfer, pour un Dieu qui vous a aimé durant toute l'éternité, qui veut encore vous

aimer éternellement à l'avenir, et de qui enfin vous attendez une récompense éternelle, vile créature, ver de terre, allez porter vos services à qui voudra les recevoir; le Seigneur du ciel et de la terre n'a pas besoin de vos offrandes. Vous lui refusez une partie de votre temps; sachez qu'il ne veut point de l'autre, et que tout votre sacrifice est abominable à ses yeux. Peut-être qu'il ne pourra se passer de vous, et qu'enfin il se verra réduit à recevoir les conditions qu'il vous aura plu de lui prescrire; peut-être qu'il ne saurait être heureux si vous ne l'aimez, lui qui l'a été avant que vous eussiez le bonheur de le connaître, lui dont la félicité ne pourra être altérée par la haine mortelle que peut-être vous lui porterez durant l'éternité?

Cette raison est, sans doute, bien capable de faire de fortes impressions dans ceux surtout qui en ont reçu l'intelligence du Saint-Esprit, et qui sont persuadés de la grandeur de Dieu d'une certaine manière intime, d'une manière connue de peu de personnes; mais disons quelque chose de plus sensible : quiconque fait profession du christianisme doit toujours vivre en chrétien. Pourquoi? Ce n'est pas seulement pour honorer Dieu comme il le mérite, mais encore pour ne pas déshonorer sa profession : c'est la seconde raison, et la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

C'est une loi établie par la nature, et qui subsiste encore dans le monde même le plus corrompu, que dans la conduite particulière qu'il plaît à chacun de se prescrire, il faut avoir égard à sa naissance, à son état, à son âge, et se faire des devoirs qu'on puisse observer sans choquer les règles de la bienséance. Or, cette loi, chrétiens, vous le savez, s'étend à toute la vie, et à toutes les actions de la vie; et par conséquent il n'est point de temps où un enfant de l'Eglise ne soit obligé de se souvenir de sa naissance spirituelle, point de temps où il soit permis à un disciple de Jésus-Christ de s'éloigner des maximes de son Maître, en un mot, où un chrétien ne doive vivre en chrétien.

Mais quoi! dira-t-on, les plaisirs et les divertissements nous sont-ils entièrement interdits? Non, messieurs; il est permis à tout le monde de se divertir, mais toutes sortes de divertissements ne siéent pas à toutes sortes de personnes. Un vieillard vénérable par son âge ne peut avec bienséance reprendre les jeux qui ont servi d'amusement à ses premières années, ne peut même se permettre certaines libertés qu'on pardonnait autrefois à sa jeunesse. Un grand magistrat, lors même qu'il se relâche, est obligé de garder son caractère, et de choisir des divertissements qui soient conformes au rang qu'il tient parmi les hommes. Ainsi, chrétiens, lors même que vous vous divertissez, vous le devez faire en chrétiens.

Que dirait-on d'un prince ou d'un grand seigneur qui n'aurait de commerce qu'avec la lie du peuple, qu'on verrait sur les places publiques, dans les carrefours d'une ville, se mêler avec la canaille, prendre part à ses jeux, à ses joies indiscrètes? Eh quoi! ne faut-il pas que ce grand prenne quelques plaisirs? Qu'il en prenne, à la bonne heure, mais qu'il le fasse en grand, qu'il le fasse en prince. Que diriez-vous, ou plutôt que ne dites-vous pas tous les jours de ces ecclésiastiques qu'on a tant de peine à distinguer des personnes les plus profanes, qui se montrent avec une propreté si mondaine, avec des habits si vains, des ajustements si ridicules, des manières si peu séantes à leur état? Eh quoi! trouvez-vous mauvais qu'ils s'habillent proprement, et qu'ils soient polis dans leurs façons? Nullement; on ne serait pas raisonnable de condamner en eux ce qui est un effet de la nécessité, ce qui peut même être une vertu. Qu'ils s'habillent donc, dites-vous, qu'ils le fassent même proprement, qu'ils se produisent, et que partout, encore plus que leurs manières polies, leur retenue leur ouvre un libre accès : mais qu'ils s'habillent en gens d'Eglise, que leur propreté soit conforme à leur profession, et que leur vie fasse respecter leur caractère de tous ceux qui seront témoins de leurs actions. Quel scandale ne serait-ce pas, et quel est l'homme, quelque libertin qu'il pût être, qui n'en aurait pas horreur, si quelqu'un de ces solitaires qui se sont volontairement condamnés à passer leur vie dans le jeûne et dans la prière, venait aujourd'hui se montrer dans vos assemblées, s'inviter lui-même à vos plus célèbres repas, se mêler dans toutes vos parties de plaisir, et, ce qu'on ne peut penser sans frémir, si, un masque sur le visage, il paraissait dans les rues de votre ville? Quel désordre, s'écrierait-on! quelle indignité! quelle abomination! quel monstre dans une ville chrétienne! un solitaire se produire dans ce déguisement scandaleux! Mais si je vous disais que nous sommes dans un temps consacré aux divertissements, que ce solitaire est un homme aussi bien que vous, et qu'après toute une année de retraite et de pénitence, il est juste qu'il se délasse durant quelques jours, pour se disposer à rentrer dans ses premiers exercices, pourriez-vous souffrir ce discours? Ne me traiteriez-vous pas moi-même d'insensé? Sont-ce là les divertissements d'un solitaire, d'un religieux? Ne saurait-il se divertir sans scandaliser toute la terre? S'il veut prendre part à nos plaisirs et à nos débauches, qu'il renonce à ses vœux et à sa profession. Voilà, messieurs, quels sont vos sentiments sur la conduite des autres : d'où vient que vous ne vous appliquez point des règles si justes et si raisonnables?

Eh quoi! messieurs, le christianisme n'est-il donc qu'un fantôme, qu'une chimère? Le nom de Jésus-Christ que nous portons, et qui lui a coûté tant de sang, est-ce un nom si vil et si méprisable, qu'il ne puisse être déshonoré par aucune action, quelque indécente qu'elle puisse être? Se peut-il faire qu'il n'y ait nulle bienséance à garder dans un état qui nous élève jusqu'à la Divinité,

qui nous rend enfants de Dieu par adoption? Un prince n'oserait faire le comédien ; dans les conditions même les plus communes, on croit qu'il y a des divertissements indignes de soi ; un ministre des autels, un religieux se rendrait infâme en se divertissant comme la plus grande partie des chrétiens, et un chrétien se persuade que rien n'est méséant à un si grand nom, il ne rougit point de se réjouir en païen?

Quoi! mesdames, mettre cinq ou six heures de temps à se parer, et à se peindre le visage, pour aller ensuite tendre des piéges à l'innocence des hommes, et servir de flambeau au démon pour allumer partout des feux impurs; demeurer les nuits entières exposées aux yeux de tout ce qu'il y a de jeunes libertins dans une ville, employer tout ce que l'art et la nature ont de plus dangereux pour attirer leurs regards et pour blesser leurs cœurs ; déguiser vos personnes et votre sexe pour n'avoir plus honte de rien, et pour ôter à la grâce ce dernier secours qu'elle trouve dans la pudeur qui vous est si naturelle; courir de quartier en quartier sous un habit de théâtre, et avec une impudence de comédiennes, pour tout voir, et pour être vues partout; joindre aux excès du luxe et de la galanterie des excès de bouche et d'intempérance; ne se pas contenter des discours qui noircissent le prochain, se relâcher jusqu'à des discours qui le scandalisent; en un mot, ajouter aux vices des femmes tous les vices et tous les désordres des hommes, sont-ce là de bonne foi des divertissements de chrétiennes?

Depuis quand, messieurs, ces festins licencieux, ces bals, ces danses molles et lascives que les premiers chrétiens reprochaient aux idolâtres, comme des marques visibles et de la corruption de leurs mœurs, et de la fausseté même de leur religion, depuis quand ces sortes de divertissements sont-ils devenus des plaisirs innocents, des plaisirs de chrétiens? Je sais que vous me direz que c'est être trop rigoureux, de vouloir vous retrancher ces sortes de plaisirs. Je l'ai cru longtemps aussi bien que vous ; je me suis reproché plus d'une fois à moi-même d'avoir sur ce point des sentiments trop sévères, et je vous avoue que j'ai cherché des tempéraments pour sauver le christianisme sans troubler vos délices et vos plaisirs; mais enfin il m'a été impossible d'accorder ces vanités et ces dissolutions avec la qualité sainte et vénérable de membres de Jésus-Christ. Quoi, des chrétiens donner dans de pareils excès, des chrétiens qui doivent être le sel et la lumière du monde, qui doivent être revêtus de Jésus-Christ, qui doivent exprimer dans toute leur vie la vie de ce chef humilié et chargé d'épines ! Dans quel endroit de sa vie prenez-vous donc le carnaval, et l'exemple des libertés que vous vous donnez dans ce temps ? Quoi, les successeurs des premiers fidèles ne rougissent plus de rien! Quoi, les successeurs de ces fidèles dont la sainteté exemplaire n'a pas moins converti d'idolâtres à notre foi, que tous les miracles des apôtres, que tout le sang des martyrs! Quoi, les enfants de ces grands saints, auxquels les païens n'avaient point d'autre reproche à faire, si ce n'est qu'ils ne paraissaient point dans le cirque, qu'ils fuyaient le théâtre et les spectacles publics, qu'on ne les voyait ni couronnés de fleurs, ni vêtus de pourpre, qu'on remarquait au contraire qu'ils aimaient la pauvreté, et qu'ils avaient horreur des charges et des honneurs!

Car enfin, messieurs, c'étaient là les crimes dont on les chargeait, et nous avons encore les éloquentes apologies qu'ils publiaient pour répondre à ces glorieuses accusations. En vérité, avons-nous la même foi, osons-nous attendre la même récompense que ces hommes dont Tertullien fait l'éloge dans son Apologétique, que ces hommes qui se glorifient de ne savoir ce que c'est que l'amphithéâtre, de ne prendre aucune part à ces profanes divertissements, de n'oser en faire le sujet de leur entretien, de ne pas même souffrir qu'on leur en parle? *Nihil est nobis dictu, visu, auditu* (voyez, je vous prie, si ces mots n'expriment pas tout ce que je viens de dire); *nihil est nobis dictu, visu, auditu cum insania circi, impudicitia theatri, cum atrocitate arenarum, xysti vanitate.* Nulle impureté, dit Minutius Félix, ne souille l'innocence de nos festins, et la tempérance de nos convives répond toujours à la frugalité de nos tables ; nos divertissements ne consistent pas à nous gorger de viandes, où à noyer votre raison dans le vin ; une modestie chrétienne accompagne nos plus grandes joies : *Convivia non tantum pudica colimus, sed et sobria; nec enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed gravitate hilaritatem temperamus.* Quelle différence, disait encore saint Arnobe au quatrième livre de la dispute contre les Gentils, quelle différence entre vos cercles, vos repas, vos jeux publics, et ces assemblées que nous faisons quelquefois pour nous réjouir, ces assemblées où l'on ne voit, où l'on entend rien qui n'inspire la vertu, ces assemblées d'où nous sortons toujours plus humains, plus chastes, plus modestes, plus réservés, plus unis entre nous, et plus disposés à nous donner des témoignages mutuels d'une véritable charité! *In quibus aliud auditur nihil nisi quod humanos faciat, nisi quod mites, verecundos, pudicos, castos.....*

De tous ces éloges, que ces grands saints donnaient à ces premiers imitateurs de Jésus-Christ, en est-il un seul, messieurs, qui convienne aux chrétiens de notre temps ? Au contraire de tous les reproches qu'ils faisaient aux infidèles, en est-il quelqu'un qu'on ne nous puisse faire avec justice? Dites-moi, chrétiens auditeurs, pouvons-nous aujourd'hui opposer nos divertissements aux fêtes des Turcs et des Indiens ; et après leur avoir reproché les excès de leurs tables et l'immodestie de leurs danses, oserions-nous leur proposer pour modèles nos bals, nos jeux, nos festins ? Que sert-il de le dissimuler ? il n'y a guère moins de différence entre nous et ces premiers chrétiens, qu'il y en

avait alors entre ces chrétiens si fervents et les idolâtres de leur temps.

Aussi ces vrais fidèles ont-ils attiré toute la terre à Jésus-Christ par l'odeur de leur sainteté, ils ont fait avouer aux plus opiniâtres des gentils qu'il n'y avait point d'apparence que l'erreur pût se trouver où brillait tant de vertu; au lieu que nos dérèglements servent de prétexte aux hérétiques pour se séparer de l'Eglise; ils persuadent même aux âmes simples et peu éclairées que la vérité ne se peut rencontrer où règnent tant de désordres. Comment voulez-vous, disait autrefois saint Chrysostome à ceux d'Antioche, comment voulez-vous qu'en vous voyant occupés à bâtir des maisons magnifiques, à embellir vos jardins, à acheter tous les jours de nouveaux domaines, les païens croient que vous vous regardez ici comme des étrangers, et que vous pensez à quitter la terre pour aller vivre dans un autre séjour? Ne vous apercevez-vous point que vous vous rendez coupables de l'endurcissement de ces malheureux, et que par une conduite si peu chrétienne vous les confirmez dans leurs superstitions? Qu'aurait dit ce grand saint s'il avait été témoin de notre relâchement? Qu'en auraient dit les païens mêmes de ce temps-là? Que diraient les peuples du Japon et de la Chine, s'ils voyaient notre carnaval? ces peuples à qui l'on fait entendre que le christianisme est une si sainte profession, et qui pour l'embrasser n'ont point de plus puissants motifs que la sainteté des prédicateurs qui les instruisent. Combien pensez-vous en effet qu'il y ait d'hérétiques, d'idolâtres même qui, pour me servir des termes du même Père, amassent des charbons de feu sur notre tête, c'est-à-dire qui se fortifient tous les jours dans leurs erreurs à la vue de nos débauches, et qui peut-être rendent grâces à Dieu de les avoir fait naître hors d'un christianisme si corrompu? Aveuglement étrange, à la vérité, mais qui est rendu incurable par notre faute.

Ne dites pas ce que quelques libertins opposèrent autrefois à saint Cyprien, que l'Evangile, que l'Ecriture sainte ne défend nulle part ni les bals, ni les comédies, ni les mascarades. L'Ecriture, répond ce grand saint, a plus dit en se taisant, que si elle s'était expliquée par des défenses expresses; elle a eu honte de faire un précepte contre des désordres si visiblement indignes du chrétien qu'elle formait. Quel sentiment aurait-elle eu des fidèles, si elle avait jugé nécessaire de leur interdire positivement ces vanités? *Verecundiam passa plus interdixit, quia tacuit veritas : si ad hæc usque descenderet, pessime de fidelibus suis sensisset.* La raison nous parle au défaut de l'Ecriture; nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes, qu'à faire un peu de réflexion sur notre état, pour nous éloigner de ces jeux qui le déshonorent : *Ratio loquitur, quæ Scriptura conticuit; secum tantum unusquisque deliberet et cum persona professionis suæ loquatur, nihil unquam indecorum geret.* Elle a condamné les danses et les spectacles, en détruisant l'idolâtrie qui les avait enfantés, et qui a mis au jour tous ces monstres de vanité et de dissolution : *Omnia ista spectaculorum genera damnavit, quando idololatriam sustulit, ludorum omnium matrem, unde hæc vanitatis et levitatis monstra venerunt.*

Mais quand il ne serait pas de la justice de donner tout au Seigneur, auteur de tout, quand il ne serait pas de la bienséance de ne démentir en rien sa profession, il est certainement de la prudence chrétienne de ne nous pas exposer aux surprises de nos ennemis, de ne nous pas abandonner volontairement à la rage du démon : c'est la troisième raison et la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Vous savez, messieurs, que le démon ne s'endort jamais, vous savez avec quelle adresse il se sert de ses avantages, il profite de tous les moments, et que pour peu qu'on lui ouvre ou qu'on lui aplanisse les chemins, il s'avance, il fait des progrès surprenants, avant même qu'on ait découvert ses desseins. C'est pour cela que tous les saints, qui avaient reconnu ses forces et étudié sa conduite, ont condamné, comme un péché mortel, la témérité de ceux qui s'exposent sans raison à le commettre. C'est pour cela qu'au sujet de la grâce suffisante, qui nous est absolument nécessaire pour éviter le péché et qui ne nous manque jamais, les docteurs croient d'ailleurs que cette grâce ne se donne pas dans la conduite ordinaire de la Providence, pour résister à la tentation, mais pour l'éviter quand on le peut. Dieu vous avertit de fuir, mais si vous méprisez cet avis, il vous laissera combattre seul, il vous verra périr sans vous prêter le moindre secours. Avec la grâce qu'il vous donne, vous pouvez ne pas tomber, puisqu'elle vous découvre le péril, puisqu'elle vous presse de ne vous y pas engager; mais si vous donnez tête baissée dans le piége qu'on vous a tendu, votre chute est inévitable, parce que, pour punir votre présomption, Dieu vous abandonne à votre faiblesse et ne prend plus de part au succès de votre combat.

Je n'examine point ici les fondements d'une opinion qui est si commune dans l'école : quand elle ne serait pas véritable, vous m'avouerez du moins qu'il est très-difficile de se sauver dans une occasion qu'on a recherchée, et qu'à l'égard de ceux qui s'exposent ainsi, rien ne doit être plus ordinaire que leur chute; puisqu'en effet un si grand nombre de théologiens savants ont pu croire que la grâce nous manquait le plus souvent dans ces circonstances, et que la nécessité de commettre le péché y devenait absolue.

Cela supposé, je vous demande, messieurs, lorsque un chrétien, quoique seulement pour un temps, s'oublie jusqu'à cesser de vivre en chrétien, c'est-à-dire lorsque durant l'espace de plusieurs jours il ne songe qu'aux plaisirs, il ne refuse rien à ses sens, il ne veille plus sur son cœur ni sur ses pensées, il n'est plus en garde contre aucune de ses passions, il s'expose à tout voir, à tout entendre, à tout

faire, il accorde en un mot au monde tout ce qu'il désire, et se donne à lui sans réserve pour tout ce temps ; je vous demande s'il n'y a rien à craindre pour lui, s'il ne court aucun hasard, aucun danger de se perdre. Mais ce n'est que pour quinze jours qu'on se livre aux folles joies du monde ; après ce temps, on se remettra dans l'ordre, on reviendra à sa première façon de vivre. Qui vous a dit, chrétiens, que vous y pourriez revenir, et qu'il vous restera assez de forces, assez de liberté pour le faire? Vous vous jetez aveuglément au milieu de vos plus mortels ennemis, vous allez à eux sans armes, sans défense, vous vous abandonnez à leur pouvoir et à leur discrétion, et vous espérez qu'ils vous laisseront en état de vous tirer de leurs mains et de renouveler la guerre quand il vous plaira? Le monde ne vous demande que quinze jours; et ne savez-vous pas qu'il ne se contente d'un terme aussi court, que parce qu'il ne lui en faut pas davantage pour vous perdre sans ressource? Le démon, dit saint Chrysostome, n'a besoin que d'une de nos démarches pour nous faire tomber dans le fond du précipice. Que ne fera-t-il pas dans l'espace de quinze jours? Quel renversement ne causera-t-il point dans votre imagination? Quels désordres, quels troubles, quelle confusion, ne jettera-t-il point dans toutes les puissances de votre âme? L'ennemi qui vous assiége, qui vous presse, ne vous demande la place que pour quinze jours, il est vrai; mais, dans ces quinze jours, il sapera les bastions, il comblera les fossés, il ruinera les dehors, il mettra le feu aux magasins, il détruira l'artillerie, et vous resterez au point de ne pouvoir désormais ni l'attaquer, ni vous défendre. Cette ambitieuse reine de Babylone, qui osa dépouiller son propre mari pour se rendre absolue et indépendante, la fameuse Sémiramis ne demanda, dit-on, à cet époux trop complaisant que le pouvoir de régner durant un jour; mais dans ce jour elle lui arracha la couronne, la liberté, la vie.

Vous n'ignorez pas, chrétiens auditeurs, qu'un pareil espace de temps donné à Dieu de la même manière que vous le donnez au monde suffirait pour vous rendre saints. Mille fois cet artifice a été mis en œuvre par saint Ignace, fondateur de notre compagnie, et toujours il lui a réussi. Lorsque ni par ses discours, ni par ses exemples, il ne pouvait rien gagner sur ceux dont il avait à cœur la conversion, il tâchait d'obtenir qu'ils s'abandonnassent à sa conduite du moins pour un temps; durant ce temps, il les priait de ne s'occuper qu'à des pensées qu'il leur aurait inspirées, de n'arrêter la vue que sur les objets qu'il leur mettrait devant les yeux, de ne prendre, en un mot, d'occupation que de lui seul. Contraints quelquefois d'accorder cinq ou six jours à son importunité, ils conservaient l'espérance de reprendre bientôt après leurs premières routes, et de retourner à eux-mêmes. Qu'arrivait-il enfin? Vous le savez, le Saint-Esprit trouvant ces âmes vides et débarrassées des soins et des pensées que donnent la vue et le commerce du monde, agissait en elles avec tant de force qu'il s'en rendait le maître absolu : transformées en quelque sorte, ces personnes quittaient avec regret une solitude qui d'abord leur avait paru si pénible; après quelques jours donnés au Saint-Esprit, elles étaient à Dieu pour toute leur vie. N'est-ce pas à une retraite ainsi extorquée en quelmanière que nous devons un saint François Xavier, le taumaturge de son siècle, l'apôtre du Nouveau-Monde?

Eh quoi! chrétiens auditeurs, est-il plus difficile de pervertir un chrétien lâche et endormi, que de sanctifier un pécheur? Est-il plus difficile de se laisser emporter au poids de la nature, que de faire violence à toutes ses inclinations; d'entrer dans cette voie large et commode qui conduit si doucement dans l'abîme, que dans ce sentier étroit par lequel on arrive avec tant de peine sur le haut de la montagne? On ne se défend pas aisément des charmes de la vertu, pour peu qu'on lui donne d'ouverture, pour peu qu'on se rende docile aux inspirations du ciel; et vous croyez qu'aidant vous-même, l'enfer à vous surmonter, et qu'ouvrant cent portes au démon pour l'introduire dans votre cœur, il ne pourra s'y établir?

A quoi pensez-vous, chrétiens, lorsque vous dites qu'après quelques jours vous retournerez à Dieu, et à vos premiers exercices de piété? Quoi! durant ce temps de débauche vous serez tout entier au monde, vous lui donnerez toutes vos pensées; vos yeux, vos oreilles, s'ouvriront sans cesse à tout ce qu'il y a de plus capable de vous enchanter et de vous corrompre; vous ne songerez qu'à plaire au monde, tandis qu'il ne pensera qu'à vous séduire? Le démon qui ne saurait vous prendre dans une disposition plus favorable, manquera-t-il d'en profiter? Déjà il a mille intelligences dans votre cœur, il vous donnera mille attaques; et vous espérez de lui résister, et vous prétendez que tous ses efforts seront inutiles? Luimême, le démon, tremblerait s'il voyait entrer un pécheur endurci dans une retraite de quatre jours, et il ne pourrait se rassurer ni sur le penchant qu'aurait ce pécheur pour la volupté, ni sur la force de ses habitudes invétérées, ni sur la violence de ses passions; et vous voulez qu'on soit sans crainte pour vous lorsque vous vous jetez dans le monde, comme un homme désespéré au milieu de ses ennemis, lorsque vous passez les jours et les nuits parmi les piéges qu'on vous tend de toutes parts?

N'éprouvez-vous pas que souvent un seul regard porte le désordre et la confusion dans votre esprit; qu'une simple parole, quelque chose de moins, un rien ébranle votre vertu, et qu'après un quart d'heure d'entretien un peu trop libre, un peu trop enjoué, après même un moment d'entrevue, toute votre constance vous abandonne? Le tentateur, dit saint Jérome écrivant à une dame romaine, pénètre dans les plus affreuses solitudes, et il n'est point de vie si retirée, ni si sauvage, où la chasteté ne trouve des ennemis. Vous

savez, chrétiens auditeurs, que la prière même, toute puissante qu'elle est, est souvent un rempart trop faible pour vous garantir des insultes du démon; souvent il vous a attaqués à la face des autels : et combien tous les jours fait-il commettre d'aldultères de désir et de cœur, comme les appelle saint Chrysostome, en présence de ce Dieu caché qui doit un jour révéler à toute la terre nos plus secrètes pensées? Que ne fera donc point cet ennemi s'il peut vous attirer dans son fort, et si vous-même lui donnez des armes contre vous-même?

Le temps de la dissolution passe, chrétiens auditeurs, mais survivent les crimes qu'il a fait commettre; et si le temps destiné à la pénitence les assoupit, ils se réveillent bientôt après la cérémonie sacrilége d'une réconciliation simulée. C'est dans le temps de la licence qu'on avale le poison; mais, hélas! qu'on souffre longtemps les horribles convulsions que cause à l'âme un breuvage si dangereux! Vous avez été blessés dans cette assemblée, et le trait a passé bien avant dans votre cœur : l'assemblée ne dure plus; mais la plaie n'est pas encore fermée, et vous mourrez mille fois avant d'en pouvoir guérir. En un mot, c'est au bal, c'est dans les festins, que le feu s'allume, que les passions se raniment, que l'on conçoit les désirs, et qu'on forme les desseins; mais ensuite, au défaut des objets, l'âme se trouve comme assiégée d'images et de fantômes détestables, qui nourrissent le feu et la passion, qui irritent, qui enflamment les désirs, et qui portent enfin à exécuter les desseins les plus infâmes.

N'est-ce pas parmi ces funestes divertissements que cette jeune personne a perdu son innocence, cette fleur précieuse qui la rendait si agréable aux yeux du Seigneur, et qu'elle ne recouvrera jamais? N'est-ce pas là qu'elle a commencé à connaître ce qu'il lui eût été si avantageux d'ignorer toute sa vie? N'est-ce pas là que le monde lui a ravi, presque en un moment, le fruit de plusieurs années de soins et d'instructions? N'est-ce pas là que son esprit s'est rempli de toutes les pensées que la vanité a coutume d'inspirer aux personnes de ce sexe et de cet âge? N'est-ce pas là qu'elle a perdu le goût de la piété, et qu'elle a appris insensiblement à traiter la modestie et la pudeur de simplicité, la religion même de superstition et de folie? car on va jusque-là au siècle où nous sommes.

Mères infortunées, mères cruelles et parricides, qui parez vos filles comme on parait autrefois les victimes qu'on destinait à la mort, qui les parez avec tant de soin pour les aller sacrifier de votre propre main à l'idole du monde et de l'impudicité; je ne parle point du crime que vous commettez en préparant ainsi le poison que vous présentez ensuite à toute la terre; je ne parle point des péchés des autres, dont on doit néanmoins vous redemander un compte si rigoureux; mais quel est votre désespoir de porter ainsi le poignard dans le sein de vos enfants? n'avez-vous souhaité d'en avoir que pour les corrompre? ne les avez-vous mis au monde que pour les damner? Je sais ce que vous avez à me répondre, pour colorer un si étrange déréglement. Qui penserait à elles, dites-vous, si elles n'étaient vues de personne, si elles ne tâchaient de se montrer avec tous leurs avantages? Qui y penserait, chrétiens? Dieu, au défaut des hommes. Eh quoi! se peut-il faire que les desseins que le ciel a sur votre famille ne se puissent exécuter que par des voies si abominables? Quoi! si cette fille n'est vaine, si elle ne voit le monde, elle ne saurait rencontrer ce que Dieu lui a destiné avant tous les siècles? Jamais les décrets éternels de la Providence ne seront accomplis en elle, si elle ne paraît à tous les bals, à toutes les fêtes d'une ville? Prenez garde, au contraire, que le dessein qu'avait le Seigneur de vous sauver avec elle ne soit traversé par une conduite si peu chrétienne. Je ne vous blâme pas du désir que vous avez de la rendre heureuse dès cette vie; mais quel est votre aveuglement, si vous pensez qu'il faille hasarder et son salut et le vôtre, et son éternité et la vôtre, pour une félicité si vaine, si chimérique, pour une félicité qui ne doit durer qu'un moment!

On peut ajouter au danger d'être séduits par le démon le péril où nous sommes continuellement d'être surpris par la mort. Le Sauveur nous a avertis plus d'une fois que la mort doit venir dans le temps que nous y penserons le moins : *Qua hora non putatis.* Or, messieurs, il est visible qu'il n'est point de temps où vous pensiez moins à mourir que lorsque vous vous oubliez jusqu'à ne penser pas que vous êtes chrétiens, que lorsque vous vous livrez à des fêtes incompatibles avec le christianisme. Par conséquent, si Jésus-Christ ne vous a point donné un avis faux, s'il ne vous a point trompés, s'il ne s'est point trompé lui-même, il n'est point de temps où vous ayez plus de sujet de craindre la mort que durant ces fêtes profanes : *Qua hora non putatis, Filius hominis veniet.* Seriez-vous le premier qu'on aurait trouvé mort sous un masque, le premier qui aurait expiré subitement dans un excès de débauche, le premier qui, après une nuit employée dans la dissolution, aurait passé de la table au cercueil? O Dieu! quelle mort pour un chrétien! Finir ses jours par un excès d'intempérance, porter son ivresse au tribunal de Jésus-Christ, et paraître en masque devant un juge si redoutable!

Mais je m'arrête trop à parler à des personnes qui, sans doute, ne sont pas ici, et que je n'oserais presque espérer de fléchir, quand elles y seraient pour m'entendre. Il est temps que je m'adresse à vous, chrétiens auditeurs, que je m'adresse à tant de personnes vertueuses, dont cet auditoire est composé. Je ne le saurais faire plus à propos que par les paroles mêmes dont le Sauveur du monde se servit autrefois pour arrêter les apôtres auprès de sa personne divine, dans

un temps où tous les autres disciples venaient de l'abandonner : *Numquid et vos vultis abire?* Quoi ! leur dit-il, je suis réduit à vous seuls, tous mes autres disciples s'éloignent de moi? Peut-être êtes-vous tentés de suivre un si pernicieux exemple, et de me laisser seul? *Numquid et vos vultis abire?* Chrétiens auditeurs, voici le temps que votre Maître va être abandonné de tout le monde. Sur la conduite que vont tenir la plupart de vos frères, on doutera s'il y a encore du christianisme, s'il y a encore de la religion; il paraîtra sur vos autels, ce Dieu immortel, et s'il y paraît sans cour, sans suite, sa présence, sa solitude fera la honte des lâches déserteurs. Quel opprobre pour des chrétiens de se laisser entraîner par l'idole du monde, de plier sous le joug de cette infâme divinité! Mais vous-mêmes qui m'écoutez, hélas! vous-mêmes ne penseriez-vous point aussi à vous retirer, et à prendre parti contre votre légitime souverain? *Numquid et vos vultis abire?*

Il ne s'agit plus ici des plaisirs déjà passés, je ne vous demande point comment vous vous êtes comportés durant ces derniers jours de débauche; il ne s'agit plus que d'un seul jour, c'est sur l'emploi de vingt-quatre heures de temps que nous délibérons aujourd'hui. Souvenez-vous que ce moment est à Dieu seul, comme tous les autres, et que ce n'est que de sa bonté infinie que vous pouvez espérer de vivre au delà. Vous pouvez mourir mille fois avant la fin de ce jour; mais si Dieu vous conserve jusque-là, n'est-il pas juste que vous viviez pour ce Dieu, de qui seul vous recevrez cette grâce?

D'ailleurs le baptême, qui fait toute notre gloire et toute notre espérance, ce sceau sacré qui nous distingue des enfants de ténèbres, et des esclaves du démon; en un mot, le caractère de chrétien, qui nous doit ouvrir le ciel, quelle assurance nous donnera-t-il au jour du jugement, si nous l'avons profané durant toute notre vie, si nous l'avons déshonoré par des actions honteuses et criminelles, par des divertissements de païen? Vous êtes vertueux, je le veux croire, vous avez tous le bonheur de vivre et dans la crainte de Dieu, et dans sa grâce; mais certainement vous faites peu de cas de l'un et de l'autre, vous êtes indignes de l'un et de l'autre, si vous pouvez vous résoudre à exposer de si grands biens aux périls qu'ils courent dans ce temps, à les exposer aux embûches que l'enfer leur prépare. Si des motifs si pressants vous touchent peu, peut-être serez-vous plus sensibles au plaisir qu'a un cœur généreux de donner à Jésus-Christ une preuve insigne de son amour, et de se distinguer de la foule des chrétiens par un zèle et une fidélité héroïque.

Mon Dieu! l'heureuse occasion que vous avez de vous signaler auprès de ce divin maître, et de mériter toute sa tendresse! Quel gré ne vous saurait-il point, si vous aviez le courage de consacrer ce jour à le servir, à le consoler par votre assiduité de la perfidie de ses autres serviteurs! Avec quelle complaisance verrait-il une personne s'occuper à la prière, à la lecture d'un saint livre, durant ces nuits malheureuses que tant d'autres emploieront à l'offenser! Quel spectacle pour les yeux du Seigneur, si demain tous ceux qui m'écoutent se voulaient résoudre à partager la journée entre la lecture et la méditation, entre la prière et les visites des hôpitaux! Pensez-vous, chrétiens, qu'il ne vous saurait dédommager de tous les plaisirs que vous lui auriez sacrifiés?

Faisons, mes frères, une fois dans la vie, faisons un effort qui soit digne du Maître que nous servons, un effort généreux qui réponde à la qualité d'enfants de Dieu que nous avons l'honneur de porter. Saint Cyprien, écrivant à son Eglise affligée dans un temps où la persécution faisait beaucoup plus d'apostats que de martyrs, exhorte à vivre plus saintement qu'à l'ordinaire ceux que la crainte de la mort n'avait point encore fait succomber, afin, leur dit-il, que la joie dont vous comblerez l'Eglise votre mère essuie ses larmes, et la console de la chute honteuse et funeste de tant de malheureux enfants : *Ut lacrymas matris Ecclesiæ, quæ plangit ruinas et funera plurimorum, vos vestra lætitia tergeatis.* Je vous adresse les mêmes paroles, chrétiens auditeurs; oui, dans ce temps vous devez prolonger vos exercices de piété, multiplier vos bonnes œuvres, vous sevrer des plaisirs innocents, des plaisirs même légitimes, afin que par ce surcroît de piété et de ferveur vous ayez la gloire et la consolation de suppléer au défaut de tous les autres, afin que Jésus-Christ retrouve en vous ce qu'il perdra par la lâcheté de tant de mauvais chrétiens, afin que dans la défection presque générale de ses sujets, vous seuls lui teniez lieu d'un royaume entier, afin que l'Eglise désolée et accablée de tristesse reçoive de votre fidélité un adoucissement à sa douleur : *Ut lacrymas matris Ecclesiæ vos vestra lætitia tergeatis.* C'est ainsi qu'en corrigeant autant que vous le pourrez les désordres de vos frères et qu'en tâchant de réparer les outrages qu'ils osent faire à Jésus-Christ et à son épouse, vous attirerez sur vous toutes les grâces qui leur étaient destinées, vous mériterez une récompense plus abondante dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA MORT.

La mort nous réduit au même état où nous étions dans le sein de nos mères, parce qu'elle nous dépouille de tout; elle nous rappelle au même état où nous étions avant d'être conçus, parce qu'elle réduit nos corps au limon dont ils ont été formés; elle nous fait revenir au même état où nous serions si nous n'avions jamais été au monde, parce qu'elle nous efface du souvenir des hommes.

Venit hora, et nunc est.

Le temps vient, et il est déjà venu (S. Jean, chap. V).

Ce temps funeste qui s'approche, ce terme de notre vie, ou plutôt le souvenir de ce

terme fatal, combien n est-il pas utile à tous les hommes? Rien n'est plus capable de détruire le charme séducteur qui nous attache au monde et à ses biens, malgré la connaissance que nous avons de leur vanité. Rien n'est plus capable de nous faire revenir de cet assoupissement mortel où nous passons nos jours et où nous courons risque de les finir. Si le poids qui nous entraîne au péché peut être balancé, si notre faiblesse peut être affermie contre tous les objets qui font naître et qui nourrissent les passions, c'est par la pensée de la mort, c'est par la méditation des cérémonies lugubres qui se doivent accomplir sur la pierre de notre sépulcre. Oui, chrétiens auditeurs, comme il n'est ni puissance, ni force, ni autorité, ni sagesse, qui puisse se défendre de la mort, aussi n'est-il point de vice, point de passion, point d'habitude, quelque invétérée qu'elle puisse être, que le souvenir de la mort ne déracine, qu'il n'anéantisse.

Je ne doute pas qu'en vous entretenant de cette importante matière, je ne suspende, du moins pour le temps que je parlerai, tous les mouvements déréglés de votre cœur, tous ses désirs terrestres et sensuels, toute l'affection qu'il peut avoir au péché. J'oserais même vous répondre d'une parfaite conversion, si je pouvais rendre constante l'impression que je ferai sur vos esprits; mais il n'appartient qu'à vous, Esprit-Saint, de faire entrer si avant dans nos âmes les vérités qui ne peuvent les sanctifier, qu'elles n'y puissent jamais être effacées. Je puis rendre mes auditeurs inexcusables en leur découvrant la vanité des biens qui les attachent; mais c'est à vous à les rendre vertueux en leur inspirant le mépris des biens passagers et l'amour des biens éternels. C'est dans l'espérance que vous leur ferez cette grâce, que j'entreprends ce discours pour les y préparer, et que je m'adresse à Marie, votre épouse bien-aimée: *Ave, Maria.*

Une des choses qui me surprennent le plus dans la vie, c'est que tous les hommes étant si assurés de mourir, étant dans le danger de mourir à tout moment, ayant sans cesse devant les yeux mille monuments qui les avertissent de ce péril, tout presque leur représentant l'image de la mort, la mort, ce terme inévitable, soit cependant l'objet qui les occupe le moins. Il est certain que tous les pas que nous faisons nous approchent de notre sépulcre: que ce soit à l'église ou au bal, au sermon ou à un spectacle profane que vous alliez, vous avancez vers le dernier jour; nous y courons tous sans relâche, soit que nous veillions, soit que nous soyons ensevelis dans le sommeil, soit que nous consacrions le temps à la prière, soit que nous le perdions dans l'oisiveté. Que dirait-on d'un voyageur qui ne penserait jamais au terme de son voyage, quoique, pour s'y rendre, il marchât jour et nuit sans s'arrêter nulle part un seul moment?

Mais quelque surprenant que cet oubli m'ait paru d'abord, je vous avoue, messieurs, que je commence à m'en étonner un peu moins lorsque je considère les effets que doit produire, dans les chrétiens, la pensée de la mort: quel spectacle, mes frères! et peut-on trouver étrange qu'on tâche d'en détourner la vue? Si je ne m'arrête point ici à vous faire la peinture d'un cadavre, c'est que, sans avoir recours aux images et aux figures, je n'ai qu'à définir la mort pour dire quelque chose de plus terrible que tout ce que les peintres peuvent représenter. Le savez-vous, chrétiens auditeurs, ce que c'est que la mort? C'est la preuve sensible et incontestable du néant de l'homme, c'est le retour de l'homme à ce triste néant d'où il est sorti, c'est son entière destruction, et par conséquent l'objet dont naturellement il doit avoir le plus d'horreur.

Je vais vous montrer, chrétiens auditeurs, par quels degrés la mort nous fait descendre à ce triste état. Remarquez-les, ces degrés: j'en distingue trois, qui feront les trois parties de ce discours. La mort nous réduit au même état où nous étions dans le sein de nos mères, en nous dépouillant de tout, de l'usage même de la vie. La mort nous rappelle au même état où nous étions avant d'être conçus, en réduisant nos corps au limon dont ils ont été formés. La mort nous fait revenir au même état où nous serions si nous n'avions jamais été au monde, en nous effaçant du souvenir des hommes.

PREMIER POINT.

La mort est la peine du péché: c'est pourquoi, lorsque je vois un homme prêt à rendre les derniers soupirs, je m'imagine voir sur l'échafaud un criminel que Dieu a livré à la mort qui devient son bourreau. Mais comme avant de faire mourir un grand qui s'est révolté contre son prince, ou qu'on a surpris dans une trahison contre l'Etat, on le dégrade, on confisque ses biens, on le déclare déchu de ses charges, de tous ses emplois; ainsi la mort, pour commencer à punir l'homme du péché, le dépouille de toutes ses richesses, de tous ses titres, de tous les honneurs qu'il possédait dans le monde: c'était un roi, un prince, un grand, c'était une reine, une princesse, la mort l'égale aux personnes de la condition la plus vile et la plus abjecte.

Quelle plus triste situation que l'état où l'Ecriture nous représente David fuyant les poursuites de son fils Absalon! Ce monarque, pieds nus, tête nue, sort de son palais et de la capitale de son royaume, il n'est suivi que d'un petit nombre de ses serviteurs, tout le reste marche à la suite de son fils rebelle, qui s'est rendu maître du palais royal, qui se fait obéir dans Jérusalem, qui dispose à son gré des trésors et même de l'épouse de son père. Mais n'est-ce pas un spectacle plus triste encore de voir un homme qu'on emporte hors de cette riche maison où il ne doit jamais rentrer, où un autre est devenu le maître de son argent, de ses meubles, de ses charges et de tout ce qu'il avait dans le monde? Il est étrange qu'il ne conserve pas la plus légère partie de tant de richesses, pas un haillon de tant d'habits précieux, pas un

seul meuble. Il est étrange que de tant de soldats, de tant de courtisans et de serviteurs dont ce prince était environné, aucun ne s'attache plus à lui, et que tout d'un coup il se trouve réduit à des ténèbres si affreuses, à une solitude si entière, qu'il ne reste pas une seule personne qui veille auprès de son tombeau.

Reconnaissez surtout ici, messieurs, le néant de la grandeur et de la puissance humaine. A peine un prince a rendu le dernier soupir, qu'il demeure dépouillé de tout ce que la fortune lui avait donné; il n'a plus ni crédit, ni autorité; il ne peut ni se faire aimer, ni se faire craindre; il ne peut ni protéger ses partisans, ni humilier ses ennemis; on commence à se rire de sa colère, à maltraiter ses favoris, à respecter ceux pour qui il avait le plus d'aversion, à censurer sa conduite, à la condamner impunément; on oublie ses commandements, on casse ses lois, on les réforme, on établit des ordres contraires à ceux qu'il a prescrits, on n'en fait plus de cas; il n'a plus rien en effet, et il n'est plus rien parmi les hommes.

La mort ne s'arrête pas encore là. Lorsqu'un homme de la plus haute fortune tombe dans le dernier mépris, et dans la dernière indigence, par la perte de sa dignité, de ses emplois, et de tous ses biens, tout le monde est touché de son malheur, parce qu'on sait quel chagrin a coutume de causer un si grand changement : cependant dans cette disgrâce, outre l'espérance de revenir à sa première fortune, un homme conserve ses talents naturels : s'il a de l'esprit, de la science, du mérite, il peut encore se faire considérer, et tenir quelque rang parmi les hommes. Mais la mort enlève tous ces avantages; cette mémoire, cette éloquence, cet esprit souple, insinuant, agréable, délicat, fertile en expédients, capable de porter partout la joie, partout la ressource des sages conseils, capable de gouverner un état, de ménager les affaires les plus épineuses, tout cela périt avec la vie; dans un moment on perd tout ce que l'étude, la lecture, la conversation, l'expérience avait ajouté aux qualités naturelles; voilà le fruit de plusieurs années de réflexions anéanti; les talents mêmes spirituels, le zèle, le don de toucher les cœurs, la pitié envers les pauvres, la science des choses divines, tout cela disparaît à la mort, tout cela est rendu inutile.

Elle nous prive même cette mort impitoyable, de l'usage des sens et des facultés qui servent à entretenir la vie civile; avec l'usage des yeux, de l'ouïe, de la parole, du goût, elle nous ôte tout mouvement, tout sentiment. Un homme se croit malheureux s'il perd une de ces facultés, s'il devient tout d'un coup muet, aveugle, paralytique, sourd : quelle misère d'éprouver à la fois tous ces maux, de ne plus voir ni la lumière, ni les astres, ni les riantes images que la nature forme, ni les magnifiques spectacles que l'art prépare; de ne plus goûter ces fruits délicieux, ces mets exquis; de n'entendre plus ces concerts, ces flatteries! Ames voluptueuses, voilà tous vos plaisirs anéantis. Je ne vous demande point si vous êtes sensibles à cette perte, vous qui même pour plaire à votre Dieu ne pouvez vous résoudre à vous priver d'aucun de ces plaisirs; les voilà tous perdus, les voilà retranchés pour toujours.

La mort fait plus encore : non-seulement elle nous ravit ce qui nous rend recommandables parmi les hommes, ce qui nous rend utiles à ceux avec qui nous vivons; elle nous sépare encore des hommes, elle nous arrache à nos amis, à nos proches, à tout ce que nous avons de plus cher sur la terre. Quelle désolation de perdre tout d'un coup une épouse, des frères, des enfants, et tout cela sans apparence d'en avoir d'autres! Une mère, quoique chargée de fils et de filles, est inconsolable si la mort lui en ravit un; si quelqu'un veut se donner à Dieu, quels combats, quand il faut se séparer! A la mort il faudra tout quitter, tout quitter à la fois, tout quitter pour toujours. Enfin, messieurs, la mort ôte le temps, les moyens de travailler désormais au salut, de faire de bonnes œuvres pour le ciel, de se convertir, de se réformer, d'acquérir la sainteté et la perfection chrétienne. Comme ces biens sont spirituels, ils semblaient devoir être hors du pouvoir de la mort; mais non, avec ce jeune homme, avec cette jeune femme, mourront tous les grands desseins de pénitence qu'ils prétendaient exécuter dans leurs derniers jours, mourront ces beaux désirs de perfection qu'ils avaient résolu d'accomplir dès que la grande jeunesse serait passée. Il faudra abandonner non-seulement cette maison commencée, ce procès, ce mariage, mais cette bonne œuvre, la lecture de ce saint livre, la conversion de cette âme, cet établissement de piété, en un mot, sa propre sanctification, dans le temps qu'on y travaillait peut-être avec le plus d'ardeur, le plus de joie, et qu'on avait plus d'espérance d'y réussir. Vit-on jamais un dépouillement pareil, un néant plus entier et plus profond? Jésus compare la mort à un voleur; mais quel voleur enlèvera jamais biens, charges, qualités, honneurs, plaisirs, amis, parents, talents naturels et surnaturels, à moins qu'il n'ôte la vie? Voilà donc cet homme réduit à l'être purement corporel, il n'est plus au monde que sur le pied d'un corps inanimé, il n'y est qu'un amas de terre et de limon, il n'en reste qu'un cadavre froid et défiguré, et à ce cadavre il ne reste plus que le sépulcre: *Solum mihi superest sepulcrum.*

O mort, que ton souvenir est amer! *O mors, quam amara est memoria tua!* Sur quoi donc peut-on tellement établir sa paix et son bonheur, qu'on ne soit point troublé par la pensée de la mort? Et si cette pensée me trouble, si elle glace mon sang dans mes veines, si elle me plonge dans une si noire mélancolie, que sera-ce de la mort même et de la séparation réelle de tout ce que j'aime? Non, je ne m'étonne point qu'on ne pense pas volontiers à ce qu'on doit souffrir avec tant de douleur; mais ce dont je ne saurais

assez m'étonner, c'est que sachant la nécessité indispensable où nous sommes de nous séparer de tout, c'est que prévoyant la peine horrible que nous sentirons à cette séparation, au lieu de dénouer successivement les nœuds qu'il faudra rompre alors avec tant de violence, nous tâchons de les serrer davantage, d'en former de nouveaux tous les jours, comme si à force de nous attacher au monde, nous espérions de pouvoir résister à la force de la mort, qui nous doit tout arracher, qui nous doit arracher nous-mêmes à tout ce qui est dans le monde. Mais revenons à ce cadavre, accompagnons-le jusqu'au sépulcre, voyons quel traitement il reçoit de la mort après la mort même, et comment elle nous fait descendre au même état où nous étions avant d'être conçus, en nous réduisant au limon et à la poussière dont nous avons été formés. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Nous lisons, au trente-deuxième chapitre de l'Exode, que Moïse étant revenu de la montagne, et ayant trouvé le veau d'or que le peuple avait élevé pour en faire son Dieu, il ne se contenta pas de renverser l'idole et de la fouler aux pieds, il la fit fondre pour en détruire la figure; il la fit réduire en poudre, pour anéantir, autant qu'il était possible, jusqu'à la matière qui avait servi à ce sacrilége ouvrage de la main des hommes. Si cette idole d'or, formée par les Israélites et adorée durant quelque temps, nous représente, par le culte qu'on lui rend, l'éclat de la grandeur humaine, nous voyons également dans sa destruction une image fidèle de ce qui arrive à la mort de l'homme. Ce n'est pas assez de dégrader cette idole, de la renverser, il faut lui ôter toute figure et la mettre hors d'état d'en pouvoir jamais reprendre. Cette destruction, à notre égard, commence sur le lit de douleur et s'achève au tombeau. Je ne parle point du changement qui se fait dans la plus belle personne au moment qu'elle a expiré : cette tête abaissée et repliée sur la poitrine, ces cheveux que la sueur de la mort a rendus humides, ces tempes serrées, ces yeux enfoncés et ouverts qui portent l'effroi, ces joues abattues et qui semblent être collées aux os, ces lèvres retirées, ces dents noircies, cette langue séchée, ce teint livide, tout ce corps froid, immobile comme un marbre, tout cela fait un spectacle si triste, que je défie l'homme le plus enjoué de le voir sans tomber dans la plus affreuse mélancolie. Tous ceux qui s'approchent de ce lit, s'en retirent pâles, muets, pensifs, portant partout dans leur esprit la triste image de ce cadavre; leur âme demeure fermée à la joie jusqu'à ce que d'autres objets en aient effacé cette lugubre peinture. Combien de personnes, à cet aspect, ont été guéries des plus ardentes passions, détachées de la vie? combien ont pris la résolution de quitter le monde, et l'ont en effet quitté?

Il ne faut pas néanmoins s'arrêter longtemps, ce cadavre commence à se corrompre et à exhaler une odeur insupportable. L'infection est d'autant plus grande que la personne a été d'un tempérament plus délicat, a été nourrie avec plus de soin et de mollesse : *Gravius fetent divitum corpora luxuria distenta*, dit saint Ambroise. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures que cet homme a expiré, et déjà l'on ne peut plus soutenir la puanteur de l'appartement où il est mort, il y faut faire brûler des parfums, y corriger l'intempérie de l'air; il faut mettre hors de la maison ce cadavre, cet amas de corruption, il faut l'éloigner, l'enfoncer le plus qu'on pourra dans la terre, de peur que l'odeur n'infecte les lieux d'alentour. Quel épouvantable changement, quel sujet d'humiliation, ô mon Dieu! Est-ce là cet homme, le chef-d'œuvre de vos mains? est-ce là cet homme qu'animait un esprit immortel, cet homme qui méprisait le reste des humains, qui voulait être honoré comme une divinité? Cette épouse avait pour son mari une tendresse qui allait jusqu'à l'excès, ces enfants avaient pour leur père un amour véritable, ces domestiques avaient pour leur maître l'affection la plus marquée; toute cette famille est dans le plus pitoyable accablement, des sanglots mal étouffés se font entendre, les pleurs coulent, des cris perçants annoncent presque le désespoir, on semble n'être capable d'aucune attention. Cependant les ordres se donnent, il faut écarter ce cadavre infect qu'on ne supporte plus, il faut promptement s'en délivrer; épouse, enfants, amis, parents, tout s'empresse pour que ce corps soit mis hors de la maison; on gage des gens pour l'emporter, pour le donner en proie aux vers; on en dérobe la vue aux confidents les plus intimes, on le couvre, on l'enferme dans un cercueil; si quelquefois l'on en fait consumer dans la chaux vive les chairs qu'on dérobe à la pourriture, c'est la marque la plus forte du plus tendre empressement, souvent la marque du faste.

Tout cela cependant n'est rien encore si on le compare avec ce qui se passe dans le sépulcre. Quelques peuples, dont parle saint Jérôme, ont eu tant d'horreur de cet état affreux, que, pour s'exempter d'y tomber, ils ont donné dans les excès les plus étranges : les uns faisaient mourir leurs parents dans leur vieillesse, et les dévoraient eux-mêmes, de peur qu'ils ne devinssent la nourriture des vers; les autres suspendaient à des poteaux les corps de leurs proches, afin qu'ils y fussent séchés et consumés peu à peu par l'air et par le souffle des vents; les autres les abandonnaient à la voracité des oiseaux et des bêtes féroces; d'autres, le dirai-je? nourrissaient des chiens exprès, pour dévorer leurs vieillards dès qu'ils les voyaient mourir : tout cela pour les soustraire a la pourriture, à la corruption du sépulcre.

Saint Augustin rapporte qu'étant à Rome avec sa mère, il alla voir le corps de l'empereur inhumé depuis quelque temps : Je vis, dit ce saint, une chair toute livide qui commençait à se dissoudre et à tomber de toutes parts, son ventre était une affreuse fourmillière de vers qui sortaient et qui ren-

traient par troupes; j'en aperçus deux entre autres dans les deux enfoncements de ses yeux; ses cheveux lui étaient tombés, ses lèvres, son nez étaient déjà consumés, on lui voyait toutes les dents et les narines jusqu'à leur naissance.

Mais, messieurs, n'en croyons personne : entrons nous-mêmes dans le tombeau, et rendons-nous témoins des horreurs qui s'y rassemblent; là nous recevrons l'intelligence de ces paroles de Job : *Putredini dixi : Pater meus es; mater mea et soror mea, vermibus.* Quel discours peut assez exprimer ce que vous allez voir de vos propres yeux ? A peine ce corps, autrefois si beau, si bien fait, si sain, est renfermé dans le tombeau, que, changeant entièrement de couleur, ses diverses parties deviennent, les unes bleuâtres, les autres jaunâtres : à cette première difformité succède depuis les pieds jusqu'à la tête une noirceur affreuse, telle que vous l'avez peut-être quelquefois remarquée sur des personnes blessées, lorsque la gangrène s'est mise à leurs plaies, et qu'elle a gagné jusqu'aux parties voisines : peu de temps après, il s'élève sur le visage, sur les bras, sur la poitrine et sur tout le corps, une mousse, une espèce de moisissure, une fleur hideuse : les chairs commencent ensuite à s'ouvrir, à se rompre; un pus horrible, infect, gluant, sort de toutes parts, coule jusqu'à terre, et le cadavre en est baigné quelque temps : dans ce pus, soit qu'il tombe des parties extérieures, soit qu'il se ramasse dans les parties intérieures du corps, il s'engendre une quantité prodigieuse de petits vers, de petits serpents et d'autres insectes qui, étant nés, qui ayant crû dans cette ordure, commencent à se nourrir des mêmes chairs où ils ont été formés; les uns dévorent les yeux, les autres sortent des narines, d'autres se roulent dans la bouche, dans le sein, entrent et sortent de la poitrine entr'ouverte : cependant les cheveux se détachent de la tête, le nez, les lèvres, les joues tombent par morceaux, la gorge s'ouvre; les côtes, noircies par la corruption, se décharnent les premières, bientôt après paraissent les os de tous les membres : ce n'est plus qu'un fumier, qu'un cloaque, qu'un horrible amas de corruption : enfin, les vers ayant tout consumé, la faim les consumant eux-mêmes, il ne reste qu'un affreux squelette, qui se démet peu à peu comme un bâtiment ruineux, et se réduit enfin à une poussière si sèche, si stérile, qu'elle ne peut être d'aucun usage; c'est, au sentiment de quelques-uns, le dernier des éléments, ce qu'on appelle la matière dont tous les êtres corporels ont été tirés.

Voilà à quoi se réduit, dans le tombeau, le corps de l'homme, image qui paraît peut-être à votre délicatesse trop énergiquement retracée, image cependant dont la pensée n'est pas assez fortement imprimée dans votre âme, si elle y peut encore compatir avec l'attachement sensuel que vous avez pour votre corps; image que l'Ecriture ne nous a pas mise devant les yeux pour que nous en bannissions le souvenir : *Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes :* voilà la fin de toute beauté, la fin de tous les plaisirs, toutes les délices de la vie; ce corps nourri si délicatement, et dont on conserve si soigneusement l'embonpoint, ce corps qu'on habille avec tant de mollesse, pour qui l'on fait des lits si délicieux, qu'on défend avec tant d'attention contre les intempéries de l'air, ce corps dont la conservation occupe les soins de tant de médecins, de tant de domestiques, ce corps dont les plaisirs absorbent, outre les richesses de la nature, les productions de l'art les plus précieuses, ce corps doit enfin servir de nourriture aux vers et produire lui-même la plus horrible corruption. Eh quoi ! n'aimé-je pas mieux que ma chair se consume peu à peu par les jeûnes, par les veilles et par les autres exercices de la mortification chrétienne? Ne vaut-il pas mieux que ces membres s'usent dans des œuvres de charité, qu'ils s'épuisent dans les emplois du zèle et dans les travaux apostoliques pour la gloire du Seigneur et pour le salut de mes frères? Grands saints, que vous avez été sages d'avoir méprisé ce corps, de l'avoir traité avec tant de rigueur, de lui avoir refusé toutes sortes de délices, de l'avoir si peu épargné durant sa vie! Aujourd'hui on en conserve les précieux restes dans des draps d'or, dans des châsses d'argent et de cristal, sur des autels enrichis de tout ce que la nature a de plus précieux : votre âme cependant reçoit dans le ciel, avec usure, la récompense de cette généreuse mortification, en attendant que la chair elle-même, après avoir partagé vos travaux, aille prendre part à votre gloire. Qu'on nourrisse, qu'on engraisse ces animaux qui, après leur mort, peuvent encore servir de nourriture à l'homme; mais que sert ce corps au monde, que me sert-il à moi-même, si devant pourrir après la mort, comme la chair des animaux qui n'est d'aucun usage, il ne se rend pas utile par le travail et par les services qu'il rend à mon âme? Sainte pénitence, qui tirez de si précieux avantages de cette chair corruptible, de cet amas de fange et de limon, qui non-seulement desséchez les humeurs qui précipitent sa corruption et qui la rendent plus infecte, mais qui êtes encore pour elle un baume salutaire, un baume qui la conserve incorruptible, qui doit lui procurer une résurrection si glorieuse, et la rendre même plus brillante que les astres, quel est l'aveuglement des hommes, ô saintes rigueurs, de vous haïr autant qu'ils aiment cette chair, tandis que cet amour même qu'ils ont pour elle devrait les porter à vous aimer!

Dans la peinture que je viens de faire, vous avez vu, chrétiens auditeurs, l'homme réduit au même état où il était avant d'exister; voyons, en deux mots, comment, après la mort, il est comme s'il n'avait jamais été : c'est ce qui me reste à vous montrer dans la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Quoique les hommes, après la mort, doivent retourner au même état où ils étaient avant que d'être, il leur reste néanmoins une espérance qui les flatte ; ils s'imaginent qu'on se souviendra qu'ils ont été et qu'ils vivront dans le cœur de leurs amis, dans la mémoire de leurs pareils : mais je ne sais si vous avez jamais observé combien cette espérance est vaine. Faites du bien, signalez-vous par votre conduite, par votre vertu, quelle sera votre récompense ? Croyez-moi, mes frères, n'en attendez aucune de la part des hommes. *Non erit memoria sapientis sicut et stulti in perpetuum :* Ni la mémoire du sage, ni la mémoire de l'insensé ne seront éternelles ; l'une et l'autre périra également. Quand on apprendra votre mort, le peu de gens qui vous ont connu diront deux mots à votre louange ; à ces deux mots vos amis ajouteront quelques signes de douleur : Je le regrette, diront les uns ; c'était un homme de bien : Dieu lui pardonne, diront d'autres ; il a fait du mal à bien des gens. Cette femme était recommandable par sa réserve, par sa retenue ; mais à combien de discours celle-ci n'a-t-elle pas donné occasion par ses manières trop libres ? Après ce peu de paroles d'éloge ou de censure, on fermera la bouche, on gardera sur ce qui vous concerne un silence éternel. A l'égard des vieillards, avant même leur mort, ne voyons-nous pas mourir leur réputation et leur gloire ? Dès qu'ils sont inutiles, dès qu'ils ne font plus rien, on oublie ce qu'ils ont été, ce qu'ils ont fait ; on est tout occupé à considérer ceux qui depuis sont entrés sur les rangs, ceux qui remplissent la scène : que sera-ce donc quand la mort aura achevé d'étouffer ce souffle de vie presque éteint ?

Il ne faut point vous flatter : le jour même que vous mourrez, si vos amis versent quelques larmes, dans la pensée qu'ils ont perdu quelque plaisir, quelque appui en vous perdant, bientôt après ils tâcheront de se consoler ; et pour peu d'avantage qu'ils trouvent dans vos dépouilles, pour peu de part qu'ils aient à votre héritage, on verra incessamment la joie succéder à la douleur. Je ne vous dis point que dans le monde, dans le voisinage, on agira, on commercera, on vendra, on donnera, on se réjouira comme auparavant, que le lendemain il en mourra un autre qui vous fera oublier ; je ne vous dis point que ce jour même arrivera la nouvelle d'un combat, d'une victoire, ou qu'on célébrera un mariage qui tournera ailleurs tous les esprits ; je parle de votre propre famille. Epouse, qui vous croyez chérie, à peine aurez-vous expiré, que peut-être votre mari songera à une autre épouse : vous, mari impérieux, mari avare, à peine aurez-vous fermé les yeux, que votre femme bénira le ciel de se voir en liberté, de se voir pourvue d'assez de bien ; peut-être même vos enfants auront-ils de la peine à dissimuler la joie qu'ils auront de se voir en possession de vos terres et de vos titres ; les plus affectionnés de vos domestiques se consoleront à la vue de l'avantage le plus léger que leur vaudra votre mort. Mais je veux qu'une riche succession ne fasse que tempérer, qu'affaiblir l'affliction de vos proches, quelle joie du moins dans ceux qui attendent le salaire de ce qu'ils ont fourni pour la pompe de vos funérailles ! Etes-vous en terre ? c'en est fait, chacun retourne à ses occupations, on songe à se faire d'autres amis, à pourvoir aux affaires que vous avez laissées, à placer cet argent, à continuer ce commerce, à cultiver vos anciens amis, à prévenir les dérangements, les pertes que votre mort pourrait causer ; mais pour vous, vous voilà entièrement oublié, on n'y pense pas plus que si vous n'aviez jamais été au monde : *Homo vero cum mortuus fuerit et nudatus, atque consumptus, ubi, quæso, est ?*

Où est donc cet homme, chrétiens auditeurs, où est ce prince, cette princesse, qui durant quelques années a été un des plus beaux ornements de la cour, qui y était comme l'âme de toutes les fêtes, de tous les plaisirs, qui brillait partout, qui partout se faisait remarquer par les avantages de son corps et de son esprit ? Une fièvre, hélas ! l'a emportée depuis deux jours, et il n'en reste plus aucune trace sur la terre. *Homo cum mortuus fuerit et nudatus, atque consumptus, ubi, quæso, est ?* Dites-moi, je vous prie, où l'on peut trouver cette personne depuis que la mort l'a enlevée au milieu de sa grandeur, au milieu de ses plaisirs ? Si j'entre dans l'appartement où elle a passé et fini ses jours, un profond et morne silence m'apprend qu'elle n'y est plus : je vois le lit superbe où elle prenait son repos, le riche dais sous lequel elle avait coutume de recevoir, pour ainsi dire, les adorations des hommes : ils ne s'y montrent plus, ces hommes à leur place que vois-je ? partout un vide, partout une solitude affreuse : là paraissent encore des équipages abandonnés, ici les magnifiques parures, les derniers habits qu'elle a portés ; mais nulle part je n'aperçois la personne à qui appartenaient tous ces meubles précieux : dans son sépulcre la pourriture, l'infection annoncent sa présence, ou plutôt à sa place quelques os décharnés, des cendres, de la poussière !

Il faut donc la chercher dans la mémoire des hommes ; mais, hélas ! de nouveaux objets ont déjà effacé avec le souvenir de ses bienfaits le souvenir de ses vertus ; tout avec elle est oublié, on n'y songe plus, on n'en parle plus : le bien, le mal, tout est anéanti. *Filii hominum, usquequo gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ?* O enfants des hommes, est-il possible que rien ne puisse vous faire ressouvenir de la mort ? est-il possible que le souvenir de cette mort ne vous détache point de la vie ? Grands de la terre, riches mondains, voilà où votre grandeur, où vos richesses seront réduites dans peu de temps, à un suaire, à six pieds de terre, à une épouvantable corruption, à un prompt, à un éternel oubli ; voilà ce qui est arrivé à tous vos ancêtres, à

tous vos prédécesseurs : plusieurs d'entre eux sont peut-être morts dans les palais que vous habitez, dans cette même alcôve où vous reposez tous les jours ; vous les suivrez, et vous serez suivis de mille autres. On vous viendra voir peut-être dans peu de jours enveloppé, cousu dans un suaire, étendu dans un cercueil, et cela pour réfléchir, à la vue de votre cadavre, sur la vanité des biens terrestres, pour s'instruire sur ces pitoyables restes à mépriser ce que vous avez trop aimé. *Usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?* Quoi ! vous vous enflez d'orgueil, homme mortel, ver de terre ! vous méprisez ceux qui sont au-dessous de vous, vous ne daignez pas les regarder, et peut-être dans peu de jours ils marcheront sur votre tombeau, ils feront sur votre épitaphe les réflexions les plus malignes, ils manieront vos os, ils s'en joueront, ils les fouleront aux pieds, ils insulteront à vos cendres, qu'ils verront confondues avec les cendres des plus misérables d'entre les humains. Et vous, âmes voluptueuses, jusqu'à quand serez-vous éprises de cette chair qui commence déjà à se flétrir, qui tend tous les jours à la corruption? jusqu'à quand serez-vous idolâtres de cette créature qui est toute composée des humeurs sales et infectes qui la feront pourrir un jour dans toutes les parties de son corps, qui portent déjà les semences des vers qui doivent ronger ce corps dans le sépulcre? Peuple insensé, qui cours après les biens et les honneurs de la terre, qui t'épuises au service de mille maîtres mortels comme toi, et pour des récompenses qui doivent périr avant toi, peuvent-ils, ces grands du monde, te donner un seul jour de vie? ou attends-tu d'eux quelque secours qui te puisse arracher d'entre les mains de la mort? *Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?*

Que vous êtes heureux, vous sages mortels, qui vous dépouillez volontairement, qui du moins détachez votre cœur de tout ce qu'il faudra abandonner en mourant ! Quelle folie d'attendre que la dernière maladie, que nous portons peut-être déjà dans notre sein, nous vienne ravir les fragiles biens que nous possédons, lorsque nous pouvons nous faire un si riche fonds de mérites de la nécessité indispensable où nous sommes de tout quitter, lorsqu'à la place de l'humiliante pourriture qui menace nos corps, nous leur pouvons procurer une glorieuse incorruptibilité, lorsqu'à la place de cet oubli affreux qui doit suivre notre mort, nous pouvons nous assurer une heureuse immortalité ! Croyez-moi, âmes chrétiennes, ôtons à cette cruelle mort le moyen de nous nuire, en faisant à Dieu un sacrifice de tout ce qu'elle regarde déjà comme sa proie : il faut nous hâter, si nous voulons prévenir les désastres qu'elle entraîne ; peut-être a-t-elle déjà levé le bras pour nous donner le dernier coup. O l'heureuse mort, chrétiens auditeurs, que cette mort à laquelle un amour sincère nous soumet avant la mort même ! qu'il est peu terrible, ce genre de mort, qu'il a même d'agréments pour quiconque s'est défait de tout ce qui rend cette dernière heure si redoutable aux gens du monde ! Non, la mort n'est plus alors un monstre affreux, ce n'est plus un tyran impitoyable ; ce n'est qu'un fantôme dont on se joue, ou un lion apprivoisé dont on ne craint ni la force ni la fureur : on y pense sans frayeur, on la défie, on la désire quand elle est éloignée, on l'envisage sans crainte quand elle s'approche, on la reçoit avec joie quand elle se présente. Loin en effet de nous venir dépouiller, elle nous vient rendre avec usure tout ce que nous avons quitté pour Dieu ; loin de nous dégrader, elle vient couronner notre pénitence; loin de nous réduire en quelque sorte à notre premier néant, elle va nous réunir à l'objet éternel de tous nos désirs ; elle va nous y réunir pour n'en être jamais séparés. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA NECESSITÉ DE SE PRÉPARER A LA MORT.

Il est important de se préparer à la mort, il est inutile de renvoyer cette préparation à la dernière heure.

Venit nox quando nemo potest operari.

La nuit vient, où l'on ne peut rien faire (*S. Jean, ch.* IX).

Si par cette nuit dont il est fait mention dans l'Evangile, Jésus-Christ a voulu parler de la mort, comme l'assurent saint Cyrille et saint Augustin, voici des paroles qui renferment des vérités bien importantes et bien terribles : *Venit nox :* la mort s'approche ; cette nuit où vos yeux, qui, selon le mot du Sauveur, sont comme la lumière de votre corps, où ces yeux seront éteints à jamais ; cette nuit où tous vos membres glacés ne sentiront plus cette douce chaleur par laquelle le soleil ranime la nature languissante, cette nuit dont les noires ombres inspirent la crainte et l'effroi aux plus intrépides ; *venit*, elle s'avance à chaque moment, à chaque moment nous nous avançons vers elle ; elle vient, elle est proche, elle est venue. O la triste pensée pour une âme qui doit perdre, en mourant, tout ce qu'elle aime, et qui court risque, en perdant tout, de périr elle-même ! *Venit nox in qua nemo potest operari :* Le temps de cette mort n'est pas seulement la plus triste de toutes les saisons, il en est encore la plus stérile et la moins propre au travail. Le Fils de Dieu ne dit pas seulement que dans ce temps-là il est difficile de rien faire, mais qu'il est même impossible, non-seulement pour quelques-uns, pour ceux qui sont surpris ou qui ont l'esprit troublé, mais généralement pour tout le monde : *Venit nox in qua nemo potest operari.* Si cette impossibilité est réelle, à quel malheur ne nous expose-t-elle pas? Nous n'avons rien fait jusqu'à présent, nous ne ferons rien au dernier jour, et ce dernier jour n'est pas éloigné. Avant néanmoins qu'il arrive, j'espère pouvoir vous exhorter à mé-

nager avec tout le soin possible les moments qui vous restent. Prions l'Esprit-Saint de rendre mes exhortations efficaces; et, comme c'est par le crédit de Marie surtout que nous pouvons obtenir cette grâce, adressons-lui, avec l'Eglise, la prière ordinaire : *Ave, Maria.*

De tous ceux qui pensent quelquefois à la mort, il n'en est aucun qui ne souhaite de mourir saintement; mais que ce désir est faible dans la plupart des chrétiens! La raison que j'ai de le croire, c'est que la plupart se contentent de désirer cet inestimable avantage. Cependant, chrétiens auditeurs, si nous voulons obtenir une sainte mort, il faut que nous tâchions de la rendre telle par nos soins, et de prévenir les accidents qui la peuvent rendre funeste. Notre sort est entre nos mains; et si nous sommes du nombre des réprouvés, nous n'en pouvons accuser que notre paresse. Mais à quoi l'attribuerons-nous, cette paresse, qui peut être la source d'un si grand malheur? Certainement, plus j'y songe et moins je me satisfais sur ce point. Je vois bien qu'on ne se met pas plus en peine de se préparer à la mort que si on ne devait jamais mourir; mais je ne puis croire que cette négligence vienne du peu de lumières que nous avons, vu que l'Evangile et ceux qui le prêchent ne se lassent point de nous répéter tout ce qui peut, et nous réveiller, et nous instruire. Ignore-t-on qu'il faut se préparer à la mort? Ignore-t-on que d'attendre le dernier jour pour cette préparation, c'est trop la différer? Faudra-t-il revenir encore à la preuve de ces deux vérités que la foi nous oblige de croire, et dont l'expérience ne nous permet pas de douter? J'y reviendrai, chrétiens auditeurs, non pour vous apprendre ce dont je suis persuadé que vous êtes instruits, mais pour vous engager à y faire des réflexions qui vous seront, comme je l'espère, aussi utiles qu'elles sont importantes. Sur quoi voici quel sera le sujet et le partage de ce discours. Je vous montrerai, dans le premier point, combien il est important de se préparer à la mort; et, dans le second, combien il est inutile de renvoyer cette préparation à la dernière heure : c'est tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui.

PREMIER POINT.

Il est arrêté que les hommes meurent une fois, dit le grand apôtre : *Statutum est hominibus semel mori.* De tant de personnes illustres qui composaient cette cour il y a cent ans, de tant de millions d'hommes, de femmes, d'enfants, qui peuplaient cette ville, ce vaste royaume, il n'en reste pas un seul aujourd'hui; tout est cendre, tout est pourriture : de tous ceux qui vivent aujourd'hui, soit dans l'Angleterre, soit dans les autres parties du monde, vieux, jeunes, pauvres, riches, il est certain qu'il n'en restera pas un seul en moins de cent ans; mais de ce grand nombre d'hommes qui sont tous assurés de mourir dans si peu de temps, combien y en a-t-il qui soient assurés de bien mourir? pas un seul; combien qui se disposent pour bien mourir? hélas! que peut-on dire, sinon que leur nombre égale à peine le nombre des grappes qu'on trouve encore sur les pas du vendangeur avide, ou des fruits qui restent sur l'arbre après la récolte, ou des épis qui ont échappé à l'œil du moissonneur avare? C'est ici, messieurs, que je veux vous faire avouer que notre imprudence est extrême; car dans la nécessité où nous sommes tous de mourir, dans l'incertitude où nous sommes si nous mourrons en saints ou en réprouvés, si quelque raison pouvait nous dispenser de nous préparer soigneusement à la mort, ce serait sans doute, ou le peu d'importance qu'on verrait dans cette affaire, ou le peu de difficulté qu'on trouverait à la faire réussir, ou la facilité d'en réparer le mauvais succès; mais, au contraire, il n'est rien de si important qu'une bonne mort, rien de plus difficile que de parvenir à cette mort des saints, rien de plus irréparable qu'une mort telle que la mort des méchants.

Quelque intérêt que nous ayons de bien vivre, il est vrai néanmoins qu'il nous importe encore plus de bien mourir, puisque la plus sainte vie ne nous peut servir de rien, si elle n'est suivie d'une bonne mort. Plus nous avons travaillé pour le ciel, plus notre vie a été sainte, plus nous sommes intéressés à la finir saintement, afin de sauver le fruit de nos travaux et de notre sainteté. Après la plus longue pénitence, après la plus longue suite de bonnes œuvres, si notre fin ne répondait pas à ces heureux commencements, à ces progrès soutenus, tout serait éternellement perdu pour nous; la mort, que l'Ecriture a comparée à un voleur, nous dépouillerait de tous les trésors de grâce et de vertu que nous aurions rassemblés, et nous enverrait dans l'autre monde les mains vides, dans un état tout semblable à l'indigence de ces marchands infortunés qui, après une longue et périlleuse navigation, viennent faire naufrage au port, et perdre à la vue de leur patrie le fruit de plusieurs années de courses et de fatigues. Tel fut le malheur de ce lâche soldat qui était parmi les quarante martyrs, mais qui, sur le point d'expirer glorieusement dans un étang glacé, renonça à la foi pour se délivrer de ce supplice, ou plutôt pour passer à un supplice éternel, puisqu'il ne survécut qu'un moment à sa perfidie. Telle fut encore la disgrâce de ce Japonais qui, déjà demi-brûlé, voulant sortir du feu auquel il avait été condamné pour la foi de Jésus-Christ, y fut repoussé par les bourreaux, et mourut apostat dans les mêmes flammes où un moment de constance lui allait donner la couronne du martyre. Ces exemples, à la vérité, ne doivent pas épouvanter les gens de bien, parce que je ne vois pas qu'il soit jamais arrivé que personne ayant servi Dieu de bonne foi, ait fini malheureusement ses jours; j'ose même assurer que sa perte est moralement impossible. Tout cela néanmoins doit inspirer aux plus vertueux une grande vigilance et les porter à se préparer à mourir; car enfin il est constant que s'ils meurent dans le péché, leur mort anéantit tous leurs

mérites, et que d'ailleurs leurs mérites ne peuvent leur répondre d'une bonne mort.

Mais que serait-ce, chrétiens auditeurs, que la perte du peu de bien que nous pouvons avoir fait dans notre vie, si nous ne perdions encore notre âme? A la mort, il s'agit de tout pour moi : si je meurs chrétiennement, je me trouve fixé dans un bonheur qui ne finira jamais ; si je meurs coupable, je suis perdu, je suis damné sans ressource; de cette dernière heure, de cette dernière action dépend mon éternité; n'en est-ce point assez pour m'engager à penser comment se terminera cette dernière action, et comment je dois prendre les mesures propres à en rendre le succès heureux? Quand un athlète devait lutter dans l'amphithéâtre, quels soins ne se donnait-il pas pour se disposer à ce combat? Il étudiait longtemps toutes les souplesses dont il avait dessein d'user, il tâchait de prévoir tous les artifices dont on se pouvait servir pour le surprendre, il s'essayait mille fois contre des adversaires feints; dans quelle frugalité, dans quelle continence vivait-il, de peur que ses forces ne fussent affaiblies par l'usage des plaisirs; et tout cela, dit saint Paul, dans l'espérance d'un vain honneur et d'une couronne corruptible : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.*

Quand, à l'occasion de quelque fête, on propose un prix pour la course ou pour quelque autre exercice de corps, combien de fois ceux qui y prétendent exercent-ils leurs coursiers, s'exercent-ils eux-mêmes? combien de fois, avant le jour marqué pour ces jeux, mesurent-ils la carrière où ils doivent courir? Si, au lieu d'un diamant ou d'une épée, qui sera la récompense de leur adresse, il s'agissait de gagner un royaume ou de se garantir de la mort, ne seraient-ils pas les plus insensés des hommes de se présenter pour entrer en lice, avant de s'être souvent éprouvés? Que doit-on donc penser de nous? Nous n'ignorons pas que de la manière dont nous mourrons dépend notre bonheur ou notre malheur éternel, et nous voulons nous offrir à ce dernier combat sans avoir jamais manié les armes, sans avoir prévu les moyens dont on se doit servir pour n'être pas vaincus? Dans les occasions les plus communes, dans les jeux ordinaires du monde, quel homme se hasardera à jeter les dés qu'après s'être instruit de leur usage, se hasardera à quelque chose de moins intéressant, à entrer dans une danse nouvelle, à y faire un nouveau pas, qu'après l'avoir étudié longtemps en particulier? et nous mourrons sans jamais avoir appris à mourir!

Du moins s'il était facile de réussir dans cette dernière action de la vie, notre négligence serait supportable ; mais rien n'est plus difficile : car qu'est-ce, selon vous-mêmes, que faire une bonne mort? croyez-vous que ce soit rendre l'esprit en déposant les désordres de sa vie dans le sein d'un sage ministre, en recevant de ses mains le corps du Sauveur, et enfin la dernière onction, le sacrement des mourants? Si c'en était assez pour mourir en vrai chrétien, rien dans tout cela n'est fort difficile ; mais combien de chrétiens brûleront éternellement dans les enfers, à qui aucun de ces secours n'a manqué? Mourir sur la cendre, sous le cilice, entre les bras d'un crucifix, environné de prêtres, en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie, c'est mourir d'une manière édifiante, ce sont là, ce semble, de véritables marques de prédestination : mais ce n'est cependant pas en quoi consiste la bonne mort. Ce fameux compagnon de saint Bruno mourut de la sorte, et il ne laissa pas d'être damné. Saint François-Xavier, au contraire, expira sur un écueil, dans un pays d'idolâtres, sans prêtres, sans sacrements, sans aucun secours spirituel de la part des hommes, et néanmoins sur l'heure cette âme fut portée dans le ciel. Bien mourir, messieurs, c'est mourir sans péché et sans attache au péché, c'est mourir après avoir expié tous les déréglements de la vie, après avoir pleinement satisfait à la justice de Dieu, après avoir entièrement arraché du cœur toute l'affection qu'il a jamais eue pour le monde ; c'est mourir dans une sincère disposition de souffrir plutôt mille morts que d'acheter cent années de vie par une seule offense mortelle ; c'est mourir dans les sentiments d'une foi inébranlable, d'une espérance invincible, d'un amour pour Dieu qui surpasse tout autre amour, d'une charité pour nos frères qui égale la tendresse que nous avons pour nous-mêmes.

Si de pareilles dispositions nous paraissent faciles, certainement ou nous sommes dans une grande erreur, ou tous les saints se sont étrangement trompés ; car les saints n'ont jeûné, ils n'ont prié, ils n'ont versé tant de larmes, ils ne se sont interdit tout commerce avec les hommes, que pour se procurer l'avantage de mourir dans l'état et dans les sentiments que je viens d'exposer. Voyez cette jeune fille, ce jeune homme qui étaient nés avec de si grands talents pour le monde, voyez-les, ces personnes qui, à la fleur de leur âge, ont renoncé à tant de biens, à tant de délices : que prétendaient-elles si ce n'est de se disposer à mourir saintement? Quoi! tandis que vos propres frères, vos propres enfants, pour obtenir l'avantage de mourir dans l'amitié de Dieu, s'arrachent pour ainsi dire de votre sein, et se privent volontairement de vos caresses, de tout votre héritage ; quoi! mère chrétienne, tandis que votre fille va sur les pas d'une sainte Claire ou d'une sainte Thérèse se revêtir d'un sac, se condamner à n'avoir d'autre lit que des ais, tandis qu'elle voue une chasteté éternelle, un jeûne éternel, une éternelle solitude, qu'elle s'ensevelit toute vivante, qu'elle fait, pour ainsi parler, célébrer ses funérailles cinquante ans avant sa mort, vous croyez qu'au milieu des soucis et des plaisirs de la terre, sans que vous daigniez même y songer, vous pouvez attendre cette sainte mort, qu'elle n'ose presque se promettre, et qu'elle n'espère qu'en tremblant ?

Qu'y a-t-il donc de si redoutable dans la

mort? Tout, mes frères, est à craindre dans ce dernier moment : la colère de Dieu, qui a coutume de se réserver cette heure pour punir nos délais, nos tiédeurs, le mépris de ses grâces si longtemps supporté, pour le punir, ce mépris, par la soustraction de la grâce la plus importante, de la grâce de la persévérance; en second lieu, nos passions, nos mauvaises habitudes, qui sont alors d'autant plus fortes pour nous perdre, que toutes les facultés et du corps et de l'esprit sont plus affaiblies; enfin le démon qui, voyant qu'il n'a pas de temps à perdre, n'oublie rien pour empêcher la conversion du pécheur et pour pervertir l'homme de bien. Il effraie, il rassure, il flatte, il menace, il trouble, il endort; il ôte la pensée du péril, pour détourner le souvenir de la pénitence; il en exagère la difficulté, pour porter au désespoir; il réveille les idées des objets que vous avez aimés, il fait naître mille pensées, il presse pour obtenir, pour arracher du moins un consentement criminel. Si vous n'êtes instruits de ses ruses, si une longue expérience ne vous a appris à les vaincre, si vous n'avez prévu ses coups, si vous n'êtes armés depuis longtemps contre ses attaques, votre défaite est infaillible, il se jouera de vos faibles efforts. Je veux que vous ayez reçu tous les sacrements de l'Eglise, qu'ils aient produit en vous tout l'effet qu'on en pouvait attendre : quand le tentateur s'acharne à la poursuite d'une âme mondaine où fume encore le feu mal éteint des passions dont elle a brûlé, pourvu qu'il ait un moment entre l'extrême-onction et la mort, il n'en a que trop pour faire perdre tout le fruit de cette tardive préparation.

Je sais qu'on espère beaucoup de la personne qui nous assistera dans ce dernier péril. Il est vrai que, dans cette conjoncture, un ministre zélé et habile peut être d'un grand secours contre les surprises de Satan; mais, outre qu'on peut mourir avant d'avoir ce secours, croyez-moi, pour un homme qui n'est pas exercé dans ce genre de combat, un ministre du Seigneur, quelque zélé, quelque habile qu'il puisse être, est ordinairement une faible ressource. Que servirait à un jeune athlète qui aurait affaire à la meilleure épée du royaume, que lui servirait-il de se battre en présence d'un savant maître, si avant que de descendre sur l'arène il n'avait souvent pris ses leçons, si par un long usage il ne s'était formé à cet exercice? Combien aurait-il reçu de coups mortels avant qu'il eût appris à se mettre en défense? En vain le maître lui donnerait sur l'heure les avis les plus justes, il ne les comprendrait pas, il n'entendrait pas même les termes; et quand ils les entendrait, n'ayant aucune expérience, serait-il capable d'en profiter? Voilà justement ce que nous voyons arriver tous les jours à des gens qui, durant leur vie, ont négligé de se préparer à la mort. Le prêtre sent tout son zèle se réveiller auprès d'un mourant, il donne les conseils, il suggère les moyens les plus salutaires pour vaincre la tentation; mais il n'est pas temps d'apprendre à combattre, quand on est aux mains avec l'ennemi; le malade ne comprend rien à ce qu'on lui dit; s'il répète quelquefois les mêmes paroles, c'est la bouche qui les répète, elles n'ont pu pénétrer jusqu'au cœur; en un mot, il est perdu avant qu'il ait pu mettre en usage les sages avis qu'on lui donne. Mais ce malheur terrible, ne l'a-t-il pas mérité, chrétiens auditeurs? Quelle imprudence d'avoir affaire à un ennemi si redoutable, et d'attendre justement l'heure du combat pour apprendre à parer ses coups et à se défendre de ses ruses!

Peut-être que les fautes qu'on fait sur ce point se peuvent en quelque manière réparer. Hélas! vous le savez, messieurs, nous ne mourons pas deux fois pour pouvoir réparer par une seconde mort les défauts de la première. Si aujourd'hui j'étais assez malheureux pour commettre un sacrilége au saint tribunal de la pénitence, quelque abominable que fût cet abus, je n'aurais garde de me livrer au désespoir, parce que dès demain, si je le veux, ou aujourd'hui même je puis apporter un remède à un si grand mal; mais si j'ai le malheur de mourir dans le péché, il n'y a plus de retour, et durant toute l'éternité je serai dans le même état où j'aurai été surpris en mourant. Pensons sérieusement, chrétiens auditeurs, autant que la nature de cette affaire le demande, pensons sérieusement à ce que nous voulons être durant l'éternité, amis ou ennemis du Seigneur. Nous n'osons délibérer : prenons donc des mesures si justes, que nous nous trouvions dignes de son amitié au moment qu'il faudra partir de cette vie: car, ce moment passé, plus de ressource, nous ne pourrons plus nous rétablir.

On peut dire que la mort, qui change tout, rend aussi tout immuable. Elle fait de grands changements dans les personnes, dans les sentiments, dans les désirs; les plus brillantes beautés perdent leur lustre, les plus libertins prennent des sentiments de religion, les plus voluptueux conçoivent le plus grand mépris pour les plaisirs sensuels. Mais d'un autre côté la mort fixe la mobilité de la volonté humaine, et rend inflexible la volonté de Dieu; elle arrête le cours du temps, ou s'il s'écoule encore, ce n'est plus pour nous qu'il passe. Oui, messieurs, cette volonté si changeante tandis qu'il nous reste un souffle de vie, cette volonté qu'une occasion, une parole, une pensée fait passer dans un instant du bien au mal, et du mal au bien, cette volonté est liée par le trépas, est comme enchaînée à l'objet auquel elle se trouve attachée, est fixée dans la disposition où elle se trouve à l'égard de cet objet. Ainsi l'infortuné Sisara fut-il cloué par Jahel au même lieu et dans la même posture où il s'était endormi : ainsi un chrétien mort dans le crime sera-t-il dans l'impuissance de le jamais détester; tous les tourments qu'il souffrira durant toute l'éternité ne pourront lui causer un véritable repentir. De plus, la volonté de Dieu, qui dans un sens n'est pas moins changeante que la nôtre tandis que nous sommes

sur la terre, puisqu'elle imite tous nos changements, qu'elle se laisse fléchir par un soupir, par une larme, par un mouvement de douleur; cette volonté qui s'accommode en quelque sorte à notre faiblesse, cette volonté deviendra inexorable et ne pourra être touchée d'aucun sentiment de compassion. Enfin, après la mort il n'y aura plus de temps pour nous, ou du moins le temps ne sera plus pour nous que le dernier moment de la vie rendu fixe et immobile pour toujours; de sorte qu'éternellement il sera aussi impossible de changer la disposition où l'âme aura été surprise, de la faire passer de la haine de Dieu à l'amour de Dieu, qu'il est impossible d'être dans deux dispositions contraires, d'aimer et de haïr dans le même instant.

C'est là, chrétiens auditeurs, le sens de ces paroles de l'Ecriture : l'arbre demeurera où il sera tombé : *Ubi ceciderit arbor*, *ibi erit*. Malheureux arbre, fallait-il balancer si longtemps pour tomber enfin d'une manière si funeste? Est-il possible, messieurs, qu'il n'ait occupé la terre durant tant d'années, qu'il ne se soit nourri de son suc, chargé de tant de branches, que pour fournir au feu un aliment éternel? Hélas! que s'en est-il fallu qu'il ne soit tombé d'un autre côté? Il avait été fortement poussé par le souffle du Saint Esprit, on l'avait vu si souvent prendre une pente favorable, on avait jugé si longtemps qu'il avait crû, qu'il s'était élevé pour celui qui l'avait planté, qui l'avait arrosé avec tant de soin : faut-il qu'un vent léger, quelque chose de moins encore, qu'une vaine fumée l'ait emporté sur de si puissants efforts? Mais en vain nous pleurons une chute si funeste, toute notre compassion ne le relèvera pas. *Ubi ceciderit arbor, ibi erit :* c'est un arrêt irrévocable. Là où il est tombé, il y demeurera, il y brûlera; et comme il n'y sera jamais consumé, il y brûlera éternellement.

Si toutes ces vérités sont incontestables, que dirons-nous, chrétiens auditeurs, de ceux qui ne se préparent point à la mort? que dirons-nous de ceux qui n'y songent pas plus que s'ils étaient assurés de ne point mourir, ou de bien mourir, ou de mourir plus d'une fois, que s'ils ne devaient rien perdre en mourant mal, ou que s'ils pouvaient recouvrer ce qu'ils auront une fois perdu? Vous me direz peut-être que peu de gens sont capables de donner dans cet excès d'insensibilité, que la plupart des chrétiens sont persuadés qu'on a besoin de préparation pour bien mourir, que c'est pour cela qu'on craint si fort de mourir subitement, et qu'on regarde une mort subite comme le plus grand des malheurs, que de là vient cet effroi glaçant dont on est saisi quand on apprend que quelqu'un a été emporté par un accident imprévu, que de là vient cette soudaine, cette morne tristesse, que le récit d'un désastre pareil jette dans les assemblées les plus enjouées, que de là viennent souvent ces troubles inattendus qui rompent dans le monde les fêtes les plus célèbres. Mais enfin que produit cette crainte, et à quelle préparation nous a-t-elle engagés jusqu'à ce jour? Elle fait, me direz-vous, que dès le moment qu'on se sent atteint de la dernière maladie, on pense à mettre ordre aux affaires de sa conscience, on fait appeler un confesseur. Cela est vrai, mais c'est justement attendre la mort pour se préparer à la mort : imprudence, à mon sens, aussi pernicieuse que de ne s'y point du tout préparer. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Lorsque nous avons conçu combien il est important de se préparer à la mort, que fait le démon? Il nous porte à renvoyer cette préparation aux derniers moments de la vie : mais cet artifice est si grossier, qu'on ne peut assez s'étonner que tant de gens s'y laissent prendre. Nous voulons attendre le temps de la mort pour nous disposer à faire une heureuse fin; mais qui nous a dit qu'alors nous aurons du temps pour cette préparation? De plus, quand nous serions assurés de quelques moments, ce temps pourrait-il suffire pour tout ce que nous y renvoyons? et quand il serait assez long pour tout, est-ce un temps où l'on puisse rien faire? Ce temps est incertain, il est court, il est mauvais : est-ce être sage que de réserver pour ce temps nos plus importantes affaires? Je dis en premier lieu qu'il est incertain si nous aurons du temps à la mort. Que dis-je, messieurs? ne sommes-nous pas sûrs que nous n'en aurons pas? n'est-ce pas un article de notre foi? Dieu même qui est le maître de la vie et de la mort, Dieu qui a compté nos jours, qui leur a marqué un terme que nul homme ne peut passer, qui doit rompre de sa propre main le fragile nœud qui lie l'âme à la terre, Dieu lui-même n'a-t-il pas authentiquement déclaré, n'a-t-il pas cent fois répété qu'il nous surprendra, qu'il viendra comme un voleur dans le temps du sommeil le plus profond, qu'il nous frappera justement à l'heure que nous l'attendrons le moins? Remarquez qu'il n'a pas dit : Lorsque vous verrez venir le temps, lorsque vous m'apercevrez de loin, quand vous jugerez que l'heure de mon arrivée est proche, alors préparez-vous soigneusement à me recevoir; mais : Soyez prêts, car je viendrai lorsque vous n'y penserez pas : *Estote parati, quia qua hora non putatis Filius hominis veniet.*

Croyez-vous, messieurs, qu'il n'y ait que ceux qui sont submergés dans les flots, que ceux qui sont étouffés par une intempérie d'humeurs, que ceux qu'un ennemi tue dans une embuscade, ou que la foudre écrase, croyez-vous qu'il n'y ait que ces infortunés qui soient surpris par la mort? De quelque manière que la mort puisse venir, croyez-moi, elle viendra infailliblement dans un temps où vous penserez qu'elle est encore éloignée : cette loi est aussi générale que la loi qui nous condamne à mourir; les plus gens de bien, le serviteur le plus fidèle, celui qui ne s'endort point, entendra frapper à la porte à une heure qu'il n'avait pas prévue : *Qua hora non putatis Filius hominis veniet.*

J'avoue que la maladie est un avertissement capable de réveiller les plus assoupis;

mais combien de personnes sont emportées avant que la maladie ait été jugée mortelle? combien d'autres, par un jugement particulier de Dieu, n'en veulent croire ni leurs amis, ni les médecins, et se sentent, disent-ils, pleins de force et de santé, quoiqu'ils aient déjà la mort sur les lèvres? Je vois tous les jours que les personnes même vertueuses font encore la veille de leur mort des projets pour l'avenir, et renvoient les affaires dont on leur parle au retour de leur santé. Qui pourrait dire de combien de manières il peut arriver qu'un homme meure dans son lit, qu'il meure d'une fièvre longue et violente, et que néanmoins il meure subitement? Quoi qu'il en soit, tous nos raisonnements ne prévaudront pas contre la parole de Dieu; il a dit que nous mourrons dans un temps où nous ne croirons pas mourir: de sorte que si, pour nous préparer, nous attendons qu'il nous semble que ce temps est venu, nous ne nous préparerons jamais.

Quel est cependant, messieurs, celui qui ne compte pas sur ce dernier temps? Si Jésus-Christ avait assuré que la mort ne viendra point sans nous avertir, sans nous donner tout le loisir dont nous avons besoin pour mettre ordre à nos affaires, vivrions-nous dans une plus grande sécurité? Cependant il a juré tout le contraire. Quel aveuglement, ô mon Dieu! Jusqu'où l'amour des biens et des plaisirs du monde n'est-il pas capable de conduire une âme qui s'y attache? Mais quand, malgré toutes ces incertitudes, je supposerais, avec les plus présomptueux, qu'il n'y a point de surprise à craindre, je dis que le temps que vous aurez à la mort ne suffira pas pour vous y bien préparer.

Vous savez, chrétiens auditeurs, que ce n'est pas ordinairement par les premières atteintes que la maladie dont on meurt se distingue des autres qui arrivent durant la vie. On passe quelques jours sans rien craindre encore, et par conséquent on ne pense point à se préparer. Le péril se découvre ensuite; mais comme il n'est pas d'abord si visible, comme il reste quelque espérance, on ne songe qu'aux moyens d'accélérer sa guérison; on fait appeler les médecins, ils font leurs ordonnances; on se hâte de les exécuter: toute la famille est occupée autour du malade. Jugez si ce n'est pas déjà une assez grande affaire pour lui d'avoir à souffrir l'application et l'opération de tant de remèdes, d'avoir à répondre à l'empressement de ses proches. Enfin trouve-t-on que le mal est tel que les secours humains sont inutiles? on avertit le malade de se disposer à la mort: c'est quelquefois vingt-quatre heures de temps avant qu'il expire, souvent beaucoup moins avant qu'il perde le jugement et l'usage de la parole. Dans ce court espace, il faut faire un testament, instruire un héritier, donner les ordres pour les obsèques, régler toutes les affaires domestiques, de telle sorte que tout le monde puisse être content, de telle sorte qu'on ne laisse point de lieu ni aux procès, ni aux injustices. On est obligé en conscience à toutes ces précautions: pour les prendre toutes lorsqu'on jouit de la meilleure santé, on aurait besoin de plusieurs jours et du plus tranquille loisir; comment donc quelques heures suffiront-elles à une personne qui va expirer? De plus, pour se préparer à la mort, et le faire d'une manière qu'on n'ait rien à se reprocher, il me semble qu'il serait à propos de faire un retour sur toute sa vie. Remarquez, je vous prie, que je ne parle que pour ceux qui ont différé jusqu'à ce temps-là de mettre leur conscience dans une parfaite tranquillité, et qui n'ont rien fait par avance de tout ce qu'ils souhaiteront avoir fait avant d'aller rendre compte à la justice divine. Or pour bien faire ce retour sur toute sa vie, pour faire de tous ses péchés une confession exacte, il faudrait examiner, du moins en gros, toutes les confessions particulières, rappeler dans sa mémoire toutes les actions, toutes les omissions dont on peut être coupable; il faudrait s'instruire de plusieurs de ses devoirs qu'on a ignorés, éclaircir mille doutes sur lesquels on s'est endormi, redire cent choses dont on s'est autrefois accusé, ou sans repentir, ou sans désir de se corriger, ou d'une manière si faible, si obscure, qu'elles ont pu échapper à l'attention du confesseur. Ne voyons-nous pas tous les jours que lorsqu'une personne, touchée de Dieu, entreprend de calmer son cœur et de le purifier par une semblable confession, elle ne demande pas moins de sept ou huit jours pour s'y disposer? Durant même ce temps, peut-elle se donner assez de soin pour ne laisser rien à dire? Il reste toujours pour une seconde, pour une troisième confession quelque chose qu'on se sait mauvais gré d'avoir omis: combien de péchés ne reviennent à l'esprit qu'après six mois ou un an de pénitence et de réforme? Si ensuite il y a des restitutions de bien, des réparations d'honneur, des réconciliations à faire, des scandales à lever, comment dans un seul jour pourra-t-on acquitter toutes ces dettes avec toute l'équité qu'il conviendrait de le faire dans cette conjoncture? Je ne dis rien de la sainte communion, de ce viatique salutaire, de l'extrême-onction, qu'on reçoit à la hâte et presque sans fruit: quelle pitié de voir comme on fait ces actions qu'on ne fait qu'une fois dans la vie, et qui sont les dernières de la vie! Je ne parle pas non plus des vertus de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, de contrition des péchés, de charité pour le prochain, de désir sincère de la perfection chrétienne; vertus qu'on est obligé de pratiquer surtout à la mort, et qui demanderaient d'autant plus de temps qu'elles sont plus relevées, et que durant toute la vie elles ont été plus négligées.

Tout cela ne saurait se bien faire en si peu de temps; peut-on donc ne le pas mal faire dans un temps où l'on a si peu de force, si peu de connaissance, dans un temps où le sentiment des douleurs dont le corps est accablé, attire à soi toute l'application de l'âme, selon ces paroles de saint Augustin: *Illuc rapitur intentio mentis, ubi est vis doloris.* L'homme est alors au même état où se trouve

une ville fortement assiégée et vivement battue par l'ennemi : toutes les fonctions civiles y sont suspendues, l'exercice de la justice n'y a plus lieu, les académies de littérature, le commerce, les arts, tout durant ce temps de calamité est abandonné ; on est assez occupé à se défendre contre les assauts et contre l'artillerie des assiégeants, chacun court aux brèches et sur les remparts, où l'appelle le péril commun. Ainsi se trouve une personne assiégée par les douleurs de la mort, pour me servir de l'expression de David ; dans cette situation, elle ne songe qu'à ses douleurs, son âme est tout entière aux parties qui souffrent le plus, c'est là qu'elle fait tous ses efforts pour repousser l'ennemi prêt à se rendre maître de la place, et à y porter le ravage ; dans ce temps-là elle ne voit plus, elle n'entend plus, elle ne sent plus que son mal ; dans ce temps-là on n'ose plus l'entretenir d'aucune affaire importante ; et cependant c'est le temps réservé pour la grande, pour l'unique affaire, pour l'affaire où il s'agit du corps et de l'âme, où il s'agit de tout pour toute l'éternité. Malheur à moi, oui malheur et double malheur si je me réduis à cette extrémité ! Malheur à moi si je renvoie jusqu'au dernier jour de la vie une action qui doit faire l'occupation de toute la vie, si au lieu de donner tout mon temps à mon salut, j'y destine un temps si incertain, un temps si court, un temps si peu propre pour y travailler !

Vous êtes encore dans un temps favorable, chrétiens auditeurs ; profitez de ces moments précieux ; faites au plus tôt ce que Dieu laisse encore en votre pouvoir, ce que vous souhaiterez d'avoir fait, ce que vous ne pourrez plus faire à la mort, ce que du moins vous courez risque de ne pas bien faire : *Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec scientia erunt apud inferos, quo tu properas.* Faites au plus tôt tout le bien que vous pouvez faire, parce que dans le tombeau il ne reste plus ni force, ni jugement, ni sagesse, ni lumière pour s'appliquer à l'affaire du salut. J'ajoute qu'il n'en reste pas même au lit de la mort ; non certainement, on n'y est presque plus capable d'une attention aussi pénible, à peine y est-on capable des soins les plus légers. Je n'ai vu jusqu'ici, mes frères, aucun exemple qui m'ait pu donner d'autres pensées ; au contraire, à la réserve de ceux qui ont passé leur vie dans les exercices de la piété, ou de ceux qui avaient heureusement commencé à vivre chrétiennement un an ou six mois avant leur dernière maladie, je suis obligé d'avouer que j'ai trouvé peu de personnes qui aient eu à la mort autant de sens, autant de présence d'esprit que je croyais qu'il en fallait pour concevoir un véritable regret de leurs fautes, pour faire une confession propre à tranquilliser ; peu et très-peu, et peut-être point du tout, dont pour lors j'aie eu lieu d'être entièrement content.

Leur raison est pour l'ordinaire si faible et si obscurcie, que je ne vois pas qu'ils puissent rien faire de raisonnable ; l'esprit n'agit plus que par habitude ; on s'accuse, non des péchés qu'on a commis, mais de ceux qu'on a coutume de commettre ; on exprime en parlant, non ce qu'on sent ou ce qu'on pense, mais ce qu'on entend dire au confesseur ; combien d'ailleurs d'équivoques, de méprises ? Vient-il un temps qui semble amener les dispositions les plus heureuses ? vain espoir, le malade s'endort, ou il vous interrompt pour vous parler de son mal, de ses affaires : vous persévérez, mais il se lasse, il ne sait ce qu'il doit vous répondre : vous interrogez, il paraît ne pas sentir ce qu'il répond. Il faut pourtant à tout hasard l'absoudre, car il n'y a pas d'espérance qu'il revienne à un état où sa raison prenne plus de consistance. Ainsi meurent non-seulement les plus grands pécheurs, mais encore presque tous ceux qui partagent leur vie entre l'embarras des affaires et les plaisirs du monde, sans trop songer ni à bien vivre ni à bien mourir.

L'unique temps propre pour se préparer à la mort, c'est le temps présent, c'est le seul temps qui est à nous, le seul dont nous pouvons disposer à notre gré. Dans le premier discours je vous dirai mes pensées sur la manière de procéder à cette préparation. Ce sera peut-être, hélas ! trop tard pour quelques-uns de nous ; jusque-là quels moments précieux courons-nous risque de perdre, après que nous en avons déjà tant perdu dont nous pouvions faire un si saint usage ? Hâtons-nous de profiter de ce qui nous reste, de profiter de quelques jours de vie, seulement peut-être de quelques heures ; imitons la sage prévoyance des Juifs, qui se voyant à la veille de leurs fêtes solennelles, faisaient des marches forcées, travaillaient avec une ardeur et un empressement incroyables, parce que, dès que la fête avait commencé, il ne leur était plus permis de pourvoir aux besoins même de la vie, et de continuer même leur voyage s'ils étaient surpris en chemin.

Chrétiens, le temps de notre repos s'approche ; nous sommes à la veille, non d'une fête de quelques jours après laquelle on puisse retourner au travail, et se remettre en chemin pour se rendre à sa patrie, mais à la veille d'un sabbat éternel, comme l'appelle Isaïe, d'une fête qui n'aura jamais de fin : *Et erunt perpetuæ neomeniæ, et perpetua sabbata.* Un temps si court, un temps si précieux, est-ce un temps pour chercher de vains plaisirs, ou pour demeurer dans l'oisiveté ? Allons, chrétiens auditeurs, allons dès ce moment nous faire un trésor de bonnes œuvres, faisons incessamment tout le bien que nous pourrons ; c'est pour toute une éternité que nous avons à travailler : dès que la mort sera venue, nous ne pourrons plus rien pour notre propre bonheur. Que le soleil donc nous trouve en prière lorsqu'il se couche, qu'il nous y trouve encore à son lever ; n'attendons pas les jeûnes de l'Eglise pour faire pénitence, que notre ferveur, s'il le faut, nous porte au delà des préceptes ; hâtons-nous de distribuer nos biens aux pauvres, que chaque heure du

jour soit marquée par quelque action de charité, et chaque moment, s'il est possible, par l'exercice de quelque vertu. *Tempus breve est*, nous crie saint Paul, *tempus breve est*, le temps est court : c'est pourquoi, dit ce grand apôtre, regardez-vous déjà comme des gens morts au monde, et n'usez de la vie qu'autant qu'elle peut vous être utile pour vous préparer à bien mourir : ne considérez point si elle se passe dans le deuil ou dans la joie, dans la pauvreté ou dans l'abondance; considérez seulement qu'elle passe; servez-vous des biens et des maux, des prospérités et des malheurs, pour acquérir une félicité qui ne passera jamais, une félicité qui se perpétuera dans la possession du souverain bien et dans une joie ineffable, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

SUR LA MANIÈRE DE SE PRÉPARER A BIEN MOURIR.

Pour se préparer à bien mourir, il faut faire durant la vie ce que peut-être on ne pourra faire à la mort, ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort, ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la mort.

Venit nox quando nemo potest operari.

La nuit vient, où on ne peut rien faire (*S. Jean, ch.* IX).

Je ne crois pas rien avancer qui soit contraire au sens des paroles de Jésus-Christ, ni à l'interprétation que leur donnent de saints Pères, lorsque je dis que cette nuit dont il est parlé dans notre Evangile, que cette nuit dans laquelle on ne pourra plus rien faire pour l'éternité, que cette nuit, c'est la mort ou, si vous voulez, les dernières heures qui la précèdent. Il y a quelques jours que je fis voir aux pécheurs impénitents qu'ils devaient s'attendre à finir leur vie d'une manière funeste, je veux aujourd'hui apprendre à tout le monde comment on peut se préparer à la mort, comment on peut se procurer une heureuse mort.

Je ne saurais vous dire, chrétiens auditeurs, combien il est nécessaire de se préparer à bien mourir, je ne crois pas même qu'aucune parole puisse assez exprimer la nécessité de cette préparation; car enfin rien n'est pour nous d'une plus grande conséquence que la mort, rien n'est plus difficile que de s'assurer d'une bonne mort, rien n'est plus irréparable qu'une mort qui a été malheureuse. D'ailleurs, renvoyer ce soin à la dernière maladie, c'est attendre un temps trop incertain pour une affaire de cette importance, un temps trop court pour une affaire d'une si longue discussion, un temps peu propre pour une affaire si délicate et si épineuse. Il faut donc prévenir ce temps, il faut maintenant, aujourd'hui, commencer à nous disposer, parce qu'en différant nous pourrions, ou n'avoir pas de temps, ou n'avoir pas assez de temps, ou n'avoir pas un temps propre pour nous préparer.

Au reste, messieurs, vous ne devez pas craindre que le soin de vous disposer à la mort répande la tristesse sur votre vie, ou même en bannisse le plaisir; je prétends au contraire, en vous apprenant l'art de bien mourir, vous ouvrir une source de bonheur. Oui, messieurs, je défie tous les hommes de pouvoir jamais, sur la terre, parvenir à une solide félicité que par la voie qui conduit à une heureuse mort. Divin Esprit, sans votre secours nous ne pouvons entrer dans cette voie pure, nous ne pouvons même la découvrir qu'à la faveur de vos célestes lumières ; nous vous les demandons par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Je suppose que nous sommes tous persuadés qu'il nous faut mourir un jour, que ce jour s'approche à chaque moment, et qu'il n'est peut-être plus éloigné que de quelques heures. Je suppose que par la miséricorde de Dieu votre cœur est vivement pénétré de toutes ces grandes vérités, que vous avez souvent sur les lèvres : Je mourrai une fois, je ne mourrai qu'une fois, je suis sûr de mourir, je ne suis pas sûr de bien mourir; il est extrêmement important de s'assurer une heureuse mort, mais il est extrêmement difficile de parvenir à cette mort heureuse; enfin, tout est perdu si cette mort est funeste, tout est perdu sans ressource. Je suppose que vous déplorez l'imprudence de ceux qui, pour se préparer à la mort, attendent le dernier temps de la vie, c'est-à-dire un temps qui ne sera plus un temps pour eux, un temps qui ne suffira pas pour ce qu'ils auront à faire, un temps qui n'est propre à rien, un temps que s'est réservé la colère du Seigneur. L'aveuglement de ces hommes présomptueux vous fait pitié, vous êtes effrayés à la vue du péril auquel ils s'exposent; à quelque prix que ce soit, vous le voulez éviter, ce péril, vous attendez avec impatience de savoir comment vous pourrez vous y soustraire. Je vais vous l'apprendre, je n'ai à dire que trois mots, que j'expliquerai dans les trois points de ce discours.

Pour se préparer à bien mourir, il faut faire présentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, il faut faire présentement ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort, il faut faire présentement ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la mort. Le fruit du premier de ces soins sera une paix profonde, le fruit du second sera une exemption de douleur, le fruit du troisième sera une joie pure, prémice heureuse de la félicité éternelle. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

Lorsqu'on nous avertira que notre mort est proche, il est certain que la première chose qui se présentera à notre esprit, ce sera l'image de notre vie; nous en verrons d'une seule vue toutes les parties, nous en verrons tous les désordres, mais nous les verrons dans un autre jour que nous ne les voyons aujourd'hui. Un péché qui n'était rien quand on le commit paraîtra énorme à la faveur de ce jour, un devoir qu'on avait négligé comme peu important sera regardé pour lors comme un devoir essentiel et indispensable ; mille doutes sur lesquels on

n'avait pas daigné prendre des éclaircissements s'éclairciront d'eux-mêmes, on verra qu'il n'y avait pas même sujet de douter; on commencera, au contraire, à se défier de cent choses qui n'avaient fait jusqu'alors aucune peine, telles que sont les premières confessions faites au sortir de l'enfance, les confessions qu'on a faites depuis dans la jeunesse, lorsque les passions étaient maîtresses du cœur, lorsque, comme il n'est que trop probable, on avait rarement un désir sincère de se corriger; enfin, de toutes les confessions qui auront été faites en certains temps de tiédeur, où l'on ne fait guère d'état de ce qui regarde le salut, où l'on apporte à l'usage des sacrements autant de négligence qu'à tous les autres exercices de piété, où l'on ne se confesse que parce que c'est la coutume, que parce qu'il y a quelque bienséance à le faire, que parce que les autres le font. On commencera à découvrir des vengeances qu'on s'est pardonnées, des scandales auxquels on n'a point fait de réflexion, des libertés de voir et de penser, ou plus criminelles, ou plus périlleuses qu'on ne le croyait ou qu'on ne le voulait croire; des plaisirs défendus qui ont passé pour innocents; mille fautes de conséquence dans le commerce, dans les sociétés, dans les acquisitions, dans les paiements, dans toutes sortes de contrats, dans le maniement du bien d'autrui, dans l'usage de ses propres biens, surtout s'il y a eu du superflu; en un mot, presque dans toutes les fonctions de la vie, presque dans toutes les actions.

Cette vue, chrétiens auditeurs, jette dans le désespoir ceux qui n'ont en mourant que le temps de s'apercevoir qu'ils meurent; elle cause le plus grand trouble dans ceux qui n'ont que quelques heures pour se préparer à mourir. On voit la nécessité de revenir sur toute la vie, et on en voit en même temps la difficulté, ou peut-être l'impossibilité absolue. Pour réparer tant de ruines, pour réformer tant d'irrégularités, pour fermer tant de plaies, on aurait besoin de plus de loisir, de plus de vigueur, de plus de tranquillité dans l'esprit, il faudrait examiner, consulter, délibérer sur divers points, exécuter cent choses pour lesquelles on n'a plus ni assez de sens, ni assez de connaissance, ni assez de vie.

Pour ne se pas trouver alors dans cette cruelle peine, le premier pas que doit faire un chrétien sage, c'est de mettre au plus tôt sa conscience en tel état qu'elle n'ait rien à lui reprocher, qu'elle ne soit fatiguée par aucun scrupule sur toute la vie passée. Faire cette première démarche, ce serait s'efforcer durant sept ou huit jours de faire tout ce qu'on ferait infailliblement si un ange était venu de la part du Seigneur nous dire que nous n'avons plus que ces huit jours de temps à vivre, et que, ce terme expiré, nous serons contraints de rendre compte.

Après donc vous être prosterné devant une image de votre Dieu crucifié pour vous, après lui avoir fait les plus tendres remercîments de ce qu'il vous donne encore le temps et la pensée de vous préparer à la mort, après lui avoir demandé la grâce de faire un saint usage de cette faveur signalée, vous commencerez à rechercher exactement, à discuter de bonne foi toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les actions, et surtout les omissions de votre vie; vous tâcherez de vous rappeler tous les péchés que vous avez commis dans chaque âge, et surtout dans la jeunesse; dans chaque état où vous avez vécu, dans chaque emploi que vous avez exercé, dans chaque lieu que vous avez habité. Vous considérerez avec attention quel était, dans ces différentes circonstances, le devoir d'un véritable chrétien; à quoi la qualité d'enfant vous obligeait envers vos pères et vos mères, la qualité de père et de mère envers vos enfants, de maître envers vos domestiques, de domestique envers vos maîtres, de frère à l'égard de tous les enfants de Dieu, à l'égard surtout de vos ennemis, des pauvres, enfin de ceux que le sang vous unit. Vous parcourrez ensuite les sept péchés mortels, qui sont la source de tous les autres; les commandements de Dieu et de l'Eglise, qui sont la règle de tous vos devoirs; toutes les actions qui remplissent l'espace de chaque jour, et qui reviennent tous les jours, telles que les prières, le travail, les conversations, les repas, les divertissements, les pieuses lectures. De tous les manquements dont vous vous sentirez coupable prenez garde qu'aucun n'échappe à votre mémoire. Pour achever de procurer à votre esprit une parfaite tranquillité, ou sur les doutes qui surviendront, ou sur les péchés dont vous devez vous accuser, ou sur l'expression dont vous devez vous servir pour faire entendre chaque péché, il faudra vous dire à vous-même : Ce n'est pas pour huit jours, ni pour une année, c'est pour une éternité que je travaille ; il s'agit d'abolir tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour, il s'agit de tout régler de manière qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir. S'il fallait mourir, dirais-je cette circonstance, et comment la voudrais-je expliquer? de quels termes se servira le démon pour m'en accuser? Il faut, s'il est possible, que je me serve aujourd'hui des mêmes termes : il faut que mon confesseur voie dans mon âme tout ce que j'y vois, tout ce que Dieu y voit, tout ce qu'il y fera voir un jour à toute la terre, si je ne vais au-devant de cette accablante confusion par une confession claire et entière.

Vos péchés étant ainsi écrits dans votre mémoire, avec tout le soin, avec toute la bonne foi possible, il y a trois ou quatre articles sur lesquels il faut faire de nouvelles recherches, pour voir s'ils ne demandent rien de plus qu'une simple déclaration. Ces articles sont le bien d'autrui, l'honneur d'autrui, le salut d'autrui, et votre propre salut. Le bien d'autrui, usurpé par les larcins ou par les injustices, il le faut rendre; l'honneur d'autrui blessé par les médisances, il le faut réparer; le salut d'autrui, intéressé et mis en danger par les scandales, il le faut rétablir; votre propre salut, il le faut tirer des périls où il est exposé, en vous retirant vous-même des occasions d'offenser Dieu. De plus, il faut vous réconcilier avec vos ennemis, de la

même manière que vous souhaitez que Jésus-Christ se réconcilie avec vous. Ce sont là autant d'obligations indispensables; en vain voudriez-vous vous en affranchir, on n'entre point dans le ciel qu'on ne s'en soit acquitté. Il faut, une fois pour toutes, vous mettre en repos sur tous ces points ; ce sont, pour l'ordinaire, ces sortes d'obligations qui nous inquiètent le plus à la mort, qui nous rendent le salut plus incertain ; et s'il est maintenant difficile de les remplir, il sera pour lors moralement et peut-être même absolument impossible. Avant néanmoins que de rien exécuter, il est de la prudence que vous consultiez un homme sage et expérimenté , pour savoir précisément à quoi vous oblige la loi de Dieu. Je dis un homme sage et expérimenté, car un confesseur indiscret ou médiocrement versé dans la science du salut , pourrait vous jeter dans d'étranges embarras, et vous faire perdre le fruit de vos généreux efforts.

Tous ces devoirs étant sagement dirigés et fidèlement accomplis, vous commencerez à goûter les premières douceurs de la paix intérieure; vous sentirez s'élever dans votre cœur les mêmes mouvements de joie que ressent toute la nature lorsque l'aurore a dissipé les plus grossières ténèbres de la nuit, et que le soleil est sur le point de paraître. Vous n'êtes pas cependant encore assez préparé pour aller au tribunal de la pénitence ; avant de vous y présenter, il faut que durant deux ou trois jours vous travailliez avec tout le soin possible à exciter dans votre âme une douleur sincère, un véritable repentir d'avoir offensé votre Dieu. Vous savez combien il est important de s'approcher du prêtre avec ces sentiments dans le cœur ; d'ailleurs, pour les y faire naître, c'est un moyen facile d'avoir devant les yeux tant d'infidélités, tant de crimes rassemblés d'une part, et de l'autre la patience infinie de Dieu, qui ne s'est pas rebuté, qui vous rappelle encore après tant de perfidies, qui vous traite en favori, en prédestiné, qui vous fait en quelque sorte violence pour vous ramener, qui dans ce zèle qu'il vous inspire de vous préparer à la mort, vous fait une grâce qu'il n'a jamais accordée qu'aux plus grands saints. Outre l'avantage que vous donnent toutes ces considérations pour concevoir un regret amer de vos fautes, la vue de la fin dernière, dont on reconnaît qu'on s'est si étrangement écarté, le souvenir des bienfaits du Créateur, dont on s'est servi contre lui-même, le souvenir des souffrances et de la mort du Fils de Dieu, la vue de l'enfer qu'on a mérité, du ciel qu'on a été sur le point de perdre : quelles voies plus propres que toutes ces pensées pour achever de faire entrer dans notre âme la plus douloureuse componction? Mais il faut surtout la demander par des prières ferventes, cette salutaire componction ; il faut intéresser tout ce que la religion a de plus saint, de plus propre à toucher le cœur de Dieu, lui offrir le sang de son Fils, si on le peut par soi-même ; le faire offrir par d'autres mains, si on ne le peut faire par les siennes ; il faut joindre à ce sacrifice divin des sacrifices de sa propre substance, retrancher de ses plaisirs, jeûner, donner des aumônes pour fléchir la colère du Seigneur. Enfin, après vous être cent fois prosterné devant votre souverain juge, après lui avoir mille fois répété avec humilité, avec confiance, ces paroles du publicain : *Domine, propitius esto mihi peccatori :* Mon Dieu, ayez pitié de ce pécheur, qui n'a point de plus grand regret dans la vie que de vous avoir offensé, ni de désir plus ardent que de vivre éternellement dans votre grâce ; allez, allez vous plonger dans le bain sacré que Jésus-Christ vous a préparé, allez remettre votre âme dans l'heureux état où elle avait été mise par le baptême, dans l'heureux état où elle doit être pour entrer dans le ciel.

Il n'est point d'expression qui puisse faire comprendre le plaisir que vous goûterez lorsque vous serez ainsi purifié, et que vous ne pourrez plus douter d'avoir regagné l'amitié de Dieu. Je dis que vous n'en pourrez plus douter, parce que c'est un article de foi, que Dieu ne refuse point sa grâce ni son amitié à quiconque fait ce qu'il peut pour s'en rendre digne. *Nunc vere scio*, direz-vous alors avec saint Pierre, *quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni exspectatione Judæorum :* C'est aujourd'hui que je reconnais véritablement que le Seigneur a envoyé son ange, qu'il a brisé mes chaînes, qu'il m'a affranchi de la tyrannie du démon. Non, non, ce n'est point une illusion, c'est une vérité que je sens et dont il me semble que Dieu me rend témoignage dans le secret de mon cœur : *Nunc vere scio quia eripuit me de manu Herodis.* Quelle douceur de pouvoir désormais marcher sans crainte au milieu des périls dont la vie est assiégée, de pouvoir dire, quand on entre dans son repos : Je puis mourir cette nuit, si Dieu le veut, qu'il soit béni, que sa volonté soit faite : ce danger ne m'empêchera pas de jouir du sommeil le plus tranquille entre les bras de son aimable providence ! Quelle douceur de pouvoir, sans être ému, entendre gronder le tonnerre, dans l'assurance que ce n'est plus la colère de Dieu qui s'exprime par ce bruit terrible, ou du moins que ce n'est plus nous qu'elle menace !

Qu'il est difficile, me direz-vous peut-être, vu notre fragilité, de persévérer longtemps dans cet heureux état ! Et si l'on vient à retomber, que de soins rendus inutiles, que de travaux perdus ! Je réponds d'abord que quand on serait assez malheureux pour retomber, ce péché ne ferait pas revivre les précédents : c'est toujours vingt , trente , quarante ou cinquante années sur lesquelles on ne pourra plus vous rechercher. Est-ce un léger avantage de n'avoir plus rien à craindre sur tout le temps déjà passé, sur le temps le plus obscur, le plus embrouillé, le plus suspect, et peut-être le plus long de votre vie ? D'ailleurs, après cette chute nouvelle, il serait facile de se relever et de rentrer promptement dans l'état où l'on s'était mis par la confession de tous les autres pé-

chés de la vie. De plus, ce ne serait qu'un péché; il faudrait seulement prendre garde de ne pas s'y endormir, de peur d'y être surpris. Mais non, quand on s'est une fois converti de la manière que je l'ai exposé, on se défend du péché mortel plus aisément qu'on ne le saurait croire, l'expérience nous apprend qu'une sincère pénitence attire à l'âme des grâces si fortes qu'elle devient comme invincible. Au reste, il faut vous avertir que tout ce que je viens de dire ne serait pas nécessaire pour ceux qui se seraient une fois mis dans l'état que je viens de tracer à vos yeux, surtout si cette préparation avait été suivie d'une réforme constante ; mais dans tout ceci on doit principalement avoir égard aux conseils du directeur, parce qu'il a sur tous ces points des lumières que nul autre ne peut avoir.

Les affaires de la conscience étant terminées, il faut songer aux affaires temporelles et disposer de tous les biens que vous avez reçus de Dieu. Ce conseil, messieurs, est du grand saint Augustin, dans un traité qu'il a fait du soin que nous devons avoir de notre âme : *Fac testamentum tuum dum sanus es, dum sapiens es, dum tuus es :* Faites votre testament tandis que vous êtes en santé, tandis que votre raison a toute sa force, tandis que vous êtes encore à vous-même. Combien de raisons ne vous doivent pas porter à suivre l'avis de ce Père? Si vous étiez enlevé par une mort soudaine, il est certain que vous seriez responsable de tous les procès, de toutes les querelles qui arriveraient au sujet de votre succession. D'autre part, si vous différez jusqu'à la mort, quelle sagesse présidera alors à cette action essentielle? On est exposé, à ces derniers moments, dit le même Père, aux flatteries, aux importunités, aux surprises de mille sortes de gens qui assiégent un malade, les uns pour l'empêcher de déclarer ses dernières volontés, les autres pour l'obliger de le faire à leur gré : *In infirmitate, blanditiis et minis duceris quo tu non vis.* Souvent ne s'est-il pas trouvé des enfants assez dénaturés, assez impies, pour interdire au confesseur l'entrée de leur maison, de peur qu'on ne fît ressouvenir leur père ou leur mère de faire leur testament, assez intéressés pour aimer mieux les voir mourir sans sacrements, que se mettre eux-mêmes en danger de perdre la moindre partie de leur héritage ? Enfin lorsque les médecins vous auront abandonné et qu'on vous aura fait entendre qu'il faut mourir, quel édifiant spectacle, quelle consolation pour votre famille, de voir que vous avez mis ordre à tout, qu'il n'est plus nécessaire qu'on vous parle de rien, de vous entendre dire qu'on trouvera toutes vos intentions, tous les mémoires, tous les éclaircissements qu'on peut souhaiter, que du reste vous n'avez plus d'affaires avec les hommes, que vous ne voulez plus penser qu'à Dieu !

En effet, messieurs, le peu de temps qu'on a pour lors à vivre, ce temps est trop précieux pour en consumer une partie dans des occupations terrestres. Durant ces dernières heures un chrétien qui se trouve ainsi sans affaires qui regardent ou sa conscience ou ses biens, quelle facilité n'a-t-il pas d'abréger les peines du purgatoire et d'augmenter le prix de sa couronne? J'ose dire que c'est pour lui le temps de la plus riche moisson, s'il a tellement pris ses mesures que ce temps soit tout à lui. Eh mon Dieu ! peut-il dire avec une tranquillité parfaite dès le moment qu'on lui déclare qu'il va mourir, mon Dieu, il ne me reste plus que quelques heures à vivre, il ne me reste plus que quelques heures à croire en vous, à espérer en vous, à souffrir pour vous ; la mort va m'ôter tous les moyens de vous honorer, de vous glorifier, de vous aimer librement et avec mérite, il faut du moins que jusqu'au dernier soupir je ne m'applique qu'à vous honorer, qu'à vous aimer de toutes mes forces.

O mon âme, l'unique partie de moi-même pour qui désormais je m'intéresse, ô mon âme, profitons du temps qui nous reste; aimons, s'il est possible, à chaque moment autant que tous les saints ont aimé dans tout le cours de leur vie, que l'ardeur de nos soupirs supplée à la brièveté du temps, faisons en vingt-quatre heures plus que nous n'avons fait en soixante années, servons Dieu comme il mérite d'être servi, du moins dans le dernier jour; mourons en saint si nous avons vécu en pécheur; souffrons ces dernières atteintes de la maladie avec la soumission, avec la constance des martyrs; recevons la mort de la main du Créateur avec la même joie que nous avons reçu les plus grands biens de la vie. Mon Dieu, je voudrais avoir mille vies à vous offrir, je vous les sacrifierais toutes. Vous me redemandez cette vie que vous m'avez donnée : que n'est-elle plus pure, plus digne de vous être présentée ! Mais m'offrît-elle les plus flatteuses espérances, et puissé-je la retenir, je vous l'abandonnerais également. Oui, mon Dieu, je consens d'être dépouillé de tout ce que j'aimais sur la terre, et même de ce corps que je n'ai que trop aimé ; je me soumets à la loi qui va livrer ce corps aux vers, qui le va réduire en poussière. Pour ces douleurs que je sens, hélas! elles ne sont que trop légères, elles ne seront que trop courtes, puisque c'est la dernière preuve que je vous donnerai de mon amour et du désir que j'ai de vous plaire. J'accepte volontiers toutes les peines de l'autre vie, quelque rigoureuses qu'elles puissent être, et quand elles devraient durer jusqu'à la fin des siècles. Glorifiez-vous, Seigneur, en me punissant; vos châtiments seront trop justes, puisque je n'ai pas voulu vous honorer en exécutant vos volontés. Au reste, je crois aveuglément tout ce que vous révélez ici-bas à votre Eglise, j'espère fermement tous les biens que vous prodiguez dans le ciel à vos élus. Je connais l'énormité de mes crimes, et je ressens le plus vif regret d'avoir si mal servi le plus aimable des maîtres; mais toutes mes infidélités ne sauraient affaiblir la confiance que j'ai en votre miséricorde; quelque criminel que je sois, je ne serai point éternellement malheureux, parce

que vous êtes infiniment miséricordieux. Non, il n'y aura point d'enfer pour moi, quoique je l'aie si souvent mérité, parce que mon Sauveur a mérité le ciel pour moi : tous les démons ne me sauraient arracher cette espérance ; malgré leurs efforts, je chanterai éternellement vos miséricordes, je vous verrai, je vous posséderai, je vous aimerai éternellement.

Après vous être préparés à la mort, voilà, chrétiens auditeurs, dans quels exercices vous passerez vos dernières heures, et non pas à entretenir un héritier, un homme d'affaires de vos revenus et de vos papiers, de ce que vous devez et de ce qui vous est dû. Mais je ne dois pas omettre que pour avoir cette parfaite paix, ces sentiments si utiles, si dignes d'un chrétien mourant, il faut s'y être exercé souvent durant la vie, autrement en serait-on capable dans ce temps de langueur et de faiblesse? Je ne saurais, mes frères, louer assez la coutume de quelques personnes, qui au commencement ou à la fin de chaque mois, après s'être déchargées de leurs péchés, après s'être nourries du corps du Sauveur, comme pour mourir, tâchent de renouveler tous les actes que je viens de suggérer, de les renouveler avec la même ferveur que si elles devaient expirer un moment après. Voilà le commencement d'une sainte préparation à la mort. Il faut faire maintenant ce que vous ne pourrez peut-être pas faire alors; quiconque aura fait cette première démarche mourra sans inquiétude. Mais ce n'est pas encore assez; il faut tâcher de mourir sans peine et sans douleur, et pour cela, à cette première préparation il en faut ajouter une seconde, c'est de se résoudre à faire aujourd'hui ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort.

SECOND POINT.

Saint Ambroise expliquant ces mots de l'Apocalypse : *Beati mortui qui in Domino moriuntur :* Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur, demande si les morts peuvent mourir, comme il semble par ces paroles que saint Jean l'a supposé ; et ce Père répond qu'en effet ils peuvent mourir, et qu'eux seuls ont lieu d'espérer une mort heureuse. L'énigme n'est pas difficile à expliquer : il appelle morts ceux dont le cœur est détaché de tout ce dont la mort nous doit réellement séparer, en sorte que tout ce qu'il y a dans la vie, et la vie même, n'a plus rien qui les touche ou qui les arrête.

Oui, messieurs, pour mourir sans peine et sans regret, il faut, après vous être mis en état de mourir à chaque heure, il faut vous occuper à vous détacher peu à peu de tout ce que vous aimez le plus dans la vie, il faut par ce détachement prévenir la mort, il faut en quelque sorte imiter ceux qui tâchent eux-mêmes d'abréger leurs jours, de peur d'éprouver la cruauté de leurs ennemis, s'ils tombaient vivants entre leurs mains : je veux dire qu'il faut s'exercer à donner à Dieu de plein gré ce que la mort nous arracherait par force, qu'il faut défaire insensiblement les nœuds qui nous lient aux créatures, pour éviter l'extrême douleur que nous ressentirions en mourant, lorsque Dieu romprait ces nœuds tout d'un coup et sans ménager notre faiblesse.

Mais vous me demanderez comment on peut acquérir ce détachement, comment on peut ainsi mourir à tout ce que nous voyons, à tout ce que nous possédons dans la vie. Je réponds, avec le grand saint Grégoire, que quiconque pense souvent qu'il doit mourir s'accoutume aisément à mépriser tout ce que la terre a de plus précieux : *Facile contemnit omnia, qui semper se cogitat moriturum.* Chrétiens auditeurs, la pensée de la mort vous aura bientôt inspiré une sainte indifférence pour tout ce dont la mort même vous doit dépouiller un jour. Voyez quelles sont les chaînes par lesquelles le monde vous tient encore dans l'esclavage; il n'est pas difficile de les découvrir. Consultez votre cœur, il vous dira d'abord que ce qui vous fait aimer la vie, c'est cette épouse, ce mari, cet enfant, cette maison, cette charge, cette société, ces plaisirs, cette beauté dont vous vous piquez, ces grandes richesses dont Dieu vous a donné la jouissance. Mais tous ces avantages pour combien de temps pensez-vous qu'ils vous aient été accordés? Faites-vous tous les jours cette question. Hélas! peut-être vous touchez au terme fatal de tous ces biens, peut-être vous sentez déjà dans les entrailles l'humeur maligne qui vous doit mettre au tombeau. Quand vous seriez assurés de quelques années, elles passeront comme celles qui les ont précédées; vous vous trouverez au lit de la mort, et il vous semblera que vous ne faites que d'entrer dans la vie. Ce sera le temps où il faudra nécessairement abandonner ces enfants à la Providence, cette femme peut-être à un second mari, ces biens à des héritiers ingrats et prodigues, ce corps à la terre, à la corruption. Pourquoi vous attacher à ces objets passagers? pourquoi aimer avec tant d'ardeur ce que vous posséderez si peu de temps? pourquoi ne pas maintenant renoncer à ce qu'on vous arrachera peut-être dans quelques heures? Quel regret n'aurez-vous pas pour lors de vous voir contraints de faire sans mérite ce que vous pouvez faire aujourd'hui avec tant d'utilité pour votre âme? quelle honte pour vous d'avoir réduit votre Dieu à vous enlever par force ce qu'il vous avait demandé avec tant d'instance et avec tant de bonté?

Ces motifs souvent médités, chrétiens auditeurs, quelle impression ne feraient-ils pas? quelle facilité ne nous donneraient-ils pas de nous établir dans ce détachement que je prétends être une disposition infaillible pour sortir sans peine de cette vie? Voulez-vous de plus savoir la pratique de ce détachement évangélique? Elle consiste à nourrir le corps avec moins de délicatesse, à l'habiller moins superbement, moins mollement, à le traiter à peu près comme on le traitera après votre mort; elle consiste à aimer la retraite, à souffrir avec moins d'inquiétude l'absence des personnes qui vous seront chères, à at-

tendre avec plus de résignation le succès de vos affaires temporelles, à réprimer les désirs de grandeur et de réputation qui s'élèvent dans votre âme, à vous retrancher quelquefois l'usage des délices et des plaisirs même permis, à faire des aumônes à proportion de vos biens, à offrir souvent à Dieu ce que vous aimez le plus, à le prier d'en disposer selon sa sainte volonté, à lui protester que vous êtes prêts à lui en faire un sacrifice entier et irrévocable, s'il le veut, enfin à vous soumettre sans murmure aux ordres de sa Providence, dans les rencontres où elle permettra des pertes, des maladies, des morts, des humiliations. En vous remettant ainsi vous-mêmes, avec tout ce qui vous appartient, entre les mains du Seigneur, vous vous accoutumerez à dire, à éprouver même ce qu'éprouvait l'Apôtre : *Quotidie morior :* Oui, je meurs tous les jours, non-seulement parce que le temps de ma mort s'approche à chaque moment, mais encore parce que tous les jours je sens s'affaiblir l'affection que j'avais pour la vie : je n'ai plus ni tant d'empressement pour la vanité, ni tant de désir de plaire aux hommes, ni tant d'amour pour moi-même, ni tant d'ardeur pour le gain, ni tant de souci pour l'établissement de ma famille ; il me semble que mon cœur n'est plus si fortement attaché aux biens de ce monde, et que mon âme commence en quelque sorte à se séparer de mon corps : *Quotidie morior.*

Après avoir fait tout ce que vous ne pourrez peut-être pas faire à la mort, faites ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort. Enfin un troisième moyen pour vous préparer à bien mourir, c'est de faire présentement tout ce qu'infailliblement vous voudrez avoir fait à la mort. Le premier de ces soins fait qu'on meure sans trouble dans l'esprit ; le second fait qu'on meure sans douleur ; le troisième fait qu'on meure avec une sainte joie. Je ne dis qu'un mot de cette troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Il est certain qu'une des plus grandes peines qu'on ait à la mort, c'est de voir le mauvais usage qu'on a fait du temps. Cette vue cause des regrets d'autant plus amers, qu'on se ressouvient que la vie ne nous avait été donnée que pour gagner le ciel, que tandis qu'elle a duré on pouvait aisément se faire un riche fonds de mérites, et qu'au reste elle est passée pour ne revenir jamais. A ce moment, avec quelle douleur commence-t-on à entrer dans le sens de ces terribles paroles que le père de famille adresse au fermier infidèle ? *Jam non poteris amplius villicari :* C'en est fait, vous ne pouvez plus rien ménager pour l'autre vie; jusqu'ici vos bras ont été oisifs, ils seront enchaînés à l'avenir, et jamais vous ne sortirez de cette extrême indigence où vous mourez : *Jam non poteris villicari.* Quelle peine, quelle honte d'être obligé de s'aller présenter à Dieu les mains vides, du moins sans avoir rien fait qui soit digne de lui ! Dans le même instant que je paraîtrai devant ce maître redoutable, il y paraîtra avec moi de saints solitaires, de saintes veuves, des hommes, des femmes, qui dans le monde ont vécu aussi saintement que l'ont fait dans le cloître les religieux les plus réguliers. L'un offrira à Dieu quarante ou cinquante ans de jeûnes et de solitude ; l'autre une longue vie passée dans la pauvreté volontaire, et dans les incommodités qui l'accompagnent. Cette vierge y viendra avec la fleur de sa chasteté ; cet homme s'y montrera couvert des sanglantes marques de sa pénitence; ce missionnaire y sera suivi d'une nombreuse troupe d'âmes arrachées au démon; cette femme, d'un nombre prodigieux de pauvres qu'elle a visités dans leurs maladies, qu'elle a secourus, qu'elle a nourris. Et moi, que vais-je présenter à mon juge? malheureux que je suis ! en vertu de quoi lui demanderai-je le ciel? Pourrai-je même soutenir ses regards et la comparaison qu'il fera de ma nudité avec les richesses de ces saintes âmes? De tant d'années combien en ai-je consacré à son service? quelle part lui ai-je faite de tant de biens? Oserai-je lui parler de ces communions si tièdes, de ces confessions si froides, de ces prières où je n'ai pensé à rien moins qu'à lui? Messieurs, pour comprendre combien ces tristes réflexions tourmentent un mourant, il faudrait s'être trouvé dans cette funeste conjoncture.

Prévenons, mes frères, prévenons ce malheur aussi irréparable pour lors qu'il sera amer, faisons aujourd'hui ce que nous souhaiterons si ardemment, mais si inutilement, d'avoir fait. N'avez-vous point encore choisi d'état? faites choix d'un établissement que vous vous sachiez gré, à la mort, d'avoir préféré à tous les autres. Etes-vous déjà engagé? hâtez-vous de faire tout le bien que vous pouvez faire dans votre condition, jamais vous n'en ferez tant qu'à l'heure de la mort vous ne voulussiez en avoir fait encore plus. Vous avez beaucoup de loisir, beaucoup de biens, de forces, de talents, d'autorité, songez à l'usage que vous voudrez avoir fait de tous ces avantages, lorsque la mort viendra pour vous les ravir ; pensez, au commencement de chaque jour, quel travail vous voudriez avoir fait, si à la fin de ce jour Dieu vous appelait pour vous donner votre salaire, comme peut-être il doit vous appeler; prenez la même pensée au commencement de chaque action et tâchez de les faire toutes comme si chacune devait être la dernière.

Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus, invenerit sic facientem ! Heureux mille fois l'homme que la mort trouvera ainsi occupé ! Quelle joie pour lui à ce dernier moment ! et dans cette joie pure quel prix agréable de ses soins et de ses fatigues ! Quelles caresses ne recevra-t-il pas de son divin Maître ! que de louanges, que de gloire, que de trésors pour payer sa vigilance ! *Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus, invenerit sic facientem !* Qu'il meure, cet homme sage et prudent, qu'il meure âgé ou dans la fleur de la jeunesse, dans le fort du travail ou dans le plus profond sommeil,

durant la prière ou, si vous voulez, dans le temps de ses divertissements; qu'une longue maladie le consume peu à peu, ou qu'il soit emporté par un coup de foudre, il est également heureux, et on ne peut le regretter sans lui faire tort. Quiconque a pris les précautions que je viens d'expliquer, qui a mis ordre à sa conscience et à ses affaires temporelles, qui songe à la mort, qui s'exerce, qui se mesure, pour ainsi dire, avec elle, qui l'attend, qui la prévient par la mortification de ses passions et de ses désirs, qui s'applique à faire ce qu'il voudra avoir fait à la fin de sa carrière, et à le faire de la manière qu'il le voudra avoir fait, non, ce serviteur vigilant ne fera jamais une fin malheureuse, il peut mourir sans sacrements, sans secours, sans connaissance, sa mort ne sera pas moins avantageuse, ne sera pas moins un doux et tranquille passage à une meilleure vie, à une vie éternelle, que je vous souhaite, messieurs, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON

SUR LA PÉNITENCE DIFFÉRÉE A LA MORT.

Ceux qui renvoient la pénitence à l'extrémité de la vie hasardent tout, parce qu'il n'est pas vraisemblable que Dieu leur pardonne à la mort : il paraît même qu'ils veulent tout perdre, parce qu'il est contraire à l'Evangile que Dieu leur pardonne dans ces derniers moments.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus

La mort de cet homme est encore pire que n'a été sa vie. (*S. Luc, ch.* XI).

C'est un effet ou, pour mieux dire, c'est un prodige de la foi, digne de l'admiration de tous les siècles, qu'Abraham ayant reçu ordre d'immoler son fils Isaac, non-seulement ne murmura point contre le Seigneur, mais continua encore de croire qu'il deviendrait par ce même fils le père de la plus nombreuse postérité. Il espéra contre toute espérance, dit saint Paul, c'est-à-dire qu'il ne douta point de la promesse que Dieu lui avait faite, quoiqu'elle semblât se détruire par ce dernier commandement : *In spem contra spem credidit, ut fieret pater multarum gentium.*

Mais quelque invincible qu'ait été la confiance du saint patriarche, il faut avouer que la confiance des pécheurs va plus loin encore. Non-seulement ils espèrent contre l'espérance, mais ils espèrent contre la foi; ils espèrent en Dieu, pour ainsi parler, contre Dieu même; et au lieu qu'Abraham crut que le Seigneur ferait un miracle plutôt que de faillir dans ses promesses, ceux-ci croient que plutôt que de manquer à faire un miracle en leur faveur, il sera faillible dans sa parole. Dieu ne cesse de les avertir de hâter leur conversion, et ils croient toujours que rien ne les presse de se convertir. Toute l'Ecriture leur prédit que s'ils diffèrent plus longtemps, il sera trop tard pour y penser; et ils ne laissent pas de dire qu'ils auront toujours assez de temps. Enfin Jésus-Christ leur déclare en termes formels que s'ils ne profitent de l'occasion présente, ils mourront dans leurs péchés; cette menace terrible n'ébranle point l'espérance présomptueuse qu'ils ont de faire pénitence à la mort.

Esprit-Saint, vérité éternelle et immuable, que peut ici le zèle et l'éloquence chrétienne? Comment recevra-t-on notre témoignage, si l'on n'a pas même de foi pour votre divine parole? est-il quelque raison capable de réduire des esprits qui sont rebelles à la lumière, et qui refusent de se rendre à la souveraine raison. Vous seul, ô Esprit divin, pouvez vaincre une si grande opiniâtreté; ou si nos paroles peuvent avoir quelque succès, ce ne peut être que par un secours particulier de votre grâce : nous vous le demandons au nom de Marie : *Ave, Maria.*

Tout le monde convient que quelque terrible que soit la mort, elle n'aurait rien d'effrayant pour un chrétien qui serait sûr de mourir chrétiennement. Selon ce sentiment si commun et si vrai, on ne saurait douter que notre principale attention devrait être, non de fuir la mort, mais d'éviter de terminer la vie par une mort funeste; d'autant plus que d'une part la mort est inévitable, et que de l'autre il dépend de nous de faire une heureuse fin. Cependant, il faut l'avouer, la plupart des hommes font tout le contraire; on se précautionne contre la mort, comme s'il n'y avait point de plus grand mal à craindre, et comme si on pouvait s'y soustraire à force de précautions, tandis qu'on néglige de prévenir le malheur d'une mort funeste, comme si ce n'était rien, ou comme si nos soins ne pouvaient rien contre ce malheur. Comment l'entendons-nous, chrétiens auditeurs? N'est-il pas vrai que le plus terrible pour nous de tous les maux, c'est de mourir dans le péché? D'où vient donc que nous craignons si fort de mourir, et que nous craignons si peu le péché? D'où vient qu'on fait tous les jours des remèdes contre les plus légères incommodités, et que néanmoins on souffre que la conscience demeure blessée et chargée des crimes les plus énormes? C'est, dit-on, qu'on attend la dernière maladie pour demander pardon de ses désordres. Oui, mais êtes-vous sûrs que pour lors vous serez en état de recevoir la grâce que vous demanderez, et que Dieu voudra vous l'accorder? Ne risquez-vous rien en différant ainsi? Ne présumez-vous point trop de vos forces et même de la miséricorde du Seigneur? Si vous voulez me permettre de dire ma pensée, je crains en premier lieu que vous ne vous flattiez trop dans votre espérance; en second lieu, que vous ne vous trompiez visiblement. Oui, messieurs, je dis que renvoyer la pénitence à l'extrémité de la vie, premièrement c'est tout hasarder; je dis de plus que c'est vouloir tout perdre. Vous dites que Dieu vous pardonnera à la mort. Quel fondement peut avoir cette espérance? Nous l'examinerons dans le premier point. Quelle conformité

peut avoir cette espérance avec l'Evangile? Nous l'examinerons dans le second point. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

Parmi les pécheurs qui espèrent faire pénitence à la mort, il n'en est point sans doute d'assez présomptueux pour s'y attendre, comme à un événement infaillible. Leur espérance doit être du moins aussi incertaine, que le genre de mort qui doit finir leurs jours est lui-même incertain. D'ailleurs, il est facile de comprendre qu'une mort subite ne donne pas le temps de se repentir, et que par conséquent, s'ils sont emportés par un accident imprévu, tout est désespéré pour eux. Vous ne savez pas en quel lieu la mort vous attend, disait un ancien : *Incertum est quo te loco mors exspectat.* Or de mille endroits où elle peut surprendre un pécheur, il n'y a presque que sa maison où il puisse espérer de terminer sa vie par une bonne mort. Etes-vous sûr de mourir dans votre maison? Quel garant avez-vous contre les naufrages, les chutes, les tonnerres, les assassinats? Et quand vous seriez assuré de mourir dans votre lit, combien de sortes de maux peuvent vous y accabler dans un instant? Combien de maladies qui privent d'abord, ou de la raison, ou de l'ouïe, ou de l'usage de la parole? Je ne dis point que le médecin sera trompé, qu'il vous trompera à son tour, que ceux qui seront auprès de vous manqueront de zèle et de vigilance, qu'ils négligeront d'appeler un confesseur, que le confesseur sera lui-même négligent, qu'il viendra une heure trop tard, qu'on n'en trouvera pas qui puisse venir sur l'heure à votre secours : ces inconvénients sont arrivés mille fois, et les livres sont pleins de pareils exemples. Mais je veux que vous soyez assuré que Dieu vous préservera de tous ces malheurs; malgré ce soin que vous attendez de sa providence, non-seulement je dis qu'il n'est pas certain que vous ferez, à la mort, une véritable pénitence, je cherche même sur quel fondement vous appuyez votre espérance. Ce qui me la rend suspecte, c'est qu'elle est contraire, et à l'idée que les hommes ont de la mort, et à la situation où vous vous trouverez à ce dernier moment, et enfin à la nature même de la bonne mort.

Premièrement, c'est une vérité confirmée par le témoignage de tous les siècles, que la mort est toujours semblable à la vie. Je ne vous dis point que tous les Pères nous en avertissent, que nous en avons mille preuves dans l'histoire sainte; je me contente de dire que cette vérité a passé en proverbe, et qu'on dit ordinairement que telle a été la vie, telle est la mort. Nier ce principe, c'est abandonner la façon ordinaire de penser, pour s'attacher à son propre sens; c'est se croire, en quelque sorte, plus éclairé que tout le reste du monde. Cependant, voici des pécheurs qui multiplient tous les jours leurs crimes, qui persévèrent dans l'impénitence, qui s'y endorment, qui espèrent qu'après avoir vécu dans l'inimitié de Dieu, ils auront le bonheur de mourir dans sa grâce. Je vous demande, messieurs, s'il y a quelque apparence qu'ils obtiennent ce qu'ils espèrent; est-il probable, qu'ils se disposent à bien mourir, en vivant mal? Quoi de moins probable qu'un sentiment qui est opposé au sentiment universel, qui combat une règle généralement reçue de tous les hommes? *Non potest male mori, qui bene vixit*, dit saint Augustin : Quiconque a vécu saintement, ne peut faire une fin malheureuse. Donc il n'est pas vraisemblable que celui dont la vie a été déréglée, puisse mourir en vrai chrétien, parce que le retour du mal au bien est beaucoup plus difficile que le retour du bien au mal. En second lieu, un saint ne peut pas mériter une sainte mort, comme nous le dirons bientôt, et sa mort néanmoins ne peut être malheureuse; donc, à plus forte raison, celui qui aura mal vécu doit s'attendre à une mort qui ressemble à sa vie, puisqu'il la mérite, puisque ses désordres et son obstination le rendent digne de ce châtiment.

La seconde raison, c'est que lorsque vous vous promettez de faire pénitence à la mort, vous semblez ne pas savoir quelle sera pour lors votre faiblesse, ne pas savoir ce que c'est que la pénitence. Pour entrer dans les sentiments d'une véritable pénitence, il faut haïr le péché, le haïr de bonne foi, le haïr plus que la mort, plus que l'enfer, plus que tout ce que le monde a de haïssable. Quel homme peut être susceptible d'une haine pareille? Sera-ce un homme qui a aimé le péché toute sa vie, qui ne le hait que par force, qui continuerait de l'aimer s'il avait encore du temps à vivre? De plus, pour faire une pénitence salutaire, il faut se repentir d'avoir péché, s'en repentir par un motif surnaturel, c'est-à-dire en vue de Dieu, et non pas seulement par intérêt. Or, comment un homme qui n'a jamais eu en vue que soi-même, qui n'a jamais agi que par les mouvements de la nature, comment tout d'un coup cet homme s'élèvera-t-il au-dessus de tous les biens créés? Comment fera-t-il ces actes intérieurs qu'on ne forme encore qu'avec peine après s'y être exercé plusieurs années? Un homme qui a vieilli dans mille habitudes criminelles, à qui le mal est devenu comme naturel, pour qui le bien, l'honneur, le ciel, Dieu même, ont toujours eu moins d'attraits, moins de charmes que les objets de sa passion, comment, dans un instant, peut-il concevoir pour cette même passion autant d'horreur qu'il a eu d'empressement pour tout ce qui était capable de la flatter? Ce changement est absolument nécessaire dans une véritable pénitence. Il est facile de faire l'aveu de ses désordres au premier prêtre qui se présente, et quand le confesseur demande si on a de la douleur d'avoir offensé Dieu, on a bientôt répondu qu'on s'en repent; mais une pareille réponse suffit-elle pour obtenir la rémission de ses péchés? Mon Dieu, s'il ne fallait rien de plus, qu'il y aurait dans le ciel de chrétiens qui n'y entreront jamais! Non, mes frères, il faut que le cœur parle, qu'il soit percé, qu'il soit brisé de douleur, qu'il conçoive des désirs en

tout opposés aux désirs qu'il a eus jusqu'alors, qu'il aime ce qu'il n'a jamais aimé, ce qui ne lui a jamais paru aimable, ce dont il a toujours eu de l'aversion. Je vous demande, messieurs, s'il est vraisemblable qu'un tel changement, qu'un renversement si général de tous les sentiments, de toutes les affections de l'âme se puisse faire en si peu de temps. Quelle apparence qu'une victoire qui coûta douze ans de combats à saint Augustin, et qu'il ne remporta enfin que par un miracle, soit ici l'ouvrage d'un seul moment, et d'un moment de trouble, de faiblesse, de confusion, et d'un moment qui se passe entre la vie et la mort, d'un moment qui précède le dernier soupir? Comment, à l'heure que l'esprit commence à se détacher, comment, à cette heure fatale, un homme accablé de douleurs mortelles, dans un état où rien n'agit plus en lui que les habitudes, où l'âme ne fait plus que suivre languissamment les impressions qui lui restent de ses actions passées, comment, dans cet état, serait-on capable de faire un effort qu'on n'a jamais fait, qu'on n'a jamais essayé de faire, qui a paru impossible lorsqu'on avait encore toute sa force? On a raison de dire qu'un aveu, qu'un repentir sincère à la mort peut sauver l'homme le plus pervers: mais il le faut faire, cet aveu, il le faut concevoir, ce repentir sincère. Tout cela vous paraît facile, et moi, plus je considère, plus j'examine les circonstances où vous vous trouverez, plus je comprends que rien n'est plus difficile que cette dernière action, que cette action décisive.

Supposons néanmoins, pour troisième raison, que le pécheur ne doive trouver en lui aucun obstacle à la pénitence : c'est une vérité de foi qu'une sainte mort est, comme s'exprime l'école, une grâce purement gratuite, et qu'on ne peut non plus la mériter que la grâce de la vocation au christianisme, ou de la conversion après le péché. Dieu s'est voulu réserver à lui seul le pouvoir de commencer et d'achever la prédestination des hommes; en quelque sorte comme ces grands peintres qui sont jaloux de donner les premiers et les derniers traits à leurs tableaux, quoiqu'ils abandonnent souvent à d'autres mains le reste de l'ouvrage. Ainsi, espérer de mourir saintement, c'est espérer non-seulement la plus grande de toutes les grâces, une grâce sans laquelle toutes les autres sont inutiles, mais encore une grâce qui est au-dessus de tout mérite, une grâce que les plus grands saints n'auraient osé demander pour récompense de leurs services, une grâce que Jésus-Christ aurait pu refuser à la sainte Vierge sans lui faire d'injustice. Et cette grâce, vous l'espérez, pécheur? De qui l'espérez-vous? y faites-vous réflexion? C'est de votre ennemi mortel que vous l'espérez, c'est de ce même Dieu que vous aurez négligé, que vous n'aurez cessé d'outrager jusqu'alors. Quoi! vous aurez passé votre vie dans toutes sortes de déréglements, vous aurez fermé l'oreille à toutes les sollicitations du Seigneur, vous aurez méprisé ses menaces, ses commandements, mille fois vous aurez profané le sang qu'il a versé pour vous; et vous osez encore vous attendre, non-seulement à des faveurs, mais à la plus grande de toutes les faveurs, à la plus signalée dans un sens qu'il ait jamais faite, qu'il ait même pu faire aux âmes les plus élevées dans le ciel? Sur qui donc, messieurs, le Seigneur exercera-t-il ses vengeances, s'il traite ainsi ses sujets les plus rebelles? Tout ingrat, tout impie que vous êtes, je croirais que, plutôt que de vous faire une faveur pareille, Dieu vous accorderait le don de prédire l'avenir, le don de guérir toutes sortes de maladies, de ressusciter même les morts. Oui, messieurs, ce genre de libéralité dans le Seigneur me paraît plus approcher de la vraisemblance; car enfin le faiseur de miracles, le prophète, ne laisseront pas d'être damnés, s'ils ont mal vécu. Mais espérer la grâce de la persévérance, espérer une sainte mort après une si longue obstination, c'est attendre de Dieu l'impunité de nos crimes, c'est l'attendre cette impunité précisément au jour qu'il s'est réservé pour faire éclater sa colère et toute la rigueur de sa justice. Quelle témérité, de s'exposer au plus grand de tous les périls, dans la seule espérance d'un secours tel qu'on le peut attendre, ou d'une extrême faiblesse, ou d'un juge irrité!

Voulez-vous savoir quelle sera la pénitence de cet homme qui ne la fera qu'à l'extrémité? On lui parlera de la mort le plus tard qu'on pourra, justement lorsqu'il ne lui restera plus qu'un souffle de vie. Ces tristes paroles quelle foule incroyable de pensées funestes ne feront-elles pas naître en lui? Une épouse, des enfants, des biens, des plaisirs, des affaires qu'il abandonne; les crimes, le suaire, le tombeau, le souverain juge, l'enfer, l'éternité, qui l'effraient; tous ces objets se présenteront dans le même instant à son esprit abattu et y porteront un trouble qui achèvera de déranger le peu de sens qui lui reste. Ce sera dans ce trouble, dans cette confusion de ses pensées, qu'il parlera au confesseur, qu'il lui répondra, qu'il recevra les sacrements, qu'il rendra le dernier soupir. C'est-à-dire qu'il fera tout cela sans connaître ce qu'il fait, sans se connaître lui-même, sans savoir s'il est vivant, ou s'il est mort, si ce sont des hommes ou des démons qui l'environnent, si c'est encore le feu de la fièvre, ou si ce n'est point déjà le feu de l'enfer dont il ressent les ardeurs. *Subito morientur, et in media nocte turbabuntur populi et pertransibunt,* dit le prophète : *Turbabuntur*, ils seront surpris, alarmés, épouvantés, mais ils ne seront pas contrits, ils n'auront point cette douleur sincère et surnaturelle qui produit la joie, le calme et la confiance dans le cœur des prédestinés; ils seront troublés, et dans ce trouble ils finiront leur vie avec leur prétendue pénitence : *Turbabuntur et pertransibunt.*

Mais ne voit-on pas quelquefois de grands pécheurs qui donnent, en mourant, des marques de la douleur la plus sensible; de

grands pécheurs qui prennent alors les sentiments de piété qu'on leur inspire, qui versent des larmes, qui en font verser autour d'eux, en un mot dans qui l'on voit tous les signes d'une vraie componction ? J'avoue qu'on est quelquefois témoin de ces événements, ou pour mieux dire, de ces signes admirables ; mais croyez-vous que ces signes n'ont rien d'équivoque et que de pareils signes suffisent pour sauver les pécheurs qui jusque-là ont résisté à leur Dieu ? Pour moi, lorsque je me veux former une juste idée de la disposition où sont alors ces hommes livrés au péché, je me représente un malheureux que son imprudence, ou un piége caché a fait tomber entre les mains de son ennemi prêt à lui donner le coup de la mort. Quelles prières, quelles humbles et pressantes supplications n'arrache point à cet infortuné l'amour de la vie, et l'impuissance où il est de détourner par la force le péril qui le menace ? Qui ne sait pas néanmoins que dans ce moment il a le cœur plein de fiel contre celui qu'il prie, qu'il tâche de fléchir ? Qui ne sait pas que la rage de se voir réduit à demander grâce lui inspire un désir violent d'ôter la vie à cet ennemi cruel ? En effet, s'il sort de ce mauvais pas, oubliant bientôt ces termes pleins de soumission et de tendresse, on le verra se répandre en injures, en malédictions, et chercher toutes les voies de se venger de la violence qu'on lui a fait craindre. Voilà l'image de la pénitence qui a été différée à la mort. On se trouve tout d'un coup entre les mains d'un Dieu qu'on a offensé : il n'y a pas d'autres moyens d'éviter l'enfer, que de recourir à la clémence de ce maître irrité ; on commence donc à supplier, à gémir, à réclamer sa miséricorde. Quel motif a fait naître ce repentir ? Souvent point d'autre que la vue du danger présent. Si l'on voyait quelqu'autre voie de s'affranchir, on ne songerait pas seulement à détester ses péchés, on serait disposé à continuer de vivre dans le désordre ; on craindrait peu la haine de Dieu, si on pouvait être à couvert de sa justice : et si en effet on recouvre la santé, on sera, jusqu'à une autre maladie, encore plus déréglé qu'on ne l'a été.

L'Eglise, il est vrai, ne rejette pas ces pénitences tardives ; mais, hélas ! qu'elles lui sont suspectes ! On reçoit, dit saint Augustin, la pénitence des pécheurs qui, pour se réconcilier avec Dieu, attendent jusqu'à l'extrémité ; mais, ajoute-t-il, quel fond doit-on faire sur ces sortes de réconciliations ? Non, dit-il, il ne faut pas vous tromper, je ne les crois pas sincères : *Non præsumo, non vos fallo, non præsumo.* Nous sommes assurés que la pénitence désarme le Seigneur, qu'elle est un remède infaillible contre le péché ; et quand on n'y a recours que lorsque le malade est désespéré, on le donne encore au hasard, ce remède salutaire par lui-même ; mais comment répondre de son effet ? *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum.*

Vous me direz peut-être que ce ne sont là que de simples conjectures, dont on ne peut tirer qu'une conséquence incertaine ; et qu'ainsi, malgré toutes ces preuves, on peut espérer une sainte mort à la suite d'une vie passée dans le vice. Il est vrai que jusqu'ici je n'ai raisonné que sur des conjectures ; mais toutes les conjectures, toutes les apparences étant contre vous, ne seriez-vous pas le plus imprudent de tous les hommes de hasarder, je ne dis pas votre salut éternel, mais l'affaire qui serait la moins intéressante ? Ce sont des conjectures, à la vérité ; mais elles ont paru si fortes à saint Jérôme, qu'il ne fit pas difficulté de dire, en mourant, que de cent mille qui ont mal vécu jusqu'à la mort, à peine il s'en trouve un seul qui reçoive le pardon de ses péchés : *Vix unus de centum millibus qui male semper vixerit, meretur a Deo indulgentiam.* De tout ce que j'ai dit il ne suit pas que vous deviez nécessairement mourir en réprouvé ; mais on en doit nécessairement conclure qu'il n'est pas vraisemblable que vous mouriez en prédestiné. Je vais plus loin, et je dis qu'il est certain en quelque sorte qu'un pécheur qui renvoie sa pénitence à la mort mourra dans l'impénitence. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne sais, messieurs, d'où vient qu'en parlant du délai de la pénitence, on se contente ordinairement de dire qu'à la mort on n'aura peut-être pas le temps de se repentir : on croit sans doute que c'en est assez pour nous rendre plus vigilants, on croit que nul homme ne sera téméraire jusqu'à exposer son âme dans le doute, que nul homme ne pourra se déterminer à vivre dans le danger de faire une fin malheureuse. Quoi qu'il en soit, si je consulte l'Evangile, je trouve qu'il s'exprime sur cette matière dans les termes les plus formels. Le Seigneur assure que le pécheur sera surpris par la mort : pût-il n'être pas surpris, il assure qu'il ne sera pas écouté, qu'il ne se convertira pas à la mort. Suivons ces trois réflexions.

D'abord il est dit absolument dans l'Evangile que le Fils de l'homme viendra lorsqu'il sera le moins attendu : *Qua hora non putatis Filius hominis veniet.* Ce n'est pas simplement ici l'avis d'un ami sage et éclairé, celui qui le donne est le maître de la vie et de la mort, il ne peut ignorer le moment où il a résolu de vous enlever du monde ; or il vous déclare qu'il prendra son temps lorsque vous songerez à toute autre chose. Tous les hommes ne meurent pas subitement, non, sans doute ; mais croyez-vous qu'il n'y ait que ceux qui sont emportés par les flots de la mer, qui sont étouffés par une intempérie d'humeurs, qui sont égorgés dans une embuscade, ou qui sont frappés de la foudre, croyez-vous qu'il n'y ait que ces tristes victimes des accidents humains qui soient surprises par la mort ? Non, mes frères, dans quelque circonstance que puisse venir la mort, elle viendra comme un voleur, dit le Fils de Dieu, elle viendra lorsque vous serez endormis ; les gens vertueux, comme les autres, mourront quand ils y penseront le moins. Les vierges sages dormaient aussi bien que les vierges folles,

lorsque l'époux arriva; elles furent toutes également surprises, avec cette seule différence, que les vierges sages avaient pourvu à tout avant que de s'abandonner au sommeil, et que les autres, qui avaient manqué de prévoyance, trouvèrent à leur réveil leurs lampes vides. La maladie est sans doute un avertissement capable de nous réveiller; mais combien de malades expirent avant que la maladie ait été jugée mortelle? Combien d'autres, par une permission particulière de Dieu, ne veulent s'en rapporter, ni à leurs amis, ni aux médecins, et rendent l'âme en disant que rien ne presse, et qu'ils se sentent encore pleins de vie et de santé? Quoi qu'il en soit, nos raisonnements ne prévaudront pas contre la parole de Dieu. Nous mourrons à une heure que nous ne croirons pas mourir; c'est un article de foi : donc, si pour faire pénitence nous attendons que cette dernière heure nous paraisse s'approcher, jamais nous ne ferons de pénitence. Chacun cependant compte sur cette heure. Si Jésus-Christ nous avait promis avec serment que nous serons avertis du temps auquel il viendra, vivrions-nous dans une plus grande sécurité que nous le faisons? Nous savons néanmoins que Jésus-Christ a juré le contraire.

Mais je veux supposer encore une fois, contre l'oracle de l'Evangile, contre le témoignage de la vérité éternelle, je veux supposer que vous aurez une heure pour penser à votre salut, que ferez-vous à cette dernière heure? J'aurai, dites-vous, recours à Dieu et à sa miséricorde infinie. Mais s'il n'y a plus de miséricorde, plus de Dieu qui vous écoute, que vous servira-il d'y recourir? N'avez-vous jamais ouï cet oracle foudroyant sorti de la bouche du Verbe incarné? *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Il ne dit pas que vous demeurerez obstiné jusqu'à la fin, que vous négligerez de lui demander pardon, ou que vous n'aurez pas le temps de le faire; non : Vous me chercherez, dit-il, mais je vous prédis que vous ne me trouverez pas, et que vous mourrez comme vous avez vécu. Vous dites que vous le fléchirez par vos larmes, que vous exciterez sa pitié, que vous le forcerez en quelque sorte à vous faire grâce; mais comment pouvez-vous le dire, après qu'il vous a déclaré qu'il se rendra inflexible, qu'il se rira de vos larmes, qu'il fera des railleries sur votre malheur? *Ego autem in interitu vestro ridebo, et subsannabo vos.*

Ferez-vous, à l'heure de la mort, plus que ne firent les vierges folles? Elle implorèrent la charité de leurs vertueuses compagnes, elles coururent, dit l'Ecriture, acheter de l'huile, c'est-à-dire, se faire un trésor de bonnes œuvres; elles reviennent avec ces richesses tardives, elles frappent à la porte, elles crient, elles supplient avec empressement qu'on leur ouvre, et malgré ces instances elles sont exclues: *Nescio vos.* On ne vous connaît point, leur dit-on, il n'y a point ici de place pour vous, vous êtes venues trop tard. Voilà, messieurs, quel est le fruit de la pénitence trop longtemps différée. Un pécheur qui se verra réduit à l'extrémité invoquera, si vous voulez, tous les saints, il fera faire des prières de tous côtés, il fera lui-même des vœux, il distribuera des aumônes, il priera, il pleurera, il recevra les sacrements; mais il a trop attendu, l'époux est entré, et il a fermé la porte; on n'a nul égard à tous ces soins, qui n'ont pas été pris dans le temps convenable : *Nescio vos.* Soyez donc prêts, ajoute ensuite le Fils de Dieu : *Estote parati.* Il ne dit pas : Préparez-vous lorsque je viendrai; mais soyez prêts, que je vous trouve en état de me suivre; car si vous attendez, pour mettre ordre à vos affaires, que je commence à vous frapper par la maladie, je vous déclare qu'il ne sera plus temps : *Estote parati, quia qua hora non putatis Filius hominis veniet.*

Mais Dieu n'a-t-il pas dit qu'en quelque temps que le pécheur se convertisse, il acceptera sa pénitence? Il est vrai; mais a-t-il dit que le pécheur se convertira à la mort? n'a-t-il pas dit, au contraire, qu'il ne se convertira pas, et qu'il mourra dans son péché? *Et in peccato vestro moriemini.* Oui, toutes les fois que le pécheur se convertira, il trouvera Dieu disposé à le recevoir; mais la difficulté, c'est qu'il se convertisse, et qu'il le fasse de bonne foi. Après les désordres multipliés d'une vie licencieuse, le pécheur ne peut avoir, à la mort, un véritable repentir qu'à la faveur d'un secours extraordinaire, d'une grâce spéciale, différente des grâces qui se donnent dans le cours ordinaire de la Providence. Vous espérez cette grâce singulière, quoique vous vous soyez rendu indigne des grâces communes; de plus, vous l'espérez sachant que Dieu a juré qu'il ne vous la donnera pas, et qu'alors vous le chercherez en vain : vit-on jamais un aveuglement plus déplorable? Vous n'êtes pas assuré d'avoir du temps pour faire pénitence, vous êtes assuré que quand vous auriez du temps, ce temps sera court, et peu propre pour une affaire aussi difficile; vous n'êtes pas assuré que votre volonté sera disposée à faire alors ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui, et vous êtes assuré que Dieu vous sera contraire dans ce temps, dans cette extrémité où vous serez réduit : vous espérez, néanmoins, et sur cette espérance vous hasardez le salut de votre corps et de votre âme?

Que feriez-vous, messieurs, à des gens qui sont déterminés à se perdre, à des gens qui les yeux ouverts sur le péril, s'y précipitent, à des gens à qui leur foi, atteste leur damnation future, et qui veulent encore croire que leur salut est hors de danger? Il faut toujours espérer, oui, sans doute; mais une espérance contraire à la foi quelle assurance peut-elle donner? Les mérites de Jésus-Christ vous sauveront; mais quoi! son Evangile ne vous a-t-il pas condamnés? Où il s'agit de l'éternité, faudrait-il rien espérer que sur un fondement solide, que sur la parole même de Dieu? Téméraires, vous osez espérer contre cette parole, vous osez espérer quoique votre malheur soit inévi-

table? Oui, inévitable, si Dieu n'a pas eu le dessein de nous tromper, ou s'il ne s'est pas trompé lui-même. Vous pouvez à présent, vous pouvez aujourd'hui faire ce qu'on désire en vain de cet homme frappé d'apoplexie; pourquoi attendre un temps où vous ne le pourrez pas plus que lui? Il y a un temps, oui, mes frères, il y a un temps où on cherche Dieu inutilement, puisque l'Ecriture nous exhorte à le chercher dans le temps qu'on le peut trouver : *Quærite Dominum, dum inveniri potest; invocate eum, dum prope est.*

Au nom de Dieu, chrétiens auditeurs, loin de donner entrée aux pensées de désespoir, mal plus funeste encore que tous nos crimes, ouvrons nos esprits, nos cœurs aux douces influences de la miséricorde divine, faisons les plus sérieuses réflexions sur ces effrayantes vérités, considérons quelle est l'affaire que nous traitons; et puisqu'elle est pour nous de la dernière importance, puisqu'il s'y agit de notre âme, et d'une éternité de biens ou de maux, n'espérons rien légèrement, rien sans avoir mûrement examiné sur quel fondement peut s'appuyer notre espérance. Voyez ce pécheur mourant, qu'un mal soudain et incurable a tout d'un coup privé de l'usage de ses sens; hélas! il avait toujours compté qu'il se convertirait à la la mort, cependant depuis quatre jours on ne cesse de l'accabler de remèdes, non pour lui rendre la santé, car on ne l'espère plus, mais seulement pour lui procurer un moment de connaissance, pour lui arracher une parole, un signe du moins sur lequel on puisse se hasarder de l'absoudre. Il n'est rien qu'on ait imaginé, qu'on ait tenté; on a déjà employé le fer et le feu, la nature ne se réveille point, l'art est épuisé; le confesseur parle encore, le malade est toujours sourd à sa voix : on n'espère plus rien, toute la famille est en pleurs, cette femme, cette mère est inconsolable de le voir ainsi mourir sans aucune marque de pénitence: dans le désespoir où l'on est, si au défaut des paroles qu'on n'en peut arracher, on le voyait enfin serrer la main du prêtre, si du moins il prenait, il approchait de ses lèvres l'image de son Dieu mort pour lui, si pour un instant sa langue se déliait, s'il proférait ces courtes paroles : Ayez pitié de moi, mon Dieu, je déteste tous mes péchés; s'il demandait à être absous, et s'il pouvait l'être, quelle joie, quel sujet de reconnaissance!

Grâce à la miséricorde de Dieu, vous êtes encore plein de force et de santé, il vous est libre, il vous est facile de faire aujourd'hui ce qu'on voudrait que fît ce pécheur près d'expirer; pourquoi attendre une heure où vous serez dans le même état? Il viendra ce jour, cette heure, où l'on courra de toutes parts pour vous faire venir un confesseur. et je ne sais si l'on en trouvera pour lors. Aujourd'hui tous sont prêts à vous entendre avec charité, vous pouvez choisir, et à celui sur qui tombera votre choix vous pouvez faire une confession qui répare tous les défauts des confessions passées, qui rende à votre âme la même pureté qu'elle reçut dans les eaux sacrées du baptême. Sera-t-il temps de nous mander lorsque vous ne pourrez plus nous entendre, lorsqu'il faudra apporter auprès de vous toute la force du zèle, toute la patience de la charité, pour vous faire prononcer une seule fois le nom de Jésus-Christ? Aujourd'hui on pourrait vous aider à former des actes de toutes les vertus chrétiennes, à concevoir une véritable douleur de vos fautes, à faire exactement et avec ferveur tout ce qu'il faut faire pour purifier votre conscience, pour apaiser Dieu, pour l'obliger à changer en amour toute la haine qu'il avait conçue. Etrange aveuglement! nous sommes effrayés à la vue d'une personne qui meurt sans confession, nous versons des larmes sur son malheur, et au lieu de tourner notre attention sur nous-mêmes, nous ne songeons pas plus à prévenir une pareille disgrâce, que si déjà une léthargie mortelle avait assoupi tous nos sens. Malgré tous ces exemples, hélas! vous verrez que nous continuerons à nous exposer aux déplorables surprises de la mort, et que nous serons nous-mêmes de tristes exemples de la pénitence renvoyée à la dernière heure.

Vous dites que Dieu est la bonté même. Il est vrai, mais cette bonté n'empêche pas que bien des personnes meurent sans confession, sans douleur, sans sentiments de religion. Dieu est bon, cependant l'enfer se remplit, et pour un chrétien qui se sauve, mille se damnent. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais le pécheur laisse-t-il de mourir, et de mourir dans son péché? *Deus noster, Deus salvos faciendi :* Notre Dieu veut sauver tout le monde, dit le prophète; mais sans perdre cette volonté sincère, cette volonté attestée par tant de prodiges, attestée par la voix de son sang, ce Dieu qui veut nous sauver vengera sa volonté méprisée, brisera la tête de ses ennemis et de tous ceux qui persévèrent dans leurs désordres : *Verumtamen confringet capita inimicorum suorum, et verticem capilli perambulantium in delictis suis.* Que nous servira la bonté de Dieu, si nous n'en profitons point, si nous ne cessons pas d'être mauvais? Que nous servira sa miséricorde, lorsque le temps de la miséricorde sera passé? Elle nous attend longtemps, mais nous attend-elle toujours? mais nous attend-elle au dernier jour? C'est aujourd'hui qu'elle nous attend, qu'elle nous sollicite, chrétiens auditeurs, aujourd'hui, dans ce temps de salut, dans ce temps destiné à la pénitence et à la réconciliation des pécheurs, dans ce temps où toute l'Eglise est en deuil, où elle prie avec larmes pour tous ses enfants. Ne laissons pas échapper une conjoncture si favorable, mettons-nous en situation de ne plus craindre aucune surprise; commençons à régler notre vie, à la rendre si irréprochable et si sainte, qu'elle ne puisse manquer d'être suivie d'une sainte mort. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Il est nécessaire qu'il y ait un jugement universel: premièrement, afin qu'aux yeux de l'univers Dieu se fasse justice à lui-même; secondement, afin qu'il fasse justice à ses fidèles serviteurs.

Erunt signa in sole, et luna, et stellis, et in terris pressura gentium; arescentibus hominibus præ timore et exspectatione quæ supervenient universo orbi.

Il y aura des phénomènes prodigieux dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; sur la terre les peuples seront dans la consternation, les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui arrivera à tout l'univers (*Saint Luc, chap.* XXI).

Quel spectacle affreux que le monde dans son dernier jour, frappé de tous les fléaux dont la justice de Dieu s'est jamais servie pour punir les hommes, que ce monde enfin consumé par un embrasement universel, que ce monde où tout sera réduit en cendres, detruit, enseveli dans les ténèbres et dans l'horreur de la mort? Un événement plus terrible encore, ce sera le son de cette fatale trompette qui se fera entendre jusqu'aux bouts de l'univers, qui retentira au fond des tombeaux, qui percera les abîmes et qui ira faire trembler, jusque sur leurs trônes, les puissances du ciel. Mais comment pouvoir assez exprimer la terreur, le fremissement, le morne silence de tant de morts ressuscités, qui, sortant de leurs sépulcres, se rendront de toutes parts au lieu où ils doivent apprendre leur éternelle destinée? D'ailleurs il me semble voir ce juge, plein de majesté, descendant sur un nuage lumineux qui éclate en éclairs, en tonnerres; les anges portent devant lui une croix plus brillante que le soleil, un nombre en quelque sorte infini de ces esprits célestes l'accompagne et l'environne de toutes parts, tout l'hémisphère est rempli de cette cour nombreuse et superbe: dans les yeux étincelants de ce juge irrité, dans tout son air paraît s'allumer la colère qui le transporte; et cette colère d'un Dieu offensé m'effraie encore plus que tout le reste. Que ne puis-je ici, messieurs, représenter cette manifestation des consciences, qui mettra au jour tous les crimes, qui fera connaître chacun de nous à tout le monde, qui produira cette honte, cette horrible confusion que les saints Pères assurent devoir être plus insupportable que le feu de l'enfer? Que ne puis-je vous faire sentir cette séparation cruelle qui se fera des parents d'avec les parents, des amis d'avec les amis les plus intimes, des pécheurs d'avec les justes? Que ne puis-je enfin vous faire entendre cet arrêt foudroyant qui sortira de la bouche de Jésus-Christ, qui fera pousser des cris, des hurlements épouvantables à tous les réprouvés, et qui leur annoncera un malheur infini et éternel? Quelle riche matière pour un discours que tous ces objets! Je me trompe, ce sont là des sujets de méditation plutôt que d'un discours. Je vous supplie donc, chrétiens auditeurs, d'y faire devant le Seigneur les plus sérieuses réflexions, et de me dispenser de vous en dire davantage. Je vous l'avouerai, toutes les fois que j'ai pensé à vous faire la peinture du jugement, je suis tombé dans la plus étrange confusion de sentiments et de pensées; tout ce que j'ai conçu m'a paru si étonnant, si terrible, et tout ce que j'en pouvais exprimer, si faible, si fort au-dessous de mes idées, que, désespérant d'en pouvoir jamais dire assez, je me suis presque déterminé à ne rien dire, ou plutôt, le parti que j'ai pris, c'est de traiter de la manière la plus simple, la plus commune, la plus proportionnée à ma faiblesse, une des plus grandes vérités du christianisme. Bien d'autres ministres du Seigneur ont reçu du ciel une éloquence plus forte et de plus grandes lumières; je leur laisse le soin de vous faire la peinture de ce terrible jugement, et de vous entretenir de la justice, de la rigueur que Dieu y exercera envers les pécheurs. Pour moi, tout ce à quoi je puis m'engager, c'est de vous faire voir qu'il y a un jugement. Je vais vous proposer, dans ce discours, les raisons qui prouvent cette vérité: ces raisons d'une part regardent Dieu, de l'autre les saints qui l'ont servi fidèlement dans ce monde. Les raisons qui rendent nécessaire à l'égard de Dieu le jugement général, ce sont les raisons qu'il a de se faire justice: je vous le ferai voir dans le premier point. Les raisons qui rendent le jugement nécessaire à l'égard des saints, ce sont les raisons que Dieu a de leur faire justice à eux-mêmes: je vous le montrerai dans le second point. Je commencerai, messieurs, dès que nous aurons imploré le secours du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

La première réflexion que je fais en entrant en matière, c'est qu'il y a des esprits présomptueux qui non-seulement se déclarent contre les vérités les mieux établies, mais qui osent encore blâmer la conduite du Seigneur; ils veulent juger de tout selon les lumières de la raison, ou plutôt selon leurs propres lumières, fausses pour l'ordinaire. La prédiction de Dieu sur le jugement dernier leur paraît frivole; sa providence dans le gouvernement de ce monde leur paraît suspecte; sa sévérité dans les supplices de l'autre vie leur paraît injuste. Ces raisons, disons plutôt ces prétextes qui font douter les libertins, sont les raisons qui rendent d'abord, à l'égard de Dieu, le jugement général nécessaire. Pourquoi? Parce qu'il faut qu'il justifie son infaillibilité sur la crainte qu'il nous inspire de ce jugement, qu'il justifie sa providence sur la distribution qu'il fait des biens de la terre, qu'il justifie enfin sa justice sur la rigueur extrême des supplices de l'autre vie.

S'il n'y avait point de jugement général, qui de nous, chrétiens auditeurs, n'aurait pas raison de demander à Dieu pourquoi il a tant pris de soin de nous le faire redouter; car enfin il n'est aucune vérité, dans l'un et l'autre Testament, qui ait été prédite si

souvent et si clairement. Nous arrêterons-nous un moment à la peinture que nous ont faite de ce dernier jour le prophète Daniel, saint Jean dans l'Apocalypse, les évangélistes, les apôtres? Je me suis rendu attentif, dit Daniel, et j'ai vu des siéges: sur ces siéges j'ai vu s'asseoir l'Ancien des jours pour juger. Un million d'anges l'environnaient, cent mille autres debout en sa présence attendaient ses ordres pour les exécuter sur l'heure; tout se prépara pour le jugement, et les livres furent ouverts. J'ai vu un trône, dit saint Jean, et un homme assis sur ce trône; devant sa face tremblaient le ciel et la terre; j'ai vu tous les morts, grands et petits, debout en présence de cet homme: on ouvrit les livres, et tous les morts furent jugés selon leurs œuvres. Voici en quels termes parlent de ce jugement saint Mathieu, saint Marc, saint Luc, saint Paul, saint Pierre: Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus de lumière, les étoiles tomberont de leurs places, toutes les puissances du ciel seront ébranlées. Le firmament changera de situation, la chaleur dissoudra tous les éléments, et l'univers, avec tout ce qu'il renferme, sera consumé par le feu; la terre perdra son immobilité, tous les peuples seront dans une consternation incroyable, et les hommes sécheront de crainte dans l'attente des événements dont le monde sera menacé. Au premier coup de trompette, tous les sépulcres s'ouvriront, tous les morts se réveilleront, ceux qui auront vécu saintement ressusciteront pour la vie, et les autres pour la condamnation. Alors le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel, toutes les nations verront venir cet Homme-Dieu sur une nuée, accompagné de ses anges, dans tout l'appareil de son pouvoir et de sa majesté; il enverra ces ministres célestes pour rassembler ses élus, pour les séparer d'avec ses ennemis; enfin il dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, les bien-aimés de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la naissance du monde; et aux réprouvés: Allez, malheureux, au feu éternel allumé pour le démon et pour ses complices.

Voilà comment Jésus-Christ a parlé du jugement, voilà ce qu'il en a prédit, soit par lui-même, soit par ses disciples. Toutes ses autres prophéties ont été vérifiées; toutes les circonstances de sa passion, l'infidélité de ses apôtres, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, la descente du Saint-Esprit, la ruine de Jérusalem, la servitude des Juifs, la publication de l'Evangile, les prodiges que les siens devaient opérer dans tout l'univers, la conversion des gentils, l'établissement de son Eglise au milieu des persécutions, sa stabilité inébranlable malgré les schismes et les hérésies; tout cela a été prédit: de toutes les prédictions, dit saint Augustin, la seule qui n'est pas encore accomplie, c'est le jugement. Ne vous y trompez pas, dit ce Père, comme tout ce qui a été promis est arrivé, le jour du jugement, où les méchants seront punis, et les bons récompensés, ce jour arrivera infailliblement: *Nemo se circumveniat: quomodo illa omnia venerunt, quæ promissa sunt, sic et dies judicii, et malorum pœna, et bonorum præmia sine ulla dubitatione ventura sunt.* Cependant les libertins se rient de ces prophéties, ils traitent de visionnaires ceux qui y donnent quelque croyance: c'est pour cela même qu'il est nécessaire qu'il y ait un jugement où Jésus-Christ vérifie ses paroles, où il confonde les impies qui osent l'accuser de nous avoir donné de fausses alarmes, où il fasse voir à tout l'univers combien il a été éloigné ou de se tromper, ou de vouloir nous tromper. Il faut donc qu'il y ait un jugement, afin que Dieu justifie son infaillibilité sur la crainte qu'il nous en a inspirée; j'ajoute, afin qu'il justifie sa providence sur le partage des biens de la terre.

Une des choses qui fait le plus de peine aux incrédules, qui les fait douter de la providence de Dieu, et par conséquent du jugement universel, c'est la conduite qu'il tient sur la terre avec les pécheurs, qu'il comble souvent de biens et de gloire, tandis qu'il accable ses fidèles serviteurs de toutes sortes de disgrâces. Les saints Pères raisonnent tout autrement sur ce partage injuste en apparence; ils assurent au contraire qu'il n'est point de preuve plus évidente du jugement dernier que cette conduite de Dieu: car enfin, disent-ils, si le Seigneur semble ne garder aucune justice dans ce monde, s'il souffre les murmures et les blasphèmes que lui attire sa patience à l'égard des méchants, et son indifférence pour les gens vertueux, n'est-il pas juste qu'il fasse connaître l'erreur de ces indignes soupçons? Ne faut-il pas que, pour l'intérêt de sa gloire, il produise en présence de tous les hommes les raisons qu'il a eues d'en user comme il a fait? en un mot, ne faut-il pas qu'il fasse admirer l'équité de cette injustice apparente par tous ceux qui auront osé le blâmer? Voilà pourquoi Job, dans le fort de ses douleurs, loin de penser que Dieu négligeât les hommes, et qu'il eût les yeux fermés sur tout ce qui se fait dans le monde de bien et de mal, se sentait au contraire fortifié dans la foi de la résurrection par les calamités qu'il semblait souffrir injustement: *Scio*, disait-il, *quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et rursus circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum salvatorem meum:* Je sais que je dois ressusciter au dernier jour, et que dans cette même chair, dans cette chair souffrante aujourd'hui, j'aurai alors le bonheur de voir mon Dieu.

Oui, sans doute, il est nécessaire qu'il y ait un jugement pour éclaircir ce mystère qui faisait tant de peine à David, et qu'on ne peut presque point encore comprendre. Chrétiens, qui dans votre affliction cherchez quelquefois avec tant d'inquiétude quelle peut être la cause de vos malheurs, qui vous étonnez que votre innocence ne vous garantisse point des tristes revers auxquels le vice seul devrait, ce semble, être exposé; Dieu vous fera voir,

dans ce dernier jour, qu'il ne laisse ni le crime impuni, ni la vertu sans récompense; il vous fera voir même qu'il a commencé à vous payer de votre fidélité, en la mettant à de nouvelles épreuves, et que jamais il n'a puni les pécheurs plus sévèrement que lorsqu'il a paru les favoriser. Ce sera pour lors, ô mon Dieu, que toute la terre assemblée fera justice à votre providence, que tous les prédestinés la béniront, qu'ils s'écrieront avec David : *Lœtati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala:* O jours de bénédiction, heureux jours qui nous ont amené des humiliations ! ô années dont nous ne perdrons jamais le souvenir! ô fortunée saison où nous avons essuyé les rigueurs de la maladie et de l'indigence, où nos larmes nous ont lavés, nous ont purifiés aux yeux du Seigneur! Malheureuse prospérité que nous avons enviée, qui jamais eût pensé que tu ne méritais que de la pitié? qui jamais eût pu persuader aux impies que tu étais pour eux le plus terrible fléau, et qu'en leur prodiguant tes faveurs, Dieu les traitait en ennemis?

Je dis que Dieu doit justifier sa providence sur la rigueur dont il use en ce monde envers les gens de bien; j'ajoute qu'il n'est pas moins obligé de justifier sa justice sur la sévérité qu'il exerce dans l'autre vie contre les pécheurs qu'il condamne à un enfer si cruel, et qu'il condamne pour toute l'éternité. Vous savez, messieurs, que ce point de notre foi a paru si étrange à quelques-uns des hommes même les plus savants, qu'ils n'ont jamais cru y devoir soumettre leur esprit. En effet, il paraît d'abord incroyable qu'un Dieu si bon et si tendre se puisse résoudre à condamner pour toujours, et à des supplices si rigoureux, des âmes qu'il a formées de ses mains, et pour lesquelles il a versé tout son sang : cette conduite montre en apparence une dureté extrême; et quand on pense aux raisons qui le déterminent d'en user ainsi, quand on fait réflexion que c'est pour punir des fautes d'un moment, des fautes où l'on a été entraîné par la pente de la nature, cette sévérité semble encore plus incompréhensible.

C'est donc une nécessité absolue, que dans une assemblée générale de tout le genre humain, Dieu fasse voir sur quoi il condamne les réprouvés, et découvre le motif qui l'engage à leur imposer des peines si terribles. Ce sera là, chrétiens auditeurs, que Dieu voudra se soumettre en quelque sorte à plaider sa cause, ce sera là qu'il rendra tout l'univers juge de son procédé envers le pécheur: *Judicio contendam vobiscum, et cum filiis vestris disceptabo.* Ce sera devant cette assemblée de tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes que les livres seront ouverts, c'est-à-dire que les consciences seront dévoilées, en sorte que nul homme ne pourra ignorer les sujets qu'il aura ou de condamner ou d'absoudre. Il se répandra dans l'esprit de chacun une lumière si vive et si pénétrante, qu'elle rendra visibles les péchés les plus secrets, les intentions les plus cachées, ces actions qu'on a pris tant de soin de dérober à la connaissance des hommes, que la honte a même supprimées jusque dans le tribunal de la pénitence. Ce rayon mettra au jour toute la vie de cet hypocrite qui, sous des dehors si spécieux, a eu l'âme si corrompue; il révélera mille anciens péchés dont le temps a fait perdre la mémoire; il exposera aux yeux des parents, des amis, des ennemis, des gens de bien et des libertins ces intrigues, ces mystères d'iniquité; il fera voir tous les désirs que cette personne a conçus, tous les pas, toutes les avances qu'elle a faits, le temps, le lieu, toutes les circonstances les plus honteuses. Il rendra, ce rayon vengeur, la terre témoin en quelque manière des désordres les plus infâmes; chacun se trouvera dans la situation où l'on a coutume d'être lorsqu'on est surpris dans le crime qu'on commet, et qu'on est forcé d'essuyer toute la confusion due au péché sans pouvoir rien nier, rien pallier, sans pouvoir dire une seule parole pour sa défense, sans pouvoir espérer, ni d'obtenir grâce, ni d'éviter l'infamie.

Ames voluptueuses, certainement vous n'y faites pas de réflexion, non, vous ne pensez pas qu'un jour le tableau de votre vie doit être exposé aux yeux de l'univers, ce tableau où tant d'actions qui se sont passées dans les ténèbres, dans la solitude, tant de désirs qui ne sont pas même sortis de votre cœur seront représentés au naturel et d'une manière si claire et si énergique, que vous-mêmes y découvrirez cent particularités également ridicules et honteuses qui vous seront échappées dans le feu de la passion. Je suis sûr que si vous songiez à la honte que vous causera un pareil détail, vous n'épargneriez rien pour la prévenir. Je sais, messieurs, qu'il est des personnes qui s'accoutument à ne rougir de rien, qui en viennent jusqu'à déclarer elles-mêmes ce qui les décrie jusqu'à s'en faire gloire. Cette audace impudente peut, messieurs, être soufferte par des amis aussi vicieux que vous, par un certain monde corrompu, où le vice règne; mais aux yeux de l'univers, mais devant une cour si nombreuse de saints et de saintes dont la pudeur ne se sera jamais démentie, mais en présence d'un Dieu également pur et redoutable, l'effronterie n'aura plus lieu : là où sera le règne de la vertu, les plus hardis, les plus endurcis deviendront sensibles à la honte du vice. Le Seigneur, qui comptera tous les péchés qu'on aura commis, qui en découvrira un si grand nombre, et dans les pensées, et dans les paroles, et dans les actions même les plus saintes, qui examinera tous les emplois, tous les âges, tous les jours et tous les moments de chaque jour, qui accablera les pécheurs par la multitude presque infinie des déréglements qu'il aura à leur reprocher; le Seigneur prendra en même temps le soin de faire connaître le désordre, la malice du péché, de représenter l'ingratitude, l'obstination, le dirai-je? l'insolence, la brutalité du pécheur, avec des couleurs si vives et si odieuses que le pécheur lui-même se trouvera insupportable à

lui-même, que les saints, qui ne verront plus alors dans leurs fautes que des fautes, ou légères ou pardonnées, que les saints trembleront dans l'attente du jugement qui sera fait d'eux, qu'ils se jugeront eux-mêmes, qu'ils se trouveront dignes des plus grands supplices, qu'ils croiront qu'on leur fera grâce, si on ne les damne pas éternellement.

Pour achever d'accabler les réprouvés, et de justifier la rigueur de leurs supplices, Jésus-Christ produira ses soins paternels et l'empressement qu'il a eu pour ces ingrats; il leur reprochera les saintes inspirations, les pieux mouvements, tous les secours extérieurs et intérieurs dont il les a favorisés : *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci?* Je ne parle point des bienfaits par lesquels je vous ai prévenus, en vous tirant du néant, en veillant sans cesse à votre conservation ; je ne parle ni de mes instructions ni de mes exemples; je veux que l'on compte pour rien mes sueurs, mon sang, ma mort cruelle: mais l'enfer, cet enfer qui a paru un trop grand supplice à quelques-uns, ne vous rend-il pas dignes de ses flammes éternelles ? *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci?* Quel moyen plus efficace pouvais-je prendre pour inspirer l'horreur du péché, pour témoigner le désir que j'avais de vous rendre heureux, quel moyen plus efficace que de vous menacer d'une éternité de peines? Quoi! pécheur, cette digue que j'ai opposée à ta malice n'a pas été capable de t'arrêter? Tu te plains de ma rigueur? c'est à moi à me plaindre de ta haine opiniâtre que cette rigueur n'a pu vaincre. Tu n'ignorais pas qu'il y avait un enfer préparé pour ceux qui auraient osé m'offenser; mais cet enfer t'a paru si peu redoutable, que tu n'as pas cru qu'il te dût faire craindre de me déplaire. Comment donc oses-tu m'accuser d'une excessive sévérité! Peut-on trop punir celui que rien n'a pu contenir dans le devoir! Est-ce trop qu'une éternité de peines pour un pécheur que la vue de ces peines éternelles n'a pu arracher au péché? Il est donc vrai, chrétiens, que le Seigneur est obligé de juger tout l'univers, et qu'il le doit faire de la manière la plus authentique, afin de se faire justice à lui-même. Faisons voir, dans le second point, qu'il le doit encore pour faire justice à ses serviteurs.

SECOND POINT.

Les gens de bien souffrent dans cette vie trois sortes d'injustices, qui ne peuvent être réparées que par un jugement universel. La première leur est faite par leur propre humilité qui cache leur vertu, la seconde, par leurs ennemis qui tâchent de la noircir, la troisième, par les mondains qui osent la mépriser et la traiter de folie.

A l'égard de la première injustice, il est vrai, chrétiens auditeurs, que la vertu n'est méprisée, n'est haïe des hommes que parce qu'elle n'en est pas connue. Cette ignorance en eux vient en partie de la nature de la vertu, qui est toute spirituelle et qui ne peut tomber sous les sens; d'autre part cette ignorance vient du penchant que la vertu a de se cacher et de fuir la lumière. Un grand homme a dit que le vulgaire loue les petites vertus, qu'il admire les médiocres, mais qu'il n'atteint pas jusqu'aux grandes vertus. Bien différente des fleurs qui s'épanouissent, qui déploient leurs feuilles à mesure que le soleil leur donne une couleur plus vive et plus éclatante, la vertu se replie, pour ainsi dire, elle s'enveloppe d'autant plus qu'elle est plus parfaite; le vice, tout hideux qu'il est, ne cherche pas les ténèbres avec plus de soin. Voilà pourquoi les saints se sont plus dans les déserts, ont fait leur demeure dans des cavernes, ont fui de province en province, ont évité la vue des hommes; voilà pourquoi ils ont caché leur naissance sous des habits pauvres, leur talents naturels sous un silence modeste, les grâces qu'ils avaient reçues sous les apparences de la simplicité et quelquefois de la folie.

Cependant, pour confondre les méchants et pour animer les faibles, Dieu, par des voies extraordinaires, a quelquefois découvert ces lampes cachées. C'est ainsi que saint Paul, premier ermite, après avoir passé cent ans dans la solitude, sans jamais avoir eu de commerce avec aucun homme, fut enfin visité par saint Antoine, à qui un ange avait révélé la demeure et la sainteté de ce premier solitaire. Ainsi fut décelé par un enfant, et ensuite élevé à l'épiscopat, malgré ses répugnances, ce grand homme qui s'était fait charbonnier pour fuir les honneurs et pour vivre inconnu. Saint Alexis mourut dans la maison de son père quatorze ans après y avoir été reçu en qualité de mendiant; et si le ciel n'eût pris le soin de le faire connaître après sa mort, on ignorerait encore aujourd'hui le prodige d'une vertu si héroïque. Vous parlerai-je de ce Marcus qui feignit d'être insensé durant l'espace de sept ans, et qu'on trouva mort dans une cabane le lendemain que sa feinte eut été découverte? Joindrai-je à ces exemples l'action également généreuse de cette religieuse égyptienne nommée Isidore, qui cacha sa vertu si longtemps et avec tant de succès sous les dehors de la folie, qu'elle devint comme le jouet de sa communauté en feignant, par je ne sais quelle singularité, d'aimer avec passion tout ce qui faisait le plus de peine et le plus d'horreur à la nature? Dieu envoya un grand saint pour publier l'éminente sagesse de cette vertueuse vierge. Mais combien y a-t-il eu de saints et de saintes dont la sainteté est demeurée ensevelie dans l'obscurité qu'elle a recherchée? Combien de saints encore aujourd'hui vivent inconnus dans les maisons religieuses, dans le monde même, surtout dans les pays où la persécution favorise et rend comme nécessaire l'inclination que la vertu inspire, d'éviter l'éclat et les louanges des hommes?

Combien de personnes vertueuses qui, loin de tout commerce avec le monde, se faisant de leur propre maison comme un cloî-

tre, comme un désert, passent leurs jours dans la solitude, inconnues à leur propre famille, connues à peine de leurs directeurs? Après avoir dompté leurs passions, après avoir déraciné leurs habitudes perverses, elles s'appliquent uniquement aux exercices de la piété chrétienne, ne chérissant rien tant que leur solitude, où elles n'ont que Dieu pour objet et pour témoin de leur amour. N'est-ce pas à ces âmes choisies que David a promis, de la part du Seigneur, que leur sainteté sera produite tout d'un coup comme une lumière que l'on tenait enfermée, et qu'elle sera rendue aussi visible, aussi brillante que le soleil dans son midi? *Et educet quasi lumen justitiam tuam, et judicium tuum quasi meridiem.*

Oui, messieurs, ces âmes saintes paraîtront, au jugement, comme des astres, on les fera asseoir sur des trônes pour juger les nations, on leur donnera une autorité souveraine sur tous les peuples : *Fulgebunt sicut stellæ, judicabunt nationes, et dominabuntur populis.* Ce sera à la vue de cette personne qui se sanctifie aujourd'hui dans la retraite, que tous les hommes et les anges mêmes s'écrieront : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* Quelle est cette fille chérie qui s'avance avec autant de pompe et d'éclat que l'aurore à son lever, qui égale la beauté de la lune, qui se montre comme un soleil, qui paraît aux yeux des lâches mondains plus terrible qu'une armée rangée en bataille? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Quelle est cette âme qui a rassemblé tant de richesses dans son désert, qui en sort toute parfumée, qui est soutenue par son bien-aimé, qui est conduite en triomphe? quelle est celle-ci dont on n'a presque point entendu parler? comment avec si peu de bruit a-t-elle fait des actions si héroïques? comment dans une terre si stérile, au milieu de tant de corruption, a-t-elle pu se faire un si riche trésor de mérites?

Mais s'il y a de la justice à publier les vertus qui ont été inconnues dans cette vie, il y en a encore plus à justifier les vertus qui ont été calomniées. Jusqu'où la médisance ne porte-t-elle pas son audace, et combien cependant est-elle commune dans le monde? Il n'y a presque jamais eu de saint dont la vertu n'ait pas été attaquée, n'ait pas été noircie par d'horribles calomnies. Jésus-Christ lui-même n'est point encore justifié des crimes qu'on lui imputa à sa passion, il passe encore, dans l'esprit de tous les Juifs, pour un séditieux et un imposteur. Les martyrs ont été condamnés comme magiciens, comme perturbateurs du repos public. Si Dieu n'eût révélé à Daniel la malice des vieillards qui calomniaient Susanne, cette femme si chaste était diffamée, et allait être lapidée comme une adultère. Joseph fut mis dans les fers comme un impudique, quoique son véritable crime fût de n'avoir pas consenti à la passion de sa maîtresse : le Seigneur employa sa main toute-puissante pour le retirer de cette disgrâce. Mais combien d'innocents, accusés comme Susanne et Joseph, en faveur de qui Dieu n'a point fait de miracle? combien qui ont été punis comme coupables de crimes qu'ils n'avaient pas commis, qui ont perdu la vie et l'honneur sur de faux soupçons qui n'ont jamais été éclaircis?

Il y a bien des désordres dans le monde, j'en conviens ; mais, sous ce prétexte, la détraction doit-elle s'arroger le droit de tout déchirer? Les plus légères apparences lui suffisent pour condamner les plus parfaites vertus. Oui, j'ai vu des personnes perdues de réputation, de la probité desquelles j'étais aussi assuré que je le suis de ce que je vois de mes propres eux. Je remarque tous les jours que si l'homme le plus irréprochable a eu le malheur de déplaire à un autre homme, c'en est assez; cet ennemi en parle d'une manière si injuste, il donne un tour si malin, un jour si faux à sa conduite, à toutes ses actions, à ses vertus mêmes et à ses bonnes qualités, que j'ai de la peine à comprendre que la passion nous puisse aveugler jusqu'à ce point. Cependant on ne saurait plaire à tout le monde, il est peu de gens qui n'aient ou des envieux, ou des ennemis : ce sont ces ennemis qui sont crus quand ils parlent de nous, car pour les amis, on s'imagine toujours qu'ils nous flattent quand ils nous louent.

Que dirai-je de ceux qui se laissent prévenir avec tant d'injustice, non-seulement contre des particuliers, mais contre des corps entiers, contre des nations qu'on décrie sans réserve, parce qu'on n'a pas trouvé que chaque particulier fût irréprochable? Dans l'idée de toutes les sectes opposées à l'Eglise romaine, tous les souverains pontifes n'ont rien moins été que des antechrists. Il n'y a ni chasteté, ni piété dans le clergé; ce n'est partout qu'impureté, qu'intérêt sordide; tous nos monastères sont des maisons de prostitution, tous nos temples des synagogues, toute notre religion un artifice, une idolâtrie. Parmi ceux d'un même parti, ne voit-on pas tous les jours que, sans connaître, sans examiner les personnes, on les rebute, on les méprise, on en conçoit une opinion désavantageuse? Que faut-il pour être en butte à ce déchaînement? Souvent il ne faut qu'être d'une certaine famille, que porter un certain habit, qu'être d'une certaine profession, que parler une certaine langue. Combien d'injustices, combien de faux jugements ne fait-on pas sur des règles si générales et si incertaines?

Oui, sans doute, chrétiens auditeurs, pour réformer tous ces jugements, il faut qu'il y ait un jugement universel, un jugement qui rende l'honneur à tant d'innocents, à tant de saints calomniés, qui détruise toutes les préventions, qui détrompe ceux que les faux bruits ont entraînés dans l'erreur, ceux que l'envie et les autres passions ont aveuglés, ceux qui s'en s'ont fiés aux apparences, ceux qui ont jugé des hommes vertueux par les méchants, ceux qui ont jugé de tous par un

seul, qui ont jugé des autres par eux-mêmes; en un mot, un jugement qui mette au jour toute vérité et qui répare tous les ravages que fait aujourd'hui la détraction, ce vice odieux qui règne partout, qui désole tout, qui, loin d'épargner la vertu, semble s'acharner à la vertu avec plus de fureur, comme si cette impitoyable passion s'irritait d'autant plus qu'elle trouve moins de sujet de vomir son fiel.

Quelle gloire, chrétiens auditeurs, pour ceux qui auront souffert sans se plaindre, quelle gloire de se voir ainsi justifiés, de voir les détracteurs confondus aux yeux de toute la terre! C'est une consolation dès cette vie même de penser que la vérité sera un jour si parfaitement et si solennellement reconnue; mais au jugement dernier quel lustre la vertu ne recevra-t-elle pas des impostures mêmes par lesquelles on se sera efforcé de la ternir? Quel gré ne se saura-t-on pas de les avoir souffertes avec humilité, avec patience, lorsqu'on verra non-seulement sa réputation rétablie de la manière la plus avantageuse, mais qu'on verra encore une gloire immortelle prête à couronner les mérites de cette humble patience?

Enfin je vois que des sentiments opposés partagent tous les hommes au sujet des vérités de la religion, soit spéculatives, soit morales. Sans parler des barbares et des infidèles, tout le christianisme est divisé en des sectes différentes, dont le plupart ne veulent point d'accommodement, refusent de convenir d'un juge qui termine les différends, veulent que chacun se juge soi-même. Il faut donc attendre qu'au jugement général le Seigneur décide sur ces contestations, fasse voir dans quel parti a été la vérité, fasse connaître quels sont ceux qui ont erré par présomption, ceux qui ont erré par ignorance.

A l'égard des mœurs, les gens de bien croient que l'humilité, la douceur, la soumission sont des vertus dont un chrétien doit faire gloire; un grand nombre d'autres ont pour maxime qu'il faut vivre dans l'indépendance, ne rien souffrir, ne céder jamais. Tout ce qui réveille l'ambition, tout ce qui flatte l'avarice est regardé par les saints comme un avantage frivole, comme une vaine fumée; les gens du monde regardent les saints comme des visionnaires, leur simplicité leur fait pitié, ils se plaignent d'eux, il les méprisent : *Deridetur justi simplicitas... lampas contempta apud cogitationes divitum.* Demandez à saint Paul ce qu'il pense du monde, je dis même du plus grand monde, du monde le plus brillant? Il vous répondra qu'il ne peut l'envisager sans être ému de compassion; qu'à son égard le monde est comme un homme infortuné lié sur l'échafaud ou enchaîné à l'infâme poteau : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Demandez au monde quel jugement il fait de saint Paul? Il vous fera la même réponse : plutôt que de vivre comme ce grand saint, il voudrait mourir sur une croix. De cette différence de sentiments vient la différence des soins et de la conduite qu'on remarque parmi les hommes : les uns se dépouillent de leurs propres biens, les autres ravissent le bien d'autrui; les uns se cachent pour éviter les honneurs, les autres se consument pour y parvenir; les uns veulent passer pour vertueux, quelque pervers qu'ils soient, les autres se réjouissent d'être punis pour des crimes dont ils ne sont pas coupables; ceux qui craignent Dieu déplorent l'aveuglement des libertins, les libertins accusent de folie les vrais chrétiens.

Quand donc les ténèbres seront-elles dissipées? quand la vérité paraîtra-t-elle dans tout son jour? Il faut, chrétiens auditeurs, que Jésus-Christ lui-même, accompagné de tous les anges, vienne faire triompher sa croix en présence des nations, qu'il juge par les lois de l'Evangile ceux qui ont méprisé les maximes évangéliques; il faut que tout l'univers avoue que le Père des lumières avait révélé aux simples des mystères qu'il avait cachés aux sages et aux grands du monde.

Ce sera pour lors que ces faux sages, ces esprits présomptueux qui ont prétendu réformer les œuvres de Dieu et donner leur avis sur la conduite de la Providence, que ces savants qui se sont flattés de tout savoir, hors Jésus crucifié, que ces fiers génies qui s'imaginaient s'être rendus les maîtres de la fortune par le raffinement de leur politique, ce sera pour lors qu'ils reconnaîtront tous leurs égarements et leurs puériles erreurs; ce sera pour lors que, pâles, confus, consternés, accablés de honte et transportés ensuite de rage et de désespoir, ils seront forcés de s'écrier : *Ergo erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non luxit nobis, et sol intelligentiæ non est ortus nobis:* C'est donc nous qui nous sommes trompés, avec toutes nos lumières; c'est nous qui avons failli dans nos connaissances, qui avons tenu une conduite d'enfants, qui avons vécu comme des insensés. A quoi nous sommes-nous attachés, imprudents que nous étions? Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité, et, par des chemins rudes et épineux, nous avons couru à notre perte; nous n'avons jamais eu de véritable plaisir, toute notre grandeur s'est évanouie comme une ombre; il ne nous reste de tant de biens qu'un souvenir vain, cruel et pire, hélas! que la pauvreté qui nous faisait tant d'horreur.

Ce sera pour lors que les anges prononceront contre le monde et contre ses vanités, les malédictions que saint Jean rapporte dans l'Apocalypse : *Væ, væ, civitas illa magna, quæ amicta erat bysso, et purpura, et cocco, et deaurata erat auro et lapide pretioso et margaritis, quoniam una hora destitutæ sunt tantæ divitiæ!* Malédiction, double malédiction sur ce grand monde, sur cette ville superbe, où régnaient la profusion et la mollesse, où l'on était vêtu de lin et de pourpre, où l'on habitait sous des lambris dorés, où tout était chargé de perles et de pierreries, une heure de temps a ravi toutes ces richesses, et Babylone est réduite à la plus triste indigence. *Væ, væ, civitas illa magna, in qua divites facti sunt omnes qui habebant naves in mari*

de pretiis ejus, quoniam una hora desolata est : Malheur à cette superbe cité dont le luxe a épuisé les parfums des Indes et du Pérou, dont les dépenses excessives ont enrichi les marchands qui trafiquent sur l'une et sur l'autre mer ; la voilà enfin humiliée, la voilà dans une entière désolation. *Exsulta super eam, cœlum, et sancti apostoli et prophetæ, quoniam judicavit Deus judicium vestrum de illa :* Ciel, réjouissez-vous dans sa ruine, saints prophètes, saints apôtres, vous qui lui aviez prédit ses malheurs, qui aviez toujours méprisé sa félicité trompeuse, qui aviez déploré son aveuglement, qui versiez des larmes sur sa fausse prospérité, qui l'avez condamnée par vos paroles et par vos exemples, réjouissez-vous parce que le Seigneur a lui-même décidé, ou plutôt confirmé le jugement que vous aviez déjà porté : *Judicavit Deus judicium vestrum de illa.*

Voilà, messieurs, pourquoi il est necessaire qu'il y ait un jugement. Dieu se doit cette justice à lui-même et il la doit à ses serviteurs. A son égard il faut que sa parole soit accomplie, que sa providence soit justifiée sur le partage des prospérités de ce monde, ainsi que sa justice sur la rigueur des supplices de l'autre vie. A l'égard de ses fidèles serviteurs, il faut qu'il fasse connaître l'héroïsme de leur vertu, que leur humilité a cachée aux hommes, la pureté de leur vie, que la médisance s'est efforcée de ternir, la sagesse de leurs sentiments et de leur conduite, que le monde a traitée de folie.

Malgré toutes ces raisons qui rendent nécessaire le jugement universel, nous pouvons empêcher qu'il y en ait pour nous. *Si nos judicaremus*, dit saint Paul, *non utique judicaremur* : Si nous voulions nous juger nous-mêmes, nous ne serions pas jugés ; c'est-à-dire que si nous voulions nous examiner de bonne foi selon nos faibles lumières, nous accuser nous-mêmes en secret, nous punir selon l'énormité de nos fautes, ou plutôt selon la mesure de notre repentir et de l'amour qu'il plairait à Dieu de nous inspirer, nous éviterions cette manifestation si publique, si humiliante, cette recherche si exacte que Dieu fera de nos plus intimes pensées ; nous nous mettrions à couvert de la colère de ce juge, qui n'aura égard ni aux talents, ni à la qualité des personnes, qui n'ignorera rien, qui ne pardonnera rien, qui condamnera sans pitié et qui perdra sans ressource quiconque sera trouvé coupable.

Quand donc, messieurs, vous rendrez-vous à ce que demande de vous la prudence? Quand sera-ce que, vous retirant de la foule et de l'embarras du monde, vous prendrez un peu de temps pour revenir sur toutes les années de cette vie, pour sonder cette conscience, pour la purifier, pour affranchir cet esprit des folles erreurs et des vaines maximes du monde, pour faire une revue générale de tous vos sentiments intérieurs, de tous vos désirs, de toutes vos passions, pour vous demander compte à vous-mêmes des grâces que vous avez reçues, et que vous recevez tous les jours? Quand sera-ce que, détestant notre aveuglement et tous les désordres dont il a été la source funeste, non-seulement nous les expierons, ces désordres, par une humble et généreuse confession, mais encore nous nous condamnerons nous-mêmes à une vie plus austère, plus pure, plus retirée, plus conforme à la vie de Jésus-Christ, à une vie qui nous dispose à la mort, et qui nous exempte de la honte d'un jugement public?

Qu'il y aurait de sagesse, ô mon Dieu, d'en user de la sorte ! mais quelle est votre témérité, âmes chrétiennes, sachant qu'il vous faudra rendre compte un jour, quelle est votre témérité de charger, d'embrouiller ce compte tous les jours de plus en plus, de continuer de faire en secret ce qui vous doit être reproché aux yeux de l'univers, de rejeter ces grâces, dont la justice de Dieu produira l'abus au jour des vengeances, pour confondre votre ingratitude et votre invincible dureté ? Quelle folie ! permettez-moi de vous le dire; pouvant trouver dans Jésus-Christ toutes les tendresses d'un ami, d'un époux, vous aimez mieux l'avoir pour accusateur et pour juge, vous aimez mieux être jugé avec rigueur que d'être un jour assis sur un trône pour juger le monde ; en un mot, vous résistez à la miséricorde qui vous poursuit, et par cette résistance vous méritez un jugement sans miséricorde. *An divitias bonitatis ejus et patientiæ, et longanimitatis contemnis? Secundum autem duritiam tuam et impœnitens cor thesaurizas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei.*

Quoi donc ! méprisez-vous les richesses de sa bonté et le trésor inépuisable de sa patience? Vous faites-vous un jeu d'amasser un trésor de colère pour le jour de l'indignation et du juste jugement de Dieu ? Seigneur, ayez pitié d'un aveuglement si déplorable, faites luire dans nos cœurs un rayon de cette lumière qui doit produire à la fin du monde, un si grand jour, mais si triste pour les pécheurs; faites-nous voir aujourd'hui ce que nous verrons alors, afin que nous fassions ce que nous voudrons avoir fait, ce qu'il faudra avoir fait pour paraître sans confusion en présence des anges et des hommes, pour recevoir de vous une sentence favorable et une récompense éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL

Au jugement universel le pécheur sera parfaitement connu par l'examen rigoureux qui se fera de toutes les consciences : il y sera entièrement détrompé par la réfutation qui se fera de toutes les erreurs.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.

Alors on verra le Fils de l'homme venir sur une nue avec une grande puissance et une grande majesté (*S. Luc, chap.* XXI).

Au dernier jour, quand l'univers aura été détruit par le feu, quand les étoiles, en se consumant par leurs propres flammes, auront

brûlé les cieux auxquels elles sont attachées, quand elles seront tombées de leurs places comme des charbons éteints, quand le soleil sera lui-même plongé dans une éclipse éternelle, quand la lune ne sera plus qu'un corps noirci et desséché, quand la terre sera ensevelie sous ses propres cendres, en un mot quand on ne verra plus rien et qu'il n'y aura plus rien à voir dans le monde, *tunc videbunt Filium hominis venientem in nube*, alors il s'élèvera un nouvel astre, qui apportera le plus grand jour, mais le plus terrible de tous les jours. Jour de colère, dit le prophète Sophonie, jour de tribulation et d'angoisse, jour de calamité et de désolation, jour d'obscurité et de ténèbres, jour de nuage et de tourbillon, jour de trompettes et de leur bruit éclatant : *Dies iræ, dies tribulationis et angustiæ, dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis, dies tubarum et clangoris.*

Ce jour, au lieu de la joie que le soleil nous inspire en renaissant, jettera la terreur dans tous les esprits et glacera d'effroi tous les cœurs. Personne ne pourra ni en soutenir l'éclat ni l'éviter; tout paraîtra à la faveur de ce jour, et tout paraîtra ou hideux ou terrible. Messieurs, vous voyez assez que je vous parle du jugement dernier. De quelle utilité ne doit pas être pour tous les fidèles la connaissance exacte que le Fils de Dieu a pris soin de nous donner de ce jour formidable? Fasse le ciel que lorsque je tâcherai de vous expliquer cette vérité, elle vous touche autant qu'elle m'a paru capable de le faire lorsque je l'ai méditée. Tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui se peut réduire à cette seule proposition, que le jour du jugement sera un grand jour : *Dies magna, dies Domini magnus.* Ce sera un grand jour, comme l'appelle l'Ecriture : premièrement, parce que les objets les plus cachés y seront rendus visibles; secondement, parce que les hommes les plus aveugles y seront clairvoyants. Tous les voiles y seront levés, les voiles dont l'hypocrisie couvre les désordres du pécheur, les voiles dont la passion lui couvre à lui-même les yeux. En un mot, le pécheur y sera parfaitement connu, et il y sera entièrement détrompé. Il y sera connu par l'examen rigoureux qui se fera de toutes les consciences : ce sera le premier point. Il y sera détrompé par la réfutation sensible qui se fera de toutes les erreurs : ce sera le second point. Vierge sainte, à ce dernier jour vous serez encore la mère de miséricorde, mais votre crédit ne pourra plus nous soustraire à la sévérité de notre juge. Vous pouvez aujourd'hui nous obtenir cette crainte salutaire, qui a porté les saints à prévenir le jugement par une véritable pénitence; c'est la grâce que nous vous demandons par la prière que vous adresse l'Eglise : *Ave, Marie.*

PREMIER POINT.

Le son terrible des trompettes ayant tiré tous les morts de leur sépulcre, on les verra venir de toutes les parties du monde et s'assembler confusément dans cette célèbre vallée où l'on doit leur apprendre leur éternelle destinée. Quelle sera la frayeur, la consternation, le tremblement, le morne silence de cette multitude étonnée, dans l'attente de l'arrêt irrévocable! L'Ecriture dit que les hommes sécheront de crainte, que les puissances du ciel et les fondements de la terre, c'est-à-dire les plus grands saints et les plus grands rois, seront dans des agitations si étranges, que leur esprit en sera troublé, que leur cœur sera saisi, que tous frémiront, que tous trembleront, ceux mêmes qui n'auront rien à craindre : *Arescentibus hominibus præ timore et exspectatione quæ supervenient universo orbi.*

Mais si le son des trompettes, si la vue du ciel et de la terre réduits en cendres, si la voix des anges qui citeront les morts au tribunal redoutable, si l'attente de Jésus-Christ doit causer tant d'effroi, que sera-ce lorsque le ciel s'ouvrant tout à coup, le souverain Juge paraîtra sur un nuage embrasé, portant sur son front et dans ses yeux toutes les marques d'un implacable courroux? Pour moi j'avoue que mon esprit se perd et se confond dans ces pensées; je n'ai pas même de paroles pour les exprimer. Comment représenter le trouble des criminels, lorsque toutes leurs consciences seront ouvertes, lorsque le Fils de l'homme, avec une sévérité incroyable et de la manière la plus pressante, leur demandera compte de toutes les actions de leur vie? Oui, messieurs, *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi*, toute notre vie doit être produite et examinée devant le tribunal de Jésus-Christ : et cet examen sera rigoureux, sera public.

D'abord, pour faire connaître quelle en sera la sévérité, il suffit d'observer que tout sera examiné sans réserve, toutes les pensées, toutes les actions, toutes les paroles; les péchés les plus griefs, les fautes les plus légères, le mal qu'on aura commis, le mal qu'on aura fait commettre, le bien qu'on n'aura pas fait, le bien même qu'on aura fait. Chaque personne dit bien des paroles dans une heure, elle en dit bien dans toute une année, dans cinquante, dans soixante années; toutes ces paroles seront pesées, et elles le seront avec d'autant plus de soin, qu'elles auront été proférées avec moins de circonspection. Combien de pensées depuis le premier moment qu'on a eu l'usage de la raison jusqu'au dernier soupir de la vie! Vous savez que l'esprit n'est jamais oisif. Parmi ce nombre infini de pensées, combien de pensées d'envie, d'orgueil, d'avarice, d'ambition, de haine, de vengeance! combien de pensées impures, combien de pensées inutiles! On les comptera, on les examinera toutes; on reviendra sur tous les âges, sur toutes les années, sur tous les jours, sur tous les moments de chaque jour. On produira toutes les impatiences, tous les emportements, tous les soupçons, toutes les rechutes de cette vieillesse avare, chagrine, défiante, endurcie dans ses habitudes perverses. Dans l'âge qui l'a précédée, on découvrira tous les desseins que l'ambition a formés, toutes les

démarches qu'on a faites, tous les artifices dont on s'est servi pour nuire au prochain, pour s'établir sur ses ruines. Les mensonges, les débauches, les conseils pernicieux, les menaces, les flatteries, les injustices, les parjures, les violences, tout sera rappelé. On remontera à cette jeunesse si corrompue; tous les regards, tous les discours, tous les désirs du cœur, tous les mouvements du corps seront exactement considérés; on en cherchera les intentions, on en montrera les motifs les plus secrets. Combien d'argent, mais surtout combien de temps perdu au jeu; combien de jours destinés aux plaisirs, et quels jours; combien d'heures données à la conversation, et à quelle conversation; combien à la lecture, et quels livres on aura lus; les étoffes précieuses, les parures affectées, les perles, les couleurs, les meubles, tout cela sera examiné. On verra si dans tout cela il n'y a rien eu d'excessif, rien de superflu, rien contre la bienséance, rien contre la modestie et l'humilité chrétienne; et, pour en juger, sans doute on aura des règles un peu plus sûres, un peu plus sévères que les règles du monde. L'enfance même ne sera pas entièrement exempte de cette recherche: on remettra au jour ces petites mutineries, ces petits dépits, ces petites fourberies, ces désobéissances, ce libertinage des premières années.

Quelle surprise, chrétiens auditeurs, quand on verra sortir et renaître en quelque sorte du fond de la conscience mille péchés qu'on a oubliés, mille péchés qu'on n'a jamais bien connus; quand on se verra reprocher comme des crimes, mille fautes qui avaient paru légères, et dont on n'avait pas daigné s'accuser; quand on verra s'offrir comme de vrais péchés tant d'injustices faites au prochain, tantôt sous apparence de zèle, tantôt sous couleur de nécessité, quelquefois même sous le prétexte spécieux de la justice; quand on sentira revivre tout le venin de cent railleries amères dont on se savait gré, de cent détractions qu'on s'était pardonnées à soi-même, de mille vengeances qu'on s'était justifiées! *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?* Mon Dieu, si vous observez ainsi, si vous comptez toutes nos iniquités, qui pourra jamais soutenir une justice si exacte? qui pourra n'être pas accablé par le seul nombre de ses fautes?

Mais que sera-ce, si l'on vous charge encore des iniquités d'autrui? On vous en chargera. A cette fille mondaine, qui se croyait irréprochable dans son honneur, on demandera compte de toutes les impureté de je ne sais combien de jeunes hommes qu'elle a corrompus par ses airs dissipés, par les soins excessifs qu'elle a pris de se parer, de se produire, de plaire. On accusera ce père de toutes les débauches, de tous les blasphèmes de ses enfants; cette femme, de toutes les impiétés de ses domestiques, comme si c'étaient ses propres péchés. On imputera à ce magistrat la plupart des désordres d'une ville, à ce seigneur un million d'offenses mortelles, qui se sont commises à la vue des tableaux et des statues scandaleuses dont il a orné son palais. Des médisances sans nombre ont rendu votre langue coupable; vos conversations ont été tissues en quelque manière de paroles à double sens, de contes lascifs, de discours impies et libertins. Ces médisances, ces détractions, combien d'autres détractions ont-elles causées? Ce que vous avez dit, combien de fois a-t-il été redit, et par combien de personnes? Ce rapport, combien a-t-il allumé de haines, combien de désirs de vengeance? et ces désirs, combien ont-ils produit de vengeances réelles? Cette parole qui vous a paru si plaisante a fait naître dans un moment mille pensées criminelles; elle en fera naître une infinité d'autres à l'avenir: toutes ces pensées, tout ce qui peut arriver à l'occasion de ces pensées, tout cela entrera dans l'accusation qui sera dressée contre vous. Imaginez-vous voir un homme infortuné, qui a laissé tomber sur de la poudre ou sur quelque autre matière combustible une étincelle de feu, on le rend responsable de l'embrasement de toute une ville que son imprudence a causé; on veut le forcer de payer jusqu'à la dernière obole toutes les maisons brûlées, tout l'argent perdu, tous les meubles, toutes les marchandises consumés; on le rend coupable du malheur d'une infinité d'hommes, de femmes, d'enfants qui ont été ou étouffés dans les flammes, ou accablés sous les ruines: qui pourrait ne pas succomber sous le poids d'une justice si rigoureuse?

Pécheurs scandaleux, vous n'y faites pas réflexion, sans doute, vous qui par vos pernicieux exemples, par vos conseils empoisonnés, par vos dangereuses maximes, par les mauvais livres, par les erreurs que vous semez dans le monde, travaillez à étouffer la crainte de Dieu, à éteindre la religion même dans les esprits. Vous qui, par vos galanteries, par vos discours passionnés, par vos sollicitations, par vos présents et vos promesses, tâchez de corrompre l'innocence, de séduire, s'il est possible, la vertu même, y avez-vous jamais pensé? L'enfer se peuple des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ: ce sang, ces âmes, vous seront représentés au jugement, vous en répondrez seul. Il vous sera inutile d'avoir pleuré vos propres fautes, si vous n'avez réparé les ravages horribles qu'ont faits vos scandales.

Il est vrai, Seigneur, nous avons péché, et nous avons fait pécher les autres: *Peccavimus, injuste egimus, iniquitatem fecimus.* Mais ces iniquités, ces péchés, nous les avons expiés par la pénitence, nous les avons réparés par de bonnes œuvres. Il faut l'examiner, cette pénitence, il faut les examiner, ces bonnes œuvres. *Ego justitias judicabo:* je prétends juger la sainteté même. Quels ont été en vous, ces fruits de sainteté? Oserez-vous produire ces prières sans attention, ces confessions sans larmes, sans douleur, ces communions faites la haine dans le cœur, faites, ce semble, le matin, pour rendre plus criminelles les occupations du reste du jour? Vous avez été à l'église, lorsque votre devoir

vous appelait à la maison; votre esprit était à la maison, et votre cœur peut-être ailleurs, lorsque vous étiez à l'église : vous avez prié pour être vu, vous avez donné l'aumône, afin de passer pour libéral, vous avez secouru les malheureux par un mouvement de compassion naturelle, vous avez aidé de vos conseils ceux qui avaient moins de lumières que vous, mais c'est par un esprit d'orgueil que vous l'avez fait : si vous avez corrigé vos enfants, la colère, l'impatience ont eu part à cette action : si vous avez repris vos domestiques, vous n'avez eu en vue que votre intérêt; ce zèle pour votre prochain était un mouvement d'envie; cette modestie, un désir secret de vous attirer des louang s; cette frugalité, un effet de votre avarice et de votre attachement aux biens de la terre. Présentez-moi quelque chose d'entièrement parfait dans tout ce que vous avez jamais pratiqué de bien, quelque chose où il n'y ait rien à dire, une action vraiment chrétienne et qui ne m'ait pas du moins autant déshonoré, qu'elle semblait me devoir donner de gloire. Quoi! durant cinquante ans, pas une seule action sainte, pas une prière digne de moi! Toute votre vie était à moi, et quel est le moment qui ait été pour moi?

Messieurs, des reproches si multipliés, si pressants, accableraient qui que ce fût, quand ils lui seraient faits en secret par un ami, par un confesseur charitable. Lorsque Dieu même, avec une douceur vraiment paternelle, nous ouvre à nous-mêmes notre conscience, lorsqu'il nous met devant les yeux toutes nos misères, tous les désordres de notre vie; lorsque, dans une retraite ou dans le temps d'une confession générale il nous fait apercevoir d'une seule vue et le nombre et l'énormité de nos fautes, qui pourrait exprimer l'impression que fait cette lumière sur une âme qui la reçoit? quelle révolution soudaine! On demeure interdit, on a horreur de soi-même, on n'ose lever les yeux, on voudrait pouvoir se cacher, s'enterrer, s'anéantir. Que sera-ce donc lorsque, avec un visage enflammé, lorsque d'une voix de tonnerre, ce Juge irrité s'élèvera contre nous, nous reprochera avec aigreur, avec amertume, jusqu'aux moindres imperfections, non plus pour nous corriger, mais pour nous confondre; lorsqu'il les représentera dans le jour le plus désavantageux; lorsqu'il s'efforcera de nous faire succomber dans les accusations intentées contre nous, comme il semble nous en menacer par son prophète? *Judicio contendam vobiscum, et cum filiis vestris disceptabo.* Que sera-ce lorsqu'à ce détail de nos péchés il opposera le détail des grâces qu'il nous aura faites, toutes les saintes pensées, tous les pieux désirs, toutes les inspirations secrètes, les reproches pleins de tendresse, les pressantes sollicitations, tout ce qu'il aura employé pour nous rappeler à notre devoir? Que sera-ce lorsque, pour accroître la honte de nos crimes, il leur opposera les vertus des saints et des saintes, la constance des martyrs à notre lâcheté et à notre mollesse, la pudeur des vierges à l'effronterie et aux emportements des impudiques, l'abstinence des anachorètes à la somptueuse délicatesse des catholiques, la foi humble et inébranlable des plus grands docteurs de l'Eglise à la témérité d'un libertin qui aura fait gloire de douter de tout? Que sera-ce lorsqu'il s'opposera lui-même à nous-mêmes; sa grandeur offensée à notre bassesse, sa majesté humiliée à notre orgueil, à notre ambition, sa bonté à notre ingratitude, sa patience invincible à notre obstination? Ver de terre, vous m'avez connu, et vous m'avez méprisé! Votre Dieu a parlé, et vous avez osé le contredire! Je vous ai offert mon amitié, et je n'ai reçu que des rebuts! Je vous ai pardonné, et sur ma facilité vous avez cru pouvoir m'outrager impunément! Qui pourra vous répondre, ô mon Dieu? Qui pourra soutenir le poids d'une si forte accusation? Mais ce n'est pas tout : lorsque le Fils de Dieu nous fera ainsi la peinture de notre vie, lorsqu'il nous retracera nos plus secrètes pensées, nos plus infâmes actions, lorsqu'à ce tableau il ajoutera le récit des particularités les plus circonstanciées de chaque pensée, de chaque action, il sera entendu de tous les hommes, ils auront tous les yeux attachés sur nous, et ils nous regarderont avec horreur.

A quoi pensons-nous, chrétiens auditeurs, lorsque nous cherchons les ténèbres pour couvrir notre honte, lorsque nous prenons tant de précautions pour tromper la vigilance des hommes? C'est en vain qu'on s'adresse à des confesseurs inconnus et qu'on leur cache les crimes qu'on ne rougit pas de commettre; on les saura, on les verra un jour, ces crimes. Saint Bazile dit qu'ils se produiront eux-mêmes, qu'ils paraîtront sur chacun de nous en caractères si visibles, qu'ils frapperont les yeux les plus faibles. Ce sera comme le venin qui cause les fièvres malignes : ce venin étouffe les malades, parce que la nature n'a pas assez de force pour le repousser et pour le faire sortir; mais, après la mort, il se découvre lui-même par une multitude de taches qui défigurent le corps et qui en rendent la vue horrible.

Je vous prie, messieurs, de faire un moment d'attention à ce que je vais dire. Si à l'heure que je parle, le péché honteux et secret de quelqu'un de ceux qui m'écoutent était déclaré en présence de cette assemblée, n'est-il pas vrai que cette personne aimerait mieux que la terre se fût ouverte sous ses pas? n'est-il pas vrai que cette manifestation serait capable de la faire pâmer, de la faire mourir de honte? Or ce même péché, quel qu'il puisse être, sera révélé dans le dernier jour à tous ceux qui sont ici, il n'y en aura pas un seul qui ne le voie; outre cela, chacun de vos amis, chacun de vos concitoyens, tout le reste du monde le saura encore.

Que ferez-vous pour lors, malheureuse fille, vous qui avez pu vous résoudre à commettre un horrible parricide, à étouffer le fruit de votre crime pour empêcher qu'il ne vînt à la connaissance de vos parents? Que fera cette infortunée qui aime mieux faire un sacrilége, qui aime mieux être damnée

que d'avouer sa faiblesse à son confesseur? Que deviendra-t-elle à ce redoutable jour? car enfin son péché y sera manifesté, toutes les personnes dont elle redoute le plus, ou la colère, ou le jugement : père, mère, frère, mari, voisins, domestiques, amis, ennemis, tous sauront son malheur; on saura tout le détail de cette action, on en apprendra jusqu'aux plus honteuses circonstances. *Quia oblita es mei*, lui dit le Seigneur par le prophète Jérémie, *et confisa es in mendacio, nudavi femora tua contra faciem tuam, et apparuit ignominia tua, adulteria tua, et hinnitus tuus, scelus fornicationis tuæ :* Vous avez osé pécher à mes yeux, vous avez oublié ma présence, ou vous l'avez méprisée : *Oblita es mei;* vous vous êtes fiée à ce séducteur qui vous faisait espérer que tout serait enseveli dans d'impénétrables ténèbres; vous avez cru qu'une certaine affectation de sévérité et de réforme, le dirai-je? qu'un peu de grimace, pourrait couvrir tous vos désordres, qu'il n'y avait qu'à nier tout, qu'à bien instruire les confidents à mentir avec la même impudence : *Confisa es in mendacio*. Or sachez que j'ai tout vu, et que je révélerai tout, toutes vos fornications, tous vos adultères, tous vos emportements brutaux et infâmes : *Et apparuit ignominia tua, adulteria tua, et hinnitus tuus, scelus fornicationis tuæ.*

Quelle confusion pour cette personne, s'écrie saint Augustin, de se voir ainsi connue de Dieu et de tout le genre humain, de se voir perdue de réputation dans l'esprit de tous les hommes, elle qui mourrait de douleur si elle avait aujourd'hui un seul témoin de sa honte! *Qualis erit illa confusio, cum continget pro peccatis suis in conspectu Dei omniumque hominum erubescere; quia nec unum quidem hominem se spectantem vult ferre!*

Si, du moins, pour soulager la peine du criminel, il se trouvait quelqu'un qui prît son parti, qui parlât en sa faveur; mais le Seigneur, dans sa colère, accusant les réprouvés, qui oserait prendre leur défense? Tout sera muet, chrétiens auditeurs : je me trompe, tout élèvera la voix contre le pécheur, les créatures mêmes insensibles sembleront s'animer pour se déclarer contre lui : *Pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos.* Les saints surtout, plus zélés que le reste des hommes pour la gloire de leur maître, se feront entendre et accableront l'impie par leur témoignage. *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum :* Vous êtes juste, Seigneur, et c'est votre justice qui vous irrite contre ces ingrats; ils ne sauraient se couvrir d'aucun prétexte. Il est faux, quoiqu'ils aient osé dire, que vous les ayez voulu obliger à croire des mystères incroyables; nous avons examiné les points qui les ont révoltés, et tous nous ont paru plausibles; après ce que vous avez fait pour établir ces vérités adorables, il n'y avait que l'orgueil et le vice dans qui elles pussent trouver de l'opposition? *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Ils ont prétendu que vos commandements étaient impossibles; nous sommes tous témoins du contraire, vos conseils mêmes ne l'étaient pas : *Latum mandatum tuum nimis :* ils nous ont paru trop doux, trop faciles, ces commandements; nous y avons ajouté des vœux, nous nous sommes imposé des règles mille fois plus rigoureuses que vos préceptes, et, par votre grâce, nous les avons observées : *Latum mandatum tuum nimis.* Les pères, les mères, les maîtres, les confesseurs, les prédicateurs, tout cela s'élèvera et parlera pour le juge contre les coupables. Nous vous avons prédit le malheur où vous êtes tombés, incrédules; osez dire que vous avez failli par ignorance. Nous avons mis en œuvre tous les moyens, nous nous sommes consumés pour vous instruire : *Cecinimus vobis, et non saltastis; lamentavimus, et non planxistis.* Que n'avons-nous pas fait? Nous vous avons priés, nous vous avons menacés, nous avons employé et la douceur, et la force; vous avez insulté à notre zèle, vous avez ri de nos plus sérieuses remontrances : allez, vous méritez à juste titre l'indignation de votre juge : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

Messieurs, c'est une grande peine de prendre un temps tous les mois, tous les quinze jours, pour examiner sa conscience, pour se reprocher ses propres désordres, pour les déclarer à un prêtre, pour en faire pénitence; mais quelque pénible que soit une si sainte pratique, n'est-ce pas la plus insigne folie d'aimer mieux rougir de ses péchés à la vue de tout l'univers, que s'en accuser de temps en temps à une seule personne, à une personne humble, sage, discrète et qui est obligée à un secret inviolable par tout ce qu'il y a de plus saint et dans le ciel et sur la terre. Le sacrement de pénitence est un jugement qui s'exerce par les hommes, jugement dont on n'appellera pas même au jugement universel. Mais si je veux que la confusion que je souffre aux pieds du prêtre m'épargne la honte que je recevrais au jugement général, outre cette douleur, outre cette volonté sincère de changer de vie, outre ces deux dispositions si nécessaires et si rares, il faut que désormais je m'accuse de mes fautes avec la même exactitude, la même force, la même aigreur contre moi-même, s'il est possible, que le démon m'en accusera en présence de Jésus-Christ. Si nous nous jugeons ainsi nous-mêmes, il est sûr qu'il n'y aura point d'autre jugement pour nous, il est sûr que nous ne serons point jugés : *Si nos dijudicaremus, non utique judicaremur.*

Après une accusation si exacte et si publique, la vie du pécheur sera infailliblement connue de tout le monde. Mais le monde ne connaîtra-t-il point lui-même ses propres erreurs? Oui, messieurs, il les connaîtra : comme tout sera découvert à la lumière de ce grand jour, tout le monde sera aussi détrompé. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne prétends pas rapporter ici toutes les erreurs des mauvais chrétiens : on peut dire

qu'ils en ont presque autant que de sentiments. On ne saurait croire jusqu'à quel point s'aveuglent les hommes les plus raisonnables, lorsqu'ils ont commencé à donner dans le libertinage. Je m'arrêterai à trois fausses idées qu'ils se forment ordinairement et qui seront réformées au jugement universel : la première de ces idées tombe sur le péché, qu'ils regardent comme une bagatelle, comme un rien ; la seconde attaque la piété chrétienne, qu'ils osent traiter de folie, selon cette parole que Salomon leur attribue : *Vitam illorum æstimabamus insaniam ;* la troisième concerne la bonté et la miséricorde de Dieu, sur laquelle ils établissent une vaine confiance. Je dis que ces trois erreurs seront réformées au jugement dernier. La colère du juge fera voir quel crime c'était que de l'offenser ; la séparation des innocents d'avec les criminels fera connaître combien il y avait de sagesse à le servir, l'arrêt irrévocable qu'il portera fera sentir combien il y avait de justice à le craindre.

La foi nous enseigne que Jésus-Christ, qui est venu au milieu des siècles pour sauver les hommes, reviendra en personne à la fin du monde pour les juger. Mais quelle extrême différence ne nous fait-elle pas remarquer entre ces deux avénements ! Quand l'Ecriture nous parle du premier, c'est un tendre enfant qui nous a été donné, et qu'on reconnaît à la crèche, aux langes sur lesquels il est couché : *Parvulus datus est nobis..... Invenietis infantem pannis involutum.* Mais au second, il viendra, dit l'Evangile, avec la puissance et la majesté la plus redoutable : *Videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate..* La première fois il est venu sans suite, sans appareil ; lorsqu'il reviendra, il sera environné de mille et mille escadrons d'anges, il sera accompagné de toutes les troupes du Dieu des armées : *Et omnes angeli cum eo.* A sa naissance c'est un enfant faible et muet; au jugement c'est un lion rugissant, dont la voix terrible ébranle le ciel et la terre : *Dominus de Sion et de Jerusalem dabit vocem suam, et movebuntur cœli et terra.* Votre roi vient à vous, mais ce monarque ne s'annonce que par la douceur et la clémence, dit le prophète Isaïe, parlant de la première entrée que fait Jésus-Christ dans le monde ; au dernier jour David assure que l'ardente colère de ce même roi portera partout le feu : *Ignis in conspectu ejus exardescet.* Selon saint Jean dans l'Apocalypse, personne ne pourra résister à l'indignation de ce juge ; sa colère ira jusqu'à la fureur. Les rois de la terre, les princes, les généraux d'armée, les hommes les plus intrépides chercheront des antres pour se cacher, conjureront les montagnes de les couvrir par leur chute. Pourquoi ? Parce que le grand jour de la colère sera venu, et que nul homme ne pourra seulement soutenir les regards d'un Dieu irrité : *Quoniam venit dies magnus iræ ipsorum, et quis poterit stare ?*

Quelles seront pour lors vos pensées, misérables pécheurs, lorsque vous verrez trembler toutes les puissances du monde, les rois mêmes prendre la fuite et se précipiter ! Quels seront vos sentiments, lorsque vous verrez les plus grands saints pâlir d'effroi ! Que direz-vous lorsque ce même Dieu, dont vous avez méprisé l'enfance, que vous avez rebuté dans les pauvres, foulé aux pieds dans les sacrements, lorsque ce Dieu que vous avez crucifié viendra avec une puissance et une majesté terribles, frémissant de colère, ayant le feu dans les yeux, et dans le cœur un désir insatiable de vengeance ? Sans doute vous rirez encore de la simplicité des prédicateurs, et des expressions vives dont ils se servent pour vous donner horreur du péché; peut-être continuera-t-on de se vanter des crimes qu'on a commis, et même de ceux qu'on n'a pas commis.

Mais d'où vient cette fureur, d'où vient un changement si grand et si subit ? Est-ce là ce pasteur charitable qui nourrissait ses brebis de sa propre chair ? Il les déchire, il les dévore, il se rassasie, il s'enivre de leur sang. Quoi ! cet amant si tendre, si constant, si prompt à tout entreprendre pour son épouse, qui s'exposait pour elle aux tourments et à la mort, se tourne aujourd'hui contre elle avec fureur, il la défigure, il la met en pièces ! Nous l'avons vu donner des larmes à nos maux les plus légers, et du comble de notre disgrâce il se fait maintenant un triomphe ! Ce père tendre, qui se laisse fléchir par un soupir, devient inexorable à la douleur mortelle, aux cris lamentables d'un nombre infini de malheureux ! *Zelus et furor viri non parcet in die vindictæ, nec acquiescet cujusquam precibus, nec suscipiet pro redemptione dona plurima :* Il n'écoutera ni larmes ni prières, dit le Sage, il n'acceptera ni présent ni repentir. Il ordonnait une fête à la conversion d'un pécheur, il appelait le ciel et la terre pour y prendre part, pour partager sa joie, et aujourd'hui il ressent la même joie en le voyant périr sans ressource, il le perd lui-même, et il se fait un plaisir de le pousser dans l'abîme : *Sicut ante lætatus est Dominus super vos bene faciens, sic lætabitur disperdens vos, atque subvertens.* Encore une fois d'où vient cette colère violente ? N'est-ce pas le péché qui l'a émue ? Il est donc vrai, ou que Dieu s'irrite et s'emporte injustement, ou que le péché est un désordre énorme ; il est donc vrai, ou que Dieu, qui est la constance même, change légèrement, ou que le péché porte dans l'âme qui le commet un changement étrange ? C'était une bagatelle, ce n'était rien qu'une médisance, un larcin, un adultère ; vous ne pouviez souffrir qu'on parlât avec tant de chaleur contre les vengeances et l'impiété : Pourquoi, disiez-vous, prendre tant de feu ? pourquoi crier si haut ? Oseriez-vous le dire encore à la vue de ce Dieu implacable et transporté de courroux ?

Ce discours, messieurs, est trop languissant, il répond mal à la colère vive dont je veux vous représenter les excès. Déjà les anges sont partis du trône de Jésus-Christ ; ils se mêlent parmi cette multitude confuse

d'hommes et de femmes, de saints et de réprouvés ; ils les séparent, ils conduisent les élus à la droite du Sauveur, ils poussent les méchants à la gauche ; et, comme le nombre de ceux-ci est presqu'infini, ils les rejettent par troupes, comme de l'ivraie qu'on lie en gerbes pour mettre au feu : *Exibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum.*

Je ne vous dirai pas ici quelle sera la satisfaction des gens de bien lorsqu'ils se verront enfin tous réunis et retirés de la foule des pécheurs qui les ont toujours persécutés ; je ne vous dirai point avec quel transport ils baiseront la main qui les placera à la droite, et combien à ce moment ils goûteront de douceurs dans le souvenir de leur pénitence. *O bona crux?* s'écrieront-ils dans l'excès de leur joie, *o bona crux!* O croix douce, aimable, ô heureuse pénitence qui m'as conduit au but de tous mes désirs, où je touche enfin! mille fois je bénis le jour que je t'embrassai. Mon Dieu, que cette vie a peu duré! quel avantage de l'avoir employée à vous servir! Suis-je enfin au terme de mes travaux? Hélas, que j'ai peu souffert! que le bien que je reçois m'a peu coûté! que n'aurait-il point fallu faire pour s'en rendre digne? Mais qui pourra jamais représenter les étranges mouvements que cette séparation excitera dans l'âme des réprouvés? Malheureux pécheur, quel sera votre désespoir, lorsqu'un ange vous ayant trouvé peut-être au milieu d'une troupe de saints, il vous en arrachera avec ignominie, et vous jettera malgré vous dans la foule des autres pécheurs? De quelle cruelle envie, de quelle rage votre cœur sera-t-il saisi, quand vous verrez qu'on honorera, qu'on vous préférera des personnes qui n'avaient ni autant de talents, ni autant de lumières que vous; des personnes qui avaient moins de bien, moins d'honneur, moins de naissance; un esclave, un domestique, un voleur pénitent, une prostituée convertie un moment avant que de rendre l'âme; en un mot, des personnes dont vous ne faisiez aucun cas, que vous regardiez avec mépris, que vous ne daigniez pas même regarder?

Rappelez-vous la chute du superbe Aman, rappelez-vous la cruelle mortification qu'il reçut lorsqu'il fut contraint de conduire l'humble Mardochée, de servir à son triomphe, de lui céder la faveur et la confidence de son prince, d'aller enfin expirer avec infamie au même gibet qu'il lui avait destiné. Vous qui êtes si délicats sur le point d'honneur, vous qui voulez être distingués partout, quel supplice pour vous de vous voir mêlés et confondus avec les voleurs, les ivrognes, les blasphémateurs, les assassins, les magiciens, les parricides, les sacriléges ; de vous voir entassés, pour ainsi dire, avec cette canaille infâme, tandis que ce solitaire qui vous paraissait si méprisable sous son sac, tandis que cet homme vertueux que vous faisiez passer pour un esprit faible, que cette femme que vous traitiez d'insensée, tandis que tous ces saints personnages seront placés parmi les anges, les vierges et les martyrs! *Videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Deo et eum qui non servit ei :* Ce sera pour lors que vous connaîtrez la différence qu'il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert le Seigneur et celui qui ne le sert pas : ce sera pour lors que vous verrez qui des deux aura pris le meilleur parti. Car il n'y aura que la seule qualité d'ami ou d'ennemi de Dieu qui unira ou qui divisera les hommes. On n'aura égard ni à la condition, ni aux emplois, ni à l'âge, ni à l'alliance des personnes qui auront passé leur vie dans les mêmes exercices, qui auront même été liées par le mariage, ni enfin au sang qui aura uni deux frères, deux sœurs; l'un sera tiré de la foule, et l'autre y sera laissé : *Unus assumetur, et alter relinquetur.* Quel dépit pour celui qui sera laissé! C'est donc moi qui me suis trompé, dira ce malheureux, c'est moi qui ai vécu dans l'aveuglement que je reprochais aux autres : *Ergo erravimus a via veritatis.* C'était donc moi qui étais dans l'erreur, lorsque je me croyais heureux de pouvoir vivre dans le monde et dans le plaisir ; et cet ami, ce voisin, cette parente, tous se sont conduits avec sagesse en choisissant la croix et la solitude. C'était moi qui perdais le temps dans des occupations qui me paraissaient importantes, et cette pieuse femme qui se livrait tout entière au service de Dieu, faisait un saint usage de son loisir. Je me trompais donc dans la vaine idée que j'avais conçue de la force de mon esprit, et ces fidèles chrétiens que je traitais de visionnaires donnaient des preuves de leur prudence en méprisant mon jugement : *Ergo erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non luxit nobis.* C'étaient donc des vérités que ces maximes évangéliques qui enseignaient qu'aimer la pauvreté, que préférer les larmes et la retraite à la fausse joie, à la dissipation du monde c'était être heureux. *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam :* O Dieu, quelle folie d'avoir regardé comme des insensés ces élus qui triomphent à la droite de Jésus-Christ! Que nous étions aveugles nous-mêmes de mépriser une vie qui les a conduits au faîte de la gloire! *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* Voilà, messieurs, ce que diront alors les plus libertins : ce n'est point une vaine conjecture, c'est le Saint-Esprit lui-même qui nous rapporte leurs sentiments, pour nous engager à réformer promptement les nôtres et à prévenir le désespoir que produiront des lumières tardives.

En effet, chrétiens auditeurs, il n'y aura plus alors de recours à cette bonté infinie sur laquelle nous appuyons notre confiance. *Non parcet oculus meus super te, et non miserabor, sed vias tuas ponam super te, et scies quia ego Dominus percutiens :* Non, dit le Seigneur par Ezéchiel, je ne pardonnerai plus, je ne compatirai plus à ton malheur, je n'aurai en vue que tes crimes, je ne songerai qu'à t'en faire porter la peine; je te frapperai et tu sentiras, par la pesanteur des coups, que c'est la main d'un Dieu vengeur qui te

frappe : *Et scies quia ego Dominus percutiens.* Que vous en aviez une idée fausse, âmes voluptueuses, de cette bonté infinie, de cette rédemption abondante, de cette miséricorde inépuisable, sur laquelle vous fondiez vos vaines espérances! Cette bonté elle-même, par l'opposition infinie qu'elle a pour le mal, cette bonté elle-même vous réprouve et vous rejette pour toujours. Cette miséricorde va, pour ainsi dire, aiguiser tous les instruments de votre supplice, le sang du Rédempteur doit allumer les feux qu'on vous prépare, le Rédempteur lui-même va prononcer l'arrêt de votre condamnation.

Arrêtez un moment, esprits bienheureux, troupe sainte de prédestinés; avant d'entrer en possession du bonheur qui vous est dû, soyez témoins de la vengeance que votre Dieu va prendre de ses ennemis, voyez, pour la dernière fois, ces infortunés que vous ne reverrez jamais, entendez l'arrêt foudroyant qui les précipite : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum :* Allez, maudits, retirez-vous de moi, allez au feu éternel, allez brûler dans ces flammes que je n'avais pas préparées pour vous, que je n'avais allumées que pour les démons, mais où vous m'avez forcé de vous perdre avec eux : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, paratum diabolo et angelis ejus.* A ces terribles paroles, la terre ouvrira sous leurs pas un gouffre d'une largeur presque immense, ils y tomberont confusément jetant des cris affreux et donnant toutes les marques du désespoir le plus cruel : ils tomberont dans ce gouffre vaste et profond, où ils seront attirés par le poids de leurs propres crimes, entraînés par les démons, poussés surtout par la justice de Dieu, qui les poursuivra jusque dans les abîmes, qui s'y renfermera avec eux pour les tourmenter éternellement sans pitié et sans relâche. Alors, chrétiens, les pécheurs cesseront de vanter la miséricorde, on ne les entendra plus dire : Dieu est la bonté même, il ne veut damner personne; il ne faut qu'un moment favorable à la mort : à la place de ces paroles ils n'auront à la bouche que d'exécrables blasphèmes; ce Dieu plein de bonté ne sera plus, dans leur langage, qu'un tyran, qu'un Dieu cruel, barbare, inhumain, impitoyable. Cependant il est bon, notre Dieu, il se glorifie de sa bonté et de sa miséricorde, il attend notre retour après nos égarements, il nous invite à la pénitence; il court après la brebis perdue, il s'en charge, il la rapporte au bercail; il va au-devant de l'enfant prodigue, il l'embrasse, il le caresse, il oublie son ingratitude; il pardonne jusqu'à sept fois, jusqu'à soixante-dix-sept fois : il est bon, oui, dans ce monde, aujourd'hui, à l'heure que je vous parle; mais à la mort, mais demain peut-être, il ne parlera plus que de justice. Pour le jour du jugement il est certain que la miséricorde n'y aura plus lieu, et que ce jour sera destiné à la colère et à la vengeance.

Me pardonnerez-vous, messieurs, un entretien si long sur une matière si effrayante, si propre à répandre l'amertume sur tous vos plaisirs? Mais vous dissimuler ce que Jésus-Christ a eu tant de soin de nous apprendre, ce serait vous trahir; et d'ailleurs je sais qu'il est une tristesse salutaire, une tristesse qui est la source de la véritable joie. Je finis par une courte réflexion que je vous prie de faire avec moi. Parmi ce grand nombre de malheureux qui seront enveloppés dans la dernière condamnation, combien pensez-vous qu'il y en aura qui autrefois auront entendu parler du jugement, qui en auront été effrayés? Combien y en a-t-il parmi ceux mêmes qui m'écoutent, qui sont peut-être pénétrés de crainte au souvenir de cette terrible sentence, et qui néanmoins y seront compris? D'où leur pourra venir un si grand malheur? Je vais vous le dire. C'est qu'après avoir été troublés durant quelque temps par les vérités qu'ils ont entendues, après avoir comme entrevu ce que la prudence demanderait qu'on fît pour aller au-devant du mal, ils différeront d'entrer dans la voie que leur montre cette lumière. Cependant tandis qu'ils remettent cette démarche salutaire aux fêtes prochaines, ou à un temps peut-être plus éloigné, les divertissements reviennent, on se rengage dans les affaires, on voit d'autres objets qui réveillent les passions, qui donnent d'autres pensées, et qui détruisent les premières. Homme insensible! cœur de bronze! qui sera donc capable de vous inspirer une véritable crainte?

Soyons plus sages, chrétiens auditeurs, et dès aujourd'hui commençons à préparer le compte qu'il nous faudra rendre à ce dernier jour. Hâtons-nous d'expier par nos larmes, par nos jeûnes, par nos aumônes, les péchés honteux qui nous feront rougir aux yeux de l'univers. Voyons si en continuant de vivre comme nous vivons, on n'aura rien à nous reprocher; si l'ange qui séparera les bons d'avec les méchants n'aura point sujet de balancer lorsqu'il sera venu jusqu'à nous. Quelles étranges frayeurs ne causerait pas le moindre doute! Réglons tellement notre vie, qu'elle nous couvre de gloire aux yeux d'une si nombreuse assemblée, qu'elle nous assure une place à la droite du Seigneur. Hélas! que ne ferions-nous point, si nous faisions tout ce que nous voudrions avoir fait alors? Faisons-en une partie; faisons du moins tout ce qu'il faut faire pour n'avoir pas lieu de nous repentir éternellement de n'avoir rien fait, de n'avoir pas fait assez. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'ENFER.

Dans l'enfer les méchants souffrent durant toute l'éternité, souffrent tout à la fois les peines de tous les temps; du temps présent, par la douleur inconcevable que leur cause le sentiment de leurs peines; de l'avenir, par l'horrible désespoir où les porte sa durée infinie; du passé, par le repentir stérile

que fait naître le souvenir amer de leurs crimes.

Alligate ea in fasciculos ad comburendum.

Liez-la en gerbes pour mettre au feu (*S. Matth.*, *c.* XIII).

Il est étrange, messieurs, que le Créateur, pour mettre un frein à la perversité des hommes, ait été contraint de créer un enfer. Après les bienfaits dont il avait dessein de nous combler; après la connaissance qu'il nous devait donner de la supériorité de son être et de la bassesse du nôtre, quel fond d'orgueil et d'ingratitude ne fallait-il pas qu'il vît en nous, pour croire que nous serions capables de nous révolter contre lui, si l'horreur du supplice, et d'un supplice éternel, n'était sans cesse présente à nos yeux ? Mais ce qui est plus inconcevable encore, ce qui doit étonner le ciel et la terre, c'est qu'un frein pareil ne peut arrêter notre fureur. Il y a un enfer, et il y a des pécheurs : il y a un enfer, les chrétiens le savent, et cet enfer est rempli de chrétiens.

Est-il bien vrai, ô mon Dieu, qu'il y a des malheureux contre qui votre justice a déjà sévi, des malheureux qui à l'heure où je parle sont environnés, sont pénétrés des feux éternels ? Est-il bien vrai qu'il y en a même parmi nous qui y seront un jour ensevelis ? Hélas ! chrétiens auditeurs, nous y serions déjà la plupart de nous, si Dieu n'avait eu égard qu'à nos crimes. Grâces à son infinie miséricorde, l'arrêt de notre condamnation est suspendu, et il nous est libre encore de l'éviter. Profitons d'une faveur si insigne; entrons en esprit dans ces fournaises infernales, où l'on jette les arbres infructueux de notre Evangile; réfléchissons sur la nature de cette éternité, sur ce qu'on y souffre, sur ce qu'on y doit éternellement souffrir; peut-être que cette réflexion nous portera à nous punir nous-mêmes de nos désordres, et à les expier par la pénitence. Esprit-Saint, daignez allumer en nous vos feux sacrés, daignez joindre la force de leurs divines ardeurs à l'effroi que nous donneront les flammes de l'enfer : c'est au nom de Marie que nous osons vous demander cette grâce. *Ave*, *Maria*.

Il est terrible, chrétiens auditeurs, d'être condamné à souffrir durant toute l'éternité, il l'est plus encore d'être condamné à souffrir l'éternité même. Je m'explique. Souffrir durant toute l'éternité, c'est être dans un supplice qui ne finit point; souffrir l'éternité même, c'est souffrir tout à la fois les peines de tous les temps ; c'est être également tourmenté par le présent, par l'avenir et par le passé.

Voilà dans quel sens je prétends vous faire voir aujourd'hui que le supplice des méchants est éternel. Non-seulement il doit toujours durer, ce supplice, mais encore il semble que, pour les tourmenter, Dieu réunit toutes les espèces de temps, et qu'il leur rend présent, et le temps qui n'est pas encore, et le temps qui n'est déjà plus. Voici donc quel sera l'ordre et le sujet de ce discours. Les damnés souffrent l'éternité durant toute l'éternité, c'est-à-dire qu'en tout temps ils sont tourmentés par tous les temps. Le présent les accable par le sentiment de leurs peines, l'avenir par la vue de sa durée infinie, le passé par le souvenir de leurs crimes. Le présent rassemble tous les maux, pour en faire sentir l'impression au corps et à l'âme ; l'avenir s'avance en quelque sorte, et, recueillant toute sa durée, avant que d'être, il les tourmente ; le passé retourne, pour ainsi parler, et se fixe dans leur mémoire comme pour n'être jamais passé à leur égard. Le présent leur cause des douleurs inconcevables, l'avenir un horrible désespoir, le passé un repentir amer et stérile. Ce seront les trois points de cet entretien.

PREMIER POINT.

Représentez-vous au centre de la terre, non pas une prison vide, ou simplement une fournaise allumée, mais un étang de feu et de flammes, un étang de poix et de soufre, un étang d'une profondeur énorme, et d'une largeur immense : c'est là que doivent être précipités tous les pécheurs qui mourront dans leur péché. *Erit terra eorum in picem ardentem :* Ils habiteront dans la poix ardente, dit Isaïe. *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure*, dit saint Jean : Leur demeure éternelle, leur partage sera un étang de feu et de soufre. Ne croyez pas qu'ils n'y doivent être plongés qu'en partie; la tête aussi bien que le reste du corps sera couverte par ces flammes, par ce soufre ardent ; il entrera dans leurs yeux, dans tous leurs sens, ils l'attireront en respirant, ils le souffleront par la bouche, leurs poumons, leur cœur, toutes leurs entrailles en seront sans cesse remplies; ce feu s'allumera au dedans et au dehors, et sans rien consumer, il brûlera de toutes parts les chairs, le sang, les humeurs ; sous le crâne bouillonnera le cerveau, comme les moelles dans les os. Ces victimes infortunées seront environnées de cette matière ardente et enflammée dans une distance presqu'infinie; au-dessus d'elles il y aura un abîme, un abîme au-dessous d'elles, un abîme autour d'elles ; sur leurs corps agira en même temps toute cette masse effroyable, il sera comme le centre où viendront aboutir toutes les ardeurs de cet embrasement : *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure.*

Quand ce feu serait à peu près tel que le nôtre, le tourment ne laisserait pas d'être épouvantable. Etre noyé, être comme perdu dans un gouffre de flammes et de poix ardente; que pouvons-nous imaginer de plus horrible? Mais vous savez quel est le sentiment de tous les docteurs sur ce point. Si ce feu était semblable au feu que nous voyons, l'enfer ne serait pas l'ombre de ce qu'il est, et cet étang toujours allumé pourrait passer pour un bain propre à rafraîchir. Notre feu se rallentit insensiblement, ou du moins il consume bientôt la partie à laquelle il s'attache : de là vient que s'il n'est point de supplice plus violent, il n'en est point aussi de plus court; il a d'abord épuisé tous les esprits, altéré et affaibli l'organe du sentiment.

Le feu de l'enfer, outre qu'il ne peut s'éteindre, a encore la vertu de nourrir les corps à mesure qu'il les brûle; il leur donne autant de force pour souffrir, qu'il en a lui-même pour les tourmenter; c'est pour cela que dans saint Marc il est comparé au sel : *Omnis enim igne salietur :* Le feu sera dans eux comme le sel, parce que ce feu, dit saint Hilaire, brûle la chair et l'empêche en même temps de se corrompre. Notre feu est brillant et coloré ; le feu de l'enfer est noir, il augmente les ténèbres au lieu de les dissiper. Notre feu ne cause qu'une espèce de douleur; le feu de l'enfer fait souffrir en même temps, et à chaque partie du corps, toutes les douleurs dont elle est naturellement susceptible, et une infinité d'autres qu'elle ne pourrait souffrir sans un miracle. Enfin, le feu dont nous usons est, comme tous les autres éléments, un effet de l'amour et de la libéralité de Dieu; il a été créé pour l'utilite des hommes, et même pour leur plaisir : aussi a-t-il mille usages commodes et agréables ; il échauffe, il dissout, il fond , il purifie , il éclaire, il réjouit. Le feu de l'enfer est l'effet de la puissance irritée, de la haine infinie du Créateur : c'est un instrument de colère et de vengeance, il n'a été créé que pour tourmenter; et, comme si toutes les qualités que Dieu lui a données pour cette fin étaient encore trop faibles, comme si sa toute-puissance en le produisant n'avait rien pu faire qui répondît assez à sa colère, il se joint lui-même à ce feu, il en règle l'activité, il le souffle, il l'applique de sa propre main, il ajoute à son ardeur naturelle tout ce qu'il a lui-même de force et de discernement, pour le rendre plus violent et plus cruel.

Au milieu d'un si grand supplice il ne sera permis ni de prendre, ni d'espérer aucun soulagement. Le mauvais riche ne demandait qu'une goutte d'eau. Hélas! qu'était-ce qu'une goutte d'eau, dit saint Jean Chrysostôme, pour une mer entière de flammes ? Ce n'était rien ; et cependant ce rafraîchissement léger, ce rien lui fut refusé. Sur la terre, quand on souffre d'extrêmes douleurs, on marche, on court, on se replie, on s'étend, on se tourne en mille manières, et la nature en quelque sorte se soulage par ces mouvements : un damné est immobile comme un rocher au milieu des flammes, selon cette parole de l'Evangile : Qu'on le jette dans les enfers les chaînes aux pieds et aux mains. Quelque effort qu'il fasse pour changer ou de place, ou de posture, il trouve une résistance invincible ; il n'a plus d'action, il n'a plus de vie que pour souffrir. Par quels cris horribles ne ferait-il point éclater son désespoir, s'il pouvait donner ce soulagement à ses peines ? Il ne le peut, ses cris sont réprimés par les flots de souffre brûlant dont il est sans cesse assailli, cette matière embrasée lui entre dans la bouche à mesure qu'il l'ouvre, et le contraint d'étouffer dans son sein les blasphèmes qu'il s'efforce de proférer.

Ne vous êtes-vous jamais trouvés, messieurs, auprès de quelque malade tourmenté par une doulenr vive telle que la cause, ou la goutte, ou la pierre, ou une colique violente ? Il ne faut que le voir pour juger combien il souffre ; il se lève, il se couche, il se jette par terre, il pleure, il crie, il se désespère, il veut mourir pour mettre fin à son mal. Cependant ce n'est qu'une maladie, il ne souffre que dans une partie du corps, et toute la terre s'emploie pour le soulager; il est mollement couché, il est nourri délicatement, on lui applique sans cesse de nouveaux remèdes pour apaiser son tourment; il est environné d'enfants qui s'empressent pour le servir, d'amis qui le consolent, de médecins qui lui font espérer une prompte guérison, de serviteurs qui font au moindre signe tout ce qu'il souhaite. Que serait-ce si dans chaque partie du corps il sentait une douleur aussi grande qu'il la sent ou aux reins, ou dans les entrailles ? Que serait-ce s'il était abandonné de tout le monde, si au lieu de le secourir on le maltraitait, on le traînait avec violence, on le déchirait à coups de fouets ?

Dans l'enfer, chrétiens auditeurs, ce n'est pas simplement une douleur de goutte, de pierre, ou de quelque autre mal également vif; c'est tout cela ensemble, c'est mille fois plus que tout cela ; ce sont des douleurs universelles, aiguës, compliquées ; le feu est dans toutes les parties du corps, et toutes les parties du corps sont dans le feu ; tous les sens, toutes les facultés, toutes les puissances sont affligées au dedans et au dehors; corps, âme, tout souffre, tout brûle d'une manière incompréhensible : et cependant au lieu de secours, de remèdes, d'espérance, c'est une nuit affreuse et continuelle, c'est un lit de charbons toujours ardents ; au lieu de parents, de femme, de médecins, de serviteurs qui soulagent, ce sont des légions de spectres hideux qui insultent à la misère des réprouvés, qui n'oublient rien pour aigrir leurs maux et pour les leur rendre insupportables. Saint Ephrem, dans un discours qu'il adresse à un chrétien apostat, compare un damné à un homme surpris dans un crime , et que la justice fait jeter dans un cachot, où il se trouve chargé de fers parmi une troupe de canaille et de malfaiteurs : mais il y a cette différence, dit ce Père, que la prison de ce scélérat est adoucie par les visites et par les larmes de ses proches, par le zèle qu'ils font paraître pour son élargissement ; au lieu qu'un damné sera entièrement abandonné, personne ne songera jamais à lui , personne ne sollicitera sa délivrance ; il ne verra jamais que ses bourreaux, et ses plus mortels ennemis ; il n'entendra jamais rien qui puisse modérer ses regrets, nulle nouvelle agréable, nulle parole de paix, ou de consolation : *Non habet consolatores, atque intercessores, non circumcurstat pater, non assidens consolatur mater, non ibi uxoris et amicorum condolentia, non ibi annuntiatio bona, non fama atque auditio pacis.*

Père indulgent, et vous, mère passionnée, vous avez aimé cet enfant jusqu'à consentir de vous damner pour lui : savez-vous qu'il ne se ressouviendra jamais de vous ? Je me

trompe : s'il est damné, il n'y aura point dans l'enfer de démon plus envenimé contre vous, si obstiné à vous mettre devant les yeux ce qu'il croira pouvoir enflammer votre désespoir ; s'il est sauvé, il sera entièrement insensible à vos peines. L'âme du monde la plus dure, la plus barbare, le plus mortel ennemi que vous ayez jamais eu dans cette vie, aurait versé un torrent de larmes, s'il vous avait vu souffrir durant un quart d'heure la centième partie de ce que vous souffrirez. Votre fils, oui, votre fils vous verra souffrir éternellement, et il ne sera pas touché un seul instant de votre malheur. Mais ce n'a été que pour l'enrichir que je me suis précipité au milieu de tant de maux. N'eussiez-vous travaillé que pour son salut, chrétien auditeur, si vous êtes damné, votre fils, votre femme, vos meilleurs amis se riront de votre supplice, ils en repaîtront leurs yeux comme d'un agréable spectacle, ils se réjouiront de ce que ce tourment doit être éternel. La raison qu'en donne saint Grégoire, dans la quarantième de ses homélies, c'est qu'ils en reconnaîtront la justice, c'est que tous les mouvements de leur cœur se régleront désormais par les mouvements du cœur de Dieu ; c'est que la vue de votre malheur leur fera encore mieux goûter la félicité dont ils jouiront.

Quelle dureté, ô mon aimable Redempteur ! J'aurais néanmoins peu de peine à m'en consoler si je savais que vous dussiez avoir pour moi des sentiments tout différents ; mais il n'est que trop vrai que personne ne sera à mon égard plus impitoyable que vous. Vous, mon Sauveur, qui m'avez aimé jusqu'à me nourrir de votre chair dans mes plus légères infirmités, qui m'avez préparé un bain sacré dans votre sang ; vous à qui mes moindres égarements ont causé de si vives alarmes ; vous qui avez essuyé tant de fatigues pour me ramener à vous, qui avez donné jusqu'à votre vie pour me tirer d'entre les mains des démons, vous me verrez alors accablé des plus grands maux sans jamais y paraître sensible ; vous me perdrez sans ressource, et néanmoins sans regret ; vous vous consolerez de me voir passer dans des mains qui ne m'ont pas formé. O mon Dieu ! vous-même, de votre propre mouvement, me livrerez à mes plus cruels ennemis ; vous leur donnerez le pouvoir de me tourmenter, vous leur ordonnerez de le faire, vous vous joindrez à eux, et vous seul serez plus cruel pour moi qu'ils ne le seront tous ensemble ! *Mutatus es mihi in crudelem, et in duritia manus tuæ adversaris mihi.* Du moins si, malgré votre haine, on pouvait vous aimer, il n'en faudrait pas d'avantage pour adoucir tous mes tourments ; car on ne souffre point quand on aime. Mais non, chrétiens auditeurs, il ne sera pas même permis d'aimer dans l'enfer ; une si douce passion n'a point d'entrée dans le lieu des vengeances du Seigneur : les damnés seront comme forcés de haïr Dieu, autant qu'ils étaient obligés de l'aimer dans cette vie. Il ne leur sera plus libre de bénir ses jugements équitables, ils le maudiront, éternellement ils blasphémeront son saint nom ; ils n'auront contre lui que des mouvements de rage, et tout aimable qu'il leur paraîtra, ils ne pourront que le haïr.

Bien plus, à mesure qu'ils le connaîtront aimable, ils sentiront croître leur haine. La raison de cet accroissement, c'est que les mêmes lumières qui leur découvriront les perfections infinies de ce Dieu, leur feront comprendre la perte infinie qu'ils auront faite en le perdant. Le Seigneur ne pourra leur montrer combien il est excellent en lui-même, sans leur faire voir combien il est rigoureux à leur égard de les priver d'un si grand bien. Ainsi, la connaissance de Dieu, qui allumera dans leur cœur des désirs de le posséder, plus ardents que les feux où ils seront ensevelis, y excitera en même temps une aversion proportionnée à ces désirs. Comment, en effet, serait-il possible de connaître une beauté si parfaite, de la désirer si ardemment, et de l'aimer lorsque elle-même nous ôte sa possession ? O calamité ! ô disgrâce ! ô beauté divine ! Qui pourrait exprimer, qui pourrait concevoir une situation malheureuse jusqu'au point de nous réduire à la nécessité de vous avoir en horreur ? Voilà, pécheurs, ce que vous trouverez à la fin de vos débauches ; et, ce qui doit encore plus vous effrayer, *ecce quod erit in fine sine fine* : voilà ce qui n'aura jamais de fin ; dans l'enfer tous ces maux seront toujours présents, et ils seront toujours à venir. De plus, cet avenir éternel sera toujours présent à votre esprit, pour rendre votre supplice en quelque sorte éternel à chaque instant. C'est le second point.

SECOND POINT.

Mon dessein n'est pas de prouver ici la durée infinie des peines de l'enfer. Origène ne l'a jamais pu comprendre ; je ne m'en étonne pas, ce qui est infini est au-dessus de toute intelligence créée ; mais il ne l'a jamais voulu croire. C'est cette obstination qui me surprend, puisqu'il n'y a rien de plus formel dans l'Évangile que cette sentence de Jésus-Christ : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum*, retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. Rien de plus exprès que ce qui suit : Ceux-ci iront dans un éternel supplice, *Ibunt hi in supplicium æternum.* Il ne s'agit pas non plus de savoir quelle peine ce sera de brûler toujours avec un égal sentiment de douleur, sans que ce feu s'éteigne ou se ralentisse. Hélas ! vingt-quatre heures d'un mal un peu violent, une journée d'un travail un peu forcé, une journée même d'oisiveté, nous paraît si longue et si ennuyeuse : que sera-ce de brûler, et de brûler éternellement ? C'est un étrange supplice de passer toute sa vie dans une prison obscure, réduit à n'avoir d'autre occupation que de songer à son malheur ; qu'est-ce si, outre cela, on est plongé dans des flammes également vives, noires et infectes, sans pouvoir ni se plaindre, ni fuir, ni même se remuer, et cela durant cent ans, durant deux cents, trois cents ans, durant un million d'années, toujours ? Ah ! pécheurs, vous n'y pensez pas, lorsque vous vous li-

vrez à vos passions ; non, j'en suis sûr, vous n'y pensez pas, car il n'est point d'homme qui puisse y penser, et pécher en même temps.

Cependant ce n'est pas encore ce que j'appelle souffrir toute l'éternité. Quelque durée qu'aient eue les peines des méchants, on ne pourra jamais dire que cette durée ait été infinie, mais seulement qu'elle le sera. Si donc nous ne faisons en quelque sorte avancer l'avenir, pour leur faire souffrir des maux qui ne sont pas encore, si cet avenir ne réunit pas dans leur esprit toute sa durée, on n'a pas lieu de soutenir que leur tourment soit actuellement éternel.

A ce sujet, quelques théologiens s'appuyant sur les paroles de l'Evangile, que j'ai déjà citées : *Ibunt hi in supplicium æternum*, ceux-ci iront dans un supplice éternel ; et prenant ce mot d'éternel dans la rigueur de sa signification, ont enseigné que les damnés sentiraient à chaque moment, et par un sentiment réel, tout ce qu'ils ont à souffrir durant toute l'éternité. Ils disent, ces savants, que l'éternité malheureuse est comme un globe massif de fer ou de bronze, d'une grosseur infinie, et que ce globe, quoiqu'il ne touche que par un seul point la partie qu'il presse, lui fait néanmoins sentir tout son poids. Ils comparent cette éternité à l'immensité de Dieu, qui n'a pas moins d'étendue dans un lieu indivisible, que dans un espace infini ; à sa connaissance, qui rassemble dans un seul acte tout ce qui pourrait exercer son esprit durant toute l'éternité, s'il connaissait les objets successivement ; enfin à son éternité même qui est indivisible, et qui lui fait goûter tout ce qu'il a jamais eu et tout ce qu'il aura jamais de bonheur. Comme je ne comprends pas assez la vérité de cette opinion, pour la défendre, aussi ne me hasardé-je pas à la censurer ; je dis seulement que, sans avoir recours à cette subtilité, il est facile de prouver que les méchants souffrent l'éternité de leur supplice, dès le premier moment que ce supplice commence. Il suffit, pour cela, de dire qu'ils ont continuellement cette éternité en vue, qu'ils savent que les peines horribles qu'ils éprouvent ne doivent jamais finir. *Quod quisque timere cœpit, jam passus est*, dit saint Grégoire de Nazianze : Il n'y a aucune différence entre craindre et souffrir un mal. Si cela est vrai de la crainte, à plus forte raison le sera-t-il d'une attente certaine, qui ne laisse point de lieu au doute, ni par conséquent à l'espérance, d'une attente telle qu'est celle des damnés à l'égard de l'éternité de leurs tourments.

Oui, chrétiens auditeurs, ces malheureux savent qu'après avoir brûlé cent ans, il faudra encore brûler cent autres années ; que ce second siècle fini, ils doivent en commencer un troisième, ensuite un quatrième encore ; et qu'après dix mille, cent mille, cent mille millions d'années recommencées cent mille millions de fois, le feu sera aussi vif, le corps et l'âme aussi susceptibles de douleur, Dieu aussi irrité, aussi irréconciliable qu'au commencement. Imaginez-vous un temps aussi long qu'il vous plaira, assemblez tous les nombres que votre esprit est capable d'inventer, multipliez ces nombres autant de fois que vous voudrez ; remplissez des volumes de chiffres, joignez les uns aux autres autant de ces volumes qu'il en faudrait pour remplir tout l'espace qui est entre le ciel et la terre ; un damné voit qu'il faudra brûler durant tout ce temps ; il porte sa vue encore plus loin, il découvre au delà de cette durée immense une éternité de peines aussi longue, aussi entière que si elle n'avait été précédée d'aucun temps. Voici une supposition encore bien capable de vous faire frémir. Un oiseau qui de cent mille en cent mille ans n'emporterait qu'une goutte d'eau de la mer, ou un atome de la terre, aurait séché des abîmes de l'océan, aurait fait disparaître les montagnes de l'univers, que le supplice des damnés ne serait pas encore fini ; je dis plus, je dis que leur supplice serait encore comme s'il n'avait pas commencé. Je dis que quand entre chaque atome qu'enlèverait ce faible animal, entre chaque goutte d'eau, il laisserait couler cent mille millions d'années, autant de moments qu'il y en a dans cent mille millions de siècles, et qu'il y aurait autant de mers à épuiser qu'il y a de gouttes d'eau dans l'océan, autant de montagnes à aplanir qu'il y a d'atomes dans toute la masse du monde, il aurait tout aplani, tout épuisé, avant que le terme de leurs peines fût avancé d'un seul moment. Qu'est-ce néanmoins que tout cela, et cent mille millions de fois plus que tout cela, si on le compare à l'éternité ? Rien, dit saint Augustin, rien ; je ne dis pas que ce n'est qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment, je dis que ce n'est rien : *Omnia sæculorum spatia definita, si æternitati interminæ comparentur, non sunt existimanda exigua, sed nulla.* Je dis qu'après cet espace immense de temps passé dans les flammes, si un ange descendait aux enfers de la part du Seigneur, pour dire aux réprouvés qu'ils n'ont plus à souffrir que cent mille millions de fois autant de siècles qu'ils auraient souffert de moments jusqu'alors (prodige terrible, prodige inconcevable), pour lors, chrétiens auditeurs, tous leurs blasphèmes cesseraient, les moindres murmures seraient étouffés dans ce séjour de confusion et d'horreur, ce ne serait plus que bénédictions, que louanges, qu'actions de grâce ; l'enfer ne serait plus un enfer, et l'amour que ces malheureux concevraient dès lors pour Dieu qui leur ferait cette faveur, égalerait l'amour des archanges et des séraphins. Que serait-ce cependant pour eux que l'espoir d'une délivrance si éloignée ? Qu'est-ce donc, ô ciel ! qu'être assurés que jamais ils n'entendront parler de délivrance, jamais de trêve, jamais de soulagement, jamais de grâce ni de réconciliation ? Nul terme, nulle fin, nulle espérance de fin ; il faudra souffrir autant de temps que les saints seront heureux, autant de temps que Dieu sera immuable, que Dieu sera Dieu.

Combien de fois avez-vous dit que cette pensée serait capable de renverser l'esprit à

quiconque s'y appliquerait fortement? Que serait-ce donc si on s'en occupait jour et nuit, et si on comprenait en même temps une partie des autres peines, soit spirituelles, soit sensibles? Les damnés ne les comprennent pas eux-mêmes, ces peines; ils les souffrent et ils seront éternellement attentifs à examiner, à mesurer cette éternité immense, incompréhensible. Dieu formera, Dieu attachera, Dieu fixera dans leur esprit cette cruelle pensée, en sorte qu'il leur sera impossible de l'écarter. Jamais, jamais ces tourments n'auront de fin. Dans une situation si désespérante, faut-il s'étonner si la fureur les transporte, s'ils voudraient détruire Dieu ou le faire souffrir avec eux? Peuvent-ils moins faire que de pousser des hurlements, que d'exprimer leur rage par des grincements de dents, que d'éclater en blasphèmes horribles, que de s'envenimer les uns contre les autres, que de se déchirer? Je comprends comment le désespoir porte les enfants à se tourner contre leurs mères, et les mères à se lancer avec furie sur leurs enfants; je conçois comment ils font des efforts pour s'anéantir, pour augmenter leurs propres supplices, pour surpasser contre eux-mêmes, s'il est possible, la cruauté des démons les plus acharnés, et la haine infinie de Dieu même; aucun de ces excès ne me paraît incroyable : voici ce que je ne puis comprendre, chrétiens auditeurs, et ce que je ne concevrai jamais. Nous avouons que la seule pensée de l'éternité est capable de jeter un dérangement entier dans nos sens, dans notre raison; et la crainte de cette même éternité n'a pas assez de force pour nous rappeler à notre devoir. Accordez-vous avec vous-mêmes : vous détournez les yeux, autant qu'il vous est possible, de cette durée infinie de tourments, tant la vue seule en est effroyable; et l'on ne peut vous obliger à faire un pas pour vous détourner du chemin qui y conduit? Vous n'avez pas le courage de regarder cet abîme, et vous ne craignez pas de vous y précipiter?

Puisque vous reconnaissez que votre esprit est trop faible pour soutenir la pensée de l'éternité malheureuse, ce n'est pas l'ignorance qui produit en vous cet assoupissement, cette sécurité sur les supplices éternels. Qu'est-ce donc? folie, enchantement, fureur. Hélas! si l'on pouvait être délivré après un espace de temps, quelque long qu'il pût être. Un million d'années dans les flammes pour un adultère, ce serait cent mille fois plus de temps que le monde n'en aura, selon les apparences, dans toute sa durée : n'importe, du moins un jour on verrait ce terme. Pour une détraction, pour un jurement, pour un larcin, pour une vengeance, un enfer de cent mille millions d'années, ô Dieu, quelle durée! elle pourrait néanmoins finir, et la vue de Dieu, si on parvenait enfin à le posséder, effacerait dans un moment jusqu'au souvenir de tous ces maux : mais toujours, toujours une éternité interminable. Ah! messieurs, après ces pensées, il faut que le monde périsse à nos yeux, ne soit plus rien pour nous; il n'y a ni misère dans la pauvreté, ni confusion dans l'abaissement, ni rigueur dans la pénitence qui doive nous effrayer; ensevelissons-nous tout vivants, s'il est nécessaire; allons passer le reste de nos jours, ou dans les cavernes, ou même dans les sépulcres : ce ne sera tout au plus que pour vingt, pour trente ou pour quarante ans; et l'enfer est pour toute l'éternité.

Mais quoi! me dira peut-être quelqu'un, une éternité de peines pour un péché, et pour un péché d'un moment? Y a-t-il de la justice dans un jugement si sévère? Qui peut en douter, messieurs, puisque Dieu, qui est la justice même, est l'auteur de ce jugement? Il n'y a pas de proportion entre un plaisir passager et un châtiment éternel : ver de terre, y a-t-il de la proportion entre vous et la majesté infinie de Dieu, que vous avez outragée? Est-ce par le temps qu'on a mis à faire une offense, qu'on doit mesurer la punition qui lui est due, plutôt que par la grandeur de la personne offensée? Quoi de plus juste que de punir éternellement celui qui a osé se révolter contre l'Eternel? D'ailleurs est-il rien de plus équitable que de n'accorder jamais de pardon à celui qui ne le méritera jamais, à celui qui l'a refusé lorsqu'on daignait le lui offrir, à celui enfin qui aurait désiré de vivre éternellement, pour ne cesser jamais de pécher? S'il y a de l'inégalité entre un moment de plaisir et une éternité de peine, il vous est libre de prendre ce plaisir passager ou de ne le prendre pas. Vous êtes un insensé de le vouloir acheter si chèrement; mais Dieu est juste d'exiger de vous le payement dont vous avez voulu convenir, puisque vous n'ignoriez pas le compte qu'il vous en devait demander. C'est rage en vous de continuer d'offenser Dieu, quoiqu'il vous menace d'un si grand supplice; mais Dieu est juste de vous punir par ce même supplice, dont la crainte n'a pas été capable de vaincre votre malice.

Peut-être qu'il ne sera pas permis au Seigneur de se défendre, de se munir contre votre audace et contre votre témérité? De quoi vous plaignez-vous? Qui vous force d'aller vous jeter dans les précipices dont il a environné son trône pour les opposer à l'insolence de ses ennemis? Manque-t-il de vous avertir des piéges qu'il vous a tendus, et des malheurs où vous tomberez infailliblement, si vous portez la fureur jusqu'à attaquer sa majesté infinie? Mais il pouvait nous arrêter par la crainte d'un supplice moins long. Que dites-vous? L'enfer, tout éternel qu'il est, ne peut nous retenir dans le devoir, et nous aurions redouté une peine infiniment plus légère? Chrétiens, les damnés n'auront à se plaindre que d'eux-mêmes, ils se condamneront eux-mêmes avant que Dieu les condamne; leur conscience les contraindra d'avouer qu'on leur fait justice, et cet aveu forcé ne sera pas le moindre de leurs tourments. Disons un mot du souvenir qui leur rendra présent tout le temps qu'ils auront passé dans la vie, et finissons.

TROISIÈME POINT.

C'est une vérité constante parmi les théologiens, que les damnés conserveront dans les enfers toutes leurs facultés naturelles. Comme le corps y aura l'usage de tous les sens, l'âme y exercera ses trois puissances; il ne sera pas même en son pouvoir d'en suspendre les opérations, non plus que de les appliquer à des objets autres que ceux auxquels Dieu les aura attachées pour leur supplice. La volonté fera sentir à cette âme les maux présents qu'elle haïra et qu'elle ne pourra fuir: c'était le sujet de la première partie de ce discours; elle lui rendra présents les maux mêmes que l'avenir lui prépare; c'est ce que nous venons d'expliquer. Il reste à faire voir comment, pour la tourmenter, sa mémoire emploiera jusqu'aux images des biens passés, et des plus doux plaisirs de la vie. Non, messieurs, le pécheur n'oubliera jamais ce qu'il a fait, ni ce qu'il a pu faire sur la terre. C'est une fable que ce fleuve où les poëtes ont dit qu'on perdait, après la mort, toutes les idées des choses passées; elles seront passées ces idées, dit saint Bernard, et elles continueront d'être présentes; elles seront passées de la main, c'est son expression, et elles subsisteront dans l'esprit: *Transierunt, et non transierunt; transierunt a manu, sed non a mente.* Ce qui a été fait, continue ce Père, ne peut point n'avoir pas été fait; ainsi, quoique l'action ait été dans le temps, le fruit de l'action demeurera éternellement; ce qui passe au delà des temps, ne passe point avec le temps. Il faut donc qu'on soit éternellement tourmenté par les péchés qu'on se souviendra éternellement d'avoir faits: *Non transibit cum tempore, quod tempora transit: in æternum ergo necesse est cruciet, quod perperam te egisse in æternum memineris.* C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, sur le psaume quarante-huitième, que le mauvais riche digérait dans les enfers ce qu'il avait mangé dans ce monde: *Quod manducaverat apud superos, hoc apud inferos digerebat.* Tous les plaisirs que les méchants auront pris contre la loi de Dieu, seront dans l'enfer, comme ces mets crus et indigestes qui, par les longues douleurs qu'ils causent, nous font chèrement payer le peu de plaisir qu'ils n'ont donné à la bouche qu'en passant.

J'aperçois ici, messieurs, un nouvel abîme de douleurs aussi ineffables que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. Qui peut exprimer combien ce souvenir du passé sera amer et douloureux aux damnés? Quels regrets lorsque, après plusieurs siècles de souffrances, ils jetteront les yeux sur cet espace rapide de temps qu'ils auront vécu sur la terre! La vie, quoique envisagée de fort près, ne laisse pas de paraître courte; il nous semble, à nous qui en jouissons encore, que tout ce qui s'en est écoulé jusqu'ici s'est évanoui comme une ombre; à l'heure de la mort, quelque temps qu'on ait vécu, on ne peut se persuader qu'il y ait eu quelque intervalle entre le jour de la naissance et ce dernier jour: toutes les années qu'on a passées entre ces deux extrémités ne nous paraissent plus que comme un atome de temps, qu'on retrouve à peine dans sa mémoire. Que sera-ce lorsque non-seulement vous aurez cessé de vivre, mais lorsqu'également vos enfants, et les enfants de vos enfants ne seront plus, lorsque votre race sera éteinte, que le temps aura détruit les maisons que vous avez élevées, et ruiné de fond en comble toutes les villes où vous aurez fait quelque séjour? Que sera-ce lorsque l'univers aura été enseveli sous ses propres cendres, que les portes du ciel, comme les portes de l'enfer, auront été fermées pour n'être jamais rouvertes, et que depuis ce temps il aura passé plusieurs millions d'années? Alors, chrétiens auditeurs, que seront à vos yeux les cinquante ou soixante années de votre vie; qu'en penserez-vous? Quelle estime ferez-vous de cette légère portion de temps, qui vous paraîtra comme perdue au bout de ce nombre innombrable de siècles qui l'auront suivie? Quoi! je n'avais que ce moment à souffrir, à me faire un peu de violence; j'ai hasardé, j'ai perdu l'éternité, pour passer ce moment rapide dans je ne sais quelle liberté, dans je ne sais quelles délices!

Mais remarquez qu'encore que toute la vie comparée à l'éternité ne doive paraître que comme un moment, elle paraîtra néanmoins longue, cette vie, eu égard à l'état présent où l'on sera, à cet état où un moment de temps pour faire pénitence sera refusé. Hélas! dira un misérable damné, j'ai vécu cinquante, soixante, quatre-vingts ans; durant tout ce temps j'ai été le maître de ma fortune, j'ai eu entre les mains les clefs du ciel, il m'a été libre d'y mériter une place, ou entre les vierges, ou entre les confesseurs, ou parmi les saints solitaires, ou même parmi les apôtres; et me voici parmi les démons! Je pouvais par mon zèle, par mes instructions, par mes bons exemples empêcher la damnation de plusieurs qui m'auraient accompagnés dans le ciel, ou qui m'y auraient reçu, et moi-même je me suis damné! Je savais qu'il y avait un enfer, hélas! on m'en avait si souvent rappelé le souvenir; je savais ce qu'il fallait faire pour éviter cet enfer; Dieu, les hommes, ma conscience, me pressaient de me convertir; je le pouvais aisément, j'ai été sur le point de le faire, et cependant je ne l'ai pas fait! Qui donc a pu m'arrêter? Malheureux que je suis! étais-je chrétien, étais-je libre, étais-je raisonnable, étais-je homme? Quel nuage m'avait aveuglé, quelle maligne influence m'avait troublé la raison, quel charme avait fasciné mes sens? *Ubi erat tam annoso tempore liberum arbitrium meum?* Qu'on soit inconsidéré dans quelque rencontre, qu'on se laisse emporter un moment par la passion, il n'y a rien en cela de fort étrange; mais que durant l'espace de soixante années j'aie pu me sauver, et que durant soixante années je ne l'aie pas voulu faire, que durant tout ce temps j'aie mieux aimé être ce que je suis maintenant

que ce que je devais être alors; que j'aie persisté dans la volonté de souffrir l'enfer plutôt que de renoncer à des biens méprisables, à des riens, cela est-il croyable ? Quelle apparence que j'aie donné dans cet excès, que j'aie voulu me damner pour des riens, que je l'aie voulu si longtemps, sans que j'eusse perdu l'usage de ma raison? Et si je l'avais perdu, juste Dieu, si je n'étais plus à moi-même, comme il le fallait nécessairement, pourquoi me traitez-vous avec tant de rigueur? Ah ! vie, vie courte et longue tout à la fois, mais également cruelle à mon souvenir, soit que je considère ta brièveté ou que j'envisage ta durée; belles années, belles heures, précieux moments, ne reviendrez-vous jamais? Est-il possible que j'aie tout perdu en vous perdant? A quoi pensais-je lorsque je vous prodiguais à de vains amusements, ou que je vous laissais couler sans rien faire? Qui me donnera quelque portion de ces jours qui me paraissaient quelquefois si longs? Que ne pensais-je, lorsque je les perdais avec tant de facilité, avec tant de joie, que je les regretterais si amèrement, que je les regretterais inutilement, que je les regretterais éternellement?

Voilà, messieurs, voilà à mon sens ce qu'il y aura de plus insupportable dans l'enfer. Son éternité m'épouvante, la seule pensée de ses flammes me fait frémir : mais après tout, ce regret, cette vue du temps passé, ce souvenir de l'usage qu'on en a fait, et de l'usage qu'on en pouvait faire, cette vue, ce regret, me paraissent plus horribles que les brasiers, que l'éternité même. Notre esprit ne cessera jamais de nous représenter la fragilité, le néant des biens qui nous auront détachés de Dieu, les douceurs ineffables que nous aurions trouvées dans son service, la différence qu'il y aura entre les peines qui nous auront éloignés de la vertu, et les peines que nous souffrirons pour lors ; enfin, la facilité extrême d'éviter de si grands maux. Il était si facile de prier, de jeûner, de donner l'aumône, de se confesser. Il y a eu de la fragilité dans mon péché ; mais pourquoi différer la pénitence? pourquoi attendre à la mort? pourquoi au lendemain? Je ne faisais qu'expirer lorsque le confesseur arriva, je pouvais le faire appeler un jour plutôt, une heure plutôt; il n'a tenu qu'à ce moment que je fusse aussi heureux éternellement, que je serai éternellement malheureux. O pensées ! ô souvenir, ô cruelle ! ô accablante réflexion !

Ne me réprouvez pas, mon Dieu, ne me damnez pas, je vous en conjure par vous-même, par votre infinie miséricorde, par tout ce que vous avez fait pour me sauver. Hélas ! quel fruit tirerez-vous du désespoir de cette vile créature que vous avez formée de limon, et qui bientôt doit être réduite en poussière? Est-ce là un objet digne d'une colère si enflammée, digne d'une vengeance si longue et si amère ? Quelle gloire vous reviendra-t-il, Seigneur, de m'avoir enfermé pour une éternité dans ces gouffres de feu et de flammes ? *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum :* On ne chante point vos louanges dans les enfers, et m'y condamner, ce ne serait qu'augmenter le nombre de ceux qui vous haïssent et qui vous blasphèment.

Mes frères, ce ne sont point ici de vaines terreurs, ce n'est point un de ces sujets feints tels qu'en choisit quelquefois l'éloquence pour éprouver jusqu'où peuvent aller ses forces, rien de plus vrai que ces pensées, rien de plus propre à vous rappeler de vos égarements. Si elles ne produisent pas cet heureux effet, si la vue de ces tourments, de cette éternité, de ce repentir éternel, ne nous détache pas du péché et des frivoles amusements de la vie, nous sommes plus qu'insensés. Ces vérités ont fait les martyrs, elles ont peuplé les déserts, elles remplissent encore aujourd'hui les monastères ; cependant elles ne peuvent vous faire sacrifier un quart d'heure de divertissement, ni remettre une obole du bien d'autrui. J'admire votre résolution : voilà sans doute une grande force d'esprit. Pour moi, messieurs, j'avoue que j'en ai moins et que l'éternité m'effraie : non, je ne saurais me résoudre à courir un risque si affreux. Que plutôt ma vie ne soit qu'une suite de croix, de douleurs, de persécutions, d'opprobres. Mondains, vos plaisirs présentent mille douceurs, les richesses font goûter un bonheur que je ne puis comprendre, je le veux croire, mais si par la pauvreté, si par la douleur, si par la fuite du monde je puis me sauver de l'enfer, solitude, pauvreté, douleur, vous ferez tous mes plaisirs, vous ferez toutes mes délices. Qu'on se fasse de la pénitence une idée aussi rebutante qu'on voudra, qu'on dise qu'elle est le purgatoire, qu'elle est l'enfer de cette vie, dès qu'elle est une voie sûre pour éviter cet enfer horrible, cet enfer dont je viens de parler, je ne veux point d'autre félicité jusqu'à la mort. Mon Dieu ! faites que ces pensées entrent dans l'esprit de ceux qui m'écoutent, faites qu'elles y entrent si avant qu'elles n'en sortent jamais, qu'elles se présentent à eux dans toutes leurs tentations, dans toutes leurs affaires, dans tous leurs plaisirs, qu'ils les méditent en se couchant, qu'ils les rappellent à leur réveil, qu'elles deviennent le sujet le plus ordinaire de leurs entretiens. S'ils pensent souvent à l'enfer, il est impossible qu'ils ne fassent pas tous leurs efforts pour ne s'y point exposer et pour prendre le chemin du ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA PRÉDESTINATION.

De quelque manière qu'on explique la prédestination, il est certain qu'elle ne détruit ni dans Dieu la volonté de sauver les hommes, ni dans les hommes la liberté de se sauver eux-mêmes.

Vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis.

Pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas du nombre de mes élus (*S. Luc, chap.* X).

Si la crainte de Dieu est dans un sens la

plénitude de la sagesse, selon l'Ecclésiastique, *Plenitudo sapientiæ timere Deum*, j'ose dire qu'elle est dans un autre sens le comble de l'aveuglement et de l'erreur. Craindre cette sentence terrible qui doit être prononcée contre les méchants au jour des vengeances, rien n'est plus raisonnable que cette crainte; mais craindre les desseins que Dieu a formés avant tous les siècles touchant la prédestination ou la réprobation des hommes, c'est la plus vaine de toutes les craintes. Nous avons lieu de craindre cet œil qui veille toujours, qui est toujours ouvert, qui voit toutes nos actions, qui pénètre dans nos plus secrètes pensées ; mais cette connaissance infaillible sur ce que nous serons éternellement, cette connaissance que Dieu a eue avant que nous fussions, quel sujet avons-nous de la redouter, comme si dans l'affaire du salut elle gênait en quelque manière notre liberté?

Cependant je vois qu'il n'est rien de plus commun que cette appréhension frivole ; elle s'étend jusqu'aux personnes mêmes les plus vertueuses, à qui elle donne quelquefois les plus étranges inquiétudes. J'ai un désir sincère de servir Dieu jusqu'à la mort, dit une âme vraiment chrétienne ; mais, hélas ! quel sera le fruit de ce désir, si Dieu m'a destinée à l'enfer avant même que je fusse au monde ? lui ferai-je changer les ordres de sa providence, ou l'engagerai-je à se départir d'une volonté éternelle et immuable de sa nature! Il sait depuis longtemps quel sera mon sort durant toute l'éternité : si mon nom est écrit au livre de vie, je ne crains pas qu'il l'en efface; mais s'il ne s'y trouve pas, mon malheur est sans remède, et je puis me regarder comme une âme réprouvée.

Voilà, chrétiens auditeurs, un discours qui paraît plausible. Je conviens qu'il peut embarrasser et ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'entrer un peu plus avant dans ce mystère et ceux qui le veulent trop approfondir; mais j'espère qu'ayant à me faire entendre à des esprits humbles et dociles, il me sera facile de les rassurer et de lever tous les doutes qui pourraient nourrir leur défiance et refroidir leurs bons désirs. J'aurais pu choisir sur notre évangile un sujet plus terrible et plus propre à épouvanter les méchants; mais il est juste de consoler quelquefois les gens de bien, qui sont presque les seuls qui honorent la parole de Dieu et qui en profitent. Je vais vous faire voir que la pensée de la prédestination n'est pas une pensée qui doive effrayer les vrais chrétiens : non, jamais elle n'a dû avoir place parmi les motifs qui nous portent à craindre le Seigneur; par conséquent, nous ne devons pas travailler à notre sanctification avec moins de tranquillité, que s'il ignorait quelle sera notre destinée après cette vie. Je commencerai dès que j'aurai imploré la protection de la sainte Vierge : joignez, je vous prie, vos prières aux miennes : *Ave, Maria*.

Je ne prétends pas rassurer les esprits alarmés par la pensée de la prédestination éternelle, en détruisant la vérité de cette prédestination. C'est une croyance établie sur l'autorité de l'Ecriture, une vérité qu'on ne peut combattre sans errer. Il y a des prédestinés, il y a des réprouvés : on n'en peut disconvenir. Les prédestinés ont leurs places marquées dans le ciel; les réprouvés seront infailliblement précipités dans les enfers : j'en conviens encore. Nous ne savons si nous sommes des premiers ou des derniers : cette troisième proposition n'est pas moins certaine que les deux autres. Comment donc se mettre à couvert des atteintes de la plus mortelle frayeur ? Comment se résoudre à travailler sérieusement à l'affaire de son salut? On le peut facilement, chrétiens auditeurs, par ces deux considérations que je vais vous proposer. Quelque décret que Dieu ait formé avant tous les siècles, quelque résolution qu'il ait prise à notre sujet, il est certain qu'il nous veut sauver : voilà la première réflexion ; il est certain que nous pouvons nous sauver : c'est la seconde. Dites tout ce qu'il vous plaira touchant la prédestination des hommes, pourvu que ces deux vérités subsistent, la prédestination ne me donnera aucune inquiétude. Or, de quelque manière qu'on l'explique, il est certain qu'elle ne détruit, ni dans Dieu la volonté de sauver les hommes : je le ferai voir dans le premier point; ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur salut : ce sera le second point. Voilà le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

N'avez-vous jamais observé, messieurs, que craindre d'être damné par cette seule raison qu'on n'a pas été prédestiné à la gloire, c'est craindre que notre perte ne vienne de Dieu, c'est-à-dire craindre que la source de toute bonté, de toute miséricorde, ne soit la cause de notre malheur? Nous comptons pour rien tout ce qui pourrait nuire d'ailleurs à notre salut, nous ne pensons pas que nous puissions être traversés dans nos pieux désirs autrement que par celui qui nous les a inspirés. Que ne suis-je aussi sûr de moi-même que je le suis de vous, ô mon Dieu! De quel repos ne jouirais-je pas, si je n'avais à vaincre que les difficultés qui me peuvent venir de votre part, si je n'avais pas plus sujet de me défier de ma propre volonté que de la vôtre?

Vous craignez que Dieu ne veuille pas vous sauver? Quoi! ne savez-vous pas qu'en vous tirant du néant, il n'a point eu d'autre vue que de former une créature qui pût le servir, et qu'il pût rendre éternellement heureuse pour prix de ses services? Le commandement qu'il nous a fait de travailler sans cesse pour le ciel, l'inclination naturelle qu'il nous a donnée pour le bien et pour le souverain bien, sont des marques sensibles, des marques réelles de la volonté qu'il a de nous faire part de son royaume. Et ces marques sont si claires, si évidentes, que si le mystère de la prédestination renfermait une volonté absolue de nous perdre, je ne ferais pas difficulté de dire qu'il y aurait de la con-

tradiction dans la volonté de Dieu, qu'il voudrait et qu'en même temps il ne voudrait pas une même chose : ce qui n'est pas seulement indigne de lui, mais ce qui ne peut encore se rencontrer dans une volonté créée.

En second lieu, c'est un article de foi que Dieu exerce dans le monde une providence surnaturelle qui s'étend généralement sur tous les hommes. Savez-vous, messieurs, ce que c'est que cette providence divine? Selon saint Augustin, saint Thomas et tous les théologiens, cette providence n'est autre chose que le soin continuel que Dieu prend de nous conduire à notre dernière fin, c'est-à-dire à notre bonheur éternel; c'est l'application qu'il a à nous fournir sans cesse des moyens propres pour y arriver, à disposer toutes choses de telle sorte que tout ce qu'il y a dans la nature, tout ce qui arrive dans l'univers, nous soit utile pour notre salut. Comment donc pouvons-nous douter que Dieu n'ait la volonté de nous sauver? lui qui ne fait rien, qui ne peut même rien faire à notre égard que dans cette vue. Bienfaits naturels, fortune, disgrâces, inspirations, tout se rapporte à ce but dans l'intention de notre Dieu, rien ne s'en éloigne que malgré lui, que par la malice de ses créatures. De ce raisonnement j'en tire encore un troisième un peu plus subtil à la vérité, mais qui renferme une démonstration évidente pour tous ceux qui la peuvent concevoir.

A quoi peut servir, chrétiens auditeurs, la crainte qu'on aurait d'être du nombre des réprouvés? N'est-il pas vrai qu'elle est inutile pour nous réformer, qu'elle produit même un effet opposé? Toute autre crainte, soit celle que la justice de Dieu inspire aux pécheurs, soit celle que la vue de sa bonté fait naître dans les cœurs des âmes justes, l'une et l'autre crainte nous éloigne du péché, nous rend fervents et circonspects, nous porte à la vigilance et au travail; la crainte, au contraire, née de la prédestination mal entendue, nous faisant redouter un mal qui est sans remède, ne peut nous inspirer que le relâchement et le désespoir; d'où je conclus que cette crainte est aussi fausse qu'elle est pernicieuse : en premier lieu, parce qu'il est impossible que la vérité et la vertu soient opposées, et que l'une soit un obstacle à l'acquisition de l'autre : c'est un principe incontestable parmi tous les savants; en second lieu, parce que quand il serait vrai qu'une vérité bien entendue pourrait nous détourner de la piété et du service de Dieu, Dieu n'aurait pas dû, Dieu n'aurait pas même pu nous en donner la connaissance. Pourquoi a-t-il révélé aux fidèles le mystère de la prédestination, si ce mystère ne peut que nous effrayer, ne peut que nous décourager dans la recherche du bien? Il est obligé, par les lois de sa providence, de ne rien faire à notre égard qui ne soit propre à nous conduire à notre fin; comment cette révélation nous y conduirait-elle en nous faisant perdre l'espérance d'y parvenir? ne nous en éloignerait-elle pas plutôt? Il nous l'a cependant révélé ce mystère; donc ceux qui se laissent troubler par cette connaissance, jusqu'à tomber dans la paresse et dans l'abattement, prennent à contre-sens la prédestination. Le Seigneur ne peut avoir manqué de sagesse : il faut donc qu'ils manquent eux-mêmes de lumières, qu'ils se trompent grossièrement, il faut que leur crainte ne soit qu'une frayeur sans fondement.

A ce raisonnement, fondé sur la providence, on peut en ajouter un autre appuyé sur la miséricorde infinie de notre Dieu. Cette aimable perfection, que nous reconnaissons tous en lui, ne peut s'allier avec cette volonté déterminée et absolue de perdre les hommes, telle que nous la lui imputons par nos craintes inconsidérées. L'idée que vous vous formez de Dieu, dans la vue de la prédestination, vous le représente comme un maître dur et impitoyable qui n'a formé la plupart des hommes que pour exercer sur eux toutes sortes de cruautés durant toute l'éternité; la foi nous enseigne, au contraire, qu'il est infiniment tendre, infiniment miséricordieux, infiniment libéral : il faut donc dire nécessairement ou que la foi nous trompe, ou que vous vous trompez vous-mêmes dans votre idée.

Mais je ne saurais concevoir comment Dieu veut de bonne foi sauver ceux qu'il a réprouvés éternellement. Vous ne le pouvez concevoir? Vous serait-il plus facile de comprendre comment il serait infiniment bon, si par lui-même il vous excluait du salut, s'il n'avait qu'une volonté feinte et apparente de vous sauver? Voyez, je vous prie, laquelle de ces deux idées vous paraît la plus plausible; et si vous aimez mieux dire que Dieu est fourbe, cruel et sans amour pour ses créatures, ou avouer que le point de vue de la prédestination est un point de vue au-dessus de votre intelligence, un point de vue que vous n'atteignez pas? *Numquid adeo negandum est quod apertum est, quia comprehendi non potest quod occultum est?* Prodige étrange, dit saint Augustin, que notre orgueil présomptueux nous porte à révoquer en doute les vérités les plus évidentes, nous porte jusqu'à refuser de convenir que notre esprit est borné, que ses lumières sont faibles, et que, dans bien des choses, il est entièrement aveugle!

Mais quoi! mon aimable Rédempteur, il y a des hommes qui doutent si vous voulez sincèrement les sauver, qui en doutent après que vous l'avez déclaré, que vous l'avez même solennellement juré par la bouche des prophètes? On en doute après ce que vous avez dit vous-même dans tant d'endroits de l'Evangile; que dis-je? après ce que vous avez dit vous-même; on en doute encore après tout ce que vous avez fait pour notre salut! Votre Incarnation, vos anéantissements, vos courses, vos sueurs, la joie que vous faites éclater à notre conversion, les larmes que vous versez sur nos égarements ne peuvent nous persuader que vous ne nous perdez qu'avec des regrets

ineffables! Bien plus, nous vous voyons attaché à la croix, couvert de sang, épuisé par la douleur, et nous doutons encore de votre zèle! Quelle raison avez-vous donc de vous défier, homme de peu de foi? *Quid ultra potui facere vineæ meæ, et non feci?* Répondez à votre Dieu, homme timide et ingrat tout à la fois; quelles plus fortes preuves avez-vous pu souhaiter pour vous convaincre que j'ai à cœur votre salut, que les preuves que je vous ai données? Pouvais-je descendre plus bas que le néant, ou vous élever plus haut que je ne suis élevé moi-même? Est-il resté une seule goutte de sang dans mes veines, est-il une seule partie dans mon corps qui n'ait souffert, qui n'ait été déchirée? Que pouvez-vous attendre de moi, après que je me suis donné moi-même à vous? Après avoir sacrifié biens, vie, réputation, pour vos intérêts, pouvais-je porter plus loin les marques de mon amour? Si je n'avais pas un véritable désir de vous sauver, pourquoi tant d'instructions, tant de sacrements, tant de grâces? Vous aurais-je fait de mon sang un remède pour toutes vos plaies, vous aurais-je donné mon corps pour servir de nourriture à votre âme, si cette âme ne m'était infiniment chère? *Quid ultra potui facere vineæ meæ, et non feci?*

Quelqu'un me dira peut-être qu'à la vérité on ne saurait nier que Dieu veuille sauver les chrétiens, mais qu'il est bien difficile de découvrir en lui cette même volonté à l'égard des hérétiques et des païens auxquels il semble avoir refusé les secours que nous avons. A cela, messieurs, je pourrais vous dire ce que j'ai déjà dit, que Dieu est la sagesse, est la bonté même, et que nous sommes des aveugles; qu'il est bien plus vraisemblable qu'il y a du mystère dans sa conduite, que de l'injustice ou de l'inhumanité. Je pourrais vous dire ce que saint Augustin écrivait autrefois à l'hérétique Faustus : Il y a dans la religion des vérités qui vous paraissent incompréhensibles; vous trouvez des points qui vous embarrassent et qui semblent se combattre et se détruire mutuellement; mais croyez-vous être le seul qui ayez aperçu ces embarras, ces contradictions apparentes? Tant de docteurs, tant de saints prélats qui ont étudié les livres saints avant vous, qui ont examiné à fond la croyance catholique, n'ont-ils point vu ce que vous ne pouvez concilier? Sans doute ils l'ont vu; car à qui ces difficultés pourraient-elles avoir échappé? ils ont cru néanmoins, et ce qui vous offense n'a point été pour eux une pierre de scandale, ils n'y ont rien trouvé qui dût troubler une âme fidèle. Enfin je pourrais vous rapporter tout ce que les saints Pères, tout ce que les plus savants hommes du monde ont écrit à ce sujet contre les esprits téméraires et incrédules : mais de quoi nous inquiétons-nous?

Lorsque les Indiens idolâtres et les hérétiques de l'Europe se plaindront des ténèbres où ils ont été laissés, craignons-nous que le Seigneur n'ait rien à leur répondre, et qu'il tombe en confusion? Laissez-lui démêler ce différent avec ces malheureux, qu'il vous suffise qu'il en ait usé envers vous avec une bonté dont vous n'auriez osé souhaiter les effets. S'il a traité quelqu'autre avec plus d'indifférence, est-ce à vous d'en murmurer, dit admirablement saint Prosper dans son poëme contre les ingrats, est-ce à vous d'en murmurer, à vous qui avez été comblés de bienfaits, qui avez été préférés à tant d'autres aussi dignes que vous de cette faveur? Les vases d'ignominie n'ont aucune raison de se plaindre lorsqu'on les brise ou qu'on les destine à des usages vils et ignobles; celui qui les a faits en est le maître, il en peut faire ce qu'il lui plaira : mais il est étrange que les vases d'honneur soient les premiers à reprocher à l'ouvrier la prétendue injustice faite à cette argile réprouvée; ne devraient-ils pas au contraire n'être attentifs qu'à la reconnaissance que mérite la distinction faite à leur avantage?

Voulez-vous que je vous dise en deux mots quelle est ma pensée sur l'importante matière que nous traitons? C'est, d'une part, que ceux qui vivent mal ont autre chose à craindre que la prédestination, puisque quand il n'y en aurait point ils seraient damnés également pour leurs crimes; c'est, d'autre part, que les gens de bien, ceux qui craignent Dieu, ne sauraient trop se persuader qu'ils sont du nombre des prédestinés. *Misericordia Domini ab æterno et usque in æternum super timentes eum :* Le Seigneur a de toute éternité étendu sa miséricorde sur tous ceux qui le craignent : voilà leur prédestination; il a pour toute l'éternité étendu sur eux sa miséricorde : voilà l'effet et la suite de cet amour éternel qu'il leur porte : *Ab æterno et usque in æternum.*

J'appelle craindre Dieu, redouter par-dessus tout de lui déplaire, et au cas qu'on l'ait offensé, désirer également de l'apaiser par la pénitence. Tandis que vous vous sentirez dans cette disposition, ayez une ferme confiance que votre nom est écrit au livre de vie, que Dieu vous a aimé avant tous les siècles, et qu'il vous aimera éternellement : *Misericordia Domini ab æterno et usque in æternum super timentes eum.* Mais c'est un article de foi que peu seront sauvés; l'Ecriture en compare le nombre aux grappes qui restent sur le cep, après que l'œil et la main du vendangeur y ont passé; les Pères ont dit que ce serait beaucoup si de cent mille, il s'en sauvait trois ou quatre. Vous auriez lieu de trembler, si, pour diminuer le nombre des élus, après en avoir retranché tous les méchants, on excluait encore quelques-uns des bons; mais vous êtes assuré qu'aucun des bons ne peut être exclu : quand de cent mille un seul devrait être sauvé, si vous êtes fidèle, soyez sûr que ce sera vous; au contraire, quand, pour cent mille prédestinés, un seul devrait être perdu, si vous êtes mauvais, ce serait vous infailliblement.

Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum : N'en doutez pas, âme chrétienne, Dieu a résolu de vous admettre dans le ciel, et dès cette vie

il vous est permis de regarder cet heureux séjour comme votre héritage, puisque c'est le royaume de votre Père : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Ce qu'il a fait pour vous en est une preuve bien évidente, et ce que vous faites pour lui en est encore une marque qui ne peut vous être suspecte. Cette volonté si sincère que vous avez conçue d'expier vos fautes passées, ce courage avec lequel vous vous en êtes accusée au prêtre qui tient la place de Jésus-Christ, cette horreur qui vous est restée de tout ce que vous avez aimé contre la loi du Seigneur, en un mot ce désir ardent que vous avez de faire votre salut, ce désir est un effet du désir que Dieu a de vous sauver; c'est lui-même qui désire en vous cet important succès, c'est lui qui le demande pour vous et par vous : *Postulat pro vobis gemitibus inenarrabilibus.* C'est lui qui vous a inspiré cet amour de la pureté, ce zèle que vous avez pour la réformation de vos mœurs, cette faim de sa parole qui nourrit et qui fortifie vos saints désirs; c'est lui qui entretient cette sensibilité que vous avez pour les misères des pauvres; c'est lui qui vous détache peu à peu des objets qui occupaient dans votre cœur une place qui n'est due qu'à lui seul; c'est lui qui vous donne la force de vous vaincre vous-même, de vous faire violence, de souffrir sans murmurer, de souffrir avec quelque sorte de plaisir, de chercher même les souffrances et les mortifications. Croyez-moi, notre Dieu ne vous ferait point toutes ces grâces s'il n'avait pas une volonté sincère de vous rendre heureuse.

Pour vous, pécheurs, c'est en vain que vous avez recours aux décrets éternels de la volonté divine pour colorer vos dérèglements. Comment pouvez-vous dire que Dieu ne veut pas vous sauver, vous qu'il presse depuis si longtemps et avec tant d'instances de changer de vie, vous qui vous trouvez importunés par les reproches secrets qu'il vous fait dans tant de circonstances, vous qui craignez peut-être qu'il ne vous convertisse enfin malgré vous? Se passe-t-il quelque jour qu'il ne vous donne quelque attaque? est-il quelque moyen qu'il n'ait tenté pour vous engager dans le bien? Adversité, prospérité, maladie, confusion, perte de biens, d'amis, de mari, d'enfants, d'honneur même et de réputation; dans tout cela quel était son but? Depuis combien de temps vous-mêmes seriez-vous entrés dans la voie du salut, je ne dis pas si vous le souhaitiez avec autant de bonne foi que Dieu le désire, mais si vous n'étiez pas si opiniâtres dans la résolution de vous perdre, qu'il est constant dans la passion qu'il a de vous attirer à lui? Vous dites qu'il ne tient qu'à Dieu de vous sauver : comment voulez-vous que je le croie, tandis que de son côté je verrai qu'il n'oubliera rien pour vous retirer de la route qui conduit à la damnation, et que du vôtre vous vous obstinerez à y marcher? Vous voulez que ce soit la volonté de Dieu qui ne vous soit pas favorable : que pourrait-il faire de plus, si toute son attention était pour vous? Vous, au contraire, si vous étiez déterminés à vous perdre, que pourriez-vous faire de pire que ce que l'on vous voit faire tous les jours? Si vous croyez cette excuse légitime, si vous êtes dans le dessein de vous en servir au jugement dernier, que ne faites-vous du moins quelque effort pour rendre votre cause meilleure, pour avoir de quoi convaincre Jésus-Christ, pour le faire succomber, s'il est possible, sous le poids d'une juste accusation? Vous me direz peut-être que, supposé la prédestination, vous n'êtes pas libres de rien faire pour votre salut. Quelle erreur, Dieu immortel! Et moi je dis que votre aveuglement est extrême, que la prédestination non-seulement ne détruit pas en Dieu la volonté de vous sauver, mais qu'elle vous laisse encore à vous-mêmes la liberté de le faire. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je sais, messieurs, que les théologiens n'expliquent pas tous de la même manière le mystère de notre prédestination. Quelques uns prétendent qu'avant tout Dieu a préparé des grâces pour chacun de nous, et que, prévoyant ensuite le bon ou le mauvais usage que nous ferions de ces grâces, il a résolu de sauver ceux qui y devaient répondre, et de perdre sans ressource ceux qui y devaient résister. D'autres docteurs veulent que Dieu ait tenu un ordre tout opposé: qu'il ait commencé par destiner à la gloire telles créatures, et en tel nombre qu'il lui a plu, et qu'ensuite il ait choisi des moyens sûrs et infaillibles pour les conduire toutes à la gloire qu'il leur a destinée, du reste, se contentant de donner aux autres des secours qu'il a prévu devoir être inefficaces. Voilà en deux mots toute la doctrine de la prédestination, selon les différentes opinions qu'on enseigne dans l'école. Or, je dis, messieurs, que, quelque parti qu'on veuille prendre, la prédestination ne blesse en aucune manière notre liberté; et il me semble que tout le monde le peut concevoir.

Si Dieu m'a destiné pour la gloire, dites-vous, je ne puis être damné, quoi que je fasse; et si au contraire, il m'a réprouvé, il faut nécessairement que je périsse. Ce discours n'est pas d'un bon catholique, et si vous me permettez de vous le dire, il n'est pas même d'un homme intelligent. Si Dieu vous a mis au nombre de ses élus, chrétiens auditeurs, il a résolu de vous sauver, ou pour vos mérites, ou du moins par vos mérites. Dans l'une des deux opinions que j'ai rapportées, la volonté que Dieu a de vous sauver suppose votre conversion; et dans l'autre opinion, elle la renferme : je veux dire que votre conversion a été, ou le motif pour lequel Dieu veut vous sauver, ou le moyen par lequel il veut vous sauver. C'est une témérité insupportable de dire que si vous êtes prédestiné vous irez au ciel, fussiez-vous le plus méchant de tous les hommes. Si vous êtes prédestiné à la gloire, vous l'êtes encore à la sainteté : c'est saint Paul lui-même qui nous l'enseigne : *Quos præsci-*

vit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui. Si Dieu a résolu de vous conduire au ciel, ce n'est point par le chemin qui mène en enfer : c'est par la conformité de votre vie avec la vie de Jésus-Christ, c'est par la voie étroite de la pénitence et de la mortification, c'est par la pratique des œuvres de la charité, c'est par la charité même, par l'amour de Dieu et du prochain : voilà les routes par où vous passerez. De sorte que si vous êtes prédestiné, il est aussi certain que vous sortirez de vos désordres, que vous marcherez sur les pas du Sauveur du monde, qu'il est sûr que vous jouirez du bonheur éternel. Voilà pourquoi tous les Pères enseignent que la pureté des mœurs et la sainteté de la vie sont la vraie et l'unique marque qui distingue, sur la terre, les élus des réprouvés; voilà pourquoi saint Pierre nous exhorte à nous assurer nous-mêmes de notre prédestination par des œuvres de piété : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.*

S'il est vrai que, quelque prédestiné que vous soyez, vous ne parviendrez point à la gloire sans fuir le mal ou sans faire pénitence, il est vrai également, si vous êtes réprouvé, que vous n'irez point dans l'enfer par d'autre voie que par la voie de perdition, que par le mépris des commandements, en un mot, que par le péché et par l'obstination au péché. On fait cette question dans l'école, savoir : Si Dieu pourrait damner une âme innocente, sans autre raison que parce que telle serait sa volonté, que parce qu'il est le maître absolu de sa créature. Quelques théologiens soutiennent qu'il ne le peut faire en aucune manière, quelques autres assurent qu'il ne le pourrait faire sans donner atteinte aux lois de sa providence et sans déroger au penchant de sa miséricorde infinie; tous conviennent, et c'est un article de foi, qu'il ne le fait point. De son fond Dieu est la bonté même, dit saint Augustin, et s'il est juste contre nous, ce ne peut être que par les sujets que nous lui donnons de faire éclater sa justice : non-seulement il ne peut punir que nos péchés, mais il ne nous peut même punir que par nos péchés. Comment, dit ce Père, Dieu pourrait-il trouver en lui-même de quoi nous rendre éternellement malheureux ? Il faut que le pécheur lui fournisse non-seulement les motifs, mais encore les instruments de sa colère; il faut que ce Dieu, la bonté même, se serve, pour nous tourmenter dans l'autre vie, des mêmes désordres qui auront fait nos plaisirs sur la terre : *Nec putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se proferre unde peccata puniantur; sed ipsa peccanti sic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti sint instrumenta Domino punienti.*

Livrez-vous donc à la joie, âmes saintes, et chassez loin de votre cœur tout mouvement de crainte et de défiance. Quoi qu'il en soit de la prédestination ou de la réprobation des hommes, il n'est point vrai, comme le disent les libertins, que si nous sommes réprouvés nous serons damnés, quoi que nous fassions; non, on ne va point dans l'enfer par la voie d'une vie chrétienne et réglée : quand Dieu vous aurait jetées dans les flammes qui y brûlent les impies, votre innocence vous y ferait goûter ces délicieux rafraîchissements que les trois jeunes Hébreux trouvèrent autrefois dans la fournaise de Babylone. Ces feux, dit saint Bernard, ne peuvent exercer leur cruauté que sur la volonté propre, c'est-à-dire sur une volonté rebelle et opposée à la volonté de Dieu. C'est le Seigneur qui les allume, ces feux, mais c'est le péché qui envenime leur activité. Otez le péché, et il n'y aura plus d'enfer, ou l'enfer deviendra lui-même le séjour de la félicité.

Mais vous n'êtes pas encore satisfait, et il nous faut faire un second pas. Il est vrai, dites-vous, que, quoique je sois prédestiné, je ne puis être sauvé que par la persévérance dans le bien, ou que par une parfaite conversion, au cas que je sois dans le désordre; il est vrai que, quoique je sois du nombre des réprouvés, je ne me damnerai point sans que je me pervertisse, sans que je m'obstine dans l'impénitence : mais c'est une nécessité que je persévère dans le bien, ou que je meure dans mes habitudes vicieuses, selon que j'aurai été ou prédestiné ou réprouvé. Dieu ne m'a écrit dans le livre de vie que parce qu'il a prévu que je vivrais chrétiennement, il n'en a exclu tant d'autres que parce qu'il a vu dans l'avenir la corruption de leurs mœurs et leur endurcissement dans le mal : du reste, sommes-nous libres pour faire ou pour ne pas faire ce que le Seigneur a prévu que nous ferons ou que nous ne ferons pas? Oui, chrétiens auditeurs, nous le sommes; c'est un article de notre foi, que cette connaissance divine ne peut imposer de nécessité à la volonté humaine. Je dis plus : loin de donner quelque atteinte à la liberté, je prétends qu'il n'est rien dans ce mystère qui ne l'établisse, rien qui ne la rende inviolable. En voici la raison en peu de mots :

Puisque Dieu veut vous sauver par vos mérites, ou vous damner par vos péchés, comme nous l'avons déjà remarqué, il faut qu'il ait prévu que vous feriez librement ou des actions saintes, ou des actions mauvaises. Je dis librement, parce que sans cette condition il n'y a ni vertu ni péché; et par conséquent il est aussi impossible que vous soyez forcé à faire le bien ou le mal, qu'il est impossible que Dieu se trompe dans sa connaissance et que sa volonté ne soit pas exécutée. Dieu a prévu que je ferai cette action, donc il faut nécessairement que je la fasse. Moi, au contraire, je dis : Dieu a prévu que vous feriez cette action librement, qu'en la faisant vous mériteriez une récompense, ou que vous vous rendriez digne d'un châtiment : donc il faut nécessairement que vous la fassiez avec une liberté entière, c'est-à-dire que vous pourrez également et la faire et ne la pas faire.

Quoi donc ! messieurs, s'il y avait quelque nécessité pour une partie des hommes de suivre leurs passions et de s'endurcir dans le crime, avec quelle vérité le Seigneur nous

dirait-il si souvent qu'il nous a rendus les arbitres de notre fortune, que la vie et la mort sont entre nos mains, que le bien et le mal sont livrés à notre choix? Vous craignez que Dieu ne se trompe dans sa connaissance, si je suis libre ; mais si je ne le suis pas, il est sûr qu'il me trompe par ses paroles : que serait toute l'Ecriture autre chose qu'une dérision cruelle ; que serait tout le christianisme autre chose qu'un vain jeu, qu'un jeu indigne de Dieu, si notre salut n'était pas entre nos mains? Quoi, le Seigneur ne cesse de m'appeler où il sait parfaitement que je ne me saurais rendre ; tous les prophètes, tous les apôtres m'invitent de sa part à la pénitence, quoiqu'il n'ignore pas que la pénitence m'est impossible ; lui-même il me présente des remèdes dont il ne veut pas que je me serve ! Il m'attire d'une main, et il me repousse de l'autre, ou plutôt il me repousse de toutes deux, tandis qu'ajoutant la dérision à la cruauté, il ne veut pas que je le suive ; et il me reproche ma lenteur à le suivre ! Que prétend-il lorsqu'il me presse de veiller et de combattre sans cesse, de me défendre des artifices de mes ennemis, de prendre la fuite à la vue du péché, comme à l'aspect d'une couleuvre ; que prétend-il, si dans ce moment même je suis enchaîné, je ne puis agir, je ne puis faire un pas ? ne serait-ce pas imiter la perfidie de l'infâme Dalila qui, ayant entouré et resserré Samson par plusieurs liens, de peur qu'il n'échappât aux Philistins, le sollicitait néanmoins de prendre la fuite?

Croyez-moi, messieurs, nous n'avons que trop de liberté, vu le mauvais usage que nous en faisons ; il aurait été à souhaiter, pour notre bonheur, que Dieu, par sa prédestination éternelle, nous eût imposé quelque nécessité invincible ; comme il ne peut nous prédestiner au mal, selon le mot de saint Augustin, cette nécessité nous aurait portés infailliblement au bien, aurait assuré notre salut, qui demeure exposé à la faiblesse et à l'inconstance de nos volontés. Au lieu de craindre qu'il ne nous soit pas libre de persévérer dans le bien, craignons plutôt que nous n'abusions de notre liberté pour faire le mal ; c'est en effet l'unique malheur que nous ayons à redouter dans cette vie.

Sans donc vous embarrasser désormais l'esprit par mille pensées vaines touchant la prédestination, et la connaissance que Dieu a eue avant tous les siècles, voici le conseil que je vous donne : Purifiez-vous toujours de plus en plus, et des péchés passés par la pénitence, et des imperfections qui vous restent par une généreuse et constante mortification ; fuyez avec un soin extrême tout ce qui peut vous rappeler à ce monde si capable de vous replonger dans vos premiers désordres ; profitez de toutes les occasions que vous aurez de faire le bien, et jetez-vous ensuite dans le sein de votre Dieu, en lui remettant tous les soucis dont vous pourriez être agités : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi est cura de vobis.*

Oui, je sais qu'il y a une prédestination, et qu'elle a devancé la naissance des hommes les plus vertueux ; mais je sais aussi qu'il y a une miséricorde qui les accompagne jusqu'à la mort. Je ne sais si je suis marqué pour le ciel, mais j'en sais le chemin ; par la grâce de mon Dieu je suis dans ce chemin, et j'ose dire, dans le sentiment de saint Paul, que ni la mort, ni la vie, ni le passé, ni le présent, ni l'avenir, ne me feront jamais sortir de cette route, par où je suis sûr qu'on ne va point dans l'enfer. Pour tout le reste, j'en laisse le soin à ce Maître bienfaisant qui me gouverne, et qui m'aime plus que je ne m'aime moi-même. Je sais que quoi que j'aie fait, ou que j'aie dessein de faire, je sais qu'après tout le Seigneur a pitié de qui il veut : *Cujus vult miseretur.* Cela est vrai ; mais sa volonté n'est point une volonté aveugle, il veut toujours ce qui est le plus raisonnable, il veut favoriser le mérite et la piété; ceux qui l'aiment de tout leur cœur sont-ils plus malheureux pour être à sa discrétion? Dieu est extrêmement libre dans la distribution de ses grâces ; mais cette liberté combien n'est-elle pas avantageuse pour ses fidèles serviteurs ! Manquera-t-il de les leur départir abondamment ? Quoique un père tendre ne soit pas forcé de laisser son héritage à ses enfants, faut-il pour cela craindre qu'il les en prive, pour le donner à des étrangers? Je ne puis mériter la persévérance finale, mais je puis la demander ; et cette grâce, Jésus-Christ y a engagé sa parole, sera accordée à nos prières. Mais suis-je sûr, hélas ! que je la demanderai? Assurons-nous-en aujourd'hui, chrétiens auditeurs, et ne différons pas plus longtemps de faire à Dieu cette importante prière.

Seigneur, vous voyez tous nos désirs, vous voyez qu'ils ne tendent qu'à nous faire vivre, qu'à nous disposer à mourir dans votre amour. Vous les avez fait naître, ces désirs; c'est à vous à les entretenir et à leur donner cette fermeté inébranlable que nous ne pouvons attendre de l'instabilité de nos cœurs. *Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea :* Affermissez mes pas de telle sorte que jamais je ne chancelle dans la route où je suis entré, que jamais je ne m'en écarte. C'est vous, ô Dieu tout-puissant, qui rendez la terre immobile au milieu de l'air, c'est vous qui d'une substance liquide avez formé le ciel où s'appuie la base de votre trône ; il ne vous sera pas plus difficile, et j'ose dire qu'il ne vous sera pas moins glorieux de donner à mon âme cette même solidité : rendez-la inébranlable contre toutes les tentations, contre tous les efforts de ses redoutables ennemis ; attachez-la à vous par des nœuds indissolubles, unissez si étroitement ma volonté à la vôtre, qu'elle ne soit plus qu'une même volonté avec la vôtre, qu'elle soit droite comme la vôtre, sainte comme la vôtre, mais surtout constante et immuable comme la vôtre. Faites, ô mon Dieu, que je meure dans le sein de votre Eglise, de cette Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut, entre les bras de la croix, où est la source de notre salut, entre les bras

de Jésus-Christ crucifié, qui est lui-même notre salut et notre rédemption ; faites que, comme je ne puis vivre que par vous, je ne vive aussi jamais que pour vous; faites enfin que je meure en vous louant, que je meure en vous aimant, que je meure pour votre amour, et s'il est possible, par votre amour. Ainsi soit-il.

SERMON
SUR LA FUITE DU MONDE.

Il est difficile d'être engagé dans le monde, et de ne pas s'y pervertir : il est difficile de se convertir sans se retirer du monde.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu.

Jésus fut conduit dans le désert par le Saint Esprit (*S. Matth., chap.* IV).

Toutes les actions de Jésus-Christ sont pour nous des leçons sensibles : leçons plus propres encore à nous instruire que ses paroles. Or, par la retraite qu'il fait aujourd'hui dans le désert, que prétend-il nous apprendre, si ce n'est qu'il est nécessaire de nous retirer dans la solitude pour vivre chrétiennement? Si j'assurais que c'est là une heureuse nécessité, je ne sais si l'on voudrait ajouter foi à ce que je dirais : la plupart des hommes sont étrangement prévenus contre la vie solitaire et retirée, on n'en a guère moins d'horreur que du bannissement, ou de la mort même. Je ne m'en étonne pas : c'est qu'on n'en connaît ni les douceurs, ni les avantages, c'est qu'on ignore qu'en effet on n'est jamais moins seul que quand on est seul; parce qu'alors on a d'une part le plaisir de traiter avec soi-même, c'est-à-dire avec la personne que chacun aime le plus; parce que d'autre part, comme dit encore mieux saint Bernard, on est alors avec Dieu, ce Dieu avec qui il est si doux de converser loin du tumulte et de l'embarras du siècle.

Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que c'est ici la matière la plus importante qui puisse être traitée dans une chaire chrétienne. Car tandis que vous vous plairez encore dans le monde, chrétiens auditeurs, quelque impression que la parole de Dieu ait faite sur vos cœurs, quelques saints désirs que vous ayez déjà formés, je ne puis croire que vous ayez encore rien fait pour votre sanctification. En vain je prêcherai, en vain tous les prédicateurs s'épuiseront pour vous porter a la perfection de la vertu; la dissipation du siècle fera évanouir tous les efforts de ce zèle. La semence qui tombe sur les grands chemins, dit l'Ecriture, est une semence perdue. Si l'on veut faire quelque fruit par la prédication, il faut s'adresser aux personnes retirées du monde, ou il faut porter ceux qui sont dans le monde à s'en retirer. C'est ce que je vais tâcher de faire, messieurs, dans la confiance où je suis que l'Esprit-Saint, qui conduit aujourd'hui Jésus au désert, vous y attirera par sa grâce, en même temps que je vous y exhorterai par mes paroles. Marie dans cette occasion, comme dans tout le reste, sera notre ressource. *Ave, Maria.*

On assure au sujet des premiers hommes du monde, que vivant dans les forêts, séparés les uns des autres, ils n'avaient presque que les dehors et les apparences d'hommes, jusqu'à ce que s'étant réunis dans les endroits où la nature a rassemblé plus de commodités pour la vie, ils trouvèrent dans la société cette politesse et cette perfection de la raison, qui ne les distingue guère moins des bêtes que la raison même. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que le commerce civil par où les esprits furent alors adoucis n'a pas peu contribué depuis à les corrompre ; de sorte qu'après être sortis des déserts pour apprendre à vivre en hommes, les plus sages ont jugé qu'il était nécessaire de s'y rengager pour apprendre à vivre en hommes vertueux. Ils ont trouvé qu'il y avait moins de danger de se familiariser avec les lions qu'avec les hommes, et que les passions que le monde inspire nous rendent encore plus semblables aux animaux que l'humeur farouche et sauvage qu'entretient la solitude.

Or, comme la dépravation est plus grande aujourd'hui qu'elle n'a jamais été; comme notre siècle, qui se polit tous les jours, semble aussi se corrompre tous les jours de plus en plus ; je ne sais s'il y eut jamais de temps où l'on eut plus de sujet de se retrancher entièrement de la vie civile, et de fuir dans les lieux les plus reculés. Ce serait là, sans doute, un conseil très-salutaire, mais enfin ce ne peut être qu'un conseil, encore ne peut-il être pour tout le monde. Cependant nous avons parlé de nécessité, et d'une nécessité qui s'étend à toutes sortes de personnes : voici donc en quoi je prétends que consiste cette nécessité. Je dis que pour faire son salut, il faut le plus qu'on peut se retirer du monde, et surtout de ce qu'on appelle le grand monde; la preuve n'en est que trop évidente. On ne peut se sauver que par l'une de ces deux voies ; il faut, ou vivre constamment dans l'innocence, ou réparer par une véritable pénitence les désordres de la vie. Je vais vous faire voir combien il est à craindre que ces deux voies ne soient fermées à tous ceux qui ont beaucoup de communication avec les hommes. Il est difficile d'être engagé dans le monde, et de ne pas s'y pervertir ; voilà le premier point. Il est difficile de se convertir sans se retirer du monde ; c'est le second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est certain que, même parmi les chrétiens, il y a un monde ennemi du christianisme, un monde que Jésus-Christ désavoue. C'est ce monde qui ne connaît point Dieu, comme dit saint Jean, et qui hait le Fils de Dieu, comme le Fils de Dieu s'en est plaint lui-même : *Mundus me priorem vobis odio habuit.* Ce monde, tout chrétien qu'il est en apparence, a le démon pour prince et pour chef, il est composé de réprouvés, et le Sauveur ne lui veut donner aucune part dans ses prières : *Non pro mundo rogo, sed pro*

his quos dedisti mihi. C'est ce monde que le Fils du Très-Haut a vaincu, qu'il a confondu par sa croix; ce monde que saint Paul regardait comme un scélérat condamné au supplice, et exécuté pour ses crimes; ce monde contre qui tous les saints se sont déclarés, et qui a persécuté tous les saints.

De plus, il est constant qu'être de ce monde et qu'être du nombre des réprouvés, que l'aimer et que se déclarer ennemi de Dieu, c'est la même chose : *Quicumque voluerit esse amicus sæculi hujus, inimicus Dei constituitur.* Mais l'on demande si l'on peut le fréquenter, se familiariser avec lui, avoir des liaisons avec ceux qui le composent, se trouver dans leurs assemblées, sans exposer son innocence et le salut de son âme. Pour répondre à cette question, messieurs, il est nécessaire de vous dire ce que c'est précisément que ce monde, et par où il peut être reconnu. Ce monde est presque tout composé de personnes vaines, ambitieuses, attachées à leurs plaisirs, de personnes qui ne songent qu'à plaire et à se faire aimer, qu'à passer la vie dans l'oisiveté et dans la joie; c'est dans ce monde que règne le luxe, l'orgueil, la vengeance, la détraction; c'est ce monde qui invente les modes, qui fait les lois du faux honneur, et qui les fait observer; c'est ce monde qui n'assemble les siens que dans les lieux où l'on peut être attiré par le plaisir, que dans les lieux où l'art étale tout ce qu'il y a de plus propre pour flatter et pour réjouir les sens.

Je ne dis pas, messieurs, que tous ceux qui sont de ce monde soient voluptueux, lascifs, médisants, libertins, impies; mais je dis, et il est vrai, que ceux qui sont les plus sujets à ces vices sont de ce monde, y règnent, y reçoivent des louanges et des applaudissements. Enfin, comme ces hommes incomparables, ces saints fondateurs des ordres religieux ont eu en vue d'établir une espèce de vie où tout favorisât le désir qu'on aurait de se sauver; comme, dans ce projet, ils ont fait entrer tout ce qui peut faciliter la pratique de la vertu, comme ils en ont éloigné tout ce qui est contraire à la pureté des mœurs, tout ce qui peut tenter, ou conduire au mal; le démon, dans un dessein tout opposé, le démon, qui est le prince du monde, a tâché de réunir dans ce monde tout ce qui peut inspirer le vice; les richesses, l'immodestie des habits, les assemblées des personnes de différent sexe, la galanterie, la mollesse du chant et des danses, la licence du théâtre, en un mot tout ce qui peut irriter les passions, et introduire le plaisir par les sens. Cela supposé, on demande si, en vivant dans le monde on n'a rien à craindre pour le salut; et moi je demande s'il y a lieu de croire qu'on s'y pourra sauver. Question que je tâcherai d'éclaircir autant par les divers témoignages des gens du monde que par des raisons tirées de la nature de ce monde.

A qui nous adresserons-nous, chrétiens auditeurs, pour prendre des éclaircissements sur ce point? Je ne veux interroger que des gens mêmes du monde. Nous en voyons tous les jours qui le quittent pour embrasser la vie religieuse, et qui abandonnent en même temps de grands biens, de grands honneurs, et des espérances encore plus grandes; si l'on veut savoir d'eux le motif qui les a portés à une si étrange résolution, j'ose soutenir que de cent il n'y en aura pas deux qui aient autre chose à répondre si ce n'est qu'il est difficile de demeurer dans le monde sans le fréquenter, et qu'il est impossible de le fréquenter sans se corrompre.

Non-seulement ceux qui ont renoncé avec éclat à la vie séculière, mais encore ceux qui y sont engagés, qui s'y plaisent même, qui ne peuvent se résoudre à la retraite, ceux-là tiennent encore le même langage. Quand on leur reproche leurs rechutes continuelles, leur imprudence à donner ou à prendre certaines libertés qui tirent à conséquence, quand on leur représente le péril qu'il y a, pour eux et pour les autres, d'ouvrir et de continuer des discours qui alarment la pudeur, qui blessent la réputation de leurs frères, qui blessent même la religion ; en un mot, quand on leur propose les maximes de Jésus-Christ, et qu'on leur fait remarquer l'opposition extrême qu'il y a entre ces maximes et leur conduite : Il est vrai, disent-ils, mais il faudrait être muet, vu que toutes les conversations roulent aujourd'hui sur ces trois points : l'impiété, la médisance, et ce qu'on appelle galanterie. Il faudrait être de bronze pour se défendre des mauvais désirs au milieu d'un monde où tout conspire à les faire naître; d'ailleurs on s'y trouve tous les jours dans de si funestes conjonctures, on y est si fortement entraîné vers le mal, qu'il y devient en quelque sorte nécessaire. Voilà, messieurs, ce qu'on entend dire tous les jours, et par des personnes qui prétendent ainsi justifier leurs déréglements; mais elles se trompent; il est impossible de voir le monde, d'être du monde, sans offenser Dieu; vous êtes donc obligés de vous retirer et de rompre ce commerce dangereux avec ce séducteur.

Mais je ne suis pas dans cette idée, dira peut-être quelqu'un, je crois qu'on peut vivre au milieu du monde, et y vivre comme on y vit, sans intéresser sa conscience, et sans hasarder son salut : combien ce sentiment est-il commun parmi les gens les plus recommandables par leur probité? combien en connaît-on dont la vie, quoique mondaine, est néanmoins irréprochable? A cela, messieurs, je ne veux opposer que votre propre expérience : quoi qu'il en soit et des sentiments, et de la conduite d'autrui, c'est à vous seuls que je parle dans ce discours, et je vous demande si en effet la vie et le commerce du monde ne vous ont point jusqu'ici été nuisibles. Car en vain me prouveriez-vous, par cent exemples et par l'autorité des plus grands docteurs, qu'on peut, dans le monde, conserver l innocence et la piété, si vous y avez perdu l'une et l'autre, et si tous les jours votre cœur y reçoit de nouvelles plaies.

Dites-moi, je vous prie, dans ces grandes compagnies, dans ces longues conversations que vous avez avec le monde, c'est-à-dire avec des hommes et des femmes qui ne songent qu'à se dissiper, qu'à varier leurs plaisirs; avez-vous quelquefois passé un jour tout entier sans faire quelque détraction, ou du moins sans en entendre, sans vous faire un jeu malin des défauts de votre prochain, ou sans prendre quelque plaisir aux railleries qu'on en a faites? Je ne parle point des pernicieux désirs que vous avez inspirés aux autres, de ces désirs dont cette envie démesurée de plaire et de vous montrer au gré de la passion vous rendent trop coupables; sans entrer dans un plus long détail, oseriez-vous dire que vous avez toujours rapporté, des assemblées mondaines, un cœur aussi chaste, aussi libre, une imagination aussi pure que vous l'y avez portée? Il y a un point dont il me semble que chacun convient, c'est que les personnes qui ont quelques principes de piété, quelque goût pour la prière, quelque désir de plaire à Dieu et de se sanctifier, sentent que ces désirs s'affaiblissent, que ce goût se perd dans le commerce du monde. A peine s'est-on trouvé quelques jours dans ses assemblées, que cette ferveur commence à se ralentir; on revient avec peine aux exercices de piété, on sent que Dieu se retire, et déjà l'on s'accoutume à son absence. Que présagent ces relâchements, chrétiens auditeurs? Est-ce que vous êtes déjà perdus, que tout est désespéré? Non, mais vous voyez par là que vous n'êtes pas invincibles, et qu'avec le temps le monde pourra vous perdre comme les autres. Ce n'est point encore la mort, mais c'est votre vigueur qui s'en va, c'est votre santé qui se ruine; ce n'est pas la mort, mais c'est une maladie qui y conduit. Je sais que vous prétendez vous en tenir à certaines bornes que la crainte de Dieu vous prescrit, mais c'est une espérance que le plus saint de tous les hommes ne pourrait avoir sans une extrême présomption. Le monde ne sera pas content de ce que vous lui destinez, et je ne vois pas comment vous pourrez lui résister dans votre faiblesse, puisque vous avez plié dans le temps que le Seigneur était près de vous, dans le temps que vous aviez toutes vos forces et que vous n'aviez encore reçu aucune atteinte.

Quand les hommes vertueux, quand les hommes vicieux, quand vous-mêmes ne rendriez pas témoignage à la vérité que je vous prêche, par combien de raisons n'en serais-je pas persuadé? Si nous sommes en sûreté dans le monde, dites-moi où le salut peut courir des risques. On a sujet de craindre, même dans les cloîtres, d'où toutes les occasions sont bannies, et où par mille remparts on est à couvert contre les artifices de Satan; et nous nous croirons en sûreté dans un lieu dont toutes les avenues sont ouvertes à notre ennemi, où nous avons mille occasions de tomber! O mon Dieu, on doute s'il est difficile de vivre innocemment dans un lieu où toutes les difficultés qui s'opposent à l'innocence sont visiblement rassemblées.

Outre les objets qui entraînent si fortement vers le mal, outre les occasions qui y portent comme nécessairement; les discours des personnes corrompues, leurs exemples, leur commerce, leur souffle même, pour ainsi parler, n'a-t-il rien de contagieux? Le sage nous avertit de ne nous pas associer avec un homme furieux, de peur qu'insensiblement il ne nous communique son humeur violente: *Ne ambules cum homine furioso, ne forte discas semitas ejus.* Et cependant de tous les vices, la colère n'est-elle pas celui dont l'exemple a le moins de malignité? Il semble que la vue d'un homme qui s'emporte est plus capable d'inspirer de l'horreur de cet excès, que de nous porter à le commettre? Que sera-ce donc de l'orgueil, de la vanité, de la médisance, et de tant d'autres passions qui n'ont rien de rebutant, qui s'insinuent, qui portent par elles-mêmes la persuasion?

Je ne prétends point m'étendre ici sur la force du mauvais exemple, ni sur le danger qu'il y a de fréquenter les personnes déréglées; tout le monde ne sait que trop que l'amitié d'un libertin est capable de pervertir l'homme le plus sage, qu'on est dans une espèce de nécessité de ressembler à ceux qu'on fréquente. De là jugez du péril que courent un homme, une femme, qui se jettent inconsidérément dans le grand monde, c'est-à-dire qui s'associent, non pas à une personne, mais à tout un peuple entièrement dépravé. Il ne faut quelquefois qu'un méchant homme pour débaucher toute la jeunesse d'une ville; une femme a souvent empoisonné toute une cour; on a vu des malheureux porter la corruption dans des provinces entières, infecter même les plus grands royaumes par leurs actions perverses, et par leurs maximes scandaleuses: et voici un monde de gens débauchés, de gens sans pudeur, sans religion, qui assiégent un homme faible et fragile, et cet homme espère de leur résister? Si un peu de levain corrompt une grande masse de pâte, selon la parole de saint Paul, comment une légère portion de cette pâte, ne se corrompra-t-elle pas dans une grande masse de levain? Un pestiféré qui serait entré dans Londres donnerait l'alarme à toute la ville, parce qu'en effet toute la ville risquerait d'être infectée; et une seule personne qui se mêle dans une foule de gens atteints d'un mal contagieux ne croit pas avoir lieu de craindre la contagion?

On m'opposera peut-être la sage retenue du saint homme Lot, qui s'étant trouvé au milieu d'une, et même de plusieurs villes toutes débordées, sut se garantir de l'infection, et demeurer inviolablement attaché à son devoir. Mais pensez-vous, messieurs, que cet exemple favorise l'inconsidération de ceux qui s'engagent dans la vie mondaine? Au contraire, ne devrait-il pas les faire trembler? Il est vrai que Lot résista à l'exemple des Sodomites; ce fut un effet singulier de son inviolable fidélité; mais ne fut-ce pas une preuve bien funeste, et de la fragilité des hommes, et de la malignité du

mauvais exemple, que dans toute une nation il ne se trouvât que lui seul qui eût ou assez de courage, ou assez de bonheur pour résister au torrent? On ose également s'autoriser de l'exemple de Noé, dont la vertu se trouva à l'épreuve de la corruption générale où le monde était tombé de son temps; au lieu de frémir en faisant réflexion qu'entre tous les hommes il fut le seul qui se défendît de la séduction commune.

De plus, ces deux saints personnages vécurent, à la vérité, le premier dans un pays, et le second dans un siècle extrêmement corrompus, mais ils n'eurent ni l'un ni l'autre aucun commerce avec les méchants L'Ecriture nous apprend que Noé s'occupait à bâtir l'arche, tandis que toute la terre était plongée dans la débauche; et saint Chrysostome assure que dans le temps que Sodome se livrait aux crimes les plus infâmes, Lot se tenait dans sa maison, où il s'efforçait de plaire à Dieu en réglant sa famille, en lui apprenant à craindre le Seigneur. Je vous ai déjà dit, messieurs, que je ne prétends pas qu'on soit obligé de fuir les villes, ou de se renfermer dans des cloîtres; il y a un milieu entre le désert et le grand monde, milieu que je n'estime pas moins que le désert même : c'est dans ce milieu que se tinrent les saints dont nous venons de parler, c'est ce milieu que je crois être nécessaire pour le salut.

Je finis cette première partie par une réflexion, après laquelle il me semble qu'on ne peut plus douter de ce que je dis. Selon tous les saints et tous les docteurs, la vie des hommes apostoliques, c'est-à-dire de ceux qui s'emploient au salut des âmes, cette vie, toute sainte qu'elle est, court les plus grands périls; si on n'y apporte les plus grandes précautions, si on ne s'est armé d'une vertu extraordinaire avant de s'y embarquer, si on n'en exerce pas les fonctions avec beaucoup de circonspection, si on ne les interrompt pas même de temps en temps, comme pour prendre de nouveaux préservatifs contre le mauvais air du monde; sans tout cela, se livrer à ces saints exercices sur les traces des apôtres, c'est se mettre dans un danger évident de périr. Sur quoi il est aisé de former ce raisonnement : si des saints qui ne rentrent dans le monde que pour le sanctifier, y sont dans un si grand danger de se pervertir eux-mêmes, comment ceux qui n'ont pas à beaucoup près un aussi grand fond de vertu, ceux qui en voyant le monde, ne songent qu'à passer le temps, ou qu'à s'abandonner à des plaisirs dangereux, comment ces téméraires peuvent-ils croire qu'ils y sont en sûreté? Ceux qui ne voient le monde qu'à l'église et au tribunal de la pénitence ont sujet de le craindre dans ces lieux-là mêmes; et on ne le craindra point dans ces assemblées où il étale tous ses attraits, tout son luxe, où il déploie tout ce qu'il a de plus propre à surprendre les sens, à séduire le cœur?

Voulez-vous que je vous dise franchement ce que je pense, chrétiens auditeurs? Mon sentiment est qu'il n'est peut-être pas absolument impossible de vivre innocemment dans le monde; mais pour y conserver cette innocence, il faudrait prendre de si grands soins, user d'une vigilance si continuelle et si pénible, soutenir des combats si rudes, que la peine surpasserait infiniment le plaisir, qu'elle l'étoufferait entièrement, qu'il y aurait beaucoup moins de fatigue à observer la la règle la plus austère. Non, messieurs, il n'est point de solitude si affreuse, point de travaux, soit du corps soit de l'esprit, que je n'embrassasse avec joie, plutôt que d'être obligé de passer mes jours dans le monde, de la manière dont je fais, dont je vois clairement qu'il y faudrait vivre pour n'y pas périr.

Pourquoi donc demeurer plus longtemps dans un pays où nos ennemis sont si forts et si redoutables; dans un pays où sans cesse il faut avoir les armes à la main, où à chaque pas il faut ou se donner la peine de vaincre, ou subir la honte d être vaincu? *Quid tibi necesse est in ea versari domo, in qua necesse habeas quotidie aut perire, aut vincere? Quis unquam mortalium juxta viperam securos somnos capit, quæ etsi non percutiat, certe sollicitat?* Ce sont les paroles de saint Jérôme : Quel moyen de prendre un sommeil tranquille auprès d'une vipère toujours prête à vous piquer? Puissiez-vous n'être pas blessé par ses morsures, vous serez du moins inquiet en la sentant si près de vous. Si vous vous jetez sans réserve dans le monde, vous y vivrez sans inquiétude, ou vous y souffrirez les frayeurs mortelles que tout homme sage doit avoir parmi de si grands périls. Si vous y vivez sans crainte, tout est à craindre pour vous, ou plutôt c'en est fait de vous, vous êtes perdu; si vous craignez autant que vous avez sujet de craindre, vous ne serez pas longtemps sans songer à la retraite. Plaise à la miséricorde infinie de notre Dieu de vous donner bientôt une pensée si salutaire! sans ce secours vous ne vous conserverez pas longtemps dans l'innocence, si vous ne l'avez pas encore perdue; et si vous l'avez perdue, vous ne la recouvrerez jamais que par une véritable pénitence, qu'il est si difficile de faire sans se retirer du monde. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

La conversion, messieurs, suppose la grâce surnaturelle; elle n'est elle-même autre chose qu'une exacte correspondance à cette grâce qui nous invite à changer de vie. Rien ne se fait sans que Dieu se fasse entendre au fond du cœur; et après que le Seigneur a parlé, rien n'est fait encore, il faut que ses conseils soient exécutés. Or je dis que le tumulte, l'embarras du monde nous empêche premièrement d'entendre la voix de Dieu, secondement d'y obéir quand on l'aurait entendue.

La grâce est une lumière qui éclaire l'esprit, et qui jette en même temps un feu salutaire dans la volonté; c'est une pensée qui

nous instruit et qui nous touche, qui nous découvre le bien, et qui nous porte à l'aimer. Quoique Dieu puisse produire immédiatement par lui-même et cette sainte pensée et ce pieux désir, il se sert néanmoins pour l'ordinaire des objets extérieurs et sensibles. L'image d'un dieu crucifié, la vue d'un homme qui combat avec la mort, un exemple de modestie et de retenue, sont les instruments qu'il emploie pour faire entrer par les yeux le remède qui doit guérir l'âme. Une autre fois il prendra occasion d'un discours chrétien, d'un récit édifiant, d'un conseil salutaire, et il s'insinuera par l'ouïe jusqu'au fond du cœur. Ne fallût-il rien de plus pour convertir un pécheur, sa conversion sera difficile tandis qu'il sera dans le monde. Ces occasions dont Dieu se sert pour nous appeler y sont extrêmement rares, on y voit peu d'objets qui inspirent la componction, les discours qu'on y entend ordinairement ne sont pas de ceux qui persuadent la piété.

De plus, si cette grâce par laquelle Dieu m'invite à une vie plus chrétienne, si cette grâce n'est efficace, il est évident que je ne me convertirai point, quoique je le puisse. Mais qu'est-ce que cette grâce efficace du côté de Dieu? Ce n'est autre chose, disent les théologiens, que le choix de certaines circonstances avantageuses, qui favorisent le succès de la vocation, de certains moments précieux où les obstacles qui pourraient traverser ce succès se trouvent heureusement éloignés. Or comment trouver ces conjonctures favorables dans la vie d'une personne qui est éternellement ou dans le jeu, ou dans les assemblées mondaines; d'une personne dont la vie se passe à recevoir et à rendre des visites; d'une personne qui a toujours devant les yeux des objets qui inspirent la vanité et l'amour du monde? Dans quel temps le Seigneur lui présentera-t-il son saint Esprit pour qu'il puisse être reçu, pour qu'il puisse n'être pas rebuté?

Voilà, messieurs, l'explication de toutes ces paroles de l'Ecriture par lesquelles le Saint-Esprit nous avertit que Dieu ne se trouve point dans le tumulte, qu'on le cherche en vain dans la foule, dans les places publiques; que c'est dans la solitude qu'il parle au cœur de son épouse, c'est-à-dire qu'il lui fait non-seulement entendre, mais encore goûter ses leçons. C'est pour cela que saint Jean-Baptiste, qui était une figure vivante de la grâce, et qui, par cette raison, se définissait lui-même la voix de Dieu, ne prêchait que dans le désert; c'est pour cela que dès qu'il parut à la cour, il y perdit la liberté, et bientôt après la vie : *Ego vox clamantis in deserto.* Ce n'est pas que Dieu ne désirât de nous sauver, s'il était possible, même dans le monde, ce n'est pas qu'il ne cherche à s'insinuer, qu'il ne tente toutes les voies; mais cette multitude dont on est toujours assiégé, ce bruit, cet embarras où l'on se plaît lui ferme toutes les avenues : vous parler dans ces circonstances, ce serait vouloir perdre des paroles : ou vous n'écouteriez pas les conseils, ou vous n'y feriez pas assez de réflexion pour en profiter.

Je dis, en second lieu, que quand la vie du monde ne fermerait pas l'entrée aux inspirations divines, du moins faudrait-il toujours se retirer pour goûter les prémices de cette vie sainte et chrétienne où nous portent ces inspirations. La solitude est utile dans tous les temps, et à toutes sortes de personnes; mais au commencement de la conversion elle est absolument nécessaire, et l'on peut dire qu'elle est même une partie de la pénitence. Ce n'est que par la retraite qu'on sort des occasions de pécher, de ces occasions dont la fuite fait une obligation indispensable; ce n'est que dans la retraite qu'on peut pratiquer les actions propres à expier les fautes passées.

Ajoutez à cela que dans les commencements de la conversion on n'a pas encore assez de force pour faire à la vue du monde ce que le monde condamne, et ce qui le condamne lui-même. Un savant interprète demande pourquoi le peuple d'Israël demeura si longtemps dans l'Egypte sans faire de sacrifice au vrai Dieu, et il se répond à lui-même que c'est parce que les animaux qui leur devaient servir de victimes étaient eux-mêmes les dieux des Egyptiens, qui n'auraient pas souffert que leurs dieux eussent été immolés à une autre divinité : il fallut aller au désert et s'éloigner de la présence de ces idolâtres pour rendre au Seigneur un culte si longtemps interrompu. On peut dire que le pécheur qui songe à se convertir se trouve dans des circonstances toutes semblables : pour se réconcilier avec Dieu, il faut qu'il lui sacrifie tout ce que le monde estime, tout ce qu'il aime, tout ce qu'il adore; il faut qu'il renonce à ses plaisirs, à ses discours, à ses manières, à ses modes; il faut qu'il se déclare dans toutes les occasions, dans tous les lieux, pour la vertu et contre la vanité. Mais prétendre tenir cette conduite à la vue des gens du monde, se distinguer d'eux sans néanmoins s'en séparer, ce serait s'attirer une persécution trop violente pour une vertu encore faible, ce serait s'exposer à une étrange tentation, ou de tout abandonner par respect humain, ou de tout perdre par vaine gloire.

C'est pour cette raison, messieurs, que lorsque Dieu, par une faveur toute spéciale, va chercher une personne au milieu même des compagnies, lorsque, malgré le tumulte et la dissipation où est son esprit, il fait couler dans son cœur quelque pensée salutaire de la mort, du jugement, de l'enfer, le premier mouvement que lui donne cette grâce intérieure, c'est de la porter à se retirer, c'est de la faire pencher vers la solitude. *Cor meum conturbatum est in me*, disait David, *et timor mortis cecidit super me; dolores inferni circumdederunt me, et contexerunt me tenebræ, et dixi : Quis mihi dabit pennas, ut columbæ, et volabo, et requiescam?* J'ai senti du trouble dans ma conscience, j'ai été effrayé par la pensée de la mort, j'ai été accablé à la vue des peines que souffrent les ré-

prouvés ; il m'a semblé que j'étais déjà enseveli avec ces malheureux dans les épaisses ténèbres de l'enfer ; et alors je me suis dit à moi-même : Hélas ! qui me donnera des ailes, comme à la colombe, pour me tirer au plus tôt des piéges qui m'environnent, pour aller chercher loin de la cour un lieu propre à calmer mes craintes ?

Voilà pourquoi encore le premier regret qu'on a pour l'ordinaire à la mort, c'est le regret de n'avoir pas quitté le monde lorsqu'on pouvait encore en jouir. De là ces discours si communs dans la bouche des mourants : Oh ! si j'avais passé mes jours dans une cellule ! Oh ! qu'il vaudrait bien mieux mourir chartreux que cardinal ! disait il n'y a pas longtemps un prélat qui avait été tiré de son monastère pour être élevé à ce rang éminent. Plût à Dieu (ce sont les paroles qu'au commencement de ce siècle proféra un grand roi sur le point d'expirer), plût à Dieu que je n'eusse jamais été roi ! si j'avais passé mes jours dans un désert, je mourrais plus content que je ne meurs. Il semble, messieurs, qu'ils auraient eu plus de raison de dire : Ah ! que n'ai-je mieux vécu, que ne me suis-je mieux acquitté des devoirs de mon état ! Mais ils allaient d'abord à la source de tous leurs maux, et ils la découvraient, cette source empoisonnée, dans le commerce qu'ils avaient eu avec les hommes : c'est comme s'ils eussent dit : Je voudrais bien avoir vécu chrétiennement ; mais pour vivre ainsi, il fallait s'éloigner du monde, où j'étais trop engagé.

Prévenons, chrétiens auditeurs, prévenons ces inutiles regrets. Fuyons ce monde impie, ce monde dangereux, fuyons cette région où le Seigneur est si peu connu, et que le Seigneur semble à son tour négliger, cette région où l'on peut dire qu'il tombe sans cesse une pluie, une grêle de piéges, selon cette parole de David : *Pluet super peccatores laqueos.* Ayons même peu de liaisons avec les personnes qui sont engagées dans cette vie mondaine, évitons leur entretien, et s'il est possible, jusqu'à leur rencontre, de peur que leur souffle ne nous envoie quelque parcelle de l'air empoisonné qu'ils respirent sans cesse. Voulez-vous assurer votre salut, âme chrétienne ? Faites-vous une solitude, faites-vous un désert dans votre propre maison, occupez-vous à y gouverner votre famille et à vous y sanctifier avec elle, entretenez-vous-y de vous-même avec vous-même ; étudiez votre cœur, tâchez d'en reconnaître les passions, les penchants, les habitudes. Dans cette solitude domestique, parlez de Dieu avec vos enfants, avec vos serviteurs, et surtout avec Dieu même ; disposez-vous-y à mourir chrétiennement, en mettant incessamment ordre à tout ce qui pourrait rendre moins calme votre dernier jour ; disposez-vous pour cette dernière heure en purifiant de plus en plus votre conscience, en mourant tous les jours, en quelque sorte, par la pensée et par le désir d'une sainte mort.

Mon Dieu, que ne puis-je vous faire comprendre la douceur d'une vie ainsi réglée, d'une vie éloignée des occasions d'offenser le Seigneur ! Quel plaisir de se voir comme sur la cime d'une montagne où l'on ne peut craindre d'être atteint par les flots de la mer, par les monstres, par les tourbillons, par les tempêtes qui emportent, qui engloutissent la plupart des hommes ; de se voir exempts des soucis qui les inquiètent, des désirs qui les troublent, des passions qui les transportent, des péchés qui les déshonorent, qui les aveuglent, qui les accablent par leur nombre et par leur énormité ! Quels sujets n'a-t-on pas tous les jours de se louer de sa solitude, quand on entend les cris et les plaintes de ceux qui sont dans la foule, quand on apprend leurs contestations, leurs querelles, leurs emportements, leurs troubles, et tant d'accidents funestes qui les désolent !

Mais surtout à l'heure de la mort, quel gré ne se sait-on pas d'avoir vécu dans la retraite ! Que les comptes sont aisés à faire quand on n'a traité qu'avec soi-même, qu'avec Dieu, ou qu'avec des personnes qui craignent Dieu ! Que de fautes retranchées par cet éloignement des compagnies ! Que les fautes qui ont échappé dans la solitude sont peu importantes, qu'elles sont faciles à réparer ! Au contraire, pour une personne que la mort surprend dans cette vie mondaine et tumultueuse, quelle confusion, quel embarras ! Comment éclaircir dans si peu de temps des comptes si embrouillés, des comptes qu'on n'a jamais bien examinés ? Dans une seule journée combien de paroles, de regards, de désirs, de consentements ? Il ne faut qu'un mot, qu'un geste, qu'un sourire, pour faire un tort irréparable à la réputation d'une femme ; il ne faut qu'un coup d'œil pour scandaliser un homme, qu'un moment pour faire un péché mortel par la pensée : et quand toute la vie n'a été qu'une suite de divertissements et de conversations, et les conversations qu'un tissu de galanteries et de médisances, se peut-il faire que la mort soit tranquille, qu'elle soit chrétienne ? Allez donc, messieurs, allez, et commencez désormais à mener avec Jésus-Christ une vie cachée en Dieu, comme parle l'Apôtre ; sur la terre même une si sainte résolution aura sa récompense, elle fera que vous vivrez plus innocemment, que vous mourrez plus tranquillement, qu'enfin vous régnerez plus glorieusement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON.

ON NE DOIT SERVIR QU'UN MAITRE.

Nous ne pouvons servir Dieu et le monde en même temps ; quand nous le pourrions, nous ne le devrions pas faire.

Nemo potest duobus dominis servire.

Personne ne peut servir deux maîtres (*S. Matth., ch.* VI).

Il semble d'abord, chrétiens auditeurs, que rien n'est plus inutile que la leçon que nous donne le Fils de Dieu par ces paroles de l'Evangile : les hommes aimant la liberté autant qu'ils l'aiment naturellement, quelle apparence qu'ils songent à multiplier leurs

liens en s'assujettissant à plusieurs maîtres ? N'y aurait-il pas lieu de craindre qu'ils n'en voulussent souffrir aucun, plutôt que de souhaiter d'en avoir deux à la fois ? Cependant il n'est que trop vrai que nous voulons presque tous être doublement esclaves ; et ce qui rend ce caprice encore plus étrange, c'est que cet amour même de la liberté qui nous est si naturel, nous porte à rechercher cette double servitude.

Le joug du Seigneur, quand nous le portons seul, nous paraît rigoureux, et nous croyons l'adoucir en nous chargeant encore du joug du monde, comme si ce nouveau fardeau, ajouté au premier, en devait diminuer le poids. D'ailleurs le joug du monde est honteux, et de plus nous ne pouvons nous y soumettre sans danger : or, nous nous persuadons que nous saurons facilement nous mettre à couvert de cette infamie et de ce péril, en donnant à Dieu une légère partie de nos soins. Nous nous trompons : il est certain que le service de Dieu, ce service si doux lorsqu'on s'y donne tout entier, devient insupportable à quiconque veut de plus dépendre du monde ; il n'est même personne pour qui il se trouve dans cette dépendance et plus de honte et plus de risque, que pour ceux qui font profession d'être en quelque sorte à Jésus-Christ. Mais qu'est-il nécessaire de savoir s'il est doux ou pénible, s'il est honorable ou honteux, s'il y a de la sûreté ou du péril à partager ainsi ses services, puisque ce partage est absolument impossible ? *Nemo potest duobus dominis servire :* Personne ne peut servir deux maîtres à la fois ; il faut nécessairement se donner tout à un seul : double nécessité, messieurs, comme je vous le ferai voir dans la suite de ce discours. En premier lieu, c'est une nécessité absolue dont les esprits les plus rebelles se défendraient inutilement : en second lieu, c'est une nécessité de bienséance à laquelle tout esprit bien né doit se rendre. C'est-à-dire, en un mot, que nous ne pouvons servir Dieu et le monde en même temps : ce sera le premier point ; c'est-à-dire que quand nous le pourrions, nous ne le devrions pas faire : ce sera le second point. Je commencerai après avoir imploré le secours du Saint-Esprit par l'entremise de son épouse immaculée. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comme il y a peu de chrétiens qui aspirent sérieusement à une sainteté parfaite, j'ose dire qu'il n'y en a pas beaucoup qui soient déterminés à passer leur vie dans les derniers déréglements ; le grand nombre est de ceux qui cherchent un tempérament entre ces deux extrémités, et qui voudraient bien, s'il était possible, accorder en eux-mêmes la conscience avec la concupiscence, et la piété du moins avec quelqu'une de leurs passions. Permettez à cette femme le grand jeu, la vanité des parures ; à cette autre une amitié, non pas entièrement criminelle, mais seulement dangereuse ; le reste, elles le donneront l'une et l'autre au Seigneur sans beaucoup de peine. Vous trouverez des hommes, qui, dans le fond, veulent être vertueux, mais qui se réservent de vivre au dehors comme les autres, qui veulent avoir l'estime des gens de bien et l'approbation des mondains, qui veulent passer pour réservés parmi ceux qui craignent le Seigneur, et pour galants parmi ceux qui se piquent de galanterie ; qui témoignent avoir de l'horreur pour le péché, qui vivent néanmoins, qui se plaisent même dans les occasions de le commettre. D'un côté l'on pratique quelque bonne œuvre, et de l'autre on prend part à toute la dissipation du siècle. Après avoir assisté à tous les sermons de l'avent, on se trouve à tous les divertissements licencieux qui le suivent ; on communie le matin, et le soir on se donne en spectacle ; des offices de l'Eglise celui-ci passe au plaisir de la table, et cet autre aux plaisirs du théâtre ; on déteste l'incontinence, mais on ne veut pas s'astreindre à cette chasteté sévère qui condamne les moindres libertés, les moindres pensées, et qui les proscrit comme des péchés griefs ; on n'a point de mauvais dessein, mais on n'oublie rien pour plaire, et les passions dont on se flatte de se pouvoir défendre, on fait tout ce qu'il faut pour les inspirer aux autres. Il est vrai, dit-on, que je dépense en habits plus que je ne devrais eu égard à ma condition ; mais du moins je me règle sur mes revenus, et je ne suis pas de ces femmes qui ruinent leurs maris par les excès de leur luxe ; je ne suis pas avare jusqu'à retenir le bien d'autrui, je ne suis pas libéral jusqu'à donner le mien aux pauvres ; on ne m'entend point médire, mais j'écoute volontiers les médisances ; j'aimerais mieux mourir que de me venger, mais aimer ceux qui me veulent du mal, je ne saurais m'y résoudre. Je suis magistrat : je ne ferai point d'injustice ; mais pour ne se point faire d'ennemis, ne peut-on point différer, ne peut-on point par quelque voie éviter de rendre justice ? Je suis marchand : on ne peut me reprocher la moindre fourberie ; mais je m'applique tout entier à mon commerce, et je ne fais pas plus de bien que de mal. Je suis père de famille : je ne donne ni mauvaises maximes, ni mauvais exemples à mes enfants ; mais, à cela près, je ne me mêle en aucune manière de leur éducation ; j'abandonne ce soin à leur mère et à leurs maîtres. Enfin il est certains péchés qu'il faut commettre de temps en temps, péchés dont aussi on ira de temps en temps s'accuser.

Voilà la disposition où vivent la plupart des gens du monde ; ils veulent donner quelque chose à l'esprit et quelque chose à la chair ; vivre chrétiennement, mais mollement, mais délicieusement ; gagner les biens du ciel en jouissant de tous les biens de la terre, plaire à Dieu sans déplaire aux hommes, et sans s'incommoder eux-mêmes ; en un mot, tenir une route que l'Evangile n'a point tracée, une route également éloignée de la voie étroite et de la voie large ; bâtir, pour me servir de cette figure sensible, bâtir entre Babylone et Jérusalem une nouvelle cité, où l'amour-propre soit révéré aussi bien que la

charité : c'est là, chrétiens auditeurs, ce que j'appelle se donner à deux maîtres. C'est ainsi qu'on prétend contenter Dieu et le monde, en se partageant, pour ainsi dire, entre l'un et l'autre ; mais en vain on le prétend, parce que ce partage ne peut contenter ni l'un ni l'autre. Ce n'est rien pour Dieu que la moitié ; et pour le monde même ce ne sera pas assez : Dieu voudra tout, et le monde voudra plus que vous ne lui accordez.

Vous n'ignorez pas, messieurs, quel est le genre de vertu auquel notre divin maître, Jésus-Christ, nous commande d'aspirer : il veut que notre vertu surpasse les vertus des plus sages païens, les vertus des Juifs même les plus austères. Les païens ont de la reconnaissance, dit-il, dans un endroit de l'Evangile, ils aiment ceux qui les aiment ; je demande quelque chose de plus de mes disciples, je demande un amour héroïque, je veux qu'ils aiment encore ceux qui les haïssent. Les plus raisonnables d'entre les gentils partagent leur esprit entre l'étude de la sagesse et le soin de leur subsistance : c'est beaucoup pour eux, mais pour les chrétiens ce n'est rien ; le soin de leur salut doit être leur unique soin ; se mettre en peine de quoi l'on vivra demain, c'est vouloir sauver son corps en perdant son âme. Enfin les pharisiens et les docteurs de la loi font profession d'une vie pure, d'une vie régulière; votre justice cependant doit être plus abondante que la leur, autrement il vous faut renoncer aux récompenses du ciel. Que nous apprennent toutes ces vérités, si ce n'est que nous devons songer à devenir parfaits comme notre Père céleste est parfait, selon l'ordre que nous en donne le Sauveur; si ce n'est que quiconque se contente d'une sainteté médiocre ne fait point assez pour son Dieu? *Estote igitur perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Or la perfection, la sainteté, et surtout la sainteté de Dieu qu'on nous propose pour modèle, cette sainteté renferme tout : c'est un dévouement entier de tout ce qu'il y a dans l'homme, un sacrifice où tout doit être consumé, un assemblage de toutes sortes de vertus : en retrancher une seule vertu, c'est détruire cette sainteté.

Je dis plus : s'il vous manque une seule vertu, non-seulement vous n'avez pas la sainteté, mais toutes les autres vertus vous manquent; elles sont toutes enchaînées de telle sorte, qu'elles ne peuvent subsister si on les sépare : vérité incontestable, règle infaillible pour distinguer la véritable piété d'avec la fausse dévotion. Car la piété, lorsqu'elle est sincère, est toujours égale, toujours uniforme, elle ne néglige rien, elle n'a rien de faible, rien d'imparfait ; si elle se dément dans un point, ce n'est plus qu'hypocrisie, plus qu'amour-propre. Ainsi cette femme qui paraît si humble, si mortifiée, si attachée à la prière, si libérale envers les pauvres, si zélée pour le salut de son prochain, si en même temps elle est ou peu soumise à son mari ou peu réservée dans ses jugements, dans ses discours sur la conduite des autres, non-seulement elle manque de discrétion et d'obéissance, mais, sans lui faire d'injustice, on peut dire qu'elle n'a ni humilité, ni mortification, ni union avec Dieu, ni vrai zèle, ni vraie charité, et, si elle n'est pas elle-même dans ce sentiment, elle est dans l'illusion.

J'ai dit que le défaut d'une vertu seule attire nécessairement la ruine de toutes les autres, j'ajoute que pour ruiner entièrement une vertu, c'est assez d'un seul défaut, d'une seule limitation à l'égard de l'objet ou de quelque circonstance. Pour perdre la foi il n'est pas nécessaire de ne rien croire, il suffit de ne croire pas un seul article, c'est même assez d'en douter. Hésitez-vous dans la croyance des indulgences ou du purgatoire? quand vous donneriez votre vie pour toutes les autres vérités, vous mourriez infidèle, et vous ne seriez martyr que de vos propres sentiments. En vain vous vous flattez d'être chaste, parce vous avez horreur des plus grands désordres; si vos pensées, si vos paroles, si vos yeux, si vos oreilles, si vos livres, si vos habits, si vos appartements même, dans les peintures et dans les autres ornements qui les parent, ne sont aussi chastes que votre corps, vous pourrez être moins impudiques que les fornicateurs et les adultères, mais vous n'avez pas plus de chasteté qu'eux. Vous aimez tous vos ennemis, et vous les aimez tendrement à la réserve d'un seul; et à ce seul vous pardonnez tout le mal que vous en avez reçu, à une seule injure près ; et encore ne prétendez-vous pas en tirer d'autre vengeance, si ce n'est que vous lui ferez un peu moins de bien, un peu moins de caresses qu'auparavant : si vous êtes dans cette disposition, chrétiens auditeurs, vous n'avez aucune charité, aucun amour du prochain. Les véritables vertus ne sont bornées, ni à certains temps, ni à certaines actions, ni à certains sujets particuliers ; celui qui les possède est disposé à les pratiquer dans tous les points, dans toutes les rencontres, et de toutes les manières à l'égard de toutes sortes de personnes.

Si ce sont là des vérités, comme on n'en peut pas douter, il est certain qu'on ne peut satisfaire Dieu qu'en lui donnant tout sans réserve, puisque la sainteté à laquelle il nous appelle renferme tout : de plus, il est visible que ne lui pas donner tout, c'est ne lui rien donner, parce qu'il n'y a aucune vertu, où toutes les vertus ne se trouvent pas; parce que toutes les vertus étant, pour ainsi parler, infinies de leur nature, les limiter, c'est les détruire.

Tout cela, messieurs, est confirmé par les commandements particuliers que Dieu nous a faits de le servir, et surtout par le premier et le plus important de tous, par le commandement qu'il nous a fait de l'aimer. Vous m'aimerez, dit le Seigneur, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, de tout votre esprit : c'est-à-dire, vous n'aimerez que moi seul, et pour me donner des preuves de cet amour, vous ne soupirerez que pour moi, *ex tota anima tua* ; vous

ne travaillerez que pour moi, *ex totis viribus tuis;* vous ne penserez qu'à moi, *ex tota mente tua.* Et par ce qu'on aurait pu douter s'il ne faudrait point donner une partie de ses pensées aux choses les plus nécessaires, il a prévu cette difficulté en nous apprenant qu'une seule chose est nécessaire pour nous, c'est de le connaître et de l'aimer; *porro unum est necessarium.* Mais du moins il se contente du cœur, de l'esprit, des pensées, en un mot de l'homme intérieur et invisible? Non, il veut encore que les dehors lui soient consacrés; autrement les premiers chrétiens, pour tromper ceux qui les persécutaient, auraient pu détester, avoir en exécration dans le fond de leur âme les dieux des gentils, et faire brûler devant leurs statues un encens qu'ils auraient secrètement adressé au Dieu du ciel: cependant ils étaient obligés, sous peine d'être damnés éternellement, de souffrir plutôt les tourments les plus cruels, que d'user de cet artifice. Ce que le monde leur demandait dans cette rencontre, n'était rien, ce semble; ce culte extérieur destitué de l'intention, n'aurait pas été un véritable culte, mais tel à peu près que l'adoration que les soldats de Pilate rendirent à notre Sauveur, ce culte extérieur offert aux faux dieux n'aurait été qu'un jeu, qu'une dérision sanglante? Quelque mépris que les chrétiens eussent fait des divinités étrangères par cet hommage que leurs cœurs auraient dirigé vers Dieu, cet hommage ainsi rendu leur eût attiré toute sa colère. D'ailleurs les horribles supplices et la mort qu'ils auraient évités par cette dissimulation, la paix de l'Eglise qu'ils auraient procurée, en accordant aux persécuteurs ces apparences, semblaient être des raisons légitimes: toutes ces raisons néanmoins n'ont jamais pu porter Dieu à se relâcher sur ce point, quelque peu considérable qu'il parût; il a toujours traité comme des rebelles, comme des apostats, ceux à qui les tourments avaient arraché le moindre signe d'idolâtrie; et lui qui regarde le cœur avant tout, n'y a eu aucun égard toutes les fois que les actions extérieures n'ont pas répondu aux sentiments du cœur.

A cela que peuvent opposer ces chrétiens timides qui croient que, de peur de faire parler le monde, on peut continuer de vivre devant les hommes comme on a toujours vécu; on peut s'habiller avec la même vanité, voir les mêmes compagnies, tenir à peu près les mêmes discours; qui croient que pour se sauver des railleries des libertins, on peut affecter en leur présence un faux mépris des mystères les plus vénérables et les plus saints? S'obstineront-ils à le croire, après ce que je viens de dire? Dans ce mépris apparent il n'y a rien de réel, rien de vrai, j'en conviens: mais le Seigneur demande tout, et puisqu'il dispute de vains dehors, jugez s'il cédera ce qui est plus solide, ce qui est plus important.

Je veux néanmoins qu'il cède au monde tout ce que vous lui destinez vous-même; pensez-vous que le monde se puisse contenter de ce partage? Supposons, par exemple, que, de peur de passer pour lâche, pour insensible, on puisse se comporter à l'extérieur avec un ennemi comme si, en effet, on conservait de la haine pour lui; supposons que, de peur de tourner contre soi le crédit d'un grand, il soit permis à un juge de s'absenter du palais, de différer un jugement, et quelque incontestable que soit le droit de la partie, de l'obliger à se rendre à un accommodement: je dis qu'il arrivera souvent que le monde ne sera pas content de ces sortes de tempéraments. Contre cet affront il demandera une vengeance cruelle et éclatante; et vous en deviendrez la fable, si vous vous en tenez à des apparences de ressentiment. Ce seigneur non-seulement ne veut pas être condamné, mais il prétend que vous donniez une sentence ou un arrêt en sa faveur. C'est un principe établi chez vous depuis longtemps, qu'il faut contenter Dieu, mais qu'il faut aussi ménager les hommes. Que ferez-vous donc dans de pareilles conjonctures? Renoncerez-vous à cette maxime fondamentale de votre conduite particulière? vous résoudrez-vous tout d'un coup à vous condamner vous-même, et à traiter de vaine appréhension une crainte qui se sera enracinée dans votre cœur, et qui jusqu'alors vous aura paru raisonnable? Dans ces moments où votre fausse politique sera conduite ou par la crainte, ou par la colère; dans ces moments où toute la nature se joindra au monde pour vous vaincre, oublierez-vous vos premiers sentiments, foulerez-vous aux pieds toute considération humaine? On pourrait peut-être l'espérer d'un saint, et de l'habitude qu'il aurait acquise par plusieurs actions de cette nature; mais vous qui serez accoutumé à ces lâches égards, à ces basses complaisances, d'où vous viendra subitement un courage capable de prendre une résolution héroïque? Je sais que Dieu a dans ses trésors des secours assez puissants pour vous l'inspirer; mais je sais aussi que ces dons privilégiés, ces miracles de grâces, ne sont que pour les bien-aimés, et qu'un homme qui use envers lui de tant de réserve les attend en vain de sa libéralité.

Que fera donc ce mauvais chrétien? Il fera, messieurs, ce que fit Pilate dans la cause du Fils de Dieu. Ce juge timide ayant reconnu presque en même temps, et l'innocence de l'accusé, et la passion des accusateurs, voulut éviter de condamner celui-là sans néanmoins déplaire à ceux-ci; pour cela il tenta diverses voies, il tâcha de se décharger de cette affaire et de la renvoyer au roi Hérode, sous le prétexte que Jésus-Christ était le sujet de ce prince. Cet artifice n'a pas le succès qu'il en attend; on lui remet l'innocent on le presse de le juger. S'il le condamne à la mort, il se rend coupable d'une injustice énorme; s'il le renvoie entièrement absous, il révolte toute la synagogue: que fait-il? Il prend un milieu, il se résout de lui laisser la vie, mais il lui ôte l'honneur en le faisant battre de verges comme un esclave: *Emendatum illum dimittam.* La haine

des Juifs et la jalousie des prêtres ne se contentent pas d'un châtiment aussi léger ; ils le jugent digne de la croix, et ils prétendent que le gouverneur confirme leur jugement par sa sentence. A cela Pilate trouve encore un expédient : la sentence sera portée, mais ensuite on lui fera grâce ; un usage établi en fournit le moyen, c'est la coutume d'élargir un criminel à chaque fête de Pâques. Lâche politique, esclave infortuné des passions que tu devrais punir, que feras-tu si tout cela ne peut satisfaire ce peuple envenimé, s'il te demande la mort de son roi et de son Dieu ; si tu ne peux le gagner par des injustices médiocres, s'il te réduit à la nécessité, ou de l'irriter, ou de commettre le plus noir de tous les crimes ? Vous savez ce qu'il fit ; il accorda enfin tout ce qu'on lui demandait, il condamna Jésus à être crucifié, malgré toutes les lois divines et humaines, malgré les visions et les terreurs de son épouse, malgré les reproches de sa propre conscience.

J'avoue néanmoins qu'il y a des occasions où le monde, où le démon, prince du monde, paraissent d'abord plus modérés, et semblent se contenter d'assez peu de chose ; mais c'est un piége auquel tous les saints, tous les Pères nous avertissent de ne nous pas laisser surprendre. Il ne se contente de peu, l'ennemi de notre salut, cet ennemi fourbe, que parce qu'il sait que tôt ou tard vous lui accorderez tout le reste. C'est assez pour lui que vous receviez une étincelle dans votre cœur, parce qu'il n'en faut pas davantage pour vous enflammer. Il ne vous demande que quelques pas, mais c'est dans une pente si rapide, que si vous y êtes une fois engagé, vous ne pourrez plus vous arrêter que vous ne soyez au fond du précipice. Ce peu n'est pas peu de chose, dit saint Jean Chrysostome, on peut dire que c'est presque tout : *Quamobrem hoc parum non est parum, imo vero est fere totum.* Je fréquenterai le monde, quelque corrompu, quelque libertin qu'il soit aujourd'hui, mais je prendrai garde de donner dans ses sentiments. Que dites-vous, chrétiens ? Etes-vous plus sages, plus vertueux que Salomon ? Lorsqu'il s'allia avec les Sidoniens et les Moabites, il était bien éloigné de penser au culte de leurs faux dieux ; et cependant il les adora dans la suite, il leur bâtit des temples, il leur offrit de l'encens. Je me permettrai des regards, mais je m'interdirai toutes sortes de désirs. Quel est l'homme assez présomptueux pour se promettre cette modération dans un cœur si sensible ? Job, dans un pareil danger, Job tout saint qu'il était, ne croyait pas pouvoir répondre de lui-même, il chercha sa sûreté dans le pacte qu'il fit avec ses yeux. Il est vrai que David se défia moins de sa vertu, mais dans quel abîme d'iniquités ne le jeta pas sa confiance !

Oui, messieurs, Jésus-Christ est un Seigneur fidèle et sincère, qui ne peut user de dissimulation et de surprise ; il vous déclare nettement, ou qu'il veut tous vos services, ou qu'il n'en veut aucun. Le monde est un fourbe qui ne peut se contenter de moins, quoique d'abord il ne demande pas tant. Mais pourquoi vous mettre dans l'embarras d'accorder ces deux irréconciliables ennemis ? Puisque vous aimez le monde, et qu'il vous attire si puissamment, que ne vous déclarez-vous pour ses intérêts et pour ses maximes, que ne vous donnez-vous à lui sans réserve ? Sans réserve, ô mon Dieu ! à ce traître, à ce tyran qui ne paie que de fumée, que de vaines lueurs, qui abandonne à la mort tous ceux qui l'ont suivi durant leur vie, qui les dépouille, qui les livre à de cruelles, à d'éternelles tortures ; que je me donne à ce maître sans réserve ? Mais s'il est tel que vous le dites, ce monde, n'êtes-vous pas bien malheureux de perdre une grande partie de vos soins et de vos travaux au service d'un si mauvais maître ! Quelle folie de ménager un perfide, de donner la moitié de vos biens à un misérable, de qui vous ne pouvez rien attendre que des supplices !

D'ailleurs je vois que dans vos plus grandes libertés vous appréhendez de passer certaines bornes ; vous voudriez n'aller pas jusqu'au péché mortel, vous craignez d'irriter Dieu en satisfaisant vos passions : pourquoi ces égards, pourquoi cette crainte importune ? que ne secouez-vous entièrement ce joug inquiétant ? Eh quoi ! dites-vous, je romprais avec mon Dieu ? que deviendrais-je si j'étais son ennemi déclaré ? qui me protégerait dans les périls de cette vie ? qui me recevrait aux portes de l'autre ? qui me délivrerait des mains du démon ? qui me rendrait heureux durant toute l'éternité ? Quoi ! vous attendez tout cela de Dieu, et vous ne vous donnez pas tout à Dieu ? vous n'espérez rien que de lui, et vous voulez servir le monde avec lui ? vous croyez que pour le peu que vous faites il vous donnera des récompenses infinies, et vous ne lui consacrez pas tout ce que vous faites ? vous avez un maître si riche, si généreux, et vous en cherchez un second ? Allez, lâche, allez, imprudent que vous êtes, vous méritez bien que Jésus-Christ vous rejette pour toujours de son service, et qu'il vous désavoue pour son serviteur en présence de son Père. Après cela je ne vous dis plus qu'il est impossible que vous serviez deux maîtres à la fois ; je dis que, quand vous le pourriez, vous ne le devriez pas faire ; c'est ce que je vais vous prouver dans cette seconde partie.

SECOND POINT.

Quand on pourrait donner ses services à Dieu et au monde sans déplaire ni à l'un ni à l'autre, on ne le pourrait pas faire sans commettre une injustice énorme, et sans se rendre coupable de la plus noire ingratitude ; c'est pour ces deux raisons que je dis qu'on ne le devrait pas faire. Nous appartenons à Dieu, chrétiens auditeurs, c'est lui qui nous a tirés du néant, c'est lui seul qui nous empêche d'y retomber, c'est dans lui, c'est par lui seul que nous vivons, que nous pensons, que nous parlons, que nous agissons. Quel droit le monde peut-il donc s'arroger sur tous ces avantages, jusqu'à prétendre de

les partager avec le Créateur? Dieu seul n'est-il pas le maître et du fonds et de l'arbre, et par conséquent de tous les fruits? et cependant vous bornez sa part dans son propre bien, et vous croyez pouvoir disposer du reste sans lui faire injustice.

De plus, outre qu'il est le seul maître de tout, l'excellence de sa nature et de ses adorables perfections ne demande-t-elle pas que tout lui soit offert? Vous vous contentez de lui donner la moitié de votre cœur; est-ce qu'il n'est pas assez digne de le posséder tout entier? Ainsi semblez-vous le vouloir faire croire; du moins vous le traitez comme un être imparfait et limité, comme un être qui loin de pouvoir prétendre à un amour et à des honneurs infinis, ne mérite qu'une partie de vos services, de ces faibles services tels qu'il les peut attendre de vous. Comprenez-vous bien l'injustice que vous faites à Dieu en ne le servant qu'à demi? Autant qu'il est en vous, vous le dépouillez de sa divinité, vous le dégradez, vous le détruisez.

Cet outrage lui est d'autant plus injurieux, que vous faites ces réserves pour avoir de quoi donner au monde, à ce monde imposteur, à ce tyran, à ce scélérat, à ce monstre noirci et composé de toutes sortes de crimes. Car si dans ce partage vous égalez Dieu et le monde, n'est-ce pas ravaler cet être suprême jusqu'à la bassesse de ce monde? Que dis-je? non-seulement vous mettez Dieu et le monde dans le même rang, mais, injustice encore plus étrange! vous préférez le monde à Dieu, puisque pour satisfaire ce monde, vous risquez de perdre l'amitié de Dieu. Cette injure paraît encore plus clairement dans l'Evangile de ce jour, où le Sauveur assure que de deux maîtres qu'on entreprend de servir, il faut nécessairement qu'on fasse cas de l'un, et qu'on méprise l'autre : *Unum sustinebit, et alterum contemnet.* Or je vous demande, messieurs, lequel de ces deux maîtres est-ce que nous méprisons par nos lâches engagements? Est-ce le monde, dont nous craignons si fort les jugements et les discours, dont nous voulons gagner la faveur à quelque prix que ce soit? Eh quoi! ces craintes de lui déplaire, cet empressement à le servir, ne sont-ce pas là des marques visibles d'une vraie estime? C'est donc Dieu qui a le dessous, qui est méprisé!

O hommes qui aimez naturellement la raison et l'équité, hommes qui vous piquez d'être justes envers tout le monde, ne le serez-vous jamais envers votre Dieu? De plus, serez-vous toujours ingrats envers lui, vous qui haïssez l'ingratitude, et qui ne la pouvez pardonner dans les autres? Jusqu'où va-t-elle, cette ingratitude? Dieu vous a tout donné, vous n'avez rien reçu du monde; et vous les honorez également l'un et l'autre, vous partagez vos services également entre l'un et l'autre? Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu de Dieu? Je dis plus, que Dieu a-t-il eu qu'il ne vous ait pas donné? Il s'est donné lui-même à vous sans réserve, et vous lui refusez une partie de votre cœur, de ce cœur étroit et borné, une partie de quelques moments de temps dont vous êtes maîtres de disposer? Si vous trouvez un jour, une heure, un instant dans toute votre vie, où Dieu ne pense pas à vous, où il suspende à votre égard l'exercice de son amoureuse providence, où il n'agisse pas pour vous et avec vous, oui, je consens que durant ce temps vous interrompiez le service que vous lui devez; mais s'il est éternellement appliqué à vous soutenir, à vous conduire, s'il ne cesse point de vous faire du bien, pourquoi cesserez-vous de reconnaître le bien qu'il vous fait?

Si Dieu se comportait avec vous comme vous faites avec lui, ne seriez-vous pas le plus malheureux de tous les hommes? si, comme vous ne pardonnez que certaines injures, il ne vous pardonnait que certains péchés; si, comme vous vous contentez de ne point tirer de vengeance de vos ennemis, sans du reste vous résoudre à leur faire du bien, le Seigneur de son côté ne vous donnait plus de grâces actuelles, lors même que vous avez recouvré la grâce sanctifiante. Vous voulez éviter les grands crimes, mais vous ne vous mettez pas en peine des crimes légers : si Dieu à son tour ne vous donnait que les secours les plus communs, que des secours inefficaces, où en seriez-vous réduits? Je me contenterai de voir, et je m'abstiendrai de toute liberté indécente : si Dieu vous ôtait la vue, comme il le pourrait, et s'il se contentait de vous conserver les autres sens, vous croiriez-vous assez avantageusement partagé? Si, pour reconnaître les faveurs innombrables dont il vous comble, vous aviez un temps infini et des forces infinies, tout cela devrait être employé à lui donner des marques de gratitude; mais vous n'avez qu'un moment de temps, qu'un souffle de vie, qu'un esprit borné, qu'un cœur réservé, et encore vous lui retranchez la moitié de ce que vous pouvez lui donner.

S'il y a tant d'injustice et d'ingratitude à partager ses services entre Dieu et le monde, que dirons-nous de ceux qui font ce partage si inégal, qui donnent à Dieu une portion si mince? que dirons-nous de ceux qui, de toutes les pensées de la journée, lui offrent à peine la première, qui, de tous les jours de la semaine, ne lui destinent que le dimanche, et qui, de tout le dimanche, ne lui donnent souvent que le temps qu'il faut pour entendre la messe la plus courte? Que dirons-nous des autres, qui, ayant passé toute l'année ou dans les affaires, ou dans les plaisirs du monde, croient ne plus rien devoir à Dieu, parce qu'ils sont venus aux fêtes de Pâques donner je ne sais quels signes de christianisme? Et ceux qui, de toute leur vie, ne réservent au Seigneur que les dernières années, ou même les dernières heures de la vie, qu'en pensez-vous, messieurs? Sont-ce là des chrétiens fidèles, des chrétiens reconnaissants; peuvent-ils dire qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces; peuvent-ils se flatter d'être serviteurs de Jésus-Christ; peuvent-ils se persuader que leurs services lui soient

agréables? Je vous ai fait voir qu'il ne peut être content pour peu qu'on lui retranche, et ces hommes, si avares envers Dieu, croient qu'il sera satisfait pour peu qu'on lui donne.

Quand vous devriez être content, Seigneur, je ne le serai point que je ne vous aie tout donné, et que je ne me sois donné moi-même à vous sans réserve. Comme il n'y a que vous que je sois obligé de servir, aussi ne veux-je servir que vous; toute autre servitude est insupportable, est honteuse pour moi : j'obéirai volontiers à celui qui commande à la nature, mais je ne serai jamais l'esclave d'un autre esclave. *Dominus meus et Deus meus.* S'il faut nécessairement que je choisisse un maître, je n'en veux point d'autre que vous, ô mon Dieu, qui avez daigné me choisir parmi tant d'autres, pour me mettre au nombre de vos serviteurs, qui m'avez délivré de la tyrannie du démon, qui avez consenti de descendre jusqu'à la condition d'esclave pour m'affranchir. Et quel joug pourrais-je embrasser qui fût plus léger que le vôtre, puisque vous aidez vous-même à le porter, puisque, bien loin d'accabler par sa pesanteur, il a même la vertu de rendre léger tout autre fardeau? Quoi de plus doux que votre empire? Vous donnez tout ce que vous exigez, vous accomplissez vous-même, par votre grâce, tout ce que vous commandez; de sorte que, quelque magnifiques que soient vos récompenses, vous ne récompensez néanmoins jamais que vos propres dons : non-seulement vous facilitez l'exécution de vos volontés, vous exécutez même à votre tour les volontés de ceux qui vous obéissent; ou vous leur faites agréer tout ce que vous faites, ou vous ne faites que ce qui leur plaît. Si nous voulons encore chercher la gloire dans la servitude, cette espèce de servitude nous élève au-dessus de toutes les misères du monde, au-dessus de toutes les grandeurs du monde, elle nous assujettit tout ce qui est soumis à Dieu, elle nous fait participer à la liberté de Dieu même. Aimons-le donc, ce doux, ce glorieux esclavage, chrétiens auditeurs; attachons-nous uniquement au seul maître qui ait droit de nous gouverner. Il est compatissant, ce maître, il est fidèle, il est riche, il est libéral, il est immortel. Le servir, c'est régner dès cette vie, c'est s'assurer pour l'autre un royaume qui n'aura jamais de fin. Ainsi soit-il.

SERMON
SUR LE SOIN DU SALUT.

On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce que le secours de Dieu, ce moyen le plus nécessaire et le plus sûr pour réussir, est compté pour rien : on a encore moins de prudence dans l'affaire du salut, parce qu'on ne la compte pas même pour une affaire.

Filii hujus seculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.

Les enfants du siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires, que ne le sont les enfants de la lumière à l'égard de leur salut (*S. Luc, chap.* XVI).

Dans tous les temps, chrétiens auditeurs, on s'est piqué de prudence; nul homme n'a jamais avoué qu'il en fût dépourvu, soit qu'il y ait tant de gloire à passer pour sage, qu'on ne peut se résoudre à renoncer à cette réputation; soit que ce soit une honte de ne le pas être, et que reconnaître qu'on ne l'est pas, ce soit presque convenir qu'on n'est pas homme.

Quoi qu'on en puisse dire, n'est il pas vrai qu'une des bonnes qualités dont on affecte plus universellement dans le monde de se parer, c'est la prudence, surtout dans ce siècle qu'on appelle le siècle de la sagesse, dans ce siècle où l'on se flatte de connaître et de suivre si exactement toutes les règles de la raison la plus épurée? Pour moi, selon le peu de connaissance que j'ai, je conviens qu'outre cette finesse de goût pour juger des ouvrages de l'esprit, il n'y eut jamais, dans le maniement des affaires, tant d'habileté qu'aujourd'hui. Combien de nouvelles voies ne découvre-t-on pas tous les jours pour parvenir à ses fins! Avec quelle adresse sait-on cacher les ressorts qu'on emploie pour réussir; avec quelle subtilité fait-on jouer ces ressorts! On dirait que l'ambition, l'avarice, l'amour, la colère, toutes ces passions autrefois si aveugles, sont enfin devenues judicieuses; on n'entend plus ce bruit, ces éclats qu'elles avaient coutume de faire; elles ont toutes appris à dissimuler pour aller à leur but et plus promptement et avec plus de sûreté. Mais loin d'inférer de ce changement que la raison domine aujourd'hui dans le monde, il me semble qu'on ne saurait donner de preuve plus manifeste du contraire; car n'est-ce pas là ce que saint Paul appelle la prudence de la chair, cette prudence ennemie de Dieu, qui, comme dit le même Apôtre, détruit infailliblement la prudence de l'esprit, la prudence dont Dieu est la source? En effet, messieurs, cette fausse prudence a presque éteint les lumières de la vraie science; la plupart de ces personnes si éclairées pèchent tous les jours contre les premiers principes de cette science divine, en croyant donner un nouveau jour à tous les préceptes de l'ancienne morale. Je vais vous découvrir leur aveuglement après que nous aurons imploré le secours du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Le Sauveur du monde nous dit, dans l'évangile de ce jour, que les hommes font paraître plus de conduite dans les affaires temporelles, que dans l'affaire de leur salut : c'est le sens de ces paroles que je viens de rapporter : *Filii hujus seculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* Personne n'osera contredire cette vérité : outre l'autorité souveraine de Jésus-Christ, à laquelle tout esprit créé doit se soumettre, je vois tant d'évidence dans cet oracle, que je ne comprends pas qu'on en puisse douter, dès qu'on n'ignore pas entièrement de quelle manière on vit dans le monde. Je vais plus loin encore, et je ne sais si d'abord ce que je vais dire trouvera quelque croyance. Je ne prétends pas seulement que les gens du monde sont plus prudents dans ce qui concerne leurs intérêts temporels, que dans ce qui regarde leur éternité; je dis que, de part et d'autre, l'aveuglement des hommes est

pitoyable. Voilà quelle est ma pensée, chrétiens auditeurs; et ce sera la vôtre, comme je l'espère, lorsque vous aurez entendu les raisons sur lesquelles je me fonde. Il y a deux parties dans ma proposition. La plupart des chrétiens sont imprudents dans la conduite de leurs affaires temporelles : c'est la première. Ils le sont encore plus dans l'affaire du salut : c'est la seconde. Pour chaque partie, je n'ai qu'une seule preuve. On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce que le secours de Dieu, ce moyen le plus nécessaire et le plus sûr pour réussir est compté pour rien : ce sera le premier point. On montre encore moins de prudence dans l'affaire du salut, parce qu'on ne la regarde pas même comme une affaire : ce sera le second point. Voilà le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quelques projets que forme un homme, soit pour sa fortune, soit pour sa réputation, qui peut dire de combien d'événements divers dépend le succès de ses entreprises? Le nombre de ces sortes d'incidents est en quelque manière infini; loin que la prudence humaine les puisse tous prévoir, je soutiens que l'esprit ne les saurait même compter. N'eussions-nous besoin pour réussir que de la santé et de la vie, par combien d'accidents l'une et l'autre peut-elle nous être ôtée? Nous sommes composés d'une infinité de parties, chacune de ces parties est sujette à une infinité de maux, chacun de ces maux peut nous venir d'une infinité de causes, nous dépendons de toutes ces causes dans nos affaires les moins importantes, et il n'en faut qu'une seule pour nous faire échouer. Je ne parle point de la ressource des êtres matériels, comme des astres, du temps, des saisons, de l'or et de l'argent, des plantes, des animaux, des insectes; tout cela peut ou nous servir ou nous nuire : je ne parle que des hommes; les uns nous sont nécessaires pour avancer nos desseins, les autres peuvent aisément les traverser. Qui peut nous répondre de tant de volontés si changeantes de leur nature? par combien de voies peuvent-elles être détachées de nos intérêts, et nous devenir même contraires?

De plus, non-seulement le succès de nos entreprises dépend d'un nombre infini de créatures, de causes, d'accidents, de circonstances, mais rien de tout cela ne dépend de nous; loin de pouvoir assembler, disposer, conduire tant de ressorts, il n'y en a pas un seul dont nous soyons entièrement les maîtres; il n'y a ni crédit, ni autorité, ni précaution, qui puissent nous donner une parfaite assurance. Le Sage a donc eu raison de dire que la providence des hommes était flottante et incertaine: *Incertæ sunt providentiæ nostræ.* La providence de Dieu est seule infaillible, parce que tout dépend de lui, lui seul peut tout mouvoir, tout arrêter, quand il lui plaît, et comme il lui plaît; lui seul peut faire agir à son gré les causes libres sans les forcer, et les causes nécessaires sans faire lui-même aucun effort; il rapproche dans un moment les plus éloignées, il éloigne les plus proches, il les joint, il les sépare, il les oppose les unes aux autres, et par des mouvements tout contraires il les fait toutes conspirer à un même dessein. Soyez loué à jamais, ô mon Dieu de ce que vous êtes le seul qui savez et qui pouvez tout faire. Que ce pouvoir immense est heureusement assorti avec cette sagesse infinie! Quel bonheur pour nous d'être gouvernés par un si grand maître, surtout si nous sommes assez sages pour nous abandonner à sa conduite!

Mais s'il est vrai que de ce nombre infini de causes qui doivent nécessairement concourir à l'exécution de nos projets, il n'y en a pas une seule qui dépende absolument ni de nous ni de nos soins, s'il est vrai qu'elles sont toutes uniquement entre les mains du Seigneur, est-il rien qui égale l'imprudence des hommes, eux qui comptent si fort sur leurs talents, sur leur prévoyance, qu'ils négligent de recourir à Dieu, comme s'ils pouvaient se passer de son secours?

Que diriez-vous d'un homme qui ayant dessein de bâtir un magnifique palais, se contenterait de rassembler un grand nombre de matériaux, d'instruments et de machines, et qui ne songerait point à chercher un architecte et des ouvriers, pour remuer ces instruments, pour employer ces matériaux? Voilà ce que nous faisons, chrétiens auditeurs, lorsque nous manquons d'avoir recours à Dieu dans nos affaires temporelles. On cherche de l'argent, on se fait des amis, on tâche d'acquérir de l'autorité et de la réputation : ce ne sont là que les matériaux; il faut qu'outre cela une sagesse souveraine conduise l'ouvrage, et qu'une puissance infinie travaille sous cette sagesse. Quelle folie de se borner à amasser du sable et des pierres, comme si ces pierres pouvaient se placer d'elles-mêmes, et se lier ensemble selon le plan que nous leur avons tracé!

Vous convenez de bonne foi qu'il est difficile de rien faire par soi-même, qu'on ne peut se passer du conseil et du service d'autrui, vous avouez que vous avez besoin de cent choses dont le concours est nécessaire pour le succès de votre dessein : ignorez-vous que Dieu est le maître de toutes ces choses? Pensez-vous pouvoir en user s'il n'y consent? Est-il une seule créature qui agisse pour nous, si elle n'en a reçu l'ordre de son créateur? Où est donc votre raison, lorsque vous faites fond sur toutes ces choses avant d'avoir traité avec celui à qui elles appartiennent, avant de lui avoir demandé son consentement pour vous en servir? N'est-ce pas dans vous une folie telle à peu près que serait l'entreprise d'un soldat visionnaire, qui ayant projeté de conquérir un royaume, compterait follement sur les troupes, sur les vaisseaux d'un roi étranger, sans s'être donné la peine de gagner ce prince, sans l'avoir même prié de lui envoyer ses forces? La prudence, dit saint Augustin, est une espèce d'amour qui démêle subtilement les moyens dont il peut tirer quelque avantage pour ses desseins, des obstacles qui seraient capables de les ruiner : *Prudentia est amor, ea quibus adjuvatur*

ab eis quibus impeditur, sagaciter eligens. De là vient qu'un homme sage n'a pas plutôt formé une résolution, que jetant les yeux de toutes parts, il tâche particulièrement de découvrir quelles sont les personnes qui peuvent lui nuire ou le servir, afin, s'il est possible, de parer les coups de celle-ci, et d'engager celle-là dans ses intérêts. Et nous aveugles que nous sommes, pensons-nous au Seigneur, sans qui les hommes ne peuvent ni nuire ni servir, qui seul peut rétablir dans un moment les affaires les plus désespérées et renverser les desseins les mieux concertés? Notre imprudence est d'autant plus inexcusable que nous n'ignorons pas que le Seigneur est extrêmement jaloux de sa gloire, et que, comme il semble se plaire à protéger hautement ceux qui ont recours à lui, aussi il a coutume de confondre la vaine confiance que les autres ont en leur sagesse. De là vient qu'il réprouve les projets des souverains, selon ces paroles de David : *Reprobat consilia principum.* Non qu'il rejette les rois, lorsqu'ils s'adressent à lui; non, mais parce que pouvant par eux-mêmes employer un plus grand nombre de moyens humains, ils sentent plus rarement que les autres hommes le besoin qu'ils ont d'implorer la protection du Roi des rois; parce que Dieu qui veut que, comme le reste des hommes, ils sachent que rien ne se fait sans lui, ce Dieu puissant rompt toutes leurs mesures, rend inutiles tous leurs préparatifs, afin qu'ils apprennent qu'ils ont un maître : *Reprobat autem cogitationes populorum, et reprobat consilia principum.*

Notre imprudence va plus loin encore : nous croyons pouvoir réussir, non-seulement sans que le ciel nous soit favorable, mais même lorsqu'il nous est contraire. Il n'y a pas jusqu'aux infidèles qui ne sachent que si notre Dieu est irrité contre nous, nous sommes dès lors en proie à toutes sortes de disgrâces. Informez-vous, disait Achior à Holofernes, comment ceux de Béthulie sont avec le Dieu qu'ils adorent; et s'ils ont commis à ses yeux quelque crime, allons hardiment les attaquer sur la cime de leurs plus hautes montagnes; car ils ne peuvent nous échapper : *Perquire si est aliqua iniquitas eorum in conspectu Dei eorum, et ascendamus ad illos, quoniam tradens tradet illos Dominus eorum tibi.*

En effet, quand nous avons eu le malheur de déplaire à Dieu, si nous y réfléchissons, nous voyons que tout nous devient contraire; en vain nous travaillons, tout résiste à nos efforts, à chaque pas nous trouvons un obstacle que nous ne pouvons surmonter. *Non salvatur rex per multam virtutem :* Il n'est point de monarque si puissant qui soit alors en sûreté. Saül, quoique au milieu de son armée, tomba deux fois sous la puissance de David qu'il persécutait. *Et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ :* Goliath, ce géant superbe, dont la seule présence faisait frémir tout le camp des Israélites, Goliath était encore plus terrible sous ses armes; un enfant néanmoins le terrassa et de sa propre épée lui trancha la tête. *Fallax equus ad salutem*, continue le même prophète : Que servit à Absalon d'être plus avantageusement monté que ses cavaliers? Cet avantage l'arrête dans sa fuite loin de la favoriser; il est emporté avec rapidité par son cheval, mais cette course rapide le jette sous un chêne, où sa tête se trouve engagée entre deux branches : *Fallax equus ad salutem.* La raison qu'on peut donner de ces événements tragiques, c'est que les créatures n'ont été faites que pour l'usage de l'homme innocent; dès qu'il s'est rendu coupable, il ne faut plus s'étonner si elles abandonnent toutes son service, si elles se tournent contre lui, et si au lieu du secours qu'il s'en promettait, il y trouve sa perte.

Que doit donc suggérer la prudence, avant de s'embarquer dans aucune affaire? N'est-ce pas que, si on est en péché mortel, il faut s'efforcer de rentrer en grâce avec Dieu, afin qu'il ne s'oppose pas à nos desseins? Le fait-on, chrétiens auditeurs? Cet homme qui passe pour habile, et qui se croit lui-même si intelligent dans toutes sortes d'affaires, cet homme qui prévoit de si loin les moindres difficultés, qui les prévient avec tant d'adresse, qui n'omet aucune précaution, qui prend des mesures si justes, qui a pour maxime, si je puis ainsi parler, de ne jouer jamais qu'à coup sûr, quand cet homme a-t-il conseillé à ceux qui sont venus à lui comme à l'oracle, quand leur a-t-il conseillé de penser avant tout à mettre ordre à leur conscience? Quand s'est-il servi lui-même de ce conseil salutaire?

Etrange aveuglement pour des gens qui se piquent de quelque sagesse! Mais voici le comble de la folie. Pour réussir dans les affaires temporelles, on se sert des voies directement opposées à Dieu, on croit pouvoir en venir à bout, non-seulement avant de l'avoir apaisé, mais encore en continuant de l'irriter, en se déclarant contre ses intérêts. Ainsi se comporte non-seulement ce politique qui fait céder la religion aux raisons d'Etat, ce courtisan qui consent de devoir sa fortune à ses fourberies, ce juge qui prétend se faire des amis en faisant des malheureux, mais encore ce marchand qui, pour s'enrichir, ou si vous voulez même, pour subsister, vend tous les jours de fêtes à quiconque se présente, vend à faux poids, à fausse mesure, farde ses marchandises, a recours au mensonge, au parjure, pour les faire valoir, décrie son voisin pour attirer à soi son débit; cet ouvrier qui travaille les jours défendus, ce serviteur qui n'est pas fidèle, cette fille qui dans le dessein de s'établir s'habille peu décemment, voit des compagnies dangereuses, use de mille artifices que la loi de Dieu défend. En vérité, messieurs, croyons-nous que des voies pareilles puissent nous conduire au terme où nous aspirons? Est-il possible que l'esprit humain présume de pouvoir consommer quelque entreprise, non-seulement sans le secours de son Créateur, mais encore contre son gré? Cette providence si sage et si efficace le souffrira-t-elle? Le

souffrirez-vous, mon Dieu? vous qui anéantissez les desseins de ceux qui s'appuient sur leurs propres forces, seconderez-vous les désirs de ceux qui vous offensent pour se satisfaire? Bénirez-vous des moyens que vous défendez, des moyens qui vous déshonorent? Au contraire, chrétiens auditeurs, il tournera ces moyens contre ceux qui les mettent en usage, il se vengera d'eux-mêmes par eux-mêmes, il leur fera trouver leur châtiment dans leur propre crime. Ainsi en a-t-il usé depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour.

Adam voulut s'élever par sa désobéissance, et elle le précipita dans toutes sortes de maux. Les enfants de Jacob vendirent leur frère, de peur de se voir un jour contraints de lui obéir, et par là même ils se préparèrent le joug sous lequel il leur fallut enfin plier. Le peuple d'Israël se multipliait d'autant plus dans l'Egypte, que Pharaon leur imposait de plus grands travaux pour les accabler : *Quantoque opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant.* Saül voulut perdre David, pour conserver le royaume à ses enfants, et ses persécutions ne servirent qu'à relever la gloire de son ennemi, et qu'à l'approcher du trône dont il avait dessein de l'éloigner. Les Juifs craignirent de perdre leur ville et leur temple s'ils ne faisaient mourir Jésus-Christ, et cette injustice leur attira tous les maux qu'ils prétendaient éviter en la commettant : *Temporalia perdere timuerunt,* dit saint Augustin, *et vitam æternam non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt.* Il arrive tous les jours quelque semblable désastre à nos faux sages. Dieu permet que ce trafic injuste ruine cet homme qui s'en promettait des profits immenses. Vous pensiez vous enrichir en retenant ce bien qui n'est pas à vous ; vous vous verrez même dépouillé de ce que vous aviez acquis par des voies légitimes. Le Seigneur fera en sorte que cette calomnie retombera sur vous-même. Les soins excessifs que vous prenez de plaire aux hommes vous décrieront et vous feront tomber en confusion. Vous vous applaudissez en secret de votre malice, dit David; vous pensez pouvoir venir à bout de vos desseins à force de crimes ; vous méditez tous les jours quelque nouvelle surprise; vous êtes adroit à tromper, à trahir votre prochain, vous avez préféré les voies violentes aux voies que la douceur et la charité vous prescrivaient; vous avez mieux aimé vous servir des moyens défendus que des moyens permis : *Propterea Deus destruet te in finem, et emigrabit te de tabernaculo tuo, et radicem tuam de terra viventium :* Peut-être que Dieu vous souffrira quelque temps, mais enfin il vous détruira, il vous enlèvera tous vos biens, il vous réduira à n'avoir pas même une retraite sur la terre; ces grands desseins d'élever, d'immortaliser votre famille, ces desseins s'évanouiront, et périront avec les enfants sur qui ils étaient fondés. *Videbunt justi, et timebunt, et ridebunt super eum :* Les gens de bien seront témoins de votre chute; vous serez à leurs yeux et un exemple terrible pour les confirmer dans la crainte de leur Dieu, et un objet de risée pour accroître votre honte. *Et dicent : Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum, et prævaluit in vanitate sua :* Et ils s'écrieront: Voilà cet homme qui a cru n'avoir pas besoin de Dieu, qui n'a pas jugé qu'il dût ni implorer ni redouter sa puissance. *Ecce homo :* Voyez ce faux sage qui s'était établi aux dépens de sa conscience, et qui pensait que ses richesses le mettraient au-dessus de tous les revers ; que dites-vous de ce changement? A quoi ce malheureux est-il réduit? Quelle différence entre cet éclat et cette pompe qui nous éblouissaient il y a peu de jours, et la misère où nous le voyons aujourd'hui ! *Ego autem, sicut oliva fructifera in domo Dei, speravi in misericordia Dei in æternum, et in seculum seculi :* Pour moi, je suis dans la maison de Dieu comme un olivier fertile, toujours couvert de feuilles et chargé de fruits, ne craignant ni la foudre ni la tempête, parce que j'ai fondé toute mon espérance dans le Seigneur, qui sera éternellement mon unique appui.

Voulez-vous donc, chrétiens auditeurs, agir prudemment dans la conduite de vos affaires temporelles? Quittez l'erreur où vous êtes, et ne croyez plus qu'on puisse rien gagner en perdant Dieu; soyez sûrs que, tôt ou tard, vous vous repentirez d'avoir sacrifié ses intérêts aux vôtres, et que vous vous en repentirez d'autant plus, qu'il aura différé plus longtemps à vous en punir; de plus, ne commencez jamais rien d'important, que vous n'ayiez tâché de mériter l'amitié de votre Dieu. Entreprenez-vous un voyage, une société, un procès; devez-vous traiter d'une terre ou d'une charge; vous parle-t-on d'un mariage ou d'un emploi? allez, avant de faire aucune démarche, avant d'entendre aucune proposition, allez au sacré tribunal de la pénitence; craignez tout, défiez-vous de tout, jusqu'à ce que vous soyez moralement assurés que Dieu vous aime. Quel fruit pouvez-vous espérer de vos travaux, tandis que vous aurez sur les bras un si puissant ennemi? Après ces précautions, il vous est permis d'user de tous les moyens humains qui ne blessent en rien la loi de Dieu; mais, en ceci, il y a encore deux règles importantes à observer.

La première, c'est que vous usiez de ces moyens sans négliger de recourir à Dieu dans toutes les occasions. Je voudrais du moins qu'on partageât ses soins entre le ciel et la terre : quelle utilité ne tireriez-vous pas de ce partage! Vous pensez le jour et la nuit à vos affaires. Je conviens qu'il est de la prudence d'y penser; mais souvenez-vous de l'avis du sage : *Prudentiæ tuæ pone modum;* donnez des bornes à votre prudence, relâchez quelque chose de cette continuelle application, employez à la prière une partie de ce temps que vous consumez à consulter et à examiner vos desseins : cette prière, qui semble avoir peu de rapport avec ces affaires, ne les avancera pas moins que vos longues consultations. Vous faites des libéralités à ceux qui peuvent vous aider ou de

leur crédit ou de leur main. Si vous distribuiez aux pauvres une partie de ce que vous donnez à ces personnes, vos présents seraient infailliblement encore plus efficaces : employez moins de solliciteurs sur la terre, et tâchez d'engager les saints à parler pour vous dans le ciel. Il faut voir vos juges, vos patrons, vos amis ; mais est-il nécessaire que vous vous rendiez importuns par votre assiduité ? Retranchez quelques-unes de ces visites, et multipliez les visites que vous rendez à Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, et bientôt vous éprouverez que vos sollicitations, quoique moins fréquentes auprès des hommes, deviendront plus fructueuses.

La seconde règle, c'est que vous n'ayez aucune confiance aux ressorts humains que vous employez pour le succès de vos affaires : il ne faut pas les négliger, ces ressorts, mais vous devez les regarder comme ces intruments qui peuvent servir également à bâtir et à détruire : c'est au Seigneur à faire qu'ils vous soient utiles. S'il n'y met la main, ni ce travail, ni ces amis, ni cet argent, ne vous sauraient donner ce que vous attendez d'eux. Dites donc à votre Dieu, lorsque vous userez de ces moyens : Mon Dieu, je connais l'inutilité de tous ces secours ; je m'en sers parce que vous le voulez ainsi, et parce que je sais que vous en pouvez rendre l'usage avantageux pour moi ; mais ce n'est point sur cela que je fonde mon espérance, j'attends un appui plus puissant : *auxilium meum a Domino, qui fecit cœlum et terram ;* c'est de vous, ô mon Dieu, qui avez créé le ciel et la terre, c'est de vous que j'espère tout, c'est à vous à qui je veux tout devoir. Ne serais-je pas insensé, si je croyais que, sans vous, vos créatures pussent rien faire en ma faveur, puisqu'elles n'existeraient pas même sans vous? Cependant, messieurs, c'est une folie qui n'est que trop commune dans le monde. Il est donc visible que nous manquons de prudence, même à l'égard des affaires temporelles : voyons de plus s'il est vrai que nous soyons encore moins prudents dans l'affaire du salut.

SECOND POINT.

Dans la conduite d'une affaire importante, c'est une imprudence de ne faire aucun cas du moyen le plus sûr et le plus essentiel qu'on ait pour la faire réussir ; mais la négliger entièrement, cette affaire, ne la regarder pas même comme une affaire, n'est-ce pas le dernier excès de l'imprudence? Je suis persuadé qu'il serait difficile de trouver une personne dans cette assemblée à qui on pût reprocher un pareil aveuglement touchant l'affaire de son salut; mais hélas! qu'il y a de chrétiens dans le monde à qui ce reproche convient dans toute son étendue! Vous en jugerez, messieurs, sur les deux réflexions que je vais vous proposer.

Première réflexion. Quand il survient une affaire qu'on juge être importante pour les intérêts temporels, n'est-il pas vrai qu'on y pense souvent, et que jusqu'à ce qu'elle soit terminée, on a de la peine à penser à autre chose? n'est-il pas vrai qu'on cherche dans son esprit tous les moyens qui peuvent nous aider à en sortir heureusement, qu'on ne s'en rapporte pas à ses seules lumières, qu'on a recours aux lumières d'autrui, et que pour prendre conseil on a soin de s'adresser aux plus habiles et aux plus expérimentés? De plus, après avoir inventé plusieurs moyens propres à nous conduire au terme que nous souhaitons, n'a-t-on pas coutume de comparer ces moyens entre eux, pour découvrir ceux qui sont les plus convenables ; et quand on les a enfin reconnus, s'est-il jamais trouvé d'homme assez insensé pour préférer de sang-froid et avec une connaissance entière les moyens les plus faibles aux plus efficaces, les plus embarrassés aux plus courts, les plus périlleux aux plus sûrs aux plus infaillibles? Je rougis, messieurs, lorsqu'après cette réflexion, je jette les yeux sur la conduite que tiennent les chrétiens dans l'affaire du salut; non, me dis-je à moi-même, non sans doute on ne connaît pas l'importance de cette affaire, on ne sait pas même de quoi il s'y agit; car il faut avouer qu'il n'y a que trop de gens qui dans toute leur vie n'y ont pas pensé sérieusement une seule fois. A-t-on un procès ; on y songe et durant le repos, et même durant le sommeil, on s'en ressouvient à la prière, on en est occupé au milieu des divertissements. Hélas! si l'on donnait au soin du salut du moins le temps de l'oisiveté, si l'on y pensait lorsqu'on s'ennuie, lorsqu'on ne sait à quoi penser; mais non, ce soin n'occupe que très peu de personnes, la plupart des hommes ne trouvent dans toute leur vie aucun loisir pour penser à leur âme.

Cela supposé, il ne faut pas s'étonner qu'on se mette si peu en peine de prendre conseil de personne sur cette affaire, puisqu'on ne se consulte pas soi-même. Ce qui est étrange, c'est que si on prend l'avis d'autrui sur ce point, il semble qu'on veuille être trompé : on se présente à un confesseur qu'on n'a pas choisi, mais qu'on a rencontré par hasard ; c'est aujourd'hui celui-ci, demain ce sera un autre ; ou si l'on fait choix de quelqu'un, ce sera de celui qu'on espère devoir être le plus indulgent, ou dont on croit qu'on sera moins connu. On ne peut disconvenir qu'on ne pèse quelquefois, qu'on ne compare les divers moyens qui nous peuvent conduire au ciel ; mais est-ce pour prendre les meilleurs et les plus sûrs? Voici ce qui paraît incroyable, et qui ne se pratique dans aucune autre affaire ; non, ce n'est point pour choisir les meilleurs moyens qu'on délibère, c'est le plus souvent pour s'attacher aux plus incertains et aux plus faibles. Peut-on se sauver en voyant le monde, aussi bien qu'en se tenant dans la retraite? La solitude est une voie sûre et facile. Le commerce du monde est plein de périls, il faut une espèce de miracle pour y vivre chrétiennement, néanmoins cela n'est pas absolument impossible ; c'en est assez, on n'en demande pas davantage. Peut-on aller aux assemblées mondaines, aux bals, aux spectacles, sans pécher mortellement?

Si on le peut, ce n'est qu'à travers mille dangers ; peut-être que la chose est possible de la même manière à peu près qu'il se peut faire qu'un vaisseau sans mâts et sans gouvernail résiste aux plus fortes tempêtes. Il suffit; sur une possibilité pareille, on s'expose avec la même sécurité que si on était sûr d'échapper à tous les écueils. Un homme qui dans toute autre affaire se déterminerait à un choix de cette nature, ne passerait-il pas pour le plus insensé des hommes.

Seconde réflexion. Quand on a une affaire un peu intéressante, on ne pense à aucune autre affaire moins considérable, qu'on n'ait examiné si elle pourra servir ou nuire au but principal. Un homme, par exemple, a-t-il dessein de s'établir, non-seulement il porte toujours ce dessein dans son esprit, mais, à l'égard de toutes les autres affaires qui se présentent, il ne se résout guère à les rejeter ou à les entreprendre que selon qu'il juge qu'elles peuvent être des obstacles ou des moyens pour son établissement. Ainsi se comporterait-on dans l'affaire du salut, si on en faisait quelque cas; elle entrerait dans toutes nos délibérations, rien ne se résoudrait qu'après avoir consulté l'intérêt de l'âme; son avantage serait un motif, ou pour nous faire agir, ou pour nous arrêter dans les diverses rencontres; il suffirait de savoir, ou qu'elle dût courir quelque risque ou recevoir quelque avantage nouveau. Parlez-moi avec franchise, chrétiens auditeurs : vous savez de quelle manière on vit dans le monde; est-ce là la conduite qu'on y tient ? Combien de personnes se sont fixées dans l'état où elles doivent passer leur vie, sans avoir examiné si elles y étaient appelées, s'il leur serait facile ou difficile d'y gagner le ciel!

Lorsque cet homme a délibéré sur l'emploi qu'il a choisi, il a considéré s'il était honorable, s'il était lucratif, s'il n'engageait point à trop d'assiduité, à trop de fatigues; mais a-t-il pensé s'il pourrait aisément s'en acquitter selon Dieu, s'il n'y avait rien à craindre pour sa conscience? Il faut faire entrer cet enfant dans l'état ecclésiastique : cette profession n'a rien de trop gênant, on y trouve aisément de quoi se soutenir avec honneur, on y peut même parvenir aux plus hautes dignités; enfin la famille en sera moins chargée, et son aîné en sera plus riche. Mais cet enfant n'est pas appelé au service des autels, il a un naturel et des inclinations peu conformes à la sainteté de ce ministère, il court risque de s'y perdre : c'est un point où l'on ne touche pas; on dirait que le salut est une chimère, qu'il se fait sans qu'on y pense, que cette vie n'est pas le temps d'y travailler, en un mot, ou que ce n'est pas une affaire, ou que ce n'est pas notre affaire.

Que sert-il, chrétiens auditeurs, que Dieu nous ait donné la raison, si elle nous est inutile pour gagner le ciel, fin unique que Dieu ait pu envisager en nous la donnant? Helas! nous l'usons, pour ainsi parler, cette raison, nous la consumons à former et à conduire des desseins puérils; nous mettons tous nos efforts, toute notre habileté où il ne s'agit de rien; chacun se pique de donner les conseils les plus sages, et de montrer en tout une prudence supérieure; et jamais nous n'atteignons au but principal, nous n'y visons même pas; on dirait, lorsqu'il s'agit de l'éternité, que la raison, le sens commun nous abandonnent. En voilà assez pour vous désabuser de vos fausses préventions, qui vous exposent au plus grand des malheurs.

Finissons, chrétiens auditeurs, mais en finissant faisons tous une résolution irrévocable d'être plus prudents que nous ne l'avons été jusqu'à ce jour dans l'affaire qu'il nous importe le plus de faire réussir. Premièrement, prenons du temps pour délibérer sur l'affaire de notre salut : serait-ce trop d'un quart d'heure tous les jours pour examiner dans quelle situation elle est, quels sont les obstacles qui l'arrêtent à présent, quels sont ceux qui peuvent la traverser à l'avenir, quels sont les moyens de lever ces obstacles, et de s'assurer en quelque sorte du succès, en un mot pour nous demander sérieusement à nous-mêmes : *Quid faciendo vitam æternam possidebo?* Que nous faut-il faire pour nous sauver? A nos propres lumières joignons les lumières d'autrui, consultons des personnes zélées, mais sages, clairvoyantes, désintéressées, que nous puissions voir souvent, et dont les conseils nous puissent tenir lieu de règle et de loi inviolable.

En second lieu, que dans les autres délibérations l'intérêt du salut ait toujours le premier rang dans notre esprit, et qu'il l'emporte sur tout; oui, dans toutes les affaires qui se présentent, imitons l'exemple d'un grand saint du dernier siècle, qui avant de rien entreprendre, avait coutume de faire cette courte réflexion : *Quid hæc ad vitam æternam?* Quel rapport ceci a-t-il avec le bonheur de l'autre vie? Mettons-nous souvent en la présence de Dieu, tâchons de prendre les sentiments que nous aurons à l'heure de la mort; considérons si ce que l'on nous propose, si ce que nous désirons, si ce que nous sommes sur le point d'exécuter est utile, ou inutile, ou pernicieux pour l'éternité. Si c'est une action propre à favoriser notre dessein principal, quelque pénible qu'elle soit à la nature, quelque odieuse que la raison humaine s'efforce de nous la rendre, embrassons-la avec joie puisqu'en effet c'est un trésor qui nous tombe entre les mains. Si cette action est inutile, quelque agréable d'ailleurs, quelque avantageuse qu'elle soit selon le monde, faisons-en peu de cas, concevons-en même du mépris, gardons-nous surtout d'avoir pour elle cet empressement, cette ardeur que nous ne devons suivre que dans la poursuite du souverain bien. Mais s'il est question de quelque entreprise qui embarrasse, qui recule l'affaire de notre salut, qui mette notre âme en quelque péril; quand il s'agirait de gagner tout le monde, fuyons, chrétiens auditeurs, ayons horreur de cette pensée, et ne balançons pas un moment à la rejeter.

Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? Que nous servirait-il d'avoir gagné tout le monde, si ce frêle avantage entraînait la perte de notre âme, de cette âme pour qui tuot le monde a été créé ; de cette âme qui doit subsister encore après que tout le monde aura été détruit ; de cette âme pour laquelle Dieu donnerait, Dieu sacrifierait mille mondes ? L'âme perdue, pouvons-nous rien conserver de tout le reste? nos biens, nos plaisirs nous accompagneront-ils dans l'autre monde pour nous y consoler de la perte de notre âme ? *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* Perdre son âme, et la perdre sans ressource, et la perdre pour toujours, est-il rien qu'il ne faille hasarder pour prévenir ce malheur irréparable ?

Nous voyons tous les jours des hommes vertueux qui renoncent à tous les biens, à toutes les douceurs de la vie, et qui croient gagner beaucoup en se dépouillant de tout pour se mettre en état d'aller sauver l'âme d'un barbare ; et vous croyez qu'il est des biens qui puissent vous dédommager de la perte de la vôtre ? Le Fils de Dieu se fait un triomphe, il veut que le ciel et la terre prennent part à sa joie, lorsque pour le séjour céleste qu'il a quitté, pour tout son sang qu'il a répandu, il gagne l'âme d'un pécheur, d'un scélérat ; et je mépriserais la mienne jusqu'à consentir à la perdre pour quelqu'avantage terrestre et passager ? Ne le permettez pas, ô mon divin Rédempteur : puisque cette âme est à vous aussi bien qu'à moi, puisqu'elle est même encore plus à vous qu'à moi, puisqu'elle vous a tant coûté, puisqu'elle vous est si chère, si précieuse, faites que je l'estime, s'il est possible, autant que vous l'estimez, que je l'aime autant que vous l'aimez, afin que je sacrifie tout pour elle, et qu'il n'y ait rien à quoi je la sacrifie. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LE PÉCHÉ VÉNIEL.

Les péchés légers sont tous dangereux, parce qu'ils conduisent au péché mortel : ils font cesser les grâces de Dieu, et par là ils l'obligent à laisser tomber l'homme dans le péché qui donne la mort : ils épuisent les forces de l'homme, et par là ils le disposent à le commettre, ce péché.

Homo quidam incidit in latrones, qui etiam dispoliaverunt eum, et plagis impositis, abierunt semivivo relicto.

Un homme tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, et après l'avoir chargé de coups, le laissèrent à demi-mort (*S. Luc, chap.* X).

Cet homme dépouillé par des voleurs, et laissé à demi-mort sur le chemin, est comme une énigme que propose Jésus-Christ. Les saints Pères donnent divers sens à cette figure, et j'en prends occasion d'expliquer aujourd'hui l'état déplorable où le péché véniel réduit une âme qui s'y abandonne volontairement, et qui lui donne en elle un libre accès. On me dira peut-être d'abord que cette nudité, ces plaies, cette chute, cette faiblesse mortelle, sont des traits trop forts pour exprimer un mal si léger : car ainsi parle-t-on communément ; on traite de mal léger une action qui offense Dieu, qui nous attire, non pas à la vérité sa haine, mais du moins son indifférence, qui nous fait perdre des biens plus précieux que tous les trésors de l'univers, qui nous apporte des dommages auprès desquels l'éternité malheureuse ne serait pas un grand mal, si elle pouvait être séparée des crimes dont elle est la peine.

Je conviens, chrétiens auditeurs, que le péché véniel est un pécher léger, mais je suis bien éloigné de penser que ce soit un petit mal. Il est peu considérable à l'égard du péché mortel, qui est le plus grand de tous les maux ; mais regardé en lui-même, et hors de cette comparaison, il n'est ni douleur, ni infamie, ni tourment, quelque cruel, quelque ignominieux qu'il puisse être, qui ne soit préférable à la moindre de ces fautes que nous appelons légères : elles ne sont légères que parce qu'on les commet légèrement, que parce qu'en les commettant, on ne donne pas assez d'attention à ce que l'on fait. Du reste le péché véniel est à l'égard du péché mortel ce que la maladie est à l'égard de la mort : j'avoue que la mort est quelque chose de terrible, mais cela n'empêche pas que la lèpre, les paralysies, les fièvres malignes ne soient d'étranges fléaux, qu'on évite avec tout le soin possible. Plût à Dieu, messieurs, que je pusse vous faire voir dans ce discours combien ce péché est énorme, combien il est dangereux ; le fruit de mon travail serait plus grand qu'on ne pense ! Mais, chrétiens auditeurs, mes expressions seront trop faibles ; le plus éclairé de tous les anges s'efforcerait en vain de nous en faire concevoir toute la grièveté, puisqu'il ne la comprend pas lui-même : je tâcherai seulement de vous montrer que ce n'est pas un mal si léger que les hommes se le persuadent; et la chose me paraît facile avec le secours du ciel, que j'attends de l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Quand je dis que le péché véniel est un grand mal, je ne parle pas de ces péchés de pure fragilité que l'on commet rarement, et qu'on efface par la pénitence presque aussitôt qu'on les a commis : les justes, selon la parole du Saint-Esprit, ne sont pas exempts de ces sortes de misères, et tous les théologiens enseignent qu'elles sont en quelque façon inévitables : je parle des fautes que les chrétiens qui vivent dans la tiédeur ont coutume de commettre avec délibération, de ces fautes dont ils se font des habitudes qu'ils négligent de corriger. Telles sont les petites colères, les petites aigreurs, les paroles de mépris, les médisances légères, les railleries, les mensonges, les irrévérences, les distractions dans la prière, le désir de plaire aux hommes, les mots à double sens qui peuvent faire naître de mauvaises pensées, les regards curieux, un trop grand amour de la propreté

dans les habits, l'oisiveté, les petits excès de table, les négligences dans l'accomplissement des devoirs comme dans l'instruction des domestiques, et dans l'éducation des enfants, en un mot tous les péchés, de quelque espèce qu'il puissent être, quand la matière est légère, ou qu'il y a plus d'inconsidération que de malice. Je dis, chrétiens auditeurs, que ces fautes, surtout quand elles sont habituelles, qu'on y retombe souvent, qu'on ne se met point en peine d'en arrêter le cours, qu'on les regarde comme des riens, je dis qu'alors ce sont de très-grands maux.

Entre plusieurs raisons qui se présentent pour prouver cette vérité je n'en choisis qu'une seule, qui fera tout le sujet de notre entretien. Les petits péchés sont de grands maux, parce qu'ils sont de grandes dispositions aux péchés les plus griefs; ils sont tous mortels en ce sens qu'ils conduisent à la mort de l'âme, qu'ils disposent au péché mortel; ils y disposent, et du côté de Dieu, dont ils tarissent les grâces, et du côté de l'homme, dont ils épuisent les forces. Ils obligent Dieu à le laisser tomber dans le péché mortel : ce sera le premier point. Ils disposent l'homme à commettre ce péché qui donne la mort : ce sera le second point. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT.

Il faut ne pas connaître Dieu pour traiter de petits péchés, les péchés qu'on appelle véniels. Il est vrai qu'ils ne sont pas punis par des peines infinies et éternelles; mais, selon le célèbre chancelier de Paris, ils les méritent ces peines, et Dieu, sans être injuste, pourrait nous y condamner pour en avoir commis un seul.

En effet, chrétiens auditeurs, le même Dieu qui est offensé par le péché mortel, ce Dieu à qui nous devons tout, ce Dieu qui nous a tirés du néant et qui nous empêche d'y retomber, ce Dieu infiniment grand, infiniment redoutable, est offensé par le péché véniel : il est vrai que c'est en choses légères; mais les plus légères offenses deviennent en quelque sorte infinies, lorsqu'elles sont faites à une bonté et à une majesté infinie. Je sais que les fautes qu'un sujet peut commettre envers son prince ne sont pas toutes égales, mais il est certain qu'il n'en est point de légères : ce serait un attentat de conjurer contre sa vie, et je conviens qu'il n'en est point de plus noir; mais celui qui n'aurait fait que lever la main pour le frapper, laisserait-il d'avoir commis un grand crime et d'avoir mérité les supplices les plus rigoureux? Nous regarderions comme un monstre de la nature un enfant qui aurait poignardé son propre père; mais celui qui se serait contenté de le renverser par terre et de le blesser, ne serait-il pas encore l'objet de l'exécration publique? Quand même il s'en serait tenu aux paroles outrageuses et aux gestes de mépris, qui oserait dire qu'un enfant qui méprise son père et qui l'outrage par des paroles, n'est pas après tout si coupable, et qu'il mérite quelque pardon? Mon Dieu, que nous sommes aveugles! Nos désordres nous font horreur dans ces exemples, et nous n'en sommes point touchés lorsque nous les considérons en eux-mêmes, où ils sont infiniment plus horribles. Faut-il, Seigneur, que nous revenions éternellement à ces paraboles qui nous représentent si imparfaitement vos bienfaits et vos grandeurs? Qu'est-ce qu'un roi, qu'est-ce que le plus grand monarque du monde auprès de Dieu, qui a tiré du limon tous les monarques, qui les frappe, qui les renverse, qui les fait disparaître, qui les damne quand il lui plaît?

Les obligations que nous avons à nos pères, peuvent-elles être comparées aux bienfaits que nous recevons sans cesse du Créateur, du Rédempteur de nos âmes, du Conservateur perpétuel de nos biens et de nos vies? C'est néanmoins à ce bienfaiteur que nous croyons pouvoir manquer de respect et d'obéissance, sans rien faire qui soit répréhensible, rien qui ne doive paraître excusable. Ainsi en jugeons-nous, chrétiens auditeurs; mais Dieu, qui se rit de nos pensées et qui juge nos jugements, Dieu a des sentiments bien opposés : il regarde un péché véniel comme une action digne des châtiments les plus sévères, et il le châtie en effet avec une extrême sévérité. La femme de Lot fut changée en sel pour avoir tourné la tête légèrement. La défiance de Moïse en frappant deux fois le rocher qui devait donner de l'eau au peuple d'Israel, cette défiance lui coûta la vie. Dieu frappa de mort soixante et dix mille soldats pour punir une vaine complaisance qu'avait eu David en faisant la revue de son armée. Un prophète fut déchiré par un lion, seulement pour avoir été trop crédule. Quarante-deux jeunes enfants furent dévorés par les ours pour avoir perdu le respect à Elisée. Nous avons dans les livres saints cent autres exemples de punitions pareilles pour des fautes de même nature. Dans l'autre vie ces fautes sont condamnées aux mêmes flammes que les péchés les plus énormes, il n'y a de différence que dans la durée du supplice.

Mais de toutes les peines dont Dieu a coutume de punir les péchés véniels, il n'en est point de plus terrible que la soustraction de ses grâces, peine ordinairement suivie de fautes plus grièves et souvent même du péché mortel. Il est vrai, messieurs, que les petites fautes n'attirent pas la haine de Dieu; mais c'est une doctrine catholique qu'elles refroidissent son amour, et par conséquent qu'elles arrêtent le cours de ses libéralités, qu'elles suspendent cette providence particulière dont il use envers ses favoris, et par où il les met à couvert de toutes les insultes des démons. Il se lasse de souffrir une âme ingrate, qui croit reconnaître assez les bienfaits qu'elle en a reçus en évitant de lui faire les derniers outrages, quoique, du reste, elle lui donne chaque jour mille petits déplaisirs. Insensiblement il se dégoûte de ses services, il lui retranche ses faveurs, il rompt le commerce étroit qu'il entretenait avec elle, il ne prend plus un si grand intérêt à ce qui la

touche; enfin il l'abandonne à ses ennemis qui, la trouvant ainsi destituée d'une si puissante défense, déchargent sur elles toute leur rage et lui portent mille coups mortels.

Vous savez les reproches que saint Jean fait, dans l'Apocalypse, à l'évêque de Laodicée au nom du Sauveur. Plût à Dieu, ce sont les termes du saint évangéliste, plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud! Mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche, comme une viande fade et dégoûtante que je ne peux plus souffrir, et que je suis contraint de rejeter. Cet état de tiédeur, c'est l'état d'un chrétien qui se borne à fuir les péchés griefs, qui ne se défend que de ce qui est mortel, qui commet, dans toutes les occasions, mille infidélités légères, et qui ne travaille point à s'en corriger. C'est la disposition où se trouva saint Thérèse durant quelque temps, disposition qui pensa la perdre sans ressource. Durant tout ce temps elle ne perdit jamais la grâce, et néanmoins sa place fut marquée dès lors parmi les damnés, comme une révélation particulière l'en assura depuis : c'est-à-dire que si elle ne fût sortie de cet assoupissement, Dieu avait résolu de la livrer à des passions qui l'auraient bientôt rendue digne de l'enfer.

Quelqu'un peut-être trouvera de la dureté dans cette conduite ; mais je vous prie, messieurs, de faire réflexion qu'il n'est point d'homme dans le monde qui n'en usât ainsi envers un autre homme. Je ne parle pas seulement des grands, à qui une seule faute d'inconsidération fait souvent oublier les services les plus assidus et les plus longs; je suis sûr, que de tous ceux qui m'entendent, il n'est personne qui pût se résoudre à garder longtemps un serviteur fidèle, à la vérité, mais qui, à cette fidélité près, aurait toutes sortes de défauts, qui n'obéirait jamais qu'en murmurant, qui parlerait sans respect, qui serait inconsidéré, indiscret, et qui n'exécuterait qu'à contre-temps les ordres qu'il aurait reçus.

Voilà, messieurs, la peinture d'un homme qui méprise les petites fautes : dans tout un jour à peine fait-il une seule action qui ne mérite quelque reproche ; l'une est corrompue par l'orgueil, l'autre par la paresse, l'autre par la sensualité et par l'amour du plaisir. S'il prie, c'est sans attention, s'il fait l'aumône, il écoute la vanité qui le flatte, s'il corrige ses frères ou ses enfants, il le fait avec emportement et avec aigreur; il est mou dans ses plaisirs, trop avide pour le gain, trop intéressé dans les affaires, lâche et endormi dans les exercices de la piété; enfin il ne présente à Dieu rien qui soit entièrement pur, rien qui, par quelque endroit, ne blesse ses yeux, il ne fait rien même pour lui, où il n'entre quelque chose contre lui. Et vous croyez que Dieu doit le supporter, vous voulez qu'il tienne auprès de soi un serviteur tel que vous n'en voudriez pas vous-même? Vous ne voulez à votre service que des personnes dociles, adroites, laborieuses, appliquées, vigilantes; et vous prétendez, dit saint Augustin, que le Seigneur vous souffre auprès de sa personne, vous qui avez tous les vices opposés à ces bonnes qualités? Il ne le fera pas, chrétiens auditeurs, au contraire, il prendra des mesures pour vous éloigner, il vous laissera engager dans des occasions périlleuses, il permettra au démon de vous tenter avec force, il ne vous donnera que des grâces faibles et qu'il saura devoir être inefficaces; en un mot il vous ôtera même sa grâce, que vous n'aurez pas pris soin de conserver, il vous l'ôtera, comme le maître de l'Evangile ôta le marc d'argent au serviteur qui s'était contenté de ne le pas dissiper.

Si vous ajoutez que le chrétien ingrat, qui se borne précisément à conserver l'amitié de Dieu, montre qu'il ne fait guère de cas de cette amitié, peut-on douter qu'il n'oblige bientôt le Seigneur à le priver d'un si grand bien? Je soutiens, messieurs, que quiconque ne songe qu'à se préserver du péché mortel, en commettant d'ailleurs de moindres péchés sans scrupule et sans nombre, oui, je soutiens que ce serviteur craint d'avoir Dieu pour ennemi, mais qu'il se met peu en peine de l'avoir pour ami. Estime-t-on l'amitié d'une personne, on tâche de s'insinuer ou de se maintenir dans ses bonnes grâces par toutes sortes de respects et de complaisances, par mille services auxquels on n'est pas obligé, par un soin particulier à éviter tout ce qui pourrait tant soit peu lui déplaire. On s'abstient, par l'appréhension du supplice, de blesser mortellement ceux mêmes qu'on hait à mort, on ne fait ni bien ni mal à ceux dont on ne veut être ni aimé ni haï, mais pour peu qu'on offense un homme, surtout si on le fait souvent et avec réflexion, il n'est pas douteux qu'on méprise également et son amour, et sa haine, et que si on n'en vient pas à de grandes injures, c'est plutôt par la crainte de son pouvoir que par la crainte d'encourir sa disgrâce. En effet, si ces personnes qui sont déterminées à tout faire à la réserve des grands péchés, si ces personnes veulent rentrer en elles-mêmes, elles reconnaîtront qu'elles n'évitent les péchés griefs qu'à cause de la sévérité des peines dont Dieu les châtie, qu'elles s'exposeraient volontiers à lui déplaire, si elles n'étaient arrêtées par la vue de l'enfer et qu'elles souhaiteraient même qu'on pût impunément l'offenser. Cette disposition, chrétiens auditeurs, peut-elle être agréable à Dieu? Ce motif de se défendre du crime est un motif où il n'a nulle part, un motif qui par conséquent ne l'engage en nulle manière à nous secourir. Voilà pourquoi je prétends qu'il est moralement impossible qu'un homme qui ne veut éviter que les péchés mortels, les évite longtemps.

Outre cette négligence qui refroidit l'amitié de Dieu et qui le rebute, outre le mépris que nous faisons de cette amitié, ce mépris qui nous rend si dignes d'en être entièrement exclus, outre toutes ces disgrâces, les péchés véniels, dit saint Augustin, mettent dans l'âme une difformité dont elle a honte

elle-même et qui l'empêche d'aborder son époux avec cette tendresse et cette confiance que sent un cœur pur et sans tache; elle n'a plus dans la prière cette piété tendre qu'inspire la fidélité parfaite et à laquelle le Seigneur ne refuse rien : de là vient que les oraisons sont froides et languissantes, qu'on n'ose même presque rien demander, que du moins on n'ose pas espérer de rien obtenir. On ne peut croire qu'on puisse fléchir un maître qui a tant de sujets de se plaindre. Cette timidité, cette défiance rend nos prières inefficaces, ou du moins fait qu'on ne leur accorde que des secours modiques, qui ne nous empêchent pas de périr : les bonnes œuvres qu'on pratique dans cet état, j'en prends à témoin tous ceux qui s'y trouvent, les confessions, les communions, tout cela se fait sans goût, sans ferveur, et par conséquent presque sans fruit. Bien plus, dans cet état de tiédeur, il est presque impossible que toutes les actions, quoique saintes par elles-mêmes, ne soient mêlées d'autres péchés véniels, tels que sont les distractions volontaires, les vaines complaisances, la paresse à repousser les pensées de vengeance ou d'impureté qui se présentent à l'esprit, tels que sont la curiosité, les irrévérences et mille autres manquements de cette nature. Ces œuvres se font donc sans mérite, selon la pensée de saint Chrysostome, qui dit qu'on ne peut pas mériter et démériter par une même action. C'est ainsi que nous rendant inutiles les sources des grâces et des bénédictions célestes, nous demeurons souvent réduits à nos seules forces qui ne peuvent nous soutenir dans les plus faibles tentations.

Mais si les péchés légers ont de si funestes conséquences, s'ils portent Dieu à nous abandonner de la sorte, s'ils le disposent à nous refuser son secours dans les plus pressants besoins, d'où vient, me direz-vous, qu'on les appelle véniels, puisque, loin de les pardonner avec facilité, on les châtie si sévèrement? A cette difficulté j'ai deux raisons à opposer. La première, c'est que, quoique Dieu accorde assez aisément le pardon de ces péchés, il arrive cependant que les personnes dont je parle l'obtiennent fort rarement. Il est vrai que Dieu ne se rend pas difficile à les remettre, mais il veut qu'on l'en prie comme il faut, il veut qu'on ait une douleur sincère d'y être tombé et une résolution ferme de n'y plus retomber à l'avenir : il est certain que, sans cette disposition, il n'y a ni sentiment de piété, ni prière, ni sacrement même qui puisse les effacer.

Or je vous demande s'il est fort aisé d'avoir ce véritable repentir à quiconque compte pour rien tout ce qui n'est pas mortel, à quiconque a coutume de se permettre tout ce que Dieu ne défend pas sous peine de damnation. Qui me fera croire que dans vos confessions vous promettez de bonne foi un amendement prompt et parfait, si vous êtes dans la pensée que ces petites fautes ne méritent pas que vous vous donniez la peine de les éviter? Et si vous n'avez pas cette bonne foi, loin d'être absous ne faites-vous pas un sacrilége? Que ce malheur arrive souvent, chrétiens auditeurs, aux personnes tièdes et négligentes! Quand elles ne courraient point d'autres risques que de passer du péché véniel au péché mortel, je n'aurais que trop de raisons de dire que l'un sert de disposition à l'autre, et qu'on n'est pas longtemps sans perdre la grâce quand on s'est faussement persuadé qu'il suffit de ne la pas perdre.

Je réponds, en second lieu, que, quoique le genre de faute et la peine même qu'entraîne le péché véniel, se remettent facilement, il ne s'ensuit pas de là qu'on obtienne aisément le retour des grâces que notre négligence a détournées. Comme c'étaient des récompenses destinées à notre fidélité, il faut bien faire d'autres efforts pour les rappeler que pour effacer la tache dont notre âme s'est souillée. Cependant ces grâces nous seront nécessaires en certaines rencontres où elles nous manqueront, je dis nécessaires parce que les grâces que nous aurons pour lors ne serviront qu'à rendre notre chute inexcusable.

Voilà ce qui fait que les saints pensent que tous les péchés sont grands ; voilà ce qui les rend inconsolables, quand ils tombent volontairement dans les moindres fautes ; voilà ce qui les porte à en faire des pénitences si longues et si terribles. Ils en usent sagement, chrétiens auditeurs, non-seulement à cause de l'énorme brutalité et de l'ingratitude monstrueuse qu'on commet en offensant de sang-froid un Dieu aussi aimable et aussi bienfaisant que le nôtre, mais encore à raison des suites terribles que peuvent avoir ces petits péchés. C'est aussi le motif, messieurs, qui nous doit engager à vivre dans une componction continuelle, et à prendre toutes les voies que Dieu et l'Eglise nous ouvrent pour expier sans cesse ces légères infidélités. Mais, hélas! on ne se met guère en peine d'éviter les flammes du purgatoire ; on aime mieux brûler vingt et trente ans que de faire ou un jeûne, ou une aumône; on a peu de souci d'être fort élevé dans le ciel, on ne fait pas non plus grand cas des caresses que Dieu fait sur le terre à ses favoris. Quelle pitié cet aveuglement ne fait-il pas aux anges et aux saints, qui connaissent tout le prix de ces avantages que nous méprisons ?

Encore s'il n'y avait rien de plus ! Non, messieurs, ce n'est point pour cela seul que je vous exhorte à vous purifier incessamment des fautes mêmes vénielles ; il s'agit de votre salut, il s'agit de conserver cette grâce que vous regardez vous-mêmes comme un bien inestimable : vous savez que vous perdriez tout en la perdant. Je vous ai fait voir que Dieu permet souvent qu'on la perde pour punir des fautes qui nous paraissent légères. Mille fois le jour demandons-lui pardon de ces fautes où nous tombons tous les jours ; disons-lui, dans un vrai sentiment de douleur et d'humilité : Seigneur, je reconnais toutes mes misères en votre pré-

sence, ma vie n'est qu'un enchaînement perpétuel de péchés et d'ingratitudes où je tombe incessamment; j'en commets dans tous les temps, dans mes actions même les plus saintes; je ne saurais rien faire que je ne vous donne quelque sujet de vous plaindre; puisse même cette prière que je vous offre s'achever sans que je vous déplaise en rien! Je ne sais comment vous pouvez me supporter si longtemps, car c'est tous les jours, c'est à toutes les heures que j'ai le malheur de vous offenser. J'espère cependant en votre miséricorde, et j'ose vous demander encore une grâce. Je ne refuse point d'être puni, mais, mon Dieu, vous avez mille et mille fléaux en main dont vous pouvez me frapper : *Multa flagella peccatoris :* Châtiez-moi, mon Dieu, ou par la douleur, ou par la confusion, ou par la perte de tout ce que j'aime; ou, si vous le voulez, par tous ces maux à la fois; mais ne punissez pas mes péchés par d'autres péchés, mes fautes légères par des fautes grièves; je ne crains de votre justice que ce genre de châtiment, tout le reste me paraît venir de votre miséricorde. En voilà assez, chrétiens auditeurs, pour cette première partie. Le péché véniel est une disposition au péché mortel, parce qu'il oblige Dieu à permettre que nous y tombions : quand cela ne serait pas, il nous dispose nous-mêmes insensiblement à le commettre. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Saint Thomas dit que les fautes vénielles nous disposent au péché mortel, à peu près comme les accidents préparent un sujet à recevoir une forme qu'il n'avait pas, c'est-à-dire, selon la pensée de l'ange de l'école, que les fautes vénielles sont dans notre âme, à l'égard des grands péchés, ce que la sécheresse et la chaleur sont dans les matières combustibles à l'égard du feu : le bois se sèche et s'échauffe peu à peu, de telle sorte qu'il ne faut qu'une étincelle et qu'un moment pour l'enflammer; ainsi notre cœur, à force de donner une entrée facile aux petits péchés, devient insensiblement tellement susceptible des fautes les plus énormes, qu'il y consent à la première tentation.

L'expérience nous donne, sur cette vérité, des connaissances si claires, qu'il semble être inutile d'en demander d'autres preuves. Nous voyons tous les jours que les personnes les plus reservées, pour s'être d'abord donné quelques libertés peu criminelles, s'abandonnent enfin à des désordres dont la pensée leur avait fait horreur pendant longtemps. Un homme qui s'est accoutumé à user de déguisement dans des choses légères, se défend mal d'un mensonge dans une occasion plus importante. Un autre qui, durant longtemps, n'a fait que de petits larcins, s'il se présente une somme considérable, se sent fortement tenté de la retenir : la crainte de perdre la grâce de Dieu combat un moment dans son cœur contre le désir déréglé, mais qu'il est rare que l'avarice ne l'emporte pas sur toutes les considérations surnaturelles!

D'où vient ce désordre, chrétiens auditeurs? C'est que les petites fautes, quelque légères qu'elles puissent être, ne laissent pas de former une habitude qui porte également aux petits et aux grands péchés de même espèce; et quelquefois d'autant plus vivement aux grands qu'aux petits, que l'objet de ceux-là est pour l'ordinaire plus attrayant et plus capable de satisfaire la passion.

Avec quelle facilité surtout cette habitude pernicieuse ne se contracte-t-elle pas, si à peine on y fait attention, si on ne prend aucun soin pour en arrêter le progrès! Dans peu elle se fortifie et elle se rend entièrement incurable; telle qu'une maladie légère, qui devient mortelle si l'on ne se hâte d'y remédier; ou telle qu'une blessure peu profonde qui s'envenime, qui se corrompt, et qui pour avoir été négligée, corrompt ensuite tout le corps.

D'ailleurs, il y a quelquefois si peu de différence entre le péché mortel et le péché véniel, que quand on s'est accoutumé à celui-ci, on commet encore l'autre sans y songer, et cela d'autant plus facilement que souvent on ignore jusqu'où l'on peut aller sans pécher mortellement. Il arrive tous les jours qu'une médisance, qu'on croit légère, est réellement très-considérable à cause des circonstances; qu'une somme, qui semblait mériter peu d'attention, est plus que suffisante pour faire un larcin qui donne la mort à l'âme; enfin, qu'une pensée ou une action, qui paraît assez innocente, est néanmoins extrêmement criminelle. Dans toutes ces rencontres, l'âme qui n'est pas instruite, qui doute, qui se flatte, qui ne veut pas se donner la peine d'examiner, suit l'habitude, qui l'emporte et qui l'engage dans de grands crimes.

Mais quand ces sortes de chutes et de rechutes ne seraient pas capables de produire en nous une habitude vicieuse, du moins on ne peut douter que l'habitude qu'on aurait acquise de la vertu opposée n'en reçoive quelque atteinte; en sorte qu'elle fait toujours moins de résistance à la seconde attaque qu'à la première. Cette jeune personne ne put hier entendre sans rougir certaines paroles qui blessaient la pudeur, elle les écouta cependant; aujourd'hui on a retouché la même matière en sa présence, et elle n'en a point été troublée; demain elle y trouvera du plaisir, et je ne sais si bientôt après, elle ne se relâchera pas jusqu'à ouvrir elle-même de semblables discours.

Enfin tout le monde sait que pour peu qu'on donne à la passion, elle devient plus avide, plus insolente, et qu'elle presse toujours jusqu'à ce qu'on lui ait accordé davantage. C'est ainsi, chrétiens auditeurs, que se sont perdus tous les scélérats; aucun d'eux n'a commencé par un grand crime. Il est certain que s'ils s'en étaient tenus à leurs premières actions, ils auraient été la plupart assez innocents; mais quand on a pris la course sur un penchant rapide, il est moralement impossible de s'arrêter avant d'être parvenu jusqu'au bas. Voilà pourquoi le démon, qui ne serait pas satisfait s'il ne nous

ravissait la grâce de Dieu, ne commence néanmoins jamais par nous porter à commettre un péché grief; il ne demande d'abord que de simples regards à ce jeune homme; il sera content s'il peut inspirer de la vanité à cette fille, et à cette femme du goût pour les modes et pour les vains ornements, parce qu'il est sûr qu'il ne saurait manquer d'aller plus loin, et que, sans même qu'il s'en mêle, on en viendra à quelque chose de plus criminel. Croyez-moi, chrétiens auditeurs, quiconque ne veut qu'éviter le péché mortel, ne se met guère en peine de l'éviter. C'est une chimère que ce plan de vie où l'on se propose de ne manquer à rien d'essentiel, et de se permettre d'ailleurs, contre la loi de Dieu, tout ce qu'elle ne défend que sur des peines légères. Si vous croyez connaître quelqu'un qui se soutienne constamment en suivant cette règle, soyez sûr que vous vous trompez, et qu'il est ou plus méchant, ou plus réservé que vous ne pensez : autrement il aurait trouvé le moyen d'accorder Dieu et le monde; accord impossible, selon la parole du Sauveur.

A toutes ces raisons on peut encore ajouter que nous aimons naturellement le repos, et que c'est ce que nous cherchons par tous nos travaux et par toutes nos fatigues. Or, il n'y a point de repos dans le milieu, dit saint Bernard, il ne se trouve que dans les deux extrémités, ou dans la plus exacte vertu, ou dans le dernier déréglement, ou dans le comble de l'amour, ou dans l'abîme de l'insensibilité : *Hinc amor, inde stupor*. Ceux qui sont sans réserve à Jésus-Christ sont heureux, parce qu'ils possèdent la source de tous les biens; ceux qui sont entièrement dévoués à Lucifer, se croient heureux aussi, parce qu'ils ne sentent pas leur mal. Dans l'amour parfait, la conscience est calme et la concupiscence domptée; dans l'insensibilité formée, la concupiscence est assouvie et la conscience muette. Mais si on prétend ménager ces deux ennemis, en donnant à la concupiscence les petits objets, les grands à la conscience, peut-on dans ce partage ne pas souffrir également de l'une et de l'autre, vu que ni l'une ni l'autre n'est satisfaite? La concupiscence, qui est insatiable, est irritée par le peu qu'on lui donne, au lieu d'en être rassasiée; la conscience, qui est délicate, est blessée par les plus légers fardeaux qu'on lui impose, et par ses cris elle trouble la paix du cœur. Un état si violent est insupportable à l'homme; s'il ne se résout à retrancher les fautes les plus légères, il est, en quelque sorte, contraint de se plonger dans les plus horribles désordres.

Vous me direz peut-être qu'il semble suivre de ce discours, que c'est une nécessité d'être saint pour quiconque veut se sauver. Non, chrétiens auditeurs, ce n'est pas ce que je dis; mais je suis persuadé que pour parvenir au séjour de la gloire, il est nécessaire d'aspirer à la sainteté. Quand tout ce que j'ai avancé jusqu'ici ne le prouverait point assez, saint Paul ne nous permet pas d'en douter : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra*. Mes frères, dit ce grand apôtre, Dieu ne se contente pas d'une vertu médiocre et imparfaite, il veut que vous vous sanctifiiez : vous l'avez voué sur les fonts sacrés, et l'Eglise ne vous a reçus dans son sein que sur la parole que vous lui avez donnée, de travailler sans relâche à imiter la sainteté du Fils de Dieu et de son Père céleste. Etre baptisé et être revêtu de Jésus-Christ, c'est la même chose : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra*. Je sais que toute la nature frémit à cette seule pensée, qu'elle combat de toutes ses forces contre une si généreuse résolution, qu'elle y oppose mille obstacles qui paraissent invincibles; je sais qu'elle se figure des monstres et des précipices dans le chemin de la sainteté; mais la nature est aveugle et insensée, elle a fait les mêmes difficultés à tous les saints qui ont entrepris de la détruire.

Demandez à ces grandes âmes si cette nature avait sujet de trembler et de prendre de si vives alarmes; en est-il une seule qui se soit jamais repentie de ne l'avoir pas écoutée? En est-il une seule qui n'ait béni Dieu mille fois d'avoir résisté aux penchants naturels, et de les avoir forcés de plier sous l'aimable joug de la grâce? Suivrons-nous toujours nos imaginations et nos folles erreurs, au lieu de nous rendre au témoignage de tant de personnes irréprochables, qui se sont convaincues, par leur propre expérience, de la vanité de nos appréhensions? Ne craignez rien, âmes chrétiennes, ce n'est point au travail que je vous invite, c'est au repos, c'est à la joie, c'est à un paradis anticipé, c'est à la véritable félicité : il ne s'agit que de se résoudre, que de dire une fois pour toutes : Je veux être saint, quoi qu'il m'en coûte; ce pas une fois fait, vous voilà hors des épines, ce ne sont plus que fleurs, que sources abondantes de plaisirs, ce n'est plus que paix, que tranquillité, que délices ineffables. Faisons-le aujourd'hui, chrétiens auditeurs, ce pas important. Allons voir si on nous trompe ou si on nous dit vrai, quand on nous parle du bonheur qui accompagne la vertu : si nous trouvons moins qu'on ne nous promet, il ne nous en coûtera que de revenir sur nos pas, que de nous replonger, si nous le voulons, dans cette fange qui a pour nous tant de charmes. Mais c'est en vain, ô mon Dieu, qu'on nous presse de franchir ce pas décisif, jamais nous ne le ferons que vous ne nous tendiez la main; c'est à vous de nous attirer dans le jardin de vos parfums et de vos chastes plaisirs. Heureux les hommes à qui vous daignez faire cette faveur! Que de louanges, que d'actions de grâces, que d'amour ne vous rendent-ils pas dès cette vie, pour les avoir mis dans une voie qui les conduit si sûrement, si doucement, si délicieusement au terme et au comble de tous les désirs, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit!

SERMON

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

La cause du péché dans l'homme qui le commet est une haine mortelle contre Dieu : l'effet du péché dans Dieu contre qui il est commis, est une haine infinie contre l'homme.

Ecce ascendimus Hierosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte.

Nous allons à Jérusalem, où le Fils de l'homme doit être livré aux princes des prêtres et aux scribes, et condamné par eux à la mort (*S. Matth., chap.* XX).

Quelques jours avant que le Fils de Dieu dût mourir, il prit à part ses disciples, et leur dit en secret tout ce qui lui devait arriver à sa passion. Le Fils de l'homme va être vendu aux Juifs, jugé digne de mort, remis ensuite au pouvoir des Romains, qui en feront des risées, qui le flagelleront et qui l'attacheront à la croix : *Et tradent eum gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum.* Que dites-vous de cette prophétie, chrétiens auditeurs? Est-il rien de plus clair, rien de plus précis, rien de mieux marqué que ces circonstances? Cependant, si nous en croyons saint Luc, les apôtres n'y comprirent rien, ce fut pour eux une énigme impénétrable : *Et ipsi nihil horum intellexerunt.* Vous en êtes surpris sans doute; pour moi, je ne m'en étonne pas. Qui jamais aurait pensé que l'innocence, que la sainteté même pût être susceptible du moindre soupçon, qu'enfin un homme aussi bienfaisant, aussi aimable que le Fils de Dieu, pût être l'objet d'une haine si envenimée?

Mais est-il vrai, chrétiens auditeurs, comme on nous l'a si souvent prêché, comme saint Paul lui-même nous l'enseigne dans son Epître aux Hébreux, est-il vrai que quiconque fait un péché mortel se rend coupable envers Dieu d'une injustice aussi cruelle, aussi odieuse que l'injustice des Juifs? Si cela était, se trouverait-il un seul homme qui voulût pécher mortellement? Peut-on aimer un plaisir, ou son intérêt, jusqu'à haïr Dieu, qui n'est qu'amour et que tout ce qui est en lui rend infiniment digne d'être aimé? Cela n'est que trop vrai, mais il est vrai aussi qu'on n'y fait guère de réflexion quand on pèche. Les Juifs, tout pervers qu'ils étaient, n'auraient jamais crucifié le Roi de gloire, dit l'Apôtre, s'ils l'avaient connu : à combien plus forte raison les chrétiens à qui l'Evangile a inspiré tant d'humanité et tant de douceur, seraient-ils éloignés d'offenser Dieu, s'ils savaient combien il se sent outragé par leurs crimes? Il me semble qu'il ne sera pas inutile de consacrer un de nos entretiens à un sujet si important. Si nous ne disons pas des choses assez fortes pour convertir le pécheur, j'espère que le Saint-Esprit nous en inspirera d'assez raisonnables pour affermir les gens de bien dans l'horreur qu'ils ont du péché. C'est sur votre entremise, Vierge sainte, que cette espérance est fondée; vous ne refuserez pas d'exaucer la prière que nous vous adressons avec l'Eglise : *Ave, Maria.*

Je ne vois que deux règles par où l'on puisse bien juger de la malice et de l'indignité du péché. Il faut tâcher de démêler les sentiments qui le font naître dans le cœur de la créature; il faut, s'il est possible, découvrir les sentiments qu'il fait naître dans le cœur de Dieu. Je dis que la cause du péché dans l'homme qui le commet, c'est une haine mortelle contre Dieu; je dis que l'effet du péché dans Dieu contre qui il est commis, c'est une haine infinie contre l'homme. Il n'est rien de si odieux que de haïr ce qui est infiniment aimable, il n'est rien de si odieux que ce qui est haï d'un être infiniment bon : c'est par cette double haine que je prétends vous donner aujourd'hui une éternelle aversion du péché mortel. Je parlerai dans le premier point de la haine qu'il renferme en soi contre Dieu; et dans le second, de la haine qu'il s'attire de la part de Dieu.

PREMIER POINT.

Oui, chrétiens auditeurs, l'homme se porte au péché parce qu'il hait son Dieu. Il s'écarte des voies que lui prescrit ce Dieu, son maître souverain : voilà comme les premiers pas de sa haine; il méprise les dons de ce Dieu bienfaisant : voilà le progrès de sa haine; il voudrait l'anéantissement de ce Dieu éternel : voilà l'excès de sa haine. Développons ces trois réflexions.

C'est un mot que la vérité a arraché de la bouche du plus impie de tous les princes, qu'il est juste que l'homme soit soumis à Dieu : *Æquum est subditum esse Deo.* En effet, si la nature nous inspire du respect pour ceux qui nous ont donné la vie, si elle nous porte à nous assujettir aveuglément à leurs volontés; Dieu étant le Père de nos pères mêmes, les ayant tirés du néant, nous ayant formés dans le sein de nos mères, et ayant créé de rien cette âme qui nous distingue des brutes, et qui nous fait ce que nous sommes; à qui pouvons-nous devoir une soumission plus respectueuse et plus entière qu'à ce maître souverain? De plus, si cette obéissance que tous les sages, toutes les nations de la terre ont jugé qu'on devait aux princes avec justice, n'est fondée que sur la protection qu'ils donnent aux peuples, que sur les soins qu'ils prennent d'assurer leur tranquillité : quoi! messieurs, n'est-ce pas le Seigneur qui nous fournit sans cesse toutes les choses nécessaires à la vie, qui veille autour de nous pour éloigner les périls qui nous menacent? n'est-ce pas lui dont la protection rend invincibles les armes des rois, qui sans ce secours ne pourraient nous garantir un seul moment de la mort? *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Par conséquent Dieu a droit de nous commander, il a droit d'établir des lois qui nous marquent ses volontés; et la résistance qu'on y oppose doit passer pour une désobéissance manifeste, pour une rebellion criminelle.

Selon ce principe, chrétiens auditeurs, voulez-vous savoir ce que c'est que le péché? C'est une parole, une action, un désir

contre la loi de Dieu : ainsi le définissent tous les docteurs après saint Augustin : *Est dictum, factum, vel concupitum contra legem æternam.* Donc, au sentiment de tous les peuples et selon toutes les lumières naturelles, le péché est une révolte formelle, un refus injuste que nous faisons de reconnaître une puissance également absolue et légitime.

Cette rebellion est d'autant plus odieuse que Dieu étant véritablement le maître de de nos biens, de nos vies, de toutes nos actions, et que pouvant exiger tout de nous sans être injuste, et même tout ce qu'il y a de plus difficile, il nous demande peu, et rien qui ne soit raisonnable.

Que les lois humaines nous imposent un joug bien plus pesant ! Elles se réservent la vengeance aussi bien que Dieu, elles punissent l'adultère de mort, et la fornication d'infamie, supplice plus affreux que la mort même; mais de plus, elles nous obligent à donner nos biens, le fruit de nos peines et de nos sueurs, à exposer même nos vies pour le service de la patrie, à nous bannir du lieu de notre naissance, pour aller exécuter dans d'autres mondes, à travers mille périls, les ordres de nos souverains. Ajoutez à cela que le Seigneur pouvant user de la violence et nous forcer de lui obéir, il ne veut rien recevoir que de notre amour; quoique nous soyons ses esclaves à mille titres, il n'exige point de nous une obéissance gratuite, il la paie libéralement; et le prix de nos plus minces travaux, c'est un poids immense de gloire. Enfin, tout ce qu'il nous demande n'a pour but que nos propres intérêts; il n'a besoin ni de nos respects, ni de notre obéissance; il veut seulement nous rendre heureux, il nous offre les moyens de le devenir, et il ne se sert de son autorité souveraine que pour nous obliger de mettre en usage ces moyens.

D'où vient donc, messieurs, que Dieu étant notre roi à tant de titres, qu'ayant sur nous un pouvoir sans bornes, nous refusons de lui obéir dans des choses si faciles, dans des choses qu'il exige avec tant de douceur, dans des choses qui tournent toutes à notre avantage et auxquelles il promet encore les plus grandes récompenses? Est-ce ainsi qu'on en use envers les princes pleins de bonté? Est-ce ainsi qu'on en use envers les princes les plus vicieux, ces princes qui n'ont pour tout mérite qu'une couronne, dont ils sont indignes? Je vois, chrétiens auditeurs, la source de ce désordre : c'est que nous n'aimons pas Dieu, c'est que nous le haïssons en effet. Et voilà pourquoi on ne se contente pas de négliger ses volontés, on va jusqu'à les mépriser, jusqu'à les enfreindre, jusqu'à joindre l'outrage à l'infraction. Le moindre intérêt, le moindre plaisir est plus que suffisant pour nous résoudre à la révolte; bien plus, nous nous révoltons même souvent sans y être portés par aucun motif, ou de plaisir, ou d'intérêt. Il semble que c'est assez que le Seigneur ait fait une loi, pour que nous concevions le désir de la violer. Vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais si ce ne sont pas là des excès d'un cœur envenimé, d'un cœur rempli de haine et d'aversion, j'avoue que je ne vois pas ce que ce peut être.

Ce n'est point un mouvement de haine, me direz-vous, c'est plutôt un manquement de réflexion. On n'y songe pas, j'en conviens, mais c'est pour cela même que je dis qu'on n'aime pas Dieu. Quand on aime celui qui a l'autorité en main, on reçoit aveuglément tous les ordres qui viennent de lui, on les exécute avec empressement, avec joie, sans considérer s'ils sont injustes ou difficiles. N'a-t-on que de l'indifférence pour celui qui nous commande? On examine de sang-froid le commandement, prêt à obéir ou à s'excuser, selon qu'on y trouvera de la justice, de l'avantage ou de la facilité : mais reçoit-on des ordres d'un ennemi? on ne daigne pas seulement y songer. Plutôt que de se soumettre, on renonce à ses véritables intérêts; on aime mieux tout risquer que d'acheter son salut et sa fortune par la moindre complaisance.

En second lieu, le péché ne renferme pas seulement une désobéissance insultante, mais encore une extrême ingratitude; et je prétends que cette ingratitude ne peut être que l'effet d'une haine violente. Je ne vous remettrai point ici devant les yeux les bienfaits de la création et de la rédemption, toutes les grâces particulières que nous avons reçues du Seigneur, et que nous recevons encore tous les jours de sa divine miséricorde. Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu de Dieu, dit saint Paul? Non-seulement vous êtes tout chargés de ses libéralités, mais vous en êtes pour ainsi dire composés. Je ne saurais me résoudre à un plus grand détail, c'est un océan sans fond et sans bornes; je me confonds dans mes idées, je me perds dès que je veux y penser.

Sous ce point de vue, chrétiens auditeurs, comment voulez-vous que nous appelions les offenses que nous commettons contre Dieu? Quand on ne reconnaît point les grâces dont on a été prévenu, quand on les oublie, c'est sans doute la marque d'une ingratitude monstrueuse; mais quand on en vient jusqu'à faire injure à son bienfaiteur, n'est-ce pas se rire et de lui et de ses bienfaits? N'est-ce point une haine, d'autant plus forte qu'elle ne peut être vaincue par le souvenir des bienfaits reçus, qu'elle semble s'irriter par ceux qu'on reçoit actuellement, et qu'elle se sert même de ces biens pour offenser celui qui en est l'auteur?

Comment puis-je, disait le chaste Joseph à la femme de son maître, laquelle le sollicitait à pécher, comment puis-je faire cette injure à votre mari? J'ai actuellement en mon pouvoir tout ce qu'il possède, il m'a tout abandonné, hors vous, qui êtes son épouse. Quelle raison pourrait me porter à le déshonorer? Quel sujet ai-je de le haïr jusqu'à ce point? Je pourrais avoir oublié ses anciens bienfaits, mais je suis encore chargé, environné de ses faveurs : *Quomodo ergo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum?* Joseph trouve impossible un péché qu'il pou-

vait commettre impunément, un péché auquel on le presse de consentir; dans un âge où l'on a si peu de forces pour résister à de pareilles tentations, il le trouve impossible, parce qu'il aime son bienfaiteur. D'où vient donc qu'un homme qui se voit dans le monde comme dans la maison de Dieu, qui s'y voit maître de toutes les créatures, qui ne vit, qui ne respire que par la pure miséricorde de ce Dieu, peut consentir au crime qui déshonore l'auteur de tant de biens? N'est-ce pas parce qu'il ne l'aime point? Mais lorsqu'au lieu de résister au péché, il cherche les occasions de le commettre, lorsque non-seulement il ne se défend pas de ceux qui le sollicitent, mais qu'il sollicite même ceux qui se défendent, qui peut nier qu'il ne haïsse celui qui lui a donné tant de sujets de l'aimer?

Je sais que nous excusons souvent nos désordres sur nos inclinations perverses, sur notre faiblesse naturelle; mais on ne peut pas dire que l'ingratitude soit un vice qui naisse avec nous, vu que naturellement nous avons tant de pente vers la vertu opposée. Quoique Rome eût désiré la mort de César, qui l'avait assujettie, quoique depuis longtemps elle cherchât, pour ainsi parler, parmi les citoyens quelqu'un qui s'ennuyât de l'esclavage et qui brisât les chaînes sous lesquelles elle gémissait, cependant elle eut quelque horreur de recevoir ce service du favori de l'usurpateur. Auguste, son successeur, ayant pardonné à Cinna le complot qu'il avait formé contre sa vie, les Romains furent si sensibles à cette grâce faite à celui qui avait conspiré pour les affranchir, que la reconnaissance qu'ils en eurent étouffa d'abord dans leur âme cette haine de la monarchie, qu'ils avaient sucée avec le lait et qui semblait ne devoir jamais s'éteindre. Cette grâce seule les accoutuma au joug, ils aimèrent mieux être esclaves que paraître ingrats. C'étaient des païens, chrétiens auditeurs, qui avaient ces sentiments; et néanmoins la bonté du Seigneur, sa facilité à pardonner mille fois nos propres fautes, ne peut faire sur nous une pareille impression? La reconnaissance fait aimer ceux qu'on a sujet de haïr. O Dieu! est-ce que la haine que nous avons pour notre divin maître est plus forte que la haine de ce peuple contre ses tyrans?

Quelque peu de ménagement que méritent les pécheurs, si cependant saint Ambroise ne s'était pas servi le premier de l'exemple même d'un chien, pour apprendre à l'homme la reconnaissance, je n'aurais osé rapporter ce que je vais vous dire. Il y a environ deux ans qu'étant dans une ville de France, on me raconta que depuis peu un chien ayant mordu son maître, qui entrait brusquement et en masque dans sa maison, ce pauvre animal en conçut un regret si vif, qu'il fut impossible de l'en consoler; il s'alla mettre dans un réduit obscur, d'où l'on tâcha en vain de le retirer, quelques caresses qu'on lui pût faire; on lui présenta à manger et à boire tout ce qu'on savait être le plus de son goût, sans qu'on pût jamais le résoudre à y toucher; enfin il mourut dans trois jours de la violence de sa douleur, ne pouvant résister au désespoir de s'être mépris dans la personne de celui qui le nourrissait, et qui était lui-même pénétré de tristesse de ce qu'il ne pouvait le sauver, lorsque la reconnaissance le rendait encore plus aimable. Ce trait revient à la plainte que faisait David : *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.*

Oui, chrétiens auditeurs, l'homme que Dieu avait établi roi et seigneur de tous les animaux de la terre, qu'il avait si fort distingué d'eux en le créant raisonnable et immortel, cet homme a perdu les sentiments de l'homme, il s'est avili jusqu'à la condition des bêtes, il leur est devenu semblable en tout. Que dis-je, hélas! n'est-ce qu'une ressemblance entière? cet homme n'a-t-il point tellement dégénéré, n'a-t-il point tellement corrompu ses inclinations naturelles, qu'il y a lieu de souhaiter aujourd'hui qu'il eût un peu plus de ressemblance avec les bêtes, et que dans sa fureur il épargnât au moins, à leur exemple, celui qui lui a tant fait de bien et qui ne lui a jamais fait que du bien?

Mais ce n'est pas encore assez : non-seulement le pécheur donne des marques de sa haine contre Dieu par sa désobéissance et par son ingratitude, mais on peut dire, avec saint Bernard, qu'il hait Dieu véritablement, et que cette haine est formelle et expresse, non-seulement parce qu'il lui fait du mal autant qu'il le peut, mais parce qu'il lui en souhaite beaucoup plus qu'il n'est capable de lui en faire. Quiconque peut se résoudre à offenser le Créateur, le maître de toutes choses, s'il veut de bonne foi examiner les sentiments qui le font agir, reconnaîtra qu'il voudrait qu'il n'y eût point de Dieu, ou du moins que ce Dieu manquât ou de justice ou de puissance pour le punir : et n'est-ce pas là désirer son entière destruction? Pour donner un nouveau jour à cette vérité, je vous ferai observer dans la plupart des pécheurs certaines dispositions à l'égard de Dieu, qui ne peuvent être que des effets de l'aversion extrême qu'ils ont pour lui.

Quelle peine ces pécheurs ne se font-ils pas de donner quelque croyance aux paroles de leur Dieu! Il ne pouvait s'expliquer plus clairement, il a confirmé ce qu'il a dit par une infinité de prodiges; les Grecs, les Romains, les Juifs, les gentils, les idolâtres, toute la terre, ont cru les vérités qu'il a enseignées, mais un pécheur ne peut encore y ajouter foi. Il n'a nulle raison de douter, et il lui plaît de douter de tout; plutôt que de convenir que Dieu a dit vrai, il aura l'audace de soutenir que tout l'univers s'est aveuglé, qu'il a donné dans le piége, et que lui seul s'est défendu d'une illusion si générale. D'où vient cette obstination présomptueuse? C'est que, pour nous rendre un point incroyable, il suffit qu'il soit proposé par une personne que nous n'aimons pas, quelque probabilité que la chose puisse avoir d'ailleurs. Voilà

pourquoi les théologiens disent que, pour avoir la foi actuelle, ce n'est pas assez que l'entendement soit éclairé, qu'il faut encore que le cœur soit favorable à celui qui découvre l'objet de la foi, et qu'il pousse l'esprit, qui n'est attiré que faiblement par des vérités obscures en elles-mêmes.

Mais que dites-vous de la facilité ou plutôt du penchant extrême qui les porte à blâmer le Seigneur et à censurer sans cesse les ordres établis par sa sagesse infinie? Tantôt il a fait l'homme trop faible pour les commandements qu'il avait à lui donner, tantôt il exige tyranniquement une soumission qu'il n'ignore pas nous être impossible; il ne s'est point assez fait connaître à l'homme, il aurait pu nous donner plus de lumières sur la religion, et ne nous pas laisser dans la cruelle incertitude qui nous expose à tant de périls. S'ils n'ont rien à dire sur ce qui les touche, ils se scandalisent, ils murmurent contre la manière dont Dieu en use envers les infidèles qui n'ont jamais connu Jésus-Christ, envers les enfants qui sont morts sans avoir reçu le baptême, envers les gens de bien qui souffrent et les méchants qui triomphent. N'est-il pas étrange que des créatures viles et aveugles, telles que nous sommes, prétendent donner des avis au Seigneur et régler sa conduite? Est-ce que nous pouvons être persuadés qu'en effet le Créateur est injuste, qu'il a manqué de bonté ou de conseil, qu'il aurait mieux fait s'il avait pris notre avis, qu'il est moins éclairé qu'un vil insecte qu'il a formé de terre par une parole, et qui retourne en terre quelques jours après qu'il en a été tiré? Non, messieurs, nul homme n'est assez insensé pour tenir ce langage avec réflexion. Mais quand on a de la haine pour une personne, on ne peut rien approuver de ce qu'elle fait, on trouve à redire à tout sans raison, sans apparence même de raison, malgré les raisons claires et évidentes qu'on aurait de faire des jugements plus favorables. Pour concevoir que les plaintes et les murmures des libertins sont des effets de leur perversité, remarquez combien ceux qui aiment Dieu ont des sentiments contraires aux sentiments de ces impies, et combien de fois ils semblent même former des plaintes opposées. Ils trouvent que la connaissance de Dieu nous est aussi naturelle que la raison et le sentiment, *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine;* que le Seigneur n'a donné que trop de preuves des vérités qu'il lui a plu de nous révéler, *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis;* enfin que la voie de ses commandements est trop large, et qu'ils ne trouvent point de difficulté à y marcher, *Latum mandatum tuum nimis.*

Messieurs, saint Augustin, au premier livre de ses Confessions, ne peut marquer assez son étonnement sur l'ordre que Dieu lui donne de l'aimer, et qu'il lui donne sous les plus grièves peines. Quoi! Seigneur, lui dit-il, n'avais-je pas déjà assez de raisons de vous accorder mon amour? Vous me menacez des maux les plus grands, si je refuse de vous aimer: est-ce qu'il est un mal plus terrible que de ne vous aimer pas? *Quid tibi sum, Domine, ut amari te jubeas a me, et nisi faciam, irascaris mihi et mineris ingentes miserias? Parvane est miseria, si non amem te?* Si c'est un si grand mal de n'aimer pas Dieu, chrétiens auditeurs, que doit-on dire de ceux qui le haïssent, de ceux dont le cœur est plein de fiel contre cette source inépuisable de douceur, qui ont de l'aversion pour cet être si parfait, cet être le principe, la fin, le centre, le bonheur de toutes les créatures, cet être qui est la beauté de la beauté même et la bonté de tout ce qu'il y a de bon dans l'univers? Quel aveuglement, quelle fureur peut porter vos créatures à vous haïr, ô mon Dieu, vous qui êtes leur père et leur roi; à vous haïr jusqu'à se révolter ouvertement contre cette autorité infinie dont vous usez avec tant de tendresse, jusqu'à oublier tous vos bienfaits, jusqu'à s'en servir même contre vous, jusqu'à désirer même votre entière destruction, jusqu'à vous détruire dans leur esprit, autant qu'il est possible, par les pensées de murmure et de blasphème qu'elles y entretiennent!

Esprits de ténèbres, et vous, âmes réprouvées, qui souffrez dans les enfers tant de peines différentes, que vous êtes malheureuses de haïr celui qui vous a formées, celui dont l'amour rend les séraphins si heureux! Oh! que vos supplices me paraîtraient légers, si vous pouviez souffrir et aimer en même temps! Que j'ai de peine à comprendre comment ils peuvent être assez violents, ces supplices, pour vous obliger à vouloir du mal à celui qui vous a tant aimées, et qui vous aimerait encore si vous ne l'aviez contraint de vous haïr! Mais enfin il ne vous aime plus, sa miséricorde s'est changée en dureté à votre égard, il n'est plus pour vous qu'un Dieu inflexible et impitoyable. Mais nous, quelle raison pouvons-nous avoir de haïr Dieu, dans le temps qu'il nous comble de biens, qu'il nous offre sa miséricorde, sa grâce, son bonheur, et, ce qui me paraît plus aimable encore, dans le temps qu'il nous offre son divin amour? Vous ne serez pas surpris après cela, messieurs, lorsque je vous dirai que le Seigneur hait le péché à son tour; mais peut-être le serez-vous d'apprendre jusqu'à quel point il le hait, et quelles marques il a données de cette haine. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Origène, parlant de la mort d'Ananie et de Saphire, rapportée dans les Actes des Apôtres, dit que la cause de cet accident tragique fut un rayon de lumière par lequel Dieu leur fit connaître le crime qu'ils avaient commis, et dans lequel il leur représenta ce crime si difforme et si horrible, qu'ils n'en purent soutenir la vue un seul moment. Je ne crois pas, messieurs, que le péché puisse être envisagé par aucun endroit plus capable de faire une si grande impression, que par la haine infinie que Dieu lui porte; et il me semble que ce n'est pas seulement à la faveur d'un simple rayon que cette haine peut

être aperçue, mais que nous sommes tous environnés des lumières qui nous la découvrent.

Les marques les plus frappantes que Dieu a données de l'aversion infinie qu'il a pour le péché, c'est la condamnation du premier ange, et de cette multitude innombrable d'esprits qui furent complices de sa révolte ; c'est le châtiment du premier homme ; c'est enfin la rigueur de la justice qu'il exerce contre son propre fils.

Il est certain que Lucifer était le chef-d'œuvre du Créateur ; qu'entre ses autres ouvrages il brillait comme le soleil entre les étoiles ; que Dieu s'applaudissait d'avoir formé une créature si accomplie, qu'il la regardait avec une complaisance particulière ; et cependant ce malheureux ange n'eut pas plutôt consenti au péché, qu'il devint abominable aux yeux de Dieu ; que Dieu ne put se résoudre à le souffrir un seul moment en sa présence ; qu'il se détermina à le perdre ; qu'il n'y eut point de lieu assez éloigné du ciel, assez sombre pour engloutir cet objet d'horreur ; il fallut creuser exprès un enfer au centre du monde, pour l'y précipiter dans d'éternelles ténèbres.

Je me représente un grand vase d'or enrichi de mille diamants, et plus admirable encore par l'ouvrage où le maître le plus habile ait jamais signalé son art ; je me représente ce vase précieux sur lequel il tombe par hasard une goutte d'une liqueur si infecte que l'ouvrier le rompt, le brise sur l'heure en mille pièces, qu'il fait ensevelir si profondément qu'il ne les puisse jamais voir, et qu'elles ne puissent jamais être vues de personne. Ce vase eût pu être lavé, il eût pu être purifié par le feu ; mais après cette infection toutes les eaux de la mer, toute la sphère du feu, ne suffisent pas pour faire vaincre l'aversion qu'on en a conçue ; ni la richesse du métal, ni l'éclat des diamants, ni l'excellence du travail, ne donnent plus aucune envie de le conserver. Quel plaisir n'eût pas eu l'ouvrier de voir briller ce chef-d'œuvre dans le palais d'un monarque connaisseur ! Mais après qu'il a été souillé, il ne peut plus l'employer à aucun usage ; il le perd sans regret et sans ressource.

Quel doit être ce poison, chrétiens auditeurs, qui de la plus parfaite des créatures, qui même d'un si grand nombre de créatures si parfaites, remplies de tant de lumières, ornées de tant de dons naturels et surnaturels, a pu faire autant d'objets d'horreur pour celui qui les avait formées, et dont elles étaient les images les plus riches et les plus ressemblantes ? Il ne veut pas même entendre parler ni d'expiation, ni de pénitence ; il ne lui reste pour elles aucun mouvement ni de tendresse, ni de pitié ; la haine qu'il leur porte est infinie, elle ne peut être ni éteinte, ni adoucie.

Mais, messieurs, si un seul péché a pu rendre odieuses au Seigneur des créatures si excellentes, si parfaites, des créatures qui faisaient sa gloire ; que sera-ce de vous, hélas ! vile créature, ver de terre, homme pétri de fange et de limon, que sera-ce de vous lorsque vous aurez reçu dans votre âme un péché mortel ? Croyez-vous qu'il puisse souffrir des vases d'argile après une infection si horrible, lui qui, à cause d'une infection pareille, a sacrifié des vases d'un si grand prix ? Que sera-ce de ces hommes qui ont commis mille péchés, qui se vautrent dans l'ordure, qui y demeurent plongés et comme ensevelis depuis tant d'années, de ces hommes dont les sens, dont les facultés corporelles, dont les puissances spirituelles sont sans cesse abreuvées du même poison ? Qui peut exprimer l'horreur qu'en ont et Dieu et les anges ?

Je trouve une seconde preuve dans le châtiment d'Adam. Je ne sais si vous avez jamais examiné quelle colère sa désobéissance a allumée dans le cœur de Dieu, d'abord contre ce premier homme, et ensuite contre sa postérité ; oui, chrétiens auditeurs, toute sa race, tout ce qui portera un seul trait d'Adam désobéissant, réveillera la haine de Dieu ; tant qu'il y aura une goutte de ce sang sur la terre, le Seigneur sera irrité, et il exercera une vengeance sévère. Il n'y a eu de grâce pour personne, il a armé contre l'homme l'homme même, toutes les créatures, toute la nature, les animaux, les plus vils insectes, l'air, l'eau, les vents, la terre et le feu ; les guerres, les pestes, les incendies, tout ce que nous font souffrir la pauvreté, les maladies, la rigueur des saisons, tout cela est un effet de la colère divine. Voilà déjà six mille ans qu'il se venge ; sa vengeance n'est point encore assouvie. *Ignis accensus est in ira ejus, et ardebit usque ad inferni novissima :* Dieu ne cessera point de sévir que tout l'univers ne soit consumé par le feu de cette colère, qu'il ne reste plus aucune trace du crime qui l'a allumée.

Comment se peut-il faire que rien de tout cela ne nous épouvante ? Quelle est notre insensibilité, pour ne pas dire notre insolence, d'oser pécher à la vue d'un Dieu qui hait le péché jusqu'à ce point, dans le temps même que cette haine se déclare par une vengeance si terrible, dans le temps qu'il va partout l'épée et le flambeau à la main, brûlant et extirpant les restes d'une rébellion si ancienne ?

J'ai dit que sa vengeance durera jusqu'à la fin du monde ; mais l'enfer, qui est la peine de nos péchés actuels, durera toute une éternité. Quand j'ai dit l'enfer, l'éternité, c'est plus qu'on n'en pourrait expliquer dans plusieurs discours, ce sont tous les maux, c'est une durée qui va au-delà de tous les temps. Ce que j'ai à dire à ce sujet, c'est que Dieu n'est point injuste, que sa haine n'est point, comme dans les hommes, un effet du caprice, ou d'une aveugle antipathie : au contraire, il est infiniment bon, et il aime infiniment tout ce qu'il a créé, son penchant le porte à la douceur et à la clémence ; il ne trouve rien en lui qui l'anime à la colère, dit saint Augustin, ou qui le porte à la vengeance ; si quelque motif peut l'y engager, il faut que ce motif vienne de nous, et alors rien n'est plus juste que sa haine, rien n'est

plus proportionné à l'indignité de l'objet qu'il hait. Jugez donc combien le péché mérite d'être haï, puisque Dieu le haïra, le persécutera, le punira éternellement.

Voilà ce que Dieu fait pour se venger du péché. Mais rien ne fait mieux voir combien il le hait que ce qu'il a fait pour le détruire. N'est-ce pas dire beaucoup, qu'il a voulu descendre du ciel, et mourir lui-même pour l'effacer? Ne fallait-il pas que Samson eût une haine bien vive contre les Philistins, pour se résoudre à périr lui-même, afin de les perdre en même temps? L'histoire nous apprend que des personnes se sont empoisonnées, se sont percées, se sont fait brûler toutes vivantes, pour avoir le plaisir de voir brûler leur ennemi. Je dis que c'est l'effet d'une haine étrange, puisque cette haine est plus forte que l'amour que chacun a pour soi-même. Or, le Fils de Dieu a haï le péché jusqu'à vouloir mourir pour le détruire. Ce qui est étonnant, c'est qu'il ne fallait rien moins que cette mort pour empêcher l'effet du péché dans un seul homme. Oui, il fallait qu'un Dieu se fît homme, et qu'il mourût. Toutes les pénitences, les austérités, la mort de toutes les créatures, ce n'était rien; le péché était une offense plus capable d'allumer la haine du Seigneur, que le prix multiplié des plus nobles victimes n'était capable d'éteindre cette haine. Ah! mes frères, si vous êtes frappés de voir votre Dieu exercer une vengeance éternelle contre les chefs-d'œuvre de ses mains, contre les anges prévaricateurs, contre l'homme désobéissant, vous vous dites à vous-même qu'il n'est rien que vous ne deviez faire pour éviter ce châtiment qui vous paraît juste : mais lorsque ce même Dieu n'est pas désarmé par cette peine, lorsque sa haine subsiste tout entière, vous jugez que rien de créé ne peut être un sacrifice propre à réparer l'outrage que le péché fait à Dieu, et que pour anéantir dans les pécheurs ce qui rend sa haine irréconciliable, il faut un sacrifice d'un ordre supérieur; vous jugez que le péché, qui demande un sacrifice d'un prix infini, est lui-même un mal infini; vous jugez que ce mal, qui n'a pu être détruit que par la mort d'un Dieu, est le mal de Dieu, le mal dont lui seul connaît toute l'énormité, puisqu'il en poursuit la vengeance jusque sur son propre fils, jusqu'à répandre le sang de ce fils unique, jusqu'à faire expirer dans l'ignominie ce fils en tout égal à lui. Voilà, chrétiens auditeurs, voilà tout à la fois la malice du péché et la richesse de la bonté du Seigneur dans toute leur étendue. Un mal qui ne peut être lavé que dans le sang d'un Dieu, un Dieu qui prodigue son sang pour détruire ce mal en nous : peut-il être rien de plus propre à nous donner de l'horreur pour le péché, à nous inspirer la plus vive reconnaissance envers la miséricorde divine? Oui, si un Dieu a versé son sang pour détruire le péché, de tous les objets les plus odieux, l'unique odieux à sa vue, il l'a fait encore parceque le péché était un obstacle aux effets de sa tendresse pour nous : il est mort par la haine qu'il portait au péché, il est mort aussi par l'amour qu'il a eu pour nous. Entrons dans ce double sentiment à notre tour, haïssons le péché plus que la mort, aimons notre Dieu plus que nous-mêmes, mettons-nous dans cette invincible disposition, que rien ne nous rapproche jamais du péché, que rien ne puisse nous séparer de notre Dieu, Ainsi soit-il.

SERMON.

SUR LA CONSCIENCE.

La conscience, par ses reproches amers, produit continuellement dans l'âme du pécheur le tourment le plus cruel; elle y produit par ses menaces terribles la plus mortelle frayeur.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas fâcite semitas ejus.

C'est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voix du Seigneur, et rendez droits ses sentiers (*S. Luc, chap.* III).

Quoique le prophète Isaïe ait voulu marquer par ses paroles la prédication de saint Jean-Baptiste, et que saint Jean se les applique lui-même; si néanmoins on les veut prendre dans un sens figuré, il n'est rien à quoi elles puissent mieux convenir qu'à la conscience : car enfin on ne peut nier que la conscience ne soit la voix du Seigneur qui se fait entendre au fond de l'âme, dans ce désert si éloigné de la vue des hommes, où nous n'avons que Dieu seul pour témoin et de nos vertus et de nos crimes. Comme la voix a été donnée à l'homme pour être l'interprète de ses sentiments et de ses désirs, de même Dieu se sert de la conscience pour nous faire sentir ce qu'il juge de chaque chose, et ce qu'il attend de chacun de nous.

Cette voix secrète forme diverses paroles intérieures, pour exprimer les différentes leçons et les ordres qu'il plaît à Dieu de donner à sa créature. Elle a encore, pour ainsi parler, plusieurs tons, plusieurs accents, pour nous représenter les dispositions différentes de son cœur à notre égard. Elle est dure et éclatante dans sa colère, elle se radoucit pour nous expliquer son amour, elle s'abaisse pour nous marquer son indifférence. En un mot, on peut dire qu'elle est le lien du commerce que Dieu daigne avoir avec nous, l'organe le plus ordinaire dont il se sert pour toucher nos cœurs et pour nous ouvrir le sien. C'est elle, chrétiens auditeurs, qui sert aujourd'hui de précurseur à Jésus-Christ, et qui invite tous les pécheurs à lui préparer le chemin par une prompte et sincère pénitence : *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.* S'ils refusent de l'écouter, s'ils ne se disposent pas à se réconcilier durant ces fêtes, selon le conseil qu'elle leur donne, ils l'obligeront à crier, ou, ce qui est encore plus terrible, ils l'obligeront à se taire. Nous parlerons dans une autre occasion du silence affreux de cette conscience rebutée, je veux aujourd'hui vous entretenir de ses clameurs. Mais gardons nous de rien entreprendre avant de nous être adressés à cette Vierge incomparable qui fut si

prompte à obéir à la voix de l'ange, quand il la salua avec ces paroles : *Ave, Maria.*

Messieurs, il n'y a point de paix pour les impies : *Non est pax impiis, dicit Dominus :* c'est le Seigneur lui-même qui l'a dit, et c'est lui-même qui leur a déclaré une guerre immortelle. Ne les croyez point lorsqu'ils veulent vous persuader qu'ils sont contents, et qu'ils jouissent des plaisirs de cette vie avec une entière tranquillité ; cela est impossible, ils ont sur les bras un trop puissant ennemi : quand on a un Dieu à craindre, quel repos est-on capable de prendre ? Et où sont les pécheurs qui ne le craignent point, si ce n'est ceux qui ne le connaissent pas ? Pour mener une vie triste et malheureuse, il n'est pas nécessaire d'être privé de tous les biens, et accablé de toutes sortes de maux ; un seul mal est capable de nous ôter le sentiment de mille biens, la privation même d'un bien nous prive du plaisir que nous donnerait la possession de tous les autres. Or, quelques grandeurs, quelques richesses que possèdent les impies, ils ne peuvent éviter leur conscience que Dieu réveille, et qu'il arme, pour ainsi dire, contre eux, pour se venger des outrages qu'ils lui ont faits : il n'en faut pas davantage pour les troubler, pour les rendre même entièrement malheureux. Je ne vous dirai point, messieurs, avec saint Jean-Chrysostome que cette conscience est une cruelle torture, une douleur qu'on ne saurait exprimer, qu'elle est le ver de l'esprit, le poison du cœur, un bourreau impitoyable, une nuit sombre et affreuse, une tempête, un orage, une fièvre maligne et intérieure, un combat qui ne finit point ; je me contente de dire que c'est une voix qui ne cesse de se plaindre et de nous épouvanter, une voix qui inquiète par ses reproches, et qui effraie par ses menaces, une voix importune, une voix funeste, une voix qui nous met éternellement devant les yeux nos péchés, et les supplices qu'ils méritent, une voix qui nous exagère sans cesse l'énormité de ceux-là et la rigueur de ceux-ci, afin de nous confondre au souvenir du mal que nous avons fait, et de nous alarmer à la vue des peines qui nous sont dues. Voilà, messieurs, le sujet des deux parties de ce discours. Nous verrons dans la première quelle peine la conscience fait continuellement au pécheur par ses reproches amers, nous verrons dans la seconde quelle frayeur elle lui cause par ses horribles menaces. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT.

Les reproches de la conscience ont deux caractères bien remarquables ; ils sont prompts, ils sont importuns. Le pécheur n'a pas plutôt conçu la volonté d'offenser Dieu, qu'il commence à sentir la peine de son péché : *Parturiit injustitiam, concepit dolorem*, disait David ; il a reçu dans son âme la semence de la douleur, dès qu'il a formé le désir du crime ; et comme ce crime et cette douleur ont été conçus en même temps, il est naturel qu'ils naissent à la même heure, ou que du moins ils se suivent de près. Entrez, dit Philon le Juif, entrez dans le cœur de cet homme qui rend un faux témoignage : *Introspice, si libet, falso jurantis animum*, vous trouverez que, dans le temps même qu'il se parjure, son esprit se trouble, se mutine contre lui-même, se reproche sa lâcheté et sa perfidie : *aspicies eum non quiescere, sed plenum tumultu, trepidationeque accusatum a seipso, et sibi ipsi facientem convicium.* Mais sans pénétrer dans le secret de sa conscience, mettez-lui seulement la main sur le cœur, et voyez comment ce cœur est ému, comment il s'agite, comment il manifeste son émotion par ses fréquentes palpitations ; considérez ses yeux, son visage, ses lèvres, sa voix, sa main qu'il ne lève qu'en tremblant, tout vous découvrira le tumulte qui est dans son âme ; il semble que toutes les parties de son corps, révoltées par sa conscience, refusent de le servir dans ce sacrilége ; vous verrez sa langue même devenir pesante, s'attacher à son palais et porter témoignage contre lui, par les mêmes paroles dont il se sert pour déguiser la vérité.

Le même trouble accompagne les autres crimes ; dès le moment qu'on les fait, la conscience, qui d'abord a réclamé sans bruit, les condamne hautement, se récrie contre la malice du scélérat, demande justice de la violence qu'on lui fait, et se venge elle-même. Mais lorque le crime est achevé, quelles nouvelles clameurs ; quel nouveau supplice ! Alors la passion qui porte au péché étant ralentie, et le peu de plaisir qu'on y a trouvé s'étant aussitôt évanoui, l'âme demeure en proie à la douleur et au repentir. La passion fait qu'on prend le poison sans le regarder, la volupté le tempère par quelques douceurs qui le déguisent à la bouche ; mais quand une fois il est avalé, il est répandu dans les entrailles, il ne se fait que trop reconnaître par les douleurs horribles qu'il cause. Saint Jean-Chrysostome remarque à cette occasion que nous éprouvons tout le contraire de ce que les mères éprouvent dans l'accouchement ; elles enfantent avec douleur, mais cette douleur est bientôt calmée par la joie qu'elles ont d'avoir mis un enfant au monde. Le pécheur, par une révolution tout opposée, fait le mal avec quelque plaisir ; mais à peine a-t-il enfanté ce monstre, qu'il commence à souffrir des tourments qui surpassent tout ce que la cruauté a jamais inventé de plus douloureux.

On dit communément, et cela est vrai, qu'on ne peut comprendre la paix et les délices intérieures que goûte une âme fervente dans la pratique du bien, si on n'a pas soi-même fait l'expérience de ces saintes délices. On peut tenir le même langage à l'égard du trouble et des peines que souffre un mauvais chrétien de la part de sa conscience irritée. Premièrement, elle le poursuit partout, sans cesse elle lui remet devant les yeux son péché, et jamais elle ne lui permet d'en détourner sa pensée, quoi qu'il fasse pour l'oublier. C'est ce que le prophète David a voulu exprimer par ces paroles : *Quoniam*

iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper. Je vois le mal que j'ai fait, et mon crime se présente à moi dans tous les temps et dans tous les lieux. Ce serait peu sans doute, si la conscience ne représentait le péché que tel que la cupidité le faisait paraître avant qu'il eût été commis; mais elle lui ôte ce masque qui l'avait déguisé à la passion, elle le peint tel qu'il est, avec cette affreuse difformité qui a défiguré Lucifer, et qui, du plus bel ouvrage du Seigneur, en a fait dans un moment la plus hideuse et la plus horrible de toutes les créatures. Oui, cette action criminelle a entièrement changé de face, ce n'est plus cette vengeance si douce, cette volupté si attrayante, cet argent si nécessaire et d'un si grand usage pour toutes sortes de desseins; c'est cruauté, c'est brutalité honteuse, c'est soif injuste et barbare du sang humain, c'est une ingratitude, une impiété, une rébellion ouverte contre Dieu, qui nous rend indignes de vivre et dignes d'être fuis, d'être haïs, d'être méprisés et maudits de tous les hommes.

Cedrenus, historien grec, raconte que l'empereur Constant ayant fait mourir son frère Théodose qui était diacre, ce frère lui apparaissait souvent, durant la nuit, et que revêtu des habits sacrés, et une coupe pleine de sang à la main, il lui adressait ces courtes paroles : Bois, mon frère; pour le faire ressouvenir en même temps, et du sacrilége dont il s'était souillé, et du fratricide qu'il avait commis, et de l'humeur brutale et sanguinaire qui l'avait porté à cet excès de fureur. C'est ainsi, messieurs, que la conscience offre continuellement à l'homme l'image de son péché, avec tous les traits les plus odieux, avec toutes les circonstances qui en peuvent ou augmenter ou découvrir la malice. Te voilà enfin satisfait, dit-elle à ce vindicatif, tu t'es rassasié du sang de ton frère, tu as foulé aux pieds le sang du Sauveur, tu as méprisé la voix de Dieu qui te demandait grâce pour ce malheureux, tu as mieux aimé renoncer au pardon dont tu avais besoin pour toi-même, que de pardonner pour l'amour de Jésus-Christ. Quel spectacle donnais-tu quand on te voyait les yeux pleins de feu, le visage plein de fiel, agir en furieux, piquer comme un serpent, rugir, mordre, déchirer comme un tigre ou comme un lion? Barbare, tu avais donc oublié que tu étais homme, et que c'était un homme que tu poursuivais, tu avais oublié combien de fois ton juge t'avait pardonné, et combien de fautes il fallait encore qu'il te pardonnât? Malheureuse, dit-elle à cette femme, te voilà déshonorée pour le reste de tes jours, un moment de plaisir t'a ravi ce qui fait toute la gloire de ton sexe : oseras-tu bien désormais te montrer aux yeux de tes amies et te mêler parmi des personnes si vertueuses? Tu as donc pu consentir aux désirs infâmes de cet homme débauché, et lui sacrifier un mari qui était si digne d'une épouse plus vertueuse? Voilà ta réputation, et peut-être même ta vie, à la discrétion d'un libertin, qui peut-être a déjà fait confidence de ta faiblesse, et qui du moins dans une débauche, où le vin fait parler les plus réservés, est capable de la publier. Mais quand cela ne serait pas, tu as péché en la présence de ton Créateur, tu as osé faire, à ses yeux, une action dont il a horreur, et qu'il n'oubliera pas de publier un jour en présence de tout l'univers.

Voilà, messieurs, ce que cette conscience blessée crie aux oreilles du pécheur : mais avec quelle constance et quelle importunité? jugez-en sur ce que je vais dire. Elle profite de toutes les occasions pour renouveler ses plaintes : si le pécheur ose lever les yeux vers le ciel : Voilà, se dit-il à lui-même, ce qui m'appartenait par le droit de mon innocence, et à quoi j'ai renoncé pour des biens que je ne possède plus. S'il voit une personne de piété, il se reproche le peu de ressemblance qu'il a avec elle; s'il rencontre un libertin reconnu, il rougit de voir en lui-même ce qui rend cet homme infâme et odieux à tout l'univers; si on le loue, sa conscience le fait ressouvenir qu'il ne doit ces louanges qu'à l'ignorance des hommes et à son hypocrisie; si on le blâme, elle prend parti contre lui, elle lui fait sentir qu'on dit vrai, elle lui lie la langue, elle l'embarrasse de telle sorte qu'il ne se défend que faiblement, et qu'aux yeux des personnes un peu éclairées il se décèle lui-même en voulant se justifier; si on fait en sa présence l'éloge des vertus qu'il a perdues, si on accuse les autres des vices auxquels il est sujet, ce sont autant de traits, dit saint Jean-Chrysostome, qui retombent secrètement sur lui. Bien plus, la conscience emploie jusqu'au bien qu'on a fait autrefois, pour nous persécuter dans nos désordres. Elle nous compare nous-mêmes à nous-mêmes, elle nous exagère la gloire et la retenue de notre jeunesse, l'estime que nous nous étions acquise par l'innocence et la pureté de nos mœurs, la fidélité inviolable que nous avions gardée à Dieu durant l'espace de plusieurs années, la tranquillité intérieure qui avait été le fruit de cette fidélité. Il n'est rien, messieurs, de si amer, rien de si douloureux que ce souvenir pour une âme qui est déchue de cet heureux état : *Nihil est*, dit saint Ambroise, *quod tam summo dolori sit, quam si unusquisque positus sub captivitate peccati recordetur unde lapsus sit.* C'est dans cette vue qu'on ne peut s'empêcher de s'écrier avec Job : *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me, sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quando secreto erat Deus in tabernaculo meo, quando erat Omnipotens mecum?* Hélas! qui me rétablira dans cette glorieuse innocence que j'avais conservée avec tant de bonheur? Que ne puis-je rappeler ces heureuses années où je vivais sous la protection de mon Dieu, et où Dieu lui-même faisait sa demeure au fond de mon cœur! *Videbant me juvenes et abscondebant, et senes assurgentes stabant :* Les plus libertins se composaient en ma présence, et les plus sages révéraient en moi une jeunesse réglée et irréprochable,

Auris audiens beatificabat me, et oculus videns testimonium reddebat mihi : Il a été un temps où ceux qui entendaient parler de moi me donnaient mille bénédictions, et enviaient le bonheur de ceux qui m'avaient mis au monde; plus on examinait de près ma vie et mes actions, plus on reconnaissait que je méritais les louanges qu'on me donnait, et que la renommée me faisait justice. Mais, hélas ! ce temps n'est plus, je suis devenu un sujet de railleries, la fable du monde; les jeunes gens et les plus réservés m'ont en horreur, ils craignent de se lier avec moi, on le leur défend, de peur que cette liaison ne les corrompe ou ne les déshonore : *Nunc autem derident me juniores.... nunc in eorum canticum versus sum, et factus sum illis in proverbium, abominantur me.* Il n'est pas étonnant, chrétiens auditeurs, que ceux qui ont abandonné Dieu paraissent si affamés de plaisirs et de nouveaux divertissements; ils y sont comme forcés par les cris importuns de leur conscience, qu'ils espèrent calmer par l'usage continuel de tout ce qui flatte leurs passions ; ils tâchent de faire suivre d'aussi près qu'il est possible les festins, le jeu, les spectacles, de peur que si la conscience trouvait un moment de silence et d'oisiveté, elle ne les accablât par ses reproches. Rien ne me fait mieux connaître la grandeur de leur tourment que cette soif insatiable, que cette inconstance dans les plaisirs mêmes. Il me semble voir des hydropiques; loin de leur porter envie, quelque délicieux que soient les breuvages préparés pour éteindre leur soif, au contraire plus ils boivent, plus ils excitent ma pitié, parce que c'est une marque que leur mal est plus grand et qu'ils souffrent davantage. Je les compare encore à ces gens pour qui il semble que l'Arabie heureuse ne peut fournir assez de parfums, et qui en ont toujours des plus exquis et de toutes les espèces : on les accuse de mollesse et de sensualité, et bien souvent ils ne se chargent d'ambre et de musc, que pour combattre la puanteur qu'ils soufflent et qui les infecte. Il en est de même des pécheurs; ils se plongent dans toutes sortes de délices pour adoucir leurs peines intérieures, ils s'en servent comme de parfum pour résister aux sales vapeurs qu'exhale leur conscience; il leur faut des plaisirs pour se soulager, et il leur en faut toujours de nouveaux, parce qu'aucun plaisir ne les soulage. Il n'est rien de plus vrai, rien de plus digne d'être considéré.

La harpe de David apaisait le démon dont Saül était possédé; mais nul concert, nulle harmonie n'est capable d'apaiser une conscience criminelle; elle suit partout le pécheur, elle l'incommode partout. Une des plus fâcheuses plaies dont Moïse frappa l'Egypte, ce fut ce nombre effroyable de grenouilles, ou, comme l'assurent quelques auteurs, de crapauds, dont les campagnes furent couvertes, et les villes mêmes remplies : ces animaux hideux se glissaient jusque dans le palais de Pharaon, jusque dans son lit; ils venaient salir et ses meubles précieux, et les viandes mêmes de sa table, ils ne cessaient de troubler son repos par leurs horribles coassements. C'est l'image du mauvais chrétien, et du supplice que lui causent ses propres péchés : ils se présentent à lui en tout temps et en tout lieu, et toujours sous une forme effrayante; ils n'épargnent ni les heures des affaires, ni les heures des divertissements; ils corrompent, ils empoisonnent les mets les plus exquis ; ils mêlent leurs cris affreux aux plus doux concerts ; ils interrompent son sommeil et ses plus agréables entretiens.

C'est pour cette raison qu'Epicure, le plus voluptueux de tous les hommes, a néanmoins toujours exclu le crime de sa brutale félicité, quoiqu'il l'eût toute composée de plaisirs terrestres et sensibles : il ne croyait pas qu'on pût être tout à la fois heureux et méchant. Voilà pourquoi David disait que l'innocence et la paix s'étaient unies, et qu'elles avaient fait une si étroite alliance qu'on ne les saurait séparer : *Justitia et pax osculatæ sunt.* C'est en vain que le pécheur soupire après les charmes d'une vie tranquille, tout ce qui est le plus propre à enchanter les sens n'endormira pas le ver qui le ronge ; il faut qu'il devienne bon, s'il veut cesser d'être misérable : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Si la conscience se rend incommode au pécheur au milieu même de ses plaisirs, qui peut dire combien elle lui est cruelle dans l'adversité, avec quelle aigreur elle lui insulte dans ses disgrâces ? Quel avantage ne prend-elle pas dans ces rencontres, ou des douleurs du corps, ou de l'abattement de l'esprit, pour venger le mépris qu'on a fait de ses sages conseils ! Les frères de Joseph se croient sur le point d'être accablés par la calomnie; le premier objet qui se présente à leur esprit, c'est la cruauté qu'ils ont exercée envers leur propre frère, quoique plusieurs années se soient écoulées depuis ; ce n'est rien pour eux d'être innocents du nouveau crime qu'on leur impose, leur conscience saisit ce moment pour leur reprocher leur ancienne dureté, et elle la leur reproche avec tant de force et de véhémence, qu'elle les couvre de confusion, et les oblige de se taire dans une occasion où ils avaient tant de sujet de se plaindre : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum ; en sanguis ejus exquiritur :* On nous fait justice, disent-ils, on nous demande raison du sang de Joseph ; c'est la voix de ce sang qui crie aujourd'hui contre nous, et qui demande vengeance : un si grand crime ne pouvait pas être impuni. Jetez un regard sur l'infortuné Antiochus, accablé de maladies honteuses, couvert d'ulcères, et dans l'attente d'une mort précipitée : c'est dans cette conjoncture que ses péchés s'élèvent contre lui, pour mettre le comble à son infortune : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem :* C'est justement à cette heure, à ce moment, que ma conscience me remet sous les yeux tous mes sacriléges, qu'elle me reproche les violences que j'ai faites dans Jérusalem, et les profanations que j'y ai commises ; *nunc, nunc*, c'est dans cet

instant qu'elle étale à mes yeux ces vases sacrés, ces meubles précieux dont j'ai dépouillé le temple du Tout-Puissant : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.*

Messieurs, la condition du pécheur, dans quelque état qu'il puisse être, me paraît toujours déplorable; mais il n'est jamais plus à plaindre que dans ces rencontres. Une douloureuse maladie le tient sur son lit comme sur une roue, ou comme sur un gril ardent; il perd ses biens injustement, ses ennemis le noircissent et le poursuivent, la mort lui enlève ce qu'il a de plus cher, il est environné de croix, et s'il veut ou élever les yeux au ciel, ou rentrer en lui-même pour prendre quelque consolation, il ne trouve que de nouveaux sujets de douleur et de désespoir. Quelle disgrâce! s'écrie saint Augustin, où ce malheureux pourra-t-il trouver une retraite? L'adversité l'attaque à la campagne, elle le suit dans la ville, elle entre avec lui dans sa maison, dans sa solitude. Il ne lui reste plus que l'asile de sa conscience ; mais si même dans ce dernier retranchement tout est en feu, si le trouble et le désordre y règnent, si ses ennemis s'en sont rendus maîtres, il faudra nécessairement qu'il prenne la fuite : mais où fuira-t-il, où il ne se suive pas lui-même? Dans la situation où il est, partout où il se trouvera ne trouvera-t-il pas son bourreau et son supplice? *Quocumque fugerit, se talem trahit post se, et quocumque talem traxerit se, cruciat se.* Que vous êtes heureuses, âmes saintes, que vous êtes heureuses, même dans les plus grands malheurs de la vie, d'avoir toujours en vous-mêmes un ami fidèle et un asile impénétrable à toutes les afflictions!

Oui, chrétiens auditeurs, une bonne conscience est une retraite inaccessible à tous les ennemis de notre bonheur ; c'est un ami et une ressource dans toutes les saisons ; c'est un secours utile, surtout dans l'adversité ; c'est dans ce temps qu'une âme affligée au dehors et persécutée par les créatures, trouve en elle des sujets d'une solide consolation ; elle y trouve un témoignage infaillible de son innocence, et, par conséquent, une preuve certaine que ce qu'elle souffre n'est pas un effet de la colère de Dieu, mais, au contraire, une marque de son amour; c'est là qu'elle reçoit une assurance sensible de voir la fin de ses maux, d'en tirer un fruit salutaire, de les voir changés en des biens immuables et qui n'auront jamais de fin. Je me rappelle à cette occasion les larmes d'Anne, mère de Sameel : cette épouse affligée dans la douleur extrême que lui cause sa stérilité, reçoit de son mari complaisant les caresses les plus tendres et la consolation la plus raisonnable : *Anna, cur fles, et quare non comedis, et quamobrem affligitur cor tuum?* Pourquoi pleurez-vous, Anne, pourquoi vous ennuyez-vous de la vie ; quel sujet avez-vous de vous abandonner ainsi à la douleur ? Vous n'avez pas d'enfants, mais que vous importe, puisque je suis content, et que je ne vous en aime pas moins? Ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de plusieurs enfants? *Numquid non ego melior tibi sum quam decem filii?* Voilà, à peu près, quelle est la voix de la conscience, ou plutôt la voix de Dieu, lorsqu'il parle à une âme fidèle qui est dans la désolation : *Cur fles, et quamobrem affligitur cor tuum?* Ma bien-aimée, quelle raison avez-vous de vous affliger, puisque je ne me plains pas de vous, puisque je vous aime? C'est moi qui vous ai donné le coup qui vous fait gémir ; et, puisque vous ne m'avez offensé en rien, pouvez-vous penser que c'est dans ma colère que je vous frappe? A cette vie innocente, à cette vie souffrante le ciel est toujours ouvert ; laissez les réprouvés jouir de cette fausse et courte félicité, songez que les maux que vous souffrez ne servent pas peu à augmenter la gloire que je vous prépare. *Numquid non ego melior tibi sum quam decem filii?* Vous n'avez pas de fils, vous avez perdu celui sur qui vous aviez fondé de si grandes espérances, et dont la naissance vous avait donné tant de joie ; mais pensez-vous que cette perte soit arrivée sans ma permission, ou que je l'aie permise sans dessein? Et, vous aimant autant que je le fais, puis-je avoir de dessein qui ne tourne à votre avantage ? Je veux vous tenir lieu et de père et de fils, et de tous les biens ; non, vous ne devez point vous affliger, quelque perte que vous puissiez faire, tant que vous ne perdrez pas mon amitié. Telles sont les consolations intérieures qui donnent aux véritables chrétiens cette égalité d'esprit, cette admirable constance qui nous édifie et qui nous ravit; c'est ce qui les soutient contre des revers sous lesquels nous ne doutions pas qu'ils ne dussent succomber; c'est ce qui fait qu'ils n'ont à la bouche que des paroles de soumission, d'actions de grâces, dans des rencontres où les pécheurs donnent des marques si tristes et si scandaleuses de leur désespoir. Mais j'ai assez parlé de la peine que la conscience fait au pécheur par ses reproches continuels, disons un mot de la frayeur qu'elle lui cause par ses menaces. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Quoique le Saint-Esprit ait fait mention, en divers endroits de l'Ecriture, de cette crainte mortelle dont l'âme du pécheur est éternellement accablée, quoique partout il se soit exprimé d'une manière très-énergique, il me semble néanmoins qu'il n'a rien dit de plus fort que ces paroles que nous lisons au quinzième chapitre du livre de Job : *Sonitus terroris semper in auribus ejus :* L'impie a toujours aux oreilles un son terrible, ou plutôt la voix de la terreur même, qui l'épouvante et le fait sécher de crainte. *Non credit quod reverti possit de tenebris ad lucem, circumspectans undique gladium* : S'il est dans la nuit, il ne saurait croire qu'il doive vivre jusqu'au jour, parce qu'il lui semble voir de tous côtés l'épée de la justice de Dieu qui le poursuit, et qu'il ne peut éviter. Oui, messieurs, il lui semble que tout ce qu'il entend lui annonce une mort prochaine, et que tout ce qu'il voit l'en menace. Une nue qui couvre le ciel, un éclair qui paraît, un tonnerre

qui gronde le glace jusqu'au fond de l'âme. Le son d'une cloche, la vue d'un convoi funèbre, le remplissent de mille funestes pensées. S'il voit une ombre, c'est un démon qui le va saisir; s'il entend le moindre bruit, c'est la maison qui va fondre ou sous ses pieds, ou sur sa tête; il croit mourir des maladies les plus légères; et pour peu qu'il chancelle, ou qu'il se voie prêt à tomber, il s'imagine que c'est la main de Dieu qui le pousse pour le précipiter dans les abîmes. Comme il est déjà condamné par sa propre conscience, il attend à chaque moment l'exécution de ce juste arrêt. C'est comme un voleur à qui la sentence de mort a déjà été prononcée, il est toujours dans la cruelle attente de son supplice; pour peu qu'on approche des portes de son cachot, il s'imagine qu'on vient l'en tirer pour le conduire au gibet.

Non-seulement la conscience du pécheur lui fait redouter la colère de son juge, mais elle l'effraie jusqu'à ce point qu'il se défie de tous les hommes, de toutes les créatures, qu'il croit toutes s'intéresser à la vengeance de leur Créateur. Quoique personne ne songe à lui, il pense, dit saint Jean-Chysostome, que tout le monde connaît son péché, qu'on le lit sur son visage, qu'on s'en entretient dans toutes les assemblées, qu'il y a des embuscades dressées dans tous les coins pour le surprendre; si on le caresse, c'est qu'on veut cacher le projet qu'on a de le perdre; si on le reçoit plus froidement, c'est qu'on est averti de son infamie; il se défie de ses propres serviteurs, des complices mêmes de son péché. C'est pour cela que Caïn errait dans les bois, qu'il fuyait jusqu'à ses enfants, et qu'il croyait que tout ce qu'il y avait d'hommes sur la terre avaient conjuré sa mort; *Cum sit enim timida nequitia*, dit le Sage, *dat testimonium condemnationis; semper enim præsumit sæva perturbata conscientia :* L'iniquité est extrêmement timide; comme elle se sent digne de la haine de tout le monde, elle se persuade dans son trouble qu'en effet tout le monde la hait.

Ce que cette frayeur a de particulier, c'est qu'elle n'est pas comme ces terreurs paniques, dont on se peut guérir par le secours de la raison; c'est la raison elle-même qui forme la crainte du pécheur: plus il consulte plus il trouve qu'il a sujet de trembler. *Tetendit enim adversus Deum manum suam, et adversus Omnipotentem roboratus est :* Oui, dit le saint homme Job, il s'est attiré sur les bras un redoutable ennemi; il a été assez insensé pour s'armer contre Dieu et pour attaquer le Tout-Puissant. Quoi de plus raisonn ble, chrétiens auditeurs, que la crainte d'une vile créature qui a si lâchement, si cruellement outragé celui qui la peut punir éternellement, celui qui a entre les mains la vie de tous les hommes, qui a tout créé, qui peut tout détruire, à qui tout obéit, les anges, les démons, les éléments, en un mot, tous les êtres sensibles et insensibles? On a vu des malheureux qui, ayant offensé des personnes redoutables par leur élévation dans le monde, ont perdu l'esprit par l'appréhension continuelle où ils étaient de ne pouvoir échapper à l'autorité et à la puissance de ces terribles ennemis: que ne doit donc pas craindre un homme qui a eu l'insolence de mépriser, d'outrager le Seigneur du ciel et de la terre? Pour être en assurance quand on a péché, il faut nécessairement ou avoir déjà perdu l'esprit, ou croire qu'il n'est point de Dieu. On voit des gens qui, pour vivre plus tranquillement, tâchent de se persuader qu'il n'y en a point; mais se le persuadent-ils? Il est impossible, à mon sens, d'en venir là : le plus qu'on puisse faire, c'est de douter de l'existence d'un Dieu. Mais, dans ce doute même, qu'en pensez-vous, peut-on être exempt de toute crainte quand on fait réflexion qu'on hasarde tout sur une opinion contraire à l'opinion de toute la terre, sur une opinion qui n'est jamais tombée que dans l'esprit d'un très-petit nombre d'hommes impies et corrompus dans leurs mœurs?

Quel supplice, chrétiens auditeurs, d'être toujours dans l'alarme, toujours saisis d'une mortelle frayeur! Saint Jean-Chrysologue dit que la mort est un moindre mal que la crainte de mourir. De là vient qu'on voit des pécheurs qui, ne pouvant plus supporter les terreurs que leur cause leur conscience, se font mourir eux-mêmes à l'exemple de Judas; on voit des criminels qui vont faire l'aveu de leurs forfaits, et se livrer volontairement aux juges, aimant mieux finir leur vie dans les tourments les plus cruels, que d'entendre plus longtemps la voix intérieure qui les condamne. Quand je vois un homme en proie aux douleurs de la pierre, consentir, pour se soulager, qu'on aille, le fer à la main, chercher la cause de son mal jusque dans ses entrailles, je juge combien cette maladie est violente, puisqu'elle fait désirer un remède si étrange. Que dirons-nous donc des frayeurs que donne une conscience coupable, puisque, pour s'en délivrer, on voit des malfaiteurs qui s'offrent de leur plein gré à expirer sur les échafauds, à être brûlés vifs? Enfin, messieurs, ce mal a paru si grand à Origène, qu'il a cru, quoique faussement, que, même après cette vie, il n'y avait point d'autre enfer pour les réprouvés: et saint Jérôme, qui lui reproche ce sentiment comme une erreur grossière, dit néanmoins en faveur de la vérité que j'explique, qu'il y a un enfer supérieur qu'on peut opposer à cet enfer inférieur dont David fait mention, et que le premier n'est autre chose que les mortelles alarmes d'une âme criminelle. Le plaisir du pécheur, dit saint Ambroise, est comme un songe qui s'évanouit quand on s'éveille : encore faut-il reconnaître que ce qui paraît un sommeil et un repos, à en juger par les apparences, est un véritable enfer où les méchants tombent tout vivants, et où leur conscience toute seule leur tient lieu de flammes et de démons : *Licet ipsa quæ videtur, etiam dum vivunt, impiorum requies, in inferno sit, viventes tamen in infernos descendunt.*

Si cela est ainsi, chrétiens auditeurs, qui

pourra jamais assez admirer la stupidité et l'aveuglement du pécheur? J'ai été toujours extrêmement surpris qu'il y eût des hommes qui n'eussent ni respect pour la grandeur infinie de notre Dieu, ni amour pour sa bonté, qui ne fussent touchés, ni de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il a souffert pour nous. Je ne puis encore comprendre comment, avec la croyance que nous avons, on peut vivre de la manière dont on vit dans le monde, dans une sécurité constante contre les surprises de la mort, dans un oubli si grand de l'éternité. Quels puissants attraits ne doit pas avoir la volupté, me suis-je dit souvent à moi-même, pour nous entraîner dans le mal, malgré les menaces et les promesses d'un Dieu, malgré l'espérance d'un bonheur éternel et la crainte d'un supplice sans fin, à la vue de ces joies si pures, à la vue de ces cruelles flammes? Mais voici quelque chose de bien plus surprenant, chrétiens auditeurs : la vie du pécheur est une gêne, un tourment perpétuel ; il marche sans cesse sur les épines et sur les charbons ardents, ses péchés ne le conduisent pas seulement à l'enfer ; ils lui font un enfer dans ce monde même, et cependant il les aime, il les renouvelle tous les jours, il ne peut se résoudre à y renoncer. *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer; duo mala fecit populus meus : me dereliquerunt, fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas :* Suspendez votre cours, ô cieux, et que l'étonnement vous rende immobiles ; et vous, ô portes de la céleste Jérusalem, revêtez-vous de deuil, rendez sensible votre affliction à la vue d'un aveuglement si prodigieux : mon peuple m'a abandonné, moi qui suis la fontaine d'eau vive; il m'a méprisé pour courir à des citernes bourbeuses, qui ne peuvent pas même contenir les eaux sales et amères qui s'y rassemblent.

Hélas ! chrétiens auditeurs, lorsque nous avons renoncé au monde pour éviter le péril de tomber dans le péché, nous avons cru faire à Dieu un grand sacrifice, nous avons cru lui immoler toutes nos joies, et entrer dans un chemin étroit et peu praticable ; cependant il est vrai que nous avons fui le travail et la douleur, que nous avons brisé de pesantes chaînes, que nous avons pris la voie la plus douce, la voie qui mène à la liberté, à la paix. Si quelqu'un hésitait encore à faire le même choix, j'espère qu'il s'y résoudra après ces pensées. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* C'est trop résister à cette voix de Dieu qui nous appelle à une véritable conversion, pourquoi renvoyer aux fêtes de Pâques ce qui se peut faire aux fêtes prochaines ? n'avons-nous point encore assez souffert dans ce trouble interminable, dans cette frayeur mortelle où notre conscience nous captive depuis si longtemps? N'avons-nous point assez gémi sous le faix d'iniquité qui nous accable? Je sais combien nous effraie le nom seul de la pénitence ; mais qu'est-ce que la plus rigoureuse pénitence, comparée à ce qu'il nous faut souffrir dans la servitude du démon ? Croyez-moi, chrétiens auditeurs, ce n'est ni au travail, ni aux souffrances que l'on vous invite : ce n'est point pour nous rendre malheureux qu'on nous presse de changer ; au contraire, parmi les motifs qui réveillent et qui enflamment le plus le zèle des prédicateurs, un des principaux, c'est la tendre compassion de nous voir languir sous un joug insupportable, c'est le désir de nous faire passer à une vie plus calme et plus douce, et de nous en procurer une éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON SUR LA RECHUTE.

Quiconque retombe dans le péché a sujet de croire qu'il ne s'était pas bien relevé, et il a sujet de craindre de ne jamais se relever.

Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Le dernier état de cet homme devient pire que le premier (*S. Luc, chap.* XI).

Saint Jean-Chrysostome appelle le carême le printemps de l'Eglise. N'est-ce pas à juste titre, messieurs, qu'il lui donne ce nom? En effet, comme dans la nouvelle saison il semble que la terre rajeunit, et que tout l'univers ressuscite, de même on peut dire que, dans ce saint temps, l'Eglise se renouvelle, qu'elle reprend sa première beauté, et tous ses enfants leur première vie. O l'heureux temps, chrétiens auditeurs, et qu'il donne de joie à tous ceux qui ont quelque zèle, et qui travaillent à la vigne du Seigneur, non-seulement parce qu'ils ont le plaisir d'y voir la verdure et les fleurs du printemps, mais encore parce qu'ils recueillent les fruits de l'été et de l'automne, parce que la parole de Dieu est semée, parce qu'elle germe, et que dans l'espace de quarante jours la moisson mûrit, et récompense abondamment les travaux du laboureur ! Si les anges célèbrent dans le ciel avec tant de joie la conversion d'un seul homme, quel sujet n'avons-nous pas de nous réjouir, à la vue de tant de pécheurs qui songent à se réconcilier avec Dieu, et qui, par l'abstinence, par le jeûne, par leur éloignement pour les débauches et même pour les plaisirs permis, se disposent à une véritable pénitence ?

Voilà une pensée, chrétiens auditeurs, qui, depuis que se sont écoulés ces jours funestes, ces jours licencieux, m'est revenue souvent à l'esprit, et m'a donné la plus sensible consolation : mais il faut avouer que l'Evangile de ce jour a mêlé un peu d'amertume à cette douceur, en me faisant ressouvenir de notre inconstance, et des rechutes dont notre pénitence peut être suivie. Il est vrai, me suis-je dit à moi-même, que presque tous les catholiques pensent maintenant à expier leurs fautes par la confession, et qu'avant la fin des fêtes de Pâques, la plupart s'acquitteront de ce devoir : mais que leur servira le sacrement de la réconciliation, si d'abord après ils foulent aux pieds le sang de l'alliance, par lequel ils auront été sanctifiés ; si, renouvelant leurs désordres, ils retombent

dans un état encore pire que celui d'où ils seront sortis, selon ces paroles de notre évangile : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus?* Mon Dieu, si nous pouvions aller au-devant d'un mal si déplorable ; si nous pouvions donner un peu plus de fermeté aux résolutions qu'on va former à ces fêtes ; si nous pouvions les rendre immuables! Divin Esprit, vous seul pouvez fixer l'inconstance du cœur des hommes : pour moi, je ne puis que répandre des paroles stériles, et faire des prières indignes d'être exaucées ; mais j'espère que vous accompagnerez mes paroles de votre grâce, et que nos prières seront soutenues par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Pour réunir en deux mots ce qu'il y a de plus important sur cette matière, il me semble que la rechute dans le péché, soit qu'on en cherche la cause, ou qu'on en considère les effets, a beaucoup de rapports avec les rechutes qui arrivent dans les maladies. Il est certain que les rechutes dans les maladies sont ordinairement causées par les mêmes humeurs qui avaient d'abord altéré le corps, et dont il n'a pas été entièrement déchargé. Je fais le même raisonnement sur les péchés où l'on retombe après s'être présenté au sacré tribunal ; il y a lieu de craindre que ces nouveaux péchés, du moins s'ils sont considérables, ne soient des effets des premiers, qui n'ont pas été légitimement expiés. Plus j'examine cette pensée, plus elle me paraît vraie. En second lieu, tout le monde sait que le retour des maladies est très-dangereux, et qu'ordinairement il est mortel, parce que la nature affaiblie par les premières atteintes du mal est moins en état de soutenir un second assaut, et de seconder la force des remèdes, qui ne peuvent rien sans elle. On peut raisonner encore de la même manière des péchés réitérés ; on s'en relève difficilement, et il est bien rare qu'ils ne conduisent pas à la mort. Je ne crois pas que sur ce sujet on puisse rien dire de plus terrible ; vous jugerez par les preuves que je donnerai si ce sont des vérités solidement établies, ou mal fondées. Voici donc quel sera le partage de ce discours : nous parlerons en premier lieu de la cause de la rechute, et en second lieu de son effet. Je dis que cette cause la plus ordinaire, c'est la fausse pénitence, et que l'impénitence est un effet qu'elle ne produit que trop souvent. Quiconque retombe, a sujet de croire qu'il ne s'était pas bien relevé : c'est le premier point ; il a sujet de craindre de ne jamais se relever : c'est le second.

PREMIER POINT.

Il y a longtemps que je suis persuadé qu'il se fait rarement de véritable pénitence. Plût à Dieu que cette pensée ne fût qu'une illusion ; mais les raisons que j'ai de croire qu'elle est vraie, c'est qu'ayant conçu une grande idée de cette vertu, je ne vois rien dans la pénitence ordinaire des chrétiens qui réponde à cette idée. La pénitence, dit énergiquement Tertullien, est l'abrégé des feux éternels : *Compendium ignium æternorum :* c'est-à-dire, ou qu'elle fait souffrir à l'âme une douleur qui égale par sa violence la durée éternelle de l'enfer, ou que dans un moment elle paie Dieu par sa valeur de tout ce que sa justice aurait pu exiger de nous par un supplice qui n'aurait jamais eu de fin. La pénitence, dit saint Grégoire de Nisse, est la ruine et le renversement du péché, de ce péché qui a perdu les anges, qui a désolé tout l'univers, qui a creusé les abîmes, qui a détruit les plus beaux ouvrages de Dieu, et que Jésus-Christ n'a enfin détruit que par sa mort. La pénitence, dit saint Bernard, est le sentiment d'un homme irrité contre soi-même. J'ajoute, messieurs, que cette colère a la vertu d'éteindre la colère du Seigneur, et de lui faire changer en amour une haine infinie, pareille à cette haine implacable qu'il a conçue contre les démons, et dont il ne reviendra jamais.

Cependant, messieurs, on veut me faire croire que pour faire cette pénitence si efficace, si rare, après un an de libertinage, il suffit d'employer un quart d'heure à se préparer, autant à dire les péchés qu'on a commis, peut-être moins à satisfaire à la justice de Dieu, et tout cela sans sortir des occasions, sans changer de vie, sans se réconcilier avec ses ennemis, sans renoncer au monde, ni à la vanité du monde, sans détacher son cœur des objets qui ont porté au mal ; avec moins de sentiment d'avoir perdu Dieu, qu'on n'en aurait quelquefois d'avoir perdu un rien, un amusement frivole. J'avoue qu'une pareille pénitence me paraît plus que suspecte. J'y trouverais néanmoins une espèce de sincérité, quelque froide, quelque courte qu'elle soit, si elle était suivie de quelque réforme : mais quand je vois qu'après quelques jours on retombe dans les mêmes fautes, qu'à peine on a été absous, qu'on se souille de nouveaux péchés mortels, je doute, messieurs, si avec l'absolution on a reçu la grâce de Dieu ; et pour dire nettement ce que je pense, je suis persuadé, hors certains cas extraordinaires, qu'on ne l'a point reçue. Sur quoi est-ce que je me fonde? Le voici : c'est qu'une véritable pénitence est commencée par une douleur sincère et surnaturelle d'avoir commis le péché, c'est qu'elle est soutenue par une résolution forte et efficace de ne plus commettre le péché, c'est qu'elle est couronnée par les forces nouvelles qu'elle donne contre le péché.

Pour une conversion non suspecte tous les théologiens conviennent qu'il faut une douleur qui surpasse toute autre douleur, de sorte qu'il n'y ait rien au monde qui soit capable de vous causer un regret pareil au regret que vous avez d'avoir violé la loi de Dieu. Je sais qu'il n'est pas nécessaire que ce regret soit dans le sentiment tel que je le dis ; mais dans l'effet personne ne doute qu'il ne doive aller aussi loin.

Un regret est extrême dans le sentiment, lorsqu'il va jusqu'à étouffer la personne qui en est saisie, comme il arriva à cette femme qui expira aux pieds de saint Vincent Fer-

rier, comme il arriva à ce patriarche de Constantinople, qui s'étant laissé engager par des raisons humaines à favoriser les hérétiques de son temps, mourut de douleur au souvenir de ce crime, en présence des grands de la cour, qui l'étaient allé trouver dans sa retraite pour apprendre de sa propre bouche les motifs de sa conversion. Cette question réveilla en lui le reproche de sa conscience, et donna tont de force à la douleur dont il avait déjà le cœur percé, qu'il ne put la soutenir, qu'il en fut soudainement suffoqué aux yeux de ceux qui l'environnaient. Un regret est extrême dans l'effet, lorsqu'au sentiment près, il entraîne toutes les suites de la plus excessive douleur. Voyez cette jeune épouse dont le mari vient d'être cruellement égorgé: qui peut exprimer la peine et l'horreur qu'elle conçoit d'une action si barbare? La seule vue du poignard meurtrier est capable de la faire pâmer de douleur; il faut lui ôter de devant les yeux et ces habits ensanglantés, et tout ce qui peut la faire ressouvenir de son infortune ; elle ne se résoudra jamais à passer par le lieu où le crime a été commis ; elle fait un divorce éternel avec tous les parents de l'assassin, avec tout ce qui lui appartient; sa femme, ses enfants, ses amis, sa maison même, sont pour elle des objets si odieux, qu'elle ne peut les envisager que toutes ses entrailles ne soient émues, qu'elle ne soit comme hors d'elle-même; mais surtout elle n'oublie rien pour ruiner cet ennemi sanguinaire, pour détruire jusqu'à son nom, jusqu'à sa mémoire, ou du moins pour le rendre infâme à toute la postérité.

Messieurs, la sincère contrition doit produire en nous les mêmes effets à l'égard du péché dont nous voulons être absous. Tout ce qui nous rappelle le souvenir de notre infidélité doit renouveler et augmenter notre déplaisir; tout ce qui a contribué à nous faire offenser Dieu, cette maison, ce jeu, cette compagnie, cet argent, doivent être pour nous des objets d'horreur; voir cette personne qui a été la cause de notre chute, en entendre même parler, ce doit être pour nous une peine qui égale le plaisir que nous trouvions ci-devant auprès d'elle. Voilà, ô mon Dieu, le piége qui m'a fait tomber dans votre disgrâce et qui m'allait précipiter dans l'enfer ; voilà l'ennemi qui a voulu me perdre sans ressource; voilà l'instrument dont je me suis servi dans ma fureur pour percer Jésus-Christ et pour me percer moi-même ; voilà le lieu où je me suis livré au démon, et où tout le ciel a été témoin de l'outrage que j'ai osé faire au Seigneur en sa présence : comment en puis-je encore soutenir la vue? Comment à ce souvenir ne suis-je pas suffoqué par la honte, la douleur, le désespoir?

Or, je vous demande, chrétiens auditeurs, si une personne qui est dans ces sentiments est capable de se rendre une seconde fois et sans résistance à la première tentation. Si cette femme si désolée, qui hier ne respirait que la vengeance, consent aujourd'hui à épouser le meurtier de son époux, ne direz-vous pas, ou qu'elle a perdu le sens, ou que sa douleur était feinte, et qu'elle ressentait de la joie en son cœur dans le temps qu'elle versait le plus de larmes? Je vous fais le même reproche, si vous retombez d'abord après avoir eu un si grand regret d'être tombés : il faut nécessairement, ou que vous ayez cessé d'être raisonnables, ou que le péché ait cessé d'être odieux, ou que réellement vous ne l'ayez jamais haï. Mais j'ai soupiré, me direz-vous, j'ai pleuré, j'ai été inconsolable durant quelque temps : cela peut être; il se peut faire que vous ayez pleuré, mais il ne se peut pas faire que ces larmes aient été sincères ; vous avez pleuré de ce que vous ne pouviez pas prendre vos plaisirs et vous sauver en même temps; vous avez pleuré à la seule pensée de quitter ce qui vous est cher, quoique vous n'ayez jamais eu la volonté d'y renoncer; ces larmes ont été des effets de votre attachement, et non de votre aversion pour le péché; c'est la nature et non la grâce qui vous les a arrachées.

Je veux que le principe de ces larmes ait été surnaturel ; si elles ne sont suivies d'aucune réforme, il y a lieu de présumer qu'elles ont été inutiles. Vous savez, messieurs, que les personnes les plus vertueuses et les plus chastes sont tentées quelquefois, comme saint Paul, avec tant d'importunité et de violence, qu'elles sont en doute si elles ont consenti aux suggestions du démon, qu'elles croient même y avoir en effet consenti, et qu'elles tombent dans des tristesses et des désolations incroyables : cependant il est certain qu'elles ne sont jamais si pures que lorsque leur imagination est ainsi assiégée de mille fantômes impurs, que lors même que leur corps est dans des ardeurs dont il semble qu'elles doivent être consumées. La raison qu'on a d'en juger de la sorte, c'est qu'on ne voit rien au dehors qui puisse faire croire qu'il y ait de l'infidélité dans l'intérieur; nulle liberté, nulle action déréglée; toujours même réserve, soit dans les paroles, soit dans les regards ; nulle faute contre la vertu qui est attaquée dans leur imagination. Ce qui se passe dans les gens de bien à l'égard des tentations, n'arrive que trop souvent aux méchants à l'égard des mouvements du Saint-Esprit. Vous avez gémi aux pieds du prêtre, vous vous êtes senti émus et pénétrés du regret de vos péchés; ce repentir est allé jusqu'aux sanglots, jusqu'aux pleurs; c'est-à-dire que l'impression de la grâce a été forte, que l'esprit de Dieu vous a pressés extraordinairement ; mais je soutiens que vous ne vous êtes point rendus à cette grâce, que vous avez combattu, que vous avez résisté à l'esprit de Dieu ; j'en juge par vos actions, qui sont des preuves qui ne trompent point: vous vous êtes aussitôt rengagés dans les premières occasions, vous êtes d'abord rentrés dans la même voie, vous n'avez pas fait un seul pas pour vous retirer du chemin de perdition, pas une démarche pour suivre Jésus-Christ qui vous appelait. Sachez que, comme les saints souffrent la tentation sans

y succomber, les méchants sentent la contrition sans y consentir : *Ita plerique mali*, dit saint Grégoire, *inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut plerique boni innoxie tentantur ad culpam.*

En second lieu, pour une vraie pénitence, il faut une ferme résolution de ne plus commettre le péché dont on veut se laver. Il faut que la volonté qu'on a de ne plus offenser Dieu soit absolue, disent les théologiens : c'est-à-dire qu'il faut être prêt à résister au péché, quelque plaisir qui nous y invite, quel que soit l'intérêt qui nous y puisse attirer, quelques menaces qu'on nous puisse faire, quelque longue, quelque pressante que soit la tentation qui nous y porte, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances que l'on prévoit ou que l'on ne prévoit pas. Est-il possible que, si on avait cette volonté, on fût capable de succomber à la première occasion, à la tentation la plus légère, pour un vil intérêt? Cette volonté doit être efficace, c'est-à-dire qu'il faut désirer d'éviter le péché comme un avare désire d'accumuler l'or et l'argent, comme un malade désire la santé, comme un pauvre désire d'être soulagé dans son indigence ; encore faut-il porter ce désir plus loin. Il faut désirer une vie sainte et chrétienne avec plus d'ardeur qu'on ne désire ni la santé, ni les biens, puisqu'il faut être disposé à tout perdre plutôt que de perdre la grâce qu'on espère. Messieurs, je vous en laisse vous-mêmes les juges ; croyez-vous qu'un homme qui, le lendemain de sa confession ou peu de jours après, retourne à ses premiers dérèglements, ait plus souhaité de se corriger que de vivre et de s'enrichir? Que ferait-il s'il avait un désir contraire? Serait-il ou moins précautionné, ou plus prompt à se rendre aux premières attaques? Pour moi, je suis persuadé que dans le fond de son cœur il l'a eue, cette volonté tout opposée, que du moins il a senti qu'il reprendrait sa première route, et que ce n'était que pour peu de temps qu'il s'en retirait. Voilà pourquoi il s'est approché du sacrement avec la même indifférence, avec autant de sang-froid que s'il ne s'agissait de rien, et que sa confession ne dût avoir aucune suite. Quoi, jeune homme, vous allez à la pénitence, et vous ne frémissez pas en y allant! Eh! comment pourrez-vous renoncer pour toujours à cette volupté, à cette passion, à ce jeu? Etes-vous donc résolu à souffrir et à pardonner? Quoi! ces habitudes qui vous tiennent lié, qui vous ont rendu le mal comme nécessaire, ont-elles pour vous si peu d'attraits? Disons au contraire que si vous croyiez les quitter pour toujours, ce seraient bien d'autres combats, et que la résolution ne s'en prendrait pas si brusquement.

Voulez-vous voir un homme intimement convaincu qu'il faut changer de vie quand on veut se réconcilier avec Dieu? C'est saint Augustin. Mais remarquez aussi quelles résistances il trouve en soi-même, quels efforts il faut qu'il fasse pour se résoudre. S'il ne fallait que pleurer pour une parfaite conversion, il a déjà versé plus de larmes, il a plus soupiré, plus prié que vous n'avez fait dans toute votre vie ; mais il croit n'avoir rien fait s'il n'a la volonté de mieux vivre. Bien plus, il le désire, il se reproche sa faiblesse et sa lenteur, il voudrait pouvoir se faire violence et dire à la volupté un éternel adieu ; mais il se fait justice à lui-même, il sent, malgré toutes ses larmes, tous ses désirs, que sa volonté est encore enchaînée, qu'il n'est point encore déterminé à renoncer pour toujours à ses plaisirs criminels, qu'ainsi rien n'est fait, et que Dieu et sa conscience ont encore droit de le tourmenter. Il faut vouloir efficacement : il a combattu durant dix ans avant que de pouvoir former cette volonté efficace; mais enfin l'aura-t-il une fois conçue, il fera un divorce entier et éternel avec le péché.

En troisième lieu, la véritable pénitence, en nous faisant rentrer dans l'amitié de Dieu, nous attire une puissante protection qui nous rend redoutables aux ennemis du dehors, qui les éloigne de nous, qui désarme et affaiblit nos ennemis domestiques, de sorte que, dans la suite, on est tenté plus faiblement et on se sent beaucoup plus de forces pour résister. Tandis que nous sommes ennemis de Dieu, le tentateur n'a pas de peine à nous engager tous les jours dans de nouveaux crimes. Voilà pourquoi le grand saint Grégoire dit que quand on diffère d'expier un péché par la pénitence, ce péché nous entraîne bientôt dans un autre : *Peccatum quod pœnitentia non deletur*, *mox suo pondere ad aliud trahit.* C'est que le démon est le maître de la place; tout plie, tout est à sa discrétion; mais si un guerrier plus puissant le vient attaquer, s'il se rend maître du sort, il ôte au vaincu toutes les armes où il mettait sa confiance, et le met hors d'état de nuire, ainsi que Jésus-Christ le dit lui-même dans son Evangile. Si donc, après quelques efforts pour rentrer en grâce avec votre Dieu, vous vous laissez encore vaincre, si vous retombez avec la même facilité qu'auparavant, si vous ne sentez pas plus d'horreur pour le péché, pas plus de force dans l'occasion, si vous vous rendez au premier assaut, il n'est que trop vrai que le tyran n'est point désarmé, qu'il est encore maître de votre cœur. Quoi! votre âme aura été déchargée de mille pesantes chaînes, elle aura reçu la grâce sanctifiante avec ce grand nombre de grâces actuelles et de dons surnaturels qui l'accompagnent partout, Dieu même sera descendu en vous, et tout cela n'aura produit aucun changement! vous vous sentirez aussi faible, vous aurez pour le mal le même penchant que si vous étiez destitué de tous ces secours! Messieurs, cela ne peut absolument arriver, et il me semble que c'est là ce qu'on appelle une démonstration pour quiconque croit en Jésus-Christ, aux mérites de son sang et à la vertu de la grâce.

Saint Paul, écrivant aux Hébreux, fait une étrange réflexion au sujet de la rechute: il dit que ceux qui ont été une fois éclairés de Dieu, qui ont goûté sa grâce, et reçu son

Esprit-Saint, et qui depuis sont tombés, ne peuvent se relever par la pénitence de cette seconde chute. Ces paroles causent de l'effroi à bien des gens ; pour moi, je n'ai nulle peine à y ajouter une foi entière. Oui, je crois qu'une personne qui, véritablement touchée par le Seigneur, a conçu une aversion sincère pour ses désordres, et cette généreuse volonté qu'il faut avoir afin de les abandonner pour toujours et sans réserve, qu'une personne qui, par la force de sa douleur, a chassé le démon de son cœur, et obligé le Saint-Esprit d'y venir faire sa demeure, oui, je crois qu'après ces nobles efforts, si elle était assez malheureuse pour retomber, elle se fermerait, par sa chute, tout retour à la miséricorde, il lui serait moralement impossible de se relever ; mais aussi à quiconque a fait une pareille pénitence, je soutiens que la rechute est moralement impossible.

Faire pénitence, chrétiens auditeurs, c'est mourir au péché, selon l'expression de saint Paul. Or, comme après la mort il ne peut y avoir de retour à la vie que par un miracle, de même après qu'on est vraiment mort au péché, il faut une espèce de prodige pour faire que le péché revive en nous. *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* Comment se pourrait-il faire, dit le grand Apôtre, que nous ressuscitassions au péché, nous qui y sommes morts véritablement? Mais permettez-moi, chrétiens auditeurs, de changer un peu ces paroles, et de dire, en nous les appliquant à nous-mêmes : Si nous étions véritablement morts à nos crimes, comment se serait-il pu faire que nous y fussions si tôt et si aisément ressuscités? Si la pénitence que nous fîmes à Pâques l'année précédente avait été faite selon les règles et dans toutes les circonstances requises, si elle avait été de même nature que la pénitence d'Augustin et de Madeleine, par quelle vicissitude extraordinaire aurions-nous été sujets, cette année, aux mêmes vices que l'année précédente? Comment se pourrait-il faire que nous eussions encore les mêmes péchés à expier, et peut-être de plus grands? Quel monstrueux changement, si Madeleine, après l'ascension du Sauveur, s'était rengagée dans sa vie licencieuse, si saint Augustin fût retourné à ses débauches, après avoir rendu si publics et ses péchés et son repentir? *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* Non, non, l'expérience nous fait voir tous les jours que les véritables pénitences sont suivies d'un divorce éternel avec le crime. Si quelquefois on retombe dans le même état d'où on était effectivement sorti, ce n'est jamais tout d'un coup, ni du premier pas; il faut du temps pour effacer le souvenir de cette amère contrition, pour détruire cette volonté ferme dont j'ai parlé, pour ruiner ce trésor de grâces, et chasser le Saint-Esprit qui s'est rendu le maître du cœur. On ne recommence point par les plus grands crimes : on se relâche peu à peu dans les exercices de piété, on se permet des libertés peu considérables, qui ouvrent la porte aux tentations; on se rend infidèle en mille rencontres peu importantes, qui plient l'âme, qui la disposent à de plus grandes infidélités; avant qu'elle en vienne au péché mortel, qu'il lui faut étouffer d'inspirations, de reproches de conscience! Mais que, dans l'espace de huit jours, dès le lendemain, ce péché éteint, ce péché mort ressuscite, cet ennemi affaibli, vaincu, désarmé, chassé du cœur, détruit, anéanti, se trouve un moment après aussi fort, aussi redoutable, aussi maître de la place que si Dieu ne s'en était pas emparé, ne s'y était pas retranché et fortifié contre tous les efforts de Satan, j'avoue que je ne puis comprendre comment une révolution si soudaine peut se faire : *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* Il faut donc que cette douleur ait été feinte, cette résolution imparfaite, cette réconciliation fausse, cette pénitence nulle. Si elle a été véritable, et que néanmoins on soit assez lâche pour retomber, on a lieu de craindre que ce ne soit pour ne se relever jamais. C'est le second point.

SECOND POINT.

Je trouve bien de la force et bien de l'énergie dans cette parole que saint Luc rapporte de Jésus-Christ, au chapitre neuvième de son Evangile : *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei :* Quiconque a mis la main à la charrue, et qui regarde derrière soi, n'est pas propre pour le royaume du ciel. Eh quoi! Seigneur, n'avons-nous pas tous été faits pour votre royaume? N'avez-vous pas donné à nos cœurs un désir secret de vous posséder? Ne les avez-vous pas tous formés pour votre amour? Oui sans doute, chrétiens auditeurs; mais il me semble que par cette expression il a voulu marquer la difficulté qu'on trouve à rentrer dans la voie du salut quand on l'a une fois abandonnée : pour cela il nous fait comprendre que de revenir à une vie sainte, c'est une chose aussi difficile que de réussir dans un art dont on est naturellement incapable, et pour lequel on n'a nulle disposition. Mais encore d'où peut venir une si grande difficulté? Hélas! messieurs, d'où ne peut-elle pas venir? Il me semble que tout contribue à la rendre insurmontable, le démon, nous-mêmes, Dieu enfin.

Le Sauveur du monde paraît nous vouloir faire entendre que cette grande difficulté vient particulièrement du malin esprit, qui ayant été chassé une fois du cœur de l'homme, n'y rentre point qu'il ne soit suivi de sept autres esprits plus méchants que lui, afin d'être en état de faire une résistance plus longue et plus vigoureuse : sans doute qu'il est plus soigneux et plus vigilant après avoir regagné ce poste, qu'il ne l'était avant de l'avoir perdu; l'expérience lui a appris par quels endroits la grâce peut avoir accès, il ne manque pas de fermer autant qu'il peut ces avenues, et de se fortifier dans les lieux qu'il a reconnus les plus faibles; en un mot il emploie et toutes ses forces et toutes ses ru-

ses pour éviter la confusion d'une seconde surprise.

De plus nous trouvons dans nous-mêmes de grands obstacles à une seconde conversion. Car il est vrai, messieurs, que par cette rechute la pente que vous avez au mal s'est plus augmentée en vous qu'elle n'aurait pu faire par cent et par mille actes réitérés avant votre pénitence. On peut dire que cette seconde chute est, à l'égard du vice, ce qu'un acte héroïque est en matière de vertu, il n'en faut qu'un seul pour produire une forte habitude. Une femme par exemple qui, dans les plus vifs transports de sa douleur, aura le courage d'embrasser son ennemi encore tout couvert du sang de son fils, ou de son père, acquerra par une action si généreuse une telle facilité à souffrir et à pardonner les injures, qu'elle y paraîtra comme insensible. Les saints qui, pour surmonter la répugnance extrême qu'ils sentaient à panser les plaies, en sont venus quelquefois jusqu'à sucer le pus qui en sortait, ces saints, après ce noble effort, n'ont jamais eu de peine au service des malades.

Or, je dis qu'un péché fait après une véritable pénitence, est un péché hors du cours ordinaire, un péché héroïque, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte ; pour le commettre il a fallu étouffer toutes les lumières qui nous avaient retirés du vice, toutes les grâces qu'on avait reçues, tous les saints désirs qu'on avait formés avec tant de ferveur : on a péché à la vue de tout ce qui peut rendre le péché difficile, on a rendu inutiles tous les obstacles qui peuvent traverser un mauvais dessein. Cette barrière une fois rompue, qui sera capable de nous arrêter? Quel ravage ne fera point un torrent qui a pu renverser de si fortes digues ? Et s'il est vrai, comme les docteurs l'assurent, qu'après une action de piété qui a été le fruit des plus magnanimes efforts, il est difficile d'être damné, ne peut-on pas dire qu'après une rechute qui a également coûté, le salut est comme impossible ?

Tout ce qui pourrait rester d'espérance serait fondé sur vous, ô Dieu infiniment bon, infiniment miséricordieux ! Mais au contraire on peut dire que c'est de votre part que nous viennent les plus grandes difficultés. Messieurs, quoiqu'il soit très-vrai que le Seigneur est la bonté, la clémence même, il est certain néanmoins qu'il ne pardonne pas toujours, ni toutes sortes de péchés ; autrement l'enfer ne se remplirait pas tous les jours des âmes qu'il immole à sa juste vengeance. Il y a une mesure de grâces ; le péché conduit à un terme où l'on crie et où l'on n'est point exaucé; mais envers qui cette rigueur se peut-elle exercer avec plus de justice qu'envers un chrétien qui, après avoir fait sa paix avec son Dieu et lui avoir juré une fidélité éternelle, se rend coupable d'une seconde rébellion ?

En premier lieu, il ne peut plus s'excuser sur son ignorance ; la confusion qu'il a soufferte en confessant ses crimes fait assez voir qu'il en a reconnu l'énormité. Il a avoué qu'il avait besoin de toute la miséricorde du Seigneur, et qu'il en était entièrement indigne ; il a eu de la peine à se défendre contre le désespoir, il a fallu que le confesseur l'ait consolé, lui ait relevé le courage, qu'il ait déployé à ses yeux toutes les richesses, tous les trésors de la bonté infinie de notre Dieu ; ce pécheur enfin converti s'est reproché cent fois son aveuglement, son obstination, son ingratitude passée ; il retombe après tout cela : voilà un péché commis avec une malice entière, et bien digne par conséquent de toutes les rigueurs de la justice de Dieu.

Pourquoi pensez-vous qu'il n'y a eu nulle grâce, nul temps de pénitence pour les démons, si ce n'est parce qu'ils avaient offensé Dieu avec une connaissance parfaite du mal qu'ils faisaient ? Sur ce principe, qui d'entre les hommes a plus sujet de redouter un jugement pareil à l'arrêt porté contre Lucifer, que ceux qui retombent dans leurs désordres après en avoir été arrachés à force de lumières et de vues surnaturelles, par la connaissance distincte qu'ils ont eue de l'énormité de leurs fautes et de l'importance de leurs devoirs? *Voluntarie peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia.* Si tous les chrétiens sont sauvés, je n'ai plus rien à vous dire ; mais si plusieurs doivent éprouver les rigueurs éternelles de la justice divine, encore une fois, qui sera-ce, si ce n'est pas cet homme qui, après s'être accusé avec tant de confusion, après avoir demandé grâce avec ce regret, cette horreur de son crime, cette résolution de ne plus pécher, regret, résolution qui ont ému les entrailles du confesseur, qui ont touché le cœur de Dieu même, et sans lesquels il n'y avait point de pardon, qui, dis-je, sera damné si ce n'est pas cet homme qui, après toutes ces démarches, retourne froidement à sa première vie et aux désordres qu'il a pris tant de soin de réparer?

En second lieu, cette rechute renferme un mépris de Dieu qui ne peut manquer de nous attirer sa colère : c'est pourquoi saint Paul l'appelle un outrage fait à l'esprit de la grâce, qu'on chasse honteusement de son cœur, après l'y avoir appelé par des cris et par des instances réitérées. Il semble, dit Tertullien, que vous n'ayez voulu vous mettre bien avec le Seigneur que pour éprouver si vous trouveriez plus d'avantage à le servir qu'à servir le monde, que pour donner, après cette comparaison, la préférence à l'ennemi de Jésus-Christ. Avant votre réconciliation, à peine saviez-vous ce que vous faisiez; l'attachement que vous aviez pour le mal était plutôt un effet de votre malheur que de votre choix ; si vous préfériez la créature à son Créateur, c'est que vous ne connaissiez ni l'un, ni l'autre : ainsi votre jugement faisait moins d'injure à votre Dieu. Mais que veut dire ce second changement, ce second repentir? Quoi ! vous avez goûté Dieu, et vous cherchez un autre maître ? vous vous repentez de vous être réconciliés avec ce Dieu, de lui avoir de-

mandé pardon ? Sachez donc qu'il se repentira de vous avoir pardonné, et qu'il s'en repentira sans retour. Il se repentit d'avoir fait Saül roi, de l'avoir tiré de la poussière : *Pœnitet me quod constituerim Saul regem :* Mais Samuel le conjurant de faire miséricorde à ce prince, il lui déclare qu'il n'était pas capable, comme les hommes, de revenir de ses premiers repentirs : *Porro triumphator in Israel non parcet, neque enim homo est ut agat pœnitentiam.*

Lors donc qu'à ces fêtes de Pâques vous irez vous présenter au sacrement de la pénitence, lorsque le prêtre au nom de Jésus-Christ vous remettra les péchés que vous lui aurez déclarés, imaginez-vous que Jésus-Christ lui-même vous dit comme au paralytique de trente-huit ans : *Vade, et noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat* : Allez, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque mal encore plus grand que le mal dont je viens de vous guérir. Mais à un paralytique, à un malheureux qui est privé de l'usage de tous ses membres, et qui depuis tant d'années est comme un mort entre les vivants, que peut-il lui arriver de pire ? La mort, ou une maladie dont on ne guérisse jamais. *Noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat :* Croyez-moi, âmes chrétiennes, défendez-vous d'une rechute qui pourrait être mortelle, et dont peut-être vous ne pourriez pas vous relever.

Ce n'est pas la première fois que vous êtes retombés ; cela peut-être, mais peut-être aussi ne vous étiez-vous jamais bien relevés, peut-être que toutes vos pénitences jusqu'ici ont été fausses et inutiles. Mais, quoi qu'il en soit, prenez garde que vous ne vous exposiez si souvent au même péril, que vous n'y périssiez enfin ; prenez garde que le démon ne s'établisse chez vous de telle sorte qu'il n'en sorte plus; prenez garde que vous ne contractiez une habitude en quelque manière invincible dans le mal ; prenez garde que Dieu lui-même ne se trouve tellement offensé par votre première rechute, que votre salut ne devienne entièrement impossible. Allez, on vous pardonne pour cette fois, mais songez que c'est peut-être le dernier pardon que vous pouvez espérer de la miséricorde divine. C'est beaucoup, c'est un prodige de bonté, qu'ayant été outragé si cruellement par une créature si vile et si misérable, il daigne aujourd'hui oublier votre ingratitude, et vous présenter le baiser de paix : mais croyez-moi, ne vous hasardez pas une seconde fois à lui déplaire; il se peut faire que désormais rien ne sera capable de le fléchir en votre faveur, et que ce sera en vain que vous jeûnerez, que vous prierez, que vous vous efforcerez de l'attendrir par votre douleur et par vos larmes : *Vade, et noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.*

Que faut-il donc faire pour prévenir cette rechute ? Il faut se comporter, surtout dans les commencements, comme les malades qui sortent des grandes maladies et qui entrent en convalescence; jamais plus de soin ni de retenue; jamais plus de sobriété, plus de crainte des mauvaises viandes et du mauvais air. Souvenez-vous que le démon ne nous tend jamais tant de piéges que lorsque nous sommes récemment sortis de ses liens ; et que si nous ne lui opposons une extrême vigilance, il nous y aura bientôt rengagés. Votre chute vous a appris de quoi vous êtes capables; vous voyez combien vous êtes faibles dans l'occasion, ce que le monde et les compagnies peuvent sur votre cœur et sur votre esprit ; la cause du mal vous est connue, c'est à vous à la retrancher : il faut arracher cet œil, couper ce bras qui vous a scandalisé; autrement vous n'avez rien fait, vous avez laissé la source du mal dans les entrailles, vous serez bientôt dans le même état où vous étiez il y a deux jours. Sachez que jamais personne ne mènera une vie bien innocente, qu'il ne change entièrement de vie, et qu'il n'aspire à quelque chose de plus qu'à éviter le péché. Tant que vous verrez le monde, que vous fréquenterez les mêmes lieux, que vous prendrez les mêmes divertissements, que vous ferez toujours les mêmes fautes, il est presque impossible de ne pas tomber par un chemin si étroit et si glissant, il faut prendre une voie plus sûre et plus éloignée du précipice.

Enfin, le dernier conseil que je vous donne, c'est d'avoir souvent recours à Dieu avec une entière confiance. Dites-lui avec les apôtres, surtout au temps de la tentation : *Domine, salva nos, perimus:* Ah ! Seigneur, c'en est fait de moi, je suis perdu si vous ne venez à mon secours. J'ai formé par votre grâce les plus fortes résolutions, j'ai conçu les plus saints désirs ; mais je suis assiégé par des ennemis qui n'ont pas moins d'ardeur pour me perdre que j'en ai pour me sauver, et qui redoublent leurs efforts pour me ravir le trésor que je viens de recevoir. J'ai quitté le péché, il est vrai ; mais il me reste encore des passions, une nature extrêmement corrompue, une grande pente vers le vice fortifiée par de longues habitudes. *Perimus* : Hélas ! je sens déjà que cette première ferveur se relentit, que cette volonté ferme, qui semblait me rendre invincible, perd tous les jours quelque chose de sa force, je sens revenir cette mortelle faiblesse ; si vous ne me soutenez, ô mon Dieu, je ne puis vous répondre pour une heure de ma constance, la première tentation me va renverser; je vous échapperai, Seigneur, vous me perdrez infailliblement, si vous n'avez sans cesse l'œil sur moi, si votre main m'abandonne un seul moment à moi-même. *Domine, salva nos, perimus.* Conservez votre ouvrage, ô mon Dieu, l'ouvrage de votre miséricorde infinie ; faites, car enfin vous le pouvez, faites qu'après vous avoir servi constamment sur la terre, je vous aime éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON SUR L'HABITUDE VICIEUSE.

Pour le dimanche des rameaux.

Quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas quand il le voudra; quiconque cependant y est engagé en sortirait, s'il le voulait de bonne foi.

Invenietis asinam alligatam et pullum cum ea : solvite, et adducite mihi.

Vous trouverez une ânesse attachée et auprès d'elle son ânon ; détachez-la et me l'amenez (*S. Matth.*, *chap.* XXI).

Saint Bernard, dans le troisième discours qu'il a fait sur notre évangile, nous apprend que la conversion du pécheur est mystérieusement exprimée dans les paroles que je viens de rapporter. Il dit que ces animaux que Jésus-Christ fait détacher pour lui être amenés sont la figure des âmes que leurs mauvaises habitudes enchaînent de telle sorte qu'elles ne peuvent, ou du moins qu'elles ne veulent pas faire le bien, ou plutôt qu'elles ne peuvent et ne veulent pas en même temps : *Solutus est ad mandatum Domini qui antea tenebatur, aut non valens, aut non volens bene facere, aut utroque fortius vinculo alligatus, nec volens scilicet nec valens.*

Je ne crois pas qu'on puisse dire ni plus clairement, ni en moins de paroles, tout ce qui concerne les mauvaises habitudes. Il est vrai, messieurs, que quand on les a contractées, on y demeure ordinairement, et parce qu'on ne peut pas les vaincre, et parce qu'on ne veut pas les combattre : je veux dire qu'il est comme impossible d'en sortir, et qu'il n'est pas néanmoins absolument imposssible que la difficulté est telle qu'elle paraît insurmontable ; qu'elle n'est pas cependant si grande, qu'on soit digne d'excuse quand on ne la surmonte pas.

C'est par cette doctrine que je prétends détruire aujourd'hui deux illusions également pernicieuses et communes parmi les mauvais chrétiens. La première est de ceux qui s'engagent dans une habitude vicieuse par l'espérance qu'ils ont de s'en pouvoir retirer un jour. La seconde est de ceux qui y demeurent sous le prétexte qu'ils ne peuvent plus en sortir. Lorsque le démon sollicite une âme à se relâcher et à donner en elle un accès libre à l'amour du monde, il ne manque pas de lui faire entendre que ce n'est que pour un temps, et de lui représenter le retour du mal au bien aussi aisé que l'est la chute du bien dans le mal. Mais lorsque Dieu nous presse de revenir à lui, le même ennemi de notre salut tâche de nous persuader que ce retour nous est aussi impossible que la chute a été facile. Il nous trompe, chrétiens auditeurs, et je veux, avec le secours du Saint-Esprit, vous découvrir aujourd'hui ses artifices. Je vous ferai voir dans le premier point que quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas quand il voudra ; et dans le second, que quiconque y est engagé en sortirait, s'il le voulait sincèrement. Il n'est point si aisé de s'en défaire qu'on se l'imagine quand on commence à la contracter, et il n'est point si difficile qu'on le veut croire, quand une fois on l'a contractée : voilà tout le sujet de ce discours. Mon Dieu, je vois le fruit que pourraient faire ces deux vérités, si elles étaient bien pénétrées ; je sens l'impuissance où je suis de les faire entrer dans l'âme de mes auditeurs ; mais je sais que vous pouvez tout, et que vous ne refusez rien à Marie : c'est pourquoi j'ai recours à son entremise auprès de vous, et à la prière de l'Eglise auprès d'elle : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour bien comprendre jusqu'à quel point il est difficile de déraciner une mauvaise habitude, vous remarquerez dans la suite de cet entretien, premièrement, que cette habitude vicieuse est une seconde nature ; secondement, qu'elle est souvent une nouvelle force jointe à la nature ; en troisième lieu, que c'est toujours quelque chose de plus invincible que l'une et l'autre.

D'abord on ne saurait dire, chrétiens auditeurs, combien il est difficile de réformer la nature, lorsque malheureusement elle se trouve défectueuse. Ceux qui sont nés avec des inclinations perverses, et qui s'appliquent à les corriger, peuvent seuls nous apprendre combien cette étude demande de vigilance, et combien peu de progrès ils y font avec tous leurs soins et tous leurs efforts. Si la lenteur forme le caractère et le naturel d'un homme, quelque peine qu'on se donne pour le réveiller, rarement on parviendra à le rendre agissant et laborieux. Un esprit vif ne peut être retenu ni facilement ni longtemps dans les bornes d'une modération parfaite, il faut un miracle pour adoucir un cœur qui a de la pente à la colère, ou pour inspirer l'amour de la mortification à une âme molle, à une âme qui aime naturellement le plaisir. Ce changement est si difficile que la grâce, toute puissante qu'elle est, n'ose, ce semble, l'entreprendre ; au lieu de travailler à plier nos passions naturelles, elle est comme forcée de les suivre et de leur chercher des objets auxquels elles puissent s'attacher innocemment. A un homme emporté elle inspirera des sentiments de pénitence, c'est-à-dire d'aigreur et de vengeance contre lui-même ; elle portera un avare à rassembler des richesses pour l'autre vie, un ambitieux à marcher sur les pas des plus grands saints, un cœur tendre et susceptible des plus douces passions à aimer celui qui mérite d'être aimé par-dessus tout, et qui répond si fidèlement et si généreusement à notre amour.

Cela supposé, messieurs, pour vous faire sentir combien il sera difficile de vous défaire d'un vice, quel qu'il puisse être, lorsque l'habitude s'en sera formée en vous, il suffit de vous dire que l'habitude est une seconde nature, une nature ajoutée, ainsi que parle saint Augustin, et entée en quelque sorte sur nos inclinations : *Secundam et quasi affabricatam naturam.* Si donc vous vous accoutumez à la vanité, au luxe, à la médisance, au jeu, à la volupté, à une vie oisive et mondaine, il vous sera dans peu de temps aussi difficile de vous réformer qu'il est dif-

ficile de fléchir, de gagner une humeur sombre et d'adoucir un esprit rude et farouche.

Bien plus, je dis que l'habitude est encore plus forte que la nature, puisqu'elle peut la dompter, qu'elle peut la plier, pour ainsi dire, tout inflexible qu'elle est. Ainsi voyons-nous que les corps les plus faibles s'endurcissent peu à peu aux plus grands travaux, que les plus timides apprennent à mépriser les périls à force d'y être exposés, et qu'en usant souvent des poisons les plus mortels, on s'en fait enfin une nourriture. Tout ceci est bien propre à détruire la vaine présomption de ceux qui, se sentant un riche fonds, ou qui, ayant reçu une éducation avantageuse, croient qu'ils pourront résister à la malignité de la mauvaise habitude, et trouver dans les premières impressions un secours pour revenir quand il leur plaira à une meilleure vie; mais, hélas! qu'il faut peu de temps au vice pour détruire ces faibles avantages que nous avons apportés au monde, ou que nous devons au zèle de ceux qui ont pris soin de nos premières années! On ne reconnaît plus une personne après six mois d'une vie un peu déréglée, et elle ne se reconnaît plus elle-même. Il me semble voir l'infortuné Samson qui s'endort dans le sein de Dalila, et qui se laisse lier sur la confiance qu'il a dans sa force naturelle; mais il ne fait pas réflexion que toute cette force est dans ses cheveux qui peuvent facilement être coupés, et que la perfide ne manquera pas de lui ravir cette ressource unique.

Si l'habitude est si puissante, lors même qu'elle a la nature à combattre, que sera-ce, chrétiens auditeurs, lorsqu'elle se joindra à elle, lorsque leurs forces seront unies, lorsqu'on se sera accoutumé à faire des actions auxquelles on est déjà porté par l'inclination? Vous aimez naturellement le plaisir du goût, et ceci peut être appliqué à tous les autres plaisirs; vous ne pouvez vous en abstenir, non pas même dans les temps destinés au jeûne et à la pénitence, dans ces temps où l'Eglise, où la bienséance même exigent de vous plus de mortifications : lors donc que, par un long usage, vous aurez ajouté à ce penchant qui vous attire le poids de la mauvaise habitude, comment pourrez-vous résister? Quand on obéit à la passion, dit saint Augustin, il se forme bientôt une habitude, et cette habitude, si vous la laissez croître, se changera en nécessité : *Dum servitur libidini, facta est consuetudo; cum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* L'histoire rapporte qu'une reine des Assyriens, dont il est même fait mention dans l'Ecriture, obtint de son mari qu'il lui fût permis de régner en sa place seulement un jour. Comment exerce-t-elle d'abord l'autorité souveraine? Elle ôte au monarque complaisant le diadème royal, comme si la chose ne devait aboutir qu'à un jeu passager; mais voyant qu'il ne s'en défendait pas, elle le dépouille de toutes les marques de la royauté, elle lui fait demander jusqu'à son épée, elle lui fait trancher la tête, et lui ravit enfin, avec la vie, une couronne qu'il avait cru pouvoir reprendre après vingt-quatre heures de servitude.

Voilà précisément ce qui arrive presque à tous ceux qui cèdent aux premières saillies de la passion, sous prétexte que ce n'est que pour un temps, et que la raison et la vertu reprendront bientôt leurs premiers droits. On continue de faire en quelque manière par force ce qu'on a commencé à faire par plaisir et par complaisance. C'est ainsi que ce religieux dont il est parlé dans saint Dorotée, ayant dérobé quelque temps par la pure nécessité où le réduisait la faim, le fit encore lorsqu'il n'y eut plus de nécessité, lorsque ses larcins lui étant devenus entièrement superflus, les vivres se corrompaient dans les endroits où il les cachait. Ainsi, voit-on quelquefois des vieillards dans qui l'âge a presque éteint jusqu'au sentiment de la volupté, se laisser néanmoins encore entraîner comme malgré eux à des actions honteuses, sans que ni l'amour de leur réputation, ni la crainte de la mort qu'ils attendent à chaque moment, soit capable de les retenir.

Plût à Dieu, chrétiens auditeurs, qu'il y eût moins d'exemples de cette invincible nécessité, et que tous les jours on n'entendît pas ceux qui s'en sont rendus esclaves gémir vainement dans leurs chaînes, et rendre inutiles des lumières, des inspirations, des désirs de faire le bien, capables de sanctifier plusieurs âmes à qui il resterait encore quelque liberté! Malheureux homme, que je vous plains, et que je vous trouve digne de compassion! Dans les premiers jours que vous vous adonnâtes à la débauche, au jeu, à la médisance, à la colère, la débauche vous paraissait un vice conforme et comme bienséant à votre âge, le jeu, une occupation honnête, la médisance, un entretien nécessaire, la colère, une passion raisonnable, vu le nombre des occasions propres à aigrir l'humeur; mais aujourd'hui tout est changé, votre raison mûrie par l'âge, votre conscience éclairée de mille lumières surnaturelles, vous représentent tout cela comme autant de défauts, comme autant de vices honteux, injustes, pernicieux, détestables : cesserez-vous néanmoins d'y tomber? *Vides quam male facies*, dit saint Augustin, *quam detestabiliter quam infeliciter, et tamen facies.*

Vous savez que se livrer aux excès de la table jusqu'à perdre la raison, c'est une brutalité dont un honnête homme doit rougir pour tous ceux qui s'y abandonnent; vous en rougissez vous-mêmes lorsque vous êtes raisonnable, et cependant à la première occasion vous vous enivrerez. Vous êtes convaincu que suivre la passion du jeu, c'est hasarder votre bien, qu'outre l'argent, vous y perdez votre temps, votre âme, le ciel; vous vous reprochez sur ce point votre faiblesse, vous voudriez bien vous corriger, vous avez déjà demandé conseil, vous avez même tenté quelques moyens, et vous n'avez fait aucun progrès : *Fecisti heri, facturus es hodie.* Hier vous prononçâtes des blasphèmes, vous en avez pleuré amèrement aujour-

d'hui, vous vous en êtes accusé, vous ne pouvez comprendre comment vous avez pu consentir à un crime que vous croyiez détester de tout votre cœur; et après tous ces retours sur vous-même, vous jurerez encore aujourd'hui, vous le ferez demain, vous vous en accuserez cent fois, et toujours avec larmes, mais toujours inutilement.

Ce desordre va quelquefois plus loin. Ce n'est ordinairement qu'aux choses qui sont agréables que nous entraînent les nécessités de la nature : quelque besoin qu'on ait de prendre de la nourriture, on ne se sent pressé de le faire qu'autant de temps qu'on y trouve quelque plaisir; dès qu'on a pris du dégoût pour les viandes, on ne sent plus la nécessité qu'on a d'en manger. L'ardeur de la soif a autrefois porté des soldats à boire leur propre sang mêlé au limon d'un ruisseau, mais ce breuvage affreux était alors pour eux une boisson délicieuse. L'habitude produit une nécessité plus forte et plus invincible que tout cela. Elle nous contraint de pécher lors même que nous n'avons plus de plaisir à le faire. Saint Jean-Chrysostome a eu raison de la comparer à un vieux tyran dont la domination injuste est encore extrêmement cruelle, à un tyran qui ne se contente pas d'imposer de grands tributs, mais encore qui les exige d'une manière dure et impitoyable; qui ne veut pas seulement être servi, mais qui demande des services honteux et pénibles. Si je vous disais, chrétiens auditeurs, qu'en différant de changer de vie, vous laissez se fortifier vos mauvaises habitudes jusqu'au point que vous ne pourrez plus vous empêcher d'offenser Dieu autant de temps que le péché aura pour vous quelque douceur, il me semble que c'en serait assez pour vous faire désirer une prompte conversion : mais ce n'est pas encore tout, il viendra peut-être un temps que le mal se présentera à vous sans aucun charme, que vous en aurez du dégoût, que vous y trouverez même de l'amertume, et que cependant vous serez comme contraints de le faire. Je ne sais comment il se peut faire, je sais néanmoins que c'est un désordre assez commun, que quand l'attrait qui nous a portés au crime cesse de nous y entraîner, on aime encore le crime, où l'on ne trouve plus rien qui ne rebute. Il semble que c'est un effet de la justice de Dieu, qui nous aveugle pour nous châtier, et qui permet que nous fassions longtemps, avec peine et malgré nous, ce que nous avons fait longtemps avec plaisir contre son gré.

Je sais que ceci paraîtra incroyable à ceux qui ne l'ont pas éprouvé, mais je les conjure au nom de Dieu de ne s'en fier pas à leur jugement, d'en croire ceux que l'expérience a instruits, et qui, pour ainsi dire, voient, touchent les liens dans lesquels l'habitude tient ses esclaves enchaînés. Certainement on ne saurait rejeter sur cette matière le témoignage de saint Augustin, il était encore jeune lorsque Dieu commença à lui découvrir le péril où il s'était engagé, et à lui inspirer le désir d'une vie plus réglée. Quel pécheur a jamais reçu de plus grandes grâces? et quelle serait notre présomption, si en nous précipitant dans le péché avec tant de connaissance, nous espérions d'avoir des secours aussi puissants pour nous aider à en sortir? Cependant toutes ces grâces furent inutiles durant plusieurs années; non-seulement il se défendit contre les exhortations et les larmes de sa mère, contre le zèle et l'éloquence des plus savants prélats, des plus grands saints de son siècle, mais il résista longtemps lui-même à lui-même ; persuadé, convaincu de la vérité, rempli d'admiration pour la vie des personnes vertueuses et d'amour même pour la vertu, il se jette encore dans les plaisirs qu'il a si souvent détestés, il se plonge dans des crimes où il ne trouve plus de plaisir, où il trouve même mille douleurs. *Dum irruebam in voluptates*, ce sont ses paroles, *irruebam in dolores*.

Mais comment serait-il facile à l'homme de sortir d'une habitude de plusieurs années, si Jésus-Christ même a fait entendre qu'il était difficile pour lui de l'en retirer après quelques jours? Tous les Pères conviennent que ce fut pour marquer cette difficulté extrême, que voulant ressusciter le Lazare, figure du pécheur qui a vieilli dans le crime, il pleura, il frémit, il éleva la voix, et donna toutes les marques d'une action qui demandait un effort et un pouvoir extraordinaires : *Difficultatem quamdam ostendit ibi, infremuit spiritu, ostendit multo clamore objurgationis opus esse ad eos qui consuetudine duruerunt.* Ainsi parle saint Augustin. Cependant, messieurs, nous avons si peu profité de cette leçon, que je ne sais si de tous ceux, ou qui se jettent dans une vie mondaine, ou qui y persévèrent avec quelque connaissance du péril où ils sont, je ne sais s'il y en a un seul qui ne fasse des projets de retraite et de réforme pour l'avenir et qui ne fonde son espérance sur ces projets; comme s'il était entièrement maître de sa volonté, ou des secours qui lui seront nécessaires pour la fléchir.

Mais quoi! âme chrétienne, vous avez déjà une si grande pente à la vanité, à la paresse, au plaisir, à la colère, à l'intempérance, à l'ambition, que vous n'y pouvez résister : et quand toutes ces passions se seront établies, se seront fortifiées en vous par plusieurs années de dérèglements, vous espérez de les pouvoir vaincre? Aujourd'hui que Dieu vous touche, qu'il vous presse, qu'il vous offre sa grâce, vous n'avez pas la force de lui obéir ; et vous croyez que vous serez plus forte après dix ou vingt années de faiblesses et de chutes continuelles? Et moi je crois, au contraire, et je le crois sur la parole de Dieu, que si vous vous accoutumez maintenant à mal faire, plutôt on blanchira un Maure qu'on ne vous fera pratiquer le bien : *Si potest Æthiops mutare pellem suam et pardus varietates suas, et vos poteritis benefacere, cum didiceritis male.* Vous vous promettez une vieillesse toute différente de cette jeunesse vaine, oisive, vicieuse ; et moi je

vous prédis que l'âge vous apportera de nouveaux vices et qu'il augmentera encore les anciens.

Vous vous rendez aujourd'hui à la volupté qui vous poursuit, elle vous fuira pour lors, et vous courrez après elle. La beauté vous attire, vous corrompt, et vous embrasserez alors des cadavres. Vous péchez aujourd'hui par intérêt et pour plaire aux hommes, un jour viendra que les hommes mêmes vous condamneront et vous continuerez de pécher. Après avoir aimé le luxe dans les habits, vous ne cesserez pas de l'aimer lors même qu'il vous rendra ridicule. Vous vous laissez tenter maintenant par quiconque vous invite à boire ou à jouer ; vous tenterez alors les autres, vous deviendrez un corrupteur de la jeunesse, et partout vous irez chercher des gens qui veuillent s'associer à vos débauches. Enfin, chrétien auditeur, si je vous disais que vous médirez encore en mourant, que même au lit de la mort vous blasphémerez, vous nourrirez le feu de l'amour, vous songerez à la vanité et à la vengeance, je ne vous dirais rien que n'aient éprouvé bien des gens qui s'étaient longtemps flattés des mêmes espérances qui entretiennent jusqu'à ce jour votre lâcheté : mais non, je me contente de vous annoncer que vous mourrez dans les mêmes habitudes où vous vivez maintenant, c'est-à dire qu'à la dernière confession que vous ferez, vous vous accuserez encore de cette même faiblesse, de ce même péché que vous ne voulez pas si tôt abandonner, que vous y tomberez deux jours avant votre dernière maladie, que vous mourrez sans avoir la consolation d'avoir passé quinze jours ou un mois sans y retomber, sans jamais avoir exécuté la résolution que vous réitérez néanmoins chaque fois que vous vous confessez.

Que pensez-vous de cette mort, chrétiens auditeurs ? Pour moi je vous avoue que je n'y saurais penser sans frémir. Mourir dans une habitude criminelle, mourir avant de s'être corrigé, avant d'avoir changé de vie, mourir avare, vain, ambitieux, intempérant, voluptueux, colère, vindicatif, mourir après s'être même accusé de ces vices, après avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise ! ô mon Dieu, ne permettez pas que je meure dans une situation pareille. Savez-vous à quoi je compare ce genre de mort ? Je le compare à la mort de ce malheureux homme dont la fin tragique arriva du temps de saint Pierre Damien, qui la rapporte dans une lettre au pape Alexandre. Cet homme était allé dans une forêt avec un autre pour couper un arbre ; au premier coup de coignée qu'il donna, il sortit un serpent d'une grosseur et d'une longueur énormes : comme ce monstre venait à lui pour le dévorer, de deux têtes qu'il avait il en abat une ; mais sa hache en même temps lui échappant des mains, il demeure en proie à la vengeance du serpent, qui le saisit par le milieu du corps, l'entraîne dans son antre malgré ses cris et sa vaine résistance : inutilement demande-t-il du secours à son compagnon, le supplie-t-il avec larmes de lui donner du moins sa hache ; vaines lamentations, vaines prières, il lui faut suivre le dragon et essuyer toute sa rage. La nouvelle de ce funeste accident se répand aussitôt dans le monde, y porte partout la frayeur et la tristesse ; le saint surtout dit de lui-même qu'il ne pouvait retenir ses larmes toutes les fois qu'il se représentait cet infortuné livré dans le fond d'une caverne au pouvoir de cet horrible ennemi, quoiqu'on ne sût encore que penser des dernières circonstances de sa mort, et qu'on ignorât s'il avait été étranglé par ce monstre, ou empoisonné de son venin, ou étouffé par son poids, ou dévoré tout vif. Voilà, chrétiens auditeurs, ce que je pense d'une personne qui meurt dans une damnable habitude. Je ne sais si la dernière contrition qu'elle a eue a été sincère, si elle a formé en mourant une résolution plus efficace que les précédentes, qui n'avaient jamais rien produit, je ne sais si après avoir reçu l'absolution, le démon ne lui aura point présenté encore une fois les objets pour lesquels elle avait tant de passion, et si dans la faiblesse où elle s'est trouvée, elle aura fait plus de résistance qu'elle n'avait coutume d'en faire dans la plus forte santé ; je sais que plusieurs ont péri de la sorte après avoir reçu les derniers sacrements de l'Eglise : ce qui est certain, c'est qu'elle a expiré entre les mains d'un monstre horrible ; Dieu seul sait quel traitement elle en a reçu ; mais il n'y a que trop d'apparence qu'elle en a été traitée de la manière la plus cruelle.

Prévenons ce malheur, chrétiens auditeurs, et ne terminons point notre vie, s'il est possible, par une mort douteuse ; hâtons-nous d'arracher notre cœur aux habitudes vicieuses, qui autrement nous accompagneraient jusqu'au dernier soupir, qui sans doute nous rendraient fatal ce dernier moment. Mais si ces habitudes sont déjà formées, est-il encore en notre pouvoir d'y remédier ? Oui, messieurs, le remède est encore entre nos mains ; il est difficile, à la vérité, mais il n'est pas absolument impossible. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Bernard, dans son quatre-vingt-unième sermon sur les cantiques, parlant de la nécessité qu'impose à l'âme l'habitude du péché, dit que c'est une nécessité que la volonté se fait à elle-même, une nécessité libre qui la presse, mais qui ne l'excuse pas. C'est une violence qu'elle souffre, mais qu'elle veut bien souffrir ; c'est une volonté si forte, qu'elle exclut toute volonté opposée ; en un mot, c'est une impuissance qu'on veut et qu'on aime : *Non ergo parum firmiter vis quod et necessario vis; multum vis quod nolle queas, nec multum obluctaris ; porro ubi voluntas et libertas.* Non-seulement vous voulez le mal que vous faites, mais vous le voulez fortement, puisque vous le voulez nécessairement. Il faut qu'on veuille extrêmement ce qu'on ne peut pas ne vouloir point ; or, partout où il y a de la volonté, il y a du choix, et par conséquent de la liberté.

Ce raisonnement, quoique invincible, paraîtra peut-être obscur à ceux qui ne sont pas accoutumés aux subtilités de l'école; mais tout le monde entendra ce que je vais dire. Quelque forte, quelque enracinée que soit l'habitude qui a captivé notre cœur, il est certain que nous péchons quand nous lui obéissons; par conséquent, nous pouvons refuser de lui obéir, puisque tout péché est une action libre et faite avec délibération, et qu'enfin agir librement, c'est faire ce qu'on pourrait ne pas faire. Si toutes les fois que je me rends à la violence d'une habitude vicieuse, je puis lui résister, si je le veux de bonne foi, je pourrai lui résister si souvent que je perdrai la coutume que je m'étais faite de lui céder; et n'est-ce pas là en effet la détruire elle-même et l'anéantir entièrement? Bien plus, je puis, autant de fois qu'il me plaira, pratiquer des actes opposés aux actes qui ont servi à former cette habitude. On peut jeûner pour réparer les excès qu'on a commis, travailler pour recouvrer ce que l'oisiveté a fait perdre, dire du bien de tout le monde pour corriger l'inclination à mal parler des autres, et se faire ainsi une habitude contraire, une habitude qui rende le bien aussi facile que le mal semblait être nécessaire. Je sais que ce changement ne se fait pas toujours tout d'un coup; on évite d'abord les occasions où l'on sait qu'on tombe ordinairement, on se prépare à celles qu'on ne peut pas éviter, on prend des précautions, on se tient sur ses gardes, on s'arme de pensées saintes, on se fait violence dans des rencontres qu'on a prévues, et tantôt en fuyant, tantôt en combattant avec avantage, on s'épargne bien des rechutes, on donne à la grâce le temps de s'établir, on sent revenir les forces et le courage, on ne désespère plus de la victoire, on conçoit une forte volonté de la rendre complète; cette volonté forte et sincère vient à bout de tout, et ce n'est que parce qu'elle nous manque, que la mauvaise habitude est si difficile à surmonter.

Oui, une bonne volonté est toute puissante, il n'est rien qu'elle n'exécute; en effet, que ne fait-on pas quand on le veut véritablement? On plie le fer, on fond le bronze, on fait des figures de marbre aussi délicates, aussi déliées que si le marbre était lui-même mou et pliable, et qu'il n'opposât aucune résistance à la main de l'ouvrier. Nous voyons tous les jours des hommes, dit saint Augustin, qui, ayant quitté les habitudes les plus perverses, vivent mieux que ceux qui les ont blâmés dans leurs désordres, et qui s'en sont scandalisés. Madeleine ressuscita plus parfaitement de sa vie déréglée, que Lazare son frère ne ressuscita du tombeau où il était corrompu à demi. Nous en voyons plusieurs, dit ce Père, nous en connaissons plusieurs qui ont imité cette grande sainte: *Videmus multos, novimus multos*. Il pouvait se proposer lui-même pour exemple; c'en était assez pour établir cette doctrine, et pour confondre notre lâcheté; car enfin il amollit cette volonté de fer, comme il l'appelle, cette volonté qui paraissait si dure et si inflexible; non-seulement il se réduisit à pécher plus rarement, mais à ne pécher jamais, pas même légèrement, avec délibération. Non-seulement il gagna sur soi cet avantage peu à peu et à force de patience, mais il l'emporta tout d'un coup; dès qu'il eut résolu de chasser la volupté, elle fut bannie pour toujours, il n'y eut plus de retour pour elle. Il avait plus d'une chaîne à rompre, plus d'un ennemi à vaincre; l'ambition, l'orgueil, l'avarice régnaient dans son âme, aussi bien que l'inconstance; un même jour le délivra de tous ces tyrans. Mais de quelle manière fut-il affranchi, et combien la liberté qu'il se procura fut-elle parfaite? Il s'engage par vœu à garder la chasteté, lui qui ne pouvait se résoudre à la contrainte du mariage; il n'avait pu, jusqu'alors, se sevrer des plaisirs les plus criminels, il se fait des crimes des plus innocents; il voudrait pouvoir perdre le goût des viandes; il craint d'être attiré à l'église par la douceur du chant, il reproche à ses yeux jusqu'au plaisir que leur donne la lumière; lui qui, pour acquérir du bien, venait de risquer sa vie dans l'université de Milan, lève l'étendard de la pauvreté volontaire, genre de vertu qui n'avait point encore eu d'exemple dans l'Afrique; le plus ambitieux de tous les hommes ne peut être élevé que malgré lui à la dignité de prêtre; il pleure amèrement la nécessité où il est d'obéir, sur ce point, à celui qui a le pouvoir de lui commander. La vaine gloire était une de ses plus fortes passions, et cet homme vain se confesse à tout l'univers, à tous les siècles à venir, il fait un livre pour rendre immortelle la mémoire de ses plus honteux dérèglements.

Que ne peut point notre volonté, messieurs, lorsque, soutenue de la grâce, il lui plaît de se tourner vers un objet et de le suivre sérieusement? Quels obstacles, quelles chaînes si fortes peuvent arrêter quiconque a un véritable désir d'aller à Dieu? Quelles difficultés n'est-il point capable de surmonter? Qu'y a-t-il de si grand, de si pénible dans les conseils les plus relevés, dans tout ce qu'ont fait les saints les plus magnanimes, que je n'entreprenne aujourd'hui, dont même aujourd'hui je ne vienne à bout, si je le veux?

Pourquoi prenons-nous plaisir à nous tromper nous-mêmes, et à couvrir de vains prétextes la faiblesse et le peu de sincérité de nos désirs? Je voudrais me corriger, disons-nous, si je le pouvais, je voudrais bien devenir plus régulier; je ferai, pour parvenir à cette exacte régularité, tout ce que je pourrai: et moi, je vous dis que si vous faisiez seulement la dixième partie de ce que vous pouvez, votre conversion serait consommée en moins de vingt-quatre heures. Je ne saurais me vaincre dans l'occasion, je me suis emporté malgré moi, je fais ce que je ne voudrais pas faire: comment osons-nous, ô mon Dieu, tenir ce langage en votre présence? Vous ne pouvez vous priver de ce plaisir, et vous vous en priveriez si facile-

ment, si le crime où il vous entraîne avait un seul témoin, si une affaire de conséquence vous appelait ailleurs. Si vous étiez assuré d'être saisi par une fièvre maligne au retour de cette assemblée, de ce rendez-vous, songeriez-vous seulement à vous y transporter? Si la personne que vous aimez le plus vous priait de faire pour elle ce que vous ne pouvez faire pour Dieu ; si vous étiez persuadé qu'en vous abstenant ou de boire avec excès, ou de jurer, ou de médire, ou de vous venger, vous qui n'êtes que dans une fortune médiocre, vous parviendriez au comble de l'opulence, au faîte des honneurs, trouveriez-vous de l'impossibilité à vous faire violence?

Savez-vous bien quel est le vrai sens de ces paroles que nous avons si souvent à la bouche : Je voudrais bien servir Dieu, si je le pouvais? Cela veut dire, que je voudrais qu'on pût servir Dieu, contenter les hommes, et se satisfaire en même temps. Je voudrais vivre chrétiennement, c'est-à-dire, je voudrais trouver autant de facilité, autant de plaisir à jeûner, à prier, à lire les livres de piété, que j'en trouve au jeu et au théâtre. Je voudrais être saint, si la sainteté pouvait s'acquérir sans peine, sans soins, sans gêne ; je voudrais que ce fût la mode d'être vêtu simplement ; je voudrais que le monde laissât vivre chacun à son gré, qu'on convînt d'interdire toutes les assemblées, qu'on ne me donnât plus de sujet de me laisser emporter par la colère ; je voudrais pouvoir regarder tout, tout entendre, prendre toutes sortes de libertés sans être touché de rien, ou du moins être forcé de pratiquer tout le bien que je connais, sans qu'il fût en mon pouvoir de m'en défendre. Quelles chimères! Et pouvons-nous dire que des souhaits pareils soient sincères? Oserions-nous produire cette faible excuse à la mort, lorsque notre Juge nous reprochera notre négligence? Hélas! j'aurais voulu si j'avais pu. Que dites-vous, si vous aviez pu? Qu'y avait-il donc d'impossible dans l'exercice de la piété la plus parfaite? N'y a-t-il jamais eu ni saint, ni sainte de votre état, de votre tempérament? Cet homme qui s'était abandonné à toutes sortes de vices, s'en est entièrement affranchi ; cette femme qui était, pour ainsi parler, possédée par sept démons, cette femme dont vous avez tant censuré la légèreté et l'imprudence, cette femme a changé à vos yeux en six mois de temps, elle n'a rien laissé à réformer, elle est devenue un modèle de toutes les vertus ; et vous, vous n'avez pu vous défaire d'aucun des vices que vous chérissiez? Un seul sermon a fondu ce cœur de bronze, une parole a ouvert, a brisé ce rocher, a transporté cette montagne ; et vous, après tant d'instructions, tant de lumières, tant de grâces, vous êtes demeuré endurci et immobile, et vous prétendez que vous n'avez pu faire autrement? Vous auriez bien voulu changer de conduite? Et moi, votre Dieu, votre Créateur, j'aurais bien voulu aussi vous sauver, et vous savez ce que j'ai fait pour votre salut ; mais comment le Ciel, qui ne peut admettre un seul péché, pourrait-il souffrir une mauvaise habitude, c'est-à-dire un assemblage confus, une source intarissable de péchés?

Oh! chrétiens auditeurs, oh! qu'un homme qui a un véritable désir de se convertir parle bien d'une autre manière! *Domine*, dit-il avec saint Paul, *quid me vis facere?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Me voici tout prêt à vous obéir, et je me sens assez de force pour tout ce que vous exigerez. Pourrez-vous boire le calice que le monde vous prépare, comme il me l'a préparé à moi-même? Pourrez-vous souffrir les persécutions, les risées, les jugements qu'on fera de vous? *Possumus :* Et pourquoi ne pourrions-nous pas faire ce que tant d'autres ont pu faire avec votre grâce? Mais se borner à commencer, c'est peu, il faut persévérer jusqu'au bout ; c'est aussi ce que je prétends, Seigneur ; je veux vous aimer, je veux vous servir jusqu'à la mort ; et qui pourra me détacher de vous, si une fois je suis à vous? *Quis nos separabit a charitate Christi?* Oui, Seigneur, je veux être à vous, je veux arracher ces habitudes que je n'ai que trop nourries ; je le ferai, quoi qu'il m'en coûte ; dussé-je mourir dans cet effort, je tenterai du moins ce que tant d'autres ont si heureusement accompli ; je verrai si l'entreprise est en effet impossible, et je ne le croirai qu'après avoir mis toutes sortes de moyens en usage pour réussir. Je sais que j'aurai des combats à rendre et des obstacles à vaincre, mais je suis résolu à tout ; je ne prétends ménager ni parents, ni amis, ni bien, ni honneur, ni santé, ni vie ; je regarde comme ennemi quiconque s'oppose à mon dessein, et je ne reconnais désormais ni bien, ni mal sur la terre que ce qui peut, ô mon Dieu, ou me nuire, ou m'aider dans votre service. Messieurs, quand on veut le bien avec cette détermination, on ne trouve plus ni impuissance, ni faiblesse en soi ; on ne trouve plus de difficulté dans les choses les plus difficiles ; les vices, les inclinations déréglées, les plus anciennes habitudes, le monde, le démon, tout fuit, tout disparaît devant une âme ainsi disposée ; elle cherche partout les obstacles qu'on lui avait fait craindre, les ennemis dont on l'avait menacée ; et au lieu de ces barrières invincibles en apparence, partout elle trouve tous les chemins aplanis, tous les passages libres. C'est alors qu'elle s'écrie avec le prophète : *Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis :* Eh! Seigneur, où sont donc ces monstres et ces géants qui devaient s'opposer à nos saints désirs, ces monstres qu'on nous représentait si affreux? Dans quel malheur ne serais-je pas tombé, si je m'étais laissé effrayer par ces fantômes, si je ne m'étais plus confié en votre grâce que je ne me défiais de mes propres forces? Quel bonheur pour moi de m'être engagé dans une route si large et si agréable, dans une route qui me conduira si doucement et si sûrement au terme où j'aspire, à la félicité éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON SUR LA CONFESSION

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Deux erreurs où nous tombons presque tous, rendent la plupart de nos confessions inutiles : nous nous croyons plus innocents que nous ne le sommes; nous nous croyons convertis, et nous ne le sommes pas.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers par où il doit venir (*S. Luc, chap.* III).

Nous voici enfin à la veille de notre bonheur ; le désiré des nations vient à nous, et nos cœurs commencent à se dilater, à s'épanouir à l'odeur de ses parfums. Il n'est point nécessaire d'observer le ciel pour savoir que l'heure de sa naissance est proche, nous en avons un présage infaillible dans cette joie si douce et si pure qui a coutume de la précéder, et de se répandre dans l'âme de tous les fidèles. Je ne sais, messieurs, si vous vous êtes jamais appliqués à rechercher la cause d'une allégresse si universelle. Il paraît sensiblement que la foi du Rédempteur, que le souvenir d'un mystère aussi tendre que le mystère que nous allons bientôt célébrer, en est la première source ; mais je ne doute point que cette joie ne vienne encore de l'heureuse disposition où la plupart des chrétiens sont de se réconcilier avec Dieu dans ce saint temps. Comment est-ce que la paix et la consolation du Saint-Esprit ne se répandraient pas sur toute l'Eglise dans un jour où presque tous ses enfants songent à se purifier par la pénitence, et à arracher de leurs cœurs le péché, cette racine amère de tous les maux et de tous les chagrins de la vie ?

Telle est ma pensée, chrétiens auditeurs, et je vous avoue que dans cette vue je suis monté en chaire aujourd'hui beaucoup plus volontiers qu'à l'ordinaire. De tous ceux qui m'entendront, me suis-je dit à moi-même, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit dans le dessein de se présenter au sacré tribunal ou dès ce soir même, ou demain, ou du moins avant la fin de ces fêtes. Quelle disposition plus avantageuse peut-on souhaiter dans des auditeurs? Quand la parole de Dieu fera-t-elle du fruit, si elle est stérile dans une conjoncture si favorable? Mais quel sujet pourrai-je choisir ou plus agréable, ou plus utile à des personnes qui se préparent pour se confesser, que la confession même? C'est la voie par laquelle Jésus-Christ doit venir à eux; c'est cette voie qu'il m'ordonne de lui préparer, et de redresser, s'il est possible : *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.*

Que je m'estimerais heureux, chrétiens auditeurs, si par l'instruction que je vais faire, je pouvais vous aider à vous approcher dignement au moins une fois du sacrement de pénitence! Au reste, ce mot d'instruction ne doit point vous offenser ; je sais que je parle à des personnes qui sont déjà instruites, c'est pourquoi je tâcherai de ne rien dire de trop commun ; et j'ose me promettre que si l'on daigne m'écouter avec quelque attention, il y aura peu de mes auditeurs qui ne profitent de ce discours, et qui ne se confessent ensuite avec plus de préparation qu'ils ne faisaient. Vierge sainte, je ne m'engage que dans la confiance que j'ai en votre protection. Je vous la demande humblement au nom de toute cette assemblée. *Ave, Maria.*

Lorsqu'on entend les terribles menaces que Dieu fait aux pécheurs presqu'à toutes les pages de l'Ecriture, lorsqu'on fait attention aux supplices qu'il tient tout prêts pour nous punir, ce semble, aussitôt que nous aurons commis quelque crime, il n'est personne qui n'ait sujet de croire qu'il est perdu sans ressource, s'il est assez malheureux pour offenser un si puissant Maître : mais n'est-ce pas, chrétiens auditeurs, un prodige bien digne de toute notre admiration, que tandis que le Seigneur tonne, qu'il semble prêt à foudroyer d'une part, qu'il allume des brasiers, des étangs de feu pour l'homme rebelle, il lui prépare d'autre part un bain salutaire, un bain d'un prix infini, pour le guérir de tous les maux que sa désobéissance lui pourrait causer?

Oui, lors même qu'au milieu de toutes ces menaces, de tout cet appareil de terreur, nous tombons dans quelque crime, Dieu se trouve auprès de nous pour nous secourir, pour nous relever avec douceur, pour nous laver dans son propre sang. O amour! ô miséricorde! ô sévérité même pleine de tendresse! Il me semble voir une mère tendre, qui dans la crainte que son fils ne se blesse, lui arrache en colère le couteau des mains, lui défend sous de griêves peines de le reprendre ; vous diriez alors qu'elle n'a ni tendresse, ni amitié : mais si, malgré ces précautions, l'enfant indocile se blesse, elle se sent comme frappée elle-même, elle court à lui tout émue, et bien loin d'exécuter ses menaces, elle ne songe qu'à laver la plaie, qu'à la panser, qu'à le consoler lui-même, qu'à essuyer ses larmes. Où en serions-nous, chrétiens auditeurs, si l'on en usait avec nous d'une autre manière, si nous ne recevions le remède de nos offenses de celui même que nous offensons ?

Le démon, qui n'ignore pas qu'étant fragiles comme nous le sommes, nous ne pourrions manquer de périr sans ce remède, le démon n'oublie rien, ou pour nous le ravir, ou pour nous le rendre inutile. Il est venu à bout de l'ôter entièrement à ceux qui sont hors de l'Eglise romaine; il porte nos catholiques à ne s'en servir que rarement ; et lorsqu'ils y ont recours, il tâche de le leur changer en poison. C'est un malheur bien déplorable sans doute, que, dans le même sacrement qui a été établi pour notre réconciliation, nous trouvions le sujet d'une plus grande disgrâce, semblables à ceux qui se noient dans le bain où ils cherchaient leur santé. Quelle peut être la source de ce malheur? Ce n'est pas pour l'ordinaire qu'on manque de sincérité; il est peu de chrétiens

à qui la honte ferme la bouche au tribunal de la pénitence; non, c'est plutôt qu'on se flatte soi-même, c'est que souvent on induit le ministre sacré dans l'erreur où l'on s'est engagé le premier.

Voilà donc deux erreurs où nous tombons presque tous, et qui rendent la plupart de nos confessions inutiles. Pour vous engager à les éviter, ces erreurs, il suffit de vous les découvrir, et c'est ce que je tâcherai de faire dans ce discours. La première erreur, c'est que nous nous attribuons beaucoup plus d'innocence que nous n'en avons en effet; la seconde, c'est que nous nous flattons d'une disposition que nous n'avons pas. Nous nous croyons plus innocents que nous ne le sommes : voilà le premier point. Nous nous croyons véritablement convertis, et nous ne le sommes pas : ce sera le second point. C'est tout le plan de cet entretien.

PREMIER POINT.

On voit quelquefois des chrétiens qui s'excusent de se confesser souvent, sur ce qu'ils ne trouvent pas de quoi s'accuser s'ils ne laissent couler un espace de temps considérable après chaque confession. Il peut en effet arriver qu'après avoir reçu l'absolution du prêtre, on passe quelques jours dans une assez grande innocence, par la vertu de la grâce qu'on a reçue dans ce sacrement, et que cette grâce se ralentissant ensuite, on retombe dans les mêmes fautes. Si cela est, par la même raison qu'on n'a rien à dire après quelques jours, il faudrait réitérer souvent la confession, pour n'avoir jamais rien à dire, et pour passer ainsi sa vie dans un parfait éloignement du péché. Mais il est bien plus vraisemblable, selon la parole du savant abbé de Celles, que ceux qui ne trouvent point de péchés en eux, ne soient dans cette peine que parce qu'ils en sont trop chargés : *Revera tales inopes copia fecit.* Ce sont des personnes qui, dans l'examen qu'elles font d'elles-mêmes, ne vont point jusqu'au fond de l'âme, parce que dans ce fond elles entrevoient un amas de corruption qu'elles ne veulent pas entièrement découvrir, elles craignent qu'une plus grande connaissance ne les oblige à se réformer. C'est pourquoi on se contente de passer légèrement sur ce qu'on a fait depuis le dernier examen, on ne s'attache qu'aux fautes qu'on peut retrancher sans donner atteinte à un certain plan de vie qu'on s'est tracé à soi-même sur les règles du monde et de l'amour propre, et qu'on n'est pas dans le dessein de changer.

Ce plan, auquel on ne touche point quand on s'examine, renferme mille maximes contraires aux maximes de Jésus-Christ; l'avarice, l'ambition, la vanité, l'amour du plaisir, y règlent toutes les actions de la journée. Il ne faut rien oublier pour s'enrichir, pour s'élever, pour plaire, pour passer le temps agréablement. Il faut avoir la réputation d'homme de probité, de galant homme, d'homme de cœur, dans quelque sens qu'il plaise au siècle corrompu de prendre ces termes. Il faut paraître dans les assemblées, y briller, y effacer, s'il est possible, le reste du monde; et pour cela il ne faut rien négliger, il faut se servir de tous les artifices que le monde a coutume de mettre en œuvre. Enfin il faut tâcher de mener une vie commode, une vie semée de plaisirs, et goûter toutes les douceurs qu'elle nous présente. Tout cela ne se peut faire qu'on ne coure mille hasards de pécher, qu'on ne pèche effectivement en mille manières; tout cela est formellement opposé à la sainteté du christianisme, sainteté à laquelle chaque chrétien est obligé d'aspirer selon son état. Ce n'est pas là une vie simplement à réformer, mais à renverser de fond en comble. Cependant, de peur d'être obligé de faire ce renversement, ou de réveiller les reproches de la conscience, qui troubleraient dans la suite tous les divertissements, on ferme les yeux sur tous ces désordres, on se persuade que ce n'est rien, que si l'on pèche quelquefois en vivant de la sorte, se sont des effets de la fragilité, plutôt que des occasions où l'on s'engage; en un mot, que c'est une nécessité de vivre ainsi.

Cela supposé, chrétiens auditeurs, il ne faut pas s'étonner qu'on n'ait presque rien à dire dans ses confessions. Quand on a posé pour principe, que c'est une nécessité de vivre comme l'on vit dans le monde, et que, pour être chrétien, il suffit d'en avoir le nom, je comprends comment il se peut faire qu'on se trouve innocent, qu'on n'ait rien à porter à la confession. Mais si l'on voulait y procéder de bonne foi, si l'on voulait examiner à fond la vie qu'on mène; voir sur quels principes, sur quelles maximes elle roule, ce qu'elle a de conformité ou d'opposition avec la vie de Jésus-Christ, si on voulait remuer cette eau bourbeuse, percer cet abcès, où il se fait un si grand amas de pourriture, on serait bientôt hors de cet embarras prétendu, pour tomber dans un embarras tout contraire, où nous jetterait la vue d'un nombre presque infini de désordres.

Pour sortir entièrement d'une erreur si dangereuse, il me semble que, quand on se prépare pour se confesser, il n'y aurait qu'à jeter les yeux sur la vie de quelque saint ou de quelque sainte de même condition que nous, car il y en a dans tous les états; il n'y aurait qu'à remarquer en combien de points notre conduite se trouve directement opposée à leur conduite. Comparez-vous, chrétiens auditeurs, avec quelque personne d'une vertu éminente et d'une piété exemplaire; voyez de combien d'objets elle se fait un scrupule, auxquels vous ne daignez pas faire attention : comparez ses prières avec vos prières, ses discours avec les vôtres, ses repas avec vos repas, ses habits avec vos habits, ses occupations avec votre oisiveté. Si cette personne avait vécu seulement un jour de la manière dont vous vivez, elle se croirait la plus misérable de toutes les créatures, elle se croirait perdue; et cependant vous ne vous croyez coupables de rien. Vous êtes chrétiens néanmoins comme elle, et, par conséquent, vous avez les mêmes obligations.

Mais ce ne sont pas seulement ceux qui

sont entièrement engagés dans le monde qui s'aveuglent ainsi volontairement; il y a quelquefois des personnes qui, se croyant elles-mêmes délicates jusqu'au scrupule, omettent de s'accuser de leurs principales fautes, parce qu'elles ne peuvent se résoudre à croire que ce soient des fautes. On doit, par exemple, au marchand, on doit aux ouvriers, aux domestiques; on doit à d'autres dont on a autrefois ou emprunté, ou peut-être même usurpé le bien; et néanmoins on ne veut rien retrancher de sa dépense, pour se mettre en état de payer; ou, quoiqu'on pût payer sur l'heure, on diffère à un autre temps, on croit que c'est assez d'être dans le dessein de le faire. On se trompe, c'est une injustice manifeste : on le craint en effet, on en doute; et si on ne s'en éclaicit pas, c'est qu'on est bien aise de l'ignorer. Cependant on met son esprit à la torture pour dire des péchés où l'on trouve à peine matière d'absolution, et on ne dit rien de ces choses qui sont si essentielles. Il y a des familles entières toutes divisées qui ne veulent point entendre parler de réconciliation; ce sont, au reste, des gens de bien, mais ils ont persuadé à leur conscience qu'ils ne sont pas obligés de faire aucune démarche, qu'on a des raisons de ne point se voir, de se plaindre éternellement les uns des autres, et de faire savoir ces raisons à toute la terre : on s'en confesse deux fois, trois fois, quatre fois; mais enfin, comme on sent bien qu'on n'est pas dans le dessein de se réformer, on ne s'en confesse plus, et on s accoutume à croire qu'il n'y a pas d'obligation de s'en confesser. Combien de personnes, exactes d'ailleurs aux exercices de piété, sont sujettes à des impatiences, dont elles prétendent se faire un mérite auprès de Dieu! Combien de personnes qui, loin de s'accuser du trouble qu'elles causent dans leur maison, veulent faire passer leur chagrin pour un effet de leur vigilance et du soin qu'elles ont de régler leur domestique! Combien de zélateurs, sous prétexte d'avoir à cœur la religion et la justice, de ne pouvoir rien souffrir qui ne soit dans l'ordre, sous prétexte de faire des leçons aux faibles et aux ignorants, ou de se consoler avec les bons du malheur de ceux qui périssent, s'abandonnent à une cruelle médisance, qu'ils aiment mieux colorer et déguiser de la sorte, que combattre l'inclination qu'ils ont pour ce vice?

Si ces défauts, quoique grossiers, échappent à ceux qui n'ont pas trop d'envie de les connaître, combien de mouvements intérieurs seront omis dans l'examen de la conscience, si l'on ne s'applique à sonder le cœur pour en découvrir toutes les plaies. Vous dites que, grâces à Dieu, vous êtes sans passions. Quoi! sans amour, sans haine, sans envie, sans désir de vengeance, sans aversion? D'où vient donc ce secret empressement que vous avez de voir je ne sais quelle personne, de lui plaire et de lui faire du bien? C'est un effet, me direz-vous, de votre amitié. Oui, mais vous savez bien que, dans toutes ces amitiés prétendues, il se glisse toujours quelque chose d'impur et de sensuel; et si vous voulez nous avouer ce qui en est, ce n'est plus amitié, c'est un amour véritablement dangereux. Que veut dire cette joie que sent votre cœur lorsqu'il arrive à cet homme quelque disgrâce? D'où vient que vous prenez tant de plaisir à voir cette femme humiliée? D'où vient que vous souffrez, que vous semblez être à la torture, quand on dit du bien de cet autre? Je veux que cela n'aille pas plus loin, il est certain que ces sentiments sont contraires à la charité chrétienne.

Si vous dites que vous vous êtes examiné sur tous ces points, avec toute la bonne foi dont vous êtes capable, que vous êtes remonté jusqu'à la source, jusqu'aux motifs de vos actions, que vous êtes descendu jusque dans le fond de votre âme, et que vous avez tout dit au confesseur; Dieu en soit loué mille fois. Si vous continuez de vous faire ainsi justice à vous-même, je vous réponds qu'en peu de temps vous tirerez un grand fruit de l'usage de la confession. Mais après vous être redemandé un compte si exact de tout ce que vous aviez fait, avez-vous eu le courage de jeter la vue sur ce que vous n'aviez pas fait? Je demande si vous avez eu assez de courage pour porter les yeux jusques là, parce que je crains que ce ne soit pour vous un abîme, une mer inépuisable. Pour une action que l'on fait et qu'on ne devrait pas faire, il est sûr qu'il y en a cent qu'on devrait faire, et qu'on ne fait pas. Avez-vous eu soin que vos vassaux, que vos serviteurs ne fissent rien d'injuste sous votre nom et sous votre autorité? Vos domestiques savent-ils ce qu'il faut savoir pour être sauvés? paient-ils au Seigneur le tribut de leurs prières et le matin et le soir? observent-ils les jeûnes de l'Eglise? se confessent-ils? sont-ils réservés dans leurs actions et dans leurs paroles? Vous n'en savez rien, me dites-vous. Hé bien! cette ignorance est une matière de confession. Quand d'ailleurs tout se trouverait heureusement dans l'ordre, vous êtes coupable de ne vous être pas instruit de l'état où étaient les choses : si vous n'avez soin de ceux qui sont à votre service, que deviendront-ils, surtout dans un pays où personne ne les instruit, où ils ne peuvent apprendre les devoirs du christianisme que de vous-même, ou de ceux à qui vous en donnerez la charge? Vous n'ignorez pas les obligations que vous avez à l'egard de vos enfants, vous savez que ce n'est pas assez qu'ils soient formés aux lettres humaines ou aux exercices du corps, mais qu'il faut leur apprendre à connaître Dieu, à le craindre, à l'aimer de tout leur cœur : à qui les confiez-vous, ces enfants; savez-vous bien qu'ils n'ont nul principe de piété, qu'on ne songe à rien moins qu'à les mettre dans la voie du salut?

De plus, il y a des occasions où vous êtes obligé de corriger vos frères, de les conseiller charitablement : n'y avez-vous manqué dans aucune conjoncture? Le principal usage que vous devez faire de votre autorité,

de vos biens, de votre prudence, c'est d'empêcher que le Seigneur ne soit offensé; vous devez, quand il est en votre pouvoir, aller au devant des querelles, les éteindre, réprimer les personnes injustes, violentes, imposer silence aux impies et aux médisants : vous êtes-vous soigneusement acquitté de tous ces devoirs? Cette fille mondaine, qui écoute patiemment les discours qui blessent la pudeur, cette fille sait bien qu'en se tenant dans les règles de la modestie chrétienne, qu'en prenant les choses sur un certain ton, elle fermerait la bouche à tous ceux qui osent parler mal en sa présence : si elle ne l'a pas fait, elle a manqué à son devoir, elle s'est rendue coupable de toutes les fautes qu'elle aurait pu empêcher. Vous n'avez point arrêté vos yeux sur ce tableau, vous n'avez point lu ce mauvais livre : ce n'est pas assez; il fallait brûler l'un et l'autre, et ne pas faire difficulté de sacrifier un meuble, de quelque prix qu'il pût être, au salut des âmes pour qui Jésus-Christ a donné tout son sang.

D'ailleurs, quand vous n'auriez point fait de mal depuis votre dernière confession, il faudrait encore examiner quel bien vous avez pratiqué, quel usage vous avez fait de votre loisir et de vos biens. C'est un article de foi, que vous devez rendre compte à Dieu de toutes vos paroles oiseuses : *Rationem reddet de omni verbo otioso.* Mais si Dieu est si rigoureux à rechercher vos paroles inutiles, croyez-vous qu'il vous pardonnera vos dépenses inutiles, vos parures inutiles, vos actions inutiles, toute votre vie passée dans une inutile oisiveté? Je sers mon prince, me dira quelqu'un, dans un emploi qui m'occupe extrêmement, et moi, dira un autre, je rends la justice avec toute sorte d'équité; moi, je suis engagé dans le commerce, et je l'exerce de bonne foi. On peut avoir toutes ces occupations, et mener une vie oiseuse, une vie entièrement inutile. Comment cela? Si c'est la vanité ou l'ambition qui vous attache au service de votre maître, si vous n'êtes équitable que parce que vous aimez la gloire, ou que vous avez naturellement l'esprit droit; enfin, si le désir du bien est le ressort qui fait aller tout ce commerce, non-seulement vous ne faites rien, mais encore vous êtes injuste envers Dieu, qui doit être le but de toutes les pensées des hommes : tout ce qui ne se rapporte pas à lui manque d'une circonstance essentielle pour être bon. Vous offrez à Dieu toutes les actions de la journée, dès le matin, je le veux; mais cette offrande n'est qu'hypocrisie, si, dans le fond, ce n'est pas le désir de lui plaire et d'accomplir sa volonté qui vous fait agir, si vous vous recherchez vous-même dans toutes vos actions.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'au dernier jour, l'arrêt qui sera prononcé contre nous ne sera fait que sur nos omissions. Allez, maudits, dit le Sauveur du monde, allez au feu éternel. Mais pourquoi, Seigneur? qu'y a-t-il eu dans mes actions de contraire à vos saints commandements? Ce n'est pas de vos actions que je me plains; mais j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai été malade, et vous n'avez pas daigné me visiter; j'ai eu froid, et vous ne m'avez pas revêtu : vous avez mieux aimé jouer l'argent dont vous pouviez me secourir, vous avez mieux aimé le consumer en ornements et en repas inutiles. Voilà quel est le sujet de mes plaintes et de votre condamnation : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare; sitivi, et non dedistis mihi potum; hospes eram, et non collegistis me; nudus, et non cooperuistis me; infirmus et in carcere, et non visitastis me.* Il me faut donc dire à mon confesseur si, pouvant faire l'aumône, je l'ai refusée à une seule personne, si j'ai négligé les malades indigents, si je n'ai pas secouru mes frères dans quelque besoin que la providence les ait réduits? Oui, il le faut, chrétiens auditeurs, il le faut, ou je ne comprends rien dans les paroles de Jésus-Christ, rien dans son Evangile. Ce qui achève de me persuader que nous nous flattons, pour la plupart, dans l'examen que nous faisons de nos consciences, c'est que, lorsque Dieu nous touche fortement, qu'il nous inspire une véritable résolution de changer de vie, de ne vivre désormais que pour bien mourir, c'est qu'alors on se croit obligé de revenir sur toute la vie, et que, dans cette confession générale, on s'accuse de cent choses dont on n'avait fait nulle mention dans toutes les confessions précédentes.

Voilà ce que j'avais à vous dire pour vous disposer à la connaissance de vous-mêmes. Mais c'est de vous, ô mon Dieu, que nous attendons les véritables lumières dont nous avons besoin pour parvenir à cette connaissance parfaite. Sans ces lumières, tout ce que je viens de dire ne sera qu'une instruction vaine et infructueuse, j'aurai appris à mes auditeurs à connaître les autres, à les juger, à les censurer, mais non pas à se juger et à se condamner eux-mêmes. Sans ces lumières, nous verrons sans voir, comme vous nous l'avez dit vous-même, nous verrons assez pour être coupables, mais non pas assez pour connaître que nous le sommes; plutôt que de l'avouer, nous croirons que ce qu'on nous prêche est outré, et que la vérité même use d'exagération. En un mot, nous nous ferons toujours plus innocents que nous ne le sommes, nous nous croirons même dans la voie d'une véritable pénitence, sans avoir souvent aucune raison de le croire : c'est la seconde erreur qui peut rendre nos confessions inutiles, et que je dois découvrir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

La pénitence intérieure dont il s'agit ici, consiste dans un repentir amer d'avoir péché, joint à une résolution sincère de ne plus pécher. C'est au sujet de cette pénitence que saint Ambroise a osé dire cette terrible parole : *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quam qui recte pœnitentiam egerint.* On trouve rarement des personnes qui n'aient jamais perdu l'innocence du baptême; mais, cependant, on en trouve encore moins qui, après l'avoir perdue, font une véritable pé-

nitence. Ce n'est point une imagination, c'est un fait, dit ce Père, que je sais par ma propre expérience; j'ai plus vu de personnes vraiment innocentes, que je n'en ai vu dans les dispositions d'une vraie pénitence : *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quam qui recte pœnitentiam egerint.* Or comment cette vérité serait-elle soutenable, s'il ne fallait que lire dans un livre un acte de contrition, et se frapper deux ou trois fois la poitrine !

A l'égard du repentir, qui est la première partie de la pénitence, une preuve que la plupart des gens ne savent pas même ce que c'est, c'est qu'on ne craint guère de s'y exposer. Il n'est rien de si cruel qu'un véritable repentir, il faut avoir une grande force d'esprit pour souffrir ce genre de tourment sans en être accablé; on voit tous les jours des personnes qu'il porte jusqu'au désespoir. Il faut que ce sentiment soit bien amer, puisque Dieu l'accepte à la place des supplices éternels qui sont dus au péché : c'est pour cela que cette douleur est appelée attrition, ou contrition, parce qu'elle ne blesse pas seulement le cœur; elle le brise, elle le broie en quelque sorte, elle lui fait, pour ainsi parler, autant de plaies qu'il a de parties, qu'il a d'atomes qui le composent. Mais quelque forte que soit cette douleur, voit-on que l'appréhension d'un si grand mal detourne les chrétiens d'offenser Dieu? Au contraire, ne se détermine-t-on pas tous les jours à l'offenser par l'espérance de rentrer en grâce par cette voie? Je m'en confesserai, dit-on. Je le crois : S'il n'y avait que cela à faire, je comprends comment, pour contenter une passion, on s'exposerait hardiment à la honte que peut causer l'aveu du péché. Mais ce n'est pas assez de s'en confesser, il faudra s'en repentir. Aussi m'en repentirai-je, répliquez-vous. Quoi ! vous vous en repentirez et vous osez le commettre! Dites-moi, chrétiens auditeurs, si vous en exceptez le péché, avez-vous jamais rien fait dans la vie que vous crussiez devoir être suivie d'un vrai repentir? La seule crainte d'un tel repentir n'est-elle pas le motif le plus fort pour détourner un homme de quelque action que ce puisse être? Comment donc l'assurance que vous avez de souffrir ce mal est-elle pour vous un motif d'agir contre votre conscience, si ce n'est parce que ce n'est pas en effet le même mal, parce que le repentir que vous avez du péché est d'une autre nature que les autres, et qu'il n'a que le nom du véritable repentir?

Une seconde raison que j'ai de croire que cette douleur est feinte, ou du moins qu'elle est très-faible, c'est la lâcheté qu'on fait paraître, soit lorsqu'on s'accuse de ses péchés, soit lorsqu'on en demande ou qu'on en reçoit la pénitence. Si cette faute nous faisait autant de peine à l'esprit qu'elle a causé de plaisir à la chair, règle que donne saint Augustin pour discerner une véritable contrition, non-seulement nous n'hésiterions pas à la déclarer, cette faute, mais nous aurions de la peine à la retenir. Balancerions-nous à rejeter un charbon ardent que nous aurions dans le sein, ou un aspic qui nous déchirerait par ses morsures? Le même Père ressentait sans doute ce véritable regret, aussi ne se contente-t-il pas de s'accuser en secret des désordres de sa jeunesse, il les publie hautement, il veut que toute la terre, que toute la postérité sache qu'il a été sujet à cent passions, et surtout à la plus honteuse de toutes les passions; trop heureux si en rendant ainsi sa confusion publique et immortelle, il peut se venger lui-même de lui-même, et adoucir la douleur que lui cause le souvenir de ses crimes.

Nous lisons dans l'histoire des conciles de Tolède que Potamie, évêque de Brague, alors vénérable par son âge, célèbre dans toute l'Espagne par sa vertu et surtout par le zèle avec lequel il s'était déclaré plusieurs fois contre les impudiques, nous lisons qu'étant tombé lui-même, par une étrange fragilité dans une secrète fornication, il en fut si vivement touché, qu'il ne put s'empêcher de faire éclater sa douleur. Mais, ô Dieu! quelle occasion prit-il pour se satisfaire? Un concile où il présidait lui-même la lui fournit, cette occasion. Cinquante évêques, un grand nombres d'abbés, de docteurs, et d'autres ecclésiastiques, formaient cette auguste assemblée; à leurs yeux ce grand homme, protecteur declaré de la chasteté, se prosternant contre terre, confessa son incontinence à haute voix. Jugez quel frémissement excita ce spectacle, quelle surprise jeta dans les esprits un aveu qui devait faire essuyer une si horrible confusion.

A quoi ne se résout-on point, chrétiens auditeurs, pour apaiser une douleur vive? Quelle est donc la faiblesse de la nôtre? Non-seulement on excuse, on déguise ses péchés par des expressions faibles et ambiguës; mais encore, après les avoir à peine avoués, on dispute au confesseur un jeûne de deux ou trois jours, on se défend de faire une aumône, on ne peut consentir à se priver d'une légère satisfaction Quelle pénitence! quel repentir! On voit quelquefois de vrais pénitents venir se jeter aux pieds du prêtre; mais qu'il est facile de les distinguer! Il me semble voir des malades qui ne peuvent plus supporter le mal qui les accable, et qui veulent guérir à quelque prix que ce soit : qu'on perce, qu'on coupe, qu'on brûle; pourvu qu'on me soulage, il n'importe par quel tourment on mette fin à mon supplice. On est obligé de menacer, d'effrayer les autres pour les rendre sensibles à leurs propres maux; ceux-ci nous tirent à nous-mêmes les larmes des yeux, il faut les consoler au lieu de leur faire des reproches; ils n'ont jamais assez fortement exprimé la malice de leurs péchés; quelque rigoureuse que soit la peine qu'on leur impose, ils n'en sauraient être satis faits.

Je comprends, chrétiens auditeurs, comment Jésus-Christ se fait un triomphe, comment tous les anges font éclater leur joie à la conversion d'un homme qui fait une pareille pénitence; je comprends comment il se peut faire que Dieu oublie les dérégle-

ments de ce pécheur, qu'il l'embrasse, qu'il le comble de faveurs, qu'il aime en père tendre cet enfant encore plus qu'il ne l'aimait avant sa désobéissance. Mais que ce chrétien insensible, qui, après avoir péché mortellement, a eu le courage de s'endormir entre les bras du démon, a pu supporter la haine de Dieu durant un mois, durant plusieurs mois, et attendre froidement que les fêtes fussent venues pour sortir d'un état si funeste et si dangereux; que ce pécheur, pour m'être venu faire l'histoire de sa vie, sans larmes, sans sentiment, ait fait cette admirable pénitence qui chasse les démons, qui fait descendre le Saint-Esprit, qui éteint les flammes de l'enfer, qui force le ciel, qui désarme la colère du Tout-Puissant; non, messieurs, je ne puis me le persuader, et je suis sûr que vous en doutez vous-mêmes.

Ce que j'ai dit du repentir, je le dis encore de la résolution de ne plus pécher. Tout le monde sait qu'elle doit être ferme et sincère; mais hélas! que peu de gens exécutent ce qu'ils savent sur ce point! Il ne suffit pas, chrétiens auditeurs, que la bouche prononce certaines formules qui expriment cette résolution en trois ou quatre paroles, il faut que le cœur parle et qu'il s'accorde avec la langue. Faisons-y réflexion ce soir, lorsque nous nous préparerons pour nous confesser, tâchons d'entrer dans ce cœur et de découvrir quels sont ses véritables sentiments; nous trouverons peut-être qu'il ne prend guère de part à tous les desseins que nous avons de nous convertir. Vous promettez donc de ne vous plus venger de vos ennemis, vous promettez de ne plus médire, surtout de certaines personnes de qui vous détractez souvent par un esprit, ou de vengeance, ou d'envie. Vous le promettez, dites-vous : prenez garde à ce que vous dites, le cœur n'a point de part à cette promesse; au contraire, il sent parfaitement qu'à l'avenir il en usera comme il a fait auparavant. Quel moyen de recevoir une injure sans en tirer vengeance, et de quoi parlerait-on si l'on ne médisait plus? Vous vous accusez de vous être trouvé à des divertissements, à des assemblées, où tout, du moins à votre égard, ne se passe pas dans une si grande innocence qu'on nous le veut faire croire; vous vous accusez d'y avoir jeté des regards lascifs, d'y avoir entretenu des pensées impures, d'y avoir vu des objets, d'y avoir entendu des discours qui ont été dans votre âme comme la semence de plusieurs péchés. Etes-vous bien résolu de vous corriger de tout cela? N'êtes-vous pas résolu au contraire de passer les jours du carnaval dans ces mêmes divertissements, dans ces mêmes assemblées où votre faiblesse vous expose à tant de périls d'offenser Dieu? Vous ne jeûnâtes pas hier, il n'y a point eu de Quatre-Temps pour vous. Vous dites que vous vous réformerez; mais pourquoi le dites-vous? Vous n'observâtes pas le dernier carême, et vous savez bien que vous trouverez un prétexte pour ne pas faire celui qui va suivre : il y a déjà plusieurs années que vous en usez de la sorte, et vous n'êtes point entièrement résolu à changer sitôt. Vous promettez de vous corriger de vos emportements, de vos blasphèmes; mais de bonne foi, croyez-vous que cette promesse ait un autre effet que la promesse que vous aviez faite à la dernière confession? Ou plutôt n'êtes-vous pas persuadé que la première fois que vous reviendrez vous aurez encore les mêmes péchés à dire?

Je ne m'étonne pas, chrétiens auditeurs, que de toutes les résolutions qu'on fait dans la vie il n'y en ait aucune dont on se ressouvienne moins que des résolutions qu'on fait lorsqu'on se confesse : c'est qu'en effet alors on ne résout rien, on est même déterminé à vivre comme on a vécu jusqu'alors; et quoi qu'on en dise, on ne doute pas que les choses ne doivent se passer de la même manière. De là vient qu'à la première occasion qui se présentera, et peut-être se présentera-t-elle deux jours après, non-seulement on sera vaincu, mais on ne daignera pas même combattre, on ne délibérera pas pour se rendre. Si l'on avait conçu un véritable désir de changer, on se garderait bien d'aller chercher de plein gré le péril où l'on n'ignore pas qu'il se rencontre. Dans les occasions qu'on n'aurait pas recherchées, on se ressouviendrait du dessein qu'on a formé, la crainte d'irriter Dieu par une perfidie combattrait dans notre cœur l'attrait qui porte au péché, on y consentirait du moins plus difficilement qu'on ne faisait autrefois. Ne dites pas qu'on est fragile, qu'il est impossible de résister aux tentations; car je connais cent personnes qui, après s'être plaintes dix et vingt ans de leur faiblesse et de leur fragilité, ont fait enfin une résolution de ne plus offenser Dieu, résolution qu'elles n'ont jamais violée depuis, que j'ose assurer qu'elles ne violeront jamais.

Mais qu'est-il nécessaire de chercher si loin des preuves de notre peu de sincérité dans la promesse que nous faisons de changer de vie, puisque dans le temps même qu'on fait cette promesse on est encore souvent dans le désordre dont on s'accuse? Vous avez chez vous une personne qui est un sujet de scandale, vous êtes dans une maison où vous avez une occasion prochaine d'offenser Dieu; vous dites que vous êtes dans le dessein de lever ce scandale, de sortir de ce péril : pourquoi ne l'avez-vous pas fait avant de venir au sacré tribunal? Comment osez-vous paraître aux yeux de votre juge sans lui avoir donné cette preuve de votre repentir? Comment osez-vous dire que vous ne retomberez plus dans le crime après vous être confessé, puisque vous ne le quittez pas même pour vous confesser? N'était-il pas plus à propos, n'y avait-il pas plus de bienséance de commencer par vous réconcilier avec votre ennemi, par restituer cet argent qui n'est pas à vous, par réparer le tort que vous avez fait à la réputation de votre frère? Pourquoi voulez-vous attendre après la confession à vous acquitter de ces obligations indispensables? Voulez-vous que je vous le dise? C'est parce que vous avez une volonté

secrète de ne rien faire de tout cela. Sans doute il était plus naturel de vous hâter, avant tout, de détruire l'ouvrage d'iniquité; mais il vous plaît encore, cet ouvrage, et vous ne pouvez vous déterminer à le détruire; le cœur espère qu'il subsistera, s'il peut le sauver seulement jusqu'après la confession.

Voyez, mesdames, en quel état Madeleine se jeta aux pieds du Fils de Dieu, lorsqu'elle se fut déterminée à faire pénitence; elle se garda bien d'y porter les vaines parures qui avaient rendu sa vertu suspecte à toute la ville de Jérusalem, elle y parut dans un négligé, dans une situation conforme à ses sentiments : elle n'aurait osé se montrer à Jésus-Christ avec les ornements mondains où elle avait été vue jusqu'alors, c'eût été en elle une folie, une démarche ridicule; ce n'eût pas été du moins un moyen propre à faire oublier son luxe et sa vanité passée, que de l'étaler aux yeux du Sauveur. Mais combien d'hommes et de femmes tomberont demain dans une faute toute semblable à la faute qu'elles auraient condamnée dans cette sainte pénitente? C'est se tromper soi-même, Messieurs, de penser qu'on nous doive remettre des péchés que nous aimons, des péchés pour lesquels nous avons de l'attachement. C'est une dérision de faire à Dieu une promesse à laquelle on manque dans le temps même qu'on la fait : *Irrisor est*, dit saint Isidore, *et non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet*.

Pour la conclusion et pour le fruit de ce discours, vous me demanderez peut-être par quel moyen on peut exciter dans son cœur, et ce regret d'avoir péché, et cette résolution de ne pécher plus. D'où vient, me direz-vous, que nous sommes si insensibles dans une occasion où nous devrions mourir de douleur? Saint Chrysostome dit que le péché est l'unique mal qu'on puisse guérir avec des larmes. On peut dire encore que c'est l'unique mal qui mérite d'être pleuré. D'où vient donc qu'il est l'unique qu'on ne pleure point? Sait-on bien toutes les raisons qu'on a de s'en affliger? Oui, chrétiens auditeurs, on les sait, mais on ne les comprend pas. Ce jeune enfant sait bien qu'il a perdu son père, que la mort vient de le lui enlever; il ne laisse pas néanmoins de jouer et de rire dans le plus grand deuil de sa famille, parce qu'il ne connaît pas la perte qu'il vient de faire. Ce fils aîné, dans qui l'âge a déjà mûri la raison, ne peut s'en consoler. Toutes les fois que nous commettons le péché mortel, nous nous faisons à peu près autant de mal que s'en fit saint Pierre en renonçant Jésus-Christ, que s'en était fait Madeleine en s'attachant trop au monde. Les larmes de ce saint pénitent ne tarirent point jusqu'à sa mort, quoiqu'il ne pût pas douter du pardon qu'il avait reçu; et nous qui ne savons ni si l'on nous a pardonné, ni si l'on nous pardonnera jamais, nous ne sommes point touchés de nos désordres. Ceux qui sont dans cette disposition ont peut-être besoin d'un plus grand remède que je ne le puis donner dans si peu de temps. Je vous dirai néanmoins que ceux qui sont dans cette disposition, après avoir pris un temps convenable pour examiner leur conscience, en doivent prendre beaucoup plus pour demander instamment à Dieu la grâce de sentir leur mal; il faut que par la considération de cette majesté infinie qu'ils ont osé outrager, par la considération de Jésus-Christ crucifié pour leur amour, à la vue du ciel auquel ils ont renoncé, de l'enfer qu'on leur prépare, ils tâchent d'exciter en leur cœur cette véritable componction sans laquelle il n'y a point de grâce pour eux.

Si toutes les considérations sur la grandeur, sur la bonté, sur la justice de Dieu, ne sont pas capables de les émouvoir, qu'ils éprouvent si la vue de leur propre dureté ne pourrait point les attendrir. Malheureux que je suis! ai-je donc perdu la raison et le sentiment en perdant la grâce? Rien ne me touche, ni amour, ni crainte, ni bienfaits, ni châtiments. N'est-ce point que j'ai mis le comble à mes infidélités, et que le Seigneur m'abandonne? Un ver de terre a osé s'élever contre le Créateur de l'univers, et il ne saurait se repentir de sa rebellion! J'ai méprisé, j'ai outragé mille fois celui qui m'a donné la vie, celui qui a donné sa vie pour moi; et je n'ai point d'horreur d'une ingratitude si énorme! Je me vois sur le bord de l'enfer, je puis mourir dans l'état funeste où je me trouve, et je ne tremble pas, et je ne meurs pas de crainte! Je ne faisais pas ces réflexions dans le temps que j'offensais Dieu; et quand je les aurais faites, la passion était si forte alors, qu'on n'aurait pas dû trouver si étrange que je n'y eusse pas été sensible : mais aujourd'hui c'est de sang-froid que j'envisage ces vérités, et elles ne font aucune impression sur mon esprit. Quoi donc! ô mon aimable Rédempteur, suis-je perdu sans ressource! Mon Dieu, n'y aurait-il plus de miséricorde pour moi; serait-il possible que vous m'eussiez rejeté pour toujours? Hélas! que deviendrai-je, si vous m'abandonnez ainsi!

Ces mêmes motifs peuvent également nous porter à former une résolution sincère. On peut s'y exciter encore par la juste crainte que nous devons avoir de lasser la patience de notre juge, et de nous fermer par la première rechute tout retour à la clémence.

Mais ce qui doit avoir, ce me semble, plus de force que tout cela, du moins sur les cœurs qui ne sont pas entièrement endurcis, c'est la facilité étonnante avec laquelle nous voyons que Dieu nous fait grâce après tant de perfidies. *Tu fornicata es cum amatoribus multis*, nous dit-il par la bouche du prophète Jérémie : Ame chrétienne, tu m'as offensé cruellement, non pas une seule fois, mais cent, mais mille, mais dix mille fois. *Leva oculos tuos in directum, et vide ubinam prostituta sis :* Jette les yeux sur ta vie passée, à peine trouveras-tu une année, un jour, ou même une heure d'innocence; tu n'as eu égard ni au temps, ni au lieu, tu as péché même aux jours destinés à mon service, et jusque dans

les temples où je faisais ma demeure. *Posuisti terram in fornicationibus tuis et in malitiis tuis* : Tu as abusé de toutes mes créatures, tu m'as débauché mes serviteurs, tu les as corrompus par tes scandales. *Quamobrem prohibitæ sunt stellæ pluviarum, et serotinus imber non fuit :* Pour t'obliger à rentrer dans ton devoir, je t'ai envoyé des afflictions, j'ai rendu ton travail inutile, j'ai confondu tes desseins : tout cela n'a servi de rien. *Frons meretricis facta est tibi, noluisti erubescere :* Loin d'avoir honte de tes désordres, tu t'en es glorifiée devant les hommes; je n'ai pu même t'obliger à en rougir en ma présence. *Tamen revertere ad me, dicit Dominus:* Retourne cependant, reviens de tes déplorables égarements, je suis prêt à te recevoir. *Saltem amodo voca me, pater tuus :* N'est-il pas temps que tu te rapproches enfin de moi? Ne sais-tu pas que je suis ton père? Pourquoi veux-tu l'ignorer, quoique tu reçoives de moi, chaque jour, et la vie et tous les biens de la vie?

Voilà, messieurs, avec quelle bonté en use avec nous le Créateur du ciel et de la terre : au lieu de nous mépriser, de nous détruire, de nous damner, comme il en a damné tant d'autres bien moins coupables et moins opiniâtres que nous ne le sommes, il nous a attendus jusqu'à ce jour, et aujourd'hui il nous invite avec tendresse à rentrer en grâce avec lui : *saltem amodo*, au moins à ces fêtes, que tous les chrétiens songent à me donner quelque marque de leur piété; à ces fêtes, que tout le monde se réconcilie, que les plus endurcis soient touchés par le souvenir de ma naissance, implore-moi comme ton père; je me laisserai fléchir à un nom si tendre, je viendrai à toi, je te reconnaîtrai pour mon fils, *Saltem amodo voca me, pater tuus.*

Non, Seigneur, je ne suis pas digne d'être compté parmi vos enfants, c'est beaucoup que vous daigniez me recevoir au nombre de vos serviteurs; mais je jure aujourd'hui, en présence de tout le ciel que j'ai irrité, que vous n'aurez jamais de serviteur plus fidèle. C'est trop abuser d'une miséricorde si excessive, il n'est plus possible de vous résister, ô mon Dieu ; j'avoue que toute ma dureté ne saurait tenir plus longtemps contre une tendresse si paternelle. Que vous êtes bon, Seigneur, de ne m'avoir pas fait mourir dans mon péché, quoiqu'il semblât que j'eusse dessein de vous y forcer par mon audace et par mon obstination! Quelle faveur insigne de me rappeler encore une fois! Mais combien vous dois-je savoir plus de gré de ce que vous me rappelez enfin pour ne plus vous abandonner! Je vous l'ai promis cent fois, ô mon divin Maître, et cent fois j'ai manqué à ma promesse; mais je ne l'ai jamais promis comme je le promets maintenant, et je sens que désormais je vais vous être fidèle. Ce désir que j'ai, non-seulement d'éviter le péché, mais toutes les occasions et les apparences même du péché; ce dégoût où je me trouve de tout ce qui m'a enchanté autrefois, ce courage que vous m'inspirez pour déclarer une guerre immortelle à mes passions, ce penchant pour la retraite, pour la prière, pour la mortification, que votre amour commence à produire dans mon cœur, ce sont autant de grâces qui me répondent en quelque sorte de ma constance. Vous pouvez applaudir à mon retour, esprits bienheureux; ce n'est point ici une illusion, ce n'est point une fausse joie que je vous donne, je ne suis plus ce que j'ai été, et si vous daignez me prêter le secours de vos prières, je serai éternellement ce que je suis en ce moment.

Si vous êtes dans une si favorable disposition, chrétiens auditeurs, allez sans crainte, allez vous plonger dans le sang de Jésus-Christ, allez reprendre dans ce bain sacré une beauté qui doit ravir les anges, qui doit vous gagner le cœur de Dieu même; allez, pleins de foi, de douleur et de confiance, vous prosterner aux pieds du prêtre, ouvrez-lui votre conscience avec humilité et avec courage, acceptez avec joie la pénitence qu'il voudra vous imposer, forcez-le de vous la donner proportionnée, s'il se peut, à vos péchés, proportionnée au désir que vous avez de satisfaire à la justice de Dieu, et ne doutez pas que l'absolution que vous recevrez ensuite ne soit ratifiée dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU ENVERS LE PÉCHEUR.

Dieu n'est point rebuté par la perfidie du pécheur, et il ne le rebute point dans sa pénitence : il court après lui dans sa fuite, à son retour il vient au-devant de lui.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Votre roi vient à vous plein de douceur (*S. Matth., chap.* XXI).

C'est un sentiment assez commun parmi les maîtres de l'éloquence chrétienne, que les prédicateurs ne doivent parler qu'avec réserve de la miséricorde de Dieu; et cela de peur que les pécheurs, qui ne sont déjà que trop disposés à remettre leur pénitence, ne prennent occasion de la différer encore davantage. Ce n'est pas qu'on ne sache qu'il n'est rien de plus déraisonnable que de se déterminer à déplaire à Dieu, parce qu'il est miséricordieux. On sait d'ailleurs qu'il n'est point de pécheur dont on espère moins que de l'homme qui pèche sur l'espérance qu'on lui fera grâce; on sait que se servir de la pensée de la miséricorde, comme d'un motif pour persévérer dans le mal, c'est dans le vrai se fermer tout retour à la clémence divine : on le sait, chrétiens auditeurs; mais comme il est difficile de le bien faire entendre à tout le monde, on craint de scandaliser les faibles en leur parlant d'un point de morale qu'ils n'entendent pas, on craint de les porter à offenser Dieu en leur représentant sa facilité à pardonner nos offenses.

Eh quoi! Seigneur, serons-nous donc muets sur la plus aimable de vos divines perfections? Ne dirons-nous rien de cette

miséricorde dont toute la terre est remplie, selon ces paroles de David? *Misericordia Domini plena est terra.* Cette miséricorde paraît dans tout ce que vous avez fait et dans tout ce que vous faites ; elle est elle-même le plus admirable de tous vos ouvrages : *Miserationes ejus super omnia opera ejus ;* et elle sera la seule qu'il ne nous sera pas permis de louer! Elle nous prévient, elle nous accompagne partout, nous en sommes sans cesse environnés, c'est à elle que nous devons tout ce que nous sommes, c'est d'elle que nous attendons tout ce que nous espérons; et nous ne la ferons pas connaître à tout l'univers, et nous n'oserons pas même en parler! Non, chrétiens auditeurs, je ne saurais m'empêcher de vous dire mes pensées sur ce sujet, je ne saurais taire l'admiration que me donne cette bonté infinie; et puisque notre évangile me fournit l'occasion de vous en entretenir, je suis résolu de me satisfaire. Loin de courir aucun risque en m'attachant à ce dessein, j'ai lieu de m'en promettre les fruits les plus solides. Je parlerai de la miséricorde de Dieu à des personnes, ou qui l'ont déjà éprouvée, ou qui y ont recours actuellement, ou du moins qui songent sérieusement à y recourir. Or, pour toutes ces sortes de personnes, rien ne peut être plus utile, plus édifiant que ce discours que je vais commencer. Veuillez m'aider, divin Esprit, à étaler les richesses de cet amour infini que vous avez pour les pécheurs ; je vous demande cette grâce au nom de Marie, qui est votre épouse et leur asile : *Ave, Maria.*

Le péché est comme une route perdue, par laquelle, en s'éloignant de la loi de Dieu, l'homme s'éloigne en même temps de Dieu même, et s'en éloigne jusqu'à une distance infinie. La pénitence est comme un sentier tout opposé, par où l'on tâche de revenir de ce funeste égarement. Dans la première de ces deux voies, le pécheur est un insensé qui court après de viles créatures, dont il fait plus de cas que du Créateur; dans la seconde, c'est un malheureux qui, s'étant aperçu de sa folie, voudrait, s'il était possible, la réparer. Il est certain que dans sa fuite il mérite les plus rigoureux châtiments, parce qu'elle est extrêmement outrageante pour Dieu ; et que même à son retour, il est indigne de la clémence qu'il implore, parce qu'il a péché avec une malice extrême, et contre une majesté infinie : de sorte que si le Seigneur n'était infiniment bon, le plus doux traitement auquel j'aurais sujet de m'attendre, ce serait d'être abandonné à moi-même quand je me retire, et d'être rejeté lorsque je reviens. Mais admirez l'amour de ce pasteur compatissant, de ce maître tendre ; il n'est point rebuté par la perfidie du pécheur, et il ne le rebute point dans sa pénitence. Bien plus, soit que nous nous éloignions, ou que nous cherchions à nous rapprocher, nous le trouverons toujours dans le chemin que nous prenons; il nous y poursuit, si nous le fuyons ; il s'y présente lui-même, si nous le cherchons. C'est, messieurs, ce que j'ai dessein de vous faire voir dans les deux parties de ce discours. Je veux vous montrer avec quelle bonté notre Dieu en use envers le pécheur, dans quelque disposition qu'il le trouve; je veux vous montrer comment dans sa fuite il court après lui : ce sera le premier point; comment à son retour il vient au-devant de lui : ce sera le second. Voilà l'ordre que je suivrai dans cet entretien.

PREMIER POINT.

Dans la séparation qui se fait de l'âme d'avec Dieu par le péché, nulle langue ne peut exprimer, nul esprit ne peut comprendre quelle est la perte que nous faisons, puisque nous perdons l'amitié de Dieu, puisque nous perdons Dieu même. Cependant avec quelle indifférence fait-on cette perte du plus grand de tous les biens! Cette indifférence ne me surprend guère, parce qu'en effet nous ne savons ce que nous faisons, nous ne connaissons presque pas Dieu, et de plus la passion étouffe en nous le peu de connaissance que nous en avons : ce qui m'étonne, c'est que Dieu, à qui notre néant est parfaitement connu, qui ne fait aucune perte réelle lorsque nous nous séparons de lui, c'est que Dieu montre à cette séparation une douleur si sensible de nous avoir perdus, une ardeur si empressée pour nous recouvrer, une douceur si tendre pour nous ramener, une constance si invincible à nous poursuivre jusqu'à ce qu'il nous ramène.

Tout ceci, messieurs, n'est point un songe, c'est de l'Evangile, c'est de Jésus-Christ même que nous l'apprenons. Voulez-vous d'abord savoir, âme chrétienne, quels sont les sentiments du Sauveur du monde toutes les fois que vous perdez la grâce? Il en est affligé jusqu'au fond de l'âme, il en paraît aussi troublé qu'un pasteur infortuné qui a perdu une de ses brebis, autant qu'une femme qui, n'ayant pour tout bien que dix pièces d'or, s'aperçoit qu'une de ces pièces lui manque. Voilà les deux comparaisons dont le Fils de Dieu se sert pour nous faire entendre le regret qu'il a de nous perdre.

Représentez-vous donc la désolation d'un triste berger dont la brebis s'est égarée. On n'entend dans toutes les campagnes voisines que la voix de ce malheureux qui, ayant abandonné le reste du troupeau, court dans les bois et sur les collines, passe à travers les halliers et les buissons, se lamente, répète mille cris plaintifs, et ne peut se résoudre à se retirer qu'il n'ait retrouvé sa brebis et qu'il ne l'ait ramenée à la bergerie. Voilà ce qu'a fait le Fils de Dieu, dit saint Cyrille, lorsque les hommes s'étant soustraits par leur désobéissance à la conduite de leur Créateur, il est descendu sur la terre et n'a épargné ni soins ni fatigues pour nous rétablir dans l'état dont nous étions déchus : c'est ce qu'il fait encore tous les jours pour ceux qui s'éloignent de lui par le péché ; il les fuit, il marche sur leurs pas, il ne cesse point de les rappeler qu'il ne les ait remis dans la voie du salut. Hélas! s'il n'en usait pas ainsi, vous savez que c'en serait fait de nous après le premier péché mortel, il nous

serait impossible d'en revenir. Il faut que ce soit lui qui fasse toutes les avances, qui nous présente sa grâce, qui nous poursuive, qui nous invite à avoir pitié de nous-mêmes ; sans ce zèle de sa part, nous ne songerions jamais à recourir à sa miséricorde.

C'est pour cette raison que David disait à Dieu : Seigneur, je me suis égaré comme une brebis perdue ; daignez chercher votre serviteur : *Erravi sicut ovis quæ periit ; quære servum tuum.* Cette prière paraît d'abord s'écarter de la règle commune. C'est au serviteur à chercher son maître, dont il a perdu les bonnes grâces, et non pas au maître à chercher le serviteur qui lui a été infidèle : mais nous sommes si malheureux, qu'après avoir fait en si peu de temps un si long chemin pour nous égarer, nous ne saurions faire un seul pas pour nous remettre dans la voie; et si notre Dieu n'était assez compatissant pour courir après nous, pour nous arrêter dans notre fuite, nous fuirions eternellement et nous ne retournerions jamais à son service.

Mais admirez ici l'empressement et l'amour de ce Maître tendre : nous n'avons pas plutôt perdu son amitié en l'offensant, que, tout alarmé de ce malheur, qui nous est néanmoins arrivé par notre faute, il commence à nous poursuivre avec des cris qui expriment avec bien de l'énergie l'émotion de son cœur. Cette conscience, qui se trouble tout d'un coup, éclate en mille plaintes, en mille reproches. Cette conscience n'est pas la voie du démon puisqu'elle nous porte au bien ; ce n'est pas notre propre voix, puisqu'elle parle malgré nous et contre nous : il faut donc que ce soit la voix de Dieu ; et c'est pour cela que tout ce qu'elle dit est comme infaillible, que ce sont comme autant de lois sur lesquelles nous serons jugés. Que ne vous dit-elle point, cette voix secrète ! Si Dieu avait quelque intérêt à vous conserver, si en vous perdant il avait pour ainsi dire perdu la moitié de son royaume, serait-il ou plus prompt à vous rappeler, ou plus assidu à vous représenter le péril extrême où vous êtes, ou plus souple, plus actif pour s'insinuer dans votre cœur, ou plus constant à rechercher votre amitié ? N'est-il pas vrai qu'il ne cesse de vous mettre devant les yeux tout ce qui est capable de vous toucher, l'incertitude de la mort, les peines de l'autre vie, ses bienfaits, ses récompenses, sa justice, son amour, sa miséricorde ? N'est-il pas vrai qu'il vous poursuit dans tous les temps et dans tous les lieux, au sermon, à la messe, dans la solitude, au milieu même des assemblées ; qu'il se trouve partout, que partout il renouvelle ses gémissements et ses plaintes; n'est-il pas vrai qu'il prend occasion de tout ce qui se présente à vous ou d'édifiant ou de terrible, pour vous parler de réconciliation? Etes-vous malade ? Il est avec vous sur le lit de douleur, pour vous faire ressouvenir qu'il peut, et vous rendre la santé, et vous ôter aussi la vie, mais que vous courez encore un plus grand péril par le péché dont votre âme est mortellement blessée, que par la violence du mal qui consume votre corps. Si quelque accident trouble le cours de vos affaires, si quelque disgrâce vous survient, il se trouve d'abord auprès de vous pour vous faire entendre que la source de tous vos maux est en vous-même, et que vous ne serez jamais heureux que vous ne retourniez à lui, source unique de tous les biens. Enfin il me semble qu'il est toujours en mouvement et qu'il ne vous donne point de trêve.

Mon Dieu, vous est-il donc si important de recouvrer ce serviteur inutile? Est-ce que sans moi vous ne seriez pas tout ce que vous êtes ? Quand vous m'abandonneriez à ma mauvaise volonté et à mon sens réprouvé, en seriez-vous plus malheureux ; pour une âme perdue, n'en pourriez-vous pas créer dix mille que vous sanctifieriez, et que vous attacheriez à votre service par des nœuds indissolubles?

Cette ardeur avec laquelle il nous poursuit est sans doute l'effet d'une insigne miséricorde, mais la douceur dont ce zèle est accompagné marque une bonté encore plus admirable. Dans le désir extrême qu'il a de nous faire revenir, il n'use jamais de violence, il n'emploie que les voies de la douceur. Je ne vois nul pécheur dans toute l'histoire de l'Evangile qui ait été porté à la pénitence autrement que par des caresses et par des bienfaits. Jésus-Christ attira saint Matthieu, Zachée et les autres publicains, en s'invitant lui-même à manger chez eux, en témoignant qu'il ne les fuyait point; bien différent des pharisiens, qui les regardaient comme des personnes infâmes. Il toucha Madeleine, non par des reproches amers, mais en lui permettant de l'aborder, toute décriée qu'elle était, en louant en elle ce qui pouvait être loué, en prenant sa défense dans toutes les rencontres. Un autre aurait ordonné qu'on observât contre la femme adultère la loi qui la condamnait à la mort; Jésus-Christ au contraire la sauva par un miracle : il obligea les juges et les accusateurs de se retirer, et la voyant seule, Femme, lui dit-il, personne ne vous a donc condamnée ? Non, Seigneur, réplique-t-elle. Allez, ajoute-t-il, je ne vous condamnerai pas non plus ; ne retombez plus dans votre péché. Il ne fit point rougir la Samaritaine, en lui rappelant d'abord ce qu'il savait de sa vie scandaleuse; il l'engagea avec adresse à commencer elle-même sa confession ; après ce premier pas il s'insinua si avant dans son esprit, qu'elle lui avoua tout, qu'elle le reconnut pour ce qu'il était, et le fit connaître à toute la ville de Samarie. Que ne fit-il point pour gagner Judas? Tout, si ne n'est qu'il ne le confondit pas, qu'il ne lui parla pas avec dureté. Il lui dit qu'il savait son crime, mais il le lui dit de telle sorte qu'il le put comprendre sans que les autres s'en aperçussent ; il lui lava les pieds, il les lui essuya, il se laissa embrasser par ce perfide, il ne le traita ni d'apostat, ni de traître, il l'appela son ami, et ensuite par son nom, marques ordinaires de la familiarité et de la tendresse. Pour porter saint Pierre à la pénitence, il se contenta

de le regarder; et ce ne fut point d'un œil terrible qu'il le regarda, ce regard fut plein de douceur et d'amour. Enfin, pour vaincre l'opiniâtreté de saint Thomas, il lui prit lui-même la main et la porta dans la plaie de son côté.

Si lorsque Dieu nous veut convertir, il travaillait pour ses propres intérêts, je ne m'étonnerais pas qu'il en usât avec tant de modération et tant de clémence; mais il est surprenant que son zèle, n'ayant pour but que de nous retirer de la mort et de l'enfer, il garde tant de mesures, il nous épargne, il nous ménage jusqu'à ce point. Quand un père voit son fils qui se noie ou qui est en danger d'être enveloppé dans un incendie, il ne considère pas si c'est par le pied ou par la main, si c'est par les habits ou par les cheveux qu'il le saisit pour le tirer de ce péril; il croit qu'il aura beaucoup fait s'il peut lui sauver la vie, quand même il lui ferait quelque blessure. Mais notre Dieu a égard à notre faiblesse, même dans ces pressantes occasions; il étudie notre humeur, nos inclinations, nos passions mêmes et nos mauvaises habitudes, afin de nous prendre par l'endroit qui nous fera le moins de peine. A cet homme qui aime l'argent, il offre les trésors du ciel, il le fait ressouvenir de l'extrême indigence où il doit se trouver dans l'autre vie, s'il n'y envoie par les mains des pauvres ce qu'il possède sur la terre. Il propose à ce voluptueux les délices et la tranquillité d'une vie pure et éloignée de toutes sortes de crimes; à cette personne qui est si sensible à la douleur, il présente les supplices des damnés; à cette autre qui a le sentiment vif et susceptible d'amitié, il rappelle tout ce qu'il a fait, il fait sentir tout ce qu'il fait encore pour elle.

David avait enlevé la femme d'Urie, et de plus il l'avait fait mourir lui-même: voilà deux grands crimes, surtout pour un homme extrêmement éclairé, extrêmement favorisé de Dieu. Ce même Dieu lui envoie Nathan, pour l'obliger à se reconnaître, car le malheureux prince ne songeait point à la pénitence. Que fera-t-on pour le réveiller de cet assoupissement, et pour lui donner une grande horreur de son péché? David aimait beaucoup l'équité, et par conséquent il avait pour le vice contraire un éloignement extrême. Il faut donc lui représenter sa faute comme l'action la plus injuste qui ait jamais été faite; et de peur qu'on ne l'alarme trop si on lui va dire ouvertement en quoi consiste son injustice, Dieu veut que le prophète lui expose son crime sous une espèce de parabole, en feignant qu'un de ses sujets riche en troupeaux avait ravi à son voisin la seule brebis qu'il avait, la brebis qui était tout son plaisir, tout son trésor; et tout cela, afin que David s'étant condamné lui-même à la mort, comme il le fit dans la personne de ce riche injuste, le monarque adultère et homicide eût moins de peine à se reconnaître coupable et digne de châtiment.

Je suis assuré, messieurs, que si nous faisions réflexion sur ce qui se passe en nous-mêmes, sur ce qui s'y est passé autrefois, lorsque Dieu nous a retirés du désordre, ou d'une vie tiède et imparfaite, que si vous vouliez vous rappeler les moyens dont il s'est servi pour vous vaincre, avec quelle douceur il vous a disposés à la pénitence, comment il vous a insensiblement adouci l'exercice de la vertu, comment sans effort et sans bruit il s'est rendu le maître de tous vos désirs, comment il a pris le temps de vos adversités, comment il s'est même servi de vos défauts et de vos passions pour vous engager à son service; oui, je suis assuré que vous remarqueriez que tout ce que j'ai dit vous est arrivé, et peut-être quelque chose encore de plus aimable que tout ce que je vous pourrais dire.

Si du reste vous n'avez pas fait attention à la douceur admirable dont il a usé pour vous attirer à lui, vous ne pouvez pas ne vous être point aperçus de sa constance; nous ne pouvons nier que nous ne l'ayons pour la plupart étrangement exercée. Combien s'est-il passé de temps que vous ne daigniez pas même écouter sa voix? Ensuite vous avez délibéré longtemps si vous deviez vous rendre à ses pressantes, à ses amoureuses sollicitations. Lorsque vous avez été persuadés que le meilleur parti pour vous était de vous donner tous à lui, combien a-t-il fallu qu'il livrât encore de combats à votre cœur pour l'obliger de suivre les lumières de votre esprit? Combien de délais, combien de termes pris les uns après les autres, combien de paroles données et trahies, combien d'engagements violés, combien d'années d'obstination et de rechutes, avant que vous vous soyez rendus de bonne foi et pour toujours!

Mon Dieu, votre amour s'est trouvé à l'épreuve de cette résistance longue et insultante, rien de tout cela n'a été capable de vous refroidir; vous avez continué de me poursuivre, de m'appeler, de me solliciter, de m'aimer! Que sait-on, semble-t-il que vous vous êtes dit à vous-même, si ce cœur ne se laissera point fléchir, après avoir été si longtemps inflexible? Je vois bien que ce ne sera pas si tôt, je vois bien qu'il ne me tiendra non plus la parole qu'il me donne aujourd'hui, que celle qu'il me donna il y a six mois; qu'après ce délai il en demandera encore un autre; que ce demain où il me renvoie ne reviendra peut-être de plusieurs années; mais peut-être aussi que si je ne me lasse pas de le suivre, il se lassera enfin de me fuir. Je voudrais bien que dès ce moment il fût tout à moi, mais j'aime encore mieux l'attendre longtemps que de le perdre pour toujours.

Voilà quel est l'amour que notre Dieu a pour les pécheurs. Rien de plus pressant, rien de plus doux, rien de plus constant que les instances qu'il leur fait pour les retirer du malheur où ils se sont précipités. Quand, après avoir examiné avec attention ce zèle infatigable et plein de tendresse, je jette les yeux sur ce même pécheur qui en est l'objet, je vous avoue, messieurs, que je tombe

dans un étonnement dont je ne puis revenir. David considérant notre bassesse, et l'opposant en esprit à la majesté infinie de Dieu, s'écriait : Hélas ! Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez penser à lui? *Quid est homo, quod memor es ejus?* Mais voici bien un autre sujet d'admiration. Dieu se ressouvient de l'homme, lorsque l'homme l'a entièrement oublié : bien plus, il semble oublier tout le reste, pour ne se ressouvenir que de cet ingrat; il laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert, et court après la brebis qui s'est égarée ; il aime mieux exposer tout le troupeau, que d'abandonner cette mince portion. Il nous aime, tout pécheurs que nous sommes, c'est-à-dire quoique nous le haïssions ; et, ce qui est encore plus admirable, quoiqu'il haïsse infiniment nos péchés.

Oui, messieurs, Dieu hait naturellement le péché, et l'âme qui en est souillée est un objet si affreux à sa vue, qu'un chien pourri (c'est la comparaison de saint Augustin) fait infiniment moins d'horreur aux personnes les plus délicates : *Quam tolerabilius canis putridus fœtet hominibus, quam anima peccatrix Deo !* Jugez donc quelle doit être la force de son amour, puisqu'il veut vaincre une si grande aversion. Cela me fait ressouvenir de ces amants insensés que l'on dit avoir déterré eux-mêmes les corps à demi corrompus des personnes qu'ils avaient aimées, et s'être attachés à leurs cadavres infects et défigurés avec les mêmes emportements que si elles eussent été vivantes, la passion étouffant en eux jusque-là l'horreur que nous avons tous naturellement de cette corruption. Toutes ces idées de cadavre et de pourriture expriment si imparfaitement l'état hideux d'une âme qui est coupable d'un péché mortel, que ce n'est qu'à regret que j'use de ces faibles comparaisons. Cependant Dieu ne cesse pas de l'aimer dans cet état, de lui tendre les bras, de lui présenter le baiser de paix, de courir après elle comme après le beauté la plus parfaite

Quem persequeris, Rex Israel ? disait autrefois David à Saül; et nous le pouvons bien dire à Dieu, au sujet de l'amour qu'il nous témoigne : *Quem persequeris ? canem mortuum persequeris :* Après qui courez-vous, Roi d'Israël, Roi du ciel et de la terre? vous courez après un chien mort qui, bien loin de mériter vos empressements, n'est pas même digne de votre colère, et ne peut que vous causer de l'horreur. Mais nous, chrétiens auditeurs, qui fuyons-nous ? à quoi pensons-nous de mépriser Dieu, de mépriser son amour, d'exercer si longtemps sa patience, de refuser son amitié qu'il nous offre et qu'il nous presse de recevoir? Nous croyons que cette voix secrète que nous entendons au fond du cœur, qui nous invite à la pénitence, qui nous représente avec tant de douceur et tant de force le danger où nous sommes de périr éternellement, nous croyons que cette voix est la voix de Dieu, et nous n'en faisons point de cas, et nous osons la faire taire ! Quoi ! nous ne craignons pas de rebuter cette majesté infinie, ce Dieu tout-puissant ! nous ne nous ressouvenons point ni de ce qu'il est, ni de ce que nous sommes ! nous ne sommes point effrayés de voir le maître de l'univers, après avoir été offensé cent fois, venir lui-même à notre porte rechercher notre amitié, nous le laissons frapper, nous le faisons attendre depuis si longtemps, sans daigner lui ouvrir, ou lui répondre ! Que dois-je le plus admirer ici, ô mon Dieu, ou votre patience, ou notre opiniâtreté, ou votre amour, ou la dureté de notre cœur? Quelle sera la confusion de cette âme ingrate et audacieuse, si jamais vous lui ouvrez les yeux? osera-t-elle paraître en votre présence après vous avoir ainsi traité? Mais quand nous aurions le front de nous présenter devant lui, voudrait-il bien nous recevoir, après avoir été rejeté d'une manière si indigne? Oui, messieurs, il ne laisse pas de recevoir le pécheur lorsqu'après un long égarement, après beaucoup de mépris, il veut enfin revenir à son devoir. Je dis plus, le même amour qui porte Dieu à courir après lui dans sa fuite, l'engage à aller au-devant de lui à son retour. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quand je dis que Dieu va au-devant du pécheur qui retourne à lui par la pénitence, je ne veux dire autre chose, chrétiens auditeurs, si ce n'est qu'il pardonne les plus grands crimes avec une facilité incroyable ; il les pardonne promptement, il les pardonne avec joie, il les pardonne de bonne foi et sans réserve, il fait même de nouvelles grâces au lieu de punir. Je toucherai en peu de mots chacun de ces points.

Sur sa promptitude à pardonner, je remarque bien de la différence entre la manière dont il traite le pécheur et la manière dont il en a été traité. Le pécheur l'a laissé frapper longtemps, il l'a laissé gémir, crier à la porte de son cœur. Il serait bien juste que Dieu se ressouvînt de ces rebuts, et qu'il laissât le pécheur soupirer à son tour, et attendre longtemps son pardon. Mais non, il ne peut se résoudre à user de ces délais ; dès que j'ai avoué mon crime, il m'est remis dans l'instant : le Seigneur n'attend pas même toujours cet aveu ; à peine ai-je conçu le désir de rentrer en grâce, que j'y suis reçu sur l'heure, sans caution, sans assurance pour l'avenir, quoique j'aie cent fois manqué de parole; et que tous les jours il faille recommencer Il semble que notre Dieu se laisse aveugler par le désir qu'il a de se réconcilier avec nous ; il aime mieux s'exposer à une infidélité qu'il a si souvent éprouvée, que de différer un moment pour prendre ses sûretés. En un mot, saint Augustin dit qu'il est dans une plus grande impatience de pardonner au pécheur, que ne l'est le pécheur de recevoir le pardon : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* Pouviez-vous, ô mon Dieu, nous faire mieux entendre cette vérité que dans la parabole de l'enfant prodigue?

Cet enfant prodigue était un jeune libertin qui avait traité son père de la manière la plus indigne : il l'avait contraint de faire le

partage de tous ses biens, et de lui donner la part qu'il avait droit d'y prétendre; il était ensuite sorti de la maison paternelle, et s'était retiré pour passer ces jours dans une région si reculée, qu'il paraissait que son intention était alors de ne revenir jamais : *Abiit in regionem longinquam.* Je n'oserais vous faire le détail de la vie infâme et scandaleuse qu'il mena dans ce pays étranger : il y consuma tout son bien dans des débauches honteuses, et une famine horrible étant survenue, il se vit réduit à garder les pourceaux, souhaitant tous les jours d'apaiser sa faim avec du gland; mais il le souhaitait en vain, personne ne lui en voulait donner. Une si accablante disgrâce le fit revenir à lui, il se ressouvint de l'abondance où il avait vécu lorsqu'il s'était tenu dans son devoir. Combien, dit-il en lui-même, combien mon père a-t-il de personnes à son service qui ne manquent de rien, à qui même on prodigue les vivres, tandis qu'ici je suis consumé par la faim? Il faut que je l'aille trouver, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; mais recevez-moi dans votre maison en qualité de serviteur, et traitez-moi comme ceux qui sont à vos gages : *Jam non sum dignus vocari filius tuus; fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Rien n'exprime avec plus d'énergie que cette parole les égarements du pécheur, les maux que ses désordres lui attirent, la condition vile et honteuse où il se réduit, le peu de satisfaction qu'il trouve dans les plaisirs sensuels; rien ne fait voir d'une manière plus sensible comment il est de plus en plus affamé de ces plaisirs, comment il devient plus charnel et plus misérable que les bêtes, comment après bien des chutes et des rechutes, étant enfin touché de Dieu, il commence à porter envie à l'innocence et à la tranquillité des gens de bien, à se dégoûter de sa vie déréglée, et à concevoir le désir de mettre fin par quelque voie que ce puisse être à son malheur et à ses désordres.

Voilà donc ce jeune homme qui part pour s'en retourner; mais quelle opposition entre son indigence et l'opulence dans laquelle il était venu! Non-seulement il est sans bien, sans ressource, mais il est sans forces, il est couvert de haillons. Comment croyez-vous qu'après avoir dissipé, comme il a fait, l'héritage paternel en toutes sortes de débauches, il doive être reçu à son arrivée? Il était bien loin encore, dit l'Evangile, lorsque son père, l'ayant aperçu dans ce pitoyable état, se sent d'abord ému de compassion, et sans attendre qu'il vienne se jeter à ses pieds, il court promptement au-devant de lui, il l'embrasse, il pleure sur lui, tandis que ce malheureux fils lui adresse le discours qu'il avait médité. Ce ne sont que quelques paroles, mais le père tendre ne lui donne pas le loisir de les achever; c'est assez, c'est trop de la moitié de ce qu'il avait à dire : *Cito, cito proferte stolam primam, et induite illum :* Vite! vite! qu'on m'apporte les habits les plus précieux, et qu'on l'en revête; qu'on prépare un repas splendide, que rien ne soit épargné pour donner du lustre à cette fête, parce que cet enfant était mort, et qu'il est ressuscité; je l'avais perdu, et je le retrouve : *Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.* Messieurs, je sais ce que c'est que la tendresse d'un père, je sais qu'il est difficile de l'étouffer de telle sorte qu'elle ne se réveille bientôt, lorsqu'un enfant se soumet et qu'il reconnaît sa faute. Il est cependant de certaines fautes si considérables et si importantes, qu'on ne les pardonne qu'avec peine. Tout autre père, quelque facile, quelque tendre qu'il eût été, aurait non seulement attendu chez soi ce prodigue, mais il aurait feint du moins d'être en colère, il aurait dissimulé son empressement, il ne l'aurait reçu qu'à la prière de ses amis, il lui aurait fait des leçons et des reproches en le recevant, et la prudence aurait, ce semble, demandé qu'il en usât ainsi. Mais notre Dieu, représenté par ce père dont nous parlons, a trop d'amour pour le pouvoir dissimuler un seul instant : l'impatience où il est de voir son fils au même état où il était autrefois, ne lui permet pas de garder toutes ces mesures : *Cito, cito;* vite, vite. On ne saurait, dans cette occasion, le servir assez promptement à son gré. Il s'en faut bien que le fils souhaite son rétablissement avec autant d'ardeur que le père le désire : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* Voilà, messieurs, comment Jésus-Christ a voulu peindre lui-même la facilité et la promptitude avec laquelle il reçoit les plus grands pécheurs.

Pour la joie que lui donne leur pénitence, il semble qu'il ait manqué de symbole et de termes pour l'exprimer. Quelle serait la joie d'une mère à qui la mort aurait enlevé son fils, si, dans le fort de sa douleur, on lui remettait ce cher enfant entre les bras, plein de vie et de santé! Voilà, à peu près, quelle est la joie que Dieu ressent à notre conversion : *Mortuus erat, et revixit;* c'est comme s'il était mort et ensuite ressuscité. Je ne dis rien du festin qui fut fait à l'enfant prodigue, de la symphonie, des réjouissances diverses où ce jour se passa. Mais rien ne me touche autant que ce transport du bon pasteur, lorsqu'ayant retrouvé sa brebis, il s'en revient triomphant. Ne pouvant contenir toute sa joie, il appelle tous ses amis et tous ses voisins, et les conjure d'y prendre part : *Congratulamini mihi,* leur dit-il, *quia inveni ovem quæ perierat :* Réjouissez-vous avec moi, car j'ai recouvré la brebis que j'avais perdue. Ne dirait-on pas, messieurs, que notre Dieu a fait quelque grande conquête, qu'il est devenu maître d'un nouveau royaume? Ce n'est qu'une seule âme qui se retire du désordre, et il veut que tous les anges l'en félicitent, qu'on en fasse une fête dans le ciel; et, ce qui semble incroyable et plein d'une exagération excessive, il témoigne être plus satisfait du repentir de cette âme pécheresse que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf

personnes justes qui n'ont jamais rien fait dont elles aient sujet de se repentir.

Nous aurions de la peine à croire tous ces prodiges de bonté, si, tous les jours, nous n'en avions des preuves sensibles à la conversion des chrétiens les plus déréglés. Ce ne devrait être que larmes, que deuil, qu'amertume; et cependant ce n'est qu'allégresse, ce n'est que douceur et que consolation. Dieu y fait d'abord au pécheur un festin délicieux qui lui fait oublier toutes les voluptés passées. Si la douleur y fait quelquefois verser des larmes, âmes pénitentes, je vous en prends à témoin, que, dans les plus grandes joies du monde, il n'est rien de si agréable, de si doux que ces pleurs. Avez-vous jamais eu de jour plus heureux que ce jour où vous avez déchargé votre conscience du pesant fardeau qui l'accablait, où vous avez dit un adieu éternel au péché et à toutes les créatures qui vous y tenaient assujetties ?

J'ai dit en troisième lieu que Dieu pardonnait de bonne foi et sans réserve. En effet, il perd jusqu'au souvenir des plus grands outrages, il n'en tire aucune vengeance. Lorsque le bon pasteur a retrouvé la brebis, il ne la maltraite point, dit saint Grégoire de Nysse, il ne l'oblige point à force de coups de retourner au troupeau ; au contraire, il la charge sur ses épaules, il lui épargne toute la fatigue du chemin, et la réunit avec douceur au reste du bercail. Je vous fis remarquer il y a quelque temps de quelle manière le Sauveur du monde en avait usé envers saint Pierre et les autres disciples qui lui avaient été infidèles à sa passion. Il leur avait prédit à tous leur lâcheté, mais il ne la reprocha à aucun d'eux, il ne laissa pas de les voir, de les instruire, de les caresser après la résurrection; saint Pierre, qui l'avait renoncé, n'en fut pas moins le premier des apôtres, et le chef visible de toute l'Eglise; on peut dire que pour avoir été pécheur, il n'en fut pas moins saint, moins favorisé de Dieu. Non, chrétiens auditeurs, notre Dieu ne fait point comme les hommes, il ne pardonne point à demi. Quand on nous a trahis, quand on nous a offensés d'une manière cruelle, quelles que soient les paroles de paix, les paroles de réconciliation qu'on donne, quoiqu'au dehors les choses se rétablissent assez aisément, quoiqu'on ait envie de pardonner de bonne foi, et que pour cela on combatte ses répugnances ; cependant quelle peine n'a-t-on pas pour revenir à cette même tendresse, à cette même faveur, à cette même confiance ? Quelques efforts qu'on fasse, il reste au fond de l'âme je ne sais quelle amertume, qui se fait sentir de temps en temps lorsqu'on se ressouvient du mal qu'on nous a fait. Notre divin maître n'est point sujet à cette faiblesse. Je voudrais que tous les pécheurs qui se repentent de leurs désordres pussent voir dans son cœur les sentiments qu'il a pour eux, avec quelle bonté il bannit tout ressentiment, toute aigreur; avec quelle sincérité il leur pardonne, avec quelle franchise il leur remet toute la peine qu'il pourrait leur imposer.

Il ne s'en tient pas là ; il ne se contente pas d'oublier nos fautes, de nous rendre tout le mérite de nos bonnes œuvres, que nous avions perdu en perdant sa grâce ; mais il nous rend et cette grâce et ces mérites avec un accroissement quelquefois sensible, il nous met dans un état plus avantageux encore que l'état dont nous étions déchus. De là vient cette ferveur des pénitents qui, comme l'a observé le grand saint Grégoire, surpasse souvent la ferveur des âmes les plus innocentes : *Sæpe ferventiores pœnitentes innocentibus.* C'est dans cette vue que le Saint-Esprit a dit ces admirables paroles au sujet de l'âme pénitente sous la figure de Jérusalem : *Consolamini, consolamini, popule meus, loquimini ad cor Jerusalem ; completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius, suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis :* Consolez-vous, mon peuple, et faites entendre à Jérusalem les sujets qu'elle a de faire éclater sa joie; il est vrai que sa malice était arrivée à son comble, mais tous ses péchés lui ont été remis, et pour toute vengeance elle a reçu le double des biens qu'elle possédait auparavant : *Suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis.*

Après cela, je ne suis pas surpris que durant l'espace de trente ans Madeleine n'ait cessé de pleurer ses déréglements, quoiqu'elle ne pût douter qu'ils ne lui eussent été pardonnés; je ne m'étonne point que saint Pierre ait été inconsolable jusqu'à la mort d'avoir manqué de fidélité à Jésus-Christ, quelque assurance qu'il eût de la rémission de son crime. Peut-on se ressouvenir qu'on a offensé un maître si bon, sans avoir le cœur percé de douleur, sans concevoir une haine mortelle contre soi-même? Peut-on penser qu'on l'a outragé de sang-froid sans aucune raison, ayant au contraire mille raisons de l'aimer; qu'on a si longtemps abusé de ses biens, de sa patience, de son amour, sans mourir de regret et de repentir?

Mais tout cela vous a été pardonné; le Seigneur vous a donné sa parole qu'il ne s'en ressouviendra jamais. Loin d'en avoir du ressentiment, il vous aime encore plus qu'il ne faisait avant votre chute. Et c'est cela même qui aigrit et qui redouble ma douleur d'avoir si cruellement offensé un Dieu qui me pardonne si facilement, si parfaitement, qui me rend le bien pour le mal, et toutes sortes de biens pour toutes sortes de maux. Se peut-il faire que j'oublie jamais des ingratitudes qu'il a si tôt oubliées; que je me pardonne des perfidies dont il m'a accordé, dont il m'a offert, dont il m'a même pressé de recevoir le pardon ; enfin que je me console de l'avoir haï si longtemps, lui qui ne m'aime pas moins aujourd'hui, qui m'aime encore plus qu'il ne faisait avant que je l'eusse jamais offensé? Mon Dieu, que vous vous vengez cruellement, ce me semble, en ne prenant aucune vengeance de tant d'infidélités! Que votre miséricorde me paraît bien plus sévère que ne le pouvait être votre justice! A quel bourreau auriez-vous pu me li-

vrer qui m'eût été plus cruel que le déplaisir que je sens d'avoir outragé cette miséricorde infinie? Combien cette excessive clémence me rend-elle haïssable à moi-même, qui n'ai rien oublié pour m'attirer votre colère, pour pousser à bout votre patience? Faut-il, ô mon Dieu, que je vous aie traité si indignement, vous qui, après ces traitements indignes, n'en agissez pas envers moi avec moins de douceur, vous qui ne vous plaignez pas même de ma conduite passée?

Que vous êtes insensible, pécheur, qui que vous soyez, vous qu'une si grande facilité ne touche point, qu'elle n'attire point à la pénitence! Mais que vous êtes déraisonnable, si elle vous porte à commettre de nouveaux crimes! C'est une inhumanité qu'on ne peut souffrir, de prendre avantage de la faiblesse d'un homme, de le maltraiter parce qu'il ne peut se défendre; mais que doit-on dire de ceux qui offensent Dieu parce qu'il ne veut pas nous punir, parce que nous savons qu'il nous chérit et qu'il craint de nous perdre? On a raison d'espérer beaucoup d'une si grande miséricorde; mais malheur à ceux qui s'en défient, dans quelque état qu'ils se soient réduits eux-mêmes par leur obstination, quelque énormes que soient leurs péchés, quel qu'en soit le nombre, quand il ne resterait plus qu'un moment de temps, quand on n'aurait plus qu'un souffle de vie! mais malheur, et double malheur à ceux qui diffèrent d'y recourir, parce qu'elle les attend avec patience; qui ne veulent pas se hâter de lui demander grâce, parce qu'elle est toujours prête à l'accorder; qui sont méchants, parce que Dieu est bon; qui pèchent facilement, parce qu'il pardonne facilement, qui se déterminent à lui déplaire, parce que ce n'est qu'avec peine qu'il se résout à les punir

Comment est-ce que la miséricorde sauverait des gens pour qui elle est un motif de persévérer dans le crime, pour qui elle est une occasion de se damner? La miséricorde nous doit sauver, il est vrai; mais est-ce par le péché ou par la pénitence qu'elle doit le faire? Elle sauve ceux qui lui ouvrent leurs cœurs; mais sauvera-t-elle ceux qui les lui ferment, ceux qui abusent des avances qu'elle leur fait, ceux qui changent ses douces influences en poison mortel? Elle doit défendre le pécheur du désespoir, j'en conviens; mais il est certain qu'il n'est point de pécheur plus désespéré que le pécheur qu'elle porte à l'impénitence.

Seigneur, daignez consommer en nous l'ouvrage de cette miséricorde infinie. Ne permettez pas qu'elle nous devienne funeste ou qu'elle nous soit inutile; ne souffrez pas que nous nous perdions dans cette source de salut. Faites que l'amour infini que vous avez pour le pécheur, l'oblige d'avoir pour le péché une haine en quelque sorte infinie; qu'elle l'oblige, cette tendresse sans bornes, à vous aimer constamment dans ce monde, afin qu'il vous aime éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il

SERMON SUR LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

POUR LE MERCREDI DES QUATRE TEMPS DE CARÊME.

La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement heureux dans le ciel, et notre soumission à cette volonté suprême nous rend heureux dès cette vie.

Quicumque fecerit voluntatem patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.

Quiconque aura fait la volonté de mon père qui est au ciel, celui-là me tiendra lieu de frère, de sœur et de mère (*S. Matth.*, *chap* XII).

L'Evangile en nous invitant à vouloir tout ce que Dieu veut de nous, semble insinuer qu'il est en notre liberté de nous assujettir ou de nous soustraire à la conduite de la Providence: il est vrai néanmoins qu'il faut obéir ou de gré ou de force, et que la volonté du Seigneur s'exécute également à l'égard de ceux qui lui résistent, et de ceux qui s'y soumettent. *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet,* nous dit Isaïe: Mes desseins subsisteront, et votre rebellion n'empêchera pas que mes ordres ne s'accomplissent: vous n'agréez pas ce que j'ordonne, je ferai malgré vous ce qui me plaît, et vous serez entraînés lorsque vous refuserez de suivre. Que prétend donc le Fils de Dieu, lorsqu'il nous exhorte à faire la volonté de son Père, puisqu'elle se fait toujours infailliblement, et qu'il n'est point au pouvoir de l'homme de s'y opposer? Il veut nous engager à porter de bonne grâce un joug que nous ne saurions secouer, il veut nous porter à aimer nos chaînes, afin qu'elles en soient plus légères, afin qu'il ait lieu lui-même de récompenser notre obéissance. Ainsi lorsqu'on nous prêche la soumission à la volonté de notre maître, ou que nous délibérons en nous-mêmes si nous devons nous abandonner entièrement à sa divine providence, savez-vous bien, messieurs, de quoi il s'agit? Il s'agit de savoir si dans la nécessité où nous sommes d'exécuter ce qu'il veut, il vaut mieux se faire un mérite auprès de lui d'une obéissance indispensable, que de s'attirer sa colère par une résistance inutile; s'il vaut mieux que notre cœur soit dans la loi de Dieu, comme parle le prophète, ou qu'il gémisse sous cette loi; s'il vaut mieux s'y attacher comme des serviteurs zélés et des amis complaisants, ou y être liés comme des esclaves; en un mot, s'il vaut mieux faire la volonté du Seigneur de la manière dont elle se fait au ciel, comme nous le demandons tous les jours dans l'oraison dominicale, ou bien de la manière dont elle s'accomplit dans les enfers. Je suis assuré que de tous ceux qui m'entendent, nul n'hésitera entre deux partis si inégaux: c'est donc pour vous confirmer dans vos sentiments, plutôt que pour vous en inspirer de nouveaux, que je vais vous exhorter à préférer une soumission douce et libre à l'obéissance forcée et involontaire. La sainte Vierge, dont la vie a été un exercice continuel de cette vertu, nous obtiendra les lumières dont nous avons besoin pour en

découvrir les avantages. Demandons-lui cette grâce avec confiance : *Ave, Maria.*

Si tous les hommes se conduisaient par les lumières de la raison, il est certain qu'entre leurs volontés et la volonté de Dieu il y aurait toujours une conformité parfaite : car se peut-il faire qu'il y ait au monde une personne assez déraisonnable pour nier qu'il est juste que Dieu soit le maître, et que tout plie sous les ordres de sa providence? Lorsque ses désirs se trouvent opposés à nos désirs, est-il quelqu'un qui osât soutenir que c'est au Seigneur de céder et de se régler selon nos caprices? La folie des hommes est-elle jamais allée jusqu'à penser que deux volontés contraires puissent être également droites ; et supposé que l'une des deux soit nécessairement déréglée ; qui fut jamais assez présomptueux pour croire que c'est la volonté de Dieu qui s'égare et qui doit être réformée sur notre aveugle et inconstante volonté? Tout le monde est donc persuadé qu'il faut que l'homme obéisse et qu'il trouve juste tout ce qui vient de la part de son Créateur : *Justum est subditum esse Deo*, disait le malheureux Antiochus : Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu. D'où vient donc qu'avec cette persuasion on a tant de peine à se soumettre ; d'où vient donc qu'on se plaint, qu'on s'afflige, qu'on se désespère, lorsqu'il arrive quelque chose qui n'est pas conforme à nos désirs? Ce n'est pas que les dispositions de Dieu nous paraissent injustes, non, nous avons trop de lumières pour former un jugement si faux et si ridicule ; mais c'est que nous croyons qu'elles ne nous sont pas avantageuses : on ne les condamne pas, ces dispositions saintes, mais on ne peut se résoudre à les aimer ; ce n'est pas la raison, c'est le cœur qui se révolte : en un mot, on calme l'esprit assez aisément, toute la peine est de réduire la volonté. Mais pourra-t-on refuser de la soumettre, cette volonté, et de se faire même un plaisir de la soumettre, si je vous fais voir que la volonté de Dieu nous est en tout aussi favorable qu'elle est équitable en elle-même, si je vous prouve que l'intérêt autant que le devoir doivent nous porter à nous y assujettir? Pour vous en convaincre, messieurs, je n'ai que deux raisons à vous proposer. La première est tirée de la volonté même de Dieu, et la seconde de notre soumission. Je dis que l'intérêt doit nous engager à nous soumettre entièrement à ce que Dieu veut, parce que sa volonté ne tend qu'à nous rendre éternellement heureux dans le ciel : c'est le premier point; parce que notre soumission nous rend heureux dès cette vie : c'est le second.

PREMIER POINT.

Je suppose d'abord une vérité des mieux établies et des plus consolantes qui nous aient jamais été révélées, c'est qu'à la réserve du péché, rien ne nous arrive sur la terre que parce que Dieu le veut ; c'est lui qui donne les richesses, et c'est lui qui envoie la pauvreté : si vous êtes malades, Dieu est la cause de votre mal, si vous avez recouvré la santé, c'est Dieu qui vous l'a rendue ; si vous vivez, c'est uniquement à lui que vous devez un si grand bien ; et lorsque la mort viendra terminer votre vie, ce sera de sa main que vous recevrez le coup mortel : *Bona et mala*, dit l'Ecclésiastique, *vita et mors, paupertas et honestas, a Deo sunt*

Les libertins, qui attribuent au hasard la plupart des événements de la vie, sont des aveugles qui font pitié à quiconque s'applique à rechercher les causes des effets les plus imprévus. Pour les rendre muets sur ce point, ces hommes téméraires, je ne veux que l'exemple de Saül. Vous savez que ce prince fut élu roi par le sort, manière d'élire où la raison et la volonté humaine ont le moins de part. Le sort fut jeté d'abord sur les douze tribus, et la tribu de Benjamin l'emporta ; on le jeta ensuite sur les familles de cette tribu, et la famille de Metri fut la famille favorisée ; on vint aux particuliers qui composaient cette famille, et le sort tomba sur Saül, que ses qualités personnelles, son air, sa taille, rendaient plus digne du trône qu'aucun autre des Israélites. On ne manqua pas de s'écrier d'abord, quel hasard ! quelle fortune ! et cependant il y eut si peu de hasard à cet événement, que Saül avait déjà été sacré par le prophète Samuël sept jours avant qu'on s'assemblât pour l'élection. Tout ceci ne fut qu'une cérémonie par laquelle Dieu voulut déclarer à tout son peuple le choix qu'il avait déjà fait de cet homme. *Sortes mittuntur in sinum*, dit le sage, *sed a Domino temperantur :* C'est bien souvent un enfant qui met les billets dans le pan de sa robe, et qui les tire à l'aveugle et sans savoir ce qu'il fait; mais c'est le Seigneur qui conduit sa main, selon qu'il le juge plus convenable, et qui fait sortir le nom de tel prince ou de tel magistrat qu'il lui plaît de choisir : *Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur.*

Mais lorsque les méchants nous persécutent avec injustice, devons-nous encore alors nous en prendre à Dieu, et l'accuser du mal que nous souffrons? Oui, chrétiens auditeurs, c'est en lui uniquement qu'il en faut chercher le principe. Il n'est pas la cause du péché que fait votre ennemi en vous maltraitant, mais il est la cause du mal que cet ennemi vous fait en péchant. Cet homme injuste est comme un torrent qui du haut d'un rocher vient fondre sur une vaste campagne : ce n'est pas le laboureur qui donne à ce torrent rapide le mouvement qui l'emporte, mais c'est le laboureur, qui tantôt en rompant une digue, tantôt en comblant un fossé, ou en élevant une chaussée, fait entrer ces eaux dans un champ plutôt que dans un autre, soit qu'il prétende engraisser ce champ, ou le désoler par cette voie. Ou, si vous l'aimez mieux, ce méchant homme est entre les mains de Dieu comme un poison entre les mains d'un artiste habile : ce n'est pas l'artiste qui a donné à cette herbe, ou à ce minéral la vertu maligne qui leur est propre, mais c'est lui qui les a mêlés dans ce breu-

vage qu'il vous présente, soit qu'il ait dessein de vous donner la mort, ou peut-être de vous rendre la santé. Ainsi ce n'est pas Dieu qui a inspiré à votre ennemi la mauvaise volonté qu'il a de vous nuire, mais c'est lui qui lui en a donné le pouvoir, c'est lui qui a détourné sur vous la malice de cette personne, lui qui a disposé les choses de telle sorte qu'elle s'est trouvée en état de troubler votre repos, qu'elle l'a en effet troublé. Le Seigneur a voulu que vous tombassiez dans ce piége, puisqu'il ne l'a pas empêché, puisqu'il a même prêté la main à ceux qui vous le tendaient; c'est lui qui vous a livrés sans défense à ces ennemis, et qui a conduit, pour ainsi dire, tous les coups qu'ils vous ont portés. *Prorsus ad Deum tuum*, dit saint Augustin, *refer flagellum tuum* : N'en doutez pas; si vous recevez quelque plaie, c'est Dieu lui-même qui vous aura blessés. Quand toutes les créatures se ligueraient contre vous; si le Créateur ne le voulait pas, s'il ne se joignait pas à elles, s'il ne leur donnait et la force et les moyens d'exécuter leurs mauvais desseins, jamais elles n'en viendraient à bout. *Non haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset desuper*, disait le Sauveur du monde à Pilate. Nous en pouvons dire autant et aux démons et aux hommes, aux créatures mêmes qui sont privées de raison et de sentiment. Non, vous ne m'affligeriez pas, vous ne m'incommoderiez pas comme vous faites, si Dieu ne l'avait ainsi ordonné; c'est lui qui vous envoie, c'est lui qui vous donne le pouvoir de me tenter et de me faire souffrir : *Non haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset desuper.*

Si de temps en temps nous méditions sérieusement cet article de notre croyance, il n'en faudrait pas davantage pour étouffer tous nos murmures dans toutes les pertes, dans tous les malheurs qui nous arrivent. *Dominus dedit, Dominus abstulit :* C'est le Seigneur qui m'avait donné ces biens, c'est lui-même qui me les a ôtés; ce n'est ni cette partie, ni ce juge, ni ce voleur qui m'a ruiné; ce n'est point cette femme qui m'a noirci par ses médisances; si cet enfant est mort, ce n'est ni pour avoir été maltraité, ni pour avoir été mal servi; c'est Dieu, à qui tout cela appartenait, qui n'a pas voulu m'en laisser jouir plus longtemps : *Dominus dedit, Dominus abstulit.*

C'est donc une vérité de foi, que Dieu conduit tous les événements dont on se plaint dans le monde : je vais plus loin, je dis non-seulement qu'il les conduit, mais encore que c'est avec raison qu'il nous les rend contraires, puisque tout ce qui se passe à notre égard sur la terre est un effet de sa puissance, c'est-à-dire de sa sagesse divine appliquée à nous gouverner. De cette proposition il est aisé de conclure que tout ce qui nous arrive doit infailliblement tourner à notre avantage. Voici comment je le prouve.

C'est un principe de morale dont tout le monde convient, que tout gouvernement juste et réglé a pour fin le bonheur de ceux qui y sont soumis. Or, de tous les gouvernements il n'en est point de plus réglé que le gouvernement de la Providence, qui ne tend qu'à nous rendre heureux. D'ailleurs la foi nous enseigne que cette Providence est universelle, c'est-à-dire que tout ce qu'il y a dans l'univers, tout ce qui s'y fait par la volonté absolue, ou par la permission de Dieu, tout cela se rapporte au gouvernement qui s'exerce sur les hommes, et par conséquent il se rapporte à leur bonheur.

De sorte que nous ne pouvons douter que tous les maux que Dieu nous envoie, de quelque nature qu'ils puissent être, ne nous soient très-utiles ; nous n'en pouvons douter sans soupçonner Dieu même, ou de tyrannie, ou d'imprudence, sans l'accuser d'avoir des vues contraires aux vues que doit avoir un souverain débonnaire, ou de manquer de lumières pour discerner ce qui nous est avantageux. Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est nous qui nous trompons, qui ignorons et ce qui nous convient et ce qui nous est contraire, qui désirons souvent ce que nous devrions craindre, et qui craignons tout ce que nous devrions désirer? C'est la marque d'un orgueil insupportable, dit saint Basile, de croire qu'en ses propres affaires on n'a besoin de prendre conseil de personne, et qu'on a par soi-même assez de prudence pour choisir le meilleur parti. Mais si dans les choses qui nous regardent, tout autre voit mieux que nous ce qui nous est plus utile, quelle folie de penser que nous le voyons mieux que Dieu même, que Dieu qui est exempt des passions qui nous aveuglent, qui pénètre dans l'avenir, qui prévoit les événements et l'effet que chaque cause doit produire? Vous savez que les accidents les plus fâcheux ont quelquefois d'heureuses suites, et qu'au contraire les succès les plus favorables peuvent enfin se terminer à de funestes issues : c'est même une règle que Dieu garde assez ordinairement d'aller à ses fins par des voies tout opposées aux voies que la prudence humaine a coutume de choisir.

Dans l'ignorance où nous sommes de ce qui doit arriver dans la suite, comment osons-nous murmurer sur ce que nous souffrons par la permission de Dieu? Ne craignons-nous point que nos plaintes ne portent à faux, et que nous ne nous plaignions lorsque nous aurions le plus de sujet de nous louer de la Providence? On vend Joseph, on l'emmène en servitude, on le jette dans une prison; s'il s'afflige de ces disgrâces apparentes, il s'afflige en effet de son bonheur, car ce sont autant de marches qui l'élèvent insensiblement jusque sur le trône d'Egypte. Saül a perdu les ânesses de son père, il faut les aller chercher fort loin et fort inutilement : c'est bien du temps et de la peine perdus, il est vrai; mais si cette peine le chagrine, il n'y eut jamais de chagrin plus déraisonnable, vu que tout cela n'a été permis que pour le conduire au prophète, qui doit l'oindre de la part du Seigneur pour être le roi de son peuple. Quelle sera notre con-

fusion lorsque nous paraîtrons devant Dieu, lorsque nous verrons les raisons qu'il aura eues de nous envoyer ces croix dont nous lui savons si mauvais gré! J'ai regretté ce fils unique mort à la fleur de l'âge : hélas! s'il eût encore vécu quelques mois, quelques années, il aurait péri de la main d'un ennemi, il serait mort en péché mortel. Je n'ai pu me consoler de la rupture de ce mariage : si Dieu eût jamais permis qu'il se fût conclu, j'allais passer mes jours dans le deuil et dans la misère. Je dois trente ou quarante ans de vie à cette maladie que j'ai soufferte avec tant d'impatience. Je dois mon salut éternel à cette confusion qui m'a coûté tant de larmes. Mon âme était perdue, si je n'eusse perdu cet argent. De quoi nous embarrassons-nous, chrétiens auditeurs? Dieu se charge de notre conduite, et nous sommes dans l'inquiétude? On s'abandonne à la bonne foi d'un médecin, parce qu'on suppose qu'il entend sa profession; il ordonne qu'on vous fasse les opérations les plus violentes, quelquefois qu'on vous ouvre le crâne avec le fer, là qu'on vous perce le corps, ici qu'on vous coupe un membre, pour arrêter la gangrène qui pourrait enfin gagner jusqu'au cœur; on souffre tout cela, on lui en sait gré, on l'en récompense libéralement, parce qu'on juge qu'il ne le ferait pas si le remède n'était nécessaire, parce qu'on juge qu'il faut se fier à son art : et nous ne voulons pas faire le même honneur à notre Dieu! On dirait que nous nous défions de sa sagesse, et que nous craignons qu'il ne nous égare, en pensant nous conduire à notre fin. Quoi! vous livrez votre corps à un homme qui peut se tromper, et dont les moindres erreurs peuvent vous ôter la vie; quoiqu'il vous tourmente, qu'il vous cause d'horribles douleurs, vous le laissez faire comme il l'entend : et vous ne pouvez vous soumettre à la conduite du Seigneur, vous lui prétendez faire des leçons dans un art où il est le seul éclairé, dans un art où échouent les lumières des hommes et des anges mêmes!

Voilà précisément la raison qui fait que nous murmurons, c'est parce que nous n'avons jamais pénétré dans les mystères de sa Providence, c'est parce que nous ignorons les motifs qu'il a d'en user comme il en use. Si nous voyions tout ce qu'il voit, nous voudrions infailliblement tout ce qu'il veut; on nous verrait lui demander avec larmes les mêmes afflictions que nous tâchons de détourner par nos vœux et par nos prières. Aussi est-ce à nous tous qu'il dit, dans la personne des enfants de Zébédée : *Nescitis quid petatis.* Hommes aveugles, votre ignorance me fait pitié, vous ne savez ce que vous me demandez; laissez-moi ménager vos intérêts, conduire votre fortune; je connais mieux ce qui vous est nécessaire que vous-mêmes; si jusqu'ici j'avais eu égard à vos sentiments et à vos goûts, déjà vous seriez perdus sans ressource : *Nescitis quid petatis.* Que vous vous montrez bienfaisant, ô mon Dieu, en rejetant nos aveugles prières! Que deviendrons-nous si, pour punir notre peu de confiance, vous vous déterminez enfin à contenter tous nos désirs? que d'égarements, que de chutes, que de plaies mortelles et peut-être incurables; dans quel embarras, dans quels abîmes de maux ne serions-nous pas plongés en peu de jours? Continuez, Seigneur, de mépriser nos volontés, et de faire régner la vôtre; nous sommes bien déraisonnables si nous refusons de nous y soumettre, puisqu'elle gouverne tout avec tant de sagesse, avec tant de raison, que la raison même l'engage à ne rien faire contre nos véritables intérêts.

Mais, messieurs, Dieu ne fait pas seulement avec raison tout ce qu'il fait à notre égard, il le fait encore avec amour. Oui, chrétiens, tout ce qui nous arrive dans cette vie arrive par l'ordre ou par la permission d'un Dieu qui nous a toujours aimés et qui nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Il nous regarde comme ses créatures, comme ses enfants, comme ses héritiers, comme ses images. Les bienfaits que nous avons reçus de lui ont surpassé tous nos désirs, et ceux que nous en recevons tous les jours surpassent même nos pensées; ils sont sans mesure et sans nombre. Il nous a tirés du néant, et il est continuellement appliqué à nous conserver l'être et la vie. Il nous a lavés dans le sang de son propre Fils, et il nous nourrit aujourd'hui de la chair de ce Fils unique. Un cœur si tendre, si plein d'amour, pourrait-il se résoudre à nous faire le moindre mal? pourrait-il même permettre qu'on nous en fît, pouvant l'empêcher comme il le peut? Mon Dieu, plutôt que de le penser, je croirai que les plus grands maux sont de véritables biens, et que vos coups les plus pesants sont les plus douces caresses.

Voulez-vous donc, chrétiens auditeurs, voulez-vous être persuadés, que dans tout ce que Dieu permet, que dans tout ce qui vous arrive, il n'a en vue que vos véritables avantages, que votre bonheur éternel? Faites un moment de réflexion sur tout ce qu'il a fait pour vous. Vous êtes maintenant dans l'affliction, songez que celui qui en est l'auteur, est celui même qui a voulu passer toute sa vie dans les douleurs, pour vous en épargner d'éternelles; que c'est celui dont l'ange est toujours à vos côtés, veillant par son ordre sur toutes vos voies, et s'appliquant à détourner tout ce qui pourrait blesser votre corps ou souiller votre âme; songez que celui qui vous expose à cette peine, est celui qui sur nos autels prie sans cesse et se sacrifie mille fois le jour pour expier vos crimes et pour apaiser le courroux de son Père, à mesure que vous l'irritez; que c'est celui qui vient à vous avec tant de bonté, dans le sacrement de l'eucharistie, celui qui n'a pas de plus grand plaisir que de converser avec vous, que de s'unir à vous. Quelle ingratitude, après de si grandes marques d'amour, de se défier encore de lui, de rejeter ses présents comme suspects, de douter si c'est pour nous faire du bien ou pour nous nuire, qu'il nous vi-

site! Mais il me frappe cruellement, il appesantit sa main sur moi. Que craignez-vous d'une main qui a été percée, qui s'est laissé attacher à la croix pour vous? Il me fait marcher par un chemin épineux. S'il n'y en a pas d'autre pour aller au ciel, malheureux que vous êtes, aimez-vous mieux périr pour toujours, que de souffrir pour un temps? N'est-ce pas cette même voie qu'il a tenue avant vous et pour l'amour de vous; y trouvez-vous une seule épine qu'il n'ait marquée, qu'il n'ait rougie de son sang? Il me présente un calice plein d'amertume. Oui, mais songez que c'est votre Rédempteur qui vous le présente : vous aimant autant qu'il le fait, pourrait-il se résoudre à vous traiter avec rigueur, s'il n'y avait, ou une utilité extraordinaire, ou une pressante nécessité? Vous avez ouï parler de ce prince, qui aima mieux s'exposer à être empoisonné, que de refuser le breuvage que son médecin lui avait ordonné, parce qu'il avait toujours reconnu dans ce médecin beaucoup de fidélité et beaucoup d'attachement pour sa personne : et nous, chrétiens auditeurs, nous refusons le calice que notre divin Maître nous a préparé lui-même, nous osons l'outrager jusqu'à ce point! Je vous prie de n'oublier pas cette réflexion; elle suffit, si je ne me trompe, pour nous faire agréer, pour nous faire aimer les dispositions de la volonté divine, qui nous paraissent les plus fâcheuses.

Lorsque le démon vous suggérera des pensées d'impatience et de blasphème, lorsque la nature se révoltera dans vous contre les ordres du Seigneur, lorsque les hommes, comme il arrive quelquefois, voudront vous porter au murmure ou à la vengeance, répondez à ces dangereux donneurs de conseil, ce que le Sauveur dit à saint Pierre, pour l'obliger à remettre son épée dans le fourreau : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum?* Quoi! vous prétendez m'empêcher de boire le calice que mon Père m'a donné; vous voudriez que je le refusâsse de sa main, de cette main qui m'a créé, qui me soutient, qui me conduit, qui me protège, qui a toujours été pour moi si bienfaisante, si libérale? *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum?* Si c'était un ennemi qui me le présentât, ce calice, s'il me venait d'une main suspecte ou inconnue, vous auriez raison de me porter à le rejeter; mais c'est un père, c'est le meilleur, le plus tendre, le plus passionné de tous les pères; c'est celui de qui j'ai tout reçu, et de qui j'attends tout. *Vade post me, Satana; scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt:* Taisez-vous, pensées rebelles et séditieuses; et vous, faux amis, hommes charnels, retirez-vous, vous êtes pour moi une pierre de scandale, vous me faites trop voir votre peu de discernement, votre peu de prudence. C'est vous qui êtes mes véritables ennemis, puisque vous voulez me détacher de l'ami le plus généreux, le plus constant que j'aie au monde, puisque vous me voulez rendre suspect le Père le plus rempli de tendresse. Mais vous faites de vains efforts, je suis assuré qu'il m'aime, qu'il ne veut que mon bien, qu'il veut me rendre éternellement heureux, et que je le serai même dès cette vie, si je me soumets à tout ce qu'il veut. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Augustin, au vingt-deuxième livre de la Cité de Dieu, parlant de la félicité des saints, dit que les habitants de la Jérusalem céleste n'auront tous qu'une seule volonté, volonté qui sera dans chacun d'eux accompagnée de quatre prérogatives qui composeront tout leur bonheur. En premier lieu, cette volonté sera entièrement libre et indépendante; en second lieu, elle sera affranchie de tout mal; en troisième lieu, elle jouira de toutes sortes de biens; enfin, elle en jouira pour toujours et sans crainte de les perdre : *Erit illius civitatis, et una in omnibus, et inseparabilis in singulis voluntas libera, ab omni malo liberata, impleta omni bono, fruens indeficienter æternorum jucunditate gaudiorum.* Voilà sans doute tout ce qu'on peut souhaiter, pour rendre la félicité complète. Mais est-il bien vrai que, sur la terre, dans cette vallée de larmes, dans cette région si fertile en maux et en douleurs, où règnent l'infortune et l'inconstance, dans cette vie qui n'est que tentation, que guerre continuelle, est-il vrai, qu'on puisse rassembler tous ces avantages? Oui, messieurs, on le peut; mais pour y réussir, il n'y a qu'une seule voie à prendre, c'est de soumettre en tout sa volonté à la volonté de Dieu.

Je suppose donc qu'un chrétien qui, s'étant affranchi de toutes les illusions du monde par ses réflexions et par les lumières qu'il a reçues de Dieu, voit après ce premier pas que tout n'est que vanité, que rien ne peut remplir son cœur, que ce qu'il a souhaité avec le plus d'empressement, est souvent la source des plus mortels chagrins; voit qu'on a de la peine à distinguer ce qui nous est utile de ce qui nous est contraire, parce que le bien et le mal sont presque partout mêlés ensemble, et que ce qui hier était le plus avantageux est aujourd'hui le pire; voit enfin que ses désirs ne font que le tourmenter, que les soins qu'il prend pour réussir le consument et nuisent même quelquefois à ses desseins au lieu de les avancer, qu'après tout c'est une nécessité que la volonté de Dieu s'accomplisse, qu'il ne se fait rien que par ses ordres, et qu'il ne peut rien ordonner à notre égard, qui ne tourne à notre avantage.

Après toutes ces vues, je suppose encore qu'il se jette entre les bras de Dieu comme à l'aveugle, qu'il se livre à lui, pour ainsi dire, sans condition et sans réserve, entièrement résolu de se fier à lui pour tout, de ne plus rien désirer, de ne plus rien craindre, en un mot de ne plus rien vouloir que ce qu'il voudra, et de vouloir également tout ce qu'il voudra; je dis que, dès ce moment, cette heureuse créature acquiert une liberté parfaite, qu'elle ne peut plus être gênée ni contrainte, qu'il n'est point d'autorité, point de

puissance sur la terre qui soit capable de lui faire violence ou de lui donner un moment d'inquiétude.

Comment pourrez-vous m'obliger à faire ce que je ne veux pas, disait un saint homme dont un ancien rapporte les sentiments? *Nulla res cogere me magis potest quam ipsum Deum :* Il faudrait pouvoir contraindre Dieu même, pour me mettre dans le cas de rien faire contre mon gré; car tandis que Dieu fera tout ce qu'il voudra, je ne puis manquer d'être parfaitement libre, puisque je ne veux que ce qu'il fait. Dieu veut-il que je sois infirme; la maladie m'est plus agréable que la santé; que je sois pauvre? je ne voudrais pas être riche; que je sois le rebut de tout le monde? je consens que le monde me méprise, je fonde toute ma gloire sur ses mépris : faut-il que je vive ici ou ailleurs, que je passe mes jours dans le repos ou dans l'embarras des affaires, que je meure à la fleur ou sur le déclin de l'âge? de tout cela je ne saurais dire ce que j'aime le mieux; mais dès que Dieu aura fait son choix et qu'il m'aura fait connaître de quel côté son cœur penche, le mien suivra ce penchant, et il y trouvera sa félicité : *Nulla res cogere me magis potest, quam ipsum Deum.*

Je dis, en second lieu, que cet homme est à couvert de toutes sortes de maux : il ne peut recevoir d'atteinte, ni du mal qu'on appelle moral, c'est-à-dire du péché, ni du mal qu'on appelle naturel. Le péché n'est autre chose qu'une rébellion de notre volonté contre la volonté de Dieu : or comment peut-il y avoir de la rébellion où il y a une soumission parfaite? Tous les autres maux ne sont des maux pour nous que par l'opposition qu'ils ont avec notre propre volonté; car si nous voulons une chose, quelque mauvaise qu'elle soit dans l'estime des hommes, elle est bonne à notre égard. C'est dans ce sens qu'on peut prendre les paroles de saint Bernard, quand il dit qu'il n'y aurait point d'enfer, s'il n'y avait point de volonté propre : *Cesset voluntas propria, et infernus non erit.* Pourquoi? Parce que la grande peine des damnés consiste en ce qu'ils auront éternellement tout ce qu'ils ne voudront pas, qu'ils n'auront jamais rien de ce qu'ils voudraient avoir. Donc, si je veux tout ce que Dieu veut, je serai infailliblement exempt de tous les maux, parce qu'il ne peut y avoir d'événements dans la vie qui soient contraires à la volonté de Dieu, ni par conséquent à la mienne qui sera d'accord avec cette volonté divine. Mais n'est-ce point une chimère, qu'un homme sur qui les biens et les maux font une égale impression? Non, ce n'est point une chimère; je connais des personnes qui sont également contentes dans la maladie et dans la santé, dans les richesses et dans l'indigence; j'en connais même qui préfèrent l'indigence et la maladie aux richesses et à la santé : de plus, combien en trouve-t-on qui vont encore plus loin, qui se font un plaisir de la douleur, et qui sont plus jaloux de leur pauvreté, que les plus avares ne le sont de leur trésor?

C'est beaucoup de n'avoir rien à souffrir dans cette malheureuse vie; ce n'est pas cependant assez pour une félicité entière, il faut encore n'avoir rien à désirer : c'est l'état de ceux qui veulent aveuglément tout ce que Dieu veut; comme leurs désirs sont les mêmes que les désirs de Dieu, ils ne peuvent manquer de parvenir à tout, parce que Dieu n'a point de désir inutile ou inefficace. Mais, de plus, il n'est rien de si vrai que ce que je vais dire : autant que nous avons de soumission pour la volonté de Dieu, autant Dieu a-t-il de condescendance pour nos volontés. Il semble que dès qu'on s'attache uniquement à lui obéir, il ne s'étudie plus lui-même qu'à nous satisfaire : non-seulement il exauce nos prières, mais il les prévient; il va chercher jusqu'au fond du cœur ces mêmes désirs qu'on tâche d'étouffer pour lui plaire, et il les accomplit, il les comble, il les surpasse tous.

Enfin, le bonheur de celui dont la volonté est soumise à la volonté de Dieu, est un bonheur constant, inaltérable, éternel. Nulle crainte ne trouble sa félicité, parce que nul accident ne la peut détruire. Je me le représente comme un homme assis sur un rocher au milieu de l'océan; il voit venir à lui les plus furieuses vagues sans en être effrayé, il prend plaisir à les considérer et à les compter à mesure qu'elles se viennent briser à ses pieds; que la mer soit calme ou agitée, que le vent pousse les flots d'un côté, ou qu'il les repousse d'un autre, il est également immobile, parce que le lieu où il se trouve est ferme et inébranlable.

De là vient cette paix, ce calme, ce visage toujours serein, cette humeur toujours égale que nous remarquons dans les vrais serviteurs de Dieu. Quelle raison n'avez-vous pas, âmes saintes, d'être sans inquiétude? vous avez trouvé dans la volonté du Seigneur une retraite inaccessible à tous les malheurs de la vie : *Altissimum posuisti refugium tuum; non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Vous vous êtes élevées bien haut au-dessus de la région des tempêtes : il n'est point de trait qui puisse aller jusque-là. Vous ne devez craindre ni les hommes, ni les démons. Quoi qu'on fasse, quoi qu'il arrive, vous serez toujours heureuses, ou bien Dieu lui-même cesserait de l'être : *Altissimum posuisti refugium tuum; non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.*

Il reste à voir comment nous pourrons atteindre à cette heureuse soumission. Une voie sûre pour nous y conduire, messieurs, c'est l'exercice fréquent de cette vertu. Mais parce que les grandes occasions de la pratiquer sont assez rares, il est nécessaire de profiter des occasions qui paraissent moins importantes, de ces occasions qui sont presque journalières, et dont le bon usage nous aurait bientôt mis en état de soutenir les plus grands revers sans en être ébranlés. Il n'est personne à qui chaque jour il n'arrive cent choses contraires à ses désirs et à ses inclinations, soit que notre imprudence

ou notre inattention nous les attire, soit qu'elles nous viennent de l'inconsidération ou de la malignité d'autrui, soit enfin qu'elles soient un pur effet du hasard et du concours imprévu de certaines causes nécessaires. Quoi qu'il en soit, toute notre vie est semée de ces sortes d'épines, qui naissent sans cesse sous nos pas, qui produisent dans notre cœur mille fruits amers, mille mouvements involontaires de haine, d'envie, de crainte, d'impatience, mille petits chagrins passagers, mille inquiétudes légères, mille troubles, qui du moins pour un moment altèrent la paix de l'âme. Il échappe par exemple une parole qu'on ne voudrait pas avoir dite, on nous en dit une autre qui nous offense ; un domestique vous sert mal ou avec trop de lenteur, un enfant vous incommode, un fâcheux vous arrête, un inconsidéré vous heurte, un contre-temps traverse une partie de plaisir, votre ouvrage ne va pas comme vous le souhaiteriez, un petit meuble se rompt, un habit se tache ou se déchire. Je sais qu'il n'y a pas là de quoi exercer une vertu bien héroïque, mais je dis que ce serait assez pour l'acquérir infailliblement si nous le voulions, je dis que quiconque serait sur ses gardes pour offrir à Dieu toutes ces contrariétés, et pour les accepter comme étant ordonnées par sa providence, je dis qu'outre que cet homme acquerrait par cette pratique un grand nombre de mérites, qu'outre qu'il se disposerait insensiblement à une union très-intime avec Dieu, il serait encore en peu de temps capable de soutenir les plus tristes et les plus funestes accidents de la vie.

A cet exercice assez facile, et néanmoins plus utile pour nous et plus agréable à Dieu que je ne puis vous le dire, on peut en ajouter encore un autre. Quoique les grandes disgrâces n'arrivent pas tous les jours, on peut s'offrir tous les jours à Dieu pour les essuyer quand il lui plaira. Si Dieu voulait vous ôter ou ce fils, ou ce mari; s'il permettait que vous perdissiez ce procès ou cet argent que vous avez placé, vous auriez besoin d'une grande force d'esprit pour supporter des coups si rudes. Vous ne savez pas encore quelle sera sa volonté sur ce point; prévenez ses ordres, et dès à présent soumettez-vous à tout ce qu'il a résolu de faire : renoncez souvent en sa présence à tous les désirs que vous pouvez avoir d'augmenter ou de conserver vos biens, votre santé, votre réputation, et protestez-lui que vous êtes prêt à lui sacrifier tout. Pensez tous les jours dès le matin à tout ce qui peut vous arriver de plus fâcheux durant le cours de la journée. Il se peut faire que dans ce jour on vous apportera la nouvelle d'un naufrage, d'une banqueroute, d'un incendie; peut-être qu'avant la nuit vous recevrez quelqu'affront insigne, quelque sanglante confusion, peut-être que la mort vous ravira la personne du monde que vous aimez le plus; vous ne savez pas si vous ne mourrez point vous-même subitement et d'une manière tragique. Acceptez tous ces malheurs au cas qu'il plaise à Dieu de les permettre, contraignez votre volonté de consentir à ce sacrifice, et ne lui donnez point de relâche que vous ne la sentiez disposée à vouloir ou à ne vouloir pas tout ce que Dieu peut vouloir ou ne pas vouloir

Enfin lorsque quelqu'une de ces disgrâces se fera en effet sentir, au lieu de perdre du temps à vous plaindre, ou des hommes, ou de la fortune allez vous jeter promptement aux pieds de votre divin maître, pour lui demander la grâce de supporter avec constance cette infortune. Un homme qui a reçu une plaie mortelle, s'il est sage, ne court point après celui qui l'a blessé, il va d'abord au médecin qui le peut guérir. Mais quand dans de pareilles rencontres vous chercheriez l'auteur de vos maux, ce serait encore à Dieu qu'il faudrait aller, puisqu'il n'y a que lui qui puisse en être la cause.

Allez donc à Dieu, mais allez-y promptement, allez-y sur l'heure; que ce soit le premier de tous vos soins ; allez lui rapporter, pour ainsi dire, le trait qu'il vous a lancé, le fléau dont il s'est servi pour vous éprouver : *Ad Deum tuum refer flagellum tuum.* Baisez mille fois les mains de votre maître crucifié, ces mains qui vous ont frappé, qui ont fait tout le mal qui vous afflige. Répétez lui souvent ces paroles qu'il disait lui-même à son père dans le fort de sa douleur : *Non mea, sed tua voluntas fiat :* Seigneur, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne : je vous bénis mille fois, je vous rends grâces de ce que vos ordres s'accomplissent sur moi ; et quand il serait en mon pouvoir d'y résister, je continuerais de m'y soumettre : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* J'accepte cette calamité, et en elle-même, et dans toutes ses circonstances; je ne me plains ni du mal que je souffre, ni des personnes qui me le causent, ni de la manière dont il est venu jusqu'à moi, ni de la conjoncture du temps ou du lieu dans lequel il m'a surpris ; je suis assuré que vous l'avez voulu sous tous ces points de vue, et j'aimerais mieux mourir que de m'opposer en rien à votre sainte volonté : *Fiat voluntas tua.* Oui, mon Dieu, dans tout ce que vous voudrez de moi, aujourd'hui, et pour tous les temps, au ciel et sur la terre, qu'elle se fasse, cette volonté; mais qu'elle se fasse sur la terre comme elle s'accomplit dans le ciel, Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Dieu s est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance; et quand il ne s'y serait pas engagé lui même, rien n'est plus propre à l'y engager que cette confiance.

Fides tua te salvum fecit

C'est votre confiance qui vous a guéri (*S. Luc, ch.* XVII).

Je ne sais, messieurs, ce que je dois le plus admirer, ou la vertu infinie de cette confiance qui opère tant de miracles, ou l'invincible dureté des hommes en qui tant de miracles ne peuvent faire naître cette con-

fiance. Ce second prodige me paraît d'autant plus digne d'admiration, qu'on ne peut l'attribuer, du moins universellement, à une certaine crainte naturelle qui porte les esprits timides à se défier de tout, et à croire que les plus fermes appuis sont fragiles. Nous sommes, au contraire, pour la plupart dans une disposition tout opposée ; les plus faibles soutiens nous paraissent solides. Les sages du monde s'appuient sur leur prudence, comme si elle était infaillible ; les riches comptent sur leur or, les jeunes gens sur leur âge, les personnes robustes sur leur force, sur leur santé, comme sur des fondements inébranlables ;on fait tant de fond sur la faveur, sur l'autorité, sur les amis, qu'on croit avec ce secours pouvoir se passer de tout le reste, de Dieu même ; nous éprouvons tous les jours l'impuissance et l'infidélité des hommes, sans que cette expérience puisse donner atteinte à la confiance que nous y avons ; nous continuons de retourner à ces roseaux qui ont plié, qui se sont brisés si souvent entre nos mains. D'où vient donc que la puissance de Dieu étant immense et sa fidélité si reconnue, nous n'osons presque espérer en lui ? d'où vient que, quoique la nature ait mis dans nos cœurs des principes de cette espérance, ainsi que le font connaître les impies mêmes, lorsque dans les grands périls, dans les accidents inopinés, ils lèvent les mains au ciel, ils appellent Dieu à leur secours ; d'où vient qu'avec cet instinct, ou plutôt cette semence de vertu, nous ne pouvons nous résoudre à nous confier entièrement au créateur ? C'est là, messieurs, un de ces traits de conduite déraisonnable au point qu'il est impossible d'en rendre aucune raison. Ce que l'on peut dire, c'est que nous n'avons jamais bien considéré les raisons que nous avons d'en agir tout autrement. Je vais vous les proposer, ces raisons, chrétiens auditeurs, avec cette ferme espérance que le Saint-Esprit me donnera les lumières dont j'ai besoin pour le faire avec quelque succès, les lumières que je lui demande au nom de Marie : *Ave, Maria.*

Il faut l'avouer, messieurs, la religion chrétienne exige de ceux qui en font profession les vertus les plus sublimes et les plus héroïques. Croire aveuglément ce qu'on ne peut concevoir, aimer de toutes ses forces ce qu'on n'a jamais vu, espérer fermement contre toute sorte d'espérance, c'est à quoi nous appelle le christianisme, et ce que Dieu attend de chacun de nous. Il est le maître, chrétiens auditeurs, et il est juste que tout plie sous les ordres d'une majesté si absolue. Mais n'avez-vous jamais fait réflexion qu'encore que d'une part il demande une soumission entièrement aveugle, il use d'ailleurs de tant de condescendance pour nous y porter, qu'il semble se défier de son autorité souveraine, et vouloir nous persuader plutôt que nous forcer de nous soumettre ? Ainsi, quoique les mystères qu'il nous oblige de croire soient extrêmement obscurs, il en établit néanmoins la vérité par des preuves si fortes et si convaincantes, qu'on n'en peut douter sans s'obstiner à ne pas écouter la raison. Il montre une condescendance pareille pour nous engager à l'aimer ; quoiqu'il veuille être aimé sans être vu, cependant il ne veut pas être aimé sans nous avoir convaincus qu'il est aimable : c'est ce qu'il fait par les divers portraits qu'il a tracés de ses perfections infinies, et par les marques effectives qu'il nous donne tous les jours de sa bonté. Il garde la même conduite à l'égard de l'espérance ; il veut qu'elle soit ferme et inébranlable, lors même que tous ses appuis paraissent ruinés, lorsque nous ne voyons point de ressources : mais alors, quoiqu'il nous cache les voies par où le secours nous doit venir, il ne nous cache pas les motifs qui nous persuadent qu'il viendra infailliblement. De sorte que bien loin qu'il y ait des conjonctures où l'exercice de cette vertu soit impossible, il est impossible qu'on ne l'exerce pas dans toutes les rencontres, pour peu qu'on s'applique à considérer ces motifs. Je les rapporte tous à deux, qui feront les deux parties de ce discours. Le premier, c'est que Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance ; ce sera la première partie. Le second, c'est que quand il ne s'y serait pas engagé lui-même, cette confiance l'y engagerait infailliblement : ce sera la seconde partie.

PREMIER POINT.

Les hommes s'engagent en plusieurs manières, soit pour agir, soit pour donner ; dans l'une et l'autre conjoncture ils engagent quelque chose, leur honneur en promettant, leur conscience en promettant avec serment, leurs biens en donnant des gages réels de leur parole enfin leur liberté et leur vie en livrant leurs propres personnes jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés de leur promesse. Or, messieurs, Dieu s'est engagé à nous assister dans tous nos besoins, à nous protéger dans tous nos périls, à nous accorder tout ce que nous voudrons attendre de sa bonté, et il s'y est engagé par toutes les espèces d'engagements que je viens d'exposer. Il nous l'a promis, le Dieu du ciel et de la terre ; le Tout-Puissant nous a donné sa parole, et il l'a donnée dans des termes si clairs et si forts, qu'on ne peut douter de l'effet de sa promesse, sans le soupçonner de la plus lâche infidélité et de la fourberie la plus insigne. Je suis persuadé, chrétiens auditeurs, que nous ne faisons pas assez de réflexions sur ce motif ; si nous en avions bien pénétré toute la force, flotterions-nous sans cesse entre l'espérance d'obtenir, et la crainte de ne pas obtenir ? Le Seigneur a dit que dans la nature divine il y a une Trinité de personnes qui ne détruit point l'unité de l'essence : quoique cette vérité soit au-dessus de notre intelligence, nous la croyons aussi fermement que si nous la voyions de nos yeux, parce que nous sommes sûrs que Dieu ne peut tromper. Le même Dieu dit, en termes encore plus clairs, qu'il nous accordera tout ce que nous lui demanderons, que, sans attendre même qu'on le prie, il veille sur tous nos besoins pour y pourvoir : cet effet

de sa providence n'est pas plus incroyable que le mystère de la Trinité, et Dieu ne peut non plus tromper en ce point que dans tous les autres; pourquoi donc refuserions-nous d'ajouter une croyance entière à ce dernier? Il déclare en cent endroits de l'Ecriture que quiconque espère en lui ne sera point confondu dans son espérance, qu'il n'est point de danger si grand, de nécessité si pressante, dont il ne tire ceux qui auront recours à sa bonté : n'en est-ce pas assez pour nous inspirer une confiance parfaite, à moins que nous n'ayons de notre Dieu l'idée la plus injuste et la plus indigne? Abraham avait une épouse stérile, et de plus son âge déjà fort avancé lui avait ôté toute espérance d'avoir des enfants : cependant le Seigneur promit à ce patriarche de peupler la terre de ses descendants; il le crut sans peine, et bientôt après il fut confirmé dans sa croyance par la naissance d'Isaac : il reçut ordre ensuite d'égorger ce fils unique, il se dispose à obéir, et il ne cesse pas d'espérer une nombreuse postérité par ce même fils qu'il va sacrifier de sa propre main. Je ne sais, messieurs, jusqu'à quel point vous admirez cette foi; pour moi, quelque grande qu'elle me paraisse, je n'en suis pas extrêmement surpris. Quelle apparence, d'une part, qu'un enfant mort puisse être le père d'une nation entière: mais, d'autre part, est-il plus vraisemblable que le roi des vivants et des morts ait trompé son serviteur, ou qu'il doive trahir sa parole? Il faudra donc ressusciter Isaac. Quand il le faudrait, quand il faudrait anéantir l'univers, et créer un nouveau monde, le Seigneur ne se démentira pas; il peut tout faire, et il fera tout plutôt que de commettre une perfidie.

Voulez-vous voir une confiance vraiment digne d'admiration? c'est la confiance de la femme chananéenne. Le Fils de Dieu n'oublie rien, ce semble, pour la jeter dans le désespoir; bien loin de lui faire quelque promesse, il lui donna des réponses qui semblaient marquer une volonté déterminée de la rebuter jusqu'au bout, il déclara que le pain des enfants ne devait pas être jeté aux chiens, il feignit de ne vouloir pas l'entendre, il fit taire les apôtres qui voulurent parler pour elle : tout cela ne fut pas capable d'éteindre dans son cœur l'espérance qu'elle avait en la bonté de Jésus-Christ. Il en parut lui-même surpris, charmé; oui, Jésus-Christ ne pouvant plus retenir son admiration, fut comme contraint de la faire éclater par ces paroles: O femme, que votre foi est grande! *O mulier, magna est fides tua!* Sans doute il y a lieu de s'étonner qu'une femme païenne ait pu soutenir ces dédains sans en être ébranlée : c'est là véritablement espérer contre l'espérance: *In spem contra spem.* Mais pour nous, y a-t-il lieu d'être surpris que nous attendions tout de Dieu, après les paroles qu'il nous a données, après qu'il nous a non-seulement permis, mais même commandé d'aller à lui, après qu'il s'est plaint si souvent de ce que nous ne lui demandons rien ou de ce que nous ne lui demandons pas assez?

Lorsqu'un homme de probité nous promet de nous rendre quelque bon office, de nous accorder quelque grâce, qu'il nous en donne sa parole, c'en est assez, nous sommes tranquilles, nous n'oserions lui demander de plus grandes sûretés, et nous ne croyons pas même qu'elles soient nécessaires. Quoi donc, me fierais-je moins à la promesse de mon Dieu, et m'imaginerais-je être moins assuré sur sa parole que sur la parole d'un honnête homme du monde? D'autant plus que la parole que Dieu nous a donnée n'est pas une parole simplement sortie de sa bouche, une parole qu'il pût désavouer quand même il serait sujet comme nous à changer de volonté; c'est une promesse authentique, une promesse écrite dans le livre sur lequel il doit un jour nous juger, dans le livre même des Evangiles. S'il avait manqué à s'en acquitter avec une fidélité entière, comment au jour du jugement oserait-il produire ce saint livre pour condamner notre désobéissance, puisqu'il y trouverait en même temps la condamnation de son infidélité? Quelle apparence que ce Dieu, qui exige avec tant de rigueur l'accomplissement des vœux et des promesses que nous lui faisons, quelque peine qu'on ait à les accomplir, quoiqu'on s'y soit engagé sans aucune connaissance de l'avenir, et sans avoir pu prévoir les difficultés qui devaient traverser l'exécution; quelle apparence, messieurs, que ce même Dieu pût souffrir d'être convaincu d'avoir manqué de foi, d'avoir mal tenu sa parole, lui à qui tout est si facile, lui qui ne peut avoir de refuser aujourd'hui aucune raison qu'il n'ait prévue dès le temps de sa promesse? Or, il m'a donné de quoi le convaincre d'infidélité au cas qu'il me refusât rien de ce que je lui demanderai, rien de ce que j'attendrai de sa libéralité sans que même je le demande. J'ai une cédule de sa main, dit saint Jean Chrysostome, qui me répond de tout ce qu'il m'a promis, et qui rend ma confiance inébranlable

Après ces sûretés toute autre précaution est inutile; néanmoins comme le serment est parmi les hommes le plus inviolable de tous les engagements, le Seigneur a daigné l'ajouter à sa parole, afin de nous faire voir, dit saint Paul, avec plus de certitude la fermeté immuable de ses promesses, de nous faire voir qu'étant appuyées sur sa parole et sur ses serments, c'est en lui une impossibilité de nous tromper, ce serait en nous un crime de chanceler dans notre foi. Quel bonheur pour nous, dit Tertullien à ce sujet, que Dieu veuille jurer pour affermir notre espérance! Pourrait-il mieux nous faire entendre combien est sincère le désir qu'il a de nous donner ce qu'il nous a promis? *O nos beatos, quorum causa Deus jurat! O miserrimos si nec Deo juranti credimus!* Malheureux homme, rien ne sera-t-il capable de te donner de la confiance? Je t'engage ma parole, dit le Seigneur, souviens-toi que c'est la parole d'un Dieu, je t'engage ma parole, que je prendrai soin de toi, et que je pourvoirai à toutes tes nécessités; qu'il te suffise que je suis ton

père, et que je n'ignore pas tes besoins ; demande-moi tout ce que tu voudras, je n'excepte rien, je suis prêt à te l'accorder. C'est beaucoup promettre, mais encore une fois, c'est Dieu qui s'engage. N'est-ce pas encore assez ? je te jure par moi-même qui suis la vie et la vérité éternelle, par moi qui hais le mensonge, et qui punis le parjure de peines éternelles, par moi qui ne puis non plus mentir ni tromper personne que cesser d'être ce que je suis, je te jure que je te servirai de bouclier contre tous tes ennemis, de médecin dans toutes tes infirmités, de guide dans toutes tes voies, de conseil dans tous tes doutes, d'asile dans tous tes périls, de ressource infaillible dans les dernières extrémités et lorsque tu seras abandonné de toutes les créatures.

Je ne pense pas, Messieurs, que notre peu de foi puisse résister à de telles assurances; après cela si Dieu pouvait nous rien refuser, il pourrait se renoncer soi-même et se rendre coupable d'un horrible parjure. Mais qu'est-il nécessaire de produire tant de raisons pour combattre notre défiance? Que craignons-nous, chrétiens auditeurs ? n'avons-nous pas des gages réels et effectifs de la parole du Seigneur ? On voit tous les jours des hommes qui retirent les paroles qu'ils ont données, on en trouve qui désavouent leur écriture, il en est qui osent même violer les serments les plus solennels ; mais il n'en est aucun dont on puisse craindre l'inconstance ou la perfidie quand on a des gages entre les mains, ou que la personne s'est donnée elle-même pour ôtage de sa parole. J'ai souvent admiré, dans les saints livres, la prière que Moïse fait à Dieu pour l'obliger de pardonner à son peuple. Pour obtenir cette grâce, il fait un long détail de toutes les faveurs que le Seigneur a déjà répandues sur cette ingrate nation, il le fait ressouvenir des plaies de l'Egypte, du passage de la mer Rouge et de tous les prodiges qui accompagnèrent ou qui suivirent cette mémorable journée. Ce moyen semble d'abord peu propre pour son dessein; car, enfin, quelle voie, pour adoucir un maître offensé, que de lui représenter ce qu'il a fait pour le serviteur dont l'ingratitude l'aigrit? Plus ses bienfaits sont insignes, plus le crime est énorme; et, parconséquent, le soin qu'on prend de lui exagérer la grandeur et le nombre de ses grâces paraît bien plus capable d'irriter que d'éteindre son ressentiment. Cependant tout le contraire arriva, Dieu fut désarmé par le souvenir des biens immenses qu'il avait faits à son peuple; à la vue de ses bienfaits, il ne put refuser le pardon qu'on lui demandait. D'où vient cela, chrétiens auditeurs? C'est que les grâces que nous recevons de Dieu sont comme autant de gages des grâces que nous pouvons demander et espérer dans la suite ; quoique nous l'ayons outragé, il ne peut se résoudre à nous perdre, parce qu'il perdrait en même temps tous ses bienfaits. D'ailleurs, la bienséance ne lui permet pas de rien refuser à des créatures à qui il a déjà témoigné son amour par les plus grandes libéralités; on pourrait remarquer dans ce refus quelque inconstance, surtout si ce qu'on demande est ou beaucoup moindre que ce qu'il a donné de plein gré, ou nécessaire pour consommer les premiers dons.

Selon ce principe, Messieurs, je vous prie de vous rappeler vous-mêmes à loisir les bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et de considérer si, après de si grandes largesses, il est rien que vous ne deviez attendre de sa bonté. En premier lieu, la plupart de ce que vous souhaitez est comme une suite et un accessoire de ce qu'il vous a déjà donné gratuitement, et, par conséquent, il est tellement engagé à vous l'accorder, qu'on peut dire qu'en le faisant, il s'acquittera d'une dette plutôt qu'il n'exercera sa magnificence. Ainsi, en vous donnant la vie, il s'est comme obligé à pourvoir à votre subsistance; en multipliant vos enfants, il s'est chargé du soin de les nourrir et de leur procurer des établissements convenables. Il vous a créés pour le ciel; il vous doit en quelque sorte tous les moyens qui sont nécessaires pour y parvenir, des secours pour observer ses commandements, des forces pour résister aux tentations, des lumières pour connaître sa volonté, du courage pour l'exécuter, de la constance, enfin, dans tous les maux de la vie, et la persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes. En second lieu, tout ce que vous pouvez désirer est infiniment au-dessous de ce que vous avez dejà reçu; de sorte que c'est lui faire injure que de penser que son amour, qui l'a porté à étendre sur vous sa main bienfaisante, puisse l'engager à la resserrer et à laisser imparfait l'ouvrage qu'il a commencé.

Quoi! chrétiens auditeurs, ce Dieu qui a créé pour vous le ciel et la terre n'aura pas soin de vous pourvoir d'une cabane dans quelque lieu du monde! Il vous a tirés du néant, et il ne vous tirera pas de l'indigence! Il a rempli l'univers de tant d'ouvrages merveilleux pour le plaisir de vos yeux et de tous vos autres sens, et vous craignez qu'il vous laisse manquer du nécessaire! Il pare si magnifiquement la terre qui vous sert de marchepied, et il ne couvrira pas du moins votre nudité! Mais à quoi m'arrête-je ? *Factus est mihi Dominus in refugium, et Deus meus in adjutorium spei meæ* : Mon Dieu est devenu l'appui de ma confiance; il a bien voulu m'engager, pour ainsi dire, sa propre personne, afin qu'il n'y eût rien de si grand, rien de si précieux, rien de si extraordinaire que je n'attendisse de lui avec une certitude entière. En effet, comme le gage est une sûreté qui ne laisse point de lieu à l'inquiétude, comme on croit déjà avoir ce qui est promis sous une si sûre caution, non-seulement j'espère, mais je crois déjà posséder tout dans un dépôt si riche. *Qui proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo*, dit l'apôtre saint Paul, *non etiam cum illo omnia donavit?* Je ne dis pas que vous devez tout espérer de celui qui vous a donné son propre fils,

je dis qu'il vous a déjà tout donné avec lui, puisque après cet engagement vous ne devez pas plus vous défier de sa libéralité que si vous étiez déjà en possession de tout ce que vous en pouvez attendre.

Mais de quelle manière s'est-il donné lui-même à nous ce Fils immortel? Il nous a donné son sang, ses mérites, ses douleurs, sa vie, le prix de sa mort, et après sa mort encore un festin de son sang et de sa chair jusqu'à la consommation des siècles. Mais en vain Dieu vous fait-il entendre qu'il est votre Père, que c'est lui qui vous a créés, que vous ne lui êtes pas moins chers que les oiseaux qu'il nourrit dans la plus stérile saison, qu'il a compté jusqu'au nombre de vos cheveux, qu'on ne peut vous en arracher un seul qu'il ne le sache : tout cela n'est pas capable de nous raffermir? il nous promet qu'il fera des miracles plutôt que de tromper notre espérance. Oui, nous dit-il, les montagnes changeront de place à votre parole, le poison le plus mortel n'aura nulle force pour vous nuire, les serpents seront sans venin et les lions sans férocité, vous n'aurez qu'à toucher les malades pour les guérir, vous serez redoutables à tous les démons, toute la nature vous obéira, j'en réponds, je le jure, j'ai fait tout cela pour cent autres, pour vous-mêmes plus que tout cela. Des promesses si magnifiques, des serments si solennels faits et pour nous et pour les autres, tout cela ne peut nous rassurer contre le moindre péril, ne peut nous porter à nous mettre entre les mains du Seigneur, nous aider à espérer en lui, ne peut nous faire comprendre qu'il ne lui est plus libre de nous rien refuser, en un mot, qu'il n'a rien oublié pour rendre notre confiance inébranlable :*Factus est mihi Dominus in refugium, et Deus meus in adjutorium spei meæ.* Quelle devrait donc être cette confiance qui se trouve appuyée par des engagements si forts? Quel calme, quelle tranquillité ne devraient pas produire dans nos âmes des espérances si bien fondées? Comment se peut-il faire que nous hésitions encore dans nos demandes, et qu'il y ait des accidents qui nous effraient? Cependant il n'est que trop vrai que les soucis, la défiance et la crainte règnent presque universellement dans tous les cœurs.

L'un craint pour sa santé, l'autre pour sa réputation, l'autre pour son bien, un autre pour sa vie ou pour la vie de ses amis. Celui-ci songe à placer son argent, celui-là à établir un enfant, presque tous s'occupent à ramasser de quoi subsister dans la vieillesse; et tout cela avec beaucoup de chagrin, avec une extrême inquiétude. Cette mère tremble sans cesse pour son fils unique, et croit qu'à chaque instant on va lui annoncer que quelque disgrâce lui est arrivée; le moindre vent trouble ce pilote, le moindre nuage alarme ce laboureur. Mais ce qui est plus étrange encore et plus outrageant pour Dieu, c'est qu'au même temps qu'on méprise ainsi le secours qu'il offre, on s'adresse à des créatures mortelles et impuissantes, on a recours à des hommes lâches, intéressés, inconstants, qui n'ont jamais rien fait pour nous, qui souvent nous ont traversés, nous ont trompés en mille rencontres; en un mot à des hommes de qui nous avons autant de sujets de nous défier que nous avons de raisons d'appuyer uniquement notre espérance sur la protection de notre divin Maître.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce qui pousse à bout la patience du Seigneur; voilà ce qui l'oblige, non-seulement à ne pas nous aider dans nos desseins, mais encore à s'y opposer de tout son pouvoir; c'est pour se venger de ce mépris si injuste qu'il nous ôte ces appuis humains, qu'il arrache ces haies par lesquelles nous nous croyions si bien défendus, qu'il coupe ces arbres à l'ombre desquels nous pensions dormir en sûreté; en un mot qu'il tourne tout contre nous, même notre prudence charnelle, et nous réduit au point de craindre jusqu'aux ressources où nous avions le plus de confiance, selon cette parole du prophète: *Destruxisti omnes spes ejus, posuisti firmamentum ejus formidinem.* Passons à la seconde partie.

SECOND POINT.

Quand Dieu ne se serait pas engagé à secourir ceux qui ont mis en lui leur confiance, je dis, messieurs, que cette confiance l'y engagerait assez par elle-même. J'en donnerai deux raisons que je me contenterai de toucher en peu de mots. La première, c'est qu'on ne peut faire plus d'honneur à Dieu qu'en attendant tout de lui; la seconde, c'est que Dieu ne peut, sans se déshonorer, nous tromper dans cette attente.

La première de ces propositions est si clairement exprimée dans l'Écriture par la bouche du prophète, qu'on ne peut pas en douter : *Invoca me in die tribulationis,* dit le Seigneur, *eruam te, et honorificabis me.* Appelez-moi à votre secours aux jours de votre affliction, je vous délivrerai, et vous me ferez honneur. Mais quel honneur, chrétiens auditeurs? L'honneur le plus grand que Dieu puisse recevoir d'une créature, l'honneur le plus digne de lui; c'est un honneur qui publie toutes ses perfections, et qui les montre dans leur plus grand jour. Car enfin on ne se peut confier en Dieu qu'on ne le croie vrai dans ses paroles, éclairé sur nos besoins, tendre et compatisssant pour nous secourir, puissant pour exécuter en notre faveur ce qui surpasse les forces des créatures, sage pour le faire par des voies douces et faciles, par des voies inconnues à toute la prudence humaine, fidèle pour nous aider promptement, constamment et sans jamais se lasser, magnifique pour nous accorder tout ce que nous lui demandons, enfin assez miséricordieux pour que nos crimes ne l'empêchent pas de nous faire du bien. Je sais que tout chrétien doit avoir ces sentiments, mais qu'il s'en faut que tous les aient également gravés dans le cœur! Un homme plein de confiance croit tous ces points de manière que sa foi se manifeste dans sa conduite; il est si persuadé qu'il hasarde tout, ou plutôt qu'il s'appuie uniquement et entièrement sur son Dieu, sans croire rien hasarder!

Dans une prière, il est bien facile de donner au Seigneur la qualité de Père, et de le louer de sa libéralité et de sa toute-puissance; on le fait souvent sans attention, sans savoir ce que l'on fait. Mais consentir de dépendre en tout de sa providence paternelle, attendre sans inquiétude et dans les plus pressantes occasions, le secours qu'il nous a promis, faire plus de fond sur sa parole que sur tous les moyens humains, se remettre sur lui de tous nos soins, s'endormir, pour ainsi dire, entre ses bras au fort des plus violentes tempêtes, c'est ce que l'on peut appeler une vraie foi, c'est là croire effectivement qu'il y a un Dieu, c'est avoir de lui une idée conforme à sa grandeur infinie. C'est pour cela que, comme dans l'Ancien Testament, il s'est glorifié d'être le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, parce qu'il n'avait point eu d'adorateurs si fidèles, ni si soumis, il a depuis également été appelé par saint Paul le Dieu de l'espérance, *Deus spei*, pour nous faire entendre que de toutes les vertus, il n'en est aucune qui l'honore davantage et qui le traite plus véritablement en Dieu.

Mais quand notre confiance ferait moins d'honneur à Dieu, il est constant qu'il se déshonorerait étrangement lui-même, s'il ne répondait par ses bienfaits aux sentiments que cette vertu nous aurait inspirés de sa libéralité. Il serait donc vrai que la confiance d'une créature aurait surpassé la générosité du Tout-Puissant, et qu'un homme aurait trouvé la bonté divine moins libérale en effet qu'il ne l'aurait conçue dans son idée. Jugez en vous-mêmes, quelle tache imprimée au nom du Très-Haut! quelle apparence qu'il la souffre? Aussi est-ce sur ce fondement que les Pères ont enseigné que notre espérance est la mesure des grâces que nous recevons de Dieu. Saint Thomas dit qu'elle est en nous le principe de l'impétration, comme la charité est la source du mérite : de sorte que comme nous méritons à proportion de l'amour qui nous fait agir, nous obtenons également à proportion de la confiance qui nous porte à demander. C'est encore pour cette raison que saint Grégoire de Nazianze prétend que dès qu'on a prié, Dieu se croit engagé par reconnaissance à donner ce qu'on lui demande; ce n'est plus une grâce qu'il accorde, c'est un bienfait qu'il reconnaît : *Cum a Deo beneficium petitur, beneficio affici se putat.* Comment donc, chrétiens auditeurs, Dieu pourrait-il laisser tomber en confusion un homme qui l'honore si parfaitement? comment refuserait-il de nous protéger, s'il est vrai que nous ne pouvons le glorifier davantage qu'en lui demandant sa protection?

C'est un mouvement si naturel et si raisonnable en même temps, que le penchant qui nous engage à aimer et à secourir ceux qui ont recours à nous, qu'on regarderait comme indigne de porter le nom d'homme quiconque en userait autrement. Nous lisons dans l'histoire grecque qu'un sénateur de l'Aréopage ayant repoussé avec quelque violence un oiseau qui s'était réfugié dans son sein, pour se sauver d'un vautour qui le poursuivait, l'action du sénateur parut si lâche à tous ses collègues, qu'ils le chassèrent de leur corps comme s'il l'avait déshonoré par cette dureté. Qu'auraient fait ces juges, si, au lieu de ce vil animal, il se fût agi de donner un asile à un enfant, à un homme? Mais que serait-ce si le Seigneur en usait ainsi à notre égard, à l'égard de ses propres enfants, lorsque pleins de confiance ils vont à lui comme à la source de toute bonté? Que ses dédains, que ses mépris seraient indignes de sa grandeur et de sa miséricorde infinie! Non, messieurs, ne craignez point qu'il vous rejette; quelque péril qui vous menace, quelque ennemi qui vous persécute, quelque douleur qui vous presse, dans quelque faiblesse que vous vous trouviez, appuyez-vous sur votre Dieu, jetez-vous hardiment entre ses bras, il ne se retirera point pour vous laisser tomber : *Projice te in eum, non se subtrahet, ut cadas.*

Pour moi, mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui espèrent en vous, je suis si persuadé qu'on ne peut manquer de rien quand on attend tout de vous, que j'ai résolu de vivre à l'avenir sans aucun souci, et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes : *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* Les hommes peuvent me dépouiller et des biens et de l'honneur, les maladies peuvent m'ôter les forces et les moyens de vous servir, je puis même perdre votre grâce par le péché; mais jamais je ne perdrai mon espérance, je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'enfer feront à ce moment de vains efforts pour me l'arracher : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* Que les uns attendent leur bonheur ou de leurs richesses ou de leurs talents; que les autres s'appuient ou sur l'innocence de leur vie, ou sur la rigueur de leur pénitence, ou sur le nombre de leurs aumônes, ou sur la ferveur de leurs prières : *Tu, Domine, singulariter in spe constituisti me :* Pour moi, Seigneur, toute ma confiance, c'est ma confiance même; cette confiance ne trompa jamais personne : *Nullus, nullus speravit in Domino, et confusus est.* Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être, et que c'est de vous, ô mon Dieu, que je l'espère : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Je connais, hélas! et il n'est que trop vrai, je connais que je suis fragile et changeant. Je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les mieux affermies; j'ai vu tomber les astres du ciel et les colonnes du firmament : mais toutes ces chutes ne peuvent m'effrayer; tandis que j'espérerai, je me crois à couvert de tous les malheurs; et je suis sûr d'espérer toujours, parce que j'espère encore de votre libéralité cette invariable espérance. Enfin je suis intimement convaincu que je ne puis trop espérer en vous, et que ce que j'obtiendrai de vous sera toujours au-dessus de ce que j'aurai espéré : ainsi j'espère que vous m'arrêterez sur les penchants les plus

rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts, et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis; j'espère que vous m'aimerez toujours, et qu'à mon tour je vous aimerai sans relâche; et pour porter tout d'un coup mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous-même de vous-même, ô mon Créateur, et pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON SUR LA PRIÈRE.

JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Nous obtenons peu par nos prières, parce que nous demandons trop peu, parce que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas assez.

O mulier! magna est fides tua : fiat tibi sicut vis.

O femme, que votre foi est grande! que ce que vous demandez se fasse comme vous le désirez (S. *Matth.*, ch XV).

Jamais peut-être il n'a été donné au monde un exemple de foi, d'humilité, de constance dans la prière, tel que nous le fournit notre évangile. Une femme chananéenne dont la fille était possédée du démon, une femme qui n'était point du peuple de Dieu, qui n'avait jamais lu les livres saints, ni entendu expliquer les prophéties, conçoit une si haute idée du pouvoir et de la bonté du Sauveur, qu'elle ose espérer qu'il fera un miracle en sa faveur; et le Sauveur lui-même s'efforce en vain de détruire en elle cette espérance. Il méprise d'abord la prière de cette païenne, jusqu'à ne pas daigner lui faire une seule réponse; il rebute même les apôtres qu'elle avait contraints, par ses importunités, de se rendre ses intercesseurs; il leur déclare que son Père ne l'a envoyé que pour les enfants d'Israël : c'est comme s'il disait qu'il ne peut rien à l'égard ne cette femme; il lui fait entendre à elle-même que lui faire quelque grâce, ce serait jeter aux chiens le pain des enfants, et qu'exaucer sa prière, ce serait faire une action indigne de lui, indigne de tout homme raisonnable : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus.* C'en est assez, ce me semble, pour désespérer cette femme affligée, et pour l'obliger à se retirer couverte de confusion : elle continue néanmoins encore de solliciter; elle trouve un nouveau sujet de confiance dans ce refus même qui paraît si précis et si outrageant. Seigneur, il est vrai, dit-elle, que le pain des enfants n'est pas pour les chiens; mais il ne laisse pas d'en tomber quelque miette sous la table du maître, qu'on permet à ces animaux de recueillir : *Etiam, Domine, nam et catelli comedunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* O femme! s'écrie alors le Fils de Dieu, votre foi est grande : allez, on ne saurait rien vous refuser; oui, votre fille sera guérie. Et dès ce moment le malin esprit a cessé de la tourmenter : *O mulier! magna est fides tua; fiat tibi sicut vis. Et sanata est filia ejus ex illa hora.*

Messieurs, je ne saurais vous exprimer la peine que je sens de ne pouvoir rendre sensible par mes paroles tout ce que je conçois au récit de cet événement. O prière, puissante et divine prière; inépuisable trésor qui renfermes tous les trésors du ciel et de la terre; admirable ressort accordé à la faiblesse des hommes pour opérer toutes les merveilles dont le Créateur lui-même est capable, que ne puis-je faire sentir à mes auditeurs ce que je pense de ton pouvoir! Ou du moins que ne puis-je leur apprendre à faire ce que je vois qu'il faudrait faire pour l'employer efficacement! Je vais tâcher de vous l'enseigner après que nous aurons imploré le secours d'en haut par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Il est étrange que Jésus-Christ s'étant si souvent, si solennellement engagé à exaucer tous nos vœux, la plupart des chrétiens se plaignent tous les jours de n'être pas écoutés. Car enfin on ne peut pas rejeter la stérilité de nos prières sur la nature des biens que nous demandons, puisqu'il n'a rien excepté dans ses promesses : *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis.* On ne doit pas non plus l'attribuer, cette stérilité, à l'indignité des personnes qui demandent, puisqu'il a promis, sans exception, à toutes sortes de personnes : *Omnis qui petit accipit.* D'où peut donc venir que tant de prières sont rejetées? Ne serait-ce point peut-être que comme la plupart des hommes sont également insatiables et impatients dans leurs désirs, ils font des demandes, ou si excessives, ou si pressantes, qu'ils lassent, qu'ils rebutent le Seigneur, ou par leur indiscrétion, ou par leur importunité? Non, messieurs, non; je crois que l'unique raison pour laquelle nous obtenons si peu de Dieu, c'est que nous ne lui demandons pas assez, c'est que nous sommes trop bornés dans nos désirs, et trop languissants dans nos prières; nous ne sommes ni assez hardis, ni assez pressants, et c'est pour cela même que nous ne recevons rien. Je vais vous faire voir, chrétiens auditeurs, que c'est là en effet ce qui tarit, à notre égard, les sources de la libéralité divine. Nous obtenons peu, parce que nous demandons trop peu : ce sera le premier point. Nous obtenons peu, parce que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas assez : ce sera le second point.

PREMIER POINT.

Je ne m'étonne pas que Dieu ait tant d'égards aux prières des hommes, lorsqu'ils les font comme ils doivent. Pour les rejeter, il faudrait qu'il eût ou moins de bonté, ou moins de puissance que ne le croient ceux qui prient. Vu que nous ne nous adressons à lui dans nos besoins, que parce que nous sommes persuadés que son pouvoir n'a point de bornes, et que sa libéralité est également infinie; il faut nécessairement, ou que nous nous trompions dans la haute idée que nous nous formons de ses perfections divines, ou qu'en effet il nous donne ce que nous lui demandons. Voilà, messieurs, la véritable source de l'efficace de la prière, voilà pour-

quoi elle impose à Dieu une espèce de nécessité de ne nous rien refuser. Prier le Seigneur, c'est faire une action de religion qui l'honore autant qu'il peut être honoré par une créature, c'est reconnaître la grandeur et la bonté de son être de la manière la plus avantageuse, la plus authentique que nous le puissions faire. Aussi la prière est-elle comparée au sacrifice, et saint Clément d'Alexandrie dit que de tous les sacrifices elle est le plus excellent et le plus saint : *Deum precibus honoramus, et hoc est optimum et sanctissimum sacrificium.*

Mais dans ce principe qui établit si fortement et qui rend même nécessaire l'efficace de la prière, comment peut-on trouver la cause de l'inutilité des vœux que nous faisons? Il est facile de le comprendre : c'est que nos prières, ou n'ayant pour objet que des avantages humains et temporels, ou en y joignant les biens éternels sans garder l'ordre prescrit, déshonorent Dieu loin de lui faire honneur. Expliquons ces deux preuves.

Nos prières en elles-mêmes sont des sacrifices, il est vrai, mais semblables aux sacrifices de Caïn, qui n'offrait au Seigneur que le rebut de ses troupeaux, et que les fruits de la terre les plus vils : comme ces offrandes outrageaient Dieu, parce qu'elles ne répondaient pas à l'excellence de sa nature, de même a-t-il sujet de s'offenser de nos demandes, qui donnent une idée si basse de sa libéralité. Les grands se font tort lorsqu'ils font des présents indignes du rang qu'ils tiennent; et c'est manquer au respect qui leur est dû, que de leur demander ce qu'ils ne peuvent donner avec bienséance. C'est pour cela que saint Jean de Damas dit que prier, c'est demander à Dieu des grâces convenables à sa grandeur : *Oratio est petitio decentium a Deo.* Toute autre prière ne mérite pas même le nom de prière, et par conséquent elle est indigne d'être exaucée.

Et ne dites pas que vous ne croyez point demander peu au Seigneur quand vous lui demandez de grandes richesses, une santé robuste, beaucoup de gloire, le gain d'un procès où il s'agit de tout votre bien, le succès d'une affaire d'où dépend votre fortune; car vous ne pouvez ignorer quel rang tiennent tous ces biens dans l'estime de Jésus-Christ; vous savez le mépris qu'il en a toujours eu, le soin qu'il a pris de les décrier. Est-ce lui témoigner qu'on est fort persuadé de son penchant à faire du bien, ou plutôt n'est-ce pas l'outrager de n'avoir recours à sa libéralité que pour des choses qui ne lui coûtent rien, des choses dont il ne fait aucun cas, et qu'il donne indifféremment à tout le monde, qu'il verse à pleines mains sur ses plus grands ennemis, sans attendre même qu'ils les demandent?

Les avares, qui ont tant de peine à donner, n'admettront pas volontiers cette doctrine. Si nous avions une vraie idée de notre Dieu, si nous pouvions découvrir l'étendue et les généreux sentiments de son cœur divin, si nous savions jusqu'à quel point il désire naturellement de répandre ses largesses, et combien l'amour, qui est prodigue de sa nature, donne encore de pente à cette inclination, nous serions bientôt convaincus qu'il ne peut regarder que comme des insultes ces prières qui n'ont pour objet que des riens.

Elles l'offensent d'autant plus, ces prières, qu'avec des frais immenses, et au prix de son propre sang il nous a préparé des biens infinis que nous ne regardons qu'avec dédain. En vain il nous les montre, ces biens, en vain il les étale à nos yeux pour réveiller nos désirs ; nous demeurons dans notre assoupissement à la vue de ces trésors de grâces et de dons surnaturels, à peine ils attirent un de nos regards ; nous témoignons au contraire l'empressement le plus vif pour des biens fragiles, pour une vile argile, pour une vaine fumée, comme si nous voulions faire entendre au Seigneur que ce limon, que cette fumée l'emportent sur les richesses de sa grâce. Messieurs, après avoir ordonné un repas splendide, après vous être épuisés pour ramasser de tous côtés les viandes les plus exquises, après avoir employé pour les apprêter tout ce que l'art fournit de ressources, après les avoir fait servir avec le plus de propreté et de magnificence qu'il est possible, quel serait votre dépit, si la personne pour qui se ferait cette fête ne daignait pas toucher à ce festin, demandait au contraire les mets les plus grossiers, pour s'en repaître avec délices à la vue de vos bisques et de vos ragoûts? Si de plus la personne qui vous ferait cet affront signalé était d'une condition inférieure à la vôtre, seriez-vous encore assez complaisants pour lui faire donner de quoi satisfaire ses ridicules appétits ; ou plutôt pourriez-vous vous empêcher de la chasser de votre table comme indigne de l'honneur que vous lui auriez voulu faire ? Hé quoi ! ne faisons-nous pas à Dieu le même affront lorsque méprisant les précieuses richesses qu'il nous a destinées, qu'il nous offre, qu'il nous presse de recevoir, nous nous attachons à lui demander des prospérités temporelles? N'est-ce pas avec justice qu'il nous refuse ce que nous préférons si injustement à des biens qu'il a si chèrement achetés et qu'il estime infiniment plus ?

Que veut dire, répliquera peut-être quelqu'un, ce tout que nous promet l'Evangile, *omnia*, ce tout dont on relève si fort le prix? ce tout exclut-il rien? *Omnia quæcumque petitis, credite, quia accipietis :* Soyez sûrs que quoi qu'il vous plaise demander, vous le recevrez infailliblement. Ce mot, chrétiens auditeurs, m'est plus favorable qu'il ne paraît d'abord. Jésus-Christ nous promet tout sans rien excepter, pour nous donner la liberté de demander les plus grandes choses, pour nous engager à ne donner aucunes bornes à nos désirs. Il a beaucoup promis, afin que l'on demandât beaucoup ; il a tout promis, par la crainte qu'on ne se contentât de trop peu. Le sens le plus ordinaire, le plus naturel, de ces paroles : On vous accordera ce que vous demanderez ; ce sens n'est pas

qu'on vous donnera jusqu'aux choses les plus viles, mais qu'on ne vous refusera pas les plus précieuses. Un grand monarque, qui dans une occasion, pour donner des marques de sa magnificence royale, se serait engagé à un de ses sujets de ne lui rien refuser, ce prince ne croirait pas manquer à sa parole en rebutant ce sujet, si après une telle promesse il ne lui demandait que quelques haillons, que quelques pièces de la plus basse monnaie. Ainsi dans la promesse que le Seigneur nous a faite de tout accorder à nos prières, on voit sensiblement qu'il a prétendu faire éclater sa libéralité; de sorte que nos prières s'éloignant de cette fin, lorsqu'elles sollicitent des avantages frivoles, il n'est plus engagé à les exaucer. Il fallait donc s'expliquer plus clairement; mais qui aurait jamais cru que cette explication fût nécessaire?

A cette réponse j'en ajoute une autre également sans réplique et propre en même temps à servir de seconde preuve de la vérité que j'ai avancée, en disant que nous n'obtenons rien, parce que nous ne demandons pas assez. Je veux que Jésus-Christ nous ait promis, de la part de son Père, de nous tout accorder, et même les plus petites choses; du moins ne peut-on nier qu'il ne nous ait prescrit un ordre à observer dans tout ce que nous lui demandons : sans l'observation de cette règle, en vain espérons-nous de rien obtenir. Il nous a dit dans saint Mathieu : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné ensuite comme par surcroît : *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.* On ne vous défend pas de souhaiter des richesses et tout ce qui est nécessaire à l'entretien, et même à la douceur de la vie; mais il faut souhaiter ces biens dans leur rang : et si vous voulez qu'à cet égard vos désirs soient infailliblement accomplis, demandez d'abord les plus grandes choses, afin qu'en vous les accordant, j'y ajoute encore les plus petites.

Voilà justement ce qui arriva à Salomon. Le Seigneur lui ayant donné la liberté de demander tout ce qu'il voudrait, il le supplia de lui accorder la sagesse dont il avait besoin pour s'acquitter saintement des devoirs de la royauté. Il ne fit aucune mention ni des trésors, ni de la gloire du monde; il crut que Dieu lui faisant une offre si avantageuse, il devait en prendre occasion d'obtenir des biens plus considérables. Sa prudence lui mérita aussitôt ce qu'il demandait, et même ce qu'il ne demandait pas. *Quia postulasti verbum hoc, et non petisti tibi dies multos, nec divitias,.... ecce feci tibi secundum sermones tuos :* Je vous accorde volontiers cette sagesse, parce que vous me l'avez demandée ; mais je ne laisserai pas de vous combler d'années, d'honneurs et de richesses, parce que vous ne m'avez rien demandé de tout cela : *Sed hæc quoque quæ non postulasti, divitias scilicet et gloriam.*

Si donc c'est là l'ordre que Dieu observe dans la distribution de ses grâces, nous ne devons pas nous étonner que jusqu'ici nous ayons prié sans succès. Je vous avoue, messieurs, que souvent je suis touché de compassion quand je vois l'empressement de certaines personnes qui distribuent des aumônes, qui vouent des pèlerinages et des jeûnes, qui intéressent jusqu'aux ministres des autels pour le succès de leurs entreprises temporelles. Hommes aveugles, me dis-je en moi-même, que je crains que vous ne priiez et que vous ne fassiez prier en vain! Il fallait faire ces offrandes, vouer ces jeûnes, ces pèlerinages, pour obtenir de Dieu une entière réforme de vos mœurs, pour obtenir la patience chrétienne, le mépris du monde, le détachement des créatures; après ces premières démarches d'un zèle réglé, vous auriez pu faire des prières pour le retour de votre santé et pour l'avancement de vos affaires; Dieu aurait écouté ces prières, ou plutôt il les aurait prévenues, et se serait contenté de connaître vos désirs pour les accomplir.

On demandera peut-être quelle raison peut avoir notre Dieu d'en user ainsi. Outre ce que j'ai dit, qu'il n'y a que les biens surnaturels qui soient dignes de sa libéralité, c'est que les autres biens ne sont pas même des biens lorsqu'ils sont séparés de cette espèce de biens, seuls nécessaires. Toutes les créatures sont bonnes en elles-mêmes, mais à notre égard elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, qu'autant qu'elles nous peuvent ou servir ou nuire à l'acquisition de notre bonheur éternel : or, elles ne servent de rien pour cette fin, si la grâce ne les y rapporte, si la vertu, si la piété ne les emploient; ainsi Dieu ne les peut accorder qu'après avoir donné de la piété et de la vertu, parce que sans ces premiers dons tout le reste ne peut être utile.

Je dis plus, sans ces premières grâces, tout le reste peut être nuisible, et il l'est pour l'ordinaire : voilà pourquoi on nous le refuse. Nous en murmurons, nous accusons le ciel de dureté, de peu de fidélité dans ses promesses. Mais notre Dieu est un père plein de bonté, qui aime mieux essuyer nos plaintes et nos murmures que de les apaiser par des présents qui nous seraient funestes. Quand nous lui demandons du pain, comme il le dit lui-même dans l'Evangile, il ne faut pas craindre qu'il nous trompe en nous donnant un serpent ou une pierre; mais si nos désirs désordonnés nous portent à lui demander une pierre ou un serpent, il aime mieux nous voir gémir que d'avoir pour nous une complaisance dont il n'ignore pas que nous lui saurions mauvais gré dans la suite.

Ce que j'ai dit des biens, je le dis encore des maux dont nous souhaitons d'être délivrés. Je ne soupire point, dira quelqu'un, pour une grande fortune, je me contenterais de sortir de cette extrême indigence où mes malheurs m'ont réduit. Je laisse la gloire et la haute réputation à ceux qui en sont si affamés, je voudrais seulement éviter l'opprobre où me jettent les calomnies de mes ennemis. Enfin, je me passe des plaisirs, mais je souf-

fre des douleurs que je ne puis plus supporter; depuis longtemps je prie, je demande avec instance au Seigneur qu'il veuille les adoucir, mais je le trouve inexorable. Chrétiens auditeurs, je n'en suis pas surpris ; vous avez des maux secrets bien plus considérables que les maux dont vous vous plaignez, maux néanmoins dont vous ne demandez point d'être affranchis : si, pour l'obtenir, vous aviez fait la moitié des prières que vous avez faites pour être guéris des maux extérieurs, il y a longtemps que Dieu vous aurait délivré des uns et des autres. La pauvreté vous sert à tenir dans l'humilité votre esprit naturellement orgueilleux, l'attachement extrême que vous avez pour le monde vous rend nécessaires ces médisances qui vous affligent; les maladies sont en vous comme une digue contre la pente que vous avez pour le plaisir, contre cette pente qui vous entraînerait dans mille malheurs. Ce ne serait pas vous aimer, ce serait vous haïr cruellement, que de vous décharger de ces croix avant de vous avoir donné les vertus que vous n'avez pas : si le Seigneur vous voyait quelque empressement pour ces vertus, il vous les accorderait sans délai, et il ne serait pas nécessaire de demander le reste.

Vous voyez donc, messieurs, que pour ne demander pas assez, nous ne recevons rien, parce que Dieu ne saurait nous accorder peu, ne saurait borner sa libéralité à de petits objets sans se faire tort et sans nous nuire à nous-mêmes. Je vous prie d'observer, chrétiens auditeurs, que je ne dis pas qu'on ne puisse sans offenser Dieu, demander des prospérités temporelles, demander d'être délivré des croix sous lesquelles on gémit : je sais que pour rectifier les prières par lesquelles on sollicite ces sortes de grâces, il suffit de les demander, à condition qu'elles ne seront contraires ni à la gloire de Dieu, ni à notre propre salut; mais comme il est difficile qu'il soit glorieux à Dieu de vous exaucer, ou utile pour vous d'être exaucés, si vous n'aspirez pas à de plus grands dons, je dis que tandis que vous vous contenterez de peu, vous courrez risque de ne rien obtenir.

Voulez-vous que je vous donne une méthode pour demander le bonheur même temporel, méthode capable de forcer Dieu à vous exaucer? Dites-lui de tout votre cœur : Mon Dieu, ou donnez-moi tant de richesses que mon cœur en soit satisfait, ou inspirez m'en un mépris si grand que je ne les désire plus; ou délivrez-moi de la pauvreté, ou rendez-la moi si aimable, que je la préfère à tous les trésors de la terre, ou faites cesser ces douleurs, ou, ce qui vous serait encore plus glorieux, faites qu'elles se changent en délices pour moi, et que, loin de m'affliger et de troubler la paix de mon âme, elles deviennent à son égard la source de la joie la plus pure, de la consolation la plus douce. Vous pouvez me décharger de la croix; vous pouvez me la laisser, sans que j'en sente le poids. Vous pouvez éteindre le feu qui me brûle; vous pouvez, sans l'éteindre, faire qu'au lieu de me brûler, il me serve de rafraîchissement, comme il en servit aux jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone. Je vous demande l'un ou l'autre; qu'importe de quelle manière je sois heureux? Si je le suis par la possession des biens terrestres, je vous en rendrai d'immortelles actions de grâces; si je le suis par la privation de ces mêmes biens, ce sera un prodige qui donnera encore plus de gloire à votre nom, et je n'en serai que plus reconnaissant.

Voilà une prière digne d'être offerte à Dieu par un véritable chrétien. Lorsque vous prierez de la sorte, savez-vous quel sera l'effet de vos vœux? Premièrement, vous serez content, quoi qu'il arrive : et que désirent autre chose ceux qui sont les plus affamés des biens temporels, si ce n'est d'être contents? En second lieu, non-seulement vous obtiendrez infailliblement l'une des deux choses que vous aurez demandées, mais pour l'ordinaire vous les obtiendrez toutes deux. Dieu vous accordera la jouissance des richesses; et afin que vous les possédiez sans attachement et sans danger, il vous en inspirera en même temps un mépris salutaire. Il mettra fin à vos douleurs, et de plus il vous en laissera une soif ardente, qui vous donnera tout le mérite de la patience sans que vous souffriez. En un mot, il vous rendra heureux dès cette vie; et de peur que votre bonheur ne vous corrompe, il vous en fera connaître et sentir la vanité. Peut-on rien désirer de plus avantageux? Rien sans doute. Mais comme un avantage si précieux est bien digne d'être demandé, souvenez-vous qu'il mérite encore d'être demandé avec instance. Car la raison pour laquelle on obtient si peu, ce n'est pas seulement parce qu'on demande peu, c'est encore parce que, soit que l'on demande peu, soit que l'on demande beaucoup, on ne le demande pas assez. C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

S'il y a de l'indécence à demander à Dieu des grâces peu proportionnées à sa grandeur, il n'y en a pas moins à lui demander avec froideur les plus grandes grâces; et si le Seigneur a droit de rejeter nos prières lorsque nous désirons des biens indignes de lui, il a encore plus de raisons sans doute de nous rebuter lorsque nous le prions avec une langueur si indigne des biens que nous désirons. Saint Jean-Chrysostome se plaignait que de son temps on priait Dieu comme si l'on n'avait rien attendu de sa libéralité. Je ne sais s'il n'y aurait pas lieu de nous faire aujourd'hui le même reproche; et en ce cas, quel tort n'aurions-nous pas d'accuser Dieu d'être insensible à des prières qui se font avec si peu de sentiment? Pour fléchir le cœur de notre Dieu, il faut le prier avec ardeur, il faut le prier avec constance.

Je dis, en premier lieu, qu'il faut prier avec ardeur, pour faire connaître qu'on désire ardemment ce qu'on demande : ce désir est auprès du Seigneur un motif pressant de nous satisfaire. *In auribus Dei*, dit saint Augustin, *vehemens desiderium est magnus cla-*

mor : Un désir ardent est un grand cri aux oreilles du Seigneur. La raison de ceci, c'est que plus le désir est vif, plus l'on est sensible à la reconnaissance envers celui qui donne ce que l'on désire. Aussi notre Dieu, qui ne veut pas perdre ses bienfaits, et qui ne les répand sur les hommes que dans la vue qu'on payera sa libéralité du retour le plus généreux, a coutume de mesurer la grandeur de ses dons sur la vivacité de nos souhaits, qu'il sait devoir être la mesure de notre gratitude.

Voilà pourquoi saint Jean-Chrysostome a remarqué après David que Dieu exauce les pauvres avec une complaisance particulière : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus;* qu'il exauce avec la même complaisance les affligés : *Ad Dominum, cum tribularer, clamavi, et exaudivit me :* parce que la nécessité extrême qui presse ces infortunés, et l'impatience qu'ils ont d'être soulagés, les oblige de faire à Dieu les plus fortes instances; leurs prières, dit ce saint Père, sont semblables à ces eaux qui étant extrêmement gênées et pressées dans les canaux où elles coulent, en sortent avec impétuosité, et s'élancent en l'air avec une violence extrême. Hélas! messieurs, si nous demandions notre propre conversion, une victoire entière sur nos passions, nos tentations, nos habitudes perverses ; si nous demandions à Dieu le détachement de tous les biens terrestres, son amour, sa paix, une place dans le séjour des saints; si nous lui demandions toutes ces grâces du moins avec autant d'ardeur que nous lui demandons un temps serein lorsque nous avons un voyage à faire, avec la même ardeur qu'on l'intéresse pour recouvrer souvent un rien dont la perte nous touche extrêmement; avec une ardeur pareille nous disposerions à notre gré des trésors de Dieu, nous vaincrions nos vices, sans avoir presque la peine de les combattre; tout l'enfer fuirait devant nous, le ciel nous serait ouvert, et toutes ses délices descendraient par avance dans notre cœur. Mais à l'égard de ces grâces surnaturelles, au lieu de cette ferveur dont je parle, peut-être, hélas! sommes-nous dans la disposition où saint Augustin confesse qu'il se trouvait lorsqu'il demandait la continence : *Timebam ne me cito exaudires, et cito sanares a morbo concupiscentiæ.* Je craignais d'être trop tôt exaucé, d'être trop tôt guéri de ma passion ; j'aimais mieux la satisfaire que la vaincre.

Si nous n'en sommes pas là, du moins sommes-nous froids, languissants, peu attentifs dans les prières que nous faisons pour obtenir d'être délivrés de nos vices. On a dans un livre des oraisons pour demander la patience, l'humilité, le repentir de ses fautes ; on les lit, ces oraisons, sans penser à ce qu'on lit, le cœur n'y a nulle part, et l'esprit est en même temps occupé de toute autre chose. Comment voulez-vous que Dieu vous écoute, dit saint Cyprien, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes? Je sais que quelques-uns s'excusent sur leur ignorance, sur ce qu'ils ne savent pas prier : frivole excuse, quand on désire ardemment ce qu'on demande, que ce désir est naturellement éloquent! Les saints Pères nous renvoient aux pauvres pour prendre des leçons de ce genre d'éloquence. Que dis je? Est-il d'enfants si jeunes qui sur ce point ne puissent être nos maîtres? A peine savent-ils parler, qu'ils savent importuner et fléchir leurs mères par leurs instances. Si nous nous adressions à Dieu avec la même simplicité, la même confiance et surtout avec le même empressement que ces tendres enfants font paraître, il est certain que jamais nous ne serions refusés.

Le voulez-vous, chrétiens auditeurs? voulez-vous que toutes vos prières soient infailliblement efficaces ; voulez-vous forcer Dieu à satisfaire tous vos désirs? Je dis d'abord qu'il ne faut jamais se lasser de prier. Ceux qui se relâchent après avoir prié quelque temps, manquent ou d'humilité, ou de confiance, et ainsi ils ne méritent pas qu'on les exauce. *Ne petas a Deo imperiose,* dit un ancien Père, *quod statim velis impetrare :* Il semble que vous prétendiez qu'on obéisse sur l'heure à votre prière, comme si c'était un commandement : ne savez-vous pas que Dieu résiste aux superbes, et qu'il n'a de complaisance que pour les humbles? Quoi! votre orgueil ne saurait-il souffrir qu'on vous fasse revenir plus d'une fois pour la même chose? Je dis en second lieu que c'est avoir bien peu de confiance en la bonté de Dieu, que d'en désespérer si tôt, que de prendre les moindres délais pour des refus absolus.

Ecoutez, âmes chrétiennes, un sentiment que je voudrais pouvoir graver dans tous vos cœurs. Quand on a véritablement conçu jusqu'où s'étend la bonté de Dieu, on ne se croit jamais rebuté, on ne saurait croire qu'il veuille nous ôter toute espérance. Pour moi, j'avoue que plus je vois que Dieu me fait demander une même grâce, plus je sens croître en moi l'espérance de l'obtenir : je ne crois jamais que ma prière est rejetée que quand je m'aperçois que j'ai cessé de prier : lorsqu'après un an de sollicitations, je me trouve autant de ferveur à demander que j'en avais en commençant, je ne doute plus de l'accomplissement de mes désirs, et bien loin de perdre courage après tant de délais, je crois avoir lieu de me réjouir, parce que je suis persuadé que je serai d'autant plus pleinement satisfait, qu'on m'aura laissé prier plus longtemps. Si mes premières instances avaient été entièrement inutiles, je n'aurais pas si souvent réitéré les mêmes vœux, mon espérance ne se serait pas soutenue : puisqu'on souffre mon assiduité, c'est une raison pour moi de croire que j'en serai payé libéralement.

En effet, messieurs, la conversion d'Augustin ne fut accordée à sainte Monique qu'après six ans de larmes; mais aussi ce fut une conversion entière, une conversion incomparablement plus parfaite qu'elle ne l'avait demandée. Tous ses désirs se terminaient à voir l'incontinence de ce jeune homme réduite dans les bornes du mariage, et elle eut le plaisir de lui voir embrasser les conseils

les plus relevés de la chasteté évangélique. Elle avait seulement souhaité qu'il fût baptisé, qu'il fût chrétien, et elle le vit élevé au sacerdoce, à la dignité d'évêque. Enfin elle ne demandait à Dieu que de le voir sortir de l'hérésie; et Dieu en fit la colonne de son Eglise, et le fléau des hérétiques de son temps. Si, après un ou deux ans de prières, cette pieuse mère se fût rebutée; si, après dix ou douze ans, voyant que le mal croissait tous les jours, que ce malheureux fils s'engageait encore en de nouvelles erreurs, en de nouvelles débauches, qu'à l'impureté il avait ajouté l'avarice et l'ambition, si alors elle eût tout abandonné par désespoir, quelle aurait été son illusion? Quel tort n'aurait-elle pas fait à son fils? De quelle consolation ne se serait-elle pas privée elle-même? De quel trésor n'aurait-elle pas frustré et son siècle, et tous les siècles à venir?

Je finis, et en finissant je m'adresse à ces personnes que je vois courbées aux pieds des autels pour obtenir ces précieuses grâces que Dieu a tant de complaisance à nous voir demander. Ames heureuses à qui Dieu a fait connaître la vanité des choses mondaines, âmes qui gémissez sous le joug de vos passions et qui priez afin d'en être délivrées, âmes ferventes qui êtes tout enflammées du désir d'aimer Dieu et de le servir comme les saints l'ont servi, et vous qui sollicitez pour la conversion de ce mari, de cette femme, de ces enfants, de cette personne qui vous est si chère, au nom de Dieu, ne vous lassez point de demander, soyez constants, soyez infatigables dans vos poursuites; si on vous refuse aujourd'hui, demain vous obtiendrez tout: si vous n'emportez rien cette année, l'année prochaine vous sera plus favorable; ne pensez pas que cependant votre peine soit perdue: on vous tient compte de tous vos soupirs, vous recevrez à proportion du temps que vous aurez employé à demander, on vous amasse un trésor qui comblera tout d'un coup, qui surpassera tous vos désirs.

Il faut jusqu'au bout vous découvrir les ressorts secrets de la Providence: le refus que vous essuyez maintenant n'est qu'une feinte dont Dieu se sert pour enflammer davantage votre ferveur. Voyez comme il en use envers notre Chananéenne, comme il refuse de la voir et de l'entendre, comme il la traite d'étrangère, et plus durement encore. Ne diriez-vous pas qu'il n'écoute contre cette infortunée que les plus vifs ressentiments de sa colère, et que l'importunité de cette femme l'irrite de plus en plus? Cependant en lui-même il l'admire, il est charmé de sa confiance et de son humilité; et c'est pour cela qu'il la rebute: *O dissimulatrix clementia*, s'écrie l'abbé Guerric dans un sujet semblable: *Quæ duritiem te simulas, quanta pietate pugnas adversus eos pro quibus pugnas!* O clémence déguisée qui prends le masque de la cruauté, avec quelle tendresse rejettes-tu ceux que tu veux le plus exaucer! Gardez-vous, chrétiens auditeurs, de vous y laisser surprendre; au contraire, pressez d'autant plus qu'on semblera vous rebuter davantage.

Faites comme la Chananéenne, servez-vous contre Dieu même des raisons qu'il peut avoir de vous refuser. Il est vrai que me favoriser, devez-vous dire, ce serait donner aux chiens le pain des enfants; je ne mérite pas la grâce que je demande, mais aussi n'est-ce pas à mes mérites que je prétends qu'on l'accorde, c'est aux mérites de mon aimable Rédempteur: oui, Seigneur, vous devez craindre que vous n'ayez plus d'égard à mon indignité qu'à votre promesse, et qu'en voulant me faire justice vous ne vous fassiez tort à vous-même. Si j'étais plus digne de vos bienfaits, il vous serait moins glorieux de m'en faire part. Il n'est pas juste de faire des faveurs à un ingrat: eh! Seigneur, ce n'est pas votre justice, c'est votre miséricorde que j'implore. *Constanter age, felix anima quæ cum Deo luctari cœpisti, amat utique vim abs te pati, desiderat a te superari:* Soutenez votre courage, âme heureuse, qui avez si bien commencé à lutter avec votre Dieu, ne lui donnez point de relâche; il aime la violence que vous lui faites, il veut être vaincu. Signalez-vous par votre importunité, faites voir en vous un miracle de constance; forcez Dieu à quitter le déguisement, et à vous dire avec admiration: *Magna est fides tua: fiat tibi sicut vis;* O homme, que votre foi est grande! J'avoue que je ne puis plus vous résister: allez, vous aurez tout ce que vous désirez, et pour cette vie, et pour l'autre.

SERMON SUR L'AUMONE.

Dieu, à qui tous les biens appartiennent, commande de donner l'aumône: Dieu, qui possède tous les biens, promet de la rendre.

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.

Jésus eut faim après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits (*S. Matth., chap.* IV).

Messieurs, quelque salutaire que soit le jeûne en lui-même, ce n'est pas néanmoins pour le jeûne seul que l'Eglise nous commande de jeûner. Entre les motifs qu'elle a eus en instituant le carême, elle a prétendu, disent les Pères, que les chrétiens retranchassent de leur nourriture ordinaire, afin d'épargner par cette abstinence de quoi soulager les pauvres dans leurs besoins: *Ut detur pauperi, quod subtrahitur ventri.* C'est pour cela que quelques docteurs assurent que dans ce saint temps ceux qui ont du bien ne sont pas moins obligés aux œuvres de miséricorde corporelle, que ne le sont aux actions de pénitence ceux qui ont des forces et de la santé; et que c'est en vain qu'on tâche d'affaiblir le corps par la soustraction des viandes, si en même temps les membres de Jésus-Christ ne sont nourris et secourus par nos aumônes. Je ne sais, Messieurs, si ce ne serait point aussi la raison pour laquelle il est dit dans l'évangile de ce jour que Jésus-

Christ eut faim après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits ; comme pour nous avertir qu'il faut imiter son jeûne, et se ressouvenir en même temps du besoin où il se trouve, c'est-à-dire qu'il faut jeûner et donner l'aumône, qu'il ne faut souffrir la faim, à son exemple, que pour devenir plus sensible à la faim qu'il souffre dans les pauvres, que pour être plus en état de les secourir.

Quoi qu'il en soit, mon dessein est de vous entretenir aujourd'hui de l'aumône, de ce noble exercice de vertu dont l'excellence et la nécessité a été si souvent prêchée par les saints Pères. A les entendre parler sur ce sujet, on dirait que la morale chrétienne se réduit à ce seul point, et que le ciel ne peut être ouvert que par l'aumône, ni fermé qu'à ceux qui ne l'auront pas pratiquée. Comme j'ai un vrai désir que nous passions saintement ce temps si favorable aux œuvres de la piété chrétienne, je me hâte, Messieurs, de vous expliquer toutes les obligations qu'il impose aux véritables fidèles. Je prie le Saint-Esprit qu'il daigne seconder mes intentions, et qu'au même temps que je parlerai, il vous donne non-seulement l'intelligence de mes paroles, mais encore une volonté sincère de les accomplir : demandons-lui tous ensemble cette grâce par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Après avoir cherché longtemps la principale cause du peu d'empressement qu'ont quelques chrétiens à faire l'aumône, j'ai cru l'avoir trouvée dans une erreur assez commune où l'on est à l'égard d'une œuvre si sainte. On se persuade que c'est une pure libéralité faite à des gens à qui on ne doit rien, et de qui l'on n'espère rien ; dans cette pensée, les tièdes la négligent, et les avares en ont de l'éloignement. Non, non, messieurs, l'aumône n'est pas une pure libéralité. La libéralité s'exerce, dit un ancien philososophe cité par saint Thomas, quand on donne son bien, et qu'on le donne sans intérêt, quand on donne sans obligation de donner, et sans espérance de recevoir : or, ces deux conditions ne se trouvent point dans l'aumône : elle n'est ni entièrement libre, ni entièrement désintéressée; il y a un commandement exprès de la faire, il y a des promesses magnifiques en faveur de ceux qui l'auront faite. Si vous avez égard au commandement, donner l'aumône, c'est restituer un bien qui n'est pas à vous; si vous faites attention aux promesses, faire l'aumône, c'est mettre votre argent à usure. Il me semble que c'en est assez pour réveiller et les plus lâches et les plus intéressés. Vous avez cru jusqu'ici que ce qu'on donnait aux pauvres était un pur don, que vous pouviez refuser sans blesser votre conscience, que vous ne pouviez faire sans diminuer votre trésor. C'est une illusion, dont je veux aujourd'hui vous détromper. Non, chrétiens auditeurs, vous n'êtes jamais moins libéraux, que lorsque vous faites l'aumône. En voici deux raisons, qui feront le partage de ce discours : la première, parce que le Seigneur, à qui tous les biens appartiennent, vous commande de la donner : la seconde, parce que le Seigneur, qui possède tous les biens, vous promet de vous la rendre. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT.

Entre tous les devoirs que nous impose le christianisme, je n'en trouve guère de mieux établi que l'obligation de faire l'aumône. Elle est fondée, cette obligation, sur trois différentes lois, dont chacune pourrait suffire pour la rendre indispensable, sur la loi de la justice, sur la loi de la charité, et sur une loi spéciale, la plus claire, la plus forte, qui ait jamais été portée par le souverain législateur. Oui, messieurs, la loi de la justice, cette loi que la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes, cette loi que les nations les plus barbares ont connue et révérée, cette loi qui nous oblige de rendre à chacun ce qui lui appartient, cette loi vous oblige de faire l'aumône. On ne doute pas que vous n'ayez les plus justes titres pour posséder vos biens ; mais je dis avec le maître de l'école, qu'il y a de l'injustice dans l'emploi que vous en faites, si vous les consumez tous à votre usage ; je dis que vous retenez injustement ce que vous pourriez donner aux pauvres sans rien prendre sur vos besoins. Ecoutez, je vous prie, les raisons que j'ai d'avancer cette proposition. On peut di.e qu'elle est aussi vraie qu'il est vrai qu'il y a un Dieu. Car, supposé qu'il y ait un Dieu qui a créé tous les hommes, il faut nécessairement qu'il les ait tous pourvus des choses nécessaires à leur entretien, puisque celui qui donne la vie est obligé de donner les moyens de la conserver. Cependant tous les biens sont distribués, et il y a une multitude d'hommes qui ne possèdent rien sur la terre. Il faut donc, ou que la Providence soit défectueuse, ou que le partage des pauvres soit entre les mains des riches ; il faut, ou que Dieu ait négligé le soin de ceux qui manquent de tout, ou qu'il s'en soit déchargé sur ceux qui vivent dans l'opulence; c'est-à-dire en un mot, qu'il faut, ou qu'il n'y ait point de Dieu, ou qu'une partie de vos richesses, messieurs, appartienne à ceux qui gémissent dans l'indigence.

En effet, si vous croyez avoir reçu du Seigneur tout le bien que vous possédez, pourquoi pensez-vous qu'il ait été si libéral envers vous, tandis que vos frères n'ont eu pour partage qu'une extrême pauvreté? Je voudrais savoir de vous-mêmes ce que vous pensez de cette conduite. De bonne foi croyez-vous qu'en vous comblant de richesses, cette sagesse infinie n'ait eu d'autre dessein que de vous enrichir? Croyez-vous que votre Dieu, ce père tendre, n'ait laissé tant d'enfants sans héritage, qu'afin que vous eussiez plus de biens à dissiper, plus de moyens et de l'offenser et de vous perdre? C'est la Providence qui jette à pleines mains l'or et l'argent dans cette maison ? Quoi ! dans cette profusion, cette providence divine n'aurait d'autre but que de fournir de l'aliment au luxe et à la volupté ? Serait-ce là une vue digne de notre Dieu? Pourquoi donc accu-

mule-t-il ainsi dans de certaines familles des biens immenses, si ce n'est afin qu'ils soient distribués à propos à tous les autres, dont sa providence est comme chargée? Cet homme est extrêmement riche, Dieu lui a donné beaucoup de biens, et très-peu ou même point du tout d'enfants; n'est-il pas visible que c'est afin qu'il soit le père des pauvres? C'est ainsi que dès le commencement du monde le créateur rassembla toutes les eaux dans la mer, non pas simplement pour combler ses profonds abîmes, ou pour donner aux monstres qu'elle nourrit un empire plus étendu, mais afin que de là ces mêmes eaux se répandissent sur toute la terre avec plus de règle et d'utilité. C'est ainsi qu'il réunit la lumière dans un seul corps qu'il plaça au ciel, non pas pour laisser dans les ténèbres tout le monde inférieur, mais afin qu'il fût éclairé selon ses besoins, et qu'il eût occasion de louer l'auteur d'une créature si parfaite et si bienfaisante.

Que suit-il de tout ce raisonnement? Il suit que si vous ne faites pas l'aumône, vous usez de vos richesses contre l'intention de Dieu, qui en est le maître absolu, contre le droit des pauvres auxquels appartient l'usage d'une partie de ces richesses, et par conséquent contre toutes les lois de la justice, qui nous défend de disposer des biens qui ne sont pas à nous, si ce n'est en faveur ou suivant les ordres de leur légitime maître. Ce sentiment est le sentiment de tous les docteurs et de tous les Pères, et je ne crois pas qu'il y ait rien sur quoi ils se soient si souvent et si clairement expliqués. Ne donner pas aux pauvres les choses superflues, dit saint Augustin, c'est en effet retenir le bien d'autrui : *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur*. Oui, dit saint Basile, vous commettez autant de larcins qu'il y a de pauvres que vous pouvez soulager et que vous ne soulagez pas. Savez-vous de quel crime vous vous rendez coupables, lorsque vous refusez à un pauvre la nourriture nécessaire? du même crime, dit saint Ambroise, que si vous lui arrachiez des mains le pain qu'il a pour vivre : *Neque enim*, ce sont les paroles de ce Père, *neque enim plus est criminis habenti tollere, quam, cum possis et abundes, indigentibus denegare*. Tous les pères s'expriment sur ce point avec la même force et avec tant de conformité, qu'il n'y a presqu'aucune différence même dans leurs expressions.

Après cela, doit-on s'étonner que Jésus-Christ condamne au feu éternel quiconque ne donne pas à manger à ceux qui ont faim? Si ce que j'ai dit, si ce qu'ont dit tous les Pères est vrai, il n'y a point trop de rigueur dans ce jugement. Avez-vous jamais trouvé étrange qu'on fermât la porte du ciel à ces malheureux qui ne vivent que de larcins, à ces maîtres cruels qui frustrent leurs domestiques de leur salaire, à ces juges iniques qui, par d'injustes arrêts, renversent les familles les plus florissantes, à ces voleurs publics, à ces sangsues insatiables, qui s'engraissent des larmes, du sang des veuves et des orphelins, qui affament des provinces entières pour avoir des tables délicates et splendides? Ne jugez-vous pas que tous ces pécheurs méritent d'être condamnés aux flammes où est enseveli le mauvais riche? Or, ce jugement n'excepte aucun de ceux qui refusent l'aumône aux pauvres. Enlever le bien à ceux qui en ont, et ne faire nulle part du sien à ceux qui en manquent, c'est un crime égal; oui, je le répète, c'est un crime égal : *Neque enim plus est criminis habenti tollere quam, cum possis et abundes, indigentibus denegare. Si nolueris dare,* ce sont les paroles de saint Augustin, *noveris te res alienas auferre et injuste retinere.*

Pourquoi donc le Seigneur ne partage-t-il pas également tous les hommes, au lieu de se remettre du soin des uns sur la bonne foi des autres? Saint Basile et saint Ambroise disent que c'est afin que tous aient le moyen de gagner le ciel, les riches par la pratique de la charité, et les pauvres par l'exercice de la patience. On peut dire qu'il l'a fait encore pour nous lier plus étroitement les uns aux autres, parce que dans le principe du partage inégal des biens, les riches sont obligés d'une part à considérer les pauvres comme leurs propres enfants qu'ils doivent nourrir, parce que d'autre part les pauvres ne peuvent point ne pas aimer les riches comme leurs pères, puisqu'à leur égard ils en font en effet l'office. On peut ajouter que par là Dieu se rend plus aimable et plus admirable aux hommes qu'il n'aurait fait par une autre voie; car s'il nous avait tous également partagés, quel est celui qui se croirait obligé à la reconnaissance? Se persuade-t-on aisément qu'on nous fait une grâce, quand on ne nous donne que ce qu'on accorde à tout le monde? Au lieu que dans un rang distingué les riches s'aperçoivent nécessairemeut combien ils sont redevables à la libéralité de Dieu, tandis que les pauvres ont également occasion de se louer de sa bonté paternelle qui ne les abandonne pas dans leurs plus grands besoins, ont occasion d'admirer sa sagesse, qui leur fournit souvent par des ressources inespérées tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance.

Il est donc vrai que nous devons l'aumône par justice; j'ajoute que nous la devons par charité, et cette obligation n'est pas moins étroite que la première. Comme le commandement de la charité chrétienne est un commandement positif, il est certain qu'il nous oblige à quelque chose de positif, c'est-à-dire à des œuvres réelles envers nos frères. Or, peut-il nous obliger à moins qu'à ne les pas laisser périr de misère? Le comble de cette vertu, dit le Sauveur, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime; mais le moins qu'on puisse faire, c'est certainement de leur donner de quoi calmer leur faim, de quoi se défendre contre la mort.

Mettons-nous devant les yeux les termes de notre loi, et voyons si l'on peut, sans la violer, se dispenser de faire l'aumône. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum :* Vous aimerez votre prochain, et vous l'aimerez

comme vous-même. Quand la loi dirait simplement: Vous l'aimerez, il n'en faudrait pas davantage; on sait que l'amour est naturellement libéral, qu'il est prodigue, qu'il fait donner jusqu'à enrichir la personne qu'on aime, jusqu'à s'appauvrir soi-même. On ne vous demande que le superflu ; mais si l'on aimait véritablement, bornerait-on là son obligation? Ne l'étendrait-on pas jusqu'à se priver des choses les plus nécessaires? Ainsi en ont usé les saints : ils ont jeûné pour nourrir les pauvres, ils se sont dépouillés pour les vêtir, ils leur ont cédé leurs propres lits, et ils ont pris alors leur sommeil sur la terre nue : ils ont tout vendu pour tout donner. Mais Jésus-Christ ajoute : Vous aimerez votre prochain comme vous-même, *sicut te ipsum*. Comment peut-on observer ce commandement sans faire l'aumône? Comment me persuaderez-vous que vous aimez votre frère comme vous-même, si vous souffrez qu'il soit nu dans la saison la plus froide, tandis que vous êtes si mollement et si richement vêtu? Que de viandes exquises, que de ragoûts délicats pour le plaisir de cette bouche, tandis que tant de pauvres n'auront peut-être aujourd'hui d'autre nourriture que leurs larmes ! Et nous oserions assurer que nous les aimons comme nous-mêmes ! Ne pourrait-on pas dire au contraire que nous les haïssons mortellement, puisque, selon saint Ambroise, leur refuser la nourriture, c'est leur donner la mort : *Si non paveris, occidisti*.

Mais venons à la loi particulière. Parlez-nous clairement, me direz-vous ; est-on obligé de faire l'aumône sous peine de péché mortel? Dites-moi vous-même à votre tour, si l'on peut être damné pour une faute qui ne serait que vénielle? On sera damné pour n'avoir pas fait l'aumône, bien plus, cela seul vous damnera. Parmi les réprouvés qui seront mis à la gauche, il n'y en aura pas un seul qui n'ait péché contre ce précepte, puisque ces paroles leur seront adressées à tous: J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. Au contraire, parmi les élus, il y aura des gens qui auront fait bien d'autres crimes, mais il n'y aura personne qui n'ait été charitable envers les pauvres; comment Jésus-Christ pourrait-il autrement leur donner à tous cet éloge : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger? Croyez-vous, dit saint Grégoire de Nazianze, que l'aumône soit simplement un exercice de dévotion, et non de nécessité; de conseil, et non de précepte? Je voudrais que cela fût ainsi, et je serais tout disposé à le croire comme vous; mais je suis effrayé par cette séparation des damnés et par le reproche que leur fait Jésus-Christ, non d'avoir commis des vols, des sacriléges, des adultères, mais de ne l'avoir pas soulagé lui-même dans la personne des pauvres : *Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare; sitivi, et non dedistis mihi bibere*. Pouvait-il commander l'aumône plus expressément, qu'en nous faisant entendre que nous serons punis si nous l'avons négligée? pouvait-il la commander plus fortement, qu'en le faisant sous la plus grande de toutes les peines, sous la peine du feu éternel? Il ne s'est pas contenté de dire en général qu'il prétendait que les pauvres fussent secourus, il est descendu jusqu'au détail des secours qui leur peuvent être nécessaires ; et pour nous ôter toute espérance d'impunité, il a conçu la loi en forme d'arrêt, pour nous faire comprendre qu'y contrevenir, c'est être déjà condamné.

Il est étrange, chrétiens auditeurs, qu'à la vue d'une loi si expresse, si forte, si pressante, il y ait des gens qui croient pouvoir se dispenser de faire l'aumône. Dieu n'exige de tous que le superflu : nous n'en avons point, disent-ils, chacun a besoin de ce qu'il a, et on est assez heureux quand on trouve, au bout de l'année, qu'on n'a dépensé que le fruit de son travail ou le revenu de ses biens. Mais, de bonne foi, croyons-nous que ce raisonnement nous doive sauver de la colère de notre juge? Le Seigneur aura donc parlé, aura menacé en vain, un sophisme nous mettra au-dessus de ses lois et de ses menaces? Vous ne trouvez rien de superflu au bout de l'année; mais durant le cours de l'année, combien de dépenses superflues? Comptez-vous donc au rang des choses nécessaires à votre entretien tout ce que le jeu, tout ce que la vanité, tout ce que la débauche même a consumé? Est-il possible que, sans vous incommoder, vous ne puissiez donner à Dieu ce que vous employez peut-être à l'offenser? Non, messieurs, je ne pense pas que, de tous ceux qui croient n'avoir précisément que le nécessaire, il y en ait un seul qui ne pût encore faire quelqu'épargne pour donner l'aumône. Examinez avec attention, et votre logement, et vos meubles, et votre table, et vos habits, et vos coffres. Si je consultais sur tous ces points ceux qui vous connaissent, vos voisins, vos parents, vos amis, vos femmes; et vous, femmes, si je consultais vos maris, peut-être qu'ils me diraient qu'en tout cela il y a de l'excès, qu'on pourrait retrancher bien des choses sans rien perdre sur le nécessaire, et sans rien faire contre la bienséance : mais je ne veux consulter que vous-mêmes ; examinez, je vous prie, tout ce qui vous environne, et souvenez-vous que tout cela sera examiné encore au jugement dernier de la manière la plus sévère; souvenez-vous qu'on y examinera, dans le plus grand détail, l'emploi que vous aurez fait du bien que vous aurez reçu de Dieu, et que ce sera Dieu lui-même qui jugera si vous n'avez point employé à des usages proscrits ce qui devait être pour lui. Mais pourquoi se faire presser pour une action de justice, pour une action qui doit être si libéralement récompensée? On ne nous demande rien du nôtre, chrétiens auditeurs : je viens de vous le faire voir; et néanmoins on nous promet de nous rendre avec usure tout ce que nous aurons donné. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce qu'on vous rendra pour les aumônes que vous aurez faites, c'est premièrement,

dans cette vie, la satisfaction la plus douce qu'on puisse goûter ; en second lieu, c'est, dans l'ordre du salut, la grâce la plus essentielle, c'est enfin, dans vos biens même temporels, l'accroissement souvent le plus sensible. Que pouvez-vous désirer au delà ?

Je dis d'abord que quand l'aumône ne vous rapporterait point d'autre fruit que le plaisir qu'on goûte à faire du bien, c'en serait assez pour nous faire aimer cet exercice de la charité chrétienne. On compte parmi les miracles de la Providence certaines libéralités que des gens de bien ont été inspirés de faire à des personnes qui sans ce secours imprévu allaient infailliblement périr. Cette mère songeait à prostituer ses filles pour se conserver la vie aux dépens de sa conscience et de leur honneur, lorsqu'il est venu à propos une somme d'argent qui l'a détournée de ce détestable dessein, et qui a sauvé ces infortunées victimes. Dans le temps que cet homme s'allait abandonner à son désespoir, qu'il cherchait un fer meurtrier pour mettre fin à ses jours, on lui a présenté heureusement ce qui lui était nécessaire dans une si accablante extrémité, sans qu'on sût néanmoins qu'il fût déterminé à se perdre. Quel prodige de la miséricorde de Dieu ! quel effet de sa bonté vraiment paternelle ! Combien de merveilles de cette nature ne ferait pas une personne riche et charitable qui, surtout dans les temps de disette, entrerait dans le détail des besoins au moins des pauvres dont elle est comme environnée, qui enverrait tantôt des vivres, tantôt un lit, aujourd'hui un habit, une autre fois de l'argent à des malheureux dont la nécessité lui serait connue ? Zèle vraiment digne d'un chrétien, messieurs : et qu'il serait salutaire, s'il vous engageait à chercher, à découvrir ces pauvres qui aiment mieux souffrir que de publier leur misère, s'il vous suggérait de les visiter, de les encourager à supporter patiemment leur affliction, à craindre le Seigneur, à espérer en lui, dans le même temps que, l'aumône à la main, vous leur donneriez une preuve sensible, une preuve effective qu'il prend soin d'eux ! Or quel plaisir d'entrer dans une maison comme un ange de paix, et de la laisser dans l'allégresse et dans les actions de grâces, après l'avoir trouvée dans le deuil et dans la désolation ! quel plaisir d'aller ainsi semer la joie dans les cœurs, répandre partout le calme et la sérénité, changer le sort des hommes, faire des heureux, opérer des miracles ! Est-il possible qu'il y ait des gens qui aiment mieux voir leurs coffres remplis d'une argile stérile, remplis d'un vieux métal, d'une monnaie antique que la rouille consume, des gens qui préfèrent un plaisir si inhumain à la douce satisfaction d'être les pères des pauvres, d'être à leur égard les ministres de la Providence, d'être comme les dieux visibles du monde, aimés, bénis, presqu'adorés du reste des hommes ?

Cependant, messieurs, ce n'est là que le moindre avantage qu'on peut retirer de l'aumône : le pardon des péchés l'accompagne infailliblement. L'aumône est comme un doux purgatoire qui purifie l'âme, qui la délivre de toutes ses taches, et c'est pour cela que dans l'Ecriture elle est comparée au feu où les métaux sont raffinés. Saint Paul appelle l'aumône un sacrifice d'expiation, saint Augustin l'appelle un second baptême, et saint Ambroise croit même trouver en elle quelque avantage sur ce sacrement. Enfin, donnez l'aumône, dit Jésus-Christ, et tous vos crimes vous sont remis : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* On peut dire, messieurs, que c'est ici l'unique ressource de la plupart des riches du monde. Leur état les expose à de grandes tentations, à de grandes chutes, et d'ailleurs ils souffrent peu, ils ont naturellement beaucoup d'aversion pour la pénitence, c'est-à-dire que les principales voies du salut leur sont fermées en quelque sorte, il ne leur reste que l'aumône ; s'ils la négligent, je ne vois plus par où ils peuvent espérer de se sauver ; mais aussi faut-il avouer que pour eux ce moyen est facile, et qu'ils sont bien insensibles s'ils se damnent éternellement, ayant en main de quoi s'ouvrir le ciel, de quoi se l'ouvrir aussi facilement, qu'il leur est aisé d'ouvrir, d'étendre une main charitable. On demande quelle raison ils ont de remercier Dieu des biens qu'il leur a donnés, s'ils n'en sont que les économes : la voilà, chrétiens auditeurs, la vraie raison ; c'est qu'ils ont de quoi se racheter de l'enfer, de quoi acheter la gloire éternelle ; c'est qu'on leur donne pour leur or ce qui coûte aux autres du sang et des larmes, ce que les pauvres ne sauraient acquérir qu'au prix de leurs sueurs et de leurs souffrances.

Mais l'avarice ne se dessaisit point de ses trésors pour des richesses spirituelles et invisibles, il lui faut de l'or pour de l'or, encore veut-elle être assurée qu'on lui rendra avec usure ce qu'elle donne avec tant de peine. Eh bien ! messieurs, Dieu s'engage à nous satisfaire, il nous promet la multiplication des biens dont nous lui aurons fait part dans la personne des pauvres. Rappellez-vous, je vous prie, ce qui arriva au désert, lorsque avec cinq pains Jésus-Christ donna à manger à tout le peuple qui le suivait pour l'entendre. Ces cinq pains étaient toute la provision des apôtres, ils les partagent néanmoins avec joie et ils les distribuent au peuple docile. Firent-ils quelque perte en donnant ainsi ce qu'ils avaient pour leur subsistance ? Au contraire, cinq mille personnes furent nourries de ces pains, et il en resta pour eux douze corbeilles. *Crevit eis cibus, dum impenditur victus*, dit saint Augustin : Leur provision fut augmentée par leur généreuse libéralité. Voilà une figure de ce qu'éprouvent toutes les personnes charitables. On a vu des maisons ruinées par le jeu ; le luxe et la débauche renversent tous les jours à nos yeux les fortunes les mieux établies ; souvent on tombe dans la pauvreté par les voies que la prudence humaine avait jugées les plus propres pour accumuler des richesses, mais l'aumône a-t-elle jamais ap

pauvri personne? faites-moi connaître un seul homme qui se plaigne d'y avoir été trompé, faites-moi voir des enfants que les aumônes de leurs pères aient laissés dans l'indigence, comme on en voit dont les pères se sont ruinés dans les partis, dans les emplois, dans les charges, dans le commerce. Combien au contraire de prodiges pour remplacer et pour multiplier ce que la charité avait répandu! On demande des miracles; j'ose dire qu'il s'en fait presque tous les jours en faveur de l'aumône, et qu'il est peu de personnes qui se soient fait un devoir de donner et qui aient donné constamment sans recevoir quelque grâce qui paraît surnaturelle en cette matière.

Ce n'est pas que Dieu se serve toujours de voies extraordinaires pour nous rendre ce qu'il a reçu de nous: il le fait le plus souvent par des moyens naturels, que sa sagesse dispose d'une manière également douce et efficace. Cent fois vous avez admiré ces grandes rivières qui de toutes les parties du monde vont se jeter dans l'Océan. Ces rivières ne sont dans leur source que de minces fils d'eau, qui par des canaux secrets sont sortis de l'Océan même, et qui y retournent avec cet accroissement que vous voyez: c'est ainsi que Dieu renvoie au centuple, et par des voies dignes de sa magnificence, ce que la charité a fait couler secrètement dans les mains des pauvres. Cet héritage, le succès de ce commerce, le gain de ce procès, ce mariage avantageux, c'est la récompense des aumônes de cette femme vertueuse, c'est le revenu de cet argent qu'elle distribue ou qu'elle fait distribuer à des personnes qui n'ont rien et qui, pour comble de malheur, sont d'une naissance qui ne leur permet pas de découvrir leurs besoins à tout le monde.

On dit qu'on donne peu aujourd'hui, parce que les temps sont mauvais; et moi je dis que les temps ne sont si mauvais que parce qu'on donne peu. L'aumône est une semence, dit saint Cyprien, et il n'y a pas moins de folie à retrancher la charité dans les temps mauvais, qu'il y en aurait à ne pas ensemencer son champ lorsque la récolte a été modique. Le temps pouvait-il être plus mauvais qu'il l'était dans la Judée lorsque Elie avait fermé le ciel, comme parle l'Ecriture, et qu'une longue et horrible sécheresse avait affamé tout le pays? Le prophète manquant lui-même de tout, s'adresse à une pauvre veuve, et lui demande à manger: cette femme n'avait plus qu'un peu de farine, qu'un peu d'huile, dont elle se disposait à faire un pain pour elle et pour son fils; cette ressource épuisée, elle s'attendait à périr par la faim; cependant elle ne rebute point l'homme de Dieu: quand elle aurait eu une provision abondante, c'était beaucoup de partager avec lui; elle fait plus néanmoins dans son indigence, elle donne le peu qui lui reste, et elle le donne tout: *Non de abundanti portio*, dit saint Cyprien, *sed de modico totum.* Qu'arriva-t-il? Dès ce jour-là la farine et l'huile ne manquèrent point dans sa maison; Dieu lui fournit l'une et l'autre par un miracle continuel. Si dans cette extrémité elle avait suivi nos maximes, chrétiens auditeurs, elle eût été dans moins de trois jours la triste victime de sa pauvreté. Elle fit l'aumône même au temps de la plus cruelle famine, et le temps de la famine devint pour elle un temps d'abondance.

Mais j'ai beaucoup d'enfants, me direz-vous. C'est pour cela même qu'il faut faire beaucoup d'aumônes. Le nombre de vos enfants vous a-t-il empêché jusqu'ici de donner votre argent à intérêt? D'ailleurs, il faut bien songer à vos enfants, mais aussi il ne faut pas vous oublier. Vous craignez de ne leur rien laisser après votre mort. Hé quoi! n'appréhendez-vous point de ne rien trouver pour vous-même dans l'autre vie? Quand vous les établissez, ces enfants, vous leur donnez une partie de votre bien, mais vous avez la prudence de retenir de quoi subsister dans vos derniers jours; et vous seriez imprudent jusqu'au point de ne vous rien réserver pour l'éternité! Considérez votre âme comme l'un d'eux, dit saint Jérôme, et ne la frustrez pas de la part qu'elle doit avoir à votre héritage. Vous avez six, dix, douze enfants; si vous en aviez un treizième, vous trouveriez de quoi le nourrir, dussiez-vous épargner sur votre bouche ce qui lui serait nécessaire: imaginez-vous que Jésus-Christ est ce treizième fils que vous n'avez pas, et donnez-lui sa portion comme aux autres. Peut-être vous en est-il déjà mort quelqu'un: faites des aumônes de ce que celui-là vous dépenserait s'il vivait encore. Enfin, si vous êtes dans le dessein de laisser à chacun de vos enfants un riche patrimoine, inspirez-leur par votre exemple beaucoup de tendresse pour les pauvres: c'est là un fonds qui ne peut manquer, et ils sont assez opulents s'ils le peuvent hériter de vous.

Voilà, chrétiens auditeurs, tout ce que j'avais à vous dire sur l'aumône. Membres de Jésus-Christ, pauvres qui souffrez, je ne sais si cela suffira pour porter vos frères à vous secourir; du moins en est-ce assez pour vous persuader à vous-mêmes que Dieu ne vous a pas oubliés, et que vous lui êtes plus chers qu'on ne pense. Si vous manquez des choses nécessaires à la vie, plaignez-vous de l'injustice et de la dureté des riches; mais certainement vous n'avez pas raison de murmurer contre la providence de votre Père céleste, car que n'a-t-il point fait pour vous soulager dans tous vos besoins? Il ne s'est pas contenté de commander à un seul homme de subvenir à votre indigence, il l'a ordonné à tous les hommes; et, pour les engager par leurs propres intérêts à prendre soin de vous, il leur fait espérer les plus riches trésors et dans cette vie et dans l'autre. Ce n'est rien qu'un verre d'eau, cependant si c'est pour vous désaltérer dans votre soif, il y a une récompense, et une récompense éternelle pour celui qui vous le présentera. Il n'y a point de paradis que pour ceux qui vous font l'aumône, point d'enfer que pour ceux qui vous la refusent.

Quelques péchés qu'on ait commis contre

ce père tendre, il ne se plaint de rien pourvu que vous soyez satisfaits. Il fait plus encore; il se met dans chacun de vous, il se présente lui-même dans vos personnes, afin qu'on ait honte de vous faire un refus qui retomberait sur lui, afin qu'on vous rende autant d'honneur qu'il en mérite lui-même. Enfin il met tout en usage pour porter tout le monde à vous faire du bien; il s'abaisse, il prie, il promet, il commande, il tonne, il foudroie, il donne avec profusion à ses économes, afin qu'ils pourvoient abondamment à tout ce qui vous manque. Si, malgré toutes ces précautions, ils vous laissent dans la disette, s'ils détournent à leur usage ce qui ne leur a été donné que pour vous, souffrez avec patience pour un temps, il vous fera justice, et vous vous la ferez vous-mêmes un jour, puisque vous devez être leurs juges.

Premièrement, il renversera la fortune de ces ministres infidèles; un procès, une banqueroute ou quelque autre désastre, auquel on ne s'attend pas, réduira bientôt à la plus extrême pauvreté cette puissante maison où l'on fait si peu de cas des pauvres. Mais la grande punition s'en fera au jour des vengeances. Ce jour épouvantable n'aura rien de terrible que pour les riches impitoyables; ce sera contre eux seuls qu'un Dieu vengeur fera éclater ces foudres dont il les a déjà en quelque sorte frappés dans l'Evangile : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* : Retirez-vous de moi, maudits; qu'attendez-vous pour aller au supplice que vous avez mérité? Ne vous ressouvient-il plus des rebuts que vous m'avez fait essuyer dans tant de rencontres? Oseriez-vous me demander part à ma gloire, après m'avoir refusé du pain, de l'eau? A votre Dieu, ingrats, refuser ce pain qu'il avait créé et que vous teniez de lui! refuser de l'eau à votre Dieu, qui vous avait donné tout son sang! Eloignez-vous de moi, *discedite a me*, éloignez-vous, monstres de cruauté et d'ingratitude, éloignez-vous, et que désormais il y ait autant de distance entre vous et votre Sauveur, qu'il y en a eu entre votre dureté et ma tendresse, entre vos entrailles de bronze et ma miséricorde infinie!

Et ne dites point que c'est un misérable, un fainéant, un importun que vous avez rebuté! *Mihi fecistis*, c'est moi que vous avez traité de la sorte. Vous ne l'avez pas cru? c'est qu'il ne vous a pas plu de le croire. Je vous l'avais dit assez clairement, et vous avez cru d'ailleurs que c'était moi qu'on adorait sous les espèces du pain, quoique ce mystère ne fût pas moins incroyable; mais c'est que cet article ne vous devait coûter que des hommages, et que l'autre vous engageait à donner, vous engageait à distribuer quelque monnaie, quelque portion de vos trésors. Allez, maudits, allez brûler éternellement! vous verrez si votre or vous tirera de ces flammes où je vous envoie; c'est là que vous apprendrez, par la rigueur et par la durée de vos peines, si c'est un homme ou un Dieu que vous avez irrité par votre avarice.

Prévenez ce malheur, messieurs; et puisque la foi vous apprend que c'est votre divin maître que vous secourez dans la personne des pauvres, faites-vous un plaisir de les nourrir, de les habiller, de leur donner un asile dans votre maison, de les servir dans leurs maladies, de les chérir comme vos enfants, de leur procurer jusqu'aux délices; soyez encore plus prompts à leur donner qu'ils ne sont avides de recevoir. N'en refusez aucun, mes chers frères, de peur que celui que vous aurez contristé par votre refus ne soit Jésus-Christ lui-même qui se trouve dans chacun d'eux : *Date omnibus, dilectissimi fratres, date omnibus, ne cui non dederitis, ipse sit Christus.* Souvenez-vous qu'il y aura un jugement sans miséricorde pour tous ceux qui n'auront pas exercé la miséricorde, et qu'il y aura une miséricorde et point de jugement pour ceux qui auront aimé cette vertu. Ainsi soit-il.

SERMON SUR LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Pourquoi devons-nous aimer le prochain? comment devons-nous l'aimer?

Unde ememus panes, ut manducent hi

De quoi achèterons-nous du pain, afin que ces gens aient à manger (*S. Jean, chap.* VI)?

L'évangile de ce jour nous apprend que Jésus-Christ ayant été suivi au désert par une grande multitude de gens, sa bonté ordinaire lui suggéra de leur donner à manger; et dans cette rencontre il fit un des plus grands miracles qu'il ait faits dans toute sa vie. Il prit cinq pains et deux poissons, qui étaient toute la provision qu'il avait pour lui et pour ses disciples, il bénit ce peu de vivres, et, en le distribuant de sa propre main, il le multiplia de telle sorte, que cinq mille personnes en furent rassasiées, et que, de ce qui resta, on remplit encore douze corbeilles. Cet exemple de charité me donne l'occasion la plus avantageuse de vous entretenir de la charité chrétienne, de cette aimable vertu qui nous lie avec notre prochain, et qui ne fait qu'un cœur de tous les cœurs des fidèles. J'en parle d'autant plus volontiers que ce discours me fraye le chemin à celui que je veux vous faire sur l'amour de Dieu, amour dont la charité envers nos frères est une partie si essentielle, qu'on ne peut séparer ces deux vertus sans les détruire. Quand on nous explique l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, nous nous plaignons qu'on nous veut obliger à aimer un être que nos sens n'aperçoivent point, et dont notre esprit même ne se peut former une juste idée; mais ce n'est point ici un objet invisible et surnaturel qu'on nous commande d'aimer, ce sont des hommes comme nous, pour qui la nature ne nous donne quelquefois que trop de penchant.

Il est vrai que l'amour que nous avons naturellement pour eux n'est pas l'amour que Dieu nous commande; il peut néanmoins, cet amour, disposer nos cœurs aux mouvements de la vraie charité envers nos frères, de cette vertu si sublime, mais si rare

parmi les chrétiens. Se pourrait-il faire que nous nous révoltassions encore contre ce précepte, ou que nous fussions lents à y obéir? Esprit-Saint, si vous n'amollissez nos cœurs, nous trouverons de l'impossibilité aux commandements les plus faciles; nous haïrons toujours ce que vous nous ordonnez d'aimer, nous aimerons ce que vous nous commandez de haïr. Daignez donc disposer mes auditeurs à écouter avec docilité ce que je vais tâcher de leur dire avec tout le zèle qu'il vous a plu de m'inspirer pour leur salut; ils vous demandent cette grâce eux-mêmes pour eux-mêmes. C'est dans cette vue que nous nous adressons tous ensemble à votre Epouse, et que nous la saluons avec l'Ange. *Ave, Maria.*

Je ne doute point qu'on ne vous ait souvent raconté ce que saint Jérôme rapporte de saint Jean l'évangéliste. Parvenu à une extrême vieillesse, le saint évangéliste pouvait à peine être porté à l'église sur les bras de ses disciples, et n'ayant plus assez de forces pour faire de longs discours, il se contentait de dire à chaque assemblée : Mes frères, aimez-vous les uns les autres. Comme c'était toujours la même leçon, les fidèles s'ennuièrent enfin de l'entendre et prirent la liberté de lui demander pourquoi il la répétait si souvent. O réponse vraiment digne du bien-aimé de Jésus! C'est, leur dit-il, parce que c'est le commandement de notre divin Maître, et que si nous l'observons bien, cette fidélité nous tient lieu de tout : *Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit.*

Touchante raison, chrétiens auditeurs, et qu'elle est propre pour nous porter à aimer nos frères! Quelle impression ne devrait-elle pas faire sur nos cœurs et sur nos esprits! Enfants de Jésus-Christ et de son Eglise, sera-t-il nécessaire de vous proposer d'autre motif pour vous engager à la pratique de la charité fraternelle? ne suffit-il pas de vous faire ressouvenir que cette vertu nous a été recommandée par notre souverain Maître, que c'est ce qu'il a témoigné avoir le plus à cœur, et qu'avant de mourir il a déclaré n'avoir rien de plus à nous ordonner, que c'était là toute la récompense qu'il exigeait pour tout ce qu'il a fait pour nous? *Præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit.* Je ne laisserai pas, messieurs, d'ajouter à ce motif tous ceux qu'il plaira à Dieu de m'inspirer; et comme je ne doute point que vous ne vous y rendiez aisément, et que déjà vous ne soyez dans l'impatience de vous conformer aux vérités dont vous aurez été persuadés, je joindrai les règles qu'il faut observer dans l'amour du prochain, aux raisons que j'aurai produites pour en établir l'obligation. Les raisons qui prouvent l'obligation de la charité chrétienne, les règles qui en déterminent la pratique, ce seront les deux parties de ce discours. Nous verrons, dans le premier point, pourquoi il faut aimer nos frères; dans le second, comment il faut les aimer. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Vous serez peut-être surpris, chrétiens auditeurs, quand je vous dirai que nous n'avons pas moins de raisons d'aimer nos frères, que nous en avons d'aimer Dieu; mais on cessera de s'étonner quand on saura que l'amour que les chrétiens se portent entre eux n'est qu'une même vertu, qu'un même amour avec l'amour que Dieu veut qu'on ait pour lui. Je dis plus encore : ce n'est qu'une même chose, qu'un même objet que nous aimons, soit que nous aimions Dieu ou que nous aimions les hommes, parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes, parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu. Ces deux amours, dit saint Grégoire le Grand, sont comme deux parties qui composent un seul tout, deux anneaux d'une même chaîne, deux actions d'une même vertu, deux ouvrages d'une même main, deux mérites inséparables, dont l'un ne peut subsister sans l'autre : *Sunt duo isti amores, duæ quædam partes, sed unum totum ex utrisque compositum; duo annuli, sed catena una; duæ actiones, sed una virtus; duæ operæ, sed una charitas; duo apud Deum merita, sed unum sine alio inveniri impossibile est.*

De ce principe je tire d'abord deux conclusions fort importantes pour notre conduite. La première, contre les faux dévots, qui se croient tous remplis de l'amour divin parce qu'ils prient beaucoup, qu'ils communient souvent, quoique dans leurs cœurs ils nourrissent des aversions et des jalousies, quoiqu'ils retiennent le bien d'autrui ou qu'ils se plaisent à noircir la réputation de leurs frères. N'y eût-il qu'une personne au monde que nous n'aimerions pas comme nous-mêmes, c'est en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu : *Duo apud Deum merita, sed unum sine alio inveniri impossibile est.*

La seconde conclusion est en faveur des personnes charitables. Elles se plaignent quelquefois qu'elles ne sentent en elles aucun amour de Dieu, qu'elles sont froides dans des actions qui demanderaient le plus de ferveur, qu'elles n'ont pas une seule étincelle de ce grand feu dont les saints ont été embrasés. Consolez-vous, âmes chrétiennes, vous ne haïssez personne, vous voulez du bien, vous en faites même à tout le monde : loin de vous affliger de la prospérité de vos frères, vous prenez part à leurs avantages, vous êtes sensibles à leurs maux temporels, vous avez du zèle pour le salut de leurs âmes : allez en paix, vous êtes tout enflammées de l'amour de Dieu, votre amour pour votre prochain est votre garant, ces deux amours ne se séparent jamais : *Unum sine alio inveniri impossibile est.*

Mais d'où vient que l'amour de Dieu renferme si nécessairement l'amour du prochain? En voici trois raisons que je vais tâcher de vous expliquer en peu de mots : la première, c'est que notre prochain appartient à Dieu; la seconde, c'est qu'il est l'image de Dieu; la troisième, c'est qu'il est

lui-même l'objet de la tendresse et de l'amour de Dieu.

Votre prochain appartient à Dieu, messieurs, il est son bien, son ouvrage; c'est lui-même qui l'a formé de ses mains, et qui l'a mis dans le monde pour le faire servir à sa gloire et à l'exécution de ses volontés: nous voilà donc obligés à honorer, à respecter tous les hommes, à cause du Maître auquel ils appartiennent. On honore jusqu'aux derniers domestiques des grands, on respecte leurs chiffres et leurs armes jusque sur leurs équipages, jusque sur les animaux qui les traînent; on ne touche point à ce qui porte ou leurs noms, ou leurs livrées; eût-on même reçu quelque insulte de leurs gens, on ne pourrait que s'en plaindre, on n'oserait s'en faire justice soi-même. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Ecriture: *Mihi vindicta, et ego retribuam:* Que personne ne prenne la liberté de se venger des outrages ou des injustices qu'il pourrait avoir soufferts, je saurai punir ceux qui en sont les auteurs; mais comme tous les hommes sont à moi, si vous aviez l'audace de porter la main sur quelqu'un d'eux, sans en avoir reçu l'ordre de ma part, sachez que vous vous rendriez coupables d'un attentat que je ne laisserais pas impuni.

J'ai dit que nous devions avoir du respect pour tous les hommes, parce que tous les hommes appartiennent à Dieu; j'ajoute que pour la même raison nous les devons aimer, si nous aimons Dieu. Il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici les effets de l'amour; vous savez mieux que moi qu'il a coutume de s'étendre à tout ce qui environne la personne qu'on aime, à tout ce qui a quelque rapport avec elle. On n'aime pas seulement ses amis, on aime encore ce qu'ils chérissent eux-mêmes, leur famille, les ouvrages de leurs mains et de leur esprit. On dit qu'un homme vraiment passionné n'est pas seulement touché de l'objet de sa passion, mais qu'il est encore idolâtre de tout ce qui lui appartient; il se sent ému à la seule vue des lieux où se tient cet objet chéri, quelque chose de moins que le lieu de la demeure, un meuble des plus minces rencontré par hasard, un rien excite dans le cœur qui aime des transports qu'il ne peut dissimuler.

Si l'amour va jusque-là, ô mon Dieu, qu'il est peu de personnes qui vous aiment véritablement! Car enfin si nous vous aimions, aurions-nous tant de peine à supporter, à chérir même nos frères, qui sont et vos serviteurs et vos enfants? Comment pourrions-nous haïr des créatures que vous avez formées et que vous entretenez avec tant de soin, des créatures qui sont les chefs-d'œuvre de votre sagesse et de votre toute-puissance, des créatures qui sont si utiles à votre gloire, et qui non-seulement vous appartiennent, mais qui tiennent le premier rang dans votre maison, qui sont, pour ainsi parler, la plus noble portion de votre héritage?

La seconde raison que nous avons d'aimer notre prochain, c'est qu'outre qu'il appartient à Dieu, il est encore l'image de Dieu. Dans tous les temps, chrétiens auditeurs, le mérite et la qualité des personnes ont rendu vénérables jusqu'à leurs statues et à leurs portraits. Mais comme c'est l'amour qui a inventé l'art de représenter ainsi les hommes, aussi est-ce l'amour qui a le plus relevé le prix de cet art ingénieux, qui a témoigné le plus d'empressement pour ses ouvrages. Combien ne s'estime-t-on pas heureux d'avoir un marbre ou un tableau sur lesquels les traits de nos amis soient fidèlement exprimés? avec quel soin conserve-t-on ces représentations inanimées de leur visage? quel secours n'y trouve-t-on point pour se consoler de leur absence? Non-seulement on conserve avec soin ces portraits, mais pour témoigner combien on les aime, on les enferme, on les enchâsse quelquefois dans l'or, on les couronne de pierreries, on les contemple avec complaisance, on les adore, on leur donne toutes les marques de tendresse qu'on donnerait à l'original, s'il était présent. Voilà pourquoi sainte Thérèse, cette fille séraphique si enflammée de l'amour de Jésus-Christ, après l'avoir vu souvent lui-même, prenait tant de plaisir à regarder ses images, et disait qu'elle aurait souhaité d'en trouver partout où elle portait la vue.

Or je dis, messieurs, que le Créateur, qui a voulu rendre visible dans chaque créature quelqu'une de ses divines perfections, a comme réuni tous ses traits dans l'homme. Il a prétendu, en le formant, se peindre lui-même en raccourci, et donner à l'univers l'image la plus ressemblante qu'il eût encore donnée de sa nature divine, quoique déjà il eût créé et les anges et le soleil. Cette ressemblance, chrétiens auditeurs, est la cause de la haine mortelle et irréconciliable que nous portent les démons. Ce n'est point, hélas! qu'ils aient jamais reçu aucun mal de nous, ni que nous ayons quelque part à leur infortune; non, mais ils haïssent en nous le portrait du Maître qui les a bannis du ciel, et qui exerce sur eux une si rigoureuse vengeance: de sorte, messieurs, que si nous aimions autant notre Dieu qu'il est haï des démons, nous aimerions autant nos frères que les démons les haïssent; nous prendrions autant de plaisir à leur faire du bien, que ces malheureux esprits ont de passion de leur nuire.

Il ne faut point qu'on se retranche sur les mauvaises qualités, soit du corps, soit de l'esprit, qui nous en peuvent donner de l'aversion. Comme on ne s'arrête pas à la matière ni aux ornements du tableau quand on nous peint quelqu'un que nous aimons tendrement, aussi quand on aime Dieu sincèrement, on aime les hommes pour l'amour de lui, sans avoir égard ni à leurs talents, ni à leurs défauts, ni à leurs vertus, ni à leurs vices. Oui, Seigneur, dit une âme vraiment possédée de l'amour de Dieu, pour m'engager à chérir mon prochain comme moi-même, il suffit que j'aperçoive en lui votre image, que j'y découvre un seul de vos traits, que cette image soit d'or ou d'argile, que ce

trait soit gravé sur un diamant ou sur du plomb, je la respecterai et je l'aimerai à cause de vous.

J'ai dit que notre prochain est à Dieu, qu'il est l'image de Dieu, et que, par ces deux raisons, nous sommes obligés de l'aimer : j'en ajoute une troisième, c'est qu'il est l'objet de l'amour de Dieu; et ce motif me paraît si fort, que je ne pense pas qu'on y puisse résister. Le Seigneur ne hait rien à la vérité de ce qu'il fait ; mais, à proprement parler, il n'aime que l'homme, vu qu'il a fait pour l'homme tout le reste des créatures : les anges mêmes, dit saint Paul, sont comme des gouverneurs destinés à la conduite de ceux d'entre nous qui doivent être les héritiers du salut. C'est pour cela que saint Grégoire de Nysse dit que l'amour pour l'homme est le propre caractère de la nature divine. D'où je conclus, messieurs, que si nous aimons Dieu, nous devons aimer notre prochain que Dieu aime, soit parce que l'amour que nous avons pour Dieu ne doit faire qu'un cœur de notre cœur et du sien, soit parce que l'amour que Dieu a pour notre frère ne fait de notre frère et de Dieu qu'un même objet. L'amour transforme en quelque sorte celui qui aime dans la chose qui excite son amour ; et par conséquent quiconque aime Dieu doit avoir les mêmes désirs, les mêmes sentiments que Dieu, il doit aimer tout ce qu'il aime, et ne haïr que ce qu'il hait. L'amour, encore une fois, transforme celui qui aime dans l'objet qu'il aime ; et, par conséquent, il ne fait de Dieu et de notre frère qu'une même chose, qu'un seul tout, qui, étant indivisible en lui-même, ne doit pas être distingué par notre amour.

Cette raison en renferme plusieurs autres, et détruit, ce me semble, tous les prétextes. Dites tout ce qu'il vous plaira de votre prochain, faites de sa personne un portrait aussi désavantageux que vous voudrez, employez pour peindre son caractère les couleurs les plus noires; dites, si vous voulez, que c'est une âme lâche, perfide, ambitieuse, intéressée ; dites qu'il est violent, furieux, qu'il n'a ni génie, ni conduite, ni honneur, ni religion : tel qu'il est, Dieu le souffre, il lui fait du bien, il l'aime, et il vous ordonne de l'aimer. Mais il me persécute, il me dépouille, il me maltraite, il me hait mortellement. N'importe ; au travers de tous ces vices, de tous ces déportements injustes, Dieu l'aime, et tout ce que Dieu aime mérite infiniment d'être aimé : d'ailleurs cet homme en use avec Dieu comme avec vous, il l'offense, il le déshonore, il le trahit ; et malgré toutes ces perfidies il ne laisse pas d'en être aimé. Quelque grand pécheur que je sois, le Seigneur ne hait en moi que le péché, qui me déshonore, qui donne la mort à mon âme, qui m'expose à périr éternellement; mais du reste toutes mes révoltes, mes ingratitudes, tous les outrages qu'il reçoit de moi ne peuvent l'empêcher de m'aimer, et de m'aimer au point de me chercher, de courir après moi, de souffrir, de mourir même pour moi. Il est donc vrai que Dieu aime votre prochain, quel qu'il soit, quelque indigne qu'il vous paraisse d'être aimé. Direz-vous que cette tendresse de Dieu n'est pas réglée, n'est pas raisonnable, qu'il s'aveugle lui-même dans sa passion, qu'il aime ce qu'il doit haïr? Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est vous qui haïssez ce que vous devriez aimer ? Quelle serait notre délicatesse, âmes chrétiennes, quel serait notre orgueil si nous trouvions indigne de notre amour ce que notre Dieu trouve aimable et ce qu'en effet il aime ?

Toutes ces raisons font voir clairement, ce me semble, que l'amour de Dieu nous impose une obligation indispensable d'aimer le prochain, et même que sans cette charité fraternelle l'amour de Dieu ne peut subsister. Ecoutez maintenant ce qu'a pensé sur ce sujet celui d'entre les apôtres à qui Jésus-Christ a témoigné plus de tendresse, et celui qui a montré plus d'amour pour Jésus-Christ : *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est :* (ce sont les paroles de saint Jean.) Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, il fait un mensonge s'il n'aime pas son frère. Dites-le sans crainte : quand vous verriez dans ce chrétien une pureté d'ange, quand son frère serait pire que les démons ; si, sans aimer ce frère, il ose dire qu'il aime Dieu, il vous trompe, il se trompe lui-même, *mendax est.* Saint Paul exprime la même vérité avec encore plus d'énergie : *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* Quand j'aurais reçu de Dieu, dit-il, quand j'aurais reçu les dons de toutes les langues de l'univers, quand je parlerais le langage même des anges, si je n'ai point de charité, je ne suis qu'un airain sonnant, qu'une cymbale retentissante. Bien plus, quand Dieu m'aurait donné la connaissance des choses à venir, quand il m'aurait ouvert tous les trésors de la sagesse infinie, quand je serais le plus éclairé des hommes dans la science des saints, quand ma foi serait assez grande et assez vive pour transporter les montagnes, et pour ressusciter les morts ; si je manque d'amour pour mes frères, je n'ai plus de mérite, plus de vertu, je ne suis rien devant Dieu, *nihil sum.* Quand je posséderais tous les trésors de la terre, et que je serais assez généreux pour m'en dépouiller afin de nourrir les pauvres, quand je me sacrifierais moi-même pour Dieu, quand je courrais au martyre, quand je souffrirais la rigueur du fer et du feu, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien, *nihil mihi prodest.*

Que je crains, messieurs, que le défaut de cette vertu ne rende inutiles et exécrables, même aux yeux de Dieu, bien des jeûnes, bien des prières, bien des mortifications, bien des travaux entrepris en apparence pour l'amour de Jésus-Christ ! Combien de personnes montrent tous les dehors de la piété, qui néanmoins après mille et mille exercices de religion, après avoir passé leurs jours dans la solitude, ou consumé leurs

biens et leurs vies au service du prochain, se trouveront les mains vides à l'heure de la mort, pour avoir négligé de se rendre parfaites dans la charité ! Que me servirait-il d'avoir usé mon corps dans les austérités de la pénitence, d'avoir exercé sur moi-même autant de cruautés que les tyrans en ont exercées sur les martyrs, si je ne puis supporter les imperfections de mes frères ? Que me servira-t-il d'avoir par mes larmes forcé la justice de Dieu à me pardonner et à porter sur le passé une sentence favorable, si je juge, si je condamne les autres sur de légères apparences ? Je porte toutes mes croix avec une force invincible, nulle adversité ne m'ébranle, je suis tranquille au milieu des plus tristes événements ; mais je m'afflige de la joie d'autrui, et sa prospérité est pour moi un tourment : *nihil sum*, toute ma patience n'est d'aucun prix. Je me fais un plaisir de rendre aux pauvres les derniers services, je m'humilie, je m'abaisse jusqu'aux pieds de ces membres de Jésus-Christ ; mais aussi je me plais à voir les orgueilleux humiliés, et l'ambition confondue : *nihil sum*, mon humilité n'est qu'hypocrisie. J'aimerais mieux que ma langue demeurât pour toujours immobile, que de médire de mes plus grands ennemis ; mais je souffre quand on dit du bien de certaines gens, et je ne puis me vaincre jusqu'à applaudir aux louanges qu'on leur donne. Je travaille de toutes mes forces pour acquérir la sainteté, mais j'écoute volontiers quand on me dit que tel autre n'est pas aussi réglé qu'il le paraît. Si vous en êtes là, vous n'avez rien fait : *nihil sum, nihil mihi prodest*, encore une fois toute ma constance ne me sert de rien, mon humilité n'est qu'une fausse humilité, toute ma sainteté n'est qu'illusion.

Voulez-vous donc, chrétiens auditeurs, vous assurer le fruit de vos peines et fonder solidement l'édifice de votre sanctification ? entrez souvent dans les replis les plus secrets de votre cœur, et voyez si la charité y règne, si elle en règle tous les mouvements. Vous le reconnaîtrez facilement à cet admirable caractère qu'en a fait saint Paul écrivant aux Corinthiens : *Charitas patiens est, benigna est, charitas non œmulatur :* La charité est patiente, elle est débonnaire, elle ne porte envie ni aux biens temporels d'autrui, ni à ses biens spirituels : *non agit perperam*, elle ne nuit à personne, ni par ses actions, ni par ses discours, elle craint même de le faire par son silence : *non est ambitiosa*, elle ne prétend point l'emporter sur personne ni en matière d'honneur, ni en matière de perfection chrétienne : *non quœrit quœ sua sunt*, elle est si peu intéressée, qu'elle perdra tout plutôt que d'entrer dans des contestations qui pourraient altérer la paix : *non cogitat malum*, si vous l'offensez, elle croira vous en avoir donné l'occasion ; si on la méprise, loin de s'en piquer, elle se persuade qu'on lui fait justice : elle donne un jour favorable aux fautes qui peuvent être excusées, elle s'afflige sans déguisement des fautes qui sont trop visibles : elle aime à donner des louanges, elle craint peu de se tromper en jugeant favorablement même de ce qui est mal : *Charitas non se multum dolet errare, cum bene credit, etiam de malo.* C'est le sentiment de saint Augustin. De plus, continue saint Paul, elle croit tout ce qu'on lui dit de la vertu des âmes saintes, *omnia credit*, et elle ne désespère jamais de la conversion des hommes les plus déréglés : enfin elle souffre tout sans se plaindre, de peur de nuire par ses murmures à ceux qui la font souffrir, elle supporte les plus imparfaits, elle leur pardonne leurs défauts, elle trouve au travers de ces défauts quelque qualité qui les rend dignes de son indulgence, *omnia suffert, omnia sustinet.* Je ne doute point que cette aimable peinture de la charité chrétienne ne vous donne du penchant pour cette vertu, et que ce ne soit là un puissant motif pour vous d'aimer vos frères.

Après des raisons aussi capables d'ébranler les plus inflexibles, s'il leur reste quelque sentiment de religion, je me persuade, chrétiens auditeurs, que vous désirez avec ardeur d'apprendre quelles sont dans la pratique les règles de la charité, afin de les observer exactement : en un mot, comment vous devez aimer votre prochain. Je vais vous le faire voir.

SECOND POINT.

Aimer comme nous voulons être aimés des hommes, aimer comme nous nous aimons nous-mêmes, aimer comme Jésus-Christ nous a aimés : voilà, messieurs, les trois règles que renferment les devoirs de la charité que nous devons avoir pour nos frères. La première est tirée de la loi naturelle, la seconde de la loi écrite, la troisième de la loi de grâce. Par la loi de la nature nous sommes obligés de traiter les autres comme nous souhaitons d'en être traités : *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* Vous aimerez votre prochain comme vous-même (ce précepte nous vient de la loi de Moïse), *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Enfin Jésus-Christ dans l'Evangile nous a commandé la charité en ces termes : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* Voici un nouveau commandement que je vous fais, c'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. Or, messieurs, je trouve que nous voulons être aimés universellement de tout le monde, que nous nous aimons nous-mêmes sincèrement, et que le Fils de Dieu nous a aimés solidement. Si donc nous voulons avoir une charité parfaite, elle doit être universelle, elle doit être sincère, elle doit être solide.

Je dis qu'elle doit être universelle et que nul homme ne doit être exclu de notre amour. Comme nous souhaitons d'être aimés de tout le monde, et qu'un seul ennemi serait capable de troubler le repos de notre vie, il est juste aussi qu'à notre tour nous aimions tout le monde, et il est vrai que notre haine pour un seul de nos frères, eussions-nous d'ailleurs pour tous les autres les sentiments les plus charitables, détruit en-

tièrement la charité dans nos cœurs. La raison de ceci, chrétiens auditeurs, c'est que, selon la loi que je viens de citer, le motif de la charité est universel, il embrasse tous les hommes, comme le motif de la foi s'étend également à tous les articles de notre croyance : pour perdre la foi, il suffit de douter d'un seul point de la religion ; de même, pour perdre la charité, il suffit qu'un seul homme n'ait point de part à notre amour. Si vous aimez tous les hommes à la réserve d'un seul, il faut que vous ayez une raison d'aimer les autres que vous ne trouvez pas dans ce seul homme ; or, cette raison est une raison naturelle : en effet, si elle était surnaturelle, si elle était divine, elle s'étendrait encore à celui que vous n'aimez pas : par conséquent Dieu n'étant pas le motif qui vous fait aimer, votre charité n'est rien moins qu'une charité chrétienne, c'est un amour purement naturel. Au reste, avons-nous lieu de nous plaindre de cette loi, comme d'une loi dure et gênante ? Ne paraît-il pas au contraire qu'elle a été faite en notre faveur ?

Je ne sais si vous y avez jamais fait réflexion, mais il est certain que Dieu ne pouvait mieux témoigner son amour pour nous ; car la raison pour laquelle il a ordonné que la charité fût universelle, n'est-ce pas le désir qu'il a eu que nous fussions généralement aimés de tout le monde ? Si au lieu de nous assurer une place dans tous les cœurs par une loi expresse, il avait permis à chaque homme de haïr seulement un seul homme, sans doute je serais l'objet de la haine de plusieurs, je serais peut-être celui que personne ne voudrait aimer. Quelle serait donc notre ingratitude, si nous méprisions les premiers une loi qui nous est si favorable ? Avouons cependant, messieurs, que bien peu de gens observent cette loi qui tend à les faire chérir par tous les hommes. Combien voit-on de chrétiens qui, loin d'aimer tout le monde, n'aiment qu'eux-mêmes, n'aiment que leurs intérêts ? Mais je ne veux parler que de ceux qui ont le cœur naturellement tendre et sensible, ceux-là mêmes combien sont-ils bornés dans leur amour ? N'est-il pas vrai que ce sera beaucoup si cet amour s'étend à tous les parents et à un petit nombre d'amis ? Eh quoi ! la charité ne nous donne-t-elle pas autant de frères, autant d'amis qu'il y a d'hommes sur la terre ? Oui, chrétiens, elle va jusque-là, elle ne réserve rien, parce qu'elle trouve tout renfermé dans le cœur de Jésus-Christ. Dieu m'est témoin, dit-elle avec saint Paul, que je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme l'explique saint Jean Chrysostome, qu'elle embrasse tout l'univers et qu'elle a plus d'affection pour tous les hommes que chaque père n'en a pour ses propres enfants.

C'est dire beaucoup, messieurs, mais la loi écrite semble exiger encore plus quand elle nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes : *Sicut te ipsum.* Saint Thomas, interprétant cette seconde règle, observe que cette expression, comme vous-même, ne marque pas une égalité, mais seulement une ressemblance d'amour, c'est-à-dire que tel est le sens de l'Ecriture : Aimez votre frère non pas autant, mais aussi sincèrement que vous vous aimez. Que ce ne soit ni la raison de l'intérêt ni l'attrait du plaisir qui vous porte à le chérir comme vous chérissez ce qui vous est utile et ce qui sert à vous réjouir ; aimez-le pour son bien, sans avoir égard ni à vous-mêmes ni à vos propres avantages. Par ce seul trait, combien d'amitiés du monde se trouvent dépouillées du mérite de la charité ? car ne nous flattons point et ne dissimulons point la corruption de notre siècle.

S'est-on jamais témoigné un amour moins sincère et moins généreux ? N'est-ce pas le pur intérêt, et je ne sais quelle politique, qui fait la plupart des liaisons, je dis des liaisons mêmes qui sont entre les personnes que la nature ou la Providence a le plus étroitement unies ? On ne fait rien dans le monde qu'à force d'amis, et un seul ennemi peut quelquefois donner de grandes inquiétudes. Il est peu de personnes si misérables de qui l'on ne puisse tirer du service en quelque rencontre ; tel qui ne peut nuire par lui-même ni par son crédit, ne fera que trop de mal par sa langue : aussi, autant qu'on le peut, veut-on être bien avec tout le monde ; pour cela on dissimule, on flatte, on fait de vaines caresses ; si on va jusqu'aux services réels, ce n'est qu'un trafic sordide ; on ne donne que pour avoir, et on ne rend que pour recevoir encore davantage, le cœur n'entre point dans tout ce commerce. Quelle injure ne ferions-nous pas à la charité, si nous en donnions le nom aux sentiments d'une âme toute resserrée, tout enveloppée en elle-même, d'une âme qui rapporte tout à son utilité propre, qui s'aime dans ses meilleurs amis, ou qui n'aime en eux que l'amour qu'ils ont pour elle, d'une âme toujours prête à changer d'objet lorsqu'elle trouvera son avantage dans son inconstance ? La charité que Dieu nous commande dans la loi écrite nous inspire de l'horreur pour cette bassesse, pour cette dissimulation intéressée ; elle ôte à l'amour-propre la possession de notre cœur, elle ouvre ce cœur au prochain, et elle le partage avec lui ; de là cette ressemblance entre les effets de la charité à l'égard de nos frères et les effets à notre égard de l'amour-propre ; l'amour-propre diminue nos fautes dans notre idée, augmente nos maux dans notre imagination et ne nous abandonne jamais ; de même la charité couvre la multitude des péchés d'autrui, comme parle l'Ecriture, elle est extrêmement sensible aux misères du prochain, elle ne l'abandonne pas même dans le tombeau.

Je parle, messieurs, de la charité selon la règle que Dieu en avait donnée par Moïse : car, par Jésus-Christ, il nous en prescrit une troisième encore plus relevée. Je vous fais un nouveau commandement, dit le Sauveur, c'est de vous aimer les uns les autres comme

je vous ai aimés moi-même : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* Saint Jean Chrysostome dit que ce précepte nous ordonne de prévenir nos frères par notre bienveillance, et de n'attendre pas qu'ils aient mérité notre amitié par des bienfaits, ou qu'ils s'en soient rendus dignes par leurs vertus. Saint Cyrille nous avertit que cette loi nous oblige d'oublier nos propres intérêts pour les intérêts du prochain ; ce qui doit néanmoins être entendu avec quelque réserve. Mais ce qui est hors de doute, c'est que, par ces paroles, le Fils de Dieu nous demande pour nos frères un amour solide, un amour qui ne tende à rien moins qu'à l'éternité et à la possession de Dieu même. Pour nous procurer ce bonheur éternel et infini, vous savez, messieurs, ce que Jésus-Christ a fait : il s'est anéanti, il a souffert, il est mort. Si je vous disais que pour procurer le salut à vos enfants, à vos amis, à vos ennemis, vous devez sacrifier votre vie, saint Jean me garantirait cette pensée : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Mais hélas ! chrétiens auditeurs, comment oserai-je vous prêcher cette doctrine, voyant que, bien loin d'avoir ce zèle pour les ennemis, on néglige d'apprendre aux enfants les principes de la religion : on les expose même à perdre la religion, on les flatte, on les entretient dans leurs vices, on leur inspire l'amour du monde et la haine du prochain; on les corrompt par des discours libertins et par des exemples encore plus scandaleux ? Qui oserait parler aux chrétiens de mourir pour sauver leurs frères, aujourd'hui qu'ils semblent conspirer pour se perdre mutuellement? Qui oserait dire que pour se conserver dans l'innocence, on est obligé de fuir le commerce du monde, comme on fuyait autrefois les tyrans, de peur de perdre la foi ? Qui oserait tenir un pareil langage dans ce siècle où l'on dit à peine une parole qui ne couvre un piége tendu à l'innocence, dans ce siècle où l'on s'efforce, en mille manières, d'entraîner dans le désordre ceux qui n'y sont pas, d'y retenir ceux qui en veulent sortir ; dans ce siècle, le dirai-je ? où l'on souffre une vraie persécution dès qu'on se déclare pour la piété ?

Cependant la charité est une vertu commandée, et le devoir principal de cette vertu, c'est certainement de nous prêter des secours mutuels dans la voie du salut, dans la voie de la perfection chrétienne. Je vous ai déjà dit que nous n'avions point d'amour pour Dieu, si nous n'aimions point nos frères ; mais il est également certain que nous n'avons pas d'amour pour nos frères, si nous ne les portons pas à aimer Dieu. Si nous manquons aux devoirs de cette vertu bienfaisante, hélas ! que sommes-nous, chrétiens auditeurs ? Pouvons-nous même nous flatter d'être chrétiens ? Saint Augustin, parlant de l'Eglise comme de la maison du Seigneur, dit qu'elle est composée d'autant de pierres mystérieuses qu'il y a de fidèles. Ces pierres, continue ce Père, sont tirées de la carrière par le baptême ; elles sont préparées et rendues propres à être mises en œuvre par les instructions et par la doctrine de Jésus-Christ. *Verumtamen domum Domini non faciunt, nisi quando charitate compaginantur :* Mais elles ne sont dans l'édifice que par la charité qui les lie ensemble ; et comme on ne peut dire qu'un marbre soit d'un palais, s'il n'est joint aux autres pièces de marbre dont ce palais est bâti, de même un chrétien qui n'est pas uni à ses frères par la charité n'est point dans l'édifice mystérieux de l'Eglise, et porte le nom de chrétien sans être chrétien.

De là vient que, dans les premiers siècles de l'Eglise, les fidèles, en se donnant d'ailleurs des exemples mutuels de toutes les vertus, se signalaient néanmoins surtout par l'union qui régnait entre eux. Jésus-Christ avait déclaré qu'on les reconnaîtrait à cette marque ; et en effet Tertullien rapporte que c'était ce que les païens observaient et ce qu'ils admiraient le plus en eux. *Videte*, se disaient-ils, *Videte ut se invicem diligant, et alter pro altero mori sint parati :* voyez comme ces chrétiens s'aiment mutuellement, comme ils se respectent les uns les autres, comme ils sont prompts à se rendre toutes sortes de services, et à se pardonner entre eux les déplaisirs qu'ils peuvent s'être causés. *Videte ut se invicem diligant.* Ne regardez-vous pas comme un prodige cette douce facilité à se relâcher de leurs intérêts, à céder les honneurs qu'ils pourraient exiger avec justice? Ne dirait-on pas que ce n'est qu'une famille, qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme ? Que cette union est aimable ! qu'elle est raisonnable, et qu'il y a d'apparence qu'une religion qui unit si parfaitement des hommes si différents d'âge, de qualité, de nation, de profession, est une religion sainte ! Voyez comme ils méprisent la mort, quand il s'agit de donner à leurs frères les secours dont ils ont besoin ; voyez comme ils les consolent dans les prisons, comme ils les encouragent dans les supplices, comme ils s'empressent à les inhumer après leur trépas, avec quelle joie ils s'exposent à mille périls pour leur rendre tous ces devoirs : *Videte ut se invicem diligant, et alter pro altero mori sint parati.*

Que je souhaiterais, messieurs, que tous ceux qui se sont séparés de l'Eglise eussent lieu d'admirer en nous les mêmes effets de la charité ! Mais, hélas ! ne pourraient-ils point dire des catholiques d'aujourd'hui dans un sens tout opposé : *Videte ut se invicem diligant :* Voyez quelle charité règne parmi ces chrétiens qui se flattent d'avoir conservé le vrai esprit de Jésus-Christ, et qui nous traitent d'hérétiques. Qui ne sait pas que la charité est le caractère des véritables fidèles? mais quelle trace reste-t-il parmi eux de cette vertu? *Videte ut se invicem diligant :* Voyez comme ils se déchirent par leurs médisances, comme ils travaillent à se détruire, à se ruiner mutuellement, comme ils s'accordent souvent mieux avec nous qu'ils ne font entre eux, comme il est même nécessaire que nous nous entremettions dans leurs différends, et que

nous leur suggérions des pensées de paix. Qu'il s'en faut qu'ils soient en aussi bonne intelligence que nous le sommes entre nous, ni qu'ils s'empressent comme nous à se secourir dans leurs besoins mutuels! *Videte ut se invicem diligant :* Voyez comme ils tâchent de se surprendre, de se décrier les uns les autres : de quels artifices ne se servent-ils point pour corrompre l'innocence et la pudeur? avec quelle fureur font-ils passer à leurs enfants les haines qu'ils ont conçues? avec quel acharnement s'efforcent-ils de se ravir mutuellement et le bien et l'honneur? Voyez d'ailleurs comme ils laissent périr les pauvres par le froid et par la faim, comme ils négligent de tendre la main à ceux qui voudraient embrasser leur religion : *Videte ut se invicem diligant.*

Divin Esprit, esprit d'amour et de charité, ne permettez pas que votre épouse tombe jamais dans un pareil opprobre; ne permettez pas que nous renoncions ainsi à la gloire de vos premiers disciples, de ces disciples qui ont été nos premiers maîtres; ne permettez pas que sur notre conduite on doute si nous sommes les vrais enfants des apôtres. Donnez-nous un cœur qui embrasse tous nos frères dans une parfaite charité, donnez-nous une charité qui ne fasse qu'un cœur de tous ceux qui n'ont qu'une même religion; inspirez-nous un zèle qui s'étende encore à ceux qui suivent une religion différente, afin qu'ayant aimé sur la terre notre prochain comme nous souhaitons d'être aimés, comme nous nous aimons nous-mêmes, comme Jésus-Christ nous a aimés, c'est-à-dire universellement, sincèrement, solidement, nous vous aimions parfaitement et éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Nous devons aimer Dieu, et parce qu'il est infiniment aimable, et parce qu'il nous aime infiniment.

Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.

Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien loin de moi (*S. Matth., chap.* XV).

Dieu mérite sans doute nos respects extérieurs, et il les exige; mais il veut que notre cœur l'honore aussi bien que notre bouche, et tout l'honneur qu'il peut attendre de nos cœurs, c'est d'être aimé : sans cet amour, toute notre religion n'est à ses yeux qu'une religion vaine, qu'une pure hypocrisie; il réprouve, et nos sacrifices, et nos louanges. Et il me semble qu'il les réprouve avec justice; car si ce culte sensible était un effet de la connaissance que nous avons des divines perfections, comment se pourrait-il faire que l'amour ne l'accompagnât pas, vu qu'on est toujours porté à aimer le mérite que l'on connaît? Si le Seigneur ne nous avait pas fait un précepte de la charité, on pourrait dire que c'est par respect qu'on s'en défend : mais puisqu'il nous permet, qu'il nous commande même de l'aimer; si nous ne l'aimons pas de tout notre cœur, certainement nous ne l'estimons pas, et ce n'est que des lèvres que nous l'honorons.

Mais dans quel excès de témérité donné-je, messieurs, en m'engageant à vous parler de l'amour de Dieu? Ignoré-je que c'est là un abîme profond où l'esprit humain se perd, où l'éloquence s'embarrasse et se confond, un sujet où on ne peut manquer d'être ébloui par la sublimité des choses, et accablé par leur abondance? A peine ceux qui sont le plus embrasés de ce divin amour trouvent-ils des expressions qui répondent à leurs sentiments; ceux qui n'en ont pas l'âme remplie ne sont pas même capables d'en discourir. J'avoue que ce n'est qu'en tremblant que je me suis déterminé à traiter cette matière, parce que je sais qu'on attend beaucoup de quiconque ose l'entreprendre, et que je sens combien mes pensées, combien mes forces sont au-dessous de cette entreprise. Ce qui m'encourage, c'est l'espérance que j'ai que le Saint-Esprit préparera vos cœurs à recevoir mes paroles : il ne faut souvent à des cœurs ainsi préparés qu'une étincelle pour exciter le plus grand embrasement. Vierge sainte, nous n'avons jamais eu tant de besoin de votre secours : nous vous le demandons par ce même amour dont nous devons nous entretenir; c'est un motif bien pressant pour vous, un motif auquel vous ne pouvez rien refuser, non plus qu'à la prière de l'Eglise : *Ave, Maria.*

L'amour est produit en nos cœurs, ou par l'idée que nous avons du mérite qui est dans la personne que nous aimons, ou par la reconnaissance qu'ont fait naître les bienfaits que nous en avons reçus. Nous aimons ce qui est aimable, nous aimons encore quiconque nous aime. Le premier amour est un amour de nécessité, le second est un amour de justice. On peut dire que le premier est comme une espèce de tribut que le cœur forcé par la raison autant que par son inclination naturelle rend aux objets où il a plu au Créateur de faire plus apercevoir ses divines perfections. Le second est comme une récompense qu'on ne peut légitimement refuser à ceux qui nous ont prévenus par leur amour : le prix en effet le plus digne de l'amour c'est l'amour même.

Cela étant supposé, chrétiens auditeurs, je ne conçois pas comment il est possible que nous ayons tant de peine à aimer Dieu. Car enfin, soit que je considère ce qu'il est en lui-même, soit que je réfléchisse sur ce qu'il a fait pour nous, je trouve que nous lui devons nos cœurs sans réserve, et que pour les lui refuser, il faut que nous soyons tout à la fois et extrêmement insensibles, et extrêmement ingrats. Répondez, âme infortunée; par où prétendez-vous vous défendre d'aimer votre Dieu? Lui manque-t-il quelque perfection propre à attirer votre tendresse? Vous a-t-il rien refusé de ce qui pouvait la mériter? Peut-être n'avez-vous jamais bien examiné ni l'un ni l'autre de ces deux points : je tâcherai de vous les développer en peu de mots dans les deux parties de ce discours.

Nous verrons dans la première que celui qui nous demande notre amour est infiniment aimable, nous verrons dans la seconde qu'il nous aime infiniment. Voilà deux points qui renferment tout ce qu'on peut dire sur ce sujet; mais à l'égard de tout ce qui est renfermé dans ces deux points, il n'est point de langue qui le puisse exprimer.

PREMIER POINT.

Il est certain que si l'on consultait la raison avant que d'aimer, l'amour ne serait ni si général ni si ardent qu'il l'est communément. L'amour est non-seulement aveugle, il est encore enfant : du moins est-ce l'image que des observations réfléchies nous en ont tracée depuis longtemps, pour nous faire entendre que ce n'est pas seulement par hasard qu'il se trompe, mais par un défaut qui lui est naturel; et que quand il aurait des yeux pour voir les objets, il manquerait encore de discernement pour en juger. En effet, chrétiens auditeurs, quelle est la créature qui mérite ce dévouement, ce sacrifice que l'amour fait faire de tout ce que l'on est à celui que l'on aime? L'amour est une espèce de culte divin, c'est un mouvement qui nous porte vers l'objet aimé comme vers notre souverain bien, comme vers une nature supérieure qui peut suppléer à tout ce qui nous manque pour être entièrement heureux. Si donc on s'appliquait à connaître les gens à fond avant que de leur rendre ce culte, qui serait assez insensé pour adorer, comme l'on fait tous les jours à l'exemple des plus barbares d'entre les païens, pour adorer de vils animaux, des masses même inanimées?

On se plaint que les hommes sont volages dans leurs attachements, et moi je trouve qu'ils n'ont rien de raisonnable que cette inconstance; elle est un effet de leurs lumières, qui leur découvrent des défauts que la passion leur avait cachés; elle est une preuve de la force de la raison, qui dissipe bientôt les ténèbres où elle s'était laissé ensevelir; c'est une marque que le jugement nous revient un moment après nous avoir abandonnés, et que si l'on se laisse tromper quelquefois, on n'est pas longtemps sans sortir de son erreur. A l'égard de Dieu, on n'est pas sujet à la même instabilité; toutes les lumières naturelles favorisent l'amour que nous lui portons; plus il est connu, plus il paraît aimable. Voilà pourquoi ceux qui contemplent ses divines perfections se sentent tous les jours embrasés d'un plus grand feu; voilà pourquoi, dans le ciel, où l'on verra Dieu, la charité, loin de s'éteindre, comme l'espérance et la foi, recevra un surcroît de feux; voilà pourquoi elle y sera d'autant plus ardente, qu'on sera plus près de l'objet qui l'enflamme.

Oui, messieurs, quiconque s'applique à connaître Dieu y trouve tout ce qu'il y a d'aimable dans toutes les créatures, l'y trouve dans un degré supérieur, l'y trouve dans une stabilité invariable. Suivons ces trois réflexions, et jugeons quel amour nous devons au Seigneur.

Je sais que chacun a son attrait pour aimer, et que les uns sont plus touchés d'une grande beauté, les autres d'une grande douceur d'esprit, les autres d'une humeur complaisante et agréable. Une valeur sans fierté, une probité indulgente, une science sans faste, une grande élévation jointe à une grande modestie, ont pour quelques-uns des charmes auxquels ils ne peuvent résister. On en voit qui se laissent engager par les vertus qui leur manquent, parce qu'elles leur paraissent plus admirables, plus rares que les vertus qu'ils ont: quelques autres sont surtout épris des qualités qui ont le plus de rapport à leurs qualités naturelles, parce que l'amour-propre leur persuade que ce sont les plus estimables. Les véritables vertus se font aimer de tout le monde; mais les âmes intéressées s'attacheront davantage à la libéralité, les timides à la clémence, les âmes fières et superbes à la complaisance et à la douceur. Mais s'il y avait sur la terre une personne en qui fussent rassemblés tous les motifs qu'on a d'aimer, qui pourrait lui refuser son amour? Or, messieurs, tous ces motifs se trouvent en Dieu; de sorte qu'il est impossible qu'il y eût aucune inclination naturelle, aucun penchant qui ne portât à Dieu, si Dieu était connu.

Non-seulement il doit attirer tous les cœurs, parce qu'il a en soi tout ce qui nous charme dans les êtres créés, mais il doit les attirer avec une force infinie, parce qu'il possède, dans un degré supérieur, ce qui n'est dans les créatures que d'une manière imparfaite. La beauté la plus éclatante, comparée à la beauté de Dieu, n'est qu'une fleur séchée. Depuis que Jésus-Christ se fut montré pour un instant à sainte Thérèse, les personnes les mieux faites ne furent plus à ses yeux que des squelettes vivants, et le soleil, à son gré, ne versait plus sur la terre que des ombres pâles. Toute la science humaine consiste, en quelque sorte, à savoir qu'on ne sait rien, qu'on ne se connaît pas soi-même : Dieu seul possède les trésors de la science et de la sagesse, et n'a laissé aux hommes qu'un désir inquiet d'apprendre ce qu'ils ignorent. Je n'oserais dire à quoi l'Ecriture compare nos plus grandes vertus, lorsqu'elle les oppose à la pureté et à la sainteté infinies de Dieu.

Dans les créatures, les qualités louables sont accompagnées de tant de défauts, qu'elles nous rebutent d'un côté tandis qu'elles nous attirent de l'autre; en sorte qu'il est difficile qu'elles excitent en nous une passion forte et constante. Tel qui a de quoi plaire aux yeux dégoûte l'esprit, le solide manque où le brillant frappe, le savant n'a ni vertu ni conduite, le prudent est intéressé, le vertueux n'a pas d'éducation, le bon ami se rend incommode; l'un manque de zèle et l'autre de bonne volonté. Dieu seul est souverainement parfait, tout en lui est également aimable, c'est le concert, l'assortiment le plus admirable des qualités les plus opposées; tout est dans un tempérament toujours éloigné du vice; par quelque endroit qu'on envisage cet être suprême, l'esprit, le cœur,

les sens sont entièrement satisfaits ; il est impossible d'inventer des caractères si beaux, de se former des idées si accomplies, qu'il ne paraisse infiniment au-dessus.

Ce qui met le comble à tous ces avantages, c'est qu'il les possède constamment, et qu'il les possédera éternellement. Les beautés créées sont journalières ; les affaires, les maladies troublent les humeurs les plus enjouées; les plus sublimes esprits ne brillent pas toujours, et il y a des temps où il semble que la modération et la vertu abandonnent les hommes les plus vertueux. Dans Dieu tout est constant et inaltérable; il n'est point nécessaire d'étudier ses humeurs, ni de choisir ses moments favorables : il est toujours égal à lui-même, toujours également bon à ceux qui l'aiment.

Quoique nous fassions, et quelque accompli que soit l'objet où notre cœur s'attachera sur la terre, notre amour ne nous rendra jamais entièrement heureux, il ne nous rendra pas même heureux pour longtemps. *Non poterit labor finiri, nisi hoc quisque diligat*, *quod invito non possit auferri*, dit saint Augustin. L'amour et la douleur ont fait une alliance éternelle ; il y aura donc toujours beaucoup à souffrir en aimant, jusqu'à ce que nous aimions ce qu'on ne pourra nous ôter. Mais que peut-il y avoir ici-bas qui ne puisse nous être enlevé en mille manières? outre que l'âge use le corps et l'esprit, que la mort sépare l'un d'avec l'autre, mille accidents peuvent éloigner les personnes que nous aimons, d'autres hommes peuvent nous ravir leur amitié.

Vous seul, ô mon Dieu, vous seul pouvez être à moi autant de temps que je le voudrai; nul désastre, nul renversement d'affaires, nulle puissance, soit au ciel, soit dans les enfers, ne peut vous enlever à mon âme; je ne puis m'assurer un séjour de vingt-quatre heures dans aucun endroit de la terre, je ne puis me promettre un moment de vie, mais je sais que ni l'exil, ni la mort ne me saurait séparer de vous, je sais que je vous trouverai partout, que partout je vous trouverai également bon, également aimable, que rien ne peut m'empêcher de vivre avec vous, de mourir entre vos bras, et d'entrer, après ma mort, dans une possession encore plus parfaite et plus douce de votre divine présence.

Si nous trouvions toutes ces amabilités dans un objet créé et sensible, je conviens que cet objet serait digne de notre amour ; mais toutes ces qualités n'empêcheraient pas que notre amour ne nous rendît aussi malheureux que le sont ordinairement ceux qui aiment. Premièrement, je ne sais si une créature si digne de notre amour ne nous jugerait point indignes du sien ; au lieu que le Seigneur, loin de mépriser notre cœur, nous presse de le lui donner, et de ne le donner qu'à lui. Enfant délaissé, créature infortunée, qui semblez être le rebut du monde, qui n'êtes considérable ni par votre naissance, ni par vos biens, ni par vos talents, vous qui ne trouvez ni appui, ni amitié dans les hommes, qui êtes odieuse à vos parents les plus proches, que votre père même, que votre mère, semblent désavouer et traiter comme une personne inconnue, oui, vous serez aux yeux de Dieu un objet aimable, vous pouvez aspirer à sa faveur, vous trouverez infailliblement en lui un amant zélé et fidèle.

Secondement, quand les personnes que nous aimons auraient pour nous tout le retour qu'on peut souhaiter, toute notre bienveillance, toute notre fidélité, tous nos empressements ne peuvent nous répondre un moment de leur constance : il ne faut qu'un soupçon pour détruire dans leur esprit tout ce que nous pouvons y avoir gagné par plusieurs années de l'amitié la plus sincère. Nous ne pouvons lire dans l'âme de nos amis, pour y combattre leurs défiances et les faux jugements qu'ils font de nous; ils ne peuvent non plus eux-mêmes voir nos cœurs à découvert, ou pour se détromper, ou pour nous tenir compte de nos plus tendres sentiments; mais quelle douceur pour une âme qui aime son Dieu! Elle est assurée qu'il est témoin de ses plus secrètes pensées, qu'il connaît toute l'ardeur et toute l'étendue de son amour, qu'elle ne pousse pas un soupir qui n'aille jusqu'à lui, et qu'elle ne se trompe jamais lorsqu'elle juge des sentiments que son bien-aimé a pour elle, par les sentiments qu'elle a elle-même pour son bien-aimé.

Après cette assurance, il ne nous peut rester qu'un sujet d'inquiétude, c'est la crainte de perdre un ami si fidèle. Saint Jérôme dit qu'il faut chercher longtemps un vrai ami, qu'on le trouve difficilement et qu'on a bien de la peine à le conserver : *Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur.* Ce Dieu, qui voit si bien notre cœur, n'y verra que trop souvent des choses qu'il serait à souhaiter qu'il n'y vît point : comme il mérite d'être aimé de la manière la plus parfaite, et que c'est pour nous un avantage infini d'en être aimés, il y a apparence qu'il est d'une délicatesse extrême, et qu'il est impossible qu'il puisse souffrir nos faiblesses et nos lâchetés, qu'il puisse n'être pas rebuté par les infidélités continuelles que nous ne pouvons presque éviter de commettre. Non, non, chrétiens auditeurs, l'excellence, la grandeur, la sainteté de notre Dieu ne le rend point plus impatient. Ceci paraît incroyable; il est vrai néanmoins qu'à ce sujet on a moins à craindre de la part du Seigneur que de la part de la plus vile créature. Non encore une fois, il ne faut point s'imaginer qu'il soit prêt à rompre avec nous pour la plus légère ingratitude, qu'il ne faille qu'un rien pour nous faire perdre ses bonnes grâces; il souffre avec une bonté surprenante toutes les misères de ceux qu'il aime, il les oublie, ces faiblesses, il feint en quelque sorte de ne les pas apercevoir, sa compassion va jusqu'à consoler lui-même les âmes qui en sont trop affligées, jusqu'à leur reprocher l'excès de leur douleur, qui semble marquer quelque défiance; il ne veut point

que la crainte qu'on a de lui déplaire aille jusqu'à nous troubler, jusqu'à nous gêner l'esprit; il souhaite qu'on évite les moindres fautes sans inquiétude, il ne faut pas qu'on s'inquiète trop même des grandes; il prétend que la liberté et la paix soient le partage éternel de ceux qui l'aiment véritablement. *Domine Deus virtutum, quis similis tibi?* O Seigneur, Dieu des vertus, qui est semblable à vous, pour pouvoir vous disputer l'amour et le cœur des créatures? On dit dans le monde qu'on ne peut vivre sans aimer, maxime damnable dans le sens qu'on l'entend, mais que la religion peut nous rendre si salutaire. S'il faut nécessairement que l'amour occupe notre cœur, est-il d'objet, ô mon Dieu, qui mérite mieux que vous d'occuper ce cœur qui n'a été fait que pour vous? Hélas! il faut si peu de chose pour nous attirer, un simple rayon de beauté, un peu de douceur, je ne sais quelle qualité ou de l'esprit ou du corps, quoique mêlée de mille défauts énormes, est capable de nous enchanter, le dirai-je? de nous affoler. On aime un tendre enfant qui n'est encore qu'un assemblage informe d'argile et d'humeurs mal digérées. Bien plus, on a de la tendresse pour des animaux, et cette tendresse si mal placée jusqu'où va-t-elle? Jusqu'à rendre inconsolable quand on les perd.

Nous donnons notre cœur, nous le prodiguons, nous l'abandonnons au premier qui se présente. Vous seul, ô mon Dieu, ne pouvez y avoir de part, vous qui seul êtes grand, bon, sage, fidèle, constant, saint, libéral, impeccable, vous qui êtes sans défauts, qui possédez toutes les perfections, qui les possédez toujours et pour toujours. Nos cœurs ont tant de pente à aimer, on consent plutôt de souffrir, de languir, de se fatiguer inutilement, d'être dans le trouble, dans l'inquiétude, de perdre la joie, le repos, les biens, la conscience et l'honneur, que de n'aimer rien; et nous refusons, pour ainsi parler, d'entrer avec vous en commerce d'amour, ô mon divin Maître, de cet amour si doux, si pur, si satisfaisant, qui porte avec lui la gloire, la paix, qui rend heureux tous ceux qu'il enflamme!

Je sais que la raison qu'on a coutume d'apporter pour s'excuser de ce qu'on n'aime pas Dieu, c'est qu'on ne le voit point. Quelle raison, messieurs! combien de saints, combien de saintes qui n'ont jamais vu Dieu non plus que nous, et qui cependant l'ont aimé avec une fidélité incroyable? Combien vivent encore, les uns dans des langueurs, les autres dans des transports que les plus violentes passions n'ont jamais produits? Si l'on ne pouvait aimer que ce que l'on voit, comment se sentirait-on quelquefois épris des qualités invisibles de certaines personnes, des talents de leur esprit, quoique leur visage, leur corps tout difforme ne puisse inspirer que de l'aversion et du dégoût? Combien de fois avons-nous conçu une vraie tendresse pour des inconnus, sur le simple récit de ce qu'ils avaient d'aimable, ou de ce qu'ils avaient fait pour nous servir sans nous connaître? Eh quoi! messieurs, on se sent du penchant pour un homme célèbre dont l'histoire ancienne nous fait une peinture avantageuse, le caractère d'un héros de roman nous intéresse jusqu'à nous faire verser des pleurs sur ses aventures fabuleuses, et nous oserons dire que l'amour n'a d'accès dans nos cœurs que par les yeux et qu'on n'aime point ce qu'on ne peut voir! La raison pour laquelle nous n'aimons pas Dieu, c'est que nous ne le connaissons pas. Mais comment le connaîtrions-nous, vu que nous ne daignons jamais approcher de lui, jamais contempler ses perfections infinies, vu que nous fermons l'oreille à la voix de toutes les créatures, qui nous parlent de sa grandeur et qui nous disent que c'est sa main qui les a formées, que c'est sa beauté qui les pare, sa sagesse qui les arrange et qui les conduit, sa bonté qui les conserve pour notre utilité ou pour notre plaisir? Qui pourrait, ô mon Dieu, s'empêcher de vous aimer, si chaque jour on se fixait un temps pour vous étudier, pour voir combien vous êtes aimable; si, du moins de temps en temps, on faisait quelques réflexions sur cette puissance infinie qui a tout créé de rien, et qui sans effort entretient tout ce qu'elle a créé dans un si bel ordre et dans une si constante régularité, sur cette providence qui s'étend à tout l'univers, qui conduit chaque être à sa fin avec tant de douceur, qui fait servir les plus grands déréglements à ses desseins, qui donne les soins les plus assidus aux créatures qui paraissent les moins dignes d'attention, qui pourvoit à tout, et que rien n'embarrasse; sur cette libéralité qui n'exclut personne de vos bienfaits, non pas même vos plus mortels ennemis; sur ce zèle si désintéressé qui vous donne pour notre salut autant d'empressement que si votre bonheur dépendait du nôtre, sur cette patience à supporter l'ingratitude et l'impiété des hommes, sur cette prudente douceur dont vous vous servez pour les ramener à leur devoir, sur cette facilité à leur pardonner après de si longs égarements, sur cette joie que vous cause leur pénitence, sur ces récompenses éternelles que vous préparez à vos serviteurs, et dont vous leur donnez dès maintenant des gages et des avant-goûts supérieurs à tous leurs services? Entretenons-nous quelquefois de ces idées, chrétiens auditeurs, et si nos cœurs ne sont plus durs que le bronze et le marbre, nous donnerons à notre divin Maître ce cœur ingrat que nous lui devons par tant de titres. Pour achever néanmoins de vous découvrir ma pensée, j'ose dire que rien ne paraît plus aimable en Dieu que l'amour même dont il nous a prévenus : il est juste que nous l'aimions, quand il ne serait pas infiniment aimable, parce qu'il nous aime infiniment. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Dans tout ce qui prouve l'amour, la preuve à laquelle les hommes ont coutume d'être plus sensibles, ce sont les bienfaits, soit parce que rien ne marque mieux la grandeur de la passion de celui qui aime, soit

parce que rien ne plaît tant à notre humeur naturellement intéressée qu'un amour bienfaisant. C'est aussi par cet attrait que Dieu a tâché de nous engager à l'aimer, il nous a prévenus par mille bienfaits dont le moins considérable mérite toute notre reconnaissance. Ces bienfaits s'offrent sans cesse à nos yeux dans deux points de vue, dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce.

A force d'entendre parler de la création et de la conservation, nous nous sommes accoutumés à ces mots et aux objets qu'ils signifient; de sorte que nous n'en sommes presque plus touchés; mais si nous voulions nous appliquer à sonder ces deux sources des bienfaits innombrables que nous recevons, nous y découvririons les motifs les plus propres à réveiller notre amour et notre gratitude. Il me suffit de dire que c'est Dieu qui vous a tiré du néant, et qui de son plein gré vous a fait tel que vous êtes. Il pouvait ne vous pas créer, il pouvait, en vous créant, ne vous pas donner les talents qu'il vous a prodigués, il pouvait vous faire naître dans une condition obscure, dans un état d'infirmité qui eût excité la compassion, dans une difformité qui eût fait horreur; cependant il vous a donné du sens et de la raison, il vous a formé un corps sain et robuste, il a voulu que vous naquissiez dans un palais, dans une maison où tout abonde, où mille personnes se sont d'abord présentées pour vous servir. Tous ces dons qui vous plaisent si fort à vous-même, et par où vous plaisez encore aux autres, c'est de sa main que vous les avez reçus. Si vous étiez né ou aveugle, ou muet, ou sourd, ou avec quelque défaut horrible sur le visage ou dans la taille, si vous aviez perdu un seul de vos membres, si une maladie vous avait entièrement flétri le teint, que ne donneriez-vous pas pour être affranchi de ces disgrâces? Et si un homme vous avait rendu la vue ou la parole, s'il avait redressé votre corps, si, de difforme qu'il était, il en avait fait une beauté, quelle marque de bienveillance ne croiriez-vous pas en avoir reçu, et que ne feriez-vous pas pour la reconnaître?

Pensons, messieurs, que c'est de notre Dieu que nous tenons ces yeux qui nous sont si chers, cette langue qui nous sert à tant d'usages, ces oreilles, ces bras et toutes les autres parties qui composent et qui ornent le corps; songeons qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard de tout le monde, et quelle peine ce serait pour nous d'être distingués par quelque défaut visible et remarquable. Si je pouvais entrer dans un détail plus circonstancié, vous verriez que la conservation est un bien encore plus digne de notre retour; c'est par elle que nous jouissons des présents du Créateur. S'il cessait un moment de nous soutenir, de veiller sur nous, sur tous nos membres extérieurs, sur l'assortiment de toutes les parties qui composent notre corps, tout se démentirait, tout fondrait ou tomberait dans une horrible confusion, l'usage des sens, l'usage des facultés de l'esprit, tout serait perdu pour nous, nous serions sans force, nous serions accablés de maladies, nous serions privés de cette vie que nous aimons si éperdument. Un médecin habile qui par son art, par son assiduité, par des remèdes fâcheux et un régime incommode prolonge à un vieillard caduc une vie malheureuse et languissante, ce médecin non-seulement est récompensé, mais encore on l'aime, on l'honore, on le regarde comme une divinité; et à peine savons-nous quelque gré à notre Dieu, qui nous conserve une vie douce et agréable, une santé qui nous rend capables de toutes les fonctions et de tous les plaisirs de la vie.

Ce n'est pas encore tout. Jetez un coup d'œil sur tout l'univers, voyez le ciel, l'air, la terre, toutes les eaux qui l'arrosent, tous les arbres qui la couvrent, tous les animaux dont elle est peuplée. Tout cela est à vous, et c'est Dieu qui l'a fait pour vous; il est dans tous ces êtres, et dans tous il se donne lui même à vous. Non-seulement il est dans tous ces êtres, mais il y agit sans cesse pour vous servir : c'est Dieu, oui c'est Dieu lui-même qui vous éclaire dans le soleil, qui dans le feu vous communique une chaleur salutaire, qui dans l'air, dans les eaux vous ménage un doux rafraîchissement, qui vous réjouit dans les odeurs, qui vous enchante dans les sons, qui flatte votre goût, qui nourrit vos forces dans les viandes, qui vous charme dans les couleurs, qui vous sert dans tout ce qui vous est utile, et qui vous sert par amour et par le désir qu'il a de vous plaire. Ce n'est point une illusion ni simplement une pensée de contemplation, c'est une vérité naturelle qu'on découvre sans autres lumières que les lumières de la raison. Mon Dieu, si je me souvenais quelquefois que vous êtes sans cesse autour de moi, non-seulement occupé à me conserver la vie, mais encore appliqué, empressé, pour ainsi parler, à conserver tout ce qui m'environne, tout ce qui me peut être ou utile ou agréable, quel motif d'amour ne trouverais-je pas dans ce souvenir?

Que dirai-je donc des biens surnaturels, du mystère de la rédemption et de la sanctification de nos âmes, du bonheur que Dieu nous prépare dans le ciel, et de ce qu'il fait sur la terre pour nous y conduire? Le Créateur des hommes s'abaisse jusqu'à se rendre semblable aux hommes, il prend une chair, un corps pour vivre avec eux, pour souffrir comme eux et pour eux. Un Dieu veut naître dans une étable, vivre dans une condition obscure, et mourir sur une croix, pour sauver des misérables et pour leur donner des marques de son amour. Le même Dieu revient encore tous les jours couvert des espèces du pain pour s'unir plus intimement à sa créature, pour lui servir un festin délicieux, et pour goûter lui-même en elle des délices ineffables. Messieurs, j'abandonne à vos réflexions tous ces prodiges d'amour; l'esprit humain n'a rien à y ajouter; ce sont là de ces sujets qui confondent toutes les règles de l'éloquence et qui effacent toutes ces couleurs.

Je ne dois pas omettre deux ou trois con-

sidérations qui me paraissent bien propres à exciter notre gratitude. La première, c'est que, quelque grands, quelque frappants que soient les miracles que le Seigneur a faits pour notre salut, l'amour qui l'a porté à faire tous ces miracles est encore plus grand que les miracles mêmes, parce que cet amour est infini; c'est le même amour qu'il a pour lui-même et qu'il aura éternellement : ainsi, faites tout ce qui dépend de vous, aimez Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, jamais vous ne pourrez reconnaître l'amour qu'il a eu pour vous; cet amour est un amour divin, un amour infini, et votre reconnaissance sera toujours bornée.

Quand même nous pourrions aimer Dieu autant qu'il nous aime, notre amour ne répondrait pas à ses bienfaits, car enfin nous ne l'aimerions qu'autant qu'il le mérite : nous aimerions infiniment un Dieu qui est infiniment aimable; mais toujours y aurait-il cette différence entre mon amour et le sien, que dans l'amour qu'il a conçu pour moi il s'est attaché à une créature indigne de cet amour, à une créature vile, imparfaite, sujette à mille faiblesses, à mille vices, à une créature odieuse, insupportable au reste des créatures, et qui souvent a assez de peine à se souffrir elle-même.

Je vais plus loin, et je dis que, quand nous serions aussi parfaits que Dieu même, et que notre amour serait également infini, il aurait encore sur nous cet avantage qu'il nous a aimés le premier, et par conséquent qu'il nous a fait une grâce; au lieu qu'en usant de retour envers lui, notre retour ne pourrait être qu'un tribut de justice. Ce qui signale extrêmement sa charité en ce point, c'est, comme le déclare saint Paul, qu'il nous a aimés non-seulement avant qu'il eût aucun sujet de nous aimer, mais encore dans le temps qu'il avait plus de raisons de nous haïr, dans le temps que nous l'offensions, que nous abusions de ses bienfaits, dans le temps que nous le rebutions le plus, et que nous n'avions que du mépris pour son amour. *Dilexit autem non existentes*, dit saint Bernard, d'après l'Apôtre, *sed et resistentes;* il nous a aimés malgré nous, il nous a fait des grâces que nous ne voulions pas recevoir, auxquelles nous opposions toutes nos forces. C'est surtout à vous, âme pénitente, qu'il a témoigné cet amour incompréhensible. Quel contraste entre sa tendresse et vos résistances! Oui, dans le temps que vous lui disiez : Retirez-vous de moi, mon Dieu, je ne veux ni de vos avis, ni de vos inspirations; en vain vous voulez me sauver, vous voulez vaincre mon obstination; je renonce à votre paradis et à mon salut. Et moi, disait-il en même temps, je ne puis consentir à ton malheur, je me rendrai si constant auprès de toi, que tu céderas du moins à mon importunité; il faut que je te rende heureux de gré ou de force. Je veux, répliquiez-vous, je veux jusqu'à la fin vivre dans mon péché. Et moi, plutôt que de souffrir que tu y meures, je suis résolu de te poursuivre jusqu'au bout. Pourquoi, ajoutiez-vous encore, m'avez-vous donné la liberté, si vous ne m'en vouliez pas laisser un libre usage? Mais pourquoi, continuait votre Dieu invincible dans son amour, pourquoi aurais-je donné ma vie et mon sang pour toi, si avec cette rançon tu périssais éternellement? *Dilexit autem non existentes, sed et resistentes.*

Messieurs, on assure que ceux qui portèrent les premiers les lumières de l'Evangile aux extrémités de l'Orient ayant commencé d'expliquer publiquement les mystères de notre foi, et surtout le mystère de l'Incarnation et de la mort du Fils de Dieu, ces peuples barbares, tout surpris d'une charité si prodigieuse, si opposée à l'orgueil et à la dureté de leurs divinités infernales, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : Quel Dieu que le Dieu qu'adorent les chrétiens! qu'il est grand, qu'il est tendre, qu'il est bienfaisant, qu'il est aimable! Qu'auraient donc dit ces infidèles, si on leur avait fait entendre que ce Dieu si aimable que les chrétiens adorent n'est point aimé des chrétiens? Quel serait leur étonnement si, encore aujourd'hui, on allait le leur dire?

Oui, les chrétiens ont le plus grand, le plus puissant, le plus sage, le plus juste, le plus libéral de tous les dieux; et cependant ils ne l'aiment point. C'est lui qui les a créés, qui leur a donné tous les biens dont ils jouissent, qui prend soin de les conserver eux-mêmes et de leur conserver tous ses bienfaits; il ne les perd jamais de vue, il ne fait rien que pour leur utilité, il leur rend par lui-même toutes sortes de services avec un cœur plein d'un zèle et d'un amour infini; et cependant ces ingrats ne l'aiment point. Il s'est chargé de la peine de leurs péchés, et tous les jours encore il souffre avec une patience inaltérable leurs rebellions et leurs outrages, il leur pardonne, il les recherche, il leur offre le premier son amitié, il ne peut avoir besoin d'eux, et il est, en quelque sorte, inconsolable quand il les perd, il triomphe quand il les recouvre, en un mot, il les aime au-delà de tout ce qu'on peut dire, et il ne peut en être aimé.

Quels sont les peuples si sauvages, si dépourvus d'humanité, à qui l'on pourrait tenir ce langage sans qu'ils nous regardassent nous-mêmes comme les plus durs, comme les plus inhumains de tous les peuples? Que diraient-ils quand ils apprendraient que pour nous engager à cet amour on a été contraint de nous le commander, sous peine de mort et d'une éternité de supplices, et que même ce commandement, cette peine n'a pu fléchir notre dureté? Avec quel étonnement ne s'écrieraient-ils pas : O âmes mortes, âmes insensibles! sous quel climat, sous quel ciel de fer et de bronze, sur quelle terre barbare et maudite habitent ces hommes sans cœur, ces hommes de marbre et de glace? Seigneur, nous ne méritons que trop tous ces reproches; mais, si vous ne changez nos cœurs par votre grâce, nous serons aussi insensibles à ces justes reproches qu'à tous vos bienfaits. *Da quod jubes, et jube quod vis :* Il faut que vous-même, par un effet de votre libéralité,

vous nous donniez cet amour que vous exigez avec tant de justice; tout ce que nous pouvons faire de notre part, c'est de penser souvent combien vous méritez d'être aimé, combien vous nous avez aimés malgré notre indignité; c'est de vous demander souvent cet amour que vous nous avez commandé, afin que, par son impression, nous commencions à faire sur la terre ce que nous devons faire dans le séjour de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

SUR L'HUMILITÉ CHRETIENNE.

Deux choses surtout doivent humilier les chrétiens, le souvenir de leurs chutes passées, la vue du péril où ils sont de retomber. J'ai péché, je puis pécher : deux réflexions bien capables d'étouffer l'orgueil.

Miserunt Judæi ab Hierosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à S. Jean pour lui faire cette demande : Qui êtes-vous (S. Jean, chap. I)?

De tous les vices de l'homme, le vice le plus naturel, le vice dont il est plus difficile de le guérir, c'est l'orgueil. Les précautions que Dieu a prises pour nous en défendre sont toutes devenues inutiles. L'argile dont nous sommes formés, le sépulcre où nous devons entrer, notre ressemblance presque entière avec les animaux les plus immondes, nos passions, nos faiblesses, nos erreurs, notre ignorance, tout cela ne peut nous humilier : nous sommes mortels, terrestres, aveugles, impuissants, variables, ou plutôt nous ne sommes rien de notre fonds ; et ce néant est orgueilleux. Qui pourra donc, ô mon Dieu, nous affranchir d'un mal si opiniâtre? Comment pourrons-nous acquérir cette humilité si importante, si nécessaire à tous les chrétiens, cette humilité sans laquelle il ne peut y avoir ni sainteté, ni piété, sans laquelle il n'y a pas même de salut pour nous? Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'un moyen efficace pour nous inspirer cette vertu, ce serait de nous faire souvent la demande qu'on fait aujourd'hui à saint Jean-Baptiste, cette demande d'où il prend occasion de pratiquer des actes d'une humilité si profonde : *Tu quis es?* Qui êtes-vous? Souffrez que je vous le demande aujourd'hui, chrétiens auditeurs, que je vous oblige à rentrer en vous-mêmes, pour y voir ce que vous avez à me répondre.

Ce sujet de morale, qui nous est si utile dans tous les temps, me paraît encore plus propre pour le temps où nous sommes. Nous voulons tous nous préparer à sanctifier la fête qui nous rappelle la naissance du Rédempteur, cette fête si solennelle, et où le ciel a coutume de verser des grâces si abondantes sur les âmes qu'il trouve disposées à les recevoir. J'espère que tous ceux qui forment cette assemblée s'y disposeront en multipliant leurs prières et leurs aumônes, en observant avec exactitude les jeûnes commandés par l'Eglise, en contemplant dans la retraite les admirables sentiments de Marie enceinte de Jésus-Christ, et les sentiments de Jésus-Christ enfermé dans le chaste sein de Marie. Mais il ne faut pas oublier que la disposition que les prophètes, que le précurseur de Jésus-Christ, que l'Eglise elle-même nous recommande le plus, c'est l'humilité : c'est à cette vertu qu'est promise la plénitude des bénédictions, que Jésus-Christ nous doit apporter en naissant : *Omnis vallis implebitur :* Toute vallée, c'est-à-dire toute âme humble et intimement persuadée de sa bassesse et de son néant, sera remplie et comblée de faveurs célestes. Adressons-nous à Marie, à cette mère, à cette vierge qui se montra si humble dans la plus grande élévation, et qui mérita par son humilité de concevoir le divin enfant dont nous attendons la naissance : *Ave, Maria.*

Quand je vous demande qui vous êtes, âme chrétienne, *tu quis es ?* je ne désire point savoir ni quels sont vos revenus, ni quel rang vous tenez à la cour, ni quel emploi vous avez dans l'Etat; vos richesses, vos charges, vos qualités, tout cela est à vous, mais ce n'est pas vous-même : je ne prétends pas non plus m'informer de votre noblesse; cette recherche me ferait connaître vos pères, vos aïeux plutôt que vous, qui peut-être avez dégénéré de leurs vertus, avez déshonoré et corrompu leur sang : non-seulement je ne veux examiner que ce que vous êtes vous-même, mais encore que ce que vous êtes par vous-même. Je sais que Dieu vous a fait raisonnable en vous créant, et qu'en vous rachetant le Fils de Dieu vous a fait chrétien. Si à la raison et au christianisme vous joignez l'espérance, la foi, l'amour de Dieu, ce sont là des dons surnaturels que vous tenez du Saint-Esprit. A l'égard des dons de la nature, tels que sont la force, la beauté du corps, les talents de l'esprit; si vous aviez pu vous donner ces avantages, vous pourriez sans doute vous les conserver : vous avez reçu tous ces biens dans le sein de votre mère, et elle ignore elle-même comment ils vous sont venus.

Il est vrai, me direz-vous, que je ne suis que cendre et poussière, c'est tout ce que je puis m'attribuer; mais cette cendre même, cette poussière dont vous êtes composé, ne la devez-vous pas au Créateur qui l'a tirée du néant? Faites-moi voir quelque chose en vous, quelque qualité que vous n'ayez reçue de personne, qui ne soit point empruntée, qui vous appartienne véritablement. Hélas! il n'y en a point d'autre en nous, chrétiens auditeurs, que la qualité de pécheur : c'est pourquoi, quand on nous demande ce que nous sommes, *tu quis es?* qui êtes-vous en vous-même et de vous-même? je suis pécheur ; c'est tout ce que nous pouvons répondre, et c'est ce que nous pouvons tous répondre. Il est peu de saints qui n'aient péché, il n'en est aucun sur la terre qui ne soit capable de pécher : que faut-il de plus pour porter à juste titre le nom de pécheur, et par conséquent pour avoir un sujet continuel de nous anéantir devant Dieu? Je tâcherai d'é-

claircir cette vérité dans les deux parties de cet entretien. Je montrerai dans la première combien les chutes passées nous doivent causer de confusion ; dans la seconde, combien nous devons être humiliés à la vue du péril où nous sommes de retomber. J'ai péché, je puis pécher : voilà deux considérations bien propres à étouffer l'orgueil dans une âme qui conserve encore les lumières de la raison, et à qui il reste un peu de christianisme. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme l'humilité est une vertu qui appartient à la morale chrétienne, et que la philosophie des païens avait ignorée, les saints Pères semblent avoir pris un soin tout particulier de nous en découvrir la nature et les effets. Saint Anselme dit qu il y a sept degrés d'humilité, saint Benoît en rapporte huit, et saint Grégoire le Grand en compte jusqu'à douze : mais pour ne rien dire ici que ce qui concerne précisément notre sujet, il est certain que l'humilité dont nous parlons ne consiste pas seulement dans l'étude que nous faisons pour nous connaître, mais dans une certaine confusion, dans une certaine horreur qu'on a de soi-même, fruits nécessaires de cette connaissance. En effet, lorsque je me considère avec quelque attention, je découvre en mon âme je ne sais quoi de honteux, je ne sais quoi dont j'ai sujet de rougir; cette rougeur est suivie du mépris et de la haine que je conçois contre moi-même, et je reconnais ensuite que je mérite d'être méprisé et d'être haï de tout le monde ; dans cette idée je me cache le plus que je puis, je ne marche que les yeux baissés, je n'ose presque ouvrir la bouche pour dire mon sentiment ; si l'on me calomnie, si l'on me maltraite, je souffre en silence tous ces outrages, parce que je crois qu'ils me sont dus.

Telle est l'image que Jésus-Christ nous a lui-même tracée de l'humilité dans la personne du publicain. Il nous représente ce pécheur au fond du temple de Jérusalem, qui n'ose ni s'approcher de l'autel, ni même regarder le ciel. Un pharisien orgueilleux l'envisage avec dédain, le met au nombre des scélérats et des voleurs ; l'humble publicain, loin de s'en offenser et de s'en plaindre, convient qu'il est en effet un grand pécheur, et demande grâce en frappant sa poitrine et en se prosternant contre terre : *Et publicanus a longe stans nolebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori.* O sainte humilité, vertu puissante qui désarmes le Seigneur, qui te fais aimer et des anges et des hommes, qui effaces les péchés, qui répares, qui rétablis tout si facilement, qui donnes aux autres vertus un lustre et un éclat qu'elles n'ont point par elles-mêmes, vertu qui sais l'art de relever nos propres défauts, nos plus grandes misères, et de nous y faire trouver une source de mérites, vertu pleine de charmes, par quelle voie pouvons-nous t'acquérir et te conserver éternellement? C'est, chrétiens auditeurs, en ne perdant jamais de vue l'énormité des péchés que nous avons commis, l'horrreur du supplice que nous avons mérité, l'incertitude où nous sommes d'avoir obtenu grâce.

Rien de plus facile, messieurs, que la pratique de l'humilité à quiconque a commis un péché mortel, et qui est assez heureux pour n'en avoir jamais commis, ou pour n'en avoir commis qu'un seul. En péchant, nous avons fait l'action la plus honteuse, c'est-à-dire la plus opposée à la justice, à la raison, à la bienséance, et par conséquent l'action la plus humiliante qu'il soit possible d'imaginer. J'ai offensé Dieu : sa grandeur, sa majesté infinie devait me tenir dans le respect si j'avais été raisonnable; sa bonté, son excellence, ses divines perfections m'auraient sans doute forcé à l'aimer si j'avais eu quelque sentiment humain. Peut-on porter plus loin l'audace, la brutalité, que d'outrager un maître de qui on n'a jamais reçu que du bien, et qui est le seul de qui on peut attendre sa félicité pour le temps et pour l'éternité ? Messieurs, de quelque côté qu'on envisage une offense de Dieu, il est impossible d'y rien trouver qui la justifie, qui en couvre ou qui en diminue la honte; toutes les lumières, soit naturelles, soit surnaturelles, ne peuvent servir qu'à la mettre dans un plus grand jour.

Je dis plus : tout ce qu'il y a de honteux dans tout ce dont nous rougissons naturellement, tout ce que l'honneur, la raison, la vertu condamne dans les actions les plus noires, tout cela est rassemblé dans un seul péché mortel. Je ne parle point ici de la honte que produisent la difformité, l'indigence, l'obscurité de la naissance, certaines maladies, quoiqu'elles ne soient pas le fruit des désordres. Je le sais, on rougit de tout cela ; mais ce n'est pas là, à proprement parler, une honte naturelle, c'est l'effet de la corruption de notre esprit qui abuse de tous les mouvements de la nature, qui en confond l'usage, ou qui s'aveugle lui-même à l'égard de la gloire et de l'infamie. Les véritables sujets de confusion sont certaines actions qui mettent au jour notre imprudence, notre lâcheté, notre perfidie, qui marquent de l'emportement, de l'ingratitude, de l'injustice et de l'impiété. Un ministre, expérimenté dans les affaires, qui s'est endormi dans une occasion où il s'agissait de tout, qui s'est laissé surprendre, qui a donné dans le piége qu'on lui a tendu, cet homme n'ose plus se montrer, il s'imagine que tout le monde lui reproche son inconsidération et sa négligence. Un général qui a fui devant un ennemi qu'il pouvait combattre et défaire aisément, s'il se remontre à la cour, ce n'est qu'avec une confusion dont seront touchés ses plus mortels ennemis. Un magistrat qui se pique de modération et qui s'est emporté avec indécence dans quelque occasion, un faux ami qui aura été surpris dans une lâche trahison, un homme qui veut passer pour avoir du sentiment et qui est accusé et convaincu d'être un ingrat et de rendre le mal pour le bien, une femme qui, par pure débauche, a man-

qué de fidélité à un mari aimable en s'abandonnant à un misérable, un avare qui a commis une injustice manifeste ou un meurtre pour s'enrichir, un impie dont les sacriléges sont venus à la connaissance du public; toutes ces personnes ont certainement sujet de rougir. Qui donc nous donnera des yeux, qui nous donnera les lumières des saints pour voir comment dans un seul péché se trouvent ramassées toutes ces sortes d'infamies, combien le péché est encore plus infâme, encore plus odieux que tout cela? Que dis-je? qui jamais pourra comprendre quel est l'aveuglement, la folie d'un pécheur, sa faiblesse, son peu de courage, la lâcheté de son procédé, sa brutalité, son humeur cruelle et intéressée, son insensibilité aux bienfaits qu'il a reçus, et l'horrible profanation qu'il fait des choses les plus sacrées?

Adam n'eut pas plus tôt mangé du fruit défendu, qu'il chercha les ténèbres pour couvrir sa honte, dit saint Ambroise. C'est parce qu'il fut éclairé d'une lumière qui lui fit voir la difformité du péché, c'est parce qu'après sa désobéissance il se trouva si indigne de vivre et de voir le jour, que, quoiqu'il n'y eût que lui d'homme sur la terre, il eût voulu pouvoir s'enterrer pour se cacher à lui-même la confusion qu'il souffrait. Caïn, qui pécha le premier après son père, ne cessa depuis son crime d'errer dans les plus épaisses forêts; il évitait partout la rencontre de ses frères, il craignait les yeux de ses propres enfants; couvert d'ignominie comme il l'était, il ne croyait pas que personne le pût souffrir dans le monde.

On s'étonne quelquefois de voir la modestie et la profonde humilité des plus grands saints. Pour moi, messieurs, quand ils auraient passé leur vie dans une parfaite innocence, je n'en serais pas surpris; mais si dans leur vie ils ont commis un seul péché mortel, je trouverais extrêmement étrange, si avec les lumières qu'ils ont reçues ils étaient moins confus, moins humiliés qu'ils ne le sont.

Quoi donc! la pénitence ne les a-t-elle pas entièrement purifiés de cette tache honteuse? Il y a bien de l'apparence; mais quand ils en auraient une certitude entière, il n'est pas nécessaire, pour nous conserver dans l'humilité, que le péché subsiste en lui-même, il suffit qu'il soit encore dans notre souvenir. C'est assez d'avoir commis une fois dans la vie une action infamante, pour être infâme toute la vie. Un homme qui a porté la fureur et l'ingratitude jusqu'à ôter la vie à celui qui la lui avait donnée, un traître qui a vendu sa patrie et fait périr son prince, un voleur, un faussaire, quelque grâce qu'on lui fasse, quoiqu'il obtienne l'abolition de son crime, ou par la faveur de ses amis, ou par l'indulgence de ses juges, cet ingrat, ce traître, ce voleur, ce faussaire ne laisse pas d'être noirci pour le reste de ses jours; il est forcé de se bannir de son pays, et d'aller chercher dans une province étrangère, et sous un nom emprunté, un asile contre l'ignominie qui le suit partout.

Les Juifs qui vivent encore dans quelques contrées du monde ne sont que les descendants de ceux qui firent mourir notre Rédempteur; ils n'ont eu aucune part à la trahison de leurs pères : et cependant ce crime fut si noir, que plus de seize cents ans n'en ont pu effacer la honte; on regarde encore cette malheureuse nation comme la lie et le rebut de l'univers, elle est aujourd'hui, et elle sera toujours un objet de mépris et de malédiction. Or, un chrétien qui a péché mortellement, si nous en croyons l'apôtre saint Paul, a crucifié Jésus-Christ, il l'a fait mourir, pour ainsi dire, de ses propres mains : que faudrait-il de plus pour déshonorer sa postérité jusqu'à la dernière génération? Pour lui, ne faut-il pas qu'il soit, ou bien insensible, ou bien aveugle, s'il ne trouve pas dans son péché une raison de s'humilier jusqu'à son dernier soupir?

Je conviens néanmoins, chrétiens auditeurs, qu'il y a des âmes assez lâches, assez brutales pour s'endurcir après un temps au souvenir des plus indignes actions; mais il me semble que c'est toujours une vue bien triste, bien humiliante que la vue du supplice dont on s'était rendu digne. Tel qui aura l'impudence de se vanter de ses vols et de ses meurtres sera confondu et accablé, si on lui reproche qu'il a mérité la peine due à ces sortes de crimes. Si cela est vrai, comment celui qui a péché mortellement peut-il se ressouvenir du supplice qui lui a été préparé, et avoir encore quelque sentiment d'orgueil? Quel bonheur pour la plupart de nous que notre Dieu soit infiniment miséricordieux! car si la clémence n'avait arrêté sa colère, nous brûlerions aujourd'hui avec ces victimes désespérées sur qui il exerce une si terrible vengeance. Si maintenant nous ne sommes pas dans ce séjour d'horreur et de grincements de dents, au milieu de ces feux épouvantables, on peut dire que ce n'est point pour avoir été trop peu criminels. Nos désordres ont demandé vengeance contre nous, nous avons été entre les mains de notre juge, nous avons été chargés et convaincus de crimes, nous avons été jugés dignes d'un tourment éternel, nous avons été, pour ainsi parler, jusque sur l'échafaud; et dans le temps que nous avons été dans ce déplorable état, on a fait main basse sur mille autres qui n'étaient pas plus coupables que nous, qui l'étaient peut-être beaucoup moins. On voit encore dans les enfers la place qui nous était destinée, et peut-être que cent millions de damnés blasphèment Dieu, et le blasphémeront éternellement de ce qu'il nous a épargnés, nous qui étions moins dignes qu'eux d'une pareille indulgence. Cette pensée a tenu les pénitents dans une profonde humilité; quelque saints qu'ils aient été, ils se sont toujours regardés comme des criminels sauvés du supplice, ils se sont comparés aux réprouvés, et dans cette comparaison ils ont cru se faire justice.

Je parle, messieurs, d'un saint Pierre d'une sainte Madeleine, de ces saints mêmes

qui ont été assurés de leur réconciliation, et qui ont été obligés de n'en pas plus douter que d'une vérité de foi. Pour nous qui ignorons encore si nos péchés nous ont été pardonnés, quels autres sujets n'avons-nous pas de nous humilier et de nous anéantir? Il faut l'avouer, chrétiens auditeurs, le comble de l'humiliation pour une âme qui a perdu la grâce de Dieu, quand elle n'aurait péché qu'une fois, c'est qu'elle ignore si elle a recouvré cette grâce précieuse. Je sais que des théologiens prétendent qu'on peut avoir, ainsi qu'ils s'expriment, une certitude théologique du pardon de ses fautes, c'est-à-dire la plus grande après la certitude de la foi; quelques-uns même ont avancé qu'à la vue d'une pénitence faite avec soin, on pouvait croire qu'on a reçu la rémission du péché, et le croire aussi fermement que l'on croit que Jésus-Christ est dans une hostie sur laquelle on a entendu prononcer les paroles sacramentelles. Mais, sans m'arrêter à expliquer ces opinions, qui ont néanmoins besoin d'être expliquées, je dis que c'est une vérité catholique, qu'on ne peut sur ce point avoir de certitude qui exclue toute sorte de doute, et qui par conséquent m'empêche de trembler. Je sais, hélas! je ne le sais que trop, que je me suis révolté contre Dieu, que je l'ai contraint de me haïr; mais quelqu'effort que j'aie fait depuis pour rentrer en grâce, je ne puis savoir si j'ai été assez heureux pour réussir.

Saint Augustin avait coutume de dire que les prêtres qui avaient vécu le plus saintement ne devaient pas laisser de faire pénitence à la mort, dans l'incertitude où ils étaient que leur premier repentir eût été accepté de Dieu. C'était un spectacle terrible, dit saint Jean Climaque, de voir dans le désert des pécheurs qui durant l'espace de trente années s'étaient punis eux-mêmes par toutes sortes de rigueurs, des hommes dont les pleurs avaient usé les yeux, des hommes dont les veines étaient épuisées de sang, des hommes à qui il ne restait plus qu'une peau desséchée et meurtrie par les chaînes dont ils étaient chargés, des hommes enfin à demi rongés par les vers, et qui d'une voix lamentable demandaient encore en mourant à ceux qui les exhortaient à la confiance : Eh quoi! pensez-vous que Dieu nous ait fait miséricorde? Chrétiens auditeurs, lorsque vous avez offensé Dieu, vous avez commis une faute que toutes les larmes des pénitents, tous les jeûnes des anachorètes, tout le sang des martyrs, que toutes les peines de cette vie et tous les tourments de l'autre ne sont pas capables de réparer. Qui donc vous a assuré que vous l'avez expiée, cette faute, vous qui n'avez pas fait un jeûne pour cela, pas versé une larme, qui au contraire avez continué d'épargner votre corps et de lui procurer même toutes sortes de délices? Vous avez demandé pardon à Dieu, comme David; mais ne vous l'a-t-il point refusé, comme à Saül, comme à Balthazar, comme à Antiochus, comme à Judas et à tant d'autres? *Nihil mihi conscius sum*, disait saint Paul, *sed non in hoc justificatus sum; qui autem me judicat Dominus est.* Je ne me sens coupable de rien, mais à quoi aboutit ce calme de ma conscience. C'est le Seigneur qui me juge, et il se peut faire que son jugement soit tout opposé au témoignage que me rend ma conscience; *qui autem me judicat Dominus est.*

Mais si depuis ma conversion non-seulement je ne suis plus retombé, mais j'ai même embrassé les exercices de la charité et de la mortification chrétienne, si j'ai conçu un amour particulier pour la prière, si je vis dans un éloignement entier du monde et de tout ce que le monde estime; si telle est votre situation, Dieu en soit loué éternellement, vous avez lieu sans doute d'être tranquille. Heureuses marques d'une véritable réconciliation, que cette haine pour le monde, que cet amour pour la retraite et pour la prière! Souvenez-vous cependant que ce ne sont pas là des marques absolument infaillibles, et que, loin de vous dispenser de craindre et d'avoir de bas sentiments de vous-même, ce ne sont que des signes équivoques, que des signes même suspects, s'ils ne sont fondés sur la crainte et sur l'humilité.

De là vient la défiance où j'ai toujours été à l'égard de ces personnes qui, dans la profession qu'elles font de la piété, sont si contentes d'elles-mêmes, et ne le sont presque que d'elles-mêmes; de ces hommes qui ne sont pas plus tôt sortis de leurs désordres qu'ils s'érigent en censeurs publics; de ces hommes qui font parade de zèle, mais d'un zèle aveugle et inconsidéré, qui prétendent réformer tout l'univers; de ces saints et de ces saintes qui cherchent à se distinguer des autres, qui se piquent de savoir les secrets de la vie spirituelle, qui croient qu'on ne peut s'éloigner de leur conduite sans s'égarer, qui se comparent, qui se préfèrent en secret à toute la terre. Quand ces personnes auraient le bonheur de converser avec les anges, quand elles seraient parvenues au plus haut degré de la contemplation, rien de tout cela ne me persuadera de leur sainteté, je douterai toujours si ce n'est point le démon qui se joue d'elles. Je ne veux point, dit Thomas à Kempis, je ne veux point de consolation qui ôte la componction, je ne veux point de ravissement qui fasse perdre l'humilité. D'ailleurs tout le monde convient que la charité est le lien de la perfection, qu'elle en est le comble, qu'elle est la perfection même. Or, cette vertu, selon la définition de saint Paul, diffère peu de l'humilité, ou du moins elle ne saurait être sans elle. *Charitas patiens est.* La charité, dit-il, est patiente, parce que les personnes qui en sont remplies se croient dignes de mépris, dignes même des derniers supplices; de quelque dureté dont on use envers elles, elles trouvent toujours qu'on les épargne; *benigna est*, elle est douce et indulgente, parce qu'elle pense avoir besoin elle-même qu'on ait pour elle de l'indulgence; *non æmulatur, non inflatur*, un cœur que l'amour de Dieu possède ne s'enfle point de sa réputation, il n'est point jaloux de la réputation d'autrui; *non est ambitiosa*, il ne

cherche point l'honneur, parce qu'il n'ose croire qu'il le mérite; *non cogitat malum*, la charité ne forme point de soupçons désavantageux, elle se persuade que tout le monde a des intentions droites, et que les plus méchants sont encore meilleurs qu'elle. De sorte, messieurs, que si la honte que doivent me causer mes péchés passés, si le souvenir du supplice que je n'ai pas subi, il est vrai, mais dont je ne m'étais rendu que trop digne, si l'incertitude où je suis d'être sorti d'un état si dangereux, si infamant, si rien de tout cela n'est capable de m'humilier; ce défaut d'humilité, si je m'en aperçois, doit enfin abattre mon orgueil, puisque je ne puis avoir de preuve plus convaincante que je n'ai nul amour pour Dieu, et par conséquent nulle vertu.

Non, sans doute, cette sainteté qui m'enfle et qui me remplit d'estime pour moi-même n'est pas la véritable sainteté, puisqu'on ne peut être saint qu'on ne soit humble. Que me sert-il de n'être plus colère, intempérant, impudique, si je suis esclave de l'orgueil, de ce vice encore pire que tous ceux que j'ai quittés? Les pharisiens étaient pleins de zèle pour l'observation de la loi, ils faisaient de grandes libéralités aux pauvres; tout cela, parce qu'ils n'étaient pas humbles, n'a pas empêché qu'ils n'aient été maudits par Jésus-Christ. Lucifer n'a aimé ni les richesses, ni les plaisirs, il n'était pas même susceptible de ces passions; il est cependant le plus grand ennemi de Dieu et le chef des réprouvés, parce qu'il s'est trop aimé soi-même. Je ne suis pas semblable au reste des hommes qui s'enrichissent du bien d'autrui, et qui font gloire de leurs adultères : *Non sum sicut cœteri hominum, raptores, adulteri.* Mais je suis semblable au démon, et peut-être que j'ajouterai bientôt à l'orgueil de cet esprit superbe l'avarice et l'incontinence : c'est un second motif d'humilité que nous fournit la qualité de pécheur qui nous est propre. Je suis pécheur, non-seulement parce que j'ai péché, mais encore parce que je puis pécher. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une vérité catholique, que la grâce de la persévérance est essentiellement une grâce; c'est-à-dire qu'il n'est point d'action, quelque héroïque qu'elle puisse être, point de vie si pure et si sainte qui puisse la mériter. De cette proposition il est facile de conclure qu'il n'est point d'homme assez saint pour être incapable de commettre un péché mortel, point d'homme qui, après avoir péché ne puisse mourir dans l'impénitence, et qui, par conséquent, ne puisse être damné. Ce malheur arrivera-t-il en effet ou n'arrivera-t-il pas? C'est un secret que Dieu s'est réservé à lui seul; et cette réserve, qui nous tient dans l'incertitude, doit nourrir en nous l'humilité et la crainte. Car, en premier lieu, je dis que la sainteté, qui nous éloigne du mal, ne nous affranchit pas du péril de le commettre : de même qu'un homme qui gravit sur une montagne s'éloigne à la vérité du fond du précipice à mesure qu'il avance vers le sommet; mais en est-il moins en danger de tomber? tout ce qu'il gagne à cet égard en montant, n'est-ce pas d'être exposé à une chute plus funeste? De là vient qu'un saint, bien loin de vivre dans une plus grande sûreté, doit craindre, au contraire, encore plus qu'un homme d'une vertu médiocre, dit saint Jean Chrysostome, parce que le péril de tomber étant égal pour l'un et pour l'autre, le premier tomberait de plus haut et se ferait par sa chute de plus mortelles blessures. Ainsi, dit le même saint, le recouvreur qui monte sur les toits d'un palais élevé sent redoubler sa frayeur à mesure qu'il approche du faîte. Non-seulement il n'est point d'homme si saint qui ne puisse pécher à chaque moment; il n'est pas même de péché si énorme, si honteux, dont il ne puisse se souiller : *Non est peccatum quod facit unus homo, quod non possit facere alter homo.* C'est la pensée de saint Augustin : pensée humiliante, chrétiens auditeurs, pour quiconque veut l'approfondir. Peut-être vous applaudissez-vous lorsque vous apprenez qu'une personne de votre profession, de votre âge, est tombée dans le désordre; il vous semble que vous avez lieu de vous préférer à elle, et d'admirer votre vertu et votre constance. Pour moi, je vous avoue que rien n'est plus capable de rabattre mon orgueil, qu'un accident de cette nature. Eh quoi! si je marche avec plusieurs autres par un sentier étroit sur le bord d'un précipice, est-il rien qui puisse me donner plus de frayeur que de voir tomber à mes yeux la plupart de ceux qui m'accompagnent?

Depuis le péché du premier homme on peut dire que nous sommes tous frappés du même mal, la concupiscence déchaînée cause dans tous les mêmes ravages. Quand je vois que mon frère pèche, que par la violence de ses passions il est emporté dans le crime, puis-je ne pas trembler, moi qui me sens le même penchant, la même faiblesse? N'ai-je pas une nouvelle raison de craindre en le voyant mourir du mal dont je suis atteint? Est-il possible, disait autrefois un saint solitaire, lorsqu'il voyait commettre quelque faute considérable, est-il possible que je puisse être tenté de faire cette action scandaleuse, ce péché infâme, ce sacrilége, que je puisse même succomber à cette tentation? Peut-être que si je me fusse trouvé dans la même occasion, j'aurais commis la même faute; je m'y trouverai peut-être un jour, et sur quel garant oserais-je me flatter que je serai plus invulnérable que ce malheureux qui s'est laissé vaincre?

Je dis, en troisième lieu, que non-seulement il n'est point de péché si énorme que les plus grands saints ne puissent commettre, j'ajoute qu'il en est peu que de très-grands saints n'aient commis en effet. Je me sens saisi de crainte, quand je pense que c'est une vérité de foi, que même les gens de bien peuvent se précipiter dans les derniers dérèglements : mais quand j'apprends que l'expérience a confirmé dans tous les siècles, et confirme encore tous les jours cette vé-

rité, peu s'en faut que je ne me regarde déjà comme perdu, du moins n'ai-je plus de peine à me mettre au rang des plus grands pécheurs. Quoi! David, l'homme selon le cœur de Dieu, est devenu adultère et parricide! Salomon, le plus sage, le plus éclairé, le plus religieux de tous les princes, a adoré des idoles d'or et d'argent! Saint Pierre, le chef des apôtres, la pierre fondamentale de l'Eglise, a renoncé Jésus-Christ! Dans l'histoire des héros du christianisme, dans l'histoire des martyrs, je trouve des corps brûlés à demi par les flammes, dévorés à demi par les bêtes féroces, des hommes qui, sur le point de recevoir la couronne immortelle, se sont laissé surprendre aux ruses de l'ennemi, des anachorètes consumés de jeûnes qui n'ont pu résister aux attraits de la volupté. Hélas! Seigneur, ne nous exposez pas aux tentations; faibles roseaux, comment ne plierions-nous pas où les plus fermes colonnes, où vos plus fidèles serviteurs ont succombé?

Ce n'est pas tout, chrétiens auditeurs, les hommes les plus saints peuvent perdre la grâce de Dieu; ils la peuvent perdre par les plus horribles péchés, ils la peuvent même perdre pour ne la recouvrer jamais: quelque zélés qu'ils soient, ils ne savent point s'ils persévéreront. La prédestination des hommes est un mystère caché, un mystère dont il ne faut pas juger par notre disposition présente. Quelque fervent que vous soyez, vous pouvez changer sans retour; quelque fervent que vous soyez, vous avez également à craindre, et d'être inconstant dans le bien, et d'être obstiné dans le mal après votre chute. C'est dans cette pensée que je trouve un admirable remède contre ces mouvements d'orgueil qui nous portent à mépriser les pécheurs ou à nous préférer à eux. Cet homme est vicieux, je me crois vertueux: peut-être que je me trompe dans l'un et dans l'autre de ces sentiments; mais quand ces sentiments seraient véritables, il se peut faire néanmoins que cet homme soit prédestiné et que je sois réprouvé. Il pèche aujourd'hui, peut-être pour se relever demain; et peut-être que je pécherai demain, pour ne me relever jamais. Qui m'a dit que ce pécheur ne sera pas un jour un second saint Augustin, tandis que je finirai peut-être aussi mal que ce saint avait commencé? Peut-être que Dieu l'a aussi destiné pour être un modèle de pénitence, et moi pour être un exemple de terreur à tous les présomptueux.

Combien connais-je de personnes qui m'ont autrefois scandalisé, et dont les saints exemples m'édifient aujourd'hui, et me couvrent de confusion? Lorsque le bon larron se faisait redouter par ses meurtres et par ses rapines, aurait-on pensé qu'il dût monter au ciel avec Jésus-Christ? Au contraire, lorsque Judas suivait le Sauveur, qu'il faisait des miracles en son nom, eût-on pu croire qu'il était sur le point de descendre dans les enfers, dans le temps même que le Fils de Dieu mourait pour en délivrer le genre humain? Simon le lépreux jugeait Madeleine dans son cœur, et dans ce même moment, Dieu la justifiait et la comblait de mille grâces; on la traitait encore de pécheresse, et elle était déjà, après Marie, la plus fidèle épouse que le Saint-Esprit eût sur la terre. Enfin, les pharisiens ont condamné son luxe et ses dissolutions, et elle condamnera un jour leur incrédulité et la dureté de leur cœur.

Après toutes ces considérations, comment est-il possible, chrétiens auditeurs, que nous ayons quelque sentiment de vaine gloire? Quand Dieu nous révélerait que nous sommes parvenus à un haut degré de perfection, et qu'il nous répondrait de notre persévérance, nous n'aurions pas même alors sujet de nous élever. Une âme sainte est comme une femme de la lie du peuple, à qui on a ôté ses haillons, pour la revêtir de pourpre: sous cet habit nouveau, qui ne lui appartient pas, la pudeur naturelle lui fait sentir combien il y a de distance entre cet éclat emprunté et la bassesse où la réduit son indigence. Si nous étions assurés de persévérer dans le bien jusqu'à la mort, nous aurions lieu, sans doute, de goûter la plus douce joie, mais non pas de nous enfler d'orgueil; puisque, même en ce cas, la persévérance ne serait pas le fruit de nos mérites, ce serait toujours un pur effet de la miséricorde de Dieu, une grâce entièrement gratuite. Mais qu'il s'en faut que nous soyons dans une situation si avantageuse! Notre vie passée nous doit faire horreur! Aujourd'hui même, nos actions les plus saintes sont remplies de mille défauts; pour l'avenir, c'est un abîme impénétrable que Dieu seul peut découvrir. Je sais que je peux changer, rentrer dans le mal, m'y obstiner, y mourir; je sais qu'on est d'autant plus près de ce malheur, qu'on s'en défie moins. Qui m'a répondu que je ne suis point du nombre de ces réprouvés, dont parle saint Augustin, que Dieu relève pour un temps, afin que leur conversion encourage ses élus, et qu'il laisse retomber ensuite, afin que leur rechute retienne les mêmes élus dans une défiance salutaire? Je marche au milieu de mille piéges, de mille embuscades, de mille ennemis; je ne sais si je me sauverai de tant de périls; en tout cas, il est certain que, si j'en sors, ce ne peut être que par le secours de l'humilité. Soyez donc humbles, nous dit saint Paul, ne cessez jamais de craindre: *Noli altum sapere, sed time.*

Craignez les péchés de votre jeunesse, qui subsistent peut-être encore dans la tache qu'ils ont imprimée à votre âme, et par conséquent dans la haine du Seigneur, qu'ils ont méritée: craignez vos péchés présents; quelque légers qu'ils vous paraissent, ils sont capables de détourner certaines grâces décisives d'où dépend votre salut; craignez vos péchés à venir, qui vous égaleront peut-être en peu de temps aux plus scélérats de tous les hommes: *Noli altum sapere, sed time.*

Craignez Dieu, parce que sans son secours vous tomberiez dès à présent dans les plus horribles dérèglements; craignez le monde,

dont le souffle est si contagieux ; craignez le démon, dont les artifices sont si subtils, craignez-vous vous-mêmes qui êtes si faibles, si inconstants ; craignez vos yeux, vos oreilles, tous vos sens ; ce sont autant de portes par où le péché peut entrer ; craignez vos passions, qui vous y portent, qui vous y entraînent malgré vous ; craignez jusqu'à vos bonnes œuvres, jusqu'aux victoires que vous remportez sur vous-mêmes et sur les tentations, puisque, selon saint Cyprien, le démon n'est jamais plus redoutable que lorsqu'il a été vaincu, parce qu'alors il prend avantage de sa défaite pour nous porter à la vaine gloire ; encore plus que tout le reste craignez cet orgueil que Dieu ne peut souffrir, cette fausse confiance qui vous conduirait à une perte assurée.

C'est dans cette vue que le sage recommande avec tant de soin cette crainte si salutaire, cette crainte qu'il regarde comme une source de bonheur, selon ces paroles : *Beatus homo qui semper est pavidus :* Que cette âme est heureuse, cette âme qui est toujours humble, toujours timide! Je dis qu'elle est heureuse, chrétiens auditeurs, parce que cette humilité n'est pas une humilité qui abatte le courage ; parce que cette crainte n'est pas une crainte qui trouble, au contraire elle nourrit en nous cette magnanime confiance qui attend tout de Dieu, et qui espère avec d'autant plus de certitude, qu'elle n'attend rien que de lui seul ; cette âme est heureuse, parce que cette crainte l'affranchit de toute autre crainte ; parce que cette humilité met à couvert toutes ses autres vertus, et lui assure autant qu'il est possible sa persévérance. *In veritate didici nihil esse æque efficax ad gratiam Dei promerendam, retinendam, recuperandam, quam si omni tempore coram Deo inveniaris non altum sapere, sed timere.* Ce sont les paroles de saint Bonaventure. Oui, dit le saint docteur, j'ai appris par l'expérience que rien n'est plus efficace pour gagner l'amitié de Dieu, pour la conserver, pour la recouvrer quand on l'a perdue, que de s'humilier en la présence du Seigneur, que de craindre ses jugements. Dieu résiste aux superbes, chrétiens auditeurs ; mais il faut qu'il cède à l'humilité de ceux qui le craignent, il faut qu'il s'approche d'autant plus d'eux qu'ils tâchent de s'en éloigner par modestie, il faut qu'il ait soin de les relever à proportion qu'ils s'abaissent ; enfin il ne peut se défendre de les combler de grâces dans ce monde, et de gloire dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LE JEUNE ET SUR L'ABSTINENCE DU CARÊME.

Le chrétien qui n'observe pas l'abstinence et les jeûnes de l'Eglise commet un péché grief, où, comme dans le péché d'Adam, il entre de la désobéissance et de l'infidélité; il commet un péché contagieux, qui est, comme le péché d'Adam, la source de plusieurs péchés, et dans nous, et dans les autres.

Cum jejunatis, nolite fieri, sicut hypocritæ, tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes, comme les hypocrites (S. Matth., chap. VI).

Messieurs, il est bien difficile de voir revenir tous les ans le saint jeûne où nous entrons aujourd'hui, sans nous ressouvenir avec douleur que c'est un des sujets qui a porté une partie de l'Europe à se séparer de l'Eglise universelle, et qui retient encore aujourd'hui dans le schisme cette partie séparée. Il est étrange que des personnes qui font profession de la loi de Jésus-Christ condamnent une observance que les premiers fidèles ont embrassée avec tant de ferveur, une observance dont Jésus-Christ lui-même nous a donné le premier exemple. Il est étrange qu'on veuille faire passer pour nouveauté une coutume dont tous les saints Pères font mention, une coutume qui du temps de saint Basile, il y a mille trois cents ans, était déjà vénérable par son ancienneté. Ayez, dit ce Père, ayez de la vénération pour l'âge du jeûne. Comment peut-on nous reprocher comme un abus l'abstinence de certaines viandes, de ces viandes dont l'usage a été inconnu aux hommes jusqu'au déluge, et dont saint Jean-Baptiste s'est abstenu dans le désert, de ces viandes que la plupart des saints anachorètes, qui ont vécu dès la fin du troisième siècle, s'étaient entièrement interdites ? Pourquoi traiter de coutume superstitieuse un exercice de pénitence et de mortification qui désarme la cupidité et qui donne des forces à la vertu ? Pourquoi nous faire un crime de l'obéissance que nous rendons à notre mère dans une chose sainte par elle-même, et autorisée par la pratique de tous les saints de l'un et de l'autre Testament ?

Mais, quelque déplorable que soit ce mal, nous avons, messieurs, des sujets de plaintes qui nous touchent encore plus : ce n'est plus sur nos adversaires, c'est sur nous-mêmes que tombent ces plaintes. Bien des catholiques, dit-on, jeûnent à peu près comme nos réformateurs ; les uns sur un prétexte, ceux-ci sur un autre, se font dispenser ou se dispensent eux-mêmes du précepte ecclésiastique : tandis qu'on est prêt à mourir pour soutenir la sainteté du carême, on ne fait pas difficulté de le rompre pour les plus légères incommodités, pour de fausses raisons et souvent même sans aucune raison. Quelle honte pour nous, chrétiens auditeurs, quelle honte de déshonorer nous-mêmes la religion que nous professons, de nous confondre avec ceux qui se sont séparés de nous, et de détruire notre croyance par notre propre conduite ! J'espère que vous me verrez sans peine m'élever aujourd'hui contre ce désordre, afin, s'il est possible de l'arrêter dès le premier jour. Je ne parlerai point pour ceux qui pèchent par libertinage et par un mépris formel de nos saintes lois ; je convertirais plutôt des hérétiques, que je ne ramènerais

ces sortes de gens à leur devoir : je m'adresse particulièrement à ceux qui révèrent tous les préceptes de l'Eglise, mais qui manquent de courage et de ferveur pour les accomplir; je parle surtout à ces personnes qui ont un soin excessif de leur corps et de leur santé, qui demandent trop facilement des dispenses, et qui sous couleur de discrétion et de prudence succombent à la tentation du démon qui les presse de manger du fruit défendu. Je ne doute point que ces chrétiens trop peu fervents ne se rendent à mes raisons, et que dès aujourd'hui ils ne commencent à observer la loi du jeûne, pour continuer jusqu'à ce jour ce saint exercice. Vierge sainte, toute mon espérance est fondée sur votre protection : je vous la demande par la prière que nous croyons vous être la plus agréable : *Ave, Maria.*

Il est certain, messieurs, que l'intempérance qui perdit le premier homme dans le paradis terrestre fut une faute assez légère en elle-même ; car enfin il ne mangea que du fruit, et l'Ecriture ne dit pas qu'il en prit avec excès : son péché néanmoins fut énorme : premièrement à cause de ses circonstances ; en second lieu, à raison de ses conséquences. Il fut énorme dans ses circonstances, parce que Dieu lui ayant défendu ce fruit, et lui ayant prédit que la mort serait la peine de sa contravention, s'il y touchait, il méprisa ce précepte et n'ajouta point foi à la prédiction du Seigneur : ainsi il se rendit par là coupable en même temps d'un double crime, d'une désobéissance et d'une espèce d'infidélité. Ce péché fut encore énorme, si nous en jugeons par les suites, parce qu'en révoltant la concupiscence, il fut la source de tous les péchés qu'Adam commit depuis, et de tous les péchés qu'ont commis après lui ceux de sa race.

Voilà, messieurs, l'image la plus naturelle que je pouvais souhaiter pour vous faire comprendre quel mal fait un chrétien qui n'observe pas ou l'abstinence ou les jeûnes de l'Eglise. Quel grand péché peut-on commettre en mangeant un peu de viande pendant le carême et en faisant deux ou trois repas chaque jour ? Rien sans doute ne déroge en cela aux règles de la sobriété; mais, pour d'autres raisons, cette liberté qu'on se donne est un grand péché; il est grand par ses circonstances, il est grand encore dans ses conséquences : par ses circonstances, il y entre, comme dans le péché d'Adam, et de la désobéissance et de l'infidélité : je le ferai voir dans mon premier point; par ses conséquences, il est, comme le péché d'Adam, la source de plusieurs péchés, et dans nous, et dans les autres : ce sera le second point. Voilà tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

De tout ce que l'on publie aujourd'hui contre l'Eglise romaine, il n'est rien de moins plausible que le reproche qu'on lui fait d'avoir introduit une nouveauté en établissant ce jeûne de quarante jours. Pour oser lui faire un pareil reproche, il faut n'avoir jamais lu de saint Père, ou les démentir tous sans exception, puisqu'il n'y en a pas un seul qui n'ait parlé de cette coutume, qui ne l'ait louée, qui ne l'ait recommandée comme une institution apostolique aussi ancienne que l'Eglise même. Clément le Romain, qui a fait un corps de toutes les constitutions ecclésiastiques, en a une des apôtres qui contient le précepte du carême. Cette même constitution est rapportée par saint Jean de Damas, par saint Anastase, qui était évêque d'Antioche il y a plus de mille ans, et de plus par saint Jean Chrysostome. Saint Pierre Chrysologue dit en termes formels que le jeûne que nous faisons durant quarante jours n'est point une invention des hommes, mais un commandement de Dieu : *Quod quadraginta diebus jejunamus, non humana inventio, sed auctoritas divina est.*

Oui, messieurs, on a observé le carême dès le temps des apôtres, et la loi qui en fut faite dès lors n'a jamais été révoquée. Il est vrai qu'il y a une grande différence entre la rigueur dont on a usé à l'égard des chrétiens durant l'espace de plusieurs siècles, et l'indulgence qu'on a pour les fidèles d'aujourd'hui. Premièrement, il ne leur était permis de prendre chaque jour qu'un seul repas, et seulement après le coucher du soleil, c'est-à-dire environ six heures après midi. Cette rigoureuse pénitence s'observait encore du temps de saint Bernard, il n'y a pas plus de cinq cents ans : c'est ce grand saint qui nous l'apprend lui-même dans le troisième sermon qu'il a fait sur le carême ; il prétend que cette coutume a encore toute sa vigueur, que les rois et les princes ne s'en exemptent pas plus que le peuple et les personnes retirées dans les cloîtres. En second lieu, l'usage du vin, l'usage de la chair, étaient également défendus ; les seuls mets permis, c'étaient des herbes, des légumes, dont l'eau ou un peu d'huile faisaient tout l'assaisonnement. L'Eglise a beaucoup relâché de cette sévérité : sans parler des dispenses qu'on accorde assez facilement en certains temps et en certains lieux, l'Eglise, en mère compatissante, souffre qu'on avance le repas de cinq ou six heures, qu'on en fasse même un second, quoique beaucoup plus léger que le premier; qu'on serve sur les tables toutes sortes de poissons, et qu'à l'égard du vin on en prenne autant qu'il faut pour satisfaire la nécessité.

Ce qu'il y a dans ceci de surprenant, c'est que tandis que le jeûne s'est pratiqué dans toute la rigueur que nous l'avons dit, la plupart des chrétiens le portaient encore plus loin et faisaient volontairement beaucoup plus que la loi n'exigeait d'eux ; au lieu que depuis qu'on l'a presque détruit à force de l'adoucir, on ne fait pas même ce qui est indispensablement prescrit. Saint Jean Chrysostome, dans sa quatrième homélie sur la Genèse, dit que dans la ville de Constantinople, où il prêchait, les fidèles, par une sainte émulation, semblaient disputer à qui jeûnerait le plus austèrement. Les uns ne mangeaient que de deux en deux jours ; les autres se contentaient chaque jour d'une lé-

gère portion de pain, et passaient ainsi tout le carême. Saint Augustin dans un traité qu'il fait des mœurs de l'Eglise témoigne que de son temps on voyait non-seulement des hommes, mais encore des femmes, de jeunes filles même, qui demeuraient souvent trois jours entiers, quelquefois plus longtemps, sans rien prendre pour soulager leur faim et même leur soif : *Totum triduum, et amplius sæpissime, sine cibo et potu.*

Telle était la ferveur des chrétiens de ce temps-là; loin d'être rebutés par la sévérité des lois de l'Eglise, ils se prescrivaient à eux-mêmes des règles incomparablement plus étroites. Et nous, messieurs, lorsque cette mère tendre a tant d'égards à notre faiblesse, à notre peu de courage, lorsqu'elle semble condescendre en quelque sorte à notre sensualité, nous refusons de lui obéir. Si ces anciens fidèles avaient osé se dispenser des obligations gênantes qu'elle leur imposait à l'égard du jeûne, on aurait traité cette faute de lâcheté, de désobéissance, de dépit ; mais aujourd'hui que le jeûne qu'elle nous ordonne est plutôt un régime de santé qu'un exercice de pénitence, le refus que nous faisons de lui obéir ne doit-il pas être regardé comme une rébellion ouverte, comme un mépris formel de l'autorité qu'elle a sur nous? C'est un crime de désobéir à une mère, quelque sévère qu'elle soit, quelque rigoureux que soient ses commandements, dès qu'elle n'exige rien ni de criminel, ni d'impossible : mais désobéir dans des choses faciles à une mère indulgente qui nous épargne, qui nous ménage en tout, c'est une impiété, c'est une brutalité qui mérite toutes les malédictions et du ciel et de la terre.

Notre désobéissance est encore en ce point entièrement semblable à la désobéissance d'Adam. Ce père rebelle ayant la liberté de manger de tous les fruits du paradis terrestre, à la réserve d'un seul, refusa de s'abstenir de ce fruit qui lui était expressément et uniquement défendu. Si le précepte ecclésiastique nous réduisait au seul nécessaire, au pain, à l'eau, s'il ne permettait que les fruits et les herbes crues, les hommes voluptueux, les hommes sensuels auraient un prétexte pour le violer ; mais aujourd'hui qu'ils ont le choix de tant de mets, de tant d'assaisonnements différents, mais dans ce siècle où le luxe des tables surpasse en carême le luxe de toutes les autres saisons de l'année, maintenant que la sensualité, que la délicatesse préfère les viandes qu'on sert pour le jeûne, à toutes les viandes dont l'usage nous est interdit, aujourd'hui que l'art va jusqu'à donner au goût le même plaisir qu'on aurait à manger les chairs les plus exquises ; n'est-ce pas une fureur, une manie horrible, de ne vouloir pas s'en contenter? Pouvant se satisfaire innocemment, n'est-ce pas une manie d'aimer mieux des plaisirs auxquels nos lois attachent un crime? Ce n'est pas, chrétiens auditeurs, que j'approuve le relâchement de ceux qui recherchent toutes ces délices dans un temps destiné à la mortification : car ce n'est pas là embrasser l'abstinence, dit saint Augustin, c'est seulement passer d'un excès à un autre excès : *Non enim hoc suscipere abstinentiam, sed mutare luxuriam.* Mais je m'étonne qu'il y ait des chrétiens qui ne peuvent pas même se borner à ces délices permises, et qui semblent chercher plutôt à offenser Dieu qu'à contenter leurs appétits mal réglés. Jugez de là, messieurs, si le Seigneur, qui a prononcé tant d'anathèmes contre les enfants qui manquent de respect à ceux qui les ont mis au monde, si ce maître souverain de tous les hommes laissera impuni le mépris que nous faisons des volontés de l'Eglise, de cette mère à qui nous devons notre naissance spirituelle et le droit que nous avons au ciel.

J'ai dit qu'on ne pouvait enfreindre le précepte du jeûne sans se rendre coupable de désobéissance envers l'Eglise, j'ajoute que cette infraction renferme une espèce d'infidélité et d'apostasie. Pour comprendre cette vérité, il faut supposer que ce jeûne de quarante jours a été institué pour solemniser la mémoire des douleurs de Jésus-Christ, et nous faire faire comme un aveu public de la croyance où nous sommes qu'il est mort pour nous sauver. C'est ainsi qu'en parlent saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, Théodoret et tous les autres Pères qui ont traité cette matière. C'est pour cela que les hérétiques montanistes, qui soutenaient que les trois personnes divines s'étaient incarnées, instituèrent trois carêmes pour se distinguer de ceux qui étaient dans une croyance contraire : *Illi*, dit saint Jérôme, dans une lettre qu'il a écrite contre Montanus, *illi tres in anno faciunt Quadragesimas, quasi tres passi sint Salvatores.* Les marcionites et les manichéens, qui disaient que la résurrection de Jésus avait été une fausse résurrection par laquelle il avait plu à Dieu de tromper les hommes pour les punir, ces hérétiques voulaient qu'on jeûnât tous les dimanches, parce que tous ces jours sont consacrés à l'honneur de ce mystère. Les conciles, qui condamnèrent les dogmes impies de ces hommes pervers, défendirent expressément l'observation de leurs jeûnes sacriléges, comme si de les observer c'eût été se déclarer partisan de leurs erreurs. De là on conclut nécessairement que le jeûne n'a pas été établi pour la seule expiation des péchés ou pour la mortification de la chair, mais encore pour être une marque de notre foi, pour être comme un témoignage public de la religion qu'on professe. Voilà pourquoi saint Jean Chrysostome ne fait pas difficulté de dire que quiconque ne jeûne pas le carême ne croit ni en Jésus-Christ, ni en sa croix; qu'il n'est pas seulement un ingrat, mais encore un infidèle ; qu'il n'est pas seulement un mauvais chrétien, mais qu'il n'est pas même chrétien.

Ceci est d'autant plus vrai à notre égard, chrétiens auditeurs, que nous vivons parmi des personnes qui, pour se distinguer de nous et pour faire remarquer leur prétendue réforme, nous reprochent notre pénitence comme un abus, et affectent de manger de

la chair les jours que l'Eglise le défend. Nous ne pouvons donc prendre la liberté qu'ils prennent, sans nous confondre en quelque sorte avec eux, et sans nous rendre suspects aux véritables catholiques. Hélas ! si nous aimions un peu notre religion, que cette raison serait forte pour dissiper tous les vains prétextes dont notre lâcheté a coutume de se couvrir ! Quoi ! il s'agit ici de donner des marques de ma croyance, et de faire connaître ce que je suis ? Oui, dût-il m'en coûter la vie, on saura que je crois en Jésus-Christ crucifié, et que je suis un membre de son Eglise. Nicéphore, au dix-septième livre de son Histoire ecclésiastique, raconte un fait bien édifiant arrivé à Constantinople sous le règne de Justinien. Cette ville étant affligée de la famine, et le temps du carême étant survenu avant que Dieu eût retiré ce terrible fléau, l'empereur fit ouvrir les boucheries et publier, pour cette année-là, une dispense générale de l'abstinence ordinaire. Mais comment croyez-vous que fut reçu un ordre si juste et si nécessaire ? O heureux siècle ! nous reste-t-il aujourd'hui une étincelle de cette ancienne ferveur ? Messieurs, dans toute cette grande ville, dans une calamité si triste et si pressante, il ne se trouve pas un seul chrétien, pas un seul qui consente à profiter de la grâce qu'on veut faire. Ce n'est pas tout : la dispense ne fut pas plus tôt promulguée, que tout le peuple courut assiéger le palais, demandant avec larmes qu'il plût à l'empereur de la révoquer et de faire observer les anciennes lois ; il disait, ce peuple fervent, qu'avant de les violer, il se laisserait consumer par la faim. Ne penserait-on pas qu'il s'agit ici des autels du Dieu vivant, et qu'on menace ces zélés citoyens de leur arracher du cœur leur religion ?

L'historien des Juifs rapporte que ceux de sa nation ayant ouï l'ordre de Tibère qui leur commandait de placer sa statue dans le temple de Jérusalem, se jetèrent tous par terre, présentant la gorge nue aux soldats dont ils étaient assiégés, pour faire entendre qu'on pouvait bien les égorger, mais qu'ils ne pouvaient consentir à une si horrible profanation. Je ne m'en étonne pas, chrétiens auditeurs, on attaquait la loi de Moïse dans un point essentiel ; mais les chrétiens de Constantinople n'auraient pas même péché en usant du pouvoir qu'on leur donnait de s'abstenir du jeûne ; il n'y avait plus d'obligation pour eux, il y avait même quelque nécessité de s'en exempter.

Ces chrétiens dont vous parlez étaient des gens simples, dira quelqu'un ; pour moi, je ne me serais pas fait un scrupule d'agir autrement qu'eux. Je le crois aisément : peut-être eussiez-vous même prévenu toute dispense pour vous gorger des viandes défendues par l'Eglise. Mais vous qui êtes dans des sentiments pareils, avez-vous de la religion ? *Homo inanis, ostende mihi fidem tuam.* Homme frivole, homme vide de bonnes œuvres, vain fantôme de catholique, faites-moi voir votre foi, s'il vous en reste quelque trace. Vous conservez la foi dans le cœur, quoique vous ne jeûniez pas et que vous vous nourrissiez même de viandes proscrites ; je le veux croire, mais pensez-vous que ce zèle suffise ? pensez-vous que ces malheureux chrétiens qui, pour éviter les tourments, mangeaient de la chair immolée à Jupiter, ne fussent pas persuadés dans le fond de leur âme de tout ce que vous croyez ? Ils étaient apostats cependant, ils cessaient d'être chrétiens dès qu'ils touchaient à ces viandes défendues.

De quoi s'agissait-il, messieurs, lorsque le saint vieillard Eléazar fut envoyé au supplice pour avoir résisté aux ordres d'Antiochus ? On demandait simplement qu'il mangeât de la chair de pourceau, espèce de mets interdite aux Juifs, comme toute sorte de chair nous est défendue durant le carême ; il se trouva même des gens qui, touchés d'une fausse compassion, s'offraient de lui faire apporter secrètement des viandes permises, pour l'aider à tromper le tyran en feignant de lui obéir. Le saint homme regarda ce conseil comme un piége qu'on tendait à sa constance, il n'hésita pas un seul moment, il répondit sur l'heure qu'il aimerait mieux être jeté dans l'enfer que commettre cette lâcheté : *Respondit cito dicens, præmitti se velle in infernum.* A Dieu ne plaise, ajouta-t-il, qu'Eléazar, dans le déclin de l'âge, donne lieu à la jeunesse juive de croire qu'il a renoncé à sa religion ! Je sais que j'éviterais la mort par cet artifice, mais, vif ou mort, je ne pourrais manquer de tomber entre les mains du Dieu vivant : il vaut mieux sacrifier le peu de vie qui me reste, et apprendre à toute ma nation le respect et l'amour qu'elle doit avoir pour ses saintes lois. Ce n'est donc pas assez, chrétiens auditeurs, d'être ferme dans son âme sur tous les points de sa croyance, de soumettre aveuglément son esprit à tout ce que l'Eglise propose ; il faut encore, si nous voulons être reconnus pour ses véritables enfants, il faut obéir à tout ce qu'elle commande. En vain vous avez des sentiments orthodoxes, si vos actions rendent un témoignage contraire à vos sentiments. Cet extérieur qui vous paraît si peu important, cet extérieur que vous regardez comme l'écorce de la religion, c'est ce que saint Jacques appelle l'âme et la vie de la foi. Sans cette vie, vous n'êtes qu'un catholique en peinture, vous n'êtes qu'une ombre, qu'un cadavre de catholique, *homo inanis ;* vous êtes catholique à peu près comme nos renégats de Turquie, comme ces malheureux apostats qui ne laissent pas d'être Turcs, quoique, pour la plupart, ils n'aient rien de Turc que le turban : ou, si vous aimez mieux la comparaison du grand apôtre que j'ai cité, vous êtes catholique comme les démons, qui, tout démons qu'ils sont, croient néanmoins et tremblent même en croyant : *Et dæmones credunt et contremiscunt.*

Voilà, messieurs, les circonstances qui, d'une faute d'intempérance assez légère en elle-même, font un crime bien considérable.

L'Eglise vous ordonne et l'abstinence et le jeûne, et vous êtes d'autant plus coupables, lorsque vous négligez ce commandement, qu'elle a plus relâché de sa rigueur pour vous le faciliter. En second lieu, le carême a été de tout temps comme une marque de religion, et c'est une de ces marques qui nous distinguent encore aujourd'hui des calvinistes; de sorte que ne l'observer pas, c'est non-seulement désobéir à l'Eglise, c'est en quelque manière s'en séparer. Voyons maintenant quelles sont les conséquences de ce péché : je dis qu'elles sont à peu près les mêmes que les conséquences du péché d'Adam, dont les suites furent si funestes à lui-même et aux autres hommes : c'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Une des choses qui entretient le plus le relâchement des chrétiens dans l'observation du carême, c'est peut-être la confession de Pâques; on s'imagine que quelque mal qu'il y ait à ne pas jeûner, ce manquement ne saurait aller fort loin, puisqu'à peine le péché sera commis qu'on s'en accusera et qu'on en sera absous. Mais voulez-vous, Messieurs, que je vous dise franchement ma pensée? je ne crois pas que de tous ceux qui se dispensent sans nécessité de faire le carême, il y en ait un seul qui fasse chrétiennement son devoir pascal. Quoi! libertin, durant l'espace de quarante jours vous avez, ou continué de pécher, ou multiplié le même péché mortel avec toute la délibération, avec tout le sang-froid qu'on ne peut manquer d'avoir dans une action d'une aussi longue durée; et vous voulez que je croie que tout d'un coup, du soir au lendemain, votre cœur a tellement changé qu'il déteste cette licence effrénée, qu'il en a autant d'horreur que vous avez eu de plaisir à vous y livrer? Quand vous seriez sur le point d'expirer, je douterais de la sincérité de votre repentir après un crime si récent, si volontaire, commis avec tant d'obstination, avec un mépris si visible des préceptes de l'Eglise; et maintenant que vous êtes plein de santé, que vous seriez prêt à renouveler demain le même désordre si le carême recommençait demain, vous voulez me persuader que votre pénitence est véritable? Pour moi je la crois si fausse, si peu sincère, que je n'aurais jamais le courage de vous absoudre, à moins que je ne vous visse disposé à jeûner quarante jours après les fêtes, pour m'assurer du regret que vous avez de n'avoir pas jeûné avec le reste des fidèles.

Mais quand on pourrait aisément obtenir la rémission d'un crime commis avec tant de malice, on n'en arrêterait pas pour cela les suites funestes. Le Seigneur se laissa fléchir par la pénitence d'Adam, cependant il ne lui rendit pas sur ses passions le domaine qu'il avait perdu par sa chute. Tout le monde sait que le jeûne est un remède naturel contre les révoltes de la chair; les païens mêmes s'en sont servis pour réprimer la cupidité, c'est-à-dire, comme s'exprime saint Augustin, pour dompter un cheval fougueux sur lequel ils ne laissaient pas de s'égarer. Mais outre cette vertu naturelle, il est certain que le jeûne du carême en a une toute particulière pour produire le même effet: premièrement, du côté de la grâce que Dieu y a attachée dès le commencement de son institution, selon ces paroles que l'Eglise lui adresse tous les jours : *Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas* : Jetez, Seigneur, un regard de miséricorde sur nous, vous qui vous servez du jeûne corporel pour étouffer les vices, et pour détacher l'esprit de la chair: de plus, à raison des prières continuelles de l'Eglise, qui dans ce saint temps ne cesse de demander à Dieu qu'il daigne donner à notre abstinence la vertu d'affaiblir nos passions, et de nous fortifier nous-mêmes contre les ennemis de notre salut. Donc un chrétien qui ne jeûne pas se prive soi-même d'un grand secours contre les tentations; parce qu'il n'a aucune part à ces prières, ni aux faveurs que Dieu communique par le jeûne. Sur quoi je vous prie de remarquer en passant que quelque raison, quelque nécessité même qu'on ait de s'en dispenser, on est toujours frustré de ce secours, parce que le jeûne est une espèce de sacrement dont la grâce ne peut être donnée à ceux qui ne le reçoivent pas, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute, quoiqu'ils soient dans une impuissance réelle de le recevoir. Voilà pourquoi saint Grégoire le Grand se trouvant dans une faiblesse qui l'obligeait de prendre souvent de la nourriture, pria saint Eleuthère de faire un miracle pour le guérir de cette infirmité, sans rien retrancher néanmoins des douleurs aiguës dont elle était accompagnée : ce grand saint voulait seulement pouvoir jeûner pendant le carême, et avoir part aux bénédictions que cette œuvre de pénitence attire sur tous ceux qui la pratiquent.

De plus, comme le jeûne du carême a une vertu spéciale pour modérer la concupiscence, je ne doute point que les viandes défendues n'aient au contraire une malignité particulière pour la réveiller. Il en est de ces viandes à peu près comme de la pomme que mangea notre premier père. Il est certain que ce fruit n'était pas capable de causer par lui-même un grand désordre; cependant il révolta la partie inférieure de l'âme, il déchaîna les appétits, qui jusqu'alors avaient été si dociles, si soumis à tous les mouvements de la raison : c'est que Dieu avait attaché à l'obéissance d'Adam, et cette protection extérieure qui le défendait des ennemis du dehors, et ces secours intérieurs qui le rendaient maître de ses ennemis domestiques. Voilà pourquoi il n'eut pas plus tôt désobéi, que tous ces avantages lui furent retranchés; son cœur demeura en proie aux objets sensibles et à ses propres passions. Et voilà justement ce qui arrive à ceux qui pour le plaisir du goût, violent les lois ecclésiastiques : non-seulement ils ne reçoivent point les forces extraordinaires que les autres puisent dans le jeûne, mais encore leur fragilité s'augmente par la soustraction de bien d'autres grâces que Dieu leur avait prépa-

rées, et qu'il leur refuse pour punir leur rébellion. C'est de là, chrétiens auditeurs, que prennent souvent leur source ces tentations importunes et violentes qui causent des chutes si fréquentes et si honteuses. Je ne m'étonne pas que l'âme devienne toute matérielle, et qu'elle ne puisse se dégager du limon et de la fange où elle s'est presque ensevelie. On peut dire ce que saint Augustin dit du premier homme, que c'est un châtiment dont le chrétien lâche et voluptueux se rend digne par sa désobéissance. L'observation du précepte de l'Eglise aurait comme spiritualisé sa chair ; il est juste que par le mépris qu'il a fait de ce précepte, il devienne charnel jusque dans l'esprit : *Justa damnatio subsecuta est, talisque damnatio, ut homo qui custodiendo mandatum futurus fuerat etiam carne spiritualis, fieret etiam mente carnalis.*

Tel est le premier désordre que cause l'inobservation du carême, et c'est dans nous-mêmes qu'elle le cause. Elle en produit un autre dans nos frères, qu'il faudrait prévenir, s'il était nécessaire, par la perte de nos vies ; c'est le scandale, ce péché contagieux dont les auteurs sont si souvent maudits dans l'Evangile. Mais au temps où nous sommes, la charité est tellement refroidie, que je crains extrêmement que cette considération ne frappe guère. On dispensait autrefois, comme on le fait encore aujourd'hui, ceux qui n'avaient pas assez de santé pour soutenir la rigueur du jeûne ; mais quiconque avait obtenu cette dispense était obligé de ne point sortir de sa maison pour quelque raison que ce pût être, de peur, dit saint Augustin, qu'en se montrant, qu'en vaquant à quelque affaire, il ne donnât lieu de penser que le jeûne ne lui était pas impossible. Que diraient les fidèles de ce temps-là, chrétiens auditeurs, s'ils voyaient les dérèglements de notre siècle ? Sans parler de ces peuples aveugles qui ne reconnaissent pas l'Eglise romaine, combien y a-t-il de maisons catholiques où le jeûne est négligé, où les pères et les mères apprennent aux enfants et aux domestiques à mépriser une si sainte observance ; combien de personnes qui, dans la force de l'âge, jouissant du tempérament le plus robuste, veulent, sans se priver d'aucun plaisir, se servir des priviléges des infirmes ? On doit croire, me direz-vous, que nous avons des raisons secrètes d'en user ainsi : il est vrai, on le devrait croire ; mais la plupart des gens ne le croient pas. Malheur à eux s'ils ne le croient pas : je l'avoue encore ; cependant combien d'âmes périssent ! Outre que la nature est déjà portée à secouer le joug et à se donner une entière liberté, on se persuade insensiblement qu'on peut imiter ce qu'on voit faire à plusieurs : un inférieur ne croit jamais mal faire quand il suit l'exemple de ceux qui ont de l'autorité sur lui ; un autre aura honte de paraître régulier devant des personnes qui ne songent pas même à l'abstinence : ainsi le mal s'étend peu à peu, il se glisse dans les esprits les plus réglés. Tel qui se sera fait un scrupule toute sa vie d'user de ces mets qu'une sage indulgence permet, comme de manger des œufs, n'aura pas demeuré quinze jours dans cette ville, qu'il commencera à manger de la chair, en voyant l'étonnante facilité qu'ont quelques catholiques de se nourrir de viandes défendues. *Et peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est.* Ainsi, en manquant de courage, en suivant l'attrait de la fausse prudence que la chair inspire, vous aurez contribué à la perte de votre frère et au relâchement de la discipline ecclésiastique.

Mon Dieu, que n'avons-nous un peu de ce zèle qui brûlait saint Paul, quand il écrivait sa première épître aux Corinthiens ! *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum :* Si je ne puis manger de la chair, dit ce grand apôtre, sans scandaliser mon frère, jamais je n'en mangerai. *Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Christus mortuus est*, dit-il encore dans son épître aux Romains. Ne faites pas périr par votre délicatesse outrée celui pour qui Jésus-Christ est mort. *Noli propter escam destruere opus Dei.* Faut-il que pour une viande qui flatte votre appétit déréglé, vous travailliez de concert à la destruction de l'Eglise, de cet ouvrage du Seigneur ? *Omnia quidem sunt munda, sed malum est homini, qui per offendiculum manducat :* Il est vrai que toutes les viandes sont pures en elles-mêmes, mais malheur à celui qui donne du scandale en mangeant quelque viande que ce puisse être.

Je n'ignore pas, messieurs, qu'il y a des personnes qui sont contraintes, par des infirmités réelles, de demander des exemptions, mais je suis sûr qu'il y a aussi bien des gens qui, séduits par l'amour-propre, se forment dans l'esprit des maladies imaginaires, ou se persuadent faussement que l'abstinence et le jeûne sont contraires à leurs maux, quoique peut-être l'une et l'autre en soient les véritables et les uniques remèdes. Je connais et des hommes et des femmes qui, après avoir passé plusieurs années sans observer le carême, se sont enfin déterminés à éprouver leurs forces et se sont, par un jeûne exact, guéris des infirmités qui les avaient portés à se soustraire à la loi de l'Eglise. Combien y a-t-il de gens qu'une pareille épreuve désabuserait de l'erreur où ils sont que le carême leur est contraire ? D'ailleurs il ne faut pas douter qu'il n'y ait une protection particulière de Dieu pour tous ceux qui tâchent de s'acquitter, en ce point, de leur devoir de catholiques. Puisque le Seigneur a promis une longue vie à tous ceux qui honorent leur père et leur mère, peut-il permettre que nos jours soient abrégés par l'obéissance que nous rendons à l'Eglise, cette épouse chérie du Saint-Esprit, cette mère sainte qui nous a engendrés à Jésus-Christ ? Ces quatre jeunes Hébreux qu'on élevait pour le service de Nabuchodonosor refusent constamment tout ce qu'on avait ordre de leur servir de la table même de leur maître, parce que leurs lois leur défendaient de toucher à ces sortes de mets : durant l'es-

pace de trois ans, de l'eau, des légumes furent toute leur nourriture; cependant un jeûne si long et si rigoureux, loin de les affaiblir, loin de les dessécher, augmenta et leur force et leur beauté. Craignez Dieu, et il aura soin de conserver non-seulement votre santé, mais encore s'il est nécessaire, votre teint et les grâces de votre visage. Comme il donnait à la manne le goût des viandes les plus délicieuses, il peut encore donner aux aliments les plus légers la vertu des viandes les plus solides. En un mot, le plus grand malheur qui nous puisse arriver, c'est de nous défier de sa providence et de croire qu'il y a une sagesse plus relevée et plus éclairée que l'humble sagesse qui s'aveugle elle-même pour s'abandonner à la conduite du Seigneur.

Je finis par ces paroles remarquables du saint abbé Palémon. Un de ses disciples lui ayant servi, le jour de Pâques, quelques herbes assaisonnées avec de l'huile : Quoi! lui dit-il fondant en larmes, *Dominus meus Jesus crucifixus est, et ego nunc oleum comedam !* Quoi, mon fils ! Jésus, notre maître, a été crucifié, et je pourrais me résoudre à manger de l'huile ? De tout ce que je vous ai dit aujourd'hui, chrétiens auditeurs, voilà l'unique point que je vous prie de ne pas oublier jusqu'à la fin du carême : ce seul mot vous fera ressouvenir du reste, et vous inspirera un saint mépris pour tous les mets qui pourraient vous tenter. Le jeûne de quarante jours, comme je vous l'ai déjà dit, est comme une solennité continuelle de la passion et de la mort de notre Sauveur : opposez donc, je vous en conjure, opposez ce généreux sentiment à tout ce que le démon, à tout ce que les hommes pourront dire pour vous ébranler : *Dominus meus Jesus crucifixus est, et ego nunc oleum comedam?*

Eh quoi ! le péché que fit Adam, en mangeant du fruit défendu, a déjà donné la mort à mon Rédempteur, et j'oserais commettre une faute semblable en usant des viandes dont l'Eglise m'interdit l'usage dans ce saint temps? Mon divin maître est mort pour moi, et je n'aurai pas le courage de me priver pour lui de quelques douceurs ! Il est mort pour effacer mes péchés, ces péchés dont il ne fut jamais coupable; et, pour punir en moi ces péchés que j'ai commis, je ne pourrai m'abstenir de quelque repas ! Toute l'Eglise est maintenant dans le deuil, et moi qui fais gloire d'être de ses enfants, je ne prendrai aucune part à sa douleur ! Il n'y aura entre un hérétique et moi aucune différence ! Je vivrai comme ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, ni en sa précieuse mort ! *Dominus meus Jesus crucifixus est, et ego nunc oleum comedam !* Hélas ! je suis assiégé d'ennemis qui ne me donnent point de trêve, j'ai même des ennemis domestiques qui se fortifient tous les jours, qui me portent au mal et qui m'y entraînent presque malgré moi ! Jésus-Christ a permis qu'on déchirât sa chair innocente, pour réprimer les révoltes de la mienne; et moi je ne cesserai de flatter cette chair rebelle, de donner des aliments a ce feu infernal qui me consume, tandis que pour l'éteindre, mon Sauveur verse son sang ! De plus, consentirai-je d'être un sujet de scandale à mes frères, à mes domestiques, à mes propres enfants? Consentirai-je que mon exemple porte quelqu'un à manquer de respect aux lois de la sainte Eglise? Quoi ! je serais cause que le relâchement, qui n'est déjà que trop grand parmi les chrétiens, croîtrait de plus en plus ! Mon Sauveur a été crucifié pour racheter les hommes, et j'aimerai mieux les voir périr que de résister à mon appétit désordonné et à l'amour excessif que j'ai pour la vie ! *Dominus meus Jesus crucifixus est, et ego nunc oleum comedam !*

Non, mon aimable Sauveur, non, plutôt nous mourrons nous-mêmes avec vous que de vous causer cette douleur; j'oserais presque vous répondre pour tous ceux qui sont ici, oui, j'oserais vous répondre qu'il n'y en aura pas un seul qui ne passe le carême en vrai catholique. Fortifiez-les, Seigneur, de votre grâce toute puissante, Soutenez-les dans les occasions qui se présenteront de violer la promesse qu'ils font aujourd'hui ; donnez votre bénédiction à ces viandes simples et grossières qu'ils préféreront par amour pour vous aux mets les plus délicats, communiquez à ces viandes permises tant de douceurs spirituelles, qu'ils n'aient que du dégoût pour toutes les autres, qu'ils apprennent par leur propre expérience que votre joug n'est pas si pesant qu'on se l'imagine, que vous savez même le rendre léger, lorsqu'on s'y soumet de bonne grâce. Ne vous contentez pas d'agréer leur pénitence, daignez la leur rendre agréable à eux-mêmes; inspirez-leur un peu de cet amour dont vous avez rempli le cœur de tant de célèbres pénitents, qui se sont fait et qui se font encore aujourd'hui un doux plaisir de tout ce qui mortifie la chair. Cet amour donnera du courage aux plus timides, et de la force aux plus faibles; il nous portera bien loin au delà des préceptes de votre Eglise ; il nous fera trouver ses commandements trop larges et trop faciles, il nous fera regretter la rigueur de l'ancienne discipline : bien loin de fatiguer les directeurs pour obtenir des dispenses, on pourra à peine modérer notre ferveur et nous retenir dans les bornes de la prudence chrétienne. Nous n'aurons tous plus à craindre que les excès de l'abstinence et de la mortification, parce que nous trouverons dans la pratique de cette vertu les mêmes douceurs que les autres trouvent dans les plaisirs terrestres ; nous y trouverons même une partie des délices que les saints goûtent dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LES ADVERSITÉS.

Les adversités nous sont utiles si nous sommes justes, elles nous sont nécessaires si nous sommes pécheurs.

Veritatem dico vobis, expedit vobis ut ego vadam.

Je vous le dis avec vérité, il est de votre intérêt que je m'en aille (*S. Jean, chap.* XVI).

Je ne m'étonne point que les disciples du

Sauveur du monde soient accablés de tristesse, dès qu'il leur fait entendre qu'il doit bientôt les quitter. Le posséder, c'était pour eux un avantage trop doux, pour qu'ils fussent insensibles à la pensée d'une si cruelle séparation; il est même assez difficile que dans cette occasion leur douleur ne soit pas excessive, puisque le bien qu'ils perdent est infini. Mais n'êtes-vous point surpris, chrétiens auditeurs, des paroles que Jésus-Christ leur adresse pour les consoler? Je vous le dis avec vérité, il vous est utile que je m'en aille : *Expedit vobis, ut ego vadam.* Quoi! maître trop aimable, peut-on faire quelque gain en vous perdant, vous qui renfermez tous les biens, vous dans qui et par qui tout nous avait été donné? Qu'est-ce donc qui pourra nous dédommager de cette présence si agréable, de ces entretiens si charmants, de ces paroles si vives et si pénétrantes, de ces exemples, de ces miracles? *Veritatem dico vobis.* Oui, je vous parle sans énigme et sans équivoque, je vous annonce une vérité dont vous serez persuadés dans la suite, mais que vous devez croire dès à présent sur ma parole; il vous est utile que je me retire : *expedit vobis ut ego vadam.*

Si c'est là en effet une vérité, messieurs, s'il est vrai qu'il est de notre intérêt que Jésus-Christ s'éloigne, voilà un grand préjugé pour toutes les autres disgrâces, pour tous les malheurs dont notre vie pourrait être traversée; après cela est-il quelque mal qui puisse tourner à notre désavantage? Si l'absence même du Fils de Dieu peut être un bien, et un bien très-avantageux pour les hommes, doit-on trouver étrange que je fasse aujourd'hui cette proposition, et que j'avance que tandis que nous vivons sur la terre, toutes les adversités sont pour nous un sujet de joie, plutôt qu'une source de tristesse? Non, messieurs, et je m'engage à prouver que ces adversités nous sont utiles si nous sommes justes, je le montrerai dans le premier point; qu'elles nous sont même nécessaires si nous sommes pécheurs, je le ferai voir dans le second point. Je vous avoue, chrétiens auditeurs, que ce qui m'a déterminé à traiter cette matière, c'est la compassion que j'ai toujours eue pour les personnes affligées; le nombre, hélas! en est bien grand. Ce n'est pas que je croie l'homme malheureux quand il a des croix à porter; mais je le plains de ce qu'il ne connaît pas alors son bonheur, et de ce qu'il ignore les moyens d'adoucir ses maux et d'en tirer avantage. Prions donc l'Esprit consolateur qu'il daigne nous découvrir les trésors cachés dans les misères qui nous environnent de toutes parts, et demandons-lui cette grâce par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour nous porter à souffrir patiemment tous les maux de cette vie, il suffirait de nous faire penser que c'est Dieu qui nous les envoie, soit qu'ils partent immédiatement de sa main, soit qu'il se serve de la main des créatures pour nous frapper. Car en premier lieu cette considération nous adoucirait toute la peine que nous cause dans nos infortunes la malignité de ceux que nous croyons en être les auteurs, parce que nous serions persuadés que ce sont là les instruments de la providence qui nous afflige. En second lieu, la vue de notre innocence, et par conséquent de l'injustice dont on use envers nous, cesserait de nous contrister, parce que nous n'ignorons pas que Dieu est très-juste en soi et que, quelque irréprochables que nous soyons, nous ne sommes toujours que trop criminels à son égard. Enfin notre disgrâce elle-même changerait en quelque façon de nature, nous commencerions à la regarder comme un bien, comme l'ouvrage de celui qui ne peut faire le mal. Mais les justes, je veux dire ceux qui craignent Dieu, qui tâchent d'observer ses commandements, et qui désirent de lui plaire toujours de plus en plus, les justes pourraient-ils douter que les afflictions ne fussent extrêmement utiles pour eux, s'ils faisaient réflexion qu'elles leur viennent de la part d'un maître plein de bonté, d'un maître qui les aime avec tendresse, d'un maître qui non-seulement n'a jamais rien fait que de bien, mais qui n'a même jamais rien fait que pour eux?

Si l'affliction était un mal pour les gens de bien, Dieu ne pourrait ni la leur envoyer par lui-même, ni permettre qu'elle leur vînt d'ailleurs, parce que dans cette conduite il ne pourrait avoir de fin raisonnable et digne de lui. Il peut bien tirer sa gloire du supplice des impies, parce que sa justice éclate dans leur châtiment; mais quel avantage trouverait-il à faire souffrir les bons, si les bons ne trouvaient eux-mêmes leur avantage à souffrir? De plus, il est certain que Jésus-Christ, en qualité de chef de l'Eglise, souffre dans tous les véritables chrétiens, de même qu'à l'égard des autres membres, la tête prend part aux maux qu'ils ressentent; et, par conséquent, dès qu'il est impossible qu'un homme se fasse à lui-même, ou permette qu'on lui fasse quelque douleur, s'il ne prévoit que cette douleur lui sera utile, autant serait-il impossible que le Fils de Dieu laissât gémir ses serviteurs sous les croix qu'ils portent, s'il ne savait qu'il vaut mieux pour eux de suer sous le faix que d'en être déchargés.

Nous avons un grand-prêtre, dit saint Paul, qui est susceptible de compassion et qui, pour se rendre sensible à nos maux, les a tous voulu éprouver dans sa personne. Un tyran, ainsi qu'on le rapporte, ayant remarqué qu'un malheureux qui poussait de grands cris dans les supplices, avait une voix également douce et éclatante, ordonna qu'on le fît mourir lentement, afin de prolonger le plaisir barbare qu'il prenait à l'entendre crier. Notre divin maître est bien éloigné d'une dureté si brutale; loin de se plaire à nous voir souffrir inutilement, il ne laisse pas, quelque fruit que nous devions tirer de nos peines, de les ressentir lui-même. Il eut pitié du peuple qui le suivait dans le désert, parce qu'il n'avait pas de quoi manger : *Misereor super turbam, quia ecce jam triduo*

sustinent me, nec habent quod manducent. Il fut attendri par le deuil de la veuve de Naïm qui avait perdu son fils unique : *Quam cùm vidisset Dominus, misericordia motus super eam.* Le Seigneur l'ayant aperçue fut touché de son malheur. Tout le monde sait combien il versa de larmes sur le tombeau de Lazare ou plutôt sur la désolation de Marthe et de Madeleine que la mort de leur frère avait plongées dans la plus amère douleur. Toutes ces preuves qu'il lui a plu de nous donner de la sensibilité de son cœur, toutes ces preuves n'ont eu pour fin que de nous persuader qu'il prend part à tous nos maux, et qu'il les souffre, pour ainsi dire, avec nous. Mais ces maux, s'ils ne devaient pas être les sources de mille biens inestimables, ne nous donneraient-ils pas occasion de dire avec les Juifs qui le voyaient pleurer en Béthanie : Voilà sans doute un amour bien sensible, voilà un maître bien tendre : *Ecce quomodo amabat illum.* Mais s'il aimait cet homme autant qu'il le témoigne par ses larmes, que ne l'a-t-il empêché de mourir? Est-ce que celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né n'aurait pu guérir son ami d'une simple fièvre? *Non poterat hic, qui aperuit oculos cœci nati, facere ut hic non moreretur?* Quoi! ce Dieu qui peut tout et qui règle tout à son gré, ne pourrait-il prévenir ces accidents si tristes et si funestes qui nous accablent et qui nous attirent sa compassion? N'est-ce pas lui qui forme la grêle et la pluie dans les nues, qui déchaîne les vents et qui les arrête, qui gouverne l'esprit des rois, en un mot, qui est le maître de tous les événements? D'où vient donc que, nous aimant au point qu'il nous aime, il ne nous fait pas une fortune plus douce et plus calme? D'où vient qu'il nous précipite lui-même dans les malheurs dont il paraît si touché? Il faut qu'il y ait ici du mystère, il faut nécessairement que les calamités nous soient utiles; sans cette utilité, il y aurait de la contradiction dans les sentiments de notre Dieu, il nous aimerait et il nous haïrait en même temps ; ou il nous tromperait par une fausse apparence de pitié, ou il manquerait de pouvoir pour nous secourir.

Voyez cette tendre mère qui, par mille caresses, tâche d'apaiser les cris de son fils, qui l'arrose de ses larmes, tandis qu'on lui applique et le fer et le feu ; dès que cette douloureuse opération se fait sous ses yeux et par son ordre, dès qu'elle en est elle-même si vivement affligée, qui peut douter que ce remède violent ne doive être extrêmement utile à cet enfant, et qu'il n'y doive trouver une ressource assurée, ou du moins le soulagement d'une douleur et plus vive et plus longue?

Je fais le même raisonnement lorsque je vous vois dans l'adversité, chrétiens auditeurs. Vous vous plaignez qu'on vous maltraite, qu'on vous outrage, qu'on vous noircit par des calomnies, qu'on vous dépouille injustement de vos biens ; votre Rédempteur, sous ce nom encore plus tendre que le nom de père et de mère, votre Rédempteur est témoin de tout ce que vous souffrez; lui qui vous porte dans son sein, lui qui a déclaré si hautement que quiconque vous touche, le touche lui-même à la prunelle de l'œil, lui-même néanmoins permet que vous soyez traversés, quoiqu'il pût facilement l'empêcher; et vous doutez que cette épreuve passagère ne doive vous procurer les plus solides avantages?

Ajoutez à cela ce que je me souviens de vous avoir dit d'autres fois en passant, ajoutez que quand il a été question de nous épargner des peines qui, visiblement, nous auraient été inutiles, il n'a rien oublié, il a forcé les lois de la nature pour nous en garantir. Tous les maux qui nous sont réservés après la mort, soit dans les enfers, soit dans les flammes du purgatoire, tout cela est compté pour rien, on n'en peut espérer ni gloire, ni récompense; on ne souffre alors que pour souffrir. Que n'a pas fait Jésus-Christ pour nous préserver de ces tourments infructueux? Il a tout mis en usage pour les attirer sur lui, pour en charger sa personne innocente. C'est dans cette vue qu'il a versé tout son sang et qu'il a expiré sur la croix. Oui, Jésus-Christ s'est abandonné lui-même au courroux de son Père et à la fureur des Juifs, pour empêcher, non-seulement que nous fussions livrés aux feux éternels, mais encore que nous fussions un seul moment arrêtés dans le purgatoire; il a satisfait pour nos fautes les plus légères, il n'a rien laissé à payer; bien plus il a laissé un trésor inépuisable de mérites à son Eglise pour les nouveaux crimes où nous retombons tous les jours. Cette raison seule me tient lieu de mille démonstrations. Quand le Saint-Esprit ne donnerait pas le nom d'heureux à ceux qui souffrent ici-bas, quand toutes les pages de l'Ecriture ne parleraient pas en faveur des adversités, quand nous ne verrions pas qu'elles sont le partage le plus ordinaire des amis de Dieu, je croirais également qu'elles nous sont infiniment avantageuses; pour me le persuader, il suffit que je sache qu'un Dieu même, qui a mieux aimé souffrir tout ce que la rage des hommes a pu inventer de plus horribles tortures, que de me voir condamné aux plus légers supplices de l'autre vie, il me suffit, dis-je, que je sache que c'est ce Dieu qui me prépare, qui me présente le calice d'amertume que je dois boire dans ce monde. Quoi! un Dieu qui s'est livré à tant de maux, afin de m'exempter de souffrir, me ferait souffrir aujourd'hui, pour se donner à lui-même un plaisir cruel et inutile !

Pour moi, messieurs, lorsque je vois un chrétien s'abandonner à la douleur dans les peines que Dieu lui envoie, je dis d'abord : Voilà un homme qui s'afflige de son bonheur, il prie Dieu qu'il le délivre de l'indigence où il se trouve, et il devrait lui rendre grâces de l'y avoir réduit. Je suis sûr que rien ne lui pouvait arriver de plus avantageux que ce qui fait le sujet de sa désolation, j'ai pour le croire mille raisons sans réplique. Mais si je voyais tout ce que Dieu voit, si je pouvais lire dans l'avenir les suites heureuses dont il couronnera ces tristes

aventures, combien plus encore me sentirais-je affermi dans ma pensée !

En effet, si nous pouvions découvrir quels sont les desseins de la Providence, il est certain que nous souhaiterions avec ardeur les maux que nous souffrons avec tant de répugnance. Tout le monde sait l'histoire célèbre de Joseph. Lorsque ses frères le dépouillèrent, lorsque, pour se défaire de lui, ils le vendirent aux Ismaélites, qui pourrait dire combien il versa de larmes, combien il fit de supplications pour fléchir ces frères dénaturés, combien de fois il embrassa leurs genoux, avec quelle douleur il désavoua tout ce qui avait pu leur déplaire dans sa conduite? Peut-on douter qu'en même temps il ne fît mille vœux pour obtenir quelque secours du ciel dans une extrémité si pressante? Enfant de la providence, innocente victime, que Dieu vous aimerait peu s'il vous exauçait ! que vous feriez bien d'autres vœux, s'il vous faisait connaître où doit vous conduire l'exil et la servitude que vous redoutez ! Allez, fils chéri, allez, Joseph, où le Seigneur vous envoie, vous ne savez ce que vous demandez. Résister dans cette rencontre, c'est refuser et la pourpre et la couronne, c'est refuser d'être le roi de l'Egypte, d'être comme le Dieu de ce vaste Etat. L'événement fit voir, chrétiens auditeurs, qu'il avait plus de sujet de se réjouir que de se plaindre de l'indigne traitement qu'il recevait. Vous savez que Dieu le portait sur le trône par cette voie, et que ces songes heureux qui lui promettaient tant d'élévation commencèrent à s'accomplir par cette disgrâce apparente. Mon Dieu, si nous avions un peu de foi, si nous savions combien vous nous aimez, combien vous avez à cœur nos intérêts, de quel œil envisagerions-nous les adversités? Nous irions au-devant d'elles avec empressement, nous bénirions mille fois la main qui nous frapperait.

Quel bien peut-il donc me revenir de cette maladie qui m'oblige d'interrompre tous mes exercices de piété, dira peut-être quelqu'un? quel avantage puis-je attendre de cette perte de tous mes biens, de cette indigence désespérante, de cette confusion qui m'abat le courage et qui porte le trouble dans mon esprit? Il est vrai que ces coups imprévus, dans le moment qu'ils frappent, accablent quelquefois ceux sur qui ils tombent et les mettent hors d'état de profiter sur l'heure de leur disgrâce; mais attendez, et bientôt vous verrez que c'est par là que Dieu vous dispose à recevoir ses plus insignes faveurs : sans cet accident vous ne seriez peut-être pas devenu plus pervers, mais vous n'auriez jamais été si saint. N'est-il pas vrai que depuis que vous vous étiez donné à Dieu vous n'aviez encore pu vous résoudre à mépriser je ne sais quelle gloire fondée ou sur quelque agrément du corps, ou sur quelque talent de l'esprit, qui vous attirait l'estime des hommes? n'est-il pas vrai qu'il vous restait encore quelque amour pour le jeu, pour la vanité, pour le luxe? n'est-il pas vrai que le désir d'acquérir des richesses, d'élever vos enfants aux honneurs du monde ne vous avait point encore entièrement abandonné? peut-être même que quelque attachement, quelque amitié peu spirituelle disputait encore votre cœur à Dieu? Il ne vous fallait plus que ce pas pour entrer dans une liberté parfaite : c'était peu, mais enfin vous n'aviez pu encore faire ce dernier sacrifice ; de combien de grâces cependant cet obstacle arrêtait-il le cours? C'était peu, mais il n'est rien qui coûte tant à l'âme chrétienne que de rompre ce dernier lien qui l'attache au monde ou à elle-même : ce n'est pas que dans cette situation elle ne sente une partie de son infirmité; mais la seule pensée du remède l'épouvante, parce que le mal est si près du cœur, que, sans le secours d'une opération violente et douloureuse, on ne le peut guérir : c'est pour cela qu'il a fallu vous surprendre, qu'il a fallu qu'une main habile, lorsque vous y pensiez le moins, ait porté le fer bien avant dans la chair vive, pour percer cet ulcère caché au fond des entrailles; sans ce coup, votre langueur durerait encore. Cette maladie qui vous arrête, cette banqueroute qui vous ruine, cet affront qui vous couvre de honte, la mort de cette personne que vous pleurez, toutes ces disgrâces feront bientôt ce que vos méditations n'auraient pu faire, ce que tous vos directeurs auraient tenté inutilement.

Ne me demandez pas si cette parfaite liberté, si ce détachement de toutes les choses créées est un bien si grand qu'il mérite d'être aussi chèrement acheté; vous le comprendrez, chrétiens auditeurs, lorsque vous y serez parvenus. Si l'adversité où vous êtes peut avoir l'effet que Dieu prétend, si elle vous dégoûte entièrement des créatures, si elle vous engage à vous donner sans réserve à votre Créateur, je suis sûr que vous lui ferez plus de remercîments de ce qu'il vous aura affligés, que vous ne lui avez offert de vœux pour détourner l'affliction; tous les autres bienfaits que vous avez reçus de lui, tous ces bienfaits, comparés à cette disgrâce, ne seront à vos yeux que des faveurs légères. Vous aviez toujours regardé les bénédictions temporelles qu'il a versées jusqu'ici sur votre famille comme des effets de sa bonté pour vous; mais pour lors vous verrez clairement, vous sentirez au fond de votre âme qu'il ne vous a jamais tant aimé que lorsqu'il a renversé tout ce qu'il avait fait pour votre prospérité, et que s'il avait été libéral en vous donnant des richesses, de l'honneur, des enfants, de la santé, il a été prodigue en vous enlevant tous ces biens.

Je ne parle point des mérites qu'on acquiert par la patience : il est certain que, pour l'ordinaire, on gagne plus pour le ciel dans un jour d'adversité que durant plusieurs années passées dans la joie, quelque saint usage qu'on en fasse. Le mérite, dans l'adversité, vient en premier lieu de la peine qu'on a à se soumettre à la volonté divine dans des choses contraires à nos sens et à nos inclinations. Il vient en second lieu de l'intention, qu'il est plus facile de rectifier dans un état où la nature souffre, que dans

un état où elle trouve de quoi se satisfaire. Pour achever de vous dire franchement ma pensée, chrétiens auditeurs, je me défie extrêmement de tout le bien que nous faisons dans le temps de la prospérité, et je ne crois pas qu'on doive faire grand fond sur les vertus qu'on y pratique.

Je remarque que dans la doctrine de saint Paul l'espérance des chrétiens est un fruit de l'affliction supportée avec patience : *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem.* Voilà pourquoi ce grand Apôtre ne se glorifie que de ses chaînes, de ses naufrages et des injustes supplices auxquels on l'a condamné. Il ne fait aucune mention ni de ses prières, ni de ses prédications apostoliques, parce que dans ces sortes d'œuvres saintes rarement on se défend des surprises de l'amour-propre, sans le secours d'une longue étude, d'une extrême vigilance, d'une grâce extraordinaire. Ajoutez à cela que l'adversité est un temps où l'on mérite presque sans interruption, par l'attention continuelle qu'on donne au mal qu'on souffre, et, par conséquent, à Dieu même, auteur de ce mal.

Tout le monde sait que la prospérité nous amollit, et que c'est baucoup quand un homme heureux selon le monde se donne la peine de penser au Seigneur une ou deux fois le jour; les idées des biens sensibles qui l'environnent occupent si agréablement son esprit, qu'il oublie aisément tout le reste. L'adversité, au contraire, ne nous donnant par elle-même que des pensées tristes, nous porte comme naturellement à lever les yeux au ciel, pour adoucir par cette vue l'impression amère de nos maux. Enfin, comme on procure beaucoup plus de gloire à Dieu en souffrant, on a lieu aussi d'en espérer une plus grande récompense. Je sais, messieurs, qu'on peut glorifier Dieu dans toutes sortes d'états, et que la vue du chrétien qui le sert dans une fortune riante ne laisse pas de lui faire honneur; mais qu'il s'en faut que ce chrétien l'honore autant que l'homme qui le bénit dans les souffrances. On peut dire que le premier est semblable à un courtisan assidu et régulier qui n'abandonne point son prince, qui le suit au conseil, qui est de tous ses plaisirs, qui fait honneur à toutes ses fêtes; mais que le second est comme un vaillant capitaine qui prend des villes pour son roi, qui lui gagne des batailles à travers mille périls et au prix de son sang, qui porte bien loin et la gloire des armes de son maître et les bornes de son empire.

Toutes les créatures louent l'auteur de leur être, lors même que, selon l'ordre qu'il leur donna en les créant, elles agissent conformément à leur nature et au mouvement qui les emporte vers leur centre ; mais lorsqu'elles se font violence pour lui obéir, lorsqu'elles suspendent leurs mouvements propres, ou qu'elles en suivent de contraires avec la même facilité que s'ils leur étaient naturels, c'est dans ce temps qu'elles parlent hautement de la Divinité, et qu'elles forcent les plus opiniâtres à la reconnaître. Le soleil glorifie le Seigneur par la régularité et par la rapidité de son cours ; mais qui peut nier que dans le peu de temps qu'il interrompit sa carrière, pour éclairer la victoire de Josué, que dans le moment qu'il recula de dix degrés en faveur du roi Ezéchias, il ne donnât plus de gloire au Seigneur qu'il n'avait fait durant l'espace des trois mille deux cents ans antérieurs à ces événements miraculeux ? Ainsi, messieurs, un homme qui jouit d'une santé robuste, qui possède de grandes richesses, qui vit dans l'honneur, qui a l'estime du monde, cet homme, s'il use comme il doit de tous ces avantages, s'il les reçoit avec reconnaissance, s'il les rapporte à Dieu qui en est la source, certainement on ne peut douter qu'il ne glorifie son divin Maître par une conduite si chrétienne; mais, si la Providence le dépouille de tous ces biens, si elle l'accable de douleurs et de misères, et si, au milieu de tant de maux, il persévère dans les mêmes sentiments, dans les mêmes actions de grâce, s'il suit le Seigneur avec la même promptitude, avec la même docilité, par une voie si difficile, si opposée à ses inclinations, c'est alors qu'il publie la grandeur de Dieu et l'efficacité de sa grâce de la manière la plus généreuse et la plus éclatante.

De là, chrétiens auditeurs, jugez quelle gloire doivent attendre de Jésus-Christ des personnes qui l'auront glorifié dans une route si épineuse ; jugez avec quels applaudissements sera reçu dans le ciel un chrétien qui se présentera, pour ainsi dire, couvert de sang et de blessures, qui aura suivi son maître dans toutes ses pénibles entreprises, dont la vie n'aura été qu'une suite de malheurs, qu'un exercice continuel de patience, un chrétien qui aura été le compagnon fidèle de toutes ses souffrances. Ce sera pour lors, chrétiens auditeurs, que nous reconnaîtrons combien Dieu nous aura aimés en nous donnant les occasions de mériter une récompense si abondante; ce sera pour lors que nous nous reprocherons à nous-mêmes de nous être plaints de ce qui devait accroître notre félicité, d'avoir gémi, d'avoir soupiré, lorsque nous avions lieu de nous réjouir, d'avoir douté de la bonté de Dieu, lorsqu'il nous en donnait les plus solides marques. Si tels doivent être un jour nos sentiments, pourquoi ne pas entrer dès aujourd'hui dans une si heureuse disposition ? Pourquoi dès cette vie ne pas bénir Dieu au milieu des maux dont je suis sûr que je lui rendrai dans le ciel d'éternelles actions de grâces ? Pourquoi envierais-je le sort de ceux qui vivent dans la prospérité, puisque eux-mêmes m'envieront un jour les adversités que j'aurai souffertes ? Quand les afflictions nous devraient être inutiles, n'est-ce pas assez, ô mon Dieu, qu'elles nous viennent de votre main, afin d'être pour nous d'un prix inestimable ? Néanmoins elles me sont non-seulement avantageuses, aussi bien qu'aux justes, mais encore, étant pécheur comme je le suis et le plus criminel de tous les pécheurs, elles me sont nécessaires : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne vois point de conjonctures où le Sei-

gneur fasse plus éclater sa miséricorde, que sous les coups dont il frappe les pécheurs pour les convertir. Saint Augustin ne peut assez admirer qu'un maître aussi puissant que notre Dieu, aussi heureux, aussi indépendant de ses créatures, ait voulu les obliger par un commandement exprès, d'avoir de l'amour pour lui, c'est-à-dire, de se procurer à eux-mêmes l'avantage le plus grand dont ils puissent jouir: mais voici, à mon sens, un trait de bonté encore plus étonnant: c'est qu'il ne se contente pas d'imposer à ses ennemis une obligation si avantageuse pour eux, il les force même, en quelque sorte, d'accomplir cette heureuse obligation.

C'est par l'adversité, chrétiens auditeurs, qu'il contraint les hommes les plus pervers de rentrer dans ses bonnes grâces : et quelle autre voie plus efficace lui reste-t-il pour les y porter? Le Seigneur, dit un Père de l'Eglise, est un médecin charitable qui prend soin de notre santé; pour l'entretenir, il nous donne des règles assez douces, assez faciles : mais le peu d'attention qu'on a à les observer fait qu'on tombe dans des maladies mortelles qu'il ne peut plus guérir qu'en employant tout ce que son art a de plus fort et de plus douloureux. C'était assez pour prévenir la maladie, d'être sobre et de ne pas user indifféremment de toutes sortes de viandes; mais depuis que votre intemperance a jeté dans vos entrailles le principe d'une fièvre ardente, le premier régime qu'on vous avait prescrit dans la santé ne suffit plus; pour éteindre le feu qui vous brûle, ce n'est pas assez de vous interdire certains mets, il vous faut retrancher toute nourriture, il vous faut faire prendre les remèdes les plus amers.

Vous savez, messieurs, que les richesses, la santé, la gloire et les autres biens naturels sont les instruments des vices et de la débauche : pour empêcher que des personnes raisonnables ne se blessent elles-mêmes avec des armes si dangereuses, il semble qu'il ne faudrait que les avertir du péril; mais à des furieux que la passion a aveuglés et que l'habitude entraîne comme malgré eux dans les plus horribles excès, si vous ne leur arrachez ces armes, si vous ne les dépouillez, si vous ne les humiliez, si vous ne les affaiblissez, si vous ne les accablez, il est impossible qu'ils ne se perdent.

Avec quelle force, d'ailleurs, la prospérité n'a-t-elle pas coutume d'attacher à ceux qui en jouissent une troupe de flatteurs et de libertins? Ces hommes sans loi portent insensiblement les riches à toutes sortes de désordres, et, après les avoir corrompus, est-il rien qu'ils oublient pour leur ôter toute pensée de sortir d'un état si déplorable? Or, quel moyen plus propre que l'adversité pour éloigner ces empoisonneurs? Comme l'attachement qu'ils ont pour vous n'est qu'un lâche intérêt qu'ils colorent du nom d'amitié, dès que vous serez malheureux, vous les verrez se tourner ailleurs et vous laisser la liberté de faire votre salut : sans ce coup frappé à propos, ils vous asiégeraient jusqu'à bout, ils demeureraient acharnés, pour ainsi dire, à votre perte, comme des bêtes féroces, jusqu'à ce qu'ils vous eussent entièrement dévoré. Et quand ce malheur n'arriverait pas, la prospérité elle-même est une barrière invincible qui ferme au Saint-Esprit toutes les avenues de votre cœur. La parole de Dieu, l'usage des sacrements, les grâces ordinaires peuvent maintenir dans la pratique du bien ceux qui y sont engagés; mais un homme qui est surchargé du poids des affaires publiques et domestiques, une femme qui vit dans les plaisirs, qui est l'esclave de la vanité; un chrétien, en un mot, qui a vieilli dans son impiété et dans ses désordres, il faut, messieurs, il faut qu'il souffre ou qu'il périsse.

Je sais combien la parole de Dieu est efficace, je sais qu'elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants; mais tous les jours on ne voit que trop qu'on lui résiste, et qu'elle ne peut atteindre jusqu'aux cœurs endurcis. Que n'a-t-on point dit contre ce luxe affreux qui dévore la substance et des pauvres et des riches? contre ce jeu qui consume impitoyablement un bien dont on pourrait acheter le ciel, ce jeu qui nous emporte un temps qu'on nous avait donné pour gagner l'éternité? Que ne dit-on point encore aujourd'hui contre ces dérèglements? Hélas! que produisent nos discours sur l'esprit des joueurs de profession et de ceux qui dépensent le plus en habits? Les uns l'oublient un moment après, les autres ne s'en souviennent que pour faire des railleries, quelques uns même s'en offensent et croient avoir lieu de se plaindre du prédicateur, parce qu'il a dit de la part de Dieu ce qu'il ne pouvait taire sans trahir sa conscience et sans se rendre coupable de perfidie. Que faut-il donc que fasse le Seigneur pour faire entrer ces personnes dans le devoir? Il n'y a point d'autre moyen que l'indigence; il faut les réduire à la nécessité de travailler pour faire subsister leur famille, et de revendre, pour vivre, ce qu'elles ont acheté pour se parer. Allez parler d'oraison et de retraite à cette femme qui est si éprise de sa beauté, si vaine des attentions qu'on a pour elle dans le monde; croyez-vous qu'elle soit capable de goûter vos conseils, ou même de les entendre? Pour la sauver il faut qu'une maladie la défigure, ou que quelque accablante confusion la bannisse pour toujours des cercles.

Quel temps choisirez-vous pour exhorter ce riche, ce voluptueux à se convertir? Il n'est point disposé à venir entendre la parole de Dieu, bien moins encore à vous appeler chez lui, pour prendre auprès de vous des avis salutaires. Quand il le ferait, comment une pensée sainte trouverait-elle place dans cet esprit plein des images de ses plaisirs, plein de ses affaires temporelles? La grâce elle-même, toute insinuante qu'elle est, ne trouve pas d'ouverture pour passer jusqu'à son cœur. Hé quoi! faut-il donc, ô mon Dieu, désespérer de cette âme? Votre sagesse n'a-t-elle point de moyen pour la re-

tirer du précipice? Le Seigneur a un moyen, chrétiens auditeurs, et ce moyen est celui dont il se sert toujours pour ramener ceux de ses élus que la prospérité lui a enlevés : ce moyen, c'est l'adversité, c'est la perte de ce procès, la mort de ce mari, de ce fils unique, une paralysie, une goutte violente, une fièvre maligne, une langueur incurable, un affront insigne. Quel sera l'effet de cette disgrâce? Elle disposera cet homme à la componction par une douleur mortelle, elle lui donnera du dégoût pour les plaisirs dont il était enchanté, elle lui fera faire des réflexions sur les dérèglements de sa vie, qui lui ont attiré la colère de Dieu ; il souffrira que les gens de bien l'abordent du moins pour le consoler. Comme il cherchera partout des remèdes à son mal, on lui en fera connaître la cause, on le préparera à recevoir les remèdes convenables à la maladie de son âme. Enfin il se verra heureusement forcé de changer de vie, ou par l'impuissance de persévérer dans le péché, ou par le désir d'arrêter le bras du Tout-Puissant, qui s'appesantit sur lui.

Tout cela, messieurs, nous fait assez voir que, de quelque manière que nous vivions, nous devrions toujours recevoir l'adversité avec joie. Si nous sommes bons, l'adversité nous purifie, elle nous rend meilleurs, elle nous remplit de vertus et de mérites ; si nous sommes mauvais, si nous sommes vicieux, elle nous corrige, elle nous contraint de devenir vertueux : *Gaudeat Christianus in adversis*, dit saint Augustin, *quia aut probatur, si justus est ; aut, si peccator est, emendatur.* Si dans quelqu'un de nous elle n'a pas cet heureux effet, s'il y a quelqu'un qu'elle ne change pas, ou qu'elle rende encore pire, c'est ce cœur endurci qui a raison de s'affliger : *Contristetur sane quem flagella divina corrigere non possunt.* Cette résistance inflexible est de toutes les marques de réprobation la plus certaine et la plus visible. Un chrétien qui vit mal et que Dieu ne châtie point doit trembler ; et, s'il lui reste encore quelque sentiment, il devrait mourir de crainte : mais un pécheur que Dieu châtie, et qui ne plie pas sous ses coups, on peut hardiment le mettre au nombre des réprouvés, et désespérer de son salut. Ce n'est qu'à l'extrémité qu'on a coutume de hasarder les remèdes violents; et alors, s'ils ne réussissent pas, c'en est fait du malade, il ne faut plus songer qu'à l'ensevelir.

Mais, hélas! avec moi que ferez-vous, Seigneur? avec moi qui suis peut-être dans une disposition différente, et de ceux qui se réforment dans l'affliction, et de ceux qui opposent une obstination invincible à vos châtiments paternels? Je vous avouerai, ô l'unique Sauveur de mon âme, je vous avouerai avec franchise l'excès de mon infirmité. Il est vrai que je connais mes fautes lorsque vous me punissez; mais à peine avez-vous cessé de me frapper, que j'oublie jusqu'aux larmes que j'ai répandues dans ma douleur. Quelles résolutions ne fais-je point, lorsque vous étendez votre main sur moi! mais dès que vous la retirez, toutes ces résolutions s'évanouissent. Je rentre en moi-même lorsque vous m'humiliez ; aussitôt que vous me relevez, je recommence à céder à l'amour des créatures ; si vous me frappez, je vous supplie de me pardonner; si vous me pardonnez, je vous force encore à me frapper : *Si ferias, clamamus ut parcas ; si peperceris, iterum provocamus ut ferias.* Comment donc devez-vous me traiter, et que dois-je vous demander? Dois-je, ô mon Dieu, vous prier de ne point cesser de me punir, afin que je vous serve sans interruption? de me laisser toujours attaché à la croix, afin que je ne me détache jamais de vous? de ne pas vous laisser désarmer si facilement, puisque de votre facilité je prends occasion de vous irriter encore? Non, j'en fais l'aveu, non, je ne me sens point assez de courage pour vous faire une demande si généreuse : mais voici quelle sera ma prière jusqu'au dernier de mes jours : Sauvez-moi, Seigneur, par quelque voie que ce soit, quand ce devrait être par de continuelles afflictions ; sauvez-moi par le fer et par le feu, s'il est nécessaire, par la honte et par l'infamie, par la plus triste de toutes les vies, par la plus cruelle et la plus lente de toutes les morts ; sauvez-moi enfin à quelque prix que ce puisse être ; je ne refuse ni peine, ni douleur, pourvu que je sois soutenu par votre grâce dans cette vie, et couronné de votre gloire dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA PAROLE DE DIEU.

La plupart des chrétiens qui entendent la parole de Dieu n'en sont point touchés ; quelques uns de ceux qui en sont touchés ne changent point de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers et la lâcheté des seconds?

Noli esse incredulus, sed fidelis

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle (*S. Jean, chap.* XX).

On a raison de se plaindre du peu de foi qu'ont les chrétiens pour la parole de Dieu, et par conséquent du peu de fruit qu'ils en tirent. Malgré ce désordre, je regarde comme une injustice de penser que cette divine parole est entièrement inutile. Comme ceux qui viennent l'entendre sont pour l'ordinaire des gens de bien, il est certain qu'ils s'y confirment dans leurs saintes résolutions, et qu'ils y puisent des forces pour persévérer. Pour les méchants, s'ils n'avaient ce secours, ils seraient encore pires ; quelques uns même de ceux-ci y conçoivent le désir d'une parfaite conversion, et rendent le centuple de la précieuse semence qui leur a été confiée. Oui, dit le Seigneur par Isaïe, de même que la pluie qui tombe du ciel arrose la terre, la pénètre, la rend féconde et en fait sortir avec le salaire du laboureur une semence nouvelle, ainsi la parole que fera entendre ma bouche ne retournera point vide vers moi, elle sera tout ce que j'ai prétendu, elle réussira selon mes desseins : *Non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui, et prosperabitur in his ad quæ misi illud.*

Quoiqu'on n'ait pas lieu de dire que la prédication de l'Evangile est entièrement infructueuse, on a sujet néanmoins de s'étonner qu'elle ne fasse pas encore plus de fruit qu'elle n'en fait. Elle change les mœurs de quelques chrétiens, elle réveille la ferveur de quelques autres ; mais d'où peut venir qu'elle ne produit pas les mêmes effets dans tous les chrétiens ? Il me semble que ce discours, qui doit être en quelque sorte la conclusion de tous ceux que nous avons faits durant le carême, ne peut mieux être employé qu'à chercher les causes d'un si grand mal. Quand on les connaîtra, ces causes funestes, peut-être s'efforcera-t-on de les retrancher, et de ce seul sermon peut-être recueillera-t-on le fruit qu'on aurait dû retirer de tous les autres. Quel bonheur, ô mon Dieu, si nous pouvions trouver enfin le moyen d'attirer à votre service tous ceux qui vous résistent avec le plus d'obstination ! Daignez seconder nos désirs, seconder les faibles efforts que nous ferons pour venir à bout d'une entreprise si importante ; ne nous refusez pas les grâces dont nous avons besoin : c'est au nom de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, que nous vous les demandons. *Ave, Maria.*

Tous ceux qui assistent le plus constamment aux prédications du carême se peuvent partager en trois différents ordres. Quelques uns ne sont point touchés de ce qu'on dit ; quelques autres en sont touchés, et n'en deviennent pas meilleurs ; quelques autres, s'y sentant portés à vivre plus régulièrement, commencent en effet une nouvelle vie et y persévèrent. Pour ces derniers, à qui, dans une autre occasion, j'aurais mille paroles consolantes à porter, je me contente aujourd'hui de leur appliquer, en passant, ce que saint Pierre disait autrefois à ceux qui avaient cru en Jésus-Christ sur le temoignagne des apôtres : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes ejus annuntietis qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum* : vous êtes, mes frères, vous n'en devez pas douter, vous êtes la race choisie, l'héritage et comme le patrimoine de notre Roi, vous êtes la nation sainte, le peuple que Jésus-Christ a conquis par ses souffrances, le peuple en qui l'on verra éclater les grandeurs, les miséricordes, la toute-puissance de celui qui, des ténèbres où vous étiez, vous a fait passer dans sa lumière admirable. Il a été un temps où Dieu ne vous connaissait presque pas ; mais vous voilà enfin au nombre de ses amis et de ses enfants ; vous avez ressenti les effets d'une bonté que vous aviez longtemps ignorée : *Qui aliquando non populus, nunc autem populus Dei ; non consecuti misericordiam, nunc misericordiam consecuti.*

A l'égard des deux autres sortes d'auditeurs, je vais en peu de mots vous dire pourquoi ils rendent inefficace la parole de Dieu. Pour le faire avec ordre, je divise cet entretien en deux parties : dans la première je demande pourquoi quelques uns de ceux qui viennent entendre la prédication n'en sont point touchés, dans la seconde pourquoi ceux qui en sont touchés ne changent pas de vie ; d'où peut venir l'insensibilité des premiers et la lâcheté des seconds. Voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je crains bien, chrétiens auditeurs, qu en cherchant avec moi d'où peut venir cette fatale stérilité de la parole de Dieu dans ceux qui n'en sont pas touchés, il ne nous vienne d'abord à l'esprit qu'on en doit rejeter la faute sur ceux qui la prêchent, parce qu'ils manquent ou de science ou de vertu pour l'annoncer dignement. Il est vrai que ce ministère devrait être exercé par des anges plutôt que par des hommes mortels, et je vous avoue, messieurs, que je n'oserais vous dire quelle idée je me forme d'un ministre évangélique, parce que je ne puis moi-même réfléchir sur cette idée, que je ne me trouve accablé de confusion, que je ne sois prêt à perdre courage, que je ne me sente disposé à tout abandonner par désespoir. Mais, quoiqu'en cela il y ait souvent de la faute du prédicateur, on ne peut pas néanmoins dire qu'il soit la seule cause de ce malheur : non, puisque, malgré mon incapacité et mon peu de zèle, je vois des pécheurs qui se convertissent, j'ai lieu de croire que ceux qui sont insensibles à ce que je leur dis opposent à la force de l'Evangile quelque obstacle qui ne se trouve pas dans les autres.

Quoi donc ! Est-ce qu'on ne vient point à la prédication avec les préparations qui sont nécessaires pour en profiter ? Est-ce qu'on n'y apporte pas un esprit libre de tous soucis, un cœur dégagé de toutes les passions du monde ? Est-ce qu'on n'a pas un véritable désir d'être converti ? Est-ce qu'avant le sermon on ne demande pas à Dieu de tout son cœur la grâce de se rendre utile ce qu'on va entendre ? Je conviens, messieurs, qu'avec de telles dispositions on ne pourrait manquer de tirer un grand fruit des discours les moins éloquents et les plus froids ; mais, indépendamment de cette préparation, je ne saurais croire que tout discours doive être entièrement inutile. On sait bien que le pécheur est mal disposé, et c'est pour cela qu'on le prêche. Dire que pour ne pas perdre son temps au sermon il faut y venir avec une âme tranquille et détachée de toutes les choses de la terre, il me semble que c'est comme si l'on disait que la parole de Dieu ne peut guérir que ceux qui n'ont pas besoin de l'être, qu'elle ne peut vaincre que ceux qui se rendent à discrétion, que ceux qui veulent être vaincus. Non certainement, je ne pense pas que les Grecs, les Romains, les Perses et les barbares de l'Afrique aient entendu l'Evangile avec des dispositions si avantageuses ; cependant ils ont tous cédé à sa vertu et au zèle des apôtres. Il faut donc qu'il y ait quelque autre cause de l'insensibilité des chrétiens qui ne sont point touchés de la parole de Dieu.

Or, je trouve que cette insensibilité peut

venir de trois sources différentes. La première, c'est un grand attachement au mal, un amour pour le vice qui va jusqu'à l'obstination, et qui aveugle de telle sorte le pécheur, qu'il ne peut rien comprendre de tout ce qu'on dit pour décrier le péché et pour le faire haïr. Il en est de cette fatale disposition comme de la pernicieuse passion de ces mères à qui l'on ne peut persuader que leurs enfants aient pu mal faire, de ces mères qui trouvent aimables leurs enfants, malgré mille défauts, et qui s'irritent contre quiconque ne pense pas comme elles.

Ainsi, messieurs, voit-on quelquefois des personnes, d'ailleurs assez réglées, mais extrêmement attachées au monde et à la vanité, qui ne pourront souffrir qu'un prédicateur prêche la solitude et la simplicité des habits, qui oseront blâmer sérieusement une dame chrétienne, si elle renonce aux frivoles conversations, si elle s'engage dans les règles étroites d'une vie retirée, si elle s'interdit l'usage des modes et les vaines parures; qui se récrieront contre une si louable réforme comme si c'était un désordre, comme si les saints ne nous en avaient pas donné l'exemple, comme si les lois du monde pouvaient abolir les maximes de l'Evangile. Voilà jusqu'où nous porte la corruption de notre volonté; non-seulement elle s'attache à ce qu'elle devrait fuir, mais elle suborne l'entendement, elle l'engage insensiblement dans son parti, elle lui fait croire que le mal est un bien, que le bien est un mal, qu'il y a de la gloire et de la vertu jusque dans le vice, que la vertu donne dans l'excès lorsqu'elle va jusqu'à la perfection. Si cette erreur séduit à l'égard d'une passion qui n'est pas la plus criminelle des passions, si elle séduit des personnes qui, du reste, ne sont pas perverties, que peut faire la parole de Dieu sur des personnes ainsi préoccupées de leurs faux jugements? Leur esprit ne peut convenir de rien, il combat les principes les plus évidents, il se révolte contre les preuves les plus solides, il demeure invinciblement attaché aux préjugés dont il a été prévenu, il se dresse une espèce de barrière aux avenues du cœur, il y établit une garde impénétrable qui empêche qu'une prédication touchante n'aille jusque-là.

Ce qui fait, en second lieu, qu'on est insensible à la parole de Dieu, ce n'est pas simplement qu'on la vient entendre sans avoir un véritable désir d'en profiter, mais c'est qu'on y apporte une volonté toute contraire à ce qu'on vient entendre; on craint d'être ému, et l'on prend des précautions contre tout ce qui pourrait produire cet effet salutaire. Les premiers dont j'ai parlé sont conduits dans l'erreur par leur passion, ils se trompent et ils prennent la lumière pour les ténèbres; mais ceux dont je parle maintenant veulent se tromper, et ils craignent de découvrir la lumière qu'ils entrevoient. Ce sont des gens dont la conscience, pour peu qu'on la sollicite, est toute disposée à se révolter, des gens qui se sentent une âme trop susceptible à leur gré des bonnes impressions; souvent aussi au fond de cette âme se trouvent certaines semences de vertus toujours prêtes à germer pour peu qu'elles soient arrosées, certaines étincelles de piété qu'y a jetées l'éducation et que le moindre souffle peut rallumer: cependant ces sortes de gens se trouvent engagés dans je ne sais quelle vie vaine et voluptueuse qu'ils ne veulent point quitter. C'est pourquoi, si la bienséance ou la curiosité, ou quelque autre raison que ce puisse être les oblige de venir entendre un prédicateur, ils l'écoutent comme ils feraient un sophiste ou un orateur profane, ils ne s'attachent qu'aux ornements du discours, ils se distraient aux endroits qui leur conviennent et qui seraient capables de les réveiller. L'auteur de l'*Année sainte* dit qu'il a connu une personne qui, par des considérations humaines, étant forcée d'assister au sermon, et qui, sachant d'ailleurs que le prédicateur avait le don de toucher les cœurs, se bouchait les oreilles de peur d'entendre des choses qui la portassent à changer de vie.

Ce sont ces âmes que David compare à l'aspic, qui craint d'être charmé par la voix de l'enchanteur, ces âmes qui au livre de la Sagesse disent nettement à Dieu: Seigneur, retirez-vous de nous, nous ne voulons point savoir ce que vous auriez dessein de nous apprendre: *Dixerunt Deo: Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* N'est-il pas étrange que nous nous efforcions d'étouffer ainsi nos propres lumières, et que nous refusions les secours qu'on nous présente pour nous retirer de nos désordres? Qui croirait, chrétiens auditeurs, qu'au lieu que les gens de bien évitent avec soin le commerce du monde, les entretiens, les lectures qui pourraient les corrompre, il se trouve des personnes assez déterminées à se perdre pour fuir ce qui pourrait les remettre dans le droit chemin, parce qu'elles ne se sentent pas encore assez endurcies pour résister aux pieux mouvements que le Saint-Esprit leur pourrait donner?

Enfin, messieurs, la troisième source de l'insensibilité des auditeurs, c'est cette disposition funeste à laquelle Jésus-Christ attribuait l'incrédulité des Juifs. *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis:* Ce qui fait que vous êtes sourds à mes paroles, c'est que vous n'êtes pas du nombre des enfants de Dieu: ce n'est pas simplement que vous fassiez des efforts pour vous aveugler et pour vous endurcir contre les vérités que je vous annonce, mais c'est que le Seigneur, rebuté par vos mépris, lassé par votre résistance si longue et si opiniâtre, vous a aveuglés lui-même, vous a endurcis en retirant les grâces qui vous rendaient autrefois si sensibles à sa parole. Quand on est dans cette damnable situation, il ne faut pas s'étonner si l'on sort de la prédication aussi froid qu'on y est entré, si l'on tourne en raillerie les choses les plus sérieuses, les plus pathétiques, si de l'église où l'on a entendu les tonnerres dont la justice de Dieu menace les pécheurs on se rend froidement aux

mêmes lieux où l'on a coutume de pécher; si, dans le temps même qu'on prêche, on est assez hardi pour continuer de pécher. Quand Jésus-Christ reviendrait au monde, il ne gagnerait pas des cœurs que son Père n'attire pas. Il a parlé aux Juifs, et de ce qu'il a dit pour fléchir leur dureté ils ont pris occasion de murmurer contre lui, de le calomnier, de le faire mourir injustement. Si nous n'avions que de pareils auditeurs, il nous serait inutile, messieurs, de monter en chaire; bien loin de les exhorter à changer de vie, je ne sais si l'on ne devrait point les exhorter à ne plus se trouver à la prédication, vu qu'il est certain qu'elle les rend toujours plus coupables et que jamais elle ne les rend meilleurs.

Voilà, messieurs, d'où vient qu'il y a des gens en qui la parole de Dieu n'a rien opéré, des gens qui durant tout le carême n'ont pas conçu un seul bon désir. Ou ils ont été aveuglés par leurs passions, ou ils ont fermé les yeux pour ne pas voir ce qu'ils ne voyaient déjà que trop; ou Dieu lui-même les avait endurcis, afin qu'en voyant ils ne vissent pas, et qu'en entendant ils ne comprissent pas les vérités éternelles: *Ut videntes non videant, et intelligentes non intelligant.* Le premier de ces trois maux ne peut être guéri que par une grâce extraordinaire, le second peut l'être par un effort que la volonté peut faire sur elle-même d'autant plus facilement, que ce n'est pas sans peine qu'elle se défend contre Dieu qui la presse de se convertir. Le troisième mal est, à mon sens, au-dessus des remèdes; et je ne crains pas en le disant de porter personne au désespoir, parce que ceux qui sont atteints de ce mal funeste ne seront point frappés d'une vérité si terrible; ils n'en seront pas même légèrement émus.

Si j'avais à traiter des gens réduits à des extrémités si déplorables, je tâcherais de procurer aux premiers beaucoup de prières, car ce n'est que du ciel que leur peut venir la lumière qui leur manque; je voudrais faire entrer les autres, s'il était possible, dans un commerce intime avec quelque ami vertueux qui pût ménager leur esprit rebelle, qui sût prendre son temps, le temps où ils songent moins à se défendre, pour leur insinuer avec douceur les vérités qu'ils craignent de trop approfondir. Pour les derniers, je n'y voudrais perdre qu'autant de temps qu'il en faudrait pour reconnaître qu'ils sont vraiment endurcis. Je sais qu'il n'y a point de signe infaillible de cet endurcissement; mais, quand une âme insensible à la parole de Dieu est avertie de craindre qu'il ne l'ait abandonnée, et que cet avertissement ne l'effraie point, il n'est que trop probable qu'elle est en effet abandonnée, selon ces paroles de saint Bernard: *Noli ex me quærere quid sit cor durum; si non expavisti tuum, hoc est:* Ne me demandez point ce que c'est qu'un cœur endurci; si vous n'avez pas été saisi d'horreur lorsque vous m'en avez entendu parler, vous êtes dans ce déplorable état. En voilà assez pour des gens qui, selon les apparences, ne sont pas ici, et qui ne profiteraient pas d'un plus long discours quand ils seraient présents; passons à la seconde partie, et voyons pourquoi ceux qui sont touchés de la parole de Dieu rendent inutile ce sentiment salutaire et ne changent point de vie.

SECOND POINT.

Quelque grand que soit le nombre de ceux sur qui la parole de Dieu fait peu d'impression, j'ose dire néanmoins que, si tous ceux à qui elle se fait sentir suivaient les bons mouvements qu'elle leur donne, il y aurait peu de prédicateurs zélés qui ne recueillissent une riche et abondante moisson. *Vivus est enim sermo Dei et efficax,* dit saint Paul, *et penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum:* Car la parole de Dieu est vive et efficace, elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, elle entre jusque dans les plus sombres replis de l'âme, jusqu'aux jointures et à la moelle des os. D'où vient donc que cette parole, après avoir non-seulement touché, mais percé même et brisé les cœurs, n'a pas le bonheur de les changer? En voici, si je ne me trompe, les véritables raisons.

La première, c'est que quelques uns s'imaginent que tout est fait quand on a été touché au sermon: et cependant on peut dire qu'il ne reste jamais tant à faire. Tout est fait du côté de Dieu qui vous a appelé, qui vous a tendu la main, qui vous a offert sa grâce; mais de votre part rien n'est fait: c'est à vous maintenant à suivre le pasteur qui vous a fait entendre sa voix, c'est à vous à faire valoir le talent qu'un maître charitable a mis entre vos mains. Il faudrait après la prédication recueillir cette étincelle de feu, l'embraser par la méditation, lui donner de l'aliment en faisant quelque bonne œuvre, en lisant quelque livre de piété; et non pas dissiper aussitôt votre esprit dans le tumulte du monde, dans l'embarras des affaires. Il faudrait faire réflexion que c'est là une grâce du ciel qui ne vous est pas donnée en vain, une grâce dont un jour on doit vous demander compte; après ces réflexions il faudrait examiner ce que le Seigneur exige de vous, et quels sont les moyens que vous pouvez prendre pour faire sa volonté.

La seconde raison pour laquelle ces saints mouvements ne produisent rien, c'est la raison que Jésus-Christ lui-même en a rendue dans la parabole de la semence. Cette divine semence porte quelque fruit parmi les épines, quoique ce fruit soit ensuite étouffé avant qu'il ait eu le temps de mûrir; sur le roc cette semence germe, lève même, quoique peu de temps après elle sèche parce qu'elle manque d'humidité; mais ce qui tombe sur le grand chemin, ou on le foule aux pieds, ou les oiseaux du ciel l'enlèvent d'abord. Ce grand chemin, chrétiens auditeurs, nous représente cette vie mondaine et tumultueuse qui expose à tant de périls, et qui, pour ainsi dire, ouvre cent portes à l'ennemi qui médite la ruine de notre âme. Les personnes engagées dans ce genre de

vie n'ont pas plutôt été émues par la parole de Dieu, qu'elles se trouvent environnées de mille objets qui produisent en elles des mouvements tout contraires, et qui effacent dans un instant jusqu'au souvenir de l'impression sainte que leur cœur avait reçue. A peine sera-t-on sorti de l'église qu'on entrera dans une conversation, où pour un mot qui vous aura édifié dans le discours du prédicateur vous verrez, vous entendrez cent choses qui vous scandaliseront, c'est-à-dire, qui vous inspireront la vanité, l'amour de la terre, le mépris, le dégoût des biens célestes. Je crois vous avoir déjà dit quelquefois que, si le premier mouvement que vous donne la parole de Dieu n'est pas de vous retirer du monde, c'est-à-dire, d'éviter la foule, de fuir, autant que votre état le permet, la familiarité et le commerce des personnes vicieuses et adonnées à la vanité, vous ne tirerez jamais aucun avantage des bontés que le Seigneur aura pour vous, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'il fera pour vous convertir.

En troisième lieu, il y a des âmes qui, durant un sermon se sentant remplies de ferveur et extrêmement encouragées à faire le bien, ne font rien cependant, parce que, ces sortes d'inspirations ne les portant à rien de particulier, elles ignorent ce que Dieu demande d'elles. Dans cette situation il faut consulter un père spirituel pour apprendre de sa bouche la volonté du Seigneur; on peut encore avoir recours à certains livres qui enseignent plus exactement le chemin de la piété, qui en marquent, pour ainsi dire, tous les sentiers : l'*Introduction à la vie dévote* par saint François de Sales, le *Combat spirituel* et bien d'autres écrits semblables seront d'un grand secours. C'est ainsi que saint Paul, terrassé par la parole de Jésus-Christ et disposé à lui obéir, sans savoir néanmoins quelle était sa volonté, fut renvoyé à Ananie, auprès de qui il apprit ce qu'il désirait savoir. C'est ainsi que saint Augustin, pressé intérieurement par la grâce qui l'invitait à une meilleure vie, entendit une voix qui lui ordonnait d'ouvrir les *Epîtres* du grand Apôtre, où il lut tous les conseils qui lui étaient nécessaires dans l'état où il se trouvait.

D'autres personnes, en entendant la parole de Dieu, ne doutent point de ce qu'elles ont à faire pour répondre aux grâces qu'elles reçoivent; mais cette démarche leur paraît entièrement impossible à cause de l'inclination perverse fortifiée par une longue habitude. De toutes les tentations c'est ici la plus dangereuse, parce qu'elle porte au désespoir; mais c'est aussi la moins plausible, vu qu'il n'est rien de plus chimérique que cette prétendue impossibilité. Je ne veux pas répéter ici ce que je vous dis il y a quelques jours à ce sujet; j'ajoute seulement que c'est se former de la conduite de Dieu une idée bien bizarre, de penser que ces instances intérieures, ces tendres sollicitations qu'il vous fait sentir lorsque la voix du prédicateur se fait entendre; que cette onction si douce du Saint-Esprit, que toutes ces grâces vous portent à quelque chose d'impossible, que le Seigneur vous presse avec tant d'amour d'entreprendre ce qu'il sait que vous ne pouvez faire en aucune manière. Croyez-moi, messieurs, le Seigneur connaît vos forces beaucoup mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes; de plus, il vous prépare des secours surnaturels qui non-seulement vous rendront possible, mais encore facile la défaite de vos habitudes les plus invétérées.

Il y a un cinquième obstacle qui arrête quelquefois certaines âmes prêtes à se rendre à la force de l'Evangile. Elles se sentent portées à réformer leur vie, à être plus réglées dans leurs exercices de piété, dans leurs occupations même temporelles, à se recueillir un peu plus, à user plus souvent des sacrements de pénitence et d'eucharistie; elles ne trouvent rien d'impossible dans cette réforme, mais elles craignent que cette démarche ne les mène encore plus loin, et que, si une fois elles s'engagent dans un commerce plus particulier avec Dieu, il ne leur fasse faire beaucoup plus de chemin qu'elles ne voudraient. Il faut l'avouer franchement, chrétiens auditeurs, notre Dieu met rarement des bornes dans ses bienfaits; à peine avons-nous reçu une de ses grâces, qu'il nous en offre une autre encore plus précieuse; si vous faites aujourd'hui ce qu'il vous inspire, demain il vous inspirera quelque chose de plus parfait : mais le premier pas sera pour vous le plus difficile; à mesure que vous avancerez sur les traces de Jésus-Christ, vous verrez s'aplanir tout ce qui vous étonne, tout ce qui vous épouvante dans la vie austère des plus grands saints. C'est ainsi qu'après s'être essayé sur ce qu'il y a de plus rebutant dans un art, un commençant se trouve insensiblement capable de recevoir des leçons plus relevées; à proportion des progrès qu'il fait en travaillant, il aperçoit que les choses se facilitent, et qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout avec le temps sans se donner beaucoup de peine. Commencez donc, chrétiens auditeurs, commencez avec courage. Quel bonheur ne serait-ce point pour vous, si Dieu vous élevait ainsi par degré jusqu'à la vertu de ses amis les plus intimes, jusqu'aux premiers rangs de son royaume; si peu à peu, par des démarches presque insensibles, vous vous trouviez enfin au comble de cette perfection chrétienne qui dès ce monde est suivie d'un calme si doux, qui dans le ciel est couronnée des plus abondantes récompenses?

Quoi! serait-il possible que vous craignissiez de devenir saints, comme si c'était un mal qu'on dût fuir, ou bien qu'on pût vous donner malgré vous-mêmes? Non, non, vous ne ferez rien qu'avec une liberté pleine et entière, vous vous arrêterez quand il vous plaira; et, si Notre-Seigneur vous donne la volonté d'aller toujours plus avant, il accomplira lui-même en vous un désir si héroïque : *Deus enim est, qui operatur et velle et perficere.*

Enfin je trouve des âmes que la parole évangélique a persuadées, et qui, bien loin d'appréhender de devenir saintes, n'abandonnent, au contraire, cette entreprise que par la crainte qu'elles ont de ne pouvoir parvenir à la sainteté; elles sentent une si grande faiblesse, qu'elles désespèrent presque de persévérer. Ne vaut-il pas mieux, disent-elles, demeurer comme l'on est, que de changer pour changer encore? Quelle confusion ne me causerait pas mon inconstance devant les hommes? et, devant Dieu, ne me rendrait-elle pas encore plus coupable que la vie tiède où je languis aujourd'hui? O Dieu, que ce faux raisonnement vous a fait perdre d'âmes rachetées de votre sang! qu'il en a arrêté sur le point de commencer une vie évangélique sur la terre! qu'il a fait avorter de saints désirs! qu'il a paru propre au démon pour ruiner les desseins de votre miséricorde! Que ferons-nous contre une illusion si dangereuse?

Je réponds, en premier lieu, que la persévérance est un don du ciel, que les plus inconstants le peuvent espérer; que Dieu le donne à qui il lui plaît, mais que ce don inestimable est ordinairement la récompense de ceux qui commencent avec le plus de courage et de confiance. Ainsi, lorsque j'embrasse une vie vraiment chrétienne, je dois peu me mettre en peine quel en sera le succès; je sais que quiconque entre généreusement dans la lice, doit se regarder comme étant déjà au milieu de la carrière, et que si Dieu me fait tant de grâces, aujourd'hui que je me rends rebelle à sa volonté, il ne m'abandonnera pas lorsque je lui aurai sacrifié la mienne.

En second lieu, vous craignez la confusion que vous causerait votre inconstance; et moi je crains peu l'inconstance d'une personne qui ne pourrait supporter une confusion pareille; combien cette crainte n'est-elle pas propre à retenir dans le devoir, quand une fois on se sera déclaré pour la piété? De plus, croyez-vous que Dieu serait insensible à cette sorte de déshonneur, auquel il serait lui-même exposé, s'il se laissait ravir votre cœur, après avoir fait dans le ciel un si grand triomphe de sa conquête?

En troisième lieu, quels efforts ne fera-t-il point pour s'épargner cette honte? et vous-même, pourquoi seriez-vous plus coupable, si, après quelques pas, vous retourniez en arrière, que si vous n'aviez jamais commencé à marcher? Pensez-vous qu'il y ait plus de crime à reculer par faiblesse qu'à demeurer immobile par obstination ou par défiance de la bonté de Dieu? Si vous aviez quelquefois obéi à ses grâces, il aurait du moins cette preuve de votre bonne volonté et de votre aveugle soumission; quand vous ne vous seriez soumis que pour quelques jours, ce serait toujours autant de service que vous lui auriez rendu, autant de temps que vous auriez utilement employé. Enfin sur quel fondement jugez-vous que vous aurez besoin d'une longue persévérance, vous qui n'êtes pas assuré de trois jours de vie? Considérez, âmes chrétiennes, considérez que si c'était là un motif raisonnable pour vous éloigner de la réforme qu'on vous a prêchée, tous les saints, lorsqu'ils se sont engagés dans ce genre de vie, auraient été des imprudents; considérez que s'ils avaient tous été aussi sages que vous croyez l'être, Jésus-Christ n'aurait jamais eu d'imitateur ni de véritable disciple.

Ce n'est pas que je veuille nier qu'il y ait des âmes qui, après avoir embrassé une vie assez réformée, reviennent à leurs premiers dérèglements; mais comme leur changement est un effet de leur propre faiblesse, et non de la faiblesse de la grâce qu'ils ont méprisée, leur exemple ne doit point m'effrayer, dès que je mets toute ma confiance dans le Seigneur, qui est tout-puissant. Voulez-vous que je vous dise, chrétiens auditeurs, qui sont ceux dont la persévérance me paraît incertaine? Ce sont ceux qui ne se défient de rien, ceux qui n'ont pas plutôt commencé à vivre un peu régulièrement, qu'ils se croient au-dessus des vents et des tempêtes, et s'exposent témérairement à toutes sortes de périls. Mais ceux qui craignent tout de leur fragilité, qui ne croient jamais avoir pris assez de précautions, qui tiennent sans cesse les armes à la main, de peur de donner aucun avantage à l'ennemi, ce sont ceux-là qui persévéreront infailliblement; le ciel tombera plutôt qu'ils ne reviendront à la vie qu'ils ont quittée.

Je compte aussi assez peu sur certaines personnes qu'un premier mouvement de je ne sais quelle ferveur fait passer aussi aisément qu'inconsidérément, du désordre dans une grande réforme; mais de tous ceux qui ont beaucoup craint ce changement, avant de s'y pouvoir résoudre, de tous ceux qui ont eu de grands combats à soutenir, qui ont trouvé en eux-mêmes une extrême résistance, qu'ils ont néanmoins surmontée, de toutes ces âmes généreuses, je dis que je n'en ai encore vu aucune qui ait démenti, par son inconstance, les sentiments qu'elle avait eus au commencement de sa conversion. La source de cette fermeté, c'est qu'une victoire si difficile est d'un si grand prix aux yeux de Dieu, qu'elle l'oblige de nous chérir tendrement et de verser sur nous ses plus grandes grâces. De plus, ceux qui changent tout d'un coup et sans beaucoup de délibération, trouvent dans la suite des difficultés imprévues qui les ébranlent; les autres, au contraire, qui se sont figuré le chemin de la vertu mille fois plus rude qu'il n'est en effet, ne peuvent être rebutés par des travaux incomparablement plus doux que tout ce à quoi ils s'étaient préparés en commençant. Enfin il est difficile qu'aucune tentation puisse jamais arracher à Dieu une âme qui s'est donnée à lui malgré les plus fortes tentations. Ainsi un soldat, après avoir gagné par bien des efforts le sommet d'une montagne, malgré la résistance de ceux qui la défendaient, est-il peu en danger de céder à ces mêmes ennemis, lorsqu'il sera sur le

rempart, et qu'il combattra avec un égal avantage ?

On ne peut pas non plus faire un grand fond sur la fidélité de ceux qui se ménagent beaucoup avec Dieu, qui se donnent à lui de telle sorte qu'ils ne rompent point entièrement avec ses plus mortels ennemis, qui se déclarent faiblement pour la piété, semblent laisser derrière eux un passage ouvert pour retourner au monde quand il leur plaira; qui se réservent encore quelque attache, qui ne donnent pas tout le cœur, qui n'ôtent pas au démon toute l'espérance qu'il peut avoir d'y rentrer. Une parfaite conversion n'est point sujette à ces funestes revers; elle se fait pour toujours quand elle part du cœur, et elle part du cœur quand on veut changer sérieusement, quand on s'ôte à soi-même, autant qu'on le peut, tous les moyens de changer encore.

Voilà, messieurs, voilà tout ce qui a coutume de rendre stérile la parole de Dieu dans les âmes qui en sont touchées. J'espère que la cause du mal étant connue, on aura peu de peine à le guérir, et que ce discours nous aidera à recueillir le fruit de tant de grâces que nous avons reçues durant le saint temps d'où nous sortons. Il faut, messieurs, faire au plus tôt ce dernier effort, tandis qu'il nous reste encore quelque sentiment pour ce qui concerne notre salut; car je dois vous dire que quoique cette facilité à être ému par la voix de Dieu soit un heureux signe, c'en est un très-mauvais de ne point profiter de ces divins mouvements. *Terra enim*, dit saint Paul dans son épître aux Hébreux, *sæpe venientem super se bibens imbrem, et generans herbam opportunam illis a quibus colitur, accipit benedictionem a Deo; proferens autem spinas ac tribulos, reproba est ac maledicto proxima :* La terre, qui est souvent arrosée par la pluie, qui en est pénétrée, c'est-à-dire une âme qui n'entend pas seulement la parole de Dieu, mais à qui Dieu fait la grâce d'en être touchée, cette âme, si elle rend le fruit de la culture qu'elle reçoit, est toujours bénie du ciel; mais si, comme un fonds ingrat, elle continue de ne produire que des ronces et des épines, elle n'est pas loin du dernier malheur, elle a sujet de craindre que sa stérilité ne soit un effet de sa réprobation : *Reproba est ac maledicto proxima.*

Voilà pourquoi je vous conjure au nom de Jésus-Christ, que si la grâce se fait encore sentir à vous, comme elle a fait jusqu'ici, vous ne lui résistiez pas plus longtemps, de peur qu'elle ne se retire et qu'elle ne vous laisse dans l'insensibilité : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Je pardonne à ces malheureux qui, quoique assez assidus à la prédication, n'y entendent cependant jamais que la voix de l'homme qui frappe leurs oreilles; mais quelle excuse pouvez-vous avoir, vous qui entendez la voix de Dieu, qui touche votre cœur, ce cœur auquel toute autre voix ne saurait se faire entendre? S'il est vrai, chrétiens auditeurs, que c'est Dieu qui vous appelle par ces mouvements intérieurs, comme vous n'en sauriez douter, comment se peut-il faire que vous soyez retenus par les faibles prétextes que vous alléguez? Comment ne franchissez-vous point tous les obstacles qui vous arrêtent? Je ne trouve point étrange que vous vous opposiez à moi, que vous opposiez à tous nos raisonnements votre faiblesse et vos vaines craintes; mais croyez-vous que Dieu, qui vous invite, n'ait pas prévu ces difficultés, ou qu'il ne soit pas capable de vous les faire surmonter? Est-ce que vous vous défiez de lui, et que vous craignez qu'il ne vous engage imprudemment dans une entreprise dont le succès ne vous serait pas avantageux? Le monde vous attire, je n'en doute pas, il vous retient par mille considérations; mais si vous voulez considérer quel est celui qui se rend sensible au fond de votre âme, quelle impression pourront faire sur votre esprit le monde et les vains motifs qu'il vous propose?

Sainte Madeleine était environnée de plusieurs Juifs distingués par le rang qu'ils tenaient; ils étaient venus exprès pour joindre leurs larmes aux siennes sur la mort de son frère unique. Cette prévenance de leur part demandait qu'elle les entretînt, ou du moins qu'elle ne les quittât pas brusquement et sans justifier sa fuite par quelques raisons; cependant, dès qu'elle fut appelée de la part de Jésus-Christ, elle se crut dispensée de toutes les lois de la bienséance humaine, elle oublia ce qu'elle devait à des hommes qui prenaient part à sa douleur, elle partit sans prendre congé et courut à son divin Maître. Si je vous disais, messieurs, que je vous ai porté la parole au nom de Dieu toutes les fois que je suis monté dans cette chaire, que c'est sa volonté que je vous ai déclarée, que lui-même vous a invités par ma bouche à sortir de cet embarras d'affaires temporelles, de cette vicissitude de visites inutiles qui vous empêchent de songer à votre salut, de ces retours de conversations vaines qui vous tiennent comme enchaînés, de cette tiédeur qui vous expose à tant de périls, vous douteriez de la vérité de mes paroles et vous refuseriez de vous rendre à mon témoignage. Mais je m'adresse aujourd'hui à ceux qui sont touchés intérieurement des vérités qu'on leur prêche, c'est-à-dire, à ceux à qui le Seigneur se fait entendre immédiatement et d'une manière que les hommes les plus éloquents et les plus saints, que les anges mêmes ne sauraient jamais imiter, puisque c'est une doctrine certaine et universelle, que Dieu se réserve à lui seul le pouvoir de faire passer sa voix jusqu'au fond du cœur. *Magister adest, et vocat te :* cette voix qui vous sollicite, qui vous reproche votre lâcheté, qui vous effraie par ses menaces, qui vous inspire une nouvelle ardeur pour le bien, qui vous représente le périlleux état où vous êtes, qui vous donne la pensée d'en sortir, gardez-vous de croire que ce soit la voix du prédicateur; si ce l'était, elle serait entendue également de tout le monde, elle aurait le même effet dans tous les cœurs; *Magister adest, et vocat te.* Ecoutez-le donc,

ce Maître, puisqu'il est votre Dieu, et ne refusez pas de lui obéir, quelque spécieuses que soient les raisons qui vous en détournent; car tout doit céder à l'obéissance que toute créature est obligée de rendre au Créateur de l'univers. Souvenez-vous que dans les autres qui nous méprisent, leur mépris ne tombe que sur les serviteurs du Dieu vivant, que sur ses lieutenants, ses ambassadeurs; mais, que pour vous, c'est le Seigneur lui-même que vous méprisez, si vous refusez de suivre les secrets mouvements qui vous portent à la piété. Ecoutez-le, de peur qu'il ne se rebute, qu'il ne se taise, ou du moins qu'il ne vous parle plus que par la bouche d'autrui; écoutez-le, puisqu'il ne peut vous donner que des conseils salutaires, puisqu'il ne vous demande rien que vous ne deviez, pour votre intérêt, désirer vous-mêmes; enfin, écoutez aujourd'hui les paroles par lesquelles il daigne vous inviter à son service, écoutez ces paroles de salut, afin que vous puissiez un jour entendre la voix qui appellera les serviteurs à la récompense. Ainsi soit-il.

SERMON SUR LE RESPECT HUMAIN.

On ne hasarde rien en méprisant le respect humain; on risque beaucoup quand on l'écoute.

Cum fores essent clausæ ubi erant discipuli congregati propter metum Judæorum, venit Jesus et stetit in medio eorum.

Jésus vint et parut au milieu de ses disciples, qui avaient déjà fermé les portes du lieu où ils s'étaient rassemblés, parce qu'ils appréhendaient les Juifs (*S. Jean, chap.* XX).

Quelque sujet que nous ayons eu d'être scandalisés de la faiblesse des apôtres à la passion du Fils de Dieu, la crainte qu'ils témoignent encore après sa résurrection me paraît bien plus lâche; car si, dans la première conjoncture, ils manquèrent de courage, c'est que la foi s'évanouit de leur esprit, et s'ils doutèrent que Jésus fût Dieu, c'est qu'ils le virent dans un état où l'on pouvait même douter s'il était homme. Mais aujourd'hui que la nouvelle vie du Sauveur doit avoir ranimé leur espérance et rendu leur foi inébranlable, aujourd'hui que la gloire de son tombeau a entièrement effacé l'ignominie de sa croix, je me sens autorisé à leur demander de quel prétexte ils peuvent colorer cette timidité qui les tient tous enfermés dans une même maison, sans qu'ils osent ni se déclarer, ni paraître même devant les Juifs. S'il y avait quelque honte à confesser un Dieu souffrant, comment, après le triomphe de ce Dieu, ne s'empressent-ils point d'aller publier sa gloire? Peuvent-ils encore craindre la mort depuis qu'il l'a vaincue, et qu'en ressuscitant il leur a donné des gages si sûrs de leur résurrection?

Mais il vaut mieux que je m'adresse à vous, chrétiens auditeurs, puisqu'un pareil désordre, qu'une crainte en tout semblable à la crainte de ses disciples, règne peut-être dans nos cœurs et y étouffe la précieuse semence que Dieu y a répandue par sa parole. Parmi les personnes qui, durant le carême ou à ces dernières fêtes, ont été éclairées ou touchées de Dieu, combien s'en trouvera-t-il qui, par je ne sais quel respect humain, par une vaine appréhension des discours et des jugements du monde, rendront peut-être inutiles toutes ces lumières? O monde impie! malheureux monde! ne cesseras-tu jamais de faire la guerre à Jésus-Christ? Sera-ce toujours en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura méprisé, qu'il t'aura confondu par sa doctrine et par ses exemples? Monde faible et impuissant, jusqu'à quand paraîtras-tu si redoutable aux serviteurs du Dieu des armées? jusqu'à quand seras-tu l'effroi et la terreur de ceux qui se peuvent rendre tes accusateurs et tes juges? C'est contre ce monde que je veux aujourd'hui vous rassurer et vous donner d'invincibles armes. Mais il n'appartient qu'à l'esprit de Dieu de vous donner des forces et du courage; sans son secours les meilleures armes sont inutiles. Adressons-nous donc à lui par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Saint Augustin, dans le premier sermon qu'il a fait sur le quatre-vingt-dixième psaume, en parlant de ceux qui ont quelque honte de faire le bien devant les hommes, dit qu'ils sont semblables à ces timides oiseaux qui, épouvantés par le bruit qu'on fait exprès pour les tirer de leur fort, abandonnent le buisson où ils étaient en sûreté et vont donner dans le piége que le chasseur leur a tendu. Il veut dire que les chrétiens qui abandonnent la piété, parce qu'ils craignent les discours et les jugements des hommes, sont tout à la fois, et trop timides, et fort imprudents; trop timides, parce que ce qui les effraie n'a rien que de frivole; imprudents, parce qu'en pensant fuir ce péril, ils se jettent dans un plus grand. Ils se riraient de leur propre crainte, s'ils savaient combien elle est vaine dans sa cause; mais ils la redouteraient elle-même étrangement, s'ils savaient combien elle est funeste dans ses effets.

Si ce que j'avance est vrai, chrétiens auditeurs, pour encourager tous ceux qui n'osent pas se déclarer pour Dieu, ni faire une profession ouverte de la vertu, il ne faut que leur faire voir deux choses : d'abord ce qu'ils craignent, ensuite ce qu'ils ont à craindre quand ils cèdent au respect humain. Et c'est ce que j'ai dessein de faire dans les deux parties de cet entretien. Dans la première, je découvrirai les maux imaginaires que nous fait voir cette vaine crainte; et dans la seconde, je parlerai des maux réels que nous peut causer cette même crainte. Vous verrez qu'on ne hasarde rien en la méprisant, qu'on risque beaucoup au contraire quand on l'écoute. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il y a bien de la différence entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, et ce même objet, quand on le considère dans l'idée que s'en forme un esprit faible, qui a coutume de multiplier les

maux et les perils, de les approcher, quoiqu'ils soient encore fort éloignés, de les grossir, non-seulement contre toute vérité, mais encore contre toute vraisemblance. Vous rappelez-vous ce qu'était la Terre promise, au jugement de ces lâches espions envoyés par Moïse pour la reconnaître? C'était une terre stérile et maudite, un monstre, disaient-ils, qui dévorait ses habitants. Les Cananéens, qu'il en fallait chasser par la force des armes, étaient tous des géants devant qui les enfants de Dieu ne devaient paraître que comme des moucherons. Mais, dans le vrai, c'était une région fertile et délicieuse, où coulaient le lait et le miel, selon le langage de l'Ecriture. Pour les gens du pays, c'étaient des hommes comme les autres, des hommes dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël. A entendre parler un soldat qu'une terreur panique a privé du jugement, et qui vient communiquer sa crainte à tout un camp, à toute une ville, à l'entendre parler, ce qui cause sa frayeur, c'est l'ennemi lui-même qu'il a vu; cet ennemi s'avance à grands pas, il couvre toute la campagne: et cependant on trouve, comme il est souvent arrivé, qu'il a pris des troupeaux de brebis pour des escadrons, et un champ semé de ronces et de chardons pour un gros de gens armés de piques et de mousquets. Donc, pour savoir au vrai si la crainte humaine, qui étouffe peut-être vos bons désirs, pour savoir si cette crainte est raisonnable et bien fondée, au lieu d'écouter ceux qui s'en sont laissé prévenir, il faudrait en examiner la cause en elle-même, et n'avoir aucun égard à ce qu'ils en pensent. Cependant, quelque persuadé que je sois qu'ils s'effraient d'un rien, d'une chimère, je veux bien attaquer ce fantôme tel qu'il est dans leur pensée, avant que de le dépouiller, pour leur faire voir combien leur terreur est vaine.

Vous m'avouez donc, messieurs, que vous avez été intimement persuadés que tout n'est que vanité sur la terre, que les plus sages sont ceux qui renoncent pour Dieu à tout ce qu'il faudra nécessairement quitter à la mort. Vous vous êtes sentis détachés de bien des choses dont autrefois vous croyiez qu'il vous serait éternellement impossible de vous sevrer. L'image de la pénitence ne vous paraît plus si affreuse, ce ne sont plus les plaisirs du monde qui vous arrêteront dans le monde, vous n'y trouverez plus le même goût qu'autrefois; si vous ne vous donnez pas sérieusement à la piété, ce ne sera pas la crainte de mener une vie triste qui vous en empêchera. Oui, dites-vous, je comprends combien on est heureux quand une fois on s'est donné à Dieu sans réserve; j'entrevois je ne sais quelle douceur, je ne sais quel charme dans la véritable dévotion. Au reste, je vois peu d'actions, dans la vie des plus grands saints, qui soient capables de m'arrêter; après tout, ils ont été hommes comme nous, et je vois bien qu'il ne faut avoir qu'un peu de résolution et de confiance en Dieu. Le jeûne, la retraite, l'amour du silence et de la prière, une assiduité constante à visiter, à servir les pauvres, cette guerre continuelle contre les sens, ces combats généreux contre les passions, il me semble que je me résoudrais aisément à tous ces nobles efforts par le seul désir de devenir ami de Dieu, de calmer ma conscience, de me préparer une mort tranquille et une heureuse éternité. Voilà de grandes grâces, voilà des sentiments bien héroïques. Mais si tout s'aplanit ainsi, qu'est-ce donc qui vous fait encore de la peine? quel obstacle peut rendre inutile une si sainte disposition? Hélas! il ne vous reste plus qu'un pas à faire, et vous voilà un chrétien parfait. Qu'est-ce, encore une fois, qui peut vous retenir sur le point d'entrer dans le cœur de Dieu, ce cœur dont il semble que toutes les avenues vous sont ouvertes?

Je crains le monde, dites-vous, le monde porte la malignité au delà de tout ce qu'on peut penser; on ne peut éviter ses discours et ses railleries, il faut qu'il blâme tout, qu'il empoisonne tout. Que ne dira-t-on pas de moi, si tout d'un coup je renonce au jeu, si je me bannis des assemblées, si je commence sérieusement à faire ce qu'il faudrait faire et ce que je voudrais faire pour me rendre agréable aux yeux de Dieu? On me fera passer tantôt pour un hypocrite, tantôt pour un esprit faible; on m'accusera de légèreté, de bizarrerie, de folie; on rendra cent fausses raisons de cette réforme, on s'en rira partout où je suis connu, on me montrera au doigt à ceux qui ne me connaissent pas, on comparera cette seconde vie à la conduite que j'ai tenue jusqu'ici; enfin tout le monde parlera de moi, sans qu'il se trouve peut-être une seule personne qui veuille me faire justice et envisager mon changement du bon côté. C'est là toute votre crainte? Si j'en ai bien compris toute la force, tout se réduit aux discours des hommes. On parlera de vous, cela peut être; mais est-il possible que ces discours soient capables de balancer dans votre esprit tous les motifs d'intérêt, de justice, de reconnaissance, d'amour, qui vous portent à servir Dieu? Si nous avions un peu de foi, que de simples paroles feraient peu d'impression sur notre esprit, et qu'il faudrait bien que le monde, que l'enfer employât d'autres armes pour nous ébranler! Savons-nous bien, ô mon Dieu, ce que c'est que votre amour, quand nous y renonçons pour si peu de chose? Quel regret n'aurons-nous pas dans l'autre vie, chrétiens auditeurs, d'avoir méprisé un si grand bien pour quelque raison que ce puisse être! Mais pour des paroles qui ne frappent que l'air et que le vent emporte, avoir négligé l'amitié, la faveur de Dieu, avoir renoncé à tous les avantages qu'il y a dans son service, quel sujet de douleur et de repentir!

Mais voyons, de plus, quelles sont les personnes dont vous redoutez si fort les discours. Certainement ce ne sont pas les hommes les plus sages, les plus vertueux; ceux-ci, bien loin de vous blâmer du changement qui se sera fait en vous, en loueront Dieu et lui en rendront mille et mille actions

de grâces. Non-seulement ceux qui vivent dans la pratique de la vertu la plus exacte, ceux dont le jugement devrait être préféré au jugement de tous les autres, parleront de vous avantageusement, mais encore il n'est personne à qui il reste un peu de foi et de raison, qui ne doive donner des éloges à votre conduite. Car quel est l'homme, pour peu raisonnable qu'il soit, qui puisse trouver étrange que vous pensiez sérieusement à votre salut, à cette affaire où il s'agit de tout, où il s'agit de votre âme, où il s'agit d'une éternité de biens et de maux? Quoi de plus judicieux que d'appréhender d'être surpris par la mort, vu les périls dont votre vie est comme assiégée? Si notre esprit n'est pas affaibli, n'est pas perdu, peut-on se mettre au-dessus d'une pareille crainte? Qui peut vous accuser de légèreté ou de faiblesse, lorsqu'on vous verra mépriser tout ce qui est vil et méprisable, tout ce que la sagesse même païenne a jugé digne de mépris; quand on vous verra chercher dans vous-même ce que les âmes du commun cherchent inutilement dans tout ce qui est et hors d'elles et au-dessous d'elles? S'il est vrai qu'il y a un Dieu infiniment bon et infiniment aimable, quelle raison peut-on avoir de condamner ceux qui s'attachent à lui plutôt qu'à ses créatures? Si les plus grands monarques ne sont en sa présence que comme des riens, que comme une vaine argile, n'ai-je pas sujet de le craindre? et si je ne veux dépendre que de lui, si je veux m'affranchir de toute autre servitude, qui peut m'accuser d'imprudence ou de lâcheté?

Qui seront donc ceux qui parleront mal de votre conversion? Quelques libertins, qui font profession de ne rien croire, ou du moins de ne rien faire de ce qu'ils croient; c'est-à-dire, des insensés, des gens que ne guide plus le sens commun. Serait-il possible que vous préférassiez le jugement d'un homme aveuglé, à votre propre jugement, au jugement de la plus saine partie du monde? Quelle lâcheté, dit saint Jean Chrysostome, qu'un chrétien, élevé par son caractère au-dessus des anges, se rende l'esclave de la volonté des hommes, qu'il cherche à leur plaire et que par cette bassesse il se mette au rang des gladiateurs, des comédiens, des bouffons! Ce grand saint parle des hypocrites; mais n'ai-je pas autant de raison de faire ce reproche aux timides chrétiens à qui je parle aujourd'hui? car si ceux-là sont dignes de répréhension, parce qu'ils font le bien pour plaire aux hommes, que doit-on penser de ceux-ci qui, pour plaire aux hommes, négligent de faire le bien, et font même quelquefois le mal? Quel aveuglement dans les hypocrites d'aimer mieux plaire au monde que de plaire a Dieu! mais nous, ne sommes-nous pas plus malheureux encore d'aimer mieux déplaire à Dieu que de plaire au monde? Du moins les premiers ont un avantage, c'est l'estime des gens de bien qu'ils recherchent, au lieu que les autres veulent être approuvés des méchants, dont l'approbation ne peut que les déshonorer, dont les louanges sont de vrais reproches.

De plus, messieurs, ces personnes dont vous craignez si fort la censure sont celles-là mêmes qui doivent un jour confesser en présence de toute la terre que c'est une véritable folie qui les a portées à censurer la réformation de vos mœurs: *Nos insensati*, s'écrieront-ils à la vue des prédestinés, *vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore!* Hélas! nous traitions ces hommes d'insensés, nous croyions que c'était en eux une faiblesse d'esprit de se livrer ainsi tout entiers aux exercices de la piété chrétienne: mais que nous étions insensés nous-mêmes, de ne pas voir que c'était le meilleur parti, et que nous nous égarions par des routes perdues et difficiles! Lorsque ces malheureux feront cette confession publique, lorsqu'ils avoueront le tort qu'ils ont eu de trouver à redire à la conduite sainte et réglée des véritables chrétiens, quelle sera notre confusion, si nous avons abandonné le dessein de nous réformer et de nous sanctifier, de peur qu'ils ne tournassent contre nous leur censure?

Enfin, après avoir opposé aux idées des libertins les sentiments des gens de bien, après les avoir opposés eux-mêmes à eux mêmes, je pourrais encore leur opposer le jugement que Dieu fait de toutes nos actions. Quand toute la terre condamnerait ma conduite, si je suis assuré que Dieu en juge autrement, quelle estime dois-je faire du sentiment de toute la terre? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Si Dieu est pour nous, qui est-ce qui sera contre nous? c'est-à-dire, si Dieu est pour nous, de quel œil devons-nous regarder tout ce qui peut nous être contraire? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

Je vais plus loin encore, et en supposant toujours qu'on parlera de vous dans le monde, non-seulement je dis que vous devez mépriser ses discours, mais que ce devraient être pour vous des motifs propres à vous confirmer dans vos saintes résolutions. C'est une grande douceur pour une âme qui sert Dieu et qui l'aime, de savoir que ses services sont agréables et qu'à son tour elle est aimée. Or, de toutes les preuves qu'on en peut avoir, la plus sûre, à mon sens, c'est d'être en butte aux discours et à la censure des mauvais chrétiens. Ame innocente, âme pénitente, que je vois remplie de saints désirs, mais troublée en même temps par la crainte que tout ce que vous faites ne soit pas agréable à celui que vous servez, âme dévote, tandis qu'on vous déchirera dans le monde, tandis qu'on vous y fera passer pour un esprit faible, pour une hypocrite, tandis qu'on y parlera de votre piété comme d'une piété ou forcée, ou indiscrète, comme d'une dévotion ridicule, peu judicieuse, peu conforme à votre état, tandis qu'on tiendra ces discours, ne doutez point que vous ne soyez dans les bonnes grâces de votre Dieu: si vous étiez de ses ennemis, le monde, qui est son plus mortel ennemi, le monde vous

aimerait infailliblement, il vous serait favorable : *Si de mundo essetis, mundus quod suum esset diligeret.* La voulez-vous donc savoir, la véritable raison de la haine que le monde vous porte? c'est que vous n'êtes pas des siens, c'est-à-dire du nombre des réprouvés : *Quia de mundo non estis, propterea odit vos mundus.*

Voilà pourquoi Tertullien, sur la fin de son Apologie, rend grâces aux infidèles, au nom de tous les chrétiens, de ce qu'ils les condamnent dans tous leurs tribunaux comme des gens impies d'un côté, et de l'autre comme des gens attachés à de vaines superstitions. Nous vous en témoignons notre juste reconnaissance, dit ce Père, parce que, comme les jugements de Dieu et les jugements des hommes ne s'accordent pas, votre condamnation est une marque infaillible que Dieu nous absout et nous donne son amitié : *Ut enim æmulatio divinæ rei et humanæ; cum damnamur a vobis, a Deo absolvimur.* Quand donc il serait vrai qu'on devrait parler de notre nouvelle vie, ce ne serait pas un si grand mal que nous l'avions imaginé. Mais savez-vous bien, messieurs, qu'il s'en faudra beaucoup qu'on en parle autant et d'une manière aussi fâcheuse que nous le pensons? Je conviens que le nombre des mauvais chrétiens est bien grand, mais il ne faut pas croire que tous se doivent déchaîner contre un chrétien qui commencera à vivre régulièrement. Premièrement, je suis connu de peu de personnes; en second lieu, parmi ceux qui me connaissent, il en est peu qui pensent à moi, peu qui s'informent de ma manière de vivre, très-peu qui, en étant informés, y prennent encore quelque intérêt, presque point qui se mettent en peine si je fais bien ou mal : la plupart des hommes laissent les autres se conduire comme ils l'entendent; pourvu qu'on ne les incommode point, ils ne trouvent pas mauvais que chacun vive à sa mode.

En troisième lieu, et ceci mérite d'être observé, la plupart des personnes les plus mondaines n'ont point l'esprit entièrement gâté; je veux dire que, quoiqu'elles soient engagées dans la vanité, et si vous voulez dans le désordre, elles conservent encore de l'estime pour la vertu, souvent même elles l'aiment, quoiqu'elles ne la pratiquent pas à cause de l'empire qu'ont sur elles et les passions et les habitudes perverses. Toutes ces personnes, quelque déréglées qu'elles soient dans leurs mœurs, jugeront favorablement de vous et vous feront justice : de plus, ceux qui vous blâmeront le feront plutôt par une secrète envie que par aucun autre sentiment, que parce qu'ils penseront en effet que vous soyez répréhensible. Ces envieux, dit saint Jean Chrysostome, vous admireront dans l'âme, lors même qu'ils tâcheront de vous décrier, tout différents en ce point des flatteurs qui condamnent dans leur cœur ceux à qui ils donnent de fausses louanges.

Enfin, si l'on vous blâme au commencement, parce qu'on croira ou qu'on feindra de croire que votre réforme est un effet de votre légèreté, que vous n'avez pas changé pour devenir vertueux, mais que vous n'avez fait les premiers pas que pour retourner en arrière, que faudra-t-il pour leur fermer la bouche? Persévérer : votre persévérance les fera taire, les confondra. On parle durant quelques jours, on a coutume de le faire de tout ce qui est nouveau; on n'y pense plus bientôt après, on laisse vivre une personne à son gré; mais si elle est constante dans le bien, on commence à l'admirer, à concevoir de la vénération pour sa vertu. Vous remarquerez, messieurs, que cette vicissitude dans les pensées des hommes arrive ordinairement, surtout quand la personne qui revient au bon chemin est une personne d'un mérite reconnu, une personne qui d'ailleurs a de quoi se soutenir et par les talents de son esprit, et par les autres avantages, soit de la nature, soit de la fortune, lorsqu'elle ne quitte point le monde par le désespoir d'y réussir, et qu'on ne peut l'accuser d'embrasser la dévotion comme une dernière ressource dans ses malheurs. Je dis, messieurs, que ces sortes de personnes, bien loin d'être exposées aux railleries du monde, ne peuvent manquer de s'attirer l'admiration et le respect des plus libertins, si elles peuvent persévérer assez de temps pour faire comprendre que leur sacrifice part du cœur, et que ce n'est point une démarche faite légèrement; on ne s'en tient point au respect, à l'admiration, on passe plus loin, on conçoit le désir de les imiter. Nous voyons tous les jours que ces exemples font des impressions incroyables sur les esprits. *Probata virtus corripit insipientem*, dit le Sage : ce libertin, cette femme mondaine ne peut s'empêcher de faire des réflexions sur votre changement, c'est contre son obstination un reproche qu'elle ne pourra supporter.

Pourquoi, se dira-t-elle à elle-même, pourquoi ne ferais-je pas ce que cette personne a pu faire! est-elle plus obligée, plus intéressée que moi à vivre chrétiennement? Elle veut se sauver, elle a raison; et moi ai-je renoncé à mon salut? Elle craint la mort; la mort ne peut-elle pas me surprendre aussi bien qu'elle? N'avons-nous pas été créées toutes deux pour aimer Dieu? ne sommes-nous pas toutes deux chrétiennes? Jésus-Christ n'a-t-il pas versé son sang pour toutes deux? Le ciel où elle aspire n'est-il pas ma patrie et mon héritage? J'aurais cru jusqu'ici que la pratique de la piété était impossible à quiconque vivait dans le monde; mais puis-je encore me couvrir de ce prétexte? Ce que cette personne a fait sans y être portée par aucun exemple, ne le puis-je faire après qu'elle m'a montré, qu'elle m'a aplani le chemin? Elle vivait il n'y a pas longtemps comme je vis aujourd'hui; maintenant elle est heureusement changée; et bien loin de s'en repentir, elle loue Dieu, elle s'applaudit elle-même de son changement; il faut donc qu'elle ait trouvé des charmes secrets dans ce nouveau genre de vie, puisqu'elle n'en a pas été rebutée. Allons sur les

traces qu'elle nous marque, allons commencer à vivre chrétiennement, ne différons plus ce que je n'ai que trop différé, et ce que le temps lui a donné d'avantage sur moi, regagnons-le par notre ferveur.

Voilà, messieurs, ce que pensera à l'occasion de votre retraite cette personne dont vous appréhendez les railleries ; vous aurez le plaisir de la voir entrer elle-même dans les voies de la piété, parvenir peut-être à la perfection la plus sublime. Pouvant porter jusque-là notre espérance; si nous sommes assez lâches pour reculer, quel regret n'aurons-nous pas ! Lorsque nous paraîtrons devant Dieu, et qu'il nous fera sentir qu'il avait fait dépendre en quelque sorte de notre courage la conversion de ceux mêmes dont nous aurons craint les jugements ; quel sujet de douleur d'avoir mieux aimé vous perdre avec eux que de les sauver avec vous ! Quel sujet de joie, au contraire, si vous êtes assez généreux pour vous mettre au-dessus de tout respect humain ; quel sujet de joie lorsque ces âmes, que vous aurez attirées par votre exemple, vous reconnaîtront pour leur libérateur, vous témoigneront le repentir qu'elles ont de vous avoir rendu le chemin du ciel plus difficile par leur liberté à parler de vous, vous rendront mille actions de grâces pour le mépris que vous aurez fait de leurs railleries et de leurs vains jugements, loueront votre fermeté, conjureront le Seigneur de vous en récompenser ! Pour lors vous verrez si vous aurez tant de sujet de craindre les hommes, vous verrez quel tort vous auriez fait à Dieu, à votre prochain, et à vous-mêmes, si vous vous étiez rendus à cette tentation. En voilà assez, chrétiens auditeurs, pour dissiper une crainte aussi vaine que la frayeur dont nous parlons; il est temps que je travaille à vous inspirer une peur raisonnable, une peur salutaire ; il est temps qu'après vous avoir montré quels sont les maux que nous craignons, je vous fasse voir quels sont les maux que cette crainte nous peut causer. C'est le second point.

SECOND POINT.

Pour être court, je réduis tous ces maux à deux ; je dis premièrement que cette crainte nous conduira bientôt jusqu'à mépriser Dieu; secondement, qu'elle obligera Dieu à nous mépriser. Que ne puis-je, chrétiens auditeurs, vous convaincre aussi sensiblement de ces vérités, que j'en ai été moi-même persuadé par l'expérience! que ne puis-je vous découvrir par quels degrés une âme timide et sensible aux discours des mauvais chrétiens, tombe peu à peu de la plus grande ferveur dans une tiédeur extrême, et de la tiédeur jusque dans l'endurcissement? Comme la crainte de déplaire aux hommes la conduit au désir de leur plaire, comme ce désir étouffe en elle tout saint désir, comment, après s'être ménagée quelque temps entre Dieu et le monde, n'en viendrait-elle pas à aimer le monde, et enfin à ne faire plus aucun cas de Dieu?

Mais pourquoi, me dira quelqu'un, pourquoi me menacer d'un mal dont je me sens si éloigné? Plutôt que d'offenser Dieu mortellement, je mourrais mille fois. Il est vrai que je ne veux point passer pour dévot, c'est une chose trop ridicule dans le monde que le caractère de dévot de profession; mais je veux être vertueux, sans faire connaître que je le suis; je veux être plus vertueux que les autres, et néanmoins vivre, s'il est possible, comme les autres. Je vous entends, chrétiens auditeurs, voilà quelle est la maxime sur laquelle vous prétendez vous régler. Il ne faut point se faire une réputation de dévot, il faut vivre chrétiennement, sans cependant s'éloigner de la manière de vivre que suivent les gens du monde. Mais si Dieu, qui vous aime peut-être plus qu'il n'aime le commun des hommes, si Dieu demande à votre cœur quelque chose de plus que ce qu'il exige du reste des hommes ; s'il vous presse intérieurement de lui faire certains sacrifices que le monde n'approuve pas, que le monde condamne et qu'il traite de folie, vous mépriserez l'inspiration de Dieu et toutes les marques de son amour, pour ne pas vous départir de votre maxime.

En second lieu, je veux que la vie du monde ne soit pas absolument opposée aux commandements de Dieu, du moins ne pouvez-vous nier qu'elle ne soit entièrement contraire aux conseils et aux maximes de Jésus-Christ; donc vous ne pouvez former le dessein de vivre comme l'on vit dans le monde sans renoncer une fois pour toutes aux maximes et aux conseils de l'Evangile ; et n'est-ce pas là témoigner à la sagesse incarnée le plus grand mépris? De plus, combien d'usages approuvés et reçus dans le monde, qui quoique indifférents par eux-mêmes, sont pour plusieurs des occasions d'offenser Dieu, occasions ou prochaines ou éloignées? J'appelle occasion éloignée tout ce qui dissipe l'esprit, tout ce qui amollit l'âme, tout ce qui nourrit la passion, tout ce qui sèche le cœur et le rend moins sensible aux vérités éternelles; car il est certain que tout cela prépare la voie au péché, et qu'il ne tarde pas longtemps à l'introduire dans nous. Si vous prétendez vous éloigner de ces sortes d'occasions, il y aura toujours quelques libertins qui s'en formaliseront. Vous mépriserez donc le péril où vous êtes d'offenser Dieu : ce mépris renferme un mépris visible de Dieu-même.

Enfin, si vous voulez à quelque prix que ce soit éviter la censure et les railleries des gens du monde, vous irez encore plus loin ; il y a mille devoirs essentiels qu'il faudra nécessairement abandonner. Refuser de parler dans les lieux saints, imposer silence aux médisants, se rétracter quand on a médit, condamner les jurements et les discours peu décents, refuser d'enfreindre l'abstinence ordonnée, à quelque table qu'on se trouve, refuser de manger hors du repas, les jours que l'Eglise commande le jeûne, refuser de manger et de boire plus que la nécessité ne l'exige, dans quelque temps que ce puisse

être ; ce qui demande encore un effort plus héroïque, rechercher son ennemi pour l'engager à une véritable réconciliation, refuser un appel, un duel : ce sont là autant d'obligations indispensables. Si vous voulez vous acquitter fidèlement et constamment de tous ces devoirs, vous vous exposerez à passer pour dévot, ce que vous ne pouvez goûter en aucune manière : donc toutes les fois que vous vous trouverez dans de pareilles conjonctures, vous serez violemment tenté de franchir le pas, d'aller contre le commandement de Dieu ; et sans le secours d'une grâce extraordinaire, le secours d'un miracle, vous succomberez à la tentation, vous agirez selon votre grand principe, vous aimerez mieux mépriser Dieu que d'être méprisé des hommes.

Voilà, messieurs, ce que Jésus-Christ nous a voulu faire entendre quand il a dit que de deux maîtres qu'on se proposera de servir, on en aimera un nécessairement, et qu'on méprisera l'autre : *Unum diliget, et alterum contemnet*. Il n'est que trop visible que tandis que vous serez dans les sentiments où vous êtes, ce ne sera pas le monde que vous mépriserez, puisque vous avez pour lui de si grands égards, puisque vous voulez à toute force qu'il soit content; ce sera donc Dieu qui sera infailliblement l'objet de vos mépris : vous étoufferez peu à peu dans votre cœur tous les sentiments de respect et d'amour que vous avez encore pour lui ; non-seulement vous lui désobéirez, mais vous le ferez un jour sans hésiter, vous le ferez même sans remords. Dans la disposition où vous êtes maintenant, vous ne pouvez vous persuader que vous puissiez jamais en venir à une si grande extrémité; cependant c'est une vérité évangélique, c'est une prophétie du Sauveur qui ne peut manquer de s'accomplir, quelque incroyable que vous paraisse cette suite funeste : *Unum diliget, et alterum contemnet*.

Mais qu'est-il nécessaire de chercher des preuves pour montrer que le respect humain nous portera enfin à mépriser Dieu, puisqu'il est certain qu'il portera Dieu à nous mépriser et à se séparer de nous? *Vœ qui spernis*, dit le prophète, *nonne et sperneris ?* Malheur à vous qui méprisez Dieu, pensez-vous qu'à son tour Dieu ne vous méprisera pas ? Oui, messieurs, cette honte damnable, cette honte de faire le bien devant les hommes, est elle-même un mépris du Seigneur et de sa grandeur infinie. Quiconque redoute si fort de déplaire au monde en vivant chrétiennement, ne peut se sauver de l'un de ces reproches, ou de préférer le monde à Dieu, ou de mettre le monde de pair avec Dieu, ou du moins de ne se contenter pas de Dieu seul, de le considérer comme s'il ne pouvait nous suffire, comme si avec sa faveur, la faveur du monde nous était encore nécessaire. Or tout cela lui fait une injure sanglante, et il ne peut dissimuler l'indignation qu'il en conçoit. *Cui similem me fecisti ?* nous dit-il par Isaïe : Insensé que vous êtes, à qui m'avez-vous égalé? Vous prétendez donc que je condescende aux vaines prétentions du monde, que je pactise en quelque sorte avec ce monde, que je souffre qu'il règne avec moi, ou pour mieux dire, car c'est en effet ce que vous voulez, qu'il règne sur moi ? Je voulais vous faire et le juge et le maître de ce monde, je voulais que votre bouche prononçât sa condamnation, je voulais l'abattre à vos pieds, et vous élever au-dessus de tout ce qu'il y a de plus redoutable et de plus grand ; et vous êtes assez lâche pour vous soumettre à lui, assez insensé pour croire que je m'assujettirai moi-même à sa tyrannie! Allez, âme servile, allez, âme basse, allez servir ce monde dont vous faites tant de cas ; mais sachez que tandis que vous serez attaché à lui, vos services seront à mes yeux une abomination, et que si vous avez honte d'être tout à moi, je rougirais de partager votre cœur avec quelque autre.

Ce mépris que Dieu fait dans ce monde des âmes timides ne peut être bien connu que d'elles-mêmes : ce mépris secret consiste en la soustraction des grâces qu'il leur avait préparées. Le Seigneur dans son indignation cesse de les éclairer, de les attirer à soi, il les néglige comme n'étant plus dignes de son amour, il ne parle plus à leur cœur, il ne les écoute plus, il ne s'intéresse plus à ce qui les touche, il se dégoûte, il s'éloigne d'elles, il les oublie, il les abandonne à elles-mêmes ; mais un jour viendra qu'il fera éclater ses mépris à la vue de toute la terre, et qu'il se vengera hautement des mépris qu'il aura essuyés. *Qui me confusus fuerit, et verba mea in generatione ista adultera et peccatrice, et filius hominis confundetur eum, cum venerit in gloria Patris sui cum Angelis sanctis :* Si quelqu'un rougit de moi et de mes maximes parmi ce peuple infidèle et corrompu, à mon tour je rougirai de cet esclave du respect humain, lorsque je viendrai dans la gloire de mon Père avec les saints anges, je méconnaîtrai ce lâche pécheur en présence de tout l'univers, je ne daignerai pas le regarder, je me comporterai à son égard comme si je ne l'avais jamais connu, j'aurai honte de me souvenir qu'il a été de mes disciples, qu'il a été des enfants de mon Eglise; *et filius hominis confundetur eum, cum venerit in gloria Patris sui cum Angelis sanctis.*

Se peut-il faire que nous voulions-nous exposer à un si terrible anathème, et cela pour plaire au monde, pour éviter je ne sais quels discours dont il nous menace? *Disrumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum. Qui habitat in cœlis irridebit eos, Dominus subsannabit eos :* Brisons ces liens, ces faibles liens par lesquels le démon prétend nous tenir attachés à lui, secouons un joug qui nous déshonore, un joug incompatible avec le joug du Sauveur : *Disrumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* Que le monde en pense ce qu'il voudra, Dieu voit le fond de mon cœur, et c'est à Dieu seul que je veux plaire. On parlera si je me déclare pour la

vertu; est-ce qu'on se taira si je dissimule? Si le monde est assez malin pour censurer la piété même, que ne dira-t-il point tandis que ma vanité donnera quelque occasion à la médisance? On parle de ceux qui se retirent des compagnies, mais ignore-t-on les bruits qu'on sème partout contre ceux qui y sont les plus engagés? Quelle obligation ai-je de régler ma vie sur les discours de ces libertins, qui n'ont eux-mêmes d'autres règles de leurs sentiments que leurs passions déréglées? S'il s'agissait d'une affaire indifférente ou de peu de conséquence, on pourrait alors avoir quelque complaisance pour des gens qui d'ailleurs n'en méritent aucune; mais que je renonce au plus grand de tous les biens, à l'amitié de Dieu, à ses bonnes grâces, à sa faveur, que je m'expose même à sa haine, que je m'expose à le perdre sans ressource, pour fermer la bouche à un libertin, à un homme frivole, dont le blâme ne peut que me faire honneur, pourrait-on imaginer une plus grande folie?

Le monde me blâmera, je le veux; mais quand il devrait me couvrir d'ignominie, me dépouiller de tous mes biens, me crucifier; quand il devrait me traiter comme il a traité les martyrs, comme il a traité Jésus-Christ même, il faudrait, sans balancer, m'exposer à tous ces traitements, plutôt que d'abandonner le dessein de marcher sur les traces de ce Dieu sauveur. Et moi pour un rien, pour quelques paroles inconsidérées qui ne peuvent me blesser, et qu'un homme n'aura peut-être dites que par légèreté, pour moins que cela; encore je reculerai, je quitterai tout! Non, mes frères, non; *disrumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* Si je suis condamné par le monde, c'est-à-dire par les chrétiens qui vivent dans le désordre, j'aurai l'approbation de tous les gens de bien et de quiconque est raisonnable; le monde me condamnera, mais tous les saints qui sont dans le ciel, tous les anges qui environnent le trône de Dieu, Dieu même m'honorera de son amitié et de son estime. Mais d'où le sais-je que le monde me condamnera? Peut-être même ne s'apercevra-t-il pas de mon changement; et quand aujourd'hui il oserait me condamner, un jour viendra qu'il me fera justice en présence de tout l'univers, et que pour m'avoir traité d'insensé, il s'accusera lui-même de folie. Il me condamnera d'abord, cela pourrait arriver; mais ma constance fera changer de langage à ceux qui auront été les moins réservés à parler de moi, peut-être fera-t-elle plus encore, peut-être les fera-t-elle même changer de vie.

Enfin, le plus grand mal que j'aie à craindre du monde, c'est qu'il raillera de ma nouvelle résolution. Mon Dieu, votre colère, votre indifférence est encore plus redoutable que ces railleries. On rira de ma réforme; mais les démons feraient bien d'autres risées de ma faiblesse, de la honte puérile qui me réduirait à mieux aimer me damner, que de donner à rire aux impies. Ils se riront de moi, ces impies; mais Dieu me vengera de cette insulte, il la fera retomber sur eux, ils seront raillés à leur tour d'une manière bien plus cruelle : *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* Daignez, Seigneur, daignez nous fortifier contre de si faibles ennemis, ne permettez pas qu'une vaine crainte rende inutiles tant de saints désirs, tant de grâces précieuses.

Salvus sum, si non confundor de Domino meo. Ce sont des paroles de Tertullien, paroles qui nous conviennent parfaitement dans la disposition où nous sommes. C'en est fait, je suis hors de tout péril, je suis à Dieu sans retour, si je ne rougis point de faire le bien que je connais; si j'ai le courage de mettre en pratique les désirs que j'ai conçus, toutes les difficultés sont aplanies, je n'ai plus qu'un obstacle à vaincre; si le respect humain ne m'arrête point, j'avance à grands pas dans la voie de la sainteté : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Mon Dieu, ne permettez pas que pour un mal qui est plutôt à souhaiter qu'il n'est à craindre, nous perdions le plus grand de tous les biens de cette vie, le précieux trésor de votre grâce, nous perdions les biens de l'éternité, qui sont tous rassemblés dans la gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA MÉDISANCE.

De tous les péchés dont l'homme est capable il n'en est aucun qu'il soit si facile de commettre que la médisance, il n'en est aucun qu'il soit si difficile de réparer.

Quæ procedunt de ore, de corde exeunt, et ea coinquinant hominem.[1]

Ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est ce qui rend l'homme impur (*S. Matth., chap.* XV).

Je ne sais si les péchés de la langue sont les péchés qui nous souillent le plus; mais, sans craindre de se tromper, on peut dire que ce sont les péchés dont on se souille le plus souvent. Le Saint-Esprit nous assure qu'il est difficile de parler beaucoup sans pécher; on peut même dire qu'il est rare qu'on ne pèche pas pour peu qu'on parle. Une personne qui règle si bien tous ses discours, qu'il ne lui échappe jamais rien dont elle ait sujet de se repentir, avec cette circonspection cette personne doit nécessairement être irréprochable dans tout le reste. Ce pouvoir qu'elle a sur sa langue ne peut être que l'effet de l'empire qu'elle exerce sur toutes ses passions; car il n'y en a pas une seule qui ne se produise par les paroles, et qui ne passe incessamment du cœur à la bouche. De sorte que pour arrêter les désordres de la langue, il faudrait détruire tous les mouvements déréglés de l'âme, arracher toutes les affections vicieuses et jusqu'aux moindres attaches que nous pouvons avoir à la créature. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour, chrétiens auditeurs; de ce grand nombre de défauts où nous tombons en parlant, ce sera beaucoup d'en corriger un seul au-

jourd'hui. Le vice dans ce genre que j'ai dessein de combattre est, je crois, le plus important; et parmi les vices sujets à des suites funestes, il est certainement le plus commun: c'est la médisance, cette semence de tant de maux, cette peste de la société civile et de la charité chrétienne, ce venin si vif et si prompt, qui donne la mort dans un instant à tous ceux qu'il atteint, qui porte une mort plus fatale encore à ceux mêmes qui le répandent. Tel est le vice que j'attaquerai dans ce discours, où je montrerai que de tous les vices il n'en est aucun qui demande de nous une plus grande vigilance, aucun contre lequel il soit plus nécessaire d'être, pour ainsi dire, toujours en garde. Adressons-nous à la Vierge, en qui nous avons mis toute notre confiance; disons-lui avec l'Eglise : *Ave, Maria.*

Pour faire voir que la détraction est le vice qui demande de nous une plus grande vigilance, il n'est pas nécessaire de prouver qu'il n'est point de plus grand péché que de médire. Je sais qu'il y a des actions plus noires et plus criminelles, telles que sont toutes les actions qui offensent Dieu immédiatement, telles que quelques autres encore qui ne blessent directement que nos frères : je ne prétends pas même vous présenter aujourd'hui ce que ce vice a de plus horrible; je ne produirai point ces portraits si odieux que les saints Pères, et en particulier saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme et saint Bernard en ont tracés dans leurs écrits. On sait assez quel mal c'est de ravir à un homme ou à une femme cette réputation dont on fait tant de cas dans le monde, et qu'on rachète souvent au prix même de la vie; on n'ignore pas que le médisant d'un seul coup de langue fait mourir en quelque sorte, et les absents qu'il noircit, et les présents qu'il scandalise; qu'il se donne la mort à soi-même en commettant un péché qui est mortel de sa nature; on sait qu'il se rend coupable de tous les désordres que font naître ses discours empoisonnés, des haines, des querelles, des vengeances, des meurtres, fruits trop ordinaires de la médisance : tout cela suffirait pour vous inspirer une grande horreur de ce péché, mais ce ne serait pas assez pour vous persuader que vous devez, pour l'éviter, prendre plus de soin que pour éviter un autre péché qui serait aussi grief que celui-ci. Je dis donc qu'il faut veiller sur soi-même pour se défendre de la détraction, aussi bien que pour éviter tout autre péché considérable. Mais, outre ce motif général, il y a deux raisons particulières qui doivent vous engager à une extrême vigilance : ces deux raisons feront les deux parties de ce discours. La première, c'est que de tous les péchés dont l'homme est capable, il n'en est aucun qu'il soit si facile de commettre; la seconde, c'est qu'il n'en est aucun qu'il soit si difficile de réparer. Je prouverai que la médisance se commet aisément : sujet du premier point; qu'elle se répare difficilement : sujet du second point. Voilà tout le fond de cet entretien.

PREMIER POINT.

Je ne doute point que vous n'ayez souvent fait réflexion aux divers moyens que les hommes ont inventés pour se détruire les uns les autres avec plus de facilité. On n'eut d'abord pour toutes armes que les pierres, que des bâtons noueux, que des massues, instruments qui, pour donner la mort, devaient être entre les mains d'un homme robuste, et poussés avec une extrême vigueur. On trouva ensuite le secret d'aiguiser le fer, et bientôt on le rendit si perçant, que les plus faibles mains furent capables de donner des coups mortels. L'art enfin a joint au fer le secours du feu, et par cette invention on en est venu au point qu'il est aussi aisé de faire un homicide, qu'il est facile de remuer la main pour lâcher le ressort qui fait jouer ces machines meurtrières. Mais, quelque facilité qu'un art assassin nous ait donnée pour arracher la vie du corps, la nature nous a pourvus d'un instrument plus meurtrier encore, plus propre à ôter la réputation, ce bien plus précieux que la vie, ou plutôt la vie de la vie même. Cet instrument, chrétiens auditeurs, c'est la langue, cette langue qui est si légère et si souple, cette langue dont les mouvements sont si libres et si prompts, cette langue qui nous perd, qui nous détruit aussi promptement qu'elle se meut.

Pour faire un meurtre, dit saint Jean Chrysostome, outre qu'on n'a pas toujours la personne en son pouvoir, il y a mille mesures, mille précautions à prendre, il y a des temps peu favorables, il y a des lieux peu propres pour exécuter de si damnables desseins; de plus, toutes les armes ne sont pas sûres, tous les coups ne portent pas, toutes les plaies ne sont pas mortelles : mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'à dire un mot; quelque part que se rencontre celui que vous détractez, vous trouvez sa réputation partout où il y a des gens qui le connaissent; ainsi il n'y a presque point de lieu où vous ne puissiez le déchirer. Au reste, pour le faire, il ne faut pas beaucoup de temps; un moment suffit : à peine avez-vous conçu la volonté de médire, que le coup est porté; la langue n'attend point de commandement et fait pour l'ordinaire plus qu'on ne veut. On a beau dire que pour la réprimer et pour modérer ses emportements, la nature a pris soin de l'enchaîner dans la bouche, comme un lion dans une caverne; qu'outre qu'elle a fermé par un double rang de dents l'entrée de cette espèce d'antre, elle y a encore ajouté les lèvres, comme une seconde barrière : tout cela, loin de l'embarrasser, facilite ses mouvements, et par conséquent ses meurtres et ses ravages.

Cette mobilité de notre langue, quand il n'y aurait pas d'autres raisons, ferait voir qu'on détracte facilement, puisqu'on le fait aussi aisément que l'on parle; il est même plus aisé de médire que de parler. On médit quelquefois par le silence, surtout lorsqu'il paraît affecté, qu'il paraît mystérieux; un mouvement de la tête, un geste de la main,

un sourire, un clin d'œil est capable de ternir la réputation la mieux établie, le moindre de ces signes vaut souvent seul les satires les plus longues et les plus cruelles. Mais, outre cette facilité à déclarer dans un moment ce que nous pensons ou ce que nous voulons qu'on pense des autres, combien de choses contribuent encore à rendre la médisance aisée, ou font plutôt qu'il est difficile de ne pas médire.

La première, c'est le plaisir que nous trouvons naturellement à détracter, soit que ce plaisir malin et cruel ait sa source dans notre orgueil, qui nous persuade faussement que nous nous élevons en rabaissant nos égaux, soit que ce soit un effet de l'envie, qui se plaît à médire sans autre dessein que de troubler le bonheur d'autrui. Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir que nous n'ayons tous une pente secrète à parler mal du prochain ; et, comme il faut de grands efforts pour résister à la nature, de là vient que notre nature perverse nous engage aisément à médire. Tantôt elle nous y porte avec impétuosité : dans la chaleur du discours elle fait dire cent choses dont on n'aperçoit la malignité qu'après qu'elles ont causé des dommages irréparables : quelquefois elle y conduit avec douceur et par des détours ; de sorte que, dans le même entretien qui avait commencé par l'éloge d'une personne, on vient insensiblement à ses mauvaises qualités : avec ceux qui sont un peu plus retenus cette nature portée à nuire use d'artifices et colore de prétextes spécieux les médisances qu'elle leur veut mettre à la bouche. Ce qui nous fait parler, c'est zèle, c'est amour de l'équité, c'est compassion pour les fautes de nos frères, c'est une violente et juste douleur causée par l'outrage fait à Dieu. On ne manque jamais de fausses raisons, et, si l'on manque d'ennemis ou d'autres personnes dignes de censure, on s'attache à la vertu la plus épurée, plutôt que de se priver du plaisir de médire.

En second lieu, ce penchant que nous avons à la médisance est entretenu par l'attention qu'on donne pour l'ordinaire au médisant; nous nous plaisons à médire, et de plus nous sommes sûrs de plaire par cette voie. Un ancien a dit que la détraction était la félicité des oreilles; il n'est rien en effet qu'on écoute plus volontiers ; les gens vertueux croient qu'ils y trouvent l'éloge de leur probité, et les méchants, des exemples qui autorisent leurs déréglements, ou du moins qui en diminuent la honte. Ainsi l'envie qu'on a de se faire écouter et de se rendre agréable, fait qu'on se porte aisément à répandre les nouvelles les plus scandaleuses et à révéler les crimes les plus secrets; c'est la raison qu'en rend saint Paulin dans l'une de ses épîtres : *Hoc iedo malum celebre, idcirco in multis fervet hoc vitium, quia pene ab omnibus libenter auditur :* On entend volontiers les médisants, et c'est cette damnable facilité qui leur donne la pensée de médire, et qui les enhardit à le faire. Nous sommes obligés de corriger charitablement nos frères, lorsqu'ils oublient leurs devoirs ; l'Evangile le dit expressément. Peu de chrétiens cependant s'acquittent de cette obligation. Pourquoi ? Ce n'est pas que d'ailleurs on y ait moins d'inclination qu'à la médisance, mais c'est que la correction offense presque toujours ceux à qui elle s'adresse. On ne se hâte guère de parler si on nous écoute avec chagrin, dit saint Jérôme ; on ne jette point un trait contre une pierre, parce qu'elle le repousserait contre la main qui l'aurait lancé : desorte que si l'on était aussi assuré de nous déplaire, en nous rapportant les fautes d'autrui, qu'on est sûr de nous mortifier en nous mettant devant les yeux nos propres fautes, il se ferait aussi peu de médisances que de corrections fraternelles. Mais on sait au contraire que dès qu'on entamera une histoire médisante, tout le monde se réveillera, que la compagnie applaudira aux endroits les plus malins; on nous en saura d'autant plus de gré que la chose sera plus récente, et par conséquent moins publique. Pour résister à cette tentation, il faut avoir de la force d'esprit, il faut avoir une vertu mûre et solide ; mais, outre cette maturité, outre cette solidité, il faut être attentif sur soi-même, être toujours en garde contre ce désir de plaire, contre ce désir qui séduit souvent les plus réservés.

Que si à la fragilité de notre langue, au plaisir que nous avons de détracter, au plaisir qu'y prennent ceux qui nous entendent, vous ajoutez encore l'exemple de ceux que nous entendons nous-mêmes tous les jours, vous m'avouerez que de tous les vices la détraction est celui dont il est plus difficile de se défendre. Tout le monde sait combien le mauvais exemple a de force pour nous corrompre ; quelque horreur qu'on ait du péché, on se familiarise enfin avec lui à force de le voir commettre, surtout lorsqu'il s'est rendu si commun, qu'il semble être permis. On rougit d'abord des désordres des hommes vicieux, et ensuite on a honte de ne les pas imiter, si on ne prévient cette honte fatale par une vigilance extrême. Comment peut-on aujourd'hui s'empêcher de détracter? est-il encore quelqu'un qui ne soit pas infecté de ce vice; est-il quelque compagnie d'où il soit banni ; que dis-je, banni, en est-il quelqu'une où il ne règne, où il n'exerce une cruelle tyrannie ? Il faut se condamner au silence, ou parler de ce dont tout le monde parle : or, presque tout le monde parle des défauts d'autrui, les villes sont remplies de personnes oisives, qui se font non-seulement un plaisir, mais encore une occupation de la médisance, qui ne font autre chose qu'aller de quartier en quartier, ou pour recueillir, ou pour répandre les mauvais bruits ; de gens qui ont toujours quelque nouvelle aventure à divulguer. Un conte en attire un autre ; on en fait, on en dit sur toutes sortes de personnes : voilà sur quoi roulent la plupart des entretiens. On n'est spirituel, on n'est agréable que sur ces matières ; on a tellement perdu l'usage de parler de toute autre chose, que si par hasard ou par l'adresse d'un homme vertueux la conversa-

tion tourne sur un sujet plus innocent, dès lors on n'a plus rien à dire, il semble qu'on ait lié toutes les langues et émoussé tous les esprits.

Vous me direz qu'on peut s'éloigner de ces compagnies, et ne fréquenter que des gens de bien ; c'est le plus sûr sans doute, et je ne crois pas qu'on puisse autrement se garantir de la contagion : mais, quoique par cette retraite on se sauve d'un grand nombre de périls, on n'est pas cependant encore entièrement hors de tout danger. Ce que je vais dire paraîtra étrange, mais la chose n'est que trop vraie : la médisance ne règne pas seulement dans le monde le plus corrompu, il est peu de personnes, même de celles qui font profession de piété, sur qui ce vice n'ait quelque empire. A cette occasion le grand évêque de Nole l'appelle, ce vice si contagieux, le dernier piége de Lucifer, *extremum diaboli laqueum ;* parce qu'après avoir évité presque tous les autres, on donne encore souvent dans celui-ci. On se gardera peut-être de publier une infamie secrète, et beaucoup plus d'imposer une calomnie ; mais il est des médisances de plus d'une sorte. On médit en imputant faussement un crime à une personne innocente, on médit en rapportant comme une chose sûre ce que l'on n'a appris que par un bruit confus et incertain, on médit en révélant un péché secret, on médit encore en communiquant à d'autres ce qu'on nous a déjà révélé. C'est une détraction que de rendre publique une histoire qui n'est encore sue que de très-peu de personnes, c'est une détraction que d'en faire confidence à un seul homme, sans nécessité ou sans quelque forte raison. S'il s'agit d'une faute qui ait éclaté, on pèche encore en la racontant avec exagération, en y ajoutant des particularités qui étaient inconnues, et qui la rendent plus criminelle, en retranchant des circonstances qui l'adouciraient et qui en diminueraient la honte. De plus, on peut quelquefois donner un mauvais jour à des actions qui au dehors paraissent bonnes ; et pour lors, soit que nos soupçons soient téméraires ou qu'ils aient quelque fondement, c'est détracter que d'en faire part aux autres. C'est détracter, de nier qu'un autre ait les bonnes qualités qu'on lui attribue, de parler de ces qualités avec moins d'estime qu'on n'en a communément, de les taire dans de certaines circonstances, de les louer froidement et d'une manière qui fasse connaître qu'on est peu persuadé de ce qu'on dit. Dites-moi, chrétiens auditeurs, est-il beaucoup de personnes, je dis même de personnes qui se piquent de vivre chrétiennement, qui ne tombent pas quelquefois, qui ne tombent pas même souvent dans quelqu'un de ces défauts ?

Je ne parle point ici des illusions des faux dévots qui, trompés par leur amour-propre, déchirent sans pitié tout ce qui s'oppose à leurs desseins, croient sacrifier à Dieu tout ce qu'ils immolent tantôt à leur vengeance, tantôt à leur jalousie. Je ne parle pas non plus de ces hypocrites, qui sont d'autant plus à craindre qu'ils détractent avec plus d'art et de circonspection. Vous verrez des gens, dit saint Bernard, qui après avoir poussé de profonds soupirs, baissant les yeux, et voilant leur visage d'une tristesse apparente, commencent, d'une voix lamentable et comme à regret, un discours médisant et empoisonné. Ma douleur va jusqu'au désespoir, dira l'un, car c'est une personne pour qui j'ai de l'amitié ; je n'ai rien oublié pour la porter à prendre une autre conduite, mais c'est un temps, c'est une peine perdue. Depuis longtemps, dit un autre, je suis averti de ce que je vais vous apprendre : il n'a pas tenu à moi que la chose ne fût ensevelie dans un éternel oubli ; mais puisqu'un autre a parlé, je me tairais en vain : je l'avoue avec le dernier chagrin, il est vrai qu'il a commis cette faute : rien de plus affligeant, poursuit-il encore, car d'ailleurs il a d'excellentes qualités : mais que sert-il de feindre ? il est sans excuse sur ce point.

Est-il rien de plus déplorable, messieurs, que de voir des personnes vertueuses d'ailleurs et bien intentionnées se laisser ainsi prendre à l'attrait de la nature et aux artifices du démon ? Que nous sert-il d'être innocents, d'être réglés dans notre conduite, si par la manie, si par la fureur de médire nous nous rendons propres en quelque sorte les péchés et les déréglements des autres ? Vous êtes si réservés à l'égard du bien d'autrui, vous ne voudriez pas qu'il en entrât une obole dans votre maison ; mais en vain aurez-vous épargné l'or et l'argent, si vous avez ravi l'honneur, la réputation, trésor plus précieux que tous les biens. Quel sera le fruit de vos veilles et de vos jeûnes, dit saint Chrysostome, si votre langue est ivre du sang de vos frères, si vous vous repaissez de leur chair, comme vous le faites par la médisance ? Je ne dis point que c'est une faiblesse extrêmement honteuse de ne pouvoir supporter l'éclat du mérite et de la vertu, que c'est une lâcheté et une cruauté indigne d'un homme de se plaire à percer les autres hommes, ou à verser le poison dans les plaies qu'on leur a faites ; je ne parle point du défaut d'humilité, dont ce vice est une preuve infaillible : mais où est votre charité, âme chrétienne, où est cette vertu si chère à Jésus-Christ, cette vertu si recommandée dans l'Evangile, pratiquée avec tant de soin par les apôtres et par les premiers fidèles, cette vertu qui a toujours été le véritable et l'unique caractère des enfants de Dieu ?

Tandis que vous vous ferez un jeu, un plaisir de la détractation, pouvez-vous dire que vous ayez l'ombre de cette aimable vertu ? *Universa delicta operit charitas,* dit le Sage : La charité tâche de couvrir les péchés de ceux qu'elle aime ; et comme elle aime tout le monde, elle voudrait pouvoir abolir la mémoire de tous les péchés. On ne saurait parler du plus méchant homme, sans qu'elle prenne son parti, sans qu'elle ait toujours quelque chose à dire pour le défendre ; elle exagère la mauvaise foi des médisants, elle s'étend sur leur malignité, qui les porte souvent à noircir les vertus les plus parfaites ; elle cite

les exemples des innocents accablés par la calomnie ; elle trouve de la contradiction dans ce qu'on publie de la personne qu'on veut diffamer, elle y trouve de l'impossibilité, elle en appelle à ses actions passées, elle oppose au mal qu'on en dit tout le bien qu'elle sait d'ailleurs ; si la faute est trop évidente pour être niée, elle tâche au moins de sauver les intentions, elle tâche d'excuser, en faisant connaître qu'il y a eu de l'ignorance et de la surprise, quelquefois en disant que la tentation a été pressante, que c'est peut-être la première fois que la personne a failli, que les plus grands saints sont tombés, que tout autre aurait été extrêmement embarrassé dans une pareille conjoncture : *Universa delicta operit charitas.* Cependant on voit qu'elle sent une douleur vive, qu'elle est blessée jusqu'au cœur, qu'elle souffre extrêmement de ne pouvoir vaincre la médisance ; de sorte que si l'on n'est pas entièrement persuadé par les raisons que porte cette âme charitable, on est du moins touché de sa peine, on feint par pitié qu'on entre dans ses sentiments, on se tait du moins pour ne pas l'affliger davantage.

Voilà ce que fait la charité, cette incomparable vertu, sans laquelle toute autre vertu est inutile. Mais comment l'imiter dans un siècle où l'on en voit si peu d'exemples, dans un siècle où tous les mauvais chrétiens, et quelquefois même ceux qui paraissent assez vertueux, nous donnent des exemples contraires? Cela se peut-il faire sans un grand soin, sans beaucoup d'application ? Cependant il faut en venir à bout avec le secours du ciel ; parce que si nous ne surmontons pas les difficultés qu'on a pour éviter la détraction, nous en trouvons de beaucoup plus grandes pour la réparer. C'est là seconde partie, où je dois vous prouver qu'il est aussi difficile de réparer la médisance, que je vous ai montré qu'il est aisé de commettre ce péché.

SECOND POINT.

Il n'est point de chrétien si peu instruit de ses devoirs, qui ne sache que la médisance demande une réparation entière du mal qu'on a fait en détractant. Ce n'est pas assez d'avoir dit au confesseur qu'on a fait passer ce marchand pour un fourbe, cette fille, cette femme, pour une coquette, il faut leur rendre l'honneur que vous leur avez ravi. De plus, si la détraction leur a attiré quelque perte temporelle, comme il se peut faire à l'égard du marchand dans son commerce, à l'égard de la fille dans son établissement, vous êtes obligé de réparer ce dommage. Enfin, comme il arrive souvent que la médisance vient jusqu'aux oreilles de la personne intéressée, et qu'elle en est offensée à un point que rien ne paraît capable de la satisfaire, Dieu vous commande, sous peine de ne rentrer jamais dans sa grâce, d'aller chercher votre frère, de n'oublier rien pour l'apaiser et pour vous réconcilier avec lui. Que d'embarras, que d'inquiétudes va vous causer cette parole qui a été sitôt prononcée! Que vous aurez de peine à bien rétablir ce qu'elle a ruiné ! que de difficultés à vaincre, et hors de vous-même, et dans vous-même, avant que vous ayez remis les choses dans le même état !

Hors de vous-même, comment dans l'esprit de ceux qui vous ont ouï détruirez-vous la persuasion où ils sont que vous avez dit vrai ? Quand vous en viendriez à bout, vous n'êtes pas encore hors d'affaire. Votre médisance a bien fait du chemin, depuis qu'elle est sorti de votre bouche, elle a passé de vos amis à des gens que vous ne connaissez pas, et de ceux-ci à d'autres : il faut s'informer quelles sont ces personnes, il faut les chercher et faire en sorte en vous rétractant qu'ils cessent tous de croire ce qu'ils ont cru sur votre rapport. Il est difficile de parler à tant de personnes, il est encore plus difficile de les détromper. Bien plus, quand on ferait une rétractation publique, quand on serait assez heureux pour détruire entièrement la mauvaise opinion qu'on avait conçue de votre frère, je dis qu'alors vous ne répareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La réputation de ceux de qui on n'a jamais médit a une certaine fleur que la médisance lui ôte, et que la rétractation ne saurait lui rendre. Dès qu'une personne a été soupçonnée d'être, ou infidèle, ou peu réservée, quelque soin qu'on prenne de la justifier, quoiqu'on vienne à bout de persuader tout le monde de son innocence, il reste toujours dans les esprits je ne sais quelle impression qui fait qu'on la considère moins qu'auparavant : sa vertu ne brille plus avec tout son éclat : il en est comme de ces tableaux qu'on peut laver après qu'ils ont été salis, on leur redonne à la vérité leur première beauté, mais non pas leur premier lustre, leur premier prix. C'est pour cette raison que, dans le monde, on met une grande différence entre une personne de qui on n'a jamais médit, et une personne de qui on a mal parlé quelquefois, quoique toujours faussement : il semble que dès qu'on a eu le malheur d'être accusé, on ne peut être exempt de tout reproche.

D'ailleurs il arrive souvent qu'on a si bien marqué toutes les circonstances des actions, qu'on en a donné de si bonnes preuves, qu'on a pour son malheur tant de crédit, tant d'autorité sur les esprits, que ce serait un jeu que de vouloir se rétracter ; cette rétractation n'est plus en quelque sorte en notre pouvoir. Je sais que lorsque l'impossibilité est réelle, on est dispensé de se rétracter : mais les docteurs disent qu'on est obligé, en louant la personne dans d'autres rencontres, de lui rendre à peu près autant d'honneur qu'on lui en avait ravi : si même cette espèce de compensation ne se peut faire, d'autres théologiens veulent qu'on tâche de remplacer par quelque autre sorte de bien le bien qu'on leur a ôté, veulent que l'on donne de l'argent, ou qu'on rende des services selon la condition des personnes, selon la nature des torts qu'on a faits à la réputation. Cela vous paraît-il facile, messieurs? par quelles louanges, par quelle somme d'argent ou par quels services réparerez-vous la ré-

putation de femme vertueuse que vous avez enlevée à votre ennemie, la réputation de juge désintéressé dont vous avez dépouillé ce magistrat, la réputation de serviteur zélé et fidèle que vous avez fait perdre à ce domestique?

En second lieu, est-il aisé de guérir la plaie que vous avez faite au cœur de la personne flétrie? Vous l'avez frappée dans l'endroit le plus sensible : quelle peine n'aura-t-elle pas à revenir de l'aversion qu'elle a conçue pour vous depuis cette injure? Il me semble qu'on pardonne plus volontiers tout le reste. Une parole est bientôt prononcée, il n'est rien de plus léger, dit saint Bernard ; mais elle ne fait pas des blessures légères ; elle entre dans l'esprit sans peine, mais elle n'en sort pas avec la même facilité : *Levis quidem res sermo, quia leviter volat, sed graviter vulnerat; transit, sed non leviter urit; leviter penetrat animum, non leviter exit.* Que ferez-vous pour fléchir cette infortunée victime de votre langue envenimée, pour la porter à oublier l'injustice que vous lui avez faite? Vous devez en quelque sorte tomber à ses pieds, vous devez lui faire toutes les soumissions que vous jugerez les plus propres à désarmer sa colère.

Quand, pour en venir là, vous trouveriez au dehors toutes les facilités imaginables, le pourriez-vous faire sans rendre mille et mille combats intérieurs contre toutes vos passions, contre tous les sentiments de la nature; car enfin je ne saurais rétablir l'honneur de cet homme, que je n'expose le mien ; il faut aller avouer que je suis un menteur, un malin, un envieux ou tout au moins un imprudent. Vous direz peut-être que cet aveu, loin de décrier celui qui le fait, lui attire au contraire beaucoup de gloire, qu'on louera cette action comme une action héroïque dans le christianisme. Il est vrai, mais je craindrais que cette vue n'en rebutât plusieurs, au lieu de les encourager. Ce sera peut-être pour cela même qu'on aura honte de se dédire : on appréhendera de passer pour dévot et pour scrupuleux, de s'exposer à la risée des libertins. Mais une preuve bien convaincante qu'il est difficile de se rétracter quand on a médit, c'est que, quoiqu'il n'y ait rien au monde de plus fréquent que les médisances, il n'y a cependant rien de plus rare que les rétractations. Qui de nous, messieurs, n'a ouï mille fois détracter de son prochain? combien de fois est-on venu à nous pour se rétracter? Si cette démarche était facile, l'obligation de la faire étant indispensable, ne s'en acquitterait-on point plus souvent qu'on ne fait? D'où vient qu'on aime mieux demeurer dans la disgrâce de Dieu, et s'exposer à perdre le ciel, que de regagner par cette voie l'amitié du Créateur? Je veux croire que quand vous seriez tombé dans une faute semblable, vous prendriez un parti plus sage; je ne doute point que plutôt que de hasarder votre salut, vous ne surmontassiez toutes les difficultés qui s'opposent à la rétractation, je crois qu'il n'y aurait point de confusion à souffrir que vous ne fussiez prêt à essuyer ; mais vous m'avouerez que médire dans cette espérance, ce serait s'exposer à une tentation que nul homme ne peut s'assurer de vaincre, ce serait se préparer pour toute la vie, et surtout pour l'heure de la mort, une matière de trouble et d'inquiétude.

Qu'il serait bien plus sûr de veiller sur sa langue, de telle sorte qu'il ne nous échappât jamais de médisance! Cet effort n'est pas impossible; mais, pour vous y résoudre, il faut nécessairement suivre le conseil que je vais vous donner. Ce n'est pas assez d'éviter les discours qui blessent visiblement la justice, et qui font des plaies mortelles à la réputation, il faut s'interdire absolument toutes sortes d'entretiens, toutes sortes de paroles dont la charité peut être tant soit peu offensée, quand d'ailleurs ces paroles n'engageraient à aucune réparation. Quiconque se donne la liberté de dire le mal qu'il sait de quelque autre, quoique ce ne soit qu'un mal assez léger ; quiconque parle volontiers des défauts d'autrui, quoique connus de tout le monde, ce téméraire tombera infailliblement dans de véritables médisances. Il a beau dire qu'il ne permettra jamais à sa langue d'aller plus loin, il ne connaît ni la force, ni la corruption de la nature, il se joue avec un lion dont il ne sera pas toujours le maître, un lion qu'il ne pourra empêcher de donner de temps en temps quelque coup dangereux, et qui, après avoir été d'abord assez paisible, se déchaînera enfin et remplira tout de meurtres et de carnages. Je veux dire, messieurs, que les petites fautes qu'on se pardonne en cette matière fortifient toujours l'inclination perverse, forment une habitude de médisance qu'il est comme impossible de retenir dans les bornes qu'on s'était d'abord prescrites.

Ajoutez à cela que parmi les détractions même légères, il est difficile que, soit par ignorance, soit par inconsidération, il n'en échappe de très-importantes : elles ne seront pas mortelles, parce qu'elles ne seront pas assez réfléchies ; mais le tort qu'elles auront fait, il faudra toujours le réparer; de même qu'on est obligé de restituer le bien d'autrui quand on reconnaît qu'il ne nous appartient pas, quoique d'abord on l'eût pris de bonne foi et qu'on n'eût pas péché en le retenant.

Si donc vous voulez entretenir un calme parfait dans votre cœur, si vous voulez le conserver dans une pureté, dans un éloignement entier de tout ce qui peut vous séparer de votre Dieu, je vous conseille, messieurs, que sans examiner si la chose est légère ou importante, si le péché sera mortel ou seulement véniel, si même il y aura du péché ou s'il n'y en aura pas, vous fassiez une résolution ferme et inviolable de ne parler jamais mal de quiconque. Je ne le fais, me direz-vous, ni par haine ni par jalousie. Eh! que m'importe quel motif vous engage à détracter, si votre médisance m'ôte l'honneur et la réputation? Je n'en ai parlé qu'à une seule personne. C'est toujours autant de perdu

pour moi : quel droit avez-vous de me décrier auprès de cette personne? Mais c'est un homme sage et discret. Le mal est pire encore : j'aimerais mieux avoir perdu l'estime de cent autres que l'estime d'un homme de ce caractère. Je n'ai pas entièrement assuré la chose. On ne laissera pas de la tenir pour certaine ; vous savez que le monde est étrangement porté à croire le mal : en tout cas, vous m'avez rendu suspect, et l'on sait assez qu'il n'en faut pas davantage pour nuire beaucoup. Mais si je n'ai nommé personne? Si vous n'avez nommé personne, on aura fait cent jugements téméraires, et combien de personnes innocentes n'aura-t-on point soupçonnées? Vous avez dit en général que c'était un prêtre, un religieux : on en fera moins de cas de tous les religieux, de tous les prêtres. C'est un crime public que je vous apprends. Je le crois, mais enfin le scandale n'était pas encore venu jusqu'à moi : pourquoi faut-il que ce soit vous qui me communiquiez cette peste ; elle n'avait déjà fait que trop de ravages? Vous le saviez déjà, me dites-vous. Cela peut-être; mais pourquoi m'en faire ressouvenir? S'il y a du mérite à rappeler à la mémoire des hommes les mystères de Jésus-Christ et les autres vérités qui les édifient, croyez-vous qu'il n'y ait point de péché à leur remettre devant les yeux ce qui les a déjà scandalisés?

Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis, et non declines cor meum in verba malitiæ : Mettez donc, ô mon Dieu, mettez sur mes lèvres comme un corps de garde pour arrêter tout ce que vous m'ordonnez de retenir dans le cœur. Que la prudence et la circonspection servent de porte à ma bouche pour la fermer à tous les propos où la médisance aurait quelque part. Vous ne m'avez donné une langue que pour vous louer et pour porter les autres à vous bénir avec moi ; faites, s'il est possible, qu'elle ne se délie jamais que pour un si saint usage. Quoi! cette langue que vous consacrez si souvent par les attouchements mystérieux de votre corps adorable, par le sacrement de votre amour, serait-elle encore profanée par des discours contraires à la charité? Non, Seigneur, vous ne le permettrez pas, et de mon côté je n'oublierai rien pour me garantir de ce désordre. Je ne vous offense que trop par mes pensées, dont je ne suis pas toujours le maître ; mais puisque je puis prendre sur ma langue un pouvoir entier et absolu, ou elle gardera un perpétuel silence, ou je veillerai sur tous ses mouvements avec tant de soin, que jamais elle ne proférera de paroles qui ne tendent à votre gloire. Soit qu'il faille compatir aux peines des affligés, réunir les esprits où règne la division, instruire ceux qui ne vous connaissent pas assez, ô mon Dieu, entretenir tout le monde de votre puissance infinie et de votre miséricorde sans bornes, soit qu'il faille enfin allumer votre amour dans tous les cœurs, vous louer, vous bénir, vous glorifier, voilà désormais à quoi je consacre ma langue et toutes mes paroles. Oui, ou je parlerai à vous, ô mon Dieu, ou je parlerai de vous, ou je me tairai par amour pour vous, afin que je puisse un jour mêler aux louanges que vous donnent vos élus les louanges que je vous donnerai à mon tour dans la gloire, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-NOBLE ET TRÈS-VERTUEUSE DAME FRANÇOISE-MADELEINE DE NERESTANG, ABBESSE DU MONASTÈRE ROYAL DE LA BÉNISSON-DIEU, DÉCÉDÉE LE 21 MAI 1675.

Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.

Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous (*S. Luc*, *chap.* XV).

Voici, messieurs, le quarantième jour que nous ne cessons de pleurer la vertueuse et l'incomparable dame Françoise-Madeleine de Nérestang, la plus illustre, la plus sage, j'ose même dire la plus sainte abbesse qui ait gouverné cette maison royale. On n'a jamais rien vu de si triste que la fatale nuit qui nous l'enleva : à ce moment peu s'en fallut que la douleur n'étouffât ceux qui furent témoins de ses derniers combats ; à peine elle eut expiré que tout le monastère fut baigné de pleurs, que tout y sembla se changer en une affreuse solitude ; les sons lugubres qui rendirent publique un moment après la nouvelle de sa mort, portèrent la même désolation dans tous les lieux où ils purent être entendus.

Je ne parlerais pas de ses funérailles, si la plupart de ceux qui sont ici n'avaient été présents à cette cérémonie ; car quelle éloquence pourrait exprimer un deuil et si sensible et si universel? On ne pouvait distinguer ni ses vassaux de ceux qui ne l'étaient pas, ni ses domestiques des étrangers, ni ses parents de ceux qui ne lui appartenaient en rien; tous pleuraient, tous s'affligeaient, comme si chacun d'eux eût perdu sa sœur ou sa mère. Les pauvres, qui s'y trouvèrent en grand nombre, remplissaient cette église de cris lamentables ; on ne put durant l'office divin presque ouïr d'autre voix que la voix de ces malheureux. Ces illustres vierges, en chantant les psaumes, presque étouffées par la douleur dont elles avaient le cœur serré, ne pouvaient faire entendre que des tons sourds, que des paroles à demi formées, encore furent-elles contraintes plusieurs fois d'interrompre leur chant pour donner passage à des sanglots qu'elles ne pouvaient plus retenir. Les prêtres mouillèrent de leurs larmes les vêtements, les linges sacrés qui servent à la célébration des saints mystères ; ceux de qui l'on pouvait attendre quelque consolation étaient eux-mêmes inconsolables ; il n'y eut personne qui ne crût à cette mort avoir fait une perte irréparable, personne qui ne crût avoir perdu plus que tous les autres.

Cette douleur si amère et si générale n'est pas encore apaisée, et je ne viens pas ici pour la combattre ; elle est une sorte de panégyrique bien plus glorieux à la mémoire de madame de Nérestang que l'éloge que vous

attendez de moi : d'ailleurs cette douleur me paraît si juste, que je ne pourrais la condamner sans démentir mes propres sentiments. Pleurez donc, mesdames, pleurez, vous ne pouvez en avoir plus de sujet ; le Seigneur vous a ôté une grande supérieure, une supérieure éclairée, vigilante, remplie de zèle, de modération et de tendresse pour vous, une supérieure que vous aviez d'autant plus de raison d'aimer, que, selon les apparences, elle était extrêmement chérie de Dieu. Pleurez, messieurs, vous qui perdez dans sa personne non-seulement une vertueuse parente, mais encore un des plus beaux ornements de votre illustre maison. Tristes victimes de l'indigence, pauvres inconsolables, pauvres malades, je vous pardonne jusqu'à votre désespoir, votre mère charitable est dans le tombeau; les trésors de la providence venaient à vous par ses mains, vous voilà privés de cette ressource infaillible dans vos pressantes nécessités. Et vous tous ses sujets fidèles, où trouverez-vous une maîtresse plus équitable et qui ait plus à cœur vos véritables intérêts ? Nous-mêmes, chrétiens auditeurs, tous les membres de notre compagnie, peut-être avons-nous encore plus de raison de nous affliger. La plupart du monde sait quels étaient à notre égard les sentiments de cette illustre abbesse ; elle n'avait que trop d'estime et trop de bonté pour nous ; du moins devons-nous reconnaître que nous n'eûmes jamais ni une protectrice plus zélée, ni une plus généreuse bienfaitrice. Pleurons donc, chrétiens auditeurs, puisque nos pleurs sont un tribut dû à ses vertus ; mais souvenons-nous que c'est sur nous qu'il faut pleurer plutôt que sur cette illustre défunte : il me semble l'entendre elle-même rejeter nos larmes : Non, nous dit-elle, réservez-les pour vous-mêmes, ces larmes amères, je ne veux point avoir part à votre deuil : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* En effet, messieurs, peut-on être plaint quand après de longues et de pénibles recherches on a enfin trouvé tout ce qu'on cherchait ? Or je veux vous faire voir aujourd'hui que la mort a procuré cet avantage à celle dont nous honorons ici la mémoire, que la mort l'a mise en possession du ciel : loin d'avoir lieu d'en douter, j'en rapporterai dans peu des témoignages qui passeront peut-être pour divins et par conséquent pour incontestables. La mort l'a mise en possession de Dieu, et je vais vous montrer dans les deux parties de ce discours que c'est ce qu'elle a cherché durant tout le cours de sa vie, que c'est ce qu'elle a cherché uniquement. Elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu : voilà tout le sujet de son éloge. Saintes âmes, c'est à vous principalement à juger s'il est possible d'en imaginer de plus magnifique pour une dame chrétienne et religieuse : vous verrez dans ce que je vais dire que jamais personne ne l'a mieux mérité que notre abbesse.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque autorisée que soit la coutume de commencer l'éloge des personnes de condition par la noblesse de leurs ancêtres, ayant néanmoins à parler d'une fille consacrée à Dieu, d'une fille aussi sainte que l'a été madame de Nérestang, je n'ai pas cru qu'il fût de la bienséance de me rendre à cet usage. S'il y a quelque gloire dans cette noble vierge d'être née dans une famille des plus illustres du royaume, c'est parce qu'elle a compté pour rien cet honneur, c'est parce qu'elle l'a même considéré comme une disgrâce, et qu'elle a souvent témoigné à ses confidentes qu'elle se serait estimée heureuse si Dieu l'avait fait naître dans une condition commune.

Je ne crains pas même que ceux d'entre vous, messieurs, qui auraient plus d'intérêt à voir publier les avantages de la maison de Nérestang, soient offensés de mon silence sur ce point ; au contraire, comme j'ai beaucoup de choses à dire, je serais injuste si je perdais une partie du temps à raconter les actions de vos pères, ces actions si connues, au lieu de mettre au jour des vertus qu'une sainte parente a pris tant de soin de cacher à tout le monde.

Oui, votre nom, messieurs, est assez célèbre dans l'Europe. La France a peu de sujets, elle a même peu d'ennemis qui ignorent la valeur de vos aïeux ; chacun sait et les grands services qu'ils ont rendus à l'Etat, et les récompenses honorables qu'ils en ont reçues. Les livres parleront toujours des mestres de camp, des maréchaux de camp, des capitaines des gardes, des gouverneurs de provinces, des grands maîtres de Saint-Lazare que vous comptez dans votre famille. Les grandes preuves de fidélité, de courage et de conduite qu'ils ont données dans tant de rencontres, font un trop bel ornement pour nos annales, pour n'y être pas insérées ; et quand l'histoire serait muette sur leur piété, les monastères qu'ils ont bâtis, cette maison royale qui ne leur doit guère moins qu'aux rois mêmes qui l'ont fondée, rendront un témoignage éternel du zèle qu'ils ont eu pour l'honneur de Dieu.

Il n'en est pas de même des vertus de l'illustre vierge que nous pleurons ; si je n'en instruisais le public, elles demeureraient ensevelies dans la solitude où elle a passé ses jours. On sait à quel prix elle a chéri le cloître : hélas ! vous vivriez peut-être encore, sainte abbesse, vous seriez encore l'appui, l'ornement, la joie de cette maison, si vous n'aviez mieux aimé mourir que d'en sortir pour respirer pendant un temps un autre air. Par ce refus généreux, vous le savez, mesdames, sa vertu a été toute renfermée dans l'enceinte de vos murailles, je dis plus, comme elle avait pour la vie intérieure un attrait particulier, elle n'a pas même été connue des personnes avec qui elle vivait. Ma plus grande peine, dans l'occasion où je me trouve, a été de percer les voiles dont son humilité avait pris soin de couvrir les dons de Dieu : il a fallu consulter les directeurs, il a fallu recourir aux conjectures, il a fallu, pour ainsi dire, deviner le caractère de sa sainteté : mais enfin je me suis convaincu si parfaitement qu'elle a toujours cherché Dieu, qu'elle n'a jamais cher-

ché que Dieu, que j'espère pouvoir même vous en convaincre. Elle a cherché Dieu, mesdames, et ce qui me fait croire qu'infailliblement elle l'a trouvé, c'est qu'elle a commencé dès l'enfance à le chercher, qu'elle l'a cherché avec ardeur, qu'elle l'a cherché avec constance.

Je ne prétends pas faire passer pour l'effet d'une vertu avancée la retraite qu'elle fit en ce monastère dans un âge où elle ne pouvait encore connaître ni la religion, ni le monde, j'attribue uniquement cette généreuse démarche à la providence de Dieu qui préparait dès lors cette grande âme à une pureté angélique. Le Seigneur se hâta de la retirer de ce monde corrompu, où il est si difficile de se conserver dans l'innocence, il voulut qu'elle apprît les premiers éléments de la sainteté parmi des personnes qui pussent également lui en donner des leçons et des exemples parmi des personnes qui la portassent à lui consacrer son cœur avant qu'aucune créature le lui pût ravir. En effet, elle conçut d'abord un si grand désir d'imiter ces vierges sages, qu'il fallut user d'artifices pour l'empêcher de pratiquer les plus rigoureuses observances de la règle, encore sa vigilance, sa ferveur, rendaient-elles inutiles tous ces artifices.

Ce saint livre, ce livre qui a été le livre de tant de saints, le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, a été l'oracle de madame de Nérestang jusqu'à sa mort. On peut dire que l'amour de la prière, cet amour inséparable de l'amour de Dieu, a toujours été sa plus forte passion, mais pourrez-vous bien croire que de si pieux exercices aient fait les délices de ses premières années, qu'elle ait goûté les maximes de ce livre d'or presque aussitôt qu'elle l'a pu lire, qu'elle ait commencé à méditer dans un temps où les autres savent à peine prier des lèvres ? Dans sa plus tendre jeunesse on ne la trouvait presque jamais qu'elle n'eût ce livre de vie d'une main, une horloge de sable de l'autre pour mesurer le temps de ses prières mentales ; ces deux soins partageaient déjà tellement son cœur et ses occupations, qu'il semble que dès ce temps elle avait compris tout le sens de ces paroles de saint Bernard : Cherchez Dieu, et vous le trouverez ; cherchez-le par la lecture, et vous le trouverez par la méditation : *Quærite lectione, et invenietis meditatione.*

Lorsque sa ferveur impatiente l'eut conduite dans le cloître, et qu'elle y eut obtenu une place parmi les novices, non-seulement elle continua de chercher Dieu, mais encore elle crut l'avoir trouvé dans la personne de sa maîtresse. On ne peut imaginer de soumission ni plus aveugle, ni plus prompte que la sienne ; jamais on ne l'entendit se plaindre du joug de l'obéissance, elle qui depuis étant devenue abbesse, trouvait le faix de sa charge si accablant. J'ai appris de celles qui vivaient avec elle dans les premières années de sa retraite, que jamais on n'avait rien aperçu dans sa personne qui fût digne de répréhension. Vous m'avez bien dit davantage, mesdames, vous m'avez assuré qu'elle-même ne voyait jamais rien de répréhensible dans les autres, parce que toute jeune, toute novice qu'elle était, on s'observait en sa présence, on craignait de commettre à ses yeux les plus légères irrégularités ; on avait dès lors pour sa vertu le même respect qu'on eut pour son caractère lorsqu'elle fut supérieure : de sorte que, si l'on peut user de cette comparaison profane, elle était comme ces chênes si célèbres dans l'antiquité païenne, ces chênes qu'on adorait dans les forêts longtemps avant qu'on eût pris l'idée d'en faire les statues des dieux et de les placer sur les autels.

J'ai dit que ses sœurs n'avaient rien trouvé à redire sur sa conduite, dans le temps même de sa plus grande jeunesse. Comme les yeux des supérieurs sont plus perçants, combien de fois ses tantes crurent-elles avoir des sujets de se plaindre d'elle ? Mais du reste se ressouvient-on qu'elles aient jamais rien eu à lui reprocher que des excès de ferveur ? Elle ne se ménageait en rien, elle n'avait égard ni à son âge, ni à sa complexion, elle avait eu dès ce temps-là de cruelles maladies, sa santé était déjà presque ruinée, elle continuait de faire ce que faisaient les plus robustes ; c'est-à-dire que non-seulement elle a commencé dans le premier âge à chercher Dieu, mais qu'elle a commencé dès lors à le chercher avec ardeur. Il ne faut donc pas s'étonner que dans la suite de sa vie, lorsqu'elle eut acquis plus de lumières, elle ait été si empressée, si ardente dans ses recherches.

Notre Dieu est partout, chrétiens auditeurs : aussi cette digne épouse le cherchait-elle en tous lieux et en toutes choses, par les réflexions continuelles qu'elle faisait sur sa présence et sur ses opérations dans les créatures. Mais l'Evangile nous apprend que sur la terre il est plus particulièrement dans l'eucharistie, dans les pauvres et au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom : c'est là que votre abbesse l'a toujours cherché avec plus d'assiduité. Pardonnez-moi, mesdames, si je représente si mal cette ardeur singulière ou, si vous voulez, cette langueur amoureuse qui accompagnait les actions et les paroles de cette mère chérie : quoique vous en ayez été témoins, vous m'avez avoué que vous-mêmes ne pouviez assez exprimer de si tendres mouvements.

Vous savez peut-être, messieurs, que ces saintes épouses passent presque toute leur vie devant le saint sacrement de l'autel ; elles y sont quelquefois depuis deux heures du matin jusqu'à midi, sans cesse occupées à chanter les louanges du Créateur, ou à répandre leur cœur en la présence de leur bien-aimé ; après midi elles s'y rassemblent jusqu'à trois fois ; outre l'office du soir, elles font une seconde méditation : de si longs exercices seraient capables de rebuter, d'accabler des âmes dans qui il resterait encore quelque chose de l'esprit du monde. Pour chacun de ces exercices votre pieuse abbesse était la première au chœur, elle n'en sortait qu'après les autres ; encore l'office allait-il

toujours trop vite à son gré, elle ne cessait d'exhorter ses inférieures à le chanter lentement, comme pour prolonger le plaisir qu'elle goûtait à s'entretenir avec son divin maître. Tout cela ne pouvait encore la satisfaire; dans les heures qui restaient entre les prières de l'après-midi, elle venait jusqu'à six fois adorer Jésus-Christ caché dans ce tabernacle. Avant d'aller recevoir une visite, elle ne manquait jamais d'en venir rendre une au Fils de Dieu, soit pour lui demander la grâce de sortir du parloir aussi pure qu'elle y était entrée, soit pour se remplir auprès de ce saint époux de ce feu sacré qu'elle répandait ensuite dans ses discours.

Que dirai-je de sa dévotion au saint sacrifice de nos autels? Je ne sais si l'on en vit jamais une plus grande dans aucun saint. Depuis longtemps elle assistait à toutes les messes qui se disaient dans cette église, et il s'y en est dit quelquefois jusqu'à vingt. Rien n'était capable de lui faire interrompre une si sainte pratique; les jours que ses infirmités croissaient, si elle n'avait point assez de force pour s'y transporter, il fallait qu'on l'y portât. Les médecins ont souvent craint que dans les excès de sa ferveur, elle ne restât morte entre les bras de ses filles; mais la mort était pour elle un mal moins terrible que la privation d'un si grand bien : Quoi! leur disait-elle, voulez-vous m'ôter l'unique plaisir qui me reste dans la vie? Voudriez-vous refuser ce soulagement aux maux extrêmes que je souffre? Que dites-vous de ces sentiments, âmes tièdes? Vous qu'une messe de demi-heure a si souvent lassées, se peut-il faire qu'à l'égard de ce mystère vous ayez la même foi qu'avait cette vertueuse supérieure?

Plût à Dieu, messieurs, que la plupart des chrétiens se disposassent à la communion, que la plupart même des prêtres se préparassent à offrir le saint sacrifice avec autant de soin qu'elle se préparait à y assister! Elle avait pour cette préparation une pratique particulière, qui ne durait guère moins de demi-heure, elle s'en acquittait quelquefois à son oratoire; avant de sortir de sa cellule, elle avait recueilli son esprit, elle en avait banni toutes les pensées de la terre, elle s'était purifiée par mille actes intérieurs; elle venait avec cette disposition si pure unir ses intentions aux intentions de l'Eglise, aux intentions de Jésus-Christ qui dans ce mystère s'immole lui-même. Peut-on chercher Dieu avec plus d'empressement? Peut-on le chercher avec plus de soin? Peut-on ne le pas trouver quand on le cherche avec cette ardeur?

Messieurs, Jésus-Christ n'est pas seulement caché sous les faibles espèces du pain et du vin, il l'est encore dans la personne des pauvres : mais hélas! bien loin de l'y chercher, combien de fois l'y rebute-t-on lorsqu'il se présente? Parlez donc, pauvres malades; rendez gloire à Dieu, pauvres veuves, pauvres orphelins, pauvres vieillards, de quelque pays que vous soyez, dans quelque temps que vous vous soyez montrés, de quelques pressants besoins que vous ayez été accablés, en est-il un seul parmi vous qui puisse dire que cette mère tendre l'ait refusé une seule fois? Et vous, mesdames, qui avez été chargées de la distribution de ses aumônes, l'avez-vous trouvée quelquefois peu disposée à vous écouter, lorsque vous lui avez représenté les nécessités des misérables.

Combien de fois vous a-t-elle commandé, et ce qui me paraît encore mieux marquer le désir qu'elle avait d'être obéie, combien de fois vous a-t-elle priées tendrement et au nom de Dieu de ne renvoyer personne, de donner, non-seulement les choses grossières, mais encore ce qu'il y avait de plus délicat, de plus précieux, plutôt que de souffrir que quelqu'un se retirât mécontent! Comme elle cherchait son Dieu dans ces malheureux, il semble qu'elle appréhendait que Jésus-Christ ne lui échappât dans celui qui aurait été rejeté : *Date omnibus, ne cui non dederitis, ipse sit Christus.* Ce mot est de saint Augustin, mais nous pouvons bien le mettre à la bouche de notre charitable abbesse, puisqu'elle l'avait dans le cœur : Donnez à tous, mes chères sœurs, de peur que celui à qui vous ne donneriez pas, ne soit Jésus-Christ même.

Ce noble motif donnait encore plus d'étendue à ses pieuses libéralités, non-seulement elle voulait qu'on donnât à tous ceux qui demandaient, mais elle n'oubliait rien pour que ses largesses passassent jusqu'à ceux qui ne pouvaient ou qui n'osaient demander. Jamais seigneur, jamais dame, ne furent plus soigneux, plus vigilants pour faire reconnaître et pour exiger leurs droits, que ne l'était madame de Nérestang pour découvrir et pour soulager les misères de ses vassaux; elle avait des personnes qui l'en informaient exactement : elle s'informait elle-même de son médecin s'il y avait des malades dans le pays, elle l'obligeait à les aller voir, à lui rapporter ensuite dans quel état il les avait trouvés, s'ils avaient de quoi se faire servir dans leurs maladies, de quels secours ils pouvaient avoir besoin; elle n'avait pas plus tôt appris leurs nécessités, que touchée en même temps de deux mouvements bien contraires, de compassion pour leurs maux, et de joie pour l'occasion qu'elle avait de pratiquer la charité, elle envoyait sur l'heure tout ce qu'elle jugeait propre à leur donner du soulagement.

Ce qui fit voir encore plus que c'était en effet Jésus-Christ qu'elle cherchait dans les pauvres, c'est qu'elle n'oubliait rien pour faire que Jésus-Christ fût en eux, et avec eux : lorsque sa santé lui permettait de faire l'aumône par elle-même, elle l'accompagnait toujours d'une instruction ou d'une exhortation courte et fervente : quand elle la donnait par d'autres mains, ceux qu'elle employait pour une œuvre si sainte étaient toujours chargés de quelque parole édifiante, de quelque conseil salutaire, qu'elle voulait qu'on donnât de sa part à tous ceux qu'elle assistait. Allez, disait-elle, faites bien comprendre à ces tristes victimes de l'indigence que c'est Dieu qui les frappe, dites-leur qu'elles se

soumettent à la volonté du Seigneur, et que par leur patience elles fassent de leurs maux un sacrifice méritoire ; dites à ceux-ci qu'ils apaisent la colère de Dieu, que par un aveu sincère, que par un repentir amer de leurs péchés ils tâchent de regagner l'amitié de leur maître ; dites à ces pauvres familles de vivre dans une intelligence, dans une union constante, de se secourir les unes les autres. Qui peut dire combien ont coutume d'être efficaces des paroles semblables portées dans de pareilles conjonctures ? Le don qu'on y joint ouvre l'entrée du cœur, fait un passage jusqu'au fond de l'âme. Oui, riches, vous devez être les pères des pauvres, et vous en pouvez être comme les sauveurs et les apôtres ; Dieu vous a donné de quoi les rendre heureux, de quoi même les rendre saints sans beaucoup de peine ; ils ont une docilité entière lorsqu'une légère portion de vos biens passe jusqu'à eux ; cet exemple de charité chrétienne qu'ils reçoivent de vous, cette preuve réelle que vous leur donnez de la Providence qui se sert de vous pour les tirer de la dernière nécessité ; tout cela les dispose à craindre Dieu, à espérer en lui, à faire quelque chose pour lui. Que vous êtes aveugles, et que votre religion, votre humanité même me paraît suspecte, si vous aimez mieux vous rendre vos richesses inutiles, ou par votre avarice, ou par votre luxe, que de répandre partout, comme vous le pouvez faire, la joie et la sainteté, que de vous servir de vos trésors pour vous ouvrir le ciel à vous-mêmes, et pour l'ouvrir à vos frères !

Le zèle de notre charitable abbesse ne s'est pas néanmoins borné à des œuvres si saintes, il s'est étendu bien plus loin que sa libéralité, la mort même n'en a pas arrêté les salutaires effets. Vous avez entendu parler de ces missions qu'on a renouvelées de nos jours, et avec tant de succès, surtout dans ce royaume. Plusieurs prédicateurs apostoliques s'assemblent dans une ville ou même dans un village, pour en bannir tous les désordres, pour y rallumer la ferveur ; ils y viennent pourvus des plus amples pouvoirs d'absoudre de toutes sortes de péchés : les trésors de l'Eglise s'ouvrent, on publie des indulgences pour quiconque voudra recourir aux envoyés du Seigneur ; ils se livrent ensuite au plus rude travail, pendant l'espace d'environ un mois ils font trois ou quatre fois le jour des peintures vives de tout ce qu'il y a de plus terrible, de tout ce qu'il y a de plus touchant dans les vérités du christianisme ; durant tout ce temps, le saint sacrement est exposé ; outre les prédications, on fait chaque jours divers exercices publics, tous également utiles ; la prière du matin, la prière du soir se fait à haute voix dans l'église ; durant la célébration de la messe on suggère des actes conformes aux mystères qu'elle opère, qu'elle représente ; combien d'instructions ne fait-on pas sur le sacrement de pénitence, sur la sainte communion, sur la préparation à la mort, sur tous les commandements, sur toutes les obligations générales et particulières ? C'est comme une longue retraite qu'on fait faire en même temps à tout un peuple, pour le disposer à recevoir la plénitude de l'esprit de Dieu. Les fruits de ces pénibles exercices ne peuvent être compris que par ceux qui les recueillent ; ce sont comme des torrents de feu qui consument tous les vices, qui changent, qui purifient, qui renouvellent tout. On voit des bourgades entières passer dans quinze jours d'une ignorance grossière à une parfaite connaissance de Dieu ; dans des villages qui n'ont pas plus de mille communiants, on compte jusqu'à huit ou neuf cents confessions générales ; des villes entières toutes divisées par des factions, par des inimitiés cruelles, rentrent dans la paix, font les réconciliations les plus sincères ; on n'y parle plus de spectacles, plus d'assemblées profanes ; au lieu des blasphèmes, des jurements, des chansons lascives, on n'entend partout que des cantiques sacrés ; l'usage des sacrements, de la méditation, de la mortification intérieure et extérieure y devient commun. Si je rapportais tout ce que j'ai vu dans ce genre, je suis sûr qu'on ne m'en croirait pas ; j'ai eu de la peine moi-même à en croire mes oreilles et mes yeux.

Notre abbesse zélée entendit parler de ces sortes de missions il y a quelques années ; dès lors, non contente qu'on en fasse dans les terres dépendantes de l'abbaye, elle forme le dessein d'en fonder une pour toujours, qui se renouvelât tous les deux ans, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. Le dessein a été exécuté, messieurs, on a parcouru divers villages ; et je ne doute point qu'à son entrée dans le ciel il ne soit déjà venu au-devant d'elle plusieurs personnes bienheureuses, qui avaient appris à mourir chrétiennement par les missionnaires qu'elle leur avait envoyés. Combien de fois une joie si pure sera-t-elle renouvelée en elle durant plusieurs siècles ! Combien de temps aura-t-elle le plaisir de voir que son zèle fructifie encore après sa mort, qu'il arrache mille proies aux démons ; de voir le ciel se peupler insensiblement de citoyens qui la reconnaîtront après Dieu pour leur libératrice ! Dès cette vie, quand on a un peu de véritable amour, on s'estime heureux de pouvoir procurer quelque gloire à Dieu : jugez quel surcroît de félicité ce doit être dans l'autre vie, où l'amour est si pur et si ardent, de voir que l'on continue de glorifier un maître qu'on aime, qu'on continue de le faire aimer des autres hommes. Voilà sans doute un des plus beaux traits de la vie de madame de Nérestang. Il est vrai néanmoins que je ne m'y suis arrêté qu'avec peine, par l'impatience où j'étais de passer à ce que je vais dire.

Jésus-Christ nous assure, dans l'Evangile, qu'il ne manque jamais de se trouver au milieu de nous, lorsque nous sommes assemblés en son nom, c'est-à-dire lorsqu'il est le sujet de nos conversations. C'est dans cette vue que cette vertueuse fille, qui cherchait Dieu partout avec un empressement incroyable, ne parlait jamais que de lui;

tout autre entretien lui était devenu insupportable; le plus sûr moyen de lui plaire en l'approchant, c'était, pour ainsi parler, d'avoir fait provision de quelques saintes pensées dont on pût lui faire part. Ouvrait-on un discours de piété? on voyait son cœur s'épanouir, comme une terre altérée qui se sent rafraîchie par une pluie abondante. Elle n'était jamais satisfaite sur ce point : après les sentiments de l'oraison, elle voulait encore qu'on lui dît ce qu'on avait retenu de la lecture : s'était-on épuisé; avait-on dit tout ce qu'on savait? elle demandait encore au nom de Dieu qu'on continuât; mais elle le demandait d'une manière si touchante, avec un air si passionné, qu'on ne doutait pas que ce ne fût son cœur qui parlât, qui brûlât d'une soif insatiable. Retraçons plus naïvement ses saints empressements. Parlez-moi de Dieu, disait-elle, parlez-moi de Dieu. Quand on avait fini : Dites-moi encore quelque chose, continuait-elle. J'ai tout dit, lui répond-on, je ne sais plusr ien. Hé quoi! réplique-t-elle, se peut-il qu'on finisse sur un si riche sujet? Dites-moi encore quelque chose.

Il me semble, chrétiens auditeurs, entendre l'épouse du Cantique, qui cherche son bien-aimé, qui s'adresse à toutes ses compagnes, qui les fatigue à force de leur en demander des nouvelles : *Num quem diligit anima mea vidistis?* Filles de Jérusalem, n'avez-vous point vu celui que j'aime? Je vous prie, dites-moi, où je le pourrai trouver? Quelle route faut-il que je tienne pour aller à lui? Je ne sais si, pour se sanctifier, il est une voie plus efficace que de parler des choses saintes; mais quand on en parle avec goût, quand on est venu jusqu'à ne pouvoir entendre parler d'autre chose, jusqu'à ne pouvoir se sevrer du plaisir qu'on trouve à ces sortes d'entretiens, je ne pense pas qu'il y ait une marque de sainteté plus sûre : c'est pour moi quelque chose de plus qu'un miracle. Il faut pour cela que non-seulement l'âme soit toute pénétrée de l'amour de Dieu, mais encore que l'imagination en soit remplie, que cet amour soit répandu, pour ainsi dire, jusque dans les sens, que Dieu soit devenu l'objet de tous les désirs, de toutes les passions; en un mot, que le cœur brûle d'une charité parfaite, vrai caractère de la sainteté consommée. Mais l'auriez-vous cru, mes chers auditeurs, que des âmes terrestres, serviles comme les nôtres, connaissant si peu le Seigneur, ne le voyant que dans des énigmes, ne voyant que les voiles qui le couvrent, pussent néanmoins trouver de si grandes délices à s'entretenir simplement de lui? Voilà qui me fait concevoir quelque chose du bonheur des saints; car, si dès cette vie ils n'ont point senti de charme pareil au plaisir d'entendre parler de vous, ô mon Dieu, que sera-ce de vous parler à vous-même, de vous entendre parler, de vous voir, de vous posséder éternellement? Oui, chrétiens auditeurs, c'est là un bien qui mérite d'être cherché avec ardeur : mais ce n'est pas assez pour l'acquérir, il faut le chercher avec constance.

Quand pour persévérer dans la pratique de toutes sortes de vertus, madame de Nérestang n'aurait eu à se défendre que contre la légèreté naturelle à tous les hommes, ce serait pour elle un vrai sujet d'éloge d'avoir résisté à cette instabilité, de ne s'être jamais lassée de chercher Dieu, de l'avoir, au contraire, toujours cherché avec une nouvelle ardeur jusqu'au dernier soupir. Mais lorsque je fais réflexion qu'outre cette pente que nous avons au changement, surtout quand nous sommes dans un état où la nature est gênée, que même, outre cette gêne, la ferveur de notre abbesse a eu à combattre des maladies continuelles, n'a jamais été soutenue par une santé stable, j'avoue, messieurs, que sa vertu me donne une admiration que je ne saurais assez vous exprimer.

Il est vrai que cette sainte fille a été infirme autant de temps qu'elle a vécu; dès l'âge de cinq à six ans elle a éprouvé les cruelles douleurs de la pierre, il s'en formait chaque mois une dans ses reins. Lorsque Dieu l'a retirée de ce monde, il y avait plus de vingt ans qu'on avait désespéré de sa vie, qu'on avait commencé à ne compter plus sur elle. Ce n'était pas un mal unique qu'elle souffrait, elle ressentait souvent des atteintes de plusieurs maux à la fois, et tous étaient extrêmement douloureux; maux de reins, maux de tête, douleurs de côté, épuisements, langueurs, défaillances. C'est un prodige que des maux si violents, si multipliés ne l'aient pas plutôt consommée; mais n'est-ce pas une merveille plus grande encore, qu'ils n'aient jamais pu ébranler sa patience, que son esprit n'en ait jamais été troublé, qu'elle ne se soit point ennuyée de souffrir, qu'on ne l'ait jamais ouïe former une plainte, ni témoigner qu'elle se soumît avec peine aux ordres de la Providence? Dieu est le maître, disait-elle, mon corps est l'ouvrage de ses mains, il est juste qu'il en dispose comme il lui plaira. Quand je n'aurais jamais appris autre chose de la vie de cette illustre abbesse, je serais persuadé qu'elle est dans le ciel et qu'elle y est très-élevée. Quarante ans d'excessives douleurs supportées avec une extrême patience, n'est-ce pas assez pour purifier une âme aussi innocente que la sienne? Mais à quoi m'arrêté-je, chrétiens auditeurs? tout cela n'est rien si vous le comparez à ce qui suit. Quand Dieu nous envoie des afflictions, il semble que dans la nécessité où nous sommes d'accepter tout ce qui lui plaît, il ne faut qu'un peu de raison pour aimer mieux se faire un mérite auprès de lui d'une obéissance indispensable, que de s'attirer sa colère par une résistance inutile; mais quand on peut trouver du soulagement à ses maux, quand on croit même pouvoir s'en guérir par des voies faciles et permises; négliger de les suivre, ces voies, aimer mieux souffrir, aimer mieux mourir à la fleur de l'âge que de s'exposer à donner quelque légère atteinte à la plus sévère régularité, est-il de renoncement à soi-même plus héroïque? Elle l'a porté jusque-là, ce renoncement généreux. Combien est-il dans la

France de bains dont l'usage aurait pu lui être utile? Elle ne doutait pas elle-même que changer seulement d'air, ce n'eût été pour elle un remède souverain ; je ne sais sur quoi était fondée cette persuasion, mais elle était fortement imprimée dans l'esprit de cette vertueuse supérieure. Maîtresse de ses actions, avec quelle facilité n'aurait-elle pas pu se permettre ce qu'on accorde tous les jours dans les maisons religieuses au besoin des particuliers? Mille fois elle fut sollicitée par son illustre famille de prendre ce léger soulagement, les plus célèbres médecins qu'on avait consultés sur son indisposition lui avaient tous ordonné de quitter l'abbaye pour quelque temps. Toute autre aurait nonseulement cru que l'obligation de la clôture cessait pour elle, mais encore que dans ces circonstances elle était même obligée de sortir. Non, dit cette grande âme, non, il ne faut pas que l'amour de la vie, de cette vie courte, de cette vie misérable, ait plus de pouvoir sur moi que le zèle de ma règle et de mes vœux : non, jamais mon exemple ne servira de prétexte aux religieuses lâches et inquiètes pour sortir du monastère ; il ne tiendra pas à moi qu'elles ne demandent jamais de dispense sur ce point. Comment osons-nous dire que nous aimons Dieu de tout notre cœur, si nous craignons de mourir pour son amour? Mourons, s'il le faut, mourons plutôt que de rien faire qui soit contraire à la perfection de notre état ; mourons plutôt que de donner aux faibles le moindre sujet de scandale, et ne refusons pas de donner cet exemple de constance aux âmes généreuses.

Qu'en pensez-vous, messieurs? Peut-on porter plus loin la générosité chrétienne? Ce que je vais dire vous paraîtra moins frappant, mais c'est quelque chose de plus admirable encore. J'ai dit qu'elle avait souffert sans se plaindre de ses maux, et sans y chercher de remède; j'ajoute qu'elle a toujours agi comme si elle n'avait pas souffert. Tout le monde sait combien la vie régulière est pénible, lorsqu'elle est bien observée ; mais à quiconque n'a pas une santé robuste, si, d'ailleurs, il n'a pas une vertu et une constance de martyr, rien n'est plus insupportable que cette régularité; aussi dès que, dans la religion, une personne est infirme, elle est, par là, exempte de toutes les observances extérieures, les règles mêmes dispensent alors de vivre régulièrement. Il n'y a peut-être jamais eu que notre illustre abbesse qui n'ait pas usé de ces priviléges ; elle avait coutume de dire qu'il n'y avait que Dieu seul qui sût ce qu'elle souffrait. Comment en effet, épouse trop généreuse, les hommes auraient-ils eu quelque connaissance de vos infirmités? On vous voit la première à tous les exercices publics, vous passez tous les matins six heures, sept heures à prier avec vos inférieures, vous ne sortez du chœur que quand il n'y a plus personne ; les plus robustes ont de la peine à vous suivre dans votre ferveur. Qui penserait que presque chacun de vos membres est un tourment pour vous, qu'outre que votre tête est comme percée de douleurs aiguës, tout votre corps éprouve encore mille maux secrets? Il est vrai, messieurs, que de temps en temps ces maux avaient des accroissements qu'elle ne pouvait dissimuler. Dans ces occasions on a vu quelquefois ses chères filles se jeter à ses genoux pour la supplier de prendre quelque relâche, de s'absenter de l'office, du moins pour un temps; mais en vain elles réitéraient leurs prières ; lorsque les forces lui manquaient pour aller au chœur, elle s'y traînait ou elle s'y faisait porter ; elle ne pouvait être arrêtée par la crainte d'abréger ses jours, et de se mettre en danger de mourir soudainement toutes les fois qu'elle faisait de pareils efforts.

Que n'aurais-je point à vous dire sur tous ces pieux excès, si le temps me permettait de vous communiquer mes réflexions? Qu'il y a peu de gens au monde qui cherchent Dieu sincèrement! Au contraire combien y en a-t-il qui fuient Dieu qui les poursuit par ses inspirations! Malheureux que vous êtes, il viendra un jour, ce sera le jour de la mort, ce jour qui viendra peut-être dans peu, ce jour où vous chercherez Dieu, et où Dieu vous fuira à son tour : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.*

Mais s'il y a peu de personnes qui cherchent Dieu le nombre de ceux qui ne cherchent que Dieu, est moindre encore. Non, chrétiens auditeurs, il n'est rien de si rare au monde qu'une personne qui ne cherche purement que Dieu ; la plupart de ceux mêmes qui font profession de piété, en cherchant Dieu, se cherchent encore eux-mêmes. On se cherche dans les emplois les plus saints, où l'intérêt du Seigneur n'est pas toujours le seul que l'on considère, si ce n'est peut-être que lorsqu'il se rapporte à notre propre intérêt. On se cherche dans les personnes avec qui on converse, on les flatte, on les aime parce qu'elles sont utiles ou agréables. Enfin on se cherche même dans la dévotion, dans l'exercice des bonnes œuvres ; on se cherche jusque dans la mortification et dans les croix ; l'amour-propre, qui semble être consumé par le feu de l'amour divin, trouve le moyen de se nourrir de ce feu, ou du moins de renaître de ses cendres. Quel sujet d'éloge n'est-ce donc pas pour madame de Nérestang, de pouvoir dire d'elle que non-seulement elle a cherché Dieu, mais qu'elle n'a cherché que Dieu. C'est la seconde partie de ce discours, où je vais vous montrer en peu de mots que cette sainte fille n'a jamais cherché que Dieu dans ses emplois, qu'elle n'a cherché que Dieu dans les hommes, qu'elle n'a cherché que Dieu dans Dieu même.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que les personnes les plus vertueuses, les plus dignes des grandes charges, craignent le plus d'y être élevées. Quelle solidité d'esprit ne faut-il point avoir pour n'être pas ébloui par l'honneur qu'on y reçoit! Le respect et la complaisance des inférieurs corrompent l'esprit

insensiblement, on s'aveugle soi-même, on ne voit plus ses défauts; et comme on n'est plus exposé à la répréhension, on vient peu à peu jusqu'à se persuader qu'on est irrépréhensible. Mais c'est un prodige, surtout, si, dans la facilité de faire tout ce qu'on veut, on n'est pas quelquefois tenté de vouloir ce que la nature désire, si du moins on est constant à ne chercher que Dieu seul, dans un état où l'on se considère soi-même comme une espèce de divinité.

Ce péril a tenu notre sainte abbesse dans une continuelle crainte, il lui a fait regarder sa dignité comme une disgrâce qui lui devait attirer la compassion de tout le monde; souvent il lui a fait prendre la résolution de se déposer. Dans une occasion, entre autres, elle avait pris toutes ses mesures pour l'exécution de ce dessein; c'en était fait si son directeur ne lui eût fait concevoir qu'elle était obligée de porter le fardeau jusqu'au bout. Cette raison de devoir, d'obligation était si puissante sur son esprit, qu'elle n'avait jamais rien à y répliquer: Il faut tout souffrir, disait-elle, il faut tout perdre pour ne pas déplaire à Dieu. Mais ne craignez rien, généreuse vierge, quand on redoute le danger autant que vous le redoutez, on est bien éloigné d'y périr. En effet, messieurs, je dois rendre ce témoignage à la vérité; je me suis informé soigneusement, et sans faire connaître mes vues, je me suis informé de la conduite particulière de cette illustre supérieure; j'ai voulu savoir si elle ne s'était point prévalue de son autorité et des grands biens dont elle avait l'administration, pour se procurer quelque plaisir, quelque amusement qui lui adoucît la vie, que ses douleurs lui devaient rendre si ennuyeuse: non seulement j'ai trouvé que pour cela elle ne tirait aucun avantage de sa charge, mais encore qu'elle ne se permettait aucun plaisir, aucun délassement. Je ne prétends point ici condamner ces saints personnages qui n'ont rien vu de contraire à la haute vertu dont ils faisaient profession, dans certains amusements innocents qu'ils se procuraient pour relâcher leur esprit. Que quelques-uns d'eux se soient fait un plaisir de cultiver des fleurs; que d'autres se soient plu à manier le pinceau; que la musique ait eu des attraits pour ceux-ci, la poésie pour ceux-là; pour d'autres, enfin, la lecture des auteurs les plus polis de l'antiquité, je ne les en estime pas moins; mais j'en admire davantage une fille qui a eu assez de courage, de force d'esprit pour se passer de tout, pour ne s'occuper que de son devoir, que de Dieu seul; une abbesse qui n'a point cherché à se désennuyer dans sa solitude, ni à charmer les maux dont elle était accablée, qui s'est, au contraire, fait un plaisir de se priver de toute sorte de plaisir.

Il y a dans la charge de supérieur un autre écueil encore plus caché que l'écueil dont je viens de vous parler, c'est le désir de plaire et de se faire aimer de ceux qu'on gouverne. Je sais que pour bien réussir dans la conduite des autres, c'est un mauvais moyen que de se faire haïr; mais vous n'ignorez pas aussi, messieurs, que le bon supérieur n'a d'autre fin que de faire aimer Dieu, et que celui qui, outre cette vue, songe encore à se ménager l'estime et l'amitié des inférieurs, s'engage insensiblement à de lâches condescendances, à des égards qui ruinent la discipline, ou qui en altèrent la pureté. Jamais supérieure n'aima ses filles plus tendrement que votre sage abbesse; cent fois elle a témoigné que rien ne lui serait cher, qu'elle n'épargnerait jamais rien pour leur procurer du soulagement dans leurs moindres peines. Elle disait qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à donner le voile à une personne qui n'aurait pas pour elle quelque sympathie, de peur qu'elle n'eût trop à souffrir sous sa conduite. Durant vingt ans qu'elle a été maîtresse dans cette maison, elle n'a pas donné un seul exemple de sévérité: cependant, lorsqu'il s'agissait de son devoir, on n'a jamais vu de supérieure plus zélée, plus ferme dans ses résolutions, moins susceptible de crainte humaine, de ce qu'on appelle respect humain; elle voulait que Dieu fût servi, que la règle fût observée, quoi qu'on en pût dire. Pour être persuadé de cette vérité, il ne faut que considérer l'état où elle a laissé ce monastère. J'ose dire qu'il n'en est point en France de plus florissant; nulle part l'office divin ne se célèbre avec plus de respect et d'édification. Les grilles, si l'on n'y prend garde, sont des brèches par où l'ennemi fait irruption dans les cloîtres, des ouvertures par où l'esprit de Dieu s'évapore; mais ici les parloirs sont si réglés, on y prend tant de précautions contre les maux qu'ils causent ordinairement, qu'on n'a aucun sujet de rien craindre de semblable. La charité chrétienne, que votre vertueuse abbesse recommandait si souvent, cette inestimable vertu, qui est l'âme des communautés et la douceur de la vie religieuse, cette vertu fait la principale étude de ces saintes filles, ou plutôt elles n'ont plus besoin de s'étudier à la cultiver, elles l'entretiennent sans soin, elle leur est devenue comme naturelle. Je ne parle point de la dévotion intérieure, du silence, de la mortification, de l'union avec Dieu et de tant d'autres vertus qui se font voir ici dans un degré si éminent; j'en pourrais parler néanmoins, j'en suis assez instruit pour en rapporter des particularités admirables. Ce que je ne saurais taire, c'est que lorsque j'entre dans cette maison, il me semble que je reconnais d'abord, et que je sens en quelque sorte que Dieu y habite, et qu'il y prend ses délices au milieu de ses épouses. Pardonnez-moi, mesdames, si j'ose tenir ce discours en votre présence: non, en parlant de vos autres vertus je n'ai point oublié votre modestie; mais j'ai cru que je devais moins considérer la peine que je vous ferais en publiant ces vérités, que la gloire qui en reviendra à votre abbesse. Car, il faut l'avouer, ce monastère est un grand fonds d'éloges pour elle; elle ne l'aurait pas sanctifié, si elle n'avait été sainte elle-même; elle n'y aurait pas fait régner Dieu, comme il y règne uni-

quement, si dans son administration elle avait cherché quelque autre chose que Dieu seul. Dieu seul est encore tout ce qu'elle a cherché dans les hommes.

Si elle fait l'aumône, elle ne considère ni si les pauvres sont de ses sujets, ni même s'ils sont du pays, ou de quelque province étrangère ; c'est assez pour elle qu'ils soient dans le besoin, et, comme elle le disait elle-même, qu'ils lui représentent Jésus-Christ. Elle en avait entretenu pendant plusieurs années qui étaient des pays les plus éloignés, et que sa seule libéralité arrêtait dans ces lieux. Il y a divers temps dans l'année auxquels l'abbaye nourrit pendant quelques jours un certain nombre d'indigents ; parmi ceux qu'on lui nommait pour recevoir cette charité, voulut-elle jamais qu'on préférât quelques personnes qu'elle aimait particulièrement, parce que quoiqu'elles fussent dans la misère, il y en avait de plus misérables ? Dans ses conversations la vit-on jamais faire plus de cas de l'esprit et des autres dons naturels que de la vertu ? plus on avait de piété, plus on avait de part à sa confiance : témoin cette pauvre bergère qu'elle faisait venir tous les jours, et qu'elle recevait avec tant d'accueil, parce qu'elle trouvait en elle une grande connaissance de Dieu jointe à une grande simplicité.

Mais rien ne m'a fait mieux connaître la pureté et la droiture de ses intentions, que le choix des filles qu'elle admettait. Elle parut toujours éloignée de l'aveugle empressement de ces pasteurs dont parle saint Augustin, qui ne cherchent qu'à grossir leur troupeau, ou pour se glorifier dans le nombre de leurs brebis, ou pour satisfaire l'ambition qu'ils ont de commander à plusieurs, ou pour contenter leur avarice par l'utilité qui leur en revient : *Vel gloriandi, vel dominandi, vel acquirendi cupiditate.* Il est certain qu'elle avait ce triple intérêt à remplir sa maison de sujets : l'heureux état de son abbaye faisait qu'on lui en présentait de toutes parts ; cependant cinq religieuses, dans vingt ans qu'elle a gouverné, c'est tout ce qu'elle a donné à cette illustre communauté. Elle en refusa pour qui on offrait presque de tripler la dot : ce n'était pas ce qu'elle cherchait dans les prétendantes, elle voulait trouver en elles une véritable vocation, un esprit docile, une humeur douce et accommodante, une humeur qui ne les rendît fâcheuses à personne, qui ne leur rendît pas à elles-mêmes le joug de la religion trop pénible. Pour n'y être pas trompée, combien de précautions ne prenait-elle pas? combien, avant de faire les premiers pas, ne fallait-il pas subir d'examens? elle ne s'en tenait pas à ce qu'elle en pensait elle-même, elle voulait encore avoir le témoignage des personnes les plus éclairées, de personnes dont la probité et le désintéressement lui fussent connus.

Seigneur, quelle sera votre libéralité envers cette servante fidèle? de quelles douceurs ne comblerez-vous pas un cœur si pur, une âme qui pour vous plaire a renoncé à toutes les douceurs de la vie, une âme qui ne connaît plus d'autre intérêt que l'intérêt de votre gloire? Messieurs, toute la récompense qu'a reçue sur la terre cette généreuse vierge, ce sont des peines de corps, des peines d'esprit. Non, ce n'est point par les goûts intérieurs, ni par les délices de l'amour divin qu'elle a été attirée au service de son céleste époux ; elle n'y a trouvé au contraire que des amertumes : les troubles, les frayeurs, les désolations, les sécheresses de cœur ont été les voies par où il a plu à Dieu de la conduire ; c'est-à-dire qu'il l'a conduite par le chemin des héroïnes, qu'il l'a traitée en femme forte. Il est facile de persévérer lorsque Dieu nous fait sentir combien il est doux d'être à lui, il y a pour lors une satisfaction sensible à le servir : mais être constant malgré ses rebuts, suivre un époux qui vous dédaigne, qui semble vous mépriser et rejeter vos empressements ; agréer même ce procédé, et protester qu'on est content qu'il en use toujours avec cette rigueur ; c'est ce qu'a fait cette sainte fille durant tout le temps qu'elle a vécu, et c'est ce que j'appelle ne chercher que Dieu dans Dieu même.

Cette fermeté est rare, chrétiens auditeurs. La plupart des amantes de Jésus-Christ courent après l'odeur de ses parfums ; on en voit peu qui soient à l'épreuve de ses rigueurs : et c'est pour cette raison que les maîtres de la vie spirituelle regardent l'état d'une conscience scrupuleuse comme un état extrêmement dangereux, parce qu'il arrive ordinairement que quand on ne trouve aucune satisfaction dans la pratique de la vertu, on en va chercher jusque dans les sources empoisonnées du vice. La généreuse fille dont nous parlons a souffert au sujet de sa conscience, des inquiétudes qu'on n'a jamais pu calmer parfaitement; mais loin de perdre courage, elle s'est toujours soutenue par cette pensée si digne d'une vertu parvenue à son comble: Ne pouvant être martyre de la foi, disait-elle, je le serai de la soumission à la volonté divine. Quand on cherche Dieu, qu'importe qu'il se fasse sentir par des coups ou par des caresses, pourvu qu'il soit avec nous ? Que nous manque-t-il pour être contents ?

Voilà, messieurs, quelle a été la vie de l'illustre morte que nous pleurons. Son trépas a été subit ; quoiqu'on s'y attendît tous les jours, depuis vingt ans, on peut dire qu'il est arrivé lorsqu'on s'y attendait le moins. C'est une nouvelle preuve de cette parole infaillible du Sauveur du monde : Vous mourrez à l'heure où vous n'y songerez pas, *Qua hora non putatis.* Cette vérité est aussi constante à l'égard des gens de bien qu'à l'égard des pécheurs, mais elle n'est pas également terrible pour les uns et pour les autres. Etait-il, en effet, nécessaire que notre sainte abbesse éprouvât une longue agonie, elle qui portait son âme entre ses mains, toujours disposée à suivre les ordres de son Créateur ; elle qui prenait trois jours, souvent même dix jours entiers chaque mois, pour se préparer à mourir, pour s'essayer à ce dangereux passage, et

faire, par avance, tout ce que nous souhaitons de faire à la dernière heure; elle qui quatre jours avant sa mort, avait fait la revue la plus exacte de toute sa vie, qui ce jour-là même avait entendu deux messes, qui avant de se séparer de ses chères filles avait fait sa prière avec elles, et s'était examinée comme pour paraître devant Dieu? Après toutes ces préparations, que lui restait-il à faire, si ce n'est à recevoir la dernière bénédiction du prêtre, à recevoir les derniers secours des mourants, à prendre congé d'une communauté chérie? Elle eut du temps pour toutes ces actions, elle les fit toutes, messieurs, mais avec tant de courage, avec un accroissement si sensible de ferveur, qu'on ne doutait pas qu'elle approchât de l'heureux terme de ses désirs.

Il y aurait une sorte de cruauté à répéter les dernières paroles qu'elle prononça, je ne le pourrais faire sans renouveler dans tous ceux qui y furent présents la plus vive douleur qu'ils aient jamais ressentie. Il suffit de dire que se sentant près du dernier moment, elle se tourna du côté de son confesseur et de toutes les religieuses qui étaient accourues au premier bruit, qu'en s'adressant d'abord à celui-là et ensuite à ses chères filles, elle les conjura de lui accorder le pardon de ses fautes; mais ce dernier effort de sa vertu, qui achevait de se perfectionner dans l'infirmité, ce dernier effort se fit avec une action si touchante et si animée, avec une voix si forte et si douce en même temps, dans des termes si humbles et si tendres, qu'il n'y eut personne dont le cœur ne se sentît percé; aucun des assistants n'eut plus la force de retenir sa douleur, il s'éleva dans ce lieu de deuil un cri lamentable accompagné de pleurs intarissables; personne ne put plus parler, on ne put plus entendre parler personne. Cependant la sainte abbesse reprit la posture d'où elle était sortie pour faire cet adieu si édifiant; son visage, bien loin de devenir affreux, comme il arrive quand on est sur le point de rendre l'esprit, son visage parut si serein et avec des couleurs si vives, qu'on ne douta plus qu'elles ne fussent surnaturelles. N'est-ce pas là un signe bien sensible qu'elle mourait dans le baiser de paix, dans les saints embrassements de son céleste époux?

On eût dit qu'elle voulait faire entendre par cette tranquillité, par cette joie qui se produisaient dans ses yeux et sur son front, qu'elle avait déjà trouvé ce qu'elle cherchait et qu'elle ne le pouvait plus perdre : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.* En effet, le lendemain une personne en réputation de sainteté, priant Dieu pour le repos de cette sainte âme, crut la voir dans le ciel ravie et abîmée dans la contemplation de la bonté infinie de Dieu. Cette personne m'a raconté elle-même cette révélation avec des circonstances qui la rendent bien plausible. Mais ce qui ne me permet pas de douter du bonheur de votre illustre et tendre mère, c'est ce que j'ai fait voir dans tout ce discours: elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu; et l'Evangile nous assure qu'on ne le cherche point inutilement : *Omnis qui quærit, invenit.*

Ce n'est donc pas sans raison, âme bienheureuse, que j'ai dit en commençant que nous ne devions pas pleurer sur vous. Si, parmi les délices dont nous croyons que vous jouissez, vous étiez encore susceptible de quelque douleur, quel sujet n'auriez-vous pas de verser des pleurs sur nous-mêmes, qui dans cet exil demeurons environnés de mille périls et éloignés, non-seulement du terme où vous êtes heureusement parvenue, mais encore de la route que vous avez tenue pour y arriver. Vous êtes enfin au bout de toutes vos douleurs, de toutes vos peines, vous êtes rendue au port, et nous nous ne savons si nous y parviendrons jamais; nous habitons un séjour étranger, séjour que nous aimons à la vérité; mais outre qu'il nous le faudra quitter un jour, et le quitter pour toujours, nous ignorons si ce sera pour passer à notre patrie. Je ne doute point qu'à la vue de tant de misères, de tant de dangers, vous n'ayez aujourd'hui pour les vivants les mêmes sentiments que vous aviez il y a peu de temps pour vous-même, et que vous ne fassiez auprès de Dieu les plus vives instances pour nous obtenir les grâces qui nous doivent disposer à la gloire. Ainsi soit-il.

DE LA DOUCEUR DE LA VERTU.

La pratique de la vertu ne détruit pas les passions, mais elle les dompte, avantage encore plus grand et plus agréable. Ce sont des lions devenus dociles, des éléphants qui combattent pour vous, qui ont du respect pour celui qui les a apprivoisés et qui lui servent de défense. L'orgueil nous sert pour mépriser le monde, la colère pour exercer contre nous-mêmes toutes les rigueurs de la pénitence.

Jésus-Christ lui-même dit que son joug est doux; saint Jean ajoute que ses commandements sont faciles : *Mandata ejus gravia non sunt.* Le monde, de son côté, dit que le joug de Jésus-Christ est insupportable, et que ses commandements sont difficiles. Le monde le dit, c'est-à-dire des hommes qui ne le savent pas; mais tous ceux qui l'ont éprouvé disent le contraire. Jusqu'à quand voudrons-nous ainsi nous aveugler?

Le premier présent que Dieu fait à l'âme, c'est sa grâce; et avec cette grâce on peut tout; le second, c'est son amour; or, l'amour rend tout facile et agréable; le troisième, c'est une assurance du salut qui ne permet pas qu'on en doute; cette assurance est mêlée d'une crainte qui ne la trouble pas, c'est une lumière qui fait qu'on touche, qu'on sent les choses de la foi. Une personne à qui Dieu donne cette lumière, perd dans un moment toute l'estime qu'elle avait des biens de la terre, et c'est en effet comme si elle les perdait : elle est comme celui qui croirait avoir pour un million de pierreries dans son trésor, et à qui un lapidaire habile ferait voir que ce sont autant de pierreries fausses, que ce n'est que du verre, et que tout cela n'est d'aucun prix; tout d'un

coup cette personne, qui se croyait riche, est réduite à la misère et sent toutes les douleurs de la pauvreté. Cette lumière fait voir la vanité de tout ce qu'on aime sur la terre, parce qu'elle en représente la brièveté, l'inconstance et les suites fâcheuses; elle fait voir la vérité de tout ce qu'on craint, elle entretient la ferveur, la crainte de Dieu, elle maintient la foi même, que l'amour des biens terrestres met en danger. De là vient que nous n'avons jamais vu d'athée ou d'apostat qui n'ait été sensuel, parce que l'amour et l'usage des plaisirs éteignent l'esprit de l'homme, et comment n'étoufferaient-ils pas l'esprit de Dieu? Ils rendent l'esprit humain pesant, stupide, incapable de faire les opérations les plus nobles de ses facultés, et d'entrer dans la connaissance des choses spirituelles. De là vient que les âmes naturellement molles et sensuelles, si elles ne se font beaucoup de violence, sont sujettes à l'inconstance.

Nous voyons tous les jours des preuves funestes de cette vérité. Quel malheur, si nous nous laissons emporter, comme tant d'autres, à l'amour des biens de la terre! Prévenons ce malheur, méprisons les douceurs de la vie, faisons mourir dans notre cœur cette inclination à la sensualité, dédaignons ces biens passagers, ôtons-leur toute notre estime et toute notre affection, déclarons-nous dans toutes les rencontres contre ces dangereux amusements, par nos discours et par nos actions, rejetons-les autant que notre état le peut permettre, autant que Dieu nous l'inspire. *Sapientia hujus mundi, stultitia est apud Deum.*

Quel plaisir de marcher en plein jour ayant devant les yeux le terme du chemin? Quel déplaisir, au contraire, de se trouver enveloppé dans les ténèbres de la nuit, sans savoir ni où l'on va, ni où l'on aboutira! Tandis que la foi est faible et l'esprit aveugle, quelle sûreté peut-on avoir dans les routes du salut?

Je ne compte point tous les maux dont on est délivré en pratiquant la vertu. Une femme se permet des crimes, elle se satisfait; mais elle craint les soupçons de son mari, elle en craint les infidélités, elle craint sa propre confusion. Les plaisirs consument les biens, la vengeance attire une autre vengeance. Outre tout ce qu'on peut dire, il y a dans la vertu quelque chose de secret, d'ineffable, que nulle langue ne peut exprimer. Les bons ayant les passions domptées et étant détachés de la terre, sont en quelque sorte armés contre les disgrâces et les adversités qui accablent les autres. Enfin, puisque la chose est si importante, faites-en l'essai: que je vous trompe ou que je vous dise vrai, il n'y a que de l'avantage pour vous. Si je vous trompe, le pis qui vous arrivera, ce sera de gagner le ciel avec peine: tel que ces enfants à qui l'on fait croire que le remède qu'on leur présente est un fruit délicieux et bienfaisant; ils le prennent, ils sont trompés, mais ils guérissent.

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Voici l'un des sens de ces paroles: Le monde me paraît chargé de croix, me paraît malheureux, et le monde à son tour me regarde comme un homme digne d'être plaint.

C'est un grand sujet de douleur de voir si peu de gens s'adonner au bien; mais il est étrange qu'on ne s'en éloigne que pour éviter la tristesse. On croit qu'il est impossible d'être vertueux et content; c'est le contraire qui est impossible: ce qui trompe, c'est l'extérieur modeste des gens de bien, c'est leur amour pour la retraite.

Tout le monde cherche la joie, de sorte que nous n'attirerons jamais le monde au bien qu'en la lui faisant espérer. Mais comment ferons-nous, vu qu'on est prévenu qu'il n'y a que des croix dans la pratique de la vertu? Comme on ne se laisse attirer que par la joie, on ne se laisse porter à préférer, à changer, que par une plus grande joie. Supposez qu'une âme fasse consister sa joie à aimer Dieu, ce goût en elle ne peut manquer de durer toujours, parce qu'elle ne découvrira jamais rien qui puisse refroidir son amour.

Quoi qu'on fasse, on ne peut tout avoir. Si vous voulez des plaisirs, vous consumez vos richesses, vous perdez la réputation, vous exposez votre vie: examinez à qui il reste plus de biens temporels, ou aux libertins, ou à ceux qui ont embrassé le parti de la vertu.

Saint Thomas dit que la joie des saints, dans cette vie, est comme la fleur de la joie dont on jouit dans la gloire, et que, comme nous n'avons pas seulement dans la fleur l'espérance du fruit, mais encore un germe, principe de ce fruit, de même dans les consolations divines nous n'avons pas seulement l'espérance du ciel, mais encore un avant-goût, un commencement du bonheur céleste.

Saint Chrysostome dit que tout le monde aime la joie, qu'elle est le but de tous les travaux. Un marchand se fatigue pour goûter de la complaisance dans son gain; un soldat s'expose dans l'espoir du plaisir que lui doit apporter la victoire; un superbe cherche la gloire à cause de la satisfaction qu'il a d'en jouir: Jésus-Christ lui-même a vu dans la croix la source d'une joie pure: *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* Saint Augustin approuve ce mot d'un poëte profane: *Trahit sua quemque voluptas.* En effet si on demandait à chacun ce qu'il désire, tous répondraient, dit le même Père, qu'ils veulent avoir du plaisir: *Velle gaudere.*

Personne, dans le parti des gens de bien, ne s'est jamais plaint de n'être pas content; dans l'autre, Salomon lui-même, le plus heureux de tous les hommes, reconnaît que tout n'est que vanité et qu'affliction d'esprit.

La vertu nous élève au-dessus des hommes: de là le respect qu'on a pour quiconque est vertueux, mais un respect sincère; au lieu qu'on n'en rend aux pécheurs que par force. On respecte les gens de bien dans

leur absence, les pécheurs sont déchirés partout où ils ne sont pas.

Les honneurs font la gloire des gens de bien, parce qu'ils sont des fruits de leur mérite; mais dans les autres ils ne servent qu'à remarquer leurs vices, qu'à faire ressouvenir des artifices, des violences, des injustices, des perfidies par où ils sont parvenus.

Nous avons un intérêt essentiel d'être dans les bonnes grâces de celui qui distribue tous les biens : mais Dieu ne donne pas des prospérités à ses amis, non, quand les adversités leur sont nécessaires, mais quand ils font un si bon usage des biens, qu'au lieu de s'attacher au monde, ils ne regardent que l'éternité, Dieu les met à couvert des événements fâcheux. Il favorise les pécheurs, oui, mais c'est quand ils méritent qu'il les perde, encore ne les favorise-t-il que pour un temps, afin de ne pas scandaliser les autres; et après cette injustice apparente, pour justifier sa conduite, il permet qu'ils soient enlevés par des morts subites, que leurs enfants soient malheureux, qu'un procès les ruine, qu'une disgrâce les dépouille de tout, et que personne ne leur porte compassion.

Les hommes ne peuvent faire du bien, soit parce qu'ils nous estiment, soit parce qu'ils nous aiment, soit parce qu'ils s'aiment eux-mêmes et qu'ils cherchent leur intérêt. Or, on n'aime, on n'estime, on n'espère que l'estime et l'amitié des gens de bien : le vice est dans le mépris, et c'est avec raison; car qui peut se fier à un homme vicieux? quel conseil salutaire peut-on attendre de gens pareils, qui se conseillent si mal eux-mêmes? quel avantage peut-on tirer de leur amitié, ordinairement plus redoutable que leur haine? Fonderez-vous quelque espérance sur leur crédit? Personne ne s'y fie : quelle témérité de s'assurer sur la parole de quiconque en manque à Dieu?

Les débauches consument le bien et elles empêchent qu'on en acquière; elles ruinent la santé et la réputation, elles éloignent des emplois et des charges; on n'oserait charger d'une affaire considérable un homme esclave de ses plaisirs; dès qu'on reconnaît qu'il vit dans le désordre, on l'évite, on dirait que son seul aspect est contagieux. Que peut-on en effet espérer d'un homme qui ne garde d'autres règles, d'autres mesures que celles que lui prescrivent ses plaisirs? Nous voyons que les hommes pervers ne s'attachent eux-mêmes qu'aux gens de bien; femmes, domestiques, ouvriers, ce qu'on préfère, ce sont toujours ceux dont on connaît la probité, ceux qu'on sait avoir la crainte de Dieu.

On a beau dire aux hommes que les biens de la terre ne sont rien, on a beau en exagérer la vanité, les comparer aux biens éternels et faire des livres entiers pour faire remarquer la différence des uns et des autres; Job a beau dire que toute la félicité humaine n'est qu'un point : il est vrai, ils sont courts, bornés, trompeurs, ces plaisirs; mais ils sont si sensibles, on les voit, et les autres sont invisibles. On s'étonne que des hommes raisonnables ne veuillent pas se donner la peine de considérer ces vérités, qu'après avoir reconnu la vanité des biens terrestres, par leur propre expérience, ils s'y attachent encore. Mais voici un sujet d'étonnement bien plus grand, c'est que chacun faisant profession de ne songer qu'à ses intérêts temporels, et que sacrifiant à cette sorte d'intérêts la religion, le repos, la santé, ils ne voient pas qu'on ne trouve ces avantages que dans la pratique de la vertu, ou qu'ils ne l'embrassent pas s'ils le voient.

On ne peut pas douter que Dieu ne soit l'auteur de tous les biens, même temporels, dont nous prive le vice en nous éloignant de Dieu : quel malheur de se séparer de Dieu pour des biens qu'on ne peut recevoir que de sa main, de renoncer à la vertu pour des raisons qui nous y devraient attacher, de perdre l'éternité pour courir après un bonheur qu'on ne peut trouver qu'en cherchant cette éternité!

DES DÉSIRS.

La félicité de l'autre vie est l'accomplissement de tous les désirs, la félicité de cette vie est l'anéantissement de tous les désirs. Pour être heureux dans le monde, il ne faut rien désirer de tout ce que le monde cherche : retranchez les sources de votre trouble et vous aurez la paix. *Imperavit ventis, et facta est tranquillitas magna :* Il commanda aux vents, et le calme fut entier.

Les désirs croissent à mesure que nous obtenons ce que nous avons désiré; la possession de ce que nous avons souhaité ne fait que nourrir nos désirs sans rassasier l'âme. Cette âme ne désire que cette charge, parce que, séduite par les sens et par les fausses opinions des hommes, elle se persuade que cette charge la satisfera; mais voyant que ce n'est que comme une goutte d'eau dans un abîme, elle se porte à d'autres objets, que les sens lui représentent encore comme des biens capables de la remplir.

Le mauvais riche ne demandait qu'une goutte d'eau, c'était là tout l'objet de ses désirs. Jugez si ce peu d'eau aurait étanché sa soif : il ne l'aura pas; mais quand il l'aurait, quel soulagement y trouverait-il?

Si nous parvenions à l'accomplissement de tous nos désirs, dans cette vie, nous ne penserions plus à l'autre. Ainsi Dieu, qui nous aime, règle les choses autrement; c'est là un décret de sa providence : le ferez-vous changer? Mais soumet-il les réprouvés à cette loi? Oui, pour éviter le scandale. De là vient que souvent Dieu permet que les heureux du monde meurent dans le temps justement que leur bonheur semblait être monté à son comble, et qu'ils n'avaient plus qu'à en jouir : ce sont des victimes qu'il n'a, ce semble, engraissées que pour les immoler à l'instruction publique. Cette vérité a tellement été prouvée par les événements, qu'elle a passé en proverbe, et que c'est de là qu'on dit vulgairement : Quand le nid est achevé, l'oiseau s'envole.

Il y a une maladie toute singulière, et cette

maladie, mortelle quelquefois, est un excès de santé : ce sont nos désirs qui nous consument, et qui usent nos forces par les soucis qu'ils font naître, par les fatigues auxquelles ils nous portent. Combien d'hommes sont morts dès qu'ils ont obtenu ce qu'ils désiraient !

On ne vient à bout de rien sans beaucoup de travail, à cause de la multitude des prétendants : chacun veut attirer à soi la fortune, de sorte que chacun de ceux qui désirent de s'enrichir a, en quelque manière, sur les bras, à combattre tous ceux qui ont les mêmes prétentions.

La plupart du temps on n'obtient rien, ou du moins on obtient peu, et jamais on n'obtient tout ce qu'on veut. Quel chagrin de voir ses désirs trompés, de se voir frustré du fruit de tant de travaux ! Les désirs sont toujours accompagnés de crainte, et la crainte est le plus grand de tous les maux.

Un auteur dit qu'un homme qui a beaucoup de désirs est comme une mère indigente environnée d'enfants qui demandent du pain, et à qui elle n'en peut donner : quelle peine pour elle de les voir ainsi mourir victimes de la faim !

Nos désirs, pour l'ordinaire, se nuisent les uns aux autres : le désir de la gloire et de la vie, le désir du bien et du repos, de la réputation et du plaisir, se traversent mutuellement. Il faut nécessairement exposer l'un en poursuivant l'autre, et pour lors c'est une double peine : l'impatience, l'inquiétude, les empressements qu'il faut se donner pour parvenir à ce qu'on prétend, la crainte de perdre ce qu'on voudrait conserver, la crainte de perdre l'honneur sans avoir le plaisir, toutes ces diverses passions nous assaillissent successivement ou tout à la fois.

A quoi se portaient les désirs de l'enfant prodigue? *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat.* Voilà une faim étrange ; ce n'est que de glands qu'il voudrait se rassasier, et cependant il n'en trouve pas : que serait-ce si c'étaient des viandes les plus exquises ? Malheureux que vous êtes ! combien de serviteurs de Dieu vivent contents dans leur pauvreté, tandis qu'une faim ardente vous dévore au milieu des biens qui vous environnent !

Il en est des richesses terrestres comme des sciences humaines. Un homme qui sait peu, et qui n'a pas de curiosité, se persuade aisément qu'il est savant; mais ceux que le désir d'apprendre porte à tout voir, à tout lire, à tout pénétrer, deviennent toujours plus ignorants dans leur idée, et, de jour en jour, ils se convainquent encore mieux de leur ignorance, ils trouvent qu'après tout ils ne savent rien. De même, quoique par une cause bien différente, un homme dont la cupidité est modérée se contente aisément, quelque peu de bien qu'il ait, et ne trouve pas que rien lui manque ; un homme, au contraire, que l'avarice possède, plus il acquiert, plus il voit qu'il est indigent ; ses besoins croissent avec ses richesses ; toutes ses acquisitions ne peuvent que lui faire connaître sa pauvreté et l'insatiabilité de ses désirs.

Est-on arrêté par une fièvre ardente qui cause une altération extrême, on peut étancher cette soif en deux manières, ou avec le secours de l'eau, qui est propre à l'étancher, ou par le retranchement de la fièvre, qui cause cette altération. Si on donnait au malade le choix de l'un ou de l'autre de ces deux remèdes, qui doute qu'il n'aimât beaucoup mieux qu'on le guérît de la fièvre, que de lui donner seulement un rafraîchissement insipide? Car quoiqu'après avoir bu avec excès, il se pût faire que la soif vînt à cesser, si néanmoins la fièvre demeure, la soif reviendra d'abord.

Adam et Eve s'imaginaient qu'ils seraient aussi heureux que Dieu quand ils sauraient le bien et le mal. Le démon leur fit entendre qu'il ne fallait que manger du fruit défendu pour avoir cette science ; et il ne les trompait pas : ils l'eurent par cette voie ; mais cette science, bien loin de les rendre plus heureux qu'ils n'étaient, ne servit qu'à les couvrir de confusion, et qu'à les précipiter dans tous les maux dont elle leur donna la connaissance.

Le seul désir d'une chose est souvent un obstacle pour l'obtenir : la raison, c'est que le désir aveugle, et fait perdre ce sang-froid si nécessaire pour réussir. On voit un exemple de ce mauvais succès dans les personnes qui ont un grand désir de plaire : elles se rendent pour l'ordinaire ridicules par mille manières forcées et pleines d'affectation ; elles se rendent fâcheuses, ou par leur envie extrême de parler, ou par leur civilité importune. D'où croyez-vous que vient cet embarras qui paraît quelquefois en certaines personnes qui d'ailleurs ont du mérite ? Il vient peut-être d'un défaut d'éducation, ou d'un naturel timide. Otez le désir de plaire, vous ôterez la crainte de faire des fautes, et en même temps la source des plus grandes incongruités qu'on ait coutume de commettre dans la vie civile. On est moins ridicule par les mauvaises qualités qu'on a que par le soin d'imiter les bonnes qu'on n'a pas.

Qui a ruiné ce marchand ? Le trop grand désir de s'enrichir. Il hasardait de tous côtés : un naufrage a fait périr ses espérances, une banqueroute a arrêté le progrès de son commerce. Il ne cessait pas de piller, il n'était jamais content, tels que ceux qui continuent de manger après qu'ils se sont rassasiés, et qui rejettent et le superflu et le nécessaire. La concupiscence fait dans les riches le même effet que la nécessité dans les pauvres ; ce sont deux sangsues qui crient sans cesse : Donnez, donnez ; *Sanguisugœ duœ sunt dicentes : Affer, affer.*

La première peine d'un homme qui désire, c'est le désir même, ce sont les soucis, les bassesses où l'on se réduit pour satisfaire ce désir, jusqu'à garder les pourceaux, ce sont les obstacles qui s'opposent aux désirs, c'est l'accroissement du désir au milieu des obstacles, ce sont les traverses suscitées par le désir, suscitées par d'autres désirs, soit qu'ils

naissent dans le même cœur, soit qu'ils partent d'ailleurs.

Tout ce que vous désirez ne saurait vous rendre heureux et peut vous rendre malheureux. L'objet qu'on désire, au lieu de satisfaire le désire, l'augmente. D'abord on désirait peu, et ce peu n'était qu'une chose commune, une chose dont l'acquisition était facile : l'avez-vous obtenue? sa jouissance produit le désir des choses les plus rares, les plus précieuses, les plus difficiles à acquérir : non-seulement le remède ne guérit pas, mais il aigrit le mal.

Le désir est l'amour d'un bien absent; c'est un mouvement de l'âme, dit Philon, par lequel elle s'étend pour atteindre à ce qu'elle aime : ce mouvement ne peut se faire sans efforts, ces efforts affaiblissent l'âme et la font souffrir.

Saint Thomas, après Aristote, dit qu'il y a deux sortes de désirs, un désir naturel et un désir raisonnable. Saint Chrysostome, après Platon, appelle le premier nécessaire et le second non nécessaire. Le désir naturel, dit Aristote, est borné, le désir raisonnable est infini. La raison qu'il en donne, c'est que l'objet de ce désir est la fin de l'homme, qu'on ne se lasse jamais de chercher.

Richard de Saint-Victor compare le cœur de l'homme à un abîme, et chacun a un moyen de le remplir, selon ces paroles: *Dilata os tuum, et implebo illud :* Voulez-vous être satisfait? ou désirez moins, ou désirez davantage. Voulez vous être bientôt rempli? ou soyez content de peu, ou que rien ne vous contente que Dieu. Platon fait naître le désir de l'abondance et de la nécessité. Le feu s'allume à mesure qu'on lui fournit l'aliment qu'il semble désirer ; nos désirs sont comme le feu ; plus on leur donne et plus ils croissent.

L'empereur Marc-Aurel-Antonin dit dans sa Philosophie : Je confesse ici franchement, et, quoiqu'à ma confusion, je ne me lasserai pas d'avouer pour l'instruction des siècles à venir, que, dans l'espace de cinquante ans que j'ai vécu, j'ai voulu éprouver jusqu'où pouvait aller le vice dans cette vie, pour voir si les passions avaient des bornes, et, après une recherche longue et sérieuse, je trouve que plus je mange, plus j'ai de faim; plus je bois, plus je me sens altéré ; si je dors beaucoup, je veux dormir encore davantage; plus je prends de repos, plus j'éprouve d'infirmité et de fatigue; plus j'ai, et plus je désire avoir; plus j'amasse, et moins je possède : en un mot, je n'obtiens rien qui ne me lasse bientôt, j'en conçois d'abord de l'aversion, et je désire quelque autre chose.

Plus on a de choses à souhaiter dans cette vie, plus on en a à craindre, et ainsi on n'y saurait être heureux. A mesure qu'on possède ce qu'on désire, on sent croître et les désirs et la crainte; plus on a, plus on désire, plus on craint.

Dieu menace comme d'un grand mal de laisser le pécheur en proie à ses désirs : *Famem patientur ut canes et circuibunt civitatem.* Après avoir amassé de l'argent, on veut acheter des maisons, des terres, des charges. On est sans cesse affamé, et cette faim se montre partout. Pour être heureux dans cette vie, il faut qu'en tout Dieu soit notre terme, comme il le sera dans l'autre vie. Ceux qui se dégoûtaient de la manne, étaient ceux pour qui elle n'avait pas tous les goûts : *Deus meus et omnia.*

On désire les biens du monde avec ardeur, mais on les possède sans plaisir, on n'en ressent aucune joie. Il a fallu me réjouir, dit le père de l'enfant prodigue, parce que j'ai recouvré un enfant que j'avais perdu : mais pour vous qui êtes toujours auprès de moi, la joie que me donne votre présence n'est pas une joie sensible. La perte d'une brebis peut bien causer une affliction mortelle au pasteur, mais la possession de nonante-neuf n'est pas un bien qui le touche.

La raison pour laquelle on n'est jamais content, c'est qu'on ne réfléchit pas sur ce qu'on a, mais sur ce qu'on n'a pas; on ne remarque pas, dit saint Basile, un nombre infini de personnes qui sont plus pauvres que nous; on a les yeux sur un seul qui est plus riche. On fait tout le contraire à l'égard des biens spirituels, dont on est moins avide ; on considère ceux qui ont moins de vertu ; *Gratias tibi ago quod non sum sicut cœteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus.* On regarde ce qu'on a acquis ; *jejuno bis in sabbato :* de là vient que bientôt on est content de soi et de sa vertu. Il faudrait plutôt jeter les yeux sur ce qui nous manque, sur ceux qui sont plus saints que nous et cette vue allumerait en nous une sainte ardeur de nous avancer.

Dieu nous ayant faits pour lui, notre cœur va à lui nécessairement et comme par un instinct naturel, il ne saurait s'en défendre. On peut bien le tromper et lui proposer un bien fragile et passager comme le souverain bien ; mais l'effort qu'il fait pour aller plus avant, le dégoût qu'il prend de ce bien caduc, la faim qui lui reste encore pour un bien supérieur, fait voir qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait.

Ite, angeli veloces, ad gentem exspectantem et conculcatam ; c'est-à-dire à ces personnes pleines de vains désirs et d'espérances plus vaines encore, *exspectantem*, et qui, pour ne les pas perdre, souffrent les mépris et les rebuts des grands de la terre, *et conculcatam.*

Est-ce en ce monde que nous parvenons à la véritable félicité? Les plaisirs du monde qui rassasient d'abord, ses honneurs, sa gloire et ses richesses, qui ne rassasient jamais, tous ses faux biens dont les uns dégoûtent et les autres affament, qui passent tous comme une fumée, qui jettent le trouble dans la vie par un mélange de maux sans nombre, et par l'image terrible de la mort, où ils vont tous enfin se terminer, tous ces frêles avantages peuvent-ils produire un vrai bonheur ?

Dieu a deux souverainetés : l'une consiste à se posséder soi-même, à être indépendant

de tout être créé, à n'avoir besoin de rien; l'autre regarde les créatures, sur lesquelles il a un domaine absolu, et desquelles il peut disposer. L'homme, qui affecte d'être semblable à Dieu, peut lui ressembler en quelque sorte par la première de ces deux souverainetés, qui fait la félicité de Dieu, qui fait qu'il est Dieu ; il peut chercher à lui ressembler dans l'autre, qui n'est pas capable de nous rendre heureux, qui est même impossible, si elle ne prend sa source, si elle ne tire toute sa force de la première. Voilà pourquoi un homme qui ne se possède pas soi-même est plutôt l'esclave que le maître des créatures.

Après avoir usé sa santé à acquérir du bien, il faudra, pour la recouvrer, consumer ce bien; il faut goûter les plaisirs pour contenter la nature, il faut s'en abstenir pour la conserver

Un seul désir excite toutes les passions, et il est impossible que vous ne soyez exposé à la tyrannie de toutes ces bêtes féroces, si vous vous donnez en proie à un seul plaisir. Voilà pourquoi saint Paul a dit que la cupidité est la racine de tous les maux : *Radix malorum cupiditas.*

Saint Chrysostome expliquant ces paroles : *Panem nostrum quotidianum*, nous dit : Remarquez combien le Seigneur veut en nous de vertu dans ce qui concerne le corps, car il ne nous commande point de lui demander des richesses, ou des plaisirs, ou des meubles précieux, ou rien de semblable, mais seulement du pain, et le pain dont nous avons besoin le jour que nous vivons, sans nous mettre en peine du lendemain.

DU MONDE.

Le monde préfère des qualités vaines aux plus solides vertus. Un homme qui sera né dans une certaine famille, quoique sans mérites, sera préféré à l'homme qui en aura le plus : ce qui est pire, c'est que pour mériter les plus grands honneurs, il ne faut qu'un héritage, qu'un coup de fortune qui enrichira un homme sans talents, et bientôt il se verra placé au-dessus de ceux que leur génie, leur courage et leur vertu distinguent le plus.

Le monde ne rend aucune justice au mérite ; on juge des hommes par je ne sais quelles apparences, par intérêt, par passion. Ceux qui sont dans les premiers rangs n'ont pas toujours ni le plus de vertus, ni le plus de lumières; ils sont souvent les plus vicieux et les moins éclairés ; ce sont des gens pour l'ordinaire que la politique, l'intrigue, ou le hasard élèvent, quand la naissance ne fait pas tout leur mérite. Mais comment veut-on que le monde ait égard au mérite, qu'il le récompense et qu'il en fasse cas! le mérite n'est pas même connu dans le monde.

L'honneur, qui devrait être inséparable de la vertu, l'honneur, que je ne devrais perdre qu'en perdant la vertu, je le perds selon le monde par l'imprudence d'un audacieux qui m'aura fait un affront, et je ne puis réparer cet affront qu'en m'exposant à perdre la vie, comme si j'étais moins homme d'honneur parce qu'il s'est trouvé un brutal dans l'univers. Là l'indigence, ici la malice d'un chicaneur, me décrie, me jette dans le dernier malheur : non-seulement je demeure chargé de confusion devant le monde, mais encore, au jugement de ce monde, la pauvreté dégrade les hommes les plus élevés : de là ce soin de la cacher de peur de perdre l'honneur après avoir perdu tout le reste.

Un grand publie un crime dans le monde, et il en fait gloire; un particulier rougirait d'un crime pareil, comme si la condition changeait la nature des vices et des vertus. Aujourd'hui on adore une fille vertueuse, et si on l'obtient, demain on s'abandonne à une prostituée. Qui règle ces sortes de jugements? Est-ce la justice ou la raison? N'est-ce pas plutôt la passion seule qui gouverne le monde et tous ses esclaves ?

Faut-il donc que tous se retirent du monde? Ce n'est pas ma pensée, beaucoup moins suis-je dans l'idée de ceux qui voudraient, s'il était possible, retrancher à tout le monde toutes les douceurs de la vie; non, ce n'est pas là mon sentiment. Je voudrais pouvoir conduire au ciel tout le monde par un chemin semé de roses; mais s'il n'y en a point de cette nature, peut-on s'empêcher de faire connaître au monde la seule route qui peut mener au ciel, et l'engager à la suivre, quelque épineuse qu'elle paraisse.

Peut-on rester dans le monde sans y offenser Dieu ? Si je le demande à ces âmes prédestinées qui s'en retirent entièrement après y avoir longtemps demeuré engagées, elles me répondent que non, qu'il est même impossible d'y vivre innocemment. Si ces sortes de personnes le disent, elles qui ont tant de crainte de Dieu, si, dis-je, elles ne s'y peuvent sauver, avec la crainte extrême qu'elles ont de se perdre, que sera-ce de tous ceux qui ne sont pas à beaucoup près aussi vigilants ni aussi consciencieux ?

Mais vous même ne le dites-vous pas? Quand on vous représente le danger qu'il y a de tenir certains discours, de prendre certaines libertés, de parler mal du prochain, ne répondez-vous pas qu'on ne saurait s'en empêcher, qu'il faudrait être muet dans les assemblées, qu'on n'y parle d'autre chose, qu'il faudrait être de bronze pour se défendre des mauvais désirs au milieu d'un monde où tout conspire à les faire naître, et où, sans être d'une nature différente des autres hommes, il est impossible de s'en garantir? Cela se dit tous les jours par des gens qui pensent justifier par là, en quelque sorte, leurs désordres; il est impossible de fréquenter ce monde sans offenser Dieu, ou du moins sans s'exposer au péril de l'offenser, donc vous êtes obligé de le quitter.

Tous les chrétiens ont renoncé au monde et aux vanités du monde. Ce vœu n'oblige pas à se rendre solitaire, je le sais, mais enfin il oblige à quelque chose, ce n'est pas une promesse vaine. Il faut qu'il y ait un monde dans le monde même que tout chrétien doive quitter, un monde qui ne connaît

pas Dieu, un monde pour qui Jésus-Christ n'a pas prié, un monde dont le démon est le chef. Or, s'il y a un monde de cette espèce, ne sont-ce pas ces compagnies, ces assemblées où la vanité règne, où l'on ne s'étudie qu'à plaire, où le plaisir fait toute l'occupation de ceux qui le composent, où l'on ne prend presque point de plaisir qui soit innocent, où enfin on fait gloire de ce dont la nature nous apprend à rougir?

Comment voulez-vous que je fasse cas du monde que je vois rempli de gens si peu raisonnables? L'un est enflé d'un vain nom qu'il déshonore par sa conduite, l'autre se glorifie sous un habit qu'il doit au marchand et au tailleur, et sous lequel il cache non-seulement une chair flétrie et ulcérée, mais une âme encore plus dégradée et plus hideuse. Ici l'on perd le sommeil pour acquérir des biens dont on n'a pas besoin; là, on s'emporte, on crie, on frappe, on se livre aux derniers excès de la colère pour des choses peu importantes et où on n'a aucun intérêt. Tantôt je vois les lâches intrigues d'un débauché pour perdre une fille et sa perfidie après l'avoir déshonorée; tantôt c'est une fille désolée d'avoir eu la faiblesse de croire un imposteur, tandis que l'homme triomphe de son imposture, comme si ce qui est un vice dans un sexe était une vertu dans un autre. Point d'humanité; on laisse consumer par la faim des hommes raisonnables, tandis qu'on prodigue, le dirai-je? à des chiens, à des chevaux, ce qu'on refuse à des créatures que le Seigneur a formées à son image!

La raison pour laquelle il y a tant de plaintes contre l'ingratitude des hommes, c'est que ceux à qui on fait du bien sont en effet fort ingrats, et que nous estimons nous-mêmes beaucoup nos services. Combien de travaux perdus au service du monde! Souvent, lorsqu'on a eu la meilleure intention et qu'on s'est donné le plus de soin, si la chose ne réussit pas, on ne vous sait aucun gré de vos peines. Vous serez des années à souffrir sans qu'on s'en aperçoive, et une seule faute qu'on apercevra, c'en est assez pour qu'on s'irrite, pour qu'on s'emporte, pour qu'on rejette vos services. C'est peu de bien servir, il faut plaire, et ce qui est nécessaire pour plaire n'est pas en notre pouvoir. Les maîtres ont des aversions qui les déterminent à recevoir mal tout ce qui vient de certaines personnes, tandis qu'un service léger d'un favori fainéant et libertin reçoit des louanges et des récompenses. Je pardonne cette injustice aux maîtres, ils ne distinguent pas les qualités superficielles d'avec le véritable mérite, mais aux hommes qui aiment à servir le monde, ce maître aveugle, je ne peux le leur pardonner.

Le monde ne mérite pas nos soins; ils sont tous dus à Dieu et au salut de notre âme, ils sont tous nécessaires pour cette affaire; et pour tout le reste, si on en excepte Dieu, ils sont inutiles, puisque nous n'avons qu'une fin : les choses qui n'ont qu'un centre n'ont qu'un mouvement qui les y porte; de plus, en faisant notre salut, nous sommes heureux quand le reste nous manquerait; quand, sans notre salut, nous aurions tout le reste, non-seulement nous n'ajouterions rien à notre bonheur, mais nous le perdrions.

Notre cœur est trop étroit pour le monde et pour le salut de notre âme, notre vie trop courte pour des affaires si différentes; outre que ces soins sont incompatibles. Dieu même, quelque immense qu'il soit, n'étend pas ses soins à des affaires si opposées; il n'a qu'un seul soin, et ce soin regarde notre salut; tout ce qu'il a fait depuis le commencement du monde se rapporte au mépris du monde et à notre salut. La loi de nature se rapporte à la loi écrite, celle-ci à la loi de grâce, la loi de grâce à notre salut; il l'a eu en vue dans tout ce qu'il a fait, et il a tout sacrifié dans cette vue; les biens, l'honneur, la santé, tous ces avantages, s'il les donne, c'est par surcroît, comme des moyens pour cette fin. En effet, s'il donne tous ces avantages quoiqu'on ne les cherche pas, lors même qu'on les méprise comme des piéges que tend le monde, il les ôte à ceux qui, pour le service du monde, s'empressent à les rechercher au péril de leur salut.

On ne sert le monde que pour se procurer un puissant établissement, on veut y faire fortune et parvenir, et personne ne songe à établir sa fortune dans le paradis, où nous sommes les maîtres de la rendre telle qu'il nous plaira, où il dépend de nos soins d'être dans un degré plus ou moins élevé. Si cela est, quelle folie de servir le monde pour s'y agrandir, et de traiter de chimère la félicité que nous pouvons nous procurer dans le ciel! Si un puissant monarque faisait publier un édit par lequel il déclarât que, dans un an, tous ses sujets changeraient de condition selon l'empressement qu'ils témoigneraient à favoriser ou à combattre son ennemi capital, quel est celui qui, durant cette année, ne s'exposerait pas au hasard même de perdre la vie pour satisfaire le prince, et devenir plus riche et plus grand qu'il n'est né? Or, ce changement d'état et de condition nous est assuré, je ne dis pas dans un an, mais peut-être dans un mois, selon les égards que nous aurons eus pour Dieu ou pour le monde. Cet artisan, ce domestique, cet esclave, qui, dans la bassesse de sa condition, a cru le monde indigne de son estime, se verra autant au-dessus de ses maîtres qu'ils sont maintenant au-dessus de lui. Oui, ce seigneur qui a si exactement servi le monde, qui a suivi toutes ses maximes, se verra foulé aux pieds de ses serviteurs; cette femme orgueilleuse se verra méprisée et jugée indigne d'être au même rang que son esclave. Voilà pourquoi on voit tant de monastères, on voit tant d'hommes sages et heureux selon le monde, qui se rient de toutes ses caresses, dans l'assurance infaillible qu'ils ont de ce changement, qui fixera leur bonheur pour l'éternité.

Ceux qui méprisent le monde en sont méprisés, le monde en fait des risées sans sa-

voir ce qu'il fait ; eux, à leur tour, se rient du monde, parce qu'ils connaissent sa faiblesse ; en rejetant toutes les douceurs et tous les amusements du monde, en s'exposant par là aux discours malins, ils ne cessent point de travailler pour le ciel ; comme Noé, qui ne laissait pas de construire son arche, quoiqu'on en fît des railleries ; le saint homme voyait qu'en obéissant à Dieu il se sauverait de la mort, et deviendrait le maître du monde. Ces hommes si sages selon Dieu, et si méprisables au jugement du monde, ont reçu des avis secrets de ce qui doit bientôt arriver, ont reçu des inspirations qui les convainquent de ce que le monde ne veut pas croire, ils n'en doutent plus sur ce que le Seigneur leur en a dit dans le fond du cœur. Voilà pourquoi ils agissent, ils se hâtent, ils s'empressent pour se rendre grands dans l'autre vie. Si vous étiez sages, vous raisonneriez comme eux, vous diriez que ce n'est pas en vain que tant de gens si éclairés, si considérables par leur naissance, si grands par leurs charges, quittent tout ce que le monde leur offre, se mortifient, se rendent méprisables aux yeux du monde. Ils sont hommes comme moi, il faut donc qu'il y ait quelque gain considérable à faire en méprisant le monde. Que me servira tout le reste si, écoutant le monde et ses maximes, je risque, je perds l'objet principal ?

Le monde ne se soutient que par une dissimulation continuelle ; elle n'est pas condamnable, je l'avoue, dans quelques occasions, mais dans l'usage, à quel excès ce monde ne porte-t-il pas le déguisement ? C'est un perpétuel changement de scène, on prend un masque en y entrant, on y va par intérêt, on s'y présente pour être vu et pour voir les défauts d'autrui. Dites-moi, de tous ces gens-là, combien y en a-t-il qui vous souhaitent une constante fortune, qui ne vous en désirent pas une contraire, qui soient prêts à vous accompagner dans votre malheur, plutôt que de s'attacher à celui qui prendra votre place ? Combien y en a-t-il que la pure amitié lie à votre personne ?

A juger sainement des hommes, il faut les considérer sur la terre comme des hommes en peinture ; on n'estime pas moins un misérable dans un tableau bien fait, qu'un roi et qu'un prince ; sur le théâtre, on ne fait pas moins de cas d'un valet que d'un seigneur, on règle son jugement sur l'habileté avec laquelle chacun joue son rôle, parce qu'à la fin tout est égal.

Le respect humain empêche de faire le bien dans le monde, le mauvais exemple y porte à faire le mal. Peut-on en effet éviter, dans le grand monde, un de ces deux écueils, ou de faire le bien pour être estimé des hommes, ou de ne le pas faire dans la crainte de s'attirer les railleries des libertins ? Si vous suivez les maximes de Jésus-Christ, vous condamnez les maximes du monde, vous foulez aux pieds ses idoles ; le monde dès-lors se tournera contre vous. Ainsi les Israélites trouvaient-ils en Egypte des obstacles à faire leurs sacrifices et à célébrer leurs fêtes, soit parce qu'on les accablait d'occupations, soit parce que les victimes qu'il fallait immoler étaient les dieux des Egyptiens.

DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Dieu dès cette vie punit les enfants de la négligence des pères à les élever, et les pères dans l'autre des crimes de leurs enfants. Saint Justin, martyr, remarque sur le meurtre des quarante-deux jeunes enfants de Bétel, qui outragèrent Elisée, que Dieu, dans cette occasion, voulut châtier les pères dans la personne de leurs enfants qu'ils avaient mal instruits, et qui, à l'exemple de leurs pères, méprisaient le prophète que Dieu leur avait envoyé pour les enseigner.

Nul art ne peut être comparé à l'art d'élever des enfants : pour y réussir, il faut qu'un homme ait des vertus rares et des qualités extraordinaires. Héli, d'ailleurs homme de bien et irréprochable dans toute sa conduite, fut condamné pour l'iniquité de ses enfants ; ainsi, quelque saints que soient les pères et les mères, ils seront punis pour les péchés de leurs enfants ; ces sortes de péchés leur seront justement imputés, s'ils ne travaillent à les prévenir, ou à les arrêter par des châtiments sévères. Il est certain qu'Héli avait averti ses enfants de leurs désordres, puisque l'Ecriture rapporte les remontrances qu'il leur faisait : ils furent cependant punis, et lui-même avec eux, parce qu'il n'apporta pas à leur correction un zèle proportionné à leurs fautes.

N'est-il pas surprenant que des parents chrétiens ne proposent aux enfants que des motifs humains pour les animer à faire ce qu'on demande d'eux, et que tout ne tende qu'à nourrir dans leur âme le luxe et l'ambition ? Cet homme, leur diront-ils, qui était d'une basse extraction, s'est rendu célèbre par son éloquence, a été élevé aux charges les plus considérables, a acquis de grands biens, a fait un riche établissement, a bâti un palais superbe, il se rend redoutable, il est dans l'éclat et dans la gloire. Voilà les exemples qu'on propose à des enfants ; on ne songe jamais à leur donner pour modèles que des personnes qui tiennent les premiers rangs dans le monde, on ne les entretient point de ceux qui règnent dans le ciel ; si quelqu'un entreprend de leur en parler, on rejette ses leçons, comme les leçons d'un homme qui veut tout perdre. Qui me pourra persuader que des enfants élevés de la sorte fassent leur salut ? Quand je considère qu'on les porte à former des projets que Jésus-Christ lui-même déclare ne pouvoir s'exécuter sans mériter le supplice de la damnation, et quand je vois qu'on ne fait non plus de cas de ce qui regarde leurs âmes que d'un accessoire inutile, qu'au contraire l'on met tout son soin à leur procurer des avantages superflus, sur quoi puis-je en effet fonder un présage favorable de leur bonheur éternel ? Le soin que vous avez du temporel, vous l'étendez jusqu'au bois, jusqu'aux pierres ; et vous ne croyez pas que l'âme de

vos enfants mérite la plus légère attention de votre part.

Les pères doivent non-seulement aimer leurs enfants, mais ils doivent les aimer plus que tout le reste, et il n'y a que Dieu seul à qui ils sont obligés de donner la préférence.

Les pères qui n'ont pas soin de l'éducation de leurs enfants sont plus cruels que des parricides. Ceux qui leur ôtent la vie, ne font que séparer l'âme du corps, les pères négligents livrent l'un et l'autre au démon. Ils ne pouvaient pas ne point mourir, ces enfants, mais ils pouvaient ne se pas damner. La résurrection réparera avec avantage la première perte, au lieu qu'elle rendra la seconde encore plus accablante.

Il y a des mères qui ont grand soin de l'honneur de leurs filles, mais peu qui s'intéressent à former leurs consciences encore tendres. Les lectures vaines et lascives, les parures mondaines, les bals, les spectacles profanes, les conversations trop libres, bien loin de les leur interdire, elles les y portent, elles les y forcent même quelquefois ; mais, disent-elles, nous ne les abandonnons jamais de vue : c'est ce qui me fait dire que vous avez à cœur leur honneur, mais que leur âme ne vous touche guère. Eh! ne savez-vous pas que la fornication spirituelle est un crime parmi les chrétiens, qu'il ne faut qu'un regard pour donner la mort à une âme, qu'un désir, qu'une pensée suffit pour lui ravir et l'innocence et la grâce?

Saint Paul ordonnant à Tite d'établir des prêtres dans chaque ville de l'île de Crète, veut qu'il prenne celui qui aura mené une vie exempte de crimes, celui dont les enfants seront fidèles, et ne seront point accusés ni de débauche, ni de désobéissance : *Filios habens fideles, non in accusatione luxuriæ, aut non subditos.* La raison qu'il en donne, c'est qu'il faut que le ministre du Seigneur soit irréprochable. Sur quoi saint Jérome remarque qu'un homme n'est pas exempt de crimes, s'il a des enfants réfractaires et débauchés, parce que les crimes des enfants sont imputés aux pères.

Dès qu'une mère a mis un enfant au monde, il semble que tout est fait pour elle : cet enfant passe de son sein entre les mains d'une nourrice, qui souvent communique avec son lait toute sa brutalité et toutes ses inclinations perverses : des mains de la nourrice il est remis entre les mains d'une gouvernante chagrine, emportée, opiniâtre, dont le plus grand soin est d'empêcher que l'enfant n'approche de sa mère. C'est ensuite un précepteur qui en prend soin : on ne sait s'il est vicieux, ou s'il a des mœurs pures ; on le prend au hasard ; un parent, un ami, un indifférent en fait le choix ; tout est bon, pourvu qu'il dérobe aux yeux d'un père et d'une mère les petites libertés de cet enfant, dont vous avez moins de soins que des animaux destinés à vous servir ou à vous récréer. Cependant le mariage n'a été institué, n'a été sanctifié qu'en vue qu'on élèvera des enfants dans la crainte de Dieu. Que ne feraient pas des parents pour la sanctification de leurs enfants, s'ils voulaient s'en donner la peine.

Job, outre le soin qu'il prenait d'élever ses enfants dans une vertu exempte de tout reproche, offrait tous les jours un sacrifice pour les péchés secrets qu'ils pouvaient avoir commis ; avec toutes ces précautions il se croyait responsable de leurs péchés même dont il ne pouvait avoir aucune connaissance

Quelques-uns fuient le mariage par la crainte de mettre au monde des enfants qu'ils ne pourraient pas rendre heureux, par la crainte de laisser après eux des misérables ; et la plupart n'appréhendent point d'avoir des enfants pour peupler l'enfer. Quel aveuglement!

La plupart des parents ou aiment peu leurs enfants, ou les aiment trop, ou, pour mieux parler, les aiment mal. J'avoue que plusieurs les confient à des gens sages et prudents ; mais cette précaution ne suffit pas, quelque autorité qu'on transmette à ces personnes destinées à l'éducation de ces enfants. Elisée envoya Giesi avec son bâton pour rendre la vie au fils unique de la Sunamite ; Giesi ni le bâton n'opérèrent rien, il fallut qu'Elisée y vînt lui-même.

Que faites-vous dans votre famille, si vous ne travaillez pas à élever vos enfants? c'est l'unique chose que vous avez à faire, l'unique dans laquelle Dieu demande des services de votre part ; c'est dans cette vue qu'il a établi le mariage chrétien, c'est là le talent dont il vous demandera compte. Vous leur avez amassé du bien ; était-ce tout ce que Dieu attendait de vous ? était-ce même ce qu'il attendait de vous ? Venez, serviteurs infidèles, dira-t-il au jour du jugement, venez, rendez-moi compte de cette âme que je vous avais confiée ; qu'est-elle devenue ? C'était votre champ, c'était la vigne que le Seigneur vous avait donnée à cultiver ; pouvez-vous dire d'elle ce qu'il dit de la sienne, qu'il n'a rien manqué à sa culture ? A quelle sainteté avez-vous porté vos enfants? quelles maximes leur avez-vous inspirées ? sont-ils sages? craignent-ils Dieu? sont-ils bien instruits de nos mystères? Plusieurs n'auront rien à répondre, parce qu'ils ne sauront rien de ce qui regarde leurs enfants ; ils ne savent pas s'ils sont vertueux ou vicieux, s'ils sont bien ou mal instruits.

Presque tous les parents élèvent leurs enfants dans l'esprit du monde ; d'ailleurs insensibles à leurs désordres contre la loi de Dieu, ils ne peuvent pardonner, ils ne peuvent dissimuler une faute, une inattention, une incongruité contre les manières du monde ; s'ils veulent se consacrer à Dieu, toute une famille est en larmes, on crie, on menace. Pères durs, mères cruelles, s'écrie saint Bernard, pères et mères inhumains et impies ! Que dis-je ? ce ne sont pas des pères et des mères, mais des meurtriers et des homicides, qui se font du salut de leurs enfants un sujet de douleur, et de leur mort un sujet de consolation ; qui aiment mieux les faire périr avec eux, que de les voir régner un jour. De tous les enfants de Joram

et d'Ochosias, il n'y eut que Joas qui échappa à la cruauté d'Athalie, parce qu'il fut caché dans le temple, et qu'il y fut élevé, tandis que cette reine impie, pour régner seule, faisait égorger tous les jeunes princes et toutes les jeunes princesses du sang royal qui étaient nourris dans les palais de leurs pères.

Il est surprenant que des pères et des mères, qui savent ce que c'est que le monde, et qui connaissent par leur propre expérience la vanité, la fausseté et le danger des plaisirs de cette vie, soient assez insensés pour y porter leurs enfants, parce qu'eux-mêmes, à raison de leur âge avancé, n'en peuvent plus jouir; au lieu de regarder comme un malheur d'avoir perdu tant de temps dans ces folies, au lieu de pleurer tant de péchés qu'ils y ont commis, ils poussent les autres dans les mêmes précipices, et cela dans un temps où ils sont eux-mêmes plus près de la mort, du jugement, et de ces tourments épouvantables dont ils sont menacés. Quelle excuse peuvent-ils apporter pour se mettre à couvert de ce dernier arrêt? Quelle grâce, quelle miséricorde peuvent-ils espérer?

DE LA CONSCIENCE.

La conscience est la voix de Dieu dans la plupart des hommes. Cette voix est ou méprisée, ou mal entendue, ou entièrement étouffée. Elle est méprisée dans ceux qui ne veulent rien faire de ce qu'elle dit, mal entendue dans ceux qui lui font dire tout ce qu'ils veulent, étouffée dans ceux qui l'ont méprisée, qui l'ont subornée jusqu'à la faire taire. Le dernier de ces états est sans doute le pire, parce qu'il est difficile d'en sortir, et que c'est un état où il n'y a presque plus rien à espérer; mais les autres conduisent à celui-ci, et à cela près qu'on en sort plus aisément que du dernier, on peut dire qu'ils sont pires, et que le dernier n'est que la peine des deux autres.

On méprise cette voix : c'est le premier pas. Elle nous avertit du mal que nous avons fait, du mal que nous devons éviter, du bien que nous pouvons faire : pour une fois que nous obéissons, combien de fois méprisons-nous cette voix ? cependant c'est la voix de la raison, c'est la voix de l'homme, c'est notre propre jugement, c'est l'impression que nous croyons la plus juste et la plus raisonnable. Voilà pourquoi Dieu ne nous condamnera que sur le jugement que nous aurons fait de nous-mêmes. C'est la voix de la grâce. Cet avis, ce conseil salutaire que vous recevez dans le fond de votre cœur, c'est le prix du sang de Jésus-Christ, c'est le germe de l'éternité, c'est la voix du Saint-Esprit.

Le mépris peut obliger l'Esprit-Saint, cet ami, à se taire, et même à changer son amitié en haine et en fureur. Quand cet ami parle, tout parle; quand il ne parle plus, tout se tait, l'homme est comme dans une léthargie; le sens intérieur cessant d'agir, tous les autres ne font plus de fonction : pour nous tirer de là, il faut appliquer le fer et le feu, quelquefois l'humiliation des chutes honteuses.

On afflige, on contriste cet esprit, cet ami. Voyez l'inquiétude, l'amertume qui reste dans le cœur d'un homme qui prend un plaisir contre sa conscience; je parle d'un homme dont la conscience n'est point encore muette. Remarquez au contraire la joie d'un homme qui a obéi à sa conscience, lorsqu'elle lui inspirait de pardonner, de restituer le bien d'autrui, de faire une bonne œuvre, une aumône, une confession générale, après avoir vécu, je ne dis pas dans le crime, mais dans le relâchement et dans la tiédeur; d'un homme qui s'est flatté quelque temps dans des choses qu'il reconnaît enfin être mauvaises; qui durant plusieurs années se sera permis des attachements dangereux, des vanités peu chrétiennes, des vengeances, des ressentiments, des médisances; qui voit que les confessions ont été faites sans contrition, qu'on y est allé comme on va faire ou recevoir une visite, qu'on a dit ses péchés à peu près de la même manière qu'on fait un conte; qui voit que les communions ont été sans préparation, sans dévotion, sans fruit, qu'on s'y est présenté comme par habitude, par respect humain, par force. Mais a-t-on vaincu un respect humain? a-t-on sacrifié un intérêt? voyez quelle satisfaction donnent cette victoire et ce sacrifice.

Il faut contenter la conscience, lorsqu'elle nous parle, pour ne pas l'obliger de crier et de troubler notre repos; il faut la satisfaire, pour ne pas l'obliger à se taire et à nous laisser dans un mortel assoupissement.

Dans quelque situation que nous soyons, rendons-nous dociles à la voix de la conscience; dans la prospérité, afin qu'elle n'en altère point en nous le doux sentiment; dans l'adversité, afin qu'elle n'aigrisse point nos maux; car c'est alors qu'elle est plus cruelle que jamais; l'adversité la réveille; rebuté par les créatures, on revient à soi

Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sibi sit omnis inordinatus animus, dit saint Augustin : Il est juste, et c'est la Providence divine qui a fait cette règle pleine d'équité; comme en péchant nous violons trois sortes de lois, la loi de la raison, la loi humaine et la loi divine; aussi est-il juste que nous souffrions trois sortes de peines, et que nous soyons punis par nous-mêmes dans les reproches de notre conscience, par les hommes dans les peines temporelles, par le Seigneur dans les supplices éternels.

Cet homme qui en est venu jusqu'à vouloir qu'il n'y ait point de Dieu, c'est un homme que Dieu persécute partout, et qui ne cesse point d'être importuné. Mais viendra-t-il à bout de ne pas croire l'existence de Dieu? je l'en défie : le plus qu'il peut faire, c'est d'en douter; et que ce doute est cruel! Un homme dont on juge le procès, quelque fondé qu'il soit dans son droit, ne peut s'empêcher de trembler; mais s'il a contre lui mille témoins, s'il n'a dans son parti que quelques juges corrompus; quelles frayeurs, quels saisissements n'éprouve-t-il pas?

Le pécheur, dit saint Jean Chrysostome, est toujours dans la peur, il craint tout jusqu'à son ombre ; le moindre bruit l'effraie, et il s'imagine que tous ceux qui sont autour de lui disposent contre lui quelque sourde trame ; si l'on parle en secret, c'est de ses crimes qu'on s'entretient. Le pécheur se découvre lui-même, quoiqu'on ne l'accuse point ; il tremble, quoiqu'il n'y ait nulle apparence de danger. Ecoutez de quelle manière le Saint-Esprit décrit cette crainte des pécheurs, et l'assurance des justes. *Fugit peccator nemine persequente* : Le pécheur fuit sans être poursuivi. Et pourquoi fuit-il ? Parce qu'il a dans sa propre conscience un accusateur qui ne lui donne point de trêve, un accusateur qu'il porte toujours avec soi ; il ne peut éviter ce persécuteur, qui le suit partout, qui le frappe, qui lui fait des plaies incurables. Mais il n'en est pas ainsi du juste. *Justus confidit ut leo, finis autem præcepti est charitas in corde puro et conscientia bona*, dit encore l'Esprit-Saint : Le juste a la confiance d'un lion ; la charité est dans son cœur et dans sa conscience. Il ajoute ces derniers mots : *conscientia bona*, dit saint Augustin, à cause de l'espérance qu'inspire la bonne conscience. Celui qui a en soi-même le témoignage d'une conscience criminelle, désespère de parvenir à ce qu'il désire. L'espérance de chacun est dans sa propre conscience, et cette espérance est plus ou moins affermie, selon qu'on se sent rempli de l'amour de Dieu.

L'Apôtre demande une conscience pure pour établir l'espérance ; parce que celui qui a une bonne conscience est le seul qui espère; celui au contraire qu'une mauvaise conscience accuse, perd toute espérance, et n'attend plus rien que sa propre condamnation.

Les pécheurs craignent tout ce qui peut leur rappeler le souvenir de l'autre vie; ils craignent la retraite, si chérie des gens de bien ; s'ils se divertissent, c'est comme des malheureux qui sont condamnés à la mort, et qui tâchent d'en détourner la pensée en mangeant et en buvant avec leurs amis.

Les maladies de l'âme font à l'égard d'un chrétien le même effet pour les plaisirs de la vie que les infirmités du corps. Un malade ne goûte rien ; les viandes les plus exquises sont insipides pour lui ; il trouve amers les vins les plus délicieux ; tandis qu'un homme qui a de la santé mange avec plaisir les mets les plus grossiers, et étanche sa soif avec délices en buvant de l'eau pure.

Quel malheur de ne pouvoir habiter un moment avec soi-même ! Les pécheurs regardent la solitude avec horreur ; il leur faut sans cesse de nouveaux plaisirs. Ceux qui dans cette vicissitude les croient heureux, sont aussi simples que ceux qui s'imaginent que sentir l'ambre et le musc, c'est jouir de tous les avantages de la santé. Ces odeurs sont souvent des remèdes contre la puanteur d'un cancer ou d'un poumon gâté; on a recours à ces remèdes pour ne pas essuyer soi-même cette odeur infecte, et pour la rendre aux autres moins sensible. Ainsi ces gens qui passent de plaisir en plaisir, ne le font que pour charmer le démon qui les tourmente, ou tout au plus pour suspendre le sentiment de leurs maux : ce sont des parfums dont ils usent pour n'être pas étouffés par les vapeurs corrompues qu'exhalent continuellement les ordures de leur conscience.

La conscience des gens de bien est un ami qui rend les plaisirs plus sensibles, et la jouissance des biens plus douce. Elle est toujours d'un grand secours dans l'adversité ; c'est pour lors qu'on se dit à soi-même : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram ?* Quel trésor n'ai-je pas dans le ciel, et que veux-je sur la terre ? Voilà ce que Dieu même nous fait entendre par cette voix : De quoi te mets-tu en peine? C'est moi qui t'ai porté ce coup, et tu sais bien que je ne puis te haïr : tu as perdu ton ami, tes biens, tes enfants; je puis te dédommager de toutes ces pertes, je puis te tenir lieu de tout. Je me ressouviens à cette occasion d'Elcana qui console Anne par ces paroles : Pourquoi pleurez-vous? D'où vous vient ce dégoût et cette tristesse profonde? Un mari n'est-il pas plus pour vous que dix enfants ? *Anna, cur fles, et quare non comedis, et quamobrem affligitur cor tuum? numquid non ego melior tibi sum quam decem filii.*

La conscience est un juge. Les uns refusent d'obéir à ce juge, les autres corrompent ce juge, les autres le font mourir.

Comme la voix a été donnée à l'homme pour être l'interprète de ses sentiments et de ses désirs, c'est aussi par la conscience que Dieu nous apprend ce qu'il juge de chaque chose et ce qu'il attend de chacun de nous. Cette voix divine forme diverses paroles intérieures, pour exprimer les diverses leçons et les divers ordres qu'il plaît à Dieu de donner à sa créature. Cette voix est le lien du commerce que le Seigneur daigne avoir avec nous; elle est l'organe le plus ordinaire dont il se sert pour toucher nos cœurs et nous ouvrir le sien.

On ne méprise jamais impunément les paroles que Dieu nous a fait entendre au fond de l'âme ; car, outre le tort que nous nous faisons à nous-mêmes en rejetant les lumières et les conseils d'une sagesse si éclairée, Dieu ne manque jamais de s'en venger. Tantôt il nous poursuit en nous menaçant et en nous reprochant notre ingratitude ; quelquefois il se retire de nous, et garde à notre égard un silence encore plus redoutable que ses reproches. Il en punit quelques-uns en ne cessant de les troubler par des remords amers et piquants; quelques autres en les laissant jouir d'un repos funeste au milieu des plus grands périls. Les uns trouvent en lui un ami irrité et furieux, qui ne leur donne point de relâche ; les autres un ami froid et rebuté, qui les abandonne à leur mauvaise conduite et qui ne prend plus de part à ce qui les touche.

Ce qui fait surtout voir le désir ardent que Dieu a eu de conduire les hommes à la félicité souveraine, c'est cette conscience qu'il leur a donnée pour leur servir de guide.

Rien de si éclairé pour discerner le bien et le mal; rien de si fidèle à nous le montrer; rien de si pressant pour nous porter à embrasser l'un et à fuir l'autre. Mais si elle est un effet de son amour, cette conscience, elle est encore une marque de son zèle pour la justice; car cette conscience, si soigneuse à nous détourner du mal, est également sévère à nous en punir. A peine avons-nous conçu la volonté d'offenser Dieu, qu'elle commence à nous déchirer pour ne plus nous donner de trêve. De là viennent ces émotions, ce tremblement, cet égarement d'esprit, ces palpitations que sent un homme qui se prépare à faire un crime ou qui le commet.

Dès qu'on fait le crime, la conscience, qui en a d'abord détourné, commence à le condamner hautement, à se récrier contre la malice du scélérat, à demander justice de la violence qu'on lui fait, à s'en venger elle-même; mais quand le crime est achevé, c'est encore pis; car, pour lors, le plaisir s'étant évanoui, la passion s'étant ralentie, l'âme demeure en proie à la douleur et aux reproches de la conscience. La passion a fait avaler le poison sans le regarder; la volupté l'a détrempé de quelques douceurs qui l'ont déguisé à la bouche; mais quand une fois il est dans les entrailles, il y cause d'étranges dérangements. Quel supplice, d'entendre cette voix intérieure qui crie, qui menace, qui rouvre, qui renouvelle à chaque moment la plaie cruelle que le péché vient de faire à l'âme!

Une des plus fâcheuses plaies dont Moïse frappa l'Egypte, ce fut cette innombrable multitude de grenouilles dont il la remplit dans un moment. Ces animaux importuns se glissaient partout, jusque dans le palais de Pharaon, jusque dans son lit; ils venaient salir de leur bave infecte, et ses meubles précieux, et les viandes mêmes de sa table, et, par leurs horribles coassements, ils ne cessaient d'interrompre son repos. Voilà une image de la guerre que souffre un mauvais chrétien de la part de ses propres crimes; ils se présentent à lui dans tous les temps, dans tous les lieux, et toujours sous une forme hideuse; ils n'épargnent ni les heures de ses affaires, ni les heures de ses plaisirs; ils corrompent tout, ils empoisonnent ses mets les plus exquis; ils mêlent leurs cris affreux aux plus harmonieux concerts, ils troublent le sommeil et les entretiens les plus agréables. C'est pour cela qu'Epicure, le plus voluptueux de tous les hommes, a toujours exclu le crime de sa brutale félicité, quoiqu'il l'eût toute composée de plaisirs terrestres et sensibles.

Un ancien a dit que quand les crimes ne devraient jamais venir à la connaissance des hommes, quand les dieux mêmes lui auraient promis l'impunité, il ne pourrait se résoudre à en commettre: le crime est lui-même un supplice si grand pour celui qui le commet, qu'il surpasse toutes les douleurs que le corps peut éprouver dans cette vie. De là vient que les criminels, pour se délivrer par le trépas des reproches de leur conscience, ont quelquefois réclamé contre eux-mêmes la justice humaine, se sont exposés aux roues, aux gibets et à l'ignominie attachée à ces sortes de tourments; tout cela leur paraissait moins rigoureux que les peines secrètes que leurs péchés leur faisaient souffrir. On peut comparer ces peines que cause la conscience, aux douleurs que cause la pierre, que causent les maux les plus aigus. Rien ne me fait mieux comprendre combien ces douleurs sont vives, sont pressantes, que de voir des gens qui se font tailler, qui se font arracher les dents pour se soulager; il faut que le mal qu'ils souffrent soit bien violent, puisqu'ils consentent d'acheter la guérison par un si cruel martyre. Mais que doit-on penser des tourments qu'éprouve un malheureux que son propre crime persécute, puisque, pour en guérir, il a recours aux cachots, à une mort cruelle et honteuse? Quels charmes si puissants a donc le péché, pour que, dans la vue d'un plaisir passager, on consente de s'exposer aux reproches les plus amers, à la confusion la plus sensible, à la mort la plus cruelle?

Le silence de la conscience est encore plus à craindre. Après qu'elle a longtemps parlé ou crié inutilement, il arrive quelquefois, par un jugement terrible, à la vérité, mais juste néanmoins, qu'elle se tait pour toujours, et nous laisse dans un mortel assoupissement, c'est-à-dire que Dieu retire ses grâces. Dans cet état tout est muet; plus d'objet qui touche le pécheur, plus de discours qui l'ébranle, plus d'accident capable de l'épouvanter. A la mort du Fils de Dieu toute la nature, toutes les plaies de l'Homme-Dieu parlaient. Ces voix étaient entendues du bon larron, des bourreaux, des morts, des rochers; le mauvais larron seul, dans le silence de sa conscience, est insensible à tout; toutes ces voix n'allaient pas jusqu'à lui; c'était un arbre maudit comme le figuier; le soleil, la rosée, tout lui était inutile.

C'est être damné en quelque sorte, que d'être dans cet état, qui est, à l'égard de l'enfer, ce que le purgatoire est à l'égard du paradis. Cet état ne peut pas être éternel; mais en sortir, c'est pour l'ordinaire passer dans une éternité de peines. Ainsi, dès que la zizanie fut aperçue par le maître du champ, il la destina au feu; elle ne fut cependant arrachée qu'au temps de la moisson. Dieu pourrait nous faire mourir et nous jeter dans l'enfer après la dernière grâce méprisée; il se contente de nous condamner, il suspend l'exécution de son arrêt, il nous laisse encore quelques années de vie, peut-être pour payer par cette récompense temporelle quelque bonne action que nous avons faite autrefois.

Saint Augustin dit que Dieu ménage à ces insensibles et à ces obstinés des occasions de chute et de scandale qui les entraînent tous les jours dans de nouveaux crimes. Je sais bien, dit ce Père, que lorsque la volonté se porte au mal, c'est parce qu'elle le veut, mais il y a certaines causes, certaines conjonctures qui attirent la volonté, et qui l'en-

gagent au mal où elle se porte : or c'est Dieu qui, par une providence très-sage et très-juste, dispose ces causes ; c'est Dieu qui fait naître ces funestes occasions : il ne prétend pas qu'elles portent au désordre, et ainsi il ne fait rien contre sa sainteté; mais il n'ignore pas qu'elles doivent y porter. Il exerce contre les obstinés une épouvantable justice, il l'exerce souvent, il l'exerce contre plusieurs. De deux rois, Saül est abandonné; de deux apôtres, Judas est endurci ; de deux voleurs, l'un est insensible : et cependant, à entendre parler cet homme qui a déjà étouffé tous les remords de sa conscience, on dirait qu'il a dans sa disposition toutes les grâces du ciel; il renvoie à la mort tout ce qu'on le sollicite de faire pour son salut. O mort! ressource vaine et inutile des réprouvés, jusqu'à quand le pécheur te regardera-t-il comme un asile contre la colère de son juge, toi que ce juge a destinée pour faire éclater sur le pécheur la sévérité de ses jugements? Bien plus, la mort même, tout affreuse, toute terrible qu'elle est, ne le touchera point; dans ce fatal moment, on lui verra une assurance brutale, qui fera frémir d'horreur tous ceux qui l'assisteront. Il mourra plein de connaissance, il verra, il entendra, il parlera jusqu'au dernier soupir, et jamais il ne prononcera une parole qui marque son repentir. Il sera environné de prêtres, de ministres zélés, de parents chrétiens, des sacrements et des prières de l'Eglise ; et au milieu de tous ces secours, on le verra sans pénitence et sans sentiment. On lui montrera le crucifix ; peut-être demandera-t-il de quelle matière, de quel prix il est. Le confesseur lui parlera de l'enfer, il lui répondra par un trait de raillerie. Ses enfants le conjureront avec larmes de mettre ordre à sa conscience, et lui, pour toute réponse, leur recommandera de le venger au plus tôt d'un ennemi que la mort ne lui permet pas d'égorger de ses propres mains. Quelle mort! Est-il bien possible qu'un chrétien puisse envisager de si près l'éternité malheureuse, et en être si peu ému?

DE LA CONFESSION.

C'est marquer à Dieu un mépris bien outrageant, que de savoir qu'on est dans sa disgrâce, qu'on est son ennemi mortel, qu'il est néanmoins disposé à nous recevoir, et de différer les mois entiers de se réconcilier avec lui, loin de se hâter de le faire. Je n'ignore pas qu'il est aisé de tomber dans le péché; le penchant est si grand, la passion quelquefois si ardente : mais demeurer dans cet état lorsqu'on est revenu à soi, c'est un mépris sanglant. Un homme blessé ne sent pas sa plaie dans la chaleur du combat; mais que, dans la suite, il prenne plaisir à voir couler son sang, qu'il puisse s'endormir sans y avoir apporté un remède, c'est ce qui ne me paraît pas possible.

Je trouve moins étrange la conduite des gens qui craignent la confession, parce qu'ils ne veulent pas se corriger de leurs péchés, que la fausse appréhension de ceux qui la fuient pour ne pas se faire voir tels qu'ils sont. Preuve que c'est une tentation, c'est qu'on voit cette crainte dans des gens qui ne sont point connus du confesseur, et qui n'en doivent jamais être connus. Qu'apprend ce confesseur par cette confession, si ce n'est qu'il y a une personne dans la ville qui a fait une faute? Vous ne vous faites pas plus de tort que si vous disiez cette faute à une statue. Plus le confesseur vous connaît, plus il vous estime; plus vous avez de peine à manifester votre faiblesse, plus il doit estimer la confiance que vous avez en lui, et vous savoir gré de ce que vous l'avez choisi pour lui confier la chose qu'il vous importe le plus de tenir cachée; plus il y a de peine à en faire l'aveu, plus aussi il y a de mérite, et, par conséquent, plus le confesseur doit vous estimer, s'il est raisonnable, s'il a des sentiments conformes aux sentiments de Dieu, aux sentiments des anges, qui voient votre humilité avec admiration et avec joie. Quel aveuglement dans le confesseur, s'il vous condamnait dans son cœur, lorsque Dieu vous absout, et qu'il vous comble de ses grâces! S'il n'est pas chrétien, s'il n'est pas raisonnable, il aura ces sentiments; mais s'il est sage, s'il a la foi, il vous admirera, il louera Dieu, il pleurera de joie, il se confondra lui-même.

Peut-être n'avez-vous rien fait de si héroïque dans la vie que cette confession, et vous craignez que cette confession ne vous décrie dans l'esprit d'un homme qui a lieu de s'humilier lui-même en voyant tant de vertu; qui loue Dieu en effet, qui admire la force de sa grâce, qui bénit son aimable providence, lorsqu'elle permet des chutes dans ses élus pour leur donner occasion de s'élever à des vertus non communes; en un mot, qui pleure de joie et de consolation, tandis que vous paraissez couvert de honte! Mais oubliez tout cela, si vous craignez Dieu, si vous l'aimez, et tirez avantage de votre répugnance. Le maître des Sentences dit qu'au jugement dernier, on ne parlera point des péchés dont on aura fait pénitence. Saint Paul déclare en effet que si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.*

Il est étrange que de toutes les résolutions que les hommes forment, il n'en soit aucune qu'on ne garde mieux que la résolution de ne pas offenser Dieu. Une marque qu'on n'a pas une véritable douleur de l'avoir offensé, et qu'on ne s'en repent point, c'est qu'on ne craint pas ce repentir ; car il n'y a rien de si cruel que ce repentir : il n'est point d'homme si vindicatif qui ne se croie vengé avantageusement quand il a fait repentir son ennemi de l'outrage qu'il en a reçu.

Ce repentir est un sentiment si affligeant et si amer, qu'il est insupportable ; il faut avoir de la force d'esprit pour en soutenir l'amertume : elle a poussé des personnes jusque dans le désespoir ; on supporte plus aisément toute autre impression : voilà pourquoi celle-ci tient lieu auprès de notre juge des peines éternelles, voilà pourquoi on l'ap-

elle attritio n, contrition; elle ne blesse pas seulement le cœur, elle le brise. Et cependant tous les jours, dans la vue de faire pénitence, je vois qu'on offense Dieu. Je m'en confesserai. Je le crois; s'il n'y avait que cela à faire, je comprends comment on oserait s'exposer à toute la honte de la confession pour prendre un plaisir; mais il faut s'en repentir. Aussi m'en repentirai-je. Hé! comment vous en repentirez-vous? Comme vous avez fait jusqu'à présent. Vous vous en repentirez? Non, vous ne le ferez point : si vous comptiez le faire, vous ne commettriez pas le péché. Vous vous en repentirez? C'est une raison pour ne le pas commettre : et si j'avais à vous détourner de quelque action, je suis sûr que j'en viendrais à bout, si je pouvais vous persuader que vous vous repentirez un jour de l'avoir faite. Je sais bien que nous nous trompons, mais je ne sais si Dieu se laisse aussi tromper, et si notre erreur pourra nous sauver.

Il faut le demander à Dieu, ce repentir salutaire. Faites réflexion si vous l'avez ou si vous ne l'avez pas; avant de vous présenter au ministre sacré, considérez devant Dieu ce que vous allez faire. Où vas-tu, malheureux? cœur endurci, mauvais chrétien, ingrat, insensé, que vas-tu faire? Irriter Dieu jusqu'au tribunal de sa grâce, lui insulter, te souiller de son sang, au lieu de t'y purifier; faire naufrage au port, au lieu d'aborder heureusement? Tu n'as pas assez fait de crimes, ni reçu assez de grâces? c'est peu que d'être revenu mille fois demander le même pardon, hélas! je vais le faire encore aussi froidement que la première fois. L'enfer, le paradis, la majesté d'un Dieu, tout cela pourrait toucher un homme; mais pour un rocher tel que je suis, ce n'est pas encore assez.

Peut-on s'assurer qu'on est en grâce après une confession bien faite? On n'en doit pas douter; il y a même des docteurs qui ont enseigné qu'on en pouvait faire un acte de foi, de la même manière qu'on en fait sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie que le prêtre vient de consacrer. Mais comment saura-t-on qu'on a fait une bonne confession? On le saura si ensuite on vit loin des occasions, si on ne retombe plus. *Nunc vere scio quia misit Dominus Angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni exspectatione plebis Judæorum.* Déjà les chaînes lui étaient tombées des mains, il avait passé les deux corps de gardes, qu'il croyait encore que ce n'était qu'un songe; mais quand il eut vu la porte de fer s'ouvrir d'elle-même, et qu'il était seul sur le chemin qui conduisait à Jérusalem, pour lors il n'en douta plus : *Nunc vere scio quia misit Dominus Angelum suum.*

Il n'y a point de pertes qui se réparent par les larmes, si ce n'est les pertes que nous cause le péché; aussi n'y a-t-il que cette sorte de perte qui mérite d'être pleurée : cependant ce sont les autres qu'on pleure, et on se rend insensible à celle-ci. D'où vient que ce jeune enfant qui a perdu son père, continue de rire et de jouer? C'est qu'il ne connaît pas la perte qu'il a faite. Si jamais il a de la raison, il la pleurera mille fois. Vous avez de la peine à pleurer vos péchés, un autre a de la peine à s'en consoler; d'où peut venir cette différence? Du défaut de connaissance. Est-ce que je ne suis pas instruit des motifs qui forment la contrition? Vous les savez, ces motifs; mais vous n'en avez jamais pénétré un seul, et par là vous êtes coupable : vous aimez encore le péché, vous n'aimez point Dieu.

Plusieurs docteurs ont cru qu'un acte de contrition, fait dans un moment, ne suffisait pas pour effacer le péché, mais, du moins, est-il certain qu'un moment ne suffit pas pour exciter la contrition dans un cœur, si ce n'est dans le cœur d'un saint.

Si toutes les confessions étaient bonnes, il n'y aurait plus de désordre. Beaucoup s'accusent d'avoir joué : qui d'entre eux en jouera moins? de n'avoir pas jeûné aux derniers Quatre-Temps; ils sont bien résolus dans leur cœur de n'en faire pas davantage durant le carême. Etes-vous sincèrement déterminé à être moins avide de gain, à vaincre cette antipathie que vous avez contre votre voisin? Vous êtes-vous vengé? et après l'avoir fait, en avez-vous conçu une grande douleur? Au contraire, vous regretteriez de n'avoir pas tiré cette vengeance; si la chose restait à faire, vous la feriez : ce qui achève de vous prouver que ce péché vous plaît, c'est que vous vous en vanterez dans toutes les rencontres; et si l'on vous fournissait la même occasion, vous ne manqueriez pas de prendre une pareille vengeance. Dans le fond votre conversion n'est qu'une feinte : c'est, comme à la mort des grands, un pur cérémonial; tout le monde prend le deuil, on se revêt des dehors de la douleur, et la plupart sentent une vraie joie.

DE LA FUITE DU MONDE.

Le chemin public où la semence mystérieuse de la parole de Dieu est d'abord foulée aux pieds et enlevée par les oiseaux du ciel, ce chemin est l'image d'un homme engagé dans les compagnies et dans le commerce du monde. Il faut absolument rompre ce commerce et se bannir de ces compagnies, puisqu'on ne peut se sauver que par le bon usage de la grâce; et si ce grain céleste ne peut pas même germer dans un cœur exposé au bruit et à la foule, il est nécessaire de songer à la retraite, si on ne veut pas renoncer à son salut. Si je vous disais que c'est là une heureuse nécessité, je ne sais si on m'en croirait : la plupart des hommes sont étrangement prévenus contre la vie solitaire et retirée, on n'en a guère moins d'horreur que du bannissement ou de la mort même. Je ne m'en étonne pas, on n'en connaît ni les douceurs, ni les avantages, on ne sait pas que dans le vrai on n'est jamais moins seul que quand on est seul, parce qu'alors on a le plaisir de traiter avec soi-même, c'est-à-dire avec la personne que chacun aime le plus, ou, comme dit encore mieux saint Bernard, parce qu'a-

lors on est avec Dieu, avec qui on ne peut dire combien il est doux de converser loin du tumulte et de l'embarras du siècle.

Je ne sais si ce qu'on dit du premier âge du monde est vrai en tout, qu'alors les hommes vivant dans les forêts, séparés les uns des autres, n'étaient guère plus raisonnables que les bêtes parmi lesquelles ils habitaient, jusqu'à ce qu'ayant été réunis dans les endroits où la nature avait le plus rassemblé de commodités pour la vie, ils trouvèrent dans la société cette politesse et cette perfection de la raison, qui ne les distingue pas moins, ce me semble, des animaux que la raison même. Mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que cet avantage, quelque considérable qu'il parût pour le genre humain, était balancé par de grands inconvénients. Ce commerce, qui d'abord avait adouci les esprits, corrompit les mœurs bientôt après ; on y perdit insensiblement l'innocence et la vertu, soit que les vices, qui sont contagieux de leur nature, s'y communiquassent par les discours et par les exemples, soit que par la pente naturelle que nous avons tous au mal, on abusât, pour le commettre, des nouvelles connaissances qu'on acquérait tous les jours.

Après avoir abandonné les déserts pour apprendre à vivre, les plus éclairés ont été contraints de s'y rengager pour y rapprendre à bien vivre. On a trouvé qu'après tout il y avait moins de danger de se familiariser avec les lions qu'avec les hommes, et que les passions qui s'allumaient dans le grand monde nous rendaient encore plus semblables aux animaux, que l'humeur farouche et sauvage qu'inspirait la solitude. Or, comme la dépravation est plus grande aujourd'hui qu'elle n'a jamais été, et que notre siècle, qui se polit tous les jours, semble aussi se corrompre tous les jours de plus en plus, je ne sais s'il y eut jamais de temps où l'on eut plus de sujet de se retirer entièrement de la vie civile et de fuir dans les lieux les plus reculés.

Dieu n'a imposé à personne l'obligation de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse; on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait un monde dans le monde même auquel tout chrétien est obligé de renoncer. Il y a au milieu de nous un monde réprouvé et maudit de Dieu, un monde dont Satan est le maître et le souverain, un monde pour lequel le Sauveur n'a point offert ses prières à son Père, un monde enfin que Jésus-Christ a méprisé et dont il a toujours été méprisé. Mais où prendrons-nous ce monde impie et malheureux, et quels sont les lieux où s'assemblent les personnes qui le composent? C'est à vous, idolâtres de ce monde, que je dois le demander; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il est où règnent la vanité, l'orgueil, la mollesse, l'impureté, l'irréligion ; il est partout où l'on fait le moins de cas des règles de l'Evangile, où l'on fait même gloire de suivre des maximes tout opposées. C'est à vous de voir où se trouvent tous ces désordres ; mais quelque part qu'ils se rencontrent, il est certain qu'être de ce monde et n'être pas du nombre des prédestinés, qu'avoir quelques liaisons avec lui et être ennemi déclaré du Fils de Dieu, c'est la même chose. Vous dites que ce n'est ni aux spectacles, ni aux bals, ni aux cours, ni dans les cercles ; que ce n'est ni dans la somptuosité des repas, ni dans les académies de jeu, que ce monde se rencontre. Où donc le devons-nous chercher pour le fuir ? Car enfin il y en a un, et ce n'est ni contre un fantôme, ni contre une chimère, que notre Maître nous a ordonné de nous mettre en défense. D'ailleurs, comme il renferme ou tous les réprouvés, ou du moins la plus grande partie des réprouvés, ce serait vouloir faire illusion de dire qu'une si grande multitude se dérobe aux yeux des hommes et qu'elle marche par des sentiers inconnus ; comme si la foi ne nous enseignait pas que ces sortes de gens vont par une route également large et battue.

David se plaignait à Dieu que ses ennemis lui cachaient des embûches sur son chemin : *Absconderunt laqueum mihi.* Mais le monde ne couvre point les embûches qu'il vous prépare ; il publie hautement ses maximes les plus dangereuses, il ne déguise ni ses sentiments, ni ses desseins. Comment pourrait-on ne voir pas les piéges qu'il tend à la chasteté, puisque c'est aux yeux du plus grand nombre qu'il les tend, et que toute son étude est de les rendre visibles ? Pouvez-vous entrer dans un bal sans apercevoir le péril? ne vous y présente-t-on pas le poison de toutes parts? avant même que d'y entrer, ne savez-vous pas qu'on n'a songé tout le jour qu'à préparer le breuvage, pour en rendre l'effet et plus mortel et plus prompt? Qu'est-ce qu'on y fait, qu'est-ce qu'on y dit, qui ne tende à inspirer la passion et à corrompre le cœur? Ce que je dis des grandes assemblées, il le faut dire à proportion de toutes les autres, il le faut même dire des entretiens particuliers, qui nous doivent être quelquefois les plus suspects. Les lieux d'assemblées sont comme des fournaises ardentes où le monde ramasse, pour ainsi dire, un plus grand nombre de charbons, qui s'allument, qui se consument les uns les autres : mais comme il ne faut qu'une étincelle pour causer un grand embrasement, il n'y a aucune sûreté à s'approcher de ces charbons, lors même qu'ils sont séparés ; c'est toujours du feu, et vous n'êtes pas assez peu instruits pour croire qu'on puisse le toucher sans se brûler.

Pour vous convaincre qu'il est très-difficile de se sauver en vivant dans le monde, je n'ai pas besoin de recourir aux témoignages de ceux qui se sont entièrement retirés des compagnies, parce qu'ils désespéraient d'y pouvoir faire leur salut ; je m'en rapporte à l'expérience de ceux qui s'y plaisent encore, et qui ne peuvent s'en séparer. Quand un confesseur leur reproche leur facilité à retomber dans de certains crimes, leur imprudence à prendre certaines libertés qui tirent à conséquence, quand on leur représente le danger qu'il y a et pour eux et pour

les autres à ouvrir ou à continuer des discours qui blessent la pudeur, qui blessent la réputation, qui blessent même la religion, savez-vous ce qu'ils ont coutume de répondre? Il faudrait, disent-ils, se condamner à un perpétuel silence : au milieu d'un monde où tout conspire à faire naître de mauvais désirs, comment se défendre de leurs mortelles atteintes si on n'a pas un cœur de bronze? D'ailleurs on s'y trouve tous les jours dans de si funestes conjonctures, il s'y présente de si grandes facilités pour faire le mal, qu'on peut dire qu'il y devient comme nécessaire. Voilà ce qui se dit tous les jours par des personnes qui prétendent trouver dans cette source de désordres un moyen de justifier en quelque sorte leurs déréglements. Quelle erreur! S'il est impossible de voir le monde, d'y entretenir quelque commerce sans offenser Dieu, ou sans s'exposer au péril de l'offenser, s'ensuit-il qu'il faut suivre la séduction du monde, plutôt que de rompre avec ce monde corrupteur? Je ne suis pas de cet avis, moi, dira peut-être quelqu'un, je crois que je puis vivre au milieu du monde, et y vivre comme on y vit, sans intéresser ma conscience. Je ne vous demande point sur quelle raison vous appuyez un sentiment si contraire au sentiment des hommes les plus heureux et les plus vicieux même. Vous le voyez donc, ce monde, et sans doute vous êtes flatté de la manière dont il vous a accueilli, dont il vous a traité jusqu'à présent? Mais souffrez que je vous fasse une demande : y vivez-vous en effet dans une grande innocence? Car en vain me prouveriez-vous par mille raisons et par l'autorité des plus grands docteurs, qu'il n'est pas impossible de n'y pas pécher, si vous y péchez tous les jours : dites-moi donc, je vous prie; dans ces compagnies où vous êtes depuis le matin jusqu'au soir, avez-vous quelquefois passé un jour entier sans y ouïr des détractions, ou sans y en faire vous-même; sans y entendre des discours lascifs, ou sans en tenir vous-même? Je ne parle point des mauvais désirs que vous y causez aux autres, et dont vous vous rendez également complice et coupable, par vos paroles, par vos regards, par les desseins formés que vous y portez, par les soins excessifs que vous prenez de vous habiller et de vous parer à votre avantage; je ne parle que des désirs que vous y avez conçus vous-même : oseriez-vous dire que vous en avez toujours rapporté un cœur aussi chaste, une imagination aussi pure que vous l'y aviez portée?

Je sais qu'il y en a qui se moquent de nous, quand on leur représente tous ces dangers, qui disent qu'ils ne s'aperçoivent point que les objets fassent de mauvaises impressions sur leur esprit, et qu'ils ne connaissent point de mal dans tout ce qu'on dit pour entretenir ou pour égayer la conversation. Voulez-vous que je vous dise quelle est cette sorte d'hommes? Ce sont des gens mal instruits, qui ignorent jusqu'aux commandements de Dieu, qui veulent bien les ignorer, parce qu'ils se mettent peu en peine de les observer; ce sont des gens qui vivent sans réflexion, qui avalent l'iniquité comme l'eau, qui n'examinent ni les pensées qui entrent dans leur esprit, ni les paroles qui sortent de leur bouche, qui ne regardent comme des fautes que les actions, et encore les actions les plus criminelles et les plus infâmes. Car qu'il y ait des hommes insensibles à tout ce qui est capable de réveiller et d'enflammer les passions, c'est, dit saint Jean Chrysostome, ce qu'on ne me persuadera jamais. Quoi! dit ce père, David a été blessé, et vous êtes invulnérable? Un regard a renversé cette colonne, et vous voulez que je me fie à votre constance? Toute la sainteté de ce grand monarque n'a pu tenir contre la première tentation, et vous osez dire que vous êtes inébranlable au milieu de tant d'ennemis? Votre esprit est attaqué par les yeux, par les oreilles, par l'odorat, vous êtes environné de précipices, vous vous jetez au milieu des bêtes féroces, et vous me voulez faire croire qu'elles vous épargnent? Etes-vous un rocher, êtes-vous de bronze, ou n'êtes-vous pas un homme comme les autres? Comment donc pouvez-vous manier le feu sans vous brûler?

Vous dites que le saint homme Lot s'étant trouvé seul au milieu d'une et même de plusieurs villes débordées, se garantit de la séduction générale : mais cet exemple ne favorise point la témérité des gens du monde, au contraire il devrait les faire trembler. Il est vrai que Lot ne fut point ébranlé par l'exemple des Sodomites, ce fut un effet admirable de son inviolable fidélité; mais ne fut-ce pas aussi un effet bien étrange de la fragilité humaine et de la malignité du mauvais exemple, que parmi une nation tout entière il ne se trouva que lui seul qui fut assez fort pour demeurer invincible? Vous vous appuyez encore sur l'exemple de Noé, dont la vertu, dites-vous, résista à la corruption de tous les hommes; au lieu de frémir en faisant réflexion que de tous les hommes il n'y eut que lui qui ne fut pas entraîné par le torrent. De plus, ces deux saints hommes vécurent à la vérité, le premier dans un pays, et l'autre dans un siècle fort corrompus, mais ils n'eurent ni l'un ni l'autre aucun commerce avec les méchants. L'Ecriture nous apprend que Noé s'occupait à construire l'arche, tandis que toute la terre était plongée dans la débauche; et saint Chrysostome assure que dans le temps que Sodome se souillait de mille crimes, Lot se tenait chez lui, où il tâchait de plaire à Dieu, en réglant sa maison, et en lui apprenant à craindre le Seigneur.

Tous les saints et tous les docteurs les plus éclairés conviennent que la vie des hommes apostoliques, c'est-à-dire la vie de ceux qui s'emploient au salut des âmes, est environnée de périls, et que, sans prendre de grandes précautions, sans s'être armés d'une vertu extraordinaire, avant de s'embarquer dans ce genre de vie, sans en exercer les fonctions avec beaucoup de circonspection et de vigilance, sans les interrompre même de temps en temps, comme pour prendre de nouveaux

préservatifs contre le mauvais air du monde, que sans, dis-je, toutes ces mesures, ils ne peuvent manquer de périr. Si des saints, qui ne s'exposent dans le monde que pour le sanctifier, courent risque d'être pervertis eux-mêmes, vous, qui n'avez pas à beaucoup près un aussi grand fonds de vertu, qui ne songez qu'à passer le temps, qu'à prendre vos plaisirs, comment pouvez-vous croire que vous y êtes en sûreté? Ceux qui ne voient le monde qu'à l'église, qu'au tribunal de la pénitence, ont sujet de craindre dans ces lieux-là mêmes, et vous ne craignez pas au théâtre, au bal, dans les ruelles?

Qu'en dites-vous, aveugle et inconsidérée jeunesse, qui attendez avec tant d'impatience que votre âge ou vos occupations vous donnent entrée dans les compagnies, qui triomphez de joie, lorsque vous voyez approcher le temps où vous pourrez vous mêler dans le beau monde, dans ce monde qui vous paraît si agréable? Hélas! si vous saviez à quel précipice vous courez! Bientôt ce beau monde aura terni toute la beauté de votre âme, bientôt il vous aura ravi la grâce de Dieu, bientôt il aura porté le ravage dans toutes ces aimables vertus qu'une instruction soigneuse et pénible commençait à faire germer dans votre cœur. Quel déplorable changement ne verra-t-on pas se faire en vous par le commerce que vous aurez avec ce monde? Mais n'est-il pas plus étrange encore qu'il se trouve quelquefois des pères et des mères qui n'ont pas moins d'empressement d'exposer leurs enfants à ces périls, que les enfants eux-mêmes en ont de s'y engager, des parents qui sont les premiers à leur inspirer ce pernicieux désir, qui les blâment, qui leur savent mauvais gré, lorsqu'ils n'ont pour ce monde qu'une passion médiocre? Malheureuses mères, car c'est sur vous principalement que doit tomber le reproche, malheureuses mères, qui parez vos filles comme on parait autrefois les victimes qu'on destinait à la mort, qui les parez avec tant de soin, pour les aller sacrifier à l'idole du monde et de l'impudicité, par quel désespoir portez-vous ainsi le poignard dans le sein de ces innocentes victimes? N'aviez-vous souhaité des enfants que pour les corrompre? Ne les aviez-vous mis au monde que pour les damner? Vous dites que vous veillerez sur ces tendres enfants que vous exposez : je vous entends, c'est-à-dire que vous sauverez devant le monde, et leur honneur, et le vôtre; mais quel art admirable avez-vous appris du ciel, pour sauver leur innocence au milieu d'une si grande corruption?

C'est ce qui fut cause que le peuple d'Israël demeura si longtemps en Egypte, sans faire des sacrifices au vrai Dieu, c'est que les animaux qu'il devait sacrifier étaient eux-mêmes les dieux des Egyptiens, qui n'auraient pas souffert qu'on les eût immolés à une autre divinité. Voilà pourquoi il fallut aller au désert, et s'éloigner de ces idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avaient si longtemps interrompu. On peut dire que le pécheur se trouve dans une conjoncture toute semblable : pour se réconcilier avec son Dieu, il faut qu'il lui sacrifie tout ce que le monde estime, tout ce que le monde aime, tout ce que le monde adore; qu'il renonce aux jeux du monde, aux maximes du monde, aux manières et aux modes du monde; il faut ne tenir que des discours édifiants et chrétiens, enfin se déclarer en tout et partout pour la vertu contre la vanité. Or, prétendre observer cette conduite à la vue des gens du monde, se distinguer d'eux en tout, sans cependant se séparer d'eux, ce serait s'exposer à une persécution trop forte pour une vertu encore faible, ce serait s'exposer à une étrange tentation, ou de tout quitter par respect humain, ou du moins de tout perdre par vaine gloire.

DU RESPECT HUMAIN.

La personne de Jésus-Christ a été persécutée dès le berceau; l'Eglise, son corps mystique, l'a été dès sa naissance; et les gens de bien, ses images vivantes, le sont encore de nos jours, dès qu'ils se déclarent pour lui. Mais il faut avouer que ces trois sortes de persécutions ont eu des succès bien différents. La première a tourné à la perte des Juifs, qui la lui faisaient; la seconde, à l'avantage des infidèles mêmes qui en étaient les auteurs, et qui se sont convertis; toutes deux ont élevé le Sauveur sur le trône par les mêmes voies qu'elles employaient pour le détruire; au lieu que la troisième le couvre de confusion, et qu'elle est également funeste, et au monde qui la suscite, et aux chrétiens qui la souffrent. Combien de personnes ayant été touchées de Dieu, auraient commencé une vie plus réglée, auraient même embrassé volontiers la vie la plus réformée et la plus sainte, si la crainte des discours et des jugements du monde n'eût étouffé de si heureuses dispositions, et si la honte ne se fût jointe à cette crainte? On se serait aisément privé des plus agréables plaisirs, on n'était plus si fort rebuté par les rigueurs de la pénitence, on sentait même je ne sais quel attrait à vivre comme les saints, et à faire pour Dieu quelque chose d'héroïque : mais que pensera le monde si je ne parais plus dans les compagnies, si tout d'un coup je me montre sous un habit simple, sous un extérieur composé, si l'on me voit dans les hôpitaux et dans les maisons des pauvres, si je fréquente les sacrements aussi souvent que Dieu me fait sentir qu'il le souhaite? que ne dira-t-on point dans le monde de cette conduite? Monde impie et malheureux, ne cesseras-tu jamais de faire la guerre à Jésus-Christ? sera-ce en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura méprisé, qu'il t'aura confondu par sa doctrine et par ses exemples? Monde faible et impuissant, jusqu'à quand paraîtras-tu si redoutable aux serviteurs du Dieu des armées; jusqu'à quand seras-tu la crainte et la terreur de ceux qui se peuvent rendre et tes accusateurs et tes juges?

La crainte que produit dans les chrétiens

le respect humain est une crainte injuste, parce que ce que l'on craint ne mérite que du mépris, ce qui nous fait rougir doit faire toute notre gloire. D'ailleurs, ce que nous craignons arrivera-t-il? Constamment le contraire arrivera. Cette crainte est funeste à notre égard, parce qu'elle est une source perpétuelle de péché, une occasion de scandale pour le prochain, un objet de mépris aux yeux de Dieu, un sujet de confusion pour Jésus-Christ.

Ceux qui ont honte de faire le bien devant les hommes, sont semblables à ces oiseaux craintifs qui se laissent effrayer par le bruit que fait le chasseur dans le dessein de les tirer de leur fort, et qui en effet abandonnent la retraite où ils étaient en sûreté, et vont donner dans le piége qu'on leur a tendu. C'est-à-dire que les hommes que la vaine crainte du monde, que les vains discours des autres hommes détournent de la piété, sont en même temps et fort timides et fort imprudents; ils ne voient ni le péril qui les arrête, ni le péril qui les poursuit; ils se riraient de leur propre crainte, s'ils connaissaient combien elle est frivole.

Savez-vous bien quelle était la terre promise dans l'idée de ces espions timides qui furent commandés pour l'aller reconnaître? C'était un monstre affamé qui dévorait tous ceux qui osaient s'y établir; et ses habitants, c'étaient autant de géants terribles devant qui les enfants de Dieu ne devaient paraître que comme des moucherons. Mais, dans le vrai, cette terre était extrêmement abondante en lait et en miel; ses habitants étaient des hommes faibles comme les autres, des hommes dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël. Avez-vous jamais vu des soldats qu'une terreur panique a privés du jugement? Ils viennent, ces lâches, communiquer leur crainte à toute une ville, et semer l'alarme et l'épouvante dans tout un camp. A les entendre parler, ce qui leur a donné une juste crainte, c'est une armée entière d'ennemis dont toutes les campagnes sont couvertes, c'est un nombre presque infini de machines épouvantables, une nuée de piques et de javelots. Mais examinez de plus près la cause de leur frayeur, vous trouverez, comme il est arrivé plus d'une fois, qu'ils ont pris des troupeaux de brebis pour des bataillons, et un champ semé de chardons et de ronces pour un gros de piquiers et de gens de trait.

Il y a donc une grande différence entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, et ce même objet, lorsqu'on le considère dans l'idée que s'en forme un esprit timide, qui a coutume de tout grossir et de tout défigurer. De sorte que pour savoir au vrai quel est le mal que craignent les gens du monde, le mal qui les épouvante et qui les empêche de faire profession d'une vie réglée et chrétienne, il ne faudrait pas, ce semble, en juger sur le rapport qu'ils en font eux-mêmes, rapport, sans doute, toujours éloigné de la vérité. Cependant écoutons-les: ils disent qu'on parlera d'eux, qu'on dira qu'ils ne sont plus ce qu'ils ont été. Vous voyez déjà que tout ce qu'ils craignent, ce ne sont que des paroles. Oh! que, si nous avions un peu de crainte de Dieu, de ses jugements, de l'enfer, un peu de foi, oh! que de simples paroles feraient peu d'impression sur nos esprits!

Voyons donc si c'est le monde que vous méprisez. Il paraît bien que non, puisque vous faites tant de cas de ses sentiments, que vous ménagez si fort ses bonnes grâces, que vous gardez tant de mesures avec lui. Non, non, c'est Dieu que vous méprisez: *Væ qui spernis, nonne et sperneris?* Les méchants ne craignent point les jugements des bons; d'où vient que les bons craignent les censures déraisonnables des méchants? Vous voulez que Dieu s'accommode au monde, et Dieu voulait vous faire le juge du monde; il voulait faire sortir de votre bouche la condamnation de ce monde, le mettre lui-même à vos pieds, et vous placer au-dessus de toutes ses puissances, et vous êtes assez lâche pour vous soumettre à ce monde, assez insensé pour prétendre que Dieu s'assujettisse lui-même à la tyrannie de ce monde?

Tous les hommes ne vous traiteront pas de la même manière; il y en aura quelques-uns qui noirciront votre réputation par une secrète envie, et ces envieux, même en vous décriant, vous admireront; en quelque sorte comme les flatteurs qui condamnent dans leur cœur ceux qu'ils relèvent au dehors par leurs louanges pleines de mensonges.

Pourquoi ôter à votre frère la plus forte de toutes les grâces extérieures? Pourquoi le priver de l'avantage inestimable du bon exemple? Votre vertu, dont il raille peut-être au commencement, le touchera enfin. Eh quoi! dira-t-il, le bonheur du ciel n'est-il destiné qu'à ce genre de vie, qu'à ceux qui s'y engagent? se pourrait-il faire que je n'y eusse pas autant de part qu'eux?

Sainte Thérèse remarque que nul homme n'entre dans la voie de la sainteté, sans qu'il en conduise plusieurs au ciel. Pourquoi n'en ferais-je pas autant? Après tout, quiconque se donne à Dieu prend le bon parti; il faut que j'imite une si sage conduite.

Que font les chrétiens dont ils aient sujet de rougir? Quel homme, s'il est tant soit peu raisonnable, peut trouver étrange qu'ils pensent à l'affaire la plus importante pour eux, qu'ils assurent leur bonheur pour une éternité, qu'ils servent le maître le plus grand, le plus juste, le plus aimable, le plus libéral qui puisse être? Depuis quand est-ce une faiblesse d'esprit et de courage de n'avoir que du mépris pour des objets vils et méprisables, de ne vouloir servir que le plus indépendant de tous les souverains? Depuis quand est-ce une folie de servir un Dieu que tous les sages de tous les siècles et les païens même au milieu de leurs ténèbres ont reconnu pour l'arbitre et de la vie et de la mort?

(*Quarante-sept.*)

Les païens ne rougissaient point de leur religion, leurs jardins et leurs galeries étaient ornés des statues de leurs dieux, des tableaux qui représentaient leurs abominables mystères, et les chrétiens ont quelquefois honte de parer leurs maisons d'une image de Jésus-Christ crucifié, d'une image de piété.

Les persécutions du dehors, la cruauté des tyrans n'a servi qu'à affermir l'Eglise ; les chrétiens se faisaient gloire du christianisme, lorsque les païens les couvraient d'infamie, les dépouillaient de tous leurs biens, leur faisaient souffrir toutes sortes de supplices ; les railleries les plus sanglantes d'un peuple idolâtre, ses menaces les plus cruelles ne donnaient aucune atteinte à leur constance. Mais lorsque le royaume de Jésus-Christ est en quelque sorte partagé, que les chrétiens eux-mêmes deviennent les persécuteurs des chrétiens, qu'on est surpris par leurs artifices, et que le mal vient par l'endroit d'où l'on devrait attendre le remède, on se rend et on périt.

Je ne m'étonne pas que les Juifs aient été scandalisés de la croix de Jésus-Christ, que les païens aient d'abord traité de folie nos plus adorables mystères, et qu'on ait eu honte de reconnaître pour Dieu un homme qui avait expiré dans la douleur et dans la misère; mais je ne saurais comprendre comment il se peut faire qu'on ait honte de servir celui qu'on reconnaît ouvertement pour un Dieu. Aujourd'hui que la divinité de notre maître est établie par toute la terre, que le bois infâme sur lequel il est mort est devenu l'objet d'un culte public, qu'on fait gloire de porter la croix sur les couronnes, qu'on ne rougit point du nom de chrétien, que cependant on rougisse du devoir et des vertus du chrétien, voilà mon étonnement. Quand même vous n'auriez point de foi dans le cœur, vous n'oseriez combattre ouvertement la divinité de Jésus-Christ tant elle est solidement établie; et vous n'osez obéir à un Dieu que vous reconnaissez avec tous les peuples ? Comment accordez-vous des sentiments si opposés ? Vous avouez que Jésus-Christ est votre Dieu, qu'il est votre maître, et vous n'oseriez le désavouer; néanmoins vous avez honte d'avouer que vous êtes son serviteur et son disciple ?

Si les hypocrites sont si dignes de répréhension, parce qu'ils ne font le bien que pour s'attirer une vaine estime, que doit-on dire de ceux qui, par le même motif, omettent de faire le bien, et font même quelquefois le mal ? Ceux-là aiment mieux plaire à un homme que de plaire à Dieu, et ceux-ci aiment mieux déplaire à Dieu que de ne pas plaire aux hommes. Les premiers ont du moins cet avantage, qu'ils travaillent pour plaire à des gens vertueux, au lieu que ceux-ci n'ont en vue que d'être approuvés par les libertins, dont les louanges sont de vrais blâmes, dont l'approbation est un véritable reproche : ils doivent donc s'attendre à toutes les malédictions des hypocrites, et à un châtiment encore plus sévère.

Quiconque craint de se déclarer pour Dieu a dans l'esprit et dans le cœur ce principe embarrassant : Il faut se ménager avec le monde, il faut conserver l'estime des hommes ; il faut servir Dieu, mais il ne faut pas passer pour dévot. Si vous êtes à l'église avec le respect et la décence que demande la présence de votre Dieu, si vous refusez généreusement d'y écouter les discours des libertins, d'y répondre à leurs railleries scandaleuses, d'en faire un lieu de rendez-vous et d'intrigue galante, vous passerez pour dévot : donc il faut être impie pour plaire aux impies. Si vous prenez la liberté de fermer la bouche aux méchants et aux médisants, si vous témoignez, comme vous y êtes obligé, que leurs discours vous déplaisent, si vous les faites taire par votre silence, si vous les réprimez par votre autorité, vous perdrez l'estime de ces gens sans religion : vous applaudirez donc à tous leurs discours, vous enchérirez sur leurs railleries sacriléges, vous appuyerez leurs détractions. Du moins il vous faudra des grâces extraordinaires pour combattre dans l'occasion et dans la pratique une maxime que vous avez établie comme le premier principe de votre vie ; mais les aurez-vous, ces grâces particulières? Dieu versera-t-il avec profusion ses faveurs et ses trésors sur une âme qui se ménage avec lui, qui ne lui donne que ce que le monde rejette? Vous deviendrez l'objet du mépris de Dieu, puisque vous ne lui donnez que ce que le monde ne veut pas; au lieu que vous donnez au monde tout ce qu'il veut, vous lui donnez les dehors, car pour l'intérieur quel besoin en a-t-il : *Cui assimilastis me, et adæquastis ?* Ou vous préférez le monde à Dieu, ou vous le lui égalez, ou du moins vous traitez Dieu comme s'il ne vous suffisait pas seul, comme si avec sa faveur, la faveur du monde vous était encore nécessaire, comme si Dieu ne pouvait vous tenir lieu de tout : voilà les suites du partage où est votre âme entre Dieu et le monde.

Le jugement des impies que vous craignez est infiniment opposé au jugement de Dieu, au jugement des gens de bien, au jugement même de la plupart des méchants. Mais dites-moi, qu'est-ce que les discours de ces impies ? Dans le vrai, ne sont-ce pas des louanges? Ces sortes de gens qui parlent contre vous, ce sont aux yeux de Dieu des insensés, ils le sont à vos yeux, ils le sont même à leurs propres yeux ; c'est ce monde d'insensés contre qui l'univers s'armera : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.*

Il n'y a que les impies et les athées qui insultent à la vertu ; car la plupart des méchants, parce qu'ils n'ont pas le courage de résister à leurs inclinations perverses, n'ont pas néanmoins l'esprit gâté; ils voient le bien, et ils le louent dans les autres.

Il faut l'avouer, les apôtres firent paraître une étrange faiblesse à la mort du Sauveur du monde. Je ne vois rien dans toute l'histoire de sa passion qui fût plus capable d'augmenter le scandale des Juifs, et de les confir-

mer dans l'erreur où ils étaient touchant la divinité de Jésus-Christ, que le silence et la fuite de tant de disciples, qui faisaient profession d'avoir un attachement particulier pour sa personne; de toutes les circonstances qui rendirent son supplice si infâme et si douloureux, je ne doute point que cette infidélité de ses disciples ne fût la plus honteuse et la plus sensible. Cependant la crainte que ces disciples infidèles temoignent après sa résurrection me paraît encore plus lâche que la perfidie qu'ils commirent à sa mort; car si leur foi parut alors chancelante et incertaine, s'ils doutèrent de la divinité de Jésus-Christ, ce ne fut qu'après avoir vu ce Dieu dans un état qui pouvait raisonnablement faire douter s'il était homme; et s'ils perdirent enfin toute sorte d'espérance, ce ne fut qu'après que le même Dieu qui en était l'objet unique, eut lui-même perdu la vie.

Mais après que la nouvelle vie de Jésus-Christ doit avoir affermi leur foi et réveillé leur espérance, après que la gloire de sa résurrection a entièrement effacé l'ignominie de sa mort, quel prétexte peut colorer la crainte qui les tient enfermés au milieu de Jérusalem, et qui leur lie la langue, lorsqu'ils devraient publier partout la victoire de leur maître? S'il y avait quelque honte à se déclarer pour un homme mourant et attaché à la croix, y a-t-il rien de plus glorieux que de prêcher un Dieu vivant et ressuscité? S'ils ont été vaincus et mis en fuite à la seule vue de la mort, peuvent-ils, les lâches, la redouter encore après avoir reçu des gages si assurés de leur résurrection?

Cette honte que nous condamnons dans ces premiers fidèles a passé jusqu'à nous, et quels funestes ravages ne continue-t-elle pas de faire dans le troupeau de Jésus-Christ? Combien de pécheurs se seraient peut-être convertis si une honte vaine et ridicule n'avait rendu inutiles les bons désirs que Dieu leur a si souvent inspirés? Combien de chrétiens tièdes et imparfaits sont retenus dans leur vie molle et languissante par une crainte frivole du monde, par la crainte des discours et des jugements du monde? C'est contre ce monde qu'il a fallu que le Saint-Esprit descendît visiblement dans le cénacle, c'est pour rassurer les apôtres contre un ennemi tout à la fois si faible et si dangereux.

Dieu punit souvent ces respects humains par les mêmes maux qu'ils nous font redouter. Dieu permettra que cette femme qui craint de passer pour dévote, passe pour une femme perdue; permettra que quelque revers flétrissant, quelque outrage sanglant couvre de confusion cet homme qui rougit de paraître chrétien.

Il faut une grande foi pour croire qu'un homme crucifié est un Dieu; mais supposé qu'on le croie Dieu, qu'on l'adore, et que tout le monde l'adore, je ne vois pas par où on aurait honte de le servir. Accordez ces deux choses s'il est possible; faire gloire d'être chrétien, et rougir d'être un chrétien fidèle; c'est comme si un homme se sentait honoré de la qualité de soldat, et que dans cette profession il eût honte d'être brave et intrépide. Quel prince a jamais cru qu'il lui était plus glorieux d'être roi que d'être grand roi? Vous vous vantez d'avoir Jésus-Christ pour maître, et vous vous faites une honte de le servir; s'il y a quelque gloire à être son disciple, son serviteur, qui peut ne pas voir que le comble de la gloire c'est de montrer de l'ardeur et du zèle pour son service? Le monde ne l'entend pas de la sorte, je le crois bien, l'ennemi mortel du Fils de Dieu ne vous louera pas des services que vous lui rendez; mais est-il une plus grande gloire pour un serviteur que d'avoir pour ennemis tous les ennemis de son maître?

DES DEVOIRS D'ETAT.

Le bon ordre dans le monde dépend des soins d'un chacun à s'acquitter des devoirs de son état. Tous les désordres naissent de la négligence qu'on a pour les remplir. Rien ne serait plus beau que le monde, si chaque particulier y était fidèle à observer les devoirs de sa profession. C'est peut-être ce qu'on néglige le plus, ce que négligent même les personnes de piété, et celles-ci quelquefois plus que les autres. On ne s'en accuse cependant point. *Dixisti peccata Caroli, non Cæsaris*, disait à Charles-Quint un de ses confesseurs.

Il y a plus de gens damnés pour ces sortes de fautes que pour toutes les autres. La moitié des hommes se perd pour ne s'acquitter pas de ce genre d'obligation, et l'autre moitié, parce qu'on ne s'en est pas acquitté à leur égard. Ces sortes de devoirs doivent l'emporter sur les devoirs particuliers, de même que le bien public l'emporte sur le bien particulier. De là vient qu'un magistrat ne doit plus avoir égard ni aux parents, ni aux amis. Jésus-Christ qui était venu au monde pour l'instruire et pour le sauver, ne pense plus à sa mère; quand il s'agit de faire son office de rédempteur, il ne considère plus personne que par le rapport que chacun a à cette qualité de rédempteur. Ceux qui coopèrent avec lui au salut du genre humain sont ses frères, ceux auxquels il donne une nouvelle vie par son sang sont ses enfants; il n'a plus d'autre mère que celle qui se rend digne de cette qualité par une soumission parfaite à la volonté de son Père.

Un homme qui manque aux devoirs de son état, quoi qu'il fasse d'ailleurs, est dans l'harmonie du monde comme une voix discordante. Ceux qui s'acquittent de tous les autres devoirs négligent souvent ceux-ci, et ceux qui ne les négligent pas s'en acquittent peu chrétiennement; ils s'en acquittent par des intérêts et par des vues humaines; ce n'est pas s'en acquitter.

Quand on choisit un état, on n'envisage que les avantages humains qui s'y rencontrent; pour les devoirs on n'y pense point, On ne saurait néanmoins manquer à ces devoirs sans blesser le prochain; et comme Dieu a beaucoup plus à cœur les intérêts de

ce prochain que ses propres intérêts, de là vient qu'il est plus dangereux de manquer au prochain qu'à Dieu même.

On trouverait étrange qu'un homme se fît religieux sans savoir à quoi il s'engage; et d'un séculier qu'en doit-on dire, s'il est depuis vingt ans engagé dans le mariage, ou dans une charge, ou dans une profession, sans avoir jamais examiné les obligations qu'elle lui impose.

Les omissions en ce point se commettent aisément; on ne s'en aperçoit qu'avec peine, et par conséquent il arrive rarement qu'on les répare. Ce sont des péchés qu'on fait en ne faisant rien. Ce sont des péchés qui ne consistent pas dans des actions mauvaises par elles-mêmes, des péchés qui sont souvent la suite d'une bonne œuvre.

En omettant vos devoirs, vous damnez les autres, vous vous damnez vous-mêmes: les autres, parce que vous n'avez pas soin de les tenir dans leur devoir; vous-mêmes, parce que vous ne vous acquittez pas du vôtre. Ceux-ci seront damnés pour le mal qu'ils auront fait, et vous le serez pour le bien que vous n'aurez pas fait.

DU MARIAGE.

La plupart des gens ne regardent dans le mariage que les prémices, ou les premières douceurs que Dieu a répandues dans toutes les conditions, pour encourager ceux qui s'y engagent à en supporter les peines : ils sont comme certains jeunes enfants qui, pour se déterminer à embrasser l'état religieux, n'ont égard qu'à je ne sais quel éclat extérieur que présentent à leurs yeux les dehors, les jardins et les peintures d'une maison.

Il n'y a point de condition qui demande plus de délibération que le mariage, point de condition sur laquelle il faille plus nécessairement attendre la vocation de Dieu, parce que c'est la condition où il y a plus de périls, plus de peines, plus d'obligations.

Il y a trois états sur lesquels on dit ordinairement qu'on ne saurait trop consulter Dieu : le célibat pour un laïque, parce que cet état expose à de grands dangers; la profession religieuse, parce qu'elle est accompagnée de grandes peines; les prélatures ecclésiastiques, parce qu'elles imposent de grandes obligations. Ces trois motifs se trouvent renfermés dans le mariage; il y a de grandes obligations, de grandes peines, de grands périls.

Les obligations de deux personnes unies par les liens sacrés du mariage, c'est de travailler au salut l'une de l'autre, au salut des enfants et des domestiques. Vous répondrez de l'âme de votre mari, de l'âme de vos enfants, de l'âme de vos domestiques; par conséquent votre vie doit être une vie et fort chrétienne et fort exemplaire; vous devez instruire et corriger ceux que la Providence a commis à vos soins, vous devez veiller sur leur conduite, vous devez prier pour eux.

A l'égard des peines du mariage, vous devez vous y supporter mutuellement, vous devez élever des enfants, les entretenir, les établir, corriger leurs défauts naturels, leurs vices, craindre leur perte, les mettre dans la voie du salut.

Pour les périls : à quoi l'amour d'un mari ne vous engage-t-il pas, s'il est vicieux? l'amour des enfants à quoi ne porte-t-il point? Il faut joindre l'usage des plaisirs permis avec un éloignement parfait des plaisirs défendus; un soin particulier des biens temporels avec un entier détachement de ces sortes de biens; une grande complaisance pour la personne à laquelle Dieu vous a lié avec une fidélité inviolable aux volontés de Dieu; enfin une condescendance parfaite pour les inclinations d'un époux avec une invincible fermeté pour ne pas prendre part à ses passions.

Le repas des noces de Cana n'était pas encore fait, que le vin, c'est-à-dire les douceurs étaient déjà passées, *vinum non habent;* il faut un miracle pour qu'il y en ait jusqu'au bout.

Dans tous les temps on a cru qu'il était plus facile de s'abstenir des plaisirs, que d'être modéré dans l'usage des plaisirs : de là vient que des personnes qui avaient vécu dans la plus exacte chasteté avant le mariage se débauchent dans le mariage; de là vient qu'il se commet bien plus d'adultères que de simples fornications.

Il en est de la chasteté des gens mariés comme de la pauvreté dans les riches, c'est une chasteté d'esprit, qui consiste à n'avoir aucun attachement aux plaisirs permis : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere* : à n'user des plaisirs que parce que Dieu le veut, à être prêt à s'en abstenir, s'il le voulait ainsi; à les prendre enfin avec la même intention que Dieu a eue en instituant le mariage. Ce détachement est si noble et si héroïque, au sentiment de saint Augustin, qu'il ne fait pas difficulté de le comparer avec la pureté des vierges. Mais cette disposition de cœur est si difficile, que les vierges, selon le même Père, trouvent qu'il leur est plus aisé de s'abstenir entièrement du mariage, que d'y vivre avec autant de chasteté que l'ont fait quelques saints qui s'y étaient engagés. Personne n'use du mariage comme il faut, dit le même Père un peu plus haut, s'il n'est disposé à n'en point user : beaucoup de gens n'ont pas ce pouvoir sur eux-mêmes, ils trouvent plus de facilité à se priver de la liberté que donne ce sacrement, qu'à garder la modération et la tempérance dans l'usage qu'ils en peuvent faire. On peut dire que c'est ici la pureté du cœur, comme dans les riches la pauvreté est une pauvreté d'esprit.

Cette continence d'esprit que saint Augustin égale à la virginité, et qui avait été, selon lui, pratiquée par quelques anciens patriarches qui n'avaient embrassé le mariage que parce qu'ils croyaient le devoir faire à raison du temps où ils vivaient, du temps où on attendait le Messie; cette continence peut être pratiquée par les personnes qui, se trouvant engagées dans le mariage, aspireraient à une plus grande vertu; car ne pouvant rompre l'engagement qu'elles ont,

elles peuvent en détacher leur cœur et n'y demeurer que parce que Dieu l'exige d'elles.

Quod Deus conjunxit homo non separet. C'est un commandement, on peut dire que c'est encore une prophétie, que ceux qui se sont liés par des intentions saintes, et dont Dieu lui-même a formé les liens, ne seront point divisés par les accidents qui altèrent la paix des familles. Il en est de l'état du mariage comme de l'état religieux, on y persévère, on y goûte de continuelles délices, quand on y est appelé de Dieu.

Il n'a jamais été permis qu'une femme eût plusieurs maris mais un seul, parce que pour ceux-ci, qui sont nés pour commander, cette unité est nécessaire : un maître peut bien avoir deux serviteurs, mais un serviteur ne peut avoir plusieurs maîtres.

On se marie par ambition, par avarice, par amour : ainsi on fait dans la passion la chose qui demande le plus de sang-froid, on la fait, dis-je, dans la passion, on la fait même par passion.

DE LA PÉNITENCE DIFFÉRÉE.

Vous différez de vous repentir de vos péchés, d'en faire pénitence : serez-vous plus heureux à l'heure de la mort que les vierges folles? Elles demandent du secours, elles courent faire de bonnes œuvres, elles en font, elles remplissent leurs lampes, elles frappent à la porte de l'époux, elles crient, et néanmoins on ne leur ouvre point. Si je vous proposais aujourd'hui de faire une revue, de mettre ordre à tout comme si vous deviez mourir, de faire votre testament, votre confession générale, d'examiner toutes les actions, toutes les confessions de votre vie, de voir ce que vous possédez, de rappeler les détractions que vous avez faites, les scandales que vous avez donnés, tous les péchés dont vous êtes chargés, vous me diriez que ce n'est pas là le travail d'un jour, qu'il faudra, pour entrer dans ce détail, faire une retraite, régler les affaires qui vous restent entre les mains, afin que rien ne vous trouble l'esprit; si vous aviez un léger accès de fièvre, la moindre infirmité, vous me diriez qu'il faut attendre la santé, que dans l'état où vous êtes, vous n'êtes capables de rien. A l'heure de la mort ce sera pis; il y aura encore plus à faire, car cette sorte d'embarras croît toujours.

Attendre à l'extrémité, ce n'est plus un temps propre à faire pénitence, c'est un temps que la justice s'est réservé pour récompenser ou pour punir. C'est là une vérité, ou bien Dieu nous trompe. Vous vous êtes ris de ses menaces, il rira de vos pleurs : sa providence doit en user ainsi. De là vient qu'un homme de bien, en mourant, vous fait voir comme une image du paradis, ou du moins du purgatoire, et que le méchant vous présente un tableau de l'enfer. Dieu n'a-t-il fait l'enfer que pour nous obliger à bien mourir? Il l'a fait pour nous obliger à bien vivre, pour nous retenir dans le devoir, pour prévenir les désordres que la licence et les passions causeraient dans le monde. Mais que servira cette précaution, si je puis vivre comme s'il n'y avait point d'enfer, et m'en garantir néanmoins, en faisant à la mort l'aveu de mon péché, *peccavi*, en donnant ce signe équivoque de repentir?

Les peuples périront subitement, les ténèbres de la nuit les troubleront, et ils disparaîtront... *Subito morientur, et in media nocte turbabuntur populi, et pertransibunt... Turbabuntur.* Voilà leur pénitence, ce sera dans ce trouble et dans cette confusion qu'ils mourront. La bonne mort est la dernière grâce qu'on ne peut mériter, non plus que la première. Il en est en quelque sorte de Dieu à cet égard, comme des grands peintres, qui mettent toujours les premiers et les derniers traits à leurs tableaux, ils abandonnent tout ce qui est entre l'esquisse et l'achèvement à de bons peintres qui travaillent sous eux; mais, comme ils ne manquent jamais d'en faire l'ébauche, parce que la beauté du dessein et la proportion des parties en dépendent, aussi se réservent-ils la dernière main. Nulle autorité, nulle vertu, nulle action, quelque héroïque qu'elle puisse être, ne peut imposer à Dieu une obligation de justice de vous donner la mort dans la grâce. Mais quoi! cet homme qui a vécu soixante ans dans les rigueurs de la pénitence, et qui tremble à la vue de la mort; ce saint qui n'a jamais perdu son innocence, qui depuis le baptême, n'a pas vécu un seul moment hors de la grâce, n'est pas assuré de mourir dans la grâce; et ce jeune libertin, qui depuis l'enfance n'a peut-être jamais été sans péché mortel, croit que Dieu lui doit accorder une faveur si signalée? Dites-moi, je vous prie, ce que vous avez fait, pour attendre avec tant de certitude un bienfait si extraordinaire? Vous êtes l'ennemi de Dieu, vous lui avez insulté mille fois, vous avez vécu dans un mépris extrême de ses commandements; et vous prétendez que pour récompense il vous fera la plus grande de toutes les grâces? Si un saint Paul se la promettait, il serait un téméraire : il peut l'espérer, mais il doit craindre : et vous, libertin, impudique, vous vivez sans inquiétude, comme si Dieu vous avait révélé que vous mourrez comme un saint?

On dirait que les hommes sont les arbitres de la vie et de la grâce, et qu'ils sont assurés de finir par le genre de mort qu'il leur plaira, et d'avoir alors la grâce qui leur est nécessaire. Or, voyez sur quoi est appuyée cette assurance. Celui qui est l'arbitre de la mort et de la grâce, est leur ennemi mortel; quelle apparence qu'il leur accorde l'une et l'autre selon leur gré; il a même protesté qu'il les leur refusera; et ainsi il est certain qu'ils n'auront point ce qu'ils attendent. Ils se fondent sur un Dieu qu'ils ont irrité, sur un Dieu qui s'est déclaré contre eux. Je ne m'étonne pas que le favori d'un prince fasse des crimes dans l'espérance de l'impunité, et qu'il attende de son maître la grâce qui lui sera nécessaire; mais un rebelle, un traître, un homme odieux, que peut-il se promettre?

Rien ne me persuade si bien que ceux qui

diffèrent leur pénitence sont dans l'erreur, que l'expérience qu'on fait tous les jours à l'égard des vieillards. Est-il rien de plus rare que les conversions dans cet âge avancé? Il est vrai que les grands maux se font depuis l'âge de vingt jusqu'à trente ans; mais il faut avouer que c'est encore alors que se font les grandes conversions, on en voit peu au delà. J'appelle conversion, le changement qui se fait d'une vie, ou vaine, ou sensuelle, ou libertine, en une vie humble, mortifiée, réglée.

Parmi la jeunesse, les vices sont dans la bouche, dans les yeux, dans la chair qui se révolte, et qu'on ne réprime pas, dans le sang qui bout; mais à l'égard des vieillards, les vices sont en quelque sorte dans les os, ils pèchent par le souvenir du passé, par les désirs inutiles du présent, mais toujours criminels. La vieillesse ôte les forces nécessaires à l'esprit et au corps, elle n'agit plus que par habitude: loin d'étouffer les habitudes et les vices qu'on a contractés, la vieillesse apporte des vices nouveaux, elle est chagrine, attachée à son sens, intéressée, défiante, timide. Quand on ne porterait pas dans la vieillesse les vices du premier âge, on serait assez occupé à combattre ceux qu'on y trouve. Il faut prévenir par les combats de la jeunesse, les faiblesses du dernier âge, bien loin de différer à se défaire alors des habitudes contractées dans la fleur des premières années.

Quand on ferait dans la vieillesse ce qu'on ne fera pas, ce ne serait pas vertu; car quelle force, quelle victoire de triompher d'un ennemi vaincu, d'un ennemi défait, d'un ennemi mort; d'être tempérant, quand on n'a plus de goût; chaste, quand le sang est glacé dans les veines, et qu'on n'a plus les charmes qui plaisent? C'est comme si un malade dégoûté se voulait faire un mérite de son abstinence, ou un homme plein de vin et de viande, de ce qu'il ne mange plus. On se veut donner à Dieu, dans un âge où nous ne voudrions pas recevoir un homme à notre service, et où l'on se défait souvent de ceux qui nous ont servis toute leur vie. Ces gens qui diffèrent leur pénitence aux dernières années, sont des débiteurs qui, ayant de l'argent en main pour payer leurs dettes, le dissipent, et renvoient froidement les créanciers, au temps qu'ils n'auront pas de quoi s'acquitter: quelle apparence que les créanciers attendent jusqu'à ce temps-là?

C'est une folie de différer la pénitence, dans l'incertitude si on aura le loisir de la faire: si en effet rien ne pressait pour nous, ce serait en vain que Dieu nous presserait si fort; pourquoi nous avertit-il de veiller, s'il n'y a rien à craindre? Il ne nous dit pas: Mettez ordre à vos comptes, mais: Rendez vos comptes; il ne nous dit pas: Préparez-vous, mais: Soyez prêts. On ne peut se préparer que par une pénitence continuelle, elle est l'unique moyen d'effacer le péché, elle est l'unique moyen de le réparer. Voulez-vous vous relever? Faites pénitence. Voulez-vous ne plus tomber? Faites pénitence. Le péché commis doit être détruit par la douleur et par la satisfaction, en sorte que l'habitude n'en soit plus dans l'âme, détruit par l'éloignement des rechutes, en sorte que l'acte n'y subsiste plus. S'il ne fallait que dire ses fautes et se confesser, la conversion serait facile, surtout aujourd'hui qu'on ne se contente pas de les avouer, qu'on les publie, qu'on en fait gloire. Le pénitent est un homme irrité contre soi-même: jugez de là s'il y a beaucoup de vraies pénitences.

On satisfait mieux à la justice de Dieu par des peines légères que par de grands supplices, par une courte pénitence que par un éternel repentir, par une douleur mêlée de joie, que par une douleur inspirée par le désespoir, et telle qu'elle est dans l'enfer. La raison, c'est que la pénitence est volontaire, et que par conséquent l'esprit, la liberté y plient sous la justice de Dieu: au lieu que dans l'enfer la volonté sera éternellement dans la rébellion. Celle-là détruit le péché, cet ennemi mortel de Dieu, celle-ci le laisse subsister; celle-là change en amour la colère de Dieu, celle-ci ne l'apaise jamais.

Le péché seul mérite nos larmes, les larmes nous lavent du péché, et, en nous lavant, elles adoucissent les plaies que nous a faites le péché. Les larmes, qui deviennent si douces lorsqu'elles sont versées sur le péché, sont inutiles, sont remplies d'amertume lorsqu'on les répand pour un autre sujet. *Cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam*: Je trouvais dans les larmes de la pénitence le même goût que dans les viandes les plus délicates.

Nous sommes depuis le péché comme ces personnes qui ont le tempérament usé et les principes de la santé altérés, qui ne vivent plus en quelque sorte que par les secours de l'art: on ne saurait guérir la source du mal, c'est beaucoup d'en arrêter les effets par des remèdes continuels et par un régime non interrompu; mais si l'on cesse de leur donner ces remèdes, si ces personnes abandonnent le régime prescrit, leurs humeurs se déborderont, et c'en est fait, elles mourront subitement.

DE LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Si, avant que le Sauveur du monde fût venu sur la terre, si, dans ces siècles de fer et de rigueur, lorsque le Seigneur se faisait appeler le Dieu vengeur, le Dieu fort, le Dieu des armées, lorsqu'il ne parlait que par la voix du tonnerre, qu'il exigeait un culte si respectueux, et qu'il punissait avec tant de sévérité les plus légères fautes contre ce respect; si, dans ces temps encore obscurs, on avait prévu avec un peu plus de clarté ce que nous avons vu depuis; si les Israélites avaient bien compris le sens de tant de figures, telles que le sacrifice de Melchisédech, la manne, le pain de Gédéon, le pain d'Élie, les pains de proposition et les autres signes mystérieux; si on leur avait dit que ce Dieu si terrible s'abaisserait jusque sur nos autels, que son amour le porterait à se donner tout entier, à se faire, comme il parle lui-

même, notre viande, notre pain de tous les jours; qu'il descendrait entre les mains de tous les prêtres, qu'il se laisserait manier, porter, renfermer, exposer aux yeux et aux outrages, et enfin loger dans nos corps autant de fois qu'il nous plairait, auraient-ils pu croire ces prodiges d'abaissement?

Nous sommes tous les jours témoins d'une insensibilité qui leur aurait paru encore plus incroyable : auraient-ils pu croire qu'un Dieu s'abaissant ainsi, se donnant, se prodiguant, on dût refuser de le recevoir; qu'une viande si salutaire, si délicieuse ne pourrait nous attirer, qu'on en prendrait du dégoût aussi bien que de la manne, qu'il faudrait un commandement exprès de manger ce pain, et que ce commandement fût sous peine de mort? Cependant nous le voyons, ce prodige d'indifférence; il est des chrétiens, et il en est un grand nombre, qui se font une peine de se nourrir de ce pain céleste.

Ce respect que prétextent ceux qui s'éloignent de la communion me fait ressouvenir de cette fausse modestie qui portait saint Pierre à refuser que Jésus-Christ lui lavât les pieds, modestie spécieuse qui fut condamnée d'une manière si forte, et qui aurait perdu le saint apôtre sans ressource, s'il n'avait changé de sentiment : *Nisi lavero tibi pedes, non habebis partem mecum in æternum.* A mesure qu'on s'engage dans le monde, on a plus de peine à s'approcher de la table sacrée : aussi n'est-il point nécessaire d'exhorter les gens vicieux à s'en éloigner, ils le font assez d'eux-mêmes; parmi ces âmes corrompues et plongées dans le désordre, on n'en voit point qui soient affamées de cette viande céleste.

Tous les Pères spirituels conviennent que la meilleure marque qu'on puisse avoir qu'une pratique de piété est solide, c'est la réforme dans les mœurs et la persévérance dans le bien. Vous me dites qu'il y a de l'illusion à communier si fréquemment, tous les huit jours, par exemple; qu'il serait mieux de le faire plus rarement. Mais à qui prêchez-vous cette nouvelle doctrine? A moi, qui ne suis sorti du désordre que par cette voie, après avoir inutilement tenté toutes les autres. Tandis que je n'ai participé que rarement à l'eucharistie, j'ai été comme investi de mauvaises habitudes, d'imperfections qui me paraissaient insurmontables; je me suis défait de ces habitudes invétérées en multipliant mes communions, et vous voulez que ce soit le démon qui me porte à une pratique si salutaire? Toutes les fois que j'ai interrompu cette coutume, je me suis senti plus faible; j'en connais qui sont retombés d'abord dans leurs premiers déréglements; lorsque je suis revenu à cette source de grâces, j'ai senti la ferveur se rallumer dans mon cœur. Je sais par ma propre expérience, et par l'expérience d'un million de personnes, que tous les mauvais chrétiens s'accommodent de votre conseil, et, sans même l'attendre, s'éloignent de leur plein gré de l'usage des sacrements; je sais que jamais un chrétien fervent ne s'est relâché que son relâchement ne soit venu de sa négligence à fréquenter les sacrements. J'excepte ici ceux qui, s'en approchant de mauvaise foi, par respect humain et par une espèce de nécessité, ont mieux aimé faire des sacriléges que de quitter leurs désordres. Lors donc que je verrai qu'en communiant souvent, au lieu de me réformer, je ne laisserai pas de sentir la même faiblesse, la même pente au mal, la même indifférence pour le péché mortel, loin de me croire dans l'erreur au sujet de la communion fréquente, je croirai, non que je dois m'en abstenir, mais y apporter de plus saintes dispositions; pour lors je croirai, ou du moins j'aurai lieu de craindre que mes confessions manquent ou de sincérité, ou de douleur, ou de résolution pour abandonner le péché. Vous êtes dans le désordre; sortez-en au plus tôt pour communier souvent. Vous êtes imparfait, communiez souvent pour avancer dans la perfection.

Il est arrivé dans l'usage des sacrements ce qui arrive dans les liaisons d'amitié. L'amitié s'entretient par la vue et par la conversation fréquente; on se passe sans peine d'une personne qu'on a quittée sans regret, on vient jusqu'à l'oublier; l'absence guérit les plus violentes passions. Mais s'il arrive que j'abuse de la communion, que je n'en tire aucun profit, que je ne me corrige point, ne dois-je pas quitter la communion? Non, mais régler ma vie, me défaire des vices qui rendent stérile pour moi une source si abondante. La faute ne vient pas de ce qu'on communie trop souvent, mais de ce qu'on communie mal; et ainsi le conseil que vous devez prendre alors, ce n'est pas d'abandonner la communion, mais les vices qui en arrêtent le fruit.

Toute nourriture vous est inutile, et nuisible même, ou parce que vous la prenez dans des dispositions peu convenables, ou parce qu'elle est mal assaisonnée : quel conseil prendrez-vous contre ces deux inconvénients? Sera-ce de ne rien manger plutôt que de régler vos repas, et de mieux faire préparer vos viandes? Un remède utile à tout le monde vous devient inutile, faute de quelques précautions que vous avez négligées jusqu'à présent; eh bien! continuez de prendre le remède, mais faites-le avec les précautions nécessaires. Cet homme a de l'appétit, et tous les jours il prend une nourriture excellente; néanmoins, parce qu'il se met à table au sortir d'une étude et trop forte et trop longue, qu'il y porte toutes ses pensées, et que même en mangeant il repasse dans son esprit avec attention les choses qu'il a lues ou méditées avant le repas; qu'il n'a pas plus tôt mangé qu'il rentre dans son étude, et qu'il y recommence son travail avec une contention d'esprit extraordinaire; il se fait par cette application une espèce de diversion dans les esprits qui doivent servir à la digestion; étant rappelés ailleurs pour les fonctions intellectuelles, ils laissent l'estomac destitué du secours dont il a besoin; de là vient que les viandes s'y corrompent, qu'il se remplit de mauvaises

humeurs, qui altèrent le tempérament, et qui causent mille douleurs. Sur ce genre de maladie qu'on assemble tous les médecins les plus habiles, qu'on consulte toutes les académies, se trouvera-t-il jamais un seul homme qui ordonne à ce malade de ne prendre plus de nourriture et de ne plus manger? Qu'il modère son ardeur pour l'étude, diront-ils tous d'une voix, qu'il la quitte un moment avant le repas; qu'il oublie tous ses livres dans le temps qu'il le prend et qu'avant de les rouvrir il donne à la nature le loisir de tourner ses forces sur la nourriture qu'il a prise. Mais on lui a donné déjà cent fois ce conseil inutilement; c'est sa faute, que ne le suit-il? Il joue à se perdre sans ressource; mille fois on consulterait làdessus, qu'on n'aurait pas d autre réponse. Mais s'il ne mangeait pas, du moins les viandes ne se corrompraient point dans son sein, il est vrai, mais il mourrait de faiblesse; l'étude n'empêcherait pas la digestion, mais elle épuiserait bientôt le reste de ses forces, et vous le verriez tomber dans vingt-quatre heures dans une langueur mortelle: il ne mourrait pas d'indigestion, mais de faim; on empêcherait cet amas d'humeurs malignes qui l'accablent, mais vous sécheriez l'humeur qui le fait vivre: en un mot, lui retrancher ce qui entretient sa vie, pour le délivrer de ce qui fait son mal, ce serait être insensé; il faut qu'il mange, mais il faut qu'il le fasse avec les précautions nécessaires. Revenez mille fois au médecin, il ne vous dira jamais autre chose: Ce malade ne change point de conduite, que demandez-vous que je fasse? S'il est imprudent, s'il est indiscret, s'il est obstiné et opiniâtre, la médecine n'a point de remèdes contre ces sortes de maux; s'il a résolu de se faire périr, il peut ou manger, ou ne manger pas, il mourra aussi bien d'une manière que de l'autre, et encore plus tôt en ne mangeant pas. Voilà une parabole: appliquez-la à ceux qui reviennent toujours à leurs premières imperfections, qui ne viennent pas à la sainte table avec la préparation nécessaire; il n'est rien de si juste, rien qui ait un rapport plus sensible au genre de maladie dont je viens de parler.

Un homme qui communie à Pâques étant actuellement en péché mortel, et dans une mauvaise habitude, pèche sans doute; mais il y a un commandement de l'Eglise qui l'oblige à communier. Mais un autre commandement, un commandement de Dieu, lui défend de communier en mauvais état. Mais s'il ne communie pas, pèche-t-il? Il pèche sans doute, et son péché donne la mort à son âme. Mais il ferait un sacrilége s'il communiait; oui, il le ferait. Cependant s'il ne s'abstenait précisément de la communion que par la crainte de faire un sacrilége, il ne pècherait pas; mais il ne s'en abstient que pour n'être pas obligé de renoncer à sa mauvaise habitude, et c'est là un motif diabolique. S'il ne craint que le sacrilége, que ne l'évite-t-il en sortant de son péché? Dieu nous défend de communier en péché mortel, dans quelque temps que ce soit; mais à Pâques l'Eglise vous ordonne de quitter votre péché pour pouvoir communier, et elle vous l'ordonne sous peine d'un nouveau péché mortel. Pour éclaircir ce point et vous le rendre sensible, je suppose deux chrétiens, dont l'un est dans une habitude d'adultère ou de blasphème, et l'autre en état de grâce. Le premier ne veut pas communier, parce qu'il veut continuer ses adultères et ses blasphèmes, l'autre ne veut pas non plus communier, mais c'est par négligence, par paresse, par une certaine lâcheté qui l'engourdit, par je ne sais quelle avidité qui l'empêche de rester à jeun avant d'aller à l'église. Qui des deux pèche le plus grièvement en ne communiant pas à Pâques? Peut-on douter que ce ne soit le premier, et que le péché qu'il commet ne surpasse en malice le péché de l'autre, autant que l'adultère et le blasphème surpassent une légère intempérance de bouche? Tous deux pèchent mortellement en désobéissant à l'Eglise, mais je dis que la désobéissance du blasphémateur est, sans comparaison, plus criminelle; de même qu'un courtisan, qu'un guerrier qui refuserait d'entrer en campagne, pour avoir l'occasion de corrompre l'épouse de son souverain, se rendrait plus coupable que celui qui refuserait de prendre les armes pour se livrer, avec ses amis, aux plaisirs de la table. Il y a un double péché dans le blasphémateur: le premier, de désobéissance à l'Eglise, le second, d'attachement au blasphème et à l'impudicité, mais attachement si formel et si fort, que quoiqu'il connaisse l'obligation qu'il a d'en sortir, que l'Eglise le sollicite, l'avertisse, le presse le menace, il aime mieux lui désobéir, la scandaliser, s'exposer à être retranché du nombre de ses enfants, se priver du bonheur de recevoir son Dieu, et de participer aux trésors infinis dont il le comblerait dans cette visite, que de quitter ses déréglements, que de devenir ami de Dieu.

Ce reproche est encore plus fort contre moi que contre vous, puisque, non-seulement je reçois souvent, mais tous les jours le corps adorable de mon Sauveur. Quoi! un prêtre qui fait descendre tous les jours Jésus-Christ sur nos autels, qui le touche, qui le distribue au peuple, qui communie lui-même tous les jours, un héritier du sacerdoce de Jésus-Christ, le médiateur établi entre le ciel et la terre, après dix, vingt, trente ans de sacerdoce, après huit ou dix mille communions tenir encore au monde par quelque lien, être encore moins pur que les anges, n'être pas plus embrasé que les séraphins, n'être pas encore sanctifié, et déifié en quelque sorte? Un prêtre qui se nourrit tous les jours du pain des anges, qui trempe tous les jours sa langue dans le sang de Jésus-Christ, faire servir cette langue à la détraction, à la galanterie, la faire servir d'instrument à la colère et à la vengeance, nourrir dans son cœur des passions de haine, d'orgueil, d'avarice, avoir des attachements criminels, être homme encore, et être quelquefois pire que les bêtes, être un démon visible et incarné?

O Dieu, ô anges! ô puissance, ô caractère! ô l'opprobre, ô la honte de l'Eglise! ô le scandale du christianisme!

DE LA MESSE.

Le prêtre n'est que le ministre de l'Eglise, c'est-à-dire de tous ceux qui sont présents à la messe. La victime qu'il immole ne lui appartient qu'autant qu'il est partie de l'Eglise : c'est à l'Eglise que Jésus-Christ s'est laissé pour victime; c'est l'Eglise qui l'offre, et, par conséquent, tous ceux qui entendent la messe, quoique le seul prêtre consacre. Voilà pourquoi entendre la messe, c'est faire profession du christianisme; de la même manière que se trouver dans les temples des faux dieux, à l'heure du sacrifice, c'était sacrifier aux idoles, c'était se déclarer idolâtre. Mais si un chrétien, à cette heure-là même y fût entré, tandis que ces aveugles infortunés se prosternaient le visage contre terre, dans un profond silence, s'il y fût allé faire ce que nous voyons faire si souvent dans nos églises, parler, rire, s'entretenir debout ou assis, cette action aurait passé pour une profanation manifeste, et pour un mépris visible de leurs fausses divinités.

Dieu est plus honoré par une seule messe qu'il ne le saurait être par toutes les autres actions et des anges et des hommes, quelque ferventes et quelque héroïques qu'elles puissent être; mais qui va à la messe dans le dessein de rendre à Dieu un honneur si singulier? Qui pense avec plaisir à la gloire qu'il reçoit de ce sacrifice; qui se réjouit d'avoir en main de quoi l'honorer selon ses mérites et sa grandeur! qui rend grâces à Jésus-Christ de ce qu'en abolissant tous les autres sacrifices, il nous a laissé une hostie que Dieu ne peut pas ne point agréer, une hostie proportionnée aux bienfaits que nous avons reçus, aux bienfaits que nous pouvons demander une hostie capable d'effacer tous les péchés des hommes?

Oui, mon Dieu, quand je prie, quand je jeûne, quand je fais l'aumône, je le fais avec défiance; peut-être, dis-je en moi-même, que je déshonore plus Dieu par mes mauvaises intentions, par les circonstances de mon action, que je ne l'honore par tout ce que je fais? Cette pénitence, bien loin d'effacer mes crimes, a peut-être besoin elle-même d'être expiée; cette aumône que je fais pour témoigner ma reconnaissance, c'est peut-être une offense que je rends pour mille bienfaits? Mais quand je dis la messe, ou que je l'entends, quand j'offre le sacrifice adorable en qualité de ministre ou de membre de l'Eglise, c'est alors, mon Dieu, que plein de courage et de confiance, j'ose défier tout le ciel de faire quelque chose qui vous plaise davantage, c'est alors que, sans être effrayé ni par le nombre, ni par l'énormité de mes crimes, j'ose vous en demander pardon, j'ose ne pas douter que vous ne deviez me l'accorder avec plus d'indulgence que je ne saurais le souhaiter. Quelque vastes que soient mes désirs, quelque étendues que soient mes espérances, je ne fais point difficulté de vous demander tout ce qui est capable de les remplir. Je vous demande des grâces, je vous demande de grandes grâces, et toutes sortes de grâces, pour moi, pour mes bienfaiteurs, pour tous mes amis, pour mes plus mortels ennemis; et bien loin de rougir de ma demande, bien loin de me défier d'obtenir tant de choses en même temps, je trouve que je demande peu, si je compare ce que je demande avec ce que j'offre. Je crois faire tort à cette hostie vivante en demandant infiniment moins qu'elle ne vaut, je ne crains rien tant que de ne pas attendre avec une assurance ferme et constante, et tout ce que j'ai demandé, et quelque chose de plus encore que tout ce que je puis demander. Ah! plût à Dieu que nous connussions bien la valeur du trésor que nous avons entre les mains! Heureux et mille fois heureux les chrétiens, s'ils savaient profiter de leurs avantages! Quelle source de toutes sortes de biens ne trouveriez-vous point dans cet adorable sacrifice! Que de grâces, que de faveurs, que de richesses temporelles et spirituelles pour le corps, pour l'esprit, pour la vie, pour l'éternité! Mais il faut l'avouer, nous ne pensons pas même à nous servir de nos biens, nous ne daignons pas même mettre la main dans le trésor que Jésus-Christ nous a abandonné.

En effet quelle estime faisons-nous de la messe; avec quelles intentions y venons-nous; qu'y faisons-nous quand nous y sommes? Vous y venez par coutume, par respect humain : veuille le ciel que ce ne soit pas par des motifs encore plus criminels : vous vous y entretenez de mille vaines pensées, vous vous occupez à considérer les ornements de l'église ou les personnes qui y assistent avec vous; vous y parlez lorsqu'on vous en sollicite; si on n'y parle pas, l'ennui survient, on ne sait à quoi se fixer, on s'assoupit. Quoi donc, n'avez-vous jamais reçu aucune faveur de Dieu? lui en avez-vous rendu des actions de grâces, l'avez-vous fait, comme vous le devez, avec les sentiments de la plus tendre reconnaissance? Prenez garde de tarir par votre ingratitude les bienfaits de Dieu, ou de les détourner de dessus vous. Il est étrange que nous soyons environnés, chargés, accablés des faveurs du Seigneur, que depuis le premier moment de notre vie jusqu'aujourd'hui il nous ait aimés, il nous ait conservés, il nous ait portés entre ses bras, et que jamais nous ne lui en ayions témoigné de retour.

Pour vous occuper pendant la messe, parcourez ces bienfaits : tant de périls détournés, tant de crimes dissimulés, une providence si aimable, et exercée si constamment sur vous, soit pour vous faire recevoir le baptême, soit pour vous procurer une éducation chrétienne, un établissement sûr, commode, avantageux, soit pour éloigner les objets, les occasions, les dangers où vous auriez perdu la grâce, l'innocence, la vie, les biens, l'honneur; considérez un empressement si doux, si continuel pour vous attirer, pour gagner votre cœur, pour vous

rendre saint, et cent autres faveurs dont je ne saurais faire l'énumération : le détail des grâces que vous recevez dans un seul jour pourrait suffire pour vous occuper durant toute la messe. Tant de bienfaits ne méritent-ils point assez qu'on s'en ressouvienne? Après avoir repassé dans votre esprit tous ces bienfaits, dites hardiment au Père éternel : Seigneur, voilà ce que j'ai reçu de vous; mais voyez cette hostie, ce corps divin, ce précieux sang, ce sacrifice adorable, voilà ce que je vous rends pour tant de biens, je ne puis douter qu'ils ne soient abondamment payés par un présent aussi magnifique. Mais que puis-je vous rendre, mon adorable Maître, vous qui m'avez donné de quoi reconnaître si libéralement les bienfaits de votre Père, de quoi expier tous mes péchés?

Vous ne savez de quoi vous entretenir à la messe? N'avez-vous jamais offensé Dieu? ne l'offensez-vous point tous les jours et à toutes les heures du jour? Parcourez durant la messe toutes les fautes que vous avez faites depuis la messe du jour précédent, et demandez lui pardon de toutes ces fautes ainsi réunies. De plus, n'avez-vous besoin de rien? Tous les jours vous vous plaignez de vos parents, de vos amis, de vos enfants, vous, de vos maris, vous, de vos femmes. Demandez à Dieu, qu'il vous rende cet ennemi plus traitable, vous, cette fille plus modeste, vous, ce mari moins incommode dans son humeur, vous, cette femme moins chagrine; pour obtenir toutes ces grâces, offrez-lui Jésus-Christ en sacrifice. Vous avez des enfants indociles, libertins, débauchés : ils vous font sécher de douleur; ils n'ont ni amour pour le service de Dieu, ni respect, ni obéisssance pour vous; ils vous donnent tous les jours mille déplaisirs; ils vous font passer la vie dans les larmes et dans la douleur : peut-être que c'est votre faute; vous avez eu trop de complaisance pour eux, vous n'avez pas veillé dès le commencement sur leur conduite, vous avez entièrement négligé leur éducation, vous les avez demandés à Dieu avec trop d'empressement : mais le mal est fait, il y faut chercher un remède. Demandez à Dieu qu'il le répare, ce mal, qu'il change le cœur de ce fils, qu'il réforme l'ouvrage de votre excessive indulgence, et, afin qu'il ne puisse vous refuser cette grâce, offrez-lui la victime immolée sur l'autel : il ne pourra point ne vous pas exaucer. Vous êtes colère, impatient, emporté, vous ne pouvez vous défaire de milles habitudes perverses qui vous tyrannisent; vous voyez bien que si vous mourez dans ces habitudes, vous êtes damné, demandez à Dieu qu'il vous délivre de ce principe de damnation.

Vos péchés, vos rechutes, vos faiblesses vous font de la peine, vous désirez de vous corriger, de surmonter cette répugnance, cette tiédeur, de rompre cette dernière attache, l'unique lien qui vous tient à la terre; il y a un an, il y en a dix que vous combattez contre une imagination, contre un atôme, contre je ne sais quel obstacle qui vous empêche d'être tout à Dieu et de jouir de cette paix qui accompagne un cœur entièrement libre, entièrement pur. Eh mon Dieu! sont-ce des hérétiques ou des barbares qui me tiennent ces discours? Quoi donc! un chrétien peut-il rien désirer en vain? Avez-vous demandé à Dieu ce qui vous manque? combien avez-vous offert de messes pour l'obtenir? Me feriez-vous croire qu'un Dieu présenté pour prix de ces grâces ne peut les mériter? Dieu vous les a refusées, à vous peut-être; mais les avez-vous demandées par Jésus-Christ? Avez vous offert pour prix de ces grâces le sang d'un Dieu, la vie d'un Dieu la victime que vous avez entre les mains? entendez-vous tous les jours la messe pour les obtenir?

Sans le sacrifice de la messe, dit un docteur, le monde aurait déjà été abîmé mille fois; c'est lui qui arrête le bras de Dieu irrité par tant de crimes. Voilà pourquoi le démon tâche de nous l'ôter par le moyen des hérétiques, parce qu'ils voit bien que nous péririons tous sans cette digue, qui s'oppose à la vengeance de Dieu. Aussi le prophète Daniel a-t-il prédit que l'Antechrist l'abolira à la fin des temps : *Et robur datum est contra juge sacrificium propter peccata.* Saint Hippolyte, martyr, cité par saint Jérôme, décrivant ce qui arrivera dans ces derniers temps, dit que les églises seront dans un deuil extrême, parce qu'il ne s'y fera point de sacrifice, on n'aura nulle part, ni le corps ni le sang de Jésus-Christ, la messe sera abolie, et ce sera pour lors que le monde finira, et qu'il sera jugé. Mais tandis que cet agneau innocent sera immolé sur nos autels, ce désastre ne saurait arriver.

Il est étrange que le Seigneur ne puisse remplir sa maison qu'en usant de violence, qu'en nous forçant en quelque sorte d'y entrer, car en effet il a fallu des commandements exprès, pour obliger les fidèles de venir dans les églises et d'y entendre la messe, comme si les fruits que nous retirons de ce divin sacrifice ne suffisaient pas pour nous y attirer. Mais on ne les connaît pas, ces fruits ineffables, et cette ignorance est ce que nous avons le plus sujet de déplorer dans le christianisme. Quel malheur que nous ayons au milieu de nous un trésor immense et inépuisable, et que faute de le connaître nous vivions dans l'indigence! que nous ayons en notre pouvoir un remède contre toutes sortes de maux, un arbre de vie qui peut nous communiquer non-seulement la santé, mais l'immortalité et que cependant nous soyons accablés d'infirmités, nous vivions dans une langueur pitoyable, nous finissions tous les jours par la plus funeste mort, encore une fois voilà un étrange renversement. Contre un si grand mal le remède universel c'est la messe; elle est cet arbre de vie, ce riche trésor. Il appartient à chacun de nous, ce trésor inépuisable, il ne tient qu'à nous d'y mettre la main, et de nous y enrichir, et cependant je m'aperçois, et je m'en aperçois avec un regret extrême, qu'on méprise cette source féconde de richesses, qu'on ne daigne pas en profiter. Il y a apparence que le grand

nombre des messes qu'on célèbre tous les jours dans l'Eglise et qu'on célèbre dans tous les lieux, est la cause du peu de cas que quelques uns font de ce mystère, et qu'ainsi il arrive que la libéralité de notre Dieu, loin d'augmenter notre reconnaissance, fait un effet tout contraire, et nous porte à l'ingratitude.

Il n'est rien de si pauvre que l'homme ; il n'a rien qui soit à lui et, bien loin de pouvoir s'acquitter de ce qu'il doit, il manque du nécessaire, et il est contraint pour subsister de contracter tous les jours de nouvelles dettes. Nous devons beaucoup et nous n'avons rien, nous devons à la grandeur de Dieu un hommage et un honneur qui répondent en quelque sorte à cette grandeur infinie, nous devons à sa bonté tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, et à sa justice la satisfaction de nos crimes, de ces crimes presque infinis dans leur nombre, et absolument infinis dans leur malice. Outre cela, nous sommes dans une indigence extrême de toutes sortes de biens, nous avons besoin de secours extraordinaires pour vivre tranquillement, pour vivre chrétiennement, enfin pour mourir saintement, et pour passer de cette vie à une vie plus heureuse. Où prendre de quoi acquitter tant de dettes, de quoi fournir à tant de besoins ? La messe seule nous fournit abondamment de quoi acquitter toutes ces dettes et de quoi satisfaire à tous ces besoins.

Lorsque Jésus-Christ mourut, il satisfit pour nos péchés ; mais cette satisfaction n'eut pas son effet pour lors, puisque nous n'étions pas encore au monde ; elle nous est appliquée tous les jours par le renouvellement de sa mort sur l'autel. Quand vous êtes à la messe, il se fait pour vous ce qui se fit sur le Calvaire pour tous ceux qui étaient présents; comme eux et autant qu'eux, vous pouvez, si vous le voulez, en profiter.

Au Calvaire, si vous y aviez été, le pardon de vos péchés vous aurait-il pu être refusé ? C'est ici le même prix, le même sacrifice en ce qui concerne l'effet. Mais y va-t-on avec cette intention ; y va-t-on comme un criminel, comme un malade, dans un état de pénitence comme Jésus-Christ s'y trouve? Hélas ! il s'y trouve souvent seul. A la croix il y eut peu de gens qui profitèrent de sa mort, il en est de même ici. Si nous y allions en chrétiens, cette seule action nous vaudrait plus que toutes les pénitences, nous expierions tous nos péchés, je ne puis croire qu'il y eût de purgatoire pour nous. Mais hélas ! que je crains au contraire qu'elle ne soit pour nous l'occasion d'un long et rigoureux purgatoire, à cause de la tiédeur où nous languissons! Quel malheur de ne nous contenter pas de perdre nos biens ; mais encore de nous faire un poison des remèdes les plus salutaires !

Nous devons rendre grâces à Dieu de tous les biens que nous avons reçus. Ces biens sont infinis, si nous avons de l'humanité, un cœur un peu généreux, l'ingratitude nous doit faire horreur. Mais, outre l'infamie attachée à ce vice, il nous est infiniment pernicieux à l'égard de Dieu : il tarit toutes les sources des grâces. Voilà pourquoi Jésus-Christ, voyant que nous n'avions rien par où nous puissions témoigner à Dieu notre gratitude, s'est donné lui-même à nous, et se donne tous les jours, afin que, recevant tous les jours de nouveaux bienfaits, nous puissions tous les jours le reconnaître dignement. Cette action de grâces n'est pas un vain retour, c'est une reconnaissance réelle ; c'est plus faire pour Dieu que si vous lui donniez tous les empires du monde. Mais qui pense à payer ainsi les faveurs du ciel ?

Jésus-Christ, à la messe, se met entre nos mains, comme une monnaie d'un prix infini, pour acheter de Dieu tout ce que nous pouvons désirer de lui, quelque précieux que puisse être le bien que nous demandons. Jésus-Christ se fait, dans le sacrifice de la messe, non-seulement notre intercesseur auprès de son Père, pour lui demander, par ses propres mérites, tout ce qui nous est nécessaire, tout ce que nous souhaitons ; mais il offre son sang et sa vie comme un payement de ce nous demandons. Que pouvez-vous désirer de si grand qui ne soit au-dessous de ce que vous présentez pour l'obtenir? D'où vient donc que tous les hommes se plaignent, celui-ci de ses misères temporelles, celui-là de ses faiblesses ? D'où vient que les passions nous tyrannisent, que les mauvaises habitudes nous tiennent comme enchaînés, que l'un est importuné par des pensées impures, l'autre par des tentations contre la foi ? D'où vient que la colère et l'impatience jettent, tous les jours, quelques-uns dans des emportements fâcheux dont ils se repentent un moment après? D'où vient que la douleur en accable d'autres, et les porte jusqu'au désespoir ? D'où vient que cette femme ne peut adoucir son mari, ni le retenir de la débauche, qu'elle ne peut avoir la paix, quoiqu'elle la désire ; que ce père voit avec regret ses enfants prendre une mauvaise route ? On voudrait réformer et corriger les autres, et cependant rien de tout cela ne s'accomplit : il me semble que je vois un avare qui manque de tout, quoique chez lui l'or et l'argent abondent. Avez-vous demandé cette grâce à la messe ? Combien de fois l'avez-vous entendue à cette intention? Me persuaderez-vous qu'en offrant à Dieu un prix si grand, il vous ait refusé si peu, qu'il ait fait assez peu de cas du sang et de la vie de son Fils pour ne pas juger que ce sang et cette vie valussent cette grâce, cette vertu, ce bien temporel et spirituel que vous souhaitiez, ou pour vous, ou pour quelque autre ? Non, vous ne me le persuaderez pas, et je suis sûr que vous-même ne le croyez pas. Qu'est-ce donc ? C'est que vous négligez d'assister à la messe, et que, pendant ce temps d'acceptation, ce temps de salut, vous négligez de représenter à Dieu vos misères, et de lui demander les grâces que vous souhaitez.

DE L'IRREVERENCE DANS LES EGLISES.

Pour qu'un lieu, quel qu'il puisse être,

soit rendu saint, il suffit que ce soit un lieu destiné pour honorer Dieu : dès qu'il a été solennellement consacré à cet usage, il est devenu vénérable aux anges, terrible aux démons ; et il serait bien juste que la majesté de Dieu, dont il est rempli dès lors d'une manière spéciale, le rendît encore formidable à tous les hommes.

Tout ce que la naissance du Fils de Dieu communique de sainteté à l'étable de Bethléem, tout ce que son sang en communique au Calvaire, et son corps au sépulcre, après sa mort, cette sorte de sainteté se trouve toute dans les églises des chrétiens, et si, lorsque j'y entre, lorsque j'approche des autels, je ne me sens pas pénétré de cette sainte frayeur dont on est saisi aux approches des plus saints lieux, si je n'éprouve pas les tendres sentiments qui font verser des larmes si douces à ceux qui ont le bonheur de voir la crèche où Jésus naquit, si je ne sens pas ces transports d'amour et de joie qui en ont fait expirer quelques-uns, lorsqu'ils adoraient la montagne où le même Dieu fut crucifié, ou lorsqu'ils baisaient les vestiges qu'il laissa imprimés en montant au ciel, c'est que je ne fais pas de réflexion, c'est que je n'ai pas de foi.

C'est dans nos églises, dans ce tabernacle, que repose le corps du Sauveur. Il ne fut que neuf mois dans le sein de Marie, que quarante jours dans l'étable, que trois heures sur la croix, que trois jours dans le sépulcre, et il est toujours dans nos églises. C'est cette présence continuelle qui fait qu'elles sont remplies d'anges, d'archanges, de séraphins qui ne cessent de l'adorer. Quelle serait notre confusion, si nous pouvions apercevoir les respects qu'ils lui rendent, les humbles sentiments avec lesquels ils l'adorent !

Nos églises, si on peut parler de la sorte, sont comme des appartenances, des annexes de la céleste Sion : le Créateur y est adoré, le Sauveur ressuscité y trouve un corps et une âme, les esprits célestes y font leur séjour, et y jouissent du même bonheur qu'on goûte au-dessus du firmament; et ce lieu adorable, nos libertins le choisissent pour s'exercer à la galanterie, pour produire leur orgueil, pour étaler leur vanité, disons-le, leur insolence. Si nous avions un peu de foi, remarque saint Chrysostome, oserions-nous y paraître après avoir commis secrètement les crimes que nous y venons commettre à la face du ciel et de la terre ?

Quel étrange scandale, si l'on voyait un chrétien sur le Calvaire faire des plaisanteries, nouer des intrigues d'amour au même endroit où le Sauveur fut crucifié ! Mais ce scandale, combien paraîtrait-il plus horrible, s'il eût été commis lorsqu'il y mourait actuellement? Que venez-vous faire à l'église, mauvais catholique ? Venez-vous pour rendre vos respects à Dieu, et pour confesser humblement que vous n'êtes qu'un vil esclave, qu'un peu de poussière, que vous n'êtes que comme un néant en sa présence ? On dirait au contraire, à voir le soin que vous avez pris de vous parer, on dirait, à voir l'air dont vous entrez dans ce lieu, que vous êtes la divinité du temple, que vous prétendez disputer à Dieu ses adorateurs, et vous attirer leur culte aussi bien que leurs regards. Est-ce pour reconnaître votre indigence, pour lui demander quelque grâce, que vous y venez ? Si vous aviez une dette à exiger du dernier de vos vassaux, le feriez-vous avec plus de faste; ne le feriez-vous pas du moins avec plus d'application d'esprit? Si c'est pour obtenir le pardon de vos péchés, où est cette posture soumise et respectueuse, où sont ces habits lugubres, du moins modestes, où sont ces sanglots, ces larmes, ces prières, tout cet humble maintien qu'un criminel a coutume de porter devant son juge? Peut-être que vous vous présentez ici dans le dessein de lui témoigner quelque retour pour tant de faveurs que vous en avez reçues? Perfide, de quelle manière vous comporteriez-vous, si vous veniez pour tirer raison d'un outrage, et pour insulter à votre maître? Mon Dieu, que votre bonté, que votre patience est admirable !

Saint Justin Martyr dit que les païens de son temps gardaient dans leurs temples un silence opiniâtre (ce sont ces termes), qu'ils mettaient un voile sur le visage pour n'être détournés par aucun objet de l'attention qu'ils apportaient à leurs prières. Ces infidèles feront un jour notre condamnation, ils s'élèveront contre nous au jugement dernier pour demander justice de notre peu de religion. Quoi ! Seigneur, diront-ils, vous nous damnez pour avoir eu le malheur de ne vous pas connaître, et il y aura quelque miséricorde pour ces impies qui vous ont déshonoré après vous avoir connu? Il est vrai qu'ils ont foulé aux pieds les idoles, mais vous ont-ils porté à vous-même plus de respect? Si l'on nous fait un si grand crime d'avoir rendu quelque honneur aux faux dieux, est-ce un crime moins énorme d'avoir méprisé le vrai Dieu? Nous avons rendu à des créatures un culte qui ne leur était pas dû, mais combien vos chrétiens sont-ils plus coupables de vous avoir refusé des respects qui vous étaient dus à tant de titres? Si nous n'avons adoré que des fantômes de divinité, du moins avons-nous été de véritables adorateurs, et l'on ne peut nier que nous n'ayons traité religieusement nos profanes cérémonies : ceux-ci avaient de plus saints mystères, et il les ont profanés. Qui mérite un jugement plus sévère, ou nous, qui avons redouté des dieux impuissants, ou eux, qui ont insulté à votre toute-puissance; ou nous, qui avons révéré la présence de nos maîtres aveugles, ou eux, qui ont osé pécher à vos yeux; ou nous enfin, qui avons été religieux jusqu'à la superstition, ou eux, qui ont été impies jusqu'au sacrilége? Y aura-t-il rien de plus juste que ces reproches? Qu'aurons-nous à répondre à cette comparaison? Que pourra répondre Jésus-Christ? Rien; mais il les satisfera en nous punissant.

Par nos immodesties, nous donnons sujet de penser que nous ne croyons pas; c'est un témoignage que nous rendons contre la vé-

rité de notre foi; il ne tient pas à nous qu'on ne croie que toute notre croyance n'est qu'une fable. Selon la pensée de saint Cyprien, c'est blasphémer que de ne pas vivre conformément à sa religion; c'est montrer que les vérités du christianisme ne sont qu'un vain déguisement : *Blasphemiam ingerit religioni quam colit qui quod profitetur non ante omnes impleverit, ne christianitas videatur fallacia.*

Vous allez à l'église, et vous croyez que c'est en assez pour paraître catholique? Les premiers chrétiens entraient quelquefois dans les temples des faux dieux, pour insulter à leurs mystères impies, pour briser et renverser leurs statues, ce zèle hardi a-t-il fait dire qu'ils avaient été idolâtres. Vous allez à l'église, il est vrai; mais si vous alliez dans les mosquées des Turcs, et si vous y commettiez les mêmes irrévérences, vous vous exposeriez à être lapidé par ces infidèles. Au siècle dernier, les calvinistes se sont montrés dans les églises, mais pour les piller, pour les profaner, pour en fermer l'entrée aux catholiques. Voilà à peu près ce qu'y font les catholiques par leurs immodesties; ils y vont pour décrier les plus saintes cérémonies, pour autoriser, par leurs actions, tout ce que Calvin a enseigné à ses sectateurs; en un mot, ils y vont pour les désoler, avec d'autant plus de malice, qu'on a moins sujet d'attendre un pareil outrage de leur part. Les sacriléges des hérétiques ne pouvaient tout au plus qu'empêcher l'exercice de notre religion, au lieu que les mauvais catholiques travaillent à l'éteindre dans l'esprit.

Quel malheur, aimable Jésus, si, lorsque les chrétiens vont dans vos églises pour se nourrir de cette chair qui inspire la pureté et la modestie, pour s'abreuver de ce vin qui engendre les vierges, ils y trouvent, à la place de ces doux avantages, des objets qui réveillent les passions, qui allument dans leurs cœurs des feux impurs! Où faudra-t-il que vos élus se retirent désormais? Quoi! trouveront-ils partout ce monde qu'ils fuient? Seront-ils contraints, pour l'éviter, de s'interdire nos églises comme ils ont été obligés de renoncer au théâtre et de se bannir des assemblées? Les églises, dit saint Jean de Damas, sont comme des ports que Dieu a établis dans les villes : *Tanquam portus in mari, sic ecclesias in urbibus fixit Deus.* Aujourd'hui il n'y a plus de sûreté, même dans ces ports, et c'est en vain qu'on y vient chercher le calme après les agitations que causent les soucis et les affaires du monde. Que sert-il que l'entrée de nos églises soit fermée au démon, selon saint Cyprien, s'il nous y envoie des tentateurs plus dangereux qu'il ne le serait lui-même?

Nos immodesties dans les églises nous exposent aux reproches que Tertullien faisait aux païens : Vous nous punissez d'un crime dont vous êtes coupable; nous méprisons vos dieux, et ne les méprisez-vous pas vous-mêmes; ne faites-vous pas plus d'honneur aux statues des empereurs qu'aux statues de Jupiter? Si vos dieux voient les crimes qui se commettent dans vos temples, s'ils voient qu'on s'y donne des rendez-vous, que c'est là qu'on prend des mesures pour accomplir les adultères qu'on a projetés, contre qui pensez-vous qu'ils doivent être moins irrités, ou contre vous, ou contre nous? C'est ainsi que les religionnaires pourraient nous reprocher que nous avons tort de les accuser d'irréligion; ils pourraient vous dire que le christianisme n'est qu'un vain dehors, qu'un fourbe. En effet, disent-ils, vous croyez que Jésus-Christ est Dieu et homme tout à la fois, qu'il est le roi de la gloire, qu'il est votre maître, votre Juge, et vous le traitez si indignement? Si vous croyiez qu'il fût dans vos tabernacles, vous qui entendez si bien les règles du devoir et de la bienséance civile, vous qui êtes si réservé, je ne dis pas dans les palais des grands, mais dans la maison même de vos amis, si, dis-je, vous croyiez ce que vous nous dites, oseriez-vous manquer ainsi de respect à votre Dieu? Nous n'avons que du mépris pour vos sacrements, et ne nous apprenez-vous pas vous-mêmes à les mépriser? Quelle est votre injustice de nous traiter d'hérétiques, parce que nous n'avons point de foi pour la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, un des points qui nous divisent! Mais quelle est votre impiété, si vous en êtes persuadés! Ne devez-vous pas nous avouer franchement que cette présence réelle n'est qu'un songe? Et quand vous l'avouerez, vous ne nous direz rien que votre conduite ne nous ait déjà appris. Que diriez-vous, libertin, impie, vous qui faites gloire de tous ces désordres, si un calviniste vous faisait ces reproches; et s'il vous prouvait par là qu'il est en quelque façon plus orthodoxe que vous ne l'êtes, que répliqueriez-vous?

Les hérétiques sont semblables aux Juifs, qui ne voulaient pas reconnaître Jésus-Christ; les chrétiens qui lui manquent de respect, sont les soldats qui le reconnaissent en lui crachant au visage et en lui donnant des soufflets. Il y en a qui ne vont à l'église que pour être vus; témoin ces soins de s'habiller, de se parer pour aller à l'église : c'est comme si sainte Madeleine eût repris ses bijoux pour aller au crucifiement. Femmes chrétiennes, comment osez-vous paraître avec vos plus brillants atours dans nos églises, où vous avez reçu le baptême, où vous avez été revêtues de Jésus-Christ, où vous avez promis authentiquement d'avoir en horreur toutes les vanités du monde? Mais bien loin d'avoir honte d'y paraître dans cet état, la plupart des chrétiennes rougiraient d'y paraître autrement; elles n'iraient point dans nos églises si elles n'étaient parées; elles ne se parent que pour y aller; de sorte qu'elles s'en dispensent, lorsqu'elles n'ont pas eu le loisir de s'ajuster. *An saltatura ad ecclesiam pergis? an in ecclesia lasciviæ oblectamenta quæris?* Que prétendez-vous, femme libertine, avec ces ajustements et ces nudités? N'est-ce pas assez qu'on vous les souffre au bal et au théâtre? Quoi! l'autel même ne pourra pas être un asile contre les meurtres

que vous commettez par vos regards et par vos scandaleuses vanités? Quel malheur, mon divin Maître, si après nous être défendus des piéges du démon, les chrétiens, nos frères, nous en tendent de plus dangereux par leur luxe et leur peu de modestie ; si nous recevons le poison par les yeux au lieu même où nous venons chercher le remède! Saint Paul, dans cette vue, défend aux femmes de se montrer dévoilées dans les églises, à cause des anges, c'est-à-dire des âmes chastes et pures qui y prient avec elles : *Ideo debet mulier velamen habere supra caput suum propter angelos;* c'est-à-dire, remarquent saint Ambroise, saint Anselme, saint Thomas, *propter episcopos et sacerdotes.* C'est pour cela, ajoute le même apôtre, que leurs cheveux font une partie de leur gloire, et que la nature les leur a donnés en effet pour leur servir de voile. Quel abus n'en fait-on pas aujourd'hui?

Que doit-on juger d'une personne qui ose s'occuper de galanterie dans l'église? Que fera-t-elle dans le secret, et lorsqu'elle n'aura pour témoins de ses actions que les complices de ses crimes?

DU SCANDALE.

Dieu ne pardonne point un larcin, même d'une somme assez légère, qu'on ne l'ait rendue, quoiqu'il ne fasse aucun cas de cette somme, non plus que d'une somme plus considérable. Vous avez ôté la réputation à votre frère ; il n'est point de pardon pour vous, que vous ne lui ayez restitué un bien si fragile et si mince en apparence. Que sera-ce d'avoir ravi l'innocence, la chasteté, la grâce à votre frère, d'avoir, par votre scandale, fait perdre à Jésus-Christ cette âme qui est le prix de son sang?

Dieu vous demandera compte de l'âme de votre prochain, si vous ne l'avez pas instruit, si vous ne l'avez pas nourri, si vous ne l'avez pas secouru, si vous ne l'avez pas corrigé : que sera-ce si vous l'avez perverti, si vous l'avez damné? Un mauvais livre prêté, une peinture lascive exposée, un discours impur, impie, médisant, une parure peu modeste scandalise le prochain : comment réparer ce mal? Votre frère périt, il se damne : qui en répondra à Dieu?

Le mauvais riche, un damné, prie qu'on donne avis à ses frères de son malheur, il tâche de les sauver ; et nous travaillons à perdre nos frères.

Un mot, un conte, un regard, un geste, moins encore, le silence même est comme une étincelle qui pénètre jusque dans l'âme de votre prochain, et qui allume un incendie que vous ne pourrez jamais éteindre. C'est ainsi que brûla le magnifique temple de Jérusalem, l'ouvrage de tant de rois, le plus grand, le plus riche, le plus superbe bâtiment que la piété des hommes ait jamais élevé à la majesté de Dieu ; oui, c'est par une étincelle que le feu consuma cet auguste sanctuaire. Un misérable soldat qui, dans l'assaut que Tite avait donné à Jérusalem, était monté sur la tour nommée Antonia, jeta une torche ardente contre ce temple ; le feu s'y attacha d'abord avec tant d'opiniâtreté, qu'il fut impossible de l'éteindre. Les Juifs n'oublièrent rien pour sauver leur temple, l'empereur y fit travailler en vain toute l'armée, on épuisa les ruisseaux et les fontaines pour arrêter les flammes qu'une lumière légère avait allumées ; tout le temple fut réduit en cendres sans qu'on pût mettre d'obstacle au progrès de l'incendie. Voilà l'image des maux que le scandale porte dans une âme. Cette âme ornée de la grâce, des dons du Saint-Esprit, cette âme choisie de Dieu pour être son temple, n'a pas plutôt reçu par les yeux, par les oreilles cette étincelle du feu impur, qu'il s'allume dans son cœur des flammes qu'on ne peut étouffer ; ni les sacrements, ni les prédications, ni les sages conseils d'un ami, ni ses bons exemples ne pourront jamais ramener cette âme que vous aurez mise dans la voix de perdition.

Jésus-Christ n'a point de plus grand ennemi que le scandaleux : c'est contre lui qu'il bâtit des places de sûreté, pour mettre à couvert la fleur de ses troupes et l'élite de ses sujets ; ces places sont les maisons religieuses, dont le scandale ne peut approcher.

Les pécheurs ordinaires sont des enfants désobéissants qui manquent à leur devoir ; mais le scandaleux qui porte les autres au péché, ou qui les détourne du bien par ses discours et par ses exemples, le scandaleux est l'ennemi capital de Jésus-Christ.

On peut juger de la haine que le Sauveur porte au scandaleux par la passion qu'il a de sauver les hommes, par tout ce qu'il fait pour leur salut, par la joie que lui donne la conversion d'un pécheur. On peut encore se faire une idée de cette haine en la comparant à la colère qu'un père tendre et passionné conçoit contre un étranger qui lui a débauché son fils, qui l'a séduit, qui a renversé, par des conseils pernicieux tout ce que les soins paternels, tout ce qu'une éducation laborieuse avaient pu lui inspirer et d'honneur et de vertu, qui a porté ce fils à se révolter contre son père, qui a obligé ce père à punir ce fils avec rigueur, à le déshériter, à le désavouer.

DE LA VAINE GLOIRE.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus méprisable que la vaine gloire, il faut avouer néanmoins que ce n'est pas un ennemi à mépriser. On a dit cent fois que c'est un bien plus fragile que le verre ; mais contre ce verre si fragile les vertus les mieux établies vont briser, tous les jours, comme contre l'écueil le plus redoutable. La vaine gloire ne ressemble que trop au vent, auquel on l'a si souvent comparée, parce qu'étant la chose la plus mince et la plus légère, elle ne laisse pas d'ébranler les plus fermes édifices, et de déraciner les plus hauts cèdres. On peut dire que de tous les vices il n'en est aucun qui ait tant arrêté d'âmes dans le chemin de la piété, aucun qui de la plus haute perfection en ait tant replongé dans la tiédeur et même dans le désordre. Les autres vices ne com-

battent qu'une vertu, celui-ci les attaque toutes; et ce qui lui est particulier, c'est qu'au lieu de s'affaiblir à mesure qu'elles deviennent plus fortes, il se fortifie lui-même en quelque sorte avec elles : jamais en effet les hommes ne sont plus exposés à la vaine gloire, que lorsqu'ils ont un mérite véritable.

La nécessité d'obéir peut être adoucie en plusieurs manières : soit par l'usage que fait de son autorité celui qui commande, soit par les avantages que trouve dans l'obéissance celui qui obéit. Il n'est presque pas de pouvoir plus absolu que le pouvoir d'un père sur ses enfants; un père cependant use de son pouvoir avec tant d'amour, que les enfants sentent à peine le joug qu'ils portent, pour peu qu'ils soient dociles, qu'ils soient bien nés. Ce père exerce un empire bien plus rigoureux sur ses domestiques, et néanmoins ils s'y soumettent sans répugnance, dans la vue du salaire dont on est convenu avec eux. Mais il faut avouer que la dépendance est un état bien rude, lorsque celui qui peut commander exige les services les plus pénibles, et que celui qui doit obéir ne peut espérer aucune récompense de ses services. C'est, messieurs, la malheureuse condition où sont réduits tous les esclaves, et c'est la condition à laquelle se réduisent eux-mêmes volontairement tous ceux qui se laissent séduire par le désir de la vaine gloire; ils se dévouent à un maître avare, à un maître dur, qui exige beaucoup d'eux, et qui ne leur donne jamais rien.

Le monde est une troupe d'enfants, qui savent à peine discerner le bien du mal : c'est un amas confus de personnes de divers caractères, de divers goûts ; de personnes dont la plupart n'ont ni science, ni vertu, ni conduite, ni jugement. L'un est aveuglé par son orgueil, l'autre par son avarice ; l'ambition a renversé l'esprit de celui-ci, la volupté a abruti celui-là; à peine trouve-t-on dans quelqu'un d'eux quelque ombre de véritable raison; ce sont tous des insensés qui se croient sages, et dont chacun se juge capable de gouverner les autres, quoique presque aucun ne sache se conduire lui-même.

La vaine gloire est un monstre à plusieurs têtes, dont chacune a sa figure différente, et son mouvement particulier; mais ces têtes sont toutes bizarres dans leurs figures, et leurs mouvements varient au moindre vent : c'est un tyran susceptible de toutes sortes de vices, d'impiété, de colère, d'injustice, d'envie, de dureté; un tyran qui s'aime beaucoup soi-même, et qui n'aime que soi-même. Quel aveuglement de s'empresser pour avoir les suffrages de ces enfants, de ces insensés! Quelle honte dans un chrétien de faire consister toute sa gloire à recevoir des louanges de ce monstre, de ce tyran, de ce juge aveugle, inconstant, vicieux, que Jésus-Christ a si solennellement condamné, et qui a condamné si injustement Jésus-Christ.

Quel projet, pour acquérir de la gloire, de vouloir contenter un si grand nombre de personnes, dont à peine vous en trouverez deux qui aient les mêmes sentiments, dont à peine vous en trouverez une seule qui ait des sentiments raisonnables! Quand vous ne songeriez à plaire qu'à un seul homme, votre situation ne laisserait pas d'être à plaindre; car enfin ce désir vous exposerait à mille soins, à mille fatigues, à mille gênes de corps et d'esprit. Il faut étudier les sentiments, les inclinations de cet homme, il faut se conformer à son humeur, essuyer ses chagrins, supporter ses faiblesses, dissimuler ses emportements, se régler sur sa conduite, quelque déréglée qu'elle puisse être, sacrifier son loisir, ses biens, sa liberté et quelquefois même sa vie.

Mon Dieu, est-il quelque homme sur la terre qui puisse mériter tant de contrainte de la part d'un autre homme? En est-il un seul qui puisse nous payer d'un aussi grand sacrifice? Non, Seigneur, il n'y a que vous qui en soyez digne, il n'y a que vous qui puissiez nous en récompenser dignement.

Si une femme est occupée du désir d'être agréable, toute sa vie ne se passera-t-elle pas dans une sollicitude continuelle? Que ne fait-elle point, que ne souffre-t-elle pas pour conserver je ne sais quelle beauté, qu'elle croit nécessaire à son dessein? Pour entretenir les grâces que la nature lui a données, il y a des précautions à prendre dans tous les temps, dans toutes les saisons : elle les prend, quelque pénibles, quelque douloureuses, quelque contraires qu'elles soient à ses plaisirs et à ses autres inclinations. S'il faut s'habiller, c'est une affaire; que dis-je, une affaire : c'est quatre ou cinq heures de supplice et de torture : car quelles cruautés n'exerce-t-on point sur ce corps, sur cette tête, sur ces cheveux, avant que tout soit au gré de la vanité? Jamais elle ne passe plus mal son temps que lorsqu'elle est dans quelque compagnie où le reste du monde se livre à la joie. Elle ne songe qu'à se faire remarquer, tantôt par ses paroles, et tantôt par ses actions ; il faut plaire, et à cette personne enjouée qu'un trop grand sérieux pourrait rebuter, et à cette personne austère qui se scandaliserait de trop d'enjouement; il faut affecter de la vertu dans les sentiments, de la douceur dans le caractère, de la délicatesse dans l'esprit, et surtout beaucoup de naïveté et d'éloignement de toute sorte d'affectation. C'est une machine que son corps, dont il faut étudier tous les mouvements, pour la faire aller au gré de tous les spectateurs; il y a des ménagements à observer pour la voix, il y en a pour la bouche, pour les yeux, pour les bras, pour cent autres petits soins que j'ignore, et que je veux bien ignorer toujours. Quoi qu'il en soit, elle est étrangement occupée, et il ne faut pas s'étonner si tant de soucis lui ôtent toute liberté et tout sentiment de plaisir. Je voudrais que vous vissiez dans quel état est son cœur au retour d'une assemblée pour laquelle elle s'était préparée durant tout un jour, et où elle s'était rendue pleine des plus belles espé-

rances : les choses ne sont point allées comme on l'espérait, on n'a point dansé à l'ordinaire, on ne s'est point trouvé d'humeur de parler, on n'a pas été heureux dans les reparties, on s'est embarrassé dans un discours, on s'attendait à recevoir plus d'honneur, plus d'amitié de quelque personne ; une autre a attiré tous les regards et toutes les complaisances ; c'est un chagrin, c'est une amertume qu'on emporte chez soi, et dont les domestiques ne se ressentent ordinairement que trop. Un seul regard, un des cheveux de l'épouse sainte, c'est-à-dire une bonne pensée, un bon désir suffit pour lui gagner le cœur de Dieu, pour lui attirer de la part de toute la cour céleste des regards de complaisance, des applaudissements : *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui, in uno oculorum tuorum;* mais pour se faire aimer ou considérer du monde, il faut bien d'autres soins et d'autres fatigues.

Les hypocrites sont misérables, et ils sont néanmoins indignes de toute compassion ; ils sont misérables sans doute, puisqu'ils sentent toutes les épines de la croix sans pouvoir espérer d'en goûter les fruits, puisqu'ils renoncent à la sainteté après avoir fait tous les frais qui en détournent les autres, puisqu'ils vont en enfer par la voie étroite, par la voie qui conduit au ciel. Mais encore une fois, tout misérables qu'ils sont, ils ne méritent aucune pitié, puisqu'en embrassant volontairement tout ce qu'il y a de plus rebutant dans la vertu, ils semblent ne haïr en elle que ce qu'elle a de plus aimable, ils semblent se vouloir retrancher toutes les douceurs qu'y trouvent les autres au travers des difficultés dont elle est environnée.

On fait beaucoup plus pour la vaine gloire que pour son salut, et je ne sais si la plupart de ceux mêmes qui vivent chrétiennement ne jugeraient point le salut entièrement impossible, s'il fallait s'assujettir à tout ce qu'ordonne la vanité. Je ne parle point ici des scribes et des pharisiens : tout le monde sait que ces faux dévots se consumaient de pénitences et qu'ils donnaient aux pauvres la dîme de tous leurs biens.

Vous prétendez que le monde vous admire ; et ne savez-vous pas que les gens qui se piquent de savoir n'admirent rien, et que les simples ne louent pas même les choses les plus dignes d'admiration, parce qu'elles sont au-dessus d'eux, et qu'ils n'y peuvent rien voir qui les frappe ? De plus, ce qui vous paraît le plus admirable en vous ne paraît que très-médiocre aux yeux de quiconque vous connaît. Il est peu de gens qui ne croient avoir autant d'esprit, autant de vertu, autant d'agrément que vous en avez. Ils se trompent, je le veux, mais ils disent au contraire que c'est vous qui vous flattez. De quelque part que soit l'erreur, du moins est-il certain que de part et d'autre on est bien éloigné de s'admirer.

Vous me direz peut-être que vous avez lieu d'être content du fruit de vos peines, puisqu'on vous loue en effet, et qu'on vous donne toutes les marques d'une estime extraordinaire. Hélas ! pourquoi prenez-vous plaisir à vous séduire ainsi vous-même ? Faites un peu plus de réflexion sur ce qui se passe dans la vie, et vous trouverez que vous ne recevez que de très-peu de gens ces grandes démonstrations d'estime, et qu'elles ne marquent point autant d'estime que vous vous l'imaginez ; vous trouverez que ces louanges extraordinaires sont des louanges qu'on a données cent fois, des louanges que vous donnez vous-même tous les jours à des personnes dont vous faites assez peu de cas. Qui ne loue-t-on point aujourd'hui, soit pour s'attirer des louanges réciproques, soit pour s'insinuer dans les esprits, que l'on sait être presque tous susceptibles de flatterie ? Avez-vous ouï louer, en leur présence, beaucoup de personnes de qui on n'ait pas dit cent choses désavantageuses, quand on a eu la liberté de dire ce qu'on pensait ? Ne suis-je pas le plus insensé de tous les hommes, si je crois être le seul qu'on loue de bonne foi, le seul qu'on ne blâme point en son absence, le seul de qui on dise sincèrement ce qu'on ne dit aux autres que par raillerie, ou tout au plus pour s'acquitter d'un devoir de civilité, que la coutume a presque rendu nécessaire ?

Voulez-vous savoir ce que vous pouvez attendre de ceux à qui vous tâchez de plaire ? Voyez ce que les autres ont gagné auprès de vous : vous n'êtes pas le seul affamé de vaine gloire, presque tout le monde court après le même fantôme. Avouez que si vous n'aviez obtenu jusqu'ici, de ceux qui vous environnent, qu'autant d'estime que vous leur en aviez donné, il était bien peu nécessaire de prendre tous les soins que vous avez pris. Or sachez que c'est tout au plus la même chose, que c'est beaucoup si vous êtes dans l'esprit des autres ce qu'ils sont eux-mêmes dans votre esprit.

Nous croyons donner dans toutes les rencontres des preuves d'un mérite singulier ; mais croyez-moi, c'est que nous estimons beaucoup ce que nous faisons. Combien de gens médiocres en tout se persuadent qu'ils ne font rien qui n'ait un caractère particulier d'excellence, et qu'il n'est pas jusqu'au moindre mouvement de leur corps qui ne les distingue du commun des hommes ? De plus, croyez-vous qu'on prenne garde à ce que vous faites pour vous faire remarquer ? Ignorez-vous que chacun ne pense qu'à soi et ne s'occupe que de soi-même, que tel, que vous croyez spectateur, joue son rôle de son côté et croit que vous le considérez ? Quel sujet de risée ne donnons-nous pas au démon ? Il arrive souvent que dans toute une assemblée nul ne prend garde à ce que les autres font, quoique en particulier chacun se persuade qu'il attire tous les regards, et que dans cette pensée il n'y ait personne qui ne tâche de briller sur la scène, qui ne fasse mille efforts pour arrêter les yeux de ses prétendus admirateurs. Si enfin on s'aperçoit de vos actions, il est bien dangereux qu'on ne s'aperçoive aussi du motif qui vous fait agir. Il est difficile de couvrir longtemps un grand

désir de plaire, on n'est pas toujours sur ses gardes : la passion a mille issues secrètes par lesquelles elle se produit malgré nous et lorsque nous y pensons le moins. Or vous savez le mépris qu'on a pour tous ceux qui veulent être loués, et qui n'ont point d'autre vue que de s'attirer des louanges. Il est étrange, et il est vrai cependant, que pour ne déplaire pas au monde, il faut lui cacher le dessein qu'on a de lui plaire : il ne considère que ceux qui semblent l'oublier dans ce qu'ils font ; vous avez beau travailler pour lui, s'il pénètre vos vues, il se croit quitte de tout ce qu'il pourrait vous devoir pour vos services.

Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis. Qu'il est triste que des personnes si sages, si régulières, si réservées, qui auront évité jusqu'aux soupçons, qui selon toutes les apparences devraient être chargées de richesses spirituelles, *viri divitiarum*, qu'il est triste que ces sortes de personnes se trouvent à la mort les mains vides de bonnes œuvres ! pas une action sainte, pas une intention droite ou entièrement pure ; l'amour de la gloire aura tout enlevé, ou tout corrompu. Mais quelle sera leur confusion au jour du jugement, lorsque Dieu découvrira leur honte et leur folie à toute la terre, lorsque les véritables saints prendront leur place à la droite du Sauveur ! Cet homme qui a vécu dans une si grande réputation de justice et d'intégrité se verra au nombre des voleurs, cette femme si délicate sur tout ce qui regarde la pudeur, se trouvera confondue avec les femmes prostituées. Quoi ! Seigneur, vous n'appelez point ces personnes qui ont vécu avec tant d'honneur et de probité, qui ont toujours été irréprochables dans leur conduite, qui n'ont jamais donné occasion aux plus légers discours, qu'on a proposées comme des modèles de ce qu'on appelait honnêtes gens dans le monde? *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam.* Ces faux sages, dira Jésus-Christ ont déjà reçu leur récompense dans l'autre vie : ils n'ont eu en vue que l'honneur, qu'une frivole réputation, qu'ils ont regardée comme le souverain bien ; comme je n'ai point eu de part à tous leurs travaux, ils n'en doivent pas prétendre à mon royaume, *receperunt mercedem suam.*

Le démon tâche de corrompre par la vaine gloire les bonnes œuvres qu'il n'a pu empêcher. Ainsi Pharaon ne pouvant rendre stériles les femmes juives, faisait-il étouffer leurs enfants à leur naissance, ou du moins dès qu'ils paraissaient. La mauvaise intention est comme ces accoucheuses qui faisaient mourir les enfants en même temps qu'elles les tiraient du sein de leurs mères ; la vaine gloire est comme ces satellites qui noyaient ceux qui avaient échappé aux accoucheuses égyptiennes, dès qu'ils les avaient découverts. Voilà pourquoi il les faut cacher, comme fit la mère de Moïse : *Quæ concepit et peperit filium, et videns eum elegantem, abscondit eum.*

Nos victoires sont des armes dont le démon se sert pour nous vaincre, il en prend occasion de nous inspirer de l'orgueil. On travaille beaucoup, on ne gagne rien, on perd tout, on devient esclave du monde : un esclave travaille sans relâche, tout le fruit de sa peine est à son maître. On court après de la fumée qui se dissipe dans l'air, on abandonne des trésors qu'on avait entre les mains. On s'empresse pour plaire aux hommes et à Dieu ; on ne plaît pas néanmoins à ceux-là, et on déplaît à celui-ci : on peut dire que c'est là l'écueil où ont échoué le salut et la sanctification de bien des hommes et de bien des femmes. On passe la vie inutilement, lorsqu'on ne pense qu'à plaire au monde : on est la moitié du jour à se parer et à s'habiller, on fait pour le monde tout ce qu'ont fait les saints pour Dieu : on perd le fruit de ses peines ; non-seulement on n'a pas les adoucissements qu'ils ont eus, on éprouve même les chagrins les plus vifs, les inquiétudes les plus amères, parce que le monde est tout composé de caractères bizarres, opposés entre eux, inquiets, incommodes, fâcheux. Pour mériter l'estime du monde, on se sert en quelque sorte de Dieu même, lorsqu'on publie ses grâces pour se faire une vaine réputation. On se glorifie en faisant le mal ; est-il fait ? On en rougit : on a honte au contraire de faire le bien, et on en tire vanité quand on l'a fait.

Il est étrange que Dieu paie si exactement et si libéralement tout ce qu'on ne fait que pour lui, et qu'on se mette si peu en peine de ne plaire qu'à lui. Le monde au contraire ne paie point, dès qu'il s'aperçoit qu'on travaille pour lui : n'est-il donc pas encore plus étrange que chacun s'empresse à le satisfaire, et qu'on le choisisse en quelque sorte pour le juge de tout le bien qu'on fait ? Le joug du Seigneur serait insupportable, s'il exigeait tout ce qu'on fait pour le monde.

On surmonte, on affaiblit tous les autres ennemis par la pratique des vertus ; et c'est par là même que la vaine gloire se fortifie.

Eh quoi ! ne sera-ce jamais assez pour moi d'avoir Dieu et tout le ciel pour témoins de mes actions ? Ne serai-je pas content si avec les trois personnes divines, si avec la mère de Dieu, si avec tous les anges et tous les saints, il n'entre encore sur le théâtre où je veux me produire une troupe de misérables aveugles ?

Que toute la terre me blâme, disait un ancien, pourvu que Caton me loue : je n'aurai pas de peine à me consoler du jugement de tout le reste du monde, quand j'aurai Caton pour moi.

Le monde est plein de gens qui consentent à être trompés. Voyez ce que les autres ont gagné auprès de vous, et quelle estime vous en avez conçue : avez-vous seulement pensé à eux ? Avez-vous fait réflexion à leurs actions, à leurs paroles? Tout le monde est acteur sur cette scène, et si quelqu'un jette les yeux sur celui qui l'approche, c'est pour le censurer, pour en médire, pour envier ses succès. Cet homme dont vous recherchez l'estime pense dans le même temps à

gagner la vôtre. On s'aveugle sur le bien, on ne s'en aperçoit pas. Vous vous figurez que chacun pense à vous, parle de vous, et personne n'y pense. Imaginez-vous qu'il est peu de gens qui ne s'estiment pour le moins autant que vous vous estimez vous-mêmes, et que par conséquent ils sont bien éloignés de vous admirer.

Il faut édifier les autres, j'en conviens; mais outre qu'il le faut faire par zèle pour la gloire de Dieu, et par un zèle bien pur, il leur faut cacher tout ce qu'on n'est pas obligé de faire en leur présence : il faut imiter Jésus-Christ qui se détacha de la terre à la vue de ses disciples, mais qui d'abord après se couvrit d'un nuage pour leur dérober la vue de son triomphe.

DES GRANDS.

Pour les commodités de la vie, les grands ne diffèrent guère des personnes d'une condition médiocre; la coutume, l'usage rendent ceux-là insensibles à ce qu'ils ont de plus. La plupart languissent dans l'oisiveté, quoique le travail dût leur être plus agréable; cette oisiveté leur fait sentir la cessation des plaisirs qui ne peuvent être continuels; peut-être qu'elle prépare des moments à la grâce : elle leur donne du moins le loisir de faire des réflexions sur la vanité des plaisirs passés dont il ne leur reste rien.

La condition des grands les rend plus capables que les autres de concevoir du mépris pour la vie : comme ils se voient au-dessus de tout, et au plus haut point de la félicité humaine, ils ne peuvent attribuer le vide qu'ils sentent dans leur cœur qu'à l'insuffisance des créatures, qu'à l'impossibilité où elles sont de le remplir,

Ils ont ordinairement beaucoup de courage, et par cet endroit ils sont plus propres pour la vie sainte et parfaite, qui demande une âme héroïque. Il est vrai qu'ils ont en un sens plus de liberté, mais d'ailleurs ils ont beaucoup plus de contrainte : les affaires, les besoins assujettissent les rois mêmes à mille égards gênants; et tous ceux qui sont au-dessous des souverains, à mesure qu'ils les approchent d'avantage, sont obligés à des assiduités et à des complaisances qui leur laissent bien peu de liberté. De plus, le soin de leur réputation est une nouvelle gêne pour eux. Rien de ce qu'ils font ne peut être secret, leur propre grandeur les découvre à tout le monde; ils ont trop de gens attachés à leurs personnes pour dérober au reste des hommes la connaissance de leurs actions.

Ils ont plus d'obligation de faire le bien que les autres, parce qu'ils ont plus reçu de Dieu. Quoiqu'ils aient la même nature, qu'ils soient sortis du même limon que le reste des hommes, ils ont ordinairement plus d'éducation, plus de lumières, et leur exemple beaucoup plus de pouvoir.

Leur grandeur les expose à un grand péril, en les exposant à la flatterie. On n'ose leur dire la vérité, les prédicateurs mêmes sont obligés de garder de grandes mesures en leur présence, soit par le respect que Dieu veut qu'on ait pour leurs personnes, soit que, comme ils sont examinés et connus de tout le monde, pour peu qu'on marque leurs défauts, chacun s'aperçoit que c'est à eux qu'on parle, sujet pour les grands d'une étrange confusion, moyen plus propre à les aigrir qu'à les convertir.

On a raison de craindre d'attaquer les défauts de ces sortes de gens, parce qu'il est certain qu'on risque, en le faisant, de perdre leurs bonnes grâces. Ils sont peu accoutumés aux répréhensions, et on s'expose en les irritant, en réveillant leur orgueil, à leur faire plus de mal qu'on ne leur peut faire de bien.

Il n'y a personne de qui l'on parle si librement, de qui l'on parle tant, j'ose dire à qui on fasse tant d'injustice : on peut ajouter qu'ils n'ont de partisans qu'autant qu'ils peuvent faire d'heureux, mais qu'à mesure qu'ils en font, ils se donnent autant d'ennemis qu'il y a de prétendants frustrés, qu'ils sont souvent haïs par ceux mêmes qui reçoivent leurs grâces lorsqu'ils n'en attendent pas de nouvelles. Pourquoi ? Parce que l'intérêt de ceux-ci ne les soutenant plus, ils cessent de faire ce qu'ils ne faisaient que par le mouvement de cette passion. On fait des crimes aux grands de ce qu'on pardonnerait à tout autre.

Je n'ai jamais bien pu juger de ces maîtres de la terre sur le rapport d'autrui, tant j'ai trouvé les sentiments non-seulement partagés, mais entièrement opposés sur leurs personnes. Il n'est point d'hommes qu'on juge avec tant de rigueur, ni même avec tant d'injustice. Tout le monde cherche à leur plaire, et à peine peuvent-ils plaire à personne, quoi qu'ils fassent : s'ils se familiarisent, on les accuse de ne savoir pas tenir leur rang; s'ils sont graves et sérieux, ils passent pour des superbes. Je ne les vois loués dans leurs Etats que par ceux qui ont part aux affaires ou qui les servent, et qui pensent qu'il leur revient quelque gloire des vertus de leurs maîtres, et qu'au contraire ce serait pour eux une honte de servir un maître vicieux. Chez les étrangers je ne les vois loués que par leurs sujets, parce qu'on a coutume de reprocher à ceux-ci les vices de leurs princes, comme s'ils en étaient eux-mêmes coupables.

La flatterie assiége les grands de telle sorte, qu'ils meurent pour la plupart avec tous leurs défauts naturels, et avec les vices qu'ils ont contractés par le mauvais exemple, la coutume, et la pente que la nature nous donne pour le mal. De là vient que, quoiqu'il y en ait qui aient de grandes qualités, il en est peu qui n'aient des faiblesses pitoyables : il ne faut, pour en être convaincu, que consulter ce qu'on écrit d'eux après leur mort. Je dis qu'il en est peu, parce qu'on en trouve quelquefois qui, ayant été exercés dans leur jeunesse par la Providence, se sont instruits dans l'adversité : le dérangement de leur fortune a coutume d'éloigner d'eux la plupart des flatteurs qui les

corrompent : parce qu'on en voit d'autres qui, ayant été formés dès leurs plus tendres années à une grande piété, ont appris à s'examiner souvent eux-mêmes devant Dieu, à se censurer, et à chercher dans leurs cœurs les vices de leurs actions, à opposer le jugement de Dieu au jugement de leur propre conscience, au jugement ou plutôt aux discours flatteurs de leurs courtisans. Voilà pourquoi les grands doivent se défier de toutes les louanges qu'on leur donne, s'examiner continuellement eux-mêmes sur les exemples des saints, sur les livres qui enseignent à bien vivre ; il faut qu'ils soient leurs propres censeurs, qu'ils cherchent en eux-mêmes ce que les autres y voient et ce qu'on leur cache, qu'ils se comparent avec les plus petits, et qu'ils se ressouviennent que ce qu'ils trouvent à blâmer dans la conduite des autres est encore plus blâmable en eux, et qu'il est en effet plus blâmé.

Ce n'est que pendant la jeunesse qu'on leur ose dire la vérité ; encore leur malheur veut quelquefois qu'ils tombent entre les mains de personnes intéressées, qui font des projets pour l'avenir, qui se promettent une faveur qu'ils croient mériter par leur complaisance aveugle.

Rien ne s'oppose aux grands ; et, quoique la vertu soit intrépide, qu'elle ne redoute point leur pouvoir, qu'elle ose se déclarer contre le vice, qu'elle ne soit point effrayée par les tourments, qu'elle soit toujours prête à crier par la bouche d'un saint Jean : *Non licet, non licet*, cependant la prudence la rend souvent aussi muette que la crainte rend le vice timide : elle appréhende d'augmenter le feu en le voulant éteindre. Plût à Dieu que nous eussions moins d'exemples de cette vérité ; plût à Dieu que les maux qui nous ont été causés par la rigueur dont on a usé pour ramener les princes de leurs désordres, se fussent arrêtés à leurs personnes ou à leur siècle !

Les grands sont les seuls qui peuvent faire régner Dieu, et ils le doivent, parce qu'étant ses ministres, s'ils en agissent autrement, ils commettent le même crime que ces gouverneurs de province qui, étant envoyés pour faire observer les ordres de leur souverain, semparent des esprits ou par l'artifice, ou par la force, exercent une espèce de tyrannie, se rendent redoutables à leur maître, et ne font plus de cas des ordres qui viennent de sa part.

Les ministres et les domestiques qui portent les grands au mal seront punis sévèrement, comme ceux qui jetèrent les trois enfants dans la fournaise, et comme les Chaldéens qui avaient engagé Nabuchodonosor à cette cruauté. Une peine semblable devint le partage de ceux qui avaient forcé Balthazar à exposer Daniel aux lions. Les domestiques, à force de soumissions et de complaisances, se rendent maîtres de l'esprit des grands, qui, par là, deviennent insensiblement esclaves de leurs serviteurs ; de sorte que ceux-ci, qui sont souvent méchants et intéressés, font faire des crimes à leurs maîtres, et se font ainsi, en quelque manière, payer des attentats qu'ils commettent eux-mêmes pour leur obéir.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

On ne donne pas l'idée de l'état religieux quand on nous parle des douceurs et des délices qu'on y trouve, on représente la religion comme un paradis terrestre. Je pense, au contraire, que tout l'avantage de l'état religieux consiste à souffrir; pour moi, je le regarde comme le purgatoire, le lieu où l'on souffre beaucoup et où l'on espère encore plus. Ce que l'on y souffre purifie et fait par là le fondement de l'espérance : voilà pourquoi on souhaite d'y être, c'est un lieu de sûreté où l'on n'a plus rien à craindre ni pour cette vie ni pour l'autre. La vie des gens du monde est une crainte continuelle, on y craint les saisons, les maladies, les ennemis, les disgrâces, la mort; on craint toutes ces calamités pour soi, on les craint pour les autres; un véritable religieux est à couvert des cruelles atteintes de tous ces maux; le plus redoutable, la mort même n'a plus rien de terrible pour lui. Quand anciennement un religieux mourait, on n'osait pas dire qu'il était mort, parce qu'on ne meurt pas deux fois : de là vient que ces victimes généreuses meurent sans peine, meurent avec joie, parce qu'elles ne ressentent pas deux fois les douleurs du trépas. N'est-ce pas en effet être mort que de vivre sans dépendre du corps ? Ce n'est pas la présence de l'âme qui fait la vie, c'est l'union qu'elle a avec le corps, c'est l'usage qu'elle fait du corps.

Je comprends comment nous pourrons être heureux dans le ciel, quoique nous n'y jouissions d'aucun des biens que les hommes possèdent sur la terre, puisque dès cette vie je trouve des personnes dépouillées de ces mêmes biens, dévouées même à toutes les austérités qu'inspire la plus généreuse pénitence, et qui néanmoins jouissent d'une parfaite félicité.

Les religieux qui, bien loin d'être détournés du dessein de quitter le monde par les travaux de la vie solitaire, choisissent les ordres les plus austères, doivent être bien parfaits par cette seule démarche ; ils ne fuient pas seulement les délices de la vie, ils cherchent encore la croix. Les autres pour la plupart sont portés par la haine du péché à renoncer à la terre, et l'amour des souffrances y porte ceux-ci; ceux-là renoncent aux plaisirs, ceux-ci trouvent leurs plaisirs dans les rigueurs de la pénitence.

Le caractère ordinaire de l'homme, c'est d'être bon avec les bons, méchant avec les méchants. Il faut une vertu toute particulière et un miracle de la grâce pour être bon au milieu des méchants ; mais être méchant parmi les bons, c'est l'effet visible d'un abandonnement entier de Dieu ; il faut, pour en venir là, être un démon.

L'âge détrompe presque tous les hommes de la vanité du monde, mais il produit trop tard ce changement : c'est après qu'ils se

sont usés au service de ce monde, qu'ils y ont pris des engagements qu'ils ne sauraient rompre; ceux qui se détrompent eux-mêmes par la raison sont bien plus sages et plus heureux.

Il y a plus de mérite d'abandonner ses espérances que ses possessions, parce que ce que l'on possède paraît toujours léger, paraît incapable de contenter, mais ce qu'on espère paraît grand et propre à remplir tous nos désirs.

Donner ce qu'on pourrait espérer, c'est donner à Dieu, en quelque sorte, ce qu'on n'a pas reçu de lui. Ce n'est proprement qu alors qu'on fait un don au Seigneur : on lui donne tout ce que le monde promet, et ce qu'il promet de combien n'est-il pas au-dessus de ce qu'il donne? Le sacrifice que fit Abraham a reçu bien plus d'éloges que l'obéissance de son fils.

Les enfants qui abandonnent leurs parents pour se donner à Dieu sont ceux qui les aiment le plus; il faut un Dieu pour leur tenir la place de leurs pères. Embrasser la profession des armes, passer dans une autre famille par un mariage, ce serait les abandonner par un motif humain : *Ut adhæreat uxori*: ceux-ci ne peuvent se résoudre à les quitter que pour Dieu. Cette jeune vierge ne peut pas toujours demeurer auprès de sa mère, il faut qu'elle sorte de la maison : nul homme n'est capable de la consoler de cet éloignement, il n'y a que Dieu seul.

Je m'étonne que les parents qui ont éprouvé les périls et la vanité du monde empêchent les enfants d'en sortir. Saint Paulin écrivant à son ami Sulpice Sévère qui, dans une de ses lettres l'avait loué de ce qu'il avait renoncé à tout, lui parle ainsi : Ne me dites pas qu'abandonner les biens de ce monde soit la perfection; ce n'est que le commencement de la carrière et non pas la fin. Un athlète n'est pas victorieux pour s'être dépouillé de ses habits, il s'est mis seulement en état de mieux combattre, il a seulement quitté ce qui était pour lui un obstacle à la victoire. Celui qui doit passer à la nage un fleuve rapide met bas ses vêtements; mais cette première action ne le porte pas à l'autre rivage, il faut qu'il se jette dans les flots, qu'il nage à force de bras, qu'il se mette hors d'haleine, qu'il fasse mille efforts pour rompre les vagues et fendre l'impétuosité des eaux agitées par les vents.

Je ressens une vraie douleur lorsque je vois des religieux apprendre l'orgueil dans l'école de l'humilité, des religieux qui, sous les ailes et sous la discipline d'un maître humble de cœur, deviennent plus insupportables, se montrent plus impatients dans le cloître qu'ils ne le seraient dans le siècle. Un renversement plus étrange encore, c'est que la plupart ne peuvent souffrir d'être méprisés dans la maison de Dieu, quoique dans leur propre maison ils n'eussent été que des objets de mépris; c'est que ceux qui n'avaient aucun rang dans le monde, où on cherche les honneurs, se font religieux pour être traités honorablement dans le lieu où on cherche les mépris.

Lorsque Elisée fut appelé par Elie pour aller vivre dans la solitude, il labourait la terre : avant de se retirer, il voulut égorger ses bœufs, et pour les faire cuire, il brûla sa charrue et il les distribua au peuple.

Ce qui rend une personne religieuse, c'est le vœu, mais ce qui fait une bonne religieuse, c'est son attachement, son amour pour tout ce qu'elle a voué. Vous serez religieux dès le moment que vous aurez fait les vœux de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance religieuse; mais vous ne serez bon religieux que lorsque vous aimerez tendrement ces vertus. Pourquoi? Parce qu'il n'y a que cet amour qui puisse vous porter à les pratiquer avec une exacte fidélité et avec une invincible constance. Une personne qui aime ses vœux fait son trésor de la pauvreté, ses délices de la chasteté, sa gloire de l'obéissance. Le vœu de pauvreté l'oblige à se contenter de peu, mais l'amour de cette vertu la porte jusqu'à vouloir être dépouillée de tout; le vœu de chasteté l'oblige à retrancher les plaisirs qui la corrompent, l'amour de cette vertu l'engage à embrasser toutes les austérités qui la conservent; enfin le vœu d'obéissance l'oblige à faire tout ce que le supérieur ordonne, et l'amour de l'obéissance à ne vouloir que ce qu'il veut. Voilà ce qui fait le vrai religieux.

Quand on aime la pauvreté, on fait, pour la conserver et pour l'augmenter, ce que font les avares pour conserver et pour augmenter leurs biens. Quand on aime la chasteté, on fait pour elle ce que fait dans le monde une femme délicate sur sa réputation, une femme idolâtre de sa beauté; que de soins! que de contraintes! que de tortures! Quand on aime l'obéissance, on est à peu près comme ceux qui aiment à commander; leur passion les aveugle et les porte souvent à exiger des choses injustes, parce qu'ils n'examinent rien, parce qu'ils ne consultent que leur volonté, parce qu'ils prétendent qu'elle doit être la seule règle qu'ils ont à consulter dans l'usage de leur pouvoir.

Ce n'est pas assez d'accomplir ses vœux avec une exacte fidélité, il le faut faire avec constance. Or tout ce qu'on fait avec peine, on ne le fait pas pour l'ordinaire longtemps; il n'y a que l'amour qui, rendant aisées les choses difficiles, engage à la constance.

Quelque engagement qu'ait pris un serviteur, s'il n'aime sa servitude, il ne fera jamais son devoir qu'imparfaitement. Les chaînes font les esclaves, mais c'est l'amour de ces chaînes qui les porte à nous bien servir.

Le désir de se dépouiller de tout conduit à la félicité parfaite, au lieu que le désir d'avoir n'y saurait conduire. La raison de cette différence, c'est que quelque amas de biens que vous ayez fait il en reste toujours plus à acquérir; au lieu qu'on vient bientôt à bout de tout ce qu'on possède, quand on veut véritablement s'en défaire.

Le bon religieux prévient les mauvaises pensées, en évitant tout ce qui peut les faire naître; le religieux parfait, en faisant ses efforts pour aller au devant d'elles, se remplit de saintes pensées, se mortifie. L'un refuse les plaisirs criminels; l'autre, en refusant les plaisirs même innocents, fait ses délices de la mortification.

On promet beaucoup en s'engageant à garder la pauvreté et la chasteté; mais on promet tout par le vœu d'obéissance, on ne sait à quoi on s'engage, ni à qui; peut-être que le supérieur sera imprudent, chagrin, qu'il aura de l'aversion pour moi, peut-être même de la haine : n'importe. Quand ce ne serait qu'à un seul homme, qu'à un ami, ce serait un terrible engagement, parce que cet homme, cet ami peut changer. C'est un étrange lien que le mariage, parce qu'on y engage sa liberté, parce qu'on la soumet aux caprices d un homme : mais cet homme on le connaît, on l'examine, on l'aime, on en est charmé; cependant, comme tous les autres, cet homme est sujet à changer de sentiments.

Une personne en qui le monde ne vit plus, ne conserve plus d'attachement pour les choses même nécessaires; qu'on les emprunte, qu'on les prenne, qu'on les dégrade, elle n'en sait aucun mauvais gré, elle les considère comme des biens communs, ou plutôt des biens qui ne lui appartiennent pas. De là vient qu'elle n'a rien de fermé, rien de caché, rien qui ne soit exposé à tout le monde.

Saint Grégoire de Nazianze dit, dans son Apologétique : Mes adversaires me reprochent ma pauvreté, mais ils ne voient pas qu'en elle je mets toutes mes richesses. Je ne sais quel effet elle produit dans les autres, pour moi je sens qu'elle m'enfle le courage, et qu'elle m'inspire une sorte d'orgueil et presque de l'arrogance.

La perfection de la chasteté consiste à n'être pas plus touché des objets animés que des objets inanimés. Il ne faut point s'arrêter qu'on ne soit parvenu à ce point. Il faut toujours avoir cent yeux ouverts, pour écarter tout ce qui pourrait donner la plus légère atteinte à cette fragile vertu

DE SAINT JEAN, L'AMI DE JESUS-CHRIST.

On peut dire qu'on est ami de quelqu'un, quand on en est aimé et qu'on l'aime; on peut dire qu'on en est aimé, quand on a part à tous ses biens; on peut dire qu'on l'aime, quand on prend part à tous ses maux. Voulez-vous savoir si votre ami vous aime véritablement? Jugez-en par la part qu'il vous donne à ses biens. Voulez-vous faire voir que vous l'aimez? On le connaîtra par la part que vous prendrez à ses disgrâces.

L'amitié, dit saint Isidore, n'est autre chose qu'un écho de volonté et d'amour qui se répondent l'un à l'autre.

Sur ces paroles de Jésus-Christ : *Mulier*, *ecce filius tuus*, quelques auteurs assurent que saint Jean est réellement fils de Marie, et que cette filiation n'est pas moins effective et ne lie pas moins saint Jean à Marie, que si elle avait pris sa source dans une véritable génération. Ces auteurs prétendent qu'il fut fait fils de Marie par les paroles de Jésus-Christ, à peu près comme le monde fut créé de rien par la parole éternelle; ils emploient encore la comparaison des paroles sacramentelles, et veulent que, comme le pain fut le corps du Sauveur, dès qu'il eut dit ces mots : Ceci est mon corps; ainsi Marie devint la mère de Jean d'une manière spéciale et réelle dans le moment que Jésus dit : *Fili*, *ecce mater tua.* S'il y a dans cette interprétation trop de subtilité, du moins ne saurait-on nier que ces paroles n'aient été en Jésus-Christ l'effet de l'amitié la plus tendre, et n'aient produit en Marie l'amour le plus ardent et le plus sincère envers saint Jean : de sorte que, selon les apparences, elle n'a jamais tant aimé personne après son Fils unique que saint Jean, parce que c'était un commandement, et que Jésus témoignait par là son inclination; parce que la sainte Vierge, dont le cœur suivait tous les mouvements du cœur de Jésus, ne pouvait manquer de se conformer à cette inclination. Mais pour juger de l'effet qu'eurent ces paroles, il ne faut qu'en pénétrer le sens. Représentez-vous le plus aimable de tous les hommes, sur le point de rendre l'âme et de laisser la plus chérie des mères dans la plus mortelle affliction qu'ait jamais ressentie une mère. C'est dans une si triste conjoncture que ce fils unique se tourne vers cette mère affligée, en lui adressant ces paroles : Mère justement attendrie, il faut enfin que je vous quitte, c'est un ordre que je ne puis plus longtemps différer d'exécuter, je n'ai plus qu'un moment à vivre, vous m'allez perdre; mais voilà le plus fidèle de mes amis, dans qui je vivrai encore après ma mort; si vous m'aimez, vous l'aimerez comme vous m'avez aimé, c'est l'unique chose que je vous demande en mourant : *Mulier*, *ecce filius tuus;* voilà votre fils, voilà un autre moi-même. Je souhaite que vous lui teniez lieu de mère. Et vous, mon fils, n'oubliez jamais que c'est là votre mère; je vous donne l'un à l'autre comme un gage de l'amour que j'ai pour tous deux. Mère tendre, je ne saurais mieux vous témoigner mon amour, qu'en vous laissant mon vrai ami; mon fils, je vous donne cette même mère pour dernier gage de mon amitié : soyez l'un pour l'autre ce que vous avez été pour moi, et ce que j'ai été pour vous. A quels retours d'amour cette recommandation n'engagea-t-elle point ces deux personnes! Quelle tendresse dans Marie pour un fils qu'elle avait reçu des mains de Jésus-Christ! quelle estime pour une vertu qui avait mérité toute l'estime de son Fils! quel crédit dans saint Jean auprès de cette mère puissante! quelle confiance, quelle familiarité! Par ces paroles : *Ecce filius tuus*, non-seulement Jésus-Christ donna saint Jean à sa mère, mais il se donna en quelque sorte soi-même en saint Jean; vous me trouverez dans le disciple bien-aimé, parce que je lui

laisse mon cœur, mon esprit, mes sentiments, mes vertus, mon attachement filial.

Il n'y a rien de si doux, mais aussi rien de si rare que la véritable amitié. Le nom de favori n'est pas à beaucoup près si honorable à saint Jean que le nom d'ami, c'est en même temps la raison et l'inclination qui font le choix de l'ami, c'est l'inclination et quelquefois la passion, je dis la passion aveugle, qui fait le favori.

Nous avons trop d'amour-propre pour avoir beaucoup d'amitié, les gens du monde en font un trafic, ils comptent l'amitié parmi les biens utiles et la mettent au même rang que leurs champs et leur argent. Nous trouvons dans Jésus-Christ tous les trésors de la science de Dieu, toute la béatitude de Dieu, nous y trouvons la divinité même : voilà les biens. De plus, la pauvreté, l'humiliation et la douleur l'ont accompagné jusqu'à la mort : voilà les maux. Jésus-Christ a fait part à saint Jean des premiers, saint Jean a pris part aux seconds. Pour rendre stable la béatitude à laquelle il l'avait associé sur le Tabor, il l'a rendu impassible dans la chaudière ; immortel, dit-on, dans le paradis terrestre, mais je le trouve encore plus heureux sur le sein de son divin maître.

Un homme qui ne craint pas Dieu ne saurait être bon ami, il faut choisir un homme qui, dans le cas qu'il cesse d'être ami, soit retenu par la charité chrétienne, et qui respecte assez ce frein pour n'oser se déclarer votre ennemi. Si vous êtes bon, vous deviendrez méchant avec un ami vicieux, et si vous êtes déjà corrompu, un homme de bien vous empêchera de vous corrompre davantage. Quoi qu'il en soit, si vous craignez de devenir meilleur, du moins votre ami ne vous forcera pas. Ayez un ami qui vous console chrétiennement, qui vous aide à calmer vos passions, qui vous fasse tirer du fruit de vos disgrâces, un ami dont le commerce vous rende de jour en jour plus sage et plus vertueux. Les amitiés que le libertinage ou la débauche a formées, ne sont jamais durables, elles sont sujettes à mille ruptures, à mille éclats ridicules, à mille querelles sanglantes. Peu de gens goûtent la douceur de l'amitié, parce qu'on s'attache à des amis peu capables de cette sorte de liaison, à des amis esclaves de leurs passions, à des amis remplis de vains désirs, attachés à leurs sentiments et à leurs intérêts, à des amis qui ne cherchent que la gloire et la réputation, qui sont prêts à tout sacrifier ou à leur vanité ou à leur avarice. Mais où trouver des gens qui aient toutes les qualités propres à nourrir l'amitié ? Jésus, vous êtes le seul et le véritable ami, vous prenez part à tous mes maux, vous vous en chargez, vous savez les changer en biens : vous m'écoutez avec bonté lorsque je vous raconte mes afflictions, et vous ne manquez jamais de les adoucir ; je vous trouve toujours, je vous trouve dans tous les lieux, vous ne vous éloignez jamais; et si je suis obligé de changer de séjour, je vous trouve où je vais ; jamais vous ne vous ennuyez de m'entendre, jamais vous ne vous lassez de me faire du bien ; je suis sûr d'être aimé si je vous aime ; mes biens ne sont rien pour vous, et en me communiquant les vôtres vous ne vous appauvrissez jamais ; quelque misérable que je sois, nul homme plus noble, plus ingénieux, plus saint même ne m'enlèvera votre amitié ; et la mort qui nous arrache à tous les autres amis, me doit réunir avec vous ; toutes les disgrâces de l'âge ou de la fortune ne peuvent vous détacher de moi, au contraire, je ne jouirai jamais de vous plus pleinement, vous ne serez jamais plus proche de moi, que lorsque tout conspirera à m'opprimer. Vous souffrez mes défauts avec une extrême patience, mes infidélités mêmes, mes ingratitudes ne vous blessent point tellement, que vous ne soyez toujours prêt à revenir, si je le veux. Saint Jérôme exprime ainsi la difficulté de chercher, de trouver, de conserver un ami : *Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur.* Cette troisième partie de sa proposition n'est vraie que parce qu'on n'a pas de bons amis; car ces amis délicats, qui se rebutent au moindre manquement d'égards, qui exigent des assiduités et une régularité incommode, quelques qualités qu'ils aient d'ailleurs, sont des gens qui s'aiment beaucoup eux-mêmes, et qui n'aiment guères qu'eux-mêmes. Nous avons dans Jésus-Christ un ami d'un caractère tout différent; on le trouve facilement, on le trouve partout, et il est aisé de conserver son amitié.

DE L'ETABLISSEMENT DE NOTRE RELIGION.

Rien ne prouve mieux la divinité que les effets produits par des causes qui n'ont pas par elles-mêmes la vertu de les produire, ou qui ont même une vertu toute contraire. Un rocher donne de l'eau, une baguette change les rivières en sang, le feu rafraîchit : c'est ainsi que Jésus-Christ a prouvé sa divinité en établissant sa loi. Echauffer sans feu, c'est un miracle; mais échauffer avec la glace, c'est un plus grand miracle. Se servir de l'ignorance pour combattre les savants, des vérités les plus dures et les plus incompréhensibles pour détruire des erreurs plausibles, des erreurs établies et conformes à la nature ; employer la mort pour se faire reconnaître pour un Dieu, le dépouillement, les supplices, la virginité pour multiplier ses disciples ; obliger des hommes qui se croyaient des dieux à se soumettre volontairement à un homme, à s'avouer ses esclaves, ses créatures ; obliger les plus orgueilleuses nations de la terre, les plus ennemies de la domination, à recevoir la loi de ce seul homme, les peuples du monde les plus éclairés à changer toutes leurs opinions, à suivre une doctrine nouvelle, à déclarer que jusqu'alors ils s'étaient tous trompés, qu'ils n'avaient été que des aveugles, leurs dieux des démons, leurs sages des insensés, leurs pères des réprouvés ; quelle révolution ! Quand, pour en venir à bout, on aurait employé les armes, la politique, l'éloquence, ce serait un prodige de valeur, un miracle de prudence, et un effet

d'une éloquence toute divine; mais c'est le miracle des miracles d'avoir fait ce changement avec des moyens qui, selon les règles ordinaires, étaient des obstacles à cette entreprise.

Les mauvais chrétiens manquent de foi, et ils ne le désavouent pas ; mais ils prétendent s'en excuser sur ce qu'ils manquent de raisons pour croire. De là vient qu'il n'est rien de si commun dans la bouche de plusieurs, que ce froid discours : Si j'avais vu un miracle, je serais un saint. *Gens perversa et adultera signum quærit :* Les méchants cherchent des miracles. Ce qu'il y a de plus étrange dans leur aveugle obstination, c'est que, quoiqu'ils en aient vu plusieurs, quoiqu'il s'en fasse à leurs yeux chaque jour, qu'ils en soient, pour ainsi dire environnés , ils ne laissent pas d'en chercher encore, comme les scribes et les pharisiens. Ces incrédules en voulurent voir dans le ciel, après en avoir vu sur la terre ; mais ni les morts ressuscités durant la vie du Sauveur, ni l'éclipse du soleil arrivée à sa mort, ne les rendirent fidèles : leur envie en devint plus forte, leur haine plus envenimée, l'une et l'autre alla jusqu'à la fureur, et leur infidélité resta la même. Ainsi en serait-il à l'égard de ceux qui vivent mal dans l'attente d'un miracle pour croire : *Neque, si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* On trouve toujours des prétextes pour combattre et pour décrier le miracle, jusqu'à dire que les démons sont chassés au nom des démons. Il en faudrait produire un qui fût à couvert de tous les traits de la calomnie. C'est l'établissement de notre religion : s'il est inutile auprès de ceux qui ne veulent pas croire, comme on ne peut guères rien espérer d'eux, du moins servira-t-il à nous confirmer dans notre croyance, à nous porter à vivre selon ce que nous croyons, à servir le Dieu qu'il faut servir, à le servir comme il doit être servi.

Toute action extraordinaire qui est au-dessus des forces de la nature est un miracle. Or, quoique tout soit également possible à Dieu, cependant à notre égard il y a des effets plus ou moins admirables. Les moins admirables, c'est lorsqu'il se fait simplement des choses supérieures aux forces de la nature, et à tous les moyens humains ; comme de guérir un homme né aveugle, de ressusciter un mort. Le miracle se peut faire, ou en y employant des moyens humains, quoiqu'infiniment disproportionnés ; comme quand Elie rendit l'âme à l'enfant de la veuve, et qu'il réchauffa par son attouchement le corps mort de cette enfant : mais quand il se fait des choses avec lesquelles les moyens humains ont une entière disproportion, ce sont là les prodiges les plus surprenants ; comme de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains. C'est une merveille plus grande encore de n'employer aucun moyen humain, et de guérir les aveugles, de ressusciter les morts comme le faisait Jésus-Christ, ou en prononçant une parole, ou simplement en les touchant. Mais le plus admirable de tous les miracles, c'est le miracle qui s'opère avec des moyens qui, naturellement parlant , devraient produire des effets tout opposés, et qui dans le cours ordinaire sont plutôt des obstacles que des moyens : ainsi Dieu dans l'ancienne loi rafraîchit-il les trois israélites dans la fournaise avec les mêmes flammes qui les devaient dévorer.

Jésus-Christ s'est servi de saint Paul, qui était et savant et naturellement intrépide ; mais d'autre part, il avait une opposition apparente au dessein du Fils de Dieu, il était le persécuteur irréconciliable des chrétiens, et de plus, il lui fallut renoncer à la science, et à toutes les lumières de la sagesse humaine qu'il avait acquises, pour n'employer que la simplicité et la folie de la croix ; il lui fallut oublier sa bravoure, pour ne combattre que par la patience.

Combien de mesures Mahomet a-t-il gardées? On voit bien qu'il n'avait d'autre but que de se faire chef d'une secte ; voilà pourquoi il s'est ménagé avec toutes les autres, afin de trouver moins de résistance dans les esprits. Jésus-Christ ne prend aucunes mesures, il ne se contente pas de dire qu'il est Dieu, aussi bien que ceux à qui on donne ce nom ; il déclare qu'il est l'unique Dieu, que Jupiter ne l'est pas, que ce n'est qu'un réprouvé, qu'un démon. Mahomet a fait un corps de doctrine qui flatte les sens : attrait puissant pour les hommes, qui ont tant de pente à suivre leurs passions. Jésus-Christ combat sans ménagement, sacrifie toutes les passions ; il veut qu'on se dépouille de ses biens, qu'on renonce à tous les plaisirs, à la réputation, à la vie même, qu'on fasse gloire de l'infamie, qu'on s'estime heureux de mourir dans les supplices; et tout le monde court mettre ses biens aux pieds des apôtres; on brave l'ardeur des flammes, les enfants s'arrachent du sein de leurs parents, les mères mêmes les exhortent au martyre, les y poussent, les y portent entre leurs bras. *Ignem veni mittere in terram.* C'est un feu qui se répand, qui embrase, qui pénètre, qui gagne d'un bout du monde à l'autre : on met de tous côtés des obstacles à ce feu sacré, ce qu'on fait pour l'éteindre l'allume de plus en plus.

Toutes les difficultés qui arrêtent les incrédules , toutes les contradictions qu'ils trouvent dans les dogmes de la foi, tout ce qu'ils y veulent voir de contrariétés apparentes, tout ce qui leur paraît nouveau, surprenant, contraire au sens commun, contraire à la raison, inconcevable, impossible ; tous leurs arguments, toutes leurs démonstrations prétendues , tout cela bien loin de m'ébranler, m'affermit davantage, me rend inébranlable dans ma religion. J'aurais plus de peine à me soumettre, si j'en avais moins à résoudre ces difficultés; tous ces nouveaux doutes sont pour moi de nouvelles raisons de croire; malgré toutes ces difficultés, la nouvelle religion s'est établie, et a été reçue de tout le monde.

Un criminel appliqué à la torture ne peut s'empêcher de déclarer ses crimes ; les innocents mêmes avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis, quoique cet aveu doive leur

coûter la vie ; et je vois une multitude innombrable de témoins que nulle torture, que mille morts n'ont pu obliger de renoncer à leur divin maître. On les tourmentait pour épouvanter les autres, et c'était justement en les voyant souffrir qu'on concevait le désir d'embrasser leur croyance. Ce n'était point à la vue des morts ressuscités que se faisaient les grandes conversions, c'était à la vue des cruautés barbares qu'on exerçait sur les chrétiens.

Mais il y a des esprits forts qui rient de tous ces événements. Qu'appelez-vous esprits forts ? Des ignorants, des libertins, des gens corrompus par toutes sortes de vices, des gens pleins de vanité qui ne sauraient rendre une raison de leurs sentiments, qui pour avoir vu douter un téméraire en matière de religion, se sont fait gloire d'être athées sans savoir de quoi il s'agissait, des gens qui, à l'heure de la mort, font tout ce qu'ils peuvent pour mourir en vrais chrétiens ; voilà ce que vous appelez esprits forts. Si ces sortes de gens croyaient, ma religion me deviendrait suspecte.

Il n'y a pas de foi parmi nous ; il semble que la mollesse, que les délices qui ont si souvent ruiné les empires, et fait passer la fortune d'une partie du monde à l'autre, produisent les mêmes révolutions à l'égard de la religion. On dirait que la foi nous abandonne pour passer dans le Canada, dans les autres pays étrangers, comme autrefois elle a quitté la Grèce, où elle était si florissante, pour passer en occident. La fortune, dit un ancien, passe toujours du moins bon au meilleur : *A minus bono ad optimum :* faut-il s'étonner que la grâce fasse la même route?

La sainteté où nous porte notre religion est une preuve invincible de sa vérité; l'esprit de mensonge ne peut être l'auteur, même d'une fausse secte qui nous engagerait à la vertu. Cet esprit pourrait, il est vrai, nous aider à acquérir de véritables connaissances, qui nous porteraient au vice; ainsi a-t-il dirigé les païens dans la recherche de plusieurs secrets de la nature, dont l'invention enflait leur orgueil. Son dessein n'est ni de nous jeter dans l'erreur, ni de nous découvrir la vérité, mais de se servir de l'une et de l'autre, selon qu'il les jugera plus propres à nous jeter dans le désordre. Il nous veut rendre ennemis de Dieu, il ne le fait que par la corruption de la volonté.

Porphire, dans son livre contre les chrétiens, avoue que toutes les opérations des dieux avaient cessé dès la naissance du christianisme, qui n'a pu s'établir que par la force de la raison, ou par la force des armes, ou par la vertu des miracles. Notre religion propose des vérités incompréhensibles à l'esprit humain ; elle ne s'est donc pas établie par la raison ; elle ne s'est pas non plus établie par les armes ; elle n'est donc fondée que sur le témoignage infaillible des miracles. Le sens naturel résiste encore à une preuve si convaincante, son orgueil le porte à rougir de se voir ainsi conduit, ainsi forcé à croire des vérités qu'il ne peut comprendre ; l'homme est assez superbe pour ne pouvoir se résoudre à se rien persuader de tout ce que la raison ne saurait concevoir. Ce n'est pas que ce ne soit un artifice des libertins de dire qu'en matière de foi, il ne faut point demander de raison ; ils ne se trompent pas, si l'on parle des raisons qui nous découvrent le fond de nos mystères, et qui nous développent la manière dont ils existent et dont ils ont été exécutés ; mais c'est une malice de leur part, si l'on parle des raisons qui prouvent la réalité de ces mystères, d'ailleurs incompréhensibles.

Les miracles sont si évidents à l'égard de notre religion, que non-seulement ceux qui ont été convertis par les miracles sont morts pour la religion, mais encore qu'on a vu braver la mort par ceux qui les avaient faits, par des gens qui n'auraient pas voulu donner leur vie pour la défense d'une religion qu'ils auraient cru fausse, ni sur des preuves dont ils auraient connu la fausseté.

Quand je paraîtrai devant Dieu, non-seulement je lui dirai : Seigneur, si j'ai été trompé, c'est par vous que je l'ai été : *Domine, si decepti sumus, a te decepti sumus :* je lui dirai encore : Si je me suis trompé, ce n'a été que dans la pensée que je me conformais à vos désirs ; j'ai envisagé tous ceux qui faisaient profession de vous adorer, et de tant de différentes espèces de culte qu'on vous rendait, j'ai choisi le culte qui m'a paru le plus raisonnable et le plus saint. Si je me suis trompé dans ce choix, du moins mes passions ne m'ont point jeté dans cet égarement, puisque cette religion est la seule qui les anéantisse, et qui détruise jusqu'aux mouvements intérieurs. Par quel autre motif que par le désir de vous plaire pourrais-je y avoir été poussé? Serait-ce par l'amour des biens? Cette religion les méprise, elle conseille de s'en dépouiller ; elle défend d'y avoir la moindre attache. Serait-ce par l'amour des plaisirs? Elle les retranche, et les plaisirs qu'elle permet, dans quelles bornes étroites ne les resserre-t-elle pas ? Serait-il possible que je fusse condamné par un maître si juste, si débonnaire, si tendre, pour m'être déterminé à une religion qui m'ordonne de me sacrifier à lui tout entier, de lui immoler mon esprit par la croyance qu'il s'oblige de donner aux vérités les plus impénétrables ; mon cœur par l'amour de mes plus mortels ennemis, mon corps par la pénitence, mes biens par l'aumône, ma réputation par l'aveu de mes crimes les plus honteux ?

DES RICHESSES.

Pourquoi est-il difficile pour les riches de se sauver ? Parce qu'il leur faut joindre le détachement à la possession, et n'avoir que du mépris pour ce qui les rend considérables. Je suis né dans une famille riche, et qui m'a laissé de grands biens; j'en ai besoin pour vivre selon ma condition : elle porte que je sois vêtu magnifiquement, que ma table soit servie délicatement, que j'habite dans une maison meublée somptueusement. Voilà en

quoi je vous trouve malheureux. Qu'il est difficile que vous vous sauviez au milieu de cette abondance! Pour se sauver, l'humilité et la croix sont nécessaires.

Les richesses produisent pour l'ordinaire, ou trop d'affaires, ou trop de loisir; trop d'épines et trop de roses. Les épines étouffent la semence de la grâce, les roses amollissent et corrompent par leur douceur. On vit en même temps dans les soucis et dans les plaisirs : deux obstacles également opposés au salut.

Dans le royaume des douze tribus, quel sujet d'effroi! David sauvé, Saül réprouvé, Salomon corrompu et peut-être damné. Dans le royaume de Juda, de vingt rois il y en a treize dont la damnation est assurée, deux dont elle est crue constamment. Dans le royaume d'Israel, il y eut dix-neuf rois, et il y en eut dix-neuf de réprouvés : cependant c'étaient des princes éclairés, des princes environnés de prophètes, des princes choisis de Dieu, mais tous dans l'opulence.

Le démon tente les riches, parce qu'il veut se servir d'eux pour établir son empire, parce qu'il veut prendre des voies opposées à Jésus-Christ. Les savants et les princes ont été les chefs des schismes et des hérésies, le démon a séduit les savants qui se sont attachés aux grands. Il tente les riches, parce que leur exemple est plus pernicieux; au défaut des moyens divins, ce sont là les ressorts qu'il met en mouvement.

Les tentations que le démon suscite aux pauvres n'ont pour but que les besoins de la vie : or, ces objets sont assez bornés, et il est aisé d'y parvenir par des voies licites; sans parler de l'assurance infaillible que Dieu pourvoit à ce qui nous manque. Mais les riches, il les porte à désirer des biens superflus, et ces sortes de biens n'ont point de bornes; par conséquent la tentation est continuelle. Ces biens ne se peuvent attendre de Dieu; ainsi, quand on les désire, on se voit contraint de les rechercher par des voies humaines et quelquefois illicites. Comme on n'attend pas de Dieu l'objet qui irrite les désirs, on cesse de recourir à lui, on l'oublie, on le méprise. En acquérant le nécessaire, on calme le désir qu'on en a conçu; en acquérant le superflu, on augmente, on enflamme la cupidité qui nous portait à le poursuivre.

Les pauvres, accoutumés par nécessité à se passer même des choses permises, n'ont pas de peine à se rendre à la grâce de Dieu, soit qu elle les porte simplement à l'observation des commandements que Dieu fait, soit qu'elle les pousse à la sainteté et à la mortification qu'il conseille; les riches au contraire, nés dans le luxe et la mollesse, non-seulement n'ont pas de facilité à se passer des choses permises, mais ils jugent encore que les commandements sont impossibles. De là vient qu'il est plus aisé de convertir un pauvre qu'un riche.

L'avarice est ce grand désir qu'on a d'accumuler du bien. Vous me direz : Ce désir ne me porte à rien contre la loi de Dieu. Je réponds : Il vous fait abandonner le service de Dieu, et le soin de votre âme, avantages uniques que vous avez à chercher; il est cause que vous négligez l'éducation de vos enfants, il vous engage dans mille fausses démarches.

Il n'y a que trop de chrétiens qui donnent dans les folles idées que suivirent la tribu de Ruben, la tribu de Gad et la moitié de la tribu de Manassé. Ces peuples charmés des campagnes qui étaient en deçà du Jourdain, les demandèrent à Moïse pour leur partage, et renoncèrent pour cet apanage à la terre promise, qui était au-delà de ce fleuve. Ce qui nous fait préférer la félicité de cette vie au bonheur de la céleste patrie, ce sont nos richesses. On s'occupe entièrement des soins et des désirs terrestres; les riches y trouvent leur repos et leurs plaisirs, ils ne pensent point à chercher d'autres biens, c'est assez pour eux d'avoir sur la terre de quoi nourrir l'homme animal et charnel.

Saint Pierre s'exposa à marcher sur les eaux dès qu'il eut renoncé à ce qu'il possédait. La mer s'ouvre devant les Israélites dégagés de l'embarras et des soins que donnent les richesses, et ils vont tranquilles servir leur maître au désert par la voie que les eaux leur fraient en se séparant; les mêmes eaux se réunissent pour engloutir les Egyptiens qui courent après leurs trésors.

Les plus sages parmi les riches se conduisent autrement que le grand nombre, ils se sauvent par le bon usage qu'ils font de leurs biens. Ames saintes, peut-on leur dire avec assurance, âmes saintes, espérez en la miséricorde de votre Dieu, qui voit avec quelle précaution vous vous défendez du plus dangereux piége qu'emploie le démon pour perdre les chrétiens. Vous êtes libres entre les morts, vous possédez des biens terrestres sans tenir à la terre, vous n'habitez pas dans les sépulcres, et vous touchez les morts sans en être souillés, parce que vous êtes vous-mêmes morts au monde, parce que vous vivez dans le ciel, et que votre vie est cachée en Jésus-Christ.

Saint Grégoire de Nazianze contre Julien a osé avancer ce fait, et le soutenir à tous les gentils. A l'égard de l'argent et des richesses, dit-il, qui d'entre nous en possède avec abondance? S'il s'en est trouvé quelques-uns de riches, ils n'ont possédé leurs biens que pour témoigner le mépris qu'ils en faisaient, en les abandonnant, en les distribuant aux pauvres, parce qu'ils regardaient la pauvreté comme leur plus grande richesse.

DE LA MISERICORDE DE DIEU ENVERS LES PECHEURS.

Il est étrange que les hommes et les chrétiens mêmes aient l'esprit assez mal fait, pour que la connaissance de la miséricorde de Dieu les porte à l'offenser, jusque-là que quelques-uns pensent que ce sujet est un de ceux dont on ne doit ni écrire ni parler, de peur d'entretenir les pécheurs dans l'impénitence. Cependant c'est le glus glorieux des

attributs du Seigneur: *Miserationes ejus super omnia opera ejus.*

La miséricorde et la douceur de la conduite de Dieu se montrent de la manière la plus admirable dans ce qu'il fait pour adoucir l'aîné de l'enfant prodigue : ce père tendre quitte sa compagnie, il sort de l'appartement où se fait la fête, il écoute les reproches de son fils ; et au lieu de le traiter avec hauteur, il veut bien lui rendre raison de sa conduite, il le flatte même. Vous êtes toujours avec moi, lui dit-il, et tout ce que j'ai vous appartient : *Tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Voilà comme le même Dieu en usa envers Jonas, qui se plaignait de ce qu'on épargnait Ninive ; il convainquit le prophète par ses propres sentiments. Mais qu'à cette occasion les pécheurs ne prennent pas une fausse confiance pour persévérer dans leurs crimes ; car dès lors ils abusent de la miséricorde, ils l'offensent, ils l'irritent elle-même contre eux ; dès lors elle devient leur ennemie. La miséricorde ne sauve pas ceux pour qui elle est un motif de se damner. Par où cette miséricorde du Seigneur se fait-elle connaître? C'est en inspirant au pécheur le désir de revenir, ce sont là les vrais effets de la miséricorde divine ; et c'est une marque qu'elle ne s'étend plus sur un homme, lorsqu'il se fait de l'idée qu'il en a une raison de ne pas se convertir.

La confusion n'est point le fruit de l'espérance : *Spes non confundit.* Mais qu'est-ce que l'espérance dans un pécheur? C'est la confiance d'un homme qui se repent et qui espère que Dieu aura égard à son repentir ; la confiance d'un homme qui fait pénitence, parce qu'il espère. Mais la confiance d'un homme qui pèche parce qu'il espère , ne le sauve pas plus que le désespoir ; c'est une fausse espérance, c'est une espérance qui confond. J'espère parce que Dieu m'a promis. Pour la même raison vous devez désespérer , parce qu'il vous a assuré qu'il ne vous reconnaîtra pas, et qu'il réprouvera votre présomptueuse confiance.

Existimasti inique quod ero tui similis? arguam te. Pourquoi osez-vous parler de mes commandements et de la promesse que je n'ai faite qu'à ceux qui les observeraient fidèlement? Vous louez ma miséricorde, et vous vous appuyez sur l'alliance que j'ai faite avec les hommes en me faisant homme comme eux ; vous espérez au sang où cette alliance a été confirmée, et à la parole que j'ai donnée de faire grâce à quiconque aura recours à ma clémence, et sur cette assurance vous persévérez dans vos crimes? *Existimasti.... quod ero tui similis?* Vous croyez donc que je me rends semblable à vous, et que j'autorise le crime par l'indulgence que je promets? Ne serait-ce pas inviter les hommes à pécher , et les entretenir dans le désordre? De quelle nature serait la sagesse de Dieu, si tandis qu'il menace d'une éternité de peines ceux qui l'offenseront, il leur promettait d'ailleurs l'impunité et l'oubli de tous les crimes qu'ils pourront commettre?

La miséricorde de Dieu doit vous empêcher de tomber dans le désespoir ; mais vous êtes perdu, si elle est pour vous une occasion de tomber dans l'impénitence. Si vous ne vous trompez pas dans votre confiance , il y a de l'irrégularité dans la conduite de Dieu ; il a donné sujet aux hommes qui souffrent de vos déréglements, de blâmer son saint nom, et de condamner sa providence. Je ne vois point de gens dont on puisse moins espérer que ceux qui fondent ainsi leur espérance. La miséricorde de Dieu nous sauvera ; mais comment? En nous portant à aimer cette miséricorde dans sa source , et à y chercher le pardon de nos fautes. Mais il est également certain qu'elle nous damnera, si elle nous porte à offenser l'auteur de la grâce, plutôt qu'à l'apaiser. Voilà pourquoi l'incarnation, ce chef-d'œuvre de la miséricorde , l'excès, s'il faut ainsi parler, de la clémence, en a perdu plusieurs, qui ont mal interprété les bienfaits que Dieu a prodigués aux hommes en mourant pour eux ; ils ont cru qu'ils pouvaient pécher impunément, et cependant Dieu est mort pour nous empêcher de pécher, pour nous empêcher, après avoir péché, de tomber dans un plus grand péché, en désespérant de sa bonté ; mais il n'est pas mort pour nous acheter la liberté de pécher : il est mort pour le salut de plusieurs, que sa miséricorde invite à la pénitence ; mais il est mort pour la perte d'un grand nombre d'autres, et c'est de ceux qui croient pouvoir tout faire en vue de ses mérites.

La clémence dont usa Auguste envers Cinna, étouffa dans le cœur de tous les Romains le reste de la haine que l'amour de la liberté y entretenait contre ce prince qui les avait assujettis ; on ne conspira plus pour lui ôter la vie, et cette facilité à oublier une injure de cette importance, loin d'enhardir ceux qui avaient formé des desseins contre sa personne, leur fit tomber les armes des mains et changea en amour toute l'aversion qu'ils avaient conçue contre lui. *Misericordia ejus super omnia opera ejus.* Rien en Dieu n'est plus grand que sa miséricorde, rien n'est plus capable de nous toucher et de nous porter à la pénitence : si elle ne porte pas ce fruit, c'en est fait de nous.

Quelle miséricorde! je l'offense, et, sans autre réparation que la douleur de l'avoir offensé, il me pardonne ; je retombe, et il me pardonne encore, sa patience n'est point épuisée par de si fréquentes rechutes ; si tous les jours je m'égare, et si je reviens tous les jours de bonne foi, il me reçoit avec bonté, il me pardonne avec joie, il oublie ma perfidie, il me rend tous mes biens spirituels avec un surcroît de grâces et de faveurs. Il n'a pas moins d'empressement pour me rétablir dans le premier état après cent infidélités qu'il en eut après le premier égarement ; tant de preuves de ma légèreté ne l'empêchent pas de me pardonner sur ma parole, quoique mille fois j'aie par mon inconstance violé cette parole, quoiqu'il prévoie que dès demain, peut-être aujourd'hui même j'oublierai ses bontés et mes résolutions. O miséricorde vraiment infinie! ô bonté digne d'un Dieu!

Malheur à ceux qui se défient de vous, en quelque état qu'ils se soient réduits eux-mêmes par leur malice! Malheur à ceux qui, connaissant combien vous êtes excessive, n'auront pas d'abord recours à vous, différeront de se jeter entre vos bras, et consentiront plutôt d'être les objets de la vengeance et de la colère divine que de recevoir le pardon de leurs offenses! Mais, ô mon Dieu! malheur et double malheur, et toutes sortes de malheurs à ceux que la connaissance de votre miséricorde portera à vous offenser, et qui se détermineront à vous déplaire, parce que vous êtes miséricordieux!

Sainte Thérèse n'a point eu d'autres sujets de méditation durant toute sa vie que les miséricordes de Dieu : voilà pourquoi on trouve plusieurs de ses portraits avec ces mots: *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

Quelle bonté! Jésus-Christ ne se contente pas de donner aux hommes le pouvoir de juger et d'absoudre les hommes, mais il permet que Pierre le renonce, afin qu'il soit encore plus indulgent. Dieu est touché de nos désordres au lieu d'en être irrité, il court après le pécheur au lieu de le fuir, il le ménage de peur de lui donner de la confusion. Quand il l'a ramené, au lieu de le punir de son péché, il le lui rend utile : il semble que notre égarement est une perte pour lui et qu'il trouve un avantage à notre retour. Il fait au coupable plus de bien qu'il ne lui en avait encore fait : de là vient, selon la remarque de saint Grégoire, que les pénitents sont pour l'ordinaire plus fervents que ceux qui n'ont point péché.

DE LA MORT.

On se trompe quand on dit que la mort est toujours semblable à la vie, elle en est, au contraire, toujours différente; elle est cruelle lorsqu'elle succède à une vie délicieuse, elle est douce lorsqu'elle vient à la suite d'une vie mortifiée et éloignée des douceurs qu'on peut goûter sur la terre. La raison de cette différence, c'est qu'elle ne peut s'accorder avec nos plaisirs qu'elle trouble et qu'elle termine.

La pensée de la mort change la fortune de l'homme, qu'elle dépouille en quelque sorte par le mépris qu'elle lui inspire des richesses; elle change la personne de l'homme, qu'elle défigure, pour ainsi dire, par l'amour de la pénitence qu'elle fait naître en lui; elle le change dans ses sentiments, qu'elle corrige par la véritable connaissance qu'elle lui donne des choses. La mort change tout, et rien ne change après la mort. Ce qu'il y a sur la terre de plus immuable, la fortune la mieux établie, le corps le plus sain, la beauté la plus florissante, les esprits les plus obstinés dans leurs sentiments, tout cela change à la mort. Ce qu'il y a de plus susceptible de changement, notre volonté, qui peut à chaque moment prendre de nouvelles résolutions, et passer du péché à la grâce; la volonté divine, qui se laisse fléchir par un soupir et par une larme; les biens et les maux, qui varient naturellement et qui se succèdent les uns aux autres; rien de tout cela ne change après la mort.

Il est nécessaire de penser à la mort, parce que cette pensée porte à faire ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la mort, ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort, ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, ou du moins ce qu'on n'y pourra faire qu'imparfaitement, ce qu'on n'y fait qu'avec peine, ce qu'on n'y fait que par force.

Rien ne donne tant d'embarras à la mort, que le mauvais usage de la vie : voilà pourquoi on voit tant de gens souhaiter à la mort d'avoir vécu dans la pauvreté, vécu dans le cloître; c'est qu'ils croient que dans ces états ils auraient travaillé pour le ciel, ils rejettent sur leur condition ce qu'ils ne doivent imputer qu'à leur négligence. Quelle peine en effet de voir qu'on a perdu un temps qui ne reviendra plus! Pour la prévenir, cette peine, pensez souvent à la mort, passez chaque jour comme vous voudriez l'avoir passé à la mort. Excuse plaisante de la part de ceux qui ne veulent pas penser à la mort, parce que cette pensée est trop triste! c'est justement comme si on ne voulait point penser à se défendre de la pauvreté, de la maladie, de l'ignominie, parce que ces maux sont les plus grands maux de la vie.

Tous les hommes sont si persuadés de l'incertitude de la mort, qu'ils ne voudraient pas hasarder une partie de leur bien sur l'espérance d'une longue vie, tant ils croient cette espérance mal fondée. Un homme à qui on présente un emploi important qu'il ne pourra pas faire passer à ses enfants, quelque jeune qu'il soit, fait peu de cas de cette offre : pourquoi? Parce que, dit-il, il peut mourir le lendemain, et que le prix de cet emploi serait perdu pour lui. S'il arrive qu'on meure dans l'année, sans avoir donné une certaine somme au prince, on perdra une charge : dès le commencement de l'année on porte sa taxe. Mais pourquoi toutes les années? C'est que je puis mourir chaque année. Mais pourquoi dès le commencement, et non dans trois mois? C'est que je ne suis pas assuré de vivre jusque-là. Mais vous jouissez d'une forte santé? Il est vrai, mais combien ne voit-on pas tous les jours d'accidents imprévus? Voilà des sentiments qui vous condamnent, pécheur, et sur lesquels on dressera votre condamnation. Qu'aurez-vous à répondre? Dans le même temps que la pensée de la mort vous empêche de risquer une partie de votre bien, elle ne vous peut empêcher de hasarder votre salut éternel? Si je ne paie aujourd'hui, et que la mort me surprenne, mon office est perdu; mais si aujourd'ui vous ne faites pénitence, et que vous mouriez, que deviendra votre âme et votre salut?

Il est important de bien mourir, parce que pour toujours il s'agit de tout, il s'agit de tous vos mérites passés, il s'agit de votre âme et de votre corps, car votre mort sera la règle du jugement qui se fera de vous; il s'agit de procurer à votre âme et à votre corps toutes sortes de biens, et de leur épar-

gner l'enfer. Si vous mourez dans le péché, quand même vous auriez vécu saintement, tout est perdu, et perdu pour toujours.

Il est difficile de bien mourir, parce qu'il ne s'agit pas de mourir avec une pleine connaissance, de mourir après s'être confessé, après avoir reçu l'eucharistie, reçu l'extrême-onction : tout cela se peut faire dans une heure de temps, mais il se peut faire qu'on meure mal avec tout cela ; il s'agit de mourir dans la grâce de Dieu, de mourir ami de Dieu. Or, il n'est pas si facile qu'on le pense de recouvrer la grâce à la mort; et quand alors on la recouvrerait, il est d'autant plus facile de la perdre, quand on ne survivrait qu'un moment, qu'alors les démons font de plus grands efforts : quand on a à combattre un ennemi adroit, un ennemi expérimenté et accoutumé à vaincre, on se défie de ses forces, on craint. S'il était si facile de bien mourir, tous les saints se seraient trompés, puisqu'ils se sont, pour ainsi dire, martyrisés toute leur vie, afin de mourir dans l'amitié de Dieu.

Quand on a fait une mauvaise mort, il est impossible de sortir de ce malheur, parce qu'on ne meurt pas deux fois. Ainsi Pharaon, lorsqu'il poursuivait les Israélites, entra sans aucun obstacle dans la mer, par où le peuple de Dieu s'était dérobé à sa fureur ; il avait déjà fait bien du chemin, lorsque la nue qui couvrait Israël s'ouvre tout-à-coup, et avec un bruit effroyable lance mille foudres, mille carreaux contre ce roi impie, qui reconnut trop tard qu'il était tombé entre les mains de Dieu : il veut tourner face, et revenir sur ses pas; mais la mer lui a fermé le passage, il n'y a plus de moyen de réparer sa fausse démarche, il y périt.

C'est peu que les chrétiens ne soient pas ébranlés par les discours qu'on leur fait si souvent sur la mort, il est encore plus surprenant qu'ils ne soient pas touchés à la vue de la mort même. Ils voient tous les jours une image de ce qu'ils doivent être dans peu de jours, ils la voient sur le visage de leurs frères agonisants, ils couchent dans les draps où ils doivent être ensevelis, ils dorment dans le lit où ils doivent expirer, ils vont tous les jours à l'église où l'on doit les porter un jour, ils marchent sur la terre où ils doivent pourrir et être réduits en poussière, ils entendent le son des cloches qui doit avertir de leur mort; et cependant, ô dureté, ô insensibilité des hommes ! ils se livrent aux plaisirs, à la joie; ce n'est rien dans leur idée que de pécher, que d'irriter un Dieu qui tient leur vie entre ses mains. Que vous êtes sage, ô mon Dieu, d'avoir soumis l'homme à cette loi dure et inviolable, de l'avoir condamné à la mort, et à toutes les révolutions qui accompagnent cette effrayante séparation ! Que ne ferions-nous point si nous n'étions retenus par cette digue impénétrable où vont se briser tous nos desseins ?

Lorsqu'on se donne à Dieu, on est épouvanté à la vue de cinquante ou soixante années de mortification ; mais, à la mort, cette vue comble de joie. Quel charme, au contraire, quel plaisir quand on entre dans le monde, en prenant possession d'une charge importante, en contractant un mariage avantageux ! On voit que toute la vie se passera dans l'honneur et dans les délices ; mais à l'heure de la mort, quel lieu d'espérer le ciel, qui n'est promis qu'aux pauvres d'esprit, qu'à ceux qui ont vécu dans le mépris et dans les souffrances?

D'où vient qu'ayant sans cesse la mort devant les yeux, nous y songeons si peu? C'est qu'autant que nous le pouvons, nous éloignons cette pensée. Nous avançons cependant vers ce terme, chaque pas nous y mène. Quand vous allez aux bals, aux spectacles, ce sont autant de pas qui vous approchent de la mort; jouer, rire, courir, c'est également aller à la mort. Etrange folie! vit-on jamais des gens en chemin qui ne songent point où ils vont?

Le péché a introduit la mort, c'est-à-dire qu'elle en est une peine ; et comme on ne se contente pas, dans les crimes de lèze-majesté, de confisquer les biens, de dégrader les personnes, mais qu'on rase encore les maisons ; ainsi nos corps, ces édifices de terre, doivent être détruits. Moïse ne se contenta pas de faire fondre le veau d'or, et de lui ôter la figure sous laquelle il avait été adoré, il le fit réduire en poudre, et ne crut pas avoir assez expié le crime de son peuple, qu'il n'eût jusque-là fait résoudre cette idole. Telle est la peine que Dieu a établie pour le péché. Ce n'est pas assez que votre corps soit privé de cette beauté dont vous avez été idolâtre, que l'âge vous dépouille de ces fragiles appas qui vous ont attiré tant d'adorateurs, que la vieillesse consume cette santé dont vous avez abusé, il faut que la mort réduise ce corps aux premiers éléments dont il est composé, au limon, à la poussière.

On blâmerait un homme qui, voyant son ami à l'extrémité, voudrait lui parler d'une affaire de conséquence. Hé quoi ! lui diraient les assistants, est-il en état d'entendre de pareils discours? Et si vous faisiez quelque instance, vous passeriez pour indiscret : on renvoie néanmoins à ce temps-là la plus importante de toutes les affaires ; c'est le moment qu'on attend pour qu'un ministre du Seigneur nous parle du salut.

A la mort, l'impie souhaite tout ce qu'il lui est impossible d'obtenir, d'avoir vécu autrement qu'il n'a fait, de reculer le temps de sa mort ; il désire mourir, pour se délivrer des douleurs qu'il souffre ; il voudrait ne pas mourir, pour éviter les peines qui l'attendent : représentez-vous un homme dont la maison brûle, et qui est assiégé au dehors par ses ennemis.

Dans cette extrémité, l'impie aime tout ce qu'il a haï, il hait tout ce qu'il a aimé ; mais surtout il hait et ses amours et ses haines. Ses regrets sont d'autant plus vifs, qu'il trouve aimable tout ce qu'il a haï, facile tout ce qui lui a paru impossible, et il ne peut concevoir que des obstacles si légers

l'aient arrêté, une vile créature, un rien, qu'il a préféré au Créateur. Ses impuretés le couvrent de confusion, quand il songe qu'il faut aller étaler devant Dieu toute sa honte; ses violences et ses cruautés le déchirent, ses vengeances le remplissent d'amertume, ses injustices le condamnent, ses impiétés, ses blasphèmes l'accablent, sa destruction, son dépouillement le jettent dans la plus affreuse consternation.

La mort de l'impie est terrible par la vue des plaisirs passés et des tourments à venir. Il est tourmenté par tout ce qu'il a goûté de plaisirs, il voit que sa félicité est passée ; la source de son désespoir, c'est qu'elle ait été si courte, qu'elle ait été si peu sensible; il est tourmenté par tout ce qu'il voit de supplices à souffrir ; il regrette de mourir, parce que son âme, attachée aux richesses et à la terre, est comme un vieux arbre qui tient par mille racines qu'il faut couper ; ces liens ne le sauraient suivre dans sa chute, il faut que la cognée les sépare, et qu'ils demeurent dans la terre. Cet homme est encore semblable à l'agneau qu'Abraham doit sacrifier ; cet agneau se trouve embarrassé dans les épines qui l'arrêtent, qui le piquent, qui l'ensanglantent, qui le déchirent, lorsqu'on l'en veut tirer pour l'égorger et pour le brûler.

Tout ce qu'un impie a jamais entendu dire de plus terrible du jugement, de la colère de Dieu, de l'enfer, de l'éternité, tous ces objets se retracent à l'heure de la mort dans son esprit, et le frappent de la manière la plus violente, quoique d'abord il leur eût opposé une présomptueuse intrépidité. On ne saurait assez admirer combien cet homme qui doutait, qui chancelait, est persuadé des vérités qu'il n'a jamais bien voulu croire. En effet, si c'est un état si terrible que l'état d'un homme qui voit que dans un moment il va être damné ou sauvé, sans rien savoir de certain ni sur l'un ni sur l'autre événement, que doit-on penser d'un homme qui est assuré de son malheur éternel ? Point de remède plus efficace contre l'amertume de la mort, que de réfléchir sur cette amertume ; on ne s'attache pas facilement quand on pense à la peine qu'on ressent à la mort pour quitter les biens auxquels on s'est attaché.

La mort du juste est agréable par la vue des maux passés et des biens à venir. Il faut l'acheter, cette mort, à quelque prix que ce soit, il faut faire tous ses efforts pour obtenir cette mort précieuse. Tous les scrupules, toutes les craintes se changent dans ce moment en douceur, en paix, en une certaine assurance que Dieu donne.

Quoique la mort soit la peine du péché, elle ne laisse pas d'y envelopper les saints : mais cette peine n'est plus une peine pour eux, ou du moins elle est tellement adoucie, qu'ils la désirent, qu'ils y goûtent une vraie joie. Jésus-Christ, par la rédemption, a délivré l'âme de la mort ; et pour la mort du corps, seconde peine du péché, il lui a ôté ce qu'elle avait de pénible.

Notre corps, depuis que le péché y habite, doit être pour nous comme un édifice mal construit, comme un édifice dont les fondements sont ruineux ; on ne daigne pas y faire la plus légère réparation, on le laisse se démolir peu à peu, jusqu'à ce qu'étant entièrement détruit, on le rebâtisse depuis les fondements, on en corrige tous les défauts.

L'homme de bien, selon saint Jean Climaque, est celui qui ne craint point la mort, et le saint est celui qui la désire. Une personne qui avait fait de grands progrès dans les voies de la perfection, disait, sur la fin de sa vie, que rien n'était capable de la contenter que cette seule parole, *la mort :* cependant, ajoutait-elle, je suis prête de vivre tant que Dieu voudra, car n'étant plus dans les persécutions qu'a souffertes l'Eglise, il faut maintenant se rendre les victimes de la vie comme les martyrs l'étaient de la mort.

DU PARADIS.

Le bonheur des saints, à le considérer par l'endroit le plus visible à notre égard, consiste en ce qu'ils ne sont plus ce que nous sommes. Nous ne connaissons qu'imparfaitement les biens dont ils jouissent, mais nous ressentons les maux dont ils sont exempts ; ainsi, pour nous exciter à désirer leur bonheur, il est plus avantageux de nous représenter les misères dont ils sont affranchis, que les biens qu'ils possèdent : si la connaissance obscure que nous avons de ces richesses ineffables ne suffit pas pour nous faire soupirer pour le ciel, l'espérance d'être exemptés de tant de maux dont nous sommes accablés nous fera sans doute désirer le paradis. Comme la manière la plus sûre et la plus parfaite de connaître Dieu en cette vie, c'est de considérer les imperfections dont il est exempt, aussi la voie la plus courte et la plus efficace pour nous faire connaître le bonheur du séjour éternel, c'est de considérer les misères qui en sont bannies. Les saints dans le ciel voient ce que nous croyons, ils aiment ce que nous craignons, ils possèdent ce que nous désirons.

Un infidèle est dans un état pareil à la situation d'un homme qui se trouve au milieu d'un magnifique parterre durant les plus épaisses ténèbres de la nuit : il entend le bruit des cascades et des fontaines, il sent l'odeur des fleurs dont il est environné, il peut avec les mains se former quelque idée des statues, des arbres et des compartiments ; mais lorsque la foi entre dans cet esprit, c'est comme un flambeau qu'on allume au milieu de la nuit ; ce flambeau découvre quelque chose de plus : vous voyez les fleurs, mais elles vous paraissent toutes d'une même couleur, la verdure n'a point d'agrément, le marbre est sans éclat, la moitié des objets se dérobe à vos yeux, ce qui est un peu éloigné peut à peine être aperçu, la symétrie, le rapport des parties, qui fait la plus grande beauté, vous échappe ; mais lorsque la lumière de la gloire se fait voir, c'est comme si le soleil se montrait tout d'un coup, c'est pour lors que tout ce qui nous paraissait mort, languissant, se ranime en quelque

sorte ; tout nous rit, tout brille, tout frappe les yeux, tout les réjouit, tout les surprend ; les idées qu'on s'était formées à la lueur du flambeau se trouvent infiniment inférieures à ce qu'on découvre, et cette surprise donne le plaisir le plus sensible.

Les saints aiment ce que nous craignons, c'est-à-dire Dieu ; leur amour n'est plus mêlé de cette crainte qui nous fait appréhender ou de le perdre ou de l'avoir perdu, d'en être puni éternellement pour l'avoir abandonné, ou d'en être abandonné pour toujours à cause de notre lâcheté à son service. Quelle peine de connaître Dieu, de l'aimer de tout son cœur, et de ne savoir pas s'il nous aime ou s'il nous hait, de n'avoir que du dégoût pour tout le reste, et de douter si nous sommes agréables à ses yeux, de languir dans l'attente de sa possession, et d'ignorer s'il n'a point résolu de nous priver éternellement de sa présence ! Quoi ! toujours des démons à combattre, des passions à étouffer, des tentations à vaincre ; quoi ! toujours des dangers et des périls, pas un moment de sûreté, partout des piéges et des embûches ; quoi ! je peux me damner, je peux perdre mon âme et mon Dieu autant de fois que je respire ; il ne faut qu'un regard, qu'une pensée pour ruiner, pour renverser cinquante et soixante années de travaux et de mérites ; je suis sans cesse en guerre avec moi-même, j'ai à me défendre de tout ce que je chéris le plus, tout ce qui me flatte peut me corrompre, tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu, tous mes sens cherchent à surprendre ma raison ; je ne suis même pas maître de ma volonté, elle veut ce que je ne veux pas, elle aime ce que je hais, elle désire ce que j'abhorre, elle m'emporte à la poursuite de ce que je fuis ; quelle vie ! quelle misère ! quel supplice ! quel enfer !

Nous posséderons, dans le paradis, ce que nous désirons. Au jugement de saint Thomas, l'homme désire Dieu naturellement, de là vient que le cœur le demande toujours sous le nom de souverain bien. Il ne se trompe jamais, ce cœur, mais il est trompé par notre entendement qui lui présente des voluptés comme si elles étaient le bien pour lequel il soupire ; il ne se trompe pas cependant, car il n'a pas plutôt embrassé ce faux bien qu'il témoigne par son inquiétude que ce n'est pas ce qu'il demande qu'on a mal interprété ses désirs. On lui offre des richesses, on l'assure que c'est là sans doute ce qu'il cherche ; il le croit, et cette croyance produit cette ardeur et cet empressement qu'il fait paraître pour les acquérir, mais à peine les a-t-il enfin possédées qu'il reconnaît qu'on s'est encore trompé, et demande qu'on lui cherche quelque autre chose. *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Cette inquiétude me persuade que réellement il cherche Dieu sans le savoir, par un instinct que Dieu lui a donné en le créant. Mais comme les créatures se présentent en foule aussi bien que Dieu, et que nos sens prennent les créatures pour le Créateur, ils montrent à l'âme ce qu'elle ne cherche pas pour ce qu'elle cherche : *Num quem desiderat anima mea vidistis?* Il me semble voir Isaac aveugle et affaibli par son grand âge : il demande Esaü, Jacob se présente ; l'odeur des vêtements, l'attouchement du saint vieillard l'assurent que c'est celui qu'il désire, il l'embrasse et il lui donne sa bénédiction. Il me semble voir Jacob lui-même qui dans le vrai n'aime que Rachel, et qui cependant se tourne vers Lia qu'on a substituée à la place du véritable objet de son amour.

Les hommes qui sentent que ce qu'ils désirent est un bien souverain, est Dieu même, ont fait des dieux de tout ce qu'ils ont regardé comme leur bonheur, et n'ont pas douté que ce qu'ils croyaient les devoir entièrement satisfaire ne fût au-dessus des créatures. Ainsi des pères ont dressé des autels à leurs enfants, des maris à leurs femmes, des amants à celles qu'ils aimaient ; ceux qui ont regardé l'or comme le plus grand de tous les biens, l'ont adoré comme le plus grand de tous les dieux.

Un sujet de joie et de consolation dans les misères, c'est de penser qu'on en sera exempt dans le ciel. Une maladie vous accable, dites en vous-même : Un jour viendra que mon corps ne sera plus exposé à tous les maux qu'il souffre aujourd'hui ; les saisons, les ennemis, les passions, les tentations, rien de tout cela ne pourra produire en moi la plus légère altération.

Je ne sais pas en quoi consistera le bonheur du ciel, je sais qu'on y goûtera une joie parfaite, qu'on y verra Dieu en lui-même, que Dieu ne paraît Dieu que dans ce lieu de délices, que tous les ornements dont il a paré le ciel et la terre, tout ce que l'art peut ajouter à la nature pour nous donner du plaisir, pour réjouir nos sens, je sais que toutes ces beautés ne sont rien, si je les compare au paradis. Je ne sais point ce qui s'y trouvera, je sais ce qui n'y sera pas. Nul mal, ni moral, ni physique, nul péché, nul vice, nulle jalousie, nul intérêt, nulle inconstance, nulle vertu même qui puisse donner de la peine ; plus de foi, plus de crainte, plus d'espérance, plus de douleur, plus de pénitence.

Vous ne pouvez comprendre qu'on soit heureux sans les plaisirs que vous vous figurez ? mais, dites-moi, pouvez-vous concevoir comment on peut être heureux dans l'exercice de la mortification la plus rigoureuse, lorsque non-seulement on ne jouit d'aucun plaisir corporel, mais qu'on est dans la pauvreté, qu'on est accablé de maux, qu'on est méprisé, qu'on jeûne, qu'on se revêt de cilices, qu'on se consume de veilles ? Cependant cela est vrai, et si vrai, qu'il y a eu des saints qui se sont fait des plaisirs de toutes ces austérités, et qui ne pouvaient vivre sans souffrir. Quoi ! la seule connaissance de Dieu, encore obscure, et un peu d'amour, peut adoucir toutes ces douleurs, les rendre délicieuses ; et sa vue claire et distincte ne pourra nous rendre heureux dans un lieu d'où seront bannis tous les

maux de cette vie, parce qu'on n'y trouvera pas certains plaisirs?

Jésus-Christ qui n'a pas daigné accepter toutes les grandeurs, toutes les délices de la terre, quelque gratuite que fût l'offre qu'on lui en faisait, a tant estimé la félicité du ciel, qu'il n'a pas hésité à souffrir la mort pour y parvenir.

La terre est l'exil, ou plutôt l'échafaud, où les saints souffrent; le ciel est leur patrie et le terme de leurs souffrances; la terre est un lieu d'épreuve, que Dieu a fait de telle sorte que les hommes ne pussent s'y attacher.

S'il a fait l'enfer pour un seul péché mortel, lui qui connaît la faiblesse humaine, lui qui est plus libéral qu'il n'est rigoureux, que n'aura-t-il point fait pour des hommes qui auront vécu les cent ans dans les rigueurs de la pénitence, malgré toutes les répugnances de la nature?

Le paradis est le séjour où Dieu récompense ses serviteurs, il leur y prépare des biens qui surpassent tous les biens de la terre; c'est là qu'il caresse, qu'il gratifie ses favoris. Il ne faut pas espérer de s'en former une juste idée. Notre bonheur, dans cette vie, c'est de penser que nous pouvons être ce que sont les saints.

Il est facile de s'imaginer le plaisir qu'il y a d'aimer avec ardeur une personne qui connaît notre amour, lorsque cette passion n'est accompagnée ni de jalousie, ni de crainte, est telle enfin que sera dans le ciel l'amour des saints.

Si l'espérance du paradis a pu rendre heureux les saints mêmes au milieu des maux de cette vie, que sera-ce de la possession du paradis, et de tous ses biens sans aucun mélange de mal? On n'y trouvera nulle des misères de cette vie, nul des biens de cette vie, nul des biens sensibles, nul des biens mêmes spirituels, comme la foi, la crainte de Dieu, l'espérance; l'amour restera seul, mais il deviendra nécessaire, tranquille. Que n'a-t-on point fait pour parvenir à ce bonheur, et quelles sortes de personnes ont fait de si généreux efforts? Les personnes les plus sages.

Les maux de cette vie sont si grands, que les païens mêmes, qui n'attendaient rien dans l'autre, ont regardé la mort comme un vrai bien.

Il n'y a pas dans cette vie un moment de calme; on ne sait si c'est la tristesse ou la joie, l'indigence ou les richesses, le plaisir ou la douleur qui nous troublent le plus. Les richesses et la pauvreté jettent à peu près les mêmes inquiétudes dans les désirs déréglés. La gloire nous enfle, la confusion nous accable, le plaisir amollit nos forces, et nous livre en proie aux douleurs. C'est dans cette vue que la mort s'est présentée comme un bien aux yeux des infidèles.

Immortalité glorieuse, quand pourrons-nous te posséder? Devons-nous pleurer ou triompher au souvenir de tes délices et de tes honneurs? devons-nous gémir en nous voyant aussi loin de toi que la terre l'est du ciel; ou plutôt devons-nous nous abandonner à la joie en nous voyant aussi près de toi que nous le sommes du terme de notre exil?

Dieu pouvait nous faire naître dans cette félicité, nous y porter tout d'un coup, s'il désirait si fort de nous en faire part: il le pouvait, mais il a voulu que nous eussions le plaisir et la gloire d'avoir mérité ce bonheur infini. Se peut-il faire que des hommes qui essuient les plus grandes fatigues pour avoir des avantages si légers, courent risque de perdre le comble de tous les biens, s'ils restent libres de l'acquérir ou de le négliger? N'est-ce pas assez qu'on vous l'offre? voudriez-vous qu'on vous forçât de le recevoir? Si nous envisagions le ciel toutes les fois qu'il se présente une créature pour nous tenter, jamais nous ne succomberions; mais au lieu d'envisager en même temps le monde et le ciel, nous mettons le monde entre nous et le ciel, afin de ne voir que le monde.

Le Paradis est le lieu où Dieu récompense les saints, le lieu où il les traite en favoris. Il y a une grande différence entre la conduite d'un roi qui veut récompenser, et la libéralité d'un roi qui veut favoriser, d'un roi qui veut faire voir qu'il est juste, et d'un roi qui veut montrer qu'il aime. Par la voie du mérite, à peine, après bien des sueurs, parvient-on d'une basse fortune à une fortune médiocre, d'une charge à une autre un peu plus élevée; mais la faveur n'est pas si lente, elle prodigue les biens, elle ne garde aucune mesure dans ses largesses, sans rien ménager elle enrichit, elle élève tout d'un coup.

DE L'HUMILITE.

Nous nous soumettons à Dieu et aux hommes, et l'amour de Dieu est en nous le principe de cette double soumission; la raison qui nous y porte, c'est la pensée vraie et sincèrement reconnue qu'on est inférieur. La connaissance de Dieu, du prochain, de nous-mêmes, et la comparaison que nous faisons entre nous et les autres en des choses de différente espèce, comme en leurs vertus et nos vices, nous entretient dans l'humilité; ces vertus d'une part, nos vices de l'autre, nous l'inspirent même. De plus, l'humilité nous apprend à mépriser les biens de la terre, et à aimer les biens éternels: elle nous met dans la situation de ces personnes qui aspirant à une couronne, ne font aucun cas des autres honneurs qui sont au-dessous; non-seulement elle fait qu'on méprise ces sortes d'honneurs, mais encore qu'on rougit, si on nous les offre.

Comment peut-on avoir de l'orgueil en soi-même, comment peut-on se préférer aux autres, ou mépriser quelqu'un, dans l'ignorance où l'on est de la prédestination de Dieu? Comment cette seule pensée ne nous donne-t-elle pas une profonde vénération pour les moindres de nos frères? Vos sentiments sont peut-être en tout opposés aux sentiments de Dieu. Le souvenir de ce qu'on a été et de ce qu'on peut être sert beaucoup à nous humilier.

Si vous avez quelque estime pour vous, si vous vous croyez quelque chose de grand, vous n'êtes rien; la véritable sainteté est toujours accompagnée d'humilité. Saint Pierre venait de faire un miracle quand il dit ces paroles : *Exi à me, quia homo peccator sum.* Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur.

La dévotion sans humilité est à l'égard de la grâce une disposition pire que le vice, parce que la grâce porte aisément un homme vicieux à être humble, et que le démon engage facilement dans le vice un homme vain : témoin les Juifs et les gentils.

Les dévots, après leur conversion, doivent s'entretenir dans de grands sentiments d'humilité, parce qu'ils sont sujets à se laisser surprendre par l'orgueil. Il en est à peu près de leur changement comme de la perte d'un des sens, la nature partage entre les autres l'influence qui le soutenait; ainsi quand on retranche un vice, quelque autre prend de nouvelles forces. C'est dans cette vue que le dévot Gerson dit qu'il ne veut point de consolation qui dérobe la componction, point de ravissement qui lui ravisse l'humilité. Quand on est saint, on est toujours humble. La grâce agit comme la nature, toutes les parties agissent également et à proportion les unes des autres.

Les vrais gens de bien pensent peu à autrui, ils ne s'occupent que de leurs imperfections; les hypocrites au contraire s'attachent à la pratique de la vertu, non parce qu'elle est propre à sanctifier, mais parce qu'elle les distingue. Ce n'est pas qu'en voulant vivre selon les maximes de l'Evangile, on puisse ne pas se distinguer, à cause de la corruption du monde, mais il ne le faut pas faire par ce motif; il faut souhaiter que tout le monde fasse son devoir : une marque qu'on se cherche dans la dévotion, c'est lorsqu'on néglige les points essentiels, et qu'on ne s'attache qu'aux menues observances.

Rien ne donne plus lieu de s'humilier que le péché. Je suis tombé dans le péché, j'y suis tombé volontairement, avec connaissance, avec malice, et j'ai eu très-peu de part à ma conversion; Dieu l'a commencée, il m'a réveillé, il m'a pressé, il m'a porté, il m'a forcé en quelque sorte. Le démon n'a péché qu'une fois, et il est devenu par là si horrible, que si Dieu lui permettait de se faire voir à nous avec cette horreur, nous perdrions la vie sur l'heure. Quel reproche ne fait-il pas à Dieu, et avec lui tous les damnés, de ce que nous ne sommes pas damnés comme eux, l'ayant pour la plupart autant ou plus mérité qu'eux ? Un homme qui a été condamné par la justice, et qui n'a échappé à la mort que par la pure miséricorde du prince, a bien lieu de s'humilier.

Adam ayant péché, se cache et n'ose paraître; Caïn se dérobe aux yeux de son père, son péché l'humilie, parce que dans ces premiers jours on ne s'était pas encore familiarisé avec le crime. Un homme qui saurait que tout le monde le hait avec justice, ne pourrait avoir que de très-bas sentiments de soi, et dans cet homme l'orgueil serait folie pure plutôt que vanité · nous sommes convaincus que le péché nous attire la haine de Dieu, de ce Dieu si juste, si éclairé, si bon; combien cette haine doit-elle humilier un pécheur, puisque, quoique Dieu ait été haï des hommes, qu'il en ait été outragé, il ne peut les haïr, il ne peut haïr que le mal? Il hait les démons; or, il n'y a rien d'horrible, ni dans les démons, ni dans les damnés, que ce qui est dans une âme coupable d'un péché : je suis aussi haïssable aux yeux de Dieu que tous les demons, que tous les damnés, et je pourrais ne pas m'humilier?

Quand Dieu vous révèlerait aujourd'hui que vous êtes le plus grand saint qui soit au monde, vous devriez être humble, et tel qu'une femme de la lie du peuple qu'on aurait habillée en reine, et qui n'oserait se montrer sous cette parure. Quand Dieu vous aurait révélé que vous persévèrerez dans le bien jusqu'au dernier moment de votre vie, vous en devriez être plus humble et plus confus d'avoir reçu tant de grâces sans les mériter et sans pouvoir les reconnaître. Si avec tant de sujets de m'humilier, je suis superbe, c'en est fait de moi, je suis perdu, car je ne pourrai mériter de pitié devant Dieu.

Le vice est, en quelque sorte, une disposition à l'humilité, mais rien n'est si opposé à la foi que l'orgueil : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Selon le témoignage de Jésus-Christ, les idolâtres, les villes de Tyr et de Sidon, celles de Sodome et de Gomorrhe étaient peu susceptibles de l'Evangile à cause de leur orgueil.

DES ADVERSITÉS.

L'Ecriture dit que les trois enfants ne furent ni atteints ni blessés par le feu : *Et non tetigit eos omnino ignis, nec contristavit eos.* Voilà un grand miracle; mais les justes dans l'adversité nous en font voir un plus grand : *Tetigit eos ignis, nec contristavit eos.*

Il y a autant de différence entre un homme qui agit pour Dieu et un homme qui souffre, et ce que l'un et l'autre rend de gloire à Dieu est aussi différent que la gloire qu'il reçoit du soleil, quand il va du couchant au levant, est différente de celle qu'il reçoit de cet astre, quand il s'arrête au milieu de sa course.

Il n'est point d'autre voie que l'adversité, ni pour sauver le pécheur, ni pour sanctifier le juste : il faut guérir ce mauvais chrétien de l'amour du monde, il faut guérir ce chrétien lâche et imparfait de l'amour de soi-même; pour mettre le premier dans la voie du salut, et l'autre dans le chemin de la perfection, un renversement de fortune est nécessaire, ce renversement peut seul opérer ces deux merveilles. Vous rendez toutes les autres voies inutiles, ou par l'attachement continuel au plaisir, ou par l'application aux affaires. Dieu ne parle point dans les cercles du monde, et on ne l'y entendrait pas. Les affaires ne donnent pas le loisir de faire réflexion au salut, on n'est enivré de la vanité et des succès heureux. Cette femme est tout

occupée de sa beauté; parlez-lui de toute autre chose, vous ne serez pas écouté : il faut, pour la sauver, qu'un accident la défigure.

De plus, il est sûr que nous nous faisons pour la plupart un écueil qui nous arrête et qui nous empêche de nous offrir à Dieu tout entiers. Une réserve dans notre sacrifice, ce n'est rien, dit sainte Thérèse, mais ce rien est un obstacle à de grandes grâces. Vous pourriez bien vous-même vous guérir, mais vous n'en avez pas le courage; peut-être ignorez-vous même où est le mal : il faut qu'une main habile, lorsque vous y pensez le moins, porte le fer bien avant dans la chair vive, et perce l'ulcère caché au fond des entrailles; sans ce secours vous vivrez dans la langueur.

N'est-il pas vrai que depuis le temps que vous êtes à Dieu, vous n'avez pu vous résoudre à quitter ce jeu, cette amitié qui n'est pas criminelle, mais qui partage votre cœur, à quitter cet amour pour la vaine gloire et pour la louange? Vous sentez une partie du mal que vous fait cette attache, mais la seule pensée de guérir vous effraie, parce que la plaie est si près du cœur, qu'on ne peut, sans une opération violente et douloureuse, y porter le remède nécessaire. Le confesseur le voit, ce mal, mais il vous flatte, parce qu'il prévoit qu'il vous affligerait en vous le faisant connaître, et qu'il ne vous porterait pas à recevoir ses avis sur ce point : il faut donc que Dieu permette qu'il vienne une maladie, une confusion, une mort. Tandis que cet enfant vivra, il occupera une partie de vos pensées et de votre affection : Dieu la veut avoir tout entière; il faut que cet enfant meure.

Ce riche est assailli de mille tentations, il est environné de flatteurs, de charges, d'honneurs, de plaisirs : il n'y a que l'adversité qui puisse le réveiller. Dieu pouvait nous ouvrir un autre chemin vers le ciel, il est vrai; mais s'il ne l'a pas fait, croyez-vous que ce soit sans raison, ou qu'il n'en ait point eu d'autre que de vous voir dans la misère et dans la souffrance? Il a jugé que cette situation vous était avantageuse, il a prévu que vous le remercieriez éternellement d'avoir tenu cette conduite à votre égard, et que vous l'en aimeriez plus : pourquoi donc un malheur dont vous devez le bénir, dont vous devez éternellement goûter les doux fruits, pourquoi ce malheur vous jette-t-il dans la tristesse, et vous porte-t-il à murmurer contre sa divine providence?

C'est dans Dieu l'effet d'une miséricorde bien tendre, quand au lieu de punir l'âme qui a péché, il frappe le corps, dont les plaies peuvent être utiles; c'est comme lorsque la justice humaine réduit à une amende pécuniaire la peine corporelle.

La maladie humilie, elle fait sentir l'infirmité humaine et la grandeur de Dieu, qui est éternel, et qu'aucun mal ne peut atteindre; elle fait connaître ce qu'on est par soi-même, par le besoin qu'on a des personnes inférieures; elle nous met, en quelque sorte, au-dessous de tous ceux qui ont plus de santé que nous. De là vient que, dans cet état, on envie souvent la fortune d'un artisan pauvre, qui jouit d'une santé parfaite au milieu des travaux où sa condition et sa pauvreté l'assujettissent. On n'est plus si fier, ni si dur, on apprend à avoir de la compassion et de la reconnaissance. La maladie rappelle le souvenir des péchés, et elle en fait connaître la malice par la sévérité de la peine.

Je m'étonne qu'on trouve tant de difficulté à se persuader qu'on peut être heureux dans l'adversité, après qu'on a tant vu de personnes malheureuses dans la plus grande prospérité. S'il y a des maux invisibles, est-il impossible qu'il y ait des douceurs secrètes?

Quand Dieu nous envoie des croix, il le fait par le même principe de charité qui lui fit vouloir que son Fils unique fût crucifié pour nous. Nous sommes les membres de Jésus-Christ; d'où il s'ensuit, dit saint Augustin, que comme tout ce qu'il a souffert au jour de sa passion et de sa mort, nous l'avons souffert dans sa personne, de même aujourd'hui tout ce que nous souffrons, il le souffre lui-même dans ses membres, dans nos personnes.

Jésus-Christ est le témoin, le compagnon et l'auteur de nos souffrances; il voit le mal que vous souffrez, il souffre le mal que vous souffrez, il sait le mal que vous souffrez. Si nous étions assez éclairés pour voir nos véritables intérêts, nous demanderions l'adversité. Il sait le mal que souffrent les damnés, mais il ne le souffre pas avec eux.

Ce n'est pas un de vos amis qui vous fait souffrir, mais il le fait à la vue de votre père, qui ne le permettrait pas si cette peine ne vous était utile, s'il ne vous était avantageux de l'essuyer. Dieu, en vous épargnant cette disgrâce, vous exempterait d'un mal vous et votre ennemi, au lieu qu'en la permettant, si elle vous était désavantageuse à l'un et à l'autre, il ne pourrait avoir une fin digne de lui. Ce père voit appliquer sur son fils le fer et le feu; il souffre plus que ce fils : il ne faut donc pas croire que si ce remède ne lui était fort utile, il le permît.

La prospérité de Salomon, quoiqu'elle fût venue de Dieu, a eu plus de force pour le pervertir que sa sagesse pour le retenir dans le devoir. Tobie ayant perdu les yeux par un accident que tout le monde sait, ses parents et ses alliés lui insultaient, comme s'il avait perdu le fruit de ses aumônes et de ses autres bonnes œuvres : mais, leur répondait-il, vous êtes dans l'erreur, vous semblez ignorer que nous sommes les enfants des saints, et que nous attendons cette vie heureuse que Dieu destine à ceux qui ne s'éloignent jamais de lui : *Nolite ita loqui, quoniam filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo.*

L'auteur du Testament des patriarches dit de Joseph qu'il loua le Seigneur dans le lieu des ténèbres, c'est-à-dire dans les fers. Joseph ne se crut jamais plus malheureux que

lorsqu'il se vit vendu. Quelles prières ne fit-il point pour fléchir ses frères! Quels vœux n'offrit-il point à Dieu pour obtenir qu'il changeât leurs cœurs! Je ne doute point qu'il ne demandât sa délivrance avec toutes sortes de soumissions ; mais s'il l'avait obtenue, et s'il n'avait pas été réduit à gémir si longtemps sous le poids de ses chaînes, quel malheur n'eût-ce pas été pour lui! Mon Dieu, n'apprendrons-nous jamais à nous soumettre? *Nonne Deo subjecta erit anima mea? ab ipso enim salutare meum :* Ne nous fierons-nous jamais entièrement à vous?

Mais l'adversité ne me rend pas meilleur. C'est là un vrai malheur; je vous plains : je ne crois pas qu'il y ait une plus grande marque de réprobation : votre salut est désespéré, il y a peu d'hommes réduits à cet excès de misère. Dieu qui a permis cette disgrâce aurait pu l'empêcher, et si elle ne vous était pas utile, vous devez penser qu'il l'eût détournée, le pouvant aisément, lui qui, pour vous délivrer des maux de l'autre vie, a surmonté tant d'obstacles, a tant souffert lui-même.

La parole de Dieu nous sauve, mais elle sert peu à un homme qui jouit d'une grande prospérité, il ne l'écoute pas; mais la fortune lui est-elle devenue contraire, tout lui sert : il cherche de la consolation, et il trouve que Dieu seul peut le consoler. Cette situation nouvelle éloigne les flatteurs, les libertins, elle appelle les gens de bien, elle leur donne une libre entrée.

L'adversité est nécessaire même aux gens vertueux, pour les préserver de la corruption ; elle est comme le sel qui consume et qui conserve. Elle vous fait sentir que Dieu vous aime et qu'il veut être aimé de vous. Il est jaloux, ce Dieu, il voit que cet enfant a votre cœur, il vous ôte cet enfant. Rien ne marque tant l'amour que cette jalousie.

DE LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS.

Pourquoi Dieu afflige-t-il les bons, et pourquoi permet-il que les méchants soient dans la prospérité? pour vous faire ressouvenir qu'il y a une autre vie. Ne fut-ce pas au milieu des afflictions que Job dit : C'est dans cette vallée de larmes que je crois voir les dons de Dieu les plus précieux : *Credo videre bona Domini in terra viventium.* Ce qui trompe la plupart des hommes, ce qui les scandalise, c'est qu'ils s'imaginent qu'on est heureux parce qu'on est méchant, et c'est le contraire : on est méchant parce qu'on est heureux.

Ou Dieu est l'auteur de cette disposition, ou il n'en est pas l'auteur. S'il n'en est pas l'auteur, pourquoi accusez-vous sa providence? S'il en est l'auteur, n'en est-ce pas assez pour vous faire entendre qu'elle est très juste? Dieu est bien peu équitable, dites-vous, de donner la prospérité aux méchants. Mais je raisonne bien autrement. Il faut, dis-je, que la prospérité soit un grand mal, puisqu'elle est le partage des méchants.

Que peut donner Dieu de pire aux méchants que la prospérité? c'est donner de l'aliment au feu qui les dévore, des armes à des furieux.

Dieu, comme souverain administrateur du monde, a eu en vue le bonheur et la félicité de ses fidèles sujets, et comme un monarque sage et puissant, il doit la leur procurer infailliblement. Si donc il ne le fait pas dans cette vie, il faut, ou qu'il n'y ait pas de Dieu, ou qu'il y ait une autre vie.

Lorsque le Fils de Dieu était dans la gloire du Thabor, il voulut qu'Elie et Moïse l'entretinssent des ignominies de sa passion et de sa mort, non qu'il redoutât que ce moment de gloire le corrompît, mais parce qu'il voulait nous instruire. Les heureux du monde n'en usent pas ainsi, ils veulent des flatteurs, qui ne leur parlent que de ce qui peut nourrir leur vanité.

La prospérité est souvent une récompense dans ceux qui sont bons en quelque point; mais en même temps elle est un châtiment de leur négligence, une peine de ce qu'ils ne sont pas assez bons.

Croyez-vous que le pécheur est heureux parce qu'il est riche? *Multa flagella peccatoris.* Achab était roi, Aman favori du roi, et tous deux néanmoins étaient misérables. Salomon fut perverti par la prospérité, quoiqu'elle lui vînt de Dieu, et quoiqu'il fût le plus sage des rois.

Dieu donnait des biens temporels pour récompense à nos pères, parce que le ciel leur était fermé. Ceux qui reçoivent ces mêmes biens dans la loi nouvelle, quelle raison n'ont-ils pas de craindre que ce ne soit par le même motif?

Les princes donnent quelquefois des récompenses à des courtisans, pour les éloigner de leurs personnes, quelquefois des récompenses périlleuses et qui les doivent faire périr.

Heureux ceux qui n'auront pas été récompensés dans cette vie, lorsqu'en son jugement Dieu pèsera les actions des hommes! Quand il vous dira : Vous avez reçu votre récompense sur la terre, *Receptisti bona in vita tua;* direz-vous que ce n'est pas assez pour payer le peu que vous faites?

Si Dieu différait à récompenser les méchants dans l'autre vie, il faudrait qu'il les mît dans le ciel, car après la mort il n'y a que des récompenses éternelles : voilà pourquoi l'on dit que les récompenses temporelles sont une marque de réprobation. Je n'en trouve point de plus forte, car c'est une vérité en quelque sorte aussi constante qu'il est constant que Dieu est juste.

Dieu ne punit pas tous les méchants dès ce monde, de peur que vous ne cessiez, ou d'attendre la résurrection, ou de craindre le jugement, comme si tous avaient déjà été jugés : Dieu ne laisse pas aussi tous les crimes impunis dans le monde, afin que vous ne doutiez point de sa providence; mais il punit quelquefois, et quelquefois il ne punit pas. Lorsqu'il punit dans cette vie, il fait voir, et c'est un préjugé, il fait voir que ceux qui n'y auront pas été punis le seront dans

l'autre ; et lorsqu'il ne punit pas, il exerce votre foi, et il veut que vous attendiez un second jugement, infiniment plus redoutable que les jugements de ce monde.

DE LA FOI.

Toutes les infidélités ne sont pas seulement dans l'entendement, il y en a encore dans la volonté. Ce qui fait qu'on ne croit pas, c'est qu'on ne veut pas croire. Pour croire, disent les théologiens, il faut un pieux mouvement de la volonté, qui incline l'entendement. Il est vrai qu'il faut croire pour aimer, mais il n'est pas moins vrai qu'il faut aimer pour bien croire : *Charitas omnia credit.*

Tous les catholiques croient, mais il s'en faut de beaucoup que tous croient de la même façon. La raison de cette différence, ce n'est ni l'entendement peu éclairé ou trop éclairé, ce n'est ni l'ignorance dans les femmes peu instruites, ni la science dans les docteurs les plus habiles ; ce n'était ni prévention d'esprit, ni coutume, dans saint Paul et dans saint Augustin ; ce n'était ni désespoir, ni nécessité, dans saint Henri, ni dans Constantin ; ce n'était ni timidité, ni faiblesse d'esprit, dans saint Louis et dans Charlemagne.

Ce n'est pas la raison qui est la cause de l'incrédulité des hommes, puisqu'on n'a jamais vu d'homme sensé douter des vérités de la religion, sans être corrompu dans les mœurs.

D'où vient que de tous les hérétiques il ne s'en convertit aucun de bonne foi, qui ne se soit préparé à cette grâce par une vie innocente et réglée, et que jamais on n'a vu de catholique apostasier, qui avant cette chute n'ait commencé à déshonorer le christianisme ? D'où vient que l'Eglise n'est jamais abandonnée que par les enfants dénaturés, que par les enfants qu'elle aurait dû elle-même retrancher de son sein, et qu'au contraire il ne passe vers nous, du côté de nos ennemis, aucun nouveau sujet qui ne fût la gloire de son parti, et qui ne vécût comme s'il eût déjà été fidèle ?

La foi suppose deux habitudes, ou plutôt elle en est composée ; l'une est dans l'entendement, l'autre dans la volonté. Il faut que l'entendement connaisse les vérités de la foi, et que la volonté les aime, pour les croire. Comment les connaîtrons-nous, si nous négligeons de nous instruire ? Comment les aimerons-nous, si nous conservons des passions qu'elles combattent ?

Vous n'avez pas cette foi que les saints ont eue ? Dieu ne vous l'a pas donnée ? Mais la lui avez-vous longtemps demandée ? Quelles aumônes, quels vœux, quelles prières avez-vous faits pour l'obtenir ; à quel saint vous êtes-vous adressé ? Il n'y a que Dieu seul qui puisse vous la donner ; il faut donc la lui demander avec instance, le presser, l'importuner : *Domine, ut videam.* Vous n'avez pas cette foi vive, ces lumières surnaturelles qui découvrent à l'esprit les plus impénétrables mystères, et qui adoucissent à l'âme ce qui paraît de plus amer à la nature ? Je ne m'en étonne pas ; où les auriez-vous puisées, ces lumières ? dans les ruelles, dans les entretiens impies et licencieux qu'on fait aujourd'hui dans le monde, dans ces livres empoisonnés qui nourrissent vos passions et qui empoisonnent votre cœur.

D'où vient que ce chrétien qui croit faiblement, qui fait néanmoins profession d'une morale si étroite, s'épuise à chercher des raffinements sur tous les textes de l'Ecriture pour imposer à son prochain une obligation indispensable de ne retirer aucun profit de son argent ? D'où vient qu'à son égard il ne fait pas une seule réflexion sur l'obligation si naturelle, si visible qu'il a d'employer ses revenus à orner les autels, à revêtir les pauvres, ces temples vivants du Saint-Esprit ? Dieu a dit dans l'Evangile qu'il fallait avoir pitié des pauvres, que c'était lui qu'on secourait dans leurs personnes. Cette femme, qui est naturellement libérale et qui a le cœur tendre et compatissant, n'a point de peine à croire que le Fils de Dieu se présente à elle dans la personne des misérables : mais il est dit que le temps est court, qu'il faut le bien employer, qu'on nous redemandera compte de tous les moments ; d'où vient qu'elle n'écoute point cette vérité, et qu'elle joue depuis le matin jusqu'au soir ? c'est qu'elle aime le jeu, et que cette vérité s'oppose à son inclination. Pour cet avare, il n'y a point d'opinion assez sévère contre la profusion et le luxe ; mais aussi point de parole dans les saints livres assez formelle, point d'endroit dans les Pères assez éloquent en faveur de l'aumône. Prêchez à ce jeune homme le respect pour le corps de Jésus-Christ, quelle impression ne ferez-vous point sur son esprit ? Il sera épouvanté au seul nom de sacrilége, il passera les années entières sans s'approcher des sacrements, il déclamera contre les fréquentes communions, il en dira sur ce point plus que les plus austères réformateurs de la morale chrétienne : mais d'où vient que ce même homme à qui la foi donne une vue si pénétrante, un respect si profond, un zèle même si ardent, n'a point de foi pour ces paroles terribles : *Neque adulteri, neque molles,* etc. D'où vient qu'il manque de respect pour son corps, qui est le corps de Jésus-Christ même, selon saint Paul ? D'où vient qu'il ose entreprendre sur les membres du Sauveur jusqu'à les prostituer à des femmes perdues ? D'où vient qu'à l'égard de ceux qui sont coupables de ce crime, ce docteur si sévère est cependant indulgent jusqu'à excuser leurs plus grands désordres, jusqu'à supposer en eux une nécessité indispensable de pécher ? D'où vient qu'il y a des vérités qui entrent dans nos cœurs sans peine, et d'autres qui n'y trouvent point d'accès ? C'est que celles-là ne trouvent point en nous de passions qui leur soient contraires et que celles-ci traversent nos inclinations et nos habitudes perverses : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt !* Heureux ceux qui ont le cœur pur ! ils verront Dieu dès cette vie, ils verront la vérité de tous les mystères.

Il y a une erreur parmi les chrétiens, c'est que la foi est tellement un don de Dieu, qu'il n'est point en leur pouvoir de l'acquérir ou de la fortifier, jusque-là qu'ils conviennent aisément qu'ils en ont peu, et prétendent même sur ce défaut de foi et d'intelligence s'excuser de tous les autres désordres de leur vie. De là vient que, quoiqu'on leur reproche souvent leur peu de foi, ils n'en sont pas plus touchés que si on leur disait qu'ils n'ont pas le don des miracles ; ils admirent cette vertu dans les saints comme une grâce purement gratuite ; ils se persuadent qu'en vain on s'efforce d'augmenter la foi, qu'il faut attendre dans l'oisiveté que Dieu leur accorde cette faveur, qu'en vain on ferait des efforts pour croire, et qu'il n'est point de moyen de faire de nouveaux progrès dans ce genre. Je sens que la foi est faible en moi ; mais j'ai beau m'efforcer pour l'avoir plus vive, je sens que cet accroissement ne dépend en rien de mes soins. Je souhaiterais avoir les lumières de ces saints, qui se sont détachés sans peine de tout ce qui n'est pas Dieu ; mais que me sert-il de les désirer, si Dieu n'a pas résolu de me les donner? Il faut nous désabuser et voir à quoi il tient que nous ne croyions pas, que c'est à nous-mêmes, que, quoi que nous puissions dire, nous ne croyons pas parce que nous ne voulons pas croire.

La volonté perverse et corrompue détruit Dieu autant qu'il lui est possible, c'est-à-dire qu'elle le détruit dans l'esprit et dans la croyance de l'homme. D'où vient qu'un Dieu humble, qu'un Dieu tendre et miséricordieux, un Dieu charitable jusqu'à se faire homme, vous paraît une chimère, tandis qu'un dieu lâche et vindicatif, un dieu fourbe et adultère, un dieu impudique jusqu'à se changer en bête pour assouvir une brutale passion, trouve une infinité d'adorateurs dans le paganisme? Est-ce que cette espèce de divinité porte plus de vraisemblance? Non, c'est que les païens aimaient la vengeance et l'adultère, et que vous avez horreur de l'humiliation.

La foi était libre sous les fers des premiers chrétiens, elle est enchaînée et captive depuis que les chrétiens sont libres. Il y a de la foi en vous, vous avez beau faire l'athée et l'incrédule. Il est vrai qu'elle y est captive ; mais les efforts qu'elle fait pour se délivrer, les frayeurs que vous donne de temps en temps votre conscience, ces doutes que vous proposez à tout moment sur le sujet de la croyance commune, font voir que vous êtes bien loin de ce calme et de cette tranquillité qu'a coutume de produire une persuasion entière et parfaite. On dirait que vous cherchez la résolution de vos doutes, quoique dans le vrai vous ne cherchez qu'à vous confirmer dans votre erreur par le sentiment des personnes judicieuses que vous croyez devoir entrer dans le vôtre : vous cherchez ce que vous souhaitez de ne pas trouver.

D'où vient qu'on croit à l'heure de la mort? C'est qu'on a perdu jusqu'à l'espérance de tous les biens du monde, c'est que le voile est rompu, c'est que les passions sont éteintes, le désespoir se montre, et l'athéisme disparaît.

D'où vient cette négligence extrême en matière de salut? Est-ce que je ne crois pas assez que mon âme soit immortelle? Non, ce n'est pas la vraie raison, vous êtes persuadé que votre corps est mortel, et vous ne laissez pas d'en prendre un soin extrême, et de le relever par tout ce que l'art et la nature ont de plus exquis et de plus brillant : c'est que vous n'aimez que l'argile et le limon.

Il est étrange qu'avec l'expérience de tous les jours on ait tant de peine à persuader aux hommes qu'ils doivent mourir. On en voit à quatre-vingts ans qui se croient bien loin du tombeau : les médecins ont prononcé l'arrêt de la mort et se sont retirés, le confesseur crie aux oreilles du malade qu'il est temps de songer au départ, et le malade ne peut encore se persuader qu'il doit mourir, parce qu'il ne peut s'y résoudre, parce qu'il souhaiterait que son corps fût immortel : au contraire, on se défend de croire l'âme immortelle, parce qu'on souhaiterait qu'elle mourût avec le corps.

Quand le cœur est prévenu, en vain on éclaire l'entendement. Les Juifs en sont une grande preuve ; les paraboles, qui rendent sensibles les plus hauts mystères, étaient pour eux des voiles impénétrables qui leur en dérobaient la vue. N'avaient-ils pas vu des miracles? n'avouaient-ils pas eux-mêmes que Jésus-Christ en faisait un grand nombre? *Quia hic homo multa signa facit.* Qu'en concluent-ils cependant? qu'il le faut promptement faire mourir.

A l'occasion du prodige fait en faveur de l'aveugle-né, les Juifs voulurent s'instruire, ils appelèrent les parents, ils furent convaincus. Ils n'oublièrent rien pour le séduire. Quel fut le fruit de ces soins? crurent-ils? Ils le maudirent, ils l'outragèrent, ils l'excommunièrent.

Une passion dans le cœur que le relâchement et la paresse ont déjà amolli, est comme un feu qui s'attache à une matière humide ; elle excite une épaisse fumée qui aveugle la raison, et l'empêche de voir les objets surnaturels. La passion nous rend aveugles à l'égard des objets mêmes sensibles ; faut-il s'étonner si elle nous dérobe la connaissance des mystères divins? Ce qui rebute les méchants attire les bons ; ce qui fait de la peine aux libertins console les gens de bien, ils ne peuvent assez admirer ce que les autres ne peuvent croire. L'eucharistie, l'incarnation, la mort d'un Dieu, qui exercent la foi des mauvais chrétiens ne font qu'enflammer davantage l'amour des chrétiens réglés et fervents. Si vous parlez de l'anéantissement d'un Dieu dans son incarnation, il faut s'aveugler, diront ceux-là, pour croire un abaissement si prodigieux; il faut, diront ceux-ci, être plus insensible que les rochers pour n'être point touché d'un amour si parfait et si extraordinaire. Comment pouvons-nous croire tous ces miracles, disent les libertins, en entendant parler du saint sacre-

ment? Que votre amour est ingénieux, disent les gens vertueux, qu'il est inventif, qu'il est tendre, qu'il est digne de tout notre amour! Il n'y a que les simples et les ignorants qui puissent croire ce miracle, dit un prétendu savant qui vit dans le désordre, lorsqu'il apprend les merveilles que Dieu a opérées en faveur de son peuple, et qu'il fait encore tous les jours pour glorifier ses fidèles serviteurs. Que Dieu est admirable dans ses saints, dit cet homme selon les lumières qu'il s'est procurées par l'assujettissement de ses passions et par le règlement de sa vie! non, il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu que nous adorons : *Vere non est alius Deus, nisi Deus noster*, etc.

Le symbole de votre foi vous rebute, et il convertissait les peuples de l'Inde et du Japon. Tous ces prodiges ne sont-ils pas incroyables, dites-vous? Est-il rien de plus aimable, disaient ces païens, rien de plus raisonnable? N'est-ce pas là le plus puissant, n'est-ce pas là en même temps le meilleur de tous les dieux?

Tertullien a dit que l'âme était naturellement chrétienne, pour nous faire entendre que si nous ne croyons pas c'est un effet de la corruption. D'où peut venir ce penchant naturel à croire; ne serait-ce point de la simplicité, de l'ignorance, ou de la prévention dans ceux qui croient? On pourrait le penser, si saint Paul, saint Denis, saint Augustin, ne se trouvaient du même sentiment que les simples et les ignorants.

De tous les états le plus misérable c'est l'état d'un chrétien qui ne croit qu'à demi : il vaudrait mieux ne rien croire, puisqu'il souffre plus dans ses plaisirs qu'un véritable fidèle dans ses peines les plus amères : ce peu de lumières qui lui reste suffit pour le perdre et ne suffit pas pour le sauver : la foi est en lui une lumière importune et comme une lueur funeste qui lui ôte le repos qu'on goûte dans les ténèbres, sans lui donner la joie qu'apporte le jour : semblable à un malade à qui il reste assez de force pour sentir la douleur de son mal, mais trop peu pour la surmonter.

Il est désormais inutile de faire connaître aux chrétiens qu'ils sont peu fermes dans leur croyance; ils le connaissent assez, ils le sentent, ils l'avouent même sans rougir; ils prétendent de plus excuser par ce défaut, qu'ils jugent involontaire, tous les déréglements de leur vie : ils s'en plaignent, ils souhaiteraient d'être éclairés, parce qu'ils sont persuadés que la lumière qui leur découvrirait la vérité des mystères, leur faciliterait l'observation des commandements, et qu'ils trouveraient autant de facilité à pratiquer l'Evangile qu'ils trouvent de peine à le croire.

Le don d'intelligence, qui dissipe les doutes et les ténèbres de l'entendement, qui fait qu'on croit avec joie et que l'esprit se soumet sans répugnance aux vérités les plus obscures, ce don admirable qui nous fait pénétrer dans les mystères les plus profonds, qui nous fait voir ce qu'il y a de plus caché dans la conduite de Dieu, qui nous découvre les raisons des choses les plus élevées au dessus de la raison, qui lui paraissent même les plus contraires; en un mot, ce don précieux qui calme les inquiétudes de notre esprit, et qui fortifie notre foi à un point que les miracles nous sont inutiles et qu'on n'est pas moins persuadé de ce qu'on croit que de ce qu'on voit, cette intelligence se répand dans nos cœurs avec la grâce sanctifiante, et comme elle naît et meurt avec elle, aussi règle-t-elle ses accroissements sur les siens propres : or, comme il dépend de nous d'augmenter la grâce dans nos âmes, aussi ne tient-il qu'à nous d'y fortifier la foi par de bonnes œuvres.

J'aurais bientôt quitté ces plaisirs si j'avais la foi. Et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs. Il arrive tous les jours qu'on emploie contre les infidèles des remèdes fort inutiles, parce qu'on les applique où il n'y a point de mal : il est au cœur, le mal, et non pas à l'esprit; on croit que c'est erreur, et c'est passion; et l'on se sert de longs raisonnements qui portent à faux; la conversion serait facile, si le cœur était gagné.

De deux oiseaux que Noé fit sortir de l'arche, qui était la figure de l'Eglise, la colombe, ne trouvant point de lieu où s'arrêter, revint dans l'arche; le corbeau y serait également revenu, sans cette brutale avidité qui le porta à s'attacher à un cadavre flottant, pour s'en repaître. Il se peut faire qu'une âme chaste erre quelquefois dans des doutes, que la faiblesse de son esprit ou la malignité du démon lui suscite; mais, comme elle n'a point de passion qui entretienne sa faiblesse, elle se rappelle toujours à elle-même; tandis qu'une âme noire et plongée dans le vice est arrêtée par les sales délices que lui présentent les créatures. C'est dans cette persuasion que les hérésiarques ont toujours commencé par séduire la volonté : ils ne doutaient pas qu'elle n'entraînât l'entendement dans les erreurs les plus ridicules et les plus opposées au sens commun.

La foi a été donnée pour supplément à la raison, pour nous élever au-dessus de la raison. De là vient qu'elle aide la raison plutôt qu'elle n'en est elle-même secourue.

DE L'ATHÉÏSME.

Dieu n'a jamais fait de miracle pour prouver la divinité, parce que toutes les créatures la prêchent. Il n'y a que ceux qui voudraient qu'il n'y eût point de Dieu, qui disent qu'il n'y en a pas. Leur imagination, remplie de folles idées, les jette dans l'égarement; ils sont toujours prêts à dogmatiser, sans cesse ils font des efforts pour attirer les autres dans leurs sentiments, parce qu'ils souhaiteraient (ce qu'ils tentent en vain) se convaincre eux-mêmes de leur erreur. S'ils s'étaient une fois persuadés, ils ne chercheraient plus à fortifier leur sentiment par le sentiment d'autrui, ils laisseraient vivre chacun à sa façon, ils s'attacheraient à ce qui serait propre à satisfaire leurs désirs, ils

parleraient librement d'une manière conforme à leur intérêt, et suivraient sans gêne les douceurs de la vie, objet principal de leurs recherches : s'il n'y a point de Dieu, chacun est sa règle.

Epicure, chef de tous les athées, dit un mot qui fait voir qu'il ne condamnait que les faux dieux : *Non deos vulgi negare profanum, sed vulgi opiniones diis applicare profanum.* Les peuples du monde les plus sages ont été les plus religieux. L'orateur de l'ancienne Rome, après avoir avoué ingénument que plusieurs autres nations surpassaient les Romains en beaucoup de choses, ajoute qu'en ce qui concerne la religion et les lumières qui leur ont fait voir que le monde était conduit et gouverné par la sagesse des dieux, ils l'ont emporté sur tous les autres peuples : *Sed pietate ac religione, atque hac una sapientia, quod deorum immortalium numine omnia regi gubernarique prospeximus, omnes gentes nationesque superavimus.*

Nous sommes environnés de lumières : ce n'est donc pas ce qu'il faut chercher pour voir et pour connaître Dieu; non-seulement il nous environne lui-même, il nous pénètre, mais il guérit les maladies qui nous aveuglent, qui nous rendent insensibles. Les médecins donnent tout à la nature, les politiques tout à la prudence humaine, les astrologues tout aux astres, les personnes déréglées tout au hasard; les sages se défont des préventions, et, cherchant de bonne foi la cause de tout ce qui se passe sur la terre, trouvent qu'il faut remonter à une sagesse souveraine.

N'est-il pas étrange que les gens qui combattent la religion ne viennent qu'avec des doutes, des contes frivoles, des railleries froides, attaquer dans nos esprits une vérité établie par tant de preuves si convaincantes? Vous nous opposez les rêveries de Démocrite et d'Epicure, les réflexions de quelque autre auteur, qui a ramassé je ne sais quels exemples obscurs qu'il faut croire sur sa bonne foi, et qui ne prouvent rien, supposé même qu'ils soient véritables; et moi je vous oppose le consentement universel de tous les siècles et de toutes les nations, j'oppose, à vos maîtres, les démonstrations des théologiens, auxquels ils ne peuvent répondre qu'en découvrant leur ignorance, je leur oppose la voix de toute la nature, tous les docteurs, toutes les académies de l'univers. Dieu, souverain maître et du ciel et de la terre, puissante main qui avez donné sa forme à la voûte céleste suspendue sur nos têtes, qui l'avez semée d'étoiles, qui avez créé le soleil et fixé tous ses mouvements, qui avez arrangé toute cette machine avec tant d'art, qui en avez si bien réglé tous les ressorts, que depuis six mille ans aucun ne s'est encore démenti; bras tout-puissant, qui soutenez cette lourde masse au milieu des airs, qui l'avez rendue féconde par la révolution si juste et si nécessaire des saisons, qui avez creusé les abîmes de l'océan, qui les avez remplis d'eaux intarissables, qui faites vivre une multitude innombrable de poissons de tant d'espèces différentes, dans ce même élément où périssent les autres animaux; Créateur éternel, qui avez formé de rien cet homme dont la structure admirable se trouve propre à tant d'actions et de mouvements différents, qui lui avez donné une âme et des facultés capables de mille fonctions, dont chacune suffit pour arrêter et pour confondre les esprits les plus éclairés et les plus pénétrants; équitable dispensateur, qui avez partagé les richesses aux diverses régions, les fruits aux diverses terres, les industries aux divers peuples, les arts et les talents aux divers hommes, avec tant de sagesse, que les uns profitent des biens des autres, qu'ils s'aident tous, qu'ils se servent mutuellement, que rien ne manque ni aux grands ni aux petits, et que l'univers subsiste dans une égalité et une harmonie admirables, malgré la contrariété des éléments, les antipathies des nations, et l'application unique que chacun a à ses propres intérêts; se peut-il faire qu'il y ait des hommes qui demandent si vous existez? Je vous trouve dans les plus petites fleurs, dans les insectes les plus vils; je vous trouve dans ma mémoire, dans mon imagination; et il y a des hommes qui demandent des preuves de votre existence, qui ne croient pas que vous gouvernez le monde! Combien ai-je de raisons de croire que ces sortes de gens sont aveugles, que leur présomption leur a ôté l'usage du sens commun, que votre Majesté, qu'ils ont voulu envisager, les a accablés, selon votre divine parole!

Ce sont des hommes qui, dans le fond, sont persuadés du contraire, mais qui, pour exercer leur esprit, quelquefois pour se donner le plaisir d'embarrasser un ignorant, et de lui faire illusion, s'efforcent de lui donner une idée extraordinaire de leur science; ce sont des hommes qui tiennent à des femmes qu'ils veulent séduire, des discours propres à les jeter dans le trouble, parce qu'elles n'ont pas assez de lumières pour découvrir la faiblesse et la fausseté des raisonnements qu'on leur fait; et ces hommes, qui ne doutent nullement de la divinité, passent pour de véritables athées.

Les persuasions des athées sont si faibles, que, dès que l'application les détache des objets de leurs passions, ils n'attendent pas, du moins la plupart, qu'on leur parle pour se désabuser.

La lumière, qui nous fait tout voir, nous fait voir encore l'auteur souverain de tout. Nous naissons avec des instincts et des passions, nous naissons avec des connaissances et des lumières. Comme il y a des objets que nous désirons naturellement, il y en a aussi que nous connaissons sans instruction et sans étude : Dieu, l'immortalité de l'âme, la récompense des bonnes actions, sont de ces vérités qu'il n'est point nécessaire d'apprendre. Avec tant de connaissances, me dira-t-on, il n'y a point d'infidèles. Non, il n'y en aurait point si, pour être fidèle, il

suffisait de connaître, mais il faut encore aimer.

On convainc tous les jours les hérétiques, et on ne les convertit pas par cette conviction; il n'est rien de si facile que de leur faire voir le vrai; mais bien loin de concevoir de la joie, lorsqu'ils l'ont trouvé, ils s'irritent, ils se répandent en injures, ils s'abandonnent au désespoir. Quand ils ont affaire à des gens habiles, ils sont bientôt au bout de leurs passages et de leurs réponses.

S'il y avait un seul point dans ma religion qui fût visiblement opposé à la raison, je le regarderais comme erronné. Il y en a cent dans les autres, mais il y en a qui flattent la concupiscence.

Celui qui pèche, dit saint Bernard, voudrait qu'il n'y eût point de Dieu, ou du moins qu'il n'y en eût pas pour punir les crimes; et comme on se persuade aisément ce qu'on désire avec passion, il ne s'en trouve que trop qui ne croient pas qu'il y ait de Dieu, ou du moins qui veulent faire comme s'ils ne le croyaient pas.

Je vous plains lorsque vous me dites que vous n'avez point encore trouvé Dieu; mais je ne saurais arrêter les mouvements de mon indignation, lorsque j'apprends que vous ne le cherchez pas même. Vous paraît-il donc si peu digne de vos recherches? Hérode n'eut pas plus tôt appris que Jésus-Christ était né, qu'il le craignit, qu'il le fit chercher de toutes parts, qu'il n'oublia rien pour le perdre : il fit mourir les jeunes enfants, dans l'espérance de l'envelopper dans ce massacre; l'Homme-Dieu échappe à toutes ses poursuites. Les pécheurs font comme Hérode : ils tâchent, à force de crimes, d'étouffer le sentiment extérieur qu'ils ont de l'existence de Dieu; mais ce sont de vains efforts.

A quoi vous arrêtez-vous, prédicateurs? ah! ce n'est pas là où est le mal; vous avez beau raisonner et multiplier vos démonstrations pour prouver l'existence de Dieu, vous ne gagnerez rien sur ces esprits. Je sais qu'ils disent eux-mêmes qu'ils ne croient pas, et que ce ne sont que les petits qui donnent dans les piéges qu'on leur tend pour les rendre esclaves d'une croyance également incommode et chimérique; que pour eux, ils ont secoué le joug, et qu'ils vivent sans contrainte et sans souci : mais en vain tâchent-ils de nous le persuader. Il faudrait qu'ils ne fussent pas hommes pour être dans cette disposition : la connaissance d'un Dieu nous est aussi naturelle que l'inclination vers le bien et l'aversion pour tout ce que nous croyons nous être nuisible. S'ils ne croyaient pas, et si leur croyance ne traversait pas sans cesse leurs plus agréables plaisirs, s'ils avaient étouffé en eux tout sentiment, on ne les entendrait pas faire sans cesse de nouvelles questions sur l'existence de Dieu et l'immortalité de leur âme, proposer leurs doutes dont ils ont cent fois reçu la résolution, on ne les verrait pas frémir dans la pensée de la mort, tomber dans d'affreuses rêveries dès qu'ils sont dans la solitude. Tout leur parle de la divinité et de la providence, et s'ils sont sourds à tant de voix qui les avertissent sans cesse, c'est en vain que vous espérez qu'ils seront sensibles à la vôtre. Il faut se défaire de cette passion; tandis que vous y serez assujetti, vous aurez assez de lumières pour mériter votre condamnation, mais jamais assez pour dissiper vos doutes et calmer votre inquiétude. On a trop d'intérêt qu'il n'y ait point de justice dans l'autre vie, pour se bien persuader qu'elle s'y exerce. Voulez-vous juger sans crainte de vous tromper sur un point si important pour vous? Défaites-vous de tout intérêt. *Domine, ut videam..... tu es lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Il est vrai, mon Dieu, nous avions assez de lumière pour nous conduire, mais vous voyez que le péché, ou a éteint cette lumière, ou nous a rendus aveugles.

D'où vient donc qu'il y a des gens qui ne croient pas même en Dieu et qui osent traiter de simples ceux qui combattent leur incrédulité? Je réponds que ce sont quelquefois des esprits faibles et vains, qui ont assez d'orgueil pour ne se rendre pas à l'autorité de l'Eglise, et qui d'ailleurs n'ont ni assez d'étude pour voir les raisons sur lesquelles est appuyée notre croyance, ni assez de pénétration pour les comprendre. Pour preuve de la faiblesse de leurs lumières, quand est-ce que ces esprits frivoles, qui font montre d'une vaine science avec les ignorants et avec les femmes, ont rendu une seule raison de leurs doutes, eux qui demandent raison de tout? D'où vient que ces prétendus esprits forts, bien loin de pouvoir convaincre les autres, ne peuvent se persuader eux-mêmes? D'où vient qu'ils sont dans des inquiétudes continuelles, qu'ils ne peuvent se rassurer parfaitement contre la crainte d'un Dieu que toutes les créatures leur découvrent? Pourquoi ce zèle imprudent et cette passion d'attirer les autres dans leur sentiment, si ce n'est pour se persuader que leurs opinions sont plausibles, pour se persuader, par l'accès qu'elles trouveront dans un plus grand nombre d'esprits, qu'elles ne choquent pas le sens commun? Pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'efforts, hommes infortunés, s'il n'y a point d'autre vie que celle-ci, si nos âmes meurent avec nos corps, s'il n'y a point de Dieu à qui vous devez rendre compte de vos sentiments et de vos actions? Si vous en êtes intimement persuadés, qu'importe que cette prétendue vérité soit crue ou ignorée des autres hommes? Que ne laissez-vous vivre chacun dans sa persuasion? A quoi aboutit ce grand zèle, qu'à mettre la confusion et le désordre dans la vie civile, qu'à vous perdre d'honneur et de réputation, qu'à vous exposer même à perdre la vie?

D'où vient enfin qu'en toute occasion vous voulez rendre compte à tout le monde de toutes vos idées, que vous n'en parlez jamais que comme un homme inquiet qui cherche à s'éclaircir, ou plutôt à se confirmer dans son erreur, qui souffre de ne se pouvoir

convaincre, de ne pouvoir étouffer cette voix de la nature, cet instinct secret qui lui crie sans cesse qu'il y a un Dieu? Vous ne croyez pas, parce que la connaissance que vous avez de la divinité est une connaissance forcée et involontaire : vous souhaiteriez qu'il n'y eût point de Dieu, parce que sa loi vous déplaît et que vous vous plaisez dans la honte d'une vie déréglée.

DE L'ABANDONNEMENT DE DIEU.

Une marque qu'on est abandonné de Dieu, c'est de ne plus rougir du vice; une autre marque, c'est d'être venu jusqu'à blâmer la vertu, jusqu'à en faire un sujet de honte à ceux qui la pratiquent; c'est être encore dans cet état funeste que de voir, sans frémir, le changement qui s'est fait en nous, que de se ressouvenir, avec une sorte de confusion, de sa ferveur et de ses pratiques passées.

La honte et la crainte de Dieu sont deux impressions bien différentes, mais cependant presque toujours dans un égal degré dans l'âme. La honte est la plus forte des passions ; de là vient qu'il n'y a plus contre elle de ressource dans l'âme, lorsqu'une autre passion en a vaincu toute la force.

Ceux qui présument beaucoup de leurs lumières, et qui prétendent juger de tout par ces seules lumières de leur esprit, sont ceux qui tombent dans l'aveuglement. On ne peut voir sans pitié avec quelle témérité ces prétendus esprits forts décident de tout, et proposent leurs sentiments comme des oracles, sans raison, contre toute sorte de raison, avec une audace qui surprend les ignorants, mais qui fait compassion à ceux qui sont plus instruits.

Tout sert à aveugler de plus en plus les aveugles, les miracles, les bons exemples ; comme tout sert aux prédestinés, jusqu'aux péchés des autres, et même jusqu'à leurs propres péchés.

Ces sortes de gens croient qu'il n'y a personne au monde qui soit plus sage qu'eux, ils croient même être plus sages que tout le monde ensemble : voilà pourquoi, sans raisonner, ils avancent cent choses extravagantes, dont ils ne sauraient jamais donner de preuves. Ils se plaignent qu'il faut croire sans raisonner; c'est d'eux-mêmes qu'on a lieu de se plaindre sur ce point.

Ils se sont fermé toutes les voies du retour, telles que la docilité, la défiance, la pudeur.

Il y a des endurcis de trois sortes, ceux qui font le mal avec une connaissance parfaite; d'autres qui évitent d'avoir cette espèce de connaissance, afin de faire le mal; ceux qui n'ont aucune connaissance, aucun bon mouvement.

Pilate et Pharaon, et tous ceux qui persécutent les gens de bien par respect humain ou par quelque autre motif, ces sortes de gens savent, ils se déterminent en quelque manière, mais ils n'en veulent pas venir aux effets ; on dirait que Dieu les a endurcis, et que cette parole terrible s'est accomplie sur eux : *Et factum est sicut locutus est Dominus, et non audierunt; sic clamabunt, et non exaudiam.*

Qu'est-ce donc qu'un cœur dur? C'est un cœur qui n'est ni brisé par la componction, ni amolli par la piété, ni ému par les prières, qui ne se rend point aux menaces, qui se roidit contre les châtiments. Un cœur dur, c'est un cœur qui oppose l'ingratitude aux bienfaits de Dieu, l'indocilité à ses conseils, un cœur que la pensée des jugements éternels désespère, que le souvenir de la bonté divine rend plus négligent; un cœur enfin hardi dans le crime, timide dans les périls, intraitable dans les affaires du monde, insensible à tout ce qui regarde le salut éternel; il oublie le passé, il méprise le présent, il ne prévoit pas l'avenir.

DE L'IMPURETÉ.

Il y a bien des libertins qui tâchent de se persuader à eux-mêmes, et de persuader même aux autres que l'impureté n'est pas un grand péché. D'où vient donc qu'on s'en cache avec tant de soin, qu'on en rougit, que toutes les lois le condamnent, qu'on a tant de peine à s'en accuser, qu'on ne dit presque jamais tout ce qu'il faudrait dire pour l'intégrité de la confession ? D'où viennent ces remords de la conscience? D'où vient qu'on est encore saisi d'horreur au seul nom de déluge, de Sodome? D'où vient que les autres peines, l'aveuglement, l'endurcissement du cœur, la perte de la foi, l'athéisme, la soustraction de toute grâce, suivent si souvent les crimes de cette espèce?

Je me repens d'avoir créé l'homme, *pœnitet me fecisse hominem.* Le Seigneur ne témoigne point le même repentir, ni après le péché d'Adam, ni après le péché de Caïn.

Abraham n'osa demander la grâce des Sodomites, quoiqu'il eût un vrai désir qu'on leur pardonnât, comme il paraît par le dix-huitième chapitre de la Genèse; Moïse la demanda pour des idolâtres, et il l'obtint.

Saint Bonaventure donne cinq marques pour reconnaître l'amour charnel, et le distinguer de l'amour spirituel; les longs entretiens, s'ils sont inutiles ; rarement sont-ils utiles, s'ils sont longs; les témoignages de cet amour donnés par des regards, des gestes, des mouvements, des flatteries; les inquiétudes dans l'absence; la jalousie, la complaisance pour les vices.

Faut-il s'étonner si l'on trouve peu de foi parmi tant de corruption? Je m'étonnerais du contraire; Dieu ne verse point ses dons dans la fange : *Non permanebit spiritus meus in homine..... quia caro est.*

Quelques anciens philosophes appellent la passion qui porte à l'impureté, une espèce de mal caduc; les Pères lui donnent, par antonomase le nom de péché, saint Augustin dit que cette passion est un des plus grands maux que la désobéissance d'Adam nous ait apportés.

La passion où nous avons plus de pente, et contre laquelle nous aurions besoin de plus de secours, est cette passion, où nous

sommes portés par mille endroits, par les théâtres, par les livres, par les chansons; les habits mêmes, faits contre ce vice, servent aujourd'hui à favoriser cette passion; les femmes, à qui Dieu n'a inspiré tant de pudeur naturelle que pour les défendre et les rendre en quelque sorte vénérables aux hommes, les femmes font naître le feu impur; le chant, qui a été fait pour les oreilles, souffle et nourrit ce feu. Les anciens étaient plus chastes dans leurs habits, dans leurs livres, dans leurs vers.

Cette passion ôte à l'homme le repos, l'honneur, la vertu et la raison. Je dis la raison; à quels excès incroyables ne porte-t-elle pas? à quelles honteuses extémités ne porta-t-elle pas David, Samson, Salomon? On revient avec peine des désordres qu'entraîne ce vice.

Pour l'éviter, il faut fuir la conversation avec les personnes d'un autre sexe, et se précautionner contre les prétextes. On dit que ce n'est là qu'un commerce innocent d'une amitié réciproque, qu'un jeu agréable d'heureuses saillies; mais entre hommes et hommes, ce commerce, ce jeu ne produirait pas les mêmes effets.

DE L'ENFER

L'éternité est comme un globe qui, étant appuyé sur le cœur d'un misérable, lui fait sentir tout son poids; quoiqu'il ne le touche que par un point, il est accablé sous ce point de l'éternité, il souffre toute l'éternité. L'éternité bienheureuse est la possession entière et parfaite d'une vie interminable : *est interminabilis vitæ tota et perfecta possessio.*

L'éternité malheureuse est, par conséquent, un état où toutes les différences du temps concourent ensemble et se réunissent comme en un point pour tourmenter un esprit.

Quelle douleur pour une âme damnée, lorsque de cet abîme de l'éternité, après avoir brûlé des cent mille et millions d'années, elle jettera les yeux sur cette légère portion de temps qu'elle aura passée sur la terre, et qu'elle retrouvera à peine au bout de ce nombre infini de siècles écoulés depuis sa mort! La vie ne paraît qu'un moment, quoique envisagée de près; il nous semble, quand nous en jouissons encore, que tout ce qui en est passé n'est qu'un songe. Lorsqu'on est à l'heure de la mort, quelque longs qu'aient été nos jours, à peine peut-on se persuader qu'il y ait eu quelque intervalle entre le jour de notre naissance et le terme où nous sommes enfin arrivés; nous cherchons cette vie qui a passé comme un éclair, et dont à peine il reste quelque trace dans notre mémoire. Que sera-ce quand depuis notre mort il se sera écoulé des milliers d'années, lorsque vos enfants et les enfants de vos enfants seront déjà ensevelis, que votre race sera perdue, que le temps aura ruiné les maisons que vous avez élevées, détruit les villes qui vous ont donné la naissance, renversé les états où vous avez vécu, que la fin des siècles aura absorbé tout l'univers dans ses propres cendres, que les portes du ciel et les portes de l'enfer auront été fermées, pour n'être jamais rouvertes, et que depuis ce temps cent mille ans, cent mille millions d'années auront déjà passé? Qu'en pensez-vous? Que vous paraîtra cette vie? Jugerez-vous alors qu'elle mérite qu'on perde l'éternité pour en jouir avec les plaisirs et les honneurs qui l'accompagnent?

Quoi! pour jouir durant ce moment de vie de quelques frêles plaisirs, quoi! pour passer dans je ne sais quel honneur cet atome de temps dont il me reste à peine l'idée, que je cherche presque inutilement, au milieu de cette durée épouvantable qui l'a ou précédé ou suivi, pour une vaine fumée, je me suis plongé dans ces ténèbres, dans ces feux éternels! Que sont devenus ces fantômes de gloire, de grandeur, de réputation, d'immortalité, qui me donnaient alors de si grands soins, qui m'occupaient, qui me faisaient oublier l'éternité? Que sont devenues ces personnes que j'ai aimées, et ces personnes dont j'ai redouté les vains jugements, les discours et la puissance? O Dieu, quel aveuglement! quelle folie! Si j'avais voulu profiter de ce moment, si j'avais fait ce que je pouvais faire, et ce qui m'est à présent impossible, et ce qui me sera éternellement impossible, quelle serait ma joie! dans ce moment, qui est l'unique dont j'aie pu disposer, et qui ne reviendra jamais; dans ce moment que j'ai employé à jouer, à voir le monde, à parler, à dormir, à ne rien faire; dans ce moment, toute ma fortune a été entre mes mains, j'ai été le maître, l'arbitre de mon bonheur, j'ai eu en mon pouvoir la clé du ciel, j'ai eu pendant trente ou quarante ans, la liberté de choisir dans le céleste séjour, dans l'éternité bienheureuse, la place la plus ornée, la plus élevée; on m'a offert de me placer, ou entre les apôtres, ou parmi les vierges; et j'ai refusé d'y aspirer, je n'ai pas seulement daigné penser aux offres qu'on me faisait. Mon Dieu! étais-je chrétien, étais-je raisonnable, étais-je homme? qui m'avait renversé l'esprit? quel charme m'avait saisi? Ah! moment, moment précieux, court moment, ne reviendras-tu donc jamais? faut-il que tu sois éternellement perdu pour moi? Pour combien de millions de chrétiens n'est-il pas déjà perdu? Hélas! une partie même en est perdue pour vous, craignez de perdre le reste; si vous ne prenez des mesures promptes et sérieuses, vous le perdrez tout entier.

On nous parle des feux et des flammes de l'enfer: ces feux sont horribles, ces flammes, épouvantables; mais à mon sens ce n'est presque rien, si on les compare à ce regret, à cette vue du temps passé et du mauvais usage qu'on en a fait. Notre esprit s'emploiera toute l'éternité à nous représenter de la manière la plus vive la vanité des objets qui nous ont détournés de Dieu, la facilité que nous avions de nous sauver. Il était si facile de confesser ce péché, j'ai eu tant d'années de santé depuis ma chute; pourquoi attendais-je l'heure de la mort; pourquoi différais-je au lendemain; où était mon esprit, où étais-je moi-même, moi qui avais l'estime publique, moi qui donnais aux autres des

conseils si salutaires? Ce qu'ont fait un tel et un tel, je n'avais qu'à le faire. Cette pensée me paraît si affreuse, que si tous les autres supplices de l'enfer pouvaient être séparés de ce genre de tourment, et que Dieu laissât à mon choix, ou d'être plongé dans cet abîme effroyable de maux, ou d'être seulement tourmenté par ce regret, je ne balancerais pas à choisir l'assemblage de toutes ces peines, pour me délivrer de ce ver rongeur. Mais jamais l'un ne sera séparé de l'autre, éternellement vous souffrirez; éternellement vous regretterez le temps, les moyens faciles que vous avez eus de vous sauver et que vous avez méprisés.

Mon Dieu, mon divin maître, mon aimable rédempteur, ne me damnez pas, je vous en conjure par votre sang précieux, par cet amour si tendre et si ardent que vous m'avez toujours témoigné. Quel fruit tirerez-vous, ô mon Dieu, de la perte de cette vile créature que vous avez formée de limon, et qui bientôt sera réduite en poudre? Quelle gloire vous reviendra-t-il de m'avoir enfermé pour une éternité dans ces gouffres de feux et de flammes? Suis-je un objet digne d'une colère si enflammée, d'une vengeance si longue et si terrible? Mais nous-mêmes, faisons ce qu'il faut pour nous sauver, sauvons-nous, quand tout le reste devrait périr.

On perdrait l'esprit, si l'on pensait à ces terribles vérités. On perdrait l'esprit; mais ce renversement, cette folie, ne serait une folie qu'aux yeux du monde insensé, ce serait devant Dieu, la haute et la souveraine sagesse. Savez-vous ce qui me renverserait l'esprit, si je ne m'attachais à le vouloir comprendre? C'est d'accorder la vie d'un pécheur et la croyance de l'enfer, c'est d'imaginer comment il se peut faire que vous croyiez qu'il y a un enfer, une éternité de peines, et que vous viviez dans le péril continuel d'y tomber; c'est que vous sachiez qu'il y a des peines si affreuses, que vous avouiez même que la raison demeure accablée sous ce poids terrible, et qu'à cette vue, aucune réflexion sage ne vous porte à prendre des mesures pour éviter un pareil supplice. La pensée de l'éternité, dites-vous, serait un écueil pour votre esprit; vous concevez donc que c'est quelque chose d'épouvantable: mais, dites-moi, n'y pas penser, cette inattention fait-elle que la chose ne soit pas, ou qu'elle ne doive pas être pour vous? Si penser à l'éternité, c'est quelque chose de si affreux pour vous, que sera-ce de la souffrir? Le souvenir seul de l'enfer est si effrayant, que vous n'y pouvez penser, et vous ne craignez pas d'y tomber! Voilà ce que je ne comprends point et ce que je ne comprendrai jamais. Vous n'avez pas le courage de penser à la mort, je ne m'en étonne pas; des personnes plus intrépides et plus saintes que vous n'y pensent jamais sans trembler. Vous avez horreur de penser à l'éternité, et vous vous y précipitez! Mon Dieu, ayez pitié de nous, laissez-vous toucher à notre aveuglement, nous agissons sans réflexion, nous sommes de vrais insensés.

Imaginez-vous la douleur et la confusion d'un homme qu'on surprend dans un crime, et que la justice humaine fait jeter dans les cachots parmi un tas de canaille et de malfaiteurs, pour y attendre qu'on le juge. Je compare cette douleur à la douleur d'un chrétien qui se trouvera dans les enfers, au milieu de tout ce qu'il y aura jamais eu de scélérats sur la terre. Dans les fers on conserve quelque espérance de se sauver, ou par la fuite, ou par les intrigues et le crédit de ses amis, ou par les sollicitations et l'argent de ses parents; on y reçoit quelque consolation par les visites de ses proches et par les soins qu'ils prennent de pourvoir à nos besoins: mais dans l'enfer, qui pourra, qui voudrait même, quand il le pourrait, vous consoler et risquer de déplaire à Dieu par la compassion qu'il aurait de vos misères?

Les impies, en offensant Dieu par leur désobéissance à la loi et par leurs excès, sont comme des hommes qu'on voit manger les viandes exquises qui leur sont servies; mais d'une manière invisible ils avalent l'iniquité, et cette nourriture empoisonnée, ils la digèrent dans les enfers au milieu de mille tourments éternels; ou, si vous l'aimez mieux, les plaisirs qu'ils ont goûtés sont comme des viandes qui restent crues dans leur sein, qui ne peuvent être digérées, qui les chargent et qui leur font payer par des tourments infinis le moment de douceur qu'elles leur ont causé en flattant leur goût.

Saint Bernard parle ainsi de l'état des damnés. Il est constant, dit-il, que l'âme est immortelle, et qu'elle ne vivra pas un seul moment sans sa mémoire, de peur qu'elle ne cesse un moment d'être ce qu'elle est; de sorte que tandis qu'elle subsiste, la mémoire subsiste aussi: mais, ô mon Dieu, dans quel état subsiste-t-elle? Toujours les images des péchés se retracent en elle.

Ce qui a précédé est passé, et il ne l'est pas; ce qui a été fait ne peut point n'être pas fait: ainsi quoique l'action ait été dans le temps, il sera vrai éternellement qu'elle aura été faite. Ce qui s'est passé dans le temps ne passe point avec le temps; et par conséquent il est d'une nécessité inévitable que vous soyez éternellement tourmenté de ce que vous vous souvenez éternellement d'avoir mal fait.

S'il est vrai qu'on souffre réellement tous les maux qu'on craint de souffrir, que doit-on dire des maux qu'on est assuré de souffrir? Or, les damnés ont éternellement cette certitude. Plaisirs, vains plaisirs, qui m'aurait dit, lorsque je vous cherchais avec tant d'ardeur, que je vous goûtais avec tant de transport, que votre souvenir me dût être un jour si amer?

Il est étrange que Dieu ait été obligé de faire un enfer pour empêcher les hommes de l'offenser; après les bienfaits que nous en avons reçus, il fallait qu'il nous crût bien faibles ou bien ingrats: il est plus étrange encore que l'enfer même ne le mette pas à couvert de nos attentats. Dieu a fait l'enfer par zèle pour notre salut: mais d'où vient,

ô mon Dieu, que vous ne nous en avez pas donné plus de connaissance, ou plus de crainte? Pourquoi avez-vous préparé au pécheur des peines si terribles, ou pourquoi les lui avez-vous cachées? Il se serait plongé dans toute sorte de crimes si vous n'aviez arrêté sa licence par cette digue, il est vrai; mais il aurait évité jusqu'aux fautes les plus légères, s'il avait vu les tourments dont vous les punissez. Cependant nous avons tort de nous plaindre, il n'a pas manqué de nous instruire; mais nous oublions ses instructions, nous ne daignons pas en rappeler la pensée, nous ne faisons aucun effort pour les pénétrer.

Le feu où seront jetés les damnés, ce feu qui environnera de toutes parts leurs corps, les brûlera sans les consumer, de sorte que chaque corps sera lui-même comme une fournaise, où la chair et le sang s'embraseront, où la moelle bouillira dans les os; Dieu ajoutera à la vertu qui cause la douleur, ce qu'il ôtera à la vertu qui consume, et il réunira en elle toutes les forces nécessaires, soit pour s'insinuer, soit pour se conserver, soit pour entrer et pour pénétrer. Cette idée vous fait frémir: ce que je pense, sans le pouvoir expliquer, me cause un égal frémissement; je frémis quand je fais réflexion que tout ce que je conçois n'est rien si je le compare aux supplices éternels. Quand je vous aurais fait la peinture la plus énergique de tout ce que le corps souffre, qu'est-ce que ce tourment s'il entre en comparaison avec ce que fait souffrir à l'âme ce feu dévorant?

Notre feu a mille usages, il est fait pour échauffer, pour éclairer, pour brûler, pour réjouir, pour purifier. Le feu de l'enfer n'est fait que pour tourmenter; c'est un feu particulier, il est appelé par les Pères un feu ineffable, un feu merveilleux; il ne s'éteint point, il ne s'affaiblit point, il n'éclaire point, ce sont des ténèbres palpables, liquides et brûlantes.

Si après autant de millions de siècles qu'il s'est passé de moments depuis que le soleil roule sur nos têtes, les peines des damnés devaient cesser, peut-être pourrait-on excuser les désordres des chrétiens, peut-être ne prendrais-je pas tant de soins pour vous engager à quitter le vice; mais ces peines sont éternelles. Pour une seule pensée d'impureté un million de siècles dans les flammes; ce temps, quelque long qu'il soit, a un terme; mais une éternité pour un seul larcin; un enfer de cent millions d'années, ô Dieu, quelle égalité! Mais enfin ces peines finiraient, et la vue de Dieu, si elle pouvait succéder à tous ces supplices et à sa haine, effacerait en un moment jusqu'au souvenir de ces tourments; mais la foi nous apprend qu'ils dureront toujours: et avec cette connaissance on trouve du goût dans les plaisirs, et le péché a des charmes!

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Nous n'avons pas moins de raison d'aimer nos frères que nous en avons d'aimer Dieu, puisque l'amour qui nous porte à nous aimer les uns les autres n'est point une autre habitude, une autre vertu, un autre amour que l'amour de Dieu même: aimer Dieu et aimer les hommes, c'est aimer le même objet, parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes, parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu. Ces deux amours sont comme deux parties qui composent un même amour, ce sont deux anneaux d'une même chaîne, deux actions produites par une même vertu, deux ouvrages d'une même main, deux services rendus à Dieu, mais deux services inséparables et dont l'un ne saurait lui plaire sans l'autre.

C'est une illusion insigne dans ces faux dévots, qui se persuadent qu'ils sont remplis de l'amour de Dieu, quoiqu'ils nourrissent dans leurs cœurs des aversions, des jalousies, quoiqu'ils retiennent le bien d'autrui, ou qu'ils se plaisent à noircir la réputation de leurs frères. N'y eût-il qu'une seule personne au monde que vous n'aimeriez pas comme vous-même, c'est en vain que vous vous flattez d'aimer Dieu; au contraire, quel sujet de consolation dans cette même vérité pour ceux dont la charité s'étend à tous! Nous voyons quelquefois des âmes pieuses qui s'inquiètent, parce que, disent-elles, elles ne se sentent point d'amour de Dieu, parce qu'elles se trouvent froides dans leurs prières, parce que leur cœur n'a pas une étincelle de ce feu dont les saints ont été embrasés; elles doutent conséquemment si elles sont dans la grâce de Dieu, si Dieu les aime, vu qu'elles l'aiment si peu. Consolez-vous, âmes chrétiennes, vous avez plus d'amour que vous ne pensez; non-seulement vous ne voulez de mal à personne, mais vous voulez même du bien à tout le monde, et vous en faites à tout le monde autant que vous le pouvez. La vengeance est pour vous une passion inconnue; loin de vous affliger de la prospérité de vos frères, vous prenez part à leurs avantages; en un mot, vous aimez votre prochain. Ne doutez pas que vous n'aimiez encore votre Dieu; ces deux amours ne se séparent point, il est impossible qu'ils se rencontrent l'un sans l'autre: *Unum sine altero inveniri impossibile est.*

Notre prochain est à Dieu, il est son ouvrage, son bien, sa possession; c'est lui qui l'a formé de ses mains, qui l'a mis dans le monde, comme dans un vaste palais, pour le faire servir à sa gloire et à ses desseins éternels. Voilà un motif qui nous doit engager à honorer, à respecter tous les hommes, à cause du maître auquel ils appartiennent. On honore jusqu'aux derniers domestiques des grands, on respecte leurs armes sur leurs équipages, sur les animaux qui les traînent, on ne touche point à ce qui porte ou leur nom, ou leur livrée; si l'on a reçu quelque insulte, quelque outrage de leurs gens, on peut s'en plaindre, mais on n'oserait s'en faire justice soi-même. Voilà pourquoi il est dit dans l'Ecriture: Que personne ne prenne la liberté de se venger soi-même des affronts ou des torts qu'il a soufferts, je saurai punir ceux qui vous auront offensé; mais comme

tous les hommes sont à moi, si vous aviez l'audace de porter la main sur quelqu'un d'eux, sans en avoir reçu de moi ou l'ordre, ou la permission, vous vous rendriez coupable d'un attentat que je ne laisserais pas impuni.

Vous savez mieux que moi comment l'amour s'étend à tout ce qui environne les personnes qu'on aime, à tout ce qui a quelque rapport avec elles; on n'aime pas seulement leurs amis, on aime encore et leurs enfants et leurs domestiques; le dirai-je? on aime et leurs chevaux et leurs chiens. Un homme qui aime passionnément n'adore pas simplement l'objet de sa passion, il est encore idolâtre de tout ce qui est à son usage; il ne peut voir sans quelque transport ni sa maison, ni ses meubles, ni ce qu'il y a de plus mince dans ses meubles, dans ses parures; un rien le frappe, et il ne peut cacher l'émotion de son âme. Si l'amour est sensible à ce point, ô mon Dieu, qu'il est peu de personnes qui vous aiment comme vous méritez de l'être! Car enfin si nous avions quelque amour pour vous, quelle peine nous ferions-nous d'aimer nos frères, qui sont et vos serviteurs et vos enfants? Comment pourrions-nous haïr ces créatures, que vous avez tirées du néant et qui sont si utiles à votre gloire? Il n'est point d'herbe si stérile en apparence, point de si vil insecte sur la terre qui ne soit à vous et qui ne publie votre sagesse et votre toute-puissance; mais les hommes sont la plus noble portion de votre héritage, et le dernier d'entre eux vous glorifie plus que toutes les autres créatures ensemble.

Les portraits des personnes que nous aimons tendrement sont pour nous des objets précieux, ils sont même aimables; comme c'est à la faveur de ces tableaux que nous nous consolons de l'absence et de la perte même de nos amis, on veut toujours les avoir devant les yeux; on ne se contente pas de les conserver chèrement, on les enchâsse dans l'or, on les couronne de pierreries, on les adore, on leur donne toutes les marques de tendresse et de respect qu'on donnerait, s'il était présent, à l'objet qu'ils nous représentent. Voilà pourquoi sainte Thérèse prenait tant de plaisir à regarder les images de Notre-Seigneur, voilà pourquoi elle souhaitait d'en rencontrer partout où elle portait la vue. Or, toutes les créatures sont toutes les images du Créateur, mais l'homme est de toutes la plus ressemblante et la plus finie : si donc nous aimions Dieu autant que le démon le hait, nous aurions autant d'amour pour nos frères que le démon a d'aversion pour eux. Rien de plus frivole que le prétexte fondé sur les mauvaises qualités de l'esprit et du corps de notre prochain; au contraire, si nous voulons témoigner à Dieu que nous l'aimons sincèrement, nous ne devons avoir égard ni aux talents ni aux imperfections de nos frères, ni à leurs vices ni à leurs vertus. Il me suffit, mon Dieu, pour m'engager à aimer mon prochain, que j'aperçoive en lui votre image, que j'y découvre un seul de vos traits; que cette image soit d'or ou d'argile, que ce trait soit gravé sur un riche diamant ou sur une masse informe, je le respecterai, je l'aimerai, parce que dans cette peinture ou travaillée avec art, ou grossièrement ébauchée, je vous reconnaîtrai vous-même.

Dieu aime notre prochain, et il l'aime de la manière la plus tendre et la plus forte; Dieu aime tout ce qu'il a fait, selon la parole du prophète. Notre amour pour lui, s'il est sincère, doit avoir la même étendue; et comme l'amour que nous avons pour quelqu'un nous transforme en lui, en quelque sorte, comme nous entrons dans ses intérêts, dans ses sentiments, dans ses passions, comme nous ne vivons que dans lui et pour lui, de même, si nous aimons Dieu, nous ne haïrons que ce qu'il hait, et nous aimerons tout ce qu'il aime. Mais quel est cet amour que Dieu a pour notre frère? Ce n'est pas un amour faible et languissant; cet amour l'a porté à mourir pour votre frère. Comment donc pouvez-vous dire que vous aimez Dieu, que vous ne vivez que dans lui et pour lui, que vous n'avez qu'un même cœur avec lui, puisque votre cœur a des mouvements si contraires au sien, puisque vous aimez si faiblement, que vous haïssez peut-être ce qu'il aime avec tant d'excès?

Dites tout ce qu'il vous plaira de votre prochain, faites un portrait de sa personne aussi désavantageux que vous le pourrez imaginer, employez pour le peindre les couleurs les plus noires : dites qu'il est lâche, qu'il est perfide, violent, intéressé; attaquez-le dans son esprit, dans sa conduite; dites qu'il n'a ni vertu, ni piété, ni religion : tel qu'il est, Dieu le souffre, Dieu lui fait du bien, Dieu l'aime et vous ordonne de l'aimer. Mais il vous a trahi, il vous persécute, il vous dépouille, il vous maltraite, il vous hait à mort : il est également injuste envers notre Dieu, et notre Dieu continue de l'aimer. Direz-vous que Dieu s'aveugle, qu'il ne garde point de règle dans sa passion, qu'il aime ce qu'il doit haïr; porterez-vous enfin la délicatesse jusqu'à ne pouvoir aimer ce que Dieu aime?

L'amour qui unit tout, ne fait qu'un même objet de notre Dieu et de notre frère, objet lui-même de la tendresse et de l'amour de Dieu; de sorte que, comme on ne peut aimer Dieu qu'on n'aime tout ce qui est en Dieu, tout ce qui est uni à Dieu, tout ce qui n'est avec Dieu qu'une même chose, nous ne pouvons aimer Dieu que nous n'aimions en même temps le prochain.

S'il y a un seul homme que nous n'aimions pas, nous sommes malheureux. Vous devez donc les aimer tous; si un seul est excepté, vous n'avez point de charité, parce que le motif de la charité est universel pour tous les hommes, comme l'est le motif de la foi pour tous les points qu'elle propose. Mais j'aime les pauvres, j'aime la plupart des riches, je supporte la plupart des gens, à la réserve d'un seul : il y a donc quelque raison dans les autres qui n'est pas dans celui-ci, cette raison n'est pas Dieu; donc vo-

tre amour n'est pas une charité chrétienne.

Gardez-vous au reste de vous plaindre de cette loi comme d'une loi trop dure, cette loi est faite en votre faveur, elle est un effet de la tendresse que Dieu a pour vous; il veut que tout le monde vous aime, car en vous ordonnant d'aimer vos frères, il ordonne à tous vos frères de vous aimer. Quelle ingratitude d'être le premier à violer une loi que Dieu n'a faite que pour nous! Mais qu'elle est observée de peu de gens! La plupart n'aiment personne; ils n'aiment qu'eux-mêmes et leurs intérêts; mais dans ceux qu'un naturel tendre porte à aimer, combien l'amour est-il rétréci, est-il borné à quelques parents, à quelques amis! La véritable charité embrasse tout, elle ne distingue personne. La vertu des bons lui donne de la joie, les vices des méchants lui inspirent de la pitié; mais elle n'a d'aversion pour personne; elle juge bien de tout le monde, et elle aime mieux se tromper que de condamner même les méchants. Quand il n'y aurait pas un commandement d'aimer ses ennemis, elle nous y porterait, parce qu'elle trouve en eux les mêmes motifs d'amour que dans les autres.

L'amour que la plupart des hommes ont les uns pour les autres est un amour apparent, un amour qui n'a rien de réel, rien d'efficace, un amour politique. On est intéressé à n'avoir point d'ennemis; on veut aimer tout le monde, parce qu'on veut être aimé de tout le monde; il n'est point de personne si misérable de qui l'on ne puisse avoir besoin dans quelque rencontre; tel qui ne saurait vous nuire par lui-même, vous fera ou du bien ou du mal par son crédit, par sa langue. Dans cette double vue, on se fait des caresses réciproques, on se flatte mutuellement, on dissimule; si on en vient à des services effectifs, c'est un commerce: on donne pour recevoir; le cœur n'a point de part à ces sortes de liaisons.

Rien ne nous marque mieux notre obligation à l'égard de notre prochain qne le commandement de l'aimer comme nous-mêmes; cette règle retranche tout prétexte, toute dissimulation; car, dites-moi, je vous prie, est-il rien de si sincère, rien de si éloigné de tout artifice, que l'amour-propre? Est-il rien au monde qu'on aime de meilleure foi que soi-même? L'amour-propre nous persuade que nous avons bien des vertus qui nous manquent, il nous aveugle, il nous cache nos propres défauts, il nous grossit les moindres maux que nous souffrons, il nous rend tendres envers nous-mêmes, il demande jusqu'aux délices, il nous fait croire qu'il donne à la nécessité ce qu'il accorde à la volupté et à l'avarice, il est constant, il nous accompagne jusqu'à la mort. Vous le savez, âmes saintes, c'est ainsi que nous devons aimer notre prochain, si nous voulons l'aimer comme nous-mêmes, si nous voulons accomplir la loi.

Nous devons aimer notre prochain, selon l'Evangile, comme Jésus-Christ nous a aimés. Par ce précepte, il nous est ordonné d'aimer le prochain, non plus comme nous-mêmes, mais plus que nous-mêmes. Or, comment Jésus-Christ nous a-t-il aimés? Il nous a aimés solidement, il nous a aimés en vue de notre salut, en vue de l'éternité; ce n'est pas un amour qui se borne à de vaines marques de tendresse, ou qui le porte à nous procurer des biens fragiles et temporels, tout son amour tend à nous rendre heureux éternellement: et que n'a-t-il pas fait dans ce dessein? *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit:* Nous avons éprouvé la charité de Dieu en ce qu'il a donné sa vie pour nous. Voilà quel doit être notre amour pour le prochain, voilà jusqu'où il doit aller. Femmes, c'est ainsi que vous devez aimer vos maris, vos enfants, vos amis, vos ennemis, et s'il est nécessaire, pour leur témoigner votre amour, de donner jusqu'à la dernière goutte de votre sang, vous devez jusque-là porter la générosité, *et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Vos paroles, vos prières, et surtout votre exemple doit leur prouver votre amour. Mais est-ce ainsi qu'on agit? Ne fait-on pas, au contraire, tout ce qu'on peut pour damner les hommes? Que voit-on dans les assemblées du monde? Des gens qui poussent les autres dans le précipice, tantôt par des actions scandaleuses, tantôt par des discours lascifs; ici par des galanteries, là par des soins de se parer et de se faire voir. Ceux mêmes qui veulent se donner à Dieu, ne tâche-t-on point de les en détourner par des censures, par des railleries?

DU PARDON DES ENNEMIS.

J'ai souvent réfléchi avec beaucoup d'admiration et avec une joie sensible sur le soin extrême qu'a eu Jésus-Christ de nous porter à aimer nos frères. Voilà, dit-il dans un endroit de l'Evangile, voilà ce que je commande surtout; aimez-vous les uns les autres, et aimez-vous autant, s'il est possible, que je vous ai aimés moi-même: ce sera là le caractère de mes enfants, je prétends que par cette charité mutuelle mes disciples se distinguent de tout le reste du monde: *In hoc cognoscent quod discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Il nous dit ailleurs qu'il ne veut pas qu'aucune raison, ni d'honneur, ni d'intérêt nous engage à changer cet amour en haine; il ne nous reconnaît plus, il nous met au rang des païens et des infidèles, si nous ne chérissons nos ennemis, si nous ne prions pour eux, si nous ne leur faisons du bien. Il semble enfin que tout le christianisme se réduit à ce seul point. Voici, nous dit-il par saint Paul, voici l'abrégé de tous les commandements: vous aimerez votre prochain; celui qui aime s'est acquitté de tous ses devoirs; l'amour est l'accomplissement de la loi, *plenitudo legis dilectio.*

Mon Dieu, que ce commandement me paraît doux. qu'il me paraît humain pour ainsi parler, qu'il me paraît digne de votre bonté et de votre sagesse! Qu'il est raisonnable que des hommes qui ont une même nature,

une même religion, un même père, des hommes qui sont obligés de vivre en société, qui s'accompagnent mutuellement dans un voyage commun, qui tendent au même terme par la même voie, qui doivent être éternellement réunis dans le ciel, s'y voir, s'y entre-aimer, qu'il est, dis-je, raisonnable, qu'il est naturel qu'ayant tous ces traits de ressemblance, ils commencent à s'aimer dès maintenant et à se rendre mutuellement tous les offices que chacun voudrait qu'on lui rendît à lui-même! Seigneur, votre zèle pour cette charité réciproque ne vous emporte-t-il point au delà des bornes? Quoi! vous ordonnez d'abandonner le culte que nous devons au Créateur pour songer à nous réconcilier avec nos ennemis; votre service ne doit-il donc pas être préféré à tout le reste? L'obligation que nous avons d'honorer celui qui nous a formés n'est-elle pas plus pressante que l'obligation de renouer avec ceux qui ne pensent peut-être qu'à vous détruire? Souffrez que nous nous acquittions de nos devoirs envers vous de qui nous avons reçu tant de biens; après ces justes témoignages de notre reconnaissance, nous ne refusons pas de donner des marques d'un amour sincère à ceux mêmes qui nous persécutent. Non, Jésus-Christ condamne ces tempéraments; il veut qu'on commence par les ennemis, et qu'ensuite on vienne offrir son sacrifice : *Vade prius reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum.*

Dieu veut être honoré avant tout et par-dessus tout, comme il mérite de l'être : néanmoins si, étant près de lui faire une offrande, nous nous ressouvenons qu'un de nos frères est irrité contre nous, il nous commande de laisser notre victime au pied de l'autel, et d'aller chercher notre frère pour lui offrir notre amitié et lui demander la sienne. Ces deux volontés ne sont en rien opposées; Dieu veut être honoré avant tout, et il veut qu'avant tout on se réconcilie, parce que rien ne l'honore tant que cette réconciliation. Il veut qu'on laisse le sacrifice pour aller embrasser un ennemi, parce que nous ne pouvons lui faire de sacrifice plus agréable que de lui immoler notre vengeance et notre ressentiment.

Les ennemis du Fils de Dieu ont plus contribué à sa gloire que ses plus zélés disciples; ils ont publié ses prophéties, ils ont prévenu, par leurs précautions, tous les doutes qu'on aurait pu avoir sur sa résurrection. Les chrétiens auraient un avantage semblable, s'ils ne tournaient à leur propre perte, par leur ressentiment et par leurs vengeances, les desseins de leurs ennemis, disons mieux, les desseins de la Providence : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

Après que nous nous sommes rendus coupables devant Dieu, Jésus-Christ s'est mis entre son Père et nous, pour arrêter sa colère; Dieu a jeté les yeux sur son Fils, et il nous a pardonné : ainsi le Fils de Dieu se met-il entre notre ennemi et nous; et cet obstacle ne nous arrête pas, nous le franchissons pour percer celui qui nous a offensés.

Ce n'est pas précisément la peine que nous sentons dans nos actions, qui en fait le mérite; je sais qu'elles sont plus ou moins précieuses à proportion de l'amour qui nous anime. Il arrive ordinairement que les saints procurent plus de gloire à Dieu, dans des occupations fort douces, ou même dans des plaisirs innocents, que ne font les chrétiens ordinaires, par des travaux très-pénibles ou par le retranchement des plus légitimes plaisirs. Pourquoi? Parce que ceux-là agissent par le motif d'une charité plus parfaite et par un plus grand désir de glorifier leur Créateur. Il est vrai cependant, et c'est une règle très-sûre, que, pour juger de l'excellence d'une action, il faut avoir égard à sa difficulté, parce que, comme il n'y a que l'amour qui puisse nous adoucir les travaux extrêmement difficiles, aussi n'y a-t-il qu'un grand amour qui puisse nous porter à les entreprendre. Comme donc il n'est rien qui fasse tant de peine à l'homme que d'étouffer la passion qui porte à la vengeance, il n'est rien aussi qui donne tant de gloire à Dieu que ce sacrifice.

Mais ce précepte qui nous ordonne de pardonner, est-ce une vérité qui ait besoin de preuve? N'y a-t-il pas plus de sujet d'appréhender que plusieurs ne croient cette victoire impossible, qu'il n'est à craindre qu'elle ne paraisse aisée à quelqu'un? Combien de personnes nous disent, tous les jours, qu'il ne leur est pas possible d'oublier les injures; qu'en vain on prétendrait les y obliger; que cet effort est au-dessus d'elles; qu'il faut nécessairement qu'elles se vengent; qu'il faut du moins qu'elles s'éloignent, qu'elles évitent la rencontre et la vue de leurs ennemis!

Nous avons un penchant affreux à la vengeance, la nature nous y emporte avec tant de rapidité, qu'elle nous ôte souvent la liberté de suivre et même de consulter la raison : de là vient que non-seulement on oublie Dieu dans ces conjonctures, mais qu'on s'oublie encore soi-même : on court à la vengeance sans crainte, sans précaution, sans armes; on méprise les plus grands périls, ou plutôt on ne les aperçoit pas. Quelle violence ne faut-il point se faire à soi-même pour résister à ces transports violents de la nature! On a tant de peine à dissimuler son ressentiment, lorsque l'intérêt et l'ambition, lorsque la crainte d'un plus grand mal sembleraient le demander : lors même qu'il serait nécessaire, pour faciliter ou pour assurer notre vengeance, d'empêcher que la passion n'éclate, il faut, pour en venir là, faire les plus grands efforts. Quelque soin même qu'on ait pris pour calmer son cœur, quelque espace de temps qui se soit écoulé depuis l'injure, la seule vue de la personne qui nous a offensés, ou même le simple souvenir de l'offense détruit quelquefois dans un moment l'ouvrage du temps et de la raison, réveille la nature, dont le feu paraissait éteint; on sent, quoi qu'on fasse, que tout le sang se rallume, les veines s'enflent, le cœur multiplie ses battements, les yeux se troublent, le visage change de couleur, tout le corps tremble, l'esprit même se

confond ; on ne se possède plus. Voilà ce qui arrive souvent après plusieurs années d'absence, après de longues et de fréquentes méditations.

Dans le temps qu'on est outragé, ou lorsque la mémoire de l'injustice qu'on nous a faite est encore récente, on ne saurait exprimer les mouvements que la nature excite, soit dans l'âme, soit dans le corps. Je me représente une mer sur laquelle tous les vents sont déchaînés, une mer qu'une horrible tempête agite et bouleverse : tantôt elle s'élève jusqu'au ciel, elle s'ouvre ensuite jusqu'aux abîmes ; tantôt elle est poussée vers le bord avec tant d'impétuosité, qu'elle vient couvrir le continent d'un seul flot ; ensuite elle se retire avec tant de vitesse qu'on croirait qu'elle change de lit, ou qu'elle s'engouffre au centre de la terre ; vous ne voyez que montagnes d'eau qui s'élancent jusqu'aux nues, qui s'entre-choquent, qui se brisent avec un bruit épouvantable. Lorsque Jésus-Christ se trouva sur une mer ainsi agitée, et qu'il eut commandé aux vents et aux flots de s'apaiser, ce fut un prodige que le calme qui survint au point de ne pas laisser la moindre trace d'un orage si furieux. Mais, à mon sens, c'est un prodige plus grand encore de calmer l'émotion d'un cœur qu'une injure a irrité. Un ennemi qui nous maltraite soulève toutes nos passions, il excite la haine par l'aversion qu'il nous témoigne, la tristesse par le mal qu'il nous fait, la honte et le dépit par le mépris qu'il fait voir; la crainte se mêle encore à ces mouvements, à la vue des suites fâcheuses que pourrait avoir cette offense, si on la laissait impunie ; le désir de la repousser enflamme la colère ; l'impuissance de faire que l'injure n'ait pas été reçue fait naître le désespoir. Il faut qu'un chrétien qui pardonne pour l'amour de Jésus-Christ arrête, d'un seul coup, enchaîne, sacrifie à Dieu toutes ces violentes passions, et il ne le peut faire que par des efforts incroyables.

De plus, on sacrifie l'amour du plaisir, en renonçant à la vengeance, plaisir de tous les plaisirs le plus doux, plaisir dont la jouissance flatte le plus agréablement la nature. Non, rien n'est si doux, si flatteur, que de voir dans l'humiliation ceux qui nous haïssent, que de les voir contraints de se repentir des outrages qu'ils nous ont faits. C'est pour cela que ceux qui se vengent de leurs ennemis ne se contentent pas de leur porter les coups les plus cruels, ils veulent encore qu'ils sachent quelle main les frappe, et pourquoi elle les frappe ; ils trouvent la satisfaction la plus sensible dans les regrets que cette connaissance donne à leur ennemi. C'est là, dit saint Augustin, le remède à la plaie qu'ils ont reçue, ou du moins un adoucissement admirable à la douleur qu'elle leur cause. De sorte qu'un homme qui ne se venge pas, quand il le peut, se prive du plus grand plaisir de la vie : c'est un malade qui souffre pour Dieu d'extrêmes douleurs, et qui refuse tout ce qui pourrait ou les dissiper, ou les tempérer.

Tout le monde convient que la haine que nous portons à nos ennemis est un effet naturel de l'amour-propre, que nous ne pouvons pas ne point haïr ce qui est contraire à ce que nous aimons extrêmement. Ainsi, pour aimer ceux qui nous veulent du mal, il faut que nous cessions de nous aimer, il faut que nous changions en une véritable haine cet amour si tendre et si excessif que nous avons pour nous-mêmes. Il est clair, il est visible que c'est être ennemi de sa réputation que d'aimer ceux qui la noircissent, qu'il faut avoir en horreur sa propre chair, pour vouloir du bien à ceux qui la font souffrir, en un mot, qu'il faut haïr la vie même pour ne vouloir point de mal à ceux qui voudraient nous la ravir.

La mort est le mal auquel on a le plus de peine à se résoudre : le plus haut point de la force et de la constance chrétienne, c'est de l'accepter pour Jésus-Christ avec une généreuse soumission. Et cependant il est encore plus facile de mourir que de pardonner ; témoin cent espèces de combats inventés pour satisfaire le désir de la vengeance, combats où l'on s'expose à perdre la vie pour la faire perdre ; témoin ce furieux qui, pour percer son ennemi qui le tenait embrassé par derrière, se perça lui-même de son épée ; témoin ce fameux Saprice qui avait déjà affronté d'horribles tourments pour la foi de Jésus-Christ, et qui sur l'échafaud, près d'accomplir son martyre, ne put se résoudre à pardonner une injure ; en vain Nicéphore, dont il l'a reçue lui témoigne son repentir avec larmes, et n'oublie rien pour le fléchir. Il est vrai que pour punir cette invincible dureté, Dieu arracha à cet obstiné la couronne qu'il avait entre les mains ; le malheureux Saprice renonça au christianisme, et de martyr qu'il allait être, il devint apostat et idolâtre : mais il est certain qu'il aurait surmonté les douleurs de la mort, s'il avait pu vaincre son ressentiment. Il avait été en butte aux mortelles atteintes de la cruauté, le coup d'épée qui devait finir son supplice ne l'effrayait pas ; mais il fallait un plus grand courage que le sien pour faire grâce à son ennemi, quoique humilié à ses pieds, quoique accablé du repentir de sa faute.

Saint Grégoire de Nazianze, parlant de la prière que saint Etienne fit pour ceux qui le lapidaient, ne fait pas difficulté de dire que par cette disposition de son âme il offrait à Dieu un plus grand sacrifice que le sacrifice de sa vie qu'il faisait en même temps : *Majus aliquid morte offerens Deo, nempe animi moderationem et inimicorum dilectionem.* Cependant ce grand saint souffrit une mort cruelle, et il la souffrit avec une constance admirable, puisqu'il ne plia jamais sous les pierres dont on l'accablait, et qu'il demeura dans la même posture jusqu'au dernier soupir. N'importe, saint Grégoire veut que sa douceur et son amour pour ses bourreaux fussent une preuve de son courage plus frappante et plus héroïque que cette inébranlable constance, et qu'il mérita plus en leur pardon-

nant leurs cruautés inhumaines, qu'en les souffrant.

Rien ne me persuade mieux de la peine qu'on a à pardonner, que l'expérience qui m'apprend qu'il n'est presque rien de plus rare. Notre maître a pardonné lui-même à la vue de toute la terre, de la manière la plus généreuse et dans les circonstances les plus difficiles. Ses apôtres et ses premiers disciples se sont tous signalés en imitant un si noble exemple. Qui de nous néanmoins s'acquitte comme il faut de ce devoir? Je ne parle pas ici des gens du monde qui font gloire de se venger, et qui, bien loin d'obéir au précepte de l'Église, se comportent envers leurs ennemis comme s'il y avait un précepte de les haïr jusqu'à la mort; parmi ceux mêmes qui font profession de vertu, est-il rien de si rare que d'en voir qui pardonnent de bonne foi, qui louent ceux qui les blâment, qui prient pour ceux qui les persécutent, qui s'empressent de rendre service à ceux qui troublent leur repos, et qui les traversent en tout? Il est vrai que quand une fois on s'est déclaré pour la dévotion, on se garde bien de dire qu'on se veut venger; mais souvent on ne laisse pas de le faire : on ne manque pas de protester qu'on ne veut point de mal à son ennemi; et, comme si tout était permis après cette précaution, on dit de lui tout ce qu'on sait, et souvent ce qu'on ne sait pas; on exagère l'injustice et la violence de son procédé, on prend plaisir à faire remarquer ses défauts, on réveille le souvenir de ses actions passées. Je veux qu'on ne dise rien qui ne soit vrai, qui ne soit même public, c'est-à-dire que ce n'est ni calomnie, ni détraction; mais certainement la charité ne peut manquer d'en être blessée, c'est toujours une espèce de vengeance.

Les dévots tâchent à la vérité de couvrir leur ressentiment de quelque prétexte spécieux ou de zèle ou de justice, mais il en est bien peu qui tâchent de l'étouffer. Les méchants déclarés se vengent avec éclat, les dévots de profession se vengent quelquefois sourdement, se vengent sans qu'on s'en aperçoive, et souvent sans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes; les autres emploient les armes et la violence pour se satisfaire, ceux-ci le font quelquefois par le silence même et par la modération. Enfin ceux qui sont les plus éloignés de se venger eux-mêmes, sont quelquefois bien aises d'être vengés. On a de la complaisance de voir que celui qui nous voulait nuire est tombé lui-même dans le piége qu'il nous tendait, on apprend avec plaisir que son procédé est condamné par les personnes judicieuses, on se réjouit des disgrâces qui lui arrivent. Je ne dis pas seulement que ce n'est pas là aimer comme Jésus-Christ nous l'ordonne, il n'est que trop visible que c'est haïr et vouloir du mal, je dis même que c'est exercer une véritable vengeance.

La vengeance ne consiste pas à ôter la vie, à frapper, à tirer du sang; toutes ces actions se peuvent faire par un principe de justice, et quelques-unes même par un motif d'amour et de charité; se venger, c'est prendre plaisir au malheur de son ennemi, c'est trouver de la joie et de la consolation dans ce qui l'afflige, soit que nous soyons les auteurs de ses maux, soit qu'ils lui viennent de quelque autre part : *Vindicari, non est aliud nisi delectari, vel consolari de alieno malo :* ce sont les paroles de saint Augustin. Or, n'est-il pas vrai que peu de personnes sont exemptes de ces sentiments, et qu'il est bien difficile de s'en défendre?

Nous cherchons quelquefois avec une sorte d'inquiétude des moyens d'exercer notre ferveur, nous envions aux saints les occasions qu'ils ont eues de faire éclater leur vertu, on voudrait voir revenir les persécutions de l'Eglise qui ont été si favorables aux premiers fidèles. Est-ce de bonne foi que vous voulez marcher sur les pas de ces grands hommes? Allez vous réconcilier avec votre frère : *Vade reconciliari fratri tuo.* Allez à cet ennemi qui vous persécute, qui vous maltraite; et sans consulter les règles du monde, qui vous dispensent de faire les premiers pas, sans écouter la nature qui vous demande vengeance, allez, et par votre douceur, par votre facilité à tout céder, par toutes sortes de complaisances, engagez ce cœur ulcéré à revenir de son emportement, et à vous aimer en Jésus-Christ. Que si vous n'avez point d'ennemi, ou, si vos démêlés sont en des termes que la prudence ne vous permette pas d'en user ainsi, imposez-vous à vous-même cette loi indispensable de vivre avec ceux qui ne vous aiment pas, qui sont jaloux de votre fortune et de votre gloire, qui vous méprisent, qui parlent de vous avec peu de réserve et de charité; oui, au milieu de tous ces détracteurs faites-vous un devoir de vivre comme si vous étiez persuadé du contraire, ou comme si vous ignoriez tout; étudiez leurs vertus et leurs bonnes qualités, pour en pouvoir parler dans les rencontres; cherchez les occasions de les servir, et estimez-vous heureux de les avoir trouvées; forcez votre cœur à les aimer, à leur souhaiter du bien, à s'affliger de leurs maux, à se réjouir de leurs avantages; donnez-leur part à toutes vos prières, demandez pour eux avec ardeur ce que vous croyez leur être le plus nécessaire et le plus utile; rendez à Dieu de tous les bienfaits qu'ils en ont reçus mille actions de grâces; enfin, que l'amour de Jésus-Christ vous porte à faire pour eux tout ce que l'amour naturel le plus sincère et le plus tendre vous ferait faire pour votre ami ou pour votre frère.

Voilà de quoi gagner le cœur de Dieu, de quoi parvenir bientôt à la sainteté la plus sublime.

C'est une bonne œuvre qu'une messe bien entendue, qu'une aumône faite avec une intention pure, qu'un service rendu par le motif de la charité chrétienne, mais un service rendu à un ennemi, une aumône donnée à son intention, une messe entendue dans le dessein de lui obtenir quelque grâce, ce sont des actions héroïques, des actions capables d'attirer sur nous les plus abondantes bénédictions; et ce moyen, quelque difficile qu'il

soit, est néanmoins entre nos mains; il est proportionné à toutes sortes de personnes. Tout le monde n'a pas assez de bien pour faire de grandes libéralités aux pauvres ; les austérités demandent la santé, et Dieu ne l'a pas donnée à tous ; il faut du loisir pour faire de longues prières, et quelques-uns sont engagés dans des occupations qui ne leur donnent pas ce loisir ; mais pour pardonner, pour aimer ses ennemis, pour chercher à les gagner, pour faire des vœux en leur faveur, pour en dire du bien dans toutes les occasions, pour prendre part à tout ce qui les regarde, il ne faut que le cœur ; il est vrai qu'il faut l'avoir grand, généreux ; les courages médiocres sont peu capables de pardonner.

Nul esprit créé ne peut comprendre combien un péché mortel irrite Dieu. La peine d'Adam et de toute sa postérité condamnée à la mort pour une simple désobéissance ; Jésus-Christ, quelque innocent qu'il fût, abandonné et livré à la fureur des hommes et des démons, pour s'être rendu semblable au pécheur ; enfin l'enfer où le Seigneur a précipité les anges, et où il a résolu de les tourmenter éternellement avec les hommes criminels ; tout cela nous fait voir combien le péché excite sa colère.

Il ne faut pas s'en étonner ; n'est-il pas étrange qu'une vile créature tirée du néant, qu'un atome s'élève contre celui qui l'a formé? qu'un homme ose résister à son Dieu? qu'il méprise cette majesté infinie ? qu'il ne craigne point d'offenser le Tout-Puissant? S'il y a lieu de s'étonner, c'est que ce Dieu souffre si patiemment l'homme rebelle, souffre que tous les jours on pèche avec une audace incroyable, c'est qu'il ne détruise pas avec l'homme tout cet univers, qu'il n'a créé que pour l'usage de l'homme.

Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'étant en effet aussi irrité, et avec autant de justice qu'il l'est, il oublie toute sa colère dès que nous avons nous-mêmes oublié les injures qu'on nous a faites, ou que nous les avons pardonnées. *Dimittite, et dimittetur vobis :* Voulez-vous savoir comment vous pourrez fléchir ma justice, après avoir offensé ma miséricorde? Laissez-vous fléchir vous-mêmes en faveur de vos ennemis ; sacrifiez-moi votre ressentiment, par ce seul sacrifice vous expierez vos attentats ; *dimittite, et dimittetur vobis.*

DU BIEN D'AUTRUI.

Quelle fureur dans un chrétien de vouloir, à quelque prix que ce soit, acquérir des biens que la Providence lui a refusés ! Si vous aviez les richesses que vous désirez, on ne saurait vous donner de plus sage conseil que d'y renoncer pour assurer votre salut ; pourquoi donc vouloir les acquérir, même par un crime? Il faudrait les donner, si elles vous appartenaient; et vous ne pouvez vous résoudre à les rendre? Encore si la Providence vous en avait pourvu par les voies ordinaires et légitimes, elle vous aurait en même temps pourvu des grâces nécessaires pour en faire un saint usage ; mais dans l'état où vous vous réduisez par vos rapines, elle a lieu de vous abandonner à vous-même. Pensez-vous que si Dieu voulait vous sauver par les richesses, il ne vous eût pas ouvert des voies légitimes pour en acquérir ? Il vous a fermé toutes ces voies, parce qu'il a prévu qu'elles seraient un écueil pour vous.

Vous dites que vous le rendrez, ce bien usurpé. Sur quoi le promettez-vous? Est-il probable que vous l'exécutiez ? Si vous n'avez pas eu assez d'empire sur vous pour vous empêcher de prendre, y a-t-il apparence que vous pourrez vous résoudre à restituer? Il est bien plus facile de se passer de ce qu'on n'a pas, que de se priver de ce qu'on possède. Tout vous détourne d'envahir le bien d'autrui : la crainte d'être surpris, de passer pour injuste, la peine, les soins, les précautions dont il faut user; une crainte pareille, des embarras semblables vous empêcheront de rendre le fruit de vos larcins. Si vous les devez restituer, pourquoi les ravir? Pourquoi vous mettre dans l'obligation de remettre et le fonds et les intérêts?

Faites attention aux raisons que vous avez de rendre le bien d'autrui, et aux vains prétextes dont vous vous servez pour le retenir : ces raisons de restituer sont sans nombre, et vous n'avez pas un seul prétexte plausible pour vous en défendre. Si je restitue, je ne peux plus vivre selon mon état. Si cette raison est valable, je ne vois pas comment vous pouvez ne pas même dérober pour vivre selon votre état. Réduisez-vous à vivre par nécessité, comme tant d'autres vivent par piété et par religion. Vous n'aurez plus d'équipages pour éblouir le public, plus d'habits pour paraître dans les assemblées, dans les bals, plus de quoi fournir au jeu, plus de quoi entretenir votre orgueil et votre vanité ; et ce que Dieu prétend, c'est de vous retirer de ces occasions.

Vous dites que votre état demande cette magnificence dans vos habits ; mais vous êtes le seul qui le dites, tout le reste du monde murmure, est même scandalisé de votre luxe ; on dit hautement que vos habits sont teints du sang des orphelins, que vous vous parez des dépouilles des veuves, et qu'il vaudrait mieux payer vos dettes.

Vous me persuaderez peut-être ce que vous voudrez, vous vous le persuaderez à vous-même ; mais souvenez-vous que vous ne tromperez pas votre juge : non, vous ne corromprez pas ce juge dans la personne de Jésus-Christ, dit saint Augustin : ce juge rendra justice contre vous aux pauvres envers qui vous avez été injuste, et qui vous accuseront devant lui : ne vous faites pas une peinture d'un Dieu corruptible, et n'élevez pas une telle idole dans le temple de votre cœur. Votre Dieu n'est pas ce que vous ne devez pas être vous-même ; vous devez être juste dans vos jugements ; or, votre Dieu est plus saint, plus parfait que vous, parce qu'il est plus juste que vous, parce qu'il est la justice même.

Dieu a dit mille fois que nous devons

mettre en lui toute notre confiance, qu'en vain nous nous appuyons sur les créatures, qu'elles ne peuvent rien pour notre bonheur, que c'est s'appuyer sur des roseaux rompus ; et il a donné mille exemples éclatants de cette vérité. Que dit cet homme qui se veut enrichir du bien d'autrui ? Non-seulement je n'ai pas besoin de Dieu pour faire ma fortune, mais je la ferai malgré lui.

Le bien acquis contre la loi de Dieu est inutile, il est même pernicieux. La manne se corrompait, quand on en avait recueilli plus qu'il n'en fallait pour un jour. La loi permettait qu'on en fît provision pour le samedi, et ce jour-là elle n'était en rien altérée ; la loi ordonnait de plus qu'on en conservât une mesure dans l'arche, et celle-là était incorruptible. Le bien envahi vous rendra malheureux dans l'autre vie, et jamais dans celle-ci ce bien étranger ne vous rendra heureux.

DE L'AUMONE.

La manne qu'on avait offerte à Dieu dans l'arche était incorruptible, l'autre ne se pouvait conserver deux jours. Le moyen de rendre vos biens immortels, c'est de les offrir au Seigneur.

Caïn fut maudit pour n'avoir offert à Dieu que les moindres de ses fruits. Que doivent attendre ceux qui refusent de lui donner le rebut de leurs tables, de leurs habits, qui même ne lui donnent rien ?

Vous ne pouvez disconvenir que le bien dont vous faites un mauvais usage, ou que vous employez à des choses qui ne sont pas nécessaires, ne soit un bien superflu. Vous dites que votre état demande que vous vous montriez avec un certain éclat, et tout le monde dit que ce luxe est au-dessus de votre état. Si Dieu n'avait pas établi une loi pour vous obliger à faire l'aumône, sa providence aurait failli, en rassemblant tous les biens en certaines maisons, et en laissant les autres dans l'indigence. Il ne tient donc qu'à vous que le nom de Dieu ne soit blasphémé, que sa providence ne soit blâmée. La mer n'est point diminuée par les écoulements continuels qui forment les fontaines et les rivières, parce que Dieu lui renvoie par des voies découvertes ce qui s'est écoulé par des voies secrètes.

Votre famille est nombreuse, vous avez donc besoin d'un secours particulier de Dieu; il faut faire l'aumône pour l'engager à prendre soin de tant d'enfants, à les pourvoir. Que diriez-vous du laboureur qui voyant croître sa famille sèmerait avec plus d'épargne pour se réserver de quoi la nourrir? Que diriez-vous du négociant qui ne voudrait plus faire valoir son argent, parce qu'il aurait un plus grand nombre d'enfants à entretenir? Il faut penser à ses enfants, mais il ne faut pas vous oublier. Vous craignez que vos enfants ne trouvent pas de quoi subsister après votre mort, et vous n'appréhendez pas de ne trouver rien pour vous-même dans l'autre vie? Pour élever vos enfants, vous donnez une partie de votre bien ; mais vous avez la prudence de vous conserver de quoi subsister dans la vieillesse : réservez-vous également de quoi acheter le ciel.

Ce n'est pas préférer les pauvres à ses enfants, que de donner l'aumône, mais c'est leur préférer Jésus-Christ, que nous devons préférer à tout le reste. Plus on a d'enfants, plus on doit faire d'aumônes, parce qu'il y a plus de personnes pour qui on doit invoquer Dieu, plus dont on a à racheter les péchés dont les consciences ont besoin d'être lavées, dont les âmes ont besoin d'être délivrées. Il faut, pour ainsi parler, dans l'économie qui regarde les âmes, comme dans l'économie qui regarde les corps, augmenter la dépense à mesure que croît le nombre des enfants; il faut faire comme Job, qui offrait chaque jour autant d'hosties à Dieu qu'il avait d'enfants. Laissez-leur à ces enfants l'importante leçon de Tobie. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup aux pauvres, si vous en avez peu, ne laissez pas de leur en faire part, que votre exemple engage vos enfants à pratiquer ces charitables libéralités, et vous les rendrez tous riches. Vous devez regarder Jésus-Christ comme un des membres de votre famille, et lui faire part de votre héritage : votre âme même, vous la devez considérer comme l'un de vos enfants, et entre eux et elle partager votre bien.

On me dira peut-être : Ne vous étonnez pas qu'on fasse peu d'aumônes aujourd'hui, nous sommes dans des temps mauvais. Et moi je vous réponds : Ne vous étonnez pas que les temps soient mauvais, que Dieu coupe les sources des biens et de l'abondance, c'est qu'aujourd'hui l'on fait peu d'aumônes. Vous avez peu de bien, c'est que vous ne donnez pas assez. Si la veuve de Sarepta se fût conduite par vos règles, elle serait morte victime de la faim avec son fils ; il ne lui restait plus de farine que pour se nourrir un jour : elle en fit du pain à l'homme de Dieu, et dès lors rien ne lui manqua pour l'entretien de sa famille, tandis que tout le pays demeura affamé.

Les religieux qui ont tout quitté pour l'amour de Dieu, qui se sont réduits volontairement à demander l'aumône pour gagner le ciel, ces hommes qui sont comme autant de remparts dans vos villes, qui tandis que vous êtes tous ensevelis dans un sommeil profond, interrompent le leur, se lèvent au milieu de la nuit, affrontent la rigueur des hivers pour aller consacrer à la prière le temps que vous perdez à dormir, ces esprits tutélaires qui veillent sur vous, qui détournent l'ennemi prêt à vous surprendre, n'est-il pas étrange que ces victimes vivantes, ces anges visibles, au lieu de trouver partout la vénération qui est due à leur vertu, soient rebutés presque partout, et qu'on leur refuse le pain qu'on donne à de vils animaux?

Quelle plus grande injustice peut-on imaginer, quelle plus horrible avarice, quelle avidité plus insatiable que d'appliquer à un seul usage ce qui est destiné à plusieurs usages? que de chercher l'abondance, que de

se procurer des délices dans ce qui doit être employé au secours des misérables? Car sans doute ce n'est pas un moindre crime de refuser au pauvre la nourriture nécessaire, que de lui arracher le peu de pain qu'il a pour vivre. Je n'ai plus de peine à comprendre la sentence du dernier jugement; car si ne pas donner l'aumône, c'est voler, on sera condamné avec justice pour n'avoir pas donné l'aumône. J'étais étonné de voir que Jésus-Christ envoyait en enfer pour avoir refusé l'aumône, et je ne trouvais pas moins de rigueur dans cette justice, que d'indulgence dans cette bonté qui donne le ciel pour un verre d'eau; mais depuis que j'ai appris des Pères que refuser l'aumône, c'est arracher le pain aux pauvres, je comprends sans peine l'équité de la sentence. Ne vous justifiez pas en me disant : Je ne fais tort à personne, je ne retiens pas le bien d'autrui. A qui donc est ce superflu? Vous ne retenez pas le bien des riches, ils sauraient vous le faire rendre; mais le bien des pauvres se voit sur vos tables, sur les ornements de vos palais, disons-le, vous le donnez à vos chiens. Mais, repliquez-vous, où est le commandement? En voulez-vous de plus exprès que celui-ci : Vous serez éternellement damné, si vous ne donnez à manger à ceux qui ont faim?

Serviteur ingrat, vous n'avez pas reçu ces biens pour les consumer dans vos excès, mais pour les distribuer en faisant l'aumône; le bien que vous avez n'est pas à vous, c'est le bien des pauvres qui vous a été confié, quoique d'ailleurs vous l'ayez légitimement acquis. Voici comme saint Jean-Chrysostome, dans sa soixante-dix-huitième homélie, sur saint Matthieu, fait parler Jésus-Christ au riche : Croyez-vous que l'aumône soit de dévotion seulement, et non de nécessité, de conseil, et non de précepte? Je voudrais que la chose fût ainsi et je voudrais le pouvoir croire comme vous; mais je suis effrayé par cet anathème qui met les boucs à la gauche, et par les reproches que leur fera Jésus-Christ, non de ce qu'ils auront commis des vols, des sacriléges, des adultères et d'autres crimes semblables, mais de ce qu'ils ne l'auront pas secouru lui-même dans la personne des pauvres.

Vous voulez attendre à la mort pour faire de bonnes œuvres? Trafique-t-on après que le temps du commerce est passé? Est-on couronné lorsqu'on ne descend sur l'arène qu'après le combat? Signale-t-on sa valeur après que la guerre est finie, et reçoit-on les éloges et les récompenses dues à la piété, après que la mort a ôté tout moyen de recueillir des mérites? Quelle vertu, quelle piété d'abandonner ses aumônes à la volonté d'un héritier intéressé? de les laisser tracées sur un testament, avec l'incertitude si elles passeront jusqu'aux pauvres? En vain donc vous dites : Je veux jouir de tout mon bien tant que je vivrai, et en mourant j'accomplirai le précepte de l'Evangile. Vous vous trompez, oui, vous vous trompez, et votre précaution tardive n'empêchera pas qu'Abraham ne vous dise alors : Vous avez joui de vos biens et de vos plaisirs durant votre vie, c'est assez pour vous. Vous-même, en ne voulant vous dessaisir de rien qu'à la mort, ne dites-vous pas : Je voudrais encore vivre et jouir de mes richesses? C'est donc à la mort plus qu'à vous qu'on doit savoir gré de vos largesses posthumes; car si vous aviez été immortel, vous seriez-vous jamais souvenu des commandements de Dieu et des préceptes de l'Eglise?

Lorsque Dieu dit : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, il ne fait que préférer un sacrifice à un autre sacrifice, puisqu'il est certain que la miséricorde, selon que le témoigne l'Apôtre, est un sacrifice. Souvenez-vous, dit-il aux Hébreux, souvenez-vous d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux autres; car c'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu propice.

Allez, maudits, au feu éternel; les pauvres n'ont point eu de part à vos richesses, vous n'en aurez point à leur royaume. Vous avez commis des injustices, des violences et mille autres péchés; il peut y avoir eu de la fragilité, mais pourquoi ne pas racheter ces crimes par les aumônes? Ignoriez-vous que j'étais dans la personne des pauvres? Ingrats, vous m'avez refusé le pain, à moi qui vous l'avais donné, à moi qui vous ai donné tout mon sang, à moi qui vous promettais le centuple et le paradis; allez, vous n'y aurez point de part.

En faisant l'aumône on devient l'économe du père de famille, on fait louer Dieu, on le fait aimer, on est soi-même comme une espèce de divinité qui fait des changements dans l'âme et dans la fortune des malheureux. On compte parmi les miracles de la Providence certaines aumônes imprévues, faites dans des temps où l'on avait moins lieu de s'y attendre, et à des personnes qui ne voyaient plus de ressources; ces aumônes qui ont rendu la joie à des familles désolées, la raison à des hommes que le désespoir allait saisir et qui s'allaient perdre. Que de miracles de cette nature ne ferait point une personne charitable? de combien de merveilles ne deviendrait-elle point l'instrument, si elle envoyait quelque soulagement, tantôt à ce pauvre accablé par la maladie, tantôt à cette famille qu'elle sait être dans la misère? Que ce zèle serait digne d'une âme chrétienne; et, de plus, qu'il serait utile, s'il engageait à chercher ces pauvres que la honte jointe à l'indigence rend doublement malheureux, à les visiter, à les porter à la patience, à la confiance en Dieu, à une salutaire crainte, à mesure qu'on leur donnerait une preuve effective de sa bonté et du soin qu'il prend de ceux qui le servent! Quelle douce satisfaction que d'entrer dans une maison comme un ange de paix, et de la laisser dans la joie, dans les actions de grâces, après l'avoir vue dans les larmes et dans la dernière désolation! Quelle douceur dans l'âme de cette pauvre femme, de se voir tout d'un coup quelques pièces de monnaie à la main, elle qui n'en touche presque jamais, qu'elle ne les gagne à la sueur de son front! Est-il pos-

sible, riche avare, riche maudit de Dieu, que vous aimiez mieux voir vos coffres remplis de métal rouillé, remplis de terre et de vieilles monnaies mal fabriquées, que d'être le père des pauvres, le Dieu de la paix, l'économe du Seigneur, l'instrument de ses merveilles, le ministre de sa providence, l'intendant de son épargne, que d'avoir toutes les bénédictions et du ciel et de la terre? Voilà l'unique avantage de votre condition; vous pouvez faire des heureux, vous pouvez être le distributeur de la joie : avantage supérieur à tous les biens.

Personne ne doute que la charité envers le prochain ne soit essentielle au christianisme, ne soit commandée. Le comble de cette charité, c'est de donner sa vie même pour soulager son frère, pour le sauver; mais le comble de l'inhumanité, c'est de laisser périr son corps et son âme faute d'une légère aumône. *Unicuique Deus mandavit de proximo suo :* Ne vous plaignez pas, hommes indigents, de la providence de notre Dieu; il a établi des pourvoyeurs par toute la terre pour subvenir à vos besoins, il leur a commandé, sous peine de l'enfer, de vous secourir : s'ils ne le font, ils trahissent leur ministère, ils dissipent vos biens, ils se rendent dignes des plus terribles anathèmes. Cet homme à qui Dieu n'a point donné d'enfants, doit être le père des pauvres : s'il y manque, c'est un père dénaturé, Dieu lui en demandera compte.

Croyez-vous qu'il y ait un Dieu et une providence? Croyez-vous cette vérité de foi, et en même temps croyez-vous qu'il vous ait conservé tant de richesses pour vous seul? Croyez-vous que Dieu ait rassemblé tant de bien dans cette maison afin qu'il se dissipe, qu'il soit employé à l'offenser? afin qu'on y vive dans le luxe et dans les délices? afin que ce pauvre vomisse des malédictions et perde tout espoir dans sa pauvreté? Si telle avait été la fin du père commun de tous les hommes, serait-il raisonnable? Il a fait ce partage afin de lier les hommes par l'exercice de la charité, afin de vous donner de quoi acheter le ciel; il vous a fait son économe : sans cette précaution sa providence serait défectueuse. Si vous ne la secondez pas, vous renversez l'ordre établi, vous mettez le désordre dans sa maison, vous ramassez contre vous un trésor de colère.

DE L'INGRATITUDE.

Il faudrait s'appliquer à connaître les grâces que Dieu nous a faites; si on donnait cette attention à ses bienfaits, on trouverait tant d'amour dans sa conduite à notre égard, qu'il serait impossible de ne pas l'aimer. Je ne m'étonne pas qu'on ait souvent plus de reconnaissance pour le surintendant qui paie, que pour le prince qui ordonne. Pourquoi? Parce que la bonne volonté du surintendant qui nous sert vient de lui et non du prince, qui ne donne point ce zèle à son ministre. Mais Dieu est l'auteur de la bonne volonté de ceux qui nous servent immédiatement.

L'intention de Dieu, en nous faisant du bien, c'est de nous porter à l'aimer par reconnaissance, lui qui est la source de tous les biens. La reconnaissance pour ceux qui nous ont fait du bien est un mouvement aussi naturel que la vengeance contre ceux qui nous ont fait du mal. Nous ne voulons point reconnaître Dieu pour l'auteur ni du bien ni du mal qui nous arrive : si nous le regardions comme le principe de l'un et de l'autre, ce que nous appelons mal serait un vrai bien, nous en aimerions l'auteur, et nous ne haïrions point les hommes.

Dieu nous demande une reconnaissance dans les sentiments et une reconnaissance dans les effets : ces effets sont de donner une partie de notre bien aux pauvres. Dieu imite en quelque sorte le fermier de l'Evangile, il donne du bien à certains hommes, afin d'en être secouru dans le besoin. Quelle ingratitude! Vous tenez tout de Dieu, et vous fermez votre cœur à tout sentiment de retour! Voulez-vous que la prophétie de Jésus-Christ demeure sans effet à l'égard de tant de saints religieux qui ont suivi le conseil de ne point penser à leur subsistance, et à qui il a promis de donner le centuple? Vous êtes assez insensibles pour les voir à vos portes pratiquer une humilité qui attire les yeux de Dieu et des anges, et pour accueillir avec une dureté barbare une vertu si héroïque; faut-il s'étonner si Dieu, irrité de votre insensibilité, permet des procès et des banqueroutes, s'il vous ôte des biens dont vous lui savez si peu de gré? Où sont les marques de votre reconnaissance? où sont les pauvres que vous avez habillés? où sont les autels que vous avez enrichis du bien que vous avez reçu de Dieu?

Il n'est rien de si juste que la reconnaissance envers Dieu; il a beaucoup fait pour nous, il nous a prévenus lorsque nous étions ses ennemis. Tout le bien que les hommes nous font, nous le lui devons uniquement; c'est lui qui leur en a donné le moyen, l'ordre, la volonté. Jusqu'où ne porte-t-on point l'ingratitude? On oublie ses bienfaits, on s'en sert pour l'offenser.

Les prières des saints ne donnent pas à Dieu la volonté de nous faire du bien, elles sont seulement en quelque sorte la cause de l'exécution de cette volonté, ou plutôt ce sont des moyens dont il se sert pour l'exécuter. C'est lui qui leur donne la volonté de prier, et non pas eux qui lui inspirent la volonté de nous favoriser.

Tout le culte de Dieu consiste en ce point : c'est que l'âme ne soit pas insensible à ses bienfaits et à ses grâces. La reconnaissance est l'effet de la véritable humilité. Elle se montre, cette humilité, lorsqu'on reconnaît qu'on n'a rien et qu'on ne peut rien de soi-même. Nous sommes toujours chargés d'un grand fardeau : c'est, ou du fardeau de nos péchés, ou, si Dieu nous en a déchargés, c'est du fardeau de la grâce qu'il nous a faite, fardeau plus léger, à la vérité, d'une part, mais de l'autre, plus grand encore, à cause de la reconnaissance à laquelle il nous

oblige. Ainsi, Dieu nous charge-t-il en nous déchargeant : il nous décharge de nos péchés et il nous charge de ses bienfaits. Dieu, regardant comme perdu tout le bien qu'il fait à des ingrats, se contente d'avoir une fois perdu ce qu'il a donné, et ne veut pas, à l'avenir, s'exposer à perdre encore ce qu'il donnerait à des hommes qui ne sont point touchés de ses dons.

Où étiez-vous lorsque je jetais les fondements de la terre? C'est comme si la vérité éternelle disait ouvertement au pécheur justifié : Ne vous attribuez pas les vertus que vous avez reçues de moi; que mes dons ne vous enflent pas, ne vous élèvent pas contre moi; souvenez-vous de l'état où je vous ai trouvé lorsque, en vous pénétrant de ma crainte, j'ai jeté les premiers fondements des vertus dans votre âme, de l'état où vous étiez lorsque je vous ai affermi par mon amour. Ne le perdez jamais de vue, ce déplorable état où vous étiez par vous-même, si vous ne voulez pas que je détruise ce que j'ai édifié.

Qui est celui que la vérité n'a point trouvé dans les crimes et dans les excès? Ce que nous sommes par votre miséricorde, nous pouvons, il est vrai, le conserver, mais c'est en n'oubliant jamais ce que nous avons été. Quand on nous a rendu quelque service, sur l'heure nous témoignons notre juste retour, d'abord par des paroles pleines d'amitié; on épie ensuite, on cherche les occasions de rendre bienfait pour bienfait, et jusqu'à ce qu'on les ait trouvées on n'est pas tranquille. Ce n'est pas reconnaissance que de payer une dette, il faut donner quelque chose du sien, il faut faire ce à quoi on ne peut être obligé que par le sentiment seul de la reconnaissance.

DE L'INTEMPERANCE.

On se plaint tous les jours de ce que les hommes rapportent tout aux plaisirs de la table, qu'ils en font leur dernière fin, qu'ils ne travaillent que dans cette vue. Ce sont des gens dont le corps n'est d'aucun usage à l'esprit. Au lieu que les sages se plaignent d'avoir un corps qui gêne l'esprit, ceux-ci voudraient être destitués de cette âme spirituelle qui trouble, par ses lumières, les plaisirs sensuels qu'ils recherchent. Les hommes raisonnables mangent pour entretenir les forces du corps, pour empêcher que sa faiblesse ne se communique même à l'esprit; ceux-ci mangent jusqu'à étouffer l'esprit et à ruiner le corps; disons-le, ils ne mangent que pour manger. Une bête qui ne ferait autre chose que manger, vous ne voudriez pas la nourrir. Vous nourrissez un cheval pour le monter, un oiseau pour entendre son chant; et vous ne nourrissez le corps que pour lui donner le plaisir brutal de se remplir de vin et de viande? Ce n'est pas manger pour vivre, puisque rien n'est si contraire à la santé que ces raffinements, que ces excès, que cette variété dans les mets, puisque rien n'est si propre à prolonger la vie et à écarter les maladies qu'une table frugale et réglée.

Il y a peu de gens qui ne meurent d'excès de nourriture. *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus; si enim secundum carnem vixeritis, moriemini.* Est-ce que nous sommes les esclaves de notre corps ? Est-ce que tout doit être sacrifié à son avidité insatiable, le bien, l'honneur, la vie même? Quel est l'homme raisonnable et sensé qui ne dût beaucoup mieux aimer, s'il était possible, prendre sa nourriture sans ressentir cette volupté flatteuse et importune, de la même manière à peu près que nous prenons l'air que nous respirons? Cet aliment de notre vie, que nous recevons et que nous renvoyons incessamment par les organes, n'a ni saveur, ni odeur; et cependant nous ne saurions nous en passer un seul moment, au lieu que nous nous abstenons assez longtemps de toute nourriture. Combien serions-nous plus heureux, si nous prenions ainsi les aliments terrestres qui nous sont donnés comme un remède contre la faim et contre la soif, si nous les prenions sans les goûter, sans sentir cette douceur trompeuse, tentation pour nous si funeste ? Comme nous ne prenons d'air par la respiration qu'autant qu'il en faut pour ne pas mourir, nous ne prendrions aussi de nourriture que ce qui suffirait à la nature, et jamais avec excès.

On doit prendre les aliments comme on prendrait de vrais remèdes. La nécessité doit régler le penchant qui nous porte à nous délivrer des incommodités de la faim, et non pas la concupiscence, toujours avide. Celle-ci nous dresse des embûches dans le plaisir qui suit le soulagement que nous cherchons dans les viandes, comme un serviteur suit son maître; ainsi faisons-nous par la seule impression du plaisir ce que nous ne devrions faire que par besoin, abus d'autant plus dangereux, que le plaisir n'a pas les mêmes bornes que la nécessité, puisque ordinairement où il y a assez pour le nécessaire, il n'y a pas assez pour la volupté. Mais nous cherchons à nous tromper, nous nous persuadons que nous donnons à notre santé ce que nous donnons à l'avidité de la passion.

La volupté est sous divers jours l'objet de la concupiscence, de la nature et de la grâce. La concupiscence regarde la volupté comme sa fin, la nature comme son appui, la grâce comme son ennemie. La cupidité est le dérèglement de la nature, parce qu'elle la porte à rechercher le plaisir comme sa fin : et voilà en quoi consiste le vice de l'intempérance. La nécessité est la règle de la nature, parce qu'elle lui fait prendre ce qu'il lui faut de plaisir pour subsister, et qu'elle lui fait retrancher le superflu : et voilà en quoi consiste la vertu de la tempérance et de la sobriété. Mais la charité est la perfection de la nature et elle nous porte à retrancher même, autant qu'il est possible, le plaisir que la nécessité rend légitime : et voilà où tend le travail de la mortification.

Il est étrange que l'homme en ce point soit sujet à une passion dont les bêtes sont exemptes; elles sont colères , lascives , mais

elles ne font point d'excès dans la nourriture qu'elles prennent.

Les viandes les plus simples sont les plus saines, la nature ne s'est point remise à l'art pour les choses nécessaires à notre entretien. Les viandes qui naissent au pays où nous vivons sont préférées par les médecins aux viandes étrangères : quelle apparence en effet que Dieu, qui a fait naître les antidotes auprès des venins, qui a pourvu aux besoins des animaux dans les lieux où ils naissent, ait mis ici des hommes qui doivent aller chercher au bout du monde de quoi conserver la vie qu'il leur a donnée ?

Les excès de bouche attirent l'impureté, appesantissent l'esprit, étouffent l'intelligence, dissipent le bien des pauvres ; car ces sortes d'excès ne s'entretiennent que du superflu : ils nuisent aux familles, qu'ils ruinent, et à la santé, qu'ils détruisent.

Ceux qui vivent le plus délicieusement sont ceux qui jouissent le moins du plaisir du goût, et qui sont les plus exposés à tout ce qui mortifie ce sens. Le contraire arrive à ceux qui se nourrissent de viandes communes ; parce que ceux-là s'étant accoutumés à ce qu'il y a de plus rare, ne peuvent plus être touchés de rien, et souffrent même lorsqu'ils sont réduits à ce qu'il y a de plus commun ; au lieu que les autres ne souffrent point de ces viandes communes, auxquelles ils se sont accoutumés, et goûtent extrêmement les mets les plus rares.

Hector Boétius, qui a écrit l'histoire d'Écosse, dit que les pestes et les fièvres violentes ont été inconnues dans ce royaume autant de temps qu'on s'y est tenu aux viandes du pays, et qu'on s'est contenté des plus simples assaisonnements, mais que les maladies extraordinaires y ont été introduites par les raffinements dans les repas et par les viandes du dehors.

DE LA SOUMISSSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

La sainteté consiste à conformer notre volonté à la volonté de Dieu. Et c'est par là que quelques anciens philosophes prouvent qu'il ne peut y avoir plusieurs dieux ; avec cette multiplicité il n'y aurait point de sainteté dans le monde, parce que notre volonté ne peut être conforme à plusieurs volontés différentes.

Jugez de là s'il y a beaucoup de saints, presque tous les hommes s'attachent à leur propre volonté, même les plus dévots. Ce qui rend cette vérité sensible, c'est que ceux-là mêmes qui vivent dans les exercices de la piété chrétienne ne s'y plaisent la plupart que parce qu'ils y font leur volonté ; quelle inquiétude en effet si on les en retire ! Plusieurs ignorent ce que Dieu demande d'eux, et ils veulent l'ignorer ; ils ne consultent, pour l'apprendre, ni Dieu, ni les hommes : quelques-uns le savent, et ne veulent pas le faire ; ils s'imaginent qu'ils y suppléent en faisant quelque autre bien, qui n'est pas contraire à leur inclination. Ce qu'il y a d'étonnant dans la conduite de ces personnes, c'est qu'elles demandent tous les jours à Dieu qu'il leur fasse connaître sa volonté, comme si elles l'ignoraient. Quoi donc ! ne pouvant vous tromper vous-mêmes, pensez-vous tromper Dieu ? Que vous sert-il de dissimuler ? Vous donnez l'aumône, mais vous savez qu'il veut surtout que vous quittiez ce jeu, que vous quittiez ces compagnies.

Prétendez-vous vous rendre indépendant de la volonté de Dieu ? Cela est impossible, Dieu même ne peut pas vous en affranchir, il faut nécessairement y être soumis. Votre volonté est la seule qui se puisse soustraire au joug, mais pour lors le cœur et l'esprit en sont accablés : il n'y a que la volonté qui le puisse porter sans peine.

Un homme entièrement soumis à Dieu est comme un excellent instrument entre ses mains. Il ne faut que cette soumission ; elle ne suffirait pour tout autre ouvrier, quelque habile qu'il pût être. Or, voyez l'estime, l'emploi qu'un bon ouvrier fait d'un instrument choisi et éprouvé, voyez même comme il le distingue ; il s'en sert dès qu'il a à faire quelque ouvrage important ; non-seulement il le distingue dans l'usage qu'il en fait, mais il le conserve chèrement, il ne le confie à personne, il l'enferme, il l'enchâsse, il l'orne le plus richement qu'il peut.

Notre répugnance ne change pas les ordres de Dieu ; mais, quand elle le pourrait faire, il ne faudrait pas le souhaiter. Il est de votre intérêt que sa volonté s'exécute, et non pas la vôtre. Je trouve mon bonheur dans l'exécution de la volonté de Dieu et dans la soumission de la mienne. Je ne serai jamais heureux, si la volonté de Dieu ne s'exécute ; je serai le plus malheureux des hommes, si la mienne ne s'y soumet.

Non, point d'empire si juste, si nécessaire, mais point d'empire si avantageux et si doux que l'empire de la volonté de Dieu. C'est un grand avantage pour nous qu'elle se fasse, c'est une vraie consolation d'y être soumis, parce que cette volonté divine ne tend qu'à nous rendre éternellement heureux, parce que notre soumission nous rend heureux durant même cette vie passagère. Nos passions nous trompent, elles nous persuadent que notre bien, notre avantage, se trouvent dans des choses qui nous sont extrêmement pernicieuses. Quand nous serions exempts de passions, notre ignorance nous rendrait incapables de nous conduire. Savez-vous tous les événements qui peuvent naître ; pouvez-vous prévoir l'avenir ? Hélas ! l'expérience des autres, votre propre expérience même vous le fait assez entendre ; combien de fois sommes-nous trompés dans nos espérances et dans nos craintes ? Les plus sages, qui reconnaissent les ruses, les artifices de l'amour-propre, consultent des personnes désintéressées sur ce qui peut leur être utile ou dangereux : à quel guide plus sûr que Dieu même pouvez-vous vous confier ? On s'abandonne aveuglément à la prudence d'un médecin, quoiqu'il ne soit pas infaillible dans son art, parce que après tout sa profession suppose des connaissances que nous n'avons

pas ; et on délibère de se soumettre à Dieu, qui règle tout avec sagesse, avec amour, qui nous aime comme des créatures qui lui appartiennent, comme des enfants qu'il a enfantés deux fois, pour qui il a créé tout le reste, et qu'il n'a formés que pour les rendre heureux ? C'est là sa fin ; voilà pourquoi il manquerait de sagesse, s'il faisait ou s'il permettait quelque chose qui ne pût pas se rapporter à cette fin.

Notre soumission à la volonté de Dieu nous affranchit de tout autre joug : car comme Dieu veut tout ce qui nous arrive, et que nous voulons tout ce que Dieu veut, rien ne nous arrive que ce que nous voulons. On ne saurait m'obliger à faire ce que je ne veux pas, parce que je veux tout ce que Dieu permet.

C'est un orgueil insupportable de se persuader que dans sa propre conduite on n'a besoin de prendre conseil de personne, et qu'on a en soi-même assez de prudence pour se conduire et pour choisir le meilleur parti. Il faut de bonne heure s'accoutumer à se soumettre dans les choses légères, à se soumettre tous les jours à l'égard de tout ce que Dieu peut vouloir de plus fâcheux, de plus pénible à la nature. Ajoutez à cela que, si vous faites sa volonté, il fera la vôtre.

Réponse admirable d'une dame vertueuse ! On lui demandait si dans les divers périls qu'elle avait courus en voyageant elle n'avait pas toujours espéré que Dieu l'en garantirait. Non, dit-elle, j'ai espéré qu'il ferait de moi ce qui serait le plus de sa gloire, et dans cette dépendance mon cœur était toujours tranquille et satisfait.

La volonté de Jésus-Christ était plus droite que la nôtre, elle ne pouvait ni faillir, ni errer ; et cependant il la soumet aveuglément à la volonté de son Père : *Non mea, sed tua fiat voluntas.*

DES ÉLUS.

Le petit nombre des élus ne doit point faire le sujet de notre crainte, ce sont les péchés qui nous empêchent d'être de ce nombre. Vous ne serez point condamné parce que vous avez été réprouvé, mais parce que vous avez mal vécu : aussi ne voit-on guère de gens qui se scandalisent de la prédestination que ceux qui tâchent d'excuser les crimes qu'ils ne veulent pas quitter, et qui cherchent des prétextes pour colorer leur impénitence.

Il y a peu de prédestinés parmi les chrétiens, parce que la prédestination est nécessairement suivie du salut. Mais elle n'est pas moins nécessairement suivie des œuvres qui assurent le salut. Vous êtes effrayé quand on vous dit que de cent mille, à peine y en aura-t-il un seul de sauvé : que vous importe, pourvu que ce soit vous ? Et si de ce nombre tous étaient sauvés à la réserve d'un seul, quel sujet de désolation serait-ce pour vous, si vous deviez être ce malheureux ? S'il y a plusieurs élus, j'ai plus d'espérance d'être de cette multitude. Vous vous trompez ; votre espérance serait fondée, si pour augmenter le nombre, après avoir admis les bons, on recevait encore quelque méchant, ou si pour diminuer ce nombre on excluait des bons : mais quelque petit que soit le nombre des prédestinés, les bons n'en seront jamais exclus ; quelque grand que soit ce nombre, les méchants n'y seront jamais compris.

Si vous êtes bon, quand pour cent mille réprouvés il n'y aurait qu'un élu, ce sera vous ; si vous êtes mauvais, quand pour cent mille élus il n'y aurait qu'un réprouvé, ce serait vous.

Dire que vous ne serez pas sauvé si Dieu ne vous a prédestiné, c'est mal conclure ; ou si cette conséquence est bonne, celle-ci l'est encore : Vous n'êtes pas bon chrétien, et vous ne voulez pas le devenir, donc vous n'êtes pas prédestiné ; car le décret de la prédestination renferme le décret de la sanctification. Mais si je suis prédestiné, quoi que je fasse, je deviendrai homme de bien. C'est une hérésie : par le même décret que Dieu a déterminé votre sanctification, il a déterminé qu'elle serait volontaire, il a déterminé que de votre propre mouvement, secouru de la grâce, vous vous détacheriez de vos habitudes perverses : et ainsi il est autant impossible que vous deveniez juste, si vous ne tournez pas de ce côté-là toute l'action de votre esprit et de votre cœur, qu'il est impossible que vous soyez sauvé si vous n'êtes pas prédestiné. Si je suis prédestiné, je serai sauvé. Cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que si vous êtes prédestiné, vous ferez pénitence, vous changerez de vie, vous vivrez comme Jésus-Christ a vécu. Vous ne le faites pas, et vous ne pensez pas à le faire ; craignez tout pour votre salut. N'est-ce pas en effet un dérèglement étrange, que plusieurs fassent ce qu'il faut pour être damnés, et que si peu s'attachent à faire ce qui est nécessaire pour être sauvés ? Voyez si le chemin du ciel est un chemin fort battu : il faut que tous les élus aillent par la voie étroite, voie unique du salut ; la pénitence et la vie austère y conduisent seules ; les innocents, les coupables n'ont point d'autre route à prendre : mais aujourd'hui ceux mêmes qui embrassent la piété veulent avoir toutes leurs commodités, personne n'aime cette vie rude et incommode ; et quoiqu'on parle de morale étroite, elle n'est pas même suivie de ceux qui en parlent le plus.

Pour assurer son salut, il faut vivre dans l'état où l'on voudrait mourir, dans l'état où il faut mourir pour être sauvé. Or combien en trouverez-vous qui soient habituellement en état de grâce, qui même, par intervalle, conservent durant quelques jours de l'année l'amitié de leur Dieu ? Il n'est pas bien sûr, disons qu'il est entièrement incertain s'ils la reçoivent dans leurs confessions : leurs rechutes si fréquentes me persuadent qu'ils ont eu peu de résolution, et qu'ils sont sortis du saint tribunal et de la table sacrée vides de grâces. Que peut-on se promettre pour le ciel de quiconque vit de la sorte ? On compte beaucoup sur ce qu'on a dessein de faire à l'heure de la mort. On se confesse mieux alors, je le

veux croire; mais combien s'en trouve-t-il qui alors ne se confessent point? Outre que la vue de la mort n'ajoute rien aux dispositions ordinaires que le trouble, l'effroi, et une crainte toute naturelle. Ce qui le prouve, c'est que quand on revient de ce péril, et que la peur est dissipée, on continue de vivre comme on avait vécu.

Vous vous étonnez que de cent mille chrétiens il n'y en ait pas dix de sauvés? Et moi, au contraire, plus je considère la chose, plus je m'étonne que de cent mille il y en ait trois de sauvés; ce qui fait ma surprise, c'est de voir les fortes inclinations qui nous portent au mal, l'horrible penchant qui nous entraîne dans le précipice, ce penchant secondé de tant d'ennemis qui nous invitent, qui nous poussent; un monde si corrompu, des occasions si funestes, si fréquentes, si effrayantes; une négligence si constante dans l'affaire du salut : à la vue de tant d'obstacles que nous ne bravons pas, est-il possible, me dis-je à moi-même, que de cent mille chrétiens il y en ait dix qui se sauvent? Comment même un si petit nombre peut-il résister à un torrent si violent? Aussi Jésus-Christ a-t-il comparé le nombre des élus aux olives qui restent après la récolte, aux grappes que les vendangeurs abandonnent après une exacte recherche. Je dis, malgré tous ces sujets de crainte, et c'est un article de foi, je dis que tout chrétien peut devenir juste, et que tous les chrétiens fidèles seront sauvés.

On dit quelquefois : Il y a, après tout, tant de gens vertueux dans le monde, il y en a tant de bons. Il faut le croire, car enfin chacun doit croire son prochain meilleur que soi; mais dans le vrai le nombre en est beaucoup moindre qu'on ne le pense, tant d'amour-propre, tant d'hypocrisie, si peu de vertu, voilà ce qui me convainc de cette vérité. De quel nombre suis-je? des bons ou des méchants? C'est à vous à vous examiner et à réformer en vous ce qu'il y a de vicieux. Mais Dieu peut ne me pas donner la grâce de la persévérance. Oui, si vous ne la demandez pas; il peut même vous la refuser, c'est-à-dire que lorsqu'il l'accorde à ceux qui la lui demandent, il leur fait une grâce qu'ils n'ont pas méritée, et non pas que, pour cette indignité, il la refuse à une humble prière; mais il le peut faire, qui en doute? Il peut aussi vous anéantir. Un bon père peut déshériter son fils qui ne lui a jamais manqué de respect, mais on peut bien s'assurer qu'il ne le fera jamais.

Il faut craindre, et craindre toujours, mais n'écouter que la crainte qui produit la sagesse, et non pas la crainte qui porte au relâchement et au désespoir. Il est difficile de retenir l'esprit des hommes dans un juste tempérament; tantôt ils ne craignent pas assez, tantôt ils craignent trop, tantôt ils craignent sans raison. Jusqu'où ne va point leur extravagante folie? Jusqu'à craindre que leur malheur ne vienne de Dieu, la source intarissable de tous les biens, de Dieu qui souhaite leur salut; tout ce qu'il a fait n'a pu encore les persuader qu'il ne désire rien tant que de les sauver. C'est cependant une vérité incontestable, une vérité de foi, que Dieu veut nous sauver tous, et que nous pouvons tous nous sauver si nous le voulons. Nous voyons la porte du ciel, et si nous ne la voyions pas, Dieu serait injuste de nous commander d'y entrer : de plus, nous voyons parfaitement ce qui ouvre cette porte aux hommes, nous voyons ce qu'il faut faire pour y entrer, à qui tient-il donc que nous n'y entrions? Est-ce à Dieu? Est-ce à nous?

MÉDITATION

SUR LA PÉNITENCE DE JÉSUS SOUFFRANT

Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

Considérez et voyez s'il y a une douleur pareille à la mienne (*Jérémie, ch.* I).

Quoique Jésus-Christ ait souffert pour expier les péchés des hommes, ce motif néanmoins n'a pas été l'unique qu'il a eu en vue dans sa Passion; il a voulu de plus nous donner, dans sa personne, des exemples héroïques de toutes les vertus chrétiennes; il a voulu que le mystère de sa douleur les exprimât, les traçât toutes à nos yeux de la manière la plus sensible, afin que nous apprissions plus facilement à les pratiquer.

Si donc il est nécessaire de regarder comme notre rédempteur Jésus-Christ souffrant et mourant, pour concevoir quelle reconnaissance demande un si grand amour, il est encore très-important de le considérer comme notre modèle, pour nous animer à retracer en nous-mêmes cette image d'un Dieu crucifié, cette image qui doit être le caractère et le sceau de notre prédestination. Ainsi j'ai cru qu'ayant à vous donner plusieurs sujets de méditations sur la Passion de Jésus, je n'en pouvais trouver de plus utiles que les vertus qu'il a pratiquées en souffrant. Nous en choisirons une chaque vendredi, et aujourd'hui sa pénitence sera le sujet de notre entretien : c'est la première épreuve par où il faut nécessairement que passe un pécheur pour venir à Dieu, c'est l'épreuve surtout que l'Eglise exige de nous durant le carême; et j'espère qu'en vous en entretenant j'aurai occasion de vous dire de quelle manière les véritables chrétiens doivent passer ce saint temps.

Nous considérerons aujourd'hui Jésus comme un véritable pénitent, chargé des péchés de tout le monde, pleurant et satisfaisant pour tous ces péchés; nous nous ressouviendrons qu'il y a deux sortes de pénitence, toutes deux nécessaires pour un parfait retour à Dieu, pénitence intérieure et extérieure. La première afflige et humilie l'âme; la seconde produit le même effet à l'égard du corps, elle l'humilie et elle l'afflige. Représentez-vous Jésus au jardin des Oliviers, pâle, tremblant, abattu, enseveli dans une sueur de sang et d'eau, prosterné, atterré, gémissant, se lamentant : *Tristis est anima mea.* Qu'est-ce, mes frères, qu'une situation pareille? C'est l'état d'un homme percé et accablé de douleur; mais le sujet de cette douleur amère, ce sont les péchés des hommes,

On ne peut imaginer de douleur si vive, parce que le Fils de Dieu, victime innocente de ces péchés, en connaît le nombre, en connaît l'énormité, l'ingratitude, l'insolence, l'injustice, parce qu'il aime infiniment et son père et les hommes. Saint Thomas dit à ce sujet que cette douleur a surpassé toutes les douleurs naturelles ou surnaturelles, soit des hommes, soit des anges. La raison n'en peut être plus sensible : J'ai cherché, dit Jésus, j'ai cherché de la consolation et je n'en ai point trouvé : *Consolantem me quæsivi, et non inveni*. Dans cet océan d'amertume, d'où pourra venir le remède que vous cherchez, ô mon Dieu? *Magna est velut mare contritio tua ; quis medebitur tibi?*

Les péchés n'étaient ni ne pouvaient vous être personnels; cependant, ô mon Sauveur, à quel comble votre affliction est-elle montée ; et sur mes propres péchés d'où vient que mon insensibilité est si constante? C'est que je vous connais peu, ô mon Dieu! c'est que je vous aime peu, c'est encore que je ne m'aime guère moi-même, c'est que je ne connais ni quel est le nombre, ni quelle est l'énormité du crime de mes péchés. Appliquons-nous donc pendant ce carême à les considérer, ces péchés ; nous aurons pour réveiller notre douleur, outre les motifs que Jésus-Christ a eus, la douleur même et les souffrances de Jésus-Christ, ces souffrances si propres à inspirer la componction. Pour moi, j'avoue qu'elles m'inspirent une vraie compassion pour l'état du pécheur. J'entre, à son égard, dans les mêmes sentiments qu'on prend à la vue d'un homme tombé en frénésie : à voir la gaieté de ce malade, à voir les transports de sa joie, à ne l'entendre parler que de plaisirs, on est bien plus porté à rire qu'à pleurer; mais quand sur le visage des médecins qui l'examinent je lis l'arrêt de sa mort ; quand j'aperçois une mère qui se désole, qui pleure, qui se désespère, plus le malade se laisse emporter à sa joie frénétique, plus aussi je comprends quelle est la force et le danger du mal, plus j'ai de peine à retenir mes larmes. Quel est donc, ô mon Dieu, ce crime que j'ai commis, ce crime qui vous fait pâlir, trembler, suer du sang : et moi d'où vient que je suis insensible? Puisque vous m'aimez assez pour pleurer mes maux, faites-moi la grâce de les pleurer moi-même.

La pénitence humilie. Quels sujets d'humiliation dans le péché! Est-il d'action où l'on découvre plus d'aveuglement, plus d'injustice, plus d'ingratitude? Cette humiliation, suite naturelle du péché, a paru dans Jésus-Christ durant toute sa Passion, elle a paru par son silence et par sa patience. Il semble qu'il avoue qu'il se trouve digne de toutes les rigueurs, que ce sont des riens pour lui, que les plus cruels supplices répondent mal aux peines qu'il mérite. Qui croirait, ô Agneau sans tache, qui croirait que vous êtes innocent? L'innocence est hardie, elle se plaint, elle parle, elle éclate, elle insulte ses accusateurs et ses juges ; mais c'est lorsqu'elle est impatiente. L'innocence du Sauveur est bien différente, elle n'éclate ni en reproches, ni en injures, elle ne forme pas la plus légère plainte. Cette innocente victime agirait-elle autrement quand elle serait accusée et convaincue des plus grands crimes? Voilà, mes frères, la situation d'une âme vraiment pénétrée de l'énormité de ses crimes. Le souvenir de ses ingratitudes la rend à ses yeux si criminelle, si indigne de la vie, si digne du mépris de toutes les créatures, qu'elle ne s'étonne d'aucun mauvais traitement ; elle s'étonne au contraire qu'on la puisse supporter, il lui semble que tout doit s'armer contre elle : *Omnis qui invenerit me, occidet me*, dit elle par un sentiment d'horreur de soi-même : non-seulement elle souffre avec patience les maux causés par ses péchés, tels que la confusion, les repréhensions, les châtiments, les maladies, justes peines de ses excès, mais encore tout ce qu'on lui fait souffrir le plus injustement : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum.* Si ces frères envieux méritaient d'être exposés à mille traverses pour avoir péché contre leur frère innocent, que méritais-je moi-même pour avoir outragé un Maître toujours bienfaisant.

Les grandes occasions de souffrir arrivent rarement, mais l'âme chrétienne sait comment il convient de se comporter dans les contradictions dont la vie est traversée. Qu'on lui parle avec dureté, qu'on oublie à son égard les règles de la bienséance, qu'on soit lent, qu'on soit négligent à la servir; loin de l'irriter, tout cela l'humilie en la faisant ressouvenir de son péché ; il est toujours contre elle, ce péché, en faveur de quiconque l'offense ; ce péché l'oblige sans cesse d'avouer que tout le monde a raison de se tourner contre elle : *Peccatum meum contra me est semper.* Comment prétendrais-je que les hommes m'honorassent, moi qui déshonore Dieu, qui me suis moi-même déshonoré? Il est juste qu'on donne à chacun ce qui lui est dû : ai-je gardé cette règle à l'égard de Dieu? Cet enfant me manque de respect : quand en ai-je eu pour Dieu? Qui peut souffrir des serviteurs orgueilleux, négligents? Il y a trente ans que je sers Dieu avec cet orgueil, avec cette négligence, et il me souffre. Quand on parle à un homme touché de son péché des torts que se font entre eux les autres hommes, quand on exagère leur injustice, leur ingratitude, il ne s'étonne point de tous ces excès, il s'humilie, il sent qu'il a donné dans des excès encore plus grands ; c'est un homme coupable envers un homme, se dit-il en lui-même, et moi je le suis envers Dieu ; il n'avait point reçu de biens de celui qu'il a offensé, et moi j'en suis comblé; il n'a fait qu'une faute, et moi un million. Si durant ce saint temps nous nous exercions dans ces sentiments, si nous avions toujours ces pensées présentes à l'esprit, quel prix ne donnerions-nous pas à nos jeûnes, quelle assurance n'aurions-nous pas d'obtenir le pardon de nos péchés? *Sacrificium Deo spiritus contribulatus ; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

Non, Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur ainsi brisé de douleur, ainsi humilié en votre présence. O le digne sacrifice, ô l'agréable parfum pour vous et pour toute la cour céleste! Quel triomphe pour vous de voir cette âme ouverte aux vrais sentiments de la pénitence! Vous prêterez une oreille attentive à ses soupirs, vous perdrez le souvenir de ses infidélités passées, vous aurez une sensible complaisance de voir sa faute expiée et votre gloire réparée, vous-même vous dédommagerez abondamment cette âme de la perte qu'elle a faite des grâces et des dons surnaturels. Quelle raison pour elle de se consoler de son malheur! Par combien de voies lui ferez-vous sentir votre présence, et le pardon que vous lui accorderez? Ne balançons donc plus, ô mon âme, recueillons toutes nos forces, travaillons durant ce temps de salut à exciter dans nous-mêmes de véritables sentiments de pénitence, ayons sans cesse devant les yeux, et ce que Jésus a souffert pour nos péchés, et nos péchés pour lesquels il a souffert; que la douleur que nous concevrons à cette vue nous rende incapables de toute vaine joie, que l'humiliation qu'elle nous inspirera nous préserve de toute impatience, de tout murmure. Tels sont les sentiments intérieurs où tous les véritables chrétiens doivent passer le carême; une sainte tristesse, une salutaire confusion, qui les éloignent également, et de cette dissolution, et de cet orgueil, qui les ont rendus criminels, voilà de quoi les occuper tout entiers. Hélas! Seigneur, comment pourrais-je prendre quelque part aux vaines joies du monde, en voyant les larmes que vous versez pour moi à la vue de tant de crimes? Après les supplices que j'ai mérités, de quoi puis-je me plaindre? Punissez-moi par les maladies, par les mépris; s'il le faut, employez contre moi l'imprudence, la haine, l'ingratitude des hommes; j'accepte tout pour n'être pas livré aux démons, pour ne pas tomber entre les mains de votre justice éternelle.

La pénitence se produit à l'extérieur; le corps ayant eu part à nos péchés, il prend part aussi à la douleur et à l'humiliation. Voilà pourquoi Jésus-Christ a voulu être tourmenté et humilié dans sa chair. Mais quels ont été ses tourments, quelles ont été ses humiliations? Il a souffert en tous ses membres, en tous ses sens, en toute manière; sa sensibilité naturelle a servi à rendre plus vive l'impression de la douleur. Il est étrange qu'après cela il y ait des gens qui blâment les mortifications corporelles; car s'il était vrai, comme ils le disent, que ce que Jésus a souffert dans son corps suffit pour tous, sa contrition pourrait également suffire pour tous. Mais nous ne sommes pas ici pour disputer, je parle à des gens convaincus. Il faut expier nos péchés et satisfaire à la justice divine par les pénitences corporelles. Je ne vous exhorterai pas aux cilices, aux disciplines, non que je croie ce genre de châtiment trop rude ou peu propre à la plupart des gens; tout le monde en est capable; les noms de ces sortes de macérations sont plus rudes que les macérations mêmes, et il y a plus de mérite à s'y résoudre qu'à les pratiquer; dès qu'on a commencé, on ne peut plus se modérer, les plus délicats sont les plus fervents; quand on a un vrai repentir, on se fait des délices de ces saints exercices: on a quelquefois vu des cours entières où ils étaient autant en usage que dans les monastères.

Mais laissons ces austérités de conseil, il en est qui sont d'obligation. Commençons par le jeûne qui est de nécessité. Rien ne fait mieux voir le peu de repentir qu'on a que notre désobéissance à ce précepte ecclésiastique. Hélas! nous avons fait des péchés que quarante ans du jeûne le plus rigoureux ne pourraient expier: l'Eglise, cette mère tendre, réduit le tout à quarante jours; mais de quel jeûne? si modéré aujourd'hui, si facile, et on ne peut s'y résoudre? Je sais qu'il y a des raisons pour s'en faire dispenser; mais de combien de prétextes use-t-on? De plus, comment oserions-nous exhorter les fidèles à faire des mortifications, puisqu'on ne peut les obliger à s'abstenir des plaisirs? Le carême n'est point un temps de divertissements pour ceux qui ont un peu de christianisme, c'est le moins que nous puissons faire pour nous rendre Dieu propice; il y a des divertissements qui ne conviennent aux chrétiens dans aucune saison, mais dans ce temps de deuil les plaisirs mêmes qui sont permis doivent être interdits. C'est par ce motif que l'Eglise défend la célébrité des mariages, quelque innocente qu'elle puisse être, à cause des divertissements qui l'accompagnent; elle retranche dans nos temples les cantiques même spirituels, tout chant trop mélodieux, tout instrument de musique. Pour corriger le désordre de notre volonté opiniâtrément attachée aux plaisirs du siècle, doit-on s'étonner que Dieu nous envoie des fléaux? Nous l'y contraignons, il faut bien qu'il le fasse, s'il nous aime, puisque nous ne voulons faire aucune pénitence, puisque nous ne voulons rien souffrir. Il est cependant nécessaire de le satisfaire pour nos péchés. Quel besoin n'avons-nous pas, ô mon Dieu, d'un peu de zèle, d'un peu de ces lumières que vous avez données aux vrais pénitents, à ces grandes âmes qui ne pouvaient se rassasier d'amertumes et de mortifications, qui avaient tant d'horreur des délices et des plaisirs? Quand ce serait ici la région des plaisir, les plaisirs doivent-ils être pour les pécheurs? Non, désormais mon plus grand plaisir sera de faire souffrir cette chair, aussi n'est-elle bonne qu'à souffrir; du moins mon plaisir durant ce carême sera de me retrancher l'usage de tous les plaisirs. Seigneur, donnez-nous la force d'exécuter ces saintes résolutions, donnez-là à mes auditeurs; et s'ils y persévèrent, je vous conjure de combler leurs cœurs de ces consolations pures, auprès desquelles toutes les autres consolations sont si fades et si imparfaites; je ne crains pas, si une fois ils les ont goûtées, qu'ils reviennent aux vains divertissements du monde, ils per-

dront pour toujours le goût de ces frivoles plaisirs.

Enfin, la vraie pénitence renferme encore l'humiliation du corps. La pénitence de Jésus a été extrême, non-seulement parce que toutes ses peines ont été infamantes et ignominieuses, telles que les soufflets, la flagellation et le crucifiement, mais encore parce qu'il a été traduit comme un criminel, accusé devant des juges, insulté publiquement, vêtu en insensé, en roi de théâtre, pour punir le luxe et la vanité, pour donner un témoignage authentique de sa douleur. Si vous considérez Jésus dans cet état, vous en serez touché infailliblement, et si vous faites quelques réflexions sur vous-mêmes, peut-être aurez-vous honte de vous voir dans une situation si peu conforme à la disposition d'un pécheur pénitent. Il y a des habits et des manières de s'habiller qui ne sont jamais chrétiennes; il faut toujours qu'il y ait, à cet égard, de la différence entre nous et les païens; mais dans le carême on doit se sevrer par esprit de pénitence des choses mêmes qui ne blessent point la modestie chrétienne. L'Eglise nous l'enseigne, non-seulement en ce que ses pontifes prennent des habits moins riches, des habits qui représentent une sorte de deuil, mais encore parce qu'elle emploie une couleur triste et lugubre pour orner ses prêtres et ses autels. J'espère donc que les dames chrétiennes se souviendront, en se coiffant, de la tête de Jésus-Christ couronné d'épines; en s'habillant, de l'habit ridicule dont il a souffert qu'on le revêtît. Quelle consolation pour notre sainte mère, si en nous attachant ainsi à ses sentiments, nous passions le carême de la manière dont je viens de le dire! Dieu consolait son prophète affligé de l'infidélité des Juifs, en lui remontrant que, quoique la plus grande partie eût manqué de foi, il y avait encore six mille personnes qui avaient fait leur devoir. Ce serait une consolation bien sensible pour l'Eglise si, dans leur petit nombre, les catholiques se comportaient comme ils doivent; mais si ce reste de gens qui font profession de lui être soumis, se relâchent eux-mêmes, s'ils paraissent être catholiques à l'église, et d'une autre religion à leur table, dans leurs divertissements, dans leurs habits, quelle mortelle douleur pour cette sainte épouse du Fils de Dieu! Seigneur, pardonnez-moi mes fautes passées; je n'ai encore jamais fait le carême en véritable chrétien; je n'ai peut-être encore pas bien su ce que c'était, et à quoi m'obligeait l'honneur que j'ai d'être enfant de votre Eglise; mais je suis dans la résolution de commencer cette année à faire mon devoir: dussé-je le faire seul, vous aurez un serviteur fidèle; non, je ne rougirai point de faire ce que je dois, et ce ne sera pas par mon exemple que s'introduira le relâchement, et que votre saint nom sera blasphémé.

Je n'ai que trop péché, je n'ai que trop vécu selon les maximes du monde, je veux maintenant commencer à faire pénitence; peut-être que ma vie finira avec cette pénitence de quarante jours, et que c'est tout ce qu'il me reste à souffrir: tout ce carême sera pour moi partagé entre la méditation et l'imitation de vos souffrances, entre la considération et l'expiation de mes fautes. J'espère que quand vous verrez mon cœur et mon corps ainsi affligés, ainsi humiliés, vous aurez compassion de moi, et que vous me pardonnerez. Quand vous me verrez ainsi docile aux préceptes de votre Eglise, j'espère que vous exaucerez les prières qu'elle fait pour moi et pour tous ceux de vos enfants qui lui obéissent.

Pour moi je suis si persuadé de la bonne volonté des catholiques, si convaincu, que s'ils ne font pas plus, c'est qu'ils ne sont pas avertis, c'est qu'ils ne sont pas assez instruits; oui, j'en suis tellement convaincu que je ne doute pas de l'heureux succès de ce discours. Rendez-le encore plus heureux que je ne l'espère, ô mon Dieu, vous à qui en doit revenir toute la gloire. Ainsi soit-il.

MÉDITATION

SUR LA CHARITÉ DE JÉSUS SOUFFRANT.

Commendat autem charitatem suam Deus in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est.

Mais ce qui fait éclater davantage l'amour de Dieu envers nous, c'est que lors même que nous étions pécheurs, Jésus-Christ n'a pas laissé dans le temps de mourir pour nous (S. Paul aux Rom., ch. V).

Je ne m'étonne point qu'on donne aux souffrances du Sauveur le nom d'excès, elles sont en effet un excès de la charité de ce Dieu-Homme, puisque son amour l'a engagé à souffrir ce qu'il ne devait pas souffrir, à souffrir plus qu'il ne devait souffrir, à souffrir pour des gens qui ne méritaient pas qu'il souffrît pour eux.

La charité ordinaire nous porte à avoir compassion des misérables et à les soulager. J'ai souvent dit qu'il y aurait peu de malheureux dans le monde, si ce que les petits souffrent était connu des grands, parce que ceux-ci en seraient touchés, et qu'il leur serait facile de tirer ceux-là de la misère; mais je ne pense pas qu'ils en vinssent jamais jusqu'à se rendre eux-mêmes misérables pour les rendre heureux. Vous seul, ô Jésus, avez été capable de cet excès d'amour. Je ne suis pas surpris que connaissant comme vous faites la rigueur des maux que nous aurions dû souffrir pour nos péchés, vous ayez souhaité de nous en délivrer, que prévoyant les malheurs dont notre vie est assiégée, vous ayez voulu les adoucir; mais que pour cela vous ayez voulu souffrir vous-même, qui jamais aurait osé espérer ou même souhaiter un témoignage d'un amour si excessif?

Représentez-vous Jésus dans quelque circonstance de la Passion qu'il vous plaira, à la colonne, si vous voulez; son amour l'y a attaché, et l'a mis dans ce triste état où vous le voyez. Pourquoi? Pour nous épargner les peines que nous avons méritées par

nos crimes : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra;* sa tristesse au jardin pour mes fausses joies, la flagellation pour mes plaisirs, la couronne d'épines pour mon orgueil, la croix pour mes impatiences, les clous pour mon libertinage et ma désobéissance, voilà ce qu'il a voulu mettre à la place des tourments qui nous étaient dus : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* Mais pourquoi tant de peines, tant de travaux, ô mon Sauveur ! chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau? Une éternité de peines est étrange; mais pourquoi ne souffrirais-je pas ce que vous souffrez? Vous vous trompez, bourreaux, vous frappez l'innocent pour le coupable. Père éternel, qui ordonnez ces supplices, quelle est la profondeur de vos jugements : ce fils que vous livrez à la malice des hommes, n'est-il plus à vos yeux ce fils si soumis, ou votre amour pour nous est-il aussi excessif que l'amour de ce fils chéri?

Il a souffert pour nous adoucir le calice, pour boire ce que ce calice avait de plus amer, enfin pour nous épargner la rigueur des maux inévitables dans la vie. A l'égard des assauts que nous avons à rendre dans les tentations, dans les afflictions, dans la pratique des vertus, il a souffert pour nous encourager par son exemple, pour nous apprendre à vaincre comme lui, pour nous faire voir que ces sortes de combats ne sont pas au-dessus de nos forces : *Christus pro nobis mortuus est, ut sequamini vestigia ejus qui peccatum non fecit.* Il a souffert, afin que nous n'eussions pas sujet de murmurer de ce qu'il nous menait par un chemin si rude, afin que nous ne nous plaignissions pas de la dureté de nos maux, en voyant que le Père éternel n'avait point pardonné à son propre Fils : *Proprio filio non pepercit.* Cette charité demande de nous une reconnaissance sans bornes, et un courage soutenu par une entière confiance. Après avoir admiré l'amour généreux de Jésus, frémissez d'étonnement sur votre insensibilité, vous qui n'êtes pas touchés de compassion à la vue de tout ce qu'il souffre. S'il souffrait pour ses propres crimes, nous devrions être touchés de l'excès de ses maux ; on donne des pleurs au malheur d'un scélérat qui essuie la peine due à ses forfaits, et sur un innocent qui souffre pour nous, nous demeurons insensibles ! que dis-je? on se livre à la joie dans ce temps qui nous rappelle le souvenir de tant de douleurs ineffables ! A voir notre inflexible dureté, croirait-on que Jésus souffre, ou qu'il souffre pour nous? O mon Dieu, donnez-nous un cœur de chair à la place de notre cœur de bronze.

Cette charité généreuse demande que nous l'imitions : exerçons-la envers nos frères, sinon avec cet excès, du moins en quelque manière. En premier lieu, par la compassion que nous inspireront ses maux. Pour cela, il faut s'en instruire. Si nous prenions seulement la peine de les connaître, nous y serions sensibles; et par cette sensibilité seule, quels biens ne ferions-nous pas ! Sans cesse nous rendrions des actions de grâces de l'avantage que nous avons sur tant d'autres, et de l'occasion que nous donne cet avantage d'être pour eux une ressource ; nous nous humilierions de ce que, sans le mériter, la Providence nous a mis dans une situation si heureuse; de ces sentiments d'humilité nous passerions à des sentiments de pitié : C'est mon frère qui souffre, dirions-nous, c'est un autre moi-même; compatir à ses souffrances, est-ce assez, ou plutôt est-il de moyens de le consoler qu'il ne faille pas embrasser? Secondement, imitons par nos aumônes la charité du Fils de Dieu : l'aumône est une des obligations du carême, l'Eglise nous fait jeûner dans cette intention. Il ne faut pas que l'avarice profite des épargnes de la pénitence; ce qu'on retranche de la table, des habits, des plaisirs, doit être pour les pauvres : ce sont là les aumônes qui charment le ciel, et dont Jésus-Christ se pare. Les pauvres qui donnent en oubliant en quelque sorte qu'ils sont pauvres, qui partagent, comme la veuve de Sarepta, ce qui leur serait nécessaire, ces pauvres font des miracles, emportent le ciel. Les riches ne peuvent rien faire de si grand, mais ils peuvent se priver de leurs plaisirs. Hélas ! tandis que vous risquez au jeu, que vous perdez avec chagrin des sommes considérables, que vous en consacrez d'autres aux spectacles, que vous en consumez d'autres en habits, combien de familles manquent du nécessaire ; combien de gens, qui depuis longtemps souffrent toutes les disgrâces de l'indigence, pourraient dire que depuis un ou deux mois ils souffrent la plus cruelle faim ! Vous rencontrerez des familles de huit ou dix personnes qui ont passé des jours entiers sans voir de pain. Hélas ! mon Sauveur, est-il vrai que c'est vous qui souffrez dans les pauvres : si vous aviez été aussi insensible que nous, que serions-nous devenus? Prenons les sentiments de ce cœur tendre et généreux, faisons résolution d'aimer les pauvres, de retrancher pour eux quelque chose de nos plaisirs. Si les riches faisaient cet effort, tout le monde aurait de quoi subsister, personne ne serait dans le besoin, on ne traînerait pas dans les prisons ces tristes victimes de l'indigence, faute d'avoir de quoi payer la couche qu'elles arrosent de leurs larmes. Car, messieurs, il y a des misères de toutes ces espèces; recherchez-les. J'avoue qu'il y a des gens qui les cachent; mais la charité découvre tout avec un peu de soin, et chacune de ces misères mérite qu'on se donne ce soin. Les rois mages, sachant que Jésus-Christ était né dans une étable, vinrent l'y trouver, s'exposèrent à mille périls, à mille fatigues pour lui apporter leurs présents. Jésus-Christ souffre dans des lieux pires que des étables ; des animaux, le dirai-je, oui, les animaux destinés à vous servir sont mieux incomparablement que cet Homme-Dieu.

Non-seulement Jésus-Christ à souffert ce

qu'il ne devait pas souffrir, mais il a souffert plus qu'il ne devait souffrir. Une larme pouvait laver toutes nos fautes, une goutte de sang pouvait nous mériter tous les secours; pourquoi donc tant de sang? Faut-il demander des raisons à un Dieu qui aime? Il n'en peut rendre d'autres que son amour. On croit toujours, quand on aime, que, quoi qu'on fasse, que quoi qu'on donne, ce ne sera jamais assez. Que manquait-il aux souffrances du Fils de Dieu? C'en était plus qu'il ne fallait pour nos besoins, pour la justice de son Père, pour la haine de ses ennemis. S'il sue, c'est jusqu'à ce que le sang vienne après l'eau; s'il verse son sang, c'est jusqu'à la dernière goutte; à la flagellation, il reçoit des coups plus que la loi n'ordonne, plus qu'il n'en peut supporter sans miracle; il n'a plus de force, il veut encore porter la croix; il n'a plus de sang, plus de membres qui soient sans plaie, et il demande encore à souffrir, et ce désir est une soif insatiable: *Sitio.*

Mais n'est-ce pas trop, mon adorable Sauveur? Oui, vous répondra-t-il, c'est trop pour apaiser mon Père, trop pour éteindre la haine de mes persécuteurs, trop pour effacer tous les péchés de la terre, trop pour étouffer tous les feux de l'enfer; mais ce n'est pas assez pour toucber ton cœur, pour t'inspirer le moindre sentiment de reconnaissance: ç'a été assez pour émouvoir mon juge, mes bourreaux, pour faire fendre les rochers, pour faire trembler l'univers, pour faire disparaître la lumière des astres, pour étonner, pour confondre toute la nature; mais tu es plus furieux que mes bourreaux, plus dur que les rochers mêmes. O dureté! ô insensibilité! En effet, cette invincible constance à souffrir n'a pu vaincre notre lenteur, notre tiédeur. Je parle aux âmes qui craignent Dieu, mais qui ne l'aiment point assez; qui gardent ses commandements, mais qui résistent aux saintes inspirations; qui ont de grands désirs, mais qui diffèrent de les exécuter. Qu'attends-tu, mon âme? que Jésus fasse quelque chose de plus? Il a porté la générosité aux derniers excès; écoute les paroles qu'il t'adresse: *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci?* Je vous ai touchés, dit-il, je vous ai éclairés, convaincus, réduits à n'avoir rien à dire, sinon que vous ne vouliez pas entrer dans les sentiments que vous inspiraient mes bienfaits; puisque je vous trouve toujours obstinés à me disputer des bagatelles, des riens, à examiner ce à quoi vous êtes précisément obligés, vous ne voulez donc jamais rien faire par amour, jamais rien pour moi? Jusqu'à quand, mes frères, vous entendrai-je répéter ces froides paroles: il n'y a point de péché mortel, je n'y suis pas obligé? Quoi! Jésus était-il obligé de mourir pour vous? Et vous, est-il rien à quoi vous ne soyez obligés pour reconnaître une tendresse, une bonté si bienfaisante?

Promettons de ne nous plus ménager avec Dieu, de faire pour lui tout ce que nous croirons devoir lui plaire. Voyons ce qu'il nous demande au fond du cœur: est-ce de quitter cette vanité, de renoncer à ce plaisir, de pratiquer cette œuvre de charité, de mortification? Comparons tout cela avec ce qu'il a fait pour nous, nous rougirons de l'avoir si longtemps laissé attendre si peu de chose, et j'espère qu'enfin notre cœur se dilatera, s'élargira pour ainsi dire, et qu'il prendra de plus généreuses résolutions.

Le troisième point et le troisième excès, c'est que le Fils de Dieu a souffert pour des gens qui ne méritaient pas qu'il souffrît pour eux. Ce fut pour Jacob un long terme que quatorze ans de service; pour s'y réduire, quel amour ne devait-il pas avoir pour Rachel? Mais aussi Rachel méritait tout cet amour, et Jacob savait combien à son tour il en était aimé. Je me représente ce patriarche parmi les fatigues de sa profession, essuyant les incommodités du chaud, du froid, des pluies: il n'est pas douteux que, portant ainsi le poids du jour, il ne ressentît toute sa peine; mais dans ses plus mauvaises heures, le sentiment de son amour, le souvenir de Rachel, pour qui il souffrait, soutenaient son courage, et lui donnaient des forces pour persévérer. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ, il souffrait pour des gens qui étaient dans le péché, qui étaient ses ennemis: *Pro impiis mortuus est, cum adhuc peccatores essemus.* Au milieu de ses plus grandes douleurs, vous vous présentiez à ses yeux; mais hélas! que voyait-il en vous? Vous le savez, un cœur froid, ingrat, attaché au monde: quoi encore? des mépris, des dégoûts, une résistance éternelle à ses volontés; de plus, nulle complaisance, nul retour, une âme, au contraire, sans cesse dégradée par le péché, sans cesse obstinée dans le péché, c'est-à-dire plus horrible, plus difforme à ses yeux que les démons, un voluptueux, un libertin, un impie. Vous n'êtes plus cet impie, mais vous vous présentiez à lui sous cet abominable caractère: vous n'êtes plus si vicieux, vous n'êtes plus un objet si odieux; mais avouez qu'il ne voyait rien en vous qui lui pût donner quelque joie: quelles faiblesses, quelle tiédeur, quel objet! que tout cela était peu propre à l'encourager dans ses tourments multipliés!

Cependant il voyait en vous toutes ces froideurs, lorsqu'il vous a aimés avec tant d'excès. L'amour est aveugle, on le dit; ainsi il ne voit pas, ou il se dissimule les défauts. Si les objets des plus grandes passions étaient parfaitements connus, bientôt on les verrait refroidies. Mais Jésus connaissait nos vices, nos misères; il nous connaissait tels que nous nous connaissons nous-mêmes dans certains moments où nous sommes plus raisonnables, et où nous avons de la peine à nous souffrir: son amour a surmonté tous ces obstacles, nos misères n'ont servi qu'à l'exciter davantage.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui soyez capable d'aimer ainsi, on ne trouve rien de pareil parmi les hommes. On aime son plaisir, son intérêt, on aime ce qui est aimable, ou du moins ce qu'on croit aimable; et vous,

vous aimez des personnes odieuses, des personnes dont vous connaissez les vices. Pourquoi donc ai-je tant de peine à aimer mes ennemis ; n'ont-ils rien d'aimable pour moi? Jésus les a aimés tels qu'ils sont, et, tels qu'ils sont, il nous ordonne de les aimer; n'est-ce pas assez? Mais vous, ô mon divin Sauveur, quand vous ne seriez pas aussi aimable que vous l'êtes, un amour aussi grand que le vôtre mériterait tout le mien : d'où vient donc que je vous aime si peu, quoique vous soyez si parfait, si accompli, quoique vous soyez si grand, si éclairé, si sage, si bon, si bienfaisant, si fidèle, si libéral envers vos amis, envers même vos ennemis?

La raison, pardonnez-moi, Seigneur, si j'ose vous le dire, c'est que vous ne m'avez pas encore assez aimé, assez donné : on peut encore ajouter à cet excès, c'est le don de votre amour même. Je sais que vous trouvez des obstacles dans mon cœur, un poison froid qui l'empêche de prendre feu, et de s'enflammer : je vais travailler à le purifier, je vais rompre ces attaches que j'ai au monde, aux créatures, à l'argent, au jeu, à la vanité des habits, à la réputation, à moi-même. Faut-il s'étonner qu'un cœur si plein d'objets frivoles ne puisse donner place à votre amour, qui veut régner seul? Je suis sûr que quand je vous l'offrirai vide, vous ne me refuserez pas de le remplir de votre amour, d'y venir habiter vous-même, d'en faire un paradis terrestre, et de le disposer à cette charité parfaite dont il doit être brûlé éternellement avec les séraphins. Ainsi soit-il.

MEDITATION

SUR LA PATIENCE DE JÉSUS SOUFFRANT.

Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum.

Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; et, comme un agneau qui est muet devant celui qui le tond, il gardera le silence, et il n'ouvrira pas la bouche (*Isaïe, ch.* LIII).

De toutes les vertus que Jésus a pratiquées durant sa passion, il n'en est aucune qui ait autant éclaté que sa patience. Aussi il faut l'avouer, il n'en est point dont l'exemple nous soit si nécessaire : nous souffrons dès notre naissance, et nous souffrons jusqu'à la mort. Tous les âges ont leurs maux, tous les états, tous les tempéraments. Nous souffrons de la part des créatures les plus insensibles, de la part des hommes, de la part de ceux qui sont au-dessus de nous, de ceux qui sont au-dessous, des égaux, de nos ennemis, de nos amis, de nous-mêmes. Au milieu de ces contre-temps multipliés, qui pourrait demeurer ferme et inébranlable? Rien n'est plus capable de nous mettre dans cette heureuse disposition que l'exemple de Jésus-Christ.

L'impatience se produit par la langue, par le changement de visage, et par les mouvements du cœur. La patience modère nos déréglements dans chacune de ces trois sources, elle lie la langue par le silence, elle compose le visage par la tranquillité, elle calme le cœur par la douceur.

Considérez Jésus-Christ dans toutes les circonstances de sa passion, choisissez celles de ces circonstances qu'il vous plaira, depuis qu'il a été pris et saisi comme un criminel jusqu'au moment qu'il expire ; vous ne sauriez donner à faux, partout vous le trouverez muet, tranquille et plein de douceur. Jésus s'est trouvé à sa passion dans toutes les conjonctures où il est le plus difficile de se taire. On lui fait des injustices si visibles, on dresse contre lui des accusations si noires et si fausses, on se porte à des traitements si inouïs, si inhumains, que c'est un prodige qu'il puisse souffrir tous ces excès sans dire un seul mot. De plus, il éprouve des cruautés si violentes, que la force de la douleur aurait dû lui arracher quelque parole. Mais non, il demeure sans réplique. Mille voix se font entendre, mille témoins se lèvent, on s'échauffe, on l'accuse sans preuve, sans raison, sans apparence même de raison, les témoignages s'entre-détruisent : *Jesus autem tacebat... Ego autem non contradico.* Au milieu de ces tumultueuses clameurs, quelle raison plausible n'avait-il pas d'éclater? Il semble qu'il avait la gloire de son Père à procurer, sa doctrine à soutenir, le scandale à éviter ; il va perdre tout le fruit de ses travaux. Les prêtres lui commandent de parler, Pilate le presse, Hérode l'interroge : *Jesus autem tacebat.* Il n'aurait pas péché en parlant, il aurait donné des réponses édifiantes ; mais à ces paroles innocentes, à ces réponses édifiantes il préfère le silence, et ce silence vaut mieux mille fois.

O adorable silence, que vous êtes éloquent! que vous me donnez d'utiles leçons! Vous vous taisez, Seigneur, vous qui êtes la parole du Père, vous vous taisez dans des tourments si violents, dans un sujet si intéressant, dans une occasion si importante! quel prétexte puis-je avoir à l'avenir de murmurer et de me plaindre? Mais comment retenir ses murmures? comment arrêter ses plaintes? Une âme qui veut imiter Jésus-Christ les arrête avec sa grâce; en premier lieu elle a recours à l'humilité, elle croit qu'elle mérite des traitements encore plus indignes ; en second lieu, elle écoute le désir qu'elle a de souffrir, ce désir lui fait trouver ces maux si légers, qu'elle n'oserait en parler; en troisième lieu, elle suit son respect pour les volontés de Dieu, en quatrième lieu, elle se rend à la crainte qu'elle a de perdre son trésor. Une croix secrète est le bien le plus précieux.

Les âmes imparfaites croient que, pourvu qu'on ne s'emporte point, on peut raconter ses maux à toute la terre; semblables à celui qui aurait trouvé des sommes d'or, et qui s'en irait semant sur son chemin cet or. Si ces âmes trop sensibles ne publient pas leurs mécontentements, il leur faut du moins quelques amis, quelques confidents. Une âme sainte, au contraire, veut que tout se passe entre elle et son époux. Mais je parle de mes maux comme des maux d'un autre, et au lieu d'en murmurer, j'en loue Dieu. Je le veux; mais, outre que l'on s'expose à la

vanité, qu'on est payé par les louanges qu'on reçoit, que du moins on se soulage, il me semble que c'est, pour ainsi parler, la fleur de la patience qui s'évanouit; il n'y a plus de secret, et par conséquent ce qu'il y a de plus doux, ce qu'il y a de plus précieux, est perdu; vous ne répandez pas le parfum, mais vous l'éventez. Voyez la suite des maux qui naissent de ces plaintes : il arrive qu'on vous flatte si on en est touché, qu'on vous irrite si l'on en fait pas de cas. Vous cherchez à être plaint, et on ne vous plaint point; on est importuné, on ne voit point que vous ayez tant de raison de faire du bruit. Vous faites voir votre faiblesse plus que l'injustice d'autrui; au lieu de lui attirer l'indignation de vos confidents, vous vous attirez leur mépris. On croit se soulager, et au contraire la colère, le dépit s'augmente; en voulant persuader qu'on nous a fait tort, on se le persuade à soi-même; en voulant exagérer ces torts, on se les grossit à soi-même. Nous voyons tous les jours des gens qui ayant d'abord reçu des afflictions avec assez de patience, se sont si fort échauffés à force de les dire, se sont tellement envenimés, qu'ils ont passé jusqu'aux plus grands excès.

S'il faut se plaindre, plaignons-nous à Jésus crucifié. Mais en votre présence, ô mon Sauveur, de quoi aurai-je à me plaindre? Que sont mes maux, si je les compare aux maux que vous souffrez dans un si grand silence? De plus, je pourrais peut-être persuader à quelque autre qu'on m'a fait injustice, mais à vos yeux, Seigneur, je ne le puis, vous connaissez mes crimes, vous savez que je souffre bien moins que je ne mérite de souffrir : comme c'est de vous-même que me viennent ces souffrances, m'en plaindre ce sera vous faire des reproches : *Quid dicam, aut quid respondebit mihi, cum ipse fecerit?* Je viendrai cependant pour comparer mes maux aux vôtres, ma patience à la vôtre; je viendrai pour me plaindre à vous, non pas de mes maux, ni de mes ennemis, mais de moi-même et de mon peu de patience, j'y viendrai pour prendre des forces, pour m'encourager au silence, et à souffrir comme vous avez souffert,

Après avoir considéré le silence de Jésus-Christ, je vous prie de jeter les yeux sur son front pur et sur son visage. On se fait quelquefois violence pour ne pas produire les sentiments de son cœur; mais qu'il est difficile, quand on nous traite mal, de n'en être pas ému. Or, dès que le cœur est ému, son trouble se répand d'abord dans les yeux et sur le visage; on lit sur le front, ou la vengeance que le cœur respire, ou la colère qu'il a conçue, ou du moins la tristesse qui l'abat : mais sur le visage du Sauveur, considérez si vous découvrirez quelque signe de ces mouvements. Si quelque signe semblable eût paru, sans doute c'eût été lorsqu'on le saisit, lui qui ne résistait point, lorsqu'on lui donna un soufflet, à lui qui n'avait rien dit de mal. Voilà vingt-neuf coups qu'ont frappés les bourreaux, c'est tout ce que la loi ordonnait : il ne les a pas mérités; sa patience ne s'échappe pas néanmoins. Mais pourquoi y en ajouter un seul? Pourquoi doubler le nombre sans ordre? Quelle malignité! Cet excès n'a été commis à l'égard de personne, il ne peut se supporter : Jésus a la patience de se laisser donner jusqu'à cinq mille coups. Quand il prend sa croix, les forces lui manquent, on le voit bien; il plie, on le presse; il succombe, on le relève avec violence. Quoi! mon divin Sauveur, cette inhumanité n'a-t-elle rien qui vous surprenne? Quoi! pas le moindre mouvement d'indignation? nul changement sur ce visage? Mais remarquez que ce n'est ni un air triomphant, ni un air insultant, mais un air humble et modeste. Que cette constance est magnanime, quelle est divine! Qu'il y a de plaisir à vous contempler dans cet état! Que j'aime bien mieux voir en vous ces traits de fermeté, que de vous voir faire marcher les boiteux, faire sortir les morts du sépulcre! Anges du ciel, descendez pour être témoins de la patience de Jésus; non, vous ne voyez rien de plus grand dans le séjour de la gloire. O heureuse Juive, heureuse Véronique, qui eûtes le bonheur d'avoir le portrait de ce visage! Quel trouble, quels mouvements de colère, pûtes-vous y remarquer? Une si grande tranquillité n'est-elle pas capable de calmer en nous ces sortes de mouvements?

Vous me demandez s'il y a du mal à sentir ces émotions. Non, mais il y a de l'imperfection; c'est une marque qu'on s'aime encore soi-même, qu'on n'a pas pris assez de soin de mortifier ses passions, qu'on a encore bien de l'orgueil, bien de l'attache à sa propre volonté. La parfaite piété va jusqu'à étouffer ces mouvements; quiconque l'entreprend peut espérer d'y réussir, plutôt même qu'on ne saurait croire, quand on s'y porte comme il faut. O mon Dieu, quand il n'y aurait d'autre avantage à obtenir à votre service, que cette force, cette immobilité, cette sécurité chrétienne, cette paix inaltérable de l'âme, cette égalité de visage et de mouvements, que tout le monde ensemble, que toutes les prospérités ne peuvent donner, ne serait-ce pas un bien inestimable? Mais d'où vient cette constance?

Premièrement, d'une humilité profonde. Etant pécheur, dois-je être surpris qu'on me maltraite? J'ai osé offenser Dieu; pourquoi se ferait-on une peine de me déplaire? Secondement, d'une grande soumission à la volonté de Dieu; soumission, qui telle qu'une ancre, nous rend immobiles sur la mer de ce monde, parce que tout ce qui s'y passe est toujours selon cette volonté divine. Je me représente un homme assis sur un rocher au milieu de l'océan; les ondes viennent battre à ses pieds, il les regarde de sang-froid, hors de tout péril, il se fait un plaisir de compter les flots; il s'élève des tempêtes, ce bruit ne l'étonne point, tandis que d'autres sur de fragiles vaisseaux pâlissent, tremblent, sont tantôt agités au gré des vents, tantôt ensevelis dans les abîmes, tantôt sur la pointe d'un flot suspendus en l'air. Se peut-il faire que nous ne portions point

d'envie à cette heureuse âme? Se peut-il faire que pouvant nous attacher à ce roc, nous aimions mieux nous tenir à une planche qui n'a point de consistance?

Faisons-y un peu de réflexion : je suis sûr que si nous nous appliquons à considérer l'âme de Jésus souffrant, si nous portons souvent les yeux sur son visage, nous serons épris de cette vertu, et que même il nous l'inspirera insensiblement. Que ce soit donc là votre livre de tous les jours, chrétiens auditeurs; que ce soit votre miroir, dames chrétiennes, du moins pendant ce carême; quel changement n'apercevrez-vous pas en vous-mêmes? Que bientôt vous trouverez léger le joug qui vous paraît aujourd'hui si insupportable! Ce fut ainsi que le bon larron, considérant la patience du Sauveur, acquit lui-même de la patience. Mais que nous servira de vous regarder, Seigneur, si vous ne jetez vous-même les yeux sur nous pour nous encourager, pour nous soutenir, pour affermir nos desseins, pour nous donner la force de les exécuter?

Entrons dans le cœur du Fils de Dieu, et voyons quelle est sa disposition à l'égard de ses ennemis. C'est une douceur incomparable, dont voici les divers degrés ou les effets. Tout ce qu'il souffre de ses persécuteurs n'empêche pas qu'il ne leur fasse justice; il reconnaît qu'ils agissent par ignorance, et quoique l'envie, le respect humain, l'intérêt, la haine, l'orgueil, l'injustice, soient le mobile de leur fureur, néanmoins ce cœur plein de bonté s'attache plutôt à ce qui diminue la grièveté de leur péché, qu'à ce qui les rend plus coupables. Nous aurions bien plus de sujet de tenir la même conduite lorsqu'on se tourne contre nous; il y a le plus souvent plus de légèreté, plus d'inconsidération que de malice dans la personne qui nous offense; c'est un effet de son naturel brusque et colère, elle était dans un moment de mauvaise humeur, elle a plutôt prononcé cette parole qu'elle n'y a pensé. Au lieu d'excuser ainsi le prochain, nous faisons tout le contraire; nous exagérons les choses comme si c'étaient des crimes, comme si c'étaient de grandes injustices, et souvent ce sont des riens; nous nous réjouissons cependant des maux de ceux que nous regardons comme nos persécuteurs; nous nous affligeons de leur prospérité. O que ce sentiment marque de faiblesse! Qu'on a raison de s'humilier quand on sent ces mouvements; que de bassesse! Que tout cela, le dirai-je? me donne de ressemblance avec la bête! Mon Dieu, dis-je en moi-même, si vous nous jugiez de la sorte, hélas! c'en serait fait de nous, nous serions tous perdus. Si cette personne qui se plaint avait fait à un autre ce dont elle se plaint, elle trouverait que ce n'est rien. On peut, si on le veut, imaginer cent façons de justifier, d'excuser du moins cette action; on aime mieux la voir dans le jour le moins favorable.

Non-seulement Jésus fait justice à ses bourreaux, mais il est touché d'une véritable compassion, il déplore leur aveuglement et les maux qu'ils s'attirent; il dit dans son cœur : *Quoniam si cognovisses et tu quæ ad pacem tibi.* Il trouve que ses maux, comparés aux leurs, sont à peine des maux : *Nolite flere super me.*

Voilà le sentiment que nous devrions avoir pour ceux qui nous offensent. Quel mal me font-ils, si je suis patient: quel bien ne me font-ils pas au contraire? Mais quel mal ne se font-ils pas à eux-mêmes pour le présent et pour l'avenir? Jésus est touché d'amour à l'égard de ses ennemis, il ressent pour eux une compassion réelle et efficace; il prie, il souffre pour eux, et il souffre avec tendresse; il souhaite de les sauver, et il le fait, car sa prière n'est point inutile. Ceux qui se convertirent à la prédication de saint Pierre étaient ceux-là mêmes : *Hunc per manus iniquorum affligentes interemistis. Vos autem sanctum et justum negastis, et petistis virum homicidam donari vobis, auctorem vero vitæ interfecistis.* Que nous serions heureux si nous pouvions sauver nos ennemis par nos prières; quelle joie pour nous, quel triomphe dans le ciel, et pour eux, quelle reconnaissance! Le retour sera bien sensible dans ceux qui auront été sauvés par leurs amis, mais quel surcroît de reconnaissance dans ceux qui devront leur salut à des hommes qu'ils auront persécutés!

Discite a me non mundum fabricare : Apprenez de moi, non à créer un monde, mais à faire quelque chose de plus divin. Pour apprendre cette leçon mystérieuse, que le cœur de Jésus-Christ soit notre maître, soit notre école; faisons dans ce cœur notre séjour pendant ce carême, étudions-en tous les mouvements, et tâchons d'y conformer les nôtres. Oui, divin Jésus, je veux habiter, je veux verser tout mon fiel dans ce cœur; il l'aura bientôt consumé. Je ne crains pas que l'impatience vienne m'attaquer dans cette retraite; là, avec une pleine sécurité, je m'exercerai au silence, à la résignation à votre divine volonté, à une constance invincible. Tous les jours je vais faire des prières pour vous remercier des croix que vous m'envoyez, pour vous demander de faire grâce à ceux qui me persécutent.

Je vais travailler avec courage à acquérir la patience. Je sais que ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour; mais il suffit que je sache qu'on y peut parvenir à force de travail. Je vous demande vos prières, ô doux Jésus! Vous les avez offertes pour vos ennemis, ne les refusez pas à un cœur qui désire de vous aimer; je veux même aimer la croix, aimer mes ennemis pour l'amour de vous. Ainsi soit-il.

MÉDITATION

SUR LE MÉPRIS QUE FAIT JÉSUS SOUFFRANT DES LOIS, DES SENTIMENTS ET DE LA CONDUITE DU MONDE.

Confidite, ego vici mundum.

Ayez confiance, j'ai vaincu le monde (*S. Jean, ch.* XVI).

Jésus-Christ a vaincu le monde en le mé-

prisant ; mais quoique, durant toute sa vie, il ait condamné les lois de ce monde, ses sentiments, sa conduite, quoiqu'il l'ait décrié, qu'il lui ait fait une guerre ouverte par ses actions et par ses discours, il n'a cependant jamais tant témoigné le mépris qu'il en faisait qu'à sa passion.

C'est ici une vertu qu'on s'imagine quelquefois n'être que pour les cloîtres et pour les personnes consacrées à Dieu. On se trompe : tout chrétien a le monde pour ennemi, et par conséquent il doit le combattre sans cesse ; mais s'il ne le méprise, jamais il ne le vaincra. Voyons l'exemple que le Sauveur nous a donné de ce généreux mépris dans les deux derniers jours de sa vie, voyons comment nous devons nous efforcer d'imiter cet exemple divin.

Je découvre dans la passion du Fils de Dieu un grand mépris des discours du monde, un grand mépris des jugements du monde, un grand mépris des mépris mêmes du monde. Si le Saint-Esprit daigne nous éclairer, de quelle utilité ne sera pas pour nous cette méditation, si nécessaire d'ailleurs? Si une fois nous pouvions nous résoudre à mépriser le monde, qui est si méprisable en soi, nous résoudre à souffrir ses mépris, qui nous nuisent si peu par eux-mêmes, bientôt nous entrerions dans la voie des saints, et je ne pense pas que rien fût capable de nous arrêter. Mon Dieu, prêtez-nous aujourd'hui le secours d'une grâce particulière, faites-nous connaître la faiblesse de notre plus grand ennemi ; je le regarde comme vaincu, si sa faiblesse peut être connue.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que Jésus-Christ a eu dans sa passion de grandes occasions de mépriser les discours du monde ; il ne fut pas plus tôt pris et conduit devant les prêtres, que plusieurs faux témoins se présentèrent pour l'accuser, et qu'ils le chargèrent de calomnies, que tout le conseil entendit avec joie, et qu'il approuva, quoiqu'elles n'eussent aucune apparence de vérité, et quoique les témoignages qu'on portait contre lui s'entre-détruisissent les uns les autres. Si Jésus avait voulu dire un seul mot pour fermer la bouche et aux témoins et aux juges, quoi de plus facile que de réfuter des accusations qui se détruisaient elles-mêmes? Cependant Jésus ne daigne pas proférer une seule parole. On le mène ensuite au gouverneur de la province, à qui les prêtres et les docteurs disent, en arrivant : Seigneur, voici un criminel que nous vous remettons entre les mains, pour être crucifié. Quel crime a-t-il fait? répond le juge, en suivant la première impression de l'équité naturelle? Si ce n'était un scélérat, un malfaiteur, réplique la troupe disposée à le séduire, si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous le livrerions pas ; nous ne sommes pas gens à demander la mort d'un innocent : *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum.* Rien, en effet, n'était plus spécieux que ce qu'ils osaient avancer ; car ce n'était pas un seul homme qui parlât, ni des hommes du commun, ni des hommes dont la réputation dût être soupçonnée. Quoi qu'il en soit, il en fallut venir au détail ; et Jésus, le plus saint, le plus irréprochable de tous les hommes, est déchiré de la manière la plus indigne, en présence d'une assemblée nombreuse et de Juifs et de Romains. On l'accuse d'avoir fait des courses dans toute la Judée, pour exciter le peuple à la révolte, pour se faire reconnaître roi des Juifs, pour défendre qu'on payât à l'empereur les tributs qu'il exigeait : on ajoute qu'il a osé publier qu'il renverserait le temple de Jérusalem, qu'il a même tâché de corrompre la religion des peuples ; que, pour donner plus de crédit à sa pernicieuse doctrine, et s'attirer un plus grand nombre de partisans contre César, il a fait de faux miracles, par l'invocation des démons ; qu'enfin il a voulu persuader qu'il était Dieu. Ils produisaient des témoins de tous ces chefs d'accusation, Jésus était en butte à cette multitude d'accusateurs et de témoins : sur quoi je vous prie de remarquer ce qu'il aurait pu faire dans cette occasion. Vous ne doutez pas que ce Dieu-Homme ne fût doué d'une éloquence supérieure, et que d'ailleurs son innocence ne lui fournît la matière du discours le plus persuasif, du triomphe le plus éclatant. S'il avait voulu parler, s'il avait voulu dévoiler aux yeux du peuple la vie de ses ennemis, les convaincre de mille actions honteuses et sacriléges, les faire pâlir, les faire trembler, révolter le peuple contre eux, les confondre comme Daniel confondit les vieillards impudiques, avec quelle gloire ne se serait-il pas justifié ? Et nous, avec les mêmes avantages, qu'aurions-nous fait ou que n'aurions-nous pas fait?

Devant Hérode, toute sa cour et tous les officiers de son armée, on le décrie avec le même acharnement, on lui ôte toute la réputation que le bruit de son éloquence et de sa vertu lui avait acquise dans l'esprit de ce roi ; tous les courtisans du monarque, tous les capitaines s'étaient assemblés, et ils attendaient Jésus avec impatience. O mon Sauveur, que vos sentiments sont éloignés des sentiments du monde ! Hélas ! la médisance, les discours des hommes nous paraissent si insupportables, nous croyons que c'est pour nous un devoir essentiel de ne les pas souffrir, nous sommes si délicats sur cet honneur, sur cette réputation ; dès qu'on a dit quelque chose qui peut altérer la bonne opinion que nous nous persuadons qu'on a de nous, nous nous emportons, nous sommes hors de nous-mêmes : et vous, pour dissiper les plus noires accusations, vous ne daignez pas dire une seule parole. Ce n'est donc pas un si grand mal d'être accusé, d'être l'objet de la médisance et de la calomnie? Et, pour n'en être pas entièrement exempt, on n'a donc pas lieu de se croire malheureux?

Voulez-vous, chrétiens auditeurs, que je vous dise les pensées par lesquelles il me semble qu'on peut se calmer sur ce point? Premièrement, supposé qu'on parle de vous, je vous demande, avez-vous vu quelqu'un assez sage pour n'être jamais en butte aux

discours malins? Et qui a lancé contre vous ces traits envenimés? Vos meilleurs amis; cela est commun, cela se voit tous les jours : d'où vient donc que vous en êtes si surpris? Comment! doutiez-vous de la malignité des hommes? Secondement, faisons-nous justice; nous avons fait ce qu'on dit, ou du moins quelque chose de ce qu'on dit, ou nous y avons donné quelque occasion; nous avons fait bien d'autres choses qu'on ignore, nous avons souvent fait le même tort à autrui. Troisièmement, si nous sommes innocents, moins nous parlerons, plus on nous croira : ce ne sont pas les plus criminels qui se taisent; il y a bien de l'apparence que quiconque a assez de vertu pour souffrir patiemment une médisance, n'est pas trop capable d'avoir fait le mal dont on l'accuse. Quatrièmement, vous vous scandalisez de ce qu'on vous accuse faussement; et moi, quand on médit de moi, quand on me calomnie, plus l'imputation est fausse, plus je triomphe : il y a cent points sur lesquels on aurait pu dire vrai, mais ce qui est faux se dissipe de soi-même. Plus le crime est odieux, plus je rends grâces à Dieu de ce que je n'en suis pas coupable. Cinquièmement, si nous sommes innocents, quelle douceur de pouvoir par cet endroit ressembler à notre divin maître, d'aller à lui chargé des mêmes calomnies, de s'exercer par amour pour lui dans deux vertus que le monde ignore, dans la vertu qu'on nous accuse de n'avoir pas, dans la vertu qu'on pratique en souffrant qu'on nous accuse! Soyez éternellement glorifié, ô mon Dieu. Souvent j'ai pensé en votre présence qu'il s'en fallait bien que je fusse aussi pur à vos yeux que le monde se l'imaginait, et c'est pour moi une peine de songer qu'à ma honte on sera désabusé un jour : s'il arrive au contraire qu'on me calomnie, n'est-ce pas assez pour moi de songer qu'un jour je serai justifié? Quoi qu'il en soit, je veux souffrir cette épreuve pour l'expiation des médisances que j'ai faites, pour l'expiation de mes fautes secrètes, de ces fautes qui font ma confusion, et qui me font sentir que je la mérite; je veux souffrir pour imiter vos exemples, enfin pour faire voir que je ne fais cas que de vous, et que c'est pour vous seul que je travaille, ô mon Sauveur. Tandis que le monde me fera justice, qu'on me croira aussi fidèle à mes devoirs que je le suis, et qu'on me louera, j'aurai sujet de craindre que le peu de bien que je fais ne soit récompensé par ces louanges, je douterai si c'est pour vous, ou pour le monde, que je m'éloigne du vice; au lieu qu'à l'ombre de la calomnie ma fidélité est à couvert de ce péril, elle aura même, cette fidélité calomniée, la même couronne que ma patience, la couronne que m'aura méritée mon invincible constance à mépriser les discours du monde.

Le mépris que Jésus-Christ a fait de ces discours du monde a été d'autant plus héroïque, qu'ils ont été suivis des jugements les plus désavantageux. Ces traits, quoiqu'ils ne fussent que les noirs effets de l'envie, l'ont fait regarder comme un insensé et comme un imposteur. Hérode le voyant muet dans une occasion si importante pour sa réputation et pour sa vie, le voyant négliger sa faveur et la gloire qu'il aurait pu acquérir, jugea qu'il était véritablement insensé, et toute la cour entra dans l'idée du monarque. Voilà le jugement que porte le monde des vertus les plus excellentes. *Quæcumque ignorant, blasphemant :* Tout ce qui ne se rapporte pas aux maximes des mondains, tout ce qui est au-dessus et de leur esprit et de leur courage, au lieu de l'admirer, ils s'animent à le décrier autant qu'ils peuvent. Jésus-Christ un insensé! ô Dieu du ciel et de la terre, quel blasphème, quel renversement dans les idées, quel ridicule jugement! On ne s'était pas encore aveuglé jusqu'à lui faire un reproche pareil. Dans le premier âge de l'Homme-Dieu, à l'âge de douze ans, on a admiré sa sagesse, souvent dans la synagogue on s'est étonné de la profondeur de sa science : *Nonne hic est filius fabri?.. Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?.. numquam sic locutus est homo.* Il a par ses réponses prudentes rendu inutiles les demandes captieuses des prêtres. On l'a accusé de relâchement dans sa morale, de magie, d'ambition; mais de folie, on n'avait point porté l'erreur jusqu'à cet excès. Si à l'air du visage vous savez démêler les diverses situations de l'âme, que trouverez-vous dans cet air, sur ce visage, qui vous donne lieu de faire ce jugement? Désormais je ferai quelque cas des jugements du monde, de ce monde qui a jugé que Jésus-Christ devait être regardé comme un insensé? O mon Dieu, qu'il fasse de moi quel jugement il voudra; quel honneur peut-il me revenir de l'approbation d'un juge pareil? Il me semble au contraire que c'est une gloire pour moi d'être condamné par quiconque vous a condamné vous-même. Aussi paraît-il bien jusqu'à quel point vous avez méprisé ce jugement, puisque l'ayant prévu, vous n'avez pas daigné dire un mot pour le prévenir.

Son silence et sa patience donnèrent lieu à quelque chose de pire encore; ses vertus firent juger qu'il était vraiment coupable d'hypocrisie et d'imposture, et voilà pourquoi on lui disait sur la croix : *Salvum fac temetipsum et nos... Alios salvos fecit, se salvum faciat :* S'il avait rendu la vie aux autres par une puissance qui lui fût propre, il s'en servirait pour lui dans cette occasion. *Si Filius Dei est, descendat de cruce, et credimus ei :* mais s'il ne descend pas, s'il est contraint de céder à ses ennemis, comment pouvons-nous croire qu'il est Fils de Dieu? Vous croirez tout ce qu'il vous plaira, mais pour tous vos jugements Jésus ne descendra pas de la croix, il ne laissera pas son sacrifice imparfait. Où en serions-nous, mon aimable Sauveur, et que serions-nous devenus, si vous aviez fait plus de cas de ces jugements que du salut de vos créatures et de la volonté de votre Père?

Chrétiens auditeurs, si nous faisons quelque retour sur nous-mêmes, nous n'aurons pas de peine à reconnaître dans ce mépris et à y admirer la force du Fils de Dieu. Les âmes saintes savent combien elles ont fait

d'efforts pour vaincre ces jugements, et les âmes qui ne sont pas encore dans la voie de la perfection, quoiqu'elles y soient attirées par de fréquentes inspirations, m'avoueront ingénument que c'est là un des plus grands obstacles qu'elles aient à surmonter. Que pensera-t-on de moi si je me retire des assemblées du monde, si je m'habille simplement, si je m'occupe tout entier à mon salut, si, loin de témoigner aucun ressentiment, je préviens ceux qui m'ont offensé? On dira que je ne suis plus à moi, qu'une humeur noire m'a tellement saisi, que mon esprit en a été affaibli; on dira du moins que je donne dans l'excès, que ma conduite n'est pas raisonnable, que je ne sais pas accommoder la vie du monde avec les règles de la piété; on demandera si je prétends que les autres se veulent damner, et que moi seul je veux me sauver. D'autres croiront que ma dévotion est intéressée, que ce n'est qu'une vaine ostentation, qu'une vraie hypocrisie; que c'est l'effet de quelque dégoût, de quelque disgrâce, de quelque perte; que je veux tâcher de regagner par là ce que j'ai perdu d'ailleurs. Quel malheur, ô mon Dieu! et qui pourra jamais assez le déplorer? Je vous avoue, messieurs, que je vois avec une peine extrême ce grand nombre de personnes que l'amour des plaisirs, de la gloire, des richesses, attache au monde, que je regrette amèrement que tant d'âmes si bien nées, si propres pour la sainteté, que tant de cœurs faits pour aimer Dieu se laissent attirer par la vanité, par les riens du monde. Mais quand j'en vois qui sont toutes persuadées, toutes convaincues, qui n'ont ni trop d'attache au bien, ni trop d'amour pour le plaisir, qui connaissent la sainteté, qui sentent que Dieu les y appelle, et qui méprisent tous ces sentiments, qui rendent inutiles toutes ces heureuses dispositions par je ne sais quel respect humain, par la vue de ce qu'on pourra penser d'elles, et qu'on n'en pensera peut-être jamais; oui, messieurs, j'en ai le cœur percé de douleur, et je ne puis m'en consoler. Se peut-il faire, ô mon Dieu, que pour si peu de chose nous renoncions à une si riche couronne? Vous êtes donc résolu de résister à Dieu éternellement? Si vous êtes dans le dessein de vous rendre un jour, pourquoi pas aujourd'hui? Car plus vous différerez, plus le monde sera surpris de votre changement, plus ce changement donnera de matière à ses discours. Je crois que c'est proprement au sujet de ces craintes frivoles que Jésus-Christ a dit ces paroles: *Nemo respiciens retro:* Quiconque, prêt à reculer, examine ce qu'on dit, examine si on se rit de lui, si on le montre au doigt, celui-là n'est pas propre pour le royaume de Dieu, *nemo respiciens retro aptus est regno Dei.*

Voulez-vous savoir ce que je pense de ces sortes de personnes? c'est que jamais elles ne seront entièrement à Dieu, quelques démarches qu'elles semblent avoir faites, parce que l'obstacle qui les retient durera toujours. Dieu peut ôter les richesses, et par là nous en détacher; il peut également enlever les avantages de la beauté: l'âge par lui-même éloigne les plaisirs, la mort nous ravit les personnes dont les charmes arrêtent notre cœur; mais jamais le monde ne changera d'humeur. De plus, je pense que ces âmes faibles ne conserveront pas longtemps les vertus qu'elles ont, Dieu retirera les grâces qui les soutiennent: *Dominus dissipavit ossa eorum, qui hominibus placent; confusi sunt, quoniam Dominus sprevit eos.* Dieu enfin permettra qu'elles soient exposées à des traits plus malins encore que les traits qu'elles craignent. Ils tomberaient sans blesser, ces traits empoisonnés, si ces âmes timides avaient eu le courage de braver leurs vaines terreurs. On disait à Jésus: Qu'il descende de la croix, et nous croyons en lui: *Descendat de cruce, et credimus ei.* Il ne descendit pas, cependant qu'arrivera-t-il? Tous ceux qui étaient témoins de ce spectacle, et qui examinaient ce qui se passait, s'en retournèrent en donnant des marques de leur étonnement et de leur douleur: *Omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur.* Je pense qu'à l'heure de la mort on pourra dire à ces âmes lâches: *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam? surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant:* Où sont ces dieux en qui vous aviez mis votre confiance? qu'ils se montrent pour vous secourir et pour vous défendre. Les justes diront en tremblant: Voilà à quoi leur a servi leur folle complaisance et le vain appui qu'ils ont cherché hors de Dieu: *Videbunt justi, et timebunt, et dicent: Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum.* Comment en effet à ce dernier moment, comment à cette heure décisive oser s'adresser à Dieu, après avoir disputé si longtemps entre lui et le monde, et donné enfin l'avantage à son ennemi?

Mon Dieu, à quoi ai-je pensé jusqu'à présent, et comment osé-je me présenter devant vous, ayant à me reprocher une si honteuse lâcheté? Je me flatte d'être à vous, et je cherche encore à plaire au monde, votre ennemi mortel; et la crainte de lui déplaire me fait mépriser votre volonté et vos saintes inspirations. Pardonnez-moi, mon Dieu, l'injustice que je vous ai faite; j'avoue qu'elle est énorme, et que, sans être aveugle, sans être fasciné, je ne pouvais balancer un seul moment sur un choix où il y avait d'un côté un Dieu à satisfaire, et de l'autre, le monde, c'est-à-dire un aveugle, un insensé, un fantôme. Non, si désormais je veux plaire au monde, quoique je fasse, je ne suis plus du nombre de vos serviteurs, et je suis indigne d'en être: *Si adhuc hominibus placerem, servus Dei non essem.* Que les hommes donc à l'avenir pensent ce qu'il leur plaira, je ne daignerai pas y faire attention, je serai sans cesse appliqué à songer à ce que vous pensez de moi, à ce qu'en pensent les saints et toute la cour céleste: *Mihi autem pro minimo est,* etc. Quand le monde m'aura condamné, que me fera-t-il? que peut-il contre une âme fidèle à Jésus-Christ? quelles fâcheuses suites peut

avoir cet injuste jugement? Mais si vous me condamnez, Seigneur, je suis perdu, et tout l'univers ne peut me sauver de vos mains.

Disons un mot du dernier point : Jésus-Christ est allé plus loin encore ; il a méprisé les mépris mêmes du monde. On l'a jugé insensé ; ce jugement, tout faux, tout inique qu'il est, pourrait peut-être se souffrir; mais on l'a traité en insensé, et qui ? les personnes les plus élevées en dignité, un roi, un gouverneur, un juge, les docteurs en présence de tout un peuple qui l'avait adoré : que ce traitement est dur ! qu'il est propre à lui faire perdre tout le fruit de ses miracles! Non-seulement on a jugé qu'en se disant le Fils de Dieu, c'était de sa part un blasphème, une imposture, mais encore on a agi à son égard, comme s'il eût été un blasphémateur et un imposteur. On l'a accusé d'avoir voulu usurper injustement la royauté ; il a été exposé chez Pilate à la plus cruelle dérision la nuit avant sa mort. Il savait bien qu'en déclarant que son Père l'avait envoyé, et qu'il lui avait donné un plein pouvoir, il s'attirerait ces sanglants mépris ; mais tous ces mépris ne l'étonnent point, pourvu que par ces mépris son Père soit glorifié, ils ont pour lui des charmes; quelque amers qu'ils soient, il les préfère à tous les honneurs que les hommes lui peuvent rendre.

Messieurs, je ne vous propose point cet exemple pour être imité; Dieu ne vous mettra pas à de si rudes épreuves ; je vous le mets devant les yeux pour vous faire admirer le zèle de Jésus-Christ, son généreux détachement, sa force dans le mépris qu'il a fait des honneurs de la terre, pour vous montrer les raisons que vous avez de vous confondre, vous qui voulez être adorés partout, qui trouvez étrange qu'on ne s'abaisse pas, qu'on ne rampe pas devant vous, qui méprisez souvent les autres, quoique vos frères. Ranimons, chrétiens auditeurs, ranimons notre courage contre les mépris que nous essuyons. Rien n'est plus propre à nous faire mépriser ces sortes de mépris que de considérer Jésus-Christ, que de se ressouvenir qu'il n'est point d'honneurs qu'il ne méritât lorsqu'il a été traité si indignement. Pour réparer autant qu'il est en nous ces outrages, adorons-le souvent dans ces états humiliants, adorons Jésus voilé, Jésus revêtu d'une robe blanche, Jésus couronné d'épines ; honorons-le dans les pauvres, où il paraît si méprisable et où il est si méprisé.

O Jésus, que vous me paraissez adorable, que vous me paraissez digne de tous les respects dans ces diverses situations! Que j'ai de satisfaction de vous reconnaître pour mon Dieu, mon roi, mon maître, sous ces dehors qui cachent votre gloire aux yeux des hommes ! Que les autres vous adorent sur le Thabor, à votre résurrection, dans votre triomphe à votre ascension, sur votre trône à la droite du Père, pour moi je veux surtout vous rendre les honneurs que je vous dois dans les conjonctures où vous avez été le plus méprisé. Non, mon divin maître, ces mépris ne vous attireront point les miens; plus vous êtes méprisé du monde, plus je vous aime; ces mépris mêmes devraient me devenir aimables; j'aurais moins de honte de les mériter, si je les savais aimer, cet amour m'y ferait trouver une gloire solide. Hélas ! Seigneur, j'avoue ma faiblesse; je ne désespère pas qu'un jour vous ne me donniez des sentiments plus généreux : mais jusqu'à ce que je parvienne à désirer d'être méprisé, faites que je méprise du moins la gloire du monde, que je n'en sois pas si avide ; que si je ne la méprise pas, du moins je n'en fasse pas autant de cas que de ma perfection, que de votre grâce, que de votre gloire. Ainsi soit-il.

MEDITATION

SUR L'ABNÉGATION ENTIÈRE DE LA PROPRE VOLONTÉ DANS JÉSUS SOUFFRANT.

Non mea voluntas, sed tua fiat.

Que votre volonté se fasse, et non la mienne (*S. Luc*, *ch.* XXII).

Ces paroles furent prononcées par Jésus-Christ au jardin de Gethsemani, un moment avant le commencement de sa passion; mais jusqu'à la mort le sentiment qu'elles expriment ne l'abandonna point. Ces divines paroles nous représentent la conformité parfaite de sa volonté à la volonté de son Père, ou plutôt une abnégation entière de sa propre volonté : vertu d'une part nécessaire au salut, et d'autre part si excellente, qu'elle conduit infailliblement à la plus haute perfection, qu'elle renferme peut-être même toute la perfection lorsqu'elle est pratiquée de la manière dont Jésus-Christ nous l'a enseignée par son exemple. Pour réduire cette méditation à la méthode ordinaire, représentez-vous le Sauveur du monde non-seulement au jardin, mais chez Caïphe, au Prétoire ; chez Hérode, sur le Calvaire ; dans tous les endroits où il a été conduit, dans les divers tourments qu'il a soufferts ; partout avec une résignation parfaite de cœur et d'esprit, il répète, dans le fond de son âme, ces admirables paroles : *Non mea, sed tua voluntas fiat :* il les adresse à son Père, à ses juges, à ses bourreaux et à tous ceux qui ont contribué en quelque chose à ses souffrances, partout il renonce à sa volonté propre pour suivre la volonté d'autrui. Jésus ! quel bonheur pour moi si je pouvais aujourd'hui apprendre de vous cette incomparable vertu ; si, avant de sortir de ces lieux, je pouvais me résoudre à vous faire un sacrifice entier de ma volonté; si du moins je pouvais m'exercer à faire ce sacrifice ! Je ne puis rien espérer que de vous, ô mon aimable Rédempteur ! aussi attends-je de votre miséricorde, qu'après m'avoir fait entendre les leçons que vous me faites, vous me donnerez les grâces qui me seront nécessaires pour pratiquer ce que vous m'aurez enseigné.

Il y a deux volontés en Jésus-Christ, non-seulement la volonté divine et la volonté humaine, mais deux volontés humaines comme dans tous les autres hommes ; une volonté inférieure, qui avait une répugnance infinie à souffrir, parce qu'elle n'envisageait que ce que les souffrances avaient de con-

traire à la nature ; une volonté supérieure, qui respectait, qui adorait, dans toutes ces souffrances, la volonté du Père éternel, qui s'y soumettait sans réserve, et qui était le principe de ces paroles si dignes d'un fils soumis en tout : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* La première vue causa le combat, l'agonie que Jésus eut à soutenir au jardin : combat le plus vif, le plus violent qui se soit jamais passé dans l'âme d'aucun homme.

Considérez l'Homme-Dieu dans cette faiblesse, ce spectacle vous surprendra ; mais quel avantage n'en tirerez-vous pas dans la suite ! La seconde vue de la volonté de son Père réprima ces agitations, surmonta cette répugnance et le porta à s'aller offrir aux soldats qui le cherchaient. Admirez ici le pouvoir que cette considération a sur son esprit. Il a sué du sang durant trois heures au seul souvenir de ce qu'il devait souffrir, et déjà il se présente avec un sang-froid, une tranquillité, une sérénité de visage qui surprend ses ennemis et qui les déconcerte ; il agit avec une liberté si parfaite, qu'il ne paraît, dans son action, ni trouble, ni empressement, ni embarras ; on y remarque, au contraire, toute la dignité d'un Dieu, il semble que c'est un autre qui souffre, et qu'il ne prend aucune part aux douleurs de cet autre qui souffre ; vous diriez que son Père l'a exaucé, et qu'en effet il ne doit point boire le calice dont il demande d'être délivré, il conserve cette intrépide fermeté jusqu'au dernier soupir de sa vie. De là un respect profond pour la volonté de son Père : *Inde silentium ;* un amour tendre pour les ordres qu'il en recevait : *Inde prompta obedientia.* Ce n'est pas que la nature ne murmurât, que le corps ne sentît, qu'il ne la sollicitât à former des plaintes contre la malignité de ceux qui l'accusaient faussement, contre l'injustice des Juifs, contre la cruauté des bourreaux ; mais à tous ces murmures que suggérait la volonté rebelle, la volonté soumise répondait : Quoi ! il se trouverait en moi de l'opposition à boire le calice que me présente mon Père ! *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum !* Comment s'accompliront les Ecritures où est marqué tout ce que je dois souffrir ? *Quomodo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri ?* Il est écrit dans le livre éternel que je ferai votre volonté, ô mon Dieu ! cette loi est gravée dans mon cœur, et je veux remplir toute l'obligation qu'elle m'impose : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam ; Deus meus, volui, et legem in medio cordis mei.* Signes de votre volonté, ordres de votre volonté, arrêts irrévocables de votre volonté : voilà la règle de tous mes mouvements : *Legem tuam, id est, voluntatem tuam, quæ mihi est pro lege.* Pas un seul point de cette règle ne sera omis : *Iota unum, aut unus apex non prœteribit a lege.*

Que dites-vous de cette soumission ? n'est-elle pas bien digne d'un fils qui aime son père, d'un fils à qui la volonté de son père tient lieu d'une loi souveraine, à qui elle fait agréer toutes sortes de dispositions ? Oserais-je, Père éternel, oserais-je sonder vos sentiments ? Je ne m'étonne point de l'amour que vous avez pour ce Fils, ni de la complaisance que vous prenez en lui ; il a mérité tout cet amour, toute cette complaisance ; vous-même vous l'avez déclaré : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.* Mais si vous avez fait cette déclaration sur le Thabor dans des termes si tendres, lorsqu'il y faisait votre volonté en se montrant revêtu de gloire, que direz-vous aujourd'hui qu'il se soumet dans des conjonctures si difficiles, qu'il se soumet jusqu'à essuyer la plus cruelle ignominie ?

Voulez-vous que nous nous considérions dans ce miroir, et que nous voyions en quoi nous ressemblons à Jésus-Christ, ou plutôt que nous voyions en quoi nous avons occasion de l'imiter ? C'est dans la rigueur des saisons, dans les maux publics, dans les maladies, dans l'embarras des affaires, dans ce qui touche des parents, des enfants, des amis, dans les imperfections mêmes de ceux qui nous appartiennent : *Ipse fecit nos* : dans leurs fautes, dans les fautes des enfants, des domestiques ; ne s'en point irriter, les supporter avec douceur : quelle vaste carrière pour l'exercice de notre vertu ! Un champ plus vaste encore s'ouvre à nous, si nous jetons les yeux sur nous-mêmes : quelle occasion n'avons-nous pas de nous exercer à l'abnégation dans nos propres faiblesses, dans nos imprudences ? On tombe, on se blesse, on parle à contre-temps, on dit ce qu'on ne voudrait pas avoir dit : quelle fragilité d'une part ! mais de l'autre quelle source de richesses spirituelles ! si l'on en voulait profiter, à quelle sainteté ne parviendrait-on pas dans peu de temps ? Cette pratique n'est difficile que par l'attention qu'il y faut donner. Que notre résignation plaît à Dieu dans ces diverses circonstances ; avec quelle complaisance ne voit-il pas une âme ainsi disposée !

Dans ces accidents imprévus qui peuvent surprendre les âmes saintes, loin de vous impatienter, dites avec le Sauveur : *Calicem quem dedit mihi pater, non vis ut bibam illum !* C'est Dieu qui a permis ceci. Ces calamités publiques nous chagrinent, nous sommes sensibles aux maux de nos amis et de nos parents ; ce contre-temps me trouble, je me sens ému à la vue de cet ennemi, cet affront qu'on m'a fait pousse ma patience à bout. Le mal, mon frère, n'est pas à ces premières saillies de l'âme dont à peine les plus justes se peuvent défendre, il n'y a point encore de péché ; combattez, résistez, ne cédez jamais, reprochez-vous votre lâcheté et votre peu de courage, dites-vous à vous-même avec un vrai sentiment de honte et de confusion : *Calicem quem dedit mihi pater, non vis ut bibam illum !* C'est Dieu qui a permis cette perte et cette affliction, il faut s'y soumettre. Ainsi nous ferons-nous peu à peu une sainte habitude de souffrir et d'accumuler par nos souffrances des trésors immenses de mérites.

O mon Dieu, si nous pouvions embrasser cet exercice ! mais qui nous en empêchera ? S'il y a de la peine, les douceurs, qui l'accom-

pagnent, animent à surmonter toutes ces difficultés, et, en les surmontant, on fait des progrès rapides vers la perfection. Je les surmonterai donc, ces difficultés ; la résolution en est prise ; je vais commencer aujourd'hui. Il faut, pour réussir, faire à toutes les heures, après chaque action, au commencement et à la fin de la journée, un examen sur tout ce qui se sera passé, une prière sur tout ce qui arrivera. J'ai manqué de me conformer à la volonté de Dieu, faisons-le maintenant : c'est un peu tard, mais enfin il ne sera rien arrivé, et il n'arrivera rien à quoi je ne me soumette dans le temps que j'y ferai réflexion.

Jésus-Christ n'a pas renoncé à sa volonté seulement pour suivre la volonté de son Père, mais encore la volonté des maîtres du monde, quoiqu'ils ne fussent pas les siens, quoiqu'il fût le maître de tous, et que tous ces maîtres n'eussent qu'une vaine ombre de supériorité sur lui. Pourquoi a-t-il voulu s'y soumettre? Parce que, dans l'ordre ordinaire, les princes, les juges, tous ceux qui ont de l'autorité, peuvent commander, et que nous devons obéir : *Qui potestati resistit, Dei voluntati resistit.* C'est dans cette vue que Jésus s'est entièrement soumis à ses juges, qu'il ne leur a résisté en rien, quelque injuste que fût leur procédé; il les a même respectés. On le condamne, et quelque innocent qu'il se reconnaisse, quelque aveu que fasse de son innocence son juge inique, il se soumet à tout: *Non invenio in eo causam... Corripiam ergo illum et dimittam... Innocens ego sum a sanguine justi hujus.* Non-seulement il se soumet aux juges, mais aux bourreaux, à la colonne, quand il fallut se charger de la croix; au Calvaire, quand il fallut être cloué à cette croix; avec quelle douceur, avec quelle facilité tendit-il les mains? Que cette douceur est magnanime, qu'elle est digne du Fils unique du Père éternel ! Quand je le vois obéir ainsi, que j'ai de plaisir de penser que c'est le maître de l'univers, qui ne dédaigne pas de se soumettre à ses créatures ! Qu'on dise après cela que l'obéissance est une vertu qui n'est propre que pour les âmes basses, que pour les âmes terrestres. Je prétends, au contraire, qu'elle ne peut être parfaite que dans les grandes âmes; mais, quoi qu'on en veuille croire, je dis que dans toutes sortes de personnes elle est extrêmement avantageuse. Pourquoi? D'abord, parce qu'elle nous exempte de tout péché et même de rendre compte de nos actions : *Ipsi enim invigilant, tanquam rationem pro animabus vestris reddituri;* ensuite, parce que de ce principe vient presque notre unique mérite ; car dans tout ce que nous faisons de nous-mêmes la propre volonté, l'amour-propre dégrade, corrompt ordinairement nos actions même les plus saintes; parce que, en troisième lieu, l'esprit d'obéissance rend méritoires les actions les plus indifférentes, les actions les plus naturelles : boire, manger, relâcher son esprit, tout cela est sanctifié par cet esprit. Dans cette considération, dites-vous à vous-même : Oh ! que je suis aveugle, moi qui aime tant la liberté, moi qui trouve si pesant le joug de l'obéissance, moi qui ne cherche qu'à m'affranchir de toute servitude! O le méchant, le pernicieux caractère, de ne pouvoir s'assujettir à rien, de ne vouloir être contraint en rien, d'être sans cesse porté au murmure contre tout ce qui est commandé! Heureuses mille fois les personnes religieuses, dont la vie est un continuel exercice d'une vertu si utile! Quel bonheur de pouvoir dire qu'on ne fait pas une seule démarche de son choix, pas un pas hors du chemin qui nous est tracé par la règle ou par les supérieurs ! Mais pourquoi n'imiterions-nous pas une soumission si généreuse? Combien de mérites pour une femme qui voudrait s'accommoder aux humeurs, aux volontés de son mari, par cet esprit d'obéissance, qui se ferait un devoir de ne rien faire dans les choses indifférentes que par son ordre, rien dans les choses bonnes en elles-mêmes contre son ordre, puisque Dieu l'y a soumise ; pour un enfant qui se rendrait obéissant à un père, à une mère; pour un domestique qui se rendrait en tout dépendant des volontés de son maître, de sa maîtresse; pour toutes sortes de personnes qui s'assujettiraient dans ce qui regarde leur conscience à un directeur ! Sans cette sage précaution, nulle vertu parfaite, nulle persévérance dans une vertu même médiocre; ce n'est qu'illusion, que trouble, qu'inquiétudes ; au lieu que si je suis soumis, non-seulement je ne fais point le mal, mais je fais le bien et le plus grand bien, et je le fais tellement dans les moindres actions, que même en ne faisant rien, il est vrai que je ne puis rien faire de mieux. Le directeur peut faillir, il peut manquer de zèle, de courage, de soin, de lumières, il peut avoir trop de complaisance; mais pour vous rien de plus sûr que de lui obéir. Mais on n'a pas toujours un directeur à ses côtés, on ne veut pas tous les jours recourir à lui. Il ne le faut pas non plus, il y aurait de l'excès; mais pour suppléer à cette absence, réglez votre vie : je le disais, il y a quelque temps, cela n'est pas impossible; il faut se régler selon ses occupations et autant qu'elles le permettent. Quand les affaires vous empêcheront d'observer ce que vous vous serez prescrit, soyez sans inquiétude; mais autant qu'il se pourra faire, il faudra se coucher, se lever, manger, se divertir, vaquer à la lecture, à la prière, à tout le reste, dans le temps que vous aurez marqué pour tous ces différents exercices. Qu'on ne dise pas que cette exactitude est difficile : j'avoue qu'elle est plus facile pour les femmes, qui sont ordinairement assez maîtresses de leur temps; mais je connais des hommes extrêmement occupés, et aux plus grandes affaires, qui vivent dans une admirable régularité. Il faut être exact autant qu'on le peut, on ne le peut pas tous les jours; du moins les jours qu'on le peut il faut l'être, afin de profiter de tout, afin de ne pas consumer malheureusement notre temps. Je ne me fais pas une peine de proposer ces points d'une piété un peu élevée au-dessus du commun, parce que je suis persuadé, et c'est l'expé-

rience qui me l'a persuadé, qu'on se défie trop de la bonne volonté des auditeurs, que bien des gens rampent, parce qu'on ne leur apprend pas comment il faut s'élever, parce qu'on leur laisse croire que les grandes vertus ne sont pas pour eux. Quand il n'y aurait qu'une âme destinée à être toute à Dieu, ce serait pour moi une extrême peine, si elle manquait par ma faute des instructions nécessaires.

Cette règle une fois établie et, si vous voulez, approuvée, ce qui serait encore mieux, il ne faut plus entrer dans le repos, parce que vous êtes pressé par le sommeil, ni aller à la prière, parce que vous y êtes attiré; que je sois d'humeur ou non, je veux faire mon devoir : *Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege.* Qu'une pareille vie est précieuse! qu'elle est riche en mérites! qu'elle est sainte! qu'elle est douce! que de bénédictions sur une âme qui en usera ainsi! l'expérience seule peut vous apprendre quel est le fruit d'une vie ainsi réglée. Qu'il sera aisé d'en rendre compte à la mort! Qu'avez-vous fait un tel jour? Seigneur, votre volonté; il en est de même de tous les autres jours de ma vie : je n'ai pas fait de grandes austérités, mais j'ai fait tout ce que vous avez voulu. Pourquoi ne nous pas astreindre à une règle aussi sage, vu que le fruit en est si grand et la pratique si facile? Mon Dieu, donnez-nous une véritable volonté d'être à vous, car rien ne nous manque que cette bonne volonté. C'est une illusion que le démon nous met dans l'esprit, quand il nous persuade que la sainteté consiste dans je ne sais quelle chimère que nous ne comprenons pas ou qui surpasse nos forces. Toutes les voies que je vous indique sont unies; il n'est point de personne si ignorante, si simple, qui n'y puisse entrer sans peine. Mais ces fantômes que nous forgeons dans notre esprit sont des effets de notre peu de bonne volonté; nous ne plaçons la vertu sur une cime presque inaccessible, que pour nous persuader que c'est la difficulté qui nous arrête plutôt que notre volonté. Mais qui nous la donnera, cette volonté sincère? Dieu seul la peut donner.

Jésus-Christ a porté l'abnégation de la volonté propre à un degré encore plus haut, et c'en est le souverain degré. Mais comment y est-il parvenu? En préférant à sa volonté la volonté d'autrui, la volonté même de ceux qui n'avaient aucune autorité sur lui, et à qui, par conséquent, il ne devait aucune obéissance. Il s'est soumis aux bourreaux qui le flagellaient; après les trente coups, il pouvait se plaindre et opposer la loi à leur cruauté. Il s'est soumis aux soldats qui lui bandèrent les yeux, et qui lui mirent la couronne d'épines sur la tête. Croyez-vous, messieurs, que dans l'intervalle des tourments divers qu'on faisait souffrir au Fils de Dieu, ce n'eût pas été une satisfaction pour lui de prendre quelque relâche, d'être laissé seul pour s'entretenir avec son Père? Non, il faut qu'il serve de jouet à sa garde, et qu'il devienne l'objet de mille risées; et il a pour cette garde impie cette complaisance; il aime mieux céder en ce point à l'impression d'une volonté étrangère, que de suivre l'inclination qui l'aurait porté à la retraite. Voilà ce que j'appelle un sacrifice entier, un anéantissement parfait de la propre volonté, dont on ne s'est rien réservé. O l'excellent sacrifice, sacrifice mille fois plus précieux, mille fois plus glorieux à Dieu, que le sacrifice de votre corps et de votre vie! O volonté sainte, volonté vraiment digne d'être la règle de toutes les volontés, et des anges, et des hommes, digne d'être accomplie et dans le ciel et sur la terre, et sur la terre comme dans le ciel! Comment ferai-je difficulté de soumettre ma volonté, cette volonté si aveugle, si portée au mal, puisque vous avez assujetti la vôtre, qui était par elle-même si sainte et si éclairée?

Mais est-il pour nous des occasions d'imiter ce point de perfection? Oui, nous le pouvons imiter dans cent occasions. Quand de deux choses également bonnes ou indifférentes, il dépend de nous de choisir ce qui nous plaît, ou de suivre le goût d'autrui; dans ces occasions une âme attentive à plaire à Dieu ne manque point de laisser aux autres le choix, la détermination, et de se conformer à leur goût plutôt qu'au sien propre. On peut pratiquer cette vertu avec les égaux, et même avec les inférieurs, quand la chose ne regarde que nous. Si on joue, ce sera un jeu où les autres trouveront du plaisir; je condescendrai à leur penchant : si c'est une partie de promenade, je me laisserai conduire au lieu où j'aurai moins d'inclination d'aller. Ainsi, pour le livre qu'on doit lire, pour le sujet de la conversation, pour l'habit qu'on doit prendre, il faut s'accommoder à la volonté d'autrui. A l'égard de soi-même, il n'y a presque pas de moment qu'on ne puisse se régler au gré des autres : il faut se contraindre, ne point trop déclarer ses inclinations, ne prétendre pas donner la loi, ni gêner personne pour se satisfaire. Dira-t-on que c'est trop de raffinement? Et qu'est-ce faire autre chose pour Dieu que ce que la science du monde fait pratiquer, que ce qui distingue ceux qui savent les bienséances d'avec ceux qui les ignorent? Hélas! Seigneur, nous avons tant de complaisance pour les hommes, nous nous laisons si facilement conduire par ceux qui nous mènent au précipice; vous savez combien cette facilité damne d'âmes, combien de salutaires inspirations, combien de saints désirs sont étouffés par cette malheureuse complaisance; oui, mon Dieu, vous savez combien vous avez par là perdu d'âmes, que vous destiniez à être vos épouses, et à vous glorifier par des vertus extraordinaires. Quoi donc! n'aurons-nous de force que pour vous résister? Le motif de vous plaire rendra-t-il ridicule, impossible ce que le motif de plaire au monde peut rectifier, peut rendre et si facile et si raisonnable?

Sors de ton assoupissement, âme chrétienne, et pour conclusion de cette méditation, déterminons-nous à faire aujourd'hui le sacrifice de notre volonté propre. J'avoue que ce sacrifice est grand; mais c'est parce qu'il est grand, qu'il est digne de Dieu et des

grandes âmes : rien n'est si élevé, on ne peut porter plus loin la perfection. Et d'ailleurs, ce sacrifice, qu'a-t-il de si pénible? Tous les jours, par des considérations humaines, ne fait-on pas, soit de force, soit de plein gré, tout ce qu'il renferme de plus difficile? Voilà à quoi il tient que vous ne soyez saints. Il faut, dans tous les événements, conserver une entière conformité à la volonté de Dieu, il faut pratiquer dans tout ce que vous faites une obéissance parfaite au supérieur et à la règle, il faut, dans tout ce qui est raisonnable, renoncer à votre volonté, la soumettre à la volonté d'autrui.

Que de bénédictions vont tomber sur une âme qui entrera dans un si saint exercice! Quelles faveurs, quelles caresses ne recevra-t-elle pas de son divin maître! *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* : C'est ici véritablement mon bien-aimé, celui à qui j'ai donné toute ma tendresse; il a sacrifié sa volonté pour moi, il sera le maître de la mienne, je m'appliquerai à le satisfaire en tout, je n'attendrai pas ses prières pour lui accorder ce qu'il souhaite, je préviendrai même ses désirs, non-seulement dans ce qui le touche, mais encore dans ce qui intéressera ceux qu'il aime; enfin je le comblerai de biens spirituels, de biens temporels dans cette vie, et de biens éternels dans l'autre. Ainsi soit-il.

MÉDITATION

SUR LE ZÈLE DE JÉSUS SOUFFRANT.

Pro omnibus mortuus est Christus, ut qui vivunt non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est.

Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux (*S. Paul aux Corinth., ch.* V).

On ne peut porter plus loin le zèle que l'a fait Jésus; ce zèle ne peut avoir, ni plus d'ardeur, puisqu'il va jusqu'à le faire mourir, ni plus d'étendue, puisqu'il lui fait embrasser tout l'univers, et qu'il lui fait accomplir tout ce qui est nécessaire pour sauver tous les hommes. De sorte, messieurs, que si nous nous damnons, nous ne pouvons accuser notre divin maître de notre perte : il a donné sa vie pour la rédemption de tous, et il est certain que personne n'est exclu de cette rédemption, que chacun de nous peut dire : il m'a aimé et il s'est livré lui-même pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Il me semble que comme nous sommes tous dans le dessein de passer les jours qui nous restent jusqu'à Pâques dans une plus grande retraite aux pieds de Jésus crucifié, nous ne saurions nous y occuper plus utilement qu'à considérer le zèle qui l'a attaché à la croix, dans la vue que tout le monde profitât de ses souffrances. Dans quelque état que nous soyons, état de ferveur, état de tiédeur, état d'insensibilité, nous trouverons dans cette croix une source de réflexions bien capables, ou de nous confirmer dans le bien, ou de nous y faire entrer sérieusement, ou de nous faire sortir de nos habitudes perverses.

Jésus est mort pour les fervents, il est mort pour les tièdes, pour les insensibles ou, si vous voulez, pour les saints, pour les pécheurs, pour les réprouvés. Un homme fervent, c'est celui dont la volonté est tellement disposée, qu'elle se porte partout où elle voit le bien, à peu près comme le feu va vers sa sphère, la pierre vers son centre. Cette âme n'ayant d'autre vue que de plaire à Dieu, ne fait pas plus de cas du reste, surmonte tous les obstacles, se rit des mépris des hommes, brave leurs risées, n'estime ni les biens, ni la santé, ni la vie, qu'autant qu'il plaît à Dieu, à qui seul elle désire de se rendre agréable. C'est une âme qu'il faut toujours retenir, une âme si éprise de l'amour de la croix et des exercices de la mortification, qu'elle mérite plus en s'abstenant de souffrir, que les autres en souffrant; c'est une âme qui n'hésite jamais entre deux partis différents, que tandis qu'elle doute quel est le meilleur. A-t-elle reconnu ce qui est le mieux? Elle est entièrement déterminée.

Y a-t-il des âmes ferventes jusqu'à ce point? Oui, sans doute, car ce serait en vain que Jésus-Christ aurait souffert des tourments si cruels, et qu'il nous aurait tant donné d'exemples de toutes les vertus. Oui, mon Dieu, vous le savez qu'il y a de ces âmes, qu'il y en a partout et plus qu'on ne pense; mais il n'y a que vous seul qui le sachiez; multipliez-en le nombre, puisqu'elles vous procurent tant de gloire, puisqu'elles font tant d'honneur à votre croix. Chrétiens auditeurs, Jésus est mort pour tout le monde; mais il faut avouer qu'il est mort particulièrement pour ceux qu'il a eus en vue en souffrant, pour ceux qui devaient l'imiter par un dépouillement parfait, par une patience à toute épreuve, par une abnégation entière. J'ose dire que si la mort de Jésus-Christ a été pour tout le monde, mille circonstances de cette mort sont pour les âmes ferventes.

Il est mort pour leur procurer ces grandes grâces, ces lumières, ces ardeurs, cette force supérieure. Il n'est pas nécessaire d'exciter leur reconnaissance : personne outre elles-mêmes ne peut dire ce qu'elles doivent à Jésus-Christ : *Non fecit taliter omni nationi.* Elles n'ont qu'à se rappeler ce qu'elles ont été, quand elles vivaient comme le reste du monde, qu'à se rappeler les changements qui se sont faits en elles; je les conjure de faire souvent ces réflexions durant ces saints jours, de considérer dans les plaies de Jésus-Christ les sources de leur bonheur. C'est pour vous principalement, âmes privilégiées, qu'il a été crucifié, c'est afin que vous l'imitassiez; il attend de vous cet effort. *Respice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est :* Jetez les yeux sur Jésus souffrant, et voyez la différence qui se rencontre entre lui et vous. *Quos vocavit, hos et prædestinavit conformes fieri imagini filii sui.* Il faut ôter, autant qu'il est possible, toutes ces différences, et ne point cesser que vous ne puissiez dire : *Christo confixus sum cruci.* Car enfin à quoi n'êtes-vous point obligées, après le généreux exemple qu'il vous a donné? Mais quel fruit tirerons-nous de ceci, nous qui n'avons pas reçu ces grandes grâces, nous qui vivons dans la tiédeur? Hélas!

nous nous confondrons en présence de Jésus crucifié, nous remarquerons toutes les différences qui se trouvent entre notre lâcheté et la ferveur de ces saintes âmes, nous gémirons sur le peu d'avantage qui nous est venu de tant de souffrances. Nous avons tous été enfantés à la croix par Jésus-Christ; mais n'est-il pas étrange qu'un misérable avorton vous ait coûté tant de douleurs, ô mon Dieu, ou que des efforts si violents n'aient produit qu'un vil avorton? Mais si c'est là le modèle des prédestinés, il y en a peu sans doute. Suis-je de ce nombre? Si je ressemble à ce divin modèle, j'en suis; si je ne lui ressemble pas, c'est un grand mystère, je n'ai rien à dire, si ce n'est que les apparences sont contre moi. Que les hommes qui tremblent au seul nom de prédestination se mettent peu en peine de ce qui devrait en effet les frapper! Travaillez pour faire de vous un prédestiné : *Fac ut prædestineris.* Entrez dans le chemin. L'ignorez-vous? allez l'apprendre d'un sage directeur. Vous a-t-il fait craindre d'aller en enfer par ce chemin? abandonnez-le pour prendre un guide plus sûr. J'espère qu'enfin aujourd'hui nous ouvrirons les yeux. Mais le second point servira beaucoup à nous éclairer.

Le zèle du Fils de Dieu s'est étendu jusqu'aux tièdes, jusqu'aux pécheurs. Bonté admirable, puisque ceux-ci devaient à son égard tenir une conduite si étrange, témoigner si peu de reconnaissance, ou plutôt tant d'ingratitude, que c'est un prodige qu'il ait daigné les tirer du malheur où ils étaient. On dira peut-être que des hommes mêmes ont du zèle pour les pécheurs. Mais quelle différence! Premièrement ils n'ont pas été outragés par ces pécheurs; secondement, s'ils ne sont pas récompensés de leur zèle par les pécheurs, ils le seront par Jésus-Christ.

O mon Dieu, quand d'un côté je considère ces souffrances et cette ardeur pour souffrir, et que d'autre part je fais réflexion sur ceux pour qui s'enflamme cette ardeur, hélas! me dis-je à moi-même, c'est pour nous, oui, pour nous, qui ne voudrions pas faire pour vous une seule démarche un peu pénible; pour nous qui vous disputons des riens, des bagatelles; pour nous qui n'estimons pas même vos bienfaits, qui du moins négligeons d'en profiter. Quelle bonté, quel zèle, qu'il est pur, qu'il est désintéressé! Que ne la laissez-vous périr, cette malheureuse âme qui dédaigne vos inspirations, vos instances réitérées, qui s'obstine à vous résister! Je le mériterais sans doute, mais votre compassion a été plus grande que tous mes crimes; vous avez été touché de voir la perte que j'allais faire, de voir les maux où j'allais me précipiter, et cette vue, malgré mon indignité, vous a fait désirer de mourir pour me sauver. Mais à quoi me sert votre compassion, à quoi me sert votre zèle, si je n'en ai pas pour moi, si je ne laisse pas de me perdre? Vous nous avez créés sans nous, mais vous ne nous sauverez pas sans nous : *Qui creavit te sine te, sine te non salvabit te.* Peut-on imaginer une négligence semblable à la nôtre? Cette affaire est-elle assez peu importante pour ne nous pas toucher davantage? Avons-nous jamais bien pensé à ce dont il s'agit?

De quoi donc s'agit-il? On nous parle sans cesse de ce salut, de cette âme, de cette éternité; cette chaire a si souvent retenti de ces mots. Est-il vrai que je ne suis au monde que pour me sauver; est-il vrai que Jésus-Christ ne s'est fait homme que dans cette vue; est-il vrai que je dois mourir, être jugé, rendre compte de ma conduite, être puni ou récompensé éternellement? Chaque jour nous entendons ces discours, mais ce qu'ils nous font entendre est-il bien vrai? Suis-je convaincu que Dieu me voit, qu'il est témoin de mes lâchetés, que c'est lui que je rebute quand je rejette une inspiration, que c'est lui que j'offense, que c'est son sang que je méprise? Ou ce sont des songes, ou des vérités : si ce sont des songes, nous en faisons encore trop; livrons-nous aux plairirs, au luxe; *Fruamur bonis quæ sunt, edamus, bibamus... Nullum sit pratum quod non pertranseat luxuria nostra.* Continuons à aimer le monde, à faire plus de cas de notre corps que de notre âme, plus de cas des hommes que de Dieu. Mais si ce sont des vérités, comme je le crois, si tout cela est aussi vrai qu'il est vrai que je vis, que je parle, à quoi songé-je, à quoi ai-je songé jusqu'à présent? Si j'étais mort, ou si je mourais aujourd'hui, qu'ai-je fait, quelles œuvres aurais-je à vous offrir? Mon Dieu, que vous êtes bon de m'avoir attendu! Mais vous n'attendrez pas toujours, la mort viendra peut-être bientôt. Peut-être pas si tôt; mais faites attention à ce dont il s'agit, dit saint Jean Chrysostome : sur un peut-être hasarder son âme, est-ce être sensé?

Voyons donc si au sujet de cette affaire nous avons pris nos sûretés. Suis-je dans le chemin qui conduit au ciel; suis-je sûr qu'en continuant de vivre comme je fais, ce sera assez pour y parvenir, que je ne deviendrai pas pire que je suis, que je serai content à l'heure de la mort? Mais je ne prétends pas toujours me conduire ainsi. Si vous faites mal, vous ferez plus mal encore : quand une fois on est dans le relâchement, on n'en revient pas si facilement, on se relâche de plus en plus : d'ailleurs le temps de ce retour différé ne viendra peut-être jamais; c'est sur la situation où vous serez, et non sur l'état où vous aviez projeté d'être, qu'on vous jugera. Faisons entrer notre raison dans notre conseil. Si je crois fermement, où est ma raison, où est mon sens, que prétends-je? Quand il n'y aurait qu'un doute, que devrais-je faire? Voyez ce marchand, comme il abandonne ses marchandises à la vue du péril; cet homme, comme il jette ses meubles, comme il précipite ses pas aux approches du feu; cet autre, comme il donne son argent; ce malade, comme il se laisse appliquer le fer. Mais ce n'est pas un doute, c'est une vérité. Eh quoi! mon salut court des risques, je suis en danger de périr éternellement, il ne tient qu'à moi de me mettre en sûreté, et je ne fais pas tout ce que je puis, je ne fais presque rien, je ne fais rien! Il faut se dé-

terminer, ce n'est pas une affaire peu importante; si c'est une éternité qui nous attend, cinquante ans de vie ne sont rien.

Messieurs, quand on examine tout ceci de sang-froid et avec un esprit qui n'est pas préoccupé, on est saisi, on se sent troublé, on ne se connaît presque pas, on ne sait si on est encore raisonnable, ou si on a vécu dans l'enchantement. O mon Dieu, dit-on, je le conçois, il faudrait vivre tout autrement; je ne réfléchis point sur la situation où je suis, tout mon esprit est rempli de projets de fortune, et ce n'est là qu'un vain amusement. Non, non, ce n'est point de quoi il s'agit; ce sont des biens passagers, et j'en ai à ménager qui dureront toujours. Dans quelle fascination ai-je donné, comment ai-je vécu; comment ai-je tant fait de cas de ce qui en mérite si peu? Je dois passer pour un insensé dans l'esprit de tout homme sage et judicieux. Non, on ne peut vous croire tel, on voit assez que dans tout le reste vous avez de la raison; mais qu'à l'égard du salut vous vous comportiez avec tant de nonchalance, c'est ce qu'on ne croirait pas, si on ne le voyait tous les jours. Je ne suis pas celui qui ait le plus pénétré ces vérités, mais par le peu d'intelligence que j'en ai, j'avoue que la conduite du monde est pour moi un mystère plus impénétrable que la Trinité, que l'éternité. Je ne trouve rien dans ces vérités qui soit contraire à la grandeur, à la bonté, à la puissance de Dieu; mais ici tout me paraît opposé à nos propres lumières, ce ne sont que des contradictions incompréhensibles entre la foi, la raison et notre conduite.

Voilà ce qui surprend; mais ce qui me touche, ce qui m'afflige, c'est que ce qui nous arrête ne sont que de vains fantômes, que de fausses craintes; c'est que ces craintes dureront jusqu'au bout, comme si on n'avait jamais parlé de rien; c'est que nous ne pouvons faire comprendre ce que nous sentons. O mon Dieu! à quoi nous sert la raison? Eh bien, dois-je continuer de vivre comme j'ai vécu? Oui. Pourquoi? Jamais vous n'en donnerez une seule raison. Changeons donc de vie dès aujourd'hui, parce que peut-être il ne sera plus temps demain. Faisons quelque chose pour nous; Jésus-Christ n'a pu rien faire de plus, il nous a appris ce qu'il fallait faire, il nous a rachetés. Mon Dieu, rendez utile cette considération. Nous voilà convaincus; mais sans votre grâce, sans notre correspondance, à quoi servira cette conviction? A nous rendre de plus en plus inexcusables.

Le Fils de Dieu est mort pour les réprouvés: *Christus mortuus est pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed et pro totius mundi.* Pourquoi mourir pour les réprouvés? Pour n'avoir rien à se reprocher à lui-même, pour qu'ils n'eussent rien eux-mêmes à lui reprocher, rien à répliquer lorsqu'ils seront condamnés à l'enfer. Voilà pourquoi au jour du jugement la croix adorable de mon Sauveur, ses plaies convaincront les réprouvés de leur obstination, ils se tairont à ce spectacle. Oseraient-ils se défendre sur l'impossibilité des commandements qu'on leur a faits? On leur présentera la croix, d'où sortaient les grâces pour les encourager, pour les fortifier. Diraient-ils qu'ils ne savaient pas de quoi il s'agissait, qu'ils ont été trompés, et qu'ils ne pensaient pas que l'affaire fût si sérieuse, qu'ils avaient regardé le péché comme une bagatelle? Aurais-je donc, répondra le Sauveur, aurais-je répandu mon sang pour une bagatelle? Un Dieu mourant devait du moins vous persuader qu'il s'agissait d'une affaire qui méritait quelques moments d'attention. Prétexteraient-ils qu'ils ignoraient par où il fallait aller au ciel? Ne le leur a-t-on pas cent fois montré? Combien ont-ils eu d'exemples devant les yeux, combien de livres qui le leur ont enseigné?

Pourquoi Jésus-Christ est-il mort? Pour mettre sa justice à couvert de tout reproche, pour que les damnés ne pussent pas se plaindre de la rigueur avec laquelle il les punira. Pécheurs, vous ne voulez pas considérer à présent un Dieu crucifié pour votre salut; vous l'aurez pendant toute l'éternité devant les yeux, et cet objet dont vous aurez détourné vos regards fera votre plus grande peine, ces plaies, ce sang, cette agonie si cruelle, vous reprocheront éternellement votre insensibilité; accablé de ces reproches, vous gémirez inutilement, vous direz, et jamais vous ne le direz sans désespoir: Un Dieu est mort pour moi, et je suis damné éternellement; le sang versé pour mon âme est d'un prix infini, et elle est perdue sans ressource; Dieu m'a aimé avec cet excès, et me voici malheureux pour toujours; un Dieu s'est fait homme pour m'ouvrir le paradis, et j'en suis exclu; Dieu voulait me placer dans le ciel, et ce qu'il a fait dans cette vue marque combien ce désir était ardent, et je n'ai pas voulu profiter de tant de douleurs, de tant d'efforts, de tant de soins; une rançon si abondante ne m'a servi de rien. Je vous exhorterais à avoir du zèle les uns pour les autres, à l'imitation de Jésus-Christ; mais si vous êtes fervents, cette exhortation est inutile pour vous: quand on a connu l'importance du salut, et combien Dieu est aimable, sans y songer on travaille à le faire aimer. Si nous sommes tièdes, comment serons-nous susceptibles de zèle pour le salut des autres, vu que nous négligeons le nôtre? Si nous ne faisons pas les choses nécessaires pour nous, comment ferons-nous pour les autres ce qui est de surérogation? Qu'ai-je donc à faire, sinon de vous prier d'écouter Jésus-Christ, qui vous dit du haut de sa croix: Toutes les peines que je souffre comparées aux peines que je vous épargnais m'ont paru légères; pourquoi en faites-vous si peu de cas, pourquoi tant flatter ce corps à la vue de mon corps déchiré pour vous, pourquoi tant de plaisirs, tant de douceurs, si je m'en suis entièrement privé par l'amour que je vous portais? *Miserere animæ tuæ, placens Deo:* Ayez pitié de votre âme; la mort n'en terminera pas les misères, puisque cette âme est immortelle. Votre corps périra, il n'en restera plus rien; et ce corps vous le gorgez de plaisirs dont

l'effet sera d'augmenter les tourments de l'âme pendant toute l'éternité. *Miserere animæ tuæ:* Croyez-moi, ayez pitié de votre âme, de cette âme pour laquelle je me suis senti tant de compassion. Vous ne pouvez la sauver, cette âme, si vous voulez conserver votre corps; elle périra infailliblement, c'est un article de foi, si son ennemi mortel, si le corps ne périt. Soyez donc sages une fois, et dans une affaire si importante attachez-vous au parti le plus sûr. Il n'y a pas d'autre chemin pour le ciel que la route que je vous ai montrée. Je vous ai frayé ce sentier épineux, j'y suis votre guide, votre modèle, en ayant franchi le premier toutes les difficultés; que devez-vous craindre en marchant sur mes pas? Embrassez donc cette croix, c'est par elle seule que vous pouvez entrer dans le ciel, que je vous promets, si avec moi vous vous liez à cette croix. Non, âmes saintes, il n'en faut pas douter, il n'y a point de salut sans la croix : dans cette vue, dites avec le disciple du Sauveur, mais dites-le par un sentiment qui parte du cœur : *O bona crux, quæ decorem ex membris Christi accepisti!* O croix salutaire, aimable croix, que vous vous faites désirer, que vous vous faites longtemps attendre! Quel réduit vous dérobait à mes poursuites? Où demeuriez-vous cachée lorsque je vous cherchais avec tant d'empressement? Que vous m'avez coûté de larmes et de soupirs; mais enfin je suis trop heureux, puisque pour prix de tous ces mouvements je vais vous posséder, je vais mourir entre vos bras!

Si ce sont là les idées que Jésus-Christ et les saints ont eues de la croix, mon Dieu, que nos sentiments sont différents! Avec quelle ardeur les saints n'ont-ils pas cherché la croix, avec quel soin ne l'évitons-nous pas? Il faut qu'il y ait bien de la différence dans nos intérêts, ou, si Jésus-Christ ne s'est pas trompé, il faut que nous soyons dans la plus pitoyable erreur. Mais, enfin, promettrons-nous à Dieu d'aller chercher les croix les plus rigoureuses? Non, chrétiens auditeurs, je ne vous donne point ce conseil, il vous mettrait à de trop rudes épreuves, vous manqueriez à votre parole; il ne faut rien promettre à l'oraison qu'on ne puisse tenir : il faut se souvenir que c'est à Dieu que nous adressons nos promesses. A quoi donc nous servira la vue de tous les tourments de ce divin Sauveur? A nous humilier, à nous confondre. Que j'ai de confusion, ô mon Dieu, d'avoir si mal reçu les croix, de vous avoir témoigné si peu d'amour, si peu de docilité! Comment dans les plus légères traverses me suis-je comporté? que de murmures! que de lâchetés! Quelle consolation si j'avais souffert patiemment tout ce qui m'est arrivé! quel trésor de grâces et de mérites ne me serais-je point fait! Tous ces maux sont passés, et il me resterait des mérites et des récompenses éternelles. Si je ne puis forcer mon cœur à aimer les croix, je l'obligerai du moins à aimer un peu moins le plaisir; je m'en priverai souvent, parce que je vous aimerai, ô mon Dieu : par ce sacrifice, par cet amour, je me disposerai à recevoir de plus grands biens. Divin Jésus, bénissez nos résolutions, rendez-les efficaces. Ainsi soit-il.

MEDITATION SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

Juda, osculo Filium hominis tradis?

Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser (*S. Luc, chap.* XXII).

Voici un grand sujet de méditation : c'est la trahison de Judas, le crime le plus énorme et le plus étonnant qui ait jamais été commis. Faisons, messieurs, quelques réflexions, premièrement sur le péché du traître, secondement sur son obstination dans le péché, troisièmement sur sa mort dans le péché. Il n'y a rien que de singulier, rien que d'extraordinaire dans tout ceci. Mon Dieu, donnez-nous des lumières pour profiter du malheur de ce perfide, pour concevoir tant d'horreur d'une perfidie si noire, qu'elle ne puisse jamais porter jusqu'à nous ses mortelles atteintes.

Judas s'étant aperçu du projet des prêtres, et des vains efforts qu'ils avaient déjà faits pour se saisir de la personne du Fils de Dieu, conçut dans son cœur le plus détestable dessein qui ait jamais été formé par aucun autre homme. Il alla trouver les ennemis de son maître, et, prenant part à leur embarras : Vous cherchez, leur dit-il, un moyen d'exécuter la résolution où vous êtes de prendre Jésus de Nazareth? Le jour, vous craignez le peuple, la nuit, vous ne savez pas où il se retire : que me donnerez-vous et je vous le livrerai. Quoi! malheureux, vous le livrerez, vous trahirez votre divin maître, vous le mettrez entre les mains de ses plus cruels ennemis, vous vous servirez de l'amitié qu'il a pour vous pour lui faire cette trahison? Rien ne l'arrête, messieurs, il s'offre à tout; on lui promet trente deniers, il donne sa parole, et, dès lors, il ne cherche plus que l'occasion favorable pour s'acquitter de sa promesse. Il vient à la cène; il sort, il demande des soldats, il leur donne un signal, il aborde le fils de Dieu, il le salue, il lui donne un baiser, on se saisit de l'innocente victime. Dans ce seul événement quelle source inépuisable de réflexions!

La première, sur l'énormité de ce crime, sur l'injustice du traître : livrer un innocent, un saint, un Dieu! Ensuite, sur son ingratitude : l'apôtre de Jésus, le témoin de ses miracles et de son pouvoir, voilà l'auteur de la trahison; enfin, sur le motif : trente deniers le portent à cet excès! D'abord admirez la faiblesse et la fragilité de l'homme.

Mon Dieu, de quels forfaits un homme n'est-il pas capable, puisqu'un apôtre a pu vous vendre comme un esclave, et vous mettre entre les mains de ceux qui vous cherchaient pour vous perdre! Qu'un si noir attentat nous doit inspirer et d'humilité et de crainte! Quand aujourd'hui je serais un apôtre, je puis demain être un Judas. Tout ce qu'a pu faire un autre homme, je puis le faire; je ferais pis encore que tous ceux dont la vie et les actions me scandalisent, si vous m'abandonniez un seul moment. Ne m'abandonnez donc pas, ô mon Dieu, toute ma confiance est en vous. Je suis assez persuadé de ma faiblesse; si je ne tombe pas dans les

plus grands désordres, toute la gloire vous en est due. Je n'ai que trop d'expérience de ma fragilité, et dans ce que j'ai fait, j'ai assez vu ce que je suis capable de faire.

En second lieu, admirez jusqu'où l'avarice peut porter un cœur quand une fois elle s'en est rendue maîtresse. Vous savez, messieurs, combien de haines, de divisions, de querelles, de meurtres, l'amour de l'or et de l'argent cause dans le monde; c'est la source de la plupart des grands crimes. Ne la nourrissez-vous point dans votre cœur, cette cruelle passion ? Comment pourrez-vous le connaître? le voici : n'avez-vous point de peine à donner l'aumône, à payer vos dettes, à donner ce qui est nécessaire à votre famille? Quand vous perdez, soit au jeu, soit par quelque autre accident, n'êtes-vous point troublé; ce trouble ne va-t-il point jusqu'au désespoir; dans ce désordre de votre âme ne trahissez-vous point Jésus-Christ pour de l'argent; soit par l'avidité de gagner, soit par la crainte de perdre, n'avez-vous point recours au mensonge, au jurement? Judas livre son maître pour trente deniers; la somme n'était pas si modique que vous pensez. Combien de fois, pour beaucoup moins, vous êtes-vous emporté, avez-vous médit, outragé, trompé peut-être? Mon Dieu, quelle honte de vous vendre ainsi pour un vil limon, de vendre en même temps mon âme, le paradis, mon salut éternel! Malheureux or, que je n'ai que trop aimé, de quelle haine ne sera pas suivi ce fatal amour, puisque tu m'as si souvent porté à offenser Dieu! Mon Dieu, que ne puis-je racheter, par la perte de tous mes biens, les péchés que la soif des richesses m'a fait commettre! Je les rachèterai, ô mon Dieu, ces péchés, en faisant part aux pauvres de mon bien, en vous le donnant par les mains des pauvres; il a été pour moi, cet or funeste, une occasion de vous déplaire, il sera désormais entre mes mains un moyen de vous fléchir.

En troisième lieu, considérez que le crime de Judas n'a pas été un premier coup d'essai; il avait une pente naturelle à l'avarice, et Jésus-Christ lui ayant donné le soin de son épargne, il dérobait de temps en temps quelque chose dans cette bourse commune. Un homme prudent, un homme qui aurait eu le désir de se sauver, aurait demandé au Fils de Dieu de confier cet argent à un autre. C'était peu, ce n'était presque rien que ce qu'il prenait, il ne pouvait pas prendre beaucoup; mais ces petits larcins multipliés nourrissaient toujours et faisaient croître sa passion; elle en vint à l'excès funeste que nous ne pouvons nous rappeler sans frémir. A cette occasion, messieurs, de tous les avis qu'on peut donner à un homme, soit pour la vie civile, et morale, soit pour la vie chrétienne et parfaite, le plus utile, le plus nécessaire, le plus important, le voici : Connaissez votre passion, et armez-vous de constance contre elle, faites-lui une guerre continuelle. Ce n'est rien dans le commencement; mais ce rien, si vous le négligez, vous verrez que dans la suite il vous conduira au précipice. Un jour viendra que vous ne serez plus le maître de cette passion flattée; il se présentera une occasion, le démon vous tentera, vous succomberez, vous périrez. Quoique vous ne commettiez aujourd'hui que des fautes légères, l'habitude ne laisse pas de se fortifier, comme elle le ferait par des fautes plus considérables. Vous ne dites que de petits mensonges pour vous excuser de quelques fautes aussi minces, vous vous accoutumerez au mensonge; et si on ne vous croit pas, vous en viendrez, pour excuser les grandes fautes, jusqu'à vous parjurer. Vous ne dérobez que peu de chose, mais la passion d'avoir croîtra, et dans la suite rien n'arrêtera vos rapines effrénées. Aujourd'hui votre esprit n'est sali que par des pensées, ou tout au plus il échappe à vos yeux quelques regards; la suite en sera funeste. Ai-je donc de la passion, de l'empressement pour quelque chose que ce soit, même pour des choses permises, je dis plus, pour des choses saintes? Arrachons de bonne heure cette passion. Si j'en ai pour le jeu, pour les spectacles, pour le gain, pour les honneurs, détruisons ces monstres naissants : nous ne leur sacrifierons dans les premiers jours que nos prières, ils nous distrairont, ils nous troubleront; mais de ces distractions, de ce trouble suivra le sacrifice de notre âme de notre religion. Mon Dieu, ne le permettez, pas, guérissez-moi de mes passions. Je vais désormais veiller avec soin sur elles, je redouterai de satisfaire ma passion, quelque innocente qu'elle paraisse; ce sera assez que j'y sente trop de pente, trop d'empressement; je tâcherai de conserver mon cœur libre afin que vous y régniez seul et avec un empire absolu.

Nous verrons encore mieux par l'obstination de Judas dans son péché ce que peut une passion déjà établie. Car, messieurs, on peut dire que Jésus-Christ n'oublia rien pour l'engager à quitter son sacrilége dessein : d'abord, comment le traître peut-il résister à l'adieu que Jésus-Christ fait à ses apôtres au cénacle? Je vais, leur dit-il, verser mon sang pour vous, mon heure est venue, je veux pour la dernière fois manger avec vous. Ne pouvait-il pas penser que puisqu'il prévoyait sa mort, il prévoyait aussi le crime projeté contre lui? Mais Jésus parle encore plus ouvertement; un de vous me trahira, dit-il; et Judas lui demandant si c'était lui : Oui, répond-il, oui, vous-même : Il est nécessaire, ajoute-t-il, il est nécessaire que je meure, mais malheur à celui qui me trahira! Il ne laisse pas de lui laver les pieds, de lui donner son corps à manger, et son sang à boire. Au jardin il le reçoit comme un ami. *Amice, ad quid venisti?* Il se sert de termes encore plus clairs dans le temps que le perfide exécute son dessein, que c'en est fait, qu'il le livre : *Juda, osculo Filium hominis tradis?* Mon Dieu, que vous avez de peine à nous perdre, qu'il vous en coûte de nous voir périr, que ne faites-vous point pour l'empêcher; que de reproches, que de tendres remontrances, que d'instances, que de poursuites amoureuses avant de nous laisser cou-

rir à notre perte! Mais quelle est notre dureté? Nous résistons à un zèle si pressant.

Messieurs, ne sommes-nous point coupables de cette faute, sujet important de l'examen le plus sérieux ? Ne résistez-vous point à Dieu ? Ne vous demande-t-il point quelque chose que vous ne voulez pas lui accorder ? Il y a si longtemps que cette conscience est inquiétée, elle se sent chargée de je ne sais quel poids qui l'embarrasse : jamais vous n'entendez parler de Dieu, jamais vous ne songez à la mort, jamais vous ne rentrez en vous-même, que vous ne soyez troublé; vous entrevoyez que tout n'est pas dans l'ordre, vous ne voudriez pas mourir comme vous êtes. Mais pourquoi, dira quelqu'un? le mal que je fais ne va pas loin, je ne me sens coupable d'aucun péché grief, et cependant je ne suis pas satisfait : d'où vient cette inquiétude? C'est que Dieu demande de vous plus que vous ne faites pour lui ; ce n'est point assez pour vous, votre zèle trop borné répond mal aux grâces que vous avez reçues. Que je suis malheureux de vous résister, ô mon Dieu, et par là de m'opposer à mon bonheur ! Quand je n'aurais aucun intérêt à faire ce que vous demandez de moi, ne serait-ce pas assez que vous me fissiez l'honneur de me le demander, de me presser, de me faire comprendre que je vous plairai en le faisant, que je vous en serai plus agréable? Mais faisons encore une autre attention; c'est qu'après avoir résisté longtemps par obstination, par lâcheté, on résiste enfin en quelque sorte par impuissance : on ne se rend pas au commencement, parce qu'on ne le veut pas ; mais à la fin on est insensible, parce que Dieu ne veut plus de nous : quand on a résisté durant un certain temps, et jusqu'à un certain point, c'en est fait, les grâces de Dieu les plus fortes nous deviendront inutiles ; on emploiera en vain et les caresses et les menaces ; quand on ferait des miracles, on ne nous changerait pas; tout le monde se convertirait à nos yeux, et nous ne nous sentirions pas la force d'imiter un exemple si frappant.

On trouve des hommes dans ce déplorable état. Quand j'en vois, je les plains, je frémis, mais je ne perds guère de temps auprès d'eux. Ne sommes-nous point déjà dans cette funeste situation? A Dieu ne plaise, nous serions perdus sans ressource. Mais n'y viendrons-nous pas peut-être bientôt? Non, Seigneur, parce que dès aujourd'hui je me rends à vous, et je vous promets à la vue et du ciel et de la terre que je ne vous résisterai plus. Mille fois je vous demande pardon de ce que j'ai si longtemps abusé de votre bonté. Qu'elle est grande, qu'elle est excessive, cette bonté, de ne s'être point rébutée des mépris que j'ai faits d'elle ! Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, ô mon Dieu, de ce que vous ne vous êtes point encore lassé, de ce que vous ne m'avez point encore abandonné ! Recueille, ô mon âme, recueille ce qui te reste de forces, et sans aller plus loin, voyons ce que Dieu demande de nous, et ne différons plus de l'exécuter : *Domine, quid me vis facere?* Peut-être ce que vous attendez de moi, ô mon Dieu, c'est une confession générale, une restitution, un entier éloignement du jeu, des compagnies, un peu plus de charité envers le prochain? Eh! que fais-je de mon bien, de mon loisir, et de tous les talents que Dieu m'a donnés pour gagner le ciel, talents dont il me demandera un compte rigoureux ? Peut-être ne faudrait-il qu'un peu plus de règle dans ma vie, qu'un peu plus de douceur, qu'un peu plus de maturité, de modestie, moins d'affectation, plus de soumission, plus de mortification? Quoi que ce puisse être, mon Dieu, vous serez content.

Le comble de l'obstination, c'est lorsquè l'on va jusqu'à l'impénitence finale, et qu'on meurt dans son péché. Mais qui serait assez aveuglé, assez endurci pour vouloir finir ses jours dans son péché, et ne pas faire pénitence du moins en mourant? Ecoutez, Messieurs, une des choses les plus étonnantes qui soient jamais arrivées dans ce genre. Judas n'eut pas plutôt livré son maître aux soldats qui le cherchaient, que se retirant de la troupe, il commença à songer au crime qu'il avait fait; toutes les bontés de Jésus-Christ, toutes les grâces qu'il lui avait faites, lui revinrent à l'esprit, il se ressouvint de la posture où il l'avait vu à ses pieds, de la manière tendre dont il l'avait averti, du baiser qu'il avait bien voulu recevoir; d'ailleurs il se représente l'innocence, le zèle, la charité, la sainteté de l'Homme-Dieu, et sous tous ces points de vue on ne saurait dire combien son péché lui paraît énorme, combien il se trouve abominable à ses propres yeux, de quel trouble, de quelle douleur il est saisi. Il avait cru que Jésus-Christ s'échapperait d'entre les mains de ses ennemis, comme il avait fait si souvent : *Quare tenete eum et ducite caute.* De plus, il ne pouvait s'imaginer qu'on trouvât jamais de quoi le condamner à la mort, ou que le peuple pût souffrir cette injustice. Mais quand il voit que son téméraire procédé va plus loin qu'il n'avait pensé, que le Fils de Dieu est déclaré digne de mort par les pontifes, qu'on le va livrer aux gentils pour être crucifié, et que la mort de ce Fils unique du Père éternel va être le fruit de son avarice, sa douleur s'augmente à un tel point qu'il se hâte de rejoindre les prêtres, il confesse hautement son crime, *peccavi*, il rend l'argent, il tombe dans le dernier désespoir. Quelle pénitence! et qu'il est étrange qu'elle lui soit inutile ! Il fait l'aveu de son péché, il se détache de l'objet de sa passion, il conçoit une horreur si grande de sa faute, qu'il ne peut se supporter soi-même , enfin sa douleur est telle, que la vie lui devient insupportable après son forfait; et cependant, messieurs, il est damné: ce n'est pas faute de douleur , de confusion, de réparation ; c'est faute d'espérance : il est vrai ; mais qu'importe d'où vienne le défaut, si enfin il est perdu ? Combien de pénitences dont les dehors sont si frappants, et qui au fond sont de fausses pénitences, de véritables impénitences ! Que dirons-nous de votre pénitence,

de cette pénitence si froide, si imparfaite, lorsque nous voyons que Dieu rejette la pénitence de Judas ? Voilà à quoi nous conduisent nos délais ; différer toujours, attendre jusqu'à l'extrémité, c'est pousser à bout la patience du Seigneur.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que ce fut principalement le souvenir de la bonté de Jésus-Christ qui lui causa cette excessive douleur, et que ce souvenir ne le put rassurer contre le désespoir. Il crut le Sauveur si bon, qu'il jugea impardonnable l'abus qu'il venait de faire de sa bonté, et il ne crut pas qu'il fût assez bon pour lui pardonner. Hélas ! si dans l'excès de sa douleur il était venu se jeter aux pieds de Jésus-Christ, si devant Pilate, et en présence de tout le peuple il eût demandé grâce, si sur le Calvaire il se fût approché tandis que Jésus-Christ était sur la croix, avec quelle joie ce Pasteur mourant aurait-il vu venir sa brebis égarée ! Voilà, messieurs, le plus grand outrage que Judas ait fait au Fils de Dieu, voilà les deux plus grandes tentations ; d'abord pécher dans l'espérance du pardon, et après avoir péché, refuser de se convertir par désespoir d'en venir à bout. On ne saurait dire quel est le plus grand de ces deux maux, il y a dans l'un et l'autre de quoi faire frémir. Ne suis-je point coupable du premier? Quelle férocité ! offenser Dieu parce qu'il est bon ; c'est parce que vous êtes bon que je veux prendre toutes sortes de mesures pour ne point vous offenser, que je veux éviter les moindres fautes, que je veux chercher à vous plaire en tout. Je déteste, j'ai horreur de ma brutalité passée ; mais néanmoins je ne désespère pas de votre bonté. Je ne me flatte pas dans la fausse espérance des pécheurs, qui s'imaginent qu'ils auront toujours assez de temps, qu'il suffit de demander pardon quand ils ne pourront plus offenser Dieu ; mais j'espère que vous vaincrez ma résistance, que vous me donnerez la force de surmonter mes passions, de faire une prompte et une véritable pénitence, de mourir à mes vices longtemps avant la mort, de consacrer le reste de mes années à votre service. Voilà ce que j'espère de vous, ô mon Dieu, et voilà ce que je vous demande. Et pourquoi ne l'espérerais-je pas, puisque je sens déjà que mon cœur se détache des choses qu'il a le plus aimées, qu'il commence à désirer ardemment d'être à vous et de n'aimer plus que vous ? Soutenez ces désirs, Seigneur, puisque c'est vous qui me les avez donnés, rendez-les efficaces par votre grâce ; ne permettez pas que je perde plus de temps, mais faites que dès aujourd'hui je commence à faire ce que je voudrai avoir fait, et ce que je ne pourrai plus faire à la mort. Ainsi soit-il.

MEDITATION SUR LA CHUTE DE SAINT PIERRE.

Amen dico tibi, quia in hac nocte, antequam gallus cantet, ter me negabis.

Je vous dis en vérité que durant cette nuit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois (*S. Matth.*, *chap.* XXVI).

Quoique la chute de saint Pierre ne soit pas un péché aussi funeste que la trahison de Judas, cette chute n'est ni moins surprenante, ni moins instructive. Il est dit dans l'Evangile, que Jésus-Christ étant pris et conduit chez les pontifes, saint Pierre le suivit de loin jusqu'à la maison d'Anne et de Caïphe, et qu'étant entré dans la salle avec d'autres, il s'approcha du feu où se chauffaient plusieurs domestiques du pontife, hommes et femmes. Une servante l'envisageant fixement : N'êtes-vous pas, lui dit-elle, un des disciples de cet homme ? Non, répond saint Pierre, je ne suis point de ses disciples, je ne le connais pas. Jusqu'à deux et trois fois il continue de protester et de jurer qu'il ne le connaissait point. Voyons les causes de cette chute du côté de saint Pierre, les causes de cette chute du côté de Dieu, et la pénitence de l'apôtre coupable. D'où vient qu'il est tombé d'une manière si funeste ; d'où vient que dans le premier des apôtres Jésus-Christ a permis une chute si funeste? Quelle pénitence cet apôtre a-t-il faite après sa chute ?

Du côté de saint Pierre, les causes de son péché sont la présomption, la négligence, et l'imprudence. Vous savez que Jésus-Christ ayant prédit à tous ses apôtres que sa passion serait pour eux une pierre de scandale, et qu'elle les détacherait tous de sa personne, Pierre eut la témérité de dire qu'à l'égard des autres, cette prédiction pourrait être vraie, mais qu'à son égard, on lui arracherait plutôt la vie. Voilà une extrême présomption. Quoi ! Pierre, vous croyez que votre maître se trompe, qu'il parle imprudemment, et qu'il ignore quel sera le résultat de ses paroles ? Je me sens, dites-vous, une résolution forte de mourir pour lui. Oui, mais lequel des deux vous paraît le plus vraisemblable, ou que Jésus-Christ a prophétisé faussement, ou que vous changerez de résolution ? Il ne fait point toutes ces réflexions ; et le Sauveur, pour rabattre son orgueil, pour l'humilier, lui ayant dit qu'il le renoncerait trois fois dans cette même nuit, il ose refuser de le croire ; à cette incrédulité il ose ajouter la présomption, ajouter que quand il faudrait mourir avec lui, il ne le renoncerait pas. C'était dans saint Pierre une audacieuse témérité de parler de la sorte, quoiqu'il s'agît d'un crime énorme, et qu'il n'eût jamais commis de pareille lâcheté; mais si nous avions dans nos propres forces cette même confiance, après tant de chutes quel serait notre orgueil ? Travaillons à notre salut, chrétiens auditeurs, travaillons-y avec courage, mais au courage joignons la crainte : *Cum timore et tremore salutem vestram operamini.* Hélas ! mon Dieu, si les cèdres ne peuvent résister au plus faible souffle de vent, si la voix d'une vile esclave a fait tomber la principale colonne, la pierre fondamentale de votre Eglise, comment puis-je par moi-même faire face à tant d'ennemis, ennemis domestiques, ennemis étrangers, à tant d'objets, à tant de mauvais exemples, à tant d'occasions, à tant de démons qui me persécutent, et qui ont juré ma perte ?

La seconde cause de la chute de saint Pierre fut sa négligence. Ayant été averti du péril, il fallait veiller, prier, être en garde contre soi-même, comme Jésus-Christ l'avait ordonné : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem ; spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* Sur quoi je vous prie de remarquer en passant que le Sauveur, en lui donnant un avis, semble aussi lui préparer une excuse pour sa faute ; il semble même l'excuser par avance, afin que quand il aura péché, il ne tombe pas dans le désespoir. Je sais que si vous m'offensez, vous le ferez plutôt par fragilité que par malice ; l'esprit et le cœur sont pleins de force, mais la chair est la faiblesse même. Ne sommes-nous point coupables d'une paresse semblable ? Mesurons-nous nos pas, usons-nous de précaution ? marchons-nous les yeux ouverts pour voir s'il n'y a point de piéges où nous posons le pied ? Ce livre, cette compagnie, cette conversation, ce lieu, ne sont-ce pas des dangers à éviter ? Quand on craint Dieu, jusqu'où ne porte-t-on pas la circonspection ? On tremble à l'ombre même du péché, on se défie de tout. Je ne saurais assez admirer la vigilance des saints. Un saint Louis de Gonzague n'ose regarder en face l'impératrice, ni même sa propre mère. Voilà comme l'on se comporte quand on vous craint, ô mon Dieu ! Faut-il s'étonner si je tombe ? Je marche sans armes, je marche au milieu des ennemis avec une funeste sécurité. Mais quelle peine ne serait-ce point, quelle contrainte de marcher toujours avec défiance ? Oui, quand c'est par une crainte servile, mais quand c'est l'amour qui nous rend circonspects, il n'y a point de peine, ou s'il y en a, on en est récompensé par la pureté du cœur, par la paix de la conscience, par la pensée que Dieu est témoin de notre application. Il faut du soin pour garder une ville, mais avec ce soin on y veille, on y dort en sûreté. *Orate.* Pour se défendre du péché un peu d'oraison serait nécessaire chaque jour : nulle chute qui ne vienne de cette pernicieuse omission ; on a remarqué que tous les scandales ont commencé par cette damnable négligence. Comment se pourrait-il faire qu'une personne qui s'entretient chaque jour avec Dieu, pût, après avoir considéré sa grandeur, l'offenser ce jour-là ?

La troisième cause de la chute de saint Pierre, c'est son imprudence. Il connaît sa faiblesse et il se jette dans l'occasion : cette témérité est déjà un péché. La plupart des gens ne seront pas précisément damnés pour avoir péché; car dans le monde qui peut s'empêcher de tomber, puisque dans la solitude on a tant de peine à conserver son innocence ? mais on sera damné pour s'être mis dans l'occasion. Examinez-vous et promettez à Dieu d'en sortir. Mon Dieu, je suis sûr qu'en prenant cette précaution, je ne vous offenserai point ; mais quand malgré tous ces soins, je vous offenserai, je viendrai me jeter a vos pieds avec confiance, et je vous dirai : *Domine, tu nosti figmentum meum quoniam pulvis sum.... Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine, nisi solus Deus ?* Seigneur, vous connaissez le limon dont j'ai été formé ; qui peut, si ce n'est vous seul, faire naître l'innocence d'une source si impure ? Remarquez combien les mauvaises compagnies sont dangereuses, on s'y corrompt insensiblement. Pour moi, si j'étais dans le monde, je ne voudrais avoir de commerce qu'avec les gens de bien : outre les avantages temporels qui m'en reviendraient, les gens vertueux sont fidèles, raisonnables, pacifiques, désintéressés ; mais quand je ne considérerais que vous, Seigneur, devrais-je consentir d'avoir pour ami un de vos ennemis ? pourrais-je me joindre avec des âmes dont vous avez horreur ? puis-je dire que je vous aime véritablement, tandis que j'aimerai ceux qui méritent votre haine ? ne crains-je point d'être enveloppé avec eux dans les malheurs qui les menacent ? Aimer des âmes qui sont au démon, ce serait me ranger avec elles sous son empire. Je veux peu d'amis, ô mon Dieu, parce que vous me suffirez, mais si j'en ai, ils seront les vôtres ; ou je les choisirai tels, ou je les rendrai tels, si je puis, ou, si je n'en puis venir à bout, je les abandonnerai pour toujours.

Les raisons de la chute de saint Pierre du côté de Dieu, ce n'était pas simplement le dessein qu'il eut de le punir, mais encore de prévenir les scandales. Car qui s'étonnera de voir des chutes après que le premier des apôtres est tombé ? C'était pour donner du courage au pécheur, qui verrait que saint Pierre après son péché n'a été ni moins grand, ni moins chéri, qu'il n'a reçu aucun reproche, qu'il n'a pas laissé d'être le chef de l'Eglise. Saint Grégoire, dit que, c'était afin d'obliger saint Pierre, à qui le Fils de Dieu donnait les clefs du ciel, de ne pas être trop sévère pour les pécheurs, de ne pas se rendre trop difficile. Comme il avait beaucoup d'amour pour Jésus-Christ, il eût été dangereux que son zèle ne lui eût inspiré trop de dureté pour les pénitents : il avait donné une marque de ce zèle austère, quand le Fils de Dieu lui ayant ordonné de remettre les péchés, il lui demanda combien de fois et avec quelle mesure il userait de son pouvoir : *Quoties ? usque septies ?* Mais après sa chute combien devait-il avoir de compassion pour les pécheurs ? Après avoir reçu avec tant de facilité la rémission de son crime, comment à l'égard des autres aurait-il pu la refuser, aurait-il pu mettre des bornes à l'exercice de son autorité ? Aussi jamais pécheur se présenta-t-il à lui, sans qu'il fût attendri, sans qu'il se ressouvînt de sa propre faute, sans qu'il recommençât à la pleurer amèrement ? Est-il donc vrai, ô mon Dieu, que vous voulez non-seulement nous pardonner, mais que vous voulez encore qu'on nous traite avec douceur dans notre péché ? Mon Dieu, que nous sommes malheureux de vous avoir offensé, que nous sommes malheureux encore de ne pas retourner à vous plus promptement ! D'ailleurs croyez-vous que quelque présomptueux qu'eût été saint Pierre, le Fils de Dieu eût jamais permis sa chute s'il n'eût su qu'elle

lui devait être avantageuse ? Il aimait Jésus-Christ, cet amour devait lui rendre sa faute utile ; *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Le Seigneur prévoyait que Pierre, après avoir péché, serait plus humble, serait plus circonspect. Combien par son humilité s'est-il attiré de grâces qu'il n'aurait jamais eues ? Combien par sa circonspection a-t-il évité de fautes où sans elle il serait tombé ? Il prévoyait que l'amour que son apôtre serait plus ardent après une si grande indulgence. Oui, messieurs, pour vous dire naïvement ce que je pense, je ne doute point que saint Pierre n'ait été incomparablement plus saint que s'il n'avait jamais péché. O mon Dieu, si je pouvais faire cet usage de mes péchés ! serait-il bien possible que je tirasse encore le plus faible avantage de mes plus grandes misères ? Il ne tiendra qu'à nous : faisons-nous des remèdes de nos propres maux, que notre pénitence compense tout avec usure ; rachetons par notre ferveur le temps que nous avons perdu, faisons servir nos propres péchés à l'exercice des plus précieuses vertu, à la pratique de l'humilité par l'humble et sincère aveu que nous ferons de nos crimes, à la pratique de la confiance par l'espérance d'obtenir grâce, malgré tant de sujets de désespérer, à la pratique de l'amour, en aimant d'autant plus le Seigneur qu'il nous a aimés dans le temps que nous l'outragions, que nous le haïssions.

La pénitence de saint Pierre fut prompte, amère et continuelle. Saint Pierre ayant renoncé Jésus-Christ pour la troisième fois, le coq chanta, et le Sauveur offensé regarda le coupable : il n'en fallut pas davantage, il se ressouvint de la prédiction. Voilà un cœur brisé, son repentir éclate, cette âme est noyée dans l'amertume, deux fontaines de larmes coulent des yeux de Pierre, il se retire, il ne paraît plus, il va s'enfermer pour donner plus de liberté à sa douleur. O vertu, ô force des regards de Jésus-Christ ! Mon Dieu, quand daignerez-vous jeter sur moi un pareil regard ? *Domine, quando respecies ?* Mais ne l'a-t-il pas déjà souvent jeté ce regard salutaire ? Hélas ! combien de fois vous a-t-il non-seulement regardé, mais touché intérieurement ? Combien de fois vous a-t-il parlé au fond de l'âme ? N'est-ce point pour vous un sujet de confusion, un sujet de terreur ? Voilà la différence qu'on remarque entre les chutes des prédestinés et les chutes des réprouvés. Les prédestinés tombent comme les autres, car quel est homme qui ne pèche point ; mais ce n'est que pour un moment ; à peine le mal est fait qu'ils s'en repentent et qu'ils le réparent ; la première inspiration, la première grâce, la première parole édifiante qu'on entend perce l'âme de douleur. Un réprouvé pèche et il demeure dans son péché, il s'y plaît, il s'en glorifie ; on a beau prêcher, on a beau foudroyer, ce n'est pas pour lui qu'on foudroie, qu'on tonne. Ne sommes-nous point de ceux qui résistent ? Oui, mon Dieu, jusqu'ici j'ai été de ce nombre, mais c'en est fait, je ne m'obstinerai plus dans mon péché ; je voudrais bien pouvoir vous promettre que je ne vous offenserai plus, mais du moins ne m'endormirai-je point sur mes crimes, je ne les laisserai point croupir au fond de ma conscience, je les confesserai souvent ; et s'il arrivait que je perdisse votre amitié, ce que vous ne permettrez pas, Seigneur, je préviendrai le temps que je me serai prescrit pour recourir au sacrement de la réconciliation.

La pénitence de saint Pierre fut amère, ce ne fut pas de ces douleurs superficielles ; son cœur fut pénétré du plus vif regret. Il sort du lieu où il a péché, il a horreur de tout ce qui l'a porté au crime, il ne se montre plus, il n'est pas nécessaire de lui dire de sortir de l'occasion. Comparons cette conduite à la nôtre, ce retour à tant de démarches, à tant de confessions que nous avons faites. Est-ce donc, ô mon Dieu, si peu de chose que de vous avoir déplu ? Sais-je bien d'ailleurs quel mal je me suis fait à moi-même ? Hélas ! un faux pas, le moindre mal que je me fais, un rien, c'en est assez pour mettre en moi un désordre sensible ; mais mon âme est-elle blessée ? je ne daigne pas en considérer les plaies, je demeure dans la plus entière sécurité. Je ne voudrais pas avoir mécontenté un de mes amis, un misérable même que je ne connaîtrais point ; si pour les personnes que j'aime, pour celles que je connais à peine, je sens se réveiller en moi des sentiments de tendresse, d'où vient, à votre égard, mon inflexible dureté ; serait-ce que je ne vous aime point ? Qui me donnera cet amour, ô mon Dieu, cette source inépuisable de larmes si propres à me laver à vos yeux ? *Quis det capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte ?* Il n'y a que vous, ô mon Dieu, de qui je puisse espérer cette grâce. A la vue de mes désordres les pleurs ont coulé de vos yeux ; aux fontaines d'eau se sont mêlés les ruisseaux de votre sang ; par cette eau, par ce sang, par toute la douleur que vous ont causée mes péchés, je vous en conjure, faites que je les pleure à mon tour et qu'ils soient effacés par l'amertume qu'ils verseront dans mon âme.

La pénitence de saint Pierre fut perpétuelle. Quelle plaie dans le cœur de cet apôtre, plaie qui ne cessa de saigner jusqu'à la mort ! Toutes les nuits ses yeux étaient baignés de larmes : ses joues sillonnées le faisaient assez voir. Pour un seul péché, un péché où il avait demeuré si peu de temps, un péché où la fragilité avait eu tant de part, se versaient tous ces pleurs ; et moi, qui ne me confesse jamais que je ne me sente coupable de plusieurs infidélités, je m'imagine que ma pénitence a assez duré, lorsque j'ai récité quelques courtes prières ! Combien de damnés pleureront éternellement de moindres péchés et un moindre nombre de péchés ! Quel fonds de réflexions, chrétiens auditeurs ! Oui, toute notre vie doit être une vie de pénitence : ainsi en usa Madeleine, aussi bien que Pierre. Ce n'est pas à dire qu'il faille se retirer dans la solitude, porter la haire, gémir sous le cilice et sous la cendre ; il y a une pénitence propre à toutes les con-

ditions, et c'est l'unique pénitence que Dieu demande : se détacher du monde, se faire en soi-même une solitude, porter en quelque sorte un deuil continuel, et dans les habits, par la modestie qu'on y observe, et dans le cœur, par la componction qu'on y nourrit; fuir la vaine joie des gens du monde, avoir en horreur leurs plaisir séducteurs ; voilà la règle de votre pénitence. O la triste vie ! Que savez-vous ? Demandez-le à ceux qui en ont l'expérience: cette tristesse apparente s'accorde avec une joie incroyable. Mais quand je n'y trouverais point d'autre avantage que de vous venger, ô mon Dieu, que de satisfaire à votre justice, que de punir mes sens, que de purifier mon âme, que de la rendre plus agréable à vos yeux, que de me préserver de nouvelles chutes, ne serait-ce pas assez pour me faire aimer la vie la plus triste en apparence ? Oui, je l'aimerai, cette vie pénitente, ne m'offrît-elle que des rigueurs; mais, je le sais, sous les dehors les plus rebutants elle cache les plus pures délices; elle est elle-même comme un avant-goût des délices dont elle sera suivie dans l'éternité. Ainsi-soit-il.

MEDITATION

SUR LA CONDUITE DE PILATE DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ego nullam invenio in eo causam.

Je ne trouve en cet homme aucun sujet de condamnation (*S. Jean, chap.* XVIII).

La conduite de Pilate dans la passion de Jésus-Christ, a quelque chose de si singulier et de si instructif que j'ai cru en devoir faire le sujet de l'une de nos considérations. Quelques-uns souhaiteraient sans doute que je m'attachasse aux circonstances de ces mystères qui regardent plus immédiatement Jésus-Christ, et qui paraissent plus propres à exciter des sentiments de dévotion ; mais je me suis imaginé que, dans les commencements, il valait mieux prendre des sujets capables d'instruire, des sujets propres pour toutes sortes de personnes. Les douleurs de Jésus-Christ sont plutôt des sujets de contemplation qu'une matière de méditation, et ceux qui se sentent portés à les méditer n'ont, pour le faire avec succès, guère besoin de secours. D'ailleurs nous aurons peut-être occasion de traiter ce que la passion du Sauveur nous présente de plus propre à faire naître des sentiments tendres, et à exciter la compassion. Quoi qu'il en soit, travaillons à purifier notre âme, à détacher notre cœur : pureté de l'âme, détachement du cœur, dispositions nécessaires, sans lesquelles on n'entre dans l'intelligence d'aucun mystère.

Messieurs, Pilate connut Jésus-Christ, il voulut le sauver, et cependant il le condamna : voilà les trois points de cette méditation.

Pilate connut Jésus-Christ; il connut son innocence : *Quid enim mali fecit ?* Le silence, la patience, la modestie de l'Homme-Dieu le persuada que ce ne pouvait être un aussi méchant homme qu'on le publiait. Rien en lui n'annonçait un séducteur : son visage, son procédé démentaient toutes les accusations. Que manque-t-il à ce juge timide pour l'adorer, pour lui rendre les honneurs qui lui sont dus, pour se faire son disciple ? Qu'il y a de différence, ô mon Dieu, entre vous connaître et vous aimer ! Hélas ! presque tout le monde vous connaît; il est peu de personnes à qui vous ne présentiez, du moins quelquefois, je ne sais quelles lumières qui leur font parfaitement entendre ce que vous voulez qu'elles entendent; mais la plupart des gens se contentent de voir ces lumières, ils les admirent, et ils ne font rien au delà.

Lorsque Jésus commença à paraître dans la Judée, vit-on jamais rien de pareil aux mouvements qu'il excita dans tous les esprits ? Il n'y eut pas un cœur qui ne fût ému ; on ne pouvait se rassasier de l'entendre ; on le suivait dans le désert, sur les montagnes, jusque sur le bord de la mer : *Nunquam sic locutus est homo :* jamais homme n'a parlé ainsi, disait-on. Quel est le fruit de cette admiration ? Une Madeleine, un saint Matthieu, douze apôtres, quelques disciples, quelques femmes se rendent, sensibles au mystère de la rédemption. Que sert ce mystère à tout le reste ? Il devient une pierre de scandale, une occasion d'une plus sévère condamnation : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum :* cet homme est venu et pour la ruine et pour le salut de plusieurs. N'est-ce pas ce qu'on voit tous les jours ? On vient à la prédication ; c'est la parole de Dieu qu'on y entend : quel que soit le prédicateur, il ne saurait affaiblir la vertu divine de cette parole. Elle est puissante, cette parole, elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants ; elle passe jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit : *Vivus est enim sermo Dei et efficax et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum.* Malgré soi, pour ainsi dire, on est touché; quelques-uns, quatre ou cinq, font de sérieuses réflexions, changent entièrement; tout le reste se contente d'admirer cette parole. On avoue franchement que le prédicateur dit vrai, qu'il faudrait faire ce qu'il dit, qu'on est bien malheureux de ne pas se rendre ; on voudrait mieux faire, cependant on ne fait rien. Saint Jacques compare cette sorte d'auditeurs à des gens qui se regardent dans un miroir, et qui s'en retirent ensuite sans réparer ce qui les défigure. Ce sont des gens qui croient qu'il suffit d'être touchés, de goûter la prédication, de s'en entretenir même, et qui s'en tiennent à ces signes stériles de religion ; cependant le temps des sermons se passe, et on oublie ce qu'on a entendu. Cela suffit-il pour les justifier ? Au contraire, c'en est assez pour les rendre inexcusables. C'est sur quoi je trouve le sort des prédicateurs bien malheureux : ils ne servent presque qu'à la condamnation des pécheurs, qu'à la manifestation de la justice divine. On disait de Jésus-Christ qu'il était dans le monde pour la ruine et pour le salut : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem*; on peut dire, pour la ruine de plusieurs et pour le salut d'un petit nombre, *In ruinam multorum et resurrectionem paucorum.* Voilà assez de considérations : venons

maintenant à la réflexion. De quel nombre sommes-nous, chrétiens auditeurs? Quel fruit tirons-nous de la parole de Dieu? Ne nous contentons-nous point de l'admirer? Qu'avons-nous fait? Si nous avons profité, quel sujet de joie! Ce n'est pas une faveur légère. Bien des gens viennent au sermon; mais combien s'en retournent le cœur vide! Si nous sommes toujours les mêmes, si nous voyons le bien sans le suivre, qu'en dois-je penser? O mon âme, d'où vient cette dureté? Que ce signe est funeste! Quel obstacle trouve en moi cette parole? Ah! du moins désormais il faut que je lui ouvre mon cœur. L'heure est venue où les morts entendront la parole de Dieu, où ceux qui l'auront entendue ressusciteront : *Venit hora in qua mortui audient verbum Dei, et qui audierint resurgent.* Après cette résurrection spirituelle, que ferons-nous? Nous fuirons les occasions, nous romprons les habitudes déréglées, nous renoncerons à la vanité, nous nous réconcilierons avec Dieu, nous nous occuperons dans les œuvres de charité, nous donnerons plus de temps aux exercices de la piété chrétienne.

Pilate ayant reconnu l'innocence de Jésus-Christ, l'ayant reconnu pour le Fils Dieu, quoiqu'il ne prît pas la résolution de le suivre, voulut du moins le sauver : que ne fit-il point pour y réussir? Il se donna des soins incroyables pour une affaire où tout était facile; il l'envoie à Hérode, il le propose avec Barabbas, il le condamne à la flagellation, il déclare qu'il ne se charge point de l'injustice qu'il y aurait de le faire mourir. A la place de tous ces détours, il n'avait qu'à manifester sa volonté en faveur du Fils de Dieu, il n'avait qu'à le retirer d'entre les mains des prêtres, qu'à les menacer eux-mêmes de les faire châtier comme des imposteurs. Mais il voulait sauver Jésus-Christ, et en même temps ne pas perdre l'amitié de ses prêtres; il voulait contenter Dieu et le monde. Malheureuse politique, aveugle prudence des hommes, qui prétend allier deux extrémités aussi incompatibles que Dieu et le monde! Que cette folle prétention est encore commune aujourd'hui! Voilà une personne que Dieu éclaire, qu'il presse intérieurement de mieux vivre; elle voit clairement, et elle peut se dire à elle-même : non, je n'ai aucune piété, je ne vis point en chrétien, tout en moi ressemble à la vie d'un païen; il faut changer, mais pour le faire, il faut trouver un tempérament; je ne veux plus faire de mal dans les assemblées du monde, mais je continuerai de m'y trouver pour passer le temps; pour ces habits, ces parures, je ne saurais m'en détacher, mais je veux toutes les semaines me présenter au tribunal de la pénitence; je jouerai, mais dans ce que je hasarderai, il y aura toujours quelque chose pour les pauvres; je n'irai plus aux spectacles, au théâtre, mais tout ce qui s'y représente, je le lirai chez moi.

Chrétiens auditeurs, il aurait mieux valu, et pour Jésus-Christ et pour Pilate, que la résolution d'opprimer l'innocence, eût d'abord été prise; car ces tempéraments, ces délais donnèrent occasion aux risées que le Fils de Dieu souffrit chez Hérode, à la préférence qu'on donna à Barrabas sur lui, enfin, à cette cruelle flagellation; et au bout de ces traitements indignes, il ne laissa pas d'être crucifié. C'est par cet endroit qu'il vaudrait mieux que les faux dévots n'eussent jamais eu la pensée d'aimer la dévotion; ils lui font tort, ils se font tort à eux-mêmes, puisqu'ils ne sauraient persévérer dans leur entreprise; tout ce qu'ils font pour le monde ne contente pas le monde, Dieu, de son côté, n'est pas content : si donc ils ne brisent entièrement leurs chaînes, ils sacrifieront enfin leur Dieu, et Dieu, à son tour, les abandonnera. Sur quoi je dis, qu'à voir de quelle manière on débute, on peut presque juger de la persévérance; non, on ne s'y trompe guère à cette marque : dès que vous voyez une âme qui n'use plus de réserve, qui est prête à tout, Dieu a pris possession de ce cœur, c'en est fait : mais tandis qu'on demande à traiter, rien encore n'est fait; il ne faut pas perdre toute espérance, mais il ne faut pas faire grand fond sur le peu de bien qu'on pourrait faire.

Eh bien! messieurs, parlons sans déguisement à notre Dieu, confessons notre misère en sa présence. Voilà comme nous en avons agi avec lui jusqu'à présent : nous l'avons mis en comparaison avec le monde, nous avons voulu servir ces deux maîtres avec des soins égaux; que dis-je, égaux? de combien s'en est-il fallu? Quelle honte! mais dans le projet de vie que je fais aujourd'hui, n'est ce point là le plan que je me suis tracé? Hélas! il est vrai, mon Dieu, je m'imaginais que c'était prudence, discrétion, d'en user de la sorte; mais, mon Dieu, je commence à découvrir le piége : non, je ne veux avoir qu'un maître; quand je saurais que j'en puis contenter deux, je voudrais être à vous seul. Oui, le parti en est pris, plus de réserve pour notre Dieu : tout ce que je puis faire n'est rien, et ce rien, je voudrais encore le partager? En est-ce fait réellement, la résolution en est-elle prise? je prie Notre-Seigneur qu'il verse sur nous mille bénédictions : que dis-je, avant que je l'en prie, il les a déjà répandues avec abondance; c'est un torrent qu'aucune digue n'arrête plus, votre âme est arrosée par les eaux du ciel, elle est inondée de délices spirituelles, et ses forces sont supérieures à tout.

Pilate, voyant qu'il ne pouvait sauver Jésus-Christ et contenter le peuple, devait, selon toutes les règles, préférer la justice à l'injustice : mais il s'était rendu indigne de la grâce qu'il lui fallait pour agir avec cette équité; contre sa conscience, il condamne le Sauveur : quel reproche pour toute sa vie! Ce fut donc, messieurs, ce fut donc le vrai le respect humain qui dicta cet arrêt inique; on fit entendre au juge timide qu'on se plaindrait à César, il vit que d'ailleurs il s'attirerait toute la synagogue, et par la crainte de cette disgrâce, Jésus est condamné. Vous voilà donc, ô mon divin Maître, vous voilà immolé à une considération humaine, par un homme sage et éclairé, qui connaît votre innocence, votre sainteté : quelle injustice! quelle faiblesse! mais quelle folie de craindre Dieu

moins que les hommes! Mon Dieu, que vous souffrez souvent de notre part de pareilles injustices! Car, il faut l'avouer, on trouve des personnes, et on en voit tous les jours, qui sont tellement touchées de Dieu, tellement dégoûtées, désabusées des plaisirs et de la vanité, remplies de tant de ferveur, qu'elles ne se sentent plus de répugnance pour rien, que la solitude, que les mortifications mêmes ont des attraits pour elles : un seul point leur fait de la peine, les retient; il faut se déclarer pour Dieu, et cette déclaration, à combien de discours n'exposera-t-elle pas?

Que dira le monde si j'en viens là? Mais que dira Dieu si vous n'y venez pas, si au lieu de faire cette démarche généreuse, vous consentez de lui déplaire après tant d'inspirations? Qu'a dit le monde de tant d'autres, qu'en dit-il? Rien, ou chose qui mérite peu d'attention. Quand en effet on dirait quelque chose, est-ce qu'on ne dit rien de ceux qui continuent d'aimer la vanité? Dieu permet qu'on parle beaucoup, qu'on parle d'une manière étrange contre une personne qui a craint de passer pour dévote; mais que m'importe tout ce que peuvent dire les hommes? Sont-ce les hommes qui doivent me juger, ces hommes, le monde entier résistera-t-il à votre puissance, ô mon Dieu! ce monde me retirera-t-il de vos mains? Il s'en va, il passe, ce monde; quel gré d'ailleurs me saura-t-il des égards que j'aurai pour lui? Mon Dieu, qu'il dise tout ce qu'il voudra; on est indigne de vous servir, quand on craint d'être regardé, d'être traité comme le sont vos serviteurs. Vos ennemis osent se déclarer, et vos amis seront timides, seront lâches! Non, je veux que tout le monde le sache; je ne l'ai que trop servi, ce monde perfide, il faut que je commence à songer à mon Dieu, à ce Dieu par qui et pour qui j'ai été créé, à qui je me dois tout entier; je veux que le monde le sache, afin qu'il perde toute espérance de me rengager dans ses vains amusements : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Le plus grand mal que me puisse faire le monde, c'est de me mépriser, de me traiter comme il a traité Jésus-Christ; et c'est tout ce que je souhaite: je connais celui pour qui je m'expose à tous ces mépris, et cela me suffit, soutenu par cette connaissance et par l'espérance qu'elle me donne, je ne veux rien ménager avec le monde : dans combien de circonstances mes ménagements m'engageraient-ils à trahir mon vrai maître, mon créateur, mon tout? Il l'est par lui-même mon tout, il le sera par mon amour, par mon attachement pour lui; il le sera pour le temps, il le sera pour l'éternité. Ainsi soit-il.

MEDITATION

SUR L'EMPRESSEMENT DE SAINTE MADELEINE POUR ÊTRE AUX PIEDS DE JÉSUS.

Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophæ, et Maria Magdalene

La mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, étaient auprès de la croix avec Marie-Madeleine (*S. Jean, chap.* XIX).

Après vous avoir fait méditer plusieurs événements antérieurs au crucifiement du fils de Dieu, j'ai cherché sur le Calvaire un sujet pour notre dernière méditation, et je me suis attaché à ce que j'ai trouvé le plus près de la croix de Jésus-Christ, je me suis attaché à Madeleine, que j'ai trouvée elle-même attachée à cette croix; en la considérant ainsi désolée aux pieds de Jésus crucifié, j'ai pensé qu'en effet, quelque part que l'on cherche cette sainte amante, on la trouve toujours aux pieds de son bien-aimé. Notre évangile nous fit hier le récit de sa pénitence. Elle commença et elle s'acheva dans la maison de Simon le pharisien. Jésus dînait ce jour-là chez ce pharisien, Marie y vint, et elle se tint aux pieds du fils de Dieu, elle les baisa, elle les arrosa de ses larmes, elle les essuya avec ses cheveux, elle prodigua à cette occasion les parfums les plus précieux. Quelque temps après Jésus vint dans la maison de Madeleine, à la prière de sainte Marthe; là je trouve encore Madeleine aux pieds de Jésus tout occupée à le considérer, et à l'écouter: *Quæ etiam sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.* Enfin sur le Calvaire elle retient encore sa place. Je ne doute pas, messieurs, qu'il n'eût été plus régulier de me tenir précisément à ce qui regarde la Passion; il s'est présenté à moi mille sujets que nous n'avons point touchés : mais il me semble voir qu'on m'entend assez volontiers parler de sainte Madeleine, et je vous avoue que j'ai moi-même quelque satisfaction de vous en entretenir. D'ailleurs, rien n'est plus touchant, rien n'est plus édifiant que les considérations que nous fournit la conduite de cette sainte pénitente.

Madeleine fit sa pénitence aux pieds de Jésus chez Simon le pharisien; cette pénitence fut parfaite : aussi Madeleine obtint-elle tout ce qu'elle voulait, l'entière rémission de ses péchés. Ames pénitentes, je vous prie de la considérer et de l'imiter. Premièrement elle a une grande confusion de ses péchés: *Stans retro.* Elle a bien des sujets de se confondre; et nous, en manquons-nous; ou plutôt comment osons-nous paraître devant Dieu, vu le mépris que nous avons fait de ses grâces? Secondement, elle montre un grand courage, elle paraît aussi hardie à faire pénitence, qu'elle l'a été à pécher; sa confusion n'est pas de paraître devant les hommes, mais devant Jésus-Christ. Elle n'avait aucune habitude dans la maison de Simon, on y était à table, il n'y avait que des hommes; elle y vient néanmoins : mais dans quel état? toute déparée, tout échevelée. Quoi! dès le premier jour? Que dira-t-on? Ne vaudrait-il pas mieux n'en venir là que peu à peu? Peut-être en conviendrais-je si vous me demandiez conseil; mais si vous étiez rempli de l'esprit dont sainte Madeleine était animée, vous ne m'en croiriez pas, vous ne demanderiez pas même conseil sur ce point.

Le premier sentiment qu'inspire la grâce de la pénitence, c'est une grande confusion. Mon Dieu! comment ai-je vécu jusqu'ici? Quelle ingratitude, quelle vanité, quelle in-

constance, quelle vie! Oserai-je m'offrir à vos yeux? Mais autant qu'on a de honte de paraître devant Dieu, autant a-t-on de courage pour paraître devant les hommes; on s'accuse de ses péchés avec une ardeur, avec une douleur mêlée de plaisir; c'est une satisfaction pareille à celle qu'on goûte dans la vengeance. De plus, on a honte de ses péchés, mais on ne rougit point de la pénitence. N'ai-je point un sentiment tout contraire; ne crains-je point les discours? Je ne les ai pas craints en péchant, quelque crainte qu'ils dussent alors m'inspirer: si j'avais un véritable repentir, la confession ne me ferait pas tant de peine. Voyez avec quel plaisir une personne affligée éclate, se répand en reproches contre l'auteur de son chagrin: voilà la disposition d'une âme vraiment pénitente. Mais elle ne se contente pas de renoncer à tout, en y renonçant elle fait un usage tout contraire des instruments de sa vanité; ses yeux, ses cheveux, ses parfums, tout sert à sa pénitence. C'est ainsi qu'on donne aux pauvres l'argent qu'on consumait au jeu, à la débauche, qu'on revêt les autels des habits qui avaient servi au luxe.

Voilà pour notre exemple, voici pour notre consolation. Quel est le fruit d'une pénitence faite avec cette ferveur? Voyez-le dans Madeleine, ce fruit consolant: sa pénitence la tire du nombre des pécheresses, *Remittuntur tibi peccata tua;* elle la met au nombre des amantes de Jésus-Christ, et au-dessus de la plupart des saints les plus fervents. Simon ne le croyait pas, c'était toujours dans son idée une pécheresse, il murmurait, *Quia peccatrix est.* Mais qu'en dit le Fils de Dieu? La voyez-vous, cette femme? *Vides hanc mulierem?* Elle est plus pure que vous, elle aime plus Dieu que vous ne l'avez jamais aimé, elle a plus fait dans ce moment que vous n'avez fait dans toute votre vie. Quoi donc, ô mon Dieu! avez-vous sitôt oublié nos péchés? C'est l'amoureuse plainte que faisait sainte Thérèse. On voit tous les jours des pécheurs à qui dès le second jour de leur pénitence Dieu fait plus de grâces qu'il n'en a fait aux âmes les plus fidèles. Les personnes qui ne font pas de grandes fautes, mais qui ne sont pas assez ferventes, sont bien malheureuses de se laisser ainsi surmonter. *Erunt novissimi primi*: Les femmes prostituées vous devanceront au royaume de Dieu.

Voyez, âme chrétienne, voyez cet homme, cette femme, qui n'ont fait leur confession générale que depuis quatre jours, vous les méprisez encore dans votre cœur, mais les anges, Dieu même en juge tout autrement. Cet homme, cette femme ont péché, il est vrai, mais à peine Dieu les a éclairés qu'ils lui ont fait des sacrifices que vous lui disputez depuis bien du temps; ils ont tout quitté, ils ont brisé tous leurs liens; et peut-être que vous disputez encore avec Dieu sur un rien; peut-être que vous vous tenez dans je ne sais quel milieu dont il ne peut vous tirer par toutes ses grâces. Ah! chrétiens auditeurs, à quoi songeons-nous? Est-ce aimer notre Dieu, que le servir avec tiédeur, que ne nous donner à lui qu'à demi? Lorsque des soldats combattent sous les yeux de leur prince, surtout si c'est un grand prince, un prince d'un mérite, d'une réputation extraordinaire, ils vont au péril tête baissée, ils ne trouvent rien de difficile, ils espèrent qu'ils auront son estime, et que cette estime sera suivie de récompenses; elles leur sont assurées s'ils ne succombent pas: mais nous, qui pouvons nous assurer une victoire facile, nous servons avec lâcheté le plus grand de tous les maîtres, et sous ses yeux nous perdons les couronnes que mille autres ravissent. Faisons des résolutions selon l'état où nous nous trouvons; quoi que nous ayons à faire, tâchons d'être fervents au service de Dieu, c'est le vrai moyen de lui plaire, le moyen de faire beaucoup, de le faire facilement et en peu de temps.

Jésus étant entré dans la maison de sainte Marthe, n'y eut pas plutôt pris place que Madeleine s'alla asseoir à ses pieds pour l'entendre et pour s'instruire. Voilà ce que doit faire une âme qui s'est purifiée par la pénitence, si elle veut sincèrement se conserver dans cet heureux état; oui, il faut qu'elle se tienne le plus près de Jésus-Christ qu'il est possible, parce que, sans cet appui, il lui sera facile de retomber. Le démon conçoit le plus vif dépit lorsqu'il perd quelqu'un sur qui il comptait et qu'il regardait déjà comme un des siens. D'ailleurs, quand on a été guéri récemment d'une plaie dangereuse, quand on relève d'une maladie mortelle, il reste encore bien de la faiblesse: il faut donc se tenir le plus près que l'on peut de Jésus-Christ par l'usage fréquent des sacrements. Cette précaution est nécessaire, et j'ose dire que sans elle on n'ira pas loin. Je ne suis pas digne de paraître si souvent à la table sacrée. Vous en serez encore moins digne après un mois. Vous n'en êtes pas digne? Personne n'en est digne; mais vous vous y êtes disposé par la pénitence, et vous vous y disposerez encore par la lecture des livres saints, par un peu de méditation: c'est un moyen infaillible pour assurer sa persévérance. Tandis qu'on entend la parole de Dieu, on tire des forces de cette parole puissante; mais quand on cessera de l'entendre, il faudra se tenir aux pieds du Fils de Dieu, l'entendre parler lui-même, réfléchir sur ce qu'il nous aura appris, sur ce qu'il nous aura dit au fond du cœur. Il faut de plus se tenir auprès du Fils de Dieu, dans quelque action qu'on fasse, dans la conversation parler de lui, dans la solitude penser à lui.

Marthe travaillait avec empressement pour faire au Seigneur un régal digne de lui; elle se plaignit de ce que sa sœur ne l'aidait pas. Marthe, lui dit Jésus, vous montrez trop d'ardeur; votre zèle s'étend à trop de choses: *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima.* Quel est le sens de ces paroles? Faut-il abandonner les affaires temporelles, les œuvres mêmes de piété, pour vaquer à la méditation? Non; mais il faut modérer les occupations extérieures, si elles nous dissipent, quelque belle apparence qu'elles aient; le meilleur parti

c'est de les joindre. Marie et Marthe, dit saint Bernard, représentent l'action et la contemplation; il faut que l'une soutienne l'autre : d'où il arrive que tout se fait avec douceur et avec mérite. Chacun a ses affaires, il y faut donner des soins et du temps, mais il faut, s'il est possible, s'y appliquer sans se détacher du Fils de Dieu. Mon doux Jésus, que nous avons été jusqu'ici éloignés d'une si sainte pratique! Premièrement, combien de choses ont dû donner à Jésus-Christ du dégoût pour moi? Secondement, dans les choses indifférentes, dans les exercices mêmes les plus saints, avec quelle dissipation me suis-je comporté? Aussi, avec si peu de règle, quelle a été ma vie? Elle a été semblable à la course d'un inconsidéré et d'un insensé, qui se précipite, qui marche sans penser ni sans regarder où il va; il n'avance point, il s'égare; il fait beaucoup de chemin, il prend beaucoup de peine et ne fait rien, il tombe à chaque pas et court mille périls dans une heure. Quelle perte! Que j'aurais amassé de mérites, que je serais avant dans les bonnes grâces de Dieu si j'avais vécu avec un peu plus de réflexion! Mais soyez béni éternellement, ô mon Dieu, de ce que vous me donnez aujourd'hui des lumières que je n'avais jamais eues. Dès ce moment je prends une place à vos pieds; c'est le parti le plus sage, le plus sûr; c'est la source d'un avantage stable, avantage qu'on ne peut ôter à quiconque le possède. J'espère que vous me souffrirez dans cette place que je choisis, que vous m'y retiendrez, que vous m'y attacherez de telle sorte que je ne l'abandonnerai jamais.

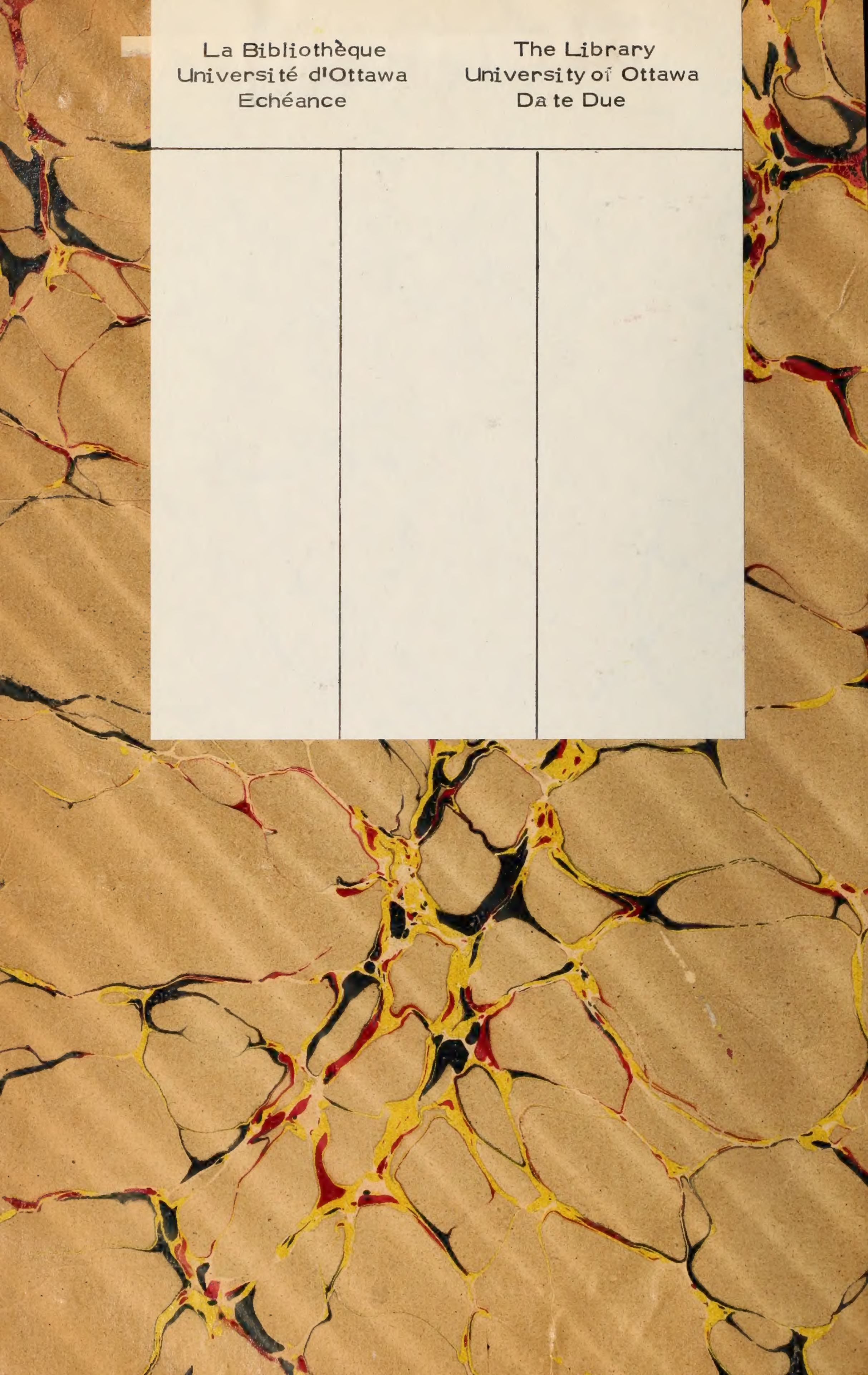
Vous savez, messieurs, que la passion du Fils de Dieu fit un grand changement dans la plupart de ceux qui étaient les plus attachés à sa personne. Dans Madeleine nul changement : suivez-la jusque sur le Calvaire; là, comme partout ailleurs, vous la trouverez auprès de son bien-aimé, auprès de son amour crucifié. C'est un héroïsme plus grand que nous ne pensons, parce qu'aujourd'hui la foi nous donne l'idée la plus avantageuse de la croix, idée que n'avait pas Madeleine. Cette action, en elle, était semblable au spectacle étonnant que donnerait, de nos jours, une femme du monde qui ne pourrait s'éloigner du gibet d'un homme que ferait périr l'autorité publique, et cela à la vue de toute la terre. Voilà la dernière preuve de l'amour parfait. On voudrait savoir si véritablement on aime Dieu; on croit que tout consiste à sentir des ardeurs, à soupirer : nullement; le vrai amour c'est de se voir aux pieds de Jésus-Christ un objet de risées, de mépris; c'est de se tenir même à sa croix, je veux dire de ne pas se contenter d'être régulier, d'honorer la vertu parmi des gens qui l'honorent; c'est, en un mot, de s'en faire gloire au milieu de ses plus grands ennemis; c'est de se tenir attaché à Dieu, non-seulement au festin, et lorsqu'il nous instruit, qu'il nous éclaire, mais dans les croix intérieures, dans les tentations, dans les sécheresses; jamais on n'est plus heureux qu'alors, jamais plus assuré qu'on plaît à Dieu, jamais on ne mérite tant; et c'est pour lors qu'il faut le serrer étroitement, de peur que le démon ne nous arrache d'auprès de notre appui; plus de fidélité alors, plus d'exactitude à ses devoirs, plus de mortifications que dans toute autre circonstance; dans les croix extérieures, aimer Jésus-Christ crucifié, s'attacher à sa croix, se faire un plaisir de l'y considérer, de la porter avec lui, cette croix salutaire, de se rendre semblable à lui dans cet état de souffrances. En sommes-nous encore venus là? Non; mais ne perdons pas courage, efforçons-nous de faire ce dernier pas, la chose n'est pas impossible. Madeleine nous a frayé le chemin, osons y marcher après elle. Tout nous y porte dans la conjoncture présente, c'est la semaine sainte, c'est-à-dire une semaine où tous les chrétiens doivent vivre saintement; tâchons de le faire, rien ne sera plus propre que ce généreux essai pour nous animer à la persévérance.

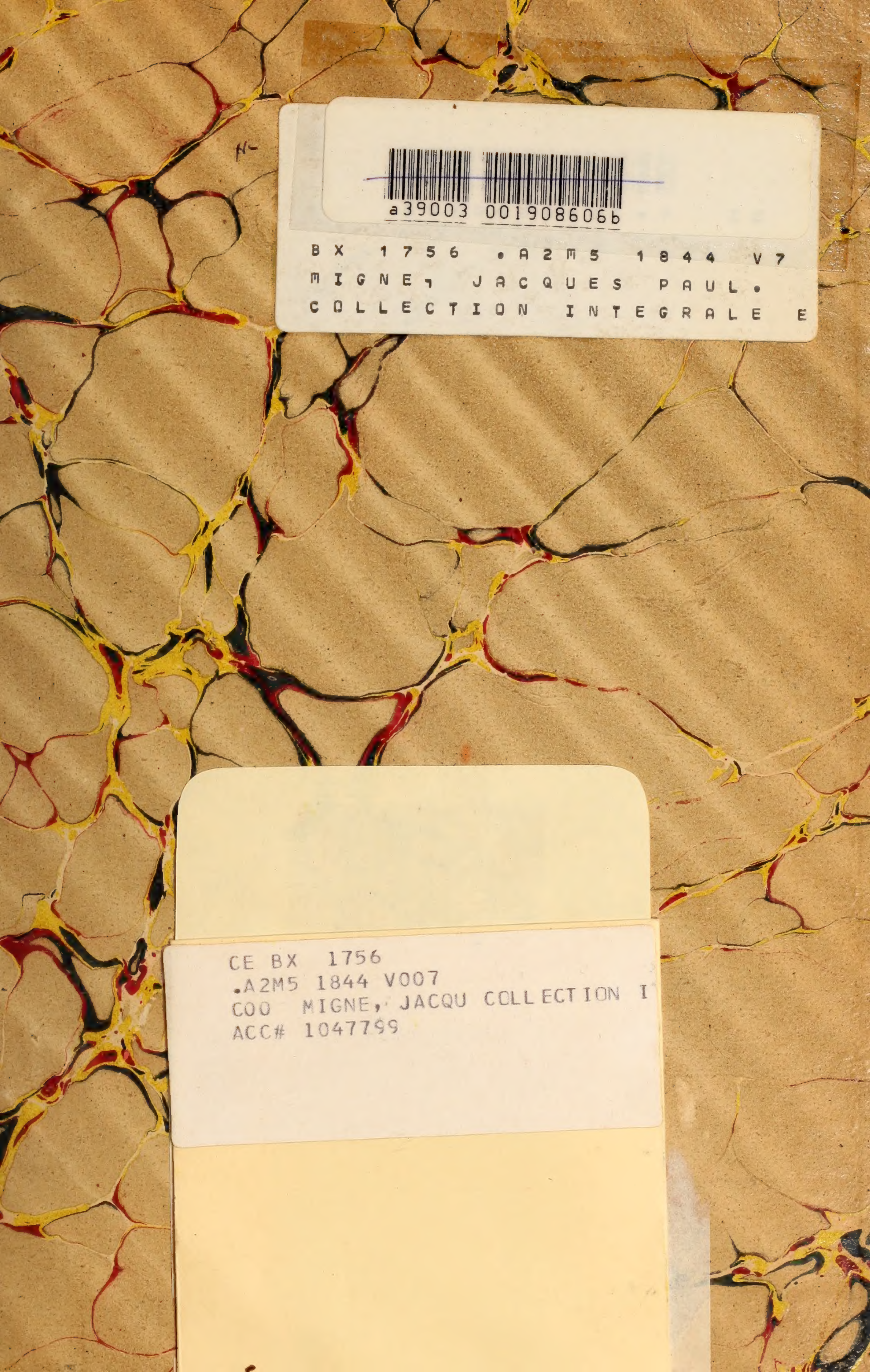
Occupez-vous donc sur la croix avec Madeleine à recueillir les gouttes de sang qui y tombent, mettez-vous vous-même sous la croix, et recevez sur votre corps cette pluie précieuse, afin qu'elle vous lave, qu'elle vous purifie, qu'elle vous sanctifie. Considérez toutes les plaies de Jésus, entrez dans toutes ses plaies et jusque dans son cœur, voyez avec attention toutes les vertus qu'il pratique, et au moins durant ces huit jours appliquez-vous assidûment à vous y exercer dans toutes les occasions, à vous exercer à l'humilité, à la patience, à l'oubli des injures, à l'obéissance, au zèle, à la charité, à la mortification. Crucifiez-vous en quelque sorte durant ces jours de salut, éloignez-vous des compagnies profanes, privez-vous des plaisirs permis, en quittant ces habits précieux, dépouillez toute affection pour le luxe, imposez-vous chaque jour quelque pénitence; dites à Jésus expirant sur la croix, dites-lui mille fois que vous voudriez pouvoir vous attacher à la même croix; prosternez-vous quelquefois en sa présence, et les bras étendus en forme de croix témoignez-lui le désir que vous avez de l'imiter. Enfin, s'il vous vient quelque croix extérieure, imaginez-vous que c'est Jésus-Christ qui vous l'envoie, recevez-la avec reconnaissance, avec joie, du moins portez-la de bonne grâce et sans vous plaindre.

Mon Dieu, je ne vois personne ici qui ne soit disposé à tout cela; mais comme c'est une route nouvelle pour quelques-uns, si vous ne leur tendez une main secourable, si vous ne leur servez de guide, quelles peines n'auront-ils pas, et quel fruit tireront-ils de leurs peines? Mais je suis sûr, et votre bonté me donne cette confiance, je suis sûr que pour peu qu'ils fassent d'efforts, et qu'ils se disposent de leur côté, ils vous trouveront toujours prêt à les secourir, ils sentiront croître leurs forces dans les exercices les plus pénibles, ils les sentiront croître plus qu'ils ne l'avaient cru. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SEPTIEME.

TABLE DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908606b
BX 1756 .A2M5 1844 V7
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V007
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047799

